



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

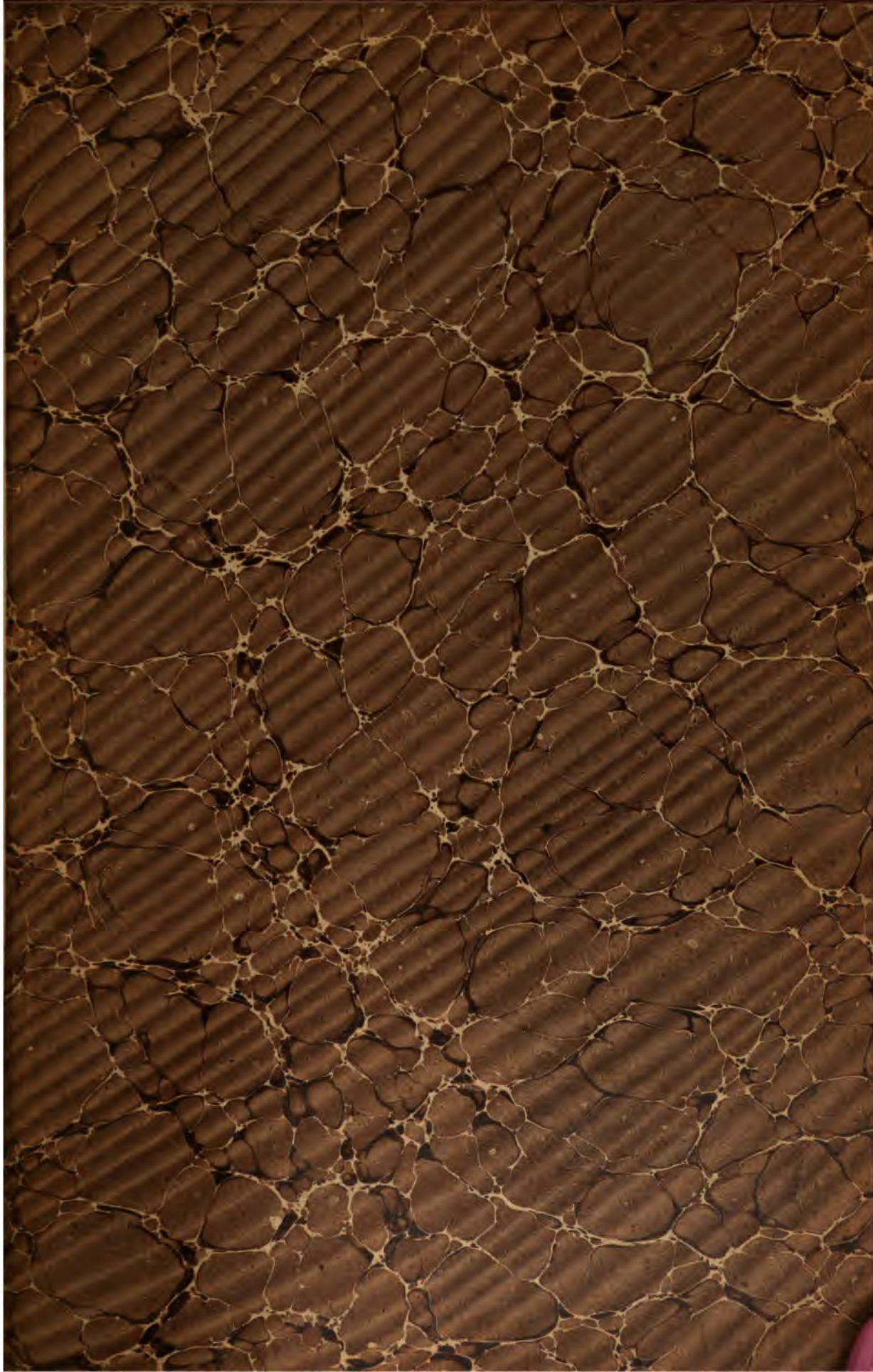
À propos du service Google Recherche de Livres

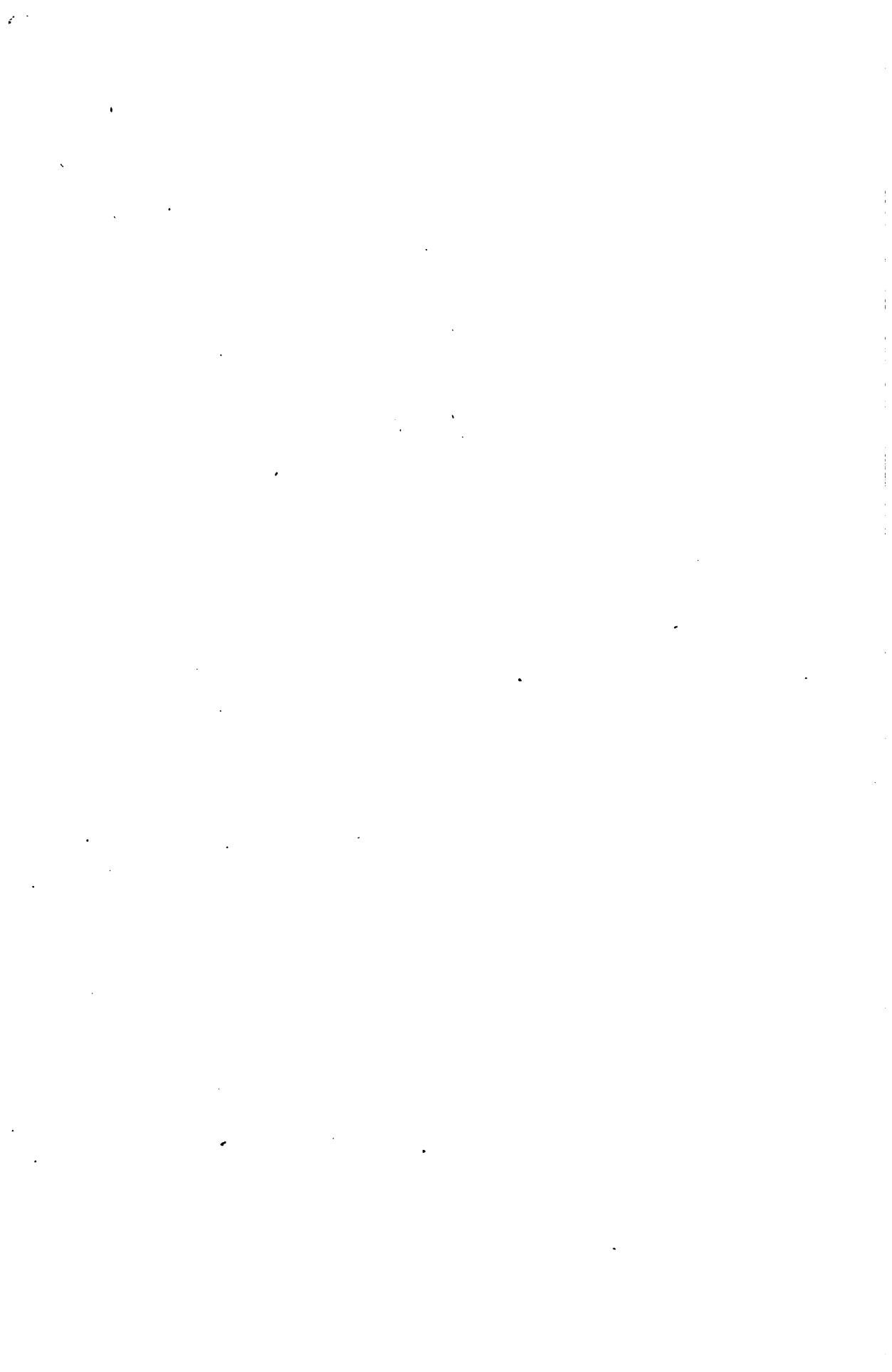
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM
PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTCAUX.

TOME V.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | **GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,**
Rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE, L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON, OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1849.

H1037.81.5



De Vaux de Lenczy
Cambridge

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

K

KAAB. Voy. CAAB.

KABEL. Voy. VANDER-KABEL.

KAEMPFER, ou **CAEMPFER** (Engelbert), médecin et voyageur célèbre, né en 1651 à Lemgow en Westphalie, d'un ministre, passa en Suède, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique et de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume ; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de Fabrice, que la cour de Suède envoyait au roi de Perse. Il partit de Stockholm en 1683, s'arrêta deux mois à Moscou, et passa deux ans à Ispahan, capitale de la Perse. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe ; mais son goût pour les voyages augmentant les connaissances qu'il acquérait, il se mit sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef. Kaempfer fut à portée de satisfaire sa curiosité, il poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. De retour en Europe en 1693, il se fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, et revint dans sa patrie. La composition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, et l'emploi particulier de médecin du comte de Lippe, son souverain, l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1716. Parmi les ouvrages de cet observateur, on distingue : *Amoenitatum exoticarum politico-physico-mediciarum fasciculi quinque*, etc., Lemgow, 1712, in-4, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage qui est rare et recherché, entre dans un détail curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse et des autres pays orientaux. *Herbarium ultra-Gangeticum* ; *Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon*, en allemand ; traduite en anglais par les soins de Scheuchzer ; et en français sur cette version, par Desmaizeaux, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol., avec quantité de figures, et 1731, 3 vol. in-12, avec les cartes seulement. Cette histoire n'est qu'un amas de matériaux informes, sans suite et souvent sans ordre ; l'auteur était bien éloigné de donner à ses Journaux et à ses Mémoires le titre important sous lequel on les a imprimés après sa mort ; il les a remplis des préjugés de sa secte, et l'histoire sous sa plume prend souvent la forme d'une satire contre

les catholiques. Il ne rougit pas de calomnier d'une manière atroce l'église naissante du Japon, qui a reproduit avec le courage des martyrs toutes les vertus des premiers chrétiens. Le P. Charlevoix a mis au jour une infinité de ses erreurs, contradictions et assertions, qui ne peuvent être sans mauvaise foi : il prouve son ignorance dans l'histoire, comme la petitesse de ses vues en politique ; le *Recueil* de tous ses autres *Voyages*, Londres, 1736, en 2 vol. in-fol., avec fig. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avaient paru avant lui de la cour de l'empire de Perse, et de quelques autres contrées orientales.

* **KAESTNER** (Abraham-Gothelf), mathématicien, et poète satirique, né à Leipsig en 1719, suivait à dix ans les cours de son père, professeur de droit à l'université. Il étudia les mathématiques sous le célèbre Hausen, qui lui fit adopter la méthode géométrique des anciens, à laquelle Kaestner s'est montré constamment attaché. En même temps il forma son style d'après les principes que Gottsched s'efforçait d'inspirer à ses concitoyens, en leur donnant le goût de la bonne littérature : en sorte qu'il apporta dans les ouvrages scientifiques une pureté de diction jusqu'alors inconnue. Nommé professeur de mathématiques à Göttingue, il se fit une grande réputation par la netteté et la clarté de son enseignement. Kaestner s'appliqua encore à l'astronomie et fit un grand nombre d'observations, d'abord avec un instrument grossier et imparfait : il s'occupa beaucoup de la comète de 1742 ; mais n'ayant pas cru devoir publier les observations faites avec un tel instrument, il les chanta dans une *Ode* qu'on trouve dans ses *Mélanges*. Muni d'une lunette qui grossissait 23 fois, il put étudier avec quelque succès la comète de 1744, et, lorsqu'il fut pourvu d'instruments meilleurs, il découvrit sur le soleil les taches blanchâtres que Schroeter de Lilienthal a observées aussi avec des télescopes de la plus grande perfection. Toutes ses études astronomiques étaient faites de concert avec l'opticien, J.-Chrétien Baumann, dont il épousa la sœur. Il devint directeur de l'observatoire de Göttingue. Kaestner cultiva aussi avec succès les belles-lettres et il a laissé un grand nombre d'épigrammes estimées, mais qui souvent ont jeté le trouble dans ses relations. On a de lui différentes traductions, entre autres,

celles des *Mémoires de l'académie de Suède*, de l'*Art de la teinture*, par Hellot; de l'*Optique de Smith*, etc. Il remporta un prix à l'académie de Berlin, pour une dissertation écrite en français, sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu. Etant parvenu avec Heyne à rapprocher les membres de la société littéraire de Göttingue, il en rédigea les *Mémoires* dans lesquels il inséra 47 dissertations de 1756 à 1766. C'est dans le 14^e volume que se trouve son *Specimen analyseos geometricæ cum algebraica comparatæ*. Il fut aussi l'un des rédacteurs de la *Gazette littéraire de Göttingue*, dans laquelle il donna d'excellents articles de mathématiques, de physique, d'astronomie, etc. La liste de ses ouvrages s'élève à plus de 200. Nous nous bornerons à citer : *Prima quæ post inventam typographiam prodiit Euclidis editio*, Leipsig, 1750, in-4; *De habitu mathematicæ et physicæ ad religionem*, Leipsig, 1752; *Eléments de mathématiques*, etc., Göttingue, 1758 et années suiv., 6^e édit. 1800; *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, ib., 1767, in-4; *Eloges de Leibnitz, Tobie-Mayer, Lichtemberg*, etc. *Histoire des mathématiques* depuis la renaissance des sciences Göttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8 : la mort de l'auteur ne lui permit pas d'achever ce savant ouvrage, qui s'arrête au milieu du xvi^e siècle; *Mélanges*, Altenbourg, 1755, in-8. Kaestner mourut le 20 juin 1800 : il avait lui-même écrit sa vie que Baldinger a insérée dans le tome I^{er} des *Biographies des médecins et des naturalistes vivants*; elle se trouve aussi dans l'*Histoire de l'université de Göttingue*, par Puttler. Heyne a publié l'*éloge de Kaestner*, dans le tome 15 du *Recueil de l'académie de Göttingue*. Le comte Guillaume 1^{er} de Schaumbourg et Lippe fit frapper en 1770 une médaille d'or à l'honneur de Kaestner. Ce savant professeur concourut puissamment à répandre en Allemagne le goût des sciences mathématiques. A l'époque où la doctrine de Kant occupait tous les esprits, Kaestner persistait à ne point vouloir l'étudier : je possède, disait-il à ceux qui lui reprochaient cette négligence pour un système dont la terminologie bizarre est le moindre défaut, je possède douze langues tant anciennes que modernes; elles me suffisent : à mon âge je ne veux pas en apprendre une treizième.

KAFOUR-EL-AKHCHYDY, noir et eunuque, parvint de l'esclavage à la royauté. Ce ne fut ni par la force des armes ni comme usurpateur qu'il devint roi d'Egypte et de Syrie, ce ne fut que par son seul mérite. Il avait été acheté 48 dinars par Aboubekr-Mohammed-Al-Ikhechid, souverain de ce royaume. Il fit des progrès si rapides dans les bonnes grâces de son maître, que ce dernier, à sa mort arrivée en 945, lui laissa la tutelle de ses deux fils et la régence du royaume, pendant la minorité d'Aboul-Cacem-Auoudjour, Kafour remplit ce double emploi avec sagesse, et sa conduite prouvant de grandeur d'âme, que ses pupilles étant morts, il fut choisi d'un commun accord pour leur succéder. Son règne fut sage et paisible. On place sa mort en l'année 968. Elle fut le signal d'une révolution dans l'empire musulman, et de l'avènement des kalifes Fatimites au trône d'Alexandrie.

KAHLER (Wigand ou Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur de poésie, de mathématiques et de théologie à Rinteln, et membre de la société de Göttingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertationes juveniles* sur des matières de théologie et de philosophie, Rinteln, 1710 et 1711, 2 vol. in-12.

KAIN. Voy. LEKAIN.

KALDI (Georges), né à Tyrnau en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour se faire jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, et fit bâtir le collège de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634, universellement regretté pour ses belles qualités et ses vertus. Pierre Pazmann, cardinal et archevêque de Strigonie, fit son *Eloge funèbre*. On a de lui : la *Bible*, traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol.; des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1631, in-fol., et plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits.

* KALF (Guillaume), peintre, né à Amsterdam en 1630, élève de Henri Pot, mort des suites d'une chute, en 1695. Ses sujets ordinaires étaient des vases qu'il peignait avec la plus grande délicatesse et un éclat extraordinaire. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Hollande et en Flandre, mais ils sont très-rares en France : les plus connus sont un *Melon coupé en deux*, le *Benedicite hollandais*, la *Batteuse de Beurre*. Le musée du Louvre possède de ce peintre un *Intérieur de cuisine*.

KALIL. Voy. PATRONA.

* KALKAR (Henri de), surnommé *Æger*, chartreux célèbre, originaire de Calcar dans le duché de Clèves, né vers 1528, fut reçu docteur à Paris, et peu de temps après obtint un canonicat de St.-Georges à Cologne. Il avait déjà trente-sept ans, quand il entra dans l'ordre des chartreux, où il remplit les emplois de prieur à Arnheim, à Cologne et à Strasbourg, et de recteur à Ruremonde. Afin d'établir une sage réforme dans les couvents de son ordre, il parcourut, en qualité de visiteur, la France et l'Angleterre, et mourut en odeur de sainteté, l'an 1428, âgé de 80 ans. Il a laissé : une chronique, de *ortu ac progressu ordinis cartusiensis*. On lit à la fin : *scriptum anno Domini 1598, circa festum B. Joh. Bapt.* L'auteur suit la tradition de la conversion miraculeuse de saint Bruno, telle qu'on la trouve (dit-il lui-même) dans le *Speculum historiale* du frère Vincent de Beauvais. Cette chronique est conservée dans la bibliothèque de Strasbourg. On doit en outre à Kalkar ; *Chronica priorum Cartusiæ majoris* ; *Epistolæ variae ad diversos*. Ces lettres roulent la plupart sur des sujets ascétiques, et s'étendent de 1378 à 1407. Canisius fait mention de Kalkar dans son *Martyrologe allemand*, au 20 décembre. Il en est aussi parlé dans les *Mélanges* de Bonaventure d'Argonne. C'est un des nombreux auteurs à qui l'on a attribué l'*Imitation de J.-C.* (Voy. GERSON).

* KALKBRENNER (Christian), compositeur, naquit à Munden, dans la Hesse, en 1755, d'une famille juive : après avoir reçu des leçons de Bach, il fut attaché à la chapelle de l'électeur. Il passa

en Prusse en 1778 et fut successivement maître de chapelle de la reine et du prince Henri, qui le nomma directeur du théâtre italien de Berlin, où il fit exécuter plusieurs opéras, entre autres la *Veuve du Malabar*, *Démocrète*, la *Femme et le Secret*. En 1796 il quitta Berlin et visita l'Allemagne, l'Italie, la France, et s'étant fixé à Paris, fut reçu à l'académie de musique. Il donna à ce théâtre *Olympie*, *Œnone*, *Saül*, *Don Juan*, etc. Il mourut le 10 août 1806. On a de lui un *Traité de la fugue et du contrepoint*, d'après le système de Richter, et une *Histoire de la musique*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, estimée des connaisseurs.

* KALKREUTH (Adolphe-Frédéric, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1736, fut, pendant la guerre de sept ans, attaché comme adjudant-général au prince Henri et lui fut très-utile par ses sages conseils. En 1789 il fut nommé commandant de l'armée de Pologne. Il s'opposa à la guerre contre la France; et lorsqu'elle eut été décidée, il n'en combattit pas moins avec distinction. En 1794, il s'empara de Trèves au nom du roi de Prusse: il en résulta d'assez vives discussions avec les généraux autrichiens qui lui reprochaient de vouloir affaiblir la maison d'Autriche: mais il repoussa victorieusement cette injuste accusation. Nommé en 1803 commandant de l'armée de Poméranie, il devint en 1806 gouverneur de Thorn et de Dantzig, puis inspecteur-général de la cavalerie et colonel en chef des dragons de la reine. A la bataille d'Iéna il commandait une partie de la réserve; il sollicita vainement alors de Napoléon un armistice de six semaines: n'ayant pu l'obtenir, il se retira sur Brunswick et défendit Dantzig assiégée par le maréchal Lefebvre. Le 27 mai 1807 il fut obligé de conclure une capitulation par laquelle il obtint que la garnison ne serait point prisonnière de guerre. (Voy. LEFEBVRE.) Le 24 juin suivant il signa le traité de Tilsitt. Il était en 1810 gouverneur de Berlin, lorsqu'il fut envoyé par le roi de Prusse complimenter Napoléon au sujet de son mariage avec Marie-Louise. A son retour, il devint gouverneur de Breslau et en 1814 du grand duché de Varsovie. Il était de Berlin lorsqu'il mourut le 10 juin 1818, à l'âge de 82 ans.

* KALRAAT (Abraham van), paysagiste, né à Dordrecht en 1643, mort en 1721, étudia la sculpture sous les frères Emile et Samuel Hulp; il s'appliqua cependant plus particulièrement à la peinture. Il a peint plusieurs vues des bords du Rhin; ses tableaux sont enrichis de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût.

KALTEYSEN (Henri), dominicain, né dans un château près de Coblenz, de parents nobles, fut maître du sacré palais, et inquisiteur général en Allemagne. Il parut avec éclat au concile de Bâle, où il réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1433. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norwège et de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours dans le couvent des frères-prêcheurs à Coblenz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reste de lui un *Discours*, qu'il prononça au concile de Bâle, sur la manière de prêcher la parole de Dieu. C'était un des hommes les plus laborieux de son ordre.

KAMKI. Voy. KANG-HI.

KAMPEN. Voy. CAMPEN.

* KAMPENHAUSEN (le baron Balthasar), né dans le district de Riga en 1772, mort à St.-Petersbourg, le 13 septembre 1823, occupa plusieurs fonctions importantes, entre autres celles de directeur de l'Ecole du commerce. On a de lui plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand: *Principes du droit politique Russe*, Gœttingue, 1792, in-fol.; *Essai d'une description géographique-statistique de l'empire russe*; premier cahier renfermant le gouvernement d'Olonetz, Gœttingue, 1793, in-8; *Objets remarquables du gouvernement de St.-Petersbourg*, première partie, 1797: cet ouvrage et le précédent n'ont pas été achevés; *Magasin de Livonie*, Gotha, 1803, 1^{er} vol., le 2^e qui était entre les mains du libraire Eltinguer, ne s'est pas retrouvé; *Histoire généalogique et chronologique de la dynastie des Romanof*, Leipsig, 1805, in-8; Meusel, dans son *Allemagne savante*, lui attribue encore un recueil de *Poésies*, publié à Rével en 1788; mais il est probablement d'un homonyme.

KANDLER (Jean-Joachim), commissaire de la cour électorale de Saxe, né en 1706 à Sélingstadt, en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modèles de la fabrique de porcelaine de Meissen. Il excella dans ce genre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, exécutés par lui ou sur ses dessins, et on ne peut rien trouver de plus élégant et de plus moelleux. Tels sont l'*Apôtre saint Paul*, de grandeur naturelle; *Saint Xavier mourant*, la *Flagellation du Sauveur*, les 12 *Apôtres*, un *Carillon* tout de porcelaine, divers *crucifix*, etc. Il fut chargé par le roi Auguste d'apporter en présent à Louis XV un magnifique trumeau en glace de Dresde, avec un cadre de sa composition, orné de guirlandes et de fleurs en reliefs: on assure que cet ouvrage est son chef-d'œuvre.

KANG-HI 1^{er}, empereur de la Chine, petit-fils du prince tartare qui la conquiert en 1644, appartient à la dynastie des Tsing ou Mandchous qui règne encore aujourd'hui sur cette vaste contrée: il naquit en 1653, d'une des femmes du 2^e rang de l'empereur Chun-Tchi. Il n'avait que 8 ans lorsque son père mourut (1661). Il monta alors sur le trône; mais, suivant les usages chinois, le gouvernement fut confié à quatre régents; l'un de ces derniers étant mort en 1666, Kang-Hi, âgé de 13 ans, saisit cette occasion pour prendre les rênes de l'état et secouer le joug des trois autres régents. Le prince justifia bientôt sa démarche par de grandes qualités. Peut-être outra-t-il l'orgueil et le faste des Asiatiques. Sa curiosité n'avait point de bornes, et voulait savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenait d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer, pour connaître par lui-même l'effet du vin. Néanmoins les historiens nous représentent ce prince comme sage; mais c'est qu'à la Chine, pour mériter ce titre, il suffit de ne pas avoir tous les vices. Il aimait les missionnaires, et rendait justice à la religion chrétienne, en faveur de laquelle il donna un édit célèbre, qui contient les plus grands éloges de cette religion divine, la lumière et la consolation des mortels. Kang-Hi renchérit sur ceux qu'on lit dans

l'édit donné par un de ses prédécesseurs en 636, plus de mille ans auparavant. C'est lui qui fit mettre sur l'église chrétienne à Pékin, cette inscription, écrite de sa propre main, qui prouve combien l'idée de Dieu est exactement la même chez toutes les nations, dès le moment que la superstition et les passions ne l'altèrent pas. « Au vrai » PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. Il est infiniment bon » et infiniment juste ; il éclaire et soutient, il règle » tout avec une suprême autorité et avec une sou- » veraine justice. Il n'a point eu de commencement, » et il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses » dès le commencement : c'est lui qui les gouverne, » et qui en est le véritable seigneur. » (*Voy. SAADI*). C'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir exigé par une suite de la vanité chinoise, que, dans les cartes géographiques, la Chine fût placée au milieu du monde : cette ridicule prétention est bien plus ancienne. Le P. Matthieu Ricci avait déjà dû s'y conformer dans la carte qu'il présenta à l'empereur Vanli, dans le siècle précédent. Kang-Hi eut à soutenir plusieurs guerres dont il sortit triomphant. Il vainquit le fameux Ou-San-Konei, kan tartare qui pouvait disposer d'une armée de quatre-vingt mille hommes, et fit périr son fils, qui avait tenté de soulever les esclaves de l'empire. Il défit Galdan-Contaïsch, prince mongol, qui avait conquis plusieurs provinces sur les Musulmans. Le père Gerbillon, jésuite, qui avait accompagné Kang-Hi dans deux expéditions contre ce prince, a écrit la relation de la dernière qui fut suivie de la dispersion des troupes nombreuses réunies par Galdan, et de la mort de ce dernier. Par l'entremise de la mission de Pékin, ses batailles contre Galdan furent gravées en France, d'après des dessins faits sur les lieux, et ensuite renvoyées en Chine avec des planches. Ce fut sous le règne de Kang-Hi, que la cour de Russie envoya un ambassadeur à Pékin, et que les procédés astronomiques des Européens furent déclarés préférables à ceux des Chinois : le P. Verbiest, jésuite, fut nommé président du bureau des astronomes de l'empire. Kang-Hi avait un esprit vaste et pénétrant, qui embrassait toutes nos sciences. Outre différents morceaux de poésie et de littérature recueillis avec soin et qui forment une collection de plus de 100 vol., on a encore de cet empereur un recueil de maximes pour le gouvernement des états, traduit en anglais, et publié sous le titre d'*Edits sacrés*, par M. Milne, missionnaire protestant. Il fut en quelque sorte le disciple des jésuites, qu'il protégeait spécialement et qui ont fait les plus grands éloges de ce monarque, dont le *Portrait historique* a été publié par le père Bouvet, en 1697. On peut consulter sur ce prince et ses ouvrages les *Mémoires* concernant les Chinois, où l'on trouve une traduction italienne des *Institutions morales*, laissées par Kang-Hi et publiées par son fils : d'après celle-ci, il en a été fait une en français.

KANOLD (Jean), médecin de Breslaw, mort en 1729, à 49 ans, laissa des *Mémoires* en allemand, sur la nature et sur les arts, très-curieux.

* KANT (Emmanuel), célèbre philosophe prussien, fondateur du nouveau système qui pendant

quelque temps a remplacé celui de Leibnitz en Allemagne, et auquel MM. Royer-Collard et Cousin ont donné quelque vogue en France, naquit le 22 avril 1724, à Königsberg ; il descendait d'une famille écossaise, et son père, après avoir été caporal au service de Suède, exerçait l'état de sellier. Il reçut sa première instruction dans une école de charité ; il entra ensuite au gymnase, puis à l'université de Königsberg. D'abord répétiteur, puis précepteur des enfants d'un ecclésiastique, il devint en 1770 professeur de philosophie. En 1786 recteur de l'université, il fut nommé l'année suivante membre de l'académie de Berlin, et mourut à Königsberg le 12 février 1804. L'histoire de sa vie est tout entière dans celle de ses travaux ; on y remarque deux époques bien distinctes : l'une dans laquelle il s'occupa avec le plus grand succès de l'enseignement de la physique, de l'astronomie, de la mécanique, de la géographie et de la philosophie : la seconde qui date de 1781, et dans laquelle il se livra exclusivement à la philosophie, et écrivit sur cette science les ouvrages qui lui ont fait tant de réputation. Ces ouvrages sont nombreux ; ce sont : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-1787, etc., in-8 ; *Prolegomènes ou préliminaires à toute métaphysique*, 1783 ; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784 ; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786 ; *Critique de la raison pratique*, Riga, 1787 ; *Essai d'anthropologie*, 1788 ; *Critique du jugement* (où il traite spécialement du beau), 1790, in-8 ; *La religion d'accord avec la raison*, Königsberg, 1793 ; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, ibid., 1795 ; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796, in-8 ; *Principes métaphysiques de la doctrine de la vertu*, 1797. On a en outre un extrait de ses manuscrits ; un *Manuel pour l'enseignement de la Logique*, 1805, et un traité de l'éducation, publié sous le titre de *Pédagogique*, 1803. C'est dans ces ouvrages (traduits pour la plupart en franç. par M. Tissot), qu'il a exposé sa doctrine que l'on peut résumer en peu de mots ; car le trait caractéristique de ce philosophe, c'est d'avoir distingué dans nos connaissances ce qui appartient aux choses, aux objets (ce qu'il nomme l'*objectif*), de ce que notre esprit y ajoute et qui n'appartient qu'au sujet pensant (c'est là le *subjectif*) : c'est ainsi que Kant rapporte à l'esprit seul les notions de nombres, de temps, d'espace, de causalité, de nécessité, qui selon lui, en sont comme les formes, et dont, par une illusion naturelle, nous revêtons les choses (*matière*), comme si elles leur étaient propres. Le philosophe prussien passe en revue toutes nos connaissances pour faire dans chacune la séparation de l'*objectif* d'avec le *subjectif*, de la forme d'avec la matière ; et il arrive à cette conclusion que l'expérience seule peut donner la certitude de l'existence réelle ou objective, et que, même dans cet ordre de faits, nous ne pouvons être assurés que les choses soient telles qu'elles nous apparaissent. Cependant il fait une exception en faveur des vérités morales, de la loi du devoir, dont il nous est possible de percevoir la réalité objective et la certitude absolue. « Kant a » adopté, dit l'auteur des *Mémoires pour servir à*

» *L'histoire ecclésiastique pendant le XVIII^e siècle*, une
 » métaphysique fort extraordinaire et peu aisée à
 » comprendre. Il se perd dans des abstractions et
 » dans une idéologie vague et obscure. Les uns
 » l'admirent ; les autres se plaignent qu'il ait dé-
 » truit la *religiosité* en voulant l'expliquer ; que sa
 » *raison pure* et sa *raison critique* ne soient autre
 » chose que le déisme pur : que l'auteur en ne vou-
 » lant considérer le christianisme que comme une re-
 » ligion purement *éthique* ou morale, annonce assez
 » qu'il n'en reconnaît pas les mystères ; qu'il fasse
 » de J.-C. un *idéal* dont il consent qu'on honore la
 » doctrine, mais dont il ne permet pas d'adorer la
 » personne : que l'église soit aussi un *idéal* ; qu'il
 » ne faille dans ce système, ni prières, ni sacri-
 » fices, ni cérémonies, etc. Au surplus toute cette
 » théorie est si embarrassée, que les disciples se
 » sont disputés pour savoir quelle était la doctrine
 » du maître. Schelling et Fichte prétendent l'avoir
 » perfectionnée. Kant n'avait fait que les mettre sur
 » la voie : ils se flattent de s'être élevés plus haut ;
 » ils ont chacun leur école, et on dispute aussi
 » pour savoir ce qu'ils ont pensé, tant ils ont mis
 » de prix à être entendus. Cependant cette doctrine
 » hiéroglyphique s'est répandue ; on l'a adoptée dans
 » plusieurs universités d'Allemagne, et on a beau-
 » coup écrit pour et contre. Il ne semble pas que
 » ces progrès du kantisme aient contribué à fortifier
 » la religion en Allemagne. La vogue de la *raison*
 » *pure*, parmi les professeurs et parmi les élèves, a
 » secondé au contraire la propagation de l'esprit
 » d'incrédulité. » A ce jugement vrai et modéré,
 » nous ajouterons quelques observations peu sus-
 » pectes. Elles nous sont fournies par un auteur qui
 » se déclare assez hautement le partisan du *criti-*
 » *cisme* : après avoir exalté les découvertes idéolo-
 » giques de Kant, et fait tous ses efforts pour établir
 » qu'elles sont *éminemment favorables à l'idée de Dieu*,
 » comme dirigeant et secondant l'éducation morale de
 » l'espèce humaine, et que Kant n'a jamais nié ni
 » l'impossibilité ni l'in vraisemblance d'une révéla-
 » tion : « Cependant, ajoute-t-il, on est aussi étonné
 » qu'affligé de trouver dans ses livres la preuve de
 » sa répugnance à admettre l'origine surnaturelle
 » du christianisme... Dans sa critique de la *raison*
 » *pure*, il refuse à l'argument physico-théologique
 » pour l'existence de Dieu toute force probante...
 » Interrogé peu de temps avant sa mort sur ce qu'il
 » se promettait de la vie à venir : *Rien de déterminé*,
 » répondit-il après avoir réfléchi. *Je n'ai aucune no-*
 » *tion de l'état futur*, avait-il dit auparavant à une
 » pareille question qu'on lui avait adressée. Une
 » autre fois, il se déclara pour une espèce de mé-
 » tempsycose. » Le même auteur ne dissimule pas
 » qu'un nombreux parti accuse Kant « d'avoir créé
 » une *terminologie* barbare ; innové sans nécessité,
 » en s'enveloppant à dessein d'une obscurité pres-
 » que impénétrable, enfanté des systèmes absurdes
 » ou funestes ; augmenté l'incertitude sur les inté-
 » rêts les plus graves de l'humanité ; d'avoir, par
 » le prestige du talent, détourné la jeunesse d'é-
 » tudes positives ; d'avoir, par son idéalisme trans-
 » cendental, conduit ses disciples rigoureusement
 » conséquents, les uns à l'idéalisme absolu, les

» autres au scepticisme, d'autres encore à un nou-
 » veau genre de spinosisme, tous à des systèmes
 » aussi absurdes que funestes. » Si les ouvrages de
 » Kant sont dangereux sous le rapport religieux, ils
 » ne le sont pas moins pour l'esprit qui cherche la
 » lumière dans les questions naturellement obscures
 » de la métaphysique. C'est, du consentement de
 » tous ceux qui l'ont étudié, le plus obscur de tous
 » les philosophes : sa *terminologie* est tellement neuve
 » et peut-être si singulière, qu'avant de le lire, il
 » faudrait apprendre son dictionnaire. Néanmoins
 » Kant est devenu chef d'une école nombreuse qui le
 » place à la tête des métaphysiciens du Nord et qui
 » le révere comme un génie du premier ordre. Sa
 » doctrine a été prêchée publiquement dans plu-
 » sieurs églises de Königsberg, sous le nom bizarre
 » de *Christianisme national*. Mais depuis que de nou-
 » veaux systèmes ont été enfantés par le génie mé-
 » taphysique des Allemands, Kant n'a plus qu'un
 » petit nombre de partisans. Charles Villers est le
 » premier qui introduisit en France la doctrine de
 » Kant (*voy. VILLERS*) ; de Gérando, dans l'*Histoire*
 » *comparée des systèmes de philosophie*, ne s'en montre
 » pas enthousiaste. Buhle dans l'*Histoire de la phi-*
 » *losophie moderne*, trad. par L. Jourdan, peut être
 » aussi consulté avec avantage. Les ouvrages scien-
 » tifiques de Kant sont : *Pensées sur la véritable*
 » *évaluation des forces vives, et critique des démon-*
 » *strations employées par Leibnitz et d'autres mathé-*
 » *maticiens dans cette matière*, in-8, avec deux pl.,
 » 1746 ; *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel*
 » *d'après les principes de Newton*, 1753 ; *Théorie des*
 » *vents*, 1756, in-4 ; *Nouvelle Théorie du mouvement*
 » *et du repos des corps, avec un essai de son applica-*
 » *tion aux éléments de la physique*, 1758, in-4 ; *Essai*
 » *sur les quantités négatives en philosophie*, 1763,
 » in-8 ; *Précis de géographie physique extrait de ses*
 » *manuscrits*, 1802, etc. Le professeur Tiefttrunk a
 » recueilli une partie de ses ouvrages, Halle, 1799-
 » 1807, 4 vol. in-8. On en a publié aussi un choix
 » sous le titre de *Opera ad philosophiam pertinentia*
 » *lat. vert.* F. G. Born, Leipsig, 1796-1798, 4 vol.
 » in-8. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les
 » ouvrages de Kant, on ne peut s'empêcher de dire
 » que pendant toute sa vie il se fit remarquer par
 » ses vertus, sa probité et l'austérité de ses mœurs.

KANTEMIR. *Voy. CANTEMIR.*

KAPNION. *Voy. REUCELIN.*

KAPOSI (Samuel), né en Hongrie d'un ministre,
 parcourut, pour étendre ses connaissances, l'Alle-
 magne, la Hollande et l'Angleterre. Doué d'une
 mémoire extraordinaire, il apprit le grec et l'hé-
 breu en très-peu de temps. De retour dans sa pa-
 trie, il fut fait professeur de l'Écriture sainte à
 Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg, et mourut l'an
 1713, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Me-*
 » *moriale hebraicum*, Coloswar, 1698, in-8, et Utrecht,
 » 1738. Ce sont des vers techniques qui renferment
 » les règles de la langue hébraïque ; *Breviarum bibli-*
 » *cum*, Coloswar, 1699, et plusieurs ouvrages ma-
 » nuscrits.

KAPRINAI (Etienne), né à Neuheusel, dans le
 comté de Neitra, en 1714, entra chez les jésuites
 en 1729, enseigna l'histoire et l'éloquence sacrée

dans l'université de Cassovie, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, où l'érudition marche à côté de l'amour le plus ardent pour la patrie ; car c'est particulièrement à tirer de l'oubli les écrits et les monuments qui ont illustré la Hongrie, qu'il consacrait ses recherches et ses veilles. Il avait rassemblé avec des peines incroyables une collection très-précieuse de livres, de manuscrits, de chartres, de médailles, de monnaies propres à répandre la lumière dans les annales de cette brave et généreuse nation. Il s'en servit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi lesquels on distingue : *Hungaria diplomatica temporis Mathiæ de Hunyad, regis Hungariæ*, Vienne, 1767-1772, 2 vol. in-4. On a encore de lui : *De eloquentia sacra generatim*, Cassovie, in-8 ; *De eloquentia sacra speciatim, ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornata*, ibid., in-8 ; un excellent *Discours sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, où il presse les calvinistes par ce dilemme : *Vel Christus est in Eucharistia, vel non est Deus*. Effectivement, les preuves de ces deux vérités sont les mêmes, et ceux qui rejettent la première ne peuvent tenir sans inconséquence à la seconde : raison pour laquelle le calvinisme dégénéra partout dans le socinianisme. (Voy. LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS.) Il est mort au commencement de 1786. Le zèle pour la pureté de la foi, pour l'instruction du peuple chrétien, la franchise et les qualités sociales de cet homme estimable, égalaient son application et son savoir.

KARA-MEHMET, bacha turc, signala son courage aux sièges de Candie, de Kaminieck et de Vienne, et se distingua au combat donné à Choczim. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il fit une merveilleuse résistance contre les Impériaux, mais il mourut pendant le siège, d'un éclat de canon qu'il reçut en donnant des ordres sur les remparts. Il avait, peu de temps auparavant, fait tuer quarante esclaves chrétiens, en présence d'un officier qui l'était allé sommer de se rendre, de la part du prince Charles de Lorraine : action horrible qui ternit toute sa gloire.

KARA MUSTAPHA. Voy. KARAMUSTAPHA.

* KARAMZIN (Nicolas-Mikhailowitch), historiographe de l'empire de Russie, conseiller d'état, grand cordon de l'ordre de Ste-Anne, chevalier de St.-Wladimir, membre de l'académie russe, naquit le 1^{er} décembre 1763, d'une famille noble, dans le gouvernement de Simbirsk : il fit d'excellentes études, et débuta, jeune encore, dans la carrière des lettres, par des poésies qui annonçaient une imagination vive et brillante. A l'âge de 24 ans, il visita l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, et dans chacun de ces pays se mit en relation avec les hommes les plus distingués, notamment en Suisse, avec Bonnet, l'auteur de la *Palingénésie*, qu'il se proposait de traduire. De retour en Russie, il publia les *Lettres d'un voyageur russe*, qui, accueillies avec enthousiasme, obtinrent plusieurs éditions, et furent trad. en allemand. Ses *Souvenirs historiques* sur le

chemin de Moscou à Troïtza (1), *Marthe, Possadnitza* (2), ou la *Soumission de Nowogorod*, *Nathalie fille d'un boyard*, etc., prouvèrent qu'il avait su perfectionner la prose russe et lui donner un charme que l'on ne trouve dans aucun des écrivains qui l'ont précédé. Dans le même temps il concourait à la rédaction de plusieurs journaux, entr'autres du *Courrier de l'Europe* dont il fut le fondateur, et semblait voué exclusivement aux ouvrages d'imagination. L'empereur Alexandre le chargea d'écrire l'*histoire de la Russie*. Après 14 années de recherches et de travaux assidus, Karamzin fit paraître la première partie. Cette publication produisit la plus vive sensation, non-seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. Cet ouvrage ne laisse rien à désirer sous le rapport de la composition, des détails et du style : il doit prendre place à côté des chefs-d'œuvre des historiens modernes. Cependant une pareille entreprise offrait plus d'une difficulté ; car jusqu'alors on avait envisagé les commencements des annales russes, comme trop arides pour être étudiés. Malheureusement cette histoire reste inachevée. Pendant qu'il y travaillait, Karamzin se sentit accablé par la fatigue : l'empereur Nicolas, qui avait hérité de la bienveillance de son frère pour cet écrivain, par un ukase du 25 mai 1826, en l'invitant à aller rétablir sa santé dans un climat plus tempéré, lui assignait une pension annuelle de 50,000 roubles reversible à sa femme et à ses enfants, comme une récompense de ses travaux et de son dévouement à la personne du prince défunt ; mais Karamzin ne put jouir de ces avantages ; car il était mort trois jours auparavant, le 22 mai (3 juin) 1826. Outre son *Histoire de l'empire de Russie* traduite en français, les neuf premiers vol. par MM. St.-Thomas et Jauffret, 1819 et suiv., et les deux autres en 1826 par M. de Divoff, conseiller d'état et chambellan de l'empereur de Russie, Karamzin a publié un grand nombre d'ouvrages, dont trois éditions complètes ont paru à Moscou en 1804, 1813 et 1820 ; on y distingue des *nouvelles*, dont une (*Julie*) a été trad. en français par M. Bouilliers ; plusieurs *discours* ; le *Panthéon des auteurs russes* ; le *Panthéon de la littérature étrangère*, et la trad. en russe des contes de Marmontel et de M^{me} de Genlis.

KARG (Jean-Frédéric), ministre de Maximilien-Emanuel, électeur de Bavière, et ensuite chancelier de son frère Joseph-Clément, électeur de Cologne, mort en 1719, est connu par plusieurs ouvrages sur la politique et sur le droit canon. Celui qui lui a donné le plus de célébrité est *Pax religiosa*, Wurtzbourg, 1680. L'auteur envisage les religieux comme des corps auxiliaires, envoyés aux ministres de l'Eglise, et dont les services et le zèle ne peuvent qu'être d'une utilité très-marquée, pourvu qu'ils se déploient selon les règles et les constitutions de la hiérarchie ecclésiastique. Cette idée est heureusement exprimée dans une estampe qui est à la tête de l'ouvrage, où l'on voit dans un navire les apôtres occupés à tirer un filet si

(1) Ancien monastère aux environs de Moscou.

(2) *Possadnitza* veut dire femme de Possadnik, premier magistrat de la république de Nowogorod.

bien rempli, qu'ils sont obligés d'appeler à leur secours des pêcheurs qui étaient dans une barque voisine. *Et amoverunt eis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent.* Soit que, malgré sa circonspection, l'auteur eût montré quelque partialité contre les religieux, soit que les inquisiteurs de Rome aient jugé l'ouvrage avec un peu de sévérité, ils ont mis à l'index la *Pax religiosa, donec corrigatur*. Le docile auteur a corrigé en effet son ouvrage, et en le corrigeant, il l'a augmenté et enrichi de plusieurs traits d'érudition. Mais les imprimeurs de Venise, ignorant ces changements, ont imprimé, en 1778, le livre tel qu'il avait paru en 1680. Le manuscrit destiné à la nouvelle édition, est dans la bibliothèque de feu le baron de Clerc, à Liège. Le fameux Sébastien Leclerc a gravé la planche du frontispice; le sujet est le même que celui qu'on voit dans l'ancienne édition, mais il est mieux dessiné et exécuté d'une manière digne de cet artiste célèbre. On a encore de Karg, *Vues pacifiques sur la réunion des religions qui divisent l'Allemagne*, Wurtzbourg, in-16. Une *Vie de saint Jean Népomucène*, Bonn, 1702, in-12, etc.

KARIB-SCHAH descendait des anciens rois des Kileks, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perse. Né avec de l'ambition et du courage, il voulait ôter la possession de cette province à Schah-Sophi, roi de Perse, successeur de Schah-Abbas, qui l'avait conquise en 1600. Il leva une armée de 14,000 hommes, et prit d'abord la ville de Rescht. Il occupa ensuite toutes les avenues de Kilan; mais le roi de Perse envoya contre lui une armée de 40,000 hommes, qui défit entièrement la sienne, et se saisit de sa personne : ce prince fut mené à Casbin, où était le Sophi, lequel ordonna qu'on lui fit, par dérision, une entrée magnifique : 500 courtisanes, qui l'accompagnèrent dans cette ridicule cérémonie, lui firent essuyer mille indignités. Lorsqu'il eut été condamné à mort, on commença son exécution par un supplice assez extraordinaire. Il fut ferré aux pieds et aux mains comme un cheval; et, après qu'on l'eut laissé languir ainsi pendant trois jours, il fut attaché au bout d'une perche, et tué à coups de flèches. Le roi tira le premier coup : action bien propre à faire oublier les torts de l'usurpateur !

* KASSOU, l'un des plus vertueux prélats du v^e siècle, avait exercé le métier des armes pendant plusieurs années. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique ; ses vertus et ses talents l'élevèrent à l'évêché de Daron, province de l'Arménie majeure. Il mourut vers l'an 478, en odeur de sainteté. Il a laissé deux ouvrages manuscrits, qui sont fort estimés ; l'*Histoire de l'établissement du christianisme en Arménie* ; *Réponse aux manichéens, et à ceux qui admettaient les deux principes*.

* KATEB (Ibn), ou mieux IBN-AL-KHATIB, célèbre écrivain arabe-espagnol, plus connu sous le nom de Lican-Eddyn (la langue de la religion), naquit à Grenade l'an 713 de l'hégire (1313 de J.-C.). Il fut attaché à la cour d'Ibn-Alahmar, souverain de ce royaume, et remplit avec distinction les postes les plus éminents. Malgré son crédit et le haut rang

qu'il occupait, ayant été soupçonné de trahison, il fut décapité, sans avoir pu faire connaître son innocence. Il a laissé : *Histoire des rois de Grenade et de cette ville en particulier* ; *Histoire des califes d'Espagne* ; *Chronologie des califes d'Espagne et des rois d'Afrique*, en vers, avec un commentaire ; *Table chronologique des aglabites et des fathimites qui ont régné en Afrique et sur la Sicile*, publiée avec une version latine dans l'*Histoire des Arabes en Sicile*, par dom Grégoire, in-fol. ; *De l'utilité de l'histoire* ; *De la monarchie*, ouvrage singulier, en 30 sections ; *Bibliothèque arabo-espagnole*. Casiri en a inséré des extraits dans le 2^e vol. de sa *Bibliothèque*. Cinq des onze parties qu'il contient sont conservées à l'Escurial. Ibn Kateb a écrit aussi plusieurs ouvrages de médecine ; un *Traité sur les devoirs d'un visir* ; un *Poème sur le régime politique* ; un *Recueil de poésies*, etc., etc. La bibliothèque du roi possède la *Vie* de cet écrivain, par Ahmed-Ben-Mohammed-Al-Mocry.

* KATONA (Etienne), chanoine allemand, mort vers 1798, a laissé en latin : une *Histoire critique des rois de Hongrie*, Pesth et Bude, 1779-1806, 44 vol. in-8 ; ouvrage rare en France ; *Epitome chronologie rerum hungaricarum*, Bude, 1796, 3 volumes in-8.

* KAUFFMANN (Marie-Anne-Angelica-Catherine), dame célèbre par ses succès dans la peinture, naquit en 1741 à Coire, dans le pays des Grisons. Elle reçut les premières leçons de son père, artiste assez médiocre, et dès l'âge de 11 ans peignit le portrait avec un grand talent. S'étant perfectionnée à Rome où elle suivit un cours de perspective, elle passa en Angleterre où, après avoir eu l'honneur de peindre Georges III et la famille royale, elle fut admise à la société de peinture de Londres. Un peintre anglais qui l'avait recherchée en mariage, pour se venger de son refus, introduisit près d'elle un jeune homme de la dernière classe, auquel il avait appris à jouer le rôle de baronnet, et qui, sous le nom de Frédéric de Horn, parvint à lui plaire et l'épousa. La fourberie dont elle était victime ayant été dévoilée, Angelica en fit punir l'auteur, et moyennant une pension, obtint d'être séparée de son indigne mari, dont les vices accélérèrent la mort. Devenue veuve, elle se remaria à un artiste vénitien, nommé Zucchi, et s'empressa de retourner à Rome. Sa maison était fréquentée par ce qu'il y avait de plus distingué ; aucun étranger de marque n'aurait manqué de se faire présenter chez elle. Angelica peignait également l'histoire et le portrait, mais elle excellait dans ce dernier genre. La grâce, la chaleur et un coloris parfait, sont les qualités principales qui distinguent ses ouvrages, dont les principaux sont : la mort de Léonard de Vinci ; le retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus ; la pompe funèbre par laquelle Enée honore la dépouille de Pallas. Cette célèbre artiste était aussi excellente musicienne : à 20 ans elle avait été sur le point de débiter sur un théâtre comme cantatrice : elle s'est représentée dans un de ses tableaux placée entre la musique et la peinture, et adressant de tendres adieux à la première. Elle mourut à Rome le 5 novembre 1807. Angelica

mena toujours une vie régulière, et on l'estima autant pour ses talents et ses mœurs que pour la douceur de son caractère. C.-S. Klopstock et Gessner ont célébré le mérite et les grâces de cette aimable artiste. Sa vie a été écrite par Gherardo de Rossi, Florence, 1810, in-8.

* KAUNITZ-RIETBERG (Venceslas prince de), ministre d'état, né en Autriche en 1710, avait été destiné à l'état ecclésiastique; mais la mort de son frère aîné changea ces dispositions. L'empereur Charles VI, qui le fit son chambellan, l'employa dans des missions peu difficiles, et dont il s'acquitta avec succès. Envoyé au congrès d'Aix-la-Chapelle, il signa le fameux traité de 1748, qui rétablissait la paix en Europe. Bientôt après, chargé de détacher le cabinet de Versailles des intérêts de la Prusse, Kaunitz, plus adroit courtisan qu'habile diplomate, connu, dès son arrivée à Versailles, les ressorts qu'il fallait mettre en mouvement pour réussir dans son projet. M^{me} de Pompadour alors dominait l'esprit de Louis XV, et dirigeait par conséquent les opérations des ministres. Une mise recherchée, quelques agréments d'esprit, des flatteries bien ménagées, lui attirèrent la bienveillance de la marquise, qui ne tarda pas à adopter les vues du diplomate autrichien. En même temps, la fille de Charles VI, Marie-Thérèse, ne dédaigna pas d'écrire à la favorite des lettres, que M^{me} de Pompadour montrait et citait avec orgueil. Cette manœuvre réussit complètement; et, après plus de deux siècles (depuis Charles-Quint et François I^{er}) d'une constante inimitié entre la France et l'Autriche, la paix fut conclue entre ces deux maisons. Louis XV, allié de Frédéric, roi de Prusse, devint son ennemi, et d'ancien ennemi de Marie-Thérèse, devint son allié. Ce traité, au grand étonnement de toute l'Europe, fut conclu à Versailles dans le mois de mai 1756. La destruction du grand édifice politique élevé par le cardinal de Richelieu, fut tout à l'avantage de l'Autriche, et la nouvelle alliance mérita justement le nom d'*union monstrueuse*. On en fit honneur à l'abbé de Bernis (depuis cardinal), alors ministre d'état, qui ne dissimula pas que ce traité deviendrait peut-être funeste à la France; mais la favorite lui fit ôter le portefeuille. Kaunitz, en récompense de ses services, se vit élevé à la dignité de ministre, et en exerça les fonctions sous Marie-Thérèse et sous Joseph II. Il accompagna ce prince, lors de son entrevue à Neustadt, en 1770, avec le roi de Prusse. Dès la première conférence, Frédéric pénétra le ministre d'Autriche, et rendit compte à Joseph II de son entretien. En vain Kaunitz, dans les entrevues suivantes, fit usage de toute son adresse pour faire adopter ses projets; Frédéric fut inébranlable, et la négociation échoua. Il en fut de même dans celles qui eurent lieu, en 1778, sur la succession de Bavière. Cet échec ne diminua en rien son crédit auprès de ses souverains, qui se virent contraints de signer la paix de Teschen. Cette dernière défaite éclaira les cabinets de l'Europe sur les talents tant vantés de Kaunitz. Il avait cependant des qualités estimables, et dans l'exercice de ses fonctions, il n'écouloit ni la jalousie, ni la vengeance; on cite de lui, sous ce rapport, un trait qui

lui fait honneur. Un jour il proposa à l'impératrice un feld-maréchal pour être président du conseil autistique de guerre.... « Mais cet homme, dit Marie-Thérèse, est votre ennemi. — Madame, reprit Kaunitz, il est l'ami de l'état, et c'est la seule chose qu'il faut prendre en considération. » Sa conduite postérieure ne mérite pas les mêmes éloges. Après la mort de Marie-Thérèse, en 1780, il gouverna presque en maître. Joseph II avait pour lui une déférence qui ressemblait au respect filial; aussi donnait-il parfois le nom de père à son vieux ministre, qu'il visitait souvent, afin de ne pas le déranger, tandis qu'il s'occupait des affaires. Dans les fréquents voyages que ce prince entreprit, Kaunitz restait comme l'arbitre de l'état, et il fut généralement accusé d'avoir été le principal auteur des innovations que Joseph II voulut introduire dans les églises de son empire, et notamment dans les Pays-Bas (voy. JOSEPH II). Ce furent ces dangereuses innovations qui amenèrent Pie VI à Vienne, où il ne fut pas reçu ainsi qu'il devait l'être, comme chef de l'Eglise, ni même comme prince temporel. Pie VI oubliant un moment sa dignité, alla faire une visite à Kaunitz, qui n'avait pas cru devoir le prévenir, et qui, lorsque le pontife se retira, n'eut pas même l'attention de l'accompagner. Pie VI eut encore à souffrir d'autres mortifications de la part de cet orgueilleux favori; il quitta donc Vienne, navré de douleur et sans avoir rien pu obtenir dans ses réclamations, objet d'un si long voyage. Kaunitz fut du petit nombre des ministres qui, pendant une longue carrière politique, ne subirent jamais de disgrâce. L'affection que lui portèrent les divers souverains qu'il servit, semblait être comme héréditaire, et passa successivement de Charles VI à Marie-Thérèse, de François I^{er} à Joseph II, à son frère, Léopold II, et enfin à François II, son fils et successeur. Chacun de ces princes le combla d'honneurs et de richesses. Kaunitz parvint à l'âge de 84 ans, sans avoir éprouvé de maladie sérieuse. Atteint, à cette époque, d'un rhume très-léger en apparence, mais qui devint bientôt une infirmité grave, il mourut le 24 juin 1794.

KAUT, fameux hérétique anabaptiste, qui s'éleva à Worms l'an 1530, et qui pensa plonger le palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que Muncer. Il annonça même qu'il fallait exterminer les princes, et qu'il avait reçu pour cela l'inspiration infallible du Très-Haut. Tel était le fruit du fanatisme, qui fit éclore dans ce siècle une multitude de sectes conjurées contre l'Eglise catholique, et qui en même temps qu'il attaquait l'ancienne croyance, ébranlait les fondements de l'ordre civil. On tâcha vainement de gagner ce fanatique par la douceur, et on ménagea vainement ses turbulents disciples. La prison seule et les supplices délivrèrent le Palatinat d'une peste qui commençait à l'infecter: tant il est vrai que la rigueur bien dirigée ne sert pas à propager les sectes (comme de faux politiques l'ont avancé), mais qu'elle les étouffe dans leur berceau.

KAYE. Voy. CAIUS.

KAYOUMARATS, premier roi de Perse. Il établit cet empire vers l'an 890 avant J.-C., malgré la ré-

sistance que lui opposèrent les Arabes et les Tartares, peuples sauvages voisins, et les habitants de ces contrées. Il choisit l'Alzerbaijan pour sa résidence, et on lui attribue la fondation d'Isthakhar ou Persépolis. On dit que Kayoumarats, chef d'un peuple qu'il avait civilisé, était ce roi d'Elam dont parle l'écriture sainte. Il fonda la dynastie des Pychdadyens. Cependant M. Langlès et d'autres savants croient que celle des Abadyens, qui régnait sur la Perse et sur l'Inde, est la première, et que les Pychdadyens ne s'établirent que par le résultat d'une scission de pouvoir avec celle-ci.

* KAZWYNY (Zacharia Ben-Mohammed ben-Mahmoud), naturaliste et géographe, surnommé le *Plin des orientaux*, a laissé deux ouvrages dont le plus important est : l'*Adjav-al-Makhloucdt wa Gharaiib-al-Maoud*; plusieurs fragments en ont été publiés. Ideler a traduit en allemand ce qui concerne les constellations, Berlin, 1809, in-8. Le savant Bochart (*voy. ce nom*) a publié dans son *Hierozoicon* les fragments relatifs aux animaux, reproduits par Jahn dans sa *Chrestomathie*; Whal et Ouseley en ont donné d'autres, l'un dans la *Neue Arabische anthologie* et l'autre, dans les *Oriental collections*; enfin de Chezy en a traduit la *Description des trois règnes de la nature*, publiée par Sacy, dans le 3^e vol. de sa *Chrestomathie arabe*; son autre ouvrage a pour titre : l'*Athar al-Bilad wa Akhbar al-Ibad* ou *Description de l'univers et Histoire de ses habitants*: c'est un très-long traité de géographie, précédé de prolégomènes. Kazwyny mourut vers l'an 682 de l'hégire (1285 de J.-C.), après avoir été khadi de Wacet et de Hillâh, dans l'Irak-Arabi. — KAZWYNY, Hamdo'llah ben Abyekr ben Hamdo'llah (Almostaoufy), mort l'an 1330 de notre ère, a écrit en persan un traité de géographie et d'histoire naturelle qui a pour titre : *Nozhato'icoloub*; Langlès en avait entrepris la traduction.

* KEAN (Edmond), le plus célèbre des acteurs anglais du xix^e siècle, né à Londres en 1775, d'un tailleur, joua dès son enfance au théâtre de Drury-Lane quelques petits rôles dans les pantomimes. Renvoyé peu de temps après de ce théâtre, il fut placé dans une école par sa mère qui voulait lui donner un peu d'éducation, afin de le rendre propre à quelque profession; mais il ne tarda pas à se dégoûter de la vie d'écolier, et reçu mousse à bord d'un bâtiment qui se rendait à Madère, se dégoûta encore de ce métier et revint à Londres, où il songea à reprendre sa première profession. Il débuta d'abord dans une troupe de bateleurs qui couraient les foires, et s'y distingua par la souplesse de ses membres et son talent mimique. Renonçant, au bout de sept ans, à un genre de vie aussi dégradant, il dut à la protection de miss Fildswel, actrice du théâtre de Drury-Lane, un engagement dans une troupe de province. Kean prit alors le nom de Carey, et parut successivement dans les rôles de *Hamlet*, de *Caton* et de *lord Hastings*; quoique âgé de treize ans seulement, il s'en acquitta de manière à attirer de nombreux applaudissements. Après avoir passé trois années au collège d'Eton où il fit des progrès assez remarquables dans la langue latine, il reparut sur la

scène dans diverses villes de province, et ensuite au théâtre de Drury-Lane où il obtint, le 26 janvier 1814, dans le rôle de *Shylock*, un succès d'enthousiasme. Une réussite non moins brillante l'attendait dans le rôle de *Richard III*, qu'il rendit avec une supériorité qui le fit universellement proclamer le premier acteur de Londres. Il soutint sa réputation dans *Hamlet*, *Othello*, *Jago*, *Macbeth* et dans une foule d'autres rôles des genres les plus variés. Il ne fut pas moins heureux dans la comédie de caractère. En 1818, il vint une première fois à Paris où il reçut de ses confrères du théâtre Français, l'accueil le plus flatteur. En 1820, il visita les Etats-Unis, où il obtint de nouveaux succès. Dans le printemps de 1828, il revint à Paris, et remplit plusieurs rôles tragiques et comiques dans la troupe anglaise établie au théâtre des Italiens; il y produisit beaucoup d'effet dans la comédie, mais fut moins goûté dans la tragédie, malgré la manière originale et supérieure dont il joua plusieurs scènes principales de diverses pièces. Il mourut vers 1830, à Londres. Kean était de petite taille et manquait de noblesse; sa voix même était rauque; mais son œil perçant, sa physionomie mobile et expressive, ses gestes animés et un organe susceptible des inflexions les plus tragiques, faisaient oublier tous ses défauts. La vie aventureuse et le caractère bizarre de cet acteur extraordinaire sous tous les rapports, a fourni à M. Alexandre Dumas, le sujet d'un drame, en cinq actes, représenté en 1836 au théâtre de la Porte Saint-Martin, sous ce titre : *Kean, ou Désordre et génie*.

KEATE (Georges), littérateur anglais, né en 1750, fit ses études au collège de Kingston, et visita ensuite les principaux états de l'Europe. Il vint à Genève, Voltaire, auquel il communiqua quelques-uns de ses essais. De retour en Angleterre, il suivit les cours de jurisprudence à Cambridge, et se livra quelque temps au barreau; mais, n'y obtenant pas de grands succès, il le quitta pour s'adonner à l'étude des antiquités et à la littérature. Keate, jouissant d'une honnête fortune, put, sans se mettre aux gages des libraires, travailler avec tranquillité, et donner ainsi à ses ouvrages cette élégance et ce fini qui en forment un des principaux ornements. Ce fut à Rome même qu'il composa le poème sur *Rome*, qui commença sa réputation. Il occupait la place d'assesseur au collège de droit du Temple, à Londres, où il mourut en 1797, âgé de soixante-sept ans. Il était membre de la société royale, et de celle des antiquaires. On a de lui : *Rome ancienne et moderne*, poème, Londres, 1760; *Tableau abrégé de l'histoire ancienne du gouvernement actuel et des lois de la république de Genève*, 1761, in-8. L'auteur dédia cet ouvrage à Voltaire, qui se proposait de le traduire en français. *Ferney, épître à M. de Voltaire*, 1769. Keate, dans cette épître, n'épargne pas les louanges au philosophe; mais il devait s'en tenir là, et ne point faire le panégyrique de Shakespeare. L'amour-propre très-susceptible de Voltaire, en fut vivement blessé. Le maire et les représentants de Stratford sur l'Avon, reconnaissants de l'éloge que Keate avait fait de leur illustre compatriote, lui donnèrent une écriture

montée en argent, et faite du bois du fameux mûrier planté par Shakespeare. *Les Alpes*, poème, 1763. C'est son meilleur ouvrage; *L'abbaye de Netley*, autre poème, 1764, 2^e édit., 1769; *Le Tombeau dans l'Arcadie*, poème dramatique, 1773; *Esquisses d'après nature, dessinées et coloriées dans un voyage à Margate*, 1779, 2 vol. in-12. C'est une heureuse imitation du *Voyage sentimental* de Sterne, et qui eut un grand succès: il a été traduit en français, 2 vol. in-8; *L'Helvétide*, 1780, fragment d'un poème sur la révolution suisse, et que, d'après l'avis de Voltaire, auquel il avait communiqué son plan, il n'acheva pas; *Relation des tles Pelew, composée sur les journaux et les communications du capit. Henri Wilson, et de plusieurs de ses officiers, qui en août 1785 y firent naufrage*, 1788, in-4. Keate entreprit cet ouvrage dans le but de venir en aide aux malheureux naufragés: elle a été traduite en français. Perceval Kockin ayant obtenu de nouveaux renseignements du capitaine Wilson, donna un supplément à cette relation, Londres, 1803, in-4, fig. Keate publia un *Recueil* de ses œuvres poétiques, Londres, 1781, 2 vol. in-8.

KEATING (Jeffery), docteur et prêtre catholique irlandais, natif de Tipperary, mort en 1650, est auteur d'une *Histoire des poètes de sa nation*, traduite de l'irlandais en anglais, imprimée magnifiquement à Londres, en 1738, in-fol., avec les généalogies des principales familles d'Irlande. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on distingue *Simon*, poème burlesque, dont son domestique était le héros.

KECKERMANN (Barthélemi), professeur d'hébreu à Heidelberg, et de philosophie à Dantzick, sa patrie, mourut dans cette ville en 1600, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, recueillis à Genève, 1614, 2 vol. in-fol., qui ne sont que des compilations. Les plus connus sont des *Traité*s sur la rhétorique; le premier publié d'abord en 1608, sous le titre de *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri duo*, et le deuxième en 1606, sous le titre de *Systema rhetoricæ*. Ces deux productions sont assez méthodiques.

KEILL (Jean), professeur d'astronomie à Oxford, membre de la société royale de Londres, naquit en 1671 à Edimbourg, en Ecosse, et mourut en 1721, à 50 ans. C'était un philosophe modéré, ami de la retraite et de la paix. Il fut, dit-on, le premier qui enseigna les éléments de Newton, à Oxford, où il fut nommé professeur suppléant de philosophie naturelle en 1700 et professeur titulaire d'astronomie en 1710. Il eut dans cette université une discussion très-vive avec Leibnitz qui disputait à Newton l'honneur d'avoir inventé la *méthode des fluxions*. Avant de se livrer à l'enseignement, Keil avait publié (1698) l'*Examen de la théorie de la Terre* de Burnett, et il y joignit quelques remarques sur la *Nouvelle théorie de la Terre* de Whiston. Cet habile mathématicien laissa plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique et de médecine, tous également estimés des connaisseurs. Le plus connu est son *Introduction à la véritable physique*, en 14 leçons, 1700, et en 16 leçons, 1705; en 1718 parut son *Introduction à la véritable astronomie*, qui devint classique en France, lorsque la philosophie new-

tonienne commença à s'y établir. M. le Monnier le fils, célèbre astronome, l'a traduite en français, Paris, 1746, in-4. Keill est un des premiers qui ait réfuté les visions de Kartsoeker et d'autres astronomes, touchant les villes, les forêts et les mers de la lune; il assure que toutes ces imaginations s'évanouissent au moyen d'un bon télescope, et que les taches de la lune sont l'effet des inégalités et des cavernosités de cette planète. Cet auteur était aussi religieux que savant; on lit, dans la préface de l'ouvrage que nous avons cité, le passage suivant: « De toutes les sciences que nous acquérons » par les lumières de la nature, il n'y en a aucune » qui nous conduise plus sûrement à la connaissance » d'un être souverain et tout parfait. » — Jacques KEILL, son frère, excellent médecin, né en 1673, mort à Northampton en 1719, à 46 ans, est auteur de plusieurs écrits sur son art, qui ont été recherchés, entre autres du *Tableau de la sécrétion animale*, etc., Londres, 1708, réimprimé en 1717 et traduit en latin. Voy. JUNON.

KEITH (Georges), fameux quaker ou trembleur, né en Ecosse d'une famille obscure, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut presbytérien, puis quaker, et se distingua par la bizarrerie de ses opinions. Il niait l'éternité des peines de l'enfer, enseignait la métempsycose, et plusieurs autres idées extravagantes. Celle des *deux Christs* (l'un terrestre et corporel, fils de Marie, né dans le temps; l'autre spirituel, céleste et éternel, résidant dans tous les hommes, depuis la constitution du monde) lui causa de longues et fâcheuses affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant partout ses rêveries, qu'il mêlait avec les vérités les plus augustes. Cet insensé fut plusieurs fois condamné sans vouloir se soumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode général de la secte des trembleurs, tenu à Londres la même année, et y fut condamné malgré son enthousiasme et son babil. Quelque temps après, il rentra dans l'église anglicane, et publia un livre intitulé: *Examen de l'état des quakers*, Londres, 1702, in-8, pour prouver son orthodoxie. Il mourut dans l'obscurité. (Voy. les *Acta eruditorum*, année 1703, p. 390; Walch, *Bibliotheca theolog. sel.* t. 2; le Père Catrou, *Histoire du quakérisme*.)

KEITH (Jacques), feld-maréchal des armées du roi de Prusse, était fils cadet de Georges Keith, comte, maréchal d'Ecosse, et de Marie Drummond, fille du lord Perth, chancelier d'Ecosse sous le règne de Jacques II. Il naquit en 1696, à Fréteressa, dans le shérifsdon de Kincardine. Ayant pris parti avec son frère aîné pour le prétendant, et les entreprises de ce prince n'ayant pas été heureuses en 1715, il passa avec ce frère en Espagne. Il y fut officier dans les brigades irlandaises, pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie, où la czarine le nomma brigadier-général, et peu de temps après lieutenant-général. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de cette princesse, et à la prise d'Oczakow, il fut le premier à la brèche, et fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qua-

lité de lieutenant général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, et qui chassa les Suédois des îles d'Aland, dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointements étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse qui lui assura une forte pension, et le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée, après la levée du siège d'Olmutz, en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de Daun surprit le camp des Prussiens à Hockirchen. Le général Keith était homme de tête et homme de main; il avait médité beaucoup sur l'art militaire. — Son frère Georges KERR, comte-maréchal d'Ecosse, nommé communément *Milord Maréchal*, suivit le parti du prétendant, qu'il quitta ensuite. Après avoir séjourné quelque temps en Espagne, à Avignon, à Venise, en Suisse, il mourut en Prusse, en 1778. Il ne serait guère connu sans un *Eloge* que d'Alembert s'avisait d'en faire, on ne sait pourquoi, en 1777, pièce remplie d'anachronismes, d'assertions fausses, de propos injurieux à de grands princes, et de toutes les petites gentilles philosophiques. Voy. l'Année littéraire, nos 12 et 17.

* KELGREN (Henri), poète, né en Scanie, le 1^{er} décembre 1751, fit d'excellentes études à l'université d'Abo, où il obtint le titre de maître-ès-arts, et donna quelque temps des leçons publiques. S'étant rendu à Stockholm, il y fut chargé de l'éducation des deux fils du comte de Meyerfeldt. Mais entraîné par son goût pour la poésie, il s'occupa bientôt exclusivement de littérature : alors le besoin se fit sentir, et il se vit en butte aux attaques des mauvais écrivains. Heureusement il trouva dans Gustave III un protecteur qui se chargea de sa fortune; il fut pourvu d'emplois honorables, et nommé l'un des dix-huit premiers membres de l'académie suédoise, instituée, en 1786, par Gustave, sur le plan et dans le même but que l'académie française. Kelgren cultiva aussi avec succès l'histoire et la philosophie. Il mourut le 12 avril 1795. On plaça sur sa tombe cette inscription : *Poetae, philosopho, citi, amico lugentes amici*. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Stockholm en 4 vol. avec une *Notice sur sa vie* par Rosenstein : elles se composent d'*Odes*, d'*Épîtres*, de *Tragédies lyriques*, parmi lesquelles on remarque *Christine et Gustave-Wasa*, de *Traductions d'Horace*, de *Tibulle*, de *Voltaire*, et d'*Essais de philosophie morale*. Ses poésies se distinguent par l'élevation, la grâce et la finesse : ses ouvrages en prose, par un style clair et précis, et par des idées profondes ou des vérités utiles. Kelgren rédigea pendant quelque temps la partie littéraire du *Stockholm Posten*.

KELLER (Jacques), *Cellarius*, jésuite allemand, né à Seckingen, dans le diocèse de Constance, en 1568, mort à Munich en 1651, professa avec dis-

tingtion les belles-lettres, la philosophie, la théologie, devint recteur du collège de Ratisbonne, puis de celui de Munich, et fut longtemps confesseur du prince frère de l'électeur et de la princesse de Bavière; il se signala dans les conférences de controverse, et disputa publiquement avec Jacques Hailbrunner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg. On a de lui divers ouvrages contre les luthériens et contre les puissances qui faisaient, en leur faveur, la guerre aux princes catholiques d'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Jacob Sylvanus*, *Fabius Hercynianus*, par allusion au lieu de sa naissance qui est dans la Forêt-Noire, d'*Aurimontius* (traduction du mot Goldberg, nom allemand de sa mère), etc. Son ouvrage contre la France, intitulé *Mysteria politica*, 1625, in-4, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France. Keller n'avait pu comprendre, sans recourir aux *mystères de la politique*, pourquoi la France prenait parti pour les hérétiques en Allemagne, tandis qu'elle les brûlait chez elle; cela était effectivement peu facile à comprendre en bonne logique; et, ce que ni le Châtelet, ni la Sorbonne, ni le clergé n'ont expliqué, le cardinal de Richelieu eût pu le faire; mais il ne l'eût fait, comme Keller, que par les *mystères de la politique*. On a reproché à ce dernier quelques maximes contraires à l'indépendance des rois; et c'est ce qui a fait condamner ses ouvrages au feu par le parlement de Paris. Voy. JOUVENCY, SANTAREL, la *Bibliothèque* du P. Sotwell, et le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, de Peignot, tom. 1^{er}, p. 202. Un des écrits les plus curieux de Keller a pour titre : *Tyrannicidium seu scitum catholicum de tyranni interecione*, Munich, 1611, in-4, où l'auteur s'attache à laver les jésuites du reproche d'avoir enseigné la régence.

KELLER (Jean-Balthazar), né à Zurich en 1658, excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, jeta en fonte la statue équestre de Louis XIV, que l'on voyait à Paris sur la place de Louis le Grand. Cette statue, haute de 20 pieds, et d'un seul jet, fut terminée le 1^{er} décembre 1692. Il fut fait inspecteur de la fonderie de l'arsenal, et mourut en 1702. — Jean-Jacques KELLER, son frère, était aussi très-habile dans le même art, et mourut commissaire d'artillerie du roi à Colmar en 1780, âgé de 65 ans. Plusieurs des statues en bronze qui décoraient les jardins de Versailles et des Tuileries sont l'ouvrage de ces deux artistes.

* KELLERMANN (François-Christophe), duc de Valmy, pair et maréchal de France, né le 30 mai 1755 à Strasbourg, entra au service en 1752, et dans la guerre de sept ans obtint le grade de capitaine. Après avoir été chargé de différentes missions en Pologne et en Tartarie, en 1763 et 1766, il fut du nombre des officiers envoyés en Pologne, en 1771, pour seconder la confédération de Bar, et il se signala au combat de Cracovie. Avant la fin de 1783, il était maréchal-de-camp. S'étant déclaré en faveur de la révolution, il fut investi, en 1791, du commandement de l'Alsace, et pourvut à la défense de cette frontière. La ville de Landau lui décerna, en reconnaissance, une couronne civique et des

remerciements solennels. Nommé général en chef, il opéra sa jonction avec Dumouriez, et remporta, le 20 septembre 1792, à Valmy, une victoire qui lui valut les éloges même des généraux ennemis. Employé sous Custine à l'armée de la Moselle, et dénoncé par lui pour ne s'être point emparé de Trèves et de Mayence, il écrivit, le 6 novembre, à la Convention « que cette dénonciation ne pouvait être que l'effet de la folie ou du vin. » Il lui fallut néanmoins comparaître le 14 novembre à la barre de l'assemblée, où il protesta de son dévouement. Une nouvelle dénonciation de Custine n'eut pas plus de succès. Kellermann nommé, le 21 mai 1793, au commandement en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, délivra, en passant à Lyon, deux conventionnels, dont les jours étaient menacés, et se rendit à Nice pour se concerter avec Biron (voy. ce nom), qui commandait l'armée d'Italie. Lors du siège de Lyon, il fut obligé d'envoyer contre cette ville une partie assez considérable de son armée, et publia une proclamation pour en faire ouvrir les portes aux commissaires de la Convention. Il vint lui-même sous les murs de cette malheureuse ville ; et sachant que les Lyonnais étaient encouragés dans leur résistance par l'espoir d'être secourus par les Piémontais, il écrivit à la Convention que c'était à la frontière que Lyon devait être prise. Mais ce ne fut que plus tard qu'il fut autorisé de quitter le siège pour aller à la rencontre de l'armée piémontaise, à qui la supériorité du nombre venait d'assurer quelques avantages. A la tête de huit mille hommes, il chassa l'ennemi de la Tarentaise et de la Maurienne, et lui enleva dix-sept pièces de canon et presque tous ses équipages. La ville de Lyon s'était rendue, et Kellermann avait reçu l'ordre d'aller prendre le commandement du siège de Toulon, lorsque tout-à-coup il fut destitué, arrêté et conduit à Paris. Le 9 thermidor lui sauva la vie. Acquitté après treize mois de détention, il fut envoyé à l'armée des Alpes et d'Italie ; mais il dut se borner à la défensive en présence d'un ennemi dont les forces étaient bien supérieures aux siennes. Il était enfin parvenu à obtenir les renforts qu'il n'avait cessé de solliciter du comité de salut public ; mais au moment où il se disposait à pénétrer en Italie, il fut remplacé par Schérer. En 1797, il fut chargé de l'organisation de la gendarmerie, et nommé membre du bureau militaire établi près du Directoire. Il ne prit aucune part aux événements du 18 brumaire. Entré au sénat conservateur, il en fut élu président, le 2 août 1801. A la création de l'ordre de la légion-d'honneur, il en fut nommé grand-aigle, et plus tard il fut fait maréchal de France et duc de Valmy. En 1805, Kellermann alla organiser les gardes nationales de l'Alsace et les régiments provisoires à Mayence. En 1808, il obtint le commandement de l'armée de réserve d'Espagne, puis celui du corps d'observation de l'Elbe. Après la bataille de Hanau (30 et 31 octobre 1813), il prit le commandement des réserves à Metz. Il vota, le 1^{er} avril 1814, la déchéance de Napoléon et la création d'un gouvernement provisoire, et fut nommé pair de France. Resté sans emploi durant les Cent-jours, il rentra à la chambre

des pairs où il vota avec l'opposition. Il mourut le 12 septembre 1820, à l'âge de 85 ans. Par son testament, il demanda que son cœur fût déposé dans la plaine de Valmy : son fils a rempli ce vœu.

KELLERMANN (François-Etienne), duc de Valmy, pair de France et lieutenant-général, né à Metz vers 1770, achevait ses études lorsqu'il fut attaché en 1790 à l'ambassade de France aux Etats-Unis. Mais il quitta bientôt la carrière diplomatique pour celle des armes, et en 1793, il suivit son père dans sa campagne contre les Prussiens. En 1797, employé à l'armée d'Italie comme adjudant-général, il se distingua au passage du Tagliamento, et fut chargé par Bonaparte de porter à Paris les drapeaux conquis dans cette glorieuse journée. L'année suivante, élevé au grade de général de brigade, il contribua beaucoup, par l'audace de ses manœuvres, au succès du combat de Civitella-Castellana. Pendant cette guerre, il remporta encore plusieurs avantages sur différents corps de l'armée ennemie, et ce fut lui qui, pénétrant dans Naples, prit possession des forts Saint-Elme et Château-Neuf. Il combattit aussi à Marengo, et contribua puissamment au succès de cette journée qui lui valut le grade de général de division. En 1805, il fut blessé à Austerlitz. Envoyé en 1808 à l'armée de Portugal, il assista à la bataille de Vimero, il facilita la retraite des troupes françaises en arrêtant l'ennemi avec un seul régiment et signa la convention de Cintra dont l'Angleterre se montra fort mécontente. En 1809, il effectua, de concert avec le maréchal Ney, l'expédition des Asturies, dans laquelle l'armée du marquis de la Romana fut dispersée et détruite. En 1813, il fit la campagne de Saxe, fut blessé en emportant le village de Klix, et eut plusieurs chevaux tués sous lui à la bataille de Bautzen. La campagne de France lui offrit de nouvelles occasions de se distinguer. Après le retour des Bourbons, il fut nommé inspecteur général de cavalerie. Pendant les cent-jours, il fit partie de la chambre des pairs, et combattit à Waterloo. Exclu de la chambre haute à la seconde restauration, il y rentra après la révolution de juillet. Il est mort à Paris le 2 juin 1835.

* KELLY (John), ecclésiastique anglais, né en 1750 à Douglas, dans l'île de Man, fut successivement gouverneur du marquis de Huntley, vicaire d'Ardleigh et recteur de Copford près de Colchester. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de sa langue maternelle qui est un dialecte du celtique. A 17 ans, il entreprit d'en composer la *grammaire* et le *dictionnaire*, et peu de temps après se chargea de surveiller l'impression dans ce dialecte de différents livres de l'*ancien Testament*. Il publia en 1803 : *Grammaire pratique de l'ancienne langue gallique ou de l'île de Man, vulgairement appelée le Manks*, et il faisait imprimer son *Dictionnaire triglotte des langues erse, irlandaise et manks*, quand un incendie qui dévora la maison de l'imprimeur détruisit les résultats de ses travaux. Kelly mourut du typhus, en 1809, à l'âge d'environ 60 ans.

* KEMBLE (Jean-Philippe), acteur célèbre, né en 1757, à Prescot, dans le Lancashire, à 10 ans débuta par le rôle du *duc d'York* de la tragédie de

Charles I^{er}, sur le théâtre de Worcester, dont son père était le directeur. Celui-ci voulant détourner son fils de cette carrière, l'envoya dans un séminaire catholique du comté de Stafford, puis en France au collège de Douai, où il termina son éducation, avant sa 20^e année. De retour en Angleterre, après avoir été employé dans un bureau de poste, il reparut au théâtre, jona à Sheffield et à Newcastle, prit avec l'acteur Tate Wilkinson la direction du théâtre d'Edimbourg et parut en 1782 sur celui de Dublin dans le rôle de *Hamlet*. Le succès qu'il obtint dans ce rôle, le détermina à venir l'année suivante à Londres jouer au théâtre de Drury-Lane où il ne fut pas moins applaudi. Chargé de la direction de ce théâtre en 1788, il s'empessa d'établir le système des décorations et des costumes conformes à la vérité historique. Il continuait à montrer un talent extraordinaire, entre autres dans *Macbeth* où il remplissait le rôle de *Malcolm*. En 1802 sa santé chancelante l'ayant décidé à passer sur le continent, il visita Madrid et Paris, se lia d'amitié avec Talma, et perfectionna son talent à l'école de ce grand acteur. De retour en Angleterre, il prit avec son frère la direction du théâtre de Covent-Garden dont il était devenu propriétaire, jusqu'au moment où il prit sa retraite (1817). Kemble mourut à Lausanne en 1823. Ses principaux rôles étaient *Calon*, *Brutus*, *Coriolan*, *Macbeth*, *Richard III*, le roi *Jean*, le roi *Lear*, *Pierre* (dans la *Roue de la fortune*), et surtout *Hamlet* dans lequel personne ne l'a surpassé. Kemble a laissé plusieurs ouvrages dramatiques : nous citerons le *Point d'honneur*, comédie, 1800, in-8; le *Vagabond*, histoire dramatique, 1808, in-8; *Intrigue et contre-intrigue*, farce, 1808, in-8; et des *Essais sur Macbeth et Richard III*, 1817, in-8. On a publié les *Mémoires* de ce grand acteur, Londres, 1825, 2 vol. in-8.

KEMNITIUS. Voy. CHEMNITZ.

KEMPELEN (Wolfgang, baron de), fameux mécanicien hongrois, né à Presbourg le 23 janvier 1734, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et, s'occupant avec le plus grand succès de la mécanique, construisit des machines très-ingénieuses. Il fit voir en 1769 un automate qui jouait aux échecs et exécutait les combinaisons de ce jeu de manière à gagner un adversaire de force médiocre. En 1784 Kempelen l'amena à Paris où il excita la curiosité publique. L'automate était assis devant un bureau monté sur quatre roulettes et contenant un cylindre et des rouages; il levait le bras avec lenteur, l'avancait de même et enlevait avec dextérité la pièce que le jeu indiquait de prendre pour la transporter sur la case où elle devait être; lorsqu'une faute était commise par l'adversaire, il la faisait connaître par un mouvement de tête; la partie se continuait ainsi jusqu'à la fin. Cette figure répondait aussi aux diverses questions qu'on lui faisait, en indiquant les lettres propres à faire sa réponse. Les observateurs cherchèrent le secret d'un pareil mécanisme. Il y en eut qui supposèrent que c'était un nain caché qui dirigeait tous les mouvements; mais cette conjecture se trouva fautive. L. Dutems s'assura de l'impossibilité de cacher dans aucune des parties

de la machine, même l'enfant le plus petit. Kempelen en dirigeait, de son propre aveu, tous les mouvements, quoiqu'il se tint à six pieds de la machine; mais on ignore par quel moyen. Dupont a publié plusieurs lettres sur le joueur d'échecs automate; dans le *Mercur de France* et Gothlieb de Goindisch, dans les journaux allemands d'où elles ont été tirées et trad. en français par Chret. de Mechel, *Bâle*, 1783, in-12. Kempelen avait une autre figure qui, au moyen d'un soufflet et d'une trachée-artère, articulait quelques mots et même de petites phrases : il en donna lui-même la description : *Le mécanisme de la parole, suivi de la description d'une machine parlante, et enrichie de 27 planches*, Vienne, 1791, gr. in-8. Cet habile mécanicien composa plusieurs autres chefs-d'œuvre parmi lesquels on remarque sa presse à l'usage des aveugles. On a de lui des poésies allemandes, *Persée et Andromède*, drame, et l'*Inconnu bienfaisant*, comédie. Le baron de Kempelen était conseiller de finance de l'empereur d'Autriche, directeur des salines de Hongrie, et référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne où il mourut au mois de mars 1806.

* **KEMPER** (Jean-Melchior), jurisconsulte, né en 1776 à Amsterdam, reçu docteur à Leyde en 1796, obtint en 1799 la chaire de droit civil et naturel à Harderwick, remplaça Cras en 1806 à l'Athénée d'Amsterdam, et fut appelé en 1809 à Leyde pour y professer le droit naturel et le droit de gens. Il avait applaudi aux premières manifestations de la révolution française; mais il ne tarda pas à se désabuser, et publia en 1806, sous le voile de l'anonyme, un *Recueil de lettres hollandaises* dans lequel il se prononça contre l'influence que le gouvernement français prenait de jour en jour sur la république batave. En 1813, à l'époque des revers de Bonaparte, il contribua par son influence à accélérer l'insurrection hollandaise. Le prince d'Orange récompensa ses services en lui conférant la dignité de recteur honorifique de l'université de Leyde, le collier de commandeur du Lion de Belgique, des lettres de noblesse et le titre de conseiller d'état honoraire. Chargé de l'organisation de l'université et des collèges, dans le même temps il rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume des Pays-Bas. Il fut député par la province de Hollande aux états-généraux en 1817, et il y fit preuve d'une grande étendue de connaissances et d'une modération rare, unie à une brillante élocution. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 20 juillet 1824. Kemper avait publié en 1810 le *Code criminel de la Hollande* avec une introduction et un commentaire qui lui valurent les suffrages de tous les jurisconsultes. On lui doit : *De jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4; *De populorum legibus, optimis incrementis vel decrescentis humanitatis indicibus*, Amsterd., 1806, in-4; *De ætatis nostræ fatibus exemplo gentibus ac præsertim Belgis nunquam negligendo*, Leyde, 1816, in-4. Un grand nombre de *Dissertations* latines, des *Discours* en langue hollandaise, sur différents sujets, dédiés au prince souverain des Pays-Bas, in-8; *Observations sur diverses parties*

du droit français; *Essai sur la nécessité des idées religieuses* qui lui valut une médaille d'argent au concours de 1801, et de *l'Influence qu'ont exercée les événements politiques sur les lumières, la religion et les mœurs des peuples de l'Europe*, couronné en 1818 par la société de Harlem, traduit en allemand sur la 2^e édition par Dietrich, Leipzig, 1823.

KEMPFFER. Voy. KÄMPFER.

* KEMPHER (Gérard), poète, né vers 1680, fut professeur de l'école latine d'Alckmaër, et mourut vers 1740. On lui doit en hollandais une *Traduction d'Anacréon* en vers, 1726; un *Recueil d'Idylles; Hélène en Egypte*, tragédie imitée d'Euripide, 1737; des *Observations* sur les trois premières églogues de Calpurnius, dans l'édition des *Poetae latini rei venaticæ scriptores et bucolici antiqui*, Leyde et La Haye, 1728, in-4. Enfin il a revu et continué la *Chronique d'Égmond*, ou *Annales des princes-abbés d'Égmond*, écrite en latin par Jean de Leyde, et traduite en hollandais par Corneille van Herk, Alckmaër, 1732, in-4.

KEMPIS (THOMAS HEMMERLEIN ou HEMMERCHEN, en latin *Malleolus*, dit de ou à), né de parents pauvres, au village de Kempen, diocèse de Cologne, en 1380, fut disciple de Florent Radewin. Il entra, en 1399, dans le monastère des chanoines réguliers du Mont-Saint-Agnès, près de Zwol, dans l'Over-Yssel, où son frère était prieur. Il fut fait prêtre en 1413. Ses actions et ses paroles portaient à la vertu. Doux avec ses confrères, humble et soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous, il fut le modèle de cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale était de copier des ouvrages de piété et particulièrement la Bible. Il fit aussi plusieurs manuscrits admirables sous le rapport calligraphique. Il composa en outre des ouvrages de piété. Ceux que nous avons de lui respirent une onction, une simplicité, qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons sont celles de Sommalius, jésuite, à Anvers, 1600 et 1613, 3 vol. in-8. La plus grande partie de ces excellentes productions a été traduite en français par l'abbé de Bellegarde, sous le titre de *Suite de l'Imitation de J.-C.*, in-24; et par le P. Valette, doctrinaire, sous celui d'*Élévation à J.-C. sur sa vie et ses mystères*, in-12. Les titres des originaux sont : *Soliloquium animæ; Valis liliorum, De tribus tabernaculis; Gemitus et suspiria animæ pœnitentis; Cohortatio ad spiritualem profectum*. Thomas à-Kempis avait été sous-prieur (1425), puis prieur de son monastère (1448); il mourut saintement en 1471, à 91 ans. Son principal ouvrage est, selon quelques critiques, le livre de *l'Imitation de J.-C.*, qui ne prêche que la douceur et la concorde, et qui a été un sujet de querelle entre les bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. (Voy. NAUDÉ, GABRIEL, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE.) Cet ouvrage admirable, malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétillantes de Sénèque, les arides moralités d'Épictète et de Marc-Aurèle. Il charme à la fois le chrétien et le philosophe. Il a été traduit dans toutes les

langues, et partout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avait dans sa bibliothèque, et qu'il le lisait avec complaisance (voy. SCURPOLI.). La première édition latine est de 1471, in-fol., gothique. Il existait alors une vieille traduction française, sous le titre de *l'Interne consolation*, dont le français a paru à quelques critiques aussi ancien que Thomas à-Kempis; mais il paraît qu'il est d'une date postérieure. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction un chapitre qui n'était pas dans les versions latines. Ce livre de *l'Interne consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le xvi^e siècle, in-8. L'abbé Valart publia une jolie édition de *l'Imitation*, chez Barbou, en 1738, in-12; mais en voulant mettre en bon latin les expressions négligées et un peu barbares, ou qui lui paraissaient telles, en réformant ou supprimant celles qui démontrent que l'auteur était allemand, non-seulement il défigura l'original, mais il en affaiblit l'onction et dérogea à sa précieuse simplicité (voy. VALART). A cette édition. Beuzée en opposa une autre, conforme au texte primitif, et très-bien imprimée chez Barbou, 1787. Avant Valart, le protestant Castalion avait dénaturé cet ouvrage précieux d'une manière bien plus condamnable, en retranchant ou réformant tout ce qui était contraire aux erreurs de sa secte. On comprend ce que le quatrième livre, qui traite de l'eucharistie, est devenu dans cette opération. L'élégance grammaticale qu'il a substituée à la simplicité de l'original, a fait de tout l'ouvrage un didactisme aride, sans onction et sans suc. *Veræ pietatis gustum non habuit*, dit le P. Sommalius, *persuadendi efficaciam ademit, nervos virtutis incidit, denique ipsam quasi animam authoris elisit*. Nouvelle preuve que l'hérésie ne doit ni traiter de pareilles matières, ni toucher à de pareils ouvrages. (Voy. BARRAL, LABADIE, PASCAL.) Bassompierre a donné, à Liège, une bonne édition de ce livre, en 1783. Celle d'Elzévir, in-12, à Leyde, sans date, avec deux figures au frontispice, est recherchée. Il y en a eu aussi une édition au Louvre, 1640, in-fol., en gros caractère, dont l'impression est très-belle; mais elle n'est pas d'un usage commode, et ne peut servir que dans les bibliothèques. Une des plus belles éditions, parmi les différentes versions françaises qu'on en a faites, est celle de la traduction de Beuil (Saci), 1663, in-8, avec figures. Ceux qui désireront connaître les efforts que les bénédictins ont faits pour enlever cet ouvrage à Thomas à-Kempis, peuvent consulter la *dissertation* d'Eusèbe Amort, de l'abbé Ghesquière, et du Père Desbillons, sur cette matière. La dernière, la plus complète de toutes, a paru en 1780; elle est à la tête d'une édition très-exacte du texte original, mais qu'on aurait dû diviser par versets comme les autres; car cette division tient évidemment au style du livre, à la nature et au ton des sentences, et à l'intention de l'auteur, comme on l'a montré dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mai 1788, p. 108. Le livre de *l'Imitation* a, depuis sa publication, attiré l'attention des savants, qui ont cherché à en connaître l'auteur. Le premier qui l'attribua à Thomas à-Kempis fut le savant Jodours Badius As-

cessaires, imprimeur à Paris, mais flamand de nation. Son sentiment fut suivi par François de Tol, chanoine régulier. D'un autre côté, le P. Possevin, jésuite, est le premier qui ait attribué cet ouvrage à J. Gerson, dans son *Apparat sacré*. Il fut imité par le P. Cajetan, religieux du Mont-Cassin, et par les bénédictins de Saint-Maur. On peut voir la relation curieuse de ce point de critique, donnée par dom Vincent Thuillier, bénédictin, à la tête du premier tome des *Œuvres* posthumes des P. Mabillon et Ruinart. Les critiques modernes ne se sont pas moins exercés sur cet ouvrage. M. Barbier a publié une *Dissertation sur les traductions françaises* qui en ont été faites, et M. Gence a fait paraître des *considérations sur l'auteur de ce précieux livre*. Les recherches de Barbier sont intéressantes et curieuses; et les raisons de Gence, en faveur de Gerson, qu'il regarde comme l'auteur de l'*Imitation*, sont solides, quoique peut-être pas toujours concluantes. Elles ne nous ont point paru démonstratives, quoiqu'elles aient fait naître bien des doutes dans notre esprit; et nous avons conclu de la lecture de sa dissertation, que l'auteur de l'*Imitation* a su s'envelopper de tant de ténèbres, qu'on ne pourra jamais le connaître avec certitude. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en rapportant ce que dit à cet égard le savant et modeste rédacteur de *L'Ami de la Religion* dans ses nos 2021 et 2054, à l'occasion d'une réimpression des *Considérations* de Gence. « Il est, comme on sait, trois personnes pour lesquels on revendique principalement l'honneur d'avoir composé l'*Imitation*. Ces personnages sont Thomas à-Kempis, chanoine régulier, Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'université de Paris, et Jean Gersen, abbé de Verceil. L'existence de ce dernier personnage est assez douteuse. Le manuscrit d'Arone dans lequel seul Gersen est nommé et qualifié abbé est le titre principal qui fait supposer un auteur distinct du chancelier Gerson. Mais l'histoire et les monuments se taisent sur Gersen. On le suppose abbé de Saint-Etienne de Verceil, contemporain de saint François d'Assise et originaire de Cavaglia ou Canabacum près Verceil; ces suppositions, il faut l'avouer, ne reposent que sur des indices bien faibles et sur des données fugitives. Le seul témoignage de quelque poids est le manuscrit d'Arone, manuscrit apporté de Gènes en 1579, et trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, près Milan, qui était jadis un monastère de bénédictins. Ce manuscrit était regardé comme très-ancien; il fut apporté en France en 1686, et livré à l'examen de 19 savants, parmi lesquels Sainte-Beuve, le président Cousin, Ducange, Renaudot, Baluze, Alexandre, Elies Dupin, Hardouin, Bulteau, Chamillart, Oudin, etc., qui, réunis dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, déclarèrent dans une espèce de procès-verbal du 28 juillet 1687, que ce manuscrit avait au moins 300 ans d'antiquité. Mais d'autres savants ont depuis émis une opinion contraire; nous citerons, entr'autres, le professeur Hartzheim, le chanoine Amort et le jésuite Zaccaria. De plus Gence, ayant reçu de Vernazza, bibliothécaire de Turin, le *fac simile*

» de six pages du manuscrit d'Arone, l'a soumis à l'inspection de plusieurs savants modernes, qui l'ont jugé du xv^e siècle. Tel a été l'avis de Dacier, Gosselin, van Praët, Petit-Radet, Hase, etc. » Dans ce *fac simile*, que Gence a reproduit dans son édition latine de l'*Imitation* de 1826, le nom de Gersen n'est même pas bien écrit, et on lirait plutôt *Gesen*. D'autres manuscrits portent le nom de Gessen, et quelques-uns lui donnent la qualité de *chancelier de Paris*, ce qui indiquerait que ce nom de Gersen était une faute de copiste, et que c'était Gerson que l'on voulait désigner. Cependant ce Gersen a eu de nombreux partisans; » Cajetan, Valgrave, Metzler, Quatremaire, Delfau, Mabillon, le cardinal d'Aguire, Valart, et en dernier lieu, Cancellieri, Napione et Grégori ont soutenu l'attribution de l'*Imitation* à Gersen. Serait-il vrai qu'ils eussent adopté ce sentiment parce qu'ils étaient bénédictins ou italiens, et que l'honneur de leur ordre et de leur patrie ait influé à ce point sur leur jugement et sur leur critique; c'est ce qu'il serait aussi injuste qu'impoli de dire de tous. Quoi qu'il en soit, M. Gence nous paraît assez fondé dans ce qu'il dit de la faiblesse des motifs sur lesquels repose l'attribution à Gersen. L'attribution au religieux à-Kempis est peut-être moins aisée à détruire..... » M. Gence lui-même, qui ôle au bon religieux la gloire d'avoir composé l'*Imitation*, le cite comme auteur d'un assez grand nombre de sermons, etc.; du reste il le considère surtout comme un habile calligraphe. A-Kempis, dit-il, copia d'abord des livres de chant, puis deux Missels, puis une Bible entière en 4 vol. in-fol., qui se conservait au monastère du Corps-du-Christ, à Cologne. Il transcrivit ensuite le recueil où, en tête de plusieurs traités, se trouvent les quatre livres de l'*Imitation*. Ce recueil est souscrit de la même formule que la Bible : *Finitus et completus anno 1441, per manus fratris Thomæ Kemp.* » Il est assez remarquable que la même formule se trouve sur la Bible transcrite par le bon religieux en 1459, sur le Missel et sur les opuscules de saint Bernard, copiés également par lui. D'où Gence conclut que à-Kempis n'a eu d'autre part à l'*Imitation* que de la copier avec plus d'habileté et d'intelligence. Le mot *per manus* semble en effet indiquer un travail tout-à-fait manuel. » Dans la chronique du couvent de Saint-Agnès, il est dit que à-Kempis écrivit la Bible en entier, et beaucoup d'autres livres, *pro modo et pretio*, c'est-à-dire sans doute pour l'usage de la maison, et pour les céder moyennant un prix à d'autres communautés : c'était un des revenus de la maison. Le recueil connu sous le nom de manuscrit d'Anvers existait chez les jésuites de cette ville, et a servi aux célèbres Bollandistes. Quatre éditions principales ont été faites sur ce manuscrit par Sommalius, Rossweydes, Bollandus et Chifflet; elles ont été plusieurs fois réimprimées, et passent pour les plus soignées. Néanmoins Gence, dans son édition latine de l'*Imitation*, y a remarqué des variantes plus ou moins vicieuses. Ce manuscrit d'Anvers, dit Gence, est le plus an-

» cien connu avec le nom de Kempis; celui d'Augs-
 » bourg de 1440, supposé sans nom par Bollandus,
 » est réellement anonyme. Il n'en a pas été pro-
 » duit d'antérieur pendant et depuis la contesta-
 » tion élevée au xv^e siècle entre Fronteau, Quatre-
 » maire et Naudé, sur l'auteur de l'*Imitation*. Fron-
 » teau qui était parent d'à-Kempis, obtint un arrêté
 » du parlement de Paris, du 12 février 1632, qui,
 » sur la contestation entre les chanoines réguliers
 » et les bénédictins, ordonnait que les livres de l'*I-*
 » *mitation* seraient dorénavant imprimés au nom
 » d'à-Kempis, et défendait d'y mettre le nom de
 » Gerson; jugement qui n'a pas empêché que plu-
 » sieurs éditions aient paru depuis sous le nom de
 » Gerson. Le manuscrit que Ghesquière a fait con-
 » naître et qui a appartenu depuis à van Hulthem,
 » ne porte de date plus ancienne, avec désignation
 » de nom, que dans une note ajoutée à la marge;
 » et le manuscrit de Louvain, cité par Desbillons,
 » depuis Rosweyde, est anonyme et sans date.
 » Gence ne nous reprochera certainement pas d'a-
 » voir ici affaibli ses arguments contre à-Kempis;
 » car nous avons le plus souvent cité ses propres
 » paroles, tirées soit de ses *nouvelles considérations*,
 » soit de ses articles de la *Biographie universelle*.
 » Nous ne devons pas dissimuler néanmoins que à-
 » Kempis a eu un grand nombre de zélés défenseurs,
 » Sommalius, Rosweyde, Bolland, Chifflet, Fron-
 » teau, Naudé, Heser, Weslin, Raynaud, Amort,
 » Desbillons, Ghesquière, etc. Heser et Rosweyde
 » sont ceux qui ont soutenu cette cause avec le plus
 » de talent. Gence leur rend justice, tout en com-
 » battant leur sentiment; il discute quelques-uns
 » de leurs arguments, il examine entr'autres l'au-
 » torité de la chronique de Windesheim. Il remarque
 » qu'aucun manuscrit du texte daté n'offre d'attri-
 » bution directe de l'*Imitation* à Thomas, comme
 » auteur, que bien après 1441, si ce n'est après
 » 1471; et que l'*Imitation* ne se trouve point dans
 » la plus ancienne édition des œuvres de Kempis,
 » donnée à Utrecht même, peu de temps après sa
 » mort. Malgré cela, il faut avouer que l'opinion
 » qui fait honneur du livre au bon religieux est
 » fort répandue. Il y a des pays où l'*Imitation* s'ap-
 » pelle vulgairement l'à-Kempis. N'est-ce là qu'une
 » prétention populaire comme le croit Gence, c'est
 » ce que nous n'oserons décider... Gence, qui, dans
 » son édition latine de l'*Imitation*, a donné une
 » description des manuscrits et des éditions les
 » plus anciennes de l'*Imitation*, indique les ma-
 » nuscrits et les éditions qui portent le nom de
 » Gerson. Un manuscrit de Salzbourg, en 1463,
 » porte pour titre : *De Imitatione Christi, Joh. Gers.*,
 » abrégé sans doute de Jean Gerson. Le savant
 » Amort cite un manuscrit de Pollingen, sous le
 » nom de Gerson. Un manuscrit de Reichersberg,
 » en 1477, porte le nom de *Jean Gerson, chance-*
 » *lier de Paris*; un autre, de *Jean Gersen, chance-*
 » *lier de Paris*. Ici la méprise est évidente, et Gence
 » s'en sert pour montrer que plusieurs des manus-
 » crits qui portent le nom de *Gersen* peuvent être
 » regardés comme des témoignages en faveur de
 » *Gerson*. La langue et la prononciation allemande
 » ont pu contribuer à cette erreur. Gence a un

» manuscrit d'Augsbourg, sans date, où il est dit
 » que le compilateur de l'*Imitation* fut Thomas,
 » ou selon d'autres, Jean Gersen, chancelier de
 » Paris. Une édition à Ulm en 1487, et une à Nu-
 » remberg, en 1490, donnaient également l'*Imita-*
 » *tion* à Gerson. Voilà pour l'Allemagne. En Bel-
 » gique, on cite une édition de Louvain, peut-
 » être avant 1474, époque où l'on commença à
 » mettre l'année sur les livres imprimés; le titre
 » commence ainsi : *Incipit liber magistri Johannis*
 » *Gerson, Cancellarii Parisiensis*... Il y a à la bi-
 » bliothèque du roi deux exemplaires de cette édi-
 » tion; sur l'un on a effacé Gerson et mis à la place
 » Thomas à-Kempis. En France, on a le manus-
 » crit de l'abbaye de St.-Germain de Paris, de
 » 1460, avec le nom de Jean-Gerson; le manuscrit
 » Léchassier, qui appartient aujourd'hui à Gence,
 » et qui, outre le nom de Gerson, offre son por-
 » trait en habit de docteur (on croit que ce ma-
 » nuscrit peut être de 1472); le manuscrit de
 » Sainte-Geneviève, qui, en donnant l'*Imitation* à
 » saint Bernard, ajoute qu'on l'attribue à Jean Ger-
 » son, chancelier de Paris. Parmi les éditions qui
 » ont le nom de Gerson, on compte celle de Pa-
 » ris, peu après 1481, celle de Lyon vers 1488;
 » une version française de Toulouse, où l'on dit
 » que l'*Imitation* a été composée par saint Ber-
 » nard, mais qu'elle est attribuée à Gerson. En
 » Italie, deux manuscrits de Florence portent le
 » nom de *Gerson, chancelier de Paris*, un manus-
 » crit de Vérone, *Jean Gerson chancelier de Paris*;
 » un manuscrit de Turin, *Jean Gerson chancelier*
 » *de Paris*; deux manuscrits de Venise, *J. Gerson*;
 » une édition *Princeps* de Venise en 1482, offre le
 » nom de *J. Gerson, chancelier de Paris*; il s'en
 » est fait dans la même ville plusieurs éditions
 » semblables. D'autres éditions du xv^e siècle à Pa-
 » doue, à Brescia, à Milan, portent également le
 » nom de Gerson. Gence a fait un extrait du volu-
 » mineux index du Vatican, qui contient en plus
 » de 50 vol. in-folio l'indication de tous les livres
 » existants dans les bibliothèques des monastères
 » d'Italie avant 1600; il a remarqué qu'il ne s'est
 » guères écoulé d'années, depuis 1470 jusqu'à cette
 » époque, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines
 » ou italiennes de l'*Imitation* avec le nom du chan-
 » lier de Paris, à Venise, à Florence, à Rome ou
 » ailleurs, tandis qu'il ne s'en est trouvé aucune
 » sous celui de Gersen, et très-peu sous celui d'à-
 » Kempis. C'est d'après toutes ces autorités que
 » Gence a pu dire que Gerson est le plus ancien
 » auteur, sans en excepter saint Bernard, auquel
 » l'*Imitation* ait été attribuée. Il cite l'opinion de
 » Bossuet : *La vie de Gerson fut si sainte, et ses*
 » *écrits si édifiants, qu'il mérita d'être regardé*
 » *comme l'auteur de l'Imitation*. Daunou, qui a
 » examiné la question de l'auteur dans le *Journal*
 » *des Savants*, de décembre 1826, croit que Ger-
 » son, réfugié en Allemagne, s'y est consolé de
 » ses disgrâces en composant le traité *De Consola-*
 » *tione theologicæ*, et celui qui a pour titre : *De*
 » *Imitatione Christi, ou Internarum consolationum*.
 » L'un et l'autre sont réunis dans un manuscrit de
 » 1421, trouvé en 1527 à l'abbaye de Moelk, en

» Autriche : et plusieurs autres copies de ses derniers ouvrages se conservaient dans le même monastère. On a trouvé dans cette abbaye jusqu'à dix manuscrits au moins de l'*Imitation*. Après avoir présenté cette idée sommaire de la discussion, nous dirons quelque chose de plus particulier sur les *Nouvelles Considérations* de Gence. Cet écrit est partagé en quatre sections : dans la première, l'auteur montre Gerson comme ayant la possession la plus ancienne, Kempis comme un simple copiste, et Gersen comme un être imaginaire, créé sur l'autorité d'une seule lettre, et adopté par esprit de corps ou par des affections de patrie ; dans la seconde section, il discute les raisons alléguées récemment, en faveur de Gersen, par quelques savants italiens ; dans la troisième section, il résume les preuves qui établissent, selon lui, que l'*Imitation* n'est ni d'un moine, ni du ^{xiii} siècle, et que cet admirable ouvrage, inconnu au ^{xiv} siècle, appartient au commencement du ^{xv} ; enfin, dans la quatrième section, Gence rassemble tous ses motifs pour attribuer l'ouvrage à Gerson, l'autorité des manuscrits, la comparaison de la doctrine et des maximes de l'*Imitation* avec celles des autres ouvrages de Gerson, plusieurs passages du livre qui semblent indiquer un docteur et un membre de l'université (*ubi sunt omnes illi domini et magistri....*), la piété du chancelier, sa vie retirée dans les derniers temps, les germanismes et les gallicismes du style, etc..... S'il nous était permis d'avoir une opinion sur la question, nous dirions que l'auteur des *Considérations* nous paraît plus fort quand il réfute les partisans d'à Kempis ou de Gersen, que quand il veut établir l'attribution à Gerson. Il rassemble beaucoup de probabilités en faveur de celui-ci ; mais il ne dissipe pas encore tous les nuages. » Nous avons aussi une bonne traduction française de l'*Imitation* par Gence. Plus récemment encore, Genoude et F. la Mennais, en ont publié de nouvelles traductions qui ont eu du succès. Voy. GERSON, GENCE, GRÉGOY.

KEN (Thomas), évêque de Bath, en Angleterre, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, et a laissé plusieurs ouvrages de piété, estimés par les anglicans. Il était né à Barhamstead, dans la province de Hereford, en 1647, et il mourut à Longe-Leate, en 1711, à 64 ans. Quelqu'un l'ayant accusé, auprès du roi, sur certaines propositions d'un sermon qu'il avait prêché à Wittehal, ce prince l'envoya chercher pour qu'il se lavât de ce reproche : l'évêque de Bath lui dit, sans s'ébranler : « Si votre majesté n'avait pas négligé son devoir, et qu'elle eût assisté au sermon, mes ennemis n'auraient pas eu occasion de m'accuser. » Il justifia ensuite ce qu'il avait dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa point de sa liberté. Il obtint de la reine Anne une modique pension. Outre plusieurs ouvrages de polémique religieuse, il a laissé quelques pièces de poésie sacrée et un poème épique en 13 chants, intitulé *Edmond*. Tous ses écrits ont été recueillis après sa mort et imprimés en 1721, 4 vol.

KENNEDY (Jacques), illustre écossais, archevêque de Saint-André, issu de race royale par sa mère Marguerite, fille de Robert III, roi d'Ecosse, était né en 1404. Son père était sir William Kennedy, qui avait épousé cette princesse. Jacques Kennedy renouça à tous les avantages de sa naissance pour embrasser l'état ecclésiastique : il fut d'abord abbé d'Aberbrot-Wic. Appelé à la régence pendant la minorité de Jacques II, et à la place de chancelier d'Ecosse, il montra dans ces postes éminents autant de vertus que de capacité ; il aimait les sciences et protégeait les savants. Ayant été nommé archevêque de Saint-André, il édifia son diocèse par sa piété, et l'enrichit d'établissements utiles à la religion et aux lettres. Il fonda à Saint-André même le collège de Sainte-Marie, et le dota libéralement. Cet illustre prélat mourut en 1472.

KENNEDY (Jean), théologien de l'église anglicane, fut recteur de Bradley au comté de Derby, dans le siècle dernier. On a de lui une *Chronologie de l'Ecriture sainte*, 1731, in-8. On l'accuse de n'être point toujours exacte : un *Examen des antiquités chronologiques*, du R. M. Jackson, 1753, in-8 ; *Doctrine de la commensurabilité des mouvements diurnes et annuels*.

KENNET (White), évêque de Péterborough, né à Douvres en 1660, fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire, dans sa ville épiscopale, se fit un nom par ses sermons et ses écrits. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglais, décèlent un homme savant et un bon littérateur. Ce sont : un petit *Poème contre les Wighs*, 1681 ; la traduction de l'*Eloge de la folie* d'Erasme ; celle du *Panegyrique de Trajan* ; le 3^e vol. d'une *Histoire complète d'Angleterre*, commencée par Hughes, 1706, Londres, 5 vol. in-fol. L'ouvrage fut réimprimé en 1719. Il aida beaucoup Wood pour la rédaction de ses *Athenæ-Oxonienses*. Il laissa aussi quelques manuscrits dont plusieurs passent pour avoir de l'importance. Il mourut en 1728.

KENNET (Basile), né en 1674 à Postling, dans le comté de Kent, frère du précédent, autant distingué par sa science que par la pureté de ses mœurs, mort à Oxford en 1714, où il venait d'être élu président du collège du Christ, laissa plusieurs ouvrages en anglais, parmi lesquels on distingue les *Vies des poètes grecs*, 1697, in-8 ; les *Antiquités romaines*, 1696, 2 vol. in-12 ; des *Sermons*, en 5 vol. in-8 ; *Paraphrase en vers des Psaumes*, 1706, in-8 ; et une *version* du *Traité des lois* de Puffendorf.

KENNICOTT (Benjamin), anglais, savant dans les langues, et habile critique, naquit en 1718 à Torness, au comté de Devon, fut d'abord maître des écoles de charité dans son pays natal. Il entra en 1744 à l'université d'Oxford, et acquit une telle réputation, même avant d'en être sorti, qu'il fut appelé comme professeur au collège d'Exeter. Il fut nommé ensuite successivement conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, docteur en théologie, chanoine de l'église du Christ à Oxford, ministre à Culham, dans le même comté. Kennicott s'était d'abord fait connaître par des *Dissertations sur l'arbre de vie, et sur le sacrifice de Caïn et d'Abel*, 1747. Mais ce qui lui a fait une réputation parmi

les savants, c'est la *Bible hébraïque*, qu'il a publiée à Oxford, 1776-80, 2 vol. in-fol. Il a suivi l'édition de van der Hooft, qui passe pour la plus correcte, et a rassemblé au bas des pages toutes les *variantes*, recueillies d'après tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains. Il avait collationné lui-même 250 manuscrits, et sous sa direction et à ses frais les plus habiles hébraïstes de l'époque en collationnèrent 350, ce qui fait 600 manuscrits. Rien ne nous manque donc plus pour avoir le texte hébreu dans toute la correction dont il est susceptible aujourd'hui; mais qui, après tout ce qu'il a essuyé, ne peut en aucun sens avoir l'autorité des Septante ni de la Vulgate. (*Voy. CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPUS, MASLEF, MORIN, PROLÉMÉE.*) Kennicott mourut à Oxford, à 65 ans, le 18 septembre 1783.

* KENT (Edouard-Auguste, duc de), quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, né à Londres, le 2 novembre 1767, fut envoyé en Allemagne à l'âge de 17 ans, pour y faire son éducation militaire. Il commença son service à Lunebourg, dans l'électorat de son père, en qualité de simple cadet; puis se rendit à Hanovre. Pendant deux années, il n'eut que mille livres sterling de revenu, dont son gouverneur disposait, deux guinées par semaine exceptées. A l'âge de vingt ans, il fut élevé au grade de capitaine aux gardes, sans que ses revenus fussent augmentés. Rappelé en 1790, en Angleterre, il fut créé colonel du 70^e de ligne; et, au bout de dix jours, il reçut de son père l'ordre de rejoindre son régiment à Gibraltar. Dans l'hiver de 1791, il s'embarqua pour le Canada; mais il reçut en route l'ordre d'aller se réunir à l'armée que commandait sir Charles Grey, dans les Indes Occidentales. Le duc de Kent fit ses premières armes dans cette expédition, et signala sa bravoure à l'attaque de la Martinique, de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe. Il se rendit, en 1796, dans l'Amérique du nord, où il fut élevé au grade de lieutenant-général, et nommé gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Une chute de cheval qu'il fit à Halifax en 1799 le força de revenir en Angleterre, où il fut admis à la chambre des lords, et reçut les titres de duc de Kent et de Strathern et de comte de Dublin. La même année, il eut le commandement en chef des armées anglaises en Amérique. Il s'y rendit de nouveau; mais une maladie bilieuse l'obligea de revenir en Angleterre, en 1802. Nommé gouverneur de Gibraltar, il soumit la garnison à la plus sévère discipline, donnant le premier l'exemple. Les soldats lui avaient envoyé une députation, pour le prier de leur permettre de passer en fête la nuit de Noël. Le duc refusa son consentement, et fit mettre la députation aux arrêts; à cette nouvelle, une partie de la garnison se révolta, et voulut faire embarquer le duc de Kent, et le remplacer par le général Barnet. Le 54^e régiment fit feu sur les séditeux, et rendit par là l'insurrection plus terrible; malgré les efforts du général Barnet, la nuit suivante, toute la garnison était soulevée. Le duc de Kent se mit alors à la tête de son régiment et suivi de deux pièces de campagne, attaqua les mutins. Le feu dura plusieurs heures: ceux-ci furent enfin dispersés,

et les principaux traduits devant une cour martiale. Le prince fut rappelé et en 1805 nommé feld-maréchal. Le duc de Kent avait contracté des dettes considérables, et ne pouvant les acquitter sur ses revenus, il en sollicita le paiement de la chambre des communes, par un mémoire qu'il rédigea d'accord avec ses cinq frères. Sa démarche n'ayant pas obtenu de succès, il se retira, en 1816, à Bruxelles, où il vécut en simple particulier. En 1818, il épousa Marie-Louise-Victorine de Saxe-Cobourg, veuve du prince de Linange, et sœur du prince Léopold, époux de la princesse Charlotte d'Angleterre. De retour à Londres, il y devint le protecteur des sociétés consacrées au soulagement et à l'instruction des classes des pauvres. On lui doit l'établissement des écoles régimentaires, dans les armées anglaises. Il fut emporté par une maladie aigue le 23 janvier 1820, âgé de 53 ans, laissant deux filles de son mariage.

** KENTZINGER (l'abbé François-Joseph de), né en 1757 à Strasbourg, d'une famille noble, se fit d'abord connaître par son talent pour la prédication. Entré plus tard dans la carrière diplomatique, il fut chargé d'affaires de France à Hambourg, puis à Trèves; forcé par les événements de quitter cette ville, il se rendit à Vienne, où accueilli par le prince Esterhazy, qui s'empessa de lui offrir un asile; en reconnaissance il se chargea de remplir les fonctions de gouverneur de ses enfants. Il ne revint en France qu'après la restauration, et nommé chanoine de Saint-Denis, il partagea les dernières années de sa vie entre l'étude et ses devoirs religieux; il mourut à Paris, le 26 décembre 1838, à 81 ans. Outre quelques écrits politiques qui n'offrent plus d'intérêt, on lui doit la traduction de l'ouvrage du baron de Starck: *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, 1818, in-8.

KEPPEL. *Voy. ALBEMARLE.*

KEPPLER en latin *Keplerus* (Jean), célèbre astronome, né le 27 décembre 1571, à Magstatt, village situé près de la petite ville de Weil, dans le Wurtemberg, d'une famille illustre, mais peu riche, étudia sous Mœstlin, et devint, à l'âge de 22 ans, professeur de mathématiques et de morale à Gratz (Styrie). S'étant attaché ensuite à la théologie, il fit au peuple quelques discours qui annonçaient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études. Il en fut lui-même persuadé, et se livra exclusivement à l'astronomie. En 1594, il remplaça Stadt dans la chaire des mathématiques à Gratz. Un calendrier qu'il fit pour les grands de Styrie, auxquels il devait sa chaire, lui fit un nom distingué. Tycho-Brahé l'appela auprès de lui en Bohême, l'an 1600, et, pour qu'il se rendît plus vite à son invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur Rodolphe II. Depuis, ces deux hommes ne se quittèrent plus. Si Tycho-Brahé fut d'un grand secours par ses lumières à Keppler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur, en 1601, Keppler manifesta ses regrets dans une *Épique* touchante. Le disciple survécut 50 ans à son maître, et mourut à Batisbonne

le 15 novembre 1650, à 59 ans. Ce mathématicien fut le premier maître de Descartes en optique, et le précurseur de Newton en physique. On le regarde comme un législateur en astronomie. Tycho-Brahé lui avait donné le conseil de renoncer à ses vaines spéculations pour s'en tenir à l'observation. Keppler dont l'esprit rigoureux et méthodique ne s'accommodait pas des résultats isolés de l'astronomie de son temps, continua cependant ses tentatives et ses calculs pour trouver les lois qui gouvernent les révolutions des planètes, et il y parvint en 1618. C'est à lui qu'on doit la règle connue sous le nom de *Loi* ou *Règle de Keppler*, selon laquelle on suppose que les planètes se meuvent. Moins philosophe qu'astronome, Keppler croyait que les astres étaient animés; que les comètes naissaient dans l'éther comme les baleines dans l'Océan; que le soleil attirait à soi les planètes en tournant sur lui-même, mais qu'elles ne tombaient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe. « En faisant cette révolution, dit-il, elles présentent » au soleil tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi : le côté ami est attiré, et le côté ennemi » est repoussé, ce qui produit le cours annuel des » planètes dans l'écliptique. » Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est par de tels raisonnements que les hommes les plus célèbres ont tâché d'expliquer la nature. Keppler devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de quinze ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des télescopes. On lui attribue aussi la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps; mais cette cause est encore inconnue, comme elle l'était du temps de Keppler, et il est d'ailleurs certain que l'expérience sur laquelle il fondait cette découverte est tout-à-fait illusoire et étrangère à son objet. (*Voy. LEUCIPPE.*) Il devança Descartes et Newton dans l'idée d'attribuer le flux et le reflux à l'action de la lune : explication dont Galilée se moqua, attribuant tout bonnement ce phénomène au mouvement de la terre. (*Voy. EULER.*) Keppler disait qu'il préférerait la gloire de ses inventions à l'électorat de Saxe : vanité pardonnable dans un auteur et surtout dans un astronome, appréciant ses connaissances sur l'élévation de leur objet. Keppler consigna les premiers résultats de ses travaux d'abord dans son *Prodromus*, puis en 1619, dans son *Harmonique du monde*. « Le sort en est jeté, dit-il, » dans sa préface; j'écris mon livre, il sera lu par » l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe; » il pourra attendre son lecteur : Dieu n'a-t-il pas » attendu 6,000 ans un contemplateur de ses œuvres ? » Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus dissertationum cosmographicarum*, Tubingen, 1596, in-4. Il donna aussi à ce livre le titre de *Mysterium cosmographicum*; *Paralipomena quibus astronomia pars optica traditur*, 1604, in-4; *De stella nova in pede serpentarii*, Prague, 1606, in-4; *De cometis libri tres*, Augsbourg, 1611, in-4; *Eclogæ chronicae*, Francfort, 1613; *Ephemerides novæ*, Lintz, 1616, in-4; *Tabulae Rodolphinae*, Ulm, 1627, in-fol. : ouvrage qui lui coûta vingt ans de travail; *Epitome astronomiæ Copernicanae*, 1635, 2 vol. in-8; *Astronomia nova, seu physica caelestis tradita commentariis*

de motibus stellæ Martis ex observationibus G. V. Tychoonis Brahe, 1609, in-fol.; Lalande a dit que tout astronome devait lire cet ouvrage au moins une fois en sa vie. *Chilias logarithmorum*, etc., in-4; *Nova stereometria doliorum vinariorum*, etc., 1615, in-fol.; une *Dioptrique*, in-4; *De vero natali anno CHRISTI*, in-4. Keppler ordonna qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe, qui ne donne pas une grande idée de sa poésie :

Mensus eram cœlos, nunc terræ melior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

Mais on ignore si l'on mit même une pierre sur sa tombe; il n'en restait du moins aucun vestige lorsqu'on lui a élevé en 1808 un monument en marbre de Carrare, dans le cimetière de Saint-Pierre où il fut enterré, à Ratisbonne. Voyez sa *Vie* par M. Gott. Hanschius, à la tête de ses Lettres, imprimées en latin à Leipsig, 1718, in-fol., et *Narratio de Joh. Kepleri, theologia et religione*, par C. Fréd. Standlin, Gœttingue, 1794, in-4, réimprimée avec des augmentations dans les *Mélanges* du même auteur, 1797, tome 1, n° 7.

KEPPLER (Louis), fils du précédent, médecin à Königsberg en Prusse, publia l'ouvrage de son père, intitulé : *Somnium, seu De astronomia lunari*, Francfort, 1634, in-4. C'est dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. Louis naquit à Prague en 1607, et mourut à Königsberg en 1663. On a de lui quelques écrits.

* KÉRALIO (Louis-Félix GUINEMENT de), littérateur, etc., né à Rennes le 17 septembre 1731, embrassa la profession des armes, et parvenu au grade de lieutenant-colonel, prit sa retraite, et s'établit à Paris. Il s'était déjà fait connaître par quelques ouvrages lorsqu'il fut appelé, vers 1756, à Parme pour diriger, de concert avec Condillac, l'éducation de l'enfant don Ferdinand. La protection du duc de Choiseul lui fit ensuite obtenir la place de professeur à l'école militaire, dont il fut plus tard inspecteur. Il mourut à Grosley, dans la vallée de Montmorency, le 10 décembre 1793. Il était membre de l'académie des inscriptions et de celle de Stockholm. Outre les traductions de différents morceaux sur l'histoire naturelle et civile des pays du Nord, Paris, 1783, 2 vol. in-12, du *Voyage en Sibérie* de Gmelin, de l'*Histoire naturelle des glaciers* de Gruner, du tome 1^{er} des *Mémoires* de l'académie royale de Stockholm, etc., on a de lui entr'autres ouvrages; *Recherches sur les principes généraux de la tactique*, ibid., 1769, in-12; *Histoires de la guerre des Russes et des Turcs*, en 1736-39, et de la paix de Belgrade qui la termina, 1777, 2 vol. in-12, avec cartes et pl., trad. en allemand, Leipsig, 1778, 2 vol. in-8; *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne* de 1759, avec des notes, etc., du prince de Galitzin, Pétersbourg (Amsterdam), 1775, in-4, in-8, et 2 vol. in-12; trad. en allemand, 1777-78, in-8. Cet ouvrage a été loué par Palissot et déprécié par La Harpe. Kéralio fut l'un des rédacteurs du *Journal des savants*, depuis 1785 jusqu'en 1792, époque de sa suppression, et du *Mercur National*. Il avait épousé Marie Françoise ABEILLE, qui a traduit de l'anglais les *Fables* de Gay, suivies du poème de

l'Eventail, Paris, 1753, in-12, et à qui l'on doit quelques romans, entr'autres le *Succès d'un fat*, ib., 1762.

* KERALIO (Louise-Félicité GUINEMENT de), fille des précédents, née à Paris en 1738, mariée à Robert (voy. ce nom), député à la convention, morte à Bruxelles en 1821. Elle a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : *Histoire d'Elizabeth, reine d'Angleterre*; *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, 1786-1789, 14 vol. in-8; *Amélie et Caroline*, ou *l'Amour et l'amitié*, 1808, 3 vol. in-12; *Alphonse et Mathilde*, ou *la Famille espagnole*, 1809, 4 vol. in-12, etc.; elle a en outre traduit de l'anglais et de l'italien : *le Voyage dans les Deux-Siciles*, par Swinburne, 1785, in-8; *Voyage en Hollande et dans le midi de l'Allemagne*, etc., ibid., 1809, 2 vol. in-8; *l'Etranger en Irlande, ou voyage*, etc., par John Carr, 1809, 2 vol. in-8; *Différents morceaux des mémoires de l'acad. de Sienne*, 1777, in-12; elle travailla avec son mari au *Censeur universel* et au *Mercur national*.

KERCADO. Voy. MOLAC.

KERCKRING (Théodore), célèbre médecin d'Amsterdam, membre de la société royale de Londres, se fit beaucoup d'honneur dans la pratique de la médecine, qu'il exerça longtemps dans la première de ces deux villes. Condisciple de Spinoza, il fut élève et ensuite gendre de François van Eude. Il embrassa la religion catholique, et quitta la Hollande pour passer en France, d'où il se rendit à Hambourg; il y mourut en 1693. Il se fit un nom par ses découvertes et par ses ouvrages. C'est lui qui trouva le secret d'amollir l'ambre jaune sans lui ôter sa transparence. Ses principales productions roulent sur l'anatomie : *Spicilegium anatomicum*, Amsterdam, 1670 et 1673, in-4; *Anthropogenia iconographia*, Amsterdam, 1670, in-4, où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, selon lui, les hommes sont engendrés. (Voy. GRAAF Reinier.). On lui attribue encore une *Anatomie*, imprimée en 1671, in-fol.

* KERGUELEN-TREMAREC (Yves-Joseph de), contre-amiral, né à Quimper vers 1745, était lieutenant de vaisseau à 22 ans. En 1767, chargé du commandement d'une frégate destinée à protéger la pêche de la morue sur les côtes d'Islande, il s'acquitta avec succès de cette mission, et se rendit à son retour en Angleterre, pour y faire des observations sur la construction navale; il fit de 1771 à 1774 deux voyages dans les mers australes et des Indes, dont le résultat fut la découverte d'une île de deux cents lieues, à laquelle le capitaine Cook donna le nom de *Kerguelen*. Accusé par un de ses officiers d'avoir abandonné une embarcation dans les parages déserts qu'il avait visités, quoique peut-être innocent il fut dégradé et enfermé au château de Saumur. Il obtint sa liberté et fit encore quelques courses sur mer avec ses deux fils. Kerguelen mourut en 1797. On a de lui : *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades et de Norwège, fait en 1767 et 1768*, Paris, 1771; *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits de 1771 à*

1774, pour la vérification d'une nouvelle route à la Chine, Paris, 1782, in-8; *Relation des combats et des événements de la guerre maritime de 1778, entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1796, in-8.

KERI (Jean), Hongrois, embrassa l'ordre de Saint-Paul, premier ermite, (ordre fondé en 1215 par Eusèbe, évêque de Strigonie), et qui n'existe qu'à Bude en Hongrie, s'y distingua par sa piété et par son zèle apostolique. Il fut ensuite fait successivement évêque de Sirmich et de Watzen, et mourut à Tyrnau l'an 1683, après avoir publié : *Feroria Martis Turcici*. C'est une histoire de la guerre des Turcs en Hongrie de son temps; un *Cours de philosophie*, en 3 vol.

KERI (François-Borgia), né dans le comté de Zemplin en Hongrie, au commencement du xvi^e siècle, se fit jésuite, et se distingua dans cette société par la variété de ses connaissances dans la philosophie et les mathématiques, qu'il professa, et par sa grande piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui : une *Histoire des empereurs d'Orient, depuis Constantin le Grand jusqu'au dernier Constantin*, Tyrnau, 1744, in-fol., en latin, ornée de figures et de médailles; *Histoire des empereurs ottomans, depuis la prise de Constantinople*, Tyrnau, 1749, 9 petits volumes. Le P. Nicolas Schmith, jésuite, a continué cette *Histoire*, et en a publié 2 vol. in-fol. qui la conduisent jusqu'en 1718; *Dissertations sur le vide, sur le mouvement des corps et sur les causes du mouvement*, Tyrnau, in-8. Il contribua beaucoup à perfectionner le télescope, et se fit un nom célèbre par ses observations astronomiques. M. Cassini de Thury l'ayant vu à Tyrnau, admira ses talents et le zèle qui l'animait pour faire briller dans sa patrie le flambeau des sciences. « Vous possédez chez vous, lui dit-il, dans une » lettre du 15 juillet 1761, des trésors immenses en » littérature; vous êtes le Mécène des sciences. Vous » avez posé des monuments éternels; et je désire- » rais que vous le fussiez aussi, pour le bonheur » de la société, pour le bien de la religion, et pour » le progrès des sciences. »

* KERIVALANT (Nicolas Le Déist de), né à Nantes en 1750, maître à la chambre des comptes de Bretagne, fut le rédacteur de plusieurs remontrances au roi dans des circonstances délicates. Privé de sa charge par la révolution, il chercha des distractions dans la culture des lettres et fut un des fondateurs de la société académique de Nantes. Il a fourni des vers à divers recueils; mais son principal ouvrage est une traduction en vers des *Epigrammes* d'Owen, publié par M. Labouisse, Lyon, 1819, in-18. Kerivalant était mort en 1815. Outre un *Essai sur l'origine, les progrès et le génie de la langue française*, resté manuscrit, on a encore de lui des traductions de différents morceaux d'Horace, de Tibulle, de Catulle, d'un grand nombre d'*épigrammes* de Martial, de l'*Hymne au créateur* de Thompson, et du *Cimetière* de Gray.

KERKHERDERE (Jean-Gérard), né vers 1678, à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuse hollandais, à deux lieues de Maëstricht, fit de bonnes études dans cette dernière ville, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, se consacra

à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée et de l'antiquité; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collège des Trois-langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I^{er}, en 1708, et mourut le 16 mars 1738. On a de lui : *Systema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12 : c'était comme un essai d'un ouvrage plus considérable, qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ secundum concordiam inter sanctos prophetas Danielelem et Joannem : consequens historia a monarchiæ conditoribus, usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12 (voy. GUYAUX); *Prodromus danielicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue in Danielelem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleines mains dans ces deux ouvrages; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Écriture sainte. *De situ paradisi terrestis*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate, jusqu'à son embouchure; et pour le Gehon, le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre, jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'île de Charax : ce système, différent de celui de Huet, est peut-être aussi probable. Kerkherdère a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cepha reprehendo*, où il soutient que ce Céphas est différent de saint Pierre. (Voy. CÉPHAS.) On trouve encore dans ce volume une *Dissertation sur le nombre des années pendant lesquelles le Sauveur a instruit le peuple*, et une autre intitulée : *De Cepha ter correpto; Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12 de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses; un grand nombre de *Poésies latines*, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse; plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : *Quatuor ætates*, qui, s'il avait été imprimé, aurait pu éclaircir plusieurs endroits de la Genèse; *Opus quatuor monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devait servir de 4^e partie; un *Traité des 70 semaines de Daniel*, qui était entre les mains du censeur lorsque l'auteur mourut.

KERLEREC (Louis BILLOUART de), brigadier des armées navales de France, gouverneur de la Louisiane, né à Quimper en 1704, s'est acquis une considération distinguée par sa probité et la vigueur de son administration dans un pays lointain, où l'esprit des lois et les intérêts de l'état ne peuvent se soutenir que par la fermeté et la vertu. De retour en France, en 1764, après que la province dont il était gouverneur eut été aliénée par le traité de 1763, il acquit l'estime de ce qu'il y avait de plus respectable à Versailles et à Paris. Le dauphin, fils de Louis XV, et la reine, lui témoignèrent la plus grande confiance. Mais la franchise avec laquelle il s'exprima sur des matières d'état, et surtout sur la destruction des jésuites, lui fit un ennemi puissant dans la personne du ministre

Choiseul, qui, après avoir suscité contre lui divers accusateurs, lui défendit de leur répondre, sous prétexte que sa culpabilité était trop évidente. En août 1769, le conseil des dépêches exila l'ancien gouverneur, avec l'honorable témoignage par lequel on reconnaissait en lui des services militaires distingués et dignes d'éloges, de grands talents pour l'administration, une probité intacte et sans reproche. En 1779, il était parvenu à confondre ses adversaires, et à triompher avec éclat, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de septembre de la même année.

* KERR (Robert), chirurgien et naturaliste écossais, n'est connu que par ses ouvrages. Plein d'estime pour nos savants, il a transporté dans sa langue maternelle un grand nombre de productions françaises : ainsi il a traduit : les *Eléments de chimie de Lavoisier*, 1793, in-8; l'*Essai sur la nouvelle méthode du blanchiment par l'acide muriatique oxygéné de Bertholet*; l'*Essai sur la théorie de la terre par Cuvier*. Cet ouvrage posthume a paru en 1813 par les soins du professeur Jameson qui y a ajouté une introduction et des notes. Les autres ouvrages de Kerr sont : le *Règne animal ou système zoologique de Linné*, 1792, in-4; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des serpents*, 4 vol. in-8; *Mémoires de la vie de M. William-Smellie*, 1811, 2 vol. in-8; *Histoire de l'Ecosse durant le règne de Robert Bruce*, 1811, 2 vol. in-8. Kerr avait commencé une *collection générale des voyages* qui devait avoir 18 vol. in-8. Il était membre de la société royale et de la société des antiquaires d'Edimbourg : il mourut dans cette ville en 1814.

* KERSAINT (Armand-Gui-Simon), capitaine de vaisseau, né à Paris vers 1741, avait servi dans la marine avec distinction. Il embrassa la cause de la révolution, et s'en montra un des plus ardents défenseurs. En 1791, il fut nommé administrateur du département de Paris et membre suppléant de l'assemblée législative où, en 1792, il remplaça Mosneron. Il dénonça le 23 juillet le pouvoir exécutif, pour n'avoir pas fait déclarer la guerre à la Sardaigne et demanda même que sa dénonciation fût renvoyée à une commission extraordinaire, pour examiner si le roi n'avait pas, à cette occasion, encouru la déchéance. Réélu à la Convention, après avoir proposé ou appuyé différentes mesures et fait décréter le 1^{er} janvier 1793 l'établissement d'un comité de sûreté générale, qui devint bientôt le fameux comité de salut public, il s'arrêta tout-à-coup dans la terrible voie où il était entré. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple et la réclusion jusqu'à la paix. Le 20 janvier, il écrivit au président : « Si un enchaînement d'erreurs m'a réduit à être le collègue des panégyristes et des promoteurs des massacres de septembre, et de tous les excès qu'on a commis dans le cours de la révolution, je veux au moins tâcher de défendre ma mémoire du reproche d'avoir été leur complice; et il ne me reste plus qu'un moment : demain il ne serait plus temps; ainsi, monsieur, acceptez ma démission; je ne fais plus partie du corps que vous présidez. » Cette lettre excita le plus grand tumulte dans l'as-

semblée. Mandé à la barre, il y parut le 22 et se défendit avec fermeté. Ses amis, pour le sauver, essayèrent de le porter au ministère de la marine. Découvert dans la solitude où il s'était retiré, il fut traduit au tribunal révolutionnaire qui l'envoya à l'échafaud, le 4 décembre 1793 : il avait alors 52 ans. Victime d'une cause qu'il avait défendue avec tant d'ardeur, Kersaint eut le bonheur de réparer, par un noble dévouement, ses erreurs passées. Plus heureux encore, s'il put abjurer les doctrines philosophiques qu'il avait eu le malheur d'embrasser ! Il avait publié, en 1788, in-8, un opuscule intitulé *Le bon sens*, dans lequel il attaquait les privilèges, et même l'existence des deux premiers ordres de l'état. On a encore de lui : *Le Rubicon*, 1789, in-8 ; *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administration maritime*, 1790, in-8 ; *Considérations sur la force publique et l'institution des gardes nationales*, 1790 ; *Lettre en réponse à M. Alex. Lameth*. Il a concouru avec Condorcet, Dupont de Nemours, etc., à la rédaction du *Journal de la société* de 1789.

* KERVELEGAN (Auguste-Bernard-François le GOARRE de), né à Quimper le 29 septembre 1745, était sénéchal du présidial de cette ville, et publia en 1789, un écrit intitulé *Réflexions d'un philosophe breton sur les affaires présentes*, qui fixa sur lui l'attention des électeurs. Député aux états-généraux, il fut l'un des fondateurs du fameux comité breton, formé des députés du tiers-état de sa province, mais auxquels se joignirent plusieurs démagogues. Il fit partie du comité chargé de l'aliénation des domaines nationaux, dans lesquels n'étaient alors compris que les biens ecclésiastiques, et soutint plusieurs discussions violentes contre ceux de ses collègues qui demandaient qu'on apportât une sage modération dans cette mesure ; il se battit même au pistolet avec le vicomte de Mirabeau, et le blessa. Après l'arrestation du roi à Varennes, il changea de conduite et se montra dès lors l'un des plus fermes appuis de la monarchie constitutionnelle. Député du Finistère à la Convention, il vota dans le procès de Louis XVI, pour la détention et le bannissement à la paix. Il fut nommé membre de la commission des douze, formée le 18 mai 1793 et chargée de rechercher les crimes dont s'était rendue coupable la commune de Paris et d'en provoquer la punition. Mais le parti des Montagnards l'emporta, et le 31 mai, un décret de proscription fut prononcé contre les Girondins. Dès le 28 Kervelegan, avait donné sa démission ; mais il n'en fut pas moins mis hors la loi avec ses autres collègues. Il parvint néanmoins à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui et se réfugia dans son département, où il put procurer quelque temps un asile à ses amis proscrits. Obligés de quitter la Bretagne, la plupart tombèrent sous la hache de Robespierre. Après le 9 thermidor (28 juillet 1794), Kervelegan rentra dans la Convention, et devint membre du comité de sûreté générale. Il signala son courage dans la journée du 1^{er} prairial (20 mai 1796), où les jacobins tentèrent de ressaisir le pouvoir (voy. FERRAUD) et reçut une blessure. Nommé en septembre 1796 au conseil des Anciens, il passa, au mois de

mars 1799 à celui des Cinq-cents, donna son adhésion à la révolution du 18 brumaire et fit partie du corps législatif. Il y siégeait encore au retour des Bourbons ; mais depuis il cessa de prendre part aux affaires publiques, et retira dans ses propriétés, y mourut le 24 février 1825, à 80 ans.

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, où il professait la philosophie, avait du goût et de la littérature. Nous avons de lui une bonne *Traduction des Fastes et Elégies d'Ovide*, 1724, 1726 et 1742, 3 vol. in-12. Il avait travaillé quelque temps aux *Mémoires de Trévoux*.

KESLER (André), théologien luthérien, pensionné par Jean-Casimir, duc de Saxe, naquit à Cobourg en 1595, et mourut en 1643, avec la réputation d'un bon prédicateur et d'un assez bon controversiste. Il laissa une *Philosophie*, en 3 vol. in-8, dont on ne parle plus ; et des *Commentaires sur la Bible*, in-4.

* KESSEL (Jean van), peintre, né à Anvers en 1626, excellait à rendre les fleurs, les oiseaux et les insectes. Le musée royal possède de ce maître : *Deux guirlandes de fleurs et de fruits dont l'une entoure de jeunes enfants soufflant des bulles de savon* (les figures sont de Téniers) ; et *l'autre encadre la Vierge, l'enfant Jésus et deux anges* (les figures sont de Frank le jeune). Ce peintre recherchait trop le fini : il en résulte quelquefois de la sécheresse. — Son fils, Ferdinand, né à Bréda en 1660, peignit dans le même genre que son père, mais il ne l'égalait pas ; il fut premier peintre de Jean Sobieski, roi de Pologne. On distingue parmi ses tableaux les 4 éléments et les 4 parties du monde. Le musée royal possédait de lui un *lièvre mort et des racines*, mais ce tableau a été revendiqué en 1815 par le duc de Brunswick.

* KETEL (Corneille), peintre, né à Gouda en 1548, vint jeune en France, et se vit obligé, à l'époque des troubles religieux qui signalèrent le règne de Charles IX, de passer en Angleterre où ses productions furent généralement estimées. Il peignit la reine Elizabeth, le comte d'Oxford et les principaux personnages de la cour. Il revint en 1580 en Hollande, où il eut la satisfaction de se voir apprécié par ses compatriotes qui lui firent de nombreuses commandes. On dit qu'il était si occupé, que, pour remplir ses engagements, il peignait avec ses doigts au lieu de pinceau ; mais cela ne paraît pas probable. Ketel mourut vers 1610. Il excellait dans le portrait.

KETT (Guillaume), chef d'une rébellion sous Edouard VI, roi d'Angleterre, était fils d'un tanneur et tanneur lui-même. Son esprit était au-dessus de sa naissance ; il était délié, souple, rusé, plein de hardiesse et de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Norfolk, il s'empara de la ville de Norwich ; mais le duc de Warwick, ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit et le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLEWELL (Jean), théologien anglican, né dans la province d'York, mort de consommation en 1695, est connu dans son pays par plusieurs ou-

vrages, dont le plus célèbre est intitulé : *Les mesures de l'obéissance chrétienne*. Les Anglais républicains ne trouvent pas ces mesures tout-à-fait exactes. L'auteur était zélé royaliste. Il avait dédié son livre à Compton, évêque de Londres, partisan de l'autorité royale comme lui; mais ce prélat ayant changé de sentiment, et s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre leur prince, Kettlewell fit ôter la dédicace.

KEULEN. Voy. VAN KEULEN.

KEYLER (Jean-Georges), antiquaire allemand, né à Thornau, dans l'électorat de Hanovre en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, et se fit estimer par son érudition. Il fut trouvé mort dans son lit en 1743, dans une terre appartenante à M. de Bornstorff, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il avait accompagné les petits-fils de ce seigneur dans leurs voyages, et il en a écrit la relation sous le titre de *Voyage instructif très-détaillé en Allemagne*, etc. Cet ouvrage a été traduit en anglais sur la 2^e édit., Londres, 1756, 4 vol. in-4, et in-8 avec fig. Son principal ouvrage fut publié en 1720 à Hanovre, sous le titre d'*Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ*, in-8. On y voit une grande connaissance des antiquités. Keyser était membre de la société de Londres depuis 1718.

* KHADYDJAH, première femme du faux prophète Mahomet, naquit l'an 564 de notre ère. Fille de Khowailled, homme très-considéré dans la tribu des Coraichites, et, veuve de deux maris, c'était une des riches marchandes du pays. Elle avait pour facteur le jeune Mahomet, actif et intelligent, mais qui, dépourvu de fortune, attendait tout de son oncle, Abou-Thaleb. Envoyé en Syrie par sa maîtresse, qui lui avait donné pour compagnon un esclave affidé, il vendit très-avantageusement ses marchandises à Damas, et en rapporta d'autres qu'il débita avec un égal succès à la Mecque. Khadydjah, très-contente de son facteur, qu'elle aimait déjà, lui donna le triple de la somme qui lui revenait pour sa spéculation commerciale. Ce voyage eut pour Mahomet un plus important résultat. Ambitieux, entreprenant et adroit, il avait déjà formé un plan pour s'élever au-dessus du commun des hommes, et il y réussit en les trompant. Soit que pendant le voyage il eût ébloui, par des récits merveilleux, l'esclave qui l'accompagnait; soit qu'il l'eût séduit en lui promettant une récompense, celui-ci ne cessait de raconter les prodiges que Dieu avait opérés, pendant la route, en faveur de Mahomet. L'imposteur se fit voir, on revenant chez Khadydjah, au milieu de deux anges qui le couvraient de leurs ailes, pour le garantir de la chaleur du jour. Khadydjah fit, de sa terrasse, remarquer ce miracle à deux femmes qui se trouvaient avec elle, et depuis ce temps elle témoigna à Mahomet un respect digne de celui qu'elle appelait l'Envoyé de Dieu. Malgré ce respect, au bout de deux mois, elle se servit du même esclave pour annoncer à Mahomet son désir d'être sa femme. La réponse du facteur ne pouvait que lui être favorable; cependant elle lui envoya un second mes-

sage, avec un écrit contenant ces mots : *Epousez-moi*. Le jour des noces fut fixé : Abou-Thaleb vint chez Khadydjah, suivi des chefs de la tribu des Coraichites; il unit son neveu avec Khadydjah, qui fut la première femme de Mahomet; tant qu'elle vécut, il n'en épousa pas d'autres. Il eut de ce mariage huit garçons, qui moururent en bas âge, et quatre filles, dont l'aînée Fatimeh, favorite de Mahomet, est encore en vénération parmi les Musulmans. Un matin, Mahomet conduisit Khadydjah auprès d'une fontaine, qu'il avait fait jaillir en frappant la terre de son pied, et, après s'y être purifiée, elle fit sa prière debout et se prosterna deux fois, à l'exemple de Mahomet, qui institua ainsi les ablutions pratiquées par les Musulmans, avec les mêmes cérémonies. Ils regardent Khadydjah comme leur mère, la citent comme le modèle des épouses, et l'invoquent dans leurs pressants besoins. Elle mourut, l'an 628 de notre ère, âgée de soixante-cinq ans, après une union de vingt-quatre ans et demi. Pour augmenter encore la vénération de ses sectaires envers sa femme, il leur fit accroire que, peu avant la mort de celle-ci, l'ange Gabriel était venu lui dire : « Puisque Khadydjah t'a enrichi de tous ses biens quand tu étais » dans l'indigence, salue-la de la part de Dieu et » de la mienne, et annonce-lui qu'on lui prépare » un palais bâti dans le ciel, et où elle n'éprou- » vera ni douleurs ni soucis. »

* KHANGHI. Voy. KANG-HI.

* KHIAN-LOUNG, (*Protection céleste*), empereur de la Chine, né en 1709, monta sur le trône en 1735, après la mort de son père, Young-Tching, et fut le troisième empereur de la dynastie des Mandchous, actuellement régnante. Il se montra d'abord ami de la justice, et son premier acte de souveraineté fut de rendre la liberté à plusieurs princes de sa famille, mis en prison ou envoyés en exil au commencement du règne de son prédécesseur. Pour terminer les querelles qui existaient entre deux princes tartares, Dawadji et Amoursanan, il entra, en 1756, dans leur pays avec une puissante armée, et fit couronner Amoursanan; mais ce prince, s'étant bientôt aperçu qu'il ne régnait que comme tributaire de la Chine, se révolta, et fut vainqueur par la défection des Tartares qui servaient dans l'armée des Chinois. Ceux-ci furent plus heureux dans leur seconde expédition, et Amoursanan, battu par le général Tchao-hoeï, fut obligé de fuir en Sibérie, où il mourut peu de temps après de la petite vérole. Khian-Loung, n'ayant pu le saisir vivant, voulait au moins avoir son cadavre. La cour de Russie en refusa l'extradition, et se borna à le faire montrer aux délégués de l'empereur. Par la chute et la mort d'Amoursanan, Khian-Loung agrandit son empire de vastes pays, et devint ainsi maître d'une immense portion de l'intérieur de l'Asie. Fier de ce triomphe, Khian-Loung remit en usage les anciennes cérémonies, qu'on pratiquait quand les armes chinoises avaient triomphé des ennemis. On éleva à dix lieues de Pékin, et sur la route par où devait passer le général vainqueur, un autel à la victoire, à côté duquel se trouvait une tente ma-

gnifique. L'empereur, suivi de toute la cour et de ses principaux officiers, mit pied à terre devant l'autel, et alla à la rencontre de Tchao-hoeï; il lui fit un gracieux compliment, rendit avec lui grâce à l'*Esprit de la victoire*, et conduisit ensuite le général dans sa tente, où de ses propres mains il lui présenta une tasse de thé. Le général voulut, d'après l'étiquette, recevoir à genoux la tasse; mais, l'empereur s'y opposa. Après cette cérémonie, le cortège reprit sa marche: le général, couvert de son casque et de sa cuirasse, marchait à cheval, un pas en avant de l'empereur, qui, assis sous un superbe dais, était porté par six mandarins. Le jour où l'empereur atteignit sa cinquantième année (en 1761), il y eut à Pékin de grandes fêtes; elles furent plus magnifiques encore six ans après, lors de la fameuse cérémonie du labourage, où l'empereur, comme on sait, pour encourager l'agriculture, conduisit une charrue, et fit un sillon. En 1770, la tribu Mongole des Tourgots établie sur les bords du Wolga, vint, à travers mille périls, s'offrir à la domination Chinoise; d'autres tribus suivirent cet exemple. Cet événement fut regardé par les Chinois comme des plus heureux; la rentrée de ses anciens sujets et l'arrivée des Tourgots eurent lieu le jour même où l'on célébrait le quatre-vingtième anniversaire de l'impératrice-mère; l'empereur fêta ce double événement par un discours qu'il composa en Mandchou, et que l'on traduisit en chinois, en mongol et en tibétain. Cette pièce d'éloquence (1) fut gravée sur une pierre que l'on plaça dans un temple dédié à Fo ou Foé, et sur une colonne élevée sur les rives de l'Ili, fleuve du pays des Tourgots. Le reste de cette nation, formant 200 mille âmes, arriva en Chine l'année suivante. Son chef fut appelé à la cour par Khian-Loung, qui le combla d'honneurs. Un autre événement, regardé aussi comme très-glorieux par les Chinois, fut la réduction, en 1777, des Miao-Tseu, nation de race tibétaine, qui habitait des lieux inaccessibles. Les Miao-Tseu avaient de fréquentes rixes avec les officiers chinois en garnison sur leurs frontières, ce qui leur faisait donner le nom de brigands. Khian-Loung voulut à tout prix les soumettre, et envoya contre eux le général Akhoui, qui, en un an et demi, ne put avancer que de douze lieues dans ces montagnes sauvages, où il était contraint de livrer à chaque instant un combat. Etant parvenu à faire monter l'artillerie sur les rochers de Miao-Tseu, il prit le Ruisseau-d'or, nom de leur ville capitale; s'empara ensuite de Karaï, forteresse élevée sur des rocs, et jusqu'alors jugée inexpugnable. Repoussés jusqu'à leurs derniers retranchements, les Miao-Tseu, hommes, femmes, enfants, tous armés, livrèrent leur dernier combat, furent vaincus et presque tous exterminés. Ce qui restait des guerriers de malheureux peuple, fut conduit à Pékin, et mis à mort par ordre de l'empereur. Non content de cet acte barbare et d'un triomphe aussi sanglant, il le célébra par un chant en vers mandchous composés par lui-même. Il paraît que le ciel voulut punir Khian-Loung de son atrocité;

(1) Elle a été traduite par le P. Amiot, tom. 4 des *Mém. sur les Chinois*.

car il perdit en peu de temps sa mère, son premier ministre, homme d'un grand mérite, et son fils aîné, le prince héréditaire, qu'il aimait tendrement. Malgré son grand âge, il se livrait aux plus minutieuses cérémonies, et il en exigeait la pratique de tous ses sujets. Lorsque ses infirmités le retenaient chez lui, et qu'il ne pouvait s'acquitter de ses devoirs, il s'en justifiait par des manifestes publics. Il apportait la même assiduité aux affaires de l'état; et, quoiqu'il eût 80 ans, il se levait avant le soleil ou même pendant la nuit, pour donner audience ou pour tenir conseil avec ses ministres. Une vie aussi laborieuse dans un souverain et un vieillard si avancé en âge étonnait les ambassadeurs étrangers et les missionnaires qui l'approchaient. Dans le cours de son règne, il visita six fois les vastes provinces du midi; et, à l'occasion de son anniversaire ou de celui de sa mère, il accorda cinq fois la remise générale de tous les impôts, qu'on acquitte en or ou en argent, et trois fois celle des droits qu'on paie en nature, sans compter les remises faites à différentes provinces, ni les secours distribués aux pauvres consistant en plusieurs milliers d'onces d'or et d'argent. Il fit construire des digues pour contenir la mer, fit régler le cours des grands fleuves, l'Hoangho et le Kiang, et sut maintenir une longue paix dans ses états, qu'il agrandit par de rapides conquêtes. Il reprima l'orgueil des grands, et son règne fut encore illustré par les ambassades que lui envoyèrent la Grande-Bretagne et la Hollande. Son caractère était ferme, son esprit pénétrant; il se plaisait à rendre justice au plus humble de ses sujets. Cependant ces qualités furent ternies par ses mesures violentes contre les chrétiens, mesures qu'il parut cependant désavouer dans la suite, et par le sang des infortunés Miao-Tseu qu'il fit répandre. Il avait désiré jouir d'un règne aussi long que celui de son aïeul Khan-hi, et avait fait serment d'abdiquer quand il serait parvenu à ce terme: il tint parole, et, le 8 février 1796, il remit la couronne à son fils, et se retira des affaires. Kiang-Loung vécut encore trois ans, et mourut le 7 février 1799, après un règne de 64 ans. Il était savant, littérateur et poète, et a laissé plusieurs ouvrages très-estimés parmi les Chinois, tels que l'*Histoire de la conquête du royaume d'Olet* (1755); *La Transmigration des Tourgots*; *La Réduction des Miao-Tseu*, en vers, et une autre *Pièce* en vers sur le thé. Ces trois morceaux, traduits par le père Amiot (les deux premiers dans les *Mémoires sur les Chinois*, tom. 1^{er}, et le 3^e séparément), furent gravés sur des pierres par l'ordre de l'empereur et placés sur des monuments qu'il faisait élever pour éterniser les événements glorieux de son règne. Il composa en outre un *Eloge de la ville de Moukden*, en vers; trad. par Amiot (voy. ce nom). Un *Abrégé de l'histoire des Ming*; une *Collection* en cent volumes de monuments chinois, anciens et modernes, avec des *Explications* rédigées par l'empereur et par des savants et artistes chinois; un *Choix* de ce qu'il y a de mieux dans la littérature chinoise, qui était très-avancée en 1787, et qui devait contenir en tout 180,000 vol.; une *Edition* magnifique du *Thoung-Kian-Kang-*

Mou en chinois : une *Rédaction* soignée du *Miroir*, c'est-à-dire, d'un dictionnaire universel des mots mantchous et chinois, accompagné d'un *Index* et de suppléments qui contiennent les mots nouveaux inventés par l'empereur lui-même, pour exprimer les idées nouvelles que les Tartares ont acquises dans les livres et le commerce des Chinois : ces mots sont en mantchou avec la traduction en chinois. Non-seulement les nationaux, mais les étrangers eux-mêmes admiraient les grands talents de Khian-Loung. En tête des *Mémoires sur les Chinois* est son portrait avec ces vers composés par les missionnaires.

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré qui soit dans son empire.

KHILKOFF (le prince André-Jacob-Levitch), historien russe, ambassadeur en Suède, y fut retenu prisonnier, lorsqu'en 1700 Pierre I^{er} commença la guerre contre Charles XII. Il tâcha de se désennuyer en composant pendant sa détention un *Abrégé de l'histoire russe*, qui se termine à la bataille de Pultawa. Ce petit ouvrage est estimé chez les Russes, et a été imprimé en 1770 à Moscou, in-8. Il mourut dans la prison de Vesteras en 1718, lorsqu'il était sur le point de recouvrer sa liberté.

KHUNRAT. Voy. KUNRATH.

KIDDER (Richard), prélat anglais, né en 1649 à Suffolk, d'abord ministre à Londres, doyen de Péterborough, ensuite évêque de Bath et de Wells, fut écrasé dans son lit avec sa femme par la chute d'une cheminée, qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1705. Ce prélat était profondément versé dans la littérature hébraïque et rabbinique. On lui doit : un *savant Commentaire* sur le Pentateuque, avec quelques *Lettres* contre Jean Le Clerc, 1691, en 2 vol. in-8 ; une *Démonstration de la venue du Messie*, en 3 vol. in-8, 1684-1700 ; des *Ouvrages de controverse* ; des *Livres de morale* ; des *Sermons*.

* **KIERINGS** (Alexandre), paysagiste, né à Utrecht en 1590, mort en 1646, a imité la nature avec une rare et scrupuleuse exactitude. Ses tableaux sont d'un fini parfait. Il s'attachait à rendre jusqu'à l'écorce, jusqu'aux plus petites fibres des arbres. Il travaillait ordinairement avec Poëlembourg, qui se chargeait de peindre les figures de ses tableaux.

KILIAN, ou van KIEL (Corneille), savant laborieux, né à Duffel, près de Malines, avant le milieu du xvi^e siècle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pendant cinquante ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui : *Etymologicum linguæ teutonicæ*, Anvers, 1588, in-8. C'est un dictionnaire flamand-latin, le premier qui ait été fait avec soin ; Juste-Lipse en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langues italienne, française, espagnole, anglaise, grecque et latine, qui ont quelque ressemblance, pour en découvrir les étymologies. Gérard Hasselt en a publié une nouvelle édition enrichie d'additions importantes, Utrecht, 1777, 2 vol. in-4 ; une traduction en flamand des

Mémoires de Commynes ; *Solitudo* ; *sive Vitæ faminarum anachoretarum, carmine elegiaco explanatæ*, in-fol. C'est un recueil d'estampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'épigrammes latines ; une des plus heureuses est une Apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs ; on la trouve dans le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlinck, tome 7.

KILIAN (Jacques), né à Prague, le 14 février 1714, entra chez les jésuites à Cracovie, en 1731, et fit de grands progrès dans la physique et la géométrie. Les ouvrages qu'il a laissés supposent les talents des Kircher, des Schott, des Bonanni et des Boscowich ; les principaux sont : *Causa efficiens motus astrorum ex principiis pyrotechnicæ naturalis*, avec fig., Dantzig, 1769, in-12 ; *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, Dantzig, 1770, in-8. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées systématiques, et si l'on veut paradoxales, mais aussi il y a bien de l'étude et du génie. La nouvelle hypothèse sur la cause du mouvement des astres suffit au moins pour affaiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi se ab alto* ; *Navis horologia solaris* ; *Statua Memnonis, sibilo solem salutans* ; mais ces ouvrages restés en manuscrit sont perdus. Après la destruction de la société, il se retira chez un gentilhomme près de Kaunitz, et mourut en 1774.

* **KILMAINE** (Charles-Joseph), général, né à Dublin en 1734, d'une famille noble, passa au service de France, et suivit La Fayette en Amérique. Il était, en 1789, capitaine dans les hussards de Lauzun ; le désir de parvenir lui fit adopter les nouveaux principes. Son avancement fut rapide ; général de brigade, en 1791, il servit dans les armées des Ardennes et du Nord, et se fit remarquer à la bataille de Jemmapes. Il fut ensuite envoyé dans la Vendée, puis revint à l'armée du Nord, et se distingua à la bataille du camp de César ; mais bientôt dénoncé comme plusieurs autres généraux, il fut destitué et incarcéré pendant 18 mois. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il passa à l'armée d'Italie, et se signala de nouveau dans les plaines de Castiglione et de Mantoue. Il obtint ensuite le commandement de l'armée destinée à faire une descente en Angleterre. Ce projet n'ayant pas reçu d'exécution, il fut employé successivement dans l'intérieur, dans la Hollande et en Suisse. Enfin, remplacé par Masséna, il revint à Paris, où il mourut le 13 décembre 1799.

KIMCHI (David), rabbin espagnol, mort vers 1240, fut nommé en 1232, arbitre de la querelle survenue entre les synagogues d'Espagne et de France, au sujet des livres de Maimonides. C'est de tous les grammairiens juifs celui qui, avec Judas Ching, a été le plus suivi, même parmi les chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particulièrement sa méthode, la netteté et l'énergie de son style : les Juifs modernes aussi le préférèrent à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers

ouvrages; une *grammaire hébraïque*, intitulée *Michtol*, c'est-à-dire *Perfection*, Venise, 1543, in-8; Leyde, 1631, in-12. C'est cette grammaire qui a servi de modèle à toutes les grammaires hébraïques; un livre des *Racines hébraïques*, 1538, in-8; ou in-fol., sans date; *Dictionarium talmudicum*, Venise, 1506, in-fol.; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur la plupart des autres livres de l'ancien Testament, imprimés, au moins la plus considérable partie, dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle. L'on n'y a pourtant point mis ses *Commentaires sur les Psaumes*, qui se trouvent imprimés séparément, en Allemagne. Dom Janvier, bénédictin de Saint-Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4. Ces commentaires, ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les Juifs ont produit de meilleur et de plus raisonnable sur l'Écriture. Voyez pour les autres ouvrages de Kimchi la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf, tom. 1, p. 301 et suiv. ou le *Dizionario storico de gli autori ebrei* de Rossi. David était fils de Joseph, et frère de Moïse KIMCHI, tous les deux savants docteurs juifs. On cite, entre autres ouvrages du premier, un *Commentaire sur Jérémie*, et du second, *Delicia animæ*. On croit que le père et les deux fils moururent à Narbonne, où ils s'étaient établis.

KING (Jean), né en 1389 à Warnhall, dans le duché de Kinghamshire en Angleterre, devint chapelain de la reine Elizabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'église du Christ à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, après avoir donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur Jonas, et des *Sermons*.

KING (Henri), fils du précédent, né à Warnhall en 1591, mort en 1669, évêque de Chichester, laissa différents ouvrages en anglais et en latin, en prose et en vers; les meilleurs sont des *Sermons*, une *Explication de l'Oraison dominicale*, et une *Traduction des Psaumes*.

KING (Guillaume), né à Antrim en Irlande, en 1652, d'une ancienne famille d'Ecosse, prit des leçons de philosophie et d'histoire sous le fameux Dodwel. Parker, archevêque de Toam (siège qui a été transféré à Gallowai), lui procura divers emplois, et enfin le doyenné de Dublin en 1688. King fut nommé par trois fois différentes, l'un des lords de justice d'Irlande; peu fidèle au roi Jacques II, son souverain, il manifesta ouvertement son attachement au prince d'Orange. Il fut mis en prison; mais quand le gendre eut détrôné le beau-père, il eut pour prix de sa félonie l'évêché de Derby, et ensuite l'archevêché de Dublin. Il mourut en 1729, à 79 ans, sans avoir jamais voulu se marier. Ses ouvrages sont : l'*Etat des protestants d'Irlande sous le règne du roi Jacques*, Londres, 1692, in-8, 3^e édition; ouvrage vanté par le fameux G. Burnet, mais dont M. Leslie, évêque de Ross, a fait une bonne réfutation; *Discours sur les inventions des hommes dans le culte de Dieu*, Dublin, 1694, souvent réimprimé; un *Traité de l'origine du mal*, en latin, ibid., 1702, in-4, 4^e édit. traduit en anglais par Edmond Law, 1732, réimprimé en 1739, 2 vol. in-8. Le traducteur a chargé sa version de longues *Notes*, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que Bayle

et Leibnitz avaient faites contre ce traité. C'est le plus connu des ouvrages de King. Des *Ecrits polémiques*; des *Sermons*, etc.

KING. Voy. CHINE.

KING (Guillaume), juriconsulte anglais, était d'une illustre famille. La reine Anne le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il aurait pu s'enrichir par les emplois importants qu'il exerça dans ce pays, mais il aimait mieux retourner en Angleterre pour cultiver les sciences et la littérature. L'étude n'affaiblit point sa gaieté naturelle. Il aimait à dire et à entendre de bons mots, et passait pour en être un excellent juge. Il mourut en 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'écrits en anglais, remplis de saillies. Ses *Réflexions* sur le livre de Molesworth, touchant le Danemarck, furent fort goûtées : elles ont été traduites en français.

KING (Pierre), grand chancelier d'Angleterre, né à Excester dans le Devonshire, l'an 1669, était fils d'un épicier, et exerça quelque temps la profession de son père; mais Locke, son parent, du côté maternel, ayant reconnu ses bonnes dispositions pour l'étude, l'encouragea à s'y consacrer entièrement, et lui laissa la moitié de sa bibliothèque; ce fut aux conseils de Locke que King dut son illustration et sa fortune. Ses progrès dans l'étude des lois et son mérite l'élevèrent à plusieurs dignités, et enfin à celle de grand-chancelier. Il mourut paralytique en 1734, à Ockam, après avoir publié en anglais deux ouvrages, où les critiques orthodoxes trouvent bien des inexactitudes : *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, Londres, 1691, et suiv. 2 part. in-8; *Histoire du Symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différents articles*, ibid., 1702, in-8, trad. en latin par Godefroy Olearius, Leipsig, 1706-1708.

KING (Jean-Glen), théologien anglican, né au comté de Norfolk en 1731, mort en 1787 à Wormley (Hertfordshire), fit ses études au collège de Caius, dans l'université de Cambridge, et y prit le degré de docteur. Il était habile numismate et savant dans les antiquités. L'impératrice de Russie lui confia la garde de son cabinet de médailles. Il a laissé plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels on distingue : *Rites et cérémonies de l'Eglise grecque, contenant une exposition de sa doctrine, son culte et sa discipline*, 1772, in-4, fig.; *Observations sur le climat de la Russie et des autres contrées du Nord, avec une vue des montagnes voisines de Pétersbourg*, 1778; *Observations sur le vase Barberini*; ce dernier écrit se trouve dans le 8^e vol. des *Transactions de la société des antiquaires*.

KING (Edouard), savant anglais, né dans le comté de Norfolk en 1738, mort le 16 avril 1807, avait commencé ses études à Cambridge et les termina dans la société de jurisprudence du Temple. Il fut ensuite nommé greffier de Lynn. Un *Essai sur le gouvernement anglais* qu'il publia en 1767 lui ouvrit les portes de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires en 1770, dont il

devint président en 1784. Son principal ouvrage est une *Histoire des anciens châteaux*, qu'il publia sous ce titre : *Munimenta antiqua, or observations on ancient castles*, Londres, 1799-1803, 4 vol. in-fol. fig.; ouvrage rempli d'érudition et de recherches, et en même temps d'idées singulières et de conjectures insoutenables; on trouve des singularités du même genre dans ses *Fragments littéraires*.

KINSCHOT (Henri de), jurisconsulte, né en 1541, d'une bonne famille de Turnhout, près d'Anvers, mort à Bruxelles en 1608, a donné *Responsa sive Consilia juris*, Louvain, 1633, in-fol., qui ont été augmentées par son fils François de Kinschot, chancelier de Brabant, mort le 3 mai 1654, Bruxelles, 1635.

KINSCHOT (Gaspard), né à La Haye en 1622, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à la jurisprudence. Il fut un des sept députés des états-généraux pour la paix de Westphalie. Il mourut à La Haye en 1649, âgé seulement de 27 ans. On a de lui des *Poésies latines, distribuées en 4 livres*, La Haye, 1685, in-12. Il y a beaucoup d'imagination, de la netteté et de l'élégance.

* KINSBERGEN (Jean-Henri van), amiral hollandais, né le 1^{er} mai 1733 à Doesburg, entra au service à 9 ans dans l'armée de terre, et cinq ans après passa dans la marine : son avancement fut rapide; quelques actions d'éclat, une grande intelligence et des circonstances heureuses le firent parvenir au rang de vice-amiral. Ennuagé du repos auquel le condamnait la paix, il obtint la permission de passer au service de Russie, Catherine II lui confia le commandement d'une escadre. Bientôt l'occasion se présenta de se signaler contre les Turcs, et à deux reprises différentes, avec des forces inférieures, il défit leurs flottes dans la Mer-Noire. Malgré la perspective brillante qui lui était offerte, en Russie, après dix ans (1767-1776), il revint en Hollande, et chargé de négocier la paix avec l'empereur de Maroc, remplit cette mission avec talent et succès. La guerre ayant ensuite éclaté avec l'Angleterre, il fut mis à la tête d'une division et contribua puissamment à la victoire que remporta Koutman à Doggersbunk en 1781 sur l'amiral Parker, ses services furent récompensés par le titre de contre-amiral et par d'autres distinctions non moins flatteuses. Resté l'un des chefs les plus distingués de la marine hollandaise, il concourut en 1795 à préserver son pays de l'invasion des Français. Mais la Hollande ayant été conquise en 1795, il fut destitué, puis arrêté : ayant recouvré la liberté, il se retira en Danemarck et y resta jusqu'en 1806. A l'établissement du royaume de Hollande, Louis le nomma conseiller d'état, chambellan, et à ces distinctions ajouta le titre de comte de Doggersbunk, pour perpétuer le souvenir de la gloire dont il s'était couvert dans cette journée. Lors de la réunion de la Hollande à la France, Kinsbergen fut nommé sénateur. Il mourut en 1820 à 84 ans. La Hollande lui doit l'institut de marine à Amsterdam, l'institut des sourds-muets à Groningue, les académies d'Utrecht et de Hardenwick, et une foule d'établissements utiles. Dans la guerre contre les Turcs, il avait fait l'essai d'un

nouvel ordre de bataille qui a été adopté plus tard par toutes les nations. Kinsbergen a composé plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été publiés sous le nom de ses élèves. Les principaux sont : *Ordre et instruction concernant le service de la marine*; *Exercice du canon sur un vaisseau de guerre*; *Manuel du marin*; *Service général du vaisseau*; *Principe de la tactique de mer*, publiés par C. A. Verhuel, trad. en russe par ordre de Catherine II; *Le grand livre général des signaux de jour et de nuit*, fig.; *l'Artillerie pratique de marine*; *Nouvelle carte de la Crimée, avec une description de cette province* (cette carte est très-estimée); *Carte de la mer de Marmara*; *Description de l'Archipel, avec une nouvelle carte générale*; *Introduction à la guerre de mer*, publié par A. Makay; *Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine*, publié par J. H. Ollenhhausen; *Sur la formation des batteries de mer*; *Projet de l'établissement d'un fonds pour les veuves de marins, sans frais pour l'état*; *Rêves d'un marin*; *Sur la nécessité de tenir eu service permanent un corps de matelots*; *Sur la formation d'une académie de marine*.

KIPPING (Henri), Kippingius, philologue allemand, né vers 1623, à Rostock, fut pris par les enrôleurs, qui l'obligèrent de porter les armes. Dans cette nouvelle profession, il ne laissa pas de s'adonner aux études. Un jour qu'il était en faction à Stade, dans le duché de Brême, M. Erskheim, conseiller du roi de Suède, l'aperçut tenant d'une main un livre (c'était *Statius*), et de l'autre ses armes; il l'interrogea, s'aperçut facilement que c'était un homme de lettres, et le fit son bibliothécaire. Kipping mourut en 1678, sous-recteur du collège de Brême. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique*, par Jean Pappus en allemand, 1677, in-fol.; un *Traité des antiquités romaines*, Leyde, 1713, in-8, en latin; un autre sur les *ouvrages de la création*, Francfort, 1676, in-4; plusieurs *Dissertations* ou *Exercitations sur l'ancien et le nouveau Testament*, etc.; des *Dissertations philosophiques sur le droit public*. (Henri Erh. Heeren a publié *Orat. de Henric Kippingio*, Brême, 1756, in-4.)

* KIPPIS (André), théologien et biographe anglais, né en 1725 à Nottingham, fit ses études à Northampton, sous le docteur Doddridge, célèbre théologien dissident. Il devint en 1746 ministre de Boston, au comté de Lincoln, et passa en 1750, à Dorking au comté de Sussex. Il était en 1753 pasteur d'une congrégation à Westminster. Il s'occupait en même temps d'objets de littérature, et travaillait au *Monthly magazine*. Il entreprit en 1761 un ouvrage périodique : *Bibliothèque (Library)*. Cette spéculation ne lui ayant point réussi, il accepta une place de professeur dans une académie destinée à l'éducation d'ecclésiastiques dissidents. L'université d'Edimbourg lui fit offrir le grade de docteur, comme un hommage rendu à son rare savoir. Il était de la société royale, et de celle des antiquaires de Londres. C'était un écrivain recommandable par la pureté et la correction du style, et non moins laborieux qu'intelligent; mais du côté

des principes religieux, il était unitaire déclaré, et latitudinaire au dernier point. On a dit qu'il croyait à la révélation; il serait difficile de dire en quoi : il n'admettait ni la Trinité, ni l'éternité des peines, ni plusieurs autres dogmes essentiels du christianisme. Il n'a pas médiocrement contribué à la liberté d'opinions qui a prévalu dans l'église anglicane, et qui plus que jamais fait d'affreux ravages dans les églises protestantes. Kippis mourut à Westminster en 1793. On a de lui : *Défense des ministres protestants dissidents, relativement à leur dernière adresse au parlement*, 1763; ouvrage qui donna occasion à une discussion amiable entre Kippis et le docteur Tucker; une nouvelle *Édition de la Bibliothèque britannique*, 1778-93, dans laquelle il fit preuve d'érudition. Cinq volumes de cet ouvrage furent publiés pendant sa vie, et il avait, avant de mourir, préparé la plus grande partie du sixième (il devait y en avoir 15.) *Vie du capitaine Cook*, 1788, in-4, et 2 vol. in-8; on la joint ordinairement aux voyages de Cook; *Vie du docteur Lardner*, à la tête de ses œuvres, dont Kippis donna l'édition en 1788, 41 vol. in-8; *Histoire des connaissances et des progrès des sciences et du goût dans la Grande-Bretagne*, pour le *New annual register*; des *Éditions nouvelles* des six discours de John Pringle, avec la *Vie* de l'auteur, 1782, in-8; des *Leçons et explications du nouveau Testament*, par le docteur Doddridge, avec la *Vie* de l'auteur, 1792. On a en outre de lui des *Sermons*, et une 2^e édition augmentée de la *Biographia britannica* (en anglais), 1778-93, 13 vol. in-fol.

KIRCH (Christ-Fried), astronome de la société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, naquit à Guben en 1694, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzick et de Berlin, et mourut dans cette dernière ville où il était directeur de l'observatoire, en 1740, à 46 ans. Kirch, ainsi que Wolff, attribuait aux étoiles fixes un mouvement propre, et c'est peut-être à ce mouvement qu'il faut rapporter quelques apparences que d'autres astronomes ont tâché d'accorder avec d'autres causes. Kirch a laissé : un écrit *Sur le passage de Mercure autour du soleil*, pour le 6 mars 1720; des *Observations astronomiques* (*Observationes astronomicæ selectiores*), Berlin, 1730, in-4; des *Mémoires*, etc. — Godefroi Kirch, son père, et Marie-Marguerite WINCKELMANN, sa mère, s'étaient fait un nom par leurs observations astronomiques. Cette famille entretenait pour cet effet une correspondance dans toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous restent d'elle en ce genre sont très-estimés. Il faut consulter sur les Kirch la *Bibliographie astronomique* de Lalande.

* KIRCHBERGER (Nicolas-Antoine), baron de Liebstorf, philosophe, né à Berne le 13 janvier 1739, d'une famille ancienne, fut pendant quelque temps au service de la Hollande. Au milieu même des camps, il se livra avec constance à son goût pour les lettres et les sciences philosophiques : il lut les écrits de Leibnitz et de Wolf, et conçut le plan d'un grand ouvrage dont il confia l'idée et l'exécution à son ami le conseiller Eckartshausen. En 1765 il prononça dans une réunion de jeunes

bernois un discours qui fut imprimé sous ce titre : *Histoire de la vertu helvétique*, Bâle, in-8. Il y célèbre l'humanité des habitants de Soleure qui, pendant le siège de leur ville en 1308, par Léopold 1^{er}, duc d'Autriche, voyant une troupe d'assiégeants tomber dans l'Aar, par la rupture du pont, volèrent à leur secours, parvinrent à les sauver, et les renvoyèrent sans rançon. Kirchberger était en relation avec J.-J. Rousseau qui parle de lui dans ses *Confessions*, livre 12, ainsi qu'avec Saint-Martin et s'occupait aussi des matières obscures de la théosophie. Il s'éleva avec force contre une secte d'illuminants, dont le chef était Fréd. Nicolai (voy. ce nom), qui se propageait en Allemagne. C'est d'après ses avis que Zimmermann rédigea contre ces novateurs des *Mémoires* qui déterminèrent l'empereur Joseph II à prendre, de concert avec la cour de Berlin, des mesures capables d'arrêter le progrès de ces dangereux sectaires. Kirchberger cultiva les sciences naturelles et surtout l'agriculture; il contribua surtout à éclairer les habitants de son pays sur l'emploi de certains procédés utiles, et propagea l'usage du gypse dans les prairies artificielles. Kirchberger parvint dans sa patrie aux charges les plus importantes. Il se délassait chaque année de ses fonctions, en allant jouir du repos, dans le sein de sa famille à Morat. Il mourut en 1800.

KIRCHER (Athanase), célèbre jésuite allemand, l'un des plus laborieux et des plus savants hommes de cet ordre, naquit à Geysen, près de Fulde, le 2 mai 1602, et entra chez les Pères de la compagnie à Mayence en 1618. Il professait la philosophie et les mathématiques à Würzburg, dans la Franconie, lorsque les Suédois troublèrent par leurs armes le repos dont il jouissait. Il se retira en France, passa à Avignon et de là à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Kircher avait embrassé toutes les sciences, physique, histoire naturelle, philosophie, mathématiques, théologie, antiquités, musique, langues anciennes et modernes : ses nombreux ouvrages se divisent en trois classes; 1^{re} sciences physiques et mathématiques; 2^o langues et hiéroglyphes; 3^o histoire et antiquités. Les principaux fruits de sa plume laborieuse et féconde sont : *Praelusiones magneticae*, 1634, in-fol.; *Ars magna lucis et umbræ*, in-fol., Rome, 1645, 1646, 2 vol. : traité d'optique, profond et lumineux pour son temps, ainsi que le suivant : *Primitivæ gnomonicæ catoptricae*, in-4; *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni*, in decem libros digesta, ibid, 1650, in-fol., 2 vol.; *Obeliscus Pamphilus*, 1650, in-fol.; *Obeliscus ægyptiacus*, in-fol.; *Œdipus ægyptiacus*, Rome, 1652 et 1653, 4 vol. in-fol. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes, explication telle qu'on peut l'attendre d'un savant qui avait quelquefois une façon de voir toute particulière, mais toujours fondée en érudition et en raison. Ce livre est rare. *Iter extaticum*, 1637, in-4. C'est un voyage idéal dans les planètes et les régions supérieures du ciel. On conçoit que le voyageur n'a pu rien nous dire de bien positif, mais il en parle d'une manière pleine d'intérêt et de sentiment; son style est élégant, pur, riche, et semble s'élever avec les objets

dont l'auteur s'occupe. Il n'y a que le génie desséché par les calculs et les aridités géométriques, qui puisse avoir dicté à Maclaurin la censure dédaigneuse, qu'il a faite de cet ouvrage. *Mundus subterraneus, in quo universæ naturæ majestas et divitiæ demonstrantur*, Amsterdam, 1664 ou 1668, 2 vol. in-fol., troisième édition, augmentée, 1678, 2 vol. in-fol., fig.; plein de recherches, écrit avec élégance et intérêt; on y voit quelques préjugés en matière de physique, mais c'étaient ceux de son siècle. Entre une infinité d'observations, on y trouve une théorie vaste et hardie de la génération des êtres, dont quelques vues sont reconnues pour fausses; d'autres sans être peut-être plus vraies, ont été adoptées par des hommes célèbres: le système des molécules, si éloquemment exposé par Buffon, y est pris entièrement quant au fond, et souvent même quant aux expressions, comme on l'a démontré dans l'*Examen impartial des époques de la nature*. (Voy. GRAAF Reinier, LEUWENHOECK, MYS.) *China illustrata*, Amsterdam, 1667, in-fol. Struvius en porte ce jugement: *Kircheri China est vera auctoris phantasia: sic autem judicatur, eo quod Patres jesuitæ nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbant*. Ce livre a été traduit en français par d'Alquié, 1670, in-fol. *Arca Noe*, in-fol.; *Turris Babel*, in-fol., Amsterdam, 1679. Cette production, peu commune et vraiment singulière, traite de la construction de la tour de Babel et de la dispersion des peuples; *Phonurgia nova de prodigiosis sonorum effectibus et sermocinatione per machinas sono animatas*, où l'on trouve des choses curieuses, 1673, in-fol.; *Ars magna sciendi*, 1669, in-fol.: ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles et de spéculations techniques, moins propres à faire des savants qu'à dégouter des sciences; *Polygraphia, seu artificium linguarum, quo cum omnibus populis totius mundi poterit quis correspondere*, Rome, 1663, in-fol.; *Latium*, 1671, in-fol.: ouvrage savant, et qui a coûté beaucoup de recherches; *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis*, Leipsig, 1671, avec une préface de Langius. C'est un traité sur la peste, fort utile et bien écrit. *Mundus magnus*, in-4, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle; *Magia catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'Archimède et de Buffon (voy. ARCHIMÈDE); *Specula militensis encyclica*, etc., Messine, 1638, in-12. C'est le plus rare de tous les ouvrages de Kircher. *Lingua ægyptiaca restituta, sive Institutiones grammaticales, et lexicon Copticum*, Rome, 1644, in-4. Cet ouvrage fut le premier qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue copte. Il est rare et doit avoir un supplément, etc. Les connaissances extrêmement variées de ce jésuite, la manière grande, neuve et approfondie dont il a traité plusieurs sciences difficiles et peu cultivées jusqu'alors, l'eussent fait regarder comme un savant universel, s'il pouvait y en avoir, et si l'esprit de l'homme pouvait embrasser un espace dont l'imagination même ne saisit pas le terme. Son style est coulant, pur, abondant, vigoureux, animé par des citations en vers et en prose, ingénieusement appliquées à la matière qu'il traite. Lors même qu'il s'égare, soit par quelque erreur qui lui est propre, soit par

celles qui étaient universellement adoptées de son temps, on reconnaît encore le savant et l'homme de génie. Des écrivains modernes ont uni leurs efforts pour obscurcir la gloire de ce jésuite célèbre, qui a fourni bien des matériaux à leurs systèmes et à leurs spéculations. Au lieu de reconnaître leur bienfaiteur, ils ont cru qu'en le décrivant, on ne soupçonnerait point qu'ils lui devaient quelque chose. Pline croyait au contraire « qu'il était de la » probité et de l'honneur de rendre une sorte » d'hommage à ceux dont on avait tiré quelque » secours et quelque lumière; et que c'était une » extrême petitesse d'esprit d'aimer mieux être sur- » pris honteusement dans le vol, que d'avouer in- » génument sa dette. » *Præf. hist. nat.* Cet homme rare et peut-être unique par la multitude et la variété de ses connaissances, avait manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte aux sciences. On voit encore à Mayence la chapelle où le novice désolé se retirait pour demander au Ciel les lumières nécessaires à l'état qu'il voulait embrasser. On peut dire qu'il a été exaucé au-delà de ses vœux. Le P. Kircher a occupé à Rome la chaire de mathématiques, au collège Romain. Son amour pour la science lui faisait braver les plus grands dangers. Dans un voyage à Naples, voulant connaître l'intérieur du Vésuve, il se fit descendre, par la première ouverture, par un homme vigoureux qui l'y tint suspendu à l'aide d'une corde, jusqu'à ce qu'il eût satisfait sa curiosité. Plusieurs souverains, et, entre autres, le duc de Brunswick, lui fournissaient les sommes nécessaires pour ses expériences, et lui envoyaient des raretés dont il composa un des plus beaux cabinets de l'Europe, décrit par Ph. Bonanni, Rome, 1709, in-fol. Battara a donné, en 1774, une nouvelle description des pièces relatives à l'histoire naturelle, qu'il renfermait. Ce laborieux jésuite a donné trente-deux ouvrages qui roulent sur presque toutes les sciences. On peut consulter sur ce savant jésuite le *mémoire* qu'il a donné lui-même sur sa *vie* et ses *ouvrages* dans le *Fasciculus epistolarum* de Langenmantel, pag. 63 et suiv.

KIRCHER (Conrad), théologien luthérien né dans le xvi^e siècle à Augsbourg, s'est rendu célèbre par sa *Concordance grecque* de l'ancien Testament, qu'il fit imprimer à Francfort, 1607, 2 vol. in-4. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut est, sans contredit, d'y avoir suivi l'édition des Septante de Francfort, 1597, au lieu de suivre celle du Vatican, que tous les savants préférèrent. La *Concordance* de Trommius n'a pas fait tomber celle de Kircher, comme l'a démontré Jean Gagnier d'Oxford. Voy. TROMMIUS. Kircher a publié un abrégé de son ouvrage sous ce titre: *De concordantiarum biblicarum, maxime veteris Testamenti græcarum, hebræis vocibus respondentium, vario ac multiplici in sacro-sancta theologia usu*, Wittenberg, 1622, in-4. On ignore l'époque précise de sa mort.

KIRCHER (Jean), théologien né dans le xvi^e siècle

à Tubingen, publia en 1646, en latin, les *Motifs de sa conversion du luthéranisme à la religion catholique*, Vienne, 1640, in-8. Les luthériens ont vainement essayé de réfuter cet ouvrage.

KIRCHMANN (Jean), savant antiquaire allemand, né en 1575 à Lubeck, fut recteur de l'université de cette ville, exerça cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1643, à 68 ans. Ses principaux écrits sont : *De funeribus Romanorum libri IV*, Leyde, 1672, in-12 : traité savant, qui lui acquit une grande réputation, et lui procura un riche mariage ; *De annulis liber singularis*, Lubeck, 1625, in-8, et Leyde, 1672, in-12 ; ouvrage plus curieux qu'utile ; des *oraisons funèbres*, etc.

KIRCHMANN, professeur de physique à Pétersbourg, est devenu célèbre par ses expériences sur la matière électrique, et par le genre de mort qui termina ses jours, le 6 août 1753. Il avait dressé un conducteur pour soutirer la foudre ; un globe de feu en sortit au moment qu'il en approcha, et lui brûla la tête. Depuis cette époque, le système des conducteurs a éprouvé diverses destinées : tandis que les uns les regardent comme un préservatif contre le feu du ciel, d'autres, fondés sur des exemples multipliés, les envisagent comme une invention empirique et dangereuse. Les précautions infinies qu'il faut observer pour en prévenir les mauvais effets (et sur lesquelles on n'est rien moins que d'accord, les uns voulant une chose, les autres une autre), en rendent l'exécution presque impossible. Cependant les nouveaux progrès de la science ont levé toutes les difficultés, et l'usage des conducteurs est maintenant sans danger. *Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1782, page 412 ; — 4^e mars 1783, page 357, et l'article Pringle. Un poète latin a fait à Kirchmann cette épitaphe imitée de Virgile, au 6^e livre de l'Énéide :

Vidi et crudeles dantem Salmoenæ pœnas,
Dum flammæ Jovis et sonitus non curat Olympi,
Demens, qui nimbo ac irritabile fulmen
Igniferis filis ferroque lacessit acuto.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Confortit (non ille leves de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

KIRCHMAYER (Georges-Gaspard), professeur à Wittenberg, et membre des sociétés royales de Londres et de Vienne, naquit à Offenheim en Franconie, l'an 1635, et mourut en 1700, après avoir publié plusieurs ouvrages d'érudition et de physique. Les principaux sont : des *Commentaires* sur Cornélius Népos, Tacite, et d'autres auteurs classiques ; des *Oraisons* et des *Pièces de poésie* ; *De corallo, balsamo et saccharo*, 1661, in-4 ; *De tribulâ*, 1692, in-4 ; six *Dissertations*, sous le titre de *Hexas disputationum zoologicarum*. Elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le béemoth et l'araignée. *Pathologia vetus et nova* ; *Philosophia metallica* ; *Institutiones metallicas*, etc.

KIRCHMAYER. *Voy. NAO-GEORGES*.

* KIRKLAND (Thomas), médecin et chirurgien, né en 1720, consacra toute sa vie à l'exercice de son art. Il prit part à toutes les discussions importantes qui s'agitèrent de son temps entre les médecins, et mourut à Ashby dans le mois de jan-

vier 1798, âgé d'environ 77 ans. Il était membre de la société royale d'Edimbourg et de plusieurs sociétés savantes. On a de lui plusieurs ouvrages dont aucun n'a été traduit en français ; le plus remarquable et le plus estimé est : *Examen de l'état présent de la chirurgie*, où il fait voir l'analogie entre les maladies internes et externes, et le danger qu'il y aurait à séparer deux branches d'un art qui ont entr'elles des rapports si intimes.

* KIRKPATRICK (James), major-général anglais, fut longtemps employé par la compagnie des Indes qui l'envoya son ambassadeur près des cours de Madadji-Scindiah et du grand Mogol Schah Aalem. Il résida aussi au nom de la même compagnie, auprès du Nizam, à Haiderabad. Pendant son séjour dans l'Inde, il en étudia les langues, et devint un habile orientaliste. On a de lui : *Biographie des poètes persans*, trad. de Daoulet-Schah dans le *New-Asiatic-Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4 ; *Description du royaume de Népol* avec une carte et des pl. Londres, 1811, in-4 ; *Choix des lettres du sultan Tippoo-Saeb*, ibid., 1811, in-4. Kirkpatrick est mort le 22 mars 1812.

KIRSCHMEYER (Jean SIGISMOND), né à Alledorf en Hesse, l'an 1674, professeur de philosophie et de théologie à Marbourg, mourut en 1749. On a de lui : plusieurs *Dissertations académiques* ; un *Traité* en latin contre les enthousiastes, pour prouver que l'unique principe de la foi est la parole de Dieu. Les protestants en font cas ; mais les catholiques ont démontré que les principes de l'auteur justifient les sociniens et tous les hérétiques, puisqu'ils se fondent tous sur la parole de Dieu.

KIRSTEN (Pierre), médecin et orientaliste, né à Breslau en 1577, eut la direction des collèges de cette ville, après avoir acquis de vastes connaissances par des voyages dans toutes les parties de l'Europe, en Asie, et par l'étude des langues savantes, notamment de l'arabe, qu'il avait apprise pour entendre parfaitement Avicenne, et dans laquelle il se rendit fort habile. Son emploi lui déroba trop de temps, il se dévoua entièrement à la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Le chancelier Oxenstiern l'y ayant connu, l'emmena en Suède, et lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut en 1640, à 63 ans. Son application avait accéléré sa vieillesse, et il était déjà fort affaibli quand il se rendit en Suède. Son épitaphe porte qu'il savait vingt six langues ; cela peut être, mais il ne les connaissait pas certainement comme sa langue maternelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Traité de l'usage et de l'abus de la médecine*, Francfort, 1610, in-8 ; *Les quatre évangélistes, tirés d'un ancien manuscrit arabe*, Francfort, 1609, in-fol. ; *Notes* sur l'Evangile de saint Matthieu, confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin, Breslau, 1613, in-fol., une *Grammaire arabe*, très-estimée.

KIRSTENIUS ou KIRSCHSTEIN (Georges), habile médecin et savant orientaliste, né à Stettin en 1613, fit longtemps et avec succès des exercices publics sur la physique, la médecine, la botanique, l'anatomie, etc. On fait cas de ses *Exercitationes philo-*

logian, Stettin, 1684, in-4. Il mourut en 1660, à 47 ans. On peut consulter sur ce médecin le tome 41 des *Mémoires* de Nicéron et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

* KIRWAN (Richard), célèbre chimiste, né en Irlande, étudia d'abord la jurisprudence, mais son goût l'entraîna vers les sciences naturelles auxquelles il s'adonna tout entier. Il s'établit à Londres ou aux environs vers 1779, et lut, à la société royale, dont plus tard il devint membre, différents mémoires qui lui méritèrent, en 1781, la médaille, fondée par Copley. Il retourna dans son pays natal en 1789, et fut bientôt nommé président de la société royale de Dublin, et membre ou associé des premières compagnies littéraires ou savantes de l'Europe. Il mourut le 22 juin 1812. Kirwan a donné son nom à la société *Kirwanienne* qu'il institua dans le but de poursuivre les découvertes et leur application. Presque toutes les sciences naturelles doivent à ses travaux quelques progrès. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, la géologie, la minéralogie, la métaphysique etc.; quelques-uns se trouvent dans les *Transact. philosophiques d'Irlande*: on trouvera sur les autres de longs détails dans la *Bibliothèque britannique* imprimée à Genève. Nous citerons : *Estimation de la température de différents degrés de latitude*, trad. en français par Adet, Paris, 1789, 1 vol. in-8; *Essai de réponse à la question suivante: Quels sont les engrais qu'on peut appliquer avec plus d'avantage aux diverses espèces de sols, et quelles sont les causes de leurs bons effets dans chaque cas particulier?* 1794, couronné par l'acad. de Dublin, et traduit en franç. par F. G. Maurice, Genève, 1800, et 1806, in-8. *Réflexions sur l'état primitif du globe et la catastrophe qui lui a succédé*, 1796, ouvrage rempli de rapprochements ingénieux; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque britannique* (littérature), vol. 9^e, an 7, page 228. *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, trad. en franç. par Mad. Lavoisier, avec des notes par Guyton-Morveau, etc., Paris, 1788, in-8; *Expérience sur une nouvelle terre trouvée près de Strontian, en Ecosse*, 1794. La *Strontiane*, comme on sait, est au nombre des terres élémentaires. *Eléments de minéralogie*, 1794, 2 vol. in-8, traduit par Gibelin, 1785, in-8; *Essais de métaphysique, contenant les principes et les objets fondamentaux de cette science*, 1806, in-8.

KLAPROTH (Martin-Henri), chimiste distingué, né à Berlin le 1^{er} décembre 1743, mort dans cette ville le 4 janvier 1817, exerça la profession de pharmacien jusqu'en 1788, époque à laquelle il fut nommé professeur de chimie et membre de l'académie des sciences. Il avait apprécié l'importance de l'analyse des minéraux pour établir une bonne classification de ces corps, et cette idée lumineuse le conduisit à d'importantes découvertes. C'est à lui que les chimistes doivent la découverte de la zircone, qu'il trouva dans le jargon de Ceylan, ainsi que celle du titane, de l'urane et du tellure. Il a démontré que la potasse existe dans les produits volcaniques et dans le grenat blanc, et que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. Il fit

connaître le molybdate de plomb et la sulfate de strontiane. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires de chimie*, trad. en français par Tassaert, Paris, 1807, 2 vol. in-8. *Dictionnaire de chimie* (avec F. Wolf), trad. par Bouillon Lagrange, Paris, 1810-1811, 2 vol. in-8. On lui doit en outre un grand nombre de mémoires consignés dans les recueils de la société d'histoire naturelle de l'académie des sciences de Berlin, dans les *Annales de chimie* de Crell, dans la *Bibliothèque physico-chimique* de Hermstaedt, etc. Il était chevalier de l'ordre de l'aigle rouge de 3^e classe et membre d'un grand nombre de sociétés savantes.

KLAPROTH (Henri-Jules), fils du précédent, né à Berlin en 1783, s'adonna jusqu'à l'âge de quinze ans à l'étude de la chimie et des sciences physiques que son père cultivait avec le plus grand succès. Mais la lecture de quelques livres d'histoire et de voyages le détermina à étudier les langues persane et chinoise. Après avoir passé deux ans à l'université de Halle, il se rendit en 1802 à Dresde, où il consulta les manuscrits orientaux de la bibliothèque du palais japonais. Pendant son séjour dans cette ville, il commença la publication de son journal intitulé *Asiatische magasin* qui le fit avantageusement connaître. Il alla ensuite à Weimar, où il demeura jusqu'en 1804. Désirant connaître par lui-même cette Asie dont il avait fait de si bonne heure l'objet de ses curieuses investigations, il trouva une occasion favorable de la visiter dans l'ambassade que le gouvernement russe se décida, en 1803, à envoyer à Pékin. Malheureusement cette ambassade ne put pénétrer en Chine. Klaproth toutefois profita de son voyage pour recueillir des observations sur les langues de tous les peuples avec lesquels cette lointaine excursion l'avait mis en contact, et il y trouva les premiers matériaux de son bel ouvrage, qu'il publia plus tard sous le titre d'*Asia polyglotta*. L'étude qu'il avait fait précédemment de la langue mandchoue lui servit beaucoup dans ce voyage, et le séjour de dix mois qu'il fit à Irkoutsk, ville principale de la Sibérie, acheva de le familiariser avec les idiomes de l'Asie. En 1806, Klaproth se sépara de l'ambassade russe pour explorer seul une grande partie des frontières septentrionales de la Chine, et il ne fut de retour à Saint-Petersbourg qu'en 1807. L'académie de cette ville voulant honorer les découvertes qu'il avait faites, et lui donner un témoignage éclatant de son estime, lui décerna le diplôme d'académicien extraordinaire, et le choisit, sur la proposition du comte Jean Potocki, pour aller explorer les montagnes du Caucase, imparfaitement connues du gouvernement russe lui-même. Klaproth brava les fatigues et les périls pour accomplir cette mission dont il s'acquitta de la manière la plus satisfaisante. Quelques contrariétés qu'il éprouva à St.-Petersbourg lui firent désirer de quitter ce pays. Mais le ministère russe l'ayant invité à faire un catalogue raisonné des livres et manuscrits chinois et tartares qu'il avait recueillis dans ses voyages, pour la bibliothèque impériale, Klaproth dut prolonger son séjour en Russie, pour exécuter ce travail qui ne fut terminé qu'à la fin de 1810. Deux ans après il

obtint son congé définitif, non cependant sans quelques difficultés. Il se rendit en 1814 en Italie, et continua paisiblement ses recherches savantes au milieu de la crise politique qui ébranlait l'Europe. L'année suivante il vint à Paris avec les armées alliées et renonçant aux avantages qui lui étaient offerts dans sa patrie, vécut dès-lors en France, uniquement occupé des travaux auxquels il dut une réputation qui s'étendit dans toute l'Europe. Il est mort à Paris le 27 août 1835. Ce savant laborieux a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Asia polyglotta* ou *Classification des peuples de l'Asie, d'après l'affinité de leurs langues*, Paris, 1825, in-4, et atlas in-fol.; *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, in-4, avec atlas; *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*, 1824-1828, 3 vol. in-8; *Première et seconde lettre sur les hiéroglyphes*, 1827, in-8; l'auteur, dans ces deux lettres, a pour but de contester les découvertes de Champollion jeune. *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase*, 1827, in-8; *Voyage à Pékin à travers la Mongolie chinoise en 1820 et 1821 par Timbowski, traduit du russe par M. N...., publié avec des corrections et des notes*, Paris, 1827, 2 vol. in-8 et atlas; *Histoire de Kachmerfs, traduit de l'original sanscrit par M. Wilson, et publié avec des notes*, Paris, 1826, in-8. Klaproth a laissé manuscrit : *Nouveau Mithridates, ou Classification systématique de toutes les langues connues*, contenant un aperçu grammatical de chaque langue, ainsi qu'un vocabulaire polyglotte des cinq parties du monde, avec un atlas. Ce savant a inséré un grand nombre de mémoires dans le *Journal asiatique*. Il a de plus préparé une édition du voyage de Marco-Polo avec un commentaire. Klaproth était membre de la société asiatique et de l'académie de Besançon. *Voy. GULDENSTADT*.

KLAUSWITZ (Benoît-Gottlieb), né à Leipsig en 1692, professeur de théologie à Hall, mourut en 1749. Il a donné : plusieurs *Dissertations académiques*; des *Explications* de divers passages de la Bible; un *Traité* en allemand sur la raison et l'Écriture sainte, et sur l'usage que nous devons faire de ces deux grandes lumières.

* **KLÉBER** (Jean-Baptiste), général, né à Strasbourg en 1754, était fils d'un terrassier de la maison du cardinal de Rohan. Son père le destinant à l'état d'architecte, il vint étudier à Paris; mais une circonstance imprévue changea sa carrière. Se trouvant un jour dans un café où des étrangers étaient insultés, Kléber prit leur défense. C'étaient deux gentilshommes bavares, qui, reconnaissants du service qu'il leur avait rendu, l'invitèrent à les suivre à Munich où ils lui ouvrirent l'entrée de l'école militaire. Le général Kaunitz, fils du premier ministre, le prit en amitié, et, frappé de sa belle taille et de son esprit, l'emmena avec lui à Vienne, où il lui donna une lieutenance dans son régiment. Kléber fit la campagne de 1776, contre les Turcs; mais après 7 ans de service n'ayant pu obtenir d'avancement, il donna sa démission,

revint en Alsace, et par la protection de l'intendant Galaisière obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics à Belfort. Il reprit alors l'étude de l'architecture. Après six ans d'une vie paisible, éclata la révolution dont il embrassa les principes. En 1792, il entra grenadier dans un bataillon de volontaires du Haut-Rhin, se fit bientôt remarquer, et servit comme adjudant-général au siège de Mayence. Après la prise de cette ville, Kléber, nommé général de brigade, fut envoyé dans la Vendée, rencontra l'armée royaliste à Torfou, et forcé de céder à la supériorité du nombre, après une vigoureuse résistance, fit une habile retraite. Il éprouva un nouvel échec au delà de la Loire; mais victorieux au Mans, il poussa de marche en marche les débris des Vendéens entre la Loire et la Vilaine, et dit : « C'est ici où je les voulais. » Les commissaires de la Convention lui ordonnent de commencer l'attaque de nuit : « Non, dit Kléber, » il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse, » et celle-ci doit se décider au grand jour. » Il défit complètement les Vendéens près de Savenay et rétablit momentanément la tranquillité dans les provinces insurgées. A son entrée à Nantes, on lui donna une fête, et au moment où une couronne de laurier descendait sur son front, un des commissaires de la Convention s'écria : « Que ces lauriers n'étaient pas dus aux généraux, mais aux » soldats; » — Nous avons tous vaincu, répondit » Kléber; je prends cette couronne pour la » pendre aux drapeaux de l'armée. » L'indignation qu'il témoigna de voir massacrer les prisonniers en vertu des décrets homicides rendus par la Convention dans un moment de délire, le rendit suspect, et il fut remplacé à la Vendée; mais on avait besoin de ses talents et il fut successivement employé comme général de division à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse. A la bataille de Fleurus (26 juin 1794), il commandait l'aile gauche. S'étant porté sur Mons, il força le camp retranché du mont Panisel et le passage de la Roër, repoussa l'ennemi jusqu'à la rive droite du Rhin, et entra victorieux dans Maëstricht. Dans le mois d'octobre 1795, il dirigea le passage du Rhin devant Dusseldorf, et forcé de rétrograder montra dans sa retraite autant de sang-froid que d'habileté. Il seconda, en 1796, toutes les opérations de Jourdan, et contribua beaucoup à ses succès. Chargé pendant quelques jours du commandement de l'armée, il allait opérer sa jonction avec l'armée de Rhin-et-Moselle, par Heilbronn, et s'emparer de Francfort, lorsqu'une intrigue l'éloigna. On s'attendait, en 1797, à lui voir donner le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais Hoche lui fut préféré. Kléber, mécontent du Directoire, se retira dans une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Paris, et s'y occupait de rédiger des *mémoires* sur ses campagnes, lorsque Bonaparte l'engagea à le suivre en Egypte. Il débarqua le 30 juin 1798 devant Alexandrie, et reçut un coup de feu en en escaladant les remparts. Bonaparte, qui se portait sur le Caire, lui laissa le commandement de cette place. Kléber l'accompagna l'hiver suivant en Syrie, à la tête de l'avant-garde, prit le fort

d'El-Arisch, suivit sa route dans le désert, s'empara de Gaza, de la ville et des forts de Jaffa. Pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, il fut détaché du camp, battit les Turcs au Mont-Thabor, et les força de se retirer vers le Jourdain. Après la levée du siège, il commanda l'arrière-garde, et protégea la retraite de l'armée. Il se signala de nouveau en Egypte, au combat d'Aboukir, où les Turcs furent entièrement défaits. A son départ pour l'Europe, Bonaparte lui remit le commandement. Kléber se trouvait dans la position la plus difficile. Les fréquents combats, les marches forcées dans le désert avaient affaibli notablement l'armée, tandis que le grand visir s'avancait par la route de Damas avec 80 mille hommes. Ne pouvant ni obtenir de secours, ni conserver l'Egypte, Kléber continua les négociations entamées par Bonaparte avec les Ottomans; mais n'espérant aucun résultat sans l'entremise des Anglais, il choisit pour médiateur le commodore Smith. Le traité d'El-Arisch fut conclu : mais à peine Kléber eut-il remis aux Turcs la haute Egypte, comme il se disposait à évacuer le Caire, l'amiral Keith lui écrivit que son gouvernement lui défendait de permettre l'exécution d'aucun traité, à moins que l'armée française ne se rendit prisonnière de guerre. Kléber indigné fit imprimer cette lettre et y ajouta ces mots : « Soldats, aux armes ! vous répondrez à une telle insulte par des victoires. » Depuis ce moment, Kléber vola de succès en succès. Ayant rapidement concentré son armée, il la développa dans les plaines de la Koubeh, défit l'avant-garde turque, rencontra l'armée du grand visir dix fois supérieure à la sienne, et remporta la célèbre victoire d'Héliopolis. La révolution du 18 brumaire lui faisait espérer de prompts secours. Sa victoire récente lui assurait la possession paisible de l'Egypte, au moins pour une année; l'armée elle-même montrait le désir de conserver cette conquête; tandis que les Egyptiens, étonnés de voir l'armée du grand visir battue par une poignée de Français, crurent désormais que ces derniers resteraient leurs maîtres. Les contributions extraordinaires imposées à la ville du Caire, en punition de sa révolte, mirent Kléber à portée de payer 11 millions d'arriéré, y compris la solde. Il forma une légion grecque, et un corps de Cophtes, qu'il fit instruire et habiller à la française. Il établit un parc de 500 chameaux, et des ponts volans sur le Nil, pour en faciliter le passage aux troupes. S'occupant ensuite de la prospérité de l'Egypte, il mit un terme aux dilapidations, en établissant un comité administratif. Respecté par les peuples conquis, aimé de ses subalternes, chéri de ses soldats, il exerçait un pouvoir souverain et nullement disputé. Le 3 juin 1799, il quitta le Caire pour faire une tournée en Egypte; de retour au Caire, le 14, il se promenait sur la terrasse de son jardin, lorsqu'un jeune Turc, nommé Soleyman, égaré par son fanatisme, lui porta quatre coups de poignard, dont il expira quelques moments après. On arrêta l'assassin, qui semblait regarder ce meurtre atroce comme une action inspirée par le Ciel. Il fut condamné par une commission militaire à périr au mi-

lieu des tourments. Kléber est sans contredit un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits la révolution. Une activité infatigable, un rare sang-froid, un coup d'œil juste, une connaissance profonde de la tactique, voilà les qualités qui le distinguaient comme général. Désintéressé, humain, d'un regard il arrêtait les séditions, le brigandage et l'effusion du sang. Peu de généraux ont établi une discipline aussi exacte parmi les soldats; et peu d'hommes, pouvant disposer des richesses conquises, ont mieux su les mépriser. Sa franchise, une certaine fierté, et un caractère impétueux, rendaient souvent son abord pénible; mais ses actions et son équité lui gagnaient bientôt l'estime. Ses restes, rapportés à Marseille, furent déposés au château d'If. Louis XVIII ordonna, en 1818, qu'ils fussent recueillis et placés dans le monument qui lui a été élevé dans sa ville natale. Son *Eloge funèbre* par Garat a été imprimé avec celui de Dessaix, Paris (an 9), in-8. Fourrier (*voy. ce nom*), alors membre de l'institut d'Egypte, avait déjà fait insérer dans la *Décade* qui s'imprimait au Caire, l'*oraison funèbre* par lui prononcée lors de la cérémonie des funérailles, en juillet 1799. Une statue lui a été érigée récemment sur une des places de Strasbourg.

* KLEIN (Jacques-Théodore), naturaliste, né à Königsberg en 1683, et mort à Dantzick, secrétaire du sénat, le 27 février 1759, était membre de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, de la société royale de Londres, et de l'institut de Bologne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui laissent désirer plus de goût, mais qui renferment presque tous quelques faits ou quelques figures qui les rendent utiles aux naturalistes. Les principaux sont : *Descriptiones tubulorum marinarum*, Dantzick, 1731, in-4, fig., 2^e édit., 1773, in-4; *Naturalis dispositio echinodermatum*, ibid., 1734, et Leipzig, 1778, in-4, fig., trad. en français (par La Chesnaye-des-Bois), sous ce titre : *Ordre naturel des oursins de mer*, Paris, 1754, in-8; *Historia naturalis piscium*, 1740-49, 5 part., in-4, fig. Les exemplaires avec un frontispice de 1802, diffèrent des autres par la réimpression du premier fascicule, augmenté d'une note au verso de la page 35, et par l'addition d'une 6^e partie. C'est celui des ouvrages de Klein que l'on consulte le plus; *Historiæ avium prodromus*, 1750, in-4; *Tentamen methodi ostracologicae*, Leyde, 1753, in-4, figures; *Stemmata avium*, 1759, in-4; *Ullterior lucubratio subterranea de terris et mineralibus*, Petersbourg, 1760, in-4. C'est un des ouvrages les plus rares de l'auteur; *Ova avium plurimarum*, allem. et lat., 1766, fig. col.; *Specimen descriptionis petrefactorum gedanensium*, allem. et lat., Nuremberg, 1770, in-4, fig. col. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en anglais et en hollandais.

* KLEIN (Ernest-Ferdinand), jurisconsulte, né à Breslau en 1743, étudia dans le gymnase de sa ville natale et à l'université de Halle, et se fit recevoir avocat. Un recueil de *Mémoires sur le droit et sur la législation*, qu'il publia en 1779, fixa l'attention du chancelier Cramer qui l'appela à Berlin, pour coopérer à la rédaction du nouveau code. Il

en rédigea avec Suarez son ami les parties les plus importantes, entre autres celles qui concernent les délits et les peines. Klein devint ensuite directeur de l'université de Halle et membre ordinaire de la faculté de droit. Rappelé quelques années après à Berlin, il fut l'un des juges du tribunal suprême, puis conseiller privé et secrétaire d'état au département de la justice. Il mourut le 28 mars 1810. Il était membre de l'académie de Berlin qui avait couronné son *Mémoire sur la puissance paternelle*, et correspondant de la commission de législation à St.-Petersbourg. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve avec son portrait dans la *Bibliothèque générale allemande*, 14^e vol.; nous citerons : *Annales de la législation et du droit dans les états prussiens*, Berlin, 1788-1807, 24 vol. in-8; *Principes du droit pénal allemand et prussien*, Halle, 1799, in-8; *Système du droit naturel*, Halle, 1797, in-8; *Système du droit civil prussien*, ibid., 1801, in-8; *Archives du droit criminel* (avec Kleinschrod), 1798-1809, 7 vol. in-8.

* KLEIN (Bernard), célèbre compositeur, né à Cologne, en 1794, enrichit l'art qu'il cultivait d'une grande collection de *sonates pour le piano, d'airs détachés et de chants religieux*. Parmi ses compositions dans un genre plus relevé, on cite l'oratorio de *Job*, et le grand opéra de *Didon*, écrit dans le style de Gluck. Il fit exécuter, en 1828, à la fête musicale de Cologne, l'oratorio de *Jephthé*, qui produisit une vive sensation, et en 1830, à celle de Halle, l'oratorio de *David*, qui n'eut pas moins de succès. Klein mourut le 9 septembre 1832.

KLEINARTS. Voy. CLÉNARD.

KLEIST (Ewald-Christian de), militaire et poète allemand, né le 3 mars 1715, à Zellin en Poméranie, marcha sur les traces du célèbre Gessner, son ami; il a donné aux acteurs de ses *Idylles* les mêmes sentiments de vertu et de bienfaisance qui distinguent les bergers de Gessner, mais il ne s'est pas borné à des bergers: il a introduit dans l'épique des jardiniers et des pêcheurs, à l'exemple de Sannazar, de Grotius et de Théocrite lui-même. Kleist mourut en 1759, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunnersdorf, où il commandait le régiment de Haussen, au service du roi de Prusse. Ce soldat poète était d'une intrépidité rare. Au moment qu'il tomba criblé de blessures, il s'écria aux soldats: « Mes enfants, n'abandonnez pas votre roi. » Sa perte excita les regrets de l'Allemagne entière. C'est un des poètes les plus distingués de sa nation, et un de ceux qui ont le plus contribué à former la langue allemande. Son principal ouvrage est le *Printemps*, 1749, in-8, poème où l'on trouve une peinture fidèle et animée des beautés de la nature. Il a été traduit en italien, en latin et en français. Cette dernière traduction, faible et décolorée, n'a cependant pas détruit toutes les beautés de l'original. Elle se trouve dans le *Choix des poésies allemandes* de Huber. Il a paru depuis deux nouvelles traductions françaises de ce poème; l'une à Berlin, 1781, in-8, l'autre en vers; mais elles ne valent pas mieux. On a encore de lui des *Odes*, des *Chansons*, des *Idylles*, des *Contes* et des *Fables*, diverses petites pièces de vers, plusieurs mor-

ceaux intitulés *Rapsodies*. Ces morceaux sont, avec le *Printemps*, ce qu'il a écrit de plus original et de plus poétique. *Cissidès et Pachès*, petite épopée qui n'a d'autre mérite que celui de peindre avec force le mérite guerrier; et quelques *fragments* en prose dans le genre du *Spectateur*. Le recueil de ses poésies a été souvent réimprimé sous le titre de *Poésies de l'auteur du Printemps*.

* KLEIST DE NOLLENDORF (Emile-Frédéric, comte de), général, né à Berlin en 1762, était colonel de hussards en 1793. Il se distingua à plusieurs reprises dans les campagnes sur le Rhin, notamment au siège de Mayence, à l'affaire de Monbach et à la bataille de Lautern (13 juillet 1794), où il fut blessé; nommé plus tard major-général, il contribua à la défaite des Polonais. Lieutenant-général en 1812, après la défection du général York, il commanda le corps prussien qui agit de concert avec les Français contre les Russes. Lorsqu'en 1813 le roi de Prusse se fut déclaré contre Napoléon, Kleist continua de commander une division à la tête de laquelle il se distingua dans la journée de Bautzen. Le 17 août il se signala devant Dresde, et, quelques jours après, à l'affaire de Culme où il mit en déroute et fit prisonnier le corps du général Vandamme: ce fut à la suite de cette affaire qu'il reçut le titre de comte de Nollendorf, du nom d'un village auprès duquel il avait attaqué les Français. Il se conduisit avec la même distinction à la bataille de Leipzig, où ses troupes faisaient partie de la colonne commandée par Barclay de Tolly. Le 1^{er} janvier 1814, il passa le Rhin, et assista à la bataille de Laon (9 mars 1814). Chargé de la principale attaque sur Paris, il s'empara le 30 mars de Saint-Denis, de la Villette et de la Chapelle, et il venait d'entrer dans ce village, lorsqu'il reçut la nouvelle de la cessation des hostilités. Le comte de Kleist, récompensé de ses services par le titre de gouverneur du grand duché de Berg, est mort à Berlin le 16 février 1823, avec la réputation d'un habile tacticien.

KLESCH (Christophe), fameux prédicant luthérien, né à Iglan, dans le comté de Scopus en Hongrie, et mort à Berlin en 1697, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, dont les derniers sont remplis de visions et entachés d'un fanatisme qui marque assez le dérangement de sa tête. En assurant que le pape est la bête à sept têtes de l'Apocalypse, il montre que Louis XIV est la bête à dix cornes, comme roi de France et de Navarre. Il trouve dans le nom *Ludovicus* le nombre 666, dont il est parlé au verset 18 du chap. 13. Ce nombre y est effectivement selon la valeur des lettres romaines, et c'est ce qu'il y a de vrai dans le *Commentaire* de Klesch.

* KLIMRATH (Henri), jurisconsulte distingué, né en 1793, a rendu son nom recommandable par plusieurs publications estimées. On cite dans le nombre deux mémoires, l'un sur les *monuments inédits du droit français*; l'autre sur les *olim*. Son dernier ouvrage est intitulé: *Etudes sur les coutumes*. Klimrath mourut le 31 août 1834, laissant manuscrits deux ouvrages très-importants, l'un intitulé: *Histoire du droit français*, qui manque

encore à la science malgré quelques essais récents ; l'autre, *Le livre de justice et du pré*. La plus grande partie de ses travaux se trouve consignée dans la *Revue de législation*, la *Revue étrangère*, la *Revue germanique*, et l'ancienne *Revue du progrès social*, où il a fait preuve d'études historiques aussi bien dirigées que consciencieusement approfondies.

KLING. Voy. CLING.

* KLINGER (Frédéric-Maximilien de), né à Francfort-sur-le-Mein, en 1753, résida d'abord à Weimar, où il composa quelques œuvres dramatiques, entr'autres les *Jumeaux*, pièce dans la manière de Shakespeare, et se rendit en Russie, pour y tenter la fortune. Nommé officier en 1780, il parvint de grade en grade à celui de lieutenant-général, qu'il occupait lorsqu'il mourut à Saint-Petersbourg, le 25 février 1831. Comme écrivain Klinger a pris une part active au mouvement qui fut imprimé de son temps à la littérature allemande. Ses œuvres contenant ses romans et son théâtre ont été publiées à Königsberg, 1809-16, 12 vol. in-8. Son théâtre avait paru de 1786 à 1794, en 8 vol. De ses romans le seul qui ait été trad. en franç. est les *aventures de Faust*.

* KLINGLIN (le baron de), maréchal-de-camp, fut chargé par M. de Bouillé des détails relatifs au départ de Louis XVI pour Varennes au mois de juin 1791. Décrété d'accusation, il alla se placer dans les rangs des émigrés, dont l'année suivante il commandait un corps. Nommé général-major au service de l'Autriche, il fit les campagnes du Rhin de 1796 et 1797 : la correspondance entre le prince de Condé et Pichegru trouvée, dans un de ses fourgons, par Moreau et publiée officiellement, devint la base de l'accusation qui fut portée contre Pichegru après le 18 fructidor (4 sept. 1797). Klinglin, qui doit à cet événement toute sa célébrité, est mort en Autriche après 1800.

* KLINGSPORRE (Maurice, baron de), feld-maréchal suédois, fit ses premières armes en France. De retour dans sa patrie en 1788, il mérita la faveur du roi Gustave III ; fut employé dans la guerre de Finlande, et l'année suivante, chargé du commissariat général et des approvisionnements de l'armée. En 1808, Gustave IV lui confia le commandement en chef de l'armée de Finlande, dans la funeste guerre qu'il venait de s'allier avec la Russie. Klingsporre se contenta de harceler l'ennemi dans des affaires d'avant-postes, fit brûler la flottille des lacs qui se trouvait dans les ports de Saint-Michel et de Christine, et se battit avec opiniâtreté dans les défilés de Tawastéhus ; mais les Russes supérieurs en nombre s'emparèrent de presque toutes les places de la Finlande. Il obtint cependant à Sikojoki et à Kewolax des succès inespérés, à la suite desquels il reprit momentanément l'offensive. La fortune ne lui sourit pas longtemps. Il lui fallut battre en retraite : le désordre se mit dans les rangs de l'armée, et il eut beaucoup de difficulté à réunir quelques débris du corps qu'il commandait. La Suède se trouvait dans un état de combustion : l'armée de l'Ouest, opposée aux Danois et aux Norvégiens, venait de conclure un armistice et marchait sur Stockholm pour y changer le gou-

vernement. Dans cette conjoncture il ne restait d'autre moyen de salut à la Suède que de faire la paix avec la Russie ; mais le roi refusait d'entendre à cet égard aucun conseil, il avait même défendu de laisser entrer personne dans ses appartements ; le maréchal Klingsporre, suivi de deux autres officiers généraux, osa violer la consigne, eut un court entretien avec le roi, et peu d'instant après, Gustave IV avait abdiqué (13 février 1809). Les états du royaume donnèrent la couronne au duc de Sudermanie qui prit le nom de Charles XIII. (Voy. ce nom.) Klingsporre mourut en 1820, dans un âge très-avancé.

KLINGSTET (Claude-Gustave), peintre, né en 1657 à Riga en Livonie, mort à Paris en 1734, âgé de 77 ans, s'était destiné à la profession des armes sans négliger les talents qu'il avait pour la peinture, et qu'il eût bien fait d'exercer sur des sujets moins libres et moins offensants pour les mœurs. Attaché à Philippe d'Orléans, régent de France, il voulut que ses tableaux fussent conformes au goût dépravé de son protecteur et de cette époque de corruption. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du dessin et le génie de l'invention ; cependant plusieurs des morceaux de sa composition sont assez bien traités. Ses ouvrages sont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la miniature : il donnait beaucoup de relief et de caractère à ses figures. On l'appelait le *Raphael des Tabatières*.

KLOPPENBURG (Jean). Voy. CLOPPENBURG.

* KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), un des plus célèbres poètes de l'Allemagne, naquit à Quedlinbourg le 2 juillet 1724, à l'abbaye de ce nom où son père avait un emploi. L'aîné de dix enfants, il fit ses premières études à l'école de Pforta près de Naumbourg, et après avoir achevé ses cours de théologie à Iéna et à Leyde, embrassa l'état ecclésiastique. Il avait de bonne heure révélé son génie poétique par des *odes* et des *pastorales* pleines de verve et d'harmonie ; et il n'avait point encore terminé ses cours de théologie quand il conçut le projet de doter l'Allemagne d'un poème épique. Le *Messie* fut le sujet qu'il choisit, et les trois premiers chants, imprimés en 1748 dans les journaux de Brême et de Halle, obtinrent un succès éclatant. Appelé à Zurich par Bodmer, Breitinger et Gessner, qui avaient formé dans cette ville une association littéraire, il y passa près d'une année qui ne fut point perdue pour ses travaux. A son retour il reçut de Frédéric V, roi de Danemarck, l'invitation de se rendre à Copenhague, où une pension de 2,000 francs lui était assurée (1751) : il devait cette faveur au comte de Bernstorff (voy. ce nom), qui n'avait pu lire sans admiration les premiers chants de la *Messie*, et qui en recommanda l'auteur à son souverain. Ce ministre ayant été disgracié, Klopstock vint habiter Hambourg qu'il ne quitta plus que pour faire quelques excursions à la cour du landgrave de Hesse qui s'était aussi déclaré son protecteur. Pendant son séjour en Danemarck, il avait continué la *Messie*, et les dix premiers chants furent imprimés en 1755 aux frais du roi. La muse lyrique lui inspira souvent aussi plus d'un chant

sublime, et plusieurs critiques ont placé ses *odes* au-dessus de son *épopée*. Il applaudit à l'élan de la révolution de 1789, qui lui semblait devoir réaliser ses rêves pour le bonheur de l'humanité, et ses chants patriotiques lui valurent le titre de citoyen français; mais, lorsqu'il vit les crimes que l'on commettait au nom de la liberté, il en renvoya le diplôme à la Convention. Dans son ode intitulée *les Deux Tombeaux*, consacrée à la mémoire du duc de Larochehoucault assassiné à Gisors, et de Charlotte Corday, il voue Marat à l'exécration publique. Klopstock possédait toutes les vertus qui honorent le talent, sans avoir aucun des défauts qui trop souvent le déparent. Il mourut le 13 mars 1803, vivement regretté par les habitants de Hambourg, qui célébrèrent ses funérailles avec une magnificence extraordinaire. La *Messie* est dans toutes les bibliothèques. Le choix du sujet, la manière neuve et brillante avec laquelle il est traité, la beauté des images, la profondeur des pensées, un style soutenu et souvent sublime, ont assigné à Klopstock un rang honorable parmi les plus grands poètes. Le sentiment religieux se montre partout exalté et profond dans cet ouvrage, qui toutefois est loin d'être sans défaut. On remarque dans la seconde partie l'épisode de la mort de *Marie sœur de Marthe et de Lazare*: (c'est le tableau de la mort du juste) que Klopstock, expirant, récitait d'une voix affaiblie. La *Messie* a été traduite plusieurs fois en français; notamment par M. J. d'Horner, Paris, 1825-1826, 3 vol. in-8; la traduction la plus récente est celle de M^{me} la baronne A. de Carlowitz, Paris, 1840, gr. in-18. Outre ce poème qui lui avait coûté vingt années de travail, et ses odes qui lui ont mérité le surnom de *Pindare de l'Allemagne*, Klopstock composa quelques *tragédies* qui eurent du succès: la *Mort d'Adam*, dont il existe deux traductions françaises, l'une en prose par l'abbé Roman, avec un discours préliminaire, Paris, 1762, in-12; et l'autre en vers par l'abbé de St.-Etner, *ibid*, 1770, in-8; les *Bardils*, c'est le titre de trois pièces, dont le héros est *Arminius* ou *Hermann*, et qui sont d'un genre tout-à-fait nouveau; *Salomon*, *David*, etc. Les tragédies de Klopstock, les plus régulières du théâtre allemand, se distinguent par le style, par le plan, par des sentiments énergiques, et une extrême sensibilité. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leipzig, 1798-1809, 7 vol. in-4; et 1798 à 1817, 12 vol. in-8. Klopstock avait été nommé en 1802 associé étranger de l'institut. Dacier y lut son *Eloge* en 1805. Ohmmacht de Strasbourg, ami de Klopstock et statuaire habile, a fait le buste de ce poète. Klopstock, en allant à Copenhague en 1751, fit à Brunswick la connaissance de Marguerite MOLLER, femme spirituelle et aimable, plus connue sous le nom de MÉTA, qu'il épousa en 1754, et qu'il a souvent célébrée dans ses chants, sous le nom poétique de *Cidli*. Elle mourut en 1758, laissant diverses compositions que Klopstock a publiées en les faisant précéder d'une *Notice* sur la vie de cette femme qu'il avait tendrement aimée: on y distingue: *Lettres de morts à des vivants*, et la *mort d'Abel*, tragédie.

* KLOTZ (Chrétien-Adolphe), littérateur, né à Bischofswerda le 13 novembre 1738, était fils d'un ministre protestant, à qui l'on doit trois *Dissertations* latines très-estimées, sur Tyron, affranchi de Cicéron. Dès l'âge de sept ans il montra des dispositions, que son père s'efforça de cultiver. Il apprit les premiers éléments des lettres à Meissen et à Grlitz, et se rendit ensuite à Leipzig, où il suivit peu les leçons publiques, trouvant mieux son compte à s'instruire lui-même dans les meilleurs livres. Il quitta Leipzig pour Iéna, où il était avantageusement connu par diverses publications. Cédant aux instances de plusieurs de ses amis, il y ouvrit un cours de littérature latine dans lequel il interpréta les ouvrages les plus difficiles d'Horace avec un plein succès. Peu de temps après, le roi d'Angleterre le nomma professeur de philosophie à Gottingue. Bientôt le prince de Darmstadt et le général Quintus Icilius (*voy. GUICHARDT*), au nom du roi de Prusse, lui offrirent en même temps, le premier, la chaire de langues orientales à Giessen; et le second, celle d'éloquence à l'université de Halle. Klotz préféra rester à Gottingue. Mais sur une nouvelle invitation de Frédéric II, il vint à Halle professer l'éloquence, et reçut le titre de conseiller aulique. Sa réputation s'étendant de jour en jour, le roi de Pologne, Stanislas-Auguste II, voulut l'attirer à Varsovie, où il se proposait d'établir une académie pour la jeune noblesse; mais Frédéric désirant le conserver dans ses états, augmenta ses appointements, et le nomma son conseiller intime. Le roi de Pologne, pour le gagner, renchérit sur les honneurs et sur les appointements; mais la reconnaissance le retint à Halle, où d'ailleurs il travaillait à plusieurs ouvrages importants. Quoiqu'il fût irascible et piquant dans ses écrits, Klotz était d'un caractère jovial et généreux. Tout-à-coup, et lorsqu'il eut atteint sa quarantième année, il devint avare et triste, sans qu'on pût en deviner d'abord la cause: mais on ne tarda guère à reconnaître, dans ce changement, les symptômes d'une maladie grave. Klotz sentant sa fin approcher, pria son ami Mangelsdorf de lui lire le Phédon de Mendelssohn; les raisons que donne ce philosophe pour prouver l'immortalité de l'âme, ne lui paraissant pas sans réplique, il dit en gémissant: « Ces discussions ne prouvent rien; la religion nous donne de plus forts arguments. » Il fit appeler un ministre, dans les bras duquel il mourut, le 31 décembre 1771, à l'âge de 43 ans. L'assiduité de Klotz au travail était extraordinaire, ainsi qu'on le voit par les nombreux ouvrages qu'il a publiés dans une aussi courte carrière, et dans l'espace de douze ans. Nous nous bornerons à indiquer: *Dissertation* pour la défense du caractère de Cicéron, contre Dion-Cassius et Plutarque; *Lettre* sur Homère, dans laquelle il suppose que nous n'avons du poète grec qu'une édition corrigée et mutilée par Cynethus de Chio. *Les mœurs des érudits*; *Le Génie du siècle*; *les Ridicules littéraires*. Ces trois ouvrages satiriques, publiés de 1761 à 1762, suscitèrent à Klotz un grand nombre d'ennemis; un *Discours* où il défend la latinité de Juste-Lipse, Iéna, 1761; *Remarques sur les Caractères de Théophraste*, 1761.

Cet ouvrage, critiqué par Fischer, excita entre ces deux auteurs une vive discussion. *Anti-Burmannus*, Léna et Utrecht, 1761, Burmann y riposta par son *Anti-Klotzius*; *Dissertation sur l'heureuse hardiesse d'Horace*, 1762, réimprimée, Londres, 1817, dans le *Classical Journal*, t. 13; *Vindiciæ horatiæ*, contre le P. Hardouin, 1764; nouvelle édit., corrigée et augmentée, sous le titre de *Lectiones Venusinæ*, 1770; *Fragments de Tyrtée*, 1764, accompagnés d'un commentaire trop prolixe, et cependant réimprimé en 1767; *Carmina omnia ed. emendata*, 1766, in-8; *Opuscula varia argumenti*, Altenbourg, 1766, in-8, contenant divers morceaux académiques, et entre autres des Programmes sur les défauts de Sénèque le tragique, sur le style d'Isocrate, sur le clinquant du Tasse, contre Boileau, sur l'interprétation des poètes anciens, sur le vrai caractère de l'histoire littéraire, sur le génie de Calimaque, etc. *Trois Traités numismatiques*, Altenbourg et Leipsig, 1765, 3 vol. in-8. Le premier est un supplément à la *Jurisprudentia numismatica* de Hommel. Le second l'histoire des médailles obscures; le troisième celle des médailles satiriques. *Miscellanea critica*, etc., Utrecht, 1763, in-8; *Acta litteraria*, Altenbourg, 1764-72, 7 vol. in-8, recueil de différentes pièces qui avaient déjà paru séparément. Ses *Opuscula philologica et oratoria*, ont été rassemblés après sa mort et publiés par son ami Mangelsdorf, Halle, 1772, in-8, et ses *Opuscula numaria*, 1772, in-8.

KLOTZIUS (Etienne), théologien luthérien, né à Lipstadt en 1606, gouverna, en qualité de surintendant-général, les églises des duchés de Sleswick et de Holstein, et eut beaucoup de crédit auprès de Frédéric III, roi de Danemarck. Il mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de métaphysique, peu connus, entre autres *Pneumatica, seu Theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8; *De doloribus animæ Christi in horto et in cruce*; *De sudore Christi*, 1730, in-4.

* KLUBER (Jean-Louis), publiciste, né à Berlin vers 1761, était au service du grand-duc de Bade, lorsqu'en 1814 le congrès de Vienne s'assembla pour régler le nouveau droit public de l'Europe. Son *Commentaire sur les actes du congrès*, 1814 et 1815, 8 vol. in-8, qui fit connaître des conventions destinées à demeurer secrètes, lui attira quelques désagréments. Nommé, en 1817, conseiller de législation en Prusse, il fit paraître alors un *Commentaire du droit public de la confédération germanique*. Les principes démocratiques qui règnent dans cet ouvrage, l'ayant compromis aux yeux de son gouvernement, il quitta le service de la Prusse, après la mort de Hardenberg, son protecteur, et se retira à Francfort, où il mourut, le 16 février 1835.

* KLUGE (Frédéric-Guillaume), professeur au gymnase de Breslau, né en 1782, et mort le 21 août 1834, s'est fait un nom en Allemagne par un commentaire sur le *Traité de la politique d'Aristote*, et par un ouvrage sur le *Gouvernement de Carthage*. On lui doit encore une édition du *Periple d'Hannon* et une *Biographie du professeur Wolf*.

* KLUIT (Adrien), publiciste, né le 9 février 1735, à Dordrecht, après avoir fait ses premières études,

se rendit à Utrecht, pour y suivre les cours de médecine. Bientôt son goût pour l'histoire et la littérature donna une autre direction à ses travaux. En peu d'années, il devint profondément instruit dans l'histoire, la critique sacrée, la diplomatie, et les langues anciennes. A peine eut-il terminé ses études, qu'il fut nommé recteur des écoles Latines, à Rotterdam, puis à La Haye, à Alckmaër, à Leeuwarden, et à Middelbourg. A ce titre il joignit à Middelbourg celui de lecteur en éloquence et en langue grecque. Enfin, en 1776, il fut décoré du titre de professeur, objet de l'ambition de tous les savants hollandais. Il rangea dans un ordre exact les archives de Middelbourg, et y puisa de précieux documents. En 1779, nommé professeur d'histoire nationale à l'université de Leyde, il prit possession de sa chaire par un *Discours sur le droit qu'avaient eu les Hollandais d'abjurer la domination de Philippe II, leur légitime souverain et maître*. L'auteur aurait dû retrancher de son discours le mot *légitime*, puisque c'était prendre la défense de la rébellion. Nous n'examinerons pas si le souverain n'a pas, de son côté, le droit de punir des sujets rebelles; mais on ne peut nier que Philippe avait celui de combattre les fausses doctrines qui troublaient la Hollande, et de maintenir les habitants dans la religion de leurs pères. A d'autres époques (en 1785, 1793 et 1794), Kluit publia trois écrits dans lesquels il combat les opinions qui régnaient alors sur la liberté et l'indépendance des peuples, et ces écrits lui firent perdre sa chaire en 1795. Le courageux écrivain se borna donc à donner des leçons particulières jusqu'en 1802, que son titre de professeur lui fut rendu. Quatre ans après (1806), Louis Bonaparte créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Kluit jouissait d'une vie douce et tranquille, lorsqu'un funeste accident dont il fut la plus illustre victime vint répandre le deuil sur la ville de Leyde. Un bateau chargé de poudre, amarré près de sa maison, fit, vers le soir du 12 janvier 1807, une explosion et l'ensevelit avec sa femme sous les ruines. Kluit avait alors 71 ans. Son fils unique ne retrouva que des fragments des recueils et des manuscrits de son malheureux père, dont nous allons citer les principaux ouvrages : *Vindiciæ articuli*, δ, η, τδ, in *novo Testamento*, en 3 parties, Utrecht, 1768-71, in-8; *Traité sur les 70 semaines de Daniel*, sous le titre de *Vaticinium de Messia duce primarium*, Middelbourg, 1771, in-8; *Historia critica comitatûs Hollandiæ et Zelandiæ*, ibid., 1777-82, 2 tom. in-4; *La souveraineté des Etats de Hollande, maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple*, 1785; *Les droits de l'homme consacrés par la constitution hollandaise*, 1793; *Coup d'œil sur la guerre avec l'Angleterre et sur les intérêts du peuple hollandais*, 1794. Ce sont ces trois écrits qui lui firent perdre momentanément sa chaire. *Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795*, Amsterdam, 1802-1805, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est considéré comme son chef-d'œuvre; plusieurs *Discours* académiques, tels que : *pro imperatore Juliano apostata*, etc.; des *Opusculs* ou *Traités élémentaires*, des *Mémoires*, *Lettres*, *Discours*, etc.,

insérés dans les *Oeuvres de la société de philologie hollandaise*, etc.

* KLUK (l'abbé Christophe), naturaliste polonais, né en 1739, à Ciechanowiec dans le palatinat de Podlaquie, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et fut nommé successivement chapelain du prévôt de sa ville natale, doyen de Drohyczim, enfin chanoine de Kruschwitz. Il est mort en 1796, laissant les ouvrages suivants : *Dictionnaire des plantes utiles et particulièrement indigènes dont on peut faire usage et de la manière de les multiplier*, Varsovie, 1778-1780, 3 vol.; *La botanique à l'usage des écoles nationales*, 1783, fig.; *Dictionnaire des plantes selon Linnée*, Varsovie, 1788, 3 vol.; *Histoire naturelle des animaux domestiques et sauvages, particulièrement de ceux de la Pologne*, Varsovie, 1779-1780, 4 vol.; *Traité des minéraux*, Varsovie, 1781, 2 vol. Kluk, infatigable dans ses recherches, avait parcouru toute la Pologne dans les intérêts de la science, et ses ouvrages, qui sont devenus populaires, attestent les connaissances les plus étendues, en même temps qu'ils portent l'empreinte de l'originalité. Il a paru une édition de son *Dictionnaire des plantes*, corrigée et augmentée par le docteur Dziarkowski et le pharmacien Siennicki, Varsovie, 1823-1825, 4 vol. in-8.

KNAEP (Jean). *Voy. SERVILIUS*.

KNELLER (Godefroy), excellent peintre dans le portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque temps aux tableaux d'histoire, il se livra tout entier au portrait, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, de Jacques II, de Guillaume, de la reine Anne, qui lui témoignèrent la plus grande bienveillance. Il fut créé chevalier par le roi Guillaume III, et enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres au mois d'octobre 1723, et non en 1726, comme ont dit plusieurs biographes : cette date est confirmée par l'épithaphe que Pope, son ami, fit graver sur le tombeau qu'on lui éleva dans l'abbaye de Westminster. La touche de Kneller est ferme sans être dure. On a gravé d'après ce maître. Kneller fit les portraits de presque tous les souverains de l'Europe, et vint à Paris pour faire celui de Louis XIV. — Son frère Zacharie se distingua dans la peinture à fresque, et par son talent à représenter les *monuments anciens*.

* KNORR (Georges-Wolfgang), graveur, né à Nuremberg le 30 décembre 1703, et mort le 17 septembre 1761, cultiva aussi la peinture et peignit quelques paysages. Il a publié plusieurs recueils recherchés pour la beauté des estampes et dont les explications ont été traduites en français : *Thesaurus rei herbariae hortensique universalis*, etc., Nuremberg, 1730, in-fol., avec 304 pl. col.; *Recueil des monuments des catastrophes que le globe de la terre a essuyées, contenant des pétrifications et d'autres pièces curieuses*, ibid., 1768-78, 3 tom. en 5 vol. in-fol., fig. col.; *Les délices des yeux et de l'esprit, ou collection des différentes espèces de coquillages que la mer renferme*, 1760-73, 6 part. en 3 vol. in-4, fig. col.; *Délices physiques choisies, ou Choix de tout ce que les trois règnes de la nature renfer-*

ment de plus digne des recherches d'un amateur curieux, 1766-67, 2 vol. in-fol., fig. color.

KNORR de ROSENROTH (Christian), savant allemand du XVIII^e siècle, né à Alt-Rauten, près de Liegnitz en 1636, est connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, et qui a pour titre : *Kabbala demudata*. L'auteur a approfondi et l'on peut dire épuisé la matière qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies et les chimères qu'il discute, on trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, et surtout des rabbins. Cet ouvrage est en 3 vol. in-4. Les 2 premiers furent imprimés à Sulzbach en 1677, le 3^e à Francfort en 1684 : ce dernier vol. est peu commun. Knorr mourut en 1689, à 53 ans.

KNOTT, dont le vrai nom est Mathias WILSON (Edouard), jésuite anglais, natif du Northumberland, en 1580, auteur d'un livre sur la hiérarchie, censuré par le clergé de France et par la Sorbonne. Ce livre, intitulé : *Modestes et courtes discussions de quelques propositions du docteur Kellissom par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631, est aujourd'hui parfaitement ignoré, ainsi que ses livres de controverse. Knott mourut en 1656.

KNOX (Jean), fameux ministre écossais, un des principaux boutefeux du calvinisme et du presbytérianisme en Ecosse, naquit à Gifford (Lothian oriental), en 1505, et fut d'abord chapelain d'Edouard VI. Chassé, à la mort de ce prince, par les catholiques, il se retira à Genève, où il aida puissamment Calvin. De retour dans son pays, où il fut rappelé par les chefs du parti protestant qui prenaient chaque jour de nouvelles forces, il seconda le comte de Murray (*voy. ce nom*) dans ses attentats, ou plutôt il l'y prépara. Le clergé catholique d'Ecosse le cita deux fois devant son tribunal à Edimbourg. Ayant refusé d'y comparaître et s'étant réfugié de nouveau à Genève, il fut brûlé en effigie. C'était un moine apostat, accusé par plusieurs historiens d'un commerce infâme avec sa belle-mère, avec une multitude de dévotes abusées, et accusé même des plus abominables pratiques de la magie. Poussé par la fureur qu'inspire une conscience bourrelée par les crimes et les remords, il communiqua sa frénésie aux peuples et aux nobles, qu'il entraîna à sa suite par ses prêches forcenés et ses calomnieux blasphèmes. Il renversa les églises et les monastères, chassa les prêtres et les évêques, pilla les biens consacrés à Dieu, et commit contre les catholiques et les choses les plus saintes les profanations et les cruautés les plus inouïes. Passant du mépris de la religion à celui du diadème, il fit abroger l'autorité de la reine régente et la transféra aux chefs du parti, qu'on décora du titre de conseillers, et principalement au barbare comte de Murray, qui n'aspirait qu'à ravir le trône à la jeune Marie, sa sœur. Il mourut en 1572, à 67 ans. On a de lui des *Ouvrages de controverse* marqués au coin du plus atroce fanatisme, ainsi qu'une *Histoire de la réformation de l'Eglise d'Ecosse*, Londres, 1644, in-fol. Ce monstre va jusqu'à appeler *joyeuse narration* la relation qu'il donne de l'assassinat du cardinal Bèton, que les Ecossais nomment Bealoun, archevêque de Saint-

André, qui fut lâchement massacré par les satellites de la réforme. Un des pamphlets qu'il lança contre Marie, reine d'Angleterre, avait pour titre : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*. Il ne se montra pas moins acharné contre la reine d'Ecosse, et il contribua à sa mort : Tel est l'homme dont Bèze parle comme d'un apôtre.

* KNOX (Vicessimus), prédicateur anglais, né le 8 décembre 1752, à Newington-Green dans le comté de Middlesex, acquit la connaissance des lettres grecques et latines et reçut le grade de docteur en théologie, à la suite du succès populaire de ses *Essais de morale*. Il obtint quelques modestes bénéfices, et pendant 33 ans fut supérieur de l'école de Tunbridge. Il parut avec succès dans les chaires de Londres et fut constamment attaché au parti des whigs. En 1793, lorsque les esprits étaient le plus irrités contre les crimes qui souillaient la révolution française, il établit dans un sermon prononcé à Brighton, que toute guerre offensive est un attentat contre le christianisme et l'humanité. Knox est mort à Tunbridge, le 6 septembre 1821. On cite de lui : *Essais de morale et de littérature*, 1777, in-12; cet ouvrage, auquel il doit la réputation de bon écrivain et de penseur profond, a été souvent réimprimé; l'édition de Londres, 1793, 3 vol. in-8, est la 33^e : *Education libérale, ou Traité pratique sur les moyens d'acquérir une instruction utile et convenable*, 1785, 2 vol. in-8; *Soirées d'hiver*, 1787, 3 vol. in-8, réimpr. plusieurs fois; *Sermons sur la foi, l'espérance et la charité*, 1792, in-8; *Lectures de famille*, 1794, in-8; *Philosophie chrétienne*, 1795, 2 vol. in-12. On lui doit une édition d'*Horace expurgata et des choix de Morceaux en prose*, 1783, in-8; en vers, 1790, in-8, etc.

KNUTZEN ou KNUZEN (Mathias), fanatique du xvi^e siècle, né vers 1640 à Oldensworth, dans le duché de Sleswig, après avoir fait ses études à Königsberg en Prusse, s'avisait de courir le monde, et de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéisme. En 1674, il répandit dans divers endroits de l'Allemagne, et surtout à Iéna, en Saxe et à Altdorf, une *Lettre latine*, et deux *Dialogues allemands*, qui contenaient les principes d'une nouvelle secte, qu'il voulait établir sous le nom de secte des *consciencieux*, c'est-à-dire des gens qui ne feraient profession de suivre en toutes choses que les lois de la conscience et de la raison. Ce chef des *consciencieux* niait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et par conséquent l'autorité de l'Ecriture sainte; comme si ces vérités étant ôtées, il pouvait rester dans l'homme quelque conscience et quelque principe de vertu. Les historiens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatique.

KNUTZEN (Martin), né à Königsberg en 1713, y fut professeur en philosophie et bibliothécaire. Il mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la liste se trouve dans la *Bibliographie allemande*. Les uns sont en allemand, et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci sont : *Systemata causarum efficientium*; *Elementa philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstratæ*; *Theoremata de parabolis infinitis*, etc. Celui de ses

livres allemands qui lui fait le plus d'honneur est une *Défense de la religion chrétienne*, in-4.

BOBAD. Voy. CABADES.

* KOBELL (Ferdinand), peintre et graveur, né à Manheim en 1740, excellait dans le paysage. Ses tableaux se font remarquer par le choix des sites et la fraîcheur du coloris. On recherche aussi ses gravures, de petite et de moyenne grandeur qui représentent des scènes champêtres : elles sont au nombre de 60. Il mourut en 1796. Son caractère n'était pas moins estimable que ses talents. Il a laissé deux fils héritiers de ses vertus et de son talent.

* KOCH (Christophe-Guillaume de), professeur de droit public, né le 9 mai 1737, à Bouxwiller, chef-lieu de la seigneurie de Lichtenberg, en Alsace, qui appartenait alors au landgrave de Hesse-Darmstadt, était fils d'un conseiller de la chambre des finances de ce prince. A l'âge de 13 ans, il commença son cours de droit à l'université de Strasbourg, et se livra en même temps sous la direction de Schœpflin, à l'étude de la diplomatique. En 1762 il vint à Paris où il fut accueilli par les savants et profita de son séjour dans cette capitale pour rassembler des matériaux dans le but d'achever l'*Historia Zoeringo-Badensis*, dont Schœpflin (voy. ce nom) avait publié le premier volume. Par son testament Schœpflin avait légué son cabinet, et sa riche bibliothèque à la ville de Strasbourg, à condition que Koch en serait conservateur. Le legs fut accepté, et Koch qui en eut le dépôt obtint aussi la permission de continuer l'espèce d'école politique fondée par Schœpflin. En 1779 le gouvernement hanovrien lui offrit la chaire de droit public germanique à Gottingue; malgré les émoluments considérables que l'on avait attachés à cette place, Koch la refusa; mais peu de temps après il obtint la chaire de droit public à l'université de Strasbourg, et la remplit avec talent jusqu'à la suppression de cet établissement. En 1789, il fut chargé par les protestants d'Alsace d'aller solliciter de Louis XVI et de l'assemblée Constituante la conservation des droits civils et religieux, qu'ils avaient obtenus par des traités. Sa demande ne pouvait manquer d'être accueillie, et un décret du 17 août 1790, ratifia tous les privilèges de ses coréligionnaires. La révolution ayant fait désertir son école, cet habile professeur se livra dès lors aux affaires publiques et fut nommé député à l'assemblée législative; il s'y signala par un patriotisme véritable, et se prononça contre toutes les persécutions auxquelles les prêtres catholiques et les émigrés furent si longtemps en butte. Elu président du comité diplomatique, il tenta de s'opposer à la guerre contre l'Autriche (mars 1792); mais ses efforts furent vains. Après la terrible journée du 10 août, Koch ne craignit pas d'exprimer l'horreur qu'elle lui inspirait : cet acte de courage lui attira les persécutions des révolutionnaires qui le jetèrent dans les prisons où il languit jusqu'après le 9 thermidor. Membre du directoire de son département, il défendit les intérêts de ses administrés, et se signala dans toutes les circonstances par son amour de l'ordre. Rendu à ses travaux, il rouvrit en 1795 un cours de droit public,

qu'il continua jusqu'en 1802. Nommé membre du tribunal, il eut une grande part à l'organisation du culte protestant en France, et au rétablissement de l'académie protestante de Strasbourg. A la suppression du tribunal, Koch ne voulut accepter aucune place : mais le gouvernement, sans qu'il l'eût sollicité, lui assigna une pension de 3000 francs (1808) et lui confessa le titre de recteur honoraire de l'académie de Strasbourg (1810) : Koch mourut le 23 octobre 1813, à l'âge de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de collatione dignitatum et beneficiorum ecclesiasticorum in imperio romano germanico*, Strasbourg, 1761. C'est comme une introduction à sa *pragmatique sanction*; *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, Strasbourg, 1782, Paris, 1818, 2 vol. in-4. Le 2^e vol. a été publié par Schoell (voy. ce nom); *Sanctio pragmatica Germanorum illustrata*, ibid., 1789. Cet ouvrage fut très-bien accueilli par les catholiques allemands; *Abrégé de l'histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, depuis la paix de Westphalie, Bâle, 1796, 4 vol. in-8, continué par Schoell jusqu'au traité de 1815, 13 vol. in-8; *Table des traités entre la France et les puissances étrangères*, depuis la paix de Westphalie, etc. Bâle, 1802, 2 vol. in-8; *Tableau des révolutions de l'Europe*, depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident, jusqu'à nos jours, 1807, 3 vol. in-8, nouvelle édit., Paris, 1813-1814, 4 vol. in-8; *Notice sur un code de réglemens ecclésiastiques*, écrit en 787, par ordre de Rachion, évêque de Strasbourg, et relatif à l'*Histoire des fausses décrétales*, dans le tome 7 des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*; *Mémoire sur la société littéraire que Jacques Weinpheling avait fondée à Strasbourg vers la fin du x^e siècle*, dans le tom. IV^e, des *Mémoires de l'institut*, classe des sciences historiques. On a trouvé dans ses papiers des *Mémoires* sur sa vie, en allemand; et d'autres sur l'état et le régime des protestants, etc. Une *Vie de Koch*, in-8 de 78 pages, a été publiée par Schweighaenser fils, et Schoell a fait précéder la nouvelle édition des *Traité de paix*, etc., d'une notice sur ce savant distingué. Un monument en marbre blanc lui a été érigé dans le temple de St.-Thomas, à côté de ceux de Schœpflin et d'Oberlin, aux frais des professeurs de l'université de Strasbourg; l'exécution en est due à Ohmmacht, habile statuaire de cette ville.

KODDE (Jean, Adrien et Giber, van der). Voy. CODDE.

KOEßBERGER (Wenceslas), premier peintre et architecte des archiducs Albert et Isabelle, à Bruxelles, né à Anvers en 1360, étudia l'architecture et la peinture sous Martin de Vos, et alla perfectionner son goût en Italie, où il séjourna quelque temps. De retour dans sa patrie, Koeßberger construisit plusieurs églises à Bruxelles, à Louvain, à Anvers et ailleurs; il dessécha les marais des environs de Dunkerque et de Bergues-Saint-Vinox, fit écouler dans la mer plusieurs eaux dormantes qui infectaient l'air du canton, bâtit des fontaines, et eut beaucoup de part à l'établissement et à la construction des monts-de-piété, dont il obtint la surintendance générale. Cet artiste, mort en 1630, à

Bruxelles, était encore versé dans la connaissance des médailles. Il avait composé un ouvrage considérable sur la peinture, l'architecture, la sculpture, les images des dieux et les médailles impériales, dont on ignore le sort. En 1621, il publia en flamand à Malines, une *Apologie des monts-de-piété*, in-4. On lui doit les tableaux suivans : *Le Martyre de saint Sébastien*. *Le Christ détaché de la croix*. *Le Christ présenté au peuple*. *Le Christ au tombeau*, etc.

KOECHLIN (Jacques), petit-fils de Samuel, qui fonda, en 1746 à Mulhouse, la première manufacture d'indiennes, naquit dans cette ville vers 1770. Héritier des talens de son aïeul et de son père, il s'occupa de faire prospérer son établissement qui devint un des plus considérables du royaume. Il fonda dans sa ville natale un institut pour les orphelins, qu'il dota généreusement. Ses concitoyens l'appelèrent, en 1813, à la mairie de Mulhouse; mais il ne crut pas pouvoir conserver ses fonctions lors de l'invasion des armées étrangères. Réintégré en 1815, il fut destitué en 1820; les électeurs du Haut-Rhin l'envoyèrent la même année à la chambre des députés, où il prit place dans les rangs de l'opposition. Réélu en 1822, il déposa sur le bureau de la chambre une pétition de 132 électeurs demandant une enquête sur les causes de la conspiration de Belfort, terminée par la mort du colonel Carron (voy. ce nom). Cette pétition n'ayant point été prise en considération, Kœchlin fit imprimer, sous sa responsabilité, la relation de tout ce qui s'était à cette époque passé dans le Haut-Rhin. Cet écrit fut saisi et l'auteur condamné par défaut à 5,000 francs d'amende et à un an de prison. Sur son opposition l'arrêt fut réformé et Kœchlin ne subit qu'une peine légère. Le Haut-Rhin le chargea encore de le représenter en 1824; mais il ne fut point réélu en 1827. Il est mort à Mulhouse, le 16 novembre 1834.

KOEGLER (Ignace), né à Landsberg en Bavière en 1680, entra chez les jésuites en 1696, et se distingua particulièrement dans l'étude des mathématiques, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans l'université d'Ingolstadt. Ayant désiré de se dévouer aux travaux des missions étrangères, il fut envoyé à la Chine en 1713, où il devint président du tribunal des mathématiques, et mandarin dans le tribunal des rites. Il jouit de la confiance et de la considération de l'empereur Yung-Tching, au point que, durant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le P. Kœgler fut presque le seul qui pût calmer ses fureurs. Ses forces commençant à s'épuiser, il obtint pour associé dans ses fonctions de président des mathématiques, le P. Augustin Hallerstein, qui lui succéda. Il mourut à Pékin en 1746, à l'âge de 66 ans. L'empereur lui fit faire des obsèques magnifiques. Ses *Observations astronomiques*, recueillies par le père Hallerstein, et envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celle du P. Hallerstein, par les soins du P. Hell, 1768, 2 vol. in-4. On cite encore de ce missionnaire la *science des Eclipses*; *Notitiæ circa SS. Biblia Judæorum in Caifung-fu in imperio sinensi*, et *Litteræ patentes imperatoris*

Sinarum Kang-Hi, sinicè et latinè, publiées par de Murr, Nuremberg, 1802, in-8.

KOEMPFER. Voy. KEMPFER.

KOENIG (Georges-Mathias), biographe allemand, né à Altdorf en 1616, mort dans cette ville en 1699, fut professeur de poésie et des langues latine et grecque, et bibliothécaire de l'université de sa patrie. La plupart des savants ne le connaissent guère que par sa *Bibliotheca vetus et nova e prima mundi origine*, gros in-fol. publié en 1678, à Altdorf. Cet ouvrage méritait d'être plus soigné. Ce qu'il y dit des auteurs est ou superficiel ou inexact, et a été relevé en grande partie par Jean Mollerus. Il publia en outre de nouvelles éditions du *Lexicon Trilingue* de Garth; des notes sur l'*Historia Evangelica* de Juvenius, etc. On trouve la *Vie* et la liste des ouvrages de cet auteur dans *Apini vitæ professorum philosophiæ, academici Altorfinæ*. — Son père, Georges Kœnig, natif de Hambourg, mort en 1654, à 64 ans, fut professeur de théologie à Altdorf, et a laissé un *Traité des cas de conscience*, 1675, in-4, et d'autres livres théologiques, tels que des *Commentaires* sur diverses parties de l'Écriture sainte; beaucoup de *Thèses* et de *Sermons*.

KOENIG (David), suisse de nation, mort à Rotterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace l'entendant parler français, le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne l'avait arrachée à cette troupe mutinée; les blessures qu'il reçut le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des Tables que le docteur Arbutnot mit au jour sur les monnaies des anciens, en 1727, in-4. Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4, par Reitz, professeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuse et utile.

KOENIG (Samuel), frère du précédent, né en 1712, se fit connaître de bonne heure par ses talents pour les mathématiques. Il alla demeurer quelque temps au château de Cirey, avec la marquise du Châtelet, et lui donna des leçons. Il obtint ensuite une chaire de philosophie et de droit naturel à Franeker, 1744. En 1747, on joignit à cette place celle de professeur de mathématiques. Il passa ensuite à la Haye pour être bibliothécaire du prince stathouder, et de la princesse d'Orange. L'académie de Berlin se l'associa, et le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion Kœnig disputa à Maupertuis sa découverte du *principe universel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, et cita, en la réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disait avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des suites de cette querelle. Kœnig en appela au public, et son *Appel*, écrit avec la chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté: le récit qu'on lit de cette affaire dans la première *Vie* de Frédéric II lui est favorable. En gé-

néral, quand un différend se décide par autorité, quand le manège des cours ou des académies intervient dans le jugement, les préjugés sont en faveur du condamné. « Rien, dit un auteur moderne, ne nuit plus à une cause quelconque dans l'opinion publique, que l'intervention de l'autorité et de la force. Si de deux hommes qui ont un différend, l'un est appuyé de la cour et ne rougit point d'employer les moyens de violence, qui dans ces foyers d'iniquités sont toujours prêts, on peut être foncièrement convaincu que son adversaire a pour lui la justice et la raison. » On a de Kœnig d'autres ouvrages. Il mourut en 1757, regardé comme un des grands mathématiciens de ce siècle.

KOENIG (Emmanuel), célèbre médecin, professeur de physique et de médecine à Bâle sa patrie, mourut en 1751, à 73 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages sur son art, qui décèlent une vaste lecture. Le plus connu est son *Regnum minerale, generale et speciale*, Bâle, 1703, in-4, qui fut suivi du *Regnum vegetabile*, Bâle, 1708, in-4; et du *Regnum animale*, 1703, in-4.

KOERTEN (Jeanne), femme de Block Adrien. Voy. BLOCK.

KOFFLER (Jean), missionnaire dans la Cochinchine; envoyé dans ce pays en 1741, par ses supérieurs, parvint au bout de quelques années à gagner la confiance du roi qui le choisit pour son médecin, emploi qu'il exerça pendant sept ans. De retour en Europe en 1755, il fut arrêté en Portugal, et profita de sa détention pour rédiger une *Description* succincte de la Cochinchine, qu'un de ses confrères, le P. Eckart, divisa en chapitres et publia avec des notes. Elle a été réimprimée par les soins de Chr. de Murr, en 1805, in-8. Ayant recouvré sa liberté, Koffler fut envoyé dans la Transylvanie, où il acheva ses jours et mourut en 1780. On trouve dans l'introduction de son ouvrage quelques particularités qui lui sont personnelles. Il y donne aussi des notions sur le collège Clémentin à Prague, tenu alors par les jésuites.

* KOHLMANN (Antoine), jésuite, né à Kaisersberg en 1771, fit ses premières études à Colmar. Porté par sa vocation vers l'état ecclésiastique, il quitta la France, lorsque la révolution éclata, et alla faire sa théologie au collège de Fribourg. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il entra dans l'association naissante du sacré-cœur et exerça le ministère à Hagembrunn, près Vienne, où il montra son zèle dans une épidémie qui ravagea le pays. La congrégation du sacré-cœur s'étant unie à une autre société qui s'était formée en Italie, Kohlmann fut envoyé à Vicence et à Pavie. En 1805, il se rendit à Dunebourg, où les jésuites avaient leur noviciat. Deux ans après, il fut envoyé aux États-Unis, où pendant vingt-deux années, il sut par son zèle et ses vertus mériter l'estime générale. En 1813, recteur de l'église de Saint-Pierre à New-York, il fut cité en justice pour révéler les auteurs d'un vol qu'il ne connaissait que par la confession. C'était une question toute nouvelle aux États-Unis, et il avait à l'exposer devant des juges protestants. Après de longs débats, il fut décidé que Kohlmann serait dispensé de parler. Il publia à ce sujet une bro-

churs intitulée : *Question catholique en Amérique*. Peu après, il publia un autre écrit contre les Unitaires à l'occasion d'un nouvel évangile qu'ils avaient fabriqué. Léon XII ayant rendu le collège Romain aux jésuites, le père Kohlmann fut appelé à y professer, et il y enseigna la théologie pendant cinq ans. Le même pontife le fit consultant des congrégations des affaires ecclésiastiques et des évêques irréguliers. Grégoire XVI le nomma qualificateur de l'inquisition. Une inflammation de poitrine, dont il fut atteint au mois d'avril 1836, le conduisit en trois jours au tombeau. Une notice sur sa vie et ses travaux a paru à Rome dans les *Annales des sciences religieuses*.

KOLBE (Pierre), célèbre voyageur, né en 1675, à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, a donné une très-bonne *Description du Cap de Bonne-Espérance*, publiée par Jean Bertrand, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12, très-préférable à celle de M. le Vaillant, et même à celle de Sparmann. (Voy. le Journal hist. et litt., 1790, pag. 452.) L'ouvrage de Kolbe avait d'abord paru à Nuremberg en 1719. Il y trace l'histoire de la découverte du pays, et de l'établissement des Hollandais ; il y donne une description des mœurs, usages, origine et caractère des Hottentots. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Kolbe, jésuite, dont on a une bonne histoire abrégée des papes, intitulée : *Series romanorum pontificum*.

* KOMARZEWSKY (Jean-Baptiste), écrivain polonais, né à Varsovie vers 1744, mort à Paris en 1809, suivit la carrière des armes et obtint la bienveillance du roi Stanislas Poniatowski, qui le nomma général en 1780. Chargé par ce prince de diverses missions diplomatiques, il remplit ensuite les fonctions de chef du bureau de la guerre, fut fait lieutenant-général, premier aide-de-camp du roi, et enfin intendant général des mines de Pologne. Il partagea tous les malheurs du souverain auquel il devait son élévation, et chercha des distractions dans la culture des sciences et dans les voyages. Après un séjour de quelques années à la cour de Catherine II, il visita l'Italie, l'Angleterre et plusieurs régions du Nord, et vint en 1806 à Paris où il se fit aimer des savants par ses talents et l'égalité de son caractère. Il y publia en 1809 la *Carte hydrographique de Pologne* qu'il avait dressée par ordre du roi. D'après l'invitation de l'institut il avait déjà fait paraître en 1805 le *Graphomètre souterrain*, accompagné de cartes et de gravures, instrument très-utile, et destiné à remplacer la boussole dans les travaux des mines. Aux titres de mathématicien et de minéralogiste, il joignit celui de littérateur. Son *Coup d'œil sur la révolution de Pologne*, 1806, in-8, a été promptement effacé par l'ouvrage de Bulhière (voy. ce nom). Un éloge de Komarzewski, prononcé sur sa tombe par Bazot, au nom de plusieurs sociétés de bienfaisance dont il faisait partie a été imprimé.

KOPERNIK. Voy. COPERNIC.

* KORE (le baron André), sénateur russe, né près de Mittau en 1763, mort à St.-Petersbourg le 12 décembre 1825, a publié un *Essai statistique sur la monarchie prussienne*, dédié à Frédéric-Guil-

laume II, 1791, in-8, 2^e édit., 1798 ; cet ouvrage écrit en français est le seul qu'il ait fait imprimer. Mais il a laissé manuscrits : *Histoire contemporaine*, de 1812 à 1825 (octobre), qui formerait plus de 10 vol. in-fol. ; *Manuel de législation russe* ; *Histoire de la hiérarchie russe* ; *Recueil de toutes les notions relatives à la mort de Kotzebue* ; *Description géographique, historique et politique de l'empire russe*, 1812, 3 part. ; un grand nombre de cahiers de géographie et de statistique.

KORNHANN (Henri), jurisconsulte allemand, né vers la fin du xvi^e siècle à Kirchem dans le Wurtemberg, visita la France et l'Italie, alla ensuite s'établir à Francfort, où il mourut postérieurement à 1620. Il publia divers livres au commencement du xvii^e siècle ; *Templum naturæ seu de miraculis quatuor elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8 ; *De miraculis vivorum*, Kirchem, 1614, in-8 ; *De miraculis mortuorum*, 1620, in-8. Ces trois ouvrages, surtout les 2 derniers, sont curieux et difficiles à trouver ; *De virginitate, virginum statu et jure tractatus jucundus*, 1610, in-8 ; *Linea amoris*, 1610, in-8. Quoique ce livre et le précédent soient superficiels, il s'y trouve des choses qui supposent des recherches. Ses *Œuvres complètes* ont paru sous le titre d'*Opera curiosa*, etc., Francfort, 1696 et 1726, in-8.

KORTHOLT (Christian), fameux théologien protestant, né en 1633 à Burg, dans l'île de Femeeren, professeur de grec à Rostock, en 1662, devint vice-chancelier perpétuel et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiel. Il mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme érudit. On a de lui : *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*, Kiel, 1698, in-4 : ouvrage curieux et intéressant pour ceux qui aiment la religion ; *Tractatus de origine et natura christianismi ex mente gentilium*, Kiel, 1672, in-4, livre non moins curieux que le précédent ; *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatis*, Kiel, 1689, in-4 ; *Tractatus de religione ethnica, mahummedana et judaica*, Kiel, 1663, in-4 ; *De Christo crucifixo, Judæis scandalo, gentilibus stultitia*, Kiel, 1678, in-4 ; *De tribus impostoribus magnis liber*, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes et Benedicto Spinosæ oppositus, dont la meilleure édition est de 1701, in-4, donnée à Hambourg par Sébastien Kortholt, son fils. L'auteur de ces savants ouvrages se déshonora par des *Traité*s de controverse, dont les titres annoncent le fanatisme et la fureur. *Le papisme plus noir que le charbon* ; *Le Bézébut romain* ; *Le pape schismatique*, etc. On trouve la *Vie* de ce théologien, écrite par Joachim Lindeman, son gendre, dans le livre de Gripping, intitulé : *Sacer decadum septenarius*, Leipsig, 1705, in-8. — Christian KORTHOLT, son petit-fils, travailla au *Journal de Leipsig* jusqu'en 1736, et mourut à l'âge de 40 ans, en 1751, professeur de théologie à Göttingen. On lui doit, une *Édition* des Lettres latines de Leibnitz, en 4 vol., des *Lettres françaises* du même, en un seul vol., et un *Recueil* de diverses pièces philosophiques, mathématiques et historiques de ce philosophe ; *De Ecclesiis suburbicariis* ; *De enthusiasmo Mahumme-*

dis; de *septantes Dissertations; des Sermons, etc.*

* KOSCIUSZKO (Thadée), l'un des plus illustres généraux polonais, né le 28 octobre 1746 en Lithuanie, d'une famille noble, mais peu riche, fut élevé à Varsovie, dans l'institution des *Cadets*, ou jeunes nobles qui se destinaient à la carrière militaire. Il s'y distingua par ses rapides progrès dans les mathématiques et le dessin, et mérita d'être désigné l'un des quatre élèves qui voyageaient aux frais de l'état, dans le but de perfectionner leurs études. Il vint passer plusieurs années en France, et, de retour dans sa patrie, il obtint le grade d'officier, puis celui de capitaine; une intrigue d'amour l'ayant forcé de s'expatrier, il se rendit dans l'Amérique du Nord, qui venait de secouer le joug de l'Angleterre, et se présenta à Washington, qui l'admit au nombre de ses adjutants. Le congrès le nomma, sur le rapport du comité de la guerre, ingénieur avec le rang de colonel; il obtint ensuite celui de général, et ne repassa en Europe qu'en 1783, lorsque l'indépendance américaine eut été reconnue. Il revint dans sa patrie et vécut dans la retraite jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut nommé général-major par la diète, qui faisait de vains efforts pour s'opposer à l'influence des puissances étrangères. Commandant une division, sous les ordres du jeune Poniatowski, neveu du roi (voy. POZIATOWSKI), il excita l'enthousiasme de ses compatriotes, par sa noble conduite dans la bataille livrée aux Russes le 18 juin 1792, près de Zielonca dans la Volhynie. Les Russes s'étant retirés sur le Bug, dirigèrent leur principale attaque contre Dubienka défendue par Kosciuszko, qui dans différentes affaires leur fit éprouver de grandes pertes. Mais les Russes ayant obtenu de l'Autriche la permission de diriger une de leurs attaques par la frontière de Galitzie, cet incident imprévu força le général polonais à la retraite, qu'il opéra dans le plus grand ordre jusqu'à Chelm. Mais Stanislas ayant accédé aux conditions imposées par la Russie, Kosciuszko donna sa démission, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs, et s'éloigna. Il vivait obscur à Leipzig, lorsqu'il apprit que l'assemblée législative de France, par un décret lui avait décerné le titre de citoyen français. La Pologne avait été soumise à un partage dans la diète de Grodno, et il y avait plus d'un an que Kosciuszko vivait en Saxe, lorsque ses compatriotes, qui se disposaient à secouer le joug des Russes, lui envoyèrent une députation pour l'inviter à se mettre à leur tête. Il accepta sans balancer ce périlleux honneur, conseillant toutefois de différer le signal de l'insurrection. Après un délai d'un mois, informé que l'ardeur des Polonais ne pouvait plus être contenue, il se rendit à Cracovie (24 mars 1794), au moment où les hostilités venaient d'être commencées, et où il venait d'être déclaré généralissime des armées de la république. L'acte d'indépendance nationale fut dressé, le jour même de son entrée dans cette ville. Investi d'un pouvoir illimité, il marcha contre les Russes avec 5000 hommes, et les mit en pleine déroute à Rezlawice (4 avril). Ce premier succès enflamma les Polonais d'une nouvelle ardeur; les Russes évacuè-

rent Varsovie, et Kosciuszko se vit à la tête de 30,000 combattants. Les Prussiens s'étant joints aux Russes, il ne put résister à des forces aussi supérieures. La lutte continua cependant encore, et il ne fallut pas moins que l'énergie de la nation polonaise pour balancer les revers. Enfin, attaqué par les Russes (le 10 octobre) près de Maciejowice, Kosciuszko, après avoir longtemps disputé la victoire, fut renversé de cheval, perça de coups, et cédant à sa mauvaise fortune s'écria : *Finis Polonia!* Vêtu du costume d'un paysan, il allait expirer sous le fer des Cosaques, lorsqu'il fut reconnu par des officiers et conduit à Saint-Petersbourg, où il resta deux ans enfermé dans un cachot. A la mort de Catherine (novembre 1796), Paul 1^{er} lui rendit la liberté, le combla de témoignages d'estime, et lui fit même une pension dont le fier Polonais lui renvoya le brevet aussitôt qu'il eut quitté la Russie. Kosciuszko se rendit bientôt après en Angleterre, puis en Amérique, et revint en 1798, en France, où il fut reçu avec enthousiasme. Il contribua par ses démarches près du Directoire à opérer un rapprochement entre la France et les Etats-Unis, et proposa de procurer à la France un grand nombre d'auxiliaires parmi ses compatriotes, demandant en même temps que l'indépendance de la Pologne fût garantie lorsqu'on traiterait de la paix générale. Il vécut obscurément jusqu'en 1804, soit à Paris, soit dans une maison qu'il avait acquise près de Fontainebleau. Napoléon voulut, en 1806, se servir de son nom pour opérer un soulèvement en Pologne. Mais le brave général, comprenant le but du conquérant, répondit aux avances qui lui furent faites par un refus formel. On publia néanmoins dans les journaux une proclamation aux Polonais que l'on donnait comme émanée de lui, et les réclamations qu'il voulut élever dans cette circonstance ne furent point accueillies. A l'époque de l'invasion de 1814, les Russes lui témoignèrent des égards; l'empereur Alexandre, avec qui il eut une longue entrevue, le pressa de revenir dans sa patrie, et l'exilé à son tour demanda au monarque sa réintégration au rang des nations libres. Kosciuszko fit même un voyage à Vienne où toutes ses généreuses espérances achevèrent de s'évanouir; en quittant le congrès il s'établit en Suisse, et mourut à Soleure, le 15 octobre 1817. Ses restes transférés en Pologne, ont été déposés dans la cathédrale de Cracovie entre la tombe de Jean Sobieski et celle de Joseph Poniatowski. Par ses dernières dispositions, Kosciuszko affranchit les serfs de la petite terre qu'il possédait en Lithuanie, et fit au célèbre Jefferson un legs de 13,000 dollars pour fonder un collège destiné à l'instruction des noirs; cette volonté a reçu son exécution, l'établissement a été fondé à Newrk. A. Jullien a publié une *Notice biographique sur Kosciuszko*, Paris, 1818, in-8.

KOSROU et KOUROM. Voy. GERANGUIR.

KOTTER (Christophe), corroyeur de Sprottau en Silésie, devint fameux dans le parti protestant par les visions qu'il disait avoir. Commenius ayant fait connaissance avec lui, se rendit promulgateur de ses prophéties. Comme elles annonçaient de grands malheurs à la maison d'Autriche, et de grands

avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslau, en 1627, et on le bannit ensuite des états de l'empereur. Cette légère punition ne le corrigea pas. Il passa dans la Lusace, et y prophétisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Comenius publia les délires de ce visionnaire, et ceux de Drabitus et de Christine Poniatovia, sous le titre de *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1665. L'édition de 1637 est beaucoup moins ample.

* KOTZEBUE ou KOTZBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand de), littérateur, né le 3 mai 1761 à Weimar, où son père était conseiller de légation, termina son éducation dans les écoles de Duisbourg et à l'université d'Iéna. Après avoir achevé avec succès son cours de droit, il paraissait devoir suivre la carrière de la magistrature; mais à l'âge de 20 ans, appelé à Saint-Petersbourg par le comte de Goertz, ami de son père, il fut placé dans les bureaux de M. de Bauer, général du génie. Ce général mourut deux ans après, en le recommandant à l'impératrice Catherine, qui, connaissant les talents de Kotzebue, le nomma conseiller titulaire à Revel en Estonie, où il devint en 1783 assesseur au premier tribunal, et ensuite président de l'administration civile avec le grade de lieutenant-colonel. Ayant donné sa démission en 1793, il se retira dans une petite propriété qu'il possédait près de Narva; puis accepta la place de directeur du théâtre de Vienne, qu'il quitta bientôt pour retourner à Weimar. Il s'était marié en Russie, et sa femme y était morte, lui laissant deux fils élevés au collège des cadets à Saint-Petersbourg. En 1800, il revenait voir ses enfants, lorsqu'il fut arrêté par ordre de Paul I^{er} qui le croyait auteur de pamphlets où il était personnellement insulté, et conduit à Kurgau en Sibérie. Cependant l'empereur ayant lu une de ses pièces intitulée : *le cocher de Paul I^{er}*, traduite en langue russe, le rappela de son exil, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna la direction du théâtre de Saint-Petersbourg. Kotzebue désirant revoir sa famille, offrit bientôt la démission de cet emploi; mais il ne put l'obtenir qu'après la mort de l'empereur. A son arrivée à Weimar, il eut avec Goethe et les deux Schlegel quelques démêlés à la suite desquels il vint à Paris, où il fut accueilli par les littérateurs les plus distingués. Il visita ensuite l'Italie et l'Allemagne, et se trouvait à Berlin vers la fin de 1803. Il fut dès-lors un des agents politiques les plus actifs de la cour de Russie, et dans une foule de pamphlets combattit les vues du gouvernement français et l'influence qu'il exerçait en Allemagne. Dans la campagne de 1818, il suivit le quartier-général de l'empereur Alexandre en France, et ne quitta Paris qu'avec ce prince. Consul-général de Russie à Königsberg, puis attaché au ministère des affaires étrangères à Saint-Petersbourg, il revint, en 1817, à Weimar avec le titre de correspondant littéraire de l'empereur et une pension de 15,000 roubles. Il y jouissait tranquillement de sa fortune et de la réputation qu'il s'était faite comme écrivain dramatique, lorsqu'il fut assassiné le 23 mars 1819, de trois coups de poignard par un étudiant (voy. SAND). Kotzebue a lui-même raconté une partie de

son histoire dans l'*Année la plus remarquable de ma vie*; c'est la relation de son exil en Sibérie, ouvrage qui a toute l'apparence d'un roman, et que l'auteur des *Mémoires secrets de la Russie* (voy. Masson) a réfuté d'une manière victorieuse. Lorsque Kotzebue se rendit à Paris, le succès que venait d'y obtenir deux de ses comédies (*Misanthropie* et *les deux Frères*) lui avait préparé la réception la plus bienveillante. Il s'en montra néanmoins peu reconnaissant; et dans son ouvrage intitulé *Mes Souvenirs de Paris*, trad. en français par Guilbert de Pixérécourt, Paris, 1803, 2 vol. in-12, il insulte, il calomnie ceux-là même qui l'avaient admis dans leur intérieur avec confiance. Dans ses *Souvenirs de Rome et de Naples*, il ne méhage pas les Italiens; et plusieurs écrivains allemands n'ont pas été mieux traités par sa verve satirique. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Histoire de l'ancienne Prusse*, 1808, 4 vol. in-8 : elle s'arrête à la paix de Thorn en 1466. L'auteur avait eu à sa disposition les archives secrètes de l'ordre teutonique, et il en a tiré plusieurs morceaux intéressants; *Histoire de l'empire d'Allemagne*, inférieure à la précédente. Un grand nombre de Romans dont le plus connu a pour titre les *Malheurs de la famille d'Orthemberg*. On a sous le nom de Kotzebue plus de 300 tragédies, comédies, drames, opéras, farces, tant en vers qu'en prose. Mais on sait qu'il en a acheté la plus grande partie de pauvres étudiants, et qu'après les avoir retouchées, il les revendait très-cher. Plusieurs sont des imitations d'auteurs espagnols, italiens et français. *L'Homme de quarante ans* est tiré de la *Pupille* de Fagan, et la *Petite Ville* de la pièce de Picard. D'autres, telles que la *Fausse Honte*, la *Veuve* et le *Cheval*, sont de véritables satires, qui lui attirèrent beaucoup de désagréments. Ses tragédies les plus estimées sont : *Gustave-Wasa*; *Les Hussites*; *Octavie*; *Le Siège de Naumbourg*; *La Prêtresse du soleil* (imitée de la *Vergine del sole*); *Les Espagnols au Pérou*; *Hugo-Grotius*, etc. On distingue parmi ses drames, *Les deux Frères*, trad. en franç. par Weiss, et *Misanthropie et Repentir*, par M^{me} Molé, etc. Plusieurs autres de ses pièces ont été traduites ou imitées en français. Outre celles que nous avons citées, on remarqua dans le temps un petit drame intitulé : *Le club des jacobins*, où il retrace avec franchise le double caractère de folie et de scélératesse de ceux qui déshonoraient alors le nom de la liberté. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies à Leipsig, 1797, 5 vol. in-8, et 1798-1819, 23 vol. in-8. On ne saurait exactement définir le caractère de Kotzebue; dans plusieurs occasions on lui reprocha justement d'être envieux, versatile et avide. Mais on ne peut lui refuser un talent remarquable surtout comme auteur dramatique. A une grande connaissance des effets de théâtre, il joint un style vif, animé et plein de coloris. Kotzebue s'est exercé dans presque tous les genres, excepté dans le genre épique. Henrichs a donné une *Notice* sur ce célèbre écrivain dans la *Revue encyclopédique*, tom. 6, p. 32. Son fils Otto de Kotzebue, célèbre navigateur, auquel on doit d'importantes découvertes, est mort à Reval (Russie) le 13 février

1846, à 58 ans. On a de lui deux *Voyages*, en allemand, l'un fait de 1815 à 1818, dans la partie septentrionale de l'Océan pacifique, Weimar, 1821, 3 vol. in-4, et l'autre autour du monde, dans les années 1823 à 1826, St.-Petersbourg, 1830, 2 vol. in-8, avec pl.

KOUCK (Pierre). *Voy. Cosck.*

KOULI-KAN (Thamas), roi de Perse, appelé aussi *Nadir-Schah*, naquit en 1688 (1100 de l'égire), à Calot, dans la province du Khorasan, une des plus orientales de la Perse, et sujette aux incursions des Tartares Usbeks contre lesquels il eut à combattre dès l'âge de 15 ans, pour défendre ses propriétés. Le père de Nadir était gouverneur de la forteresse de Calot : cette dignité depuis longtemps était héréditaire dans sa famille, et devait par conséquent revenir à son fils, qu'il laissa mineur à sa mort ; mais l'oncle de celui-ci s'empara du gouvernement, sous prétexte d'en prendre soin jusqu'à la majorité de son neveu. Nadir, indigné d'une telle conduite, s'expatria. Après divers exploits, plus dignes d'un brigand que d'un capitaine, il se distingua honorablement en repoussant les Tartares Usbeks qui ravageaient le Khorasan ; mais il irrita en même temps, par son orgueil, le gouverneur de cette province, au point que celui-ci lui fit donner la bastonnade sous la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite ; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, et se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusaient de contribuer. Les Aghwans s'étaient rendus maîtres d'Ispahan sous la conduite de Maghmud, qui venait d'envahir la Perse. Les Turcs et les Moscovites s'étaient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse ; de sorte que Schah-Thamas, légitime successeur de Hossein, n'avait plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il était mécontent, se retira secrètement auprès de Nadir avec 1500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vînt le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendrait, s'il voulait, le pardon de tout ce qu'il avait fait, et qu'il pourrait entrer au service du roi. Il accepta cette offre, et partit sans différer pour Calot, avec le général fugitif et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu, mais la nuit suivante il fit investir la place par 500 hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua en 1727. Schah-Thamas ayant besoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonnerait encore ce crime, s'il venait le joindre, et qu'il le ferait Min-Baschi, ou commandant de mille chevaux. Nadir, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa, et promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant-général. Il sut même si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, et rendre suspect le général de ses troupes, que ce dernier ayant eu la tête tranchée, Nadir se vit général au commencement de l'an 1729. C'est alors qu'il déploya toute

l'étendue de ses talents, et le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aschruff, successeur de Maghmud, s'avancait avec trente mille hommes vers le Khorasan : Nadir marcha contre lui ; la bataille se donna, et Aschruff y ayant perdu 12,000 hommes, se retira à Ispahan avec environ le tiers de son armée. Thamas, pour récompenser de tels exploits, fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom ; de sorte qu'il fut nommé THAMAS-KULI ou KOULI, l'esclave de Thamas, en y ajoutant le mot KAN, qui signifie *seigneur*. L'esclave voulut bientôt être le maître. Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enlever dans une prison obscure, et se plaça sur le trône d'où il l'avait fait descendre. Il fut couronné en 1736, à Kasbin. Le Grand-Seigneur et le Mogol le reconnurent pour roi de Perse. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils Beza-Kuli-Mirla, pour commander dans Ispahan pendant son absence. Il prit Kandahar après un siège de dix-huit mois. Quelques ministres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à Kouli-Kan pour l'inviter à s'emparer d'un empire dont le monarque indolent et voluptueux n'était pas digne. Dès que le roi de Perse eut pris ses sûretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après s'être emparé des villes de Gorbundet et de Ghoznaw, il marcha droit à Cabul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan, et s'en rendit maître : il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au Grand-Mogol que « tout ce qu'il venait de faire était pour » le soutien de la religion et de l'empereur. » Mahommed ne répondit à cette lettre qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un second ambassadeur pour demander environ 100 millions de notre monnaie et 4 provinces. L'empereur, fort nonchalant, et trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiversations, le Persan se rendait devant Peishor, dont il s'empara, après avoir défait un corps de 7,000 hommes, campé devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier suivant il se vit maître de Lahor. Enfin, l'armée du Grand-Mogol s'ébranla, et le monarque partit de Dehli le 18 janvier. Kouli-Kan alla au-devant de lui. Son armée était d'environ 16,000 hommes de cavalerie. Il alla camper à une petite distance de celle de l'ennemi. Le combat se donna, et le Persan remporta une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, et on fit faire des propositions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes choses le Grand-Mogol vînt s'entretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandait de lui ; et après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siège, il lui parla en maître et le traita en sujet. Il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie de s'emparer de toute l'artillerie du Grand-Mogol, et d'enlever tous les trésors, tous

les joyaux, toutes les armes et les munitions de l'empereur et des émirs. Les deux monarques se rendirent ensuite à Dehli, capitale de l'empire, et ils arrivèrent avec leurs troupes le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, et se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit sur le blé causa un grand tumulte, et quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval et envoya un gros détachement de ses troupes pour apaiser le tumulte, avec permission de faire main-basse sur les séditieux, après avoir employé la douceur et les menaces. S'étant rendu dans une mosquée, il y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant alors à toute sa fureur, ordonna un massacre général; il le fit cesser enfin : mais ayant duré depuis 8 heures du matin, jusqu'à trois heures après-midi, il y eut un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt plus de 40,000 habitants. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissait de lui payer les sommes qui lui avaient été promises. Kouli-Kan eut pour sa part des richesses immenses en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de trésors de Dehli que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors, amassés par un brigandage de plusieurs siècles, furent enlevés par un autre brigandage. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Persans, à 125 millions de livres sterling. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Kan la requête suivante : « Si tu es Dieu, agis en Dieu : si tu es » prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si » tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les » détruis pas. » Kouli-Kan répondit dans le style d'Attila : « Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu ; » ni prophète, pour montrer le chemin du salut ; » ni roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis » celui que Dieu envoie contre les nations sur les- » quelles il veut faire tomber sa vengeance (1). » Le monarque persan, qui était en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princesse de son sang pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au-delà de la rivière d'Atek, et de celle de l'Indus, du côté de la Perse. Mahommed consentit à ce démembrement par un acte signé de sa main. Kouli-Kan se contenta de la cession de ces belles provinces, qui étaient contiguës à son royaume de Perse, et les préféra à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Il laissa le nom d'empereur à Mahommed, mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de richesses, il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée par plusieurs obstacles, que sa valeur et sa fortune surmontèrent. Ses autres exploits sont peu connus. Cependant on

sait que son neveu Ali ayant levé l'étendard de la rébellion, Kouli-Kan marcha contre lui; il était campé à Feth-Abud, lorsque l'intendant de sa maison et plusieurs généraux l'attaquèrent de nuit dans sa tente; il se défendit vaillamment; mais, ayant fait une chute, il fut percé par leurs coups, et on lui trancha la tête le 20 juin 1747. « Les assassins », dit un historien persan, firent une balle » de palmier de cette fête que l'univers, peu de » temps auparavant, n'était pas capable de con- » tenir. » Son neveu Ali Kouli-Kan se fit proclamer roi de Perse. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Il ne fut qu'un illustre scélérat. Il aimait excessivement les femmes, et semblait nourrir son humeur sanguinaire par la jouissance des plaisirs sensuels. Sa taille était de six pieds, sa constitution fort robuste, et sa voix extrêmement forte. L'histoire de ses exploits est une vérification bien sensible de la réflexion de Montesquieu. « Que l'on se mette devant les yeux, d'un » côté les massacres continuels des rois et des chefs » grecs et romains, et de l'autre la destruction des » peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timur » et Gengis-Kan, qui ont dévasté l'Asie, et nous » verrons que nous devons au christianisme, dans » le gouvernement, un certain droit politique, et » dans la guerre, un certain droit des gens, que la » nature humaine ne saurait assez reconnaître. » Tout en aspirant à la monarchie universelle, Kouli-Kan eut le dessein de réunir par une même croyance les chrétiens, les juifs et les mahométans. Il est certain qu'il fit traduire en persan le *Pentateuque* et l'*Evangile*. Il voulut aussi introduire des innovations dans la religion musulmane, ce qui mécontenta beaucoup ses sujets. Menacé d'hydropisie, un médecin musulman le soigna avec succès. Après le départ de celui-ci, il se confia aux soins du frère Basin, jésuite, qui ne le quitta plus, et qui a donné une *Relation* exacte de ses dernières années. L'*histoire de Nadir-Sohak*, par Mahommed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français, par William Jones, Londres, 1770, in-4.

** KOUMAS (Constantin-Michel), né vers 1775 à Larisse en Thessalie, après avoir terminé ses études, visita l'Allemagne, où il se lia avec les hommes les plus distingués. De retour dans sa patrie, il concourut de tous ses efforts à y ranimer le goût des lettres et des sciences par la publication d'utiles ouvrages destinés aux écoles et par conséquent écrits dans la langue vulgaire; mathématiques, physique, philosophie, histoire, linguistique, il n'est presque aucune partie dont il ne se soit occupé et avec succès. Nommé professeur au gymnase de Koudrouzerné sur le Bosphore, en réveillant dans l'esprit de ses élèves l'amour de la patrie et l'admiration de leurs ancêtres, il contribua beaucoup à l'insurrection de la Grèce (voy. COLLET Jean), et put jouir des résultats de ses constants travaux. Il mourut le 13 mai 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire grec ancien à l'usage des grecs modernes*, Vienne, 1826, 2 tom. in-4; la méthode, le plan et l'exécution en sont, dit-on, excellents. *Histoire pragmatique des hommes*,

(1) On doit ajouter qu'il se moquait de toutes les religions, même de la sienne. Un des chefs de cette dernière lui ayant remontré que, tout grand prince, tout invincible qu'il était, il n'avait pas le droit d'innover en religion, Kouli-Kan, pour toute réponse, le fit étrangler.

extraite des anciens auteurs et des meilleurs historiens d'Allemagne, ib., 1830-32, 12 vol. in-8.

* KOURAKIN (le prince Alexandre), ministre d'état né en 1732, d'une des familles les plus illustres de la Russie, fut élevé avec le grand-duc Paul, depuis empereur, qui eut toujours pour lui une grande bienveillance et qu'il accompagna dans ses voyages en Allemagne, en France et en Italie. Nommé en 1796 ministre et vice-chancelier de l'empire, il se démit de ses fonctions, après la mort violente de Paul 1^{er} (1801), et s'absenta quelque temps de la cour. Cependant, cédant aux ordres de l'empereur Alexandre, il accepta en 1802 l'ambassade de Vienne. Ce fut lui qui entama les négociations avec la France, et signa le traité de Tilsitt en 1807, et l'année suivante, il fut envoyé ambassadeur à Paris. Il faillit périr dans la fête que le prince de Schwartzenberg donnait à l'occasion du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Le feu prit à la salle du bal, et dans la confusion générale, il tomba dans l'escalier, fut foulé aux pieds, et perdit connaissance. La Russie ne voulant plus adhérer au système continental, établi par Napoléon, la bonne harmonie fut altérée entre les deux empereurs. La guerre ayant été déclarée à la Russie en mai 1812, lorsqu'il lui fut permis de quitter la France, le prince Kourakin se rendit à Memel, où on lui refusa de nouveau des passeports; ce fut là qu'il apprit l'incendie de Moscou, qui lui causa des pertes considérables. La retraite désastreuse des Français lui permit enfin de rejoindre Alexandre, qui le nomma membre de son conseil d'état; et en 1817, lui permit de voyager à raison de sa santé. Il se trouvait à Paris au mois de septembre 1822; et retourna l'année suivante, à Saint-Petersbourg, où il mourut vers la fin de 1824, âgé de 73 ans. Sa mort fut vivement sentie par l'empereur Alexandre, qui avait en lui un sujet aussi distingué par ses talents que par sa loyauté et son zèle.

* KOUTOUSOFF-DE-SMOLENSK (Michel LARIONOVITCH-GOLENITCHEFF), général russe, né en 1743, termina son éducation à Strasbourg, où il apprit le français et l'allemand: il commença sa carrière militaire à 16 ans, servit d'abord dans l'artillerie comme caporal, et devint la même année lieutenant dans le régiment commandé par Suwarow. En 1764 il fut envoyé en Lithuanie avec le grade de capitaine, et fit cinq campagnes contre les Polonais. Il passa en 1770 à l'armée de Romanzoff, contre les Turcs et se distingua dans cette campagne par plusieurs faits d'armes. Vingt ans après il signala sa valeur au siège d'Ismailow (1790). Nommé l'année suivante lieutenant-général, il contribua au gain de la bataille de Metchine, qui amena la paix. Il se signala dans la guerre entre l'Autriche et la France, notamment à Crems, où le combat fut très-opiniâtre et le succès balancé. Mais il fut complètement défait à la bataille d'Austerlitz, qui fut livrée contre son avis. Plus heureux contre les Turcs en 1811, après quelques avantages, il parvint à envelopper le grand-visir Nazir-Pacha, et le força de se rendre à discrétion. Un succès si important lui valut le titre de comte;

mais il devait bientôt obtenir une gloire plus réelle et surtout plus utile à sa patrie. Il parvint par d'habiles négociations à conclure une paix devenue de la plus urgente nécessité. Il la signa à Bucharest, le 16 mai 1812. L'empereur Alexandre, pour le récompenser d'un si grand service, l'éleva à la dignité de prince. Nommé généralissime des armées russes, il livra, le 26 août 1812, à Napoléon, la bataille de la Moskowa, la plus sanglante qui ait été donnée dans cette guerre. Cependant Napoléon pénétrait dans Moscou; mais obligé par la rigueur de la saison d'opérer sa retraite, Koutousoff lui fit éprouver de grandes pertes. A la suite de cette terrible campagne, les Russes s'avancèrent en Prusse, et de là en Saxe; mais tandis qu'ils assuraient ainsi l'indépendance de l'Allemagne, Koutousoff atteint d'une maladie cruelle, mourut le 16 avril 1813, dans la petite ville de Bunzlau, en Silésie, au moment de voir ses travaux couronnés par les plus grands résultats. Livré dès l'enfance à l'étude de l'art militaire, il en avait longtemps médité les principes et pratiqué les opérations. Il ne donnait rien au hasard, et jamais il ne s'écartait des règles établies. Il parvint ainsi à porter la gloire des armes russes plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé. Son caractère était liant, ses mœurs douces; il aimait la littérature française, cultivait les arts avec succès, et parlait purement plusieurs langues.

KRACHENINNIKOW ou KRASCHENNIKOFF (Etienne), voyageur russe, né à Moscou, en 1712, fut du nombre des jeunes élèves attachés aux professeurs de l'académie de St.-Petersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ses membres au Kamtschatka, par ordre de l'impératrice, en 1733, pour donner une relation de ce pays, le jeune Kracheninnikow suivit le professeur d'histoire naturelle. Il en revint en 1743, avec un certain nombre d'observations, dont quelques-unes peuvent paraître intéressantes. L'académie le nomma adjoint en 1743, et professeur de botanique et d'histoire naturelle en 1753. Il mourut en 1754; il avait été chargé par sa compagnie de dresser une *Relation* des découvertes des académiciens, et de la combiner avec celle de M. Stellert, qui était mort en 1743. C'est cet ouvrage dont la traduction forme le second volume du *Voyage de Sibirie*, de l'abbé Chappe d'Auteroche, Paris, 1768, 2 tom. en 3 vol. in-4, avec fig., magnifiquement exécuté. Il avait été publié séparément en 1767, 2 vol. in-12. La meilleure traduction est celle de Saint-Pré, Amsterdam, 1771, 2 vol. in-8.

* KRAFT (Jean-Charles), architecte, né à Brunnerfeld, le 19 juin 1764, et mort à Paris, au mois de décembre 1833. Son premier titre de naturalisation en France fut un traité d'*Architecture civile*, publié en 1804, qui contient la description des plus belles habitations des environs de Paris. Il publia ensuite un ouvrage sur la charpente; puis *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne*; une curieuse *Notice sur les plus anciennes et plus remarquables portes cochères de Paris*; enfin le *Recueil des plus beaux monuments anciens et modernes*.

KRANTZ ou **CRANTZ** (Albert), chroniqueur allemand, professeur de philosophie et de théologie à Rostock, puis doyen de l'église de cette ville, qui était sa patrie, naquit vers le milieu du ^{xv}^e siècle, fut employé par les villes anséatiques dans diverses négociations, et s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il était l'arbitre des différends, la ressource des pauvres et l'exemple de son chapitre. Il fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemarck et de Holstein, en 1500. Cet homme estimable mourut en 1517, laissant plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Chronica regnorum Aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ*, Strasbourg, 1546, in-fol., réimprimée à Francfort dans le même format, par les soins de Jean Wolf; *Saxonia, sive De Saxonica gentis vetusta origine*, Francfort, 1575, 1580, 1621, in-fol.; *Wandalia, sive Historia Wandalorum*, Cologne, 1600, in-fol., réimprimée avec plus de soin en 1619, à Francfort, in-fol., par Wechel; *Metropolis, sive Historia ecclesiastica Saxonie*, Francfort, 1575, 1590 et 1627, in-fol. Elle ne regarde que l'histoire de Westphalie de Jutland. *Ordo missæ, secundum ritum Ecclesiæ Hamburgensis*, Rostock, 1505, in-fol., etc. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il se perd quelquefois dans les origines des peuples, quoiqu'il soit le premier qui ait travaillé à purger l'histoire septentrionale des fables dont elle était farcie. Si ses *Histoires* ont été mises à l'*Index*, avec la clause *donec expurgentur*, c'est que les sectaires les ont défigurées : car Krantz était très-bon catholique, et mourut avant que Luther eût produit le triste schisme qui a désolé l'église d'Allemagne. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 38.

KRASICKI (Ignace), comte de Siczen, évêque polonais, né à Doubiecko le 5 février 1733, d'une famille illustre dans les sciences et dans les armes, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et devint prince évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne. Krasicki fut un des plus célèbres littérateurs polonais du ^{xviii}^e siècle : ses vers et sa prose, qui se distinguent par le goût, l'agrément et la facilité, lui ont valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*. Il excellait dans la peinture des ridicules; ne pouvant défendre sa patrie comme la plupart de ses amis, avec l'épée, il la défendit avec sa plume. Lorsque la Pologne eut été partagée pour la première fois en 1772, et que par suite de ce partage, il se trouva sous la dépendance de la Prusse et perdit en conséquence le titre de sénateur de la Pologne, il se retira à Berlin, où le fameux Frédéric l'honora de son amitié. Ce prince lui ayant dit un jour : *Monsieur l'archevêque, j'espère que vous me ferez entrer en paradis sous votre manteau épiscopal.* — Non, Sire, répondit le Prélat, *Votre Majesté me l'a rogné si court qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande.* Le comte Krasicki est mort à Berlin le 14 mars 1801. On a de lui : *Les aventures de Nicolas Doszwieczynski*, 1775, in-8; la *Mycheide*, 1776, 1780, in-8, poème héroï-comique en 10 chants, sur l'aventure du roi Popiel mangé par les rats, au rapport d'une ancienne chronique de l'évêque Kadlubek. Ce poème

a été traduit en français par Dubois en 1784, puis par J.-B. Lavoisier, sous le titre de la *Sourjade*, Paris, 1818, in-8; la *Monomachie ou la Guerre des Moines*, 1778, poème en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre et qui fut fait à la sollicitation de Frédéric; plusieurs livres de *Fables et Contes*, 1779, in-8; M. de Vienne en a traduit plusieurs en vers français, Paris, 1828, in-8; des *Satires*, 1780; la *Guerre de Chocim*, poème épique en 12 chants, 1780, in-8; c'est le premier poème épique en 12 chants qui ait paru en Pologne : le sujet est tiré des victoires remportées sous le règne de Sigismond III, par Chodkiewicz, sur le sultan Osman. Des *Lettres et Mélanges* en prose et en vers; *L'Histoire, partagée en deux livres*; la traduction en polonais d'une partie des *poésies d'Ossian*, celle des *Vies des grands hommes de Plutarque*, etc. Ses ouvrages ont été recueillis pour la plupart et publiés par François Dmochowski, Varsovie, de l'imprimerie des Pierisles, 1803 et suiv., 10 vol. in-8. Entre autres éditions faites plus récemment, nous devons mentionner celle qu'on a donnée à Paris en 1830. Le libraire Barbezat, qui a publié plusieurs ouvrages relatifs à la Pologne, a publié les *Œuvres complètes de Krasicki*, en un seul volume à deux colonnes, petit-texte, avec le portrait de l'auteur. J.-B. Lavoisier, chanoine de Mohilow, a traduit en français les *Aventures de Nic. Doszwieczynski*, Paris, 1818, in-8, précédées de l'*Eloge de Krasicki* par Stanislas-Kosika Potocki, sénateur palatin (voy. POTOCKI).

KRATZ. Voy. FISCHET.

KRATZ (Georges), né à Schongau en Bavière, en 1714, jésuite en 1730, enseigna les mathématiques dans l'université d'Ingolstadt, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Munich en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De viribus corporum*; *De genuino principio æquilibrii corporum solidorum*, Ingolstadt, 1739; *Observatio transitus Veneris per discum solare*, 6 junii 1761; *Methodus cujuscumque non perfecte quadrati radicem verè quam proximam brevi labore determinandi*, 1762; *De ratione motus mediæ lunæ a terra ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après sa mort, *Nova virium theoria de pressione fluidorum*, Ingolstadt, 1765, et *Principia hydraulica*, Ingolstadt, 1770.

KRAUS ou **KRAUSEN** (Jean-Ulrich), habile graveur allemand, né en 1645 à Augsbourg, dont nous avons l'ancien et le nouveau Testament, très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicatesse des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Augsbourg en 1705, 2 vol. in-fol., qui doivent contenir 155 planches. Les Epîtres et Evangiles sont gravés séparément en 1706, in-fol. L'explication étant en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché de ceux qui ne savent pas cette langue, qu'à cause de la beauté des gravures. Voy. WEIGEL. Kraus est mort dans sa patrie en 1719.

KRAUS. Voy. CRAUSIUS.

* **KRAUSE** (Charles-Chrétien-Frédéric), savant professeur, né en 1781, à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Gotha, suivit les cours de Fichte et de Schelling à l'université d'Iéna, où il donna lui-

même, de 1802 à 1804, des leçons de mathématiques, de philosophie et de droit naturel avec le titre de professeur extraordinaire. Il se rendit ensuite à Rudolstadt, où il examina en détail le musée du prince de Schwarzbourg, et de là à Dresde, où il se livra à des recherches sur l'histoire des beaux-arts. Les événements de la guerre l'en firent sortir en 1815, et il se rendit à Berlin, où il donna plusieurs cours gratuits et publics, et de concert avec quelques autres savants, fonda la société de la langue allemande, dont il rédigea les statuts, imprimés en 1817. L'accroissement de sa famille, et la difficulté d'obtenir en Prusse une place convenable, le déterminèrent à retourner à Dresde. Deux ouvrages qu'il y publia intitulés, l'un : *Les trois plus anciens monuments de l'art*, et l'autre : *Origine des idiomes du peuple allemand*, lui assignèrent un rang parmi les hommes les plus érudits de sa patrie. En 1817, il voyagea avec un de ses amis en Allemagne, en Italie et en France, puis obtint une chaire de philosophie à Gœttingue. Étant venu à Munich dans l'espoir d'y rétablir sa santé, gravement altérée, il y mourut le 27 septembre 1852, âgé d'environ 52 ans. Outre les ouvrages déjà cités, ou a de lui : *Système de morale*, Leipzig, 1810; *Archétype de l'humanité*, 2^e édit., Dresde, 1819; *Géométrie transcendante*, Berlin, 1825; *Cours de philosophie*, Gœttingue, 1828. Affilié à la franc-maçonnerie, Krause étudia l'histoire de cette société, et publia quelques brochures dans lesquelles il démontre combien la conduite mystérieuse des francs-maçons est ridicule.

* KRAY (baron de), général autrichien, né en Hongrie, d'une famille distinguée, fut, en récompense de sa belle conduite dans la guerre contre les Turcs, nommé général-major. Il servit ensuite d'une manière distinguée dans les Pays-Bas et sur le Rhin. Elevé en 1796 au grade de feld-maréchal-lieutenant, il se fit surtout remarquer par ses savantes manœuvres, aux batailles d'Altenkirchen, de Bamberg, Vitzlar et Giessen. Dans les premiers mois de 1797, l'armée dans laquelle servait Kray, mais qui était commandée par Werneck, fut mise en déroute par Hoche : presque tous les officiers supérieurs furent traduits devant un conseil de guerre à Vienne : Kray fut acquitté. En 1799, il fut envoyé en Italie, et par les avantages qu'il y obtint, prépara les succès de Mélas et de Suwarow ; il s'empara de Mantoue après deux mois de siège ; de retour à Vienne (1800), il reçut de l'empereur l'accueil le plus flatteur. Peu après il remplaça l'archiduc Charles à l'armée du Rhin ; mais ses succès ne furent pas aussi brillants dans cette campagne que dans les précédentes. Il mourut à Vienne, en janvier 1804, regardé comme un des plus habiles généraux qu'aient eu les Autrichiens pendant les guerres de la révolution.

KRESA (Jacques) jésuite, né en Moravie en 1648, avait fait ses premières études à Brinn. On ignore l'époque de son entrée dans la société ; mais peu de ceux qu'elle admit dans son sein contribuèrent davantage à son illustration. Le P. Kresa écrivait et parlait avec une singulière facilité le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, le français, l'espagnol

et le portugais. Il possédait à fond la philosophie et la théologie, et était un des plus habiles mathématiciens de son siècle ; il fut professeur d'hébreu à Prague et à Olmutz. Appelé sur sa réputation, à Madrid, pour y professer les mathématiques, il occupa quinze ans cette chaire ; cela ne l'empêchait ni de prêcher ni de diriger les consciences. Il fut confesseur du roi et de la reine en Espagne, il l'avait été précédemment du roi et de la reine de Bohême. Il était allé en Bohême après la mort de Charles II, mais on le fit revenir sous son successeur. Cependant il retourna à Brinn, et y mourut en 1715, à 67 ans. Outre une *Traduction* d'Euclide en espagnol, on a de lui : *Analysis speciosa trigonometria sphaerica, primo mobili, triangulis rectilineis, progressionibus arithmetica et geometrica, aliisque problematibus*, Prague, 1721, in-4, œuvre posthume.

KRETZCHMER (Pierre) né dans le Brandebourg vers 1700, conseiller des domaines du roi de Prusse, mort en 1764, se distingua par sa patience en fait d'expériences économiques, d'agriculture, et par des observations plus curieuses qu'utiles et praticables. La plus fameuse est celle qu'il annonça dans un excellent *Mémoire* sur la multiplication d'un grain d'orge. Les tiges d'une touffe d'herbe, produite par ce grain semé au printemps, ayant été transplantées ailleurs, produisirent d'autres touffes ; et ainsi de suite par le même procédé, ce grain produisit jusqu'à 15,000 épis. On sent que cette découverte, si c'en est une (car on peut donner la même fécondité à toutes les plantes qui se propagent par marcottes), demande trop de bras pour être de quelque utilité. Ce même auteur s'était proposé d'introduire en Prusse le labourage à deux charrues : il le proposa dans un autre *Mémoire*. L'idée n'était pas neuve, Olivier de Serres en parle dans son *Théâtre d'agriculture* ; et il faut bien qu'on ne l'ait pas trouvée avantageuse, puisqu'on ne s'est point avisé de la réaliser.

* KREUZ, ou CREUZ (Frédéric-Charles-Casimir, baron de), poète allemand, l'*Young* de son pays, naquit à Hombourg sur le Hartz, en 1724, et mourut le 6 septembre 1770, à l'âge de 45 ans. Ses ouvrages, tous fort lugubres, ont été recueillis à Francfort, 1769, 2 vol. in-8. Les principaux sont : *Les Tombeaux*, poème philosophique en 6 chants. Nulle méthode, de l'obscurité, des vers par fois prosaïques et durs, de grandes beautés, des images sublimes, un sentiment profond du sujet, voilà les défauts et les qualités de cet ouvrage. Des *Odes* : la diction en est pure, noble ; mais on n'y trouve pas ce feu, cette élévation que demande la poésie lyrique ; *Sénèque*, tragédie en 5 actes, qui n'offre presque aucune situation intéressante ; *Essais sur l'homme*. L'auteur, après avoir parlé du bonheur en général, entre dans quelques détails sur celui qu'on peut trouver dans la culture des sciences et des arts ; et combat les principes que Rousseau a présentés sur ce sujet.

* KREUTZER (Rodolphe), compositeur dramatique et célèbre violoniste, naquit à Versailles en 1767 d'un musicien attaché à la chapelle du roi, et fut élevé par son père, puis par A. Stamitz. Dès

l'âge de 13 ans, il parut au concert spirituel et y exécuta avec un art et un aplomb qui excitèrent l'enthousiasme de l'auditoire un concerto de sa composition. Admis à la cour, il mérita la protection de la reine qui ne cessa de lui donner des marques de sa bienveillance. La révolution vint, il dut quitter Versailles pour Paris, où ses premiers opéras marquèrent sa place parmi les compositeurs les plus distingués. Il fit partie du conservatoire à sa création, fut envoyé en 1797 en Italie pour y recueillir les ouvrages des maîtres, et voyagea en Allemagne ainsi qu'en Hollande : à son retour il devint premier violon de la chapelle et de la musique particulière de l'empereur. La restauration le conserva dans ce poste ; en 1816, il remplaça Mehul à l'académie royale de musique, et continua de travailler jusqu'au moment où l'âge lui fit éprouver le besoin du repos. Il mourut à Genève, le 6 janvier 1831, à 64 ans. Outre trente à quarante pièces parmi lesquelles on distingue *Paul et Virginie* et *Lodoïska*, dont l'ouverture est connue de tout les amateurs, on a de Kreutzer des concertos, des symphonies concertantes, des quatuor, des trios, des duos et des sonates de violon. Il est auteur avec Baillot de l'excellente méthode de violon rédigée pour l'enseignement du conservatoire. — KREUTZER (Auguste), son frère et élève, fut aussi premier violon à l'Opéra, et membre de la chapelle du roi, et lui succéda comme professeur au Conservatoire. Il s'était distingué dans l'exécution des concertos de Viotti et de Rodolphe, et en composa lui-même un remarquable. Il est mort à Paris du choléra, en juillet 1832.

* KRIEG (Jean-Frédéric), général badois, né en 1730 à Lahr, dans la Souabe, entra dès l'âge de 16 ans au service de la France, et fit toutes les campagnes de la guerre d'Hanovre, sous le comte de Saxe. Il reçut sept blessures à la bataille de Rosbach, et y fut fait capitaine de cavalerie par le maréchal de Broglie, qui le nomma major à la bataille de Minden. A celle de Klostercamp, en protégeant la retraite de l'armée, il reçut seize blessures qui le mirent hors d'état de servir pendant trois ans. Une batterie flottante qu'il commandait au siège de Gibraltar, en 1782, ayant été détruite, il fut obligé de se sauver à la nage. Il commandait en second à Thionville, lorsque cette place fut assiégée par les Prussiens en 1792, et se signala dans les sorties. Ses nombreux services n'empêchèrent pas qu'il ne fût arrêté en 1793. On le transféra à Paris, où pendant 15 mois il languit dans les prisons. Nommé chef d'une armée dans la Vendée, il y donna de nouvelles preuves de sa valeur, et ne quitta ce poste que pour venir occuper celui de commandant en chef de Paris, qu'il garda 18 mois. Au bout de ce temps, il obtint sa retraite et s'établit à Bar-sur-Ornain, où il se montra le soutien des pauvres, après s'être montré le père des soldats. Il y mourut en 1800, ayant 54 ans de service effectif, et 33 blessures.

** KRILOFF (N.-A.), le Lafontaine russe, né en 1768 à Moscou, après avoir achevé ses études à Ewer, y obtint un emploi dans les bureaux de la régence. Venu en 1785 à St.-Petersbourg, quoique

chargé de diverses fonctions administratives, il continua de cultiver avec succès son goût pour les lettres. A l'âge de 16 ans, il travaillait déjà pour le théâtre ; et il a donné successivement plusieurs comédies, entr'autres : *La diseuse de bonne fortune* ; *la Famille extravagante* ; *l'Auteur dans l'anti-chambre* ; *le Magasin des modes et Une leçon à mes filles*. Le *Magasin des modes* a été traduit en français, par M. A. de Saint-Priest, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Mais c'est comme fabuliste que Kriloff s'est placé au premier rang des littérateurs russes. Parmi les nombreuses éditions de ses *Fables*, il faut distinguer celle que son compatriote le comte Orloff a donnée, Paris, 1825, 2 vol. in-8, avec des imitations en vers français et italiens par divers auteurs. Kriloff, tout en imitant Lafontaine, a su rester original, et plusieurs de ses fables sont entièrement de son invention ; celles-ci ont été trad. en français par Hipp. Masclat, Moscou, 1828, in-8. Ce penseur spirituel et profond mourut en 1844, à St.-Petersbourg, conservateur de la bibliothèque impériale, place qu'il remplissait depuis 1811, et qui lui avait laissé tous les loisirs nécessaires pour se livrer à son heureux génie.

KROMAYER (Jean), né en 1576, à Dobelen, en Misnie, fut ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643. On a de lui : *Harmonia Evangelistarum* ; *Historia ecclesiastica Compendium* ; une *Paraphrase* estimée, sur Jérémie et sur les Lamentations ; elle se trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER (Jérôme), neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670, à Leipsig, où il était professeur d'histoire, d'éloquence et de théologie, a donné plusieurs ouvrages infectés des erreurs de Luther, entre autres : *Theologia positivopolemica* ; *Historia ecclesiastica* ; *Polymathia theologica*, etc.

KROUST (Jean-Marie), entra chez les jésuites, fut professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de Mesdames de France, et de madame la dauphine, mère des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Il travailla quelque temps au *Journal de Trévoux*. Il mourut à Brumpt en Alsace, en 1770. On a de lui un ouvrage en latin, intitulé : *Institutio clericorum*. Augsbourg, 1767, 4 vol. in-8. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la sainteté de leur état, et au ministère de la chaire. Il en a encore donné un vol. in-8, contenant une *Retraite* de huit jours, à l'usage des ecclésiastiques ; réimprimée à Fribourg, en 1792. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture et des Pères.

* KRILDENER (Julienne de WIETINGHOFF, baronne de), née en 1766 à Riga en Courlande, d'une famille noble et opulente, était fille du baron de Wietinghoff, gouverneur de cette ville, et arrière-petite fille du maréchal Munich. Elle fut conduite à Paris à l'âge de 9 ans par son père, dont le salon devint le rendez-vous des plus célèbres littérateurs. A 14 ans, elle était citée comme un modèle d'esprit et de beauté : mais on remarquait déjà en elle un caractère ardent

et une imagination exaltée. Mariée au baron de Krudener, elle le suivit à Venise où il resta plusieurs années comme ambassadeur de Russie. Une passion fatale qu'elle inspira au secrétaire de légation fit alors beaucoup de bruit. Le malheureux jeune homme se retira dans les montagnes de la Suisse où il mourut de consommation. M^{me} de Krudener avait des mœurs légères, mais au fond exemptes de blâme; elle avait un amour-propre assez vain pour désirer de faire des conquêtes et elle se plaisait même à en faire l'énumération. De là une foule d'aventures dont on trouve les détails plus ou moins amplifiés dans le roman qu'elle a publié sous le titre de *Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G....* Paris, 1803, 3^e édit., 1803, 2 vol. in-12, et qui a été continué par le prince de Ligne. Elle était mère de deux enfants, lorsque son mari, qui n'avait pu changer son caractère, se sépara d'elle par un divorce. Au commencement de la révolution, elle habitait les provinces méridionales de la France. Les événements l'ayant forcée de s'éloigner, elle voyagea depuis en Allemagne, en Suisse, en Italie, et elle était à Berlin en 1803 : admise à l'intimité de la reine de Prusse, elle fut témoin de la mort de cette malheureuse princesse. Cet événement fit sur elle une forte impression, et tout-à-coup elle se jeta dans l'enthousiasme religieux le plus exagéré. Disciple du fameux visionnaire lung Stilling, dont elle outrepassa bientôt le mysticisme, elle commença ses excursions à Heidelberg en 1813; expulsée du royaume de Wurtemberg, elle eut le même sort dans le duché de Bade. M^{me} de Krudener se présentait comme une Madeleine pénitente : elle se disait envoyée de Dieu, pleurait sur les hommes, sur leurs erreurs, sur les siennes, et se croyait appelée à rétablir sur la terre le règne du Christ. En 1814, elle suivit à Paris l'empereur Alexandre, qu'elle appelait l'oint du Seigneur, et qu'elle regardait comme choisi d'en haut pour être le régénérateur du monde. Ce monarque assista plusieurs fois à la célébration de ses mystiques exercices. On a dit qu'elle exerçait sur Alexandre une grande influence, et on a été jusqu'à lui attribuer l'idée première de la *Sainte alliance*. En quittant Paris, elle s'associa un ministre de Genève nommé Empeytaz, avec lequel elle parcourut les bords du Rhin, prêchant et même prophétisant, si l'on en croit quelques-uns de ses admirateurs. Comme elle avait laissé dans le pays de Bade de nombreux prosélytes, elle demanda la permission d'y faire encore une mission : ne pouvant l'obtenir, elle écrivit, le 17 février 1817, au ministre du grand-duc une lettre, où l'on remarquait le passage suivant : « Je n'aurai pas à me défendre là où je n'aurai pas à traverser le désert de la civilisation, et à lutter contre des lois réprouvées par le seul code que je reconnaisse, celui du Dieu vivant. » Dans une autre lettre au même ministre elle s'exprime ainsi : « C'est au Seigneur à ordonner, et à la créature à servir, c'est lui qui expliquera pourquoi la voix d'une faible femme a retenti devant les peuples, a fait ployer le genou au nom de J.-C., arrêté le bras du scélérat, fait pleurer l'aride désespoir, de-

» mandé et obtenu de quoi nourrir des milliers et » milliers d'affamés... Il fallait une mère pour avoir » soin des orphelins, et pour pleurer avec les » mères...; une femme élevée dans les demeures du » luxe, pour dire aux pauvres qu'elle était plus » heureuse sur un banc de pierre, en les servant...; » une femme simple et non aveuglée par le faux » savoir et qui pût confondre les sages.....; une » femme courageuse qui, ayant tout possédé sur » la terre, pût dire même aux rois que tout n'est » rien ; qui détronât les préjugés et les idoles des » salons, en rougissant d'avoir voulu briller par » quelques misérables talents..... » On conviendra qu'un pareil langage pouvait séduire des gens de bonne foi et surtout des paysans, dont M^{me} de Krudener s'attirait d'ailleurs la vénération par d'abondantes aumônes. En entrant en Suisse, elle s'arrêta à Bâle, et logea à l'auberge du *Sauvage*, où elle forma des exercices spirituels. Ces exercices, commencés dans sa chambre, furent transportés dans la grande salle de l'auberge, qui pouvait à peine contenir les auditeurs, dont le nombre augmentait de jour en jour. Après une longue oraison mentale, le ministre récitait une prière, suivie d'un discours que terminait une autre prière que les assistants faisaient à genoux. Les exercices publics, et surtout les conférences particulières, parurent suspects aux autorités, qui en défendirent la continuation. La prophétesse et son associé, n'ayant pu établir leurs missions aux environs de Bâle, se rendirent dans le canton d'Aarau, où ils formèrent un grand nombre de prosélytes. Les paysans désertaient leurs campagnes et venaient écouter les prédications ; à ceux-ci se réunissaient une foule de mendiants et de vagabonds ; on remarquait aussi des curieux ou des spéculateurs politiques, qui venaient examiner quel parti ils pourraient tirer de l'enthousiasme qu'excitait la sibylle russe. Mais tous ces rassemblements inquiétèrent à la fin les gouvernements suisses, et la prophétesse reçut l'ordre de quitter le pays. Expulsée d'un canton, elle passait dans un autre, entraînant à sa suite plus de trois cents personnes, la plupart couvertes de haillons. De toutes parts on accourait pour l'entendre, et les mendiants demandaient en route, où était la *bonne dame qui donnait de l'argent et apprenait à prier Dieu*. Elle occupa quelque temps une maison près de Lucerne, et l'on remarqua qu'elle y recevait beaucoup de lettres qui n'arrivaient pas par la poste, mais par des messagers qui venaient souvent de pays très-éloignés. En peu de temps, elle dépensa en Suisse plus de dix mille florins, et, avant de quitter ce pays, elle reçut des lettres de change pour toucher de grosses sommes, qui devaient sans doute avoir la même destination. Forcée à Schaffouse de sortir de la ville, elle se rendit à pied à Rendegg, demanda l'hospitalité pour elle, tandis que sa suite alla loger à l'auberge ; mais au milieu de la nuit, le bailli de Rodolphell lui envoya l'ordre de partir le lendemain avec tout son cortège. La nouvelle de l'arrivée de madame de Krudener s'était répandue en peu de temps dans tout le pays, et avant le jour, plusieurs personnes étaient arrivées à Rendegg, en voiture, à cheval,

ou à pied, et toutes demandèrent à voir et entendre la prophétesse. M^{me} de Krudener, à peine sortie de son lit, prit son costume de prêtresse, enveloppa une baguette d'une manière mystérieuse; et, après avoir fait mettre à genoux tous les siens et les nombreux étrangers, se promena au milieu d'eux en agitant la baguette, et menaça trois fois, du courroux du ciel, le bailli et un monde corrompu et impénitent. Parmi ses auditeurs se trouvaient quelques juifs, attirés par la curiosité; elle les reconnut, leur reprocha leur opiniâtreté et leur endurcissement. Après cet anathème et cette remontrance, la procession se mit lentement en marche vers Rodolphell, où elle arriva à dix heures. Le bailli, étonné de cette audace, et voyant tout ce monde qui était venu à la suite de M^{me} de Krudener, se transporta chez elle, et lui demanda où elle voulait aller avec ce cortège. Une conversation très-vive s'établit entre eux; le bailli la termina en lui signifiant l'ordre de partir. M^{me} de Krudener n'en fit aucun cas, et, le lendemain, toutes les auberges étaient encombrées des nouveaux voyageurs qui étaient venus entendre la sibylle: elle commença son sermon à l'aube du jour, se plaignit en même temps des persécutions qu'elle essuyait, de la dureté des cœurs, des suggestions de Satan, dont ses persécuteurs étaient l'organe; elle n'oublia pas de placer le bailli parmi ces derniers. Forcée enfin de partir, elle fit donner deux écus neufs à l'administrateur de la paroisse (sa bourse était épuisée dans ce moment): mais les pauvres, qui connaissaient par expérience la générosité de la bonne dame, crurent qu'elle avait donné cent louis, et furent sur le point de saccager la maison de l'administrateur. Elle erra encore dans divers cantons, d'où elle fut également expulsée. Contrainte de quitter Zurich, elle se retourna vers la ville, et, étendant les bras... « Je te maudis, dit-elle; malheur à toi, ville profane, où les enfants eux-mêmes ont déjà des mines d'Holopherne.....! » C'était son usage de maudire les lieux qu'elle était forcée de quitter, elle secouait ensuite la poussière de ses pieds, reprochait aux magistrats qui l'expulsaient leur dureté envers l'envoyée du Seigneur; leur annonçait les derniers malheurs, les menaçait du feu du ciel, et de toutes les vengeances d'un Dieu irrité. Ne pouvant plus trouver en Suisse un seul endroit qui voulût lui donner asile, elle pénétra en France, et se présenta à Colmar; mais les autorités lui en défendirent l'entrée. M^{me} de Krudener était devenue un ennemi redoutable pour tous les gouvernements, et il est curieux de voir tous les souverains se réunir contre une faible femme, dont ils croyaient avoir à craindre l'ascendant. On ne doit voir dans M^{me} de Krudener qu'une enthousiaste qui aspirait à la gloire de devenir un jour chef d'une secte nombreuse. Abandonnée par ses prosélytes, elle trouva une retraite à Seckingen, dans le grand-duché de Bade, où elle était étroitement surveillée. Forcée pour la troisième fois de sortir de ce pays, M^{me} de Krudener retourna en Russie, où elle trouva un instant de repos dans l'une des terres qui lui restaient près de Riga. Ses communications sympathiques avec les Hernutes ou

frères moraves, qui habitent cette contrée, l'y retinrent d'abord: elle forma ensuite le projet d'aller fonder en Crimée un établissement chrétien de correction, pour les criminels et les pécheurs. Elle mourut à Karasou-Bazar le 13 décembre 1824. Outre son roman de *Valérie*, M^{me} de Krudener a publié le *Camp des vertus*, Paris et Lyon, 1815, in-8. Son adepte principal, M. Empeytaz, est devenu le chef de l'association connue en Suisse sous le nom de *momiers*: un autre de ses disciples, M. Liedner, de Leipsig, a publié un ouvrage intitulé: *Macbenac*, en faveur des opinions de M^{me} de Krudener. Peu de temps auparavant, le professeur Krug avait fait paraître ses *Entretiens avec M^{me} de Krudener*, Leipsig, 1818. Enfin M. Marignié a publié en 1817 une brochure in-8, sous ce titre: *Sur M^{me} de Krudener, en réponse à l'article sur cette dame, et contre M. de Bonald*, inséré dans le *Journal de Paris*, N° du 30 mai 1817. On trouve une lettre de M^{me} de Krudener à Bernardin de Saint-Pierre, dans l'édition des *Œuvres* de cet écrivain, publiées en 1821, par M. Aimé-Martin.

KRUGER (Jean-Chrétien, né à Berlin, de parents pauvres, mort à Hambourg, en 1750, âgé de 28 ans, a donné une *Traduction allemande* du Théâtre de Marivaux, et un recueil de *Poésies*, imprimé à Leipsig: les ouvrages qu'il contient sont ses *Poésies diverses*, ses *Prologues* et surtout ses *Comédies*, qui sont très-peu de chose.

* KRUNITZ (Jean-Georges), né à Berlin en 1728, étudia à Gottingue, Halle et Francfort-sur-l'Oder, où il se fit recevoir docteur en médecine. Le peu de succès qu'il y eut, soit comme praticien, soit comme professeur, lui fit prendre le parti de s'établir à Berlin, où il donna successivement un grand nombre de compilations écrites en général avec une prolixité fatigante. La plus considérable est l'*Encyclopédie éconómico-technologique*, qui ne devait être d'abord qu'une traduction de l'*Encyclopédie* d'Yverdon; mais trouvant trop de lacunes dans cet ouvrage, il résolut de marcher seul dans cette grande entreprise, et publia 72 gros vol. in-8, qui s'arrêtent à la lettre L. Cette collection a été continuée par les frères F.-J. et H.-G. Flørke. Elle diffère de l'*Encyclopédie* française, en ce que Krunitz n'a visé qu'à l'utile; mais son ouvrage n'est qu'un magasin informe, rempli de matériaux bruts, entassés sans mesure et sans choix. On y trouve cependant de précieux renseignements, qui attestent l'érudition de l'auteur; aussi a-t-il obtenu une 2^e édition en 1786. On en a publié un *abrégé*, qui est encore très-volumineux: plusieurs articles fort étendus ont été imprimés à part, le *curé de Campagne*, les *écoles rurales*, etc. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire de l'électricité*, par Priestley, 1772; l'*Histoire naturelle des Corallines* par Ellis, 1767, in-4. Krunitz est mort en 1796.

KUHLMANN (Quirinus), fameux visionnaire, était né en 1651 à Breslau, en Silésie, avec un esprit sage et pénétrant; une maladie déranger ses organes à 18 ans; il se crut inspiré de Dieu, et s'imagina être dans un globe de lumière qui ne le quittait jamais; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disait-il, le *Saint-Esprit* était son maître.

Cet écervelé, qu'il aurait fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, à Moscou, pour quelques prédications séditeuses. Il avait parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, et n'avait pas fait beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire plusieurs ouvrages pleins de rêveries les plus absurdes. Il en préparait un qu'il devait intituler : *La clé de l'éternité et du temps*; c'était la suite d'un ouvrage qu'il avait publié en 1674, à Leyde, sous le titre de *Prodromus quinquennii mirabilis*. Voyez Adelung, *Histoire de la folie humaine*, tom. 3 p. 3-90.

KUHN (Joachim), en latin *Kuhnus*, professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Grispwald, en 1647, mort en 1693, laissa des *Notes sur Pollux*, *Pausanias*, *Elie*, *Diogène-Laërce*, et d'autres écrits dans lesquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu est intitulé : *Quæstiones philosophicæ ex sacris veteris et novi Test. aliisque scriptoribus*, Strasbourg, 1698, 3 tom. in-4.

KULCZINSKI (Ignace), abbé de Grodno, né à Wlodimir en Pologne, l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Basile, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno, en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuscrit, *Opus de vitis sanctorum ordinis Basilii magni*, 2 vol. in-fol.

KULPISIUS (Jean-Georges), professeur en droit à Gieslein, puis à Strasbourg, assista au congrès de Ryswick en qualité d'envoyé du duc de Wirtemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un *Commentaire*, in-4, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*, qui est très-estimé.

KUNADUS (André), théologien luthérien, né à Dobelen en Misnie, l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittenberg et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui : une *Explication de l'Eptre aux Galates*, un *Abrégé des lieux communs de théologie*; des *Dissertations sur la tentation au désert*, sur la confession de saint Pierre..., sur ceux qui ressusciteront au temps de la passion, in-4, etc.

KUNCHEL de LOEWENSTERN (Jean), né à Hutten, dans le duché de Sleswick, en 1630, fut chimiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, et de Charles XI, roi de Suède. Ce monarque récompensa son mérite par des lettres de noblesse, et par le titre de conseiller métallique ou *conseiller des mines*. Si l'on en croit Boërhaave, il aurait peut-être surpassé Boyle, s'il eût été moins prévenu en faveur de l'alchimie. Kunczel mourut le 20 mars, en 1702, après avoir fait plusieurs découvertes, entre autres celle du *phosphore d'urine*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand, et dont quelques-uns ont été traduits en latin, on distingue ses *Observationes chemicæ*, Londres, 1678, in-12; et son *Art de la verrerie*, traduit en français par le baron d'Holbach, et imprimé à Paris, en 1732, in-4. Ils sont écrits d'un style fort bas et avec peu d'ordre. Les chimistes qui l'avaient précédé avaient cultivé la chimie pour augmenter les lumières de la médecine; Kunczel en fit usage

pour perfectionner les arts. C'était un artiste qui avait peu de théorie, mais qui portait dans la pratique une sagacité et une intelligence qui lui tenait lieu de savoir. Il s'attacha surtout à suivre le travail de Neri, sur la vitrification; et ses découvertes donnèrent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chimie. Une de ses expériences paraît démontrer, contre Buffon, que l'or n'est pas vitrifiable; Kunczel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération.

KUNRATH ou KHUENRATH (Henri), chimiste de la secte de Paracelse, et aussi visionnaire que son maître, né en 1560 dans la Saxe, fit beaucoup parler de lui au commencement du xvii^e siècle, et fut professeur en médecine à Leipsig, sa patrie. Mollerus prétend que Kunrath était un adepte qui possédait la *Pierre philosophale*. Il nous apprend lui-même « qu'il avait obtenu de Dieu le don de » discerner le bien et le mal dans la chimie. » Il mourut à Dresde, en 1603. On a de lui plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, qui ne servent qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de leur auteur. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum sapientiæ æternæ, christiano-cabalisticum, divino-magicum*, Hanau, 1619, in-fol. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

KUNZ de Kauffungen, gentilhomme saxon au xv^e siècle, après avoir fidèlement servi l'électeur de Saxe, Frédéric le Doux, reçut quelque mécontentement de ce prince, et, pour s'en venger, lui enleva ses deux fils Ernest et Albert. Ce dernier s'étant fait connaître à un charbonnier, dans une vaste forêt, celui-ci, aidé de ses compagnons, s'empara de Kunz, qui fut décapité. La postérité du charbonnier reçoit encore aujourd'hui deux muirs de seigle par an, à titre de récompense.

KURT SPRENGEL. Voy. SPRENGEL.

KUSTER (Ludolphe), philologue et commentateur, né à Blomberg, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magistrat de cette ville, se distingua de bonne heure par l'étendue de sa mémoire. Il fut d'abord précepteur des enfants du comte de Swerin, premier ministre du roi de Prusse; il voyagea ensuite pendant dix années : de retour à Berlin, un passe-droit qui lui fut fait l'engagea à se rendre à Paris, où l'abbé Bignon, son ami, l'invitait à venir. Les réflexions qu'il avait faites sur la nécessité de reconnaître une Eglise dont l'autorité infaillible mit fin aux controverses, l'engagèrent à se faire catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 23 juillet 1713. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2,000 liv. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire : distinction qu'elle n'avait faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de temps après, en 1716, à 47 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : une *Edition de Suidas*, en grec et en latin, Cambridge, 1705, formant 3 vol. in-fol. Cet ouvrage demandait une prodigieuse lecture : l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du lexicographe grec. L'u-

niversité de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses docteurs. *Bibliotheca novorum librorum*, 5 vol. in-8. Il commença en avril 1697, et finit avec l'année 1699. L'auteur s'était associé, pour ce travail, Henri Sike. *Historia critica Homeri*, 1696, in-8, curieuse; *Jamblicus de vita Pythagoræ*. Amsterdam, en 1707, in-4; *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-fol., avec les variantes de Mill, augmentées et rangées dans un ordre méthodique; une belle *Édition d'Aristophane*, en grec et en latin, 1710, in-fol. Voy. ARISTOPHANE.

* KUTTNER (Charles Gottlob), voyageur, né le 18 février 1735, à Wiedemar, dans la Saxe, après

avoir achevé ses études à Leipsig, fut instituteur à Bâle. Chargé de l'éducation d'un lord irlandais, il fit des voyages avec son élève dans les principales contrées de l'Europe : plus tard il en entreprit de nouveaux, avec de jeunes anglais, qui voulaient s'instruire dans des courses scientifiques. Il mourut dans la retraite à Leipsig, le 14 février 1805. On lui doit; *Lettres sur l'Irlande*, Leipsig, 1785, *Lettres d'un saxon, écrites de Suisse*, ibid., 1785, 3 vol.; *Voyage en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Norwège, et dans une partie de l'Italie*, 1801 et 1804; *Observations sur l'Angleterre, les Pays-Bas et la France*; Des *Extraits* et des *Mémoires* insérés dans les journaux littéraires d'Allemagne.

L

LAAR. Voy. LAER.

LABADIE (Jean), fanatique du xvii^e siècle, fils d'un soldat de la citadelle de Bourg, en Guienne, naquit en 1610. Les jésuites de Bordeaux, trompés par sa piété apparente, et charmés de son esprit, le reçurent dans la société, et il y resta quinze ans. Quoique dès lors son esprit donnât dans les rêveries de la plus folle mysticité, il sut si bien se déguiser que, lorsqu'il voulut quitter la société, les supérieurs et les inférieurs mirent tout en usage pour le retenir. Rendu au siècle, en 1659, il parcourut, en prêchant, plusieurs villes de la Guienne, prêcha aussi à Paris, et fut employé dans le diocèse d'Amiens, où M. de Caumartin, alors évêque de cette ville, lui donna une prébende dans l'église collégiale de Saint-Nicolas. Les succès qu'il obtint dans la chaire enflèrent son orgueil, et il se persuada qu'il était un nouveau Jean-Baptiste, envoyé au monde pour annoncer un second Messie. On le croyait un saint; mais un commerce criminel avec une dévote, et d'autres liaisons plus que suspectes, découvrirent en lui un scélérat hypocrite. L'évêque d'Amiens, Caumartin, allait le faire arrêter, lorsqu'il prit la fuite. Il se sauva à Paris, et se cacha quelque temps chez MM. de Port-Royal. Il demeura ensuite à Bazas; il passa de là à Toulouse, dont il trompa l'archevêque, qui lui confia la direction d'un couvent de religieuses; mais bientôt celui-ci, informé de ses désordres, dispersa les religieuses, poursuivit le corrupteur, qui alla se cacher dans un ermitage de carmes, près de Bazas, et s'y fit appeler *Jean de J.-C.*, parla en prophète, et y sema son enthousiasme et ses détestables pratiques. Contraint de s'enfuir, il se fit calviniste, en 1650, et exerça le ministère pendant 8 ans. « Après avoir été » fort estimé (dit Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. 1^{er}, pag. 536) de l'abbé de Saint-Cyran, » et fort zélé pour les sentiments de Port-Royal, il » se fit huguenot à Montauban, et pour justifier » son apostasie, il publia un écrit, où il prouva » que du jansénisme dont il avait fait profession, » au calvinisme qu'il venait d'embrasser, il n'y

» avait qu'un pas à faire. » Labadie passa à Genève, d'où il fut encore expulsé, et de là à Middelbourg, où il épousa, dit-on, la célèbre Schurman, si habile dans les langues savantes, et qui attira à la secte des labadistes la princesse palatine Elizabeth. Après diverses courses et aventures en Allemagne et en Hollande, il mourut d'une colique violente à Altona, dans le Holstein, en 1674, âgé de 64 ans. Il avait été déposé, peu de temps auparavant, dans le synode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique sont en grand nombre. Voyez-en la liste au tom. 18 et 20 des *Mémoires de Nicéron*, et au t. 3. de la *Cimbria litterata*. Ils sont tombés dans l'oubli; il les intitulait singulièrement : *Le Hérault du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le véritable exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le Diable du monde chrétien*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le Chant Royal du roi Jésus-Christ*, Amsterdam, 1670, in-12; *Les saintes Décades*, Amsterdam, 1671, in-8; *L'Empire du Saint-Esprit*, Amsterdam, 1671, in-12; *Traité du soi, ou le renoncement à soi-même*, etc., etc. Les disciples de ce dévot libertin s'appelèrent *labadistes*; on assure qu'il y en avait encore il y a peu de temps dans le pays de Clèves; mais il est incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. « Cette secte, dit un auteur moderne, n'a » vait fait que joindre quelques principes des ana- » baptistes à ceux des calvinistes, et la prétendue » spiritualité dont elle faisait profession était la » même que celle des piétistes et des hernutes. Le » langage de la piété, si énergique et si touchant » dans les principes de l'Eglise catholique, n'a plus » de sens, et paraît absurde, lorsqu'il est trans- » planté chez les sectes hérétiques; il ressemble » aux arbustes qui ne peuvent prospérer dans une » terre étrangère. » Voy. BARRAL, KEMPIS, PASCAL. » On a publié une *vie* de Jean Labadie, La Haye, 1670, in-12.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, demeurait à Haran, en Mésopotamie. Il fut père de Lia et de Rachel, qu'il donna l'une et l'autre en mariage à Jacob, à condition qu'il le servirait pen-

dant quatorze ans. Comme Laban vit que ses biens fructifiaient sous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus longtemps par avarice ; mais Jacob quitta son beau-père sans rien lui dire. Celui-ci courut après lui durant sept jours, dans le dessein de le maltraiter, et de ramener ensuite ses biens, ses fils et ses filles. Mais Dieu lui apparut en songe, et lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint sur la montagne de Galaad, ils offrirent ensemble des sacrifices, et se réconcilièrent. Laban redemanda seulement à son gendre les idoles qu'il l'accusa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avait aucune connaissance de ce vol, lui permit de fouiller tout son bagage. Rachel assise dessus s'excusa de se lever, feignant d'être incommodée, pour ne pas restituer à son père un objet de superstition et de faux culte. Ils se séparèrent contents les uns des autres, l'an 1739 avant J.-C. On croit que Laban s'attacha dans la suite exclusivement à l'adoration du vrai Dieu, à l'exemple et par les exhortations de son gendre et de ses filles.

LABARRE. Voy. BEAUMARCHAIS.

* LABARTHE (Pierre), né le 9 juin 1760 à Dax, d'une famille noble, qui avait un établissement commercial à Bordeaux, fit ses études à l'université de cette ville, et suivit la carrière du barreau qu'il abandonna pour la place de secrétaire de l'intendant-général des colonies. De 1794 à 1808, il occupa la place de chef du bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique, qui le mit à même de recueillir de précieux matériaux dont il a composé différents ouvrages, et mourut à Paris le 6 juin 1824. On citera de lui : *Annales maritimes et coloniales*, 1799, in-8 ; *Voyage au Sénégal pendant les années 1784-85, d'après les mémoires de Lafaille, ancien officier de marine*, Paris, 1802, in-8, trad. en allemand, Weimar, 1802, in-8 ; *Voyage à la côte de Guinée*, 1803, in-8 ; *Harmonies maritimes et coloniales, contenant un précis des établissements français en Amérique, en Afrique et en Asie*, 1815, in-8. M. Allut a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Labarthe* dans les *Annales maritimes et coloniales*, juillet et août 1824.

LABAT (Jean-Baptiste), dominicain parisien, né en 1665, fut d'abord professeur de philosophie à Nancy, puis il fut envoyé en Amérique l'an 1693. Il y gouverna sagement la cure de Macouba, et visita comme supérieur des missions de son ordre toute la chaîne des Antilles française, anglaise et hollandaise, depuis la Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Les Anglais étant venus en 1703 attaquer la Guadeloupe où il se trouvait, le P. Labat donna ses preuves d'un grand courage, et contribua à la défense de la colonie par ses conseils éclairés. Étant revenu en France par l'Espagne, en 1705 et 1706, il se rendit à Rome en 1709 pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles. Il revint d'Italie à Paris en 1716, et mourut dans cette ville le 6 janvier 1738, à 76 ans, dans le couvent de son ordre, de la rue Saint-Honoré. On a de lui : *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'Histoire naturelle de ce pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes ; les guerres et les événements singuliers qui y sont*

arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait, le commerce, les manufactures qui y sont établies, et le moyen de les augmenter, avec une description exacte et curieuse de toutes ces îles, ornée de figures, Paris, 1722, 6 vol. in-12 ; La Haye, 1724, 6 vol. in-12, ou 1738, 2 vol. in-4 ; Paris, 1742, 8 vol. in-12. « Ce livre agréable et instructif (dit l'abbé des Fontaines) est écrit avec une liberté qui réjouit le lecteur. On y trouve des choses utiles, semées de traits historiques assez plaisants. Ce n'est peut-être pas un bon livre de voyage, mais c'est un bon livre de colonies. Tout ce qui concerne les nôtres, y est traité avec étendue. On y souhaiterait seulement un peu plus d'exactitude dans certains endroits. » On a critiqué la partie botanique. Il a été traduit en allemand par C. F. C. Schad, avec le *Voyage de Laborde aux îles Caraïbes*, Nuremberg, 1783-87, 6 vol. in-8, avec fig. ; *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12, fig., écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaisanteries cependant ne sont pas toujours de bon aloi, il prend quelquefois un ton satirique qui déroge à sa sagesse et à sa circonspection ordinaire. Ils ont été réimprimés à Amsterdam, 1751, 8 vol. in-12, fig., et traduits en allemand par C. F. Troltsch, Francfort, 1738-61, 8 volumes ; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, Paris, 1728, 3 vol. in-12, fig., composée sur les *Mémoires* qu'on lui avait fournis (de Brue) et par conséquent moins certaine que la Relation de son voyage en Amérique ; *Voyage du chevalier Desmarchois en Guinée, îles voisines, et à Cayenne, avec des cartes et des figures*, Paris, 1750, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ce pays ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, 1732, 4 vol. in-12. Cette Relation traduite de l'italien du capucin Cavazzi, est augmentée de plusieurs relations portugaises des meilleurs auteurs, et enrichie de notes, de cartes géographiques et de figures ; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte*, Paris, 1723, 6 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli et mis en ordre les *Mémoires* de ce voyageur sur l'Asie, la Palestine, l'Égypte, la Barbarie. A peine ces *Mémoires* avaient-ils vu le jour, qu'il en parut une critique, par M. Pétis de la Croix, sous le nom d'un secrétaire de l'ambassadeur Méhémet-Effendi : cette critique est estimée. Le style de tous les ouvrages du P. Labat est en général assez coulant, mais un peu diffus. On peut le considérer comme un des voyageurs les plus dignes de la confiance du lecteur.

* LABAT (Pierre-Daniel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1725 à Saint-Sever, en Gascogne, fit profession à Toulouse, en 1742. Prieur de la Daurade en 1768, il se distingua dans les conférences qui eurent lieu en 1769 à Marmoutier ; mais elles furent interrompues à l'apparition d'un écrit sur la Grâce, de 24 pages in-4, où l'on reconnut quelques erreurs déjà combattues, et réfutées depuis près d'un siècle. En 1770, il accepta la proposition que lui fit D. Conjac, de travailler à la *Collection des conciles de France*, et venu à Paris se vit bientôt seul chargé de la direction de cet important ouvrage. Les temps étaient peu favo-

rables; mais, au moyen de quelques secours du gouvernement, et de quelques souscriptions, le premier volume parut en 1789. La moitié du suivant était imprimée quand la révolution dépouilla le clergé de ses biens, et força Labat d'abandonner cette entreprise. Peu d'exemplaires en ont été mis en circulation, et le travail du savant religieux est presque perdu. Fidèle à ses devoirs, il vécut ignoré à Saint-Denis, jusqu'à l'époque où il put, quoique fort âgé, reprendre l'exercice du ministère. Il mourut le 10 avril 1805, regardé comme un savant estimable, mais qui n'avait pas toujours été exempt d'esprit de parti. Dom Labat avait été d'un grand secours à dom Clémentet pour l'édition des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze* (voy. ce nom). Il publia en 1788, l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe*, in-12, et aida l'abbé Rastignac dans ses ouvrages contre la constitution civile du clergé. Son éloge a été publié par Dom Brial.

** LABAT (Léon), médecin, né en 1803 à Agde (Hérault), avait à peine terminé ses études à Montpellier qu'il prit part à la rédaction des *Annales de médecine physiologique*. Il publia, vers la même époque, un *traité spécial de Rhinoplastie*, opération qu'il pratiqua depuis dans tout l'Orient. Entraîné par la passion des voyages, il parcourut successivement les deux Amériques, l'Afrique française et les deux régence, la Grèce, la Turquie, la Terre-Sainte, et fut pendant plusieurs années chirurgien en chef du vice-roi d'Egypte. A son retour en France, il fit imprimer une *Histoire de Mohammed-Ali; Route de l'Inde par l'Egypte et la mer rouge considérée sous le point de vue de la question d'Orient* (1840, in-8); un *Traité de la médecine et de l'hygiène des Arabes*. Dix-huit mois après, il se rendit en Perse auprès du Shah, dont il fut le premier médecin pendant quatre années, et qui par reconnaissance le décora de tous ses ordres, et même lui conféra le titre de *Mirza* (prince), en lui accordant rang immédiatement après les princes du sang et avant tous ses ministres. Labat se servit de sa position élevée pour être utile à ses compatriotes; les missionnaires lazaristes en particulier lui furent redevables d'utiles encouragements. Sa santé s'étant affaiblie, il vint, dans l'espoir de la rétablir, à Nice, où il mourut le 16 janvier 1847, à 44 ans. En 1854, il avait fait imprimer, in-8, un mémoire curieux de *l'irritabilité des plantes, de l'analogie qu'elle présente avec la sensibilité organique des animaux, et du rôle important qu'elle joue dans les diverses maladies des tissus végétaux*, et dès 1852, une brochure sur le *choléra-morbus asiatique*.

LABAUME. Voy. BAUME (la).

LABBE (Philippe), jésuite, né à Bourges en 1607, professa les humanités, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation. Il mourut à Paris le 25 mars 1667, dans sa 60^e année, avec la réputation d'un savant profond et d'un homme doux et poli. Le P. Commire lui fit cette épitaphe :

Labbeus hic situs est : vitam, moreisque requiris ?
Vita libros illi scribere, morsque fuit.
O nimium felix ! qui patrum antiqua retractorum
Concilla, accessit conciliis Superum.

Il avait une mémoire prodigieuse, une érudition fort variée, et une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de sa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avait ramassé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avait déterré dans les bibliothèques. La liste qu'on en a publiée contient 64 articles. Voyez le tome 25 des *Mémoires de Nicéron*. Ses principales compilations sont : *De Byzantinæ historiæ scriptoribus*, 1648, in-fol. C'est une notice et un catalogue des écrivains de l'histoire byzantine par ordre chronologique. *Nova bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-fol. : compilation de plusieurs morceaux qui n'avaient pas encore été imprimés; *Bibliotheca bibliothecarum*, 1664, 1672 et 1686, in-fol., et Genève, 1686, in-4, avec la *Biblioth. nummaria*, et un *Auctuarium*, imprimé en 1705; *Concordia chronologica*, 1670, 5 vol. in-fol. Les 4 premiers volumes de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, sont du P. Labbe, et le 5^e est du P. Briet. Cependant il y a des choses qu'on chercherait inutilement ailleurs : telle est l'*Ariadne chronologica*, qui est au premier volume. Cet ouvrage ne s'étant pas vendu d'abord, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, en envoya inconsiderément une partie à la beurrière : c'est ce qui le rend rare aujourd'hui. *Le Chronologiste français*, 6 vol. in-12, 1666, assez exact, mais écrit avec peu d'agrément; *Abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane, avec le lignage d'Outre-mer*, 2 vol. in-4, 1651. Cet *Abrégé royal* est fort confus, mais on y trouve des extraits et des pièces qu'on ne pourrait découvrir ailleurs. *Concordia sacra et profana chronologica, ab orbe condito ad annum Christi 1638*, in-12; *Méthode aisée pour apprendre la chronique sacrée et profane*, in-12, en vers artificiels si mal construits, que cette *méthode aisée* deviendrait fort difficile pour un homme qui aurait du goût. En général, les vers techniques sont un mauvais moyen d'apprendre; on doit les employer tout au plus dans l'enseignement des langues : le mot, le genre, le régime, etc., faisant tout l'objet de la leçon, elle peut être tout entière renfermée dans un vers, mais il n'en est pas ainsi des traits historiques. Celui qui ne sait que les noms et les dates ne sait rien, et ces dates s'apprennent mieux dans la suite et l'ensemble de l'histoire, que dans ces espèces de grimoires rimés. Plusieurs *Ecrits sur l'histoire de France*, la plupart ensevelis dans la poussière : *La Clef d'or de l'histoire de France... Les Mélanges curieux... Les Eloges historiques*, etc.; *Pharus Galliæ antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur y relève quelques erreurs de Sanson; mais celui-ci répliqua vivement et attaqua le P. Labbe à son tour. Plusieurs autres ouvrages sur la *Géographie*; beaucoup d'écrits sur la grammaire et la poésie grecque, entre autres un excellent *Recueil de racines grecques*, et l'*Étymologie de plusieurs mots français*, 1661, in-12, contre le *Jardin des racines grecques de messieurs de Port-Royal*. Lancelot, dans une deuxième édition, défendit vigoureusement l'ouvrage attaqué. *Bibliotheca anti-janseniana*, in-4 : c'est un catalogue des écrits composés contre Jansénius et ses défenseurs; *Notitia dignitatum omnium imperii romani*, 1651, in-12,

ouvrage utile ; *De scriptoribus ecclesiasticis dissertationes*, en 2 vol. in-8. C'est une petite bibliothèque des écrivains ecclésiastiques, utile mais trop abrégée ; on y trouve une bonne dissertation contre la papesse Jeanne (Voy. BENOÎT III). *Conciliarum collectio maxima*, 1672, 17 vol. in-fol., avec des notes. Les huit premiers volumes de cette collection sont du P. Labbe, les autres sont du P. Cosart son confrère, plus judicieux et meilleur critique que lui. On y a joint un 18^e volume. C'est le plus rare. Il est sous le titre de *Apparatus alter*, parce que le 17^e tome est aussi un apparat : cependant ce 18^e volume n'est autre chose que le *Traité des conciles* de Jacobatius. Cette collection est recherchée, quoiqu'elle renferme un assez grand nombre de fautes. Le jésuite Hardouin s'était chargé d'en donner une nouvelle ; mais on peut voir dans son article comment il l'exécuta. Nicolas Coleti a donné une *Collection des conciles* plus ample, Venise, 1728 et 1732, 25 vol. in-fol., et Jean-Dominique Mansi a donné des *Suppléments* très-estimés de cette édition, Lucques, 1748 ; une édition des *Annales* de Michel Glicas, en grec et en latin, in-fol., et une de l'*Institution du roi chrétien* par Jonas, évêque d'Orléans ; enfin ce savant et infatigable compilateur publia, en 1639, un *Tableau des jésuites illustres dans la république des lettres*, suivant l'ordre chronologique de leur mort : ouvrage sec, et qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1663, il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les savants de la société avaient publiés en France, dans le courant de 1661, et au commencement de 1662.

LABBE (Marin), né au village de Luc, près Caen, fut destiné, en 1678, à la mission de la Cochinchine. Rappelé en 1697, il fut nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII. Il remplit pendant 15 ans les devoirs de vicaire apostolique dans la Cochinchine, où il était retourné, et mourut en 1723. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, sur le culte des Chinois ; et un *Mémoire* qui, ainsi que la *Lettre*, semble annoncer certaines préventions, et un zèle un peu amer.

LABBEY DE POMPIÈRES. Voy. POMPIÈRES.

LABE (Sébastien), né à Rokyczan en Bohême le 26 février 1635, entra chez les jésuites en 1653, où il enseigna avec distinction les belles-lettres. Il fut pendant 15 ans prédicateur à Prague, et ensuite 20 ans missionnaire. Il mourut à Klattau en 1710, après avoir publié : *Sales epigrammatici*, dont on a fait plusieurs éditions ; la dernière de Prague, 1701, in-8. On a encore de lui des *Cantiques spirituels* en langue bohémienne, fort répandus parmi le peuple, et qui ont produit de grands fruits.

LABÉ (Louise), surnommée la *belle Cordière*, parce qu'elle avait épousé un riche négociant en cables et en cordes, est née à Lyon en 1526. Son père Charly, dit Labé, lui donna une éducation très-soignée, lui fit apprendre la musique et plusieurs langues. Elle reçut des leçons d'équitation, et de tous les exercices militaires. A 16 ans, en 1542, elle figura parmi les guerriers français, au siège de Perpignan. Son nom de guerre était le *capitaine Loys*. Sa première campagne ne fut pas

heureuse ; les Français ayant été obligé de lever le siège de Perpignan, elle renonça à la guerre, pour se livrer à l'étude. Ce fut alors qu'elle se maria. Son époux Ennemond Perrin, mort en 1563, sans enfants, l'a fit son héritière universelle. Elle ne lui survécut qu'un an, étant morte au mois de mars 1566. Les dispositions de son mari semblent contredire l'idée que des biographes ont voulu nous donner de ses mœurs. Son cabinet était rempli de livres italiens, français et espagnols. Elle faisait des vers dans ces trois langues. Les beaux-esprits de son siècle l'ont célébrée. Ses *Œuvres* furent imprimées à Lyon, en 1533, et réimprimées dans la même ville en 1762, in-12. Mais l'édition la plus récente et la plus estimée des *œuvres de Louise Labé*, est celle qu'a donnée M. Bregnot, Lyon, 1824, in-8, avec des notes et un glossaire. La meilleure pièce de ce recueil est intitulée : *Débats de Folie et d'Amour*, dialogue en prose. Ces deux divinités, qui devraient être fort unies, se disputent le pas à la porte du palais de Jupiter, qui avait invité tous les dieux à un festin. « Cet ouvrage, dit » l'auteur des *Trois Siècles*, est plein d'images, de » naturel, de finesse ; le sujet est aussi ingénieux » que la morale en est utile... »

LABEAUMELLE. Voy. BEAUMELLE.

LABÉDOYÈRE. Voy. BÉDOYÈRE.

LABELLE (Pierre-François), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, est auteur du *Nécrologe des appelants et opposants à la bulle UNIGENITUS*, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage suffit pour faire connaître ses sentiments, le caractère et l'objet de son zèle.

LABELLE (Etienne). Voy. BELLE.

LABEO, surnom commun à plusieurs familles romaines, qui exprimait un défaut, comme des taches de rousseurs *labes* ou des lèvres trop épaisses (*labia*). — LABEO (Q. Fabius-Labeus), d'abord questeur, puis consul romain, l'an 183 avant J.-C., fut homme de guerre et homme de lettres. Il remporta une victoire navale sur les Candiotes, et aida, dit-on, Térence dans ses comédies. Il fut plus illustre pour son courage que pour sa bonne foi.

LABEO (Caius-Antistius-Labeus), tribun du peuple, l'an 148 avant J.-C., voulut se venger du censeur Métellus, qui l'avait rayé de la liste des sénateurs. Il le condamna, sans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéien ; et il aurait fait exécuter son arrêt sur-le-champ sans un autre tribun qui survint et forma opposition, à la prière des parents de Métellus ; car rien n'est plus terrible qu'un démocrate assuré du mobile et méprisable suffrage de la multitude. Non-seulement Labeo demeura impuni, mais il reprit sa place au sénat en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit statuer « que les tribuns auraient voix délibérative dans » cette compagnie ; » et pour qu'il n'eût rien à désirer dans son triomphe, il prononça la confiscation des biens de Métellus, et les fit vendre sur la place à son de trompe. Tant il est vrai que dans les républiques, au moins dans celles où des ambitieux peuvent dominer le peuple, la violence et le despotisme sont souvent plus redoutables que

dans une monarchie, et qu'en général la liberté n'est qu'un vain nom.

LABEO (Antistius-Labeus), savant jurisconsulte, refusa le consulat qu'Auguste lui offrit. Il passait six mois de l'année à converser avec les savants, et les six autres mois à composer. Il laissa plusieurs ouvrages qui sont perdus. Son père avait été un des complices de l'assassinat de Jules-César, et s'était fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippi, 31 ans avant J.-C.

LABERGERIE. Voy. BERGERIE.

LABÉRIUS (Decimus), chevalier romain, composait avec succès de petites comédies satiriques ou *mimes*, pour lesquelles son humeur caustique lui donnait beaucoup de talent. A Rome, un homme de naissance qui composait des poésies pour le théâtre ne se dégradait point, mais il ne pouvait les représenter lui-même sans se déshonorer. Jules-César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces. Le poète s'en défendit en vain : il fallut céder. Dans le prologue de cette pièce, Labérius exhala sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, et en même temps fort touchante ; c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, suivant Rollin : « Comment, dit-il, aurais-je pu refuser quelque chose à celui auquel les dieux mêmes n'ont rien refusé. »

Etenim ipsi dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare, quis posset pati !

Il déplora ensuite son sort en ces termes :

Ergo his tricenis actis sine nota,
Eques romanus lare egressus meo
Domum revertar minus.

Mais dans le cours de sa pièce, il lança contre César divers traits satiriques. Ce dictateur l'en punit, en donnant la préférence à Publius-Syrus, rival de Labérius. Cependant, lorsque la pièce fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il avait perdue. « Quel expédient, » dit un auteur moderne, employèrent Néron et les autres fléaux de Rome pour affermir leur empire odieux ? Ces monstres, pour abâtardir le peuple et le rendre insensible à ses maux, l'enivraient par la continuité et l'appareil des spectacles ; et l'aspect d'un mime en faveur faisait oublier les monceaux de victimes que la cruauté immolait tous les jours aux yeux du public. Et sans parler des tyrans et des fléaux de l'espèce humaine, tous les ennemis de la liberté et du droit public ont saisi ce moyen comme le plus efficace pour consolider leur usurpation. Jules-César regardait comme un chef-d'œuvre de politique l'invention de faire jouer sur le théâtre les chevaliers romains. Dans les beaux temps de la république, on n'avait point d'idée d'histrions : de quoi eussent servi les gesticulations et les *mingardises* de ces gens-là aux Camille et aux Cincinnatus ? » Labérius, descendu du théâtre, alla chercher une place au quartier des chevaliers ; mais chacun jugeant qu'il s'était rendu indigne de ce rang, ils firent en sorte qu'il n'y en trouvât plus aucune. Cicéron le voyant dans l'embarras, le railla en disant et en faisant allusion au grand

nombre de sénateurs que César avait faits : *Recipissem te, nisi anguste sederem*. Labérius lui répondit : *Mirum si anguste sedes, qui soles duabus sellis sedere*. Il lui reprochait ainsi de n'avoir été ami ni de César ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paraître des deux. Labérius mourut à Pouzzole, 10 mois après Jules-César, 44 ans avant J.-C. Il avait coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit*. On trouve quelques fragments de lui dans le *Corpus poetarum* de Maittaire ; la *Bibliothèque latine* de Fabricius contient les titres de 40 de ses mimes. Le prologue de celle de ces pièces qu'il joua devant César a été conservé par Macrobe, et Henri Etienne a donné plusieurs fragments de Labérius, Paris, 1564, in-8, réimprimés dans plusieurs recueils *Veterum poetarum*.

LABERTHONIE (Pierre-Thomas), dominicain, né à Toulon le 7 février 1708, prêcha avec succès à Paris, particulièrement contre les incrédules, et montra beaucoup de zèle pour le maintien de la régularité dans son ordre : ce zèle se manifeste dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Exposé de l'état et obligation des frères prêcheurs*, 1767, in-4 et in-12. Les preuves de la religion qu'il avait exposées en chaire avec autant de lumière que de solidité, sont consignées dans la *Défense de la religion chrétienne contre les incrédules, les Juifs, etc.*, 1779, 3 vol. in-12. On a encore de lui la *Relation de la conversion et de la mort de Bouguer*, 1784. Les difficultés et les doutes de l'incrédule sont très-bien aplanis dans cet ouvrage (Voy. BOUGUER). Il a été réimprimé en 1811 sous le titre de *Supplément aux OEuvres du père Laberthonie, contenant conférence, avec un déiste : examen critique d'un écrit spinosiste sur l'existence de Dieu, etc.* Le père Laberthonie mourut en 1774.

LABEY (Jean-Baptiste), mathématicien, né vers 1750, dans la Normandie, près de Caen, professeur à l'école militaire, fut à leur création professeur dans une des écoles centrales de la Seine, puis à l'école polytechnique et au lycée Napoléon, et mourut à Paris en 1825. Outre une trad. française avec des notes de l'*Introduction à l'analyse infinitésimale*, par Léon. Euler, Paris, 1796, 2 vol. in-4, on doit à Labey de bonnes éditions des *Leçons élémentaires de mathématiques* de La Caille, 1811 ; des *lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique*, 1812, 2 vol. in-8 ; et un *Traité de statique*, 1812, in-8, fig.

LABIENUS (Titus), historien et orateur du temps d'Auguste, né l'an 98 avant J.-C., fut tribun l'an 65 avant J.-C., pendant le consulat de Cicéron. Suétone parle de lui dans la *Vie de Caligula*. Sénèque en fait mention dans la préface du 5^e livre des *Controverses*. On ne croit pas qu'il soit le même que LABIENUS, lieutenant de César dans les Gaules, qui suivit depuis le parti de Pompée, et qui fut tué en Espagne, comme on le voit dans les *Commentaires de César*, et dans la *Continuation de Hirtius*. Il s'était distingué sous César par un grand nombre d'exploits hardis et heureux, mais il n'eut pas les mêmes succès sous Pompée. Le comte de Turpin Crissé, dans ses *Notes* sur les *Commentaires de César*, parle ainsi de cette révolution dans les tra-

vaux militaires de Labiénus. « Pourquoi, dit-il, Labiénus se montra-t-il dans la guerre civile si différent de ce qu'il avait paru dans les Gaules ? C'est le sort de ceux qui passent d'un parti à un autre. L'histoire ancienne et moderne en fournit mille exemples. La désertion, non-seulement est une tache à la gloire, mais presque toujours elle rend encore inutiles les plus heureuses qualités » et les plus beaux talents. » Il faut convenir cependant que la cause de Pompée étant celle de la république et de la patrie, la désertion de Labiénus ne manque pas de raisons justifiantes.

** LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien Houton de), botaniste, né en 1755 à Alençon, après avoir terminé ses études au collège de sa ville natale, suivit les cours de l'école de médecine de Montpellier, puis de Paris, où il reçut le grade de docteur, vers 1780. A compter de cette époque, sa vie ne fut plus qu'une suite non interrompue de voyages ou de recherches pour la botanique. Il alla d'abord en Angleterre, rentra en France, explora les Alpes et les montagnes du Dauphiné, et passant à Turin, continua ses recherches dans les montagnes de la Savoie. Ces courses ne firent que lui donner plus d'ardeur pour en entreprendre de nouvelles; le 19 novembre 1786, il s'embarqua à Marseille pour l'île de Chypre, et se dirigea ensuite vers la Syrie. Mais arrêté tantôt par la peste, tantôt par la guerre, il dut se borner à visiter le Liban, recueillant des plantes et faisant des observations sur la culture et sur les mœurs des habitants. Après avoir parcouru les environs de Damas, il revint par l'île de Candie, la Sardaigne, la Corse, rapportant un grand nombre de plantes. Il s'occupait de publier le résultat de ses recherches, lorsqu'il fut nommé naturaliste de l'expédition destinée à la recherche de la Pérouse (voy. ce nom). Parti de Brest le 29 septembre 1791, il aborda à Ténériffe, visita son Pic fameux, relacha au cap de Bonne-Espérance en 1792, explora une partie des côtes de la Nouvelle-Hollande et plusieurs îles de la mer du sud, séjourna dans celle de Tonga-Tabou, et visita ensuite quelques-unes des îles de la Sonde. Partout il avait fait d'amples récoltes; il les aurait peut-être doublées s'il eût pu profiter du séjour qu'il fit dans la grande île de Java de 1793 à 1795. Mais, par suite des événements survenus en France, l'escadre ayant été mise en dépôt entre les mains du gouvernement hollandais, Labillardière fut en butte à des soupçons qui ne lui permirent pas de s'éloigner. Ses collections furent retenues; et livré comme prisonnier de guerre aux autorités hollandaises, il fut conduit à Samarang, et de là à Batavia. Ce ne fut que le 29 mars 1795 qu'on le rendit à la liberté, en le transportant à l'île de France. Arrivé à Paris, apprenant que ses collections avaient été conduites en Angleterre, il les fit réclamer par le gouvernement, et elles lui furent restituées. Admis en 1800 à l'institut, en remplacement de l'Héritier (voy. ce nom), il consacra le reste de sa vie à mettre en ordre ses matériaux et à les publier, et mourut à Paris, le 8 janvier 1834, à 79 ans. Outre une série de *mémoires* dans les *Recueils de l'académie des sciences* et dans ceux du *Muséum d'histoire naturelle*, on a de lui :

Icones plantarum Syria variarum descriptionibus et observationibus illustrata, Paris, 1791-1812, in-4, fig.; *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, Jb., 1800, 2 vol. in-4, avec atlas in-fol.; *Nouveau-Hollandia plantarum specimen*, Jb., 1804-06, 2 vol. in-4, avec pl.; *Sertum austro-caledonicum*, Ibid., 1824-25, 2 part. in-4, avec 80 pl. Ce livre forme le complément de la flore de la Nouvelle-Hollande décrite dans le précédent. M. Flourens a lu l'éloge de Labillardière à l'académie des sciences en 1837.

* LABLANCHERIE (Mammès-Claude PAIN de), littérateur, né à Langres en 1782, s'attira quelques épigrammes de Rivarol, pour avoir pris le titre fastueux d'*agent général de littérature*, à l'occasion d'un bureau de correspondance pour les sciences et les arts qu'il essaya sans succès d'établir à Paris. Au commencement de la révolution il se retira à Londres, où il se concilia l'estime publique et y mourut en 1811. On a de lui : *Essai du Journal de mes voyages*, ou *Histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et aux mères*, Paris, 1776, 2 vol. in-12. L'idée de cet ouvrage, qui présente le double tableau des suites d'une bonne et d'une mauvaise éducation, est excellente; mais l'exécution n'y répond pas; *Nouvelles de la république des lettres* de 1778 à 1788. Ce journal, devenu fort rare, forme 8 vol. in-12, rare; *Essai d'un Tableau historique des peintres de l'école française depuis Jean Cousin en 1500 jusqu'en 1783*, in-4; *L'année littéraire* y a relevé plusieurs erreurs.

LABLANDINIÈRE. Voy. BLANDINIÈRE.

** LABLÉE (Jacques), né en 1751 à Beaugency, fit ses études à Vendôme avec succès. Après plusieurs voyages à Paris, où il s'était lié avec quelques littérateurs, il s'y établit en 1781 et se fit recevoir avocat, moins pour avoir un état qu'un titre honorable. La révolution le trouva disposé à toutes les réformes qu'elle annonçait; mais modéré par principes et par caractère, il n'employa son influence que dans des vues d'intérêt public. Officier municipal puis membre de la Commune, il était président de la section du Luxembourg quand, en 1794, il sauva Monsieur (depuis Louis XVIII) menacé par un attroupement séditieux. En 1792, il entreprit, sous le titre de *Fanal parisien*, un journal dans lequel il eut le courage d'attaquer Marat et Robespierre. Nommé administrateur général des subsistances militaires, sa sévère probité lui fit des ennemis dangereux; il fut destitué et enfermé comme suspect. Réintégré dans son emploi, il obtint plus tard une place dans les droits-réunis. Il mourut à Paris en mars 1841, le doyen des littérateurs français. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, ou plutôt d'opuscules en vers et en prose, dont malheureusement aucun ne s'élève au-dessus du médiocre. Cependant ses *Romances* ont eu du succès; la 5^e édition, 1828, in-12, est augmentée de pièces inédites.

LABLETTERIE. Voy. BLETTERIE.

LABOISSIÈRE. Voy. BOISSIÈRE.

** LABORDE (Alexandre-Louis-Joseph, comte de), né en 1774 à Paris, était fils d'un banquier de la cour qui périt sur l'échafaud révolutionnaire (voy. ci-dev. tom. 2, p. 112). Ses études terminées

au collège de Juilly, il fut envoyé par son père en Autriche, et fit avec honneur cinq campagnes dans les dragons de Kinski. Rentré en France, il revint aux arts qu'il avait cultivés dans sa jeunesse, et pour se perfectionner dans le dessin, alla l'étudier en Italie. Il visita ensuite l'Espagne, où il séjourna trois ans occupé de rassembler les matériaux d'un grand ouvrage sur la péninsule ibérique devenu son premier titre à la célébrité. Les frais énormes de cette publication vraiment princière dérangèrent sa fortune et ce fut un des motifs qui le déterminèrent à solliciter un emploi. Nommé en 1808 auditeur au conseil d'état, il fut fait l'année suivante maître des requêtes, et en 1811, chargé du service des ponts-et-chaussées du département de la Seine. En 1815, il remplaça M. de Toulangeon à l'académie des inscriptions. Lorsque Paris vit avec surprise les armées alliées à ses portes, il alla traiter de la capitulation au nom de la garde nationale dont il était adjudant-major. Il reprit en 1819 son service au conseil d'état, et nommé membre de la chambre des députés en 1822, se brouilla complètement avec le ministère, en s'opposant au projet d'intervention en Espagne. Après 1830, il fut un instant préfet de la Seine, puis général de la garde nationale et enfin aide-de-camp de Louis-Philippe. Elu député vers la même époque, il vota constamment avec le parti conservateur, et mourut à Paris, le 20 octobre 1842. Ses principaux ouvrages sont : *Description d'un pavé en mosaïque, découvert dans l'ancienne ville d'Italica, aujourd'hui le village de Santiponce, près de Séville*, Paris, 1802, gr. in-fol., fig.; *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, ib., 1807-20, 4 vol. gr. in-fol., fig.; *Description des nouv. jardins de la France, et de ses anciens châteaux* (franç., angl. et allem.), ib., 1808-13, gr. in-fol., avec 150 pl. *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, ib., 1808, 3 vol. in-8 et atlas; 3^e édit. augm., 1827-31, 6 vol. in-8 et atlas in-4 de 37 cartes et 4 pl.; *Monuments de la France*, etc., ib., 1816-36, 2 vol. gr. in-fol., fig.; *De l'esprit d'association, ou essai sur le complément du bien être et de la richesse en France*, 2^e édit. ib., 1821, 2 vol. in-8; *Voyage pittoresque en Autriche*, ib., 1821-22, 2 vol. in-fol., fig.; *Précis histor. de la guerre entre la France et l'Autriche*, en 1809, ib., 1823, 3 vol. in-8 et atlas de 25 cartes et vues, *Collection des vases grecs du comte de Lamberg*, ib., 1824-28, 2 vol. gr. in-fol., fig.; *Versailles ancien et moderne*, ib., 1840, gr. in-8, fig.

LABORDE. Voy. BORDE et DELABORDE.

* LABOREAU (Jean-Baptiste), né en 1752, à Saint-Claude (Jura), fut attaché pendant 15 ans à l'ambassade française à Londres en qualité de secrétaire, puis en quittant cette place, nommé receveur des domaines à Sens où il mourut le 20 décembre 1814. Il a traduit : *Précis philosophique et politique de l'histoire d'Angleterre, dans une suite de lettres écrites par un lord à son fils*, 1776, 2 vol. in-12. Il attribue cet ouvrage à lord Lyttleton, tandis qu'il appartient à Olivier Goldsmith.

* LABORIE (J. B. P.), médecin, né en 1797 à Montpellier, mort en 1823 professeur de physiologie à la faculté de cette ville, a publié : *Dissertation*

sur le tétanos traumatique, 1820, in-8; *Pronostics d'Hippocrate*, commentés par A. Piquer, etc., trad. de l'espagnol, 1822, in-8; *Eclaircissements analyt. sur la doctrine physiolog. de Barthez*, dans les *nouv. Annales cliniques de la soc. médicale de Montpellier*, sept. et oct. 1822. M. Pierquin a publié une *Notice sur Laborie*, etc., in-8.

* LABOULLAYE - MARILLAC (Pierre-Charles-Madeleine, comte de), chimiste, né en 1771 à Billom, (Puy-de-Dôme), était en 1790 lieutenant-colonel. Il fut un des citoyens courageux qui s'offrirent comme otage de Louis XVI; et après la fatale journée du 10 août il rejoignit l'armée des princes. Au licenciement de cette armée, il vint habiter Göttingue, y suivit les cours de l'université, et se fit recevoir docteur en médecine. Il trouva dans l'exercice de sa profession un moyen honorable de soutenir son père qui mourut dans l'exil. Rentré en France sous le consulat, il y publia la traduction des *Voyages de Pallas dans la partie méridionale de la Russie* (voy. PALLAS), et s'occupa des applications de la chimie aux arts. En 1817, il obtint la place de directeur de la manufacture des Gobelins, et ouvrit un cours de chimie. Il est mort à Paris le 25 août 1824. On a de lui : *Mémoire sur les couleurs inaltérables pour la teinture, suivi du rapport fait à ce sujet par MM. Vauquelin, Gay-Lussac, etc.*, Paris, 1814, in-4, et atlas in-4.

** LABOURDONNAYE (François-Régis, comte de), royaliste énergique dont le nom reste attaché à l'histoire de l'établissement du gouvernement représentatif en France, né en 1767 à Angers, était au commencement de la révolution capitaine dans le régiment d'Austrasie. En 1790, il accepta dans sa ville une place d'officier municipal. Il ne rejoignit qu'en 1792 l'armée de Condé; il y servit avec valeur, et lorsque les événements ne lui permirent plus d'être utile à la cause royale en Allemagne, il vint la défendre dans la Vendée. Profitant de l'amnistie accordée par le gouvernement consulaire, il revint à Angers, et nommé maire en remplit les devoirs avec autant de zèle que d'intelligence. Après la restauration, envoyé par son département à la chambre des députés, il s'y fit bientôt remarquer par ses talents oratoires, mais aussi par une ardeur impétueuse que blâmèrent souvent ses collègues, même ceux qui partageaient ses convictions politiques. Dès la session de 1816, il fut regardé comme le chef de l'opposition royaliste. En 1821, il établit la nécessité d'arrêter le morcellement de la propriété, si l'on ne voulait pas voir les collèges électoraux la proie de l'industrie et du commerce. Dans la même session, répondant aux députés de la gauche qui feignaient de redouter le retour de l'ancien régime « il serait, dit-il, mille fois plus » facile de ressusciter le régime de la terreur, de la » république et même de l'usurpation que de res- » susciter le régime que le temps a détruit pour » jamais. » En 1823, il déposa sur le bureau une proposition tendant à expulser de la chambre Manuel (voy. ce nom) qui avait prononcé l'apologie du régicide. Après avoir contribué à renverser le ministère de Caze, il ne cessa de harceler celui de M. de Villèle qu'il embarrassa plus d'une fois par

la force de ses arguments et la vivacité de ses répliques. A la formation du ministère Polignac, chargé du portefeuille de l'intérieur, cet homme, qui passait pour si violent, opéra peu de changements dans les bureaux, et personne, dit un historien, ne fit moins de destitutions. Ne pouvant pas s'accorder avec ses collègues, il fut remplacé, et, suivant l'usage, élevé à la pairie. La révolution de 1830 ne le surprit pas, plus d'une fois il l'avait prédite à ses amis sans pouvoir les convaincre de la justesse de ses prévisions; et arrivé au ministère où il la voyait de plus près, il ne put pas l'empêcher. Quand elle fut accomplie, il se retira dans ses terres, et mourut à Beaupréau près d'Angers, le 7 août 1839, à 72 ans.

LABOUREUR (Jean le), historien, né à Montmorency, près de Paris, en 1623, fit germer la presse dès l'âge de 19 ans. Il était à la cour en 1644, en qualité de gentilhomme servant, lorsqu'il fut choisi pour accompagner le maréchal de Guébriant dans son ambassade en Pologne, où il allait pour accompagner Marie de Gonzague, fiancée à Wladislas VII. De retour en France, il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, la place d'aumônier du roi, et fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Ce savant, mort en 1675, à 53 ans, est connu par plusieurs ouvrages : *Recueil des tombeaux des personnes illustres, dont les sépultures sont dans l'église des célestins de Paris*, 1642, in-fol.; *Relation du voyage de la reine de Pologne et du retour du maréchal de Guébriant*, Paris, 1647, in-fol., plus exacte qu'élégante; une bonne *Edition des Mémoires de Michel de Castelnau*, 2 vol. in-fol., avec des commentaires historiques, très-utiles pour l'intelligence de plusieurs points de l'histoire de France; *Histoire du roi Charles VI*, traduite du latin en français, en 1663, 2 vol. in-fol.; elle est estimée des savants; *Traité de l'origine des armoiries*, 1684, in-4. On y trouve des choses curieuses et recherchées; *Histoire de la pairie*, 8 manuscrits déposés à la Bibliothèque du roi. Le mauvais *Poème de Charlemagne*, 1664, in-8, n'est point de lui, mais de son frère Louis, mort en 1679, qui inonda le Parnasse, dans le dernier siècle, de ses productions. Jean le Laboureur a été l'éditeur des deux derniers volumes des *Mémoires de Sully*.

LABOUREUR (dom Claude le), né vers 1601, était prévôt de l'abbaye de l'île Barbe près Lyon. Il fut obligé de résigner ce bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du chapitre de Lyon, dont il avait parlé d'une manière peu mesurée, en présentant à l'archevêque ses *Notes et ses Corrections* sur le Bréviaire de ce diocèse, 1643, in-8. On a de lui les *Mesures de l'abbaye de l'île Barbe les Lyons*, 1681, 2 vol. in-4; ouvrage plein d'érudition; c'est une histoire de l'abbaye dont il avait été le prévôt. On ignore l'époque précise de sa mort; il paraît qu'il vivait encore en 1682.

LABOURLIE. Voy. BOURLIE.

LABOURLLOTTE (Claude), l'un des plus braves capitaines de son siècle, naquit dans le comté de Bourgogne d'une famille obscure; il passa par tous les degrés de la milice, jusqu'à celui de comman-

dant des troupes wallones, au service du roi d'Espagne. Ayant appris, dans sa jeunesse, l'état de chirurgien, il entra, en cette qualité, au service du comte de Mansfield, par la protection duquel il parvint à s'avancer dans la carrière des armes. Il se distingua à Noyon, Ardres et Nieupoort, et fut anobli par Philippe II, roi d'Espagne. Jamais il ne s'engageait plus volontiers à une entreprise que lorsqu'elle était fort périlleuse. Il fut blessé en diverses occasions, et enfin tué d'un coup de mousquet, le 24 juillet 1600, pendant qu'il faisait travailler à un retranchement entre Bruges et le fort Isabelle.

LABRE (Benoît-Joseph), né à Amette, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, en 1748, se distingua, dès son enfance, par sa piété et l'innocence de ses mœurs. Sa santé l'ayant obligé de quitter les Chartreux, et ensuite l'abbaye de Sept-Fonts, où il avait résolu de se consacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté et dans l'exercice des vertus chrétiennes, et y mourut en odeur de sainteté, le 16 avril 1783. Un décret de la congrégation des rites a autorisé à lui donner le titre de vénérable. Sa *Vie*, écrite en italien par M. Alégiani, a été traduite en français, et augmentée d'un *avertissement* plein d'éloquence et de raison, Liège, 1784, petit in-12. On a imprimé la même année un *Recueil des miracles opérés à son tombeau*, Paris et Liège, et une autre *Vie* par l'abbé Marconi, son confesseur, traduite en français par Roubaud, in-12. Dans un mandement de l'évêque de Boulogne, donné le 3 juillet 1783, on trouve un très-bel éloge de Benoît-Joseph Labre, né dans ce diocèse. « Quoique son extérieur » fût abject, dit ce prélat, et parût, aux yeux de la » chair, n'avoir rien que de rebutant et d'affreux, » cependant son insigne piété, son humilité pro- » fonde, son amour aussi grand pour la pauvreté » que généreux pour les pauvres, avec qui il par- » tageait les aumônes qu'il avait reçues sans les » avoir demandées, lui avaient attiré l'estime, la » bienveillance et la vénération de tous les vrais » appréciateurs de ses excellentes vertus, surtout » de sa continuelle application à la prière, dont » l'assiduité, que vous, ô faux sages de notre siècle! » cherchez tant à décrier, à déprimer, à détruire, » comme n'étant que le vœu partagé des personnes » inutiles à la société, ne peut toutefois être trop » louée, trop exaltée, trop protégée, puisque, se- » lon un oracle divin (*Multum valet deprecatio justi » assidua*, Jac., v. 16), auquel les discours artifi- » cieux de la sagesse humaine n'opposent que des » raffinements vains et illusoire, elle a beaucoup » de pouvoir auprès du souverain maître des temps, » des cœurs et des événements. » A la suite de ce mandement, on lit la traduction en français de l'inscription latine, mise avec l'approbation du saint Siège, dans le cercueil de Benoît-Joseph Labre, et deux lettres adressées à M. l'évêque de Boulogne, par M. Fontaine, chargé à Rome des affaires de la congrégation de la mission, dont il est membre. Ces lettres contiennent des détails aussi édifiants que curieux. Les miracles opérés à son tombeau furent l'occasion de la conversion de Thayer, ministre protestant à Boston. Voyez la *Relation* du néo-

phyte lui-même, Liège, 1788; in-12', *Journ. Hist. et littér.*, 4^{re} fév. 1789; pag. 461.

LABROSSE. Voy. Brosse et Ange de Saint-Joseph.

* LABROSSE (Pierre de), vivait dans le xiii^e siècle. Après avoir été barbier chirurgien de Saint-Louis, il devint chambellan de Philippe le Hardi. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'héritier de la couronne, et il fut exécuté le 30 juin 1278. Cette accusation, intentée par tous les barons, est douteuse; voici ce qu'on lit à ce sujet dans la chronique de Saint-Magloire :

L'an mil deux cent septante et huit,
S'accorderent li barons tuit
A Pierre de Labrosse pendre;
Pendut fut sans rancou prendre;
Contre la volenté du roy.
Put il pendu, si, com je croy
Mien oncient, qu'il fut desfet
Plus par envie que par fet.

LABROUE. Voy. BROUE.

* LABROUSSE (Clotilde-Suzanne-Coucettès de), qu'on pourrait appeler la *Krudener* française (voy. ce nom), naquit à Vauxain, dans le Périgord, le 8 mai 1747, d'une honnête famille; dès son plus jeune âge elle donna dans un mysticisme exalté, et pratiqua des mortifications extraordinaires. Couchée sur le dos, elle passait des journées entières à contempler le ciel, et, pour y monter plus tôt, à 9 ans elle tenta de s'empoisonner en avalant des araignées. Cette espèce de folie ne fit que s'accroître. Ayant pris l'habit de tiers-ordre de Saint-François, la méditation, le jeûne et la solitude exaltèrent encore davantage son imagination : elle se crut destinée à parcourir le monde pour convertir les hérétiques et les pécheurs. Elle en fit part à ses supérieures, qui furent assez prudentes pour s'opposer à ce projet. Ne sachant que faire de mieux, elle écrivit sa *Vie*, et soumit cet ouvrage à M. de Flamaréens, évêque de Périgueux, qui ne parut pas y faire grande attention. Il n'en fut pas ainsi de dom Gerle, prieur de la Chartreuse de Vauclaire : ayant lu cet écrit, que le hasard fit tomber, en 1759, entre ses mains, il s'empressa d'entrer en correspondance avec M^{lle} Labrousse. C'est à ce religieux qu'elle dut sa première réputation d'*inspirée* et de *prophétesse*. Il assura quelque temps après, qu'elle lui avait prédit qu'il serait membre d'une assemblée nationale, et qu'elle avait également prédit la révolution française. Dom Gerle devenu membre de l'assemblée Constituante, parla dans cette assemblée en faveur de la prophétesse; mais il ne put parvenir à se faire écouter. M^{lle} Labrousse trouva un autre admirateur dans M. Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne. Les couvents ayant été supprimés, à sa grande satisfaction, elle vint à Paris, et commença à remplir sa mission en prêchant et prophétisant en faveur de la constitution du clergé, contre la cour de Rome, et ne manqua pas de se faire un parti parmi des *spéculateurs* et des gens crédules : l'évêque Fauchet fut de ces derniers; mais il revint bientôt de son erreur. A cette époque parut un *Recueil des prophéties de M^{lle} Labrousse*, imprimé aux frais de la duchesse de Bourbon, 2 vol. in-8, qui plus tard fut traduit en italien. Dans le même temps, l'évêque

Pontard disait... : « C'est dans les cahiers de ma » demoiselle Labrousse qu'il faut apprendre à connaître la religion; non point cette religion que » les vices de l'ancien clergé ont rendue si différente de son origine, mais cette émanation pure » des lumières célestes. » De retour dans son pays, M^{lle} Labrousse médita de se rendre à Rome, pour prêcher aux cardinaux, et au pape lui-même, les principes de *fraternité, liberté, égalité*. Outre cela elle devait engager le saint Père à faire l'abdication de sa puissance temporelle. Dans son voyage, elle prêcha dans les villes, les villages, faisant usage, au commencement de tous ses discours, de la formule jacobinique : *Frères et amis...*, etc. Arrivée à Bologne en août 1792, elle y essaya ses prédications; mais on y répondit par des sarcasmes. Le cardinal-légal mit un terme à cette comédie, en chassant l'*inspirée*, qui passa à Viterbe, et ensuite à Rome, où les nouvelles maximes avaient déjà pénétré, et donné naissance à quelques clubs secrets. La prophétesse y prononça des discours contre le pape, et le clergé *non assermenté*. Elle avait voulu planter sa chaire dans la place *Navone*, où abonde le menu peuple, mais elle fut arrêtée et enfermée au château Saint-Ange. Un autre visionnaire d'une espèce différente, s'y trouvait aussi prisonnier depuis 1789; c'était le fameux *Cagliostro* (voy. ce nom) qui, lui aussi, avait eu de nombreux partisans, même dans les classes éclairées... Quel exemple pour abaisser l'orgueil de l'esprit humain...! Cependant M^{lle} Labrousse était mieux traitée dans sa prison que le charlatan sicilien. Celui-ci languissait dans un cachot, et la prophétesse française occupait une chambre commode, où on lui avait permis de garder une suivante. En 1796, le Directoire demanda l'élargissement de M^{lle} Labrousse; mais elle ne voulut pas quitter sa prison, alléguant qu'en y restant, elle obéissait à une *inspiration céleste*. Elle changea néanmoins d'avis deux ans après, lorsque les Français s'emparèrent de Rome. Elle revint alors à Paris; mais se rappelant les suites fâcheuses de ses prédications, elle se condamna à la retraite; cependant elle se croyait toujours inspirée, et disait que les anges lui avaient préparé un trône dans le ciel. Elle eut la satisfaction de s'y voir entourée d'un petit nombre d'amis fidèles, à la tête desquels était M. Pontard, qui, pendant la captivité de la prophétesse, avait publié un *Recueil des ouvrages de la célèbre M^{lle} Labrousse* (Bordeaux, Brossier, 1797, in-8 de 296 pages). Dans les dernières années de sa vie elle composait encore des ouvrages mystiques, commentait la *Bible* et l'*Apocalypse*. M^{lle} Labrousse conserva ses liaisons avec M. Pontard jusqu'à sa mort, arrivée en 1821, à l'âge de 74 ans. Elle avait nommé son ancien ami pour son exécuteur testamentaire, et lui laissait 3,000 fr. qui lui ont été contestés par la famille de la défunte.

** LABROUSTE (François-Marie-Alexandre), né en 1762 à Bordeaux, fut en 1795 député par ses compatriotes au conseil des Cinq-cents, où il se fit remarquer par sa modération et par ses connaissances en économie politique. Après le 18 brumaire, il entra au tribunal, dont il fut élu secrétaire. Quoi-

qu'il eût combattu de tout son pouvoir l'établissement des droits réunis, et peut-être même pour cette raison, il en fut nommé directeur à Lyon; mais il refusa cette place. En 1807, il devint l'un des administrateurs de la caisse d'amortissement, dont il fut en 1816 le commissaire liquidateur. Receveur particulier des contributions directes à Paris, il fut l'une des victimes de l'attentat de Fieschi (voy. ce nom), et mourut des suites de ses blessures, le 30 juillet 1835. On a de lui quelques opuscules, entre autres: *Considérations sur la caisse d'amortissement*, 1816, in-8.

LABRUYÈRE. Voy. BRUYÈRE.

LACAILLE. Voy. CAILLE.

LACARRY (Gilles), jésuite, né au diocèse de Gascogne en 1608, professa avec succès les humanités, la philosophie, la théologie morale, l'écriture sainte, fit des missions, obtint les emplois de sa société, et mourut à Clermont en Auvergne, l'an 1684. Malgré la multitude et la variété de ses occupations, il trouva le temps de composer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, surtout pour ceux qui s'appliquent à l'histoire de France. Les principaux sont: *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4: morceau bien fait et plein d'érudition. Elle commence à Constantin, et finit à Justinien; *Historia coloniarum tum a Gallis in exeras nationes missarum, tum ab exteris nationibus in Gallias deductarum*, 1677, in-4: ouvrage estimé, écrit avec autant de savoir que de discernement; *Epitome historia regum Francia*, 1672, in-4: petit abrégé tiré du *Doctrina temporum* de Petau; *De regibus Francia et lege Salica*, in-4; *Cornelii Taciti liber de Germania*, 1649, in-4; avec de savantes notes, que Dithmar a suivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage à Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-8; *Historia romana*, depuis César jusqu'à Constantin, appuyée sur les médailles et les autres monuments de l'antiquité. Cet ouvrage, publié en 1671, in-4, contient des instructions utiles en faveur des personnes peu versées dans la connaissance des médailles, et offre de savantes discussions sur plusieurs faits. Il renferme aussi *Series et numismata regum Syria, Egypti, Siciæ et Mesopotamiæ*; une bonne Edition de Velleius Paterculus, avec des notes; *Historia christiana imperatorum, consulum et præfeclorum; Notitia magistratuum et provinciarum imperii utriusque, cum notis*, 1663, in-4. On voit dans tous ces ouvrages un homme profondément versé dans les matières les plus épineuses et les plus recherchées de l'histoire, et un savant en qui l'érudition n'a pas éteint le goût.

* LACATHELINIÈRE (RIPAULT de), officier des armées royales de la Vendée, né vers 1760; fut choisi au mois de mars 1795, par les paysans insurgés du pays de Retz, pour leur commandant; s'empara d'abord du port St.-Père, de Bourgneuf, et marcha de concert avec Chanetle (voy. ce nom) contre Pornic qu'ils enlevèrent aux Républicains. Il commandait l'avant-garde à l'attaque de Machecoul, le 20 juin 1793; mais il ne s'engagea dans aucune des excursions de Charette, à qui il envoya quelquefois des renforts, sans vouloir jamais sortir

de son canton. Durant l'hiver de 1794, il fut blessé dans la forêt de Pornic et se retira pour se guérir dans sa maison de Frossay. Un soldat l'y découvrit par hasard: Qui es-tu, lui demanda-t-il? Lacathelinière, répondit le vendéen. On le conduisit à Nantes, où il fut fusillé. Lacathelinière commandait à des hommes qui manquaient de discipline, mais il avait le talent de les conduire et de s'en faire respecter.

* LACENAIRE, assassin, qui s'est fait une sorte de célébrité par l'audace de ses principes et par une scélératesse raisonnée, était né à Lyon en 1803. Après avoir été commis voyageur, sa mauvaie conduite le fit tomber dans la misère, d'où il s'efforça de sortir par le crime. Livré aux tribunaux, ce fut sous trente chefs différents d'accusation qu'il parut en présence de la justice. Il désigna sans difficulté ses complices, et avoua différents vols et assassinats qu'il avait précédemment commis. Condamné à mort, il subit sa peine au mois de novembre 1833. S'il n'y avait rien de plus dans la vie de Lacenaire, il serait sans doute demeuré confondu dans la foule des assassins. Mais ce qui en fait un scélérat à part, c'est sa contenance calme et impassible pendant le cours des débats; c'est l'horrible sang-froid avec lequel il débitait à qui voulait l'entendre, des leçons de matérialisme et de perversité; et l'on vit les journaux se faire les échos de ces horribles doctrines; s'attacher à répandre de l'intérêt sur un monstre qui outrageait la morale et la divinité; reproduire ses conversations et publier des vers que du fond de son cabanon de Bicêtre, il jetait en pâture à la curiosité publique. Le besoin d'émotions fortes, produit et entretenu par tant d'écrits émanés d'une imagination désordonnée, peut seul expliquer l'intérêt qu'à inspiré un homme tel que Lacenaire. C'est un trait de mœurs qui mérite d'être conservé. Un poète, M. Amédée Pommier, a caractérisé dans les vers suivants, cette honteuse sympathie qu'on a témoignée de nos jours à de grands criminels:

Un scélérat infâme a vu ses rapsodies
Reproduites partout et partout applaudies.
Et ces graves journaux dont l'intraitable orgueil
Daigne à peine à noire art accorder un coup-d'œil,
Qui pour parler de vers ont trop d'autres matières,
Ont pourtant consacré des colonnes entières
Aux bribes sans couleur d'un méchant coupletler,
Qui du sotaire seul savait bien le métier.
Lacenaire a sur nous l'avantage du crime;
Mieux que lui mille fois nous polissons la rime:....
Nos jours se sont usés dans ces rudes combats,
Mais tout cela n'est rien: nous n'aspirons pas.
A ce prix seulement on devient un grand homme,
Et la presse au public vous révèle et vous nomme;
Tel est le goût du jour: les beaux vers ne sont tiens
S'ils viennent de la part de quelque homme de bien;
Mais un vil assassin, un tigre Lacenaire,
Griffonnant des chansons de sa main sanguinaire,
Anacréon de bagne, Horace d'échafaud;
Par la presse aux cent voix est prisé comme At fault.

* LACÉPÈDE (Bernard-Germain-Etienne de LA-VILLE-SUR-LELON, comte de), savant naturaliste, né à Agen le 26 décembre 1756, était fils du comte de Laville. Héritier d'un oncle maternel, il dut en prendre le nom. Il s'occupa de bonne heure d'histoire naturelle, se mit en correspondance avec Buffon, et cultiva les beaux arts, surtout la musique. Il n'avait que vingt ans, lorsqu'il vint en

1776 à Paris, et déjà il avait entrepris de remettre en musique l'*Armide* de Quinault ; mais il renonça à son projet quand il apprit que Gluck l'avait devancé. Il continuait ses travaux scientifiques sous Buffon et ses études musicales sous Gossec, et il venait de faire paraître une *Oeuvre* de symphonie concertante, quand sa famille obtint pour lui un brevet de colonel en Bavière : son service militaire se borna à deux voyages qu'il fit en Allemagne. En 1781, son opéra d'*Omphale* était en répétition ; cependant il ne fut pas représenté. Dans le même temps il publia ses premiers écrits, qui n'étant point au niveau de la science, firent naître contre l'auteur des préventions si défavorables, que Lacépède s'empessa d'en racheter les exemplaires. Ce fut alors que Buffon lui offrit la place de garde du cabinet d'histoire naturelle, dont Daubenton venait de se démettre. Quoique le poste parût au-dessous de Lacépède, il l'accepta. Après avoir publié en 1783 la *Poétique de la musique*, Paris, 2 vol. in-8, il commença ses études d'histoire naturelle, fit paraître successivement *Les quadrupèdes ovipares et Les serpents*, 1788-1789, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12 ; *Les reptiles*, 1789, in-4, ou 2 vol. in-12 ; *Les Poissons*, 1798-1803, 6 vol. en 3 tomes, ou 11 vol. in-12 ; *Les cétaées*, 1804, in-4, ou 2 vol. in-12. Lacépède décrit exactement ; et l'on voit qu'il cherche moins à éblouir par un attrayant langage qu'à satisfaire celui qui veut s'instruire. Ces quatre ouvrages publiés dans l'espace de 16 ans forment la suite et le complément de l'édition originale de Buffon, (voy. ce nom). A la révolution, Lacépède accepta la place d'administrateur de Paris, puis fut appelé à l'Assemblée Législative. On vantait beaucoup la modération de ses principes ; ce fut néanmoins sous sa présidence que cette assemblée fit une adresse au roi contre les émigrés, et qu'elle décréta la formation de la haute cour d'Orléans, d'odieuse mémoire. Il refusa, dit-on, le poste difficile de gouverneur du dauphin. La session étant finie, Lacépède reprit ses occupations scientifiques, et vécut dans la retraite. En 1796, à l'organisation de l'institut, il en fut nommé membre. Lors de l'établissement du consulat, Bonaparte l'appela au sénat, dont il devint président en 1801 ; deux ans après, il fut nommé grand-chancelier et en 1805, grand-aigle de la Légion-d'Honneur : l'année d'après, il avait été créé titulaire de la sénatorerie de Paris. Chargé dans diverses circonstances de haranguer Napoléon, il se montra son constant panégyriste, et dut en partie les honneurs dont il fut investi à son éloquent enthousiasme pour celui qui les dispensait. Une fois cependant il osa lui faire entendre le nom de paix ; ce fut le 12 janvier 1814. « Nous combattons, dit-il, entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants. » Obtenez la paix, sire, et que votre main tant de fois victorieuse laisse échapper les armes, » après avoir signé la paix du monde. » Ce conseil venait trop tard : l'empire touchait à sa chute. Il suivit à Blois l'impératrice Marie-Louise, et cependant envoya son adhésion à la déchéance de Napoléon. Le roi le nomma pair le 4 juin 1814. Pendant les cent-jours il refusa la place de grand-

maître de l'université ; mais ayant siégé dans la nouvelle chambre il ne put obtenir qu'en 1809, sa réintégration à la pairie. Depuis ce moment, il se livra exclusivement à ses études favorites, qu'il n'avait jamais entièrement abandonnées. Parmi les *Discours* qu'il prononça comme professeur au jardin des Plantes, les plus remarquables sont ceux qu'il fit pour l'ouverture ou la clôture de son enseignement de 1798 à 1801, et qui contiennent des vues élevées et nouvelles sur quelques parties d'histoire naturelle. Nous citerons encore de Lacépède, la *Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, (avec Cuvier et Geoffroi Saint-Hilaire), Paris, 1798 - 1801, gr. in-folio : il n'en a paru que 10 livr. ; *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences d'histoire naturelle depuis la mort de Buffon*, ce discours fait partie des éditions de Buffon publiées en 1817 et 1819, il a été imprimé séparément en 1822, in-8 ; *Histoire générale, physique et civile de l'Europe depuis les dernières années du v^e siècle jusque vers le milieu du xviii^e*, Paris, 1826, 18 vol. in-8. Ce grand ouvrage qui l'occupa longtemps et dont il revoyait les dernières feuilles dans les derniers jours de sa vie, a eu peu de succès ; *Histoire naturelle de l'homme*, 1827, in-8 et in-18 ; *Les Ages de la nature et l'histoire de l'espèce humaine*, 1830, 2 vol. in-8. Ses *Oeuvres* (d'histoire naturelle) ont été publiées avec la synonymie des auteurs modernes les plus célèbres, par M. Desmarests, 1826-33, 11 vol. in-8, avec autant de cahiers de pl. On lui doit en outre des *Notices*, sur quelques hommes célestes et de nombreux articles dans les journaux scientifiques, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc. Il continua de cultiver la musique avec passion jusqu'à sa mort : on a de lui plusieurs opéras, une *Messe de requiem*, etc., et il a même mis en musique l'*Action générale et les différents épisodes du Télémaque*. Lacépède mourut de la petite vérole le 19 septembre 1825, dans sa maison de campagne à Epinay, près de St.-Denis. On a cité de lui divers traits de bienfaisance qui font honneur à son caractère. Ses fonctions administratives ne lui firent jamais négliger ses études, et il remplit exactement les devoirs de secrétaire, soit du muséum d'histoire naturelle, soit de la classe des sciences de l'institut. Il entretenait des correspondances avec toutes les académies de l'Europe, et il en était très-peu qui ne le comptaient au nombre de leurs associés.

LACERDA. Voy. CERDA.

* LACHABEAUSSIÈRE (Ange - Etienne - Xavier Poisson de), littérateur, né à Paris en 1752, était fils d'un avocat qui fut, dit on, instituteur de Mirabeau. Dégoûté de la carrière des armes, il se livra entièrement à la littérature, et depuis 1776 fit représenter un assez grand nombre de comédies, dont une seule, *Les Maris corrigés*, est restée au répertoire et d'opéras comiques, mieux accueillis des spectateurs dont la frivolité préférait déjà les fredons italiens aux chefs-d'œuvre des maîtres de la scène. Sous le régime de la terreur, accusé d'avoir donné asile au conventionnel Julien de Toulouse, il fut arrêté avec sa femme et deux de ses filles. Le 9 thermidor le sauva d'une mort certaine. Il fut compris parmi les

hommes de lettres auxquels la convention accorda des secours, puis nommé membre du comité d'instruction publique, et administrateur de l'Opéra. Accusé de dilapidation, il eut, en 1799, à se justifier devant les tribunaux qui prononcèrent son acquittement ; ce qui n'empêcha pas Pons de Verdun d'improviser contre lui une épigramme virulente qui finissait par ces vers :

Petit Poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Il mourut le 10 septembre 1820, à l'âge de 68 ans. Lachabeaussière fut un des collaborateurs de la *Décade, des Soirées Littéraires*, de l'*Almanach des Muses*, etc. Il a laissé : *Catéchisme français*, ou *Principes de morale républicaine* (en vers), Paris, 1795 ; 3^e édit., 1800, in-8 ; réimprimé plusieurs fois depuis la révolution de février 1848. *Œuvres diverses*, Paris, 1801, in-8. Ce vol. contient des traduct. en vers, d'Homère, de Virgile, d'Horace, et autres poètes classiques ; des apologues nouveaux, des contes, etc., etc. ; *Poésies galantes et gracieuses d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français*, etc., *ibid.*, 1803, in-8 ; *Apologues moraux imités pour la plupart de Saadi le Persan*, *ibid.*, 1814, in-8. Ses meilleurs opéra-comiques sont : *Azémi* et *Gulistan*, ou *le Hulla de Samarcande*. Lachabeaussière a réclamé la propriété de la trad. de *Tibulle*, imprimée sous le nom de Mirabeau. Il a laissé en manuscrit une traduction en prose de Virgile.

LACHAISE. Voy. CHAISE.

LACHALINIÈRE. Voy. CHALINIÈRE.

LACHALOTAIS. Voy. CHALOTAIS.

LACHAMBRE. Voy. CHAMBRE.

LACHANIUS, seigneur gaulois, père de Rutilius Numatianus, s'acquitt beaucoup de gloire dans les charges de questeur, de préfet du prétoire et de gouverneur de Toscane. Il était né à Toulouse, ou, selon dom Rivet, à Poitiers. Les peuples charmés de sa bonté, de son équité, et surtout de son attention à les soulager, lui firent ériger plusieurs statues en différents endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du x^e siècle.

* LACHAPELLE (Marie-Louise DUGÈS), née à Paris en 1769, élevée sous les yeux de sa mère madame Dugès, sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu, mérita par ses succès de lui être adjointe de bonne heure dans ses fonctions. A 15 ans et demi, elle donna des preuves d'un talent précoce et de beaucoup de présence d'esprit dans un accouchement très-difficile où elle eut le bonheur de sauver la mère et l'enfant. Mariée à 22 ans, et devenue veuve peu de temps après, elle se consacra tout entière aux détails de son état : en 1794 elle fut nommée directrice de l'hospice de la maternité, et chargée d'y donner des leçons de clinique. Après avoir formé un très-grand nombre d'élèves distinguées, elle mourut en 1822. Sa vie n'avait été qu'une suite de bonnes actions. Outre plusieurs observations importantes dans le 1^{er} vol. de l'*Annuaire médico-chirurgical*, on a de M^{me} Lachapelle *Recherches sur les maladies des nouveau-nés*, in-4 ; *Pratiques des accouchements ou mémoires et obser-*

vations sur les points les plus importants de l'art, Paris, 1821-1823, 3 vol. in-8 : cet ouvrage précieux a été publié par le docteur Dugès son neveu.

LACHAPELLE. Voy. CHAPELLE.

LACHASTRE. Voy. CHASTRE.

LACHATAIGNERAYE. Voy. CHATEIGNERAYE.

* LACHATRE (Claude-Louis, comte, puis duc de), naquit à Paris le 30 septembre 1745, d'une ancienne famille du Berri, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. Il était maréchal de camp et grand-bailli d'épée du Berri en 1789, et fut élu par la noblesse de sa province député aux états-généraux. Il parut peu à la tribune ; mais il montra dans les comités sa haine pour toute innovation et il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les opérations de l'assemblée nationale. Il émigra après la session, et fit dans l'armée des princes la campagne de 1792. Plein de zèle et d'activité, il organisa l'année suivante, à Londres, un régiment sous le nom de *Loyal émigrant*, qui se fit remarquer par sa bravoure et sa discipline, et qui soutint en plusieurs occasions les efforts des républicains victorieux, particulièrement à Menin et à Quiberon. Ce corps fut embarqué en 1796 pour le Portugal, et licencié en 1802. Le comte de La Chatre retiré à Londres, conserva le titre de colonel dans l'armée anglaise avec le traitement qui y est attaché. Louis XVIII le nomma en 1807 son chargé d'affaires confidentiel près du cabinet britannique ; et l'année suivante, il l'attacha à sa maison avec le titre de premier écuyer. Après la restauration de 1814, il fut nommé ambassadeur à la cour de Londres, puis pair de France, duc et premier gentilhomme de la chambre. Ayant pris parti, en 1824, pour le vicomte de Chateaubriand qui venait de perdre le portefeuille des affaires étrangères, il fut remplacé, dans ses fonctions de premier gentilhomme, par le comte Charles de Damas. Frappé de cette disgrâce, il eut peu de jours après une attaque de paralysie, dont il mourut à Meudon le 18 juillet 1824.

LACHAUSSEE. Voy. NIVELLE.

LACHESIS, l'une des trois Parques qui tenaient le fuseau de la vie humaine. Voy. *Parques*.

* LACHNITH (Louis-Wenceslas), compositeur, né à Prague en 1736, mort en 1820, possédait un talent très-distingué sur le cor, lorsqu'il vint en 1773 à Paris : il s'y perfectionna par les leçons et les conseils de Rodolphe, et parut avec distinction au concert spirituel ; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter cet instrument. Il renonça même entièrement à l'exécution ; et se livra dès lors à la composition sous la direction de Philidor. Parmi ses ouvrages, on remarque une *Méthode de doigté pour le forté-piano* (avec Adam), qui a été adoptée par le Conservatoire ; *Dix-huit œuvres de musique*, tels que *Symphonies, quatuor, concerto, sonates*, pour le piano et la harpe ; *les Mystères d'Isis* arrangés d'après la *Fidèle enchantée* de Mozart ; *don Juan* sur lequel il fit le même travail ; l'*Oratorio de Saitl*, pastiche formé des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres ; *la Prise de Jéricho*, autre oratorio dans le même genre. Lachnith avait plus de talent pour l'enseignement musical que pour la

composition : aussi a-t-il laissé plus de bons élèves que de chefs-d'œuvre.

* LACLÈDE (de) n'est connu que par son *Histoire générale du Portugal*, Paris, 1738, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur ce royaume ; mais on reproche à l'auteur de s'y livrer à des digressions trop fréquentes et à des déclamations outrées contre les papes et la cour de Rome. Cette histoire a été traduite en portugais, avec des notes, Lisbonne, 1777, 16 vol. in-8. L'ouvrage de Laclede a été réimprimé en 1828, 10 vol. in-8, par Fortia d'Urban et Mielle, avec une continuation jusqu'à don Miguel, et plusieurs changements importants.

* LACLOS (Pierre-Ambroise-François CHODERLOS de), né en 1741 à Amiens, à 18 ans entra dans le corps du génie en qualité d'aspirant, et fut nommé sous-lieutenant un an après. Capitaine en 1778, il fut envoyé à l'île d'Aix pour y construire un fort. Né avec des talents, de l'esprit et de l'amabilité, Laclos cultiva la littérature au milieu des occupations de l'état militaire. Il eut été peut-être plus heureux pour sa mémoire qu'il se fût borné aux connaissances qu'exigeaient ses fonctions ; il n'aurait pas laissé dans les lettres la réputation d'un écrivain licencieux, et dans l'histoire de notre révolution un nom souillé de plus d'un crime. Un roman en 2 vol. in-8, les *Liaisons dangereuses*, lui donna tout-à-coup une place parmi les écrivains déhontés, qui ne craignent pas d'offenser la moralité publique. La jeunesse, déjà imbuë des doctrines philosophiques, le lut et le loua avec enthousiasme. A peine convenait-on du défaut de naturel et de l'infidélité des tableaux et des caractères. Laclos, secrétaire du duc d'Orléans, fut bientôt un des confidents intimes de ce prince. De confident, il devint conseiller ; en 1789, il faisait partie d'un club qui se tenait à Mont-Rouge, où des personnages puissants délibéraient sur le sort du royaume. C'est lui, dit-on, qui, pour faire armer la population, inventa la *fable des brigands* qui devaient venir ravager la France au même jour et à la même heure. Chacun s'arma pour les repousser et resta sous les armes. Ainsi les conspirateurs eurent tout-à-coup à leur disposition une masse énorme de soldats prêts à tout entreprendre. Il fut aussi un des meneurs des terribles journées des 5 et 6 octobre. Inculpé vivement à ce sujet, il suivit le duc d'Orléans en Angleterre, lorsqu'une mission supposée exigea ce voyage, et rédigea, dit-on, les lettres du duc d'Orléans au roi, publiées pendant la révolution. De retour à Paris en juillet 1791, il concourut au *Journal des amis de la constitution*, et fut le rédacteur, avec Brissot, de la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, où l'on demandait que le roi fût mis en jugement. Nommé en 1792 maréchal-de-camp et gouverneur des établissements français dans l'Inde, il ne partit point pour sa destination, prit part dans le quartier du Palais-Royal aux délibérations populaires, et finit par être enfermé par suite des mesures prises contre le duc d'Orléans. Du fond de sa prison, il envoyait aux comités des plans de réforme, et imagina une nouvelle espèce de projectiles dont il pro-

posa de faire l'expérience. Il fut relâché, fit ses essais à Meudon, et le succès les justifia. Arrêté encore une fois, il resta en prison jusqu'au 9 thermidor ; il fut alors nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques, emploi dont il s'acquitta de la manière la plus satisfaisante. Après la réforme de cette administration, il reprit la carrière militaire, fut employé en qualité de général de brigade d'artillerie dans les armées du Rhin et d'Italie, et succomba à Tarente, le 5 octobre 1803, après bien des fatigues et bien des traverses. Outre le roman dont nous avons parlé, on a de lui des *Poésies fugitives*, et une *Lettre à l'Académie française*, à l'occasion du prix proposé pour l'*Eloge* de Vauban, où il exagère au-delà de toute mesure les dépenses que cet illustre maréchal a occasionnées à la France pour ses fortifications. Il les porte à 1440 millions (1). Barbier lui attribue la rédaction des *Causes secrètes* de la révolution du 9 au 10 thermidor, par Villate, 1795, in-8.

LACOLOMBIÈRE. Voy. COLOMBIÈRE.

* LACOLONIE (Jean-Martin de), né à Bordeaux en 1674, embrassa la profession des armes et passa au service de l'électeur de Bavière. Il se distingua dans la guerre d'Allemagne, parvint au grade de maréchal-de-camp, et fit en cette qualité la campagne de 1717 contre les Turcs, sous les ordres du prince Eugène. Comblé des témoignages d'estime de l'empereur, il revint dans sa patrie, et mourut le 26 novembre 1759. Il a laissé des *Mémoires contenant les événements de la guerre depuis le siège de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Belgrade, Bruxelles* (Blois), 1737, Francfort (Bordeaux), 1750, 2 vol. in-12, écrits avec prolixité ; mais on y trouve des particularités curieuses. On lui attribue l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, 1757, 3 vol. in-12, ouvrage plein de recherches ; mais le style en est négligé, et les grands événements de l'Histoire de France y sont confondus avec les faits qui concernent Bordeaux.

LACOMBE (François), né à Avignon en 1733, mort vers 1795, commissaire de police à Montpellier, est auteur du *Dictionnaire du vieux langage français*, Paris, 1765-67, 2 vol. in-8, toujours recherché, quoique moins complet que celui de Roquefort ; des *Observations sur Londres et ses environs*, etc., 1780, in-12, ouvrage réimprimé sous le titre de *Tableau de Londres, etc.* Il a traduit de l'anglais, *Lettres de milord Shaftesbury sur l'enthousiasme ; Lettres historiques et philosophiques du comte d'Orréry, sur la vie et les ouvrages de Swift ; des poésies de Pope et de Dryden, etc.* Il a été l'éditeur des *Lettres choisies de Christine, reine de Suède*, Paris, 1759, in-12.

* LACOMBE (Jacques), littérateur, né à Paris en 1724, se consacra au barreau ; mais s'en étant dégoûté, il obtint un brevet de libraire, se fit auteur, et publia un grand nombre d'ouvrages qui eurent du succès. Lacombe, dont la vie n'offre rien de remarquable, mourut à Paris, le 16 septembre 1801. Il était beau-père de Grétry. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Progrès des sciences et*

(1) Voyez le *Journal des sçavants* de l'année 1786, page 556, où cette assertion a été complètement réfutée.

des *beaux-arts* sous le règne de Louis XV, ode, couronnée en 1750, par l'académie d'Angers; *Dictionnaire portatif des beaux-arts*, Paris, 1752, in-8, 5^e édit., 1759, traduit en italien, Venise, 1758, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, 1757, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, (avec Macquer), 1759, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1763; *Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, 1760, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, 1762, 2 vol. in-8. Lacombe a travaillé au journal intitulé, *L'Avant-coureur*, et au *Mercur de France*, et a rédigé pour l'Encyclopédie méthodique les *Dictionnaires des arts et métiers*, 8 vol.; *Des chasses et des pêches*; *De l'art oratoire et du jardinage*; *Des amusements des sciences*; *L'Encyclopédiana*; et enfin le *Dictionnaire des jeux mathématiques et des jeux familiers*. Lacombe avait beaucoup d'instruction, un talent varié, et un style clair, élégant et assez correct.

* LACOMBE de PRÉZEL (Honoré), frère du précédent, né à Paris en 1725, fut aussi avocat et mourut au commencement de la révolution; il a publié: *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in-8; *Dictionnaire iconologique, ou Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes, etc.*, 1756, in-12; *Les progrès du commerce*, 1760, in-12; *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12; *Les pensées de Pope*, 1766, in-12; *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8. On remarque dans ces différentes compilations, de la méthode et du goût, de l'arrangement et du choix dans les matières.

* LACOMBE (J.-B.), né à Toulouse, d'abord instituteur, vint ensuite tenter fortune à Bordeaux, d'où différentes escroqueries le forcèrent de s'éloigner. Il ouvrit une école dans un village, où il resta jusqu'au 31 mai 1793. Alors il osa reparaitre à Bordeaux, où il parvint à se rendre agréable aux représentants en mission, et fut nommé président de la commission, dite *révolutionnaire*, qui fit couler tant de sang dans cette ville. Ce bourreau ne laissait pas même aux accusés la faculté de se défendre; il les interrompait en disant: *Le tribunal est fixé sur ton compte*; et se hâtait de prononcer l'arrêt de mort. Il en condamnait jusqu'à 30 dans le même jour. Son principal but étant de s'enrichir, il dénonçait lui-même les plus riches habitants et s'emparait de leurs dépouilles. Mais dénoncé à son tour comme ayant dépassé les pouvoirs qui lui avaient été confiés, il fut arrêté et condamné à mort par le même tribunal qu'il avait présidé, et qui avait été renouvelé après le 9 thermidor. On ne lui accorda aucun moyen de défense. Lorsqu'il entendit sa condamnation, il s'écria: « Bordeaux m'a les plus grandes obligations; si j'avais suivi les ordres que j'avais reçus, j'aurais fait périr deux fois autant d'accusés, et plusieurs de ceux qui m'écoutent n'existeraient plus. » Une foule immense l'accompagna au supplice en l'accablant de malédictions. Il fut exécuté le 15 août 1794.

* LACOMBE SAINT-MICHEL (Jean-Pierre), conventionnel, né vers 1740 d'une famille noble du Languedoc, était, au moment de la révolution, ca-

pitaine dans le 7^e régiment d'artillerie, et avait obtenu la croix de St.-Louis. Il ne s'en déclara pas moins ouvertement l'ennemi du trône. Son régiment avait été appelé à Paris pour contenir le peuple, qu'on excitait à l'insurrection par des intrigues et des manœuvres de toute espèce; mais il manifesta lui-même dès le 12 juillet 1789 des principes si opposés à l'ordre qu'on voulait rétablir, que le maréchal de Broglie le fit partir la nuit suivante avec son régiment. Elu député à l'assemblée législative au mois de septembre 1791, il dénonça les officiers qui donnaient leur démission, et proposa des mesures pour les punir et les remplacer. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Peu de temps après il fut envoyé en mission dans la Corse et dans les Ardennes. A son retour il entra au comité de salut public. Après la session conventionnelle il passa au conseil des Anciens, dont il fut élu président le 28 octobre 1797. En 1798, il reprit son rang dans l'artillerie, et fut nommé la même année par le Directoire ambassadeur à Naples; mais abreuvé de dégoûts, il quitta cette cour, en février 1799. Il fut alors employé comme général, et se distingua dans la campagne d'Italie en 1805, et dans celle de 1806 contre les Prussiens; enfin il passa en Espagne; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de rentrer en France où il mourut le 27 janvier 1812 des suites de ses blessures.

* LACOMBE (Dominique), évêque constitutionnel de la Gironde, né en 1749 à Montrejeau, diocèse de Comminges, après avoir fait ses études à Tarbes chez les doctrinaires, entra dans cette congrégation, y occupa divers emplois, et devint en 1788 principal du collège de Guyenne à Bordeaux. Ayant prêté le serment il fut nommé curé de St.-Paul, puis député à l'Assemblée législative; mais le lendemain du jour où fut décrétée la loi qui prohibait tout costume ecclésiastique, il donna sa démission (7 avril 1792). De retour à Bordeaux, il reprit l'exercice de ses fonctions sacerdotales, et conserva néanmoins assez d'influence pour se garantir non-seulement de toutes poursuites, mais encore pour sauver la vie à plusieurs citoyens accusés de *fédéralisme*. Après la mort de M. Pascareau, évêque de Bordeaux (1797), appelé à lui succéder, il fut sacré le 14 février 1798, tint avec son clergé constitutionnel un concile en 1802, et assista au *concile national*, à Paris. Il prit une part très-active aux affaires du concordat, donna sa démission de son siège, sur la réquisition du gouvernement consulaire, et fut compris parmi les douze évêques constitutionnels qui firent partie du nouvel épiscopat français. Envoyé à Angoulême, il refusa la rétraction que lui demandait le cardinal Caprara (voy. ce nom), et persista dans ses principes, ainsi que le prouve sa *lettre adressée le 4 juin 1802, au vénérable prêtre Binos, ancien chanoine de St.-Bertrand*, où il lui fait part des motifs de son refus. Lacombe eut, à l'occasion de ses doctrines, plusieurs altercations assez vives avec son clergé. Lorsque Bonaparte dépouilla le pape de ses états, il approuva cette mesure dans un de ses mandements; conduite d'autant moins généreuse que le pape ve-

naît d'être arraché de Rome et conduit en France. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe il exhorta son clergé à en remercier le ciel et assista au champ de mai. Ce prélat mourut presque subitement le 7 avril 1823. L'*Ami de la religion* lui a consacré une *Notice* très-détaillée, tom. 35, pag. 337.

* LACOMBE de CROUZET (le P. Claude-Agrève), naquit en 1732 à Saint-Agrève, dans le Vivarais, et reçut au baptême le nom du patron de son lieu natal. Admis de bonne heure au grand couvent des cordeliers de Paris, il y prononça ses vœux, fit sa licence en 1784, et reçut le bonnet de docteur le 18 octobre de l'année suivante. A l'époque où la révolution éclata, il était gardien, et c'est à ce titre qu'il signa une adresse à l'assemblée nationale, sur le décret du 18 février 1790, qui mettait une différence entre la pension des religieux mendiants et celle des religieux non mendiants. Il continuait d'habiter le couvent qu'il n'avait pas quitté depuis ses études, mais il en fut arraché en 1792 et transféré aux carmes. Étant tombé malade, l'un de ses confrères profita du crédit dont il jouissait pour l'en faire sortir quelques jours avant le massacre. Mis alors en surveillance, il rentra dans la maison des cordeliers, et ce ne fut qu'après des ordres réitérés qu'il en sortit enfin le dernier. Mais il ne quitta point Paris, où il exerça son ministère au milieu des périls. Aussi tenait-il depuis à honneur d'avoir traversé les temps les plus difficiles sans s'être soumis à aucune des formules ou déclarations imposées successivement au clergé, et sa manière de voir le porta même à adopter en partie les idées des adversaires du concordat de 1801. A cette époque, il s'abstint de paraître dans les églises et il disait la messe chez lui. En 1816 il publia sous le titre d'*Hommage aux principes religieux et politiques, ou court et simple exposé de quelques vérités importantes*, une brochure in-8 de 82 pages, dans laquelle on trouve quelques principes justes, mais qui sont défigurés par l'exagération et la partialité. Peu de temps après il publia une suite de *Lettres sur l'état actuel de l'église de France*, in-12. Après s'être prononcé dans les premières contre le concordat, l'auteur semble dans la neuvième revenir sur ses pas, et dit qu'il ne faut pas rompre l'unité, mais se soumettre aux pasteurs. Il prenait en effet des pouvoirs de l'ordinaire, et paraissait quelquefois dans les églises, mais il n'y exerça jamais de fonctions. Il fit en 1819 paraître un nouvel écrit intitulé : *Les regards d'un chrétien tournés vers le saint sépulcre, ou Invitation aux princes de se coaliser pour garantir le tombeau du Sauveur des insultes des infidèles*, in-8. L'auteur prenait le titre de commissaire général de l'ordre et archiconfrérie du Saint-Sépulcre, (on sait qu'il y avait autrefois aux cordeliers de Paris une confrérie du Saint-Sépulcre.) Il reçut en cette qualité depuis la restauration plusieurs membres de l'ordre, et il a transmis, dit-on, ses pouvoirs à M. l'abbé Labouderie, avec lequel il était lié. Le père Lacombe mourut le 10 octobre 1834, âgé de 82 ans.

LACOMBE. Voy. GUYON.

LACONDAMINE. Voy. CONDAMINE.

* LACOSTE (Elie), médecin, né vers 1740, à

Montignac, dans le Périgord, fut nommé en 1790 administrateur de la Dordogne. Député de ce département à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il siégea constamment à la Montagne, fut nommé président le 1^{er} messidor an 2 (19 juin 1794), et fit toujours partie du fameux comité de sûreté générale, qui fut, pendant quatorze mois, le complice de tous les crimes du comité de salut public. Envoyé en mission dans le nord, il s'y conduisit avec assez de modération. Il se prononça contre Robespierre au 9 thermidor, et fit décréter, le même jour, la suppression du tribunal révolutionnaire, dont l'action n'était plus redoutable que pour la faction qui venait d'être renversée. Lorsque Lecointre de Versailles dénonça les membres de l'ancien gouvernement, Lacoste le combattit vivement, et demanda son arrestation. Dénoncé par Gouly, le 28 mai 1793, comme un des auteurs de l'insurrection de prairial, il fut à son tour décrété d'arrestation. Couvert par l'amnistie de brumaire an 4, il retourna dans sa ville natale, où il reprit ses fonctions de médecin; il y mourut obscurément en 1803.

* LACOSTE (Pierre-François, né à Plaisance, (Languedoc), embrassa l'état ecclésiastique, et fut pendant plusieurs années professeur de morale à Toulouse; il adhéra à la constitution civile du clergé, et publia pour sa défense plusieurs brochures qui sont depuis longtemps oubliées. Nommé à la chaire d'histoire naturelle de l'école centrale de l'Auvergne, puis de la faculté des sciences de Clermont, il se livra à l'étude de toutes les parties qu'il devait enseigner avec beaucoup de zèle. Mis à la retraite, il mourut le 18 avril 1826. On citera de lui : *Quelques observations concernant l'agriculture dans les montagnes du département du Puy-de-Dôme*, 1801, in-8; *Discours sur les dispositions des habitants du Puy-de-Dôme pour les sciences*, 1801, in-8; *Observations sur les volcans d'Auvergne*, 2^e édit., 1803, in-8; *Lettres minéralogiques et géologiques sur les volcans de l'Auvergne*, 1803, in-8; *Discours sur ce sujet*: combien les sciences, les lettres et les arts, peuvent être cultivés avec succès dans l'Auvergne, 1819, in-8; *Observations sur les travaux qui doivent être faits pour la recherche des objets d'antiquité dans le département du Puy-de-Dôme* 1824, in-8; il a laissé manuscrite *Histoire naturelle de l'Auvergne et des départements environnants*, 3 vol. in-8. Lacoste est mort le 18 avril 1826.

* LACOSTE (Jean-Baptiste); avocat, député du Cantal à la Convention vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Pendant le reste de la session, il fut presque toujours en mission, dans les départements ou près des armées. Dans différentes circonstances il se fit remarquer par son courage, notamment à Haguenau et à Kaiserslautern, où il parut sur le champ de bataille au plus fort de la mêlée; mais il ne se signala pas moins dans les villes qu'il parcourait comme le proconsul le plus sanguinaire. Dans une lettre de Strasbourg (le 14 nivôse) 3 janvier 1794, il se vante des profanations qu'il a ordonnées à Spire, annonçant l'envoi au trésor public de la dépouille des églises, reliques, ciboires,

et, selon ses expressions, d'autres *instruments de sottise*. Accusé (1^{er} juin 1795) d'avoir organisé en Alsace la commission qui y fit couler le sang sous la direction de Schneider (*voy. ce nom*), il fut décrété d'arrestation, puis amnistié. Il avait un avantage sur beaucoup de ses collègues; il était resté pauvre, et ses adversaires eux-mêmes rendaient justice à son désintéressement. Appelé en 1800 à la préfecture des Forêts, et pendant les cent-jours à celle de la Sarthe, il se trouva compris dans l'exception à la loi d'amnistie. Il se retira en Belgique, d'où il obtint la faveur de rentrer en France. Étant tombé malade en 1818 à Mauriac, il s'empressa de faire appeler le curé, M. l'abbé d'Auzers, et se soumit humblement à tout ce que lui prescrivit ce vénérable ecclésiastique. Ce ne fut point de sa part une disposition passagère; car pendant les trois années qu'il vécut encore, il persista dans les mêmes sentiments, et manifesta souvent en public son vif repentir de ses crimes et de ses folies. Il est mort en chrétien le 13 août 1821. Voyez *l'Ami de la religion*, tome 59, page 312.

LACOUR. *Voy. Courn.*

* LACOUR, peintre, né en 1746 à Bordeaux, mort dans sa ville natale le 28 janvier 1814, apprit les premiers éléments de son art, de Vien, alla perfectionner son talent à Rome, et malgré les offres qui lui furent faites pour le retenir à Paris, revint dans sa ville natale dont presque toutes les églises sont décorées de ses tableaux. Son chef-d'œuvre est *Saint Paulin, accueillant dans son palais une foule de malheureux persécutés*. Cet artiste peignait avec succès dans plusieurs genres, mais on estime particulièrement ses tableaux d'histoire. Il introduisit à Bordeaux l'étude de la peinture, et forma plusieurs élèves distingués.

* LACRETELLE (Pierre-Louis), publiciste et littérateur, né à Metz en 1754, était fils d'un avocat et fut destiné lui-même au barreau. Il perdit sa première cause; mais le mémoire qu'il avait publié lui mérita les éloges de ses confrères, et l'estime des magistrats. Il ne tarda pas à quitter la province pour venir à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Quoiqu'il se fut fait inscrire au tableau des avocats, il ne plaida guères ou point; mais il donna des consultations, publia des mémoires et devint l'un des rédacteurs du *Grand Répertoire de Jurisprudence*. Dans le même temps il concourut pour les prix proposés par l'académie française. En 1781, il obtint l'accessit pour *l'Eloge du duc de Montausier* (1). Déjà, en 1774, il avait été couronné par l'académie de Metz pour un discours sur *les causes des crimes et les moyens de les rendre plus rares et moins funestes*. Il le fut de nouveau, en 1784, à la même académie, pour son discours sur *le Préjugé des peines infamantes*, et deux ans après il le fit reparaitre avec une *Lettre sur la réparation qui serait due aux accusés jugés innocents*, une *Dissertation sur le ministère public* et des *Réflexions sur la réforme de la justice criminelle*, in-8. De 1786 à 1791, il fournit à l'Encyclopédie méthodique les Dictionnaires de Logique, de Métaphysique et de Morale, 4 vol. in-4. En 1787,

(1) Ce fut Garat qui obtint le prix,

Malesherbes le fit nommer membre de la commission, chargée par le roi de préparer la réforme de la législation pénale. Il adopta, mais avec modération, les principes de la révolution, fut élu député suppléant à l'assemblée Constituante, et siégea à l'assemblée Législative. Après la journée du 10 août, il quitta Paris, où il n'aurait pas pu rester sans courir de grands dangers et vécut dans la retraite jusqu'après le 9 thermidor. Il entra, en 1801, au corps législatif; mais s'étant montré hostile aux projets du gouvernement, il n'y fut point réélu. A la réorganisation de l'institut, il fut choisi pour y occuper le fauteuil vacant par la mort de Laharpe. Pendant toute la durée du gouvernement impérial, il vécut dans son cabinet et rédigea plusieurs mémoires parmi lesquels on remarqua ceux qu'il fit pour le prince de Carignan. A la restauration, il concourut avec Etienne, Jay, etc., à la *Minerve*, recueil périodique, adopté par l'opposition. Lorsque la première loi de censure parut en 1820, il crut pouvoir en éluder les dispositions. Traduit à cette occasion en police correctionnelle, il fut condamné à un mois de prison, mais le roi lui remit cette peine. Lacreteille vit approcher sa fin avec calme, et mourut à Paris le 5 septembre 1824. Sous les divers gouvernements qui s'étaient succédé en France, il fut du petit nombre de ceux qui conservèrent leur indépendance, et son honorable pauvreté n'excita jamais en lui ni plainte ni regret. De 15 volumes dont devait se composer l'édition complète de ses *Œuvres*, il n'en a paru que 6. Outre ceux que nous avons cités dans le cours de cet article, ses écrits les plus importants sont : *Mélanges de jurisprudence*, Paris, 1779, in-8; réimprimés en 1807; *Mémoire sur l'institution des bureaux de finances et l'utilité de leurs fonctions*, 1789, in-8; *De l'établissement des connaissances humaines, et de l'instruction publique dans la constitution française*, 1791, in-8. Parent-Réal a consacré une notice à Lacreteille dans la *Revue encyclopédique*, tome 24, page 551.

LACROIX. *Voy. Croix du Maine, Nicolle et Petis.*

LACROIX (Claude), jésuite, né à Saint-André, village entre Hervé et Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, se fit jésuite l'an 1673, enseigna la théologie morale à Cologne et à Munster, et mourut à Cologne le 1^{er} juin 1714. On a de lui un *Commentaire sur la Théologie morale* de Busembaum, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donne en entier dans son *Commentaire* le texte de Busembaum, pour l'expliquer et fixer le vrai sens des décisions : s'il a eu tort, les censeurs caustiques qui l'ont accablé d'injures et d'accusations odieuses ne sont pas non plus à l'abri des reproches (*voy. Busembaum, Escobar, Pascal*). Le P. François-Antoine Zaccaria a justifié plusieurs opinions des deux jésuites que Concina et Patuzzi avaient censurées avec aigreur : il est certain que, en bornant, au cas précis, supposé par les auteurs, la plupart des décisions qui paraissent relâchées, on verra presque toujours disparaître ce qu'elles semblent présenter de révoltant. Il est également vrai encore que toutes ces opinions avaient été enseignées avant les jé-

suites, qui n'ont fait que les adopter et les répéter (voy. MOYA). L'édition, qu'on dit avoir été faite à Cologne en 1737, est supposée. Ce n'est qu'un nouveau titre et une nouvelle table ajoutée à l'ancienne édition.

* LACROIX (Jean-François), né à Compiègne, est auteur des ouvrages suivants : *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane*, 1768, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire des dits et faits mémorables*, 1768, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres*, 1769, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique des sièges et batailles mémorables*, 1770, 3 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique des cultes religieux*, 1770, réimprimé en 1775, en 3 vol. petit in-8 ; *Dictionnaire historique des saints personnages*, 1772, 2 vol. petit in-8 ; *Dictionnaire poétique d'éducation*, 1773, 2 vol. petit in-8. Ces différentes compilations sont faites avec méthode et avec goût.

* LACROIX (J.-P. de), né en 1754 à Pont-Audemer, entra dans l'ancienne gendarmerie et à sa suppression se fit recevoir avocat. Elu, en 1791, procureur-général-syndic du départ. de l'Eure, et l'année suivante député à l'assemblée Législative, il se rangea d'abord du côté de la cour ; mais les ennemis de la monarchie le séduisirent. Dès lors les ministres, les généraux, les émigrés, la garde du roi, le comité dit *autrichien*, devinrent tour à tour l'objet de ses dénonciations et de ses invectives ; les prêtres furent surtout en butte aux poursuites de Lacroix qui, étendant sa haine jusqu'au monarque lui-même, accusa Louis XVI d'être la cause des troubles qui agitaient la France par son refus de sanctionner les décrets relatifs au clergé. A cette occasion, il fit mander le ministre de l'intérieur à la barre pour y rendre compte de sa conduite. Par suite de ses motions révolutionnaires, les ministres de la guerre et des affaires étrangères furent aussi obligés de comparaître et de se disculper des accusations qu'il avait portées contre eux. Le 20 juin 1792, on le vit exiger que le maire et la municipalité fussent appelés à l'assemblée, pour y rendre compte de ce qui se passait dans Paris ; mais, peu de jours après, il provoqua lui-même la levée de la suspension de Pétion, prononcée par le département. Quoiqu'il eût montré beaucoup d'antipathie pour Lafayette, qu'il trouvait trop modéré, il vota contre sa mise en accusation. Le 10 août, il fit décréter la création d'une cour martiale, pour juger, sans désenparer, les Suisses faits prisonniers à l'attaque des Tuileries, et le 19 il fut nommé président de l'assemblée. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Chargé trois fois de missions pour la Belgique, avec Danton, il fut accusé d'avoir considérablement accru sa fortune. Méprisé des députés de la Gironde, il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter dans les bras des montagnards. Le 27 mai, il prit la défense de Robespierre, de Danton et de Marat, présentés comme les instigateurs de la conspiration du 10 mars, et des troubles qui, en ce moment même, agitaient Paris. Six jours après, il fit créer une armée révolutionnaire. Mais quand Robespierre eut résolu d'écraser la faction des cordeliers, qui lui portait

ombrage, il fit revivre les imputations alléguées par les Girondins, contre Lacroix et Danton. Lacroix en triompha une seconde fois, le 28 janvier 1794, et crut désormais n'avoir plus rien à redouter ; mais cette sécurité causa sa perte. Il ne s'occupait avec Danton, que de plaisirs, quand ils furent arrêtés ensemble, conduits à la prison du Luxembourg, et condamnés à mort, avec Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, etc., le 8 avril 1794. On rapporte que, dans la prison, il conversait assez gaïement avec Danton sur le sort qui les attendait. Ce sang-froid le suivit jusqu'au pied du tribunal, où ils s'amusèrent à lancer des boulettes de pain à la figure des juges et des jurés : calme affreux ! que l'excès seul de leur perversité peut faire concevoir.

* LACROIX de CONSTANT (Charles de), né à Givry, Champagne, le 14 avril 1754, avait été quatre ans chef de bureau au contrôle général des finances. Député en 1792, par le départ. de la Marne, à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Avant et après le 9 thermidor, il fut chargé de diverses missions dans les départements. Envoyé en 1794 dans les Ardennes et la Meurthe, il obligea tous les prêtres à se rendre au chef-lieu de leur district, sous la surveillance des comités révolutionnaires. Rentré dans la Convention, il s'opposa à ce que les biens des condamnés pendant la terreur fussent rendus à leurs parents. En 1795, étant à Lucienne, château qui avait appartenu à la comtesse du Barry, on le vit mutiler à coups de sabre les portraits des rois de France. Après la session, devenu membre du conseil des Anciens, il fut appelé au ministère des relations extérieures ; en cette qualité, il eut l'impudence d'inviter deux ambassadeurs à la cérémonie de l'anniversaire du martyre de l'infortuné Louis XVI. Son impéritie fut d'autant plus remarquée, qu'il eut Talleyrand pour successeur. Envoyé par le directoire ambassadeur en Hollande, il y seconda la révolution démocratique. Après le 18 brumaire, préfet des Bouches-du-Rhône, il donna de l'éclat à son administration par les monuments dont il orna Marseille, passa à la préfecture de la Gironde, et mourut à Bordeaux, dans les premiers jours de novembre 1805.

** LACROIX (Sylvestre-François), savant mathématicien, né à Paris en 1765, eut des commencements rudes et pénibles ; il passa dans la détresse avec sa pauvre mère les premières années de sa vie ; mais loin de s'en plaindre il resta convaincu qu'il était redevable à ces épreuves des qualités qui le distinguèrent pendant sa longue carrière. Elève de Monge, il n'avait que 17 ans lorsqu'il fut jugé capable d'enseigner les mathématiques dans les écoles d'artillerie. En 1786, il présenta à l'académie des sciences un *Mémoire sur les différences partielles* qui fut retenu pour être imprimé dans le *Recueil des savants étrangers* ; et l'année suivante, à 22 ans, il remporta le prix de mathématiques proposé par cette illustre compagnie. La révolution le trouva professeur dans un des collèges de Paris. Sous la convention on lui offrit la place d'examineur à l'école de Metz, dont un arrêté du comité de salut

public avait dépouillé l'illustre Laplace ; non-seulement il eut le courage de la refuser, mais il n'épargna aucune démarche pour la faire rendre au titulaire, et il eut le bonheur d'y réussir. Attaché peu de temps après à la commission exécutive de l'instruction publique, il concourut au rétablissement des études, et fut professeur à l'école polytechnique. Plus tard, lors de la création de l'université, il fut nommé doyen de la faculté des sciences. Toute sa vie fut ainsi consacrée à l'enseignement ou à la composition de traités clairs et méthodiques destinés à ses élèves, et qui ont concouru à populariser la science dans toute l'Europe. Il mourut à Paris, le 27 mai 1843, à 78 ans, le plus ancien professeur de France. Il était membre de l'institut depuis 1799. On lui doit : un *Cours de mathématiques*, publié de 1796 à 1801. Nouv. édit. Paris, 1829 et ann. suiv., 9 vol. in-8 ; *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral*, 1797-1800, 2 vol. in-4 ; cet ouvrage, le vrai fondement de sa réputation, a eu une 2^e édit., Paris, 1810-19, 3 vol. in-4, fig. ; *Essai sur l'enseignement en général, et sur celui des mathématiques en particulier*, 1805, 4^e édit. 1838, in-8.

* LACROSSE (Jean-Baptiste-Raymond, baron de), contre-amiral, né à Meilhan (Lot-et-Garonne), le 5 septembre 1760, d'une des familles les plus honorables de la Guienne, à 18 ans entra simple garde dans la marine, et de 1780 à 1784, navigua dans les mers d'Amérique, où il assista à divers combats, contre des vaisseaux anglais qui furent pris ; embarqué sur le vaisseau l'*Argonaute*, il se battit encore dans le golfe de Gascogne. Il était enseigne sur la frégate la *Cléopâtre*, faisant partie de l'escadre du bailli de Suffren, qui délivra Gouadelour, assiégé par terre et par mer. Attaché à plusieurs stations lointaines (1783-1789), il était en 1792, capitaine de vaisseau ; sous la terreur il n'échappa que par miracle à l'échafaud. Rétabli dans ses fonctions, il eut part à l'expédition d'Irlande (voy. Hoche), et au retour soutint le sur vaisseau les *Droits de l'homme*, l'un des combats les plus glorieux pour notre marine. Nommé contre-amiral, il se retira dans le port de la Hogue avec sa flottille qui fut bombardée par les Anglais. Lorsqu'il fut question d'une descente en Angleterre, il reçut la place d'inspecteur-général des côtes, de Cherbourg à Anvers. Mais cette démonstration n'avait d'autre but que de détourner l'attention des préparatifs de l'expédition d'Égypte. Plus tard, lorsque Bruets mit en mer, Lacroze fut chargé de décider le cabinet espagnol à faire sortir ses escadres de Carthagène et de Cadix, et il réussit dans cette mission. Après le 18 brumaire il refusa le ministère de la marine. Nommé gouverneur de la Guadeloupe, où il resta deux ans, à son retour, ignorant que la paix avait été rompue, il tomba dans une croisière qui bloquait le port de Brest. Cependant il échappa, et parvint même à s'emparer d'une corvette qu'il fit entrer dans un port d'Espagne. Nommé préfet maritime au Havre, puis commandant en second de la flottille de Boulogne destinée à une descente en Angleterre, après la mort de Bruets, il le remplaça dans le comman-

dement en chef qu'il conserva jusqu'en 1810. Envoyé préfet maritime, à Rochefort, il fut mis à la retraite en 1816, et mourut le 10 septembre 1829, avec la réputation d'un de nos meilleurs marins.

LACROZE. Voy. Croze.

LACTANCE (Lucius-Cœlius-Firmianus), orateur et défenseur de l'Eglise, né (suivant l'opinion la plus commune) dans le 1^{er} siècle, étudia sous Arnobe, à Sica en Afrique. On ne connaît ni son pays ni sa famille ; presque tous les historiens le font africain ; mais le Père Franceschini, carme, prétend qu'il était de Fermo, et ses raisons sont très-plausibles. Son éloquence lui acquit une si grande réputation, que Dioclétien le fit venir, vers l'an 290, à Nicomédie, où il tenait son siège, et l'engagea à enseigner la rhétorique latine ; mais il y eut peu de disciples, parce qu'on y parlait plus grec que latin. Là il vit commencer, l'an 303 de J.-C., cette terrible persécution contre les chrétiens ; et, s'il n'était pas lui-même alors attaché à la religion de l'Evangile (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain sur l'époque de sa conversion), son humanité du moins le trouva sensible aux maux qu'il voyait souffrir aux chrétiens. Sa vertu et son mérite le rendirent si célèbre, que Constantin le fit venir dans les Gaules et lui confia l'éducation de son fils Crispus, l'an 317. Lactance n'en fut que plus modeste : il vécut dans la pauvreté et dans la solitude, au milieu de l'abondance et du tumulte de la cour. Il ne reçut les présents de l'empereur que pour les distribuer aux pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 325 à Trèves, à ce qu'on présume, dans un âge très-avancé. Le style de Cicéron avait été le modèle du sien ; même pureté, même clarté, même noblesse, même élégance. C'est ce qui le fit appeler le *Cicéron chrétien*. Parmi les ouvrages dont il a enrichi la postérité, les plus célèbres sont : les *Institutions divines*, en sept livres. L'auteur y élève le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie ; mais il réfute beaucoup plus heureusement les chimères du paganisme, qu'il n'établit les vérités de la religion chrétienne. Il traite la théologie d'une manière trop philosophique ; il parle des mystères avec peu d'exactitude. Il paraît néanmoins que le père Petau et d'autres ont jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions, sans considérer que dans ce temps le langage théologique n'était pas encore fixé, quoique la foi fût sûre et constante. Un critique plus modéré en a parlé de la manière suivante : « Plu- » sieurs censeurs trop rigides y ont noté un assez » grand nombre d'erreurs théologiques ; mais la » plupart sont seulement des façons de parler peu » exactes, et qui sont susceptibles d'un sens ortho- » doxe, lorsqu'on ne les prend pas à la rigueur. Il » faut se souvenir que cet auteur n'était pas théo- » logien, mais orateur ; qu'il n'avait pas fait une » longue étude de la doctrine chrétienne, mais » qu'il possédait très-bien l'ancienne philosophie. » Quoiqu'il ne fût pas assez instruit pour expliquer » avec précision tous les dogmes du christianisme, » il a cependant rendu à la religion un service es- » sentiel, en mettant au grand jour les erreurs, » les absurdités et les contradictions des philoso-

» phes. » Ce traité a été traduit en français par René Famé, Paris, 1542, in-fol. Le 1^{er} livre de ses *Institutions* a été aussi traduit par Drouet de Maupertuy, Avignon, 1710, in-12. Il en a été fait un abrégé, *Institutionum epitome*. Un *Traité de la mort des persécuteurs*, publié pour la première fois par Baluze, d'après un manuscrit trouvé à l'abbaye de Moissac, en Quercy, et réimprimé à Utrecht, 1693, in-8. (Voy. BAULDRI et FOUCAULT Nicolas.) On y a ajouté une dissertation de Dodwel, *De ripa striga*, qui est d'une sécheresse extrême; mais on y voit avec plaisir la préface du père Ruinart, *ad Acta martyrum*, qui réfute supérieurement une autre dissertation de cet anglais : *De paucitate martyrum*. Dom Le Nourry, trompé sans doute par les prénoms *Lucius Caelius*, a prétendu que cet ouvrage était d'un *Lucius Cœcilius*, qui vivait, selon lui, au commencement du IV^e siècle : mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre est cité par saint Jérôme, dans le catalogue des ouvrages de Lactance. Le but de Lactance est de prouver que les empereurs qui ont persécuté les chrétiens ont tous péri misérablement. Cet ouvrage, propre à faire des impressions profondes et consolantes pour les fidèles, pourrait aisément être augmenté par des additions que fournit l'histoire de tous les siècles. Il a des rapports marqués avec le traité de Henri Spelman : *De la fatalité des sacrilèges*. L'abbé de Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1680, in-12; il l'a été plus récemment encore par Basnage (d'après la version anglaise, de Burnet), Utrecht, 1687, in-8, et par l'abbé Godescard. On trouve cette traduction dans l'édition de la *Vie des saints* de cet auteur, Versailles, 1820. Un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, où il prouve la Providence par l'excellence de son principal ouvrage, par l'harmonie qui est dans toutes les parties du corps de l'homme, et par les sublimes qualités de son âme; un livre *De la colère de Dieu*. Ces écrits furent imprimés d'abord collectivement in-fol. au monastère de Sublac en 1463. C'est le 1^{er} livre imprimé en Italie avec date : ils l'ont été et plusieurs fois ensuite, séparément ou ensemble. L'édition la plus correcte de toutes ces différentes productions, est celle du père Edouard de St.-Xavier (Franceschini), carme, Rome, 1754-1760, 14 vol. in-8, avec des dissertations pleines de critique et de jugement. La plus répandue en France est celle de Le Brun des Marettes, publiée en 1748, 2 vol. in-4. On attribue à Lactance un poème intitulé *Symposium*, que Henmann a fait imprimer à Hanovre, 1722, in-8. On le croit aussi l'auteur d'un autre poème, *Phénix*, qu'on trouve dans la *Collection des poètes latins du second ordre*, par Wunsdorf, tom. 3, 1782. On cite encore de Lactance plusieurs autres ouvrages qui sont perdus.

LACUÉE de CESSAC (Jean-Gérard). Voy. CESSAC.

* LACUNZA (Emmanuel), jésuite, connu par ses rêveries mystiques et sa bizarre interprétation de l'Apocalypse, naquit le 19 juillet 1731 à Sant-lago, capitale du Chili, d'une famille espagnole noble, mais sans fortune. Il se voua à l'état ecclésiastique, et après avoir fait ses études chez les jésuites, il entra, en 1747, dans leur société et y reçut les ordres. Il se livra quelque temps avec succès à la

prédication, et s'appliquait en outre à l'étude de la géométrie et de l'astronomie. Sa profession solennelle eut lieu le 2 février 1766. La compagnie de Jésus ayant été abolie l'année suivante, Lacunza se rendit en Italie et s'établit à Imola, où il se séquestra entièrement de toute société, se servant lui-même, se couchant au point du jour, et passant la nuit à travailler. Le soir, il faisait seul une promenade à la campagne. Le 17 juin 1801, on le trouva sans vie, sur les bords du Santerno, dans lequel il s'était laissé tomber en faisant une de ses promenades nocturnes. Il poussait la sobriété au point de ne pas prendre quelquefois la nourriture nécessaire. C'est après avoir adopté ce régime, qu'il composa l'ouvrage intitulé : *Avènement du Messie dans sa gloire et dans sa majesté* (en espagnol), qui parut à Londres, 1816, 4 vol. in-8, imprimé aux frais de l'envoyé de la nouvelle république de Buenos-Ayres. Il y en avait eu précédemment une édition incomplète, faite dans l'île de Léon, près de Cadix, en 2 vol. in-12, sous le nom de Jean-Josaphat Ben-Ezen; il a été traduit en latin par un mexicain qui a gardé l'anonyme. Le singulier système de Lacunza n'est au fond qu'un millénarisme mitigé. L'auteur croit que « Jésus-Christ descendra » du ciel lorsque le temps sera venu, qu'accorné » pagné des anges et des saints, il régnera visible- » ment avec eux durant mille ans, et qu'enfin, » mais sans être remonté aux cieux, il se montrera » dans toute sa majesté pour juger tous les hom- » mes. » Lacunza s'efforce de répondre aux objections qu'on peut faire contre ses idées, et traite de prévention l'enseignement des théologiens sur cette matière. Son ouvrage suppose toutefois une grande connaissance de l'Écriture. Un de ses partisans qui se montre en même temps favorable à un parti que les jésuites ont toujours combattu (voy. AGIER), a fait paraître une brochure intitulée : *Vues sur le second avènement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza sur cette importante matière*, Paris, 1818, in-8 de 120 pages. On trouve à la suite de cette analyse une notice curieuse sur le jésuite espagnol.

LACURNE. Voy. SAINTE-PALAYE.

LACUSON. Voy. PROST.

* LACY (don Louis de), général espagnol, naquit le 11 janvier 1773, à Saint-Roch près de Gibraltar, d'une famille irlandaise. Son père, Patrice Lacy, major au régiment d'infanterie d'Ultonie, mourut avant d'avoir pu soigner l'éducation de son fils. Sa mère, veuve d'un second mari, ayant rejoint ses frères officiers dans le régiment de Bruxelles, Lacy entra dans ce corps en qualité de cadet, et le suivit à Porto-Ricco. De retour en Espagne, et parvenu au rang de capitaine en 1794, il se signala dans la guerre contre les Français. A la paix, il s'embarqua pour les îles Canaries (31 déc. 1798). Traduit devant un conseil de guerre pour avoir insulté le gouverneur, il fut condamné à un an de prison, puis renvoyé à Cadix, et mis à la retraite. Il résolut alors de venir chercher du service en France, et s'étant enrôlé comme simple soldat, grâce à quelques protections, il ne tarda pas à être nommé capitaine adjudant-major dans la

légion irlandaise qui se formait à Morlaix. Ce corps ayant été envoyé à Quimper, Lacy se maria dans cette ville en 1806, et plus tard devenu commandant d'un bataillon, fut chargé de le conduire en Espagne. Il n'avait pu voir sans en être indigné les projets de Bonaparte : aussi, dès qu'il fut arrivé à Madrid, il se rendit à Séville, et se mit à la disposition de la junte suprême. Sa bravoure lui valut le grade de colonel du régiment de Burgos. Nommé brigadier, il commanda la division d'avant-garde, et se battit avec intrépidité dans différentes rencontres. Les revers des Espagnols l'ayant obligé de se retirer à Cadix, il fut nommé commandant général de l'île de Léon. Il prit une part très-active à la bataille de Chiclana le 5 mai 1811, et reçut au mois de juin suivant le commandement en chef de la Catalogne, où il n'arriva qu'au moment où Tarragone venait d'être prise d'assaut. Il rallia les restes des troupes espagnoles et parvint en peu de temps à organiser une nouvelle armée, avec laquelle pendant 20 mois il tint tête aux Français. En 1812 il fut fait commandant de l'armée de Galice et gouverneur de cette province. L'année suivante destitué pour son attachement à la constitution, il se retira à Vinaroz dans le royaume de Valence; le mécontentement le rendit rebelle. De concert avec quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, il avait formé le projet de rétablir la constitution des *Coriès*. Ce complot ayant été découvert, Lacy fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre qui décida qu'il serait passé par les armes, mais sans être dégradé. Conduit à l'île de Mallorca, dans le château de Belver, il y fut fusillé le 5 juillet 1817.

LACYDES, philosophe grec, natif de Cyrène, disciple d'Arcésilas, succéda à son maître la 4^e année de la 134^e olympiade, l'an 241 avant Jésus-Christ; il fut aimé et estimé d'Attalus, roi de Pergame, qui lui donna un jardin où il philosophait. Ce prince aurait voulu le posséder à sa cour; mais le philosophe lui répondit toujours, *que le portrait des rois ne devait être regardé que de loin*. Les principes de Lacydes étaient : « Qu'il fallait toujours suspendre son jugement, et ne hasarder jamais aucune décision. » Lorsque ses domestiques l'avaient volé et qu'il s'en plaignait, ils ne manquaient pas de lui dire : *Ne décidez rien, suspendez votre jugement*. Fatigué de se voir battre sans cesse avec ses propres armes, il leur répliqua : « Mes enfants, nous parlons d'une façon dans l'école, et nous vivons d'une autre manière dans la maison... » Lacydes suivait ce principe à la lettre. Tout philosophe qu'il était, il fit de magnifiques funérailles à une oie qu'il avait beaucoup chérie; enfin il mourut d'un excès de vin l'an 212 avant Jésus-Christ. Tels étaient les sages que l'antiquité profane regardait comme ses héros et ses maîtres (voy. COLLIS). Lacydes avait composé plusieurs ouvrages sur la physique et la philosophie : rien ne nous en est parvenu.

LADERCHI (Jacques), né à Faenza dans la Romagne, n'était pas moins recommandable par son savoir que par sa piété. Il tourna toute son application vers l'érudition ecclésiastique, et fit de la fondation des églises et des actes des martyrs,

l'objet de ses principales recherches. Il mourut à Rome le 25 avril 1738. Il est auteur de nombreux ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca Faventina* du P. Mittarelli; voici les principaux : *Acta sanctorum Christi martyrum vindicata*, Rome, 1723, 2 vol. in-4; *Annales ecclesiastici ab anno 1566, ubi Oldericus Raynaldus desinit, seu tomus 22, 23, 24, Annalium baronianorum*, Rome, 1727-1728, 3 vol. in-fol.; cette continuation des Annales de Baronius est peu estimée. L'édition de Cologne de 1733 est surtout remplie de fautes; *Vita S. Petri Damiani S. R. E. cardinalis*, etc., Rome, 1702, 3 vol. in-4. Cet ouvrage donna lieu à une critique amère et indécente, intitulée : *Nugæ Laderchianæ, et dialogus Sejani et Rufini*, Paris, 1705; *De sacris basilicis sanctorum martyrum Petri et Marcellini, dissertatio historica*, Rome, 1705. Ces deux martyrs, saint Marcellin, prêtre, et saint Pierre, exorciste, avaient été martyrisés l'an 302, et décapités à dix mille de Rome, dans un endroit appelé alors *Sylva nigra*, et qui, depuis, fut nommé *Sylva candida*. Peu après leur martyre, les corps de ces saints furent transportés à trois mille de Rome, dans l'endroit où saint Tiburce avait été martyrisé, sur le chemin nommé *Via laviana*, et Constantin y avait fait bâtir une église en leur honneur. Une troisième, qui leur était aussi dédiée, avait été bâtie dans Rome même, et l'opinion du P. Laderchi était que cette dernière avait été érigée en titre du temps de saint Grégoire le Grand. Il en prend occasion de traiter des titres *cardinalistes*, qu'il croit n'avoir été dans le commencement que des maisons de chrétiens distingués et riches, où les fidèles étaient reçus pour la célébration des saints mystères, et recevaient des aumônes ou trouvaient un asile dans la persécution. Selon Laderchi, les évêques de Rome préposèrent un prêtre à chacune de ces maisons devenues des églises. Ces prêtres furent nommés *cardinaux*, du mot *incardinare* (attacher à une église). On attribue au pape Evariste la division de Rome en 25 titres; on sait qu'originellement la dénomination de *cardinal* était commune à tout ecclésiastique titulaire d'un bénéfice à charge d'âmes, et que ce n'est que par la suite des temps, qu'elle fut réservée exclusivement aux membres du sacré collège. *Acta passionis SS. martyrum Crescii et sociorum, ex manuscriptis codicibus biblioth. Mediceo-laurentianæ*, Florence, 1707; *Apologia pro actis eorum sanctorum*, Florence, 1708; *Acta sanctæ Cecilie et Transtiberina basilica illustrata*, Rome, 1723, 2 vol. in-4; *La Critica d'oggi, ossia l'abuso della critica odierna*, Rome, 1726, in-4. Outre ces ouvrages, Laderchi a laissé une ample collection de mémoires manuscrits.

LADISLAS 1^{er}, roi de Hongrie, après Geysa en 1079, était né l'an 1041, en Pologne, où son père Béla 1^{er} s'était retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverses révolutions, il monta sur le trône, et y fit éclater le courage dont il avait donné de bonne heure des preuves. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares, les Tartares, agrandit son royaume des conquêtes faites sur eux, et y ajouta la Dalmatie et la Croatie, où il

avait été appelé pour délivrer sa sœur des mauvais traitements de Zuonimin, son cruel époux. Ce héros avait toutes les vertus d'un saint. Il fut l'ami des pauvres et de la justice, dota plusieurs églises, et fonda un grand nombre de monastères. Il mourut l'an 1098, au moment où il se préparait au voyage de la Palestine. Ce prince est célèbre dans l'histoire par sa piété. Célestin III le canonisa l'an 1198. Sa *Vie* a été écrite en latin, par un moine contemporain, Cracovie, 1541, et insérée dans les *Acta sanctorum*, avec des notes des *Bollandistes* tom. 5, du mois de juin et tom 1^{er} de l'*Appendix* 261.

* LADISLAS II, roi de Hongrie, succéda en 1200 à Eméric son père; son règne s'annonçait sous de bons auspices; mais il ne gouverna son royaume que pendant six mois, ayant été enlevé par une mort prématurée. Il eut pour successeur André II, son oncle.

* LADISLAS III, roi de Hongrie, succéda en 1272 à son père Etienne IV, et aida puissamment l'empereur Rodolphe à détrôner Ottocare, roi de Bohême. Plus tard il fut attaqué lui-même par les Tartares et les Cumans: alors il eut recours à l'empereur, à qui il avait rendu service; mais celui-ci désirant affaiblir son rival ne lui envoya que des secours insuffisants, et bientôt l'abandonna tout-à-fait. Ladislas ne put se défendre contre ses nombreux ennemis; tombé dans un combat au pouvoir des Cumans, il fut emmené hors de ses états et massacré dans sa tente, par les Tartares, l'an 1290. André III lui succéda.

LADISLAS IV, fils du fameux Jagellon, et son successeur sur le trône de Pologne sous le nom de Wladislas VI, fut élu roi de Hongrie, en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche. La veuve d'Albert, appuyée par l'empereur Frédéric, avait fait sacrer son fils, âgé de quatre mois; et, à l'approche de Ladislas, elle s'enfuit, emportant la couronne. Mais les Hongrois, qui avaient besoin d'un prince capable de s'opposer aux Turcs, n'en proclamèrent pas moins Ladislas; et à défaut du diadème royal, on lui plaça sur la tête une couronne qui décorait la statue d'Etienne I^{er}. Amurat II porta ses armes en Hongrie; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladislas, et se voyant pressé de retourner en Asie, il conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens et les musulmans eussent jamais contractée. Le prince turc et le roi Ladislas la jurèrent tous deux, l'un sur l'Alcoran, et l'autre sur l'Evangile. A peine était-elle signée que Ladislas en eut des remords, parce que par là il avait violé la parole donnée à l'empereur Paléologue et aux Vénitiens, d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, arrivant dans ces circonstances, jugea qu'effectivement Ladislas n'avait pu faire la paix sans ses alliés, (et non pas, comme l'a écrit faussement un ministre calviniste, qu'il ne fallait pas garder la parole donnée aux infidèles; calomnie victorieusement réfutée par le cardinal Pazman). Ayant donc repris les armes, le roi livra bataille à Amurat, près de Varna, en 1444; il y périt après des prodiges de valeur. (*Voy. AMURAT II.*) Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée dans les rangs

de l'armée turque, ce qui réfute suffisamment ce que quelques auteurs rapportent des honneurs qu'Amurat fit rendre aux restes de son ennemi. Cet échec causa en partie la ruine de la Hongrie et celle de l'empire grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérants ottomans: A juger par l'événement, la Providence punit une perfidie qui faisait blasphémer son nom parmi les gentils; mais le secret des conseils de Dieu doit nous empêcher d'assigner trop affirmativement la cause des malheurs dont il frappe les peuples et les rois. *Voy. CÉSARINI.*

* LADISLAS V, roi de Hongrie, était fils d'Albert d'Autriche. Lorsque son père mourut, il était trop jeune pour régner: et la crainte d'une minorité orageuse décida les grands à lui préférer le roi de Pologne (*voy. l'art. précéd.*) A la mort de celui-ci, Ladislas y fut rappelé sur le trône par les Hongrois; ceux-ci furent obligés de recourir aux armes, pour arracher ce jeune prince des mains de l'empereur Frédéric, qui s'était déclaré son tuteur. Sous son règne les Turcs attaquèrent de nouveau la Hongrie, et ce royaume fut une seconde fois sauvé par Huniade. Après la mort de ce héros, l'ingrat Ladislas fit périr son fils aîné sur l'échafaud; cette exécution le rendit si odieux, qu'il fut obligé de s'enfuir à Vienne, puis à Prague, où il mourut en 1458 au moment où il allait épouser Madeleine, fille de Charles VII, roi de France. Mathias Corvin, second fils de Huniade, fut son successeur.

* LADISLAS VI était déjà roi de Pologne et de Bohême, lorsqu'il monta sur le trône de Hongrie après la mort de Mathias Corvin. La couronne lui fut disputée par de puissants compétiteurs. Les difficultés qu'ils avaient apportées à son élection, le déterminèrent à faire reconnaître pour son successeur, Louis son fils aîné: il rendit ainsi la couronne héréditaire. Il présenta en 1514, à la sanction des états de Hongrie, le recueil des lois du pays qu'il avait rassemblées et mises en ordre. Il mourut en 1516, regretté de ses sujets, s'étant constamment occupé de leur bonheur.

LADISLAS, ou LANCELOT, roi de Naples, surnommé *le Victorieux et le Libéral*, fut l'un et l'autre; mais ces qualités furent ternies par une ambition sans bornes et une cruauté inouïe. Il naquit en 1376, et était fils de Charles III, de Duras, qui conquiert le royaume de Naples sur Jeanne I^{re}. Charles fut assassiné en Hongrie en février 1386, laissant à Naples sa femme Marguerite, avec deux enfants, Jeanne, qui régna depuis, et qui avait alors seize ans; et Ladislas, qui en avait dix. Le parti d'Anjou contraignit Marguerite à s'enfermer dans Gaète, où se passa la jeunesse de Ladislas. Il se disait comte de Provence et roi de Hongrie. Il se fit donner cette dernière couronne à Javarin, en 1403, durant la prison du roi Sigismond, qui bientôt après le contraignit de retourner à Naples. Il avait succédé à son père Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1386; mais les Napolitains ayant appelé Louis II, duc d'Anjou, ces diverses prétentions causèrent des guerres sanglantes. Le pape Jean XXIII était pour le prince d'Anjou, à qui il avait donné l'investiture de Naples. Lancelot

fut battu à Boquesèche, sur les bords du Garigliano en 1441. Après cette défaite, dont le vainqueur ne sut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, son ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, son vengeur), à condition qu'on lui livrerait le vénitien Corario, son concurrençant au saint Siège. Lancelot, après avoir tout promis, laissa échapper Corario, s'empara de Rome et combattit contre le pape son bienfaiteur, et contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix en 1443. Ses armes victorieuses lui promettaient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples en 1444, à 38 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il était passionnément amoureux, l'empoisonna avec une composition que son père lui avait préparée, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avait séduit sa fille.

LADISLAS, roi de Pologne. Voy. WLADISLAS.

LADISLAS, fils aîné d'Etienne Dragutin, épousa, un peu avant la mort de son père, la fille de Ladislas, vaivode de Transylvanie; et à cause de cette alliance, faite avec une princesse schismatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du saint Siège. Ladislas était l'héritier présomptif de la couronne de Serbie : son père, en y renonçant, avait réservé le droit des enfants. Milutin son oncle, voulant posséder ce trône, fit enfermer Ladislas après la mort de son père, et le tint en prison jusqu'à sa propre mort, arrivée en 1421. Ladislas, devenu alors roi de Serbie, refusa l'apanage à Constantin son frère, qui n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu et fait prisonnier : Ladislas poussa la cruauté jusqu'à le faire pendre, et ensuite écarteler. Cette barbarie atroce lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Etienne, fils naturel de Milutin, banni alors de Constantinople. Ladislas, abandonné de tout le monde, fut pris à Sirmick, et jeté dans une prison, d'où il ne sortit plus.

LADVOGAT (Louis-François), né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre des comptes, le 8 février 1735, à 91 ans, avait exercé les fonctions de conseiller du roi. Son principal ouvrage est intitulé : *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou la Recherche de la vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris, 1721, in-12. La seule idée de présenter dans le xviii^e siècle un *Nouveau système de philosophie, établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, auquel on a joint un traité de la nature de l'âme et de l'existence de Dieu, prouvées l'une et l'autre par une chaîne suivie d'arguments capables de convaincre les plus incrédules, et les plus opiniâtres*, ibid., 1728, 2 vol. in-12, montre assez que l'auteur n'était pas destiné à trouver la vie heureuse. Le principe sur lequel repose le système de l'auteur, dans le premier de ces deux ouvrages, est que, de l'obéissance aux lois dérive le plaisir, et de leur transgression, la douleur. Il a ajouté de nouveaux développements dans son *Nouveau système*, etc.

LADVOGAT (Jean-Baptiste), né en 1709, du subdélégué de Vaucouleurs, dans le diocèse de Toul, fut docteur, bibliothécaire, et professeur de la chaire d'hébreu en Sorbonne. Après avoir fait ses

études de philosophie chez les jésuites de Pont-à-Mousson, qui voulurent en vain l'attacher à leur société, il alla étudier en Sorbonne. Il fut admis en 1734 à l'hospitalité, et à la société en 1736, étant déjà en licence. Rappelé dans son diocèse, il occupa la cure de Domremy, lieu célèbre par la naissance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne l'enviait à la province, le nomma en 1740 à une de ses chaires royales, et lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. Le duc d'Orléans, prince aussi religieux que savant, ayant, dans l'année 1751, fondé une chaire en Sorbonne, pour l'explication de l'Ecriture sainte selon le texte hébreu, y nomma l'abbé Ladvoat, qui remplit cet emploi avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1765. C'était un homme plus érudit que judicieux, possédant les langues anciennes, l'hébreu, le chaldéen, les mathématiques. Ce savant avait un cœur digne de son esprit; une noble franchise animait tous ses sentiments. Il n'ornait ni ce qu'il écrivait ni ce qu'il disait; mais on sentait dans toutes ses actions cette humanité et cette douceur qui est la vraie source de la politesse. Nous avons de lui : *Dictionnaire géographique portatif*, in-8, plusieurs fois réimprimé avec des additions de Courtépée. Cet ouvrage, publié sous le nom de Vosgien, et donné comme une traduction de l'anglais, est un assez bon *Abrégé* du Dictionnaire géographique de La Martinière. Le livre français est beaucoup plus exact que l'anglais, avec lequel il n'a presque aucun rapport; mais Ladvoat voulut accréditer son ouvrage, en le présentant au public comme une production de l'Angleterre. On a fait usage de ce *Dictionnaire* dans la rédaction d'un autre plus ample et plus correct, imprimé pour la seconde fois à Liège, 1791 à 1794, 2 vol. in-8. *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, Paris, 1752, en 2 vol. in-8. Les bornes dans lesquelles l'auteur avait circonscrit son ouvrage ne lui ont pas permis de donner à un grand nombre d'articles un développement convenable; mais son impartialité, son attachement aux droits de la religion et de la vertu, rendent son *Dictionnaire*, tout imparfait qu'il est, très-préférable à la plupart de ceux par lesquels on a voulu le remplacer. Il s'en est fait plusieurs éditions et contrefaçons. Quelques-unes ont été défigurées et altérées de toutes les manières; les jansénistes et les protestants y ont glissé leurs préventions et leurs erreurs. Celle de Paris, 1777, 3 vol. in-8, contient des additions les unes bonnes, les autres mauvaises. La meilleure édition est celle de M. Letronne avec des additions importantes, Paris, 1813. Dans celle de Paris, 1821-24, 3 vol. in-8, on a fondu le supplément de Ch.-Guillaume Leclerc. Cet ouvrage a été traduit en italien, Milan, 1758, 3 vol. in-8, et en allemand, Ulm, 1761, 2 vol. in-8. *Grammaire hébraïque*, 1755, 1765, 1789, 1822, in-8. L'auteur l'avait composée pour ses élèves; elle réunit la clarté et la méthode nécessaires. *Dissertations latines* sur le Pentateuque, sur Job et sur les Psaumes, et une *Dissertation* en français sur le lieu du naufrage de saint Paul; *Tractatus de conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12, et Porto, 1775, in-8; *Dissertation* sur le psaume 67,

Exurgat Deus...; *Lettre sur l'autorité des textes originaux de l'Écriture sainte*, Caen, 1766, in-8; *Jugements sur quelques nouvelles traductions de l'Écriture sainte*, d'après le texte hébreu. Ces quatre derniers ouvrages sont posthumes, et ont été imprimés à la Haye en 1767. C'est une bonne réfutation du système de l'abbé Villedieu et des capucins élèves de cet abbé. L'éloge historique de Ladvocat se trouve dans *L'Année littéraire*, 1766, tom. 2, et dans le *Nécrologe* de 1767.

LÆLIEN, LOLLIIEN ou LOELIEN (Ulpius-Cornelius Lælianus) est un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules, sur la fin du règne de Gallien. Il fut proclamé Auguste par ses soldats à Mayence, l'an 266. Il était d'un âge avancé, mais il avait de la valeur et de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Les soldats, qui l'avaient proclamé, et qu'il occupait à rétablir les villes gauloises qu'avaient détruites les Germains et à construire de nouvelles forteresses pour contenir les Barbares, ne voyant pas de terme à leurs travaux, se révoltèrent et lui ôtèrent la vie au commencement de l'an 267, au moment où Posthume, qui aspirait aussi au trône des Césars, marchait contre lui. On l'a confondu mal à propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; et avec Pomponius Aelianus, qui se révolta sous Dioclétien.

LÆLIUS (Caius), surnommé *Sapiens*, étudia la philosophie sous Diogène le stoïcien et sous Panætius : il fréquenta ensuite le *forum*, et se fit remarquer parmi les orateurs de son temps. Il fut d'abord préteur et consul l'an 140 avant J.-C.; et était l'intime ami de Scipion l'Africain le jeune. Il signala sa valeur en Espagne, dans la guerre contre Viriatius, général des Lusitains ou Portugais. Il ne se distingua pas moins par son goût pour l'éloquence et pour la poésie, et par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient. On croit qu'il eut part aux *Comédies* de Térence. Son éloquence éclata plusieurs fois dans le sénat pour la veuve et pour l'orphelin. Ce grand homme était modeste. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cause, il conseilla à ses parties d'avoir recours à Galba, son émule; et il fut le premier à le féliciter lorsqu'il sut qu'il l'avait gagnée. Son amitié pour Scipion ne se démentit jamais, et Cicéron a immortalisé cette liaison en plaçant le nom de Lælius en tête de son dialogue *De amicitia*. — Son père CAIUS-LÆLIUS-NEPOS, consul romain, 190 ans avant J.-C., accompagna le premier Scipion l'Africain en Espagne et en Afrique, et eut part aux victoires remportées sur Asdrubal et sur Syphax.

* LAENNEC (Réné-Théophile-Hyacinthe), médecin, né à Quimper en 1781, fit ses premières études à Nantes, sous les yeux d'un de ses oncles, médecin en chef des hôpitaux de cette ville, et vint à Paris en 1799, suivre les cours de Corvisart. Après avoir remporté en 1802, les deux grands prix de médecine et de chirurgie, décernés par l'institut, il se livra à la pratique de son art et recueillit dès lors un grand nombre d'observations qui sont mentionnées honorablement dans les rapports sur les progrès des sciences. Mais ce qui lui a valu une ré-

putation européenne, ce sont les travaux qu'il entreprit sur les maladies de poitrine. La propriété qu'un corps solide frappé à une extrémité a de transmettre fidèlement à l'autre l'impression qu'il a reçue, lui donna l'idée d'un instrument qu'il a appelé *Stéthoscope*, par le moyen duquel l'oreille la moins exercée peut connaître l'état des poumons et du cœur : après trois années de recherches, poursuivies avec un zèle infatigable, il consigna cette découverte qui lui appartient en entier, dans son ouvrage : *De l'Auscultation*. La santé de Laennec s'étant altérée par suite de ses nombreux travaux, il alla respirer l'air natal. Après deux années d'absence, il revint à Paris, et remplaça peu de temps après Hallé, dans sa chaire au collège de France. A l'organisation de la nouvelle faculté de médecine, il fut nommé professeur de clinique interne. Cependant la pulmonie, dont il avait retardé les progrès, recommença à lui faire sentir ses atteintes, et il repartit pour la Bretagne. Mais arrivé à Kerlouanec, dans le Finistère, il y mourut le 13 août 1826. Cet habile anatomiste était médecin de la Salpêtrière et de l'hôpital Necker. On cite de lui plusieurs traits, qui prouvent que l'on rencontrait chez lui l'alliance de la science et de la vertu; la fermeté de ses convictions religieuses ne fléchissait devant aucun respect humain. On a de Laennec : Plusieurs *Mémoires* dans le *Journal de médecine* de Corvisart, et dans le *Bulletin* de la faculté de médecine; *Monographie des vers vésiculaires*, dans le *Recueil* de la faculté de médecine, 1804; *Mémoire sur une nouvelle espèce d'hernie*, à la suite du traité de Scarpa, traduit par Cayrol; *Traité de l'auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, 2^e édit. améliorée, ib., 1826, 2 vol. in-8. L'académie des sciences décerna une médaille de 3,000 francs à l'auteur, lors de la première édition, et une autre de 3,000 lors de la seconde; une troisième édition augmentée a paru en 1831, Paris, 3 vol. in-8. Des articles importants dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

LAENSBERGH (Mathieu), chanoine de St-Barthélemy de Liège, vivait vers l'an 1600; il passa pour l'auteur du premier *Almanach de Liège*, imprimé pour la première fois suivant la tradition la plus commune en 1636. Cet *Almanach* a été réimprimé depuis annuellement, avec de nouvelles prophéties et pronostications. On n'a aucun document certain sur ce Mathieu Laensbergh dont le nom ne s'est point trouvé dans la liste des chanoines de Liège à cette époque. Mais ce nom adoptif est devenu célèbre par la splendeur qu'il reçoit du

Sublime siège,
D'où flanqué de trente-deux vents,
L'auteur de l'*Almanach* de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

GRESSET.

LAER ou LAAR (Pierre de), surnommé *Bamboche*, peintre né en 1613, à Laaren, village proche de Naarden, en Hollande, mourut à Harlem, l'an 1673. Le surnom de Bamboche lui fut donné à cause de la singulière conformation de sa figure. Il était d'une grande gaieté, rempli de saillies, et tirait

parti de sa difformité pour réjouir ses amis, le Poussin, Claude le Lorrain, Sandrart, etc. Mais cette gaieté n'était que dans ses organes ; et dès qu'il cessait de faire le plaisant, il était en proie à la mélancolie la plus noire, qui augmenta encore avec l'âge. Son cœur n'était pas fait pour goûter la joie. Comme il ne tenait aucun compte des pratiques de religion, il fut surpris avec quatre autres, mangeant de la viande en carême, par un ecclésiastique qui les réprimanda avec un zèle qui les irrita (1) ; Bamboche, aidé des autres qui étaient avec lui, noya le prêtre. Les remords que ce crime lui causa, joints à quelques disgrâces qu'il eut à essuyer, hâtèrent sa mort ; quelques-uns disent qu'il se précipita dans un puits. Ce peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets. Ce sont des foires, des jeux d'enfants, des chasses, des paysages. Le Musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : le *Départ de l'hôtellerie*, et une femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau.

LAERCE. Voy. DIOGÈNE LAERCE.

LÆT (Jean de), géographe allemand, et directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire et la géographie, naquit à Anvers, à la fin du xvi^e siècle, et y mourut en 1649. On a de lui 16 ouvrages dont quelques-uns peuvent être consultés avec fruit : *Novus orbis*, Leyde, 1633, in-fol., avec un grand nombre de cartes et de figures qui représentent les animaux, les plantes et les fruits de l'Amérique. Cette description du nouveau monde, en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup servi aux géographes. Læet traduisit lui-même son ouvrage en français. Cette version fidèle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., sous le titre d'*Histoire du Nouveau Monde ; De gemmis et lapideis libri duo*, Leyde, 1647, in-8 ; *Respublica Belgorum*, in-24, assez exacte ; *Gallia*, in-24, moins estimée que la précédente ; *De regis Hispaniarum regnis et opibus*, in-24 ; *Historia naturalis Brasiliæ G. Pisonis, et Georgii Margravii*, Leyde, 1648, in-fol. avec fig. ; *Turcici imperii status*, in-24 ; *Persia, seu regni persici status*, in-24 ; *De imperio magni Mogolis*, 1631 ; *Portugallia*, 1641 ; *Respublica Polonia, Lithuania, Prussia et Livonia*, 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzévir, contiennent une description succincte des différents pays dont le royaume, que le géographe parcourt, est composé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir ; du génie, de la religion, des mœurs des peuples ; du gouvernement civil et politique ; de la puissance et des richesses de l'état. Les géographes qui sont venus après Læet ont beaucoup profité de ses ouvrages. On estime infiniment son édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaise, accompagnée de plusieurs *Traité*s de divers auteurs sur la même matière (architecture), chez Elzévir, en 1649, in-fol.

LÆTA, dame romaine, fille d'Albin, grand-pontife, épousa, sur la fin du iv^e siècle, Toraxe, fils

de sainte Paule. Albin fut si touché de la vertu de son gendre et de la sagesse de sa fille, qu'il renonça au paganisme et embrassa la religion chrétienne. Læta fut mère d'une fille nommée Paule, comme son aïeule : c'est à cette occasion que saint Jérôme lui adressa une épître d'une éloquence vive et pleine de choses, qui commence ainsi : *Apostolus Paulus scribens ad Corinthios*, etc., dans laquelle il lui donne des instructions pour perfectionner l'éducation de cet enfant chéri.

LÆTUS (Quintus-Élius), capitaine de la garde prétorienne de l'empereur Commode, dans le i^{er} siècle, empêcha que ce prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avait résolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, et de concert avec eux et avec Marcia, concubine de ce monstre, lui fit donner du poison, l'an 193. Le poison n'agissant pas avec assez de promptitude, il le fit étrangler par un athlète, avec lequel Commode s'exerçait souvent à la lutte. Lætus éleva à l'empire Pertinax ; et trois mois après il le fit massacrer, parce qu'il rétablissait trop sévèrement la discipline militaire, et que, par l'innocence et la droiture de ses mœurs, il lui reprochait tacitement sa dissolution. Didier-Julien le punit de mort peu de temps après.

LÆTUS POMPONIUS. Voy. POMPONIUS.

LÆVINUS TORRENTIUS. Voy. TORRENTIUS.

LÆVIUS, ancien poète latin, dont il ne nous reste que deux vers seulement dans *Aulu-Gelle*, et six dans *Apulée*. On croit qu'il vivait avant Ciceron.

* LAFAGE (Jean-Pierre de), prédicateur du roi, né vers 1733, à Mancie, près de Rieux, amené à Paris par son père, qui était syndic-général de Languedoc, il y reçut à 11 ans la tonsure des mains du cardinal de la Roche-Aymon, alors archevêque de Toulouse. Il n'en avait que 14 lorsqu'il fut pourvu d'un canonicat de Rieux. Il fit ses cours en Sorbonne, et, après avoir été ordonné prêtre, il entra dans la communauté de Saint-André-des-Arcs, alors célèbre et d'où sont sortis des prélats et des sujets très-distingués. (V. LÉGER.) Sur le compte qu'on lui rendit de ses talents, M. de Beaumont, archevêque de Paris, le retint dans son diocèse, le nomma promoteur, et lui donna un canonicat de la métropole. C'est alors qu'il se livra entièrement à la prédication, où il obtint des succès mérités. Son éloquence était grave, son débit simple, mais noble. Il ne courait pas après les vains ornements ; mais son raisonnement était solide et instructif, et on sortait de ses sermons persuadé et touché. Ses discours produisaient d'autant plus d'effet qu'il paraissait pénétré des vérités qu'il annonçait. En un mot il rappelait les orateurs sacrés de la bonne école. La révolution l'arrêta au milieu de son utile carrière, mais il resta en France pendant les temps les plus orageux, et sut se soustraire aux persécutions. Après le concordat de 1801, nommé à l'évêché de Montpellier, il s'ex-cusa et content d'un modeste canonicat, il reparut dans la chaire évangélique à Versailles ; son âge avancé ne l'empêcha pas de se charger de grandes stations. C'était le même zèle, la même vigueur,

(1) Le prêtre était revenu plusieurs fois à la charge, et avait fini par leur faire peur de l'inquisition : ils le noyèrent, croyant s'ex-cuser par leur accusation avec lui. Ce crime était d'autant plus grand, qu'il était gratuit, puisque l'inquisition n'a jamais regardé comme malice l'accusation la violation simple de l'abstinence.

la même feu que dans sa jeunesse. Appelé en 1818 à prêcher à la cour, le roi le suivit pendant toute la station. Cet orateur avait alors 85 ans. Peu de temps après, il perdit l'usage des jambes, et de graves symptômes annoncèrent sa fin prochaine. Il s'empessa de recevoir les secours spirituels, et mourut le 23 décembre 1818, honoré des regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

* LAFAGE (Antoine de), baron de Pailhès, né en 1755 à Toulouse, de la même famille que le précédent, s'appliqua d'abord aux arts et donna des preuves de son talent comme peintre, puis il s'occupa de l'agriculture. Ne se bornant point à de vaines spéculations, il prouva la bonté de ces découvertes par l'heureuse application qu'il en fit, et qui quadrupla les revenus de sa terre de Mancie. Il fut arrêté à l'époque de la terreur : rendu à la liberté, il reprit ses travaux champêtres et mourut le 16 septembre 1806. On lui doit : *Nouveau système d'agriculture fondé sur l'expérience; Observation sur les rouleaux à battre les grains; Mémoire sur la construction des cuves*; plusieurs articles, dans la *Fauche du cultivateur* et dans le *Journal des propriétaires ruraux* de la Haute-Garonne.

LAFAILLE. Voy. FAILLE.

LAFARE (Charles-Auguste, marquis de), né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination et la délicatesse de son esprit. Ses poésies respirent cette liberté, cet air riant et facile que l'art tenterait en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : le style en est incorrect et sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inspiraient le marquis de Lafare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des anciennes éditions des *Oeuvres* de l'abbé de Chaulieu, son ami. Le marquis de Lafare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1755, in-12, on a de lui des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événements du règne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé *Panthée*, dont le duc d'Orléans fit en partie la musique.

* LAFARE (Anne-Louis-Henri de), cardinal, né le 8 septembre 1752, dans le diocèse de Luçon, fut élevé au collège de Louis le Grand, et s'étant voué à l'état ecclésiastique, obtint, jeune encore, le prieuré de Donchéry. En 1778, il était grand-vicaire et doyen de la Sainte-Chapelle de Dijon. Elu, en cette qualité syndic des états de Bourgogne, il se trouvait ainsi à la tête de l'administration de cette province. Nommé à l'évêché de Nancy, en 1787, il fut sacré le 15 janvier 1788. Député par le clergé de son diocèse aux états-généraux, il y prononça le *discours d'ouverture*, qui, au milieu de la fermentation des esprits, ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Il parla dans l'assemblée pour faire déclarer la religion catholique religion de l'état, pour s'opposer à la suppression des ordres religieux, et à la confiscation des biens de l'Eglise, ainsi que

dans plusieurs autres circonstances importantes, et fut un des signataires de l'*exposition des principes* (voy. de BOISGELIN). Le 8 janvier 1794, il adressa une lettre pastorale à son clergé sur le serment prescrit, par les lois nouvelles et il écrivit en même temps aux administrateurs de la Meurthe pour leur annoncer qu'il refusait de concourir aux innovations renfermées dans les décrets. Ce courageux prélat avait déjà fait paraître plusieurs opuscules dans les intérêts de la religion, entre autres : *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8; *Quelle doit être l'influence de l'Assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses*, 1789, in-8. Il se retira d'abord à Trèves, puis à Vienne, où il fut pendant 20 ans l'agent et le correspondant du roi et des princes. Lorsque Madame, fille de Louis XVI, arriva dans cette ville, il remplit les fonctions d'aumônier de cette princesse, et suivit les négociations pour son mariage avec le duc d'Angoulême. Lors du concordat il ne donna point la démission de son siège, et il signa même les réclamations de 1803. Du reste, il s'abstint de l'exercice de sa juridiction. Sa qualité d'agent du roi à Vienne le contraignit de s'éloigner à l'approche des armées françaises, et il passa plusieurs années en Moravie. Rentré en France en 1814, il fut adjoint à la commission des affaires ecclésiastiques, et nommé archevêque de Sens. Il prit possession de ce siège le 27 novembre 1821, fut, en 1823, promu au cardinalat, et obtint le titre presbytéral de Sainte-Marie in Transpontina. Il était en même temps pair de France, ministre d'état, premier aumônier de madame la dauphine, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Ce prélat mourut à Paris au mois de décembre 1829. Plusieurs de ses *mandements* et de ses *discours* mériteraient d'être recueillis : on lui doit un *Eloge de M. de Bernis*, archevêque de Rouen; une *Notice sur M. de Girac*, ancien évêque de Rennes, etc. restés inédits. On assure qu'il a laissé des *mémoires* précieux sur son émigration et sur les affaires dont il avait été chargé par le roi à Vienne.

LAFAYETTE (Gilbert Motier de), maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

* LAFAYETTE (Louise Motier de), de la même famille, née en 1618, orpheline dès le berceau, fut élevée par sa tante comtesse de Bregy, qui la retira du couvent à l'âge de 15 ans, et la plaça, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, en qualité de dame d'honneur dans la maison de la reine Anne d'Autriche. M^{lle} de Lafayette avait 17 ans. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur attirèrent l'attention de Louis XIII. Cette pieuse demoiselle, sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait un ministre impérieux, sous le joug duquel il s'était placé, s'attacha à sa personne parce qu'elle s'intéressait à sa gloire, et qu'elle aurait voulu qu'il fût heureux dans sa famille et au dehors; le cardinal de Richelieu chercha inutilement à la

mettre dans ses intérêts. Bientôt M^{lle} de Lafayette se détermina à rompre un engagement qui commençait à alarmer sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il irait la voir librement. Cette proposition lui dessilla les yeux ; dès lors elle résolut de quitter le monde : elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637, avec le consentement du roi, qui, honteux lui-même de son transport, jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se mettre en garde contre sa faiblesse. Il alla quelquefois visiter au parloir M^{lle} de Lafayette, qui le détermina à retourner à son épouse. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut un fils, qui devint Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de M^{lle} de Lafayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour ; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, montrant à l'univers l'exemple d'une fille qui, dans l'âge des passions, s'immole généreusement elle-même pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1683 dans le couvent de Chaillot qu'elle avait fondé. On trouve des détails sur sa vie dans les *Mémoires de M^{me} de Motteville*, 6 vol. in-12. M^{me} de Genlis a publié un roman historique intitulé : *M^{lle} de Lafayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; mais ce roman, qui est autant l'histoire d'autres personnes qui ont vécu sous Louis XIII que celle de M^{lle} de Lafayette, ne peut, comme tous les ouvrages de ce genre, que donner une fausse idée de cette vertueuse demoiselle. M^{me} de Genlis avoue elle-même, que les *mémoires* du temps ne lui ont guère fourni que des caractères, et qu'il lui a fallu inventer presque toutes les scènes et tous les détails.

LAFAYETTE (Marie-Madeleine Progne de la Vergne, comtesse de), née en 1632, était fille d'Ymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle épousa, en 1635, François, comte de Lafayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, la Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont : *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; *La princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. M^{me} de Lafayette avait saisi sous le nom de Ségrais ces deux productions. Ce bel esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. *La Princesse de Montpensier*, in-12 ; des *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à M^{me} de Maintenon, dit un auteur, la gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle. » *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. *Divers portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. M^{me} de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beau-

melle l'a peinte moins avantageusement. « Elle » n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le com- » merce aimable et solide : on trouvait autant d'a- » gréments dans ses écrits, qu'elle en avait peu » dans ses propos. Elle était trop impatiente ; tantôt » caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards » infinis, et y répondant souvent par des hau- » teurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme- » femme, dit l'auteur de *l'influence de la philoso- » phie sur l'esprit et le cœur*, est aussi ridicule que » la femme-homme : ce sont de monstrueux as- » semblages que notre siècle, fertile en choses » rares et curieuses, réalise à chaque instant. De- » puis qu'il y a des petits-maitres, il y a des femmes » savantes ; depuis que les hommes ont porté des » colifichets, et ont affecté une toilette féminine, » les femmes en revanche ont affecté la science des » hommes, et se sont enfoncées dans les études » abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion » d'une femme, en entrant dans sa chambre, de » la voir occupée à des travaux de son sexe, des » soins de son ménage, environnée des hardes de ses » enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa » toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, » et de petits billets de toutes les couleurs ? Toute » fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il » n'y aura que des hommes sensés sur la terre. » Voy. GEOFFRIN, etc.

* LAFAYETTE (Marie-Paul-Jean-Roch-Yves-Gilbert Motier, marquis de), naquit le 6 septembre 1757 à Chavagnac en Auvergne, d'une famille illustre. Il n'avait que seize ans lorsqu'il épousa M^{lle} de Noailles, fille du duc d'Ayen. A 20 il s'embarqua sur un navire qu'il avait frété lui-même, pour aller combattre dans les rangs des insurgés américains. Confirmé dans le grade de major-général, il fut blessé près de Philadelphie, dans la première affaire à laquelle il prit part. Le sang-froid dont il fit preuve en cette occasion augmenta la confiance qu'on avait en lui, et chaque phase nouvelle de la guerre vint ajouter à son nom un nouvel éclat. Non content de servir de son épée la cause américaine, il engagea pour la soutenir une partie de sa fortune. Lafayette profita d'une trêve pour revoir la France, où il se vit entouré de distinctions et d'hommages. La cour qui s'était opposée à son départ l'accueillit comme un héros. Profitant de cette bienveillance universelle pour servir la cause des insurgés, il pressa les armements destinés à secourir les Etats-Unis, et passant en Espagne, il obtint de cette puissance un traité de commerce qui bientôt fut changé en déclaration de guerre contre l'Angleterre. De retour en Amérique, Lafayette, nommé général de l'armée américaine, continua de prendre une part active aux opérations de la guerre, luttant avec avantage contre Arnold, et prépara la défaite de Cornwallis (voy. ces noms), en l'enfermant dans une position désavantageuse.

Après la signature du traité de paix, il voulut visiter encore une fois sa patrie adoptive. Partout il fut accueilli avec des transports d'allégresse; son nom fut donné à plusieurs forts et à deux comtés, et son buste fut inauguré au Capitole de Virginie. De retour en Europe, on le vit s'occuper avec Malesherbes du sort des protestants, et de l'amélioration de la condition des nègres; les catholiques d'Irlande, les patriotes Bataves excitèrent vivement ses sympathies. Dans les deux assemblées des notables, il se signala par la hardiesse de ses propositions. Il s'y prononça pour la suppression des lettres de cachet et des prisons d'état, et demanda la convocation de la nation représentée par ses mandataires. Nommé, en 1789, député aux états-généraux, il y parla pour la première fois le 8 juillet, à l'appui de la célèbre motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes; et il offrit à l'assemblée un projet de déclaration des droits de l'homme, qui fut adopté. Nommé vice-président, il occupait le fauteuil pendant les nuits terribles des 13 et 14 juillet. Le 13, il se rendit à Paris à la tête d'une députation de soixante membres de l'assemblée. Il y trouva le peuple encore ému et frémissant sur les ruines de la Bastille. Dans ce moment, plusieurs esprits ayant conçu l'idée d'organiser une garde nationale, il en fut proclamé le chef tout d'une voix. Quelques jours après, il présenta à l'assemblée des électeurs la cocarde tricolore. *Cette cocarde, dit-il, fera le tour du monde.* Après le massacre de Foulon et de Berthier, il donna sa démission; mais les instances qui lui furent faites le décidèrent à reprendre le commandement. Le 3 octobre, après une émeute, il marcha avec la garde nationale sur Versailles où s'était porté le peuple de la capitale, et le 6, il ramena dans Paris la famille royale que son intervention tardive avait eu peine à soustraire à la fureur d'une multitude soulevée. Dans la discussion du 20 février 1790, il proclama que l'insurrection est le plus saint des devoirs, lorsque l'oppression et la servitude rendent une révolution nécessaire; principe dangereux, qui poussant tous les mécontents à la révolte, et les faisant juges dans leur propre cause, tend à bouleverser incessamment les états. Lorsque le club des *Jacobins* se fut organisé, Lafayette, de concert avec Bailly, lui opposa celui des *Feuillants*, destiné à offrir un point de réunion aux partisans plus modérés de la liberté. Lors de la fuite de Louis XVI, il se vit accusé par les deux partis opposés, les uns lui reprochant d'avoir laissé partir le roi, les autres de l'avoir fait arrêter. Il est vrai de dire qu'il protégea dans cette grave circonstance les jours de la famille royale; mais il approuva la suspension de Louis XVI, et il ne reconnut les droits de ce prince qu'après qu'il eut accepté la constitution. Le décret qui, à cette condition, rétablissait le roi sur le trône, ayant excité un soulèvement, Lafayette dissipa par la force les attroupements qui s'étaient formés au champ de Mars pour signer une pétition factieuse. Plusieurs républicains furent tués. Le 8 octobre 1791, après avoir fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il se démit de son commandement, et prit congé de la garde natio-

nale par une lettre où il exposait les principes qui avaient dirigé sa conduite. Lorsque la première coalition se fut formée contre la France, il fut désigné pour commander une des trois armées destinées à repousser cette agression. Son premier soin, après l'avoir rejoint, fut d'y rétablir la discipline. Il battit l'ennemi à Philippeville, à Maubeuge et à Florennes; malgré ces succès, il se vit bientôt en butte aux accusations des Jacobins. Dans une lettre écrite le 16 juin à l'assemblée Législative, il osa dénoncer les démagogues, qui, disait-il, tuaient la liberté par les crimes de la licence. Quelques jours après, il vint lui-même à la barre de l'assemblée appuyer sa dénonciation, et demander le châtiment des attentats du 20 juin. Le discours qu'il prononça fut vivement applaudi par le côté droit. Le roi devait le lendemain passer en revue quatre mille gardes nationaux. Lafayette résolut de profiter de cette circonstance pour porter un coup décisif aux factieux. Mais peu d'hommes répondirent à l'appel, et Lafayette repartit pour son armée avec la triste conviction que sa popularité s'était évanouie. Quelques jours après son effigie fut brûlée au Palais-Royal; et au mois d'août suivant, sa mise en accusation fut discutée dans l'assemblée Législative. Malgré les menaces et les cris des forcenés entassés dans les tribunes, cette question fut résolue en sa faveur à une majorité de plus des deux tiers des voix; mais tous ceux qui avaient voté pour lui furent, au sortir de la séance, hués, poursuivis et maltraités par le peuple. Indigné des scènes de désordre qui se succédaient dans la capitale, Lafayette conçut le projet de marcher sur Paris, de chasser les républicains et de rétablir le roi et la constitution; mais il s'aperçut bientôt que son armée était peu disposée à seconder ses desseins, et il se décida à passer en pays étranger avec un petit nombre d'officiers dont la vie était compromise. Le général et ses compagnons au nombre de vingt-deux, tombèrent dans un poste autrichien qui refusa de les laisser passer. Lafayette ayant été reconnu, il n'en fallut pas davantage pour qu'on les arrêtât. Lafayette avec trois de ses compagnons, anciens membres de l'assemblée Constituante, fut envoyé à Wezel comme prisonnier d'état. Transféré à Magdebourg, il y resta un an, renfermé dans un souterrain humide et obscur. Il passa ensuite dans les cachots de Glatz, de Neiss, et enfin d'Olmütz, où l'Autriche le fit traiter avec une grande rigueur. On le dépouilla de ce que les Prussiens lui avaient laissé, et on confisqua jusqu'aux livres qu'il avait avec lui. Cependant un médecin hanovrien, nommé Bollman, et un jeune américain, nommé Huger, entreprirent de le délivrer, et profitant d'une des promenades qu'on lui faisait faire régulièrement à cause du délabrement de sa santé, ils parvinrent à l'enlever; mais divers accidents firent échouer leur entreprise. Lafayette fut atteint à huit lieues d'Olmütz; et ses deux amis également arrêtés, expièrent dans les prisons leur courageux dévouement. Cependant, après avoir passé seize mois dans les cachots de Robespierre, M^{me} de Lafayette vint avec ses filles partager la captivité de son époux, et cette réunion compensa le redoublement de sévérité dont on usait envers

lui, depuis sa tentative d'évasion. Des membres du parlement d'Angleterre, et des agents du gouvernement des Etats-Unis élevèrent en vain la voix pour demander sa liberté, l'Autriche fut inflexible : elle ne devait céder qu'à l'ascendant de la victoire. Bonaparte, à qui ses succès en Italie donnaient une si grande influence, fut chargé par le Directoire de négocier la délivrance des prisonniers d'Olmütz. Ce ne fut pourtant qu'après cinq mois de pourparlers réitérés qu'il obtint leur mise en liberté. Sur ces entrefaites le 18 fructidor eut lieu. Lafayette qui désapprouvait ce coup d'état resta en pays étranger, et s'établit à Utrecht. Le 18 brumaire lui rouvrit les portes de la patrie. De retour en France, il vécut éloigné du théâtre des affaires publiques. Ce fut seulement après la bataille de Marengo qu'il eut occasion de voir Bonaparte. Lafayette fut accueilli très-amicalement par le premier consul avec qui il passa trois jours à la campagne chez son frère Joseph. Cependant toutes les instances qui lui furent faites ne purent le décider à accepter une place de sénateur. Lorsque le consulat à vie eut été proposé à la sanction du peuple, Lafayette déclara qu'il ne pouvait voter pour une pareille magistrature jusqu'à ce que la liberté publique eût été suffisamment garantie ; ajoutant qu'alors il donnerait sa voix à Napoléon Bonaparte. Le vainqueur de l'Europe s'étonnait de trouver un homme qui osât lui résister avec tant d'obstination. « Tout le monde en France, disait-il, » est corrigé des idées extrêmes de liberté ; il n'y » a qu'un homme qui ne le soit pas, et cet homme » c'est Lafayette. Vous le voyez tranquille ! Eh bien, » s'il y avait une occasion de servir ses chimères, » il reparaitrait plus ardent que jamais. » En 1814, Lafayette se présenta chez le roi et chez *Monsieur* ; mais quoiqu'il eût été bien accueilli par ces princes, il ne reparut plus à la cour. Pendant les cent jours il refusa la pairie, et protesta contre les articles des constitutions de l'empire et de l'acte additionnel qui pouvaient attenter à la souveraineté nationale. Élu par le département de Seine-et-Marne membre de la chambre des représentants, il fit déclarer après la bataille de Waterloo que l'assemblée était en permanence, que toute tentative pour la dissoudre était un crime de haute trahison. Lorsque Bonaparte, effrayé des dispositions de la chambre, se fut décidé à abdiquer, Lafayette, exclu par une intrigue du gouvernement provisoire, fut un des commissaires envoyés près des puissances alliées pour demander une suspension d'armes. Ses démarches et celles de ses collègues n'ayant eu aucun résultat, il revint à Paris, où déjà les armées étrangères étaient entrées par suite d'une capitulation. Quelques jours après les portes du corps législatif furent fermées et mises sous la garde d'un poste de Prussiens. Lafayette, après avoir protesté avec plusieurs députés contre cette violence, se retira dans sa terre de Lagrange où il vécut dans la retraite. En 1818, élu par le département de la Sarthe membre de la chambre des députés, il s'y signala par une opposition dans laquelle il sut allier l'inflexible énergie des principes révolutionnaires à des formes exemptes d'aigreur et de violence. La prédiction de

Bonaparte s'accomplissait. En reparaisant sur la scène politique, Lafayette s'y montrait l'ardent apôtre des doctrines les plus absolues de souveraineté du peuple et d'insurrection, et il les développait à la tribune avec une conviction qui se fortifiait des souvenirs de deux révolutions auxquelles il avait pris une part active. Ses souffrances d'Olmütz n'avaient en rien modifié ses principes. Le vieux député de 1820 parlait comme le jeune volontaire de 1777, et on aurait pu dire de lui ce qu'on disait des émigrés, qu'il *n'avait rien oublié, ni rien appris*. A l'occasion de tous les complots qui éclatèrent sous la restauration, le nom de Lafayette fut prononcé ; mais il fut impossible de prouver qu'il y eût participé. Rendu à la vie privée, le compagnon d'armes de Washington sentit le désir de revoir sur le déclin de l'âge le peuple pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse. Plus d'une fois ses nombreux amis d'Amérique l'avaient sollicité de venir les visiter. Il se rendit enfin à leur vœu, et s'embarqua au Havre sur le *Cadmus* le 13 juillet 1824. Après trente-trois jours de traversée, il débarqua sur le rivage où il avait fait ses premières armes. Le congrès lui accorda des honneurs qu'il n'avait jamais accordés à Washington ; il fut proclamé l'hôte de la nation, et fut successivement fêté par tous les états de l'Union. Entouré des populations qui se pressaient sur son passage, il visita le tombeau de Washington, et les champs de bataille où il avait partagé les périls de ce grand homme. Ce voyage, qui dura plus d'un an, ne fut pour lui qu'une suite de fêtes où se retrempa son enthousiasme républicain. La prospérité des Etats-Unis dont il venait d'être témoin l'attacha de plus en plus aux maximes qu'il avait professées toute sa vie, et lorsqu'en 1827 il fut envoyé de nouveau à la chambre des députés par l'arrondissement de Meaux, on le vit défendre avec une ardeur nouvelle les principes démocratiques. Ennemi déclaré de la restauration, il appelait de ses vœux le moment de sa chute. Son expérience lui faisait reconnaître dans tout ce qui se passait autour de lui les symptômes d'une révolution nouvelle, qu'il prédisait à ses amis pour ranimer leur courage défaillant. Quand le trône de Charles X s'écroula en 1830, il vit sans étonnement ce mouvement populaire et il se remit à l'œuvre, comme en 1789. Après avoir repoussé toutes les propositions du frère de Louis XVI, en déclarant qu'il *était trop tard*, son influence contribua à rattacher à la dynastie de Louis-Philippe les hommes les plus exaltés du parti libéral. En paraissant à côté du nouveau roi sur le balcon de l'Hôtel-de-ville, il sembla contracter une alliance solennelle avec le pouvoir né des barricades, et le mot fameux : *c'est la meilleure des républiques*, qu'il prononça selon les uns, et qu'on lui attribua faussement selon les autres, répété dans toute la France, fut jeté comme un cri de ralliement à l'opinion ; mais en se faisant l'auxiliaire de la royauté, Lafayette était loin d'avoir renoncé aux théories de sa jeunesse. Comme au temps où il conseillait l'infortuné Louis XVI, il prétendait allier deux choses qui semblent incompatibles, la *monarchie*, et des *institutions républicaines*. Mais Louis-Philippe

recula devant cette carrière de concessions, que lui ouvrait le vétéran de la révolution française, et dont il craignait que le terme ne fût une catastrophe. Bientôt Lafayette s'aperçut que d'autres avis que les siens étaient écoutés. Investi dans les premiers jours de la révolution de juillet, du commandement en chef des gardes nationales de France, il dut renoncer à ce titre par suite d'un amendement introduit par un député dans la loi relative à la milice citoyenne. Dès lors sa scission avec le pouvoir devint de jour en jour plus profonde, et il vit se rallier autour de lui une opposition composée de républicains ardents, dont il tâchait de calmer les impatiences. La marche de la royauté nouvelle l'affligeait, mais sans altérer sa confiance; il attendait du temps bien plus que de la violence un retour aux principes qu'il professait, et sur la fin de sa vie il croyait fermement à un dernier triomphe de la révolution dont il ne lui serait pas donné d'être le chef ni même le témoin. Ayant voulu, malgré son grand âge, suivre à pied le convoi du malheureux Dulong, enlevé d'une manière si déplorable, la fatigue que lui causa cet effort altéra sa santé. Après une convalescence apparente, il éprouva une rechute qui bientôt ne laissa plus d'espoir. Il est mort à Paris le 20 mai 1834. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Picpus. Peu d'hommes depuis 1789 ont joué un rôle aussi important que Lafayette sur la scène politique. Sans jamais avoir tenu les rênes du pouvoir, il influa immensément sur les destinées de son siècle. Trois révolutions partagèrent sa vie; celle d'Amérique, celle de 1789 et celle de 1830. Mais si la première, opérée par les armes, répondit complètement à ses espérances, les deux autres furent fécondes pour lui en désappointements. Proscrit comme modéré par les patriotes de 92, accusé d'exagération par les libéraux de 1830, il vit tour-à-tour la révolution de France aller au-delà ou rester en-deçà de ses vœux, et la liberté, telle qu'il l'avait rêvée, échappa deux fois comme une ombre vaine à ses poursuites. Malgré le brillant courage dont il fit preuve en diverses circonstances, il parut manquer plus d'une fois de résolution, et ses déterminations ne répondirent pas toujours à la grandeur des circonstances dans lesquelles il se trouva placé. La postérité lui reprochera de graves erreurs, mais elle dira aussi qu'il se trompa de bonne foi, et qu'une conviction profonde régla le cours de sa vie politique. Au milieu de la nation la plus changeante de l'univers, et malgré la plus étonnante succession d'événements dont l'histoire ait conservé le souvenir il donna le rare exemple d'une longue vie consacrée tout entière à la défense des mêmes principes. Ennemi des excès et des violences de toute espèce, il exposa plus d'une fois une popularité qui lui était chère pour arrêter les désordres. Les efforts qu'il fit au mois de décembre 1830 pour protéger la vie des ministres de Charles X menacée par le peuple ameuté, honorent son caractère et son courage. Dans la vie privée, la facilité de ses mœurs, une complaisance à toute épreuve, et un mélange piquant d'urbanité française et de franchise républicaine le faisaient aimer de tous ceux qui l'entou-

raient. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* ont été publiés par sa famille en 1837 et 1838, 6 vol. in-8.

LAFERANDIÈRE (Marie-Amable PETITTEAU, épouse de Louis-Antoine Rousseau, marquis de), né à Tours en 1736, morte à Poitiers en janvier 1817, cultivait en secret les muses, lorsqu'une chanson qu'elle adressait à sa fille, ayant été insérée dans le *Mercur* par l'indiscrétion de quelques amis, valut à l'auteur des vers charmants qu'elle ne crut pas devoir laisser sans réponse. Dès lors le *Mercur* et l'*Almanach des muses* s'enrichirent de ses productions remarquables par la grâce, l'élégance et la facilité. Elles ont été réunies sous ce titre : *Œuvres de madame de Lafér...*, Paris, 1806, 2 vol. in-12. Il en parut la même année une seconde édition augmentée.

* LAFERRONAYS (Jules-Basile de), évêque de Lisieux, né le 2 janvier 1738, au château de St.-Mards-lès-Ancenis, près de Nantes, dut à ses talents autant qu'à sa naissance sa prompte élévation aux dignités ecclésiastiques. Il fut pourvu très-jeune de divers bénéfices, et devint grand-vicaire du diocèse de Conserans. Il assista à l'assemblée du clergé en 1768, et fut conclave du cardinal de Bernis en 1769. Nommé la même année à l'évêché de St.-Brieuc, il fut transféré en 1775 sur le siège de Bayonne, et en 1783 sur celui de Lisieux. Il se prononça contre les décrets de l'assemblée Constituante et adopta l'*Exposition des principes*. Retiré en Suisse, en 1790, il se réunit plus tard à sa famille en Franconie, et se rendit à Bruxelles pour conférer avec ses collègues sur les mesures à prendre dans l'intérêt de la religion. Une invasion de l'armée républicaine le força de retourner en Allemagne. En 1797 il songeait à rentrer en France, mais le 18 fructidor le fit renoncer à ce dessein. Obligé de changer de retraite, il rejoignit sa famille à Constance, et s'établit enfin à Munich, où il mourut le 15 mai 1799; une *Notice* intéressante sur ce prélat a été publiée à Lisieux en 1830.

** LAFERRONNAYS (Pierre-Louis-Auguste FRANCON, comte de), ministre et pair de France, de la même famille que le précédent, accompagna dans l'émigration le duc de Berri, en qualité de son premier gentilhomme, et ne revint en France qu'avec ce prince. Nommé maréchal-de-camp, il fut en 1817 envoyé ambassadeur en Danemarck, d'où il passa en la même qualité en Russie. Il suivit l'empereur Alexandre au congrès de Troppau, et se rendit en 1821 à celui de Laybach. Rappelé de Pétersbourg, en 1828, il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, qu'il ne tarda pas de céder au prince de Polignac. Après la révolution de 1830, il se démit de ses dignités et alla habiter Rome, où il est mort le 17 janvier 1842, dans de grands sentiments de piété.

** LAFERTÉ-MEUN (la comtesse de), née Courbois, épousa fort jeune le comte de Laferté, qui mourut dans l'émigration. Quoique avancée en âge, elle accompagna son gendre le duc de Rivière (voy. ce nom), dans son ambassade à Constantinople en 1816, et fit preuve d'un grand courage dans la peste qui désola cette ville. De retour en 1820, M^{me} de Laferté employa ses loisirs à rédiger les souvenirs

de ses voyages, qu'elle publia sous le titre de *Lettres sur le Bosphore*, 1822, in-8. On lui doit encore quelques compositions dans le genre du roman, entre autres : *Mesdemoiselles Duguesclin*, ou *Tiphaine et Laurence*, 1822, 3 vol. in-12; *Léonore et Clémence*, ou *la Confession du crime*, 1824, 2 vol. in-12. Cette dame, obligeante et spirituelle, mourut à Paris en 1839, à 88 ans.

LAFFICHARD. Voy. AFFICHARD (Thomas l').

* **LAFFITTE-CLAVÉ**, général du génie, né à Clavé (Gascogne) en 1730, envoyé en Turquie, servit en 1783 dans la guerre contre la Russie, et reçut du sultan, en récompense de ses services, une magnifique épée. Pendant son séjour à Constantinople il y fonda une école militaire, et publia, pour l'instruction des élèves, un *Traité élémentaire de la castramétation et de la fortification passagère*, ouvrage écrit en langue turque et imprimé dans le palais de notre ambassadeur à Péra, 1787, in-4, avec 20 pl. De retour en France, il fut nommé colonel et chargé des fortifications de Valenciennes. Promu au grade de général de brigade en 1792, il commanda le génie à l'armée du Nord, et mourut l'année suivante du chagrin que lui causa une destitution injuste dont on voulut réparer le tort, lorsqu'il n'était plus temps. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui un *Mémoire militaire sur la frontière du Nord*, 1779, in-8.

* **LAFFITTE** (Jacques), homme d'état, né en 1767 à Bayonne, fut, à 14 ans, confié aux soins d'un négociant, qui devinant sa rare intelligence, ne négligea rien pour la développer. Il en avait 21 lorsqu'il entra dans la maison Perregaux à Paris, comme teneur de livres. Son zèle et ses services lui méritèrent la confiance de son chef, qui se l'associa et le choisit pour son exécuteur testamentaire. Successeur de la maison Perregaux, il se lança dans de grandes entreprises, fit des spéculations heureuses, réalisa d'immenses bénéfices et fut bientôt compté parmi les premiers négociants de l'Europe. L'un des régents de la banque de France en 1809, il fut président de la chambre et juge du tribunal de commerce. Mis en 1814, par le gouvernement provisoire, à la tête de la banque, il refusa tout traitement. Il reçut en 1815 un témoignage bien flatteur de la confiance qu'inspirait sa probité et sa loyauté financières; Louis XVIII et Napoléon déposèrent successivement entre ses mains des sommes considérables. A la même époque il rendit à l'état un service signalé, en avançant les fonds nécessaires pour la solde de l'armée de la Loire. Envoyé par le département de la Seine en 1816 à la chambre des députés, il y prit part dès-lors à toutes les discussions financières, et pendant 15 ans fut un des chefs de cette opposition libérale qui, détruisant une à une toutes les prérogatives de la couronne, amena la chute du trône (voy. CHARLES X). Au début de la révolution de 1830, il accepta le portefeuille des finances et proposa le premier de déférer au duc d'Orléans le titre de lieutenant-général du royaume. Devenu président du conseil, il montra dans ce poste élevé de l'hésitation et de la faiblesse; l'émeute du 14 février et le sac de l'archevêché (13 mars 1831) l'obligèrent de céder la présidence

à Casimir Périer (voy. ce nom). Il revint alors au parti des mécontents, et rentra dans l'opposition pour n'en plus sortir. Les pertes immenses qu'il avait éprouvées le forcèrent de liquider sa maison de banque, et de mettre en vente ses propriétés pour payer ses créanciers; mais ses amis politiques ouvrirent une souscription pour lui conserver son hôtel. Rendu à la vie privée, il reconstitua sa maison sous la dénomination de *Banque Sociale*. Laffitte mourut à Paris, le 26 mai 1844, à 77 ans, laissant la réputation d'un financier habile et probe, d'un citoyen sincèrement attaché à son pays, mais peu capable d'en gérer les affaires. Peu d'instant avant sa mort il dit aux personnes qui l'entouraient : « *Qu'il demandait pardon à Dieu et aux hommes de la part qu'il avait prise aux événements qui ont changé la face de la France et profondément ébranlé les fondements de la société.* »

* **LAFFON DE LADÉBAT** (André-Daniel), né à Bordeaux en 1746, d'une famille protestante, par tagea quelque temps les travaux de son père, chef d'une maison de commerce considérable; s'étant marié en 1775, il renonça aux affaires, et retiré à la campagne, s'occupa de l'éducation de ses enfants. Il s'appliqua, dans le même temps, à l'étude de l'économie politique, et y acquit des connaissances très-étendues. Député en 1791 à l'assemblée Législative, il s'occupa, dans le comité des finances, des moyens qui pouvaient apporter l'ordre dans les dépenses et soutenir le crédit menacé. Le 20 juin 1792 il se rendit au château pour protéger la famille royale, présida l'Assemblée, du 23 juillet au 10 août, journée dans laquelle il dut quitter le fauteuil. Lors des massacres de septembre il eut le bonheur d'arracher à la mort l'abbé Sicard, en intéressant Chabot (voy. ce nom) au vertueux instituteur des sourds-muets. Dans le mois de décembre suivant, dénoncé sous le faux prétexte qu'il avait reçu des fonds de la liste civile, il recouvra la liberté et prit la direction de la caisse d'escompte, dont il conserva la liquidation lorsque cet établissement fut supprimé. Arrêté de nouveau en 1794, il n'échappa à la proscription que parce que l'on avait besoin de ses talents pour assurer le service des subsistances. En septembre 1795 les départements de la Seine et de la Gironde l'éluèrent député au conseil des Anciens, où il parla sur la plupart des questions de finances. Opposé aux projets du Directoire, il fut au 18 fructidor (4 septembre 1797), déporté dans les déserts de Sinamary, et atteint de la maladie qui enleva plusieurs de ses compagnons d'infortune. Resté seul avec Barbé-Marbois, il fut rappelé avec lui après 21 mois d'exil. Laffon ayant provoqué la destitution du général Bonaparte, il ne put être admis au sénat, quoique présenté par plusieurs départements. Il se chargea de la direction de la banque territoriale; mais il n'y fut pas heureux. Plus tard il devint un des administrateurs de l'institution des jeunes aveugles, et mourut à Paris le 14 octobre 1829, à 83 ans. Parmi les diverses brochures qu'il a publiées, nous citerons : *Examen impartial des nouvelles vues de sir Robert Owen et de ses établissements à New-Lanark en Ecosse pour le soulagement et l'emploi*

le plus utile des classes ouvrières et des pauvres, etc., par Henri-Grey, Macnab, trad. de l'anglais, Paris, 1820, in-8; *Eloge de John Owen, l'un des secrétaires et des fondateurs de la société biblique*, Paris, 1823, in-8; des observations sur la Guyane française. On trouve une Notice sur Ladebat dans la *Revue encyclopédique*, 1829, tome iv, page 337.

LAFITAU (Joseph-François), missionnaire et historien, né à Bordeaux, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, où son goût pour les belles-lettres et pour l'histoire le tira de la foule. Il se fit connaître dans la république des lettres par quelques ouvrages : *Les mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, imprimées à Paris en 1723, en 2 vol. in-4, fig., et 4 vol. in-12; c'est un livre très-estimable, attaqué fort-mal à propos par Robertson dans son Histoire de l'Amérique, ouvrage superficiel, plein d'observations fausses et de principes pernicieux. (Voyez le *Journal hist. et lit.*, 15 mars 1778.) Le père Lafiteau avait été missionnaire parmi les sauvages; aussi n'avons-nous rien d'aussi exact sur ce sujet. Son parallèle des anciens peuples avec les Américains est fort ingénieux, et suppose une grande connaissance de l'antiquité, quoique tout n'y soit pas également plausible, et qu'il y ait plusieurs rapprochements forcés. *Mémoire concernant la précieuse plante Ging-Seng, de Tartarie*, Paris, 1718, in-8; *Histoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4, et 1734, 4 vol. in-12, exacte et bien écrite. L'auteur mourut en 1740.

LAFITAU (Pierre-François), parent du précédent, évêque de Sisteron, naquit à Bordeaux en 1683, d'un courtier de vin, et dut sa fortune à son esprit. Il entra fort jeune chez les jésuites, et s'y distingua par son talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au sujet des disputes élevées par les jansénistes contre la bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Sa conversation vive et aisée, son esprit fécond en saillies, donnèrent au pontife une idée favorable de son caractère et de ses talents. Il sortit de son ordre et fut nommé à l'évêché de Sisteron (1719); il y fut l'exemple de son clergé. Après avoir passé sa vie dans l'exercice des vertus épiscopales, il mourut en 1764, à soixante-dix ans au château de Lurs, qui appartenait aux évêques de Sisteron. L'évêque de Sisteron s'était toujours montré ennemi ardent du jansénisme. On a de lui plusieurs ouvrages : *Histoire de la constitution UNIGENITUS*, 1737, et 1738 en 2 vol. in-12. « On y trouve, dit l'auteur des *Trois siècles*, le vrai, » qui doit être la base de tout ouvrage historique, » et avec le vrai, de l'ordre, de la clarté, du développement, un style noble, convenable à l'histoire, et une modération dont on ne doit jamais s'écarter. » Il en a paru une nouvelle édition à Maestricht, 1789, 2 vol. in-12. *Réfutation des anecdotes, ou Mémoires secrets sur l'acception de la Constitution UNIGENITUS*, par Villefore, Gray, 1724, 3 vol. in-8; ouvrage qui prouve, ainsi que le précédent, qu'il connaissait à fond la secte dont il dévoilait les intrigues. Cette connaissance allait jusqu'à voir bien avant et d'une manière bien précise

dans l'avenir, comme il paraît par le passage suivant, si littéralement vérifié lors de la révolution de 1789 : « Qu'on revienne présentement sur tout ce qu'on a lu dans cette histoire, et on retrouvera que le Quesnellisme n'est au fond que le calvinisme même, qui n'osait se montrer en France à découvert, s'est caché sous les erreurs du temps. C'est ce qu'on a vu dans ces fameux projets où les quesnellistes voulaient réunir l'Eglise de France à l'Eglise anglicane (voy. DUPIN), et dans tous ces fameux libelles où ils ont érigé un tribunal à l'esprit particulier. Mais c'est ce qui paraîtrait encore mieux dans une de ces occasions critiques, que Dieu veuille détourner, où il s'agirait de débiter tout pour établir une entière liberté de conscience; pour lors il est indubitable qu'on verrait les quesnellistes s'associer ouvertement aux protestants, pour ne plus faire qu'un même corps, comme ils ne font déjà qu'une même âme avec eux. » L'auteur avait signalé dans un mandement les *Anecdotes* qu'il accompagna de la *Réfutation*; l'un et l'autre furent supprimés par un arrêt du conseil. Il avait désapprouvé la consultation des avocats de Paris en faveur de l'évêque de Senes, qui fut condamné au concile d'Embrun, où Lafiteau assista. *Histoire de Clément XI*, en 2 vol. in-12; des *Sermons*, en 4 vol. in-12, qui ne répondirent point à l'attente du public. Ce prélat avait plus de gestes et de représentation que d'éloquence. Il cite rarement l'Ecriture et les Pères, les preuves manquent de choix, et les meilleures restent souvent de côté : ils sont cependant bien supérieurs aux discours légers de la plupart de nos orateurs modernes. Il traitait la morale avec plus de succès que les mystères; *Retraite de quelques jours*, in-12; *Avis de direction*, in-12; *Conférences pour les missions*, in-12; *Lettres spirituelles*, in-12. Tous ces ouvrages, remplis de bonnes moralités, sont quelquefois faiblement pensés; ils sont cependant très-utiles pour la direction des consciences; *La Vie et les mystères de la sainte Vierge*, 1759, 2 vol. in-12. L'auteur y montre plus de piété que de critique, et associe à des choses incontestables des traditions incertaines ou fausses.

* LAFITE (Marie-Elizabeth, dame de), née à Paris vers 1750, morte à Londres en 1794, est particulièrement connue par ses *Entrée, drames et contes moraux, à l'usage des enfants*, Paris, 1801, 4 vol. in-12 ou in-8, très-souvent réimprimés. On lui doit encore : *Réponses à démentir, ou Essai d'une manière d'exercer l'attention*, Lausanne, 1791, in-12; M^{me} Lafite a trad. de l'allemand de Munster, l'*Histoire de la conversion du comte Struensée*, Lausanne, 1773, in-8; *Mémoires de M^{lle} de Sternheim*, de Wieland, 1773, 2 vol. in-12; et la *Vie et les lettres de Gellert*, 1773, 3 vol. in-8.

* LAFON (Jean-Baptiste-Hyacinthe), né vers 1766, à Pessac-sur-Dordogne, était simple diacre lorsque la révolution éclata. Attaché par principes à la famille des Bourbons, il travailla sous le Directoire à former une association royaliste dans le Midi. Sous le gouvernement impérial, il fut arrêté pour avoir fait imprimer secrètement, à Bordeaux, les réclamations de Pie VII contre l'invasion de ses états, avec la bulle d'excommunication lancée par le sou-

verain pontife. Amené à Paris, après avoir été longtemps détenu à la Force, il fut transféré dans une maison de santé, où se trouvait le général Mallet. Les deux prisonniers formèrent le projet de profiter de l'éloignement de Bonaparte, pour renverser son gouvernement (Voy. MALLÉT). Lafon, après s'être emparé de la préfecture de police, se rend à l'état-major de la place, où il est arrêté; mais il parvint à s'échapper, et après avoir fait courir le bruit de sa mort, il s'établit à Loubans où il obtint, sous un faux nom, une place dans l'instruction publique. A la restauration il retourna à Paris, et fut pendant les cent-jours chargé d'une mission dans l'Est. Le gouvernement le récompensa par la place de sous-précepteur des pages. A cette époque il sollicita de l'autorité ecclésiastique son ordination. Mais on jugea qu'après une vie si aventureuse et livrée tout entière à la politique, il avait besoin de se préparer au sacerdoce par quelque temps de retraite et d'études dans un séminaire. Lafon ne voulut point se soumettre à cette condition, dont il pensait que son âge devait l'exempter. M. de Cheverus, devenu archevêque de Bordeaux, prenant en considération son âge, sa conduite régulière et le vif désir qu'il avait d'être prêtre, le reçut à l'ordination. Après la révolution de 1830, Lafon se retira dans sa famille, à Pessac-sur-Dordogne, où il est mort au mois d'août 1836, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *l'Histoire de la conjuration de Mallet*, 1814, in-8.

* LAFONTAINE (Auguste), fécond romancier, naquit à Brunswick, le 6 février 1756, d'une famille de réfugiés français. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses cours de théologie à l'université d'Helmstad; mais ne se sentant aucun goût pour les fonctions du pastoral, il accepta en 1796 l'emploi de gouverneur des enfants du général prussien de Thadden, résident à Halle. Cependant il fut fait ministre, et obtint en 1789 la place de chapelain d'un régiment qu'il conserva jusqu'à la paix de Bâle. Il revint alors habiter Halle, et consacra les dernières années de sa vie à composer une foule de romans qui lui ont fait une réputation en Allemagne et qui la plupart ont été trad. en franç. Cet écrivain est mort le 20 avril 1831. Parmi ces romans nous citerons : *Aristomène*, 1810, 2 vol. in-12; *Charles et Emma*, ou *les amis d'enfance*, 1810, 2 vol. in-12; *Les deux Fiancés*, 1810, 3 vol. in-12; *la Ferme aux abeilles*, ou *les Fleurs de lys*, 1814, 2 vol. in-12; *Ludwig d'Eisach* ou *les Educations*, 1818, 3 vol. in-12; *le Spectre des ruines*, 1826, in-12, etc., etc. On y trouve en général du naturel, de la sensibilité, de la gaieté, de la critique sans aigreur et des portraits d'une originalité piquante. M^{me} de Staël, dans son ouvrage sur *l'Allemagne*, dit, que les romans de Lafontaine « sont en général plus intéressants par les détails que par la conception » même du sujet. » On le regarde dans ce genre de littérature, comme le fondateur d'une école qui excelle moins dans l'art de peindre les caractères, que dans celui de distinguer les habitudes. Lafontaine avait débuté par s'essayer dans le genre dramatique, et on a de lui quelques comédies qui ont été recueillies en un vol. in-8, Halle, 1824; une seule

de ces pièces la *Fille naturelle* a été imitée en franç. Il avait entrepris une édition d'Eschyle avec commentaires, mais il n'en a publié que deux pièces, *l'Agamemnon* et les *Coéphores*, Halle, 1821, 2 vol.

LAFONTAINE (Jean de), Voy. FONTAINE.

LAFOREST (de) custode et curé de Sainte-Croix de Lyon, se signala par son zèle pour la conversion des protestants, et pendant quarante ans qu'il exerça son ministère, il eut le bonheur d'en ramener plusieurs dans le sein de l'Eglise. Il a consigné les moyens qu'il avait employés pour cette noble fin dans un ouvrage qui a pour titre : *Méthode d'instruction pour ramener les prétendus réformés à l'église romaine, et confirmer les catholiques dans leur croyance*, Lyon, 1783, in-12, un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet : ce sont des entretiens dans lesquels il expose simplement, avec force et clarté, les dogmes de notre religion, donne les preuves qui se rapportent à chacun d'eux, et détruit les objections des incrédules. Les six premiers sont spécialement consacrés à prouver que l'église catholique est l'Eglise de J.-C., et les six derniers à la discussion des points particuliers sur lesquels les catholiques sont en dissidence avec les protestants. C'est dans le même but que l'abbé de Laforest avait fait des conférences dont M. Lasausse a recueilli le fonds, et qu'il a publiées sous le titre de *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandements de Dieu et les sacrements*, Lyon, 1802, 2 vol. in-8. On lui doit encore : *Traité de l'usure et des intérêts*, augmenté d'une Défense, et de *Diverses observations*, Cologne et Paris, 1760; 2^e édition, Paris, 1777, in-12. Ce vénérable ecclésiastique est mort vers 1786.

** LAFOREST (Antoine-René-Charles-Mathurin, comte de), né en 1756, dans la ville d'Aire en Artois, d'une famille honorable du Maine, fut à 16 ans pourvu d'une sous-lieutenance; mais ses talents précoces décidèrent ses parents à le faire entrer dès l'année suivante dans la diplomatie. Désigné en 1778 secrétaire de légation à Genève, il obtint la permission d'accompagner comme secrétaire le marquis de la Luzerne (voy. ce nom), envoyé aux Etats-Unis. Il y remplissait en 1792 les fonctions de consul-général, lorsqu'il fut révoqué ainsi que tous les autres agents du roi. Jugeant la position de la France, son intention n'était pas d'y revenir; mais il y fut envoyé par Washington dans la terrible année 1793, pour régler des différends qui pouvaient amener une rupture entre les deux peuples. Il réussit dans cette mission et retourna bien vite à Philadelphie où il attendit des temps meilleurs. De retour en France, il fut employé par Talleyrand comme chef de division, puis mis à la tête de l'administration générale des postes. Après le 18 brumaire, le premier consul le chargea de négocier un nouveau traité d'alliance avec les Etats-Unis, et de négocier les conditions du traité de Lunéville. En 1801, nommé ministre plénipotentiaire en Bavière, il régla les indemnités dues aux princes allemands possessionnés sur la rive gauche du Rhin; et fut ensuite envoyé à Berlin avec la mission d'assurer la neutralité de la Prusse; ses sages conseils ne furent point suivis, et de retour

à Paris en 1806, il fut nommé conseiller d'état. Après la paix de Tilsitt, désigné pour l'ambassade de Russie, son départ n'eut pas lieu, parce qu'il n'avait plus d'objet; et il fut envoyé en Espagne pour réconcilier le roi Charles IV avec son fils. On sait le parti que Napoléon crut pouvoir tirer de la mésintelligence de ces deux princes (voy. BONA-PARTE); mais Laforest arrivé à Madrid n'obtint la permission de revenir en France qu'à la fin de 1812. Ce fut lui qui régla les conditions du traité de Valençay avec Ferdinand VII (voy. ce nom), que Napoléon était forcé de renvoyer en Espagne. L'empire touchait à sa fin. Le gouvernement provisoire lui confia par intérim le portefeuille des affaires étrangères; et le roi le nomma son commissaire pour traiter de la paix qui fut signée à Paris le 30 mai 1814. Son âge lui avait fait solliciter un congé, et il jouissait à la campagne d'un repos nécessaire, lorsque le retour de Napoléon vint troubler sa tranquillité. Rayé de la liste des conseillers d'état, sa liberté pouvait être compromise, s'il n'eût accepté le mandat des électeurs du département de Loir-et-Cher qui l'envoyèrent à la chambre des représentants. Le roi le rétablit dans ses fonctions, et en 1819 l'éleva à la pairie. Ses lumières et sa longue expérience y furent souvent utiles. Après 1830, il se retira dans une terre près de Blois, où l'étude qu'il avait toujours aimée et les pieuses pratiques de la bienfaisance et de la religion remplirent ses dernières années. Il y mourut en 1846, à l'âge de 90 ans. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. de Lezay-Marnésia.

* LAFOSSE (Anne CHARLIER), fille d'un coutelier de Paris, et femme d'un ébéniste, est connue par un miracle bien surprenant opéré sur sa personne l'an 1725. Elle était atteinte depuis 20 ans d'une perte considérable, et si affaiblie, qu'elle pouvait à peine se soutenir. Une protestante, sa voisine, lui donna le conseil de demander, à l'exemple de l'Hémorroïsse de l'Evangile, sa guérison à J.-C. Poussée par une inspiration secrète, elle en forma sur-le-champ la résolution, et choisit pour l'exécuter le jour de la Fête-Dieu. Au moment où la procession passait devant sa porte, elle se fit descendre dans la rue, et lorsqu'elle aperçut le Saint-Sacrement, elle essaya de se mettre à genoux, et pria d'une foi si vive, en faisant tous ses efforts pour le suivre, qu'elle se sentit tout à coup plus de force, et qu'elle put même accompagner la procession jusqu'à l'église. En y entrant elle sentit le sang s'arrêter, assista à la grand'messe, et revint chez elle, seule et sans appui, au grand étonnement de tous ceux qui la connaissaient. Depuis ce jour elle fut complètement guérie. Cet événement fit beaucoup de bruit; on venait la voir de toutes parts. Des médecins de la Faculté royale furent choisis pour l'examiner avec une exactitude rigoureuse, et sur leur rapport, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, publia un mandement par lequel il déclarait la guérison surnaturelle et miraculeuse, et ordonnait une procession et un *Te Deum* en actions de grâces. Pour en conserver la mémoire, il voulut qu'on gravât le dispositif de son mandement sur une pierre érigée dans

l'église de Sainte-Marguerite. Un *office annuel* avec octave se célèbre dans cette église en commémoration de ce miracle. Cette solennité, interrompue pendant la révolution, a été reprise le 31 mai 1818. L'office qu'on y dit a été imprimé en 1725 et 1761. Les *hymnes* latines ont été composées par Coffin. Le cardinal envisagea cette guérison comme un témoignage solennel que Dieu avait voulu rendre au dogme de la présence réelle, pour éclairer les protestants qui étaient en grand nombre dans le faubourg Saint-Antoine, où demeurait M^{me} Lafosse. Le miracle opéré en sa faveur a donné lieu à une correspondance polémique entre le chanoine Hoquiné et le pasteur Jacob Vernet, de Genève, imprimée en 1725, 2 vol. in-8. Voyez l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sénebier.

* LAFOSSE (Philippe-Etienne), médecin-vétérinaire et maréchal ordinaire des écuries du roi, mort à Villeneuve-sur-Yonne, au mois de juin 1820. Son père, qui mourut en 1765, s'était déjà rendu recommandable dans la même profession, et avait publié quelques brochures sur différentes maladies des chevaux. On doit au fils plusieurs ouvrages importants et estimés : le *Guide du maréchal*, avec un traité sur la ferrure, Paris, 1766, in-4; 1767, in-8, souvent réimprimé; *Cours d'hippiatrique*, ou *Traité complet de la médecine des chevaux*, 1774, in-fol., avec 65 pl., ouvrage très-bien exécuté; *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique, cavalerie, manège et maréchallerie*, 1775, 2 vol. in-4; Bruxelles, 1786, 4 vol. in-8; *Observations et découvertes d'hippiatrique, lues dans plusieurs sociétés savantes*, 1801, in-8; *Manuel d'hippiatrique*, 5^e éd. 1813, in-12.

LAGALLA (Jules-César), naquit en 1571, d'un père juriconsulte à Padula, petite ville de la Basilicate, au royaume de Naples (1). Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il fut envoyé à Naples, à l'âge de 11 ans, pour y étudier la philosophie. Son cours étant achevé, il s'appliqua à la médecine, et fit tant de progrès dans cette science, qu'après avoir été reçu docteur gratuitement, par une distinction que le collège des médecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé, à l'âge de 18 ans, médecin des galères du pape. A 19 ans, il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine dans l'université de Rome; et à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du collège romain, qu'il occupa avec une grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. Les travaux de cette place lui laissaient peu de temps pour pratiquer la médecine; aussi est-il plus connu comme philosophe que comme médecin. On avait cependant une telle opinion de ses talents dans l'art de guérir, que Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de médecin, ce que sa mauvaise santé ne lui permit pas d'accepter. Ce savant était doué d'une mémoire admirable, et ce don de la nature lui fut plus utile qu'à tout autre, car son écriture étant indéchiffable, il n'écrivait qu'avec la plus grande répugnance. Aussi est-il resté peu d'ouvrages de

(1) Suivant J. N. Eriithreus (Rossi), *Bibl. Pinacotheca*, Lagalla serait né à Lecce.

lui. Leo-Allatius, qui a donné sa *Vie*, y cite un Traité intitulé *Disputatio de celo animato*, Heidelberg, 1622; un autre sur l'immortalité de l'âme, Rome, 1621, in-4. La *Vie* de Lagalla, publiée en latin par Allatius, Paris, 1644, in-8, a été insérée par Guillaume Bates dans ses *Vitæ selectæ aliquot virorum*, Londres, 1681, in-4.

LAGALLISSONNIÈRE. Voy. GALLISSONNIÈRE.

LAGARAYE. Voy. GARAYE.

LAGARDIE. Voy. GARDIE.

LAGERLOEF, ou LAGERLOFF, *Laurifolius* (Pierre), savant suédois, né dans la province de Wermeland, le 4 novembre 1648, devint professeur d'éloquence à Upsal, et fut choisi par le roi de Suède pour écrire l'histoire ancienne et moderne des royaumes du nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui, entre autres : *Historia linguæ græcæ*, Upsal, 1685, in-8; *De antiquitate et situ gentis sueonice*, ibid., 1689; *Historia repertæ navigationis in album mare*, ibid., 1691; *De gentis gothicæ sedibus*, ibid., 1691; *Observationes in linguam suecanam*, ibid., 1694; *De magno sinarum imperio*, ibid., 1697; *De veris et antiquis gentis sedibus asserendis*, ibid., 1709, in-8.

LAGNEAU (David), fameux adepte des sciences occultes, connu seulement par sa folie pour la pierre philosophale, qui lui fit perdre le jugement et sa fortune, et qui l'engagea à traduire et à augmenter le livre insensé de Basile Valentin, intitulé *Les douze clefs de philosophie*. La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8. Les fous comme lui la recherchent. Il est aussi l'auteur d'un livre traduit en français par Veillutil, sous le titre de *Harmonie mystique, ou accord des philosophes chimiques*, Paris, 1636, in-8. Cet auteur mourut sur la fin du xvi^e siècle.

LAGNY (Thomas FANTET, sieur de), célèbre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut destiné par ses parents au barreau; mais la physique et la géométrie l'emportèrent sur la jurisprudence. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1695, et quelque temps après, Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeler à Paris 16 ans après, et lui obtint une place de pensionnaire de l'académie, celle de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie et de mathématiques, et une pension de 2,000 livres, dont le duc d'Orléans le gratifia. Ce prince le nomma en 1716 sous-directeur de la banque générale : en cela pareil à Newton qui, comme on le sait, avait été nommé directeur de la monnaie de Londres. Lagny ne fut point ébloui par ce passage soudain de la médiocrité à la richesse, et quitta ses fonctions délicates sans que sa probité eût été un moment soupçonnée. Cet homme illustre mourut en 1734, regretté des gens de lettres, dont il était l'appui et l'ami, et des pauvres, dont il était le père. Les ouvrages les plus connus de ce célèbre mathématicien sont : *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, Paris, 1692 et 1697, in-4; *Eléments d'arithmétique et d'algèbre*, Paris, 1697, in-12; *Analyse générale, ou Méthode pour résoudre*

les problèmes, publiée à Paris, par Richer, en 1733, in-4; plusieurs *Ecrits* importants dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*; ils décèlent tous un grand géomètre.

* LAGOMARSINI (Jérôme), célèbre jésuite, né à Gènes le 30 septembre 1698, fit ses premières études au collège de Prato, en Toscane, dirigé par les jésuites, chez lesquels il entra le 13 novembre 1713. Il fut envoyé en 1721 à Arezzo pour y enseigner les belles-lettres. Quelques écrits ayant fait briller sa profonde connaissance du latin, Facciolati, qui s'occupait alors de l'amélioration du *Vocabulaire de Calepin*, entrevit combien il pouvait l'aider dans cette pénible tâche, et il eut souvent recours à ses lumières. Rappelé à Rome pour y faire sa théologie, lorsqu'il l'eut achevée, il fut envoyé à Florence professer la rhétorique. Après avoir rempli dignement cette place pendant vingt ans, il fut rappelé à Rome, pour y enseigner la langue grecque au collège romain. Il mourut dans les plus grands sentiments de piété, le 18 mai 1773, dans sa 76^e année. On a de cet illustre jésuite : *Ant. Mar. Gratiani de scriptis, invita Minerva, libri 20, cum notis*, Florence, 1746, 2 vol. in-4. Les notes nombreuses et savantes sont de la plus pure latinité. *Julii Poggiani epistolæ et orationes, illustratæ ac primum editæ*, Rome, 1762, 4 vol. in-4. Cet ouvrage, auquel l'auteur employa plusieurs années, donne des lumières qu'on ne trouverait point ailleurs, sur l'histoire du concile de Trente. À la fin du second volume est une pièce intitulée : *In Jacob. Aug. Thuanum, posteritatis nomine, ad quam ille quodam suo carmine provocavit, actio*, qui, dit-on, mérite d'être comparée pour la pureté du style aux fameuses *Verrines* de l'orateur romain; *Orationes septem, editio 6^a, retractatio et auctior*, Rome, 1753. Lagomarsini avait prononcé ces harangues à Florence, et les a dédiées au savant cardinal Clément Argenvilliers. *Epistola in qua judicium fertur de aliquot locis operis inscripti : Noctium sarmaticarum vigiliæ*, Bologne, 1755. Cette lettre adressée à Facciolati, fut insérée dans le *Recueil* de Calogera, tom. 10, p. 435; *Litterarum ad Jo. Vincentium Lucensem exemplum, quibus judicium fertur de aliquot locis libelli, Romæ, mense septembris, anno 1753, vulgati, hoc titulo : F. Vinc. Mar. Dinelli, ad Carol. Nocetium, soc. Jesu theologum, epistolæ*, Trente, 1754. Ce dominicain avait attaqué le P. Noceti, avec les armes de la plaisanterie, au sujet du *probabilisme*. Lagomarsini, dans ses lettres, prend la défense de son confrère, et répond au dominicain sur le même ton; *Giudicio degli autori della storia letteraria d'Italia, intorno l'ultimo libro de teatri del padre Concina*, Venise, 1756; *Ang. Mar. card. Quirinio, de Dione Cassio epistola*. Il y est question des corrections faites sur Dion par Reimar. Cette pièce se trouve dans le 14^e vol. *della Storia letteraria d'Italia*, pag. 167; *Lettera al Maffei, intorno alla sua Merope*, dans le même vol., pag. 284, avec la réponse du marquis; *De origine fontium, carmen*. Ce poème, composé en 1726, fut traduit en vers libres, par le P. J.-P. Bergantini, théatin, qui le publia avec la traduction *delle Cose botaniche* du P. Savastano, Venise, 1749,

in-8; *De aleæ Januensis, seu de aleæ romanæ Romam traductæ, ratione, elegiacæ, auctore Golmaro Marsiliano*, pièce d'une facilité et d'une élégance dignes d'Ovide, dans le 12^e vol. du *Recueil* de Calogera, et dans la *Venetæ urbis descriptio*, d'Azevedo, Venise, 1780. Lagomarsini était infatigable, son travail pour une édition qu'il préparait de Cicéron est immense; il avait collationné et comparé plus de trois cents manuscrits de la bibliothèque Laurentienne. Il concourut aux lettres publiées sous le nom d'*Atronio Trascomaco*, contre le livre de l'abbé Lami, *De eruditione apostolorum*, etc., 1741, et aux notes du poème sur l'électricité de Jos. Marianus Parthenius, (pseudonyme du P. Mazzolari). On sait enfin qu'il fut d'une grande utilité au P. Bandiera (voy. ce nom), pour ses traductions des oraisons et des épîtres de Cicéron. Il était extrêmement attaché à son ordre; il en prévoyait la suppression, qui en effet eut lieu peu de temps après sa mort; et, comme il était déjà malade, il se félicitait d'un état qui lui faisait espérer de n'en pas être le témoin. L'honneur de la société lui tenait fort à cœur; il avait formé un recueil de pièces pour sa justification en 30 vol.; sa seule correspondance en formait 20, une partie de ses manuscrits passa dans la bibliothèque du collège romain, et dans celle du cardinal de Zelada. On ne peut refuser à Lagomarsini l'honneur d'avoir été l'un des hommes les plus éclairés et les plus érudits du XVIII^e siècle. A sa mort, tous les savants de l'Europe s'empressèrent de rendre hommage à sa mémoire, et de lui payer le tribut d'éloges qui lui était dû. On fit graver son portrait à Florence, avec ce distique :

Est Lagomarsinus vultu; sed pingere vocem
Si liceat, quivis dixerit : est Cicero.

* LAGRANGE (Joseph-Louis de), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, naquit à Turin le 23 janvier 1736. Il était d'origine française comme l'indique son nom. Son bisaïeul avait servi sous Louis XIV, en qualité de capitaine de cavalerie, et était parent d'une dame d'atours de la reine, mère de ce prince. Son père occupait à Turin la place de trésorier de la guerre; mais des malheurs imprévus vinrent lui ravir une grande partie de sa fortune. Lagrange étudiait alors à l'université. Les revers de sa famille augmentèrent le désir qu'il avait d'acquérir une instruction que sa position lui rendait plus nécessaire. On a remarqué que celui qui devait aller si loin dans la carrière des sciences, ne montra d'abord de dispositions que pour les lettres : ce ne fut qu'à la 2^e année de son cours de philosophie que la lecture d'un mémoire de Halley lui révéla son génie pour les mathématiques. A 19 ans nommé professeur à l'école d'artillerie, il se mit en correspondance avec plusieurs savants, entre autres Euler. Son premier essai fut la solution du fameux problème des formules intégrales indéfinies. Euler, qui depuis dix ans invitait les savants de l'Europe à le résoudre, fut frappé d'étonnement, quand il vit la solution du jeune Lagrange. Ce travail lui découvrit une nouvelle branche de mathématiques, le calcul des variations, et lorsqu'il le trouva, il n'avait pas encore atteint sa 22^e année. Quelque temps après, aidé par le chevalier (depuis

marquis) de Saluces et par le docteur Cigna, il fonda l'académie des sciences de Turin, sous la protection immédiate du roi Victor-Amédée III. Ce fut sous les auspices de ce monarque, que la nouvelle académie publia bientôt les résultats de ses travaux, parmi lesquels se distinguaient toujours ceux de Lagrange. Dans l'espace de trois années, il parut deux volumes de *mémoires*, le premier en 1759, et le second en 1760. Dans le premier, on remarque sa *Dissertation sur la propagation du son*, qui lui fournit les moyens de perfectionner et d'étendre le calcul que d'Alembert avait imaginé pour résoudre les problèmes de physique. Euler, loin de ressentir une basse jalousie des progrès de son émule, conçut pour lui une affection toute paternelle; il l'encourageait dans ses travaux, et le fit nommer membre de l'académie de Berlin, dans la classe des mathématiques, dont il était le directeur. En 1764, Lagrange remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, sur la *théorie de la libration de la lune*. Il résolut ce problème par le principe des vitesses virtuelles, combiné avec celui de d'Alembert; il y détermina l'inclinaison de l'équateur lunaire sur l'écliptique, et parvint ainsi à démontrer la raison de la coïncidence des nœuds de l'équateur et de l'orbite lunaire. Ces savantes recherches lui donnèrent l'idée de la *Mécanique analytique*, ouvrage célèbre, qui enseigne et qui prouve que toute la perfection de la mécanique dépend de la perfection du calcul intégral, calcul dont Newton et Leibnitz se disputent l'invention, et que Lagrange débarrassa de toutes ses entraves. Il remporta en 1766 un nouveau prix à l'académie des sciences sur les *mouvements des satellites* de Jupiter. Nous ne suivrons pas le savant géomètre dans toutes ses importantes découvertes; il nous suffira de dire qu'il a perfectionné toutes les branches appartenant aux sciences mathématiques, sans en excepter l'algèbre. Désirant connaître les savants de Paris avec lesquels il était en correspondance, il y accompagna son ami, le marquis de Caraccioli, qui y venait en qualité d'ambassadeur. Une maladie assez sérieuse le força de retourner à Turin. D'Alembert ayant refusé la place de directeur de l'académie de Berlin, proposa Lagrange à Frédéric qui l'accepta. Lagrange en fit part à Victor-Amédée, qui voulut voir la lettre de d'Alembert. Ayant lu cette phrase : « Il faut que le plus grand géomètre de l'Europe se trouve auprès du plus grand de ses rois. » « Allez, monsieur, dit-il à Lagrange, allez joindre le plus grand roi de l'Europe. » Il reçut à Berlin l'accueil le plus distingué, et sut se concilier l'estime et l'amitié du roi de Prusse, qui le nommait le *philosophe sans crier*. Pendant vingt ans qu'il fut directeur de l'académie, il enrichit son recueil de plus de soixante *Mémoires* ou *Dissertations*, sans négliger l'académie de Turin. A la sollicitation de Mirabeau, le ministère français attira Lagrange à Paris, où il arriva en 1787. Louis XVI lui accorda une pension de 6,000 francs, et un logement au Louvre, avec le titre de *pensionnaire vétéran*, qui lui donnait droit de suffrage dans les délibérations de l'académie dont il était, depuis 1772, associé étranger. En 1788, par les soins de l'abbé Marie et

de Legendre, parut sa *mécanique analytique*. Considéré, estimé de tous les savants, il se dégoûta tout-à-coup de la science qui lui avait procuré tant de gloire, d'honneurs, et une heureuse aisance. On avait remarqué le même changement chez d'Alembert; mais ce qui paraît dégoût n'est qu'une *lassitude cérébrale*, causée par une application trop assidue à des calculs longs, difficiles, et qui se guérit en changeant d'objet. Lagrange tourna ses idées vers l'histoire *des religions* et les théories de la *musique*, *des langues*, de la *médecine*, etc. Il s'occupa de la chimie, « devenue, disait-il, une science qui s'apprend comme l'algèbre. » Il fit partie de la commission chargée de l'établissement du *système métrique*. En 1791, il devint membre du bureau chargé des récompenses pour les découvertes utiles; et au mois de mars 1792, un des trois administrateurs de la monnaie. Le décret du 16 octobre 1793, qui bannissait tous les étrangers, l'atteignait; et l'illustre géomètre aurait été forcé de quitter sa nouvelle patrie, si Guyton-Morveau ne l'eût fait mettre en réquisition pour continuer les calculs sur la théorie des projectiles. Il fut vivement affecté du supplice de l'illustre Lavoisier : « Il ne leur a » fallu, dit-il, qu'un moment pour faire tomber cette » tête, et cent années peut-être ne suffiront pas » pour en reproduire une semblable. » Il courut quelques dangers à cette époque de *terreur*. A la création de l'école normale, il y fut nommé professeur de mathématiques, et il occupa la chaire de géométrie à l'école polytechnique, où, de concert avec Laplace et Monge, il donna une nouvelle marche à l'enseignement des sciences exactes. Juste appréciateur du génie de Newton, il admirait surtout son *système du monde*. Il fut l'un des premiers membres de l'institut. Sénateur, grand-officier, comte, etc., Lagrange succomba à une courte maladie, le 10 avril 1813, à l'âge de 73 ans, et fut inhumé avec pompe au Panthéon. Il a laissé : *Additions à l'algèbre d'Euler*; *Mécanique analytique*, Paris, 1787, in-4, 2^e édit., 1811; *Théorie des fonctions analytiques*, Paris, 1797-1803, in-4; *Résolution des équations numériques*, ibid., 1798-1808, in-4; *Leçons sur les calculs des fonctions*, 1808, in-8. *Leçons d'arithmétique et d'algèbre*, cahiers 7 et 8 du *Journal de l'école polytechnique*; *Essais d'arithmétique politique* (dans la *collect.* de Rœderer), 1796, in-4; plus de cent *Mémoires*, dans les recueils des académies dont il était membre. En 1813 Carnot, pendant son passage au ministère de l'intérieur, fit acheter par le gouvernement les manuscrits de Lagrange. Ce savant, naturellement bon et affable, et, dit-on, *assez religieux*, avait de l'originalité dans l'esprit. Il se plaisait beaucoup dans la société des jeunes gens et des femmes, dont il aimait la conversation, de quelque âge qu'elles fussent : aussi disait-il qu'il n'avait jamais trouvé de femme de 60 ans; c'est-à-dire qu'il ne cherchait dans les femmes que cette amabilité, cette sensibilité et cette douceur que leur a données la nature, et que développe une sage éducation.

LAGRANGE. Voy. GRANGE.

* LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre, né à Paris le 30 décembre 1724, élève de Carle

Venloo, a joui d'une réputation que le temps a vu diminuer, à mesure que le goût de l'antique a repris son heureuse influence sur les arts. Son *Joseph expliquant les songes* obtint le grand prix : il alla se perfectionner à Rome. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie sur la présentation de son tableau de *Déjanire enlevée par le Centaure*. Appelé en Russie par l'impératrice Elizabeth, qui le nomma son premier peintre, il ne tarda pas à revenir en France, et fut quelque temps après nommé directeur de l'école à Rome. A la suite il obtint la place de recteur de l'académie et un logement au Louvre, où il mourut le 19 juin 1803, âgé de 81 ans. Ce peintre n'avait que peu d'invention. Sa manière manquait de vigueur; mais il plaisait par la fraîcheur et le moëlleux de ses carnations : ce qui l'avait fait nommer par ses contemporains l'*Albane français*.

* LAGRENÉE (Jean-Jacques), frère du précédent dont il fut l'élève, né vers 1740; après avoir perfectionné son talent en Italie, alla en Russie avec son frère et y exécuta plusieurs tableaux remarquables. De retour en France, il devint professeur de l'académie et fut attaché quelque temps à la manufacture de Sèvres où ses dessins produisirent une heureuse révolution dans les formes et les ornements des ouvrages que l'on y fabrique. Cet artiste a reproduit les peintures de quelques thermes, de plusieurs vases étrusques et un grand nombre d'arabesques sur les émaux, la toile, le bois, le verre et le marbre, au moyen des procédés les plus ingénieux. Les peintures gracieuses, mais décentes, et les dessins de Lagrenée jeune, sont encore recherchés par les amateurs. Il est mort à Paris le 13 février 1821.

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, se fit estimer par ses vertus et ses talents. Il s'était trouvé au congrès de Bade, en 1714; et le zèle pour la paix, qu'il avait fait paraître dans cette assemblée, lui valut une pension. On a de lui plusieurs ouvrages. Le principal est une *Histoire de la province d'Alsace, ancienne et moderne, depuis César jusqu'en 1723*, Strasbourg, 1727, 3 part. in-fol. Cette histoire commence par une *Notice* utile de l'ancienne Alsace, et finit par plusieurs titres qui lui servent de preuves, et desquels on peut tirer de grandes lumières. L'*Alsatia illustrata* de M. Schœpflin n'a point fait oublier cet ouvrage du père Laguille. Il a aussi publié quelques livres de piété, entre autres : *Préservatifs pour un jeune homme de qualité, contre l'irréligion et le libertinage*, 1739, in-12. Le père Laguille fut trois fois élu provincial de son ordre, après avoir été recteur de plusieurs de ses collèges.

LAGUNA ou LACUNA (André), médecin, né à Ségovie, en 1499, passa une grande partie de sa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avait une grande confiance en lui et qui le fit son premier médecin. Il se rendit à Metz, l'an 1540, prodigua tous ses soins à ses habitants, durant une épidémie pestilentielle, et s'acquit par là leur estime et leur reconnaissance, dont il profita adroitement pour resserrer les nœuds qui les attachaient à l'Eglise romaine et à leur souverain. Il se rendit de là

à Rome, où Léon X lui donna des marques d'une grande estime; il parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas, et alla enfin finir ses jours dans sa patrie, en 1560. Le pape Jules III, pour récompenser son mérite, l'avait nommé archidiacre et créé comte palatin et chevalier de Saint-Pierre. Ce rhédecin était aussi un bon critique, et, aux connaissances médicales il joignait une étude profonde des langues grecque et latine. On a de lui : *Anatomica methodus*, Paris, 1633, in-8; *Epitome Galeni operum, adjectis vita Galeni et libello de ponderibus et mensuris*, Lyon, 1643, in-fol.; *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1554, in-12; une *Version espagnole* des ouvrages de Dioscoride, Valence, 1636, in-fol., etc. Laguna a beaucoup d'autres écrits remarquables, plusieurs fois réimprimés.

LAGUS (Daniel), luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mourut en 1678. On a de lui : *Theoria meteorologica*; *Astrosophia mathematico-physica*; *Steichologia.... Psychologia.... Archeologia* : ce sont trois traités différents; *Examen trium confessionum reformatorum, machiacæ, lipsiensis et thoranensis*; des *Commentaires* sur les Epîtres aux Galates, aux Ephésiens et aux Philippéens.

* LAHARPE (Jean-François de), critique célèbre, né à Paris le 20 novembre 1739, fut orphelin avant l'âge de 9 ans : il nous apprend lui-même qu'il fut nourri six mois par les sœurs de la charité de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Le respectable abbé Asselin, principal du collège d'Harcourt, le prit en amitié et lui fit obtenir une bourse dans cet établissement. Il y fit de brillantes études, et deux années de suite il obtint le prix d'honneur en rhétorique. Mais la douceur de ces triomphes fut empoisonnée par une humiliation cruelle : il s'était permis des couplets contre un maître d'études : cette faute fut expiée par une détention de plusieurs mois. L'opinion publique aggrava sa faute, et on répandit qu'il avait composé une satire contre son bienfaiteur. Le fait était faux ; mais ses ennemis (et peu d'écrivains en eurent autant que lui), voulaient, par cette odieuse calomnie, noircir la réputation d'un homme dont le talent naissant leur portait ombrage. La détention qu'il subit eut pour résultat d'aigrir son ressentiment contre le pouvoir. En sortant de prison, il se consacra tout entier à la carrière des lettres dans laquelle ses premiers succès semblaient lui en présager de nouveaux. Il débuta par quelques *épîtres* ou *héroïdes* qui furent vivement critiquées par Fréron, dans l'*Année littéraire*, et dès lors il y eut entre eux une guerre ouverte. En 1763 il fit jouer *Warwick*, qui eut un grand succès. La noblesse du style, la vigueur du rôle principal, la simplicité de l'action, et surtout la vérité du dialogue, ont maintenu cette pièce au théâtre, quoique l'histoire n'y soit pas respectée, et que le dénouement en soit un peu romanesque. Cependant les jouissances d'amour-propre que fit éprouver à Laharpe le succès de son premier ouvrage dramatique furent un peu tempérées par de nombreuses critiques auxquelles il répondit avec ce ton de supériorité dédaigneuse qui, par la suite, indisposa contre lui tant d'esprits. Résolu d'imposer silence à ses détracteurs,

et entr'autres à Piron, qui avait dit de lui avec sa causticité ordinaire : « Ce jeune homme n'a que » cette pièce dans le ventre, » il continua de marcher dans la carrière où il venait de se distinguer ; mais il ne soutint pas cet éclatant début, qui parut un an après. *Timoléon*, et *Pharamond*, qu'il donna en 1763, ne réussirent point. De malins censeurs s'empressèrent de profiter de ce double échec. Dorat écrivait alors,

J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid Timoléon ;
J'ai vu le public sans scrupule
Bêler au nom de Pharamond.

Sans se laisser abattre par les révers, Laharpe donna successivement, mais à de grands intervalles, *Gustave Wasa* (1766), *Menzikoff* (1776), *Les Barmécides* (1778), *Les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire (1779), *Jeanne de Naples*, *Les Brame* (1783), et *Coriolan* (1784). Le sort de ces différents ouvrages ne fut pas le même à beaucoup près : *Menzikoff*, *Jeanne de Naples* et *Coriolan* seuls eurent quelques succès. Ses nombreux ennemis triomphaient déjà de tant de chutes ; mais Laharpe se vengea pleinement par *Philoctète*, qui est, avec *Warwick*, son plus beau titre dramatique. *Jeanne de Naples* mérita le succès qu'elle obtint ; *les Brame* ne furent connues que par une plaisanterie du marquis de Bièvre (voy. BIÈVRE). Un ouvrage distingué par son exécution, mais appartenant à un genre moins recommandable, vint accroître sa réputation. Le drame de *Mélanie*, qu'il composa en 1770, ne fut joué qu'en 1793 ; mais il était connu vingt ans avant cette terrible époque pour laquelle il semble fait. Le sujet, qui était en rapport avec la haine des institutions religieuses, fut la cause principale d'un accueil trop favorable. L'on ne voulut point voir combien il est inconvenant de mettre sur la scène l'intérieur d'un couvent, et des personnages tels qu'un pasteur vénérable et une jeune novice. Laharpe lui-même l'a si bien senti depuis, qu'un an avant sa mort, il retira du théâtre cet ouvrage, qu'il regretta sincèrement d'avoir fait. Laharpe s'était ouvert en même temps la carrière des concours académiques, où la nature de son talent semblait l'appeler. Ses *Eloges de Henri IV, de Racine, de Fénelon et de Catinat* contribuèrent à lui faire ouvrir les portes de l'académie, où il fut reçu en 1776, après avoir été couronné huit fois par cette compagnie. Peu de temps après, il publia sur une version littérale, du texte portugais par d'Hermilly, une traduction en prose poétique, de la *Lusiade*, (voy. CAMOENS). En 1780, il fit paraître l'abrégé de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost ; volumineux recueil, où des observations précieuses et des faits du plus grand intérêt se trouvent confondus avec des détails trop minutieux. Quoique ce travail, fort étranger par sa nature aux occupations habituelles de Laharpe, ne pût guère être, de sa part, qu'une spéculation de librairie, l'on ne peut nier que cet abrégé ne soit rédigé avec goût, et ne se fasse lire avec beaucoup d'intérêt. La tournure de son esprit le portant à dissenter, un attrait de prédilection le ramenait sans cesse vers l'épineuse profession de journaliste. Pendant qua-

rente ans, il enrichit divers journaux d'articles où règnent les principes conservateurs du bon goût, lorsqu'aucun motif de partialité ne l'égare. Laharpe travaillait depuis plusieurs années à la rédaction du *Mercur*; lorsque la révolution éclata, il s'y montra le défenseur enthousiaste des nouvelles idées. Professeur, depuis 1786, au *Lycée*, devenu l'*Athénée des arts*, il y fit les leçons dont se compose le *Cours de littérature ancienne et moderne*, ouvrage souvent réimprimé, dans lequel on trouve beaucoup de pages excellentes, et qui serait un modèle de critique, si l'auteur se fût montré plus juste envers ses contemporains et si à une connaissance plus grande des chefs-d'œuvre de la Grèce, il eût pu ajouter l'oubli de quelques querelles ou rivalités anciennes. Cet ouvrage important lui a valu le titre de *Quintilien français*. Apôtre zélé de l'école philosophique, il parut à son cours le 3 décembre 1792, coiffé du bonnet rouge et récita un hymne à la liberté. Tant de gages donnés à la révolution ne le sauvèrent point de la proscription : arrêté en 1794, il fut détenu plusieurs mois dans la prison du Luxembourg. C'est de cette époque que date sa conversion. Il nous apprend lui-même qu'elle fut entièrement opérée, lorsqu'ouvrant au hasard l'*Imitation de Jésus-Christ*, il tomba sur ces paroles : « Me voici, mon fils, je viens à vous, » parce que vous m'avez invoqué. » Pendant sa détention, il traduisit le *Psautier*, à la tête duquel il a mis un excellent *Discours* sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes. Depuis ce temps, Laharpe fut un homme et surtout un écrivain tout nouveau; il ne craignit pas de donner à sa conversion la publicité qu'exigeait le scandale qu'il avait pu causer. Bravant à la fois les sarcasmes des philosophes et les menaces des révolutionnaires, il fit paraître son *Cours de littérature*, après lui avoir fait subir les modifications convenables, et dans le même temps, concourut avec Fontanes et Vaucelles, à la rédaction du *Mémorial*, journal où il attaquait la domination du Directoire, et où il cherchait à ramener aux bonnes mœurs et aux saines doctrines un peuple rendu qui commençait à être honteux de ses excès. Sa franchise, et surtout son écrit intitulé *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, plein d'une énergie qu'on ne lui connaissait point encore, le fit comprendre parmi les pros crits du 18 fructidor. Caché dans les environs de Paris, il fit paraître la *Correspondance littéraire*, qu'il avait entretenue de 1775 à 1791, avec le grand-duc de Russie. La sévérité avec laquelle la plupart des écrivains du temps s'y trouvent jugés, lui valut des désagréments qu'il aurait pu s'épargner. Ses écrits et ses discours contre le parti philosophique, que semblait favoriser Bonaparte, lui attirèrent un ordre qui l'exilait à vingt-cinq lieues de Paris; il obtint ensuite de regagner sa retraite de Corbeil; mais le dépérissement de sa santé lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris. Dès ce moment, on reconnut en lui les effets de la résignation chrétienne : presque uniquement occupé des exercices de piété, il se prépara à paraître devant Dieu; et, malgré les secours de l'art, il expira le 11 février 1803, dans sa

64^e année. Fontanes, au nom de l'institut, fit entendre sur sa tombe les regrets de l'amitié, et en 1805, Chazet prononça son éloge à l'ouverture de l'Athénée. On trouve sa *Vie* et l'histoire touchante de sa conversion par Mely-Jarvin dans l'édition du *Cours de littérature*, 16 vol. in-12. Outre les ouvrages de Laharpe dont nous avons parlé, on lui doit : *Mélanges littéraires*, ou *Épîtres et pièces philosophiques*, 1763, in-12; *Les douze Césars* de Suctone, avec des notes et des réflexions, 1770, 2 vol. in-8. Cette traduction, généralement élégante, n'est pas toujours fidèle. *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts*, 1796, in-8; *Commentaires sur Racine*, 1807, 7 vol. in-8; *Commentaire sur le théâtre de Voltaire*, 1814, in-8; *le Triomphe de la religion*, ou *le Roi martyr*, épopée en 6 chants, 1814. Cet ouvrage est au-dessous de la réputation de l'auteur. Le *Lycée* ou *Cours de littérature* a été réimprimé plusieurs fois (voy. L. S. AUGER). Parmi les éditions de cet ouvrage, nous citerons encore celles de Lefèvre, 1816, 15 vol. in-8; 1817, 5 vol. in-8, avec une notice par Villenave, 1821-25, 6 vol. in-8; avec une notice par M. St.-Surin. Il a paru en 1818 un *Nouveau supplément au Cours de littérature de Laharpe*, in-8, réimprimé en 1825. Ses *Œuvres choisies et posthumes*, Paris, 1806, ont été publiées par Petitot, qui paraît s'être conformé aux intentions de l'auteur dans les retranchements qu'il a faits. Il y a inséré plusieurs productions inédites, au nombre desquelles sont les *Fragments de l'apologie de la religion*, qui remplissent presque entièrement le dernier volume. On y remarque, outre la pureté et l'élégance ordinaire à l'auteur, une onction et une élévation qu'il avait puisées dans ses sentiments religieux et dans l'Écriture sainte, qui fit l'objet principal de ses lectures et de ses méditations sur la fin de sa vie. Ses *Œuvres* (non compris le *Cours de littérature*) ont été publiées en 1820, 16 vol. in-8, et ses *Œuvres choisies* avec une notice sur l'auteur par Fayole, en 1818.

* LAHARPE (le général Frédéric-César), ex-directeur de la république helvétique, né d'une ancienne famille à Rolle (pays de Vaud), en 1754, achève ses études à Genève, puis à Tubingue, où il fut reçu docteur en droit à 20 ans, et, de retour dans sa ville natale, exerça la profession d'avocat. Dans une discussion avec le conseiller Steiguer sur une affaire qu'il devait plaider, le Patricien bernois lui ayant rappelé que les Vaudois étaient les sujets de Berne, il fut si profondément blessé de cette apostrophe, qu'il résolut de quitter le pays de Vaud, et de n'y rentrer que lorsque ce pays serait affranchi. Pendant un voyage qu'il faisait en Italie avec un seigneur russe, il reçut du baron de Grimm l'invitation de se rendre à Pétersbourg pour y faire une éducation. Il arriva dans cette capitale en 1782, et s'y fit bientôt connaître de la manière la plus avantageuse. Lorsqu'il eût terminé l'éducation dont il s'était chargé, l'impératrice Catherine le plaça comme instituteur près de ses petits-fils, les grands-duc Alexandre et Constantin, et lui donna le grade de major dans l'armée russe. Il sut conserver à la cour toute l'indépendance de son caractère, et

dut à la franchise même qu'il montra dans diverses circonstances l'estime de l'impératrice, et l'affection de ses augustes élèves. En 1791, jugeant le moment venu pour réclamer l'affranchissement des Vaudois, il rédigea et fit présenter au sénat de Berne une requête dans laquelle il demandait, au nom de ses compatriotes, la convocation des états du pays de Vaud, lesquels auraient à délibérer sur les moyens de parvenir au redressement des abus. Une copie de cette requête fut renvoyée de Berne à l'impératrice Catherine, qui se contenta de défendre à Laharpe de se mêler davantage des affaires de la Suisse. Il promit d'obéir et tint parole; mais les Bernois, ne se trouvant pas satisfaits, le condamnèrent à un bannissement perpétuel. Laharpe quitta la Russie en 1795 avec une pension et le titre de colonel; et, ne pouvant pas rentrer dans le pays de Vaud, acquit une campagne près de Genève pour être plus à portée de voir ses parents et ses amis. Il devint alors l'objet d'une surveillance spéciale de la part de la police bernoise, et les petites tracasseries auxquelles il se trouvait journellement en butte finirent par l'aigrir au point qu'il concourut à la révolution suisse de 1798, ne prévoyant pas sans doute les maux qu'elle devait attirer sur son pays. Elu membre du sénat, puis l'un des directeurs de la république unitaire, il rencontra dans l'exercice de ses fonctions des obstacles qu'il ne pouvait surmonter qu'avec l'aide de ses collègues; mais trompé par eux, il fut destitué par un coup d'état que l'on a comparé au 18 fructidor, et se vit de nouveau en butte à toutes les haines qu'il avait soulevées par sa fermeté dans les moments de crise. Contraint de s'expatrier, il se rendit au camp de réserve à Dijon (1800), où le général Brune lui prêta 40 louis avec une chaise de poste, et lui remit une lettre pour le 1^{er} Consul. Il s'établit au Plessis-Piquet, près de Paris, et il y resta jusqu'à la restauration, étranger aux affaires, partageant ses loisirs entre la culture de ses arbres, l'étude de l'histoire et la société de quelques amis. Depuis son avènement au trône, Alexandre entretenait une correspondance active avec son ancien instituteur. Lors des événements de 1814, Laharpe profita de son crédit sur ce prince pour assurer l'indépendance de la Suisse, et pour faire ensuite décider par le congrès de Vienne la grande question qui l'avait occupé toute sa vie, l'affranchissement du pays de Vaud. A la seconde entrée des alliés il revint à Paris, où il fut accueilli par Alexandre avec la même bienveillance, la même cordialité. Après le départ de l'empereur qu'il ne devait plus revoir, il vint en 1816 habiter Lausanne. Elu membre du grand-conseil, il se démit de cette place en 1828, à raison de ses infirmités; il mourut le 30 mars 1838, à 84 ans, laissant une mémoire chère aux Vaudois. M. Monnard a publié : *Notice sur le général Laharpe*, Paris, 1838, in-8.

LAHIRE. Voy. VIGNOLES.

LAHUERTA. Voy. HUERTA.

* LAIGNELOT (Joseph-François), conventionnel, né à Versailles en 1752, fit représenter en 1779 sur le théâtre de sa ville natale, et en 1782 à Paris, *Agis*, tragédie qui réussit. En 1792 il donna une

seconde pièce *Rienzi* (voy. ce nom), qui fut peu goûtée, à une époque où les idées démocratiques dominaient, et n'a plus reparu sur la scène. Député à la Convention, il vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et quelque temps après envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, s'y montra non moins forcené que ses collègues. Après le 9 thermidor il changea non de système, mais de langage, et dénonça les cruautés de Carrier. Le 5 novembre, nommé membre du comité de sûreté générale, il fit, le 12, au nom des comités réunis, un rapport sur la nécessité de fermer le club des jacobins. Plus tard, accusé d'avoir pris part aux mouvements insurrectionnels du 12 germinal (1^{er} avril 1795), et de prairial, il fut décrété d'arrestation; mais faute de preuves, il ne partagea pas le sort de ses collègues, et fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire. En 1796, impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté de nouveau, et acquitté par la haute cour de Vendôme. En 1799, il refusa une place très-secondaire, il est vrai, qui lui fut offerte par le directoire. Une nouvelle édition de sa tragédie de *Rienzi* fut saisie en 1804, et l'auteur reçut l'ordre de sortir de Paris. N'ayant rempli aucune fonction pendant les cent-jours, il ne fut pas atteint par la loi concernant les régicides. Il s'occupait depuis quelque temps de faire des changements à sa tragédie d'*Agis*, et retouchait ses tragédies de *Caton* et de *Jean Sforce*, restées inédites, lorsqu'il mourut à Paris le 23 juillet 1829.

LALMANT, ou LAYMAN (Paul), jésuite, né à Inspruck en 1576, enseigna la philosophie, le droit canon et la théologie à Ingolstadt, à Munich et à Dillingen, et mourut à Constance en 1635, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale*, in-fol., en 5 parties, à Munich, 1625; elle est d'un grand usage, non-seulement pour les théologiens, mais aussi pour les canonistes. On en a fait plusieurs éditions; celle de Paris, 1622, est estimée.

* LAINE (Joseph-Henri-Joachim), homme d'état, né à Bordeaux, le 11 novembre 1767, adopta les principes de la révolution avec ardeur. Le succès avec lequel il exerçait la profession d'avocat, le firent nommer, en 1793, administrateur du district de La Réole, dans la partie des subsistances. Après la journée du 31 mai, il ne se rangea point du parti des girondins; mais il resta pur de tout excès. Nommé en 1808 membre du corps législatif, lors de la discussion du code pénal, il osa manifester une vive opposition au système de confiscation qu'on voulait y introduire. Il demanda la formation d'un comité secret, où il pût démontrer ce qu'il y avait d'injuste dans le projet du gouvernement. Lainé pouvait craindre d'avoir encouru la disgrâce de Bonaparte; mais il reçut peu après la décoration de la légion-d'honneur, ce qui ne l'empêcha pas de montrer la même franchise dans d'autres occasions. Chargé, à la fin de 1813, par le corps législatif, de rédiger un rapport sur l'état de la France et ses besoins, il osa s'exprimer avec l'entière indépendance d'un homme qui croit, en disant la vérité, remplir un devoir. Napoléon s'irrita des représentations indirectes que l'assemblée lui adressait dans ce rapport. Il s'emporta surtout

contre Lainé qu'il désigna comme un *traître soudoyé par l'Angleterre*. Les membres de la commission eurent à subir sa mauvaise humeur, et le corps législatif fut ajourné. Lainé revint à Bordeaux, où il se trouvait lors du mouvement royaliste du 12 mars 1814. Le duc d'Angoulême le nomma préfet de la Gironde, fonction qu'il hésita d'accepter par des motifs de délicatesse. Le corps législatif ayant pris le nom de chambre des députés, Lainé en fut élu président. Le débarquement inattendu de Napoléon ayant fait convoquer extraordinairement la chambre le 11 mars 1815, Lainé, qui la présidait, engagea les hommes de tous les partis à oublier leurs ressentiments, et à réunir leurs efforts contre l'ennemi commun. Quelques jours après il partit pour Bordeaux, où il s'embarqua pour la Hollande, avec M^{me} la duchesse d'Angoulême. Au retour du roi, appelé de nouveau à la présidence, il fit preuve d'une modération qui lui suscita des adversaires dans les deux partis. Lors de la discussion du nouveau projet de loi sur les élections, ayant reçu, dans la chaleur des débats, un démenti de la part de M. Forbin-des-Issarts, il quitta la chambre en annonçant que sa santé ne lui permettait pas de continuer à la présider. Mais, sur l'invitation du roi, il reprit le fauteuil le lendemain. Nommé ministre de l'intérieur, le 7 mai, il contribua à faire rendre l'ordonnance du 5 septembre, qui prononça la dissolution de la chambre des députés. Durant la session de 1816, il se fit remarquer par son éloquence et sa pressante logique dans la discussion de plusieurs questions importantes. Il soutint avec une grande vigueur le projet sur la composition des collèges électoraux ; et, à l'occasion des réfugiés espagnols, auxquels un député voulait faire retirer les faibles secours que le gouvernement leur accordait, il fit entendre ces nobles paroles : « Un sentiment plus doux encore que la bienfaisance s'oppose à la radiation d'un article maintenu par l'humanité. Les rois, qu'on a justement comparés à des pères de famille, quelquefois irrités comme eux, ferment l'entrée de leur pays à des enfants égarés ; mais au fond du cœur ils ne sont pas fâchés que des parents ou des voisins recueillent ces fugitifs, pour les leur rendre au jour de la miséricorde. » Lainé quitta le ministère le 28 décembre 1818, et ne parut depuis que rarement à la tribune. Cependant, à l'ouverture de la session de 1823, lorsque la chambre délibérait sur l'adresse en réponse au discours de la couronne, il proposa, en faveur du maintien de la paix avec l'Espagne, un amendement qui fut rejeté. Dans la séance du 23 février, il demanda l'impression du discours de Royer-Collard, contre toute intervention armée dans les affaires de la Péninsule. Appelé à la chambre des pairs en 1824, il y soutint sa haute réputation d'orateur. Dans la discussion du projet de loi pour la répression des crimes de piraterie, il fit entendre d'éloquentes paroles en faveur de la Grèce. Plus tard, lorsque le comte Montlosier eut lancé sa fameuse pétition contre les congrégations religieuses, Lainé parut adopter en grande partie ses préventions contre le clergé. Dans les derniers temps de la restauration, ses lumières et son expérience lui firent prévoir les mal-

heurs que pouvait amener une politique imprudente. Attaché sincèrement à la branche aînée des Bourbons, il vit avec une profonde douleur les événements de juillet ; et, persuadé que cette révolution devait avoir pour conséquence un bouleversement général en Europe, il prononça à la chambre des pairs ces mots, qui produisirent une sensation profonde : *Les rois s'en vont !* Lainé, résolu de refuser le serment, finit par céder aux instances de ses amis, qui l'engageaient à le prêter. Toutefois il ne parut que rarement à la chambre. Il mourut à Paris le 18 décembre 1835, après avoir reçu les secours de l'Eglise. Doué des principales qualités de l'orateur, il se distinguait particulièrement par une élocution facile et pleine de chaleur, par l'éclat des images, l'élévation de la pensée et la force de la dialectique. La conviction profonde dont il paraissait animé, la gravité de son caractère, l'élévation de son âme, donnaient à ses discours une autorité à laquelle on résistait difficilement. Peut-être, toutefois, pourrait-on lui reprocher d'avoir conservé des opinions de sa jeunesse quelques principes qui s'accordaient mal avec les doctrines royalistes dont il fut souvent l'éloquent défenseur. Lainé était entré en 1816 à l'académie française où il eut pour successeur M. Dupaty. Il fut décoré du cordon bleu peu de temps après sa sortie du ministère, et il avait reçu précédemment le titre de vicomte.

LAINÉZ, ou plutôt LAYNEZ (Jacques), deuxième général des jésuites, né en 1512, à Almançario, bourg du diocèse de Sigüenza en Castille, contribua beaucoup à l'établissement de la société de Jésus. Deux ans après la mort de saint Ignace, dont il fut un des premiers compagnons, il lui succéda dans le généralat. Il assista au concile de Trente comme théologien de Paul III, de Jules III et de Pie IV. Il s'y signala par son savoir, par son esprit, et surtout par son zèle contre les sectes de Luther et de Calvin, et s'y fit tellement estimer, qu'ayant la fièvre quarte, les congrégations des théologiens et des cardinaux ne se tenaient point les jours de sa fièvre. Lainez parla fortement contre *l'usage du calice*, demandé pour les Allemands par le roi Ferdinand et le duc de Bavière, malgré les grandes obligations que la société naissante avait à ces princes ; persuadé que ces sortes de condescendances, au lieu de contenter les novateurs, ne font que les enhardir. Ce fut devant ce concile qu'il prononça la harangue célèbre dans laquelle il chercha à établir la prééminence du pape sur les autres évêques, ses délégués. Lainez vint en France à la suite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, et y parut au colloque de Poissy, pour s'opposer aux prétentions des calvinistes. Ses premiers traits s'adressèrent à la reine Catherine de Médicis. Il eut le courage de lui montrer l'inutilité et le danger de ces sortes de disputes, qui semblent rendre la vérité problématique. Il disputa pourtant contre Bèze dans cette assemblée, et parla avec force contre les erreurs modernes. De retour à Rome, il refusa la pourpre, et mourut en 1563, à 53 ans. Sa *Vie*, écrite en espagnol par le P. Ribadeneira, a été traduite en latin par André Scholt et en français par Michel d'Esne, seigneur de Bettancourt, Douai, 1597, in-8.

On a de lui quelques ouvrages de théologie et de morale. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations sur les constitutions des jésuites*; et quelques écrivains lui attribuent les Constitutions mêmes; mais c'est une erreur réfutée par les dates et les faits les plus incontestables. (Voy. IGNACE). Ce que quelques auteurs ont écrit touchant les changements apportés par Lainez dans l'institut des jésuites est également fabuleux (1). Personne ne saisit mieux que lui l'esprit du fondateur, et ne s'appliqua avec plus d'ardeur à le conserver parmi ses enfants. On trouve la liste de ses ouvrages dans la bibliothèque de Sothwell.

LAINÉZ ou LAYNEZ (Alexandre), poète de la même famille que le précédent, né à Chimai, dans le Hainaut, vers 1650, se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout; mais ce poète trouva de l'accueil par ses saillies et ses vers, qu'il faisait souvent sur-le-champ. Content d'être applaudi à table le verre à la main, ce poète épicurien ne voulut jamais confier à personne les fruits de sa muse. La plupart des petites pièces qui nous restent de lui, recueillies par les soins de Titon du Tillet, en 1783, la Haye (Paris), in-8, ne sont presque que des impromptus. Lainez mourut à Paris, le 18 avril 1740, à 60 ans. Il avait imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil (trait imité par J.-J. Rousseau, qui fit ouvrir sa fenêtre pour voir encore une fois la belle nature). Il avait mené une vie voluptueuse qui avait influé sur ses sentiments. Tous ses écrits n'en sont qu'un trop fidèle tableau. Le choix qu'il avait fait de Pétrone pour le traduire en prose et en vers, marque aussi son penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

* LAIR (le baron Pierre-Jacques-Gabriel), né à Caen en 1760, admis en 1788 à l'école des ingénieurs de la marine, fut employé d'abord à Brest, et plus tard envoyé au Mâvre, pour y diriger en chef les constructions militaires, il prit une grande part à l'équipement de la flottille de Boulogne. Envoyé à Anvers, il y concourut à l'exécution de divers travaux et plus tard seconda Carnot, dans la défense de cette place en 1814. Le premier il fit établir des ponts volants, et des embarcadères flottants: et son procédé, légèrement modifié, fut employé au débarquement de l'armée d'Afrique, lors de l'expédition d'Alger. Nommé, en 1815, directeur des constructions navales à Brest, il s'y occupa de perfectionner l'art de la corderie; il était parvenu au grade d'inspecteur-général de génie maritime, lorsque sa santé le força de prendre sa retraite. Dans ses loisirs il établit près de Caen une manufacture de sucre de betteraves. Il est mort le 27 mars 1830, dans le village de Matthieu. Aucun ingénieur n'a contribué plus que lui à soutenir la supériorité de la France dans les constructions navales, supériorité que l'Amérique du Nord avoue, et qui ne nous est plus contestée, même par l'Angleterre.

* LAIRE (François-Xavier), célèbre bibliographe, né le 10 novembre 1738, à Vadans, près de Gray, entra dans l'ordre des minimes, professa la philosophie au collège d'Arbois, et obtint en 1774, de ses supérieurs, la permission d'aller en Italie. Arrivé à Rome, il en visita les bibliothèques, et s'attacha particulièrement à en décrire les anciennes éditions. Le prince de Salm-Salm lui donna le titre de son bibliothécaire; et peu de temps après son retour en France, il eut celui de bibliothécaire du cardinal de Brienne, qui le renvoya en Italie à la recherche des éditions sorties des presses des premiers imprimeurs. Pendant son second séjour à Rome, le pape Pie VI lui accorda des marques d'une estime particulière, et essaya, mais en vain, de le retenir par l'offre d'une place. Il rejoignit le cardinal de Brienne et s'occupa du catalogue de sa bibliothèque qu'il eut le chagrin de voir vendre en assignats fort au-dessous de sa valeur. En 1793, il s'opposa avec une fermeté qui n'était pas alors sans danger aux fureurs des modernes Vandales, et parvint à sauver une foule de monuments historiques très-précieux. A l'organisation des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire du départ. de l'Yonne, et ouvrit à Auxerre un cours de bibliographie. Il mourut dans cette ville le 27 mai 1801. On a de lui: *Specimen historicum typographiae romanae XV seculi, cum indice librorum*, Rome, 1778, in-8; cet ouvrage fut vivement critiqué par Andiffredi sous le nom d'Ugolin; Laire lui répondit par *Epistola ad abbatem Ugolinii*, etc., imprimée à Paris, avec la fausse indication de Strasbourg, in-8; *De l'origine et des progrès de l'imprimerie en Franche-Comté*, Dole, 1784, in-8; *Serie dell' edizioni aldine*, Pise, 1790, in-12; 2^e éd. aug., Padoue, 1790, in-12; 3^e éd., Venise, 1792, même format; *Index librorum ab inventa typographia ad annum 1500*, Sens, 1794, 2 vol. in-8. C'est le catalogue raisonné des anciennes éditions de la bibliothèque de Brienne; *Recherches et observations historiques sur un monument des arts qui existait dans l'église de Sens; Magasin encyclopéd.* 3^e année, 542. Ce monument est le mausolée du chancelier Duprat, mort en 1533 cardinal et archevêque de Sens; *Lettres sur différents monuments antiques trouvés à Auxerre*, dans le même journal.

LAIRESSÉ (Gérard de), peintre et graveur, né à Liège en 1640, mourut à Amsterdam en 1711. Il avait l'esprit cultivé; la poésie et la musique firent tour à tour son amusement, et la peinture son occupation. Son père, peintre de l'évêque de Liège, fut son maître dans le dessin; il suivit aussi les leçons de Bartholet Flémael; Lairesse réussissait, dès l'âge de 15 ans, à peindre le portrait. Il gagnait de l'argent avec beaucoup de facilité, et le dépensait de même. L'amour fit les plaisirs et les tourments de sa jeunesse; il pensa être tué par une de ses maîtresses, qu'il avait abandonnée. Pour ne plus être le jouet de l'inconstance, il se maria. Ce peintre entendait parfaitement la poétique de la peinture; ses idées sont belles et élevées; il inventait facilement, et excellait dans les grandes compositions; ses tableaux sont distingués par un riche fond d'architecture. On admirait une *Assomption* à la cathédrale de Liège, un *Orphée et Euridice*, chez

le chanoine Diffui, la *Conversion* et le *Baptême* de saint Augustin aux Ursulines. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes et peu gracieuses. Devenu aveugle à 50 ans, il se consola de ce malheur en présidant à des conférences sur la peinture, et en dictant en hollandais toute sa théorie. Ces leçons, recueillies avec soin par ses auditeurs et ses disciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Jansen a donné une traduction française, sous le titre de *Grand livre des peintres*, Paris, 1787, 2 vol. in-4. On y trouve aussi les *Principes du dessin*, qui avaient été imprimés longtemps auparavant. Lairesse a laissé beaucoup d'estampes à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Lairesse fut père de trois fils, dont deux furent ses élèves dans son art. Sa facilité était si prodigieuse, qu'il fit la gageure de peindre en un seul jour *Apollon et les Muses*; il y réussit, et y ajouta, en outre, la tête très-ressemblante de celui contre lequel il avait fait cette gageure. Le Musée de Paris conserve de Lairesse les tableaux suivants : *L'Institution de l'Eucharistie*; *Hercule jeune entre le Vice et la Vertu*; *Le Débarquement de Cléopâtre au port de Tarse*. — Lairesse avait trois frères qui étaient aussi peintres, Ernest et Jean, qui s'attachèrent à peindre des animaux, et Jacques, qui représentait fort bien les fleurs. Ce dernier a composé en flamand un ouvrage sur la *Peinture pratique*.

LAIRSVELS (Servais), né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, abbé de Sainte-Marie-aux-Bois, et réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monastères de son royaume, et par les papes Paul V et Grégoire XV. L'abbé Lairsvels eut la consolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité et de mortification, qui anima les premiers disciples de saint Norbert. Il mourut à l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois en 1731, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une manière diffuse : *Statut de la réforme de l'ordre de Prémontré*; *Catéchisme des novices*; *L'Optique des réguliers de l'ordre des Augustins*, etc.

LAIS, fameuse courtisane, née vers l'an 420 avant J.-C., à Hyccara, ville de Sicile, fut transportée dans la Grèce, lorsque Nicias, général des Athéniens, ravagea sa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de sa lubricité. Princes, grands, orateurs, philosophes, tout courut à elle. Laïs avait un goût décidé pour les philosophes. Le dégoûtant cynique Diogène lui plut. Aristippe, autre philosophe, dépensa avec elle une partie de son patrimoine. Cette femme badinait quelquefois sur la faiblesse de ces gens qui prenaient le nom de sages : « Je ne sais ce qu'on entend, dit-elle, par l'austérité des philosophes; mais avec ce beau nom, ils ne sont pas moins souvent à ma porte que les autres Athéniens. » Après avoir corrompu une partie de la jeunesse de Corinthe, Laïs passa en Thessalie, pour y voir un jeune homme dont elle était amoureuse. On prétend que quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant J.-C. La Grèce lui éleva des monuments, à la honte de la décence et des

mœurs, que l'aveugle gentilité ne connaissait pas, et dont la divinité, comme dit saint Paul, était la partie la plus honteuse de l'être corporel : *Quorum deus venter est, et gloria in confusione eorum*. Phil. 3. Il ne faut pas confondre cette Laïs avec une autre qui vivait environ 50 ans plus tard. Visconti, dans son *Iconographie grecque*, a fait graver une médaille corinthienne, sur laquelle on trouve d'un côté le mausolée que Corinthe éleva à la première de ces deux courtisanes, et de l'autre côté une tête qu'il suppose être celle de Laïs. Le Goux de Gerland a donné une *Histoire de Laïs avec quelques anecdotes sur les philosophes de son temps*, Paris, 1756, in-12.

* LAIS (Joseph-Marie), né en 1775, à Rome, fut reçu docteur à la Sapienza par le collège de théologie, puis par le collège de droit civil et canonique. Nommé grand-vicaire du cardinal Galeffi, évêque de Subiaco, il se retira, en 1808, à Naples, après l'occupation de Rome par les Français. En 1817 il fut nommé évêque *in partibus* et administrateur du diocèse d'Agnani : enfin, en 1827, il fut transféré à Ferentino où il est mort le 18 juillet 1836. Il a publié : *De universis Christi Ecclesiis*, Rome, 1820, in-4.

LAISNÉ ou LAINAS (Vincent), père de l'Oratoire de France, né à Luques en 1633, professa avec distinction, et fit des *Conférences* sur l'Écriture sainte à Avignon, à Paris et à Aix. Elles furent si applaudies, que dans cette dernière ville on fut obligé de dresser des échafauds dans l'église. Sa santé avait été toujours fort délicate. On l'avait envoyé à Aix pour la rétablir; il y mourut en 1677, à 45 ans. On a de lui : les *Oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal de Choiseul*. Les louanges y sont mesurées, et les endroits délicats maniés avec adresse. Son éloquence est à la fois fleurie et chrétienne; Des *Conférences* sur le concile de Trente, imprimées à Lyon; des *Conférences* manuscrites, en 4 vol. in-fol. sur l'Écriture sainte. Un magistrat d'Aix les conservait dans sa bibliothèque. M^{me} de Sévigné, dans une de ses lettres à sa fille, parle avec beaucoup d'éloge du talent oratoire de Laisné, qu'elle avait entendu débiter l'une de ses oraisons funèbres, et l'assimile à Mascaron, dont ce père était l'ami.

* LAISNÉ (Antoine), avocat au parlement, secrétaire du roi et directeur de l'hôtel des monnaies à Lyon, né à Paris, est auteur de quelques écrits sur la numismatique et l'archéologie; nous citerons seulement : *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : Tumulus T. Flavii martyris illustratus*, Lyon, 1728, in-4; *Explication d'une médaille singulière de Domitien*, Paris, 1735, in-12; *Dissertation sur les médailles de l'empereur Commode, frappées en Egypte*, dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1437.

LAITH, ou LEITH, était un chaudronnier qui éleva trois enfants, nommés Jacob, Amrou et Ali. Le père et les enfants s'ennuyant de leur métier, voulurent porter les armes. Laith se mit donc en campagne avec ses trois fils, et ayant ramassé quelques gens de fortune, dont il se fit le chef, il devint capitaine de voleurs. Il volait pourtant en *gant homme*; car il ne dépouillait jamais entièrement

ceux qui tombaient entre ses mains, se contentant de partager avec eux ce qu'ils avaient. Il fut connu et estimé pour sa bravoure et pour celle de ses enfants, par Darhan, qui régnait alors dans le Ségestan. Ce prince l'attira à sa cour, et l'avança jusqu'aux premières charges de l'état : de sorte que Laith, en mourant, laissa à son fils Jacob l'espérance et les moyens de parvenir à quelque chose de plus grand. En effet, ce fut ce même Jacob qui fonda la dynastie des *Soffarides*.

* LAJARD (Pierre-Auguste), dernier ministre de l'infortuné Louis XVI, né à Montpellier en 1757, d'abord sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, entra dans la légion de Maillebois, y obtint le grade de capitaine, et à la suppression de ce corps, entra dans les chasseurs des Alpes. Il s'attacha ensuite au marquis de Lambert, et remplit près de lui au camp de Saint-Omer, et jusqu'en 1789, les fonctions d'aide-de-camp. Promu au grade d'adjudant-général en 1792, cet emploi le mit à portée d'entretenir quelquefois Louis XVI, qui le nomma au ministère de la guerre. Le 20 juin, quatre jours après son entrée en fonctions, lors de l'invasion des Tuileries par la populace des faubourgs, il se trouvait près de Louis XVI avec Laborde, valet de chambre du prince, Acloque, chef de division, et deux fusiliers de la garde nationale. Lajard voyant que le roi était perdu s'il pouvait être entouré par les assaillants, engagea ce prince à se placer dans une embrasure de croisée, au devant de laquelle ces cinq personnages soutinrent les efforts des premiers groupes, et sauvèrent ainsi ce jour-là le monarque et sa famille. Dans le court espace de deux mois, que dura son ministère, au milieu des embarras d'une guerre naissante et d'une désorganisation complète, Lajard ne cessa de joindre ses efforts à ceux de ses collègues (Dejoli, Chambonat et de Montciel), qui s'efforçaient de résister au torrent révolutionnaire. Ces derniers ayant donné leur démission, il ne suivit leur exemple qu'un mois plus tard, c'est-à-dire le 6 août, et quatre jours après il fut chargé, comme adjudant-général de la division, de défendre la porte royale du château des Tuileries. Bientôt après, décrété d'accusation, il passa en Angleterre, d'où, lors du procès du roi, il offrit à la Convention de se rendre en France, et de se soumettre à toute la responsabilité de ses actes administratifs. En 1800, rayé de la liste des émigrés, il obtint sa réforme comme adjudant-général, offrant ainsi l'exemple unique peut-être, d'un officier qui, devenu ministre, n'avait pas songé à se donner l'avancement dont il disposait pour les autres. Informé de sa conduite, Napoléon lui accorda une pension de 6,000 francs comme ancien ministre. En 1808, nommé par les docteurs de la Seine député au corps législatif, il y siégeait encore en 1814. A la restauration, créé maréchal-de-camp, il cessa de faire partie de la chambre, ne payant point le cens, et rentra dans la vie privée. Il mourut au mois de juin 1837, à 80 ans.

* LAKANAL (Joseph), conventionnel, né en Auvergne le 14 juillet 1762, se destinant à l'enseignement, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne où il avait fait ses études, et y professa

depuis les basses classes jusqu'à la philosophie. A la révolution il prêta serment, et devint vicaire épiscopal de l'Arriège. Député de ce département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il s'occupa particulièrement de l'instruction publique, fit adopter le projet des écoles primaires et centrales, l'établissement de l'école normale où il présenta Laharpe comme professeur; sauva le muséum d'histoire naturelle; concourut à la première organisation de l'institut, et rendit aux lettres et aux sciences d'importants services. Après la session, Lakanal entra au conseil des Cinq-cents et en sortit en 1797. Il fut successivement commissaire du gouvernement près les départements réunis, et procureur-gérant du lycée Bonaparte à Paris; mais il perdit ces places et cessa d'être employé même sous l'empire. Rayé au mois d'avril 1816 de l'institut, il passa aux Etats-Unis, et se fixa sur les bords de l'Ohio où il fut planteur et pionnier, avant d'être président de l'université de la Louisiane. Rentré en France après la révolution de 1830, il mourut à Paris en février 1843; il avait été rétabli sur la liste des membres de l'académie des sciences morales et politiques. Les discours prononcés à ses obsèques et imprimés dans le *Moniteur* pouvaient faire pressentir le prochain avènement de la République dont les nombreux partisans ne prenaient déjà plus la peine de dissimuler leurs sentiments ni leurs espérances.

* LAKE (Gérard), général anglais, né en 1744, d'une famille très-ancienne, embrassa de bonne heure la profession des armes. Il se distingua pendant la guerre de sept ans, et en Amérique, sous le général Cornwallis. Lorsque l'Angleterre eut déclaré la guerre à la France, en 1793, il fut envoyé en Hollande à la tête de la première brigade des gardes; en 1797, il reçut ordre de se rendre en Irlande, pour apaiser la révolte qui y avait éclaté. Le 21 juin, il défit les insurgés à Vinegar-hill; peu après, les Français ayant débarqué sous les ordres du général Humbert, Lake fut battu à Castlebar. Il prit sa revanche le 8 septembre 1798, près de Ballynamuck; étant très-supérieur en nombre, après un combat opiniâtre, il força les Français de mettre bas les armes. L'Irlande se soumit; Lake, qui y était en horreur, avait contribué, par des mesures d'une sévérité excessive, à y exaspérer les esprits. En 1800, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise dans les Indes. Au mois de novembre 1801, il décida le nabab Vézier, à céder une portion de territoire, en remplacement du subside auquel il était soumis. En 1802, il défit les zémindars de Sasni et de Colchoura, et s'empara de toutes leurs places. Le 29 août 1803, il entra sur le territoire des Mahrates, et s'empara de la forteresse de Aly-Ghor, après avoir repoussé le général français Perron. Le 11 septembre il l'attaqua dans la plaine de Dehly, et après un combat sanglant, força deux de ses brigades à se rendre. Ayant chassé les troupes mahrates et françaises de la ville d'Agra, il se trouva maître des possessions de Scindia, à l'est de la rivière Tomboul. Vers la fin de l'année, il conclut un traité avec le rajah de Djeipoure. Le 17 novembre 1804, il surprit dans

son camp Holcar, chef des Mahratès, et le défit complètement. Au mois de janvier 1806, il investit Bertpore, la seule place qui restât à Holcar. Après une courte paix, les hostilités recommencèrent. Holcar ayant tout perdu, conclut, au mois de février 1807, un second traité, après la conclusion duquel Lake revint en Angleterre (1807). Nommé pair du royaume, avec le titre de lord Lake, baron de Dehly et de Laswarri, vicomte, gouverneur de Plymouth, il mourut le 21 février 1808, n'ayant joui que quelques mois de sa haute élévation. — Georges-Auguste-Frédéric, son second fils, qui avait fait sous lui la campagne des Indes, fut tué le 17 août 1808, à la bataille de Roleia en Portugal.

LALANDE (Jacques de), conseiller et professeur en droit à Orléans, sa patrie, naquit en 1622, et mourut en 1703. Il fut aussi regretté pour son savoir que pour son zèle et son inclination bienfaisante, qui lui méritèrent le titre de *Père du peuple*. On a de lui : un excellent *Commentaire* sur la Coutume d'Orléans, Orléans, 1673, in-fol.; réimprimé en 1704 et en 1712, 2 vol. in-fol., augmenté des mémoires de l'auteur et des notes de Gyves, revu... par Perreaux ; la première édition est la meilleure ; *Traité du ban et de l'arrière-ban*, in-4, Orléans, 1675 ; plusieurs ouvrages de droit en latin. *Voy. les Mémoires* de Nicéron, tom. 63.

LALANDE (Michel-Richard de), musicien français, né à Paris en 1657, mourut à Versailles en 1726. Il s'attacha à l'orgue et au clavecin, et se fit bientôt désirer dans plusieurs paroisses. Louis XIV le choisit pour montrer à jouer du clavecin aux deux jeunes princesses ses filles, mesdemoiselles de Blois et de Nantes. Il obtint successivement les deux charges de maître de musique de la chambre, les deux de compositeur, celle de surintendant de la musique, et les quatre charges de maître de la chapelle. Les *Motets* qu'il a fait exécuter devant Louis XIV et Louis XV, toujours avec beaucoup de succès et d'applaudissements, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire surtout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miserere*.

* LALANDE (Joseph-Jérôme LEFRANÇAIS de), célèbre astronome, né à Bourg en Bresse, le 11 juillet 1732, manifesta de bonne heure cet amour de la célébrité qui fut sa passion dominante. Envoyé au collège des jésuites à Lyon, il y prit le goût de la dévotion, et, à 10 ans, il composait des romans mystiques, et des sermons qu'il débitait dans la chaire en habit de jésuite. Il étudiait les mathématiques sous le P. Beraud, lorsqu'arriva la grande éclipse du 25 juillet 1748, et il observa ce phénomène, avec la plus grande attention. Son cours de philosophie achevé, il voulut se faire jésuite. Mais ses parents l'envoyèrent à Paris faire son cours de droit ; et il fut en effet reçu avocat. Lalande avait fait la connaissance de Delisle, dont l'observatoire était dans l'hôtel même qu'il habitait ; il suivit ses leçons, assista au cours d'astronomie que Messier faisait au collège de France et fréquenta celui de physique-mathématique que Lermontier donnait alors dans le même établissement. Lalande sut gagner l'amitié de ses maîtres, et profita de leur enseignement. On s'occupait alors de déterminer la

parallaxe de la lune, ou, en d'autres termes, la distance de la lune à la terre. Lacaille s'était rendu au cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations relatives à la solution de cette question, et il avait invité les savants de l'Europe à le seconder par des observations correspondantes à celles qu'il allait entreprendre. La position de Berlin était celle qui paraissait la plus convenable, parce qu'elle se trouve à peu près sous le méridien du Cap ; mais l'observatoire de cette ville n'avait alors ni bon instrument ni astronome suffisamment exercé. Lermontier, après avoir obtenu du gouvernement l'autorisation de se rendre à Berlin, n'eut pas de peine à se faire remplacer par son élève auquel il confia son grand quart de cercle, le meilleur qui existât alors en France. Lalande partit donc pour Berlin, n'ayant à cette époque que 19 ans. Il fut présenté par Maupertuis à Frédéric qui s'étonna de voir un si jeune astronome, et lui dit les choses les plus flatteuses. Lalande, reçu membre de l'académie de Berlin, passait les nuits dans son observatoire, les matinées chez Euler dont il recevait des leçons d'analyse, et les soirées avec d'Argens, Maupertuis, Lamettrie, et les autres philosophes de la cour du roi, société qui eut la plus funeste influence sur ses sentiments religieux. A son retour, il publia le résultat de ses observations (*Mém. de l'acad. des sciences*, années 1751 et 1752). Il revint ensuite à Bourg, où sur les instances de son père, qui aimait mieux avoir dans son fils un avocat qu'un académicien, il plaida plusieurs causes. En 1753, Lalande âgé de 21 ans fut nommé professeur d'astronomie, et revint à Paris. Pour tirer des observations faites au Cap et à Berlin le parti le plus sûr et le plus avantageux, il était nécessaire de connaître avec la dernière précision le diamètre de la lune. A l'aide d'un héliomètre de 18 pieds, il parvint à le déterminer, et son rapport constant avec la parallaxe horizontale. Deux passages de *Vénus* sur le soleil devaient avoir lieu : Lalande représenta sur une carte géographique l'heure de l'entrée et de la sortie de *Vénus*, pour les différents pays de la terre. Il se servait (tout en la développant) de la méthode de Delisle, qui devint ainsi la sienne. Lalande s'occupa aussi de *gnomonique* ; il expliqua plusieurs cadrans d'une espèce particulière, tels que celui de Bourg en Bresse, celui de Besançon (1), celui de Pingré, destiné pour la colonne de la Halle au blé. Il fit une *Dissertation* savante sur la comète de 1763, dont Halley avait prédit le retour, et donna dans la suite de nouveaux détails sur la dernière apparition de cette comète. Maraldi ayant abandonné la direction de la Con-

(1) Ce cadran, tracé par un conseiller nommé Bizot, était sous un auvent ; quand le soleil était couvert, on ne voyait qu'un anneau dont le doigt semblait indiquer quelque chose qu'on n'apercevait pas. Dès que le soleil venait à paraître, on voyait un cadran lumineux et mobile, et l'heure s'y plaçait sous le doigt de l'ange. Celui de Bourg était aussi d'une espèce singulière ; on n'y voyait ni style, ni gnomon ; mais en se plaçant sur des points marqués pour les différents jours de l'année, l'observateur, tournant le dos au soleil, voyait son ombre couvrir le chiffre qui indiquait l'heure. On conçoit cependant que ce moyen n'était pas d'une grande précision. *V. le Mémoire* que Lalande écrivit à ce sujet dans le volume de 1757 de l'*Académie des sciences*, et l'*Encyclopédie méthodique* (1789), où cet astronome, peu satisfait de son premier essai, inséra une seconde démonstration qui est encore assez pénible.

naissance des temps, Lalande lui succéda, perfectionna l'ouvrage dont il était devenu rédacteur ; et, depuis 1760 jusqu'en 1775 inclusivement, en composa seize volumes. Les améliorations faites à cet ouvrage exigeant de plus amples explications, il les réunit dans un volume qu'il publia séparément, avec le titre d'*Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762. Dans cette même année, Delisle, accablé par l'âge, lui céda la chaire d'astronomie qu'il occupait au collège de France. Lalande la remplit avec honneur, et il sortit de son école d'excellents élèves, qui devinrent très-utiles à la marine, en introduisant sur les vaisseaux l'usage des instruments et des méthodes astronomiques. Ses services lui méritèrent une place à l'académie de Brest, et une pension de 1,000 livres. Il en rendit un important à la science qu'il professait, en réparant dans son *Traité d'astronomie*, les omissions qu'on reprochait à ses devanciers. On était dans l'année 1769, où l'on attendait le passage de *Vénus* sur le soleil : Lalande s'empressa d'inviter les astronomes de l'Europe à lui faire part de leurs observations. Ces savants lui en adressèrent les résultats, excepté le P. Hell, connu par ses *Ephémérides de Vienne*, ville où il résidait. Cela donna lieu à quelques différends entre les deux astronomes ; mais enfin Lalande fut contraint d'avouer que l'observation du P. Hell sur le passage de *Vénus* avait été la plus complète. Du reste, s'il ne l'avait pas adressée à Lalande, c'était par ordre de son gouvernement. Cependant Lalande publia en 1772 son *Observation* sur ce même passage, qui servit à déterminer le plus exactement possible, la distance du soleil à la terre. Ayant lu, en 1773, dans les *Eléments de la philosophie de Newton*, « que » la rencontre d'une comète qui viendrait choquer » la terre aurait pu l'embraser, mais que la Providence avait tout disposé de manière à rendre » cette rencontre impossible ; » et Clairaut, de son côté, à l'occasion de la comète de 1759, ayant démontré « que les attractions planétaires pouvaient » altérer sensiblement un orbite, » Lalande adoptant en quelque sorte la seconde assertion, conclut que la chose n'était pas absolument impossible, et composa sur ce sujet : *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*. La possibilité que ce titre indiquait qu'une comète s'approchât du globe terrestre, et par conséquent l'embrasât, mit l'alarme dans le public. Cette crainte redoubla quand on apprit que ce *Mémoire* n'avait pas été lu à la séance pour laquelle on l'avait destiné. La tranquillité ne se rétablit qu'insensiblement, jusqu'à ce qu'on eût oublié et le *Mémoire* et les comètes. Lalande fit paraître en 1775, un globe céleste d'un pied de diamètre. Dans l'année 1789, tous les astronomes se mirent en mouvement : il s'agissait d'un passage de *Mercury*, qui devait avoir lieu le 3 mai. Lalande le fit annoncer dans le *Journal de Paris*, et avait déterminé la minute et la seconde à laquelle *Mercury* devait quitter le disque du soleil. Lalande se trompa, et fut forcé d'en convenir ; mais il faut dire aussi que ce jour-là le ciel était couvert de nuages. C'est au crédit de Lalande qu'est dû l'établissement de l'observatoire de l'Ecole

militaire, dont la direction fut confiée, en 1773, à d'Agelet, et ensuite à Michel Lalande son neveu ; enfin, il fonda un prix pour l'auteur de l'observation la plus intéressante ou du *Mémoire* le plus utile aux progrès de l'astronomie. En 1794, il reprit la direction de la *Connaissance des temps*, qu'il avait quittée en 1776, et il en resta chargé jusqu'à sa mort. Pendant longtemps, il s'était soumis à un régime qui consistait à faire diète, à boire beaucoup d'eau, et à entreprendre de longues courses. Ce régime, qu'il suivait dans les saisons les plus rigoureuses, finit par altérer sa santé, qui n'était pas d'ailleurs très-robuste. Il prévint que son dernier moment allait arriver, sans se mettre en peine de se procurer les secours de la religion. Le 4 avril 1807, au matin, il dit à ceux qui l'entouraient : *Je n'ai plus besoin de vous, allez vous reposer*. On revint quelques moments après ; il avait expiré, âgé de 75 ans. Tout le monde connaît son goût bizarre pour les chenilles et les araignées, qu'il avalait avec une affectation ridicule ; et il trouvait plaisant, lorsqu'il se trouvait dans la compagnie des dames, de renouveler ces dégoûtantes scènes de *polyphagie*. C'était là ce que Lalande appelait se mettre au-dessous des préjugés. Ayant dit un jour à madame de Condorcet qu'il trouvait à cet étrange mets une saveur de noisette : « Je comprends », répliqua cette dame ; c'est à peu près » comme on peut trouver à l'athéisme une odeur » de philosophie. » Son cynisme répondait, dans les derniers temps de sa vie, à ses habitudes et à ses doctrines. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762, 1 vol. ; *Traité d'astronomie*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1792, 3 vol. in-4, fig. Il en donna lui-même un *Abrégé*, Paris, 1793, in-8 ; *Mémoire sur le passage de Vénus, observé le 3 juin 1769, pour servir de suite à l'explication de la carte publiée en 1764*, Paris, 1772, in-4 ; *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*, ibid., 1774 ; *Abrégé de navigation historique, théorique et pratique, avec des tables horaires, calculées par M^{me} Lalande, sa nièce*, Paris, 1773, in-4. L'auteur y a joint un catalogue de tous les bons livres de navigation ; *Astronomie des Dames*, 1793, in-18 ; *Des canaux de navigation et spécialement du canal de Languedoc*, Paris, 1778, in-fol. (voy. ANDROSSY) ; *Histoire céleste française, contenant les observations de plusieurs astronomes français*, 1801, imprimée par ordre du gouvernement ; *Bibliographie astronomique avec l'histoire de l'astronomie depuis 1761*, Paris, 1805, in-4 ; *Voyage en Italie* (en 1763 et 1766), 2^e édit., Paris, 1786, 9 vol. in-12 ; excellent ouvrage, avec un atlas, contenant les plans topographiques des principales villes. L'auteur, loin d'y afficher cette manie d'athéisme qui le fit mépriser sur la fin de ses jours, parle convenablement de la religion, de la cour de Rome, des papes et du clergé. Il regarde les cérémonies de l'Eglise comme respectables en dépit d'une philosophie destructive de toute inégalité, de toute religion, de tout pouvoir, et il se moque d'un médecin génois nommé Riva, dont la folie était de prêcher l'athéisme, ne prévoyant pas que ce serait

un jour sa folie à lui-même. Il a été l'éditeur des *Leçons élémentaires d'astronomie de La Caille*, 4^e édition, 1780; du *Traité de la Sphère et du Calendrier*, par Rivard, 1798; de *l'Histoire des mathématiques de Montucla*, 1800, etc. Il a en outre travaillé à presque tous les *Journaux* ou *Recueils* savants de l'Europe. L'éloge de Lalande par Delambre se trouve dans le tome 3 des *Mémoires de l'Institut*. (Voy. SYLV. MARÉCHAL).

LALANE (Pierre), rimeur parisien, fils d'un garde-rôles du conseil privé, n'est connu que par quelques *Stances* adressées à Ménage, son ami; une espèce d'*Eglogue* insérée dans le tome 4 du *Recueil des plus belles pièces des poètes français*, par M^{lle} d'Aunoi, et quelques autres pièces recueillies, avec celles de Montplaisir, par Lefèvre de Saint-Marc, Amsterdam (Paris), 1739, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1661.

LALANE (Noël de), fameux docteur de Sorbonne, né à Paris, était abbé de Notre-Dame de Valcroissant. Il fut le chef des députés envoyés à Rome, en 1653, pour l'affaire de Jansénius, à la défense duquel il travailla toute sa vie. Ce fut lui qui prononça devant Innocent X la harangue rapportée au chapitre 22 de la 6^e partie du *journal de Saint-Amour*. On lui attribue plus de 40 ouvrages différents sur ces matières, sur lesquelles l'autorité de l'Eglise eût dû lui donner d'autres sentiments. Les principaux sont : *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-12; *La Grâce victorieuse*, in-4, sous le nom de Beaulieu : la plus ample édition est de 1666; *Conformité de Jansénius avec les thomistes sur le sujet des cinq Propositions*; *Vindiciæ sancti Thomæ circa gratiam sufficientem*, contre le père Nicolaï, dominicain, avec Arnaud et Nicole. Lalane mourut en 1673, à 53 ans. Il eut part à plusieurs des écrits d'Arnauld et de Nicole.

* LALLEMAND (Jean-Baptiste), peintre, né à Dijon, vers 1710, fut d'abord obligé, à cause de son peu de fortune, de travailler avec son père, tailleur d'habits, et de négliger l'art pour lequel il se sentait le penchant le plus prononcé. Il employait néanmoins les moments dont il pouvait disposer à manier le crayon ou le pinceau. Ayant obtenu de son père la permission d'aller travailler de son métier à Paris, une personne dit un jour en sa présence qu'elle avait besoin de tableaux pour décorer sa maison. « Je me charge de les » faire, » repart vivement le jeune tailleur qui tenait en ce moment l'aiguille. L'étranger sourit. Lallemand insiste, et parvient à inspirer de la confiance. Notre tailleur-peintre se met à l'œuvre, et exécute quatre tableaux représentant les *Quatre saisons*, qui furent généreusement payés. Ce premier succès fut bientôt suivi d'autres qui procurèrent au nouvel artiste les moyens de passer en Angleterre où ses ouvrages furent achetés par les personnages les plus distingués. La température de ce climat lui étant contraire, il revint passer quelque temps dans sa famille à Dijon, puis se rendit à Rome où il demeura plusieurs années, s'occupant de se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Plusieurs cardinaux employèrent ses talents, et il fit pour le Vatican différentes

compositions. Il épousa une romaine, peu riche, mais douée de vertus, et vint se fixer à Paris, où l'académie le reçut dans son sein. Lallemand fit pour les moines de Saint-Martin, près d'Autun, six grands tableaux qui excitèrent l'admiration. Ce sont des paysages héroïques et des marines, dont deux surtout sont placées par les connaisseurs à côté de celles de Vernef, au génie duquel il était le premier à rendre hommage. Le musée de Dijon possède quelques-uns de ses ouvrages. Ce peintre est mort en 1802 ou 1803.

** LALLEMAND l'ainé (François-Antoine, baron) lieutenant-général, né en 1774 à Metz, fut d'abord aide-de-camp de Junot (voy. ce nom), et lors de l'expédition de St.-Domingue chargé d'une mission près du général Leclerc. Colonel du 27^e de dragons, employé à la grande armée, il fut souvent cité dans les rapports et les bulletins pour des traits de courage, et en 1807 obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il passa l'année suivante à l'armée d'Espagne, fut fait général de brigade en 1811; le 11 juin 1812 il battit à Maguilla une colonne de cavalerie anglaise, et le 13 décembre il culbuta près d'Alicante une division espagnole. Les revers de l'empereur le ramenèrent en France, et il prit une part active à la folle et inutile campagne de 1814. Après l'abdication de Napoléon, il obtint de Louis XVIII la croix de St.-Louis et le commandement du département de l'Aisne; mais sa nouvelle position ne lui suffisait pas, et ce fut un des généraux qui préparèrent le retour de Napoléon. A la nouvelle de son débarquement, il rejoignit le général Lefebvre-Desnouettes, avec lequel il tenta de s'emparer de La Fère. Cette entreprise échoua par la fermeté du général d'Aboville (voy. ce nom). Abandonné de ses troupes, il essaya de gagner Lyon; mais arrêté dans sa route avec son frère et quelques autres officiers qui l'accompagnaient, il ne dut sa liberté qu'au renversement des Bourbons. Napoléon récompensa son zèle en le nommant lieutenant-général, et membre de la chambre des pairs. Il combattit à Fleurus et à Waterloo, et cette grande bataille perdue, demanda l'autorisation d'accompagner Napoléon à Ste.-Hélène. Il ne put obtenir cette faveur, et fut conduit sur un vaisseau anglais prisonnier à Malte. Pendant ce temps son procès s'instruisait en France devant un conseil de guerre qui le condamnait à mort par contumace. Ayant recouvré la liberté, il se rendit à Constantinople, puis à Smyrne, en Perse et en Egypte; mais repoussé de partout, il se décida enfin à rejoindre son frère aux Etats-Unis, où ils fondèrent au Texas sous le nom de *Champ d'Asile* une colonie qui ne réussit pas et ne pouvait pas réussir. Obligé de quitter le Texas, il vint habiter les environs de la Nouvelle-Orléans où il était sinon heureux du moins tranquille, lorsque toujours poussé par le besoin d'aventures, il débarqua en 1823 à Lisbonne, d'où il se rendit à Cadix pour offrir ses services aux Cortès. Quand il arriva, les cortès n'existaient plus; mis en prison, il recouvra la liberté, et ne pouvant rentrer en France, après avoir erré quelque temps dans la Belgique et en Angleterre, il était retourné aux Etats-Unis avec le projet d'y établir une maison

d'éducation, lorsque 1830 lui permit de reparaitre. Rétabli sur le cadre des lieutenants-généraux, il fut élevé à la pairie en 1833, eut le commandement de la Corse qu'il garda deux ans, et mourut à Paris, le 11 mars 1839, à 65 ans.

* LALLEMAND (Dominique-Henri, baron), frère cadet du précédent, né à Metz, suivit la carrière des armes et dut à sa valeur et à ses connaissances un rapide avancement. Parvenu au rang de général de brigade d'artillerie, il se signala dans différentes rencontres pendant l'invasion de 1814. A la nouvelle du débarquement de Napoléon de l'île d'Elbe, il tenta d'opérer un mouvement en sa faveur dans le département de l'Aisne; partagea le sort de son frère, et nommé lieutenant-général, il combattit à Waterloo, à la tête de l'artillerie de la garde. Il suivit l'armée au-delà de la Loire, et après son licenciement passa aux États-Unis. Condamné à mort par contumace, il résolut avec son frère de fonder au Texas une colonie sous la dénomination de *Champ-d'Asile* (voy. l'art. précéd.) Henri, moins aventureux que son frère, épousa la fille d'un riche négociant des États-Unis, et mourut le 15 septembre 1823, à Borden Town, dans le New-Jersey. On a de lui un *Traité d'artillerie*, Nouvelle-Orléans, vers 1820, 2 vol. in-4, dont un de pl. traduit en anglais par Renwick.

* LALLEMANDET (Jean), minime, né à Besançon en 1595, fut envoyé par ses supérieurs en Allemagne où il professa la théologie et la philosophie. En 1614, nommé provincial, il eut la surveillance des maisons de son ordre, dans la haute Allemagne, la Bohême et la Moravie, et mourut à Prague, le 10 novembre 1647, âgé de 52 ans. On a de lui : *Decisiones philosophicae*, Munich, 1643 et 1646, in-fol.; ou sous ce titre : *Cursus philosophicus*, etc., Lyon, 1656, in-fol.; *Cursus theologicus*, 1656, in-fol. Ces deux ouvrages ont joui longtemps en Allemagne d'une grande célébrité. Il a laissé en manuscrit un traité de *Eucharistia*; *elucidationes in institutiones juris civilis*; et *Institutum juris canonici*.

LALLEMANT (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne en 1578, mort recteur à Bourges, en 1633, est auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de sa *Vie*, publiée en 1694, in-12, par le père Champion, et qui a paru depuis sous le titre de *Doctrina spirituelle*; la dernière édition est d'Avignon, 1781. Il y a d'excellentes choses, fruits d'une grande expérience dans les choses de Dieu; mais aussi quelques minuties, des mysticités un peu exotiques, et des assertions au moins incertaines.

LALLEMANT (Pierre), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Reims vers 1622, n'embrassa cet état qu'à l'âge de 33 ans. La chaire, la direction et les œuvres de piété remplirent le cours de sa vie. Il la termina par une mort sainte en 1673, à 51 ans, après avoir été prieur de l'abbaye de Sainte-Geneviève et chancelier de l'université. Nous avons de lui : le *Testament spirituel*, in-12; *Les saints desirs de la mort*, in-12; *La mort des justes*, in-12. Ces trois ouvrages sont entre les mains de toutes les personnes pieuses; *Abrégé de la vie de sainte Geneviève*, 1663, in-12, réimprimée en 1683, avec des

notes du père Dumoulinet, in-8 : elle manque de critique; *Eloge funèbre de Pomponne de Bellièvre*, 1671, in-4, prononcé à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 17 avril 1657.

LALLEMANT (Jacques-Philippe), jésuite, né vers 1660 à Saint-Valéry-sur-Somme, mourut à Paris en 1748. Il était un des plus zélés défenseurs de la constitution *Unigenitus*, et de l'autorité de l'Eglise. On a de lui : *Le Véritable Esprit des nouveaux disciples de saint Augustin*, 1705 et 1707, 4 vol. in-12 : tableau vrai à certains égards, mais quelquefois outré. *Le sens propre et littéral des choses*, en prose, in-12, et qui met dans un beau jour les sublimes cantiques du prophète roi. On en a fait une multitude d'éditions; et ce livre ne saurait être trop familier aux chrétiens; c'est le meilleur livre de prières qu'on puisse leur suggérer. Le père Goldhagen a donné une paraphrase allemande sur ce modèle, Mayence, 1780, in-8. (Voy. DAVID). *Réflexions sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-12, qu'il opposa à celui de Quesnel. Si, comme l'ont prétendu les gens de parti, il lui est inférieur pour les grâces du style, ce désavantage est bien réparé par une exacte orthodoxie. Il y a à la fin de chaque chapitre de très-bonnes notes pour l'intelligence du sens littéral, par le père Languedoc; une *Traduction de l'imitation de Jésus-Christ*, 4 vol. in-12. Plusieurs *Ouvrages* contre les réfractaires aux décisions de l'Eglise.

* LALLEMANT (Richard CONTERAY), imprimeur, connu par de bonnes éditions d'ouvrages classiques, né à Rouen en 1726, y mourut le 3 avril 1807, après y avoir rempli différentes fonctions municipales. Louis XV lui avait fait expédier des titres de noblesse. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on distingue le *Petit Apparat royal*, Rouen, 1760 in-8; *l'Ecole de la chasse aux chiens courants*, par Verrier de la Conterie, 1763, in-8; Lalle-mant l'a fait précéder de la *Bibliothèque des théreuticographes*, c'est-à-dire des auteurs qui ont traité de la chasse. Ce morceau de bibliographie, très-estimé, est terminé par une table, qui est elle-même un chef-d'œuvre. — Nicolas, et Richard-Xavier-Félix, frères du précédent, l'aiderent dans ses travaux typographiques. Le dernier, né le 8 mars 1729, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut vicaire-général du diocèse d'Avranches. Outre le *Dictionnaire français-latin*, dont nous venons de parler, on doit aux trois frères : le *Rudiment latin*, avec la méthode, in-12; le *Dictionnaire français-latin du Père Lebrun*, augmenté, in-4; *Ovide*, latin-français, 2 vol. in-12; *Virgile*, latin, avec les notes du père Jouvençy, in-12; *Fables de Phèdre*, latin-français, avec des notes; *Salluste et Cornelius Népos*, avec des notes. Ces ouvrages classiques ont été si souvent réimprimés, qu'il serait trop long d'en indiquer les éditions.

LALLI. Voy. LALLY.

LALLI (Jean-Baptiste), *Lallius*, poète et jurisconsulte italien, né en 1572, fut employé par le duc de Parme et par le pape au gouvernement de plusieurs villes, et mourut à Norcia dans l'Ombrie, sa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs poèmes italiens : *Domiziano Il Moschicida*, (Domi-

tien le destructeur des monches), poème en quatre chants, in-12; *Il mal francese*, in-12; *La Gerusalemme desolata*, in-12; *L'Eneide travestita*, 1653, in-12; un vol. de *Poésies diverses*, 1658, in-12.

LALLOUETTE (Ambroise), chanoine de Sainte-Opportune, né à Paris, vers 1653, mort en 1724, à 71 ans, s'appliqua avec succès aux missions pour la réunion des protestants à l'Eglise romaine. On lui doit : des *Traité sur la présence réelle, sur la communion sous une espèce*, réunis en 1 vol. in-12; *L'Histoire des traductions françaises de l'Ecriture sainte*, 1692, in-12. L'auteur parle des changements que les protestants y ont faits en différents temps, et entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts; *La Vie d'Antoinette de Gondi, supérieure du Calvaire*, in-12; *la Vie du cardinal Le Camus, évêque de Grenoble*, in-12. On lui attribue communément *l'Histoire et l'Abrégé des ouvrages latins, italiens et français pour et contre la comédie et l'opéra*, in-12.

LALLOUETTE (Jean-François), musicien français, disciple de Lulli, mort à Paris en 1728, à 75 ans, obtint successivement la place de maître de musique de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et de celle de Notre-Dame. Il a composé plusieurs *motets* à grand chœur, qui ont été fort applaudis; mais on n'a gravé de ses ouvrages que quelques *motets* pour les principales fêtes de l'année, à une, deux et trois voix, avec la basse continue. Son *Miserere* surtout est très-estimé.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de Tullendally ou Tollendal en Irlande, gentilhomme irlandais de l'ancienne famille des *O'Mul-Lally* dont les ancêtres suivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'il chercha un asile en France, naquit à Romans en Dauphiné en 1702, et fut destiné à la carrière des armes; on a dit qu'il fut soldat en naissant, et, en effet, dès 1709, c'est-à-dire, à l'âge de moins de huit ans il obtint une commission de capitaine dans le régiment irlandais de Dillon, dont son père, sir Gérard Lally, était colonel commandant, et son oncle colonel propriétaire. Au mois de septembre de la même année, son père le fit camper avec lui auprès de Gironne, voulant, disait-il, lui faire *sentir au moins la poudre pour gagner son premier grade*, et à 12 ans, en 1714, il monta sa première tranchée à Barcelonne. Après cette récréation des *vacances*, le jeune Lally fut renvoyé au collège et il fit réellement ses premières armes, en 1733, en qualité d'aide-major du régiment de Dillon. Le régent qui mourut en 1723 avait voulu le faire colonel, à l'âge de 18 ans; mais sir Gérard Lally s'y était opposé, on ne sait trop pour quelle raison. Il se distingua en 1734, à l'attaque des lignes d'Ellingen où il sauva la vie à son père alors brigadier des armées, grade que celui-ci dut aux services et aux réclamations de son fils. La paix ayant été conclue en 1737, le comte de Lally passa en Angleterre, afin d'y jeter les semences de ces conjurations qui tant de fois faillirent replacer les Stuarts sur le trône. Il parcourut les trois royaumes, y établit des correspondances avec les principaux partisans de Jacques III, et fut à son retour chargé auprès de la cour de Russie, par le cardinal Fleury,

d'une négociation secrète et périlleuse dans laquelle il échoua, non toutefois sans avoir fait preuve de zèle et de talents diplomatiques. Il devint successivement colonel d'un régiment de son nom, puis lieutenant-général, se distingua à la bataille de Dettingue, perdue en 1745, et à celle de Fontenoi, dont le succès lui fut dû en grande partie, et fut nommé, en 1756, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde. Il arriva à Pondichéry le 28 avril 1758. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre. Il s'empara d'abord de Gondelour et de Saint-David; mais il échoua devant Madras; et, après la perte d'une bataille, il fut obligé de se retirer sous Pondichéry, que les Anglais bloquèrent et prirent le 16 janvier 1761. Sa garnison fut prisonnière de guerre, et la place rasée. Lally avait indisposé tous les esprits par son humeur violente et hautaine, et par les propos les plus outrageants. Les Anglais le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le soustraire à la colère des officiers français. Arrivé en Angleterre le 23 septembre suivant, il obtint la permission de retourner en France. Le consul de Pondichéry et les habitants l'accusaient d'avoir abusé du pouvoir que le roi lui avait confié. Il fut renfermé à la Bastille. Le parlement eut ordre de lui faire son procès, et il fut condamné, le 6 mai 1766, à être décapité, comme *dûment atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état et de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations et exactions*. L'arrêt fut exécuté, et ce lieutenant-général finit sa vie sur un échafaud. En 1778, un fils du comte de Lally (voy. l'article suivant), dont la légitimité était contestée par une nièce (madame la comtesse de la Heuse), se pourvut en cassation de l'arrêt prononcé contre son père. Il réussit à le faire casser en effet, et à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon. Ce tribunal confirma la sentence du parlement de Paris, par un arrêt du 23 août 1785; mais, en vertu d'un arrêt du conseil, l'arrêt du parlement fut cassé. Le *Factum* que Voltaire a publié en faveur de cet infortuné général est rempli d'assertions fausses et calomnieuses : il est toujours beau de prendre le parti des malheureux, mais il ne faut pas sacrifier à leurs dépens l'innocence et l'honneur d'autrui.

* LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris le 5 mars 1751. A l'époque où son père fut envoyé à l'échafaud, il étudiait au collège d'Harcourt, et il ne connut le secret de sa naissance que la veille du jour où il devint orphelin. Il n'avait pas encore 16 ans, lorsqu'il adressa à son professeur Mauduit une pièce de vers latins sur le procès de Calas, dans laquelle la mort de son père était indiquée avec chaleur. Les tribunaux retentirent bientôt de ses réclamations, et ses nobles efforts allaient être couronnés d'un plein succès, quand la révolution fit suspendre l'affaire à Rouen, où elle avait été portée en dernier lieu. Louis XVI avait même avancé la réhabilitation du général Lally, en exprimant dans diverses lettres et brevets sa satisfaction particulière de la conduite du fils : *Nous avons applaudi à sa piété filiale*. Ce prince ne lui accordait plus une seule marque de sa *spéciale protection* sans

la motiver par ces mots : *en considération des services de famille et du régiment de son nom*. Lally-Tollendal, grand bailli à Etampes, fut député par de la noblesse de Paris aux états-généraux. Partisan des idées de réforme et des systèmes financiers de Necker, il se réunit aux communes avec la minorité de son ordre, et se prononça pour une monarchie tempérée. Le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, il fut l'un des commissaires envoyés à Paris pour calmer le peuple, et le lendemain il harangua la multitude à l'hôtel-de-ville. Le 17, lorsque Louis XVI s'y rendit, il exposa au peuple tous les bienfaits dont le monarque l'avait comblé. Ses discours ne produisirent pas l'effet qu'on en espérait. Dès lors, il se prononça franchement en faveur de la cour, lança une vive apostrophe à Mirabeau, et en qualité de rapporteur du comité de constitution, présenta, mais sans succès, un système de gouvernement modelé sur celui qui régit l'Angleterre. Un second projet, qu'il rédigea avec Mounier, Bergasse et l'archevêque de Bordeaux, éprouva le même sort; et un nouveau comité produisit la constitution de 1791. Lally-Tollendal vota pour le veto absolu, et se plaignit de la trop grande extension donnée aux concessions faites le 4 août par les deux premiers ordres. Après les journées des 5 et 6 octobre, désespérant du salut de la monarchie, il se retira en Suisse, où il publia un ouvrage intitulé : *Quintus Capitolinus aux Romains*, critique détaillée des diverses opérations de l'assemblée nationale. Rentré en France en 1792, il chercha, de concert avec Bertrand de Molleville, Malouet et Montmorin, à s'opposer à la marche de la démocratie, et fut enfermé à l'Abbaye après le 10 août. Il échappa aux massacres de septembre, et se rendit en Angleterre, où il vécut d'une modique pension qui lui fut accordée par le gouvernement britannique. Du lieu de son exil, il écrivit à la Convention pour demander l'autorisation de venir défendre Louis XVI, et n'en ayant point reçu de réponse, il fit paraître le plaidoyer qu'il avait préparé. Après le 18 brumaire, il se fixa à Bordeaux, d'où il vint en 1805, à Paris, présenter ses hommages au souverain pontife. Pendant la durée du gouvernement impérial, il resta étranger aux affaires. Louis XVIII le nomma membre de son conseil privé, et dans les cent-jours, il suivit, en cette qualité, le prince à Gand. C'est sur son rapport que fut rédigé le *Manifeste du roi à la nation française*. Il fut créé pair de France le 19 août 1815, et dans cette session, il se fit plusieurs fois écouter avec intérêt à la tribune. Lors du procès de Louvel, il adressa au coupable cette sommation solennelle : « Louvel, je vous adjure au nom du Dieu vivant » de déclarer si vous n'avez point de complices. » Il mourut le 11 mars 1830, dans les sentiments de religion qu'il avait toujours professés. Membre de l'académie française depuis 1816, il y a été remplacé par M. de Pougetville. Outre les éloquentes mémoires qu'il a publiés dans l'affaire de son père (*voy. l'article précédent*), on citera de Lally : *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1795, in-8, réimprimé dans le *Barreau français*; *Mémoire au roi de Prusse, pour réclamer la liberté de Lafayette*,

1795, in-8; *Le comte de Strafford*, tragédie en cinq actes et en vers, Londres, 1795, in-8, reçue en 1792 au Théâtre-Français, mais non représentée; *Essai sur la vie de T. Wentworth, comte de Strafford*, Londres, 1795, in-8; Leipzig, 1796, in-8; Paris, 1814, in-8; *Défense des émigrés français*, 1797, 2 vol. in-8; 2^e édit., Paris, 1825, in-8; *Observations sur la déclaration de plusieurs pairs de France, publiée dans le Moniteur du mardi 27 novembre 1821*, Paris, 1821, in-8; elles eurent deux éditions; *Observations sur la nature de la propriété littéraire, présentée à la commission nommée par le roi, pour l'examen préparatoire tendant à améliorer, dans l'intérêt des gens de lettres et artistes, la législation nouvelle sur le droit des auteurs et de leurs héritiers*, 1826, in-8, deux éditions. Lally-Tollendal a traduit des *Oraisons de Cicéron*, et a fourni plusieurs articles importants à la Biographie universelle, etc.

** LALOY (Pierre-Antoine), conventionnel, né en 1747 dans le Bassigny, était en 1789 avocat à Chaumont. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution, il fut un des administrateurs de la Haute-Marne, et député de ce département à l'assemblée législative, où il ne se fit point remarquer. Renvoyé à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, et depuis parut rarement à la tribune pour y lire des rapports au nom des commissions. Cependant, après le 9 thermidor, il devint membre du comité de salut public; mais il ne s'y occupa que d'objets de détails et de mesures administratives. Après la session, entré au conseil des cinq-cents, il en fut élu président (février 1797). Passé depuis au conseil des anciens, il y reçut les mêmes marques d'estime de ses collègues. Au 18 brumaire, il fit partie de la commission intermédiaire, d'où il arriva au tribunal. Lorsque ce corps fut supprimé, devenu membre du conseil des prises, il conserva ce poste jusqu'à la restauration. Appelé pendant les cent-jours au secrétariat général du département de la Seine, il fut au second retour du roi, forcé d'aller chercher un asile en Belgique. Ayant obtenu l'autorisation de rentrer en France, il revint à Chaumont, où il mourut presque centenaire, le 5 mars 1846.

* LA LUZERNE (César-Guillaume de), cardinal-évêque de Langres, pair de France, né à Paris le 17 juillet 1738, était allié par sa mère aux Lamouignons, et fut d'abord chevalier de Malte; mais il se destina bientôt à l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Le crédit de son grand-père, le chancelier de Lamouignon, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices : nommé en 1754, chanoine *in minoribus* de la cathédrale de Paris, et deux ans après abbé de Mortemer, il fit son cours de théologie au collège de Navarre, fut le premier de sa licence en 1762, et devint grand-vicaire de M. Dillon, récemment appelé sur le siège de Narbonne. La province de Vienne dans laquelle il possédait la chapelle Notre-Dame de Pitie, le nomma, en 1765, agent du clergé; il remplit avec zèle et succès une place, difficile à cette époque, à cause des contestations survenues entre le clergé et les parlements. De

concert avec M. de Cicé, son collègue, il présenta *requête au conseil* dans le mois de mars 1766, contre le réquisitoire de M. Castillon, avocat-général au parlement de Provence, sur les actes du clergé. (Voy. les *Actes de la dernière assemblée du clergé sur la religion, vengés par le clergé et par le roi, des attaques de M. de Castillon*, 1767, in-12.) Le conseil ordonna la suppression du réquisitoire. En 1770, il succéda à M. de Montmorin, dans l'évêché de Langres, qui avait le titre de duché-pairie. Chargé d'un diocèse, il partageait son temps entre l'étude et les devoirs du ministère pastoral. En 1773 il prononça l'oraison funèbre du roi de Sardaigne devant le comte d'Artois, et l'année suivante, celle de Louis XV devant Monsieur. Il remit, en 1782, son abbaye de Mortemer, et fut nommé à celle de Bourgueil, diocèse d'Angers. Appelé à l'assemblée des notables en 1787, il siégea l'année suivante dans la dernière assemblée du clergé; et en 1789, il fut député aux états-généraux. S'étant aperçu des suites qu'auraient les premières opérations du tiers-état, il proposa que le clergé et la noblesse se réunissent dans une chambre; mais ce projet fut rejeté par les trois ordres: Mirabeau consacra trois lettres à ses commettants à réfuter le système de La Luzerne qui était calqué sur les formes du gouvernement anglais. Cependant il fut le second des évêques qui présida l'assemblée; l'esprit qui y dominait ne pouvait plaire à un si sage prélat; aussi, après les 5 et 6 octobre, il se retira dans son diocèse, où les novateurs ne le laissèrent pas en repos. Il adhéra à l'*Exposition des principes* (voy. BOISSELIN), refusa, le 1^{er} décembre 1790, de coopérer à la suppression de son chapitre, et, le 20, adressa aux administrateurs de la Haute-Marne une lettre énergique et d'autres non moins pressantes, aux officiers municipaux de Langres, sur son refus du serment civique. Il publia successivement *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale sur l'organisation prétendue civile du clergé*; une *Instruction aux curés et aux autres prêtres de son diocèse qui n'avaient pas prêté le serment* (15 mars 1791), et qui fut adoptée par trente-trois évêques; et une *Instruction pastorale sur le schisme de France* (réimprimée à Langres en 1808), où il traite à fond les principales matières contestées. Cette courageuse résistance ne pouvait que redoubler les persécutions. Obligé de quitter son diocèse, il se retira en Suisse, et se fixa à Constance, où il prêcha, le jour de Pâques 1795, un sermon sur les causes de l'incorruptibilité (imprimé en 1818). Il séjourna plusieurs années dans cette ville, et y accueillit les prêtres ses anciens collaborateurs. Il en avait toujours au moins douze à sa table: pour remplir cette œuvre de charité, il vendit jusqu'à sa croix épiscopale. S'étant rendu en Autriche, auprès de son frère, César-Henri, il y resta jusqu'à la mort de cet ancien ministre (voy. plus bas son article). Il passa de là en Italie, et s'établit à Venise, où il s'occupa de la rédaction de ses ouvrages. Les soins qu'il donnait aux prisonniers français atteints du typhus lui firent contracter une maladie grave dont il se ressentit longtemps. En 1801, à la demande du pape Pie VII, il

donna sa démission de son siège, mais il ne revint en France qu'en 1814. Son passage par Langres fut un triomphe; le roi le nomma pair de France. Au retour de Bonaparte il ne quitta point Paris, et ne fut pas inquiété. Sur la présentation du roi il fut en 1817 élevé au cardinalat et reçut la barrette le 24 août. Quoiqu'il eût pu, comme d'autres anciens évêques, obtenir un archevêché, il préféra son siège de Langres; mais de nouvelles négociations entamées avec la cour de Rome l'empêchèrent de se rendre dans son diocèse. A cette époque, il fut le seul prélat admis dans le conseil où fut discuté le concordat; peu de temps après, le roi le nomma ministre d'état. Il fit aussi partie de l'assemblée que tinrent plusieurs évêques au sujet de ce même concordat, et signa les lettres qui furent adressées au pape et au roi. Il s'éleva, le 10 mai 1819, à la chambre des pairs, contre le refus de mentionner dans un projet de loi la répression des outrages à la religion. Au mois d'octobre 1819, il reçut le cordon bleu. Malgré son âge et ses infirmités, il partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Il se levait à quatre heures du matin, et observait un régime austère. Depuis longtemps, sa santé déperissait. Attaqué d'une maladie qui a duré 33 jours, et sentant approcher sa dernière heure, il réclama les secours de la religion, et les reçut en présence de sa famille, à laquelle il adressa une pieuse exhortation. Il conserva toute sa présence d'esprit, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 21 juin 1821, à l'âge de 83 ans. Son corps a été scellé dans un cercueil de plomb et déposé à côté de celui de l'abbé Legris-Duval, dans un caveau de l'église des carmes de la rue Vaugirard. M. Cortois de Pressigny, archevêque de Besançon, prononça son *éloge* à la chambre des pairs. Un monument lui a été élevé dans la cathédrale de Langres; il a été exécuté par M. Maire, sculpteur de Besançon. « A l'expérience des vieillards, dit l'*Ami de la religion*, t. 28, p. 232, il joignait la vivacité de la jeunesse et la piété la plus vraie; » il pratiquait la vertu simplement; après avoir » étonné par ses connaissances et sa mémoire les » gens les plus instruits, il étonnait encore plus » dans l'intimité par sa gaieté franche. Il aimait les » enfants et en était aimé. Excellent ami, patriarche » de sa famille, il fut constamment sujet fidèle, » prélat attaché à ses devoirs, écrivain laborieux, » et défenseur zélé des principes de la religion et » des droits de l'Eglise. Il a rempli avec honneur » une longue carrière, et laisse au dedans et au » dehors de son diocèse le souvenir de ses qualités » et de ses services. » On a de lui: *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774; *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Langres, 1786, in-12, souvent réimprimée et traduite en italien par Gio. Prodoscimo Zabeo, Venise, 1799, in-8; *ibid.*, 1810; *Institutions sur le rituel de Langres*, Besançon, 1786; Paris, 1817, in-4; *Considérations sur divers points de la morale chrétienne*, Venise, 1799, 3 vol. in-12; Lyon, 1816, 4 vol. in-12; *Explications des évangiles des dimanches et de quelques-unes des principales fêtes de*

* L'année, 1807, 4 vol. in-12; *Dissertations sur les églises catholique et protestante*, 1816, 2 vol. in-12; *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu*, 1815, in-12; *Dissertation sur la loi naturelle*, in-12; *Dissertation sur la spiritualité de l'âme, et sur la liberté de l'homme*; *Considérations sur l'état ecclésiastique*, 1810, in-12; *Dissertation sur l'instruction publique*, 1816, in-8; *Sur la responsabilité des ministres*, 1816, in-8; *Projet de loi sur les élections*, *ibid.*, 1820. Ce savant prélat est auteur d'autres ouvrages, parmi lesquels on citera : un *Traité sur le prêt de commerce*, publié (par M. Cortois de Pressigny), Dijon, 1823, 3 vol. in-8, et un *Traité concernant la supériorité des évêques sur les prêtres*. L'histoire le rangera parmi les défenseurs les plus zélés de la religion et du trône; les raisonnements sans réplique répandus dans ses écrits, sont présentés avec chaleur, avec force, avec onction, dans un style attrayant, et ont produit dans le clergé français les effets les plus salutaires.

* LA LUZERNE (Anne-César, marquis de), diplomate français, frère du précédent, né à Paris en 1744, aide-de-camp du maréchal de Broglie, son parent, fut nommé en 1762, major général de la cavalerie, et colonel des grenadiers de France. A la paix il entra dans la diplomatie, et vers la fin de 1776, envoyé extraordinaire en Bavière. Au milieu des dissidences qui s'élevèrent au sujet de la succession de l'empereur Maximilien-Joseph, il déploya beaucoup de prudence et de fermeté, et prit part aux négociations qui consolidèrent, sur la tête de Charles-Théodore, les états des deux branches de sa maison. De retour à Paris en 1778, il remplaça Gérard aux Etats-Unis, et ne revint en France qu'après la paix de 1783. Son nom fut donné à l'un des douze comtés dont se composait alors l'Union. Appelé au mois de janvier 1788 à l'ambassade d'Angleterre, il mourut à Londres au mois de septembre 1791, laissant la réputation d'un homme consommé dans la tactique et la diplomatie.

* LA LUZERNE (César - Henri, comte de), ministre de la marine, frère du précédent, né à Paris en 1737, était au service depuis plus de trente ans, lorsqu'il fut fait lieutenant-général. Nommé, en 1786, gouverneur des îles-sous-le-Vent, il fut chargé dix-huit mois après du portefeuille de la marine. En 1789, à l'exemple des autres ministres, il donna sa démission lors du renvoi de Necker; il aurait même persisté dans sa résolution de se retirer tout-à-fait sans les pressantes instances du roi : on lui imputa la ruine des colonies, et une proposition formelle fut faite, le 19 octobre 1790, de déclarer qu'il avait, ainsi que ses collègues, perdu la confiance publique. Sa démission fut enfin acceptée; en 1791 il se rendit à Londres, à cause de la maladie de son frère, (voy. l'art. précédent), et de là en Allemagne où il mourut au mois de mars 1799 dans la terre de Bernau, près de Wells. On a de lui : *Retraite des dix mille*, trad. de Xénophon, Paris, 1786, 2 vol. in-12, fig. Cette version est estimée; *Constitution des Athéniens*, Londres, 1793, in-8. Les notes contiennent l'expression des sentiments d'horreur que lui avaient inspirés les crimes de la révolution.

LAMARCHE (Jean-François de), jésuite, né en Bretagne en 1700, s'est distingué par des ouvrages dont la justesse et la solidité font le principal mérite; tels sont : *la Foi justifiée de tous reproches de contradiction*, 1762, in-12; *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751, in-12. On a encore de lui un *Discours sur la géométrie*. Il mourut en 1763.

* LAMARCK (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de MONET, chevalier de), qu'on pourrait surnommer le *Linnée français*, naquit le 1^{er} août 1744, à Bazentin en Picardie, d'une famille noble. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, à la mort de son père, il entra dans le régiment de Beaujolais, avec lequel il fit la guerre de sept ans. Sa conduite à la journée de Fellinghausen (16 juillet 1761) fut si brillante, que le maréchal de Broglie le fit officier sur le champ de bataille; un accident grave l'obligea à renoncer au service en 1763. La médecine l'occupa alors et il étudia quatre ans, dans le but de se créer des ressources qu'il ne trouvait pas dans sa fortune très-médiocre. Il l'abandonna cependant pour la botanique, et le résultat de ses travaux fut la *Flore Française*, ouvrage important qui fut imprimé en 1778 aux frais du gouvernement et qui fonda la réputation de l'auteur. En 1781, commissionné botaniste du roi, il parcourut les Pays-Bas, la Hollande, la Prusse, l'Allemagne, la Hongrie, etc., et visita surtout avec un soin particulier les mines de Chemnitz et de Hartz. De retour à Paris, il s'occupa de rédiger la partie botanique de l'Encyclopédie. Des difficultés s'étant élevées entre l'auteur et l'éditeur, Poiret, longtemps après, termina l'ouvrage. Lamarck fut adjoint, en 1788, à Daubenton (voy. ce nom). Il passa, avec assez de sécurité, le règne de la terreur : et, dès que le calme parut revenir, il proposa un plan pour l'organisation du Muséum, qui servit de base au décret sur cet établissement. L'enseignement de la zoologie fut partagée entre Geoffroy-Saint-Hilaire et Lamarck qui se chargea de la classe des animaux invertébrés, dont l'étude était presque dédaignée. Il était étranger à cette partie de la science; mais telles furent la persévérance et la sagacité qu'il apporta dans ses études nouvelles, et l'habileté de ses laborieuses investigations, qu'au bout d'un an il fut en état de faire son cours, et qu'on lui dut plus tard le *Traité des animaux invertébrés*, un des meilleurs ouvrages d'histoire naturelle. Lamarck s'était occupé de météorologie, et, dès 1778, il avait soumis à ce sujet des observations à l'académie des sciences. Dominé par cette idée que la lune exerce une action marquée sur notre atmosphère, et qu'en combinant ses phases avec ses différents degrés d'éloignement de la terre et son obliquité, il n'est point impossible de prédire, avec quelque précision, les changements de temps, il publia en 1799 le 1^{er} n° de l'*Annuaire météorologique*, auquel il dut bientôt renoncer (1). La physique et la chimie prirent une

(1) On alla dire à Napoléon qu'un membre de l'institut composait des *Almanachs*, et que cette circonstance pouvait jeter de la considération sur le corps. L'empereur en fit des reproches à l'auteur, dans une réception de l'institut, et l'*Annuaire météorologique* cessa de paraître.

part de son temps. Devenu aveugle, par suite d'une cataracte qui, dès 1818, l'avait obligé de se faire remplacer dans sa chaire de zoologie (voy. LAMARCK), il assistait néanmoins aux séances de l'académie. Lamarck est mort à Paris, le 19 décembre 1829. On a de lui : *Flore française ou Description succincte de toutes les plantes qui croissent en France*, Paris, 1778, 3 vol. in-8; 1795; *ibid.*, 1805, 5 vol. in-8 (voy. DE CANDOLLE); *Annuaire météorologique*, Paris, 1799-1810, in-12. Il n'en a paru que onze numéros; *Hydrogéologie*, Paris, 1801, in-8; traduit en allemand, par Wrede, Berlin, 1805, in-8; *Recherches sur les causes des principaux faits physiques*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; *Système des animaux sans vertèbres*, Paris, 1801, in-8; trad. en allemand, par Froriep, Weimar, 1807, in-8; *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, Paris, 1802, in-8; *Philosophie zoologique*, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Extrait des cours de zoologie sur les animaux sans vertèbres*, Paris, 1812, in-8; *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris, 1810, in-8; *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, Paris, 1815-1822, 7 vol. in-8; *Histoire naturelle des végétaux classés par familles*, Paris, 1802 et 1826, 15 vol. in-18. Les deux premiers sont de Lamarck et les treize autres de M. Brisseau-Mirbel. Lamarck est, comme on l'a dit, auteur du premier volume du *Dictionnaire de botanique*, et des *Illustrations generum*, faisant partie de l'Encyclopédie. On a encore de lui plusieurs mémoires dans les recueils de l'académie des sciences, et du muséum d'histoire naturelle, et il a coopéré au *Journal de physique*. On a donné le nom de *Monetia* ou de *Lamarckia* à des plantes qui ne les ont point retenu, à l'exception d'une graminée à laquelle Munch a donné le second de ces deux noms.

LAMARE. Voy. MARE.

* LAMARQUE (Maximilien, comte), lieutenant-général, fils d'un membre de l'assemblée Constituante, né à St.-Sever (Landes), le 21 juillet 1770, s'enrôla comme simple soldat en 1792, et devint au bout de quelques mois, capitaine dans les grenadiers de Latour d'Auvergne. Il fit la campagne de 1793, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et reçut le 3 février deux blessures graves en arrêtant une colonne espagnole avec une seule compagnie. Plus tard, il s'empara de Fontarabie à la tête de 200 grenadiers, fait d'armes qui lui valut le grade d'adjudant-général. Employé aux armées d'Angleterre et du Rhin, il fut nommé général de brigade en 1801, et se distingua à la bataille de Hohenlinden. Il fit la campagne d'Allemagne de 1805, et rejoignit l'armée destinée à faire la conquête du royaume de Naples. Il se fit remarquer au siège de Gaète et contribua beaucoup à la réduction des Calabres. Général de division et chef d'état-major du roi Joseph, Murat le maintint dans ce grade et le chargea de prendre l'île de Caprée, défendue par sir Hudson-Lowe (voy. ce nom). Après cette conquête, appelé dans la haute Italie, il eut le commandement d'une division dans l'armée du vice-roi. Il se distingua dans de nouvelles campagnes, surtout à Wagram, où il eut quatre chevaux tués sous lui. Envoyé à Anvers, il y rendit de nouveaux

services. Employé en 1812 dans la campagne de Russie, il fut rappelé en Espagne, et jusqu'à la fin de la guerre de la Péninsule s'honora non moins par son désintéressement et son humanité que par sa brillante valeur. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna le commandement de Paris et celui d'une division sur les frontières de la Belgique; enfin, dans le mois de mai, nommé général en chef de l'armée de la Vendée, il écrivit aux vendéens : « Je ne rougis pas de vous demander » la paix; car, dans les guerres civiles, la seule » gloire est de les terminer, » et eut le bonheur d'opérer une pacification dont les articles furent signés à Chollet, le 26 juin 1815. Au retour du roi, Lamarque se retira d'abord à St.-Sever, sous la surveillance de la police; puis se réfugia à Bruxelles où le roi Guillaume lui fit un accueil distingué. Rappelé en France en 1820, il vint habiter Paris et fit paraître un ouvrage sur la nécessité d'une armée permanente, avec un projet d'organisation plus économique de l'infanterie. En 1825, il donna un *mémoire sur les avantages d'un canal de navigation parallèle à l'Adour, considéré sous les rapports agricole, commercial et militaire*, Paris, in-8, et en 1826 une brochure sous ce titre : *De l'Esprit militaire en France, des causes qui contribuent à l'éteindre, de la nécessité et des moyens de le ranimer*, Paris, in-8. En 1829, élu à la chambre des députés par le département des Landes, il siégea au côté gauche, prit la parole dans presque toutes les questions importantes qui s'agitèrent à la tribune, et traita la plupart des questions d'administration militaire, avec la justesse et la clarté que l'on devait attendre d'un orateur habile et d'un savant militaire. Lamarque rendit un éclatant hommage à la campagne de 1823, qui fut dirigée, selon ses expressions, par Mgr. le Dauphin, « avec une habileté et une » prudence admirables. » Après la révolution de 1830, envoyé de nouveau dans les départements de l'Ouest, il commençait à peine des opérations dont on se promettait d'heureux succès, qu'il fut rappelé et mis à la retraite. Il se livra depuis exclusivement à ses fonctions de député et mourut à Paris le 3 juin 1832. Ses obsèques, exploitées par l'esprit de révolte furent l'occasion des tristes journées des 5 et 6 juin. Lamarque a été un des rédacteurs du *Journal des sciences militaires*; il a fourni à l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin, les articles *Armée, Bataille, Combat*, qui ont été imprimés séparément.

** LAMARQUE (François), conventionnel, né en 1756, avocat à Périgueux en 1790, fut, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, nommé juge au tribunal de cette ville, et l'année suivante, député de la Dordogne à l'assemblée législative. Il n'y parut à la tribune que pour faire différents rapports; mais dès lors lié par ses principes au parti le plus avancé, dans la journée du 10 août, il réclama l'un des premiers la déchéance du roi. Réélu à la convention, lors du jugement de ce malheureux prince, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. Membre du comité de sûreté générale, il défendit la commune de Paris, accusée non sans raison de fomenter les troubles, prit aussi la défense du duc d'Orléans attaqué par Robespierre, et rappelant les

services rendus par ce prince à la révolution, le fit excepter du bannissement prononcé contre les Bourbons. L'un des commissaires envoyés près de Dumouriez, il partagea le sort de ses collègues qui furent arrêtés et livrés aux Autrichiens (voy. BAUMOUVILLE). A sa sortie de prison en 1793, il vint prendre place au conseil des cinq-cents, où il continua de parler avec sa violence habituelle dans toutes les questions de quelque importance. Il s'opposa de tout son pouvoir à la liberté des cultes réclamée par Camille Jordan (voy. ce nom), combattit la liberté illimitée de la presse, et prit une part très-active à la journée du 18 fructidor. Après avoir fait adopter la mesure d'exclusion contre les députés royalistes, il fut lui-même exclu du conseil comme Jacobin, et se soumit sans murmure à l'application de la jurisprudence qu'il avait contribué à établir. Sa docilité fut récompensée par sa nomination à l'ambassade de Suède. Rentré en 1799 au conseil, son opposition au 18 brumaire fut si faible, qu'il ne tarda pas d'être nommé préfet du département du Tarn. Admis en 1804 à la cour de cassation, il y siégea jusqu'à la réorganisation de ce corps en février 1815. Ayant repris ses fonctions pendant les cent-jours, il fut compris dans la catégorie des conventionnels soumis au bannissement. Après quelques années passées en Belgique, il obtint l'autorisation de rentrer en France, vécut dès lors dans la retraite et mourut dans sa famille, en 1839, à 83 ans.

* LAMARTILLIÈRE (Jean FAYRE, comte de), pair de France, né en 1732, entra au service en 1757, sous-lieutenant d'artillerie, fit la guerre de sept ans, et fut ensuite envoyé à la Guadeloupe. En 1789, nommé colonel dans son arme, il fit les premières campagnes de la révolution, et obtint le grade de maréchal-de-camp. Chargé du commandement de l'artillerie à l'armée des Pyrénées orientales, il concourut à la conservation de Perpignan, dirigea avec habileté la défense du fort Bellegarde, et fut blessé du même coup qui, le 17 novembre 1794, tua le général Dugommier (voy. DUGOMMIER). Il contribua aussi à la prise du fort la Trinité et de la citadelle de Roses. Ses succès lui valurent le grade de général de division : il continua à se signaler dans les armées de Rhin-et-Moselle, d'Allemagne et d'Italie, fut nommé sénateur en 1802, et reçut en 1805 la sénatorerie d'Agen. Louis XVIII le nomma pair de France et l'appela au conseil de perfectionnement et d'inspection de l'école polytechnique. Lamartillière mourut en 1819, âgé de 87 ans. Il avait acquis la réputation d'un des plus savants et des plus habiles officiers de son arme. On a de lui : *Recherches sur les meilleurs effets à obtenir de l'artillerie*, 1812, 2 vol. in-8 ; *Réflexions sur la fabrication en général des bouches à feu*, Paris, 1817, in-8. Ces ouvrages sont très-estimés.

* LAMBALLE (Marie-Thérèse-Louise de SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), née à Turin le 8 septembre 1749, fille de Louis-Victor-Armédée-Joseph, prince de Carignan, et de Catherine Henriette, princesse de Hesse-Rhinfeld-Rottembourg, femme douée d'éminentes vertus, fut mariée, à l'âge de seize ans, à Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Pen-

thièvre, prince de Lamballe, dont elle devint bientôt veuve, sans en avoir eu d'enfants. Malheureuse pendant son court mariage, elle avait trouvé des consolations dans l'amitié de Marie-Antoinette, à qui elle pouvait confier ses chagrins. Sa place de surintendante de la maison de la reine le mettait en relation continuelle avec la cour, dont elle était l'ornement par ses grâces et par sa beauté. Aux premiers troubles qui agitérent Paris, la reine craignant pour la sûreté de son amie, l'engagea à partir pour l'Angleterre ; mais la princesse de Lamballe ne consentit qu'avec la plus grande peine à cette triste séparation : les uns disent qu'elle ne s'y décida que lorsqu'elle eut été informée du départ prochain du roi pour Varennes ; les autres prétendent qu'elle ne fut pas mise dans cette confidence. Cependant elle partit le même jour, 20 juin 1791, pour Dieppe, d'où elle s'embarqua pour l'Angleterre : elle y fut accueillie avec tous les égards dus au malheur et à la beauté. Elle eût pu, de cette terre hospitalière, voir tranquille les orages de notre révolution. Mais ayant appris que Louis XVI, ramené à Paris, avait accepté la constitution, elle voulut revenir en France partager les dangers de la famille royale. Elle devint la compagne inséparable de Marie-Antoinette, et lorsque la reine fut arrêtée, elle la suivit dans sa prison du Temple (15 août 1792). Elle en fut arrachée le 19 et conduite à la prison de la Force, au moment où l'on préparait les massacres, dans lesquels la commune de Paris avait résolu de la comprendre. Le 3 septembre au matin, lorsque déjà le sang ruisselait à grands flots, on lui annonça qu'elle allait être transférée à l'Abbaye. Elle répondit qu'elle aimait autant demeurer dans cette prison que d'aller dans une autre ; mais un garde national, s'approchant de son lit, lui dit avec dureté que sa vie dépendait de son obéissance. Un grand mouvement se manifestait alors dans sa prison ; mais les cris des mourants ne pouvaient encore pénétrer jusqu'à la chambre de madame de Lamballe. Ce mouvement, et surtout la terreur empreinte sur les visages, lui inspirèrent un tel effroi, qu'elle demanda quelques instants pour reprendre ses esprits et s'habiller. Appelant ensuite le garde national pour lui donner le bras, elle fut conduite au tribunal, où siégeaient Hébert, Lhuillier et Cheppy, revêtus de leur écharpe municipale, et assistés des bourreaux qui, les mains, le visage et les habits teints de sang, attendaient impatiemment les victimes. A la vue de cette horrible assemblée, et aux cris des malheureux qu'on égorgeait, la princesse s'évanouit ; dès qu'elle eut repris connaissance, on lui demanda son nom et ses qualités, et si elle avait eu connaissance des complots de la cour avant le 10 août. On lui adressa plusieurs questions sur la reine. « Hélas ! s'écria-t-elle, je n'ai rien à » répondre. Mourir un peu plus tôt, un peu plus » tard, m'est indifférent. Je suis toute préparée. » — « Oh ! dit le président, elle refuse de répondre ; » à l'Abbaye ! » — Ce mot était l'arrêt de mort des prisonniers de la Force, comme le mot à la Force était l'arrêt de mort des prisonniers de l'Abbaye. On entraîna aussitôt l'infortunée hors des guichets,

et à peine a-t-elle passé le seuil de la porte qu'elle reçoit un coup de sabre sur le derrière de la tête. Plusieurs voix s'élevèrent dans la foule, qui demandèrent *grâce* ! mais un infâme soldat la terrassa d'un coup de massue. Son corps devint ensuite l'objet des outrages les plus odieux ; on en sépara la tête ; on lui ouvrit le sein ; son cœur fut arraché, et mis au bout d'un croc de fer. Aussitôt se forme un horrible cortège. Cette tête, à qui la mort n'avait point encore enlevé toute son expression, est placée sur une pique, et le cœur sanglant est traîné dans les ruisseaux ; un fifre et un tambour précédent les assassins, qui, après avoir parcouru divers quartiers de Paris, passent devant l'hôtel de Toulouse (aujourd'hui la Banque de France), lieu de la résidence de madame de Lamballe, font le tour du jardin du Palais-Royal, et portent l'épouvantable trophée au Temple, sous les yeux de la reine, que les monstres appellent à grands cris pour la rendre témoin de cette scène d'horreur. Belle, douce, obligeante, d'une vertu sans tache, sans intrigue, et modérée au sein de la faveur, madame de Lamballe ne demanda jamais rien pour elle-même. Une fureur aveugle versa son sang, car elle n'avait point d'ennemis ; aucune vengeance personnelle ne s'attachait à elle : on l'égorgea sans la hair. C'était le cœur de Marie-Antoinette qu'on voulait atteindre, en perçant celui de son amie la plus chère. Ce qui prouve à quel point madame de Lamballe était respectée, c'est que ceux-là même qui la firent assassiner n'osèrent jamais dans leurs libelles calomnier sa mémoire. On a publié en 1826 un ouvrage très-curieux et plein de détails ignorés jusqu'ici que l'on annonçait comme rédigé d'après des notes autographes de la princesse elle-même ; mais l'authenticité en a été contestée par de grands personnages. Nous nous bornerons à en indiquer le titre : *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la révolution, publiés pour la première fois, d'après le journal, les lettres et les entretiens de la princesse de Lamballe, par une dame de qualité* (madame Catherine Hyde, marquise Govion Broglio Solari), attachée au service confidentiel de cette infortunée princesse, Paris, 2 vol. in-8.

LAMBECIUS (Pierre), célèbre bibliographe allemand, né à Hambourg en 1628, fit des progrès si rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans, il publia de savantes *Remarques* sur Aulu-Gelle. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent son nom et augmentèrent ses connaissances. De retour à Hambourg, il fut nommé, en 1652, professeur d'histoire, et en 1664, recteur du collège. Deux ans après, il épousa une femme riche, mais vieille, avare et acariâtre. Ne pouvant plus vivre avec cette farie, il passa à Rome, où il embrassa publiquement la religion catholique. Là, le pape Alexandre VII et la reine Christine lui firent un sort heureux. Il obtint aisément sa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ses études et ses ouvrages, l'avait accusé d'être hérétique et même athée. Il devint ensuite bibliothécaire, conseiller et historiographe de l'empereur, et mourut dans ce poste à Vienne, en 1690, à 52 ans. Les ouvrages

qui honorent sa mémoire sont : *Origines Hamburgenses ab anno 808* (urbis conditæ epochâ) *ad annum 1292*, Hambourg, 1652-1661, 2 vol. in-4 ; et in-fol., 1706-1710, ouvrage chargé d'érudition. Lambecius promettait à cet ouvrage une continuation, qu'on n'a pas trouvée dans ses papiers ; *Animadversiones ad Codicem Originis Constantinopolitanæ*, très-savantes, Paris, 1655, in-fol. ; *Commentariorum de bibliotheca cesarea vindobonensi libri VIII*, 1665-79, 8 vol. in-fol. C'est un catalogue savant des manuscrits de la bibliothèque de l'empereur. Il faut joindre à cet ouvrage le *Supplément* de Daniel de Nessel, 1690, 2 vol. in-fol. ; *Prodromus historiarum litterarum*, et *Iter Cellense*, ouvrage posthume, publié en 1710, in-fol., par Jean-Albert Fabricius.

LAMBERT (saint), né vers l'an 640, évêque de Maëstricht, sa patrie, succéda, vers 670, à Théodoret son maître, et fut chassé de son siège après la mort de Childéric II, roi d'Austrasie, l'an 674, par le barbare Ébroïn, qui mourut 7 ans après. Lambert, qui s'était réfugié dans le monastère de Stavelo, fut rétabli sur le trône épiscopal par Pépin d'Héristal l'an 681 : il convertit un grand nombre d'infidèles de la Toxandrie, adoucit leur férocité, et fut tué en 709 par Dodon (suivant les Bollandistes, et en 696 ou 697 selon d'autres), à cause de la liberté avec laquelle il reprit Pépin d'Héristal, qui menait une vie scandaleuse avec Alpaïs. Dodon était parent de cette concubine. D'autres attribuent sa mort à une cause différente ; ils prétendent que deux neveux de l'évêque ayant assassiné deux frères de Dodon, celui-ci se vengea par ce meurtre d'un crime auquel cependant Lambert était étranger. Son martyre arriva à Liège, qui n'était qu'un petit village, et qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fidèles y ayant attiré beaucoup de peuples. Saint-Hubert fut son successeur. La *Bibliothèque historique de France*, t. 1, n° 8746-8760, indique 14 vies de ce prélat. — Il y a eu deux autres saints du nom de Lambert, l'un archevêque de Lyon, mort en 668 ; l'autre évêque de Vence, mort en 1114. *Voy. la Vie des saints*.

LAMBERT, empereur et roi d'Italie, était fils de Gui, duc de Spolette, auquel il succéda en 894 après avoir été associé au pouvoir en 892. Il eut pour compétiteurs Bérenger et Arnolphe ; mais il recouvra sur eux Milan et une partie de la Lombardie ; il finit par s'entendre avec Bérenger, et mourut d'une chute de cheval, qu'il fit à la chasse en 898. Ce prince donnait les plus belles espérances, qu'il aurait sans doute réalisées s'il eût régné plus longtemps.

LAMBERT D'ASCHAFFENBOURG, célèbre bénédictin de l'abbaye d'Hirschfelden, en 1053, entreprit le voyage de Jérusalem. De retour en Europe, il composa une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1077. Cette chronique n'est qu'un mauvais abrégé jusqu'à l'an 1050 ; mais depuis 1050 jusqu'en 1077, c'est une histoire d'Allemagne d'une juste étendue. Ce monument fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol., avec celui de Conrad de Lichtenau, et dans le *premier volume des Ecrivains d'Allemagne* de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une continuation

jusqu'à l'an 1472, mais elle est peu estimée. Cette continuation se trouve aussi dans le *Recueil* de Pistorius.

LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il était chanoine de Lille, que les Artésiens, désirant séparer leur église de celle de Cambrai, à laquelle elle était unie depuis 500 ans, l'élurent pour leur évêque en 1112. Urbain II confirma cette élection, et sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, et mourut en 1115. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe qui annonce, que « la sainte Vierge était apparue à » Lambert, et lui avait donné un cierge qui avait » la vertu de guérir du mal des ardents, alors si » commun en France. » On a, dans les *Miscellanea* de Baluze, un *Recueil de chartes et de lettres* concernant l'évêché d'Arras, et qui est attribué à Lambert.

LAMBERT, surnommé *Begh* ou le *Bègue*, à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut l'an 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liège, l'avait envoyé. Ce fut lui qui institua les *béguines* des Pays-Bas; établissement fort répandu dans ces provinces, et qui est de la plus grande utilité à la religion et à la société, en assurant à une multitude de filles les moyens de vivre vertueusement, sans leur ôter la liberté de rentrer dans le monde. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des *béguines* à sainte Bègue; on peut voir les raisons de cette attribution dans la *Diplomat. belgica* de Foppens, tom. 2, pag. 948.

LAMBERT (François), cordelier d'Avignon, où il naquit en 1487, quitta son couvent en 1522 pour prêcher le luthéranisme, et surtout pour avoir une femme. Luther en fit son apôtre dans la Suisse et en Allemagne, et lui procura la place de premier professeur de théologie à Marburg. Il y mourut de la peste en 1530, après avoir publié : deux *Ecrits*, l'un pour justifier son apostasie, et l'autre pour décrier son ordre, 1523, in-8. Le premier a été réimprimé avec plusieurs de ses *Lettres* et de ses *Questions théologiques*, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn; des *Commentaires* sur saint Luc, sur le mariage, sur le Cantique des cantiques, sur les petits Prophètes et sur l'Apocalypse, in-8; un *Traité* renfermant plusieurs discussions théologiques, sous le titre assez juste de *Farrago*, in-8. Ce moine apostat se déguisa longtemps sous le nom de *Johannes Serranus*, Jean de Serres. Ses écrits sont aussi bouffis d'emportement que vides de raison. Il était contemporain du trop fameux Zwingli, avec lequel il eut plusieurs conférences sur divers points de doctrine. La liste de ses ouvrages est dans le tome 39 des *Mémoires* de Nicéron.

LAMBERT (Michel), musicien français, né en 1610, à Vivonne, petite ville en Poitou, mort à Paris en 1696, excellait à jouer du luth, et mariait, avec beaucoup d'art et de goût, les accents de sa voix au son de l'instrument. Il fut pourvu d'une charge de maître de musique de la chambre du roi. Il a fait quelques petits *motets*, et a mis en musique des *Leçons de ténébres*. On a encore de lui

un *Recueil* contenant plusieurs airs à une, deux, trois et quatre parties, avec la basse continue. Ce musicien était très-estimé, et l'on peut lire à ce sujet Boileau, dans sa 3^e Satire. La Fontaine en parle dans la 5^e Fable du livre XI, et Tilton du Tillet lui a consacré une *Notice* dans son *Parnasse français*.

LAMBERT (Jean ou John), général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwell, exerçait les fonctions d'avocat lors des premiers démêlés de Charles 1^{er} et de son parlement. Ayant embrassé le parti des républicains, il obtint un rang dans l'armée, signala sa valeur dans différentes occasions, et eut les qualités d'un chef de parti. Il accompagna Cromwell en Ecosse, où il remporta une importante victoire dans le comté de Fife, et eut une grande part à celle de Worcester, qui détruisit les espérances du prince Charles, depuis Charles II. Cromwell ayant cassé le parlement l'an 1653, établit un conseil dont il nomma chef Lambert, lorsque lui-même fut déclaré protecteur de la république. Lambert, qui avait contribué à lui obtenir cette dignité, dans laquelle il espérait lui succéder, empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwell le regarda dès lors comme son rival, et lui ôta le généralat. Après la mort du protecteur, arrivée en 1658, Lambert se ligua avec le chevalier Vane contre le parlement et contre le nouveau protecteur, Richard Cromwell, fils d'Olivier. Il s'opposa ensuite de toute sa force au rétablissement de la monarchie; ses intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monk, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane, son complice. Il fut condamné à mort l'an 1662; mais le roi modéra cette sentence, et se contenta de reléguer Lambert dans l'île de Guernesey, où il mourut trente ans après, totalement oublié, et ayant embrassé la religion catholique.

LAMBERT (Anne-Thérèse de MARGUENAT de COURCELLES, marquise de), naquit à Paris, vers 1647, d'un maître des comptes. Elle perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère épousa en secondes noccs le facile et ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. Cette aimable enfant s'accoutuma dès lors à faire de petits extraits de ses lectures. Elle forma peu à peu un trésor littéraire propre à assaisonner ses plaisirs et à la consoler dans ses peines. Après la mort de son mari, Henri Lambert, marquis de Saint-Bris, qu'elle avait épousé en 1666, et qu'elle perdit en 1686, elle essuya de longs et cruels procès, où il s'agissait de toute sa fortune. Elle les conduisit et les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'aurait point eu d'autre talent. Libre enfin, et maîtresse d'un bien considérable, qu'elle avait presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il était honorable d'être reçu : c'était la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, et où l'on se rendit pour parler raisonnablement. Aussi les gens frivoles lançaient, quand ils pouvaient, quelques traits malins contre la maison de M^{me} de Lambert, qui, très-délicate sur les discours

et sur les opinions du public, craignait quelquefois de donner trop à son goût. Cette dame illustre mourut le 12 juillet 1733, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Les Avis d'une mère à son fils et d'une mère à sa fille*, 1727, in-12, 3^e édit. Ce ne sont point des leçons sèches qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des préceptes donnés par une amie, qui partent du cœur. C'est un philosophe aimable, qui sème de fleurs la route par laquelle il veut faire marcher ses disciples, qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus qu'à les inspirer en les faisant connaître par leurs agréments. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une âme noble et délicate, qui possède, sans faste et sans effort, les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. Les *Avis d'une mère à sa fille* ont été traduits en allemand. Cette traduction, avec une version française littérale interlinéaire, a été publiée par M. Boulard, Paris, 1800, in-8 : *Nouvelles réflexions sur les femmes*, ou *Métaphysique d'amour* : elles sont pleines d'imagination, de finesse et d'agrément; *Traité de l'amitié*. L'ingénieux auteur peint les avantages, les charmes, les devoirs de l'amitié, avec autant de vérité que de délicatesse; *Traité de la vieillesse*, non moins estimé que celui de l'Amitié; *La Femme ermite*, petit roman extrêmement touchant; des *Morceaux détachés de morale ou de littérature*. C'est partout le même esprit, le même goût, la même nuance; il y a quelquefois, mais rarement, du précieux. Les *Œuvres* de madame Lambert ont été recueillies, 1748, 2 vol. in-12 avec un abrégé de sa *Vie*, et 1813, 2 vol. in-18.

LAMBERT (Joseph), fils d'un maître des comptes, naquit à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et obtint le prieuré de Palaiseau, près de Paris. L'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, retentit longtemps de sa voix douce et éloquente. Il eut le bonheur de convertir plusieurs calvinistes et plusieurs pécheurs endurcis. Il donna tant à Paris qu'à Amiens des conférences qui ont été imprimées. Sa charité pour les pauvres allait jusqu'à l'héroïsme : ils perdirent le plus tendre des pères, le plus sage consolateur, et le plus généreux protecteur, lorsque la mort le leur enleva, le 31 janvier 1722, à 68 ans. Ce fut à la réquisition de ce saint homme, que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les thèses de ceux qui s'y seraient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. On a de lui : *L'Année évangélique*, ou *Homélies*, 7 vol. in-12. Son éloquence est véritablement chrétienne, simple, douce et touchante. Tous ses ouvrages sont marqués au même coin, et l'on ne peut trop les recommander à ceux qui sont obligés par état d'instruire le peuple. Si le style en est négligé, on doit faire attention qu'il écrivait pour l'instruction des gens de la campagne, et non pour les courtisans. Des *Conférences*, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique*; *Épîtres et évangiles de l'année*, avec des réflexions, en 2 vol. in-12; 1831, 4 vol. in-12; *Les Ordinations des saints*, in-12; *La manière de bien instruire les pauvres*, in-12; *Histoires choisies de l'ancien et du*

nouveau Testament, 1 vol. in-12 : recueil utile aux catéchistes; *Le Chrétien instruit des mystères de la religion et des vérités de la morale*; *Instructions courtes et familières* pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année, en faveur des pauvres, et particulièrement des gens de la campagne; *Instructions sur le Symbole*, 2 vol. in-12, réimprimées en 1831, 3 vol. in-12; *sur les commandements de Dieu et de l'Eglise*, 2 vol. in-12; *Deux Lettres sur la pluralité des bénéfices*, contre l'abbé Boileau. L'*Ami de la religion* a rendu un compte avantageux de ces ouvrages qu'il recommande aux pasteurs et aux fidèles.

LAMBERT (Claude-François), compilateur fécond et laborieux, né à Dôle, eut la cure de St-Etienne, dans le diocèse de Rouen, qu'il abdiqua ensuite. Il vint à Paris, et s'y mit aux gages des libraires, pour lesquels il compila divers ouvrages, qui lui coûtaient peu, et qui ne valaient pas ce qu'ils lui coûtaient. Les principaux sont : *Le nouveau Télémaque*, ou *Mémoires et aventures du C. de*** et de son fils*, 3 vol. in-12; *La Nouvelle Marianne*, 3 vol. in-12; *Mémoires et aventures d'une femme de qualité*, 3 vol. in-12. On voit que, dans ces divers romans, il a cherché à persuader qu'il copiait de bons modèles; mais cela ne paraît que dans le titre, et c'est à ce titre qu'ils ont dû tout leur succès. Ils sont dénués d'imagination et d'élegance : *L'infortunée Sicilienne*, in-12; *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Histoire générale civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, Paris, 1750, 14 vol. in-12, qui se relient en 13. Il a réuni dans ce livre tout ce qui se trouve répandu dans les différents voyageurs; mais il manque d'exactitude dans les faits et de grâce dans la narration. *Histoire littéraire de Louis XIV*, 3 vol. in-4, qui lui valut une pension : ce n'est qu'une compilation indigeste et mal écrite des *Mémoires* de Nicéron, des *Eloges* des différentes académies, des jugements des journalistes. L'auteur y a mis des *Discours* préliminaires sur les progrès de chaque science sous le règne illustre de Louis le Grand; mais ces discours, vides de pensées, ne sont pleins que de phrases emphatiques. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Copenhague, 1759, 3 vol. in-8. *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12; *Bibliothèque de physique*; 7 vol. in-12; *Mémoires de Pasquillon*, in-12, mauvais roman, etc. Il mourut à Paris en 1763. La manie compilatrice de l'abbé Lambert est devenue parfaitement épidémique. Cette nuée épaisse de brochures de tous les genres, et ces romans plus ou moins encyclopédiques qui inondent la terre, sont un effet de cette maladie.

* LAMBERT (Georges), peintre, né dans le comté de Kent, en 1710, mort à Londres en 1763, réussissait très-bien dans le paysage. Il avait pris pour modèle Wootton, et surtout le Guaspre, qu'il s'efforça d'imiter. On cite de lui deux *paysages d'Angleterre*, d'un bel effet; et deux *vues*, l'une de la ville de Douvres, l'autre du château de Saltwood. Ces quatre tableaux ont été gravés avec beaucoup

de perfection par James Mason. Lambert a gravé à l'eau-forte un *paysage orné de ruines et de figures*, in-4; et *trois petites figures* dédiées à James Robinson de Wandsworth. Ces estampes sont rares.

LAMBERT (Jean-Henri), mathématicien, naquit à Mulhausen, en Alsace, vers l'an 1728, et mourut à Berlin, de consommation, le 25 septembre 1777. Fils d'un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille, il ne put d'abord satisfaire son goût pour l'étude; cependant il alla dans une école gratuite où on lui donna les éléments des langues latine et française; le reste, il l'apprit seul et dans les livres; et telle était sa facilité qu'il parvint à connaître à fond le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, la physique, la mécanique, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'éloquence et même la poésie. Son esprit avait quelque chose de singulier et d'original. Ayant été présenté au roi de Prusse, et interrogé par ce prince sur ce qu'il *pourrait entreprendre en fait de science, astronomie, histoire, ou enfin quelque autre partie*, il répondit tout. Quoique cette réponse prévint contre lui, le prince l'excusa, sans doute à raison de la légèreté et de la suffisance du siècle, dont les jeunes gens se défendent difficilement, et lui fit accueil; il devint pensionnaire de l'académie de Berlin, et conseiller au département des bâtiments. Il commença par être précepteur des petits-fils du comte Pierre de Salis, établi à Coire, et accompagna en cette qualité ses élèves dans leurs voyages en Allemagne, en Italie et en France, où il connut d'Alembert, qui le recommanda au roi de Prusse. Lambert possédait plusieurs langues vivantes et passait pour un bon helléniste. Il avait une prédilection marquée pour les choses nouvelles et extraordinaires, et les saisissait avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur. Le prétendu satellite de Vénus est une de ces découvertes du siècle dans laquelle il s'exerça beaucoup. Il assura que ce satellite paraîtrait d'une manière évidente le 1^{er} juin 1777, et bien des astronomes l'attendirent avec une attention et une patience qui prouvent bien le crédit dont jouissait parmi eux celui de Berlin. Outre les pièces qu'il inséra dans les *Mémoires* de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : une *Perspective*, Zurich, 1758; un *Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la lumière*, La Haye, 1759; une *Photométrie*, Augsbourg, 1760; un *Traité sur les orbites des comètes*, Augsbourg, 1761; des *Opuscules mathématiques*, etc. M. Mérian, de l'académie de Berlin, a publié le *Système du monde*, par M. Lambert, en 1770; la seconde édition a paru en 1784, in-8. Cet astronome fait de toutes les étoiles visibles (celles de la voie lactée exceptées) un seul et même système (tourbillon, ensemble, machine) : elles tournent toutes en masse, avec notre soleil, autour d'un corps opaque d'une grandeur monstrueuse, et qu'on dit se trouver dans Orion, où depuis longtemps il se voit une lueur pâle, qui est à coup sûr ledit corps, centre de tout le système. La voie lactée en fait autant de son côté, et rend le même hommage à son corps opaque. Mais ces grands systèmes ne sont encore que de petites parties d'un autre

système, et la voie lactée n'est qu'une apparence d'une autre voie lactée, une petite roue d'une machine composée de cent autres roues, etc. On peut voir diverses réflexions sur ce système dans le *Journ. hist. et littér.*, 13 mai 1786, p. 97. Eberhard a consacré à Lambert une *Notice biographique* dans un ouvrage posthume de cet auteur qui a pour titre *Pyrométrie*, et qui a été publié en allemand, Berlin, 1779, in-4, avec une préface de Karsten.

* LAMBERT (Bernard), dominicain, né à Saernes, en Provence, en 1738, fit ses vœux dans le couvent de Saint-Maximin, dont les religieux étaient alors interdits pour cause de jansénisme; il prit l'esprit et les principes de la maison, et en soutint la doctrine dans des thèses publiques; devenu professeur du couvent de Limoges, il enseigna dans ses leçons. Une thèse qu'il y fit soutenir, le 14 août 1763, fut mise à l'index, le 18 février suivant. Il tint la même conduite à Grenoble, où il enseigna aussi la théologie. M. de Montazel, archevêque de Lyon, le fit son théologien. Il quitta néanmoins ce prélat pour venir à Paris. Ses principes étaient trop opposés à ceux de M. de Beaumont pour qu'il l'y souffrît volontiers. Quelques évêques néanmoins intervinrent en sa faveur, et promirent qu'il n'écrirait plus que contre les philosophes et les incrédules; à cette condition, qu'il ne viola point pendant la vie du ferme et pieux archevêque, il lui fut permis de rester dans un couvent de la capitale. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages : *L'idée de l'œuvre des secours selon les sentiments de ses véritables défenseurs*, Paris, 1786, in-8. Le P. Lambert y préconise les *convulsions*; il le fit encore dans l'*Avertissement aux fidèles*, etc., et dans l'*Exposition des prédictions*, etc.; *Recueil de passages sur l'avènement intermédiaire de Jésus-Christ, soumis à l'éditeur du Discours de M. l'évêque de Lescar* (de Noé), sur l'état futur de l'Eglise, Paris, 1785, in-12; *Adresse des Dominicains de la rue du Bac, à l'Assemblée nationale*, 1789; *Adresse des dominicains de la rue Saint-Jacques, à l'Assemblée nationale*, 1789; *Apologie de l'état religieux*, in-12; *Mémoire sur le projet de détruire les corps religieux*, 1789, in-8; *Mandement et instruction pastorale de M. l'évêque de Saint-Claude, pour annoncer le terme du synode, et rappeler aux pasteurs les premiers devoirs envers la religion*, 1790, in-4 et in-8; *Avis aux fidèles, ou Principes propres à diriger leurs sentiments et leur conduite dans les circonstances présentes*, Paris, 1791, in-8; *Le Préservatif contre le schisme* (de Larrière), convaincu de graves erreurs, 1791, in-8; *L'autorité de l'Eglise et de ses ministres, défendue contre l'ouvrage de Larrière*, intitulé : *Suite du préservatif contre le schisme*, 1792, in-8; *Avertissement aux fidèles sur les signes qui annoncent que tout se dispose pour le retour d'Israël et l'exécution des menaces faites aux gentils apostats*, Paris, 1793, in-8; *Devoirs du chrétien envers la puissance publique, ou Principes propres à diriger les sentiments et la conduite des gens de bien, au milieu des révolutions qui agitent les empires*, Paris, 1793, in-8; *Réflexions sur la fête du 21 janvier*, in-8 de 32 pages; *Réflexions sur le serment de la liberté et de l'égalité*, 1795, in-8; Apo-

logie de la religion chrétienne et catholique, contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis, Paris, 2^e édit. 1796, in-8; *Cinq Lettres aux ministres de la ci-devant église constitutionnelle*, 1795 et 1796, in-8; *La vérité et la sainteté du christianisme, vengées contre les erreurs du livre intitulé : Origine de tous les cultes* par Dupuis, 1796, in-8; *Traité dogmatique et moral de la justice chrétienne*, 1798, in-12; *Essai sur la jurisprudence universelle*, 1799, in-12; *Lettre à l'auteur de deux opuscules intitulés, l'un, Avis aux fidèles sur le schisme; l'autre, Supplément* in-8. Cet auteur est le P. Minard, doctrinaire, partisan de la constitution civile du clergé. *Remontrances au gouvernement français, sur la nécessité et les avantages d'une religion nationale*, 1801, in-8; *Manuel du simple fidèle*, 1803, in-8; *quatre Lettres d'un théologien à M. l'évêque de Nantes* (du Voisin), 1805. On y a fait deux réponses qui se trouvent dans le tome 4 des *Annales littéraires*. *La pureté du dogme et de la morale vengée contre les erreurs d'un anonyme*, (l'abbé Lassausse, dans son *Explication du catéchisme*), par M. P. T., Paris, 1808; *La vérité et l'innocence vengées, contre les erreurs et les calomnies des Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, pendant le xvm^e siècle*, 1811, in-8. Il publia quelques autres écrits sur la même matière dans une controverse avec Reynaud, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre; *Traité contre les philanthropes; Cours d'instructions sur toute la religion*. Ces deux derniers ouvrages sont restés manuscrits. Il avait fourni les matériaux de l'*Instruction pastorale contre l'incrédulité*, publiée par M. de Montazet, en 1776. Lambert mourut à Paris le 27 février 1813, âgé de 75 ans. Il avait du savoir et des connaissances en théologie. Si parmi ses ouvrages, il s'en trouve qui contiennent une doctrine répréhensible, et parmi ceux-là il faut compter non-seulement ceux qu'il a composés en faveur du parti auquel il s'était attaché, et dans lesquels il essaya de justifier une résistance coupable aux décisions du chef de l'Eglise, mais encore ceux où il renouvelle les erreurs du millénarisme, il en est d'autres dont le but est louable; tels sont ceux où il poursuit l'incrédulité à outrance, ceux où il combat l'Eglise constitutionnelle, ceux où il défend l'état religieux, etc. Ils font regretter que le P. Lambert, s'il est permis de se servir de cette expression, ait semé l'ivraie avec le bon grain. On aimerait à n'avoir point à lui reprocher le tort d'avoir fait revivre d'anciennes erreurs, et d'en avoir soutenu de nouvelles; d'avoir manqué de respect envers des ecclésiastiques constitués en dignités, quand ils n'étaient point de son sentiment; d'avoir trempé sa plume dans le fiel, quand il écrivait contre ses adversaires, et enfin d'avoir fait l'apologie absurde des folies du *secourisme*, qu'il a défendu opiniâtrément, quoique méprisées et rejetées par les plus raisonnables de ceux avec lesquels il faisait cause commune. C'était, au reste, un religieux attaché à sa profession, en remplissant les devoirs, même après y avoir été arraché.

* LAMBERT, baron LECHARRON (André-Louis), d'une famille du Gatinais, né en 1739, fut élevé à l'école militaire, et, en 1776, entra dans le régi-

ment de Limousin. L'insubordination des troupes ayant forcé la plupart des officiers d'émigrer, il passa dans la dernière garde royale qui sut mériter l'affection de Louis XVI. Il partagea, le 10 août, les dangers du monarque, et trouva le moyen de rejoindre l'armée des princes. Officier dans Loyal-Émigrant, il fit les campagnes meurtrières de la Flandre, et se rendit en Angleterre où il fut envoyé à la fatale expédition de Quiberon. Fait prisonnier, il parut deux fois devant le tribunal d'où l'on ne sortait que pour aller à la mort, et deux fois sa présence d'esprit fit suspendre pour lui la sentence, et il finit par s'échapper de prison. Il vécut dans la retraite sous l'empire, et à la restauration, vint habiter Montfort-l'Amaury, où il mourut au mois de novembre 1825, à l'âge de 68 ans, avec le grade de colonel et la croix de Saint-Louis. On lui doit : *Expédition de Quiberon, suite de l'évasion des prisonniers de Vannes, ouvrage faisant suite aux mémoires sur la révolution française*, Paris, 1826, in-18.

* LAMBERT (l'abbé), ancien grand-vicaire de Meaux, après avoir été secrétaire de M. de Juigné, archevêque de Paris, le suivit dans l'émigration et résida quelque temps avec lui en Allemagne. Il le quitta pour se rendre en Angleterre, d'où il faisait passer des secours au prélat, qui avait été dépossédé à la fois de ses revenus ecclésiastiques et de son patrimoine. Rentré en France avec ce prélat, en 1802, l'abbé Lambert devint secrétaire de l'évêché de Meaux sous M. de Fautoas, qui le fit chanoine et lui donna plus tard le titre de grand-vicaire. Honoré de la confiance de ce prélat, il eut la plus grande part à l'administration de son diocèse, qui comprenait alors deux départements. Lorsque M. de Fautoas donna sa démission, en 1821, l'abbé Lambert se retira à Paris, où il publia la vie de M. de Juigné, 1821, in-8. L'auteur donna, en 1823, une seconde édition un peu augmentée de cet ouvrage. Il avait publié à Londres, en 1800, une lettre à M. l'abbé Barruel, au sujet de l'opinion de M. de Juigné sur la promesse de fidélité. L'abbé Lambert est mort à Paris, le 11 juin 1836.

* LAMBERTI (Louis), poète italien, né en 1758 à Reggio, dans la Lombardie, fut reçu avocat à Modène; mais il quitta bientôt cette profession pour se livrer à la littérature. D'abord secrétaire du nonce de Bologne, il passa ensuite à Rome, où il gagna l'amitié de Visconti, qui l'introduisit dans la maison Borghèse, dont sous sa direction il décrivit les belles sculptures. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français en 1796, il vint à Milan, et nommé membre du congrès, y fit décréter l'abolition de la noblesse. A l'organisation de la République cisalpine, il fit partie du grand conseil législatif, et peu de temps après du Directoire exécutif. Les victoires de Souwarow (1798 et 1799) le forcèrent de quitter Milan où il ne revint qu'après la bataille de Marengo. Nommé membre de l'institut italien, créé à cette époque, il obtint, peu de temps après, la chaire de belles-lettres à l'université de Brera, et la place de directeur de la bibliothèque, qu'il enrichit d'une suite d'éditions du xv^e siècle, comme de celles des Alde, de Comino, de la Crusca, etc. En 1810, étant

venu à Paris présenter à Napoléon sa magnifique édition d'Homère qu'il avait fait imprimer par Bodoni, il en reçut un présent considérable. De retour à Milan, il y mourut le 4 décembre 1813, âgé de 55 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Poésies*, Parme, Bodoni, 1796, in-18; *Description des sculptures du palais de la villa Borghèse, dite Princiana*, Rome, 1796, 2 tom. in-8; *Poésies grecques*, savoir : les Cantiques de Tyrtée, l'Œdipe de Sophocle, et l'hymne à Cérès d'Homère, Brescia, 1808, in-8; *Homère*, grec, avec des corrections, Parme, Bodoni, 1810, gr. in-fol. C'est la plus belle édition que l'on connaisse de ce grand poète. *Osservazioni sopra alcune lezioni della Iliade d'Omero*, Milan, 1813, in-8.

LAMBERTINI. Voy. BENOIT XIV.

* LAMBESC (Charles-Eugène de Lorraine, duc d'ELBEUF, prince de), né le 23 septembre 1751, parent de la reine Marie-Antoinette, montra pour cette princesse un grand dévouement. Entré très-jeune au service de France, sa protectrice lui obtint la charge importante de grand-écuyer. Il était colonel propriétaire du régiment royal-allemand, et avait une grande influence à la cour. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra l'ennemi le plus déclaré. En juillet 1789, la crainte de nouveaux troubles obligea le gouvernement de former un camp près de Paris. Le prince de Lambesc y fut employé, et le 12, des groupes tumultueux étant venus sur la place Louis XV, il fut chargé de les dissiper. A la tête de son régiment, il franchit le Pont-Tournant et entra au galop dans les Tuileries. Les autres corps ne le soutinrent pas; on vit même les gardes-françaises réunis au peuple, barrer le chemin avec des chaises, braver les soldats du prince, tandis qu'une grêle de pierres tombait sur eux. Forcé de se retirer, mais sans beaucoup de danger, il retourna au camp; le triomphe du parti populaire au 14 juillet entraîna sa mise en accusation. Il fut dénoncé à l'Assemblée nationale, comme chef de la conspiration anti-révolutionnaire. Traduit devant le Châtelet, comme ayant agi contre la nation, il fut acquitté. Le prince évita d'ailleurs les suites de cette affaire en se réfugiant en Allemagne, où son régiment le rejoignit en 1792. Il fit la campagne de France avec les Prussiens. Entré depuis au service de l'Autriche, il obtint les grades de général-major et de feld-marché-lieutenant. Il se maria, en 1803, avec la comtesse Anne de Cetmer, veuve du comte Cajétan-Potoki, et épousa en secondes noces (1812), la comtesse douairière de Colloredo. A la restauration (1814) il revint en France. Créé pair, il était retourné à Vienne, où sa qualité de prince du sang lui assignait le premier rang après les archiducs. Le prince de Lambesc est mort le 28 novembre 1825, âgé de 74 ans. En lui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine.

LAMBIN (Denys), savant français, né à Montreuil-sur-Mer en Picardie, vers 1516. Il voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, et obtint par son crédit la place de professeur en langue grecque au collège royal de Paris. Il l'occupa jusqu'à sa mort, occasionnée en 1572, par la perte de son ami

Ramus, tué dans l'exécution de la Saint-Barthélemi. Il avait alors 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une érudition vaste mais quelquefois accablante. Le soin qu'il a de rapporter les diverses leçons avec la plus scrupuleuse exactitude ennuya bien des savants, et fit naître le mot de *lambiner*. Lambin a donné des *Commentaires* sur Lucrèce, 1565, in-4; sur Cicéron, 1585, 2 vol.; sur Plaute, 1588, et sur Horace, 1605; tous trois in-fol. Son travail sur Horace a été applaudi; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux œuvres de l'orateur latin. Il change le texte de Cicéron à son gré, sans être autorisé par les anciens manuscrits. Il ôte les mots des éditions qui se trouvent entre les mains de tout le monde, pour en substituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans sa bizarre imagination. André Schott assure que toutes les fois qu'il ajoute ces mots : *Invitis et repugnantibus libris omnibus*, on peut assurer qu'il se trompe.

* LAMBINET (Pierre), bibliographe, né en 1742, à Tournes, village près de Mézières, fit ses études chez les jésuites, et en les terminant entra dans la société à Pont-à-Mousson. Lors de la suppression il passa dans l'ordre de Prémontré, dont il prit l'habit à l'abbaye de Villers-Cotterets. Il quitta cette maison et l'habit religieux, sinon de l'aveu formel de ses supérieurs, au moins sans qu'ils s'y opposassent, et se rendit à Bruxelles, où il fit l'éducation des deux fils du duc de Croquenbourg. Après l'avoir finie, il sollicita de Rome un bref de sécularisation, qui lui fut accordé, sur le consentement de l'abbé de Prémontré. Occupé de belles-lettres, et principalement de recherches bibliographiques, il avait visité un grand nombre de bibliothèques. On a de lui : *Eloge de l'impératrice Marie-Thérèse*, Bruxelles; *Table raisonnée des matières contenues dans l'esprit des journaux, 1772-1784*, 4 vol. in-12; *Notice de quelques manuscrits qui concernent l'histoire de la Belgique*, et qui se trouvent dans la bibliothèque publique de Berne, Mémoires de l'acad. de Bruxelles, tome 5, 2^e partie, p. 252-263; *Recherches historiques et littéraires, sur l'origine de l'imprimerie, particulièrement sur ses premiers établissements, au xv^e siècle, dans la Belgique*, Bruxelles, an 7 (1793), et sous ce titre : *Origine de l'imprimerie, d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van-Præst*, 1810, 2 vol. in-8; *Remarques bibliographiques et critiques sur une édition latine de l'Imitation de Jésus-Christ, donnée par Beauzée de l'académie française*, Barbou, 1788, et sur plusieurs autres éditions du même livre, dans le *Journal des curés*, 25 et 27 août 1809, n^o 117 et 119. Gence le réfuta dans le même journal, et prouva que la prétendue édition de Beauzée, attaquée par Lambinet, n'est autre que celle de Valart, revêtue du frontispice de l'édition de l'académicien. (Voy. GERSON.) Lambinet a revu et augmenté la *Notice des éditions de l'Imitation*, publiée par le père Desbillons. Il a donné lui-même une édition stéréotype de ce livre célèbre, dont il regarde A Kempis comme l'auteur. La lutte qu'il eut à soutenir à cet égard avec de célèbres adversaires altéra, dit-on, sa santé. Il

mourut d'apoplexie le 10 décembre 1813. L'institut a donné des éloges à ses connaissances.

* LAMBLARDIE (Jacques-Elie), né à Loches, Indre-et-Loire, mort à Paris le 26 novembre 1797, fut d'abord employé comme sous-ingénieur sur les côtes de la Normandie, et nommé, en 1783, ingénieur du port du Havre, qui, d'après les travaux qu'il y commença, est devenu un des plus beaux que la France ait sur l'Océan. On y admire le pont à bascule, établi sur la plate-forme qui sépare l'ancien bassin de celui qui le joint au nord; il l'a décrit dans son *Mémoire sur les diverses espèces de ponts mobiles*. Devenu ingénieur en chef de la Somme, membre de la commission des travaux du port de Cherbourg, il fut (1793) appelé à Paris pour diriger avec Perronnet l'école des ponts et chaussées; enfin, à la formation de l'école polytechnique, il en fut nommé le premier directeur. Le *Mémoire* qu'il a publié (1789, in-4) sur les côtes de la haute Normandie, est rempli de vues profondes et neuves, applicables aux constructions dans la mer, et à la direction des jetées dans les ports. Prony a donné dans le *Journal de l'école Polytechnique*, tome 2^e, une notice sur la vie et les ouvrages de Lamblardie.

* LAMBRUCHTS (Charles-Joseph-Matthieu), sénateur, né en 1753 à St.-Tron, dans les Pays-Bas, fit ses études à l'université de Louvain, et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il y fut nommé professeur en 1777, et chargé en 1788 par l'empereur Joseph II, de visiter les diverses universités d'Allemagne. Lors de l'insurrection des Belges en 1790, contre le gouvernement autrichien, auquel on le soupçonna d'être resté fidèle, il fut obligé de s'éloigner. A la cessation des troubles il revint dans la Belgique, reprit la pratique du droit, et fut nommé membre du grand-conseil de Malines. Lorsque les Français s'emparèrent de ces provinces, il obtint les premières fonctions administratives, et après le 18 fructidor, fut appelé à Paris pour remplacer Merlin au ministère de la justice (4 sep. 1797). Remplacé à son tour par Cambacérès au mois de juillet 1799 (voy. CAMBACÉRÈS), il devint alors président du département de la Dyle. Après le 18 brumaire, nommé sénateur, il apporta dans ce corps des idées d'indépendance et d'opposition qui le firent remarquer; il se prononça avec force contre les envahissements de Bonaparte, et fut un des trois membres du sénat qui refusèrent leur suffrage à l'érection du trône impérial. Pendant les treize ans qu'il siégea dans cette assemblée, il fit toujours partie de la minorité. Ce fut lui qui en 1814 rédigea les fameux *considérants* de l'acte de déchéance de Napoléon; il était membre de la commission qui rédigea le projet de constitution que Louis XVIII refusa d'adopter. Il reçut du gouvernement royal des lettres de grande naturalisation; mais il ne fut point du nombre des sénateurs qui entrèrent à la chambre des pairs. Pendant les cent-jours il vota contre l'acte additionnel; les départements de la Seine-Inférieure et du Bas-Rhin le nommèrent député en 1819: le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de paraître souvent à la chambre où il avait pris place dans les rangs de l'extrême opposition. Il mourut à Paris le 4 août

1823: il avait reçu le titre de comte et de commandant de la légion-d'honneur. Parmi ses dispositions testamentaires on remarque un legs de 12,000 francs pour la fondation d'un hospice exclusivement destiné au soulagement des protestants aveugles, et celui d'une somme de 2,000 francs destinée au meilleur ouvrage en faveur de la liberté des cultes; mais l'académie française n'ayant point été autorisée à l'accepter, son héritier (M. Charles d'Outrepoint) a chargé la société de la morale chrétienne de mettre cette question au concours, et le prix a été en effet décerné en 1826. On a de lui: *Principes politiques*, 1815, in-8; *Réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé de Frayssinous*, intitulé: *des Vrais principes de l'église gallicane*, Paris, 1816, in-8. Il a laissé quelques détails sur les événements auxquels il avait pris part, qui ont été publiés sous le titre de *Notice trouvée dans les papiers de M. le comte Lambrechts*, Paris, 1823, in-8.

* LAMBRUSCHINI (Jean-Baptiste), évêque d'Orviète, né le 28 octobre 1755, à Sestri-di-Levante, diocèse de Brugnato, fit ses études chez les jésuites de Gènes et embrassa l'état ecclésiastique. Nommé professeur au séminaire de cette ville, il rendit à ses élèves le service de les prémunir contre les séductions des théologiens novateurs. Lors de la révolution de Gènes en 1797, il fut arrêté avec plusieurs autres personnages de distinction et renfermé dans la forteresse de Savone, dont il ne sortit qu'à la condition de ne point rentrer à Gènes. Il y revint cependant, lorsque les alliés obtinrent des avantages sur les Français et fut nommé grand-vicaire en 1799. Obligé de fuir une seconde fois, il se réfugia à Rome, où le pape l'accueillit avec honneur et le nomma évêque d'Azoïth *in partibus*, puis administrateur du diocèse d'Orviète, enfin évêque de ce siège en 1807. N'ayant point voulu prêter le serment exigé par le gouvernement français, il fut exilé d'abord à Turin, puis à Bourg, et enfin à Belley, où il resta jusqu'en 1814. De retour dans son diocèse il s'occupa d'y faire refluer la religion et de réparer les maux de l'invasion étrangère. Une maison des frères des écoles chrétiennes, et dix couvents de religieux des deux sexes s'élevèrent en peu de temps sous ses auspices. C'est au milieu de ces travaux qu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 24 novembre 1827. On doit à ce vertueux prélat plusieurs ouvrages, entre autres: *Theologia dogmatica*, Gènes, 1788, in-4; un *Abrégé du traité de la grâce*, en latin, 1789, in-8; un *Discours prononcé en 1804, à l'académie catholique*, dont il fut un des principaux membres; la *Guide spirituelle pour l'usage d'Orviète*, Rome, 1823, in-12.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathusael, père de Jabel, de Jubal, de Tubalcain et de Noëma, est célèbre dans l'Ecriture par la polygamie, dont on le croit le premier auteur. Il épousa Ada et Sella. Un jour Lamech dit à ses femmes: « Ecoutez-moi, femmes de Lamech! J'ai tué un homme pour ma blessure, et un jeune homme pour ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois du meurtrier de Caïn, et soixante-dix fois de Lamech. » (Genèse, 4.) Ces paroles renferment une obscurité impenétrable; on n'a pu les expliquer que par des

conjectures, parce qu'on n'est point instruit de tout le détail des choses qui se passèrent dans ces premiers temps du monde. Il paraît cependant qu'une partie de ce discours regarde Caïn, qu'on croit avoir été tué par Lamech, et dont le meurtrier devait être puni au *septuple*, comme il est dit au chap. 4 de la Genèse. Ce qu'on peut conclure en général, c'est que Lamech était un homme violent et emporté, dont Dieu a puni la brutale colère, et que la divine justice aggravait le châtimement de l'homicide par une sévérité croissante, à mesure que cette barbarie atroce gagnait parmi les enfants des hommes. Dom Calmet et le continuateur de Bullet ont travaillé à éclaircir ce passage de l'Écriture sainte, et à résoudre les difficultés qu'il a fait naître.

LAMECH, fils de Mathusalem, père de Noé, qu'il eut à l'âge de 182 ans; après la naissance de son fils, il en vécut encore 575. Ainsi tout le temps de sa vie fut de 757 ans. Il mourut la cinquième année avant le déluge, l'an du monde 1651.

* LAMESÈNGÈRE (Pierre de), né à la Flèche, le 28 juin 1761, avait été doctrinaire. Il devint professeur de belles-lettres et de philosophie au collège de la Flèche. Il succéda en 1799 à Sellèque dans la rédaction du *Journal des dames et des modes*, qu'il continua pendant plus de 30 ans, et mourut à Paris le 22 février 1831. On lui doit : *Géographie de la France d'après la nouvelle division en 83 départements*, Paris, 1791, in-8; *Nouvelle bibliothèque des enfants*, ibid., 1794, in-12; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des reptiles*, ibid., 1794, in-12; *Géographie historique et littéraire de la France*, ibid., 1796, 4 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, ibid., 1821, in-8. Il a été l'éditeur des *Voyages en France, en vers et en prose*, 1798, 4 vol. in-18, et il était membre du lycée des arts.

LAMET. Voy. DELAMET.

* LAMETH (Alexandre de), membre de l'Assemblée constituante, naquit à Paris le 28 octobre 1760. Il était encore au berceau, lorsqu'il perdit son père. Après avoir fait de bonnes études classiques, il entra comme ses frères dans la cavalerie. A l'époque où les colonies anglaises se séparèrent de leur métropole, il alla défendre les insurgés et devint aide-de-camp de Rochambeau. Il commanda comme adjudant l'attaque dirigée contre la Jamaïque, et à son retour en France, il devint colonel du régiment Royal-Lorraine. Lorsque l'année 1789 vint ouvrir en France la carrière des changements politiques, Lameth embrassa avec une conviction ardente les principes de la révolution. Député aux états-généraux, par la noblesse de Péronne, il fut un des 43 députés de cet ordre qui se réunirent les premiers au tiers-état. Dans la fameuse nuit du 4 août, que Rivarol appelait la *Saint-Barthélemy des privilèges*, il se signala par le sacrifice des siens. Comme la plus grande partie des membres de l'assemblée il voulait pour la France une monarchie représentative. Mais sa haine pour l'ancien régime l'entraîna dans de graves erreurs; et au lieu de la fonder sur un juste équilibre des pouvoirs, il livra la royauté désarmée aux attaques des factieux. Dans la discussion sur la sanction royale

il fut en opposition formelle avec Mirabeau, et vota contre le *veto* absolu. Il lutta contre le même orateur dans les débats qui s'élevèrent sur le droit de paix et de guerre; et malgré tous les efforts de Mirabeau, il fit décider avec l'aide de Barnave et après cinq jours de discussion, que la guerre ne pouvait être déclarée sans un décret de l'Assemblée. En 1790, il présenta un plan d'organisation de l'armée, et par une acclamation unanime fut adjoint au comité militaire. La loi sur l'avancement fut adoptée sur sa proposition. Ce fut lui qui à l'occasion d'une députation de la ville de Liège, demanda et obtint la liberté entière des journaux, liberté qui devait bientôt dégénérer en licence. Ce fut lui encore qui fit consacrer par un décret la liberté des cultes. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il proposa d'y envoyer une députation pour garantir les jours de la famille royale. Lameth prit part à toutes les discussions importantes de cette mémorable session dans laquelle il vota presque toujours avec Barnave son ami, et fut élevé à la présidence le 20 novembre 1790. La confiante audace qu'il avait montrée à son début dans la carrière législative fit place à des craintes sérieuses sur l'avenir que la révolution préparait à la France. Il sentit que l'assemblée commettait une faute immense en déclarant qu'aucun de ses membres ne pourrait être réélu, et il s'éleva avec force contre cette délicatesse intempestive. Il paraît qu'à cette époque Louis XVI demanda ses conseils et eut même avec lui quelques conférences particulières, qui n'aboutirent à rien. Peu de temps avant le 10 août, effrayé de la voie sanglante où s'engageait la révolution, il chercha un asile à l'armée et alla défendre le territoire en qualité de maréchal-de-camp sous les ordres de Luckner. Il fit tracer le camp de Maulde, occupé depuis par Dumouriez, et après la catastrophe du 10 août passa sous les ordres de Lafayette. Décrété d'accusation avec ce général, il l'accompagna dans son émigration, et fut arrêté avec lui par les Autrichiens. Envoyé prisonnier à Magdebourg, sa captivité dura trois ans et trois mois. Rendu au bout de ce temps à la liberté, il passa en Angleterre, où les Fox, les Sheridan et tous les chefs de l'opposition l'accueillirent avec distinction. Mais bientôt le gouvernement lui ayant intimé l'ordre de quitter ce pays, il se retira à Hambourg où, de concert avec son frère et le duc d'Aiguillon, il éleva une maison de commerce qui prospéra. Rentré en France sous le gouvernement directorial, le 18 fructidor le força de nouveau à chercher un asile en pays étranger. L'établissement du consulat au 18 brumaire fit cesser la proscription qui pesait sur lui. Il fut successivement appelé à la préfecture des Basses-Alpes en 1802, à celle de Rhin-et-Moselle en 1803, à celle de la Roer en 1806, et enfin à la préfecture du Pô en 1809. Napoléon le nomma en outre maître des requêtes, baron, et officier de la légion-d'honneur. Louis XVIII le fit préfet de la Somme et lieutenant-général en 1814; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter pendant les cent-jours la pairie impériale. Après la seconde restauration, Lameth resta sans fonction jusqu'en 1819. Nommé

à cette époque membre de la chambre des députés par la Seine-Inférieure, il y prit place sur les bancs de l'opposition, et sembla quelquefois retrouver la fougue impétueuse de sa jeunesse pour attaquer l'émigration et le ministère. Il fit partie de toutes les législatures qui se succédèrent jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 mars 1829. On a de lui : *Un électeur à ses collègues*, Paris, 1824, in-8; *La septennalité du parlement d'Angleterre*, ou *Journal des discussions qui ont eu lieu dans les deux chambres, lors de cette proposition*, etc., Paris, 1824, in-8, (extrait de la revue encyclopédique.) *La censure dévoilée*, Paris, 1824, in-8. Il a fourni en outre un grand nombre d'articles à la *Minerve*, et à la *Revue encyclopédique*. Il a composé une *Histoire de l'assemblée constituante*, 1828-29, 2 vol. in-8.

* LAMETH (Charles-Malo-François de), frère du précédent, et comme lui membre de l'assemblée Constituante, naquit le 3 octobre 1757. Il servit en Amérique dans l'armée de Rochambeau comme aide-maréchal-général-des-logis, et s'y distingua par son courage et ses talents. Blessé grièvement à la prise d'une redoute devant York-Town, il obtint avec la croix de St.-Louis le grade de colonel en second des dragons d'Orléans. De nouvelles récompenses l'attendaient à son retour en France. Nommé colonel du régiment des cuirassiers du roi, il reçut en même temps le titre de gentilhomme d'honneur du comte d'Artois. Mais il se démit de cette place, lorsqu'il fut appelé en 1789, à faire partie des états-généraux, comme député de l'Artois. Il s'empressa comme son frère de se réunir au tiers-état, et il figura comme lui parmi les plus ardents réformateurs de l'assemblée Constituante. Dans la discussion sur le cens d'éligibilité, il repoussa l'institution du marc d'argent, parce qu'elle tendait, disait-il, à consacrer l'aristocratie des richesses. Il se prononça pour le libre exercice de tous les cultes et vota pour la liberté de la presse, en déclarant qu'il voulait le plus souverain mépris aux pamphlétaires et aux libellistes. Il demanda la suppression des justices prévôtales, et s'opposa à ce que le pouvoir exécutif eût le droit de faire grâce. Provoqué par le duc de Castries pour ses opinions, il se battit et reçut un coup d'épée. A cette nouvelle le peuple se porta sur l'hôtel du duc, en brisa les meubles et les jeta par les fenêtres. Pendant la discussion sur le livre rouge, Charles de Lameth garda le silence, et fit reporter au trésor public la somme de 60 mille francs que son éducation et celle de ses frères avaient coûtée au roi. Lorsqu'on agita la question du droit de paix et de guerre, il opina pour que la guerre ne fût jamais déclarée qu'avec l'assentiment des représentants de la nation. Il fit à la tribune cette profession de foi politique : « Je suis ennemi de toute aristocratie : j'entends par aristocratie le désir de dominer, déjà contraire à l'égalité politique..... Je » faisais autrefois partie d'un ordre qui avait quelques avantages aristocratiques; j'y ai renoncé » par amour pour mon pays. » En janvier 1791, il demanda que les places des ecclésiastiques qui auraient refusé de prêter serment à la constitution fussent déclarées vacantes. Après la fuite du

roi, il sollicita vivement l'assemblée de prendre de promptes mesures de salut public, et provoqua le serment de fidélité à la nation, que prêtèrent les représentants qui remplissaient des fonctions militaires. Porté à le présidence le 3 juillet 1791, il occupait encore le fauteuil lors des événements du Champ-de-Mars, le 17 du même mois, et il empêcha la déchéance de Louis XVI en contribuant aux différentes mesures qui amenèrent la dispersion des insurgés. En 1792, il se rendit à l'armée de Lafayette où il commandait la division de cavalerie. Après la journée du 10 août, Charles de Lameth, absent de l'armée par congé, partit pour conduire sa femme et sa fille au Havre. Arrêté en route et transféré sous bonne escorte à Rouen, il resta quarante sept jours au secret. Rendu à la liberté par suite des pressantes sollicitations d'un de ses frères, il quitta la France au moment où le comité de salut public venait d'envoyer l'ordre de l'arrêter de nouveau, et il se réfugia à Hambourg et ensuite à Râle. Rentré en France vers le commencement de 1801, il se retira dans ses foyers avec le grade de général de brigade en réforme, et il y resta jusqu'en 1807, époque où il fut réintégré dans l'armée en qualité d'aide-de-camp de Murat. Après avoir fait la campagne de 1809 contre l'Autriche, il fut nommé gouverneur du grand duché de Wurtemberg, et mérita dans ce poste la reconnaissance du grand duc qui lui offrit la décoration de commandeur de son ordre de Saint-Joseph. En juin 1812, il alla prendre le commandement de Santona, sur les côtes de la Biscaye, défendit avec succès ce poste important, et n'en fit la remise aux Espagnols que le 16 mai 1814, d'après l'ordre de Louis XVIII. A son retour en France, il fut nommé lieutenant-général. Depuis cette époque il vécut presque ignoré. Nommé député de Pontoise après la révolution de juillet, il prit place à la chambre, parmi les députés ministériels, et ne parut que très-rarement à la tribune. Comprenant un peu tard ce que les révolutions ont de funeste, il répudia les aventureuses théories professées par son ancien ami, Lafayette, et mit dans sa conduite autant de circonspection et de réserve, qu'il avait montré dans sa jeunesse d'effervescence et d'audace. Charles de Lameth est mort le 28 décembre 1832. La popularité dont il avait savouré l'ivresse, à l'entrée de sa carrière politique, ne lui était point revenue dans sa vieillesse. La mort de cet homme, qui voyait jadis le peuple se presser sur son passage, n'émut personne, et son cercueil, comme celui de l'homme le plus vulgaire, ne fut suivi que d'un petit nombre de parents et d'amis.

LAMÉTHÉRIE. Voy. MÉTHÉRIE.

LAMETTRIE. Voy. METTRIE.

* LAMEY (André), savant antiquaire, né en 1726, à Munster en Alsace, fut nommé par l'électeur de Bavière conservateur de sa bibliothèque; en 1763, il devint secrétaire perpétuel de l'académie de Manheim, et mourut dans cette ville le 17 mars 1802. Après avoir passé sa vie à visiter toutes les bibliothèques de l'Allemagne et de l'Italie, il a publié : *l'Alsatia diplomatica* de Schœpflin (voy. ce nom); *Codex principis olim Laurehamiensis abbatii* diplo-

maticus, ex ævo maxime carolingico, diu multumque desideratus, Manheim, 1768, 3 vol. in-4; *Histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg* (allemand), avec une table généalogique, des cartes et des pièces justificatives, ib., 1776, in-4; vingt-sept *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Manheim, dont Lamey publia les sept premiers volumes, de 1766 à 1794.

LAMI (dom François), bénédictin, né à Montreau, village du diocèse de Chartres, l'an 1636, de parents nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur. Il y fit profession en 1659, et mourut à Saint-Denis le 4 avril 1711. Il fut infiniment regretté, tant pour les lumières de son esprit que pour la bonté de son cœur, la candeur de son caractère, et la pureté de ses mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public portent l'empreinte de ces différentes qualités. On en peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par dom Tassin. Les principaux sont : un *Traité* estimé *De la connaissance de soi-même*, Paris, 1694-1698, 6 vol. in-12, dont la plus ample édition est celle de 1700. Celui d'Abbadie, sur le même sujet, semble être plus profondément pensé. *Nouvel athéisme renversé*, Paris, 1696, in-12, contre Spinoza : ouvrage assez faible, et où l'auteur n'assure point à ses raisonnements le triomphe éclatant que les absurdités de Spinoza rendaient bien facile; *Les gémissements de l'âme sous la tyrannie du corps*, Paris, 1701, in-12; *Lettres philosophiques sur divers sujets*, Paris, 1703, in-12; *Les premiers Eléments*, ou *Entrée aux connaissances solides*, suivi d'un *Essai de logique* en forme de dialogue, Paris, 1706, in-12; *Lettres théologiques et morales*, Paris, 1708, in-12; *L'incrédule amené à la religion par la raison*, ou *Entretien sur l'accord de la raison et de la foi*, Paris, 1710, in-12, livre estimé et peu commun; *De la connaissance et de l'amour de Dieu*, Paris, 1712, in-12, ouvrage posthume; *Réfutation du système de la grâce universelle*, de Nicole; *Réflexions sur le traité de la prière publique*, de Duguet. Un petit traité de physique, fort curieux, sous ce titre : *Conjectures sur divers effets du tonnerre*, 1689, in-12; *Les leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu*, Paris, 1703, in-12; *La Rhétorique du collège trahie par son apologiste*, in-12, contre Gibert. Le sujet de la querelle était la question, si la connaissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans le discours. Le professeur Pourchot avait soutenu l'affirmative; le bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. Il paraît cependant que tout ce qui est l'effet de telles spéculations est naturellement faible pour convaincre et toucher. Le père Lami brillait surtout dans la dispute. Il en eut une assez sérieuse au monastère de la Trappe avec le célèbre abbé de Rancé, au sujet des études monastiques, et devant un auditoire nombreux et choisi. Le bénédictin remporta la victoire, ce qui ne fit qu'augmenter sa réputation.

LAMI (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, d'une bonne famille, professa les huma-

nités et la philosophie dans divers collèges de sa congrégation, et dans tous avec le plus grand succès. Ce fut un ecclésiastique aussi remarquable par sa piété sincère que par ses connaissances étendues. Son zèle pour les opinions de Descartes souleva contre lui les partisans d'Aristote. Il essuya des chagrins à Saumur et à Angers, où il enseigna successivement la philosophie; on en vint jusqu'à demander et obtenir une lettre de cachet contre lui. Le savant oratorien fut privé de sa chaire, et relégué à Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, l'associa au gouvernement de son diocèse, le nomma vicaire-général, et lui confia la place de professeur en théologie dans son séminaire. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il ramena à la foi catholique, Vignes, ministre protestant, qui jouissait d'une grande réputation. Lami joignit l'Ecriture sainte à la théologie, et dès lors il prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés sur cette matière. Celui qui a fait le plus de bruit est sa *Concorde des évangélistes*, dans laquelle il avança trois sentiments qui le brouillèrent avec M. de Harlay, archevêque de Paris, et l'engagèrent dans de longues contestations. Il y soutenait, premièrement, que saint Jean-Baptiste avait été mis deux fois en prison, la première fois par l'ordre des prêtres et des pharisiens, la deuxième, par celui d'Hérode; secondement, il prétendait que J.-C. ne mangea pas l'agneau pascal dans la dernière cène, et que le véritable agneau pascal fut mis en croix, pendant que les Juifs immolaient le typique ou le figuratif; troisièmement, les deux Maries et la pécheresse étaient, selon lui, la même personne, en quoi il paraît avoir dit vrai. (*Voy. MADELEINE.*) Bulteau, Tillemont, Mauduit, Witasse, Daniel, Piednud, attaquèrent ces opinions avec beaucoup de feu, celle de la Pâque surtout, qui ne semblait pas s'accorder avec le récit évangélique : *Apud te facio Pascha cum discipulis meis*. Le père Lami était un homme très estimable, ami de la retraite, simple, modeste; ses mœurs étaient pures et austères. Il parlait aisément et sur toutes sortes de matières. La république des lettres le perdit en 1715. Il mourut à 70 ans, du chagrin qu'il ressentit d'avoir vu retourner à l'hérésie un jeune homme qu'il avait converti et associé à ses travaux. On a de lui onze ouvrages qu'il publia de 1670 à 1701 : *Eléments de géométrie et de mathématiques*, 2 vol. in-12. Il les composa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. *Traité de l'équilibre*, 1687, in-12; *Harmonia sive Concordia evangelica*, Lyon, 1699, 2 vol. in-4; *Traité de perspective*, 1700, in-8; *Traité de la grammaire en général*, in-12. Tous ces différents traités furent bien reçus dans le temps, mais à présent ils ne sont d'aucun usage. *Entretiens sur les sciences et sur la manière d'étudier*, 1706, in-12, ils forment une composition estimable, dont la lecture serait très-utile aux jeunes gens assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard et sans principes. L'auteur leur donne des avis très-judicieux contre la présomption et la précipitation qui les égarent, et peint fort bien les savants de notre siècle. (*Voy. SEIZELIUS.*) *Démonstration de la sain-*

tété et de la vérité de la morale chrétienne, 1706 à 1716, 5 vol. in-12; *Introduction à l'Écriture sainte*, traduite de l'*Apparatus Biblicus* par Boyer, in-4 : l'édition latine est in-8. Il y en a un *Abrégé*, in-12 sous le titre d'*Apparat de la Bible*, in-8. Ce livre remplit son titre, et l'on gagne beaucoup à le lire avant que d'étudier les livres saints. *De tabernaculo fœderis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus*, 1720, in-fol., ouvrage savant; une *Rhétorique*, avec les *Réflexions sur l'art poétique*, 1715, in-12. Le style de cet écrivain est assez net et assez facile, mais il n'est pas toujours pur. M. Poté, ex-professeur de mathématiques à l'école centrale de la Sarthe, a publié un *Eloge du P. Lami*, Le Mans, 1816, in-8.

LAMI (Jean), théologien du grand-duc de Toscane, professeur d'histoire ecclésiastique dans l'université de Florence, né en 1697 au village de Santa-Croce, entre Pise et Florence, mort dans cette ville le 6 janvier 1770 à 73 ans, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages latins, entre autres par les *Délices des savants*, Florence, 1738-69, 18 vol. in-8, et par le *Vrai sentiment des chrétiens sur le mystère de la très-sainte Trinité*, divisé en 6 livres, Florence, 1733, in-4. On a aussi de lui *De Eruditione apostolorum liber singularis*, Florence, 1738, in-8, *ibid.*, 1766, 2 vol. in-4. Il rédigea de 1740 à 1770, à Florence, les *Nouvelles littéraires*. L'éloge de Lami se trouve au tome 4 des *Elogi degli uomini illustri Toscani*. L'abbé François Fontani, bibliothécaire de la Riccardiana, en a publié un autre plus complet, Florence, 1789, in-4.

LAMIA, nom d'une illustre famille romaine, de laquelle descendait Ælius Lamia, qui est loué dans Horace. — Il y eut un Lucius LAMIA, qui fut exilé pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Pison. Il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui que Pline place, avec Aviola et Tubéron, au nombre des hommes qui ont été crus morts, et qui ont été réveillés par le feu du bûcher qui devait les consumer. *Hist. nat.*, l. 7. c. 52. Mais ces asphyxies n'ont rien de comparable à celle dont il est parlé dans le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1776, p. 490. On peut voir diverses réflexions sur ces événements, *ibid.*, 1^{er} décembre 1791, p. 492.

LAMIE, fameuse courtisane, fille d'un Athénien, après avoir été joneuse de flûte, devint maîtresse de Ptolémée I^{er}, roi d'Égypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Démétrius Polyorchète gagna sur ce prince auprès de l'île de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Les Athéniens et les Thébains lui élevèrent, comme à toutes les célèbres corruptrices des bonnes mœurs, un temple sous le nom de *Vénus Lamie*. Voy. LAIS.

* LAMIOT (Louis-Marie), missionnaire, né vers 1775 dans le diocèse d'Arras, entra dans la congrégation de St.-Lazare, en 1787, et partit pour la Chine en 1789, avec MM. Clet et Pené, n'étant encore que diacre. Il fut ordonné prêtre à Macao, et alla à Canton, puis à Pékin où il devint, après la mort de M. Raux, interprète du gouvernement

chinois pour les langues européennes. Il dirigeait en même temps un séminaire de jeunes Chinois, et enseignait les mathématiques. M. Clet, ayant été pris dans le Ho-Nan où il prêchait, Lamiot soupçonné d'entretenir avec lui des relations, fut arrêté et conduit dans le Hou-Pé, pour être confronté avec son confrère. Le tribunal ne trouvant pas contre Lamiot de charges suffisantes, se contenta d'ordonner qu'il serait renvoyé en Europe. M. Clet fut étranglé dans sa prison, le 17 février 1820 (voyez l'*Ami de la religion*, tom. 2, 6, n° 624), après avoir reçu la communion des mains de Lamiot, qui avait trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à lui. Lamiot, conduit à Canton, se rendit peu de temps après à Macao, où il est mort le 5 juin 1831, après avoir fondé dans cette ville un collège et augmenté la mission d'au moins quinze prêtres. Il eut l'heureuse idée d'envoyer en France de jeunes Chinois pour y faire de fortes études.

* LAMIRAL (Dominique-Harcourt), voyageur français, né à Lyon, vers 1750, servit d'abord comme soldat dans le régiment de Provence; il était en garnison au Havre lorsque M. Eyriès, lieutenant de vaisseau, fut nommé gouverneur du Sénégal. Cet officier lui ayant reconnu avec une belle écriture quelque talent pour le dessin des plans, acheta son congé et le prit pour secrétaire. Son protecteur, en quittant l'Afrique, le fit nommer agent de la compagnie commerciale de la Guyane. La fortune lui sourit et il acquit d'immenses richesses, qu'il eut bientôt dissipées par sa folle prodigalité. Il fit de nouveau fortune et dissipa une seconde fois ses trésors. Il mécontenta ses supérieurs, fut rappelé en 1787, et fut témoin des premiers événements de la révolution. Arrêté pendant la terreur, en sortant de prison il obtint un emploi modeste et mourut à Paris, en septembre 1795. Il a publié *L'Afrique et le peuple africain considérés sous tous les rapports avec notre commerce et nos colonies*, Paris, 1789, in-8, ouvrage qui n'a de remarquable que le titre et qui n'est guère qu'une longue diatribe contre la compagnie au service de laquelle il s'était enrichi. On a encore de lui un *Mémoire sur le Sénégal*, Paris, 1791, in-8.

LAMOIGNON, nom d'une ancienne famille du Nivernais, distinguée dans les armes depuis le xiii^e siècle, et qui dans le xvi^e s'ouvrit la carrière de la magistrature. — LAMOIGNON (Charles de), seigneur de Bâville, né en 1514, étudia le droit à Ferrare, sous le célèbre Alciat, et fut le premier de sa famille qui entra dans la magistrature : il mourut en 1573, maître des requêtes. Il fut visité plusieurs fois dans sa dernière maladie par le roi; sa sagesse et son intégrité lui avaient mérité cette distinction. — Son fils, Pierre de LAMOIGNON, mort en 1584, conseiller d'état, était un bon poète latin. Chrétien, son autre fils, fut père du suivant.

LAMOIGNON (Guillaume de), marquis de Bâville, était petit-fils du précédent, et naquit en 1617. Il fut reçu conseiller au Parlement de Paris en 1635, maître des requêtes en 1644, et se distingua dans ces deux places par ses lumières et par sa probité. Son mérite lui procura la charge de premier président du parlement de Paris en 1658, après la

mort du premier président de Bellièvre. Lors de sa nomination, Louis XIV lui adressa ces paroles flatteuses : « Si j'avais connu un plus homme de bien » et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Le président de Lamoignon remplit tous les devoirs de sa place avec autant de sagesse que de zèle ; il soutint les droits de sa compagnie ; il éleva sa voix pour le peuple ; il désarma la chicane par ses arrêts ; enfin il crut que *sa santé et sa vie étaient au public, et non pas à lui* : c'étaient les expressions dont il se servait. Il eut quelques démêlés avec Fouquet, au sujet de ses énormes dépenses. Cependant, à l'occasion du procès de ce surintendant, il s'abstint autant qu'il put de présider le parlement, et il n'y assista pas le jour de la sentence. Ses amis le pressant de reprendre sa place à la chambre, il répondit : *Lavavi manus meas... quomodo inquinabo eas ?* Il reconnaissait Fouquet coupable, mais il désapprouvait l'acharnement avec lequel Colbert voulait précipiter l'arrêt contre un homme qu'il haïssait. Au commencement de son règne, Louis XIV ayant tenu un lit de justice, le maître des cérémonies se présenta pour saluer le parlement après les évêques. « Saintot, dit le premier président, la cour ne reçoit point vos civilités. » — « Je l'appelle M. Saintot, répliqua Louis XIV. » — « Sire, reprend le magistrat, votre bonté vous dis- » pense quelquefois de parler en maître, mais votre » parlement doit toujours vous faire parler en roi. » Ses harangues, ses réponses, ses arrêts, étaient tout autant d'écrits solides et lumineux. Son âme égalait son génie. Simple dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il était le plus doux des hommes, quand la veuve et l'orphelin étaient à ses pieds. Il se délassait de ses travaux par les charmes de la littérature. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, composaient sa petite cour. Il mourut en 1677 à 60 ans. Fléchier prononça son oraison funèbre, et Boileau le célébra dans ses poésies. Ses *Arrêts* sur plusieurs matières importantes du droit français parurent à Paris en 1702, in-4 et 1768, in-8. Ils ont été réimprimés en 1783, avec une *Vie du président de Lamoignon*, écrite d'après les papiers de sa famille.

LAMOIGNON (Chrétien-François de), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1644. Il reçut du ciel, avec un esprit grand, étendu, facile, solide, propre à tout, un air noble, une voix forte et agréable, une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de chose à ajouter ; une mémoire prodigieuse, un cœur juste et un caractère ferme. Son père cultiva ces heureuses dispositions. Reçu conseiller en 1666, sa compagnie le chargea des commissions les plus importantes. Il devint ensuite maître des requêtes, et enfin avocat-général ; place qu'il remplit pendant 25 ans, et dans laquelle il parut tout ce qu'il était. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de président à mortier ; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, et il ne profita de la grâce du prince que lorsque sa santé et les instances de sa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes en 1704, et le roi le nomma président

de cette compagnie l'année d'après. Boileau lui adressa sa 6^e épître. C'est lui qui fit abolir l'épreuve, aussi ridicule qu'infâme, du congrès. On n'a imprimé qu'un de ses ouvrages, tel qu'il est sorti de sa plume ; c'est une *Lettre* sur la mort du père Bourdaloue, jésuite, qu'on trouve à la fin du tome 3^e du *Carême* de ce grand orateur. Il avait fait la *vie* de son père, premier président.

* LAMOIGNON (Nicolas), seigneur de Bâville, intendant du Languedoc, conseiller d'état, était le 5^e fils du premier président Guillaume de Lamoignon (voy. ci-dessus), et frère de Chrétien-François qui fait le sujet de l'article précédent. Il naquit en 1648, fut destiné à la magistrature, et exerça pendant 4 ans les fonctions d'avocat avec quelque succès. Nommé conseiller au parlement en 1670, puis maître des requêtes en 1675, il suivit la carrière administrative, et occupa successivement les intendances de Montauban, de Pau, de Poitiers, de Montpellier. Il resta dans celle-ci l'espace de 55 ans sans revenir à la cour. On l'a accusé d'avoir agi avec rigueur contre les protestants à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et de la révolte des Cévennes. La position dans laquelle il se trouvait, et ses obligations envers Louis XIV, qui avait comblé sa famille de grâces et de faveurs, ne lui laissaient pas la liberté d'hésiter sur ses déterminations, et dans ces circonstances difficiles, les moyens de douceur et de persuasion ne furent pas toujours mis à la disposition des magistrats. Rhulière a dit que « M. de Bâville passait dans ce temps-là pour » un homme doux et modéré. » On peut consulter à ce sujet les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, que Lamoignon écrivait par ordre du roi et pour l'instruction du duc de Bourgogne, en 1698 : cet ouvrage a été imprimé en 1754 à Marseille, sous la rubrique d'Amsterdam, sur un manuscrit de la bibliothèque du roi. Lamoignon quitta l'intendance du Languedoc en 1718, et mourut à Paris, en 1724. — Son fils Urbain-Guillaume de Lamoignon, comte de Launay-Courson, né en 1674, fut intendant de Rouen en 1704, et de Bordeaux en 1707. Duclos cite de lui des traits d'arbitraire et de despotisme dont l'effet fut tel que l'intendant se vit obligé de renoncer à sa charge. Il devint en 1717 conseiller d'état ordinaire.

* LAMOIGNON (Guillaume II de), seigneur de Malesherbes, second fils de Chrétien-François, naquit en 1685, et fut successivement avocat-général, président du parlement de Paris, premier président de la cour des Aides, et enfin, en 1750, chancelier de France, sans avoir toutefois les sceaux. En 1763, une intrigue de cour lui donna Maupeou pour successeur dans cette place. Lamoignon, n'ayant point voulu donner sa démission, fut exilé ; mais le parlement refusa de reconnaître Maupeou sous le titre de vice-chancelier. Plus tard (1768), cédant à des obsessions de tout genre, il se démit de son emploi, et Maupeou le fils lui succéda, avec le titre plein et entier de chancelier. Il mourut en 1772. Guillaume de Lamoignon fut le père de l'illustre Malesherbes (voy. ce nom). Ce magistrat avait révoqué le privilège de l'*Encyclopédie*.

* LAMOIGNON (Chrétien-François II de), arrière

petit-fils de Chrétien-François, né le 18 décembre 1733, président à mortier en 1758, partagea en 1772 l'exil du parlement. A l'époque de l'assemblée des notables, en 1787, il fut nommé garde des sceaux en remplacement de Hue de Miromesnil et chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Dès lors il se montra constamment dévoué à la cour. Il travailla de concert avec le principal ministre Loménie de Brienne, aux édits du timbre et de la subvention territoriale que le parlement refusa d'enregistrer. Les opérations combinées des deux ministres éprouvèrent la même résistance, et ils furent obligés de donner leur démission. Lamoignon donna la sienne au mois d'octobre 1788, trois mois après Loménie de Brienne : il se retira dans sa terre de Bâville, où il mourut le 16 mai 1789, d'un accident de chasse dont on n'a pas connu la vraie cause. Sa précieuse bibliothèque fut vendue après sa mort : les plus beaux ouvrages passèrent en Angleterre. Il laissa trois fils ; l'aîné conseiller au parlement ; le second périt à Quiberon, et le troisième Christian, dont l'article suit.

* LAMOIGNON (Christian, vicomte de), fils puîné du précédent, né en 1770, suivit la carrière des armes, émigra en 1790, et servit dans l'armée des princes. Il fit partie, avec son frère aîné, de l'expédition de Quiberon ; blessé à la reprise du fort Penhièvre, il fut du très-petit nombre des royalistes qui purent se sauver, sur les vaisseaux anglais ; il revint en France lors de l'établissement du consulat. Quelque temps après, il épousa sa nièce, sœur du comte Molé. En 1812, nommé membre du conseil-général de la Seine, en cette qualité il signa l'adresse rédigée par Bellard (*voy. ce nom*), en faveur des Bourbons et fut fait pair de France par Louis XVIII. En avril 1816, il fut rapporteur du projet de loi sur l'abolition du divorce. En 1819, il se prononça contre le ministère, et devint un des membres les plus actifs de la majorité. Le roi, pour en diminuer l'influence, créa de nouveaux pairs par une ordonnance qui fut mal accueillie par la chambre. Lamoignon demanda qu'il fût délibéré qu'une *adresse* serait présentée au roi, pour exprimer à sa majesté « le regret avec lequel la chambre haute voyait l'augmentation » du nombre de ses membres. » Mais cette proposition n'eut point de suite, le roi ayant, parmi ses prérogatives, celle de créer des pairs à volonté. Dans les sessions suivantes, Lamoignon continua de voter avec la majorité. Il est mort le 12 mars 1826, âgé de 56 ans.

LAMOIGNON DE MALESHERBES. (*Voy. MALESHERBES*).

LAMORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph Noël de). *Voy. NOËL DE LA MORINIÈRE*.

* LAMOTHE-PIQUET (N.-F.), né en 1720, entra dans la marine royale, et grâce à l'intelligence et à l'intrépidité dont il fit preuve, parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau. Il avait déjà rendu de grands services dans l'Inde, lorsqu'une nouvelle action d'éclat dans les mers d'Amérique, acheva d'illustrer son nom. Avec un seul vaisseau, l'*Amibal*, qui pouvait à peine tenir la mer, il attaqua audacieusement quatorze vais-

seaux anglais, et parvint à sauver un convoi français qu'ils étaient sur le point de capturer. Le grade de lieutenant-général des armées navales devint sa récompense. Lamothe-Piquet continua de porter la terreur dans la marine anglaise. Il mourut à Brest, le 10 juin 1791. Le quatrain suivant a été placé au bas de son portrait :

Marin, dès la première aurore,
Guerrier, cher même à tes rivaux,
La France sait ce que tu vaux,
Et l'Angleterre plus encore.

LAMOTTE. *Voy. HOUDARD*.

LAMOURETTE (Adrien), évêque constitutionnel de Rhône et Loire, né à Frévent, dans le Boulonnais, en 1742, entra dans la congrégation des Lazaristes, et après avoir été supérieur du séminaire de Toul, directeur à Saint-Lazare, devint grand-vicaire d'Arras en 1789. Il s'était jusqu'alors distingué par une piété sincère, mais trop faible pour lutter contre les séductions du siècle ; et il avait publié quelques écrits, où, parmi les maximes de religion, étaient associés des idées philosophiques. Cette tendance le fit choisir, pour son théologien, par Mirabeau qui l'employa lorsqu'il eut à traiter de matières religieuses. Ce fut lui qui rédigea le projet d'*Adresse au peuple français, sur la constitution civile du clergé*, lu par Mirabeau à l'assemblée. Ayant prêté le serment, il fut nommé à l'évêché de Lyon, et sacré à Paris le 27 mars 1791. Député à l'assemblée Législative, il en fut un des membres les plus modérés. Il y parla contre la liberté des cultes, contre la république et les deux chambres, et demanda qu'on fît cesser toutes les recherches relatives aux chefs de l'insurrection du 20 juin 1792. C'est à cette époque qu'il fit la fameuse motion, à laquelle il doit la plus grande partie de sa célébrité, qui tendait à réunir dans un même esprit tous les membres de l'assemblée. Le résultat de cet appel à l'union et à la fraternité fut de détruire passagèrement les distinctions de partis, et l'on vit Dumas et Bazire, Chabot et Gentil, Jaucourt et Merlin, Pastoret et Condorcet, Albitte et Ramond, etc., etc., se serrer mutuellement dans leurs bras (1). Il parut insensible au terrible événement du 10 août, et lorsque Louis XVI eut été enfermé au Temple, il demanda que toute communication fût interdite entre les membres de la famille royale. Le *Moniteur* ayant signalé M. Lamourette, honnête cultivateur des Ardennes, comme auteur de cette motion cruelle, ce député réclama contre cette assertion, et le *Moniteur* se rétracta le 6 septembre 1792, en déclarant que le véritable auteur de la motion était l'abbé Lamourette, évêque de Lyon. Il revint bientôt à des idées plus humaines et ne cessa de poursuivre avec courage les auteurs des massacres de septembre, où périrent tant d'infortunés, parmi lesquels on comptait un grand nombre de prêtres. Après la session il se retira à Lyon, et, pendant le siège de cette malheureuse ville, sa conduite fut celle d'un pasteur prêt à donner sa vie pour son troupeau. Conduit à Paris,

(1) Des plaisants ne virent dans cette démonstration de fraternité que le côté qui pouvait prêter à un calembourg, et l'appellèrent le *baiser de Lamourette*.

et enfermé dans les prisons de la Conciergerie, il eut le bonheur d'y trouver l'abbé Emery, dont les conseils l'amènèrent à signer, le 7 janvier, une rétractation de ses erreurs passées. L'original se conserve à Lyon. Condamné à mort, il monta à l'échafaud avec un calme et une résignation qui édifièrent ses compagnons d'infortune. Il fut exécuté le 10 janvier 1794, à 52 ans. Quelles qu'aient été les fautes de ce pécheur repentant, il faut avouer qu'il fut plus imprudent que coupable. Il a laissé : *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle*, 1786, in-8; *Pensées sur la philosophie de la foi, ou Le système du christianisme considéré dans son analogie avec les idées naturelles de l'entendement humain*, 1789, in-8; *Les Délices de la religion, ou Le pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux*, 1788, in-12, traduit en espagnol, Madrid, 1791, in-8, nouv. éd., 1846, in-8; *Décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par la nature et les lois de l'institution ecclésiastique*, 1789-1790, in-8; *Lettre pastorale, suivie de la Lettre au pape*, Lyon, 1790-1791; *Prône et Vêpres, ou Le pasteur patriote*, 1790-1791; *Considérations sur l'esprit et le devoir de la vie religieuse*, ouvrage posthume, 1795, in-12. (Voy. Camille JORDAN).

* LAMOUROUX (Jean-Vincent-Félix), naturaliste distingué, né à Agen, en 1779, fils d'un fabricant de toiles peintes, étudia d'abord la chimie dans le but d'aider son père dans ses travaux; mais de rares dispositions pour la botanique ne tardèrent pas à le mettre à même de suppléer son professeur Saint-Amans. En 1808, obligé d'abandonner ses affaires commerciales, il accepta la chaire d'histoire naturelle à l'académie de Caen, et la remplit de la manière la plus honorable. Il mourut dans cette ville d'une attaque d'apoplexie, le 26 mars 1823. Sa méthode d'enseignement n'a pas moins contribué à sa réputation que ses écrits. Sa position lui avait permis de se livrer à son goût favori pour l'histoire naturelle de la mer, à laquelle il a fait faire de grands progrès : ses collections étaient très-riches; la ville de Caen les a acquises pour son musée. Outre un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils scientifiques et dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, il a publié : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus peu connues ou nouvelles*, Agen, 1805, in-4, avec 36 pl.; *Essai sur les genres des thalassiphytes non articulés*, 1813, in-4, fig.; *Histoire des polypiers coralligènes flexibles vulgairement nommés Zoophytes*, Caen, 1816, in-8, avec 19 pl.; *Exposition méthodique des genres de l'ordre des polypiers, avec leur description*, etc., Paris, 1821, in-4; *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique*, Caen, 1821, in-8; *Notice sur les Aras bleus nés en France et acclimatés dans le Calvados*, Paris, 1823, in-8; *Notice sur le mustée*, poisson qui vit dans l'Orne, etc. Il a rédigé une grande partie de l'*Histoire des vers* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et publié un supplément aux *Icones zoophitorum* d'Esper. On lui doit encore la publication des premiers volumes d'une édition de Buffon, continuée par Desmarests.

* LAMOUROUX (Marie-Thérèse-Charlotte de), fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, née à Barsac, le 1^{er} novembre 1754, y passa ses premières années. Elle vécut ensuite à Bordeaux au sein de sa famille jusqu'à la révolution de 1792. Douée d'une de ces âmes fortes que la Providence destine à de grandes œuvres, et qui savent également les créer et les soutenir, elle conçut de bonne heure le projet de fonder une maison de refuge pour de jeunes personnes qu'elle arracherait au vice. Le nombre en devint promptement considérable, à tel point qu'après s'être vue plusieurs fois dans l'obligation de changer de local, elle résolut d'acheter le couvent des Annonciades de Bordeaux. Ce projet paraissait téméraire, vu le manque de fonds; il se réalisa pourtant. Napoléon passant par Bordeaux et ayant ouï parler des services que rendait M^{lle} de Lamouroux, la mit en état de payer son acquisition; elle put même faire restaurer et agrandir les bâtiments. Là le nombre de ses pensionnaires s'élevait à près de trois cents. Elle continua de gouverner cette maison avec beaucoup de prudence, consolidant par sa douceur inaltérable, sa patience et sa charité, l'œuvre que son zèle lui avait fait entreprendre malgré les difficultés qui semblaient devoir en compromettre le succès. M^{lle} de Lamouroux est morte le 14 septembre 1836.

LAMPE (Frédéric-Adolphe), théologien protestant, né à Dethmold, dans le comté de la Lippe, le 19 février 1683, fut successivement ministre de plusieurs églises, puis docteur et professeur en théologie, et d'histoire ecclésiastique, à Utrecht, et mourut pasteur de Saint-Etienne de Brême, d'une hémorragie, en 1729, à 46 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son traité *De cymbalis veterum*, Utrecht, 1705, in-12 avec fig., et son commentaire sur l'Evangile de saint Jean, 1724-25, en 3 gros vol. in-4, plein de savantes minuties. On a encore de lui : un *Abrégé de la théologie naturelle*, in-8. Il travailla avec Théodore de Hase, à un Journal intitulé *Bibliotheca historico philologico-theologica bremensis*, et donna une édition de *Hist. ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transilvania* de Paul Embert, avec des suppléments, Utrecht, 1728, in-8. La vie de Lampe a été publiée dans le t. 2 des *Miscell. Duisburgensia* et dans les *Acta Eruditorum german. sect. XXXV*, etc.

LAMPÉTIE ou LAMPÉTUSE, fille d'Apollon et de Nécera. Son père l'avait chargée du soin des troupeaux qu'il avait en Sicile. Les compagnons d'Ulysse en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. — Il y eut une autre LAMPÉTIE, sœur de Phaéton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

* LAMPI (le chevalier Jean-Baptiste), né en 1751 à Noméno dans le Tyrol, après avoir reçu des leçons de son père et d'Überstreicher, tous deux peintres d'un grand mérite, se rendit à Vérone et y fréquenta l'école de Fr. Lorenzo dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. En 1773 il s'établit à Trente où il fit plusieurs tableaux de grande dimension, parmi lesquels on distingue *Philoctète mourant*,

Jupiter méditant sur le sort des hommes, et une *Vénus*. En 1789, il parcourut la Suisse, l'Italie et la France, et l'année suivante il se rendit à Saint-Petersbourg, où il fit les portraits des membres de la famille impériale et de plusieurs personnages de haute distinction, s'occupant du reste plus de la théorie que de la pratique de son art. En 1796, il retourna à Vienne où l'empereur l'anoblit et lui donna une chaire à l'école des beaux-arts. Lampi occupa cette place jusqu'en 1822, et se retira près de Trieste où il mourut au mois de février 1837.

* LAMPILLAS (l'abbé don François-Xavier), littérateur espagnol, naquit à Jaen, dans l'Andalousie, en 1759. Jeune encore, il entra chez les jésuites, et il remplissait la chaire de belles-lettres au collège de Séville, lorsqu'il fut forcé de quitter son pays par suite des mesures sévères que l'on prit contre les religieux de son ordre : il se retira à Gênes et y vécut dans la retraite. Uniquement occupé de l'étude, il ne put voir avec indifférence deux de ses confrères, les PP. Bettinelli et Tiraboschi, rabaisser dans leurs ouvrages les services rendus aux lettres par les Espagnols et leur répondit avec autant de force que de politesse dans son *Saggio storico*, ou *Essai historique et apologétique de la littérature espagnole*. Cet ouvrage, qui parut à Gênes, de 1778-1781, 6 vol. in-8, eut un très-grand succès. L'auteur y fait preuve d'une érudition peu commune ; il prouve que les Italiens ont été les premières causes de la décadence de la littérature ; ce qui n'aurait point été répondre à ses adversaires, s'il n'avait fait voir en même temps qu'au milieu de la plus profonde ignorance des autres nations, l'Espagne conservait encore des génies distingués, et qu'elle a été presque le berceau de la renaissance des lettres en Europe. On pourrait peut-être lui disputer cet éloge ; mais Charles III, roi d'Espagne, en prince reconnaissant, combla de bienfaits l'auteur qui employait ses talents à la gloire de sa patrie. Bettinelli et Tiraboschi répondirent à cet *Essai par deux lettres*, auxquelles Lampillas répliqua. Ces diverses pièces furent imprimées à Rome en 1781. Il a ajouté à ses productions des *Poésies italiennes*, qui ne sont pas sans mérite. Il est mort à Gênes en novembre 1798.

LAMPRIDE (*Ælius Lampridius*), historien latin du IV^e siècle, sous les règnes de Dioclétien et de Constance Chlore, avait composé la *Vie* de plusieurs empereurs ; mais il ne nous reste que celle de Commode, de Diadumène, fils de Macrin, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Ces ouvrages, qui lui sont attribués à tort, selon quelques critiques, ont été imprimés une première fois à Milan, et on les trouve dans *Historia Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. Cet auteur offre des choses curieuses, omises par la plupart des historiens et qui concourent cependant à donner une idée juste de ces souverains de Rome. Son style est plutôt celui d'un recueil d'anecdotes que d'une histoire suivie. Vossius (*De hist. lat.*) et Fabricius (*Biblioth. lat.*) croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même écrivain ; mais de Moulins a réfuté cette opinion, et a donné ce qui reste de Lampride dans sa traduction des *Ecrivains de l'hist. d'Au-*

guste. Ces fragments ont aussi été traduits en français par de Marolles.

LAMPRIDE (Benoît), célèbre poète, né à Crémone, vers la fin du XV^e siècle, enseigna les langues grecque et latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il se retira à Padoue, et fut ensuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes*, des *Odes*, et d'autres pièces en vers, en grec et en latin, Venise, 1540, in-8 : elles ont été insérées depuis dans le 6^e vol. des *Carmina illustrium poetarum Italorum*, Florence, 1719, et dans d'autres recueils. Il mourut en 1540, ou suivant Tiraboschi en 1542.

LAMPSON ou LAMPSONIUS (Dominique), littérateur flamand, né à Bruges en 1532, s'attacha au célèbre cardinal Polus, le suivit en Angleterre, et se retira à Liège après la mort de ce prélat, en 1558. Il y fut secrétaire des évêques et princes Gérard de Groësbeck et d'Ernest de Bavière. Malgré ses occupations, il trouva le loisir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnaissance, il écrivit la *Vie* de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius, en 1565, in-8. Il célébra aussi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas dans un ouvrage qui a pour titre : *Elogia in effigies pictorum celeberrimum Germaniæ inferioris*, Anvers, 1572, in-4. Il mourut à Liège l'an 1599.

LANA-TERZI (François de), né à Brescia (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixinium*, Brixen) l'an 1631, se fit jésuite, et enseigna avec beaucoup de distinction la philosophie et les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux sur la physique, écrits en italien, entre autres un recueil des nouvelles inventions, sous le titre de *Prodromo all'arte maestra*, Brescia, 1670, in-fol. ; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ et artis*, 3 tom. in-fol., avec fig. (*Voy. Sturm* Christophe, et le *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} mars 1784, p. 346). Les Œuvres de François Lana et de Philippe Lobmeir, sur la navigation dans les airs, ont été traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, Tubingen, 1784, in-8 de 80 pages. Ce Philippe Lobmeir mit au jour, à Wittenberg, en 1679, une dissertation avec ce titre : *Exercitatio physica de artificio navigandi per aerem*. Il paraît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avait paru 3 ans avant son *Exercitatio*. Le P. Lana publia d'autres ouvrages sur divers points de physique. Il est mort à Brescia en 1687. Les détracteurs de Montgolfier ont prétendu qu'il avait puisé la première idée de ses aérostats dans l'ouvrage de Lana-Terzi dont il a été donné un extrait intitulé *Navis Volans*, Naples, 1784. La vie du P. Lana a été publiée par J.-B. Chiaramonti (*voy. ce nom*).

LANCELOT, ou plutôt LANCELOTI (Jean-Paul), jurisconsulte célèbre de Pérouse, mort dans sa patrie en 1591, à quatre-vingts ans, composa divers ouvrages, entre autres celui des *Institutes du droit canon* en latin, à l'imitation de celles que l'empereur Justinien avait fait dresser pour servir d'introduction au droit civil. Il dit dans la préface

de cet ouvrage, qu'il y avait travaillé par ordre du pape Paul IV, et que ces institutes furent approuvées par des commissaires députés pour les examiner. Nous en avons diverses éditions avec des notes. La meilleure est celle de Doujat, en 2 vol. in-12. M. Durand de Maillane en a donné une traduction en français avec des remarques, en 10 vol. in-12, Lyon, 1770. On a encore de Lancelot un *Corps du droit canon*, in-4.

LANCELOT (dom Claude), habile grammairien, né à Paris en 1615, fut employé, par les solitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avaient établie à Paris, pour enseigner les humanités et les mathématiques. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princesse leur mère, il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Cyran. Ayant contribué à élever quelques troubles dans ce monastère, il fut exilé à Quimperlay en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695, à 79 ans. Les vertus que lui attribuent les *Mémoires sur Port-Royal* ne s'accordent guère avec ce qu'en disait le comte de Brienne en 1685. « Claude Lancelot, né » en 1616, est bien le plus entêté janséniste et le » plus pédant que j'aie jamais vu. Son père était » mouleur de bois à Paris. Il fut précepteur de » messeigneurs les princes de Conti, d'après des » quels le roi le chassa lui-même, après la mort » de la princesse leur mère, ce qui l'obligea de se » retirer en l'abbaye de Saint-Cyran, où il avait » déjà reçu le sous-diaconat. Depuis son retour » dans cette abbaye, il y faisait la cuisine, et très- » mal; ce qu'il continua jusqu'à la mort du der- » nier abbé de Saint-Cyran. » Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, Paris, 1644, in-8, 3^e édition, avec des augmentations considérables, 1656; autre, avec un index général des mots latins, 1761; nouvelle édition avec de courtes notes, 1819. Lancelot est le premier qui se soit affranchi de la coutume de donner aux enfants les règles du latin en latin même; coutume qui, avec des difficultés d'abord rebutantes, avait l'avantage de hâter les progrès des écoliers, et de leur donner la pratique avec la théorie : aussi s'aperçoit-on que depuis qu'on l'a négligée, l'usage de la langue latine est fort déchu. Les grammaires de Desputère, d'Alvarès, et d'autres qui ont fait tant de bons latinistes, étaient écrites en latin. On a beau dire que cela est absurde, qu'il est contre la nature et l'ordre des choses d'enseigner une langue dans cette langue même, puisque cela suppose qu'on la sait déjà; dans les langues mortes cela est absolument nécessaire; c'est le seul moyen de se les rendre familières, et de suppléer l'avantage qu'on a dans l'apprentissage des langues vivantes. Dès qu'on en sait assez pour comprendre imparfaitement quelques constructions, il faut s'attacher aux grammaires latines. C'est le cas d'un enfant qui apprend à marcher, à danser; ce n'est qu'en pratiquant ces choses qu'il les apprend. Savait-il la langue maternelle quand on a entrepris de la lui apprendre? (Voy. la défense de ces observations dans le *Journ. hist. et littér.*, 15 janvier 1783). On peut regarder l'ouvrage de

Lancelot comme un extrait de ce que Valle, Scali-ger, Scioppius, Saturnius et surtout Sanctius ont écrit sur la langue latine. On y trouve des remarques curieuses sur les noms romains, les sesterces, sur la manière de prononcer et d'écrire des anciens; *Nouvelle Méthode pour apprendre le grec*. Elle vit le jour en 1655, in-8, chez Vitry, et réimprimée souvent, elle l'a encore été en 1819 : ces deux ouvrages ont été traduits en anglais; des *Abrégés* de ces deux ouvrages. On prétend que Louis XIV se servit de la méthode latine. Les vers français de ces deux ouvrages sont de Sacy; *Le Jardin des racines grecques*, in-8, 1657. (Voy. LABBE). Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; il a servi de modèle à bien d'autres *Jardins de racines* pour l'étude de diverses langues, et dont le succès n'a été égalé par celui d'aucune de ses nombreuses imitations; une *Grammaire italienne*, in-12; une *Grammaire espagnole*, in-12; *Grammaire générale et raisonnée*, réimprimée en 1754 par les soins de Duclos, secrétaire de l'académie française. Cet ouvrage, fait sur le plan et sur les idées du docteur Arnauld, a été traduit en plusieurs langues; *Delectus epigrammatum*, en 2 vol. in-12, avec une Préface par Nicole; *Mémoires pour servir à la vie de Saint-Cyran*, en 2 parties in-12 : ouvrage d'un enthousiaste, qu'il faut apprécier sur la vie et les qualités connues de son héros (voy. VERGER); *Dissertation sur l'hémine de vin et la livre de pain de Saint-Benoît*, in-12. Le savant Mabillon réfuta modestement l'opinion de l'auteur; les *Dissertations*, les *Observations* et la *Chronologie sacrée*, qui se trouvent dans la Bible de Vitry, Paris, 1662, in-fol.

LANCELOT, roi de Naples. Voy. LADISLAS.

LANCISI (Jean-Marie), célèbre médecin italien, né à Rome en 1654, mort dans cette ville en 1720, professeur d'anatomie au collège de la Sapience, médecin et camérier secret d'Innocent XI et de Clément XI, exerça ses emplois avec beaucoup de succès. Il laissa une nombreuse bibliothèque, qu'il donna à l'hôpital du Saint-Esprit, à condition qu'elle serait publique. L'abbé Christophe Carsughi immortalisa ce don précieux par sa *Bibliotheca Lancisiana*, Rome, 1718, in-4. La plupart de ses productions ont été imprimées à Genève en 1718, 2 vol. in-4, réimprimées en latin en 1739, in-fol., et en 1745, 4 vol. in-4. On y trouve différents *Traité*s curieux sur les morts subites, sur les mauvais effets des vapeurs de marais, sur le ver solitaire, sur les maladies épidémiques des bestiaux, sur la manière dont les médecins doivent étudier. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Supplément de 1719, qui manque souvent.

LANCIVAL. Voy. LUCE de.

LANCRET (Nicolas), peintre parisien, né en 1690, mort en 1745, aimé et estimé, étudia sous Pierre d'Ulin et Gillot : il eut aussi Watteau pour maître; mais il ne saisit ni la finesse de son pinceau, ni la délicatesse de son dessin. Il a fait pourtant plusieurs choses agréables et d'une composition riante. On a gravé plus de 80 sujets d'après ses tableaux.

LANDA (Catherine), dame de Plaisance, culti-

vait les lettres sans vanité, et n'avait pas les défauts ordinaires des femmes savantes. Elle écrivit en 1526 une *Lettre* latine à Bembo, qui se trouve avec celles de cet habile homme. Elle était sœur du comte Augustin Lando, et femme du comte Jean Fermo Trivulcio.

* LANDAIS (Pierre), était fils d'un tailleur de Vitré, et travaillait de son état, en 1473, chez le tailleur de François II, duc de Bretagne. Il s'insinua dans les bonnes grâces de ce prince qui l'éleva rapidement jusqu'à la place importante de grand trésorier. C'était peut-être le plus adroit politique qu'il y eût alors en Europe. Entreprenant et infatigable, il était en même temps d'une dureté et d'un orgueil qui le rendirent le tyran du peuple et l'oppresser de la noblesse. Ennemi de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage (*Voy. l'Histoire des ducs de Bretagne* par Desfontaines, tome 2, page 141), il ne craignit pas d'accuser de concussion le vertueux chancelier Chauvin, qu'il fit jeter dans une prison, où il mourut misérablement, et il disposa de sa place en faveur de Fr. Chrétien, un de ses flatteurs. Ce crime acheva de le rendre odieux, surtout aux grands, qui essayèrent, mais inutilement, de le perdre. Enfin François II, voyant ses sujets prêts à se révolter, consentit à un examen juridique de la conduite de son indigne favori, et le remit entre les mains du chancelier, en rappelant à ce dernier qu'il devait sa charge à Landais. La perte du grand trésorier était jurée. Les commissaires, chargés de lui faire son procès, le condamnèrent à être pendu, et cet arrêt fut exécuté le 19 juillet 1485, sans avoir été présenté à la sanction du duc, qui lui aurait sans doute accordé sa grâce. La confiscation de ses biens, qui étaient immenses, avait été prononcée; mais la fille de Landais en obtint la remise, et elle épousa, peu de temps après, un noble breton. Landais avait marié sa sœur à Adenet Guillé. Elle eut six enfants, dont le second nommé Michel, fut évêque de Dol, et ensuite de Rennes; le troisième, nommé Robert, fut évêque de Nantes, cardinal et ambassadeur près du pape Innocent VIII.

* LANDAZURI (Joachim), historien espagnol, né à Vittoria en 1734, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra dans ses loisirs avec un zèle infatigable à l'étude de l'histoire de sa province. Il a laissé plusieurs ouvrages très-intéressants par les détails que l'on y trouve, et par la manière dont ils sont rapportés. Charles III, reconnaissant des services qu'il avait rendus à son pays, lui accorda une pension et l'académie espagnole le reçut parmi ses membres. Il mourut le 12 janvier 1806, regretté de ses compatriotes, auxquels il avait consacré presque tous les travaux de sa vie. On a de lui : *Histoire ecclésiastique et politique de la Biscaye*, Vittoria, 1752, 5 vol. in-4; *Géographie de la Biscaye*, 1760, 2 vol. in-8. C'est de toutes les géographies de cette province celle qui se distingue le plus par son exactitude : *Histoire des hommes illustres de la Biscaye*, 1786, in-4.

LANDERIC. *Voy. LANDRI.*

LANDES. *Voy. DESLANDES.*

LANDINO et non LANDINI (Christophe), littéra-

teur italien, né à Florence en 1424, a traduit l'*Histoire naturelle* de Plin. Sa *Versión*, qui n'est pas toujours exacte, fut imprimée par Jansson, à Venise, en 1476, in-fol. En 1482, on imprima à Florence, in-folio, ses *Commentaires* latins sur Horace, et à Venise en 1520, ceux qu'il a faits sur Virgile. Ils ont été réimprimés plusieurs fois depuis; mais la première édition est la plus recherchée. On lui doit aussi des *Notes* sur le Dante, qui ont été jointes à celles de Vellutello sur le même auteur, par Sansovino, etc. Il a donné en outre *Disputationum camaldulensium libri IV*, *Dialogi de nobilitate animæ*, etc. Il était de l'académie platonique de Florence.

LANDO ou LANDI (Ortensio), médecin milanais du xvi^e siècle, ne tarda pas à quitter sa profession, trop grave pour un esprit aussi léger que le sien. Après avoir voyagé en France et en Italie, il s'attacha aux évêques de Catane et de Trente, assista à l'ouverture du concile tenu dans cette dernière ville, et mourut à Venise en 1560. Il est auteur de plusieurs ouvrages, qu'il se plaisait à publier sous des noms supposés. On a de lui : un dialogue intitulé : *Forcianæ questiones*, où il examine les mœurs et l'esprit des divers peuples d'Italie, et où il prend le nom de *Philalethes Polytopiensis*, Louvain, 1550, in-8; deux autres *Dialogues*, l'un intitulé : *Cicero relegatus*, et l'autre *Cicero revocatus*, qui ont été faussement attribués au cardinal Jérôme Aleandre. Ils parurent à Lyon, où Lando était alors, en 1534, in-8. Plusieurs de ses opuscules ont été réimprimés à Venise, en 1554, sous ce titre : *Varj-componimenti d'Ortensio Lando, cioè dialoghi, novelle, favole*; c'est un vol. in-8. Lando, dans ses voyages en Allemagne, en Suisse, etc., s'était laissé corrompre par les novateurs; plusieurs de ses ouvrages ont été mis à l'index. On peut consulter le tome VII de la *Storia Letteraria d'Italia*, par Tiraboschi, et le tome premier des *Memorie per la Storia letteraria di Piacenza*, par Poggiali.

* LANDOLPHE (Jean-François), marin, né à Auxonne le 5 février 1747, était le dernier de vingt-deux enfants. Il vint étudier la chirurgie à Paris, et y renonça au bout d'un an pour entrer dans la marine. S'étant rendu à Nantes, en 1766, il s'embarqua comme mousse à bord d'un bâtiment marchand, et pendant les nombreux voyages qu'il fit jusqu'en 1786, il donna des preuves de courage et de capacité. A cette époque une riche compagnie le chargea de l'établissement et de la direction d'un comptoir dans les régions inconnues qui bordent le golfe de Guinée. Landolphe, dans ses *Mémoires*, nous apprend qu'étant parvenu à se concilier la bienveillance du roi d'Ouère, il en obtint la permission de construire un fort à l'embouchure du fleuve de Benin, et de mettre en culture un terrain très-étendu. Cet établissement prospérerait, lorsqu'en 1792 quelques individus mis à terre près du fort, par deux vaisseaux de commerce anglais, armés de canon, se présentèrent au nom de la maison Dobson et compagnie de Liverpool, se disant chargés de remettre au capitaine Landolphe de riches présents, en reconnaissance des services qu'il avait rendus l'année précédente à un bâtiment

de cette maison : les présents furent acceptés, et la journée se passa en fêtes ; mais pendant la nuit, Landolphe fut assailli par ces brigands, et obligé, pour sauver ses jours, de se jeter dans les fossés du fort qui étaient remplis d'eau. Au bruit des armes, les nègres de la colonie sonnent le tocsin, et cherchent les Anglais qui venaient de fuir, après avoir mis le feu aux différents magasins, et surtout à celui de poudre qui sauta. Cet acte de brigandage et de piraterie n'a jamais donné lieu à une enquête, ni à une réparation, quoiqu'il eût été commis en pleine paix : la guerre qui éclata peu de temps après entre la France et l'Angleterre, ne permit pas de s'en occuper, et Landolphe ne put rien obtenir à l'époque du traité d'Amiens. Cependant il s'en était vengé lui-même au commencement de la révolution : ayant pris du service dans la marine militaire, il s'empara de l'île du Prince, où il captura 64 bâtiments ennemis, et 930 pièces de canons évalués à 43 millions de francs. Ce brave capitaine est mort d'une attaque d'apoplexie, à Paris, le 13 juillet 1825. Depuis 22 ans, de graves blessures l'avaient éloigné du service (1802). Ses *Mémoires*, écrits d'une manière un peu emphatique, sont intitulés : *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant trente-six ans, aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques*, rédigés sur son manuscrit par J. S. Quesné, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ornés de figures. Palisot de Beauvois, à qui il avait facilité les moyens de pénétrer très-avant en Afrique, lui a consacré sous le nom de *Landolphia owariensis* une très-belle plante de cette contrée.

LANDON, pape, successeur d'Anastase III, en 914, mourut à Rome, après six mois de pontificat. Soumis aveuglément aux volontés de la fameuse Théodora, Mère de Marosie, il ordonna archevêque de Ravenne le diacre Jean, un des favoris de cette femme impérieuse. La mort enleva ce pontife peu de temps après.

* LANDON (Charles-Paul), peintre et littérateur, né vers 1760 dans la Normandie, se livra de bonne heure à l'étude de la peinture, et obtint plusieurs prix, qui lui méritèrent d'être envoyé pensionnaire à Rome. De retour à Paris, il fut nommé directeur du Musée. Artiste, écrivain et éditeur d'ouvrages relatifs aux beaux-arts, il devint correspondant de la 4^e classe de l'institut. Il est mort le 7 mars 1826, âgé de près de 67 ans. Parmi ses publications assez nombreuses, on distingue : *Annales du Musée et de l'école moderne des beaux arts*, 1^{re} collection, de 1801 à 1810, 17 vol. in-8 ; 2^e collection, 1810-17, 12 vol. in-8. On joint ordinairement à cet ouvrage : *Paysages et Tableaux de genre*, 1805, 4 vol. in-8 ; *Salon de 1808-1810, 1812, 1814, 1817, 1819, 1820*, 11 vol. in-8. Cette publication a été continuée par différents éditeurs. *Choix de tableaux et statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers*, 1821, 4 vol. in-8 ; cet ouvrage n'a point été terminé ; *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803 et suiv., 25 vol. in-4. Ils renferment les portraits et les œuvres complètes du Dominiquin, de Michel-Ange, de Raphaël, du Poussin et de Lesueur, avec un choix des productions les plus remarquables de l'Albane,

de Daniel, de Volterre, de Baccio-Bandinelli, etc. On y joint un vol. contenant *Choix de peintures antiques : Description de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis historique*, et des observations, par Legrand, de 1806 à 1809, 2 vol. in-8 ; *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-11, 13 vol. in-12, fig. ; *Description de Londres et de ses édifices*, 1810, in-8, avec 42 pl.

LANDRI ou LANDERIC, maire du palais de Clotaire II, sut défendre ce roi de Neustrie pendant sa jeunesse contre Childebart II (584-628). Landri fit avancer vers le camp de Childebart quelques troupes avec des rameaux qu'elles plantèrent ; de sorte que les gens de Childebart s'imaginaient être auprès d'un bois-taillis. Mais, au point du jour, les soldats de Landri sortirent de ces feuillages, et attaquèrent si brusquement ceux de Childebart, qu'il les mirent en fuite en 593. Stratagème digne de figurer parmi ceux que rapporte Julius Frontinus dans son traité de *Stratagematibus*, et qui est assez semblable à quelques-uns de ceux qu'il dit avoir le mieux réussi. Ses relations criminelles avec Frédégonde ne sont que trop réelles.

LANDRI (saint), évêque de Paris, signala sa charité durant la grande famine qui affligea cette ville l'an 631. Ce fut lui qui fonda vers le même temps l'hôpital qui dans la suite a pris le nom d'*Hôtel-Dieu*. Après sa mort, sa précieuse dépouille fut déposée dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui alors était sous l'invocation de saint Vincent.

LANFANT (le P.) Voy. LENFANT.

LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, naquit à Pavie vers l'an 1005 ; il était fils d'un conseiller du sénat de cette ville. Après s'être distingué par sa science et avoir enseigné le droit à Pavie, il passa en France et se consacra à Dieu en 1041 dans le monastère du Bec, dont il devint prieur. Il y ouvrit son école, qui devint la plus célèbre de l'Europe : il en établit une autre de littérature à Avranches ; mais en allant d'Avranches à Rouen, ayant été arrêté par des voleurs, qui le laissèrent attaché à un arbre, il fut dégoûté du monde. Il se distingua aussi par le zèle avec lequel il combattit les erreurs de Bérenger au concile de Rome, en 1059, et dans plusieurs autres conciles. Guillaume, duc de Normandie, le tira de son monastère pour le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, en 1063. Lanfranc y ouvrit encore une école qui devint aussi fameuse que celle du Bec. En 1070, Guillaume, devenu roi d'Angleterre, appela Lanfranc, et lui donna l'archevêché de Cantorbéry. Le nouvel archevêque rebâtit la cathédrale de Cantorbéry, et y fonda plusieurs hôpitaux. Guillaume avait une telle confiance en lui, qu'il le chargeait du gouvernement de l'Angleterre, quand il était obligé de passer en Normandie. Ce saint prélat mourut en 1089, illustre par ses vertus et par son zèle pour le maintien de la discipline, des droits de son église et des immunités ecclésiastiques. Il fut regardé à la fois comme un homme d'état habile, et comme un prélat savant. Ses ouvrages ont été recueillis par dom d'Achery, et imprimés à Paris chez Bilaine en 1648, in-fol. On y trouve : son fameux *Traité du corps et du sang*

de Notre-Seigneur, contre Bérenger; des Commentaires sur saint Paul; des Notes sur Cassien; des Lettres; des Sentences, où il est parlé en détail des exercices de la vie monastique, ouvrage découvert par dom d'Achery, après son édition des écrits de Lanfranc, et inséré dans le 4^e tome de son *Spicilège*. « Cet auteur, dit l'abbé Bergier, se sent moins » que ses contemporains de la rudesse du siècle » dans lequel il écrivait; il montre une grande » connaissance de l'Ecriture sainte, de la tradition » et du droit canonique. On trouve dans ses écrits » plus de naturel, d'ordre et de précision, que dans » les autres productions du XI^e siècle. Les protestants, qui ont témoigné en faire peu de cas parce » qu'il était moine, avaient oublié que son mérite » seul le fit placer sur le premier siège d'Angleterre; » qu'il gagna la confiance de Guillaume le Conquérant; que pendant l'absence de ce prince, Lanfranc gouverna plusieurs fois le royaume avec » toute la sagesse possible. Il ne faut point juger des » hommes, ni par l'habit qu'ils ont porté, ni par » le siècle dans lequel ils ont vécu: le cloître fut » et sera toujours le séjour le plus propre pour se » livrer à l'étude, pour acquérir tout à la fois beaucoup de connaissances et de vertus. On n'a qu'à » confronter ce qu'a écrit Lanfranc, pour établir » le dogme de l'eucharistie, avec ce que les plus » habiles ministres protestants ont fait pour l'attaquer; on verra de quel côté il y a plus de justice et de solidité. » Quelques écrivains satiriques et destructeurs ont attaqué la mémoire de ce prélat; mais on trouve une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia sacra* de Warthon. Lanfranc avait fait encore une *Histoire ecclésiastique*, la *Vie de Guillaume le Conquérant*, et un *Commentaire* sur les psaumes, qui sont perdus. Ses œuvres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

LANFRANC, médecin de Milan, du XIII^e siècle, professa avec succès en cette ville la médecine et la chirurgie. Cependant il essuya des chagrins, dont il ne dit point le sujet, mais qui paraissent être relatifs aux querelles des Guelfes et des Gibelins; il fut même arrêté et mis en prison. Le vicomte Matthieu lui permit de se transporter où il jugerait à propos, et dès qu'il eut choisi la France, ce seigneur l'y fit conduire. Il fut appelé en divers lieux du royaume, et demeura quelque temps à Lyon. L'an 1295 il se rendit à Paris, sur les instances de plusieurs seigneurs et maîtres en médecine, mais particulièrement de maître Jean de Passavant, et d'après les sollicitations des bacheliers en médecine, pour enseigner publiquement la chirurgie et démontrer les opérations de cet art. La chirurgie était entièrement abandonnée aux barbiers ou à des empiriques ignorants. Il établit entre les médecins et les barbiers une classe de savants, qui joignaient la pratique des opérations manuelles à la science médicale, comme faisait Lanfranc. De là est venu le *collège des chirurgiens de Saint-Côme*, à Paris, qui a commencé du temps de saint Louis. On a de lui: *Chirurgia magna et parva*, Venise, 1490, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis: dans l'édition de Lyon, 1553, on trouve les écrits de Roger, de

Bertapalier, de Roland, et de Gui de Chauliac, sur la chirurgie. Lanfranc a souvent copié Guillaume Salicet sans le citer. Son ouvrage a été traduit en français par maître Guillaume Yvoire, Lyon, 1490, in-4, et en allemand par Othon Brunfels, Francfort, 1566, in-8.

LANFRANC (Jean), peintre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte de Scotti; mais étant né avec beaucoup de dispositions et de goût pour le dessin, il en faisait son amusement. Le comte s'en aperçut et le mena lui-même dans l'école d'Augustin Carrache, et depuis dans celle d'Annibal Carrache. Les progrès rapides que Lanfranc faisait dans la peinture lui acquirent bientôt un grand nom, et lui méritèrent la dignité de chevalier. Ce peintre avait une imagination vaste, qui exigeait de grands sujets. Il ne réussissait que médiocrement aux tableaux de chevalier. Il a surtout excellé à peindre des coupes: on cite comme ses chefs-d'œuvre en ce genre, celle de Saint-André della Valle, du Jésus et du trésor du Saint-Sauveur, à Naples. Le Musée du Louvre possède de ce maître les tableaux suivants: *Agar dans le désert, saint Pierre, saint Paul, et saint Augustin*. Il a gravé aussi à l'eau forte, et en partie d'après ses propres compositions, la *Bible de Raphaël*, 1607, 54 feuilles in-4.

* LANFREDINI (Jacques), né à Florence le 26 octobre 1670, ayant embrassé l'état ecclésiastique, courut la carrière de la prélature romaine. La première charge qu'il occupa fut celle d'auditeur civil du cardinal camerlingue, en 1722. L'année suivante, il fut déclaré prélat domestique, membre de la congrégation consistoriale, et référendaire de l'une et l'autre signature. Il reçut l'ordre de la prêtrise des mains du pape Benoît XIII, le 16 mars 1727. Clément XIII, son compatriote, le nomma en 1730 à un canonicat de Saint-Pierre. Il fut successivement secrétaire de la congrégation du concile, votant de la signature de grâce, dataire de la pénitencerie, enfin cardinal le 24 mars 1735. Trois jours après, le pape le proposa en consistoire pour les évêchés unis d'Osimo et de Cingoli dans la Marche d'Ancone; et le 4 avril suivant, il fut sacré par le cardinal Guadagni. C'était un prélat savant et zélé, qui ne s'illustra pas moins par ses vertus épiscopales que par sa profonde érudition. Il mourut le 16 mai 1741, laissant dans son diocèse de grands exemples de sagesse et de charité. Il était dans la 71^e année de son âge. On a de lui: *Raccolta d'orazione sinodali e pastorali*, Jesi, 1740, in-4; *Lettere pastorali*, etc., Turin, 1768, 2 vol. in-8; *Lettere scritte alla nobiltà ed agli artisti*, in-8. On a sa *Vie* par Lami, dans le tome 2 des *Memorabilia Italorum eruditione præstantium*. Guarnacci et Buonamici en parlent avec éloge, le premier dans les *Vitæ et gesta pontificum romanorum*, et cardinalium, pag. 681, Rome, 1751, 2 vol.; et l'autre dans *De claris pontific. epist. scriptoribus*, pag. 286.

LANG (Jean-Michel), né à Ezelwangen, dans le duché de Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place, et alla demeurer à Prentzlowa, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui: *De fa-*

bulis mohammedicis, 1697, in-4 ; plusieurs *Traité*s latins sur le mahométisme et l'Alcoran ; *Dissertationes botanico-theologicae*, Altorf, 1705, in-4 ; *Philologia barbaro-græca*, Nuremberg, 1708, in-4.

LANGALLERIE (Philippe de GENTILS, marquis de), premier baron de Saintonge, naquit à la Motte-Charente, en 1686. Il se consacra aux armes dès sa jeunesse, fit trente-deux campagnes au service de France, donna de grandes preuves de valeur, et parvint au grade de lieutenant-général en 1704. Son caractère hautain et son excessive ambition lui suscitèrent des discussions désagréables, qui l'engagèrent à passer au service de l'empereur en 1706. Il fut jugé en France comme déserteur, et condamné à être pendu. Ayant obtenu dans l'armée de l'empereur l'emploi de général de la cavalerie, il ne le garda pas longtemps, parce qu'il s'attira la disgrâce du prince Eugène qu'il avait accompagné au siège de Turin, et sous lequel il avait fait les deux campagnes suivantes. Il quitta l'empereur, passa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie lithuanienne, et ne fut pas plus tranquille. Il se fit luthérien en 1711, dans l'espérance de trouver plus facilement de l'emploi chez les princes protestants. Après diverses courses à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, à Cassel, il partit pour la Hollande, où il se lia très-étroitement avec l'aga turc, ambassadeur à la Haye, qui conclut un traité avec lui au nom du Grand-Seigneur. On n'en a jamais bien su les articles, mais en général on croit qu'il s'agissait d'une descente en Italie, dont le marquis devait commander les troupes. C'était l'effet des intrigues du cardinal Alberoni, qui s'était ligué avec les Ottomans pour donner de l'occupation à l'empereur, et réaliser son vaste et chimérique projet. Le marquis passait à Hambourg pour faire préparer des vaisseaux, lorsque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduisit à Vienne, puis au château de Raab ou Javarin dans la Hongrie, où il mourut de chagrin en 1717. Il a paru, en 1743, des *Mémoires du marquis de Langallerie, Histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, la Haye, in-12. Cette prétendue histoire est un roman qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu : les noms, les faits, les dates, tout en démontre la fausseté. On prétend que le marquis de Langallerie avait formé le projet de rassembler dans les îles de l'Archipel les restes de la nation hébraïque. On peut consulter sur ce personnage le *Manifeste de Philippe de Gentils, marquis de Langallerie, écrit par lui-même*, en 1706, Cologne, 1707, in-4 ; la *Guerre d'Italie ou Mémoires historiques, politiques et galants* du marquis de Langallerie, Cologne, 1709, 2 vol. in-12, espèce de roman historique, où l'on trouve beaucoup de fautes grossières.

LANGBAINE (Gérard), né à Barton-Kirke, dans le Westmoreland, en Angleterre, mort en 1688, à 50 ans, fut garde des archives de l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs écrits, dans lesquels l'érudition est semée à pleines mains. Les plus connus sont : une *Édition* de Longin, en grec et en latin, avec des notes, 1656, in-8 ; *Fœderis scotici examen*, en anglais, 1644, in-4 ; une *Traduction*

anglaise de l'Examen du concile de Trente, par Martin Chemnitz. (Voy. ce nom.) *Platoniorum aliquot qui etiamnum supersunt authorum, græcorum imprimis, mox et latinorum syllabus alphabeticus*, à la suite de l'*Alcinous*, in *Platoniam philosophiam introductio* du docteur Fell, 1667, in-8.

LANGE (Rodolphe), gentilhomme de Westphalie et prévôt de la cathédrale de Munster, fut envoyé par son évêque et par son chapitre, vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, et s'acquitta fort bien de sa commission. A son retour, il fit établir un collège à Munster. Lange fut, par cet établissement et par ses écrits, le principal restaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui plusieurs *Poèmes latins* (sur le dernier siège de Jérusalem, sur la sainte Vierge, sur saint Paul), que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in-4. Lange mourut en 1519, à 81 ans, pleuré de ses concitoyens, dont il avait été le bienfaiteur et la lumière.

LANGE (Paul), bénédictin allemand, et ensuite disciple de Luther, natif de Zwickau en Misnie, parcourut en 1515 les couvents d'Allemagne, afin de rechercher des monuments. Il est auteur d'une *Chronique des évêques de Zeitz*, en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515, imprimée dans le premier tome des écrivains d'Allemagne. Il y loue Luther, Carlstadt et Mélanchthon, et y déclame contre le clergé : c'est ce qui l'a rendue si précieuse aux protestants ; comme si le suffrage d'un moine apostat pouvait justifier le schisme fatal par lequel ils ont déchiré l'Eglise.

LANGE (Jean), né à Lœwenberg, en Silésie, l'an 1485, mort à Heidelberg, en 1565, exerça la médecine en cette ville avec distinction, et fut médecin de quatre électeurs palatins. On a de lui : *Epistolarum medicinalium opus miscellaneum*, Francfort, 1689, in-8 : recueil rempli d'une rare érudition, et dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature. — Il est différent de Christophe-Jean LANGE, né à Péguin dans la Misnie, en 1655, professeur en médecine à Leipsig, mort en 1701, dont les ouvrages ont paru à Leipsig, 1704, en 2 tomes in-fol.

LANGE (Joseph), *Langius*, né à Keisersberg, dans la Haute-Alsace, mort vers 1630, fut professeur de grec à Fribourg, dans le Brisgau, vers 1610, se fit ensuite catholique, et publia la compilation intitulée *Polyanthea nova*, Genève, 1600, in-fol. Lyon, 1604, Francfort, 1607. On y trouve des passages sur toutes sortes de matières. On a encore de lui *Florilegium*, recueil alphabétique de sentences, apophthegmes, etc. Strasbourg, 1615, in-8 ; *Elementale mathematicum*, in-8. On lui doit aussi des éditions de Perse, de Juvénal, avec des *Index* très-amplés.

LANGE (Charles - Nicolas), habile naturaliste suisse, a donné en latin : *Historia lapidum figuratorum Helvetiæ*, Venise, 1708, in-4 ; *Origo lapidum figuratorum*, Lucerne, 1706, in-4 ; *Methodus testacea marina distribuendi*, Lucerne, 1722, in-4. Ces ouvrages, et surtout le premier, sont recherchés par les naturalistes.

LANGE (François), avocat au parlement de Paris,

natif de Reims en 1610, mort à Paris en 1684, à 74 ans, s'est fait un nom par le livre intitulé *Le Praticien français*; il parut pour la première fois sous le nom de Gastier, procureur au parlement. Il en était à sa 4^e édition, lorsque les nouvelles ordonnances de 1667 et de 1670 en mettant de l'ordre dans la procédure civile et criminelle, et en changeant la jurisprudence des arrêts, forcèrent de le refondre. Depuis il en parut un grand nombre d'éditions. La dernière est celle donnée par Pimont, conseiller référendaire à la chancellerie, Paris, 1733, 2 vol. in-4.

LANGÉAC ou LANGHAC (Jean de), né d'une ancienne maison à Langeac, diocèse de Saint-Flour, achèra ses études à Paris, et embrassa l'état ecclésiastique. La quantité de bénéfices qu'il posséda est étonnante; mais il faisait un bon usage de ses revenus. François I^{er}, qui l'aimait, le fit son aumônier en 1516, maître des requêtes en 1518, ambassadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Ecosse, à Venise, à Ferrare, en Angleterre, et enfin à Rome. Ce fut à sa recommandation que Robert Cenalès lui succéda en l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où il se trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire subsiste encore à Limoges, où on l'appelle *le bon évêque*. Il aimait et protégeait les lettres. Etienne Dolet lui dédia ses trois livres, *De officio legati, quem vulgo ambassiatorem vocant; de immunitate legatorum; de legationibus Langiachi episcopi Lemoicensis*, imprimés à Lyon en 1541, in-4. Ce digne prélat mourut la même année à Paris, très-regretté.

LANGELY. Voy. ANGELY (l').

LANGÉVIN (Raoul), chanoine de Bayeux, composa en 1269, le fameux *Cartulaire* de cette église, si connu sous le nom de son auteur. C'est une compilation des statuts, usages et cérémonies qui se pratiquaient de son temps dans cette cathédrale, à laquelle elle sert encore de loi. Ce manuscrit précieux fut sauvé, par un accident heureux, des horribles ravages des protestants, en 1562.

LANGÉVIN (Eléonor), docteur de Sorbonne, natif de Carantan, mort en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *l'Infaillibilité de l'Eglise, touchant la foi et les mœurs*, contre Masius, professeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

LANG-JEAN (Rerni), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des élèves de Van-Dyck. Il forma sa manière sur celle de son maître, et il a assez bien saisi son coloris; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages sont des sujets de dévotion, peints en grand.

LANGIUS. Voy. LANGE.

LANGIUS, ou LANGE (Charles), né selon quelques-uns à Gand, et selon d'autres à Bruxelles, fut chanoine de l'église de Liège, où il mourut dans un âge peu avancé, le 29 juillet 1573. Il fut étroitement lié avec Juste-Lipse et plusieurs autres savants de son temps. Langius était très-versé dans le grec et le latin, bon poète, et l'un des plus judicieux critiques de son siècle; tous ceux qui en ont parlé

conviennent qu'il réunissait en lui une érudition extraordinaire et une piété très-exemplaire. Nous avons de lui des *Commentaires* sur les *Offices de Cicéron*, sur les *Comédies de Plaute*, et plusieurs *Pièces de vers*.

LANGLADE. Voy. FAVART de LANGLADE.

LANGLE (Jean-Maximilien de), ministre protestant, né à Evreux, mourut en 1674, âgé de 84 ans. Il a laissé 2 vol. de *Sermons*, et une *Dissertation* pour la défense de Charles I^{er}, roi d'Angleterre.

LANGLE (Pierre de), né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choisi, à la sollicitation du grand Bossuet son ami, pour précepteur du comte de Toulouse. Louis XIV le récompensa en 1698, de ses soins auprès de son élève, par l'évêché de Boulogne. Le *Mandement* qu'il publia en 1717, au sujet de son appel de la bulle *Unigenitus*, scandalisa les catholiques, causa sa disgrâce à la cour, et excita des troubles violents dans son diocèse. Les habitants de Calais se soulevèrent; ceux de Quernes, en Artois, le reçurent dans une visite à coups de pierres et à coups de bâton. Ce prélat s'opposa, avec l'évêque de Montpellier, Colbert, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le régent, qui l'exila dans son diocèse. Il y mourut en 1724, à 80 ans, ayant sacrifié les douceurs de la paix, les avantages de la soumission à l'Eglise, la satisfaction attachée aux devoirs d'un pasteur fidèle, à l'esprit de dispute et de parti.

* LANGLE (le marquis de), dont le nom était Jérôme-Charlemagne Fleuriau, né en Bretagne vers 1742, se consacra à la littérature, et mourut à Paris le 16 octobre 1807. On a de lui : *Voyage de Figaro en Espagne*, Saint-Malo (Paris), 1783, 2 vol. in-12; pamphlet contre la religion et les prêtres, condamné à être brûlé, par arrêt du parlement du 26 février 1788, et traduit en anglais, en danois, en italien et en allemand. La 6^e édition, seule avouée par l'auteur, a pour titre : *Voyage en Espagne par M. Langle*, Paris, 1803, in-8 : il en existe une critique, intitulée *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne, par le véritable Figaro*, 1783, in-12; *Tableau pittoresque de la Suisse*, Paris, 1790, in-8; *Liège*, in-12; *Soirées villageoises, ou Anecdotes et aventures, avec des secrets intéressants*, 1791, in-12; mauvais ouvrage, dont le public fit justice, ainsi que des suivants : *Paris littéraire*, 1791, in-12, reproduit en partie sous le titre de *l'Alchimiste littéraire*, ce sont des libelles contre les hommes de lettres les plus distingués; *Mon voyage en Prusse, ou Mémoires secrets sur Frédéric le Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8; *Nécrologe des auteurs vivants*, 1807, in-8. L'auteur, qui ne s'est pas oublié, a la modestie de se reprocher, page 35, l'abus excessif de l'esprit. Mais il a omis d'ajouter que son style, presque toujours satirique, est parfois aussi prolixe qu'incorrect et sans coloris. Sur la fin de ses jours, il revint à la religion et reçut les sacrements de l'Eglise.

* LANGLE (Honoré-François-Marie), compositeur, né à Monaco en 1741, étudia la théorie de la musique à Naples sous Caffaro, et se rendit à Gènes pour y diriger à la fois le théâtre et le concert des

nobles. Venu à Paris en 1768, il s'y fit une réputation, et plus tard devint membre et bibliothécaire du Conservatoire. Il est mort le 20 septembre 1807. On a de lui : *Traité d'harmonie et de modulation* ; *Traité de la basse sous le chant*. On y trouve une excellente analyse des trois espèces principales de contrepoint. *Traité de la fugue*. Ses préceptes sont plus méthodiques et plus clairs que ceux de Martini. *Nouvelle méthode pour chiffrer les accords*. Il a fait la musique de *Corisandre*, qui fut généralement applaudie ; et de *Mahomet II* et le *Choix d'Alcide*, qu'il ne put parvenir à faire représenter.

* LANGLEÈS (Louis-Matthieu), orientaliste, né le 23 avril 1763 à Pérenne près de Montdidier, était fils d'un ancien militaire, qui le destinait à la carrière des armes ; mais il obtint de ses parents la permission de se livrer à l'étude des langues orientales, afin de pouvoir servir dans l'Inde ou comme officier ou comme diplomate, et, vint achever son éducation à Paris, où il suivit les cours d'arabe et de persan, au collège de France. En 1785 il fut pourvu de la charge de lieutenant dans la garde du tribunal des maréchaux de France, et mit à profit les loisirs de sa place, pour suivre ses goûts studieux. Les ministres Bertin et de Breteuil l'engagèrent à étudier le *mandchou*, et il en publia en 1787 un *alphabet*, qu'il dédia à l'académie des inscriptions ; cet ouvrage lui valut des éloges exagérés ; mais en même temps lui attira l'injuste reproche de s'être approprié l'*alphabet* de Deshauterayes, gravé 20 ans auparavant dans l'*Encyclopédie*. Il l'avait tiré du *Dictionnaire tartare-mandchou-français*, envoyé par le P. Amiot à M. Bertin, et dont la publication fut plus tard confiée à Langlès (voy. AMOT). La même année, il publia les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, trad. du persan ; cette traduction lui mérita la bienveillance du maréchal de Richelieu, qui lui fit obtenir une des douze pensions dont le tribunal des maréchaux pouvait disposer en faveur des hommes de mérite attachés à son service. Langlès fit imprimer l'année suivante, *Contes, Fables et Sentences, tirés de différents auteurs arabes et persans* : dans le discours préliminaire, l'auteur prétend faire connaître le premier en France et même en Europe l'existence et les travaux de la société asiatique de Calcutta. La même année (1788), il fit paraître les *Ambassades réciproques d'un roi des Indes et de Perse*, etc. et d'un empereur de la Chine, avec la vie de ces princes, et un *précis historique sur les Mahrattes*, traduit du persan. Langlès désirait passer dans les établissements français d'outre-mer ; la révolution ne lui permit pas de réaliser ce projet. Il continua de se livrer à l'étude des langues orientales vivantes, et dans le but de déterminer le gouvernement à protéger et à encourager ce genre d'études, il adressa en 1790 à l'assemblée Constituante un mémoire dans lequel il s'attache à en montrer les avantages et l'utilité : la même année il publia un nouveau recueil de *Fables et Contes indiens*, avec un *Discours préliminaire* et des *Notes sur les mœurs, la religion et la littérature des Indous*, in-8. Nommé, en 1792, sous-conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, il fit partie, en

1793, de la commission des arts qui sauva du vandalisme révolutionnaire tant de monuments. Il devint en 1794 garde du dépôt littéraire des Capucines, et la même année, il obtint la création de l'école des langues orientales vivantes, qu'il avait longtemps sollicitée. Langlès en fut nommé administrateur, et en même temps professeur de persan ; de mandchou et de malais. Cependant il n'y a jamais enseigné ces deux dernières langues. En 1795, il devint l'un des huit conservateurs de la bibliothèque nationale, et chargé spécialement des manuscrits orientaux. Nommé membre de l'institut à sa création, il refusa de faire partie de l'expédition d'Egypte, quoiqu'il connût personnellement Bonaparte. Il n'avait point été inquiété pendant la révolution, ayant su se faire des protecteurs et des amis parmi ceux qui étaient à la tête des affaires. Etranger à la politique, il traversa paisiblement le temps de l'empire et de la restauration au milieu de ses études favorites, et mourut le 28 janvier 1824, âgé de 60 ans. Son érudition philologique lui a servi à éclaircir une foule de points d'histoire, de géographie et de statistique des diverses contrées de l'Asie. Mais on doit être en garde contre les erreurs semées dans ses écrits. Sa bibliothèque particulière comprenait un nombre immense de livres relatifs à l'Orient ; le catalogue en a été publié par M. Merlin, en 1825, in-8. Langlès reçut du gouvernement royal la croix d'honneur ; il était aussi décoré de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie. Indépendamment des ouvrages cités dans le courant de cet article, on a de Langlès : *Adresse sur l'importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences, présentée à l'assemblée Constituante*, 1790, in-8 ; *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, trad. de l'anglais et de l'allemand, Paris, 1791, in-8 (anonyme) ; *Collection portative de voyages, traduite de différentes langues orientales et européennes*, avec des notes, Paris, 1797-1805, 5 vol. in-18, et atlas petit in-4 ; (avec J.-B. Lamarck) *Voyage de C. P. Thunberg au Japon, etc. ; traduit et augmenté de notes*, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 ; *Voyage du Bengale à Pétersbourg, traduit de l'anglais, etc.*, Paris, 1803, 2 vol. in-8, avec 2 gr. cartes ; *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk, traduit de l'anglais*, Paris, 1803, 2 vol. in-8 avec cartes ; *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, Paris, 1804, petit in-12 ; *Catalogue des manuscrits sanskrits de la bibliothèque impériale*, etc. (par Hamilton), augmenté de notes. Langlès, qui ignorait le sanskrit, n'a eu part à cet ouvrage que comme traducteur et commentateur. *Notices sur l'état actuel de la Perse, en persan, en arménien et en français*, par Myr Davoud Zadour, Chahan de Cirkib et Langlès, 1818, in-18 ; *Monuments anciens et modernes de l'Indostan...* Paris, 1821, 2 vol. très-gr. in-4, ornés de 144 pl. et de trois cartes. *Analyse des mémoires contenus dans le 14^e volume des Asiatick researches avec des notes et un appendice*, 1825, in-4, avec 2 pl. Langlès a coopéré à de nouvelles éditions (1795) des *Voyages de Pallas*, 8 vol. in-8 ; des *voyages d'Egypte et de Nubie, par Norden*, 3 vol. in-4 ; du *Voyage en Chine*

et en Tartarie, à la suite de l'ambassade de lord Macartney, par Holmes, 1805, 2 vol. in-8; du *Voyage de Chardin en Perse*, 10 vol. in-8, et atlas. Il a encore contribué à l'*Histoire d'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Ali*, 2 vol. in-8; aux *Recherches asiatiques*, trad. par Labaume; à la *Grammaire arabe de Savary*; enfin, il a fourni des *Dissertations, Mémoires, Notices ou Articles*, aux *Mémoires de l'Institut*, aux *Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, à la *Biographie universelle*, etc. On trouve une notice nécrologique sur Langlès dans le tom. 4 du *Journal asiatique*, par Abel Rémusat, et par Dacier, son éloge dans le recueil de l'académie des inscriptions.

LANGLOIS (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers en 1663, et mort en 1706, publia divers écrits contre l'Édition de saint Augustin, donnée par les bénédictins de Saint-Maur. Nous avons de lui un ouvrage estimable par les grandes recherches, la critique et la diction noble, aisée et souvent pleine de chaleur et d'élégance : c'est son *Histoire des croisades contre les albigeois*, Paris, 1703, in-12. Ce qu'il rapporte des vices, des erreurs et des excès des albigeois prouve combien des écrivains modernes ont eu tort de blâmer les rigneurs exercées envers ces sectaires. Nous avons encore de lui la *Journée spirituelle*, à l'usage des collèges, et un petit in-12, *Du respect humain*, imprimé à Paris, en 1703.

* LANGLOIS (Isidore), journaliste, né à Rouen le 18 juin 1770, rédigea pendant plusieurs années le *Messager du soir*, et chercha, par les principes qu'il y répandit, à réparer le mal qu'il avait fait en s'associant aux auteurs des premiers troubles de la révolution. Il attaqua sans ménagement les tyrans, dont on ne bravait point impunément la haine et l'amour-propre. Proscrit au 18 fructidor, il parvint à s'échapper; mais arrêté en 1798, il fut renfermé au Temple, et envoyé à Oléron. Rappelé par les consuls après le 18 brumaire, il mourut à Paris le 12 août 1800. On a de lui : *Des gouvernements qui ne conviennent pas à la France*, 1795, in-8; *Appel à mes juges et à mes concitoyens*, 1795, in-8.

** LANGLOIS (Jérôme-Martin), peintre, né en 1779 à Paris, élève de David, débuta dans les concours de la manière la plus brillante, et ayant remporté le grand prix, fut envoyé à l'école de Rome. Ce fut pendant son séjour dans cette ville des arts qu'il exécuta son tableau de *Cassandre* qui lui valut une médaille d'or à l'exposition de 1817. D'autres ouvrages remarquables lui méritèrent d'autres récompenses et l'estime des connaisseurs. Enfin il fut admis à l'institut le 7 avril 1838 en remplacement de Thevenin; mais il mourut le 28 décembre de la même année. Parmi ses productions, on distingue *Diane et Endymion*, que l'on voit au musée du Luxembourg. On a une *Notice* sur la vie et les ouvrages de cet artiste, par M. Raoul-Rochette.

LANGUET (Hubert), né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, étudia en droit à Boulogne. Ayant lu le livre des *Lieux-Communs*, de Mélancthon, il prit la résolution de l'aller voir à Wittenberg. Il y

arriva en 1549, et y lia une étroite amitié avec cet homme fameux, qui lui inspira les erreurs de Luther. Après la mort de Mélancthon, Languet se retira auprès d'Auguste, électeur de Saxe, qu'il suivit au siège de Gotha, et qui lui confia les négociations les plus importantes. Il fut député en 1568, à la diète de Spire, et assista en 1570, aux conférences de Stetin. Envoyé en France, dans le courant de la même année, il fit une harangue insolente à Charles IX, au nom des princes protestants d'Allemagne (elle se trouve dans les *Mémoires* de ce roi). Les différends survenus en Saxe entre les luthériens et les zuingliens sur l'eucharistie obligèrent Languet de demander son congé au duc de Saxe, dont il était un des premiers ministres. Il mourut à Anvers en 1581, à 63 ans, au service du prince d'Orange. Languet fut, suivant la pensée de Duplessis-Mornai, ce que bien des gens tâchent de paraître, et il vécut de la façon dont les gens de bien veulent mourir; mais on sent assez que dans les éloges que les gens de parti font les uns des autres, il y a souvent beaucoup à rabattre. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : des *Recueils de lettres* en latin, à l'électeur de Saxe, Hall, 1699, in-4; à Camerarius, père et fils, Francfort, 1685, in-12; au chevalier Sidnei, 1646, in-12; *Vindicia contra tyrannos*, publiées sous le nom de *Stephanus Junius Brutus*, 1579, in-8, traduites en français, 1581, in-8. C'est la production d'un républicain qui ne ménage rien, et qui pense sur les monarques, comme on parlait dans le sénat de Rome après l'expulsion des Tarquins; Une *Relation de l'expédition de l'électeur Auguste, contre Guillaume Grumbach et autres révoltés de Saxe*, avec l'*Histoire* de ce que fit l'empereur contre ce prince, 1562, in-4; on lui attribue l'*Apologie du prince d'Orange contre le roi d'Espagne*, 1581, in-4; satire grossière et calomnieuse, que le fanatique Watson a osé donner comme une pièce authentique, sur laquelle on devait juger Philippe II. (Voy. ce nom.) Sa Vie a été écrite par La Mare, conseiller au parlement de Dijon, Halle, 1700, in-12.

LANGUET de GERGY (Jean-Baptiste-Joseph), arrière petit-neveu du précédent, naquit à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1703, et obtint la cure de Saint-Sulpice en 1714. L'église de sa paroisse n'était guère digne de la capitale : on voulait la rétablir, et on avait déjà construit le chœur; mais le reste était imparfait. L'abbé Languet conçut le vaste dessein d'élever un temple capable de contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de 100 écus. Il employa cet argent à acheter des pierres qu'il fit étaler dans toutes les rues adjacentes, et il eut soin de faire annoncer qu'elles étaient destinées à la construction de son église. Les secours lui vinrent aussitôt de toutes parts, et le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince posa la première pierre du portail l'an 1718; et le curé de Saint-Sulpice n'épargna, pendant toute sa vie, ni soins, ni dépenses, pour rendre son église l'une des plus magnifiques de la France, en architecture et en dé-

curation. La consécration s'en fit en 1748. Un autre ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet, est l'établissement de la maison de l'*Enfant Jésus*, en faveur des pauvres femmes et filles, et d'un certain nombre de demoiselles nobles : il est maintenant destiné aux enfants malades. L'abbé Languet ne cessa de soutenir cette maison jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, à 73 ans, dans son abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile et plus industrieux que lui à se procurer d'abondantes aumônes et des legs considérables. On sait de bonne part qu'il distribuait environ un million chaque année. Il préférait toujours les familles nobles réduites à la pauvreté, et l'on a appris, de personnes dignes de foi, qu'il y avait dans sa paroisse quelques familles de distinction, pour lesquelles il dépensait jusqu'à 30,000 livres par an. Généreux par caractère, il donnait grandement, et savait prévenir les besoins. Dans le temps de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux, et autres effets rares et curieux, qu'il avait amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisserie, et un simple lit de serge que madame de Cavois ne fit que lui prêter, parce qu'il avait vendu jusqu'alors pour les pauvres tous ceux qu'elle lui avait donnés en différents temps. Bien loin d'enrichir sa famille, il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se bornait point à sa paroisse. Dans le temps de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étaient affligés de ce fléau. Il s'intéressa sans cesse et avec zèle à l'avancement et au progrès des arts, au soulagement du peuple et à la gloire de la nation. L'abbé Languet refusa constamment l'évêché de Conserans, celui de Poitiers, et plusieurs autres. Sa piété et son application continuelle aux œuvres de charité ne l'empêchaient point d'être gai et agréable dans la conversation. Il y faisait paraître beaucoup d'esprit, et avait des réparties fines et délicates. On lui a élevé dans l'église de Saint-Sulpice un superbe mausolée (voy. Słodtz).

LANGUET (Jean-Joseph), frère du précédent, entra, à la sollicitation du grand Bossuet, son ami et son compatriote, dans la maison de Navarre, dont il devint supérieur ; il y prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut nommé évêque de Soissons en 1745. Son zèle pour la constitution *Unigenitus* ne contribua pas peu à lui procurer la mitre, et ce zèle ne diminua point lorsqu'il l'eut obtenue. Il signala chaque année de son épiscopat par des *Mandements* et par des *Ecrits* contre les anti-constitutionnaires, les appelants, les réappelants, les convulsionnaires et les dévots au diacre Pâris. Ses adversaires prétendirent que Tournely avait eu la plus grande part à ces différents ouvrages contre eux ; et après la mort de ce docteur, l'évêque ayant mis au jour la *Vie de Marie Alacoque*, un mauvais plaisant du parti dit que *Tournely avait emporté l'esprit de l'évêque de Soissons, et qu'il ne lui avait laissé que la Coque*. Cette plaisanterie n'était pas plus fondée que cette autre antithèse, enfantée par je ne sais qui, lorsqu'il eut été admis à l'académie

française et au conseil d'état : « L'évêque de Soissons a traité la théologie sans en être instruit, il » était académicien sans en avoir les talents, et » conseiller-d'état sans être instruit des affaires. » Tous ces traits portent à faux. Languet n'était ni un Fénelon, ni un Bossuet, on le sait très-bien, mais il savait écrire, et même avec élégance. Ses ennemis devraient l'avouer et l'avoueraient, si le bandeau de l'esprit de parti ne cachait toute vérité. Il se peut qu'il ait trop donné à son zèle dans ses ouvrages polémiques ; qu'il n'ait pas assez distingué le dogme de l'opinion ; qu'il n'ait pas toujours vu le mérite de ses adversaires, mais il n'est pas moins vrai que plusieurs morceaux de ses productions font honneur à son savoir et à son esprit. Ce prélat passa, en 1731, de l'évêché de Soissons à l'archevêché de Sens, et mourut en 1753, à l'âge de 76 ans, regardé comme un prélat pieux et charitable. Ses ouvrages polémiques ont été traduits en latin, et imprimés à Sens en 1753, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : une *Traduction des Psaumes*, in-12 ; *De l'esprit de l'Eglise dans ses cérémonies*, contre le traité de Claude de Vert, trésorier de Cluny, sur les cérémonies de l'église ; des livres de piété pleins d'onction, entre autres le *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, bien propre à la faire naître dans le cœur des fidèles ; des *Remarques* sur le fameux *Traité* du jésuite Pichon, touchant la fréquente communion ; une *Réfutation* des Lettres de Jacques Varlet (voy. ce nom) ; la *Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4 ; plusieurs *Discours* dans les recueils de l'académie française. Ils prouvent qu'il était très-capable de composer lui-même ses ouvrages. Son style est un peu diffus, mais clair, naturel, élégant et assez noble.

LANGVELDT. Voy. MACROPÉDITS.

* LANJUINAIS (Jean-Denis, comte), pair de France, membre de l'académie des inscriptions, né le 12 mars 1753, à Rennes, fils d'un avocat au parlement de cette ville, fut inscrit au tableau, par dispense d'âge, en 1771, et s'appliqua si bien à l'étude des lois qu'il obtint le bonnet de docteur en 1772. Nommé, trois ans après, à la suite d'un brillant concours, professeur de droit ecclésiastique, il fut en 1779, choisi pour être un des conseillers des états de Bretagne. Le tiers-état de la sénchassée de Rennes le chargea, en 1789, de la rédaction de ses cahiers où l'on trouve exprimé le vœu d'une constitution monarchique et représentative, et l'élut son député aux états-généraux. Nul ne montra plus d'antipathie contre la noblesse, les parlements et les privilèges. Quoiqu'il eût été l'un des rédacteurs de la constitution civile du clergé, il vota contre le décret qui déclara sans exception tous les biens ecclésiastiques biens de l'état. Mirabeau ayant demandé que les ministres eussent dans l'assemblée voix consultative, sauf à décider plus tard s'ils pourraient en faire partie, Lanjuinais s'y opposa, et fit décréter que, pendant la session, aucun député ne pourrait faire partie du ministère. Il fut un des députés nommés *réviseurs* dont le but était de modifier la constitution, et de fortifier l'autorité royale trop affaiblie, mais en prenant des mesures contre ce qu'ils appelaient les *prétentions* de

la cour. Après la session, étant retourné à Rennes il y fut nommé professeur de droit constitutionnel, et membre de la haute cour nationale. Député à la Convention en 1792, le 24 septembre il demanda une enquête sur les massacres des prisons ainsi qu'une loi contre les provocateurs à l'assassinat, et le 5 novembre appuya la dénonciation de Louvet contre Robespierre. Lors du procès de Louis XVI, il demanda qu'on laissât à ce prince les mêmes moyens de défense et d'appel qu'aux autres accusés : le 26 décembre il attaqua l'acte d'accusation. Le 16 janvier 1793, il vota non comme juge, mais comme représentant, la réclusion et le bannissement à la paix, demandant toutefois que le jugement n'eût force de loi que s'il réunissait les deux tiers des suffrages; cet avis, le seul qui pût sauver Louis XVI, fut rejeté. Bravant les menaces des Montagnards qui venaient à l'assemblée avec des armes pour effrayer leurs collègues, il s'opposa à ce qu'on rapportât le décret qui ordonnait la poursuite des auteurs des massacres de septembre : ses efforts n'eurent aucun résultat; ils ne furent pas plus heureux quand il combattit la création d'un tribunal révolutionnaire; mais il refusa courageusement de se rendre au comité de législation dont il était membre, pour coopérer à la loi qui devait constituer ce monstrueux tribunal. Une commission de douze membres avait été formée au sein de l'assemblée pour s'opposer aux envahissements de la commune : la Montagne en ayant demandé la suppression, Lanjuinais s'éleva contre ces fauteurs de l'anarchie, et dénonça le comité d'insurrection qui s'assemblait dans la salle de l'archevêché. Le 2 juin il attaqua Chabot comme un des auteurs du projet de proscription médité contre la minorité : plusieurs députés de la Montagne, parmi lesquels on remarquait le boucher Legendre et Chabot, s'élancèrent, le pistolet à la main, pour le faire descendre de la tribune : Lanjuinais se tournant avec calme vers l'apostat Chabot, lui dit : « On a vu dans l'antiquité orner les victimes de fleurs et de bandelettes; mais le prêtre qui les immolait ne les insultait pas. » Barrère affectant une modération hypocrite proposa une mesure de pacification : il fallait, disait-il, que les membres proscrits se suspendissent eux-mêmes de leurs fonctions; mais Lanjuinais lui répliqua dans un discours éloquent qui ne fit qu'irriter de plus en plus ses ennemis. A la fin de la même séance, Lanjuinais, mis en arrestation chez lui, parvint à s'évader, et se rendit à Rennes, où, caché durant 18 mois dans sa propre maison, il dut la vie au courage de sa femme et à celui de sa domestique, Marie Poirier. Leur dévouement a été célébré par Legouvé dans son *Mérite des femmes*. Après le 9 thermidor, Lanjuinais reparut sur la scène politique; il rentra le 8 mai 1795 à la Convention, en fut nommé président dès le mois de juin, et y plaida de nouveau la cause de l'humanité et de la religion, mais avec plus de succès. Lors de l'établissement de la constitution de l'an trois, 73 départements le portèrent au conseil des Anciens, dont il devint secrétaire; le sort l'en fit sortir au mois de mai 1797. Après le 18 brumaire, présenté deux fois candidat au sénat, il y fut

enfin admis le 22 mars 1800. Il y vota contre le consulat à vie et le gouvernement impérial. Cependant il reçut le titre de comte et de commandant de la légion-d'honneur. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et coopéra à la rédaction du projet de constitution présenté par le sénat à Louis XVIII. Nommé pair de France le 4 juin 1814, il siégea très-assidûment à la chambre, mais il y prit rarement la parole. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, la ville de Paris l'ayant choisi pour un de ses députés, il fut élu à la presque unanimité président de la chambre des représentants. A sa rentrée en France, le roi le maintint à la chambre des pairs, où il fit partie de la minorité constitutionnelle. Depuis 1808 admis à l'institut, lors de la réorganisation des quatre académies, il entra dans celle des inscriptions. Lanjuinais est mort à Paris le 13 janvier 1827. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe, notamment par Abel Rémusat, au nom de l'académie des inscriptions. Le comte de Ségur prononça son éloge à la chambre des pairs dans la séance du 1^{er} mars. Outre ses rapports et ses discours dans les diverses législatures dont il a fait partie, Lanjuinais a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoire sur l'origine, l'inscriptibilité, les caractères distinctifs des différentes espèces de dtmes, et sur la présomption légale de l'origine ecclésiastique de toutes les dtmes tenues en fief*, 1786, in-8; *Rapport sur la nécessité de supprimer les dispenses de mariage, et d'établir une forme purement civile pour constater l'état des personnes*, 1791, in-8, 2^e éd., 1815. L'époque où parut cet écrit indique assez dans quel esprit il est rédigé; *Dernier mot aux assemblées primaires, sur la constitution de 1793*, Rennes, 1793, in-8, 2^e édit., 1795; *Rapport sur l'effet rétroactif des lois du 5 brumaire et du 17 nivôse an 2 (1793)*, in-8; *Histoire naturelle de la parole, par Court de Gébelin, avec un Discours préliminaire sur l'histoire de la grammaire générale*, Paris, 1816, in-8; *Appréciation du projet relatif aux trois concordats*, 1817; *Constitutions de la nation française, précédées d'un Essai historique et politique sur la charte*, Paris, 1819, in-8; *La religion des Indous, selon les Védah, ou Analyse de l'Oupnekhat, publié par Anquetil-Duperron*, Paris, 1823, in-8; *Etudes biographiques et littéraires sur Ant. Arnauld, Nicole et Necker, avec une notice sur Christophe Colomb, etc.*, Paris, 1825, in-8; la *Bastonnade et la Flagellation pénales considérées chez les peuples anciens et chez les modernes*, 1825, in-48, 2^e édit.; *Tableau général de l'état politique intérieur de la France depuis 1814, et de l'Angleterre depuis 1716, etc.*, 1824, in-8; *Extraits de la grammaire slave de la Carniole, du Mithridate d'Adelung, etc.*, dans les mémoires de l'acad. celtique; Plusieurs analyses, notices et autres morceaux littéraires lus à l'institut, ou insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Chronique religieuse*, la *Revue encyclopédique*, etc. Lanjuinais a été, avec Grégoire, l'éditeur de la *Vie et des Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, Paris, 1825, 4 vol. in-8.

* LANJUINAIS (Joseph-Elisabeth), né à Rennes, en 1755, frère du précédent, fut élevé comme lui dans les principes du jansénisme. Ayant embrassé

l'état ecclésiastique, il reçut ses grades en théologie, fut ordonné prêtre en 1779, et chargé d'exercer le ministère dans une paroisse du diocèse. A la révolution il fit le serment et devint un des vicaires de l'évêque constitutionnel Lecoz (voy. ce nom). Malgré son attachement au nouvel ordre de choses, il ne put cependant éviter d'être arrêté sous la terreur. Député au concile de Paris en 1797, il y remplit les fonctions de secrétaire. Deux ans après il assista au synode de Rennes où il avait le titre de promoteur. Lors du concordat, porté sur une liste pour l'épiscopat, il ne fut point nommé. M. de Maillé, nouvel évêque de Rennes, refusa de lui laisser la première cure de la ville, mais il vit moins d'inconvénient à le nommer chanoine. Sur la demande de l'évêque il signa une profession de foi qu'il rétracta et s'y soumit de nouveau, menacé de perdre ses pouvoirs. Toujours fidèle à ses opinions, il était à Rennes l'ami et le soutien du parti janséniste. Voulant faire cesser ce scandale, Mgr. Mannay, devenu évêque de Rennes, essaya de le ramener à l'esprit de soumission, mais il n'en put rien obtenir, et se vit contraint de l'interdire. Il vint alors près de son frère, et vécut fort tranquille à Paris, continuant de jouir de son traitement. Il y mourut le 6 mars 1833, après une courte maladie. Pour demeurer en tout fidèle à la vérité, nous devons dire (ajoute l'*Ami de la Religion*), que l'abbé Lanjuinais était d'ailleurs un prêtre régulier et même austère dans ses mœurs.

* LANNEAU ou DELANNEAU (P. A. V. de), fondateur et directeur du pensionnat de Ste.-Barbe, mort à Paris le 30 mars 1830. Elève de l'école militaire en 1767, puis théatin et prêtre, il fut professeur au collège de Tulle et ensuite vicaire épiscopal de Saône-et-Loire en 1791. Après avoir été procureur-syndic du district d'Autun et membre du club, il se maria et vint à Paris, où, lors de la réorganisation des études, il établit un pensionnat qui fut fréquenté par un grand nombre d'élèves. Les études de cette maison étaient en général assez bien dirigées; mais la plupart des habitudes religieuses y était nulle dans le principe, et jamais elle n'y fut très-grande. A l'époque du concordat Lanneau présenta une supplique au cardinal-légitime pour faire valider son mariage et fut relevé de ses vœux par le souverain pontife. Sans doute l'esprit de parti contribua beaucoup au succès de son établissement; mais notre impartialité nous force de dire que Lanneau était bienfaisant. Il a transmis son pensionnat à son fils, quelque temps après la restauration. Plusieurs journaux, et entre autres le *Journal du commerce*, lui ont consacré des *Notices nécrologiques*. On lui doit quelques ouvrages pour l'enseignement, parmi lesquels on cite une *Cours de leçons pratiques de grammaire française*.

* LANNES (Jean), duc de Montébello, né à Lectoure (ancienne Guyenne), Gers, le 11 avril 1769, d'une famille estimée mais pauvre, est parvenu par des prodiges de valeur à une haute illustration militaire. Il faisait ses études dans sa ville natale, lorsqu'il fut obligé d'y renoncer par suite de la perte que son père fit alors du peu de bien qu'il possédait et qui consistait en une métairie. Obligé

de prendre un état, il fut mis en apprentissage chez un teinturier; en 1792, atteint par la réquisition, il partit, en qualité de sergent-major, dans un bataillon de son département. Actif, intelligent et brave, son avancement fut rapide, et dès 1793 il était chef de bataillon. Après le traité de Bâle, qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne, Lannes fut compris dans le nombre des officiers que le conventionnel Aubry fit destituer pour cause d'incapacité. Le repos auquel il semblait condamné l'indigna, et il se rendit au commencement de 1796, simple volontaire à l'armée d'Italie, où sa valeur le fit remarquer du général Bonaparte, qui se rappela qu'à la journée du 13 vendémiaire (18 octobre 1795), au moment où la Convention était menacée par les sections de Paris, cet officier s'était distingué par son sang-froid et son courage. Fait colonel du 29^e régiment, sur-le-champ de bataille de Millesimo, il fit des prodiges de valeur au passage du Pô, au Pont de Lodi, à la bataille de Bassano, où il prit deux drapeaux; à l'assaut de Pavie, à la suite duquel il fut fait général; au siège de Mantoue, où il enleva le faubourg Saint-George à la baïonnette; enfin à la mémorable bataille d'Arcole (15 novembre 1796), à laquelle Lannes voulut assister malgré les vives souffrances que lui faisaient éprouver des blessures reçues à un précédent combat. Lorsque l'armée marcha sur Rome, Lannes arriva le premier à Imola, dont il enleva les retranchements; et cet événement décida de la soumission du vénérable et malheureux pape Pie VI, auprès duquel le vainqueur fut envoyé pour traiter de la paix. Après le traité de Campo-Fornio (17 octobre 1797), Lannes se rendit à Paris où il devait prendre un commandement dans l'expédition dirigée contre l'Angleterre; mais celle d'Egypte ayant été décidée, il y accompagna Bonaparte, qui le regardait depuis longtemps comme un de ses plus braves généraux. Dans cette campagne, où tout était nouveau pour l'armée française, ennemis, armes, localités, climat, Lannes fut constamment chargé du commandement des avant-gardes. Au débarquement de l'armée sous les murs d'Alexandrie, dans tous les combats qui précédèrent l'entrée des Français au Caire, au siège de Saint-Jean d'Acre, à la bataille d'Aboukir, il se signala par une étonnante intrépidité, et fit preuve des plus grands talents militaires. Sa division se porta contre les Turcs, sur la montagne de Sables, défendue par six canons de gros calibre; et la terreur qu'il répandit dans leur armée fut telle que les soldats, éperdus et fuyant de toutes parts, se précipitaient dans la mer pour échapper au feu des vainqueurs; plus de dix mille y périrent, refoulés vers le rivage par la cavalerie de Murat. Lannes investit Aboukir, attaqua la redoute dont il emporta de vive force les retranchements, et fut dangereusement blessé dans ce combat. Lorsque Bonaparte quitta l'Egypte, Lannes fut un des officiers qui l'accompagnèrent et lui fut très-utile au 18 brumaire (9 novembre 1799). Envoyé à Toulouse à la suite de ces événements, et chargé du commandement des 9^e et 10^e divisions militaires, il parvint à rétablir partout la tranquillité publique. Rappelé à Paris, il fut nommé commandant en chef de la

garde consulaire. La guerre s'étant rallumée en Italie (1800), Lannes fut chargé du commandement de l'avant-garde, et se fit remarquer à Marengo, par plusieurs faits d'armes auxquels il prit part comme général et comme soldat. Envoyé, en novembre 1801, ministre plénipotentiaire à Lisbonne, il quitta ce poste à la suite de difficultés occasionnées par le droit qu'il prétendait de faire entrer dans le Tage des bâtiments chargés de marchandises, sans être soumis à aucune visite. Il fut élevé à la dignité de maréchal d'empire le 29 floréal an 12 (19 mai 1804), puis créé successivement chef de la 9^e cohorte, grand officier de la légion-d'honneur et duc de Montébello. A la reprise des hostilités avec l'Autriche, en 1805, il obtint le commandement de l'avant-garde, se porta sur Louisbourg, et pénétra en Bavière, où il commença la campagne de la manière la plus brillante. Il contribua au succès du combat de Wertingen, à la défaite de Mack, à la prise d'Ulm, et notamment à d'Holabrunn, où il ordonna une charge de cavalerie qui décida la victoire. Chargé du commandement de l'aile gauche, à la bataille d'Austerlitz, deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés dans cette importante journée, au succès de laquelle il contribua par ses savantes manœuvres et par sa prodigieuse activité. En 1807, Iéna, Eylau, Friedland, furent les nouveaux théâtres de sa gloire. Il accompagna Napoléon en Espagne, commanda un corps d'armée à Tudela; dirigea le siège de Saragosse et obtint divers succès dans cette guerre injuste. Cependant l'Autriche, toujours vaincue, mais toujours redoutable, venait de relever pour la cinquième fois l'étendard de la guerre. De retour en France, il jouissait de quelque repos dans sa terre de Maisons, près de Paris, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour l'Allemagne. A la tête de ces braves légions, qui avaient souvent vaincu sous ses ordres, il s'empara de Ratisbonne, et marchait à de nouvelles victoires, lorsqu'à la bataille d'Esling (22 mai 1809), un boulet de canon lui emporta la jambe droite toute entière et la gauche au-dessus de la cheville; Napoléon ne put, à ce douloureux aspect, se défendre d'une vive émotion. Lannes lui dit : « Dans quelques instants vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été votre meilleur ami. » Il ne mourut cependant que le 31 mai, après neuf jours passés dans les plus vives douleurs. Son corps, déposé d'abord à Strasbourg, fut transporté à Paris et placé au Panthéon l'année suivante, le 6 juillet, anniversaire de la victoire de Wagram. Un premier mariage qu'il avait contracté avant son élévation ayant été déclaré nul, Lannes épousa M^{lle} de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné a été créé pair de France, le 17 août 1815, sous le nom de Montébello. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par René Perin, Paris, 1810, in-8.

LANNOY (Charles de), général au service de Charles-Quint, était issu d'une des plus illustres maisons de Flandre, où il naquit vers 1470; il servit d'abord dans les armées de l'empereur Maximilien, qui le fit chevalier de la Toison-d'Or en 1516, gou-

verneur de Tournai en 1521. Lannoy devint vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint en 1523. Il eut le commandement général des armées de ce prince, après la mort de Prosper Colonne en 1523, et s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525, où François I^{er} fut fait prisonnier. On sait que ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « M. de Lannoy, lui dit-il en italien, voilà l'épée » d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que » de la rendre il s'en est servi pour répandre le sang » de plusieurs des vôtres. » Cela était vrai, et le roi avait un peu trop profité de la certitude où il était que les Impériaux ne voulaient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement et impunément plusieurs qui cherchaient à le faire prisonnier. Aussi de Lannoy, en prenant son épée, et lui en donnant une autre lui dit : « Je prie votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a » épargné le sang de plusieurs des vôtres. » Le généreux Lannoy traita toujours François I^{er} en roi. Craignant que ses troupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince, pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitone. Ensuite, pour l'engager à passer en Espagne, il lui dit qu'il pourrait s'aboucher avec l'empereur, et qu'ils s'accorderaient facilement ensemble, lui promettant qu'au cas qu'ils ne pussent convenir, il le ramènerait en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint et François I^{er}, ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast et celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gaëte en 1527, d'une fièvre ardente qui l'emporta en quatre jours. Lannoy était un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talents militaires autant que par son courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il savait traiter une négociation et ménager une affaire.

* LANNOY (Julienne-Cornélie, baronne de), née à Bréda en 1738, morte dans la même ville en 1782, est une des dames hollandaises qui ont cultivé la poésie avec le plus de succès. Ses trois *tragédies* : *Léon le Grand*, 1767; le *Siège de Harlem*, 1770; et *Cléopâtre*, 1776, offrent de grandes beautés; Jean Cohen se proposait d'en donner la traduction dans les *chefs-d'œuvre du théâtre hollandais*, dont malheureusement il n'a paru que le 1^{er} volume. Cette Dame, qui remporta plusieurs prix de poésie, a publié elle-même deux volumes de ses œuvres, Leyde, 1780, in-8, auxquels M. de Bilderdik en a ajouté un troisième, 1783, in-8. Elle réussit principalement dans l'épître, l'ode et la satire. Il y a dans ses compositions de la verve, souvent de l'originalité, et toujours de l'élégance.

** LANOUE (Gustave-Colas de), poète, né en 1812 à Orléans, fit ses premières études sous la direction d'un pieux ecclésiastique, et puisa dans ses leçons les sentiments dont tous ses ouvrages sont empreints. A peine âgé de 13 ans, il composa un *Poème sur Jeanne d'Arc*, et deux ans plus tard il mit en vers un voyage qu'il venait de faire, avec son père et son précepteur, à la trappe de la Meil-

lèraie. Il acheva ses études à Paris au collège Stanislas; de la manière la plus brillante, et commença son cours de droit; mais après avoir reçu ses premiers grades, il y renouça pour se livrer exclusivement aux lettres. L'un des fondateurs d'une association qui avait le noble but de soulager les maux, et en même temps d'améliorer les mœurs de la classe pauvre, il en fut un des membres les plus zélés. Depuis 1830, il prit part à la publication de divers journaux religieux, et y inséra des fragments d'une *Histoire sainte*, rédigée pour la classe la moins instruite. Un voyage qu'il fit en 1834 aux ruines de Jumièges, lui fit naître le désir de visiter les nouveaux bénédictins de Solesmes; c'est dans cette sainte solitude qu'il conçut le plan de son dernier ouvrage : *Enosh*, poème dont il offrit la dédicace à D. Guéranger. Il songeait à embrasser l'état religieux, lorsqu'il mourut à Paris dans les sentiments de la plus vive piété, le 18 février 1838, à 26 ans. *Enosh*, Paris, 1837, réimprimé avec une *Notice* sur l'auteur, par M^{me} Mélanie Waldor, 1839, in-8, reste son principal titre littéraire. C'est une trilogie intitulée : *Eden, Jérusalem, Josaphat*, ou *la création, la rédemption et le jugement dernier*. Plusieurs morceaux d'un mérite incontestable font vivement regretter que l'auteur, enlevé si jeune aux lettres, n'ait pas pu porter son ouvrage à la perfection dont il était susceptible.

LANOUE. Voy. NOUE.

LANSBERG (Jean, en latin *Lanspergius*), natif d'une ville de son nom en Bavière, se fit chartreux à Cologne, mourut en 1539, n'ayant pas encore atteint la 50^e année de son âge, avec le surnom de *Juste*, et laissa un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui respirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1693, en 3 vol. in-4. Ses *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle*, *Alloquium Jesu-Christi ad animam fidelem*, Louvain, 1572, in-12, ont été traduits en français et dans plusieurs autres langues. Nous devons citer aussi *Enchiridion militiæ christianæ*, Paris, 1546, et Cologne, 1507, in-12. L'auteur était un homme zélé qui travailla avec ardeur à faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux que les erreurs de Luther en avaient fait sortir.

LANSBERG (Matthieu.) Voy. LAENSBERGH.

LANSBERG, et non LANDSBERGHE, ou LANSBERGHE (Philippe), mathématicien et astronome protestant, né à Gand en 1565 (1), fut pendant quelque temps ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asile dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goën en Zélande, et se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui : *Progymsmata astronomica restituta*, Middelbourg, 1619, in-4; *ibid*, 1629; traduit du hollandais en latin par Martin Hortensius, Middelbourg, 1630, in-4, et en français par N. Goubard, *ibid*, 1639, in-fol.; *Commentationes in motum terræ diurnum et annuum*, etc., 1629; trad. en français par

N. Goubard, Middelbourg, 1633, in-fol., avec des tables. L'auteur se déclare pour le système de Copernic. *Uranometria libri tres*, Middelbourg, 1631, in-4; *Tabulæ motuum cælestium perpetuæ*, Middelbourg, 1632, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces tables. *Introductio in quadrantem tum astronomicum, tum geometricum*, etc., Middelbourg, 1633, in-fol.; une *Chronologie sacrée*, Middelbourg, 1625, in-4; *Horologiographia nova*, etc. Tous ces ouvrages, hormis le premier, ont été réunis à Middelbourg, 1663, in-fol. — Son fils Jacques LANSBERG s'appliqua aussi aux mathématiques et publia une *Apologie* des ouvrages de son père, Middelbourg, 1633, in-4, et mourut en Hollande en 1637. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques LANSBERG, connu par une *Description de la ville de Hulst*, La Haye, 1687, in-8; ni avec N. LANSBERG, habile ingénieur hollandais, qui publia *La nouvelle manière de fortifier les places*, La Haye, 1712, in-4. Cet ouvrage est curieux par la nouveauté du système que l'auteur y propose, et par la critique qu'il y fait des places qui paraissent le mieux fortifiées.

LANSIUS, ou LANZIUS (Thomas), jurisconsulte allemand, né en 1577 à Bergen dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connaissance des mœurs et des lois des différentes nations et devint professeur de jurisprudence à Tübingen. On a de lui : *Orationes, seu Consultatio de principatu inter provincias Europæ*, Amsterdam, 1636, in-8. Il faut bien se garder de croire toutes les anecdotes qu'il annonce dans cet ouvrage; il y en a d'absolument fausses et calomnieuses, en particulier ce qu'il raconte du cardinal Bembo. Lانسius mourut octogénaire en 1637.

* LANTARA (Simon-Mathurin), peintre, né en 1745, dans un village près de Montargis, était doué du talent le plus vrai, et de la plus heureuse facilité : il n'eut pour ainsi dire d'autre maître que la nature. Il aurait pu acquérir de la fortune; mais la paresse la plus invétérée, et l'insouciance la plus complète l'empêchèrent toujours de sortir de l'indigence. Il mourut dans l'hospice de la Charité, le 22 décembre 1778. Ses tableaux peu nombreux sont très-recherchés. Quelques-uns ont été gravés par P.-J. Daret, entre autres la *rencontre fâcheuse*, le *pêcheur amoureux*, l'*heureux baigneur*, le *berger amoureux*, 4 est. en long. Piquenot a gravé la *nappe d'eau* et les *chasse-marées*, 2 est. en long; et Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris*, 12 petites feuilles en long.

* LANTIER (E.-F. de), littérateur, né à Marseille en 1734, vint très-jeune à Paris, où il se fit connaître avantageusement par quelques poésies légères. Il donna ensuite des comédies qui furent jouées, non sans succès, telles que *L'Impatient*, en un acte et en vers, 1778; *Le Flatteur*, en cinq actes, 1782, in-8; *Les Coquettes rivales*, en cinq actes et en vers, 1786; *L'Inconséquent*, en trois actes et en vers, 1788. On lui doit en outre un recueil de poésies sous le nom de l'abbé *Mouche*, Paris, 1784, in-12; *Herménie*, poème en 3 chants, 1788, in-12; *Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie*, Paris, 1798, 3 vol. in-8; cet ouvrage a eu quinze éditions, et a été traduit en allemand, en anglais, en espagnol, en

(1) Suivant Foppens, dans sa *Bibliotheca Belgica*. Mais Philippe Lansberg nous apprend lui-même dans la préface de son *Uranometria*, etc., qu'il était né, en 1561, dans la Zélande.

portugais et en russe. Il paraît que Lantier s'était proposé de donner une suite à l'excellent ouvrage de l'abbé Barthélemy (*Voyage d'Anacharsis*), mais il est resté bien loin de son modèle. Cependant, un style souvent correct, facile, quoique un peu affecté, des aventures intéressantes expliquant le succès étonnant de cet ouvrage, dans une société frivole qui veut avant tout être amusée. Le voyage d'Antenor n'est qu'un roman d'imagination, dont on ne peut tirer que des idées imparfaites et souvent même fausses des mœurs de l'ancienne Grèce. On l'a surnommé avec raison l'*Anacharsis des boudoirs*; les passions y sont mises beaucoup trop en jeu, et elles en rendent la lecture dangereuse : *Contes en prose et en vers*, suivis de *pièces fugitives*, 1801, 3 vol. in-8; *Les Voyageurs en Suisse*, 1807, 5 vol. in-8, 1817, in-12, traduit en anglais, 6 vol. in-12; *Voyage en Espagne*, 1809, 2 vol. in-8; *Correspondance de M^{lle} d'Arly*, 1814, 2 vol. in-8; 1815, 3 vol. in-12; *Recueil de poésies*, 1817, in-8. Lantier est mort à Marseille le 31 janvier 1826, à l'âge de près de 92 ans, après avoir rempli tous ses devoirs de religion. Quelques mois avant de mourir, il donna encore *Geoffroi-Rudel*, ou *Le Troubadour*, poème en huit chants, 1825, in-8, qui offre, à travers beaucoup d'imperfections, un assez grand nombre de vers remarquables par leur élégance et leur pureté.

LANUZA (Jérôme-Baptiste de SELLAN de), surnommé *le Dominique de son siècle*, naquit à Ixar, dans le diocèse de Saragosse, en 1535, se fit dominicain, et devint provincial de son ordre. Il exerçait cet emploi avec beaucoup de distinction, lorsqu'il présenta une requête à Philippe III, contre la doctrine de Molina, et la liberté que les papes laissaient aux théologiens de l'enseigner. Cette requête peut faire honneur au zèle de l'auteur pour la prédétermination physique, mais elle n'en fait pas à sa modération. Les pontifes avaient laissé la liberté, parce qu'ils voyaient que dans les questions controversées, rien n'intéressait la foi. (*Voy. LEMOS.*) Ce pieux dominicain fut élevé en 1616, sur le siège de Balbastro, en 1622, sur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette dernière ville en 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque et par les exercices d'un religieux. Philippe III faisait tant de cas de sa vertu qu'il le fit prier, à son avènement au trône, de lui indiquer les ecclésiastiques et les religieux qu'il jugerait dignes des premières dignités de l'Eglise. On a de lui des *Traité évangéliques*, écrits simplement et solidement; des *Homélies*, en 3 vol., traduites de l'espagnol en latin assez fidèlement, par Onésime de Kien, Mayence, 1648, 4 vol. in-4; et en français, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude; la *Requête contre les jésuites*. Lanuza était un peu fâché du crédit dont ils jouissaient; s'il eût été prophète, il n'aurait point porté envie à leur destinée.

* LANZE (Victor-Amédée delle), né en 1712 à Turin, d'une famille illustre, fut successivement chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, ensuite vicaire à Turin. Créé cardinal par le pape Benoît XIV, le 10 avril 1747, il fut bientôt après archevêque de Nicosie, préfet du concile, aumônier

du roi de Sardaigne, et abbé commendataire de Saint-Bénigne, où il mourut le 25 janvier 1748. Elevé au comble des dignités ecclésiastiques, il le dut moins à sa naissance qu'à ses talents et à ses vertus. A une érudition profonde, il joignait une doctrine pure et une piété rare, qu'il relevait encore par un caractère généreux et une ardente charité. On a de lui : *Synodus diocesana Segusii* (Suse) in *Gallia subalpina*, coacta anno 1745; *Synodus diocesana insignis abbatiæ fructuariensis Sancti-Benigni de Sancto-Benigno*, Turin, 1752. On trouve l'éloge de ce prélat dans la *Nuova raccolta degli opuscoli*, etc., de Calogera.

* LANZI (l'abbé Louis), savant littérateur, né à Monte-del-Olmo, près de Macerata, en 1732, fit ses études sous les jésuites, en prit l'habit en 1750, et professa la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différents collèges. A la suppression de l'institut, le grand-duc Léopold le nomma sous-directeur de la galerie de Florence, et il mourut dans cette ville le 31 mars 1810. Ce fut sans contredit un des plus habiles et des plus savants archéologues de l'Italie. On lui doit la fondation du cabinet étrusque, qu'il disposa dans un ordre admirable. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont contribué le plus à sa réputation sont : *Essai sur la langue étrusque*, Rome, 1789, 3 vol. in-8, Florence, 1824; une excellente traduction en vers, des *Travaux et des Jours d'Hésiode*, avec des notes, ibid., 1808, in-4; *Histoire de la peinture en Italie*, Bassano, 1792, 6 vol. in-8, excellent ouvrage souvent réimprimé dans différents formats, trad. en franç. par M^{me} Arm. Dieudé, Paris, 1824, 5 vol. in-8; *Opere posthume*, Florence, 1817, 2 vol. in-4. Lanzi conservait un si tendre souvenir de l'ordre auquel il avait appartenu, qu'on le voyait s'attendrir toutes les fois qu'il rencontrait un de ses confrères.

LANZIUS. Voy. LANSIUS.

LANZONI (Joseph), médecin et professeur à Ferrare, membre de l'académie des *Curieux de la nature*, naquit à Ferrare en 1663, et montra dès l'enfance un vif penchant pour l'étude. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, lui mérita la confiance de plusieurs personnes illustres. Tout le temps que sa profession n'absorbait point, il l'employait à la littérature, ou à l'étude de l'antiquité. Plusieurs académies d'Italie et étrangères se l'associèrent. Il a été le restaurateur et le secrétaire de celle de Ferrare. Il mourut en 1750. On a imprimé en 1738, à Lausanne, le *Recueil* de ses ouvrages manuscrits avec ceux déjà imprimés, 3 vol. in-4, en latin.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, combattit la résolution qu'avaient prise les Troyens de faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinèrent à ne pas le croire. Alors, pour les convaincre que ses frayeurs étaient fondées, il osa décocher une flèche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son terrible, comme d'armes et de soldats renfermés; mais les dieux, irrités contre Troie, bouchèrent les oreilles de ses citoyens à ses instances, et le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpents, qui

vinrent attaquer ses enfants au pied d'un autel ; il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisaient avec leur corps. Virgile, dans le deuxième livre de l'Énéide, a décrit cet événement d'une manière pleine de force et d'images, qui a inspiré et dirigé le sculpteur Agesandre.

LAODAMIE, fille de Bellérophon, fut aimée de Jupiter, et en eut Sarpédon. Diane la tua à coups de flèches pour punir son orgueil. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaste. Elle mourut de douleur en embrassant l'ombre de son mari, Protésilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam et d'Hécube, et femme d'Hélicon. Elle est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomède au siège de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE, l'une, femme de Phronée, une autre, fille de Cynire ; la troisième, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAOMÉDON, roi de Phrygie, fille d'Illus, et père de Priam, convint avec Neptune et Apollon d'une somme d'argent, s'ils voulaient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste ; et Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consultèrent l'oracle, qui répondit que, pour être délivrés de leurs maux, il fallait réparer l'insulte faite aux dieux, en exposant au monstre Hésione, la fille de Laomédon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouserait ; mais ce prince refusa encore de lui donner sa fille, comme il l'avait promis. Hercule indigné, ruina sa ville, le tua, et donna Hésione à Télamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAPARELLI (François), ingénieur et architecte, naquit à Cortone, le 3 avril 1521. Son application aux sciences militaires et mécaniques le fit estimer de Côme 1^{er}, grand-duc de Toscane. Il obtint sous Pie IV une compagnie de 200 hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia dont il fortifia les murs et le fort. Michel-Ange Buonarroti lui confia ensuite l'exécution de ses dessins pour l'église de Saint-Pierre. Soliman II, en 1565, ayant résolu de chasser de Malte, avec 240 voiles, les chevaliers de Jérusalem, Pie IV y envoya François Laparelli. Il travailla à fortifier l'île, et donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de la Valette, parce que Jean Parisot de la Valette était alors grand-maître de Malte. Dans la suite, les Turcs ayant formé des entreprises sur l'île de Chypre, Laparelli offrit ses services aux Vénitiens ; et étant arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'était réunie, il y mourut de la peste le 26 octobre 1570.

* LAPEIROUSE (Philippe Picor de), naturaliste, né à Toulouse, le 20 octobre 1744, fut, à 24 ans, pourvu de la place d'avocat-général au parlement de cette ville. Lors de la réforme opérée par Maupeou, en 1771, dans la magistrature, renonçant à sa charge, il se retira dans les Pyrénées, où il se livra entièrement à l'étude de l'histoire naturelle. A la convocation des états-généraux, il fut chargé

de rédiger les cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et en 1790, il devint un des administrateurs du district de cette ville ; mais deux ans plus tard, lorsqu'il vit la marche que suivait la révolution, il se démit de cet emploi. Peu après il fut arrêté, et n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il reprit dès-lors ses occupations scientifiques, et fut nommé successivement inspecteur des mines, et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse. En 1800, appelé aux fonctions de maire, pendant son administration il fonda un jardin botanique, un observatoire, un cabinet de physique et de chimie, plusieurs bibliothèques, un musée et une école de peinture. Membre de la chambre des représentants en 1815, après cette courte session il se hâta de revenir à ses études favorites. Il mourut à Toulouse, le 18 octobre 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Description de plusieurs nouvelles espèces d'orthocératiles et d'ostracites*, 1781, in-fol., avec 13 pl. col. ; *Traité des mines et forges à fer du comté de Foix*, Toulouse, 1786, in-8, trad. en allemand, Berlin, 1789, in-8 ; *Table méthodique des mammifères et des oiseaux*, observés dans le départ. de la Haute-Garonne, 1789, in-8 ; *Flora des Pyrénées*, Paris, 1795, in-fol. avec atlas ; *Monographie des saxifrages*, 1801, in-fol., *Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et itinéraire des botanistes dans cette contrée*, Toulouse, 1813, in-8, avec un supplément, 1818. Lapeirouse était correspondant de l'institut. Plusieurs de ses *Mémoires* ont été insérés dans les recueils des académies de Toulouse, de Stockholm, etc., et dans le *Journal de physique*. Son frère s'occupa de littérature dramatique. Voy. PICOR.

* LAPÉROUSE (Jean - François GALAUP de), célèbre navigateur, né à Albi en 1741, entra dans la marine en 1758, et devint enseigne en 1764. Durant les 14 ans de paix qui suivirent, il eut l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau. A la suite d'une expédition dans la baie de Hudson qui le mit à même de faire connaître ses talents, Louis XVI lui confia la direction d'un voyage autour du monde. Il mit à la voile de Brest le 1^{er} août 1778, sur la frégate la *Boussole*, accompagnée de l'*Astrolabe*, commandée par le capitaine de Langle, son ami, officier d'un grand mérite. Les équipages des deux frégates étaient composés des hommes les plus robustes et les plus intelligents qu'on eût pu trouver. Louis XVI, à qui on avait présenté ce voyage comme devant illustrer son règne, en traça lui-même le plan, et rédigea les instructions, qui furent remises à Lapérouse. Toutes les sociétés savantes lui avaient fourni des mémoires, et tous les gouvernements de l'Europe lui avaient promis la protection et l'assistance de leur marine. Après avoir visité la Conception, l'île de Pâques et les îles Sandwich, il arriva sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, vers le 58^e degré de latitude nord et le 159^e de longitude occidentale, où il découvrit l'entrée d'une baie profonde, qui n'avait encore été signalée par aucun

navigateur. La passe, hérissée de brisants sur un courant rapide, était d'un accès difficile et périlleux ; mais l'intérieur promettait tout ce qu'on peut désirer dans une relâche. Les deux frégates, pressées par le besoin d'eau, de vivres et de bois, en hasardèrent l'entrée sans accident, mais non sans un extrême péril, le plus grand, dit Lapérouse, qu'il ait jamais vu courir à des navires. Cette baie prit, sur la carte de l'expédition, le nom de *Port des Français* ; il s'y trouva en effet un excellent mouillage près d'une petite île inhabitée, mais abondante en bois, en eau et en gibier. Jusque-là, Lapérouse n'avait eu à bord ni mort ni malades ; il voulut, avant de quitter l'île, placer des sondes sur le plan levé par ses ingénieurs, et il y employa un grand et un petit canot de la Boussole et un canot de l'Astrolabe. Les trois canots se séparèrent de leur bord à 6 heures du matin, et à 10, le petit canot revint seul, avec la nouvelle aussi terrible qu'inattendue de la perte des deux autres. Le premier canot avait été emporté sur les brisants de la passe par un mouvement de mer dont il ne pouvait ni prévoir ni éviter l'effet, le second s'y était précipité volontairement, dans l'espoir de sauver ses compagnons. Cet accident fut d'autant plus sensible à Lapérouse, qu'il perdait six officiers distingués, dont un, son proche parent, lui tenait, dit-il lui-même, *lieu de fils*. Il dirigea ensuite sa route du nord au sud, pour reconnaître la côte occidentale de l'Amérique, et arriva le 3 janvier 1787, à Macao où il eut la joie de trouver un bâtiment de la marine royale. Il se rendit de là à Manille, et se reporta au nord par les mêmes latitudes qu'il avait parcourues sur la côte d'Amérique ; mais cette navigation, dans des parages sinueux et parsemés d'îles, fut plus longue, plus périlleuse et remplie de bien plus d'événements. Le 8 septembre il arriva à Avatscha, dans la presqu'île du Kamtschaka, où il s'arrêta pendant 20 jours. Il remit à la voile le 1^{er} octobre, pour reconnaître les îles du Japon et le détroit qui les sépare, soit du continent de l'Asie, soit entre elles, opération difficile que Cook ni King n'avaient pu effectuer. Le 9 décembre il était devant l'une des îles des Navigateurs ; une partie de l'équipage voulut descendre à terre. De Langle, qui était du nombre, fut massacré avec onze hommes par les indigènes, plusieurs autres furent blessés grièvement. Il paraît certain qu'on eût prévenu ce massacre en ne laissant pas approcher les sauvages ; mais il eût fallu recourir à la force, et les chefs de l'expédition s'étaient fait un point d'honneur de revenir en Europe sans avoir versé une seule goutte de sang indien. Lapérouse, privé du plus habile de ses officiers, d'une partie de ses équipages et de ses chaloupes que les sauvages avaient mises en pièces, prit le parti de se rendre à Botany-Bay, où il arriva le 29 janvier 1788, près de trente mois après son départ. Dans sa dernière lettre au ministre, datée du 7 de ce mois, il annonçait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la nouvelle Guinée et la nouvelle Hollande par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la

Carpentarie et toute la côte occidentale de la nouvelle Hollande, jusqu'à la terre de Diémen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'île de France, au commencement de décembre. Trois ans s'étant écoulés sans recevoir de ses nouvelles, l'assemblée Constituante ordonna, en 1791, que deux vaisseaux seraient envoyés à sa recherche. D'Entrecasteaux (*voy. ce nom*), fut chargé de cette expédition ; et, quoiqu'il eût visité avec soin toutes les côtes que Lapérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, il ne put trouver aucune trace de cet infortuné navigateur. Le capitaine anglais Dillon paraît avoir été plus heureux et il est à peu près certain maintenant que Lapérouse a péri dans l'océan pacifique (*voy. PET. DILLON*). Lapérouse avait à diverses reprises envoyé le *journal* de son expédition, le croquis d'un assez grand nombre de cartes, et des mémoires sur plusieurs objets de sciences : ces différents matériaux ont été recueillis et publiés par Milet Mureau sous le titre de *Voyage de Lapérouse autour du monde*, Paris, 1794, 4 vol. in-4, avec atlas, 1798, 4 vol. in-8.

LAPEYRÈRE. *Voy. PEYRÈRE*.

LAPEYRONIE. *Voy. MALLEROT et PIERRE* (Cornille de la).

* LAPLACE (Pierre-Simon), célèbre géomètre, né le 23 mars 1749, à Beaumont-en-Auge dans le Calvados, était fils d'un cultivateur. Il sut triompher des obstacles qui s'opposaient à son éducation, et ne tarda pas à révéler ce qu'il serait un jour. Après avoir professé les mathématiques à l'école militaire établie dans le bourg où il avait pris naissance, il vint à Paris où ses talents lui procurèrent en peu de temps d'utiles protecteurs : de ce nombre furent d'Alembert, qui lui fit obtenir une chaire, et le président Saron qui fit imprimer à ses frais les premiers *Mémoires* du jeune auteur qui les lui avait dédiés. Il fit de bonne heure une découverte importante, celle de l'*Invariabilité des distances moyennes des planètes au soleil*. En 1784, il remplaça Bezout, comme examinateur des élèves du corps royal de l'artillerie, et l'année suivante, devenu membre titulaire de l'académie des sciences, il continua de se livrer avec ardeur à la recherche des lois qui régissent le système du monde ; il publia sur ce sujet, en 1796, un ouvrage resté l'un de ses premiers titres de gloire ; il en fit hommage au conseil des Cinq-cents. Le 26 septembre, il revint à la tête d'une députation rendre compte à ce conseil, des travaux de l'institut depuis sa création. Dans le discours qu'il prononça, il rappela les noms de ceux qui avaient honoré la France par leurs talents et par leur amour des sciences, et, dans cette liste de savants qu'il vouait ainsi à la reconnaissance de son pays, il n'oublia point de rendre hommage à la mémoire de son bienfaiteur, le président Saron. Laplace avait adopté les principes de la révolution, mais il n'occupa aucun emploi public jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire : alors il fut nommé (novembre 1799) ministre de l'intérieur ; il paraît que sa capacité pour les affaires n'égalait point son habileté dans les sciences, et il fut remplacé au bout de six semaines. Napoléon a dit de lui à St.-Hélène ;

« Géomètre du premier rang, il ne tarda pas à se » montrer administrateur plus que médiocre. Dès » son premier travail, nous reconnûmes que nous » nous étions trompés : Laplace ne saisit aucune » question sous son vrai point de vue ; il cherchait » des subtilités partout, n'avait que des idées pro- » blématiques, et portait enfin l'esprit des infini- » ment petits dans l'administration. » Il fut appelé à la fin de la même année au sénat, dont il fut élu vice-président en juillet 1803, et chancelier le mois suivant. En 1805 il fut chargé d'y faire un rapport sur la nécessité de reprendre le calendrier grégorien. L'année suivante il reçut le titre de comte et le grand cordon de la légion-d'honneur. Attaché au gouvernement dont il avait reçu tant de faveurs, il vota néanmoins la déchéance de Napoléon, et se prononça un des premiers pour l'établissement d'un gouvernement provisoire. Louis XVIII l'éleva à la dignité de pair, le 14 juin 1814, et lui donna le titre de marquis. Laplace ne parut point aux Tuileries pendant les cent-jours, et reprit sa place à la chambre des pairs, dès que le trône royal fut rétabli. Il est mort à Paris le 6 mars 1827. Nommé membre de l'académie française en 1816, il y a eu pour successeur Royer-Colard (voy. ce nom). Ses principaux ouvrages sont : *Théorie du mouvement de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4 ; *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1783, in-4 ; *Exposition du système du monde*, 1786, 2 vol. in-8, 6^e édit., 1833, in-4, ou 2 vol. in-8 ; *Traité de mécanique céleste*, 1798-1805, 5 vol. in-4 ; *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4, 3^e édition, 1820, avec un Supplément publié en 1825, in-4 ; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-8, 5^e édition, 1825 ; *Précis de l'histoire de l'astronomie*, 1821, in-8 ; un grand nombre de mémoires dans le *Journal de l'école polytechnique*, une édition complète des *Ouvrages* de ce savant s'imprime en ce moment aux frais de l'état ; de 1845 à 1847, il en a paru 7 vol. in-4, contenant le *Traité de mécanique céleste*, l'*Exposition du système du monde* ; et la *Théorie des probabilités*. Laplace s'est occupé de chimie ; on lui doit l'invention d'un calorimètre, et il a répété les expériences de Cavendish et de Monge sur la décomposition de l'air. Ses travaux ont rempli sans interruption plus de soixante années, et pendant plus d'un demi-siècle il a enrichi les recueils de l'académie, des inventions et des découvertes les plus remarquables. C'est dans ces recueils qu'on trouve consigné ce grand résultat de ses recherches, la certitude de la stabilité du système solaire. Ses ouvrages sont écrits avec élégance et pureté, particulièrement son *Exposition du système du monde*, et il a prouvé que des démonstrations scientifiques n'excluent pas le mérite du style. L'importance de la plupart de ses travaux a été dignement appréciée par Delambre dans son *Rapport sur le progrès des sciences* du 6 février 1808. Laplace était membre de presque toutes les sociétés savantes. La société d'Arcueil le comptait au nombre de ses fondateurs. La ville de Caën lui a érigé une statue en 1847.

LAPLACE. Voy. DELAPLACE et PLACE.

* LAPORTE. (ARNAUD de), intendant de la liste

civile, né à Paris en 1737, fit ses études au collège de Louis le Grand, dirigé par les jésuites, et entra dans l'administration de la marine. Il était contrôleur à Brest, lorsqu'en 1770, il hérita, par la mort de son père, d'une charge de maître des comptes ; mais pour ne pas l'ôter à la marine, on y joignit celle d'ordonnateur à Bordeaux. M. de Sartine, en 1775, le fit nommer à l'intendance de Brest, place dans laquelle il déploya de rares talents administratifs, surtout à l'occasion de la guerre d'Amérique. M. de Castries, ministre en 1780, lui conféra le titre d'intendant-général de la marine. Au commencement de la révolution, il s'était réfugié en Espagne ; mais en 1790, Louis XVI, l'ayant nommé intendant de la liste civile, il s'empressa de revenir à Paris. Accusé, dans un libelle, de faiblesse et d'incapacité, il supplia le monarque de lui permettre de se retirer.... « Comment, dit cet excellent prince, » est-ce que vous voudriez me quitter ? » Le 21 juin 1791, mandé à la barre de l'Assemblée nationale, il y déposa la déclaration par laquelle le roi faisait connaître les motifs de son départ, mais sommé de produire une lettre confidentielle que le roi lui avait écrite, il s'y refusa, malgré toutes les menaces. Il montra le même courage le 28 mai 1792, lorsqu'il eut à répondre sur une édition des *Mémoires* de M^{me} de La Mothe (voy. LA MOTHE et ROMAN), que le roi avait été acheter et brûler dans les fourneaux de la manufacture de Sèvres. A la malheureuse journée du 10 août, Laporte n'abandonna pas un instant son poste. Mandé et interrogé à l'Assemblée nationale, il répondit avec calme, précision et clarté ; et, ce qui doit étonner, il eut les honneurs de la séance. Les jours suivants furent employés à visiter ses papiers et les endroits les plus cachés de sa maison, sans qu'on découvrit aucune pièce qui pût fournir matière d'inculpation contre lui. Le 13 août, au moment même où la famille royale était conduite au Temple, ce serviteur fidèle, interrogé à l'Hôtel-de-ville par Billaud-Varennes, fut transféré à l'Abbaye, et comparut le 23 devant le tribunal révolutionnaire. « Il était » accusé d'être un des agents de la conspiration de » Louis Capet et de sa famille contre le peuple » français, dans la journée du 10 août. » La fermeté de sa contenance et la justesse de ses réponses imposèrent à ses juges, qui paraissaient ne pouvoir se résoudre à prononcer sa condamnation. *Il ne sera donc pas jugé !* criait la populace, et Laporte fut condamné. La multitude parut alors s'attendrir, et la compassion devint encore plus visible lorsqu'il fut conduit au supplice. Laporte avait toujours été fermement attaché à la religion, dans ses derniers moments, il montra le calme de l'homme juste, et la résignation, la sérénité d'un chrétien. Arrivé sur l'échafaud, il adressa au peuple ces paroles, prononcées d'une voix ferme et sonore : *Citoyens, je meurs innocent ; puisse mon sang rendre la paix à ma patrie !* Il n'a laissé qu'un fils, qui (en 1820) était chef d'escadron dans la garde royale.

LAPORTE. Voy. DELAPORTE et PORTE.

LAPPARENT. Voy. COCHRON.

LAPPO. Voy. GIOTTINO.

LAQUINTINIE. Voy. QUINTINIE.

LARCHAND (Nicolas de Grimouville de), principal du collège de Bayeux, sa patrie, mort en 1736, cultivait la poésie latine, mais il la consacra à des sujets infâmes, tels que le *Philotanus* de l'abbé Grécourt.

* **LARCHER** (Pierre-Henri), savant helléniste, né à Dijon, le 12 octobre 1726, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut destiné à la même carrière. Se sentant une autre vocation, il s'enfuit de la maison paternelle et vint s'établir à Paris, au collège de Laon, où il put se livrer sans obstacle à son goût pour les lettres. Le désir de se perfectionner dans la langue anglaise, le conduisit à Londres, où il eut occasion de connaître Pringle, savant médecin, dont il traduisit plus tard quelques ouvrages (voy. PRINGLE). Mais l'étude de l'anglais ne le détourna pas de celle du grec dans laquelle il se rendit très-habile. Dans sa *Philosophie de l'histoire*, Voltaire avait commis de nombreuses erreurs, Larcher les releva dans un ouvrage aussi curieux que savant qu'il intitula : *Supplément à la philosophie de l'histoire*. Voltaire, le plus irascible des hommes, s'en montra vivement piqué, et la discussion prenait une tournure sérieuse, lorsque d'Alembert s'en mêla. Il écrivit à Voltaire : « Larcher, qui vous contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, est un galant homme, tolérant, modéré, modeste. » Les bons offices de d'Alembert et ces éloges ne firent qu'échauffer davantage la bile du philosophe de Ferney, irritée déjà par le savoir et le sang-froid de Larcher. Il répliqua par *La Défense de mon oncle*, pamphlet vif et spirituel, mais dans lequel toutes les convenances sont oubliées. Larcher riposta par la *Réponse à la Défense de mon oncle*; opuscule savant, mais dans lequel il s'efforça vainement d'imiter la grâce et la légèreté de son redoutable adversaire. Cette dispute terminée, Larcher reprit ses travaux d'érudition pour ne plus les abandonner. En 1778, il remplaça Le Beau (voy. BEAU) à l'académie des inscriptions, où trois ans auparavant il avait remporté un prix par un savant *Mémoire sur Vénus*. Étranger à la politique, il traversa sans être inquiété les époques les plus désastreuses de nos troubles civils; une seule fois les commissaires de sa section firent une visite dans son cabinet; mais ne trouvant parmi ses papiers que du grec et du latin, langues qui n'étaient pas bien familières aux autorités du peuple souverain, ils laissèrent en repos le pacifique érudit. A la création de l'université, Fontanes le nomma professeur de langue grecque à la faculté de Paris. Une chute qu'il fit peu de temps après, accident presque toujours funeste aux vieillards, le conduisit au tombeau, le 22 décembre 1812, dans les sentiments d'un chrétien. Il avait atteint sa 86^e année. Dix-sept ans auparavant il avait rédigé et signé une profession de foi qu'il remit à un ecclésiastique qui avait toute sa confiance, pour n'être ouverte qu'après sa mort. Nous en rapporterons les passages les plus importants : *Je soussigné, Pierre-Henri Larcher, reconnais que m'étant lié avec quelques-uns des prétendus philosophes, je résolu, avec plusieurs d'entre eux, de détruire, autant qu'il serait en mon pouvoir, la religion chrétienne.*

Dans cette vue j'ai avancé, dans mes notes sur Hérodote, des maximes et des propositions tendant à la subversion de toute religion. Persuadé de toutes les vérités qu'enseigne la religion catholique, apostolique et romaine, je déteste sincèrement et de cœur ces odieuses maximes, et ces absurdes opinions. Je voudrais ne les avoir jamais avancées, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes que j'ai scandalisés. Je veux vivre et mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Je crois toutes les vérités qu'elle enseigne, et je veux, avec la grâce de Dieu, y conformer toutes mes actions. Fait à Paris, ce 5 mai 1795. Signé LARCHER. Outre le *Supplément à la philosophie de l'histoire*, les principaux ouvrages de ce savant sont : la traduction d'*Electre*, d'Euripide, 1750, et dans le *Théâtre bourgeois*, 1755, in-12; celle de *Chéréas et Callirohé*, roman de Chariton (voy. ce nom); l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon, à la suite de la *Réponse à la Défense de mon oncle*, 1769; *Mémoire sur Vénus*, 1775, in-8, couronné par l'académie des inscriptions; *La retraite des Dix-mille*, par Xénophon, Paris, 1778, 2 vol. in-12; *Hérodote*, 1786, 7 vol. in-8; cette traduction est l'ouvrage le plus important de Larcher. (Voy. HÉRODOTE.) Des *Dissertations* (dans les tom. 43-48 de l'académie) sur les vases *Théricléens et Murrhins*; sur les époques des Assyriens, sur les fêtes des Grecs, ornées par Castellan et par Meursius; sur *Phidon, roi d'Argos*; sur l'*Archontat de Créon*; sur l'*Expédition de Cyrus le jeune*; sur l'*Histoire de Cadmus*; sur l'*Ordre équestre chez les Grecs*, etc., etc. Larcher a revu le poème d'*Hudibras*, traduit en vers français par Townlay, et auquel il a ajouté des remarques. (Voy. BUTLER.) M. Boissonnade a publié une *Notice sur la vie et les écrits de Larcher*. Son *Eloge* a été prononcé par Dacier, à l'académie des inscriptions.

LARDNER (Nathaniel), théologien anglais, naquit à Hawkerst dans le comté de Kent, l'an 1684, et mourut pauvre le 24 juillet 1768. Sa vie offre un exemple de plus de l'indigence où se trouve souvent les gens de lettres. Nous avons de lui des ouvrages estimables, quoique peu nouveaux pour le fonds des choses. Le premier est intitulé : *La crédibilité de l'histoire de l'Evangile*, publiée en 1755, 1756 et 1757, en 8 vol. in-12. Le deuxième a pour titre : *Le témoignage des anciens juifs et païens en faveur de la religion chrétienne*. Il est en 4 vol. qui ont paru en 1763, 1765, 1766 et 1767. M. Bullet et le P. de Colonia l'avaient devancé dans cette carrière. Il a encore donné au public plusieurs écrits moins considérables; tels que l'*Essai sur le récit de Moïse*, concernant la création et la chute de l'homme, publié en 1755; ouvrage systématique où l'auteur donne ses idées pour celles de l'Ecriture, où l'on n'apprend rien qui explique les véritables difficultés de la Genèse. C'est une physico-théologie aussi arbitraire que celle de Burnet.

* **LAREVELLIÈRE-LEPAUX** (Louis-Marie), né le 25 avril 1753, à Montaigne en Poitou, se fit recevoir licencié en droit à l'université d'Angers. Pour complaire à ses parents, il fréquenta quelque temps le barreau; mais n'y obtenant aucun succès, il reporta son application sur les sciences morales

et politiques. Sa femme lui inspira le goût de la botanique dont elle lui apprit les premiers éléments, et plus tard il en donna lui-même un cours public à Angers, où il parvint à populariser cette science. Il avait formé le projet d'aller s'établir en Suisse ou aux Etats-Unis, lorsque le grand événement de la révolution de 1789 le fit renoncer à ce projet. Député aux états-généraux, il prit une part active aux débats de cette mémorable assemblée, et vota constamment dans le sens d'une grande réforme, mais sans assujettir ses principes à la marche d'aucun parti. Cependant, quoiqu'il se fût prononcé pour la monarchie, on put remarquer sa tendance républicaine par ses votes, pour priver le monarque de ses prérogatives les plus importantes. Il demanda que les juges fussent élus par le peuple, et proposa d'inscrire sur les drapeaux ces mots *la liberté ou la mort*. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il se fit associer plus tard à celui des Feuillants où se réunissaient les royalistes; mais il l'abandonna bientôt pour revenir aux idées démagogiques. Après la session, il fut juré près la haute cour d'Orléans, puis membre de l'administration centrale de son département. Dans le même temps il prêchait l'amour de la liberté et de l'égalité aux habitants des campagnes qui commençaient à s'insurger, puis concourut à la formation d'un club et à la rédaction d'un journal, dans le sens républicain. Député à la Convention, il fit adopter, en réponse au *manifeste* du duc de Brunswick, le décret portant que *la nation française viendrait au secours de tous les peuples opprimés qui voudraient recouvrer leur liberté*. Il avait dit à l'assemblée Constituante ces paroles mémorables : *le jour où la France cessera d'avoir un roi, elle perdra sa liberté et son repos, pour être livrée au despotisme effrayant des factions* (18 mai 1791). Néanmoins, dans le procès de Louis XVI, après avoir démontré l'incompatibilité des fonctions de juge, avec celles de législateur, il vota pour la mort et contre l'appel et le sursis. Adversaire courageux de la *Montagne*, le discours énergique qu'il prononça le 11 mars 1793, retarda de quelques jours le triomphe de l'anarchie. Moins heureux dans une discussion précédente, il avait fait d'inutiles efforts pour s'opposer à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Il avait triomphé des *Montagnards*, et en particulier de Danton. Les *Girondins* sentirent alors leur courage se relever; mais attaqués de nouveau par les démagogues, ils furent vaincus au 31 mai et au 2 juin, malgré les protestations de Larévellière, qui réclama vainement l'honneur de *partager leurs fers*. Dès lors il monta tous les jours à la tribune; sans cesse il demandait l'appel nominal; mais ses paroles étaient étouffées par les vociférations. Dans cette guerre active et continuelle, Larévellière, naturellement faible, acheva d'épuiser ses forces : miné par une fièvre lente, il ne pouvait plus monter à la tribune qu'appuyé sur les bras de ses amis. Enfin il déclara qu'il cesserait d'assister aux séances, ne voulant pas qu'on pût croire que par son vote ou par son silence, il avait contribué aux mesures extravagantes ou atroces que chaque jour voyait adopter.

A cette déclaration, les Montagnards s'écrièrent : *Au tribunal révolutionnaire*. — *Ne vous gênez pas*, leur répondit-il : *un crime de plus ou de moins ne doit pas vous coûter beaucoup* : le président allait consulter l'assemblée, lorsqu'un député cria de sa place qu'il était inutile de s'occuper de Larévellière qui allait bientôt mourir. Cette considération empêcha d'aller aux voix; mais deux heures après, le comité de sûreté générale lança contre lui un mandat d'arrêt et le mit bientôt hors la loi. Réfugié dans la forêt de Montmorency, il trouva bientôt un nouvel asile chez un de ses amis, près de Péronne, où il resta jusqu'au 9 thermidor. Le 8 mars 1793, il reparut à la Convention, qui l'élut un de ses secrétaires, puis membre de la commission chargée de préparer les lois organiques, et enfin président. C'est à cette époque et au moment même qu'il avouait que le gouvernement républicain ne convenait pas à la France, qu'il demanda que les prêtres non assermentés, qui, dans deux mois, ne sortiraient pas du territoire de la *république*, fussent assimilés aux émigrés, c'est-à-dire punis du dernier supplice. Le 1^{er} septembre, il entra au comité de *salut public*, passa ensuite au conseil des Anciens, et, le 31, fut élu membre du Directoire. Ce fut dans ce temps qu'il imagina le culte bizarre et impie appelé *théophilanthropique*, dont il se constitua le pontife. « Il voulut cependant, dit un Biographe, que cette secte eût » des prêtres, et chacun des sectaires dut l'être à » son tour; les officiants étaient revêtus de robes » blanches avec des coiffures tricolores, et ils récitaient en chaire des hymnes et des cantiques philosophiques en invoquant *le Dieu de la nature*. Ces » nouveaux religieux exerçaient leur culte dans » les principales églises de Paris, concurremment » avec les catholiques. » Cette secte attira d'abord l'attention, et eut un certain nombre de prosélytes; mais bientôt elle fut vouée au ridicule, et le culte théophilanthropique eut le même sort que celui de la *Raison*, inventé par Chaumette. Lepaux n'osant entrer dans le parti *clichien*, parce qu'il y avait des royalistes, se jeta dans celui de Barras, où la peur le rendit un des plus ardents proscriptionnaires. Il présidait le Directoire dans la journée du 18 fructidor (voy. AUGEREAU). Après ce coup d'état, il continua de partager le pouvoir avec Rewbell et Barras, mais se bornant aux affaires de second ordre. Son pontificat dans le culte théophilanthropique ayant fait conjecturer qu'il voulait par ce moyen arriver au pouvoir suprême, il fut exclu du Directoire en juin 1799 : alors des pamphlets et des caricatures sur sa taille contrefaite tombèrent sur lui de tous côtés. Il était entré au pouvoir avec une fortune médiocre; et on lui doit cette justice qu'il ne l'augmenta point durant sa haute puissance. Le moment des dénonciations passé, il revint à Paris et continua d'assister régulièrement aux séances de l'institut, dont il était membre depuis sa formation et où il fit différentes lectures. Lors de l'établissement de l'empire, ayant refusé de prêter serment à l'empereur, il fut remplacé à l'institut, et forcé de s'éloigner de Paris, se retira dans une petite terre qu'il avait achetée à Sologne, à 3 lieues d'Or-

léans. En 1809, il lui fut permis de revenir à Paris, et deux ans après Napoléon lui fit offrir une pension qu'il refusa. Logé non loin du Jardin des Plantes, il y faisait de fréquentes promenades. Souvent on le rencontrait sur les quais, dans un costume assez négligé, feuilletant des livres chez les libraires étalagistes. Il ne fut point atteint par la loi sur les régicides, et mourut à Paris en 1824, âgé de 71 ans. Outre quelques écrits de circonstance, on a de lui : *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales*, Paris, an 5, in-8; traduit en allemand, 1797, in-8; *Essai sur les moyens de faire participer l'universalité des spectateurs, à tout ce qui se pratique dans les fêtes nationales*, an 6, in-8; *Du Panthéon et d'un théâtre national*, Paris, frimaire an 6 (décembre 1797), in-8, etc. Larévellièrre a donné quelques articles dans les journaux, et plusieurs morceaux, entre autres un *Essai sur le patois vendéen*, dans le recueil de l'académie Celtique.

LARGILLIÈRE (Nicolas), excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656 : il fut élève d'Antoine Goubeau, peintre d'Anvers, qui le renvoya lorsqu'il avait à peine 18 ans, disant n'avoir plus rien à lui apprendre. Le jeune artiste passa en Angleterre où son talent fut vivement apprécié; mais il fut obligé de quitter Londres par suite de la loi qui proscrivait les catholiques. Le célèbre Le Brun le fixa en France. L'académie le reçut comme peintre d'histoire : il réussissait en effet très-bien dans ce genre : mais l'occasion le fit travailler principalement au portrait. A l'avènement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largillière fut mandé pour faire le portrait du roi et de la reine; il retourna ensuite en France, et mourut à Paris, en 1746, laissant de grands biens. Ce maître peignait, pour l'ordinaire, de pratique; cependant son dessin est correct, et la nature parfaitement saisie. Sa touche est libre, savante et légère; son pinceau moelleux, sa composition riche et ingénieuse. Il donnait une ressemblance parfaite à ses têtes; ses mains sont admirables, et ses draperies d'un grand goût. Le succès avec lequel ce peintre exécutait le portrait lui mérita le surnom de *Van-Dick* français. Il a fait aussi d'excellents tableaux comme *Le repas donné par la ville*, en 1687, à *Louis XIV*; *le mariage du duc de Bourgogne*, en 1697; et un autre grand tableau représentant le *vœu* de la ville de Paris, placé à Sainte-Geneviève. Plus de 60 de ses portraits ont été gravés. — Un de ses fils, mort en 1742, a laissé quelques pièces de théâtre.

* **LARIVE** (J. MAUDUIT de), acteur tragique, né à La Rochelle en 1749, après avoir débuté à Lyon, eut l'avantage de recevoir des leçons de la fameuse Clairon, et dut à sa protectrice la faveur de débiter au Théâtre-Français le 3 décembre 1770, dans le rôle de *Zamore*. Son talent fut d'abord méconnu par le public; mais après de nouvelles études il reparut le 29 avril 1775, dans le rôle d'*Oreste*, d'*Iphigénie en Tauride*, et fut reçu la même année pour doubler Lekain, dont, en 1778, il recueillit l'héritage. Il brillait surtout dans les rôles de *Tancrede*, d'*Achille*, de *Coriolan*, de *Bayard*

et de *Montaigu*. Un physique d'une beauté rare, un organe sonore, qu'il savait sagement employer; une prononciation pure, et une connaissance profonde de son art, établirent ses succès toujours croissants. Il en jouissait depuis dix ans, lorsque Talma parut. (*Voy. TALMA.*) Larive lutta quelque temps avec son rival, mais des intrigues de coulisse l'éloignèrent de la scène. Larive avait adopté les principes de la révolution, mais avec une telle modération, qu'il fut arrêté en 1793, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor (juillet 1794). Retiré dans un domaine de Mollignon, il y jouissait d'une existence tranquille; son emploi de maire ne l'empêchait pas d'exercer son art : il parcourait les provinces avec une utilité réelle pour sa renommée et ses intérêts. De retour à Paris, en 1804, il ouvrit un cours de déclamation, et, deux ans après, Napoléon ayant placé son frère Joseph sur le trône de Naples, Larive l'y suivit en qualité de lecteur. Il revint en France, lorsque Joseph partit pour l'Espagne. En 1816, il joua le rôle de *Tancrede* dans une représentation au bénéfice d'un ancien acteur. Dès lors il ne reparut plus sur la scène, et mourut en novembre 1827, à l'âge de 82 ans. Il était correspondant de l'institut et depuis 1803 membre de l'académie de Naples; en 1817, le roi Ferdinand IV confirma son élection. On a de lui : *Pyrame et Thysbé*, scène lyrique, 1784, in-8, 1791, in-8; *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, in-8; *Cours de déclamation*, 1804-10, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est aussi bien écrit qu'intéressant par les anecdotes curieuses dont l'auteur a su l'embellir.

** **LARIVIÈRE** (Henri), membre fameux des assemblées législatives de France, né vers 1760 à Falaise, y exerçait la profession d'avocat lorsqu'en 1791 il fut député par le département du Calvados à l'assemblée législative, où, lié avec les députés de la Gironde, il partagea leur exaltation et concourut avec eux à préparer la chute du trône. Après la journée du 10 août, il fut l'un des commissaires chargés d'examiner les pièces trouvées aux Tuileries dans la fameuse armoire de fer, et signala dans son rapport Barnave et Lameth comme vendus à la cour. Cependant il parut s'intéresser à l'ancien garde-des-sceaux Duport du Tertre. Il combattit la proposition de Jean Debry d'organiser une légion de Tyrannicides, et réclamant la liberté la plus absolue en matière de religion, demanda que les prêtres fussent dispensés de prêter le serment. Réélu à la convention, dans le procès du roi, il vota l'appel au peuple, le bannissement et le sursis. Membre de la commission des 12, il proposa des mesures pour limiter les pouvoirs exorbitants que s'était arrogés la commune de Paris; au 31 mai il prit la défense de ses collègues, dont il partagea le sort. Il se rendit dans le Calvados pour le soulever, et, mis hors la loi, parvint à se soustraire à l'exécution de ce décret. Pendant les vingt mois qu'il passa caché dans les bois, menacé, s'il eût été découvert, d'être conduit à l'échafaud, il s'opéra de grands changements dans ses opinions politiques. Rentré dans la convention en 1795, il y poursuivit les restes de la faction vaincue avec Robespierre au 9 thermidor, et joignit ses efforts à ceux de quel-

ques-uns de ses collègues (*Voy.* BOISSY D'ANGLAS, LANJUNAIS) pour obtenir l'adoucissement des lois révolutionnaires contre les prêtres et les nobles. Lors de l'insurrection du 1^{er} prairial, il manqua deux fois d'être assassiné. Quelques jours après, nommé membre du comité de salut public, il en sortit au mois d'octobre suivant. Après le 13 vendémiaire, il fut accusé d'avoir favorisé le mouvement insurrectionnel dirigé contre la convention. Entré au conseil des cinq-cents, il s'y montra l'un des plus actifs adversaires du directoire, dont il combattit toutes les mesures. Au 18 fructidor, porté l'un des premiers sur la liste des proscrits, il réussit encore cette fois à se soustraire aux recherches de la police, et retira d'abord en Allemagne avec sa femme et ses enfants, passa en Angleterre, où il fut accueilli par le comte d'Artois. Bonaparte parvenu à l'empire lui fit offrir une place au conseil d'état; mais il la refusa, et ne rentra en France qu'avec les Bourbons en 1814. Nommé alors avocat-général, puis en 1818 conseiller à la cour de cassation, de l'aveu même de ses ennemis politiques, il remplit ces hautes fonctions avec une sagesse et une impartialité très-remarquables. Après la révolution de 1830, il se démit de sa place, et après avoir résidé quelque temps en Angleterre et en Italie, revint à Paris et retourna pour ses affaires à Londres, où il mourut le 3 novembre 1838, à 78 ans. On a de lui quelques *Opuscules* politiques, maintenant oubliés.

LARIVIÈRE. *Voy.* RIVIERE.

LA ROCHE. *Voy.* ROCHE.

LAROCHE-DU-MAINE. *Voy.* LUCHET.

LAROCHEFOUCAULT. *Voy.* ROCHEFOUCAULT.

* LAROCHEJAQUELEIN (Henri de), l'un des plus illustres chefs des armées vendéennes, né le 30 août 1772 au château de Durbelières, près de Châtillon-sur-Sèvres, dans le Poitou, était fils du marquis de Larochejaquelein, colonel de Royal-Pologne (cavalerie). Destiné à la carrière des armes, il fut envoyé à l'école militaire de Sorèze. Il n'avait que 16 ans à l'époque où la révolution éclata, et le désir de défendre le trône le fit entrer dans la garde constitutionnelle de Louis XVI; mais la terrible journée du 10 août vint détruire ses espérances. En quittant Paris, il dit : « Je vais dans ma province, » et bientôt on entendra parler de moi. » Il se retira dans la terre de Clisson, près de Lescure dont les sentiments lui étaient connus; les deux amis et leurs parents ne tardèrent pas à prendre une part active aux tentatives déjà commencées pour le rétablissement de la monarchie. Le mauvais succès du soulèvement de Bressuire ne les découragea pas. Le 10 mars 1793, un paysan vint annoncer à Larochejaquelein que les habitants des paroisses voisines avaient pris les armes pour se réunir aux insurgés, et qu'ils l'avaient choisi pour leur chef. (*Voy.* LESCURE.) Il accourut, et se joignit avec sa troupe, à Bonchamp et à d'Elbée. Une armée républicaine ayant pénétré dans la Vendée, il se transporte à Châtillon et à St.-Aubin, où des milliers de paysans sont réunis, et leur adresse une harangue qu'il termine par ces mots énergiques : « Je » suis encore bien jeune, sans expérience; mais je

» brûle de me rendre digne de vous commander; » allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi; » si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi... » Les Vendéens, pleins d'enthousiasme, volent à la rencontre de l'ennemi, qu'ils trouvent retranché dans le cimetière des Aubiers. Ils attaquent le bourg, s'élancent sur les républicains, les repoussent, s'emparent de leur artillerie, et leur chef les ramène aussitôt sur Châtillon et sur Tiffauge, où il partage les munitions enlevées avec d'autres insurgés, qui se rangent sous ses drapeaux. Larochejaquelein arrive avec sa troupe, aux cris de *vive le Roi!* à Clisson, au moment où Lescure, pressé par le danger, venait d'envoyer l'ordre à plus de quarante paroisses de se soulever. Le château, devenu une place d'armes, se remplit de soldats mal disciplinés, mal équipés, mais animés d'un courage à toute épreuve. Le corps de Larochejaquelein se réunissait ordinairement à la grande armée d'Anjou, forte de 18,000 hommes; aussi prit-il part, le 2 avril, au combat de Beaupréau, par suite duquel les républicains furent chassés au-delà de la Loire. A l'attaque de Thouars, monté sur les épaules du brave Texier de Courlai, il arrache de ses mains les pierres des murailles et commence la brèche. On suit son exemple, et les républicains capitulent. Il commandait l'aile gauche à la première bataille de Fontenai, perdue par les Vendéens. A la seconde bataille, il charge avec la cavalerie, et complète la déroute des ennemis. Le 7 juin, il enleva le camp retranché de Varins. Il montra le même courage à la prise de Saumur, où il entra l'un des premiers. En cinq jours les Vendéens s'étaient emparés de 80 pièces de canon, et avaient fait 12 mille prisonniers. Saumur fut confié à Larochejaquelein; il n'en sortit qu'après l'échec de Nantes. A la bataille de Luçon, il couvrit la retraite de l'armée royale. C'est alors que commença la guerre d'extermination contre la Vendée; mais rien ne pouvait ralentir la valeur des royalistes. Larochejaquelein, aidé de Bonchamp, emporta la forte position d'Erigné; et, quoiqu'il eût le pouce cassé par une balle, il ne quitta pas le champ de bataille. Les armées républicaines s'étant concentrées, Stofflet, Lescure et Larochejaquelein essayèrent inutilement de couvrir Châtillon. Ils voulurent attaquer les républicains près de Cholet; malgré des prodiges de valeur, ils perdirent la bataille, et Lescure, Bonchamp, d'Elbée, y furent blessés à mort. Larochejaquelein, entraîné jusqu'à Beaupréau, tenta vainement de s'opposer au passage de la Loire. Quatre-vingt mille fuyards arrivés le 18 octobre à Saint-Florent, gagnèrent la rive droite de ce fleuve, pour se soustraire à la formidable artillerie des républicains. Le 19 octobre, une nouvelle armée royale se trouva réunie à Varades. D'Elbée et Bonchamp n'existaient plus; Lescure mourant désigna Larochejaquelein comme le seul capable de ranimer le courage des Vendéens, et tous les chefs le proclamèrent généralissime : il n'avait que 20 ans. En vain, les larmes aux yeux, il refuse cet honneur; il est contraint de céder. L'armée se met en marche le 20 octobre, vers les côtes de la Bretagne, où les Anglais avaient promis

des secours. Un corps de républicains qui couvrait Laval fut attaqué et dispersé par la cavalerie vendéenne. En poursuivant l'ennemi, Larochejaquelein se trouve seul, sans armes et un bras en écharpe, dans un chemin étroit, et en face d'un républicain qui le couche en joue. Il évite le coup, pousse contre lui son cheval, le terrasse, et le défend ensuite contre ses soldats qui sont accourus et veulent le tuer. « Va, lui dit-il, retourne vers les » républicains, et dis-leur que le général des » royalistes, sans armes et privé d'un bras, t'a » terrassé et t'a laissé la vie. » Cependant il fallut livrer bataille au général Léchelle qui marchait sur Laval. Cette bataille dura un jour et une nuit ; elle eut lieu entre cette ville et le bourg d'Antrain : Larochejaquelein y déploya les talents d'un grand capitaine. Les républicains culbutés perdirent beaucoup de monde, leur bagage et leur artillerie. Ayant divisé son armée en trois corps, il sortit victorieux de deux autres attaques, et s'empara d'Ernée et de Fougères. Il se dirigea ensuite par Dol, sur Granville, que son armée, forte de 30,000 hommes, attaqua sans succès. Ce revers découragea tellement les Vendéens, qu'ils demandèrent à grands cris à retourner dans leurs foyers, et furent sur le point de se révolter. Larochejaquelein parvint à les calmer, et s'éloigna de ces rivages. En se dirigeant vers Dol, il rencontra, le 16 novembre, le général Westermann ; le combat dura 22 heures, et les royalistes remportèrent une victoire complète : leur général eut son cheval blessé, mais il força les républicains à fuir dans le plus grand désordre, et cette victoire lui livra Ernée et Mayenne, d'où il se porta sur Laval. Le 5 décembre, il attaqua Angers ; il y éprouva le même sort qu'à Granville. Contraints de tourner le dos à la Loire et d'éviter le pont de Cé, défendu par de forts détachements, les Vendéens suivirent la route de Beaugé. Arrivés devant La Flèche, ils trouvèrent le pont coupé, et de l'autre côté, la ville défendue par une forte garnison. Larochejaquelein choisit 400 cavaliers qui, ayant chacun un fantassin en croupe, remontent la Loire ; passe le premier sur une chaussée couverte d'eau, et, suivi des siens, surprend et met en déroute la garnison, se rend maître du faubourg, s'y retranche, rétablit le pont, s'empare de la ville, sauve l'armée, et ajoute de nouveaux lauriers à sa gloire. Cependant l'armée manquait de tout : pour l'approvisionner, il se dirige sur le Mans et s'en empare ; mais le jour suivant, il se voit attaqué sur trois routes différentes. Le 13 décembre s'engagea une bataille sanglante qui fut comme le tombeau de l'armée vendéenne. Larochejaquelein ayant rassemblé un peu de cavalerie, et rallié un grand nombre de fuyards, arrive avec ces débris à Laval, toujours harcelé par les républicains, et le lendemain, entre dans Craon. On marchait nuit et jour, dans l'espoir de passer la Loire à Ancenis. Les royalistes atteignent enfin Pouancé, et ensuite Ancenis, où ils entrent le 16, sans trouver de résistance. Mais la rive opposée était occupée par les républicains, qui les attaquent et en font un horrible massacre ; ce furent les derniers efforts de cette brave armée. Témoin de ce désastre, Larochejaquelein s'enfonce

dans l'intérieur du pays, arrive la nuit à Châtillon, qu'il traverse, et gagne une métairie, près de Saint-Aubin de Baubigné. Les ruines de son propre château de Durbelières lui servirent quelque temps de retraite. Son arrivée ayant été connue, un détachement de républicains vint fouiller le château : il ne se déroba à leur vue qu'en se tenant couché sur l'entablement des murs encore debout de la façade principale. Délivré de ce péril, et ayant appris que Charette est entré dans le Bas-Poitou, il vole auprès de ce général pour concerter avec lui de nouvelles opérations. Il fut reçu froidement, et lorsqu'ils se séparèrent, Charette dit à Larochejaquelein : « Je pars pour Mortagne ; si vous voulez » me suivre, je vous ferai donner un cheval.... » « — Moi, vous suivre ! répondit fièrement le général » en chef de la Vendée, sachez que je suis accoutumé à être suivi moi-même, et que c'est moi » qui commande ici. » Le même jour, huit cents hommes quittèrent Charette, et reconnurent Larochejaquelein pour leur général. Dans ce moment les républicains portaient le fer et le feu dans la Vendée, avec leurs colonnes infernales. Larochejaquelein ne tarda pas d'avoir trois engagements sérieux avec le général Cordelier ; mais les dangers se multipliant, il se tint sur la défensive dans la forêt de Vezin. Une circonstance imprévue vint grossir le nombre de ses soldats ; on trouva sur un adjudant-général républicain l'ordre de donner des sauf-conduits aux paysans vendéens ; de les saisir ensuite et de les fusiller. Les paysans, n'ayant plus de sûreté, accoururent auprès de Larochejaquelein. A la tête d'une armée plus nombreuse, il se met en campagne, et obtient quelques avantages sur le général Cordelier. La garnison de Cholet étant sortie pour brûler Nouaillé, Larochejaquelein l'attaqua au moment où elle y mettait le feu... Une partie des Vendéens cerne les incendiaires, dont plusieurs périssent dans les flammes qu'ils viennent d'allumer ; d'autres s'élancent sur les ennemis, et leur cavalerie en fait un massacre horrible. Larochejaquelein, en poursuivant les fuyards, aperçoit deux grenadiers cachés derrière une haie : « Rendez-vous, leur dit-il, je vous fais grâce. » Ils se disposent à obéir ; le général veut les interroger, malgré les représentations de ses officiers qui le suivent. On prononce son nom, et un des grenadiers se dévoue ; tandis que Larochejaquelein se penche pour se saisir de son arme, le grenadier l'ajuste et tire à bout portant ; la balle frappe le front du général, qui tombe et expire dans l'instant même (le 4 juin 1793), lorsqu'il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année. Son meurtrier est massacré, mais les royalistes ont perdu leur chef et leur héros ! Son corps fut inhumé dans l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, sa mort excita les regrets des royalistes et des républicains. En dix mois il avait remporté seize victoires avec les plus faibles moyens, et dans les circonstances les plus difficiles. « Larochejaquelein était d'un tempérament robuste, il maniait un cheval avec grâce, aimait passionnément la chasse, et les exercices violents... Il avait une physionomie pleine de douceur et de noblesse, et un air guer-

rier; ses yeux, naturellement vifs, devenaient si ardents, si fiers au milieu d'une action, que son regard semblait alors le coup d'œil de l'aigle. Hors des combats, il s'abandonnait à la gaieté, à l'enjouement de son âge, ne développant son grand caractère que dans les moments décisifs. Dans les conseils, il avait toujours l'avis le plus sage, mais il cédait volontiers à l'opinion des chefs dont la maturité semblait annoncer plus d'expérience. *Décidez, disait-il, et j'exécuterai.* Brûlant de l'amour de la gloire, il semblait, tel que nos anciens preux, appartenir aux temps héroïques de la chevalerie... » On exhuma ses restes en 1815, et on les déposa dans l'église paroissiale de Chollet. Le 7 mai 1817, ils furent réunis à ceux de ses ancêtres, à Saint-Aubin. Voyez les *Mémoires de madame la marquise de Larochejaquelein, avec deux cartes du théâtre de la guerre de la Vendée*, 1816, in-8.

* LAROCHEJAQUELEIN (Louis DUVERGIER, marquis de), frère puîné du précédent, né en 1777, à Saint-Aubin de Baubigné dans le Poitou, suivit son père dans l'émigration, et fit à seize ans ses premières armes dans le régiment autrichien de Latour. Il passa ensuite au service de l'Angleterre, fit deux campagnes dans l'île de St.-Domingue, et reentra en 1801 en France, où il épousa la veuve de Lescure (voy. ce nom). Il vivait dans la retraite, lorsqu'en 1813 il entra en relation avec un agent de Louis XVIII. Il prépara les esprits à la restauration dans la Guienne et la Vendée, et, dès qu'il connut que le duc d'Angoulême était à St.-Jean-de-Luz, il alla offrir à ce prince l'hommage de la ville de Bordeaux qui reçut en effet ce prince avec enthousiasme. Nommé commandant des grenadiers royaux de la garde, il protégea au 20 mars la retraite du roi, qu'il accompagna jusqu'à Gand, d'où il se rendit en Angleterre. Il sollicita et obtint du gouvernement britannique quelques secours avec lesquels il revint vers la Bretagne et débarqua sur la côte de St.-Gilles. Un grand nombre d'habitants du pays se réunirent à sa voix, et d'anciens chefs vendéens, MM. d'Autichamps, Sapinaud, et Suzanne, etc., le reconnurent pour général en chef. Le gouvernement impérial parvint à semer la division dans les rangs des Vendéens en proposant une suspension d'armes. Plusieurs chefs licencièrent leurs troupes ou se retirèrent dans l'intérieur. A cette nouvelle, Larochejaquelein, qui se trouvait près de l'amiral anglais, s'indigne : il apprend en même temps que le général Travot arrive, pour s'opposer au nouveau débarquement d'armes et de munitions qu'on s'occupait d'exécuter. Sans calculer les dangers, Larochejaquelein marche à sa rencontre, il trouve son avant garde au village des Matthes, près de Sainte-Croix de Vic, et au milieu de l'action reçoit une balle dans la poitrine. Le 3 juin 1815, son fils aîné Henri, nommé pair de France, est aujourd'hui (septembre 1848), membre de l'assemblée nationale.

* LAROMIGUIÈRE (Pierre), professeur de philosophie, né en 1756, à Livignac dans le Rouergue, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et après avoir régenté les basses classes à Moissac et à Lavaur, fut en 1776 appelé au collège de Tou-

louse. Il y devint l'année suivante répétiteur de philosophie, et s'essaya pour la première fois dans un enseignement qui devait honorer son nom. Professeur titulaire à Carcassonne, à Tarbes, à La Flèche, et en 1784 à Toulouse, il se fit remarquer par cette netteté d'exposition, cette clarté de pensée, cette facilité persuasive de parole qui devaient lui assurer un jour, sur un plus grand théâtre, un si brillant succès. Lorsque la révolution éclata, loin de se laisser étourdir et emporter par le tourbillon de la politique, il trouva dans les événements terribles que chaque jour voyait éclore, un motif de plus pour se réfugier dans la méditation, et pour se livrer avec une nouvelle ardeur à l'étude des vérités relatives à la constitution morale et intellectuelle de l'homme. Ses cahiers de métaphysique, publiés à Toulouse, en 1793, fixèrent sur lui l'attention de quelques hommes influents qui l'invitèrent à venir à Paris. Il y fut nommé professeur de logique et ensuite d'histoire aux écoles centrales. A la création de l'institut, il reçut le titre de correspondant de la classe des sciences morales et politiques. Plusieurs mémoires qu'il lut aux séances de cette classe ajoutèrent à sa réputation. Attaché au prytanée, à différents titres, il fut nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, peu de temps après son institution. Ce fut le 26 avril 1811, qu'il y ouvrit, sur les principes de l'intelligence et l'origine des idées, cette série de leçons qui obtinrent un immense succès, et qui depuis ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. A cette époque, les disciples de Condillac éprouvant le désir de perfectionner la théorie de leur maître, se divisèrent. Les uns, abusant des principes de leur chef, en poussèrent les conséquences jusqu'au matérialisme. Les autres, à la tête desquels se plaça Laromiguière, jugeant que Condillac s'était trop exclusivement attaché à l'analyse des impressions produites sur les sens par les objets extérieurs, s'efforcèrent de corriger ce que son système leur paraissait avoir de défectueux. Sa première leçon eut pour sujet l'activité de l'âme : il prouva que toutes les facultés de l'intelligence ne sont pas renfermées dans la faculté de sentir, et que si l'art de penser dépend du langage, la pensée néanmoins précède la parole. Comme Condillac et de Tracy, il proclama que les matériaux primitifs de toutes nos idées sont en effet dans les sensations ; mais il reconnut aussi que pour mettre en œuvre ces matériaux indispensables de nos connaissances, et pour convertir les sensations en idées, il faut un instrument différent des éléments auxquels elles s'appliquent, une puissance indépendante des sensations sur lesquelles elles travaillent, en un mot, une intelligence, une âme. Observant une sorte de neutralité entre les diverses écoles, Laromiguière professa une sorte d'éclectisme qui nous paraît toutefois se rapprocher plus du sensualisme de Locke et de Condillac, que de l'idéalisme de Descartes et de Leibnitz. Du reste, Laromiguière réduisit à trois les facultés départies à l'homme, savoir : l'attention, la comparaison et le raisonnement, qui, réunies au désir, à la préférence et à la liberté,

compris dans le seul mot de *volonté*, forment, selon lui, l'ensemble de la pensée humaine. Cette nouvelle nomenclature, un peu arbitraire peut-être, ne fit que restreindre le nombre des termes employés par Condillac. A la *sensation* de ce philosophe, il substitua le *sentiment*, mot vague dont il ne déterminait point assez la signification philosophique, et il chercha, en distinguant l'*activité* de la *passivité* de l'âme, à expliquer le concours de la *capacité* de sentir avec la faculté d'être attentif, de comparer, de raisonner, de vouloir, pour produire la pensée. Il rappela les hypothèses de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz sur cette question, mais il annonça qu'il n'adoptait pas entièrement leurs idées. Son principal mérite est d'avoir posé plusieurs questions avec plus de clarté qu'on ne l'avait fait avant lui, et d'avoir défini avec plus de précision certains mots dont l'abus avait égaré plusieurs de ses devanciers. Sa diction pure, élégante, facile, avait une si parfaite lucidité, qu'en l'écoutant, les hommes les moins familiarisés avec la philosophie croyaient comprendre parfaitement les plus profonds mystères de la métaphysique. Son enseignement fut toujours sage et religieux. Laromiguière avait un caractère doux et bienveillant; la bonté et la modération de son âme ne se démentirent pas un seul instant. Il aimait l'étude et la retraite, et il s'intéressait vivement à la jeunesse. Aussi modeste que savant, ce fut sur les instances répétées de Fontanes qu'il se décida à faire imprimer ses leçons. Aussitôt que l'académie des sciences morales et politiques eut été rétablie, il y fut nommé par un vote unanime. Il est mort à Paris le 12 d'août 1857. Il a publié : *Eléments de métaphysique*, Toulouse, 1793, 2 vol. in-8; *Paradoxes de Condillac*, ou *Réflexions sur la langue des calculs*, Paris, 1803, in-8 et in-12; 2^e édit., 1825, in-8; il a refondu ces deux ouvrages dans ses *Leçons de philosophie*, ou *Essai sur les facultés de l'âme*, 1815 et 1818, 2 vol. in-8, 6^e éd., augmentée par l'auteur, 1844, 2 vol. in-12, format anglais. En 1841 un concours fut ouvert sur le mérite des *Leçons* de Laromiguière, et le prix décerné en 1843 à M. Saphary.

LARQUE. Voy. ROQUE (la).

LARREY (Isaac de), historien, né en 1638, à Montivilliers, dans le pays de Caux, de parents calvinistes, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Il appartenait à la religion protestante, et avait élevé ses enfants dans la même croyance. Une ordonnance de Louis XIV, enlevant aux réformés toute autorité sur leurs enfants, dès que ceux-ci annonçaient le désir de se faire catholiques, une des filles de Larrey, âgée de 12 ans, profita de cette loi, et entra dans un couvent. Après d'inutiles efforts pour l'arracher à cet asile, Larrey voulut s'expatrier : il passa en Hollande, et devint historiographe des états-généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, et l'y fixa par une pension. Il y mourut en 1719, à 81 ans. La vivacité de son esprit rendait son humeur inégale, et le portait quelquefois aux extrémités opposées. Doué d'une mémoire excellente, il s'y fiait trop, et ne faisait pas d'extraits de ses lectures. De là les inexactitudes qui fourmillent dans quelques-uns de

ses écrits. Les plus connus sont : *Histoire d'Auguste*, Rotterdam (Berlin), 1690, in-8, le premier ouvrage historique de Larrey, écrit d'un style ferme et avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Histoire des triumvirs*, par Citry de la Guette (voy. ce nom). *L'Héritière de Guienne*, ou *Histoire d'Éléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France*, Rotterdam, 1691, in-8; 1692, in-12 : morceau d'histoire écrit d'un style emphatique, vif et un peu romanesque; *Histoire d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse*, en 4 vol. in-fol., 1707 à 1713. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui, eut un grand succès dans sa naissance; mais on ne tarda pas à revenir de ce préjugé; *Histoire des sept sages*, ibid., 1713-16, en 2 vol. in-8, composée pour amuser les oisifs, et qui ne parvient pas toujours à son but. Larrey parut aussi sur la scène en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une *Réponse à l'avis aux réfugiés*, réimprimée à Rouen, 1714 et 1715, in-12; *Histoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4, et 9 vol. in-12 : compilation de gazettes infidèles, sans agrément dans le style et sans exactitude dans les faits, les dates et les noms propres : dans une infinité d'endroits, c'est une répétition des calomnies des protestants, auxquelles l'auteur en ajoute de nouvelles. Les trois derniers volumes sont de La Martinière. On remarqua des différences essentielles entre Larrey écrivant la *Vie* de Louis XIV, et Larrey écrivant les *Vies* de Charles II, Jacques II et Guillaume III.

* LARREY (Alexis), chirurgien, né à Baudéan (Basses-Pyrénées) en 1750, fit son éducation à Toulouse et entra comme élève à l'hospice de St-Joseph-de-la-Grave. Ses heureuses dispositions lui valurent la protection de son maître, M. Bonnet, chirurgien-major de cet établissement, auquel il succéda dans ce poste et dont il épousa la fille. A la suppression des écoles sous le régime de la terreur, il fonda des cours publics, desquels sont sortis plusieurs hommes habiles, entr'autres Delpech, et son neveu (voy. plus bas). Il devint directeur de l'école de médecine de Toulouse, à sa création, et y fit en même temps le cours d'anatomie. Il est mort dans cette ville, le 17 décembre 1827. On a de Larrey plusieurs *Mémoires* et *Observations* intéressantes, adressés, avec des pièces pathologiques, à l'académie royale de chirurgie. —LARREY (Claude-François-Hilaire), neveu d'Alexis, né en 1774 à Baudéan, d'abord chirurgien-major dans un régiment, après avoir fait plusieurs campagnes, fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Nîmes. Ses succès dans la pratique le firent connaître au loin. Il contribua de tous ses efforts à la propagation de la vaccine. Quoique très-occupé, il trouva toujours le temps de donner ses soins aux pauvres des campagnes qui pleurèrent sa mort, arrivée en octobre 1819. Outre un grand nombre de rapports à l'académie du Gard, on lui doit : *Discours sur les précautions que doivent prendre les mères pour procurer une bonne constitution à leurs enfants, suivi de quelques réflexions sur les accouchements*, Nîmes, 1805, in-8; *Dissertation sur l'Application du trépan*, 1805, in-8; *Lettre aux habi-*

tants de Nîmes, Nîmes, 1801, in-8, opusculé en faveur de la vaccine.

** LARREY (Jean-Dominique, baron), le plus célèbre chirurgien de cette famille, né en 1766 à Baudéan, commença l'étude de la chirurgie sous les auspices de son oncle; puis se rendit à Paris où il obtint au concours la place de second chirurgien interne aux invalides. Employé, en 1792, comme chirurgien aide-major, à l'armée du Rhin, il y fit organiser des ambulances volantes qui permettaient aux chirurgiens de suivre les mouvements de leurs corps respectifs et de donner sur-le-champ leurs soins aux blessés. En 1794, il eut la direction du service chirurgical de l'armée des Pyrénées orientales, et l'année suivante fut nommé professeur à l'hôpital du Val-de-Grâce. Bonaparte l'appela bientôt après à l'armée d'Italie pour y établir des ambulances. Après le traité de Campo-Formio, chargé d'inspecter les hôpitaux militaires d'Italie, il profita de cette circonstance pour y organiser des écoles de chirurgie, notamment à Padoue, à Milan et à Udine. L'un des médecins désignés pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il y donna de nouvelles preuves de son zèle et de son dévouement. De retour en France, il fut, en 1802, nommé chirurgien en chef de la garde des consuls, en 1804, officier de la légion-d'honneur, et l'année suivante inspecteur-général du service de santé des armées. Il fit en cette qualité toutes les guerres de l'empire, et partout signala ses talents et son humanité. Il déploya, dans la retraite de Russie, un courage et un sang-froid qui lui valurent les éloges des généraux et l'admiration des soldats dont il était le père. Il suivit Napoléon à Waterloo, où devait s'éclipser cette grande gloire militaire, et il fut au nombre des prisonniers. La restauration lui conserva les honneurs et les grades qu'il devait à ses services et à ses talents. Nommé chirurgien consultant de la maison du roi, il fut l'un des premiers membres de l'académie de médecine à sa réorganisation. En 1829, il remplaça Pelletan (*voy. ce nom*) à l'académie des sciences, où sa place était dès longtemps marquée. Larrey mourut à Paris, le 25 juillet 1842, après avoir demandé les secours de la religion. Outre des *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre, et de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc., on a de lui : *Relation historique et chirurgicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1803, in-8; *Mémoires de chirurgie militaire*, etc., ib., 1812-18, 4 vol. in-8; *Considérations sur la fièvre jaune*, ib., 1822, in-8; *Clinique chirurgicale*, ib., 1830-36, 5 vol. in-8 et atlas.

* LARRIÈRE (Noël CASTERA de), né à Aillas, près Bazas, en 1733, quoique laïc s'occupait toute sa vie de matières ecclésiastiques; élevé dans les principes des appelants, il prit la plus grande part aux querelles du temps. Il avait été envoyé en Hollande par le parti, et il y travailla longtemps sous les yeux de l'abbé de Bellegarde, qui lui faisait, dit-on, une pension. Il se montra favorable à la révolution, sans cependant en approuver les crimes, et défendit avec un zèle particulier la constitution civile du clergé. Il a publié dans ce sens : *Préservatif contre le schisme ou Questions relatives*

au décret du 27 novembre, 1790, in-8; *Préservatif contre le schisme accusé et non convaincu de graves erreurs*, 1791 (*voy. LAMBERT*); la *Suite du préservatif ou Nouveau développement des principes qui y sont établis*, 1792, in-8; *Lettre à l'auteur de l'autorité de l'église et de ses ministres défendus*; trois *Lettres* en réponse à la critique de Vauvilliers. Larrière a travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*, où il a inséré plusieurs articles en faveur de ses ouvrages et aux *Annales de la religion* de Desbois de Rochefort. Il essaya, en 1798, de créer, sous le titre d'*Annales religieuses*, un nouveau journal qui n'eut que huit numéros, et fut supprimé par le Directoire. Larrière assista, en 1797, au concile des constitutionnels, et ses connaissances ne leur furent pas inutiles. La persécution du Directoire l'obligea de retourner à Aillas, où il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 3 janvier 1803. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : *Entretiens d'Eusèbe et de Théophile sur le sacrifice de la messe*, 1779, in-12; *Observations sur le pastoral de M. de Juigné, archevêque de Paris*, 1786 et 1787, in-12; la *Vie d'Arnaud*, Lausanne, in-4, jointe à l'édition des œuvres de ce docteur, donnée par les soins de l'abbé de Bellegarde. On lui attribue *Principes sur l'approbation des confesseurs*, 1785.

LARROQUE (Mathieu de), ministre protestant, né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parents calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de la Trimouille l'ayant entendu, le choisit pour ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministère à Rouen, où il mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de l'eucharistie*, Amsterdam, Elzévir, 1669, in-4, et 1671, in-8 : malgré l'érudition qu'il y étale, c'est l'un des écrits les plus faibles que les protestants aient publiés contre ce mystère, qui comme les autres dogmes chrétiens, peut bien prêter à des difficultés de raisonnement, mais contre lequel il n'est pas prudent de chercher des preuves dans l'histoire, la tradition et la doctrine des Pères; *Réponse au livre de M. de Meaux* (Bossuet), de la *Communion sous les deux espèces*, 1683, in-12; un *Traité sur la régale*, Rotterdam, 1685, in-12; deux *Dissertations latines* sur Photin et Libère; plusieurs autres *Ecrits de controverse*, estimés dans son parti. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionnaire* de Bayle et les *Mémoires* de Nicéron.

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, né à Vitré en Bretagne, vers 1660, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, et enfin revint à Paris pour embrasser la religion catholique. Un écrit satirique contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1693), auquel il avait eu part, fit pendre l'imprimeur, et le conduisit au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Étant sorti de sa prison, cinq ans après, par la protection de l'abbesse de Fontevault, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangères, et ensuite une retraite de 4,000 liv. dans le temps de la régence. Il mourut en 1741, à 70 ans. On a de lui : *Vie de l'imposeur Mithomet*, traduite

de l'anglais du savant Prideaux, Amsterdam, 1696, et Paris, 1699, in-12; deux mauvais romans satiriques, l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, Cologne, 1683, in-12; l'autre sous celui de *Vie de Mézerai l'historien*, in-12. L'auteur était jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorsqu'il fit ce dernier ouvrage : mais l'était-il lorsqu'il le publia en 1726? Traduction de l'Histoire romaine d'Echard, retouchée et publiée par l'abbé des Fontaines. (*Voy. ce nom.*) L'abbé d'Olivet lui attribue *Avis aux réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle était l'auteur de ce livre; on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur, quel qu'il soit, y donne de très-bons conseils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendaient pas la cause meilleure. Il travailla aux *Nouvelles de la république des lettres*, pendant une maladie de Bayle.

* LASAUSSE (Jean-Baptiste), ecclésiastique, né à Lyon, le 22 mars 1740, fut successivement directeur du séminaire de la congrégation de Saint-Sulpice à Tulle et à Paris. Désigné pour accompagner à l'échafaud Châlier, surnommé le Marat de Lyon, il parvint à exciter en lui quelques sentiments religieux, et publia l'exposé des principales circonstances qui accompagnèrent la mort de Châlier et la lettre qu'il en avait reçue à la suite de sa condamnation. Lasausse mourut à Paris le 2 novembre 1826; il a composé, abrégé, traduit, ou édité un grand nombre d'ouvrages qui sont : *Cours de méditations ecclésiastiques*, Tulle, 1784, 2 vol. in-12; 2^e édit., 3 vol. in-12; *Cours de méditations religieuses*, Paris, 1782, 2 vol. in-12; *Cours de méditations chrétiennes*, 1782, 2 vol. in-12; *Retraite du P. Calaneo*, trad. de l'italien, Paris, 1783, in-18; le *Vrai pénitent*, trad. de l'italien, Tulle, ensuite Lyon, 1785, in-12, nouvelle édit., 1788, sous ce titre : *Le vrai Pénitent formé sur le modèle de David*; *L'Ecole du Sauveur*, traduction libre de la *Schola Christi*, Paris, 1794, 7 vol. in-12; *Leçons quotidiennes*, données par J. Ch., 1798, 2 vol. in-12; *Paraiter des amans de Jésus*, 1804, in-12 et in-24; *Vie sacerdotale et pastorale, suivie de méditations pour chaque jour du mois*, 1804, in-12, 2^e édit.; *Jésus et Marie parlant au cœur*, avec 13 fig., 2^e édit. encadrée; *Doctrines de l'évangile*, in-48; *Dévotion au Saint-Sacrement*, in-18, 2^e édit.; *Dialogues entre deux chrétiens sur les grandes vérités du salut*, in-18; *les Chrétiens catholiques*, in-18; *l'Amante du Sauveur avec des figures sur la passion*, in-18; *le Présent utile à tous*, in-24; *le Fervent chrétien*, in-18 et in-32; *Eternnes pour les fidèles*, in-32; *Pieux fidèle*, in-32; *Science de l'oraison*, in-42; *le Chrétien brûlant d'amour pour Jésus crucifié*, in-12; *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandements de Dieu et les sacrements*, Lyon, 1802, 3 vol. in-8, le fonds est tiré des conférences prêchées par de Laforest, ancien curé de Lyon; *Cours annuel de sujets de piété*, Paris, 1805, 3 vol. in-8; *Vie de Jésus-Christ, suivie de réflexions après chaque lecture*, 1806, 2 vol. in-12; *Doctrines de Jésus-Christ puisées dans les épîtres des apôtres*, Paris, 1807, 2 vol. in-12; *Entretiens ins-*

tructifs et pieux sur la confession et la communion, Paris, 1808, in-18; *les Pêcheurs pensant à l'éternité*, Paris, 1811, in-32; *le Sage réfléchissant sur l'éternité, etc.*, Paris, 1813, in-24; *le Fervent ecclésiastique*, 1814, in-12. On y trouve des réflexions pour chaque jour de l'année; *Explication du catéchisme, avec des traits historiques après chaque explication*, Paris, 1814, édition stéréotype. Cet ouvrage a donné lieu à quelques critiques; *l'Heureuse année ou l'Année sanctifiée*, traduction libre de l'italien, Bouen, 1814; *l'Ami zélé donnant des conseils à son ami chaque jour de l'année*, Paris, 1815, in-24; *l'Ami zélé des pécheurs*, où après de courtes réflexions se trouvent des anecdotes, Paris, 1817, in-12; *Homélies sur la liberté, l'égalité et la philosophie moderne*, traduites de l'italien de Gr. Turchi, évêque de Parme, Paris, 1816, in-12; *le Chrétien sanctifié*, 1819, gros vol. in-12; *l'Imitation du sacré cœur de Jésus*, ouvrage calqué sur l'imitation. Il y a de même quatre livres, et dans chaque livre autant de chapitres, dont chacun renferme une effusion de cœur, et ensuite une leçon sur un sujet de piété qui a rapport à celui de l'imitation, Lyon, 1819, in-12; *Plaintes et complaisances du Sauveur*, in-32; *Plaintes et complaisances de la sainte Vierge*, 1820, in-18. Chaque page contient une plainte ou une complaisance, une plainte à la sainte Vierge et un avis du saint du jour, qui peut servir pour la méditation; *l'Amant de Jésus en oraison*, 1820, in-32; *Dévotion aux mystères de Jésus-Christ et de Marie, connue sous le nom de la dévotion des quinze samedis*, 3^e édit., in-18, augmentée de prières pour la messe, et des leçons de Jésus-Christ sur les moyens d'obtenir un grand amour pour Dieu; *le Solitaire chrétien*, 1822, 2 vol. in-18; *les Chrétiens instruits à l'école de la sagesse*, 1822, in-12; *le Prêtre cité au tribunal de Dieu au moment de sa mort*, 1822, in-12. On y trouve une suite de méditations pour une retraite ecclésiastique. Lasausse a encore publié : *Vie et œuvres spirituelles de Corneille*, 3 vol. in-10; *Doctrines spirituelles des P. Berthier, Surin, Saint-Jure, de M. d'Orléans de la Motte, et de sainte Thérèse*, in-12; et *le Prédicateur de l'amour de Dieu*, ouvrage posthume du P. Surin, 2^e édit., in-12.

LASCA. Voy. GRAZZINI.

LASCARIS (Théodore), prince du Bas-Empire, d'une ancienne famille grecque, avait épousé, en 4200, Anne, fille d'Alexis L'Ange, sur qui son frère Isaac venait d'usurper le sceptre. A l'époque du siège de Constantinople par les Croisés, il chercha en vain à s'opposer à leur débarquement, et après la prise de cette ville par les Latins, il passa dans la Natolie et prit le titre de despote. Il s'unit aux Bulgares et au sultan d'Iconium pour combattre les Français. L'empire grec était déchiré de toutes parts, Lascaris profita de l'état de faiblesse où il était, pour se faire déclarer empereur à Nicée en 4206. Devenu veuf une première fois, et ayant répudié sa seconde femme, il épousa en troisièmes noces Marie, fille de Pierre de Courtenay, empereur français à Constantinople. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222. C'était un prince estimable, qui retarda par son

courage et sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Vatace, son successeur et son gendre, eut un fils nommé aussi Théodore LASCARIS, dit le *jeune*. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259. Après quelques exploits assez marquants contre les Bulgares et les Tartares, ce prince fut atteint d'une mélancolie furieuse, et ressentit plusieurs attaques d'épilepsie. Cette maladie affaiblit son jugement et augmenta son penchant à la colère : en sorte qu'il ternit par des actions cruelles et extravagantes un règne dont les commencements avaient donné les meilleures espérances. Il laissa un fils nommé Jean. *Voy.* Jean LASCARIS.

LASCARIS (André-Jean), dit *Rhyndacenus*, parce qu'il était de Rhyndacus, ville située entre la Phrygie et l'Hellespont, de la même famille que le précédent, né vers 1445, passa en Italie après la prise de Constantinople. La Grèce était devenue la proie des Ottomans et le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asile des gens de lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur florentin, occupé alors à former sa vaste bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, il vint en France, sous le règne de Charles VIII; il y donna des leçons de grec à Budé et à Danes. Louis XII l'envoya deux fois à Venise comme ambassadeur; fonction à laquelle il était moins propre qu'à celle de bibliothécaire. Quelque temps après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X, Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, et obtint de ce pape la direction du collège des Grecs, que ce pontife venait de fonder. En 1515 il le chargea d'une mission importante près de François I^{er}. Ce prince lui confia le soin de former avec Budé sa bibliothèque de Fontainebleau et l'envoya de nouveau à Venise où il resta jusqu'en 1535. Il reprit alors le chemin de Rome, sur les instances de Paul III. Avant d'arriver près de ce pontife, il mourut de la goutte en 1535, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, et à Paris, en 1544, in-4, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec et en latin, car il possédait parfaitement ces deux langues. Son style a de la vivacité et de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous avons. La bibliothèque de ce savant fut dans la suite transportée en Espagne, et forme une des plus rares collections de la Bibliothèque de l'Escurial. On lui doit la traduction latine de quelque traités de Polybe sur l'art militaire. Le savant Lascaris ne dédaigna pas de remplir les fonctions de correcteur à Florence, ensuite à Rome : c'est à lui qu'on est redevable des éditions aussi précieuses que rares des ouvrages suivants : *Anthologia epigrammatum græcorum, libri VII*, græce, Florence, 1494, in-4; *Callimachi hymni græci, cum scholiis græcis*, ibid., 1492, in-4; *Scholia græca in Iliadem, in integrum restituta*, Rome, 1517, in-fol., etc. M. Villemain a publié un ouvrage aussi intéressant qu'instructif, sous le titre de *Lascaris ou les Grecs du x^v siècle*, Paris, 1825, in-8.

LASCARIS (Constantin) quitta Constantinople, sa

patrie, en 1454, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres, et se réfugia en Italie, où ses talents reçurent l'accueil qu'ils méritaient. Il enseigna les belles-lettres à Milan, ensuite à Naples, et enfin à Messine. De son école sortirent Bembo et d'autres hommes illustres. Il laissa sa bibliothèque, qui contenait beaucoup de manuscrits précieux qu'il avait apportés de Constantinople, au sénat de Messine, qui l'avait honoré du droit de bourgeoisie en 1465, et qui lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui une *Grammaire grecque*, en grec seulement, Milan, 1476, in-4^o. C'est la première production grecque de l'imprimerie; elle a été réimprimée avec quelques autres traités de grammaire, Venise, 1557, in-4.

LAS-CASAS (Barthélemy). *Voy.* CASAS.

**LAS-CASES (Marin Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte de), né en 1766 au château de Las-Cases (Haute-Garonne), était de la même famille que le vertueux évêque de Chiapa (*voy.* CASAS LAS). Ayant terminé ses études chez les Pères de l'Oratoire de Vendôme, il fut admis à l'école militaire, et y obtint des succès. Destiné à la marine, il s'embarqua sur un vaisseau gallo-espagnol qui devait faire le siège de Gibraltar; il y courut de grands dangers et prit part au combat naval qui se donna près de Cadix. Il profita du retour de la paix pour achever son éducation et faire des voyages lointains, dont il rapporta de nouvelles connaissances. En 1787, à 21 ans, il fut nommé lieutenant de vaisseau. Deux ans après, il émigra et servit dans l'armée du prince de Condé. Il passa ensuite en Angleterre, fit partie de l'expédition malheureuse de Quiberon, et, de retour à Londres, continua d'y donner des leçons sur diverses matières d'enseignement. Le 18 brumaire lui permit de rentrer en France, et il y vécut dans la retraite, occupé de travaux littéraires. Mais en 1809, quand les Anglais menacèrent Flessingue, il s'enrôla comme volontaire pour les combattre, et servit dans l'état-major de Bernadotte. Remarqué dès lors par Napoléon, il devint successivement Chambellan, maître des requêtes, comte, et fut chargé de plusieurs missions. En 1814, il refusa de signer l'adhésion du conseil d'état à la déchéance de l'empereur, reprit après le 20 mars ses fonctions, et fut un des quatre compagnons de l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, auquel il montra dans toutes les circonstances le plus grand dévouement. Il était depuis 18 mois près de l'illustre prisonnier, vivant dans son intimité, lui servant de secrétaire, recueillant ses pensées ou écrivant les souvenirs qu'il lui dictait, lorsque par l'ordre du gouverneur Hudson-Lowe (*voy.* ce nom), il fut déporté au cap de Bonne-espérance, puis transféré en Europe, où il resta sous la surveillance de la police. Ce ne fut qu'après la mort de Napoléon qu'il put rentrer en France; il vint alors habiter une campagne près de Paris, où il vécut dans la retraite, uniquement occupé d'améliorer son *Atlas historique et géographique*, dont l'édition la plus récente est de 1826, gr. in-fol., et de corriger le *mémorial de Sainte-Hélène*, ouvrage dont les éditions successives prouvent assez l'importance et l'intérêt. Après 1830, élu par le département de la

Seine membre de la chambre des députés, il y siégea dans l'opposition, et mourut à Passy, le 16 mai 1842. La 1^{re} édition du *Mémorial de Sainte-Hélène* est celle de Paris, 1822-23, 8 vol. in-8; la plus récente, 1842, 2 vol. gr. in-8, est ornée de vignettes de Charlet. Las-Cases a donné son *Atlas* sous le pseudonyme de *Lesage*; il a publié des *Mémoires contenant l'histoire de sa vie, etc.* Paris, 1819, in 8.

LASCÈNE. Voy. LASENA.

LASCUS, ou Lasco (Jean), d'une famille illustre de Pologne, fut prévôt de Gnesne, puis évêque de Vesprin en Hongrie. Il abandonna la foi catholique pour embrasser la prétendue réforme, qu'il prêcha en Hollande et en Angleterre; en ayant été chassé par la reine Marie, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, et mourut en Pologne l'an 1560. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de sacramentis*, Londres, 1552, in-8; *Forma ministerii in peregrinorum ecclesia, instituta Londini, an. 1550, per Eduardum VI*, in-8.

* LASCY (Joseph-François-Maurice, comte de), né en 1725 à Pétersbourg, était fils du comte Pierre de Lascy, qui s'illustra par sa valeur en Russie sous Pierre le Grand, et mourut en 1751 gouverneur de Livonie. En 1744, il passa au service de l'Autriche, fit sa première campagne en Italie comme aide-de-camp du comte de Brown, et eut trois chevaux tués sous lui au combat de Velletri. Aussi heureux que brave, on le vit se signaler au siège de Maëstrich en 1748, et monter au grade de colonel. En 1756, il sauva l'armée autrichienne à Lowositz et fut fait général-major pour prix de sa valeur et d'une blessure grave qu'il avait reçue. L'année suivante, il prit une grande part à la bataille de Breslau. Ce fut à ses sages dispositions que le maréchal Daun fut redevable de la victoire de Hochkirch. Elevé au grade de lieutenant général d'artillerie en 1759, il pénétra l'année suivante jusqu'à Berlin, à la tête de quinze mille hommes, et fut fait en 1762 maréchal. La paix ne le laissa point dans l'inaction : il fit fortifier les frontières de la Bohême, et réparer plusieurs forteresses. Admis au conseil aulique, on lui dut des avis très-sages, qui furent souvent utiles, et firent taire l'envie que son mérite lui avait suscitée. Marie-Thérèse ne régnait plus : Joseph II, qui la remplaçait sur le trône, entreprit en 1788 une guerre contre les Turcs, mais cette campagne dirigée par Lascy fut malheureuse. Dans cette circonstance il n'hésita point à désigner Laudon, son ennemi, comme le seul homme qui pût réparer l'honneur des armes autrichiennes. Parvenu à un âge avancé, il continua d'éclairer de ses conseils le souverain qu'il ne pouvait plus défendre à la tête des armées, et mourut à Vienne, le 30 novembre 1801. Général actif, d'une constance à toute épreuve, et surtout d'une valeur très-brillante, Lascy aurait encore plus de droit à la reconnaissance de l'Autriche, s'il ne s'était pas fait un système de lignes et de cordons qui a occasionné de grands désastres dans la guerre contre les Turcs, et dans les premières campagnes contre la France. On trouve sur lui d'amples détails dans les *Mémoires du prince de Ligne*.

LASENA ou LASÈNE (Pierre), avocat, né en 1590 à Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, mourut à Rome, le 3 septembre 1636, à 46 ans. On a de lui : *Nepenthes Homeri, seu De abolendo luctu*, Lyon, 1624, in-8; *Cleombrotus, sive De iis qui in aquis pereunt*, Rome, 1637, in-8; *Delf antico ginnasio napoletano*, Naples, 1688, in-4.

LASIUS. Voy. LAZIUS.

LASNE (Michel), dessinateur et graveur, né à Caen, l'an 1596, mort en 1667, âgé de 72 ans, a donné quelques planches au burin, d'après Raphaël, Paul Véronèse, Josepin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet, Le Brun et autres. Il a aussi fait beaucoup de morceaux de génie, dans lesquels on admire son talent pour exprimer les passions. Il a imité avec succès la manière de Villamena et C. Bloemaert. Son œuvre se compose de 600 pièces presque toutes très-recherchées des amateurs, et dont les principales sont un *Christ mort étendu sur une pierre et pleuré par la Vierge*, 1641; la *visitation* d'après Louis Carrache; la *Vierge assise dans les nues sur un croissant*, d'après l'Albane; un *portrait de Louis XIII à cheval, proclamé par la Renommée*.

* LASSALA (l'abbé Manuel), jésuite, né à Valence en 1738, y professait la rhétorique au séminaire des Nobles, lorsqu'il fut banni de l'Espagne avec ses confrères. Conduit en Italie, il habita d'abord Bologne, puis Ferrare, où il enseigna la philosophie. Lors de l'avènement au trône de Charles IV, il rentra en Espagne et mourut dans sa ville natale, le 22 mars 1806. Il a publié, en espagnol : *Essai sur l'histoire générale ancienne et moderne*, Valence, 1755, 3 vol. in-4; *Notice sur les poètes castillans*, ibid., 1757, in-4; des *Traductions* de Sophocle et d'Euripide, ibid., 1758-1760; deux tragédies *Joseph présenté à ses frères*, Valence, 1762, et *Don Sancho Abarea*, ibid., 1765. On a de lui en italien : *Iphigénie en Aulide*, imitation d'Euripide et de Racine, Bologne, 1783; *Ormisinda*, en 5 actes, ibid., 1783; *Lucia Miranda*, en 5 actes, ibid., 1784. Le sujet est tiré de l'histoire des Espagnols dans le Paraguay; et en latin : *Rhenus*, ibid., 1781; poème composé à l'occasion du débordement du Reno, rivière qui traverse Bologne, et qu'on appelle communément le petit Rhin; *Fabulæ Lockmani sapientis, ex arabico sermone latinis versibus interpretata*, ibid., 1781, dédiées à son ami Perez Bayer. Tous les ouvrages de Lassala eurent un grand succès. Raym.-Diosdado Caballero, son compatriote et son confrère, en a donné la liste détaillée pages 173-76 de son premier *Supplément à la bibliothèque de Sotwell*.

LASSENIUS (Jean), né l'an 1636, à Waldau, en Poméranie, voyagea avec un jeune seigneur de Dantzich, en Hollande, en France, en Angleterre, et visita les bibliothèques et les savants de ces pays, avec lesquels il forma des liaisons. Étant à Nuremberg, il se fit des affaires fâcheuses, en publiant un libelle intitulé *Classicum belli turcici*, contre deux jésuites, les P. Otton d'Augsbourg et Neubausen de Ratisbonne, et contre le docteur Jäger. On l'enleva secrètement, et on l'enferma dans une prison en Hongrie. Ayant obtenu sa li-

berté, il fut nommé pasteur de diverses églises luthériennes en Allemagne, puis professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1692. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, peu connus, même des luthériens.

LASSUS, ou LASUS, musicien et poète dithyrambique, né à Hermione, dans le Péloponèse, l'an 500 avant J.-C., l'un des sept sages de la Grèce, après la mort de Périandre, fut le premier qui écrivit sur la théorie de la musique, et qui donna des règles de composition et de chant. Quelqu'un lui demandant ce qui était le plus capable d'inspirer la sagesse, il répondit : c'est l'expérience.

LASSUS, ou di LASSO (ROLAND DELATRE plus connu sous le nom d'ORLANDO), célèbre musicien du seizième siècle, né à Mons en 1530, et mort à Munich le 15 juin 1593, était le premier homme de son art, dans un temps où la musique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talents dans les cours de France, d'Angleterre, de Bavière, etc., fut maître de musique à Naples, chef et maître de la chapelle de Saint-Jean-de-Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pièces de musique sur des sujets sacrés et profanes, sous le titre de *Mélanges d'Orlando Lassus*, Paris, 1576 ; et *Continuation des Mélanges*, 1584. On doute de l'existence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que *Theatrum musices*, *Patrocinium musarum*, *Motetorum et madrigalium libri*, *Liber missarum*, etc. Ses contemporains le vantèrent comme la merveille de son siècle, et le mirent au-dessus d'Orphée et d'Amphion. Un poète a dit de lui :

Hic ille est Lassus lassum qui recreat orbem,
Discordemque sua copula harmonia.

On peut consulter pour des détails la *Notice biographique* sur ce grand musicien par M. Delmote, 1836, in-8.

* LASSUS (Pierre), habile chirurgien, né à Paris en 1741, se livra dès l'âge de 21 ans, avec succès, à l'enseignement particulier : il fut ensuite chargé du cours de l'histoire de la médecine ; et peu de temps après, il obtint la place de démonstrateur à l'académie de chirurgie. En 1770, il fut nommé chirurgien ordinaire des dames de France, filles de Louis XV, auxquelles il demeura toujours attaché et qu'il accompagna lorsque les événements politiques les contraignirent de se retirer en Italie. A sa rentrée en France, il trouva moyen d'échapper aux lois contre les émigrés, en faisant valoir les travaux dont il s'était occupé à l'étranger, et dont il rapportait les fruits dans sa patrie. Lorsque les écoles furent rouvertes, Lassus fut nommé successivement professeur de l'histoire de la médecine, puis de pathologie externe. A la formation de l'institut, il fut admis dans la première classe où il remplit les fonctions de secrétaire et de bibliothécaire. Il est mort le 17 mars 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire de médecine opératoire*, Paris, 1793, 2 vol. in-8 ; *Pathologie chirurgicale*, Paris, 1805-06, 2 vol. in-8 ; des *Mémoires* dans le recueil de l'institut. MM. Thouret, Pelletan, Pierre Sue et Cuvier ont publié son éloge.

* LATAPIE (François-de-Paule), botaniste, né à

Bordeaux le 8 juillet 1759, d'un arpenteur feudiste attaché à Montesquieu, commença son éducation sous les auspices de ce grand écrivain, et devint le secrétaire de son fils, qu'il accompagna dans ses voyages en Italie. Il y prit le goût de l'histoire naturelle et de la technologie, et fut, à son retour, nommé inspecteur des arts et manufactures de la Guyenne. En 1783, l'académie de Bordeaux le chargea de faire un cours de botanique ; il perdit cette place à la révolution ; mais lors de la création des écoles centrales, il obtint la chaire d'histoire naturelle et plus tard il professa la littérature grecque au lycée de Bordeaux. Latapie mourut le 8 octobre 1823. Il a laissé par son testament à la commune de la Brède une propriété du revenu de 300 fr. pour doter la fille la plus vertueuse. On a de lui : *l'Art de former les jardins modernes* ou *l'Art des jardins anglais*, traduit de *Whately*, Paris, 1771, in-8 ; *Hortus Burdigalensis* ou *Catalogue du jardin des plantes de Bordeaux*, 1784, in-42 ; *Description de la commune de la Brède*, dans le t. 5 des *Variétés bordelaises*, et plusieurs articles dans le *Journal d'agriculture de Rosier. Notice sur les arts et manufactures en Guyenne*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Bordeaux. On trouve une notice sur Latapie, dans le *Musée d'Aquitaine*, tome 2, page 250.

* LATASSE (Claude), né à Nancy en 1745, fit son cours de théologie chez les jésuites, à Pont-à-Mousson, où il obtint le grade de docteur. Elevé à la dignité sacerdotale, son évêque, M. Drouas, voulant tirer avantage de ses talents, l'agréa à la compagnie des missionnaires de Nancy. Il devint curé, et ensuite prébendier à la cathédrale de cette ville. Quoique cette place ne l'obligeât qu'à l'assistance au chœur, son zèle lui faisait partager les fatigues du ministère pastoral. Souvent il allait prêcher les habitants des campagnes, leur donner des retraites et des missions. Ce fut pour eux qu'il rédigea la *Bonne journée*, ouvrage précieux, qui leur apprend à sanctifier leurs peines : c'est aussi vers ce temps qu'il fit paraître la *Famille sainte*, ou *Tobie*. Cette histoire qui peut être présentée pour modèle aux familles chrétiennes, a obtenu un très-grand nombre d'éditions, qui prouvent mieux son utilité que tous les éloges qu'on en pourrait faire. A la révolution, Latasse, fidèle à sa conscience, refusa courageusement toute espèce de serment, et il émigra en Allemagne. Dès que l'on connut son mérite, on lui donna une chaire de théologie. Toujours occupé du salut des âmes, il employa ses loisirs à combattre les impies et les hérétiques dans un petit ouvrage intitulé : *Le Catholique instruit*. Sous la forme simple du dialogue il expose les principales vérités de la religion, et il répond aux diverses objections que l'on a faites jusqu'à ce jour. De retour dans son diocèse, il fut nommé supérieur du séminaire ; mais il occupa peu de temps cette charge. Il resta néanmoins attaché à cet établissement, donnait des conférences sur la religion et sur le gouvernement des paroisses. Il mourut le 6 janvier 1816, sincèrement regretté. C'était un pasteur zélé, un directeur sage et éclairé, aussi scrupuleusement observateur des principes sur le

déclin de l'âge que dans la ferveur de la jeunesse; il avait surtout le rare talent de rendre ses auditeurs attentifs, et de faire désirer au sortir d'un de ses exercices le retour du suivant. Ouvrier infatigable et propre à tout, il a laissé beaucoup de sermons manuscrits et un grand nombre d'extraits des saints Pères, dont ses amis ont hérité.

LATERANUS (Plautius), fut désigné consul l'an 63 de Jésus-Christ. Avant de prendre possession de son consulat, il fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison contre ce prince. C'est de *Platius Lateranus* que le célèbre palais de Latran a tiré son nom, parce que c'était autrefois la maison qu'habitaient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains mettaient cette maison au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATES (Bonet de). Voy. BONET.

LATHÆR (Jean), cordelier anglais du ^{xv}^e siècle, a fait des *Commentaires* estimés sur les *Psaumes*, sur *Jérémie* et sur les *Actes des Apôtres*. Il a fini celui sur *Jérémie* en 1406.

* LATHL (J.-B.-Marie-Ant. de), cardinal, né en 1731 aux îles Ste.-Marguerite, acheva ses études au séminaire de St.-Sulpice, à Paris, et fut ordonné prêtre en 1784. Nommé grand-vicaire de l'évêque de Vence, il représenta ce prélat à l'assemblée bailliagère du diocèse, qui précéda la convocation des États-Généraux, et s'y montra fort opposé aux réformes réclamées alors de toutes parts. Conséquent à ses principes, il refusa le serment à la constitution qui changeait l'ancienne organisation du clergé, et quitta la France en 1791. Il y revint l'année suivante, sans doute, chargé de quelque mission; mais, arrêté à Montfort-l'Amaury, il se hâta, dès qu'il le put, de retourner en Allemagne, et s'établit à Dusseldorf, où il se fit connaître par son talent pour la chaire. Plus tard il se rendit en Angleterre, devint aumônier du comte d'Artois, et, dès ce moment ne quitta plus ce prince, qui lui avait donné toute sa confiance. Rentré en France en 1814, il fut membre des deux commissions instituées pour s'occuper des affaires ecclésiastiques, et prit une part active à toutes les mesures adoptées en faveur du clergé. En 1816, le pape lui conféra le titre d'évêque d'Amyclée; il fut appelé en 1821 à l'évêché de Chartres, rétabli par le nouveau concordat, et en 1824, élevé sur le siège archiepiscopal de Reims. En cette qualité il présida l'année suivante au sacre de Charles X (voy. ce nom, 2, 537). Créé pair depuis 1822, ce prélat ne pouvait manquer d'être appelé dans les conseils du nouveau roi. Nommé ministre d'état, il fut, en 1826, déclaré cardinal par le pape Léon XII, en récompense des services qu'il avait rendus à l'église. Cependant il signa, le 10 avril, la déclaration du clergé français sur l'indépendance de la puissance temporelle en matière civile. Il se rendit à Rome en 1829 pour assister au conclave, où fut élu Pie VIII (voy. ce nom). Depuis son élévation à l'épiscopat, il avait cessé d'être le confesseur du roi, et il passait la plus grande partie de l'année dans son diocèse. Il était à Reims lorsque parurent les ordonnances, auxquelles il avait été totalement étranger. Arrivé le 27 juillet à Paris, il rejoignit

Charles X en Angleterre et le suivit dans ses diverses résidences. Après la mort de ce monarque, il fit deux voyages à Rome, et trouvant que le climat ne lui était pas favorable, encore moins celui de l'Autriche, il rentra en France avec le projet de se fixer près de son berceau; mais arrivé près de Marseille à Gemmenos, il y mourut, le 6 décembre 1839. Lors de la translation de ses restes à Reims, l'un de ses grands-vicaires, M. l'abbé Herblat, prononça un *Discours* qui a été imprimé.

LATINI (Latino) vit le jour à Viterbe en 1513. Il fut employé à la correction du *Décret* de Gratien, et mourut à Rome en 1593, après avoir publié des remarques et des corrections sur *Tertullien*, et sur plusieurs autres écrivains, et une savante compilation, sous le titre de *Bibliotheca sacra et profana*. Ce recueil d'observations, de corrections, de variantes, de conjectures, fut imprimé à Rome en 1667 par les soins de Dominique Macri, qui l'enrichit de la *Vie* de l'auteur. C'est fausement qu'on a accusé celui-ci d'avoir supprimé les pièces des anciens qui ne s'accordaient pas avec ses sentiments. Juste-Lipse l'appelle *Probissimus senex, et omni litterarum genere instructissimus*. Quoiqu'il eût une santé très-délicate, il la ménagea si bien qu'il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans. Il fut successivement secrétaire des cardinaux Rodolfo Pio, del Pozzo et Colonne.

LATINI (Brunetto). Voy. BRUNETTO.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin, né à Drépane dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panegyrique* de *Théodose le Grand*, prononcé devant ce prince en 389, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1631, in-8; et on le trouve dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4.

LATINUS (Jean), nom sous lequel est connu un célèbre Ethiopien, disciple du fameux Clénard, est célèbre dans le monde savant. Il développa un génie et des connaissances qu'on était bien loin de soupçonner dans un Africain du ^{xvi}^e siècle, et donna des leçons publiques de musique, de poésie et de langue latine dans un collège de Grenade. Sa réputation était extraordinaire, et tous les curieux accouraient pour voir un *Nègre* briller dans les connaissances des beaux esprits de l'Europe, et les enseigner aux Européens mêmes. « Nouvelle preuve, » après tant d'autres, dit un physiologue, que la » raison de l'homme est à elle-même; que c'est un » feu céleste, comme s'exprime un ancien, qui se » développe partout où il peut, *divinæ particula* » *auræ*, et que si des circonstances locales ou organiques mettent des obstacles à son essor, ou lui » donnent des facilités, elles ne peuvent jamais en » être la cause productive. » Latinus mourut vers 1590. On a de lui un petit poème intitulé : *De navali Joannis Austriaci ad Echinadas insulas victoria*, etc.

LATOMUS (Jacques), savant théologien scolastique, né à Cambren, dans le Hainaut, vers 1473, était docteur de Louvain, chanoine de Saint-Pierre de la même ville et de la cathédrale de Cambrai, et inquisiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, et fut l'un des meilleurs controversistes de son temps. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent re-

cueillis et donnés au public en 1330, in-fol. Les luthériens furent si sensibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirèrent de son vivant et après sa mort, par des satires, des romans, et par les termes les plus injurieux. — Jacques LATOMUS, son neveu, né à Cambron, au commencement du xvi^e siècle, chanoine de St.-Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596, s'était appliqué à la poésie latine, et a donné *Psalmi omnes Davidis in carmen conversi*, Anvers, 1587, in-8. Buchanan et le père Commire l'ont surpassé dans ce genre.

LATOMUS (Barthélemi), né à Arlon, dans le duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes de son siècle les plus versés dans les belles-lettres. Il professa la rhétorique à Cologne, fut principal au collège de Fribourg en Brisgau, et passa ensuite à Paris, où François I^{er} le nomma, l'an 1534, pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le collège royal de France, qu'il venait d'établir. Sur la fin de la même année, les sacramentaires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolents contre l'auguste sacrement de nos autels et contre le roi, on en accusa les Allemands qui étaient à Paris, et on se souleva contre eux indistinctement. Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulèvement; mais François I^{er} ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étaient tous Français: il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542, avec distinction; puis il se retira à Coblenz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Trèves. Les hérétiques, et en particulier Martin Bucer, l'attaquèrent dans sa retraite; il se tira de ces disputes avec honneur, et en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse engagea Charles-Quint à l'envoyer au colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des catholiques. Il mourut à Coblenz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature; entre autres des *Notes* sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de Cicéron, donnée par Jean Oporin, Bâle, 1555, in-fol.

LATONE, fille de Cæus et de Phébé. Comme Jupiter l'aimait, Junon, par jalousie, la fit poursuivre par le serpent Python, et pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté et d'autre, jusqu'à ce que Neptune, par pitié, eût fait paraître l'île de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier et y accoucha d'Apollon et de Diane.

LATOUCHE. Voy. CREUZÉ-LATOUCHE.

LATOUCHE-TRÉVILLE. Voy. TRÉVILLE.

LATOUCHE. Voy. GUIMOND de la TOUCHE.

* LATOUR-D'Auvergne (Théophile-Malo CORRET de), le premier grenadier de France, né le 23 novembre 1743, à Carhaix en Bretagne, descendait de l'illustre maison de Bouillon, dont un arrêt du parlement l'autorisa à prendre le nom et les armes. A sa sortie de l'école militaire, il fut pourvu d'une lieutenance au régiment d'Angoumois, et continua de consacrer à l'étude tous les moments dont il pouvait disposer. Il servit, dans la guerre d'Amérique, sous le duc de Crillon, qui commandait

l'armée espagnole, et, au siège de Mahon, il coula une frégate anglaise sous le feu de la place, et brûla les bâtiments munitionnaires de l'ennemi. Le roi d'Espagne lui envoya le brevet d'une pension de mille francs, avec la croix de l'ordre de Calatrava; mais il refusa la pension. Lors de la guerre de la révolution, il prit, en qualité du plus ancien capitaine, le commandement de toutes les compagnies de grenadiers réunies sous le nom de *Colonne infernale*. Le trait suivant donnera une idée de l'intrépidité de celui qui la conduisait: devant Saint-Sébastien situé sur un rocher au milieu de la mer, il se jette dans un esquif avec une seule pièce de huit, arrive sous la place, et feignant que les Français ont amené toute leur artillerie, il parvient à intimider le commandant qui répond: « Mais, capitaine, vous n'avez pas fait tirer un seul coup de canon sur la citadelle; faites-moi du moins l'honneur » de la saluer, sans cela je ne puis vous la rendre. » Latour-d'Auvergne retourne à son esquif où il fait jouer la pièce de huit, puis revient à la citadelle dont les clefs lui sont remises. Sa conduite, pendant le reste de la campagne, répondit à ce brillant début; son chapeau et son manteau, qu'il avait l'habitude de tenir sous son bras gauche en combattant, furent vingt fois criblés de balles, sans qu'il fût blessé. « Notre capitaine a le don de charmer les balles, » disaient ses grenadiers. Lorsqu'on voulut le destituer comme noble, ses braves s'y opposèrent avec tant d'énergie, que les représentants furent obligés de le respecter. A la paix il fut pris par les Anglais sur le vaisseau qui le ramenait en France, et passa dix-huit mois sur les pontons. Ayant été échangé, il s'établit à Passy, et il se livrait à ses studieuses occupations, lorsqu'il apprit que la conscription allait enlever à Le Brigant (voy. ce nom) le seul fils qui lui restât pour consoler sa vieillesse. Quoiqu'alors âgé de 55 ans, il obtint de remplacer le jeune homme qu'il rend à son père, et se rend à pied à l'armée du Rhin, où il se signala par de nouveaux exploits. La paix de Campo-Formio lui permit de rentrer dans ses foyers, mais il les quitta bientôt après, pour rejoindre en Suisse ses compagnons d'armes, et continua de servir, sans vouloir accepter d'autre récompense que celle du beau surnom que nous avons énoncé en commençant cet article, et qui lui fut donné par Bonaparte, avec un sabre d'honneur, dont il ne voulut point se parer avant de l'avoir éprouvé contre l'ennemi. Latour-d'Auvergne trouva la mort sur le champ de bataille de Neubourg, où il fut tué d'un coup de lance par un hulan (27 juin 1800). Sur la demande de ses camarades, son cœur fut placé dans une urne, et porté par un fourrier à la tête de sa compagnie. Le général Dessole laissa son poste vacant; à chaque appel, le sergent commandait par ce nom illustre, et le fourrier répondait: *Mort au champ d'honneur*. L'armée porta son deuil pendant trois jours. La terre où le grand Turenne et son petit-neveu avaient marché en vainqueurs à reçu ses restes; le *Moniteur*, en rendant compte des *Origines gauloises*, 3^e édit. 1802, in-8, avait dit que l'auteur descendait de Turenne; Latour-d'Auvergne s'empressa de répondre qu'il n'était sorti

que d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon. Il se trouva quelquefois dans un assez grand dénuement. Tandis qu'il était en Espagne, un représentant du peuple lui vantait un jour son crédit, dont il lui offrait d'user : « Eh bien, dit Latour- » d'Auvergne, demandez pour moi.... — Un ba- » taillon ? un régiment ? — Non, une paire de » souliers. »

LATREILLE (Pierre-André), naturaliste, né à Brives (Corrèze) le 29 novembre 1762, fit ses études à Paris au collège Lemoine, où il s'attira la bienveillance de Haüy, et embrassa l'état ecclésiastique. Il retourna dans sa ville natale (1786), et n'ayant accepté aucune fonction consacra tous ses loisirs à des recherches sur les insectes. Quelques plantes curieuses dont il fit hommage à Lamarck, dans un nouveau voyage à Paris, lui procurèrent la connaissance de ce grand naturaliste, auquel il succéda plus tard dans sa chaire au muséum d'histoire naturelle (voy. LAMARCK). Arrêté à Brives, comme prêtre, sous le règne de la terreur, il fut conduit à Bordeaux, enfermé au fort du Ha et condamné, lui soixante-treizième, à la déportation. Au milieu de ses infortunes, la science qu'il cultivait avec tant de zèle, devint pour lui une occasion de salut. Le médecin des prisons s'étonnant de le voir absorbé dans la contemplation d'un insecte, quand sa tête est menacée : *C'est*, répond Latreille, *un insecte très-rare*. L'insecte est demandé et obtenu pour un naturaliste de Bordeaux (Bory Saint-Vincent), qui s'impose le devoir de soustraire Latreille au danger qui le menace, et bientôt, malgré les obstacles qu'offrait cette noble tentative, le prêtre naturaliste est rendu à la liberté. M. Martignac contribua aussi beaucoup à son élargissement. Il fut proscrit de nouveau en 1797 ; mais, entouré de l'estime de ses concitoyens, il put revenir l'année suivante à Paris. Peu de temps après, il fut nommé correspondant de l'institut et obtint une place au muséum d'histoire naturelle où il fut chargé de l'arrangement méthodique des insectes. En 1814, il remplaça son ami Olivier à l'académie des sciences. Latreille s'est placé, de l'aveu même de ses rivaux, au premier rang des entomologistes, et presque toutes les académies de l'Europe s'empressèrent de se l'associer. Il est mort le 6 février 1853 ; ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des salamandres de France*, Paris, 1800, in-8 ; *Histoire naturelle des fourmis*, Paris, 1802, in-8 avec 12 pl. ; *Genera crustaceorum et insectorum secundum ordinem naturalem in familias dispositæ*, Paris, 1806-1809, 4 vol. in-8 ; *Familles naturelles du règne animal, exposées succinctement et dans un ordre analytique, avec l'indication de leurs genres*, Paris, 1825, in-8 ; *Cours d'entomologie, ou d'histoire naturelle des crustacées, des arachnides, des myriapodes et des insectes*, Paris, 1831, in-8, avec un cahier de 24 pl. C'est de toutes ses productions la plus importante et la plus estimée. Latreille a enrichi le *Magasin encyclopédique*, le *Bulletin de la société philomatique*, les *Annales et mémoires du muséum d'histoire naturelle*, d'un grand nombre d'observations ; il a fourni des suppléments aux éditions récentes de Buffon ; a été le

collaborateur de Cuvier pour le *règne animal distribué d'après son organisation* ; de Dejean pour son *Histoire des coléoptères*, etc., et a travaillé et au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Dêterville, à l'*Encyclopédie méthodique*, pour la partie de l'entomologie, et au *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée* du Voyage de Humboldt et Bonpland.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), né en 1697, à Paris, fut chanoine de Reims, et mourut en cette ville en 1778. Il s'adonna d'abord à la poésie légère, et enfanta un grand nombre de chansons où il paraît oublier la décence de son état. Il faut cependant lui rendre cette justice, que jamais il ne se permit de ces transports qu'on appelle philosophiques ; toujours il respecta dans ses vers la religion. On peut même dire à sa gloire qu'il répara les légèretés de sa muse par des productions plus dignes de ses talents. Ses *cantiques spirituels* lui feront plus d'honneur dans les esprits sages, que ses ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissements de la part des esprits frivoles. Ses principales productions ont été publiées collectivement par l'abbé de la Porte, 1757, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un 5^e vol. publié en 1779, sous le titre de *chansons et poésies fugitives*. Millevoie a donné un *choix des poésies de l'abbé Lattaignant*, en 1810, in-18.

* LATUDE (Henri MASERS de), connu par sa longue détention à la Bastille, né en 1725 à Montagnac, en Languedoc, d'une famille honorable, fut destiné à l'arme du génie. Tourmenté du désir de faire fortune, il vint à Paris à 20 ans, et crut avoir trouvé le moyen qu'il cherchait, en donnant à M^{me} de Pompadour l'avis d'un prétendu complot formé pour l'empoisonner. L'intrigue ne tarda pas à être découverte, et le donneur d'avis fut d'abord enfermé à Bicêtre, d'où il tenta de s'échapper, ce qui le fit transférer à Vincennes. De nouveaux efforts pour se procurer la liberté le firent traiter encore plus sévèrement : il fut mis au cachot à la Bastille. Dix-huit mois après il fut transporté, dans une chambre où il eut pour compagnon d'infortune un jeune homme nommé d'Alègre, que M^{me} de Pompadour retenait aussi dans cette prison. Il s'échappa avec lui en 1756, fut arrêté à Amsterdam et ramené à la Bastille (1). On lui mit les fers aux pieds et aux mains : malgré la gêne de sa position, il finit par s'habituer à son état, et goûta même des moments de satisfaction. Il apprivoisait des rats, rêvait des projets d'utilité, et se consolait toujours par l'espoir d'être un jour libre. Cependant les années s'écoulaient sans apporter le moindre changement à son sort : il tomba dans le désespoir, et il avait résolu de se laisser mourir de faim, si ses gardiens n'eussent adouci les rigueurs de sa captivité. Transféré à Vincennes en 1764, il s'évada une seconde fois, et fut encore repris ; ramené à Vincennes, il fut conduit à Charenton où ses ennemis le firent traiter pendant 2 ans pour une folie qu'il n'avait

(1) D'Alègre, qui était parti le premier, déguisé en paysan, fut arrêté à Bruxelles, dès son arrivée dans cette ville, et reconduit à la Bastille, et de là à Charenton, où Latude le retrouva vingt années plus tard, enfermé avec les fous.

pas. Enfin en 1777 il recouvra la liberté, sous la condition de rester dans sa ville natale. Latude enfreignit cet ordre, fut arrêté de nouveau et enfermé à Bicêtre; il y languit plusieurs années au milieu des malfaiteurs de tout genre. En 1784, un mémoire qu'il fit pour le président de Gourgues, tomba entre les mains de M^{me} Legros, marchande à Paris, qui parvint à intéresser en sa faveur des personnes en crédit, et, par leur protection, à le faire sortir de sa prison. En 1790, l'assemblée nationale lui accorda une pension alimentaire, mais elle rejeta l'année suivante une pétition par laquelle il demandait des secours, et il était sans ressources, lorsqu'en 1793, un jugement du tribunal de 1^{re} instance lui adjugea une somme de 60,000 livres sur les biens des héritiers de M^{me} Pompadour et de M. Amelot, auteurs de sa captivité. Il est mort à Paris le 1^{er} janvier 1805, à l'âge de 80 ans. Thierry, avocat, a publié le *Despotisme dévoilé ou Mémoires de Latude rédigés sur les pièces originales*, Paris, 1791, 1792, 3 vol. in-18; 1793, 2 vol. in-8.

LAU (Théodore-Louis), fameux spinosiste du XVIII^e siècle, conseiller du duc de Courlande, s'est malheureusement fait connaître par un traité imprimé à Francfort, en 1717, sous ce titre : *Méditations philosophiques de Deo, mundo, homine*, in-4 de 48 pages, sans date, ni lieu de publication (Francfort, 1717). Ce livre fut pros crit, ce qui l'a rendu fort rare. Il a été reproduit en 1770 avec la traduction française, sous la rubrique de Koenigsberg, et forme le tom. 7^e de la *Bibliothèque de Bon sens*. Lau y dit (paragr. 4) : *Deus est materia simplex; ego materia modificata..... Deus oceanus; ego fluvius... Deus terra; ego gleba...* Tels sont les délires où s'engage l'altière et imprudente raison, quand elle se sépare de la révélation, fidèle conservatrice de ses lumières. Il a fait aussi quelques traités de politique qui ne valent pas mieux que ses traités théologiques.

LAUBANIE (YNIER DE MAGONTHIER de), né en 1644, dans le Limousin, parvint par ses services au grade de lieutenant général, et s'en rendit digne par les preuves de courage qu'il donna dans quantité d'occasions. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut assiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade et le prince Eugène, soutenues par l'armée d'observation de mylord Marlborough; il défendit la place durant 69 jours, et obtint la plus honorable capitulation. Il fut fait grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et se retira à Paris, où il mourut en 1706.

L'AUBESPINE. Voy. AUBESPINE.

LAUBRUSSEL (Ignace de), jésuite, né à Verdun en 1663, professa avec distinction dans son ordre, fut provincial de la province de Champagne et ensuite préfet des études du prince Louis des Asturies, et lorsque ce prince se maria, il devint confesseur de la princesse. Il mourut au Port-Sainte-Marie en Espagne, l'an 1740, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus sont : *Traité des abus de la critique en matière de religion*, Paris, 1710, 2 vol. in-12, dédié à M. de Rohan, depuis cardinal; la *Vie du P. Charles de Lorraine*, jésuite, Nancy, 1735, in-8. Son but était de venger la religion des coups im-

puissants que lui portent les incrédules et les hérétiques; il y a de bonnes choses, mais elles pourraient être énoncées avec plus de dignité et de force.

LAUD (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, et ministre d'état sous Charles 1^{er}, illustre par ses talents et par sa constance dans ses malheurs, naquit à Reading en Angleterre, l'an 1573. Il prit le bonnet de docteur à Oxford, fut d'abord chapelain de Jacques 1^{er}, puis successivement évêque de Saint-David, de Bath, et de Londres; après la mort d'Abbot, son adversaire, il obtint le siège de Cantorbéry. On l'accusait de persécuter les *puritains*, qui depuis causèrent sa perte. Il succéda dans le ministère au fameux duc de Buckingham. On lui attribue le règlement fait en 1622, par le roi Jacques, pour défendre aux prédicateurs de traiter en chaire les questions de la prédestination et de la prérogative royale. Il engagea le roi à faire réimprimer les trente-neuf articles de la *confession anglicane*; son désir était de rendre le rit anglican commun à toutes les églises britanniques, et de rétablir dans le culte la pompe des cérémonies romaines, afin de devenir le primat universel de la religion. Son attachement à Charles 1^{er} lui fut funeste. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la Tour de Londres. Il fut accusé par le parlement d'avoir voulu introduire la religion catholique, d'avoir entrepris de réunir l'église romaine avec l'anglicane. Charles ayant été entièrement défail, et les séditeux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la tête à cet illustre prélat, en 1641 : il avait alors 72 ans. On a de lui une *Apologie de l'église anglicane* contre Fisher, Londres, 1639, in-fol. C'est l'apologie du schisme et de l'hérésie, qui prouve assez que c'est sans fondement qu'on l'accusa d'avoir fait des démarches en faveur de l'église catholique. Warthon publia en 1693, in-fol., la *Vie* de cet archevêque. Elle est curieuse et recherchée. On y trouve l'histoire du procès de Laud, composée par lui-même dans la Tour de Londres, avec beaucoup de vérité.

* LAUDENOT (Louise), dite aussi la *Mère de saint Jacques*, fille d'un médecin du roi, se rendit dès sa première jeunesse recommandable par sa piété. Ayant pris la résolution de renoncer au monde, elle entra chez les bénédictines de l'abbaye de Montmartre, et s'y distingua par sa régularité et ses vertus. Elle avait reçu une éducation soignée, et écrivait avec facilité. Louise fit tourner à la gloire de Dieu ces heureuses dispositions, en composant divers ouvrages de spiritualité propres à l'édification du prochain. On lui doit : *Catéchisme des vices et des vertus; Méditations sur les Vies des saints pour toutes les fêtes de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur et de la Vierge; Exercices pour la sainte communion et pour la messe*, etc. Cette pieuse fille mourut saintement dans son couvent, le 27 mai 1636.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), propriétaire d'un régiment d'infanterie allemande, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, feld-maréchal des armées autrichiennes, un des plus habiles et des plus heureux capitaines du XVIII^e siècle,

naquit en 1746, à Tootzen en Livonie, d'une ancienne famille du pays. Il fit ses premières campagnes sous le maréchal Munich, dans la guerre de 1738, et se trouva à la prise d'Oczakow, aux batailles de Choczim et de Stawutsehan, où les Turcs furent entièrement défaits. En 1756, étant à peine entré au service de la maison d'Autriche avec le grade de lieutenant-colonel, il se fraya tellement le chemin à la gloire, qu'en moins d'une année il se vit général d'artillerie et en trois ans commandant en chef d'une armée entière. Il délivra Olmütz du siège des Prussiens, battit le roi à Kunesdorf, près de Francfort-sur-l'Oder, et après avoir fait prisonnier le général Fouquet à Landshut, il emporta d'assaut Glatz et Schweidnitz, et arrêta enfin les progrès de Frédéric dans une guerre qui aurait pu être fatale à la maison d'Autriche. Ce fut lui également qui, l'année 1778, ayant été fait maréchal et mis à la tête de 60,000 hommes, empêcha que le prince Henri de Prusse ne réunît son armée à celle du roi son frère en Bohême. En 1788 et 1789, il se rendit maître de Dubitza, de Novi, Gradisca et Belgrade. Ayant été nommé en 1790 commandant-général en Bohême et en Moravie, il mourut le 44 juillet, dans son quartier-général de Neudisch, dans la 75^e année de son âge. Frédéric II estimait ses talents militaires, en même temps qu'il redoutait sa vigilance et son extrême activité. Il l'appelait sa sentinelle et disait qu'il estimait les dispositions des autres généraux, mais qu'il craignait les batailles de Laudon. La carrière de ce grand général n'a pas toujours été également brillante, et il y a eu plusieurs époques où il restait comme dans le plus parfait oubli; car, pour ce qui regarde la faveur de la cour, il ne put s'en assurer que dans les derniers mois de sa vie. Simple dans toutes ses manières, ennemi de l'adulation et de l'intrigue, privé de tous les moyens qu'ont les riches de se faire valoir dans la capitale, et tout isolé au milieu de ses rares qualités, Laudon se refusa toujours à la moindre démarche pour gagner l'amitié des courtisans, pour lesquels son grand mérite ne fut qu'un objet d'étonnement, comme il était celui de l'admiration des ministres et de tous les citoyens. Il avait été élevé dans la religion luthérienne; mais il se fit catholique avec pleine connaissance de cause, et fut fidèle à tous les devoirs que la religion prescrit. Il reçut, avant de mourir, les saints sacrements avec beaucoup de piété. Il avait donné le même exemple en partant, en 1788, pour le camp de Dubitza, et sortit de l'église pour aller directement à l'armée. Arrivé au camp, il remarqua qu'on négligeait la prière du matin et du soir, et n'eut rien de plus pressant que de rétablir cette pratique chrétienne. L'armée le pleura comme un père, comme le gage et le garant de ses victoires. Dans ses derniers moments, voyant les officiers qui environnaient son lit fondre en larmes, il les consola et les raffermir par des paroles puisées dans la vraie philosophie; il leur recommanda d'unir toujours la religion à la valeur guerrière, de se défendre de ce qu'on appelle les maximes des esprits forts, ajoutant ces paroles remarquables : « Je dois à ma confiance en Dieu tous les succès que j'ai

» eux, comme les consolations que je goûte dans le » moment de paraître devant lui. » C'est d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inscription à mettre sur son tombeau : *Commemoratio mortis optima philosophia*. M. de Pexzl a publié sa *Vie* en allemand, et elle a été trad. en français par M. de Bock, in-12.

LAUDON. Voy. DELAUDON.

LAUGIER (Marc-Antoine), né à Manosque en Provence, en 1713, entra de bonne heure chez les jésuites. Il se consacra à la chaire, et prêcha à la cour avec applaudissement. Ayant quitté la compagnie de Jésus, il se tourna du côté des beaux-arts. Son *Essai sur l'architecture*, Paris, 1753, in-12, 1755, in-8, prouva qu'il était né pour les cultiver. Il y a sans doute quelques réflexions hasardées dans cet ouvrage; mais on y trouve encore plus de vues justes et d'idées saines. Il est d'ailleurs bien écrit. Quelque temps après, il publia des *Observations sur l'architecture*, 1765, in-12, et *Manière de juger des ouvrages de peinture*, 1771, in-12, qui achevèrent de prouver qu'il avait le talent de saisir les principes et les finesses de ces arts. Son *Histoire de la république de Venise*, qu'il publia en 1759 et ann. suiv., 12 vol. in-12 (1), et celle de *la paix de Belgrade*, 1763, 2 vol. in-12, lui assurèrent un rang honorable parmi les historiens. Il réunit dans l'une et dans l'autre, à quelques endroits près, le caractère de la vérité au mérite de l'exactitude. On pourrait désirer un style plus soigné dans certains morceaux, moins empoulé, moins surchargé de traits plus oratoires qu'historiques, et de comparaisons amphigouriques. Eugène Labaume a publié, en 1812, l'*Abrégé de son histoire de la république de Venise*, 2 vol. in-8; mais Daru a depuis traité le même sujet avec une grande supériorité (voy. DARU). On a encore de lui : *Paraphrase du Miserere*, trad. de l'italien du P. Segneri, in-12; *Voyage à la mer du Sud*, trad. de l'anglais, 1756, in-4, et in-12; *Apologie de la musique française*, contre J.-J. Rousseau, 1754, in-8; *Oraison funèbre du prince de Dombes*, pleine de beautés d'une vraie éloquence. Cet écrivain estimable mourut au mois d'avril 1760. François de Neufchâteau a publié l'*Eloge* de Laugier. Voy. le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1770.

* LAUGIER (André), chimiste, né à Lisieux en 1770, étudia sous Fourcroy, son cousin-germain. Des revers de fortune ne lui ayant pas permis d'établir une pharmacie, il accepta la place de répétiteur à l'hôpital militaire d'instruction de Toulon, où il fit ensuite un cours élémentaire de botanique qui commença sa réputation. Nommé professeur de chimie à l'école centrale du Var, Fourcroy l'amena en 1802 à Paris, et le choisit pour son suppléant au muséum d'histoire naturelle, où il lui succéda. Laugier a enrichi la science d'un grand nombre d'analyses remarquables par leur précision et leur exactitude. Ses travaux ont été consignés dans les

(1) Cette Histoire était la plus complète qui eût paru sur la république de Venise, avant celle de Daru (voy. DARU.) Les Italiens eux-mêmes faisaient cas de cette histoire, qui, malgré quelques défauts de style, plait surtout par son exactitude. Elle a été traduite en italien, et imprimée plusieurs fois à Venise, notamment en 1778, 12 vol. in-6.

Annales de chimie, le *Bulletin de la société philomathique*, les *Annales et mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, etc. On lui doit en outre un *Cours de chimie générale*, Paris, 1828, 3 vol. in-8, avec atlas. Il a donné aussi des articles au *Dictionnaire Technologique*. Laugier était directeur de l'école centrale de pharmacie, lorsqu'il mourut à Paris, du choléra, au mois d'avril 1832.

* LAUJON (Pierre), poète, né à Paris, le 3 janvier 1727, fut lié avec les hommes facétieux de son temps, dont il imita fort bien les saillies, qui dégeneraient parfois en traits méchants et satiriques. Il mourut à Paris le 13 juillet 1811, membre de l'académie française, doyen des chansonniers, et président du caveau moderne. On a de lui des pièces de théâtre, oubliées depuis longtemps, excepté *Le Couvent*, comédie en un acte, 1790, et *L'Amoureux de quinze ans*, opéra-comique, en trois actes; restés au *Répertoire* des auteurs du 3^e ordre; des parodies, des ballets, et un recueil de chansons publié sous le titre d'*A-propos de société*, 1776, 3 vol. in-8. On remarque dans les poésies de Laujon de la facilité, de la chaleur et beaucoup d'imagination. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées, Paris, 1811, 4 vol. in-8. Ce recueil aurait pu être réduit à un seul volume, sans que la gloire de l'auteur y perdit rien.

* LAULAHNIER (Michel-Joseph de), né au Cheylard dans le Vivarais, en 1718, fut sacré en 1776 évêque d'Égée *in partibus*, et mourut vers la fin de 1788. Il consacra sa plume à la défense de la religion, et publia : *Essai sur la religion chrétienne et sur le système des philosophes modernes, accompagné de quelques réflexions sur les campagnes*, par un ancien militaire retiré, Paris, 1770, in-12 de 311 pages; *Pensées sur différents sujets*, Langres et Paris, 1773, in-12 de 331 pages; *Réflexions critiques et patriotiques pour servir principalement de préservatif contre les maximes de la philosophie*, 3^e édit., augmentée, 1780, in-12 de 410 pages. L'auteur du *Dictionnaire des anonymes* pense que les deux premiers ouvrages ont été fondus dans le dernier, et que c'est pour cela qu'il est présenté comme une troisième édition.

* LAUMONT (François-Pierre-Nicolas GILLET de), minéralogiste distingué, né à Paris le 28 mai 1747, fils d'un ancien échevin, se livra d'abord à l'étude des lois, quitta le barreau, lors de la formation du parlement Maupeou, et subit des examens pour l'Ecole militaire. En 1772, il entra dans les grenadiers royaux, et en moins de cinq ans, il parvint, par sa brillante conduite, du grade de simple enseigne à celui de capitaine-commandant. Mais, entraîné par son goût pour les sciences, en 1784 il abandonna la carrière militaire, malgré les avantages qu'elle lui promettait, pour cultiver la minéralogie. Nommé, cette même année, inspecteur des mines, il visita celles de Bretagne, et découvrit à Huelgoat (Finistère), le plomb phosphaté vert, jusqu'alors inconnu, et cette belle zéolite efflorescente, que Haüy désigna sous le nom de *Laumonite*. L'année suivante, il découvrit, avec Le Lièvre, dans les Pyrénées, le dipyre de Bastan, et les fossiles des tours de Marboré et de la Brèche-Ro-

land, dont on s'est servi pour déterminer les diverses révolutions que ces hautes montagnes ont éprouvées. Le ministère le chargea, en 1787, d'examiner les différentes recherches de houille entreprises aux environs de Paris, et, en 1789, il présenta au gouvernement un mémoire sur les houillères de France alors en exploitation. A la riche collection de minéralogie qu'il avait formée dans ses voyages, il réunit, en 1792, le magnifique cabinet de Romé Delisle. Au mois d'août 1793, il fut chargé de l'inventaire des objets d'arts et de sciences provenant des établissements supprimés, et la manière dont il s'en acquitta, le fit adjoindre à la commission chargée de recueillir les objets d'art et de science disséminés par la vente du mobilier des proscrits. En juillet 1794, il fit partie de l'agence des mines, et concourut à l'organisation de l'école qui a rendu tant de services. Nommé, en 1798, membre du jury de la première exposition (voy. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU), il présenta, en 1801, à la société centrale d'agriculture, la statistique des principales substances minérales du départ. de la Seine, avec l'indication de leur utilité. Ce fut vers le même temps qu'il communiqua, à l'institut, ses recherches sur la conversion de l'argent muriaté en argent natif par le seul contact du fer ou du zinc, et la suite de ses travaux sur la trempe des aciers et sur les meilleurs moyens de reconnaître la qualité du fer, etc. En 1803, malgré son âge et ses infirmités, il accepta la direction de l'école pratique des mines du Mont-Blanc. Un des plus zélés fondateurs de la société d'horticulture, il partageait ses veilles et ses travaux entre les différentes sociétés dont il était membre. Laumont mourut à Paris le 1^{er} juin 1834. On a de lui des *Mémoires*, *Observations* et *Rapports* dans les *Annales des Mines*; dans le *Journal de physique* et d'*histoire naturelle*; dans le *Bulletin de la société philomathique*; dans les *Mémoires de la société d'agriculture*, etc. Aux qualités que l'on aime à rencontrer dans le savant, il unissait le courage de l'homme civil, et sous le règne de la terreur, il parvint, par ses instances énergiques, à dérober plusieurs victimes à l'échafaud.

LAUNAY (Pierre de), écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1573, quitta une charge des finances, le titre de secrétaire du roi, et toutes les prétentions de fortune, pour se livrer à l'étude des livres sacrés. Les protestants de France avaient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les synodes de sa province, et à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son temps, et mourut en 1662, à 89 ans, très-regretté de ceux de sa communion. On a de lui : des *Paraphrases* sur les Epîtres de saint Paul, sur Daniel, l'Ecclésiaste, les Proverbes et l'Apocalypse; des *Remarques sur la Bible, ou Explication des mots, des phrases et des figures difficiles de la sainte Ecriture*, Genève, 1667, in-4. Ces deux ouvrages sont estimés des calvinistes.

LAUNAY (François de), publiciste, né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1638, suivit le barreau, plaida, écrivit et consulta avec un succès égal. Il occupa le premier la chaire de droit français,

fondée en 1680 au collège de Cambrai, et fit l'ouverture de ses leçons par un discours, dans lequel il prouva « que le droit commun romain n'est pas » le droit de France. » Du Cange, Bigot, Cotelier, Ménage et plusieurs autres savants, se faisaient un plaisir de converser avec lui. Ils trouvaient dans ses entretiens un fonds inépuisable des maximes les plus certaines de la jurisprudence ancienne et moderne. Ses mœurs relevaient beaucoup son savoir; elles étaient douces et pures, sa piété solide, sa charité bienfaisante. Il ne savait rien refuser; mais en secourant les misérables, surtout ceux qui mendiaient plutôt par paresse que par besoin, il leur disait : « Vous pourriez bien travailler pour gagner » votre vie; je me lève à cinq heures du matin » pour gagner la mienne. » Cet homme estimable mourut en 1693, à 81 ans. On a de lui : un traité *du Droit de chasse*, 1681, in-12; des *Remarques sur l'institution du droit romain et du droit français*, 1686, in-4; *Commentaire sur les Institutes coutumières* d'Antoine Loysel, 1688, in-8.

* LAUNAY ou LAUNEY (Bernard-René Jourdan de), naquit à Paris le 9 avril 1740, à la Bastille, dont son père était gouverneur. Il succéda dans cette charge en 1775 au comte de Jumilhac de Cobjag, et la remplit jusqu'à la destruction de cette forteresse en 1789. Depuis quelque temps on représentait la Bastille comme dangereuse pour la ville de Paris, et ceux qui y étaient enfermés comme des victimes de l'arbitraire et du despotisme. On avait plusieurs fois parlé de l'abattre. Sur le bruit que, dans la nuit du 12 au 15 juillet, le ministre de la guerre y avait fait transporter les poudres qui étaient à l'Arsenal, on résolut de s'en emparer. Le 14 au matin, plusieurs députations de l'hôtel-de-ville, sous prétexte de parlementer avec le gouverneur, vinrent examiner l'état de la place et les fortifications. Launay montra les intentions les plus pacifiques, et jura de ne faire feu qu'en cas d'attaque : mais le peuple avait devancé les vœux du district; déjà le premier pont était abattu, et le second tout près de l'être : Launay crut devoir faire tirer, comme il l'avait annoncé. Cette décharge intimida un instant le peuple, qui, revenant de sa première frayeur, essaya de briser à coups de haches les portes du quartier, et mit le feu au corps-de-garde avancé, à l'hôtel du gouverneur et aux cuisines. Ce fut alors que l'on tira un coup de canon à mitraille, le seul qui soit parti de la place pendant quatre heures que dura l'attaque. En ce moment arrivent au secours des révoltés les gardes françaises avec un mortier et des canons : les assiégés, alarmés, ou peut-être gagnés en partie, veulent se rendre; le gouverneur s'y oppose, et voyant sans autorité méconnue, veut mettre le feu aux poudres; mais il en est empêché par deux sous-officiers. Cependant le tumulte augmentait : le gouverneur voulait que l'on continuât la défense et que l'on dispersât à coups de canon cette populace. Mais M. de Flue, commandant des Suisses, qui conservait plus de sang-froid, propose de capituler, et adresse la parole aux assiégeants : il demande que la garnison se retire avec les honneurs de la

guerre. Sur leur refus, il propose de mettre bas les armes, si on promet de ne pas massacrer la troupe. *Abaissez le pont*, s'écria-t-on, *il ne vous sera rien fait*. Les ponts se baissent, et la multitude furieuse se précipite dans la forteresse. On cherche d'abord le gouverneur, que l'on trouve difficilement. Un nommé Cholat, marchand de vin, se jeta le premier sur lui, et deux gardes françaises l'escortèrent jusqu'à l'hôtel de ville, où il arriva criblé de coups de sabres et de baïonnettes, et il expira entre l'arcade Saint-Jean et le pont de l'hôtel. Les têtes du gouverneur, de M. de Losme de Salbray, major, tué à la Grève; de M. de Miray, aide-major; de M. Person, lieutenant des invalides, de M. de Flesselle, prévôt des marchands, massacrés dans la même journée, furent promenées dans les rues de Paris. Les corps furent tous transportés à la morgue, excepté celui du gouverneur, qui ne fut point retrouvé. La Bastille, au moment où elle fut attaquée, avait pour sa défense quatre cents biscaïens, quatorze coffrets de boulets ramés, quinze mille cartouches; trente-un milliers de poudre renfermés dans cent vingt-cinq barils; les tours étaient armées de quinze canons, qui n'avaient d'autre destination que de servir aux réjouissances; et le gouverneur avait fait entrer douze fusils de rempart, portant chacun une livre et demie de balles. Non contente de s'exercer sur les assiégés, la fureur du peuple se tourna contre la forteresse elle-même, qui disparut en peu de jours, et dont les débris furent dispersés dans les départements, avec un plan gravé incrusté dans une pierre provenant des démolitions de la forteresse.

* LAUNAY (Nicolas et Robert de), graveurs, nés à Paris, le premier en 1739 et le second en 1754, ont gravé avec succès plusieurs sujets d'histoire et un grand nombre de vignettes pour les libraires. On cite parmi les ouvrages de Nicolas *la marche de Silène*, d'après Rubens; *la partie de plaisir*, d'après Wœninx; *la bonne mère et l'escarpolette*, d'après Fragonard. Parmi ceux de Robert *le malheur imprévu*, d'après Greuze; *les adieux de la nourrice*, d'après Aubry, etc. Le premier mourut le 2 avril 1792; le second en 1814.

* LAUNAY (Jean-Baptiste), célèbre fondeur, né à Avranches le 20 mars 1768, fit ses études chez les jésuites dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Les événements de 1789 changèrent ses projets : rappelé chez ses parents, il se voua avec passion à l'exercice des arts mécaniques jusqu'au moment où la réquisition le plaça sous les drapeaux. De simple soldat, il ne tarda pas à devenir capitaine. Attaché au matériel de l'armée, il fut chargé de la direction de la fonte des canons et projectiles; en 1802, Launay suivit la fonte du Pont-des-Arts, en 1805, du pont d'Austerlitz, et en 1806, de la colonne de la place Vendôme qui fut terminée le 15 août 1809. Mais abreuvé de dégoûts et d'injustices, il cessa de concourir aux travaux projetés par le gouvernement, et ce ne fut pas lui qui éleva la coupole de la Halle au blé dont le modèle avait été exécuté dans son atelier. Une maladie longue et douloureuse l'enleva le 23 août 1827. Il a laissé : *Manuel du fondeur ou Traité de*

toutes les opérations de la fonderie, etc., Paris, 1827, 2 vol. in-8, avec un grand nombre de pl. Cet ouvrage est un complément indispensable à l'ouvrage de Monge sur la fonte des canons (voy. MONGE).

LAUNOY (Matthieu de), prêtre de la Ferté-Alais, au diocèse de Sens, se fit protestant en 1560, et exerça le ministère à Sedan, où il se maria. Une scène scandaleuse qu'il donna dans cette ville l'obligea de fuir. Il redevint catholique, et fut pourvu d'un canonicat à Soissons. Ayant embrassé le parti de la ligue, il se mit à la tête de la faction des Seize, et fut le promoteur de la mort du président Brisson. Le duc de Mayenne ayant fait poursuivre les meurtriers de ce magistrat, Launoy passa en Flandre, et y mourut. On a de lui : les *Motifs de sa conversion*, et une *Réponse aux calomnies* qu'il prétendait que les ministres avaient semées contre lui, et quelques *Ecrits* de controverse.

LAUNOY (Jean de), né à Valdéric, village de Normandie, près de Valognes, (dans le diocèse de Coutances), en 1603, prit le bonnet de docteur en 1634. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta son érudition, et lui procura l'amitié et l'estime d'Holstenius et d'Allatius. De retour à Paris, il se renferma dans son cabinet, recueillant les passages des Pères et des auteurs sacrés et profanes sur toutes sortes de matières. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis furent une espèce d'école académique, où l'on trouvait à s'instruire, et quelquefois aussi à s'égayer; et, comme elles prenaient l'air de conventicules, où se rendaient des gens d'une humeur dogmatisante, le roi les interdit en 1636. On s'y occupait beaucoup de Richer, de ses opinions, et on cherchait à établir un système démocratique et anarchique, qui, ne convenant à aucune société, renverserait par ses bases l'autorité de l'Eglise catholique. Pour détourner l'attention du public, on faisait la guerre aux légendes, on attaquant les fables qu'elles renferment, et en même temps plusieurs faits vrais ou probables, que la critique de Launoy ne distinguait pas des faits supposés. C'est ce qui le fit surnommer Launoy le *Dénicheur de saints*. Aussi le curé de Saint-Roch disait : « Je lui fais toujours de profondes révérences, » dans la crainte qu'il ne m'ôte mon saint Roch. » M. le président de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à saint Yon, patron d'un de ses villages : « Comment lui ferais-je du mal, » répondit le docteur, je n'ai pas l'honneur de le connaître. » Il avait rayé de son calendrier sainte Catherine, martyre; et le jour de sa fête, il affectait de dire une messe de *requiem*, comme si le défaut d'authenticité dans les actes d'une sainte honorée dans l'Eglise de Dieu pouvait conclure contre son existence ou sa sainteté. (Voy. CATHERINE.) Soit goût, soit affectation, il vécut toujours pauvrement et simplement, ennemi du cérémonial. Il aima mieux se faire exclure de la Sorbonne que de souscrire à la censure du docteur Arnauld, condamné par Rome et par l'Eglise de France. Il fit plus, il écrivit contre le *Formulaire* de l'assemblée du clergé de 1656. Il mourut en 1678 dans l'hôtel du cardinal d'Estrées. L'abbé Granet a donné une édition de ses ouvrages, Genève, 1751-2-3, en 3 tom. ou

40 vol. in-fol.; il y a joint la *Vie* de l'auteur, et plusieurs de ses écrits qui n'avaient point encore vu le jour. Ce critique n'écrit ni avec pureté ni avec élégance : son style est dur et forcé. Il s'explique d'une manière toute particulière, et donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, et d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter : il faut bien s'en défier : quand un passage le gênait, il le corrompait, et le rapportait tel qu'il l'avait créé, avec une impudence incroyable; l'éditeur même de ses œuvres en rapporte un exemple frappant. Dans le dessein de prouver que l'adultère rompt le lien conjugal, il allègue une lettre du pape Jean VIII, où il est dit : *Nulla ratione prorsus illi conceditur aliam vivente priore conducere*; et, ajustant la lettre à son système, il retranche les mots *nulla ratione prorsus*, et s'en tenant aux paroles *illi conceditur*, il conclut d'une manière triomphante en s'écriant : *quid clarius expressius*? Et ce n'est pas la seule altération de ce genre dans cette même lettre de Jean VIII. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} novembre 1787, page 338, et le huitième volume des *Recl. Belg.*, pag. 193.) La plupart de ses raisonnements ne sont pas plus justes que ses citations, et il semble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il annonce. Ses principaux ouvrages sont : *De varia Aristotelis fortuna in academia Parisina* (Voy. ARISTOTE); *De duobus Dionysiis*; *Regii Navarrae Historia gymnastii Parisiensis*, Paris, 1677, 2 part., in-4, pleine de savantes recherches; *Inquisitio in chartam immunitatis Sancti-Germani-a-Pratis*, ouvrage très-abondant en citations; *De commentitio Lazari, Magdalene, Marthae et Maximini in Provinciam apulsum*, où il réproche absolument la tradition des Provençaux, touchant l'arrivée de Lazare, de Madeleine et de Marthe en Provence; tradition à laquelle les bollandistes ont paru plus favorables; *De auctoritate negantis argumenti*. Launoy donne trop de force à cet argument; mais il en faisait un si grand usage dans ses critiques, qu'il ne pouvait s'empêcher de le faire valoir. *De veteribus parisiensium basilicis*, savant et curieux; *Judicium de auctore librorum de imitatione Christi* (voy. AMOY); *De frequente confessionis et eucharistiae usu*; *De cura Ecclesiae pro sanctis et sanctorum reliquiis*, ouvrage judicieux; *De cura Ecclesiae pro miseris et pauperibus*, plein d'érudition; *De veteri ciborum delectu in juniis*, qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourrait, absolument parlant, jeûner avec de la viande; il le fit au sujet du siège de Paris. Dans ces dernières années, des esprits superficiels en abusèrent pour renverser la discipline de l'Eglise. *De scholis celeberrimis, seu a Carolo Magno, seu post Carolum per occidentem instauratis liber*, Paris, 1672, in-8; il y a des recherches; *De sacramento unctionis extenuis*; *Romanae Ecclesiae traditio circa simoniam*; la matière y est épuisée; *De vero auctore fidei professionis quae Pelagio, Augustino et Hieronymo tribui solent*; des *Lettres*, imprimées séparément, Cambridge, 1680, in-fol.; plusieurs écrits sur la véritable tradition de l'Eglise, touchant la grâce, et sur divers points de

critique historique, etc.; *Regia in matrimonium potestas*, 1 vol. in-4; ouvrage où le mariage chrétien devient une affaire purement civile, puisque l'auteur ôte à l'Eglise le droit d'établir des empêchements dirimants, et l'attribue exclusivement aux princes, contre la doctrine expresse du concile de Trente : car tel est certainement le sens du canon qui dit *anathème* à ceux qui nient que l'Eglise ait le pouvoir de poser des empêchements dirimants. Les écrivains orthodoxes de toutes les nations en conviennent. « Jamais, dit le cardinal archevêque de Malines, dans sa déclaration de 1789, il ne s'est élevé à ce sujet aucune dispute entre les docteurs catholiques; ils ont soutenu comme une vérité constante très-assurée, que l'Eglise avait reçu de Jésus-Christ le pouvoir d'établir des empêchements dirimants du mariage, et ont placé cette doctrine parmi les points définis dans le concile de Trente, de sorte que, dans tous les pays catholiques, on fut saisi d'étonnement et d'indignation, lorsque le docteur Launoy eut la témérité de contester ce pouvoir à l'Eglise. Cette témérité excita d'abord les réclamations des écrivains contemporains, et attira sur l'auteur le blâme des évêques de sa nation et de toute la chrétienté. Son étrange système ne produisit aucune révolution, ni dans la théologie, ni dans la jurisprudence : l'ouvrage déferé à Rome y fut relégué parmi les livres pernicieux, d'où il tomba dans l'oubli et le mépris. Lorsqu'on ressuscita, sur la fin du dix-huitième siècle, la prévention de Launoy, elle rencontra, dans les écoles chrétiennes, les mêmes oppositions qu'elle avait éprouvées au dix-septième; et l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les églises, toujours attentive à conserver le dépôt commun de la doctrine, dont la garde lui est spécialement confiée, n'a pas manqué de se déclarer contre cette vieille nouveauté, ainsi qu'il en conste par plusieurs rescrits du pape régnant. » Indépendamment de ces observations, on peut dire que le sentiment de Launoy conduisit à la destruction totale des mœurs chrétiennes : car si la validité des mariages dépend uniquement de l'autorité profane, qui empêchera les chrétiens d'épouser leurs sœurs, comme les illustres Ptolémée, et avec eux toute l'Egypte ? d'établir la communauté des femmes, comme le voulait l'incomparable Platon, et comme le pratiquait le grave Caton ? de devenir polygames par l'avis du prophète arabe ? de renouveler les noces abominables de Néron et Sporus.... ? Et qu'on ne parle pas de la loi naturelle comme opposée à ces infamies : la connaissons-nous mieux, cette loi naturelle, que les Platon, les Caton, les Socrate, etc. ? Ne savons-nous pas que l'on fait ce que l'on veut de la nature, ainsi que de la raison, lorsque ces éternelles pupilles ne se trouvent pas sous la tutelle de la religion ? On voit par là à quelles conséquences Launoy se laissait entraîner par le goût des paradoxes et l'amour de la singularité, les grands mobiles et la règle de ses opinions. Cet ouvrage, pros crit par sa nature même et son but au tribunal de tout lecteur chrétien, fut condamné à Rome par un décret du 10 décembre 1688. On peut voir sur cette matière le traité de l'autorité des deux

puissances, seconde édition, 1788 et 1791, tome 3, page 158 et suivantes; l'*Apologie du mariage chrétien*, 1788; *Recueil des représentations belgiques*, tome 6, page 179 (Voy. DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, JEAN, GIBERT, JEAN-PIERRE.) Un autre écrit dont on a beaucoup parlé a été brûlé avant sa mort. Un lexicographe soutient qu'il roulait sur la prétendue altération du dogme par la scolastique. Mais il est certain que l'ouvrage qui remplit ce but absurde existe, et qu'il n'est pas de Launoy, mais de Faydit. L'écrit brûlé était contre le père Alexandre. Launoy avait eu de vifs démêlés avec les dominicains; et c'est le canif de ces pères (et non celui des jésuites, comme M. Chaudon l'insinue) qu'il feignait de craindre. Il le dit clairement dans sa *Confirmatio dissertat. de vera plenarii apud August. concilii notionis*, tome 2, part. 2, pag. 141 et 169; mais cette crainte simulée était une injure atroce à l'égard des uns comme des autres religieux. Launoy avait dans le caractère quelque chose de sinistre, qui se décelait sur sa physionomie. Adrien de Valois le peint comme une âme lâche et adulatrice, comme un parasite importun et de la plus ferme contenance. *Quotidie*, dit-il, *ad optimum mensas non invitatus accedis, quotidie procerum patinas lingis, et tu quidem eos amicos ac etiam admiratores tuos arbitraris, cum plerique te adversentur, spernantque et irrideant; improviso venientem excipiant inviti, quoniam honeste excludere, domove expellere nequeunt. Horum et procerum convivorumque tuorum numero quidam, magno vir ingenio, magnaque virtute, nuper interrogatus ab amico, quid ita Launoyum petulantius linguæ et calami scriptorem mensa sua dignaretur, ita respondit : Quid faciam? hunc ego hominem amare non possem, sed molestum effugere non valeo; discedentem e curia in extremis gradibus stans diligenter observat.* Adr. Val. *Def. dissert. de basilicis*. On trouve le même passage dans les Œuvres de Launoy, t. 4, part. 2, fol. 361.

* LAURAGUAIS (Louis-Léon-Félicité, duc de BRANCAS, comte de), pair de France, né à Versailles, le 3 juillet 1733, était fils du duc de Villars-Brancas, pair de France et lieutenant-général. Il eut pour instituteur Dumarsais, qui lui mit entre les mains Locke, dont il fit depuis sa constante étude. Son goût pour la philosophie le conduisit en Angleterre, comme plus tard sa passion pour les arts le mena en Italie où il passa les plus belles années de sa jeunesse, au milieu des peintres, des statuaires et des poètes. Colonel né, comme on pouvait l'être alors, il fit en cette qualité la campagne de 1757, et s'y fit remarquer par sa valeur; il quitta les armes pour se livrer à la culture des lettres et vécut dès lors avec les artistes et les savants. Passionné pour le théâtre, on lui dut la suppression des banquettes qui obstruaient la scène et gênaient les acteurs. Voltaire le remercia de ce service par la dédicace de l'*Ecossoise*. Lauraguais est auteur de deux tragédies : *Clytemnestre*, 1764, in-8, et *Jocaste*, 1781, in-8 : elles n'ont point été représentées et il n'est resté de la seconde que le mot de Grimm, *ce qu'il y a de plus clair dans cette pièce, c'est l'énigme du Sphinx*. Il s'occupa aussi de chimie et on lui dut la

décomposition du diamant qu'il fit avec Lavoisier son ami. Il contribua de sa fortune à la propagation de l'inoculation, en faveur de laquelle il écrivit. Adjoint à l'académie des sciences depuis 1758, il en devint associé vétéran en 1771. Son goût pour les plaisirs et les grandes dépenses qu'il fit pour diverses expériences dérangèrent sa fortune et le forcèrent de vendre en 1770 sa magnifique bibliothèque dont les amateurs recherchent encore le catalogue. La révolution acheva de le ruiner; il en avait adopté les principes avec modération, mais il en maudit les excès, en les persifflant. Les démagogues envoyèrent son épouse à l'échafaud. Il fut lui-même jeté dans les prisons de la Conciergerie, où il fut oublié jusqu'au 9 thermidor. Il conserva sous l'empire son caractère gai et frondeur, et engagea une lutte avec Geoffroy. En 1814, il fut élevé à la pairie par Louis XVIII avec le titre de duc de Brancas. Il ne parut que rarement à la chambre, se prononça pour la liberté de la presse. Un accès de goutte l'enleva le 9 octobre 1824. Sentant sa fin approcher, il voulut recevoir les secours de la religion, et s'y prépara dans les sentiments d'une vive piété. Chaque événement, chaque progrès dans les arts furent pour lui l'occasion de brochures plus ou moins spirituelles. Parmi ses différents écrits nous citerons : *Mémoire sur l'inoculation*, 1763, in-12; *Observations sur le mémoire de Guettard, concernant la porcelaine*, 1766, in-12; *Mémoire sur la compagnie des Indes, précédé d'un discours sur le commerce en général*, 1769, in-4; *Recueil de pièces historiques sur la convocation des états-généraux et sur l'élection de leurs députés*, 1788, in-8; *Dissertation sur les assemblées nationales sous les trois races des rois de France*, 1788, in-8; *Dissertation sur l'ostracisme*, Paris, an 6, in-8; *Lettres à le Breton et Cuvier, à l'occasion de l'éloge de Darcet*, 1802, in-8; *Lettres à Mad.....*, 1802, in-8; *Lettres à Geoffroy, rédacteur du feuilleton du Journal des débats*, 1802, in-8; *Lettres des consonnes B R à la voyelle E*, 1819, in-8. On trouve diverses pièces de lui dans les *Mémoires secrets*, dans la *Correspondance de Grimm*, etc. On cite un grand nombre de bons mots du comte de Lauraguais; nous ne rapporterons que le suivant : comme on lui demandait un jour pourquoi il n'allait plus chez une certaine dame où l'on dinait mal, et où l'on médissait beaucoup, il répondit : *Je ne veux pas manger mon prochain sur du pain sec.*

LAURATI. Voy. LORENZETTI.

LAURE. Voy. NOVES.

LAUREA. Voy. LAURIA.

** LAUREAU (Pierre), né dans l'Auxois en 1748, vint à Paris perfectionner ses études et cultiver son goût pour les lettres. Il avait avant 1789 le titre d'historiographe du comte d'Artois. Lors de la nouvelle division administrative de la France, il fut élu par ses compatriotes vice-président du département de l'Yonne, puis député à l'assemblée législative, où il se montra le constant défenseur des principes d'ordre et de liberté. Après la session il se hâta de regagner son département, où il eut le bonheur d'échapper à toutes les persécutions dirigées contre les gens de bien. Trop sage pour ambitionner des fonctions publiques, il y vécut obscur

et tranquille, faisant tout le bien qu'il pouvait. Il parvint de cette manière à une vieillesse très-avancée, et mourut le 28 mars 1845, à St.-André, près d'Avallon, âgé de 97 ans. Outre l'*Amérique découverte*, Autun, 1782, in-12, espèce de poème en prose, ouvrage de sa jeunesse et tout-à-fait oublié, on a de lui : *Eloge du roi de Prusse* (Frédéric II), Paris, 1787, in-8; *Histoire de France avant Clovis*, ibid., 1789, in-4, ou 2 vol. in-12 (voy. VELLV;) *Traité de l'amélioration des espèces animales et végétales*, ib., 1802, in-8.

LAURENS (André du), natif d'Arles, disciple de Louis Duret, devint professeur de médecine à Montpellier, et premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entre autres, un bon *Traité d'anatomie*, en latin, in-fol. qui a été traduit en français. Du Laurens mourut en 1609.

LAURENS (Honoré du), frère du précédent, et avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans le parti de la ligue. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut à Paris en 1612. On a de lui : un *Traité sur l'édit de Henri III*, pour réunir les protestants à l'Eglise catholique, 1588, in-8; la *Conférence de Surène*, entre les députés des états généraux et ceux du roi de Navarre, 1593, in-8.

LAURENS (Henri-Joseph du). Voy. DULAURENS.

LAURENS. Voy. LORENS.

LAURENT (saint), diacre de l'Eglise romaine sous le pape Sixte II, administrait en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, et du haut de son gibet il promit à Laurent, impatient de le suivre, qu'il recevrait dans trois jours la couronne du martyr. On l'arrêta bientôt après, et le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avaient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de trois jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chrétiens qu'il présenta au préfet, *Voilà*, lui dit-il, *les trésors de l'Eglise*. Ce barbare le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille sur les flammes, dit à son tyran : « J'ai été » assez longtemps sur ce côté, faites-moi retourner » sur l'autre, afin que je sois rôti sur tous les » deux. » Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent était plus intrépide, le fit retourner. « Mangez » hardiment, dit le généreux martyr à cet homme » de sang, et voyez si la chair des chrétiens est » meilleure rôtie que crue. » Il pria ensuite pour ses persécuteurs et ses bourreaux, pour la ville de Rome, et expira le 10 août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Plusieurs païens, touchés de sa constance, ne tardèrent pas d'embrasser la religion qui la lui avait inspirée. Quelques critiques pensent que les *actes* qui existent sous le nom de saint Laurent sont l'ouvrage d'un moine du moyen âge.

LAURENT, évêque de Novare, transféré au siège de Milan, s'est illustré dans le cours du vi^e siècle, par ses vertus et son zèle pastoral. On trouve quelques-unes de ses *Homélies*, dans la *Bibliotheca Patrum*, tom. 9. Voy. D. Cellier, XVI, 175.

LAURENT (saint), moine et prêtre de Rome, envoyé par saint Grégoire le Grand, avec saint Augustin, pour convertir les Anglais, en baptisa un grand nombre. Il succéda à saint Augustin dans l'archevêché de Cantorbéry, et termina ses travaux apostoliques en 619. — Il ne faut pas le confondre avec saint LAURENT, issu du sang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin. Il mourut dans la ville d'Eu en Normandie, l'an 1181.

LAURENT de LIÈGE, religieux bénédictin du monastère de Saint-Laurent, près de Liège, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastère de Saint-Vannes et composa une *Chronique* des évêques de Verdun et des abbés de Saint-Vannes, depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans le 12^e tome du *Spicilege* de dom d'Acheri et dans le 1^{er} tome de l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

LAURENT de la RÉSURRECTION (le frère), coveur de l'ordre des carmes-déchaussés, né à Hériment en Lorraine, mourut à Paris en 1691, à 80 ans. Fénelon, archevêque de Cambrai, qui avait été fort lié avec lui, le peint comme un homme gai dans ses plus grandes maladies, et en tout et partout un homme de Dieu. On a publié sa *Vie* à Châlons en 1694 sous le titre de *Mœurs et Entretiens du frère Laurent*.

LAURENT de BRINDES (le B.), supérieur général de l'ordre des capucins, né à Brindes dans le royaume de Naples, en 1539, se rendit illustre par sa piété, sa mortification, son zèle et ses connaissances. Il jouit de la plus grande considération auprès de l'empereur Rodolphe II, de Philippe III, roi d'Espagne, de l'électeur de Bavière, et de tous les princes catholiques; il confondit les hérétiques dans plusieurs occasions, et rendit à l'Eglise les plus grands services. Il avait été nommé nonce apostolique et résident du roi d'Espagne à la cour de Bavière; appelé successivement à Milan, à Gènes, à Venise et à Rome; il parvint à maintenir la paix entre des puissances que leur position rendait rivales. Il mourut à Lisbonne en 1619. Un auteur connu en a tracé le portrait suivant : « Sous le » pauvre et austère habit de capucin, sous les de- » hors et dans l'impression de l'humilité chré- » tienne profondément sentie, le père Laurent de » Brindes avait un grand cœur, un esprit vaste, un » jugement sûr, une sagesse agissante, et ces vertus » fécondes qui en engendrent d'autres, et répandent » au loin ce que la vivacité de la foi et du zèle ne » saurait circonscrire dans les bornes d'un espace » quelconque. Les pontifes et les rois l'ont écouté » avec respect; il fut le père et le protecteur des » peuples, la terreur des hérétiques, et le grand » défenseur de la foi dans la Germanie; en un mot, » c'était un saint et un grand homme, attributs » qui se réunissent si aisément et si naturellement » quand les circonstances favorisent ou provoquent » le développement des qualités du vrai chrétien. » Ses ouvrages, qu'il laissa manuscrits, consistent en des *Sermons* et des *Traité de Controverse*. Pie VI l'a mis au nombre des bienheureux (1783). Sa *Vie*, imprimée à Paris, 1787, in-12, est diffuse, mais édifiante et instructive. On trouve à la fin le *Cata-*

logue de ses ouvrages, conservés en manuscrit au couvent des capucins de Venise.

LAURENT (Jacques), fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres en France, porta longtemps l'habit ecclésiastique, qu'il quitta dans un âge assez avancé. Il fut secrétaire du duc de Richelieu, père du maréchal vainqueur de Mahon. Laurent cultivait la poésie : mais il est moins connu par ses vers, qui sont très-médiocres, que par la traduction de l'*Histoire de l'empire Ottoman* de Sagredo, en 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir poussé sa carrière jusqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de sa maison, arrivé le 6 mars 1726.

* **LAURENT** (Pierre), graveur, né à Marseille en 1739, mort à Paris en 1809, prit 3 mois des leçons de Balechou; ses estampes capitales sont la *mort du chevalier d'Assas*, le *Déluge* du Poussin, qu'il exécuta dans toute la maturité de son talent et que l'on peut considérer comme son plus bel ouvrage. Cet artiste a des droits à la reconnaissance des amateurs pour avoir conçu l'idée de reproduire les chefs-d'œuvre du *Musée du Louvre*, entreprise continuée par son fils *Henri*, avec un succès mérité.

LAURENT JUSTINIEN. Voy. JUSTINIANI.

LAURENTIA. Voy. ROMULUS.

LAURENT d'UPSAL. Voy. GOTH.

LAURENT de MÉDICIS. Voy. MÉDICIS.

LAURENTIEN (Laurent), professeur en médecine à Florence et à Pise dans le xv^e siècle, traduisit en latin le *Traité de Galien sur les fièvres*, commenta les *Pronostics* d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12. Ses bonnes qualités étaient obscurcies par une noire mélancolie, qui le rendait insupportable à lui-même. Il finit par se précipiter dans un puits.

LAURÈS (Antoine chevalier de), poète languedocien, né à Gignac dans le diocèse de Montpellier, d'une honne famille, s'appliqua avec succès à la littérature, et surtout à la poésie. Il remporta quatre fois le prix aux jeux floraux et fut quatre fois aussi couronné à l'académie française. Il est connu par sa traduction ou plutôt son imitation en vers de la *Pharsale* de Lucain, 1773, in-8. On trouve dans le tom. 3 de l'*esprit des journaux* (mai 1779) une lettre d'Imbert sur ce poète. Laurès mourut à Paris en 1778.

LAURI ou plutôt **LAUR** (Philippe), peintre, né à Rome en 1623, mort dans cette ville en 1694, a excellé à peindre en petit des sujets de *Métamorphoses*, des *Bacchanales* et des morceaux d'*histoire*. Sa touche est légère, ses compositions gracieuses, son dessin correct; mais son coloris, rarement dans le ton convenable, est tantôt faible et tantôt outré. Il a fait quelques paysages où l'on remarque beaucoup de fraîcheur et de goût. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant *saint François d'Assise malade, écoutant avec extase un chœur d'esprits célestes*.

LAURIA (François-Laurent de), tirait ce nom de la ville de Lauria, dans le royaume de Naples, où il était né, car son nom de famille était *Brancati*. Il se fit cordelier, et, de dignité en dignité, il parvint à la pourpre romaine en 1687, sous Innocent

XI. Ce cardinal mourut à Rome, en 1693, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages de théologie, dont celui qui est intitulé *De predestinatione et reprobatione*, Rome, 1688, in-4, Rouen, 1703, a eu de la célébrité par les critiques et les éloges qu'on en a faits.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), avocat au parlement de Paris, y naquit en 1639. Il suivit le barreau pendant quelque temps; mais son goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la jurisprudence ancienne et moderne; il débrouilla le chaos de l'ancienne procédure et porta la lumière dans la nuit obscure des Coutumes particulières de diverses provinces de la France, et par des recherches épineuses il se rendit l'oracle de la jurisprudence. Les savants les plus distingués de son temps se firent un honneur et un plaisir d'être liés avec lui. Laurière fut associé aux études du jeune d'Aguesseau, depuis chancelier de France. Cet habile homme mourut à Paris, en 1728, à 69 ans. On a de lui : *De l'origine du droit d'amortissement*, 1692, in-12; l'auteur y traite aussi du *Droit des francs-fiefs*, qui est fondé sur les mêmes principes; *Texte des Coutumes de la prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de nouvelles notes, Paris, 1777, 3 vol. in-12; *Bibliothèque des coutumes*, in-4, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'est proprement que le plan d'un édifice immense, renferme la Préface d'un nouveau *Coutumier* général, et une Dissertation profonde sur l'origine du droit français; *Glossaire du droit français*, 1704, in-4. Ce dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances des rois de France et des autres titres anciens avait été donné d'abord par Ragueau; Laurière le mit dans un meilleur ordre : *Institutes coutumières* de Loisel, avec de savantes notes, Paris, 2 vol. in-12; le 1^{er} et 2^e tom. du *Recueil curieux* et immense des *Ordonnances des rois de France* (1723-1840), qui forme aujourd'hui 21 vol. in-fol. (*Voy. SECOURS*); *Table chronologique des ordonnances*, in-4, avec deux de ses confrères; une édition des *Ordonnances* compilées par Néron et Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

* LAURISTON (Alexandre-Jacques-Bernard Law, marquis de), maréchal de France, né à Pondichéry, le 1^{er} février 1768, était petit-fils du fameux Law, dont le système bouleversa tant de fortunes sous la régence (*Voy. LAW*). Après avoir fait ses études en France, il entra dans l'artillerie en 1784. Il était colonel en 1798. Bonaparte en fit un de ses aides-de-camp à l'époque du consulat, et en 1800 le nomma général de brigade et commandant de l'école de Lafère. L'année suivante, chargé d'une mission diplomatique à Copenhague, il concourut à la défense de cette ville attaquée par les Anglais et fut choisi pour porter à Londres la ratification du traité d'Amiens. Vers la fin de 1804, il eut le commandement des troupes embarquées sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, et peu de temps après fut fait général de division. A la suite du désastre de Trafalgar, il fut appelé à la grande armée d'Allemagne, et après la victoire d'Austerlitz, il fut désigné pour prendre possession des arsenaux et des magasins de Venise. En 1807, il

eut ordre de s'emparer de Raguse et se maintint dans la Dalmatie malgré les efforts des Russes et des Monténégrins. Il concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, et, dans cette expédition difficile, il se plaça au rang des plus habiles généraux. Peu de temps après il fut nommé gouverneur de Venise. En 1808, après avoir accompagné Napoléon à la conférence d'Erfurth, il le suivit en Espagne, et contribua à la prise de Madrid. L'année suivante il rejoignit l'armée d'Italie, qu'il suivit en Hongrie, et se signala dans plusieurs affaires, notamment à la bataille d'Essling et au siège de Raab dont il s'empara. Napoléon lui confia le commandement de l'artillerie de la garde, à la tête de laquelle il combattit à Wagram. A la paix, il fut envoyé près de l'empereur d'Autriche, et six mois après il ramena l'archiduchesse Marie-Louise à Paris. Nommé en 1811 ambassadeur en Russie, il rejoignit la grande armée à Smolensk. Après le désastre de Moscow, il conclut un armistice avec le général Koutousof et commanda l'arrière-garde pendant la retraite. En 1813, chargé d'organiser à Magdebourg le 5^e corps d'armée, il s'empara de Leipzig, battit les Russes et les Prussiens à Weissig, commanda la gauche de l'armée à Bautzen, et s'empara de Breslaw. Chargé ensuite du commandement provisoire des 5^e et 11^e corps d'armée, il battit Blücher sur les hauteurs de Goldberg, et se distingua à Dresde et à Leipzig. Le lendemain de cette mémorable affaire (19 octobre 1843), il se retirait par le pont de Lindenau; le trouvant rompu, il s'élança dans l'Elster; mais il fut fait prisonnier sur l'autre bord. Conduit à Berlin, il ne rentra en France qu'après la restauration. Nommé capitaine-lieutenant des mousquetaires-gris, au 20 mars il accompagna le roi jusqu'à Béthune, et se retira ensuite dans sa terre de Richemont où il ne fut point inquiété. Louis XVIII, à son retour, l'éleva à la dignité de pair de France, et lui donna le commandement de la 1^{re} division de la garde royale. En 1820, ministre de la maison du roi, en 1825 maréchal, il eut un commandement dans l'armée d'Espagne. Ce général mourut à Paris le 11 juin 1828.

LAURO (Vincent), né à Tropea en Calabre, cultivait de bonne heure la médecine, et joignit à cette science une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connaissait tout le mérite de ce savant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro fut envoyé nonce en Pologne. Il remplit cette nonciature, successivement auprès de Sigismund Auguste, de Henri de Valois, duc d'Anjou, et d'Etienne Balthazar. A sa persuasion, Jean III, roi de Suède, reçut à sa cour le jésuite Antoine Possevin, qui ramena Sigismund, fils de ce prince, à la religion catholique. Grégoire XIII, en reconnaissance des services de Lauro, le décora de la pourpre romaine en 1585. Dans cinq conclaves consécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé sur la chaire de saint Pierre. Il mourut à l'âge de 70 ans, en 1592, avec la gloire de n'avoir dû son élévation qu'à son mérite.

LAURO (Jean-Baptiste), né à Pérouse en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Sainte-Marie, secrétaire du consistoire, etc. On a de lui :

Poemata, 1623, in-12; *Epistolæ*, 1624, in-8; un *Eloge abrégé des savants qui vivaient à Rome de son temps*, Rome, 1625, in-8. Il mourut en 1629, âgé de 48 ans.

* LAUTH (Thomas), professeur d'anatomie et de physiologie à la faculté de Strasbourg, né dans cette ville le 19 août 1738, était fils d'un accoucheur distingué. Nommé, en 1785, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de sa ville natale, il remplit cette double chaire avec un talent qui ne tarda pas d'étendre sa réputation en Allemagne, où on fit de vains efforts pour l'attirer. En 1795, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital de Strasbourg, et continua dans cette place de mériter l'estime de ses concitoyens. A de vastes connaissances il joignait les qualités les plus recommandables, et mourut vivement regretté, le 16 septembre 1826. Ses principaux ouvrages sont : *Scriptorum latinorum de aneurismatibus collectio*, 1785, in-4; *Nosologia chirurgica*, Strasbourg, 1788, in-8; la *Vie de Jean Hermann*, Strasbourg, 1802, in-8; une *Histoire de l'anatomie*, jusqu'à Harvey, 1815, in-4, tom. 1^{er}.

LAUTREC. Voy. FOIX (Oudet de).

LAUZUN (Anthonin-Nompar de CAUMONT, duc de), né vers 1632, sut s'attirer les bonnes grâces de Louis XIV. On peut voir, sur le caractère de ce favori et l'histoire de sa vie, des particularités remarquables dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon : le résultat ne donne pas de lui une idée favorable. Mais il se corrigea beaucoup dans les dernières années de sa vie, finit par une mort très-édifiante au couvent des Petits-Augustins à Paris, en 1725, âgé de 91 ans. Il ne laissa point de postérité de son mariage avec la fille du maréchal de Lorges, qu'il avait épousée après la mort de mademoiselle de Montpensier. La charge de grand-maître de l'artillerie étant devenue vacante, en 1669, par la démission du duc de Mazarin, le roi la promit à Lauzun; mais Louvois sut persuader au monarque de ne pas la lui accorder. Lauzun eut l'audace de sommer Louis XIV de tenir sa promesse : il osa même briser son épée en sa présence, en disant « qu'il ne servirait jamais un prince qui manquait à sa parole. » Le roi, justement irrité, leva sa canne, mais il la jeta par la fenêtre, en s'écriant : « J'aurais trop de regret, si j'osais frapper un gentilhomme. » Lauzun fut mis à la Bastille, et ce ne fut qu'après plusieurs mois de négociations qu'il consentit à accepter, en échange de la charge qu'il convoitait, le grade de capitaine des gardes. Il rentra tellement en faveur, qu'en 1670, le roi autorisa son mariage avec mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Lauzun prétendit donner à cette union un grand éclat; mais pendant les délais nécessaires aux préparatifs qu'il fit à ce sujet, madame de Montespan (qui aimait Lauzun), et les princes du sang, obtinrent du roi qu'il révoquât son consentement. Anquetil cependant assure que le mariage eut lieu secrètement, et qu'après la mort de Mademoiselle, Lauzun en porta le deuil. Quoi qu'il en soit, Louis XIV nomma son favori maréchal de France. Depuis cette époque, madame de Montespan étant devenue l'objet des injures de Lauzun, s'unir

à Louvois, et tous les deux parvinrent à le faire disgracier. Il fut arrêté le 25 novembre 1671, et enfermé pendant plusieurs années dans un cachot du château de Pignerol : il y trouva le surintendant Fouquet, qui y était depuis 1665. Lauzun tenta inutilement, deux fois, de s'évader; enfin, on lui permit de passer en Angleterre. Lors de la révolution contre Jacques II, ce monarque confia à Lauzun la reine et le prince de Galles pour les amener en France, où Louis XIV, par une lettre écrite de sa main, lui permit de rentrer. Il fut admis à la cour, mais il ne jouit plus de la bienveillance du monarque. Jacques II le décora de l'ordre de la *Jarrettière*, et obtint pour lui le titre de duc en 1692. Mademoiselle de Montpensier lui avait fait don de plusieurs fiefs, et entre autres du duché de Saint-Fargeau et de la baronnie de Thiers.

LAVAL (Giles de), seigneur de Retz, maréchal de France, d'une maison illustre de Bretagne, féconde en hommes illustres, se signala par son courage sous Charles VI et sous Charles VII. Il contribua beaucoup à chasser les Anglais de la France. Les services qu'il rendit à sa patrie l'auraient immortalisés, s'il ne les avait pas ternis par des meurtres, des impiétés et des débauches effrénées. Ayant ajouté à ses autres crimes celui de félonie et de trahison envers le duc de Bretagne, il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes en 1440. Le duc, témoin de cette exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, et qu'on ensevelît son corps. Le duc de Laval était d'une prodigalité extrême. Il consuma en folles dépenses deux cent mille écus d'or comptant, dont il hérita à 20 ans, et plus de 30,000 liv. de rente, qui en valaient dans ce temps à 300,000 de celui-ci. Quelque part qu'il allât, il avait à sa suite un sérail, des comédiens, une musique, des instruments, des devins, des magiciens, une compagnie de cuisiniers, des meutes de chiens de toute espèce, et plus de 200 chevaux de main. Mézeray dit qu'il entretenait des sorciers et des enchanteurs pour trouver des trésors; et corrompait de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il tuait après, pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. De telles abominations seraient incroyables si on ne connaissait par d'autres exemples de quel excès de corruption et de scélératesse le cœur humain est capable. N'avons-nous pas vu dans le xviii^e siècle une dame hongroise immoler plus de six cents filles à la chimérique idée de s'embellir par leur sang; et se nourrir enfin de leur chair? On peut voir cette histoire incontestable dans l'élégant ouvrage du P. Turoczy, *Hungaria cum suis regionibus*, p. 189. Voy. TUROCZY (Ladislas).

LAVAL (André de), seigneur de Lohéac et de Retz, deuxième fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergorlay, et d'Anne de Laval, dont il prit le nom et les armes, rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du règne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de temps après, et lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel en 1469. Il mourut en 1486, à 75 ans, sans laisser de postérité, et plus riche en réputation qu'en biens. Envoyé en 1435

contre Jean V, comte d'Armagnac, qui était excommunié pour avoir épousé publiquement sa propre sœur, il l'avait poussé si vivement, qu'en une seule campagne il l'eut dépouillé de ses états.

LAVAl (Urbain de), marquis de Sablé et de Bois-Dauphin, maréchal de France et gouverneur d'Anjou, se signala en divers sièges et combats. Il suivit le parti de la ligue, fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV. Son crédit augmenta sous le règne suivant. Lorsque le prince de Condé et beaucoup d'autres mécontents se furent unis, pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, la reine Marie de Médicis, et le marquis d'Ancre son confident, firent commander à Laval l'armée qu'ils mirent sur pied pour combattre celle des mutins : mais il ne répondit pas à l'opinion qu'on avait de ses talents. A la fin de ses jours, il se retira dans une terre, où il mourut tranquillement en 1629.

LAVAl (Antoine de), sieur du Belair, maître des eaux et forêts du Bourbonnais, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins, était savant dans les langues, l'histoire et la théologie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est : *Desseins de professions nobles et publiques*, contenant entre autres l'*Histoire de la maison de Bourbon*, Paris, 1605, in-4. On peut consulter sur ces ouvrages la bibliothèque de Bourgogne. Il mourut en 1631, à 80 ans.

** LAVALETTE (Marie CHAMANS, comte de), né en 1769 à Paris, fut un des derniers défenseurs du roi au 10 août 1792. Enrôlé peu de temps après dans les volontaires de la légion des Alpes, il servit sur le Rhin, dans la Vendée et en Italie. A la bataille d'Arcole, il fut fait capitaine, et devint aide-de-camp du général Bonaparte qui le chargea de plusieurs missions, dont il s'acquitta de manière à justifier de plus en plus sa confiance. Il l'accompagna dans son expédition d'Egypte et combattit à ses côtés aux Pyramides, au mont Thabor et à St.-Jean d'Acre. Après le 18 brumaire, auquel il avait concouru, il devint commissaire, puis directeur-général des postes, avec le titre de conseiller d'état. En 1814, il perdit cette place, mais il la reprit au retour de Napoléon de l'île d'Elbe qu'on l'accusait d'avoir préparé. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il fut arrêté et traduit devant la cour d'assises de la Seine qui le condamna à mort le 21 novembre. La veille de l'exécution, M^{me} de Lavalette se présente à la prison, et, y ayant échangé ses vêtements contre ceux de son mari, parvint à le faire évader. Il se réfugia en Belgique, et gagna la Bavière, où il resta près de son parent Eugène de Beauharnais, jusqu'à ce qu'en 1822 des lettres de grâce de Louis XVIII lui rouvrirent les portes de la France. Ce prince, à la première nouvelle de son évasion, avait dit : « M^{me} de Lavalette est la seule qui ait fait son devoir. » Le retour de Lavalette n'eut pas le pouvoir de rendre à sa femme la raison qu'elle avait perdue depuis son départ. Il vécut obscur à Paris ou dans une campagne voisine, et mourut dans les premiers jours de mars 1830, laissant des Mé-

moires qui ont été publiés en 1831, 3 vol. in-8. On y trouve des détails intéressants sur son évasion de la conciergerie.

LAVAl-MONTMORENCY (François de), premier évêque de Québec, était fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigni. Il fut d'abord-archidiacre d'Evreux, et ensuite nommé au siège nouvellement érigé à Québec, qu'il alla remplir en 1675. Il fonda un séminaire, s'y fit estimer de tout le monde par sa vertu et par son éminente piété, et y mourut en 1708, à 80 ans, après s'être démis de son évêché. L'abbé de la Tour, doyen du chapitre de Montauban, a écrit sa *Vie*, in-12.

LAVARDIN. Voy. BEAUMANOIR MASCARON et HILDEBERT.

LAVATER (Louis), controversiste protestant, né à Kybourg, dans le canton de Zurich, en 1527, mort chanoine et pasteur de cette dernière ville, en 1586, a laissé une *Histoire sacramentaire*, des *Commentaires* et des *Homélies*. Ces divers ouvrages sont lus par les gens de son parti. Mais son curieux traité *De spectris, lemuribus et magnis atque insolitis fragoribus et præagitionibus quæ obitum hominum, clades, mutationesque imperiorum præcedunt*, Zurich, 1570, in-12, Genève, 1580, in-8, et Leyde, 1687, in-12, est recherché de tout le monde. Il a été traduit en français en 1571, in-8.

* LAVATER (Jean-Gaspard), célèbre physiognomoniste, naquit à Zurich le 15 novembre 1741. Son imagination ardente, encore enflammée par la lecture de Klopstock et de Rousseau, lui inspira de bonne heure le goût des paradoxes et d'une vie contemplative. Il n'avait pas encore achevé son cours de théologie, lorsqu'il débuta par un libelle virulent contre un magistrat qu'il accusait de quelques actes illégaux. Pour se soustraire à la punition qu'il avait méritée, ses parents le firent voyager. Il se rendit à Berlin en 1763, dans la compagnie de Hess et de Fuessli, depuis peintre célèbre, et trouva dans le vertueux Spalding, auquel il avait été recommandé, un ami dont les conseils lui furent très-utiles. De retour dans sa patrie en 1769, il fut nommé diacre et quelques années après pasteur de l'église de Saint-Pierre. Il se livra avec succès à la prédication, et prit part à des discussions théologiques qu'il soutint d'abord avec modération, mais qu'il poussa dans la suite jusqu'à l'intolérance. Quoiqu'il fût d'une grande douceur de caractère, il fit exiler quelques-uns de ses compatriotes, entre autres M. Meister, le plus spirituel de ses panégyristes, qui se vengea plus tard en comblant d'éloges l'ennemi dont il ne regardait point la faute comme celle de son cœur. Il crut voir dans l'invasion des Français, en 1798, l'occasion de réformer les abus ; mais quand une triste expérience lui eut appris que le bien-être des Suisses n'était pas le mobile qui faisait agir le directoire français, il ne craignit pas d'écrire à Rewbell (voy. ce nom), une lettre pleine de patriotisme et de dignité, dans laquelle il proteste avec force contre les mesures vexatoires dont les prétendus amis de la liberté accablaient la patrie de Guillaume-Tell. Lors de la reprise de Zurich par les Français en 1799, un soldat logé chez Lavater lui tira dans le

bas ventre un coup de fusil, dont il mourut après 15 mois de douleur aiguës (en 1801), sans avoir voulu que l'auteur de cet assassinat fût recherché (1). Lavater a composé plusieurs ouvrages; mais le seul qui soit connu hors de l'Allemagne et qui a suffi pour lui faire une réputation, est le suivant : *Essais sur la physiognomonie destinés à faire connaître l'homme et à le faire aimer*, La Haye, 1781-1803, 4 vol. in-4, édition estimée pour les fig. Moreau (de la Sarthe) en a donné une nouvelle avec des additions, Paris, 1806, 10 vol. gr. in-8; elle a été reproduite en 1820-21, sous ce titre : *L'art de connaître les hommes par la physiognomie*. Plusieurs écrivains avaient fait avant lui des recherches et des observations sur la physiognomonie. Mais Lavater a cherché le premier à déterminer les principes et les règles de cette science. Il commença par observer la physiognomie des animaux en la rapportant à l'instinct particulier qui distingue chacune de leurs espèces. Il tourna ensuite ses observations sur les images sculptées des grands hommes et des grands criminels. Il crut voir le talent et la maliginité peints sur la physiognomie de Voltaire, qui tenait à la fois de l'aigle et du singe; dans celles de Néron et de Caligula, il remarqua l'ensemble monstrueux des vices les plus crapuleux et de la cruauté la plus raffinée; l'image de Corneille lui représentait le génie créateur, et celle de Bossuet, l'homme grand et vertueux. Ces premières observations faites, il s'appliqua à connaître les différents caractères des hommes et des femmes, qu'il tâchait de comparer à leur physiognomie respective, et après un grand nombre d'examen et de recherches, après une étude constante de plusieurs années, il se persuada qu'il pouvait lire dans les traits extérieurs les secrets les plus cachés, et en déduire des résultats non équivoques. Nous ne nous arrêterons pas à démontrer l'in vraisemblance du système de Lavater, et nous nous bornerons à faire observer que les conséquences qu'il en déduisait et ses prétendus pronostics étaient peu dignes d'un homme éclairé, et encore moins convenables à un chrétien et à un ecclésiastique. Il ne pouvait ignorer qu'il n'y a rien de plus blâmable et de plus présomptueux pour la créature, que de vouloir prédire le sort de ses semblables, qui dépend immédiatement de la volonté de Dieu; et que cette raison que l'homme en a reçue en partage, doit exclure toute idée de fatalisme, que d'ailleurs des signes extérieurs pourraient mal annoncer. Le système de Lavater a probablement fait naître celui du docteur Gall (voy. ce nom), qui borna ses recherches au crâne; Lavater étend les siennes à toutes les parties du corps, et surtout aux différents traits de la physiognomie. L'un et l'autre système pourraient avoir le même fond de vérité que ces jeux de cartes où les gens crédules vont lire leur destinée. Lavater était d'un caractère doux et bienveillant : son commerce était facile et instructif; il ne disait rien, et ne faisait rien qui ne décelât le dé-

sir le plus vrai d'être agréable et utile à tout le monde. Mais ses démarches politiques lui attirèrent l'animadversion d'une partie du gouvernement helvétique; il fut déporté à Bâle, d'où il put bientôt, grâce aux réclamations du parti modéré, revenir à Zurich. Lavater a écrit lui-même l'*histoire de sa déportation*, 1800, 2 vol. On lui a reproché durement son penchant à croire l'extraordinaire, qui le rendit l'enthousiaste et la dupe des charlatans de son temps.

* LAVAUX (Pierre-François), né à Neuilly, en 1754, mort à Versailles en 1823, fut un professeur distingué. Il a traduit avec succès le *Songe*, la *fable des Alcyons*, et le *Misanthrope*, de Lucien, 1801, in-8. On lui doit encore une traduction en vers des *Œuvres lyriques d'Horace*, 1810, in-12, où l'on trouve plus de fidélité que d'élégance. Lavaux était membre de plusieurs académies. Il a laissé de nombreux manuscrits, entre autres une traduction de la *Cyropédie* de Xénophon.

LAVAUX. Voy. FLONCEL.

LAVAU (Guillaume de), avocat au parlement de Paris, mort en 1700 à Saint-Céré, dans le Quercy, sa patrie, âgé de 76 ans, fut l'oracle de son pays par ses connaissances. Il joignait à un cœur bon et généreux, une mémoire prodigieuse et une vaste littérature. On a de lui : *Histoire secrète de Néron*, ou le *Festin de Trimalcion*, traduit de Pétrone, avec des remarques historiques, 1727, in-12; *Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, 1730, 2 vol. in-12. L'auteur prouve que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme, ne sont que des altérations des usages, histoires et traditions des anciens Hébreux. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre; mais les conjectures n'y sont pas toutes également heureuses. Huet avait eu la même idée avant l'auteur; il n'est pas difficile de s'apercevoir que Lavau a profité de sa *Démonstration évangélique*. L'abbé Guérin du Rocher a répandu beaucoup de lumière sur cet objet dans sa savante *Histoire des temps fabuleux*, vainement attaquée par messieurs Laharpe, de Guignes et du Voisin, et défendue avec feu par l'abbé Chapelle. On doit voir aussi *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud, Liège, 1790, in-12. Il est certain que les Grecs ont pu facilement avoir communication des Livres saints, soit par les Juifs qu'ils faisaient esclaves, comme on le voit dans le prophète Joël, soit par les Phéniciens, qui ont fait transpirer dans la Grèce, comme dans les autres parties de l'Europe et de l'Afrique, tant de connaissances utiles. « Les philosophes de » ce siècle, dit un critique, ont une aversion dé » cidée de cette espèce de combinaisons. Ils ne » peuvent souffrir que l'Écriture ait servi de fonds » aux écrits historiques et mythologiques des an » ciens. Un Gebelin, un Bailly, ont mieux aimé » faire des romans puérils de chronologie, de géo » graphie, de physique et d'histoire, que d'adhérer » à une observation simple et péremptoire. » Voy. OPHIONÉE.

* LAVEAUX (Jean-Charles THIÉBAULT de), homme de lettres, né à Troyes le 17 novembre 1749, commença ses études dans sa ville natale et les ter-

(1) On lit dans la *Biographie des Contemporains* que cet assassinat fut un acte de vengeance particulière d'un compatriote de Lavater, et que c'est une calomnie de l'avoir imputé à un soldat français.

mina à Paris. Au sortir de ses humanités, il accepta une place de professeur de langue française à Bâle. S'étant rendu ensuite à Stuttgart, il y fut nommé professeur de littérature française et membre de l'académie *Caroline*. Enfin sur l'invitation de Frédéric, il alla occuper une chaire à l'université de Berlin. A l'époque où éclata la révolution, Laveaux, qui en adopta les principes, ne voulut pas rester étranger aux événements qui se préparaient et dont il pouvait espérer quelques changements avantageux pour sa fortune. Il rentra donc en France, et se chargea de la rédaction du journal que le libraire Treuttel venait de créer, sous le titre de *Courrier de Strasbourg*. Ses opinions politiques ne pouvaient manquer de le brouiller avec le maire Diétrich (voy. ce nom), partisan modéré des réformes nouvelles. Il subit une arrestation de quelques jours dont il se vengea cruellement en dénonçant le malheureux maire qu'il ne cessa de poursuivre et qu'il finit par conduire à l'échafaud. Venu à Paris avant la fameuse journée du 10 août, il fut membre du tribunal institué pour juger ceux qui avaient été pris en défendant le roi, et se conduisit avec modération. Rédacteur en chef du *Journal de la Montagne*, les généraux et les députés en mission qu'il ne cessait de harceler, parvinrent à le faire arrêter. Mis en prison de nouveau sur la dénonciation du fameux Hébert, il finit par retourner à ses travaux littéraires, qu'il eut mieux fait de ne pas quitter, et devint ensuite chef du bureau militaire de la préfecture de la Seine. Après le 18 brumaire, il remplit les doubles fonctions de chef de division à la préfecture et d'inspecteur général des prisons et hospices du département de la Seine, et il les conserva jusqu'à la seconde restauration. Laveaux est mort à Paris le 15 mars 1827. Outre un grand nombre de traductions, de l'allemand, on a de ce laborieux écrivain, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Œuvres de Hedlinger ou Recueil des mémoires de ce célèbre artiste*, Bâle, 1776-78, 2 vol. in-fol.; les *Nuits champêtres*, 1783, in-8; le *Maître de langue ou Remarques instructives sur quelques ouvrages français écrits en Allemagne*, 1783, in-8; *Cours théorique et pratique de langue et de littérature française*, Berlin, 1784, in-8; *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, 1784-85, 2 vol. in-8, 4^e édit., 1789; *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, Strasbourg, 1788, 4 vol. in-8. On y joint, *Lettres sur Frédéric II*, 1789, 3 vol. in-8; *Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France*, 1798, 3 vol. in-8; *Histoire de Pierre III, empereur de Russie, suivie de l'histoire secrète des amours et des principaux amans de Catherine II*, 1799, 3 vol. in-8; *Dictionnaire de l'académie française, nouv. édit. augmentée de plus de 20,000 articles*, 1802, 2 vol. in-4; cette publication donna lieu à un procès fameux; *Nouveau Dictionnaire de la langue française, etc.*, 3^e édit. 1828, 2 vol. in-4; *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 2^e édit. 1822, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de la langue française, extrait du nouveau Dictionnaire, etc.*, 1823, 2 vol. in-8; *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, 1825, in-16; *Dictionnaire syno-*

nymique de la langue française, 1826, in-8. Laveaux est l'éditeur des *Œuvres complètes de Frédéric II*, Berlin, 1788, 15 vol. in-8, et il a coopéré à la *Monarchie prussienne*. (Voy. MIRABEAU.)

* LAVILLEHEURNOIS (BERTHELOT de), né en 1740, était à la révolution maître des requêtes. Attaché à la monarchie, il en défendit les principes et s'efforça par tous les moyens de faire triompher la cause de la légitimité. Chef d'une conspiration dont le but était de replacer les Bourbons sur le trône, il fut traduit avec l'abbé Brotier et Duverne de Presle, devant un conseil de guerre, et condamné à une année de détention; après le 18 fructidor, le Directoire le fit deporter à Caienne avec Brotier (voy. ce nom). Il y mourut en juillet 1799.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, était promise à Turnus, roi des Rutules; mais elle épousa Enée, et en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois, où elle s'était retirée par la crainte qu'elle avait d'Ascanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE (Louis-Anne), médecin, né à Nolay, diocèse d'Autun, mort le 3 mars 1759, dans la 34^e année de son âge, était bon physicien et observateur habile. Il a traduit de l'anglais : *Observations sur les crises par le poulx*, de Nihell, in-12; *Dissertation sur la transpiration*, in-12;... *sur la chaleur*, in-12; *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8; *Découvertes philosophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4; *Nouvelles observations microscopiques* de Needham, 1750, in-8. Il a donné de son propre fond, des *Observations sur une hydrophobie spontanée, suivie de la rage*, in-12.

* LAVOISIER (Antoine-Laurent), le créateur de la chimie moderne, né à Paris le 16 août 1743, fit ses études au collège Mazarin, et obtint ensuite de son père qui avait acquis dans le commerce une honorable fortune, la permission de se livrer à son goût pour les sciences. Il les étudia toutes, les mathématiques et l'astronomie avec Lacaille, la chimie avec Rouelle, la botanique avec Jussieu. Il n'avait pas vingt-trois ans lorsqu'il remporta, en 1766, le prix proposé par l'académie des sciences, sur un meilleur mode d'éclairage à donner à la ville de Paris. Ses recherches sur l'air et sur un fluide élastique le firent admettre en 1768 à l'académie, en qualité d'associé, après la mort de Baron : il avait alors à peine 25 ans. Jugeant qu'une grande fortune était nécessaire à ses expériences, il demanda et obtint en 1769 une place de fermier-général, et épousa en 1774, M^{lle} Paulze, dont le père exerçait la même charge. Tous ses revenus, et ils étaient très-considérables, furent consacrés au progrès des sciences. Tout en s'y livrant avec un zèle qui ne se ralentit jamais, il ne négligeait nullement ses fonctions. Associé par Turgot en 1776 à la nouvelle régie des poudres et salpêtres, il en perfectionna la fabrication. Ayant été appelé, en 1791, à la trésorerie, il publia sur les finances un ouvrage qui éclaira d'un jour effrayant leur état véritable; il mit aussi dans la comptabilité un ordre exact et sévère, par lequel on pouvait vérifier chaque soir l'état de toutes les caisses. Ces travaux importants,

qui auraient suffi pour absorber un autre homme tout entier, le détournèrent à peine de la chimie, sa science favorite. Mais ses services et son génie ne purent fléchir ceux qui battaient monnaie sur la place de la révolution. Sa fortune fut son seul crime : il possédait en effet des terres considérables dans l'Orléanais, où ses bienfaits ont rendu sa mémoire chère aux habitants. Dénoncé par un misérable qui devait tout à la générosité de M. Paulze son beau-père, et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort avec 28 de ses collègues. Une des imputations qui leur étaient faites, était d'avoir trop humecté le tabac dont la ferme générale avait le monopole. Il demanda de différer de quinze jours l'exécution de son jugement, pour qu'il pût terminer des expériences utiles pour l'humanité : « Je ne regretterai point alors la vie, dit-il, et j'en ferai avec joie le sacrifice à ma patrie. » Le farouche président du tribunal (Coffinhal) lui répondit : « La république n'a pas besoin de savants et de chimistes ; le cours de la justice ne peut être interrompu. » Il mourut sans faiblesse le 8 mai 1794. On regrette d'autant plus qu'il n'ait pu obtenir un sursis, qu'un délai de quelques semaines pouvait le conduire à l'époque où les échafauds furent renversés. Lavoisier a détruit le système du *phlogistique*, prétendu principe de combustion que l'autorité de Becker et de Stahl avait accrédité : il démontra jusqu'à l'évidence que la calcination des métaux est due à leur combinaison avec l'air, puisque cette partie de l'air ainsi absorbée est respirable. Cavendish avait découvert que la combustion de l'air inflammable donne de l'eau pour produit : suivant cette idée féconde, Lavoisier établit par de belles expériences que l'eau peut se décomposer en air inflammable et en air respirable, et il appliqua bientôt cette donnée à tous les êtres des trois règnes naturels. Après cette importante découverte, Lavoisier établit sa doctrine nouvelle, dans un grand nombre de *mémoires* qu'il présenta à l'Académie des Sciences. Ses écrits sont : *Opuscules physiques et chimiques*, Paris, 1774, in-8 ; *Nouvelles recherches sur l'existence d'un fluide élastique*, 1775, in-8. C'est l'ouvrage qui établit sa réputation ; *Instruction sur les nitrières et la fabrication du salpêtre*, 1777, in-8 ; nouvelle édition, 1794 ; *Rapport des commissaires chargés de l'examen du magnétisme animal*, 1785 ; *Méthode de nomenclature chimique*, 1787, in-8 ; *Traité élémentaire de chimie*, 1789, 2 vol. in-8, et 1800, 3 vol. in-8 ; *De la richesse territoriale de la France*, 1791, in-8. Ce n'est qu'un extrait d'un grand ouvrage, auquel l'auteur travaillait depuis longtemps, mais qui est perdu, ainsi que plusieurs autres fruits de son génie. Son éloge a été prononcé par Fourcroy dans une séance publique du *Lycée des arts* ; et Lalande a publié une *Notice* sur la vie de ce savant illustre et modeste, qui réunissait toutes les qualités du cœur à toutes les richesses de l'esprit.

LAW (Jean), écossais, célèbre par le ruineux système de finances qu'il établit en France, naquit en avril 1671 à Edimbourg, d'un orfèvre-banquier, et, selon d'autres, en 1668 ou 1681. Ayant séduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frère de sa

maîtresse, et fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-Bretagne (1694), il passa en Hollande, et de là en Italie. Il avait, depuis longtemps, rédigé le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes d'un état, et qui se rembourserait par les profits. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis 1^{er} roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il vint proposer son plan au contrôleur-général de France (Desmarests) en 1709 ou 1710, et ne réussit pas mieux. Enfin il fut accueilli sous la régence du duc d'Orléans, et obtint en 1716 des lettres-patentes : deux milliards de dettes à éteindre, un prince et un peuple amoureux des nouveautés, voilà les circonstances qui favorisèrent son entreprise financière. Il établit d'abord une banque en son propre nom, l'an 1716 ; elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississippi, compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie et de cette banque réunies. Les richesses, auparavant resserrées par la défiance, circulèrent avec profusion ; les billets doubleraient, quadruplaient ces richesses. La banque fut déclarée banque du roi en 1718 ; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes-générales du royaume, et acquit l'ancien privilège de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie sur de si vastes fondements, ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. En 1719, elles valaient quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Le gouvernement remboursa en papiers tous les rentiers de l'état ; et ce fut l'époque de la subversion des fortunes les mieux établies. L'on donna alors à Law (en 1720) la place de contrôleur des finances. On le vit en peu de temps d'écossais devenir français par la naturalisation ; de protestant, catholique ; d'aventurier, seigneur des plus belles terres, et de banquier, ministre d'état. Le désordre était au comble. Le parlement de Paris s'opposa, autant qu'il le put, à ces innovations, et il fut exilé à Pontoise. Enfin, dans la même année, Law, chargé de l'exécution publique, fut obligé de quitter le pays qu'il avait voulu enrichir, et qu'il avait bouleversé. Il se retira d'abord dans une de ses terres en Brie ; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il parcourut une partie de l'Allemagne, et descendit en Italie par le Tyrol. Après avoir entrepris quelques autres courses de Hollande en Angleterre, en Danemarck, Law se fixa enfin à Venise, où il mourut l'an 1729, l'esprit plein de projets imaginaires et de calculs immenses. Le jeu avait commencé sa fortune, et cette passion servit à la détruire. Quoique son état ne fût guère au-dessus de l'indigence, il joua jusqu'à sa mort. *Voy. l'Histoire du système des finances* par du Haut-Champ, La Haye, 1734, 6 vol. in-42, et les *Mémoires de la régence*, 1749, 5 vol. in-12. En parlant du système de Law, un auteur s'exprime en ces termes : « Il » serait difficile de peindre l'espèce de frénésie qui » s'était emparée des esprits, à la vue des fortunes » aussi rapides qu'énormes qui se firent alors. Tel

» qui avait commencé avec un *billet d'état*, à force
 » de trocs contre de l'argent, des actions et d'autres
 » billets, se trouvait avoir des millions en quelques
 » semaines. La rue Quincampoix était le rendez-
 » vous de tous les actionnaires, et le théâtre de
 » leur manie. La foule s'y pressait au point que
 » plusieurs personnes y furent étouffées. Il n'y avait
 » plus dans Paris ni commerce ni société. On ne
 » s'occupait que du prix des actions. Les fortunes
 » les plus considérables furent renversées, et il s'en
 » éleva de prodigieuses. Le désordre trouvait des
 » aliments dans les obstacles mêmes qu'on tenta
 » d'y opposer. Tel fut, par exemple, l'effet de la
 » défense faite aux habitants de Paris, de garder
 » chez eux des espèces monétaires. » On a publié
 les *Œuvres de Law*, c'est-à-dire, ses principes sur
 le numéraire, le commerce, le crédit et la banque,
 trad. de l'Anglais par de Senovert, Paris, 1790,
 in-8, reproduit dans la *Collection des principaux
 économistes du XVIII^e siècle*, tome 1^{er}. Voy. l'article
 de M. Thiers sur le système de Law, dans l'*En-
 cyclopédie progressive*, année 1826.

LAW DE LAURISTON. Voy. LAURISTON.

LAW (Edmond). Voy. KING, Guillaume.

* LAYA (Jean-Louis), littérateur estimable, né
 à Paris, en 1761, d'une famille originaire d'Es-
 pagne, était parent de mad. Dufresnoy (voy. ce
 nom), dont il dirigea les premiers pas dans la car-
 rière poétique. Quelques écrits de circonstance et
 des vers corrects mais froids n'avaient pu le dis-
 tinguer de la foule, quand une pièce de théâtre,
 l'*Ami des lois*, œuvre de courage encore plus que
 de talent, vint tout-à-coup révéler son nom à la
 France. Cette pièce représentée le 2 janvier 1793,
 au milieu des débats du procès de l'infortuné Louis
 XVI, excita un enthousiasme prodigieux. La Com-
 mune alarmée fit avancer (12 janvier) des canons
 pour en empêcher la représentation. Mais la Con-
 vention cassa l'arrêté de la Commune, et les acteurs
 purent la jouer devant deux mille spectateurs, dans
 une salle qu'environnaient trente mille baïonnettes.
 Le général Santerre, s'étant montré sur le théâtre
 pour haranguer le peuple, fut couvert de huées.
 Au troisième acte, un des assistants s'écria : *Allons
 murer les jacobins dans leurs repaires*, et le public
 battit des mains. Informé de ces circonstances, le
 roi fit prier l'auteur de lui faire connaître son
 ouvrage, et Laya le lui fit parvenir dans sa prison.
 Marseille avait envoyé une députation à l'auteur
 de l'*Ami des lois*; cet hommage voté par les sections,
 le fit jeter dans les prisons, où il resta 15 mois.
 Laya eut le bonheur de se soustraire à l'écha-
 faud, et reparut après le 9 thermidor. Il rédigea
 le *Rapport* sur les papiers trouvés chez Robes-
 pierre, que Courtois (voy. ce nom), après l'avoir
 modifié, lut à la convention, et prêta sa plume à ce
 député dans différentes circonstances. Sous le gou-
 vernement consulaire, il sollicita la sous-préfec-
 ture de Fontainebleau, mais il ne put l'obtenir
*parce qu'il avait cultivé les lettres et fait des tragé-
 dies*. Plus tard, il accompagna M. Alexandre de la
 Rochefoucauld ambassadeur à Dresde. Suppléant
 de St.-Ange (voy. ce nom) au lycée Charlemagne,
 il fut appelé à succéder à Delille dans la chaire de

poésies à la faculté des lettres. Il remplaça, le
 6 août 1817, à l'académie française, M. de Choiseul-
 Gouffier (voy. ce nom). Laya est mort au mois
 d'août 1833, à l'âge de 73 ans. Indépendamment
 de quelques brochures, qui n'offrent plus d'intérêt,
 on a de lui : *Essais de deux amis*, Paris, 1786,
 in-18 (avec Legouvé); *Jean Calas*, tragédie, 1791,
 in-8; *Les dangers de l'opinion*, Paris, 1790, in-8.
 Ce drame, où l'auteur attaque le préjugé des peines
 infamantes, eut beaucoup de succès; *L'ami des Lois*,
 comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1822, in-8
 (voy. plus haut); *Les derniers moments de la pré-
 sidente de Tourvel*, héroïde, 3^e édit., 1799, in-8;
*Epttre à un jeune cultivateur nouvellement élu dé-
 puté*, 1799, 1818, in-8, dont le but est de prouver
 que les demi-connaissances, si dangereuses dans
 tous les arts, le sont surtout dans la législation,
 et que le simple bon sens y est préférable au faux
 savoir; *Eusèbe, héroïde*, Paris, 1807, in-8, réim-
 primé sous ce titre : *Lettre d'Eusèbe à son ami*,
 Paris, 1815, in-8; *Falkland, ou la conscience*, drame
 en cinq actes et en prose, représenté en 1799, Paris,
 1821, in-8. Laya a fourni des poésies à l'*Almanach*
 et aux *Veillées des Muses*, 1799-1802, il a coopéré à
 l'*Observateur des spectacles*, à la *Nouvelle biblio-
 thèque des Romans*, et il a été chargé pendant 15 ans
 de la partie littéraire du *Moniteur*.

LAYMAN. Voy. LAIMAN.

LAZARE, frère de Marie et de Marthe, demeurait
 à Béthanie. Jésus, qui l'aimait, allait quelquefois
 loger chez lui. Le Sauveur vint en cette ville quatre
 jours après la mort de Lazare, se fit conduire à son
 tombeau, et en ayant fait ôter la pierre, il lui
 rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes
 de Jérusalem, et dont l'objet sensible et subsistant
 repoussait tous les doutes, ayant été rapporté aux
 princes des prêtres et aux pharisiens, ces ennemis
 de la vérité prirent la résolution de faire mourir
 Jésus-Christ et Lazare. Ils exécutèrent leur mauvais
 dessein envers le Sauveur; mais à l'égard de Lazare,
 l'histoire sainte ne nous apprend pas ce qu'il de-
 vint. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'île de
 Chypre, où il était évêque, et que ses reliques ont
 été transportées à Constantinople sous l'empereur
 Léon le Sage. Quelques anciens martyrologes d'Oc-
 cident semblent confirmer cette tradition. Il paraît
 que l'on n'a parlé qu'assez tard de son voyage en
 Provence avec Marie-Madeleine et Marthe, ses
 sœurs, et que l'on a supposé qu'il est mort évêque
 de Marseille. Voy. MADELEINE.

LAZARE, pauvre, véritable ou symbolique, que
 le Fils de Dieu nous représente, dans l'Evangile,
 tout couvert d'ulcères, couché devant la porte d'un
 riche, où il ne désirait que les miettes qui tom-
 baient de sa table, sans que personne les lui donnât.
 Dieu, pour récompenser la patience de Lazare, le
 retira du monde, et son âme fut portée dans le
 sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut
 l'enfer pour sépulture. Lorsqu'il était dans les
 tourments, il vit de loin Lazare, et lui demanda
 quelques rafraîchissements; mais Abraham lui ré-
 pondit, qu'*ayant été dans les délices pendant que
 Lazare souffrait, il était juste qu'il fût dans les
 tourments pendant que celui-ci était dans la joie*.

Quelques interprètes ont cru que ce que le Fils de Dieu rapporte ici de Lazare et du mauvais riche est une histoire réelle; d'autres prétendent que ce n'est qu'une parabole, et enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce soit un fond historique, embelli par le Sauveur de quelques circonstances paraboliques.

LAZARE (saint), religieux grec, qui avait le talent de la peinture, consacra son pinceau à des sujets de piété. L'empereur Théophile, iconoclaste furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, et lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ses plaies, continua de peindre *Jésus-Christ*, la *sainte Vierge* et les *saints*. Il mourut à Rome en 867, où l'empereur Michel l'avait envoyé. Il a été mis au nombre des saints; le Martyrologe romain met sa fête au 23 février.

LAZARE. Voy. PONCE DELAZARE.

LAZARELLI (Jean-François), poète italien, né en 1621, à Gubio, d'abord auditeur de rote à Macerata, ensuite prévôt de la Mirandole, mourut en 1694, à 73 ans. On a de lui un poème singulier, intitulé : *La cicceide legittima*. La 2^e édit., qui est augmentée, est de Paris sans date, in-12; ce poème a été réimprimé depuis plusieurs fois. C'est un recueil de sonnets et de vers mordants contre un nommé *Arrighini*, son collègue à la rote de Macerata.

LAZERME (Jacques), professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort au mois de juin 1636, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tractatus de morbis internis capitis*, 1748, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'a été mis au jour que par le désir d'être utile aux jeunes médecins. M. Didier des Marêts l'a traduit en français. Il a été imprimé à Paris, en 1754, sous ce titre : *Traité des maladies internes et externes de la tête*, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *De suppuracionis eventibus*, 1724, in-8; *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8; *Curationes morborum*, 1751, 2 vol. in-12, mises en français sous ce titre : *Méthode pour guérir les maladies*, traduite du latin de M. Lazerme, Paris, 1753, 2 vol. Cet ouvrage est un peu superficiel.

LAZIUS (Wolfgang), professeur de belles-lettres et de médecine à Vienne en Autriche, sa patrie, naquit en 1514, et mourut en 1563, avec le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand I^{er}, et avec la réputation d'un homme fort laborieux, mais mauvais critique. On a de lui : *Viennæ-Austriæ, seu rerum Viennensium Commentarii*, Bâle, 1546, in-fol., savant, mais semé de fautes. Les états de Vienne jugèrent cependant son travail digne d'une récompense honorable; *Geographia Pannoniæ*, dans *Ortelius*; un savant traité *De gentium aliquot migrationibus, sedibus facis, reliquis, etc.*, *libri XII*, Bâle, 1557, 1572, in-fol. et Francfort, 1600, in-fol. Il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord; *Commentariorum reipublicæ romanæ, in cæteris provinciis bello acquisitis constitutæ libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches et d'inexactitudes; *In genealogiam austriacam Commentarii*, 1594, in-fol., etc. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol.

* LAZOWSKI, polonais, né vers 1760, à l'époque de la révolution, vint en France et obtint une place d'inspecteur des manufactures. Il se distingua par son audace et sa férocité parmi les démagogues les plus furieux, devint capitaine de la garde nationale de Paris et dirigea le 10 août l'artillerie contre les Tuileries. On le vit au nombre des principaux acteurs des massacres de septembre. Il conduisit les bandes qui venaient demander à la Convention de nouvelles proscriptions. Décrété d'arrestation au mois de mars 1793, sur la proposition de Vergniaud, il fut, peu de jours après, attaqué d'une fièvre inflammatoire, et finit, dans son lit, une vie qu'il aurait dû perdre par la main du bourreau. Les jacobins lui rendirent de grands honneurs, et Robespierre ne dédaigna pas de prononcer son éloge. Le corps de ce misérable fut déposé au pied de l'arbre de la liberté, sur la place du Carrousel, arrosé journellement du sang des victimes. Il en fut retiré et jeté à la voirie, lorsqu'après le 9 thermidor on abattit l'espèce de monument qu'on lui avait élevé sur cette place.

LÉANDRE (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène, vers le milieu du vi^e siècle, embrassa d'abord la vie monastique, et fut ensuite archevêque de Séville, où il célébra un concile. Il travailla avec beaucoup de succès à la conversion des ariens de son diocèse, opéra plusieurs conversions, entr'autres celle d'Herménégilde, et fut condamné à l'exil par le roi Leuvigilde qui fit mourir le jeune prince Herménégilde. Mais ce monarque rappela bientôt l'archevêque à Séville, et lui recommanda d'instruire dans la religion catholique Récarède son fils. Il assista avec éclat au concile de Tolède en 589, qu'il présida, et mourut le 27 février 596. Quelques-uns lui attribuent le *Rite mozarabique*. (Voy. Ortiz Alphonse.) Saint Grégoire le Grand lui dédia ses *Morales* sur Job, qu'il avait entreprises à sa persuasion. On a de saint Léandre une *Lettre* à Florentine sa sœur, qui renferme des avis fort utiles pour les religieuses. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, ainsi que son *Discours* sur la conversion des Goths ariens, inséré aussi à la fin des *Actes* du 3^e concile de Tolède.

LÉANDRE (le Père), capucin, mort à Dijon, son pays natal, en 1667, composa plusieurs ouvrages qui lui firent un nom. Les plus accueillis sont : les *Vérités de l'Evangile*, 1661 et 1662, Paris, 2 vol. in-fol. et un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, 1663, 2 vol. Ce dernier est en latin.

LABACICCI. Voy. BACICCI.

* LEBARBIER (Jean-Jacques-François), membre de l'institut, né en 1738 à Rouen, mort à Paris le 7 mai 1826, à 87 ans, avait appris les éléments de la peinture dans sa ville natale, et remporté deux années de suite (1755 et 1756), le premier prix. Il reçut ensuite à Paris les leçons de Pierre, premier peintre du roi, et alla passer quatre ans à Rome, d'où il rapporta une foule de beaux dessins d'après les grands maîtres, dont la plupart ont été gravés. En 1776, il fut envoyé en Suisse, pour dessiner les vues qui devaient orner le bel ouvrage de Zurlouben (voy. ce nom). Dans ce voyage, il fit la connaissance du poète Gessner; et plus tard il embellit de

ses dessins, une édition française des œuvres de cet aimable poète, Paris, 1787-1793, 3 vol. in-4. Parmi les tableaux de Lebarbier, nous citerons le *Siège de Beauvais*, (voy. HACHETTE), qui le fit admettre à l'académie de peinture et lui valut le titre de citoyen de Beauvais : le *Siège de Nancy*, destiné comme le précédent à la ville dont il représente un des faits les plus mémorables; *Jupiter sur le Mont-Ida*, galerie de Versailles; *Aristomène*, dans le château de Compiègne; *saint Louis prenant l'oriflamme*, et *l'Apothéose de saint Louis*, tous deux à Saint-Denis; un *Christ*, au-dessus du maître-autel de la cathédrale de Sens; *Sully aux pieds de Henri IV*, aux Gobelins; *Le Tombeau des Canadiens*, etc. Cet artiste, qui avait autant d'instruction que de modestie, fut un des premiers peintres de la nouvelle école, qui s'attachèrent aux règles invariables du bon goût. On a de lui : *Des causes physiques et morales qui ont influé sur les progrès de la peinture et de la sculpture chez les Grecs*, 1801, in-8. On a le *Catalogue des tableaux, dessins, etc., de feu M. Lebarbier*, par Piétri-Bénard, Paris, 1828, in-8° de 62 pages, précédé d'une courte notice.

* **LEBAS** (Pierre), né à Frévent en 1760, d'une famille estimable, venait d'être reçu avocat lorsque la révolution éclata : il en adopta les principes, et fut nommé, en 1790, administrateur du Pas-de-Calais. Député à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans le Haut et le Bas-Rhin, sa tyrannie devint si épouvantable, que les champs et les ateliers furent abandonnés, et que plusieurs communes demeurèrent désertes. Quoique ami de Robespierre et de Saint-Just, il aurait peut-être échappé à leur proscription ; mais il demanda comme une grâce à partager leur sort, et se tua d'un coup de pistolet, dans la nuit du 9 thermidor (24 juillet 1794).

LEBAUD (Pierre). Voy. BAUD.

LEBEE. Voy. JUDE (saint).

LEBEAU. Voy. BEAU.

* **LEBERRIAYS** (René), agronome, né à Brecey en 1722, d'une famille de propriétaires, fit ses études à Avranches et à Vire. On le destinait à l'état ecclésiastique ; mais il ne reçut que les premiers ordres, et profita de ses loisirs pour se livrer, dans sa terre de Bois-Guérin, particulièrement à la culture des arbres fruitiers. On lui doit le *Traité des jardins*, ou le nouveau *La Quintinie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8, dont il donna lui-même un abrégé sous le titre de : *Le petit La Quintinie*, Avranches, 1791 ; il avait eu part au *Traité des arbres fruitiers*, de Duhamel-Dumonceau (voy. HAMEL). Joignant la théorie à la pratique, il fit une foule d'expériences curieuses, et parvint à obtenir plusieurs variétés de fruits, et notamment des cerises remarquables par leur grosseur et leur goût délicieux. Il taillait lui-même ses arbres, et soignait ses légumes. Pendant la révolution, il fut obligé de se cacher à Rouen ; il revint en 1794, au Bois-Guérin. En 1800, une médaille d'or lui fut décernée par la société d'agriculture de Paris. Il mourut le 7 janvier 1807. Son *Traité sur les haricots*, orné de 49 pl. enluminées dont il avait fait présent à M. Barenton, d'Avranches, est resté manuscrit. Lair, secrétaire

de l'académie de Caen, a publié son éloge, 1808, in-8.

LEBEUF. Voy. BOURF.

LEBID, le plus ancien des poètes arabes qui ont vécu depuis l'origine du mahométisme. Mahomet employa sa muse à répondre aux chansons et aux satires que les poètes lançaient contre lui. Ce prophète disait que la plus belle sentence qui fût sortie de la bouche des Arabes était celle-ci de Lebid : *Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien*. Celle de saint François, *Deus meus et omnia*, est néanmoins plus énergique et plus simple. Le versificateur arabe mourut âgé, dit-on, de 140 ans.

LEBLANC (Marcel), jésuite, né à Dijon en 1655 fut un des 14 mathématiciens envoyés par Louis XV au roi de Siam. Il travailla à la conversion des Talapoins, et s'embarqua pour la Chine ; mais le vaisseau sur lequel il était, ayant été battu par le tempête, le père Leblanc reçut un coup à la tête dont il mourut en 1693, à Mozambique. On a de lui : *l'Histoire de la révolution de Siam en 1688*, Lyon, 1692, 2 vol. in-12, avec un détail de l'état présent des Indes. Cette relation est exacte ; le deuxième vol. offre plusieurs remarques utiles aux navigateurs.

LEBLANC. Voy. BEAULIEU et BLANC (le).

* **LEBLOND** (Auguste-Savinien), mathématicien, mort à Paris le 22 février 1811, proposa le premier, en 1790, de désigner les mesures linéaires par le nom de mètre. Il inventa un cadran logarithmique adapté aux poids et mesures ; mais l'*arithmographe*, inventé par Gatléy, a obtenu la préférence. On a de lui : *Le Portefeuille des enfants*, mélange intéressant d'animaux, de fleurs, fruits, habillements, cartes, etc., avec de courtes explications et divers tableaux élémentaires, Paris, 1784, in-4. Cet ouvrage, très-estimable, publié par cahiers, dont le 22^e était sous presse en 1798, n'a pas été continué. Le texte a été imprimé à part, sous le titre de *Livret du Portefeuille des enfants*, 1798, 2 vol. in-18 ; *Dictionnaire abrégé des hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes*, 1802, 2 vol. in-12.

* **LEBLOND** (Gaspard-Michel), né en 1738 à Caen, embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Nommé sous-bibliothécaire du collège Mazarin en 1772, il fut admis la même année à l'académie des inscriptions. Sur le refus de l'abbé Hooke (voy. ce nom), de prêter le serment, il fut en 1791 nommé bibliothécaire en chef. Devenu membre de la commission des arts, il fut chargé du dépouillement des archives et des bibliothèques des anciennes maisons religieuses, et enrichit la bibliothèque Mazarine d'environ 50,000 volumes (1). A l'organisation de l'institut, il y entra dans la classe des antiquités. Il quitta Paris à l'établissement du gouvernement impérial, et se retira dans la petite ville de l'Aigle, où il mourut le 17 juin 1809. Outre des *Mémoires* dans les *Recueils de l'académie des Inscriptions et de l'Institut*, on a de Leblond : *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, Paris, 1774, in-4 ; avec l'abbé Lachau ; *Description des*

(1) Voyez la *Revue encyclopédique* du mois de mai 1819, t. III, 361.

pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans, (voy. CAZAT); des Lettres dans le *Journal de Paris*, en faveur des inscriptions en langue latine; l'index pour le *Mémoire sur Vénus*, par Larcher, in-12; et d'autres opuscules. Imbu des désolantes doctrines de l'athéisme, il employa plus d'une fois son érudition au développement de principes irréligieux, et passe pour avoir eu une grande part à la publication de l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis. Quelques jours avant sa mort, dans un accès de fièvre, il brûla tous ses manuscrits.

LEBLOND. Voy. BLOND.

* LEBON (Joseph), conventionnel, un des révolutionnaires les plus féroces, naquit à Arras en 1765, d'une famille pauvre, et fit de bonnes études dans sa ville natale. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il reçut les ordres et se fit remarquer par la régularité de ses mœurs et sa ferveur religieuse. Après avoir professé la rhétorique à Dijon, il eut avec ses supérieurs quelques démêlés, à la suite desquels il quitta sa congrégation, et fut nommé curé constitutionnel de Neuville. Quoique partisan zélé de la révolution, il se montra d'abord ennemi de tous les excès. Nommé maire d'Arras, puis procureur-syndic, il se prononça contre l'attentat du 10 août, et chassa les commissaires envoyés par la commune de Paris, pour justifier les massacres de septembre. Député suppléant du Pas-de-Calais à la Convention, il ne siégea dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans son département, il fut dénoncé par son collègue Guffroy, comme incapable d'exécuter les mesures de salut public, et reçut de vifs reproches sur sa conduite pusillanime. Ces reproches produisirent leur effet. De retour à Arras, il y établit un tribunal révolutionnaire, dont il nomma les juges et les jurés, parmi lesquels figuraient son beau-frère, trois oncles de sa femme (Lebon fut un des premiers ecclésiastiques qui renoncèrent au célibat), et tous les hommes sanguinaires qu'il put réunir. Quelque soumis que fussent ces juges, il lui arriva de casser leurs arrêts, et d'envoyer le soir, à l'échafaud, ceux qu'ils avaient acquittés le matin. Vêtu comme un homme de la lie du peuple, il parcourait les rues agitant un sabre nu, et effrayant les femmes et les enfants de ses fureurs. Il s'installa successivement dans les maisons des plus riches citoyens qu'il avait fait condamner à mort. Un des plus paisibles habitants fut envoyé à l'échafaud, parce qu'il avait un perroquet, dans le jargon duquel les agents de Lebon avaient cru reconnaître les mots de *Vive le roi*. On parla sérieusement de guillotiner le perroquet lui-même, et la femme de Lebon put seule le sauver, en promettant de lui apprendre à dire : *Vive la montagne* ! Il fit tout à la fois parade d'apostasie, de libertinage, de cruauté, et se vanta d'avoir acquis une réputation incomparable de scélératesse parmi les commissaires de la Convention. Chaque jour, après son dîner, il assistait au supplice de ses victimes. Un jour, il fit suspendre l'exécution d'un malheureux, déjà lié sur l'échafaud, pour lui faire donner lecture des nouvelles qu'il venait de recevoir de l'armée, « afin » qu'il pût annoncer chez les morts les triomphes

» de la république. » Dans les spectacles, il remplissait les entr'actes par de ridicules prédications, et excitait le peuple au meurtre et au pillage. Il enseignait aux valets à dénoncer leurs maîtres ; aux femmes, leurs maris ; aux enfants, leurs pères, et mesurait ses récompenses sur l'importance de la dénonciation. En un mot, il n'est peut-être pas de forfait dont ce monstre n'ait eu la pensée, et de la pensée à l'exécution il n'y avait point d'intervalle. Dénoncé, mais toujours protégé par ses confrères, il échappa trois fois à la peine due à ses crimes. Le 9 thermidor vint mettre fin à ses fureurs : à peine était-il rentré dans le sein de l'assemblée, qu'une députation des habitants de Cambrai vint l'accuser à la barre : aussitôt un cri de réprobation s'éleva contre lui. Vainement Lebon tâcha de se justifier. Décrété d'accusation le 27 juillet 1793, il fut traduit au tribunal criminel de la Somme, et condamné à mort le 5 octobre suivant, le jour même où son parti triomphait à Paris, et lorsqu'un décret d'amnistie allait l'absoudre de ses forfaits. Ivre d'eau-de-vie à l'instant où on le conduisit au supplice, ce misérable avait encore conservé assez de présence d'esprit pour s'écrier lorsqu'on le revêtit de la chemise rouge : « Ce n'est pas moi » qui devrais l'endosser ; il faudrait l'envoyer à la » Convention, dont je n'ai fait qu'exécuter les » ordres. » Il n'était âgé que de 30 ans. Guffroy a publié les *Mémoires secrets de J. Lebon et de ses complices*, Paris, 3 vol. in-8.

LEBOSSU. Voy. BOSSU.

* LEBOUCHER (Odet-Julien), chevalier de la légion d'honneur, né le 13 juin 1744, mort au commencement d'octobre 1826, est auteur d'une *Histoire de la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis de l'Amérique, la France, l'Espagne, etc.*, Paris, 1787, in-4.

LEBOUCQ. Voy. BOUCQ.

* LEBRASSEUR (J.-A.), né en 1745 à Rambouillet, entra, en 1762, dans l'administration de la marine. Après avoir rempli successivement les places de commissaire des colonies, d'ordonnateur et d'administrateur-général à Gorée, il fut en 1779 élevé à l'intendance de Saint-Domingue, et en 1784 à la présidence des deux conseils supérieurs du Cap. Depuis 1788, intendant-général des fonds de la marine, il remplit cette place importante jusqu'à sa suppression par l'assemblée Constituante. Il avait été choisi, en 1792, par Louis XVI, pour ministre de la marine, mais Dumouriez lui fit préférer Lacoste. Plus tard arrêté comme suspect, il fut condamné à mort le 15 juin 1794. On a de lui : *De l'état de la marine et des colonies*, Paris, 1792, in-8 ; *De l'Inde, ou Réflexions sur les moyens que doit employer la France, relativement à ses possessions en Asie*, 1790-1793, in-8.

* LEBRETON (Joachim), secrétaire de l'académie des beaux-arts, né en 1760 à Saint-Méen en Bretagne, était fils d'un maréchal-ferrant chargé d'une famille nombreuse. Ayant obtenu une bourse dans un collège de théatins, ses maîtres charmés de ses progrès, l'admirent dans leur ordre et l'envoyèrent professer la rhétorique à Tulle. A la révolution, dont il adopta les principes, il quitta l'habit ecclé-

siastique et vint à Paris. Il y épousa la fille aînée de d'Arcet, directeur des monnaies, fut admis à l'institut lors de sa création, et occupa la place de chef de bureau des beaux-arts au ministère de l'intérieur. Ses fonctions le mirent en rapport avec tous les artistes dont il se concilia l'amitié. Après le 18 brumaire il fit partie du tribunal où il resta à peu près inconnu. Exclu de l'institut à sa réorganisation en 1816, il partit pour le Brésil avec une colonie d'artistes qui partageaient ses opinions; mais il mourut à Rio-Janeiro, le 9 juin 1819. On a de lui : *Logique adaptée à la rhétorique*, 1789, in-8, imprimée à Tulle; des *Rapports*, comme secrétaire de la classe de l'institut à laquelle il appartenait, et des *Eloges* de ses membres; des *Articles* dans la *Décade philosophique*, etc. Barbier lui attribue l'*Accord des vrais principes de l'Eglise, de la monarchie et de la raison sur la constitution civile du clergé par les évêques constitutionnels*, 1791, in-8.

LEBRIGANT. Voy. BRIGANT.

LEBRIXA. Voy. ANTOINE NEBRISSENSIS.

LEBRUN. Voy. BRUN.

* **LEBRUN** (Ponce-Denis ECOUCHARD), poète lyrique, naquit à Paris en 1729, dans l'hôtel du prince de Conti, au service duquel son père était attaché. Ce prince le nomma de bonne heure secrétaire de ses commandements. Marié à une femme aimable et spirituelle, qu'il a célébrée sous le nom de *Fanny*, elle le quitta en 1774, et plaida en séparation; il eut la douleur de voir sa mère et sa sœur déposer contre lui dans ce procès. Le jugement de séparation rendu par le Châtelet, fut confirmé en 1781 par le parlement. Né avec un caractère irascible, le poète se vengea de ses juges, par des épigrammes mordantes. Le prince de Conti mourut peu de temps après. Il ne resta pour toute fortune à Lebrun qu'une pension de 1500 fr., qui fut bientôt réduite à 1000. La banqueroute du prince de Rohan, sur lequel il avait placé le reste de ses fonds, acheva de le ruiner. Mais la fortune, longtemps cruelle, lui sourit enfin. M. de Calonne, nouvellement appelé au contrôle-général des finances, lui fit accorder une pension de 2000 livres. Le poète reconnaissant fit des odes pour le ministre et loua les vertus du roi; mais la révolution arriva bientôt, et Lebrun s'en montra l'un des partisans les plus exaltés. Entré à l'institut lors de sa création, il modéra ses opinions lorsque les temps furent eux-mêmes plus modérés, et après avoir célébré en vers pleins de chaleur et d'énergie ce qu'il appelait la liberté, finit par brûler son encens devant le premier consul. En 1800, il obtint une pension de 6,000 fr.; il fut nommé membre de la légion-d'honneur. Depuis longtemps sa vue s'affaiblissait et il était devenu presque aveugle, lorsqu'il succomba le 2 septembre 1807. Lebrun possédait au suprême degré l'énergie, l'enthousiasme, l'élévation, et surtout ce que l'on nomme la couleur poétique; mais son élévation tient quelquefois de l'enflure, et sa hardiesse du néologisme. Il s'était déclaré poète de bonne heure : à l'âge de douze ans, étant encore au collège Mazarin, il fit des vers qui annonçaient déjà ce qu'il serait un jour. Il reçut les conseils du fils du grand Racine, et il les

suivit en ne prenant pour modèle que les anciens. C'est en marchant par cette route qu'il s'est élevé au rang de nos premiers lyriques, et a mérité le surnom de *Pindare français*. Parmi ses œuvres on remarque l'*Ode* qu'il adressa au jeune Racine qui, désespérant de pouvoir suivre les traces de son aïeul, avait quitté la carrière des lettres pour celle du commerce : le poète lui reproche cette espèce d'apostasie dans une pièce étincelante de beautés, quoique inférieure à celle dans laquelle, peu de temps après, il déplora la mort de ce même ami, englouti à Cadix, dans un débordement de la mer, occasionné par le tremblement de terre qui renversa Lisbonne en 1755. Lebrun marchant sur les traces de Tibulle chanta ses peines et ses plaisirs dans des *élégies* qui portent l'empreinte d'un grand talent; mais on a dit de ce poète, que si ces *élégies* ont été dictées par son cœur, ce cœur était plus irrité que sensible, et que son amour ressemblait plus aux fureurs d'Alcée qu'à la tendresse de Sapho. En 1760, il adressa une *Ode à Voltaire*, pour lui recommander une nièce de Corneille. Lebrun avait commencé un *Poème* intitulé *La Nature*, dont il ne reste que des fragments; un autre, les *Veillées des muses*, n'a pas non plus été terminé. Les *Odes* et les *épigrammes* de Lebrun sont ses principaux titres. On aime surtout à citer ses deux odes à Buffon, sa traduction de l'ode *Pindarum quisquis*, celle de l'*Exegi monumentum*, etc. Quel que soit le rang qu'on lui accorde comme lyrique par rapport à J.-B. Rousseau, chacun convient qu'il en approche dans le genre épigrammatique. Ses *Œuvres* ont été publiées par Ginguené, son ami, Paris, 1811, 4 vol. in-8, avec une notice sur sa vie. Le premier volume contient six livres d'*Odes*; le second, quatre livres d'*Élégies*, deux d'*Épîtres*, les fragments des *Veillées du Parnasse* et du *Poème de la nature*, des *Traductions en vers*, et enfin quelques *Pièces* de la jeunesse de l'auteur; le troisième six livres d'*Épigrammes* et les *Poésies diverses*; le quatrième enfin, la *Correspondance* de Lebrun avec Voltaire, Buffon, du Belloy, etc., et quelques morceaux de prose. Ses *Œuvres choisies*, Paris, 1821, forment 2 vol. in-8. Chénier prononça sur sa tombe un discours remarquable et lui a donné de nouveaux éloges dans son *Tableau de la littérature française*.

* **LEBRUN** (Pierre), né en 1761 à Montpellier, y remplissait une charge de conseiller à la cour des aides, s'établit à Paris, en 1791, et fut assez heureux pour se faire oublier. A la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé juge à la cour d'appel, et mourut le 17 novembre 1818. Sa *traduction de Salluste*, 1809, 2 vol. in-12, est estimée. Il a coopéré au *Journal du barreau*, et a publié seul les *Causes célèbres* pendant deux ans. Dans sa jeunesse il avait fait des vers agréables. C'est de lui qu'est la traduction de *l'Art poétique* dans l'*Horace* de M. Daru, son beau-frère.

* **LEBRUN** (Charles-François), duc de Plaisance, né en 1739 à Saint-Sauveur-Landelin, près de Coutances, d'une famille originaire de Bretagne, partagea sa jeunesse entre l'étude des lettres et celle du droit. Pressé par sa famille de prendre

un état, il choisit le barreau, et fit ses cours sous Lorry, qui, frappé de son mérite, le proposa au premier président Maupeou, pour diriger, dans l'étude de la jurisprudence, son fils aîné, déjà président à mortier. La famille Maupeou jouissait d'une grande considération. Le père devenu chancelier choisit Lebrun pour secrétaire, et se chargea de sa fortune. Lorsque les parlements furent remplacés par un nouvel ordre judiciaire (voy. MAUPEOU), il rédigea tous les édits relatifs à l'organisation des conseils supérieurs. Lebrun nommé censeur royal, payeur des rentes, et inspecteur-général des domaines de la couronne, perdit ces emplois, lors de la disgrâce de son protecteur en 1774. Il avait épousé l'année précédente une riche héritière, M^{lle} de Lagoutte; il se retira dans sa petite terre de Grillon, qui avait appartenu au poète Regnard, et y vécut 15 années, éloigné des affaires, mais fidèle à l'amitié, et consacrant ses loisirs à la culture des lettres. En 1789, un écrit intitulé *La voix du citoyen*, dans lequel il se prononce pour de sages réformes, attira sur lui l'attention. Député du bailliage de Dourdan, à l'assemblée Constituante, il y fit preuve d'une modération qui ne pouvait plaire aux novateurs. Il parla sur les *dîmes*, sur les *biens du clergé*, sur les *assignats*, et en général sur toutes les questions financières. Après la session, président du département de Seine-et-Oise, il parvint à calmer les troubles dont la disette des grains était la cause ou le prétexte. Le 6 mars 1792, il parut à la barre de l'assemblée Législative, pour dénoncer le massacre du maire d'Etampes, qu'il signala comme un résultat de l'anarchie. Après la journée du 10 août, il se démit de toute fonction publique, et revint à Grillon où il vécut dans la retraite la plus profonde: il n'en fut pas moins arrêté deux fois comme suspect pendant la terreur, et ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Il présida encore une fois le directoire de Seine-et-Oise; et, nommé au conseil des Anciens, il devint membre de diverses commissions de finances, fit en leur nom des rapports sur la trésorerie nationale, sur les monnaies, sur les parents des émigrés, etc. Après le 18 brumaire, il présida la commission intermédiaire du conseil des Anciens; mais il n'avait eu aucune part aux événements de cette journée. Cependant, soit que Bonaparte voulût donner au parti royaliste un gage de sa modération à venir, soit qu'il comptât sur la souplesse et la timidité de son caractère, il le choisit pour troisième consul. Dans ce poste élevé, Lebrun s'occupait principalement des finances; c'est à lui, c'est à la sagesse de ses mesures que l'on dut le rétablissement du crédit public. Bonaparte, devenu empereur (1804), le nomma, dans un court espace de temps, architrésoirier, prince et duc de Plaisance. En 1805, il fut envoyé à Gènes pour organiser la Ligurie en départements. Quelques communes s'étant révoltées, Lebrun sut montrer une énergie dont il paraissait peu capable, et sans répandre une goutte de sang, rétablit l'ordre. Il resta deux ans à Gènes, avec le titre de gouverneur-général, et parvint à se faire aimer des habitants. Il présida en 1809 le conseil électoral du Rhône, et fonda à l'académie de Lyon un prix annuel

pour encourager l'industrie. Après l'abdication de Louis Bonaparte, en 1811, il fut nommé gouverneur-général de la Hollande, et ne revint à Paris qu'à la chute de l'empire; il ne signa point l'acte de déchéance de Bonaparte, mais il se prononça pour le rappel des Bourbons. En 1814, il présida le collège électoral de Seine-et-Oise. Au retour de Napoléon, ayant, sur le refus de Lacépède (voy. ce nom), accepté la place de grand-maire de l'université, il fut, en 1815, exclu de la chambre des pairs, l'ordonnance de 1819 l'y fit rentrer. L'année suivante il fut chargé d'installer la société royale des prisons, et prononça dans cette circonstance un discours fort remarquable. Lebrun est mort en 1824: il faisait partie de l'institut (académie des inscriptions). Ses traductions de *la Jérusalem délivrée*, Paris, 1774, 2 vol. in-8; de *l'Iliade*, Paris, 1776, 2 vol. in-12; et de *l'Odyssée*, Paris, 1819, 2 vol. in-12, lui assignent un rang distingué dans la littérature. Le système de traduction adopté par Lebrun est libre et poétique: il s'attache moins à la lettre qu'à l'esprit de l'auteur: mais aucune idée principale n'est omise, et le caractère particulier de l'ouvrage original se refléchit tout entier dans sa copie: en les lisant on peut se former une idée du génie de l'écrivain. Une statue a été élevée au pieux Lebrun à Coutances en 1848.

* LECARPENTIER (C.-L.-F.), peintre et littérateur, fils d'un architecte (voy. CARPENTIER Ant.-Michel), né à Rouen en 1750, devint professeur à l'école des arts de sa ville natale: il dut à son mérite la place de correspondant de l'institut et de plusieurs sociétés littéraires et savantes. Il est mort au mois de septembre 1822. On lui doit: *Galerie des peintres célèbres, avec des remarques sur chaque maître*, 1810-1821, 2 vol. in-8; *Itinéraire de Rouen ou Guide des voyageurs*, 1816, in-8, 2^e édit. 1819, in-18; *Essai sur le paysage, suivi de courtes notices sur les plus habiles peintres en ce genre*, Rouen, 1817, in-8.

* LECARPENTIER (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1760 à Hesleville près de Cherbourg, était huissier à Valogne, lorsque la révolution éclata. Député de son arrondissement à la Convention, il y vota la mort du roi. Délégué par le comité de salut public dans les départements de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, il fut la terreur de ces contrées et se souilla de mesures atroces rappelées par Fabry (voy. ce nom), dans ses *Missionnaires* de 1793; Montgaillard le mentionne dans son *Histoire de France*, page 43, à la suite de Lebon, Maignet, Collot-d'Herbois et Fouché de Nantes, etc. Cependant le 9 thermidor le laissa confondu dans la foule des agents subalternes auxquels la Convention ne crut pas devoir demander compte du sang qu'ils avaient versé. Mais lors de l'insurrection du 1^{er} prairial an 3 (20 mai 1795), accusé d'en être un des principaux chefs, il fut arrêté et conduit à Brest au château du Taureau. Compris dans l'amnistie du 3 brumaire, il vécut depuis dans l'obscurité. Dans les cent-jours il signa l'acte additionnel. Après la seconde restauration, n'ayant point obéi à la loi qui le frappait comme régicide, il fut, en 1820, condamné par la cour d'assises

de Coutances, à la peine de la déportation, comme ayant enfreint son ban. Enfermé au Mont-Saint-Michel, il y est mort le 27 janvier 1828.

LECAT. Voy. CAT (le).

LECCHI (Jean-Antoine), jésuite et mathématicien célèbre, né à Milan le 17 novembre 1702, fut professeur de belles-lettres et d'éloquence aux universités de Pavie et de Milan, où il remplit ensuite une chaire de mathématiques. L'impératrice Marie-Thérèse le nomma mathématicien de la cour en 1759; il obtint le même emploi du pape Clément XIII, qui le chargea de l'inspection des fleuves des trois légations de Bologne, de Ferrare et de Ravenne. Ce savant religieux eut la douleur de survivre à la suppression de son institut, et mourut le 24 août 1776. On cite parmi ses nombreux ouvrages : *Theoria lucis, opticam, perspectivam catoptricam, dioptricam, complectens*, Milan, 1739; *Avertenze*, etc., ou *Avis contre l'histoire du probabilisme du père Gabriel Concina*, Einsiedlen, 1744, in-4, etc.; *Arithmetica universalis Isaaci Newtonis, sive de compositione et resolutione arithmetica, perpetuis commentariis illustrata et aucta*, ibid., 1752, 3 vol. in-8; *Elementa geometricæ theoricæ et practicæ*, ibid., 1753, 2 vol. in-8; *Elementa trigonometriæ, theoricæ-practicæ, planæ et sphericæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-8; *De sectionibus conicis*, Milan, 1758, in-8; *Idrostatica*, etc., ou *Hydrostatique examinée dans ses principes, et rétablie dans ses règles, sous le rapport des eaux courantes*, Milan, 1763, in-4; *Trattato*, etc., ou *Traité des canaux navigables*, ibid., 1776, in-4.

* LECHAPELIER (Isaac-Réné-Gui), né à Rennes en 1754, d'un avocat distingué qui, sur la demande des états de Bretagne, avait obtenu des lettres de noblesse, acquit lui-même une grande réputation au barreau. S'étant fait remarquer dans les troubles qui éclatèrent entre la cour et les parlements, il fut député par le tiers-état à l'assemblée Constituante, où ses talents le placèrent bientôt au rang des meilleurs orateurs. Le 13 mai 1789, il proposa de sommer les deux ordres privilégiés de se réunir au tiers-état. Le 13 juillet, veille de la prise de la Bastille, il s'éleva contre le rassemblement de troupes dans les environs de Paris, provoqua la formation des gardes nationales, et se prononça en faveur de Necker et des autres ministres disgraciés. Nommé membre du comité de constitution, il s'opposa à la violation du secret des lettres; et le même jour il fit créer le fameux comité des recherches. Il demanda que les députés ne fussent plus regardés comme les représentants de leur ordre ou d'une province, mais comme les représentants de la nation. Il continua d'attaquer les anciennes institutions, fut accusé d'avoir causé par ses lettres l'incendie de plusieurs châteaux en Bretagne, et rédigea le décret portant abolition de la noblesse. Il obtint pour les protestants d'Alsace les droits de citoyens actifs (voy. KOCK), et prit une large part à l'organisation judiciaire. Vers la fin de la session, il parut se repentir d'avoir contribué à ébranler l'édifice de la monarchie; et tenta de mettre des bornes à la trop grande influence des clubs ou sociétés populaires. Mais le torrent révo-

lutionnaire était trop impétueux pour pouvoir être contenu, et son rapport contre les clubs devint plus tard le prétexte de sa condamnation. Après la session il passa en Angleterre, mais un décret qui mit le séquestre sur les biens des absents, l'obligea de revenir à Paris, quoiqu'il sut les dangers dont il y serait entouré. Il y fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 22 avril 1794, comme ayant conspiré depuis 1789 en faveur de la royauté. Il fut conduit à l'échafaud avec ses collègues Thouret et d'Epréménil (voy. EPRÉMÉNIL), qui comme lui avaient contribué puissamment à cette révolution dont ils devaient être les victimes. Lechapelier avait été l'un des collaborateurs de Condorcet, à la rédaction de la *Bibliothèque d'un homme public*, 1790-92, 28 vol. in-8.

LECHE (....), mort en 1764, membre de l'académie des sciences de Stockholm, professeur d'histoire naturelle à Abo, a été le rédacteur d'un ouvrage entrepris par l'ordre du roi de Suède, et qui a paru peu après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Instruction sur la plantation des arbres et arbrisseaux sauvages*, etc. C'est un extrait des ouvrages de Linné et de plusieurs autres savants naturalistes, relatifs à cette matière.

* LECELLE (A.-B.), général républicain, était maître d'armes à Saintes. En 1791, il s'enrôla dans un bataillon de volontaires de la Charente-Inférieure, où son talent pour l'escrime lui procura d'utiles protecteurs. Nommé chef d'escadron, il se signala dans quelques rencontres et parvint rapidement au grade de général de division. Il était sans talent militaire, mais il avait cette sorte d'audace qui fait affronter tous les périls pour arriver. Le ministre Bouchotte, qui le protégeait, le fit nommer, malgré son incapacité reconnue, général en chef de l'armée de la Vendée. Il remporta quelques avantages à Mortagne et à Chollet sur des paysans sans discipline; mais s'étant trouvé, bientôt après, en face de chefs expérimentés, il fut battu à Laval, où il perdit plus de 10,000 hommes. La Convention, pour se venger de cet échec, fit arrêter Lechelle, qui fut conduit à Nantes, où il mourut de chagrin, ou du poison qu'il avait avalé, ainsi qu'on le prétendit dans le temps.

* LECEVALIER (Jean-Baptiste), né à Trely, près Coutances, en 1752, est un des savants qui accompagnèrent Choiseul-Gouffier à Constantinople, et contribuèrent par leurs travaux à rassembler les matériaux de son magnifique ouvrage sur la Grèce. C'est à lui que l'on dut en particulier la découverte des tombeaux d'Ajâx, d'Achille et de Protésilas. Revenu en France en 1788, il ne tarda pas à s'éloigner d'un pays où chaque jour ramenait de nouveaux dangers, et après avoir parcouru l'Allemagne et les états du Nord, vint à Londres où il donna quelque temps des leçons de littérature. Après le 9 thermidor il se hasarda de revenir à Paris, où il fut accueilli par Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, qui lui donna une place dans ses bureaux. Au 18 fructidor il se hâta d'accepter une mission en Espagne, qui lui fournit l'occasion de visiter les principales

villes de la Péninsule. Rentré en France, il y publia en 1739, la 1^{re} édition de son *Voyage de la Troade*, dont il avait déjà donné des fragments dans les *Revue*s de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il rejoignit ensuite Méchain (*voy. ce nom*), chargé de mesurer l'axe du méridien, entre Rhodes et Barcelonne; et après la mort de cet astronome compléta ses voyages en Europe, en visitant la Sicile et l'Italie. En 1805, nommé conservateur de la Bibliothèque de Ste.-Geneviève, il employa le reste de sa vie à rassembler les matériaux qu'il avait réunis, et mourut à Paris le 2 juillet 1836. On a de lui : *Voyage dans la Troade*, 3^e édit., 1802, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Cette édition, de beaucoup supérieure à celles qui l'avaient précédée, ne renferme pas seulement l'histoire analytique du théâtre de l'Iliade, mais celle des lieux qu'Homère décrit dans son Odyssée. Le 5^e volume contient une discussion du savant anglais Morritt, qui depuis alla vérifier dans la Troade les faits avancés par Lechevalier. *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, 1800, 2 vol. in-8. Un grand nombre de problèmes d'antiquité ont été résolus par Lechevalier à qui ces deux ouvrages assignent une place distinguée parmi les voyageurs et les antiquaires. Elles sont accompagnées de plans et de cartes fort estimées.

LECKZINSKA. *Voy. MARIE LECZINSKA.*

LECKZINSKI. *Voy. STANISLAS LECZINSKI.*

LECLAIR (Jean-Marie), né à Lyon en 1697, d'un père musicien, obtint la place de symphoniste de Louis XIV, qui l'honora de ses bontés. Après un voyage en Hollande, il se fixa à Paris, où le duc de Grammont, dont il avait été le maître, lui donna une pension. Leclair jouissait en paix de sa réputation et de l'estime des honnêtes gens, lorsqu'il fut assassiné dans la nuit du 22 au 23 octobre 1764. Il améliora le premier l'art du violon, il en diminua les difficultés, en fit ressortir les beautés, et il fut le créateur de cette exécution brillante qui distingue nos orchestres. Ses ouvrages sont : quatre livres de sonates, dont le premier parut en 1720; deux livres de duo; deux de trio; deux divertissements sous le titre de *Récréations*; l'opéra de *Scylla et Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux d'harmonie du premier genre.

LECLERC. *Voy. BRÛÈRE, BUFFON, CLERC (le), LESSEVILLE, le P. JOSEPH, JUIGNÉ et SEPTCHÈNES.*

* LECLERC (Charles - Emmanuel), général, né en 1772, à Pontoise, d'une famille de riches commerçants de farines, entra jeune au service, et se distingua par sa bravoure. Adjudant-général dans l'armée qui fit le siège de Toulon, il se lia promptement avec Bonaparte dont il devina les talents supérieurs et la gloire future. Après la prise de cette ville, nommé général de brigade, il fut employé à l'armée du Rhin, puis succéda au général Brune dans la place de commandant de Marseille. En 1796, il accompagna Bonaparte en Italie et se signala dans différentes batailles, entre autres sur le Mincio et à Rovérodo. Il suivit Bonaparte en Egypte, où il se fit peu remarquer; mais à son retour, il contribua beaucoup par son audace au succès du 18 brumaire. Dès-lors comblé des faveurs, il

épousa Pauline, sœur du 1^{er} consul qui lui donna le commandement en chef de l'armée destinée à soumettre le Portugal. Il obtint ensuite le commandement de l'expédition de Saint-Domingue. Après de sanglants combats et des négociations difficiles avec les chefs de l'insurrection, il venait d'en désarmer une partie, lorsqu'il succomba le 3 novembre 1802, à la cruelle épidémie qui avait déjà moissonné un grand nombre de ses soldats. Son corps, rapporté en France, a été inhumé dans sa terre de Montgobert, près Soissons. Il laissait deux frères plus âgés que lui; Louis l'aîné, agent consulaire, membre du corps législatif, et préfet de la Meuse, mourut en 1821. Le cadet, Louis-Nicolas-Marin, mourut maréchal de camp le 16 mai 1820.

* LECLERC (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Chalonne (Maine-et-Loire), vers 1733, fut député par ce département à la Convention où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Etranger aux partis qui divisaient cette terrible assemblée, il donna sa démission au mois d'août 1793. Réélu par son département en 1795, au conseil des cinq-cents, il s'y fit remarquer par son zèle pour le culte des théophilanthropes, et proposa de l'adopter; mais cette burlesque proposition fut rejetée avec mépris. Président le 21 janvier 1799, il fit l'apologie du régicide, et en déclamant contre les parjures, menaça le roi de Naples du sort de Louis XVI. Il entra au Corps législatif après le 18 brumaire, et, à la cessation de ses fonctions législatives, se retira pour ne plus reparaitre sur la scène. Il n'accepta sous l'empire aucun emploi : dans les cent-jours ne signa point l'acte additionnel, et dut à cette circonstance de n'être point atteint par l'ordonnance contre les régicides. Leclerc mourut à Chalonne, en novembre 1826. Il était correspondant de l'institut (classe de littérature ancienne). On a de lui : *Mes Promenades champêtres ou Poésies pastorales*, 1786, in-8; 1798, 2 vol. in-12; trad. en allemand, Leipzig, in-8; *Essai sur la propagation de la musique en France*, 1796, in-8; divers *Opuscules*, publiés avec ceux de Laréveillère-Lepaux (*voy. ce nom*); *Abrégé de l'histoire de Spa* (anonyme), Liège, 1818, in-18.

** LÉCLUSE (Fleury), grammairien, né à Paris en 1774, eut pour maître de grec le célèbre de Villosion, dont le souvenir lui fut toujours précieux. Professeur d'humanités au collège de St.-Cyr, puis de rhétorique à l'école militaire de la Flèche, il composa pour ses élèves une méthode qui facilita singulièrement leurs progrès dans l'étude de la langue grecque. Aussi modeste qu'instruit, ses services et ses succès ne lui avaient valu aucun avancement, lorsque Cuvier à qui il avait dédié son édition de Schrevelius (*voy. ce nom*), la meilleure que nous ayons, le tira de la Flèche pour l'envoyer professeur de langue grecque à la faculté de Toulouse; il en fut nommé doyen en 1831, et ayant pris sa retraite quelques années après, vint habiter Anteuil, où il mourut le 16 mars 1843, à 71 ans. Peu d'hommes ont été plus laborieux. A la connaissance approfondie des langues anciennes, il joignit celle de la plupart des langues modernes;

il n'avait pas attendu que le sanskrit fût à la mode pour en faire l'objet d'une étude consciencieuse. Son séjour dans le midi de la France lui avait fourni l'occasion d'étudier le basque, et il a publié un *Manuel de cette langue*, 1826, in-8, comprenant la grammaire et les vocabulaires. De nouvelles recherches auxquelles il consacra dix ans, eurent pour résultat un *Glossaire universel* de la langue basque ou cantabre, resté inédit; chef-d'œuvre d'érudition, malheureusement plus curieux qu'utile. On lui doit encore des éditions d'auteurs grecs à l'usage des élèves, estimées pour leur correction; un *Lexique français-grec* avec le mot latin, 1823, in-8, avec une dédicace en grec à l'illustre Cuvier; une *Chrestomathie grecque*, 1825, 2 part. in-12, etc. Il annonçait une édition de la *Sainte Bible* en hébreu, en grec et en latin, qui n'a point paru.

LECLUSE. Voy. ECLUSE.

* LECOAT (Yves-Marie-Gabriel-Pierre), baron de Saint-Haouen, contre-amiral, né en 1737, d'une famille distinguée de Bretagne, entra jeune au service, et fit plusieurs campagnes dans les mers de l'Amérique et de l'Inde. D'enseigne il était devenu capitaine de vaisseau, lorsqu'arriva la révolution. Pendant la terreur, jeté dans la prison de l'Abbaye, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. Chef d'état-major de l'amiral Latouche Tréville en 1800, il fut chargé de diverses missions, et lors du projet de descente en Angleterre (1803), rendit des services. Par une manœuvre brillante et hardie il opéra la jonction des divisions de Dunkerque et de Calais, à l'armée combinée dans le port de Boulogne, et força les Anglais à la retraite, quoique supérieurs en nombre. L'année suivante, il attaqua les Anglais qui lançaient des brûlots incendiaires contre la flotille, et les contraignit encore de se retirer. En 1814 Lecoat fut chargé d'aller à Hartwel présenter à Louis XVIII les hommages de la marine française. Durant les cent-jours il refusa de prendre de l'emploi, et après la seconde restauration, fut nommé contre-amiral, et major-général au port de Brest. Mis à la retraite en 1817, il mourut le 7 nov. 1826, à Calais. Lecoat est l'inventeur d'un télégraphe, le premier dont on se soit servi la nuit. La simplicité des signaux et la modicité des frais d'éclairage rendent précieuse cette découverte, à laquelle on devra la diminution des naufrages sur les côtes.

* LECOINTE-PUIRAUX (Matthieu), membre de plusieurs législatures, était en 1789 avocat à Saint-Maixent. S'étant prononcé pour le nouvel ordre de choses, il fut nommé administrateur des Deux-Sèvres, puis en 1791 député à l'assemblée Législative. Le 10 décembre, des habitants de Paris ayant présenté une pétition contre les ministres, Lecoite la soutint vivement et dénonça lui-même le ministre Duportail. Après avoir attaqué avec acharnement l'évêque de Mende, il s'éleva contre les prêtres insermentés, et contribua de tous ses efforts à faire rendre le décret de déportation qui fut prononcé contre eux. Réélu à la Convention, il fit décréter que les ministres ne pourraient être choisis parmi les membres de l'assemblée. Sa dénonciation contre Marat, le 14 octobre, à l'occasion des massacres de septembre, le fit soupçonner

d'être du parti des Girondins : lui-même parut confirmer cette supposition en votant, dans le procès du roi, en faveur de l'appel au peuple; mais il vota ensuite la mort contre son sentiment et sa volonté (Voy. PORTRAITS par Ste-Beuve, III, 43). Il appuya la proposition d'établir une force militaire qui assurât l'indépendance de la représentation nationale, mais les Montagnards la firent rejeter. Envoyé en mission dans les Deux-Sèvres, il se hâta de revenir à la Convention, où il justifia la destitution de Rossignol, défendit le général Biron, et s'opposa avec vigueur à la proposition de déclarer suspects les marchands qui vendraient au-dessus du *maximum* les denrées de première nécessité : aussi faillit-il être proscrit avec les restes de la Gironde. Appelé au conseil des Cinq-cents, il provoqua des mesures rigoureuses contre les magistrats qui avaient refusé de prêter le serment de haine à la royauté; contre les émigrés, dont il voulait que les biens et même ceux de leurs parents fussent séquestrés; contre les marchands qui introduisaient des marchandises anglaises; contre les écrivains et la liberté de la presse, etc. N'ayant point été réélu, il fut nommé commissaire du Directoire exécutif dans son département. Il rentra en 1798 au conseil où il parla contre les émigrés et les chouans, et provoqua les visites domiciliaires qui furent faites dans le but de les rechercher. Porté de nouveau au fauteuil le 20 juillet, il présida les fêtes du 9 thermidor et du 10 août. Il s'opposa en 1799 à la mise en accusation de Merlin, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, membres éliminés du Directoire. A la suite du 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut envoyé en mission extraordinaire dans les départements de l'Ouest, où, de concert avec le général Hédouville, il parvint à négocier un traité de pacification. Pendant son absence il avait été nommé membre du tribunal. Il y siégea peu de temps et fut nommé commissaire général de police à Marseille. En 1803, le gouvernement consulaire lui offrit la place d'administrateur de la Louisiane. Il recut éloigné des affaires jusqu'en 1813, époque à laquelle Bonaparte le nomma lieutenant-général de police dans le midi. C'est à Lyon qu'il apprit le désastre de Waterloo. Ayant jugé prudent de fuir, il fut arrêté en mer par la flotte de lord Exmouth, et jeté par la tempête sur les côtes de la Provence, il erra dans les montagnes, fut arrêté de nouveau et conduit à Marseille. Il parvint à s'évader et s'enfuit à Bruxelles, où il est mort au mois de janvier 1827.

LECOINTE. Voy. COINTE.

* LECOINTE (Laurent), connu sous le nom de *Lecoindre de Versailles*, était, avant 1789, marchand de toiles dans cette ville, sa patrie. Il embrassa les idées des novateurs avec une véhémence extrême, et se servit de son influence pour les propager. Il fut l'un des premiers membres de la société patriotique qui prit le nom du *Jeu de paume*, et ne tarda pas à se réunir au club des jacobins. A la formation de la garde nationale de Versailles, il en fut nommé commandant en second (voy. ESTAINC); il dénonça le repas des gardes du corps, qui servit de prétexte aux attentats des 5 et 6 octobre, et par ses déclamations effraya le comte d'Estaing lui-

même. La municipalité s'étant dissoute, au lieu de calmer l'irritation du peuple, il lui fit distribuer des armes et des munitions, et excita à la révolte le régiment de Flandre, qu'on avait fait venir pour empêcher les émeutes dont la cherté des vivres était le prétexte (voy. DUPORT et THÉOIGNE). Il fit ensuite un si grand nombre de dénonciations, que personne, peut-être, depuis 1789 jusqu'à la dissolution du Directoire n'a plus dénoncé que lui. Lors de la formation des autorités, en 1791, il devint président du département de Seine-et-Oise, qui l'envoya député à l'assemblée Législative, où il ne cessa de déclamer contre les officiers de l'ancienne armée, contre les ministres Duportail et Narbonne, et contre plusieurs particuliers qu'il fit traduire à la haute cour d'Orléans. Il dénonça Théobald Dillon, au moment que l'assemblée décernait des honneurs à la mémoire de ce général, assassiné à Lille, et proposa de mettre hors la loi tous les prêtres qui refuseraient de prêter serment. Après la journée du 10 août, dans laquelle il ne figura point, il fut envoyé commissaire dans la Seine-Inférieure. Député à la Convention, le 15 décembre, il demanda que Louis XVI ne pût communiquer qu'avec ses enfants, et que ceux-ci ne pussent voir leur mère ni madame Elisabeth qu'après le supplice de leur père, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il reprit ensuite le cours de ses dénonciations, et le 12 août il demanda que la Convention accélérât le jugement de la reine, qu'il appelait insolemment *la femme Capet*, et contre laquelle il fut ensuite appelé à déposer. Lecointre se déclara contre Robespierre, et le poursuivit plusieurs fois de ses accusations et de ses invectives. Le jour où celui-ci vint déclarer du haut d'une montagne factice, élevée dans le jardin des Tuileries, que la nation française reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme (juin 1794), Lecointre l'apostropha durant cette cérémonie du cri : *A bas le tyran !* et après le 9 thermidor, il se déclara contre ses complices Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barrère et Vadier. Sa dénonciation, qui présentait 26 chefs d'accusation, fut, après trois jours de discussions, déclarée calomnieuse ; lui-même fut obligé de quitter le bureau des secrétaires qu'il occupait, et les jacobins l'éliminèrent de leur club. Au mois de mars 1795, lorsqu'une nouvelle accusation fut intentée contre Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, etc., on le vit avec surprise prendre la défense de ces mêmes hommes qu'il avait poursuivis avec tant d'animosité. Il s'opposa, mais sans succès, à la rentrée dans la Convention des 73 députés proscrits pour avoir protesté contre le 31 mai. Accusé par Tallien d'avoir pris part à un mouvement contre la Convention, il fut décrété d'arrestation, mais il dut son amnistie à la loi du 4 brumaire. A l'organisation des conseils, n'ayant point fait partie des deux tiers réélus, il tenta plusieurs fois, aux époques des élections, de gagner les suffrages des électeurs, en couvrant d'une multitude d'affiches les murs de Paris et de Versailles. Il fut compromis dans l'affaire de Babeuf (voy. ce nom). Lorsque le gouvernement consulaire soumit à l'acceptation l'acte constitutionnel, il fut

le seul des habitants de Versailles qui inscrivit un vote négatif. Exilé de cette ville, il y revint et mourut à Guignes, dans un âge fort avancé, le 4 août 1805. On a de lui : *Les crimes des sept membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale*, an 3, in-8. Dulaure a publié un *Supplément aux crimes des anciens comités du Gouvernement*, etc. *Les abus illimités, avec des réflexions sur l'état présent de la république*, 1795, in-8 ; *Lecointre au peuple souverain*, an 2, in-8 ; c'est une réfutation de quelques reproches que lui avaient adressés Bourdon et Billaud-Varennes ; *Conjuration formée dès le 6 prairial par neuf représentants du peuple contre Maximilien Robespierre pour l'immoler en plein sénat*, an 2, in-8 ; les neuf conjurés étaient Lecointre, Barras, Fréron, Courtois, Garnier de l'Aube, Rovère, Tallien, Thirion et Guffroy.

LECONTE. Voy. CONTE.

LECOURAYER. Voy. COURAYER.

* LECOURBE (Claude-Joseph), lieutenant-général, né à Lons-le-Saulnier en 1759, abandonna ses études pour s'enrôler dans le régiment d'Aquitaine où il fit un congé de 8 ans. Il était rentré depuis quelque temps dans sa famille, lorsqu'il fut nommé chef du 7^e bataillon de volontaires du Jura. Envoyé à l'armée du Nord, il se distingua, au combat de Hondscote. Lors du déblocus de Maubeuge, il entra le premier, un fusil à la main, dans les lignes de Watignies, et fut fait chef de brigade. A Fleurus il soutint pendant 7 heures l'attaque d'une colonne de 10,000 Autrichiens. Employé successivement dans les armées de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, du Danube et d'Helvétie, il se fit une brillante réputation. Son attachement pour Moreau sous les ordres duquel il avait servi, et les paroles imprudentes qui lui échappèrent lors de sa mise en jugement (voy. MOREAU), le firent rayer des contrôles de l'armée. A la restauration, Louis XVIII lui conféra les titres de grand-officier de la légion d'honneur et de comte. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il résista d'abord aux instances de Ney qui l'invitait à se déclarer pour l'empereur. Plus tard cependant il accepta le commandement du corps d'observation dont le centre était à Belfort. Avec une poignée de soldats et de gardes nationaux, il soutint les efforts de l'armée commandée par l'archiduc Ferdinand, et par cette belle défense ajouta encore à sa réputation. Etant tombé malade pendant le siège, il mourut à Belfort le 25 octobre 1815. L'armée autrichienne lui rendit les plus grands honneurs.

* LECOURT (Henri), employé des jardins de Versailles, se livra dans ses loisirs à l'étude de l'instinct des animaux, et en particulier de la taupe. En 1800, une digue de retenue nécessitant tous les jours de nouvelles réparations, il y constata la présence de taupes qu'il réussit à détruire. Ce service éveilla l'attention de l'autorité, qui le mit à même de former une école pratique de l'art du taupier. Cadet de Vaux a publié les observations de ce praticien sous ce titre : *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, 1802, in-12. Lecourt est mort à Pontoise, en 1823.

LECOQ. Voy. COQ (le) et NANQUER.

* LECOUVREUR (Adrienne), née en 1690, à Fismes, en Champagne, est une des plus célèbres actrices qui aient paru sur la scène française. La nature ne l'avait pas douée des avantages extérieurs; mais elle sut s'en passer à force d'âme et de talent. Elle savait, comme le fameux Baron, parler naturellement la tragédie, en évitant également le ton d'une familiarité triviale, et l'emphase de la déclamation. Elle jouait aussi dans la comédie; mais c'est par la tragédie qu'elle s'est illustrée. Elle excellait dans presque tous les rôles, surtout dans celui de Phèdre. Elle mourut d'une violente hémorragie d'entrailles, le 20 mars 1730. On a cru qu'elle avait été empoisonnée. Elle a écrit des lettres pleines de noblesse et de sentiment. On cite aussi d'elle des vers agréables et des réparties fort ingénieuses.

** LECOZ (Claude), archevêque de Besançon, né à Plounevey-Porzai (Finistère), le 22 décembre 1740, fut d'abord professeur puis principal du collège de Quimper. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, dont il fut, jusqu'à la fin de sa vie, l'un des partisans les plus ardents. Son zèle lui valut, en 1791, l'évêché d'Ille-et-Vilaine. Nommé par son département membre de la Législative, il siégea dans cette assemblée avec quelque distinction. Bien qu'il y défendit les vérités chrétiennes, lorsqu'elles étaient attaquées, il s'y montra cependant toujours homme de parti et schismatique opiniâtre. On retrouve ce double caractère dans ses écrits. Incarcéré sous la terreur, il ne reprit ses fonctions épiscopales qu'en 1795. Il adhéra aux *encycliques* des évêques constitutionnels réunis, et présida les deux conciles de Paris en 1797 et en 1801. A l'époque du concordat il donna sa démission de l'évêché d'Ille-et-Vilaine, et fut nommé archevêque de Besançon. Il porta dans cette église les sentiments qui l'avaient animé jusqu'alors, et la gouverna suivant les principes qu'il avait adoptés. Contrairement aux intentions du St.-Siège, il n'exigea point des prêtres assermentés une rétractation qu'il se vantait de n'avoir pas faite lui-même. Il s'entoura de constitutionnels, les investit de sa confiance et leur conféra presque exclusivement les places et les emplois importants. En 1804, il publia une apologie de la constitution civile du clergé, et fit l'éloge de ceux qui s'y étaient soumis. Appelé, la même année, à Paris, comme tous les évêques assermentés, par Pie VII, alors en France, il s'y rendit et signa un *acte d'adhésion et de soumission aux jugements émanés du Saint-Siège et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sur les matières ecclésiastiques de France*. Il avait fait d'abord quelques difficultés, et l'on pouvait craindre que sa soumission ne fût qu'apparente; mais, dans un entretien particulier qu'il eut ensuite avec le pape, il protesta avec larmes de sa sincérité. Quels qu'aient été depuis les efforts de l'intérêt de secte pour jeter du doute sur ces faits, ils n'en sont pas moins constants. Attaché de cœur au chef de l'empire, Lecoz se déclara hautement pour lui en 1815. Il mourut le 3 mai, à Villeveux, dans le Jura, après trois jours de maladie. Lecoz était lit-

térateur, érudit, logicien. Il écrivait avec facilité; son style a de la force, de la vivacité, et parfois des couleurs brillantes; mais il manque de la majestueuse simplicité et surtout de l'onction pieuse qui caractérisent l'éloquence pastorale. Lecoz était désintéressé, charitable, de mœurs irréprochables, laborieux, zélé pour le salut des âmes; mais son obstination dans le schisme et l'erreur, rendit ces qualités stériles, et, au lieu d'un grand évêque qu'il pouvait être, fit de lui un malheur pour l'Eglise de France et pour son diocèse. « Nourri de longue main, dit un critique, dans des préventions contre » le Saint-Siège, il s'attacha à un parti, et ce fut » la source de toutes ses fausses démarches. Il mit » par ses opinions le trouble dans son diocèse, où » le clergé était déclaré contre lui. » On a de lui : *Accord des vrais principes de l'Eglise, de la morale et de la raison, sur la constitution civile du clergé*, 1791, in-42; le *Dictionnaire des Anonymes*, t. 2, p. 492, l'attribue à M. Lebreton; *Lettre à M. l'évêque de Rennes*, 2 mars 1791. Il lui annonçait son élection, parlait de sa perplexité, se jetait aux pieds de l'évêque, et le conjurait de revenir à son troupeau; *Deuxième lettre au même* (voy. l'*Ordonnance* de M. de Girac, du 27 avril 1791). Des *Mandements*, en 1791 et 1792; *Préservatif contre l'impiété*, dans le carême de 1793; *Lettre sur le célibat ecclésiastique*; *Lettre à la Convention*, 24 floréal an 2, en lui dénonçant un arrêté de Carpentier, dans les *Annales* du 9 avril 1796. Elle est signée Lecoz, évêque d'Ille-et-Vilaine, ci-devant membre de l'assemblée législative, incarcéré par l'ordre de Carrier; *Lettre pastorale*, 1797. L'auteur y déclame d'une manière indécente contre Pie VI, qu'il accuse d'avoir provoqué une guerre de religion; *Observations sur le dimanche et le décadi*, 30 frimaire an 7, 18 pag. Voy. *Annales* tom. 8, pag. 145; *Justification de plusieurs vérités chrétiennes*, 26 prairial an 7, 30 pag.; *Motifs de sa conduite sur le refus de sépulture fait à un prêtre marié, mort sans sacrements*, à Rennes, 17 mai 1801, 21 pages. Lecoz se montre très-sévère dans cette lettre : il dit que si le prêtre marié eût demandé et reçu les sacrements, il eût fallu lui refuser encore les prières de l'Eglise, dans le cas où, après avoir manifesté l'intention de réparer le scandale, il n'en aurait pas eu le temps. L'auteur s'appuie de l'autorité de Durand de Maillanne lui-même; *Observations sur une lettre de Fourier touchant les zodiacques*, 18 pages; *Instruction pastorale pour l'organisation de son diocèse*, 1802 : elle est fort étendue. Voy. un extrait dans les *Annales*, t. 17, p. 104; *Defense de la révélation chrétienne et preuve de la divinité de Jésus-Christ*, contre le *Mémoire en faveur de Dieu*, de Delisle de Sales, 1802, in-8; *Lettre à M. de Beaufort sur son projet de réunion*, 23 mars 1807, de 151 pages, in-8; *Lettre aux catholiques de son diocèse, ou Réflexions sur une réponse de M. de Beaufort*, 1808, de 216 pag. in-8; *Lettres pastorales* des 26 avril et 19 mai 1814; *Mandement pour le retour de Bonaparte* en 1815. La collection des mandements de Lecoz forme plusieurs volumes. L'abbé Grappin, son secrétaire, publia après la mort de Lecoz, *Quelques détails sur La-*

tour-d'Auvergne Corret, 1815, in-8. Lecoq a laissé beaucoup d'autres lettres imprimées et de petits écrits de circonstance, dans lesquels, au milieu d'excellentes choses, se reproduisent en toute occasion ses préventions contre le Saint-Siège et ses erreurs.

LECTIUS ou **LECT** (Jacques), juriconsulte, né à Genève en 1580, fut quatre fois syndic de Genève, et jouit d'une grande considération dans sa petite république. Il fut l'élève du célèbre Cujas. Ses compatriotes l'envoyèrent auprès de la reine Elizabeth pour réclamer sa protection en faveur des protestants. Il obtint aussi du prince d'Orange 14,000 livres pour le rétablissement de l'académie de Genève. Il ranima le courage des habitants, lors de la guerre avec le duc de Savoie, qui fut repoussé avec une perte considérable des siens (1602). On a de lui : édition des *Poetae graeci veteres heroici*, Genève, 1606, in-fol.; des *Poésies* en latin, ib., 1609, in-8; des *Discours* dans la même langue, 1615, in-12. Les *Poetae graeci veteres tragici* ont paru en 1614, in-fol. Lectius mourut le 25 août 1611, à 51 ans. Ses ouvrages sur le droit se trouvent dans le tome 1^{er} du *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725.

LECUY (J.-B.) *Voy. ECUY*.

LÉDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu ne pouvant la surprendre se métamorphosa en cygne, et la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas où elle se baignait. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Hélène et Clytemnestre, et de l'autre Castor et Polux.

LEDAIN. *Voy. DAIN*.

LEDESMA (Pierre), dominicain, natif de Salamanque, mort en 1616, enseigna à Ségovie, à Avila et à Salamanque. On a de lui un *Traité du mariage*, une *Somme des Sacrements*, et divers autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de LEDESMA, jésuite espagnol, natif de Cuelar, qui s'acquit l'estime du pape Grégoire XIII, et qui mourut à Rome en 1575 : on a de lui divers écrits. — Il y a deux autres dominicains de ce nom, tous les deux théologiens scholastiques, le premier Barthélemy, né à Niéva près de Salamanque, mourut évêque d'Oxaca en 1604; le 2^e, Martin, finit ses jours en 1584 : l'un et l'autre laissèrent des ouvrages.

LEDESMA (Alphonse), né à Ségovie, appelé par les Espagnols le *Poète divin*; il est cependant peu connu des étrangers. Il mourut en 1625, à 71 ans. On a de lui diverses *Poésies* sur des sujets sacrés et profanes. On y trouve de la force et de la noblesse; mais l'auteur s'est trop abandonné à son imagination, et n'a pas assez consulté le goût. Au reste le nom de *divin* lui fut moins donné à cause de la sublimité de son génie, que parce qu'il s'appliqua à traiter en vers des sujets pris de l'Ecriture sainte.

* **LEDoux** (Claude-Nicolas), architecte, né en 1736 à Dormans en Champagne, étudia les premiers éléments de son art sous la direction de Blondel, et forma son goût par une étude approfondie des anciens. Les *hôtels* d'Uzès et de Thélusson, le *théâtre* de Besançon et les *barrières* de Paris assignent

à cet artiste une réputation durable. Son attachement à la famille des Bourbons et à la monarchie, lui fit éprouver en 1793 une longue et honorable détention, pendant laquelle il rédigea la plus grande partie de son traité d'architecture. Delille, dans son poème de *l'imagination*, lui a rendu un hommage qu'il méritait autant par ses sentiments que par ses travaux. Ledoux mourut à Paris le 20 novembre 1806. Le recueil de ses *Œuvres* devait former cinq vol., le premier seul a paru sous ce titre : *l'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, 1804, in-fol., orné de 125 pl. L'exécution en est magnifique; mais le texte, rédigé en entier par Ledoux, est d'une emphase qui le rend quelquefois intelligible. Ses principaux ouvrages ont été gravés dans les *Annales du Musée* par M. Landon.

LEDUAN (Henri-François), parisien, chirurgien fameux, surtout pour la lithotomie, mort à Paris le 17 octobre 1770, à 83 ans, brilla également par la dextérité de la main et par l'étendue des lumières. On a de lui : *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre de la vessie*, Paris, 1730 et 1740, in-8, avec fig., trad. en allemand, Berlin, 1737, in-8; en anglais, Londres, 1738, in-8. Il a donné une suite à cet ouvrage en 1756; *Observations de chirurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, et 1751, même format; *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1751 et 1742, in-8, Londres, 1749, in-8, avec des notes et additions de Cheselden; *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1757, 1740, 1759, in-12; traduit en allemand, Nuremberg, 1740, in-8; *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie*, Paris, 1765, in-8; *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, 1768, in-12; ouvrage moins estimé que les autres productions de cet habile homme, qui ont mérité les suffrages, non-seulement des français, mais aussi des étrangers : la plupart ont été traduites en allemand et en anglais. Il était chirurgien-major et démonstrateur d'anatomie à la Charité, membre de l'académie royale de chirurgie, et associé de la société royale de Londres. — Son père, Henri LEDUAN, fut un des plus grands opérateurs de son siècle; il s'acquit cette réputation surtout dans les armées et à la cour. Il mourut l'an 1720.

LEDROU (Pierre-Lambert), natif de Huy, religieux augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome, et lui donna la préfecture du collège de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du père Quesnel, dans laquelle il avait été nommé consultant, il se retira à Liège avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui 4 *Dissertations sur la contrition et l'attrition*, Rome, 1707, et Munich, 1708.

* **LEDRU** (Nicolas-Philippe), plus connu sous le nom de *Comus*, physicien, né à Paris en 1751,

voyagea dès l'âge de 20 ans dans les provinces et dans les pays étrangers, où il se fit une réputation par ses expériences physiques et mathématiques. De retour à Paris, il fut placé près du duc de Bourgogne, en qualité de physicien, et nommé professeur de mathématiques des enfants de France. Louis XV lui accorda un brevet pour convertir le fer en acier à la manière de Knigt et des Anglais. En 1772, il s'occupa de montrer les effets de la catoptrique ou fantasmagorie, qu'il s'attacha depuis à perfectionner. L'électricité était alors fort à la mode. La médecine avait voulu s'en emparer, et Ledru, pour en démontrer les effets, l'appliqua aux affections nerveuses, notamment à l'épilepsie et à la catalepsie. En 1782, la faculté de médecine nomma une commission de sept membres pour examiner ses traitements. Le rapport en fut très-avantageux, et Ledru obtint pour lui et ses deux fils le titre de physicien du roi. Ce rapport fut imprimé la même année, in-8, précédé d'un aperçu du système de l'auteur. Il avait obtenu l'autorisation de compulser les dépôts de cartes de la marine et les cartons qui renfermaient les observations magnétiques, pour en extraire ce qu'il croirait convenable à ses projets. Ledru les mit en œuvre pour composer, d'après un autre système que celui de Halley, des *cartes nautiques*, dont il remit en présence de Louis XVI, le 22 mai 1785, des exemplaires manuscrits à Lapérouse, dont le voyage a confirmé en grande partie le système du laborieux physicien. Mis en arrestation sous la terreur, le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il se retira dans une modeste habitation à Fontenay-aux-Roses, où il se livra à la botanique. Il mourut à Paris le 6 octobre 1807.

* LEDYARD (Jean), américain, est l'un des plus intrépides marcheurs qui aient existé. Tourmenté du désir de visiter les pays inconnus, il alla passer plusieurs années parmi les Indiens sauvages pour étudier leurs usages et leurs mœurs. Après avoir, comme caporal dans les troupes de marine, fait le tour du monde avec le capitaine Cook, il résolut de traverser à pied toute l'Europe septentrionale, dans l'intention de passer le détroit de Behring pour gagner les établissements anglais de la baie d'Hudson; mais il ne put exécuter que la première partie de son projet. Chargé d'un voyage de découvertes en Afrique, il périt au Caire vers la fin d'octobre 1788. Les renseignements qu'il avait recueillis ont été publiés dans les *Recueils de la société anglaise de l'Afrique*, 1790, in-4, et traduits par Lallemand, sous le titre de *Voyages de Ledyard et Lucas, en Afrique*, Paris, 1804, 2 part. in-8. — Thomas LEDYARD est auteur d'une *Vie de Marlborough*, Londres, 1755, 2 vol. in-8, et d'une *Histoire navale d'Angleterre*, Londres, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par de Puisieux, Lyon, 1751, 5 vol. in-4.

LEE (Nathaniel), poète dramatique anglais, du *xviii* siècle, élevé dans l'école de Westminster, puis au collège de la Trinité de Cambridge, a laissé seize *Pièces*, représentées avec succès sur le théâtre anglais. Les sujets n'en sont pas toujours bien choisis, ni les intrigues bien conduites, mais il y a de beaux vers. Il mourut en 1691 ou 1692, dans un état de

démence. Addisson lui a donné des louanges. Ses pièces ont été réunies et publiées à Londres, 1754, 2 vol. in-8.

LEEU (Gérard) se fit une grande réputation dans le *xv*^e siècle par son imprimerie, qu'il établit vers 1477 à Goude, en Hollande, et qu'il transporta vers 1484, à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il sortit un très-grand nombre de livres de ses presses. C'était un homme qui avait beaucoup de connaissances.

LEEUWEN (Simon van), jurisconsulte hollandais, né à Leyde en 1625, exerça longtemps la profession d'avocat avec beaucoup de réputation dans sa ville natale, et mourut à La Haye, le 15 janvier 1682. Il était versé dans le droit romain, mais encore plus dans celui de son pays. Ses ouvrages seraient estimés plus qu'ils ne le sont, s'il avait mieux possédé les belles-lettres. Il a donné : *Pratique à l'usage des notaires*, en flamand, etc., Rotterdam, 1741, 3 vol. in-8; *Censura forensis*, Leyde, 1741, 2 vol. in-fol.; une *Edition* du Corps de droit civil, grec et latin, avec les notes d'un grand nombre de savants, Leyde, 1665, in-fol., belle édition; *De origine et progressu juris civilis romani*, 1672, in-8; *Description de la ville et de l'université de Leyde*, en flamand, Leyde, 1682; *Traité de l'origine, des usages, etc., des anciens Bataves*, en flamand, La Haye, 1685, in-fol., etc.

* LEFEBVRE (François-Joseph), duc de Dantzig, maréchal et pair de France, né le 25 octobre 1735, à Ruffach, en Alsace, était fils d'un simple hussard, qui commandait la garde bourgeoise de cette ville. Entré le 10 septembre 1773 dans les gardes françaises, il était sergent à l'époque du licenciement de ce corps, et fut incorporé, avec la moitié de sa compagnie, dans le bataillon des Filles-Saint-Thomas. Le 12 juillet 1789, il avait sauvé la vie à plusieurs officiers, attaqués par une multitude furieuse; un autre jour, à la tête d'un détachement, il protégea la rentrée au château des Tuileries, de la famille royale qui avait tenté vainement de se rendre à Saint-Cloud; plus tard il favorisa le départ de Mesdames, tantes du roi. En 1792, son courage et son sang-froid préservèrent du pillage la caisse d'escompte. Dans ces diverses circonstances, Lefebvre, qui plusieurs fois avait été blessé, montra des talents remarquables; du grade de capitaine d'infanterie légère, il s'éleva à celui de général de brigade (2 décembre 1793), et quelques semaines après, il fut fait général de division. Dès lors son nom se rattache à tous les exploits des armées des Vosges, de la Sarre, de la Moselle, de Rhin-et-Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Danube, etc. Victorieux à Anspach, à Sainte-Croix près d'Arlon, à Nadelange, à Dinant, il prépara par ses succès les glorieux résultats de la bataille de Fleurus (8 messidor an 2), où il commandait la droite de l'armée. Le 20 fructidor, il franchit le Rhin avec autant d'intrépidité que de bonheur, força Spick et Angerbach, et se porta sur Angermund, après avoir chassé l'ennemi de Korannie. Ces succès furent suivis du combat d'Enef, où, seul avec sa division, il repoussa les Autrichiens jusque sur les hauteurs d'Anilshorn, d'où il les débusqua de nouveau. En novembre 1796, il marcha sur la Sieg, combattit à

Nidda et à Oberdiefenbach. Un armistice vint suspendre les hostilités; mais elles recommencèrent l'année suivante; et après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Altenkirchen, il eut à soutenir le combat le plus disputé et le plus glorieux de cette campagne. Il prit part, en 1798, aux journées de Kaldeich, de Friedberg, de Bamberg et de Sulzboch. Après la mort de Hoche nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut désigné pour commander l'expédition projetée contre l'électorat de Hanovre. Cette entreprise n'ayant pas eu lieu, il fut employé, en l'an 8 (1799), à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan. Grièvement blessé d'un coup de feu à Stockach, il revint en France, où il reçut du Directoire une armure complète, et obtint le commandement de la division militaire dont Paris était le chef-lieu. Le 18 brumaire, il était à Saint-Cloud, et prit une part active à cette journée. Fait sénateur, il fut élevé, le 19 mai 1804, à la dignité de maréchal, et nommé successivement chef de la 5^e cohorte, grand-officier et grand-aigle de la légion d'honneur. A la reprise des hostilités avec l'Autriche, en 1805, il fut chargé du commandement général des gardes nationales des départements réunis, et reparut en 1806 à la tête d'une division, contre les Prussiens. Il commandait la garde à pied, à Iéna, le 14 octobre, et après la victoire d'Eylau (8 février 1807), il reçut l'ordre d'aller investir Dantzick; la place, attaquée le 10 mars, se rendit le 16 mai. Deux jours après, il reçut le titre de *duc de Dantzick*. Employé en Espagne, en 1808, à la tête du 4^e corps, il soutint dans cette guerre injuste et désastreuse, la réputation militaire qu'il avait précédemment acquise. Rappelé l'année suivante en Allemagne, il y fut chargé du commandement de l'armée bavaroise, il combattit à Tann, à Abenberg, à Eckmühl, à Wagram, et dans l'intervalle de ces opérations, parvint à soumettre le Tyrol insurgé. Cette campagne, dans laquelle la Russie fut auxiliaire de la France, se termina par le traité de Vienne, octobre 1809. La paix ne fut pas de longue durée, et dans la campagne de Russie, où l'Autriche, à son tour, unit ses armes à celles des Français, le duc de Dantzick commanda en chef la garde impériale. Les chances de la guerre ayant ramené sur le territoire français les débris de cette armée naguère si florissante et si redoutable, le maréchal en dirigea l'aile gauche, et combattit à Montmirail, à Arcis-sur-Aube, à Champ-Aubert, et ne reentra dans la capitale qu'après l'abdication de l'empereur. Il fut créé pair de France le 2 juin 1814. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il l'aida de ses conseils, ne pouvant plus, à cause de son grand âge, l'accompagner dans les combats. Confirmé, en 1816, dans son titre de maréchal de France, et rappelé à la chambre des pairs, il mourut le 14 septembre 1820. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par Suchet, duc d'Albuféra. Un courage réfléchi, un coup d'œil juste, une expérience consommée, ont acquis au duc de Dantzick la réputation d'un des meilleurs généraux de l'armée française. A d'éminentes qualités, comme guerrier, il joignait toutes les vertus du citoyen, et surtout

une simplicité de mœurs qui ne s'est jamais démentie, avec un noble désintéressement, et une grande modestie.

* **LEFEBVRE DES NOUETTES** (Charles, comte), lieutenant-général, né à Paris en 1775, s'enrôla comme volontaire en 1792. Capitaine à Marengo, colonel à Austerlitz, il passa en 1806 au service de Jérôme, roi de Westphalie. Rentré dans les cadres de l'armée française, il fut nommé, en 1808, général de division, puis colonel-commandant des chasseurs à cheval de la garde: envoyé en Espagne, il y fut blessé, fait prisonnier et conduit en Angleterre. S'étant échappé de prison, il se hâta de rejoindre son corps avec lequel il fit la campagne de 1809. A la retraite de Russie il accompagna Napoléon sur un des traîneaux qui formaient son escorte. L'année suivante, il contribua au succès de la bataille de Bautzen, fut vaincu à Altenbourg, le 29 septembre 1813, mais répara peu de jours après cet échec, en mettant en déroute un corps de cavalerie russe. Il se distingua par sa bravoure à la bataille de Brienne en 1814, où il reçut plusieurs coups de lance, et un coup de baïonnette; et lorsque Bonaparte eut abdiqué à Fontainebleau, il prit le commandement de l'escorte qui le conduisit jusqu'à Roanne. Louis XVIII lui confia le commandement des chasseurs royaux. Néanmoins, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, il tenta, de concert avec les frères Lallemand, de s'emparer de Lafère. Il combattit à Fleurus et à Waterloo. Compris dans l'article 1^{er} de l'ordonnance du 24 juillet 1815, il fut condamné par contumace à la peine de mort; mais parvenu en Amérique, il vivait tranquillement aux Etats-Unis, lorsqu'en 1822, le désir de revoir une épouse chérie le détermina à s'embarquer sur un bâtiment frété pour la Belgique, qui échoua contre les côtes de l'Irlande. Il périt le 22 avril 1822.

* **LEFÈVRE-GINEAU** (Louis), physicien, né en 1754, dans les Ardennes, fit de rapides progrès dans les sciences exactes. Attaché d'abord à la bibliothèque du roi, il obtint, en 1786, la chaire de mécanique au collège de France, qui fut convertie deux ans après en une chaire de physique expérimentale. Il répéta l'expérience de la combustion du gaz hydrogène, et acheva de démontrer que l'eau n'est pas un élément ou corps simple. Electeur de Paris en 1789, il devint aussi membre de la commune, officier municipal, et administrateur des subsistances, emploi qui n'était pas sans difficultés. Après le 10 août 1792, dénoncé pour sa modération, il jugea prudent de se tenir à l'écart et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il fut du nombre des savants envoyés dans les départements en étudier les productions naturelles, et le *Journal des mines* renferme plusieurs de ses rapports. Membre de l'institut à sa création, il fit partie de la commission des poids et mesures, et fut particulièrement chargé de la détermination du kilogramme. Il contribua puissamment avec Dureau de Lamalle, du Theil, Morellet, du Prony, etc., au rétablissement de l'instruction publique. Lors de la fondation de l'université il fut investi de la double fonction d'inspecteur-général et de con-

seiller ordinaire. Nommé en 1803 au corps législatif, il y entra en 1813, et fit plus tard partie de la chambre des députés, où il vota avec l'opposition. Il perdit, en 1827, sa place de professeur au collège de France, et mourut à Paris le 8 février 1830. Il a donné, en 1780, une édition des *Infiniment petits*, de l'Hôpital, qu'il enrichit de notes. Delille se plaisait à suivre ses cours de Lefèvre-Gineau, qui concourut avec Cuvier à la rédaction des notes qui accompagnent son poème des *Trois règnes*.

* LEFÈVRE (Pierre-François-Alexandre), poète dramatique, né en 1741 à Paris, était de la même famille que madame Dacier. Il étudia d'abord la peinture sous Doyen; mais entraîné par son goût pour les lettres, il s'adonna au théâtre, et composa cinq tragédies : *Cosroës*; *Florinde*, pièce romanesque et mal conçue; *Zuma*, qui eut un brillant succès et lui valut l'emploi de lecteur du duc d'Orléans avec une pension de 1,200 livres (1); *Don Carlos*, fils de Philippe II. La cour d'Espagne s'opposa à la représentation de cette pièce; mais l'auteur la fit jouer sur un théâtre du duc d'Orléans son protecteur : elle fut vivement applaudie. Petitot l'a insérée dans le *Répertoire du Théâtre Français*, avec une notice sur l'auteur; *Hercule au mont OËta*, qui n'obtint aucun succès (1787), et l'éloigna pour toujours de la scène. Il devint en 1804 professeur de belles-lettres à Saint-Cyr, puis à la Flèche où il mourut le 9 mars 1815. Lefèvre a laissé des *poésies diverses*, la plupart inédites, et un poème manuscrit de plus de 10,000 vers intitulé : *Stockholm sauté ou Gustave Wasa*, qui, dit-on, offre de grands défauts dans le plan et beaucoup d'inégalité dans le style; mais des beautés supérieures dans les détails. On trouve en lui, dit un biographe moderne, les talents et les défauts qui tiennent à une imagination exaltée : pensées fortes, rendues avec précision et énergie, mais revêtues d'un style bizarre et incorrect.

LEFEVRE. Voy. FÈVRE.

* LEFORT (François), né à Genève en 1636, où son père était membre du grand-conseil, n'avait pas quatorze ans lorsqu'il alla servir en qualité de volontaire dans la citadelle de Marseille. Il devint ensuite cadet dans un régiment des gardes-suisses en France, passa de là sous les drapeaux du duc de Courlande qui avait un régiment à la solde des Hollandais, puis se rendit en Russie, où il fut nommé capitaine par le czar Fédor Alexiewitch. Lefort fit avec distinction les campagnes de 1678 à 1681 contre les Turcs, et obtint un congé, dont il profita pour venir dans sa patrie. A son retour, il trouva la Russie ensanglantée par les querelles de la princesse Sophie avec ses deux frères Ivan et Pierre. Ce dernier qui avait été, quoique le plus jeune, désigné par le czar Fédor pour lui succéder, distingua Lefort auquel il donna le grade de major, et dont il fit son conseiller et son favori : Lefort sut inspirer à Pierre I^{er} ces grandes idées dont l'accomplissement changea la face de la Russie, et fit d'un peuple presque sauvage, une des nations les

plus puissantes de l'Europe. Il fut nommé lieutenant-général et amiral. Chef de l'armée russe, il la réorganisa : les troupes russes avant lui n'étaient composées que de réunions de soldats plus ou moins nombreuses, souvent indépendantes et nullement façonnées à la discipline. Cinquante hommes exercés et habillés à l'allemande, formèrent le noyau de ces armées qui devaient battre Charles XII à Pultawa, et qui ont paru avec tant d'avantage sur les bords de la Vistule, de l'Elbe et du Rhin. Lefort contribua puissamment aussi à former la marine russe, à cette époque, nulle, et ce fut par ce moyen qu'il s'empara, en 1696, d'Azof, après un second siège contre cette ville, le premier ayant été sans résultat. Lefort enseigna à Pierre I^{er} les éléments de la science financière et de la diplomatie, et présida la fameuse ambassade de 1697, dont le czar faisait lui-même partie, et qui devait se rendre dans les cours de l'Europe pour faciliter l'exécution des projets formés pour la grandeur de la Russie. Après avoir administré toutes les richesses de ce vaste empire, Lefort mourut à Moscou, le 12 mars 1699, ne laissant pas de quoi faire les frais de ses funérailles. Pierre se chargea de ses obsèques et voulut les honorer de sa présence. Ce ministre sut conserver la confiance de Pierre I^{er}, quoiqu'il lui dit souvent de dures vérités, et qu'il ne craignit même pas de lui reprocher les vices dégradants auxquels il se livrait et dont il se souilla davantage encore, lorsqu'il eut perdu ce solide appui de sa gloire. Les historiens n'ont pas rendu à Lefort toute la justice qu'il mérite. Basseville a écrit sa vie d'une manière assez exacte, mais un peu emphatique. On trouve aussi sur ce sujet des détails dans l'*Histoire de Pierre I^{er}*, par M. de Hallem, 1803 (en allemand), et dans les *Favoris russes*, 1809.

* LEFORTIER (Jean-François), littérateur, né vers 1771, à Paris, après avoir professé les belles lettres dans différents départ., fut chargé de les enseigner, en 1803, à l'école militaire de Fontainebleau, puis à celle de Saint-Cyr. Mis à la retraite en 1814, il est mort à Paris le 21 octobre 1825. Outre quelques *opuscules*, on lui doit une bonne *Traduction* de l'ouvrage de Jouvençy : *Ratio discendi et docendi*, 1803, in-12; on lui attribue aussi la *Géographie du premier âge*, dont la 7^e édition a paru en 1814, in-8; cependant les lettres L.-B.-B. seraient, d'après la *Bibliothèque de la France*, les initiales du nom de l'auteur.

* LEFRANC (....), supérieur du couvent des eudistes de Caen, fut une des victimes massacrées à Paris au couvent des Carmes, le 2 septembre 1792 : il avait publié : *Le voile levé pour les curieux, ou Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8; *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, 1792, in-8. Il a laissé manuscrit un poème intitulé *Les abus*, et des matériaux sur les hommes célèbres du Cotentin.

LEFRANC. Voy. FRANC (le) de POMPIGNAN.

* LEGALLOIS (Julien-Jean-César), médecin, né vers 1773 à Cherneix, près de Dol en Bretagne, faisait ses cours à la faculté de Caen, lorsqu'il s'enrôla

(1) Cette pièce a été réimprimée avec *D. Carlos*, dans le *Répertoire des auteurs du 3^e ordre*.

dans les rangs des fédérés qui s'armèrent, en 1793, pour soustraire la Convention à l'influence de la Commune. Après la défaite des fédéralistes, obligé de se cacher, il trouva un asile dans les hôpitaux de Paris, où il resta confondu avec les élèves. Le comité des poudres et salpêtres ayant besoin d'hommes capables de présider à l'exploitation des nitrières, il se présenta comme candidat, et fut envoyé dans son département pour y surveiller cette exploitation. Bientôt trois écoles de médecine furent établies en France : Legallois fut envoyé par son district à celle de Paris, où il reçut le grade de docteur en 1801 : il choisit pour sujet de sa thèse inaugurale cette question importante : *Le sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt ?* Cette thèse, restée classique, n'était que l'introduction de l'ouvrage suivant, qui l'a placé au premier rang des physiologistes. *Expériences sur le principe de la vie et notamment sur celui des mouvements du cœur, et sur le siège de ce principe*, Paris, 1812, in-8. Devenu l'année suivante médecin de Bicêtre, il mit tant de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'il fut atteint au mois de février 1814 d'une péripneumonie à laquelle il succomba. Legallois est, en outre, auteur de quelques *Mémoires* sur des objets importants de physiologie, qui ont été lus à l'institut et insérés dans différents recueils. On lui doit la *Partie anatomique et physiologique* de l'excellent article *Cœur* du Dictionnaire des sciences médicales. Ses *Œuvres* ont été publiées avec des notes d'E. Pariset, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

LEGENDRE (Louis), historien, né à Rouen en 1655, dut à l'archevêque de cette ville, M. de Harlay, le bienfait d'une éducation solide. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit à Paris son généreux protecteur, qui lui procura un canonicat à Notre-Dame. L'abbé Legendre consacra toute sa vie à l'étude et aux exercices de piété, et mourut le 1^{er} février 1753. Il a laissé : *Mœurs et coutumes des Français*, Paris, 1712; 1753, in-12, réimprimé en 1848, dans la *Bibliothèque des écoles chrétiennes*; ce volume est extrait de l'ouvrage suivant dont il forme la partie la plus curieuse : *Nouvelle Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol., 1719, 8 vol. in-12; ouvrage estimé; *Vie du cardinal d'Amboise ministre de Louis XII*, 1729, 2 vol. in-12, vivement critiquée par le *Journal de Trévoux*; *Essai du règne de Louis le Grand*. Cet ouvrage est cinq éditions; *Deux Eloges de l'archevêque de Harlay* (dont l'un en latin); la *Vie de ce même prélat*, 1729, in-4; deux *Eloges* en latin, de Claude-Joly et de Cl. Thévenin, chanoine de Paris, etc. Cet auteur écrivait d'un style élégant, correct; sa critique est judicieuse, impartiale, et les faits qu'il rapporte sont toujours appuyés de preuves convaincantes; enfin l'abbé Legendre, sans être un historien du premier rang, offre toujours de l'intérêt et de l'instruction.

LEGENDRE (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, naquit à Paris en 1688. Conseiller au parlement, il devint en 1714 maître des requêtes de l'hôtel du roi, charge qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la littérature. Il mourut à Paris, le 8 mai 1746, âgé de 58 ans. On a de lui : *Traité*

de l'opinion ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, Paris, 1733, 6 vol. in-12; 4^e édition, 1758, 9 vol. in-12. L'auteur a tiré son sujet du livre italien intitulé *Della opinione regina del mondo*. Pascal lui en fit venir l'idée, par le désir que cet éloquent écrivain témoignait de lire le livre italien. Au reste, son principal but, en entreprenant cet ouvrage, était d'abaisser l'orgueil de l'homme, et il y réussit complètement. *Des antiquités de la maison de France et des maisons mérovingienne et carlovingienne*, Paris, 1739, in-4. Le système de l'auteur sur la descendance d'Hugues Capet offre la même obscurité qui règne dans la *Chronique* d'Helgaud, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, sur un passage très-vague de laquelle Legendre l'a fondé. *Antiquités de la nation et de la monarchie françaises*, ibid., 1741, in-4. L'auteur fait descendre les Francs de la Scythie, suivant l'opinion de Goropius Becanus, et les Gaulois, des Celtes, dont il établit la généalogie depuis les enfants de Noé. *Dissertation sur le temps et l'authenticité de Roricoon* (Mercure, octobre, 1741). Legendre prétend que ce moine, auteur d'une *Chronique* qui va presque à la mort de Clovis, fut contemporain de ce roi, tandis que l'abbé Lebeuf le place, avec plus de raison, au x^e siècle. (Acad. des Inscriptions tom. 17, page 228.)

* LEGENDRE (Louis), membre de la Convention, surnommé le *Paysan du Danube*, né à Paris en 1736, avait été matelot pendant dix ans lorsqu'il revint dans la capitale exercer l'état de boucher. Il était sans instruction, mais il avait dès son enfance annoncé des dispositions naturelles à l'éloquence, et s'était fait par la lecture des romans un jargon dont il se servait facilement. Dans les soirées des 1^{er} et 2 juillet 1789, il était à la tête des séditieux qui promènèrent dans les rues les bustes du duc d'Orléans et de Necker. Le 14 juillet au matin, il harangua le peuple de la section qu'il habitait pour l'engager à marcher sur la Bastille. On a dit qu'il était, à son insu, l'agent de meneurs qui n'avaient point assez d'audace pour se mettre en évidence dans les premiers mouvements populaires. Lié avec Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, qu'il avait rencontrés dans les premières assemblées des districts, il s'éloigna peu à peu de ses premiers protecteurs, et fut un des fondateurs du club des cordeliers, qui s'érigea en autorité rivale de celle des jacobins. Obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux différents décrets prononcés contre lui, il reparut de temps en temps jusqu'à ce que de nouveaux motifs vinsent encore le contraindre de fuir ou de se cacher. Il fut un des provocateurs et des auteurs des journées des 20 juin et 10 août 1792; mais il refusa de prendre part aux massacres des 2 et 3 septembre, dont il eut néanmoins plus tard la lâche faiblesse de provoquer l'impunité. Nommé député de Paris à la Convention, il s'y montra l'un des ennemis les plus ardents de Louis XVI : le 11 décembre, au moment où ce prince allait paraître à la barre, il s'écria « qu'il » fallait que les députés ainsi que les tribunes gar- » dassent le plus profond silence quand le coupable » entrerait dans la salle, afin que le calme des

« tombeaux l'effrayât. » Le 16 janvier, il vota la mort du roi, en rappelant qu'il avait été l'attaquer au 10 août, dans son château des Tuileries; et, le 20, veille de l'exécution, il *proposa de couper son corps en quatre-vingt-trois parties pour les envoyer aux départements*. Nommé membre du comité de sûreté générale, il fut un des provocateurs les plus ardents des crimes du 31 mai; dans la séance du 28, il prit à la gorge et tenta de précipiter de la tribune Lanjuinais, qui s'efforçait de rappeler les proscripteurs à la justice et à l'humanité (*voy. LANJUINAIS*). Envoyé en mission à Lyon, il y prépara les voies aux forfaits que Collot-d'Herbois vint y consommer quelques mois après. Rappelé à la Convention, il fut chargé d'une mission nouvelle à Dieppe. A une époque où les subsistances étaient rares, il dit au peuple : *Vous manquez de pain? hé bien, mangez les aristocrates*. De retour à la Convention, son ancienne intimité avec Danton sembla se resserrer, et celui-ci qui, dès longtemps, ne le désignait que comme son lieutenant, l'associa à tous ses projets. Energique et intrépide en certains moments, il paraissait en d'autres, irrésolu et timide. Ainsi, après avoir défendu Danton, il se rétracta du moment où Robespierre lui eût fait entendre que les amis de Danton pourraient bien partager son sort. Toujours plus lâche à mesure que sa terreur redoublait, il dénonça les prétendus conseils anonymes qui lui avaient été donnés d'assassiner Robespierre et Saint-Just, et déclara qu'il ne doutait plus que Danton n'eût des complices dans la prison du Luxembourg, « protestant qu'il » était maintenant convaincu de la réalité de la » conspiration pour laquelle ce député avait péri, » et avouant qu'il avait été son jouet. » Peu de temps avant la chute de Robespierre, il avait déclaré aux jacobins qu'il lui ferait un rempart de son corps. Dès qu'il n'eut plus à le craindre, il devint un des accusateurs les plus ardents des complices de sa tyrannie. Elu membre du comité de sûreté générale, le 14 thermidor (1^{er} août 1794), aucun de ses collègues n'a signé en moins de temps un plus grand nombre de mises en liberté. La Convention ayant décrété, que la salle des jacobins serait fermée, ce fut Legendre qui se chargea de l'exécution du décret, et il rapporta les clefs de cet antre de l'anarchie. Dans le cours du procès de Carrier, il parla plusieurs fois contre ce monstre, et déroula l'effroyable tableau de ses crimes, dans des discours semés de traits qui produisirent une impression profonde sur l'assemblée et les tribunes. Billaud-Varennes ayant témoigné des craintes hypocrites sur les résultats de la mise en liberté de madame de Tourzel, Legendre invita la Convention « à frapper cette poignée d'hommes de proie » qui obscurcissaient l'horizon politique par les » *vapeurs du crime*, » et prit le peuple à témoin qu'il voudrait que l'auteur de la nature les condamnât à ne mourir jamais. Elu président de la Convention le 17 brumaire (7 novembre 1794), il reentra le mois suivant au comité de sûreté générale. Après avoir contribué plus qu'aucun de ses collègues à la punition de Carrier, il attaqua Maignet avec non moins d'énergie, mais avec moins de

succès, car Maignet ne fut point poursuivi. Lors des insurrections de germinal, de prairial et de vendémiaire, il marcha plusieurs fois à la tête des troupes qui délivrèrent la Convention, et contribua à son triomphe. Devenu membre du conseil des Anciens, il y prit rarement la parole. Après la découverte de la conspiration de Drouet et Babeuf, il vota leur accusation, et demanda même l'expulsion de Paris des ex-conventionnels, ses anciens collègues. « Que les conspirateurs, dit-il alors, ne vantent pas les services qu'ils ont pu rendre en d'autres temps, ce n'est point pour ses services passés, » mais pour ses crimes actuels que Manlius fut » précipité de la roche tarpéienne. » Il est hors de doute qu'avec de l'instruction et une éducation soignée, Legendre eût été l'un des personnages les plus éloquents, peut-être même l'un des plus importants de la révolution. Dans les derniers temps de sa carrière conventionnelle, il prenait des leçons de grammaire, et s'était décidé à apprendre la langue latine. Legendre mourut à Paris le 13 décembre 1797, âgé de 41 ans, et légua son corps à la faculté de médecine, afin, dit-il dans son testament, d'être encore utile aux hommes, même après sa mort.

* LEGENDRE (Adrien-Marie), savant mathématicien, né en 1752 à Toulouse, fut d'abord professeur à l'école militaire de Paris, et se lia avec Laplace et Lagrange qui lui confièrent des calculs de la plus haute importance. Lorsqu'il fut question de vérifier la position des observatoires de Londres et de Paris, Legendre fut choisi avec Cassini et Méchain pour procéder à cette opération, à laquelle prirent part des géomètres anglais. On y fit pour la première fois usage des grands moyens trigonométriques et d'un graphomètre, tel que celui dont on se sert aujourd'hui. On en trouve les détails dans un rapport intitulé : *Exposé des opérations faites en France, en 1787, et description d'un nouvel instrument propre à donner la mesure des angles, à la précision d'une seconde*, Paris, 1792. Legendre publia, en 1794, un *Mémoire sur les transcendentes elliptiques*, et donna la même année ses *Eléments de géométrie*, in-8. Cet ouvrage, devenu classique, était parvenu, en 1827, à sa treizième édition. L'auteur a constamment suivi dans ce livre la méthode des anciens, qu'il s'est appropriée, et qui lui a semblé plus à la portée de l'intelligence des commençants, que rebuterait la sévérité de l'analyse. En 1793, nommé membre de l'Agence temporaire des poids et mesures, il conserva cette place jusqu'en 1805, époque à laquelle l'agence fut réunie au ministère de l'intérieur. Peu d'hommes ont fourni une carrière aussi utile; les *Mémoires de l'académie des sciences* renferment un grand nombre de ses découvertes. Ses recherches sur l'attraction des sphéroïdes elliptiques qu'il commença en 1782, ont été très-utiles à Laplace, qui en a déduit des lois importantes pour son système du monde. Il a démontré le premier que la figure elliptique peut seule convenir à l'équilibre d'une masse fluide homogène, engagée dans un mouvement de rotation, pendant que toutes les molécules dont elle se compose s'attirent en raison inverse du carré

des distances. Désigné comme le seul homme capable de faire tous les développements de calculs que Lagrange n'avait fait qu'indiquer dans sa *Mécanique analytique*, il s'en acquitta avec une patience égale à son habileté. En 1789, une application des transformations indiquées par Euler et Lagrange pour simplifier l'intégration des différentielles partielles, prises successivement par rapport à diverses variables, le conduisit à démontrer, sans le secours des séries, que si deux sphéroïdes elliptiques ont leurs trois sections principales décrites d'un même foyer, les attractions qu'ils exercent sur un même point extérieur auront une même direction, et seront entre elles dans la proportion des masses qui les produisent. Il présenta l'année suivante à l'académie le résultat de ses recherches sur les sphères des hétérogènes, dont il découvrit les lois, en s'aidant de l'équation différentielle partielle que Laplace avait employée le premier. Lorsque on s'occupait de la division du cercle en quatre cents degrés, afin de compléter le système des mesures décimales, Legendre concourut avec Prony à la confection des nouvelles tables trigonométriques que nécessitaient les changements apportés dans la longueur des arcs, et il imagina des formules très-élégantes pour déterminer les différences successives des sinus. En 1808, ce savant modeste fut nommé conseiller à vie honoraire de l'université, et membre de la commission d'instruction publique. Il fut plusieurs fois chargé de l'examen des candidats pour l'école polytechnique. Sur la fin de sa vie, dont il passa les derniers temps dans la retraite, il se vit privé de sa place et de sa pension, qui étaient à peu près son unique ressource. Mais sa pension lui fut bientôt rendue. Legendre est mort à Paris le 9 janvier 1833; ses restes furent transportés sans pompe, comme il l'avait demandé, dans le village d'Autenil, où ils ont été ensevelis. Il avait remplacé d'Alembert en 1783 à l'académie des sciences. Outre ceux de ses ouvrages que nous avons déjà mentionnés, on a de lui : *Essai sur la théorie des nombres*, 1799; 2^e édit., 1808, in-4; plus deux suppléments dont l'un a paru en 1816, et le second en 1823. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a traité une matière des plus épineuses, est celui où il a déployé, au plus haut degré, son habileté dans la science de l'analyse. *Nouvelle théorie des parallèles*, 1803, in-8; *Nouvelle méthode pour la détermination des orbites des comètes*, 1805, in-8, plus deux suppléments, dont le second a paru en 1820. Cette méthode entièrement fondée sur des principes d'analyse pure et dégagée de toute considération géométrique, a été jugée assez sévèrement dans le rapport qui en fut fait, en 1808, à l'institut. Legendre reçut avec docilité les reproches adressés à sa méthode, qu'il a depuis beaucoup améliorée. Il n'a plus dédaigné, comme auparavant, de faire concourir l'observation à la correction de ses calculs, et il l'appelle à son secours comme moyen de vérification. L'usage des indéterminées dans le calcul logarithmique est entre les innovations dont il est l'auteur, celle qui intéresse le plus les astronomes. Il en avait essayé l'introduction, dès 1788, dans plusieurs mémoires.

Exercices du calcul intégral ; Considération des tables elliptiques, 1818-1819, 3 vol. in-4; cet ouvrage, publié par cahiers, est un des plus utiles que Legendre ait composés.

* LEGENTIL (Labarbinais), voyageur français du XVIII^e siècle, né, à ce qu'il paraît, en Bretagne, partit de Cherbourg en 1714 pour se rendre au Chili, et visita plusieurs des colonies espagnoles, différents ports de la Chine, l'île Bourbon, le Brésil; il revint par Gènes en France, et publia la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouveau voyage autour du monde, avec une description de la Chine*, Paris, 1728, 3 vol. in-12, cartes et fig.; Amsterdam, 1728 et 1731, 3 vol. in-12, fig.; ce voyage, rédigé en forme de lettres, est écrit d'une manière agréable, mais l'auteur s'abstient de toutes remarques nautiques; et l'on voit même en plusieurs endroits qu'il n'avait que des notions assez communes de la géographie générale; il se borne à décrire les lieux qu'il a vus et les mœurs qu'il a observées; on y trouve cependant des particularités intéressantes sur le port d'Ermoû peu fréquenté par les Européens, sur plusieurs petites îles du détroit de la Sonde et sur la colonie de l'île Bourbon, alors nommée *Mascarin*. L'auteur de l'*Histoire des Voyages* dit que « il n'échappe à Legentil rien qui puisse » faire mal juger de son esprit et de sa bonne foi. »

* LEGENTIL DE LA GALAISIERE (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome et voyageur, naquit à Coutances, le 12 septembre 1725. Il devait embrasser l'état ecclésiastique; mais, ayant assisté aux leçons de Delisle, il se passionna pour l'astronomie, science dans laquelle il se perfectionna sous la direction de Cassini. En 1755, admis à l'académie, il lui présenta plusieurs savants *Mémoires*. Il fut du nombre des astronomes qui allèrent observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Destiné pour Pondichéry, les mauvais temps ne lui permirent d'arriver devant cette ville qu'au moment où elle venait de tomber au pouvoir des Anglais. Ce fut en pleine mer qu'il vit, le 6 juin 1761, le passage de *Vénus* sur le soleil. Un second passage de *Vénus* devant avoir lieu le 3 juin 1769, il résolut de rester dans les Indes jusqu'à cette époque. Cependant à diverses reprises il visita les îles de France et de Bourbon, de Rodrigue et de Madagascar, les Philippines et la côte Coromandel. S'étant rendu à Manille, en août 1766, il alla ensuite à Pondichéry, et y fit ses préparatifs pour observer le passage de *Vénus*; mais ce jour-là le ciel devint nébuleux, et l'astre passa sans qu'il pût faire ses observations: le même contre-temps arriva aux Anglais à Madras; mais deux de ses amis qu'il avait laissés à Manille, où d'abord il avait eu le projet de faire ses observations, furent plus heureux. Legentil revint en 1771 la France, où l'attendaient d'autres désagréments. Ses héritiers, le croyant mort, s'étaient partagé ses biens; il parvint à les recouvrer; mais son procureur, bas Normand, fut volé au moment qu'il allait lui rendre ses comptes. Legentil plaida, perdit son procès, et fut condamné aux dépens. Il se consola par l'étude, s'occupa de la rédaction de son voyage et fournit encore un grand nombre de *Mémoires* à l'a-

cadémie. Legentil est mort à Paris, le 22 octobre 1792, âgé de 67 ans. On a de lui : *Mémoire sur le passage de Vénus sur le soleil avec Trébuchet* (*Journal des Savants*, mars 1760); *Voyage dans les mers de l'Inde, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil*, Paris, 1779-1781, 2 vol. in-4, fig., cartes et plans; — *Id.*, Heidelberg, 1782, 8 vol. in-8, fig. On trouve dans cet ouvrage de précieux renseignements sur les mers des Indes, et sur tout ce qui concerne les Indoux. C'est à lui qu'on dut la connaissance de leur zodiaque et de l'astronomie des Brames, selon lui très-conforme à celle des anciens Chaldéens. Ce ne fut pas sans peine qu'il put se procurer des Brames les tables qui leur servent à calculer les éclipses, et apprendre d'eux la manière d'en faire usage. Il découvrit que le nombre prodigieux d'années que les Chaldéens donnaient à chaque âge du monde n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe, et que les quatre *iougams*, ou âges du monde, dont les Brames parlent avec tant d'emphase, ne sont que des périodes astronomiques du mouvement des étoiles en longitude, que l'on peut varier et remonter à l'infini. Le voyage de Legentil a été abrégé et traduit en allemand avec d'autres relations, Hambourg, 1780-1782, 3 vol. in-8. J.-D. Cassini a publié l'*Eloge* de Legentil, Paris, 1810, in-8.

LÉGER (saint) *Leodegarius*, évêque d'Autun, né vers l'an 616, fut ministre d'état sous la minorité de Clotaire III, et, suivant quelques auteurs, maire du palais sous Childéric II. Il n'était encore qu'abbé de Saint-Maxent en Poitou, lorsqu'il fut appelé à la cour par sainte Mathilde, mère du roi, pour former, avec saint Eloi de Noyon et saint Ouen de Rouen, une espèce de conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. L'évêché d'Autun fut la récompense des services de saint Léger. Après la mort de Clotaire III, il contribua puissamment à l'élection de Childéric, roi d'Austrasie. Il ne s'occupa qu'à faire régner ces princes avec justice et humanité. Les courtisans l'ayant rendu suspect à Childéric, il se retira à Luxeuil; mais sa retraite ne le mit pas à l'abri de la persécution. Ebroïn lui fit souffrir des tourments horribles; enfin cet évêque fut décapité l'an 678, dans la forêt de Lucheu en Picardie, diocèse d'Arras. Il nous reste de lui des *Statuts synodaux*, dans les Conciles du père Labbe, et une *Lettre de consolation*, à *Sigrade*, dans la *Bibliothèque des manuscrits*, du père Labbe. On trouve la vie du saint Prélat dans la *Collection des historiens de France* et dans les *vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît*.

LÉGER (Antoine), théologien protestant, né à Ville-Sèche, dans la vallée de Saint-Martin en Piémont, l'an 1594, alla, en qualité de chapelain de l'ambassadeur des états-généraux, à Constantinople. Il y lia une étroite amitié avec le patriarche Cyrille Lucar, qu'il confirma dans les erreurs de Luther, et dont il obtint une *Confession de foi*, que les Grecs ont hautement désavouée. De retour dans les Vallées, il y exerça le ministère : mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort comme fanatique et séditieux, il se retira à Genève où il obtint une chaire de théologie. Il y mourut en 1661, à

soixante-sept ans. On a de lui une *Edition* du nouveau Testament en grec original et grec vulgaire, 2 vol. in-4. Antoine LÉGER, son fils, né à Genève en 1652, mourut dans cette ville en 1680. On a de lui 5 volumes de *Sermons* imprimés après sa mort. Il publia diverses *Dissertations* sur des sujets *physiques et théologiques*, imprimées de 1705 à 1715; et quelques *Traité de théologie*. — Jean LÉGER, né en 1625, neveu d'Antoine Léger, ministre de l'Eglise de Saint-Jean, obtint de Louis XIV, après la destruction des Vaudois, et sur la recommandation de Cromwell, la permission de faire en France une quête en leur nom. Ayant, en 1655, assisté aux conférences qui se tinrent à Pignerol, il eut à ce sujet des démêlés avec le duc de Savoie, qui fit raser sa maison, et le déclara criminel de lèse-majesté. Il devint ensuite pasteur de l'Eglise wallonne à Leyde, et il remplissait encore cette place en 1665. Il a laissé l'*Histoire des Eglises évangéliques des vallées du Piémont*, in-fol.; c'est le fruit du ressentiment uni à l'esprit de secte.

LÉGER (Claude), né à Attichi, petite ville du diocèse de Soissons, en 1699, embrassa l'état ecclésiastique, et en eut toutes les vertus. Devenu curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris, il gagna l'estime et le respect de tous les gens de bien par sa charité, son zèle, son désintéressement. Il mourut à Paris en 1774, regretté surtout d'un grand nombre de prélats qui avaient été ses élèves dans la science du saint ministère. A l'occasion du monument qui lui fut érigé en 1781, l'évêque de Sénez (M. de Beauvais) prononça son éloge funèbre, vrai chef-d'œuvre en ce genre, et en même temps excellent traité des obligations et des vertus pastorales, écrit avec chaleur et avec sentiment, et animé par les applications et les citations les plus heureuses. L'illustre orateur ne fait point difficulté, en appliquant à ce respectable curé un passage de saint Hilaire, de dire que les évêques mêmes auraient cru s'élever trop haut s'ils s'étaient mis à côté de ce simple prêtre : *Nemo unquam episcoporum sibi tantum assumpsit, ut se presbyteri illius collegam computaret.*

* LÉGER (F. P. A.), acteur et auteur, né à Paris vers 1757, remplit d'abord les fonctions d'instituteur, et, pour se donner quelque relief, portait le petit collet, mais jamais il n'entra dans les ordres. La révolution le jeta dans une carrière tout opposée : secrétaire de la municipalité de Saint-Denis, il débuta, en 1792, au théâtre du Vaudeville, et devint directeur en 1798 d'une troupe; mais sa gestion ne fut pas heureuse. Il se chargea, dans ses dernières années, de l'entreprise du théâtre de Nantes et mourut le 27 mars 1825. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *L'homme sans façon* ou *le Vieux cousin*, comédie en 3 actes et en prose; *Marie* ou *la Demoiselle de compagnie*; *le Corsaire* comme il n'y en a point. Il a composé un grand nombre de *Vaudevilles*, seul ou en société avec Barré, Chazet, Deschamps, Désangiers et autres. Il est encore auteur d'une *Rhétorique épistolaire*, 1804, in-12; de *John Bull* ou *Voyage à l'île des Chimères*, 1818, 3 vol. in-12, et de *Poésies et Chansons érotiques*, etc., 1819, in-18.

LÉGET (Antoine), né dans le diocèse de Fréjus, fut supérieur du séminaire d'Aix sous le cardinal de Grimaldi. On a de lui : une *Retraite de dix jours*, in-12; la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, in-12; *Véritables Maximes des saints sur l'amour de Dieu*. Il mourut en 1728, à 71 ans, directeur de la maison de Sainte-Pélagie.

* **LÉGIER** (Pierre), littérateur, né en 1734, à Jussey, fit de bonnes études, et, ayant obtenu une lieutenance, fit une campagne en Bohême. La faiblesse de sa santé l'obligea de renoncer au service, et il vint étudier le droit à Paris, où il dut à quelques vers agréables l'entrée des cercles les plus brillants. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans le genre dramatique, revint dans sa famille et obtint la charge de maire et de lieutenant-général de police. Légier est mort d'une maladie de poitrine, à Jussey, le 7 janvier 1791, laissant les productions suivantes : *Le Rendez-vous*, opéra en un acte et en vers, représenté en 1765; *Les Protégés*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1769, in-12; la versification en est facile, mais il y a peu d'originalité et d'intérêt; *Amusements poétiques*, Londres (Orléans), 1769, in-12; c'est un recueil de contes, épîtres, etc. C'est le jargon mis à la mode par Dorat; mais Légier n'en a pas du moins outré les défauts; *L'influence du luxe sur les mœurs et les arts*, discours en vers, prononcé le jour de sa réception à l'académie de Besançon, 1780, in-8; *Le Berger*, fable, présentée à M. l'évêque de Châlons (Mgr. de Clermont-Tonnerre), 1782, in-8; *Épître à un amateur des beaux-arts*, 1782, in-8; *L'orateur*, poème, à l'abbé de Talbert, 1784, in-8; *Susky*, conte moral; ce morceau, le seul en prose qu'on ait de Légier, a été imprimé dans les *Affiches de Franche-Comté*, année 1785. On trouve une *Notice* à Légier dans les *Mémoires* de la société d'agriculture de la Haute-Saône.

LEGIONENSIS. Voy. LÉON Aloysius.

* **LEGIPONT** (dom Olivier), bénédictin, né en 1698, à Soiron, dans le duché de Limbourg, embrassa la vie religieuse en 1720, dans l'abbaye de Saint-Martin de Cologne, et après y avoir professé la philosophie en devint prieur. Doué d'une vaste mémoire et infatigable au travail, il étudia presque toutes les branches des connaissances humaines. Lié d'une étroite amitié avec dom Bernard Pèz, célèbre religieux de l'abbaye de Molk, il lui adressa pour les publier dans son *Thesaurus anecdotorum rarissimus*, une foule de pièces intéressantes, tirées des bibliothèques et des archives. Ce savant religieux mourut à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, le 16 juin 1758, âgé de 60 ans. Dom J.-François a donné, dans sa *Bibliothèque générale* des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, la liste de ses ouvrages; dix-neuf ont été publiés et cinquante-un sont restés inédits. Nous citerons les plus connus : *Dissertationes philologico-bibliographicae de ordinanda et ornanda bibliotheca*, Nuremberg, 1726, in-4; *Bibliographia benedictinae conspectus*, Mayence, 1758; *Monasticum moguntianum, sive succincta monasteriorum in archiepiscopatu moguntino notitia*, Prague, 1746, in-8; *Votum anonymi submissaque*

mediorum insinuatio pro seminario benedictino, una cum academia nobilium Heidelbergae eligendo, Cologne, 1748, in-8; *Sacra metropoleos coloniensis antiquitas et prerogativae adversus illius gloriae aemulos asserta*, Cologne, 1748; *Introductio ad studium numismatum romanorum pro illustri juventute*, Wurtzbourg, 1757, in-8; *Methodus studiorum*, Ratisbonne, 1752; *Systema erigendae societatis litterariae*, etc., Kempton, 1758, in-8; *Historia rei litterariae ordinis sancti Benedicti, in quatuor partes distributa*, etc., Vienne et Wurtzbourg, 1754 (voy. ZIEGELBAUER); une nouvelle *Bibliographia benedictina*, etc., manuscrite, 2 vol. in-fol.

LEGOBLEN. Voy. GOBIEN.

* **LEGOUVÉ** (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), littérateur, né, en 1764, à Paris, était fils d'un avocat distingué, et reçut les premières leçons de poésie de son père, auquel on doit une tragédie intitulée *Attila*, imprimée deux fois, mais qui n'a pas été représentée. Ses premiers essais, dépourvus de verve, étaient d'une médiocrité désespérante. Mais insensiblement et à force de persévérance il parvint à triompher des obstacles que la nature paraissait lui opposer. Admis en 1798 à l'institut, il fut plus tard nommé suppléant de Delille au collège de France. Dans ses dernières années, la mort d'une épouse qu'il chérissait lui causa un si vif chagrin, que ses facultés mentales en furent altérées. Il mourut dans une maison de santé à Montmartre, le 30 août 1812. Son âme, naturellement aimante et sensible, le portait à peindre les affections douces et mélancoliques : il débuta par une *Héroïde de la mère des Brutus à Brutus son mari*, revenant du supplée de ses fils; cette pièce, dont quelques beaux vers rachètent ce que le fond a de défectueux, a été insérée dans les *Essais de deux amis* (voy. LAYA), Paris, 1786, in-8. Son poème sur la *Mélancolie* est plein de charme et de sentiment : les mêmes qualités se font remarquer dans ceux qui ont pour objet les *Souvenirs* et les *Sépultures*. Mais *Le Mérite des femmes*, qui parut en 1801, in-12, est de tous ses ouvrages celui qui a obtenu les plus de célébrité. Il s'y est attaché à rendre hommage au généreux dévouement et à l'héroïque résignation que montrèrent tant d'épouses, de mères et de sœurs, pendant le règne affreux de la terreur. Legouvé a aussi composé des pièces de théâtre. *La Mort d'Abel* (1792), dont il puisa le sujet dans l'Ecriture, et les traits principaux dans le poème de Gessner, révéla un talent supérieur : on y remarqua la peinture touchante et fidèle du berceau du monde; le caractère de Caïn est tracé avec énergie, et plusieurs scènes sont du plus puissant intérêt. Cette pièce, qui obtint un grand succès, est restée au théâtre. *Epicharis et Néron*, son second ouvrage, représenté en 1794, obtint aussi un brillant succès, dû sans doute en partie aux circonstances politiques, qui ne pouvaient manquer de concourir à la réussite d'un ouvrage dont l'objet était de retracer le triomphe de la liberté sur la tyrannie; mais le mérite intrinsèque de cette pièce suffisait pour la faire accueillir favorablement. Le personnage d'Epicharis est dessiné avec autant de vigueur que d'originalité; l'intrigue est habilement conduite, et le cinquième

acte, que remplit presque seul Néron, caché dans le souterrain où il se dérobe à la vengeance des Romains, offre la peinture aussi vraie que terrible des fureurs impuissantes et des lâches terreurs du tyran abattu. Le style de cette pièce est vraiment celui de la tragédie, et il s'y rencontre quelques traits qui paraissent inspirés par le génie de Tacite. *La Mort de Henri IV*, dernier ouvrage de Legouvé, malgré les critiques dont elle fut l'objet, ne nuisit point à sa réputation. On pourrait encore citer son *Éteocle et Polynice*, dans lequel il s'efforça d'imiter l'énergique simplicité des tragiques grecs; et *Quintus Fabius*, où il essaya de peindre la sévérité du caractère romain. Aucune de ses pièces n'est restée au théâtre; mais *Epicharis* et *Eteocle* font partie de la suite du Répertoire. On lui doit en outre divers morceaux de prose et de vers, dans les *Veillées des muses*. Les *Œuvres complètes de Legouvé* ont été publiées, Paris, 1826-1827, 3 vol. in-8, dont le dernier contient ses *Œuvres posthumes*. En tête est une *Notice sur Legouvé*, par Bouilly.

LEGRAND, LEGRAS, et autres. Voyez la lettre G.

* LEGRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), jurisculte, né en 1776 à Rennes, fit d'excellentes études et fut en 1792, à l'âge de 16 ans, nommé secrétaire en chef de l'administration d'Ille-et-Vilaine. Trois ans après il quitta cette place pour aller occuper celle de chef de bureau au ministère de la justice, où il devint, en 1813, chef de la division des affaires criminelles. Il conserva ses fonctions au retour du roi; fut, en 1819, nommé maître des requêtes, en service extraordinaire, et ayant été mis plus tard à la retraite, ouvrit un cabinet de consultations. Il est mort à Paris le 24 décembre 1827, laissant sur le droit criminel plusieurs ouvrages estimés : *Traité de la procédure criminelle devant les tribunaux militaires et maritimes de toute espèce*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-4; 2^e édition, 1823, 3^e éd. 1830; *Observations sur le jury*, 1819, in-8; 2^e éd. 1827, revue et augmentée, etc.; *des Lacunes et des besoins de la législation française en matière politique et en matière criminelle ou du défaut de sanction dans les lois d'ordre public*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; *Un mot sur le projet de loi relatif au sacrilège*, Paris, 1823, in-8; *Lettre à M. le comte de Montlosier*, 1826, in-8.

* LEGRIS-DUVAL (Réné-Michel), prédicateur ordinaire du roi, né le 16 août 1765 à Landernau en Bretagne, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, où son oncle le P. Querbeuf (voy. ce nom), lui avait fait obtenir une bourse, et s'y fit remarquer par ses talents. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre le 20 mars 1790. La révolution venait d'éclater, et, quoiqu'elle n'eût point encore déployé ce caractère terrible qu'elle prit peu de temps après, les malheurs qui se préparaient pour l'Eglise et la monarchie ne firent qu'enflammer le zèle de l'abbé Legris-Duval, qui n'avait d'autre ambition que celle de travailler au salut des âmes, et d'autre désir que celui de répandre son sang pour la foi. Il respirait encore toute la ferveur de son ordination, lorsque les mesures sévères contre les prêtres insermentés fu-

rent mises en vigueur. Vivement affecté du sort des fidèles que la fuite d'un grand nombre de pasteurs laissait sans ressources, il se retira à Versailles, où il se dévoua aux fonctions du saint ministère. En apprenant la condamnation du roi il part le 20 janvier au soir, et se rend à la commune de Paris : *Je suis prêtre*, dit-il, *j'ai appris que Louis XVI venait d'être condamné à mort; je viens lui offrir les secours de mon ministère*. Tant de courage étonne les membres de la commune : cependant ils auraient pu lui faire payer cher cette généreuse démarche, si l'un d'eux, nommé Mathieu, son camarade de collège, ne l'eût pris sous sa protection, et n'eût répondu de lui. Moins intimidé de l'air farouche avec lequel son offre avait été reçue, que content d'apprendre que le roi n'avait pas besoin de ses secours, il retourna à Versailles, où il continua, autant que les circonstances le permettaient, à exercer ses périlleuses fonctions. Lorsque l'orage révolutionnaire s'apaisa, il fut un des premiers à faire entendre sa voix apostolique. En 1796, M. le duc de Doudeauville lui confia l'éducation de son fils Sosthènes de la Rochefoucauld. Mais il ne cessa pas d'accomplir dans toute leur intégrité les fonctions du sacerdoce, et il se montrait surtout infatigable dans ses exercices de charité. En 1810, les cardinaux exilés durent à son zèle et à ses soins des secours abondants. Son talent pour la chaire avait étendu sa réputation même dans les provinces éloignées. Après la restauration, la cour voulut connaître cette éloquence qui opérait partout tant de merveilles. L'abbé Legris-Duval y prêcha plusieurs fois, et y remporta des suffrages auxquels sa modestie était loin de prétendre. Le roi voulut, en 1817, récompenser ses travaux par un évêché; mais il refusa cette dignité, ainsi que la charge d'aumônier ordinaire de Monsieur et de grand-vicaire de Paris. Il accepta seulement une modique pension de 1,500 fr., dont il ne jouit que peu de temps. Promoteur de l'association en faveur des pauvres Savoyards, on lui en dut une autre pour la visite des malades dans les hôpitaux, et une troisième pour l'instruction des jeunes prisonniers. Il ne se faisait point dans Paris une bonne œuvre dont il ne fût ou l'instigateur ou le protecteur; il aimait, pour ainsi dire, tout le bien qui se faisait dans cette immense capitale. Il succomba aux travaux multipliés de son zèle et de sa charité le 18 janvier 1819, pleuré des pauvres dont il était le père, des grands dont il était l'orateur, et du clergé dont il était la gloire et l'ornement. Ses dépouilles mortelles furent portées à l'église des Carmes, au-dessous de cette chaire où il avait peu de temps auparavant fait entendre sa voix, pour célébrer la glorieuse mort des prêtres et des évêques massacrés en 1792. Ses *Sermons* ont été publiés en 1820, 2 vol. in-12. Le premier, précédé d'une notice intéressante sur sa vie, par M. le cardinal de Bausset, contient l'*Advent*, qu'il prêcha devant le roi en 1816. Cette station est la seule qu'il ait remplie, le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de prêcher des carêmes. Les sermons, au nombre de six, sont remarquables par l'élégance et la pureté du style, par la justesse des pensées,

par la sagesse des conseils, et par ce ton d'onction et de piété qui n'abandonnait jamais l'orateur. Le second volume renferme des sermons composés pour différentes cérémonies, pour des assemblées de charité, pour des réunions pieuses. On y remarque celui qu'il prêcha en présence du roi le 14 mai 1814, lors du premier service solennel célébré pour Louis XVI; le discours qu'il prononça la même année dans l'église des Carmes, sur le triomphe des martyrs dans la dernière persécution; et un *sermon sur la Cène*, qui fit une vive impression par les nobles sentiments dont il est rempli : c'est le dernier qu'il prêcha devant le roi. Les autres ne sont pas tous également travaillés : il y en a que l'auteur n'a prêchés qu'une seule fois et qu'il n'a pas relouchés. On doit avoir de l'indulgence pour les taches légères qu'on pourrait y apercevoir, et qu'une composition moins rapide aurait fait disparaître. Son éloquence était entraînant et persuasive. Il avait une facilité prodigieuse à parler sur toutes sortes de sujets sans préparation. Mais il excellait particulièrement dans ceux où il fallait attendrir les spectateurs sur le sort des malheureux. D'immenses aumônes étaient chaque année le prix de ses infatigables travaux. Dans un saison où l'on ne comptait que sur une faible quête, deux discours non préparés produisirent plus de 40,000 fr., tant était séduisant et irrésistible le charme de ses paroles. On a encore de lui le *Mentor chrétien*, ou *Catéchisme de Fénelon*, qu'il composa pour l'éducation du jeune de La Rochefoucauld. Cet ouvrage devait avoir 5 vol. Il n'a publié que le premier, où sont exposés les principes de la religion naturelle; le second devait offrir les preuves de la religion révélée, et le troisième, les caractères de la religion catholique. Il existe de l'abbé Legris un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, dont les amis de la religion désirent vivement la publication.

* LEGROS (Joseph), l'une des plus belles hautes-contre qu'on ait entendues à l'opéra, né le 7 septembre 1739, à Monampteuil, village du diocèse de Laon, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. La beauté de sa voix le fit appeler à l'académie royale de musique, où il débuta le 1^{er} mars 1764, avec le plus brillant succès. Il donna, en 1775, l'acte d'*Hylas* et *Sylvie*, dont il refit la musique en société avec Desormery père. Son embonpoint excessif l'obligea de quitter le théâtre en 1785, avec sa pension de retraite. Depuis 1777, il s'était chargé de l'entreprise du Concert spirituel, qu'il continua de diriger jusqu'à la suppression de cet établissement en 1791. Il mourut à la Rochelle, le 29 novembre 1795.

LEGROS. Voy. GROS.

* LEGUAT (François), né dans la Bresse, vers 1658, fut contraint de se réfugier en Hollande en 1689, par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Les états-généraux ayant, sur la proposition de Henri Duquesne, fils du célèbre marin, formé le projet d'envoyer une colonie de protestants français à l'île de Mascarène, aujourd'hui l'île Bourbon, Leguat en fit partie. Mis à terre le 1^{er} mai 1691, ils y furent laissés avec des provisions et des outils, etc., dans l'île Rodrigue avec huit de ses

compagnons. Au bout de deux ans ils parvinrent à gagner l'île de France où de nouveaux malheurs les attendaient : le gouverneur leur fit subir mille mauvais traitements, auxquels plusieurs succombèrent; Leguat et deux de ses compagnons seulement y survécurent. De retour en Europe, il s'établit à Londres, où il mourut en 1833, après avoir publié : *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales, avec la relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'île Maurice, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, dans l'île de Sainte-Hélène et en d'autres endroits de leur route*, Londres, 1708, 2 vol. in-12, avec cartes et figures, 1720, 2 vol. in-12; et Amsterdam, 1708. Ce livre écrit avec simplicité ne manque pas d'intérêt, et plusieurs fois il a été cité comme autorité. On ne sait ce qui a pu déterminer Bruzen de la Martinière à le traiter de fabuleux. Il a été réimprimé plusieurs fois en hollandais, en allemand et en anglais. Un biographe français cite cette dernière traduction qui parut à Londres, 1708, 2 vol. in-8, comme l'ouvrage original.

* LEHOC (Louis-Grégoire), né à Paris en 1743, était fils d'un médecin auteur de plusieurs écrits contre l'inoculation. Nommé en 1778 par Louis XVI commissaire-général de la marine pour l'échange des prisonniers de guerre, le cartel d'échange qu'il rédigea fut regardé comme un modèle en ce genre. Il suivit le comte de Choiseul-Gouffier à Constantinople avec le titre de premier secrétaire de légation, et alla visiter les ruines d'Athènes avec Delille. (Voy. CHOISEUL-GOUFFIER et DELILLE.) Rappelé en 1787 par M. de Calonne, pour concourir aux travaux préparatoires de l'assemblée des notables, il fut ensuite intendant des finances du duc d'Orléans, pendant les années 1788 et 1789. Elu président de sa section, et chef d'un des bataillons de la garde nationale, il reçut de l'assemblée Constituante, après le voyage de Varennes, la mission de garder le jeune dauphin : il s'acquitta de ce devoir en homme qui en connaissait l'importance, et par l'étendue de ses connaissances, par l'aménité de son esprit, il parvint à procurer un peu de consolation à la famille royale. Louis XVI, rendu un moment à la liberté, le nomma son ministre à Hambourg. Rappelé en 1793 par la Convention, il fut incarcéré pour avoir donné des conseils au roi, dans un mémoire qui fut trouvé dans la fameuse armoire de fer : mais oublié dans sa prison, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. En 1793, le Directoire le nomma ambassadeur extraordinaire en Suède, et il occupa ce poste jusqu'au 18 brumaire. Depuis il vécut paisiblement dans une terre à quelques lieues de Paris, et devint membre puis président du conseil-général du département de l'Oise. Dans ses loisirs il se livrait à la culture des lettres, et il fit représenter en 1807 une tragédie de *Pyrrhus*, qui a obtenu une mention du jury des prix décennaux; mais les allusions qui naissaient du fond du sujet, puisqu'il s'agit d'un prince légitime qui vient réclamer sa couronne, en firent défendre la représentation. Lehoc est mort à Paris, d'une maladie de poitrine, le 15 octobre 1810 : il avait tra-

duit des contes de l'anglais, et cent sonnets de Pétrarque; composé deux opéra et l'éloge du chancelier de l'Hôpital.

* LEHODEY de SAULT-CHEVREUIL (Etienne), homme de lettres, né en 1754 dans la basse Normandie, lors de l'ouverture des états-généraux fit paraître une feuille qu'il intitula *Journal des états-généraux*, puis *Journal de l'Assemblée nationale*, dont Rabaud Saint-Etienne passa pour le principal rédacteur. L'établissement du *Moniteur universel* fit tomber le journal de Lehodey. En 1791, il entreprit le *Logographe*, avec la protection de Louis XVI qui en faisait les frais. Ce journal fut supprimé après le 10 août 1792, sur la dénonciation de Thuriot, et Lehodey, dénoncé lui-même à diverses reprises, fut obligé plusieurs fois de paraître à la barre de la Convention, pour se justifier. Il obtint en 1799 la place de *chef du bureau* de l'esprit public et des journaux, et en 1800 il passa en qualité de secrétaire-général à une préfecture de la Belgique. Il occupa peu de temps ces fonctions. De retour à Paris, il fut attaché comme professeur dans l'institution Labbé. A l'époque de la restauration, il devint un des rédacteurs de la *Quotidienne* à laquelle, malgré ses infirmités, il travaillait encore sur la fin de sa vie. Il est mort à Paris le 4 avril 1850. Il a publié : *De la conduite du Sénat sous Napoléon Bonaparte, ou les causes de la journée du 31 mars 1814*; *Histoire de la régence de l'impératrice Marie-Louise, et du gouvernement provisoire*, 1814, in-8; *Parallèle impartial des traductions des Bucoliques en vers français*, de MM. Tissot et Henri de Villodon, Paris, 1820, in-8.

LEIBNITZ (Guillaume-Godefroi, baron de), philosophe et mathématicien, né à Leipsig le 5 juillet 1646, du professeur Frédéric Leibnitz. Après avoir fait ses premières études, il s'enferma dans la nombreuse bibliothèque que son père lui avait laissée, et s'abandonna entièrement aux sciences. Poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, théologiens, philosophes, mathématiciens, furent l'objet de ses études; il ne donna l'exclusion à aucun genre de littérature. Dès l'âge de 20 ans, il fut nommé docteur en droit, et l'université d'Altorf lui offrit une chaire dans cette faculté. Il préféra se rendre à Nuremberg, où étaient réunis beaucoup de savants. Là, il s'attacha au baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, et fut, par le crédit de son protecteur, nommé conseiller de la chancellerie en 1669. Tout en remplissant les fonctions de cette place, il se livrait avec ardeur à l'étude et publiait sur le droit, la politique, la théologie et la physique, des ouvrages qui prouvaient qu'il était également propre à se distinguer dans ces sciences diverses. Trois ans après (1672), il accompagna à Paris, comme gouverneur, le fils de M. de Boinebourg, et trouva ainsi l'occasion d'entrer en relation avec les savants les plus distingués de l'époque. L'académie des sciences lui proposa de l'admettre dans son sein, s'il voulait se faire catholique, ce qu'il refusa. De Paris, il se rendit à Londres, où l'on s'empessa de l'admettre dans la société royale. Les princes de Brunswick, instruits de ses talents pour l'histoire, lui confièrent celle de leur maison. Il parcourut l'Al-

lemagne pour ramasser les matériaux de cet ouvrage, et passa de là en Italie, où les ducs de Toscane, de Ligurie et d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avaient leurs principautés. De retour de ce voyage en 1790, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avait faite dans ses savantes excursions. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des pensions et des charges honorables. L'électeur Ernest-Auguste le fit, en 1696, son conseiller privé de justice, il l'était déjà de l'électeur de Mayence et du duc de Brunswick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris; il n'avait tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plus tôt, et avec le titre de pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageusement, pourvu qu'il quittât le luthéranisme; mais, tout tolérant qu'il était, il rejeta cette condition. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin, et en fut fait président. Un champ non moins vaste et non moins glorieux s'ouvrit à lui en 1711. Le czar le vit à Torgau, et ce législateur de barbares traita Leibnitz avec la considération qu'un sage couronné a pour un sage qui mériterait la couronne. Il lui fit un magnifique présent, lui donna le titre de son conseiller privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne le traita pas moins généreusement que celui de Russie, il lui donna le titre de conseiller aulique avec une forte pension, et lui fit des offres considérables pour le fixer dans sa cour. La vie de Leibnitz ne fut marquée que par des événements flatteurs, si l'on en excepte la dispute de la découverte du *Calcul différentiel*. Cette querelle couvrait sous la cendre depuis 1699; elle éclata en 1711. Les admirateurs de Newton accusèrent le philosophe allemand d'avoir dérobé à celui-ci l'invention de ce calcul. La chose n'était pas aisée à prouver; Keill l'en accusa pourtant à la face de l'Europe. Leibnitz commença par réfuter cette imputation avec beaucoup d'impétuosité dans les journaux de Leipsig, et finit par se plaindre à la société royale de Londres, en la demandant pour juge. L'examen des commissaires nommés pour discuter les pièces de ce grand procès ne lui fut point favorable. La société royale donna à son concitoyen l'honneur de la découverte; et pour justifier son jugement, elle le fit imprimer avec toutes les pièces qui pouvaient servir à appuyer l'arrêt. Les autres tribunaux de l'Europe savante jugèrent Leibnitz avec moins de sévérité, et peut-être avec plus de justice. Bien des gens pensèrent que le philosophe anglais et le philosophe allemand pouvaient avoir saisi chacun la même lumière et la même vérité. Ce qui les confirma dans leur opinion, c'est qu'ils ne se rencontraient que dans le fond des choses; ce que l'on appelait *fluxions*, l'autre le nommait *différences*. L'*infiniment petit* était marqué, dans Leibnitz, par un caractère et d'un plus grand usage que le caractère employé par Newton. Leibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de son procès; et, par une faiblesse qui fait bien voir le peu de ressources de la philosophie, ce cha-

gnit le consuma peu à peu, et bâta, dit-on, sa mort, arrivée à Hanovre le 14 novembre 1716, dans sa 70^e année. Ce philosophe ne s'était point marié, et la vie qu'il menait ne lui permettait guère de l'être. Il ne prenait point ses repas à des heures réglées, mais selon ses études; il n'avait pas de ménage, et était peu propre à en avoir. Il était toujours d'une humeur gaie, mais il se mettait aisément en colère; il est vrai qu'il revenait aussitôt. On l'a accusé de n'avoir été qu'un rigide observateur de la loi naturelle, et d'avoir aimé l'argent. Quoiqu'il eût un revenu très-considérable, il vécut toujours assez mesquinement. Sa mémoire était admirable : toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières, il mérita que le roi d'Angleterre l'appelât son *Dictionnaire vivant*. C'était le savant le plus universel de l'Europe; mais il poussa l'amour de cette universalité si loin, qu'il se fit de fausses idées sur une infinité de choses qu'il n'avait pu approfondir assez pour en avoir de justes. Ce goût qu'il avait pour l'universalité des talents, et peut-être l'ambition d'être réputé pour un homme qui n'ignorait rien, l'engagea à joindre à ses autres titres de gloire celui de poète. Il fit sur *la conquête de la Terre-Sainte* un poème qui ne servit qu'à lui donner un ridicule, et à prouver la flexion de l'abbé Desfontaines, touchant la difficulté d'allier une grande étude de la géométrie, avec les richesses de l'imagination et le génie des belles-lettres; de même que ses idées romanesques et paradoxales vérifient l'observation de Pascal et de Scaliger, touchant l'influence de la géométrie sur les autres facultés intellectuelles. (Voy. CHRISTIAN WOLFF.) Nous avons de Leibnitz : *Scriptores rerum brunsvicarum*, 1707, 3 vol. in-fol., recueil utile pour l'Histoire générale de l'empire et l'Histoire particulière d'Allemagne; *Codex juris gentium diplomaticus*, avec le supplément, publié sous le titre de *Mantissa Codicis juris*, etc., Hanovre, 1693, 2 vol. in-fol. C'est une composition de différents traités pour servir au droit public, précédés d'excellentes préfaces. Il y remonte aux premiers principes du droit naturel et du droit des gens; *De jure suprematis ac legationis principum Germaniæ*, 1687, sous le nom supposé de César Furstner; ouvrage composé pour faire accorder aux ambassadeurs des princes de l'empire, non électeurs, les mêmes prérogatives qu'aux princes d'Italie; le 1^{er} vol. des *Mémoires de l'académie de Berlin*, en latin, in-4, sous le titre de *Miscellanea berolinensia*; *Notitia optica promota*, dans les ouvrages posthumes de Spinoza; *De arte combinatoria*, 1690, in-4; une foule de *Questions de physique et de mathématiques*, résolues ou proposées dans les journaux de France, d'Angleterre, de Hollande et surtout de Leipsig. Ce fut dans ce dernier journal qu'il inséra, en 1684, les *Règles du calcul différentiel*; *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme*, Amsterdam, 1747, 2 vol. in-12; fruit d'une métaphysique singulière et fautive à plusieurs égards, mais qui ne manque pas de vues justes et profondes. Il y a de bonnes réflexions contre les manichéens; mais l'auteur semble donner dans l'extrémité contraire, en niant l'existence du mal, ou la défigurant de manière à ne pas s'y reconnaître.

Son *Optimisme* a donné à un philosophe moins amateur de systèmes l'occasion de faire les réflexions suivantes. « 1^o L'on ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout ne soit bien, parce que Dieu ne saurait rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien et le perfectionner à l'infini; 2^o par rapport à l'homme, considéré dans cette vie précisément et sans espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien, et c'est insulter à ses maux que d'oser lui dire le contraire; 3^o le système de l'optimisme, qui, pris dans le sens de ses partisans, n'est qu'un raffinement métaphysique, né dans une imagination plus riante que vraie, se vérifie en quelque sorte dans la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, et chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents. Dans l'une et dans l'autre fortune, il joint en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres : il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre et qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche; il sait que Dieu a placé dans les souffrances même le germe de la félicité de ses enfants. Les sentiments de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent cette connaissance, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée, après avoir passé sous la meule qui a brisé l'amande et ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve et le purifie, tandis que le pécheur se désespère et se damne. *Creatura enim tibi factori deserviens, exarscit in tormentum adversus injustos, et lenior fit ad benefaciendum iis qui in te confidunt*. Sap. 16. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. » Rom. 8. *Una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos vastat, damnat, exterminat*. August. » Plusieurs écrits de métaphysique, sur l'espace, sur le temps, sur le vide, sur la matière, sur l'union du corps et de l'âme, et d'autres objets qu'il discute quelquefois en homme d'esprit plutôt qu'en philosophe profond. Il semble moins chercher à expliquer la manière dont les choses existent réellement, qu'à proposer d'ingénieuses hypothèses, propres à embarrasser ceux qui voudraient les attaquer, ce que l'on voit surtout dans ses *Monades*, imaginées pour donner une idée des premiers éléments de la matière; et dans son *Harmonie préétablie*, destinée à rendre compte de l'union du corps et de l'âme. Du reste, si Leibnitz a échoué dans ses recherches, il est dans le cas de tous les savants qui ont essayé de remonter aux principes des choses, et à franchir les barrières qui environnent le sanctuaire de la nature. « Plus on avance en l'observant, dit un physicien, plus elle semble devenir secrète, et repousser ceux qui l'approchent de trop près. » (Voy. le Catéch. phil., t. 3, n^o 418.) Les idées politiques de Leibnitz peuvent être mises à côté de ses idées méta-

physiques. Il voulait réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, et sous un chef unique quant au spirituel. L'empereur et le pape auraient été les chefs de ces deux gouvernements, l'un du premier, et l'autre du second. Il ajoutait à ce projet celui d'une *langue universelle philosophique* pour tous les peuples du monde; projet imaginé longtemps avant lui, et proposé encore après lui, mais que ni la philosophie ni la politique ne parviendront à réaliser. « Ne doutons pas, a dit quel- » qu'un à cette occasion, que la diversité des langues » ne soit l'ouvrage de celui qui répandit la confu- » sion parmi les hommes, lorsqu'ils étaient encore » réunis dans l'usage d'une seule, et qui, en ré- » partissant sur la terre ces tribus éparses, les dif- » férencia par leur langage autant que par les bornes » de leurs habitations, comme dit l'Apôtre, et le » temps circonscrit de leur gloire et de leur durée. » *Definiens statuta tempora et terminos habitationis » eorum.* Art. 17. » *Theoria motus abstracti et motus » concreti*, contre Descartes; *Accessiones historiae*, 2 vol. in-4, recueil d'anciennes pièces; *De origine Francorum disquisitio*, réfutée par le père Tournemine, jésuite, et par dom Vaissette, bénédictin; *Sacro-Sancta Trinitas, per nova inventa logica defensa*, contre Wissovati, neveu de Socin. Il y a de très-bonnes idées. L'auteur prouve que non-seulement une bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystère, mais qu'elle fournit des arguments propres à repousser victorieusement les attaques des sociniens. Effectivement, il en est de ce mystère comme des autres que la révélation nous a manifestés, et que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas, mais elle les défend du reproche de contradiction et d'impossibilité. (Voy. CLAYTON, MALEZIEU.) Des *Lettres* à Pélisson, sur la tolérance civile des religions, Paris, 1692, in-12, avec les réponses de Pélisson; plusieurs volumes de *Lettres*, recueillies par KORTMOLT (voy. cet article); des *Poésies latines et françaises*; elles prouvent la justesse de l'observation que nous avons faite sur le peu de talent qu'il avait pour ce genre de composition. Malgré une certaine originalité de caractère, et un penchant assez marqué pour les idées extraordinaires, ou même bizarres, Leibnitz avait des principes auxquels il tenait. Né dans une religion qui n'a point de base assurée, il vécut dans une espèce de fluctuation qui lui fit former le projet de se réunir aux catholiques, projet pour lequel il fut quelque temps en correspondance avec Bossuet (1). Voy. MOLANUS, Gérard.) Il fut toujours zélé pour le christianisme. Il ne parlait des Livres saints qu'avec respect. « Ils » sont remplis, disait-il, d'une morale nécessaire » aux hommes. » On ne croyait pas encore de son temps que le verbiage philosophique ou philanthropique pouvait remplacer l'Evangile. Il parlait presque toujours honorablement de l'Eglise romaine et de ses pontifes; il reconnaissait hautement les avantages qu'elle a sur les sectes séparées de sa com-

munion. « Voilà, dit-il dans une de ses lettres, la » Chine ouverte aux jésuites, le pape y envoie » nombre de missionnaires. Notre peu d'union ne » nous permet pas d'entreprendre ces grandes con- » versions. » Quelques-uns ont écrit qu'il était mort dans le sein de l'Eglise romaine, mais cela ne paraît pas fondé. Cependant M. de Murr, savant protestant, dans son *Journal pour les arts et la littér.*, septième partie, fait mention d'un manuscrit de Leibnitz, qu'on garde dans la bibliothèque électorale de Hanovre, « où, dit-il, la doctrine catho- » lique, dans les points même auxquels les protes- » tants sont le plus opposés, est défendue avec tant » d'ardeur, que si on ne connaissait pas l'écriture » de Leibnitz par mille et mille feuilles écrites de » sa main, on ne pourrait le croire l'auteur de cet » ouvrage. » La collection la plus étendue des Œuvres de Leibnitz, due aux soins de Louis Dutens, a été publiée sous ce titre : *Opera omnia Leibnitzii collecta studio Lud. Dutens*, Genève, 1768, 6 vol. in-4, fig. On y joint ordinairement les *Œuvres philosophiques*, latines et françaises, publiées par Lud. Eric, que Dutens a exclues de sa collection. Ces deux collections ne renferment pas ses ouvrages historiques, tels que *Scriptores rerum brunsvicorum*, etc. L'abbé Emery a publié l'*Espirit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1805, sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8, et *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion, suivie de pensées extraites des ouvrages du même auteur*, Paris, 1819, in-8. C'est la traduction française du *Systema theologicum* de Leibnitz, ouvrage qui était resté manuscrit dans la bibliothèque de Hanovre. M. Emery ayant appris l'existence de ce manuscrit, en sollicita l'envoi lorsque les armées françaises se furent emparées de cette ville. Ce fut par l'intermédiaire du constitutionnel Grégoire, avec qui M. Emery avait des rapports de science, qu'il obtint la communication de ce précieux manuscrit, qui, suivant M. de Murr, devait faire plus de sensation que tous les autres écrits de Leibnitz. M. Emery en ayant fait une copie exacte, se proposait de le publier, mais la mort l'en empêcha. M. Garnier, son héritier, l'a confié depuis à M. Mollevault, à qui nous devons la traduction du *Systema theologicum*. M. de Genoude en a été l'éditeur. Parmi les ouvrages posthumes de Leibnitz, nous citerons son *Plan d'invasion et de colonisation de l'Egypte*, publié en anglais, Londres, 1805, in-8. Son *Projet de la langue philosophique* a été, en 1811, l'objet d'un concours proposé par l'académie de Copenhague. La *Vie* de ce savant a été écrite par son intime ami Eckhart, qui fournit à Fontenelle des matériaux pour son *Eloge de Leibnitz*. Elle est imprimée dans le tome VII du *Journal pour l'histoire des arts*, par M. de Murr, Berlin, 1747.

LEICH (Jean-Henri), professeur d'humanités et d'éloquence à Leipzig, où il était né en 1720, travailla au *Journal* et aux *Nouvelles littéraires* de cette ville, et y mourut en 1750. Ses ouvrages sont : *De origine et incrementis typographiae lipsiensis*; une *Edition du Thesaurus eruditionis scholasticae*, par Basile Faber, Francfort, 1749, 2 vol. in-fol.; *De vita et rebus gestis Constantini Porphyrogeneti*; *De*

(1) La *Biographie universelle* attribue à Bossuet la rupture des négociations commencées avec Leibnitz, dans la note à la p. 624, tom. 28; mais à la pag. 599, elle en a assigné les véritables motifs dans les oppositions de l'électeur de Hanovre.

diptychis veterum, et de diptycho Emin. Card. Quirini diatriba, Leipsig, 1743, in-4; *De Photii Bibliotheca*, etc. Au nombre de ses amis, Leich comptait les cardinaux Passionei et Quirini. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe et avait formé une collection précieuse de tableaux et de pierres gravées. L'éloge de ce savant se trouve dans les *Acta Eruditorum*, 1732.

LEIDRADE, 46^e archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, né à Nuremberg vers 756, mort en 816, dans le monastère de Saint-Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché, eut une grande réputation de savoir et de piété. Il fut un des *missi Dominici* de Charlemagne, c'est-à-dire un des personnages que ce souverain envoyait dans les différentes parties de son vaste empire pour écouter les plaintes des peuples, et s'assurer de l'exacte administration de la justice. Ce prélat combattit avec succès les doctrines de Félix d'Urgel, et d'Elipand de Tolède. Il fonda deux écoles dans son église métropolitaine. Il nous reste de lui un *Traité sur le baptême*; quatre *Lettres* qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et divers *Opuscules* dans les *Analectes* de dom Mabillon. Baluze a donné une édition de ses *Œuvres* avec celles d'Agobard.

LEIGH (Edouard), chevalier anglais, né en 1602 dans le comté de Leicester, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages, dans lesquels règnent la connaissance des langues et une critique sage. Les principaux sont : des *Réflexions* en anglais sur les cinq livres poétiques de l'ancien Testament, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques, à Londres, 1657, in-fol.; un *Commentaire* sur le nouveau Testament, 1650, in-fol.; un *Dictionnaire hébreu* et un *Dictionnaire grec*, qui se joignent ensemble sous le titre de *Critica sacra*, in-fol., à Amsterdam, 1696. Le premier a paru en français en 1703, par les soins de Wolzogue, sous ce titre : *Dictionnaire de la langue sainte, contenant ses origines, avec des observations*; un *Traité de la liaison qu'il y a entre la religion et la littérature*, matière mieux traitée depuis par l'évêque du Puy, Lefranc de Pompignan, sous le titre de *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, Paris, 1735; et dans un excellent discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des sciences avec la religion*. Ce savant mourut en 1671.

LEIGH (Charles), né à Grange, dans le duché de Lancastre, pratiqua avec beaucoup de succès la médecine en Angleterre, et particulièrement à Londres, où il fut fait membre de la société royale. Il parcourut presque toute l'Angleterre en habile naturaliste, étendit ses observations jusqu'en Amérique, et mourut au commencement du XVIII^e siècle. Les fruits de ses recherches sont : *Histoire naturelle des provinces de Lancastre, de Chester et de Derby, avec le détail des antiquités qu'on trouve dans ces provinces*, Oxford, 1630, in-fol.; Londres, 1700, avec fig., en anglais; *Exercitationes de aquis mineralibus*, Londres, 1697, in-8; *Histoire de la Virginie*, Londres, 1705, in-12; ouvrage superficiel.

* LEISSÈGUES (Corentin-Urbain-Jacques-Bertrand de), vice-amiral, commandeur des ordres de la légion - d'honneur et de St. - Louis, né près de

Quimper (Finistère) le 29 août 1738, entra comme volontaire dans la marine royale en 1776. Lieutenant de vaisseau en 1792, il commanda le brick le *Furet* avec lequel il croisa sur les côtes de Terre-Neuve. Nommé capitaine l'année suivante, il commanda l'expédition chargée de transporter aux Iles-du-Vent les commissaires de la Convention, et concourut à la prise de la Guadeloupe, qui, après moins de quatre mois, fut entièrement reconquise. Fait contre-amiral, il la défendit ensuite contre les Anglais avec un tel succès, qu'ils renoncèrent enfin à s'en emparer. Chargé, en 1799, de l'inspection des côtes depuis Flessingue jusqu'à St.-Malo, il eut ensuite le commandement des ports d'Anvers, Flessingue et Ostende, ainsi que des forces navales françaises et bataves réunies dans l'île de Walcheren, qu'il mit dans un état de défense respectable. Il parcourut, en 1802, avec deux vaisseaux et trois corvettes les principaux ports d'Afrique, obtint du dey d'Alger les réparations qu'il était chargé de réclamer, ainsi que la délivrance d'un grand nombre d'esclaves et de présents pour le premier consul. De retour à Toulon, il transporta à Constantinople le maréchal Bruue (voy. BRUNE), ambassadeur près de la Porte. Chargé, en 1805, de transporter à Saint-Domingue, des troupes et des munitions, il partit de Brest le 13 décembre et n'arriva à sa destination qu'après avoir essuyé une tempête des plus violentes qu'à la hauteur des Açores. A peine son escadre était-elle réparée, qu'il eut à soutenir, contre l'amiral anglais Duckworth (voy. DUCKWORTH), un combat où il fit preuve de beaucoup de bravoure et d'habileté. Forcé de se jeter à la côte, après avoir, malgré l'infériorité de ses forces, extrêmement maltraité l'ennemi, il descendit à terre, emportant avec lui l'aigle et le pavillon qu'il avait si vaillamment défendus. En 1809, il fut chargé de défendre Venise, de concert avec l'armée de terre, et le 23 août 1811, un décret impérial l'investit du commandement des forces navales françaises, italiennes et napolitaines dans les Iles Ionniennes. Promu, en 1816, au grade de vice-amiral, mis à la retraite l'année suivante, Leissègues est mort à Paris au mois de mars 1832.

LE JAY. Voy. JAY.

LE JEUNE. Voy. JEUNE (le).

* LEKAIN (Henri-Louis), acteur célèbre, né à Paris le 14 avril 1728, était fils d'un orfèvre, qui le destinait au même état; mais entraîné par une passion irrésistible pour le théâtre, il renonça bientôt à son atelier pour jouer la comédie. Voltaire, qui découvrit en lui le germe d'un grand talent, sollicita pour Lekain un ordre de début à la comédie française, et il y fut reçu après 17 mois d'applaudissements publics et de contradictions particulières. Il m'a fait pleurer, dit Louis XV, moi qui ne pleure guères. Par reconnaissance pour son protecteur, il s'adonna particulièrement à l'étude de ses pièces, et il assura le succès de plusieurs. Son premier rôle avait été celui de *Titus*, dans le *Brutus* de Voltaire, et le dernier où il ait paru fut celui de *Vendôme* dans *Adélaïde Duguesclin*. Il mourut d'une inflammation de poitrine le 8 février 1778. D'après Voltaire, bon juge en ce genre, l'art de

la déclamation théâtrale a été portée par Lekain plus loin que par aucun de ses prédécesseurs. Il était tellement identifié avec les personnages qu'il représentait, qu'il était tour à tour Oreste, Néron, Genghiskan, Mahomet. Son entrée sur la scène, dans ce dernier rôle, était surtout admirable. Il provoqua différentes réformes utiles, entre autres la suppression des banquettes qui garnissaient les deux côtés du théâtre, et qui étaient destinées pour la classe de spectateurs la plus distinguée, mais qui défiguraient la scène (voy. LAURAGAT). Il fit aussi, de concert avec M^{lle} Clairon, disparaître des costumes turcs, romains et grecs, les paniers, les queues, la poudre, les bourses, les chapeaux et les souliers à talon rouge. Sa taille était épaisse, il avait le col gros et court, l'air dur, la figure peu agréable; mais tous ses traits étaient fortement prononcés, une âme de feu les animait, et leur mobilité était un véritable phénomène. Les *Mémoires de H. L. Lekain, suivis de la Correspondance avec Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun*, etc., publiés par son fils aîné, 1801, in-8, ont été réimprimés en 1826 dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*, précédés de réflexions par Talma.

LELAND (Jean), né à Londres au commencement du xvi^e siècle, obtint du roi Henri VIII, dont il était chapelain, le titre d'antiquaire et une forte pension. Il parcourut toute l'Angleterre et fit une ample moisson; mais il ne put pas profiter des matériaux qu'il avait amassés. Sa pension ne lui étant point payée, il perdit l'esprit de chagrin, et mourut fou en 1552. On conserve ses manuscrits dans la bibliothèque Bodléienne. Le plus estimé de ses ouvrages imprimés est un savant *Traité des écrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, Oxford, 1709, 2 vol. in-8. Il passe pour exact. On accuse Cambden d'en avoir beaucoup profité, sans en rien dire. On a encore de lui : *l'Itinéraire d'Angleterre*, en anglais, Oxford, 1710, in-8, 9 tomes; *De rebus britannicis collectanea*, Oxford, 1716, 6 vol. in-8. Leland était catholique, et entra dans le luthéranisme pour plaire à Henri VIII, qui protégeait cette nouvelle religion; cela fit soupçonner que les remords avaient pu contribuer à lui troubler l'esprit. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LELAND, né à Wigan en 1691, ministre puritain à Dublin, mort en 1766, auteur de *l'Avantage et nécessité de la révélation chrétienne*, 2 vol. in-4; trad. en français, 4 vol. in-12. C'est, au jugement de Laharpe, un des ouvrages qui ont assuré jusqu'ici à l'esprit anglais la palme en cette espèce de lutte du christianisme contre l'incrédulité; De *l'Examen des écrits des déistes*. Les différents ouvrages de Leland sont pleins de savoir, et en même temps de sagesse et de modération.

* LELAND (Thomas), savant théologien et historien anglais, né à Dublin en 1722, fut, en 1768, nommé chapelain de lord Townsend, lord-lieutenant d'Irlande, et ses amis ne doutaient pas qu'il n'obtint bientôt un évêché, lorsqu'il mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : les *Harangues de Démosthènes*, traduites en anglais, avec des notes critiques et historiques, 1756-61-70, 3 vol. in-4. Cette traduction est estimée; *Histoire de la vie*

et du règne de Philippe, roi de Macédoine, Dublin, 1758, 2 vol. in-4; Londres, 1806, 2 vol. in-8; *Histoire d'Irlande depuis l'invasion de Henri II, avec un discours préliminaire sur l'ancien état de ce royaume*, Dublin, 1773, 3 vol. in-4, traduite en français, Maestricht, 1770, 7 vol. in-12, ouvrage plus estimé pour l'élégance du style que pour l'exactitude : *Discours et Sermons*, Dublin, 1788, 3 vol. in-8, avec une notice sur la vie de Leland.

* LELIÈVRE (Claude-Hugues), minéralogiste distingué, naquit à Paris le 28 juin 1752. Dans sa jeunesse il étudia la médecine à Strasbourg, mais il ne tarda pas à renoncer à cette science pour se livrer à la minéralogie. Élève de la première école des mines, (voy. SACE), il en fut nommé ingénieur, puis inspecteur vers 1790, et inspecteur général. Envoyé en 1810 à l'île d'Elbe pour en inspecter les mines de fer, il y découvrit une nouvelle substance que les minéralogistes allemands ont nommée *Liévrite*. De retour de cette mission, il se retira près de Sèvres pour continuer ses travaux, conservant le titre de vice-président du conseil des mines, et mourut à Paris le 18 octobre 1835, dans un âge très-avancé. On doit à ce savant la découverte de l'émeraude en France, celle de l'herzolite, de la yénite, du corindon, etc. C'est lui qui observa le premier que le fer oxydé chauffé au chalumeau, contracte la polarité. Il répéta ses essais sur une grande quantité de substances, telles que la *chrysolyte*, le *cobalt arsenié*, le *cuivre sulfuré*, le *pyrogène*, etc. (Voyez les *Éléments de minéralogie d'Hauy*, t. VI). Lelièvre a publié dans divers recueils : *Note sur le feldspath vert de Sibérie, et l'existence de la potasse dans cette pierre*; *Mémoire sur le lépidolithe*; *Description et analyse du cuivre arsenié en lames*, etc.

LELIO. Voy. CAPILUPI.

* LELLI (Hercule), peintre, architecte, sculpteur et anatomiste, né à Bologne vers l'année 1700, mort en 1766, s'est acquis une grande réputation par les préparations anatomiques en cire qu'il fit pour l'institut de sa ville natale et qui consistent en statues et en tableaux, dans lesquels il a représenté avec la plus grande exactitude tout ce qui est relatif à l'anatomie. Non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine au moyen de laquelle il réduisait et arrêta avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver. Léonard de Vinci et Albert Durer avaient déjà mis en usage un pareil procédé; mais les améliorations qu'y apporta Lelli, peuvent faire regarder la machine qu'il employa comme une invention nouvelle. On a reproduit de nos jours un moyen analogue, sous le nom de *Physionotrace*. (Voy. CHRÉTIEN, Gilles-Louis). Il a aussi publié quelques estampes, parmi lesquelles on distingue *Agar et Ismaël dans le désert*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Joseph*, sainte *Thérèse en prières*, etc. Ses gravures sont marquées des lettres E et L. Il a composé pour l'instruction de la jeunesse, *Compendio Anatomico per uso de pittori e scultori*, ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort.

LELLIS (saint CAMILLE de), né à Bacchiano dans l'Abruzzes en 1550, entra, après une vie fort déré-

glée et très-vagabonde, dans l'hôpital de Saint-Jacques des Incurables, à Rome. Devenu économe de cette maison, il se proposa de prendre, pour soulager les malades, des moyens plus efficaces que ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Son état de laïque lui faisant craindre de grands obstacles pour son projet, il se mit au rudiment à 32 ans, et parvint dans peu de temps au sacerdoce. C'est alors qu'il jeta les fondements d'une congrégation de *clercs réguliers, ministres des infirmes*. Les papes Sixte V, Grégoire XIV, et Clément VIII approuvèrent ce nouvel ordre, digne en effet de tous les suffrages et de tous les encouragements qu'on a vu prodiguer à des associations moins utiles. Le cardinal de Mondovi lui laissa tous ses biens à sa mort, arrivée en 1592, après l'avoir protégé pendant sa vie. Lellis voyant son ouvrage affermi et sa congrégation répandue dans plusieurs villes, se démit de la supériorité en 1607, et mourut saintement en 1611. Benoît XIV le béatifia en 1642 et le canonisa en 1646. Cicatello, son disciple, a écrit sa *Vie* en italien. Le P. Halloix, jésuite, en a donné une bonne traduction latine, Anvers, 1632.

LELONG. Voy. LONG.

LELORRAIN. Voy. LORRAIN.

LELY (Pierre van der FAKS, surnommé *le chevalier*, peintre, né en 1618 à Soest en Westphalie, mort à Londres en 1680. Il s'appliqua d'abord au paysage; mais le talent de faire des portraits le fixa. Lely passa en Angleterre, à la suite de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et peignit toute la famille royale.

* LEMAIRE (Nicolas-Eloi), né le 1^{er} décembre 1767, à Triaucourt (Meuse), fit ses études au collège de Sainte-Barbe. En 1787, il eut le prix d'honneur au concours général. Après ses deux années de philosophie, il fut reçu maître-ès-arts, et concourut en 1789, avec un brillant succès, pour l'agrégation. Binet ayant été nommé recteur en 1790, Lemaire, âgé de 23 ans, le remplaça dans la chaire de rhétorique au collège Duplessis, et deux ans après il fut nommé professeur titulaire au collège Lemoine. Il avait embrassé les principes de la révolution. Nommé président temporaire, puis juge suppléant du tribunal civil de Paris, il rendit quelques services à des savants poursuivis par la fureur des démagogues. De ce nombre furent les professeurs du Jardin des plantes, notamment Daubenton, qu'il fit passer pour un berger de Montbard. Le 10 novembre 1793, comme orateur de la section des *sans-culottes*, il présenta à la Convention huit prêtres apostats, et prononça un discours parfaitement analogue à la circonstance. Le 23 mars 1794 il demanda la suppression du costume des juges, qui rappelait, disait-il, celui des nobles et des prêtres : ses exploits révolutionnaires ne l'empêchèrent pas d'être accusé d'avoir épousé une princesse de Lorraine : l'accusation, pour être ridicule, n'en était pas moins dangereuse; comme il venait d'épouser la fille d'un notaire d'un village voisin du sien, la députation de la Meuse fut obligée de certifier le fait. Pendant les quatre années qui suivirent, Lemaire fut étranger aux affaires

publiques; en l'an 7 il fut nommé commissaire près le bureau central de police. Chargé de fermer la société du Manège, il s'acquitta de cette mission difficile, de manière à mériter la confiance des gouvernants d'alors, qui songèrent à lui donner le ministère de la police; mais sur ces entrefaites Bonaparte, revenu d'Egypte, fit disparaître le Directoire (18 brumaire an 8); il supprima même la place de commissaire près le bureau central, qui ne fut rétablie que plus tard, sous le nom de préfecture de police. Lemaire, après avoir occupé quelque temps un emploi subalterne au ministère de l'intérieur, voyagea en Italie où il improvisa publiquement en vers latins, comme le font si habilement dans leur langue les improvisateurs italiens. De retour à Paris, il suppléa Delille dans la chaire de poésie latine au collège de France, et s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de succès. En 1811, il remplaça Luce de Lancival à la faculté des lettres. Il composa en l'honneur de Napoléon et sur la naissance du roi de Rome, une pièce de vers latins, composée avec le plus grand art de mots, d'hémistiches, et même de tirades, empruntées à l'auteur de l'Enéide, et qui prouvent qu'il connaissait parfaitement toutes les richesses de la langue de Virgile. Doyen en 1825, il avait depuis longtemps commencé la publication de la *Collection des classiques latins* qui, malgré quelques taches et des négligences, est la plus importante de toutes celles qui ont paru : l'*Eptre dédicatoire* à Louis XVIII, en vers latins, est un modèle de talent et de goût. Lemaire est mort à Paris le 4 octobre 1832, d'une maladie de foie. Il a été remplacé par M. Patin dans sa chaire à la faculté des lettres.

LEMAIRE. Voy. MAIRE.

LEMAISTRE. Voy. MAISTRE.

* LEMARE (Pierre-Alexandre), grammairien et physicien, né le 2 février 1766 à la Grande-Rivière (Jura), fit presque seul son éducation, et se livra avec une telle ardeur à l'étude, qu'à dix-neuf ans il fut nommé professeur de rhétorique, et trois ans après, principal du collège de Saint-Claude. Il entra dans l'état ecclésiastique et recut la prêtrise; mais il eut le malheur d'oublier les devoirs que lui imposait ce titre, et se jeta dans le parti révolutionnaire avec tout l'enthousiasme de son âge et de l'époque. Membre du directoire du départ. du Jura, il déploya dans ce poste une capacité remarquable. En 1795, tout en affectant de partager le délire des démagogues, il se prononça contre les excès et arracha plusieurs victimes à la mort. Cependant proscrit après la chute de Robespierre, il alla chercher un asile aux armées; et plus tard rappelé à l'administration du Jura, il en était président, au 18 brumaire. Lemare, fidèle à ses opinions républicaines, osa proclamer Bonaparte traître à la patrie, et tenta d'insurger les départements voisins. Mis en jugement pour ce fait, il fut condamné par contumace; mais s'étant constitué prisonnier, il fut acquitté. Renonçant en apparence à la politique, il se rendit à Paris, où il professa la langue latine au collège des Colonies. Il y fonda peu après l'athénée de la jeunesse, dans lequel il mit en pra-

tique, avec succès, son système d'enseignement. Dans le même temps, il composa un certain nombre d'ouvrages élémentaires destinés à faciliter l'étude des langues française et latine. Au milieu des travaux littéraires auxquels il se consacrait, Lemare, qui n'avait point perdu ses illusions politiques, se compromit dans la conspiration de Mallet (voy. ce nom), et fut encore obligé de s'exiler. Cette fois, il se retira en Allemagne, et prit divers noms pour échapper aux poursuites. Arrêté en Autriche et reconduit sur la frontière, il rentra incognito en France, et, sous le nom de Jacquet, alla suivre les leçons de la faculté de Montpellier. Il fit comme chirurgien-major la campagne de Russie, échappa au désastre de la retraite et revint en France, où il vécut retiré jusqu'au moment où Napoléon quitta l'île d'Elbe. A cette époque, envoyé commissaire du roi avec l'abbé Lafont dans les départements de l'Est, il publia diverses proclamations empreintes d'idées monarchico-républicaines, et se vanta d'avoir contribué à la reddition du fort de Joux. De retour à Paris, il reprit le cours de ses études et se fit recevoir docteur en médecine sur une thèse : *De l'influence des idées libérales sur la santé*. Depuis il ne s'occupa plus que de littérature et d'objets d'utilité publique. C'est à lui qu'est due l'invention des caléfacteurs, etc., qui furent approuvés par l'académie des sciences. Lemare mourut à Paris le 18 décembre 1835, à 69 ans, ayant persisté jusqu'à la fin dans ses opinions politiques et anti-religieuses. On a de lui : *Panorama des verbes français*, 1801, in-8 ou gr. in-fol.; *Panorama latin*, 1802, in-8 ou gr. in-fol.; *Cours théorique et pratique de la langue latine*, Paris, 1804, 2 vol. in-4; 3^e édit., 1817, in-8. Le lycée des arts déclara l'auteur digne du maximum d'encouragement décerné aux découvertes utiles; *Le rudiment*, ou *Grammaire de Lhomond, augmenté*, 1805, in-8; *Cours théorique et pratique de la langue française*, 1807, 1818, 2 vol. in-4, obl.; 2^e édit. entièrement refondue, 1819, 2 vol. in-8; *Cours de lecture, etc.*, 4^e édit., 2 vol. in-8 et in-fol.; *Manière d'apprendre les langues, etc.*, 1817, in-8; *Cours abrégé de langue française et exercices*, 1817, in-8; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*; *Notice sur son caléfacteur*, 8^e édit., 1825; in-8. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales de grammaire*.

* LEMAZURIER (Pierre-David), littérateur, né à Gisors en 1775, fut successivement receveur de l'enregistrement, puis des loteries. Mais il chercha des délassements à ces arides occupations en cultivant la poésie, et il inséra dans les *Soirées littéraires* de Coupé (année 1796) des stances qui annonçaient qu'il avait lu et médité les poètes satiriques anciens, et qu'il savait apprécier leur génie. Attaché, en 1808, à la comédie française, comme secrétaire du comité, il publia en 1810 une *Galerie historique des acteurs du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à nos jours*, 2 vol. in-8. Il professa en 1817 un cours de littérature à l'athénée. Devenu aveugle il donna sa démission de sa place et vint habiter Versailles où il mourut le 7 août 1836. On a de lui plusieurs pièces dans l'*Almanach des muses*, entre autres : *Eptire à Michel Cervantes*; *Discours contre les voyages*;

Eptire à Scarron; *Eptire à Juvénal*; il a laissé manuscrite une *Histoire de la troupe de Molière*.

* LEMERCIER (....), dit la Vendée, fils d'un aubergiste de Château-Gontier, suivit l'armée vendéenne lorsqu'elle passa dans sa ville natale, et ne tarda pas à donner des preuves de son courage. Il se trouva au siège de Granville, aux batailles de Dol et du Mans, et à la déroute de Savenay. Rentré avec Cadoudal dans le Morbihan, il fut fait prisonnier avec lui, et enfermé dans les prisons de Brest, d'où ils s'évadèrent en 1794. Ils parvinrent à former une armée, dite *des côtes*, qui protégea la descente des émigrés à Quiberon. Devenu général, il fut en voyé à l'île Dieu pour conférer avec le comte d'Artois, qui le créa chevalier de Saint-Louis. Lemer cier revint, plein d'un nouveau zèle, auprès de Cadoudal, qu'il seconda dans toutes ses opérations. L'un des premiers moteurs de l'insurrection de 1799, il prit Saint-Brieuc, le 1^{er} janvier, mais il n'y demeura que trois heures. Après la dernière pacification, s'étant mis en chemin pour l'Angleterre avec une mission de Cadoudal, il fut tué près de Loudéac, au moment où il se portait sur la côte. Les papiers dont il était porteur firent connaître les projets des chouans sur Brest et Belle-Isle. Doué d'un esprit vif, d'une pénétration peu commune, et surtout d'une intrépidité à toute épreuve, il fut très-regretté de son parti, dont il était un des meilleurs généraux.

** LEMERCIER (Népomucène-Louis), poète dramatique, non moins distingué par son noble caractère que par son talent original, né en 1771 à Paris, était fils du secrétaire des commandements de M^{me} la princesse de Lamballe; il eut pour marraine cette belle et malheureuse princesse, l'une des premières et des plus innocentes victimes de la révolution (voy. LAMBALLE). C'est sur un ordre de la reine Marie-Antoinette, que fut jouée en 1787 sa tragédie de *Méléagre*, qu'il jugea plus sévèrement que le public, et qu'il n'a point fait imprimer. Il se remit courageusement à de nouvelles études. Arriva la révolution qui fournit à cette âme jeune et ardente de nouveaux sujets de réflexion; il entendit les brillants orateurs de l'assemblée constituante; il assista, muet de terreur, aux luttes sanglantes de la convention, et quand le calme sembla se rétablir, il protesta contre les crimes dont il avait été le témoin par sa comédie du *Tartuffe révolutionnaire*, que le Directoire se hâta de proscrire avec l'auteur. Vint enfin, en 1797, sa tragédie d'*Agamemnon*, qui obtint un succès éclatant et qui est restée son premier titre au jugement des hommes de goût. L'année suivante, il fit jouer *Ophis*, dont le sujet est emprunté aux traditions de l'Egypte, et qui contient de grandes beautés : avant la représentation, il lut cette pièce devant Bonaparte qui voulut l'emmener dans son expédition. La comédie de *Pinto*, jouée en 1800, fut remarquée comme un des premiers essais entrepris dans le but de modifier le système dramatique, et d'obtenir par-là des effets nouveaux. Cette pièce n'eut pas alors le succès qu'elle aurait obtenu plus tard, lorsque des innovations moins heureuses et beaucoup plus hardies ont été soutenues par un public

rassasié des anciens chefs-d'œuvre. L'année suivante, Lemer cier offrit au 1^{er} consul la belle scène d'*Agar dans le désert*, qui ne fut représentée que longtemps après ; mais il refusa la gratification de 10,000 fr. que Bonaparte voulut lui faire donner pour cet ouvrage. Bien que toutes ses pièces n'eussent point été accueillies avec la même faveur, cependant il n'avait point encore à se plaindre du public, qui l'avait ménagé même dans ses écarts ; mais sa tragédie d'*Isule et Orovèse*, jouée en 1803, ne put pas aller jusqu'à la fin. Il la fit néanmoins imprimer avec une dédicace à M^{me} Bonaparte. Dans les rapports qu'il continuait d'avoir avec le 1^{er} consul, il avait conservé toute son indépendance, et, lorsque le bruit se répandit que Bonaparte voulait se faire empereur, il fit tout ce qu'il put pour le détourner de ce projet. Dès lors il cessa toute relation avec le chef de l'état, et renvoya son brevet de la légion-d'honneur, dont il était membre depuis sa création. En 1810, il remplaça Naigeon à l'académie française. Il commença l'année suivante, à l'athénée, un *cours de littérature dramatique*, qui, continué en 1812, 1813 et 1815, a été imprimé en 4 vol. in-8. Cet ouvrage dans lequel on trouve, avec beaucoup d'esprit et d'originalité, le goût de l'auteur pour les innovations, sera toujours utilement consulté. Il mit en pratique quelques-unes de ses théories dans ses tragédies de *Frédégonde*, jouée en 1820, et *Louis IX en Egypte*, en 1821, avec un brillant succès. Toutes deux sont restées au répertoire. A part son opposition à l'empire et quelques brochures lancées de temps à autre, Lemer cier était demeuré complètement étranger à la politique. Cependant, à la révolution de 1830, il consentit à se charger momentanément des fonctions de maire du 11^e arrondissement, et se présenta deux fois candidat à la députation. Un double échec l'avertit de sa méprise, et, retiré de l'arène où il n'aurait jamais dû descendre, il retourna bien vite à ses occupations. Quand il avait vu Napoléon malheureux à Ste-Hélène, sa haine contre son ancien ami s'était progressivement affaiblie. Il était déjà malade, lorsqu'il apprit que l'Angleterre consentait à rendre à la France les restes du grand capitaine, et que Bertrand (voy. ce nom) allait chercher son empereur : « Et moi, dit-il à sa femme, si j'allais chercher mon premier consul. » Il mourut quelques jours après, le 6 juin 1840, et fut remplacé à l'académie par Victor Hugo, qui le loua sans restriction. Indépendamment de seize *Tragédies*, dont on a cité les principales, on lui doit un assez grand nombre de *Comédies* : *Plaute*, *Christophe-Colomb*, et le *Frère et la Sœur jumeaux*, ont été réimprimés dans le tom. 29, du *Répertoire des auteurs du 3^e ordre*. Il a réuni sous le titre de *Comédies historiques*, 1828, in-8, *Pinto*, *Richelieu*, ou la journée des dupes, et l'*Ostracisme*, ou la *Comédie grecque*. Parmi ses autres productions, on distingue : l'*Atlantide* ou la *Théogonie newtonienne*, *Moïse*, *Homère* et *Alexandre*, quatre poèmes publiés séparément, mais qui, dans l'idée de l'auteur, sont destinés à former un seul ouvrage dans lequel il s'est proposé de peindre les sciences, la législation, la poésie et la guerre, sous les traits des hommes dont

la supériorité dans ces différentes carrières est incontestable. La *Panhypocrisiade*, ou le *spectacle infernal du xvi^e siècle*, 1817, in-8. C'est un poème philosophique et satirique, non moins remarquable par ses défauts que par ses beautés, et qui, n'ayant pas eu de modèle, n'en servira peut-être jamais. L'auteur y ajouta en 1832 quatre nouveaux chants, ce qui en porte le nombre à 20.

* LEMÈRE (Ignace), ecclésiastique, né à Marseille en 1697, quitta la congrégation de l'Oratoire, pour venir à Paris où il se livra tout entier à la composition de ses ouvrages, et à la pratique des bonnes œuvres ; il y mourut en 1752. On a de lui : *Pensées chrétiennes et morales sur la Genèse*, 1754, 2 vol. in-12 ; et des traductions des *Homélies de saint Chrysostome*, 1741, 4 vol. in-8 ; du *Traité de la Providence*, de Théodoret, 1740, in-8 ; et des *Œuvres de piété de Saint Ephrem*, 1744, 2 vol. in-12.

LEMERY (Nicolas), célèbre chimiste et médecin, né à Rouen, en 1643, d'un procureur au parlement, se consacra à l'étude de la chimie, et parcourut toute la France pour s'y perfectionner. Cette science était alors une espèce de chaos, où le faux était entièrement mêlé avec le vrai. Lemery les sépara ; il réduisit la chimie à des idées plus nettes et plus simples, abolit la barbarie inutile de son langage, semblable à la langue sacrée de l'ancienne théologie d'Egypte et aussi vide de sens ; il ouvrit des cours publics de cette science, lesquels furent fréquentés par une foule d'élèves, et par quarante Ecossais, qui quittèrent leur patrie pour venir suivre ses leçons. Comme il était calviniste, on lui ôta son brevet, et il se rendit alors en Angleterre, où Charles II agréa la dédicace de la 3^e édition de son *Cours de Chimie*. De retour en France, il dut en sortir encore par suite de la révocation de l'édit de Nantes ; mais ne pouvant vivre loin de son pays et de sa famille, il y rentra une seconde fois, et se fit catholique en 1686. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et lui donna ensuite une place de pensionnaire. Elle le perdit en 1713, à 70 ans. C'était un homme infatigable, bon ami, d'une exacte probité, et d'une simplicité de mœurs assez rare. Il ne connaissait que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire et l'académie. Il fut une preuve que qui ne perd point de temps en a beaucoup. On a de lui : un *Cours de Chimie*, dont la meilleure édition est celle de M. Baron, en 1756, in-4, avec de savantes notes. La première édition de ce livre, traduit dans toutes les langues de l'Europe, se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satire ; Un *Traité universel des drogues simples*, 1697, in-4 : ouvrage qui est la base du suivant, et qui est tout aussi estimé ; une *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4. C'est un recueil très-exact de toutes les compositions des remèdes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie ; Un *Traité de l'antimoine*, in-8. Lemery s'était beaucoup enrichi par le débit de blanc d'Espagne, qu'il posséda seul pendant longtemps.

LEMERY (Louis), fils du précédent, et digne de lui par ses connaissances en chimie et en médecine, fut pendant 33 ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, acheta une charge de médecin du roi, et ob-

tint une place à l'académie des sciences. Il mourut le 9 juin 1743, à 46 ans, aimé et estimé. On a de lui : un *Traité des aliments*, 1702, in-12 ; ouvrage clair et méthodique, réimprimé en 2 vol. ; un grand nombre d'excellents *Mémoires* sur la chimie, insérés dans ceux de l'académie des sciences ; trois *Lettres* contre le *Traité*, de la génération des vers dans le corps de l'homme, par Andry, 1704, in-12.

* LEMIERRE (Antoine-Marin), de l'académie française, né à Paris en 1733, était fils d'un employé aux finances, et tenait par sa mère à la famille du cardinal Duperron. Il étudia au collège des jésuites, sous le P. Porée, dont la mémoire lui fut depuis si chère que, dans les dernières années de sa vie, il en parlait encore avec attendrissement. Son application au travail et son amour pour l'étude inspirèrent aux jésuites le désir d'acquérir un sujet qui donnait de si belles espérances : Lemierre fut un moment incertain. Attaché comme secrétaire à M. Dupin, fermier-général, sa fortune aurait été assurée, si la passion des vers ne l'eût empêché de profiter de l'occasion qui lui était offerte de s'enrichir. Quatre prix qu'il remporta dans les concours de l'académie française et deux à Pau, commencèrent sa réputation. Aspirant à des triomphes plus éclatants, il fit jouer, en 1758, sa tragédie d'*Hypermnestre*. Le brillant succès qu'elle obtint ne lui permit plus de se partager entre la finance et les lettres, et, malgré les instances de M. Dupin, il abandonna tout, pour ne plus songer qu'à la poésie : il donna successivement *Térée*, (1761), *Idoménée* (1764), *Artaxerxès* (1766), *Guillaume Tell* (1766), *la Veuve de Malabar* (1770), *Cérémis* (1785), et *Barnevelt* (1790). *Térée*, joué en 1761, et *Idoménée* qui le fut trois ans après, furent reçus froidement du public ; il en fut à peu près de même d'*Artaxerxès*, quoique cet ouvrage soit rempli d'un intérêt puissant ; mais *Guillaume Tell*, malgré l'effroyable dureté du style, dont, sous ce rapport, on trouva la couleur locale beaucoup trop prononcée, excita un vif intérêt, auquel ne contribua pas peu (surtout lors de la reprise de cette pièce en 1790), l'esprit d'audace et de liberté dont est empreint ce sujet, et qu'avait conservé la touche naturellement mâle et sauvage de Lemierre. De belles scènes, un ton de vigueur, méritèrent à *Barnevelt* l'approbation des connaisseurs, malgré la longueur des premiers actes et de nombreux vices de diction. *La Veuve de Malabar*, dont le dénouement n'est pas moins pittoresque que celui d'*Hypermnestre*, mal reçu d'abord, obtint à la reprise les plus vifs applaudissements. Les littérateurs jugèrent néanmoins que les personnages étaient en général trop discoureurs, le style trop tendu, et habituellement *rocailleux* ; ce fut le terme dont se servit Fréron pour le caractériser, et on le trouva plaisant. Le même défaut domine dans son poème de la *Peinture*, en trois chants, 1769, in-8. Ce poème, qui n'est qu'une déclamation en vers, manque souvent de variété, d'élégance et d'harmonie. Plusieurs beaux morceaux, tels que l'*Invocation au soleil*, l'*origine de la Chimie*, la *Fiction allégorique de l'ignorance*, etc., font regretter qu'il n'en ait qu'ébauché plusieurs autres. Ce qu'on vient

de dire du *Poème de la peinture* peut s'appliquer avec plus de raison à celui des *Fastes* ou les usages de l'année en seize chants, 1779, in-8. C'est là qu'on trouve la description des coutumes et des amusements populaires, faite d'une manière dont les deux vers suivants, sur la lanterne magique, pourront donner l'idée :

Opéra sur roulette, et qu'on porte à dos d'homme,
Où l'on voit par un trou les héros qu'on renomme.

Quelques beautés de détail semées çà et là, entre autres la *description du clair de lune*, n'empêchent pas que l'oreille ne soit cruellement blessée par le ton général de la versification. Personne, ce semble, ne devait posséder moins le vrai style des pièces fugitives que Lemierre ; il en a cependant donné un *Recueil* en 1782. Si l'on n'y remarque pas la facilité et les grâces du genre, on y trouve de la variété, des images, des pensées, et quelquefois de l'originalité, ainsi qu'un heureux emploi de la fable. En comparant ses poésies légères à celles de Voltaire, Lemierre disait assez plaisamment : « Entre » Voltaire et moi il n'y a qu'un saut de loup. » On a peine à concevoir que le même homme ait pu flatter quelquefois l'oreille par les accords les plus doux et la déchirer bien plus souvent encore par les sons les plus discordants. Du reste, il possédait un jugement sain, et souvent il était consulté par des hommes qui depuis sont devenus célèbres. L'abbé Maury lui soumettait tous ses discours : il était rare qu'il ne mît pas ses observations à profit, et c'est peut-être à Lemierre qu'il a dû de s'être préservé de cette éloquence, de ce fracas de mots que Thomas avait mis à la mode. Lemierre travaillait avec une étonnante facilité. Jamais on ne le vit pensif ou préoccupé ; en quelque moment qu'on lui parlât, on ne paraissait pas l'interrompre ; son cabinet était partout, partout il s'occupait de ses vers, parce qu'il s'en occupait sans efforts. C'est en déjeunant au Palais-Royal, que remarquant l'allure de ces petits oiseaux qui viennent becqueter autour des tables, il fit ce joli vers dont l'idée est si gracieuse :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.
(*Fastes*, liv. I.)

Il avouait naïvement qu'il croyait ses pièces supérieures à celles de tous les autres poètes. Un jour que l'on devait donner *la Veuve du Malabar* : on lui fit observer qu'il n'y avait personne ? — « Tout » est plein, répondit-il ; mais je ne sais pas où ils » se fourrent. » Dans une autre circonstance, voyant la salle également dégarnie : « Société peu nom- » breuse, dit-il, mais bien choisie. » Quelqu'un le trouvant un jour seul sur la scène, lui demanda ce qu'il y faisait : « Je prends, répondit-il, la mesure » d'une tragédie. » Il disait en parlant de ce vers qui se trouve dans son poème sur le *Commerce* :

Le Trident de Neptune est le sceptre du monde,

« c'est le vers du siècle. » On raconte qu'un de ses confrères de l'académie française, l'ayant rencontré dans les bureaux de la marine, lui demanda ce qu'il faisait là : « Eh, mon vers, » répondit le poète avec le sérieux le plus divertissant. Il déclarait franchement ce qui lui paraissait bon dans ses écrits ;

mais il ne cherchait pas à lever un tribut sur l'admiration de personne, et recevait avec simplicité toutes les observations qu'on jugeait à propos de lui faire; jamais on ne lui a vu un seul moment d'aigreur pour toutes les critiques dont il était l'objet, et, quoiqu'il fût naturellement enjoué, il ne se serait pas permis de laisser échapper un bon mot qui pût blesser quelqu'un. Tout le monde connaît ce trait de piété filiale qui montre combien il y avait de candeur et de simplicité dans son âme. Pendant plusieurs années il se rendit, à pied, chaque mois, de Paris à Villiers-le-Bel, pour porter à sa mère le fruit des économies qu'il faisait en se bornant au plus strict nécessaire. Lemierre avait pour la religion le respect et l'attachement le plus sincère : chrétien par conviction, il ne craignait pas d'en pratiquer les devoirs, et dans un temps où l'impiété disposait de toutes les réputations, il eut le noble courage de rester constamment fidèle à la foi de ses pères. On trouva dans un exemplaire de ses poésies légères, qui faisait partie de sa bibliothèque, une preuve touchante de la délicatesse de sa conscience, et de la sincérité de sa foi : c'est une note sur son épître à M^{me} de **, (la comtesse de Boisroget) sur la mort de son fils; le dernier vers,

Quelque part qu'il soit, il repose;

est ainsi changé :

Au sein de Dieu même il repose.

A la suite on lit cette réflexion écrite et signée de sa main : *Quoique cette pièce soit religieuse, je ne la trouve pas chrétienne, et je désavoue les vers qui ne sont pas dans cet esprit, faisant profession de vivre et de mourir chrétien.* Chacun a retenu ce vers sublime d'une de ses tragédies. La fille de Barneveldt lui conseilla de se soustraire à l'ignominie par la mort et lui dit :

Caton se la donna...

Barneveldt lui répond :

Socrate l'attendit...

Lemierre resta toujours étranger aux intrigues et aux cabales, il remplaça l'abbé Batteux, en 1781, à l'académie française, après s'être mis précédemment en concurrence d'abord avec Ducis (à la mort de Voltaire), puis avec Chabanon. Il se maria peu de temps après et fut aussi bon époux qu'il avait été bon fils. Les excès de la révolution firent une telle impression sur l'âme sensible de Lemierre, qu'il en tomba dans une sorte de stupeur. Après six mois de maladie il expira, soutenu par les secours de la religion, à laquelle il s'était empressé de recourir. Il mourut à Saint-Germain en Laye, le 29 juin 1793. *Les Œuvres* de A.-M. Lemierre ont été recueillies par René Périn, Paris, 1810, 3 vol. in-8.

* LEMIERRE D'ARGY (A.-J.), neveu du précédent, né vers 1760, possédait plusieurs langues, et fut interprète près des différents ministères et tribunaux. Malgré ses talents, une conduite déréglée le faisait souvent manquer du nécessaire. La misère le contraignit de demander un asile sous un faux nom, dans un hôpital, où il mourut le 12 novembre 1815, à l'âge de 55 ans. Outre des

romans traduits de l'anglais, on a de lui : *Nouveau Code criminel de l'empereur Joseph II*, traduit de l'allemand, ibid., 1788; c'est le fameux Code où ce monarque innovateur remplace la peine de mort par une détention à vie, pendant laquelle le coupable expie ses crimes par une torture continuelle plus terrible peut-être que la mort. *Calas ou le Fanatisme*, drame en 4 actes et en prose, joué le 17 décembre 1790. Laya et Chénier traitèrent le même sujet à quelque jour de distance. Ainsi ces prétendus apôtres de la tolérance choisissaient, pour attaquer les prêtres, le moment où les ministres de l'autel souffraient la plus cruelle persécution. *Cent Pensées d'une jeune Anglaise* (angl. et franç.), avec des *Mélanges*, des *Apologues moraux* et une *Description allégorique des Voyages d'un jeune homme au pays du Bonheur*, Paris, 1798, in-12; *Poésies de Gray*, trad. de l'anglais (voy. ce nom); *Code général pour les Etats prussiens*, avec MM. Brosselet et Weis, trad. de l'allemand, ib., 1801, 2 tom. en 3 vol. in-8; le *Château de l'Indolence*, par Thomson, avec deux autres poèmes, traduits de l'anglais, ibid., 1814; *Mémoires de la reine d'Etrurie, écrits par elle-même*, trad. de l'italien, ibid., 1814, in-8. Ces Mémoires, que la reine d'Etrurie n'a jamais écrits, sont d'une fausseté manifeste, et nous doutons même qu'ils existent en italien; *Relation authentique de l'assaut donné le 6 juillet 1809 au palais Quirinal, et de l'enlèvement du souverain Pontife* (Pie VII), trad. de l'italien, 1814, in-8. Lemierre d'Argy a laissé manuscrite une tragédie de *Mazaniello*.

* LEMIRE (Noël), célèbre graveur, né à Rouen en 1724, élève de Lebas, a gravé dans différents genres plusieurs estampes que les connaisseurs estiment pour la correction, l'exactitude et la grâce. On recherche surtout de cet artiste les *Portraits* du grand Frédéric, de Henri IV, de Louis XV, de Joseph II, de Washington, etc. Son chef-d'œuvre est le *Partage de la Pologne ou le Gâteau des Rois*, qu'il a signé *Erimel*, anagramme de son nom. Il était membre des académies de Lille, de Rouen et de Paris, où il mourut en 1801.

LEMNIUS ou LEMMENS (Lieven ou Lævinus), médecin hollandais, né à Ziricée en Zélande, l'an 1505, acquit de la réputation dans l'exercice de son art. Il avait été disciple de Vesale, de Dodonée et de Conrad Gesner. Après la mort de sa femme, il fut élevé au sacerdoce, et devint chanoine de Ziricée, où il mourut en 1568. On a de lui : *De occultis naturæ miraculis*, lib. II, Anvers, 1559, in-12; lib. IV, ib. 1564, in-12; ouvrage curieux et savant pour le temps où il parut; *De astrologia*, in-8; *De plantis biblicis*, Francfort, 1591, in-12. Lemnius est le premier qui ait traité des plantes dont il est fait mention dans l'Écriture, mais il en parle d'une manière assez superficielle et inexacte; Scheuchzer a mieux fait dans sa *Physica sacra*. On a donné un *Recueil* des ouvrages de Lemnius, Francfort, 1628, auquel on a ajouté le traité *De gemmis* de Rueus. Le latin de Lemnius est estimé des connaisseurs. A ces ouvrages de Lemnius il faut ajouter : *De vita animæ et corporis recte instituenda*, 1581; *De zelandis suis commentariolus*, dans la Ba-

tavia illustrata, de P. Scriverius; *Dionysius libycus poeta*, de situ habitabilis orbis, à Simone Lemnio, *poeta laureato, nuper latinus factus*, Venise, 1543, in-12. C'est le poème de Denys, surnommé *Péripète*. — Guillaume LEMNIUS, son fils, né vers 1550, à Ziriczée, fut premier médecin d'Eric XIV, roi de Suède. On le fit mourir lorsque ce prince fut détrôné en 1568. — Il y a un poète de ce nom, Simon LEMNIUS, qui vivait en 1550, et dont on a de mauvaises *Epigrammes*, in-8.

LEMOINE. Voy. MOINE.

LEMONNIER (Pierre), né à St-Sever, auprès de Vire, en 1675, d'une famille honnête, mérita par ses talents une chaire de philosophie au collège d'Harcourt à Paris (1725). L'académie des sciences se l'associa en 1757, et le perdit la même année. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce cours a eu du succès; on l'a dicté dans plusieurs collèges de province. L'on y trouve non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, et pour l'ordinaire avec méthode et clarté. Son système général est le cartésianisme corrigé, étayé de faits supposés, si communs à tous les faiseurs d'hypothèses, qui supposent toujours ce qu'il faudrait démontrer, et qui élèvent souvent des colosses dont les pieds sont d'argile, semblables à ceux de la statue que Nabuchodonosor vit en songe. L'académie, dont Lemonnier était membre, lui doit aussi des *Mémoires*. Il a encore laissé : *Premiers traités élémentaires de mathématiques, dictés en l'université de Paris*, ouvrage posthume et anonyme, 1758, in-8.

* LEMONNIER (Pierre-Charles), célèbre astronome, fils du précédent, né à Paris, en 1713, n'avait pas seize ans lorsqu'il fit ses premières observations sur l'opposition de Saturne. Reçu en 1756 à l'académie des sciences, il accompagna Maupertuis dans son voyage au Nord pour mesurer un degré du méridien. Depuis son retour il se signala presque chaque année par quelque découverte ou quelque travail important. Nommé professeur de physique au collège de France, il eut Lalande pour élève. A la formation de l'institut, il devint membre de la section d'astronomie; il est mort à Héril près de Bayeux, en 1799, des suites d'une attaque de paralysie. Ses principaux ouvrages sont : *Institutions astronomiques*, 1746, in-4, un des meilleurs ouvrages, dit Lalande, qu'on ait faits en français sur l'astronomie élémentaire; *Astronomie nautique lunaire*, 1771, in-8; *Essai sur les marées et leurs effets aux grèves du mont Saint-Michel*, 1774, in-8; *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-fol., dans la collection des *Arts et métiers. Mémoires concernant diverses questions d'astronomie et de physique*, 1781 et 1784, in-4; *Histoire céleste*, 1741, in-4; *Théorie des comètes*, 1743, in-8; le *Nouveau zodiaque réduit à l'année 1753*, 1753, in-8; *Lois du magnétisme*, 1776, in-8, 2^e partie 1778, in-8; la *Traduction du Traité de la construction des vaisseaux*, par Chapman, 1779, in-fol. Le tome 3 des *Mémoires de l'institut* (sciences phys. et math.), contient l'éloge de Lemonnier, par Lefebvre Gineau.

Voyez sur ses ouvrages la *Bibliothèque astronomique* de Lalande.

* LEMONNIER (Louis-Guillaume), frère du précédent, premier médecin du roi et de l'académie des sciences, né en 1717, mort le 7 septembre 1799, s'appliqua particulièrement à la physique dont il donna des cours, et concourut avec l'abbé Nollet, à en répandre le goût. Ses expériences sur l'électricité, jointes à celles que Dalibard fit à Marly-la-Ville, ont démontré l'identité du fluide électrique et de la foudre. Il cultivait aussi avec succès la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons de Physique expérimentale sur l'équilibre des liqueurs, et sur la nature et les propriétés de l'air*, traduit de l'anglais de R. Cotes, 1742, in-8; *Observations d'histoire naturelle*, 1744, in-4; une édition de la *Pharmacopée* de Charas; *Lettre sur la culture du café*, 1773, in-12; des *mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences, dans l'*Encyclopédie*, les articles *Aimant*, *Electricité*, etc. On a un *Eloge historique* sur sa vie par Challan, 1799, in-8.

* LEMONNIER (Pierre-René), né à Paris en 1731, secrétaire du maréchal de Maillebois, puis commissaire des guerres, mourut à Metz le 8 janvier 1796. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, entre autres : le *Mariage clandestin*, comédie en 3 actes et en vers libres, imitée de Garrick, représentée en 1775; le *Mattre en droit*, opéra comique en 2 actes, in-8; le *Cadi dupé*, et *Renaud d'Ast*, comédie en 2 actes mêlée d'ariettes, 1765, in-8 : le même sujet a été traité avec plus de succès en 1787, par Radet.

* LEMONNIER (Guillaume-Antoine, l'abbé), né à St.-Sauveur-le-Vicomte, en 1721, fit ses études au collège de Coutances, et vint ensuite à Paris, où il fut nommé en 1743, chapelain de la Ste.-Chapelle. Il obtint plus tard dans la basse Normandie une cure, dont la révolution le priva. Pendant la terreur, Lemonnier fut renfermé dans les prisons de Sainte-Marie-du-Mont, puis amené à Paris à Sainte-Pélagie. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, la Convention le comprit dans la liste des gens de lettres à qui elle accorda des secours. Quelque temps après il fut nommé bibliothécaire du Panthéon, et mourut le 4 avril 1797. On lui doit : une traduction fidèle et élégante des *comédies de Térence*, 1770, 3 vol. in-8, réimprimée dans le *Théâtre des Latins*, publié par Levée; une traduction des *Satires de Perse*, 1771, in-8, in-8, des notes; *Fables, contes et éptres*, 1773, in-8; quelques *pièces de théâtre* dont une seule a été jouée, le *Bon fils*. Mulot a donné une *Notice* sur la vie de Lemonnier, Paris, 1797, in-8.

* LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre né en 1743, à Rouen, élève de Vien, remporta, en 1770, le grand prix, et se rendit à Rome en 1774, en qualité de pensionnaire. Son séjour en Italie fortifia son talent. Revenu à Paris, il y exposa au salon en 1785, *St.-Charles Borromée portant les secours de la religion aux pestiférés de Milan*, et en 1787 son tableau de *Cléobrote*, tous deux remarquables par la sagesse de la composition, l'expression des personnages, la fermeté du pinceau : nommé à l'académie en 1789, la mort d'Antoine fut le sujet de son morceau de réception. Il

fit partie de la commission des monuments; et l'on dut à ses soins la conservation d'un grand nombre d'objets précieux. Nommé, en 1810, administrateur de la manufacture des Gobelins, il y fit exécuter plusieurs beaux ouvrages, notamment la *peste de Jaffa*, d'après Gros. Il fut destitué en 1816 : la ville de Rouen le dédommagea de la perte de son emploi, par une pension de 3,000 fr. Il continua de consacrer à son art les dernières années de sa vie, et mourut à Paris, en 1824. Au nombre de ses compositions, on distingue une *Lecture chez M^{me} Geoffrin*, gravée par Jazet; *François 1^{er} recevant à Fontainebleau la Ste.-famille de Raphaël*; *Louis XIV assistant dans le parc de Versailles à l'inauguration de la statue de Milon de Crotone*, du Puget; ces trois morceaux ont été acquis pour la galerie de Munich. Les tableaux de Lemonnier se font surtout remarquer par la fidélité des attributs, la belle expression des têtes, et un grand art de draper. Le musée de Rouen en possède 12. Une *Notice sur sa vie et ses ouvrages* a été publiée par son fils, Paris, 1824, in-8.

* LEMONTEY (Pierre-Edouard), littérateur, naquit le 14 janvier 1763, à Lyon, d'une famille respectable de négociants. Après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il suivit la carrière du barreau, et remporta des prix dans plusieurs académies (voy. COOK et PEIRESC). La convocation des états-généraux, en 1789, vint donner un autre cours à ses idées; il soutint avec succès les prétentions des protestants de Lyon à y envoyer un député. A la formation des municipalités, il fut nommé substitut du procureur de la commune, et dans plusieurs occasions importantes, il parla au nom de cette grande cité. Elu, en 1791, député à l'assemblée Législative, il se rangea du côté des constitutionnels, devint membre du comité diplomatique, président et secrétaire de l'assemblée, fonction qu'il exerça pendant une grande partie de la session. Il s'opposa aux lois contre l'émigration, et parvint du moins à faire excepter les savants, les artistes et les voyageurs. Obligé, en qualité de secrétaire, de faire part des dépêches à l'assemblée, il ne put retenir ses larmes en lisant le récit des massacres d'Avignon, et fut forcé de descendre de la tribune. Il présidait l'assemblée, lorsque Louis XVI s'y présenta, le 8 octobre 1791 : on venait de décréter qu'il ne serait répondu que par écrit au discours du monarque, en sorte que le président ne put faire au roi, qui n'avait point été prévenu et qui fut étrangement surpris, que cette réponse sèche : *Sire, l'Assemblée nationale décidera sur les propositions que vous venez de lui faire, et vous instruira par un message de ses résolutions*. Le lendemain, Lemontey voulut, dans le projet de message, exprimer la peine qu'il éprouvait du rôle qu'on lui avait fait jouer; mais l'assemblée s'y opposa. A la fin de la session, il se retira dans sa ville natale, et, lorsqu'elle s'insurgea contre la Convention, il se rangea parmi ses défenseurs. Après avoir vu périr presque tous les membres de sa famille, il n'échappa lui-même à la mort qu'en se réfugiant en Suisse, sous le déguisement d'un soldat. De retour à Lyon en 1795, il fut nommé administrateur du district,

et s'efforça de faire rappeler les exilés. En 1797, Lyon ayant été en proie à la disette, il fut chargé d'aller demander des secours au gouvernement. Après avoir rempli cette mission, il fit un voyage en Italie, et vint se fixer à Paris, où il jouit en paix des douceurs de l'amitié et de l'étude. En 1798, il fit jouer l'opéra de *Palma ou le Voyageur en Grèce*, qui eut plus de cent représentations : en faisant paraître sur la scène les barbares qui détruisaient les chefs-d'œuvre des arts dans la Grèce, l'auteur se proposait de vouer à la haine publique les vandales révolutionnaires qui avaient détruit les monuments de la France. Quelque temps après il donna l'opéra de *Romagnesi*, qui eut plus de 20 représentations. Lorsque l'ordre des avocats fut rétabli, Lemontey se fit inscrire sur le tableau, et devint membre du conseil de l'administration des droits réunis. En 1804, nommé président de la commission de censure littéraire, il s'acquitta honorablement de cette tâche difficile, qu'il remplit sous divers titres, après la restauration et pendant les cent-jours. En 1819, il remplaça l'abbé Morelle à l'académie française. Il mourut le 27 juin 1826. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées, 1829-31, 7 vol. in-8; on y distingue : *Raison - Folie, chacun son mot, petit cours de morale à la portée des vieux enfants*, Paris, 1801, in-8, ouvrage rempli d'esprit et de grâce, qui obtint deux éditions dans la même année; 3^e édit. augmentée, 1816, 2 vol. in-8; *Extraits des Mémoires de Dangeau; Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV et sur les altérations qu'il éprouva durant la vie de ce prince*. Ce morceau devait servir d'introduction à une histoire critique de la France pendant le xviii^e siècle, ouvrage important qui n'a pas été terminé. On a reproché à Lemontey de montrer beaucoup de partialité, quand il s'agit des grands noms de la monarchie française, et d'avoir faussé l'histoire par des systèmes; *De la peste de Marseille et de la Provence pendant les années 1720 et 1721; Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV, jusqu'au ministère du card. de Fleury; Etude littéraire sur la partie historique du roman de Paul et Virginie, accompagnée de notes officielles relatives au naufrage du vaisseau le Saint-Géran*, 1823, in-8 et in-18; *des Bons effets de la caisse d'épargne et de prévoyance, ou les trois visites de M. Bruno*, petit écrit ingénieux qui a beaucoup favorisé l'établissement des caisses de prévoyance. Il a été réimprimé un grand nombre de fois. Lemontey a eu pour successeur à l'académie française, Fourier le géomètre, et ce fut M. Villemain, alors directeur, qui fit son éloge. En vertu d'une ordonnance rendue en juillet 1826, par le président du tribunal de première instance, confirmée par un arrêt de la cour royale de Paris, les copies et extraits faits par Lemontey des pièces originales à lui confiées en 1808, par le ministère des relations extérieures; ainsi que ceux de ses manuscrits contenant des citations de ces mêmes pièces, ont été mis en dépôt chez le notaire Chodron.

LEMOINE. Voy. MOINE.

LEMOS (Thomas), dominicain, né de parents nobles à Rivadavia en Galice, en 1543 selon Moréri, vers 1539 selon le père Quétif, est célèbre par

le zèle avec lequel il combattit pour saint Thomas contre Molina. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professait la théologie à Valladolid en 1594, quand le molinisme commença à troubler les écoles. Le chapitre général de son ordre, convoqué à Naples en 1600, le chargea d'aller à Rome pour défendre la doctrine des écoles dominicaines ou thomistes. On était à examiner le livre de Molina, de la *Concorde du libre arbitre et de la grâce* : le père Lemos excita les juges de cet ouvrage de vive voix et par écrit. Il parut avec éclat dans les congrégations de *auxiliis*; les papes Clément VIII et Paul V, qui les avaient convoquées, applaudirent plusieurs fois à son éloquence et à son savoir. Le jésuite Valencia, si on en croit les dominicains, fut terrassé par cet habile homme, et mourut peu de temps après, consumé par le chagrin. Pierre Arrubal, son confrère, le remplaça, mais il ne put tenir contre le dominicain. Outre que la nature avait fait naître celui-ci avec une poitrine de fer, il était environné d'une gloire, en manière de couronne, qui éblouissait ses adversaires, et les cardinaux même. C'est le R. père Chouquet, dominicain, qui nous atteste ce prodige dans son curieux livre des *Entrailles maternelles de la sainte Vierge pour l'ordre des frères prêcheurs*. On sent bien que les jésuites se donnent également l'avantage dans ces disputes. (Voy. *Historia controversiarum de auxiliis divinæ gratiæ*, a Ligino Meyer.) Elles furent terminées, comme l'on sait, par une permission donnée aux deux parties d'enseigner et de défendre leurs sentiments; ce qui prouve assez que les papes ont jugé qu'il n'y avait ni dans les uns ni dans les autres rien qui intéressât essentiellement la foi. Effectivement, les dominicains et les jésuites, en raisonnant diversement sur la prédestination et la grâce, se réunissaient parfaitement dans les conclusions générales que l'Eglise oppose aux hérétiques. (Voy. MOLINA.) Le roi d'Espagne offrit à Lemos un évêché qu'il refusa. Il se contenta d'une pension, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, à 84 ou à 70 ans. Il était depuis longtemps consultant-général de l'inquisition et s'était retiré au couvent de la *Minerve*. On a de lui : *Panoplia gratiæ*, 1676, 2 vol. in-fol., à Béziers, sous le nom de Liège. Il y traite à fond des matières de la grâce et de la prédestination; mais après avoir lu tout ce qu'il en dit, on finit par où les théologiens devraient commencer, par cette exclamation si sage de l'apôtre des gentils : *O Altitudo divitiarum!* etc.; un *Journal de la congrégation de Auxiliis*, Reims, 1702, in-fol., sous le nom de Louvain; un grand nombre d'autres *Ecrits* sur les questions de la grâce, qu'on ne demande pas assez, et sur laquelle on dispute trop. En tête de cet avant-dernier ouvrage se trouve la vie de Lemos, par l'éditeur, le père Serry.

* LEMOT (le baron François-Frédéric), statuaire, né à Lyon en 1771, était fils d'un menuisier qui, étant venu se fixer à Paris, le fit étudier à l'école gratuite de dessin. Un jour que l'enfant était allé visiter le parc de Sceaux, Dejoux l'y rencontra, dessinant le fameux *Hercule gaulois* de Puget, et, charmé de l'ébauche, lui proposa d'entrer à son école. Il y fit de rapides progrès, et après quatre

années d'études, il remporta le grand prix de sculpture (1790), dont le sujet était le *Jugement de Salomon*. Depuis trois ans il se formait à Rome dans l'art si difficile du statuaire, lorsque la révolution étendit ses désastreux effets en Italie. Le jour de l'assassinat de Basseville (voy. ce nom), ambassadeur de la république, la populace se porta à l'académie de France, et maltraita les élèves qu'elle y trouva. Lemot et ses confrères cherchèrent un asile à Florence. Les secours qu'ils obtinrent de l'envoyé français furent si insuffisants, que Lemot se décida à venir solliciter à Paris du gouvernement des fonds qui permissent aux élèves de continuer leurs études en Italie. Atteint par la réquisition, il fut envoyé à l'armée du Rhin où il servait dans l'artillerie, lorsqu'en 1795 la convention ouvrit un concours pour une statue colossale en bronze, représentant le peuple français sous les traits d'Hercule : cette statue ne fut point exécutée. Mais Lemot en fit le modèle qu'il présenta au jury. Plus tard on le chargea de faire, pour la salle du conseil des Cinq-cents, le modèle de la statue de Numa-Pompilius; sous le consulat, il exécuta pour la salle du tribunal, une statue en marbre de Cicéron, le modèle d'une statue de Léonidas aux Thermopyles, pour la salle du sénat, et pour le vestibule du palais, celui d'un bas-relief représentant deux *Renommées*, dont on admire le style et le dessin. Du temps de l'empire, il fit les modèles des statues de *Lycurgue* et de *Brutus*, pour la salle du corps législatif, et pour la tribune un bas-relief allégorique en marbre, dans le goût du célèbre Goujon. L'institut lui ouvrit ses portes en 1805. Lemot est l'auteur du char et des deux figures de la *Victoire* et de la *Paix*, qui accompagnaient sur l'arc de triomphe du Carrousel le quadrigé de bronze du portail de l'église Saint-Marc à Venise. En 1810, il termina l'immense bas-relief qui remplit le tympan du fronton du Louvre, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, superbe ouvrage, désigné par le jury pour le prix décennal. Il succéda la même année à Chaudet (voy. ce nom) dans la place de professeur à l'école des beaux-arts. Parmi ses autres compositions, on distingue le buste colossal de *Jean Bart*, exécuté pour Dunkerque; les statues équestres de *Henri IV* sur le Pont-Neuf, et de *Louis XIV* sur la place Bellecour à Lyon; une *Hébé* en marbre. Cet habile sculpteur est mort à Paris, le 6 mai 1827, des suites d'une chute qu'il fit à la pose de sa statue de Henri IV. Ses restes ont été transférés, comme il l'avait demandé, dans son château de Clisson, qui, la veille même de sa mort, avait été érigé en majorat. Il possédait des connaissances variées. On a de lui une *Notice sur la ville et le château de Clisson*, faisant suite au *Voyage pittoresque dans le Bocage (Vendée)* par Thénnon, peintre, 1817, in-4.

LEMOYNE. Voy. MOINE.

* LEMPRIÈRE (John), ecclésiastique, né dans l'île de Jersey, fut d'abord maître de grammaire à l'école d'Exeter, puis obtint la place de recteur de Meeth dans le comté de Devon, qu'il occupait encore lorsqu'il mourut en 1824. On lui doit le premier volume d'une *Traduction d'Hérodote*, qu'il ne continua pas, à cause du succès mérité qu'obtint, dans

le même temps, celle de M. Beloe; *Bibliothèque classique*, ou *Dictionnaire classique*, 1789, in-8, ouvrage composé en grande partie d'après celui de Sabatier, trad. en français par Christophe, 1804; *Biographie universelle*, 1808, in-4, dont il a donné un abrégé in-8. Il a laissé plusieurs *Sermons*.

LENCLOS (Anne, dite Ninon de), naquit à Paris en 1616, de parents nobles. Sa mère, qui était de la famille des Abra de Raconis, de l'Orléanais, voulait en faire une fille vertueuse; son père, seigneur Tourangeau, homme dissipé et frivole, réussit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit ses parents à l'âge de 15 ans. Maîtresse de sa destinée dans une grande jeunesse, elle se forma toute seule. Son imagination s'était exaltée et égarée sur plus d'un article essentiel par la lecture des ouvrages de Montaigne et de son copiste Charron; lecture que le célèbre Malebranche croyait la plus propre à corrompre les jeunes gens. Elle était déjà connue dans Paris par ses bons mots, sa philosophie, et la parade qu'elle faisait d'une manière de penser tout-à-fait particulière. Un goût décidé pour le libertinage l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide. Ayant mis son bien à fonds perdu, elle jouissait de huit à dix mille livres de rente viagère. Le plan de vie qu'elle se traça n'avait point eu d'exemple. Elle ne voulut point faire un trafic honteux de ses charmes, mais donner à son libertinage un air de décence, et, s'il est permis de le dire, un air de dignité. Ce dessein extravagant ne lui réussit que trop bien, la corruption humaine accueillant avec empressement tout ce qui semble dénaturer le vice et lui donner part aux honneurs de la vertu. Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli. Scarron la consultait sur ses romans, Saint-Evremond sur ses vers, Molière sur ses comédies, Fontenelle sur ses dialogues. Car telle est la lâcheté des beaux esprits et des philosophes, prétendant à la célébrité, que le jugement d'une courtisane peut les flatter assez pour la faire l'arbitre de leurs pensées et de leurs talents. Les Coligni, les Villars, les Sévigné, le grand Condé, le duc de la Rochefoucauld, le maréchal d'Albert, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent successivement ses amants; mais tous reconnurent que Ninon n'était pas susceptible d'attachement. Le dernier l'éprouva surtout d'une façon singulière. Obligé de rejoindre l'armée, incrédule aux serments les plus tendres, Ninon le rassura par un billet signé de sa main, dans lequel elle lui donnait sa parole d'honneur que, malgré son absence, elle n'aimerait que lui. A peine eut-il disparu, qu'elle se jeta dans les bras d'un nouvel amant. Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à vivre en femme honnête et chrétienne, et l'invita même à venir la voir. Ninon, asservie à un long désordre, préféra sa voluptueuse indépendance à la gêne d'être vertueuse en si bonne compagnie. En vain des directeurs sages voulurent la ramener à la religion, elle n'en fit que plaisanter. Ninon n'aimait point pourtant qu'on fit parade de l'irréligion. Un de ses amis refusant de voir son curé dans une maladie, elle lui mena ce prêtre : « Monsieur, faites votre devoir; je vous

» assure que, quoiqu'il raisonne, il n'en sait pas » plus que vous et moi. » Elle définissait elle-même parfaitement la passion à laquelle elle sacrifiait son honneur et sa conscience, en disant que c'était « une sensation plutôt qu'un sentiment; » un goût aveugle, purement sensuel; une illusion passagère que la satiété détruit; un plaisir » machinal, commun à l'homme et à la brute, » qui ne suppose aucun mérite, ni dans celui qui » le donne, ni dans celui qui le reçoit. » Ninon tâchait de mettre tant de décence dans sa conduite extérieure, que des dames du plus haut rang furent, dit-on, liées avec elle d'une amitié intime, comme mesdames de la Suze, de Castelneau, de la Ferté, de Sully, de Fiesque, de la Fayette, etc. La reine Christine voulut l'emmener avec elle à Rome, mais Ninon n'était pas disposée à quitter ses voluptueuses habitudes. On a fait beaucoup d'éloges de sa probité à garder intact un dépôt d'argent que lui avait laissé son amant Gourville, et qu'elle lui rendit à son retour, après de longues années; mais en agir autrement aurait été commettre un vol, et ne pas s'en rendre coupable, ce n'est qu'avoir une probité assez commune. Ce trait a servi à Voltaire de sujet pour sa comédie du *Dépositaire*. Il avait été, au sortir du collège, présenté à Ninon par l'abbé de Châteauneuf, et elle lui laissa deux mille francs pour acheter des livres. Cette épicurienne si charmante aux yeux des hommes mous et lâches, mais si coupable aux yeux de Dieu, mourut le 17 octobre 1706, suivant les uns, comme elle avait vécu, suivant d'autres, dans des sentiments plus chrétiens. Elle avait alors 90 ans et cinq mois. Elle laissa quelques enfants. L'un de ses fils est mort officier de marine. Avant qu'il vint au monde, un militaire et un ecclésiastique se disputèrent le criminel honneur de la paternité. La chose était douteuse, le sort en décida. On prit des dés, et l'abbé perdit cette funeste gloire. Un autre fils de Ninon finit ses jours d'une manière bien tragique. Il devint amoureux de sa mère, à qui il ne croyait pas appartenir de si près; mais dès qu'il eut découvert le secret de sa naissance, il se poignarda de désespoir : tous les genres d'horreur paraissent devoir se réunir dans cette longue scène de prostitution. Sa manie était d'avoir l'air et les manières d'un homme, et de disputer à ce sexe les avantages qu'il a sur le sien. « A la bonne heure, a dit à cette occasion J.-J. Rousseau; mais je ne voudrais pas plus de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse. » Deux auteurs nous ont donné la *Vie* de cette nouvelle Lais : M. Bret en 1731, in-42; et M. Damours, à la tête des *Lettres* qu'il a supposées écrites par Ninon au marquis de Sévigné, 1764, 2 vol. in-12, dans lesquelles il y a beaucoup d'esprit, des sentiments exaltés et romanesques, qui en prouvent la supposition. En 1790, on a donné la *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de Maintenon*. Il n'est pas possible de s'y méprendre, ce n'est ni le ton, ni le style de cette époque qui n'était point encore celle du brillant persiflage. Il n'existe que 7 ou 8 lettres qui soient vraiment de Ninon de Lenclos. Elles ont

été insérées dans les *Œuvres de Saint-Evremond*. Ce sont des espèces de billets écrits sans prétention. Plusieurs critiques lui ont attribué un petit écrit intitulé la *Coquette corrigée*, 1659, in-12 de 84 pages ; cet opuscule est une critique de l'ouvrage de Fr. Jouvenel, qui a pour titre *Portrait de la Coquette*. On peut consulter pour plus de détails : *Mémoires sur Ninon* par Bret, Paris, 1751, in-12, ouvrage dont nous avons parlé.

LENET (Philibert-Bernard), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Dijon en 1677, professa la théologie à l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, et y prononça l'oraison funèbre de François d'Aligre, qui en était abbé commendataire. Lenet fut aussi abbé du Val-des-Ecoliers. Il est auteur de quelques ouvrages qui ont eu de la célébrité, et lui ont mérité une place parmi les écrivains ecclésiastiques du XVIII^e siècle. On a de lui, outre l'oraison funèbre ci-dessus, Paris, 1712, in-4 : *Traité de l'amour de Dieu, nécessaire dans le sacrement de pénitence* ; ouvrage posthume composé en latin par Bossuet, évêque de Meaux, avec la traduction française (par le P. Lenet), publié par Bossuet, évêque de Troyes, Paris, 1736, in-12 ; *Traité des principes de la foi chrétienne*, par Duguet, avec un avertissement, par le père Lenet, génovéfain, Paris, 1736, 3 vol. in-12 ; *Conférences ecclésiastiques* de Duguet (rédigées par le père Lenet, chanoine régulier), Cologne, 1742, 2 vol. in-4. Le P. Lenet travailla au Missel de Troyes, sur l'invitation de Bossuet, évêque de cette ville, dont il était parent. Il mourut en mars 1748. Il était de la même famille que le suivant.

LENET (Pierre), fils et petit-fils de deux présidents du parlement de Dijon, a été lui-même, en 1657, conseiller dans ce corps, ensuite procureur-général, et enfin conseiller d'état. Il fut pendant le siège de Paris, en 1649, l'un des intendants de justice, de police et des finances. Le siège fini, il retourna à la cour, où l'on se servit de lui en beaucoup d'occasions importantes. On a imprimé ses *Mémoires, contenant l'histoire des guerres civiles des années 1649 et suivantes, principalement de celles de Guienne*. Ils ont paru en 1729, en 2 vol. in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ces *Mémoires* ne sont pas bien écrits, mais ils contiennent quelques faits intéressants. L'auteur n'y dit presque rien que ce qu'il a vu, et il a eu part à la plus grande partie des choses qu'il raconte. Il mourut en 1671.

LENFANT (David), dominicain parisien, mort dans sa ville natale en 1688, à 85 ans, publia plusieurs compilations, dont les principales sont : *Biblia bernardiniana, Biblia augustiniana, Biblia Thomæ Aquinatis*, en 3 vol. in-4. Ces ouvrages renferment tous les passages de l'Écriture expliqués par ces Pères. Un recueil des Sentences de saint Augustin, sous le titre de *Concordantiæ augustinianæ*, 2 vol. in-fol. ; une *Histoire générale*, superficielle et mal écrite, 1684, 6 vol. in-12. Une singularité de cet ouvrage, c'est que l'auteur observe ce qui s'est passé de particulier dans l'univers, chaque jour de l'année, depuis la naissance de Jésus-Christ. Le père d'Avrigny y a relevé plusieurs fautes dans les dates.

LENFANT (Jacques), né à Bazoches dans la Beauce, l'an 1661, d'un père qui était ministre protestant, fit ses études à Saumur et à Genève. Il passa à Heidelberg en 1684, et y obtint les places de ministre ordinaire de l'église française, et de chapelain de l'électrice douairière palatine. L'invasion des Français dans le Palatinat, en 1688, l'ayant obligé de se retirer à Berlin, il y fut prédicateur de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, et chapelain du roi son fils, Frédéric-Guillaume. Lenfant fut agrégé, en 1710, en Angleterre, à la société de la *propagation de la foi*, et devint membre du *Consistoire* français établi pour diriger les affaires des réfugiés. Il mourut d'une paralysie en 1728, à 67 ans. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Histoire du concile de Constance*, Amsterdam, 1714, in-4 ; *ibid.* 1727, 2 vol. in-4 ; celle du *concile de Pise*, *ibid.*, 1724, 2 vol. in-4 ; *Utrecht*, 1731, 2 vol. in-4 ; celle du *concile de Bâle*, 1731, même format et même nombre de volumes. Ces trois histoires, défigurées par l'esprit de parti et de secte qui animait l'auteur, ont été réunies en 1751, en 6 vol. in-4. *Nouveau Testament*, traduit en français sur l'original grec, avec des notes littérales, conjointement avec Beausobre, en 2 vol. in-4. Dartis, ministre de Berlin, a accusé les traducteurs d'avoir affaibli les preuves de la divinité de J.-C. *L'Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, in-12. L'enfant revint dans la suite de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée ; mais Desvignoles donna une nouvelle édition de son ouvrage en 1720, en 2 vol. in-12, avec des augmentations considérables, dans lesquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman. (*Voy. Benoit III.*) Une *Traduction latine* du livre de la Recherche de la vérité, du père Malebranche, en 2 vol. in-4 ; *Poggiana*, en 2 vol. in-12 ; ouvrage aussi inexact que toutes les productions de ce genre. C'est une *Vie* du Pogge, avec un recueil de ses bons mots et quelques-uns de ses ouvrages. Des *Sermons*, 2 vol. in-12 ; Des *Ecrits de controverse*. Le plus connu est intitulé : *Préservatif contre la réunion avec le siège de Rome*, 1725, en 5 vol. in-8. Il y prétend réfuter un ouvrage de mademoiselle de Beaumont, qui met au néant les raisons de la séparation des protestants d'avec l'Eglise romaine. *Traduction* des Lettres choisies de saint Cyprien aux confesseurs et aux martyrs, avec des remarques historiques et morales, in-12 ; plusieurs *Pièces* dans la *Bibliothèque choisie* et dans la *Bibliothèque germanique*, à laquelle il eut beaucoup de part, et qui par là se ressentent de ses préjugés.

* LENFANT (Alexandre-Charles-Anne), célèbre prédicateur, né à Lyon, le 6 septembre 1726, d'une famille noble du Maine, fit ses premières études dans cette ville, chez les jésuites, et fut admis, en 1741, au noviciat d'Avignon. Chargé de la rhétorique à Marseille, il se livra dans le même temps à la prédication, et ce fut avec tant de succès que ses supérieurs lui conseillèrent de s'y livrer exclusivement. Les principales villes de France l'entendirent avec une grande satisfaction ; mais surtout avec beaucoup de fruits. A Malines, il convertit à la foi catholique un ministre anglais ami d'Young,

auteur des *Nuits*. A la suppression de la Société en 1773, le P. Lenfant, âgé de 47 ans, continua ses travaux apostoliques et se fit entendre dans plusieurs capitales, notamment à Vienne devant Joseph II. Diderot et d'Alembert le suivirent pendant un carême à St.-Sulpice. On raconte qu'après avoir entendu un de ses discours *sur la foi*, Diderot dit à son ami : *Quand on a entendu un sermon semblable, il devient difficile d'être incrédule*. Le P. Lenfant électrisait ses auditeurs par le charme de son débit et surtout par un ton de conviction profonde. En 1791, il prêchait le carême à la cour, mais le refus qu'il fit de prêter le serment le força d'interrompre la station. Conduit à la prison de l'Abbaye, le 30 août 1792, le lendemain il remit à un huissier l'argent qu'il avait sur lui, et se prépara à la mort. Le 3 septembre, dit Jourgniac (*voy. ce nom*), « Le père Lenfant et l'abbé de Rastignac » parurent dans la tribune de la chapelle qui nous » servait de prison; ils annoncèrent que notre dernière heure arrivait, et nous invitèrent à nous » recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un » mouvement électrique qu'on ne peut définir nous » précipita tous à leurs genoux, et, les mains » jointes, nous la reçûmes. » Quelques instants après commencèrent ces horribles massacres dont l'histoire d'aucune nation ne présente un autre exemple. Quand le peuple vit l'abbé Lenfant devant l'espèce de tribunal qui s'était établi à la porte de la prison, il demanda à grands cris qu'il fût épargné. Les bourreaux l'ayant relâché, on entendit de toutes parts ces mots..... *Sauvez-vous.....* ! Il avait traversé la foule, qui lui ouvrait un passage, et était déjà dans la rue de Bussy, lorsque quelques femmes dirent indiscrètement : *C'est le confesseur du roi!*... Il fut arrêté de nouveau et reconduit à l'Abbaye. Arrivé dans la cour, levant les mains au ciel, il dit : *Mon Dieu ! je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi !* se met à genoux, et tombe sous les coups des assassins. On a de l'abbé Lenfant : *Oraison funèbre du dauphin, père de Louis XIV* (prononcée à Nancy), 1766; *Oraison funèbre de M. de Belzunce, évêque de Marseille*, prononcée en latin et imprimée avec une traduct. française, 1736, in-8. On a publié le *Recueil de ses Sermons*, Paris, 1818, 8 vol. in-12, précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. N. S. Guillon.

LENGLET (Pierre), natif de Beauvais, professeur royal d'éloquence, fut recteur de l'université de Paris en 1660, et mourut en 1707. On a de lui un *Recueil* de poésies héroïques, où il y a du goût, un style aisé et pur, intitulé : *Petri Lengleti carmina*, 1692, in-8.

LENGLET du FRESNOY (Nicolas), savant ecclésiastique, naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ses premières études, qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ses travaux ; à 22 ans il débuta par quelques ouvrages qui firent croire qu'il s'occuperait exclusivement de cette étude ; il la quitta ensuite pour la politique et la diplomatie. En 1704, le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, l'envoya à Lille, où était la cour de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Ba-

vière. Il y fut admis en qualité de premier secrétaire pour les langues latine et française, et fut en même temps chargé de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. L'abbé Lenglet avait eu occasion de connaître le prince Eugène après la prise de Lille, en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma son bibliothécaire; place qu'il perdit bientôt après. Son séjour dans ce pays porta ombrage à la cour de France, qui le fit arrêter à son retour, en 1723; et il fut détenu pendant six mois dans la citadelle de Strasbourg. L'abbé Lenglet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, et des protecteurs puissants que son mérite et ses services lui acquirent. Il voulut écrire, penser, agir et vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Passionei, qui aurait voulu l'attirer à Rome, ou à Le Blanc, ministre de la guerre : il refusa tous les partis qui lui furent proposés. *Liberté, liberté* : telle était sa devise. Cet éloignement pour la servitude s'étendait jusque sur son extérieur. Il était ordinairement assez mal vêtu, mais il ne le croyait pas. Malgré cela, on le recevait avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avait beaucoup de feu et d'agrément d'esprit, et surtout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étaient tournées du côté des siècles passés, il en affectait jusqu'au langage gothique. Il voulait, disait-il, être *franc Gaulois* dans son style comme dans ses actions : aussi serait-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du xvi^e siècle, plutôt que pour un littérateur du xviii^e. Il y a dans ses notes et dans ses jugements une causticité mordante. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvait souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase; s'il arrivait que l'on rayât quelque endroit auquel il fût attaché, il le rétablissait toujours à l'impression. Il a été mis à la Bastille dix ou douze fois dans le cours de sa vie : il en avait pris en quelque sorte l'habitude. Depuis plusieurs années, il s'appliquait à la chimie, et l'on prétend même qu'il cherchait la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une manière funeste ; le 16 janvier 1755, il rentra chez lui sur les six heures du soir, et s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit et tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir. Il avait la tête presque toute brûlée lorsqu'on le tira du feu. Les principaux fruits de sa plume vive, féconde et incorrecte, sont : un *Nouveau Testament* en latin, enrichi de notes historiques et critiques, ni trop longues, ni trop courtes, mais assez claires, Paris, 1703, 2 vol. in-16, réimprimé en 1733, même format; le *Rationarium temporum* du savant Petau, continué depuis 1631 jusqu'en 1701, Paris, 1700, 2 vol. in-12. Cette édition est incorrecte, et ce que l'abbé Lenglet y a ajouté est d'une latinité assez médiocre. *Commentaire de Du Puy sur le Traité des libertés de l'Eglise gallicane* de Pierre de Pithou, 1715, 2 vol. in-4 : édition belle et correcte. Cet ouvrage essuya de grandes contradictions. L'*Imitation*

de J.-C., traduite et revue sur l'ancien original latin, d'où l'on a tiré un chapitre qui manque dans les autres éditions, Amsterdam, 1731, in-12; *Arresta armorum cum commentariis Benedicti Curtii*, 1731, en 2 vol. in-12. Cette édition est devenue rare, la préface offre des endroits curieux et piquants. *Réfutation des erreurs de Spinoza*, par Fénélon, Lami et Boulainvilliers, 1731, in-12; *Œuvres de Clément, Jean et Michel Marot*, La Haye, 1729, en 4 vol. in-4, édition plus magnifique qu'utile, sur le plus beau papier, chaque page encadrée; et en 6 vol. in-12; édition très-inférieure à la précédente, étant l'une et l'autre pleines de fautes. Des diverses pièces qui grossissent ce recueil, les unes offrent des observations curieuses et fort justes, les autres des plaisanteries d'un mauvais ton, des obscénités dignes de la plus vile canaille, des déclamations satiriques qui méritaient un châtement exemplaire. L'abbé Lenglet se cacha sous le nom de *Gordon de Perce*. Les *Satires* et autres *Œuvres de Régnier*, 1733, grand in-4 : édition qui plaît autant aux yeux qu'elle déplaît au cœur et à l'esprit. L'abbé Lenglet éclaircit un texte licencieux par des notes plus licencieuses encore. Il avait du goût pour tout ce qui avait rapport à la plus sale lubricité. On lui a attribué (et ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) des éditions de l'*Aloysia Sigea*, du *Cabinet satirique*, et de plusieurs autres infamies. Une *Édition du Roman de la Rose*, avec d'autres ouvrages de Jean de Meun, Paris (Rouen), 1733, 3 vol. in-12. On y trouve une préface curieuse, et des notes, dont beaucoup sont communes, et par conséquent inutiles, quelques-unes ridicules, d'autres obscènes, et un glossaire très-abrégé et très-superficiel. Une *Édition de Catulle*, Properce et Tibulle, comparable à celle des Elzéviros pour la beauté et la correction, à Leyde (Paris, chez Coustelier), 1743, in-12; le 6^e volume des *Mémoires de Condé*, 1743, in-4, Londres (Paris), belle édition, mais pleine de traits si vifs et de réflexions si hardies, que l'éditeur en fut puni par un assez long séjour à la Bastille; *Journal de Henri III*, 1744, en 5 vol. in-8, Paris, sous le nom de Cologne, avec un grand nombre de pièces curieuses sur la ligue; *Mémoires de Commynes*, 1747, 4 vol. in-4 (voy. COMMYNES); une *Édition de Lactance* (voy. LACTANCE); *Mémoires de la régence de M. le duc d'Orléans*, 1749, 3 vol. in-12. L'abbé Lenglet n'a été que le réviseur de cet ouvrage, qui est de Piossens. Il a ajouté des morceaux essentiels, surtout la *conspiration* du prince de Cellamare et l'*abrégé* du fameux système. *Métallurgie d'Alfonse Barba*, traduite de l'espagnol en français, 1751, 2 vol. in-12; le 2^e vol. est de Lenglet; *Cours de chimie* de Nicolas Le Fèvre, 1751, 3 vol. in-12, dont les deux derniers sont de l'éditeur; *Méthode pour étudier l'histoire*, avec un *Catalogue des principaux historiens*, en 12 vol. in-12, et en 7 vol. in-4; le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur y établit les principes et l'ordre qu'on doit tenir pour lire l'histoire utilement; il discute plusieurs points historiques intéressants; il fait connaître les meilleurs historiens, et accompagne le titre de leurs ouvrages de notes historiques, littéraires, critiques, et le plus sou-

vent satiriques. Ce livre serait plus estimé si l'auteur n'avait pas encombré son Catalogue de tant d'historiens inconnus, et s'il s'était borné à faire un ouvrage de goût plutôt qu'une compilation. La cinquième édition, de 1729, attira l'attention du ministère, qui y fit mettre un grand nombre de cartons. Le recueil de ses morceaux supprimés forme un in-4 assez épais, qui se vendit séparément et sous le manteau, à un prix considérable. Cet ouvrage a été réimprimé en 1772, en 15 vol. in-12, avec des additions et de prétendues corrections qui se ressentent étrangement de la corruption que l'histoire a subie dans ce siècle; *Méthode pour étudier la géographie*. Elle est recherchée, malgré quelques inexactitudes. On y trouve un *Catalogue* des meilleures cartes et un jugement sur les différents géographes. La dernière édition est de 1767, 10 vol. in-12, avec les augmentations et corrections nécessaires. *De l'usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères, avec une bibliothèque des romans*, 1734, 2 vol. in-12; ouvrage proscrit par tous les gens sages comme un livre scandaleux. *L'Histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12. C'est le contre-poison du livre précédent, que l'auteur n'avait pas intérêt qu'on lui attribuât; mais l'antidote est plus faible que le venin. Les auteurs qui se rétractent par des considérations humaines ont toujours soin de laisser subsister leurs erreurs, et de ne les combattre que par des coups qui ne les abattent pas. *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*. Il n'en a donné que 3 vol., et il a fort bien fait de ne pas continuer, car ce livre est mal fait et mal écrit. *Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1743, in-12; elle est curieuse; *L'Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie*, par M. Albert van Heussen, etc., Bruxelles, 1743, in-12; ouvrage recherché à cause des traits hardis, mais vrais, qu'il renferme; *Calendrier historique, où l'on trouve la généalogie de tous les prince de l'Europe*, 1750, in-24. Ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille. *Diurnal romain*, latin et français, 1703, 2 vol. in-12. Il fit cette version à la sollicitation de madame la princesse de Condé, qui disait tous les jours son bréviaire. *Géographie des enfants*, en un petit vol. in-12; *Principes de l'histoire*, 1751 et années suivantes, 6 vol. in-12; ouvrage faible, écrit incorrectement, et dont les faits ne sont pas toujours bien choisis; l'auteur l'avait composé pour servir à l'éducation de la jeunesse; *Histoire de la philosophie hermétique*, Paris, 1712, 3 vol. in-12. Cette mystérieuse philosophie y est traitée de façon à ne pas faire connaître la manière de penser de l'auteur sur son objet. *Tablettes chronologiques*, publiées pour la première fois en 1744, en 2 vol. in-8, de nouveau en 1778, avec les corrections et les augmentations dont cet ouvrage très-instructif avait besoin. On n'a pas tout corrigé, à la vérité, mais comment le pourrait-on dans des livres si chargés de noms et de dates? *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions, etc.*, 1751, 2 vol. in-12; curieux, mais mal digéré, presque sans ensemble et sans résultat. Le jugement de l'auteur n'égalait pas, à beaucoup près, sa mé-

moire; *Recueil de Dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes*, etc., 1732, 4 vol. in-12, collection plus ample que bien choisie; il n'a pas fait difficulté d'y insérer l'absurde dissertation d'un nommé Meyer, qui prétend que les chevaux, les bœufs morts peuvent plutôt revenir en ce monde que les hommes. *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1733, in-12, en trois parties, composée sur un manuscrit d'Edmond Richer. On l'a lue avec plaisir. Le style est, comme celui de ses autres productions, vif, familier et incorrect. *Traité historique et dogmatique du secret incommunicable de la confession*, Paris, 1713, in-12; livre utile, et l'un des meilleurs de ce fécond écrivain. Michault, de Dijon, a publié, en 1761, des *Mémoires curieux pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de l'abbé Lenglet*. On lui attribue aussi d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui, comme l'*Histoire de la philosophie païenne*, qui est de Burigny (1724).

* LENGLET (Etienne-Géry), membre du conseil des anciens, né en 1737 à Arras, reçu avocat au conseil d'Artois en 1781, adopta les réformes promises par l'assemblée constituante, et remplit à la réorganisation judiciaire différentes places dans les tribunaux de la localité. Suspendu de ses fonctions pendant la terreur, à la chute de cet épouvantable système, il signala ceux dont le sanglant pouvoir avait pesé sur son département (voy. LEBON). Député du Pas-de-Calais en 1798 au conseil des anciens, il y prit part aux discussions les plus importantes et se fit remarquer par la solidité de ses principes. Ayant manifesté sa réprobation du coup d'état du 18 brumaire, il ne fit point partie du nouveau corps législatif. On se souvint qu'il avait professé quelque temps l'histoire à l'école centrale de l'Aisne; il obtint la même chaire à l'école du Panthéon; mais il n'en fut pas plus disposé à courber devant le nouveau pouvoir; il vota contre le consulat à vie, et plus tard chargé de complimenter l'empereur, il lui dit : *Vous n'avez pas besoin, pour paraître grand, que tout se courbe autour de vous*. Cependant lors du remaniement des tribunaux, il fut nommé président de chambre à la cour d'appel de Douai, et mourut en 1834. Lenglet a composé plusieurs écrits, la plupart de circonstance, n'offrant plus d'intérêt; on se contentera de citer les principaux : *Observations sur Montesquieu*, 1787 (1792), in-8; *Essai sur la législation du mariage*, 1792, 2^e édit., 1797, in-8; *De la propriété et de ses rapports avec les droits et avec la dette du citoyen*, 1798, in-8; *Introduction à l'histoire, recherches sur les dernières révolutions du globe et sur les plus anciens peuples connus*, 1812, in-12; *Histoire de l'Europe et de ses colonies depuis la guerre de sept ans jusqu'à la révolution de 1830*, 6 vol. in-8, ouvrage qui mériterait d'être plus connu. Un conseiller à la cour royale de Douai a consacré à Lenglet une notice intéressante.

* LENNOX (Charlotte), dame auteur, née à New-York en 1720, vint à l'âge de 15 ans en Angleterre; ses liaisons avec Johnson lui donnèrent du goût pour les lettres. On ignore l'époque où elle épousa M. Lennox et la profession de son mari. Les ouvrages qu'elle publia eurent presque tous du

succès. Les principaux sont : *Le Don Quichotte femelle*, 1732; traduit librement en français, Lyon, 1773, 2 vol. in-12; *Les Héros de Shakespeare*, ou *Shakespeare éclairci*, 1753-54, 3 vol. in-12, l'auteur y donne les histoires ou légendes dans lesquelles le tragique anglais a pris le sujet de ses pièces; *Mémoires d'Harriot Stuart*, 1731; *Mémoires de la comtesse de Bercy*; plusieurs Comédies, comme *La Sœur*, *Les mœurs de la vieille cité*, représentées en 1773; des Traductions des Mémoires de Sully et du Théâtre grec du P. Brumoy. Cette dame mourut dans un état voisin de l'indigence, le 4 janvier 1804.

* LENOBLE (Pierre-Madeleine), né à Autun, en 1772, ayant adopté les principes de la révolution, les propagea dans un journal intitulé le *Cosmopolite*. Nommé commissaire des guerres en 1792, il fut employé à l'armée du Nord, et passa l'année suivante à celle de la Vendée, où il se signala par plusieurs traits d'humanité. En 1794, fait ordonnateur, et plus tard intendat militaire, il mourut à Paris, le 22 mai 1824. On a de lui : *Projet de loi pour les mariages, présenté à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8; *Projet pour l'établissement des greniers d'abondance*, 1792; *Mémoire sur la panification*, 1798; *Découverte sur le galvanisme, comme cause des sensations de l'organe de l'ouïe et des effets de la voix*, 1805; *Mémoire sur la formation d'un dépôt de l'administration de la guerre*, 1815; *Considérations générales sur l'état actuel de l'administration militaire en France au 1^{er} janvier 1816*, Paris, in-4; *Projet de loi ou d'ordonnance pour l'institution d'une magistrature militaire*, Paris, 1817, in-4; *Mémoire sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage*, en 1809, Paris, 1821, in-8, et atlas in-folio; *Examen général et détaillé des récoltes et des consommations de blé en France, avec indication des moyens propres à remédier à la surabondance et aux disettes*, Paris, 1822, in-8.

* LENOIR (Nicolas), architecte, né en 1726, élève de Blondel, remporta le grand prix, et fut envoyé à Rome, où il étudia les beaux modèles de l'antiquité avec tant de soin, que ses camarades le surnommèrent le *Romain*. Comme tous les artistes, chez lesquels l'imagination domine, il est toujours heureux dans ses conceptions; mais les détails manquent de correction. Il s'est créé un style particulier qui n'appartient qu'à lui seul. Sa facilité était extrême. Après l'incendie de l'opéra, au Palais-Royal, en 1787, il éleva en moins de cinquante jours le théâtre de la porte Saint-Martin. Paris lui doit plusieurs autres édifices et des rues entières, qui ont contribué à son embellissement. Il mourut le 30 juin 1810, à l'âge de 83 ans. Son nom a été donné à l'une des rues qui aboutissent au marché Beauvau, construit d'après ses plans et sous sa direction.

* LENOIR (Jean-Charles-Pierre), lieutenant-général de police de Paris, naquit en 1732, dans cette ville, où son père était lieutenant particulier au Châtelet : il occupa le même emploi après avoir été conseiller, et fut ensuite successivement lieutenant-criminel, maître des requêtes et intendat à

Limoges, en 1774 lieutenant-général de police, en 1775, conseiller d'état, et en 1783, bibliothécaire du roi et président de la commission des finances. Dans toutes ses charges, et principalement dans celle de lieutenant de police, il montra un désintéressement, une philanthropie et un zèle à toute épreuve; il créa plusieurs établissements utiles et s'occupa d'une manière spéciale des hôpitaux, des prisons et des approvisionnements. Sa sagesse et sa prudence se manifestèrent en diverses occasions. Chargé, en sa qualité de conseiller, du rapport de la commission établie pour juger La Chalotais, il parvint à calmer les ressentiments d'un ministre qui se croyait offensé, et sauva l'honneur du magistrat. Son opposition au système de Turgot, pour l'approvisionnement de Paris, l'éloigna des affaires; mais les essais de ce ministre n'ayant point été heureux, il fut rappelé à la police et continua jusqu'en 1790 de rendre à la capitale les plus importants services. On doit à cet habile administrateur l'école de boulangerie, la couverture des halles aux blés et aux toiles, l'institution du Mont-de-Piété, l'éclairage non interrompu des rues de la capitale, la suppression des vaisseaux de cuivre des laitières et des comptoirs de plomb des marchands de vin, la construction des halles aux veaux, aux cuirs et à la marée, la suppression du cimetière des Innocents, et l'établissement des piliers dans les carrières qui règnent principalement sous la partie sud de Paris. La police intérieure était entre ses mains un refuge de paix; il serait impossible d'énumérer les désordres qu'il a prévus, les services qu'il a rendus aux familles; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est la modicité des sommes qu'il employait pour une police aussi bien faite. Lenoir fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'abolition de la torture. En 1790, il se retira en Suisse et de là à Vienne: les progrès des armées françaises lui firent souvent changer de retraite. L'empereur Paul I^{er} lui fit des offres avantageuses pour le fixer à Pétersbourg. Lenoir répondit qu'il n'avait pas renoncé à revoir sa patrie, mais qu'il offrirait à l'empereur de lui consacrer une ou deux années de sa vie. Cette négociation fut rompue par la mort de Paul, et Lenoir revint en France en 1802. Comme sa fortune avait été détruite, Bonaparte permit au Mont-de-Piété, dont il était le fondateur, de lui faire une pension de 4,000 francs. Un homme qu'il avait obligé et qui était devenu riche, lui offrit une petite campagne, près de Paris, où il passa tranquillement ses derniers jours. Il venait souvent à Paris, où il mourut en 1807, à l'âge de 75 ans. On peut consulter, pour apprécier son administration, un ouvrage rédigé par lui, et qui a pour titre : *Détails sur quelques établissements de la ville de Paris, demandés par sa majesté impériale, la reine de Hongrie, à M. Lenoir, conseiller d'état et lieutenant-général de police*, Paris, 1780, in-8.

* LENOIR-LAROCHE (Jean-Jacques, le comte), né à Grenoble en 1749, fils d'un avocat distingué, suivit la même carrière. Admis dans la société intime de Servan, il reçut les conseils de ce magistrat qu'il prit pour modèle. Le barreau de Grenoble ayant cru avoir à se plaindre du parlement, se re-

tira par une délibération unanime, et Lenoir profita de cette vacance pour aller à Paris défendre, au conseil d'état, les causes qu'il avait gagnées à Grenoble. De nouveaux intérêts le ramenèrent en 1783 à Paris, où il se fixa. Bientôt il fut chargé par les états du Dauphiné de rédiger un *mémoire* contenant l'exposé de leurs droits politiques. C'est ce qu'il fit dans les *Considérations sur la constitution des états du Dauphiné applicables aux états-généraux*, 1788, ouvrage dans lequel il traita plusieurs questions importantes qui fixaient déjà tous les esprits. Elu député aux états-généraux par la prévôté et vicomté de Paris, il ne parut point à la tribune d'où l'éloignait la faiblesse de son organe; mais il rendit compte des travaux de l'assemblée dans le *Journal de Perlet*. Après la session, il fournit au *Mercur* et au *Moniteur* des articles dans lesquels il défendit les vrais principes constitutionnels contre les démagogues et les partisans du gouvernement absolu. Lors du procès de Louis XVI, il osa prendre la défense de ce monarque, dans trois *Lettres* qu'il publia sous le nom d'un anglais. Echappé au glaive des terroristes, il professait la législation à l'école centrale du Panthéon, lorsque le Directoire l'appela au ministère de la police; il ne s'y maintint que huit jours, et reprit son cours, dans lequel il chercha à montrer la nécessité de l'union de la morale avec la politique. Membre du conseil des Anciens, il concourut à la révolution du 18 brumaire, et entra au sénat, où il siégea jusqu'en 1814, sur les bancs de la minorité. A la restauration, il entra dans la chambre des pairs, où il continua de voler avec les défenseurs du régime constitutionnel. Il est mort le 17 février 1825. Son *éloge* a été prononcé par le comte Lemercier. Les brochures de Lenoir Laroche, dont il est inutile de donner ici les titres, se distinguent de la plupart des écrits de circonstance par la clarté des idées et la facilité de leur application. Il a donné des éditions des *Œuvres* de Montesquieu et d'Helvétius, avec des notes.—Sa femme, M^{me} Claire REGUIS, née à Grenoble en 1762, morte à Paris en 1821, a publié, sous le voile de l'anonyme : *La Grèce et la France, ou Réflexions sur le tableau de Léonidas, de David*, Paris, 1815, in-8; *Description du Calvaire des Lauriers*, 1820, in-8. Elle a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite une *Interprétation mystique de la fable de l'Amour et Psyché*.

* LENOIR (Alexandre), archéologue, né en 1761 à Paris, après avoir achevé ses études au collège mazarin, entra dans l'atelier de Doyen, et cultiva la peinture avec succès. En 1790, l'Assemblée nationale ayant, sur sa proposition, décrété que les objets d'art provenant des églises et des couvents supprimés seraient réunis aux Petits-Augustins, il fut nommé conservateur de ce dépôt, qui plus tard prit le nom de *Musée*, et dont il fut le directeur. Lenoir avait réuni dans ce vaste local plus de 300 monuments, qui furent ainsi préservés de la destruction; il les restaura, les classa par siècle dans six salles décorées avec goût, et rassembla, dans le jardin, les tombeaux des hommes dont la France s'honore le plus, Turenne, Molière,

La Fontaine, etc. Après le 18 brumaire, le jardin de Mousseaux fut converti en une succursale du musée des monuments, et Lenoir en fut nommé l'un des administrateurs. Ces deux établissements furent supprimés en 1816, et les monuments religieux rendus à leur destination. Lenoir fut alors nommé administrateur des monuments de l'église Saint-Denis. En 1820, il fut l'un des commissaires chargés de la restauration du palais des Thermes. Cet habile artiste mourut le 12 juin 1839, membre de l'académie celtique et de la société royale des antiquaires de France, dont il a enrichi les recueils de plusieurs mémoires. Ses principaux ouvrages sont : *Musée des monuments français*, 1800-22, 8 vol. in-8, fig., dont le 6^e contient l'*Histoire de la peinture sur verre*; *Histoire des arts en France, par les monuments*, 1810, in-4, avec atlas in-fol.; *Nouvelle explication des hiéroglyphes*, 1809-22, 4 vol. in-8; *La vraie science des artistes*, 1823-24, 2 vol. in-8.

LENONCOURT (Robert de), d'une des plus anciennes maisons de Lorraine, fut archevêque de Reims. Il se distingua tellement par son éminente piété et par sa charité, qu'il s'acquit le titre de *Père des Pauvres*. Il sacra le roi François I^{er}, et mourut en odeur de sainteté l'an 1531.

LENONCOURT (Robert de), neveu du précédent, fut évêque de Châlons-sur-Marne, puis de Metz. Paul III l'avait fait cardinal en 1538. Lenoncourt fut aussi archevêque d'Embrun, d'Arles, etc. Il mourut à la Charité-sur-Loire en 1561. Les huguenots, ayant pris cette ville l'année suivante, portèrent la fureur jusqu'à ouvrir son tombeau et en tirer son corps. Il avait assisté à quatre conclaves pour l'élection de Jules IV, de Marcel II, de Paul IV, et de Pie IV.

LENONCOURT (Philippe de), neveu du précédent, cardinal et archevêque de Reims, s'acquit l'estime et la confiance de Henri III et de Henri IV, et du pape Sixte V. Il mourut à Rome en 1591, à 65 ans. Il avait autant d'esprit que de piété.

** LENORMAND (M^{lle} Marianne-A.), néoromancienne, né en 1772 à Alençon (Orne), y reçut une éducation distinguée à l'abbaye royale des dames bénédictines, et se fit remarquer dès son enfance par une grande vivacité d'esprit et par une imagination ardente. Elle avait à peine atteint sa septième année, qu'elle se mit à prophétiser. L'abbesse ayant été révoquée, M^{lle} Lenormand prédit qu'une dame de Livardie serait nommée à sa place; et dix-huit mois après, le choix du roi vint confirmer la prédiction. Ce succès et ceux qu'elle obtint dans la suite, près de ses compagnes, la confirmèrent plus tard dans l'idée qu'elle était douée de la faculté de deviner l'avenir. Venue à Paris dans les premières années de la révolution, les prédictions qu'elle hasardait en la faisant connaître la rendirent suspecte au terrible comité de salut public, qui la fit arrêter en 1794. Sortie des prisons de la terreur, la persécution qu'elle venait de subir ne contribua pas peu à étendre sa renommée, et bientôt elle se vit consultée par tous ceux (et le nombre en était grand alors) qui désiraient connaître leur destinée et savoir au juste s'ils devaient compter sur la stabilité de la fortune. L'époque de l'empire fut le plus beau

temps de la devineresse. Magistrats, militaires, grands seigneurs, etc., se pressèrent plus d'une fois pour lui faire agréer leurs offrandes. Napoléon lui-même eut, dit-on, la curiosité de la consulter; et il est constant que Joséphine vivait avec elle dans une grande intimité. Malgré toute la faveur dont elle jouissait, elle fut arrêtée en 1809, par ordre du maître, pour quelques révélations indiscretes, et en 1821 elle fut encore mise en prison à Bruxelles, pour avoir énoncé dans la *Sybillle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, quelques idées peu conformes à la politique nouvelle des cabinets de l'Europe. M^{lle} Lenormand était royaliste : elle avait vu revenir les Bourbons avec joie, quoique son industrie en dût souffrir. Louis XVIII voulut la voir. Depuis 1830, elle fit plusieurs voyages à Alençon, où elle avait l'intention de se fixer; mais elle mourut à Paris en 1843, dans la rue de Tournon, qu'elle habitait depuis plus de 30 ans, laissant une fortune considérable. M^{lle} Lenormand a publié un assez grand nombre d'opuscules politiques, dont il serait au moins inutile de donner l'énumération; mais on peut encore consulter ses *Souvenirs de la Belgique, cent jours d'infortune*, 1822, in-8, et ses *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, etc., 1827, 3 vol. in-8. Elle avait publié en 1823, le prospectus d'un *Album de M^{lle} Lenormand*, mis en ordre et enrichi de manuscrits autographes, de commentaires, de notes biographiques sur la révolution française, qui devait former 3 vol. in-4 et 8 vol. in-8. Elle avait formé une galerie de tableaux des meilleurs maîtres représentant les malheurs ou les hauts faits de la famille des Bourbons.

LENOSTRE. Voy. NOSTRE.

LENS, ou LENSEI (Arnoul de *Lensœus*), naquit au village de Bel-Oeil, près Ath dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il passa en Moscovie, devint médecin du czar, et périt à Moscou lorsque cette ville fut brûlée par les Tartares, l'an 1573. Nous avons de lui une introduction aux *Eléments d'Euclide*, imprimée à Anvers, sous ce titre : *Isagoge in geometrica Elementa Euclidis*, imprimé à Anvers.

LENS (Jean de), frère du précédent, chanoine de Tournai, et professeur de théologie à Louvain, né à Bailleul dans le Hainaut, en 1541, mourut en 1593. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse. Il fut un de ceux qui composèrent, en 1588, la Censure de l'université de Louvain contre Lessius, sur la doctrine de la grâce. (Voy. Lessius.) Il se distingua plus honorablement contre Baius, et composa, par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine contradictoire aux propositions condamnées de ce novateur.

* LENS (André-Cornélius), peintre, né à Anvers en 1739, étudia son art à Rome, et devenu professeur de dessin, à l'académie de sa ville natale, il contribua puissamment aux progrès de la peinture en Belgique, par le grand nombre de bons élèves qu'il forma. Il rendit un autre service aux arts, en obtenant du gouvernement autrichien, que les peintres ne fussent plus assujettis, comme ils l'avaient été jusqu'alors, à la maîtrise. L'empereur

reur Joseph II, dans un voyage qu'il fit en Belgique, lui fit les offres les plus brillantes pour l'attirer à Vienne; mais cet artiste les refusa. Il quitta Anvers en 1784, pour se rendre à Bruxelles, où il se maria, et il y mourut le 30 mars 1822. Lens produisit un grand nombre de tableaux de chevalet, qui sont répandus dans les diverses contrées de l'Europe, et particulièrement en Angleterre. Ses ouvrages les plus estimés sont plusieurs tableaux qui ornent l'église de Lierre, et dont les sujets sont tirés de l'Ecriture sainte; plusieurs autres dans l'église de la Madeleine à Lille, dont les sujets sont pris de la vie de cette sainte; une *Annonciation* dans l'église de Saint-Michel à Gand; quelques tableaux représentant différents sujets mythologiques, à Vienne, etc. La grâce, la simplicité, et une certaine suavité dans le coloris, distinguent ses différentes compositions. On lui doit en outre : *le Costume ou Essai sur les habillements et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité, prouvé par les monuments*, Liège, 1776, gr. in-4, avec 57 fig.; nouvelle édition, revue par G. H. Martini, Dresde, 1785, in-4; *Du bon goût ou de la beauté de la peinture, considérée dans toutes ses parties*, Bruxelles, 1811, in-8, fig.

LENTULUS-GETULICUS (Cnéius), d'une famille consulaire illustre et ancienne, fut élevé au consulat l'an 26 de J.-C. Il était proconsul dans la Germanie, lorsque Séjan fut tué à Rome. Il fut accusé d'avoir eu dessein de donner sa fille en mariage au fils de ce ministre : Lentulus s'en défendit par une lettre si éloquente, qu'il échappa au danger qui le menaçait, et fit exiler son délateur; mais l'affection des soldats pour Lentulus ayant donné ensuite de la jalousie à Tibère, ce prince le fit mourir. Suétone parle, dans la *Vie* de Caligula, d'une *Histoire* écrite par ce consul. Martial dit aussi, dans la préface du premier livre de ses *Epigrammes*, qu'il était poète. — Un sénateur de même nom fut mis à mort en prison, pour être entré dans la conjuration de Catilina.

LENTULUS (Scipion), napolitain, né dans le xv^e siècle, se retira dans le pays des Grisons, où il embrassa le calvinisme et exerça le ministère à Chiavenna. Il est connu par son *Apologie* d'un édit des Liges-Grises contre des sectaires ariens, 1570, in-8; et par une *Grammaire italienne*, publiée à Genève en 1568. Bayle remarque, à l'occasion de son *Apologie*, « que les apostats affichent un grand » zèle pour la religion qu'ils ont embrassée, et que, » quoiqu'ils aient grand besoin de tolérance, ils sont » ordinairement très-intolérants. » Cette *Apologie*, d'ailleurs, ne fait que mieux remarquer l'inconséquence des protestants, qui s'élèvent contre les ariens, après avoir secoué eux-mêmes le joug de l'Eglise. Car si les protestants ont le droit de s'en tenir à l'Ecriture sainte et de l'expliquer même par l'esprit privé, pourquoi les ariens n'auraient-ils pas le même privilège? Et si l'on peut expliquer arbitrairement contre l'autorité de l'Eglise la tradition et les saints Pères, les passages de l'Ecriture touchant la présence réelle, pourquoi ne prendrait-on pas la même licence à l'égard des passages qui regardent la divinité de Jésus-Christ? On peut voir

cette observation établie avec autant de force que d'évidence dans un petit traité du jésuite Kaprinay, publié contre les calvinistes de Hongrie : *Vel Christus est in Eucharistia, vel non est Deus*; On la trouve aussi très-bien discutée dans la *Perpétuité de la foi*, tom. 1, pag. 47, 48, 50, etc. (Voy. SERVET, MÉLANCTHON, VORSTIUS, Conrad.)

* LEO (Léonard), compositeur, né à Naples en 1694, on selon Piccini en 1701, étudia la musique sous Alexandre Scarlatti, devint l'un des maîtres du conservatoire de Santo-Onufrio, et compositeur particulier de la chapelle du roi. C'est lui qui, le premier, a employé dans la composition ces accompagnements expressifs et variés, ce style grandiose et plein d'effet, qui caractérisent sa musique et qui ont servi de modèles à ses successeurs. Il excellait surtout dans la musique d'église, et a laissé dans ce genre deux oratorios, *Santa Elena et la Morte di Abele*; un *Miserere* à huit voix, qui passe pour son chef-d'œuvre; un *Ave Maris Stella*. Parmi ses opéras, on distingue *Sophonisbe*, 1781; *Olympiade*, *Demofonte*, *Cajo Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Cratone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tite*, 1735; *Achille in Sciro*, 1740; *il Cioè*, etc. Léo mourut en 1742, selon Burney, en 1743, selon Piccini, ou selon Gerber, en 1745.

PAPES.

LÉON (saint), surnommé le Grand, premier pape de ce nom, vit le jour à Rome suivant les uns et en Toscane suivant d'autres. On ne sait rien de particulier sur ses premières années. Les papes saint Célestin 1^{er} et Sixte III l'employèrent dans les affaires les plus importantes et les plus épineuses, lors même qu'il n'était que diacre. Après la mort du dernier de ces pontifes, en 440, il fut élevé sur le saint Siège par le clergé de Rome. Le peuple apprit son élection avec transport et le vit sur le trône pontifical avec admiration. Léon réprima, par sa fermeté, les progrès des hérétiques, et en ramena plusieurs à la foi par sa douceur. Ayant découvert à Rome un nombre infini de manichéens, il fit contre eux une information juridique et publique, mit au grand jour les infamies ténébreuses de leurs mystères, et livra les plus opiniâtres au bras séculier. Il s'arma du même courage contre les pélagiens et les priscillianistes, et extermina entièrement les restes de ces hérétiques en Italie. Son zèle, non moins ardent contre les eutychiens, le porta à protester par ses légats contre les actes du *Brigandage d'Ephèse*, où l'erreur avait été préconisée en 449. L'empereur Marcien ayant assemblé, à la sollicitation de Léon, un concile œcuménique à Chalcedoine en 451, saint Léon y envoya quatre légats pour y présider. La 2^e session fut employée à lire une lettre du saint pape à Flavian, patriarche de Constantinople, dans laquelle il développait d'une manière admirable la doctrine de l'Eglise catholique sur l'incarnation. Le concile lui donna tous les éloges qu'elle méritait. L'erreur fut proscrite, et la vérité prit sa place. Dans le temps qu'on tenait ce concile en Orient, Attila ravageait l'Occident et s'avancait vers Rome pour la réduire en cendres. L'empereur Valentinien choisit saint

Léon pour arrêter ce guerrier terrible et pour faire des propositions de paix. Le pontife lui parla avec tant de majesté, de douceur et d'éloquence, qu'il amollit son caractère féroce. Ce roi barbare sortit de l'Italie et repassa le Danube, emportant dans son cœur de l'amitié, du respect et de l'admiration pour le pontife romain. Genséric fit ce qu'Attila n'avait pas fait. Il surprit Rome en 455 et l'abandonna au pillage; ses troupes saccagèrent la ville pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Tout ce que put obtenir saint Léon fut qu'on ne commettrait ni meurtres ni incendies, et qu'on ne toucherait point aux trois principales basiliques de Rome, enrichies par Constantin de présents magnifiques. L'illustre pontife, en veillant aux biens spirituels, ne négligea point les intérêts temporels des peuples, et mourut en 461, avec la réputation d'un saint et d'un grand homme. Son pontificat embarrasse étrangement ceux qui rapportent la grande autorité des papes aux fausses décrétales. Jamais le siège de Rome ne fut plus respecté, ni ses décrets d'une force plus marquée que sous le pape Léon. (Voy. GRÉGOIRE LE GRAND, INNOCENT I^{er}, ISIDORE MER-CATOR, LUTHER, saint PIERRE.) C'est le premier pape dont nous ayons un corps d'ouvrage. Il nous reste de lui 96 *Sermons*, et 141 *Lettres*. Plusieurs savants lui attribuent aussi les livres : *De la vocation des gentils*, *Eptre à Démétride* : mais le pape Gélase, qui vivait à la fin de ce siècle, cite ces livres comme étant d'un docteur de l'Eglise, sans les attribuer à saint Léon; quelques-uns, parmi lesquels se trouve l'abbé Anthelmi, les attribuent à saint Prosper, mais le style n'est pas favorable à cette opinion, car c'est réellement celui de saint Léon; style poli, coulant, nombreux, plein de dignité et de force, d'une latinité pure et riche. Toutes ses périodes ont une certaine cadence mesurée, qui surprend sans déplaire. Il est semé d'épithètes bien choisies et d'antithèses très-heureuses, mais un peu trop fréquentes. Le père Quesnel a donné une édition des ouvrages de ce saint Père, laquelle parut à Paris, en 1675 en 2 vol. in-4, ensuite à Lyon, l'an 1700, in-fol. Baluze, Anthelmi, Jean Salinas et dom Coustant ont reproché au père Quesnel un grand nombre de falsifications; il paraît avoir pris à tâche d'affaiblir dans plus d'un endroit l'impression de l'autorité pontificale, plus forte dans les ouvrages de saint Léon que dans ceux de la plupart des papes postérieurs, comme Casaubon lui-même l'a marqué. On prétend même que c'est dans ce dessein que le père Quesnel, intéressé à combattre l'autorité du chef de l'Eglise, a entrepris cette traduction. Les *Œuvres de saint Léon* ont été publiées de nouveau à Rome en 1735, en 2 vol. in-fol. par le père Cacciari, carme, et à Venise en 1753 par les frères Ballerini; l'une et l'autre éditions sont en 3 vol. in-fol. Le père Cacciari a fait paraître en 1731-33-35, une nouvelle édition avec des *Exercitationes in Opera sancti Leonis*, in-fol. Ce sont des dissertations d'un style assez négligé, mais pleines de choses. L'abbé de Bellegarde a donné une traduction française des sermons de ce saint Père, Paris, 1701, et M. l'abbé Guillon en a donné dans sa *Bibliothèque choisie des*

Pères une analyse très-distinguée par l'élégance de la traduction et par le goût qui a présidé au choix des morceaux. Le père Maimbourg a écrit l'histoire de son pontificat, in-4, ou 2 vol. in-12. (Voy. saint Hilaire d'Arles.) L'Eglise honore la mémoire de ce saint pontife le 11 avril.

LÉON II (saint), sicilien, successeur du pape Agathon en 682, envoya l'année suivante le sous-diacre Constantin, religieux du saint Siège, à Constantinople, en qualité de légat. Il le chargea d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle il confirma par l'autorité de saint Pierre, la définition du sixième concile, et disait anathème à Théodore de Pharan, à Cyrus d'Alexandrie, à Sergius, à Pyrrhus, à Paul et Pierre de Constantinople, à Macaire, à Etienne et Polychrone, et même au pape Honorius : « parce que, comme il s'en explique dans une lettre aux évêques d'Espagne, » Honorius n'a point éteint dans sa naissance la » flamme de la doctrine hérétique comme il convenait à son siège. » (Voy. HONORIUS.) Léon II mourut le 23 du mois de mai 684, après avoir tenu le bâton pastoral avec autant de fermeté que de sagesse. Il institua le *baiser de paix* à la messe, et l'*aspersion de l'eau bénite* sur le peuple, perfectionna le chant grégorien, et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Eglise. On lui attribue quatre *Eptres*, que Baronius croit supposées. L'Eglise honore sa fête le 28 juin, jour auquel il fut enterré.

LÉON III, romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Adrien I^{er}, le 26 décembre 795. Une de ses premières démarches fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui présenter les clefs de la basilique de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un seigneur pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Il se forma, peu de temps après, une conjuration contre Léon. Elle éclata le 25 avril 799, le jour de saint Marc. Le primicier Pascal, et Campule, sacellaire, ou sacristain, tous deux neveux du dernier pape, à qui ils n'avaient pu succéder, étaient à la tête. Après avoir assailli le pontife avec une troupe de scélérats, tandis qu'il sortait à cheval du palais de Latran pour se rendre à la procession des grandes litanies, ils le jetèrent par terre, le maltraitèrent avec fureur, et firent tous leurs efforts pour lui arracher la langue et les yeux. De la rue il fut traîné au monastère de Saint-Silvestre, où ils réitérèrent leurs cruautés, pour s'assurer que jamais il ne ferait usage de la vue ni de la parole. Il ne perdit néanmoins ni l'un ni l'autre; ce que les auteurs et les plus grands personnages du temps regardèrent comme un miracle. Dans la nuit, on vint à son secours. Albin, son camérier, et quelques gens l'enlevèrent du monastère, le firent descendre par la muraille de la ville, et le conduisirent en France auprès de Charlemagne. Ce monarque lui donna une escorte pour retourner en Italie. Il entra à Rome comme en triomphe, au milieu de tous les ordres de la ville, qui vinrent au devant de lui avec des bannières. Charlemagne passa en Italie l'an 800, le pape l'y couronna empereur d'Occident le jour de Noël de la même an-

née, et obtint de lui la grâce de Pascal et de Cam-pule, que ce prince avait condamnés à mort. Les ennemis de Léon ayant de nouveau conspiré contre lui après la mort de Charlemagne, il en fit périr plusieurs par le dernier supplice, en 815. Il mourut le 11 juin 816, regardé comme un pontife politique. On a de lui treize *Eptres*, Helmstadt, 1635, in-4. On lui attribue mal à propos l'*Enchiridion Leonis papæ*, petit livre de prières contenant les sept psaumes et diverses oraisons énigmatiques, dont les alchimistes font cas, et que les curieux recherchent par cette raison. Il a été imprimé à Lyon en 1601 et 1607, in-24, et à Mayence en 1623. Mais l'édition recherchée est celle de Rome, en 1525, in-24; et la meilleure après celle-là est celle de Lyon, en 1584, aussi in-24.

LEON IV (saint), romain, pape élu le 12 avril 847, après Sergius II, mourut saintement, le 17 juillet 855. Il illustra le pontificat par son courage et par ses vertus. Il eut la douleur de voir les Sarrasins aux portes de Rome, prêts à faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Les empereurs d'Orient et ceux d'Occident semblaient l'avoir abandonnée. Léon IV, plus grand homme qu'eux, prit dans ce danger l'autorité d'un souverain, d'un père qui défend ses enfants. Il employa les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; il engagea les habitants de Naples et de Gaëte à venir défendre les côtes et le port d'Ostie; il visita lui-même tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, et comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né romain. « Le courage des premiers âges de la république (dit l'auteur de l'*Histoire générale*) revivait en lui dans un temps de » lâcheté et de corruption. » Son courage et ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente; et la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérants, échappés au naufrage, furent mis à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome et à ses embellissements les mêmes mains qui devaient la détruire. Il s'enferma ensuite d'une bonne muraille tout le mont Vatican, où il se forma un nouveau quartier, ou une nouvelle ville, qui prit le nom de *Cité Léontine*. Il s'appliqua fortement à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline ecclésiastique, tint à ce sujet un concile à Rome en 853, et, pour faire un exemple, déposa Anastase, cardinal-prêtre de Saint-Marcel, pour n'avoir pas résidé dans sa paroisse. C'est le même Anastase qui disputa la papauté à Benoît III. Nous avons de Léon IV une *Homélie* adressée aux évêques et aux pasteurs sur leurs devoirs. Elle a été publiée par le P. Labbe, et se trouve dans le Pontifical romain. Cinq jours après sa mort, Benoît III fut élu pape: ce qui détruit l'opinion fabuleuse de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papesse Jeanne entre ces deux pontifes. Voy. BENOÎT III et Jean VII.

LEON V, natif d'Andréa, succéda au pape Benoît IV en 903. Il fut chassé et mis en prison environ un mois après par Christophe, qui s'empara de son siège. Léon y mourut de chagrin le 6 décembre de la même année.

LEON VI, romain, succéda au pape Jean X, le 6 juillet 928, et mourut au commencement de février 929. Quelques-uns prétendent que c'était un intrus, placé sur le saint Siège par les ennemis de Jean X. Etienne VII fut son successeur.

LEON VII, romain, fut élu pape après la mort de Jean XI, en 936, et n'accepta cette dignité que malgré lui. Il fit paraître beaucoup de zèle et de piété dans sa conduite, et mourut en 939. Il est appelé Léon VI dans plusieurs catalogues. Il eut Etienne VIII pour successeur. On a de lui une *Lettre* à Hugo, abbé de Tours, insérée dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Elle est une preuve de son zèle pour la discipline monastique.

LEON VIII fut élu pape après la déposition de Jean XII, le 6 décembre 963 par l'autorité de l'empereur Othon. Fleury en parle comme d'un pape légitime; mais Baronius et le père Pagi le traitent d'intrus et d'antipape. Au reste, ce fut la grande probité de Léon qui détermina les suffrages en sa faveur; et quoique pendant la vie de Jean XII on n'ait pu le regarder comme canoniquement élu, rien n'empêche qu'il ne puisse être considéré comme pape légitime après la mort de ce pontife, surtout lorsque Benoît V, qui avait été élu pour succéder à Jean XII, eut, pour finir le scandale, acquiescé à sa propre déposition, quoique injuste. Enfin, en le plaçant dans le catalogue des papes légitimes, on ne fait que suivre tous les anciens qui lui ont accordé cet honneur. Il mourut au mois d'avril 965; et le 5 juillet de cette année, Jean XIII fut élu pape après la mort de ces deux pontifes.

LEON IX (saint), appelé auparavant Brunon, fils du comte Egisheim, né en Alsace le 21 juin 1002, passa du siège de Toul à celui de Rome le 11 février 1049, par le crédit de l'empereur Henri III son cousin, qui le fire élire à Worms par les évêques, les grands de l'empire et les légats de l'Eglise romaine. Elevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pèlerin, et ne prit celui de souverain pontife que lorsque les acclamations de joie du peuple romain l'eurent déterminé à accepter la tiare. Le nouveau pontife assembla des conciles en Italie, en France, en Allemagne, soit pour remédier au mal, soit pour introduire le bien. En 1050, il tint à Rome un concile où les erreurs de Bérenger sur l'eucharistie furent condamnées. La simonie et le concubinage étaient alors les deux plus cruels fléaux de l'Eglise; mais la vigilance sévère avec laquelle les souverains pontifes les repoussèrent prouve assez que le mal n'était ni général, ni toléré. Léon IX porta un décret dans un concile tenu à Rome en 1051, où il était dit, que « les femmes » qui, dans l'enceinte des murs de Rome, se seraient abandonnées à des prêtres, seraient à l'avenir adjugées au palais de Latran comme esclaves. » C'est sous son pontificat que le schisme des Grecs, dont Photius avait jeté les premiers fondements, éclata par les écrits de Michel Cérularius,

patriarche de Constantinople. Léon réfuta solidement ces écrits, et fit une belle *apologie* de la discipline observée parmi les Latins. En 1053, il se rendit en Allemagne pour demander du secours contre les Normands, et en obtint. Ayant armé contre ces guerriers, il fut battu et pris près de Bénévent, qui, sous son pontificat, avait été donné au saint Siège par l'empereur Henri III. Après un an de prison, il fut conduit à Rome par ses vainqueurs, et mourut le 19 avril 1054. Il avait passé le temps de sa captivité dans les exercices de la pénitence. L'archidiacre Wibert a écrit en latin sa *Vie*, que le père Sirmond a mise au jour, Paris, 1615, in-8, et qui se trouve dans le *Thesaurus Anecdotorum* de dom Martène. On a de ce saint pontife des *Sermons* dans les Œuvres de saint Léon, des *Épîtres décrétales* dans les conciles du père Labbe, et une *Vie de saint Hidulphe*, dans le *Thes. anecdot.* de dom Martène.

LÉON X (Jean et non Julien de Médicis), fils de Laurent de Médicis, naquit à Florence le 11 décembre 1475. Il fut créé cardinal à 13 ans, par Innocent VIII, et devint dans la suite légat de Jules II. Il exerçait cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les Français en 1512, et il y fut fait prisonnier. Les soldats qui l'avaient pris, charmés de sa bonne mine et de son éloquence, lui demandèrent humblement pardon d'avoir osé l'arrêter. Après la mort de Jules II, il obtint la tiare, le 5 mars 1513. Léon X fit son entrée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avait été fait prisonnier l'année précédente, et monta sur le même cheval. Ce pontife avait reçu l'éducation la plus brillante : Ange Politien et Démétrius Chalcondyle avaient été ses maîtres. Sa famille était celle des beaux arts ; elle recueillit les débris des lettres chassées de Constantinople par la barbarie turque, et mérita que ce siècle s'appelât le *siècle des Médicis*. Léon X joignait au goût le plus fin la magnificence la plus recherchée. Le nouveau pontife vécut, si on en croit quelques auteurs, en prince voluptueux ; mais Paul Jove, qui d'ailleurs ne lui est pas favorable, en condamnant ses dépenses excessives et ses profusions, rend le plus beau témoignage à la pureté de ses mœurs. Dans le sein de la magnificence et des plaisirs fastueux, Léon X n'oublia pas les intérêts du pontificat. Il termina les différends que Jules II avait eus avec Louis XII, et conclut en 1517 le concile de Latran. Il choisit ses secrétaires parmi les plus beaux esprits de l'Italie. Le style barbare de la daterie fut aboli et fit place à l'éloquence douce et pure des cardinaux Bembo et Sadolet. Il fit fouiller dans les bibliothèques, déterra les anciens manuscrits, et ne ménagea aucune dépense pour se les procurer ; il acheta 300 sequins (3,300 fr.) un seul exemplaire des cinq premiers livres de Tacite, qui furent trouvés dans l'abbaye de Corwey, en Westphalie : il se procura des éditions exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Les poètes étaient surtout les objets de sa complaisance ; il aimait les vers et en faisait de très-jolis. Dans le temps qu'il préparait aux hommes des plaisirs purs, en faisant renaître les beaux-arts, il se forma une conspiration contre sa vie. Les cardinaux Petrucci et Soli, irri-

tés de ce que ce pape avait ôté le duché d'Urbain à un neveu de Jules II, corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape ; et la mort de Léon X devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état ecclésiastique. La conspiration fut découverte ; il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question et condamnés à la mort. On pendit le cardinal Petrucci dans la prison en 1517 ; l'autre racheta sa vie par ses trésors. Léon X, pour faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa 31 nouveaux. Il méditait depuis quelque temps deux grands projets : l'un était d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Sélim II ; l'autre d'embellir Rome et d'achever la basilique de Saint-Pierre commencée par Jules II, le plus beau monument qu'aient jamais élevé les hommes. Il fit publier en 1518 des Indulgences plénières dans toute la chrétienté, pour contribuer à l'exécution de ces deux projets. Il s'éleva à cette occasion une vive querelle en Allemagne, entre les dominicains et les augustins. Ceux-ci avaient toujours été en possession de la prédication des indulgences, ils virent avec peine la préférence donnée aux dominicains. Luther se fit l'organe de leur mécontentement. C'était un moine ardent, infecté des erreurs de Jean Huss. (*Voy. LUTHER.*) Ses prédications et ses livres enlevèrent des peuples entiers à l'Eglise romaine. Léon X tenta vainement de ramener l'hérésiarque par la douceur ; il fut enfin forcé de l'anathématiser par deux bulles consécutives, l'une en 1520, l'autre en 1521. Le feu de la guerre s'alluma vers le même temps dans toute l'Europe. François I^{er} et Charles-Quint recherchant l'alliance de Léon X, ce pontife flotta longtemps entre ces deux princes ; il fit presque à la fois un traité avec l'un et avec l'autre ; en 1520 avec François I^{er}, auquel il promit le royaume de Naples, en se réservant Gaëte ; et en 1521 avec Charles-Quint, pour chasser les Français de l'Italie, et pour livrer le Milanais à François Sforce, fils puîné de Louis le Maire, et surtout pour donner au saint Siège Ferrare, qu'on voulait toujours ôter à la maison d'Est. On a ridiculement prétendu que les malheurs de la France dans cette guerre lui causèrent tant de plaisir qu'il fut saisi d'une fièvre dont il mourut le 1^{er} décembre 1521, à 46 ans moins dix jours. Mais il paraît plus probable que le poison termina sa vie. Son talent était de manier les esprits ; il s'empara si bien de celui de François I^{er} dans une entrevue qu'ils eurent à Bologne en 1515, que ce prince consentit à l'abolition de la Pragmatique. (*Voy. FRANÇOIS I^{er}.*) Le goût du luxe, goût plus convenable à un prince qu'à un pontife, les moyens qu'il employa pour élever sa famille, son humeur vindicative, ternirent l'éclat de ses bonnes qualités, et celui que les beaux arts avaient répandu sur son pontificat. Il ne faut pas croire cependant tous les bruits répandus sur Léon X par les protestants, qui l'ont peint comme un athée qui se moquait de Dieu et des hommes. Ces bruits scandaleux ne sont fondés que sur de prétendues anecdotes, et sur des propos qu'il est impossible qu'il ait tenus. On sent

assez que ces sectaires ont dû se déchaîner contre le pontife qui avait lancé la première excommunication sur le patriarche et ses adhérents. Un auteur moderne, calviniste anglican, rend à Léon X plus de justice que ses coréligionnaires. Voici comment il le juge après avoir balancé les opinions et les jugements divers des historiens. « Il nous » reste les témoignages les plus satisfaisants sur » la pureté des mœurs qui distingua ce pape tant » dans sa première jeunesse que lorsqu'il parvint » au souverain pontificat ; et l'exemple de chas- » teté et de décence qu'il a donné est d'autant plus » remarquable qu'il était plus rare dans le siècle où » il a vécu. » « Le gouvernement de Léon X, dit un » écrivain judicieux, est le tableau d'un siècle en- » tier, auquel il a eu la gloire d'imposer son nom. » Non-seulement ce siècle fut celui des grands hommes, mais des femmes aussi s'y distinguèrent, telles que Constance d'Avalos, Tullie d'Aragon, Laure Baltiua, Victoire Colonne, Véronique Gambara, Gaspara Stampa. Léon X ne dédaignait pas d'admettre à sa table les beaux esprits de son époque. C'était son délassement après les soins assidus qu'il donnait à ses états. Protecteur éclairé des lettres, il avait choisi ses secrétaires parmi les bons écrivains de l'époque. Il rétablit le gymnase de l'université de Rome, et lui rendit ses revenus, employés depuis longtemps à d'autres usages ; des professeurs y furent appelés de toutes parts pour y enseigner la théologie, le droit canon, le droit civil, la philosophie morale, la rhétorique, la logique, les mathématiques, la médecine, la langue grecque, etc. On ne connaît de ce prélat qu'une pièce de vers latins, composée pendant son cardinalat, sur une statue de Cléopâtre qu'on venait de découvrir. On peut consulter l'*Histoire de Léon X* par Will. Roscoe, Londres, 1803, 4 vol. in-4, traduite en français par P.-F. Henry, Paris, 1808, 4 vol. in-8.

LEON XI (Alexandre-Octavien, de la maison des Médicis, cardinal de Florence), fut élu pape le 1^{er} avril 1603, et mourut le 27 du même mois, à 70 ans, infiniment regretté. Ses vertus et ses lumières présageaient aux Romains et à l'Eglise un règne glorieux.

• LÉON (Pierre de), antipape. Voy. INNOCENT II.

* LÉON XII (Annibal della Genga), né le 2 août 1760, au château Della Genga sur le territoire de Spolète, fut, en 1793, promu par Pie VI à l'archevêché de Tyr (*in partibus*), et envoyé nonce à Cologne. En 1803, Pie VII lui confia la mission importante de nonce extraordinaire à la diète de Ratisbonne. Chargé de pourvoir aux besoins des églises d'Allemagne, après les sécularisations et les envahissements des princes, il eut à ce sujet plusieurs conférences dans lesquelles il déploya beaucoup de zèle et de talent, mais il ne put triompher de la difficulté des circonstances, et se vit obligé de retourner en Italie, sans avoir rien terminé. Il fut témoin de la persécution qu'éprouva Pie VII, et se retira dans la paroisse de Monticelli. Le pape, en 1814, le chargea de remettre à Louis XVIII des lettres de félicitation. De retour à Rome sur la fin de la même année, il fut le premier cardinal nommé dans la promotion du 8 mars

1816. Il succéda, en 1820, au cardinal Litta dans les fonctions de cardinal-vicaire ; il était en outre préfet des congrégations de la résidence des évêques et des immunités ecclésiastiques, lorsqu'à la mort de Pie VII il fut élu pape le 27 septembre 1823, sous le nom de Léon XII. Son couronnement eut lieu le 3 octobre. Il s'occupa d'abord du soulagement des pauvres et remit en vigueur une ancienne coutume introduite par saint Grégoire le Grand, qui voulait que tous les jours douze pauvres trouvaient à dîner dans son palais. Les besoins de l'Eglise ne pouvaient échapper au nouveau pontife et il s'empressa de pourvoir aux évêchés vacants. Il excita le zèle des fidèles pour la reconstruction de l'église de St-Paul ; délivra la campagne de Rome des malfaiteurs qui l'infestaient ; encouragea les sciences et les arts ; enrichit la bibliothèque du Vatican et les musées ; donna des soins particuliers à l'instruction et aux études ; fit de sages règlements sur l'administration publique, la justice et le commerce ; favorisa les établissements de charité et remplit tous les devoirs de pontife, de prince et de père commun. Léon XII mourut le 10 février 1829, après une maladie de cinq jours, qui n'avait été qu'une longue et tranquille agonie. L'élection de ce pontife, dit le *Mémorial catholique* de mars 1829, avait été une marque de la protection divine sur l'Eglise. Les plus touchantes vertus s'alliaient en lui à la prudence et à la fermeté, si nécessaires aujourd'hui. Ses hautes lumières égalaient son zèle. Il connaissait les besoins du siècle, et méditait, dans sa sagesse, les grands devoirs que le nouvel état du monde prépare à la souveraineté spirituelle. Quoique la courte durée de son pontificat ne lui ait pas permis de déployer ses salutaires desseins, entourés d'ailleurs d'obstacles de tout genre ; quelques-uns de ses actes font connaître quelles étaient ses vues. Il croyait que, sans changements brusques et violents, l'autorité spirituelle devait tendre à se dégager des liens politiques, et à exercer, avec une pleine liberté, la puissance qui lui appartient. C'est ce que montre sa conduite à l'égard des républiques de l'Amérique méridionale. Au lieu de subordonner à des considérations d'un ordre inférieur les intérêts de la religion, il s'éleva au-dessus des questions agitées par la diplomatie, et remplit avec indépendance le premier devoir d'un pape, celui de pourvoir en tout état de choses, à la perpétuité du ministère pastoral. Ses derniers jours furent attristés par l'abus que l'on fit en France de la lettre écrite par le ministre secrétaire-d'état au sujet des ordonnances relatives aux séminaires ; mais la vérité ne tarda pas à percer, et le *Mémorial* rapporte un fait qui montre que ce pontife désapprouva la circulaire, rédigée par quelques évêques, et adressée à M. Feutrier, laquelle reconnaissait au gouvernement des droits de surveillance. Le pape souligna ces mots, et y joignit la note suivante. « Cette » expression, dans le sens si large qu'elle peut » présenter ici, ne doit certainement pas être souf- » ferte dans l'église du Christ, et a été rejetée d'une » voix unanime dans plus d'un concile. La même » expression ne peut être admise et employée

» maintenant par un illustre corps d'évêques; car
 » elle ne peut l'être sans un grave scandale et au
 » détriment de l'Eglise. » La *Quotidienne* du 19 fé-
 vrier, a tracé en quelques lignes le tableau de
 son gouvernement : « Léon XII a vécu orné de
 » vertus et de science; c'était un des esprits les
 » plus grands de son siècle; son caractère était
 » doux et ferme, il savait les hommes et les choses
 » de son temps; rien ne manquait à ce pontife pour
 » gouverner l'Eglise de Dieu, de manière à la faire
 » sortir triomphante du milieu des tempêtes. L'Italie
 » a béni la douceur de son sceptre, et le monde a
 » admiré la prévoyance de son autorité; il a calmé
 » des irritations profondes et apaisé des haines fu-
 » rieuses. L'Eglise de Belgique commençait à jouir de
 » sa sainte et souveraine intervention; les états dis-
 » sidents cédaient à l'ascendant de son génie; l'Alle-
 » magne s'étonnait de voir plusieurs de ses grands
 » princes passer sous l'autorité de la foi divine,
 » dont il leur présentait le flambeau. De grandes
 » conquêtes ont illustré son court pontificat. Le ca-
 » tholicisme s'étendait de toutes parts. L'Amérique,
 » agitée par les usurpations, gardait l'antique lu-
 » mière et le lien vénérable de la religion; et pour
 » mêler à ces sacrés devoirs du pontificat des bien-
 » faits d'un ordre moins imposant, la culture des
 » sciences et des beaux-arts donnait du charme à
 » l'austère dignité de son commandement. L'Italie
 » présentait le doux exemple d'un peuple gouverné
 » comme une famille; l'autorité des patriarches se
 » rendait vivante, et le monde pouvait savoir ce
 » que c'est que le sceptre de la royauté, lorsqu'il
 » est adouci par la religion et sanctifié par les
 » vertus. » M. le chevalier Artaud de Montor a pu-
 blié *l'Histoire du pape Léon XII*, Paris, 1843,
 2 vol. in-8.

EMPEREURS.

LÉON I^{er}, le *Grand* ou l'*Ancien*, empereur d'O-
 rient, monta sur le trône après Marcien, l'an 457.
 On ne sait rien de sa famille; tout ce qu'on con-
 naît de sa patrie, c'est qu'il était de Thrace, et qu'il
 fut d'abord simple soldat. Il s'avança rapidement
 dans les grades de l'armée par la faveur d'Aspar
 qui commandait en chef les troupes de l'empire. Il
 était à la tête d'un corps sous les murs de Selym-
 bria, lorsqu'il fut proclamé empereur. Ce choix
 fait par Aspar fut confirmé par le sénat, et Léon
 reçut la couronne des mains d'Anatole, patriarche
 de Constantinople : ce qui ne s'était point encore
 pratiqué jusqu'alors. Il signala les commencements
 de son règne par la confirmation du concile de
 Chalcédoine contre les *eutychiens*, et par la paix
 qu'il rendit à l'empire, après avoir remporté de
 grands avantages sur les Barbares. La guerre avec
 les Vandales s'étant rallumée, Léon marcha contre
 eux, mais il ne fut pas heureux, ayant été trahi
 par le général Aspar. Cet homme ambitieux l'avait
 placé sur le trône, dans l'espérance de régner sous
 son nom. Il fut trompé, et dès lors il ne cessa de
 susciter des ennemis à l'empereur. Léon fit mourir
 ce perfide, avec toute sa famille, en 471. Les Goths,
 pour venger la mort d'Aspar, leur plus ferme appui
 dans l'empire, ravagèrent pendant près de deux
 ans les environs de Constantinople, et firent la paix

après divers succès. Léon mourut en 474, loué par
 les uns, blâmé par les autres. Son zèle pour la
 foi, la régularité de ses mœurs, lui méritèrent des
 éloges. L'avarice obscurcit ces vertus; il ruina les
 provinces par des impôts onéreux, écouta les déla-
 teurs, et punit souvent les innocents.

LÉON II, ou le *Jeune*, fils de Zénon dit l'*Isau-
 rien*, et d'Ariane, fille de Léon I^{er}, succéda à son
 aïeul en 474. Mais Zénon régna d'abord sous le nom
 de son fils, et se fit ensuite déclarer empereur au
 mois de février de la même année. Le jeune Léon
 mourut au mois de novembre suivant, et Zénon
 demeura seul maître de l'empire. Léon avait en-
 viron 16 ans, et non pas 6; il avait ruiné sa santé
 par des débauches qui hâtèrent sa mort.

LÉON III, l'*Isaurien*, empereur d'Orient, était
 originaire d'Isaurie. Ses parents vivaient du travail
 de leurs mains, et étaient cordonniers. Léon s'en-
 rôla dans la milice comme simple soldat. Justini-
 en II l'incorpora ensuite dans ses gardes, et Ana-
 stase II lui donna la place de général des armées
 d'Orient, après diverses preuves de valeur : c'était
 le poste qu'il occupait lorsqu'il parvint à l'empire
 en 717. Les Sarrasins, profitant des troubles de l'O-
 rient, vinrent ravager la Thrace, et assiégèrent Con-
 stantinople avec une flotte de 80 voiles. Léon dé-
 fendit vaillamment cette ville, et brûla une partie
 des vaisseaux ennemis par le moyen du feu gré-
 geois. Ses succès l'enorgueillirent; il tyrannisa ses
 sujets, et voulut les forcer à briser les images; il
 chassa du siège de Constantinople le patriarche
 Germain et mit à sa place Anastase, qui donna tout
 pouvoir au prince sur l'église. Léon ayant en vain
 répandu le sang pour faire outrager les tableaux
 des saints, tâcha d'entraîner dans son parti les gens
 de lettres, chargés du soin de la bibliothèque.
 N'ayant pu les gagner ni par promesses ni par me-
 naces, il les fit enfermer dans la bibliothèque,
 entourée de bois sec et de toutes sortes de matières
 combustibles, et y fit mettre le feu. Des médailles,
 des tableaux sans nombre, et plus de 30,000 vo-
 lumes, furent consumés par cet incendie. Le bar-
 bare fut excommunié par Grégoire II et par Gré-
 goire III. (*Voy. GRÉGOIRE II*). Il équipa une flotte
 pour se venger du pape; mais elle fit naufrage
 dans la mer Adriatique, et le tyran mourut peu de
 temps après, en 741, regardé comme un fléau de
 la religion et de l'humanité. Son règne fut de 24 ans.
 On a quelques médailles en or à l'effigie de cet em-
 pereur : elles attestent l'anéantissement total des
 arts du dessin à cette époque.

LÉON IV, surnommé *Chazare*, fils de Constantin
 Copronyme, naquit en 751, et succéda à son père
 en 775. C'était un temps où les disputes des *icono-
 clastes* ou *briseurs d'images* agitaient tout l'Orient.
 Léon feignit d'abord de protéger les catholiques;
 mais ensuite il se moqua également de ceux qui
 honoraient et de ceux qui détruisaient les images.
 Son règne ne fut que de 5 ans, pendant lesquels il
 eut le bonheur de repousser les Sarrasins en Asie.
 Il mourut en 780, d'une maladie pestilentielle,
 dont il fut frappé, disent les historiens grecs, pour
 avoir osé porter une couronne ornée de pierreries
 qu'il avait enlevées à la grande église de Constanti-

nople. Il avait épousé la fameuse Irène. (Voy. ce nom).

LEON V, l'Arménien, ainsi appelé parce qu'il était originaire d'Arménie, né vers la fin du VIII^e siècle, devint par son courage général des troupes sous Nicéphore; mais ayant été accusé de trahison contre cet empereur, il fut battu de verges, exilé, et obligé de prendre l'habit monastique. Michel Rhangabé, devenu empereur, l'ayant rappelé, lui donna le commandement de l'armée; mais, profitant de l'imprudence et du malheur de son maître, il s'éleva à sa place, et en fut jugé digne. Ce fut à la noblesse de son extérieur, tout petit qu'il était, à un air ferme et imposant, à une voix de tonnerre, très-utile dans un jour de bataille, à l'hypocrisie même et à l'art du déguisement, talent d'importance dans la nation qu'il avait à gouverner, qu'il dut les suffrages des gens de guerre. Les troupes le proclamèrent empereur en 813, après avoir destitué Michel dit le Bègue. Il remporta l'année d'après une victoire signalée sur les Bulgares, et fit avec eux, en 817, une trêve de 30 ans. Ce qu'il y eut de singulier dans ce traité, c'est que l'empereur chrétien jura par les faux dieux de l'observer; et le roi Bulgare, qui était païen, appela à témoin de son serment ce que le christianisme a de plus sacré. La cruauté de Léon envers ses parents et les défenseurs du culte des images ternit sa gloire et avança sa mort. Les conjurés s'étaient déguisés en prêtres et en clercs, et se rendirent à la chapelle du palais, où Léon assistait habituellement aux matines. Ce prince fut massacré la nuit de Noël, en 820, comme il entonnait une antienne : le patriarche Nicéphore, qui avait été persécuté et exilé par Léon, en apprenant sa mort, s'écria.... « La religion est délivrée » d'un grand ennemi; mais l'état perd un prince » utile. » Ce jugement a été confirmé par l'histoire.

LEON VI, le Sage et le Philosophe, fils de Basile le Macédonien, monta après lui sur le trône en 886. L'empire était ouvert à tous les Barbares : Léon voulut dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne réussit contre aucun de ces peuples. Les Turcs, appelés à son secours, passèrent en Bulgarie, mirent tout à feu et à sang, enlevèrent des richesses, et firent un nombre prodigieux de prisonniers qu'ils vendirent à Léon. En se servant des armes des Turcs, Léon leur ouvrit le chemin de Constantinople, et après en avoir été les soutiens ils en furent les destructeurs. Il se montra meilleur politique en chassant de son siège le patriarche Photius. Un des successeurs de cet homme fameux, le patriarche Nicolas, excommunia l'empereur parce qu'il s'était marié pour la quatrième fois; ce que la discipline de l'église grecque défendait. Il termina cette affaire en faisant déposer le patriarche. Léon mourut de la dysenterie en 911, à l'âge de 46 ans. Il fut appelé le Sage et le Philosophe par des flatteurs qui distribuaient, comme aujourd'hui, la célébrité selon leurs intérêts. « Ce » prince, surnommé le Philosophe, je ne sais pour » quoi (dit le traducteur des *Avis de l'empereur* » Basile à Léon son fils et son collègue), ne fut qu'un » pédant sans vertus, qui fit des livres, se laissa

» battre par ses ennemis, et donna à ses sujets » l'exemple d'un libertinage scandaleux. » Il se plaisait à composer des *Sermons*, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire. Nous en avons 33 pour différentes fêtes dans la *Bibliothèque des Pères*. Combefis, Savil, Maffei et Gretser en ont publié quelques-uns. L'éloquence de ce prince tenait beaucoup de la déclamation. Il nous reste encore de lui : *Opus Basilicon*, dans lequel on avait rassemblé toutes les lois des empereurs grecs. Les *Basiliques* (*Opus Basilicon*) avaient été compilées par Basile : ils furent retouchés par les soins de Léon VI; ils étaient en 60 livres, dont 47 ont été publiés en 1647, par G.-A. Fabrot; 4 autres ont été publiés depuis par Reitz, avec une version latine de Ruhenkenius, sous ce titre : *Operis Basilici Fabrotiani supplementum*, Leyde, 1763, in-fol.; *Novellæ constitutiones*, au nombre de 113, avec des *Epitomes*, pour corriger plusieurs nouveautés que Justinien avait introduites. Leunclavius les a données à la fin de son abrégé du *Basilicon*, Bâle, 1575; un *Traité de tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612. C'est le plus intéressant de ses ouvrages. On y voit l'ordre des batailles de son temps, et la manière de combattre des Hongrois et des Sarrasins. Ce livre, important pour la connaissance du Bas-Empire, a été traduit en français par M. de Maizeroy, Paris, 1771, 2 vol. in-8. On a encore de cet empereur un *Cantique sur le jugement dernier*, traduit en latin par Jacques Pontanus; 17 *Prédications sur le sort de Constantinople*, publiées par George Codinus dans son ouvrage *De imperatoribus constantinopolitanis*, Paris, 1633, et une lettre à Omar pour prouver la vérité de la religion chrétienne et l'impie de celle des Sarrasins; on la trouve dans les nouvelles éditions de la *Bibliothèque des Pères*. Léon VI avait la prétention de prédire l'avenir, et il nous reste de lui 17 *Oracles* obscurs, qui ne trouvèrent de croyance que chez les Grecs superstitieux. Rutgersius a publié les 16 premiers avec une version latine, et Leunclavius y a ajouté le 17^e qui était resté inédit. Les bibliothèques de Florence et du Vatican possèdent plusieurs autres ouvrages manuscrits de Léon. L'on trouve de lui 27 vers *rétrogrades* en grec, dans les *Excerpta græc. rhet.*, de Leo Allatius, Rome, 1741, in-8, p. 398.

LEON de BYZANCE, natif de cette ville, se forma à l'école de Platon. Ses talents pour la politique et pour les affaires le firent choisir par ses compatriotes dans toutes les occasions importantes. Ils l'envoyèrent souvent vers les Athéniens, et vers Philippe, roi de Macédoine, en qualité d'ambassadeur. Ce monarque ambitieux, désespérant de se rendre maître de Byzance tant que Léon serait à la tête du gouvernement, fit parvenir aux Byzantins une lettre supposée, par laquelle ce philosophe promettait de lui livrer sa patrie. Le peuple, sans examiner, court furieux à la maison de Léon, qui s'étrangla pour échapper à la frénésie de la populace. Cet illustre infortuné laissa plusieurs écrits d'histoire et de physique, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il florissait vers l'an 330 avant J.-C.

LEON (saint), évêque de Bayonne, et apôtre des Basques, était de Carentan en Basse-Normandie. Il

fut chargé d'une mission apostolique par le pape Etienne V, pour le pays des Basques, tant en-deçà qu'au-delà des Pyrénées; mais pendant qu'il exerçait son ministère, il fut martyrisé vers l'an 900 par les idolâtres du pays.

LÉON *Le Grammairien*, qui vivait dans le xii^e siècle, composa une *Chronique de Constantinople*, sous le titre de *Chronographia res à recent. imperator. gestas complectens*; elle comprend l'histoire des empereurs depuis 813 jusques à 929, c'est-à-dire, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Constantin VII. Elle est jointe à la *Chronique* de saint Théophane, imprimée au Louvre en 1655, in-fol., et fait partie de la Byzantine; elle a été traduite en latin par Jacques Goar et en français par Cousin.

LÉON d'ORVIÈTE (*Leo Urbevetanus*), natif de cette ville, dominicain suivant les uns, et franciscain suivant d'autres, laissa deux *Chroniques*, l'une des papes, qui finit en 1314, et l'autre des empereurs, qu'il a terminée à l'an 1308. Jean Lami les publia toutes deux en 1737, en 2 vol. in-8. Le style de Léon se sent de la barbarie de son siècle. Il adopte plusieurs fables que la lumière de la critique a dissipées. A ces défauts près, son ouvrage est utile pour l'histoire de son temps.

LÉON (Jean), surnommé l'*Africain*, habile géographe arabe du xvi^e siècle, était natif de Grenade, et s'appelait primitivement *Alhaçan-ebn Mohammed Alvazas Alfasi*. Il fut élevé à Fez, suivit à l'âge de 16 ans son oncle dans une ambassade envoyée vers le roi de Tombuth, et ne revint qu'au bout de quatre ans. Après avoir longtemps voyagé en Europe, en Asie et en Afrique, il fut pris sur mer par des pirates. Il abjura le mahométisme en 1513, sous le pape Léon X, auquel les pirates en avaient fait présent. Le pape l'avait fait instruire dans le catholicisme, et il lui donna des marques singulières de son estime. Léon apprit le latin, l'italien, et ouvrit un *Cours* de langue arabe. Son disciple le plus célèbre fut le cardinal Antonini, ex-général des Augustins. Il ne tarda guère à donner des preuves d'une conversion peu sincère. Il prit de nouveau le turban, et mourut vers 1526. Nous avons de Jean Léon les *Vies des philosophes arabes*, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans son *Bibliothecarius quadri-partitus*. On les a insérées aussi dans le tome 13 de la *Bibliothèque* de Fabricius, sur une copie que Cavalcanti avait envoyée de Florence. Il composa en arabe la *Description de l'Afrique*, qu'il traduisit ensuite en italien. Elle est assez curieuse et assez estimée; il y traite principalement des arbres, herbes et racines de cette partie du monde. Jean Temporal la traduisit en français, et la fit imprimer à Lyon en 1556, en 2 vol. in-fol., sous le titre de *Historiale description de l'Afrique*. Il y en a une mauvaise *Traduction* latine par Florius. Louis Marinol, qui ne cite jamais Léon, l'a copié presque partout.

LÉON DE MODÈNE, célèbre rabbin de Venise au xvi^e siècle, dont le véritable nom était *Juda Arié*, est auteur d'une excellente *Histoire des rites et coutumes des Juifs*, en italien. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Venise, en 1638. Richard Simon a donné une traduction française de ce livre,

Paris, 1674, in-12, qui instruit en peu de mots des coutumes des Juifs, et surtout des anciennes, auxquelles l'auteur s'attache plus qu'aux modernes. Le traducteur a enrichi sa version de deux morceaux curieux, sur la secte des *Caraites*, l'autre sur celle des *Samaritains* d'aujourd'hui. On a encore de Léon un *Dictionnaire hébreu et italien*, Venise, 1612, in-4, 2^e édition augmentée, Padoue, 1640.

LÉON (Louis de), *Aloysius Legionensis*, religieux augustin, professeur de théologie à Salamanque, se rendit très-habile dans le grec et dans l'hébreu. Il fut mis à l'inquisition pour avoir commenté d'une manière assez inconsidérée le Cantique des cantiques. Il y donna des exemples héroïques de patience et de grandeur d'âme, et sortit de son cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire et dans ses emplois. Il mourut en 1591, à 64 ans. Il avait le génie de la poésie espagnole, et ses vers avaient de la force et de la douceur; mais il est plus connu par ses livres théologiques. Son principal ouvrage est un savant traité en latin, intitulé : *De utriusque Agni, typici et veri, immolationis legitimo tempore*. Le P. Daniel a donné ce livre en français, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original et la copie sont également curieux. Son *Commentaire* sur le Cantique des cantiques parut à Venise en 1604, in-8, en latin.

LÉON (Pierre CREÇA de), voyageur espagnol, passa en Amérique à l'âge de 13 ans, et s'y appliqua pendant 17 ans à étudier les mœurs des habitants du pays. Il composa l'*Histoire du Pérou*, et l'acheva à Lima en 1550. La première partie de cet ouvrage fut imprimée à Séville l'an 1553, in-fol., en espagnol; et à Venise, en italien, in-8, 1555 et 1557 : elle est estimée des Espagnols, et elle mérite de l'être.

LÉON (*dit l'Hébreu*, ou *JUDA le rabbin*), fils aîné d'Isaac Abrabanel, célèbre rabbin portugais (voyez ABRABANEL), né dans le royaume de Castille, suivit son père qui se réfugia à Venise, après l'expulsion des Juifs par Ferdinand le Catholique. On a de lui trois *Dialogues sur l'amour*, Rome, 1535, traduit de l'italien en français par Denys Sauvage et Pontus de Thiard : cet ouvrage a été souvent imprimé in-8 et in-12, dans le xvi^e siècle.

LÉON de SAINT-JEAN, carme, né à Rennes l'an 1600, était appelé, avant son entrée en religion, Jean Macé : il fut élevé successivement presque à toutes les charges de son ordre, dont il devint provincial, et s'acquit l'estime de Léon XI, d'Alexandre VII, de plusieurs cardinaux, et des grands hommes de son siècle. Il prêcha devant Louis XIII et Louis XIV avec applaudissement. Ami intime du cardinal de Richelieu, il recueillit les derniers soupirs de ce ministre. Il mourut le 30 décembre 1671, à Paris, après avoir publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Vie de François d'Amboise*, Paris, 1634; *Vie de sainte Madeleine de Pazzi*, Paris, 1636, in-8; *Histoire de la province des Carmes de Tours*, en latin, Paris, 1640, in-4; *Journal de ce qui s'est passé à la maladie et à la mort du cardinal de Richelieu*, Paris, 1642, in-4; plusieurs ouvrages ascétiques; et quelques-uns pour soutenir la prétendue antiquité de son ordre; *Studium sa-*

scientia universalis, 3 vol. in-fol. : le premier parut à Paris en 1637 ; il comprend les sciences profanes ; les deux autres ont été imprimés à Lyon, en 1664 ; ils ont pour but la science de la religion : on estime principalement ce qui regarde la théologie dogmatique. Le style de cet ouvrage est pur et coulant. *La Somme des sermons parénétiques et panégyriques*, Paris, 1671-73, 4 vol. in-fol.

LÉON. Voy. LÉONTIUS.

LÉON de CASTRO. Voy. CASTRO.

LÉONARD (saint), solitaire du Limousin, mort vers le milieu du vi^e siècle, a donné son nom à la petite ville de *St.-Léonard-le-Noblet*, à 3 lieues de Limoges. Il avait été baptisé, dit-on, par saint Remi, qui, après l'avoir chargé de prêcher la foi aux peuples, le présenta à la cour de Clovis. Léonard demanda pour toute faveur la permission de visiter les prisonniers, et de délivrer ceux qui sembleraient mériter leur grâce. Après s'être acquitté de ce devoir, il revint dans sa retraite. Le concours de néophytes qui l'y suivirent fut si grand, qu'il donna naissance à la petite ville de *St.-Léonard-le-Noblet*, à cinq lieues de Limoges. L'*Histoire* de sa vie, écrite par un anonyme, est pleine de faussetés et de fables absurdes : on estime celle de l'abbé Oroux, imprimée à Paris, en 1760, in-12, voy. Baillet, au 6 novembre, jour où l'Eglise honore sa mémoire.

LÉONARD de PISE (*Leonardo Fibonacci*), mathématicien, est le premier qui fit connaître en Italie, au commencement du xiii^e siècle, les chiffres arabes et l'algèbre, et qui y enseigna la manière d'en faire usage. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Magliabecchi, un traité d'Arithmétique, en latin, intitulé : *Liber abaci, compositus a Leonardo filio Bonacci, Pisano, in anno 1202*. L'auteur y dit, dans la préface, qu'étant à Bugie, ville d'Afrique, où son père était facteur pour des marchands pisans, il avait été initié dans la manière de compter des Arabes, et que l'ayant trouvée plus commode, et de beaucoup préférable à celle qui était en usage en Europe (en quoi il disait bien certainement vrai), il avait entrepris ce Traité pour la faire connaître en Italie. C'est de là que les chiffres arabes et l'algèbre se répandirent ensuite dans les autres pays de l'Europe, à l'égard de laquelle Léonard de Pise peut presque passer pour inventeur, ayant enseigné le premier les règles de cette science, et l'ayant même perfectionnée. Il est encore auteur d'un *Traité d'arpentage*, que l'on conserve dans la même bibliothèque. Léonard prétend que les chiffres arabes pourraient bien nous venir plutôt des Grecs que des Indiens.

LÉONARD MATTHEI D'UDINE, dominicain du x^e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, enseigna, en 1428, la théologie avec réputation, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. En 1435 il prêcha à Florence devant Eugène IV ; puis il parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan, etc., et devint successivement prieur du convent de *St.-Dominique* de Bologne, ensuite provincial de toute la Lombardie. Il mourut vers l'an 1470. On a de lui un grand nombre de *Sermons* latins, dont le mérite est très-médiocre ; mais, comme les éditions en sont anciennes, quelques

curieux les recherchent. Les principaux sont : ceux de *Sanctis*, 1473, ceux du *Carême*, *Quadragesimale aureum*, Paris, 1478, in-fol. ; il a laissé aussi un *Tractatus mirabilis de sanguine Christi, in triduo mortis effuso : an fuerit unius Divinitati ?* Venise, 1627, in-4. Cette question théologique occupait les écoles d'Italie, en 1463.

LÉONARD. Voy. VINCI et MALESPEINES.

* LÉONARD (Nicolas-Germain), poète, né à la Guadeloupe en 1744, fut amené fort jeune en France où il fit ses études avec succès. Protégé par le ministre Chauvelin, il entra dans la carrière diplomatique, et obtint, en 1772, la place de chargé d'affaires à Liège. Fatigué de cette ville et de la diplomatie, il revint à Paris, qu'il quitta bientôt pour retourner à la Guadeloupe, d'où il ne tarda pas à revenir en France. Peu de temps après il repartit pour la Guadeloupe, avec le titre de vice-secrétaire de la colonie ; puis revint mourir à Nantes, le 26 janvier 1793, âgé de 50 ans. On a de lui : *Le Temple de Gnide*, imité de Montesquieu, 1772, in-8 ; *L'Amour vengé*, 1773, in-4 ; 1773, in-8 ; *Lettres de deux amants de Lyon*, 1773, 2 vol. in-12. Ce roman traduit en anglais et en italien, est du même genre que le *Werther* de Goethe et les *Lettres de Jacopo Ortis* (voy. FOSCOLO). Inférieur à ces deux ouvrages, la lecture n'en est pas moins dangereuse pour la jeunesse ; *La Nouvelle Clémentine*, 1774, in-12 et in-8, trad. en allemand par M^{me} Froriep (voy. ce nom) ; *Idylles et Poèmes champêtres*, Paris, 1773, in-8 ; 1782, gr. in-18. C'est le seul titre littéraire de Léonard ; *Alexis*, roman pastoral ; *Voyage aux Antilles*, 1790 ; *Les saisons*, poème imité de l'anglais de Thompson. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'a donnée son neveu, Campenon, Paris, 1798, 3 vol. in-8.

LÉONARDI (Jean), instituteur de la congrégation des *Clercs-Réguliers de la Mère de Dieu*, né à Décimo en 1541, érigea cette association en 1585. Il avait d'abord étudié la pharmacie à Lucques ; il s'associa ensuite à un artisan de cette ville qui consacrait le produit de son travail au soulagement des pauvres religieux et pèlerins. Au bout de 10 ans il commença ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1571. Après avoir ouvert des conférences, il engagea ses plus assidus auditeurs à faire partie de sa congrégation. Le but de cet institut est de consacrer une vie pauvre et laborieuse à l'instruction de la jeunesse. Le pieux instituteur essuya des contradictions à Lucques ; mais il en fut dédommagé par l'estime du pape Clément VIII, et du grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1609, à 69 ans. On a de lui quelques ouvrages peu connus, et il est plus recommandable comme fondateur que comme écrivain. Sa *Vie* a été donnée en italien par Maracci, prêtre de sa congrégation, Venise, 1617, in-fol. On en trouve un extrait dans l'*Hist. des ordres religieux* du P. Hélyot, tom. 4 ; une autre *Vie* de Léonard a été publiée par le P. Ch. Ant. Erra, Rome, 1739, in-8.

LÉONCE, philosophe athénien, est principalement célèbre parce qu'il donna le jour à Athénaïs, qui devint impératrice d'Orient. Voy. EUDOXIE, femme de Théodose le Jeune.

LÉONCE (saint), né à Nîmes en Languedoc, évêque de Fréjus en 361, se fit un nom par son savoir, et édifica par le spectacle des plus éminentes vertus. C'est lui qui engagea saint Honorat, son ami, qui voulait mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocèse, et lui désigna l'île de Lérins, où il bâtit le célèbre monastère de ce nom. Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, dédia à saint Léonce, vers l'an 425, les dix premiers livres de ses Conférences. Quelques auteurs ont cru qu'elles furent dédiées à un évêque nommé aussi Léonce, mais autre que le saint dont nous parlons; ce sentiment n'est point appuyé sur des preuves satisfaisantes. Saint Léonce mourut, suivant la commune opinion, vers 450; mais Anthelmi, dans son ouvrage *De initiis Ecclesie Forojulensis*, paraît prouver solidement qu'il mourut vers l'an 452 ou 453. On compte ce saint évêque parmi ceux des Gaules auxquels les papes Boniface et Célestin écrivirent pour des affaires importantes. La lettre du premier concernait les mesures à prendre dans la cause de Maxime de Valence, contre lequel on avait porté des plaintes graves au saint Siège. Il s'agissait, dans celle de Célestin, d'imposer silence aux semi-pélagiens, qui attaquaient la doctrine de saint Augustin sur la grâce. On a quelquefois donné à cet évêque le titre de martyr, mais sans fondement.

LÉONCE le Scholastique, prêtre de Constantinople dans le VI^e siècle, a laissé plusieurs livres d'histoire et de théologie, entre autres un *Traité du concile de Chalcedoine*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans la quatrième volume des *Anciennes leçons* de Canisius, in-4.

LÉONCE, *Leontius*, empereur d'Orient, né dans le VI^e siècle, d'une famille originaire d'Isaurie, entra jeune dans la milice de l'Empire, et parvint aux premiers grades. Il donna des preuves de son courage sous Justinien II. Le père de Justinien (Constantin Pogonat), fut son bienfaiteur et l'avança dans la carrière des armes; il jouit même d'une grande faveur dans les commencements de l'empire de Justinien; mais cet empereur, prévenu ensuite contre lui par ses envieux, le tint trois ans dans une dure prison. Léonce, ayant eu sa liberté, déposséda Justinien, et se mit sur son trône en 695. Il gouverna l'empire jusqu'en 698, que Tibère Abdimare lui fit couper le nez et les oreilles, et le confina dans un monastère. Justinien, rétabli par le secours des Bulgares, condamna Léonce à perdre la tête, ce qui fut exécuté en 705. Le soin que cet usurpateur avait eu de conserver la vie à Justinien donne une idée assez avantageuse de son humanité, et peut-être Justinien l'eut-il traité avec plus de douceur s'il avait pu le faire sans danger.

LÉONICENUS (Nicolas), célèbre médecin, né en 1428, à Lonigo, en latin *Leonicum*, dans le Vicentin, d'où lui est venu son nom, professa, pendant plus de 60 ans, la médecine à Ferrare avec beaucoup de succès. C'est à lui qu'on doit la première traduction latine des Œuvres de Galien. Il parvint à un âge fort avancé, et mourut en 1524; dans sa 96^e année, emportant les regrets des savants et du peuple. Paul Jove lui ayant demandé par quel se-

cret il avait conservé si longtemps une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit et une santé pleine de vigueur, il lui répondit que c'était l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'esprit et de la frugalité : *Vividum ingenium perpetua vite innocentia, salubre vero corpus hilari frugalitatis presidio, facile tuetur.* (Voy. HASECH, TOSCHEL.) Le duc et le sénat de Ferrare firent élever un monument à sa mémoire. Il ne s'attacha que très-peu à la pratique de la médecine. « Je rends, disait-il, » plus de services au public que si je visitais les » malades, puisque j'enseigne ceux qui les gué- » rissent. » On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : une *Grammaire latine*, 1473, in-4 (1); une *Traduction latine* des Aphorismes d'Hippocrate; celle de plusieurs Traités de Galien; un traité curieux : *De Plinii et plurium aliorum medic. in medicina erroribus*, Bâle, 1532, in-fol., ouvrage rare; *des versions italiennes* de l'Histoire de Dion et de celles de Procope; une autre des Dialogues de Lucien; trois livres d'*Histoires diverses*, in-fol., en latin. On les traduisit en italien; et cette version parut à Venise, in-8, en 1544; *De morbo gallico liber*, Bâle, 1536, in-4. On voit par ces différentes productions que Leoniceus, en cultivant la médecine, n'avait pas négligé la littérature et l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1535, in-fol.

LÉONICUS THOMÆUS (Nicolas), savant philosophe vénitien et originaire d'Albanie, étudia le grec à Florence, sous Démétrius Chalcondyle. Il rétablit le goût des belles-lettres à Padoue, où il expliqua le texte grec d'Aristote. Il mourut en 1531 à 75 ans. On a de lui une *Traduction* du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon, et d'autres *Versions italiennes et latines*.

LÉONIDAS I^{er}, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquit une gloire immortelle en défendant, avec trois cents hommes d'élite, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xerxès, roi des Perses, dix mille fois, dit-on, plus nombreuse, l'an 480 avant Jésus-Christ. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Xerxès lui ayant demandé ses armes, il ne lui répondit que ces mots : *Viens les prendre.* Comme quelqu'un lui rapporta que l'armée ennemie était si nombreuse que le soleil serait obscurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux*, dit Léonidas, *nous combattons à l'ombre.* Léonidas avait sept mille hommes aux Thermopyles; car son armée s'était grossie en route. Xerxès craignant ces hommes déterminés à vaincre ou à mourir, offrit à Léonidas la souveraineté de toute la Grèce s'il voulait se ranger sous ses drapeaux. Léonidas ayant repoussé avec indignation cette offre, l'impérieux Xerxès le fit attaquer deux fois, et deux fois les Perses furent repoussés. Mais un habitant de la

(1) Nicolas Leoniceus n'est point auteur d'une grammaire latine. L'abbé Feller a confondu ici cet écrivain avec Leoniceus (Omnibonus), qui a composé les trois ouvrages suivants : *Liber de octo partibus orationis*, Venise, 1473, in-4; *De versu heroico liber*, Milan, 1473, in-4; *Tractatus ad scandendum*, imprimé de 1470 à 1480, in-4. Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Grammatices rudimenta, cum libello de arte metrica*, Vicence, 1506.

Trachinie, appelé Ephialtes, indiqua au roi un sentier par lequel il pourrait entrer dans la Phocide sans passer les Thermopyles. Léonidas apprit cette trahison et se vit abandonné par la plupart de ses soldats. Il ne resta qu'avec *trois cents* Spartiates qui périrent les armes à la main. Le barbare Xerxès fit attacher à une potence le cadavre de ce héros. Le vainqueur de Platée, Pausanias, fit transporter, quarante ans après, les ossements de Léonidas à Lacédémone. Les lettres et les arts se sont exercés sur ce beau fait de Léonidas. L'anglais Glover et Fontanes y ont puisé chacun le sujet d'un poème épique : celui de Fontanes est resté inédit. David en a fait le personnage principal de son beau tableau des *Thermopyles*, et sa statue par Lemot est un des ornements de la galerie du Luxembourg.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, vers l'an 256 avant Jésus-Christ, fut chassé par Cléombrote son gendre, et rétabli ensuite. Il était petit-fils de Cléomène II, et successeur d'Arée II.

LÉONIN ou LEEW (Elbert ou Engelbert), de l'île de Bommel, dans la Gueldre, enseigna le droit à Louvain avec un succès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établissement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias, en 1584, et l'un des ambassadeurs que les états envoyèrent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. Il ne fut point protestant, et ne voulut jamais prendre part aux desseins des mécontents contre la religion catholique. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Centuria conciliorum*, Anvers, 1584, in-fol.; *Emendationum septem libri*, Arnheim, 1610, in-4. Les juriconsultes se sont beaucoup servis autrefois de ces deux productions.

LÉONIUS, poète latin de Paris, célèbre dans le *xiii^e* siècle par l'art de faire rimer l'hémistiche de chaque vers avec la fin, dont voici un exemple, dans un apologue qui ne peint que trop bien les pénitences tardives et forcées :

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat.
At ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

Voici comme ces deux vers ont été traduits en français :

Béelzébud languissait triste et blême ;
Lors vers le froc il tourne tous ses vœux ;
Mais, revenu de cet état piteux,
Le fin matois resta toujours le même.

ou bien

Le diable est-il malade, il se fait solitaire :
L'infirmité le quitte ; il quitte aussi la hairie.

En voici un autre sur la providence et la justice de Dieu :

Vos male gaudetis, quia tandem percipietis
Nequitie fructum, tenebras, incendia, luctum ;
Nam pius indultor, justoque tamen Deus ultor,
Quæ sua sunt munit, quæ sunt hostilia punit.

Il mit en vers de ce genre presque tout l'ancien Testament. Ces vers, un peu barbares, mais qui souvent exprimaient d'utiles vérités, furent appelés *léonins*, non parce que Léonius en fut l'inventeur, mais parce qu'il y réussit mieux que les autres.

L'abbé Le Beuf a donné une *Dissertation* pour détruire l'opinion commune qui fait Léonius chanoine de Saint-Benoît de Paris ; il prétend qu'il était chanoine de Notre-Dame. Sa plus forte preuve est que Léonius, dans une de ses pièces, invite un de ses amis à venir à la fête des Fous (pieuse farce qui ne se faisait alors que dans l'église de Paris), pour y déposer l'office de bâtonnier, et le transmettre à un autre avec la nouvelle année. Il parle de cet ami comme d'un de ses confrères, et par conséquent ils étaient l'un et l'autre chanoines de Notre-Dame. Comme cette discussion n'est pas bien importante, et que d'ailleurs les preuves du savant dissertateur ne sont que des conjectures, on ne s'y arrêtera pas davantage.

LÉONOR, évêque régional en Bretagne, au *vi^e* siècle, était du pays de Galle. Ses travaux apostoliques et ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints.

LÉONORE. Voy. ELÉONORE.

LÉONTIUM, courtisane athénienne, philosophe et se prostitua toute sa vie. Epicure fut son maître, et les disciples de ce philosophe ses galants. Métrodore fut celui qui eut le plus de part à ses faveurs ; elle en eut un fils, qu'Epicure recommanda en mourant à ses exécuteurs testamentaires. Léontium soutint avec chaleur les dogmes de son maître, qui avait été aussi son amant. (Voy. EPICURE.) Elle écrivit contre Théophraste avec plus d'élégance que de solidité. Son style, suivant Cicéron (*De nat. Deor.*, lib. 4.), était pur et attique. Léontium eut aussi une fille nommée Danaë, héritière de la lubricité de sa mère. Cette fille fut aimée de Sophron, préfet d'Ephèse ; ayant favorisé l'évasion de son amant condamné à mort, elle fut précipitée d'un rocher. Elle fit éclater dans ses derniers moments des sentiments extravagants et impies, tels qu'on devait les attendre d'une prostituée, disciple d'Epicure.

LÉONTIUS-PILATUS, ou LÉON, disciple de Barlaam, moine de Calabre, est regardé comme le premier de ces savants grecs à qui on est redevable de la renaissance des lettres et du bon goût en Europe. C'est lui aussi qui enseigna le premier le grec en Italie vers le milieu du *xiv^e* siècle : Pétrarque et Boccace furent au rang de ses disciples. Il passa dans la Grèce pour en rapporter des manuscrits ; mais il fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique, en retournant en Italie. Ce moine, très-versé dans la littérature grecque, ne connaissait que médiocrement la latine. Voy. sa *Vie* dans l'ouvrage de Humfroi Hody, *De Græcis illustribus*, Londres, 1742, in-8.

LÉOPARD (Paul), humaniste d'Isenberg, près de Furnes, aima mieux passer sa vie dans un petit collège à Bergues-Saint-Vinox, que d'accepter une chaire de professeur royal en grec qu'on lui offrit à Paris. Il mourut en 1567, à 57 ans. On a de lui en latin des *Remarques critiques*, divisées en vingt livres. Les dix premiers ont été imprimés à Anvers, 1568, in-4. Les dix derniers ont paru pour la première fois en 1604 dans le 3^e vol. du *Fax artium* de Gruter. On convient généralement que ces Remarques sont pleines de savoir, de bon sens et de

bon goût. Il a donné encore une *Traduction* assez fidèle de quelques Vies de Plutarque, Anvers, 1536, in-8.—Il y a eu encore de ce nom Jérôme LEOPARD, ou plutôt Léopardi, poète florentin peu connu.

* LEOPARDI (le comte Jacques), né en 1799 d'une noble et ancienne famille de Recanati, dans la marche d'Ancone, se distingua par ses talents poétiques et par son érudition; ses ouvrages, dont il put voir trois éditions, offrent à un degré éminent le rare assemblage de ces deux mérites. Victime de la terrible invasion du choléra à Naples dans l'année 1837, il donna, l'avant-veille d'une mort qu'il voyait venir sans se faire illusion, un singulier exemple de la constante préoccupation d'une existence toute littéraire. Ce jour là même il dicta le dernier chant d'un poème satirique intitulé : *Iparalipomeni della Batrachomimachia di Omero*, où sa verve moqueuse, en se demandant quels doivent être aujourd'hui les motifs de querelles entre les rats et les grenouilles, applique à notre temps cette forme de l'antique badinage grec. Par un singulier contraste, les autres poésies de Leopardi sont empreintes pour la plupart d'une mélancolie profonde. L'érudition dont il a fait preuve dans plusieurs *Dissertations* et dans des *Commentaires* joints à plusieurs morceaux traduits du grec, la place au premier rang des philologues contemporains; ses *Operette morali* sont regardées par Manzoni comme la production la plus remarquable de l'Italie depuis le commencement du siècle. Une quatrième édition de ses œuvres se préparait à Paris au moment de sa mort. Poète d'un talent incontestable, mais philosophe sceptique et morose, Leopardi eut le malheur de méconnaître, dans ses écrits comme dans sa conduite privée, la religion seule capable de verser sur les plaies d'une âme ulcérée un baume réparateur et vivifiant. Il manqua sous ce rapport à la mission régénératrice qu'il était appelé à remplir dans la littérature italienne moderne.

LÉOPOLD (saint), fils de Léopold le Bel, marquis d'Autriche, succéda à son père en 1086. Sa vertu lui mérita le titre de *Pieux*. Pénétré des maximes de l'Evangile, dont il avait fait de bonne heure une étude particulière, il sentit que la religion était la même pour les princes et pour les particuliers; il mortifia ses passions, renonça aux plaisirs du monde, nourrit son âme de la prière, pratiqua toutes sortes de bonnes œuvres, et répandit surtout des aumônes abondantes dans le sein des malheureux. Les Autrichiens étaient alors aussi grossiers que superstitieux; il travailla à adoucir leurs mœurs, à les former aux œuvres et au véritable esprit du christianisme. Ces entreprises réussirent au-delà de ses espérances. Léopold fit le bonheur de ses sujets, diminua les impôts, traita avec une égale bonté le pauvre et le riche, et fit rendre à tous une justice très-exacte. Sa valeur, égale à sa piété, éclata sous l'empereur Henri IV, et se soutint sous Henri V, qui lui donna, en 1106, Agnès sa sœur en mariage. Après la mort de ce prince, il eut plusieurs voix pour lui succéder à l'empire; mais Lothaire l'ayant emporté, Léopold se fit un devoir de le reconnaître. Après un règne

glorieux, ce prince mourut saintement en 1136: il avait fondé plusieurs monastères. Innocent VIII le canonisa en 1483. Il avait eu d'Agnès 18 enfants, 8 garçons et 10 filles, qui se montrèrent dignes de leurs illustres parents.

LÉOPOLD, duc d'Autriche, fit la guerre aux Suisses, qui avaient secoué le joug de sa maison: il fut vaincu et tué à la bataille de Sempach, le 7 juillet 1386. On conserve encore son armure dans l'arsenal de Lucerne.

LÉOPOLD I^{er}, empereur, second fils de Ferdinand III et de Marie-Anne d'Espagne, né le 9 juin 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1656, remplaça son père sur le trône impérial en 1658, à l'âge de 18 ans. Un article de la capitulation que les électeurs lui firent signer en lui donnant la couronne impériale, fut qu'il ne donnerait aucun secours à l'Espagne contre la France dans les guerres d'Italie. Le jeune empereur, qui s'était déjà signalé par sa valeur, dirigea ses armes, mais sans de grands succès, contre la Suède. Les Turcs menaçaient alors l'empire. Ils battirent les troupes impériales et ravagèrent la Moravie, parce que l'empereur continuait de soutenir le prince de Transylvanie, qui avait cessé depuis six ans d'envoyer un tribut annuel de 200,000 florins, que ses prédécesseurs avaient promis de payer à l'empire ottoman. Montécuculli, général de Léopold, soutenu par un corps de 6,000 français choisis, sous les ordres de Coligui et de la Feuillade, les défit à Saint-Gothard en 1664, après un combat sanglant, où la victoire fut longtemps douteuse. Les Turcs n'en furent guère affaiblis, et firent une paix avantageuse; ils retinrent leurs conquêtes, et on consentit que le prince de Transylvanie fût leur tributaire. L'Allemagne et la Hongrie désapprouvèrent ce traité; mais le ministère impérial avait ses vues. Les finances étaient en mauvais état. On songeait à assujettir absolument les Hongrois, et à terminer les troubles qui s'élevaient sans cesse dans ce royaume. La paix, ou plutôt la trêve, fut conclue pour 20 années. Bientôt après la Hongrie occupa les armes de l'empereur. Les seigneurs de ce royaume voulaient à la fois défendre leurs privilèges et recouvrer leur liberté; ils songèrent à se donner un roi de leur nation. Ces complots coûtèrent la tête à Sereni, à Frangipani, à Nadasti et à plusieurs autres; mais ces exécutions ne calmèrent pas les troubles. Tékéli se mit à la tête des mécontents, et fut fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de 40,000 sequins. Cet usurpateur appela les Ottomans dans l'empire. Ils fondirent sur l'Autriche avec une armée de 200,000 hommes, et mirent le siège devant Vienne en 1683. Cette place était sur le point d'être prise, lorsque Jean Sobieski accourut à son secours, tandis que l'empereur se sauvait à Passau. Secondé de l'armée impériale sous la conduite du duc Charles de Lorraine, le roi de Pologne attaqua les Turcs dans leurs retranchements et y pénétra. Une terreur panique saisit le grand-visir Mustapha, qui prit la fuite et abandonna son camp aux vainqueurs. Après cette défaite, les Turcs furent presque toujours vaincus, et les Impériaux reprirent toutes les villes

dont ils s'étaient emparés. Léopold regardant les rebelles de Hongrie comme la cause des maux qui avaient menacé l'empire, ordonna qu'ils fussent punis avec rigueur. On éleva dans la place publique d'Eperies, en 1687, un échafaud, où l'on immola les victimes qu'on crut les plus nécessaires à la paix. Les principaux nobles hongrois furent convoqués; ils déclarèrent au nom de la nation que la couronne était héréditaire. Léopold eut d'autres guerres à soutenir. Ce prince, qui ne combattit jamais que de son cabinet, ne cessa de s'opposer à l'humeur conquérante de Louis XIV, premièrement en 1671, d'abord après l'invasion de la Hollande, qu'il secourut contre le monarque français; ensuite, quelques années après la paix de Nimègue, en 1686, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg, dont l'objet était d'accabler la France et de chasser Jacques II du trône d'Angleterre; en 1701, à l'avènement du duc d'Anjou (Philippe V), petit-fils de Louis XIV, à la couronne d'Espagne, Léopold soutenait les prétentions de son frère Charles (depuis Charles VI) fils comme lui d'une infante espagnole. Charles ne fut guères reconnu en Espagne que par les Catalans, qui le proclamèrent sous le nom de Charles III. (*Voy. CHARLES VI.*) Léopold sut intéresser l'empire germanique à toutes ces guerres, et les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'empire. La première fut assez malheureuse, et l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue, en 1678. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé, mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. La fortune fut moins inégale dans la 2^e guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. La 3^e fut encore plus heureuse pour Léopold. La mémorable bataille de Hochstedt, donnée en 1704, changea tout, et ce prince mourut l'année suivante le 6 mai, à 63 ans, avec l'idée que la France serait bientôt accablée, et que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne, ce qui effectivement serait arrivé si on avait profité de l'humiliation de la France pour conclure à Gertruidenberg la paix à laquelle elle était prête à souscrire. Ce qui servit le mieux Léopold dans toutes ces guerres, ce fut la grandeur de Louis XIV, qui s'étant produite avec trop de faste, irrita tous les souverains. L'empereur allemand, plus doux et plus modeste, fut moins craint, mais plus aimé. Il avait été destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et son éducation avait été conforme à cette résolution prématurée : on lui avait donné de la piété et du savoir; mais on négligea de lui apprendre l'art de gouverner. Il régna cependant avec succès; ses sujets furent heureux et l'aimèrent comme leur père, tant la religion a de ressources pour tenir lieu de toute autre science. Ses ministres le gouvernèrent quelquefois, mais leur rôle était difficile à soutenir : dès que le prince s'apercevait de sa subjection, une prompt disgrâce le vengeait d'un ministère impérieux. Cependant presque tous ses choix furent heureux, et si le ministère de Vienne commit des fautes pendant un règne de 46 ans, il faut avouer qu'avec une lenteur prudente il sut faire presque tout ce qu'il voulut. On lui a reproché de s'être ligué avec les ennemis de Jacques II, et d'avoir par là détruit

les espérances que ce prince avait fait naître en Angleterre en faveur de la religion catholique; mais Jacques étant intimement lié avec la France, ennemie de l'Espagne et de l'Allemagne, il n'était pas au pouvoir de Léopold de prendre des arrangements différents. D'ailleurs Louis XIV fomentait continuellement les mouvements des Hongrois, et par là favorisait les Turcs, contre lesquels l'empereur ne pouvait se flatter d'avoir des succès durables, sans occuper la France ailleurs. Léopold fut marié trois fois d'abord à Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et qui mourut en couches; ensuite à Claude-Félicité d'Autriche, que la passion pour la chasse conduisit au tombeau en 1676; enfin à Eléonore-Madeleine-Thérèse, princesse palatine de la branche de Neubourg, qui survécut à son époux et mourut en 1720. Elle avait traduit du français en allemand un grand nombre d'ouvrages ascétiques, entre autres le livre intitulé : *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois*. On a la *Vie* de cette princesse célébrée par ses vertus. Les fils de Léopold qu'il avait eus de cette dernière princesse, Joseph I^{er} et Charles VI, remplirent successivement le trône impérial. François Wagner, jésuite, a écrit l'histoire de Léopold en latin, Vienne, 1719-1734, deux volumes in-fol.; elle est estimée.

LÉOPOLD II, grand-duc de Toscane et empereur d'Allemagne, second fils de l'empereur François I^{er} et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Vienne le 5 mai 1747, et succéda à son père dans le duché de Toscane, en 1765. Il gouverna d'abord cette province d'une manière paisible et heureuse pour lui et pour les peuples; mais ayant adopté le système des philosophistes, jansénistes, économistes, il forma des projets qui mécontentèrent la multitude. Le peuple se souleva à différentes fois, surtout à Pistoie et à Prato. M. Ricci, qui avait ces deux évêchés, ayant tenu un synode presbytérien en 1786, pour abolir la discipline actuelle de l'Eglise universelle, et introduire des nouveautés singulières, fut condamné au concile de Florence en 1787; mais le grand-duc supprima les actes du concile, et les fit ensuite paraître avec de prolixes commentaires qui en combattaient les décisions. L'empereur Joseph II étant mort le 20 février 1790, Léopold se rendit à Vienne pour prendre le gouvernement de ses états : le mécontentement des Toscans éclata alors d'une manière terrible; pour les apaiser, on leur accorda le redressement de leurs griefs; mais bientôt ils furent sévèrement punis, et plus de 600 furent condamnés aux galères. Son second fils, Ferdinand, ayant été déclaré grand-duc en 1791, chassa l'évêque de Pistoie, qui fut remplacé par un prélat sage et orthodoxe, anéantit toutes les opérations de son père, et rendit le calme à la Toscane. Léopold, couronné empereur le 9 octobre 1790, conclut, l'année suivante, la paix avec les Turcs en rendant Belgrade et presque toutes les places conquises. Il voulut pacifier les Pays-Bas insurgés par suite des innovations que Joseph II y avait faites. Il offrit de les détruire toutes; mais les deux partis aristocrate et démocrate, conduits l'un par Vander-Noot et Van-Eupen, et le second

par l'avocat Vonck et le général Vander-Mersch, refusèrent de se soumettre. Trente mille Autrichiens entrèrent alors dans les Pays-Bas, qui furent pacifiés au bout d'un an. Léopold était, dit-on, sur le point de prendre un parti quelconque dans les affaires de France, lorsqu'il mourut à Vienne, le 2 mars 1792, à l'âge de 44 ans, après trois jours de maladie. Les hésitations qu'il avait montrées jusqu'alors, et dont était cause la crainte que lui avait inspirée son ministre Kaunitz, de se voir enlever les Pays-Bas par la France, ne laisse pas croire qu'il eût poussé cette entreprise avec une grande activité. On est d'ailleurs persuadé qu'il approuvait la plupart des effets de la révolution française; mais il eût voulu les concilier avec l'autorité royale: comme si cette autorité pouvait subsister quand ses fondements et sa sanction n'existent plus. Il avait épousé, en 1763, Marie-Louise, infante d'Espagne, dont il eut 16 princes et princesses. François, son fils aîné, lui succéda dans ses états héréditaires sous le nom de François II; mais ayant changé depuis ce titre d'empereur d'Allemagne contre celui d'empereur d'Autriche, il fut appelé François I^{er}. Mallet-du-Pan, qui dans ses notices historiques, met pour l'ordinaire beaucoup de modération, et n'exagère, quand certains préjugés ne l'égarent pas, ni en louanges ni en blâme, parle ainsi de Léopold II dans son *Mercur français*, du 24 mars 1792, pag. 218. « Ce monarque, enlevé » à l'Allemagne dans la force de l'âge et de l'expérience, gouverna vingt-cinq ans le grand-duché » de Toscane, où sa mémoire ne périra point. » Quoique au milieu des innombrables ordonnances » par lesquelles il administra ce petit état, on découvre un amour excessif du régime réglementaire, une attention exagérée à des détails fort » au-dessous du souverain, un penchant à des innovations dont l'utilité n'a pas toujours été reconnue; ses lois sur la détention des débiteurs, » ses encouragements aux défrichements, et plusieurs autres actes de son administration, méritent à ce souverain des éloges qui allèrent jusqu'à l'enthousiasme, surtout en France, où les » nouveautés quelconques ont des admirateurs tout prêts. On lui a reproché une trop grande économie, la passion de gouverner dans chaque détail, une vigilance fatigante sur les actions même » indifférentes du citoyen; des imitations peu heureuses de changements qui offensaient non-seulement les préjugés du peuple, mais encore ses » sentiments; telles, par exemple, que cette ordonnance bientôt retirée pour les sépultures communes. Enfin, on a paru craindre que l'habitude » de gérer trop minutieusement les affaires d'un petit état, l'empereur ne l'apportât dans l'administration d'une grande monarchie. »

LEOPOLD-GUILLAUME, archevêque d'Autriche, évêque de Passau, de Strasbourg, etc., grand-maître de l'ordre teutonique et gouverneur des Pays-Bas, fils de l'empereur Ferdinand II, commanda les armées autrichiennes contre les Suédois et les Français, durant la guerre de 30 ans, que sa maison soutint pour le maintien de la religion catholique en Allemagne. Il eut de grands succès

et de grands revers. C'était un prince sage, doux et pieux; il ne manquait ni de courage, ni de talents militaires; mais il n'était pas le maître de ses opérations, et ceux dont il dépendait le secondaient mal. Il mourut à Vienne en 1632.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V et d'Éléonore d'Autriche, naquit à Inspruck en 1679. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse, et se signala en 1693 à la journée de Témeswar. Le duc Charles V son père, ayant pris parti contre la France, avait vu la Lorraine envahie, et elle était encore au pouvoir de la France à sa mort, arrivée en 1690. Léopold fut rétabli dans ses états par la paix de Ryswick en 1697, mais à des conditions auxquelles son père n'avait jamais voulu souscrire. Il ne lui était pas seulement permis d'avoir des remparts à sa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliers, il crut pouvoir être utile à son peuple, et il ne s'occupa dès lors que de son bonheur. Il trouva la Lorraine désolée et déserte, il la repeupla et l'enrichit. Aussi grand politique que brave guerrier, il sut conserver la paix, tandis que le reste de l'Europe était ravagé par la guerre. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l'opulence par ses bienfaits. Il faisait rebâtir les maisons des gentilshommes pauvres, il payait leurs dettes, il mariait leurs filles. Protecteur des arts et des sciences, il établit un collège à Lunéville, et alla chercher les talents jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager. « Je quitterais, disait-il, demain ma souveraineté, » si je ne pouvais faire du bien. » Il mourut en 1726 à Lunéville, à 50 ans. Il laissa son exemple à suivre à François I^{er} son fils, depuis empereur, et jamais exemple n'a été mieux imité. Léopold avait épousé Elizabeth, fille du duc d'Orléans, morte en 1744, femme sage et vertueuse, qui conspirait avec son époux à faire le bonheur de leurs sujets.

* LÉOPOLD (Charles-Gustave de), poète suédois, naquit le 2 avril 1766 à Stockholm, où son père, simple contrôleur des douanes, n'aurait pu lui donner qu'une éducation incomplète, si un Français instruit ne se fût aperçu de ses heureuses dispositions et ne lui eût appris sa langue. Admis à l'école de Soder-Koping et ensuite à l'université d'Upsal, il publia en 1773, une dissertation latine *De origine idearum moralium*, et cinq ans après une *Ode sur la naissance du prince royal Gustave-Adolphe*, qui donna une idée avantageuse de ses talents. Forcé de se procurer par son travail les moyens de continuer ses études, il parvint, à force d'économie, à amasser une petite somme qui le mit en état de se rendre à l'université de Greifswald; il y reçut le grade de docteur en philosophie, après avoir soutenu une thèse sur cette question *De origine justè introductæ proprietatis*, 1781. Il traita aussi un autre sujet: *Causæ cur tot veterum scripta perierint*, et fut nommé agrégé à cette université. Quelques tentatives furent faites pour le fixer en Poméranie en l'attachant à la bibliothèque du conseil de Stralsund; mais il revint en Suède en 1784, et devint conservateur de la bibliothèque de l'université d'Upsal. Guillaume III le fit venir à

Stockholm, paya les dettes qu'il avait faites pendant ses études, et lui donna un appartement dans son palais. Léopold fit partie de l'académie suédoise, et fut un des cinq membres appelés en 1786 à compléter le nombre de dix-huit dont elle se composa au moment de sa fondation. L'année suivante il fut chargé de la bibliothèque de Dronthingholm et peu de temps après devint secrétaire particulier du roi. Il suivit, en 1789, le monarque à l'armée et chanta, comme les anciens bardes, les exploits des vainqueurs. Son *Ode sur la Victoire de Hogland*, son *Épître sur la bataille de Ulir et sur le combat naval de Freidrikshamm*, etc., furent faites au milieu du tumulte des camps, ainsi que sa tragédie d'*Odin* qui fut représentée en 1790 au théâtre de Stockholm. Après la représentation, le roi lui écrivit la lettre suivante, en lui envoyant une bague de prix avec une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile. « L'auteur de *Siri Brahe*, en » présentant ses compliments à celui d'*Odin*, le » prie de vouloir bien lui procurer un billet de » parterre pour demain, et lui offre ces feuilles de » laurier cueillies, il y a six ans, sur le tombeau » du plus grand poète du siècle d'Auguste : elles » se sont un peu fanées entre ses mains, mais elles » reprendront une nouvelle fraîcheur, lorsqu'elles » seront placées sur la tête du poète. » La mort de Gustave ayant entraîné la suppression de l'académie, Léopold s'éloigna jusqu'à son rétablissement par le roi Gustave-Adolphe IV. Dès lors il reçut les distinctions les plus flatteuses; chevalier de l'Etoile polaire en 1798, conseiller de la chancellerie en 1799, membre de l'académie de l'histoire et des antiquités en 1803, de l'académie des sciences en 1804, il fut anobli en 1809, devint commandeur de l'Etoile polaire en 1815, et reçut le titre de secrétaire d'état en 1818. La fin de sa carrière ne fut pas aussi heureuse qu'il l'aurait mérité. Son épouse, dont la raison s'était altérée, mourut en mai 1829; le 3 novembre suivant il la suivit au tombeau. Depuis six ans il avait perdu la vue. Les *Œuvres* de Léopold ont été recueillies en 3 vol. in-8; ses tragédies d'*Odin* et de *Virginia* font partie des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

LEOPOLD. Voy. BRUNSWICK.

* LEORIER DE L'ISLE (Pierre-Alexandre), né à Valence en 1744, était lieutenant de dragons, lorsqu'une affaire d'honneur l'obligea de quitter le service. Ayant pris la direction de la papeterie de Langlée près de Montargis, il parvint à la relever, inventa de nouveaux procédés pour confectionner le papier et en fit avec des plantes, des écorces, etc., dont on trouve des échantillons dans le *Supplément aux loisirs des bords du Loing*, par Pelée de Varennes, 1784, in-18. (Voy. Ch. VILETTE). C'est à Langlée, dont il était devenu propriétaire, que furent longtemps fabriqués les papiers des assignats et du timbre. Il mourut à Montargis le 25 août 1826.

LEOTAUD (Vincent), jésuite, né dans le diocèse d'Embrun en 1595, habile mathématicien, professa pendant 14 ans à Dole en Franche-Comté et ensuite à Lyon. Il mourut le 13 juin 1672, après avoir publié un ouvrage savant, où il montre que l'on travaille vainement à la démonstration de la qua-

drature du cercle. Il a pour titre *Etymon circuli quadraturæ*, Lyon, 1653, in-4. On lui doit aussi *Geometriae practicae elementa*, Dole, 1631, in-16; *Magnetologia*, Lyon, 1648, in-4; *Cyclomathia*, ibid., 1665, in-4; *Institutionum arithmeticarum libri IV*, ib., 1660, in-4.

LEOTYCHIDES, roi de Sparte, et fils de Ménarès, monta sur le trône en remplacement de Démarate son cousin, déclaré illégitime par l'oracle de Delphes, défit les Perses dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J.-C. Dans la suite, ayant été accusé d'un crime capital par les éphores, il se réfugia à Tégée dans un temple de Minerve, où il mourut l'an 475 avant J.-C. Archidamus, son petit-fils, lui succéda.

LEOWITZ (Cyprien), en latin *Leovitius*, habile astronome bohémien, né à Leonicia près de Hradisch en Bohême : il eut, en 1569, une conférence sur l'astronomie avec Tycho-Brahé, qui fit un voyage exprès pour le voir. Il finit ses jours à Lavingen, en 1574, âgé d'environ 50 ans. On a de lui : *Description des éclipses*, in-fol.; des *Ephémérides*, in-fol.; *Prédictions depuis 1564 jusqu'en 1607*, in-8, 1565; *De indicis nativitatum*, in-4, et d'autres ouvrages en latin. Il donnait dans l'astrologie judiciaire, et on lui attribue des prédictions que l'événement ne justifia point : ainsi il avait annoncé pour l'an 1584 la fin du monde par un nouveau déluge.

* LEPAGE de LINGERVILLE (Louis-Pierre-Nicolas-Marie), médecin, né à Montargis, en 1762, fut député du Loiret à la Convention, où il vota la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Envoyé bientôt après à Orléans, pour y calmer un mouvement populaire, occasionné par la cherté des grains, il n'y montra pas moins de modération. Le 20 mars il osa dénoncer les provocateurs de l'émeute qui venait d'éclater à Montargis, contre le député Manuel à cause de son vote en faveur de Louis XVI. Après la session conventionnelle, il obtint une place de chef de bureau de la loterie qu'il remplit durant quinze années. Il est mort le 7 septembre 1825. Lepage était très-versé dans les langues grecque et latine; c'est à lui qu'on doit la nouvelle édition de la traduction de *Celse*, par Ninnin, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

LEPAPPE de TRÉVERN. Voy. TRÉVERN.

* LEPAUTE (Jean-André), horloger célèbre, né en 1709 à Montmédi, a exécuté la plupart des horloges qui décorent les édifices publics de Paris, entre autres, celles des Tuileries, du Palais-Royal, du Jardin du Roi, et l'horloge horizontale placée en 1753, au palais du Luxembourg, la première de ce genre qu'on ait vue dans la capitale. Il présenta la même année, à l'académie des sciences, une pendule de son invention à une seule roue. Lalande fut un des commissaires chargés de l'examiner, et cette circonstance établit entre eux une amitié durable qui tourna au profit de tous deux. On a de Lepaute un *Traité d'horlogerie*, 1753, in-4, avec un *Supplément*, Paris, 1760, qui renferme la description d'une pendule polycamératique, ainsi nommée parce qu'elle peut marquer l'heure dans différentes pièces d'un palais ou d'un château, et d'une pendule à

secondes qui marque le temps moyen et le temps vrai avec plus de justesse que les pendules à équation. Lalande a eu part à la rédaction de cet ouvrage; *Description de plusieurs ouvrages d'horlogerie*, 1764, in-12. Il mourut à Saint-Cloud, le 11 avril 1789. — Jean-Baptiste LEPAUTE, son frère et son associé, mort à Paris en 1802, eut part à ses principaux ouvrages. On cite de lui la belle horloge de l'Hôtel-de-ville, de Paris, posée en 1786.

* LEPAUTE (Nicole-Reine ÉTALE de LABRIÈRE), femme de Jean-André, née à Paris le 5 janvier 1723, manifesta dès sa jeunesse un goût peu commun pour les sciences; mariée à un artiste habile, elle partagea ses travaux. Liée avec Clairaut et Lalande, elle eut part aux calculs de l'attraction de Jupiter et de Saturne sur la comète annoncée par Halley, afin de prédire exactement son retour; elle concourut à la *Connaissance des temps*, aux *Éphémérides*, calcula en 1764, pour toute l'étendue de l'Europe, l'éclipse annulaire du soleil, prédite pour le 1^{er} avril, et publia une carte en présentant la marche et les différentes phases. A l'occasion de plusieurs éclipses qu'elle avait calculées, elle sentit l'avantage d'une table des angles parallactiques, et elle en fit une très-étendue qui parut dans la *Connaissance des temps* de 1763. On lui doit encore plusieurs mémoires lus à l'académie de Béziers, dont elle était associée. M^{me} Lepaute fut un modèle de dévouement conjugal : pendant sept ans elle soigna son mari atteint de la maladie qui termina sa laborieuse carrière; et mourut quelque temps avant lui, à St.-Cloud, le 6 décembre 1788, à 65 ans. Lalande a donné l'*Eloge* de M^{me} Lepaute dans son *Histoire de l'astronomie*, année 1788.

LEPAUTRE, LEPAYS et autres. *Voy.* à la lettre P.

* LEPÉCHIN (Iwan), savant médecin russe, né vers le milieu du dix-huitième siècle, étudia à Saint-Petersbourg, et se fit recevoir docteur à l'université de Strasbourg. A son retour en Russie, il fut nommé en 1771, membre de l'académie, dans la classe d'histoire naturelle. L'étendue de ses connaissances le fit mettre à la tête d'une société de savants chargés de parcourir l'empire russe pour en décrire les productions naturelles, et les phénomènes physiques. Il fut, en 1783, nommé secrétaire perpétuel de l'académie, et reçut de Catherine II une médaille d'honneur. La société des scrutateurs de la nature de Berlin l'admit au nombre de ses membres correspondants. Il venait d'être nommé conseiller-d'état, lorsqu'il mourut le 18 avril 1802. Outre quelques opuscules séparés et plusieurs mémoires dans les collections de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, on lui doit : le *Journal* (en langue russe) *des voyages en plusieurs parties de la Russie*; traduit en allemand par Hase, Altenbourg, 1774, 3 vol. in-4, avec figures.

* LEPEL (Henri, comte de), homme d'état, né dans la Poméranie vers 1753, remplit de 1787 à 1790, les fonctions d'ambassadeur de Prusse en Suède. Au retour de sa mission, mécontent de la cour, il résolut de se livrer uniquement à son goût pour les lettres et les arts : l'académie de Munich lui doit une belle collection de médailles et de dessins. Il visita les principaux états de l'Europe,

employant ses revenus princiers à recueillir les objets les plus rares et les plus précieux dans tous les genres. Il mourut à Stettin le 20 janvier 1826. Lepel publia à Dresde, en 1806, l'*Œuvre de Claude Gellée* (*voy.* ce nom, iv. 63). On lui doit encore le *Catalogue des estampes exécutées d'après Raphaël*, qu'il a donné sous le nom de *Tauriscus-Eubæus*, et un *Catalogue des ouvrages originaux des grands maîtres*. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur la *numismatique*.

LÉPICIE (Bernard), graveur, né à Paris en 1698, mort dans la même ville le 17 janvier 1755, âgé d'environ 57 ans, maniait parfaitement le burin. Ses gravures sont d'un beau fini, et traitées avec beaucoup de soin et d'intelligence. On a de lui un *Catalogue raisonné des tableaux du roi*, 1752, 2 vol. in-4; ouvrage curieux et instructif pour les peintres et les amateurs. — Son fils, professeur de l'académie de peinture et sculpture de Paris, a composé plusieurs tableaux qui sont loin d'être sans défaut, mais qui cependant méritent des éloges. Il a peint aussi des scènes familières dont nous citerons : *la Douane*, *la Halle*, *le Repos d'un vieillard*, *le Brconnier*. Il mourut le 17 septembre 1784.

LÉPIDUS (M. Æmilius), triumvir avec Octave et Marc-Antoine, naquit l'an 703 de Rome ou 48 avant J.-C. Il était d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome, et parvint aux premiers emplois de la république. Il fut grand pontife, maître de la cavalerie (*magister equitum*), et obtint deux fois le consulat les années 42 et 46 avant J.-C. Il contribua à faire nommer Jules-César dictateur, et celui-ci à son départ pour l'Espagne lui laissa le commandement de Rome. Pendant les troubles de la guerre civile, excités par les héritiers et les amis de Jules-César, Lépidus se mit à la tête d'une armée et se distingua par son courage. Marc-Antoine et Auguste s'unirent avec lui. Ils partagèrent entr'eux l'univers. Lépidus eut l'Afrique. Ce fut alors que se forma cette ligue funeste appelée *triumvirat*. Lépidus fit périr tous ses ennemis, et livra son propre frère à la fureur des tyrans avec lesquels il s'était associé. Il eut part ensuite à la victoire qu'Auguste remporta sur le jeune Pompée en Sicile. Comme il était venu du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir seul tout le fruit, et se disposa à soutenir ses prétentions par les armes. Auguste le méprisait, parce qu'il savait qu'il était méprisé par ses troupes. Il ne daigna pas tirer l'épée contre lui. Il passa dans son camp, lui enleva son armée, le destitua de tous ses emplois, à l'exception de celui de grand pontife, et le relégua à Circeïes, petite ville d'Italie, l'an 36 avant J.-C. Lépidus était d'un caractère à pouvoir supporter l'exil. Plus ami du repos qu'avidé de puissance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut seule conduire aux grands succès et les soutenir. Il ne se prêta qu'avec une sorte de nonchalance aux circonstances les plus favorables à son agrandissement, et, pour nous servir des expressions de Paterculus, il ne mérita point les caresses dont la fortune le combla longtemps.

* LEPITRE (Jacques-François), né en 1764,

maître de pension à Paris, était en 1792 membre de la commune, et fut chargé du soin de surveiller la famille royale au Temple (1). Ses manières, bien différentes de celles de plusieurs de ses collègues, lui gagnèrent la confiance du roi. Secondé par un autre commissaire, nommé Toulan, et de concert avec le ch. de Jarjayes, il procurait à ce prince les journaux et les livres dont on le privait : il avait même conçu le projet de faire évader la famille royale, et tout était prêt pour l'exécution, lorsqu'un soulèvement qui fut excité dans Paris le jour même où l'évasion devait avoir lieu, déconcerta toutes les mesures, et fit même deviner le complot. Toulan périt sur l'échafaud ; Lepitre n'échappa à la mort que par un bonheur inespéré. En 1814, il fut nommé professeur de rhétorique au collège de Rouen. Il mourut à Versailles, en janvier 1822. On a de lui : *Histoire des dieux, des demi-dieux et des héros adorés à Rome et dans la Grèce*, nouvelle éd., 1814, in-12, et 1819, in-12 ; *Cinq romances composées en 1793 et 1795, pour les illustres prisonniers du Temple*, musique de M^{me} Cléry, Paris, 1814 ; *Quelques souvenirs ou notes fidèles sur mon service au Temple*, etc. 1814, et 1817, in-8.

LEPOIS. Voy. POIS.

LEPRINCE (Jean), peintre, né à Metz en 1733, était frère de M^{me} de Beaumont (voy. BEAUMONT). Élève de Boucher, il commença par graver à la pointe des paysages très-bien exécutés. Il s'adonna ensuite à la peinture et fit plusieurs tableaux dans le genre de Téniers et de Wouwermans, qui sont assez estimés. Il s'était marié, et il quitta bientôt sa femme pour passer à Saint-Pétersbourg, où il peignit les plafonds du palais impérial. Après la mort tragique de Pierre III, il revint en France, et fut reçu à l'académie. Cet artiste était renommé pour les *dessins lavés à l'encre de la Chine*. Il mourut à Denis-du-Port près de Lagny en 1781, âgé de 47 ans. Son talent sur le violon le tira une fois d'une assez mauvaise affaire. En passant par mer en Hollande, pour se transporter à Pétersbourg, son vaisseau fut pris par des corsaires anglais, qui se partagèrent aussitôt les dépouilles de leurs prisonniers ; Leprince, sans se troubler, prit son violon, et se mit à jouer avec le plus grand calme : les corsaires, charmés des sons mélodieux de son instrument, suspendirent le pillage et lui rendirent, dit-on, tout ce qu'ils lui avaient pris.

LE QUESNE et autres. (Voy. à la lettre Q).

LERAC. Voy. CAREL.

LERANBERT (Louis), peintre et sculpteur, né en 1614 à Paris, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1663, mort en 1670, s'est acquis un grand nom par ses ouvrages. Il avait appris la peinture à l'école de Vouet et la sculpture sous Sarrazin. Il succéda à son père dans la place de garde des antiques et marbres du roi, qui lui fut ôtée en 1663. Ceux de ses ouvrages qu'on voit dans le parc

de Versailles, sont un groupe d'une *Bacchante avec un Enfant* qui joue des castagnettes, deux *Satyres*, une *Danseuse*, des *Enfants*, et des *Sphinx*.

LÉRI (Jean de), ministre protestant, né en 1534, à la Margelle, village de Bourgogne, fit en 1536 le voyage du Brésil avec deux ministres et quelques autres protestants, que Charles Durand de Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, avait appelés pour y former une colonie de huguenots, sous la protection de l'amiral de Coligny. Cet établissement n'ayant pas réussi, Léri revint en France. Il essaya dans son retour tous les dangers du naufrage et toutes les horreurs de la famine. Il se vit réduit avec ses compagnons à manger les rats et les souris, et jusqu'aux cuirs des malles. On a de lui une *Relation* de ce voyage, imprimée en 1578, in-8, et plusieurs fois depuis. Elle est louée par de Thou. Léri se trouva dans Sancerre lorsque cette ville fut assiégée par l'armée catholique en 1573, et il publia l'année suivante, in-8, un *Journal* curieux de ce siège et de la cruelle famine que les assiégés y endurèrent. Il mourut à Berne en 1611.

LÉRIDANT (Pierre), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, fut un de ces jurisconsultes du xvi^e siècle qui contribuèrent le plus par leurs écrits à corrompre les notions du droit, et surtout à renverser les antiques principes qui font la base de la société civile et religieuse ; tels sont : *L'Examen de deux questions importantes sur le mariage*, 1753, in-4, qui n'est qu'un petit plagiat fait à Lannoy, tout comme celui-ci avait dépouillé le fameux de Dominis : car ces hétérodoxes docteurs n'ont pas même le mérite de l'originalité. M. Jacques Clément, chanoine de Gand, a réfuté cet examen dans son *Traité du pouvoir de l'Eglise sur le mariage des catholiques*, Liège, 1768, in-4 ; (Voy. LANNON) ; *Consultation sur le mariage d'un Juif*, 1758, in-4 ; *Code matrimonial*, in-4, infecté de diverses erreurs. Il a écrit encore sur d'autres matières, comme *L'Antifinancier*, 1764, in-12 ; *Institutiones philosophicæ*, 1761, 3 vol. in-12. Il mourut le 28 novembre 1768.

LERME (François de Roxas de SANDOVAL, duc de), 1^{er} ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fut le plus chéri de ses favoris. Il était d'un caractère plutôt indolent que pacifique. Il avait les qualités d'un bon particulier, mais non les talents d'un ministre. Il négocia avec l'Angleterre, fit une trêve avec la Hollande, pacifia l'Aragon, et tâcha d'encourager l'agriculture ; mais il mit le plus grand désordre dans les finances. Il semble qu'un gouvernement ami de la paix, et qui n'établissait point d'impôt odieux, aurait dû se faire aimer des peuples ; mais le maître était faible, livré à ses favoris, et le ministre, également incapable, se laissait gouverner par des commis insolents et avides ; c'est ce qui rendit de Lerme l'objet de l'horreur et du mépris. Les moyens de le décrier manquèrent ; on eut recours à la calomnie. Il fut accusé d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite par Rodrigue Calderon, sa créature et son confident. Quelque éloignée que cette action fût de son caractère, le roi ne put tenir contre la haine des courtisans. De

(1) Lepitre, se trouvant un jour de garde avec un de ses collègues auprès de Louis XVI, demanda au roi la permission de prendre un Virgile qui était sur sa cheminée. « Vous savez donc le latin ? lui dit ce prince. — Oui sire,

» Non ego, cum Danaï trojanam excindere gentem,
» Autide, juravi. »

Un regard du roi lui fit entendre qu'il l'avait compris.

Lerme fut disgracié en 1618. Il était entré dans l'état ecclésiastique, après la mort de sa femme, et Paul V l'avait honoré de la pourpre. Le cardinal de Lerme mourut quatre ans après avoir été, en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV. Le duc d'Uzède, son fils, s'était montré son plus cruel ennemi, et lui avait succédé dans le ministère; mais sa faveur avait cessé trois ans avant la mort de Philippe III, arrivée en 1621. Le caractère de ce ministre a été dépeint dans le roman de *Gil-Blas*, de Lesage, liv. 8 et 9.

LERNUTIUS ou *Lernout* (Jean), poète, né à Bruges en 1545, après avoir achevé ses études, voulut connaître les principales universités de France, d'Italie et d'Allemagne; il entreprit ces voyages avec Juste-Lipse. De retour dans son pays, malgré les embarras de quelques charges dont il y fut honoré, il n'abandonna point les muses, dont il faisait ses délices: il mourut le 29 septembre 1619. On a recueilli ses poésies sous ce titre: *Jani Lernutii Basia, Ocelli et alia poemata*, Leyde, Elzévir, 1612. Elles lui assurent un rang parmi les bons poètes latins.

* LEROUX (Jean-Jacques), médecin, né à Sèvres le 17 avril 1749, reçu docteur-régent en 1778, exerçait la médecine à Paris avec succès, quand la révolution éclata. En 1792, nommé officier-municipal, puis administrateur des établissements publics, il se trouva le 10 août auprès de la personne du roi, qu'il accompagna à l'assemblée Législative, et il se retira pendant la terreur à Senteny, village près de Brie-comte-Robert. Trois mandats d'arrêt furent lancés contre lui; mais Fourcroy, son ami, les fit lever, et obtint pour lui, en 1795, une chaire à l'école de santé, qu'il conserva dans les diverses transmutations de cette école, et lors du rétablissement de la faculté de médecine, en 1810 il en fut nommé doyen. L'ordonnance de 1823 ayant supprimé la faculté, Leroux ne conserva dans la nouvelle que le stérile titre de professeur honoraire. Il mourut en avril 1832, du choléra. Ses principaux ouvrages sont: *Instruction sur le typhus, fièvre des camps, fièvre des hôpitaux, fièvre des prisons*, Paris, 1814, in-4; *Mémoire et plan d'organisation pour la médecine et la chirurgie*, par MM. Leroux et Dupuytren, Paris, 1816, in-4; *Table des matières, et des auteurs pour les 65 premiers vol. du journal de médecine*, 1788, in-4. Leroux a été pendant dix ans le rédacteur principal du *Journal de médecine* de Bacher, et ensuite propriétaire éditeur du *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*; il a été aussi un des rédacteurs du *Codex medicamentarius*. Outre ces divers écrits, dans la plupart desquels se reproduisent les vues justes et étendues du médecin qui possède bien son art, on doit encore à Leroux quelques opuscules en vers et en prose recueillis sous ce titre: *Essais de littérature*, Paris, 1850, 2 vol. in-8. Ces essais se composent d'idylles, de stances, d'épîtres, de fables, etc. Il travaillait à un *Cours sur les généralités de la médecine*, que la mort l'a empêché d'achever.

LERUELZ. Voy. LAIRUELS.

LERY. Voy. LERI.

LESAGE (Hervé-Julien). Voy. SAGE.

LESAGE. Voy. SAGE (Alain-René).

LESBONAX, orateur et philosophe de Mitylène au premier siècle de l'ère chrétienne, enseigna la philosophie dans cette ville avec beaucoup d'applaudissement. Il avait été disciple de Timocrate, mais il corrigea ce qui lui paraissait trop austère dans les mœurs et dans les leçons de son maître. Ses compatriotes eurent tant de considération pour lui qu'ils firent frapper sous son nom une médaille. Elle avait échappé jusqu'à nos jours aux recherches des antiquaires. Cary, membre de l'académie de Marseille, l'ayant recouvrée, la fit connaître dans une Dissertation curieuse, publiée en 1744, in-12, à Paris, chez Barrois. Lesboux avait mis au jour plusieurs ouvrages, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue néanmoins deux *Harangues*, que nous avons dans le *Recueil des anciens orateurs* d'Alde, Venise, 1513, 3 vol. in-fol.; et Paris, Henri Etienne, 1575; *De figuris grammaticis*, publié pour la première fois, à la suite du traité d'Ammonius; *De ad finium vocabulorum differentia*, gr., par Valkenaer, Leyde, 1739, 2 part. in-4 (1). Potamon, son fils, fut un des plus grands orateurs de Mitylène.

LESCAILLE (Jacques), poète et imprimeur hollandais, natif de Genève, fit des vers heureux, et donna des éditions très-nettes et très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1663 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE (Catherine), surnommée la *Sapho hollandaise* et la *dixième Muse*, était fille du précédent. Née à Amsterdam vers 1649, elle était d'origine genevoise. Elle surpassa son père par ses vers. Le libraire Ranck, son beau-frère, recueillit ses *Poésies* en 3 vol. in-4, 1728. On trouve dans cette collection 7 *tragédies* qu'on ne doit pas juger avec rigueur. Les règles y sont souvent violées; mais on y aperçoit de temps en temps des étincelles de génie. Catherine Lescaille mourut le 8 juin 1711.

LESCARBOT (Marc), avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France ou Canada, et il y séjourna quelque temps. A son retour, il publia une *Histoire* de cette vaste partie de l'Amérique, 1609, in-8; seconde édition augmentée, 1611; avec de nouvelles additions, Paris, 1618, in-8. Cette histoire était assez bonne pour son temps; celle du père Charlevoix l'a entièrement fait oublier. Lescarbot aimait à voyager; il suivit en Suisse l'ambassadeur de France, et il publia le *Tableau des treize cantons*, en 1618, in-4, en vers fort plats et fort ennuyeux.

LESCASSIER (Jacques), avocat et substitut du procureur général au parlement de Paris, sa patrie, né en 1530, mort en 1623, à 73 ans, se lia d'amitié avec Pibrac, Pithou, Loisel, et d'autres savants hommes de son siècle. Pendant la guerre de la ligue, il sortit de Paris pour suivre Henri III et Henri IV. La plus ample édition de ses *Œuvres* est celle de Paris en 1632, in-4. Son petit *Traité de la liberté ancienne et canonique de l'Eglise gallicane* a été plus applaudi des protestants que des catho-

(1) L'abbé Feller se trompe en attribuant cet ouvrage à Lesboux de Mitylène. Il est d'un autre grammairien de même nom, postérieur à celui-ci, et qui florissait à Constantinople.

ques. Sa *Consultation d'un Parisien*, en faveur de la république de Venise, lors de ses différends avec le pape Paul V, 1606, in-4, lui valut une chaîne d'or. Leschassier avait acquis une si grande réputation, qu'il était toujours consulté sur les matières civiles et canoniques. Il a écrit sur le *droit de nature*, sur la *loi salique*, etc.

* LESCHENAULT de la TOUR (Louis-Théodore), naturaliste, né le 13 novembre 1773, à Châlons-sur-Saône, où son père était procureur du roi, partit l'an 1800, sur la corvette le *Géographe*, avec le capitaine Baudin. Il ne revint pas avec ses compagnons de voyage, en 1804, ayant été laissé malade à Timor; il ne revint la France que très-longtemps après, rapportant une riche collection et des observations intéressantes. Son *Mémoire*, sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diemen, imprimé dans le second volume du *Voyage aux terres australes* de Péron et Freycinet, est un des résultats de ce premier voyage qu'il termina par une excursion aux Etats-Unis. Plusieurs autres ont été publiés dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*. En 1814, il partit pour l'Angleterre, afin de solliciter la permission de visiter l'Indostan britannique et Ceylan. Sir Joseph Banks lui obtint toutes les recommandations dont il avait besoin, et il partit pour Calcutta. Son séjour à Ceylan a procuré aux sciences des découvertes intéressantes; l'île Bourbon lui doit la possession du cannellier le plus estimé; et le jardin du roi, une multitude d'objets nouveaux. Il procura aussi au Sénégal un très-bel arbre de l'Inde, qui a l'avantage de croître dans les sables. Ce second voyage dura quatre ans. Dans un troisième, entrepris en 1820, il vit le Brésil, Cayenne, et la Guyane hollandaise. Il est mort le 14 mars 1826. On a de lui une *Notice sur l'épizootie qui a régné en 1812 sur les troupeaux de bêtes à laine des départements méridionaux de l'empire*, Paris, 1815, in-8.

LESCOT (Pierre de), seigneur de Clagny et de Clermont, conseiller au parlement et chanoine de Paris, né dans cette ville en 1510, se rendit célèbre dans l'architecture, qu'il cultiva sous les règnes de François I^{er} et de Henri II. C'est à lui qu'on attribue l'architecture de la *Fontaine des Saints-Innocents*, rue Saint-Denis, admirée des connaisseurs pour sa belle forme, son élégante simplicité, ses ornements sages et délicats, et ses bas-reliefs, dont le fameux Goujon a été le sculpteur. L'un et l'autre ont aussi travaillé de concert au Louvre. La *façade de l'horloge*, seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est regardée comme un chef-d'œuvre. Il mourut à Paris, en 1571, âgé d'environ 60 ans.

LESCUR. Voy. Foix (Thomas de).

* LESCURE (Louis-Marie, marquis de), général des armées vendéennes, né le 13 octobre 1766, d'une famille distinguée du Poitou, fut élevé à l'école militaire et en sortit à l'âge de 16 ans. Capitaine dans Royal-Piémont, cavalerie, il suivit l'exemple de ses camarades qui sortaient de France; mais à peine eut-il dépassé les frontières, qu'il revint à Paris. Le spectacle des crimes dont il était témoin allait le déterminer à émigrer de nouveau lorsqu'un ordre de Louis XVI le retint. Cet infor-

tuné monarque, menacé des plus grands dangers, avait besoin de serviteurs fidèles, et malheureusement il n'en voyait pas un grand nombre autour de lui. Dans la journée du 10 août, Lescure donna des preuves du dévouement le plus héroïque. Il était dans son château de Clisson près de Bressuire, lorsqu'à la nouvelle de la levée de 300 mille hommes, les paysans du Poitou se révoltèrent. L'insurrection n'eut pas, pour le moment, des suites sérieuses; mais le mécontentement général fermentait, se propageait, et finit par porter les paysans à se choisir pour chefs leurs seigneurs. Larochejaquelein se trouvait chez son cousin Lescure, dont les propriétés touchaient presque aux siennes, lorsque les paysans vinrent le chercher pour le mettre à leur tête. Il n'hésita point sur le parti qu'il devait prendre, et Lescure l'y encouragea. Larochejaquelein se rendit vers Châtillon; mais les paysans des environs de Clisson s'étant soumis, Lescure fut avec sa famille emmené en prison à Bressuire; au bout de quelques jours une armée vendéenne vint le délivrer. Proclamé un des principaux chefs de cette armée, il donna des preuves du plus brillant courage. Les républicains gardaient un pont devant Thouars; Lescure s'y précipite le premier, et s'en empare, tant il était pressé de délivrer les prisonniers vendéens qui y étaient renfermés. Il entra seul dans Fontenay. A Saumur, il reçut une blessure assez grave: au combat de Torfou, il montra une valeur héroïque; ce fut le dernier succès des Vendéens sur la rive gauche de la Loire. Cependant ils parvinrent à repousser pour quelques jours les troupes de Kléber. Dans la chaleur de l'action, Lescure mit pied à terre, et cria aux paysans découragés: « Y a-t-il quatre cents » hommes assez braves pour venir périr avec moi...? » — Oui, monsieur le marquis..., » répondirent les paysans de la paroisse des Echaubroignes. Il se mit à leur tête, et tint ferme pendant deux heures, tandis que le reste de l'armée se retirait en bon ordre. A l'affaire de la Tremblaye, après s'être battu comme un lion, il fut atteint d'une balle qui le renversa de cheval. Relevé par un de ses domestiques, il fut obligé de suivre sur un brancard l'armée vendéenne, qui, après la défaite de Chollet (voy. LAROCHEJAQUELEIN), se vit forcée de passer la Loire, et continua d'aider de ses conseils ses vaillants compagnons: il contribua à faire nommer Larochejaquelein généralissime. Le passage de la Loire ayant été effectué, non sans de grands obstacles, Lescure fut contraint de suivre la marche précipitée des troupes vendéennes. Les revers multipliés, le manque de repos, et parfois de secours, envenimèrent sa blessure, déjà très-grave, et pendant une marche de l'armée entre Ernée et Fougères, ce valeureux chef rendit le dernier soupir, le 3 novembre 1793: il n'avait que 27 ans. Sa mort, digne à la fois d'un royaliste et d'un chrétien, fut pleurée de toute l'armée. Son épouse, M^{lle} de Donnissan, qui l'assista dans ses derniers moments, a publié des *Mémoires* sur son époux, l'un des plus héroïques défenseurs de la cause des Bourbons. Lescure était aussi humain que brave; et, dans une guerre où les deux armées se permettaient le

terrible droit des représailles, où chaque général combattait son ennemi corps à corps comme un simple soldat, il ne laissa jamais périr ni même maltraiter un prisonnier, et ne tua jamais un seul homme. Le trait suivant peindra mieux que tous les éloges la générosité de son caractère. Un soldat tire un jour sur lui à bout portant : il écarte froidement le fusil, et dit aux siens : « Emmenez ce » malheureux.... » Mais les paysans indignés le massacrèrent. Alors il entra dans la plus violente colère. C'était la seule fois, disait-il, qu'il se fût permis des jurements; et il en parut confus et repentant. De tous les chefs de la Vendée aucun ne s'est acquis une gloire plus pure et plus digne d'un soldat chrétien.

LESDIGUIÈRES (François de BONNE, duc de), l'un des principaux capitaines de Henri IV, né à Saint-Bonnet de Champsaur, dans le Haut-Dauphiné, en 1545, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, et avec beaucoup de valeur. Simple archer en 1562, ses grandes qualités pour la guerre le firent choisir pour chef par les calvinistes, après la mort de Montbrun en 1575. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, et conquit plusieurs places. Henri IV, qui faisait grand cas de lui lorsqu'il n'était encore que roi de Navarre, lui donna toute sa confiance lorsqu'il fut monté sur le trône de France. Il le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières remporta de grands avantages sur le duc de Savoie, qu'il défit aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, de Gresilane en 1597. On raconte un fait qui fait honneur à la sagacité de ce général. Le duc de Savoie bâtissait le fort de Barraux sur les terres de France et en face de l'armée que commandait Lesdiguières, sans que celui-ci y mit la moindre opposition. En ayant reçu des reproches de la part du roi, il répondit : « Puisque le duc veut faire la dépense de ce fort, » il faut le laisser faire; quand il sera fini, je m'en » gage à le prendre. » Il tint parole, et en deux heures le fort tomba au pouvoir des Français. Ses services lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1608. Sa terre de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie. Quelque temps après la mort de Henri IV, il servit utilement Louis XIII contre les huguenots, dont les rébellions continuelles lui étaient enfin devenues odieuses. Il assiégea en 1621 Saint-Jean-d'Angély et Montauban. Ce grand général s'y exposa en soldat. Ses amis le blâmant de cette témérité : « Il y a soixante ans, leur dit-il, » que les mousquetades et moi nous nous connais- » sons. » L'année d'après, il abjura le calvinisme à Grenoble, et reçut à la fin de la cérémonie, des mains du maréchal de Créquy son gendre, des lettres de connétable, pour avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu. En 1624, il prit quelques places sur les Génois; il se signala à la bataille de Besagne, et fit lever le siège de Vérue aux Espagnols. Les huguenots du Vivarais avaient profité de son absence pour prendre les armes; Lesdiguières parut, et ils tremblèrent. Ayant mis le siège devant Valence, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1626, à 84 ans. Sa réputation était si grande en

Europe, que la reine Elizabeth d'Angleterre disait que « s'il y avait deux Lesdiguières en France, elle » en demanderait un à Henri IV. » Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme, peuvent consulter sa *Vie*, par Louis Videl, son secrétaire, 1638, in-fol., ouvrage curieux et intéressant, quoique écrit d'une manière ampoulée. L'auteur ne dissimule point les vices de son héros, tels que son avidité pour les richesses, ses débauches publiques avec la femme d'un marchand, les mariages incestueux qu'il fit faire dans sa famille pour y conserver ses terres, etc.

LESDIGUIÈRES. Voy. CRÉQUI (Charles).

LESEUR Voy. JACQUIER.

LESLEY (on prononce LELIE), *Leslæus*, (Jean), évêque de Ross en Ecosse, né en 1527, était d'une des plus nobles familles de ce royaume; il fut ambassadeur, en 1571, de la reine Marie-Stuart à la cour d'Angleterre, et y souffrit de grandes persécutions. Il rendit des services importants à cette princesse, et négocia pour sa liberté à Rome, à Vienne et dans plusieurs autres cours. Il fonda trois séminaires pour les Ecosais, l'un à Rome, l'autre à Paris, et le troisième à Douai, et exerça pendant sept ans les fonctions épiscopales dans le diocèse de Malines. Il mourut à Bruxelles, le 31 mai 1596. On a de lui une Histoire d'Ecosse en latin, sous ce titre : *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, 1 vol. in-4; et quelques écrits en faveur du droit de la reine Marie et de son fils à la couronne d'Angleterre. Les protestants ont accusé son Histoire de partialité; mais elle ne pouvait manquer d'essayer ce reproche de leur part, à moins d'en arracher les faits les plus vrais et les plus connus. Voy. KING.

LESLEY (Charles) *Lele*, évêque de Carlisle, mort en 1722, fut tout à la fois zélé défenseur du christianisme, et zélé partisan de la maison de Stuart. Il est auteur de plusieurs traités estimés des anglicans : *Méthode courte et facile contre les déistes*, in-8, traduite en latin in-4; *Méthode courte et facile contre les Juifs*, plus étendue que la précédente, et tirée en partie de l'ouvrage de Limborch, intitulé : *Amica collatio cum erudito Judæo* (voy. LIMBORCH); *Défense de la méthode contre les déistes*; *Lettre sur le Dieu des Siamois*, *Sammonochodon*; *Lettre à un déiste converti*; *La vérité du christianisme démontrée*, dialogue entre un chrétien et un déiste, 1711, in-8; *Dissertation sur le jugement particulier et sur l'autorité en matière de foi*. Tous ces écrits, excepté le sixième, traduits de l'anglais par le P. Houbigant de l'Oratoire, ont paru à Paris, l'an 1770, en un vol. in-8.

LESMAN (Gaspard), habile graveur en pierres fines, vivait à la fin du xvi^e siècle, sous l'empereur Rodolphe II, dont il était valet de chambre. Il a découvert une nouvelle méthode de graver. C'est à cette pratique, conservée dans les fabriques de Bohême, qu'on doit ces ouvrages de verre dont la délicatesse et le grand fini étonnent même les connaisseurs.

LESSEVILLE (Eustache le CLERC de), de Paris, d'une famille noble, se signala tellement dans ses études, qu'il fut choisi recteur de l'université de

cette ville avant l'âge de 20 ans. Il devint docteur de la maison et société de Sorbonne, l'un des aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conseiller au parlement, et enfin évêque de Coutances. Il s'acquit l'estime et l'amitié de ses diocésains, et fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province. Une connaissance profonde de la théologie et de la jurisprudence le rendirent particulièrement recommandable. Cet illustre prélat mourut à Paris en 1665, pendant l'assemblée du clergé, à laquelle il était député.

LESSING (Gotthold - Ephraïm), littérateur allemand, naquit à Kamenz dans la Lusace, le 22 janvier 1729, et, après avoir reçu les premières leçons de son père, ministre luthérien, fut confié aux soins d'un précepteur nommé Mylius, dont le frère devint plus tard l'ami intime de Lessing. Les succès précoces de l'enfant exigeant un plus grand développement dans l'instruction qui lui était donnée, il fut envoyé au collège de Meissen, puis acheva ses études à Leipsig où il se rendit en 1746. Il suivit les conférences du célèbre Kaestner, demeura quelque temps à Berlin, et se rendit ensuite à Wittenberg, où il fut reçu maître-ès-arts. Plus tard il fut chargé à Leipsig de l'éducation du fils d'un riche négociant, qu'il accompagna dans ses voyages en Saxe et en Hollande. Après avoir séjourné quelque temps à Leipsig, à son retour, il se fixa à Berlin, où il fut nommé membre honoraire de l'académie des sciences en 1760; peu après il quitta la capitale de la Prusse, pour aller occuper à Breslau, la place de secrétaire du gouvernement auprès du général Faunzein. Il conserva ce poste pendant cinq ans, au bout desquels il revint à Berlin en 1767, et s'établit à Hambourg, où une société d'amis de l'art dramatique l'appela, en lui offrant des conditions avantageuses. En 1770, il fut nommé bibliothécaire de Wolfenbützel et conseiller aulique. Ayant obtenu en 1773 la permission de voyager, Lessing alla à Vienne, où il trouva le prince Léopold de Brunswick, avec lequel il partit pour l'Italie. Mais il ne put visiter que le nord de cette terre classique des beaux-arts, et au bout de 8 mois il revint à Wolfenbützel, où il termina le 15 février 1784, à l'âge de 52 ans, une carrière qui n'avait pas été sans chagrins. Il avait été surtout profondément affecté de la perte de sa femme morte en 1778. Lessing était très-versé dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, les langues anciennes et modernes. Ses nombreux ouvrages ont exercé la plus grande influence en Allemagne, et la plupart sont regardés comme classiques. La langue allemande lui doit cette précision, cette élégance et même cette douceur dont on ne la croyait pas susceptible. J. Ad. Schlegel, Mylius, Zachariæ, Weisse, Kästner, etc., furent ses amis. Ses principales productions sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès du théâtre*; des *Fables* avec une *Théorie sur l'Apologue*; elles ont été traduites en français par d'Antelmy, Paris, 1764, in-12. Le principal tort de ces fables est d'être en prose, et l'auteur paraît l'avoir reconnu lui-même quand il écrivait : « J'ai mieux aimé prendre une » route différente et plus mauvaise, que de m'ex-

» poser au danger d'une comparaison défavorable » avec les Gleim et les Lafontaine. » *La Vie de Sophocle*; *Lettres sur la Littérature*; *Laocoon, ou des limites respectives de la peinture et de la poésie*, Berlin, 1763; trad. en franç. par Vanderbourg, Paris, 1802; *Des Images de la mort chez les anciens*, 1763. Cet écrit, ainsi que le précédent, traite de la théorie du beau dans les arts. On trouve une traduction de ce dernier ouvrage dans le *Recueil des pièces intéressantes concernant les antiquités*, Paris, 1786. Lessing engage les peintres à offrir l'image de la mort sous la figure d'un ange, et non sous celle d'un squelette, fondé, entre autres choses, sur un passage de l'Écriture qui parle d'un ange de la mort. *Dramaturgie*, ou *Précipos sur l'art dramatique* : cet ouvrage parut par numéros à Hambourg en 1767 et 1768. L'auteur prétend que les Français, dans leur théorie dramatique, ont mal compris les Grecs : il critique sévèrement les principales pièces de Voltaire et de plusieurs autres auteurs français; et, sans attaquer Racine, il semble présenter la correction de cet illustre poète comme sa qualité dominante. Cet ouvrage de Lessing, où l'on remarque beaucoup de prévention nationale, est plein d'éloquence et d'érudition. Il a été traduit en français par Cacault, Paris, 1785, 2 vol. in-8; *Mémoires historiques et littéraires, tirés des trésors de la Bibliothèque ducale de Wolfenbützel*, 1773; *Fragments d'un inconnu*; *Pope métaphysicien*, ou *Examen du système de ce poète philosophe*; *Ernest et Falk, dialogue pour les francs-maçons*. Lessing à traduit en outre, en allemand : *Examen des esprits propres aux sciences*, par D. J. Huarte; *Histoire des Arabes*, par l'abbé de Marigny; *Système de philosophie morale*, par Hutcheson; *Le théâtre de Diderot*. On cite parmi ces pièces : *Le Jeune Savant*; *Les Juifs*; *Le Misogyne* (ou *Ennemi des femmes*); *L'Esprit fort*. Lessing a donné ces comédies à l'âge de 20 à 22 ans; *Le Trésor*, imité de Plaute; *Miss Sara Samson*, 1773, première tragédie bourgeoise allemande; *Philotas*, tragédie, 1759; *Emilia Galotti*, tragédie, 1772; *Minna de Barnhelm*, comédie, 1763, imitée par Rochon de Chabannes, sous le titre des *Amants généreux*, 1774; *Nathan le Sage*, 1779, pièce trop longue pour être représentée, mais qui eut à la lecture un prodigieux succès; elle a été imitée par Chénier; *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*, et *Emilia Galotti*, ont été traduites par M. de Barante, dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*. Les *Œuvres de Lessing* ont été imprimées à Berlin par Voss, 1771-1794, 30 vol. in-18. Les derniers contiennent sa *Correspondance* avec les littérateurs les plus renommés de l'Allemagne. Parmi les *Notices* écrites sur Lessing, la plus étendue est celle qui se trouve dans le *Dictionnaire des poètes et prosateurs allemands*, de Joerdens, tom. 4°. Quoiqu'il lût avec une espèce de prédilection les écrits de Diderot, Lessing le considérait cependant « comme un de ces » philosophes qui cherchent beaucoup plus à rassembler qu'à dissiper les nuages : partout où ils » portent leurs yeux, dit-il, on voit s'ébranler les » bases des vérités les mieux établies... » Malgré cet aveu, Lessing mérita le même reproche dans ses

fameux *Fragments d'un inconnu*, ouvrage qui lui suscita de justes critiques de la part des théologiens... « Il était convaincu, dit un de ses biographes, que la publication de ses fragments devait être utile à la religion, en provoquant l'examen et la réfutation des objections qu'ils contenaient contre plusieurs points du christianisme, tels que la révélation, la résurrection, le but de Jésus-Christ et de ses disciples, etc... » Ce moyen de faire triompher les dogmes de la religion chrétienne paraît tout-à-fait étrange : c'est comme si l'on blessait de plusieurs coups de poignard un homme innocent et respectable, pour avoir ensuite le plaisir, d'ailleurs incertain, de le voir guérir et jouir d'une meilleure santé. Les *Fragments d'un inconnu* furent vivement réfutés par Semler, Dœderlein, le ministre Goëze, etc. Quelque temps auparavant, Lessing avait publié un ouvrage de Béranger sur l'Eucharistie, qu'il avait trouvé manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il y joignit une Préface où il explique les nombreuses variations du fameux archidiacre d'Angers ; il tâche de combattre l'autorité des anathèmes lancés contre l'auteur, et quelques synodes ou conciles tenus à ce sujet, dont même il révoque en doute l'existence ; il veut prouver enfin que l'ouvrage sur l'eucharistie est postérieur aux autres ouvrages de Béranger. Dans sa *Dramaturgie* (1^{re} part., pag. 24), il semble indigné contre un vers d'une tragédie dont le sens est que le ciel pardonne, mais qu'un prêtre ne pardonne jamais ; et il ajoute : « Dans toutes les religions, des prêtres ont fait du mal, non comme prêtres, mais comme scélérats, et ils auraient profité, pour satisfaire leurs passions, des privilèges de tout autre état. » Le mélange de poison et d'antidote que renferme cette maxime n'en écarte pas la mortelle amertume, et il aurait mieux valu, pour la réputation de Lessing et pour sa propre tranquillité, qu'il eût mieux connu ou plus respecté les vérités concernant l'Eglise. Mais il voulait dogmatiser à tous risques et périls. Aussi en même temps qu'il reproche tom. 30 pag. 337) aux orthodoxes (luthériens) leur intolérance, il dit être convaincu que les théologiens de la nouvelle école, si on leur permet de prendre le dessus, finiront par tyranniser plus que n'ont jamais fait les premiers. Voilà les théologiens luthériens accusés d'intolérance par un de leurs sectaires, eux qui ont accusé les théologiens catholiques d'être des despotes intolérants. Au reste, ce n'est point à ceux de ses écrits qui contiennent ces principes que Lessing doit sa célébrité, il était là comme hors de sa route, et ne pouvait que s'égarer. On peut consulter sa vie par son frère ; le *Nécrologe* de Schmid, etc.

LESSIUS (Léonard), né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1534, prit l'habit de jésuite l'an 1572, et professa avec distinction la philosophie pendant sept ans à Douai, et la théologie à Louvain depuis l'an 1585 jusqu'en 1603. Il fit soutenir, de concert avec Hamélius, son confrère, en 1586, des Thèses qui paraissaient opposées aux sentiments de saint Thomas. La faculté de théologie de Louvain censura 34 propositions tirées des thèses de Lessius. Elle crut voir que le jésuite, en combattant le bayanisme,

s'était jeté dans le semi-pélagianisme. Stapleton, professeur à Louvain, se déclara contre cette censure dans une lettre à l'évêque de Middelbourg, insérée dans l'Histoire des congrégations *De auxiliis* du père de Meyer, p. 32. L'université de Douai se joignit à celle de Louvain. Il règne dans la censure de Douai un air de vivacité qui montre un peu de passion. Lessius en ayant appelé à Rome, Sixte V fit examiner dans une congrégation la doctrine condamnée dans Lessius, et après un rigoureux examen, ses propositions furent déclarées *sanæ doctrinæ articuli*. La censure fut cassée et le jugement pontifical publié à Louvain, par ordre du nonce Octavio, évêque de Cajazzo en 1588. Quesnel et Gerberon publièrent chacun une Apologie historique de la Censure ; mais ces deux apologies furent condamnées par Innocent XII en 1697. Lessius fit déclarer pour lui les universités de Mayence, de Trèves et d'Ingolstadt. On peut voir ce qui regarde cette affaire, amplement détaillée par Habert, évêque de Vabres, dans son livre *De la défense de la foi sur la grâce*, chap. 14, § 3. On sait que Habert n'était pas favorable aux jésuites, et sa relation acquiert par là une considération particulière : elle est toute à la décharge de Lessius. Ce jésuite célèbre mourut en 1623, à 69 ans. Il savait la théologie, le droit, les mathématiques, la médecine et l'histoire ; ses ouvrages en sont un témoignage. Les principaux sont : *De justitia et jure actionum humanarum*, libri IV, Anvers, 1621, Lyon, 1653, in-fol. Saint François de Sales estimait beaucoup cet ouvrage, comme il paraît par une lettre qu'il lui écrivit, et dont l'original fut gardé jusqu'en 1773 au collège des jésuites à Anvers. C'est dans la même lettre que le saint évêque se déclara pour les sentiments de Lessius sur la prédestination et la grâce (1) ; *De*

(1) Le père Graveson (voy. ce nom) ayant nié la réalité de cette lettre, on fit graver l'original en 1729, avec la plus grande exactitude chalcographique, et des copies imprimées ou fac-simile en furent répandues partout. C'est sur une de ces copies qui deviennent rares, que nous la transcrivons. Elle est si propre à faire connaître le saint prêtre et le savant religieux, qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici. « *Admodum reverende in Christo Pater, Attulit mihi Paternitatis Vestrae litteras dilectissimas nobis magister Gabriel, qua ut perhonorifica, ita et jucundissima mihi fuerunt. Amabam jam pridem, imo etiam venerabar te nomenque tuum, mi Pater, non solum quia soleo quidquid ex vestra illa Societate procedit magni facere, sed etiam quia sigillatim de vestra reverentia multa audivi præclara primum, deinde vidi, inspezi et suscepit. Fidi namque ante aliquot annos opus illud utilissimum : De justitia et jure, in quo et breviter simul et luculenter, difficultates illius partis theologiae, præ ceteris auctoribus quos viderim, egregie solvis. Fidi postea consilium quod a magni consilii angelo per te mortalibus datum est De vera religione exigenda, ac demum obiter vidi in bibliotheca collegii lugdunensis tractatum De prædestinatione ; et quamvis non nisi sparsim, ut fit, oculos in eum injicere contigerit, cognovi lumen, Paternitatem Vestram sententiam illam, antiquitate, suavitate, ac Scripturarum nativa auctoritate nobilissimam. De prædestinatione ad gloriam post prævisa opera amplecti ac tueri ; quod tam mihi gratissimum fuit qui nimirum eam semper, ut Dei misericordia ac gratia magis consentaneam, veriorum ac amabiliorem existimavi ; quod etiam tantisper in libello De amore Dei indicavi. Cum igitur illa erga Paternitatis Vestrae merita, quam dudum laudaveram apud me operum ejus, affectus essem, mirifice profecto gavisus sum, me tibi vicissim ulcunque etiam earum esse ; quod ut semper contingat, et dictum magistrum Gabrielem commendatissimum habeo, et si quid unquam potero quod tibi placere cognoscam, id exequar quam impensissime. Valeat interim reverenda*

potestate summi pontificis, ouvrage solide et bien écrit ; mais dans lequel l'auteur paraît tenir encore à l'opinion de la puissance temporelle des papes ; *Hygiasticon, seu vera ratio valetudinis bonæ et vitæ, unâ cum sensuum et iudicii et memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandæ*, Anvers, 1613 et 1614, in-8, avec le traité de Louis Cornaro sur la même matière, traduit de l'italien par Lessius, Cambridge, 1634, in-8. Ces deux traités ont été traduits en français par Séb. Hardi, Paris, 1646, et enrichis de notes par de la Bonnodière, Paris, 1701 ; plusieurs *Opusculæ* recueillis en 2 vol. in-fol., pleins de lumières et de sentiments, écrits avec beaucoup de clarté, d'élégance et d'intérêt. On y distingue le petit traité *De capessenda vera religione*, ouvrage qui, dans sa brièveté, fait un excellent traité de controverse, par lequel beaucoup d'hérétiques ont été ramenés à l'Eglise ; et celui *De Providentiâ Numinis* ; plein de pensées justes, profondes et touchantes. La vie de ce jésuite a paru sous ce titre : *De vita et moribus L. Lessii*, Paris, 1644, in-12. On garde dans la bibliothèque de l'archevêché de Malines les *Informations* manuscrites sur sa vie et ses vertus. On les avait prises d'abord après sa mort, dans la croyance que l'on travaillerait un jour à sa béatification. Lessius possédait le grec, l'histoire, le droit canon, le droit civil, les mathématiques et la médecine. Juste-Lipse fait les plus grands éloges de ce savant. Voyez la *Vie de Lessius* par Foppens, *Bib. Belg.*

LESTANG (François et Christophe de), dont le premier fut président à mortier au parlement de Toulouse, et le second, évêque de Lodève, puis d'Alat et de Carcassonne. Ils furent l'un et l'autre attachés à la ligue ; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils servirent utilement Henri IV et Louis XIII. François mourut en 1617, à 76 ans, laissant quelques ouvrages de piété et de littérature ; et Christophe en 1621.

* LESTIBOUDOIS (Jean-Baptiste), médecin, né en 1715, à Douai, pharmacien en chef de l'armée française, en 1739, décrivit les plantes qui croissent dans les pays de Brunswick et de Cologne. Il fut nommé, en 1770, professeur de botanique à Lille, où il mourut le 20 mars 1804. En 1737, il avait publié un mémoire sur la pomme de terre (*Solanum tuberosum*), à l'usage de laquelle l'ignorance avait attribué une épidémie. Lestiboudois fut le premier qui indiqua tous les avantages qu'on peut tirer de ce précieux végétal. Il fut, en 1772, le principal rédacteur de la *Nouvelle Pharmacopée* de Lille, et composa en 1774, une *Carte Botanique*, qui offre la combinaison de la méthode de Tournefort avec le système de Linnée, et qui est accompagnée d'un *Abrégé élémentaire de botanique*. Valmont de Bomare s'en est servi pour la partie phytologique de son Dictionnaire d'histoire naturelle. — Son fils, François Joseph Lestiboudois, médecin et professeur de botanique à Lille, où il était né et

où il mourut en 1815, est auteur de la *Botanographie belge*, 1781, in-8 ; 2^e édit., 1796, 4 vol. in-8, et d'une *zoologie élémentaire, ou Abrégé de l'histoire naturelle des animaux*, Lille, 1803, in-8. Une 3^e édit. de la *Botanographie belge* a été publiée par Thém. Lestiboudois, 1827, 2 vol. in-8.

LESTONAC (Jeanne de), fondatrice de l'ordre des *Religieuses bénédictines de la compagnie de Notre-Dame*, naquit à Bordeaux en 1536. Elle était fille de Richard de Lestonac, conseiller au parlement de cette ville, et nièce du célèbre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaston de Mont-Ferrand, son mari, dont elle eut sept enfants, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, et le fit approuver par le pape Paul V en 1507. Quand ce pontife eut donné sa bulle, il dit au général des jésuites : « Je viens de vous unir à de vertueuses » filles, qui rendront aux personnes de leur sere » les pieux services que vos pères rendent aux » hommes dans toute la chrétienté. » Madame de Lestonac, en se consacrant à la vie religieuse, avait sacrifié tous les agréments de la figure et les avantages de la naissance. Sa congrégation se répandit en France, et y eut un grand nombre de maisons, que la révolution de 1789 n'épargna pas plus que les autres établissements édifiants et utiles. Voy. l'histoire des religieuses de Notre-Dame, par Jean Bouzonié ; et la *Vie* de M^{me} de Lestonac, par le père Beaufils, jésuite, Toulouse, 1742, in-12.

* LESTRANGE (le père Augustin de), abbé de la Trappe, un des plus illustres réformateurs de l'ordre de Cîteaux, né en 1734 au Château de Colombier-le-Vieux (Ardèche), embrassa jeune encore la vie monastique : à l'époque de la révolution, il était maître des novices dans la province du Perche. En 1790, des commissaires du département de l'Orne vinrent signifier à ces bons cénobites la suppression de leur maison, décrétée par l'Assemblée nationale. Les religieux de la Trappe, sous la conduite de leur chef, se rendirent au canton de Fribourg en Suisse. Il paraît qu'ils choisirent cet asile afin d'être à portée de suivre les événements et d'attendre l'occasion de rentrer en France. Cet espoir ne se réalisa qu'en 1817, époque où une partie des religieux trapistes revinrent sur le sol natal, ayant à leur tête le père de Lestrange, que ses vertus avaient élevé à la dignité d'abbé. Tous les biens de la Trappe avaient été vendus ; d'autres obstacles vinrent s'opposer au rétablissement de son ordre ; mais sa piété fervente, et l'activité de son zèle parvinrent à les surmonter. En peu d'années, il établit la maison mère à Soligni (Orne), et il fonda plusieurs succursales à Laval, à Chollet, à la Meillerie, à Lyon et à Aiguebelle, en Savoie. On a aussi érigé (en 1818), et par ses soins, à Soligni, un collège séparé du monastère, qui compte un grand nombre d'élèves. De temps en temps, l'abbé de Lestrange venait voir ses succursales : c'est dans une de ces visites qu'il est mort à Lyon, le 16 juillet 1827, âgé de 73 ans.

* LESUEUR (Jean-François), compositeur célèbre, né en 1760 au Plessiel, près d'Abbeville, annonça de bonne heure un goût décidé pour la musique. Dans sa première enfance, entendant une marche

Paternus tua, et le Deus usque in senectam et senium numquam derelinquat, sed canos tuos benedictionibus celestibus ornât et complet. Annessi Gebennensis, 26 Augusti 1618. Admodum Reverenda Paternitatis Vestræ humillimus et addictissimus frater et servus in Christo Franciscus episcopus Gebennensis.

militaire, il s'écria : *Quoi plusieurs airs à la fois !* Après avoir terminé ses études au collège d'Amiens, il devint successivement maître de musique de la cathédrale de Séz, en 1778, de celle de Dijon en 1780; passa en 1784 à la maîtrise des Sts.-Innocents de Paris, et en 1786 il gagna au concours celle de Notre-Dame. Privé de cette place par la révolution, il se lança dans la carrière dramatique, et composa, *La Caverne*, qui fut représentée avec beaucoup d'éclat, en 1793. A cette pièce succédèrent *Paul et Virginie*, et *Télémaque*, représentés en 1794 et 1796. Enfin il écrivit pour l'académie de musique son grand opéra des *Bardes* qui fut joué en 1804. Inspecteur et professeur au Conservatoire, il fut nommé directeur de la chapelle impériale. *La mort d'Adam* représentée en 1809, et *L'inauguration du temple de la gloire*, opéra de circonstance, composé en 1807 avec Persuis, furent ses deux derniers ouvrages dramatiques. En 1815 il entra à l'institut et fut nommé surintendant de la musique du roi, place qu'il conserva jusqu'en 1830. Retiré dès lors à Chaillot, il y mourut le 6 octobre 1837, âgé de 77 ans, plein d'une résignation qui était chez lui le résultat d'une conviction religieuse profondément enracinée, et à laquelle aucune époque de sa vie ne l'avait trouvé infidèle. Malgré le brillant succès de quelques-uns de ses opéras, ce n'est pas au théâtre qu'il faut chercher les vrais titres de Lesueur. Rien n'est resté de ce qu'il a composé pour la scène; au contraire, sa musique sacrée demeurera comme type et comme modèle. Ses *Messes*, *Oratorio* et *Motets* conserveront dans l'avenir le haut rang que leur ont assigné les contemporains; une majestueuse simplicité est le caractère distinctif de son style. Lesueur s'était beaucoup occupé de théorie et d'histoire musicale. On a de lui : *Essai sur la musique sacrée*, et *Exposé détaillé d'une musique une, imitative et particulière à chaque solennité*, 1787, in-8. Il concourut aux *Principes élémentaires de musique*, publiés par Catel (voy. ce nom). Il préparait un ouvrage important sous le titre de *Traité général sur le caractère méthodique de la musique théâtrale et imitative*, mais quelques fragments seulement ont vu le jour.

LESUEUR. Voy. SUEUR.

LETELLIER. Voy. TELLIER (le).

* LETHIÈRES (Guillaume-Guillon), peintre d'histoire, né en 1760 à la Guadeloupe, amené en France en 1774, suivit trois 3 ans les leçons de Descamps, et vint à Rouen, ensuite à Paris, où il entra dans l'atelier de Doyen (voy. ce nom). Ayant, en 1786, remporté le grand prix, il se rendit à Rome comme pensionnaire, et pendant son séjour dans cette capitale des arts, envoya à l'académie les études d'usage parmi lesquelles on distingua son *Junius Brutus*. De retour à Paris, en 1792, il continua de travailler avec succès, et désigné, en 1807, pour remplacer Suvé, mort directeur de l'académie de Rome, remplit cette place pendant 9 ans. Admis à l'institut en 1815, le roi refusa d'abord de confirmer son élection; mais dès qu'il fut mieux éclairé sur le mérite de cet artiste, il se hâta de l'approuver, et même le nomma professeur. Cet artiste, dont on loue le désintéressement, mourut

à Paris le 22 avril 1832. Parmi ses productions, outre son *Junius Brutus* que l'on voit au musée, on distingue : *Enée et Didon fuyant l'orage*; *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*; *l'Acte héroïque de St.-Louis pendant la peste de Tunis*, au musée de Bordeaux; *le passage du pont de Vienne par les troupes françaises*; *François I^{er} au milieu des savants et des artistes de son temps*, signant l'acte de fondation du collège de France; *Homère chantant ses rhapsodies*; *le Jugement de Paris*; une *Scène religieuse dans les Catacombes*; *le Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier*, dans l'église St.-Roch.

LETI (Grégoire), né à Milan en 1630, d'une famille bolonaise, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et peu de vertu. Après avoir fait ses études chez les jésuites, à Cosenza et à Rome, il se mit à voyager, et se fit connaître pour un homme d'un caractère ardent. L'évêque d'Acquapendente, son oncle, qu'il alla voir en passant, fut si choqué de la hardiesse de ses propos sur la religion, qu'il le chassa, en lui prédisant qu'il se laisserait infecter du poison de l'hérésie. Ses craintes n'étaient pas sans fondement. Leti vit à Gènes un calviniste qui lui inspira ses principes. Il passa de là à Lausanne, où il fit profession de la nouvelle religion. Un médecin de cette ville lui fit épouser sa fille. De Lausanne il alla à Genève en 1660; mais une humeur querelleuse l'ayant obligé de sortir de cette ville, après y avoir demeuré environ vingt ans, il se réfugia d'abord en France. A son arrivée à Paris, il s'y fit connaître en présentant à Louis XIV son ouvrage cité : *La Renommée jalouse de la Fortune*; mais les protestants étant mal vus à la cour, il quitta bientôt la France d'où il se rendit à Londres. Charles II le reçut avec bonté, et dès la première audience il lui fit un présent de mille écus, et lui promit la charge d'historiographe. Ce bienfait n'empêcha pas qu'il n'écrivit l'*Histoire d'Angleterre* avec une licence qui lui fit donner son congé. Amsterdam fut son dernier asile. Il y mourut en 1701, à 71 ans, avec le titre d'historiographe de cette ville. Leti était un historien famélique, qui, en écrivant, consultait plus les besoins de son estomac que la vérité. Il offrit ses services à tous les potentats de l'Europe. Il leur promettait de les faire vivre dans la postérité; mais c'était à condition qu'ils ne le laisseraient pas mourir de faim dans ce monde. Sa plume est toujours flatteuse ou passionnée. Plus soigneux d'écrire des faits extraordinaires que des choses vraies, il a rempli ses ouvrages de mensonges, d'inepties et d'inexactitudes. Son style est assez vif, mais diffus, mordant, hérissé de réflexions pédantesques et souvent très-mauvaises, et de digressions accablantes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Parmi ceux qui ont été traduits en français, on cite : la *Monarchie universelle du roi Louis XIV*, 1689, 2 vol. in-12. Il y eut une réponse à cet ouvrage, sous le titre de *L'Europe ressuscitée du tombeau de M. Leti*, Utrecht, 1690, in-12; *Le Népôtisme de Rome*, 1667, in-12, trad. en franç. en 1669, 2 tom. in-12; la *Vie du pape Sixte-Quint*, traduite en français, Paris, 1685, en 2 vol. in-12, et plusieurs fois réimprimée depuis.

L'auteur répondit à une princesse qui lui demandait si tout ce qu'il avait écrit dans ce livre était vrai : « Une chose bien imaginée fait plus de plaisir que » la vérité dépourvue d'ornements. » Excepté quelques propos prêtés sans doute à Sixte V, et sûrement très-contestables, c'est peut-être la seule histoire où Létî se soit le plus approché de la vérité. Quant aux interprétations qu'il donna à des faits certains, elles ressemblent à toutes celles des sectaires ennemis de Rome. Le traducteur y fit des retranchements, et en eût dû faire davantage ; *La Vie de Philippe II, roi d'Espagne*. Elle a été traduite en 1734, en 6 vol. in-12. L'auteur ne s'y montre ni catholique ni protestant. Si, pour être bon historien, il suffisait de n'avoir ni religion ni amour pour sa patrie, Létî l'aurait été à coup sûr. *La Vie de Charles-Quint*, traduite en français, en 4 vol. in-12, par les filles de l'auteur : compilation ennuyeuse ; *La Vie d'Elizabeth, reine d'Angleterre*, 1694 et 1741, 2 vol. in-12. Le roman y est mêlé avec l'histoire ; *L'Histoire de Cromwell*, 1694 et 1703, 2 vol. in-12, ramas confus de tout ce qu'il a lu ou entendu : celle de l'abbé Ragueneau est d'un tout autre goût, et incomparablement mieux écrite ; *La Vie de Pierre Giron, duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol. in-12, assez intéressante, mais trop longue ; *Le syndicat d'Alexandre VII, avec son Voyage en l'autre monde*, 1669, in-12 ; satire emportée, telle qu'on devait l'attendre d'un apostat. Ce n'est pas la seule qu'il ait publiée contre Rome, les papes et les cardinaux ; mais de telles horreurs ne doivent pas même être citées ; *Critique historique, politique, morale, économique et comique sur les loteries anciennes et nouvelles*, en 2 vol. in-12. C'est un fatras satirique, où il maltraite beaucoup de personnes. Parmi ses ouvrages italiens, on distingue : son *Histoire de Genève*. L'auteur n'y ménage pas cette ville ; *Son Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1684, qui le fit chasser d'Angleterre. L'un et l'autre sont en 5 vol. in-12 ; *Le Théâtre de la France*, 7 vol. in-4, fig., mauvais ouvrage ; *le Théâtre de Belgique*, 2 vol. in-8, aussi mauvais que le précédent ; *l'Italie régnante*, 4 vol. in-12 ; *l'Histoire de l'empire romain en Germanie*, 4 vol. in-4 ; *le Cardinalisme de la sainte Eglise*, 1668, 3 vol. in-12 : c'est une satire basse et sans esprit ; *La juste balance dans laquelle on pèse toutes les maximes de Rome et les actions des cardinaux vivants*, 4 vol. in-12 ; libelle du même genre et dans le même goût que le précédent ; *le Cérémonial historique*, 6 vol. in-12 ; *Dialogues politiques sur les moyens dont se servent les républiques d'Italie pour se conserver*, 2 vol. in-12 ; *Abrégé des vertus patriotiques*, 2 vol. in-8 ; *La Renommée jalouse de la Fortune* ; *Panegyrique de Louis XIV*, in-4 ; *Eloge de la chasse*, in-12 ; *des Lettres*, 1 vol. in-12, où il avoue lui-même que sa vie n'était pas fort réglée, et qu'il menait celle d'un débauché (part. 1, pag. 14, lett. 3, pag. 26, lett. 8) ; *l'Itinéraire de la cour de Rome*, 3 vol. in-8 ; *Histoire de la maison de Saxe*, 4 vol. in-4 ; *de celle de Brandebourg*, in-4 ; *Le carnage des réformés innocents*, in-4 ; *Les précipices du siège apostolique*, 1672, in-12, etc. Létî avait encore fait divers autres ouvrages qu'il a eu raison de désavouer. Tous ceux

qui portent son nom ont été généralement condamnés à Rome le 22 octobre 1700. Létî a écrit plus de cent ouvrages qu'il doit plutôt à son imagination qu'à l'histoire, qu'il consultait rarement. Voyez le *Dictionnaire de Moréri*, les *Mémoires du Nicéron*, tom. 1 et 3 et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

* LETOURNEUR (Charles-François-Louis-Honoré), connu sous le nom de *Letourneur de la Manche*, l'un des membres du Directoire de la république française, né à Grandville en 1751, d'une famille honorable, était capitaine du génie quand la révolution éclata. Il s'en déclara partisan et fut député par le département de la Manche à l'assemblée Législative, où il fit quelques rapports sur la marine. Après le 10 août, il fut chargé des travaux du camp, sous Paris. Réélu à la Convention, il vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il occupa dès lors presque exclusivement dans les comités dont il était membre, de divers rapports et projets de lois militaires. Au mois d'octobre 1796, il fut nommé membre du Directoire exécutif, en sortit l'année suivante et fait inspecteur général de l'artillerie, fut envoyé plénipotentiaire à Lille pour traiter de la paix avec l'Angleterre. A l'établissement des préfetures, il fut nommé préfet de la Loire-Inférieure (1800). Remplacé en 1804, il resta sans emploi jusqu'en 1810, où il entra conseiller à la cour des comptes. Il perdit cette place sous la première restauration, la recouvra pendant les cent-jours. Banni comme régicide, il mourut à Lacken près de Bruxelles, le 4 octobre 1817.

LETOURNEUR (Pierre.) Voy. TOURNEUR.

* LETOURNEUR (Antoine-Pierre, marquis), lieutenant-général, né à Paris en 1732, d'une ancienne famille, entra en 1763, dans les mousquetaires, et deux ans après obtint un brevet de capitaine de cavalerie. En 1769 sa bravoure lui valut le titre de maréchal-général des logis de l'armée, et en 1775 le grade de colonel. A l'époque de la révolution, major des gardes du comte d'Artois, il resta par ordre de ce prince en France, où son attachement à la famille royale lui fit courir de grands dangers. Louis XVI lui fit défendre de paraître aux Tuileries, parce que son dévouement pouvait le compromettre. Letourneur se retira donc à Chantilly ; mais il se trouvait au château dans la journée dite des poignards. Instruit par madame Elisabeth du prochain départ du roi, il quitta Paris 24 heures auparavant, et ce ne fut qu'après avoir failli deux fois être arrêté, qu'il parvint à Deux-Ponts. De là il se rendit à Coblenz, où il fut chargé d'organiser les gardes des princes, et de remonter leur cavalerie dans laquelle il eut un commandement. Il fit les campagnes de 1792 et de 1793 aux avant-postes. Après le licenciement de l'armée, il passa en Angleterre, entra dans le régiment de Royal-Louis, et fit partie de la malheureuse expédition de Quiberon. Nommé en 1797 maréchal de camp par Louis XVIII, il ne quitta plus Monsieur avec lequel il rentra en France, et qu'il accompagna en 1815 dans la Belgique. En récompense de ses services il fut fait lieutenant-général et reçut le cordon de commandeur de Saint-

Louis. Il était major des gardes du corps lorsqu'il mourut en 1824.

LETOURNEUX (Nicolas). Voy. TOURNEUX.

* LETROSNE (Guillaume-François), avocat du roi et conseiller honoraire au bailliage d'Orléans, né dans cette ville le 13 octobre 1728, élève de Polhier, fut lié avec Turgot, Gerbier, l'abbé Beaudeau et plusieurs autres économistes, et mourut à Paris le 26 mai 1780. On a de lui entr'autres ouvrages : la *Liberté du commerce des grains toujours utile et jamais nuisible*, 1764 et 1763, in-12; *Recueil de plusieurs morceaux économiques*, Amsterdam, (Paris), 1768, in-12; *Eloge historique de M. Pothier*, 1773, in-12; de l'*Ordre social*, 1777, in-8; *Vues sur la justice criminelle*, Paris, 1777, in-8; *Les Effets de l'impôt indirect prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac*, 1770, in-12, réimprimé en 1777 sous ce titre : *Examen de ce que coûtent au roi et à la nation la gabelle et le tabac*; *Réflexions politiques sur la guerre actuelle de l'Angleterre avec ses colonies*, Orléans, 1777, in-8; de l'*Administration provinciale et de la réforme de l'impôt*, suivi d'une *Dissertation sur la féodalité*, Bâle, 1779, in-4, ouvrage important, couronné par l'académie de Toulouse. Il fut un des collaborateurs du *Journal d'agriculture, commerce et finances*, Paris, 1779, 15 vol. in-12, et des *Ephémérides du citoyen*.

* LETTSOM (John-Coakley), médecin, né vers 1747 dans les parages de St.-Domingue, fut envoyé dès l'âge de six ans en Angleterre pour y faire son éducation. La mort de son père l'obligea de retourner en Amérique, pour y régler les affaires d'une succession qui consistait en partie en esclaves; Lettsom donna la liberté à tous ses nègres et revint en Europe, dont il visita les différentes parties. S'étant fait recevoir docteur à l'université de Leyde, il alla se fixer à Londres, où il fut nommé licencié du collège de médecine et membre de la société royale. Son nom était inscrit sur les dyptiques de presque tous les corps savants. Il résidait une partie de l'année à *Grove-Hill*, maison de campagne délicieuse, qui a été célébrée dans un poème par M. Maurice. Il mourut à Londres le 1^{er} novembre 1813, à 72 ans, laissant la réputation d'un homme bienfaisant et généreux. On a de lui plusieurs ouvrages estimés sur la médecine, la botanique et l'économie politique. Les principaux sont : *Observationes ad historiam theæ pertinentes*, Leyde, 1769, in-4; *Histoire naturelle de l'arbre à thé*, Londres, 1772, in-4, traduit en français, Paris, 1773, in-12. L'auteur y combat l'usage du thé; *Le Compagnon du naturaliste et du voyageur*, 1772, in-8, 3^e édit., 1800, traduit en français par Lézay-Marnésia, sous le titre de *Voyageur naturaliste*; *Réflexions sur le traitement général et la guérison des fièvres*, 1772, in-8; *Mémoires sur la médecine du dispensaire général de Londres*, 1774, in-8, trad. en français Paris, 1787, in-8; *Amélioration de la médecine à Londres, basée sur le bien public*, 1773, in-8; *Histoire de l'origine de la médecine et de son état avant la guerre de Troie*, 1778, in-4, discours prononcé devant la société royale de Londres; *Observations sur les dissections humaines*, 1788, in-8; *Histoire de quelques-uns des effets de l'ivrognerie*, 1789, in-4; *Essai sur les mal-*

heurs du pauvre, 1794, in-8; *Essai pour la fondation d'une société de bienfaisance*, 1796, in-8; *Essai ou projet pour répandre la bienfaisance, la tempérance et la science médicale*, in-8, de 1797 à 1802; *Observations sur la persécution religieuse*, 1800, in-8. Il a fourni des morceaux curieux aux *Trans-actions philosophiques*, aux recueils des sociétés de médecine de Londres, de Bath, etc., et publié une *Echelle de santé*, pour faire connaître les effets des liquides sur la santé de l'homme et les suites funestes de l'excès des boissons. Lettsom s'était montré attaché aux quakers, avec lesquels cependant il se brouilla vers la fin de sa vie.

LEU (saint), appelé aussi *saint Loup*, évêque de Sens, succéda à saint Artème l'an 609, se fit estimer du roi Clotaire II, et aimer de son peuple; il mourut le 1^{er} septembre 623, après l'avoir édifié par ses vertus.

LEUCIPPE, philosophe grec du 4^e siècle avant J.-C., disciple de Zénon, était d'Abdère, suivant la plus commune opinion. Il inventa le fameux système des atomes et du vide, développé ensuite par Démocrite et par Epicure. Les livres que ce philosophe a composés ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais Diogène Laërce nous a transmis sa doctrine. L'hypothèse des tourbillons, perfectionnée par Descartes, est aussi de l'invention de Leucippe, comme le savant Huet l'a prouvé. On a cru trouver dans le système de Leucippe le germe de ce grand principe de mécanique que Descartes emploie si efficacement : *Les corps qui tournent s'éloignent du centre autant qu'il est possible*; parce que le philosophe grec enseigne que *les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vide comme en s'élançant*. Mais ce n'est pas à raison du tournolement que les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vide; par cette raison, les moins subtils y tendent davantage. Les deux principes sont donc très-différents et en quelque sorte opposés. Il paraît néanmoins que Kepler et ensuite Descartes ont suivi Leucippe à l'égard des tourbillons et des causes de la pesanteur, et ont été, comme l'on sait, accusés de n'être que les copistes du systémateur grec; mais il se peut que le reproche ne soit pas juste. Les idées de Leucippe n'étaient pas assez merveilleuses pour croire qu'elles n'aient pu venir à l'esprit de ceux qui auraient ignoré la doctrine de ce philosophe. Leucippe vivait vers l'an 428 avant Jésus-Christ. Ce philosophe avait aussi adopté le principe que *la terre portée comme dans un chariot, tourne autour du centre*; ce qui se rapproche du système de Galilée, sur le mouvement de la terre.

LEUCOTHOË, fille d'Orchame, roi d'Achémenie, et d'Eyrnone. Apollon, qui l'aimait, prit la figure de sa mère pour s'insinuer auprès d'elle, et en abusa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de sa fille, dont il fut instruit par Clytie, sa rivale, fit enterrer Leucothoë toute vive; mais Apollon la changea en l'arbre qui porte l'encens.

LEUFROI (saint), premier abbé de Madrid, dans le diocèse d'Evreux, où il était né d'une famille noble, mourut l'an 738. Ce monastère, nommé anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il était situé, s'appela dans la suite *la Croix*

Saint-Ouen, puis la *Croix Saint-Leufroi*. Sa mense conventuelle fut unie au petit séminaire d'Evreux, par décret de l'ordinaire, au mois de mars 1741, confirmé par lettres-patentes du mois d'avril de la même année.

* LEULIETTE (Jean-Jacques), né à Boulogne-sur-mer le 30 novembre 1767, fut d'abord garçon serrurier : étant venu à Paris, il s'y lia avec Mercier, qui lui fit obtenir une place subalterne dans l'administration, et se livra à la culture des lettres. Il embrassa les principes de la révolution avec ardeur, concourut à la rédaction de plusieurs journaux, notamment de *La Sentinelle*, fut nommé professeur à l'école centrale de Seine-et-Oise, fit un cours à l'Athénée et mourut à Paris, d'un accident, le 23 décembre 1808. Leuliette a laissé les ouvrages suivants : *Des émigrés français, ou Réponse à Lally-Tollendal*, Paris, 1797, in-8. L'auteur y établit la différence de criminalité politique entre les émigrés avant et après le 31 mai ; il absout ceux-ci et condamne ceux-là. *Reflexions sur la journée du 18 fructidor, et réponse à Richer-Serizy*, Paris, 1798, in-8 ; *Essai sur la cause de la supériorité des Grecs sur les Romains dans les arts d'imagination*, ibid., 1803 ; *Discours sur l'abolition de la servitude*, in-8 ; *De l'influence de Luther sur le siècle où il a vécu*, Paris, 1804, in-8 (1) ; *Vie de Richardson*, traduite de l'anglais, de madame Barbauld, Paris, 1808, in-8 ; *Histoire de la Grèce*, traduction de l'anglais de Gillies, Goldsmith et Gast, 1808, 2 vol. in-8 ; Leuliette n'a fait que revoir le travail de M. de Villeroy ; *Tableau de la littérature en Europe depuis le xvi^e siècle, et examen des causes morales qui ont influé sur le génie des écrivains*, Paris, 1809, in-8.

LEUNCLAVIUS (Jean), en allemand *Læwenklau*, né en 1533, à Amelbeuern, en Westphalie, d'une famille noble, voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Pendant le séjour qu'il fit en Turquie, il ramassa de très-bons matériaux pour composer l'histoire ottomane ; et c'est à lui que le public fut redevable du meilleur ouvrage que l'on eût eu jusqu'alors sur cet empire. Il joignit à l'intelligence des langues savantes celle de la jurisprudence. Cet érudit mourut à Vienne en Autriche en 1593, à 60 ans. Ses mœurs n'étaient pas trop pures, si on en croit Scaliger, qui dit : *Habebat scortam secum* ; mais cet écrivain satirique peut l'avoir calomnié. On a de lui : *L'Histoire musulmane*, 1591, in-fol. ; les *Annales des sultans othomanides*, in-fol. qu'il traduisit en latin, sur la version que Jean Gaudier, autrement Spiegel, en avait faite de turc en allemand ; la *Suite de ces Annales*, qu'il continua jusqu'en 1588, sous le titre de *Pandectæ turcicæ* ; on trouve ces deux ouvrages à la fin du *Chalcondyle* du Louvre. On peut profiter de ses recherches, mais en les rectifiant, comme a fait le P. Nicolas Schmith. (*Voy. ce nom.*) Des *Versions latines* de Xénophon, de Zozime, de Constantin Manassès, de Michel Glycas, de l'Abbrégé des Basiliques : celle-ci parut en 1596, 2 vol. in-fol. ; *Commentatio de Moscovitarum bellis adversus finitimos*

gestis, dans le Recueil des historiens polonais de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol. ; *De jure græco-romano*, Francfort, 1596 ; un Abbrégé du Basilicon de l'empereur Léon VI, avec les *Novellæ Constitutiones*, Bâle, 1575. On trouve une notice sur sa vie dans Melchior Adam, *Vitæ germanor. philos.*

LEUPOLD (Jacques), ingénieur saxon, né en 1674, à Planitz, conseiller et commissaire des mines du roi de Pologne, membre de la société royale de Berlin, et de diverses autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les instruments de mathématiques. Ce mécanicien imagina une marmite plus simple que celle de Papin ; il perfectionna la pompe pneumatique de Hauksbée, et fit beaucoup d'expériences sur les miroirs. Il mourut à Leipsig en 1727, après s'être rendu célèbre par son grand ouvrage intitulé : *Theatrum machinarum*, Leipsig, 1724-27, 7 vol. in-fol. Cette compilation est utile et recherchée.

LEUSDEN (Jean), savant philologue hollandais, naquit à Utrecht en 1624, fut professeur d'hébreu dans sa patrie, et s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connaissait bien, et il l'enseignait avec autant de clarté que de méthode. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Novi Testamenti clavis græca, cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8 ; *Clavis hebraica et philologica veteris Testamenti*, 1683, in-4 ; *Onomasticon sacrum*, Utrecht, 1684, in-8 ; *Compendium biblicum veteris Testamenti*, 1688, in-8 ; *Compendium græcum novi Testamenti*, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12 ; *Philologus hebræus*, 1595, in-4 ; *Philologus hebræo-græcus*, 1695, in-4 ; *Philologus hebræo-mixtus*, 1699, in-4 ; des *Notes* sur Jonas, Joel et Ozée, etc. C'est à lui qu'on est redevable des *Editions correctes* de Bochart, de Lighfoot et de la Synopse des Critiques de Polus ; on lui doit aussi la meilleure *Edition* de la bible d'Athias, imprimée à Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8, et du nouveau Testament syriaque, 1708, 2 vol. in-4. Voyez pour la liste complète de ses ouvrages la *Bibliothèque sacrée* du P. Lelong, et de Vries Parental Leusden. — Rodolphe LEUSDEN, son fils, a donné une *Edition* du nouveau Testament grec.

LEUTARD, paysan fanatique du bourg de Vertus, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, vers la fin du x^e siècle, brisait les croix et les images, prêchait qu'il ne fallait pas payer les dîmes, et soutenait que les prophètes avaient dit des choses répréhensibles. Il se faisait suivre par une multitude innombrable de personnes qui le croyaient inspiré de Dieu. Gibuin, évêque de Châlons, désabusa et convainquit ces pauvres gens. L'hérésiarque, désespéré de se voir abandonné, se précipita dans un puits. Ses erreurs ont aujourd'hui des partisans en France, et Leutard aurait passé pour un prophète ou un apôtre dans les clubs et dans l'Assemblée nationale.

LEUTINGER (Nicolas), historien et voyageur, né en 1547, à Pollich dans le Brandebourg, professeur de belles-lettres et ministre luthérien, mourut à

(1) Ce discours fut placé par l'Institut en seconde ligne, celui de Charles Villers obtint le prix.

Wittenberg en 1612, à 64 ans. On a de lui une *Histoire de Brandebourg*, depuis 1499, jusqu'en 1594; elle parut avec ses autres ouvrages et sa *Vie*, à Francfort, en 1729, 2 vol. in-4.

LEUWEN. Voy. LEEUWEN.

LEUWENHOECK ou LEEUWENHOECK (Antoine de), célèbre physicien et naturaliste, né à Delft en 1632, excellait à faire des verres pour des microscopes et pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom distingué; plusieurs sont utiles et réelles, mais d'autres sont parfaitement chimériques. Son système des vers spermatiques, dont il faisait le principe de la génération, n'a eu d'autre vogue que celle de la nouveauté; croyant détruire l'ovarisme, il lui substitua une hypothèse beaucoup plus défectueuse, et qui ne soutient point le premier regard d'un homme judicieux. Ce qui l'excuse, en quelque sorte, c'est l'impuissance reconnue où sont tous les physiciens de rien dire de satisfaisant sur ce profond mystère de la nature. Le moyen qu'il crut avoir d'y parvenir était illusoire, comme l'a très-bien remarqué Fabre dans son *Essai sur les facultés de l'âme*, Paris, 1783. « Ce n'est pas, dit-il, dans le développement du germe que consiste le mystère de la génération; mais dans sa formation; et c'est là où les observations microscopiques ne sauraient atteindre. » (Voy. GRAAF, KIRCHER, MÛRS). Le goût sûr qui décide de la solidité d'une observation lui manquait absolument, aussi bien que la littérature, qui porte la lumière dans toutes les sciences. On doit cependant lui savoir gré d'avoir contribué à la découverte des germes, qui, suivant un philosophe de ce siècle, suffit seule pour anéantir l'athéisme; il l'anéantirait en effet, si les sectateurs d'une si monstrueuse opinion pouvaient saisir la justesse d'une conséquence. Il mourut en 1723, à 91 ans; on lui a élevé un beau mausolée à Delft, dans la vieille église, avec une épitaphe emphatique. Il a publié différents ouvrages en hollandais, qui ont été traduits en latin, et ont paru sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1693-99, réimprimé à Leyde en 1719, 4 vol. in-4; et en 1722, avec ses *Lettres à la société royale de Londres*, dont il était membre, et à divers savants.

LEVAILLANT (François). Voy. VAILLANT.

* LEVASSEUR (C.-J.-A.), né en 1723, à Rouen, d'une famille distinguée dans le commerce, suivit cette profession et fut successivement administrateur des hospices, échevin, membre de la chambre de commerce, et président de la juridiction consulaire. Le zèle et la probité avec lesquels il remplit ces divers emplois attirèrent l'attention du gouvernement: et Louis XVI, de son propre mouvement, lui fit expédier des lettres de noblesse. A l'époque de la révolution, officier municipal, et administrateur de la Seine-Inférieure. Il devint, en 1792, président du tribunal de commerce, et fut, en 1800, nommé membre du sénat conservateur. Il est mort à Paris le 8 août 1820. — LEVASSEUR (A. F. N.), ancien avocat au parlement, mort en 1812, est connu par plusieurs ouvrages, tels que *Manuel des nouvelles justices de paix*; *Explication de la loi du 4 germinal an 8, sur la faculté de tester et de disposer entre-vifs*, etc.

** LEVASSEUR, dit de la Sarthe (Réné), conventionnel, né en 1747 au Mans, y exerçait la profession de chirurgien accoucheur avec une grande habileté. Député par le département de la Sarthe, en 1792, à la convention, il s'y prononça dès les premières séances pour les mesures de rigueur, et dans le procès du roi, vota la mort sans appel et sans sursis. Le 9 mars suivant, il fit décréter l'établissement d'un tribunal extraordinaire pour juger les ennemis de la république, et, le 3 avril, s'opposa vivement à l'échange de quelques officiers autrichiens contre les commissaires de la convention arrêtés par Dumouriez. Elu secrétaire le 29 juin, il signala Defermont et Coustard, opposants au 31 mai, comme des contre-révolutionnaires dangereux, et fit mettre en jugement la municipalité de Sedan, qui, après le 10 août, avait, par ordre de Lafayette, fait arrêter les commissaires de l'assemblée législative. Envoyé lui-même en mission, il se montra cependant plus modéré qu'on ne devait s'y attendre. Le 28 décembre 1793, il fit aux Jacobins l'éloge de Marat. Son zèle furibond survécut même à la chute de Robespierre; néanmoins à cette époque il demanda l'élargissement des cultivateurs détenus. En septembre 1794, il dénonça Tallien, Lecointre, etc., qu'il accusa de vouloir succéder à Robespierre. Le 3 décembre, il défendit Carrier, dont le procès venait d'être commencé. Lors des troubles de germinal an 3 (1795), il fut, sur le rapport de Rovère, décrété d'accusation; mais il fut amnistié quelques mois après. Après la session, il revint au Mans, où il reprit sa profession d'accoucheur. Depuis, employé comme chirurgien dans les armées, il revint en 1813 au Mans, d'où il fut enlevé par les Prussiens et conduit à Berlin. Relâché en 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et fixa sa résidence à Bruxelles. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il mourut au Mans en septembre 1834, à 87 ans. Levasseur a publié ses *Mémoires*, 1829, 2 vol. in-8, avec son portrait. Achille Roche en est le rédacteur.

** LEVATI (l'abbé Ambroise), littérateur, né en 1788 à Toricella dans la Lombardie, fut élevé au séminaire de Milan. Destiné par ses supérieurs à l'enseignement, il professa la rhétorique et la philosophie au lycée de Milan, l'histoire à Bergame et enfin la littérature grecque comparée à l'université de Pavie. Il mourut dans cette ville, le 6 juillet 1841, dans le temps qu'il préparait une traduction des *Oeuvres de Platon*; il avait été nommé l'année précédente membre de l'institut Lombardo-Vénitien. On a de lui: *Viaggio di Fr. Petrarca in Francia, in Germania ed in Italia*, 1820, 5 vol. in-8, ouvrage plein de recherches; c'est un excellent recueil de matériaux pour la vie de ce poète; *Dizionario biografico delle Donne illustri*, Milan, 1822, 3 vol. in-8; *Saggio sulla storia della letteratura Italiana nei primi venticinque anni del secolo xix*, ib., 1831, in-8; *Il Piccolo Muratori, ossia storia d'Italia del medio evo*, ib., 1837, 5 vol. in-48. Levati concourut en outre à diverses publications, entre autres à la traduction des *Dissertations* annexées à la bible italienne de Venise. Voy. VERRI (Alex.).

* **LEVAVASSEUR** (Bernard-Marc-Francis), littérateur, né en 1775 à Breteuil (départ. de l'Oise), mort en 1830, manifesta dès sa première jeunesse un goût décidé pour la poésie. Dès l'âge de 18 ans, il s'y était essayé en composant quelques pièces fugitives, des odes, et une tragédie qui ne fut point imprimée. Il s'occupa aussi avec succès des utiles et honorables travaux de l'agriculture, dans laquelle son père s'était distingué. Appelé à coopérer aux travaux du conseil royal d'agriculture comme membre correspondant, Levavasseur qui n'avait pas renoncé pour cela aux lettres, fit de l'Ancien Testament, et principalement du livre de Job, l'objet spécial de ses recherches et de ses méditations. Ce fut, comme il le dit lui-même, à cette source féconde, qu'il puisa l'enthousiasme et la chaleur poétique. Il n'avait toutefois fait paraître encore que quelques opusculs, lorsqu'il mit au jour sa traduction du Livre de Job en vers français, Paris, 1826, in-8. Les plus sévères critiques ont rendu hommage au savoir de l'auteur, à l'érudition qu'annoncent sa préface et ses notes, et surtout au talent du poète.

LÈVE, ou plutôt **LEYVA** (Antoine de), Navarrois, prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, général des armées de Charles-Quint, naquit vers 1480, dans l'obscurité, et fut d'abord simple soldat. Il parvint au commandement par d'utiles découvertes, et par une suite d'actions la plupart heureuses et toutes hardies. Un extérieur ignoble ne lui ôtait rien de l'autorité qu'il devait avoir, parce qu'il joignait au talent de la parole une audace noble à laquelle les hommes ne résistent pas. Il se signala d'abord dans le royaume de Naples, sous Gonsalve de Cordoue, et ensuite dans le Milanais, d'où il chassa l'amiral Bonnivét en 1523. Il se signala à la bataille de Rebec en 1524, et défendit Pavie l'année suivante contre François I^{er}, qui y fut pris. Une sortie qu'il fit, dans laquelle il attaqua vigoureusement les Français, déterminait la victoire. Ses succès lui procurèrent des distinctions flatteuses. Charles-Quint s'étant rendu en Italie, le fit asseoir à côté de lui, et, le voyant obstiné à ne pas se couvrir, il lui mit lui-même le chapeau sur la tête, en disant : « qu'un capitaine qui avait fait soixante » campagnes, toutes glorieuses, méritait bien d'être » assis et couvert devant un empereur de 30 ans. » Ce grand général soutint sa réputation en Autriche, où il fut envoyé en 1529, contre Soliman qui assiégeait Vienne, et en Afrique, où il suivit l'empereur en 1533. L'année d'après, il fut témoin du mauvais succès de l'expédition de Provence, et en mourut de douleur en 1536, à 76 ans ; il fut enterré à Saint-Denis, près de Milan. On a raconté de lui des anecdotes romanesques qui ne méritent aucune croyance. « Il était, dit Brantôme, gouteux, » maladif, toujours en douleurs et en langueurs, » mais il combattait porté en chaise, comme s'il » eût été à cheval. » — Ses fils, Sanche et Antoine de Lève, servirent l'Espagne avec zèle, et se signalèrent en divers combats. Le premier eut deux fils, Alphonse et Sanche, qui se distinguèrent sous le duc de Parme, aux Pays-Bas.

* **LÈVÈQUE** (Pierre), né à Nantes le 3 septembre

1746, se livra particulièrement aux mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. A l'âge de 18 ans, il s'embarqua sur un vaisseau de l'état avec un emploi fort modeste. En moins de deux ans, il apprit ce qui concerne la construction, la manœuvre et le pilotage. A son retour il enseigna les mathématiques à Mortagne, à Breteuil et à Nantes, où il obtint, en 1772, la chaire d'hydrographie. Le premier il donna, dans cette ville, le spectacle d'un aérostat ; en 1786 il fut nommé examinateur de la marine. On lui doit aussi une des premières machines à vapeur qui aient été construites en France. Il possédait l'histoire, les langues, les sciences naturelles, l'administration, le commerce, etc., et joignait à ces connaissances un jugement profond et solide. A l'époque de la révolution ses talents et ses services le protégèrent quelque temps, mais lorsqu'arriva la terreur il fut obligé de fuir et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Elu en 1797 membre du conseil des Anciens, il en fut exclu par suite de la journée du 18 fructidor. Les temps étant devenus plus calmes, il revint à Paris, et remplaça Cousin, en 1804, à l'institut. Modeste dans ses goûts, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il perdit un fils, âgé de 27 ans, officier distingué dans le génie. Cette mort bâta la sienne, il succomba à une attaque d'apoplexie, au Havre, le 16 octobre 1814, âgé de 68 ans. Delambre fit son *Eloge* à l'institut. Ses principaux ouvrages sont : *Tables générales de la hauteur et de la longitude du nonagésime*, Avignon, 1776, 2 vol. in-8. Lévêque a étendu à tout le globe les tables calculées par Ptolémée pour sept climats ; elles offrent quelques avantages sur celles de Lagrange ; *Le Guide du navigateur*. Nantes, 1779, in-8, fig. Lalande juge cet ouvrage supérieur à tous ceux qui ont paru sur le même sujet ; *Examen maritime, ou Traité de la mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux*, Nantes, 1782, 2 vol. in-4. C'est une traduction de l'ouvrage de D. George Juan, (voy. ce nom), enrichie de *Notes*. Elle a été réimprimée avec des additions, Paris, 1792, 2 vol. in-4 ; *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne et des côtes de Hollande, du Jutland et de Norvège*, Paris, 1804, in-4. (Cette description, extraite de l'anglais, a été publiée par le dépôt général de la marine.) Lévêque a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Il préparait une nouvelle édition, revue et augmentée, de son *Guide du navigateur*.

** **LEVER** (Louis-Augustin, marquis), né en 1760 à Amiens, d'une ancienne famille de Picardie, était colonel de cavalerie. Il quitta la France au commencement de la révolution, et fit les campagnes de l'armée des princes. Rentré sous le consulat et ayant eu le bonheur de recouvrer sa fortune, il cultiva les lettres et les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des antiquités de sa province. L'un des fondateurs de la société des antiquaires de France, il en fut nommé directeur en 1833. Il avait, peu de temps auparavant, proposé et fait les fonds d'un prix pour le meilleur mémoire sur l'établissement et les progrès du christianisme dans la seconde Lyonnaise (la Normandie). Malgré son grand

âge, il assistait à tous les congrès scientifiques. A son retour de celui de Besançon, il mourut dans son château de Rochefort, près d'Yvetot, le 18 octobre 1840. On a de lui : *Les glaces enlevées, ou la Rapaxiade*, Paris, 1827, in-8, poème tiré à 25 exemplaires. *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth, soit par St.-Mellon, 1^{er} évêque, soit par St.-Romain, 19^e évêque de Rouen*, ib., 1829, in-8; *Examen d'un diplôme de l'an 877* in-8; *Notice sommaire sur quelques difficultés historiques relatives à Jean de Bailléul, roi d'Ecosse*. Il avait préparé pour l'impression la *Chronique de Saint-Riquier*, par Hariulf, bénédictin du XI^e siècle.

LÈVESQUE de GRAVELLE (Michel-Philippe), conseiller au parlement de Paris, mort en 1752, avait le goût des beaux-arts. On lui doit un *Recueil de pierres gravées antiques*, 1732 et 1737, 2 vol. in-4, curieux et recherché.

LÈVESQUE de POUILLY (Louis-Jean), né à Reims en 1691, d'une famille ancienne, membre de l'académie des inscriptions, se consacra d'abord aux mathématiques, et à vingt-deux ans il entreprit d'expliquer les principes de la philosophie naturelle de Newton; mais sa mauvaise santé le fit renoncer à cette étude. Il voyagea en Angleterre, où il fut bien reçu par lord Bolingbroke et par Newton. De retour dans sa patrie, il fut élu lieutenant-général de la ville de Reims en 1746. Il fit venir dans cette ville des eaux de fontaine plus salutaires que celles de puits, qui incommodaient beaucoup les habitants, et mourut en 1750, à 59 ans. De Pouilly est surtout connu par sa *Théorie des sentiments agréables*, petit ouvrage imprimé pour la 4^e fois en 1774, in-8 : c'est la production d'un esprit net et délicat, qui sait analyser jusqu'aux plus petites nuances du sentiment. Il y a quelques propositions auxquelles on pourrait donner un mauvais sens, mais un lecteur sage doit toujours choisir le plus favorable : le mieux serait sans doute qu'on ne pût leur en donner d'autre.

* **LÈVESQUE de POUILLY** (Jean-Simon), fils du précédent, naquit à Reims, en 1734. Son éducation fut dirigée par son père et ses succès furent tels qu'à l'âge de 13 ans il était déjà très-instruit dans les langues grecque et latine. Il alla bientôt continuer ses études à Paris, où il trouva dans les amis de son père de puissants protecteurs. Admis en 1768 à l'académie des inscriptions, il fut, en 1782, élu lieutenant-général de Reims, place que son père avait déjà remplie avec distinction. En 1790, il était conseiller d'état. Pendant la terreur il se réfugia en Allemagne, mais il rentra bientôt en France, et vécut plusieurs années dans ses terres. Il mourut à Reims le 24 mars 1820, âgé de 86 ans. On a de lui : *Eloge de M. Rogier de Manclin, lieutenant de la ville de Reims*, 1753; *Vie de Michel de l'Hôpital*, Londres (Paris), 1764, in-12; *Eloge de Charles-Bonnet* (imprimé en Allemagne); *Théorie de l'Imagination*, Paris, 1803, in-12. Cet ouvrage ne manque pas de mérite, mais il est inférieur à la *Théorie des sentiments agréables*. Plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

* **LÈVESQUE** (Pierre-Charles), historien et tra-

ducteur, né à Paris le 26 mars 1756, fit ses études avec distinction au collège Mazarin, il fut obligé de vivre quelque temps du produit de son travail comme graveur; car ses parents, forcés de quitter Paris par un revers de fortune, l'y laissèrent sans autre ressource que son talent pour le dessin. Sa passion pour les lettres, et sa bonne conduite lui méritèrent des protecteurs. Diderot le recommanda à l'impératrice de Russie qui lui offrit en 1773, une place de professeur à l'école des cadets-nobles. Dès qu'il fut arrivé à Pétersbourg, il employa ses loisirs à recueillir les matériaux d'une histoire des Russes, et lorsqu'il eut achevé son ouvrage, il revint en France en 1780, pressé de le mettre au jour. Le succès de cette histoire, qui était classique en Russie avant celle de Karamzin (voy. ce nom), lui ouvrit en 1789, les portes de l'académie des inscriptions; et peu de temps après il fut nommé professeur au collège de France. Il fit partie de l'institut à sa création et mourut à Paris le 12 mai 1812, âgé de 76 ans. Lèvesque avait des connaissances très-étendues; mais il a trop écrit pour que ses ouvrages aient pu approcher de cette perfection qu'on n'obtient que par un travail assidu. Il fut lié avec les philosophes, dont il partagea les sentiments, comme on peut en juger par quelques-uns de ses ouvrages. Ce sont ceux-là qu'on ne lit plus et dont par conséquent on peut se dispenser de donner les titres. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'institut, les ouvrages qui assurent à Lèvesque une réputation durable sont : *Choix des poésies de Pétrarque*, trad. de l'italien, Paris, 1774, in-8; 1787, 2 vol. in-18; *Histoire de Russie, et des différents peuples soumis à la domination des Russes*, Paris, 1782-83, 8 vol. in-12. ibid. 1800, 8 vol. in-8, continuée jusqu'à la mort de Paul I^{er}, et publiée avec des notes de Malte-Brun et Depping, 1812, 8 vol. in-8, et atlas. *Eloge historique de l'abbé Mably*, Paris, 1787, in-8, qui partagea le prix extraordinaire de l'académie des inscriptions (voy. BRISARD). *La France sous les cinq premiers Valois*, Paris, 1787, 4 vol. in-12. On y trouve la même exactitude et la même solidité de recherches que dans l'Histoire de Russie. *Histoire critique de la république romaine*, 1807, 3 vol. in-8; *Etudes de l'Histoire ancienne, et de l'Histoire de la Grèce*, 1811, 4 vol. in-8. Il a traduit Thucydide (voy. ce nom), et dans la Collection des moralistes anciens, *Pensées morales de Confucius*, 1782; *Pensées morales de divers auteurs Chinois*, 1782; *Caractères de Théophraste*, 1762; *Sentences de Théognis, Phocylide, etc.*, 1783; *Pensées morales de Cicéron*, 1782; *Apophthegmes des Lacédémoniens*, extrait de Plutarque, 1794; *Vies et Apophthegmes des philosophes grecs*, 1795. Voy. WATELET.

LÉVI. Voy. PHILIPPE LÉVI.

LÉVI, 5^e fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie l'an 1748 avant J.-C. C'est lui qui, voulant venger avec son frère Siméon, l'injure faite à Dina leur sœur, passa au fil de l'épée tous les habitants de Sichem. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, et prédit au lit de la mort qu'en punition de cette cruauté, la famille de Lévi serait divisée et n'aurait point de portion fixe au partage de la

terre promise. En effet, elle fut dispersée dans Israël, et n'eut pour partage que quelques villes, qui lui furent assignées dans le lot des autres tribus. Lévi descendit en Egypte avec son père, ayant déjà ses trois fils Gerson, Caath et Merari, dont le deuxième eut pour fils Amram, de qui naquirent Moïse, Aaron et Marie. Il y mourut l'an 1612 avant J.-C., à 137 ans. Sa famille fut toute consacrée au service de Dieu; et c'est de lui que les prêtres et les lévites tirèrent leur origine. Ceux de sa tribu s'alliaient souvent à la maison royale, ainsi que le prouve la généalogie des parents de J.-C. selon la chair. Dans un des livres de l'Ancien Testament (le *Lévitique*), ce patriarche prophétise que le Messie naîtra de lui et de Judas, et il dépeint l'horrible scandale que l'iniquité des prêtres répandra sur le sanctuaire par la condamnation du Christ.

LÉVI de GERSON, rabbin, a composé les *Guerres du Seigneur*, en hébreu, Wallenstadt, 1569, in-fol., et des *Commentaires* imprimés séparément et dans les grandes bibles. C'était un esprit singulier, qui a rempli tous ses livres de vaines subtilités métaphysiques. On ignore le temps où il a vécu.

LÉVI (Raphaël). Voy. BYZANCE.

LÉVIS, ou LEVI (Guy de), d'une illustre maison de France, fut le chef de toutes les branches que l'on en connaît aujourd'hui. Il se croisa contre les Albigeois, et fut élu maréchal des croisés. C'est en mémoire de cette charge que sa postérité a toujours conservé le titre de *Maréchal de la Foi*. Il se signala dans cette guerre, et eut la dépouille de ces rebelles fanatiques, la terre de Mirepoix et plusieurs autres situées en Languedoc. Il mourut en 1230; il avait fondé en 1190 l'abbaye de la Roche. Ses successeurs ont joint au nom de Lévis celui de seigneur de Mirepoix.

* LÉVIS (François, duc de), maréchal de France, né en 1720, au château d'AJac en Languedoc, d'une famille très-ancienne, entra de bonne heure au service, et s'y fit remarquer par une bravoure calme et un sang-froid qui contrastait singulièrement avec la vivacité de son caractère. Seul avec le maréchal de Mirepoix, son cousin, dont il était aide-de-camp, il fit deux bataillons prisonniers. Sa conduite dans le Canada lui attira des applaudissements; mais il ne put conserver à la France cette importante colonie. A son retour, nommé lieutenant-général, il rendit de nouveaux services, surtout au combat de Johannisberg. A la paix, il obtint le gouvernement de l'Artois, et sut se concilier l'affection des troupes et celle des citoyens. Lors de la formation, en 1771, de la maison militaire de Monsieur (4), il eut le commandement d'une compagnie de ses gardes. Créé maréchal de France en 1783, et fait duc l'année suivante, il mourut en 1787 à Arras, où il s'était rendu pour présider les états. On trouve des détails sur le maréchal de Lévis dans les *Souvenirs et portraits*, Paris, 1813, in-8, publiés par son fils, dont l'article suit.

* LÉVIS (Pierre-Marc-Gustave, duc de), grand bailli de Senlis, né à Paris en 1764, député aux

états-généraux, y vota souvent avec la gauche; mais flottant dans ses opinions, il s'en sépara dans plusieurs circonstances. C'est ainsi que le 1^{er} août il présenta des réflexions sur l'inutilité de la déclaration des droits, consentant néanmoins qu'on la mit à la suite de la constitution. Il s'opposa quelques jours après à l'emprunt demandé par Necker, s'appuyant sur le vœu des cahiers qui défendaient d'en consentir de nouveaux. Il se montra partisan de la liberté de la presse, et à l'occasion de la dédicace des Œuvres de Voltaire, que Pailissot présenta à l'Assemblée, il fit décréter qu'on n'en recevrait aucune. Il vota le 18 mai 1790 pour qu'on n'accordât le *recours* contre les auteurs de détentions arbitraires, qu'aux prisonniers contre lesquels il n'y aurait pas de plaintes légales. Dans les différends qui eurent lieu entre l'Angleterre et l'Espagne, il fit déclarer que la France n'entreprendrait aucune agression, mais qu'elle saurait défendre ses droits. Quelque modération que le duc de Lévis eût mise dans sa conduite, il n'avait pas moins adopté, en partie, les principes révolutionnaires. Il revint bientôt de son erreur, et quitta la France après le 10 août 1792, servit comme simple soldat dans l'armée des princes et se rendit ensuite en Angleterre. Il prit part à l'expédition de Quiberon où il fut gravement blessé. Revenu en France après le 18 brumaire, il s'y tint à l'écart, cherchant dans la culture des lettres un noble dédommagement à la perte de sa fortune. Nommé pair lors de la première promotion de 1814, il prit part à toutes discussions de finances et d'économie politique soit à la tribune, soit dans divers écrits qui furent remarqués. On lui doit l'abolition du droit d'aubaine. Il mourut à l'Elysée Bourbon le 15 février 1830, membre de l'académie française depuis 1816, il y eut pour successeur M. le comte Philippe de Segur. Ses principaux ouvrages sont : *Maximes et réflexions sur différents projets*, 1808, 2 vol. in-12; 5^e éd. 1825, in-32; *Souvenirs et portraits*, 1813, in-8, 2^e éd. augmentée, 1815, et *Voyages de Kang-Hi, ou nouvelles lettres chinoises*, 1812, 2 vol. in-12.

* LEVIZAC (Jean-Pons-Victor Lecoutz, abbé de), grammairien, né vers 1750, en Languedoc, se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vabres et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il quitta la France à la révolution, se réfugia en Hollande, puis en Angleterre, s'établit à Londres où il donna des leçons de langue française, et y mourut en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *L'art de parler et d'écrire correctement la langue française*, Londres, 1797, 4^e éd. Paris, 1809, in-8, revue par Drevet; *Traité des sons de la langue française, suivi d'un traité de l'orthographe et de la prononciation*, Londres, 1800, in-12; *Bibliothèque portative des écrivains français, ou Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, 1800, 3 vol. in-8; *Theoretical and practical grammar of the french tongue* (Grammaire théorique et pratique de la langue française, à l'usage des Anglais), réimprimé à Paris en 1815; *Dictionnaire français et anglais*, 1808, in-8; *Dictionnaire des Synonymes*, 1809, in-12.

(4) Depuis Louis XVIII.

L'abbé de Lévizac a donné des éditions avec préface et notes, des *Lettres choisies de M^{me} de Sévigné*, 1798-1801, in-12; des *Leçons de Fénelon*; des *Poésies de Boileau*, 1809, in-12; des *Pièces choisies de l'Ami des enfants*, 1811, in-12; des *Œuvres de Racine*, 1811, 3 vol. in-12.

LEWIS (Matthieu-Grégoire), romancier et auteur dramatique anglais, né en 1775, fit ses premières études à Westminster, et fut ensuite envoyé en Allemagne pour y apprendre la langue du pays, dans la vue de se rendre propre à un emploi diplomatique. Séduit par les idées sombres et bizarres des romanciers allemands, il se passionna pour ce genre de littérature, et le cultiva lui-même avec un grand succès. De retour en Angleterre, Lewis fut choisi par le bourg de Hindon pour le représenter au parlement; mais il ne chercha point à s'y faire remarquer, et satisfait de la fortune que son père lui avait laissée, il ne sollicita aucun emploi. Il mourut en mer dans l'été de 1818, en revenant de la Jamaïque, où étaient situées une partie de ses propriétés. Son ouvrage le plus connu est : *Le moine*, 1795, 3 vol. in-12. Ce roman eut une vogue extraordinaire, non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe où il fut traduit et lu avec avidité. Le mélange monstrueux de sombres horreurs et de peintures voluptueuses qui y règne causa dans Londres un grand scandale, et il fut question de citer l'auteur en justice, comme corrupteur de la morale publique. Lewis, pour éviter une poursuite qui eût flétri son nom, s'engagea à faire retirer tous les exemplaires qui avaient été distribués, et à refondre l'ouvrage dans une nouvelle édition. Il crut devoir également se justifier auprès de son père par une lettre publiée seulement après sa mort, et dans laquelle il proteste de son respect pour la religion et la morale, ajoutant qu'à l'âge de vingt ans, il s'était imaginé qu'en chargeant les couleurs il augmenterait l'effet de son tableau, et que la question définitive du vice ferait toujours plus d'impression que la peinture de ses excès. C'est à ceux qui ont lu l'ouvrage à décider jusqu'à quel point sont fondées en bonne foi de pareilles excuses, ordinairement mises en avant par tous les peintres de mœurs licencieuses (voy. LACLOS, LOUVET de COUVRAY, etc.). Les autres productions de Lewis eurent beaucoup moins de retentissement. On cite comme les plus remarquables : *Contes d'hiver*, 1801, 2 vol. in-8; *Le brigand de Venise*; *Les tyrans féodaux*; *Les orphelines de Werdemberg*; *Contes effrayants*; *Contes fantastiques*, etc.

LEYDE (Philippe de), né d'une famille noble de la ville dont il porte le nom, fut conseiller de Guillaume de Bavière, comte de Hollande, puis grand-vicaire et chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1580. On a de lui : *De republicæ cura, et sorte principantis, nonnulli alii tractatus*, Leyde, 1516, in-fol., et Amsterdam, 1701, in-4, avec une *Vie* de l'auteur. Ce qu'il a écrit sur le gouvernement civil ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domestique. Il avait professé le droit à Orléans et à Paris, et laissa d'autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER (Melchior), théologien calviniste, né à Middelbourg en 1642, professeur de théologie à

Utrecht en 1678, mort en 1721, à 79 ans, était un homme dur et passionné, qui ne savait réprimer ni sa langue ni sa plume. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent souvent de critique. Les principaux sont : *Traité de la république des Hébreux*, Amsterdam, 1704 et 1710 : recueil curieux, semé d'anecdotes sur le judaïsme moderne. Il y a joint une réfutation de l'*Archéologie* de Burnet. Ce traité de la république des Hébreux n'a pas fait oublier celui de Sigonius sur la même matière; Un *Commentaire* latin sur le Catéchisme d'Heidelberg; une *Dissertation* contre le Monde enchanté de Becker; une *Analyse de l'Écriture avec la Méthode de prêcher*; une *Histoire du jansénisme*, Utrecht, 1695, in-8; *Fax veritatis*, Leyde, 1677, in-8; la *Continuation* de l'Histoire ecclésiastique de Hornius, Francfort, 1704, in-8; *Histoire de l'Eglise d'Afrique*, in-4; *Synopsis controversiarum de fœdere*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style dur, et dans les préjugés de l'auteur.

LEYDEN (Jean-Gerbrand de), ainsi nommé parce qu'il était de la ville de ce nom, se fit carme, s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, et consacra ses moments de loisir à l'étude de l'histoire de son pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui : *Chronicon Hollandiæ comitum et episcoporum ultrajectensium*, a S. Willebrordo ad annum 1417, Francfort, 1520, in-fol.; *Chronicon Egmondanum, sive Annales abbatum egmondensium*, publié par Antoine Matthieu, Leyde, 1698, in-4. On lui attribue une *Histoire de l'ordre des carmes*; ce n'est qu'une répétition de celle d'Arnold Bostius.

LEYDEN (Jean de), ainsi nommé du lieu de sa naissance (et dont le nom est BULCOLD ou BEROLD), n'est connu que par son fanatisme. Il était tailleur. Il s'associa avec un boulanger et un ministre protestant, nommé *Rotman*, et devint chef des anabaptistes. Le boulanger, appelé Jean MATTHIEU, changea son nom en celui de *Moïse*. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appela ses apôtres, se vantant d'être envoyé du Père éternel, pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1534, et y exercèrent des indignités et des atrocités incroyables. Les magistrats et autres citoyens honnêtes s'étant opposés à leur fureur, furent massacrés ou expirèrent dans des tourments raffinés. Cet imposteur insensé prenait le nom de *Roi de Jérusalem et d'Israel*, et ne régnait que par des massacres, des cruautés et des abominations inouïes. Il espérait établir sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1536, après les avoir promenés quelque temps dans les pays circonvoisins, pour répandre la terreur dans l'âme des fanatiques qui troublaient alors tous les états de l'Europe, mais particulièrement l'Allemagne. Voy. MUNSTER.

LEZANA (Jean-Baptiste de), carme, naquit à Madrid le 23 novembre 1586. Il enseigna avec réputation à Tolède, à Alcalá et à Rome; Urbain VIII le fit assesseur de la congrégation dell' *Indice*, et

Innocent X de celle des Rites. Il mourut à Rome le 29 mars 1659, à 73 ans. On a de lui : *Summa questionum regularium*, Lyon, 1663, 4 vol. in-fol.; c'est une théologie qui a pour objet principal les devoirs des religieux; *Summa theologiæ sacræ*, Rome, 1654, 3 vol. in-fol.; *Annales sacri, prophetici et Eliani ordinis*, etc., Rome, 1651-1656, 4 vol. in-fol., pleins de fables ridicules sur l'origine de cet ordre; *De regularium reformatione*, Rome, 1646, in-4.

* LEZAY-MARNEZIA (Claude-François-Adrien, marquis de), né à Metz en 1735, d'une ancienne famille de Franche-Comté, suivit d'abord la carrière des armes, et servit dans le régiment du roi. Il avait fait de bonnes études, et, jeune encore, il quitta l'état militaire pour se livrer à la culture des lettres et à l'administration de ses domaines. Etabli dans sa terre de St.-Julien (Jura), il s'occupa d'adoucir le sort de ses vassaux, et plusieurs années avant la révolution, y abolit la corvée et la main-morte. Député par la noblesse du bailliage d'Aval aux états-généraux, il s'y montra partisan de toutes les réformes nécessaires, mais en même temps il s'opposa de toutes ses forces aux mesures qui devaient affaiblir l'autorité royale. Après la session, prévoyant les orages prêts à fondre sur la France, il s'embarqua pour l'Amérique, avec le dessein d'y fonder une colonie agricole; mais la compagnie du Scioto, dont il avait acquis un vaste terrain pour le mettre en culture, n'ayant pas rempli ses engagements, et les nouveaux colons s'étant dispersés, il revint en France dans la funeste année 1792. Il se flattait de pouvoir vivre ignoré dans sa terre de Saint-Julien, au milieu des habitants dont il avait été le bienfaiteur; mais arriva bientôt le règne de la terreur. Inscrit sur la liste des suspects, il fut enfermé dans une prison, où il eut le bonheur d'être oublié pendant onze mois. Après la chute de Robespierre, il revint à la campagne, et reprit ses anciennes habitudes. Son fils aîné (voy. l'art. suiv.), ayant été proscrit au 18 fructidor, il conçut des craintes pour sa propre sûreté, et se réfugia dans le pays de Vaud, où il fut bien accueilli de Necker et de sa famille. Dès qu'il crut le danger passé, il vint s'établir à Besançon, où il devait trouver plus de ressources pour travailler à un grand ouvrage qu'il méditait sur l'*Accord des principes de la religion et de la véritable philosophie*. Atteint d'une maladie dont il avait puisé le germe dans les prisons, il y succomba en avril 1800 dans les sentiments d'un chrétien, qu'il avait toujours conservés. On a de lui : *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté*, 1778, in-8; *Le bonheur dans les campagnes*, Neuchâtel, 1784, 1788 et 1790, in-8; *Plan de lecture pour une jeune dame*, Paris, 1784, in-12, Lausanne, 1800, in-8; *Lettres sur le Scioto*, in-8; *Les paysages*, ou *Essai sur la nature champêtre*, poème en 3 chants, 2^e édit., Paris, 1800, in-8, suivi de pièces fugitives, au nombre desquelles on distingue, *l'Épître à mon curé*, dont tous les amateurs ont retenu ce vers :

L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.

Marnezia écrivait avec une égale facilité en prose

et en vers. Son style est agréable et pur, et sa versification pleine d'élégance et d'harmonie.

* LEZAY-MARNEZIA (Adrien, comte de), publiciste, fils aîné du précédent, né à Saint-Julien en 1770, entra de bonne heure au régiment du roi, dans lequel avait servi son père, et quitta cette carrière, pour aller à Brunswick, étudier le droit public et la diplomatie. La révolution ne lui ayant pas permis de rentrer en France, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Quelques écrits qu'il publia contre les anarchistes, et ses nombreux articles dans le *Journal de Paris*, le firent proscrire au 13 vendémiaire. Proscrit de nouveau après le 18 fructidor, il rejoignit son père en Suisse, et ne quitta ce pays que lorsque le gouvernement consulaire eut rétabli l'ordre. Nommé résident à Saltzbourg, il obtint, en 1806, la préfecture de Rhin-et-Moselle, et quatre ans après, celle du Bas-Rhin, où il montra les talents d'un administrateur. Maintenu dans sa place sous la restauration, il allait au-devant du duc de Berry, qui visitait l'Alsace, quand ses chevaux, effrayés du bruit de la mousqueterie, se précipitèrent dans un fossé près de la route. Il mourut des suites de cette chute, le 9 octobre 1814. Ses principaux ouvrages sont : *les Ruines ou Voyages en France*, Paris, 1794, in-8. C'est une peinture énergique des excès de la faction qui détruisit, en quelques mois, tout ce que la sagesse et l'expérience avaient créé durant 14 siècles; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797, in-18; *Lettres à un Suisse, sur la nouvelle constitution helvétique*, Neuchâtel, 1797, in-8; *Don Carlos, infant d'Espagne*, tragédie de Schiller, Paris, 1799, in-8, avec des notes. Cette traduction est estimée, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas traduit les autres pièces du poète allemand.

LEZIN (saint), *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1^{er} novembre 603. Le pape saint Grégoire lui écrivit la *Lettre 52* du livre 9^e.

L'HÉRITIER DE BRUTELLE. Voy. HÉRITIER.

L'HÉRITIER DE VILLANDON. Voy. HÉRITIER.

* L'HOMEY (Charles-François), professeur de l'université de Paris, né en 1727 à Chaulnes, diocèse de Noyon, entra boursier au collège d'Inville, où il fit de bonnes études et en devint principal. Nommé professeur au collège du cardinal Le moine, il interrompit sa licence et renonça à tout projet d'avancement pour s'attacher aux plus jeunes enfants. Il refusa des chaires plus honorables, et, aux instances que lui faisaient ses amis de les accepter, il répondit toujours qu'il n'abandonnerait jamais ses *sixièmes*. Une grande douceur, un jugement sain, la modestie, la piété, formaient les bases de son caractère, et ces qualités brillent dans les livres qu'il composa pour ses élèves. Son refus de prêter le serment le fit enfermer en août 1792, avec d'autres prêtres à Saint-Firmin, l'une des maisons que les révolutionnaires avaient transformées en prisons. Tallien, qui avait été son élève, lui fit obtenir sa liberté; malgré cette puissante protection, ne croyant pas sa vie en sûreté, il résolut de sortir de Paris, mais il fut rencontré sur le boulevard de la Salpêtrière, par deux brigands qui lui enlevèrent

son argent. On découvrit un des voleurs, et la police parvint à lui faire rendre ce qui lui avait été pris. Comme on le pressait de poursuivre son assassin devant les tribunaux : *Je n'en ferai rien*, répondit-il : *si vous vouliez lui faire tenir la moitié de la somme qu'il m'a rendue, vous m'obligeriez ; il peut en avoir besoin*. Dès lors sa tranquillité ne fut plus troublée : Lhomond cultivait la botanique, et se rendit très-habile dans cette science, dont il donna les premières leçons au célèbre Haüy. Ses mœurs étaient aussi simples que sa conversation était aimable et spirituelle. Il est mort le 31 décembre 1794, âgé de 67 ans. On a de lui : *De viris illustribus urbis Romæ*, in-24 ; *Eléments de la Grammaire française*, in-12 ; *Eléments de la Grammaire latine*, in-12 ; *Epitome historia sacra*, in-12 ; *Doctrina chrétienne*, in-12. Tout dans cet ouvrage respire la plus tendre piété ; tout y est mis à la portée de la jeunesse à qui il est destiné, et à qui il suffit avec les deux suivants, pour connaître ce que c'est que la religion, comment elle est parvenue jusqu'à nous, et ce qu'elle nous ordonne de croire et de pratiquer : *Histoire abrégée de la religion avant la venue de Jésus-Christ*, 1^{re} édit. 1791, in-12 ; *Histoire abrégée de l'Eglise*, in-12. Dans la première de ces histoires l'auteur montre combien la religion est belle dans son origine et dans ses développements ; combien, en raison de son antiquité et de sa certitude, elle mérite notre croyance et notre respect, et combien sont méprisables ceux qui la calomnient pour la détruire. Dans la seconde, il retrace l'origine de l'Eglise de Jésus-Christ, et ses progrès ; il fait connaître les personnages qui l'ont illustrée, et les combats qu'elle a eus à soutenir, et contre les païens qui la persécutèrent pendant trois siècles, et contre les hérétiques qui l'ont si souvent divisée, et contre les scandales qui ont tant de fois déchiré son sein ; enfin, il montre l'Eglise triomphante de tous ses ennemis, et tandis que tout passe, tout périt autour d'elle, demeurant immobile et inébranlable au milieu des plus violentes tempêtes. Ces deux ouvrages, très-souvent réimprimés, ayant été altérés, on doit rechercher les anciennes éditions, et à leur défaut, celles qui ont été données plus récemment par des maisons connues par leurs principes religieux.

L'HOPITAL. Voy. HOPITAL.

LHOSTE. Voy. HOSTE.

LHOTSKI (Georges), jésuite, né à Zbirow en Bohême l'an 1724, mourut en 1782, étant recteur du collège de Telcz, après avoir enseigné les lettres et les sciences avec réputation. On a de lui : *Contraversia philosophica de systemate philosophiæ mechanice, id est, Mechanismo cosmico et individuali*, Prague, 1748, in-8 ; *Doctrina theologica de gratia, justificatione, merito, virtutibus, vitiis et peccatis*, 1733, in-4 ; *Doctrina theologica de fide, spe et charitate*, ibidem, 1738, in-4.

LHOYD. Voy. LLOYD.

LHUILIER. Voy. LULLIER.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la supercherie de son père, qui la substitua à Rachel que Jacob devait épouser : cependant Jacob vécut bien avec elle, et en eut six fils, Ruben, Si-

méon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille nommée Dina.

LIANCOURT (Jeanne de SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille du maréchal Henri de Schomberg et femme de Roger du Plessis, duc de Liancourt, connue par les deux lettres que lui écrivit le docteur Arnauld. Elle détacha du monde son mari par ses leçons et par ses exemples. Les deux époux se lièrent étroitement avec les solitaires de Port-Royal, et montrèrent beaucoup d'ardeur pour la défense de Jansénius. Ils moururent en 1674. Le duc ne survécut que deux mois à son épouse. On a d'elle un ouvrage édifiant sur l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe. L'abbé Boileau le publia en 1698, sous ce titre : *Règlement donné par une femme de haute qualité à sa petite fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison*, réimprimé à Paris en 1779. L'éditeur joignit à cet ouvrage un règlement que la duchesse de Liancourt avait fait pour elle-même, avec un tableau des vertus de cette dame ; on sent bien qu'on n'y trouve pas l'humilité et la docilité d'esprit qui opèrent la soumission aux décisions de l'Eglise. La duchesse de Liancourt possédait plusieurs langues, la musique, le dessin, et faisait des vers assez agréables. Sa vie se trouve dans les *Vies intéressantes et édifiantes des Religieuses de Port-Royal*, Cologne, 1750, 4 vol. in-12, tom. 1.

LIANCOURT. Voy. ROCHEFOUCAULT.

* LIARD (Joseph), né à Rosières-aux-Salines, (Meurthe), le 17 décembre 1747, fils d'un architecte du duc de Lorraine, entra en 1769, à l'école des ponts et chaussées. En 1775 il fut, en qualité de sous-ingénieur, chargé de travaux importants dans la Picardie et le Hainaut. Appelé en 1784 par les états de Bretagne, pour donner son avis sur les projets de navigation, il devint ingénieur en chef de cette province, et fut, deux ans après, envoyé par le gouvernement en Hollande, pour en visiter les travaux hydrauliques. Après avoir été attaché quelque temps au port du Hâvre et avoir construit le beau pont de Roanne, il fut nommé en 1794 ingénieur en chef, dans le département du Doubs, qui lui dut des nouvelles routes et des communications plus faciles. Promu en 1803, au grade d'inspecteur divisionnaire, il rédigea les projets du canal du Rhône au Rhin et en dirigea les travaux qui, malgré toutes les difficultés que présentait les diverses natures de terrain, ont été heureusement terminés en 1832. Liard mourut la même année le 22 avril, à Besançon, à l'âge de 84 ans.

LIBANIUS, fameux sophiste d'Antioche, où il naquit en 314, fut élevé à Athènes, professa la rhétorique à Constantinople et dans sa patrie. Saint Basile et saint Jean-Chrysostome furent les disciples de ce maître, qui, quoique païen, faisait beaucoup de cas des talents et des vertus de ses deux élèves. On prétend qu'il aurait choisi Chrysostome pour son successeur, si le christianisme ne le lui avait enlevé. L'empereur Julien n'oublia rien pour engager Libanius à venir à sa cour ; mais il ne put y réussir, même en lui offrant la qualité de préfet du prétoire. Libanius, qui n'était pas plus modeste que les autres sages de l'antiquité, répondit con-

stamment à ceux qui le sollicitaient, que la qualité de sophiste était fort au-dessus de toutes les dignités qu'on lui offrait. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, les avait fait mettre en prison. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens, avec une liberté courageuse. Un homme de cour pour qui ce ton ferme était apparemment nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien près du fleuve Oronte, » pour parler si hardiment. » Libanius le regarda avec dédain, et lui dit : « Courtisan, la menace que » tu me fais ne peut que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre ; » et il continua. On ignore le temps de sa mort, quelques-uns la placent à la fin du quatrième siècle (390). Libanius avait beaucoup de goût lorsqu'il jugeait les productions des autres, quoiqu'il en manque quelquefois dans ses écrits. Julien soumettait à son jugement ses actions et ses ouvrages ; le sophiste, plus attaché à la personne qu'à la fortune de ce prince, le traitait moins en courtisan qu'en juge sévère. La plupart des *Harangues* de ce rhéteur ont été perdues, et ce n'est pas peut-être un grand mal : sans parler des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition très-déplacé, il gâte tout par l'affection et l'obscurité de son style, qui ne manque d'ailleurs ni de force ni d'éclat. On estime davantage ses *Lettres*, dont Wolf a donné une excellente édition à Amsterdam en 1738, in-fol. Ce recueil offre plus de 1600 *Épîtres*, dont la plupart ne renferment que des compliments. On en lit plusieurs autres curieuses et intéressantes qui peuvent donner des lumières sur l'histoire civile, ecclésiastique, littéraire de ces temps-là. Antoine Bongiovanni a publié à Venise, en 1755, 17 *Harangues* de Libanius, en un vol. in-fol., tirées de la bibliothèque de Saint-Marc. Il faut joindre ce recueil à l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1606, et 1627, 2 vol. in-fol. Reiske a publié aussi les *Œuvres oratoires* de Libanius, Altenbourg, 1791-1797, 4 vol. in-8. On trouve dans les ouvrages de Libanius de fréquentes invectives contre la religion chrétienne, et contre l'empereur Constantin, qu'il avoue néanmoins avoir été plus vertueux que tous les empereurs romains qui ont régné avant lui. On met au nombre des prédictions de la mort de Julien une réponse ingénieuse d'un grammairien chrétien d'Antioche à Libanius. Ce sophiste, pour se moquer de la religion, lui demanda, tandis que Julien était dans l'expédition où il périt : *Que fait maintenant le fils du charpentier ? il fait un cercueil*, répondit le grammairien. On a de M. Beugnot un *Mémoire* sur Libanius considéré comme défenseur du Paganisme.

LIBAVIUS (André), docteur en médecine, né à Hall en Saxe, mourut l'an 1616, après avoir professé à Iéna l'histoire et la poésie, en 1588, et avoir été recteur du gymnase de Cobourg en Franconie. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, et chercha toutes les occasions de réfuter les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. Ses principaux ouvrages sont : *Alchimia*, Francfort, 1606, in-fol. ; *Selectorum alchimiae arcanorum tomi duo*, Francfort, 1615, in-fol. ; *Appendix syntagmatis arcanorum*, 1615, in-fol. La chimie a fait tant de pro-

grès depuis Libavius, que ses ouvrages ne sont plus recherchés. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang* : opération qui a fait tant de bruit dans le xvi^e siècle, et qui a dû être prohibée par les lois, à raison de l'abus étrange qu'on en faisait. (Voy. DENYS J.-Bapt. ; MERKLIN.) On conserve dans les pharmacopées sous le nom de *liqueur fumante de Libavius*, la composition d'un puissant caustique, qui n'est autre chose que du muriate suroxygéné d'étain.

LIBERAT (saint), abbé du monastère de Capse en Afrique, souffrit le martyre avec six de ses compagnons, le 2 juillet 483, pendant la persécution d'Hunéric.

LIBERAT, diacre de l'église de Carthage au xvi^e siècle, l'un des plus zélés défenseurs des *Trois Chapitres*, fut employé dans diverses affaires importantes, et fut envoyé à Rome l'an 535. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de causa Nestorii et Eutychetis*, que le père Garnier donna au public en 1673, in-8, à Paris, avec des *Commentaires* qui corrigent ce qu'il y a de défectueux dans le texte.

LIBÈRE (saint), romain, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 24 mai 352, après le pape Jules I^{er}. Il la mérita par sa piété et par son zèle pour la foi. L'empereur Constance, ayant tenté vainement de le faire souscrire à la condamnation de l'illustre Athanase, le relégua à Béré dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans son exil, et la douleur de voir son siège occupé par l'antipape Félix, ébranlèrent sa constance. Il consentit enfin à la condamnation d'Athanase, et signa la *Formule* de Sirmium, non pas celle du dernier concile, qui était visiblement hérétique, ni celle du second, qui était également répréhensible et qui fut rédigée par Valens et Ursace en 357, mais celle du premier, dressée en 351 avec beaucoup d'art par les ariens, et qui pouvait à la rigueur être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Par cette faiblesse, il entra dans la communion des Orientaux. On lui fit approuver dans le concile d'Ancyre, en 358, un écrit qui rejetait le mot *consubstantiel*, mais il protesta en même temps qu'il anathématisait ceux qui disaient que le Fils n'était pas semblable au Père en substance et en toutes choses. L'empereur lui permit de retourner à Rome, où le peuple le reçut assez froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même : il reconnut sa faute, la pleura, fit ses excuses à Athanase, rejeta la confession de foi du concile de Rimini en 359, et mourut saintement le 24 septembre 366. C'est ainsi que ce pape termina sa carrière avec la gloire qui avait illustré la très-grande partie d'un pontificat de plus de 14 ans, et que sa chute, quelle qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette faiblesse passagère se trouve réparée par tant de traits d'un courage parfaitement soutenu depuis son repentir, que presque tous les Pères l'ont qualifié de *bienheureux*. Son nom se lit dans les plus anciens Martyrologes latins. On a de lui des *Épîtres* qui se trouvent dans celles des papes par dom Coustant. L'abbé Corgne a publié en 1726 une *Dissertation critique et historique sur le pape Libère*, et le P. Stilting a fait un *commentaire critique et historique sur saint Libère*,

inséré dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 25 septembre. La chute de ce pape a toujours servi d'argument aux gallicans contre l'infailibilité du pape. L'ouvrage cité montre la faiblesse des conclusions qu'on en tire. Saint Libère eut pour successeur saint Damase.

LIBERGE (Marin), jurisconsulte, né à Belon-le-Trichard près du Mans, professeur de droit à Poitiers, fut élu échevin perpétuel de cette ville, pour avoir apaisé deux séditions du peuple au commencement de la ligue. Il professa aussi à Angers et harangua Henri IV, lorsqu'il passa dans cette ville en 1595, et ce prince fut si charmé de son discours, qu'il l'embrassa, et accorda à l'université d'Angers le droit d'*apétissement des pintes*, pour servir de gages aux professeurs en droit. Il fut dans la suite député aux états de Blois. Liberge mourut en 1599. Nous avons de lui la *Relation du siège de Poitiers*, où il était présent, sous ce titre : *Ample discours de ce qui s'est fait et passé au siège de Poitiers*, Rouen, 1569, in-8, 2^e édit. augmentée, Paris, même année; Poitiers, 1570, in-4; Rouen, 1625, in-12; et quelques *Traité*s de droit.

LIBERIUS A JESU, carme, natif de Navarre, enseigna la controverse pendant 38 ans à Rome, et fut prêtre de la Propagande. Il mourut l'an 1719, après avoir publié : *Controversiæ dogmaticæ*, Rome, 1701, in-fol. Cette édition fut défendue parce que l'auteur y était favorable au jansénisme; mais l'ayant corrigée, et s'étant rétracté, on permit l'édition qui fut faite l'an 1710. Liberius, qui avait promis 3 vol. in-fol. quand il en publia le premier, augmenta tellement l'ouvrage, qu'on l'a imprimé à Milan en 11 vol. in-fol., l'an 1742.

LIBERTÉ, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un casque de l'autre, et ayant auprès d'elle un faisceau d'armes et un joug rompu : le chat lui était consacré. Quoique la liberté soit en général un bien précieux, elle est si sujette à dégénérer, que quelques moralistes mythologues ont douté s'il fallait la ranger parmi les divinités bienfaisantes ou sinistres. Horace a dit :

In vitium Libertas excidit et vim
Dignam lege regi.

LIBERTINUS (Charles), né à Mulhausen en Bohême, l'an 1638, entra chez les jésuites en 1654, et mourut à Klattau en 1683, après avoir enseigné les belles-lettres et la langue grecque, et avoir prêché avec réputation. On a de lui le traité de Grenade, ou George Scholarius, sur la *prédestination*, traduit en latin, avec de fort bonnes notes, Prague, 1673, in-8. Il a publié encore *Franciscus Xaverius, Indiarum apostolus, elogiis illustratus*, Breslaw, 1681; Prague, 1771, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Jean **LIBERTINUS**, aussi jésuite, né à Leutmeritz en 1654, mort vers 1724, dont on a un ouvrage, en langue bohémienne, sur l'*éducation de la jeunesse*, Prague, 1713, in-12; et un traité *De la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu*, dans la même langue, Prague, 1710, in-12.

* **LIBES (Antoine)**, physicien, né en 1752 à Bezières, mort le 25 octobre 1832 à Paris où il avait professé pendant près d'un demi siècle au collège Char-

lemagne, avec le plus grand succès. On lui doit des découvertes précieuses, entr'autres celle de l'électricité positive et négative, et de l'électricité à contact qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Il a d'ailleurs composé plusieurs ouvrages importants qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788, in-12; *Leçons de physique chimique*, ou *Application de la chimie moderne à la physique*, 1796, in-8; *Théorie de l'électricité appuyée sur des faits, confirmée par le calcul*, 1800, in-4; *Traité élémentaire de physique*, 1802, in-8; 1812, 3 vol. in-8; *Nouveau dictionnaire de physique*, 1806, 4 vol. in-8; *Histoire philosophique des progrès de la physique*, 1810, 1813, 4 vol. in-8; *Le monde physique, et le monde moral*, 1815, in-8, 2^e éd. 1822, 2 vol. in-8. Libes a fourni des articles au *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par Déterville, 1800, et a joint des notes au poème des *Trois règnes de la Nature*, de l'abbé Delille; enfin il a donné des *Mémoires* dans le *Journal encyclopédique*, etc.

LIBITINE, divinité qui présidait aux funérailles. C'est la même que Proserpine. Elle avait à Rome un temple où l'on gardait tout ce qui était nécessaire aux pompes funèbres.

* **LIBON**, célèbre architecte grec, né en Elide, florissait 458 ans avant J.-C. (80^e olympiade.) C'est lui qui bâtit le fameux temple de Jupiter, auprès de Pise ou Olympie, si renommé par les jeux olympiques qu'on y célébrait tous les quatre ans. Pausanias nous a laissé la description de ce temple; il n'en reste plus aucun vestige. Voyez l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy, intitulé *Jupiter olympien*.

* **LIBRI (Georges Bagnano, comte de)**, était né en Toscane d'une ancienne famille. Séduit par les idées qui dominaient alors, il s'était montré l'un des plus chauds partisans des Français à leur arrivée en Italie. Il combattit dans leurs rangs et commanda même avec distinction. Obligé de passer en France lors de la paix, il se vit exposé à des poursuites dont les motifs étaient peu honorables. Retiré en Belgique ou le roi Guillaume accueillait tous les mécontents, il défendit dans le *National* la politique de ce souverain et s'attira l'animadversion la plus prononcée de la part des Belges; aussi le 25 août 1830, lorsque l'insurrection éclata, les bureaux du *National* furent envahis et de là le domicile de Libri lui-même où tout fut pillé et mis en pièces. Il se réfugia alors en Hollande et le roi Guillaume lui assigna une pension. Une lettre qu'il reçut vers le milieu de l'année 1835 du ministre Goubau, dans laquelle il lui témoignait beaucoup de repentir du mal qu'il avait fait à l'église catholique, déterminait le comte Bagnano à se réconcilier avec Dieu. Depuis cette époque il changea de sentiments et de langage, et lors de sa dernière maladie il fit le 21 novembre, devant notaire et en présence de témoins, un acte où il déclarait qu'il voulait mourir dans la religion catholique, et condamnait tout ce qui, soit dans ses expressions, soit dans sa conduite, pouvait avoir offensé l'Eglise ou ses ministres. Il manifestait en outre le désir que cette rétractation fût lue en public

après sa mort. C'est dans ces sentiments qu'il expira le 1^{er} janvier 1836.

LICETI (Fortunio), *Licetus*, péripatéticien moderne, fils d'un célèbre médecin et médecin lui-même, naquit à Rapallo, dans l'état de Gènes, en 1577, dans le 7^e mois de la grossesse de sa mère. Son père le fit mettre dans une boîte de coton, et l'éleva avec tant de soins, qu'il jouit d'une santé aussi parfaite que s'il ne fût pas venu au monde avant le temps. Il professa la philosophie d'Aristote à Pise, et ensuite (1643) la médecine à Padoue, avec beaucoup d'applaudissement. Il mourut en 1657, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Traité*s. Les principaux sont : *De monstrorum causis, natura et differentiis libri II*, Padoue, 1616, in-4; Amsterdam, 1663, in-4. On y trouve quelques contes populaires, mais il y a de bonnes vues et des principes sages. *De cometarum attributis*, in-4; *De his qui diu vivunt sine alimento, libri IV*, Padoue, 1612, in-fol.; *Mundi et hominis analogia*, in-4; *De annulis antiquis*, Udine, 1645, in-4; *De novis astris et comelis*, Venise, 1622, in-4; *De spontaneo viventium ortu libri IV*, Vicence, 1618, in-fol.; *De animorum rationalium immortalitate*, Padoue, 1620, in-fol.; *De fulminum natura*, in-4; *De ortu animæ humanæ*, Venise, 1605, in-4; *Hydrologia, sive De maris tranquillitate et ortu fluminum*, Udine, 1655, in-4; *De lucernis antiquorum reconditis libri VI*, Venise, 1621, in-4, Udine, 1652, in-fol., etc. Dans ce dernier traité, il soutient que les anciens avaient des lampes sépulcrales qui ne s'éteignaient point; mais les savants croient communément que ces prétendues lampes éternelles n'étaient que des phosphores, qui s'allumaient pour quelques instants après avoir été exposés à l'air. C'est le sentiment de Ferrari dans sa dissertation *De veterum lucernis sepulchralibus*, qu'il publia en 1685, in-4. (Voy. les *Scriptores Ligurini*, de Mich. Giustiniani, les *Mémoires* de Nicéron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié). — Joseph LICETI, père de Fortunio, est auteur d'un livre intitulé : *Nobilitas de principali membri dell' uomo*, Bologne, 1590, in-8.

LICHTENAU. Voy. RIETZ.

LICHTENAW; on appelait de ce nom CONRAD, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*. Voy. CONRAD.

* LICHTENBERG (Georges-Christophe), physicien et moraliste allemand, naquit à Ober-Ramstaedt, près de Darmstadt, le 1^{er} juillet 1742. Il fit dans son bas-âge une chute qui lui courba l'épine du dos, et cet accident, qui devint la cause d'une difformité, influa beaucoup sur son caractère. Son père, pasteur instruit, lui apprit les premiers éléments des sciences, dans lesquelles il se perfectionna d'abord à Darmstadt, puis à l'université de Göttingue, sous les plus célèbres professeurs dont il resta l'ami. Après avoir achevé ses études, il visita l'Angleterre, où il fut accueilli avec distinction. Il était à Londres lorsqu'il reçut sa nomination à une chaire de l'université de Göttingue. Il y professa les mathématiques et la physique expérimentale avec le plus grand succès. Le fameux Lavoier (voyez ce nom), ayant indiscrètement

sommé Mendelshorn d'embrasser le christianisme ou de réfuter les preuves que Bonnet donne en faveur de la vérité de cette religion, Lichtenberg, que le système de Lavoier avait déjà prévenu contre lui, après l'avoir ridiculisé dans deux satires violentes, publia une parodie de son ouvrage sous le titre de *Physionomie des Queues*. Lichtenberg mourut le 24 février 1799, âgé de 47 ans. Malgré ses connaissances, il avait beaucoup de penchant pour la superstition. Il interrogeait les astres, croyait être sous la sauvegarde d'un esprit, ou génie, comme celui de Socrate, et tâchait de communiquer avec les intelligences célestes. Il écrivit plusieurs fois à son génie. Pendant toute sa vie, il parut balancer dans sa croyance religieuse, et finit par avouer « que la doctrine de l'Évangile est le » moyen le plus sûr et le plus efficace de répandre » un repos et un bonheur durables sur la terre. » Parmi ses ouvrages, ceux qui lui font le plus d'honneur sont l'*Explication des Tableaux* du peintre Hogarth, 1794-1809, 9 livr. in-fol., dont il n'a publié que les 5 premières, et le *Journal* de sa vie. Ce recueil est riche en observations psychologiques, en données également importantes pour le moraliste et le littérateur; mais on y trouve aussi des vues paradoxales et l'esprit dominant du siècle, qui tend à un scepticisme froid et dédaigneux. La collection des *Œuvres* de Lichtenberg a été publiée après sa mort, par les soins de son frère et de M. Kries, Göttingue, 1800-1806, 9 vol. in-8. Elle renferme le journal dont nous avons parlé, et la plupart des écrits qu'il avait insérés dans les *Almanachs* et dans le *Magasin de Göttingue*. On ne peut refuser à Lichtenberg beaucoup d'esprit, de gaieté et même de sensibilité; mais les analyses auxquelles il soumet les pensées et les sentiments sont souvent trop subtiles. Il eut le tort de s'opposer à la restauration de la chimie par Lavoisier; mais l'ouvrage où il le combat (*Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie*, 1800, in-8) est écrit d'une manière si gracieuse, que l'on oublie la frivolité et même la fausseté des arguments pour admirer la richesse et l'élégance du style avec lequel ils sont exposés. Kaestner a écrit l'*Éloge* de Lichtenberg (*Mém. de l'académie de Göttingue*, 1799, in-4), et un anonyme a donné quelques détails sur sa vie, dans la *Nécrologie* de Schlichtegroll, 10^e année, 2^e vol., Gotha, 1805, in-12.

LICHTENSTEIN (Joseph-Wenceslas), prince de, duc de Troppau et de Jägerndorf en Silésie, chevalier de la Toison-d'Or, feld-maréchal au service de l'impératrice Marie-Thérèse, directeur-général de l'artillerie, naquit à Vienne, le 10 août 1696. Il entra au service de la maison d'Autriche en 1714, et fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1725. Il se signala dans les campagnes de 1735 et de 1734, et fut nommé successivement général-major, lieutenant-général et feld-maréchal. Charles VI l'envoya en 1738, en qualité d'ambassadeur, à la cour de Versailles; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec distinction. Il commanda en chef les armées en 1746, et gagna, le 20 juin, la bataille de Plattsbourg, qui mit les affaires de sa souveraine dans un état très-avantageux en Italie. En 1760, il fut

nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouser par procuration l'infante Isabelle, au nom de l'archiduc Joseph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commissaire impérial pour l'élection du roi des Romains, et mourut à Vienne, le 10 février 1772, âgé de 75 ans. Lichtenstein est encore considéré comme ayant été le plus fidèle ministre et le plus zélé sujet de Marie-Thérèse dans des temps très-difficiles, et comme le restaurateur de l'artillerie autrichienne qui, sous sa direction, devint un des plus formidables ressorts de la tactique moderne. L'auguste princesse le regarda comme un des soutiens de son trône, dans les circonstances où il s'ébranlait de toutes parts, et lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. Les artistes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui, et les pauvres un père. Il est le créateur de la belle galerie de tableaux qui porte son nom, et qui est devenue comme un fidéicommis ou un majorat dans sa famille.

LICINIA, vestale, fut punie de mort avec deux autres, Emilie et Marcia, à cause de leurs dérèglements, vers l'an 112 avant J.-C.

LICINIUS (Caius), surnommé *Stolo*, tribun du peuple romain, d'une famille des plus considérables de Rome entre les plébéiennes, fut choisi par le dictateur Manlius pour général de la cavalerie. Licinius fut le premier plébéien honoré de cette charge. On le surnomma *Stolo*, c'est-à-dire *rejeton inutile*, à cause de la loi qu'il publia avec Sextius pendant son tribunat (376 avant J.-C.), par laquelle il défendait à tout citoyen romain de posséder plus de 500 arpens de terre, sous prétexte que ceux qui en avaient davantage ne pouvaient cultiver leur bien avec soin. Ces deux tribuns ordonnèrent encore « que les intérêts qui auraient été payés par les débiteurs demeurassent imputés sur le principal des dettes, et que le surplus serait acquitté » en trois diverses années, « ce qui était une violation manifeste de la propriété; enfin, « que l'on » ne créerait plus de consul à l'avenir, que l'un » d'eux ne fût de famille plébéienne. » Ils furent tous les deux consuls en conséquence de cette dernière loi, Sextius l'an 365 avant J.-C., et Licinius deux ans après. On a toujours remarqué que l'ambition, la cupidité et la jalousie cherchaient à flatter la multitude et à gagner la faveur populaire pour parvenir à leur but. *Voy. GRACCHUS.* Licinius fut condamné, en 356 avant J.-C. à une amende de 10,000 asses (6,700 fr.), pour avoir transgressé une des lois dont il avait été provocateur, en possédant jusqu'à mille journaux de terre, tant en son nom qu'en celui de son fils, qu'il avait fait émaner pour colorer sa contravention.

LICINIUS-TEGULA (Publ.), célèbre poète latin, vers l'an 200 avant J.-C. Vulcatius, cité par Aulugelle, lui donne le 4^e rang parmi les poètes comiques. Mais comme il ne nous reste de lui que des fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, il est difficile de dire s'il méritait le rang qu'on lui assigne. On présume qu'il est le même que C. Licinius Imbrex.

LICINIUS-CALVUS, *Voy. CALVUS.*

LICINIUS (Flavius-Valérius-Licinianus), empereur romain, fils d'un paysan de Dacie, parvint du rang de simple soldat aux premiers emplois militaires. Il était né vers l'an 263. Galère-Maximien, qui avait été soldat avec lui, et auquel il avait rendu des services importants dans la guerre contre les Perses, l'associa à l'empire en 307, et lui donna pour département la Pannonie et la Rhétie. Constantin, voyant son crédit, s'unit étroitement avec Licinius; pour resserrer les nœuds de leur amitié, il lui fit épouser Constantia, sa sœur, en 313. Cette année fut célèbre par les victoires de Licinius sur Maximin. Il le battit, le 30 avril, entre Héraclée et Andrinople, le poursuivit jusqu'au mont Taurus, le força à s'empoisonner, et massacra toute sa famille. Enorgueilli par ses succès, et jaloux de la gloire de Constantin, avec lequel il partageait l'empire, il persécuta les chrétiens pour avoir un prétexte de lui faire la guerre. Les deux empereurs marchèrent l'un contre l'autre, à la tête de leurs armées. Ils se rencontrent auprès de Cibales en Pannonie, combattent tous les deux avec valeur, et Licinius est enfin obligé de céder. Il répara bientôt cette perte, et en vint une seconde fois aux mains auprès d'Andrinople. Son armée, quoique vaincue une deuxième fois, pilla le camp de Constantin. Les deux princes, las de cette guerre ruineuse et si peu décisive, résolurent de faire la paix; Licinius l'acheta par la cession de l'Illyrie et de la Grèce. Constantin ayant passé sur ses terres en 323, son rival irrité viola le traité de paix. On arma des deux côtés, et le voisinage d'Andrinople devint encore le théâtre de leurs combats. L'armée de Licinius y fut taillée en pièces, il prit la fuite du côté de Chalcédoine, où le vainqueur le poursuivit. Craignant d'être obligé de donner bataille, et n'ayant que très-peu de troupes, Licinius demanda la paix à Constantin, qui la lui accorda; mais, dès qu'il eut reçu du secours, il rompit encore le traité. Il y eut une nouvelle bataille près de Chalcédoine, où Licinius fut derechef vaincu et contraint de fuir. Constantin le suivit de si près, qu'il l'obligea de s'enfermer dans Nicomédie. Licinius, dans cette extrémité, se remit à la clémence de son vainqueur. Constantia, sa femme, employa les larmes et les prières pour toucher son frère; Licinius se joignit à elle, et se dépouilla de la pourpre impériale. Constantin, après lui avoir accordé son pardon et l'avoir fait manger à sa table, le relégua à Thessalonique, où apprenant qu'il ne cessait d'intriguer, et qu'il traitait secrètement avec les Barbares pour renouveler la guerre, il le fit étrangler l'an 324. Il avait un fils que Constantin prit d'abord chez lui, et qu'il fit mourir un an après. (*Voy. l'article suivant.*) Licinius se distingua par son courage; mais cette vertu était balancée par beaucoup de vices. Il était avare, dur, cruel, impudique; il persécuta les chrétiens, pilla ses sujets, et leur enleva leurs femmes; son inconstance et son ambition lui faisaient rompre à la première occasion les traités les plus solennels.

LICINIUS (Flavius Valerius Licinianus), surnommé *le Jeune*, était fils du précédent et de Constantia, sœur de Constantin. Il naquit en 313, et fut déclaré César

en 317, ayant à peine 20 mois. Constantin le fit élever sous ses yeux à Constantinople. Mais sa jeunesse ne lui permettant pas de cacher les saillies de son imagination, il lui échappait des traits qui faisaient connaître ses desirs ambitieux et les troubles qu'il causerait dans l'empire. On en fit des plaintes à Constantin, et Fausta sa femme lui peignit si vivement le danger de l'état, qu'il fit mourir le jeune prince, en 326, lorsqu'il était dans sa douzième année.

LICINIUS. Voy. LEZIN.

LICINIUS DE SAINTE-SCHOLASTIQUE, carme, né à Saumur, mort à Paris dans le couvent dit des *Billettes*, le 13 février 1674, après avoir publié : *De scientiis acquirendis tam divinis quam humanis*, 1664; *Preuves de l'infidélité des jansénistes dans la traduction des saints Pères*; *Vie du père Philippe Thibault*, auteur de la réforme des Carmes de l'observance de Rennes, Paris, 1675; un grand nombre d'ouvrages ascétiques. C'était un homme appliqué, et qui ne cherchait qu'à se rendre utile, à confondre l'erreur, à démasquer l'hypocrisie, et à nourrir la piété.

LIEBAULT (Jean), médecin et agronome, né à Dijon, mort à Paris en 1596, laissa divers *Traité*s de médecine, eut part à la *Maison rustique*, ouvrage dont Charles Etienne, imprimeur, son beau-père, est le premier et le principal auteur. Ce livre, qui ne formait d'abord qu'un volume, en compose à présent deux in-4. On a encore de lui : *Thesaurus sanitatis*, etc., 1578, in-8; des *Scholies* sur Jacques Hollérius, en latin, 1579, in-8, etc.; des *Traité*s sur les *maladies*, la *santé*, et la *fécondité des femmes*, 1582, 3 vol. in-8; *De præcavendis curandisque venenis commentarius*.

LIEBE (Chrétien-Sigismond), savant antiquaire allemand, né en 1687 à Frauenstein (Misnie), mort à Gotha en 1736, à l'âge de 49 ans, fut successivement docteur en l'université de Leipsig (1714), gradué en théologie (1717), prédicateur à l'église Saint-Paul, bibliothécaire adjoint de l'académie, et enfin conservateur du cabinet des antiques du duc de Saxe-Gotha. Il s'est principalement fait connaître par son ouvrage intitulé : *Gotha numaria*, Amsterdam, 1750, in-fol.; *Roma Babylon ex nummis*, Leipsig, 1714, in-4, réimprimée sous ce titre : *Nummi Ludovici XII Galliarum regis*, Epigraph. : *PERDAM BABYLONIS NOMEN vel PERDAM BABYLONEM, insignes, illustrati ac contra Harduinum defensi*, Leipsig, 1717, in-8. Il fut un des principaux collaborateurs des *Acta eruditor. Lipsiensium*.

LIEBICH (Jean), né à Glogau en Silésie, en 1681, entra chez les jésuites, où il enseigna diverses sciences avec succès, fut pendant dix ans chancelier de l'université d'Olmütz, et mourut dans cette ville en 1757. Ses principaux ouvrages sont : *Questiones theologicæ de fide, spe et charitate*, Olmütz, 1728, in-8; *Breviarium scripturisticum in evangelia adventus et plurimum dominicarum sequentium usque ad dominicam septuagesimæ*, Olmütz, 1751, in-8; *Pœnitentiæ sacramentum per resolutiones speculative-practicæ ad munus confessoriorum, etc.*, Troppau, 1752, in-8; *Questio juris et facti historico-theologica de conciliis sanctæ romanæ Ecclesiæ*, Troppau, 1752, in-12.

LIEBKNECHT (Jean-Georges), mathématicien, antiquaire et célèbre professeur de Giessen, né à Wasungen vers 1680, devint membre de la société royale de Londres, de l'académie des sciences de Berlin, et de la société des Curieux de la nature, et mourut à Giessen en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertationes theologicæ, philosophicæ et littéraires*, estimées, et divers autres ouvrages. Il crut découvrir, en 1723, une nouvelle étoile dans la grande Ourse; parmi ses ouvrages, qui sont au nombre de dix, on cite : *Dissertatio cosmographica de harmonia corporum mundi totalium novæ ratione in numeris perfectis generatim definita*, Giessen, 1718, in-4. Goetenn a donné la vie de Liebknecht dans le *Gelehrte Europa*, 2^e partie.

LIEMACKER (Nicolas de), surnommé *Roose*, peintre renommé, naquit à Gand en 1576, fut élève de Guéraet et d'Otto-Venius, et rivalisa de talent avec Rubens, qui savait l'apprécier. Il travailla plusieurs années à la cour du prince-évêque de Paderborn. Il s'établit ensuite à Gand, et y exécuta d'excellents tableaux qui ornent la plus grande partie des églises de cette ville. La confrérie de Saint-Michel avait demandé Rubens pour peindre une *Chute des anges*; mais cet habile artiste conseilla de choisir *Roose*. « Quand on possède une rose si belle, » on peut se passer des fleurs étrangères. » Ce tableau, qui existe dans la paroisse de Saint-Michel, passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Parmi ses autres ouvrages, on cite un *saint Nicolas* dans l'église de ce nom, le *plafond* d'une chapelle de l'église de Saint-Baron, et un tableau d'autel représentant la *Vierge avec l'enfant Jésus*, au milieu d'une gloire de saints. Il a reproduit ce même sujet dans l'église des Bernardines. *Roose* avait un grand talent pour la composition, était bon dessinateur, et se distinguait surtout par l'expression de ses figures; il péchait cependant quelquefois par trop de noir dans ses ombres, et trop de rouge dans ses chairs. Il eut toujours des mœurs pures, et mourut en 1646.

LIENHART (Georges), savant abbé de l'ordre de Prémontré à Roggenburgh, et comme tel prélat de l'empire, naquit le 29 janvier 1717, à Uberlinghen en Souabe, de parents nobles et d'une famille sénatoriale. Il quitta les avantages que lui présentait sa naissance pour embrasser la vie canonique, et choisit pour l'exécution de ce dessein l'abbaye de Roggenburgh, ordre de Prémontré, où il fit profession en 1741. Après avoir fait ses études à Constance et à Dillingen, il enseigna dans sa maison la philosophie et la théologie. Il y avait sept ans qu'il exerçait l'office de prieur lorsque l'abbaye vauqua. Tous les suffrages se réunirent sur lui, et il fut élu abbé le 17 juillet 1755. En 1768, le collège impérial des prélats de Souabe le choisit pour être un de ses co-directeurs. Il est auteur des ouvrages suivants : *Ogdoas erothomatum ex Ottonis theosophie scolasticæ tractatibus, publicæ luci et concertationi exposita*, Ulm, 1746, in-8; ouvrage approuvé par l'université de Dillingen, attaqué néanmoins, mais défendu par son auteur d'une manière qui lui valut les applaudissements de l'université de Salzbourg; *Exhortator domesticus religiosam animam ad perfec-*

linem excitans, en deux parties, l'une imprimée à Lintz, 1734, in-4, l'autre à Angsbourg, 1761, même format; *Dissertatio theologica sub titulo : B. M. Virginis originaria immunitas a senioribus Laminidi Pritanii censuris vindicata*, Augsb., 1756, in-4; *Causa sanguinis et sanctorum, seu cultus debilis residuis in terra SS. sanguinis et sanctæ Crucis particulis, necnon sanctorum reliquiis, dissertatione assertus*, Augsbourg, 1758, in-4; *Ephemerides hagiologicæ ordinis præmonstratensis*, etc., Augsbourg, 1764, in-4. Il en a paru, en 1767, un supplément sous le titre d'*Auctarium*, etc.; *Spiritus litterarius Norbertinus, seu Sylloge viros ex ordine præmonstratensi scriptis et doctrina celebres, nec non eorumdem vitas, res gestas, opera et scripta tum edita, tum inedita perspicuè exhibens*, etc., Angsbourg, 1774, in-4. L'auteur y prouve, contre Casimir Oudin, déserteur de sa profession et de sa foi, que l'ordre des Prémontrés n'a pas manqué d'écrivains et de personnages célèbres qui l'aient illustré. La liste qu'en donne l'abbé de Roggenburgh est de plus de six cents, dont les écrits embrassent toutes sortes de matières. (Voy. OUDIN, Casimir, et COLBERT, Michel.) Des *Sermons*, des *Panegyriques* et des *Oraisons funèbres*. L'abbé Lienhart est mort en 1783.

LIEBHART (Thiébaud), né le 1^{er} septembre 1763, à Truchtersheim, près de Strasbourg, de parents cultivateurs, fit avec distinction ses études au collège de Molsheim, en Alsace, et ayant pris l'habit de St.-Benoît, après s'y être préparé par la retraite et la méditation, reçut la prêtrise. Le refus de prêter serment devant entraîner pour lui la déportation, il se rendit dans le couvent de son ordre à Schuttern (grand-duché de Bade), où il enseigna la théologie. Après avoir pris le doctorat à l'université de Fribourg en Brisgaw, il passa dans le célèbre couvent de Kremsmünster, près de Vienne, où il fut encore chargé de l'enseignement. Rentré en France à l'époque du concordat, l'évêque de Strasbourg lui confia l'organisation de son séminaire et l'en nomma le supérieur. Il reçut les jeunes aspirants en qui il remarquait de la vocation, fit lui seul pour eux les différents cours de théologie, aida les pauvres en argent, livres et habits, et parvint ainsi en peu de temps à fournir de curés les paroisses du diocèse qui en étaient privées. Il accompagna son évêque au concile de Paris, en 1811, en qualité de théologien, et fut cause que ce prélat ne signa aucun des actes contraires aux droits ou à la dignité du saint Siège. Il obtint la même influence sur d'autres membres du concile; aussi l'ordre avait-il été donné de l'arrêter; et le mandat ne resta sans exécution que parce qu'il avait, par un heureux hasard, quitté Paris vingt-quatre heures auparavant. Il était supérieur du grand séminaire de Strasbourg depuis 25 ans, quand juillet 1830 vint interrompre sa longue et honorable carrière. Un changement si subit ne tarda pas d'altérer sa santé. Après une léthargie de plusieurs jours, il parut revenir à lui, et rassemblant ses forces il dit d'un ton plein d'amour et de confiance : *Bone Jesu, amavi te, laudavi te, laboravi pro te, moriar in te.... et vivam in te*, et il expira le 22 mars 1831, à 66 ans, dont il avait

passé 48 dans l'enseignement. Il était chanoine titulaire de Strasbourg, et honoraire du chapitre de St.-Denis. Ce respectable ecclésiastique a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages. Sa *théologie dogmatique*, en 3 vol., et son 1^{er} vol. *De antiquis liturgiis*, 1829, in-8, lui ont valu des souverains pontifes Pie VII et Pie VIII, deux brefs qui témoignent de son érudition, de sa piété et de l'orthodoxie de ses principes. On lui doit encore : *Dissertatio critica in librum Judith*; *Analysis studii biblici*; *Analysis theologiæ dogmaticæ*, en allemand; un *Avertissement aux catholiques sur la lecture de la bible traduite par van Ess*; et en latin un *Manuel* pour les séminaristes. Il s'occupait, dans les derniers temps de sa vie, à retoucher le 2^e vol. de son important ouvrage sur les liturgies, presque achevé; et le *Studium biblicum*, partie dans laquelle il excellait principalement.

LIEUTAUD (Jacques), né à Arles, vers 1660, mourut à Paris en 1733, membre de l'académie des sciences, à laquelle il avait été associé en qualité d'astronome. On a de lui 27 volumes de la *Connaissance des temps*, depuis 1703 jusqu'en 1729, in-12, et les *Ephémérides*, 1704-1711, in-4. Voyez la *Bibliographie astron.* de Lalande, p. 349.

LIEUTAUD (Joseph), premier médecin du roi de France, président de la société royale de médecine, naquit à Aix en Provence, en 1703. On a de lui : *Essais anatomiques contenant la description exacte de toutes les parties qui composent le corps humain*, Paris, 1772, 2 vol. in-8. M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1776, avec des notes et des observations; *Elementa Physiologiæ*, Paris, 1749, in-8; *Précis de la médecine pratique*, 1776, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Précis de la matière médicale*, 1770, 1771, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Historia anatomico-medica*, 1767, 2 vol. in-8, avec des observations de Portal. Ce célèbre médecin mourut à Versailles le 6 décembre 1780. Plusieurs de ses confrères, rassemblés autour de son lit, proposaient différents remèdes. « Ah! leur dit-il, je mourrai » bien sans tout cela. »

LIGARIUS (Quintus), lieutenant de Caius Considius, proconsul d'Afrique, se fit chérir des Africains. Ils le demandèrent et l'obtinent pour leur proconsul, lorsque Considius fut rappelé. Il continua de se faire chérir dans son gouvernement, et ces peuples voulurent l'avoir à leur tête lorsqu'ils prirent les armes, au commencement de la guerre civile de César et de Pompée; mais il aimait mieux retourner à Rome. Il embrassa les intérêts de Pompée, et se trouva en Afrique dans le temps de la défaite de Scipion et des autres chefs qui avaient renouvelé la guerre. Cependant César lui accorde la vie, mais avec défense de retourner à Rome. Ligarius se vit contraint de se tenir caché hors de l'Italie. Ses frères et ses amis, et surtout Cicéron, mettaient tout en œuvre pour lui obtenir la permission de rentrer dans Rome, lorsque Tubéron, appuyé par C. Pansa, se déclara dans les formes l'accusateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accusé cette harangue admirable qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et par laquelle il obtint de César l'absolution de Ligarius,

quoique ce prince n'eût pas dessein de l'absoudre. Tubéron fut si fâché de l'issue de sa cause, qu'il renouça au barreau. Cependant Ligarius devint dans la suite un des complices de la conjuration où César fut assassiné; tant il est vrai que les usurpateurs du pouvoir et les violateurs des lois publiques ne sont jamais assurés de l'impunité, lors même qu'ils se signalent par des actes de justice ou de bonté. Ligarius ne fut cependant pas parmi les assassins de César : le jour de ce grand événement (15 mars, 44 ans avant J.-C.), il était retenu au lit par une maladie, et il ne survécut au dictateur que peu de temps.

LIGER (Louis), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, le jardinage et l'économie domestique, naquit à Auxerre en 1638, et mourut à Guerchi, près de cette ville, en 1717. Il était fort honnête; mais c'était un auteur médiocre, rebattant cent fois les mêmes choses dans ses différents ouvrages. Les meilleurs sont : *La Nouvelle Maison rustique*, 2 vol. in-4, avec fig., dont la onzième édition est de 1777. J. F. Bastien en a donné une entièrement refondue, Paris, 1798 ou 1804, 3 vol. in-4 (*Voy. LIEBAULT*); *Les amusements de la campagne*, ou *Nouvelles ruses innocentes qui enseignent la manière de prendre aux pièges toutes sortes d'oiseaux, quadrupèdes*, etc., Paris, 4^e édition, avec fig., 1755, 2 vol. in-12; *Le Jardinier fleuriste*, in-12. Il s'attachait plus à compiler qu'à réfléchir sur les matières qu'il traitait.

LIGHTFOOT (Jean), l'un des plus habiles hommes de son siècle dans la connaissance de l'hébreu, du Talmud et des rabbins, né en 1602, à Stoke, dans le comté de Stafford, mort à Cambridge en 1675, à 73 ans, fut vice-chancelier de l'université de cette dernière ville, et chanoine d'Ely. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle d'Utrecht, 1699, en 3 vol. in-fol., mise au jour par les soins de Jean Leysden. Ses principaux ouvrages sont : *Horæ hebraicæ et talmudicæ in geographiam Terræ-Sanctæ*. On y trouve des observations propres à rectifier les erreurs des géographes qui ont travaillé sur la Palestine; une *Harmonie de l'ancien Testament*; des *Commentaires* sur une partie du nouveau. Ils respirent l'érudition la plus recherchée, ainsi que ses autres ouvrages. Il a fait un usage heureux des connaissances talmudiques pour l'explication des usages des Juifs modernes. Strype a publié à Londres en 1700, in-8, de nouvelles *Œuvres posthumes* de Lightfoot. On trouve dans ses écrits quelques sentiments condamnables, savoir : que les Juifs étaient entièrement rejetés de Dieu; que les clefs du royaume des cieux n'avaient été données qu'à saint Pierre; que son pouvoir ne regardait que la doctrine et non la discipline, etc.; erreurs qui n'ont rien de surprenant dans un calviniste. Lightfoot a pris part à la *Polyglotte* de Londres et au *Lexique heptaglotton* d'Edm. Castel. Sa vie se trouve à la tête de l'édition de ses *Œuvres* de 1686 et de celle de 1689. Voyez *Mémoires* de Nicéron, *Dictionnaire* de Chauffepié, et *Nouvelles de la république des Lettres*, année 1686.

LIGNAC (Joseph-Adrien le LARGE de) naquit à Poitiers d'une famille noble. Il passa quelque temps

chez les jésuites, qu'il quitta pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. On lui confia divers emplois, dont il s'acquitta avec succès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, Benoît XIV et le cardinal Passionei l'accueillirent avec cette bonté et cette familiarité nobles qui leur étaient ordinaires envers les savants. L'abbé de Lignac mourut à Paris en 1772, après être sorti de l'Oratoire. Il s'appliqua spécialement à la métaphysique, pour laquelle il suivit les principes de Malebranche et de Descartes. Nous avons de lui : *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1754, in-12. L'auteur y montre, contre M. Boullier, que le dogme de la Transsubstantiation n'a rien d'incompatible avec les idées de la saine philosophie; il y a cependant d'autres moyens plus simples peut-être de mettre ce mystère à l'abri des chicanes de l'erreur (*Voy. le Catéch. philos.*, n° 441 et suiv.); *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignes aquatiques*, 1748, in-8, 1799, in-12; *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, 1751-56, 9 vol. in-12, pleines d'observations sensées; mais quelques-unes sont minutieuses; *Le témoignage du sens intime et de l'expérience, opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes*, 1760, 3 vol. in-12; *Éléments de métaphysique tirés de l'expérience*, 1753, in-12; *Examen sérieux et critique du livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12. Ouvrages pleins de raison et d'excellentes observations, quoique le dernier soit quelquefois superficiel et contienne des choses mal vues, en particulier une espèce de roman touchant la condamnation de Galilée. L'abbé de Lignac travaillait à exécuter le plan des preuves de la religion que Pascal avait conçu, quand la mort le surprit. Son style à la vérité était fort inférieur à celui de cet homme célèbre, mais il pensait profondément, surtout en métaphysique, et tous ses ouvrages en sont la preuve. S'il a eu des liaisons peut-être trop marquées avec les gens du parti, il n'a pas perdu son temps à défendre leurs opinions. On en voit cependant ça et là quelques symptômes dans ses ouvrages, mais faiblement prononcés, et susceptibles, pour l'ordinaire, d'une interprétation favorable.

* LIGNE (Charles-Joseph, prince de), né à Bruxelles en 1753, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles des Pays-Bas, était fils et petit-fils de deux généraux au service de l'Autriche. A 8 ans, il avait déjà été témoin d'une bataille, s'était trouvé dans une ville assiégée et avait vu trois sièges des fenêtres du château de Belœil. Passionné pour les armes, à 17 ans il entra dans le régiment de son père, comme enseigne, fut 4 ans après capitaine, l'année suivante (1757) fit sa première campagne, et se signala dans plusieurs occasions, notamment à Breslaw et à Leuthen. En 1758, à Hochkirken, il s'empara d'un poste important, et fut fait colonel. Son courage allait jusqu'à la témérité. Un jour Marie-Thérèse lui annonçant sa nomination à un nouveau grade lui dit : « En prodiguant votre vie, vous m'avez fait » tuer une brigade l'année dernière : n'allez pas » m'en faire tuer deux pendant celle-ci, conservez-

« vous pour l'état et pour moi. » Devenu major-général à l'époque du couronnement de Joseph II, il inspira une grande confiance à ce prince, qu'il accompagna dans son entrevue avec Frédéric II, en 1770. Lieutenant-général l'année suivante, dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon : et quoique cette campagne eût été peu féconde en événements, elle ne laissa pas d'ajouter à sa réputation. A la paix il s'occupa de perfectionner son éducation et dans ce but fit des voyages en Italie, en Suisse et en France, pays pour lequel il avait une prédilection marquée : déjà, en 1789, il avait été envoyé à Versailles, porter à Louis XV la nouvelle de la victoire de Maxen, et il y avait reçu l'accueil le plus distingué. Dans ce second voyage, il ne fut pas moins bien accueilli de la reine Marie-Antoinette. Ce fut avec un vif regret qu'il quitta la France, pour aller en Russie (1782), où l'attendaient de nouveaux succès. Catherine II le nomma feld-maréchal, et lui donna la propriété d'une vaste terre en Crimée : il l'accompagna dans le voyage qu'elle fit avec Joseph II, dans cette province. (Voy. Catherine II.) En 1788, l'empereur le nomma général d'artillerie, et l'envoya près du prince Potemkin, qui faisait le siège d'Oczakow. Il remplit cette mission avec le plus grand succès, et après avoir partagé les périls du siège, il contribua l'année suivante avec Laudon à la prise de Belgrade (1789). Ce fut là le terme de ses travaux militaires. C'est sur ces entrefaites qu'éclata la révolte des Pays-Bas, causée par différentes réformes religieuses, que Joseph II avait voulu y introduire ; le prince de Ligne avait vu de ses fils à la tête des rebelles. Joseph II, qui l'avait d'abord injustement soupçonné de partager les mêmes opinions, lui dit en mourant : « Je vous remercie de votre fidélité : allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, rendez-y : ne me sacrifiez pas vos intérêts, vous avez des enfants. » La mort de Joseph (1790) lui causa une vive douleur, qu'il ne dissimula pas devant son successeur Léopold, qui l'éloigna de la cour avec les faveurs de son frère. Les troubles de la Belgique étant apaisés, il alla présider les états du Hainaut. « J'y trouvai, dit-il, un reste d'aigreur et d'indépendance, qui me donna de l'humeur ; j'en témoignai un jour plus qu'à l'ordinaire, dans une assemblée de mes pérorateurs, et voyant qu'on me la rendait, je leur dis que si je n'avais pas été en Crimée avec l'empereur Joseph et l'impératrice de Russie, lorsque leur rébellion éclata, je l'aurais arrêtée, ou en leur parlant en citoyen fidèle, zélé et raisonnable, ou, si je n'avais pas réussi par ce moyen, en général autrichien, à coups de canon sans boulet, mais qui les eussent fait mourir de peur... » L'invasion des Français en Belgique le priva momentanément de ses biens ; un chagrin bien plus vif fut la mort de son fils aîné tué dans un combat lors de l'expédition des Prussiens en Champagne, le 14 septembre 1792. Resté le plus ancien des généraux autrichiens, et le plus recommandable par ses services, on le laissa dans l'oubli. Aussi disait-il souvent avec amertume, je suis mort

avec Joseph II. Cependant l'empereur François II le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde, et, l'année suivante, lui conféra le grade de feld-maréchal. Par fois on le consultait sur quelques opérations militaires, et sa principale occupation était de présider le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse. Les souverains, réunis à Vienne en 1814, l'honorèrent de leur visite, et furent charmés de sa gaieté, de ses saillies et de la présence d'esprit qu'il conservait malgré son grand âge. Les voyant occupés de bals et de fêtes : « Le congrès danse », dit-il, il ne marche pas ; quand il aura épuisé tous les genres de spectacles, je lui donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal... » Il tint parole, et mourut le 15 décembre 1814, âgé de 79 ans. Le prince de Ligne comptait beaucoup sur le succès de ses écrits, et disait : « J'ai lieu de croire que les bontés paternelles du respectable empereur François I^{er}, maternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II ; la confiance entière du maréchal Laudon ; la société intime de l'adorable reine de France ; l'intimité de Catherine le Grand, mon accès chez elle, presque à toutes les heures ; les bontés distinguées du grand Frédéric, rendront mes Mémoires bien intéressants... » Ses œuvres publiées de 1793 à 1811, 34 vol. in-12, sont divisées en deux parties ; la première contient : *Coup d'œil sur le Bel-Œil et sur une grande partie des jardins de l'Europe ; Dialogues des morts ; Lettres à Eulalie sur les théâtres ; Mes écarts, ou ma tête en liberté ; Mélanges de poésies, pièces de théâtre ; Mémoire sur le comte de Bonneval ; sur la correspondance de la Harpe, etc.* La seconde qui a pour titre : *Œuvres militaires et sentimentales*, comprend : *Préjugés et fantaisies militaires ; Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du comte Bussy-Rabutin, sur la guerre des Turcs, sur les deux maréchaux de Lascy, sur Frédéric II ; Instructions du roi de Prusse à ses officiers ; Journal de la guerre de sept ans ; de sept mois, en 1778, et de sept jours, aux Pays-Bas, 1784 ; Mémoire sur les généraux de la guerre de trente ans ; Relation de ma campagne de 1788 à 1789 ; Catalogue raisonné des livres militaires de ma bibliothèque.* En 1809, il publia la *Vie du prince Eugène de Savoie, écrite par lui-même*, par cette petite supercherie, accroître l'intérêt du public pour son héros. On ne trouve dans ses ouvrages, ni ordre ni méthode, il écrivait, comme il le dit lui-même, les choses à mesure qu'elles lui venaient dans la pensée, qui n'était pas toujours juste ou régulière. Cependant, l'esprit qui y brille, les idées originales, les saillies piquantes, la circonstance rare d'avoir été le témoin des choses qu'il raconte ; des portraits d'après nature, comme ceux de Joseph II et de Frédéric le grand ; la chaleur de son style, la foule des événements qui se succèdent, contribuent à faire oublier les défauts de ses écrits, qu'on ne saurait quitter quand on en a une fois commencé la lecture. Ses *Œuvres posthumes* parurent à Vienne et à Dresde en 1817, 6 vol. in-8. M^{me} de Staël a publié : *Lettres et Pensées du prince de Ligne,*

1809, in-8. On regrette qu'elle n'ait pas retranché quelques opinions que ce prince avait rétractées. MM. de Propiac et Malte-Brun ont aussi donné des *Extraits* des ouvrages du prince de Ligne, 1809, 2 vol. in-8, qu'il a hautement désapprouvés. Enfin il a paru en 1827, *Mémoires et mélanges historiques et littéraires*, du même, 3 vol. in-8.

LIGNIÈRE. Voy. LINIÈRE.

LIGNIVILLE (Philippe-Emmanuel de), comte du Saint-Empire, seigneur des villes et prévôtés de Darney en Vosges, de Tuméjus, d'Houécourt, etc., maréchal-général des camps et armées de Lorraine et du Palatinat du Rhin, feld-maréchal-lieutenant de celles de l'empereur Léopold, parvint à ces postes éminents après avoir passé par les grades de capitaine et colonel de cavalerie, de sergent de bataille, de général d'artillerie, etc., etc. Il se trouva en 1634 à la première bataille de Nortlingue où il fit prisonnier le comte de Horn, général des Suédois, et contribua ensuite à reprendre ou à défendre plusieurs places en Lorraine. Il fut fait en 1641 bailli de Nancy, en récompense de ses services; se signala contre le maréchal de Gassion à l'attaque du camp d'Armentières, et pénétra le premier dans Courtrai, dont la garnison aima mieux périr les armes à la main que d'implorer la clémence du vainqueur. De retour en Lorraine, il défit Roz-Vorms qui y était entré avec un corps de troupes allemandes; fit prisonnier tout ce qui ne périt pas dans le combat, et après cette victoire, se rendit maître d'Epinal, Neufchâteau, Châtel, Mirecourt, Bar, et des forteresses de Ligny, Haroué, Tonnoir et Savigny. Il fut ensuite surpris près de Saint-Mihiel par Laferté, depuis maréchal de France, sans que cet échec ait affaibli sa réputation. En 1650, envoyé au secours du vicomte de Turenne, il se distingua à la bataille de Rhétel, et y fut mortellement blessé d'un coup de mousquet. Sa guérison fut lente et miraculeuse (1). Plusieurs seigneurs étrangers s'empressèrent de venir apprendre sous un si grand maître le grand art de la guerre. Deux fois, pour l'attirer à son service et le détacher de celui de l'Espagne auquel le retenait l'ordre de Charles IV, alors prisonnier à Tolède, Louis XIV lui offrit le bâton de maréchal de France: il préféra son devoir à la fortune, et le ravage de ses terres fut la punition d'une fidélité qui ne méritait que des éloges. Mais dès que la loi du devoir ne s'opposa plus à son inclination, il ramena en France l'armée de Lorraine. Il avait sacrifié à son devoir les offres de la cour de France; en quittant le territoire espagnol, il sacrifia de nouveau la fortune à son devoir, en abandonnant des sommes considérables qu'il avait dans la banque d'Anvers, ainsi que les pensions qu'il recevait de la cour de Madrid et qui étaient son unique ressource. A la tête de ces troupes, familiarisées avec les périls, il fit dans l'armée de Turenne les campagnes de 1656, 1657 et 1658, se couvrit de gloire aux sièges de Valenciennes, de Saint-Venant, de Dunkerque, de Gravelines, de plusieurs autres places et à la bataille des Dunes.

(1) Philippe-Emmanuel, aussi pieux qu'il était brave, s'était voué à N. D. Benoît de Vaux: sa guérison inattendue fut attribuée à ce vœu.

Turenne, trop grand pour ne pas rendre justice au mérite des autres, peignit à Louis XIV le comte de Ligniville comme un des premiers généraux de son temps, et le monarque fit l'accueil le plus gracieux à un guerrier fidèle qui avait résisté à ses offres quand il n'avait pas dû les accepter, mais qui venait de lui rendre d'importants services. La paix conclue entre la France et l'Espagne en 1659, rendit inutiles à son souverain les talents militaires de Philippe-Emmanuel. L'électeur de Bavière qui méditait de grands desseins, profita de ce moment pour l'attirer à son service et lui donner le commandement de son armée. En 1665, le duc Charles IV l'envoya à la diète de Ratisbonne pour y défendre ses intérêts, et peu de temps après, le nomma gouverneur du jeune prince Charles, son neveu, héritier présomptif de ses états. Philippe-Emmanuel accompagna son illustre élève dans la guerre contre les Turcs, et l'empereur ne voulant pas que celui qui tant de fois avait commandé en chef, fût réduit à la qualité de simple volontaire, l'éleva au rang de feld-maréchal lieutenant de ses armées. Il combattit la même année 1664, à la bataille de Saint-Godard ou de Raab, à côté du jeune duc dont il dirigea l'impétueuse ardeur, et contribua essentiellement à la victoire par sa valeur et ses conseils. Le comte de Ligniville survécut peu à cette dernière action; il mourut à Vienne la même année avec la réputation de la plus haute valeur accompagnée d'un désintéressement rare et d'une fidélité inviolable pour ses souverains. C'est ce qu'atteste l'honorable épitaphe que l'empereur fit graver sur son tombeau.

* LIGNY (le P. François de), jésuite, né à Amiens le 4 mai 1709, compatriote de Gresset, entra comme lui, à l'âge de 16 ans, dans la société. Après avoir professé quelques années les humanités, il se distingua dans la chaire par une éloquence touchante, soutenue par l'instruction. Il fut désigné pour prêcher à la cour; mais la suppression de son ordre le priva de cet honneur. Il se rendit alors à Avignon, et malgré une santé chancelante, il continua de s'occuper à la fois de la prédication, du soin des âmes et d'études littéraires. Il mourut dans cette ville, en 1788, âgé de 79 ans. On a de lui: *Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, dédiée à Ferdinand, prince de Parme, Paris, 1759, in-12. Alban Butler cite ce livre avec éloge. *Histoire de la vie de Jésus-Christ, où l'on a conservé et distingué les paroles du texte sacré selon la Vulgate*, Avignon, 1774, 3 vol. in-8; 1776, in-4; Paris, 1804, 2 vol. in-4, avec 75 fig.; Paris, 1815, 3 vol. in-8, avec 3 fig. Cet excellent ouvrage est une ample concordance historique et ascétique. L'auteur, en mêlant au texte des évangélistes les explications ou les réflexions qui s'y lient naturellement, en a formé une histoire suivie. Des notes éclaircissent et développent les difficultés du sens prophétique, dogmatique ou moral. Le P. Daire dit « que les » choses excellentes qu'on y trouve font passer » quelques saillies d'un zèle parfois un peu ardent, » qu'on a cru pouvoir reprocher à l'auteur..... » *Histoire des actes des apôtres*, ouvrage posthume, 1824, in-8, *Sermons*, 1829, 2 vol. in-8. Le P. de Ligny

avait été chargé d'écrire l'histoire du Nivernais.

LIGORI ou LIGORIO (Alphonse-Marie de), évêque de Ste-Agathe des Goths au royaume de Naples, et fondateur de la congrégation des missionnaires du *Saint-Rédempteur*, naquit à Naples d'une famille noble et ancienne, le 26 septembre 1696. Porté naturellement à la piété dès son enfance, et doué des plus heureuses dispositions, il eut le bonheur de les voir secondées par le soin que prirent ses vertueux parents de lui assurer une excellente éducation. Ils le mirent de bonne heure entre les mains d'habiles maîtres, et il profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de 17 ans il avait fini toutes ses études, après y avoir obtenu de brillants succès. Il s'appliqua alors à la jurisprudence, et embrassa la profession d'avocat, qu'il exerça pendant quelque temps à Naples avec assez de réputation; mais en 1722, un accident qui lui arriva dans une cause importante le dégoûta de cette carrière et le décida à y renoncer. Il lui sembla alors qu'un sentiment intérieur l'appelait à l'état ecclésiastique. Avant d'en arrêter la résolution, il voulut la mûrir. Le 31 août de la même année, après y avoir bien réfléchi, il prit l'habit ecclésiastique. Pour lors il tourna ses études et toutes ses pensées vers ce qu'exigeait cette nouvelle profession. Il s'appliqua à la théologie, il lut les saintes Ecritures et les Pères. La méditation, les jeûnes, les bonnes œuvres, furent ses exercices de tous les jours. C'est au milieu de ces saintes occupations qu'il prit les ordres sacrés. Dès qu'il fut prêtre, il s'attacha à la congrégation de la *Propagande*, et s'adonna à la prédication et aux travaux des missions avec un zèle vraiment apostolique. L'onction avec laquelle il annonçait la parole évangélique, son austère pénitence, la sainteté de sa vie, produisirent une infinité de conversions. Il avait remarqué que c'étaient surtout les campagnes qui manquaient d'instruction. Il forma le projet de subvenir au besoin qu'elles en avaient; et ce fut cette idée qui lui suggéra le dessein d'instituer une congrégation de missionnaires destinés à ce ministère. Ayant réuni quelques compagnons, il en jeta les premiers fondements dans l'hermitage de Ste.-Marie de la Scala, et lui donna le nom de *Congrégation du Saint-Rédempteur*. Cet établissement éprouva d'abord des contradictions; mais Liguori, à force de patience, parvint à les vaincre. Sa congrégation fut approuvée par le saint Siège, et se répandit bientôt dans diverses villes du royaume de Naples, de la Sicile et même de l'état romain. Tant de mérite, tant de services rendus à la religion ne pouvaient demeurer ignorés et sans récompense: Clément XIII, en juin 1762, nomma Liguori évêque de Sainte-Agathe des Goths. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à lui faire accepter cette dignité éminente; mais le chef de l'Eglise l'ordonnait: il obéit, et se livra entièrement à ses nouveaux devoirs. Il rechercha les abus qui pouvaient s'être glissés parmi son clergé, et il les reforma. Il fonda des monastères et d'autres établissements pieux, et ne cessa d'édifier son diocèse par ses prédications, par des instructions familières ou des lettres pastorales, par ses écrits, et surtout par l'exemple de ses ver-

tus. Après treize années d'épiscopat, et une longue vie passée tout entière dans les travaux du ministère et les austérités de la pénitence, Liguori exténué de fatigue, devenu sourd et presque aveugle, tourmenté d'une maladie cruelle, demanda au pape Pie VI et obtint, en juillet 1775, d'être déchargé du gouvernement de son église; il avait près de 80 ans. Il se retira à Nocera de Pagani, dans une maison de sa congrégation. Il y vécut encore près de 11 ans dans le recueillement, la prière et autres exercices de piété, et mourut saintement le 1^{er} août 1787, âgé de 90 ans et dix mois. Il a été béatifié le 6 septembre 1816, et le décret nécessaire pour procéder à sa canonisation a été donné par le pape Pie VIII le 16 mai 1830. (Voy. l'*Ami de la religion* qui rapporte le décret de Sa S. n° 1637, 10 juin.) On croirait que tant de travaux avaient consumé tous les moments de Liguori; ils ne l'empêchèrent pas néanmoins de composer un très-grand nombre d'ouvrages. On a de lui: *Theologia moralis concinnata a R. P. Alphonso Liguori per appendices in medullam R. P. Hermanni Busembaum soc. Jesu*, Naples, 1753, 2 vol. in-4. Quoique Liguori, dans cette théologie, ait travaillé d'après Busembaum, dont il admirait bien plus la méthode qu'il n'admettait les opinions, il ne suit qu'en partie ses principes, et avec une sage réserve: s'il embrasse le probabilisme, ce n'est pas dans toute l'étendue que lui ont donnée certains auteurs. On sera d'ailleurs parfaitement rassuré à cet égard quand on saura que son livre a été non-seulement loué et approuvé par Benoit XIV, mais que ce célèbre et savant pape l'a même cité dans son grand ouvrage *De synodo diœcesana*; ce qu'il n'aurait sans doute pas fait si la doctrine en avait été répréhensible. Cette théologie reproduite sous un nouveau titre et avec des corrections de l'auteur, a eu plusieurs éditions, entre autres à Bassano, 1816, 3 vol. in-4; Malines, 1828, et Besançon, 1832-1833, 9 vol. in-8 et in-12; *Homo apostolicus, instructus in sua vocatione ad audiendas*, Venise, 1782, 3 vol. in-4; et Besançon, 1833, 3 vol. in-8, et in-12; *Directorium ordinandorum, dilucida brenique methodo explicatum*, Venise, 1758; *Institutio catechetica ad populum in præcepta Decalogi*, Bassano, 1768; *Istruzione pratica per i confessori, etc.*, Bassano, 1780, 3 vol. in-12; ouvrage plein d'onction, de modération, de douceur, de cette charité qui ne cherche que le salut des âmes. C'est le contre-poison du livre imprimé à Venise chez Occhi, sous le titre d'*Istruzione de i confessori e de i penitenti; Præcis confessorii ad instructionem confessoriorum ab italico in latinum sermonem ab ipsomet auctore reddita et aucta*, Venise, 1781; *Dissertazione circa l'uso moderato dell'opinione probabile*, Naples, 1754; *Apologia della dissertazione circa l'uso moderato dell'opinione probabile contra le opposizioni fatte dal P. Lettore Adelfo Dositeo*, Venise, 1765. C'est une réponse au P. Jean-Vincent Patuzzi, dominicain, antagoniste zélé des défenseurs du probabilisme. (Voy. Patuzzi.) Liguori pensait qu'au confessional il fallait éviter une indulgence poussée trop loin, et un rigorisme désespérant, suivant ce principe de saint Bonaventure: *Prima saepe salvat damnan-*

dum; secunda contra damnat salvandum; Verità della fede ossia confutazione de materialisti, deisti e settarij, etc., Venise, 1781, 2 vol. in-8; *La vera sposa di Christo ciò è la monacha santa*, Venise, 1781, 2 vol. in-12; *Scelta di materie predicabili ed istruttive, etc.*, Venise, 1787, 2 vol. in-8; *Le glorie di Maria, etc.*, Venise, 1784, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fut attaqué dans un écrit intitulé : *Epistola parenetica di Lamindo Pritanio redibivo* (1). Liguori y répondit par un autre, sous ce titre : *Risposta ad un'autore che ha censurato il libro del P. D. Alfonso di Liguori, sotto il titolo Glorie di Maria; Operette spirituali, ossia l'ambra dell'anime e la visita al Santissimo Sacramento*, Venise, 1788, 2 vol. in-12; *Discorsi sacro-morali per tutte le domeniche de l'anno*, Venise, 1781, in-4; *Istoria di tutte l'eresie con loro confutazione*, (Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation), Venise, 1773, 3 vol. in-8; *Vittorie d'haritiri, ossia la Vita di moltissimi santi martiri*, Venise, 1777, 2 vol. in-12; *Opera dogmatica, contra gli eretici pretesi risformati*, Venise, 1770; *Silva ou choix de sujets destinés à servir de matériaux aux prédicateurs*, 3 vol. in-18; *L'Hologe de la passion*. Tous ces ouvrages, et d'autres moins considérables, ont été plusieurs fois réimprimés chez Remondini à Venise. Ils rendent de suffisants témoignages à la doctrine, au zèle, à la vie saintement et laborieusement occupée de Liguori. Ils ont été reconnus pour être sans tache à Rome, où l'on a terminé les procédures pour la béatification de ce savant et pieux évêque. Ses *Œuvres complètes*, trad. en franç., ont été publiées à Paris, 1834, et années suivantes, 30 vol. in-8. On a sa *Vie* par Jean Card, 1828, 4 vol. in-8. On peut voir l'*Ami de la religion*, tom. 56, pag. 161, n° 4446.

LILIECRANTZ (Jean WESTERMAN, comte de, ministre des finances de Suède, né vers 1750, d'une condition obscure, voyagea aux frais des états du royaume dans les principaux pays de l'Europe, pour recueillir des renseignements sur les manufactures et le commerce, et à son retour en Suède les publia dans une suite de *Mémoires* importants. Gustave III l'avança et le nomma secrétaire d'état pour les finances. Il sut profiter habilement des circonstances de la guerre d'Amérique, pendant laquelle la Suède, sous les auspices de la neutralité armée, fit un commerce très-lucratif, pour se procurer une grande abondance de matières d'or et d'argent, et rendit à la banque de Stockholm le crédit qu'elle avait perdu. En se retirant du ministère, il fut fait sénateur, et à la suppression du sénat il devint président au conseil du commerce, commandeur et chancelier des ordres du roi. Il abandonna les affaires dans les dernières années de sa vie, et mourut en 1815, laissant plusieurs fils qui suivent la carrière des armes. Liliecrantz était membre de l'acad. des sciences de Stockholm à laquelle il a fourni plusieurs mémoires.

LILIENTHAL (Michel), savant philologue, né à Liebstadt en Prusse, l'an 1686, s'établit à Königsberg, où il fut pasteur et professeur de théologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. On a de lui :

(1) *Laminde Prilianus* est le nom qu'avait pris le célèbre Muratori, dans un ouvrage contre le protestant Lecterc.

Acta Borussiae, ecclesiastica, civilia, litteraria, 1730-32, 3 vol. in-8; plusieurs autres *Dissertationes académiques; Selecta historica et litteraria*, Königsberg, 1718-1719, 2 vol. in-8; *De machiavelismo litterario*, ibid., 1715, in-8. Cet ouvrage roule sur les petites ruses dont les gens de lettres se servent pour se faire un nom; ruses auxquelles presque tous les grands hommes de nos jours doivent leur célébrité. *Annotationes in Struvii Introductionem ad notitiam rei litterariae*, Leipsig, 1729, in-8. Il a aussi publié d'autres ouvrages sur les auteurs qui ont écrit sur la Prusse; sur les théologiens protestants; sur les médailles modernes depuis Charles-Quint, etc. Il a eu en outre la principale part au journal de Königsberg intitulé : *Erleuchtete Preussen*. Les *Acta Borussiae* déjà cités en étaient une espèce de continuation. Ces écrits sont pleins de savantes recherches. Il était membre de la société royale de Berlin, et de l'académie de Pétersbourg.

LILIO (Louis). Voy. GRÉGOIRE XII.

LILLY ou **LILY** (Guillaume), astrologue anglais, né en 1602, à Dicervorth, comté de Leicester, fut d'abord domestique : ses prédictions le firent sortir de cet état et lui acquirent une fortune considérable. On a de lui *Merlinus anglicus junior*, en anglais, Londres, 1644, in-4; *Le messager des étoiles*, 1645; *Recueil de prophéties*, 1646. Il se fit une espèce de réputation, en publiant l'horoscope du malheureux Charles I^{er}, au moment où il fut, en 1633, couronné roi d'Ecosse. Ce prince le consulta plusieurs fois et lui fit de riches présents. Lilly était très-lié avec Ashmole, qui en fait mention dans le *Journal de sa Vie*. Leurs goûts et quelquefois l'état de leurs têtes étaient les mêmes. Il mourut en 1681.

LILLY (Guillaume), né en 1468, à Odyham dans le Hampshire, voyagea dans la Terre-Sainte, dans l'Italie, et fut le premier maître de l'école de Saint-Paul de Londres, fondée par Colet en 1512. On a de lui des *Poésies* et une *Grammaire latine*, Oxford, 1673, in-8. Il mourut en 1523, à 55 ans.

LIMBORCH (Philippe van), théologien remontrant, né à Amsterdam en 1633, d'une bonne famille, étudia dans cette ville, puis à Utrecht, de 1652 à 1654, fut ministre à Gouda en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il était grand partisan de la tolérance, et avec cela il a rempli ses écrits du fiel le plus amer contre l'Eglise catholique. Jean Le Clerc en fait un grand éloge; mais le socinianisme qui réunissait les deux auteurs par l'attachement aux mêmes opinions, rend cet éloge fort suspect. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des protestants. Les principaux sont : *De veritate religionis christianae amica collatio cum erudito Judaeo*, in-12; l'édition de Gouda, in-4, 1667, n'est pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8, 1740. Le juif avec lequel Limborch eut cette conférence, est Isaac Orobio de Séville, qui savait ergoter et nullement distinguer le vrai du faux. Il n'était pas difficile à Limborch de repousser les faibles traits de cet adversaire, mais il l'aurait fait avec plus d'avantage en accordant moins à son juif,

et en omettant les digressions qu'il fait contre les catholiques, digressions qui donnent lieu de croire qu'il avait plus d'envie de déclamer contre eux que de triompher de son antagoniste. Asservi lui-même aux erreurs de Calvin et de Socin, il ne pouvait réfuter celles des Juifs avec cette raison vigoureuse et conséquente qui n'appartient qu'à ceux qui embrassent la vérité tout entière. Un *Corps complet de théologie*, 1715, Amsterdam, in-fol., selon les opinions et la doctrine des remontrants. L'auteur y rejette toutes sortes de traditions; mais lorsqu'il s'agit de discerner les livres canoniques d'avec les apocryphes, il a recours à la tradition de l'Eglise, sans se mettre en peine d'une contradiction si manifeste. *Historia inquisitionis*, Amsterdam, 1692, in-fol. On ne doit point s'attendre d'avoir une histoire bien exacte de ce tribunal par un protestant, ni même de certains catholiques (voy. LIORANTE). M. Le Clerc et le père Nicéron disent que Limborch l'a tirée des ouvrages mêmes des inquisiteurs; mais Limborch, dans la liste qu'il donne des écrivains dont il s'est servi, y place Fra-Paolo, protestant déguisé sous le froc, et Dellon, auteur de la *Relation de l'inquisition de Goa*, qui est également protestant, etc. D'ailleurs, Limborch n'a pris dans les écrits des inquisiteurs que ce qu'il a voulu, et combien de fois n'a-t-il pas tronqué les passages! Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à sa manière de citer; souvent ce ne sont que de petits lambeaux des dernières phrases. C'est dans cet ouvrage, dans l'*Abrégé* qu'en a fait l'abbé Marsollier, dans madame d'Aunoy, dans les *Délices d'Espagne*, dans l'*Histoire générale* de Voltaire, etc., que l'on puise l'idée affreuse que l'on se forme de l'inquisition: les amateurs du vrai, qui voudront s'en former une plus juste, doivent consulter M. l'abbé de Vayrac, qui a écrit sur cette matière en homme judicieux, exact et très-instruit (*Etat présent de l'Espagne*, édition d'Amsterdam, 1719, tom. 2, page 381); et *Lettres à un gentilhomme russe, sur l'inquisition espagnole*, par M. le comte de Maistre, Paris, 1822. Une observation qu'il ne faut point omettre, c'est que les nations qui ont le plus déclamé contre l'inquisition ont exercé envers les catholiques des atrocités que les inquisiteurs n'ont jamais imaginées contre les hérétiques et les apostats. « Les Anglais, dit un des grands adversaires de l'inquisition, ont été plus superstitieux, et » sont encore plus intolérants que les papistes; eux » qui décrient avec tant de chaleur l'inquisition, » en ont surpassé, par des lois réfléchies, la barbarie et l'iniquité..... L'inquisition, même dans » ses cruautés, suppose des formes: elle admet des » différences, tant dans les délits que dans les » peines; ce qu'elle punit, c'est moins le malheur » d'avoir été engagé dans un culte erroné que l'ob- » stination à y persister; les premières chutes ne » sont châtiées que par des pénitences ecclésiastiques; elle n'appelle le bras séculier et les supplices que contre les relaps; ses principes sont de » ménager le sang des hommes en corrigeant leurs » méprises; ce que les passions de ses ministres y » ont ajouté de défectueux dans la pratique, n'est » pas dans l'esprit de son institution. — En Angle-

» terre, la proscription du *papisme*, la peine de » mort prononcée contre ses ministres, ne sont » susceptibles ni de modification, ni d'adoucis- » sement; il suffit qu'un prêtre catholique soit con- » vaincu d'avoir exercé quelque-une de ses fonctions, » pour être dévoué et envoyé au gibet. Cette légis- » lation est atroce: nos chapelains sont les maîtres » sans doute de ne pas venir dire la messe à Lon- » dres; mais la loi qui attache un supplice ignomi- » nieux à un délit de cette nature est une loi plus » qu'inquisitoriale; il sied mal à ceux dont la reli- » gion présente des potences pour prix d'un zèle » indiscret, de trouver à redire aux *carochas* et aux » *san-benito* des *Auto-da-fé*. » On peut consulter encore un petit ouvrage imprimé en 1782 à Liège, sous le nom de Ronen, intitulé: *Eclaircissement sur la tolérance*. (Voy. ISABELLE DE CASTILLE, LUCIUS III, NICOLAS EYMERICH, TORQUEMADA, VAYRAC.) On a encore de Limborch des *Sermons*. Le père Nicéron dit qu'ils sont *méthodiques, solides et édifiants*: jugement qui ne fait guère honneur à ce critique. Le Clerc lui-même en parle moins favorablement; il dit que les sermons de Limborch étaient peu travaillés et qu'il y paraissait peu d'éloquence. Limborch a aussi procuré la plupart des éditions des ouvrages du fameux Episcopus, son grand-oncle maternel, des écrits duquel il avait hérité.

LIMBOURG (Robert de), docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles, mort à Theux, bourg dans le pays de Liège, le 20 février 1792, était né dans le même bourg, le 1^{er} décembre 1731, d'une famille qui, depuis près de trois siècles, avait produit plusieurs médecins très-versés dans leur profession. Il se fit de l'étude un plaisir plutôt qu'une occupation, et s'arrêta particulièrement sur l'histoire naturelle. Etant sur le point de partir pour Montpellier pour y faire ses études en médecine, il publia une dissertation sur ce sujet: *Quelle est l'influence de l'air sur les végétaux?* que l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, avait proposé pour la seconde fois, et l'an 1757, il remporta le prix. Après avoir demeuré quelque temps à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine le 12 août 1760. Associé, en 1773, à l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il composa diverses *Dissertations* qui ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie; une autre, où il a proposé des vues sur l'hydraulique, a été présentée à l'académie des sciences de Paris, qui en fit mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement. Il avait rassemblé un cabinet d'histoire naturelle qui, sans être vaste, ni en apparence fort précieux, contenait des objets remarquables et propres à fixer l'œil d'un observateur.

LIMIERS (Henri-Philippe de), docteur en droit, et membre des académies des sciences et arts, né en Hollande de parents réfugiés, mort en 1725, à Utrecht, rédigea la *Gazette* de cette ville, et passa sa vie à compiler de mauvais journaux. Il publia ses recueils sous différents titres: *Histoire de Louis XIV*, Amsterdam, 1717, 7 vol. in-12; 1719, 12 vol. in-12; Rouen, 1720, 2 vol. in-4; *Annales de la*

monarchie française, Amsterdam, 1721, in-folio; *Abrégé chronologique de l'histoire de France, pour servir de suite à Mézerai*, Amsterdam, 2 ou 3 vol. in-12; *Histoire de Catherine, impératrice de Russie*; *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, 6 vol. in-12; *Annales historiques*, 3 vol. in-fol.; *Histoire de l'institut des sciences et des arts établi à Bologne en 1712*, Amsterdam, 1723, in-8; *Traduction de Plaute*, grossièrement travesti, 18 vol. in-12. Les productions de Limiers sont sans exactitude et sans agrément. On le compare au fécond et intarissable Caraccioli, et le parallèle est juste quant aux productions ridicules et gazetières du marquis auteur. Mais il faut convenir que les premières brochures de celui-ci annonçaient un fond de réflexion et des talents que Limiers n'eut jamais, et que son imitateur n'eut pas longtemps. On a encore de Limiers une *Version française, des Explications latines des pierres antiques gravées de Stoch*, Amsterdam, 1724, et des *Notes et remarques sur l'intelligence du poème de Fénelon* (Télémaque) dans les édit. d'Amsterdam, 1719 et 1723, in-12. Barbier lui attribue une part à la *Magna Biblioth. eccles.*, Cologne, 1734, in-fol., qui ne contient que la lettre A et n'a pas été continuée.

LIMNÆUS ou LIMNÉ (Jean), célèbre juriconsulte allemand, né en 1592 à Iéna, où son père professait les mathématiques. Limnæus fut chargé successivement de l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs avec lesquels il voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Enfin, Albert, margrave de Brandebourg, qu'il avait accompagné en France, le fit son chambellan et son conseiller privé en 1639. Limnæus exerça ces emplois jusqu'à sa mort arrivée le 13 mars 1665. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont : *De jure imperii romano-germanici*, Strasbourg, 1629 et ann. suiv., 5 vol. in-4; compilation savante, mais assez mal digérée; *Commentarius ad Bullam auream*, 1666, in-4, et Leyde, 1690. Cette dernière édition est la meilleure. *Capitulationes imperatorum* (en allemand), Strasbourg, 1651, in-4; *De academiis*, in-4; *Notitia regni Galliarum, libri VIII*, 1653, 2 vol. in-4.

LIMOJON de SAINT-DIDIER (Alexandre-Toussaint de), né à Avignon vers 1630, suivit, en qualité de gentilhomme, J. Ant. de Mesme, comte d'Avaux, dans son ambassade en Hollande, après avoir assisté au congrès de Nimègue (1672). Quelques années après (1689), il suivit ce même seigneur en Angleterre, et périt dans la traversée en venant rendre compte à Louis XIV de la position critique de Jacques II. Il était chevalier du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Il s'était fait un nom par sa profonde connaissance de la politique européenne. On en a des preuves dans l'*Histoire des négociations de Nimègue*, Paris, 1680, in-12, ouvrage estimé; dans le livre intitulé : *La Ville et la République de Venise*, Amsterdam (Elzévir), 1680, in-12. On a encore de lui : *Le Triomphe hermétique, ou la pierre philosophale victorieuse*, ibid., 1685, in-12. Cette dernière production est curieuse, et ne contient que 153 pages; mais on préfère les deux autres. Il était oncle du suivant.

LIMOJON (Ignace-François de), co-seigneur de Venasque et de Saint-Didier, neveu du précédent, naquit à Avignon en 1688, et y mourut en 1739. Il cultiva la poésie provençale et la française, et réussit assez bien dans l'une et dans l'autre, surtout dans la première. Il fut dans sa jeunesse le *Pindare* de l'académie des jeux floraux, qui le couronna trois fois. L'académie française lui décerna aussi ses lauriers en 1720 et 1721. Saint-Didier, enhardi par ses succès, voulut s'élever au poème épique. Il publia en 1723, in-8, la première partie de son *Cloris*, qui ne fut pas suivie d'une seconde. Il n'en a paru que 8 chants : l'auteur en fit plus tard 5 autres qui n'ont pas été imprimés. Le public trouva qu'il avait péché dans le dessein de l'ouvrage, et qu'il avait plus de génie pour trouver des rimes et des épithètes que pour marcher dans la carrière des Homère et des Virgile. Il y a cependant des beautés de détails et de très-beaux vers; tels sont ceux de la description du siècle de Louis XIV. La Baumelle lui a appliqué ce mot d'un ancien :

Dum fluere lulentus, erat quod tollere velles;

et donne pour exemple ces vers sur la Trinité :

De leurs perfections naît leur amour immense;
Ils ont tous même esprit, même feu, même essence;
Ces trois divins soleils unissant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

Voltaire a dit depuis, peut-être avec moins d'exactitude théologique :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Comparant ces vers avec ceux de Limojon, la Baumelle observe que *divisés* manque de justesse; il faudrait *distingués*; mais cela n'irait pas encore, parce que *distingué* répond théologiquement à un, et non à *unis*. Nos mystères ne sont pas faits pour la rime. On a encore de Saint-Didier un ouvrage satirique, mêlé de prose, contre La Motte, Fontenelle et Saurin, partisans des modernes, sous le titre de *Voyage au Parnasse*, Rotterdam (Chartres), 1716, in-12. Ces trois académiciens n'y sont pas ménagés.

LIN (saint), successeur immédiat de saint Pierre sur le siège de Rome, suivant saint Irénée, Eusèbe, saint Epiphane, saint Optat, saint Augustin, etc.; mais Tertullien dit, dans son livre *De præscript*, cap. 32, que le prince des apôtres désigna saint Clément pour le remplacer. On concilie ces passages en supposant que saint Clément refusa cette dignité jusqu'après la mort de saint Lin et de saint Clet. On ajoute que ce qui a fait placer par quelques auteurs saint Clément immédiatement après saint Pierre, c'est que, du vivant de cet apôtre et pendant un de ses voyages apostoliques, il avait été son vicaire et avait administré pour lui les affaires de son siège. Quoi qu'il en soit, selon l'opinion générale, saint Lin monta sur la chaire de saint Pierre lorsque ce premier vicaire de J.-C. eut été martyrisé; il l'occupa depuis l'an 63 jusqu'à l'an 76, et gouverna l'Eglise avec le zèle de son prédécesseur. C'est durant son pontificat qu'arriva la ruine de Jérusalem, l'an 70. Il est nommé parmi les martyrs, dans le canon de la messe de l'Eglise romaine, qui est d'une plus haute antiquité que le

sacramentaire de Célas, et d'une plus grande autorité sur ce point. On voit, d'ailleurs, par de très-anciens pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi; Stilling a réfuté l'opinion contraire de Tillenont. Ce pape fut enterré sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Sa fête est marquée au 23 septembre dans le martyrologe romain. On lui a attribué faussement l'ouvrage intitulé : *D. Lini, pontificum secundi, de sui præcessoris, D. Petri apostoli passione libellus; item de passione D. Pauli libellus alter*, Paris, 1566, et dans la *Biblioth. Patrum maxim.* tom. 2, pag. 1-67.

LINACRE, ou LINACER (Thomas), médecin anglais, né l'an 1460 à Rochester, suivant Freind; et à Cambridge ou à Cantorbéry, selon d'autres, étudia à Florence sous Démétrius Chalcondyle et sous Politien, et se distingua tellement par sa politesse et par sa modestie, que Laurent de Médicis le donna pour compagnon d'étude à ses enfants. De retour en Angleterre, il devint précepteur du prince Arthus, fils aîné du roi Henri VII; ensuite médecin ordinaire de Henri VIII, frère d'Arthus. Il mourut en 1524, à l'âge de 64 ans : il s'était fait prêtre sur la fin de sa vie. C'est à Linacre que l'on doit la fondation du collège des médecins de Londres. Il en fut le premier président, et légua sa maison à ce nouvel établissement. Avant lui, les médecins étaient reçus à la licence par les évêques. Il entra dans les ordres et fut nommé chantre dans l'église d'Yorck. On a de lui : *De emendata latini sermonis structura lib. VI*, Londres, 1524, in-4, rare; Leipsig, 1545, in-8; Paris, 1532, 1550, in-8; *Galieni methodus medendi*, in-8; quelques autres ouvrages de Galien, traduits du grec en latin; *Rudimenta grammatices*, Paris, 1555, in-8, et d'autres écrits qui sont estimés des savants. Son style est pur, mais il sent trop le travail, suivant Erasme et Paul Emile.

LINANT (Michel), né à Louviers en 1708, fut précepteur du fils de madame du Châtelet dans le temps que Voltaire demeura à Cirey près de cette dame, et il en reçut plusieurs conseils. Il remporta trois fois le prix de l'Académie française en 1759, 1740, et 1744, époque où le choix des sujets se prêtait peu au développement des talents, et où cette compagnie s'éloignait déjà de l'esprit de son institution, sans adopter encore le fanatisme philosophique, dont elle fut dans la suite une zélée propagatrice. Linant composa quelques *Tragédies* avec des succès divers (*Alzaiide*, 1745, *Vanda*, 1747). On a encore de lui des *Odes* et des *Épîtres*. Voltaire lui rendit des services que Linant célébra dans ses vers avec l'enthousiasme de la reconnaissance; cependant il ne tint pas à lui que le protecteur ne renouât à sa manie anti-théologique, et il lui prôdit tous les désagréments qu'elle répandrait sur sa vie. Linant mourut en 1749, à 40 ans. Il donna une édition des *Œuvres* de Voltaire, Amsterdam, 1758-1759, 3 vol. in-8. On trouve une *Notice* sur Linant dans le *deuxième supplément du Parnasse français*, par Tilton du Tillet.

LINCK (Henri), célèbre jurisconsulte du XVIII^e siècle, natif de Misnie, et professeur en droit à

Altorf, laissa un *Traité du droit des temples*, où il y a des choses curieuses.

LINDANUS (Guillaume-Damase), théologien, né à Dordrecht en 1525, étudia d'abord à Louvain, puis à Paris sous Turnèbe et Mercier. Ayant ensuite reçu les ordres et le bonnet de docteur en théologie à Louvain, il fut professeur d'Écriture-Sainte à Dillingen, puis grand-vicaire du diocèse d'Utrecht, et inquisiteur de la foi dans la Hollande et dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma en 1562 à l'évêché de Ruremonde, qui venait d'être érigé, et dont il ne prit possession qu'en 1569. Il y eut beaucoup à souffrir dans le temps des troubles. Il fit deux voyages à Rome, se fit estimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, et mourut trois mois après, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, entre autres : *De optimo genere interpretandi Scripturas*, Cologne, 1558, in-8; *Tabulæ analytica omniū hæreseon hujus seculi*; *Panoplia evangelica*, Cologne, 1590, in-fol.; *Psalterium vetus, à mendis 600 repurgatum et de græco atque hebraico fontibus illustratum*, Anvers, 1567; grand nombre d'*Ecrits de controverse*. On lui doit aussi une *Édition* de la Messe apostolique, faussement attribuée à saint Pierre : elle parut, accompagnée d'une *Apologie* et de *Commentaires*, à Anvers, en 1588, in-8, et à Paris, en 1595. La première édition est la moins commune. Ce prélat, non moins éclairé que vertueux, possédait les langues, les Pères, et l'antiquité sacrée et profane. Il avait d'excellents principes de théologie et de morale, et autant d'élevation dans l'esprit que de force dans le raisonnement. *Fuit vir ille*, dit le cardinal Baronius, *non tantum omnis generis litterarum eruditione clarissimus, verum etiam egregii confessoris fidei nobilitatis insignibus, quippe qui exilia, proscriptiones, ærumnas incredibiles, ac mortis ferè frequentes, inconcusso robore, fidei causâ, sustinuit*. Sa vie a été écrite par Havensius dans son ouvrage : *De erectione novorum in Belgio episcopatum*, et on a donné le catalogue de ses ouvrages à Bois-le-Duc, 1584, in-8.

LINDANUS, ou LINDEN. Voy. VANDER-LINDEN.

LINDEBORN (Jean), né à Deventer vers 1636, fut curé à Utrecht, et provicaire de l'évêché de Deventer. Il remplit toutes les fonctions d'un pasteur zélé, pendant 40 ans, sans cesser de donner ses moments de loisir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il était fort versé dans la théologie et les sciences qui y ont rapport. Il avait aussi de grandes connaissances dans l'histoire profane. Nous avons de lui : *Historia seu notitia episcopatus Daventriensis*, Cologne, 1670, in-12, estimée; *Tractatus de efficacia sacrificiorum quæ obtulit lex divino-mosaica*, Anvers, 1677, in-12; *Notæ catecheticae in baptismatis, penitentia, extremæ-unctionis, ordinis, matrimonii, sacramenta*, Cologne, 1675, 1684, 5 vol. in-12, savant et curieux; *Explication littérale des circonstances de la Passion de Notre-Seigneur*, Cologne, 1684-1690, 3 vol. in-12.

LINDENBRUCK, ou LINDENBROC, ou LINDENBROGIUS (Erpoldus), né vers 1540, à Brême, et chanoine (luthérien) de Hambourg, a publié l'*His-*

toire ecclésiastique d'Adam de Brême : son *Historia compendiosa Daniæ regum, ab incerto auctore conscripta*, Leyde, 1595, in-4 : (cette histoire va jusqu'au règne de Christiern IV), et une *Histoire sur les Ecrivains de la Germanie septentrionale*, Hambourg, 1595, in-fol., furent réimprimées avec d'autres livres par Jean-Albert Fabricius, Hambourg, 1706, in-fol. Lindenbruck mourut dans sa 76^e année, le 20 juin 1616.

LINDENBRUCK (Frédéric), fils du précédent, fut, comme son père, chanoine de Hambourg, où il naquit en 1575 : il étudia en Hollande où il se lia avec le fameux Jules Scaliger. Il enseigna le droit, et mourut à Hambourg le 6 septembre 1648, et selon d'autres 1647. Il donna des *Editions* de Virgile, de Térence, d'Albinovanus, d'Ammien Marcellin, etc. Ce qu'il a fait sur ce dernier se trouve dans l'édition de cet historien par Adrien de Valois. L'histoire et le droit public l'occupèrent ensuite. On lui doit en ce genre un livre curieux, intitulé : *Codex legum antiquarum, seu Leges Wisigothorum, Burgundionum, Longobardorum*, etc., Francfort, 1613, in-fol. Ce livre devient rare. L'édition des *Priapeia* prouve que l'amour des bonnes mœurs et de la décence n'entraît pour rien dans ses goûts.

LINDENBRUCK (Henri), frère puîné du précédent, né en 1570, fut directeur de la bibliothèque que Jean Adolphe, duc de Holstein, avait formée à Gottorp en 1606. On a de lui des notes sur Censorin : *De die natali*, Hambourg, 1614, in-4, et une édition du Polycratius, de J. de Salisbury, Leyde, 1595, in-8. Colomiès et Crenius accusent Henri Lindenbruck d'avoir volé, étant à Paris, des livres manuscrits de la bibliothèque de Saint-Victor. On ajoute que, sans le crédit de MM. Calignon et Dupuy l'aîné, il eût couru risque d'être pendu ; car on l'avait déjà fait conduire tête nue au cachot. Lui et Jean Wower (celui de Hambourg, et non celui d'Anvers) étaient nommés communément *les corsaires de Hambourg*. Mais Jean Burchard Mencken attribue ces vols à Frédéric Lindenbruck. Quelques lexicographes, entre autres Chaudon, ont confondu ces trois Lindenbruck, et en ont fait un seul personnage ; ce qui a répandu dans la notice biographique de tous les trois des obscurités et des antilogies difficiles à débrouiller. Nous ignorons l'année de la mort de Henri.

* LINDET (Robert-Thomas), conventionnel, né en 1743 à Bernay, était curé de cette ville à l'époque de la convocation des états-généraux. Appelé à y siéger, il ne s'y fit remarquer que par son adhésion à la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque du département de l'Eure. Dès le mois de novembre 1792 il donna, le scandaleux exemple de sa désobéissance aux lois de l'église, en se mariant ; Lindet fut le premier évêque qui renonça au célibat. Il avait été réélu à la Convention, il vota la mort du roi, renonça peu après à l'épiscopat, et se chargea de remettre à la Convention les lettres de prêtrise des ecclésiastiques de son diocèse qu'avait séduits son exemple. Après la session il fit partie du conseil des Anciens, et en 1798, rentra dans l'obscurité, dont il n'aurait pas dû sortir. En

1816, atteint par la loi contre les régicides, il obtint bientôt l'autorisation de rentrer en France, et mourut à Bernay en 1823. Ses restes furent portés au cimetière sans aucune cérémonie religieuse. Outre des discours dans les différentes assemblées législatives, on a de lui deux *lettres pastorales* adressées l'une au clergé, l'autre aux religieuses de son diocèse, 1792, in-8.

* LINDET (Jean-Baptiste-Robert), connu sous le nom de Robert LINDET, frère cadet du précédent, avocat, fut en 1790, nommé procureur syndic du district de Besançon, et puis député de l'Eure à l'assemblée Législative, puis à la Convention : il fit, au nom de la *Commission des vingt et un*, le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, dont il vota la mort sans appel ni sursis. Le 10 mars 1793 il proposa l'organisation d'un tribunal, dont les juges ne seraient soumis à aucune forme dans l'instruction des procès, et pourraient diriger des poursuites contre tous ceux qui, par leurs places sous l'ancien régime, rappelaient des prérogatives usurpées par les despotes. L'un des ennemis les plus acharnés des Girondins, il fut surnommé par Brissot la *Hyène*. Devenu membre du comité de salut public, à la place de Jean Debry (voy. DEBRY), il parut revenir à des principes de modération. Envoyé dans les départements, pour réprimer le fédéralisme, il rendit des services importants à plusieurs communes. Les membres de la municipalité de Conches, malgré la promesse d'amnistie, ayant été arrêtés sous prétexte qu'ils avaient fourni des boulets aux Vendéens, Lindet les défendit au sein de la Convention et parvint à les sauver. Il resta neutre dans la lutte qui s'éleva entre les deux factions de la montagne ; mais après le 9 thermidor, il prit la défense de Collot, Billaud-Varennes et Barrère, et demanda qu'au lieu d'isoler les prévenus, on jugeât à la fois tous les membres qui avaient eu part au gouvernement. Cette proposition tendait à les sauver tous ; aussi les thermidoriens ne poursuivirent d'abord que quelques-uns des chefs les plus abhorrés. A la suite de l'insurrection du 1^{er} prairial an 3 (20 mai 1795), il fut décrété d'accusation : des réclamations arrivèrent en sa faveur de Caen, du Havre, de Nantes, de Conches et de presque tous les lieux qu'il avait parcourus en qualité de commissaire en 1793. L'amnistie de 1796 le rendit à la liberté. Implicqué de nouveau dans la conspiration de Babeuf, et jugé par contumace devant la haute cour de Vendôme, il fut acquitté. Après la journée du 30 prairial an 7, appelé au ministère des finances, il s'y maintint jusqu'au 18 brumaire ; dès-lors il vécut dans l'obscurité. N'ayant pris aucune part au gouvernement des cent-jours, il ne fut pas atteint par la loi de 1816, et mourut à Paris le 17 février 1825. On a de lui plusieurs *Rapports* importants pour l'histoire de la convention, et qui ont été traduits dans différentes langues.

* LINDSAY (sir David), poète écossais, né à Garmylton en 1490, d'une famille noble, fut d'abord page d'honneur de Jacques V, et remplit quelques emplois à la cour. Nommé roi ou héraut d'armes, il fut chargé de plusieurs négociations en 1531 et 1536 ; embrassa sous la régence la cause

des réformés qu'il essaya de servir par ses ouvrages, et mourut en 1537 ou dix ans plus tard selon plusieurs biographes. Quelques écrivains l'ont regardé comme le premier auteur de drames en Ecosse; mais avant sa naissance on jouait dans ce pays des ouvrages de ce genre sous le nom de *moralités* (moralités), mais il les perfectionna beaucoup, et eut le mérite de donner le premier des pièces à peu près régulières. Une édition de ses *Œuvres* a été publiée par Chalmers en 1806, 3 vol. in-8; elle se compose d'une *tragédie*, d'un *drame* intitulé les *Trois états*, de divers *poèmes* parmi lesquels on remarque le *Réce*, 1528; la *Complainte au roi*, 1529; de la *Complainte de Papingo*, satire contre le clergé, 1530; de l'*Histoire et testament de l'écuier Meldram*, et d'un grand ouvrage intitulé la *Monarchie*, achevé en 1533. Ces diverses productions ont joui dans le temps d'une grande réputation: en général le ton de Lindsay est mélancolique et attachant, sa versification est correcte, et il y a de la variété dans ses tableaux. Au reste, dit M. Ellis, il dut sa popularité beaucoup plus à ses opinions qu'à son mérite poétique. — Robert LINDSAY de Pettscottie, contemporain du précédent, est auteur d'une *Histoire d'Ecosse* qui s'étend de l'an 1456 à l'an 1565; elle a été publiée par Jean Graham Dalryell, sous le titre de *Chronique d'Ecosse*, 1814, 2 vol. in-8. — John LINDSAY, savant théologien, a publié une *Histoire abrégée de la succession royale*, 1720, in-8, et une *Traduction de la Défense de l'Eglise d'Angleterre* par Mason, 1726, 1727, 1728: il est mort à Londres en 1768, à l'âge de 82 ans.

* LINDSEY (Théophile), premier ministre de la secte religieuse des *unitaires*, né en 1723, à Middlewich dans le Cheshire, fit des études brillantes au collège de Saint-Jean de Cambridge, et se voua à l'état ecclésiastique. Il avait obtenu successivement plusieurs bénéfices, mais il y renonça par suite de scrupules qui lui étaient survenus sur les doctrines et les cérémonies de l'église anglicane. Il refusa même la place de chapelain du duc de Northumberland, alors vice-roi d'Irlande, et se rendit à Londres, où il fonda en 1772 la congrégation dite des *Unitaires*. Cette congrégation, qui adopta la liturgie anglicane telle qu'elle a été réformée par le docteur Clarke, fit, en 1778, construire la chapelle particulière d'Essex-Street, où Lindsey exerça son ministère pendant 20 ans. Il fut remplacé par son beau-frère, le docteur Disney, et mourut dans la retraite en 1808. Lindsey était d'une bienfaisance peu commune, et sa femme, belle-fille du docteur Black-burn, le seconda dans la distribution de ses bienfaits. Parmi ses nombreux ouvrages tous en anglais, nous citerons: *Apologie pour résigner la cure de Catterick*, 1774, in-8, avec une suite, 1776, in-8; *Le Catéchiste*, ou *Recherches concernant le seul vrai Dieu et l'objet du culte*, 1781, in-8; *Essai historique sur l'état de la doctrine et du culte des unitaires*, 1783, in-8; *Vindiciæ Priestlianae*, ou *deux Adresses aux étudiants d'Oxford et de Cambridge*, 1788-1790, 2 part. in-8; *Conversations sur le gouvernement divin, montrant que toutes choses viennent de Dieu, et sont pour Dieu en faveur de tous*, 1802, in-8; Belsham a publié des *Mémoires sur la vie et les écrits de Lindsey*, 1812, in-12.

LINECK (Mathias), né à Prague en 1722, entra chez les jésuites, où il se distingua par son érudition, et particulièrement par la connaissance de l'antiquité ecclésiastique; il mourut à Prague en 1784, après avoir publié: *Commentationes theologicae de fide, spe et charitate*, Prague, 1763, in-4, suivi de plusieurs autres traités théologiques, imprimés successivement dans la même ville. Sa dissertation: *De festis quinque primorum sæculorum*, Olmutz, 1758, in-4, lui a mérité les éloges des savants par les recherches et la bonne critique qui la distinguent.

LINGELBACK (Jean), né à Francfort en 1623, a peint avec beaucoup d'intelligence des *marines*, des *paysages*, des *fièvres*, des *charlatans*, des *animaux*, etc. On remarque dans ses tableaux un coloris séduisant, une touche légère et spirituelle, des lointains qui semblent échapper à la vue. Il a gravé quelques paysages, et mourut à Amsterdam, en 1687. Le musée de Paris possède de ce peintre un *marché aux herbes*. Les six tableaux suivants du même maître en ont été enlevés en 1815: un *port de mer*, l'*arrivée de la flotte hollandaise aux Dunes*, une *fête publique*, les *trois juifs*, une *sainte famille*, des *paysans ramassant du foin*. On voyait dans les galeries de Saint-Cloud un autre tableau de Lingelback qui fut volé de nuit en juillet 1815; représentant l'*arrivée des voyageurs à l'hôtellerie*.

LINGENDES (Claude de), né à Moulins en 1591, jésuite en 1607, fut provincial et ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de 69 ans. On a de lui 3 vol. in-4 ou in-8 de *Sermons*, qu'il composait en latin, quoiqu'il les prononçât en français. L'applaudissement avec lequel il avait rempli le ministère de la chaire fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence; le raisonnement et le pathétique s'y succèdent tour à tour. On le regarde comme un de ceux qui ont le plus contribué à bannir de l'éloquence de la chaire les pointes, les jeux de mots et le mauvais goût qui souvent régnaient dans les sermons de cette époque. Son extérieur répondait à ses talents. On a traduit quelques-uns de ses sermons en français sur l'original latin, en profitant néanmoins des manuscrits de plusieurs copistes qui avaient écrit les discours du père de Lingendes, tandis qu'il les prêchait. Ses autres ouvrages sont: *Conseils pour la conduite de la vie*; *Votivum monumentum ab urbe Molinensi Delphino oblatum*, in-4. Ce dernier fut fait dans le temps qu'il était recteur du collège de Moulins.

LINGENDES (Jean de), parent du précédent, né à Moulins en 1595, fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, aumônier de Louis XIII, évêque de Sarlat, puis de Mâcon; il mourut en 1665. Il prêcha avec beaucoup d'applaudissement sous Louis XIII et sous Louis XIV. Il n'emprunta point l'art imposteur de la flatterie, et ne craignit pas d'attaquer le vice sous le dais et sous la pourpre. On a de lui l'*oraison funèbre de Victor Amédée, duc de Savoie*, 1627, et celle de *Louis XIII*, prononcée en 1643.

LINGENDES (Jean), poète français, né à Moulins, vers 1580, florissait sous le règne de Henri le grand. On se plaît encore à la lecture de ses *Poésies*, qui sont faibles à la vérité, mais qui ont de la douceur et de la facilité. Ce poète a particulièrement réussi dans les stances. Il mourut en 1616, à la fleur de son âge. Ses productions sont en partie dans le *Recueil* de Barbin, 5 vol. in-12. La meilleure est son *Élégie pour Ovide*. Lingendes fut l'ami d'H. d'Urfé, de Davity, de Berthelot, etc., qui lui rendirent amplement les éloges qu'il leur prodiguait.

LINGERVILLE. Voy. LEPAGE DE LINGERVILLE.

* LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), célèbre avocat, né à Reims en 1736, acheva ses études à Paris au collège de Beauvais, où son père avait été professeur, et obtint en 1751 les trois premiers prix de l'université. Un succès aussi brillant attira sur lui l'attention du duc de Deux-Ponts qui l'emmena en Pologne. De retour en France, il tenta d'établir à Lyon une fabrique de savon de suif, fait à froid d'après des procédés qu'il avait trouvés. N'ayant pu réussir, faute de fonds, il vint à Paris où il se lia, notamment avec d'Alembert, qui lui fit obtenir la place de secrétaire du prince de Beauvau. Il l'accompagna pendant la guerre de Portugal, et profita de son séjour à Madrid pour apprendre l'espagnol, ayant conçu le projet de faire connaître plus tard le théâtre de cette nation. Revenu en France, à l'âge de 28 ans, il étudia la jurisprudence, sans renoncer à la littérature, se fit recevoir avocat au parlement et parut au barreau avec le plus grand éclat; mais il ne menagea pas la vanité de ses confrères, sur la plupart desquels il l'emportait par ses connaissances littéraires et par une diction claire, facile et élégante. Aussi Linguet eut des admirateurs, et beaucoup d'ennemis. Le duc d'Aiguillon (voy. ce nom), son client, devenu ministre, se montra peu reconnaissant du service que lui avait rendu son côté, qui se plaignit de son ingratitude avec toute la vivacité de son caractère; et jamais le duc d'Aiguillon ne lui pardonna d'avoir écrit qu'il l'avait empêché d'aller à l'échafaud. Son caractère autant que ses succès contribuèrent à le faire rayer du tableau des avocats. Il y fut pourtant réintégré; mais ses confrères l'en rayèrent une seconde fois, et ses nouvelles réclamations restèrent sans résultat. Son emportement ne connu alors plus de bornes et il acheva de mettre les torts de son côté, par ses invectives contre ses adversaires. Forcé de chercher des ressources dans ses talents, il rédigea une feuille qu'il intitula *Journal politique*. En même temps il publia diverses brochures dans lesquelles se décelait un esprit novateur : sa *Théorie des lois* fit beaucoup de bruit, à raison des opinions hardies qu'il y professait. Linguet indisposa le ministre Maurepas qui fit supprimer son journal. Craignant pour sa liberté, il se fixa quelque temps à Bruxelles. Après la mort de Maurepas, il obtint la permission de rentrer en France : mais sur de nouvelles plaintes il fut enfermé à la Bastille : ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il put en sortir (mai 1782), après avoir promis d'être plus modéré, et avoir indiqué le moyen de faire passer en deux heures un avis

de Paris à Brest. Exilé à Rhétel, il repassa bientôt en Angleterre où il publia de nouvelles brochures; puis revint à Bruxelles où il continua ses *Annales politiques*. Les éloges qu'il y donnait à l'empereur Joseph II lui valurent une gratification assez considérable et la permission de se rendre à Vienne. Linguet, qui avait le talent de se faire des ennemis même de ses protecteurs, se montra ingrat envers l'empereur qui l'avait accueilli avec tant de bonté, et se prononça en faveur des révoltés des Pays-Bas. Il reparut à Paris en 1791, et défendit à la barre de l'assemblée Constituante, la cause des Noirs. Au mois de février 1792, il dénonça à l'assemblée Législative Bertrand de Molleville, ministre de la marine : sa dénonciation ayant été accueillie avec mépris, il déchira publiquement son mémoire. A l'époque de la terreur, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 juin 1794, pour avoir encensé dans ses écrits les despotes de Vienne et de Londres. Il alla au supplice avec courage. Parmi ses ouvrages aussi nombreux que variés, presque tous empreints de paradoxes, nous citerons : *Histoire du siècle d'Alexandre*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12. Le style en est élégant, mais trop épigrammatique. *Mémoire sur un objet intéressant pour la province de Picardie, ou Projet d'un canal et d'un port sur les côtes*, 1764, in-8; *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice et des lois civiles de France*, 1764, in-8; *La Dîme royale avec tous ses avantages*, 1764, nouvelle édit., 1787, in-8; *Histoire des révolutions de l'empire romain*, 1766, 2 vol. in-12. On lui a reproché d'avoir essayé de justifier la conduite de quelques-uns de ces empereurs que Tacite et Suétone nous ont peints sous de si noires couleurs; mais on aurait pu faire le même reproche à Dureau de la Malle qui, dans son excellent Discours préliminaire de la traduction de Tacite, a bien mieux que Linguet justifié ces tyrans et n'a point trouvé de contradicteurs. *Théorie des lois civiles*, Londres, 1767, 2 vol. in-8, 1774, 3 vol. in-12; *Histoire impartiale des jésuites*, 1768, in-8. Cet ouvrage fut brûlé par arrêt du parlement; *Théâtre espagnol*, 1770, 4 vol. in-12. Cette traduction est élégante et correcte. *Théorie du libelle, ou L'Art de calomnier avec fruit*, Amsterdam (Paris), 1775, in-12, en réponse à la *Théorie du paradoxe*; écrit polémique et plein de force, où Linguet avait été vivement attaqué par l'abbé Morellet (voy. ce nom). *Du plus heureux gouvernement, ou Parallèle des constitutions de l'Asie avec celles de l'Europe*, 1774, 2 vol. in-12; *Appel à la postérité*, 1779, in-8; *Mémoires sur la Bastille*, Londres, 1783, in-8; *Réflexions sur la lumière*, 1787, in-8, où l'on trouve des aperçus et des idées très-remarquables; *Considérations sur l'ouverture de l'Escaut*, 1787, 2 vol. in-8; *La France plus qu'anglaise*, 1788, in-8; *Examen des ouvrages de Voltaire considéré comme poète, comme prosateur, comme philosophe*, Bruxelles, 1788, in-8. C'est une des meilleures productions de l'auteur qui s'y montre un critique exercé; *Point de banqueroute, plus d'emprunt, et si l'on veut, bientôt plus de dettes en réduisant les impôts à un seul*, 1789, in-8; *Collection des ouvrages relatifs à la révolution du Bra-*

bant, 1791, in-8; *Mémoires et Plaidoyers*, 1773, 7 vol. in-12, Liège, 1776, 11 vol. in-12. On y trouve une logique pressante, de l'adresse dans les développements, un talent marqué pour l'art oratoire. *Journal politique et littéraire*, 1774; *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, 1777-1792, 179 numéros formant 49 vol. in-8. Gardaz, avocat à Lyon, a publié un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Linguet*, et Alex. Deverité, *Notice pour servir à l'histoire de la vie et des écrits de S. N. H. Linguet*. On a *Linguetiana* ou Recueil des reparties ingénieuses et bons mots de cet auteur, in-18.

LINIÈRE (François PAVOT de), poète français, né à Paris en 1628, mort en 1704, à 76 ans, entré de bonne heure au service, est moins connu aujourd'hui par ses vers que par ses impiétés. On l'appelait l'*Athée de Senlis*, et il avait mérité ce nom, non-seulement par ses propos, mais par plusieurs chansons abominables. C'est sans raison que madame des Houlières, dont le sort, dit un auteur, fut de donner au public de bonnes choses, et de prendre toujours le parti des mauvaises,* a voulu justifier Linière, dans une de ses premières pièces, intitulée *Portrait de Linière*. Ce blasphémateur mourut comme il avait vécu. Il se brouilla avec Boileau, qui lui reprocha son irréligion. Uni avec Saint-Pavin, autre impie, il fit des couplets contre le satirique, qui s'en vengea à sa manière, et lui dit qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu. Le libertinage de l'esprit avait commencé dans Linière, comme dans presque tous les incrédules, par celui du cœur. Le vin et l'amour remplirent toute sa vie, et ne lui laissèrent pas le temps de faire des réflexions. Il avait le talent de traiter facilement un sujet frivole. Ses vers satiriques ne manquaient pas de feu; mais ils lui attirèrent plus de coups de bâton que de gloire. On cite de lui : *DIALOGUES, en forme de satire, du docteur Métaphraste et du seigneur Albert, sur le fait du mariage*, 1 vol. in-12, 46 pages. Il paraît que c'est à tort que Charpentier lui a attribué la parodie de *Chapelain décoiffé*. On croit communément qu'elle est de Furetière.

* LINN (John-Blair), poète et ministre américain, né en 1777, à Shippensburg en Pensylvanie, étudia d'abord au collège de New-Yorck, puis à celui de Colombie, où il développa et fortifia son goût pour la poésie et la critique littéraire. Il se livra ensuite à l'étude des lois; mais la jurisprudence était souvent mise de côté par le jeune poète, qui s'essayait dans le genre dramatique. Des applaudissements accueillirent la représentation de son premier drame, et ses amis crurent que ce succès déciderait sa carrière. Ils s'étaient trompés; Linn étudia la théologie à Shenectady, sous le docteur Romeyn, prit ses licences, fut attaché à l'église presbytérienne de Philadelphie, et devint ensuite adjoint au docteur Ewing. Il s'occupait uniquement de ses devoirs de pasteur, lorsque Priestley fit paraître son traité dans lequel il comparait, de la manière la plus absurde, Jésus-Christ à Socrate. Linn attaqua cet ouvrage; mais avec tant d'amertume qu'il en rougit lui-même; son repentir lui

dicta une lettre qu'il adressa à son antagoniste; Priestley mourut avant de l'avoir reçue. Après avoir ainsi combattu les sociniens, Linn termina sa carrière à Philadelphie, en 1804. Outre des *Mélanges poétiques* qu'il publia sous le voile de l'anonyme, et son drame du *Château de Bourville*, on a de lui : la *Mort de Washington*, Londres, 1800, poème dans la manière d'Ossian; la *Puissance du génie*, poème, 1803; un fragment de *Valérien*, poème dans lequel l'auteur se proposait de décrire les premières persécutions contre les chrétiens, et l'influence du christianisme sur la civilisation, précédé d'un *Essai sur sa vie* par Brown, New-Yorck, 1803, in-4. On y trouve des beautés du premier ordre.

LINNÉE (Charles von), ou *Linnaeus*, botaniste célèbre, naquit le 24 mai 1707, à Roeskult, village de Smolande, en Suède, de Nils ou Nicolas Linnaeus, curé de ce lieu. Il fut un des hommes les plus illustres du xviii^e siècle. Jusqu'à sa mort, son génie n'a cessé de porter la lumière dans l'histoire naturelle et dans la médecine. Il a été l'un des fondateurs de l'académie de Stockholm, il en fut le premier président, et a aussi procuré une grande célébrité à l'université d'Upsal par ses leçons de botanique. Son père, peu favorable des dons de la fortune, le fit d'abord étudier dès l'âge de 10 ans, dans la petite ville de Vexiœ, pour y apprendre le latin; mais, voyant qu'il abandonnait la classe pour aller chercher des fleurs à la campagne, et s'étant formé une fausse idée des dispositions de l'élève, il le mit en apprentissage chez un cordonnier (1724): Linnée y trouva occasion d'étudier le livre de *Tournefort*, que lui prêta un médecin nommé Rothman. Ce même médecin le plaça chez Kilian Stobæus, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lund. Linnée étudia ensuite à l'université d'Upsal, où il vécut longtemps dans la gêne et les privations, entra de là chez Olaus Celsius, professeur de théologie, qui l'employa pour la composition de son *Hiero-botanicon*, puis chez Olaus Rudbeck, professeur de botanique à Upsal, qui lui confia la direction du jardin, et se fit quelquefois remplacer par lui dans ses cours. Très-jeune encore, il fut envoyé en 1732 en Laponie pour en recueillir et en décrire les plantes. Il voulut ensuite donner des leçons à Upsal; mais les intrigues du professeur Rosen qui redoutait sa supériorité, l'obligèrent de se retirer à Fahlun dans la Dalécarlie. De là il se rendit à Hambourg, où ses ressources pécuniaires se trouvèrent épuisées. Il réussit néanmoins à gagner la Hollande et se présenta au célèbre Boërhaave, qui, après l'avoir aidé de tous ses moyens, le recommanda à Georges Clifford, riche amateur de botanique, qui le retint auprès de lui pendant trois années. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages, qui lui donnèrent en peu de temps une renommée européenne. Cependant, s'étant rendu peu de temps après en Angleterre, il y fut accueilli avec froideur par Sloane et Dillenius, alors les plus fameux naturalistes. Il se rendit à Paris, où il se lia avec Bernard de Jussieu, et revint en Suède, où il éprouva encore bien des désagrément. Enfin la protection du comte de Tessin aplanit tous les obstacles, et il fut nommé successeur

sivement médecin de la flotte, professeur de botanique à Stockholm (1738), médecin du roi, et président de l'académie des sciences (1739), et enfin (1741) professeur de botanique à Upsal, emploi qu'il occupa pendant 37 ans. Le *Systema naturæ* et la *Philosophia botanica*, ont été réimprimés en plusieurs pays, traduits en plusieurs langues, et commentés par les naturalistes les plus fameux. Anobli et décoré de l'ordre de l'Etoile polaire de Suède, il fut demandé par le roi d'Espagne Charles III, et par celui d'Angleterre Georges III; Louis XV lui envoyait des graines recueillies de sa main; mais ces honneurs ne l'enorgueillirent pas, et ses mœurs furent toujours simples et pures. Les attaques de ses antagonistes ne pouvaient le troubler, et, suivant en cela un conseil que Boerhaave lui avait autrefois donné, il ne prit jamais la peine de leur répondre, quoiqu'il en eût cependant de bien puissants : Buffon, Haller, Adanson, qui l'ont souvent traité avec injustice. Linnée mourut en 1778, à l'âge de 71 ans. Gustave III, pour éterniser la mémoire de ce savant, a fait frapper une médaille représentant d'un côté son buste, et de l'autre la déesse Cybèle, symbole de la nature, affligée et entourée des attributs du règne minéral, de plantes et de quadrupèdes. On lit à l'entour : *Deam luctus angit amissi* : et à l'exergue : *Post obitum, Upsalia, D. 10 januarii, M. DCC. LXXVIII, Rege juhente*. Réformateur de la méthode de Tournefort, Linnée en a imaginé une nouvelle pour la division des plantes en classes, en genres et en espèces. Les différentes parties qui servent à la fructification lui ont fourni les règles qu'il a suivies. Il a proposé vingt-quatre classes de plantes différenciées avec tant de justesse et de discernement, qu'elles viennent, pour ainsi dire, se ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient. Les botanistes ont trouvé beaucoup d'avantages dans la méthode de Linnée, et elle est aujourd'hui presque universellement reçue. Ce savant a donné au public un très-grand nombre d'ouvrages, presque tous écrits en latin, qui feront vivre son nom aussi longtemps que l'on cultivera l'histoire naturelle. Il n'y a point de physicien qui ait montré plus d'application à suivre la nature dans ses plus petits détails, et qui ait fait plus d'observations longues et pénibles, pour former des résultats aussi sûrs que curieux. Ses principaux ouvrages en latin sont : *Systema naturæ, seu regna tria naturæ*, Leyde, 1753, in-fol., et 1756, 2 vol. in-8. Ce fut par cette production remarquable qu'il débuta pour la réforme de la botanique. Cet ouvrage a été réimprimé avec des augmentations considérables; la 1^{re} édit. consistait en 3 tableaux chacun d'une feuille, et contenant une division synoptique des trois règnes : la 2^e, 1740, in-8, a 80 pages; la 6^e, 1748, in-8, en a 232; la 10^e, 1757, est de 3 vol. in-8; la 12^e, 1766, en a 4; la 14^e donnée par Gmelin, Leipzig, 1788-95, en a 10 : on a encore celles de Lyon, 1789-96, 10 vol. in-8; *Bibliotheca botanica*, Amsterdam, 1736, 1741 et 1751, in-8. Il y donne une notice de plus de mille ouvrages sur les plantes; *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1737, in-fol., avec fig. C'est une description des plantes rares que Georges Clifford cultivait à Hor-

tecamp en Hollande. *Critica botanica*, Leyde, 1737, in-8. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres et les espèces des plantes; *Flora Laponica*, Amsterdam, 1737, et Londres, 1792, in-8. C'est le fruit d'un voyage qu'il fit en Laponie en 1732, d'où il rapporta 536 plantes; *Genera plantarum, secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium*, Leyde, 1737, in-8; 8^e édit., Francfort, 1789 et 1791 (voy. TOURNEFORT). *Flora Suecica*, Leyde, 1745. C'est le tableau des plantes de la Suède; *Fauna Suecica*, Stockholm, 1746, in-8, avec fig. On y trouve les quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes, etc., de la Suède. *Flora zeylanica*, Stockholm, 1747, in-8. Ce sont les plantes de l'île de Ceylan, dont Paul Hermann avait donné la description, arrangées selon le système de Linnée. *Hortus upsaliensis*, Stockholm, 1748, in-8, avec fig. C'est le catalogue des plantes étrangères que Linnée a procurées pour le jardin botanique d'Upsal, depuis 1742 jusqu'à 1748; *Amœnitates academicae*, Stockholm, 1749, 1763, 6 vol. in-8, et 1785-1790, 10 vol. in-8, avec fig., dissertations intéressantes en forme de thèses; *Philosophia botanica*, Stockholm, 1751, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé un grand nombre de fois dans diverses villes, et il y en a eu plusieurs contre-façons qui ont peu de valeur. Il a été traduit en français par Quesné, Paris, 1788, in-8, avec fig.; *Materia medica*, Stockholm, 1765, in-8; *Animalium specierum in classes*, Leyde, 1759, in-8; *Oratio de incrementis telluris habitabilis*, Leyde, 1744, in-8. Par la raison que la terre a été entièrement couverte d'eau dans les jours de la création, et que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement. Système qui n'a point augmenté sa réputation, et qui est suffisamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie, comparée avec la moderne. Buffon lui a donné plus d'étendue, et y a attaché des conséquences qui paraissent opposées à l'histoire de la création de Moïse, et à toutes les notions reçues. On en trouve une réfutation détaillée dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, 1 vol. in-8, Luxembourg, 1780, Embrun, 1781, Maëstricht, 1792. *Nemesis divina*, recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies et les scélérats, même en ce monde; ouvrage qui, pour le fonds des choses, ressemble en partie à celui de Salvien. *De Providentia*. Son nom doit être inscrit dans la liste des philosophes qui ont été amis de la religion. Il avait fait mettre sur la porte de son cabinet ce fragment d'un vers connu :

Innocui vivite, Numen adest.

On trouve sa vie et le Catalogue raisonné de ses ouvrages, dans la *Revue générale des écrits de Linnée*, par Richard Pulteney, traduit de l'anglais par Millin, avec des notes et des additions, Paris, 1789, 2 vol. in-8.

LINTH. Voy. ESCHER de la LINTH.

LINUS de Chalcide, fils d'Apollon et de Terpsichore, ou, selon d'autres, de Mercure et d'Uranie, et frère d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thé-

bes, inventa les *vers lyriques*, et donna des leçons au poète Thamire. Linus fut tué par Hercule, disciple peu docile, qui, las et impatient de sa sévérité, lui brisa un jour la tête d'un coup de son instrument. Selon d'autres mythologistes, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir appris aux hommes à substituer des cordes aux fils dont on montait alors les instruments de musique. On trouve dans *Stobée* quelques *vers* sous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils soient de lui. Il paraît que, pour les lui attribuer, il faut au moins être sûr de son existence, qui, dans l'ensemble de son histoire, est certainement fabuleuse; mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'abord faire suspecter la réalité des hommes célèbres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puisque de très-anciens et judicieux auteurs en ont parlé sans aucun doute. Virgile met Linus à côté d'Orphée.

Non me carminibus vincat nec Thracius Orpheus
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adsit.

LIONNE (Pierre de), célèbre capitaine du ^{xiv}^e siècle, d'une des plus anciennes maisons du Dauphiné, rendit de grands services aux rois Jean, Charles V et Charles VI, contre les Anglais et contre les Flamands. Il se signala surtout à la journée de Rosbecq en 1382, et mourut en 1399.

LIONNE (Hugues de), de la même famille que le précédent, ministre secrétaire d'état sous Louis XIV, naquit à Grenoble en 1611. Il fut d'abord premier commis d'Abel Servien, son oncle; mais celui-ci ayant été disgracié, il refusa les offres de Richelieu, partit pour l'Italie, où il s'acquit l'amitié et la confiance du cardinal Mazarin, et se distingua plus tard dans ses ambassades de Rome, de Madrid et de Francfort. Il devint ministre d'état, et fut chargé des négociations les plus difficiles. Lionne termina les différends qui existaient entre le pape et le duc de Parme; et, en sa qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du saint Siège, il assista, en 1653, au conclave qui élut Alexandre VII, et parvint à le faire prononcer en faveur de la France. Il succéda, en 1661, au cardinal Mazarin, dans le ministère des affaires étrangères, et après la démission de M. de Brienne, il fut nommé secrétaire d'état. Ce fut Lionne qui ménagea l'acquisition de la ville de Dunkerque. Il mourut à Paris, en 1671, à 60 ans. Ce ministre était aussi dissipé dans la société que laborieux dans le cabinet. Prodigue à l'excès, il ne regardait les biens et les richesses que comme un moyen de se procurer tous les plaisirs. Il se livra sans ménagement à ceux du jeu, de l'amour et de la table : sa santé et sa fortune en souffrirent également. On a ses *Négociations à Francfort*, in-4; et des *Mémoires* imprimés dans un recueil de pièces, 1668, in-12; ils ne sont pas communs. Sa *Vie* se trouve dans les *Mélanges curieux* qui font suite aux œuvres de St.-Evremont, tom. 1, page 161. — Arthus de LIONNE, l'un de ses fils, fut évêque de Rosalie, et vicaire apostolique dans la Chine. Il mourut à Paris, le 2 août 1713, à 58 ans, avec une grande réputation de vertu et de zèle. Il a eu part à divers écrits des missionnaires sur les *superstitions des Chinois*.

LIONNET. Voy. LYONNET.

* LIONNOIS (l'abbé), principal du collège de Nancy, né dans cette ville en 1730, est principalement connu par son *Traité de la mythologie, ou Explication de la fable par l'histoire, et les hiéroglyphes des Egyptiens*, 6^e éd., Nancy, 1816, in-8, fig. C'est le meilleur traité de mythologie que nous ayons et le plus complet. On lui doit encore une *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, 1779, 2 vol. in-8, 2^e éd. 1805-11, 3 vol. in-8, et plusieurs *Traités* sur différentes branches d'enseignement. Il est mort à Nancy, le 14 juin 1806.

LIONS. Voy. DESLYONS.

* LIOTARD (Jean-Etienne), peintre, né à Genève en 1702, réussissait également bien dans la miniature et la peinture sur émail. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, il se rendit en Italie d'où il passa dans la compagnie de quelques anglais à Constantinople. Il y demeura quatre ans, occupé à peindre les costumes et les usages des habitants. Il adopta lui-même le costume levantin, qu'il conserva longtemps, ce qui le fit surnommer *le Peintre Turc*. Il parcourut ensuite l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et s'acquit par ses portraits une grande réputation. On connaît de lui des émaux qui ont jusqu'à un pied et demi de hauteur sur un pied de large. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui. Il a gravé lui-même à l'eau forte quelques-uns de ses portraits. Il mourut vers 1776. — Jean-Michel LIOTARD, son frère, un des meilleurs élèves de Benoit Audran, fut appelé en Italie pour graver les sept grands cartons que Ciguani avait exécutés pour le duc de Parme, ainsi que sept grands tableaux tirés de l'histoire sainte, peints à Venise par Ricci. Ces gravures sont datées de 1743, in-fol. Il mourut à Genève vers 1760.

LIPENIUS (Martin), luthérien allemand, né à Gortze, dans le Brandebourg, en 1630, mort en 1692, à 62 ans, épuisé de travail, de chagrins et de maladies, était un laborieux compilateur et un savant bibliographe. On a de lui : un *Traité curieux sur les étrennes*, Leipsig, 1670, in-4; *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis juridica*, ibid., 1679, in-fol.; *Bibliotheca realis philosophica*, ibid., 1682, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis medica*, ibid., 1679, in-fol., en tout 6 vol. in-fol. C'est une table universelle, mais très-inexacte, des matières pour ces différentes sciences, avec le nom et les ouvrages des auteurs qui en ont traité. La liste complète des *Œuvres* de ce savant est dans le tom. 19 des *Mémoires* de Nicéron. La *Bibliotheca juridica* a été réimprimée, Leipsig, 1737, 2 vol. in-fol. auxquels on réunit des *suppléments* par Aug.-Fr. Scott, 1775; par Senkenbourg, 1789, et par Louis-God-Madinda Breslau, 1816-20, en tout 5 vol. in-fol., mais Madinda a donné de *nouveaux suppléments*, de 1823 à 1830, dont la publication n'est pas encore achevée.

LIPMAN, rabbin allemand, dont on a un *Traité* contre la religion chrétienne, qu'il composa en hébreu en 1399. Il est intitulé *Nitsachon*, c'est-à-dire *Victoire*. Mais rien n'est moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage. Théodoric Haksplan le publia en 1644, à Nuremberg, in-4. On trouve

dans *Tela ignea Satanae* de Wagenseil, un abrégé de cet ouvrage, avec la réfutation.

* LIPONA (la comtesse de), voy. l'art. MURAT, à la fin.

LIPPI (fra Filippo), peintre, né à Florence, vers 1412, mourut âgé de 57 ans, en 1469, avec la réputation d'un homme qui avait plus de talent que de mœurs. Il eut beaucoup de partisans dans sa patrie, et le jour de son enterrement toutes les boutiques furent fermées. Il n'avait eu d'autre maître que lui, et d'autre guide que les ouvrages de Massaccio. On voit au musée du Louvre un tableau de ce peintre, représentant le *Saint-Esprit président à la naissance de J.-C.* Les mœurs de Lippi étaient si dépravées, qu'après avoir enlevé une novice d'un couvent de Prato, près de Florence, et obtenu une dispense du pape pour l'épouser, il l'abandonna, et la jeune fille fut encore admise dans le couvent. — Il laissa un fils, nommé aussi Philippe Lippi, qui fut peintre comme lui. Il l'avait eu d'une jeune pensionnaire qu'il corrompit dans un monastère de Florence, où il avait été appelé pour son art. Ce fils, aussi réglé dans sa conduite que son père avait été débauché, mourut en 1503, à 45 ans.

LIPPI (Lorenzo), peintre et poète de Florence, où il naquit en 1606, est auteur d'un poème burlesque, intitulé : *Il Malmantile racquistato*, imprimé à Florence en 1676, et 1688, in-4, sous le nom de *Perlone Zipoli*, qui est l'anagramme de *Lorenzo Lippi*. On l'a réimprimé en 1731, 2 vol. in-4, à Florence, avec des notes de Salvini et de Biscioni, et plusieurs fois depuis dans divers formats. Lippi est plus connu par cette production de sa muse que par celles de son pinceau, quoique ses tableaux l'élevassent au-dessus du commun. Il mourut en 1664.

* LIPPIUS (Nicolas), célèbre mécanicien, né à Bâle, fit en 1598 l'horloge remarquable de l'église de St-Jean de Lyon, et ensuite celle de Strasbourg, et mourut bientôt après.

LIPPOMANI (Louis), évêque de Bergame, savant Vénitien, né en 1500, fut chargé des affaires les plus importantes, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut l'un des trois présidents de ce concile sous le pape Jules III, dont il était l'un des secrétaires. Paul IV l'envoya avec la qualité de nonce en Pologne, l'an 1556, et le fit son secrétaire, ensuite évêque de Modon, puis de Véronne, et enfin de Bergame. Il mourut en 1559. Ce prélat possédait les langues, l'histoire ecclésiastique, sacrée et profane, et surtout la théologie, et ne s'acquiesça pas moins d'estime par l'innocence de ses mœurs que par sa doctrine. Il s'opposa fortement aux Juifs et aux hérétiques pendant sa nunciature en Pologne. On a de lui : huit volumes de *Vies des saints*, 1568, in-fol., recueillies sans critique et sans choix : *Catena in Genesim, in Exodum, et in aliquot Psalmos*, 3 vol. in-fol. : *Confirmatio dogmatum catholicorum*; *Expositio vulgaris Symboli apostolici et Orationis dominicæ*.

LIPPOMANI (Jérôme), noble Vénitien, tour à tour ambassadeur à Turin, à Dresde, à Naples, à Constantinople, s'acquitta des commissions les plus importantes avec beaucoup de succès. Mais ayant été accusé

devant les inquisiteurs d'état, d'avoir vendu le secret de la patrie aux princes avec lesquels il avait eu à traiter, il fut arrêté à Constantinople, et conduit à Venise. Lippomani prévint son supplice par sa mort : un jour, ayant amusé ses gardes, il se jeta dans la mer pour se sauver à la nage. Les marins le reprirent ; mais il mourut deux heures après, en 1591.

** LIPSCOMB (William), littérateur anglais, né en 1734, fit ses études à l'université d'Oxford, où son poème sur les *avantages de l'inoculation* fut couronné en 1772. Entré dans les ordres, il fut gouverneur du duc de Cleveland, et pendant trente-cinq ans, recteur de Welbury en Korkshire. Il mourut à Brompton, près de Londres, le 22 mai 1842, à 88 ans. Outre des *Poésies sur divers sujets*, 1784, in-4, il a mis en langage moderne les *Contes de Canterbury*, de *Chaucer* (voy. ce nom) ; Le *Gentleman's magazine* a reçu de lui un grand nombre d'opuscules en prose et en vers.

LIPSE (Juste), célèbre philologue hollandais, né à Ober-Isque (Overysse), village près de Bruxelles, le 18 octobre 1547, commençait à écrire lorsque les autres enfants commencent à lire. A 9 ans il fit quelques poèmes, à 12 des *Discours*, à 19 son ouvrage intitulé *Variae lectiones*. Il étudia successivement à Bruxelles, à Ath, à Cologne et enfin à Louvain. Le cardinal de Granvelle, surpris et charmé de son génie, le mena à Rome, en qualité de son secrétaire, et Lipse passa deux ans auprès de ce prélat. A son retour, il s'arrêta en Allemagne, et prit du goût pour les opinions des protestants ; il professa avec beaucoup d'applaudissement l'histoire à Iéna (1572-1574), et à Leyde (1579-1591). Mais les remords le ramenant vers la religion qu'il avait abandonnée, il se rétracta solennellement, et fut depuis cette époque un excellent catholique, tant par sa foi que par sa conduite. En 1593, il enseigna à Louvain avec tant de réputation, que l'archiduc Albert et l'infante Isabelle son épouse allèrent entendre ses leçons avec toute leur cour, et le firent conseiller d'état. Philippe II l'honora du titre d'historiographe. Henri IV, Paul V, les Vénitiens, voulurent l'enlever à Louvain, mais ils ne purent le gagner, ni par les présents, ni par les promesses. Scaliger, Casaubon et lui passaient pour les *Triumvirs* de la république des lettres. On ne se contentait pas d'admirer Lipse, tous les jeunes gens cherchaient à l'imiter. Le goût du public a été de tout temps une vraie machine, qui s'est élevée et qui s'est abaissée au gré des auteurs célèbres. Juste Lipse eut assez de réputation dans son temps pour être pris universellement pour modèle. Sa latinité est effectivement belle, riche et en général pure ; mais quelquefois un peu obscure et gênée ; ce qui paraît être l'effet d'une trop grande attention à vouloir imiter Tacite. Il savait par cœur cet historien, et il s'obligea un jour à réciter mot par mot tout les endroits de ses ouvrages qu'on lui marquerait. Il mourut à Louvain, le 24 mars 1606, à 58 ans, entre les bras du père Léonard Lessius. Comme dans ses douleurs on lui parlait de la force stoïque dont il avait paru faire l'éloge dans un de ses Traités, il répondit : *Vana sunt ista* ; et mou-

trant l'image du Sauveur crucifié : *Hæc est vera patientia*. Les ouvrages de Lipse ont été recueillis, Anvers, 1637, 6 vol. in-fol. Cette collection n'est guère feuilletée que par des savants. Elle a été imprimée aussi à Wesel, 1675, 4 vol. in-8. Les principaux écrits qu'elle renferme sont : un *Commentaire* sur Tacite, estimé. Muret prétend que ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage a été tiré de ses écrits ; mais cette prétention ne se soutient pas à l'examen. Les savants de ce temps-là s'accusaient mutuellement de plagiat, et s'inquiétaient par toutes sortes de querelles, peu convenables et peu honorables au paisible règne des lettres. Ses *Saturnales* ; *Traité De militia romana* ; *Electes*, ouvrage d'une critique raisonnable ; *Traité de la constance* ; son meilleur ouvrage, suivant quelques critiques, qu'il semble avoir fait pour s'affermir et affermir les autres dans la vertu, dont il avait manqué lorsqu'il s'était laissé séduire par les protestants ; *Diverses leçons*, ouvrage de sa tendre jeunesse, écrit d'une manière plus naturelle et plus agréable que les productions de ses derniers jours ; *Monita et exempla politica* ; recueil utile aux maîtres et administrateurs des états, et propre à les garantir de bien des erreurs funestes à eux et aux peuples ; *Politicorum sive civilis doctrinæ libri sex, qui ad principatum maxime spectant*. On y lit, entre autres avis importants, cette réponse d'une sage politique : *De religione curam principi esse, unam illi retinendam ; puniendos, nisi aliter expediat, qui dissentiant ; falsam pacem esse tolerantismum ; hunc esse divini numinis irrisorem, publicæ felicitatis et legum destructorem. De una religione* ; c'est là qu'il exprime particulièrement son attachement à la seule religion catholique, dont il établit l'exclusive vérité ; *De diva Virgine Hallensi* ; *De diva Virgine Sichemiensi, sive de Aspricolle*. Ce sont des histoires de l'image de Notre-Dame de Halle et à Montaigu ; elles sont bien écrites, et avec discernement, quoi qu'en puissent dire les esprits forts. Juste Lipse n'était ni crédule ni enthousiaste. Dans un petit livre écrit postérieurement avec autant de candeur que de bon sens, touchant l'image de Notre-Dame de Montaigu, on trouve 157 guérisons surnaturelles, attestées par la justice municipale de différents endroits, examinées par le sage et judicieux Miræus (Le Mire), évêque d'Anvers, approuvées par le grave et prudent Hovius, archevêque de Malines. Il en est plusieurs dont on ne saurait lire les détails sans une pleine conviction. Mais si de ces 157 faits miraculeux il n'en est qu'un seul vrai, l'incrédulité est tout aussi bien confondue que s'ils étaient vrais tous. *De cruce libri tres*, Leyde, 1693, in-12, plein d'érudition et de bonne critique ; *De crucis supplicio apud Romanos usitato*, dans les Antiquités romaines de Kippingius ; *De amphitheatris*, dans les Antiquités romaines de Grævius, et beaucoup d'autres ouvrages, recherchés et consultés par les savants. Les huit *Harangues* qui ont paru à Iéna sous son nom sont une production du mensonge et de la calomnie, comme il l'a prouvé lui-même péremptoirement. Aubert Le Mire a écrit sa *Vie* en latin, Anvers, 1609. On a encore : *Defensio Lipsii posthuma*, écrite avec autant de vérité que d'élégance par le P. Charles

Scribani. Juste Lipse a défendu, par son testament, que, hors une partie de sa *Correspondance*, on n'imprimât aucun de ses manuscrits. Voy. Nicéron, tom. 24 de ses *Mémoires*, qui lui attribue 54 ouvrages et le *Dictionnaire des Anonymes* où l'on trouve l'indication de plusieurs ouvrages de Juste Lipse traduits en français ; mais l'ouvrage le plus complet le plus intéressant que l'on ait sur cet illustre écrivain est celui de M. de Reiffenberg : *De Justi Lipsii vita et scriptis commentarius*, Bruxelles, 1823, in-4, fig.

LIRE. Voy. NICOLAS de LYRE.

LIRON (dom Jean), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, naquit à Chartres en 1665, et mourut au Mans en 1748. Nous avons de lui trois ouvrages : la *Bibliothèque des auteurs chartrains*, Paris, 1719, in-4. Une foule d'évêques, de chanoines, de curés, de petits écrivains, connus seulement par une chanson non imprimée, y font une figure inutile : les éloges y sont prodigués à des écrivains qui en méritent bien peu. *Les Aménités de la critique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12, dans lequel l'auteur relève les erreurs échappées à Tilletvert dans ses *Mémoires*. Les *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1734-1740, 4 vol. in-12. Ce sont des faits échappés aux plus laborieux compilateurs, des noms tirés de l'oubli, des points de critique éclaircis, des bévues d'écrivains célèbres relevées, des opinions combattues, d'autres établies. Liron aida le Nourry à terminer son *Apparatus ad Bibliothec. SS. Patrum* ; et mit en ordre les archives de la célèbre abbaye de Marmoutiers. On le regarde comme un des principaux collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1738.

** LISFRANC (Jacques), l'un des chirurgiens qui dans ce siècle ont fait faire le plus de progrès à l'art de guérir, né en 1790, à Saint-Paul (Loire), commença ses études à Lyon, et les termina à Paris dans l'internat des hôpitaux. Il reçut le grade de docteur en 1812, et fit l'année suivante la campagne de Dresde en qualité de médecin-adjoint. La paix rendant ses services inutiles, il fut licencié en 1814 et revint à Paris continuer sa vie d'études et d'observations. Après divers concours tous très-honorables, en 1825 il remplaça Beclard (voy. ce nom) comme chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié, et dès le premier moment se montra digne du maître auquel il succédait. De nouveaux procédés opératoires, une grande habileté de la main, l'art d'inspirer de la confiance aux malades, en étendant sa réputation lui procurèrent bientôt une clientèle aussi nombreuse que lucrative. La jalousie ne pouvait manquer de s'éveiller ; mais il ne répondit aux attaques de l'envie que par de nouveaux succès. Cependant il échoua lorsqu'il concourut pour obtenir à la faculté une chaire qui lui aurait permis de populariser ses découvertes ; et il ne fut pas plus heureux lorsqu'il se présenta pour remplacer Dupuytren à l'académie des sciences. Ce double échec l'affecta plus qu'il ne voulut en convenir. Lisfranc mourut à Paris le 12 mai 1847, à 57 ans. Outre des articles dans la *Revue médicale* et quelques opuscules publiés séparément, on a de lui : *Clinique chirurgicale de l'hôpital de la Pitié*,

1841-43, 3 vol. in-8; ouvrage rempli d'observations importantes, et *Précis de médecine opératoire*, dont il n'a publié que le 1^{er} volume. Il était membre de l'académie royale de médecine, et dans le tome 2 des *nouveaux Mémoires* de cette savante compagnie on en trouve un de lui sur la *Rhinoplastie ou l'art de refaire les nez*, dont il existe des exemplaires tirés à part.

LISIAS. Voy. LYSIAS.

LISIEUX. Voy. ZACHARIE DE LISIEUX.

LISLE (Claude de) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, en 1644. Il était fils d'un médecin, et se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire et à la géographie. Pour se perfectionner il vint à Paris, et s'y fit bientôt connaître. Il y donna des leçons particulières d'histoire et de géographie, et compta parmi ses disciples les principaux seigneurs de la cour, et le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. De Lisle mourut à Paris, le 2 mai 1720, à 76 ans, laissant quatre fils et une fille. On a de lui : une *Relation historique du royaume de Siam*, 1684, in-12, assez exacte; un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12. Cet ouvrage, ennuyeux et superficiel, est le fruit des leçons que de Lisle avait faites sur l'histoire. Il y a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le temps. Une *Introduction à la géographie*, avec un *Traité de la sphère*, Paris, 1746, 2 vol. in-12 : livre publié sous le nom de son fils aîné, le géographe.

LISLE (Guillaume de), fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de 8 ou 9 ans il commença à dessiner des cartes, et ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699, il donna ses premiers ouvrages, une *Mappe-monde*, quatre *Cartes* des quatre parties de la terre, et deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres, qui lui méritèrent une place à l'académie des sciences en 1702, le titre de premier géographe du roi, et une pension en 1718. Choisi pour montrer la géographie à Louis XV, il entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce jeune monarque; il dressa une *Carte générale du monde*, et une de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre élève profita de ses leçons, et composa avec succès un *Traité du cours de tous les fleuves*. La réputation de de Lisle était si répandue et si bien établie, qu'il ne paraissait presque plus d'histoire et de voyage qu'on ne voulût l'orner de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'histoire de l'abbé de Vertot, lorsqu'il fut enporté par une apoplexie, en 1726, à 51 ans. Ses cartes sont en très-grand nombre et très-estimées; on peut en voir la liste dans le *Mercur* de mars 1726. Il devait donner une *Introduction à la géographie*, dans laquelle il aurait rendu compte des raisons qu'il avait eues de faire des changements aux cartes anciennes (1); mais sa mort prématurée priva le public de cette utile production.

(1) « La Méditerranée, dit Fontenelle dans ses éloges, la Méditerranée, mer connue de tout temps par les nations savantes,

LISLE (Joseph-Nicolas de), frère du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au collège Mazarin, il se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avait surtout des attraits puissants pour lui. L'éclipse totale de soleil arrivée le 12 mars 1706 fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. La place d'élève que l'académie des sciences lui donna en 1714 fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions et de ses dissertations. Il proposa, en 1720, de déterminer la figure de la terre en France; et ses vues à ce sujet furent mises en exécution avec des résultats différents, et dont on n'a pu donner encore une théorie bien sûre. (Voy. CONDAMINE). Il fit, en 1724, le voyage d'Angleterre, et y fut très-bien accueilli par Newton et Halley. La société royale et successivement d'autres compagnies savantes de l'Europe s'empressèrent de s'associer M. de Lisle. Appelé en Russie en 1726, il y obtint une pension considérable et un observatoire vaste et commode, et ne revint dans sa patrie qu'en 1747 : il y termina sa longue carrière en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une société tranquille, le désintéressement le plus grand, telles étaient les qualités de cet astronome. La droiture de son âme éclata dans toute sa conduite; et s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces aigreurs, ces jalousies qui divisent quelquefois les savants. Il a laissé un grand nombre de portefeuilles, renfermant plusieurs collections qui peuvent être utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire de l'astronomie*, 1738, en 2 vol. in-4; divers *Mémoires* insérés dans ceux de l'académie des sciences et dans quelques journaux; *Nouvelles Cartes des découvertes de l'amiral de Fonte*, 1753, in-4.

LISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François de), né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, est auteur de plusieurs comédies, dont deux *Arlequin sauvage*, et *Timet le misanthrope*, ont été réimprimées dans la *Suite du répertoire*. On a encore de lui : *Essai sur l'amour propre*, poème, 1758, in-8; la *Découverte des longitudes*, 1740, in-12; *Danalis*, tragédie, 1752.

LISLE DE SALES. Voy. DELISLE.

* LISLET-GEOFFROY (Jean-Baptiste), correspondant de l'académie royale des sciences depuis plus d'un demi-siècle, est mort le 8 février 1856 âgé de 80 ans à l'île Maurice. La météorologie particulièrement, et l'astronomie avaient en lui un observateur habile et zélé; quelques mois encore avant de terminer sa longue carrière, il faisait des obser-

» toujours couverte de leurs vaisseaux, traversée dans tous les sens
» possibles par une infinité de navigateurs, n'avait (dans les
» cartes de Guillaume de Lisle) que 860 lieues d'occident en
» orient, au lieu de 1460 qu'on lui donnait : erreur presque in-
» croyable. L'Asie était pareillement raccourcie de 500 lieues; la
» position de la terre d'Yéso, changée de 4700. Une infinité
» d'autres corrections moins frappantes et moins sensibles, ne
» surprenaient que les yeux des savants : encore M. de Lisle avait-
» il jugé à propos de respecter jusqu'à un certain point les pré-
» ges établis, et de n'user point à toute rigueur du droit que lui
» donnaient ses découvertes : tant le faux s'attire d'égards par une
» certaine possession où il se trouve toujours ! »

ventions qu'il consignait avec soin dans ses registres. Lislet-Geoffroy était né dans l'Archipel africain en 1738, d'un père français et d'une négresse cafre unis en légitime mariage; cet homme d'un savoir remarquable n'a jamais quitté sa patrie. On lui doit d'excellentes cartes : de l'île de France, de l'île de la Réunion, des Sechelles, de Madagascar, etc., et de beaux travaux sur la *Climatologie de l'île de France*. Lislet est avec Lainé, ministre de l'intérieur (voy. ce nom), le seul homme de couleur qui ait été de l'Institut.

LISOLA (François-Paul, baron de), né à Salins en 1613, fit ses études à Dole, en Franche-Comté, et commença par exercer la profession d'avocat à Besançon. Il était parvenu en 1638 à se faire élire membre du conseil annuel; cette nomination fut cassée, parce qu'elle n'avait pas été faite librement. Lisola, craignant d'être poursuivi, s'enfuit en Allemagne, où il se fit remarquer par ses talents. Il n'avait pas plus de trente ans lorsque l'empereur Ferdinand III le nomma son ministre à la cour d'Angleterre, puis à celle de Pologne, de Madrid, où il conclut le mariage de Léopold I^{er} avec une infante d'Espagne. Il signa, en 1668, le traité de Portugal, et eut part, dans la même année, à la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fut employé dans tous les traités les plus célèbres, et mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimègue. On a de lui un ouvrage intitulé : *Bouclier d'état et de justice*, 1667, in-12, dans lequel il réfute les droits que la France s'attribuait sur divers états de la monarchie d'Espagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, et fut naturellement très-désagréable à la France. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Ryswick, en 1697, écrivit contre cet auteur avec plus de vivacité que de raison. Lisola lui répondit (sous le nom de Warendorp), par une brochure qu'il intitula : *La sauce au verjus*, Cologne, 1674, in-12, faisant allusion au nom de son adversaire. Louis XIV semble avoir décidé ce procès en faveur de Lisola, lorsqu'il se repentit de ses guerres légèrement entreprises, et qu'il exhorta son successeur à ne pas l'imiter en ce point; *Lettres et Mémoires*, in-12. Voyez pour de plus amples détails la *Bibliothèque historique de France*, du P. Lelong.

* LISSOIR (Remacle), abbé de la Valdieu, ordre de Prémontré, né à Bouillon, le 12 février 1730, fit, en 1749, profession dans ce monastère, dont il fut successivement maître des novices, professeur de théologie, prieur, et enfin abbé en 1766. Il en augmenta la bibliothèque, et fut très-utile à son ordre, dont les chapitres nationaux l'avaient nommé visiteur. Lors de la révolution, il perdit son abbaye et fut en 1791 nommé curé constitutionnel de Sedan. Enfermé pendant la terreur, après ces temps funestes, il vint dans la capitale, s'attacha au *Journal de Paris*, et assista, en 1797, au conciliabule des constitutionnels. A l'époque du concordat, il obtint une place d'aumônier des invalides, et mourut le 15 mai 1806, âgé de 76 ans. On a de lui : *De l'état de l'Eglise, et de la puissance légitime du pontife romain*, Wurtzbourg (Bouillon), 1766, 2 vol. in-12. C'est un abrégé du *Febonius* de Hontheim, où Lissoir conteste au pape le pouvoir sur toutes les églises,

sur la convocation des conciles, etc. Il s'exprime ainsi dans son avertissement : *Je le dis sérieusement, si j'étais théologien ultramontain, je n'oserais seulement pas sourciller en présence de l'auteur d'Emile*. Lissoir avait de l'instruction, était exact à remplir ses devoirs, et il ne lui a manqué peut-être que des idées plus justes sur les règles du gouvernement ecclésiastique. C'est Lissoir qui rédigea par l'autorité de Lecuy (voy. ce nom), dernier abbé général, le nouveau *Bréviaire* et le nouveau *Missel* de Prémontré, (voy. les *Institut. liturgiques* de D. Gueranger, 11. 582). Son neveu, curé dans le diocèse de Sens, élu évêque de Samana (Saint-Domingue) au concile de 1797, n'a point été sacré.

LISTER (Martin), médecin et naturaliste anglais, né à Radelisse, dans le Buckingham, vers 1638, fut nommé par Charles II membre du collège de St.-Jean de Cambridge (1660), voyagea en France, puis revint en Angleterre (1670), et se fixa dans le comté d'York où il s'appliqua aux sciences naturelles et à la pratique de la médecine. Lister suivit, en 1698, le comte de Portland envoyé comme ambassadeur en France, sous le règne de Guillaume d'Orange. Il fut médecin ordinaire d'Anne, reine d'Angleterre, sous le règne de laquelle il mourut en 1711, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès, et en exposa la théorie dans plusieurs ouvrages. Il écrivit aussi beaucoup sur l'histoire naturelle. Ses livres les plus connus sont : *Historia sive Synopsis conchyliorum libri IV cum appendice*, Londres, 1685 à 1693, 5 tom. en 2 vol. in-fol. Ce ne sont que des figures, au bas desquelles se trouve le nom de la coquille qui y est représentée. Il y a 1057 planches. On en a donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol., avec des *Tables* de Guillaume Huddesford. *Exercitatio anatomica de buccinis fluviatilibus et marinis cum exercitatione de variolis*, 1695, in-8; *Voyage de Paris*, en anglais, Londres, 1699, in-8; il est curieux : *Tractatus de araneis et de cochleis Angliæ; accedit Tractatus de lapidibus ejusdem insulæ ad cochlearum quamdam imaginem figuratis*, 1678, in-4; *De morbis chronicis dissertatio; Exercitatio anatomica de cochleis, maxime terrestribus, et limacibus*, 1678, in-4; une édition du traité d'Apicius, *De opsoniis et condimentis*, 1709, in-8, avec des remarques; *Exercitationes et descriptiones thermarum ac fontium Angliæ*, in-12.

LISZINSKI (Casimir), gentilhomme polonais, fut accusé d'athéisme à la diète de Grodno, en 1688, par l'évêque de Posnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançait, entre autres propositions, cette assertion abominable, ou plutôt ce délire d'impiété, que *Dieu n'était pas le créateur de l'homme, mais que l'homme était le créateur d'un Dieu qu'il avait tiré du néant*. Commentaire digne de l'absurdité prétorienne : *Primus in orbe deos fecit timor*. Liszinski fut arrêté : il tâcha de s'excuser, en disant qu'il n'avait écrit ces extravagances que pour les réfuter; mais on ne l'écouta point. Il fut condamné à périr dans un bûcher, et la sentence fut exécutée le 30 mars 1689.

LITTLE ou LE PETIT (Guillaume), surnommé de NEUBRIDGE (*Neubrigensis*), du nom du collège où il demeurait, né en 1136 à Bridlington, dans la pro-

vince d'Yorck, était chanoine régulier de Saint-Augustin en Angleterre, et mourut vers 1208 ou 1220. Il laissa une *Histoire d'Angleterre*, en 5 livres, dont la meilleure édition est celle d'Oxford par Hearne, 1719, en 3 vol. in-8, avec des *Notes* de plusieurs savants, et trois *Homélies* attribuées au même Litle. Elle commence en 1066, et finit en 1197. Les historiens trouveront dans cet ouvrage des matériaux utiles, en les débarrassant de quelques faits faux ou exagérés.

LITOLPHI-MARONI (Henri), évêque de Bazas, était de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Il naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux, devint aumônier du roi, et fut nommé par Louis XIII à l'évêché de Bazas. Litolphi fut très-attaché aux solitaires de Port-Royal, et prit Singlin pour son directeur. Il se distingua dans l'assemblée du clergé de France qui condamna les maximes des casuistes relâchés, et mourut en 1643 à Toulouse, où il était allé pour se rendre à l'assemblée du clergé, qui allait se tenir. Godeau, évêque de Vence, fit son *Oraison funèbre*. On a de lui une *Ordonnance* pour prouver l'utilité des séminaires; il la composa lors de l'érection du sien : elle fut imprimée, 1646, in-4, chez Vitré, et réimprimée avec la traduction des livres du Sacerdoce de saint Jean Chrysostome.

* LITTA (Laurent de), cardinal, né à Milan le 15 février 1756, fit ses études à Rome, au collège *Clémentin* et fut successivement protonotaire apostolique, membre de la consulte, archevêque de Thèbes et nonce en Pologne. Arrivé le 24 mars 1794 à Varsovie, il fut témoin du soulèvement des Polonais, et dans des circonstances si difficiles, il se conduisit avec tant de prudence et de courage qu'il s'attira l'estime générale. Il passa de Varsovie à Moscou, en avril 1797, pour assister, en qualité de légat du saint Siège, au couronnement de Paul I^{er}. De là il se rendit, en la même qualité, à Pétersbourg, et pourvut aux besoins des catholiques Russes, en obtenant le maintien de six diocèses du rit latin, et de trois diocèses du rit grec-uni. De retour en Italie, il assista au concave tenu à Venise pour l'élection de Pie VII, qui le nomma trésorier de la chambre en 1800, et, l'année suivante, cardinal. Obligé en 1808 de quitter Rome, il fut conduit sous escorte à Milan. Mandé l'année suivante à Paris, il partagea la disgrâce des cardinaux qui refusèrent d'assister au mariage de Napoléon, et fut exilé à Saint-Quentin. De retour à Rome, en 1814 Pie VII le nomma préfet de la *Propagande*, et la même année il fut admis dans l'ordre des cardinaux-évêques, sous le titre de Sainte-Sabine. Quand Murat envahit Rome, en 1815, Litta suivit le pape à Gênes, d'où il adressa le 26 avril, au vicaire apostolique de Londres, un *rescrit* au sujet du *veto* royal relatif à la nomination des évêques. On a du même cardinal une *Lettre* du 16 mai suivant, sur le serment et les prières demandés aux ecclésiastiques français par Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe. La seconde abdication ramena le pape dans la capitale de l'Eglise, d'où Litta alla complimenter l'empereur d'Autriche à Milan. En 1818 il quitta la préfecture de la *Propagande* et fut

nommé vicaire-général du diocèse de Rome. Comme il faisait, en avril 1820, la visite de son diocèse de Sabine, surpris par une forte pluie qui lui occasionna la fièvre, il fut transporté dans une pauvre cabane, et il y mourut deux jours après, le 1^{er} mai, âgé de 66 ans. Son corps fut transporté à Rome, et inhumé avec pompe. On lui attribue : *Lettres* (au nombre de vingt-neuf) *sur les quatre articles dits du clergé de France*, 5^e éd., Bruxelles (Lyon), 1818, in-8 de 142 pag. L'auteur s'y prononce pour la suprématie du pape dans toutes les matières ecclésiastiques; mais il ne pense pas que le pape seul tienne immédiatement son autorité de Dieu; que les évêques soient les simples vicaires du pape; qu'il n'y ait que lui qui ait le droit de décider les questions de foi, ni qu'il puisse faire des lois ecclésiastiques. Voyez dans *l'Ami de la religion*, t. 21, p. 115, une notice intéressante sur ce prélat.

LITTLETON (Adam), savant humaniste, né en 1627, à Halles-Oven dans le Shropshire, fit ses études dans l'école de Westminster, et en devint le second maître en 1658. Ses vastes connaissances le firent surnommer le *grand dictateur de la littérature*. Il enseigna ensuite à Chelsea, dans le Middlesex, et fut fait curé de cette église en 1664. Enfin il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis sous-doyen de Westminster, et mourut à Chelsea en 1694. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire latin-anglais*, 1685, in-4, qui est d'un grand usage en Angleterre. Il en avait commencé un pour la langue grecque, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Le *littérature orientale et rabbinique*, les historiens, les orateurs, les poètes anciens, lui étaient très-familiers. La *préface latine des ouvrages de Cicéron*, publiés à Londres en 1681, en 2 vol. in-fol., est de lui. Il est encore auteur d'une dissertation latine *De juramento medicorum*, 1695, in-4; d'une *Traduction anglaise du Janus Anglorum* de Selden; de *Sermons* en sa langue, in-fol., etc., etc.

LITTLETON ou LYTTLETON (Georges), né en 1709, fit ses études à Oxford, voyagea en France, en Italie, et à son retour fut député au parlement, et se distingua dans le parti de l'opposition, du temps que Robert Walpole était principal ministre d'Angleterre. Le prince de Galles, ayant quitté la cour, choisit Littleton pour son secrétaire. Il devint ensuite trésorier de l'épargne, conseiller privé, et mourut le 22 août 1775. On a de lui : *La Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, 1747 : ouvrage traduit en français par l'abbé Guénée, Paris, 1754, in-12. On voit par cet ouvrage que Littleton, entraîné dans le déisme, a été ramené au christianisme par les réflexions qu'il a faites sur la conversion de saint Paul, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres. Il y a des vues profondes et parfaitement convaincantes : il est à regretter que l'auteur ait fait contraster avec les meilleurs raisonnements les préjugés de sa secte, jusqu'à assimiler les miracles de l'Eglise catholique aux scènes honteuses de Saint-Médard; *Dialogue sur la mort*, in-8; *Histoire de Henri II*, 1764, 3 vol.

LITTLETON (Thomas), jurisconsulte anglais, naquit à Frank-Ley, dans le Worcester, vers 1420,

fut créé chevalier de Bath, et l'un des juges des communs plaidoyers sous le règne d'Edouard IV. Il mourut en 1482. On a de lui un livre célèbre : *Tenures de Littleton*, 1604, in-8, qui selon Cambden, son commentateur, est à l'égard du droit coutumier anglais, ce qu'est Justinien par rapport au droit civil. (Voy. COKE Ed.) Cet ouvrage a beaucoup servi à David Houard, pour la rédaction des *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*. (Voy. HOUARD. IV. 434).

LITTRE (Alexis), né à Cordes en Albigeois, l'an 1638, se fit une réputation à Paris par ses connaissances anatomiques. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et il fut choisi quelque temps après pour être médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie en 1725. La facilité de parler lui manquait absolument; mais il avait en revanche beaucoup de précision, de justesse et de savoir. On remarquait ces différentes qualités dans les ouvrages qu'il lisait à l'académie, et dont elle a orné ses *Mémoires*. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur une nouvelle espèce de hernie*, 1700. *Description de l'urètre de l'homme*, ibid. *Observations sur un fœtus humain*, etc.

* LIVERPOOL (Charles JENKINSON, baron de HAWKESBURY, comte de), fils du colonel Charles Jenkinson, né le 10 mai 1727, commença ses études à Burford, et vint les terminer à Oxford, où il se fit connaître par des vers sur la mort du prince de Galles. Des articles dans le *Monthly Review* étendirent sa réputation; mais il abandonna bientôt les lettres pour la politique, et publia plusieurs pamphlets remarquables. Son *Discours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des neutres* (1758), fixa sur lui l'attention des publicistes; il paraît cependant que ce fut à des couplets en l'honneur de sir Edw. Turner qu'il dut son élévation. Celui-ci le présenta à lord Bute qui le fit son secrétaire, et, lors de son arrivée au ministère en 1761, le nomma sous-secrétaire d'état. Il entra l'année suivante à la chambre des communes, devint trésorier de l'artillerie, puis secrétaire-adjoint de la trésorerie. En 1765, il perdit cette place par suite de l'élévation du marquis de Rockingham au ministère, mais il fut nommé la même année, par la reine-mère, auditeur des comptes. A la retraite de lord Bute, devenu chef du parti que l'on appelait les amis du roi, il fut en 1766 secrétaire de la trésorerie, en 1772 vice-trésorier d'Irlande et membre du conseil privé, en 1773 clerc des rôles en Irlande, en 1776 grand-maitre de la monnaie, et en 1778 secrétaire d'état de la guerre. Renversé en 1782 avec le ministère, il fut rappelé en 1786 par Pitt qui le fit nommer chancelier du duché de Lancastre, puis baron de Hawkesbury, et ensuite (1796) pair et comte de Liverpool, président du conseil de commerce et receveur des douanes. En 1801, ses infirmités le forcèrent de renoncer aux affaires; il mourut à Londres le 17 décembre 1808, laissant toutes ses dignités à son fils. L'Angleterre lui doit son traité de commerce avec l'Amérique, et la création de la pêche de la baleine dans la mer du Sud. On a de lui : une *Collection des traités* de 1648 à 1783,

Londres, 1785, 3 vol. in-8, et un *Traité sur les monnaies du Royaume*, 1805, in-4.

* LIVERPOOL (Robert-Banks JENKINSON, comte de), fils du précédent, né le 7 juin 1770, acquit de bonne heure des connaissances très-étendues dans les langues, le commerce, les manufactures et les finances. Venu en France suivant l'usage des Anglais qui terminent leur éducation par un voyage sur le continent, il se trouvait à Paris à la prise de la Bastille. Il eut l'idée de faire connaître à son gouvernement les nouveaux personnages qui paraissaient sur la scène politique, et dans une sorte de statistique morale, dépeignit tous les hommes qui exerçaient alors quelque influence. Cet écrit, communiqué au premier ministre, lui donna une haute opinion des talents du jeune observateur. A son retour en Angleterre il fut élu membre du parlement, par le bourg de Rye; mais n'ayant pas l'âge requis, il revint sur le continent et ne prit place à la chambre des communes qu'en 1791. L'année suivante, défendant le ministère auquel on reprochait d'avoir déclaré la guerre à la Russie, il traça le tableau de la situation de l'Europe relativement à l'Angleterre, et n'hésita pas à dire : « La force et la puissance du royaume de France » sont à leur déclin : cette nation si longtemps » notre rivale n'est plus à craindre; il est une » autre puissance dont il faut surveiller la politique inquiète et l'ambition menaçante; c'est la » Russie. » Ce discours remarquable le plaça sur-le-champ parmi les jeunes orateurs les plus distingués du parlement. Nommé (1793) membre du comité de la compagnie des Indes, plus tard il devint intendant de la monnaie, membre du conseil privé, président du conseil de commerce et des colonies. Réelu en 1796 par le même bourg de Rye, il continua de se montrer un des plus éloquents et des plus habiles défenseurs de Pitt. A la retraite momentanée de ce grand ministre, Jenkinson, devenu lord Hawkesbury, fut nommé secrétaire d'état pour les affaires étrangères. La part active qu'il prit aux troubles de l'Irlande serait à peine remarquée, s'il n'eût pas contribué, comme il le fit, à l'acte de réunion des deux royaumes. Il signa en 1801 la paix d'Amiens. Jusqu'à cette époque, il avait souvent manifesté à la tribune, dans les termes les plus virulents, la haine qu'il portait à la France et à la révolution de ce pays. Son langage devint plus modéré; mais ce changement n'eut d'autre durée que celle de la paix : le traité d'Amiens fut bientôt rompu et les hostilités recommencèrent. Pitt revint au ministère, et lord Hawkesbury, qui partageait sa haine contre Bonaparte, ne cessa de l'aider à déjouer ses plans. A la mort de Pitt, (1806), il déclina l'honneur de former un nouveau cabinet et laissa Fox user dans la lutte les restes d'une santé déjà languissante. En 1807, il reprit le portefeuille de l'intérieur, présenta le bill destiné à réprimer les nouvelles insurrections de l'Irlande, et combattit le projet d'émancipation des catholiques (voy. CANNING et GEORGES IV), et remplaça, l'année suivante, Castlereagh au secrétariat de la guerre. Il succéda, en 1808, à son père dans le titre de comte de Liverpool. A la mort de Perceval,

nommé en 1812 premier lord de la trésorerie, il continua la grande lutte contre Napoléon, que termina la capitulation de Paris qu'il avait souvent annoncée. La paix faite, il s'occupa d'un grand nombre d'améliorations financières et commerciales, fit d'utiles réformes dans la législation et l'administration; et parvint, par diverses économies, à diminuer quelques impôts et à supprimer les plus onéreux. C'est lui qui fit décider l'abolition de la traite des noirs, mesure d'humanité sans doute, mais qu'il n'eut point proposée, s'il n'y eût vu, en même temps, un moyen d'assurer la suprématie de la marine anglaise. Lord Liverpool mourut le 1^{er} décembre 1827, dit un publiciste anglais, à Combewood. C'était, après Pitt, l'homme le plus capable, par ses talents et ses ressources intellectuelles, de faire face aux difficultés sans nombre de l'époque où il dirigea les affaires.

LIVIE DRUSILLE (Livia Drusilla Augusta), de l'illustre famille Claudia, fille de Livius Drusillus Claudianus, née en l'an de Rome 695, épousa Tibère Claude Néron, préteur et ensuite pontife, dont elle eut deux enfants, l'empereur Tibère et Drusus, nommé *Germanicus*. Elle avait les grâces de la figure et tous les talents de l'esprit. Auguste en devint passionnément amoureux. Il l'enleva à son mari, et quoiqu'elle fût grosse de Tibère, il ne laissa pas de l'épouser, de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puissance du triumvir qu'attachés aux lois et à l'équité. L'esprit vif et insinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire sur Auguste, qui partagea avec elle ses soins et sa puissance. Son ambition ne se borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mère. Elle fit adopter par Auguste les enfants qu'elle avait eus de son premier mari; et pour combler l'espace qui était entre le trône et eux, elle fit périr, dit-on, tous les parents d'Auguste qui auraient pu y prétendre. On l'accusa même d'avoir hâté la mort de son époux, dans la crainte qu'il ne désignât Agrippa Posthume pour son successeur au préjudice de Tibère. Ce fils, le motif de tous ses crimes, la traita avec la plus noire ingratitude, et pendant sa vie et après sa mort, arrivée l'an 29 de Jésus-Christ, à 85 ans. Il ne prit aucun soin de ses funérailles, cassa son testament, et défendit de lui rendre aucun honneur. Cette femme intrigante a été mise au rang des plus grands politiques, c'est-à-dire, dans le sens du monde, des plus habiles scélérats. Claude, petit-fils de Livie par Drusus, lorsqu'il fut parvenu à l'empire, lui fit décerner les honneurs divins. Livie, que Caligula, son arrière-petit-fils, nommait un *Ulysse en jupe*, avait, suivant Tacite, une partie de la dissimulation de son fils Tibère, combinée avec toute l'adresse d'Auguste son mari : *cum artibus mariti, simulatione filii bene composita*, Annal. lib. V. cap. 1.

LIVINEUS (Jean), natif de Dendermonde, était originaire de Gand. Lévinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel, lui inspira le goût de la littérature sacrée. Etant allé à Rome, il y trouva les savants cardinaux Guillaume Sirlet et Antoine Caraffa, qui l'associèrent à leur travail sur la *Bible des Septante* qui parut en 1587 avec l'autorisation

de Sixte V. Il profita de son séjour à Rome pour tirer des copies de divers manuscrits grecs de la bibliothèque du Vatican et de quelques autres. Livineus a donné des *Versions* de plusieurs opuscules des Pères grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il était bon critique; mais son latin est dur. Il fut ensuite chanoine et chantre d'Anvers, et y travailla avec Guillaume Canterus à examiner et à confronter quelques manuscrits de la version des Septante, et leurs observations servirent à la partie grecque de la *Polyglotte* de Plantin: d'après son épitaphe, il mourut en 1599, âgé de 52 ans. Nous avons de lui : une première *Édition latine et grecque* des Livres de la Virginité, de saint Grégoire de Nysse, et de saint Jean-Chrysostôme, qui ont passé toutes les deux dans le recueil des *Œuvres* de ces deux saints Pères, par le père Fronton du Duc; *Panegyrici veteres*, Anvers, 1599, in-8; une première *Version* des Sermons de saint Théodore Studite, et des Homélies de saint Eucher, Anvers, 1602, in-8.

* LIVINGSTON (Edouard), né en 1764 dans l'état de New-Yorck, d'une famille anglaise, passée en Amérique sous le règne de Jacques II, débuta d'une manière si brillante au barreau qu'on se le disputait pour toutes les assemblées et les clubs si nombreux en Amérique. Il devint alderman et enfin maire de New-Yorck; mais là de grandes épreuves l'attendaient; à cette époque l'émigration de Saint-Domingue se précipitait tout entière vers les Etats-Unis où elle recevait un accueil hospitalier et d'abondants secours. Livingston ayant outre-passé de beaucoup les crédits qui lui étaient alloués, se vit obligé de sacrifier sa fortune pour conserver l'honneur. Il quitta la magistrature et se rendit en 1805 à la Nouvelle Orléans. Sur ce nouveau théâtre il conquit la même estime qu'à New-Yorck. La législation et le sénat s'ouvrirent bientôt pour lui. Ce fut alors qu'il s'occupa de la rédaction du *Code de justice criminelle* qui devait rendre son nom si célèbre; dans la préface surtout il traite la haute question de l'abolition de la peine de mort, avec une lucidité et une force de logique qui lui ont assuré une place distinguée parmi les criminalistes les plus illustres. Cet ouvrage, traduit en franc. par M. Taillandier, 1825, in-8, lui valut le titre d'associé de l'Institut de France. Jackson, parvenu à la présidence en 1829, appela Livingston à la direction des affaires extérieures et l'envoya négocier à Paris le remboursement de la dette de 25 millions, contractée par la France envers les Etats-Unis. De retour dans sa patrie il y mourut le 23 mai 1856. M. Mignet a lu son éloge à l'académie des sciences morales.

LIVONIERE (Claude Poquet de), juriconsulte, né à Angers en 1652, se fit recevoir avocat. Après avoir servi pendant quelque temps, il suivit le barreau à Paris, où il se distingua. L'amour de son lieu natal le fit revenir à Angers; il y occupa une place de conseiller au présidial, et une de professeur en droit, qu'il céda à son fils en 1720. Il mourut en 1726, à Paris, où il était revenu suivre un procès. On a de lui un bon *Recueil des commentaires sur la Coutume d'Anjou*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.; *Trail*

des fiefs, 1729, in-4; *Règles du droit français*, 1730 et 1738, 1 volume in-12, qu'on attribue avec plus de raison à son fils aîné. Le père et le fils connaissaient bien les lois romaines et la jurisprudence française. Ils furent souvent consultés.

LIVROY (Timothée de), barnabite, né, vers 1715, à Pithiviers, devint membre de l'académie des Arcades, et mourut en 1777. Il avait professé les humanités dans différents collèges et voyagé en Italie. Sur la fin de ses jours il s'occupa particulièrement de littérature. Il est auteur du *Dictionnaire des synonymes français*, Paris, 1767, in-8, plusieurs fois réimprimé et assez utile. Livroy a traduit de l'italien : *Tableau des révolutions de la littérature*, de Denina, 1767, 2 vol. in-12; *Traité du bonheur public*, de Muratori, 1772, 2 vol. in-12; *L'homme de lettres*, du père Bartoli, 1768, 2 vol. in-12; *L'exposition des caractères de la vraie religion*, du père Gerdil, in-12; *Voyage d'Espagne, fait en 1733*, avec des notes historiques, géographiques et critiques, 1772, 2 vol. in-12.

LIZET (Pierre), né dans la Haute-Auvergne, fut d'abord avocat-général, puis premier président au parlement de Paris; ayant eu le malheur d'indisposer contre lui la maison de Lorraine, alors toute-puissante à la cour de France, il se vit contraint de donner sa démission, en 1530, obtint en considération de sa pauvreté l'abbaye de Saint-Victor, et y reçut la prêtrise. Il mourut en 1534, à 72 ans. Il a publié des *Ouvrages de controverse*, en 2 vol. On voit qu'il avait lu beaucoup, et qu'il était animé d'un zèle ardent pour la défense de la vraie foi; mais comme il n'était pas théologien, il ne raisonne pas toujours juste : ce qui fournit matière à Bèze de le ridiculiser dans une satire, d'ailleurs très-mauvaise.

* LIZOT (Pierre-Jean-Charles-Florent), né en 1768 à Brionne, fils d'un avocat au parlement de Rouen, suivait lui-même le barreau au commencement de la révolution. En 1790, il cessa de plaider et vint habiter Montfort. Poursuivi, en 1794, pour avoir outragé les insignes de la liberté, il échappa, non sans peine, à cette persécution. Plus tard il devint procureur-impérial près le tribunal de Bernay, place qu'il conserva même pendant les cent-jours, quoique il eût requis, en sa qualité de procureur du roi, l'enregistrement de l'ordonnance qui déclarait Bonaparte *traître et rebelle*. Au mois d'août 1815, il fut élu député par le département de l'Eure; et, depuis fit toujours partie de la chambre, où il siégeait sur les bancs ministériels. Il était juge de paix du 10^e arrondissement de Paris, lorsqu'il mourut le 31 janvier 1827.

* LLORENTE (don Juan-Antonio), littérateur espagnol, naquit à Rincon del Soto, près de Calahorra dans la vieille Castille, le 30 mars 1736, d'une famille noble, mais pauvre. Elevé par les soins de don Gonzales de Mendizabal, son oncle maternel, il fit ses études avec tant de succès, qu'à 14 ans il fut admis à la tonsure, ce qui le rendait habile à posséder des bénéfices patrimoniaux. On l'envoya en 1773 étudier le droit à Saragosse, et il compléta ses études à Madrid. Reçu docteur en droit canon en 1760 à Valence, il se fit recevoir

avocat au conseil suprême de Castille, devint membre de l'académie de Saint-Isidore à Madrid, puis en 1782 procureur-fiscal et vicaire général de l'évêché de Calahorra. En 1783 il fut nommé commissaire du saint-office à Logrono, et trois ans après le nouvel évêque de Calahorra le fit examinateur des prêtres de son diocèse en matières théologiques. A la même époque ayant conçu le projet de substituer un code de jurisprudence nationale à l'étude des lois romaines, il en fit part au comte de Florida-Bianca; mais ce ministre éclairé le fit renoncer à ce projet intempestif, dont l'exécution aurait pu bouleverser l'Espagne. Appelé à Madrid par la duchesse de Sotomayor, qui le choisit pour conseil, il fut, à la mort de cette dame, chargé de la tutelle du jeune duc, son héritier, et composa dans l'intérêt de son pupille l'*Histoire du procès de la maison de Soto-Mayor, concernant plusieurs droits seigneuriaux depuis le XIII^e siècle*. Quelques *Mémoires* sur des sujets d'histoire ecclésiastique, sur *La prééminence des ambassadeurs d'Espagne*, etc., accrurent la réputation d'érudit. En 1789 il fut nommé ecclésiastique général de l'inquisition, puis chanoine de Calahorra. Chargé plus tard par le grand inquisiteur d'un travail sur les vices de la procédure du saint-office, il fut accusé d'avoir abusé de sa confiance et envoyé dans un couvent de recollets. Cet exil ne dura pas longtemps : des lettres pleines de soumission et de repentir, et des amis qu'il s'était ménagés auprès du prince de la Paix, parvinrent non-seulement à lui faire rendre la liberté, mais encore à lui faire obtenir plus tard le titre de chanoine écolâtre de Tolède et la croix de l'ordre de Charles III. A l'époque où les Français envahirent l'Espagne, élu membre de l'assemblée des notables réunis à Bayonne, il fut un des premiers et des plus zélés courtisans du roi Joseph, qui le choisit pour son conseiller intime. Alors on vit deux ecclésiastiques espagnols suivre des routes tout opposées (*voy. Escobiquiz*). Le saint-office avait été supprimé par un décret du nouveau roi (1809); un ordre du même prince fit mettre à la disposition de Llorente les papiers de ce tribunal et le chargea d'en écrire l'histoire. Tout en préparant ce travail, il faisait paraître des brochures en faveur de Joseph; il se chargea de l'exécution de l'ordre qui supprimait les couvents, accepta la place de directeur général des biens nationaux, et ayant pris à tâche de se rendre agréable à son maître, il se multipliait et se trouvait partout où il y avait un service à rendre à la cause de l'usurpation. Lorsque Ferdinand VII eut recouvré sa couronne, Llorente fut condamné au bannissement, ses biens furent confisqués, et malgré plusieurs mémoires qu'il adressa de Paris au conseil suprême de Castille, il fut dépouillé de ses titres et de ses revenus ecclésiastiques. Dès-lors, sans espoir de pardon, il chercha des ressources dans la culture des lettres. Après un voyage en Angleterre, il revint à Paris où il publia les *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, qui eurent beaucoup de succès. M. Clausel de Coussergues ayant le 28 février 1817, dans un discours à la chambre, dit que le saint-office avait adopté depuis

longtemps, en Espagne, un système de modération, Llorente lui répondit par une lettre dans laquelle il affirme faussement que de 1700 à 1808 l'inquisition a fait périr sur les bûches 1378 malheureux..... Quelque sévère que puisse avoir été le saint-office dans les siècles antérieurs, il est indubitable qu'il préserva l'Espagne de ces guerres de religion qui désolèrent la France et l'Allemagne, et où périrent mille fois plus de victimes qu'il n'en est péri par les lois rigoureuses de l'inquisition. La conduite imprudente de Llorente lui fit donner l'ordre de quitter la France. A peine arrivé à Madrid, il y mourut le 5 février 1825, à l'âge de 67 ans. Llorente connaissait peu la littérature de son pays; mais il en écrivit la langue avec pureté et correction. C'est la seule, excepté le latin, qu'il connût; il parlait fort mal le français, et tous ses ouvrages publiés à Paris ont été traduits ou revus par ses amis. Son érudition aurait pu être utile aux sciences et à la religion; mais de mauvais conseils, des encouragements perfides, une ambition sans bornes, lui firent oublier ce qu'il devait à son caractère, et il se laissa égarer par de fausses opinions. Indépendamment de quelques ouvrages de peu d'importance, on a de lui : *Mémoire sur un cirque romain à Calahorra*, Madrid, 1789, in-4; *Dissertation sur la situation géographique de l'ancienne Ségobia*, ibid., 1790, in-8, dédiée à l'Académie de Séville dont il était membre honoraire; *Notices historiques sur les trois provinces basques Alava, Guipuscoa et Biscaye*, 1806-08, 3 vol. in-4; cet ouvrage n'a pas été terminé; *Collection diplomatique de plusieurs écrits anciens et modernes sur les dispenses matrimoniales*, ibid., 1810, in-8. Les droits du saint Siège y sont violemment attaqués. *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, par M. Nellerito (anagramme de Llorente), Paris, 1815 et 1816, 3 vol. in-8; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, Paris, 1817, 4 vol. in-8. C'est une froide compilation, sans ordre, sans méthode, écrite d'un style lourd, prétentieux, et souvent obscur. Les textes et les faits y sont la plupart altérés. On sait que depuis près d'un siècle, le saint-office n'avait plus de tortures ni de bûchers, et qu'il était devenu comme un tribunal de police, ou d'état, soumis aux volontés d'un ministre (voy. LAMBORCH). On a fait plusieurs extraits de cet ouvrage, en français, en allemand et en anglais; *Portraits politiques des papes*, 1822, 2 vol. in-8. L'auteur y montre plus d'érudition que de jugement, de critique et de droiture d'intention; pour donner une mesure de la confiance qu'il mérite, il suffit de dire qu'entre autres faits apocryphes ou absurdes, on y trouve reproduite l'histoire de la prétendue papesse Jeanne; *Observations critiques sur le roman de Gil Blas de Santillane*, Paris, 1822, in-8. Il cherche à prouver dans cet ouvrage que Le Sage a tiré son Gil Blas d'un manuscrit espagnol. Il a été réfuté par François de Neufchâteau. (Voy. ISLA et LE SAGE.) Llorente était membre de l'Académie royale de Madrid depuis 1791. Il fut un des fondateurs et des membres les plus zélés des sociétés dites des *Méthodes* et de la *Morale chrétienne* de Paris. Il

a donné lui-même sa *Notice biographique*, 1818.

LLOYD (Guillaume), savant prêtre anglais, naquit à Tyllhurst dans le Berkshire en 1627; il fut successivement curé de Saint-Martin-des-Champs à Londres, chapelain du roi d'Angleterre en 1664, docteur de théologie en 1667, puis évêque de Saint-Asaph en 1680. Lloyd fut un des six prélats qui, avec l'archevêque Sancroft, s'élevèrent contre l'*Edict de tolérance* publié par Jacques II. Cette conduite déplut au roi, et les sept conseillers mitrés furent mis à la tour de Londres. Aussitôt après la révolution, Lloyd se déclara pour le roi Guillaume et la princesse Marie. Il fut nommé aumônier du roi, puis évêque de Coventry, de Lichfield en 1692, et de Worcester en 1699, où il résida jusqu'à sa mort, arrivée en 1717, à 90 ans. C'était un prêtre inconstant, qui de la tolérance avait passé à l'intolérance la plus outrée; car il avait pensé d'abord qu'on devait souffrir les catholiques, et opina depuis à les opprimer sans ménagement. En général, la tolérance des sectaires n'est qu'en faveur de l'erreur, et la vraie foi seule leur paraît intolérable. On a de lui : une *Description du gouvernement ecclésiastique*, tel qu'il était dans la Grande-Bretagne et en Irlande, lorsqu'on y reçut le christianisme, 1684, in-8; *Series chronologica olympiadum*, dans le Pindare de l'édition d'Oxford, 1697 et 1700, in-fol.; une *Histoire chronologique de la vie de Pythagore*, 1699, et d'autres auteurs contemporains de ce philosophe. On comprend que c'était fouiller dans les matières les plus obscures de l'antiquité, rien n'étant plus incertain que tout ce que l'on raconte de ce philosophe, des gens et des choses de la même date.

LLOYD (Nicolas), né en 1634 à Holton, devint pasteur de Newington-Sainte-Marie, près de Lambeth, où il mourut en 1680, à 46 ans, regardé comme un littérateur doux et poli. On a de lui un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, dont Hoffman et Moréri se sont beaucoup servis. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois à Oxford, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de 1693, in-4. Le fond de ce lexique appartient à Charles Etienne; Lloyd y avait fait des corrections et des additions, mais il n'a pas supprimé toutes les fautes, et il y en a mis de nouvelles. — Il ne faut pas le confondre avec Humphrey Lloyd ou LLOYD, savant antiquaire et médecin anglais du xvi^e siècle, natif de Debinga, dans la province de Galles, dont on a *De Mona, Druidum insula, antiquitati suæ restituta*, in-4, et plusieurs autres ouvrages; ni avec Edouard Lloyd ou LLOYD, garde du cabinet d'Ashmol à Oxford, mort en 1709, dont on a un bon *Abrégé de l'histoire des pierres*, intitulé : *Lithophylacii britannici iconographia*, Londres, 1699, in-8; *Archæologia britannica*, Oxford, 1707, in-fol.; des *Mémoires sur la botanique*, dans les Transactions philosophiques.

LLOYD (Sylvestre), évêque catholique de Killaloë, et ensuite de Waterford en Irlande, en 1739, est connu par une *Traduction* en anglais du Catechisme de Montpellier, contre laquelle écrivit le P. Manby, jésuite. L'évêque Lloyd mourut à Paris vers la fin de 1747.

LOAYSA (Garcias), cardinal espagnol, né vers 1479, à Talavera en Castille, se fit dominicain à Salamanque, et parvint par son mérite à la place de général de son ordre et à l'évêché d'Osma. Charles-Quint le choisit pour son confesseur, le fit président du conseil des Indes, le transféra au siège archiepiscopal de Séville, et lui obtint le chapeau de cardinal en 1530. Ce prélat mourut à Madrid en 1546, dans un âge avancé, laissant une mémoire respectable. Lorsqu'on délibéra au conseil de Charles-Quint, sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard de François I^{er}, fait prisonnier à la bataille de Pavie, le généreux Loaysa fut d'avis qu'on lui rendît la liberté sans rançon et sans condition. L'événement justifia qu'on avait eu grand tort de ne pas suivre ce conseil, inspiré par la politique autant que par la magnanimité; car François I^{er} ayant manqué de parole, ne céda point la Bourgogne qu'on avait mise pour prix à sa liberté, et l'Espagne ne retira aucun fruit de sa prison, sans que le prisonnier lui eût gré de son élargissement. C'est fausement que quelques lexicographes attribuent à Loaysa, évêque d'Osma, *Concilia hispanica*, Madrid, 1593, in-fol.; ouvrage de Giron Garcias de Loaysa, archevêque de Tolède. Voy. GIBON.

LOBAU (Georges Mouton, comte), maréchal de France, né en 1770 à Phalsbourg (Meurthe), lors de la déclaration de guerre à l'Autriche en 1792, entra simple volontaire dans le 9^e bataillon de son département. Dès l'année suivante il était aide-de-camp du général Meunier, et fit en cette qualité plusieurs campagnes sur le Rhin. Il passa en 1798 à l'armée d'Italie, commanda le château St.-Ange après la prise de Rome, et remplit les fonctions d'aide-de-camp de Joubert (voy. ce nom) à la funeste bataille de Novi. Colonel d'un des régiments qui soutinrent dans Gènes un des sièges les plus mémorables des dernières guerres (voy. MASSENA), il s'y fit la réputation d'un officier, non moins distingué par la justesse de son coup d'œil, que par sa bravoure. De retour en France, Napoléon le nomma général de brigade au camp de Boulogne, le fit peu après son aide-de-camp et général de division en Espagne, où il montra sa valeur accoutumée. Il rejoignit la grande armée d'Allemagne la veille de la bataille d'Eckmull, et ne contribua pas peu à décider la victoire par son intrépidité. Le titre de comte Lobau lui fut donné en 1809, pour sa vigoureuse défense dans cette île formée par le Danube, à cinq lieues de Vienne. Il prit part aux campagnes de 1812 et 1813, fut fait prisonnier à Dresde (voy. GOUVION-ST.-CYR), et ne put rentrer en France qu'à la cessation des hostilités. Chevalier de St.-Louis en 1814, et inspecteur-général d'infanterie, il reprit le 20 mars ses fonctions d'aide-de-camp de Napoléon, qui le nomma membre de la chambre des pairs et commandant de la 1^{re} division; mais prisonnier à Waterloo, il fut conduit en Angleterre, où il apprit qu'une ordonnance lui interdisait de rentrer en France. Cependant il put, en 1818, revoir sa patrie et ne tarda pas à être rétabli sur le tableau de disponibilité. Député de la Meurthe en 1829, à la révolution de 1830, il fit partie de la commission de l'Hôtel-de-Ville, et le 26 décem-

bre remplaça Lafayette comme commandant de la garde nationale Parisienne; l'année suivante, il fut créé maréchal de France, et mourut à Paris, le 29 novembre 1838. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. de Ségur.

LOBEL (Mathias de), né en 1538 à Lille, médecin et botaniste de Jacques 1^{er}, avait étudié la médecine à Montpellier; il exerça à Auvers et à Delft, fut médecin du prince d'Orange, après la mort duquel il passa au service des états-généraux. Il mourut à Highathe, près de Londres, en 1616, à 78 ans. On a de lui : *Plantarum seu stirpium historia*, Anvers, 1576, in-fol.; *Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes et stirpium adversaria nova, etc.*, Londres, 1603, in-fol.; *Icones stirpium*, 1581, in-4; *Balsami explanatio*, Londres, 1598, in-4; *Stirpium illustrationes*, Londres, 1633, in-4. Plumier a donné le nom de *lobelia* à un genre de la famille des *Campanulacées*.

LOBÈRE (Anne), plus connue sous le nom d'ANNE de Jésus, née à Médina del Campo, d'une famille illustre, en 1543, embrassa l'institut de sainte Thérèse, et fut la fidèle adjutrice de ses travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monastères en Espagne, elle fut appelée en France pour la même fin, et de là aux Pays-Bas, où les archiducs Albert et Isabelle l'honorèrent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans sa 76^e année. Lorsque, sous le règne de Joseph II, les carmélites des Pays-Bas cherchèrent un asile en France, elle emportèrent le corps d'Anne avec celui de saint Albert, et celui d'Anne de Saint-Barthélemy, autre compagne de sainte Thérèse, et les placèrent dans l'église des carmélites de Saint-Denis, où ils restèrent jusqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappela ces vertueuses filles dans leur patrie, avec les respectables dépôts qu'elles avaient emmenés. L'abbé de Montis a écrit la *Vie d'Anne de Jésus*, Paris, 1788, in-12. Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1791, p. 421.

LOBINEAU (Gui-Alexis), savant, né à Rennes en 1666, fut bénédictin en 1685, et mourut en 1727, à 61 ans, à l'abbaye de Saint-Jagut, près de Saint-Malo. Ses ouvrages roulent sur l'histoire, à laquelle il consacra toutes ses études. On lui doit : l'*Histoire de Bretagne*, Paris (Rennes), 1707, en 2 vol. in-fol., dont le second est utile par le grand nombre de titres que l'auteur y a rassemblés. L'abbé de Vertot et l'abbé Moulinet des Thuilleries l'attaquèrent vivement. L'un et l'autre prétendirent que dom Lobineau s'était plus livré aux préjugés et à l'amour de sa patrie qu'à celui de la vérité. Ils tâchèrent de conserver à la Normandie des droits que l'historien breton s'était efforcé de lui enlever. Lobineau a un style un peu sec, et il est avare d'ornements; mais il a de la netteté, et il évite autant la rudesse que l'affectation. L'histoire de dom Morice est plus estimée; Daru a donné depuis une *Histoire de Bretagne* (Voy. DARU), pour laquelle il a profité des travaux de ses devanciers; L'*Histoire des deux conquêtes d'Espagne par les Maures*, 1708, in-12 : ouvrage moitié romanesque, moitié historique, traduit de l'espagnol de Miguel Luna; *Histoire de*

Paris, Paris, 1725, en 5 vol. in-fol., commencée par dom Félibien, achevée et publiée par dom Lobineau qui en a fait les trois derniers volumes. (Voy. FÉLIBIEN, dom MICHEL.) On trouve à la tête du 1^{er} vol. une savante *Dissertation* sur l'origine du corps municipal, par Le Roy, contrôleur des rentes de l'Hôtel-de-ville. L'*Histoire des Saints de Bretagne*, Paris, (Rennes), 1724, in-fol. Ce livre a de l'exactitude, mais il manque d'onction. Les *Ruses de guerre de Polyen*, traduites du grec en français, Paris, 1738, 2 vol. in-12, version estimée. L'auteur avait beaucoup de goût pour la littérature grecque, et il avait traduit plusieurs comédies d'Aristophane; mais cette version n'a pas vu le jour, et ce n'est pas une perte. Enfin, on a attribué à tort à dom Lobineau les *Aventures de Pomponius, chevalier romain*, ouvrage satirique, in-12, qui est de dom Labadie.

LOBKOWITZ (Bohuslas de HASENSTEIN, baron de), issu d'une des plus illustres maisons de Bohême, entreprit de longs voyages afin de se perfectionner dans les sciences, pour lesquelles il avait beaucoup de goût. A son retour, il prit le parti des armes, où il se signala, mais son amour pour l'étude l'emportant sur toute autre passion, il préféra l'état ecclésiastique, et fut secrétaire d'état en Hongrie, et grand-chancelier de Bohême. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût dominant. Il était juriconsulte, historien, poète, littérateur. Ce savant mourut dans son château de Hasenstein en 1510, laissant des *Poésies latines*, et différents *Traité*s, imprimés à Prague en 1565 et 1570. — De la même famille était le prince Georges-Chrétien de Lobkowitz, mort en 1753, dans sa 68^e année, après avoir commandé longtemps les troupes autrichiennes sous l'impératrice-reine de Hongrie. Voy. FOUQUET, Charles-Louis.

LOBKOWITZ. Voy. CARAMUEL.

LOBO (Jérôme), missionnaire portugais, naquit à Lisbonne, en 1593, et fut envoyé en 1621 dans les missions des Indes; il pénétra jusque dans l'Éthiopie ou Abyssinie, et y demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il sollicita vainement l'établissement de plusieurs comptoirs dans ce pays, et y fit un nouveau voyage. Lorsqu'il revint, il fut fait recteur du collège de Coïmbre, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. On a de ce missionnaire une *Relation curieuse de l'Abyssinie*. Il y entre dans des détails satisfaisants sur la source du Nil et d'autres objets. (Voy. PAIS.) L'abbé Joachim Le Grand en publia une traduction française en 1728, in-4, avec des *Dissertations*, des *Lettres*, et plusieurs *Mémoires* très-instructifs.

LOBO (Rodriguez-François), poète portugais, né à Leiria, se noya en revenant dans un esquif d'une maison de campagne à Lisbonne. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1725, in-fol., et réimprimées en 1774, 4 vol. petit in-8. Sa meilleure pièce, ou du moins la plus applaudie par les Portugais, est sa comédie d'*Euphrosine*.

* LOBSTEIN (Jean-Frédéric-Daniel), savant anatomiste, né en 1777 à Giessen, dans le grand-duché de Hesse, après avoir terminé ses études médicales, fut quelque temps chirurgien militaire.

Retiré du service, il fut bientôt nommé professeur, puis chef des travaux anatomiques et enfin professeur d'anatomie pathologique, à la faculté de Strasbourg. De très-bonne heure il avait senti combien cette partie de la science pouvait rendre de services à la médecine; et il ne cessa d'en faire marcher l'étude de front avec celle de l'anatomie descriptive. On doit à ses travaux la découverte de faits importants, et la presque totalité des belles pièces dont s'est successivement enrichi le musée anatomique de Strasbourg. Lobstein mourut dans cette ville le 7 mars 1855. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : *Recherches sur la nutrition du fœtus*, 1802, in-4. *Observations anatomico-physiologiques sur la circulation du sang dans l'enfant qui n'a pas respiré*; dans le *Magasin encyclopédique*, 1805 et 1804. *Mémoire sur l'ossification des artères*, dans le *Recueil de la société de sciences du Bas-Rhin*, 1811. *De nervi sympathici humani fabrica, usu et morbis*, Paris, 1823, in-4; ouvrage important et qui mit le sceau à la réputation de l'auteur. *Traité d'anatomie pathologique*, 1829-33, 2 vol. in-8, avec 4 livr. in-fol. de pl. col. Lobstein est l'auteur de l'excellent article sur le *nerf trisplanchnique* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

* LOCATELLI (Antoine), sculpteur, né à Vérone en 1725, et mort à Milan en 1803, a été, après Canova, un des plus habiles artistes qu'ait produits l'Italie dans le xvi^e siècle. On a de lui plusieurs groupes d'un fini parfait, une *Vénus*, une *Diane*, une *Latone* avec *Apollon*, qui excitent l'admiration des connaisseurs. Il passa plusieurs années à Rome, et y obtint une pension de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne.

* LOCATI ou LOCATO (frère Humbert) naquit à Plaisance vers 1520; il entra dans l'ordre des St.-Dominique, fut inquisiteur à Pavie et ensuite à Plaisance, commissaire-général de l'inquisition à Rome (1566), confesseur de Pie V, puis (1568) évêque de Bagnarea. En 1581, il se démit de son évêché et se retira au couvent des Dominicains de Plaisance, où il est mort en 1587. Il a laissé quelques ouvrages dont le plus remarquable est *Italia travagliata*, etc. ou *Des guerres, des révolutions, épidémies, etc. qui ont eu lieu en Italie depuis Enée jusqu'à nos jours*, Venise, 1576, in-4.

LOCCENIUS (Jean), historien suédois, né en 1599, à Itzchoe dans le Holstein. Il fut professeur royal à Upsal, et publia une *Histoire de Suède*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Charles XI, Upsal, 1554, in-8, et plusieurs *Écrits* sur les lois, la politique et les antiquités de son pays. Ses ouvrages sont en latin. Il a aussi laissé des *Notes* sur quelques auteurs anciens, Cornélius-Nepos, Quinte-Curce, etc., dont il a donné des éditions.

LOCHON (Etienne), chartrain, docteur de la maison de Navarre, fut pendant quelques années curé de Bretonvilliers, dans le diocèse de Chartres. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter cette cure. Il mourut à Paris vers 1720, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété et de morale. Les principaux sont : *Abrégé de la discipline de l'Eglise pour*

l'instruction des ecclésiastiques, en 2 vol. in-8; *Les Entretiens d'un homme de cour et d'un solitaire sur la conduite des grands*, 1713, in-12. C'est une fiction pieuse, dans laquelle l'auteur fait converser le fameux réformateur de la Trappe avec le comte de***; *Traité du secret de la confession*, in-12, ouvrage propre à instruire les confesseurs et à rassurer les pénitents, in-12. C'était le meilleur Traité sur cette matière importante, avant que celui de l'abbé Lenglet n'eût paru.

LOCKE (Jean), naquit à Wrington, près de Bristol, en 1632. Son père était capitaine dans l'armée que le parlement leva contre Charles I^{er}. Le jeune Locke fit ses études à Westminster, puis à Oxford, et obtint dans cette ville un bénéfice (chaire sans fonction) au collège de Christ-Church. Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des universités et surtout de la philosophie scolastique, et s'enferma dans son cabinet pour lire et méditer. Il s'attacha pendant quelque temps à la médecine; la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'exercer cet art. Après deux voyages, l'un en Allemagne et l'autre en France, il se chargea de l'éducation du fils de Milord Ashley, depuis comte de Shaftesbury.

Ce lord, devenu grand-chancelier d'Angleterre, lui donna la place de secrétaire de la présentation des bénéfices, qu'il perdit l'année suivante par suite de la disgrâce de son protecteur (1673). La crainte de tomber dans la phthisie l'obligea d'aller à Montpellier en 1674; de là, il vint à Paris, d'où il fut rappelé, en 1679, par son protecteur, qui venait d'être nommé président du conseil; mais celui-ci ayant été bientôt disgracié, il passa en Hollande, et Locke l'y suivit. Ce fut dans ce pays qu'il acheva son *Essai sur l'entendement humain*, ouvrage qu'il avait commencé depuis l'an 1670 et qui a fait beaucoup de bruit. Il n'y avait pas un an que Locke était sorti d'Angleterre, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait imprimer en Hollande des libelles contre le gouvernement anglais. Cette affaire, dans laquelle on reconnut cependant plus tard son innocence, lui fit perdre sa place dans le collège de Christ à Oxford. Jacques II le fit demander aux états-généraux de Hollande, et Locke fut obligé de se cacher jusqu'à ce que le monarque anglais fût détrôné par le prince d'Orange, son gendre (1689). Il retourna alors dans sa patrie sur la flotte qui y conduisit la princesse depuis reine d'Angleterre, et devint commissaire du commerce et des colonies anglaises; place dont le traitement était de mille livres sterling, et qu'il remplit jusqu'en 1707. Il s'en démit, parce que l'air de Londres lui était absolument contraire, et se retira à dix lieues de cette ville, chez le chevalier Marsham, son ami. Pendant le reste de ses jours, il partagea son temps entre la prière et l'étude de l'Écriture sainte : occupation bien remarquable dans un homme qui avait essayé d'attribuer la pensée à la matière. Il mourut en philosophe chrétien en 1704, à 72 ans. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, dans lesquels on voit briller l'esprit géométrique, quoique l'auteur n'eût jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques. Ils ont été recueillis à Londres, 1714, 3 vol.

in-fol., 1723, 1732, 4 vol. in-4, 1768, 1777, 1784; l'édition de 1801, 10 vol. in-8, est la plus estimée. Les principaux ouvrages de Locke sont : *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglais est celle de 1700, in-fol. Il a été traduit en français par Coste, sous les yeux de l'auteur, 1729, in-4, réimprimé en 4 vol. in-12. Cette version a été abrégée en 1 vol. in-12. Il aurait été à souhaiter que l'auteur n'eût pas toujours consulté la physique dans une matière que son flambeau ne peut éclairer. En voulant développer la raison humaine, comme un anatomiste explique les ressorts du corps humain, il a fait presque une machine de l'être spirituel qui l'anime. Son idée, que Dieu par sa toute-puissance pourrait rendre la matière pensante, a paru, avec raison, d'une dangereuse conséquence, ainsi qu'elle est en elle-même fausse et contraire à toutes les lumières d'une saine métaphysique. Il n'est pas vrai cependant, comme quelques écrivains plus zélés qu'intelligents l'ont avancé, que cette erreur de Locke renverse le dogme de l'immortalité de l'âme; car il faudrait pour cela prouver qu'une matière capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, et qu'il est plus impossible de concevoir une matière immortelle qu'une matière pensante. Si la matière pouvait être élevée jusqu'à la pensée, pourquoi n'atteindrait-elle pas à l'immortalité? Il y a plus : les éléments de la matière sont réellement indestructibles, à raison de leur simplicité (ou exemption de mélange) et de leur incorruptibilité; pourquoi notre âme, supposé qu'elle fût de même nature, n'aurait-elle pas la même propriété? C'est ce qui a fait dire à un homme de génie : « Il n'y a » qu'un intérêt secret et honteux, contraire à l'âme » pour naturel que nous avons pour l'existence, » qui puisse nous faire excepter notre âme du sort » éternel des matières brutes et inanimées. » Non, la spiritualité de l'âme n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1^o La religion chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses : cette religion m'enseigne que je suis immortel; il faut la convaincre de fausseté avant de corriger ma croyance. 2^o L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser; et cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos âmes. L'univers est un fait qui suppose une cause; et nous déduisons du fait l'existence et les attributs de la cause : or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'âme humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3^o La distinction du vice et de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur âme avec des caractères ineffaçables; et cette distinction serait abolie, si l'âme de l'homme n'échappait pas à la ruine du corps..... Du reste l'ouvrage de Locke est estimable pour la clarté, la méthode et l'esprit d'analyse qui le caractérisent. Tabaraud, dans son *Histoire du philosophisme anglais*, présente un examen sévère, mais bien fait de la philosophie de Locke. Nous avons aussi en français, par Martin Roche, un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances* contre le système de Locke, 1759, 2 vol. Un

traité intitulé : *Du gouvernement civil*, en anglais, qui a été assez mal traduit en français, 1724, in-12; il y a une édition de 1780. Le philosophe y combat fortement le pouvoir arbitraire, et semble même ébranler les principes de tout gouvernement monarchique. Trois *Lettres sur la tolérance en matière de religion*; quelques *Ecrits* sur la monnaie et le commerce; *De l'éducation des enfants*. Ce livre estimable à beaucoup d'égards, mais dont plusieurs endroits ont été critiqués avec raison, a été traduit en français, en allemand, en hollandais et en flamand. Un traité intitulé : *le Christianisme raisonnable*, traduit aussi en français, et imprimé en 1713, en 2 vol. in-12. Quelques propositions de ce livre, prises à la rigueur, pourraient le faire soupçonner de socinianisme. Il y soutient que J.-C. et les apôtres n'annonçaient d'autres articles de foi que de croire que J.-C. était le Messie. Il s'excusa ou tâcha de se justifier dans des lettres au docteur Stillingfleet. M. Coste a traduit *La défense de Locke*, et l'a ajoutée à celle du *Christianisme raisonnable*. Il y a du reste dans cet ouvrage d'excellentes choses et de solides réfutations du philosophisme; on y trouve même des observations sur la convenance et la nécessité de l'autorité suprême du chef de l'Eglise, qui seules suffisent pour confondre les richéristes, les jansénistes et fébronien. (Voy. GROTIUS, MÉLANCTHON.) Des *Paraphrases* sur quelques Epîtres de saint Paul; des *Œuvres diverses*, 1710, en 2 vol. in-12. Elles renferment une *Méthode* très-commode pour dresser des *recueils*: plusieurs savants l'ont suivie. Des *Œuvres posthumes*, qui contiennent des morceaux sur divers sujets de philosophie. Thurot a donné une édition revue des *ouvrages philosophiques et politiques* de Locke, 1821-25, 8 vol. in-8. Locke avait une grande connaissance des mœurs du monde et des arts. Il avait coutume de dire que « la connaissance des arts mécaniques renferme plus de » vraie philosophie que tous les systèmes, les hypothèses et les spéculations des philosophes. » Jugement qui lui fait honneur, et qui est d'une vérité aussi sensible qu'intéressante. Son style n'a ni la force de celui de la Bruyère, ni le coloris de celui de Malebranche; mais il a beaucoup de justesse, de clarté et de netteté. Sa conversation était enjouée. Il savait plusieurs contes agréables, qu'il rendait encore plus piquants par la manière dont il les racontait. Son humeur était portée à la colère; mais ses accès n'étaient que passagers, et il était le premier à reconnaître ses torts. L'ouvrage de Locke intitulé, *Du gouvernement civil*, a beaucoup servi à J. J. Rousseau pour son *Contrat social*; et ses *Lettres* ou *Pensées sur l'éducation*, n'ont pas été non plus inutiles au philosophe de Genève dans son *Emile*; mais on trouve chez Locke plus de profondeur et de modération.

LOCMAN, ou plutôt LOKMAN, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie. Les Arabes en racontent mille fables. Ils prétendent qu'il était esclave, et qu'il fut vendu aux Israélites du temps de Salomon. Quelques-uns lui donnent jusqu'à 300 et même 1000 ans d'existence. Ils en rapportent plusieurs choses que les Grecs ont attribuées à Esope. Nous avons un livre de *Fables* et de *Sentences* que les

Arabes disent être l'ouvrage de Locman; mais l'on croit que ce livre est moderne. S'il est vrai que Locman soit le même qu'Esope, il paraît que les Grecs ont forgé l'histoire de celui-ci sur celle du premier, et que dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ils se sont approprié avec diverses altérations les hommes et les événements célèbres qui ont illustré l'Asie (1). Les fables et les apologues attribués à Locman sont trop conformes au génie des peuples où l'on prétend qu'il a vécu, pour croire que les Arabes aient ici pillé les Grecs. Les historiens peignent Locman comme un homme également estimable par ses connaissances et par ses vertus. C'était un philosophe taciturne et contemplatif, occupé de l'amour de Dieu, et détaché de celui des créatures. Des savants ont prétendu que Locman était Salomon, et que ses apologues étaient ceux de ce philosophe roi. « L'histoire des premiers philosophes dont les Grecs se glorifient (dit un critique célèbre), et dont la patrie n'est nullement » certaine, contient un grand nombre d'altérations » de nos divines Ecritures; et spécialement quelques-uns des livres de Salomon (*le Sage* par excellence) ont eu l'influence la plus marquée dans les ouvrages des philosophes de la Grèce, sous différents noms, traduits de nos livres saints. Le Locman des Orientaux, loin d'avoir été l'Esope des Grecs, selon le préjugé commun, reprendra son vrai nom de Salomon, lequel signifie sage en hébreu, et a été traduit par celui de Locman, qui a le même sens en arabe. Les auteurs orientaux parlent beaucoup de la sagesse de Salomon. De ce personnage, qu'ils ont altéré, ils en ont fait plusieurs, un entre autres sous celui de Locman. Locman est formé ordinairement de l'article arabe *al*, et du mot *echm*, qui signifie sage. Dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, on trouve, sur le mot LOCMAN, ALHAKIM LOCMAN, LOCMAN le Sage. C'est exactement le surnom de Salomon traduit en arabe. Quelques-uns ont prétendu qu'Esope était le même personnage que Locman de Bidpay, appelé vulgairement *Pilpay*, et ont par conséquent mis sur le compte de Locman les fables d'Esope. Si Salomon a été masqué sous le nom de Locman, cette découverte conduirait à un doute très-grave sur quelques fables attribuées à Esope, confondu avec Locman. En attendant des éclaircissements sur un fait aussi important, nous ferons observer que l'on trouve dans les Proverbes de Salomon (VI, 7), la fable de la Fourmi (2), et celle du Pot de terre et du Pot de fer dans l'Eclésiastique (XIII, 3). Ce ne sont pas les seuls apologues qu'on rencontre dans l'Ecriture sainte. On y lit la fable des Arbres qui se choisissent un roi (Judic. IX, 8), celle du Riche et du Pauvre, et des Deux Fils, 2 Reg., XII, 1), du Cèdre et du Chardon (4 Reg. 14, 9, et 2 paral., 23, 18). Ainsi les écrivains sacrés ont évidemment l'hon-

(1) Voyez l'*Hist. vérité. des temps fabuleux*, tom. 3, pag. 371. et les articles FICIN, LAVAU, PLATON, etc.

(2) L'Ecriture nous dit expressément qu'il composa 3,000 paraboles ou apologues, et 1,005 poèmes. *Locutus Salomonus tri millia parabolas, et fuerunt carmina ejus quinque et mille*. III. Reg. iv, 32. Les Septante ont *quinquies mille*; mais l'hébreu et le chaldéen sont conformes à la Vulgate.

neur de l'invention de l'apologue, puisque Hé-
siode, qui, longtemps avant Esope, avait donné
la fable de l'Épervier et du Rossignol (*Opera et
Dies*, 1, 200), est moins ancien que l'auteur du
livre des Juges, où nous trouvons la fable des
Arbres. On pourrait citer, à l'appui de ces dévoile-
ments sur Locman, un ouvrage intitulé : *Vies
des écrivains étrangers, tant anciens que modernes*,
par Le Prevôt, d'Exmes, Paris, 1784, où sont
rapprochés les grands traits de ressemblance qui se
trouvent entre Salomon et Locman. On pourrait ci-
ter encore *Les Mélanges de littérature orientale*, par
M. l'abbé** (Guillon), Paris, in-12. Dans les lettres qui
terminent cet ouvrage, on prouve presque jusqu'à
l'évidence que le Locman des Arabes est le premier
fabuliste; que l'Esope des Grecs n'en est que le tra-
ducteur, et que son histoire, publiée par le moine
Planudes, est fauleuse et controuvée, ainsi que le
recueil d'apologues qu'il a compilés très-maladroite-
ment. De plus, dans les *Pensées* et *Adages*, tra-
duits de l'arabe, on trouve plusieurs maximes de
nos auteurs sacrés. Le premier adage est celui-ci :
*La crainte de Dieu est le commencement de la sa-
gesse*. Ces rencontres singulières paraissent embar-
rasser le traducteur. Il les attribue à l'influence éter-
nelle de la nature, toujours uniforme dans ses opé-
rations, soit morales, soit physiques. Mais, sans
critiquer l'espèce de phébus qu'on croit apercevoir
dans cette influence éternelle de la nature, et sans
demander au traducteur pourquoi cette influence
éternelle n'a pas produit les mêmes adages chez
tous les philosophes et chez toutes les nations, nous
nous bornerons à remarquer que cette ressemblance
des moralistes arabes avec ceux de l'Écriture reçoit
une explication aussi simple que satisfaisante des
observations que nous venons de faire. Erpénus a
publié les *ables* de Locman en arabe et en latin,
1613, 1636 et 1656, in-4; M. Caussin en a donné
une édition meilleure et plus estimée, en 1818. Le
jésuite Lassala les a traduites en vers latins, et Gal-
land en français, avec celles de Bidpay, Paris, 1714,
2 vol. in-12; elles l'ont été aussi par Gueulette,
en 1724, et par Marcel, 1799, in-4; 1801, in-12,
avec 4 nouvelles fables. Voy. ESOPÉ, PLANUDES, MÉ-
ZIRIAC.

LOCNERUS ou LOCHNER (Michel-Frédéric), né à
Furth, près de Nuremberg en 1662, mort à Nurem-
berg, en 1720, à 58 ans, était très-versé dans l'anti-
quité et dans l'histoire naturelle. On a de lui : *Pa-
per ex antiquitate erutum*, Nuremberg, 1713, in-4;
*Brptas dissertationum ad historiam naturalem perti-
nentium*, 1717, in-4; *Rariora musæi besleriani*,
1716, in-fol., et plusieurs autres ouvrages sur les
simples exotiques.

** LOCRE (Jean-Guillaume, baron), né en 1758
à Leipsig, de parents français, fut amené jeune à
Paris, et après y avoir achevé ses études, se fit re-
cevoir en 1785 avocat au parlement. Nommé en
1792 juge de paix de la section de Bondy, il eut le
courage, avec quatre de ses confrères, de se trans-
porter aux Tuileries pour instruire contre les au-
teurs de l'attentat du 20 juin; et fit de concert avec
eux tous les efforts pour prévenir la catastrophe du
10 août. Retiré à Joigny, il put échapper à la pros-

cription. Une mission dont les habitants de cette
ville le chargèrent près de la Convention, le fit
connaître de Merlin et de Cambacérès qui lui fi-
rent accepter la place de secrétaire-général du co-
mité de législation. Plus tard il fut nommé secré-
taire-rédacteur du conseil des Anciens, et ensuite
secrétaire-général du conseil-d'état, et prit part en
cette qualité à toutes les discussions qui préparèrent
les divers codes. Privé de sa place au second retour
du roi, il reprit la profession d'avocat, et dans les lo-
sirs que lui laissaient les affaires dont il était chargé,
continua les divers ouvrages qu'il avait commencés
sous l'empire et qui lui assurent un rang distingué
parmi les jurisconsultes. Il mourut à Mantes en
1840, à 82 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Pro-
cès-verbaux du conseil-d'état*, contenant la discussion
du projet du code civil, 1801-04, 3 vol. in-4; *Es-
prit du code civil*, 1806 et ann. suiv., 5 vol. in-4 ou
7 in-8; *Esprit du code de commerce*, 1811-13, 10 vol.
in-8; *Esprit du code de procédure*, 1815, 3 vol.
in-8; *Législation civile, commerciale et criminelle de
la France*, etc., 1826 et années suivantes, 24 vol.
in-8.

LOCRES (Ferry de), né à Saint-Paul ou Saint-
Pol, ville de l'Artois, en 1571, curé de Saint-Nicolas
d'Arras, mort en 1614, partagea son temps entre
les devoirs de son ministère et l'étude des anti-
quités de son pays. Nous devons à ses recherches :
Discours de la noblesse, où il fait mention de la
piété et de la vertu des rois de France, Arras, 1605,
in-8; *Histoire des comté, pays et ville de Saint-
Paul*, Douai, 1613, in-4 : ouvrage estimé; *Chro-
nicum belgicum ab anno 258 ad annum 1600*, Douai,
1616; Arras, 1618, in-4. C'est plutôt une chro-
nique du pays d'Artois que des Pays-Bas. La cri-
tique y manque, surtout pour les premiers temps.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse, vivait à la
cour de Néron, l'an 60 de Jésus-Christ. Ce prince
barbare se servait de cette misérable pour faire pé-
rir les objets de sa haine et de sa vengeance. Ta-
cite dit qu'il craignait si fort de la perdre, qu'il la
faisait garder à vue. Il employa son ministère lors-
qu'il voulut se défaire de Britannicus. Comme le
poison n'opérait pas assez tôt, il allait ordonner
qu'on la fit mourir. Locusta donna deux doses de
poison au malheureux Britannicus : la première
n'opérant pas assez subitement, Néron frappa Lo-
custa, et menaça de nouveau de la faire périr. Elle
prépara alors une autre dose, si forte, que Britan-
nicus tomba mort sur-le-champ : elle fut sauvée.
Suetone rapporte que Néron lui faisait préparer
ses poisons dans son palais, et que pour prix de
ces abominables secrets, il lui pardonna non-seu-
lement tous ses crimes, mais qu'il lui donna de
grands biens et des élèves pour apprendre son mé-
tier.

LOCUTIUS. Voy. AÏUS.

* LODOLI (Charles CONTI de), de l'ordre de saint
François, né à Venise en 1690, cultiva les sciences
et les arts avec zèle, et fonda dans sa ville natale
une école pour la jeune noblesse, d'où sont sortis
des sujets distingués. Après avoir rempli les chaires
de belles-lettres et de théologie, il fut nommé his-
torien de son ordre, et censeur des livres; mais il

s'est fait connaître plus particulièrement par son goût pour les beaux-arts. Il avait recueilli divers morceaux d'architecture, de peinture, sculpture et gravure, dont la suite mettait sous les yeux les progrès successifs de ces arts; mais un accident fit périr tous ses manuscrits et ses dessins. Il mourut à Venise le 27 octobre 1771. Les principes de Lodoli ont été développés dans un ouvrage italien intitulé : *Eléments d'architecture, ou l'art de bâtir avec une solidité scientifique, et une élégance non capricieuse*, Rome, 1786, in-4, tom. 1^{er}, le seul qui ait paru. L'auteur s'y justifie d'avoir écrit sur l'architecture sans être architecte, et passe en revue les monuments les plus célèbres de l'antiquité qu'il critique avec une hardiesse singulière. *Apologi*, etc., Bassano, 1787, in-4. Ces apologues, auxquels on pourrait reprocher d'être un peu trop satiriques, sont en prose, mais écrits d'un style poétique.

LOEBER (Christian), théologien allemand, né à Orlamunde en 1683, mort en 1747, fut surintendant général à Altenbourg. On a de lui des *Dissertations académiques* et un *Abrégé de théologie* en latin. Il eut un fils, Gothilf Friedman, et une fille, Christine-Dorothée, qui se distinguèrent par leurs poésies.

LOER (Thierry), appelé aussi *Lærius de Stratis*, parce qu'il était natif d'Hoogstraten en Brabant, se fit chartreux à Cologne, et mourut à Wurtzbourg en 1554, après avoir composé sur les hosties miraculeuses conservées à Bruxelles, un ouvrage imprimé à Cologne en 1532, peu de temps après la maladie de la *surte*, qui avait fait de grands ravages à Bruxelles en 1529. C'est le premier ouvrage qui ait été imprimé sur ces hosties si célèbres dans la Belgique. Il a pour titre : *Præstantissima quædam ex innumeris miracula, quæ Bruxellis, nobili apud Brabantos oppido, circa venerabilem Eucharistiam hactenus multis ab annis ad Christi gloriam fiunt*, etc. Quoique jusqu'à présent il n'y ait aucun autre imprimé connu avant cette époque, le fait historique est authentiquement prouvé, tant par les lettres originales de 1570 (époque du miracle), que par d'autres manuscrits rédigés par des témoins oculaires et contemporains, joints à une constante tradition et un culte non interrompu jusqu'à nos jours; culte qui n'a essuyé de critique que de la part des hérétiques, vers la fin du xvi^e siècle. On peut voir la *Dissertation* historique imprimée à Bruxelles, chez Lemaire, 1770, in-8, ou le précis qui s'en trouve dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} septembre 1790, p. 7.

LOERIUS. Voy. LOYER.

LOESEL (Jean), médecin et botaniste, né à Brandebourg, en 1687, a vécu jusqu'au milieu du xviii^e siècle à Königsberg. Il avait préparé sur les plantes indigènes de Prusse un grand ouvrage qui fut publié par son fils sous le titre de *Catalogus plantarum in Borussia nascentium*, Königsberg, 1684, in-4; puis par Gottsched, sous celui de *Flora prussica*, etc. Königsberg, 1705, in-4. Georges-André Helwig en a donné le *Supplément*, Dantzich, 1712, in-4.

LOEWENDAL (Ulric Frédéric WOLDEMAR, comte

de), né à Hambourg en 1700, était arrière-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemarck. Il commença à porter les armes en Pologne en 1713, comme simple soldat; et, après avoir passé par les grades de bas-officier, d'enseigne et d'aide-major, il devint capitaine en 1714. L'empire alors n'étant point en guerre, il alla servir comme volontaire dans les troupes de Danemarck contre la Suède, et s'y distingua par son activité et par son courage. La guerre étant survenue en Hongrie, il y passa en 1716, et se signala à la bataille de Péterwaradin, au siège de Témesswar, et à la bataille et au siège de Belgrade. Le roi Auguste de Pologne, au service duquel il entra ensuite, le créa maréchal-de-camp et inspecteur-général de l'infanterie saxonne. Il fit les campagnes de 1754 et de 1755, sur le Rhin. La czarine l'ayant attiré à son service, elle fut si contente de la manière dont il se conduisit dans la Crimée et dans l'Ukraine, qu'elle le nomma chef de ses armées. La grande réputation que sa valeur lui avait faite engagea le roi de France à se l'attacher. Il obtint, en 1745, le grade de lieutenant-général, et, dès l'année suivante, il se signala aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, et à celui de Fribourg en 1744. Dans la campagne de 1745, il commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoy, et partagea la gloire de la victoire. Il prit, dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Ostende, Nieuport. Il commença la campagne suivante par les sièges de l'Ecluse et du Sas-de-Gand, et la finit par celui de Berg-Op-Zoom, qui fut prise d'assaut le 16 septembre 1747. Le duc de Parme avait échoué devant cette place en 1588, et Spinola en 1622. Depuis ces sièges, elle avait été fortifiée par le fameux Coehorn, le Vauban des Hollandais, qui la regardait comme son chef-d'œuvre. Mais des intelligences secrètes secondèrent la valeur française; et la brèche, à peine praticable, s'étant trouvée en plein midi, sans défenseurs, les assiégeants y entrèrent sans résistance. Un régiment écossais qui tenta de les en chasser, fut haché en pièces. Le lendemain de cette journée, le comte de Leowendal reçut le bâton de maréchal de France. Il ne survécut pas longtemps à sa gloire. Un petit mal qui lui survint au pied, et qui fut suivi de la gangrène, l'emporta en 1753, à 55 ans. Il avait été constamment attaché à la religion catholique, dont il pratiquait les devoirs, et laissa un fils élevé dans les mêmes sentiments, nommé François - Xavier - Joseph.

* LOFFICIAL (Louis-Prosper), était, en 1789, lieutenant-général du bailliage de la Chataigneraie. Député à l'assemblée constituante, dans laquelle il ne se fit pas remarquer, il fut, après la session, élu juge au tribunal de Parthenai (Deux-Sèvres). Renvoyé à la Convention, il s'y distingua par la droiture de ses principes, et surtout par le courage dont il fit preuve dans plusieurs occasions importantes. Lors du procès de Louis XVI, instruit que les voix pour la condamnation se balançaient, il en avertit Duchâtel (voy. ce nom), alors malade, qui vint voter en robe de chambre et la tête enveloppée de flanelle : plusieurs voix demandèrent « quel » était le royaliste qui était allé chercher un spectre

« pour sauver le tyran ? » « C'est moi » dit Loficial; mais Jard-Panvilliers et d'autres députés ayant fait la même déclaration, on ne put connaître l'homme courageux qui avait voulu sauver son roi. Il parut rarement à la tribune; mais il fut très-utile dans les comités où il s'opposa constamment aux mesures de rigueur, trop souvent admises par la majorité. Ce fut lui qui fit adopter le décret d'accusation contre Carrier. En déroulant le tableau des atrocités commises par ce monstre dans la Vendée; il excita des mouvements d'horreur à plusieurs reprises dans l'assemblée et dans les tribunes. L'un des commissaires envoyés en décembre 1795 dans la Vendée pour travailler à sa pacification, il fit mettre en liberté tous les détenus. Dans le nombre se trouvait madame de Bonchamp, à laquelle il eut le bonheur de sauver la vie. De retour à la Convention, il dénonça les opérations de Hentz et Francastel. Réélu au conseil des Cinq-cents par plusieurs départements, il en fit partie jusqu'à la révolution de brumaire. Depuis il remplit les fonctions de juge au tribunal civil, puis de conseiller à la cour d'Angers, et mourut en 1815.

LOGOTHÈTE. Voy. ACROPOLITE.

LOBÉAC. Voy. LAVAL (André de).

LOHENSTEIN (Daniel-Gaspar de), poète allemand, né l'an 1635, à Nimptsch en Silésie, fut conseiller de l'empereur Joseph I^{er}, et premier syndic de la ville de Breslaw (1666). Après avoir fait de bonnes études, il voyagea dans toutes les parties de l'Europe, où il s'acquit l'estime des savants. Il mourut en 1683, à 48 ans. Son génie avait été précoce; à l'âge de 15 ans, il donna trois *Tragédies* qui furent applaudies. Il est le premier qui ait tiré la tragédie allemande du chaos. On a encore de lui : *Le généreux capitaine Arminius, vaillant défenseur de la liberté germanique*, Leipsick, 1689 et 1690, 2 vol. in-4. C'est un roman moral, assez ennuyeux, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les sciences aux personnes destinées aux emplois publics; *Des Poésies diverses*, Breslaw, 1680 et 1753; des *Réflexions poétiques* sur le 53^e chapitre d'Isaïe. Tous les critiques ne sont pas d'accord sur le mérite de Lohenstein : quelques-uns l'accusent d'avoir fondé dans sa patrie une école de mauvais goût, et d'avoir fait faire des pas rétrogrades à la poésie à peine tirée du chaos par Opitz, mais qui déjà commençait à être corrompue par Hofman-swalldau.

LOIR (Nicolas-Pierre), peintre, né à Paris en 1624, fit une étude si particulière des ouvrages du Poussin, et les copiait avec tant d'art, qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une pension de 4,000 livres. Loir s'attacha au coloris et au dessin. Il avait de la propreté et de la facilité. Il peignait également bien la figure, le paysage, l'architecture et les ornements; mais il excellait à peindre les femmes et les enfants. Il fut reçu à l'académie en 1665 : son chef-d'œuvre est le tableau de *Cléobis et Bilon traînant le char de leur mère*. On a aussi de lui 150 gravures à l'eau-forte. Il mourut à Paris en 1679. — Alexis Loir, son frère, s'est distingué dans la gravure. On estime beaucoup sa *Descente de croix*, d'après Jou-

venet, et un *Massacre des Innocents*, d'après Lebrun.

* LOISEAU (Jean-Simon), jurisconsulte distingué, né en 1776 à Frasne en Franche-Comté, fit ses études au collège de Pontarlier, puis à l'école centrale de Besançon, où il suivit les leçons de Proudhon. Atteint par la réquisition et forcé d'entrer dans un régiment, il n'en continua pas moins ses cours de droit, et en les terminant, reçut le doctorat. Dégagé du service militaire, il se rendit à Paris, où, dès 1804, il se fit connaître par sa coopération à la *Jurisprudence du Code civil*, journal qui cessa de paraître en 1812. A la réorganisation des tribunaux, il devint avocat à la cour de cassation, et il jouissait d'une grande réputation au barreau, lorsqu'il mourut prématurément à Paris, le 22 décembre 1822, à 46 ans. On a de lui : *Cause célèbre d'un enfant égaré dans la Vendée*, 1809, 2 vol. in-8; *Dictionnaire des Arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité des enfants naturels*, Paris, 1811, in-8, avec un *Appendice*, 1819, in-8; *De la juridiction des maires de village*, 1813, in-12; 2^e édit., 1816; *Mémoire sur le duel*, 1819, in-8; *Traité élémentaire des fromageries*, 1821, in-8.

LOISEAU. Voy. LOYSEAU.

LOISEL (Antoine), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite, étudia d'abord à Paris sous le fameux Ramus, qui le fit son exécuteur testamentaire, ensuite à Toulouse et à Bourges, sous Cujas. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, et fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature. Il mourut à Paris en 1617, à 81 ans. On a de lui huit Discours intitulés : *La Guienne de M. Loisel*, parce qu'il les prononça, étant avocat du roi, dans la chambre de justice de Guienne, Paris, 1605, in-8; *Pasquier ou Dialogue des avocats du parlement de Paris*, Paris, 1652; les *Règles du droit français*; les *Mémoires de Beauvais et Beauvoisis*, 1717, in-4, pleins de recherches curieuses; les *Institutes coutumières*, 1710, 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois; l'édition de 1783 est la plus récente; des *Poésies latines*; *Opuscules divers*, 1656, in-4. Ils furent publiés par l'abbé Joly son neveu, chanoine de Paris, qui les orna de la *Vie* de l'auteur; le *Trésor de l'histoire générale de notre temps*, depuis 1610 jusqu'en 1628, Paris, 1656, in-8, ouvrage médiocre, est de son fils Charles Loisel.

LOISEL. Voy. LOESEL.

** LOISELEUR - DESLONGCHAMPS (Auguste-Louis-Armand), orientaliste, né en 1805 à Paris, fut destiné à la carrière médicale que son père parcourait avec honneur; mais son goût lui fit prendre une autre route. Il fréquenta d'abord le cours de persan de Sylvestre de Sacy, dont il fut un des élèves les plus distingués, puis étudia le sanscrit sous la direction de Chézy (voy. ce nom). Membre de la société asiatique, il lui proposa l'impression du texte de l'*Hitopadesha* (bons conseils), avec une traduction française; mais elle ne voulut point en faire les frais. Cependant il avait écrit ce livre tout entier de sa main, et y avait joint des *scholies* et des *notes*. La traduction des *Lois de Manou*, 1852-53, 2 vol. gr. in-8, dont un pour le texte sanscrit,

commença la réputation de notre jeune savant. Ce livre, qui jette le plus grand jour sur la civilisation indienne, est un recueil de préceptes relatifs à la religion, à la morale et à la politique, que les Indiens considèrent comme une révélation divine et comme la base de tous leurs droits civils. Employé dès lors à la garde des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale, il continua de consacrer à l'étude tous les instants que lui laissaient ses fonctions. En 1838, il donna dans le recueil connu sous le nom de *Panthéon* (voy. MARTIN Aimé), une édition des *Mille et une nuits* et des *Mille et un jours* (voy. GALLAND et PÉTIS DE LA CROIX), précédée d'un essai historique sur les *Contes orientaux*. La même année, il fit paraître son *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, in-8, ouvrage curieux et qui avait coûté beaucoup de recherches. Sa dernière publication est celle de l'*Amarakocha* (trésor d'Amara, ou trésor immortel), ou *Vocabulaire d'Amarasinha*, avec une traduction et un index, 1839, gr. in-8. Il venait d'en mettre au jour le 1^{er} volume, lorsqu'il mourut à Paris, le 10 janvier 1840, à un âge qui semblait lui promettre tout le temps nécessaire pour préparer et mettre à fin les autres travaux qu'il méditait. M. Dubeu, professeur de langue turque à la bibliothèque royale, a terminé cette publication en 1845.

LOISON. Voy. LOYSON.

* LOIZEROLLES (Jean - Simon AVEG de), né à Paris en 1735, était en 1789 conseiller du roi et lieutenant-général du bailliage de l'artillerie à l'arsenal de Paris. Il ne prit aucune part à nos troubles politiques ; mais ses anciens emplois et sa naissance étaient des titres plus que suffisants pour le rendre suspect. Il fut arrêté comme tel en 1793, et renfermé avec son fils dans la maison de Saint-Lazare. Le 7 thermidor, l'huissier du tribunal révolutionnaire se présente avec la liste de ceux qui devaient être mis en jugement, et nomme Loizerolles fils. Le père suivit l'huissier et parut à l'audience, où Coffinhal se borna à effacer sur l'acte d'accusation le mot fils, pour y substituer celui de père. Ainsi, ce généreux vieillard, contre lequel il n'existait pas de chef d'accusation, fut conduit à la mort et exécuté le 26 juillet 1794. En montant sur la fatale charrette, il s'écria : « Dieu soit loué, j'ai réussi ! » Mais cet acte héroïque, qui n'étonne pas dans un père, serait peut-être devenu inutile sans la révolution qui le lendemain, 9 thermidor (27 juillet), renversa Robespierre avec ses complices.

LOKMAN. Voy. LOCMAN.

LOLLARD, ou LOLHARD (Walter), hérésiarque anglais, prêcha ses erreurs en Allemagne, enseigna vers l'an 1515, que les démons avaient été chassés du ciel injustement, et qu'ils y seraient rétablis un jour. Saint-Michel et les autres anges coupables de cette injustice devaient être (selon lui) damnés éternellement avec tous les hommes qui n'étaient pas dans ces sentiments. Il méprisait les cérémonies de l'Eglise, ne reconnaissait point l'intercession des saints, et croyait que les sacrements étaient inutiles. Le mariage, selon lui, n'était qu'une prostitution jurée, etc. Ce fanatique se fit un grand nombre de disciples en Autriche, en Bohême, etc. Il établit

douze hommes choisis entre ses disciples, qu'il nommait ses apôtres, et qui parcouraient tous les ans l'Allemagne, pour affermir ceux qui avaient adopté ses sentiments. Les inquisiteurs firent arrêter Lollard, et, ne pouvant vaincre son opiniâtreté, le condamnèrent. Il fut brûlé à Cologne en 1522, sans donner aucune marque de repentir. On découvrit un grand nombre de ses disciples, dont on fit, selon Trithème, un grand incendie. Les lollards se propagèrent en Allemagne, passèrent en Flandre et en Angleterre. Ces enthousiastes séduisirent beaucoup d'Anglais, et leur secte fit des progrès dans ce royaume. Ils se réunirent aux wicléfites, et préparèrent la ruine du clergé d'Angleterre et le schisme de Henri VIII, tandis que d'autres lollards disposaient les esprits en Bohême pour les erreurs de Jean Huss, et pour la guerre des hussites. Tant il est vrai que laisser germer des sectes, c'est non-seulement préparer des maux inévitables à la religion, mais ébranler encore la constitution des états.

LOLLIA-PAULINA, impératrice romaine, petite-fille du consul Lollius, était mariée à C. Memmius Régulus, personnage consulaire, gouverneur de Macédoine, quand l'empereur Caligula fut épris de sa beauté. Afin de l'épouser dans les formes, il obligea Memmius de se dire le père de cette dame, dont il était le véritable mari. Elle ne porta pas longtemps le titre si envié et si dangereux d'impératrice. Caligula, dégoûté bientôt de la beauté de Lollia, la répudia sans motif ni prétexte, mais de sa seule volonté. Après la mort de Messaline, femme de Claude, successeur de Caligula, Lollia brigua l'honneur de devenir l'épouse de Claude ; mais Agrippine l'emporta par les intrigues de Pallas, accusa sa rivale de sortilège, et sous ce prétexte la fit bannir par l'empereur, puis assassiner par un tribun, l'an 49 de J.-C.

LOLLIEN (Spurius-Servilius-Lollianus), soldat de fortune, né dans la lie du peuple, s'avança dans les armes par son intelligence et sa bravoure. Il fut revêtu de la pourpre impériale par les soldats romains qui venaient de massacrer Posthume le Jeune. Ce fut dans le commencement de l'an 267. L'usurpateur se défendit à la fois contre les troupes de Gallien et contre les Barbares d'au-delà du Rhin. Après les avoir contraints de retourner dans leur pays, il fit rétablir les ouvrages qu'ils avaient détruits. Comme il faisait travailler ses soldats à ces travaux, ils se mutinèrent et lui ôtèrent la vie après quelques mois de règne.

LOLLIUS (Marcus), consul romain, fut estimé d'Auguste. Cet empereur lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, 25 ans avant J.-C. Il le fit ensuite gouverneur de Caius César, son petit-fils, lorsqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage son avarice et d'autres mauvaises qualités qu'il avait cachées auparavant avec adresse. Les présents immenses qu'il extorqua de tous les princes pendant qu'il fut auprès du jeune César, découvrirent ses vices. Il entretenait la discorde entre Tibère et Caius César, et l'on a cru même qu'il servait d'espion au roi des Parthes pour éloigner la

conclusion de la paix. Caius, ayant appris cette trahison, l'accusa auprès de l'empereur. Lollius, craignant d'être puni comme il le méritait, s'empoisonna, laissant des biens immenses à Marcus Lollius, son fils, qui fut consul, et dont la fille Lollia Paulina épousa Caligula. C'est ce dernier Lollius auquel Horace adresse la 2^e et la 8^e épître de son premier livre, et qu'il appelle *Maxime Lolli*.

LOLME (Jean-Louis de). Voy. DELOLME.

LOM ou LOMMIUS (Josse van), savant médecin, né à Buren, dans le duché de Gueldre, vers 1500, exerça sa profession principalement à Tournai et à Bruxelles, et mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui : *Commentarii de sanitate tuenda in primum lib. De re medica C. Celsi*, Leyde, 1761; *Observationum medicinalium libri tres*. On en a fait un grand nombre d'éditions; la plus récente est celle d'Amsterdam, 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en français, Paris, 1712 et 1759; *De curandis febris*, Amsterdam, 1761. Le latin de Lommus est pur et élégant. On prétend qu'aucun médecin de son siècle n'a fait mieux connaître les maladies, ni prescrit une pratique plus judicieuse et plus sûre. Ses observations sont sages et solides. En parlant des avantages de la sobriété, il remarque que le précepte que fait l'Eglise de la quarantaine qui a lieu au commencement du printemps est parfaitement conforme aux lois de l'hygiène, et qu'étant observée avec régularité, elle prévient plusieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommus ont été imprimés à Amsterdam en 1745 et 1761, 3 vol. in-12.

LOMAZZO (Jean-Paul), peintre et savant italien, né à Milan en 1558, devint habile dans la peinture et dans les belles-lettres. La littérature lui fut d'un grand secours quand il eut perdu la vue à la fleur de son âge (55 ans), suivant la prédiction que lui en avait faite Cardan. Il mourut en 1598. On a de lui deux ouvrages peu communs : un *Traité de la peinture* en italien, Milan, 1584, 1585, 1590, in-4; ouvrage excellent : le premier livre de ce traité a été traduit en français sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649, in-fol. fig.; *Idea del tempio della pittura*, 1590, in-4. Plusieurs poètes et savants ont célébré Lomazzo dans leurs écrits, soit comme littérateur, soit comme peintre. Ses *Poésies* sont encore très-estimées, et ses tableaux ornent les églises et les palais d'Italie.

LOMBARD (Pierre). Voy. PIERRE LOMBARD.

LOMBARD (Lambert), né à Liège en 1506, s'appliqua avec succès à la peinture. Il se perfectionna dans son art en Allemagne, en France, et surtout en Italie, où il passa à la suite du célèbre cardinal Polus. De retour dans sa patrie, il y établit le bon goût dans la peinture et l'architecture, et forma des élèves qui firent de grands progrès dans cet art. Hubert Goltzius publia la *Vie* de Lombard par Dominique Lampson, sous ce titre : *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi Vita*, Bruges, 1565, in-8. Goltzius y donne un témoignage éclatant de sa reconnaissance pour les leçons qu'il avait reçues de Lombard. Ce peintre était encore en vie l'an 1565; on ignore l'année de sa mort.

LOMBERT (Pierre), avocat au parlement de Pa-

ris, où il est né, fut uni aux solitaires de Port-Royal, et demeura quelque temps dans leur maison. Il traduisit les *Ecrits des saints Pères*, et mourut en 1710, après avoir publié plusieurs versions. Les plus estimées sont : l'*Explication des premiers chapitres du Cantique des cantiques*, par saint Bernard, Paris, 1670, in-8; le *Guide du chemin du ciel*, ou *Principes de la vie chrétienne*, écrit en latin par le cardinal Bona, Paris, 1681; les *Ouvrages de saint Cyprien*, Paris, 1672, 2 vol. in-4, Rouen, 1716, même format, accompagnés de notes, d'une nouvelle *Vie* de ce Père, tirée de ses écrits, et de la traduction de l'ancienne par le diacre Ponce, etc.; une *Traduction des Commentaires* de saint Augustin : *De sermone Christi in monte*, Paris, 1683 et 1701, in-18; enfin la *Traduction* de la Cité de Dieu du même docteur, avec des notes, 1675, 2 vol. in-8; réimprimée en 1818, 3 vol. in-8, avec la *vie de saint Augustin* et une *analyse de ses œuvres*, le tout extrait des *Vies des Pères*, de Godescard. On peut reprocher à Lombert ce qu'on a reproché à Dubois, autre traducteur du Port-Royal. Saint Bernard, saint Augustin et saint Cyprien ont chez lui à peu près le même style, les mêmes tours et le même arrangement.

LOMBES. Voy. AMBROISE de.

LOMEIER (Jean), ministre réformé, né en 1636 à Zutphen, mort dans le même lieu en 1699, s'est distingué par son *Traité historique et critique des plus célèbres bibliothèques anciennes et modernes*, imprimé à Zutphen en 1669, et Utrecht, 1680, in-8. De tous les livres que nous avons sur cette matière, c'est le plus savant, mais non pas le mieux écrit; et depuis qu'il a été publié, il y aurait bien des additions à y faire.

LOMENIE (Henri-Auguste de), comte de Brienne, naquit à Paris en 1594. Le roi Louis XIII le fit capitaine du château des Tuileries, en 1622, et l'envoya en Angleterre deux années après, pour régler les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il suivit le roi au siège de la Rochelle, dans le commencement du règne de Louis XIV, et eut ensuite le département des affaires étrangères. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les troubles de la minorité, et mourut en 1666, à 71 ans. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits, depuis le commencement du règne de Louis XIII jusqu'à la mort du cardinal Mazarin. On en a pris les morceaux les plus intéressants pour composer l'ouvrage connu sous le titre de *Mémoires de Lomenie*, imprimés à Amsterdam, 1719, 1725, 3 vol. in-12. L'éditeur les a poussés jusqu'en 1681. Ils offrent quelques détails curieux et des anecdotes utiles pour l'histoire de son temps. Ces mémoires ont été réimprimés avec une notice par M. Petitot dans la 2^e série des *Mémoires relatifs* à l'histoire de France, t. 35 et 56. Le P. Senault de l'Oratoire a fait l'*Oraison funèbre* du comte de Brienne.

LOMÉNIE (Louis-Henri de), comte de Brienne, fils aîné du précédent, né en 1635, fut pourvu en 1651, dès l'âge de 16 ans, de la survivance de la charge de secrétaire-d'état qu'avait son père, et commença à l'exercer à 23 ans, après avoir voyagé en différentes contrées d'Europe. Mais l'affliction

que lui causa la mort de sa femme, Henriette de Chavigni, en 1663, aliéna son esprit. Louis XIV fut obligé de lui demander sa démission. L'ex-ministre se retira chez les pères de l'Oratoire, après avoir vainement tenté d'entrer chez les chartreux. Il vécut d'abord avec sagesse, et reçut même les ordres sacrés; mais il ne tarda pas à se dégoûter d'une vie qui lui paraissait trop uniforme. Il reprit ses voyages, passa en Allemagne, s'enflamma, dit-on, pour la princesse de Mecklembourg, et lui déclara sa passion. Louis XIV, à qui cette princesse en porta des plaintes, ordonna à Loménie de revenir à Paris, et le fit enfermer à l'abbaye de Saint-Germain. On fut obligé de le confiner ensuite à Saint-Benoît-sur-Loire, puis à Saint-Lazare. L'écrit qui l'occupa le plus dans sa prison fut une *Histoire du jansénisme*, sous le titre de *Roman véritable*, ou *l'Histoire secrète du jansénisme, dialogues de la composition de M. de MELONIE (Loménie), sire de Nebrine*, etc., 1683. Cet ouvrage n'a point été imprimé; c'est un mélange de prose et de vers en 9 livres. Les portraits d'Arnauld, de Lancelot et de quelques autres y sont peints avec beaucoup de feu. L'auteur y ménage peu les solitaires de Port-Royal, dont les partisans ne l'ont pas ménagé à leur tour. Lorsqu'il pouvait calmer les agitations de son esprit, il était aimable; son cœur était sensible et généreux. Quelques années avant sa mort, il eut ordre de se retirer à l'abbaye de Saint-Séverin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Outre son *Roman véritable*, dans lequel on recueillerait quelques anecdotes, si l'on pouvait en séparer le sérieux des plaisanteries qui y dominent, on a de lui : les *Mémoires de sa vie* en 3 vol. in-fol. (1); des *Satires* et des *Odes*, un *Poème*, plus que burlesque, sur les fous de Saint-Lazare. Les ouvrages précédents sont manuscrits. *L'Histoire de ses voyages*, in-8, écrite en latin avec assez d'élégance et de netteté, 1660, in-12; 1662, in-8, revue par Ch. Patin; la *Traduction* des Institutions de Taulère, 1665, in-8; un *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, 1671, 3 vol. in-12. On y trouve plusieurs de ses propres ouvrages. L'auteur avait de la facilité et de la vivacité; mais son imagination n'était pas toujours dirigée par un goût sûr. Les *Règles de la poésie française*, qu'on trouve à la suite de la Méthode latine de Port-Royal. C'est un canevas qui a servi à tous ceux qui ont écrit sur la même matière. *La Vie et les révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1675, in-8.

* LOMÉNIE de BRIENNE (Etienne-Charles de), cardinal, né à Paris en 1727, embrassa l'état ecclésiastique, pour se conformer aux désirs de ses parents. Attaché dès sa jeunesse au parti philosophique, il soutint en Sorbonne, le 30 octobre 1751, une thèse, dans laquelle l'abbé Mey signala plusieurs propositions hasardées. Grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, il obtint en 1760 l'évêché de Condom, et en 1763 l'archevêché de Toulouse. Le nouveau prélat se fit remarquer par sa bienfaisance et dota sa ville épiscopale de plusieurs établissements utiles. On le citait comme un évêque administra-

teur, sorte de mérite dont on faisait alors beaucoup de cas. Aussi fut-il nommé de toutes les assemblées du clergé, où il acquit malheureusement trop d'influence. On eut un exemple de la légèreté avec laquelle il traitait les affaires, dans le rapport plein d'inexactitudes qu'il fit le 25 mai 1776, sur le concile d'Utrecht. Un arrêt du conseil l'ayant nommé, la même année, membre d'une commission créée pour la réforme des ordres religieux, on l'accusa d'avoir attisé la division dans les monastères, et contribué à dégoûter de leur état des hommes que l'esprit du siècle en éloignait déjà. Les assemblées du clergé de 1773, de 1777, et de 1780, se plaignirent de ces efforts sourds; et quelques parlements même reprochèrent à la commission de n'avoir su que détruire, tandis qu'elle avait été créée pour conserver. Effectivement des maisons furent supprimées, des ordres détruits, et nulle part une meilleure discipline ne fut introduite, parce que ce n'était point ce que l'on souhaitait. A la mort de M. de Beaumont, archevêque de Paris, les partisans de M. de Brienne firent leurs efforts pour le faire nommer à ce siège; mais le choix du roi tomba sur M. de Juigné. L'archevêque de Toulouse tint plus tard un synode diocésain, où l'on s'occupa principalement des portions congrues et des secours à accorder aux ecclésiastiques vieux et infirmes; et les mesures que l'on prit sur ces deux points parurent sages. On n'eut garde d'oublier cette nouvelle occasion de vanter le zèle du prélat que l'on voulait porter au ministère. Habile à se ménager tous les genres de succès, Loménie avait placé près de la reine, en qualité de lecteur, une de ses créatures les plus dévouées, et qui ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur l'esprit de cette princesse naturellement confiante. C'était l'abbé de Vermont, intrigant, actif, présomptueux, mais qui, dans toutes les circonstances, se montra fidèle à la reconnaissance qu'il devait à l'archevêque. Ennemi déclaré de Calonne, Loménie, après avoir réussi à surmonter le penchant de la reine pour ce ministre, qui trouvait en elle son principal appui, ne fut pas moins heureux à soulever contre le rival qu'il voulait renverser les notables du clergé et de la magistrature, et à le faire tomber dans la disgrâce du roi, qui lui retira la direction des finances. (*Voy. CALONNE.*) Fourqueux, qui n'avait occupé qu'un moment le contrôle-général, ayant pris sa retraite en décembre 1787, Brienne devint principal ministre (le titre de premier ministre ne lui fut jamais donné), et fut nommé dans le même temps à l'archevêché de Sens, vacant par la mort du cardinal de Luynes, mais il parut bientôt fort au-dessous des fonctions qu'il avait brigüées avec tant d'ardeur et de persévérance. On jugea ses vues courtes, ses opérations mesquines, sa marche inconséquente et mal assurée. Après avoir attaqué les plans de Calonne, il voulut les faire exécuter; mais il se vit dans l'impuissance de surmonter les obstacles qu'il avait suscités, et le parlement de Paris s'étant opposé à l'enregistrement de l'impôt territorial et de celui du timbre, fut exilé à Troyes. Ces violences furent de peu de durée : l'opinion publique se prononça

(1) Ces *Mémoires*, restés si longtemps inédits, ont été publiés par F. Barrière, précédés d'un *Essai sur les mœurs et sur les usages du XVIII^e siècle*, Paris, 1828, 2 vol. in-8.

avec une telle force, que le 24 août 1788, après une administration de huit mois, il fut remplacé par Necker. Le 15 décembre suivant, il obtint le chapeau de cardinal. La révolution ayant éclaté peu après, il s'en déclara le partisan et se vanta même de l'avoir préparée; mais, dominé par l'inconstance de son caractère, il mit dans les affaires de la religion la même incertitude et la même fluctuation qu'il avait apportée dans celles de l'état, et après avoir prêté le serment, il refusa de sacrer les premiers évêques constitutionnels. Ayant parlé depuis avec mépris de cette constitution, il changea de nouveau de langage. Il chercha néanmoins à s'excuser auprès du pape; mais bientôt après, livré à ses incertitudes et à son inconstance habituelle, il lui renvoya le chapeau qui ne lui fut pas rendu. Retiré à Sens, il y fut arrêté le 9 novembre 1793, puis obtint de retourner chez lui avec une garde. Il mourut le 16 février 1794, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. On a dit qu'il s'était empoisonné; mais rien n'a justifié ce bruit. Il aimait beaucoup les livres, et avait formé une précieuse bibliothèque. (Voy. LAIRE.) Considéré comme évêque, on pourrait le juger non moins sévèrement que comme homme d'état. Austère dans ses mandements, il était très-relâché dans ses mœurs. Ce fut à ses liaisons avec les hommes dont s'enorgueillissaient alors la philosophie et les lettres, bien plus qu'à ses titres littéraires, qu'il dut en 1770, son admission à l'académie française, où il remplaça le duc de Villars. Beaulieu en a tracé ce portrait dans ses *Essais historiques sur la révolution de France*. « Calonne fut remplacé par Loménie de Brienne, alors archevêque de Toulouse, prêtre philosophe, ayant la réputation d'être athée, ami de la liberté par principes et despote par caractère, professant les opinions de J.-J. Rousseau, et se conduisant comme le cardinal de Richelieu; courant après la pourpre romaine, et se moquant avec ses amis des statuts de Rome et de ce que la religion a de plus sacré; discutant avec habileté sur les affaires publiques, et ne connaissant point les hommes; esprit superficiel, enfin, considéré comme homme de génie, dont il n'était que la caricature. » Beaulieu ajoute que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et après plusieurs tentatives infructueuses de la part des personnes qui étaient les plus chères au roi, qu'on put enfin le déterminer à donner sa confiance à M. de Brienne. *Cet homme ne croit pas en Dieu*, disait ce religieux monarque à ceux qui le lui proposaient. Outre des rapports et discours dans les procès-verbaux des assemblées du clergé, il a publié : *Oraison funèbre du dauphin*, des *Lettres pastorales* et des *Mandements*, qui sont, peut-être ce qu'il a écrit de mieux.

LOMER (saint), *Launomarus*, abbé au diocèse de Chartres, mourut le 19 janvier 594. Ses reliques, portées dans le diocèse de Blois, donnèrent lieu d'y fonder au x^e siècle une abbaye qui porte son nom.

LOMET de FOUCAUX (Antoine-François, baron, né à Château-Thierry (Aisne), en 1759, admis en 1777, à l'école des ponts-et-chaussées, fut en 1782

nommé ingénieur à Agen. Employé d'abord comme adjoint à l'état-major, puis comme aide-de-camp du général Servan, à l'armée des Pyrénées en 1792, il entreprit de l'abriter tout entière, et il exécuta son projet en moins de 15 jours : 475 baraques construites avec une célérité merveilleuse la sauvèrent des maladies dont plusieurs soldats étaient atteints. En 1794, il fit à l'école polytechnique, que Carnot et Prieur organisaient alors sous un autre nom, un cours de mécanique et de topographie; mais au 18 fructidor, il fut renvoyé à Agen, où il professa la chimie à l'école centrale. L'année suivante il refusa d'accompagner Bonaparte en Egypte, et quelques mois après fut attaché par Bernadotte au conseil central des opérations des armées. Bonaparte, devenu consul, l'accueillit froidement; toutefois, comme il connaissait son mérite, il ne tarda pas à le faire chef de division au ministère de la guerre. En 1803, Lomet fut nommé sous-chef de l'état-major-général de l'armée d'Allemagne, et, en 1807, commandant de la place de Braunau. Pendant son séjour dans cette ville il s'occupa de l'art lithographique qui prenait alors naissance en Allemagne, et dont il parvint à découvrir les procédés. Il vint en 1808, à Paris, apporter le résultat de ses recherches; mais la pierre qu'il avait apportée fut reléguée dans un coin du *Muséum d'histoire naturelle*, où elle se trouve encore classée parmi les *calcaires compactes*. Envoyé à l'armée d'Espagne, il y commanda la forteresse de Jaca, obtint sa retraite en 1810, ne s'occupa plus que de sciences et surtout de la lithographie, et mourut à Paris, le 10 novembre 1820. C'était un mathématicien très-ingénieur : il osa mystifier l'académie des sciences par un *mémoire* qu'il envoya à l'un de ses principaux membres, sous le nom de *Everling Hauberg*, chimiste allemand. Ce mémoire, dans lequel il développe avec adresse les procédés les plus singuliers et les plus impraticables, a été inséré dans le *Recueil de l'académie*. Il a publié : *Mémoire sur les eaux minérales et sur les établissements thermaux des Pyrénées*, 1795, in-8; *L'invention d'un nouveau sextant*, 1799; *Théorie et pratique du nivellement et son application au calcul des terrasses*; *Traité de la construction, de l'équipement et des manœuvres des machines de théâtre, faisant suite aux recueils de charpenterie de Kraft*, gr. in-folio, texte en trois langues. Le dépôt de la guerre possède de lui en manuscrit un *Traité du baraquement des troupes*. « On pourrait, dit un biographe en parlant de Lomet, le nommer le Rabelais de la mécanique et le Sterne de la science. »

LOMONOSSOFF (Michel-Vasilievitch), célèbre poète russe, naquit en 1711, à Denissofka près de Kholmogori, sur la mer Blanche. Fils d'un pêcheur, il partagea d'abord les occupations de son père. La lecture de quelques livres que lui avait donnés un ecclésiastique, enflamma sa jeune imagination : n'écoulant plus que son désir de s'instruire, il s'enfuit de la maison paternelle et se rendit à Moscou, où il fut admis à l'école de Zaïkonospask. Il y étudia les langues grecque, latine, allemande, française et les belles-lettres. Envoyé en Allemagne en 1736, aux frais du gouvernement, il y apprit la chimie,

les mathématiques, l'histoire, etc., d'abord à Marbourg et ensuite en Saxe. Lomonossoff remplit à Pétersbourg et à Moscou les chaires de ces diverses sciences, fut membre de l'académie de cette ville, de celle de Stockholm, de l'institut de Bologne, etc., et devint conseiller d'état, sous l'impératrice Elizabeth; il publia dans la langue du pays, en 1760, un *Abrégé des annales de Russie, depuis l'origine de la nation russe jusqu'à la mort du grand duc Jaroslaw I^{er}*, en 1054. Cet ouvrage a été traduit en allemand par le baron de Holbach et imprimé à Leipsig, et en français, Paris, 1769, in-12. L'auteur l'aurait poussé plus loin, sans sa mort arrivée le 4 avril 1765. Ses principaux ouvrages, comme poète, sont la *Pétréide*, en deux chants; deux tragédies, et plusieurs *Morceaux* lyriques. Il publia aussi un *Cours de rhétorique*, une *Grammaire russe*, un *Essai de physique et de métallurgie*; *Méditations du soir et du matin sur la grandeur de Dieu*. On a traduit en différentes langues la plupart des ouvrages de Lomonossoff. Sa vie a été écrite en russe par l'amiral Schlichkoff.

* LONCHAMPS (Charles de), auteur dramatique, né en 1767, à l'île Bourbon, fut envoyé dès son enfance en Europe, et fit ses études à Rennes, d'où sa famille était originaire. Il retourna, en 1786, dans son pays natal, pour y recueillir l'héritage de son père, et, après deux années passées dans les plaisirs, il se mit à parcourir les Indes, sans autre but que de satisfaire sa curiosité. Il se lia à Chandernagor avec Jouy, et lorsqu'en 1791 une insurrection éclata dans cette colonie, il prit parti pour les insurgés, dont la conduite fut approuvée. A son retour en France, en 1792, il ne tarda pas à être désabusé de l'idée qu'il se formait du nouvel ordre de choses. Il fut arrêté comme suspect, et détenu 7 mois à Saint-Lazare. Ses dépenses excessives ayant dérangé sa fortune, Lonchamps se fit une ressource d'un talent qu'il n'avait cultivé que pour son plaisir, et donna seul ou en société à différents théâtres un assez grand nombre de pièces, dont deux seules sont restées au *Répertoire des auteurs du 3^e ordre*: *Le Séducteur amoureux*, 1803, comédie; et *Ma tante Aurore*, opéra-comique de l'école de Marivaux et de Dorat. Dégoûté de la carrière dramatique, il accepta la place de secrétaire des commandements de la grande duchesse de Berg, et fit, avec Murat, la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier d'état-major. Murat, devenu roi de Naples, lui donna les titres de chambellan et de surintendant de ses théâtres. A son retour d'Italie en 1811, il se retira dans la famille de sa femme à Louviers, où il mourut le 19 avril 1832. Il a laissé deux vol. in-12 de *Poésies diverses* et de *Chansons*, 1821, écrites avec facilité, mais où l'on désirerait plus de décence.

LONDE (François-Richard de la), né à Caen en 1685, mort en 1756, se livra à la poésie, à la musique, à la peinture, au dessin et au génie. Il a laissé: le *Plan et les vues de Caen*, exécutées avec beaucoup de netteté; *Paraphrases en vers des sept Psaumes de la pénitence*, 1748, in-8; *Mémoires concernant le commerce de la Basse-Normandie*, manuscrits; *Recherches sur l'antiquité du château de la*

ville de Caen, aussi en manuscrits; diverses *Pièces de poésies*, les unes manuscrites, les autres imprimées dans des recueils ou journaux.

LONDONDERRY. Voy. CASTLEREAGH.

* LONDRES (Théophile-Ignace-Ansquer de), né à Quimper en 1728, à l'exemple de son frère Ansquer de Ponçot (voy. ce nom) entra chez les jésuites, et survécut à leur suppression. Il est auteur des *Variétés philosophiques et littéraires*, 1762, in-12. L'éditeur des *Sermons du P. Le Chapelain*. On ne sait pas l'époque précise de sa mort; mais il ne vivait plus en 1806.

LONG (Jacques le), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut envoyé dans sa jeunesse à Malte pour y être admis au nombre des clercs de St-Jean-de-Jérusalem. A peine fut-il arrivé, que la contagion infecta l'île. Il rencontra par hasard des personnes qui allaient enterrer un homme mort de la peste: il les suivit; mais dès qu'il fut rentré dans la maison où il logeait, on en fit murir les portes, de peur qu'il ne communiquât le poison dont on le croyait attaqué. Cette espèce de prison garantit ses jours et ceux des personnes avec lesquelles il était enfermé. Le jeune Le Long, échappé à la contagion, quitta l'île qu'elle ravageait, et revint à Paris, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1686. Après avoir professé dans plusieurs collèges, il fut nommé bibliothécaire de la maison de St-Honoré à Paris. Cette bibliothèque augmenta de plus d'un tiers sous ses mains. L'excès du travail le jeta dans l'épuisement, et il mourut d'une maladie de poitrine en 1721, à 56 ans, regardé comme un savant vertueux. Ses principaux ouvrages sont: une *Bibliothèque sacrée*, en latin, réimprimée en 1725, en 2 vol. in-fol., par les soins du père Desmolets, son confrère et son successeur dans la place de bibliothécaire. Elle est divisée en deux parties; dans la première, il donne un catalogue des manuscrits et des textes originaux de la Bible avec leurs éditions et versions; dans la seconde, il donne une notice des auteurs et des ouvrages faits sur l'Ecriture sainte. Une nouvelle édition avait été commencée par les soins de A. G. Marsch, avec des augmentations. Il n'en a paru que deux parties en 5 vol. in-4, Halle, 1778-90: *Bibliothèque historique de la France*, in-fol. Cet ouvrage, plein d'érudition et de critique, coûta bien des recherches à son auteur: il est d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent à l'histoire de la nation française, et un homme d'esprit ne balance pas de l'appeler un véritable monument du règne de Louis XIV. On y trouve, ainsi que dans l'ouvrage précédent, quelques inexactitudes; mais quel ouvrage, surtout de ce genre, en est exempt? De Fontette en a donné, en 1768 et années suivantes, une nouvelle édition en 5 vol. in-fol., corrigée et considérablement augmentée. Un *Discours historique sur les Bibles polyglottes et leurs différentes éditions*, 1713, in-8.

* LONGCHAMPS (Pierre de), né, à ce que l'on croit, à la Rochelle, vers le milieu du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, ou du moins porta le titre d'abbé, resta constamment étranger aux affaires publiques, faisant son bonheur de la litté-

nature, et mourut à Paris le 22 avril 1818. On a de lui : *Malagrida*, tragédie en trois actes, 1763, in-12 (Voy. *Malagrida*) ; *Tableau historique des gens de lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, considérée dans ses diverses révolutions, depuis son origine jusqu'au XVIII^e siècle*, 1767-1770, 6 vol. in-12 ; ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins (voy. RIVET), qui n'y est pas citée une seule fois. L'auteur a cependant indiqué, par des notes, les sources ou autorités de ce qu'il dit ; mais il a pour cela copié les citations faites dans l'ouvrage des bénédictins, et comme ceux-ci ne sont pas allés au-delà du treizième siècle, c'est aussi là qu'il s'arrête. Son travail qui ne convient pas aux gens du monde ne suffit pas aux gens de lettres. *Élégies de Propertius*, trad. en prose, 1772, in-8 ; nouv. édit. augm., 1802, 2 vol. in-8 ; quoique cet ouvrage, dans lequel l'abbé de Lonchamps fut aidé par son frère, soit sa meilleure production, dans plusieurs endroits Propertius est loin d'avoir été rendu. *Élégies de Tibulle*, traduites en prose, 1776, in-8 ; *Histoire impartiale des événements militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde*, 1785, 3 vol. in-12 ; ce livre est tombé dans l'oubli, et mérite d'y rester. Longchamps a travaillé à la *Nouvelle bibliothèque de Compagne*. Il était membre de l'académie de La Rochelle.

LONGCHAMPS (Charles de). Voy. LONCHAMPS.

LONGPIERRE (Hilaire-Bernard de ROQUELEYNE, seigneur de), né à Dijon en 1639 d'une famille noble, fut secrétaire des commandements du duc de Berry, et eut quelque réputation comme poète et comme traducteur. Il se fit un nom dans le genre dramatique par trois tragédies : *Médée*, *Electre* et *Sésostris* ; cette dernière n'a pas été imprimée. La première est restée au théâtre, et les amateurs la voient toujours avec plaisir. Ces pièces sont dans le goût de Sophocle et d'Euripide ; les détracteurs de l'antiquité se servirent des copies pour dépriser les originaux. On a encore de Longpierre : des *Traductions* prolives et faibles en vers français, ou, pour mieux dire, en prose rimée, d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, 1688, in-12 ; de Moschus et de Bion, Amsterdam, 1687, in-12. L'auteur les a enrichies de notes qui prouvent qu'il connaissait l'antiquité, quoiqu'il ne sût en faire passer dans la langue française ni les beautés ni la délicatesse ; un *Recueil d'Idylles*, Paris, 1690, in-12. La nature y est peinte de ses véritables couleurs, mais la versification en est prosaïque et faible. Il mourut à Paris, en 1721.

LONGIANO (Fausto de), auteur italien du XVI^e siècle, dont on a un *Traité des duels* (en italien), Venise, 1552, in-8 ; des *Observations* sur les Oraisons de Cicéron, ibid., 1536, in-8 ; une *Traduction* de Dioscoride en italien, Venise, 1542, in-8.

LONGIN (saint), *Longinus* ; c'est ainsi qu'on a appelé le soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorsqu'il était en croix. Ce nom semble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il est dérivé, lequel signifie lance. Le texte sacré n'est pas absolument favorable à l'opinion

qui confond ce soldat avec le centurion qui s'écria : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu*. Il ne faut cependant pas s'élever avec trop de zèle ou de confiance contre ces sortes de traditions, appuyées des martyrologes, et peut-être d'autres témoignages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LONGIN (Denys), nommé par les anciens auteurs *Longinus Cassius* et *Dionysius Longinus*, philosophe et littérateur, né à Athènes, et originaire de Syrie, eut une grande réputation dans le 3^e siècle par son éloquence et par sa philosophie. Il fut disciple d'Animonius Saccas, et ami de Plotin. Ce fut lui qui apprit le grec à Zénobie, femme d'Odenat et reine de Palmyre. Cette princesse le fit son ministre. L'empereur Aurélien ayant assiégé sa capitale, Longin lui conseilla de résister autant qu'elle pourrait. On dit qu'il lui dicta la réponse noble et fière qu'elle fit à cet empereur, qui la pressait de se rendre. Longin fut la victime de son zèle pour Zénobie. Palmyre ayant ouvert ses portes à Aurélien, ce prince le fit mourir en 275. Longin souffrit les plus cruels tourments avec constance, et consola même ceux qui pleuraient autour de lui. Cet homme illustre avait un goût délicat et une érudition profonde. On disait de lui qu'il était une *bibliothèque vivante*, et on disait vrai. Il avait composé en grec des *Remarques critiques* sur tous les anciens auteurs. Cet ouvrage n'existe plus, ainsi que plusieurs autres productions de philosophie et de littérature, dont il ne nous reste que le *Traité du sublime*. L'auteur y donne à la fois des leçons et des modèles ; il y rend justice aux beautés de l'Écriture sainte, et admire en particulier les expressions vives et énergiques dont se sert Moïse dans l'histoire de la création. Cet opuscule est admirable par la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité et la force du style. C'est sans contredit le meilleur de tous les critiques de l'antiquité. Boileau l'a traduit en français : sa traduction est élégante, mais un peu froide ; les morceaux poétiques y sont rendus en très-beaux vers. Il en existe une autre traduction par D. Lancelot, bénédictin à Ratisbonne. Tollerius a fait imprimer celle de Boileau à Utrecht, en 1694, in-4, avec les remarques de différents savants. Boileau a accompagné sa traduction de plusieurs notes, dont quelques-unes peuvent être utiles. Il y en a une édition en grec, latin, italien et français, de Vérone, 1755, in-4. La meilleure est celle de Weiske, Leipzig, 1809. Il nous reste aussi de Longin quelques Fragments des Scholies sur Ephésion ; la préface du *Traité des Fins* ; quelques endroits d'une rhétorique enfouis dans celle d'Apsine ; un passage du livre de l'âme, et une portion de lettre à Porphyre.

LONGIN (César Longinus), est auteur d'un livre singulier et peu commun, intitulé : *Trinum medicum*, Francfort, 1616, 1630 ou 1675, in-12.

* LONGIN (Pierre-François), prédicateur, né à Gray en 1766, admis à la prêtrise au mois de mars 1790, ne put exercer que fort peu de temps le ministère avant les troubles qu'amena le serment qu'il refusa de prêter. Obligé de s'expatrier en 1792, il trouva un asyle en Suisse et se fit cou-

naître avantageusement par le panégyrique de sainte de Chantal, qu'il prononça dans la chapelle de la visitation à Fribourg, en présence de plusieurs évêques. Rentré en France à l'époque du concordat, il fut nommé vicaire à Meulan, puis à Notre-Dame de Versailles et à Saint-Germain l'Auxerrois. Il parut dès lors avec distinction dans la plupart des chaires de Paris. Nommé à la cure de Saint-Louis d'Antin en 1830, il devait prêcher cette année le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française. Accablé d'infirmités, il mourut, le 21 septembre 1837, d'apoplexie, en Franche-Comté, où il était venu voir sa famille. On a de lui un volume de *Sermons*, Paris, in-8, renfermant cinq discours : sur la *confession*, la *vertu*, l'*amour de Dieu*, la *foi* et l'*aumône*; et les panégyriques, de *sainte Chantal*, de *saint Louis* et de *saint Vincent de Paul*. On y loue surtout la sagesse du plan et la noble simplicité du style, également éloigné de l'enflure et de la familiarité.

LONGINUS. Voy. CASSIUS.

LONGO (Georges), docteur et premier garde de la bibliothèque ambrosienne de Milan, vivait au commencement du xvi^e siècle. Il laissa un *Traité* en latin, plein d'érudition, touchant les *cachets des anciens*, Milan, 1615, in-8. On le trouve aussi dans le recueil des divers traités *De annulis*, publié à Leyde en 1671.

LONGO (Pietro). Voy. AARSSENS.

* LONGOBARDI (Nicolas), supérieur des missions à la Chine, naquit en 1565, à Calata-Girone, en Sicile. Admis à 19 ans dans la société des jésuites, il sollicita la faveur d'être envoyé dans les missions de l'Orient, et s'embarqua en 1596 pour la Chine. Il demeura plusieurs années dans la province de Kiang-si, où il opéra de nombreuses conversions qui excitèrent la jalousie des bonzes. Accusé par eux d'adultère, il prouva son innocence, et pardonna à ses calomnieux. Il gagna la bienveillance de l'empereur, et ne fut plus inquiété. Le P. Ricci l'ayant désigné pour lui succéder dans son emploi de supérieur-général, il le remplit avec autant de zèle que de succès, et mourut à Pékin, le 11 décembre 1655. Il connaissait à fond la langue chinoise, et a laissé : *Annuaire littéraire de Sinis anni* 1598, Mayence, 1601, in-8; *Prières journalières de la sainte loi*, écrites en chinois. La bibliothèque du roi en possède plusieurs exemplaires; des *Livres* de piété; un *Traité de l'âme*; un autre sur le *Tremblement de terre*, arrivé à Pékin, en 1624; *De Confucio ejusque doctrina tractatus*, traduit en français, 1701, et en espagnol, par le père Navarrete, qui l'a publié, avec des notes, dans ses *Tratados*, ou *Traité historique sur la Chine*. L'ouvrage du père Longobardi a été réimprimé dans ses *Epistolæ de Leibnitz ad diversos*.

LONGOLIUS. Voy. LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome danois, né à Langsberg, village du Jutland, dans le Danemarck, en 1562, était fils d'un pauvre laboureur. Il essuya dans ses études toutes les incommodités de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Cléanthe, tout son temps entre la culture de la terre et les leçons que le ministre du

lieu lui donnait. Il se déroba du sein de sa famille à l'âge de 14 ans, pour se rendre dans un collège. Quoiqu'il fût obligé de gagner sa vie, il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, surtout dans les mathématiques. Longomontanus étant allé à Copenhague, les professeurs de l'université le recommandèrent au célèbre Tycho-Brahé, qui le reçut très-bien en 1589. Longomontanus passa huit ans auprès de ce fameux astronome, et l'aida dans ses observations et dans ses calculs. Entraîné par le désir d'avoir une chaire, il quitta Tycho-Brahé, et devint professeur de mathématiques à Copenhague, en 1603, emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1647. On a de lui plusieurs ouvrages estimables. Les principaux sont : *Astronomia danica*, Amsterdam, 1640, in-fol. L'auteur y propose un nouveau système du monde, composé de ceux de Ptolémée, de Copernic et de Tycho-Brahé; ce système n'a pas eu beaucoup de sectateurs, quoiqu'il semble réunir les avantages de tous les autres. Il servit à montrer combien on avait tort de vouloir établir un système certain sur une chose qui pouvait être expliquée de tant de manières diverses. (Voy. SCHEINER, COPERNIC, TYCHO, etc.) *Systema mathematicum*, in-8; *Problemata geometrica*, in-4; *Disputatio ethica de animæ humanæ morbis*, in-4. Parmi les maladies de l'esprit humain, l'auteur ne compte pas cette manie qui dévorait les philosophes de son temps, comme ceux du nôtre, de vouloir faire chacun un système, et de chercher sans cesse ce qu'on ne peut trouver. Longomontanus y était sujet comme les autres. Il croyait bonnement avoir trouvé la quadrature du cercle; il consigna cette prétendue découverte dans sa *Cyclométrie*, 1612, in-4, et réimprimée en 1617 et 1664; mais Pell, mathématicien anglais, lui prouva que sa découverte était une chimère. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tome 8.

LONGUEIL (Richard-Olivier de), archidiacre de Rouen, puis évêque de Coutances, était d'une ancienne famille de Normandie. Le pape le nomma pour revoir le procès de la pucelle d'Orléans, et il se signala parmi les commissaires qui déclarèrent l'innocence de cette héroïne et l'injustice de ses juges. Charles VII l'envoya ambassadeur vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil, premier président de la chambre des comptes de Paris, et lui obtint la pourpre romaine du pape Calixte III, en 1456. Le cardinal de Longueil se retira à Rome sous le pontificat de Pie II, qui lui confia la légation d'Ombrie, et lui donna les évêchés de Porto et de Sainte-Rufine, réunis ensemble, comme un gage de son estime. Il mourut à Pérouse en 1470, regretté du souverain pontife et des gens de bien.

LONGUEIL (Christophe de), *Longolius*, littérateur célèbre, selon Scévole de Sainte-Marthe, était fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, et naquit, en 1470, à Malines, où son père était ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avait fait déjà son chancelier. Selon Erasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il était Hollandais, de la ville de Schoonhove. Il montra de bonne heure beaucoup

d'esprit et de mémoire, et embrassa toutes les parties de la littérature : antiquités, langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le succès avec lequel il exerça à Paris la profession de juris-consulte lui valut une charge de conseiller au parlement. Il fut professeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à son génie, il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les Français vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venait de se donner. L'évêque de Sion, dans la Valais, le délivra des mains des Suisses, et lui donna de l'argent pour aller à Rome, où il fut bien accueilli par le pape et les cardinaux. Il mourut à Padoue en 1522, à 52 ans. On a de lui des *Epîtres* et des *Harangues*, avec sa *Vie* par le cardinal Polus, Florence, 1524, in-4; Paris, 1733, in-4. La diction en est pure et élégante, mais le fonds n'en est pas toujours assez fourni. Il était du nombre des savants qui imitaient avec succès le style de Cicéron. Dans ses premières productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante et vigoureuse; mais le jugement et la réflexion réparèrent bientôt cet abus de richesses. L'auteur de la vie du cardinal Polus (voy. PHILIPS Thomas) fait de Longolius le plus grand éloge, et l'on ne peut disconvenir que cet éloge ne soit bien mérité. Bembo lui fit une épitaphe en latin, et Marot une en français.

LONGUEIL (Jean de), sieur de Maisons, de la famille des précédents, fut président aux enquêtes au parlement de Paris, et ensuite conseiller d'état en 1519, sous Henri II. Il se rendit célèbre dans ces emplois par son habileté et sa prudence, et laissa un *Recueil* curieux de 271 *Arrêts notables* rendus de son temps. Il mourut le 1^{er} mai 1531.

LONGUEIL, ou LONGOLIUS (Gilbert de), né à Utrecht en 1507, fut médecin de Herman, archevêque de Cologne, et mourut dans cette dernière ville en 1543. Comme il avait paru attaché au luthéranisme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, et ses amis furent obligés de transporter son corps à Bonn. On a de lui : *Lexicon græco-latinitum*, Cologne, 1533, in-8; des *Remarques* sur Ovide, Plaute, Cornélius - Népos, Cicéron, Laurent Valla, etc., Cologne, 4 vol. in-8; une *Traduction latine* de Plutarque, Cologne, 1542, in-8; une *Version latine* du deuxième concile de Nicée; une *Edition grecque et latine*, avec des notes, de la Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, Cologne, 1532, in-8; *Dialogus de avibus et earundem nominibus græcis, latinis et germanicis*, Cologne, 1544, in-8. Voy. CICÉRON, tom. 17 et 20.

LONGUERUE (Louis Dufour de), savant abbé de Sept-Fontaines et du Jard, naquit à Charleville, d'une famille noble de Normandie, en 1632. Son père n'épargna rien pour son éducation. Richelet fut son précepteur; d'Ablancourt, son parent, veilla à ses études, et ne manqua pas, en bon calviniste, de lui donner du goût pour les erreurs de sa secte. A 14 ans, il commença à s'appliquer aux langues orientales; il savait déjà une partie des langues mortes, et quelques-unes des vivantes : c'est cette précocité, sans doute, et cette surcharge d'idées qui

dérangea son jugement, qui ne fut jamais au même degré que sa mémoire. L'histoire fut la partie de la littérature à laquelle il se consacra, sans négliger pourtant la théologie, l'Ecriture sainte, les antiquités et les belles-lettres. Ne connaissant d'autres délassements que le changement de travail et la société de quelques amis, il leur ouvrit libéralement le trésor de ses connaissances, et composait souvent pour eux des morceaux assez longs; mais ces services n'étaient pas assaisonnés de bonne grâce. Des traits trop vifs et souvent brusques, des saillies d'humeur, des critiques téméraires, une liberté cynique, un ton tranchant et souvent trop hardi : voilà le caractère de sa conversation. C'est aussi celui du *Longueruana*, recueil publié après sa mort. On l'y voit en déshabillé, et ce déshabillé ne lui est pas toujours avantageux. Ce savant mourut à Paris en 1733, à 81 ans. On a de lui : *Dissertation latine* sur Tatien, dans l'édition de cet auteur, Oxford, 1700, in-8; *Description historique et géographique de la France ancienne et moderne*, Paris, 1719, in-fol., 1722, in-fol. C'est le texte d'un atlas de Danville avec les cartes de ce géographe, et publié par l'abbé Béraud. Les exemplaires non cartonnés sont rares et recherchés. L'auteur n'y paraît ni géographe exact, ni bon citoyen. Il y rapporte quantité de faits contre le droit immédiat des rois de France sur la Gaule transjurane et sur d'autres provinces; *Annales Arsacidarum*, Strasbourg, 1732, in-4; *Traité d'un auteur romain sur la transsubstantiation*, Londres, 1686, in-12, que l'on faisait faussement passer sous le nom du ministre Allix son ami, et qui n'est point favorable à la foi catholique. Il paraît par quelques endroits du *Longueruana* qu'il pensait sur certains points de doctrine comme les protestants, entre autres, sur la confession auriculaire; il y vante le *Bellum papale* de Thomas Jamès, comme un ouvrage utile et important. Cet abbé, léger dans ses critiques et facile à se prévenir, n'avait pas vu, sans doute, la réfutation du P. Bukentop. (Voy. ce nom et BIANCHINI.) Quelques *Dissertations* sur les antiquités françaises et romaines; plusieurs ouvrages *manuscrits*, dont on peut voir la liste à la tête du *Longueruana* par l'abbé Guijon, publié par Desmarets, Berlin (Paris), 1754, 2 part. in-12. On trouve une notice des *Manuscrits* de Longuerue, ainsi que de ses autres ouvrages, dans le recueil de *Pièces intéressantes*, par l'auteur lui-même. On peut consulter aussi le *Dictionnaire de Moréri* et les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, tom. 2. p. 290.

LONGUEVAL (Jacques), historien, né près de Péronne en 1680, d'une famille obscure, fit ses humanités à Amiens et sa philosophie à Paris avec distinction. Il entra ensuite dans la société des jésuites, où il professa avec succès les belles-lettres, la théologie et l'Ecriture sainte. S'étant retiré dans la maison professe des jésuites de Paris, il y travailla avec ardeur à l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, dont il publia les huit premiers volumes. Il s'occupait de la continuer, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 11 janvier 1733, à 54 ans. Cette *Histoire* (Paris, 1730-1749, 18 vol. in-4; Nîmes, 1782,

18 vol. in-8 et in-12, souvent réimprimée), est, dit Sabatier, un chef-d'œuvre. L'intérêt et l'utilité y fixent tour à tour l'esprit du lecteur, que l'historien sait intéresser par un mélange de méthode, de clarté, de critique et d'élégance. Tous les objets sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime voir les événements racontés sans enthousiasme et développés avec impartialité. Les Discours préliminaires qui ornent les quatre premiers volumes prouvent une érudition profonde et une critique judicieuse. Les pères Fontenay, Brumoy et Bertier l'ont continuée, et l'ont poussée jusqu'au 18^e vol. in-4, et jusqu'à l'an 1559. On a encore du père Longueval : un *Traité du schisme*, in-12, Bruxelles, 1718 ; une *Dissertation sur les miracles*, in-4 ; d'autres *Ecrits* sur les disputes de l'Eglise de France, dans lesquels on trouve de l'esprit et du feu ; une *Histoire étendue du semi-pélagianisme*, en manuscrits. On trouve l'éloge de Longueval par Fontenay en tête de la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*.

LONGUEVILLE, nom d'une famille célèbre dont la tige fut François 1^{er} d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, gouverneur du Dauphiné et grand chambellan de France. (Voy. DUNOIS.) — LONGUEVILLE (Anne-Geneviève de BOURBON, duchesse de), née au château de Vincennes en 1619, était fille de Henri II, prince de Condé, et de Marguerite de Montmorency. Elle était sœur du grand Condé et du prince de Conti. Lors de sa naissance, son père était prisonnier d'état à Vincennes. Elle épousa à l'âge de 23 ans Henri d'Orléans, duc de Longueville ; elle alla le rejoindre à Munster en 1646, et fut reçue partout avec une grande magnificence. Revenue en France, elle se jeta dans le parti opposé à Mazarin. Son époux, qui s'était signalé comme plénipotentiaire au congrès de Munster, et qui avait le gouvernement de Normandie, embrassa aussi le parti de la Fronde, et ensuite la faction de Condé et de Conti, dont il partagea la prison en 1650. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il renonça pour toujours aux partis qui troublaient l'état. La duchesse de Longueville fut moins sage. Ardente, impétueuse, née pour l'intrigue et la faction, elle avait tâché de faire soulever Paris et la Normandie ; elle s'était rendue à Rouen, pour essayer de corrompre le parlement. Se servant de l'ascendant que ses charmes lui donnaient sur le maréchal de Turenne, elle l'avait engagé à faire révolter l'armée qu'il commandait. Pour gagner la confiance du peuple de Paris pendant le siège de cette ville, en 1648, elle avait été faire ses couches à l'Hôtel-de-Ville. Le conseil municipal avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, et lui avait donné le nom de *Charles-Paris* ; ce prince, d'une grande espérance, fut tué au passage du Rhin, en 1672, avant d'être marié. C'est dans son appartement que tout se discutait et se décidait. Toutefois, peu ferme de caractère, elle semblait plutôt viser à la célébrité qu'à tout autre but ; et, après la journée des barricades, on la vit hésiter sur le parti qu'il convenait de prendre. La paix ayant été signée en 1649, elle reparut à la cour ;

mais elle y fut reçue froidement. Lorsque les princes furent arrêtés (1650), madame de Longueville érita la prison par la fuite, et ne voulut point imiter la conduite prudente de son époux. Elle se retira en Normandie, puis à Rotterdam, à Stenay. Elle se concerta avec Turenne qu'elle avait conquis au parti des frondeurs pour entrer en France, et délivrer les princes ; mais enfin la reine ayant consenti à leur rendre la liberté, la duchesse vint de nouveau à la cour, et tout sembla oublié. Quelque temps après de nouvelles brouilleries eurent lieu entre la reine et la duchesse. Celle-ci alla à Bourges, puis à Bordeaux : les troubles recommencèrent ; mais la méintelligence s'étant glissée parmi les chefs, Mazarin trouva moyen de les amener à la paix. Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France ; et comme il fallait un aliment à sa vivacité et à son inquiétude naturelle, elle se jeta dans les affaires du jansénisme. Elle y mit la même ardeur qu'elle avait fait paraître dans les guerres civiles. Après la mort du duc de Longueville, en 1665, elle quitta la cour pour se lier plus étroitement avec le parti, fit construire à Port-Royal-des-Champs un bâtiment pour s'y retirer, et se partagea entre ce monastère et celui des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Elle mourut dans ce dernier le 15 avril 1679, et y fut enterrée. Son cœur fut porté à Port-Royal. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de Clément IX, qui se donna tous les mouvements nécessaires pour la faire conclure, et qui n'y réussit, comme l'on sait, que d'une manière illusoire, sans aucun bien durable. (Voy. CLÉMENT IX.) Son hôtel fut l'asile des écrivains de Port-Royal : elle les déroba à la poursuite de l'autorité tant ecclésiastique que civile, soit par son crédit, soit par les moyens qu'elle trouvait de les soustraire aux arrêts qui tendaient à la destruction de cette secte naissante. On a de la duchesse de Longueville un écrit imprimé dans le *Necrologe* de Port-Royal, où elle peint ses sentiments religieux. Villefore a donné sa *Vie*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-8 ; panégyrique dicté par l'esprit de parti ; et Lémontey une *notice* sur cette princesse dans la Galerie française.

LONGUEVILLE (Antoinette d'ORLÉANS de). Voy. ANTOINETTE.

LONGUS, rhéteur grec, dont on ignore le véritable nom, fameux par son roman intitulé : *Pastorale de Daphnis et de Chloé*, en 4 livres. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il est difficile de fixer avec certitude le temps auquel il a vécu ; on croit cependant que c'est vers le milieu du 1^{er} siècle. Les meilleures éditions de Longus sont celles de Columban, Florence, 1598 ; de Jungerman, 1603, in-8, de Franeker 1660, in-4 ; du docteur Bernard, Paris, 1754 ; de Dutens, Paris, 1776 ; de Boden ou Variorum, Leipsig, 1777 ; de Villoison, 1778, in-8 ; de Parme, Bodonio, 1786 ; de Corai, 1802, in-8 ; de Schaefer, Leipsig, 1805, et de Courier, Rome, 1810. C'est la première dans laquelle se trouve le fragment découvert par ce savant helléniste dans un manuscrit de la Laurentienne de Florence. (Voy. COURIER.) Elle a été reproduite avec de nouvelles notes par M. Louis de Sinner, Paris, 1829, gr. in-8. Longus a été traduit

en anglais, par Thornley, 1657, et par Craggs, 1764; en allemand par M. Passow; en italien par Ann. Caro, Manzini et Gozzi, et en français par Amyot, le Camus, Debure-Saint-Fauxbin, l'abbé Mulot, enfin par Pierre Blanchard, 1798, in-12; la meilleure est celle d'Amyot. On en a deux éditions avec 29 fig. dessinées par le régent, et gravées par Benoit Audran. L'édition publiée par Courier, Florence, 1810, in-8, n'a été tirée qu'à 60 exemplaires. Dans celle de Paris, 1813, in-12, il corrigea ou refondit le texte d'Amyot, en imitant le genre et les formes de son style. L'ouvrage de Longus est en prose. Son pinceau est dirigé par une imagination sans retenue, mais le style est d'une élégance qui dégénère rarement en affectation.

LONICERUS ou LONICER (Jean), né en 1499 à Orthern, dans le comté de Mansfeld, s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, et se rendit habile dans le grec, dans l'hébreu et dans les sciences. Il enseigna ensuite avec réputation, à Fribourg, à Strasbourg, en plusieurs autres villes d'Allemagne, et surtout à Marburg, où il mourut en 1569, à 70 ans. Mélancthon et Joachim Camerarius le choisirent pour mettre la dernière main au *Dictionnaire grec et latin*, auquel ils avaient travaillé. On a de lui plusieurs Traductions d'ouvrages grecs en latin, entre autres des poèmes *Theriaca* et *Alexipharmaca* de Nicandre, Cologne, 1531, in-4; et une *Edition* de Dioscoride d'Anazarbe, Marburg, 1543, in-fol. Sa vie, écrite en latin par son petit-fils Lonicer, a été insérée dans la *Bibliotheca chalcographica* de J.-J. Boissard.

LONICERUS ou LONICER (Adam), fils du précédent, né à Marburg en 1528, fut un habile médecin, professa les belles-lettres à Freyberg, 1547-1551, revint à l'étude de la médecine à Mayence, occupa la chaire de mathématiques, à Marburg, y reçut le doctorat (1554), fut nommé médecin pensionnaire du sénat de Francfort-sur-le-Mein, et y mourut en 1586, à 58 ans, après avoir rempli cette place pendant 32 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire naturelle et de médecine : *Methodus rei herbariæ*, Francfort, 1550, in-4; *Historia naturalis plantarum, animalium et metallorum*, Francfort, 1551-1555, en 2 vol. in-fol.; *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum*; *Hortus sanitatis* de Jean Cuba, dont la dernière édition est d'Ulm, 1715, in-fol., fig., etc. — Il y a encore un Philippe LONICERUS, auteur d'une *Chronique des Turcs*, pleine de recherches, écrite en latin, avec élégance, exactitude et intérêt, 1 vol. in-fol.

LOOS (Corneille), théologien, né à Gouda vers 1546, et chanoine de cette ville selon Valère-André, quoiqu'il ne soit nullement certain qu'il y ait eu une collégiale, se retira à Mayence pendant les troubles de sa patrie. Sa façon de penser sur les sorciers, dont il niait la réalité, lui causa des chagrins. Il s'en ouvrait dans ses conversations, et travaillait à établir son sentiment dans un livre qu'il imprima sous ce titre, *Traité sur la vraie et la fausse magie*, lorsqu'il fut emprisonné. Il se rétracta pour avoir sa liberté; mais ayant de nouveau enseigné son opinion, il fut arrêté. Il sortit cependant encore de prison, et il y aurait été mis une

troisième fois, si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1593. Il blâmait ouvertement la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, qui l'approuve. (Voy. DELRIO) On a de Loos : *De tumultuosa Belgarum seditione sedanda*, Mayence, 1582, in-8; *Annotationes in Ferum super Joannem*; il y relève plusieurs fautes de Ferus; *Illustrium Germaniæ utriusque scriptorum catalogus*, Mayence, 1581, in-8. C'est une notice de 89 écrivains belges fort sèche et peu exacte; *Institutionum sacræ theologiæ libri 4*, Mayence, in-12; c'est un abrégé de Melchior Canus, et plusieurs ouvrages de controverse et de piété. On en trouvera la liste complète dans la *Biblioth. Belgic.* de Foppens.

LOOS (Philippe), né à Bouxvillers, en Alsace, mort à Paris le 7 octobre 1819, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Archives des découvertes et inventions nouvelles faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers*, 11 vol. in-8. Cette publication, commencée en 1808, a été continuée depuis la mort de Loos; elle formait en 1841, 31 vol. in-8; *Journal de la littérature étrangère*, 1801 à 1810, 11 vol. in-8; *Histoire des plus anciens chrétiens dans les déserts de l'Orient*, en allemand, 2 vol. in-8; *Encyclopédie, pour les artistes*, en allemand, 6 vol. in-8, Berlin, 1794-98.

LOPEZ. Voy. FERDINAND LOPEZ.

LOPEZ DE GOMARA (François), ecclésiastique et historien espagnol, naquit à Séville en 1510. Il demeura quatre ans en Amérique, et à son retour en Espagne, il publia *Primera, secunda parte*, etc., ou *Histoire générale des Indes*, en 3 parties, Saragosse, 1552-53, in-fol.; Médina, 1553, in-fol.; Anvers, 1554, in-8, traduite en italien, Venise, 1574, et en français par Mart. Fumée, sieur de Génille, Paris, 1587. Cette histoire, qui eut dans le temps beaucoup de vogue, renferme plusieurs inexactitudes; elle tomba en oubli dès que parut l'*Histoire de la nouvelle Espagne* de Diaz del Castillo, publiée par Alonzo Raimond (Madrid, 1632), que la *Conquête des Indes* de Solis (1684), fit oublier à son tour. Lopez de Gomara mourut vers 1584.

LOPEZ DE VEGA. Voy. VEGA.

* LORDELLOT (Bénigne), né à Dijon en 1639, était avocat au parlement de cette ville, lorsque M. de Brulard, qui en était premier président, et qui avait un procès au grand conseil, amena Lordelot à Paris pour y plaider sa cause. Non-seulement il la gagna, mais il la plaida avec un talent si marqué, que le premier président Lamoignon l'engagea à se fixer à Paris, où il fut bientôt chargé de causes importantes; il s'y maria et y mourut le 1^{er} mai 1720, âgé de plus de 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, qui prouvent sa piété et ses sentiments religieux. Ce sont : *Devoirs de la vie domestique*, Paris, 1706, in-12; *Pensées chrétiennes tirées des psaumes*, 1708, in-16 et in-12; *De la charité qu'on doit exercer envers les enfants trouvés*, 1706, in-12; *Lettres sur les devoirs d'un véritable religieux, écrites par un père à son fils, profès dans la congrégation de Saint-Augustin*, 1708, in-12; *Entretien du juste et du pécheur, sur cette proposition*, Que l'homme souffre beaucoup plus de

mâux et de peines pour se damner que pour se sauver, 1709, in-12; *Nouvelle traduction de l'office de la Vierge, avec des explications et des réflexions*, 1711 et 1712, in-12; *Lettres importantes pour arrêter les irrévérences qui se commettent dans les églises*, (1712); *Lettre sur les désordres qui se commettent à Paris, touchant la comédie, et sur les représentations qui s'en font dans les maisons particulières*, 1710, in-12; *Lettre sur les désordres du carnaval*, 1711, in-12, de 44 pag.

LOREDANO (Jean-François), dit le Jeune, sénateur de Venise, né en 1606, mort en 1661, s'éleva par son mérite aux premières charges, et rendit de grands services à la république. Sa maison était une académie de gens de lettres. Ce fut lui qui jeta les fondements de celle degli Incogniti. On a de lui : *Bizzarrie academiche*; *Vita del Marini*; *Morte del Valstein*; *Ragguagli di Parnasso*; une *Vie d'Adam*, traduite en français; l'*Histoire des rois de Chypre* (Lusignan), sous le nom de Henri Giblet; plusieurs *Comédies* en Italien. On a recueilli ses principaux ouvrages à Venise, 1653, 6 vol. in-12. Sa vie a été écrite par Antoine Lupis, Venise, 1663. — Le doge François LOREDANO, élu en 1752, mort dix ans après, âgé de 87 ans, était de sa famille.

LORENS (Jacques du), né à Châteauneuf en Thimerais dans le Perche, et mort en 1633, à 73 ans, et suivant d'autres en 1648, fut le premier juge du bailliage de cette ville. Il était fort versé dans la jurisprudence, bon magistrat, d'une probité incorruptible, et l'arbitre de toutes les affaires de son pays. Il possédait les auteurs grecs et latins, et surtout les poètes et les orateurs. Il n'avait pas moins de goût pour les beaux-arts, et en particulier pour la peinture. Ses *Satires* furent imprimées à Paris en 1624, in-8; *ibid.*, 1646, in-4; elles sont au nombre de 26. La versification en est plate et rampante. Son siècle y est peint avec des couleurs assez vraies, mais grossières et dégoûtantes. C'est à du Lorens qu'on attribue cette épigramme si connue :

Ci-gît ma femme... Oh ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien.

On a encore de lui : *Notes sur les coutumes du pays chartrain*, Paris, 1643, in-4.

* LORENZ (Jean-Michel), historiographe, né à Strasbourg en 1723, était instruit dans la théologie, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, le droit, et possédait les langues latine, grecque et hébraïque. Elève de Schœpflin, il fut nommé professeur d'histoire dans sa ville natale, chanoine du chapitre luthérien de Saint-Thomas en 1765, et l'année suivante, bibliothécaire de l'université. Il mourut le 2 avril 1801. Ses principaux ouvrages sont : *Urbis Argentorati brevis historia*, ab A. C., 1436, 3^e éd., 1789, in-4; *Tabule temporum fatorumque Germaniæ ab origine gentis ad nostra tempora*, 1783, in-8; *Elementa historiæ universæ*, 1773, in-8; *Elementa historiæ germanicæ*, 1776, in-8; *Summa historiæ Gallo-Franciæ civilis et sacræ*, 1793, 4 vol. in-8, etc., etc. Une érudition profonde, une précision exacte, et un style correct et élégant, sont les qualités qui distinguent presque tous les ouvrages de cet auteur. Il a laissé plusieurs manuscrits que l'on conserve dans la bibliothèque de Strasbourg. Ober-

lin a donné une *Notice sur la vie et les écrits de Lorenz* dans le *magasin encyclopédique*, 6^e année, pag. 220.

* LORENZANA (François-Antoine de), cardinal-archevêque de Tolède, né en 1722, à Léon, en Espagne, comptait parmi ses ancêtres saint Vincent de Lorenzana et saint Toribio de Mongrovejo. Après avoir étudié chez les PP. jésuites de sa ville natale, il suivit les cours de droit canonique à Salamanque, et de théologie dans le grand collège d'Oviédo, d'où il passa à Valladolid. Un concours (comme c'est l'usage en Espagne), ayant été ouvert pour une prébende dans la cathédrale de Sigüenza, Lorenzana l'obtint. Ses talents et sa bonne conduite lui méritèrent l'estime du P. Ravago, confesseur de Ferdinand VI, qui le fit nommer chanoine de Tolède, puis grand-vicaire, et enfin abbé de Saint-Vincent. Devenu, en 1763, évêque de Placencia, il fut nommé, l'année suivante, à l'archevêché de Mexico (1), où il fonda un hôpital pour les enfants trouvés, et le 27 janvier 1772, il fut appelé au siège de Tolède, le plus riche de la catholicité. Simple et frugal dans ses goûts et ses habitudes, il employa ses immenses revenus à protéger les lettres et à secourir les malheureux. Il fonda à Tolède une magnifique bibliothèque. Cette ville lui doit encore une maison de charité, et Madrid une maison de retraite pour les pauvres. Lorenzana fit, en outre, rétablir un hôpital ruiné, avec une maison et une église pour les religieux de la charité, appelés en Espagne *Frères de Saint-Jean de Dieu*. Une caserne fut également bâtie à ses frais pour les militaires, que les habitants étaient auparavant obligés de loger. Il faisait des provisions de vêtements, de toile, de quinquina et autres remèdes, pour les distribuer aux nécessiteux. Quand les ouvriers manquaient de travail, il les occupait à la réparation des routes ou à d'autres travaux publics. Toutes les personnes recommandables recevaient chez lui un généreux accueil; aussi le nom de Lorenzana était révéré, non-seulement dans son diocèse, mais dans toute l'Espagne. Il présida à l'éducation de Louis de Bourbon, infant d'Espagne (voy. BOURBON), et le fit archidiacre de son église de Tolède. Lorenzana reçut le chapeau de cardinal, le 30 septembre 1789, et, cinq ans après, il fut nommé grand inquisiteur et conseiller d'état. La révolution française ayant conduit en Espagne un nombre considérable de prêtres, de religieux et de religieuses, Charles IV le chargea de leur procurer un asile. Ce vertueux prélat partagea ce soin avec le pieux évêque d'Orense, et entretenait à lui seul cinq cents de ces respectables proscrits. En 1797, il fut envoyé à Rome par le roi Charles IV, pour porter des consolations à Pie VI. Il suivit ce pontife à Florence et pourvut à ses besoins ainsi qu'à ceux des prélats dispersés dans toute l'Italie. Le refus de passeports l'ayant empêché d'accompagner Pie VI en France, il parvint à lui faire tenir secrètement des secours. Il allait retourner en Espagne, lorsque les mouve-

(1) Pendant qu'il occupait ce siège le savant Prélat a fait imprimer le *Recueil des Conciles provinciaux*, célébrés à Mexico dans les années, 1553, 1565 et 1583, Mexico, 1769-70, 2 vol. in-fol.

ments des armées lui en fermèrent le chemin, et il se trouva au conclave, tenu à Venise, où fut élu Pie VII. Il donna, en 1800, sa démission de son siège de Tolède, qui fut donné à l'infant D. Louis de Bourbon, et s'établit à Rome. Il venait du couvent des Quatre-Saints-Couronnés, lorsqu'il se sentit tout-à-coup gravement indisposé : il reçut les secours de l'Eglise, et mourut le lendemain 17 avril 1804, âgé de 82 ans. M. Faustin Arevalo, qui l'avait secondé dans ses travaux littéraires, prononça son *Eloge funèbre* à l'Académie catholique. On a de lui : diverses *Lettres pastorales* ; un nouveau recueil de *Lettres de Fernand Cortez*, Mexico, 1770, in-4. C'est à ce généreux prélat qu'on doit les magnifiques éditions des SS. *Patrum Toletanorum quotquot exstant opera*, Madrid, 3 vol. in-fol. (1) ; des *Œuvres de St Martin de Léon (Legionensis)*, Ségovie, 1782-86, 4 vol. in-fol. ; de *St.-Isidore de Séville* ; revues sur les manuscrits du Vatican, et imprimées à Rome, 1797-1803, 7 vol. gr. in-4 ; du *Missale gothicum secundum regulam B. Isidori in usum Mozarabum*, Rome, 1804, in-fol., fig. Le cardinal de Lorenzana reçut un bref très-flatteur de Pie VII pour son zèle à reproduire ainsi les monuments de l'antiquité, si utiles pour l'Eglise.

LORENZETTI (Ambrosio), peintre, né à Sienne en 1257, mort vers 1340, âgé de 83 ans, apprit de Giotto les secrets de son art (2). Mais Lorenzetti se fit un genre particulier, dans lequel il se distingua beaucoup. Il fut le premier qui s'appliqua à représenter en quelque sorte les vents, les pluies, les tempêtes, et ces temps nébuleux dont les effets sont si piquants en peinture.

LORENZETTI (Pietro), peintre, natif de Sienne, était frère du précédent dont il reçut les leçons. Cet artiste a travaillé à Sienne et à Arezzo ; il réussissait principalement dans le jet des draperies, et à faire sentir sous l'étoffe le nu de ses figures. Il a aussi excellé dans les parties qui regardent la perspective. Lorenzetti a été aidé dans plusieurs ouvrages par son frère Ambrosio, célèbre par son *tableau*, qui est dans la Maison-de-Ville de Sienne, représentant, par autant de *figures* analogues, les vices d'un mauvais gouvernement. Des vers placés sous chaque personnage, en expliquent le caractère et le dessin. Pietro vivait encore en 1335.

* LORENZI (l'abbé Barthélemy), improvisateur, né près de Vérone en 1732, mort aux environs de cette ville, le 11 février 1822, à 90 ans, est auteur d'un poème sur la culture des montagnes (*della Coltivazione de' monti*), Vérone, 3^{me} édition, 1814, in-4 ; et d'un autre intitulé *Le Berger* (Il Pastore) qu'il composa à l'âge de 88 ans. Ses derniers vers ont été consacrés à pleurer la mort d'un ami.

LORET (Jean), poète français de Carentan en Normandie, mort en 1663, âgé d'environ 63 ans, se distingua par son esprit et par sa facilité à faire des vers français. Il avait commencé, vers 1630, une *Gazette burlesque en vers*, qu'il continua jus-

qu'en 1663 en partie. Il l'avait dédiée à mademoiselle de Longueville, qui lui faisait une gratification annuelle de 2,000 liv., même depuis qu'elle fut duchesse de Nemours. Cette *Gazette* rimée renfermait les nouvelles de la cour et de la ville. Loret les contait d'une manière naïve et assez piquante dans la nouveauté, surtout pour ceux qui faisaient plus d'attention aux faits qu'à sa versification lâche, prosaïque et languissante. On a recueilli ses *Gazettes* en 3 vol. in-fol., 1630, 1660 et 1663, avec le portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. On y joint un autre recueil périodique intitulé *Lettres en vers à Madame.... ou Gazette*, etc., depuis 1663, jusqu'au 27 décembre 1670, et continué jusqu'en 1673 par Dulaurens (Charles Robinet), 2 tom. in-fol. Il reste encore de Loret de mauvaises *Poésies burlesques*, imprimées en 1646, in-4.

LORGES (Guy-Aldonce de DUFORT, duc de), fils puîné de Guy-Aldonce de Dufort, marquis de Duras, et d'Elizabeth de la Tour, naquit en 1630, et fit ses premières armes sous le maréchal de Turenne, son oncle maternel. S'étant signalé en Flandre et en Hollande, et surtout au siège de Nimègue, dont il obtint le gouvernement, il s'éleva par ses services au grade de lieutenant-général. Il servait en cette qualité dans l'armée de Turenne, lorsque ce grand homme fut tué près de la ville d'Acheren, le 23 juillet 1673. Alors, faisant trêve à sa douleur, et cherchant plutôt à sauver une armée découragée par la perte de son chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement bataille, il fit cette retraite admirable qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg et chassa les Impériaux de l'Alsace. Ses exploits lui méritèrent les faveurs de la cour. Le roi érigea en duché la ville de Quintin, en Basse-Bretagne, pour lui et ses successeurs mâles, sous le titre de *Lorges-Quintin*. Il fut capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Lorraine. Il mourut à Paris en 1702, à 72 ans, et fut regretté comme un digne élève de Turenne, et de plus, comme un homme foncièrement vertueux et un parfait chrétien « On n'a point connu, dit le duc » de Saint-Simon, une plus belle âme, ni un cœur » plus grand ni meilleur que le sien, et cette vérité n'a point trouvé de contradicteur. Jamais il » n'exista un plus honnête homme, plus droit, » plus égal, plus uni, plus simple, plus aisé à » servir et prompt à obliger, et bien rarement » un qui le fût autant. D'ailleurs, son caractère » était la vérité, la candeur même, sans humeur, » sans fiel, toujours porté à pardonner. » Il eut de Geneviève de Frémont quatre filles et un fils, dont la postérité soutient la gloire du maréchal de Lorges. *Voy. DURAS.*

LORICH (Gérard), *Lorichius*, d'Hadamar en Wétéravie, publia divers ouvrages. Le plus célèbre est un *Commentaire* latin sur l'ancien Testament, Cologne, 1546, in-fol. Le *Commentaire* sur le nouveau avait vu le jour cinq ans auparavant, en 1544, aussi in-fol.

** LORIEUX (Auguste-Julien-Marie), littérateur, né en 1797 au Croisic (Loire-Inférieure), fit de

(1) Les ouvrages réunis dans cette collection sont ceux de Montanus, d'Eugène III, de St.-Ildefonse, de St.-Julien, d'Euloge, etc.

(2) Suivant quelques biographes, ce fut son père, nommé Lorenzo, et par diminutif *Lorenzetti*, peintre lui-même, qui enseigna son art à Ambrosio.

bonnes études au lycée de Nantes, et après avoir achevé son droit à Rennes, fut nommé substitut du procureur du roi. En 1830, il crut devoir donner sa démission, et vint à Nantes, où il partagea son temps entre la culture des lettres et l'exercice de sa profession d'avocat. Procureur du Roi près du tribunal de cette ville en 1837, il ne tarda pas d'échanger les fonctions pénibles du ministère public contre une place de juge. L'affaiblissement croissant de sa santé l'obligea bientôt à faire un voyage en Italie. Il en revint plus malade qu'il n'était parti, et se rendit aux Eaux-Bonnes, dans les Pyrénées, où il mourut le 24 juillet 1842. On citera de lui : *Précis historique des événements de 1832*, Nantes, 1833, in-8; *Histoire du règne et de la chute de Charles X*, etc., ib., 1834, in-8, écrite avec impartialité et modération; *Traité de la prérogative royale en France et en Angleterre, suivi du pouvoir des rois à Lacédémone*, ib., 1840, 2 vol. in-8, plein de recherches curieuses; *Excursion dans les Pyrénées*, ib., 1840, in-8. Il a laissé manuscrit : *Exposé des institutions de l'Angleterre*. Lorieux était l'un des collaborateurs du *Breton*, journal qui lui a consacré une longue et intéressante notice.

LORIN (Jean), jésuite, né à Avignon en 1539, enseigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan, etc., et mourut à Dole en 1634, à 73 ans. On a de lui des *Commentaires* en latin sur le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, les Psaumes, l'Écclésiaste, la Sagesse, sur les Actes des apôtres, et les Épîtres catholiques. Il y explique les mots hébreux et grecs en critique, et s'étend sur diverses questions d'histoire, de dogme et de discipline. Mais plusieurs de ces questions pouvaient être traitées d'une manière plus concise, et quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné à leur sujet. C'est de lui qu'est venu l'usage de faire à Avignon toutes les semaines une instruction aux Juifs, ce qui en a converti un grand nombre.

LORIOT (Julien), prêtre de l'Oratoire, né à Laval en 1633, se consacra aux missions sur la fin du XVII^e siècle. Ne pouvant plus supporter la fatigue de ces pieux exercices, auxquels il s'était livré pendant 14 ans, il donna au public les *Sermons* qu'il avait prêchés dans ses courses évangéliques. Ils forment 9 vol. de *Morale*, 6 de *Mystères*, 5 de *Dominicales*; en tout 18 v. in-12, 1693 à 1713. Le style en est simple, la morale exacte, et toujours appuyée sur l'Écriture et sur les Pères. Il mourut à Paris en 1713.

** LORQUET (le P. J.-N.), né en 1767 à Epernay, fut reçu dans la congrégation des jésuites au moment de leur établissement en France sous le nom de Pères de la foi, et nommé professeur au petit séminaire de l'Argentière (diocèse de Lyon), dont le cardinal Fesch (voy. ce nom) leur avait confié la direction. Napoléon, dans un moment de colère, ayant ordonné leur expulsion, il suivit le sort de ses confrères et se refugia quelque temps en Allemagne. Après la restauration il fut fait supérieur de la maison d'Aix, puis envoyé à Saint-Acheul (les Amiens), qui, sous sa direction, ne tarda pas à devenir un des pensionnats les plus florissants de

l'ordre. Plein de zèle pour ce qui tenait à l'éducation et à l'instruction publique, il s'occupa de donner de nouvelles éditions corrigées des livres classiques, surtout en matière d'histoire. Il mourut à Saint-Acheul, le 10 avril 1843, à 78 ans, laissant la réputation d'un des hommes les plus remarquables qu'ait produit la société de Jésus depuis son rétablissement. Outre une collection de classiques latins et français à l'usage des collèges, on a de lui : *Tableau chronologique de l'histoire ancienne et moderne*, etc.; *Histoire ancienne des Égyptiens, des Babyloniens*, etc.; *Histoire sainte, suivie d'un Abrégé de la vie de J.-C.*; *Histoire ecclésiastique depuis J.-C.*; *Histoire romaine*; *Histoire de France*; *Sommaire de la géographie des différents âges*, etc.; *Abrégé de mythologie*; *Éléments d'arithmétique*; *Traité de l'élégance et de la versification latine*; *Abrégé des principes de morale*; *Manuel du catéchiste*. Tous ces ouvrages portent les initiales : A. M. D. G. (*Ad majorem Dei gloriam*), devise adoptée depuis par les confrères du P. Lorieux, pour la publication d'ouvrages dans le même genre : ceux que l'on vient de citer, les seuls qu'il ait avoués, ont été réimprimés un grand nombre de fois dans le format in-18.

LORITI (Henri), surnommé *Glareanus*, du bourg de Glaris en Suisse, où il était né en 1488. Il y mourut en 1563, âgé de 73 ans. Il se rendit célèbre par ses talents pour la musique et pour les belles-lettres, et fut ami d'Erasmus et de plusieurs autres savants. Son nom est plus connu que ses ouvrages. Loriti possédait presque toutes les sciences, les belles-lettres, et était un des meilleurs poètes de son temps. Il a écrit sur les anciens classiques et sur d'autres savants. L'empereur Maximilien I^{er} déclara à Loriti le laurier poétique en 1512. Il était d'un caractère doux et très-enjoué.

LORME (Philibert de), natif de Lyon, mort en 1577, se distingua par son goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri III, et dans celle des rois ses fils. Ce fut de Lorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau et qui conduisit plusieurs magnifiques bâtiments dont il donna les dessins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de Saint-Maur, le palais des Tuileries, et qui orna et rétablit plusieurs maisons royales. Il fut fait aumônier et conseiller du roi, et on lui donna l'abbaye de Saint-Eloi et celle de Saint-Serge d'Angers. Ronsard ayant publié une satire contre lui, de Lorme s'en vengea en faisant refuser la porte du jardin des Tuileries, dont il était gouverneur, au satirique, qui crayonna sur la porte ces trois mots : *Fort. Reverent. Habe*. L'architecte, qui entendait fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, et s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et le commencement de ces vers du poète Ausone, qui avertissaient les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier.

Fortunam reverenter habe, quicumque repente
Dives ad exili progredere loca.

On a de de Lorme : *Dix livres d'architecture*, 1668,

in-fol.; un *Traité sur la manière de bien bâtir, et à peu de frais.*

LORME (Charles de), né à Moulins en 1584 de Jean de Lorme, premier médecin de la reine Marie de Médicis, prit ses degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, et soutint pour cette cérémonie quatre thèses. Il examina dans la 1^{re} si les amoureux et les fous pouvaient être guéris par les mêmes remèdes, et il décida pour l'affirmative. Ce célèbre médecin passa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, et fut très-recherché par les malades et par ceux qui se portaient bien : il donnait la santé aux uns et inspirait la gaieté aux autres. Il s'était fait admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra gratuitement le titre de *Nobis Vénitien*, que cette république faisait payer alors cent mille écus. Il exerçait sa profession avec beaucoup de désintéressement, et se signala surtout dans la peste de Paris en 1619. L'abbé de Saint-Martin raconte l'invention singulière qu'il employa en cette occasion. « Il se fit faire, » dit-il, un habit de maroquin, que le mauvais air pénètre très-difficilement : il mit en sa bouche de l'ail et de la rue ; il se mit de l'encens dans le nez et dans les oreilles, couvrit ses yeux de bésicles, et en cet équipage assista les malades, et il en guérit presque autant qu'il donna de remèdes. » Le même Saint-Martin cite le moyen qu'il employa huit ans après au siège de la Rochelle pour faire cesser le flux de sang. « Une infinité de soldats de l'armée du roi mouraient de cette maladie : de Lorme en guérit plus de dix mille en faisant faire du feu de vieilles savates sous des sièges sur lesquels il les faisait seoir tout nus, et il arrêta tout-à-fait le cours de ce mal dange-reux. » Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. Il avait épousé à 86 ans une jeune fille à laquelle il survécut encore. On a de lui *Laureæ apollinares*, Paris, 1608, in-8. C'est un recueil des différentes thèses qu'il avait soutenues.

LORRAIN (le), peintre. Voy. GELÉE (Claude).

LORRAIN (Jean le), vicaire de Saint-Lo à Rouen, son pays natal, se distingua par la solidité de ses instructions et par la force de ses exemples. Son érudition ne le rendit pas moins recommandable : il avait une mémoire heureuse, une vaste lecture et beaucoup de jugement. Il prêchait quelquefois jusqu'à trois fois par jour des sermons différents, et on l'écoutait toujours avec utilité. Il devint chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1710, âgé de 59 ans. L'abbé le Lorrain avait fait une étude profonde des rites ecclésiastiques. Nous avons de lui un excellent traité, *De l'ancienne coutume d'adorer debout les jours de dimanches et de fêtes, et durant le temps de Pâques, ou Abrégé historique des cérémonies anciennes et modernes*. Ce dernier titre donne une idée plus juste de cet ouvrage, qui est en effet un savant traité des cérémonies anciennes et modernes, et plein de recherches peu communes. Il est en 2 vol. in-42, et parut en 1700. On a encore de lui les *Conciles généraux et particuliers, et leur histoire, avec des remarques sur leurs collections*, Cologne, 1717, 2 vol. in-8. Les ouvrages de cet auteur ne sont pas

communs. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre le LORRAIN, connu sous le nom de l'abbé de Vallemont. Voy. ce nom.

LORRAIN (Robert le), sculpteur, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1743, fut élève du célèbre Girardon. Ce grand maître le regardait comme le plus habile dessinateur de son siècle. Il le chargea, à l'âge de 18 ans, d'instruire ses enfants et de corriger ses élèves. Ce fut lui et le Nourrisson qu'il choisit pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne. Ses ouvrages sont remarquables par un génie élevé, un dessin pur et savant, une expression élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté rare. Sa *Galatée* est un morceau fini. On voit de lui, à Versailles, un *Bacchus*, un *Faune* qui était à Marly, et une *Andromède* en bronze, justement estimés des connaisseurs ; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur étaient dans le palais de Saverne, qui appartenait aux évêques de Strasbourg. Cet artiste mourut recteur de l'académie royale de peinture et du sculpture.

LORRAINE. Voy. GUISE, CHARLES, FRANÇOIS, LÉOPOLD, etc.

LORRANS (le). Voy. GARIN.

LORRIS (Guillaume de), l'un des plus anciens poètes français, mort vers l'an 1260 (1), avait été ainsi nommé de Lorris sur la Loire (près de Montargis), sa patrie ; il composa le *Roman de la Rose*, qui comprend 22,000 vers de huit syllabes, et dont la meilleure édition était celle de l'abbé Lenglet, Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 (voy. LENGLET), avant que M. Méon publiât la sienne, Paris, 1814, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, imité du poème de l'*Art d'aimer* d'Ovide, est fort au-dessous de son modèle. Il a eu un continuateur : 40 ans après Guillaume de Lorris, Jean de Meung y ajouta la fin. L'auteur y a mêlé des moralités auxquelles son style naïf et simple donne quelque prix. On l'entendra plus facilement par le moyen d'un Glossaire, publié en 1737, in-12. (Voy. CLOPINEL.)

LORRY (Paul-Charles), avocat au parlement, et professeur en droit dans l'université de Paris, né dans cette ville en 1719, mort le 4 novembre 1766, à 47 ans, était un jurisconsulte éclairé et profond, estimé des magistrats et du public. Il a mis au jour le *Commentaire* latin de son père (François LORRY) sur les Institutes de Justinien, 1757, in-4, et un *Essai de dissertations ou Notes sur le mariage*, 1760, in-12. Il embrasse dans cet ouvrage les opinions jansénistes. La vie de Lorry se trouve dans la *Galerie française*, Paris, 1772, 2 vol. in-fol.

LORRY (Anne-Charles), né à Crosne, à quelques lieues de Paris, en 1726, fut fait docteur régent de la faculté de médecine de Paris en 1748 (2). Il donna au travail du cabinet tout le temps qu'il pouvait

(1) M. Raynaud a prouvé que Guillaume de Lorris est mort en 1240, et non vers 1260. (Voy. le Journal des savants de 1816, pag 69 et 70.)

(2) A.-Ch. Lorry fut dirigé dans ses humanités par l'illustre Rollin, et justifia les soins de son maître par ses succès. On avait proposé pour sujet d'un concours les embarras du jour de l'an, et les vers suivants de Lorry furent jugés dignes du premier prix :

Hæc est illa dies quæ plebs vesana furensque,
Se fugiendo petit, seque petendo fugit.

dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue, et prouva par ses ouvrages qu'il était aussi versé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avait autant de modestie que de talent, répétait souvent : « Je ne me permettrai » jamais de dire : J'ai guéri, mais, J'ai donné mes » soins à tel malade, et sa maladie s'est terminée » heureusement. » Il mourut le 18 septembre 1783, à Bourbonne-les-Bains, après avoir publié : *Essai sur l'usage des aliments*, Paris, 1754, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général. Il fut suivi, en 1757, d'un second volume, où il parle de l'usage des aliments considérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différents sujets, les lieux, les saisons, etc. La théorie la plus satisfaisante y est jointe aux lumières de la plus saine chimie. On préfère cet ouvrage à ceux que Lemery et Arbutnot ont donnés sur la même matière. *De melancholia et morbis melancholicis*, Paris, 1765, 2 vol. in-8 : tout y est intéressant, le style plaît, la théorie est solide et lumineuse. *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4. Il y ramène aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont si longtemps été soumises à l'empirisme. Une *Edition latine des Œuvres* de Richard Mead, avec une *préface*, 1751 et 1758, 2 vol. in-8; une *Edition* de l'ouvrage de Sanctorius, intitulé : *De medicina statica aphorismi*, avec des *commentaires*, 1770, in-12; l'*Edition* des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, par Astruc, 1767, in-4, avec une *préface* et l'*éloge historique* de l'auteur; *Aphorismi Hippocratis, græce et latine*, 1750, in-8. Son *Eloge* a été écrit par Vicq d'Azir. (*Voy.* HALLÉ J. Noël).

** LOSCHGE (Frédéric-Henri), médecin, né en 1753 à Anspach, reçu docteur à Erlang en 1780, après avoir exercé quelques années les fonctions de procureur à la faculté de cette ville, y obtint en 1792 la chaire d'anatomie, qu'il remplit avec zèle pendant près de 50 ans, et mourut le 29 septembre 1840. Outre quelques articles dans les *Journaux de médecine*, on lui doit : *Description et figures des os du corps humain et de leurs principaux ligaments*. Erlang, 1789-96, in-fol., fig., ouvrage bien exécuté. *De symetria corporis humani in primis sceleti*, ib., 1793, in-8; *De sceletio hominis symetrico*, 1795, in-8.

LOSERTH (Philippe), né à Fulneck en Moravie en 1712, entra chez les jésuites en 1729, et mourut à Fulneck en 1776, après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie. On estime son *Traité De potentia auditiva cum ejus objecto, sono et voce*, Olmutz, 1748, in-8, et un autre *De potentia olfactiva et tactiva*, Olmutz, 1749, in-8; quoiqu'on y remarque quelques idées péripatéticiennes, souvent les meilleures pour exprimer ce qu'on ne comprend pas. On a encore de lui : *De infallibilitate papæ, et facultate concedendi indulgentias*, Olmutz, 1745.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, suivit son oncle Abraham, lorsqu'il sortit de la ville d'Ur, et se retira avec lui dans la terre de Chanaan. Comme ils avaient l'un et l'autre de grands troupeaux, ils

furent contraints de se séparer, pour éviter la suite des querelles qui commençaient à se former entre leurs pasteurs, l'an 1920 avant J.-C. Loth choisit le pays qui était autour du Jourdain, et se retira à Sodome, dont la situation était riante et agréable. Quelque temps après, Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir défait les cinq petits rois de la Pentapole, qui s'étaient révoltés contre lui, pilla Sodome, enleva Loth, sa famille, et ses troupeaux, l'an 1912. Abraham en ayant été informé, poursuivit le vainqueur, le défit, et ramena Loth avec ce qui lui avait été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome, jusqu'à ce que les crimes de cette ville infâme étant montés à leur comble, Dieu résolut de la détruire avec les villes voisines. Il envoya trois anges, qui vinrent loger chez Loth sous la forme de jeunes gens. Les Sodomites, les ayant aperçus, voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais les anges les frappèrent d'aveuglement, et firent sortir Loth de la ville avec sa femme et ses deux filles. Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboim furent consumés par le feu du ciel. Les païens, comme les juifs, ont conservé la mémoire de ce terrible événement. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Justin, Solin, rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que le lac Asphaltite a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avaient été détruites. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mars 1792, p. 345.) Loth se retira d'abord à Ségor, qui fut conservé à sa prière, et ensuite dans une caverne avec ses filles (car sa femme, pour avoir regardé derrière elle, contre la défense expresse de Dieu, avait été changée en statue de sel). Les filles de Loth, s'imaginant que la race des hommes était perdue, enivrèrent leur père. Dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils : Moab, d'où sortirent les Moabites, et Ammon, qui fut la tige des Ammonites. On ne sait ni le temps de la mort, ni le lieu de la sépulture de Loth, et l'Ecriture n'en dit plus rien. On a donné bien des manières d'expliquer le changement de sa femme en statue de sel; mais il est tout simple de dire qu'elle a été entièrement pénétrée d'une vapeur chargée de soufre, de bitume, de sels métalliques et nitreux. Heidegger parle d'un tremblement de terre où des hommes et des animaux furent étouffés, et demeurèrent sans vie et sans mouvement comme des statues. Cela n'empêche pas que la transmutation de la femme de Loth ne fût miraculeuse et un effet direct de la colère de Dieu, qui, par un monument terrible et subsistant, voulait avertir les hommes des châtimens préparés à l'indocilité et à la désobéissance. Quelques anciens, comme saint Irénée, attestent qu'elle conservait de leur temps la forme de femme, et qu'elle ne perdait rien de sa grosseur, quoiqu'on en arrachât toujours quelque morceau. Ils ajoutent d'autres circonstances prodigieuses et incroyables, mais moins absurdes, et surtout moins contraires au respect dû aux Livres saints, que les turlupinades d'un carme hébraïsant, nommé *Taddée de Saint-Adam*, qui, par des finesses grammaticales, a réduit ce grand événement à un simple orage. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1784, p. 257; 1^{er}

mai 1783, p. 237.) Nous finirons cet article par un avis utile, qu'un homme versé dans les saintes Ecritures donne aux herméneutes et autres commentateurs légers et téméraires. « Il est aisé de voir que tout ce faux appareil d'une science grammaticale et pédantesque est dirigé contre la réalité et la croyance des miracles, cette grande voie que la Providence a tracée à la foi des peuples; celle que J.-C. a employée pour prouver sa divinité, et par laquelle les deux lois ont commencé. Ce sont surtout les miracles de l'ancien Testament, sur lesquels s'acharnent nos herméneutes. Il n'y a point d'absurdités qu'ils n'imaginent pour ôter l'intervention de l'Eternel dans les événements où il a déployé sa puissance avec le plus d'éclat, et s'est montré d'une manière plus convaincante et plus sensible. Le Pentateuque, et surtout la Genèse, qui sont remplis de faits de cette nature, sont devenus, entre les mains des interprètes tudesques, des espèces de romans de cabaret, où la licence et l'ivresse font assaut d'impertinence et d'ineptie. Mais ce sont précisément ces livres et ces faits qui attachent particulièrement l'attention du chrétien, qui fixent ses réflexions les plus sérieuses et les plus touchantes, et où il trouve le plus riche fonds d'instruction. Malheur à l'homme qui ne sent rien au récit de ces apparitions si fréquentes dans les premiers temps, de ce commerce si inappréciable de la Divinité avec les hommes, de cette théocratie familière, pour ainsi dire, et domestique, où Dieu, comme un bon père de famille, se manifestait et parlait à ses enfants; où sa conduite personnelle (que cette expression me soit permise) était assortie à la simplicité et à l'innocence des mœurs du temps; où, pour former à la vertu le monde dans l'enfance, il voulait l'instruire par lui-même avant de lui envoyer les docteurs et les prophètes; où il agissait avec une promptitude et une force toujours présentes, pour récompenser et punir, pour épouvanter et encourager! Quelles scènes que celles du paradis fermé à l'homme, de la mort d'Abel, et de tout ce que dit Dieu à cette occasion! Quelles leçons profondes et terribles! Que dire de la catastrophe du déluge, de Noé sortant de l'arche, d'Abraham et des Anges ses convives, du même patriarche arrêté par une main céleste au moment d'un sacrifice douloureux, de Moïse devant le buisson ardent, de ce désert si fécond en prodiges et en avertissements redoutables....? O pauvres critiques, qui vous exercez sur de tels sujets, qui cherchez à convertir en fables arides et stériles des choses si propres à nourrir l'âme, à la fortifier, à l'avertir de ce qu'elle est devant Dieu même! Oui, vous avez raison de dégrader et d'avilir la Bible; elle n'est pas faite pour vous. Votre condamnation s'y trouve à chaque page. Si elle pouvait s'accorder avec vos goûts, vos sophismes, votre fatice et théâtrale érudition, vos ignorances et herméneutiques innovations, elle serait l'ouvrage de l'enfer. »

LOTH (Jean-Charles), appelé *Carlotta* par les Italiens, peintre, né à Munich en 1632, mort à

Venise en 1698. Son père, sa mère, et puis le chevalier Pierre Liberi, peintre vénitien, furent ses maîtres pour la peinture. Loth était grand coloriste, et possédait aussi plusieurs autres parties de son art. Il composa un grand nombre de bons tableaux pour les villes de Milan, Florence, Vérone, Venise, qui se le disputaient. On regarde comme son chef-d'œuvre *Adam et Eve, pleurant sur le corps d'Abel*, tableau qui a été parfaitement gravé par Porporati.

LOTHAIRE 1^{er}, 3^e empereur d'Occident depuis Charlemagne, fils de Louis le Débonnaire et d'Ermengarde, fille de Hugues, comte d'Alsace, naquit vers l'an 793. Il fut associé à l'empire par son père, en 817, à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, et nommé roi des Lombards en 820. L'ambition l'emporta chez lui sur la reconnaissance. Il s'unit avec les grands seigneurs pour détrôner l'empereur, se saisit de sa personne, et l'enferma dans le monastère de Saint-Médard de Soissons. Nous faisons connaître les suites de cet attentat dans l'article du prince détrôné. Louis le Débonnaire étant sorti de sa prison par la discorde entre ses fils, les deux cadets voulant faire augmenter leur portion, se déclarèrent contre Lothaire, et l'obligèrent à demander pardon à leur père commun. Après la mort de ce prince, Lothaire s'arrogea la supériorité sur deux de ses frères, et voulut les restreindre, l'un à la stérile Bavière, et l'autre à l'Aquitaine. Charles, depuis empereur, et Louis de Bavière, s'unirent contre lui, et remportèrent une célèbre victoire à Fontenai, l'an 841. Cette journée fut sanglante; il y périt, dit-on, près de 100,000 hommes. Les trois frères se disposaient à lever de nouvelles troupes, lorsqu'ils convinrent d'une trêve, suivie d'un traité de paix conclu à Verdun en 843. La monarchie française fut partagée en trois parties égales, et indépendantes l'une de l'autre. Lothaire eut l'empire, l'Italie et les provinces situées entre le Rhin et le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Louis, surnommé le *Germanique*, reçut toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin, et quelques villes sur la rive gauche, comme Spire et Mayence, *propter vini copiam*, disent les annalistes; et Charles devint roi de toute la France, excepté de la portion cédée à Lothaire. Ce traité est la première époque du droit public d'Allemagne. (Pépin était mort en 838). Dix ans après cette répartition, Lothaire, fatigué des troubles de son vaste empire, et craignant la mort, abdiqua la couronne. Il alla expier, dans le monastère de Prüm, à 12 lieues au nord de Trèves, les fautes que l'ambition lui avait fait commettre contre son père et contre ses frères. Il prit l'habit monastique et mourut six jours après, le 28 septembre 855, à l'âge de 60 ans. Il laissa trois fils, Louis, Charles et Lothaire, entre lesquels il divisa ses états. Louis eut en partage le royaume d'Italie ou de Lombardie, avec le titre d'empereur; Charles, la Provence jusque vers Lyon; et Lothaire, le reste des domaines de son père en-deça des Alpes, jusqu'aux embouchures du Rhin et de la Meuse. Cette partie fut nommée *le royaume de Lothaire*. C'est de ce dernier qu'est venu le nom de *Lotharinge* ou *Lorraine* (Lohier-règne, royaume de Lothaire ou Lohier). Voy. LOTHAIRE, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident et duc de Saxe, né en 1073. Il était fils de Gebhard, comte de Supplembourg; il fut élu roi de Germanie après la mort de l'empereur Henri V en 1127. En 1129, Rome était divisée en deux partis pour le choix d'un pape. L'un de ces partis élut Innocent II, et l'autre Anaclet. Innocent, réfugié en France, alla ensuite à Liège trouver Lothaire, le couronna empereur (1130), et excommunia ses compétiteurs. Lothaire reconduisit le pape à Rome, et obligea Anaclet à s'enfermer dans le château Saint-Ange. Le pape sacra Lothaire une seconde fois dans cette ville, et lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde. Ce prince remercia le pontife, en lui baisant les pieds et en conduisant sa mule quelques pas. Il avait juré auparavant de *défendre l'Eglise*, et de *conservier les biens du saint Siège*. L'empire avait été disputé après la mort de Henri V; Lothaire, par l'éloquence de Suger, fut préféré à Conrad de Franconie et à Frédéric de Souabe, fils d'Agnes, sœur du dernier empereur; ce qui causa de grands troubles. Ce fut en 1135 que cet empereur convoqua à Magdebourg une diète célèbre, afin d'établir ses règlements pour la police de l'Allemagne. Plusieurs ambassadeurs et des princes étrangers y assistèrent. Deux ans après, Lothaire rentra en Italie pour défendre Innocent II contre Roger, roi de Sicile, qui soutenait le pape Anaclet; il le vainquit et remit Innocent sur son siège. Il mourut sans enfants le 4 décembre 1137, dans le village de Bretten, près Trente. Ce règne fut l'époque de la police établie en Allemagne, vaste pays livré depuis longtemps à la confusion. Les privilèges des églises, des évêchés et des abbayes furent confirmés, ainsi que les hérédités et les coutumes des fiefs et arrière-fiefs. Les magistratures des bourgmestres, des maires, des prévôts, furent soumises aux seigneurs féodaux. On se plaignait des injustices de ces magistrats, et on eut bientôt à se plaindre de la tyrannie de ceux dont ils dépendirent. Conrad, duc de Franconie, ancien compétiteur de Lothaire, lui succéda.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis d'Outremer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I^{er}, naquit en 941, fut associé au trône en 952, et succéda à son père en 954. Il fit la guerre avec succès à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il avait cédé aussi à Charles son frère le duché de la Basse-Lorraine; ce qui déplut à tous les grands du royaume. Il mourut à Compiègne en 986, dans sa 45^e année, empoisonné, à ce qu'on croit, par Emme sa femme, fille de Lothaire II, roi d'Italie. Ce prince était recommandable par sa bravoure, son activité, sa vigilance, ses grandes vues; mais il était peu exact à tenir sa parole, et finissait presque toujours mal, après avoir bien commencé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I^{er}, abandonna Theutberge sa femme, pour épouser Valdrade sa maîtresse. Ce divorce est approuvé par deux conciles, l'un assemblé à Metz, l'autre à Aix-la-Chapelle, soit que par de vaines raisons Lothaire eût persuadé aux évêques que son

mariage n'était pas légitime, soit que dans ces temps d'ignorance la doctrine de l'indissolubilité ait souffert quelque obscurcissement. Le pape Nicolas I^{er} cassa les décrets des deux conciles, et Lothaire fut obligé de quitter la femme qu'il aimait pour reprendre celle qu'il devait aimer. Ce décret, contre lequel personne ne réclama, prouve combien l'autorité du chef de l'Eglise était alors solidement établie en France. Le pape Adrien II ayant été élevé sur le trône pontifical, le roi de Lorraine passa en Italie au secours de l'empereur Louis I^{er} son frère, contre les Sarrasins, espérant obtenir la dissolution de son mariage. Mais le pape lui fit jurer, en lui donnant la communion, qu'il avait sincèrement quitté Valdrade; et les seigneurs qui accompagnaient ce prince firent le même serment. Ils moururent subitement presque tous; Lothaire lui-même fut attaqué à Plaisance d'une fièvre violente, qui l'emporta le 8 août 869, un mois après ce sacrilège parjure. *Voy.* **LOTHAIRE I^{er}** et **LOUIS III**.

LOTICHIUS ou **LOTICH** (Pierre), né en 1501, dans le comté de Hanau, y devint abbé de *Schluchtern*, l'an 1534. Il introduisit dans son abbaye le luthéranisme, dont il fut un des plus fanatiques sectateurs, et mourut en 1567, laissant quelques ouvrages imprimés à Marbourg, 1640, in-12; ils sont aujourd'hui sans intérêt.

LOTICHIUS (Pierre), médecin et poète, neveu du précédent, se fit surnommer *Secundus*, pour se distinguer de son oncle. Il naquit en 1528 à Schluchtern; et après avoir fait ses études en Allemagne sous Mélissus, Mélancthon et Camérarius, il prit le parti des armes en 1546, et combattit sous les drapeaux de la ligue de Smalkalde; mais il quitta bientôt le service militaire, voyagea en France et en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, et alla professer cette science à Heidelberg, où il mourut de frénésie en 1560, par suite d'un philtre qu'il avait préparé pour un autre et qu'il avala lui-même. C'était un habile médecin, et l'un des meilleurs poètes que l'Allemagne ait produits. Ses *Poésies* latines, et surtout ses *Élégies*, recueillies pour la première fois, Paris, 1551, in-8, réimprimées par Camerarius, en 1580, in-8, ont quelque mérite. La dernière et la meilleure édition de ses ouvrages est d'Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4. Sa candeur et sa bonté lui firent des amis illustres. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *Poésies*, publiées par Jean Hagius, médecin.

LOTICHIUS ou **LOTICH** (Christian), frère puîné du précédent, mort en 1568, est auteur de plusieurs pièces de vers latins, estimées. Elles ont été imprimées séparément et avec celles du suivant, Francfort, 1620, in-8.

LOTICHIUS ou **LOTICH** (Jean-Pierre), petit-fils de Christian, né à Francfort-sur-le-Mein en 1598, professa la médecine avec distinction à Rinteln en Westphalie, ne dédaigna pas les muses, et mourut en 1652. Il publia un *Commentaire* sur Pétrone, 1629, in-4. On a de lui divers autres ouvrages en vers et en prose (*voy.* l'article précédent). Son recueil de poésies latines, composé principalement d'*Epigrammes*, a été imprimé à Francfort, 1620, in-8. On a encore de lui des *Livres* de médecine,

une *Histoire des empereurs Ferdinand II et III (Re-rum germanicarum, etc.)* Francfort, 1646, 4 tom. in-fol., lig.

* LOTTIN (Augustin-Martin), imprimeur, né à Paris le 8 août 1726, mourut dans cette ville le 6 juin 1793. On a de lui : *Almanach historique des ducs de Bourgogne*, 1752, in-24 ; *Liste chronologique des éditions, des commentaires et des traductions de Salluste*, 1786, in-12 ; *Coup-d'œil éclairé d'une bibliothèque à l'usage de tout possesseur de livres*, 1773, in-8 ; *Manuel du pieux laïc*, 1783, in-8 ; *Catalogue chronologique des libraires-imprimeurs de Paris, depuis 1770 jusqu'en 1789*, 2 vol. in-8 ; *Catalogue des livres imprimés au Louvre depuis son établissement*, 1795, in-8. Il a laissé en manuscrit un *Catalogue des livres imprimés à Paris*.

LOUAIL (Jean), auteur *appelant*, naquit à Mayenne dans le Maine vers le milieu du xvii^e siècle. Après avoir demeuré quelque temps avec l'abbé de Tourneux au prieuré de Villiers, que celui-ci possédait, il fut mis auprès de l'abbé de Louvois pour diriger ses études. Son élève étant mort, l'abbé Louail se retira à Paris, où il se donna bien du mouvement pour le parti de Jansénius. Il mourut en 1724. Il était prêtre et prieur d'Aurai. On a de lui : la première partie de l'*Histoire du livre des Réflexions morales sur le nouveau Testament et de la constitution Unigenitus, servant de Préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, et un gros vol. in-4, Amsterdam, 1726. On peut considérer cet ouvrage comme la base et le modèle des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il est écrit dans le même goût, la même véracité et la même modération que les feuilles du *Scélérat obscur*, comme l'appelle M. d'Alembert. (Voy. ROCHE Jacques.) L'abbé Cadry a continué cette prétendue *Histoire* en 3 vol. in-4, et l'a conduite presque jusqu'au temps où ont commencé les *Nouvelles ecclésiastiques*; *Réflexions critiques* sur le livre du *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, par le père de la Borde, 1740 ; *Histoire abrégée du jansénisme*, et des *Remarques sur l'ordonnance de l'archevêque de Paris*, 1698, in-12, avec mademoiselle de Joncoux, dont il revit aussi la traduction des notes de Nicole sur les *Provinciales*.

LOUBÈRE (Simon de la), né à Toulouse en 1642, fut d'abord secrétaire d'ambassade auprès de Saint-Romain, ambassadeur français en Suisse. Ses talents pour les négociations déterminèrent Louis XIV à l'envoyer à Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y resta qu'environ 3 mois, pendant lesquels il s'occupa à rassembler des *Mémoires* sur l'histoire civile et naturelle du pays, sur l'origine de la langue, le caractère et les mœurs des habitants. De retour en France, il fut envoyé en Espagne et en Portugal pour y exécuter une commission secrète. On croit que c'était pour détacher ces deux cours de l'alliance qui avait produit la révolution d'Angleterre. Son dessein transpira. Il fut arrêté à Madrid, et n'obtint sa liberté qu'avec beaucoup de peine. La Loubère, rendu à la France, s'attacha au chancelier de Pontchartrain, alors contrôleur-général des finances. Ce fut par le crédit de ce ministre qu'il obtint une place à l'académie française en 1693. Il se retira peu de temps après à

Toulouse, y rétablit les *jeux floraux*, antrefois si célèbres, et alors si dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé et savant, il mourut en 1729, à 87 ans. La Loubère savait non-seulement le grec et le latin, mais encore l'italien, l'espagnol et l'allemand. Il cultivait à la fois la poésie, les mathématiques, la politique et l'histoire; mais il n'excella dans aucun genre. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies répandues dans différents recueils*; une *Relation curieuse de son voyage de Siam*, en 2 vol. in-12; un traité de la *Résolution des équations*, in-4, 1729, peu connu, etc. L'*Eloge* de La Loubère par de Boze a été inséré dans le tom. 7 des *Mémoires de l'académie* des inscriptions. On peut consulter aussi les *Mémoires* de Nicéron, tom. 26 et le tom. 2 pag. 56, de l'*Histoire de l'académie des jeux floraux* de M. Poitevin-Peitavi, 1812, in-8.

LOUCHALI, ou ULUZZALI, ou OCCHIALI, fameux corsaire, né dans la Calabre en Italie, fut fait esclave par les Turcs dès sa jeunesse, et fut mis en liberté en renonçant au christianisme. La fortune et sa valeur l'élevèrent jusqu'à la vice-royauté d'Alger. Lorsque les Turcs se préparaient au siège de Famagouste, l'an 1570, après s'être rendus maîtres de Nicosie dans l'île de Chypre, Louchali alla joindre leur flotte avec son escadre, composée de 9 galères et de 30 autres vaisseaux. A la bataille de Lépante, en 1571, il commandait l'aile gauche de l'armée des Turcs, et était opposé à l'escadre de Doria, qui le mit en fuite. Cependant il rentra comme en triomphe dans Constantinople, parce qu'il mena avec lui quelques bâtiments chrétiens qu'il avait pris dès le commencement du combat. Le grand-Seigneur donna de grands éloges à sa valeur, et le nomma pacha de la mer à la place d'Hali. Ce renégat se distingua dans plusieurs occasions, surtout à la prise de la Goulette en Afrique, l'an 1574, et mourut à la fin du xvi^e siècle.

LOUET (Georges), jurisconsulte, d'une noble et ancienne famille d'Anjou, conseiller au parlement de Paris, et agent du clergé de France en 1584, s'acquit une grande réputation par sa science, par ses talents, par sa prudence et par son intégrité. Il fut nommé à l'évêché de Tréguier; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de cet évêché. On a de lui : un *Recueil de plusieurs notables arrêts*, publiés pour la première fois, en 1602, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol., avec les Commentaires de Julien Brodeau; un *Commentaire* sur l'ouvrage de Dumoulin, des Règles de la chancellerie, Paris, 1656, in-4.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

LOUIS 1^{er}, le *Débonnaire*, ou le *Faible*, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, sa seconde femme, naquit à Casseneuil, dans l'Agénois, en 778, fut roi d'Aquitaine à trois ans et associé à l'empire en 813. Il parvint à la couronne de France en 814, et fut proclamé empereur la même année, âgé de 39 ans. Ce prince signala le commencement de son règne par la permission qu'il accorda aux Saxons transportés en des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Louis ne continua pas comme il avait commencé. Ce prince obligea ses sœurs à se retirer

dans des couvents, fit crever les yeux à plusieurs de leurs amants, et consacra à la vie religieuse les derniers fils de Charlemagne : tout cela, afin d'éviter les intrigues et les factions. Le zèle de Charlemagne pour la religion avait fortifié sa puissance, et la dévotion mal entendue de son fils l'affaiblit. Trop occupé de la réforme de l'Eglise, et peu du gouvernement de son état, il s'attira la haine des ecclésiastiques, et perdit l'estime de ses sujets. Ce prince, jouet de ses passions et dupe de ses vertus mêmes, ne connut ni sa force ni sa faiblesse; il ne sut ni inspirer la crainte ni se concilier l'amour, et avec peu de vices dans le cœur, il eut toutes sortes de défauts dans l'esprit. Le mécontentement du clergé ne tarda pas à éclater. Une cruauté de Louis en fut l'occasion. Bernard, roi d'Italie (enfant illégitime de Pépin, dit le *Bossu*, fils aîné de Charlemagne), irrité de ce que Lothaire, son cousin, lui avait été préféré pour l'empire, prit les armes en 818. L'empereur, ayant marché contre lui, l'intimida tellement par sa présence, que Bernard, abandonné de ses troupes, vint se jeter à ses pieds. En vain il demanda sa grâce; Louis lui fit arracher les yeux, et ce jeune prince mourut des suites de cette cruelle opération. Ce ne fut pas tout : Louis fit arrêter tous les partisans de Bernard, et leur fit éprouver le même supplice. Plusieurs ecclésiastiques lui inspirèrent des remords sur ces exécutions barbares. Les évêques et les abbés lui imposèrent une pénitence publique. Louis s'y soumit, et parut en 822, dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. « Il crut, dit le président Hénault, devoir donner cette marque de repentir au » mécontentement des évêques. Nous sommes sur- » pris aujourd'hui de voir une si grande autorité » aux évêques; mais c'est faute de se souvenir que » c'était cette même autorité qui fut si favorable à » nos rois dans l'origine. » *Les évêques*, dit l'abbé du Bos, *avaient grande part au gouvernement d'alors, et présidaient aux délibérations des peuples et à leurs entreprises, non comme chefs de la religion, mais comme premiers citoyens.* Dès l'an 817, Louis avait suivi le mauvais exemple de son père, en partageant son autorité et ses états à ses trois fils, Lothaire, Pepin et Louis le Germanique. Il associa le premier à l'empire, proclama le second roi d'Aquitaine, et le dernier roi de Bavière. Il avait épousé en secondes noces Judith de Bavière; un quatrième fils lui survint (823); ce fut Charles le Chauve qui fut depuis empereur. Louis voulut, après le partage, ne pas laisser sans état cet enfant d'une seconde femme qu'il aimait, et lui donna, en 829, ce qu'on appelait alors l'Allemagne, en y ajoutant une partie de la Bourgogne. Judith de Bavière, mère de cet enfant, nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur son mari, qui avait pour ministre un Bernard, comte de Barcelonne, que Judith (voy. ce nom) avait mis à la tête des affaires. Les trois fils de Louis, indignés de sa faiblesse, et encore plus de ce qu'on avait démembré leurs états, armèrent tous trois contre leur père. Quelques évêques, excités par Ebbon, archevêque de Reims et plusieurs seigneurs se joignirent à eux et abandonnèrent le parti de l'empereur. Les fils

de Louis le reléguèrent dans un monastère; mais une diète tenue à Nimègue le rétablit la même année (829). Les mêmes causes amènent les mêmes effets : Louis rétablit l'ancien partage; ses fils reprennent les armes. Le pape Grégoire IV vint en France, à la prière de Lothaire, et ne put mettre la paix entre le père et les enfants (*Voy. Grégoire IV*). Au mois de juin de l'année 833, Lothaire se mit à la tête d'une puissante armée, augmentée bientôt par la défection presque totale des troupes de son père. Ce malheureux prince, se voyant abandonné, prit le parti de passer au camp de ses enfants, retranchés entre Bâle et Strasbourg, dans une plaine appelée depuis le *Champ du mensonge*, entre Brisach et la rivière d'Ill, se déclara déchu de la dignité impériale, qui fut déferée à Lothaire. On partagea de nouveau l'empire entre ses trois fils, Lothaire, Pepin et Louis. A l'égard de Charles, cause innocente de la guerre, il fut renfermé au monastère de Prüm. L'empereur fut conduit dans celui de Saint-Médard de Soissons, et l'impératrice Judith menée à Tortone, dans le Piémont, après que les vainqueurs l'eurent fait raser. Louis n'était pas à la fin de ses malheurs : on tint un assemblée à Compiègne, où ce prince fut engagé à se soumettre à la pénitence publique, comme *s'avouant coupable de tous les maux qui affligeaient l'état*. On le conduisit à l'église de Notre-Dame de Soissons; il y parut en présence des évêques et du peuple, sans les ornements impériaux, et tenant à sa main un papier qui contenait la confession de ses fautes. Il quitta ses vêtements et ses armes, qu'il mit au pied de l'autel; et s'étant revêtu d'un habit de pénitent et prosterné sur un cilice, il lut la liste de ses délits. Alors les évêques lui imposèrent les mains; on chanta les psaumes, et on dit les oraisons pour l'imposition de la pénitence. Les auteurs ont parlé diversement de cette action : les uns ont prétendu que c'était un trait de la politique de Louis, qui crut devoir cette satisfaction aux évêques et aux seigneurs de son royaume; d'autres l'ont regardée comme l'effet de sa vertu. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai de dire que c'était pousser la vertu ou la politique plus loin qu'elle ne devait aller. Louis fut enfermé un an dans une cellule du monastère de Saint-Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent. Mais la désunion de ses trois fils lui rendit la liberté et la couronne. Louis ayant été transféré à Saint-Denis, deux de ses fils, Louis et Pepin, vinrent le rétablir, et remettre entre ses bras sa femme et son fils Charles. L'assemblée de Soissons fut condamnée par le concile de Thionville en 835. Louis y fut réhabilité; Ebbon, archevêque de Reims (*voy. ce nom*), qui avait présidé à l'assemblée de Compiègne, et quelques autres évêques, furent déposés. On a donc tort d'imputer la déposition de Louis au clergé de France; ce ne fut le crime que de quelques seigneurs et prélats. Une grande partie des évêques réclama contre cet excès, demeura attachée à Louis, et le clergé en corps improuva la conduite des factieux en déposant Ebbon et en rétablissant Louis. Bientôt après, un de ces mêmes enfants qui l'avaient rétabli, Louis de Bavière, se révolte encore; mais il est mis en fuite.

Le malheureux père mourut en 840, de chagrin, dans une île du Rhin, au-dessus de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il n'arrache la vie.* On prétend qu'une éclipse totale de soleil, qui survint pendant qu'il marchait contre son fils, effraya son esprit, que les malheurs virent affaibli, et hâta sa mort. Il est difficile d'accorder ce récit avec les connaissances astronomiques que plusieurs historiens lui ont attribuées : a chose cependant n'est pas impossible, si on veut admettre cette réflexion du P. Petau : *Sed nec absurdum existimem, insignes potissimum solis eclipses ta dispositas à Deo, ac suis spatiis definitas, ut in a temporum momenta caderent, quibus illustrium ventuum indicia dare possent.* Quoi qu'il en soit, la faiblesse de Louis et ses inconséquences firent ses malheurs de son règne et ternirent ses autres qualités. Il connaissait les lois anciennes et modernes, et il en fit observer quelques-unes. Il rendit au clergé de son royaume la liberté des élections, et se réserva seulement le droit de les confirmer. Le pape Pascal I^{er} s'étant fait sacrer sans avoir obtenu, suivant l'usage, l'approbation de l'empereur, Louis menaça les Romains des plus grands châtimens, si jamais ils se portaient, d'après son expression, à de semblables attentats. Les évêques avaient jusqu'alors été obligés d'aller à la guerre. Louis I^{er} le leur défendit, et les contraignit à déposer leurs armures. S'étant rendu ennemis le clergé et la noblesse, il se livra à des ministres tiés du néant ; ce fut Adhelard, un de ses favoris, qui dirigea toutes ses actions, et fut la principale cause de ses malheurs. On peut consulter, sur Louis le Débonnaire, Astronome, *Vita Ludovic. pii imp. Ermoldi Nigelli Carmen; Thegani* (archiepiscopi Trevisensis) *de gestis Ludovici pii*, les *Chroniques de St.-Denis*, ch. 8 et suiv.; *Nittrard. histor.; Paschalis Ralberti vita Venerab. Walæ abbat.; Annales bertiniani; Pagi critica; Script. Francic.* t. VIII, etc. En déplorant les tristes dissensions qui déchirèrent son règne, on ne put s'empêcher d'admirer les effets du christianisme, qui, dans le tumulte même des passions, fait respecter à un certain point la voix de la nature. Sous le règne du paganisme, les divisions eussent été terminées par des assassinats et des paricides, et c'eût été un tableau d'horreurs de plus ajouté à ceux qui composent l'histoire des prédécesseurs de Constantin, et qui forme encore aujourd'hui les annales des nations qui ne connaissent point l'Évangile.

LOUIS II, le Jeune, empereur d'Occident, fils aîné de Lothaire I^{er}, créé roi d'Italie en 844, monta sur le trône impérial en 855. Les guerres civiles, sous le règne de Louis le Débonnaire, avaient ouvert l'empire aux Sarrasins, qui d'abord s'emparèrent du duché de Bénévent. Il défendit l'armée de Louis près Gaëte, en 843, mais il les battit trois ans après. Défait de nouveau par les Sarrasins, dans la Pouille, il les vainquit en 868, 870 et 871, et les chassa de la Calabre. Dans cette même année, Adelgise, prince de Bénévent, fit arrêter Louis I^{er} dans son propre palais; mais craignant la juste vengeance des Carolingiens, il lui rendit la liberté; et enfin le pape Jean VIII raccommoda Adelgise avec

l'empereur. Louis ne laissa qu'une fille, Ermenegarde, qui épousa Boson, lequel fonda le royaume d'Arles, eut un différend avec les souverains de Constantinople, qui, méprisant sa faiblesse, lui disputaient le titre d'empereur. Il se défendit assez mal, et n'allégua contre eux que la possession. Louis le Jeune mourut le 12 août 875.

LOUIS III, dit l'Aveugle, né en 880, de Boson, roi de Provence, et d'Ermenegarde, fille de l'empereur Louis le Jeune, n'avait que 10 ans quand il succéda à son père. Il passa en Italie l'an 900, pour défendre ses droits contre Bérenger, qui lui disputait l'empire; et après l'avoir battu deux fois, il se fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Il ne tint que 5 ans le sceptre impérial. S'étant laissé surprendre dans Vérone par son rival, celui-ci lui fit crever les yeux, et le renvoya en Provence, où il mourut l'an 928, ou au commencement de 929.

LOUIS IV, dit l'Enfant, fils de l'empereur Arnoul, fut roi de Germanie après la mort de son père en 900, à l'âge de 7 ans. L'Allemagne fut dans une entière désolation sous son règne. Les Hongrois la ravagèrent; on ne parvint à les faire retirer qu'à prix d'argent. A ces incursions étrangères se joignirent des guerres civiles entre les princes et le clergé. On pillait les églises : les Hongrois revinrent pour avoir part au pillage : Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut le 21 janvier 912. Il fut le dernier prince en Allemagne de la race des Carolingiens. La couronne, qui devait être héréditaire dans la maison de Charlemagne, devint élective. Les états de la nouvelle monarchie profitèrent de cette révolution. Les allemands, maîtres de disposer du trône, se donnèrent des privilèges excessifs. Les duchés et les comtés, administrés jusqu'alors par commission, devinrent des fiefs héréditaires. Peu à peu la noblesse et les états des duchés, qui, dans les premiers temps, ne reconnaissaient que la souveraineté du roi seule, furent réduits à dépendre absolument de leurs ducs, et à tenir en arrière-fiefs des terres qui mouvaient auparavant en droiture de la couronne. D'un autre côté, l'Italie commença à être asservie à l'Allemagne, et ce fut la source de plusieurs différends funestes entre les papes et les empereurs.

LOUIS V, nommé ordinairement Louis de Bavière, fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I^{er}, naquit l'an 1286, et fut élu empereur à Francfort en 1314, à l'âge de moins de trente ans. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, tandis que Frédéric le Bel, fils de l'empereur Albert I^{er}, était sacré à Cologne, après avoir été nommé à l'empire par une partie des électeurs. Ces deux sacres produisirent des guerres civiles d'autant plus cruelles, que Louis de Bavière était oncle de Frédéric, son rival. Les deux empereurs consentirent, après avoir répandu beaucoup de sang, à décider leur querelle par trente champions : usage des anciens temps, que la chevalerie a renouvelé quelquefois. Ce combat ne décida rien, et ne fut que le prélude d'une bataille dans laquelle Louis fut vainqueur. Cette journée, suivie de quelques autres

victoires, le rendit maître de l'empire. Frédéric ayant été fait prisonnier, y renonça au bout de trois ans pour avoir sa liberté. Le pape Jean XXII avait observé jusqu'alors la neutralité entre les deux concurrents, espérant que Louis, dont il connaissait les mauvaises qualités et le peu de religion, serait obligé de céder l'empire à Frédéric, prince sage et vertueux; mais après la bataille décisive de Muhl-dorf, en 1322, il ordonna à Louis V de suspendre l'exercice de ses droits, et de les soumettre au jugement du pape. Il donna contre lui plusieurs monitoires, dans lesquels il lui reprochait de favoriser les hérétiques et les ennemis du saint Siège, et alla jusqu'à déclarer l'empire vacant. (Voy. au sujet de ces procédés des papes, les articles FRÉDÉRIC BARBE-ROUSSE, FRÉDÉRIC II, GREGOIRE VII, etc.) L'empereur appela du pape *mal instruit* au pape *mieux instruit*, et enfin au concile général. Ayant été excommunié, il entra en Italie, entreprit de placer de son autorité des évêques sur plusieurs sièges d'Italie, et de chasser ceux qui y avaient été nommés par le pape; entra dans Rome, s'y fit couronner, fit élire l'antipape Pierre de Corbière ou Corbario, prononça une sentence de mort contre le pape et son défenseur le roi de Naples, et les condamna tous les deux à être brûlés vifs : trait qui donne une plus mauvaise idée de ce prince que toutes les bulles de Jean XXII. Comment, après de tels excès des empereurs, les écrivains modernes ont-ils pu s'attacher à inculper exclusivement les papes, dont les torts sont toujours restés beaucoup en deçà de si étranges emportements? (Voy. GELASE II.) Ne serait-il pas plus sage de jeter un voile réciproque sur les fautes des pontifes et des rois, et de louer la modération dont au moins les premiers donnent aujourd'hui le consolant spectacle? Les fureurs de Louis irritèrent tout le monde; les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec une armée aux portes de Rome; l'empereur et son antipape sont obligés de s'enfuir. Celui-ci demande pardon au pape la corde au cou. Clément VI marcha sur les traces de Jean XXII, son prédécesseur. il lança les foudres ecclésiastiques sur Louis, en 1346. Cinq électeurs élurent roi des Romains, Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. L'ancien et le nouvel empereur se firent la guerre; mais un accident arrivé en 1347 termina ces querelles funestes. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, et mourut de sa chute à soixante-trois ans. D'autres disent qu'il fut empoisonné. Ce prince est le premier empereur qui ait résidé constamment dans ses états héréditaires, à cause du mauvais état du domaine impérial, qui ne pouvait plus suffire à l'entretien de sa cour. Avant lui, les empereurs avaient voyagé continuellement d'une province à l'autre. Louis est aussi le premier qui, dans ses sceaux, se soit servi de deux aigles pour désigner les armes de l'empire. Ils furent changés sous Wenceslas, et réduits à un seul à deux têtes. C'est par la protection qu'il accorda aux Suisses révoltés, pour affaiblir la puissance d'une maison rivale, qu'il a contribué à fonder la république helvétique. Voy. TELL.

ROIS DE FRANCE.

LOUIS I^{er}, roi de France. Voy. Louis le Débonnaire.

LOUIS II, le Bègue, ainsi nommé à cause du défaut de sa langue, était fils de Charles le Chauve, né en 846. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, succéda à son père dans le royaume de France, le 6 octobre 877, reçut honorablement le pape Jean VIII, et se fit couronner par lui roi de France au concile de Troyes, l'an 878. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine en faveur de Boson, qui s'était fait roi de Provence, et de plusieurs autres seigneurs mécontents, et mourut à Compiègne, le 10 avril 879, à 33 ans. Il eut d'Ansgarde, sa première femme qu'il fut obligé de répudier par ordre de son père, Louis et Carloman, qui partagèrent le royaume entre eux; et laissa en mourant Adélaïde sa seconde femme, grosse d'un fils, qui fut Charles le Simple. On peut voir pour ce règne *Annales Bertiniani ann. 877-879; Annales Fuldenses; Frodoardi Hist. Eccles. Rhem., lib. III, cap. 24; Hincmari Archiep. Rhem. opera; Johannis VIII Epistolæ; Script. Francic. tom. 2.*

LOUIS III, fils de Louis le Bègue, et frère de Carloman, partagea le royaume de France avec son frère, et vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Austrasie avec la Neustrie, et Carloman l'Aquitaine et la Bourgogne. Louis III défait Hugues le Bâtard, fils de Lothaire et de Valdrade, qui revendiquait la Lorraine; marcha contre Boson, roi de Provence, et s'opposa aux courses des Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire dans le Vimeu, à Saucourt, en 882. Il mourut sans enfants, le 4 août suivant, à 22 ans. Après sa mort, Carloman, son frère, fut seul roi de France. On peut consulter *Annales Bertiniani; Annales Fuldenses, Chronic. de gestis Normannorum; Frodoardi Hist. Eccles. Rhem. lib. III, cap. 30; Annales Vadastini; Script. Franc. tome 2.*

LOUIS IV ou d'Outremer, ainsi nommé à cause de son séjour pendant treize ans en Angleterre, où la reine Ogive sa mère l'avait conduit, était fils de Charles le Simple. Il succéda à Raoul, roi de France, en 936. Hugues Capet, dit le Grand, et Herbert, comte de Vermandois, s'accordant pour renoncer à la couronne de France, après en avoir dépossédé Charles le Simple, firent élire Louis, qui choisit Hugues pour premier ministre; et dès lors celui-ci marcha à l'égal de son souverain, et après sa mort il devint roi. Louis voulut s'emparer de la Lorraine; mais l'empereur Othon I^{er} le força de se retirer. Les grands de son royaume se révoltèrent plusieurs fois, et il les réduisit avec peine. S'étant emparé de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait et fait prisonnier par Aigrold, roi de Danemarck, et par Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année suivante, après l'avoir obligé de rendre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues le Blanc. Cette cession occasionna une guerre opiniâtre entre le comte et le roi; mais Louis d'Outremer étant soutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre et du pape, Hugues le Blanc fut enfin obligé de faire la paix, et

de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer finit ses jours d'une manière funeste : il fut renversé par son cheval en poursuivant un loup, et mourut à Reims de cette chute, le 10 septembre 954, à 36 ans. Il laissa de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiseleur, deux fils, Lothaire et Charles. Lothaire lui succéda, et Charles ne partagea point la couronne, contre la coutume de ce temps-là, tant à cause de son bas âge que parce qu'alors il ne restait plus que Reims et Laon en propre au roi. Depuis, le royaume ne fut plus divisé également entre les frères; l'aîné seul eut le titre de roi, et les cadets n'eurent que de simples apanages. Ce fut ce qui rendit à l'état une partie de son ancienne grandeur. Louis d'Outremer était un grand prince à plusieurs égards; mais il ne se défiait pas assez des hommes, et il fut souvent trompé. Les auteurs à consulter pour cette époque sont *Willelmi Gemetensis lib. III, cap. 3 et seq.; Chronic. Viridun. Hugonis Flaviniacensis; Hugonis Floriacensis libellus; Frodoardi Chronic.; Luitprandi Chronic.; Orderici Vital. Eccles. Hist.; Ludovici Transmarini diploma*, tom. 9.

LOUIS V, le *Fainéant*, roi de France après Lothaire, son père, en 986, se rendit maître de la ville de Reims, et fit paraître beaucoup de valeur dès le commencement de son règne. Il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, le 21 mai de l'année suivante 987, âgé d'environ vingt ans. Louis était d'un caractère turbulent et inquiet : le nom de *Fainéant* ne lui convenait point. Il paraît que ce nom ne lui a été donné que parce que son règne n'offre rien de mémorable; mais que pouvait-il faire dans le peu de temps qu'il occupa le trône? C'est le dernier des rois de France de la seconde race des Carlovingiens, laquelle a régné en France 256 ans. Après sa mort, le royaume appartenait de droit à Charles, son oncle, duc de la Basse-Lorraine, et fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux Français, il fut exclu de la succession, et la couronne fut dévolue à Hugues Capet, duc de France, le prince le plus puissant du royaume. Les causes de la ruine de la seconde race sont particulièrement les suivantes : 1^o la division du corps de l'état en plusieurs royaumes, division suivie nécessairement de guerres civiles entre les frères; 2^o l'amour excessif que Louis le Débonnaire eut pour son trop cher fils Charles le Chauve; 3^o la faiblesse de la plupart des rois ses successeurs : à peine en compte-t-on cinq ou six qui aient eu à la fois du bon sens et du courage; 4^o les ravages des Normands, qui désolèrent la France pendant près d'un siècle, et favorisèrent les révoltes des grands seigneurs.

LOUIS VI, le *Gros*, fils de Philippe I^{er} et de Berthe de Hollande, né en 1081 (quelques chronologistes disent en 1078), parvint à la couronne en 1108. Le domaine qui appartenait immédiatement au roi se réduisit alors au duché de France. Le reste était en propriété aux vassaux du roi, qui se conduisaient en tyrans dans leurs seigneuries, et qui ne voulaient point de maître. Ces seigneurs vassaux étaient presque tous des rebelles. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne manquait pas

d'appuyer leurs révoltes; de là ces petites guerres entre le roi et ses sujets; guerres qui occupèrent les dernières années de Philippe I^{er} et les premières de Louis le Gros. Ce prince s'aperçut trop tard de la faute que l'on avait faite de laisser prendre pied en France aux Anglais, en ne s'opposant point à la conquête que Henri I^{er} fit de la Normandie sur Robert son frère aîné. Le monarque anglais étant en possession de cette province, refusa de raser la forteresse de Gisors, comme on en était convenu. La guerre s'alluma, et après des succès divers, elle fut terminée en 1114 par un traité qui laissait Gisors à l'Angleterre, sous la condition de l'hommage. Elle se ralluma bientôt. Louis le Gros ayant pris sous sa protection Guillaume Cliton, fils de Robert, dit *Courto-Cuisse*, qui avait été dépouillé de la Normandie, voulut le rétablir dans ce duché; mais il n'était plus temps : Henri était devenu trop puissant, et Louis le Gros fut battu au combat de Brenneville, en 1119. L'année suivante, la paix se fit entre Louis et Henri, qui renouvela son hommage pour la Normandie. Le roi d'Angleterre ayant perdu toute sa famille et la fleur de sa noblesse, qui périt à la vue du port de Harfleur, où elle s'était embarquée pour passer en Angleterre, cet événement renouvela la guerre. Guillaume Cliton, soutenu par plusieurs seigneurs normands et français, que Louis le Gros appuyait secrètement, profita de ce temps funeste à Henri pour l'attaquer; mais le monarque anglais vint à bout de soulever l'empereur Henri V contre le roi de France. Henri lève des troupes et s'avance vers le Rhin; Louis le Gros lui opposa une armée considérable, et l'empereur fut bientôt obligé de reculer. Le monarque français aurait pu aisément marcher tout de suite contre le roi d'Angleterre et reprendre la Normandie; mais les vassaux qui l'avaient suivi contre le prince étranger l'auraient abandonné s'il eût fallu combattre le duc de Normandie, par l'intérêt qu'ils avaient de balancer ces deux puissances l'une par l'autre. Louis le Gros est le premier qui ait entrepris de donner un gouvernement à la France. Avant lui, depuis que les nobles avaient *forcé le roi de déclarer leurs titres héréditaires*, il n'y avait aucune puissance publique; la majesté royale était avilie. Dès que Louis fut en état de monter à cheval, il poursuivait les seigneurs et les gentilshommes qui, du haut de leurs donjons, se répandaient pour piller dans les campagnes sans défense, sur les grands chemins et sur les rivières. Toute sa vie il eut les armes à la main, courant partout où les opprimés réclamaient son secours, et payant de sa personne comme un simple cavalier. Quand il eut mis à la raison la plupart de ces petits tyrans, il entreprit de rétablir l'ordre; il accorda aux villes des chartres de communes, qui en les déclarant libres, leur permettaient de se choisir des maires et des échevins pour juger leurs procès et maintenir la police. Devenues ainsi de petites démocraties, les villes fournissaient au roi un certain nombre de gens de guerre. Chaque paroisse combattait pour lui sous la bannière de son saint. La jurisprudence occupa également ce monarque. Les justices royales, longtemps négligées et méconnues, refleurirent. Le monarque, garant

des chartes de *communes*, prononça sur les différends qui survinrent entre les villes et les seigneurs; il institua l'usage d'appeler en plusieurs cas à ses juges, de sentences rendues par les officiers seigneuriaux. Il envoya des commissaires pour éclairer la conduite des juges. A la vérité, ce fut moins son ouvrage que celui de l'abbé Suger, son principal ministre; mais comme on impute aux rois tout le mal qui se fait sous eux, on doit aussi leur tenir compte de ce qui se fait de bien. Cette entreprise importante fut continuée sous Louis le Jeune, son fils. Les dernières années de Louis le Gros furent occupées à venger le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, et à éteindre le schisme entre le pape Innocent II et Anaclet. Une dysenterie l'enleva le 1^{er} août 1137. Il mourut en chrétien, couché sur un tapis qu'il avait fait étendre à terre et couvrir de cendre en forme de croix. Les dernières paroles de ce monarque sont une belle leçon pour les rois : « N'oubliez jamais, dit-il à son fils, » que l'autorité royale est un fardeau dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort. » Sa veuve, Alix de Savoie, épousa, en secondes noces, Matthieu de Montmorency, connétable; elle mourut en 1134. Louis était un prince recommandable par la douceur de ses mœurs, dit le président Hénault, et par toutes les vertus qui font un bon roi. Il est le premier roi de France qui ait été prendre à Saint-Denis l'*oriflamme*, espèce de bannière de couleur rouge, fendue par le bas, et suspendue au bout d'une lance dorée. La vie de Louis le Gros a été écrite par Suger. On peut encore consulter l'*Hist. ecclésiastique d'Orderic Vital*, les grandes Chroniques de Saint-Denis, ch. 9, 10, etc.; l'*Histoire de Normandie de Guillaume de Jumièges*, etc.

LOUIS VII, le Jeune, fils du précédent, né en 1120, succéda à son père en 1137, après avoir régné avec lui quelques années. Il eut au commencement de son règne un différend avec Innocent II, et avec Thibaud IV, comte de Champagne. Innocent ayant nommé à l'archevêché de Bourges, et ne croyant pas devoir approuver l'élection que le clergé avait faite, Louis se déclara d'une manière violente contre le pape, qui l'excommunia et mit son domaine en interdit. Le roi s'en vengea sur Thibaud, qui était dévoué au pontife, et mit en 1141 la ville de Vitri à feu et à sang. Les temples mêmes ne furent pas épargnés, et 1300 personnes réfugiées dans une église périrent comme tout le reste dans les flammes. Saint Bernard lui en fit de vifs reproches : le prince en fut touché, mais beaucoup trop tard, et se réconcilia avec le pontife. Le même saint, chargé par le pape Eugène de prêcher une croisade, y engagea Louis, contre l'avis de l'abbé Suger, qui, sans désapprouver la croisade, s'opposait au départ du roi. (Voy. SUGER.) Cette seconde croisade ne répondit point aux efforts de Louis, mais elle eut d'ailleurs de très-bons effets; ce fut une nouvelle époque de la liberté que les villes achetèrent du roi ou de leurs seigneurs, qui faisaient argent de tout pour se croiser. Depuis longtemps il n'y avait plus en France que la noblesse et les ecclésiastiques qui fussent libres; le reste du peuple était esclave, et même nul

ne pouvait entrer dans le clergé sans la permission de son seigneur. Le roi n'avait d'autorité que sur les serfs des terres qui lui appartenaient. Mais quand les villes et les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, devenu leur défenseur naturel contre les entreprises des seigneurs, acquit en eux autant de sujets. Cette défense occasionna de la dépense; il fallait qu'ils la payassent, et ils devinrent ainsi contribuables du roi, au lieu de l'être de leurs seigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la servitude du roi était si douce, qu'on vint dès lors renaitre en France les sciences, l'industrie et le commerce. Ce qui donna lieu à la croisade, ce fut la prise d'Edesse par Noradin. Le roi partit en 1147, avec Eléonore sa femme et une armée de 80,000 hommes. Il fut défait par les Sarrasins. Il mit le siège devant Damas, et fut obligé de le lever en 1149, par la trahison des Grecs. C'est ainsi du moins qu'en ont parlé la plupart des historiens d'Occident; les Orientaux ne conviennent pas de cette trahison. Louis le Jeune, en revenant en France, fut pris sur mer par des Grecs, et délivré par le général Roger, roi de Sicile. Ce monarque, après tant de malheurs, ne fut pas dégoûté des croisades : à peine fut-il arrivé qu'il en médita une nouvelle; mais les esprits étaient si refroidis qu'il fut obligé d'y renoncer. Suger entreprit d'en faire une à ses dépens; mais la mort le prévint. (Voy. GODEFROI de BOUILLON, saint BERNARD, PIERRE l'ERMITE, saint Louis, etc.) L'épouse de Louis Eléonore, héritière de la Guienne et du Poitou, qui l'avait accompagné dans sa course aussi longue que malheureuse, s'était, dit-on, dédommée des fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, son oncle paternel, et avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. Louis crut laver cette honte en faisant cesser en 1152 son mariage, pour épouser en quatrièmes noces Alix, fille de ce même Thibaut, comte de Champagne, son ancien ennemi. C'est ainsi qu'il perdit la Guienne. Eléonore répudiée se maria six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, et lui porta en dot le Poitou et la Guienne. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre en 1156, au sujet du comté de Toulouse. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, ne remporta aucune victoire remarquable. La paix conclue entre les deux monarques, 1161, fut suivie d'une nouvelle guerre, terminée en 1177, par la promesse de mariage du second fils de Henri II et de la fille cadette de Louis le Jeune. Ce prince mourut en 1180 à 60 ans, d'une paralysie qu'il contracta en allant au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, auquel il avait donné une retraite dans sa fuite. Il entreprit ce voyage pour obtenir la guérison de Philippe son fils, dangereusement malade. Louis le Jeune était pieux, bon, courageux, mais presque sans succès, ce qu'on attribua aux excès qui marquèrent le commencement de son règne, et que saint Bernard regarda dès lors comme une source de calamités. Ne pouvant extirper de son royaume les filles de mauvaise vie, il voulut au moins qu'elles fussent marquées par un sceau caractéristique d'avilissement : il défendit par un édit qu'elles portassent des ceintures

données comme les honnêtes femmes, ce qui donna lieu au proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

LOUIS VIII, roi de France, que sa bravoure a fait surnommer *Cœur de Lion*, fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut, naquit le 5 septembre 1187. Il se signala en diverses expéditions sous le règne de son père, et monta sur le trône en 1225. Avant la mort de son père Philippe-Auguste, ce prince, sollicité par les Anglais révoltés contre Jean, passa à Londres, où il avait été proclamé roi. Il vainquit les partisans du monarque détrôné ; mais Jean étant mort, les Anglais se prononcèrent en faveur de son fils. Louis fut assiégé dans Londres, et n'obtint sa liberté qu'en promettant que Philippe-Auguste rendrait aux Anglais ce qu'il leur avait pris en France. C'est le prétexte sur lequel Henri III d'Angleterre, au lieu de venir au sacre de Louis, se fonda pour le sommer de lui rendre la Normandie. Louis VIII s'y refusa et partit avec une nombreuse armée, résolu de combattre les Anglais et de les chasser de la France. Il prit sur eux Niort, Saint-Jean-d'Angely, le Limousin, le Périgord, le Pays d'Aunis, etc. Il ne restait plus que la Gascogne et Bordeaux à soumettre pour achever d'éloigner les Anglais, lorsque Louis se vit obligé de faire la guerre aux Albigeois, qui portaient avec le poison de l'erreur les dégâts les plus sanglants dans les provinces méridionales du royaume. Il fit le siège d'Avignon, à la prière du pape Honoré III, et prit cette ville le 12 septembre 1226. La maladie se mit ensuite dans son armée, le roi lui-même tomba malade, et mourut à Montpensier en Auvergne, le 8 novembre 1226, à 39 ans. Thibaut VI, comte de Champagne, éperdument amoureux de la reine, fut soupçonné de l'avoir empoisonné ; mais cette accusation est dénuée de fondement. La valeur de Louis VIII, sa chasteté et ses vertus ont rendu son nom immortel. Il légua par testament cent sous à chacune des 2000 léproseries de son royaume. Le lèpre était alors, comme l'on voit, une maladie fort commune. Il légua encore 30,000 livres une fois payées, c'est-à-dire environ 340,000 liv. de la monnaie d'aujourd'hui, à sa femme, la célèbre Blanche de Castille. Cette remarque fera connaître quel était alors le prix de la monnaie. C'est, dit un historien, le poulx d'un état, et une manière assez sûre de connaître ses forces. Louis VIII est le premier roi de la troisième race qui ne fut pas sacré du vivant de son père.

LOUIS IX (saint), fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né le 25 avril 1215, parvint à la couronne en 1226, sous la tutelle de sa mère : ce fut la première fois que les qualités de tutrice et de régente se trouvèrent dans la même personne. La minorité du jeune roi fut occupée à soumettre les barons et les petits princes, toujours en guerre entre eux, et qui ne se réunissaient que pour bouleverser l'état. Le cardinal Romain, légat du pape, aida beaucoup la reine par ses conseils. Thibaut VI, comte de Champagne, depuis longtemps amoureux de Blanche, fut jaloux de l'ascendant que prenait Romain, et arma contre le roi. Blanche, qui avait

méprisé jusqu'alors son amour, s'en servit avec autant d'habileté que de vertu pour ramener le comte et pour apprendre de lui les noms, les desseins et les intrigues des factieux. Louis, parvenu à l'âge de majorité, soutint ce que sa mère avait si bien commencé, et ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les différends de Grégoire IX et de Frédéric II, et ne voulut pas que son frère Robert acceptât la couronne impériale, que le pape lui offrait. Il condamnait hautement la conduite de Frédéric ; mais il ne croyait pas qu'on pût lui ôter la couronne, s'il n'était condamné dans un concile général. Ce qui prouve quelle était sur ce point, même dans les cours, la jurisprudence de ces temps reculés, relativement aux rois, et combien l'on a eu tort, de nos jours, de s'élever à ce sujet contre les papes, (Voy. FRÉDÉRIC II, GRÉGOIRE VII, GRÉGOIRE IX, etc.) Après l'excommunication de ce prince au concile de Lyon, et sa déposition, qu'il semblait ne pas approuver, quoiqu'il en reconnût la légalité, il travailla à le réconcilier avec le pape ; mais Frédéric ne répondit pas à ses vœux. Louis leva des troupes contre le roi d'Angleterre Henri III, et contre les grands vassaux de la couronne de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois, la première à la journée de Taillebourg en Poitou, l'an 1241 ; la deuxième, quatre jours après, près de Saintes, où il remporta une victoire complète. Henri fut obligé de faire une paix désavantageuse. Le comte de La Marche et les autres vassaux révoltés rentrèrent dans leur devoir et n'en sortirent plus. Louis n'avait alors que 27 ans. Il quitta son royaume bientôt après, pour passer dans la Palestine. Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, il crut entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles, de faire restituer aux chrétiens les belles provinces que les Sarrasins leur avaient enlevées, et de les délivrer du plus cruel esclavage qui fût jamais : il fit dès lors vœu de passer dans la Terre-Sainte. La reine sa mère, la reine sa femme, le prièrent de différer jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli ; mais Louis n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui attacha, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendaient le roi dans la Terre-Sainte. Louis prépara pendant quatre ans cette expédition, aussi illustre que malheureuse ; enfin, laissant à sa mère le gouvernement du royaume, il s'embarqua en 1248 à Aigues-Mortes, avec Marguerite de Provence sa femme, et ses trois frères. Presque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Il avait résolu de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans son pays le sultan, maître de la Terre-Sainte : il passa le Nil à la vue des infidèles, remporta deux victoires sur eux, et fit des prodiges de valeur à la journée de Massoure en 1250. Les Sarrasins eurent bientôt leur revanche : la famine et la maladie contagieuse ayant obligé les Français à reprendre le chemin de Damiette, ils vinrent les attaquer pendant la marche, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Le roi, dangereusement malade,

fut pris près de Massoure avec tous les seigneurs de sa suite et la meilleure partie de l'armée. Louis parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les musulmans ne pouvaient se lasser d'admirer sa patience et sa fermeté à refuser ce qu'il ne croyait pas raisonnable. Ils lui disaient : « Nous te » regardions comme notre captif et notre esclave, » et tu nous traites, étant aux fers, comme si nous » étions les prisonniers ! » On osa lui proposer de donner une somme excessive pour sa rançon, mais il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à » votre maître qu'un roi de France ne se rachète » point pour de l'argent. Je donnerai cette somme » pour mes gens, et Damiette pour ma personne. » Il paya en effet 400,000 liv. pour leur rançon, rendit Damiette pour la sienne, et accepta du sultan une trêve de dix ans. Son dessein était de repasser en France; mais ayant appris que les Sarrasins, au lieu de rendre les prisonniers, en avaient fait périr un grand nombre dans les tourments, pour les obliger de quitter leur religion, il se rendit dans la Palestine, où il demeura encore quatre ans, jusqu'en 1254. Le temps de son séjour fut employé à fortifier et à réparer les places des chrétiens, à mettre en liberté tous ceux qui avaient été faits prisonniers en Egypte, et à travailler à la conversion des infidèles. Arrivé en France, il trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'aurait dû naturellement espérer. La Providence avait veillé sur un pays qu'il n'avait abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Son retour à Paris, où il se fixa, fit le bonheur de ses sujets et la gloire de la patrie. Il établit le premier la justice du ressort; et les peuples, opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, purent porter leurs plaintes à quatre bailliages royaux, créés pour les écouter. Sous lui, les hommes d'études commencèrent à être admis aux séances de ses parlements, dans lesquelles des chevaliers, qui rarement savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Il diminua les impôts, et révoqua ceux que l'avidité des financiers avait introduits. Il porta des édits sévères contre les blasphémateurs et les impies, bâtit des églises, des hôpitaux, des monastères, et publia une *Pragmatique-Sanction* en 1269, pour conserver les anciens droits des églises cathédrales et la liberté des élections. Le sixième canon défend de payer les sommes que la cour de Rome pourrait exiger. Mais Fleury observe « que ce » canon manque dans beaucoup d'exemplaires; » dans les autres canons, il n'est nullement fait » mention de la cour de Rome, et on croit que le » saint roi n'y a eu en vue que les entreprises des » seigneurs et des juges laïques sur les bénéfices. » Le président Hénault doute que cette *Pragmatique* soit de saint Louis. Ce monarque reçut en 1264 un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux : le roi d'Angleterre Henri III et les barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Ce prince était venu le voir à Paris au retour de son voyage en Palestine, et l'avait assuré qu'il était son seigneur et qu'il le serait toujours. Le comte d'Anjou, Charles son frère, dut à sa réputation et au bon ordre de son royaume l'honneur d'être

choisi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentait cependant ses domaines de l'acquisition de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France : les querelles de Henri III et de ses barons lui en facilitaient les moyens; mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin, en les faisant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunie à la couronne par Philippe-Auguste son aïeul. Voyant la France florissante et son gouvernement bien affermi, il partit pour la sixième croisade en 1270. Il assiégea Tunis en Afrique; huit jours après il emporta le château, et mourut dans son camp le 25 août de la même année, d'une maladie contagieuse qui ravageait son armée. Dès qu'il en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, et expira, à l'âge de 33 ans, avec la ferveur d'un anachorète et le courage d'un héros, et avec la satisfaction d'avoir fait aux ennemis du nom chrétien une guerre sage et juste, quoique avec des succès variés et d'éclatants revers. (Voy. l'excellent discours sur le troisième âge de l'Eglise, à la fin du 14^e tome de l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Bérault, et les articles Louis VII. PIERRE l'ERMITE, etc.) Boniface VIII le canonisa en 1297. La bulle de canonisation du saint roi est un éloge magnifique et très-étendu, fondé, comme il y est dit, sur une certitude entière de la pureté de ses mœurs, de la régularité et de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zèle généreux pour le progrès de la foi, de sa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens sans appui et de toute nation, en un mot de toutes ses vertus chrétiennes, royales, héroïques. On avait reçu à ce sujet la déposition sous serment de plus de 500 témoins, et l'on avait vérifié jusqu'à 65 miracles. Saint Louis a été, au jugement du père Daniel et du président Hénault, un des plus grands princes qui aient jamais porté le sceptre : compatissant comme s'il n'avait été que malheureux; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie; intrépide dans les combats, mais sans emportement. Il n'était courageux que pour de grands intérêts. Il fallait que des objets puissants, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son âme, qui hors de là paraissait faible, simple et timide. Prudent et ferme à la tête de ses armées et de son conseil, quand il était rendu à lui-même il n'était plus que particulier. Ses domestiques devenaient ses maîtres, sa mère le gouvernait, et les pratiques de la dévotion la plus simple remplissaient ses journées. Il est vrai que ces pratiques étaient ennoblies par des vertus solides et jamais démenties; elles formaient son caractère. C'est à ce règne, suivant Joinville, que se doit rapporter l'institution des maîtres des requêtes : ils n'étaient d'abord que trois; ils furent portés à quatre-vingts par l'édit de 1752, qui les fixa à ce nombre. Saint Louis proscrivait aussi des terres de son domaine l'absurde procédure des duels judiciaires, et y substitua la voie d'appel à un tribunal supérieur : ainsi il ne fut plus permis, comme auparavant, de se battre contre sa partie ni contre les témoins qu'elle produisait. Joinville, La Chaise,

l'abbé de Choisy, Bury et l'abbé Velly ont écrit sa *Vie*. Voy. leurs articles. On peut consulter en outre la *Vie de saint Louis* par le confesseur de la reine Marguerite; l'*Histoire d'Angleterre de Matthieu Pâris*; la *Chronique de Guillaume de Nangis*; les *Chroniques de St.-Denys*; l'*Histoire de saint Louis* par un moine de St.-Denys; *Observations de Ménard sur l'Histoire de saint Louis*; les *Etablissements de ce prince*, publiés en 1786, par l'abbé St.-Martin; *Essai sur les institutions de saint Louis par Beugnot*; les *institutions de saint Louis* par Mignet, etc. Ce monarque a été le sujet de divers ouvrages de poésie parmi lesquels nous citerons le poème épique du père Lemoyne, et la tragédie de M. Ancelot, jouée en 1819.

LOUIS X, roi de France et de Navarre, surnommé *Hutin*, c'est-à-dire *mutin* et *querelleur*, né le 4 octobre 1289, succéda à Philippe le Bel son père, le 29 novembre 1314, étant déjà roi de Navarre par Jeanne sa mère, et s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1^{er} octobre 1308. Veuf de Marguerite de Bourgogne, il différa son sacre jusqu'au mois d'août de l'an 1315, à cause des troubles de son royaume, et parce qu'il attendait sa nouvelle épouse, Clémence, fille de Charles, roi de Hongrie. Pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, se mit à la tête du gouvernement, et fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, au gibet que ce ministre avait lui-même fait dresser sous le feu roi, dont il était ministre. Louis X rappela les Juifs dans son royaume, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, et laissa accabler son peuple d'impôts, sous le prétexte de cette guerre. Il contraignait encore le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté : ce qu'ils firent avec peine. En remplissant un devoir connu, ils étaient tranquilles, et ils ignoraient ce qu'on exigerait d'eux, quand ils seraient libres. L'édit du roi portait que, *selon le droit de nature, chacun doit naître franc*, et il faisait acheter ce droit de *nature*. « On a remarqué en tout temps, dit un philosophe, que les prôneurs de la liberté ne la connaissent guère; et que s'ils en saisissent quelques traits, c'était toujours à leur profit. » Le dernier acte du règne de Louis X fut la punition de plusieurs exaltés, surnommés, avec justice, *lousp dévorants*, et dont cependant on ne pendit que les plus pauvres. Louis X mourut à Vincennes le 8 janvier 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils posthume nommé Jean, né le 13 novembre 1316; mais ce jeune prince ne vécut que huit jours. Il s'éleva une grande difficulté au sujet de la succession. Jeanne, fille du roi et de sa première femme, devait régner, selon le duc de Bourgogne. Les états généraux décidèrent que la loi salique excluait les femmes de la couronne. Leur avis prévalut, et ce fut Philippe le Long, 2^e fils de Philippe le Bel, qui monta sur le trône de France. Jeanne eut pour sa part la couronne de Navarre, qu'elle porta en dot à Philippe, petit-fils de Philippe le Hardi. Voyez pour le règne de Louis X les *Ordonnances des rois de France*; le *Continuateur de Nangis*; *Pauli Emilii Veronensis hist. lib. VIII*; les *Chroniques de Saint-Denis*, Rymer. *acta*, etc., etc.

LOUIS XI, fils de Charles VII et de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples, naquit à Bourges le 5 juillet 1425. A l'âge de 17 ans, il se révolta contre son père, par haine contre Agnès Sorel et contre les ministres du roi. Il s'enfuit à Niort, où il devint chef d'une faction connue sous le nom de la *Praguerie*. Charles VII marcha contre lui, le défit et lui pardonna. Le Dauphin alla combattre les Anglais, et se signala aux sièges de Pontoise, de la Réole et de Dieppe (1443). L'année suivante, il vainquit les Suisses. De retour auprès de son père, il intrigua de nouveau, et de nouveau il quitta la cour; et, poursuivi par les troupes de son père, il se sauva en Bourgogne, où il fut bien reçu par le duc et le prince héréditaire, le duc de Charolais. Ce prince lui assura une retraite agréable à Genapp, en Hainaut, et pourvut à tous ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il recueillit les cent *Nouvelles nouvelles*, et qu'il lui naquit un fils d'une princesse de Savoie, qu'il avait épousée malgré son père; et malgré les invitations de celui-ci, il ne revint en France qu'à l'époque de sa mort. Se croyant trahi par le cardinal de la Balue, il le tint en prison plusieurs années. On ne le crut pas étranger à la mort d'Agnès Sorel. Les dernières années de Charles VII furent remplies d'amertume; son fils causa sa mort. Louis XI, parvenu à la couronne, en 1461, par la mort de Charles VII, prit un plan de conduite et de gouvernement entièrement différent. Il ôta aux officiers et aux magistrats leurs charges, pour les donner aux rebelles qui avaient suivi ses retraites dans le Dauphiné, dans la Franche-Comté, dans le Brabant. Il traita la France comme un pays de conquête, dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, et abolit la pragmatique-sanction; mais le parlement de Paris la soutint avec tant de vigueur, qu'elle ne fut totalement anéantie que par le concordat fait entre Léon X et François 1^{er}. Ses violences excitèrent contre lui tous les bons citoyens. Il se forma une ligue entre Charles, duc de Berry, son frère, le comte de Charolais, le duc de Bretagne, le comte de Dunois, et plusieurs seigneurs non moins mécontents de Louis XI. Jean d'Anjou, duc de Calabre, vint se joindre aux princes confédérés, et leur amena 500 Suisses, les premiers qui aient paru dans les armées françaises. La guerre qui suivit cette ligue, formée par le mécontentement, eut pour prétexte la réformation de l'état et le soulagement des peuples : elle fut appelée la *Ligue du bien public*. Louis arma pour la dissiper. Il y eut une bataille non décisive à Monthéri, le 16 juillet 1465. Le champ resta aux troupes confédérées; mais la perte fut égale des deux côtés. Le monarque français ne désunit la ligue qu'en donnant à chacun des principaux chefs ce qu'il demandait : la Normandie à son frère; plusieurs places, dans la Picardie, au comte de Charolais; le comté d'Etampes au duc de Bretagne, et l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. La paix fut conclue à Conflans, le 5 octobre de la même année. Le roi accorda tout par ce traité, espérant tout ravoir par ses intrigues. Il enleva bientôt la Normandie à son frère, et une partie de la Bretagne au duc de

ce nom. L'inexécution du traité de Conflans allait ranimer la guerre civile : Louis XI crut l'éteindre en demandant à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le temps même qu'il excitait les Liégeois à faire une perfidie à ce duc et à prendre les armes contre lui. Charles, instruit de cette manœuvre, retint Louis XI prisonnier dans le château de Péronne, le força à conclure un traité fort désavantageux, et à marcher à sa suite contre les Liégeois mêmes qu'il avait armés. Le comble de l'humiliation pour lui fut d'assister à la prise de leur ville, et de ne pouvoir obtenir son retour à Paris qu'après avoir prodigué les bassesses et essuyé mille affronts. Le duc de Berry, son frère, fut la victime de cet élargissement. Louis XI le força de recevoir la Guienne en apanage, au lieu de la Champagne et de la Brie : il voulut l'éloigner de ces provinces, dans la crainte que le voisinage du duc de Bourgogne ne fût une nouvelle source de division. Louis XI n'en fut pas plus tranquille. Le duc de Bourgogne fit offrir sa fille unique au nouveau duc de Guienne; mais cette alliance ne se fit pas : le duc de Guienne mourut empoisonné avec sa maîtresse, par une pêche qui leur fut donnée, *non sans soupçon*, dit le président Hénault, *contre le roi lui-même*. Odet d'Aidie, favori du prince empoisonné, voulut venger la mort de son maître. Il enleva l'empoisonneur, et le conduisit en Bretagne, pour pouvoir lui faire son procès en liberté; mais le jour qu'on devait prononcer l'arrêt de mort, on le trouva étouffé dans son lit. Cependant le duc de Bourgogne se prépare à tirer une vengeance plus éclatante de la mort d'un prince qu'il voulait faire son gendre. Il entre en Picardie, met tout à feu et à sang, échoue devant Beauvais, défendu par des femmes, passe en Normandie, la traite comme la Picardie, et revient en Flandre lever de nouvelles troupes. Cette guerre cruelle fut terminée, pour quelques instants, par le traité de Bouvines, en 1474; mais, cette même année, il y eut une ligue offensive et défensive formée par le duc de Bourgogne, entre Edouard IV, roi d'Angleterre, et le duc de Bretagne, contre le roi de France. Le prince anglais débarque avec ses troupes : Louis peut le combattre, mais il aime mieux le gagner par des négociations. Il paie ses principaux ministres; il séduit les premiers officiers, au lieu de se mettre en état de les vaincre; il fait des présents de vin à toute l'armée; enfin il achète le retour d'Edouard en Angleterre. Les deux rois conclurent à Amiens, en 1475, un traité qu'ils confirmèrent à Picquigni. Ils convinrent d'une trêve de sept ans : ils y arrêterent le mariage entre le Dauphin et la fille du monarque anglais; et Louis s'engagea de payer jusqu'à la mort de son ennemi une somme de 50,000 écus d'or. Le duc de Bretagne fut aussi compris dans ce traité. Celui de Bourgogne, abandonné de tous et seul contre Louis XI, conclut avec lui à Vervins une trêve de neuf années. Ce prince, ayant été tué au siège de Nancy en 1477, laissa pour héritière Marie sa fille unique, que Louis XI, par une politique mal entendue, refusa pour le Dauphin son fils. Cette princesse épousa Maximilien d'Au-

triche, fils de l'empereur Frédéric III, et ce mariage fut l'origine des querelles que la France ne cessa de faire à la maison d'Autriche, souveraine des Pays-Bas. La guerre entre l'empereur et le roi de France commença peu de temps après cette union. Louis XI s'empara de la Franche-Comté par la valeur de Chaumont d'Amboise. Il y eut une bataille à Guinegate, où l'avantage fut égal des deux côtés. Un traité, fait à Arras en 1482, termina cette guerre. On y arrêta le mariage du Dauphin avec Marguerite, fille de Marie de Bourgogne. Louis XI ne jouit pas longtemps de la joie que lui devaient inspirer ces heureux événements. Sa santé déperissait de jour en jour; enfin, sentant la mort approcher, il se renferma au château de Plessis-lès-Tours, où l'on n'entrait que par un guichet, et dont les murailles étaient hérissées de pieux de fer. Inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré par la crainte de la mort, par la douleur d'être bai, par les remords et par l'ennui, il fit venir de Calabre un pieux ermite, révérend aujourd'hui sous le nom de saint François de Paule. Il se jeta à ses pieds, et le supplia en pleurant de demander à Dieu la prolongation de ses jours. « Mais le saint, dit un orateur célèbre, lui » parla en prophète, et lui dit comme un autre » Isaïe : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et » non vives*. Sire, mettez ordre à votre état, et à ce » que vous avez de plus précieux dans votre état, » qui est votre conscience : car il n'y a pas de » miracle pour vous, votre heure est venue, et il » faut mourir. C'était une parole bien dure pour » tout homme, encore plus pour un roi, mais » surtout pour un roi si attaché à la vie. » Cependant Louis écouta François avec respect, le pria de le disposer à la mort, et expira entre ses bras le 31 août 1483, à 60 ans : heureux si de vifs et sincères repentirs ont effacé les iniquités de sa vie. Les chroniques du temps comptent 4000 sujets (nombre sans doute exagéré) exécutés sous son règne, en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait les victimes de sa barbare défiance, sont les monuments qu'a laissés ce monarque. Tristan l'ermite, prévôt de son hôtel, était le juge, le témoin et l'exécuteur de ses vengeances; et ce roi cruel ne craignait pas d'y assister, après les avoir ordonnées. Lorsque Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, accusé peut-être sans raison du crime de lèse-majesté, fut exécuté en 1477 par ses ordres, Louis XI fit placer sous l'échafaud les enfants de ce prince infortuné, pour recevoir sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent tout convertis, et dans cet état on les conduisit à la Bastille, dans des cachots faits en forme de botte, où la gêne que leur corps éprouvait était un continuel supplice. Ce monarque inhumain eut pour ses confidents et pour ses ministres des hommes dignes de lui. Il les tira de la boue : son barbier devint comte de Meulan et ambassadeur, son tailleur, héraut-d'armes; son médecin, chancelier. Il abâtardit la nation en lui donnant ces vils simulacres pour maîtres : aussi sous son règne il n'y eut ni vertu ni héroïsme. L'obéissance et la bassesse tinrent lieu de tout; et le peuple fut enfin

tranquille, dit un historien ingénieux, comme les forçats le sont dans une galère. Sa dévotion aurait dû, par un effet même naturel, adoucir son cœur dur, et corriger son caractère inconstant, bizarre, inquiet et perfide; mais sa dévotion n'était que la crainte servile d'une âme basse, pusillanime et égarée. Toujours couvert de reliques et d'images, portant à son bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandait pardon de ses assassinats, et en commettait toujours de nouveaux. Il fit solliciter auprès du pape le droit de porter le surplis et l'aumuce, et de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims, au lieu d'implorer la miséricorde de l'Être suprême, de laver ses mains souillées de tant de meurtres commis avec le glaive de la justice. Si la nature le fit naître avec un cœur pervers, elle lui donna de grands talents dans l'esprit. Il avait du courage; il connaissait les hommes et les affaires. Il avait, suivant ses expressions (1), tout son conseil dans sa tête : maxime conforme d'ailleurs à son humeur ombrageuse et défiant. Prodigue par politique, autant qu'avare par goût, il savait donner en roi. Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins; une police rigoureuse y régnait. S'il avait vécu plus longtemps, les poids et les mesures auraient été uniformes dans ses états. Ce fut lui qui établit les postes jusqu'alors inconnues en France (2). Deux cent trente courriers, à ses gages, portaient les ordres du monarque et les lettres des particuliers dans tous les coins du royaume. Il est vrai qu'il leur fit payer chèrement cet établissement; il augmenta les tailles de trois millions, et leva, pendant vingt ans, 4 millions 700,000 liv. par an : ce qui pouvait faire environ 25 millions d'aujourd'hui; au lieu que Charles VII n'avait jamais levé par an que 1,800,000 francs. En augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, il augmenta son royaume par sa politique. L'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne, le Roussillon et quelques autres grands fiefs, furent réunis sous lui à la couronne. Ce prince a fait recueillir les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou histoires contées par différents seigneurs de sa cour, Paris, Verard, 1486, in-fol.; on en a une édition d'Amsterdam, 1704, 2 vol. in-8, figures de Boogue : dont on recherche surtout les exemplaires avec les figures détachées. (Voy. MAR-

GUERRE DE VALOIS.) Si l'on en croit quelques auteurs, c'est sous son règne, en 1469, que le prieur de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence; Charles VII avait déjà tâché, quoique sans succès, d'introduire cet art en France. (Voy. Jenson.) On doit encore à Louis XI *Rozier des guerres*, Paris (vers 1521), in-4; *ibid.*, 1616, in-8. Voyez sur le règne de ce prince les *Mémoires de Philippe de Commines*; la *Chronique scandaleuse* par Jean de Troyes; *Rerum gallicarum commentarii* ab anno 1461 ad annum 1480, de Beaucaire; l'*Histoire de Louis XI*, par Ducloux, historiographe de France. (Voy. DUCLOS.) Il y en a une autre par mademoiselle de Lussan en 6 vol., et quelques autres encore qu'on doit lire avec défiance. On trouve un excellent portrait de Louis XI dans le roman de *Quentin Durward*, par Walter-Scott.

LOUIS XII, roi de France, naquit à Blois, le 27 juin 1462, de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves, et parvint à la couronne en 1498, après la mort de Charles VIII. Louis XI, avant de mourir, avait déclaré sa fille, madame de Beaujeu, régente du royaume, pendant la minorité de Charles VIII. Le duc de Bourbon et le duc d'Orléans (depuis Louis XII) disputèrent l'autorité à la duchesse; mais le roi ayant été déclaré majeur par les états tenus à Tours, le duc d'Orléans n'obtint que la présidence du conseil : il était marié avec Jeanne, seconde fille du feu roi. Ayant à subir plusieurs désagréments de la part de la régente, il quitta la cour, suivi de plusieurs seigneurs, et se réfugia en Bretagne, où il devint amoureux de la célèbre Anne de Bretagne, fille et héritière du duc François II. La princesse de Beaujeu convoqua un lit de justice, et fit déclarer rebelle le duc d'Orléans, qui leva bientôt une armée; mais il fut battu par la Trimouille et fait prisonnier. Traîné de prison en prison, le duc Louis fut enfermé à la tour de Bourges dans une cage de fer où il demeura trois ans. Enfin les prières de sa femme auprès de Charles VIII lui obtinrent la liberté. Il coopéra ensuite, et malgré sa passion, au mariage de Charles avec Anne de Bretagne, et suivit ce monarque en Italie, où il se distingua dans Novare, par sa valeur et son intelligence. A son retour en France, Charles VIII mourut, et le duc d'Orléans monta sur le trône sous le nom de Louis XII. Son caractère bienfaisant ne tarda pas d'éclater; il soulagea le peuple et pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin; il craignait son ressentiment; il fut rassuré par ces belles paroles. « Ce n'est point au roi » de France à venger les querelles du duc d'Orléans. » Epris de l'esprit de conquête, il jeta ses vœux sur le Milanais, sur lequel il prétendait avoir des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Ludovic Sforce en était possesseur. Le roi envoya une armée contre lui en 1499, et en moins de vingt jours le Milanais fut à lui. Il fit son entrée dans la capitale le 6 octobre de la même année; mais, par une de ces révolutions ordinaires dans les guerres d'Italie, le vaincu rentra dans son pays, d'où on l'avait chassé, et recouvra plusieurs places. Sforce, dans

(1) Cette parole est généralement attribuée au comte de Damartin, qui dit un jour au roi, en chevauchant de compagnie avec lui : « Sire, j'admire la force prodigieuse de votre cheval. Et pourquoi? demanda Louis. C'est qu'il porte le roi et tout son conseil. »

(2) Il est fait mention des chevaux de poste dans le Code Théodosien, au titre *De curas publicas*, en la loi 3, 6, 7, 15, etc.; mais ces postes n'étaient pas établies de la manière qu'elles le sont aujourd'hui dans toute l'Europe; étaient seulement des chevaux publics. Selon Hérodote, ce fut Cyrus ou Xerxès, qui le premier établit des courriers et des chevaux de poste, afin d'être instruit avec plus de diligence de tout ce qui pourrait se passer dans toute l'étendue de l'empire. Le mot de poste vient de ce que les chevaux sont posés (*positi*) d'intervalle en intervalle, et l'on attribue à Louis XI d'avoir ordonné le changement des chevaux de deux lieues en deux lieues, pour une plus grande promptitude : au lieu que les Perses n'en plaçaient qu'au bout de l'espace de chemin qu'un cheral pouvait faire par jour. L'ordre n'était pas si bon dans l'empire romain; les courriers étaient réduits à contraindre les villes ou les particuliers à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de cette nécessité.

ce rétablissement passager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportait. Louis XII fit un nouvel effort ; il renvoya Louis de la Trimouille, qui reconquit le Milanais. Les Suisses qui gardaient Sforce le livrèrent au vainqueur. Maître du Milanais et de Gênes, le roi de France voulut avoir Naples ; il s'unit avec Ferdinand le Catholique pour s'en emparer. Cette conquête fut faite en moins de quatre mois, l'an 1501. Frédéric, roi de Naples, se remit entre les mains de Louis XII, qui l'envoya en France avec une pension de 120,000 livres de notre monnaie d'aujourd'hui. A peine Naples fut-il conquis, que Ferdinand le Catholique s'unit avec Alexandre VI pour en chasser les Français. Ses troupes, conduites par Gonzalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de *grand capitaine*, s'emparèrent en 1503 de tout le royaume, après avoir gagné les batailles de Séminara et de Cérignole. Cette guerre finit par un traité honteux, en 1505. Le roi y promettait la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de Ferdinand, à ce prince depuis si terrible à la France sous le nom de Charles-Quint. Sa dot devait être composée de la Bourgogne et de la Bretagne, et on abandonnait Milan et Gênes, sur lesquels on cédait ses droits. Ces conditions parurent si onéreuses aux états assemblés à Tours en 1506, qu'ils arrêtèrent que ce mariage ne se ferait point. Les Génois se révoltèrent la même année contre Louis XII. Il repassa les monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, et leur pardonna. L'année 1508 fut remarquable par la *ligue de Cambrai*, formée par Jules II. (*Voy.* l'article de ce pontife.) Le roi de France y entra, et défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel, le 14 mai 1509. La prise de Crémone, de Padoue et de plusieurs autres places, fut le fruit de cette victoire. Jules II, qui avait obtenu par les armes de Louis XII à peu près ce qu'il voulait, n'avait plus d'autre crainte que celle de voir les Français en Italie. Il se ligua contre eux. Le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, repoussa une armée de Suisses, prit Bologne, et gagna, en 1511, la bataille de Ravenne, où il perdit la vie. La gloire des armes françaises ne se soutint pas ; le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, et quelquefois se contredisaient. Son économie, quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'ordre et la discipline étaient inconnus parmi les troupes. En moins de trois mois, les Français furent forcés de sortir de l'Italie. Le maréchal Trivulce, qui les commandait, abandonna, l'une après l'autre, les villes qu'ils avaient prises, du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Louis XII eut la mortification de voir établir dans Milan, par les Suisses, le jeune Maximilien Sforce, fils du duc, mort prisonnier dans ses états. Gênes, où il avait étalé la pompe d'un roi asiatique, reprit sa liberté et chassa les Français. Elle fut soumise de nouveau ; mais la perte de la bataille de Novare, gagnée par les Suisses contre la Trimouille, le 6 juin 1513, fut l'époque de la totale expulsion des Français. L'empereur Maximilien, Henri VIII et les Suisses attaquèrent à la fois la France. Les Anglais mirent le siège devant Têrouane, qu'ils prirent après la

journée de Guinegate, dite la *Journée des éperons*, où les troupes françaises furent mises en déroute sans presque livrer de combat. La prise de Tournai suivit celle de Têrouane. Les Suisses assiégèrent Dijon, et ne purent être renvoyés qu'avec 20,000 écus comptant, une promesse de 4,000, et sept otages qui en répondaient. Louis XII, battu de tous côtés, a recours aux négociations ; il fait un traité avec Léon X, renonce au conciliabule de Pise, et reconnaît le concile de Latran ; il fait un autre traité avec Henri VIII, et épouse sa sœur Marie, pour laquelle il donne un million d'écus. Il avait alors 53 ans, et était d'une santé fort délicate. Il mourut au bout de deux mois de mariage, en 1515. Si Louis XII fut malheureux au dehors de son royaume, il fut heureux au dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges. Il en tira en dix-sept années la somme de 1,200,000 livres dans le seul diocèse de Paris ; mais les tailles et les aides furent modiques. Il aurait été plus loué si, en imposant des tributs nécessaires, il eût conservé l'Italie, ou plutôt si, renonçant à des conquêtes lointaines, incertaines et peu justes, il avait épargné le sang de ses sujets, et donné ses soins à la bonne administration d'un beau et grand royaume, qui pouvait suffire à son ambition. Mais on peut en quelque sorte pardonner ses fautes, en faveur de ses qualités précieuses de bon roi, de prince humain et équitable. Lorsqu'il allait à la guerre, il se faisait suivre de quelques hommes vertueux et éclairés, chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le désordre et de réparer le dommage lorsqu'il avait été fait. Ces principes de probité furent surtout remarqués après la prise de Gênes, qui avait secoué le joug de la France. Son avant-garde ayant pillé quelques maisons du faubourg Saint-Pierre d'Arena, le prince, quoique personne ne se plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi se pouvait monter la perte, et fit donner ensuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avait été pris. L'Alviane, général des Vénitiens, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp français, où on le traita avec toute la distinction possible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de sa défaite, que touché de l'humanité de son vainqueur, ne répondit aux démonstrations les plus consolantes, que par une fierté brusque et dédaigneuse. Louis se contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardait les prisonniers. « Il vaut mieux le laisser, dit-il, je m'emporterais, et j'en serais fâché. Je l'ai vaincu, » il faut me vaincre moi-même. » Cependant il avait quelquefois des accès de colère où il n'était plus maître de lui-même, et n'écoutait plus que la fougue de cette passion aveugle. (*Voy.* Jules II.) Son édit de 1499 a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui administrent la justice et à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit qu'on suive toujours la loi malgré les ordres contraires que l'importunité pourrait arracher du monarque. Louis XII fut le premier des rois qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat, et qui fit punir de mort les gens-d'armes qui rançonnaient le paysan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces ; et loin

de vouloir les en éloigner, les peuples les demandèrent. Il était affable, doux, caressant; il égayait la conversation par des bons mots, plaisants sans être malins. On lui reproche avec raison d'avoir répudié la reine Jeanne, après un long mariage, quoique le pape Alexandre VI ait paru admettre ses raisons de nullité. (*Voy. JEANNE DE FRANCE.*) On a imprimé ses *Lettres* au cardinal d'Amboise, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. Louis XII a eu un grand nombre d'historiens. On peut consulter *Saint-Gelais*, *Jean d'Auton*, les *Louanges de Louis XII*, par Cl. Seyssel, *Philippe de Commines*, *Guichardin*, *Mémoire de la Trimouille*, de Bayard, etc., *l'Histoire de la ligue de Cambrai* par Dubois; *l'Histoire de Louis XII* par Varillas, 1688, in-4, ou 3 vol. in-12, à laquelle on préfère la *Vie* de ce prince par l'abbé Tailhé, Paris, 1753, 3 vol. in-12. Rœderer a publié : *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, Paris, 1820, in-8; (*voy. Rœderer*). Louis XII avait pris pour devise le *porc-épic* avec ces mots : *Cominus et eminus*, qui en étaient l'âme. L'académie française ayant proposé en 1787, pour prix, l'éloge de Louis XII; la mémoire de ce prince fut barbouillée par tous les lieux communs du philosophisme; il n'y eut qu'une pièce écrite d'une manière digne de la vérité et de l'histoire, et ce ne fut pas celle que l'académie couronna.

LOUIS XIII, surnommé le *Juste*, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601, de Henri IV et de Marie de Médicis, monta sur le trône en 1610, après l'assassinat de son père, sous la tutelle et la régence de sa mère. Cette princesse changea le système politique du règne précédent, et dépensa en profusions, pour acquérir des créatures, ce que Henri le Grand avait amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il se disposait à combattre, furent licenciées; son fidèle ministre, son ami, Sulli, se retira de la cour; l'état perdit sa considération au dehors et sa tranquillité au dedans. Les princes du sang et les grands seigneurs, le maréchal de Bouillon à leur tête, remplirent la France de factions. On apaisa les mécontents par le traité de Sainte-Ménéhould, le 15 mai 1614; on leur accorda tout, et ils se soumirent pour quelque temps. Le roi ayant été déclaré majeur le 2 octobre de la même année, convoqua le 27 les états-généraux. Le résultat de cette assemblée fut de parler beaucoup d'abus, de dissenter sur les maux publics, sans remédier presque à aucun. La France resta dans le trouble, gouvernée par le Florentin, Concini, connu sous le nom de *maréchal d'Ancre* (*voy. ce nom*). Cet homme obscur, parvenu tout-à-coup au faite de la grandeur, disposa de tout en ministre despotique, et fit de nouveaux mécontents. Henri II, prince de Condé, se retire encore de la cour, publie un manifeste sanglant, se ligue avec les huguenots, toujours prêts à prendre les armes. Ces troubles n'empêchèrent point le roi d'aller à Bordeaux, où il épousa Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Cependant il avait armé contre les rebelles; ces préparatifs et des combats partiels n'ayant aucun résultat définitif, on eut recours aux négociations. Le roi conclut avec Condé la paix à Loudun en 1615; mais apprenant

qu'il tramait de nouveaux projets, il le fit mettre à la Bastille peu de temps après. Les princes, à la nouvelle de cet emprisonnement, se préparèrent à la guerre; ils la firent avec peu de succès, et elle finit tout-à-coup par la mort du maréchal d'Ancre. Le roi, mécontent de la dépendance où son ministre le tenait, et conduit par les conseils de Luynes son favori, consentit à l'emprisonnement de Concini. Vitry, chargé de l'ordre, voulut l'exécuter; et sur la résistance du maréchal, il le tua sur le pont du Louvre, le 24 octobre 1617. L'éloignement de Marie de Médicis, reléguée à Blois, suivit ce meurtre. Le duc d'Epemon, qui lui avait fait donner la régence, alla la tirer de cette ville, et la mena dans ses terres à Angoulême. On l'avait haïe toute-puissante, on l'aima malheureuse. Louis XIII, voyant les dispositions du peuple, chercha à se raccommoder avec sa mère, et y réussit par le moyen de l'évêque de Luçon, si connu et si craint depuis sous le nom de cardinal de Richelieu. La paix se fit à Angoulême en 1619; mais à peine fut-elle signée, qu'on pensa à la violer. La reine, conseillée par l'évêque de Luçon, qui voulait faire acheter sa médiation, prit de nouveau les armes; mais elle fut obligée de les quitter bientôt après. Le roi, après s'être montré dans la Normandie pour apaiser les mécontents, passa à Angers, où sa mère s'était retirée, et la força à se soumettre. La mère et le fils en se voyant à Brissac versèrent des larmes, et se brouillèrent ensuite plus que jamais. La nomination de Richelieu au cardinalat fut le seul fruit de ce traité. Louis XIII réunit le Béarn à la couronne par un édit solennel. Cet édit, donné en 1620, restituait aux catholiques les églises dont les protestants s'étaient emparés, et érigeait en parlement le conseil de cette province. Ce fut l'époque des troubles que les huguenots excitèrent sous ce règne. Rohan et Soubise furent les chefs des factieux. Le projet des calvinistes était de faire de la France une république; ils la divisèrent en huit cercles, dont ils comptaient donner le gouvernement à des seigneurs de leur parti. Ils offrirent à Lesdiguières le commandement de leurs armées et 100,000 écus par mois; Lesdiguières aimait mieux les combattre, et fut fait maréchal général des armées du roi. Luynes, devenu connétable, marcha contre les rebelles vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales. Le roi était à la tête de cette armée. Presque toutes les villes lui ouvrirent leurs portes; il soumit plus de 50 places. Ses armes, victorieuses dans tout le royaume, échouèrent devant Montauban, défendu par le marquis de la Force; le roi fut obligé de lever le siège, quoiqu'il y eût mené six maréchaux de France. Le nombre des chefs fut nuisible par le défaut de subordination. Luynes étant mort le 15 décembre de la même année 1621, Louis XIII n'en continua pas moins la guerre. Les avantages et les désavantages furent réciproques de part et d'autre. Le roi donna une grande marque de courage en Poitou, lorsqu'à minuit, à la tête de ses gardes, il passa dans l'île de Riez (que quelques auteurs ont mal à propos confondue avec l'île de Ré), et en chassa Soubise, après avoir défait les troupes qui défendaient ce poste. Il ne se signala

pas moins au siège de Royan en Saintonge ; il monta trois ou quatre fois sur la banquette pour reconnaître la place, avec danger évident de sa vie. Cependant les huguenots se lassaient de la guerre, on leur donna la paix en 1623. Pendant cette courte paix, Louis XIII rétablit la tranquillité dans la Valteline en 1624, et secourut en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les troupes françaises et les piémontaises firent quelques conquêtes, qu'elles perdirent presque aussitôt. Les huguenots, toujours inquiets et rebelles, avaient recommencé la guerre, continuant à vérifier le mot de Charles IX : « D'a- » bord vous ne demandiez qu'une petite liberté, » bientôt vous voudrez être les maîtres et nous » chasser du royaume. » La Rochelle, le boulevard des calvinistes, reprend les armes, et est secourue par l'Angleterre. Les vaisseaux anglais furent vaincus près de l'île de Ré ; et cette île, dont les rebelles s'étaient rendus maîtres, fut de nouveau à la France. Richelieu méditait un coup plus important, la prise de la Rochelle même. Une femme (c'était la mère du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés) défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu et contre l'intrépidité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce siège. La ville se rendit enfin le 28 octobre 1628, après avoir souffert toutes les extrémités de la famine. On obtint la reddition de cette place par une digue de 747 toises de long, que le cardinal fit construire, à l'exemple de celle qu'Alexandre le Grand fit autrefois élever devant Tyr, et Alexandre de Parme devant Anvers. Cette digue dompta la mer, la flotte anglaise et les Rochellois (voy. GUITON et METEZEAU). Les Anglais travaillèrent en vain à la forcer; ils furent obligés de retourner en Angleterre, et le roi entra enfin dans la ville rebelle, qui depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII, avait été armée contre ses maîtres. Ce dernier siège coûta 40 millions. Les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les privilèges de la ville anéantis, et la religion catholique rétablie. Les philosophistes de nos jours déclament contre cette expédition, devenue indispensable au repos du royaume. Un écrivain judicieux et équitable a réfuté leurs déclamations, en s'adressant aux huguenots eux-mêmes. « Les temples sont profanés, » dit-il, les choses saintes outragées et brûlées, » l'asile des cloîtres violé, les vierges saintes sont » déshonorées, l'autel est ébranlé, le trône lui-même est menacé. De sourdes conspirations ont » été découvertes, et la révolte a éclaté. Il est temps » de mettre fin à tant d'excès ; trop longtemps » on les a dissimulés. C'est par l'impunité que » s'est accrue votre audace. Contre des maux aussi » grands, il faut employer des remèdes violents. » Subissez, il en est temps, la peine due à tant » d'attentats ; et qu'un exemple, terrible mais nécessaire, arrête enfin les progrès du mal qui ne » pourra s'accroître sans entraîner la ruine entière, non pas de l'Eglise seulement, mais de » l'état entier. Cependant vous pouvez encore éviter le châtiement. Si nous armions contre vous des » soldats pour arrêter et punir vos excès, nous » vous envoyons des missionnaires zélés pour éclair-

» rer vos consciences. Ouvrez les yeux à la vérité ; » abjurez vos erreurs ; rentrez dans le sein de l'Eglise, et vous nous verrez oublier vos fureurs » passées, et vous embrasser comme des frères. » Croyez, au fond du cœur tout ce qu'il vous » plaira ; conformez-vous seulement à l'extérieur, » au culte dominant. En introduire un autre, c'est » troubler l'harmonie et la tranquillité de l'état. » Nous avons la possession et la vérité pour nous ; » et si vous persistez à vouloir nous dépouiller, » n'est-il pas juste que nous songions enfin à nous » défendre, et à repousser la force par la force ? » La prise de la Rochelle fut suivie d'un édit appelé l'*édit de grâce*, dans lequel le roi parla en souverain qui pardonne. Après cet événement, si funeste au calvinisme et si heureux pour la France, le roi partit et alla secourir le duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue, contre l'empereur qui lui refusait l'investiture de ce duché. Arrivé en Piémont, il força le Pas de Suze en 1629, ayant sous lui les maréchaux de Créquy et de Bassompierre ; battit le duc de Savoie, et signa un traité à Suze, par lequel ce prince lui remit cette ville pour sûreté de ses engagements. Louis XIII fit ensuite lever le siège de Casal, et mit son allié en possession de son état. Le duc de Savoie n'ayant rien exécuté du traité de Suze, la guerre se renouvela en Savoie, en Piémont et dans le reste de l'Italie. Le marquis de Spinola occupait le Montferrat, avec une armée espagnole. Le cardinal de Richelieu voulut le combattre lui-même, et le roi le suivit bientôt après. L'armée française s'empara de Pignerol et de Chambéry en deux jours ; le duc de Montmorency remporta avec peu de troupes une victoire au combat de Veillane sur les Impériaux, les Espagnols et les Savoisien réunis, en juillet 1630. La même armée défit, peu de temps après, les Espagnols au pont de Carignan, et délivra Casal. Ces succès amenèrent le traité de Quérasque, conclu en 1631, et ménagé par Mazarin, depuis cardinal. Le duc de Nevers fut confirmé, par ce traité, dans la possession de ses états. Louis XIII et Richelieu, de retour à Paris, y trouvèrent beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie, entre l'Empire, l'Espagne, Rome et la France. Gaston d'Orléans, frère unique du roi, et la reine-mère, tous deux mécontents et jaloux du cardinal, se retirèrent, l'un en Lorraine, et l'autre à Bruxelles. Se voyant sans ressource en Lorraine, Gaston porta le malheur qui l'accompagnait en Languedoc, dont le duc de Montmorency était gouverneur. Montmorency, engagé dans sa révolte, fut blessé et fait prisonnier à la rencontre de Castelnaudary, le 1^{er} septembre 1631. Le moment de la prise de ce général fut celui du découragement de Gaston et de tout son parti. Le procès fut fait au prisonnier selon la rigueur des lois, et, le 30 octobre suivant, il eut la tête tranchée à Toulouse, sans que le souvenir de ses victoires pût le sauver. Gaston, toujours fugitif, avait passé du Languedoc à Bruxelles, et de Bruxelles en Lorraine. Le duc Charles IV fut la victime de sa complaisance pour lui. Le roi réunit le duché de Bar à la couronne ; il s'empara de Lunéville et de Nancy en 1633, et l'année suivante de tout le duché. Gas-

ton ayant fait cette année un traité avec l'Espagne, fut invité à se réconcilier avec le roi, et accepta la paix qu'on lui offrit. Les Espagnols, irrités contre la France, qui protégeait ouvertement la révolte des Hollandais, surprirent Trèves le 26 mars 1633, égorgèrent la garnison française, et arrêtrèrent prisonnier l'électeur, qui s'était mis sous la protection du monarque français, au mépris de ce qu'il devait à l'empereur et au corps germanique. La guerre fut aussitôt déclarée à l'Espagne; il y eut une ligue offensive et défensive entre la France, la Savoie et le duc de Parme : Victor-Amédée en fut fait capitaine général. Les événements de cette nouvelle guerre, qui dura 13 ans contre l'empereur et 25 contre l'Espagne, furent mêlés de bons et de mauvais succès. L'alliance que fit le roi avec les Suédois et les protestants d'Allemagne porta, contre ses intentions, un grand coup à la religion catholique. On se battit en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté et en Provence, où les Espagnols avaient fait une descente. Le duc de Rohan les défit sur les bords du lac de Come le 8 avril 1636; mais d'un autre côté ils prenaient Corbie. Cet échec met l'effroi dans Paris; on y leva 20,000 hommes, laquais pour la plupart ou apprentis. Le roi s'avance en Picardie, et donne au duc d'Orléans la lieutenance générale de son armée, forte de 50,000 hommes. Les Espagnols furent obligés de repasser la Somme; et les Impériaux qui avaient pénétré en Bourgogne se virent repoussés jusqu'au Rhin par le cardinal de la Valette et par le duc de Weimar, avec perte de près de 8,000 hommes. L'année suivante, 1637, fut encore plus favorable à la France. Le comte d'Harcourt reprit les îles de Lérins, que les Espagnols occupaient depuis deux ans. Le maréchal de Schomberg les battit en Roussillon, le duc de Savoie et le maréchal de Créquy, en Italie, tandis que le cardinal de la Valette prenait Landrecies et la Chapelle, le maréchal de Châtillon Yvoi et Damvilliers, et que le duc de Weimar battait les Lorrains. Ce général soutint la gloire des armes françaises en 1638. Il gagna une bataille complète, dans laquelle il fit quatre généraux de l'empereur prisonniers, entre autre, le fameux Jean de Wert. Louis XIII eut l'année suivante, 1639, six armées sur pied, l'une vers les Pays-Bas, une autre vers le Luxembourg, la troisième sur les frontières de Champagne, la quatrième en Languedoc, la cinquième en Italie, la sixième en Piémont. Celle de Luxembourg, commandée par le marquis de Feuquières, qui assiégeait Thionville, fut défaite par Piccolomini. La fin de l'année 1640 fut plus heureuse : la France fit naître une révolte en Catalogne, et envahit cette province. Cependant le Portugal s'était révolté contre l'Espagne, et avait donné le sceptre au duc de Bragance. On négociait toujours en faisant la guerre; elle était au dedans et au dehors de la France. Le comte de Soissons, inquiété par le cardinal de Richelieu, signa un traité avec l'Espagne, et fit des rebelles dans le royaume. Il remporta, le 6 juillet 1641, à la Marfée, près de Sedan, une victoire qui aurait été funeste au cardinal, si le vainqueur n'y avait trouvé la mort. Le maréchal de la Meilleraie et le maréchal de Brézé eurent quelques succès en

Allemagne. La guerre y fut continuée en 1642 avec désavantage; mais on fut plus heureux ailleurs. La Meilleraie fit la conquête du Roussillon. Tandis qu'on enlevait cette province à la maison d'Autriche, il se formait une conspiration contre le cardinal. Pendant ces intrigues sanglantes, Richelieu et Louis XIII, tous deux atteints d'une maladie mortelle, étaient près de descendre au tombeau : ils moururent l'un et l'autre, le ministre le 4 décembre 1642, et le roi le 14 mai 1643, dans la 42^e année de son âge, après un règne de 33 ans, et à pareil jour que Henri IV son père. Ce fut le père Dinet qui l'assista à ses derniers moments; il avait été choisi pour confesseur au commencement de 1643, à la place du savant P. Sirmond, que son âge de 84 ans et sa surdité rendaient moins propre à cette fonction. Il eut ordre de se rendre à St.-Germain, le mercredi 18 mars 1643, et trouva le roi debout, occupé à considérer un grand nombre de reliques qu'il montra en détail à son confesseur. Il lui fit voir aussi des livres de piété, et parla ensuite de se confesser. Le lendemain, jour de St.-Joseph, il fit une confession générale, et se trouva mieux pendant quelques jours. Le jour de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, il se réconcilia, put entendre la messe à genoux dans sa chapelle, et communia des mains de son premier confesseur qui l'exhorta à avoir confiance en Dieu. Il reprit courage, baisa des médailles pieuses, prononça le nom de Jésus, et dit *I'n manus....* Après cela il perdit l'usage de la parole et de l'ouïe, mais conserva encore quelque temps la connaissance, et l'indiqua par un signe qu'il fit à son confesseur. Il entra ensuite en agonie, et rendit le dernier soupir sans efforts, et presque sans qu'on s'en aperçût. Les vus de ce prince étaient droites, son esprit sage et éclairé, ses mœurs pures; mais son caractère faible et timide. Il n'eut point à se reprocher ces passions qui déshonorent le trône d'un si grand nombre de princes. « Ses » amours, dit un historien, étaient purement spirituels d'âme à âme, et les jouissances en étaient vierges. Jamais il n'usa de la moindre liberté » envers les femmes. La reine ayant un jour reçu » un billet, l'attacha à la tapisserie de sa chambre; » afin de ne pas oublier d'y répondre. Le roi, au- » quel elle en voulait faire un mystère, étant en- » tré, elle dit à mademoiselle d'Hautefort de prendre » et de serrer ce billet; ce qu'elle fit : le roi voulut » le lui ôter, et ils se débattirent assez longtemps » en badinant; mais mademoiselle d'Hautefort ne » pouvant plus se défendre, mit le billet dans son » sein, et le jeu finit, le roi n'ayant pas osé porter » sa curiosité plus loin. » Louis XIII eut deux maîtresses, ou plutôt deux amies, mademoiselle d'Hautefort et mademoiselle La Fayette; mais ces liaisons étaient, comme on l'a déjà dit, pures et dignes de son cœur. Après avoir été longtemps éloigné de la reine, il se rapprocha d'elle par un simple hasard. Mademoiselle La Fayette portant ombrage au cardinal ministre, celui-ci était parvenu à l'éloigner de la cour. Elle se retira au couvent des visitandines de Paris. Louis, peu de jours après, se trouvant à la chasse à Grosbois, s'écarta de sa suite, et vint seul voir mademoiselle La Fayette, avec la-

quelle il s'entretint quatre heures. Il est à croire qu'elle lui conseilla de se rapprocher de la reine. Louis la quitta fort tard, et ne pouvant plus se rendre à Grosbois, vint au Louvre, où il ne trouva pour lui ni table ni lit (le Louvre n'était pas son habitation ordinaire). La reine, ayant appris ce qui se passait, lui proposa à souper et à coucher, et de cette rencontre imprévue naquit Louis XIV, qui trouva déjà préparé par Richelieu le grand siècle qui l'a illustré. Il n'imaginait point, mais il jugeait bien, et son ministre ne le gouvernait qu'en le persuadant. Fils et père de deux des plus grands rois que la France ait eus, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV. Les catholiques lui ont reproché les efforts qu'il fit pour maintenir ou rétablir les protestants d'Allemagne contre les efforts de l'empereur; mais des vues politiques lui cachèrent sans doute dans cette circonstance les intérêts de la religion. Il écrivit au pape, qui s'en plaignait, qu'il était prêt à abandonner ses alliés, si l'Espagne voulait l'aider à détruire le *huguenotisme*. Mais est-il vraisemblable que l'Espagne et l'empereur surtout n'eussent pas accepté une telle offre, si elle avait été faite sérieusement? Bassompierre disait que sous le règne de Louis XIII, le titre de favori était une charge. Aux despotesques Concini et Luynes succéda Richelieu. Plus puissant que ses prédécesseurs, il fut au moins utile à la France. La vie de Louis XIII a été écrite par Le Vassor, le P. Griffet, Dupin, M. de Bury : celle-ci est en 4 vol. in-12. Un protestant publia, en 1643, les prétendus *Codiciles de Louis XIII*, 4 part. in-24. C'est un recueil rempli d'absurdités, et si rare qu'il a été vendu jusqu'à 90 livres. Voyez le *Mercure de France*, septembre 1754, pag. 78 et suiv. et plus tard 206 fr. à la vente de M. Daguesseau.

LOUIS XIV, né à Saint-Germain en Laye le 16 septembre 1638, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fut surnommé *Dieu-Donné*, parce que les Français le regardèrent comme un présent du ciel accordé à leurs vœux, après 22 ans de stérilité de la reine. La gloire de son règne lui acquit ensuite le surnom de *Grand*. Il parvint à la couronne le 14 mai 1643, sous la régence d'Anne d'Autriche sa mère. Cette princesse continua la guerre contre le roi d'Espagne Philippe IV, son frère. Le duc d'Enghien, depuis le *grand Condé*, général des armées françaises, gagna la bataille de Rocroy, qui entraîna la prise de Thionville. Le maréchal de Brézé battit peu de temps après la flotte espagnole à la vue de Carthagène, tandis que le maréchal de la Mothe remportait plusieurs avantages en Catalogne. Les Espagnols reprirent Lérida l'année d'après, 1644, et firent lever le siège de Tarragone; mais la fortune était favorable aux Français en Allemagne et en Flandre. Le duc d'Enghien se rendit maître de Philisbourg et de Mayence; Roze prit Oppenheim; et le maréchal de Turenne conquit Worms, Landau, Neustadt et Manheim. L'année suivante, 1645, fut encore plus glorieuse à la France. Elle étendit ses conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine et en Catalogne. Torstenson, général des Suédois, alliés de la France, remporta

une victoire sur les Impériaux dans la Bohême. Turenne prit Trèves et y rétablit l'électeur, devenu libre par la médiation du roi. Le duc d'Enghien (que nous nommerons le prince de Condé) gagna la bataille de Nordlingue, prit Furnes et Dunkerque l'année d'après, et remporta une victoire complète sur l'archiduc dans les plaines de Lens en 1648, après avoir réduit Ypres. Le duc d'Orléans s'était distingué par la prise de Courtrai, de Berges et de Mardick; la flotte espagnole avait été battue sur les côtes d'Italie par une flotte de vingt vaisseaux et vingt galères, qui composaient presque toute la marine de France; Guébriant avait pris Rotweil; le comte de Harcourt s'était rendu maître de Bala-guer. Ces succès ne contribuèrent pas peu à la paix conclue à Munster en 1648, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Christine, reine de Suède, et les états de l'Empire. Par ce traité, Metz, Toul, Verdun et l'Alsace demeurèrent au roi en toute souveraineté. L'empereur et l'Empire lui cédèrent tous leurs droits sur cette province, sur Brisach, sur Pignerol, et sur quelques autres places. Dans le temps que cette paix avantageuse faisait respecter au dehors la puissance de Louis XIV, les frondeurs, parti formé contre le cardinal Mazarin, forçaient le roi de quitter la capitale. Il allait avec sa mère, son frère et le cardinal, de province en province, poursuivi par ses sujets. Les Parisiens, excités par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, et surtout par le prince de Condé, levèrent des troupes, et il en coûta du sang avant que la paix ne se fit. Les ducs de Bouillon et de la Rochefoucault, partisans des frondeurs, firent soulever la Guienne, qui ne fut calmée que par la présence du roi et de la reine régente. Les Espagnols, profitant de ces troubles, faisaient des conquêtes par eux-mêmes ou par leurs alliés en Champagne, en Lorraine, en Catalogne et en Italie; mais le maréchal de Plessis-Praslin les battit à Rethel, et après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, lié avec le duc de Bouillon, son frère, il recouvra Château-Porcien et les autres villes situées entre la Meuse et la Loire. Le roi, devenu majeur, tint son lit de justice en 1651 pour déclarer sa majorité. L'éloignement du cardinal Mazarin, retiré à Cologne, semblait avoir rendu la tranquillité à la France : son retour en 1652 ralluma la guerre civile. Le parlement de Paris avait donné en vain plusieurs arrêts contre lui : ils furent cassés par un arrêt du conseil d'état. Le prince de Condé se tourna du côté des rebelles, et fut nommé généralissime des armées. Il défait le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau; mais ayant été attaqué par l'armée royale dans le faubourg Saint-Antoine, il aurait été fait prisonnier, si les Parisiens ne lui avaient ouvert leurs portes, et n'avaient fait tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. On négocia de part et d'autre, pour apaiser les troubles. La cour se vit obligée de renvoyer Mazarin qui en était le prétexte. Les Espagnols profitèrent encore de ces querelles. L'archiduc Léopold prit Gravelines et Dunkerque; don Juan d'Autriche, Barcelonne; le duc de Mantoue, Casal. Mais à peine la tranquillité eut-elle été rendue à la France, que les étrangers perdirent ce

qu'ils avaient conquis. Les généraux français reprirent Rethel, Sainte-Ménéhould, Bar, Ligny; le maréchal de Grancey gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracène; on eut des succès en Catalogne; le vicomte de Turenne battit l'armée espagnole en 1654, réduisit le Quesnoy et fit lever le siège d'Arras. Cet exploit important rassura la France et le cardinal Mazarin, qui était revenu de nouveau, et dont la fortune, dit le président Hénault, dépendait presque de l'événement de cette journée. Le roi ne s'y trouva point, et aurait pu y être. Ce fut dans cette guerre qu'il fit sa première campagne: il était allé à la tranchée au siège de Stenay; mais le cardinal ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, sur laquelle reposait le sort de l'armée et le repos de l'état. Le maréchal de Turenne soutint sa réputation les années suivantes, et se signala surtout en 1658; il prit Saint-Venant, Bourbourg, Mardick, Dunkerque, Furnes, Dixmude, Ypres, Mortagne. Le prince de Condé et don Juan, ayant ramassé toutes leurs forces, tentèrent en vain de secourir Dunkerque; Turenne les défit à la journée des Dunes. La paix fut conclue en 1659, dans l'île des Faisans, par Mazarin et don Louis de Haro, plénipotentiaire des deux puissances. C'est ce qu'on nomme la *paix des Pyrénées*. Les principaux articles de ce traité furent le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse, la restitution de plusieurs places à l'Espagne, et le rétablissement du prince de Condé. Le mariage du roi se fit à Saint-Jean-de-Luz avec beaucoup de magnificence. Les deux époux revinrent triomphants à Paris, et leur entrée dans cette capitale eut un éclat dont on se souvint longtemps. Le cardinal Mazarin mourut l'année suivante, 1661. Le roi, qui par reconnaissance pour ses services n'avait point voulu gouverner de son vivant, prit en main les rênes de son empire, et les tint avec une fermeté qui surprit dans un jeune monarque, chez lequel on n'avait remarqué jusqu'alors que du goût pour les plaisirs. Il vérifia ce que Mazarin avait dit de ce prince en confiance au maréchal de Grammont: « Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois et un honnête homme. » Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le surintendant Fouquet, condamné par des commissaires à un bannissement, eut pour successeur le grand Colbert, ministre qui répara tout, et qui créa le commerce et les arts. Des colonies françaises partirent pour s'établir à Madagascar et à Cayenne; les académies des sciences, de peinture et de sculpture furent établies; des manufactures de glaces, de points de France, de toiles, de laines, de tapisseries, furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc, pour la jonction des deux mers, fut commencé; on rétablit la discipline parmi les troupes, ainsi que l'ordre dans la police et dans la justice; tous les arts furent encouragés au de-

dans et même au dehors du royaume; soixante savants de l'Europe reçurent de Louis XIV des récompenses et furent étonnés d'en être connus. « Quoi- » que le roi ne soit pas votre souverain, il veut être » votre bienfaiteur; il vous envoie cette lettre de » change comme un gage de son estime. » Un Florentin, un Danois, recevaient de ses lettres datées de Versailles. Plusieurs étrangers habiles furent appelés en France, et récompensés d'une manière digne d'eux et du rémunérateur. Louis XIV faisait à 22 ans ce que Henri IV avait fait à 50. Né avec le talent de régner, il savait se faire respecter par les puissances étrangères, autant qu'aimer et craindre par ses sujets. Il exigea en 1662 une réparation authentique de l'insulte faite au comte d'Estrades, son ambassadeur à Londres, par le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui prétendait avoir le pas sur lui. La satisfaction que lui fit deux ans après le pape Alexandre VII, de l'attentat des Corses sur le duc de Créqui, ambassadeur à Rome, ne fut pas moins éclatante. Le cardinal Chigi, légat et neveu du pontife, vint en France pour faire au roi des excuses publiques. Quoique la paix régnât dans tous les états chrétiens, il envoya au secours des Allemands, contre les Turcs, une petite armée qui prit Gigeri. Ses troupes, conduites par les comtes de Coligni et de la Feuillade, contribuèrent beaucoup à la victoire de St.-Gothard, en 1664. Ses armes triomphaient sur mer comme sur terre. Le duc de Beaufort prit et coula à fond un grand nombre de vaisseaux algériens; mais il périt dans cette action. Les Anglais et les Hollandais étaient alors en dispute pour le commerce des Indes occidentales. Le roi, allié avec ces derniers, les secourut contre les premiers. Il y eut quelques batailles navales. Les Anglais perdirent l'île de Saint-Christophe; mais ils y rentrèrent par la paix conclue à Bréda en 1657. Philippe IV, père de la reine, était mort deux ans auparavant; le roi croyait avoir des prétentions sur son héritage, et surtout sur les Pays-Bas. Il marcha en Flandre pour les faire valoir, comptant plutôt sur ses forces que sur la légitimité de ses droits. Il était à la tête de 35,000 hommes; Turenne était, sous lui, le général de cette armée. Louvois, nouveau ministre de la guerre, et digne émule de Colbert, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Louis courait à des conquêtes assurées. Les Espagnols, qui n'avaient pas même imaginé que le roi pût envahir leurs états au milieu de la paix, n'avaient fait aucun préparatif. Il entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournay furent pris en deux jours; Furnes, Armentières, Courtrai, Douai, ne tinrent pas davantage. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, capitula après neuf jours de siège. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante, 1668, fut encore plus rapide. Louis XIV entra dans Dole au bout de quatre jours de siège, douze jours après son départ de St.-Germain. Enfin, en trois semaines, toute la province lui fut soumise. Tant de fortune réveilla l'Europe assoupie: un traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la

balance de l'Europe, et réprimer l'ambition du jeune roi, fut proposé et conclu en cinq jours ; mais il n'eut d'autre suite que d'amener la paix, qui se fit avec l'Espagne à Aix-la-Chapelle, le 2 mai de la même année. Le roi rendit la Franche-Comté, et garda les villes conquises dans les Pays-Bas. Pendant cette paix, Louis continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier, à embellir son royaume. Les ports de mer, auparavant déserts, furent entourés d'ouvrages pour leurs ornements et leur défense, couverts de navires et de matelots, et continrent bientôt 60 grands vaisseaux de guerre. L'hôtel des Invalides, où des soldats blessés et vainqueurs trouvent les secours spirituels et temporels, s'élevait en 1671 avec une magnificence vraiment royale. L'Observatoire était commencé depuis 1668. On traçait une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. L'académie de Saint-Luc était fondée à Rome pour former nos jeunes peintres. Des éditions des classiques latins s'imprimaient au Louvre à l'usage du Dauphin, confié aux plus éloquents et aux plus savants hommes de l'Europe. Rien n'était négligé. On bâtissait des citadelles dans tous les coins de la France, et on formait un corps de troupes composé de 400,000 soldats. Louis XIV résolut de conquérir le Pays-Bas, et commença par la Hollande en 1672. Au mois de mai, il passa la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé et par le maréchal de Turenne. Les places d'Orsoy, Burick, Wesel, Rhinberg, Emmerick, Groll, furent réduites en six jours. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au-delà du Rhin ; il y fut bientôt. Ses troupes traversèrent ce fleuve en présence des ennemis. La reddition de plus de quarante places, la plupart mal défendues ou mal pourvues, fut le fruit de ce passage. Les provinces de Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Yssel se rendent. Les états assemblés à La Haye se sauvent à Amsterdam avec leurs biens et leurs papiers. Dans cette extrémité, ils font percer les digues qui retenant les eaux de la mer. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des flots. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. Louis quitte son armée, laissant Turenne et Luxembourg achever la guerre. L'Europe, effrayée de ses succès, était dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Espagne, l'électeur de Brandebourg, réunis, étaient de nouveaux ennemis à combattre. Louis XIV, afin de s'assurer la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-Comté. Turenne entra dans le Palatinat où ses troupes commirent des excès horribles. Le comte de Schomberg battit les Espagnols dans le Roussillon. Le prince de Condé livra à Senez, au prince d'Orange, une bataille dont les deux partis s'attribuèrent le succès. Turenne, qui avait passé le Rhin à Philipsbourg, remporta quelques avantages sur le vieux Caprara, sur Charles IV, duc de Lorraine, sur Bournonville. Turenne qui savait tour à tour reculer comme Fabius, et avancer comme Annibal, vainquit l'électeur de Brandebourg à Turckheim en 1675, tandis que les autres généraux de Louis XIV soutenaient la gloire de ses armes. Tant de prospérités furent troublées par la

mort de Turenne. Ce général fut tué d'un coup de canon au milieu de ses victoires, dans le temps qu'il se croyait sûr de vaincre Montécuculli. L'armée française ayant battu en retraite, les Impériaux passèrent le Rhin et entrèrent en Alsace ; mais ils ne purent s'y maintenir. Le maréchal de Créquy fut mis en déroute au combat de Conarbruck, et fait prisonnier dans Trèves. En 1676, la fortune fut entièrement pour les Français : le duc de Vivonne, secondé par Duquesne, lieutenant-général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans la dernière, et qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Ce monarque était alors en Flandre, où Condé, Bouchain, Aire et le fort de Linck reçurent ses lois. La campagne de 1677 s'ouvrit par la prise de Valenciennes et de Cambrai. Philippe, duc d'Orléans, frère unique du roi, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Cassel, lieu célèbre par la victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avait remportée 349 ans auparavant. Le maréchal de Créquy battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, l'obligea de repasser le Rhin, et l'ayant repassé lui-même, assiégea et prit Fribourg. Les succès n'étaient pas moindres en Flandre et en Allemagne. Le roi forma lui-même en 1678 le siège de Gand et celui d'Ypres, et se rendit maître de ces deux places. L'armée d'Allemagne, sous les ordres de Créquy, mit les ennemis en déroute à la tête du pont de Rheinsfeld, et brûla celui de Strasbourg, après en avoir pris tous les forts en présence de l'armée ennemie. Cette glorieuse campagne finit par la paix, qui fut signée en 1678. Il y eut trois traités, l'un entre la France et la Hollande, le deuxième avec l'Espagne, le troisième avec l'empereur et avec l'empire, à la réserve de l'électeur de Brandebourg. Par ces traités, la France resta en possession de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, et de la forteresse de Fribourg. Ce qu'il y eut de remarquable dans le traité signé avec les Hollandais, c'est qu'après avoir été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les seuls à qui tout fut rendu. On venait de signer cette paix à Nimègue, lorsque le prince d'Orange, qui n'en était pas encore authentiquement informé, livra le sanglant et inutile combat de Saint-Denys, où les Français et les ennemis firent une perte à peu près égale. Louis XIV ayant dicté des lois à l'Europe, victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, à la fois conquérant et politique, mérita le surnom de *Grand*, que l'hôtel-de-ville de Paris lui décerna en 1680. Ce monarque fit de la paix un temps de conquête : l'or, l'intrigue et la terreur lui ouvrirent les portes de Strasbourg et de Casal ; le duc de Mantoue, à qui appartenait cette dernière ville, y laissa mettre garnison française. Louis XIV, craint partout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Le pape Innocent XI ne s'étant pas montré favorable au dessein qu'avait le roi d'étendre le droit de régale sur tous les diocèses de sa nomination, ce prince fit donner en 1682 une déclaration par le clergé de France, renfermée en quatre propositions. La première est que *le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois ; la deuxième,*

que le concile est au-dessus du pape; la troisième, que l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons; et la quatrième, qu'il appartient principalement au pape de décider en matière de foi, mais que ses décisions ne sont irréformables qu'après que l'Eglise les a reçues. (Voy. INNOCENT XII, SOARDI, SEORDRATI.) Le différend avec le pontife fut poussé au point de s'emparer du Comtat et à faire craindre les dernières extrémités. L'affaire des franchises, qu'Innocent voulait abolir, augmenta l'animosité réciproque; et l'on peut dire que le roi s'opiniâtra peu sagement à maintenir un abus que l'empereur et les autres princes avaient laissé abolir sans répugnance. La conduite que Lavardin de Beaumanoir tint à Rome à cette occasion, était peu digne d'un ambassadeur de France. Louis donnait en même temps son attention à divers autres objets. Il établit une chambre contre les empoisonneurs, qui en ce temps-là infectaient la France. Une chaire de droit français fut fondée, tandis que d'habiles gens travaillaient à la réforme des lois. Le canal de Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir 60 vaisseaux de ligne, un arsenal et des magasins magnifiques; sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur; Dunkerque, le Havre-de-Grâce se remplissaient de vaisseaux; la nature était forcée à Rochefort; des compagnies de cadets dans les places, de gardes-marine dans les ports, furent instituées et composées de jeunes gens qui apprenaient les arts convenables à leur profession sous des maîtres payés du trésor public; 60,000 matelots étaient retenus dans le devoir par des lois aussi sévères que celles de la discipline militaire; enfin on comptait plus de 100 gros vaisseaux de guerre, dont plusieurs portaient cent canons: ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Les escadres, sous le commandement de Duquesne, nettoyaient les mers infestées par les corsaires de Barbarie. Alger fut bombardé en 1684, et les Algériens obligés de faire les soumissions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent les esclaves chrétiens, et donnèrent encore de l'argent. L'état de Gènes ne s'humilia pas moins devant Louis XIV que celui d'Alger. Gènes avait vendu de la poudre aux Algériens et des galères aux Espagnols; elle fut bombardée la même année, et n'obtint sa tranquillité que par une satisfaction bien humiliante: le doge accompagné de quatre sénateurs vint à Versailles faire tout ce que le roi voulut exiger de sa patrie. La loi de Gènes est que le doge perd sa dignité et son titre dès qu'il est sorti de la ville; Louis voulut qu'il les conservât. Des ambassadeurs du roi de Siam avaient flatté, l'année d'auparavant, le goût que le monarque français avait pour les choses d'éclat. Tout semblait alors garantir une paix durable. Pour l'assurer davantage, Louis résolut d'étouffer le germe des guerres civiles qui avaient tant de fois désolé l'état. Il y avait longtemps qu'il songeait à supprimer l'édit de Nantes: ce fut en 1685 qu'il ordonna la révocation; il fit abattre les temples des calvinistes, et la religion catholique fut rétablie dans tout le royaume. Cet événement, qui dans le temps où nous sommes

a exalté toutes les têtes, qui a fait la matière de tant de satires lancées contre la mémoire de Louis XIV; et qu'après un siècle révolu un autre événement, qui fut la suite immédiate du rappel des huguenots, a si terriblement justifié, semble demander ici une discussion particulière, plus longue que ne comporte la nature de ce Dictionnaire, mais trop assortie aux circonstances pour qu'on puisse nous en faire un reproche. Nous laisserons parler un auteur contemporain, parfaitement instruit de tous les détails de cette révocation fameuse, trop intéressé à la chose pour dissimuler les plaies faites à un royaume dont il était l'héritier; trop éclairé, trop présent à tout pour avoir ignoré la vérité. Louis, Dauphin, père de Louis XV, le sage et vertueux élève de Fénelon, dans un Mémoire qui a passé à ses descendants, et qui était en 1781 entre les mains du roi Louis XVI, s'exprime de cette manière: « Je ne m'attacherai pas à considérer ici » les maux que l'hérésie a faits en Allemagne, dans » les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, » dans les Provinces-Unies et ailleurs; c'est du » royaume seul qu'il est question. Je ne rappellerai » pas même dans le détail cette chaîne de désordres » consignés dans tant de monuments authentiques, » ces assemblées secrètes, ces sermens d'association, » ces ligues avec l'étranger, ces refus de payer les » tailles, ces pillages des deniers publics, ces me- » naces séditieuses, ces conjurations ouvertes, ces » guerres opiniâtres, ces sacs de villes, ces incen- » dies, ces massacres réfléchis, ces attentats contre » les rois, ces sacrilèges multipliés et jusqu'alors » inouïs; il me suffit de dire que depuis François » I^{er} jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sous sept règnes » différents, tous ces maux et d'autres encore ont » désolé le royaume avec plus ou moins de fureur. » Voilà, dis-je, le fait historique, que l'on peut » charger de divers incidents, mais que l'on ne peut » contester substantiellement et révoquer en doute. » Et c'est ce point capital qu'il faut toujours envi- » sager dans l'examen politique de cette affaire. Or, » partant du fait notoire, il m'est peu important de » discuter si tous les torts attribués aux huguenots » furent uniquement de leur côté. Il est hors de » doute que les catholiques auront eu aussi les leurs, » et je leur en connais plus d'un, dans l'excès de » leurs représailles. Il ne s'agit pas même de savoir » si le conseil des rois a toujours bien vu et s'il a » sagement opéré dans ces jours de confusion; si » la sanglante expédition de Charles IX, par exemple, » fut un acte de justice, devenu nécessaire à la sû- » reté de sa personne et à celle de l'état, comme » le soutiennent quelques-uns, ou l'effet d'une po- » litique ombrageuse et une indigne vengeance, » comme d'autres le prétendent, que l'hérésie ait » été la cause directe, ou seulement l'occasion ha- » bituelle et toujours renaissante de ces différents » désordres: toujours est-il vrai de dire qu'ils » n'auraient jamais eu lieu sans l'hérésie; ce qui » suffit pour faire comprendre combien il importait » à la sûreté de l'état qu'elle y fût éteinte pour tou- » jours. Cependant on fait grand bruit, on crie à la » tyrannie, et l'on demande si les princes ont droit » de commander aux consciences, et d'employer la

» force pour le fait de la religion ? Comme c'est de
 » la part des huguenots que viennent ces clameurs,
 » on pourrait pour réponse les renvoyer aux chefs
 » de leur réforme. Luther pose pour principe qu'il
 » faut exterminer et jeter à la mer ceux qui ne sont
 » pas de son avis, à commencer par le pape et les
 » souverains qui le protègent ; et Calvin pense à cet
 » égard comme Luther. Nos principes sont bien
 » différents, sans doute. Mais, sans donner au
 » prince des droits qui ne lui sont pas dus, nous lui
 » laissons ceux qu'on ne saurait lui contester ; et
 » nous disons qu'il peut et qu'il doit même, comme
 » père de son peuple, s'opposer à ce qu'on le cor-
 » rompe par l'erreur ; qu'il peut et qu'il doit même,
 » comme l'ont fait les plus grands princes de tous
 » les temps, prêter son épée à la religion, non pas
 » pour la propager, ce ne fut jamais l'esprit du
 » christianisme, mais pour réprimer et pour châ-
 » tier les méchants qui entreprennent de la dé-
 » truire. Nous disons enfin que, s'il n'a pas le droit
 » de commander aux consciences, il a celui de
 » pourvoir à la sûreté de ses états, et d'enchaîner
 » le fanatisme, qui y jette le désordre et la con-
 » fusion. Que les ministres huguenots comparent,
 » s'ils le veulent, la conduite modérée que l'on a
 » tenue à leur égard, avec la cruauté des premiers
 » persécuteurs de la religion : j'admets la compa-
 » raison, tout injuste qu'elle est, et je dis que les
 » Césars eussent été fondés à proscrire le christia-
 » nisme, s'il eût porté ceux qui le professaient à
 » jeter le trouble dans l'empire. Mais les chrétiens
 » payaient fidèlement les charges de l'état, ils ser-
 » vaient avec affection dans les armées : on les éloi-
 » gnait des emplois publics, on les emprisonnait,
 » on mettait à mort des légions entières ; ils ne
 » résistaient point ; ils n'appelaient point les en-
 » nemis de l'état ; ils ne croyaient point *qu'il fallait*
 » *égorger les empereurs et les jeter à la mer.* Cepen-
 » dant ils avaient pour eux la justice et la vérité.
 » Leur invincible patience annonçait la bonté de
 » leur cause, comme les révoltes et l'esprit san-
 » guinaire des huguenots prouvent l'injustice de la
 » leur. Il est vrai qu'ils ont causé moins de désor-
 » dres éclatants sous le règne actuel que sous les
 » précédents ; mais c'était moins la volonté de re-
 » muer qui leur manquait, que la puissance. En-
 » core se sont-ils rendus coupables de quelques
 » violences et d'une infinité de contraventions aux
 » ordonnances, dont quelques-unes ont été dissi-
 » mulées, et les autres punies par la suppression
 » de quelques privilèges. Malgré leurs protestations
 » magnifiques de fidélité, et leur soumission en
 » apparence la plus parfaite à l'autorité, le même
 » esprit inquiet et factieux subsistait toujours, et
 » se trahissait quelquefois. Dans le temps que le
 » parti faisait au roi des offres de services, et qu'il
 » les réalisait même, on apprenait par des avis cer-
 » tains qu'il remuait sourdement dans les provinces
 » éloignées, et qu'il entretenait des intelligences
 » avec l'ennemi du dehors. (Voy. SOULIER.) Nous
 » avons en main les actes authentiques des synodes
 » clandestins, dans lesquels ils arrêtaient de se
 » mettre sous la protection de Cromwell, dans le
 » temps où l'on pensait le moins à les inquiéter ; et

» les preuves de leurs liaisons criminelles avec le
 » prince d'Orange subsistent également. L'animo-
 » sité entre les catholiques et les huguenots était
 » aussi toujours la même. Les plus sages règle-
 » ments ne pouvaient pacifier et rapprocher deux
 » partis, dont l'un avait tant de raisons de sus-
 » pecter la droiture et les bonnes intentions de
 » l'autre. On n'entendait parler dans le conseil que
 » de leurs démêlés particuliers. Les catholiques ne
 » voulaient point admettre les huguenots aux as-
 » semblées de paroisses ; ceux-ci ne voulaient point
 » contribuer aux charges de fabrique et de com-
 » munauté ; on se disputait les cimetières et les
 » fondations de charité ; on s'agrippait, on s'insul-
 » tait réciproquement. Les huguenots dans les cam-
 » pagnes où ils n'avaient pas de temples, affectaient,
 » dans le désolement des jours de fêtes, de trou-
 » bler l'office divin par des attroupements autour
 » des églises, et par des chants profanes. Les catho-
 » liques, indignés, sortaient quelquefois du lieu
 » saint pour donner la chasse à ces perturbateurs ;
 » et quand les huguenots faisaient leurs prêches,
 » ils manquaient rarement d'user de représailles. Il
 » arriva un jour que les habitants d'un village de
 » la Saintonge, tous catholiques, mirent le feu à
 » la maison d'un huguenot qu'ils n'avaient pu em-
 » pêcher de s'établir parmi eux, donnant pour raison
 » qu'il ne fallait qu'un seul homme pour répandre
 » peu à peu l'hérésie dans tout le village. Les pro-
 » tecteurs de la réforme firent grand bruit de cette
 » affaire, où il s'agissait d'une chaumière estimée
 » quatre cent soixante livres ; et il en fut question
 » dans le conseil. Le roi, en condamnant les habi-
 » tants du lieu à dédommager le propriétaire de la
 » maison, ne put s'empêcher de dire, que ses pré-
 » décesseurs auraient épargné bien du sang à la
 » France, s'ils s'étaient conduits par la politi-
 » que prévoyante de ces villageois, dont l'action
 » ne lui paraissait vicieuse que par le défaut d'au-
 » torité. Quoique le roi sût assez que les huguenots
 » n'avaient pour titres primordiaux de leurs privi-
 » lèges que l'injustice et la violence ; quoique les
 » nouvelles contraventions aux ordonnances lui pa-
 » russent une raison suffisante pour les priver de
 » l'existence légale qu'ils avaient envahie en France
 » les armes à la main, Sa Majesté néanmoins voulut
 » encore consulter avant de prendre un dernier
 » parti ; elle eut des conférences sur cette affaire
 » avec les personnes les plus instruites et les mieux
 » intentionnées du royaume, et dans un conseil de
 » conscience particulier, dans lequel furent admis
 » deux théologiens et deux jurisconsultes, il fut
 » décidé deux choses ; la première que le roi, pour
 » toutes sortes de raisons, pouvait révoquer l'édit
 » de Henri IV, dont les huguenots prétendaient se
 » couvrir comme d'un bouclier sacré ; la seconde,
 » que si Sa Majesté le pouvait licitement, elle le
 » devait et à la religion et au bien de ses peuples.
 » Le roi, de plus en plus confirmé par cette ré-
 » ponse, laissa mûrir encore son projet pendant
 » près d'un an, employant ce temps à concerter
 » l'exécution par les moyens les plus doux. Lorsque
 » sa Majesté proposa dans le conseil de prendre une
 » dernière résolution sur cette affaire, Monsei-

gneur, d'après un mémoire anonyme qui lui avait été adressé la veille, représenta qu'il y avait apparence que les huguenots s'attendaient à ce qu'on leur préparait; qu'il y aurait peut-être à craindre qu'ils prissent les armes, comptant sur la protection des princes de leur religion, et que, supposé qu'ils n'osassent le faire, un grand nombre sortirait du royaume; ce qui nuirait au commerce et à l'agriculture, et par là même affaiblirait l'état. Le roi répondit, qu'il avait tout prévu depuis longtemps, et pourvu à tout, que rien au monde ne lui serait plus douloureux que de répondre une seule goutte du sang de ses sujets; mais qu'il avait des armées et de bons généraux, qu'il emploierait dans la nécessité contre les rebelles qui voudraient eux-mêmes leur perte. Quant à la raison d'intérêt, il la jugea peu digne de considération, comparée aux avantages d'une opération qui rendrait à la religion sa splendeur, à l'état sa tranquillité, et à l'autorité tous ses droits. Il fut conclu, d'un sentiment unanime, pour la suppression de l'édit de Nantes. Le roi, qui voulait toujours traiter en pasteur et en père ses sujets les moins affectionnés, ne négligea aucun des moyens qui pouvaient les gagner en les éclairant. On accorda des pensions, on distribua des aumônes, on établit des missions, on répandit partout des livres qui contenaient des instructions à la portée des simples et des savants. Le succès répondit à la sagesse des moyens; et quoiqu'il semble, d'après les déclamations emportées de quelques ministres huguenots, que le roi eût armé la moitié de ses sujets pour égorger l'autre, la vérité est que tout se passa au grand contentement de sa Majesté, sans effusion de sang et sans désordre. Partout les temples furent démolis ou purifiés; le plus grand nombre fit abjuration; les autres s'y préparèrent, en assistant aux prières et aux instructions de l'Eglise. Tous envoyèrent leurs enfants aux écoles catholiques. Les plus séditieux, étourdis par ce coup de vigueur, et voyant bien que l'on était en force pour les châtier s'ils tentaient la rébellion, se montrèrent les plus traitables. Ceux de Paris, qui n'avaient plus Claude pour les amener, donnèrent l'exemple de la soumission. Les plus entêtés de l'hérésie sortirent du royaume, et avec eux la semence de tous les troubles; et l'Europe entière fut dans l'étonnement de la promptitude et de la facilité avec laquelle le roi avait anéanti, par un seul édit, une hérésie qui avait provoqué les armes de six rois ses prédécesseurs, et les avait forcés de composer avec elle. On a exagéré infiniment le nombre des huguenots qui sortirent du royaume à cette occasion, et cela devait être ainsi : comme les intéressés sont les seuls qui parlent et crient, ils affirment tout ce qui leur plaît. Un ministre qui voyait son troupeau dispersé, publiait qu'il avait passé chez l'étranger. Un chef de manufacture, qui avait perdu deux ouvriers, faisait son calcul comme si tous les fabricans du royaume avaient fait la même perte que lui. Dix ouvriers sortis d'une ville, où ils avaient leurs connaissances et leurs amis, faisaient

croire, par le bruit de leur fuite, que la ville allait manquer de bras pour tous les ateliers. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que plusieurs milliers de requêtes, dans les instructions qu'ils m'adressèrent sur leurs généralités, adoptèrent ces bruits populaires, et annoncèrent par-là combien ils étaient peu instruits de ce qui devait le plus les occuper. Aussi leur rapport se trouva-t-il contredit par d'autres, et démontré faux par la vérification faite en plusieurs endroits. Quand le nombre des huguenots qui sortirent de France à cette époque monterait, suivant le calcul le plus exagéré, à 67, 732 personnes, il ne devait pas se trouver parmi ce nombre, qui comprenait tous les âges et tous les sexes, assez d'hommes utiles pour laisser un grand vide dans les campagnes et dans les ateliers, et influencer sur le royaume entier. Il est certain, d'ailleurs, que ce vide ne dut jamais être plus sensible qu'au moment où il se fit. On ne s'en aperçut pas alors, et l'on s'en plaint aujourd'hui. Il faut donc en chercher une autre cause. Elle existe en effet, et si on veut la savoir, c'est la guerre. Quant à la retraite des huguenots, elle coûta moins d'hommes utiles à l'état, que ne lui en enlevait une seule année de guerre civile. Il est bien surprenant que certaines personnes se laissent ébranler par les raisons les plus frivoles, au point de douter s'il n'y aurait pas un avantage à rétablir les choses sur l'ancien pied, et, par conséquent, si l'on n'a pas eu tort de faire ce que l'on a fait. Mais, dans la supposition, bien fautive assurément, que l'on ait eu tort de faire ce que l'on fit, je maintiens que l'on aurait eu bien plus grand tort aujourd'hui de le défaire : ce serait se ruiner à démolir une forteresse, parce qu'on se serait épuisé à l'élever. Il y a des torts dont il faut savoir profiter, des torts qui ne sauraient se réparer que par de plus grands torts encore; et cette opération, si elle en était un, serait de ce genre. Rappeler les huguenots, ne serait-ce pas leur dire : Vous nous êtes nécessaires, nous vous avons fait une injustice, nous vous en faisons excuse ? Quel orgueil une telle démarche n'inspirerait-elle pas à de pareils sujets ? Ne se croiraient-ils pas alors plus de droit que jamais de composer avec leur souverain, et plus en état de lui faire la loi ? Rappeler les huguenots, ne serait-ce pas rappeler les amis des ennemis de la France ? Et ceux qui entretenaient des correspondances avec ces mêmes ennemis, dans le temps qu'on les laissait tranquilles, nous seraient-ils plus fidèles et moins dévoués à nos ennemis, actuellement qu'ils auraient sous les yeux les auteurs de leur disgrâce, et qu'ils se rappelleraient avec reconnaissance ceux qui les ont accueillis dans leurs malheurs ? Rappeler les huguenots, ce serait dans une affaire qui a dû être et qui fut en effet le résultat des plus mûres délibérations, offrir à toute l'Europe une variation de principes pitoyable. En un mot, rappeler les huguenots, ce serait s'écarter de cette politique de fermeté qui fait le soutien des empires, ce serait, en se donnant un grand ridicule, exposer l'état je ne sais à quels dangers. Je ne parle

» pas encore des intérêts de la religion : car ne se-
 » rait-ce pas en même temps imprimer à l'hérésie
 » le sceau de la perpétuité en France ; ne serait-ce
 » pas exposer tous les nouveaux convertis aux rail-
 » leries, aux persécutions et au danger évident de
 » la rechute ? Ne serait-ce pas exposer la religion à
 » se trouver parmi nous, avant un demi-siècle,
 » dans l'état malheureux où nous la voyons chez
 » les peuples qui nous avoisinent ? Je sais que cer-
 » tains prétendus politiques s'imaginent avoir fait
 » une belle découverte, et trouvé le remède à tous
 » les maux, dans un concordat que feraient réci-
 » proquement les princes catholiques et huguenots
 » de laisser en repos les sujets des deux religions
 » dans leurs états. Mais, d'abord, la partie ne se-
 » rait pas égale, puisqu'on mettrait la religion du
 » ciel en parallèle et de niveau avec l'hérésie. Qu'à
 » la bonne heure les luthériens, les zuingliens,
 » les calvinistes et autres novateurs passent entre
 » eux ce concordat ; nouveauté pour nouveauté,
 » erreur pour erreur, il n'y aurait point de partie
 » essentiellement lésée dans ce pacte, au lieu que
 » les catholiques ne pourraient le faire qu'avec un
 » désavantage évident : ce serait comme si, pour
 » arranger deux frères qui seraient en différend sur
 » leur légitime, on voulait obliger celui qui a le
 » droit d'aînesse à le partager, par égale portion,
 » avec son cadet, lequel aurait encore la lache de
 » bâtardise. En second lieu, est-ce une vérité bien
 » incontestable, qu'un prince chrétien puisse per-
 » mettre que le mal se fasse dans ses états, pour
 » obtenir que le bien se fasse dans les états étran-
 » gers, et qu'il puisse dire : Souffrez que Dieu soit
 » honoré chez vous, je souffrirai qu'il soit blasphémé
 » chez moi ? En supposant qu'il le puisse, ce que
 » je ne crois pas, personne assurément ne soutien-
 » dra qu'il le doive. En outre, quand même tous
 » les souverains conviendraient entre eux de laisser
 » en repos leurs sujets des deux religions, reste à
 » savoir s'ils voudraient y rester, et s'il serait bien
 » facile de les y obliger. Il n'est pas question de
 » savoir ici comment les deux religions peuvent
 » compatir dans d'autres pays : l'expérience la plus
 » funeste et la plus longue n'a que trop prouvé
 » qu'elles étaient incompatibles dans ce royaume ;
 » et c'est, encore un coup, le point auquel il s'en
 » faut tenir, et ne jamais perdre de vue. Catherine
 » de Médicis, en suivant précisément l'idée de ce
 » concordat, avait prétendu ménager et contenir
 » les deux partis ; que résulta-t-il de sa politique ?
 » la plus grande confusion, qui conduisit enfin à
 » la scène sanglante de la St-Barthélemi, qu'elle
 » crut nécessaire pour se débarrasser une bonne fois
 » des huguenots, qu'elle n'avait rendus que plus
 » insolents et plus factieux en les flattant. Mais ce
 » qui vient de se passer dans les Cévennes ne suf-
 » fit-il pas pour faire toucher au doigt la sagesse de
 » l'opération du roi et la nécessité de la maintenir ?
 » C'est par les succès inouis et les horribles bri-
 » gandages que les huguenots viennent d'exercer
 » dans le Languedoc, qu'il faut juger des autres
 » maux qu'ils eussent pu nous faire pendant la
 » guerre actuelle, s'ils se fussent trouvés au point
 » de puissance où ils étaient encore il y a 25 ans.

» Et au moment où j'écris ceci, et où le parti
 » serable par une modération feinte désavouer les
 » horreurs auxquelles se sont portés les Cami-
 » sards, des papiers interceptés nous découvrent
 » que les liaisons avec l'Anglais subsistent tou-
 » jours... » (*Voy. Vie du Dauphin, père de Louis XV*,
 » tome 2, page 98 et suivantes. On peut consulter
 » encore deux excellents Mémoires de l'abbé C., inti-
 » tulés : *La voie du vrai patriote catholique* ; et *Mé-
 » moire politico-critique, où l'on examine s'il est de
 » l'intérêt de l'Eglise et de l'état d'établir pour les cal-
 » vinistes du royaume une nouvelle forme de se man-
 » rier.*) C'est ridiculement et calomnieusement que
 » M. de Mayer a avancé que Louis XIV s'était repenti
 » à sa mort de l'opération la plus réfléchie qu'il eût
 » faite durant son règne ; ce repentir est démenti par
 » les preuves les plus décisives. (*Voy. le Journ. hist.*
 » *et litt.*, 1^{er} mars 1790, p. 368.) Bayle, qui ne doit
 » pas être suspect aux incrédules, a soutenu que les
 » calvinistes eux-mêmes ont forcé ce prince à révo-
 » quer l'édit de Nantes ; qu'en cela il n'a fait tout au
 » plus que suivre l'exemple des Etats de Hollande,
 » qui n'ont tenu aucun compte des traités qu'ils
 » avaient faits avec les catholiques. Il a prouvé que
 » toutes les lois des états protestants ont été plus sé-
 » vères contre le catholicisme que celles de France
 » contre le calvinisme. Il rappelle le souvenir des
 » émissaires que les huguenots envoyèrent à Crom-
 » well en 1660, des offres qu'ils lui firent, des résolu-
 » tions séditieuses qu'ils prirent dans leurs synodes
 » de la Basse-Guienne. Il se moque de leurs lamen-
 » tations sur la prétendue persécution qu'ils éprouvent,
 » et il leur déclare que leur conduite justifie pleine-
 » ment la sévérité avec laquelle on les a traités en
 » France. (*Oeuvres de Bayle*, t. 2, p. 594.) Toutes ces
 » réflexions ont été vérifiées d'une manière terrible
 » sous Louis XVI, le rappel des protestants n'ayant
 » pas précédé d'un an le détronement du roi et le
 » renversement de la monarchie. Tandis que Louis XIV
 » travaillait à assurer la paix dans l'intérieur de son
 » état, une ligue se formait secrètement en Europe
 » entre le duc de Savoie, l'électeur de Bavière, l'élec-
 » teur de Brandebourg (depuis roi de Prusse), l'em-
 » pereur, le roi d'Espagne, le prince d'Orange et
 » autres princes inquiets des projets de Louis XIV et
 » de son esprit de conquêtes. Le monarque français
 » résolut de prévenir cette ligue connue sous le nom
 » de *ligue d'Augsbourg*, et commença la guerre
 » en 1688, par la dévastation du Palatinat. Mais
 » l'année suivante les confédérés ayant réuni leurs
 » forces, les Français abandonnèrent à leur appro-
 » che plusieurs bourgs et toutes les places qu'ils
 » avaient prises. Un malheur plus grand pour la
 » France fut le détronement de Jacques II, et l'éle-
 » vation du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre.
 » L'année 1690 fut plus heureuse. Le maréchal de
 » Luxembourg gagna une bataille contre le prince de
 » Valdeck, à Fleurus. La flotte française, commandée
 » par le comte de Tourville, défit dans la Manche les
 » flottes d'Angleterre et de Hollande. Catinat se ren-
 » dit maître du Pas-de-Suse, prit Nice, Ville-Franche,
 » et remporta la victoire de Staffarde contre les troupes
 » du duc de Savoie. Le prince d'Orange fut obligé de
 » lever le siège de Limerick en Irlande. Mous dans

les Pays-Bas, Valence en Espagne, Carmagnole et Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne suivante. Ces succès furent contre-balançés par la perte de la bataille navale de la Hogue, en 1692. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; 50 vaisseaux français combattirent contre 84. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français, obligés de faire retraite, furent dispersés par le vent sur les côtes de Bretagne et de Normandie, et l'amiral anglais leur brûla 13 vaisseaux. Cette défaite sur mer, une des premières époques du dépérissement de la marine de France, fut compensée par les avantages qu'on remporta sur terre. Le roi assiégea Namur en personne, prit la ville en huit jours et les châteaux en vingt-deux. Luxembourg empêcha Guillaume de passer la Meuse à la tête de 80,000 hommes, et de venir faire lever le siège. Ce général gagna peu de temps après deux batailles, celle de Steinkerke en 1692, et celle de Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrières. L'année 1694, remarquable par la disette qu'on souffrit en France, ne le fut par aucun succès éclatant. La campagne de 1695 se réduisit à la prise de Casal, dont les fortifications furent rasées entièrement. Comme les troupes se faisaient difficilement en 1695, des soldats répandus dans Paris enlevaient les gens propres à porter les armes, les enfermaient dans des maisons, et les vendaient aux officiers. Ces maisons s'appelaient des *fours* : il y en avait trente dans la capitale. Le roi, instruit de cet attentat contre la liberté publique, que le magistrat n'avait osé réprimer de crainte de lui déplaire, fit arrêter les malfaiteurs, ordonna qu'ils fussent jugés dans toute la rigueur des lois, rendit la liberté à ceux qui l'avaient perdue par fraude ou par violence, et dit qu'il voulait être servi par des soldats et non par des esclaves. On s'attendait à de grands événements du côté de l'Italie en 1696. Le maréchal de Catinat, qui avait remporté l'importante victoire de la Maraille en 1693 sur le duc de Savoie, était campé à deux lieues de Turin. Ce prince, las de la guerre, conclut un accommodement avec la France le 8 septembre 1696. Par ce traité, Louis XIV lui rendit tout ce qu'il avait pris pendant la guerre, lui paya 4,000,000, eut la vallée de Barcelonnette en échange de Pignerol, et maria le duc de Bourgogne avec la fille aînée du duc. Cette paix particulière fut suivie de la paix générale, signée à Ryswick le 3 octobre 1697. Les eaux du Rhin furent prises pour bornes de l'Allemagne et de la France. Louis XIV garda ce qu'il possédait en-deçà de ce cours, et rendit ce qu'il avait conquis au-delà. Il reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Les Espagnols recouvrèrent ce que l'on avait pris sur eux depuis le traité de Nimègue, qui servit presque partout de fondement à celui de Ryswick. Cette paix fut précipitée par le motif de soulager les peuples, accablés par les impôts et la misère. L'Europe se promettait en vain le repos après une guerre si cruelle, après tant de sang répandu, après les malheurs de tant d'états. Depuis longtemps diverses puissances soupiraient après la succession d'Espagne. Charles II, mort sans enfants en 1700, légua par testament sa couronne à Philippe de

France, duc d'Anjou, au préjudice des princes de sa maison. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie espagnole soumise à la France, s'unirent presque tous contre elle. Les alliés n'eurent d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourraient de cette riche succession ; et ce ne fut qu'après plusieurs avantages qu'ils prétendirent ôter le trône d'Espagne à Philippe. La guerre commença par l'Italie. L'empereur, voulant procurer ce trône à l'archiduc Charles, y envoya le prince Eugène avec une armée considérable. Il se rendit maître de tout le pays situé entre l'Adige et l'Adda, et manqua de prendre Crémone en 1702. (*Voy. Eugène.*) L'année suivante fut mêlée de succès et de revers, mais l'année 1704 vit changer la face de l'Europe. L'Espagne fut presque conquise par le Portugal, qui venait d'entrer dans la grande alliance, et dont les troupes étaient fortifiées par celles d'Angleterre et de la Hollande. L'Allemagne fut en un moment délivrée des Français. Les alliés, commandés par le prince Eugène, par Marlborough, par le prince de Bade, taillèrent en pièces à Hochstet l'armée française, commandée par Tallard et Marsin. Cette bataille, dans laquelle 27 bataillons et 4 régiments de dragons furent faits prisonniers, 12,000 hommes tués, 30 pièces de canon prises, ôta aux Français 100 lieues de pays, et du Danube les jeta sur le Rhin. L'année 1705, plus glorieuse pour la France, fut plus funeste pour l'Espagne. Nice et Ville-Franche furent prises, la victoire de Cassano fut disputée au prince Eugène par le duc de Vendôme, la Champagne garantie d'invasion par Villars. Mais Tessé leva le siège de Gibraltar, les Portugais se rendirent maîtres de quelques places importantes, Barcelonne se rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V dans la succession ; Gironne se déclara pour lui. En 1706, la bataille de Ramillies fut perdue par Villeroi, malheureux en Flandre, après l'avoir été en Italie ; Anvers, Gand, Ostende et plusieurs autres villes, furent enlevées à la France. Alcantara, en Espagne, tomba entre les mains des ennemis, qui, profitant de cet avantage, s'avancèrent jusqu'à Madrid et s'en rendirent les maîtres. On tenta vainement de prendre Turin : le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugène devant cette ville, délivrée par cette bataille. Le mauvais succès de ce siège fit perdre le Milanais, le Modénois, et presque tout ce que l'Espagne avait en Italie. Les Français n'étaient pas pourtant découragés. Ils mirent à contribution, en 1707, tout le pays qui est entre le Mein et le Neckar, après que le maréchal de Villars eut forcé les lignes de Stollhoffen. Le maréchal de Berwick remporta à Almona, le 25 avril de la même année, une victoire signalée, suivie de la réduction des royaumes de Valence et d'Aragon. Le chevalier de Forbin et Duguay-Trouin se distinguèrent sur mer, battirent les flottes ennemies en diverses rencontres, et firent des prises considérables. En 1708, la fortune ne fut favorable aux Français ni en Allemagne ni en Italie. La ville de Lille fut prise par les alliés, qui avaient gagné peu de temps auparavant la bataille d'Oudenarde. Les Impériaux, qui s'étaient rendus maîtres du royaume de Naples l'année précédente, s'empara-

rèrent du duché de Mantoue, pendant que les Anglais conquièrent le Port-Mahon. Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la France. Les oliviers, les orangers, ressources des provinces méridionales, périrent; presque tous les arbres fruitiers gelèrent; il n'y eut point d'espérance de récolte; le découragement augmenta avec la misère. Louis XIV demanda la paix; mais la hauteur avec laquelle il s'était conduit à l'égard de ses ennemis vaincus les rendit fiers à leur tour. Déjà Marlborough avait pris Tournai, dont Eugène avait couvert le siège; déjà ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de Villars rassemble son armée, vole au secours de cette ville, et près du village de Malplaquet, il livre bataille aux deux généraux de l'empereur; Villars la perd et y est blessé. Le roi, ferme dans l'adversité, mais vivement affligé des malheurs de ses peuples, envoya, en 1710, le maréchal d'Uxelles et le cardinal de Polignac pour demander la paix. Il descendit jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, *pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils*; ils voulaient plus, ils exigeaient qu'il l'obligeât d'abdiquer. Cette demande fit dire au roi: « Puisqu'il faut que je fasse la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » Philippe V, ayant été battu près de Saragosse, fut obligé de quitter la capitale de ses états; il y entra par une victoire. Les négociations pour la paix recommencèrent en 1711, et eurent un effet heureux auprès d'Anne, reine d'Angleterre. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes, le 24 août 1711. On commença enfin à Utrecht des conférences pour une pacification générale. La France n'en fut pas moins dans la consternation; des détachements considérables, envoyés par le prince Eugène, avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré jusqu'aux portes de Reims. L'alarme était à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfants moribond: toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères, faisaient regarder la fin du règne de Louis XIV comme un temps marqué pour la calamité, ainsi que le commencement l'avait été pour la fortune et pour la gloire; et Dieu, qui l'avait élevé jusqu'à en faire un objet d'envie et de terreur pour les nations voisines, appesantit son bras sur lui, et l'attaqua par les endroits les plus sensibles. Comme père et comme roi, il fut également éprouvé. Environné d'une foule de princes ses enfants, qui faisaient la consolation de sa vieillesse, l'ornement de sa cour, l'espérance du royaume, il semblait que l'Europe n'aurait pas eu assez de couronnes pour leur en donner à tous; et en moins de dix mois il se trouva réduit à souhaiter qu'il lui en restât un seul qui portât la sienne. Tout couvert des lauriers qu'il avait cueillis depuis qu'il était sur le trône, il comptait le nombre de ses années par celui de ses prospérités; et il vit tout-à-coup sa puissance, auparavant si formidable, devenir le jouet de la fortune et le mépris de ses ennemis. Forcé de demander la

paix à ceux qui l'avaient attaqué, lui qui avait accoutumé d'attaquer les autres; à ceux qui l'avaient vaincu, lui qui avait toujours passé pour invincible, il la sollicita sans pouvoir l'obtenir. Louis, n'ayant de ressource ni dans la modération des victorieux ni dans les bras des vaincus, en trouva dans sa patience et dans sa résignation sans bornes. Naturellement fort sensible, mais assez maître de son cœur et de ses yeux pour ne point le paraître, on le vit recevoir les plus tristes nouvelles avec un visage serein, rassurer même le courtisan et le ministre consternés. Le roi conquérant et le père béni comme les anciens patriarches par une nombreuse postérité, parurent moins admirables que le père affligé dans sa famille, et le conquérant réduit à demander la paix, parce que les revers ne lui ôtèrent rien de cette fermeté qui fait le caractère du véritable héros. Quelques écrivains rapportent cette fermeté d'âme à la prédiction qui lui avait été faite de tous ces malheurs par un homme de la petite ville de Salon en Provence. On peut voir cette anecdote détaillée d'une manière curieuse et intéressante dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, par l'abbé Proyart, tom. 2, pag. 113. Le duc de Saint-Simon en parle aussi dans ses *Mémoires*, mais d'une manière plus générale. (*Voy. MARÉCHAL DE SALON.*) Au milieu de ces désastres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Denain, et sauve la France: cette victoire est suivie de la levée du siège de Landrecies par le prince Eugène, de la prise de Douai, de celle du Quesnoy, de celle de Bouchain. Ces avantages, mais plus encore la défection de l'Angleterre, accélèrent la conclusion de la paix générale. Elle fut signée à Utrecht par la France et l'Espagne avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse et la Hollande, le 11 avril 1713; et avec l'empereur, le 11 mars 1714, à Rastadt. Par ces différents traités, le roi reconnut l'électeur de Brandebourg, roi de Prusse; ou plutôt il laissa à la maison d'Autriche quelques villes qu'avant la guerre il possédait dans les Pays-Bas catholiques; il promit de faire démolir les fortifications de Dunkerque: les frontières de l'Allemagne restèrent dans l'état où elles étaient après la paix de Ryswick. Les dernières années de la vie de ce prince furent troublées par l'hérésie jansénienne, qu'il s'efforça en vain d'étouffer, en joignant son autorité à celle du pape et de l'Eglise universelle. La mort de Louis fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie sans se plaindre, et les grandeurs sans les regretter. Le courage d'esprit avec lequel il vit sa fin fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Il recommanda à son successeur « de soulager ses peuples, et de ne pas l'imiter dans sa passion pour la gloire, pour la guerre, pour les bâtiments. » Il expira le 1^{er} septembre 1715, à 77 ans, dans la 73^e année de son règne. Il avait vu 4 rois en Danemarck, 4 en Suède, 5 en Pologne, 4 en Portugal, 3 en Espagne, 4 en Angleterre, 3 empereurs, 9 papes, et plus de 100 autres princes d'Italie ou d'Allemagne. Quoi qu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des

choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat, et les excès horribles commis dans cette province et dans d'autres de ces contrées par ses ordres exprès, cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. La postérité admirera dans son gouvernement une conduite ferme, noble et suivie, quoiqu'un peu trop absolue; dans sa cour, le modèle de la politesse, du bon goût et de la grandeur. Il gouverna ses ministres, loin d'en être gouverné. Il eut des maîtresses, mais elles n'influèrent pas dans les affaires générales, et il cessa d'en avoir depuis que madame de Maintenon eut fixé son cœur. S'il aimait les louanges, il souffrit la contradiction. On sait jusqu'où alla son respect pour les choses saintes, son attention à la prière, sa modestie dans les temples, son attachement à la foi de ses ancêtres, sa soumission aux décrets de l'Eglise, son zèle contre les erreurs et les nouveautés, sa haine contre toutes sortes de vices. L'impiété n'osa se montrer devant lui : il put faire des hypocrites, il ne put faire des libertins; pour lui plaire, il fallait être homme de bien, en avoir du moins le masque. Dans sa vie privée, il fut à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable; ne donnant point à sa mère de part au gouvernement, mais remplissant vis-à-vis d'elle tous les devoirs d'un fils; infidèle à son épouse, mais observant toutes les règles de la bienséance : bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et se montrant aimable avec dignité. On se souvient encore de plusieurs de ses réparties, les unes pleines d'esprit, les autres d'un grand sens. Le marquis de Marivaux, officier général, homme un peu brusque, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait récompensé autant qu'il pouvait le faire pour un bras cassé : « Je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. » — « J'en serais bien fâché pour vous et pour moi, » lui répondit le roi; et ce discours fut suivi d'un bienfait... Lorsque le cardinal de Noailles le vint remercier de la pourpre qu'il lui avait fait obtenir : « Je suis assuré, monsieur le cardinal, lui répondit-il, que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir. » Il avait dit quelque chose d'aussi obligeant à Pontchartrain, en le faisant chancelier... Le prince de Condé étant venu le saluer après le gain d'une bataille, le roi se trouva sur le grand escalier, lorsque le prince, qui avait de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. — Mon cousin, » lui répondit le roi, ne vous pressez pas, on ne saurait marcher bien vite, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. » — Le maréchal du Plessis, qui ne put faire la campagne de 1672 à cause de son grand âge, ayant dit au roi « qu'il portait envie à ses enfants, qui avaient l'honneur de le servir; que pour lui, il souhaitait la mort, puis qu'il ne lui était plus propre à rien, » le roi lui dit en l'embrassant : « Monsieur le maréchal, on ne trahisse que pour approcher de la réputation que

vous avez acquise. Il est agréable de se reposer après tant de victoires... » Dans le temps que ce monarque travaillait à établir une discipline austère et inviolable dans ses troupes, il chercha l'occasion d'en donner lui-même un exemple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé étant campée dans un endroit où il n'y avait qu'une maison, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain se défendre de l'occuper; il y fut forcé. « Je ne suis que volontaire, » dit le monarque, et je ne souffrirai point que mon général soit sous la toile, tandis que j'occupe une habitation commode. » Louis XIV encouragea et récompensa la plupart des grands hommes; et le même monarque qui sut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ses armées; les Colbert, les Louvois dans ses cabinets; choisit les Boileau et les Racine pour écrire son Histoire; les Bossuet et les Fénelon pour instruire ses enfants; et les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon pour l'instruire lui-même. « Quel siècle plus mémorable! dit l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs*. Que Louis XIV paraît grand quand, du haut de sa gloire, on le voit appuyé sur cette multitude innombrable d'hommes de génie qui lui doivent leur renommée, parce qu'il les a ex-cités, qu'il a créés, pour ainsi dire, leurs talents, comme il leur doit également les fondements inébranlables de sa grandeur! » La révolution qui se fit dans les arts, les esprits, les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle ranima l'Italie languissante. Mais c'est peut-être aussi ce qui prépara ou avança les événements qui, sous le second de ses successeurs, jetèrent la France dans un état de dissolution, et donnèrent de si étranges secousses à toute l'Europe : une trop grande extension dans l'usage des lettres, des sciences et de la philosophie, ne pouvait que nuire à la multitude qui n'en a aucun besoin, et dont les qualités essentielles à la société s'altèrent par des spéculations étrangères à son état. (Voy. FRÉDÉRIC-GUILLAUME 1^{er}, LILIO GIRALDI, J.-J. ROUSSEAU.) Depuis qu'une fausse philosophie a entrepris d'anéantir la gloire des princes religieux pour relever celle des héros profanes; de faire des annales des peuples un dépôt de fiel et de corruption; de travestir, d'altérer les événements pour les diriger vers le but d'une subversion générale, on a vu des écrivains contester à ce monarque le titre de *grand*. Mais, en dépit de la malignité et de la calomnie, son nom vivra dans les fastes des Français, et la postérité le placera à côté de Charlemagne et de Clovis. Moins attaché au centre de l'unité, moins zélé pour la foi de l'Eglise, il aurait trouvé des admirateurs parmi ceux qui le décrient, des panégyristes parmi ses censeurs. Il n'a cessé d'être *grand*, que parce qu'il a fait servir sa puissance à maintenir la foi et à exterminer l'erreur. (Voy. la fin des articles MAINTENON et PIERRE II.) Limiers, Larrey, Reboulet, Lahode et Voltaire ont écrit son *Histoire*; mais celui-ci est trop court, et a trop donné à son imagination; les autres, trop diffus, se sont en

quelque sorte bornés à compiler et à défigurer des gazettes. Nous terminerons cet article en rapportant les paroles d'un habile historien. « Louis XIV sup- » pléa par un grand caractère aux dons d'un grand » génie ; tout ce qu'il conçut, tout ce qu'il exécuta » de plus heureux, de plus habile pendant les an- » nées triomphantes de son règne, fut un dévelop- » pement, une amélioration des plans et des actes du » cardinal de Richelieu. Celui-ci, inquiet sur une » autorité précaire, fut souvent sanguinaire. Louis » XIV fonda bien moins sur la terreur que sur » l'admiration l'autorité absolue dont il avait reçu » l'héritage. Les préjugés de son rang et de son » siècle le rendirent parfois injuste sans remords. » Il ajouta mille séductions à l'art de régner ; il le » purgea des froides scélératesses du machiavélisme. » On dirait que le mot de *majesté* fut créé pour lui. » Il trouva le secret de tout subordonner, sans avilir » aucun ordre de l'état, sans dégrader aucun carac- » tère. Il permit à quelques hommes d'être grands et » même plus grands que lui. Le Tiers-état ne reçut » pas moins de lui que de ses prédécesseurs ; il n'y » eut pas sous son règne un seul grand emploi au- » quel les plébéiens ne parvinssent. Tout vint » figurer sur ce vaste théâtre de gloire, ouvert par » Louis XIV. L'industrie, la vieillesse et surtout le » génie élevèrent par degrés le tiers-état.... La » nation française ne peut oublier qu'elle lui doit » le rang qu'elle occupe dans l'univers... » Les *Œuvres de Louis XIV*, 1806, 6 vol. in-8, con- » tenant les instructions pour le dauphin et le roi d'Espagne, etc., ont été publiées par les soins de Grimoard et Grouvelle. (Voy. DANGEAU.)

LOUIS XV, 3^e fils du duc de Bourgogne (depuis Dauphin), arrière-petit-fils de Louis XIV, et de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Fontainebleau le 15 février 1710, et fut d'abord nommé duc de Bretagne. Devenu dauphin le 8 mars 1712, par la mort de son illustre père, il succéda à Louis XIV, son bisaïeul, le 1^{er} septembre 1715. Il avait cinq ans et demi lorsqu'il monta sur le trône. Philippe, duc d'Orléans, son plus proche parent, devait être régent ; mais il voulut devoir cette place à sa naissance, et non au testament de Louis XIV. Ce testament, qui aurait beaucoup gêné son administration, fut cassé par le parlement et la régence lui fut dé- » férée le 2 septembre, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Louis XIV, qui avait bien prévu que les choses iraient ainsi, et qui avait fait ce testament sans beaucoup espérer qu'il fût exécuté. « Il savait » très-bien, dit un historien, où l'autorité royale » expirait, et que les affaires d'état sont des choses » qu'un roi mort ne peut plus régler. Il arrive ce- » pendant quelquefois que par respect pour le dé- » funt monarque, surtout lorsque l'idée de ses » grandes qualités dépasse le tombeau avec l'affec- » tion et les regrets des peuples, que ses dernières » volontés sont adoptées par ses successeurs et par » l'état, et suivies comme un tableau de direction » et comme des conseils : et c'eût été le cas de » Louis XIV, sans l'opposition du régent et des par- » lements. » Les premiers soins du régent furent de rétablir les finances, qui étaient dans le plus grand dérangement. Il permit à Law, intrigant écossais,

de former une banque dont on se promettait les plus grands avantages. (Voy. l'article LAW, et PHILIPPE, duc d'Orléans.) Les suites des dangereuses nouveautés de Law furent la subversion de cent mille familles, la disgrâce du chancelier d'Aguesseau, et l'exil du parlement à Pontoise. Le roi ayant été couronné à Reims en 1722, et déclaré majeur l'année suivante, le duc d'Orléans remit les rênes de l'état dont il avait eu la conduite pendant la minorité. Le cardinal Dubois, alors secrétaire d'état, fut chargé pendant quelque temps de la direction générale des affaires ; mais ce ministre étant mort au mois d'août 1723, le duc d'Orléans accepta le titre de premier ministre. Ce prince, mort le 2 décembre de la même année, eut pour successeur dans le ministère le duc de Bourbon, qui s'empressa de chercher une épouse au jeune monarque. Il choisit la princesse de Pologne, Marie Leczinska, fille du roi Stanislas. Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 3 septembre 1725 ; et une heureuse fécondité fut le fruit de cette union. Il avait d'abord été flancé à une infante d'Espagne, qui vint à la cour de France à l'âge de quatre ans ; mais le duc de Bourbon, alors ministre, s'étant brouillé avec l'Espagne, se permit d'y renvoyer l'infante en 1725. Le nouveau ministère ayant effarouché le parlement, la noblesse et le peuple par quelques édits bursaux, le duc de Bourbon fut disgracié. Le cardinal de Fleury, jadis précepteur du roi, et qui prit la place du duc de Bourbon, substitua une sage économie aux profusions dont on se plaignait. Sans avoir le titre de premier ministre, il eut toute la confiance de Louis XV, et il s'en servit pour faire le bien et réparer les maux passés. La double élection d'un roi de Pologne, en 1733, alluma la guerre en Europe. Louis XV, gendre de Stanislas, qui venait d'être élu pour la seconde fois, le soutint contre l'électeur de Saxe, fortement appuyé par l'empereur Charles VI. Ce dernier souverain agit si efficacement pour le prince qu'il protégeait, que Stanislas fut obligé d'abandonner la couronne qui lui avait été décernée, et de prendre la fuite. Louis XV, voulant se venger de cet affront sur l'empereur, s'unit avec l'Espagne et la Savoie contre l'Autriche. La guerre se fit en Italie, et elle fut glorieuse. Le maréchal de Villars, en finissant sa longue et brillante carrière, prit Milan, Tortone et Novare. Le maréchal de Coigny gagna les batailles de Parme et de Guastalla. Enfin en 1734, l'empereur avait perdu presque tous ses états d'Italie. La paix lui était devenue nécessaire, il la fit ; mais elle ne fut avantageuse qu'à ses ennemis. Par les préliminaires signés le 3 octobre 1735, et le traité définitif signé le 18 novembre 1738, le roi Stanislas, qui avait abdicqué le trône de Pologne, devait en conserver les titres et les honneurs, et être mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, pour être réunis après sa mort à la couronne de France. Ainsi la réunion de cette riche province, si longtemps désirée et si inutilement tentée jusqu'alors, fut consommée par une suite d'événements auxquels la politique ne se serait pas attendue. La mort de l'empereur Charles VI, arrivée en 1740, ouvrit une nouvelle

scène. La succession de la maison d'Autriche, quoique garantie à sa fille Marie-Thérèse par la pragmatique-sanction, acceptée et signée par les princes qui pouvaient y paraître intéressés, lui fut disputée par quatre puissances. Louis XV s'unit aux rois de Prusse et de Pologne, pour faire élire empereur Charles-Albert, électeur de Bavière. Créé lieutenant-Général du roi de France, ce prince se rend maître de Passau, arrive à Linz, capitale de la Haute-Autriche; mais, au lieu d'assiéger Vienne, dont la prise eut été un coup décisif, il marche vers Prague, s'y fait couronner roi de Bohême, et va recevoir à Francfort la couronne impériale sous le nom de *Charles VII*. Ces premiers succès furent suivis de pertes rapides. Prague fut reprise en 1742, et la bataille de Dettingue, perdue l'année suivante, détruisit presque toutes les espérances de l'empereur protégé par la France. Il fut bientôt chassé de ses états héréditaires et errant dans l'Allemagne, tandis que les Français étaient repoussés au Rhin et au Mein. Ce fut dans ces circonstances que Louis XV fit sa première campagne au printemps de 1744. Il prend Courtray, Menin et Ypres. Il quitte la Flandre, où il avait des succès, pour aller au secours de l'Alsace, où les Autrichiens avaient pénétré. Tandis qu'il marchait contre le prince Charles de Lorraine, général de l'armée ennemie, qui avait passé le Rhin, il fut réduit à l'extrémité par une maladie dangereuse qui l'arrêta à Metz. Ce fut à cette occasion que les Français lui donnèrent des témoignages sincères de leur tendresse alarmée : il fut surnommé le *Bien-Aimé*. A peine est-il rétabli, qu'il va assiéger Fribourg, et le prend le 5 novembre 1744. Les batailles de Fontenoi, de Rocoux et de Lawfeld, gagnées en 1745, 1746 et 1747; la journée de Melle suivie de la prise de Gand, Ostende forcée en six jours, Bruxelles prise au cœur de l'hiver, Berg-Op-Zoom emporté d'assaut, Maestricht investi en présence de 80,000 hommes, auraient assuré à la France une paix glorieuse, si elle avait eu partout les mêmes succès. Mais tandis que tout lui cédait en Flandre, les affaires d'Italie étaient dans le plus mauvais état. La bataille de Plaisance, perdue en 1746 par le maréchal de Maillebois, avait forcé les Français à repasser les Alpes. Les troupes du duc de Savoie et de la reine de Hongrie ravageaient la Provence. Les Anglais, aussi heureux sur mer que les Autrichiens l'étaient en Italie, ruinaient le commerce de la France; ils s'emparaient de Louisbourg et du Cap-Breton; ils faisaient partout des prises immenses. La paix fut conclue à Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748. Le roi assura Parme, Plaisance et Guastalla à don Philippe son gendre, fit rétablir le duc de Modène son allié, et la république de Gènes, dans leurs droits; mais il rendit toutes les conquêtes faites aux Pays-Bas. La paix fut encore troublée pour quelques terrains incultes de l'Acadie, dans l'Amérique septentrionale. Les Anglais les disputèrent aux Français en 1755; ceux-ci les harcelaient dans ces possessions lointaines, tandis que les Anglais, pour s'en venger, faisaient de grandes captures sur mer. Le roi de Prusse, auparavant allié des Français, se ligue avec l'Angleterre, tandis

que l'Autriche s'unit avec la France. Les Anglais furent d'abord battus dans le Canada, et craignirent une invasion dans leurs îles. Ils perdirent le Port-Mahon, que le maréchal de Richelieu prit d'assaut en 1756, après une victoire navale remportée par le marquis de la Galissonnière. Le maréchal d'Estées gagnait, d'un autre côté, la bataille de Hastenbeck sur le duc de Cumberland. Le maréchal de Richelieu, envoyé pour commander à sa place, poussa l'Anglais, et le força de capituler à Closter-Séven avec toute son armée. L'électorat de Hanovre était conquis. Une armée française, jointe à celle des cercles, marcha la même année, 1757, contre le roi de Prusse en Saxe, et fut battue à la fameuse journée de Rosbach, donnée au commencement de novembre. Cette victoire fut décisive : l'électorat de Hanovre fut repris par les Anglais, malgré la capitulation de Closter-Séven. Les Français furent encore battus à Crevelt par le prince de Brunswick en 1758; mais le duc de Broglie les vengea en remportant une victoire complète à Bergen, près de Francfort, le 13 avril 1759. Enfin, après différents combats où chaque parti était tantôt vaincu, tantôt vainqueur, tous les princes pensèrent sérieusement à la paix. La France en avait un besoin extrême; les Anglais avaient fait des conquêtes prodigieuses dans les Indes; ils avaient ruiné entièrement le commerce des Français en Afrique; ils s'étaient emparés de presque toutes leurs possessions en Amérique. Le pacte de famille, conclu en 1761 entre toutes les branches souveraines de la maison de France, n'avait pas empêché les Anglais d'enlever aux Espagnols la Havane, l'île de Cuba dans le golfe du Mexique, et les îles Philippines dans la mer des Indes. Par le traité de paix qui fut signé à Paris, au commencement de 1763, ils rendirent quelques-unes de leurs conquêtes; mais ils en gardèrent la meilleure partie. La France céda à l'Angleterre Louisbourg ou le Cap-Breton, le Canada, toutes les terres sur la gauche du Mississipi, excepté la Nouvelle-Orléans. L'Espagne y ajouta encore la Floride. Les Anglais gagnèrent environ 1300 lieues de terrain en Amérique. On leur abandonna le Sénégal en Afrique, et ils restituèrent la Gorée. Minorque fut échangé contre Belle-Île. Telle fut la fin de cette guerre, funeste à la France. Les années qui suivirent furent tranquilles, si l'on en excepte l'affaire du duc de Parme avec le pape Clément XIII, qui engagea le roi à se rendre maître du comtat Venaissin, en 1768 la conquête de la Corse et les changements arrivés dans la magistrature en 1770 et 1771, l'extinction des jésuites consommée en France en 1764, et qui le fut dans toute l'Europe en 1773. Au commencement de mai 1774, Louis XV fut attaqué pour la seconde fois de la petite-vérole, et cette maladie l'enleva le 10 du même mois. Il était dans sa 65^e année, et occupait le trône depuis 59 ans 8 mois et quelques jours. Nous ne parlerons pas de l'accident du 5 janvier 1757. (*Voy. DAMIENS.*) Louis XV était, à sa mort, le plus ancien des monarques de l'Europe. Par malheur le règne de Louis XV fut celui des *favorites* plutôt que celui des favoris. A madame de Mailly succédèrent ses deux sœurs, dont la plus jeune était la duchesse

de Châteauroux. Elle fut remplacée par madame Lenormand d'Etioles, depuis duchesse de Pompadour (voy. ce nom), qui gouverna l'état, et en dispensa les grâces pendant plusieurs années. La Dubbarri fut la dernière maîtresse en titre; mais elle eut fort peu d'influence dans les affaires. L'infâme Lebel, valet de chambre du roi, lui procurait à chaque instant de nouvelles conquêtes, et des courtisans corrompus applaudissaient à ces basses turpitudes. Louis XV était cependant juste et sensible; et ce fut l'ambition des courtisans qui chercha à pervertir ses mœurs pour mieux le dominer. Ce prince avait eu d'abord le goût des beaux-arts, et connaissait l'histoire et la géographie. On a de lui un petit in-4, 1718, sur le *Cours des principales rivières de l'Europe*, ouvrage devenu rare, et qu'il avait composé sous la direction du célèbre géographe de Lisle. Les sciences ont été encouragées sous son règne. Le voyage au pôle par Maupertuis, et à l'équateur par la Condamine, entrepris l'un et l'autre à de si grands frais, quoique sans utilité réelle; d'autres voyages aux Philippines, à la Californie, en Sibérie, faits par ordre du gouvernement, prouvent le zèle du roi et de ses ministres pour tout ce qui avait rapport à l'astronomie, à la navigation, à l'histoire naturelle. La physique expérimentale et la mécanique ont fait des progrès qui ont influé sur les arts nécessaires. Les étoffes ont été manufacturées à moins de frais, par les soins du célèbre Vaucanson, et de quelques autres mécaniciens. Un horloger ingénieux (M. Le Roy) inventa une pendule qui supplée en quelque sorte à la connaissance qui nous est refusée des longitudes sur la mer. Il faut avouer néanmoins qu'il y a eu, surtout vers la fin de son règne, moins de génie et de grands talents que dans les beaux jours de Louis XIV. Les sciences semblent avoir perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en superficie; leur lumière, en frappant tous les yeux, a produit une infinité d'ouvrages dans tous les genres, mais très-peu qui passeront à la postérité. L'étude de la nature est devenue d'un goût général; mais l'esprit de système et une multitude de fausses hypothèses ont rendu presque inutiles les travaux des observateurs. L'histoire, atteinte du souffle brûlant de la philosophie, a subi une entière métamorphose; tous ses traits ont été défigurés pour prendre l'empreinte des préventions dominantes, pour servir d'aliment aux passions et aux erreurs. Les sources du beau ont été négligées, le grec et le latin ont cessé d'être en honneur. Le goût de la déclamation, la manie des antithèses et des tours nouveaux, ont beaucoup altéré le style, en ont affaibli la dignité et la vigueur, l'éloquence a pris le ton de la saillie et cette délicatesse affectée qui dégénère en sécheresse, et qui ramène enfin la barbarie. Les mœurs, si on en croit un écrivain judicieux, ont beaucoup influé sur cette révolution. La sensibilité pour les plaisirs ayant en quelque sorte absorbé son antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur et ce noble enthousiasme, quand il s'est agi de la vérité et du beau littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle *de l'esprit*; mais il n'a pas plus fait pour remplacer la force du

sentiment, que quelques étincelles ne font pour tenir la place d'une lumière brillante. Voltaire a donné le *Siècle de Louis XV*, ouvrage superficiel et très-inexact, bien inférieur au *Siècle de Louis XIV*, malgré les défauts de celui-ci: il y a des choses tout uniment imaginées, et nées dans le cerveau de l'auteur, qui ne les a tirées d'aucun mémoire, d'aucune relation même romanesque et fabuleuse. On a donné aussi sa *Vie privée*; il y a parmi quelques anecdotes intéressantes, des preuves trop vraies de la profonde corruption des cours, et des réflexions de l'auteur qui ne valent pas mieux que les choses qu'il raconte. Il faut porter le même jugement d'un ouvrage de Crébillon le fils, sous ce titre anagrammatique: *Amours de Zeokinizul, roi des Kofrans*.

* LOUIS XVI, roi de France et de Navarre, second fils de Louis dauphin de France et de Marie-Josèphe de Saxe, naquit à Versailles le 23 août 1734, et reçut le nom de duc de Berry. Le jeune prince joignait à une constitution vigoureuse, d'heureuses dispositions. Son âme franche s'ouvrit de bonne heure à tous les sentiments vertueux, et son esprit à toutes les sciences. Le dauphin son père nomma, pour présider à son éducation, l'évêque de Limoges et le duc de la Vauguyon, et se chargea de lui enseigner les éléments de la grammaire. Ses progrès furent rapides; il acquit en peu de temps des connaissances étendues surtout dans l'histoire et la géographie. La bonté naturelle, l'amour de la justice, la piété sincère, et la vive sensibilité qui le distinguaient, firent prévoir de bonne heure qu'il donnerait à la France un de ses meilleurs rois. En 1765 il perdit son père qui fut vivement regretté de la nation, et bientôt après sa mère qui ne put survivre à son époux. Sa douleur fut extrême; et lorsqu'en traversant les appartements il entendit dire pour la première fois: *place à monsieur le dauphin*, des pleurs inondèrent son visage et il s'évanouit. Au milieu d'une cour licencieuse, dont les désordres ne lui inspiraient que du dégoût, il conserva toute la pureté de ses mœurs. Un jour de vieux courtisans lui demandaient quel nom il prendrait à son avènement au trône: — celui de Louis le Sévère, répondit-il. Mais la fermeté que ce mot semblait révéler n'était pas dans son caractère. La bonté qui distinguait ce prince, jointe à une excessive défiance de lui-même, lui enleva cette vigueur si nécessaire à un roi dans les tourmentes populaires. On cite de lui plusieurs traits dignes de Henri IV. Un jour qu'il était à la chasse, son cocher voulait traverser un champ de blé, pour arriver plus promptement à l'endroit où le cerf devait être forcé. Le dauphin ordonne de suivre la route. « Pourquoï, » dit-il, mes plaisirs feraient-ils tort au pauvre? ce » blé ne m'appartient pas. » Cherchant l'occasion de soulager les malheureux, souvent il allait sans suite les visiter, et quand une admiration indiscrette venait à révéler ces visites mystérieuses: « Il est » bien singulier, disait-il avec toute la grâce de la » bonté, que je ne puisse aller en bonne fortune » sans qu'on le sache. » Après de longues dissensions la France et l'Autriche étaient réconciliées, et il fut résolu que le dauphin épouserait l'archiduchesse, Marie-Antoinette. Les fêtes données à

cette occasion par la ville de Paris (16 mai 1770), coûtèrent la vie à un grand nombre de personnes. Le dauphin, vivement affecté, s'empressa d'écrire au lieutenant de police : « On m'apporte en ce moment ce que le roi me donne tous les mois : je ne puis disposer que de cela et je vous l'envoie : hâtez-vous de secourir les plus malheureux. » Bientôt la mort de Louis XV (10 mai 1774) vint lui imposer un fardeau qu'il n'accepta qu'en tremblant. On l'entendit s'écrier, *O mon Dieu, secourez mon insuffisance !* Il entrevoyait combien les plaies de l'état lui rendraient difficile l'accomplissement de ses devoirs. Animé d'un zèle ardent pour le bonheur de son peuple, il se bâta d'appeler près de lui les hommes que l'opinion lui désignait comme les plus propres à diriger l'état. Le comte de Maurepas dut à la disgrâce dont il avait été frappé sous le règne précédent, d'être mis à la tête de l'administration nouvelle. Le roi lui adjoignit Turgot, homme droit et ami du bien public, et Malesherbes, esprit élevé, qui joignait des opinions nouvelles à des vertus antiques. Turgot ne tarda pas d'être remplacé par Necker, homme d'affaires plutôt qu'homme d'état, avide de popularité et voulant régler la monarchie française sur le système d'une petite démocratie. Le premier édit du jeune monarque remit au peuple le droit de *joyeux avènement* ; par le second il rassura les nombreux créanciers de l'état en promettant d'acquitter la dette publique. Bientôt il rappela les parlements exilés par Louis XV ; il établit pour Paris le *mont-de-piété* et la *caisse d'escompte* ; il supprima les corvées qu'il convertit en impôt pécuniaire ; il fit disparaître les derniers restes de servitude, il abolit la torture ; enfin il accomplit toutes les sages réformes qui pouvaient préparer le retour de la prospérité publique. Le 11 juin 1775 Louis XVI fut sacré à Reims, au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie. Pour exécuter tout le bien qu'il voulait faire, le jeune roi sentait le besoin d'une longue paix. Cependant, la fatalité qui semblait présider à son règne l'entraîna dans une guerre impolitique, dont les résultats devaient lui être funestes. Les Américains sollicitèrent l'appui de la France. Louis XVI hésitait ; mais l'avis unanime du conseil, et l'opinion publique triomphèrent de sa résistance. Il reconnut l'indépendance américaine, et signa sans en voir toute la portée une déclaration où la souveraineté du peuple semblait consacrée par ces mots : « Les anglo-américains sont devenus libres du jour où ils ont déclaré leur indépendance. » Dans cette guerre, Lafayette et Rochambeau sur le continent, Lamoignon-Piquet sur mer, soutinrent l'honneur des armes françaises. L'Amérique fut affranchie ; mais nos jeunes guerriers rapportèrent des Etats-Unis un amour exalté de la liberté et de l'égalité républicaines ; et l'Angleterre, animée d'un ressentiment profond contre la France, attendit avec impatience une occasion de se venger. La guerre d'Amérique avait épuisé les finances. Necker, après avoir cherché à les soutenir par des emprunts, se retira laissant le trésor dans la détresse. Calonne fit d'abord les plus rassurantes promesses, mais bientôt se voyant engagé dans un cercle de difficultés toujours

croissantes, il proposa de réunir une assemblée des notables, et Louis XVI suivit son conseil (1787). Les notables effrayés du *déficit* de cent douze millions que les comptes présentés par Calonne leur firent apercevoir, se prononcèrent contre ce ministre, qui fut remplacé par l'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, homme de cour, mais sans vues et sans fermeté. L'assemblée des notables lui accorda ce qu'elle avait refusé à son prédécesseur, et consentit à l'établissement de l'impôt du timbre et de l'impôt territorial ; mais le parlement refusa de les enregistrer. Un lit de justice força l'enregistrement des édits, et le parlement, exilé à Troyes, fut rappelé, à condition qu'il enregistrerait un emprunt de 420 millions. Son retour devint le signal d'une nouvelle lutte contre l'autorité royale. Necker, qui avait remplacé Brienne, se prononça pour la convocation des états-généraux, et Louis XVI adoptant cette idée, assembla une seconde fois les notables pour déterminer la forme des états et la manière d'y voter (1788). Le parlement, les princes du sang dans leur mémoire au roi, insistaient pour qu'on suivit les formes de l'assemblée de 1614. Mais l'engouement des nouveautés, et les intrigues des agitateurs en ordonnèrent autrement. Le tiers-état fut nommé en nombre double de chacun des deux autres ordres, et pour que cet avantage ne fût pas illusoire, il demanda et obtint que les délibérations eussent lieu par *tête* et non par *ordre*. Les états-généraux s'ouvrirent le 5 mai 1789. Dès le lendemain le trouble et la division éclatèrent à l'occasion de la vérification des pouvoirs. Le tiers-état demandait une assemblée unique, le clergé et la noblesse s'y opposaient. Cependant après de longs débats, et des pourparlers qui ne produisirent aucun résultat, la chambre du tiers, sur la proposition de Sieyès, prend le 17 juin la résolution hardie de se constituer sous le titre d'*assemblée nationale* et déclare toute autre assemblée illégale. C'est en vain que la salle des états est fermée par ordre de la cour, les députés du tiers se réunissent au jeu de paume, et y font le serment de ne point se séparer sans avoir donné une constitution à la France. La majorité du clergé, et plusieurs membres de la noblesse ayant le duc d'Orléans à leur tête, vinrent bientôt se réunir aux députés du tiers. Vainement dans une séance royale à laquelle il convoqua tous les ordres, Louis conjura les députés de *mettre fin à leurs divisions*, déclarant que s'ils ne voulaient pas concourir à ses projets, *il ferait seul le bien de ses peuples, et se considérerait seul comme leur représentant* ; vainement il ordonna à tous les députés de se séparer et de se rendre le lendemain dans leurs chambres respectives, le clergé et la noblesse seuls obéirent ; le tiers continua de délibérer, malgré l'injonction positive de sortir de la salle des séances, que le roi lui fit réitérer par M. de Brézé. La majorité des deux autres ordres parut vouloir rester soumise à ses mandats et à la volonté du roi ; mais alarmé de la fermentation qui se manifestait parmi le peuple, Louis XVI invita la noblesse et le clergé à se réunir au tiers ; ainsi, les trois ordres furent confondus. Dès ce moment l'antique monarchie française fut détruite et la révolution consommée.

La position critique de Louis XVI lui commandait une inflexible énergie, mais il ne sut qu'être bon quand il fallait être ferme. Necker ayant été éloigné des affaires, son exil causa la plus grande fermentation dans Paris. Au milieu de l'agitation publique, la cour qui soupçonnait la fidélité des gardes françaises, fit approcher de Versailles quelques régiments. Mirabeau, dans un discours véhément, demanda le renvoi des troupes et fit décréter que les ministres disgraciés emportaient la confiance de la nation; c'était une véritable déclaration de guerre au roi. Cependant les bustes de Necker et du duc d'Orléans sont portés en triomphe dans Paris, la ville entière est en mouvement, et le peuple court aux armes. Les arsenaux sont envahis, la Bastille est prise, son gouverneur massacré, et des têtes sanglantes sont promenées dans les rues. Alarmé de ces désordres, Louis XVI se rend à l'assemblée à pied, et presque sans suite. Il exhorte les députés à ramener la tranquillité publique. « Je sais, leur dit-il, qu'on cherche à élever contre moi d'injustes préventions; je sais qu'on a osé publier que vos personnes n'étaient pas en sûreté : des récits aussi coupables ne sont-ils pas démentis d'avance par mon caractère connu? eh bien! c'est moi qui me fie à vous. » Ces paroles simples et touchantes excitèrent dans l'assemblée des transports unanimes, les députés voulurent servir eux-mêmes de gardes au monarque et l'accompagnèrent au château. Dans la même journée, le roi, pour ne point laisser de prétexte aux plaintes et aux méfiances, rappela Necker au ministère. Cependant il engagea ceux des membres de sa famille qui avaient montré le plus d'opposition, à sortir du royaume, afin de se mettre à l'abri des fureurs populaires. Louis voulant rétablir le calme dans la capitale, s'y rendit le 17 juillet. Bailly en lui remettant les clefs de la ville lui dit : « Votre aïeul Henri IV avait conquis son peuple; aujourd'hui c'est le peuple qui a conquis son roi. » Louis XVI reçut à l'hôtel de ville la cocarde nationale et fut accueilli par des applaudissements unanimes lorsqu'il parut à la fenêtre avec cette cocarde à son chapeau. Il revint le même jour à Versailles, et crut son repos assuré pour quelque temps; mais les factieux parvinrent bientôt à soulever encore, par de nouveaux prétextes, la populace de Paris. Les gardes-du-corps ayant donné un repas au régiment de Flandre, qui venait d'arriver à Versailles, on répandit le bruit que dans ce festin la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, avec l'approbation du roi et de la reine qui avaient paru un instant à cette fête. Les agitateurs en faisant circuler ces bruits injurieux, à une époque où la disette se faisait sentir, parvinrent à opérer des rassemblements, au milieu desquels retentissaient d'atroces vociférations. Le 5 octobre 1789, des hommes et des femmes armés de piques, et traînant à leur suite des canons, se dirigèrent sur Versailles. Dans la nuit le château fut envahi, et la reine courut les plus grands dangers. Le résultat de cette audacieuse révolte, fut qu'on entraîna à Paris Louis XVI et sa famille; le monarque s'établit aux Tuileries où depuis plus de cent ans les rois n'avaient

pas fait de résidence habituelle. Le duc d'Orléans fut désigné comme instigateur de cette funeste journée; le roi se contenta de l'exiler en Angleterre et l'accueillit à son retour huit mois après par ces indulgentes paroles : *mon cousin, que tout soit oublié!* Depuis ce moment, Louis XVI ne compta ses jours que par des humiliations et des sacrifices; on le força de licencier ses gardes fidèles, et d'en accepter d'autres qui recevaient des ordres de la municipalité. Le 14 février 1790, il se vit obligé d'accepter la nouvelle constitution; bientôt sa liberté personnelle fut menacée. Après le départ de ses tantes, qui donna lieu à de scandaleux débats, on craignait aussi le sien. Un jour, au moment où il partait pour Saint-Cloud, sa voiture fut entourée par la populace et on l'obligea de rentrer au château. C'est alors qu'il dit avec un sentiment douloureux : « Je ne croyais pas être prisonnier au milieu de mes peuples. » Mais ce fut en vain que, le lendemain, il vint se plaindre de cette violence à l'assemblée nationale. De concession en concession, le monarque faisant violence à ses sentiments religieux, fut amené à sanctionner les décrets spoliateurs de l'église et la constitution civile du clergé. Enfin abreuvé de chagrins, dépouillé de son autorité, soumis à une contrainte morale qui le poussait incessamment à des actes contraires à sa volonté, Louis se décida à quitter furtivement Paris avec sa famille dans la nuit du 20 au 21 juin 1791. Son intention était de se rendre à Montmédy, où Bouillé avait réuni un petit nombre de troupes qu'il regardait comme fidèles. Avant son départ, il avait laissé à l'assemblée une déclaration où se trouvaient exposés ses justes sujets de plainte et les motifs de son voyage. Reconnu et arrêté à Varennes, il fut reconduit à Paris, au milieu d'une foule qui l'abreuvait d'outrages. La déchéance du roi, mise aux voix dans l'assemblée nationale, fut repoussée par la majorité, qui conservait encore un reste d'attachement à la monarchie. La plupart des députés, instruits par une triste expérience, commençaient à s'effrayer de leur ouvrage : mais à mesure que l'assemblée ralentissait sa marche dans la voie de la révolution, son autorité diminuait; et bientôt honteuse et décréditée, elle se sépara sans bruit, et fit place à l'assemblée Législative qui ouvrit sa session le 1^{er} octobre 1791. La royauté avait été renversée par la Constituante; la Législative s'acharna sur ce colosse abattu, et sembla par son insouciance approuver les crimes qui se multipliaient; les prêtres insermentés furent bannis, les émigrés dépouillés de leurs biens, et le monarque, privé de tout ce qui pouvait le servir, fut livré sans défense à la fureur de ses ennemis. Louis XVI ayant refusé de sanctionner des décrets contre les prêtres et les émigrés, les factieux irrités résolurent de lui ôter le veto, seule autorité qui lui restait encore; et pour y parvenir, ils préparèrent la journée du 20 juin 1792. Vingt mille hommes armés de piques, avaient pénétré dans le château des Tuileries, cette foule furieuse rompait à coups de hache tout ce qui s'opposait à son passage. Déjà elle était parvenue à la dernière porte qui la séparait de la famille royale, lorsque Louis XVI, ouvrant lui-même cette

porte, se présente seul et sans armes aux factieux. « Je crois, leur dit-il, n'avoir rien à craindre de la » part des Français. » Tant de calme étonne les furieux, et ils hésitent un instant; cependant, excités par leurs chefs, ils insultent le monarque de leurs paroles et de leurs gestes. L'un lui tend insolemment une bouteille en lui ordonnant de boire à la santé de la nation; l'autre tenant d'une main un pistolet et de l'autre un sabre nu, crie à ses oreilles : *à bas le veto !* un troisième met sur sa tête auguste un bonnet rouge. Pendant ce temps des hommes et des femmes criaient en brandissant leurs armes : *Où est l'autrichienne ? nous voulons sa tête !* Un de ces brigands somme le prince de jurer qu'il ne trahira plus les Français; Louis répond avec calme : *le peuple peut compter sur mon amour comme sur celui de ma famille.* Dans ce moment le maire Péthion se montre, et s'écrie : « Sire, vous n'avez rien à craindre; — l'homme de bien qui a la conscience pure ne tremble jamais, répond aussitôt le roi avec dignité; il n'y a que ceux qui ont quelque chose à se reprocher qui peuvent avoir peur, » et prenant la main d'un grenadier qu'il place sur son cœur : « Dites à cet homme s'il bat plus vite qu'à l'ordinaire. » Cette scène effrayante, dont le dénouement pouvait être tragique, se termina sans effusion de sang. Quand au bout de plusieurs heures les appartements furent évacués, la reine vint, avec ses enfants, se réunir au roi, et cette famille infortunée se félicita d'avoir échappé à la mort, qui depuis quelque temps semblait toujours la menacer. Cet attentat resta impuni, et les factieux continuèrent leurs trames. Santerre, en quittant les Tuileries, avait dit : *Le coup est manqué, mais nous y reviendrons,* et moins de deux mois après cette prédiction s'accomplit. Cependant des hordes de bandits accourues de toutes les parties de la France et particulièrement de Marseille, arrivent à Paris, et se grossissent de la populace des faubourgs. Des discours incendiaires chauffent les têtes; un grand mouvement est préparé par les factieux. Enfin le 10 août le tocsin sonne, un rassemblement immense se porte sur la place du Carrousel, et des canons sont tournés contre la demeure des rois. Louis XVI n'avait autour de lui qu'un petit nombre d'amis fidèles et résolus, quelques compagnies de suisses et quelques bataillons de la garde nationale. Le monarque fit lui-même la revue de sa petite troupe, et disposa tout pour la défense du château. Mais par une déplorable fatalité, tandis que des serviteurs dévoués n'attendaient qu'un ordre de sa bouche pour dissiper l'insurrection, Louis, cédant à un conseil perfide, abandonna les Tuileries pour se rendre avec sa famille au sein de l'assemblée nationale. « Je suis venu au milieu de vous, pour éviter un grand crime, » dit Louis XVI en entrant. « Sire, » répondit le président Vergniaud, vous pouvez compter sur la fermeté de l'assemblée nationale. » Bientôt une décharge d'artillerie se fait entendre, Louis s'écrie douloureusement : « Ah ! j'avais donné des ordres pour qu'on ne tirât pas. » Le fracas de la mousqueterie redouble et le tumulte s'accroît. Le bruit se répand que les insurgés sont en fuite,

et que les Suisses sont vainqueurs. Alors on force le roi de signer l'ordre de cesser le feu. Trop dociles à ce commandement, les soldats qui défendaient le château mettent bas les armes. Les assaillants s'apercevant qu'on leur abandonne le champ de bataille, reviennent sur leurs pas, et recommencent leurs attaques contre le château. Deux bataillons de gardes nationales qui accouraient au secours du roi, se réunissent aux insurgés, les Suisses sont presque tous massacrés, et le palais des Tuileries devient le théâtre d'un effroyable carnage. Le roi, en proie à la plus horrible anxiété, demeura vingt-quatre heures enfermé dans la loge du logographe, d'où il entendit prononcer sa déchéance, et l'ordre de l'enfermer au Temple avec sa famille. On le conduisit le 13 août dans cette prison d'où il ne devait plus sortir que pour achever son sacrifice en montant sur l'échafaud. Ce prince, qui s'était souvent montré faible et irrésolu dans des circonstances critiques, devint dès lors un modèle de résignation et de courage. La religion le soutint au milieu des cruelles humiliations auxquelles il fut soumis. La reine, ses enfants, M^{me} Elizabeth partageaient sa prison et en augmentaient l'amertume par leurs souffrances. Jamais autant d'outrages, autant de douleurs n'avaient pesé sur l'innocence et la vertu. Les paroles, les actions, les regards du monarque étaient soumis à la plus minutieuse surveillance, et chaque jour on inventait de nouveaux moyens de le tourmenter. Mais Louis surpassa par la noble ferocité et le calme inaltérable de son âme la férocité de ses bourreaux. Le dernier acte de la Législative avait été la convocation d'une convention nationale, destinée à juger Louis XVI. Cette nouvelle assemblée débuta dans la sanglante carrière qu'elle devait parcourir par l'établissement de la république. Cependant les puissances étrangères comprenant un peu tard que la cause du roi de France était aussi la leur, avaient pris les armes et envahi le territoire français. Les jacobins répondirent à ces hostilités par les massacres de septembre, qui furent les préludes du régicide qu'ils méditaient. La Convention décréta le 23 du même mois que le roi serait jugé par elle, et le 12 novembre, Louis XVI fut conduit à la barre de l'assemblée. Une longue série d'accusations lui ayant été présentée, il y répondit avec clarté et précision, sans le moindre trouble, sans le plus léger mouvement d'impatience ou d'indignation. Comme on lui reprochait jusqu'à ses bienfaits, il répondit avec simplicité : « Mon plus grand plaisir fut de faire du bien, mais » en général je ne me rappelle pas les dons que j'ai » faits. » Pour donner au jugement de Louis XVI une apparence de légalité, on lui permit de se faire assister par un conseil. Le choix du roi se porta d'abord sur Target qui refusa la glorieuse mission de défendre son souverain. Tronchet le remplaça. Malesherbes voulut partager avec lui ce périlleux honneur, et ils s'associèrent Desèze, jeune avocat qui donnait les plus brillantes espérances. Mais leur éloquence fut inutile. L'appareil judiciaire qui fut déployé dans cette circonstance n'était qu'une dérision. Louis était irrévocablement condamné par ses ennemis avant d'avoir été entendu. La sentence

fatale fut prononcée le 17 janvier 1793. Louis avait été déclaré, par une décision presque unanime, coupable de conspiration et d'attentat contre la sûreté de l'état. La question de l'appel au peuple avait été résolue négativement à une forte majorité. Celle de la peine partagea l'assemblée, et 5 voix de majorité décidèrent la mort. Près de 20 membres de la Convention se trouvaient absents par différents motifs ; ainsi la condamnation, décidée à la majorité des votants, ne le fut pas à celle de l'assemblée. De quelque manière qu'on l'envisage, ce jugement était une infraction manifeste aux lois du temps, qui exigeaient les deux tiers des suffrages pour la condamnation d'un accusé. Les défenseurs du roi s'élevèrent avec force contre cette inique sentence et en appelèrent au peuple français, mais leur appel fut rejeté, et l'on décréta que l'exécution aurait lieu dans les 24 heures. Cette précipitation et cette violence attestent assez la vérité de ces paroles de Desèze : « Je cherche parmi vous des juges, et je » n'y vois que des accusateurs. » Louis qui, dès le commencement de son procès, en avait prévu le résultat, attendit sa fin avec le calme et la sérénité d'une conscience pure. Nous citerons ici un passage du journal de Malesherbes, où se trouvent rapportées les principales circonstances de la longue agonie qu'on fit subir au malheureux monarque. — Dès que j'eus la permission, dit-il, d'entrer dans la chambre du roi, j'y courus : à peine m'eut-il aperçu, qu'il quitta un Tacite ouvert devant lui sur une petite table, il me serra entre ses bras ; ses yeux devinrent humides, et il me dit : « Votre sacrifice est d'autant » plus généreux que vous exposez votre vie, et que » vous ne sauvez pas la mienne. » Je lui représentai qu'il ne pouvait y avoir de danger pour moi, et qu'il était trop facile de le défendre victorieusement pour qu'il y en eût pour lui. Il reprit : « J'en » suis sûr, ils me feront périr ; ils en ont le pouvoir » et la volonté : n'importe ; occupons-nous de mon » procès comme si je devais le gagner, et je le gagnerai en effet, puisque la mémoire que je laisserai sera sans tache. Mais quand viendront les » deux avocats ? » Il avait vu Tronchet à l'assemblée Constituante ; il ne connaissait pas Desèze. Il me fit plusieurs questions sur son compte, et fut très-satisfait des éclaircissements que je lui donnai. Chaque jour il travaillait avec nous à l'analyse des pièces, à l'exposition des moyens, à la réfutation des griefs, avec une présence d'esprit et une sérénité que ses défenseurs admiraient ainsi que moi : ils en profitaient pour prendre des notes et éclaircir leur ouvrage..... Les conseils et moi, nous nous crûmes fondés à espérer sa déportation ; nous lui fîmes part de cette idée ; nous l'appuyâmes ; elle parut adoucir ses peines ; il s'en occupa pendant plusieurs jours ; mais la lecture des papiers publics la lui enleva, et il nous prouva qu'il fallait y renoncer. Quand Desèze eut fini son plaidoyer, il nous le lut : je n'ai rien entendu de plus pathétique que sa péroraison. Nous fûmes touchés jusqu'aux larmes ; le roi lui dit : « Il faut » le supprimer ; je ne veux pas les attendre. » Une fois que nous étions seuls, ce prince me dit : « J'ai » une grande peine ! Desèze et Tronchet ne me » doivent rien, ils me donnent leur temps, leur

» travail, peut-être leur vie : comment reconnaître-je un tel service ? je n'ai plus rien, et quand » je leur ferais un legs, on ne l'acquitterait pas. » — « Sire, leur conscience et la postérité se chargent » de leur récompense. Vous pouvez déjà leur en » accorder une qui les comblera. — Laquelle ? — » Embrassez-les ! » Le lendemain il les pressa contre son cœur ; tous deux fondirent en larmes. Nous approchions du jugement ; il me dit un matin : « Ma sœur m'a indiqué un bon prêtre qui n'a pas » prêté serment, et que son obscurité pourra sous- » traire dans la suite à la persécution : voici son » adresse ; je vous prie d'aller chez lui, et de lui » parler, et de le préparer à venir lorsqu'on m'aura » accordé la permission de le voir. » Il ajouta : « Voilà une commission bien étrange pour un philosophe ! car je sais que vous l'êtes ; mais si vous » souffriez autant que moi, et que vous dussiez » mourir comme je vais le faire, je vous souhaiterais les mêmes sentiments de religion qui vous » consoleraient bien plus que la philosophie. » — Après la séance où ses défenseurs et lui avaient été entendus à la barre, il me dit : « Vous êtes certainement bien convaincu actuellement que, dès » le premier instant, je ne m'étais pas trompé, et » que ma condamnation avait été prononcée avant » que j'eusse été entendu. » Lorsque je revins de l'assemblée où nous avions, tous les trois, demandé l'appel au peuple, je lui rapportai qu'en sortant, j'avais été entouré d'un grand nombre de personnes, qui toutes m'avaient assuré qu'il ne périrait pas ou au moins que ce ne serait qu'après eux et leurs amis. Il changea de couleur et me dit : « Les con- » naissez-vous ? retournez à l'assemblée ; tâchez de » les rejoindre ; d'en découvrir quelques-uns, dé- » clarez-leur que je ne leur pardonnerais jamais » s'il y avait une seule goutte de sang versée pour » moi : je n'ai pas voulu qu'il en fût répandu, quand » peut-être il aurait pu me conserver le trône et la » vie ; je ne m'en repens pas. » — Ce fut moi qui le premier annonçai au roi le décret de mort : il était dans l'obscurité, le dos tourné à une lampe placée sur la cheminée, les coudes appuyés sur la table, le visage couvert de ses mains. Le bruit que je fis le tira de sa méditation ; il me fixa, se leva et me dit : « Depuis deux heures je suis occupé à recher- » cher si dans le cours de mon règne j'ai pu mériter » de mes sujets le plus léger reproche : eh ! bien, » monsieur de Malesherbes, je vous le jure dans » toute la vérité de mon cœur, comme un homme » qui va paraître devant Dieu ; j'ai constamment » voulu le bonheur du peuple ; et jamais je n'ai » formé un vœu qui lui fût contraire. » — Je revis encore une fois cet infortuné monarque ; deux officiers municipaux étaient debout à ses côtés : il était debout aussi et lisait. L'un des officiers municipaux me dit : « Causez avec lui, nous n'écouterons pas. » Alors, j'assurai le roi que le prêtre qu'il avait désiré allait venir. Il m'embrassa et me dit : « La mort ne m'effraie pas, et j'ai la plus » grande confiance dans la miséricorde de Dieu. » — L'abbé de Firmont qui assista le monarque dans ses derniers instants a fait une relation aussi simple que touchante des circonstances qui précéderent

immédiatement la mort de Louis XVI. Nous laissons parler ici ce digne ecclésiastique. « Louis, dit-il, » avait vu la veille sa femme et ses enfants, et lui-même leur avait annoncé sa condamnation. Cette » séparation avait été si douloureuse pour tous, sur- » tout pour la reine, qu'il ne put se décider à la » revoir le lendemain, malgré la promesse qu'il lui » en avait faite. En traversant la cour de la prison » à neuf heures pour aller au supplice, il se tourna » deux fois vers la tour où était sa famille, comme » pour dire un dernier adieu à ce qu'il avait de » plus cher. A l'entrée de la seconde cour se trou- » vait une voiture de place; deux gendarmes te- » naient la portière. A l'approche du roi, l'un y entra » et se plaça sur le devant. Le roi monta ensuite, » et mit à côté de lui son confesseur dans le fond; » l'autre gendarme entra le dernier et ferma la por- » tière. » Le roi, ajoute l'abbé de Firmont, se » trouvant resserré dans une voiture où il ne pouvait » me parler ni m'entendre sans témoins, prit le parti » du silence. Je lui présentai aussitôt mon bréviaire, » le seul livre que j'eusse sur moi, et il parut l'ac- » cepter avec plaisir. Il témoigna même le désir qui » je lui indiquasse les psaumes qui convenaient le » mieux à sa situation, et il les récitait alternativement » avec moi. Les gendarmes, sans ouvrir la bouche, pa- » raissaient extasiés et confondus tout ensemble de » la piété tranquille d'un monarque qu'ils n'avaient » jamais vu sans doute d'aussi près. La marche dura » près de deux heures. Toutes les rues étaient bor- » dées de plusieurs rangs de citoyens, armés tantôt » de piques, tantôt de fusils. En outre la voiture » elle-même était entonnée d'un corps de troupes im- » posant, et formé sans doute de ce qu'il y avait de » plus corrompu dans Paris. Pour comble de pré- » cautions, on avait placé en avant des chevaux une » multitude de tambours, afin d'étouffer par ce bruit » les cris qui auraient pu se faire entendre en faveur » du roi. Mais comment en aurait-on entendu? Per- » sonne ne paraissait ni aux portes ni aux fenêtres; » et on ne voyait dans les rues que des citoyens ar- » més, c'est-à-dire des citoyens qui, tout au moins » par faiblesse, concouraient à un crime qu'ils dé- » testaient peut-être dans le cœur. La voiture par- » vint ainsi dans le plus profond silence à la place » Louis XV, et s'arrêta au milieu d'un grand espace » vide qu'on avait laissé autour de l'échafaud. Cet » espace était bordé de canons; et au-delà, tant que » la vue pouvait s'étendre, on apercevait une multi- » tude en armes. Dès que le roi sentit que la voiture » n'allait plus, il se retourna vers moi et me dit à » l'oreille : « Nous voilà arrivés, si je ne me trompe. » Mon silence lui répondit qu'oui. Un des bourreaux » vint aussitôt ouvrir la portière, et les gendarmes » voulurent descendre; mais le roi les arrêta et ap- » puyant sa main sur mon genou. « Messieurs, leur » dit-il d'un ton de maître, je vous recommande » monsieur que voilà; ayez soin qu'après ma mort, il » ne lui soit fait aucune insulte. Je vous charge d'y » veiller. » Ces deux hommes ne répondant rien, » le roi voulut reprendre d'un ton plus haut; mais » l'un d'eux lui coupa la parole : « Oui, oui, lui ré- » pondit-il, nous en aurons soin; laissez-nous » faire. » Et je dois ajouter que ces mots furent

dits d'un ton de voix qui aurait dû me glacer, si » dans un moment tel que celui-là, il m'eût été pos- » sible de me replier sur moi-même. Dès que le roi » fut descendu de voiture, trois bourreaux l'entou- » rèrent et voulurent lui ôter ses habits. Mais il les » repoussa avec fierté et se déshabilla lui-même. Il » défit également son col, ouvrit sa chemise, et s'ar- » rangea de ses propres mains. Les bourreaux, que la » contenance fière du roi avait déconcertés un mo- » ment, semblèrent alors reprendre de l'audace. Ils » l'entourèrent de nouveau et voulurent lui prendre » les mains. « Que prétendez-vous, leur dit ce prince, » en retirant ses mains avec vivacité? » — « Vous » lier, répondit un des bourreaux. » — « Me lier ! » repartit le roi d'un air d'indignation : je n'y con- » sentirai jamais; faites ce qui vous est commandé; » mais vous ne me lierez pas, renoncez à ce projet. » Les bourreaux insistèrent, ils élevèrent la voix, et » semblaient déjà appeler du secours pour le faire de » vive force. C'est ici peut-être le moment le plus af- » freux de cette désolante matinée : une minute de » plus, et le meilleur des rois recevait, sous les yeux » de ses sujets rebelles, un outrage mille fois plus » insupportable que la mort, par la violence qu'on » semblait vouloir y mettre. Il parut le craindre lui- » même et se retournant vers moi, il me regarda » fixement comme pour me demander conseil. Hélas ! » il m'était impossible de lui en donner un, et je ne » lui répondis d'abord que par mon silence. Mais il » continuait de me regarder : « Sire, lui dis-je avec » larmes, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un » dernier trait de ressemblance entre votre majesté et » le Dieu qui va être sa récompense. » A ces mots il » leva les yeux au ciel avec une expression de dou- » leur que je ne saurais jamais rendre. « Assurément, » me dit-il, il ne me faudra rien moins que son » exemple pour que je me soumette à un pareil af- » front : » et se tournant vers les bourreaux : » faites ce que vous voudrez, leur dit-il, je boirai » le calice jusqu'à la lie. » Les marches qui con- » duisaient à l'échafaud étaient extrêmement roides à » monter : le roi fut obligé de s'appuyer sur mon » bras, et à la peine qu'il semblait prendre, je crai- » gnis un moment que son courage ne commençât à » fléchir. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, » parvenu à la dernière marche, je le vis s'échapper, » pour ainsi dire, de mes mains, traverser d'un pied » ferme toute la largeur de l'échafaud, imposer si- » lence par son seul regard à quinze ou vingt tam- » bours qui étaient placés vis-à-vis de lui, et d'une » voix si forte qu'elle dut être entendue du Pont- » Tournant, prononcer distinctement ces paroles à ja- » mais mémorables : « Je meurs innocent de tous les » crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs » de ma mort, et je prie Dieu que ce sang que vous » allez répandre ne retombe jamais sur la France. » Il allait continuer, mais un homme à cheval et en » uniforme national, fondant tout-à-coup l'épée à la » main, et avec des cris féroces, sur les tambours, » les obligea de rouler. (Voy. SANTERRE.) Plusieurs » voix se firent entendre en même temps pour en- » courager les bourreaux; ils parurent s'animer eux- » mêmes, et saisissant avec effort le plus vertueux » des rois, ils le traînèrent sous la hache qui d'un

seul coup fit tomber sa tête. Tout cela fut l'ouvrage de peu d'instant. Le plus jeune des bourreaux (il ne semblait pas avoir plus de 18 ans) saisit aussitôt la tête et la montra au peuple en faisant le tour de l'échafaud. Le plus morne silence régna d'abord : bientôt quelques cris de *Vive la république* se firent entendre. Peu à peu les voix se multiplièrent ; et dans moins de dix minutes, ce cri devint celui de la multitude, et tous les chapeaux furent en l'air. — Ainsi périt Louis XVI, le 21 janvier 1793, à l'âge de 38 ans et 4 mois, laissant un grand exemple à la postérité, une leçon terrible aux souverains et à ses bourreaux d'éternels remords. Son corps fut enterré dans l'ancien cimetière de la Madeleine, et couvert de chaux vive par ordre de la Convention, afin qu'il n'en restât aucune trace. Cependant des recherches qui furent faites en 1814, firent découvrir une partie de ses ossements, et ces restes précieux furent transportés à Saint-Denis au mois de janvier 1815, avec ceux de Marie-Antoinette. Le testament de cet infortuné prince demeurera comme un monument éternel de la bonté de son âme, de sa piété, de sa clémence. « Louis XVI, dit Malesherbes, était aussi religieux que Louis IX, aussi juste que Louis XII, aussi bon que Henri IV, et » n'avait aucun de leurs défauts. Ses plus grands torts sont de nous avoir trop aimés... ; de s'être » considéré comme notre père, et pas assez comme » notre roi ; d'avoir attaché son bonheur à nous » rendre plus heureux que nous n'étions susceptibles de l'être. » A toutes les qualités du cœur ce prince joignait des talents variés, et des connaissances rares, même chez les savants de profession. Il parlait facilement le latin, l'italien et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire, la géographie et l'hydrographie. Ce fut lui qui rédigea les instructions d'après lesquelles l'infortuné La Peyrouse devait diriger son voyage et ses travaux. Ces notes ont été insérées dans la relation du voyage de cet illustre navigateur. On a encore de Louis XVI : *Description de la forêt de Compiègne*, Paris, Lottin, 1766, in-8 de 64 pag., tiré à 36 exempl. ; *Les Maximes morales et politiques tirées du Télémaque*, imprimées en 1766, par Louis-Auguste, dauphin, in-8, réimprimées en 1814, Paris, in-18. On peut consulter sur la vie de ce prince les ouvrages suivants : *Louis XVI détrôné avant d'être roi, et Louis XVI et sa vertu aux prises avec la perversité de son siècle*, par l'abbé Proyart ; *Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, par Jauffret, 1795, 9 vol. in-8 ; *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, par M. Hue, 2^e édit., 1816, in-8 ; *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, par Bertrand de Molleville ; *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, 1817, in-8. On y trouve le *Journal* de Cléry.

* LOUIS XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, né à Versailles le 27 mars 1783, reçut à sa naissance le titre de duc de Normandie, et plus tard (4 juin 1789) celui de Dauphin que portait son frère aîné, Louis J.-F. Xavier. La première éducation de ce jeune prince fut confiée aux soins de madame de Tourzel, qui remplaça la duchesse de

Polignac comme gouvernante des enfants de France. Les inclinations les plus heureuses et l'esprit le plus pénétrant s'unissaient en lui à une physionomie charmante. Il n'avait que 4 ans lorsque, dans la terrible journée du 5 octobre, sa mère le présenta aux furieux qui s'étaient rendus de Paris à Versailles avec les plus sinistres projets. Il entra dans sa septième année lorsqu'il fit avec sa malheureuse famille le voyage de Varennes. Au 20 juin 1792, sa jeune imagination avait été vivement frappée des excès de la populace, et le lendemain, dès qu'il entendit battre le tambour, il se réfugia tout tremblant entre les bras de la reine, en lui disant avec une ingénuité touchante : « Maman, est-ce qu'hier » n'est pas fini?... » Lorsque Louis XVI fut enfermé au temple, le royal enfant partagea sa captivité, et devint sa seule consolation par sa tendresse, son application et ses reparties ingénieuses. Le roi lui enseignait l'histoire et la géographie, et trouvait dans les soins qu'il donnait à son éducation une distraction qui n'était pas sans quelque douceur, et dont la privation l'affecta profondément. Lorsque le crime du 21 janvier fut consommé, il y avait deux mois que le royal enfant était séparé de son père. Ayant appris la condamnation du roi, il franchit précipitamment les premières portes de la tour ; et comme on lui demandait où il courait : « Je vais, dit-il, parler au peuple, me mettre à ge- » noux, et le prier de ne pas faire mourir papa. » Devenu roi, le jeune prince ne s'aperçut du titre auguste qui venait de lui échoir que par un redoublement de surveillance et de barbarie de la part de ses impitoyables geoliers. Sur un rapport de Saint-Just à la Convention, le jeune prince fut séparé de sa mère qu'il ne devait plus revoir, et remis entre les mains du cordonnier Simon, officier de la commune, le 3 juillet 1793. Ce misérable, livré aux habitudes les plus crapuleuses, et sa femme aussi féroce et aussi corrompue que lui, reçurent l'infâme mission d'altérer, par tous les moyens possibles, les forces physiques et morales du royal enfant. Ce couple exécrable mettait sans cesse à la bouche du jeune prince des chants impies et révolutionnaires qu'il était obligé de répéter pour éviter les traitements les plus barbares. Le vin, les liqueurs fortes, les propos les plus obscènes, rien n'était oublié pour achever de détruire en lui le fruit de sa première éducation, et changer en habitudes grossières les dispositions si heureuses qu'il avait montrées jusqu'alors. Le malheureux enfant résista souvent à ces horribles leçons avec un caractère qui étonnait ses bourreaux, mais qui ne fit qu'ajouter à leur cruauté. Enfin, au mois de janvier 1794, Simon retourna siéger dans le conseil de la commune ; mais il fut remplacé par deux gardiens plus atroces encore que lui. Louis XVII fut renfermé dans un cachot plus obscur et plus infect, il ne lui fut pas permis de changer de linge ni de respirer un air frais. Toute communication était interdite au prisonnier, et il ne voyait pas même la main avare qui lui faisait passer une grossière nourriture. A la fin du jour, une voix effroyable lui ordonnait de se coucher ; mais à peine était-il endormi que ses bourreaux se faisaient un

jeu barbare de l'éveiller en sursaut en lui criant : « Capet, où es-tu ? dors-tu ? » l'enfant effrayé courait en chemise se présenter devant ces monstres qui recommençaient peu d'heures après, lorsqu'il s'était de nouveau abandonné au sommeil. Les événements du 9 thermidor qui semblèrent ramener en France la modération, ne furent pas favorables au jeune prince. Le parti triomphant voulait, comme celui qu'il venait d'abattre, l'ancêtrement de la famille royale, et les traitements que les nouveaux comités firent subir au jeune roi, ne furent ni moins cruels, ni moins homicides. Quelques voix s'élevèrent à cette époque pour demander qu'on envoyât hors de la France ce nouveau Joas ; mais Cambacérès, dans un rapport qu'il fit le 22 janvier 1793, établit la nécessité de retenir captifs ce prince et sa sœur. Cependant la santé du jeune roi déperissait de jour en jour. Desault, envoyé au jeune prince, déclara qu'il était trop tard (*voy. Desault*). Louis XVII expira dans sa prison, le 8 juin 1793, à l'âge de 10 ans et deux mois. On a cru longtemps que le terme de ses jours avait été hâté par le poison, mais rien ne justifie cette opinion. Pour le faire mourir, ses bourreaux avaient employé des moyens qui n'étaient ni moins sûrs, ni moins criminels. La dépouille mortelle de Louis XVII fut déposée dans la fosse commune de la paroisse Sainte-Marguerite, où il a été impossible de retrouver ses restes en 1815. La chambre des pairs, sur la proposition de M. de Châteaubriand, décida qu'un monument expiatoire serait consacré à cet enfant-roi. La chambre des députés s'associa à ce vœu, et plus tard une ordonnance royale annonça que le monument serait placé avec ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de madame Elizabeth, dans l'église de la Madeleine. On peut consulter sur la vie de ce prince : *Mémoires historiques sur Louis XVII, suivis de fragments historiques recueillis au Temple*, par M. de Turgy, et publiés par M. Eckard. Deux aventuriers se sont présentés depuis sous le nom de Louis XVII, l'un en 1802, le second en 1818. Tous deux ont été condamnés par les tribunaux.

* LOUIS XVIII, roi de France, frère de Louis XVI, naquit à Versailles le 17 novembre 1733, et reçut avec les prénoms de Louis-Stanislas-Xavier le titre de comte de Provence. On lui donna ainsi qu'à ses frères pour gouverneur le duc de la Vauguyon, et pour précepteur M. de Coëtlosquet, évêque de Limoges. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les lettres, et se distingua bientôt par l'étendue et la variété de ses connaissances autant que par la rectitude de son jugement. Bientôt il devint le protecteur des écrivains, des savants et des artistes ; et sa maison fut le rendez-vous d'une foule d'hommes distingués dans tous les genres. Le 14 mai 1771, il épousa Joséphine de Savoie, fille de Victor-Emmanuel III, roi de Sardaigne, et le 10 mai 1774, son frère aîné le duc de Berri étant devenu roi sous le nom de Louis XVI, il prit, suivant l'usage, le titre de *Monsieur*. Lorsque Maurepas voulut faire rappeler les parlements exilés par Louis XV, le comte de Provence s'opposa de toutes ses forces à cette mesure. En 1776, le roi

donna le palais du Luxembourg à Monsieur pour en faire sa résidence habituelle. L'année suivante, le comte de Provence parcourut les provinces du midi ; à Toulouse, il accueillit avec une bienveillance particulière l'académie des jeux-floraux, assista à une de ses séances, et se fit inscrire sur la liste des mainteneurs du *gai savoir*. De retour à Versailles, il se livra plus assidûment que jamais à l'étude, et vécut dans la retraite au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe. Lors de la convocation des *Notables* en 1787, *Monsieur* présida le premier bureau qui fut appelé le *comité des sages*, et il ne manqua pas un seul jour de se rendre à son poste. Tout en avouant le besoin de certaines réformes, il redoutait les innovations imprudentes. Cependant l'assemblée s'étant séparée sans avoir pu trouver le remède qu'exigeaient les maux de l'état, le ministère eut recours à des voies énergiques pour arrêter la progression effrayante du déficit. Le 6 août 1787, le roi tint à Versailles un lit de justice, dans lequel il fit enregistrer les édits du timbre et de l'impôt territorial. Monsieur ayant été chargé de les présenter à la cour des comptes, les acclamations du peuple l'y accompagnèrent, et sa voiture eut peine à se faire jour à travers la foule, accourue pour jeter des fleurs sur son passage. L'opposition du prince aux édits était la cause de cette popularité qui devait bientôt s'évanouir. Ce fut d'après les conseils de *Monsieur*, que Louis XVI convoqua une seconde fois les notables ; et le vœu pour la double représentation du tiers-état partit du bureau que présidait ce prince. Il parut aussi se rapprocher des parlements qu'il avait si maltraités dans son mémoire ; et cédant à l'entraînement de l'opinion publique, il applaudit en 1788 au rappel de Necker dont il avait autrefois sévèrement blâmé les innovations. Le comte d'Artois, les princes de la maison de Condé, et le prince de Conti ayant adressé au roi des observations sur les périls où la licence des opinions entraînait la monarchie, le comte de Provence s'abstint de signer ce mémoire. La prise de la Bastille fit sur lui une impression profonde, et il s'unit au duc de Larochehoucaud-Liancourt pour décider Louis XVI à se rendre à Paris, afin d'y apaiser les troubles par sa présence. Cependant, malgré les concessions qu'il parut faire au parti populaire, ce prince se vit bientôt en butte à de graves accusations. Le marquis de Favras (*voy. ce nom*), qui avait fait partie de sa maison, ayant été arrêté pour avoir tramé un complot dont le but était, disait-on, d'assassiner Bailly et Lafayette, Monsieur fut accusé d'avoir trempé dans cette conspiration, et se vit signalé par les agitateurs à la vengeance du peuple. Aussitôt qu'il eut connaissance de ces inculpations, le prince se rendit à l'hôtel de ville, et se justifia avec une noble chaleur devant les représentants de la commune. Le succès de cette démarche ne mit pas pour longtemps le prince à l'abri de nouvelles accusations. Lorsque mesdames Adélaïde et Victoire quittèrent Paris, le bruit se répandit que Monsieur devait les suivre de près. Une députation tumultueuse composée particulièrement de

femmes se rendit au Luxembourg, pour le détourner de quitter la France. Le prince répondit qu'il ne se séparerait jamais du roi. — « Mais, re- » prit une d'elles, si le roi nous quittait, vous » nous resteriez, n'est-ce pas ? » La question était embarrassante. Le prince se rappelant un mot du cardinal de Retz, la regarda fixement, et lui répondit en souriant : « Pour une femme d'esprit, » vous me faites là une question bien bête. » Ce mot provoqua des éclats de rire et la foule évacua les appartements. Lorsque le roi et la reine, pour échapper aux outrages dont ils étaient abreuvés, se décidèrent à quitter Paris dans la nuit du 20 juin 1791, Monsieur, accompagné du comte d'Arvay, partit une heure après le roi par une autre route ; et arriva heureusement à Mons sous le nom de comte de Lille. Le comte de Provence se rendit à Bruxelles où le comte d'Artois vint se réunir à lui, et de là à Coblenz qui était devenu le quartier général de l'émigration, et où les deux princes trouvèrent dans l'électeur de Trèves leur oncle tous les soins qui peuvent adoucir l'infortune. Après avoir franchi la frontière, il ne resta pas inactif. Il réclama d'abord l'intervention des puissances européennes en faveur du roi son frère, provoqua la déclaration de Pillnitz, et adressa un long manifeste à Louis XVI pour l'inviter à ne pas donner son adhésion à l'acte constitutionnel. La publicité donnée à cette pièce ne fit qu'empirer le sort du roi. L'assemblée Législative somma Monsieur de rentrer dans le délai de deux mois, sous peine d'être censé avoir abdiqué son droit éventuel à la régence. Le 8 août 1792, Monsieur adressa en son nom à la noblesse émigrée une proclamation dans laquelle il déclarait « que son intention, en entrant » en France, était de pardonner aux erreurs commises. » L'armée royale y pénétra le 29 août ; mais la retraite des Prussiens l'obligea bientôt de rétrograder. Monsieur se retira d'abord au château de la Neuville, où il se vit réduit à la nécessité de licencier l'émigration militaire, placée jusque-là sous ses ordres. Il passa de là au château de Hamm en Westphalie ; et c'est dans cette résidence qu'il apprit la mort tragique de Louis XVI. Il s'empressa dans une déclaration publique de reconnaître son neveu roi de France sous le nom de Louis XVII, prit lui-même le titre de régent, et nomma son frère, le comte d'Artois, lieutenant-général du royaume. Quelque temps après, les deux princes se séparèrent ; Monsieur se rendit à Turin ; puis à Vérone, d'où il entretenait des relations avec la France, et particulièrement avec Charette qui cherchait à relever la cause royale dans la Vendée. Le jeune fils de Louis XVI expira le 8 juin 1793, dans la tour du Temple, et son oncle prenant aussitôt le titre de roi, fit notifier son avènement à toutes les cours. Cependant les succès des armées françaises en Italie alarmèrent le gouvernement Vénitien, qui donna ordre au marquis Carletti, noble véronais, d'inviter le roi à quitter les états de la république. Louis XVIII répondit avec dignité : « Je » me dispose à partir ; mais auparavant, il faut » qu'on raye du livre d'or le nom de ma famille, » et qu'on me rende l'armure dont mon aïeul

» Henri IV a fait présent à la république de Ve- » nise. » Le sénat ayant insisté avec une dureté insultante, le roi sortit de Vérone le 13 avril, traversa le Saint-Gothard, pour aller rejoindre Rastadt le corps du prince de Condé. Mais sa présence au milieu des troupes autrichiennes dans lesquelles les émigrés se trouvaient en quelque sorte incorporés, donna de l'ombrage à la cour de Vienne qui lui fit signifier de s'éloigner. Le prince, après avoir fait à ce sujet de nobles et énergiques réclamations, instruit qu'on se disposait à employer la contrainte, prit le parti de quitter le corps de Condé. En passant à Dillingen en Souabe, il fut blessé au front d'un coup d'arme à feu, parti d'une main inconnue. ... Le comte d'Arvay, voyant le sang couler, s'écria en accourant près du prince : *Ah ! sire, une ligne plus bas ! — Eh ! bien !* répondit tranquillement le roi, *une ligne plus bas, le roi de France s'appelait Charles X !* La cause de Louis XVIII paraissait désespérée ; et ce monarque exilé ne savait plus où trouver un asile... L'égoïsme de la politique était plus puissant dans le cœur des rois que la compassion pour une noble infortune. Enfin un prince moins timide ou plus généreux, le duc de Brunswick, lui permit de résider dans la petite ville de Blankembourg, dans le cercle de la Basse-Saxe, où Cléry et l'abbé Edgeworth vinrent le trouver. Les intelligences qu'il entretenait en France avec plusieurs personnages influents, lui faisaient espérer un prochain retour dans sa patrie. Mais dans le moment même où il croyait toucher au terme de ses vœux, la providence mit à une nouvelle épreuve son courage et sa résignation. Des correspondances saisies compromirent plusieurs de ses agents. L'villeheurnois, Brotier, Duverne-Dupresle, furent condamnés à mort. Barras qui avait d'abord servi la cause des Bourbons, pour repousser les soupçons de trahison qui planaient sur sa tête, et donner un nouveau gage à la révolution, hâta le coup d'état de fructidor qui expulsa du corps législatif la plupart des membres attachés au parti royaliste. Bientôt Louis XVIII se vit obligé de quitter Blankembourg et de s'éloigner de plus en plus des frontières de France. Paul 1^{er} lui ayant offert, pour asile, l'ancien château des ducs de Courlande, avec une pension considérable, il se rendit à Mittau, où il arriva le 23 mars 1798, accompagné du comte de Schouvaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie. Marie-Joséphine-Louise de Savoie, qui depuis 8 ans était séparée de son époux, vint le rejoindre dans cette résidence où il se forma bientôt une petite cour composée de seigneurs, dont l'infortune n'avait pu atténuer le dévouement. Ce fut à Mittau que se célébra le mariage du duc d'Angoulême avec madame, fille de Louis XVI, le 10 juin 1799. A la fin de la même année, les cardinaux réunis à Venise, pour un prochain conclave, annoncèrent à Louis XVIII la mort de Pie VI, et peu après le nouveau pape Pie VII communiqua son avènement au monarque qui nomma le cardinal Maury son plénipotentiaire auprès du saint Siège. Cependant la conduite généreuse de Paul 1^{er} envers la famille des Bourbons ne tarda

pas à se démentir. Ce prince, après avoir rompu en 1801 avec l'Angleterre, pour former une étroite alliance avec Bonaparte qui s'était fait proclamer premier consul, intima au roi l'ordre barbare de quitter ses états dans les 24 heures. Le malheureux prince se mit en route le 22 janvier, au milieu d'un froid glacial, sous un des plus rudes climats de l'Europe, sans savoir où il pourrait fixer sa résidence. Frédéric Guillaume, roi de Prusse, lui permit de s'établir à Varsovie. Paul I^{er} ayant été assassiné (août 1801), son fils Alexandre qui lui succéda, rétablit la pension du roi et la porta même à plus de deux millions. Louis XVIII habitait à Lajinka, maison de plaisance des anciens rois de Pologne, à un quart de lieue de Varsovie, et y vivait dans une retraite profonde. En 1803, le général prussien Keller lui fit au nom de Bonaparte la proposition de renoncer au trône de France, et d'y faire renoncer les princes de sa famille, lui promettant en retour les indemnités les plus brillantes, et lui offrant même à ce qu'on assure, quoique indirectement, le royaume de Pologne. L'envoyé de Bonaparte insinua qu'en cas de refus, le premier consul pourrait faire retirer à la famille royale les secours qu'elle recevait de certains gouvernements. « Je ne crains pas la pauvreté », répondit Louis XVIII : s'il le fallait, je mangerais du pain noir avec ma famille et mes fidèles serviteurs ; mais ne vous y trompez pas ; je n'en serai jamais réduit là : j'ai une autre ressource dont je ne crois pas devoir user tant que j'ai des amis puissants ; c'est de faire connaître mon état en France, et de tendre la main non au gouvernement usurpateur, cela jamais ; mais à mes fidèles sujets ; et, croyez-moi, je serais bientôt plus riche que je ne le suis. » A cette réponse verbale Louis XVIII ajouta une lettre pour le premier consul, dans laquelle il repoussait avec une noble énergie les propositions qui lui avaient été faites. « J'ignore, dit-il, le prince, quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je sais les obligations qu'il m'a imposées par le rang où il lui a plu de me faire naître. » Cette résistance à laquelle Bonaparte était loin de s'attendre l'irrita vivement. Cependant un *senatus-consulte* ayant, le 10 mai 1804, déferé au premier consul le titre d'empereur des Français, Louis XVIII adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une protestation contre ce titre et contre tous les actes ultérieurs auxquels il pourrait donner lieu. Durant le cours de son exil il ne démentit pas un seul instant cette généreuse fermeté, ce noble sentiment de ses droits et de sa dignité dont il donnait un témoignage si éclatant. Charles IV, roi d'Espagne, ayant envoyé à Napoléon l'ordre de la toison d'or, Louis XVIII lui adressa cette lettre : « C'est avec regret que je vous renvoie les insignes de l'ordre de la toison d'or, que sa Majesté votre père, de glorieuse mémoire, m'avait confiées. Il ne peut rien y avoir de commun entre moi et le grand criminel que l'audace et la fortune ont placé sur mon trône, qu'il a en la barbarie de teindre du sang pur d'un Bourbon, le duc d'Enghien. La religion peut m'engager à pardonner à un assassin ; mais le

» tyran de mon peuple doit toujours être mon ennemi. Dans le siècle présent, il est plus glorieux » de mériter un sceptre que de le porter. La providence, par des motifs incompréhensibles, peut » me condamner à finir mes jours dans l'exil ; mais » ni la postérité, ni mes contemporains ne pourront dire que, dans le temps de l'adversité, je me » suis montré indigne d'occuper jusqu'au dernier » soupir le trône de mes ancêtres. » Cependant l'empereur de Russie invita Louis XVIII à revenir habiter Mittau, et le roi s'y décida. Mais auparavant, il voulut avoir en Suède une entrevue avec Monsieur, comte d'Artois, dont il était séparé depuis onze ans. Les deux frères passerent ensemble quelques jours à Calmar, d'où Monsieur retourna en Angleterre au mois de novembre 1804, tandis que le roi se mit en route pour Mittau. Il y vécut pendant trois années, et échappa heureusement aux tentatives qui furent faites pour lui donner la mort. Le séjour de quelques prisonniers français à Mittau, lui fournit l'occasion d'exercer cette bienfaisance qui distinguait sa famille et dont l'exil n'avait pu affaiblir l'activité. Le prince leur prodigua tous les secours qu'il pouvait leur offrir ; et l'abbé Edgeworth, s'associant à cette œuvre pieuse et patriotique, s'empressa d'assister les malades, et de leur porter les consolations de la religion. (Voy. EDGEWORTH.) Cependant Napoléon ayant triomphé de la ligne européenne, et l'empereur Alexandre ayant signé le traité de Tilsitt, Louis XVIII se vit forcé de chercher un asile en Angleterre, où il arriva vers le mois d'octobre 1807. Il résida quelque temps à Gosfield, puis à Wanstead, et enfin au château de Hartwell, dans le comté de Buckingham, où il jouit d'une pension considérable qui lui fut assignée par le gouvernement anglais. Cependant un avenir plus heureux se préparait pour les descendants de saint Louis. Bonaparte aveuglé par ses prospérités, et frappé de cet esprit d'imprudance, qui est l'avant-coureur de la chute des rois, avait attiré par la guerre faite à la Russie les puissances étrangères au sein de la France. Louis XVIII pressentit que le renversement de la puissance impériale pouvait lui rouvrir le chemin du trône ; mais français avant tout, il pleura sur les malheurs de sa patrie, et refusa de prendre part à une fête brillante, donnée par le prince régent à l'occasion de la destruction de l'armée de Bonaparte. « J'ignore, dit-il, si ce » désastre est un des moyens que la providence, » dont les vues sont impénétrables, veut employer » pour rétablir l'autorité légitime en France ; mais » jamais ni moi, ni aucun prince de ma famille ne » pourrons nous réjouir d'un événement qui a fait » périr deux cent mille français. » Profondément affecté de la catastrophe qui termina la campagne de Moscou, il écrivit à l'empereur Alexandre : « Le » sort des armes a fait tomber dans les mains de » votre majesté plus de 150,000 prisonniers, ils » sont pour la plus grande partie français ; peu importent sous quels drapeaux ils ont servi ; ils sont » malheureux ; je ne vois parmi eux que mes ennemis. Je les recommande à la bonté de votre » majesté impériale ; qu'elle daigne considérer

» combien un grand nombre d'entr'eux a déjà souffert, et adoucir la rigueur de leur sort ! Puissent-ils apprendre que leur vainqueur est l'ami de leur père ? Votre majesté impériale ne peut me donner une preuve plus touchante de ses sentiments pour moi. » Lorsqu'en 1813, les souverains alliés pénétrèrent sur le territoire français, on avait lieu de croire qu'ils se souviendraient du frère de Louis XVI, depuis si longtemps exilé et malheureux. Il n'en fut pas ainsi. Les fautes de Napoléon préparèrent seules le retour du roi. La ville de Bordeaux prit l'initiative en proclamant Louis XVIII. Bientôt le nom des Bourbons relentit de toutes parts. Enfin la déchéance de Bonaparte fut prononcée, et Louis XVIII rappelé au trône par un sénatus-consulte du 6 avril 1814. Après 23 ans d'exil, le roi toucha ce sol français dont la révolution semblait l'avoir banni à jamais. Il débarqua à Calais, au milieu des cris d'allégresse de la population, et partit sur-le-champ pour Compiègne où les maréchaux s'étaient réunis pour le recevoir. Le 2 mai il reçut, à Saint-Ouen, les félicitations des premiers corps de l'état, et publia la fameuse déclaration, base de la charte qu'il promettait aux Français. Le lendemain il fit son entrée solennelle dans la capitale où il fut accueilli avec enthousiasme par le peuple heureux de trouver dans son souverain légitime, le médiateur qui réconciliait la France avec l'Europe. En effet Louis XVIII conclut avec les diverses puissances belligérantes un traité par lequel la France conservait l'intégrité de ses limites telles qu'elles existaient au 1^{er} janvier 1792, avec une augmentation de territoire du côté de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie. La charte, proclamée le 4 juin, garantissait aux Français l'établissement du gouvernement représentatif, le libre consentement de l'impôt par les députés des départements, l'égalité d'admission aux emplois, la liberté individuelle et celle de la presse, sauf la répression des abus, le libre exercice des cultes (la religion catholique restant celle de l'état), la responsabilité ministérielle, le jugement par jury, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la consolidation de la dette publique ; enfin le roi déclarait la vente des biens nationaux irrévocable, et s'interdisait la recherche des opinions ainsi que des votes. — Louis XVIII espérait par ces concessions faites à l'esprit et aux intérêts du temps parvenir à fermer l'abîme des révolutions. Mais de nouvelles épreuves étaient réservées au roi législateur. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour que déjà se tramait un complot, dont le but était de relever le trône impérial. D'accord avec les mécontents, Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, traverse rapidement la France, entraînant sous ses drapeaux les régiments qu'il rencontre sur son passage, et fait son entrée à Paris le 20 mars 1815. Le roi qui en était parti précipitamment quelques heures auparavant, se rendit à Gand avec sa famille, pour y attendre l'issue de cette invasion que tout annonçait devoir être éphémère. La bataille de Waterloo, livrée le 17 juin, renversa pour la seconde fois le conquérant qui avait cru pouvoir fonder sa dynastie sur la

victoire. Les alliés pénétrèrent encore dans la capitale ; mais moins généreux cette fois, ils exigèrent des contributions énormes, avec la remise de plusieurs places fortes, et laissèrent en s'éloignant une armée destinée à prévenir et à comprimer toute tentative séditieuse. Enfin les chefs-d'œuvre des arts, fruits de nos conquêtes passagères, furent restitués aux souverains qui en avaient été dépouillés. Louis XVIII rentra dans Paris au mois de juillet, et s'occupa de guérir les nouvelles plaies de la France. Sa première pensée fut de proclamer une amnistie générale dont il n'excepta qu'un petit nombre de personnages complices du retour de Bonaparte. Sentant combien la présence des troupes étrangères blessait les sentiments français, il obtint qu'elles partiraient avant le terme fixé, et qu'une réduction serait faite sur les contributions imposées à la France. Cependant ni ses intentions paternelles, ni ses bienfaits ne purent désarmer le génie révolutionnaire. Un monstre, héritier de la fureur impie des Marat et des Robespierre, assassina le duc de Berry le 13 février 1820, au moment où il sortait de l'opéra. (*Voy. LOUVEL.*) Des complots tramés sur divers points de la France, mais heureusement déjoués, eurent pour résultat de raffermir l'autorité royale. Une révolution démocratique s'étant accomplie au-delà des Pyrénées, Louis XVIII se crut assez sûr de sa puissance pour envoyer en 1822, une armée au secours de Ferdinand VII, à qui les cortès avaient enlevé toute son autorité. (*Voy. ANGOULÊME.*) Cependant les souffrances et les fatigues avaient altéré la santé du roi. Malgré le dépérissement visible de ses forces, il continua de se montrer en public et dans les conseils. Au mois de décembre 1823, il voulut encore, malgré sa faiblesse, ouvrir en personne la session législative, et y prononcer le discours de la couronne. Le 23 du mois d'août suivant, jour de la Saint-Louis, il répondit à son frère qui lui conseillait de ne pas recevoir ! « Un roi de France meurt, mais il ne doit pas être malade. » Il admit, en effet, les grands dignitaires et les fonctionnaires publics ; et malgré son abatement physique qui ne put être dissimulé, sa présence d'esprit se manifesta encore par des paroles gracieuses qu'il adressa à quelques-uns de ceux qui passèrent devant lui. Averti par un prélat illustre du danger de son état, le prince voulut consacrer ses derniers jours à la piété. Calme et résigné sur son lit de douleur, il se joignait aux prières que l'on faisait pour lui ; enfin le 16 septembre 1824, il s'éteignit sans effort à 4 heures du matin, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Eglise. Ses funérailles furent célébrées à Saint-Denis, où Mgr. Frayssinons, évêque d'Hermopolis, prononça son oraison funèbre. « Ce prince, dit M. de Châteaubriand, comprenait son siècle et était l'homme de son temps : avec des connaissances variées, une instruction rare, surtout en histoire, un esprit applicable aux petites comme aux grandes affaires, une élocution facile et pleine de dignité, il convenait au moment où il parut et aux choses qu'il a faites. S'il est extraordinaire que Bonaparte ait pu façonner à son joug les hommes de la république, il n'est

pas moins étonnant que Louis XVIII ait soumis à ses lois les hommes de l'empire ; que la gloire , que les intérêts , que les passions , que les vanités même se soient tues devant lui. On éprouvait en sa présence un mélange de confiance et de respect ; la bienveillance de son cœur se manifestait dans sa parole , la grandeur de sa race dans son regard. Indulgent et généreux , il rassurait ceux qui pouvaient avoir des torts à se reprocher ; toujours calme et raisonnable , on pouvait tout lui dire ; il savait tout entendre ; pour les délits politiques le pardon chez les Français lui semblait moins sûr que l'oubli , sorte de pardon dépourvu d'orgueil , qui guérit les plaies sans faire d'autres blessures..... » On attribue à Louis XVIII les productions suivantes : *les Mannequins, conte ou histoire comme on voudra, sans date, in-12, écrit dirigé contre Maurepas, Turgot et l'abbé Terray ; Description historique d'un monstre symbolique pris vivant sur les bords du lac Fagua, 1781, in-8, brochure allégorique, dirigée selon les uns contre le magnétisme, suivant les autres, contre le ministère de M. de Calonne; Eclaircissement sur le livre rouge, en ce qui concerne Monsieur, frère du roi, 1790, in-8 ; Relation d'un voyage à Bruzelles et à Coblenz (1791), Paris, 1823, in-8. C'est le récit de son voyage lorsqu'il quitta la France. Il en parut dix éditions la même année. Quelques-unes sont accompagnées de poésies attribuées à Louis XVIII, mais qui paraissent appartenir au marquis de Fulvy ; Lettres d'Hartwel ; Correspondance politique et privée de Louis XVIII, 1824, in-8 ; Manuscrit inédit de Louis XVIII, publié avec une notice historique sur ce prince, par M. Martin Doisy, 1839, in-8 ; Lettres au comte de Saint-Priest, précédées d'une notice par M. de Barante, Paris, 1847, in-8. Parmi les nombreux ouvrages publiés sur ce prince, nous citerons seulement sa Vie, par Alphonse de Beauchamp, Paris, 1821, in-8 ; 3^e édition, 1825, 2 vol. in-8. Plusieurs orateurs ont prononcé ou publié son Oraison ou Eloge funèbre, entr'autres M. Frayssinous, les abbés Liautard, de Bonnevie, de Bouvens et M. Rey, évêque de Pignerol.*

LOUIS (saint), petit-neveu de saint Louis, roi de France, et neveu, par sa mère, de sainte Elizabeth de Hongrie, naquit de Charles II, surnommé *le boiteux*, roi de Naples et de Sicile, et de Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Louis commença dès l'âge de 14 ans à se sanctifier en Catalogne, où, pour délivrer son père, alors prince de Salerne, il avait été donné en otage au roi d'Aragon, qui l'avait fait prisonnier dans un combat naval. On ne remarquait pas seulement en lui beaucoup d'attraits pour la prière, pour les saintes lectures, pour la fréquentation des sacrements, une douceur et une modestie angélique, une délicatesse de pureté, qu'une parole libre faisait frémir ; mais il montra encore une force et une vertu qui alla jusqu'à se réjouir de son emprisonnement, comme d'un moyen précieux de sanctification. Il recouvra la liberté en 1291, par le traité conclu entre son père et Jacques II, roi d'Aragon. Charles Martel, son frère aîné, ayant été reconnu roi de Hongrie, dont la

possession réelle ne parvint cependant qu'à son fils Charobert, Louis céda la couronne de Naples à Robert, son cadet, après avoir fait vœu d'embrasser l'humble et austère profession des frères mineurs, vœu qu'il voulait accomplir avant de recevoir l'ordination épiscopale. Sa famille s'étant opposée à son entrée en religion, les supérieurs différèrent quelque temps à le recevoir parmi eux, quand Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise à 22 ans. En vertu d'une autre dispense, il fut nommé à l'évêché de Toulouse, et obligé de l'accepter par obéissance, ayant fait auparavant le voyage de Rome, où il accomplit son vœu et fit profession la veille de Noël 1296, dans le couvent d'*Ara cœli*. Il fut sacré évêque l'année suivante. « Il parut dans son diocèse, dit un historien, sous l'habit d'un pauvre religieux ; mais on le reçut à Toulouse avec le respect dû à un saint, » et avec la magnificence qui convenait à un prince. » Sa modestie, sa douceur et sa piété inspiraient l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient. » Son premier soin fut d'y visiter les hôpitaux, et de pourvoir aux besoins des malheureux. S'étant fait représenter l'état de ses revenus, il en réserva une petite partie pour l'entretien de sa maison, et destina le reste aux pauvres. Il en avait tous les jours vingt-cinq à sa table ; il les servait lui-même, et quelquefois un genou en terre. » Tout le royaume de son père éprouvait les effets de ses libéralités. Il fit la visite de son diocèse, et laissa partout des monuments de son zèle et de sa charité. » Effrayé de la grandeur de ses obligations, il songeait à quitter son évêché lorsqu'il mourut saintement le 19 août 1297, à l'âge de 23 ans et demi, au château de Brignolles en Provence, où il était allé pour quelques affaires ecclésiastiques. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il dit à ceux qui étaient autour de lui : « Après avoir fait un voyage dangereux, me voilà enfin arrivé à la vue du port, après lequel j'ai longtemps soupiré avec ardeur. Je vais jouir de mon Dieu, dont le monde me dérobaît la possession. Bientôt je serai délivré de ce poids que je ne puis porter. » Il fut enterré chez les franciscains de Marseille, comme il l'avait demandé. Jean XXII, successeur de Boniface VIII, le canonisa à Avignon en 1317, et adressa un bref à ce sujet à la mère du saint, qui vivait encore. On a sa Vie écrite avec fidélité par un auteur qui l'avait connu intimement, et publiée en latin par Sedulius à Anvers, 1602, in-8, et en français par Arnould d'Andilly.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XIV, et de Marie-Thérèse d'Autriche, né à Fontainebleau en 1661, eut le duc de Montausier pour gouverneur, et Bossuet pour précepteur. Ce fut en faveur de ce prince, qu'on nomme communément *le Grand Dauphin*, que furent faits les commentaires et les belles éditions des bons auteurs latins, dites *Ad usum Delphini*. Il joignait beaucoup de courage à un caractère bon et facile. Son père le mit à la tête des armées en 1688 ; il prit Philisbourg, Heidelberg, Manheim ; accompagna ensuite Louis XIV au siège de Mons, à celui de Namur, et commanda l'armée de Flandre en 1694. Son second fils, le duc d'An-

jou, qu'il avait eu de Marie-Christine de Bavière, son épouse, fut appelé en 1700 à la couronne d'Espagne. Le grand dauphin passa la plus grande partie de sa vie à Meudon et à Choisy, dont Mademoiselle lui avait donné la jouissance. Dans cette vie retirée, il se livrait au plaisir et à l'amour, quoiqu'il fût gêné dans ses inclinations par le roi son père. Il s'attacha en dernier lieu à Marie-Emilie de Joly de Choin, qui paraît être devenue son épouse. (Voy. CMOIN.) Ce prince mourut à Meudon en 1711, de la petite vérole, à 50 ans. On raconte qu'on lui avait prédit *que fils de roi, il serait père de roi, et qu'il ne régnerait jamais*. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite et dans les exercices chrétiens. Le grand dauphin n'avait aucun crédit à la cour. « On voyait, dit un historien, un dauphin..., âgé de plus de 40 ans, fils d'un roi de France et père d'un roi d'Espagne, n'osant prétendre à la plus petite grâce pour lui ni pour les autres.....; passant des journées entières appuyé sur ses coudes, se bouchant les oreilles, les yeux fixés sur une table nue, ou assis sur une chaise, frappant ses pieds du bout d'une canne pendant toute une après-dinée... »

LOUIS, dauphin, fils aîné du précédent et père de Louis XV, né à Versailles en 1682, reçut en naissant le nom de *duc de Bourgogne*. Le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, et Fénelon, un des plus vertueux et des plus aimables, veillèrent à son éducation, l'un en qualité de gouverneur, l'autre en qualité de précepteur. Sous de tels maîtres, il devint tout ce qu'on voulut. Il était naturellement emporté; il fut modéré, doux, complaisant. L'éducation changea tellement son caractère, qu'on eût dit que ses vertus lui étaient naturelles. Il fut général des armées d'Allemagne en 1701, généralissime de celle de Flandre en 1702, et battit la cavalerie ennemie près de Nimègue. Mais il se distingua moins par les qualités guerrières que par les vertus morales et chrétiennes. Les malheurs de la guerre, toujours suivis de ceux des peuples, l'affligeaient sensiblement. Il voyait les maux : il chercha les remèdes pour les appliquer lorsqu'il serait sur le trône. Il s'instruisit de l'état du royaume; il voulut connaître les provinces. Il joignit aux connaissances de la littérature et des sciences celles d'un prince qui veut régner en roi sage et faire des heureux. La France fondait les plus belles espérances sur lui, lorsqu'une maladie cruelle l'enleva à la patrie en 1712. Il mourut à Marly, le 18 février, un an après son père, dans sa 30^e année, non sans soupçon de poison. On sait les bruits qui coururent à ce sujet sur le compte du duc d'Orléans. Son apologiste, le duc de Saint-Simon, n'a pas cru pouvoir les réfuter. Il prouve, au contraire, que le poison donné à ce prince, ainsi qu'à son épouse, est une chose très-réelle, sans néanmoins en accuser nommément personne. « L'espèce de la maladie du dauphin, dit-il, ce qu'on sut que lui-même en avait cru, le soin qu'il eut de faire recommander au roi les précautions pour la conservation de sa personne, la promptitude et la manière de sa fin, comblèrent la désolation, et

redoublèrent les ordres du roi sur l'ouverture de son corps. Elle fut faite dans l'appartement du dauphin à Versailles : elle épouvanta. Fagon Boudin et quelques autres y déclarèrent le plus prompt effet d'un poison très-subtil et très-violent. » C'est pour ce prince que l'illustre Fénelon composa son *Télémaque* et la plupart de ses autres ouvrages. Il avait épousé Marie-Adélaïde de Savoie, qui était morte six jours avant lui : leur corps furent portés ensemble à Saint-Denis. (Voy. les *Vertus de Louis de France, duc de Bourgogne* par le P. Martineau, jésuite, 1712, in-4; et son *Portrait* par l'abbé Fleury, son sous-précepteur Paris, 1714, in-12). Voltaire ne connaissait sans doute pas ses ouvrages, quand il a dit : « Nous avons, à la honte de l'esprit humain, cent volumes contre Louis XIV, son fils Monseigneur, le duc d'Orléans son neveu, et pas un qui fasse connaître les vertus de ce prince qui auraient mérité d'être célébrées, s'il n'eût été que particulièrement lier. » Qui ne croirait, à entendre parler ainsi l'écrivain le plus fécond de son siècle, qu'il va consacrer les premiers instants de son loisir à réparer l'injustice de ses contemporains ? Cependant Voltaire, depuis ce temps-là, composa trente volumes, et l'on sait quels volumes ! Et cet ouvrage, qu'il était honteux pour l'esprit humain de n'avoir pas encore produit, n'a jamais occupé sa plume. Du reste, ce passage prouve combien le mérite de ce prince était éminent, puisque, malgré sa religion et sa piété, la philosophie la plus irréligieuse lui rend un si éclatant hommage. L'abbé Proyart a donné depuis sa *Vie écrite sur les Mémoires de la cour*, 1782, 2 vol. in-12. Quoique en général assez faiblement écrite, elle a l'avantage de l'exactitude; on y trouve des morceaux curieux et très-intéressants, entre autres les réflexions vraiment remarquables de ce judicieux prince sur la révocation de l'édit de Nantes. (Voy. Louis XIV.) On a justement appliqué à ce prince, qui aurait fait le bonheur et la gloire de la France, ces vers du poète de Mautoune :

Nimum vobis Romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV et de Marie de Leckzinska, père de Louis XVI, né à Versailles en 1729, montra de bonne heure tant de goût pour la vertu, que la reine sa mère disait : « Le ciel ne m'a accordé qu'un fils; mais il me l'a donné tel que j'aurais pu le souhaiter. » Il épousa, le 23 février 1745, Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Cette princesse étant morte en 1746, il épousa au commencement de l'année suivante Marie-Josèphe de Saxe, dont il a eu plusieurs fils. Le dauphin accompagna le roi son père pendant la campagne de 1745, et se trouva à la bataille de Fontenoy, où il donna des preuves de valeur et d'humanité. Il joignait à des talents naturels des connaissances étendues, et donnait à la France les espérances les mieux fondées d'un règne de sagesse et de justice, lorsqu'il mourut à Fontainebleau le 20 décembre 1765. Sa douceur, son affabilité, son application constante à ses devoirs, ont rendu sa mémoire précieuse à tous les cœurs français. On a

admiré la justesse de l'application de ces paroles de l'Ecriture, mises à la tête de son oraison funèbre : *Abstulit magnificos meos Dominus de medio met.* Thren. 1. Il y a plusieurs traits de lui qui méritent d'être transmis à la postérité. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporte les registres sur lesquels l'Eglise inscrit sans distinction ses enfants : « Voyez, leur dit-il, votre nom placé à la suite de celui du pauvre et de l'indigent. La religion et la nature mettent tous les hommes de niveau, la vertu seule met entre eux quelque différence; et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples.... » « Conduisez mes enfants, disait ce bon prince, dans la chaumière du paysan : montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui lui sert de lit.... Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes ne peut être bon. » Le roi voulait qu'on augmentât sa pension. *J'aimerais mieux, dit le dauphin en refusant l'augmentation, que cette somme fût diminuée sur les tailles.* Un jour qu'on parlait devant lui des livres contraires à la religion et aux mœurs, et qu'on en justifiait la circulation comme celle d'un objet de commerce : « Malheur, dit-il, au royaume qui prétendrait s'enrichir par un tel commerce, qui sacrifierait des richesses vraies et durables à des richesses factices et éphémères, qui étoufferait la vertu des citoyens, et croirait acquérir les moyens de la faire paraître. Il croyait qu'il fallait chercher la source de tous les désordres propres à ce siècle dans la licence effrénée de parler et d'écrire. « On n'écrit, disait-il, presque plus que pour rendre la religion méprisable et la royauté odieuse. Il ne paraît presque point de livres où la religion ne soit traitée de superstition et de chimère, où les rois ne soient représentés comme tyrans, et leur autorité comme un despotisme insupportable. Les uns le disent ouvertement et avec audace; les autres se contentent de l'insinuer adroitement. Et à quoi bon tant de livres ? La vie entière de l'homme ne suffirait pas pour lire ce qu'il y a de mieux écrit en quelque genre que ce soit : on ne fait plus que répéter ce que les autres ont dit; et si l'on veut s'en éloigner pour se frayer des routes nouvelles, on donne dans des écarts. Quel avantage y a-t-il donc à espérer, pour le progrès des arts et des sciences, de ce torrent de volumes, de brochures et de livres belles, dont le public est inondé ? en deviendrait-on plus savant ? Au contraire; cette liberté d'écrire à tort et à travers sur toutes sortes de sujets ne produit qu'une science légère et superficielle, qui est souvent pire que l'ignorance; elle n'a servi qu'à mettre au jour des principes faux, dangereux ou détestables, qui enivrent tous les esprits. » La dévotion du dauphin lui avait dicté plusieurs prières qu'il s'était rendues familières, et qui ont une onction et une force dignes de la véritable piété. Nous donnerons pour exemple celle

qu'il faisait tous les jours pour le bonheur général du royaume, en s'adressant à Dieu par l'intercession de saint Louis, le plus illustre de ses aïeux, et depuis longtemps son modèle. Elle est en latin, et imite parfaitement l'énergie et la dignité des anciennes oraisons de la liturgie de l'Eglise : *Æterne Deus, qui Francorum imperium benigno favore ab initio tutaris, sancti Ludovici precibus exoratus et votis, da nepotibus, da servo tuo, da populo virtutes imitari, quas coluit; ut pacem intus, pacem foris colentes, ad regni istius lætitiā tota mente tendamus, ubi reges et populi tibi, soli pastori et patri, servientes, æterno inter se caritatis fœdere sociabuntur.* On a publié en 1777 d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire de ce prince*, recueillis par le père Griffet, 2 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé Proyart, Paris, 1778, in-12. On ne peut rien voir de plus touchant que le *Récit des principales circonstances de la maladie de ce prince*, Paris, 1763. L'auteur de l'*Histoire de la révolution de France* (M. Montjoie) répand des doutes sur les causes de sa mort, et ne paraît pas trop disposé à la croire naturelle. Quand on réfléchit que le dauphin, la dauphine et la reine moururent dans l'espace de deux ans et demi, et avec les mêmes symptômes, ses conjectures semblent prendre une certaine consistance. « Peut-être, dit-il, faut-il regarder comme un événement qui appartient à l'histoire de la révolution, la mort prématurée du dauphin, père du roi actuel. Ce prince, calomnié, tant qu'il vécut, avec un acharnement qui décelait des desseins bien sinistres, et loué, même par ses ennemis, lorsqu'on n'eut plus à le redouter, était imbu de principes bien contraires à ceux qu'on met aujourd'hui en pratique; et tout ce qu'on connaissait de sa vie privée annonçait qu'il soutiendrait avec fermeté ses opinions religieuses et politiques. Il avait des mœurs pures, l'âme sensible et bienfaisante, du courage, l'amour de l'étude, l'esprit cultivé, le jugement sain, un cœur droit; tout annonçait en un mot qu'il serait un digne successeur de Louis IX, de Henri IV, de Louis XIV; et il est incontestable que s'il eût régné, la monarchie existerait encore sur ses bases; il les eût affermies, et nous n'eussions jamais vu établi le gouvernement populaire. Sa mort fut donc une véritable conquête pour les novateurs. Je n'entends pas pour cela leur attribuer ce nouveau régicide; mais il est incontestable que les forfaits qu'a enfantés le désir d'une révolution ne sont pas tous bien connus; il en est de secrets, et qu'il n'est pas temps de révéler. Il est certain encore que la postérité aura de grands reproches à faire au feu duc de Choiseul, et qu'elle lui demandera compte de son intimité avec les prétendus philosophes, et de son antipathie pour un prince qui avait toutes les qualités d'un sage. » Ce prince aimait beaucoup l'étude de l'histoire : « Elle donne, disait-il, aux enfants des leçons, qu'on n'osait pas faire aux pères.... » Il avait une grande affection pour le vertueux comte de Muy, et il adressait chaque jour à Dieu une prière pour la conservation de sa vie, « afin, disait le dauphin, que si je dois porter le fardeau de la couronne,

» il m'aide à le supporter. » Il disait encore un jour : « Ce qui rend la réforme d'un état si difficile, c'est » qu'il faudrait deux bons règnes de suite, l'un » pour extirper les abus, l'autre pour les empêcher » de renaître... » Il eut à souffrir bien des désagréments de la part de madame de Pompadour et du duc de Choiseul. Ce ministre ne pouvait lui pardonner la protection qu'il accordait aux jésuites, que les parlements poursuivaient. Louis XV le tint presque toujours éloigné des affaires.

ROIS DE GERMANIE.

LOUIS I^{er}, *le Pieux ou le Vieux*, roi de Germanie, troisième fils de Louis le Débonnaire, et frère utérin de l'empereur Lothaire et de Pepin, fut proclamé roi de Bavière en 817. Il se souleva avec ses frères contre son père, se brouilla ensuite avec eux, gagna, avec Charles le Chauve, son frère paternel, la bataille de Fontenay contre Lothaire en 841, étendit les limites de ses états, et se rendit redoutable à ses voisins. Il mourut à Francfort en 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. Il n'eut pas toutes les vertus d'un bon roi, mais il eut les qualités des héros. (Voy. *LOTHAIRE I^{er}*).

LOUIS II, *le Jeune*, fils du précédent, aussi courageux que lui, et son successeur au trône de Germanie, fut attaqué par son oncle Charles le Chauve, qu'il vainquit près d'Andernach en 876. Il mourut à Francfort en 882, dans le temps qu'il levait des troupes pour les opposer aux Normands, qui commençaient leurs ravages.

LOUIS III, roi de Germanie. Voy. *LOUIS III*, empereur.

ROIS DE HONGRIE.

LOUIS I^{er} d'Anjou, roi de Hongrie et de Pologne, surnommé *le Grand*, naquit à Bude en 1326, et succéda en 1342, à Charles Robert le Boiteux, son père, issu de Charles I^{er}, comte d'Anjou, frère de saint Louis. Il chassa les Juifs de la Hongrie, fit la guerre avec succès aux Transylvains, aux Croates, aux Tartares et aux Vénitiens : il vengea la mort d'André son frère, roi de Naples, mis à mort en 1345, et fut élu roi de Pologne, après la mort du roi Casimir, son oncle, en 1370. Il fit paraître un si grand zèle pour la religion catholique, que le pape Innocent VI le fit grand gonfalonier de l'Eglise. Ce prince sage et juste mourut à Tirnau en 1382, à 56 ans. « Jamais souverain, dit un historien, n'a » été regretté comme il le fut, ni aucune adminis- » tration si fort exaltée. Chacun admirait son ha- » bileté à maintenir la paix intérieure et le talent » qu'il avait eu d'établir l'union entre tant de diffé- » rents peuples soumis à sa domination. Inacces- » sible aux favoris et aux courtisans, il gouverna » constamment par lui-même, et déploya autant de » sagacité que de fermeté dans la distribution des » charges et dignités, qu'il n'accordait qu'aux ta- » lents, à la vertu et au vrai mérite. Travesti et » sans aucune suite, il aimait à parcourir les pro- » vines de son royaume pour éclairer de près la » conduite des officiers et des magistrats, et pour » tirer avantage des observations que lui faisaient » les personnes qui ne le connaissaient pas. Libéral

» sans profusion, il dispensa avec économie les » trésors de l'état ; et malgré les guerres nom- » breuses qu'il eut à soutenir, il n'établit aucun » nouvel impôt. La restriction des peines aux seules » personnes des coupables date de son règne, » comme il fut le premier qui défendit l'usage des » jugements de Dieu dans les tribunaux. Ne pou- » vant réprimer l'usure des Juifs, ruineuse pour » le menu peuple, ni faire de cette nation des ci- » toyens utiles à l'état, il rendit un édit par lequel » il leur fut enjoint de sortir du royaume. » Sa mort fut suivie de grands troubles en Hongrie. Voy. *GARA*.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, succéda à Ladislas VI son père en 1516. Trop jeune et trop faible pour résister au terrible Soliman II, il s'engagea inconsidérément à la bataille de Mohatz en 1526, et y périt à 20 ans, et avec lui périrent presque tout le haut clergé et la noblesse de Hongrie, rassemblés contre l'ennemi le plus redoutable de la religion et de l'état. Le roi se noya en traversant la Carasse, petite rivière marécageuse, son petit cheval n'ayant jamais pu s'élever jusqu'au bord qui était fort escarpé. Quelques historiens ont cru que la Providence l'avait puni de ce qu'il avait fait jeter l'ambassadeur de Soliman avec toute sa suite dans un vivier, où ils furent mangés des poissons ; et le genre de mort qui termina les jours du jeune roi rend cette observation remarquable. Il est vrai que dans ce temps les Turcs, lorsque l'occasion s'en présentait, se portaient à des barbaries qui semblaient étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur des chrétiens ; mais la sainteté de l'Evangile suppose dans ses sectateurs des vertus auxquelles ce genre de justification ne peut suffire. Les historiens rapportent qu'au moment où il monta à cheval pour aller combattre, un aigle qui couvrait son casque tomba et le blessa légèrement au visage ; ce qui fut regardé comme un mauvais augure. On retrouva le cadavre du prince peu de temps après et on le transporta avec pompe à Albe-Royale, dans le tombeau de ses ancêtres. Ce mémorable combat est également décrit par Etienne Rodericus (voy. ce nom), et plus en abrégé par Isthuanfi. On voit dans le magnifique arsenal de Vienne la statue équestre de ce jeune prince, parée des armes qu'il portait le jour de cette bataille. On pourrait bien y mettre pour épigraphe ce vers de l'*Enéide* :

Infelix puer, atque impar congressus Achilli !

En 1687, le duc Charles V de Lorraine, secondé par l'électeur de Bavière et le prince Louis de Baden, vengea la mort de tant de chrétiens, par une grande victoire remportée sur les Turcs dans cette même plaine de Mohatz. (Voy. *LOUIS-GUILLAUME*.)

LOUIS, prince de Tarente, neveu de Robert le Bon, roi de Sicile, né en 1322, épousa, le 20 d'août 1347, Jeanne de Naples, sa cousine (voy. *JEANNE*, reine de Jérusalem), après la mort d'André son premier mari, à laquelle il avait contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis, roi de Hongrie, qui s'y était rendu avec une armée pour venger l'assassinat d'André son frère, il vint se réfugier

avec la reine son épouse en Provence; et tous deux furent déclarés innocents dans un consistoire tenu par Clément VI à Avignon. Rappelés ensuite par les Napolitains, ils chassèrent les troupes hongroises restées dans le royaume, et se firent couronner solennellement à Naples le jour de la Pentecôte 1352. Louis mourut l'an 1362, sans laisser d'enfants.

LOUIS I^{er}, duc d'Anjou, deuxième fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg, naquit à Vincennes en 1339. Il se chargea de la régence du royaume pendant la minorité de Charles VI, son neveu. Il se trouva à la fatale bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier. Ce prince, devenu libre, donna Louis pour otage; mais celui-ci s'évada bientôt d'Angleterre, et fut nommé lieutenant du Languedoc et de la Guienne. Il battit les Anglais en 1373 et en 1377; dans ce dernier combat, il fit prisonnier Thomas Filton, leur général. Il ne s'était occupé pendant la régence que du soin de remplir ses coffres pour se mettre en état de prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne, citée dans l'article précédent, lui avait légué, l'an 1380, par son testament. Ce prince se rendit en Italie, deux ans après, avec des trésors immenses, pour faire valoir ses prétentions; mais quand il arriva, il trouva le trône occupé par Charles de Durazzo, parent de la reine, morte depuis peu. Il fit de vains efforts pour l'en chasser. Trahi d'ailleurs par Pierre de Craon (*voy. ce nom*), qu'il avait renvoyé en France faire de nouvelles levées, et qui dissipa tout l'argent à Venise avec des courtisanes, il mourut de chagrin à Biseglia, près de Bari, le 20 septembre 1384. Ses descendants tentèrent, à diverses reprises, de s'emparer de ce royaume, et ne purent jamais y réussir. Louis avait institué l'ordre du *Saint-Esprit du Nœud*, qui ne dura que pendant son règne. Lorsque Henri III passa par Venise, à son retour de Pologne, la seigneurie lui fit présent du manuscrit qui contenait les statuts de cet ordre. Ce prince s'en servit pour établir son ordre du *Saint-Esprit*, et commanda au chancelier de Chiverny de faire brûler le livre; mais la volonté du roi ne fut pas exécutée en ce point, et le manuscrit fut conservé. Il a été imprimé dans les *Monuments de la monarchie française*, de dom Montfaucon, et depuis séparément, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire de France du quatorzième siècle*, avec les notes de l'abbé Le Febvre, 1764, in-8.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., second fils du roi Charles V, naquit en 1371, et eut beaucoup de part au gouvernement pendant le règne de Charles VI, son frère. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner à Paris le 23 novembre 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division si fatale à la France entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. *Voy. JEAN SANS-PEUR.*

LOUIS DE BOURBON. *Voy. CONDÉ.*

LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON-CONDÉ, duc d'Enghien. *Voy. ENGHEN.*

LOUIS DE BOURBON, duc de Montpensier, sou-

verain de Dombes, prince de la Roche-sur-Yon, fils de Louis de Bourbon, né à Moulins en 1513, se signala dans les armées sous François I^{er} et Henri II, rendit de grands services à Charles IX pendant les guerres civiles, soumit les places rebelles du Poitou en 1574, et mourut dans son château de Champigny en 1583, à 70 ans.

LOUIS D'ORLÉANS, duc d'Orléans, premier prince du sang, né à Versailles en 1703, de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, et beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeunesse fut assez dissipée; mais après la mort de son père et celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, et à l'étude de la religion et des sciences. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye Sainte-Geneviève, et s'y fixa totalement en 1742. Il ne sortait de sa retraite que pour se rendre à son conseil au Palais-Royal, ou pour visiter des hôpitaux et des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfants, faire apprendre des métiers, fonder des collèges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissements : voilà les œuvres qui remplirent tous les instants de la vie de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752, et ce qui fit dire à une auguste et pieuse princesse : *Que c'était un bienheureux qui laisserait après lui beaucoup de malheureux.* Le duc d'Orléans cultivait toutes les sciences; il possédait l'hébreu, le grec, l'histoire sainte, les Pères de l'Eglise, la géographie, la physique, la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont, suivant l'abbé Ladvoat, de qui nous empruntons ces particularités : des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament; une *Traduction littérale* des Psaumes, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce pieux et savant prince. Il y travaillait encore pendant la maladie qui l'enleva, et il y mit la dernière main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes et ingénieuses, et une critique saine et exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses et remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les notes » grecques sur les psaumes, qui se trouvent dans la « Chaîne du P. Cordier, et qui portent le nom de » Théodore d'Héracle, sont de Théodore de Mop- » sueste : » découverte que ce prince a faite le premier. Plusieurs *Dissertations* contre les Juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé *Le Bouclier de la foi*. Le duc d'Orléans, n'étant point satisfait de la réfutation de ce livre par Gousset, entreprit lui-même de le réfuter; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation : une *Traduction littérale* des Epîtres de saint Paul, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes littérales et des réflexions de piété; un *Traité contre les spectacles*; une *Réfutation* solide du gros ouvrage français intitulé *Les Hexaples*. C'est là que ce prince donne des preuves bien précises de son attachement

à l'Eglise, et de son éloignement d'un parti qui en combattait les décisions. Ceux qui avaient pu mal interpréter certaines singularités, et un air de réforme peut-être trop prononcé, furent détrompés, et jugèrent que si ce prince n'a pas assez évité d'être remarqué dans un temps où une secte insidieuse abusait de l'appareil de la vertu pour étendre ses conquêtes, c'est qu'il n'a pas cru qu'elle pût se vanter un moment de l'avoir rangé parmi ses prosélytes. Plusieurs autres *Traité*s et *Dissertations* curieuses sur différents sujets. Il ne voulut jamais faire imprimer aucun de ses écrits.

LOUIS-GUILLAUME, prince de Baden, né à Paris, le 8 avril 1685, succéda à son aïeul, s'attacha ensuite à l'empereur, qui le nomma général, et se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turcs en 1687. Il se trouva à la bataille de Mohatz, et vengea, conjointement avec le duc Charles V de Lorraine et l'électeur de Bavière, par une victoire complète, la défaite que les chrétiens avaient essuyée, le siècle précédent, dans cette même plaine de Mohatz. Il continua les années suivantes à repousser les infidèles, et les défit successivement à Jagodna, près de Nissa, et à Viddin, qu'il emporta, après avoir battu un corps de 8,000 hommes. En 1694, il gagna sur eux une victoire signalée à Salankemen en Esclavonie; le grand-visir resta sur le champ de bataille avec près de 20,000 des siens. En 1702, il y eut entre lui et le duc de Villars, à Fridelingen, une action pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris. Il commanda sur le Rhin les années suivantes, et se trouva à la bataille de Hochstet en 1704, et au siège de Landau la même année. Il fut récompensé par le gouvernement de Javarin, et fut nommé peu après maréchal de camp général de l'empire. Il mourut le 4 janvier 1707, à 52 ans, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle.

LOUIS-FRANÇOIS de BOURBON. Voy. CONTI.

LOUIS (Pierre de SAINT). Voy. PIERRE.

LOUIS le MAURE. Voy. SFORCE.

LOUIS de LORRAINE. Voy. GUISE.

LOUIS (Antoine), célèbre chirurgien, né à Metz le 15 février 1723, a su réunir au plus haut degré, dans l'exercice de la chirurgie, la théorie et la pratique. Sa théorie, dirigée sur les principes des plus grands maîtres, était fondée sur une connaissance approfondie des auteurs anciens : elle lui a fourni de nouveaux documents sur l'art, consignés dans ses ouvrages, et surtout dans le *Recueil* de l'académie de chirurgie. Placé très-jeune à l'armée, en qualité de chirurgien aide-major, il s'acquitta par ses talents l'amitié de La Peyronie, premier chirurgien du roi, fut nommé, en 1757, substitut de Dufouart, alors chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, puis chirurgien-major consultant de l'armée du Haut-Rhin (1761). De retour à Paris, s'étant livré à la grande pratique de la chirurgie, il a toujours opéré avec sûreté et intelligence. Devenu secrétaire de l'académie de chirurgie, il remplit cette place autant en homme d'érudition et de lettres qu'en homme consommé dans la science de sa profession. Parmi les divers écrits de Louis, il en est qui regardent des différends survenus entre

les médecins et les chirurgiens, et autres objets qui concernent la partie littéraire ou légale de la chirurgie. Parmi les ouvrages qui ont pour objet la pratique de son art, on distingue ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1753, in-12, ouvrage devenu rare, et le *Parallèle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*, publié en 1764; les articles de chirurgie qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, et qui ont été imprimés séparément sous le titre de *Dictionnaire de chirurgie*, Paris, 1772, in-8; divers *Mémoires* imprimés à différentes époques : *Eloges* de Bassuel, Malaval et Verdier, de Bertrandi, etc. Il mourut à Paris d'une hydropisie de poitrine, le 13 février 1792. Il a voulu par son testament, que ses cendres reposassent à côté de celles des pauvres qu'il avait servis dans un vaste hôpital (la Salpêtrière), où il était entré en qualité d'élève à l'âge de 21 ans, et où il avait gagné sa maîtrise par un travail consécutive de six années. Cependant le même homme qui a voulu être enterré au cimetière de l'hôpital de la Salpêtrière, le même homme, ancien ami de l'abbé Prévôt, l'abandonna dans la maladie dont mourut cet écrivain célèbre, par cette seule raison que, chrétien éclairé quoique longtemps égaré, il avait jugé devoir consacrer à la religion ses derniers moments. On a reproché aussi à Louis d'avoir débuté, très-jeune encore, par une *Lettre* sur l'électricité, critique amère contre l'abbé Nollet, physicien alors célèbre, dont il suivait les leçons. Il fut l'auteur d'une *Thèse* donnée sous le nom d'un de ses élèves, et qui, par son sujet, prêta à la curiosité et à la plaisanterie : *An certæ sint virginitatis notæ?* Au jugement des vrais savants, il n'y développa que des vues superficielles ou fausses. M. Pelletan, membre très-distingué de l'académie de chirurgie, dans un éloge nécrologique de Louis, remarque fort judicieusement que ce ne fut pas un homme de génie; mais il fut abondant. Son humeur était vive, brusque et souvent emportée; son esprit de société était parfois celui de la raillerie; et son caractère, celui d'une vanité excessive. Franc et tranchant, il ne dissimulait jamais aucune de ses opinions, quelles qu'elles fussent, sans réfléchir sur les conséquences d'une vérocité imprudente, et sans jamais douter de la justesse de ses jugements.

* LOUIS (le baron Louis-Dominique), connu sous le nom d'abbé Louis, né à Toul vers 1733, était conseiller-clerc au parlement de Paris lorsque la révolution éclata. Il fit partie en 1788 de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et s'y prononça en faveur des innovations qui se préparaient à cette époque. Lorsque, à la première fédération, l'évêque d'Autun célébra la messe au champ de mars, il assista ce prélat en qualité de diacre. Chargé par Louis XVI de quelques missions confidentielles et diplomatiques, depuis le voyage de Varennes, il se vit exposé à de dangereuses persécutions, et après le 10 août, il se retira en Angleterre où il fit de sérieuses études du système de finances de Pitt. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut successivement nommé chef de bureau de liquidation au ministère de la guerre, employé à la chancellerie de la Légion-d'honneur, maître des requêtes

au conseil d'état, et enfin, en 1810, président du conseil de liquidation créé en Hollande. Sous le ministère de M. Mollien, il fut un des administrateurs du trésor public, et eut dans ses attributions le contentieux. Chargé, en 1813, de présenter au corps législatif la loi sur les finances, il fit un pompeux éloge de l'ordre et de l'économie de l'administration impériale. A la restauration, nommé provisoirement ministre des finances, il fut confirmé dans cette place par Louis XVIII, et fit sur le budget des années 1814 et 1815, un rapport dans lequel il rétractait les éloges qu'il avait donnés en 1813 à l'administration de Napoléon. L'ancien ministre, Gaudin, croyant y voir une attaque contre sa gestion financière, réclama contre les assertions de Louis, et il s'éleva entre eux une discussion à laquelle le public prit un vif intérêt. En entrant au ministère, il avait trouvé les caisses vides, d'immenses et urgents besoins à satisfaire, et un arriéré de sept à huit millions. Ces dettes étaient celles du gouvernement impérial; Napoléon était abattu, et l'on pouvait rejeter sur son nom l'odieuse d'un manque de foi. L'état de la France semblait la mettre dans l'impuissance de se libérer. Des plans de consolidation qui n'étaient qu'une liquidation avec perte, étaient mis en avant. Le ministre prouva que ce n'était pas au gouvernement que les créanciers avaient prêté, mais bien à l'état lui-même, et malgré les efforts d'une puissante opposition, il n'hésita pas à se charger des dettes de l'empire. Il fit verser au trésor environ 9,500,000 francs, reste de la caisse du domaine extraordinaire de l'empereur. En même temps il créa des valeurs à courte échéance pour les besoins journaliers, et des valeurs longues pour payer l'arriéré. Les unes donnaient six pour cent d'intérêt, et les autres, qui avaient trois ans de terme, en produisaient huit. La confiance qu'il sut inspirer en professant une foi entière à tous les engagements, fut telle que, malgré les difficultés des temps et les inquiétudes qui existaient encore dans les esprits, toutes les valeurs qu'il avait émises furent recherchées. En peu de mois les dépenses courantes furent alignées. Le trésor payait avec exactitude, et put à la fois suffire à ses besoins journaliers et racheter avec publicité des valeurs à longue échéance. Les bases du crédit public étaient posées. Tel était l'état des choses lorsque le 20 mars arriva. Le baron Louis suivit le roi à Gand, et la prospérité des finances disparut avec le ministre qui l'avait créée. Les besoins des cent-jours épuisèrent tout, même des rentes qui appartenaient à la caisse d'amortissement, et au mois de juillet suivant, en reprenant le portefeuille des finances, il se trouva dans une position encore plus difficile qu'en 1814. Il marcha avec habileté au milieu des plus pénibles obstacles jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle il céda sa place à Corvetto, pour ne point donner son assentiment au traité conclu avec les étrangers. (Voy. CORVETTO.) Nommé, la même année, membre de la chambre des députés, il y vota avec la minorité. Réélu après la dissolution prononcée en 1816, il fit partie de la majorité dont l'esprit s'était considérablement modifié. A la fin de 1818, il rentra aux affaires avec Dessoles,

Gouvion Saint-Cyr, de Serres, Decazes et Portal. C'est pendant la durée de ce ministère qu'il établit dans les départements les *petits grands livres*, innovation qui éleva le cours de la rente, et fit participer les provinces aux avantages et à la commodité des placements. Dans les derniers mois de 1819, une partie du ministère pensa qu'il était convenable de faire des changements à la loi électorale du 5 février 1817. Le baron Louis, le maréchal Saint-Cyr et le général Dessoles donnèrent leur démission, pour ne point prendre part à une mesure qui, selon eux, dénaturait l'esprit libéral de cette loi. Il fut de nouveau élu député en 1821, par le département de la Meurthe; mais, en 1823, il cessa de faire partie de la chambre. Il y rentra au mois de novembre 1827, et fut un des signataires de la fameuse adresse des 221, qui poussa aux coups d'état le gouvernement de Charles X. A la révolution de 1830, il fut choisi par la commission municipale du 29 juillet pour veiller à la conservation des deniers de l'état. La promptitude de ses mesures maintint l'ordre dans le service et l'exactitude dans les recettes et les dépenses. Le 15 mars 1831, malgré son âge avancé (il avait alors soixante-quinze ans), il consentit à faire partie du ministère dont Casimir Périer était le chef. Sa bonne foi connue et l'exactitude qu'il mit dans les paiements, ramenèrent peu à peu la confiance. Le cours de la rente s'améliora et lui permit de faire deux emprunts à des conditions successivement plus avantageuses pour le trésor. La rente était à 98 fr. 50 cent. lorsqu'il quitta pour la dernière fois le ministère où il avait été cinq fois appelé. Les dernières années de sa vie furent marquées par des chagrins amers. La mort de son neveu, l'amiral de Rigny (voy. ce nom), qu'il aimait comme un fils, lui causa une profonde douleur. Il mourut à Brie-sur-Marne, le 26 août 1857. « Le baron Louis, » dit Montgaillard, rejetant les traditions faciles de » l'ancienne monarchie, imbu des saines doctrines » du crédit public, et possédant sur leur application » des données acquises dans l'exercice de fonctions » secondaires sous le précédent gouvernement, a ré- » solu le problème presque insoluble en France, » d'un ministre réunissant la dextérité et la probité » financière, car Sully lui-même débuta par des » injustices, en retranchant l'arriéré qui se fondait » néanmoins sur des transactions faites dans des » conjonctures impérieuses. »

LOUISE de SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Bresce, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, épousa, en 1488, à l'âge de 12 ans, Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et fut mère du roi François 1^{er}. Veuve à l'âge de 18 ans, elle se retira au château de Cognac, revint à la cour à l'avènement de Louis XII, fut nommée régente en 1515, au préjudice de la reine Claude, quand François 1^{er}, devenu roi, partit pour l'Italie. Cette princesse est principalement célèbre par la mort du surintendant des finances Samblançay, auquel elle extorqua six millions de notre monnaie d'aujourd'hui, et qui fut condamné à la peine capitale pour ce seul fait, dont une conséquence désastreuse fut la perte entière

d'une armée en Italie, qui y périt de misère, faute de cette somme que le roi lui avait destinée. Elle est encore célèbre par ses démêlés avec le connétable Charles, duc de Bourbon : elle avait d'abord beaucoup aimé ce prince, et avait obtenu pour lui l'épée de connétable ; mais, piquée ensuite de ce qu'il avait refusé de l'épouser, son amour se tourna en une haine violente. Elle revendiqua les biens de la maison de Bourbon, dont elle était héritière du côté de sa mère, et qu'elle prétendait lui appartenir par la proximité du sang. Les juges ne furent pas assez corrompus pour adjuger cette succession à la régente ; mais ils furent assez faibles pour la mettre en séquestre. Bourbon, se voyant dépouillé de ses biens, quitta la France, et se ligua avec l'empereur Charles-Quint. Louise signa en 1529 avec Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, le traité de Cambrai, nommé aussi, à cause de cette circonstance, le *Traité des dames*. Cette princesse mourut peu de temps après à Grez en Gatinois en 1552, à 34 ans, regardée comme une femme aussi propre à une intrigue d'amour qu'à une affaire de cabinet. On trouva dans ses coffres 1,500,000 écus d'or. Cette princesse laissa un *Journal* des événements de son temps (1501-1522), qui a été inséré par Guichenon dans les *preuves de l'histoire généalogique de la maison de Savoie*, et réimprimé à la suite des *Mémoires de du Bellay*, et dans le tome 16 des *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*.

LOUISE-MARGUERITE de LORRAINE, princesse de Conti, fille de Henri, duc de Guise, et femme de François de Bourbon, prince de Conti, née à Blois en 1588, perdit son époux en 1614, et mourut à Eu, en 1631. On a d'elle un ouvrage assez frivole, les *Amours du grand Alexandre*, dans le journal de Henri III, 1744, 5 vol. in-8. C'est une histoire des amours de Henri IV, avec le récit de quelques actions louables et de quelques paroles de ce prince.

LOUISE-MARIE de GONZAGUE, reine de Pologne. Voy. GONZAGUE.

LOUISE de FRANCE, fille de Louis XV, née le 15 juillet 1757, religieuse carmélite de Saint-Denys en 1771, sous le nom de *Thérèse de Saint-Augustin*, mourut d'un coup d'apoplexie, le 25 décembre 1787, dans la 50^e année de son âge. Les plus grands sacrifices n'avaient rien coûté à cette princesse pour suivre les mouvements de sa piété. Depuis le moment qu'elle entra au couvent des carmélites jusqu'à celui de son décès, elle ne cessa d'édifier sa communauté par les sentiments les plus religieux, ainsi que par la pratique la plus exacte des règles austères de son ordre. Sa mort excita les plus vifs regrets de tous les gens attachés à la religion. C'était la mère des pauvres et des affligés, toujours prête à employer ses moyens et son crédit pour toutes les œuvres saintes et charitables ; et pour citer un fait entre mille, c'est à sa sollicitation et à son zèle que les religieuses des Pays-Bas, expulsées sous le règne de l'empereur Joseph II, furent reçues et accueillies en France. « Les fastes » de l'Eglise, dit un auteur, nous offrent de fréquents exemples de reines et de princesses qui se

» sont dérobées à l'éclat et aux délices de la cour,
» pour se dévouer à la solitude et aux austérités du
» cloître : quelque admirables, quelque héroïques
» que fussent de pareils sacrifices, ils ont dû paraître moins étonnants, sans doute, dans ce temps
» où la piété était en honneur, où le monde payait
» un tribut public de respects et d'hommages à ces
» âmes nobles et courageuses, qui se consacraient
» dans la retraite à la pratique des plus sublimes
» conseils de l'Evangile. Mais dans un siècle tel que
» le nôtre, où de vains et d'orgueilleux raisonneurs, incapables de s'élever au-dessus des froids
» calculs de l'égoïsme, osent traiter de superstition et de faiblesse les victoires mêmes que la
» religion remporte sur la nature ; dans un siècle
» où les demeures sacrées qui servent d'asile à la
» vertu et à l'innocence, contre les vices et la corruption de la société, sont devenues l'objet du
» mépris et de la dérision publique, et regardées
» comme des monuments du fanatisme et de l'imbécillité de nos aïeux ; quand on voit la fille du
» plus puissant roi de l'univers, supérieure aux
» faux jugements des hommes, préférer aux fastes
» du trône l'obscurité d'un monastère, s'arracher
» aux plaisirs et aux honneurs, pour se livrer aux
» exercices de l'humilité et de la pénitence, ce trait
» de grandeur d'âme est assurément le plus beau
» triomphe de la foi sur l'incrédulité, et il semble
» que l'Etre suprême réservait à notre siècle ce
» grand spectacle, pour lui montrer que la religion
» sait, beaucoup mieux que la philosophie, élever
» une âme au-dessus des passions et des faiblesses
» de l'humanité. » M. de Sancy fit à cette princesse l'épithaphe suivante, qui finit par une espèce de prophétie, trop tôt accomplie :

Du sommet des grandeurs au sommet du Carmel,
Et des marches du trône aux marches de l'autel,
Louise avait franchi cet immense intervalle,
Préférant le cilice à la pompe royale.
Mais Dieu l'a fait monter, en ce jour glorieux
Des ténèbres du cloître à la splendeur des cieux.
Là, près de saint Louis, de son auguste frère,
Elle unira ses vœux, aux pieds du Tout-Puissant,
Pour écarter des yeux d'un prince bienfaisant
L'horrible impiété, les désordres, la guerre,
Ces fléaux destructeurs d'un état florissant.

M. François, prêtre de la mission, dans l'oraison funèbre qu'il prononça dans l'église des carmélites de la rue de Grenelle, en l'honneur de la pieuse princesse, semble avoir annoncé ces fléaux dans le passage suivant : « Saint Paul, dans Athènes, sentait son cœur frémir et ses entrailles se déchirer » à la vue de ce peuple, le plus poli et le plus aimable de tous les peuples, plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Avec quel déchirement plus cruel encore, Thérèse de Saint-Augustin ne voyait-elle pas la foi de ses pères se refroidir et s'obscurcir dans un royaume où elle avait répandu autrefois un si grand éclat ! les temples presque déserts, les autels abandonnés, le culte négligé, la refroidissement du zèle parmi les ministres de la religion, le sel de la terre affadi, le feu de la ferveur éteint dans les asiles élevés pour sa conservation. Avec quelle tristesse et quelle douleur elle voyait encore la corruption des mœurs étendre ses ravages, la philosophie

» audacieuse menacer de tout envahir, les scandales de tout submerger, la débauche sans honte, la licence sans frein, et l'indifférence apathique, le dernier de tous les excès, parce qu'elle ne laisse plus aucune espérance, ni de retour ni de remède ! Aussi Thérèse de Saint-Augustin ne coule plus ses jours que dans l'abattement et dans la langueur : c'est Héli, qui ne peut plus survivre à la prise de l'arche ; c'est Eléazar, qui s'immole, de peur d'être témoin de la désolation qui menace son peuple. O France ! ô nation jus- qu'ici favorisée des cieux ! apprends que ce sont les abominations qui précipitent le cours d'une vie si précieuse, et que la fille de tes rois n'est pire que de l'excès de tes maux ; mais apprends en même temps à profiter des derniers moments qui terminèrent une si sainte carrière. » Il a paru une *Histoire de la vie édifiante* de cette princesse, Paris, 1788. Elle présente un tableau de vertus pures, et des détails pleins d'intérêt pour les âmes chrétiennes ; mais l'auteur, pour la rendre également intéressante pour les gens du monde, y a fait entrer bien des choses étrangères à son sujet. C'est d'ailleurs un mélange de vers et de prose, qui, pour la forme, fait ressembler cette *Histoire* au *Voyage de Bachaumont*. Quelques-uns de ces vers sont néanmoins heureusement amenés, tels que ces vieilles stances du naïf Racan :

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces états pendant quelques années
Contentant notre vanité ;
Mais toute cette gloire est courte et variable ;
Il n'en reste non plus que d'un songe agréable
Quand on est dans l'éternité.
La, les soupirs des cœurs accablés de tristesse
Seront mieux entendus que des chants d'allégresse,
Qui sortent des esprits contents ;
Et là, les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence,
Seront plus estimés que la magnificence
Des habits les plus éclatants.

Cet ouvrage a été réimprimé à Lyon, en 1817, avec des augmentations considérables. On en a fait disparaître tout ce qui était étranger au sujet ; tels que les vers et des passages tirés de Voltaire. L'abbé Proyard a publié la *Vie* de madame Louise, Bruxelles, 1793, in-12, augmentée de plusieurs anecdotes curieuses, extraites de mémoires authentiques, des lettres de la princesse, dont le recueil a été confié à cet ecclésiastique, et d'une relation de la suppression des carmélites dans les Pays-Bas, sous l'empereur Joseph II, et de leur translation au monastère de St.-Denis en France, à la sollicitation de madame Louise. Cet ouvrage a été réimprimé à Lyon, 1829, 2 vol. in-12 : « Il n'est pas étonnant, » dit l'*Ami de la Religion* du 8 juillet 1829, (t. 60, p. 272), qu'on réimprime si souvent un livre qui présente un aussi grand exemple. La fille d'un roi s'arrachant aux douceurs et aux illusions de la cour pour aller habiter un cloître, c'est ce qui ne peut manquer d'étonner dans un siècle tel que le nôtre. On admirera dans cette vie le courage, le dévouement et en même temps la simplicité et la gaieté d'une princesse inspirée par une piété tendre et éclairée. » Sa vie est en effet bien propre à ramener les personnes qui s'effraient au seul nom de pénitence. Que peut-on en

effet trouver de difficile, lorsque cette princesse, élevée dans le sein des grandeurs, d'une santé faible et languissante, fournit l'exemple et le modèle de toutes les vertus ? Parmi les diverses *Oraisons funèbres*, consacrées à la mémoire de cette princesse, on distingue, outre celle dont nous avons parlé, celle de l'abbé Amalric, prononcée dans l'église des carmélites de Saint-Denis (voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} novembre 1788, pag. 332), et celle de l'abbé du Serre-Figon, prononcée dans l'église des carmélites de Pontoise (*ibidem*, 15 mai 1789, page 103).

LOUISE-ADELAÏDE de BOURBON-CONDÉ. Voy. CONDÉ.

LOUP (saint), en latin *Lupus*, né à Toul, vers le commencement du 7^e siècle, épousa la sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. La vertu avait formé cette union ; une vertu plus sublime la rompit. Les deux époux se séparèrent l'un de l'autre, pour se consacrer à Dieu chacun dans un monastère ; Loup s'enferma dans celui de Lérins. Ses vertus le firent élever sur le siège de Troyes en 427. Entièrement occupé des devoirs de l'épiscopat, il mérita les respects et les éloges des plus grands hommes de son siècle. Sidoine Apollinaire l'appela le *premier des prélats*. Les évêques des Gaules le députèrent, avec saint Germain d'Auxerre, pour aller combattre les pélagiens qui infectaient la Grande-Bretagne. Cette mission produisit de grands fruits. Loup, de retour à Troyes, sauva cette ville de la fureur d'Attila ; ce barbare conquérant s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*, se croyant destiné à punir les péchés des peuples. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre et Langres avaient senti les effets de sa fureur. Ses coups allaient tomber sur Troyes : les habitants de cette ville étaient dans la plus grande consternation. Saint Loup intercédait pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa, durant plusieurs jours, des prières ferventes, accompagnées de larmes, de jeûnes et de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin, mettant sa confiance dans la protection du Ciel, il prit ses habits pontificaux, et alla trouver Attila, qui était à la tête de son armée. Le prince barbare, quoique infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession et précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il était : « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. — Nous » respectons, reprit le saint, ce qui nous vient de la » part de Dieu ; mais si vous êtes le fléau avec le » quel le Ciel nous châtie, souvenez-vous de ne » faire que ce qui vous est permis par la main » toute-puissante qui vous meut et vous gouverne. » Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prières de saint Loup protégèrent une ville dépourvue de tout secours, contre une armée de 400,000 hommes, qui, ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin, et porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila, ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans les plaines de Châlons. Il y fut attaqué et défait par les Romains, que commandait le brave Aétius. Du-

rant sa retraite, il envoya chercher saint Loup, et le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauve-garde assurée pour lui et pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses prières. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire : on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des Barbares ; et il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans. Mais, par sa patience et sa charité, il triompha de l'envie et de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocèse, où il mourut le 29 juillet 478 après, l'avoir gouverné 52 ans. On garde son corps à Troyes dans l'église qui porte son nom. Il y avait anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation. On trouve dans le *Spicilège* de dom Louis d'Acheri, tom. 3, et dans le 1^{er} vol. de la *Collection des Conciles de France* ; une *Lettre* de saint Loup à Sidoine Apollinaire. L'Eglise célèbre sa mémoire le 29 juillet. — Il ne faut pas le confondre avec saint Loup ou saint Leu, évêque de Lyon, mort en 542, ni avec saint Loup ou saint Leu, évêque de Bayeux, mort vers 465.

LOUP, en latin *Servatus Lupus*, abbé de Ferrières, regardé comme l'écrivain le plus poli de la France du neuvième siècle, naquit vers l'an 805, et parut en 844 au concile de Verneuil, dont il dressa les *canons*, et à celui de Soissons en 853. Le roi et les évêques de France lui commirent plusieurs affaires importantes. Charles le Chauve l'envoya à Rome vers le pape Léon IV en 847, et le chargea de réformer tous les monastères de France avec le célèbre Prudence. On ne trouve plus de traces de ce prélat. Loup mourut vers 862. Il est le même que Loup Servat, comme l'ont démontré le père Sirmond et Baluze contre Manguin. On a de lui plusieurs ouvrages : *Lettres* sur différents sujets (*liber Epistolarum*) ; elles sont au nombre de 154, et mettent dans un grand jour plusieurs affaires de son temps. On y trouve divers points de doctrine et de discipline ecclésiastique discutés ; elles ont été publiées par Papire-Masson, Paris, 1388, in-8, et insérées dans les *Scriptores Francorum* de Duchesne. Un traité intitulé : *Des trois questions* (de la prédestination, du libre arbitre et de la rédemption de J.-C.), contre *Gotescalc*. L'auteur s'y attache à la doctrine des Pères, et surtout à celle de saint Augustin. Cet ouvrage a été publié en 1648, in-16, sans nom de ville ; à Paris, 1650, in-8, par Sirmond, dont l'édition est excellente ; une *Vie* de saint Wigherl. Le style de Loup est clair, élégant et nerveux. Baluze a recueilli ces différents écrits, Paris, 1664, in-8, et les a enrichis de notes curieuses. On en a fait une nouvelle édition avec des corrections et des additions, à Leipzig, sous le nom d'Anvers, 1710. Voyez l'*Hist. littér. de France*, tom. 3.

* LOUTHERBOURG, ou plus exactement LUTHERBURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, d'un peintre originaire de Bâle, fut élève de Tischbein et de Casanova. Reçu en 1768 membre de l'académie de Paris, il se fit bientôt connaître par son talent à rendre les batailles,

les chasses et les paysages. En 1771, il fut appelé en Angleterre où on lui donna un traitement de mille livres sterling, pour peindre le croquis des décorations du grand opéra. Dans le même temps il exécuta, pour le roman de *Tom-Jones*, plusieurs compositions gracieuses qui ont été reproduites par le burin. L'impératrice de Russie lui ayant commandé un tableau représentant le passage du Danube par l'armée russe sous le commandement de Romanzoff, il lui demanda toutes les espèces d'armes des différentes nations qui dépendaient de son vaste empire, et se forma de cette manière un cabinet des plus curieux. Il accompagna Cagliostro en Suisse, et voulut un moment s'y fixer ; mais il revint à Londres où il mourut vers 1814. Le musée du Louvre ne possède point de tableaux de ce maître ; mais il en existe un au château de Rambouillet, représentant une bataille qui peut être placée à côté des meilleures productions de Wouvermans. Ce peintre avait une exécution facile, une touche franche et un coloris plein de fraîcheur, quoique un peu cru. Il a lui-même gravé avec succès, d'après ses propres compositions, deux *suites de soldats*, composées de six pièces chacune ; les *quatre heures du jour* ; la *Tranquillité champêtre* ; la *Bonne petite sœur* ; des *Costumes Maronites*, etc. On lui attribue l'invention du *Théâtre pittoresque et mécanique*, que Pierre a mis en œuvre. Ses essais dans ce genre ont été décrits dans le *Journal littéraire* d'Allemagne, l'*Eidophyson*. Le *Magasin encyclopédique*, 1819, IV, renferme une notice sur Loutherbouurg.

LOUVART ou LOUVARD (dom François), bénédictin de Saint-Maur, appelant, naquit en 1662, à Claux-Généreux, dans le diocèse du Mans. Il fut le premier de sa congrégation qui s'éleva contre la constitution *Unigenitus*. Ce religieux, qui aurait dû rester dans la retraite et dans l'obscurité, écrivit à quelques prélats des lettres si séditieuses, que le roi le fit enfermer à la Bastille, et en d'autres maisons de force. Il disait dans une de ses lettres, qu'il fallait soutenir ce qu'il appelait la vérité, contre le fer, le feu, le temps et les princes... et dans une autre qu'une bonne et vigoureuse guerre valait mieux qu'un mauvais accommodement. Il s'évada de sa prison et se réfugia à Schoonhove, près d'Utrecht, où il mourut, en 1759, âgé de 77 ans, laissant une *Protestation* qui fit beaucoup de bruit, quand elle vit le jour : il l'avait composée au château de Nantes, 5 mois avant sa mort. Il avait publié le prospectus d'une édition des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze* qui n'a point paru.

* LOUVEL (Pierre-Louis), naquit en 1783, à Versailles. Son père, petit mercier, le plaça aux enfants trouvés ; en sortant de l'hospice, il apprit l'état de sellier. Dès sa première jeunesse, il montra un caractère sombre, et ne se plaisait que dans la solitude. On a su plus tard qu'il faisait sa lecture habituelle des *Droits de l'homme* et de la constitution de 1793. La chute de Bonaparte, l'entrée à Paris des alliés, excitèrent dans Louvel une fureur telle, qu'il conçut le projet d'assassiner les Bourbons. Il partit pour l'île d'Elbe, mais il n'y a pas de preuves qu'il ait parlé à Napoléon, et revint en France pendant les cent-jours. Plus tard il obtint un emploi

le sellier dans les écuries royales. Le 13 février 1820, au moment où le duc de Berry sortait de l'oratoire, Louvel saisit le prince par l'épaule gauche, lui plonge dans le sein un poignard, et prend la fuite. (Voy. BERRY, I. 391.) Arrêté presque aussitôt, il déclara que depuis six ans il méditait ce meurtre; et que s'il avait pu s'échapper, il aurait successivement attaqué le duc d'Angoulême, Monsieur, et le roi lui-même, puis il aurait vu s'il devait continuer. Le roi ayant ordonné qu'il fût jugé par la chambre des pairs, le procureur-général Bellart, après les instructions les plus scrupuleuses, déclara, « Qu'il ne s'était point trouvé de complices. » L'accusé comparut, le 5 juin, à la barre de la Cour. A toutes les demandes que lui firent le président et plusieurs pairs, à toutes les exhortations par lesquelles ils essayaient d'ébranler son âme, on ne put obtenir de lui que les mêmes réponses qu'il avait faites dans ses premiers interrogatoires; il soutint à plusieurs reprises, d'un ton ferme et déterminé, qu'il n'avait communiqué à personne son odieux projet, et qu'il avait voulu être, à lui seul, le sauveur de la France, pour laquelle il se sacrifiait. Interrogé sur sa religion, il répondit qu'il avait été tantôt catholique, tantôt protestant, tantôt théophilanthrope, suivant les circonstances. Après les plaidoiries de ses avocats, nommés d'office, il voulut aussi prendre la parole, et prononça un discours où l'on retrouve les doctrines révolutionnaires exprimées dans un style grossier, et que par cette raison nous nous garderons bien de transcrire. Louvel refusa d'abord un confesseur; il se décida enfin à recevoir M. l'abbé Montès, aumônier de la Conciergerie, passa avec lui une grande partie de la nuit, et parut l'écouter avec assez d'attention. Il éprouva un mouvement de faiblesse à l'aspect des apprêts de son supplice, et les bourreaux furent obligés de le soutenir pour monter sur l'échafaud où il expia son forfait le 7 juin 1820. L'ouvrage le plus complet qui ait été publié sur cet événement est l'*Histoire du procès de Louvel*, publiée par Maurice Mejan, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

LOUVENCOURT (Marie de), poète, née à Paris, morte dans la même ville au mois de novembre 1712, âgée de 32 ans, apporta en naissant des dispositions heureuses pour les beaux arts. J.-B. Rousseau l'a peu ménagée dans ses *Eptres*; mais l'on ne doit pas toujours s'arrêter au jugement d'un poète piqué. Mademoiselle de Louvencourt a particulièrement réussi dans la poésie érotique. Ses vers sont la plupart des *cantates* mises en musique : elles ont été gravées. On a encore quelques-unes de ses poésies dans le *Recueil* de Vertron.

LOUVENCOURT (Marie-Joachim-Elizabeth de), née en 1747 d'une famille distinguée, et morte en odeur de sainteté à Amiens en 1778, a donné de grands exemples de vertu, et surtout d'une active et courageuse charité envers le prochain. Sa *Vie* a été imprimée à Malines en 1781, in-12.

LOUVER ou LOWER (Richard), né vers 1631 à Tremère, dans la province de Cornouailles, disciple de Thomas Willis, exerça la médecine à Londres avec réputation. Il était du parti des wighs, et mourut en 1691. Ce médecin pratiqua la transfusion du

sang d'un animal dans un autre. Il voulut même passer pour l'inventeur de cette opération empirique dont il promettait de grands avantages, et qui n'en a produit aucun; mais il ne fit que la présenter sous un nouveau jour; car il est certain que Libavius est le premier qui en ait donné l'idée. (Voy. LIBAVIUS.) Les principaux ouvrages de Louver sont : un *Traité du cœur, du mouvement et de la couleur du sang, et du passage du chyle dans le sang*, Londres, 1669; Leyde, 1722, in-8, et 1749; traduit en français, 1679, in-8. Louver est le premier qui ait éclairci cette matière. Avant lui, on n'avait qu'une idée très-vague de ce viscère; mais M. Senac a depuis étendu les lumières que Louver a répandues sur cet objet. On a ajouté au traité du cœur la dissertation suivante : *Dissertation de l'origine du catarrhe et de la saignée*, Londres, 1671, in-8; une *Défense de la Dissertation de Willis sur les fièvres*; Londres, 1665, in-8. Ces ouvrages furent recherchés de son temps, et sont utiles. Ils sont en latin.

LOUVERTURE. Voy. TOUSSAINT-LOUVERTURE.

LOUVET (Pierre), avocat du XVIII^e siècle, né en 1569 ou 1574 à Verderel, village situé auprès de Beauvais, fut maître des requêtes de la reine Marguerite, et mourut dans sa patrie en 1646. On a de lui : l'*Histoire de la ville et cité de Beauvais*, Rouen, 1613, in-8; *Histoire et antiquités du pays de Beauvaisis*, Beauvais, 1631, in-8. Le premier de ces deux ouvrages traite de ce qui concerne l'état ecclésiastique du Beauvaisis; le deuxième de l'état civil. (Voy. SIMON, Denys.) *Nomenclatura et chronologia rerum ecclesiasticarum diocesis Bellovacensis*, Paris, 1613, 1628, in-8; *Histoire et antiquités du diocèse de Beauvais*, imprimée en cette ville, 1635, in-8; *Anciennes remarques de la noblesse beauvaisine et de plusieurs familles de France*, 1631 et 1640, in-8, très-rare. Cet ouvrage est par ordre alphabétique, et ne va que jusqu'à l'N; *Abrégé des constitutions et règlements... pour les études et réformes du couvent des jacobins de Beauvais*, 1618. Le mérite de ces ouvrages consiste dans les recherches; il serait inutile d'y chercher les agréments du style.

LOUVET (Pierre), docteur en médecine, natif de Beauvais en 1617, d'une autre famille que le précédent, professa la rhétorique en province, et enseigna la géographie à Montpellier. Il surchargea le public, depuis 1657 jusqu'en 1680, époque de sa mort, d'une foule d'ouvrages sur l'histoire de Provence et de Languedoc. Ses matériaux sont si mal digérés, et ses inexactitudes sont si fréquentes, qu'on ose à peine le citer. On a de lui : *Remarques sur l'histoire de Languedoc*, 1657, in-4; *Traité, en forme d'abrégé, de l'histoire d'Aquitaine, Guienne, et Gascogne, jusqu'à présent*, Bordeaux, 1659, in-4; *la France dans sa splendeur*, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire de Provence*, 2 vol. in-12, avec des *Additions* sur cette Histoire, aussi en 2 vol. in-12; *Projet de l'histoire du pays de Beaujolais*, in-4; *Histoire de Villefranche, capitale du Beaujolais*, in-8; *Histoire des troubles de Provence, depuis 1481 jusqu'en 1598*, 2 vol. in-12. La moins mauvaise de ses productions est son *Mercure hollandais*, en 10 vol. in-12. C'est une histoire maussade des conquêtes

de Louis XIV en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne et en Catalogne, et des autres événements qui occupèrent l'Europe depuis 1672 jusqu'à la fin de 1679. Louvet avait quitté la médecine pour l'histoire; il était aussi peu propre à l'une qu'à l'autre, quoique honoré du titre d'*historiographe* du prince de Dornbès.

* LOUVET de COUVRAY (Jean-Baptiste), né à Paris en 1764, fils d'un marchand bonnetier, fut d'abord commis chez un libraire. Doué d'une imagination vive et d'une grande facilité pour exprimer ses idées, il se mit à composer des livres. Son début fut le roman de *Faustas*, où la décehce n'est point respectée et où règne une ignorance complète des mœurs de la haute société, que l'auteur n'avait jamais fréquentée. Dès 1789 il partagea les principes et l'exaltation des factieux. Le 26 décembre 1791, il se présenta à la barre de l'assemblée Législative, pour demander que les princes et les émigrés fussent décrétés d'accusation. Le ministre Roland l'employa pour un journal intitulé *La Sentinelle*, qui se placardait au coin des rucs, et qui avait pour but d'avilir la royauté et de préparer la catastrophe du 10 août. Député du Loiret à la Convention, il y figura parmi les *Girondins*, et se prononça violemment contre Robespierre, dont, le 29 octobre, il demanda la mise en accusation, dans un discours qu'on eût admiré dans un autre temps, mais qui ne pouvait produire alors qu'un effet passager. (Voy. ROBESPIERRE.) Dans le jugement du roi il vota contre l'appel au peuple et pour la mort, sous la condition expresse d'en différer l'exécution jusqu'à l'établissement de la constitution. Proscrit au 31 mai avec les chefs de la Gironde, il parvint à gagner Caen, d'où il écrivit contre ses persécuteurs, qui le mirent hors la loi le 28 juillet. Après avoir erré dans différents départements, il se rapprocha de Paris, et se tint caché chez un habitant de Nemours jusqu'à la révolution du 9 thermidor. Cependant il ne rentra que le 8 mars 1795 à la Convention. Il reprit alors la rédaction de *La Sentinelle*, et ouvrit au Palais-Royal une boutique de librairie. Après la session il entra au conseil des cinq-cents où il se montra non moins violent républicain qu'à la fin du règne conventionnel. Toujours persécuté et toujours persécuteur, Louvet termina ses jours au milieu des orages, des inquiétudes et des troubles de toute espèce. Il mourut à Paris, le 23 août 1797, à l'époque des débats passionnés qui annonçaient la révolution du 18 fructidor. Il était membre de l'institut (2^e classe), depuis sa fondation. Outre son roman de *Faustas*, on a de lui quelques ouvrages dans le même genre qui n'ont pas eu le même succès, et qui ne méritent sous aucun rapport d'être rappelés ici. Mais il n'en est pas de même de l'écrit qu'il a intitulé : *Quelques Notices pour l'histoire et le récit de mes périls depuis le 31 mai 1793*, Paris, 1795, in-8; réimprimé plusieurs fois et qui fait partie de la *Collection des mémoires sur la révolution*, Paris, 1825, in-8. Aucun ouvrage ne peut donner une idée plus vraie, plus exacte de la situation de la France sous l'odieux régime que l'histoire a flétri du nom de *régné de la terreur*.

On trouve une *Notice sur la vie et les ouvrages de J.-B. Louvet*, par Gabriel Villar, dans les *Mémoires de l'institut*. (Litt. et beaux-arts, tome 2, hist., page 27.)

LOUVIERS (Charles-Jacques de), écrivain français, vivait dans le xiv^e siècle, sous le règne de Charles V, roi de France. Il devint membre du conseil d'état en 1376. On lui attribue assez communément le *Songe du Vergier*, Lyon, 1491, in-fol., et réimprimé dans le recueil des *Libertés de l'Eglise gallicane*, en 1731, 4 vol. in-fol.; Goldast en a inséré la traduction latine dans la *Monarchia imperii romani*, et les protestants ont tâché de lui trouver du mérite, quoiqu'il n'en ait pas d'autre que de flatter l'autorité temporelle en déprimant la spirituelle. Ce traité ne passe pas universellement pour être de Louviers; car les uns l'ont donné à Raoul de Presle, ou à Jean de Vertus, secrétaire de Charles V, et les autres à Philippe de Maizières.

LOUVILLE (Jacques-Eugène d'ALLONVILLE, chevalier de), né au château de ce nom en Beauce, l'an 1671, d'une famille noble et ancienne, servit d'abord sur mer, ensuite sur terre. Il fut brigadier des armées de Philippe V, et eut part aux affaires du gouvernement. La paix d'Utrecht l'ayant rendu à lui-même, il se consacra aux mathématiques, et principalement à l'astronomie. L'académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses membres, et la société royale de Londres lui fit le même honneur quelque temps après. Il mourut en 1752, à 61 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur des matières de physique et d'astronomie, imprimées dans les *Mémoires de l'académie des sciences*; et quelques autres dans le *Mercur*, depuis 1720, contre le P. Castel, jésuite. Son imagination dérogeait quelquefois à son jugement, et plusieurs de ses raisonnements tiennent plus à son humeur et à ses goûts qu'aux règles d'une bonne logique. On l'a vu attribuer aux chaleurs de la canicule la liquéfaction du sang de saint Janvier, dont il avait été témoin oculaire à Naples; quoique ce phénomène se reproduise régulièrement le 19 septembre, et qu'il soit contre la nature d'un sang durci de se fondre par la chaleur (*Mém. polit. et milit.* de M. de Noailles, tome 2, page 42).

LOUVOIS (le marquis de). Voy. TELLIER (François).

* LOUVRELEUL (Jean-Baptiste), prêtre de la doctrine chrétienne, né vers 1669 à Mende, y fut directeur du séminaire et professeur de théologie morale. Il s'est fait connaître par les deux ouvrages suivants : *Le Fanatisme renouvelé*, ou *Histoire des sacrilèges, des incendies, des meurtres et autres attentats que les calvinistes révoltés ont commis dans les Cévennes*, etc., Avignon, 1704, 1706, 4 vol. in-12; *Lettre de l'auteur du Fanatisme renouvelé à M. Brueys*, de Montpellier, in-4; *Mémoires historiques sur le Gévaudan et sur la ville de Mende, qui en est la capitale*, Mende, 1724, in-12.

* LOUVREX (Mathias-Guillaume de), né à Liège en 1665 d'une ancienne famille patricienne, se distingua par ses connaissances dans le droit civil et canonique, et rendit à sa patrie des services importants dans les divers emplois qu'il occupa. Les avocats des nations voisines le consultaient fré-

quement, surtout dans les matières bénéficiales, et ses décisions étaient ordinairement suivies comme des règles sûres. Fénélon, ayant appris que dans un procès Louvrex défendait la cause de son adversaire, voulut lire son *Mémoire*; et après l'avoir lu, non content de se désister de ses prétentions, il lui envoya la collection de ses ouvrages, avec une lettre par laquelle il lui demanda son amitié. Doué de la mémoire la plus heureuse, il connaissait non-seulement tous les livres d'une très-ample bibliothèque, mais il désignait la page dont il avait besoin : par ce moyen, après avoir perdu la vue, il put dicter comme il le faisait auparavant. Louvrex mourut à Liège le 15 septembre 1754, estimé autant par la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement et sa charité envers les pauvres, que par sa profonde science. Nous avons de lui : des *Dissertations canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs et les droits des évêques et des doyens des églises cathédrales et collégiales*, en latin, Liège, 1729, in-fol.; *Recueil contenant les édits du pays de Liège et comté de Looz, les privilèges accordés par les empereurs, les concordats et traités faits avec les puissances voisines*, 8 vol. in-fol., avec des notes utiles et savantes, Liège, 1714, 1753. On en a donné une édition augmentée par les soins de Baudouin Modin, Liège, 1751, 4 vol. in-fol.; d'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé : *Observations et res judicatae*, etc. (Voy. MÉAN); le 3^e vol. de l'*Historia leodiensis*, avec M. de Crassier. (Voy. FOULON.)

* LOVAT (Simon FRAZER, lord), pair d'Ecosse, né en 1657, fut élevé en France chez les jésuites. De retour dans sa patrie, il eut quelques démêlés avec les Clans voisins de celui dont il faisait partie, et passa au service de l'Angleterre. Le chef de sa famille étant mort subitement, il se porta son héritier, et épousa de vive force sa veuve, sœur du marquis d'Athol. Accusé de rapt, il s'enfuit en France, et vint à la petite cour de Saint-Germain où il parvint à gagner la confiance de Jacques II, prétendant au trône d'Angleterre. Ce prince lui ayant confié quelques lettres, il en changea l'adresse, et s'en servit pour accuser de haute trahison tous ses ennemis en Angleterre. Il crut pouvoir persuader que cette dénonciation était un artifice pour mieux servir la cause des Stuarts; mais Louis XIV le fit enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que pour entrer dans un couvent. Après avoir été tonsuré et s'être fait jésuite, il suivit en 1715 le prétendant qui faisait une nouvelle tentative dans le but de reconquérir son royaume. Frazer ne pouvait manquer de prendre le parti du plus fort; aussi après la bataille de Dumbline, il se déclara pour le roi Georges, et porta le dernier coup aux Jacobites en s'emparant de la citadelle d'Ivernesh. Cette trahison lui valut le gouvernement de cette ville, le titre de lord Lovat et de pair, avec des pensions considérables. Ce seigneur peu fidèle à sa parole étant devenu le favori de Georges, servit les intérêts de Jacques, et ne cessa d'entretenir des relations avec les Stuarts. De concert avec eux, il conçut le projet et médita le plan de l'invasion de 1745, il fournit même des secours à cette entreprise; et lorsque l'ar-

mée fut débarquée, son fils partit pour la rejoindre avec 1,500 hommes, l'élite de son clan. La bataille de Culloden ayant achevé d'abattre les Stuarts, lord Lovat, dont la conduite avait fait naître des soupçons, fut mis en accusation devant la cour des pairs; mais il avait enveloppé ses manœuvres de tant de mystères, que les pairs allaient l'absoudre, lorsque Georges Murray, dans le but de sauver sa propre vie, produisit contre lui les preuves les plus accablantes : Lovat interdit cessa de se défendre, et eut recours à la clémence royale; n'ayant rien obtenu du souverain, il montra le plus grand courage, et termina noblement une vie souillée par la flatterie et la trahison. Il eut la tête tranchée le 20 avril 1747. Voyez les *Mémoires de la vie de lord Lovat*, Amsterdam, 1747, in-8.

* LOVERDO (Nicolas, comte de), général distingué, né en 1775 à Céphalonie (îles Ionniennes), fut admis comme aspirant dans l'artillerie française en 1792, fit ses premières armes en 1794 et 1795, à l'armée des Alpes, et servit dans l'armée d'Italie en 1796. Après la paix de Campo Formio, il fut nommé secrétaire-adjoint de l'administration centrale des îles Ionniennes, séant à Corfou. En 1798, cette place ayant été investie par les forces combinées anglo-turco-russes, Loverdo, nommé capitaine d'artillerie, prit une part active à la défense. Il voulut, après la capitulation, partager le sort de ses compagnons d'armes, et ne tarda pas à être échangé. Renvoyé à l'armée d'Italie, il fut bientôt distingué par Bonaparte qui le chargea de missions importantes en Albanie et en Épire. Plus tard, le premier consul le désigna pour servir auprès de Murat. Loverdo suivit en 1808 le maréchal Lannes en Espagne, en fut nommé colonel chef d'état-major après la bataille d'Esling. Il se rallia, en 1814, au gouvernement des Bourbons, et l'année suivante, de concert avec le général Ernouff, essaya de maintenir le duc d'Angoulême dans les départements méridionaux; mais les troupes s'étant dispersées, il fut forcé de se jeter dans la place de Sisteron, d'où il espérait assurer, avec quelques Provençaux, la retraite du prince. Cerné de tous côtés il subit lui-même la loi du vainqueur et fut mis sous la surveillance du ministre de la police générale. Loverdo resta en France pendant les cent-jours; dès que le résultat de la bataille de Waterloo lui fut connu, il recommença ses démarches en faveur des Bourbons et fit arborer le drapeau blanc. En récompense de ses services, il fut nommé lieutenant-général, comte et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il reçut vers la même époque des lettres de naturalisation. Appelé au commandement de la 11^e division militaire, il conserva cette place jusqu'en 1818, et fut alors mis en disponibilité. Lors de l'expédition d'Alger en 1830, il fut désigné pour présider la commission mixte chargée d'en poser les bases et d'en préparer le succès. Il prit ensuite le commandement d'une division de l'armée expéditionnaire, rentra quelque temps après en France, et mourut le 26 juillet 1837.

LOWENDAL. Voy. LOEWENDAL.

LOWENHOECK. Voy. LEUWENHOECK.

LOWER. Voy. LOUVER.

* LOWITZ (Georges-Maurice), astronome, né en 1722 à Furth près de Nuremberg, étudia sans maître les sciences physiques et mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès étonnants. S'étant associé d'abord avec les Homann pour la construction de globes et de cartes géographiques, il exécuta deux globes de trois pieds de diamètre, supérieurs à ceux de Coronelli, mais dont la gravure ne fut pas terminée, quoique annoncée plusieurs fois par souscription. En 1752, il devint professeur de mathématiques à Nuremberg, et chargé de la direction de l'observatoire. Trois ans après il fut nommé professeur de mathématiques à Gottingue; mais, mécontent de n'avoir pas obtenu la place de directeur de l'observatoire, après la mort de Mayer en 1762, il offrit sa démission, et se rendit en 1766 à Saint-Petersbourg, où il fut reçu membre de l'académie des sciences. Chargé d'observer, en 1769, à Gourief, le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de prendre les niveaux nécessaires pour l'exécution d'un canal destiné à joindre le Don et le Wolga, Lowitz s'occupait paisiblement de ses travaux à Dmitrefk, lorsque cette ville tomba au pouvoir du rebelle Pougatschew, qui eut la barbarie de le faire élever sur des piques, afin, disait-il avec une plaisanterie atroce, de le rapprocher des étoiles, et ordonna ensuite qu'il fût empalé le 24 août 1774. On a de lui : *Avis sur les nouveaux globes terrestres* (en allemand), Nuremberg, 1746, in-fol.; *Explication de deux cartes astronomiques, pour l'intelligence de la projection de l'éclipse de la terre du 25 juillet*, (en allemand) ibid., 1748, in-4, traduit en français par Delisle; quelques autres ouvrages moins importants, et plusieurs *Mémoires* dans les recueils de Gottingue et de Pétersbourg. Son *Eloge* par Bernoulli se trouve dans les *Nouvelles littéraires*, Berlin, 1776, et *supplément* de l'année 1777. — Tobie Lowitz, fils du précédent, né à Gottingue en 1757, mort le 26 novembre 1804, était professeur de chimie et membre de l'académie impériale de St.-Petersbourg. Il fit à pied un voyage en Italie, en France et en Angleterre, par la Suisse et la Hollande; et cette course qu'il avait entreprise pour recueillir des observations d'histoire naturelle, le guérit en même temps de l'épilepsie à laquelle il était sujet. De retour en Russie, Lowitz consigna ses observations dans les *Annales chimiques* de Crell et dans le *Recueil de l'académie de Saint-Petersbourg*. En 1790, il obtint une médaille d'or, pour avoir donné les moyens de conserver l'eau douce en mer par le charbon.

* LOWMAN (Moïse), ministre presbytérien, né à Londres en 1679, était très-versé dans les antiquités juives. Il remplit quelque temps les fonctions de pasteur d'une congrégation à Clapham (comté de Surrey). Fort tolérant pour toutes les espèces de dissidents, il ne l'était point pour le catholicisme, et il s'unit à Londres, en 1755, avec d'autres ministres presbytériens, pour prêcher contre l'Eglise romaine. On croit qu'il était partisan du *Christianisme rationnel*. Il mourut à Londres, en 1752, âgé de 73 ans. Ses principaux écrits sont : une *Dissertation sur le gouvernement civil des Hébreux*,

1745; des *Paraphrases* et des *Notes sur la révélation de Saint Jean*, 1748, ouvrage estimé; *Raisons du rituel des Hébreux*; *Traité* où il entreprend de prouver mathématiquement et *a priori* l'unité et la perfection de Dieu. Ce traité est devenu rare. Trois *Traités* publiés après sa mort, sur le Schéchinah et le Logos.

LOWTH (Guillaume), théologien anglais, pasteur à Buriton, né à Londres en 1661, étudia à Oxford et devint chanoine de Winchester. Il est mort dans cette ville en 1732, après s'être acquis l'estime des savants par des notes qu'il a données sur saint Clément d'Alexandrie, sur Josephé, et sur les historiens ecclésiastiques grecs, insérées dans les éditions de ces livres données en Angleterre. Il a publié aussi : *Défense de l'autorité et de l'inspiration du vieux et du nouveau Testament*, 1692, solidement écrit; mais il a pu se convaincre, en composant ce livre, que l'autorité des livres saints n'est pas une règle suffisante pour diriger notre foi; *Direction pour la lecture de l'Ecriture sainte*, 1708, in-12.

* LOWTH (Robert), fils du précédent, né à Winchester en 1710, étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Oxford, où il devint, en 1741, professeur de poésie à la place de Spence. Pourvu de la cure d'Ovington, puis d'Eart-Woodhay (1753), il fut fait évêque de St.-David en 1766, puis d'Oxford, et enfin de Londres en 1777. Il refusa le riche siège de Cantorbéry, et mourut en 1787. On a de lui un traité très-estimé, *De sacra poesi Hebraeorum*, dont la meilleure édition est celle de Leipsig, 1815, in-8. Nous en avons deux traductions par M. Sicard, Lyon, 1812, cette première est la plus estimée, et par Roger, 1815, 2 vol. in-8. Les *Carmena latina* de Lowth ont été publiés par l'abbé Weissenbach, Bâle, 1785, in-12. Ce sont des paraphrases de plusieurs psaumes, cantiques, passages prophétiques, etc. On a publié en anglais, *Mémoires sur la vie et les écrits de l'évêque Lowth*, 1787, in-8.

* LOY (Aimé de), poète distingué, né en 1800, à Plancher-le-Bas, près de Lure (Haute-Saône), d'une famille honorable, fit ses études à Besançon; il apprenait avec tant de facilité qu'à douze ans il possédait la langue grecque. Ses heureuses dispositions ne se démentirent point, et à trente ans, il connaissait onze langues anciennes ou modernes. Après avoir suivi les cours de droit à Toulouse et à Strasbourg, il se fit recevoir avocat, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux d'érudition et de cultiver la poésie. Un seigneur portugais l'emmena au Brésil, où il fonda et dirigea le journal l'*Estrella Brasileira* (1) (voy. don Pedro), et publia un projet de constitution qui devint la loi de l'empire. Ce service lui valut avec la croix de commandeur de l'ordre du Christ, la dignité de gentilhomme de la chambre de l'empereur. Cependant les Français, résidant au Brésil, avaient éveillé, par la faveur dont ils jouissaient, la jalousie de nombreux ennemis; de Loy lui-même eut à défendre ses jours, et bientôt il s'éloigna de Rio. Après avoir habité quelque temps Paris, il

(1) Le monarque brésilien écrivait dans ce journal des articles qu'il signait P. B. Pierre de Bragança.

l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et la Suisse, voyageant presque toujours à pied et recueillant des observations. De Genève, où il était en 1826, il se rendit à Lyon, pour y coopérer à la rédaction du journal *l'Indépendant*, et il publia dans cette ville, en 1827, un volume de poésies, sous le titre de *Préludes poétiques*. En 1830, il fit paraître *Six pièces nouvelles*, et il fut successivement attaché à la rédaction de la *Gazette de la Vanche-Comté* qui se publiait à Besançon, et à celle du *Mercurie Séguisien*, imprimé à Saint-Etienne. C'est dans cette dernière ville qu'il a été enlevé aux lettres par une mort prématurée au mois de mai 1834. Il laissait des poésies inédites, qui ont été publiées à Lyon, sous le titre de *Feuilles au vent*, in-8.

LOYER (Pierre le), *Loerius*, sieur de la Brosse, conseiller au présidial d'Angers, et l'un des plus savants hommes de son siècle, dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, le 24 novembre 1550, et mourut à Angers en 1634, à 84 ans. On a de lui : *Quatre livres des spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges, et démons se montrant sensiblement aux hommes*, Angers, 1586, in-4 ; Paris, 1605 ou 1608, même format. On y trouve une foule de faits singuliers et curieux ; *Edom, ou les colonies iduméennes*, en Europe et en Asie, avec les *Phéniciennes*, Paris, 1620, in-8. On remarque dans ces deux ouvrages une érudition et une lecture immense, mais des idées bizarres et un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu et des autres langues. Loyer prétendait trouver dans Homère le village d'Huillé, lieu de sa naissance, son nom de famille, celui de sa province. Lorsqu'on lui reprochait de se vanter de savoir ce qu'il ne pouvait pas connaître, il répondait que *c'était la grâce de Dieu qui opérât ces effets merveilleux* ; des *Œuvres* et des *Mélanges poétiques*, Paris, 1579, in-12.

LOYSEAU (Charles), avocat au parlement de Paris, et habile jurisconsulte, né à Nogent-le-Roi en 1366, issu d'une famille originaire de la Beauce, fut lieutenant particulier à Sens, son pays natal, puis bailli de Châteaudun, et enfin avocat consultant à Paris, où il mourut en 1627, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Genève, 1636, 1640, 1660, 2 vol. in-fol., Lyon, 1701, in-fol. Son *Traité du déguerpissement* passe pour son chef-d'œuvre, à cause du mélange judicieux qu'il y a fait du droit romain avec le droit français.

LOYSEAU. Voy. LOISEAU.

* LOYSON (Charles), littérateur, né en 1791 à Château-Gonthier, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour la poésie. Elève de l'école normale, il y fut répétiteur et maître de conférences et professa dans le même temps les humanités dans un des collèges de Paris. Sa faible santé ne lui ayant pas permis de continuer la carrière de l'enseignement, il ne conserva que sa place à l'école normale. Au retour des Bourbons, attaché à la direction de la librairie, il devint après les cent-jours chef de bureau au ministère de la justice, et mourut d'une maladie de poitrine, le 30 juin 1820, à peine âgé de 29 ans. Il avait coopéré à la

rédaction de différents recueils périodiques. Outre quelques pièces de circonstances, on a de lui : *Le bonheur de l'étude, discours en vers, et autres poésies*, Paris, 1817, in-8. Le discours sur le bonheur de l'étude avait obtenu l'accès au concours de l'Académie française ; *Eptres et Elégies*, ibid., 1819, in-12. En général, Loyson avait beaucoup de sensibilité : la plus douce mélancolie règne dans ses élégies, et ses vers sont harmonieux et élégants. Il s'est aussi occupé de politique : ses principaux ouvrages en ce genre sont : *De la Conquête et du démembrement d'une grande nation, ou Lettre écrite par un grand d'Espagne à Bonaparte*, ibid., 1815 ; *Tableau de la constitution anglaise, par Georges Custance, traduit de l'anglais*, ibid., 1817, in-8 ; *Guerre à qui la cherche, ou Petites lettres sur quelques-uns de nos grands écrivains, par un ami de tout le monde, ennemi de tous les partis*, 3^e édit. 1818, in-8 ; *Seconde campagne de guerre à qui la cherche, etc.*, ibid., 1818, in-8 ; quelques brochures politiques. Loyson a laissé manuscrite, une traduction de *Tibulle* en vers français. M. Cousin, son ancien condisciple, prononça sur sa tombe un discours. M. H. Patin lui a consacré une notice dans le *Répertoire de littérature ancienne et moderne*.

LUBBERT (Sibrand), docteur protestant, dans l'université d'Heidelberg, né à Langoword, dans la Frise, vers 1536, devint professeur à Franeker, où il mourut en 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent en lui un esprit querelleur et tracassier, qui se plaisait à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les protestants les plus raisonnables, avec la même fureur que contre les catholiques. Grotius, Arminius, Gretser, Bellarmine, etc., furent l'objet constant de ses déclamations et de ses sophismes. Scaliger, qui trouvait en lui un autre lui-même, le regardait comme un savant. Son traité de *papa romano*, 1594, in-8, est la principale production de son fanatisme.

* LUBERSAC (l'abbé de), né en 1730, au château de Palmanteau, dans le Limousin, embrassa l'état ecclésiastique, devint grand-vicaire de Narbonne, prieur de Brives-la-Gaillarde, et ensuite abbé de Noirlac. Amateur éclairé des arts, il entretenait des correspondances avec les plus célèbres voyageurs, jusque dans l'Amérique et l'Asie. Il quitta la France en 1792, se rendit dans les Pays-Bas, et de là en Angleterre, où il est mort en 1804, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Oraison funèbre du maréchal de Noailles*, prononcée à Brives, en 1767, in-fol. ; *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV*, 1772, in-fol. ; *Discours sur les monuments publics de tous les âges, avec la Description d'un monument projeté à la gloire de Louis XVI*, 1775, in-fol. On a reproché à cet ouvrage d'être superficiel et inexact. *Discours sur l'utilité des voyages des princes*, Paris, Caillot, 1782, 1787, in-8 ; *Vues politiques sur les finances*, 1787, in-4 ; le *Citoyen conciliateur*, 1788, in-4 ; *Hommages religieux, politiques et funèbres à la mémoire de Léopold II et de Gustave III, avec leurs portraits*, Coblenz, 1792, in-8. Le produit de cet ouvrage était destiné au soulagement des prêtres insermentés et réfugiés ; *Relation de la journée du 20 juin, 1792*, in-8 ; quatre *Entretiens spirituels*,

que l'auteur prêtait à Louis XVI pendant sa captivité; *Eloge historique de madame Marie-Elizabeth*, prononcé à Dusseldorf, dans l'ancienne chapelle des jésuites, en présence de plusieurs évêques et seigneurs émigrés. *Journal historique et religieux de l'émigration et déportation du clergé de France en Angleterre*, Londres, 1802, in-8.

* LUBERSAC (le marquis de), lieutenant-général, né en 1731, entra au service à l'âge de 11 ans, assista en 1748 au siège de Tournay, et à la bataille de Fontenoy où il fut blessé gravement. Pendant la guerre de sept ans, il se fit remarquer de nouveau par sa valeur. Il était lieutenant-général au commencement de la révolution. N'en partageant pas les principes, il sortit de France, et fit la guerre de l'émigration. Deux de ses fils périrent à Quiberon. Ce respectable vieillard mourut dans le mois de février 1820.

LUBIENIECKI (Stanislas), *Lupienicius*, gentilhomme polonais, né à Cracovie, en 1623, fut un des soutiens du socinianisme. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour le faire autoriser ou du moins tolérer dans leurs états; mais il n'y put réussir. Il était pasteur de Lublin, lorsqu'il fut obligé de se réfugier à Hambourg. Il mourut empoisonné en 1678, après avoir vu périr de même deux de ses filles, et fut enterré à Altona, malgré l'opposition des ministres luthériens. On a de lui : *Theatrum cometarum*, Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. On y trouve l'histoire des comètes, depuis le déluge jusqu'en 1667. Une *Histoire de la réformation de Pologne*, Freistadt, 1683, in-8, fruit de ses préventions et de ses erreurs.

LUBIENSKI (Stanislas), évêque de Ploscko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Narratio profectionis in Sueciam Sigismundi III*; une dissertation intitulée : *De rebus silesiacis*; *De jure regni polonici ad ruscias et moscoviticis regiones*; *Vitæ plocensium episcoporum*, etc.

LUBIN (saint), né à Poitiers, de parents pauvres, devint abbé du monastère de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence et dans la pratique des vertus.

LUBIN (Eilhard), philologue allemand, né à Werterstede, dans le comté d'Oldenbourg, en 1565, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il devint professeur de poésie à Rostock, en 1593, et on lui donna, 10 ans après, une chaire de théologie dans la même ville. Il mourut en 1621, à 56 ans, avec la réputation d'un bon humaniste et d'un mauvais théologien. On a de lui : des *Notes sur Anaëron, Juvénal, Perse, Horace; Antiquarius*, in-12 et in-8 : c'est une interprétation assez claire et assez courte, par ordre alphabétique des mots vieux ou peu usités; un traité sur la nature et l'origine du mal, intitulé : *Phosphorus de causa prima et natura mali*, Rostock, 1596, in-8, et 1601, in-12. L'auteur y soutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, savoir, Dieu et le néant; Dieu en qualité de bon principe, et le néant en qualité de mauvais principe. Il prétend que le mal n'est autre chose que la tendance vers ce néant, auquel

il applique ce qu'Aristote a dit de la matière première. Albert Græwer a réfuté cette extravagance dans son traité *De natura mali*. Une apologie de livre précédent, intitulé : *De causa peccati*, Rostock 1602, in-4; des *Vers latins*, dans le tome 3 d'un recueil *Deliciae poetarum germanorum*.

LUBIN (Augustin), savant religieux augustin, naquit à Paris en 1624. Il devint géographe du roi et fut provincial de la province de France, puis assistant général des Augustins français à Rome. Il mourut dans le couvent des Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, en 1693, à 72 ans. L'esprit de retraite et l'amour de l'étude lui donnèrent le moyen d'enrichir la république des lettres de divers ouvrages. On a de lui : le *Mercurius géographique*, ou le *Guide des curieux*, Paris, 1678, in-12. Ce livre, qui fut recherché dans le temps, ne peut guère servir aujourd'hui. Des *Notes sur les lieux* dont il est parlé dans le *Martyrologe romain*, Paris, 1661, in-4; le *Pouillé des abbayes de France*, in-12; la *Notice des abbayes de l'Italie*, in-4, en latin; *Orbis augustinianus*, ou la notice de toutes les maisons de son ordre, avec quantité de cartes qu'il avait autrefois gravées lui-même, Paris, in-42; *Tabulae sacrae geographicæ*, Paris, 1670, in-9. C'est un dictionnaire de tous les lieux de la Bible, qui est souvent joint à la Bible connue sous le nom de Léonard. Une *Traduction de l'histoire de la Laponie* de Scheffer, 1768, in-4, fig.; *Index geographicus*, sive in *Annales Usserianæ tabulae et observationes geographicæ*, publiées à la tête de l'édition d'Ussérius, faite à Paris, en 1673, in-fol. Tous ces ouvrages sont des témoignages de l'érudition du père Lubin. Il était versé dans la géographie ancienne et moderne, et dans l'histoire sacrée et profane. Ses livres ne sont pas écrits avec agrément, mais les recherches en sont utiles.

LUC (saint), évêquiste, était d'Antioche, métropole de Syrie, et avait été médecin. On ne sait s'il était juif ou païen de naissance. Il fut compagnon des voyages et de la prédication de saint Paul et commença à le suivre l'an 51, quand cet apôtre passa de la Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie et la Macédoine, et qu'il mourut en Achaïe; mais on ne sait rien de certain ni sur le temps, ni sur le lieu de sa mort. Outre son *Evangile*, qu'il écrivit sur les Mémoires des apôtres, et dont le caractère est d'être plus historique, et de rapporter plus de faits que de préceptes qui regardent la morale, on a de lui les *Actes des apôtres*. C'est l'histoire de leurs principales actions à Jérusalem et dans la Judée, depuis l'Ascension de J.-C. jusqu'à leur dispersion. Il y rapporte les voyages, la prédication et les actions de saint Paul, jusqu'à la fin des deux années que cet apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire jusqu'à l'an 63 de J.-C. : ce qui donne lieu de croire que ce livre fut composé à Rome. C'est un tableau fidèle des merveilleux accroissements de l'Eglise, et de l'union qui régnait parmi les premiers chrétiens. Il contient l'histoire de 30 ans, et saint Luc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même. Toute l'Eglise l'a toujours reconnu pour un livre canonique. Il est écrit en

ne avec élégance, la narration en est noble, et les discours qu'on y trouve sont remplis d'une saine chaleur. Saint Jérôme dit que « cet ouvrage, composé par un homme qui était médecin de profession, est un remède pour une âme malade. » Saint Luc est celui de tous les auteurs inspirés du nouveau Testament dont les ouvrages ont le mieux écrits en grec. Il y règne une simplicité et en même temps une grâce, une onction, que la littérature profane n'a jamais su rendre. La manière dont il a écrit l'histoire de J.-C., de ses actions et de sa doctrine, a, comme celle des trois autres évangélistes, ce caractère frappant de vérité, ce ton de persuasion et de conviction qui subjugué l'entendement et confond la philosophie la plus irréligieuse. « Disons-nous, demande J.-J. Rousseau, que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on l'invente. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton. Et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (Voy. Marc.) On pense que c'est l'Evangile de saint Luc que saint Paul appelle son *Evangile* dans l'Épître aux Romains. L'Eglise célèbre la fête de cet évangéliste le 18 octobre. Saint Jérôme prétend qu'il demeura dans le célibat, et qu'il vécut jusqu'à 83 ans. Voyez dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, Lardner et Mill.

LUC. Voy. LUCAS.

LUC (de). Voy. DELUC.

LUC (saint). Voy. ESPINAY.

LUCAS. Voy. SIGNORELLI.

LUCAS (Jean-Baptiste de), savant cardinal, natif de Venosa, dans la Basilicate, mort en 1683, à 66 ans, s'éleva à la pourpre par son mérite; car il était d'une naissance très-obscur. On lui doit : des *Notes* sur le concile de Trente; une *Relation curieuse de la cour de Rome*, 1680, in-4; une compilation étendue sur le droit ecclésiastique, en 12 vol. in-fol. Elle est intitulée : *Theatrum justitiae et veritatis*. La meilleure édition est celle de Rome.

LUCAIN (Annæus-Marcus), *Lucanus*, poète latin, naquit à Cordoue en Espagne, l'an 38 de J.-C., d'Annæus Mela, frère de Sénèque le philosophe. Il vint à Rome de bonne heure, fut admis à la cour de Caligula, et s'y fit connaître par ses déclamations en grec et en latin. Plus tard Néron, charmé de son génie, le fit élever avant l'âge aux charges d'augure et de questeur. Cet empereur voulait avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupait dans le monde. Lucain eut la noble imprudence de disputer avec lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Les sujets qu'ils traitèrent étaient *Orphée* et *Niobé*. Lucain s'exerça sur le premier, et Néron sur le second. Cet empereur eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occasions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre. Elle se présenta bientôt. Lucain, irrité contre son persécuteur, entra dans la conjuration

de Pison, et fut condamné à mort. Toute la grâce que lui fit le tyran fut de lui donner le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et prononça, dit Tacite, dans ses derniers moments, les vers de sa *Pharsale* qu'il avait faits sur un soldat qui était mort de la sorte; mais ce sang-froid ne répond guère aux efforts qu'il fit pour se conserver la vie. Il accusa sa mère, et rejeta sur elle tous les complots. Il est difficile de concilier cette lâcheté avec les sentiments élevés que ses ouvrages respirent : mais on sait que les leçons des philosophes ne sont pas toujours d'accord avec leurs actions. Il expira l'an 65 de J.-C. « Telle fut, » dit un philosophe, la fin tragique de Lucain, » qu'une vaine dispute pour un laurier stérile » avança; car peut-être n'eût-il jamais conspiré » contre Néron, si le tyran n'eût pas eu la folie » de joindre à ses autres fureurs celle de vouloir » être bel-esprit. Mais ce qui doit étonner, c'est » que les juges, malgré la terreur et la crainte » qu'il inspirait, aient eu le courage de déclarer » mauvais ses vers, en couronnant ceux de son » rival. » De tous les ouvrages que Lucain a composés, il ne nous reste que sa *Pharsale*, ou la *Guerre de César et de Pompée*, poème épique. Lucain n'a pas osé s'écarter de l'histoire dans ce poème, et par là il l'a rendu sec et aride. En vain veut-il suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentiments; il est fort souvent tombé dans l'enflure, dans le faux sublime et dans le gigantesque. César et Pompée y sont quelquefois petits à force d'y être grands. Ce poète n'emploie ni la poésie brillante d'Homère, ni l'harmonie de Virgile. Mais s'il n'a pas imité les beautés du poète grec et du latin, il a aussi des traits qu'on chercherait vainement dans l'Iliade et dans l'Énéide. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il offre des pensées mâles et hardies, des maximes sages et profondément réfléchies. Lucain périt à l'âge de 27 ans : il était désigné consul pour l'année suivante. La 1^{re} édition de Lucain est de Rome, 1469, in fol.; l'édition *cum variis lectionibus* est de Leyde, 1669, in-8 : celle de Leyde, 1728, en 2 vol. in-4, est plus estimée que celle de 1740; mais toutes le cèdent à l'édition de Strawberry-Hill, 1767, in-4, gr. pap. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbon, 1767, in-12. Brébeuf a traduit la *Pharsale* en vers français et il ne fallait pas moins que l'imagination vive et fougueuse de ce poète pour rendre les beautés et les défauts de l'original. Marmontel et Masson en ont donné deux versions en prose : l'une en 1768, 2 vol. in-8, et l'autre en 1766, 2 vol. in-12. Le ch. de Laurès a publié en 1770 une traduction ou plutôt une imitation de Lucain en vers, in-8, et Amar une en prose en 1816. Enfin une traduction de la *Pharsale*, par MM. Philartète Charles, Guerlon et Courtaud-Diverneresse, 1853-56, 2 vol. in-8, fait partie de la *Bibliothèque lat. franç.* de Panckoucke. La *Pharsale* de Lucain a été traduite en italien par Meloncelli, Rome, 1707, in-4, et par Cristoforo Borcella, Pise, 1804, 2 vol. in-4; en espagnol par D. Juan de Jauregui, Madrid, 1684, in-4; en anglais par Nic. Rowe, Londres, 1708, in-fol.

LUCANUS. Voy. OCELLUS.

LUCAR. Voy. CYRILE LUCAR.

LUCAS. Voy. LUCA.

LUCAS DE LEYDE, peintre et graveur, né en 1494, apporta en naissant un goût décidé pour la peinture, et il le perfectionna par une grande application. A 12 ans, il fit un tableau estimé des connaisseurs. Ses talents lui acquirent l'estime de plusieurs artistes, et particulièrement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avait empoisonné, il passa ses six dernières années dans un état languissant, et presque toujours couché. Il ne cessa pas pour cela de peindre et de graver : *Je veux*, disait-il, *que mon lit me soit un lit d'honneur*. Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expression, ses attitudes sont naturelles, et il a un bon ton dans le choix de ses couleurs; mais il n'a pas jeté assez de variété dans ses têtes; ses draperies ne sont pas bien entendues, son dessin est incorrect, et son pinceau n'est pas assez moelleux.

LUCAS TUDENSIS, ou LUC DE TUY, écrivain du ^{xiii}^e siècle, ainsi nommé parce qu'il était diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient et ailleurs, pour s'informer de la religion et des cérémonies des différentes nations. Il composa à son retour : un ouvrage *contre les Albigeois*, écrit d'une manière exacte et judicieuse, imprimé à Ingolstadt en 1612, et qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères; une *Histoire d'Espagne*, depuis Adam jusqu'en 1236; la *Vie de saint Isidore de Séville*, composée l'an 1236, insérée dans Mabillon.

LUCAS BRUGENSIS (François), ou LUC DE BRUGES, licencié en théologie à Louvain, et doyen de l'église de Saint-Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il possédait les langues grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque. On a de lui : *l'Itinéraire de J.-C.*, tiré des quatre évangélistes; *Commentaires sur les Evangiles*; *Usage de la Paraphrase chaldaïque de la Bible*; *Remarques sur les corrections les plus notables des Bibles latines*; *Notes critiques sur les exemplaires des Bibles latines et les variantes*; ... *sur les variantes des Evangiles*, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol.; des *Concordances de la Bible* selon la Vulgate de Sixte V. Hubert Phalésius, bénédictin de l'abbaye d'Afflighem, mort en 1638, dans le Brabant, l'avait corrigée et augmentée, et une meilleure édition en fut donnée à Anvers, en 1642, in-fol. Mais la plus estimée est celle de Cologne, 1684, in-8 (1). Hugues de Saint-Cher est l'inventeur de cet ouvrage si utile pour trouver sans peine tel passage de l'Ecriture que l'on souhaite; *Instructions pour les confesseurs*; des *Sermons et Oraisons funèbres*, Anvers, in-8.

LUCAS (Paul), né à Rouen en 1664, d'un marchand de cette ville, eut dès sa jeunesse une in-

clination extrême pour les voyages, et il la satisfît dès qu'il put. Il parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie et différents autres pays. Il rapporta un grand nombre de médailles et d'autres curiosités pour le cabinet du roi de France, qui le nomma son antiquaire en 1714, et lui ordonna d'écrire l'histoire de ses voyages. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723. Lucas revint avec une abondante moisson de choses rares, parmi lesquelles on distingua quarante manuscrits pour la bibliothèque du roi, et deux médailles d'or très-curieuses. Sa passion pour les voyages s'étant réveillée en 1736, il partit pour l'Espagne, et mourut à Madrid l'année d'après, après huit mois de maladie. Les relations de ce célèbre voyageur sont en 7 vol. Son *Voyage au Levant*, en 1699, Paris, 1704, est en 2 tom. in-12, qui se relient en un. Son *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la haute et basse Egypte*, en 1704, parut à Paris, 1719, 3 vol. in-12. Son *Voyage dans la Grèce, dans l'Asie-Mineure, dans la Macédoine et dans l'Afrique*, fait en 1714, fut publié à Rouen, 1724, 3 vol. in-12. On assure que ces voyages ont été mis en ordre par différentes personnes : le premier, par Beaudelot de Dairval; le deuxième, par Fourmont l'ainé; et le troisième, par l'abbé Bannier. Ils sont passablement écrits et assez amusants pour ceux qui, dans ces sortes d'ouvrages, ne cherchent ni la vérité ni la vraisemblance. Dans les choses même que le voyageur était le plus à même de vérifier, il n'a mis ni discernement ni exactitude.

LUCAS (Richard), théologien anglais et docteur d'Oxford, né en Ecosse, mourut en 1715, âgé de 76 ans. On a de lui des *Sermons*, une *Morale* sur l'Evangile, des *Pensées chrétiennes*, le *Guide des cieux*, et d'autres ouvrages en anglais.

* LUCAS (Jean-André-Henri), naturaliste, né en 1780 à Paris, mort dans la même ville le 6 février 1825, était fils d'un conservateur du musée : élevé dans cet établissement, il s'occupa de bonne heure de minéralogie et contribua beaucoup à faire disposer d'une manière plus avantageuse pour l'étude les différents échantillons de ce vaste cabinet. Il fit dans l'intérêt de la science un voyage en Italie, d'où il rapporta des morceaux très-précieux du Vésuve et de l'Etna. On doit à Lucas un *Tableau méthodique des espèces minérales*, 1806, 1812, 2 vol. in-8, travail utile dont Haüy porta un jugement avantageux. C'est à lui qu'on est redevable des améliorations qu'a reçues la partie de *Minéralogie* dans la seconde édition du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, par Déterville, et il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dont le 8^e vol. contient une *Notice* sur sa vie.

* LUCAS (Jean-Paul), peintre, né à Toulouse où il mourut en 1808, fut un artiste médiocre, mais passionné pour les arts. Toulouse lui doit la formation de son musée; et on doit lui savoir gré du courage éclairé qu'il déploya contre le vandalisme brutal de quelques conventionnels délégués dans le départ. de la Haute-Garonne, qui voulaient anéantir des chefs-d'œuvre, sous prétexte qu'ils consacraient le souvenir de la superstition et de la féodalité. On

(1) Toutes les éditions des *Concordances de la Bible* ont été surpassées par celle de M. F.-P. Dutripon, Paris, 1838, très-gr. in-4.

a-de ce peintre, *Catalogue historique et critique des tableaux et autres monuments des arts du Musée de Toulouse*, 3^e édit., 1806, et *Précéptes sur la manière d'apprendre à dessiner*, 1804, in-8.

* LUCAS (François), sculpteur, frère du précédent, né à Toulouse en 1736, mort dans la même ville en 1813, obtint le grand prix en 1761, et fut en 1764 nommé professeur de sculpture. Passionné pour les antiquités, il réunit dans une des salles de l'académie autant qu'il put de figures moulées, et y joignit une nombreuse suite de médailles et de figures qu'il avait rapportées d'Italie, dont il forma un cabinet très-curieux. Cet artiste laborieux a exécuté en terre cuite, en plâtre, en bois et en plomb, plus de 150 statues ou bas-reliefs, parmi lesquelles nous citerons les *Adorateurs*, le *Mausolée Puyvert*, la *ville de Toulouse*, et l'*Occitanie*, deux statues colossales, et surtout la *Jonction des deux mers*, grand bas-relief.

* LUCCARI (Jean), jésuite, né à Raguse en 1629, s'était rendu célèbre pour son goût pour la bonne littérature et par son éloquence. Il fut longtemps professeur au collège romain, et compta parmi ses élèves des personnages illustres, entr'autres le cardinal Tolomei, et Jean-François Albani, depuis pape sous le nom de Clément XI. On a de lui plusieurs discours éloquentes dont les principaux sont : les *Oraisons funèbres en latin du card. Lugo*, prononcée dans l'église de la maison professe, Rome, 1660 (*voy. Lugo*) ; et du card. Marie-Ant. Franciotti, 1666 ; *Stanislas Kotska*, drama sacrum, Rome, 1709. Le P. Luccari mourut cette même année, à 80 ans.

LUCCHESINI (Jean-Vincent), savant prélat de Lucques où il était né en 1660, fut secrétaire des papes Clément XI et Benoît XIV, et mourut à Rome, en 1744, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : une *Histoire* de son temps, estimée en Italie, dit l'abbé Lenglet, et qui le serait ailleurs si elle était connue. Elle a paru à Rome, en 1725, 3 vol. in-4. Une *Traduction* en latin des Oraisons de Démosthènes.

* LUCCHESINI (le marquis Jérôme), né en 1752, à Lucques, d'une famille patricienne, étant venu à Berlin, plut à Frédéric le Grand, qui le nomma son bibliothécaire et l'admit dans son intimité. A la mort de ce prince, le nouveau roi l'envoya comme son ambassadeur à Varsovie, où il se conduisit avec beaucoup de dextérité. En mars 1790, il réussit à conclure un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne, et trois mois après il assista aux conférences de Reichenbach, dont le but était de ménager entre l'Autriche et la Porte un traité de paix qui fut conclu l'année suivante à Schistowe. De retour à Varsovie, il quitta cette ville au moment de l'entrée des troupes prussiennes dans la Grande-Pologne, et suivit le roi dans son expédition contre la France. En janvier 1793, nommé ministre à Vienne, il accompagna ensuite le roi vers le Rhin, et le 24 juin, signa devant Mayence le traité d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et l'Angleterre. L'année suivante il suivit encore le roi en Pologne et continua d'être mêlé à toutes les négociations avec l'Autriche. Il vint, en 1802, à Paris, comme plénipotentiaire. A l'époque

du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, il se rendit à Milan pour lui remettre l'ordre de l'Aigle-Noir, au nom du roi de Prusse. Envoyé de nouveau comme plénipotentiaire à Paris, il en partit en 1806, pour une mission secrète relative aux négociations commencées par le comte d'Haugwitz. Lorsque la Prusse eut déclaré la guerre à la France, Lucchesini se retira à Lucques, et devint chambellan de la princesse Elisa. A la chute de l'empire il vint habiter Florence où il mourut le 19 octobre 1825.

* LUCCHESINI (César), frère du précédent, né à Lucques, en 1756, s'occupait avec succès d'études littéraires, lorsqu'il fut, en 1798, député par ses compatriotes au Directoire, pour garantir leur petite république de l'invasion des armées. Le peu de succès de cette démarche le fit renoncer à toute espèce de fonctions publiques, pour se livrer à la culture des belles-lettres, et surtout de la philologie, science dans laquelle il s'était fait un nom. Ses ouvrages, sur des sujets très-variés, s'élevèrent au nombre de 102. Nous citerons : *Essai d'un vocabulaire de la langue provençale* ; *Institution d'économie civile* ; *Essai sur l'Histoire du théâtre italien dans le moyen âge*, 1788 ; *Lettre à Micali sur quelques passages d'Homère*, 1819 ; *Origine du Polythéisme* ; *Histoire littéraire du duché de Lucques* ; *Des sources des langues anciennes et modernes*. Lucchesini mourut dans sa ville natale, le 16 mai 1832.

LUCCHI. *Voy. LUCHI*.

LUCE, pape. *Voy. LUCIUS*.

* LUCE DE LANCIVAL (Jean-Charles-Julien), littérateur, né en 1766 à Saint-Gobin, en Picardie, fit d'excellentes études à Paris, au collège de Louis le Grand. Etant en rhétorique, il composa sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, un poème latin qui lui valut de la part de Frédéric II, roi de Prusse, une lettre et un présent. Peu de temps après, Joseph II lui accorda une pension. De tels encouragements fortifièrent la verve du jeune poète, qui avait fait de Virgile et de Stace ses auteurs favoris, et il donna encore un poème latin sur la paix de 1783 (*De pace carmen*), 1784, in-4. En 1785 parut son poème sur le Globe. Le talent que révélaient ces ouvrages, lui valut, à l'âge de 22 ans, la chaire de rhétorique au collège de Navarre. Il s'attacha, en 1787, à M. de Noë (*voy. ce nom*), évêque de Lescar, qu'il suivit dans son diocèse, en qualité de grand-vicaire ; il avait 28 ans quand on fut obligé de lui couper une jambe ; et cet accident si grave ne lui fit rien perdre de sa gaieté. Il renonça, pendant la terreur, à son ministère, et passa cette phase sanglante de la révolution dans la retraite, occupé de littérature et de poésie. A la réorganisation de l'université, il fut nommé professeur de belles-lettres dans un lycée de Paris et soutint sa réputation d'orateur par les discours qu'il prononça dans les cérémonies publiques. Cependant il était en proie à des maux cruels qu'il souffrait avec courage. Sa tragédie d'*Hector* lui valut la croix de la légion-d'honneur avec une pension de 6,000 fr. Dans le concours qui fut ouvert pour célébrer le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, il rem-

porta le prix. Il était sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta la couronne de laurier. Il expira le lendemain, 17 août 1810, à 44 ans. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1826, 2 vol. in-8, précédées d'une notice sur l'auteur par Colin de Plancy. On y distingue *Achille à Scyros*, poème imité de l'Achilleïde de Stace : six tragédies ; celle d'*Hector*, de laquelle on a dit qu'elle était véritablement homérique et puisée tout entière dans l'Illiade, est la seule qui soit restée au théâtre. M. Villemain, l'un de ses élèves, a publié une notice sur Lancelotti, dans le *Magasin encyclopédique*, 1810, tome 5. (Voy. NOË de).

LUCENA (Jean), jésuite, né dans le Portugal, l'an 1565, mort en 1600, à 35 ans, se rendit célèbre par ses sermons. Il a laissé l'*Histoire des missions* de sa société dans les Indes, avec la *Vie* de saint François-Xavier. Cet ouvrage a été traduit du portugais en latin et en espagnol.

LUCENA (Louis de), né à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Castille, docteur en médecine, florissait dans le xvi^e siècle. Il employa plusieurs années à faire de longs voyages pour étudier la nature. Après diverses courses, il se rendit à Toulouse, où il exerça la médecine. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit son traité *De tuenda, præsertim à peste, integra valetudine, deque hujus morbi remediis*, imprimé en 1523, in-4. L'auteur mourut à Rome en 1552, âgé de 64 ans.

* LUCET (Jean-Claude), avocat, né en 1755 à Pont-de-Veyle en Bresse, où son père exerçait l'état de boulanger, vint de bonne heure à Paris, étudia le droit civil et canonique et ne tarda pas à se faire une réputation au barreau. Plusieurs personnages importants lui donnèrent leur confiance ; mais accusé de malversations, et ne pouvant supporter l'idée du déshonneur, il mit fin à sa vie, le 11 juin 1806, à Vanvres. Les sentiments religieux qu'il professe dans ses ouvrages rendent cette détermination inexplicable : il est à croire que sa raison avait été entièrement aliénée. On a de lui : *Principes du droit canonique universel*, 1789, in-4. Cet ouvrage lui valut, dit-on, une place dans les bureaux du ministre de la justice ; *La religion catholique est la seule vraie, et la seule qui réponde à la dignité et aux besoins de l'homme ; lettres sur différents sujets relatifs à l'état de la religion en France*, in-8 ; *Principes de décision contre le divorce ; De la nécessité et des moyens de défendre les hommes de mérite contre les calomnies et les préjugés injustes*, Paris, 1803, in-8 (publié sous le nom de Couet) ; *L'enseignement de l'Eglise catholique sur le dogme et la morale, recueilli de tous les ouvrages de Bossuet, en conservant partout son style noble et majestueux*, Paris, 1804, 6 vol. in-8. Cet ouvrage, précédé d'une *Vie* de Bossuet et d'une analyse raisonnée de ses ouvrages, n'est point exempt de partialité. On a remarqué, entre autres choses, qu'en donnant un article de l'*Enseignement de l'Eglise* sur le molinisme, il se garde bien de donner celui qui regarde le jansénisme.

* LUCHET (Jean-Pierre-Louis, marquis de), littérateur, né à Saintes le 13 janvier 1740. D'abord officier de cavalerie, il quitta l'état militaire, et se

mit à la tête d'une exploitation de mines. Malheureux dans ses spéculations, il s'enfuit à Lausanne, et y fonda, en 1776, un journal qui ne put se soutenir. Devenu bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel et directeur de son théâtre français, il concourut à former la société des antiquités de Cassel qui le choisit pour son secrétaire. En 1788, il se rendit en Prusse, où il obtint du prince Henri une pension de 2000 écus. Rentré en France à l'approche de la révolution, il y rédigea le *Journal de la ville* qu'il data bizarrement de Charenton, et mourut à Paris en 1792. Parmi ses nombreux ouvrages, presque tous très-médiocres, on citera : *l'Histoire de l'Orléanais*, Amsterdam (Paris), 1766, in-4 ; *Histoire littéraire de Voltaire*, 1782, 6 vol. in-8 ; *Essai sur la secte des illuminés*, 1789, in-8, etc.

* LUCHI (Michel-Ange), cardinal, né à Brescia le 20 août 1744, embrassa l'institut de Saint-Benoît, dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'y distingua par sa piété et son goût pour les études savantes. Il professa plusieurs années la philosophie et la théologie dans les monastères de son ordre. Quoique son penchant le portât plus particulièrement vers le travail du cabinet, il fut obligé d'accepter divers emplois dans sa congrégation. Pie VII, comme lui religieux du Mont-Cassin, devenu pape, le créa cardinal le 23 février 1801. Ce prélat mourut l'année suivante, le 29 septembre, dans son abbaye de Sublac, à 58 ans. On a peine à concevoir qu'une vie aussi courte ait pu suffire à ses immenses travaux. Il a laissé manuscrits 193 ouvrages, dont 74 en grec, et 119 en latin sur des matières d'érudition, de critique, de théologie et de morale. Il les a légués par son testament au pape, qui les a fait déposer dans la bibliothèque du Vatican. Luchi avait le projet de publier une nouvelle *Bibliothèque Polyglotte*, qui, d'après son plan, aurait formé 30 vol. in-fol. Outre la meilleure édition des œuvres de Fortunat (voy. VERNANCE-FORTUNAT), il a publié : *Appiani Alexandrini et Herodiani selecta gr. et lat.*, Rome, 1783, et plusieurs *Dialogues grecs*, imprimés à Florence.

* LUCHI (Bonaventure), cordelier, oncle du précédent, né à Brescia le 16 août 1700, professa la philosophie à Vérone, à Vicence et à Padoue. Après avoir occupé 6 ans la chaire de théologie à Milan, il fut nommé secrétaire du général de son ordre, et lecteur au collège de la Sapience. Clément XIII qui appréciait ses rares talents, sa piété et ses autres vertus, songeait à faire Luchi cardinal ; mais dès lors un parti puissant, qui méditait la destruction des jésuites, lui fit préférer Ganganelli, dont on connaissait les dispositions. Il eut le chapeau, et, quand il fut pape, réalisa les espérances qu'on avait conçues de sa complaisance. (Voy. CLÉMENT XIV.) Le père Luchi mourut à Padoue en janvier 1785. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : *Spinosismi syntagma ad instauranda studia metaphysica, propositum anno 1730 ; Dissertationes duæ de nuditate protoplastorum et de serpente tentatore*, Padoue, 1755. Dans la première de ces dissertations, l'auteur combat Spinoza et Leclerc ; dans la seconde, Grotius et Spencer. *Istruzione pratica sopra*

le regole e costituzioni di S. Francesco d'ell ordine de Minori conventuali, Venise, 1738; *De trajectione maris Idumæi, de sacrificiorum origine et ritu, dissertationes duæ habitæ in gymnasio patavino*, Padoue, 1739.

LUCIDO. Voy. LUCIUS JEAN.

LUCIDUS (Jean), surnommé *Samotheus* ou *Samosathenus*, se distingua dans le x^e siècle par ses progrès dans les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages de chronologie en latin : *De emendatione temporum*; *Epitome emendationis calendarii romani*, etc.

LUCIE ou LUCE (sainte), vierge célèbre dans l'histoire de l'église de Sicile, souffrit le martyre à Syracuse vers l'an 304, sous l'empire de Dioclétien, en prédisant la prochaine tranquillité de l'Eglise, qui eut effectivement lieu après la mort des tyrans et le triomphe de Constantin. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I^{er} fit porter son corps à Metz, où il est honoré dans l'église de St.-Vincent. Les savants ne sont pas tous disposés à reconnaître les actes de cette sainte pour authentiques, quoiqu'ils soient anciens, puisque saint Adhelme, qui vivait dans le vi^e siècle, les a cités. (Voy. les *Acta sincera sanctæ Lucie V. M. ex codice græco primum edita et illustrata, opera et studio Joannis de Joanne Tauromenitani*, Palerme, 1661, 1758, in-8.) Quelque rigueur de critique qu'on puisse exercer à cet égard, il sera toujours vrai que le culte de sainte Lucie, l'idée générale de sa foi et de ses vertus, ont des fondements très-solides, puisque son nom se trouve dans le canon de la messe, pièce de la plus haute antiquité, avec ceux des saints les plus illustres des premiers siècles. Voy. sainte CATHERINE, saint ROCH.

LUCIEN, célèbre sophiste grec, né à Samosate en Syrie, dans une condition médiocre, vécut, selon l'opinion la plus générale, depuis environ l'an 120 de J.-C., jusqu'à l'an 198 ou environ. Il fut mis entre les mains d'un de ses oncles, habile sculpteur; mais, ne se sentant aucune inclination pour l'art de son parent, il cassa la première pierre qu'on lui mit entre les mains. Il embrassa la profession d'avocat; aussi peu propre à la chicane qu'au ciseau, il se consacra à la philosophie et à l'éloquence. Il les professa à Antioche, dans l'Ionie, en Grèce, dans les Gaules et l'Italie. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus longtemps. Commode le nomma greffier du préfet d'Egypte. Lucien demeura longtemps à Rome, et les vices de cette ville lui inspirèrent sa satire intitulée *Nigrinus*. Les ouvrages qu'il écrivit pendant le temps qu'il exerça la profession de rhéteur, furent : les *deux Phalaris*, le *Tyrannicide*, le *Médecin déshérité par son père*, les *Dipsades*, *Zeuxis*, les *Cygnés*, *Hésiode*, *Hérodote*, les *Bains d'Hippias*, *Bacchus*, *Hercule*, le *Scythe*, l'*Eloge de la Patrie*, l'*Eloge de la Mouche*, etc. A quarante ans, il renonça à l'art frivole des rhéteurs, et se livra au pyrrhonisme, qu'il porta à l'extrême. Il écrivit alors les *Dialogues des Dieux et des Morts*, *Timon*, le *Jupiter tragique*, le *Jupiter confondu*, *Charon*, les *Ressuscités*, l'*Assemblée des Dieux*, *Ménippe*, le *Coq*, les *Lapithes*, les *Vaux*, les *Sectes de l'encaen*, les *Dialogues des Courtisanes*,

l'*Ane*, la *Manière d'écrire l'histoire*, traité dédié aux gens de lettres; les *Littérateurs à la solde des grands*, *Charidème*; le *Pérégrinus* et le *Philopatris* ont été mis à l'*index*, etc. Il avait vécu à Athènes avec le vieux philosophe Démonax, et il y fut témoin de l'action du cynique Pérégrinus, apostat du christianisme, qui se brûla publiquement aux jeux olympiques, l'an 163 de J.-C. Suidas rapporte que Lucien mourut dévoré par les chiens, en punition de ce qu'il avait plaisanté sur J.-C.; mais le silence des auteurs contemporains peut rendre cette anecdote douteuse. Selon M. Boissonnade, Lucien serait mort de la goutte, et cette opinion est appuyée sur des raisons très-plausibles. On croit qu'il mourut sous l'empereur Albin, dans un âge fort avancé. Les divers ouvrages de Lucien sont écrits dans un style naturel, vif, plein d'esprit et d'agrément. Il fait éprouver ces sensations vives et agréables que produisent la simplicité fine et l'enjouement naïf de la plaisanterie attique. Lucien est principalement connu par ses *Dialogues des morts*. Il y peint, avec autant de finesse que d'enjouement, les travers, les ridicules et la sottise des philosophes, qui affectent de mépriser les richesses et les honneurs, tandis qu'ils sont dévorés de cupidité et d'orgueil; qui ne parlent que de vertu et de grandeur d'âme, tandis que l'on ne connaît rien de plus lâche ni de plus vicieux parmi les hommes. « Pour comble d'absurdité, dit-il, je vis, » en suivant mes philosophes dans les détails de » leur vie, que leur conduite était partout en con- » tradiction avec leurs principes. Ceux qui parlent » le plus du mépris des richesses sont aussi les » plus intéressés; on les voit tous les jours prêter » à usure et se plaindre sans cesse de leurs débi- » teurs. Ils n'enseignent que pour de l'argent, et » la soif de l'or les rend capables des dernières » bassesses. D'autres, en affectant la plus grande » indifférence pour la gloire, n'ont qu'elle en vue » dans tous leurs travaux. Tels déclament en public » contre la volupté, qui, dans le secret de leur » vie, en sont les esclaves les plus soumis. » Lucien insiste particulièrement sur l'ignorance et les incertitudes qu'il avait observées dans ceux qui se donnaient pour *précepteurs du genre humain*, et qui n'ont jamais pu s'accorder un moment dans les questions les plus intéressantes sur l'origine, le gouvernement et la destination du monde. « L'incertitude et le doute accompagnèrent les pre- » miers pas que je fis dans la connaissance de ce » que les philosophes appellent *le monde*. Je ne » pouvais concevoir ni par qui ni comment il » avait pu être formé, quel avait été son com- » mencement et quelle serait sa fin. Ce fut bien » pis encore, lorsque je vins à examiner en détail » chacune des parties qui le composent. Le hasard » seul me paraissait avoir présidé à la disposition » des étoiles, jetées en apparence sans ordre et » sans dessein dans les espaces du ciel; la matière » et la nature du soleil excitaient vivement ma » curiosité; les phases de la lune et la vicissitude » de ses différents aspects étaient à mes yeux des » merveilles aussi étonnantes qu'incompréhensibles. La splendeur étincelante des éclairs, le

» bruit éclatant du tonnerre, la pluie, la neige et
 » la grêle qui se forment sur nos têtes : tout cela
 » était pour moi autant de mystères inexplicables,
 » et dans lesquels je désespérais de pénétrer jamais
 » sans quelque secours. Pour sortir de cet état
 » d'ignorance et de perplexité, je crus n'avoir rien
 » de mieux à faire que de recourir aux philo-
 » sophes. Persuadé qu'ils étaient les dépositaires
 » de toutes les vérités, et qu'ils dissippaient mes
 » doutes sur ces divers sujets, je m'adressai à ceux
 » d'entre eux que je crus les plus habiles. Je jugeai
 » de leur mérite à la gravité de leur extérieur, à la
 » pâleur de leur visage, et à la longueur de leur
 » barbe; marques infaillibles, selon moi, de la
 » profondeur et de la sublimité de leurs connais-
 » sances. Lorsque je me fus mis entre leurs mains,
 » il fallut convenir du prix, qui n'était pas mo-
 » dique; encore m'obligea-t-on d'en payer la
 » moitié d'avance, avec promesse d'acquitter le
 » reste quand le cours des leçons serait fini. Je
 » voulus d'abord être instruit de tous les contes
 » qu'ils nous font sur ce qui se passe dans le ciel,
 » et savoir comment ils s'y prennent pour nous
 » expliquer l'ordre établi dans l'univers. Quel fut
 » mon étonnement, lorsque mes doctes maîtres,
 » bien loin de dissiper ma première incertitude,
 » me plongèrent dans un aveuglement mille fois
 » plus grand encore! J'avais tous les jours les
 » oreilles rebattues des grands mots de *principes*,
 » de *fin*, d'*atomes*, de *vide*, de *matière*, de *formes*.
 » Ce qu'il y avait de plus insupportable pour moi,
 » c'est que chacun d'eux, en m'enseignant préci-
 » sément le contraire de ce que m'avaient dit les
 » autres, exigeait que je n'eusse confiance qu'en
 » lui seul, et me donnait son système comme le
 » seul bon. » Ces portraits, et beaucoup d'autres
 » que Lucien fait des anciens philosophes, sont re-
 » marquables par leur ressemblance avec ceux que
 » J.-J. Rousseau a tracés des philosophes modernes,
 » et prouvent que la fausse sagesse est la même dans
 » tous les temps. Un autre objet des critiques de
 » Lucien était les dieux du paganisme, et les délires
 » de cette religion absurde. Mais cette partie de ses
 » ouvrages est bien moins intéressante et moins
 » originale; les chrétiens ayant déjà fait avant lui
 » presque toutes les observations sur les extrava-
 » gances de la mythologie. Cette lecture peut même
 » faire de très-mauvaises impressions sur des esprits
 » superficiels. Le satirique confond le vrai et le faux,
 » le bon et le mauvais, et donne à ses sarcasmes
 » une étendue qui compromet les vérités les plus
 » respectables. Les chrétiens, en démolissant le mons-
 » trueux édifice du paganisme, le remplaçaient par
 » un bâtiment auguste, solide et excellentement assorti
 » dans toutes ses parties. Lucien ne sait que détruire,
 » et laisse son lecteur dans un désert qui ne diffère
 » presque point d'un néant parfait. On remarque
 » aussi que ce Grec érige en héros des misérables
 » que la police de nos villes ne souffrirait point dans
 » les rues (*voyez DÉMONAX*); Lucien lui-même s'est
 » assuré une place parmi eux; il ne respecte ni la
 » bienséance ni la pudeur. Son goût pour l'épicu-
 » risme paraît par l'éloge qu'il fait d'Epicure, en
 » l'appelant un homme digne d'être placé sur les au-

tels, un esprit divin, un sage qui a mis dans les
 routes de la vraie sagesse et du vrai bonheur tous
 ceux qui ont écouté ses leçons. Il n'a point écrit
 expressément contre le christianisme; mais il a
 horriblement maltraité et J.-C. et ses adorateurs,
 dans son récit de la mort de Pérégrin, qu'il sup-
 pose très-faussement avoir joué un grand rôle
 parmi les chrétiens. Il est difficile de comprendre
 après cela comment quelques savants ont pu croire
 qu'il a été chrétien lui-même. Le dialogue intitulé
Philopatris, sur lequel ils fondent son prétendu
 christianisme, ne peut avoir été fait par Lucien.
 L'auteur de cet ouvrage, écrit sur la fin du pre-
 mier siècle, dit qu'il avait vu saint Paul, et qu'il
 avait reçu de lui le baptême; ce qui ne convient
 pas à Lucien, qui florissait sous Marc-Aurèle, et
 qui mourut un siècle après saint Paul. (*Voyez les*
Notes de la dernière édition de Lucien à Amsterdam,
 et une savante *Dissertation* de Conrad Gesner.) Les
 ouvrages de Lucien ont été traduits dans plusieurs
 langues, en allemand, par Wieland, en anglais,
 par Franklin, en italien, par Gozzi. D'Ablancourt
 en a donné une version française, Amsterdam,
 1709, 2 vol. in-8; mais quiconque ne les connaît
 que par cette version lâche, infidèle et tronquée,
 ne peut en avoir qu'une très-fausse idée. L'abbé
 Massieu en a donné une meilleure, Paris, 1761, 6 vol.
 in-12, effacée cependant par celle qui a paru en
 1788 avec des *notes* historiques et critiques, par
 Belin de Ballu, Paris, 6 vol. in-8. Les éditions les
 plus recherchées des ouvrages de Lucien sont :
 celles de Paris, 1615, in-fol. en grec et en latin,
 par Bourdelot; d'Amsterdam, 1687, 2 vol. in-8,
cum notis variorum; et de la même ville, 1743,
 3 vol. in-4, auxquels il faut joindre un *Index*,
 Utrecht, 1746, in-4; de Deux-Ponts, 1789-91, 10 vol.
 in-8. Voyez la *Bibliothèque de Fabricius* et la *Pré-
 face* de Belin de Ballu.

LUCIEN (saint), prêtre d'Antioche et martyr,
 né à Samosate, exerça d'abord le sacerdoce à Nico-
 médie. Il évita la fureur de la persécution de Dio-
 clétien; mais ayant été dénoncé par un prêtre
 sabellien, il fut conduit devant Maximin, surnommé
Data. Au lieu de blasphémer la religion chrétienne,
 comme on voulait le lui persuader, il composa
 pour sa défense une *Apologie* éloquentes. Maximin
 le fit tourmenter de plusieurs manières, mais
 n'ayant pu ébranler sa foi, il le fit noyer (selon
 quelques-uns, décapiter), le 7 janvier 312. L'illustre
 martyr emporta au tombeau une grande répu-
 tation de savoir et de sainteté. Il avait ouvert à
 Antioche une école pour développer les principes
 de la religion, et pour aplanir les difficultés de
 l'Écriture. Il ne nous reste aucun des ouvrages
 qu'il avait composés, sinon un *fragment de la*
lettre qu'il écrivit de sa prison aux fidèles de l'é-
 glise d'Antioche. Saint Jérôme dit qu'il avait revu
 avec beaucoup de soin la version des Septante.
 Toutes les églises qui étaient entre Antioche et
 Constantinople se servaient de cette version. On
 l'accuse d'avoir eu du penchant pour l'arianisme.
 Il est certain que les principaux chefs des ariens
 avaient été disciples du saint martyr; mais ils
 s'éloignèrent des vérités que leur maître leur avait

enseignées, et se servirent de son nom pour répandre leurs erreurs. Saint Athanase l'a justifié de façon à dissiper tous les nuages répandus sur sa foi. — Il y a eu trois autres LUCIEN : l'un, martyrisé sous Déce, l'an 250; l'autre, premier évêque de l'église de Beauvais; et un troisième, dont nous avons une *Lettre sur l'invention du corps de saint Etienne*. Il a vécu dans les quatrième et cinquième siècles, et écrivait l'an 415. *Voy. GAMALIEL.*

LUCIFER est le nom qu'on donne ordinairement au premier ange rebelle, précipité du ciel aux enfers; dénomination fondée sur un passage d'Isaïe (*chap. 14*), où ce prophète parle à la vérité littéralement du roi de Babylone, mais qui, dans le sens figuré, exprime très-bien la chute du premier ange. Aussi les saints Pères l'ont-ils ainsi expliqué, et les expressions dont le prophète se sert marquent assez qu'il prétend retracer cet ancien et mémorable événement à l'occasion du châtement de ce roi impie et superbe. La chute des anges n'a pas été inconnue aux sages profanes. *Voy. le Catéch. philos., nos 264, 265, les art. ASMONÉE, ORPHIONÉE, etc.*

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, où il était né dans les premières années du vi^e siècle, convaincu que les ariens, en attaquant saint Athanase, en voulaient réellement à la foi de Nicée, obtint du pape Libère de convoquer un concile à Milan, en 355. Il y soutint la cause de saint Athanase avec tant de véhémence et d'intrépidité, que l'empereur Constance, irrité de son zèle, l'exila à Germanicie en Syrie. Il trouva sur le siège épiscopal de cette ville Eudoxe, l'un des chefs de l'arianisme. Son ardeur contre cette hérésie ne s'y ralentit pas, ce qui le fit transporter à Eleuthéropolis; il y trouva également de quoi exercer son zèle : Eutychius, fameux arien, en était évêque. Ce fut là que ce dernier écrivit son premier livre contre Constance, qui le relégua dans la Thébàide en Egypte, où il resta jusqu'à la mort de ce prince. Lucifer, rappelé sous Julien, en 361, alla à Antioche, y trouva l'église divisée, et ne fit qu'augmenter le schisme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à saint Eusèbe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avait envoyé pour terminer cette querelle. (*Voy. MELÈCE de Mélitine.*) Lucifer, inflexible dans ses sentiments, se sépara de sa communion, et ternit, par cette espèce de schisme, l'éclat de ses triomphes sur l'arianisme. Il causa un autre schisme dont les conséquences furent plus funestes. Il refusa de communiquer non-seulement avec les Pères de Rimini, qui, après leur repentir public, avaient été conservés sur leurs sièges, mais même avec ceux qui les recevaient à la communion, c'est-à-dire avec le pape et toute l'Eglise. Il eut un grand nombre de partisans en Orient, en Egypte, en Afrique, en Espagne et en Sardaigne, qui furent appelés *lucifériens*. Il se retira à Cagliari, où il mourut l'an 371. Il nous reste de lui : cinq *Livres* contre l'empereur Constance; un *Livre* contre les rois apostats; les livres intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs; On ne doit point communiquer avec les hérétiques; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*, imprimés à Paris en 1568, par les soins

de Du Tillet, évêque de Meaux. Le *Recueil des œuvres de Lucifer* a été reproduit dans le tom. 4 de la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Lyon, et par les frères Coletti, Venise, 1778, in-fol. édit. complète. Ces ouvrages sont écrits avec aigreur; et, malgré les éloges que quelques Pères ont pu en faire par égard au zèle de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut disconvenir que son caractère n'était pas assez modéré, ni ses expressions assez mesurées. Lucifer était recommandable par des mœurs pures, par son savoir, par son détachement du monde. Les anciens auteurs ne lui reprochant que son schisme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à ses sectateurs : ceux-ci en ont été les inventeurs; et quant à son schisme, il peut se faire qu'il ne l'ait point envisagé comme une vraie séparation, mais seulement comme un mécontentement marqué, qu'il croyait devoir témoigner pour ramener les autres à une rigueur qui lui paraissait nécessaire. « Dans ces temps, dit un auteur moderne, où les » communications entre les provinces et les évê- » ques étaient peu régulières et peu sûres, où le » conflit des opinions et les rapports contradictoires » rendaient l'état des choses difficile à connaître, » il peut se faire que Lucifer ait été mal instruit de » l'affaire de Rimini, et des autres qui ont outré » son zèle et dérouté sa prudence. » On célèbre sa fête à Cagliari le 20 mai. Les curieux peuvent consulter un livre imprimé dans cette ville en 1639, sous ce titre : *Defensio sanctitatis B. Luciferi*. Voyez saint Jérôme, *adversus luciferianos*; saint Ambroise, *De obitu Satyri*; Tillemont, dom Ceillier, etc.

LUCILIO. *Voy. VANNINI.*

LUCILIUS (Caius), le plus ancien poète satirique latin dont il nous reste quelques fragments, chevalier romain, né à Suessa dans le Latium, vers l'an 147 avant J.-C., était grand-oncle maternel de Pompée. Il porta d'abord les armes, suivant quelques écrivains, sous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, et fut intimement lié avec ce général, que, par ses bons mots, il délassait des fatigues des armées. On regarde Lucilius comme l'inventeur de la satire parmi les Latins, parce qu'il lui donna sa dernière forme, telle qu'Horace, Perse et Juvénal l'imitèrent depuis. Ennius et Pacuvius avaient, à la vérité, travaillé dans ce genre; mais leurs essais étaient trop grossiers pour qu'on leur donnât l'honneur de l'invention. Lucilius leur fut supérieur, et il fut surpassé à son tour par ceux qui vinrent après lui. Horace le compare à un fleuve qui roule un sable précieux parmi beaucoup de boue. De trente livres de *Satires* qu'il avait composées, il ne nous reste que quelques fragments, imprimés dans le *Corps des poètes latins* de Maillaire. François Douza les a publiés séparément et les meilleures éditions sont celle d'Amsterdam, 1661, in-4, avec de savantes remarques, et celle des frères Volpi, Padoue, Comino, 1735, in-8. Lucilius mourut à Naples, âgé seulement de 46 ans, vers l'an 102 avant J.-C. Ce poète disait qu'il ne voulait ni des lecteurs trop savants, ni des lecteurs trop ignorants; il eut ce qu'il souhaitait. Ses talents firent des enthousiastes qui, le fouet à

la main, châtiaient ceux qui osaient dire du mal de ses vers. Leur admiration était déraisonnable à plusieurs égards; Lucilius versifiait durement; et quoiqu'il travaillât avec précipitation, ses ouvrages avaient un air forcé. Quintilien en fait un grand éloge.

LUCILLE, impératrice romaine, fille de Marc-Aurèle et de Faustine, et sœur de l'empereur Commode, naquit l'an 146 de J.-C. Elle ne valait pas mieux que son frère pour lequel elle eut, dit-on, des complaisances criminelles, et ne donna pas une grande idée de l'éducation qu'elle reçut du philosophe son père. Mariée, à l'âge de 17 ans, à un homme qu'elle n'aimait pas (Lucius Verus), elle avait donné son affection à un amant qu'elle voulait élever aux plus hautes dignités, et ne pouvait souffrir de se voir obligée de céder le pas à Crispine, épouse de Commode. Ces raisons la portèrent à former une conjuration contre ce prince. Pompéien, à qui elle avait fiancé sa fille, fut le principal acteur de cette tragédie. Elle y fit aussi entrer Quadrat et plusieurs autres sénateurs; mais elle n'en dit rien à son mari. Commode, entrant un jour dans l'amphithéâtre par un endroit secret et obscur, le jeune Pompéien, qui l'y attendait, lui montra son poignard et lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie*. Tandis qu'il veut le massacrer, les gardes de l'empereur l'arrêtent; bientôt son procès et celui de ses complices furent faits, ils subirent le dernier supplice. Lucille fut envoyée en exil à Caprée, et, quelque temps après, on la fit périr (184); elle avait environ 38 ans.

LUCINI (Louis-Marie), religieux de l'ordre de Saint-Dominique et cardinal, était né à Côme dans le Milanais, en 1666. Plusieurs biographes placent la naissance du cardinal Lucini en l'an 1669; Moréri, tom. 3, pag. 243, le fait naître en 1666. Il était issu d'une famille illustre, et avait quitté les avantages de la naissance pour embrasser la pauvreté religieuse. Aux vertus de son état il joignait une rare capacité, et jouissait d'une grande estime dans son ordre, où il fut appelé à remplir les emplois les plus honorables. En 1724, il était commissaire du saint Office; en 1743, Benoît XIV, dans sa première promotion, le créa cardinal. Il est auteur des ouvrages suivants : *Esame e difesa del decreto pubblicato in Pondichery, di Mgr. di Tournon, etc., approvato e confermato con breve del sommo pontefice Benedetto XIII, in Roma, nella stamperia Vaticana, 1728, in-4*. C'est, dit un critique, un chaos d'érudition; *Anthithesis contra Hyacinthum Serry, conanem pontificiam infallibilitatem certis terminis circumscribere*, Milan, 1736; *Privilegia romani pontificis*, Venise, 1775. C'était un homme instruit, d'un jugement solide, mais très-attaché aux opinions romaines, il mourut vers 1743, âgé de 79 ans.

LUCIUS VERUS, empereur. Voy. VERUS.

LUCIUS 1^{er}, (saint), monta sur la chaire de saint Pierre après saint Corneille, le 18 octobre 252, et fut exilé aussitôt après son élection. Il reçut la couronne du martyre le 4 ou le 5 de mars 253, n'ayant gouverné l'Eglise que cinq mois et quelques jours. Il ne reste rien de lui. Saint Cyprien lui écrivit une

lettre sur sa promotion et sur son bannissement, qui ne fut pas long; il lui en écrivit une seconde lorsque le pape fut rappelé de son exil, pour lui témoigner la part qu'il prenait à cet événement. Entre autres décrets qu'on lui attribue, il y en a un qui ordonne que *l'évêque sera toujours accompagné de deux prêtres et de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de sa conduite*. Saint Etienne lui succéda.

LUCIUS II (Gérard de CACCIANEMICI), natif de Bologne, bibliothécaire et chancelier de l'Eglise de Rome, puis cardinal, employé en diverses légations, succéda au pape Célestin II en 1144. Il eut beaucoup à souffrir des partisans d'Arnauld de Bresse, et mourut à Rome le 13 février 1145, d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute populaire. On a de lui dix *Epîtres*, qu'on trouve dans les *Annales* de Baronius et dans la *Bibliothèque* de Cluny. Il eut pour successeur Eugène III.

LUCIUS III (Ubaldo ALLICINGOLI), natif de Lucques, succéda au pape Alexandre III en 1181. Le peuple de Rome s'étant soulevé contre lui, il se retira à Vérone; mais peu après il rentra dans sa capitale et soumit les rebelles avec le secours des princes d'Italie. Il fut ensuite obligé de se retirer de nouveau à Vérone, où il mourut en 1185. On a de lui trois *Epîtres*. Ce pape, dans le concile tenu à Vérone l'an 1184, où l'empereur Frédéric fut présent, fit une *Constitution* bien raisonnée, dans laquelle on voit le concours des deux puissances pour l'extirpation des hérésies. On y entrevoit aussi l'origine de l'inquisition contre les hérétiques, en ce que cette constitution ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes ou par des commissaires, des personnes suspectes d'hérésie; ce qui est d'ailleurs un devoir inhérent à la qualité d'évêque, et l'on peut dire que l'inquisition, sagement constituée et administrée, n'est qu'un supplément de la vigilance épiscopale. On y voit encore qu'après que l'Eglise avait employé contre les coupables les peines spirituelles, elle les abandonnait au bras séculier, pour exercer contre eux les peines temporelles. (Voy. ISABELLE de Castille, LIMBORCH, etc.) On comprend que, sous ce point de vue, les hérétiques ne l'ont pas épargné. Par un plat calembourg, ils l'ont comparé au brochet, en latin *Lucius*, dans une épigramme qui commence ainsi :

Lucius est piscis, rex atque tyrannus aquarum.

A quo discordat Lucius ille parum.

Lucius III eut pour successeur Urbain III.

LUCIUS (saint), évêque d'Andrinople vers le milieu du quatrième siècle, célèbre dans l'Eglise par ses exils, et par le zèle qu'il fit paraître pour la foi catholique contre les ariens, était né dans les Gaules. On croit qu'il assista au concile de Sardique en 347, et qu'il mourut en exil.

LUCIUS, fameux arien, fut chassé du siège d'Alexandrie en 377, et mourut ensuite misérablement. Il avait usurpé le siège d'Alexandrie sur saint Athanase.

LUCIUS, Lucido ou Lucio (Jean), né dans le xv^e siècle à Trau en Dalmatie, d'où il est désigné quelquefois par le nom latin de *Traguriensis*. Issu d'une famille noble et ancienne, il fit ses études à

Rome avec succès, et acquit l'estime des savants, surtout d'Ugheli, qui lui conseilla d'écrire l'histoire de sa patrie. Il suivit ce conseil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches nécessaires, visita les archives, les bibliothèques des monastères; mais il fut arrêté au milieu de ses recherches. Un nommé Paul Andronic, jaloux de son mérite et de ses talents, lui suscita des désagréments qui l'engagèrent à retourner à Rome, où il travailla à l'histoire projetée autant que ses mémoires le lui permirent. Il mourut en 1664. Ses ouvrages sont : *Mémoires historiques de Trau*, Venise, 1673, in-4, en italien, reproduit avec un nouveau frontispice sous ce titre : *Histoire de la Dalmatie, et en particulier de Trau, de Spalatro et de Sebenico*, Venise, 1674, in-4; *Dalmata illustrata, seu Commentarii rerum Dalmaticæ, et Croatiae*, 1666, in-fol.; Vienne, 1758, in-fol.; et dans *Scriptores rerum hungaricarum*, avec la Vie de l'auteur, par Mathias Belins. Il y règne beaucoup de critique, et les savants regrettaient qu'il n'ait pu le rendre aussi complet qu'il l'aurait voulu; *Inscriptiones Dalmaticæ, etc.; Adenda vel corrigenda in opere de regno Dalmatiæ et Croatiae*, Venise, 1673, in-4.

LUCRÈCE (LUCRETIA), dame romaine, épousa Collatin, parent de Tarquin, roi de Rome. Un jour que son époux était à table avec les fils de ce monarque, il peignit la beauté de sa femme avec des couleurs si brillantes, que Sextus, fils aîné de Tarquin, prit du goût pour elle. Collatin l'ayant menée chez lui le même jour, il vit que le portrait n'était pas flatté, et son amour naissant devint une passion violente. Impétueux dans ses desirs, il se déroba quelques jours après au camp d'Ardée pour voir l'objet de ses vœux. Il se glissa pendant la nuit dans sa chambre et menaça de la tuer, et avec elle l'esclave qui le suivait, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fit croire que la mort de l'un et de l'autre avait été le châtiment de leur crime. Lucrèce succomba à cette crainte, et Sextus, après avoir satisfait ses desirs, la laisse dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeler à l'instant son père, son mari et ses parents, leur fait promettre de venger son outrage, et s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 508 ou 509 avant J.-C. Le fer sanglant dont elle s'était percée fut le signal de la liberté romaine. On convoque le sénat, on expose à ses yeux le corps de Lucrèce, et les Tarquins sont proscrits à jamais. Le tableau que fait Ovide de cette catastrophe, au 2^e livre de ses *Fastes*, est touchant et tracé de main de maître : cette infortunée ayant commencé le récit de sa funeste aventure devant ses parents assemblés, lorsqu'elle en fut venue à l'attentat qui consumma sa honte : *Restabant ultima*, dit le poète... *Flevit*. Ce dernier trait est d'une vérité et d'une simplicité sublime. Cette histoire prouve combien la foi conjugale était sacrée chez les anciennes nations, aussi longtemps que le luxe et la corruption des mœurs n'en altérèrent point les principes. (Voy. ASMELECH.) On a souvent comparé Lucrèce à Susanne; mais tout l'avantage de la comparaison est à celle-ci. L'une préféra la vie à la vertu, et s'en priva ensuite dans l'accès d'un inutile désespoir; l'autre ai-

ma mieux mourir et essayer le reproche du crime que de le commettre. On connaît ces beaux vers latins :

*Castæ Susannæ placet; Lucretia, cede Susannæ;
Tu post, illa mori maluit ante scelus.*

Un auteur moderne a fait contraster avec la faiblesse et les tardifs regrets de Lucrèce l'intrépidité d'une jeune religieuse, assaillie par cinq ou six soldats forcenés dans le pillage d'une ville de Pologne. « Pâle du danger que court son innocence, elle se » prosterne aux pieds d'un de ces furieux, et lui » dit : Si tu veux me respecter, je te rendrai invul- » nérable; ce secret vient de mes pères, fais-en » l'essai sur moi. Le soldat crédule tire son sabre » et lui tranche la tête. » Sans juger avec rigueur la moralité de cette action sous tous les rapports, il faut convenir qu'en fait de courage et de chasteté, elle est bien propre à confondre les panégyristes de Lucrèce.

LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus), poète et philosophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, l'an 95 avant J.-C. Jeté au milieu des temps les plus orageux de la république, témoin des proscriptions de Marius et de Sylla et de toutes les horreurs de la guerre civile, il ne joua aucun rôle dans ces scènes sanglantes, se tint dans un sage éloignement des tempêtes politiques, et chercha dans le sein de l'étude un asile contre la turbulence des factions. Il avait fait ses études à Athènes, et c'est dans cette ville qu'il puisa les principes de la philosophie d'Epicure. Il fut le premier qui fit paraître dans Rome la physique, ornée des fleurs de la poésie. Le poète philosophe adopta l'*infini* d'Anaximandre et les *atomes* de Démocrite. Il tâche de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux d'Epicure, dans son poème *De rerum natura*, en six livres. Son ouvrage est moins un poème héroïque qu'une suite de raisonnements, quelquefois bons, mais plus souvent absurdes. Jamais homme ne nia plus hardiment la Providence, et ne parla avec plus de témérité de Dieu. Il semble que son but n'ait été que de détruire l'empire de la Divinité, et d'enlever à l'homme les consolations que lui présentent la religion et une raison saine, qui, par la vue et l'usage des créatures, fait remonter jusqu'au Créateur. Il croit l'en dédommager par la jouissance des plaisirs sensuels annoncés dans l'invocation même de son poème, où il appelle Vénus la seule mère des plaisirs dont les hommes et les dieux puissent espérer de jouir :

Enceadum genitrix, divamque hominumque voluptas.

Cette brutale philosophie l'aveugla au point d'assurer que les yeux n'étaient pas faits pour voir, mais qu'on s'avisait de voir, parce qu'on avait des yeux. (Voy. EPICURE.) Le poète ne vaut guère mieux que le philosophe. On a vu des littérateurs épris de la doctrine d'Epicure, pousser l'enthousiasme jusqu'à préférer son chantre à celui d'Enée. Ce paradoxe n'est pas nouveau; un ancien s'en plaignait déjà : *Lucilius pro Horatio, Lucretium pro Virgilio legunt*. (Author. anon. *De causis corruptæ eloq.*) Il faut convenir que pour cela la corruption du goût ne suffit pas; il faut encore celle de l'esprit et du cœur. Quoique né avant Auguste, on prendrait Lu-

crée pour un écrivain postérieur de trois siècles à Virgile, tant son style est dur, sa versification négligée, sa marche pénible et embarrassée. On a beau dire que le pinceau de la poésie n'est pas fait pour les objets qu'il avait à peindre; cette excuse, imaginée par quelques-uns de ses partisans, est suffisamment réfutée par les *Georgiques*, dont la nature est aussi didactique que celle du poème épicurien. Lucrèce se fit mourir à la fleur de son âge, à 42 ans, la 52^e avant J.-C., dans une frénésie causée, dit-on, par un philtre que lui donna sa maîtresse; mais si l'on considère la multitude des suicides que la doctrine d'Epicure produit tous les jours parmi nous, on ne sera pas dans le cas de recourir au philtre. Il est d'ailleurs constant que sa tête était depuis quelque temps dérangée par une bile noire, fruit de ses longues méditations sur le désespérant système du néant. La première édition de son ouvrage, faite à Vérone en 1486, est recherchée. On a encore celles de Venise, Alde, 1500-15; celle de Lambin, Paris, 1563, 1570, in-4; celle de Michel Dufay (*Fayus*), *ad usum Delphini*, 1680, in-4. Celle de Gréech, avec la traduction en anglais, Oxford, 1695, in-8, est plus belle que la réimpression de 1717. Ce traducteur avait si bien médité l'original, qu'il prit aussi le parti de se détruire à l'âge de 41 ans. Nous avons encore l'édition de Maillaire, Londres, 1713, in-12; celle d'Havercamp, Leyde, 1725; celle de Bentley et Wakelield, Londres, 1796-97, 3 vol. in-4; celle de Glasgow, 1813, 4 vol. in-8. Le baron des Coutures (*voy. COUTURES*), en publia une traduction française en 1685, avec des notes. Cette version, qui n'est pas exacte, et qui pourrait être mieux écrite, a été éclipsée par celle qu'a donnée M. La Grange, avec de savantes notes, Paris, 1767, 2 volumes in-8 et in-12. M. Le Blanc de Guillet en a donné en 1789 une traduction en vers, dont un critique a porté le jugement qui suit : « Une justice qu'il faut rendre à M. Le Blanc, » c'est qu'il ne contribuera point par les charmes de son style à répandre et à faire aimer le poison » de cette doctrine scandaleuse et impie : sa poésie » est un puissant antidote contre la séduction. » M. de Pongerville a publié en 1823 une traduction en vers de Lucrèce, 2 vol. in-8; elle a eu d'honorables suffrages; nous n'osons cependant croire qu'on ait voulu les donner aux dissertations dans lesquelles le traducteur essaie vainement de laver Lucrèce du reproche d'athéisme. La traduction en prose de M. de Pongerville, qui fait partie de la *Bibl. lat. franc.* de Panckoucke, n'a pas eu le même succès que sa trad. en vers. (*Voy. MAROLLES, Michel, HÉNAULT, Jean, POLIGNAC et MARCHETTI.*)

LUCRÈCE. *Voy. OBIZZI.*

LUCULLUS (Lucius Licinius), de famille consulaire, naquit vers l'an 115 avant J.-C. Il montra de bonne heure des dispositions pour la philosophie et pour l'éloquence. Après avoir paru avec éclat dans le barreau, il fut fait questeur en Asie et préteur en Afrique. Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de justice et d'humanité. Ses premiers exploits militaires furent contre Amilcar, sur lequel il remporta deux victoires navales. Elevé au consulat et chargé de faire la guerre à Mithridate,

il dégagna son collègue Cotta, que l'ennemi avait enfermé dans Chalcédoine, et remporta une victoire sur les bords du Granique, l'an 74 avant J.-C. L'année d'après, il reprit la Bithynie, à l'exception de la ville de Nicomédie, où Mithridate s'était enfermé. Il détruisit dans deux journées une flotte que ce prince envoyait en Italie. Mithridate, désespéré de la perte de ses forces maritimes, se retira dans son royaume, où le vainqueur le poursuivit. Les progrès de Lucullus furent d'abord assez lents, mais la fortune le seconda ensuite au-delà de ses espérances, et le dédommagea bien du danger qu'il avait couru d'être assassiné par un transfuge vendu à Mithridate. Les troupes de ce prince, ayant attaqué dans un lieu désavantageux un convoi escorté par quelques milliers de Romains, furent entièrement défaits et dissipés. L'alarme fut si vive dans le camp de Mithridate, qu'il prit la fuite, et se réfugia chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie, l'an 72 avant J.-C. Lucullus passa l'Euphrate et vint fondre sur Tigrane, qui l'attendait avec une armée formidable. Ce lâche monarque fut des premiers à tourner le dos, dès qu'il vit le général romain s'avancer fièrement à pied et l'épée à la main. En fuyant, il perdit son diadème, qui tomba entre les mains de Lucullus; le consul, avec une poignée d'hommes, lui tua ou lui prit cent mille fantassins, et presque toute sa cavalerie. La prise de Tigranocerte, capitale du royaume, suivit de près cette victoire. Le roi d'Arménie avait transporté une partie de ses richesses dans cette ville; elles devinrent la proie du vainqueur. Ces succès de Lucullus ne se soutinrent pas; il n'essuya personnellement aucune défaite, mais il aliéna l'esprit de ses soldats par trop de sévérité et de hauteur. Cicéron appuya, par sa belle oraison *Pro lege Manilia*, le vœu public, qui désignait Pompée pour le remplacer, et ce général vint effectivement lui ôter le commandement. Cependant le vainqueur de Tigrane, de retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Sa vie fut depuis moins brillante, mais plus douce et plus tranquille. Il reconnut, et il dit souvent à ses amis, que la fortune avait des bornes qu'un homme d'esprit devait connaître. Livré à l'étude et au commerce des hommes les plus ingénieux et les plus polis de son siècle, il passait avec eux les jours entiers dans une riche bibliothèque qu'il avait remplie de livres précieux, et destinés à l'usage de tous les savants. Il surpassa en magnificence et en luxe les plus grands rois de l'Asie, qu'il avait su vaincre. Il avait plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité; et ce nom était, pour son maître-d'hôtel, le signal de la dépense qu'il voulait faire. Pompée et Cicéron l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperait dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûta 25,000 livres. Il se fâcha un jour très-sérieusement contre son maître-d'hôtel, qui, sachant qu'il devait souper seul, avait fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : « Ne savais-tu pas, lui dit-il, qu'aujourd'hui Lucullus devait souper chez Lucullus? » Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers que l'on ait vus en Europe. On lui attribue aussi l'importation du par-

chemin. Il tomba en démence dans ses derniers jours, et mourut à l'âge de 67 à 68 ans, avec la réputation d'un homme qui égalait Sylla pour le mérite militaire, et le surpassait pour les vertus civiles. Il fut fils tendre, bon frère, père indulgent, ami sincère, maître généreux, excellent citoyen, général habile. Il se piquait de la plus grande droiture, et, malgré ses profusions, il eût été difficile de trouver dans l'ancienne Rome un homme d'une probité plus sévère. Voy. l'Histoire de Lucullus, dans Plutarque et dans le premier volume des *Mélanges historiques et critiques* de M. le président d'Orbessan.

LUDEWIG (Jean-Pierre de), en latin *Ludovicus*, conseiller intime du roi de Prusse, chancelier du duché de Magdebourg, professeur en droit, naquit au château de Hohenhard, dans la Souabe, le 15 août 1668. Il étudia dans les universités de Tübingue, de Wittemberg et de Halle, devint professeur de philosophie en 1695, et fut chargé quelque temps après des intérêts de l'électeur de Brandebourg au congrès de Riswick. Après avoir visité une partie de la Hollande et différents cours d'Allemagne, il revint à Halle, en 1700, quitta la chaire de philosophie pour celle d'histoire, prit ensuite celle de droit public, et devint en 1722, chancelier de l'université de Halle et du duché de Magdebourg; il était en outre archiviste et historiographe depuis 1704, lorsqu'il mourut le 7 septembre 1743, à 75 ans. Ludewig a beaucoup écrit en latin et en allemand. On a de lui : *Novum volumen Scriptorum rerum germanicarum*, Francfort et Leipsig, 1718, 2 tom. in-fol.; *Manuscripta omnis ævi, diplomata ac monumenta inelita*, 1720-1740, 12 vol. in-8; la *Vie de Justinien et de Tribonien*, 1731; *Œuvres diverses*, 1720, 2 vol.; *Recueil des écrivains de l'histoire de l'évêché de Wurtzbourg*, Francfort, 1713, in-fol., en allemand; la plupart n'avaient pas encore été imprimés; *Recueil des écrivains de l'évêché de Bamberg*, 1718, in-fol. Ces recueils sont estimés et recherchés. On peut lire son *Eloge* dans le t. 4 des *Journaux de Florence*. On trouvera la liste de ses ouvrages dans la *Gelehrte Europa*, de Goetten, 1735; dans la *Pinacotheca script. nostra ætate literis illustrium*, de Brucker, et surtout dans l'ouvrage de Frédéric Wideburg intitulé : *De vita et scriptis J.-P. de Ludewig, commentarius*, Halle, 1757, in-8.

LUDGER (saint), né vers l'an 743, d'une des premières maisons de Frise, fut mis de bonne heure, selon ses désirs, sous la conduite de saint Grégoire, disciple et successeur de saint Boniface, qui, prenant un soin particulier de son éducation, et charmé des progrès que son élève faisait dans les sciences de la vertu, lui donna la tonsure cléricale. Ludger, voulant se perfectionner de plus en plus dans les connaissances propres à former son esprit et son cœur, passa en Angleterre et suivit pendant quatre ans et demi le célèbre Alcuin, qui était à la tête de l'école d'York. Avaré de son temps, il en partageait tous les moments entre les exercices de la religion et l'étude de l'écriture et des saints Pères. En 773, il retourna dans sa patrie; et saint Grégoire étant mort en 776, Albéric, son successeur,

éleva Ludger à la dignité sacerdotale, et l'employa plusieurs années à prêcher l'Evangile dans la Frise. Le succès répondit à son zèle. Il convertit une multitude innombrable d'infidèles et de mauvais chrétiens, fonda plusieurs monastères, et bâtit des églises de toutes parts sur les ruines du paganisme. Mais les Saxons étant venus fondre sur la Frise, il fut obligé d'interrompre ses travaux apostoliques et de quitter le pays. Pendant ce temps, il fit un voyage à Rome, afin de consulter le pape Adrien II sur le parti qu'il avait à prendre pour exécuter la volonté de Dieu. Il se retira au Mont-Cassin pendant trois ans, et y pratiqua toutes les austérités de cette maison, sans y avoir fait néanmoins de vœux monastiques. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, et s'étant rendu maître de la Frise en 787, Ludger revint dans son pays et y continua ses missions. Il annonça l'Evangile aux Saxons, et en convertit un grand nombre. Il porta la lumière de la foi dans la Westphalie, et fonda le monastère de Werden dans le comté de la Marck. En 802, Hildebrand, archevêque de Cologne, sacra Ludger évêque de Mimigardesford, malgré la résistance de ce dernier. Ce fut alors que la ville de Mimigardesford prit le nom de Munster, du monastère que Ludger y bâtit pour des chanoines réguliers, destinés à faire l'office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à son diocèse cinq cantons de la Frise, qu'il avait gagnés à J.-C. On lui est encore redevable de la fondation du monastère de Helmstadt, dans le duché de Brunswick, qui depuis fut appelé de son nom. Doux et affable envers les pauvres, il était plein de fermeté et de résolution à l'égard des riches enflés de leurs trésors, et d'une rigueur inflexible envers les pécheurs impénitents. Une dame de qualité, coupable d'inceste, en fit l'expérience. Elle ne put rien gagner sur l'esprit de l'évêque, et comme elle ne se corrigeait pas, il la retrancha de la communion des fidèles. Dans tous les temps, la vertu eut des censeurs et des calomniateurs. Aussi celle de Ludger n'en fut pas à l'abri. On le décria auprès de Charlemagne; on lui reprocha qu'il ruinait son évêché, qu'il négligeait l'embellissement des églises de sa juridiction. Le prince donna dans le piège, et ordonna à Ludger de se rendre à la cour. Ludger obéit. Le lendemain de son arrivée, un officier le vint avertir que l'empereur l'attendait; mais comme il était occupé à dire son office, il répondit qu'il irait trouver le prince aussitôt qu'il aurait fini. L'empereur le fit chercher jusqu'à trois fois, et dès qu'il fut arrivé, Charlemagne lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faisait attendre si longtemps : « Je sais, sire, dit-il, tout ce que je dois à votre majesté; mais j'ai cru que » vous ne trouveriez pas mauvais que Dieu eût la » préférence. Quand on est avec lui, il faut oublier » toutes les autres choses. D'ailleurs, en agissant » de la sorte, je me suis conformé aux intentions » de votre majesté, puisque après m'avoir choisi » pour évêque, elle m'a commandé de préférer le » service de Dieu à celui des hommes. » Cette réponse fit seule sa justification, et l'empereur le traita avec distinction, et disgracia ceux qui avaient voulu le perdre. Ludger mourut en 809, après avoir

exercé jusqu'au dernier moment les fonctions de l'apostolat.

LUDOLPHE VAN CEULEN. Voy. VAN CEULEN.

LUDOLPHE DE SAXE, d'abord dominicain, puis chartreux, était prieur de Strasbourg en 1530. Outre une Traduction du livre de l'*Imitation* qu'il passe pour avoir faite, on lui doit une *Vie de Jésus-Christ*, in-fol., en latin, imprimée à ce qu'on croit, en 1474, dans son monastère; elle a été réimprimée avec une version française en 2 vol. in-fol. Ces deux éditions sont peu communes. Cette traduction retouchée et réimprimée en 1580, faisait les délices de M^{me} de Chantal. Il en a paru une nouvelle, très-supérieure à l'ancienne sous le rapport du style, Paris, 1847, 2 vol. in-12.

LUDOLPHE ou LUDOLF (Job), savant orientaliste, né en 1624 à Erfurt d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Il voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différents pays, en rechercha les curiosités naturelles et les antiquités, et forma des liaisons avec les savants. Ludolphe avait été précepteur des enfants du duc de Saxe-Gotha avec lesquels il voyagea en Europe. Il vint à Paris, et l'ambassadeur de Suède lui confia l'éducation de ses enfants. En 1649, il fut envoyé à Rome pour recueillir les *Mémoires* que J. Magnus, évêque d'Upsal, devait y avoir laissés; mais ses recherches furent inutiles. C'est dans cette ville qu'il étudia la langue éthiopienne, laquelle lui fut très-utile dans l'histoire qu'il publia sur cette nation. Il fut conseiller à Erfurt pendant près de 18 ans, et se retira à Francfort-sur-le-Mein avec sa famille. L'électeur palatin le mit à la tête de ses affaires, et lui confia le soin de ses revenus. Ludolphe était aussi propre aux affaires de l'état qu'aux recherches pénibles des sciences. Son ardeur pour le travail était si vive, que dans ses repas mêmes il avait toujours un livre devant les yeux. Il savait vingt-cinq langues. Il mourut à Francfort en 1704, à quatre-vingts ans. Ses principaux ouvrages sont : *Historia ethiopica*, Francfort, 1681, in-fol. On en publia en 1684 un abrégé en français. Un *Commentaire sur cette histoire*, 1691, in-fol., en latin; un *Appendix* pour le même ouvrage, 1693, in-4, en latin. L'histoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes, sont développées dans ces différents écrits avec beaucoup d'érudition, mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé plusieurs fautes dans son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et dans sa *Collection des liturgies orientales*; une *Grammaire* et un *Dictionnaire abyssin*, 1698, in-fol.; *Dissertatio de locustis*, Francfort, 1694, in-fol.; *Fasta Ecclesiae alexandrinæ*, Francfort, 1691, in-fol.; un grand nombre d'autres *Ouvrages*, dont on peut voir la liste dans la *Vie* de Ludolphe par Juncker; mais il ne faut pas s'en tenir à l'idée exagérée que ce biographe donne des qualités et des connaissances de son héros.

LUDOVIC SFORCE. Voy. SFORCE.

LUGO (Jean de), cardinal, né à Madrid en 1583, se disait de Séville, parce que son père y faisait sa résidence. Il se fit jésuite en 1605; et lorsque son père mourut, il partagea sa succession, qui était

fort considérable, entre les jésuites de Séville et ceux de Salamanque. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie en divers collèges, il fut envoyé à Rome pour y professer cette dernière science; ce qu'il fit avec succès pendant 20 ans. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal en 1643, et se servit de lui en plusieurs occasions. Cette dignité ne lui fit rien perdre de son humilité, de sa modestie, ni de son amour pour la pauvreté et la simplicité religieuse; il ne souffrit jamais dans son palais aucun meuble brillant ou précieux. Lugo mourut à Rome en 1660, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qu'on a recueillis en 7 gros vol. in-fol. Ils traitent tous de la théologie scolastique et morale, et furent imprimés successivement à Lyon, depuis 1653 jusqu'en 1660. Le volume qui a été le plus lu par les théologiens, est le 3^e *De virtute et sacramento penitentiae*, publié à Lyon en 1658, et réimprimé en 1645 et 1651. Ceux qui ont prétendu voir dans ses ouvrages le *péché philosophique*, ont mis dans cette accusation une animosité qui prouve mieux l'esprit de parti dont ils étaient animés, que l'erreur du cardinal, qui n'a jamais enseigné cette doctrine. Le cardinal de Lugo était fort charitable. Ce fut lui qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'on appela la *poudre de Lugo*, et que les Anglais appellent encore aujourd'hui la *poudre des jésuites*. Il la donnait gratuitement aux pauvres, et multipliait par là les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge, qui se vendait alors très-cher. (Voy. CINCHON, II, 631). — Son frère aîné (François de Lugo), jésuite comme lui, mort en 1652 à 72 ans, est auteur d'un *Commentaire* sur la première partie de la *Somme* de saint Thomas, en 2 vol. in-fol., d'un *Traité des sacrements*, et de plusieurs *Traités de théologie*, 3 vol. in-4.

LUILIER ou LBUILLIER (Jean), d'une famille ancienne de Paris, seigneur d'Orville et maître des comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands services à Henri IV, et obtint pour récompense une charge de président à la chambre des comptes, que le roi créa en sa faveur. — De la même famille était Jean LUILIER, fils de l'avocat général du parlement de Paris, qui fut recteur de l'université en 1447, docteur et professeur en théologie quelque temps après, puis évêque de Meaux en 1485. Il fut aussi confesseur de Louis XI, et ne contribua pas peu à terminer la guerre du *Bien public*. Il mourut le 11 septembre 1500, âgé d'environ 75 ans.

LUILIER (Madeleine), fille du président Jean Luillier, fut mariée à Claude Le Roux de Sainte-Beuve, conseiller du parlement de Paris. Ayant perdu son époux, elle quitta les délices du siècle, dont les suites sont si amères, et s'attacha à un bien plus solide, indépendant des événements humains. Après avoir fondé à Paris le monastère des religieuses ursulines du faubourg Saint-Jacques, elle les édifica par ses vertus, et y mourut en odeur de sainteté l'an 1628.

LUILIER CHAPELLE. Voy. CHAPELLE.

LUINES. Voy. ALBERT de LUTNES.

LUISINO, LUISINI, ou LUINO (François), célèbre

humaniste d'Udine dans le Frioul, recommandable par son amour pour la littérature et par l'intégrité de sa vie, enseigna quelque temps les lettres grecques et latines à Reggio, et devint secrétaire du duc de Parme. Il mourut en 1568, à 45 ans. On a de lui : *Parergon libri tres, in quibus tam in græcis quam in latinis scriptoribus multa obscura loca declarantur*. Cet ouvrage est inséré dans le tome 3 du recueil de Jean Gruter, intitulé : *Lampas seu fax artium, hoc est, Thesaurus criticus*. Un Commentaire latin sur l'Art poétique d'Horace, Venise, 1554, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Louis Luisino (Aloysius Luisinius), natif d'Udine, qui vivait dans le même temps, a mis en vers hexamètres les Aphorismes d'Hippocrate, Venise, 1552, in-8, et a donné le *Recueil des auteurs qui ont traité de la maladie vénérienne*, 2 vol. in-fol. imprimés à Venise, l'un en 1566, l'autre en 1567. Boerhaave a donné une nouvelle édition de cet ouvrage à Leyde, 1728, in-fol. On connaît encore Louis Luisino par son excellent traité *De compescendis animi affectibus*, Bâle, 1562, in-8, et Strasbourg, 1713.

LUITPRAND, roi des Lombards, succéda en 715 à son père Ansprand. Toute la famille d'Ansprand, tuteur de Luitbert, était tombée en 702 entre les mains d'Aribert II, qui avait usurpé sa couronne. Ce tyran fit mutiler la famille d'Ansprand, excepté le jeune Luitprand, qui rejoignit son père en Bavière. Ansprand détrôna Aribert, s'empara de la couronne, à laquelle succéda Luitprand. Ce roi fit des conquêtes dans la Grèce, secourut Charles-Martel contre les Sarrasins, fit alliance avec les Grecs contre le pape Grégoire II ; mais il conclut la paix en 737, et depuis lors il se montra un zélé catholique. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles Martel, soumit Thrasimond, duc de Spolette, et mourut en 743. C'était un prince pieux et zélé pour la religion catholique. Il acheta pour une somme considérable le corps de saint Augustin, qui avait été transporté d'Afrique en Sardaigne, et le fit déposer à Pavie avec beaucoup de solennité et de magnificence.

LUITPRAND, LIUTPRAND, ou LITOBRAND, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone, fit deux voyages à Constantinople en qualité d'ambassadeur, l'un en 948, au nom de Bérenger II, marquis d'Ivrée, roi d'Italie, avec qui il se brouilla à son retour ; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, auprès duquel il s'était retiré, après avoir été disgracié de Bérenger. Il fut l'interprète de cet empereur au concile de Rome de l'an 963. La meilleure édition des œuvres de Luitprand est celle d'Anvers en 1640, in-fol. donnée par Jérôme de la Higuera et Laurent Ramiresius. Le style en est dur, serré et très-véritablement. Il affecte de faire parade de grec, et de mêler des vers à sa prose. On y trouve une *Histoire* de ses légations à Constantinople, et une *Relation* en 6 livres de ce qui s'était passé en Europe de son temps. Le 6^e livre n'est pas entièrement de lui : le 6^e chapitre et les suivants, inclus le 11^e, sont d'une main étrangère. L'*Histoire* de sa légation auprès de Nicéphore Phocas, l'an 968, avait été publiée par Henri Canisius, Ingolstadt, l'an 1600. Ses récits ne sont pas toujours fidèles ; il est ou flatteur, ou

satirique. Le président Cousin a traduit plusieurs morceaux de Luitprand, qu'on trouve dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, tom. 2. Le livre des *Vies des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Formose, et les *Chroniques des Goths*, qu'on lui attribue, ne sont point de lui.

LULLE, en espagnol LULLIO (le bienheureux Raimond), surnommé le *Docteur illuminé*, né à Palma dans l'île de Majorque en 1236, s'appliqua avec un travail infatigable à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine et de la théologie. Il alla plusieurs fois annoncer les vérités de l'Évangile en Afrique, et fut assommé à coups de pierres en Mauritanie, le 29 mars 1315, à 79 ans. Il est honoré comme martyr à Majorque, où son corps fut transporté. On a publié plus de vingt ouvrages de Lulle, parmi lesquels on trouve la *Cabale*, l'*Ars generalis sive magna*, etc. Lulle a eu un grand nombre d'abréviateurs et de commentateurs. Son *Ars generalis* est de tous ses ouvrages celui qui a fait le plus de bruit : il l'écrivit d'après un songe qu'il eut au pied d'un arbre où il s'était endormi. Il fit ensuite l'*Art inventif de la vérité*, l'*Art démonstratif* et l'*Arbre de la science*. Il nous reste de lui un grand nombre de *Traité*s sur diverses sciences, dans lesquels on remarque beaucoup d'étude et de subtilité, mais peu de solidité et de jugement. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des gens qui prétendent qu'en saisissant la clef de ses mystérieux écrits, on trouve des connaissances vraies et simples, il est certain que cette voie d'y parvenir est pénible et puérile, qu'elle suppose dans celui qui la trace, un esprit tortueux et faux, et fronde la première qualité de l'enseignement, qui est la clarté. On a donné à Mayence, en 1714, le catalogue des ouvrages de cet auteur, in-8, et Yve Salzinger en a publié la *Collection complète* dans la même ville, 1722-42, 10 vol. in-fol. On y trouve des *Traité*s sur la théologie, la morale, la médecine, la chimie, la physique, le droit, etc. : car les docteurs de ces siècles embrassaient toutes les sciences, quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune. Il n'est cependant pas certain que les ouvrages énoncés dans ce catalogue soient tous de lui ; on peut croire que plusieurs auteurs, pour donner de la vogue à leurs ouvrages, les ont décorés de ce nom célèbre alors ; par là on concilie très-simplement et sans efforts les idées contradictoires qui résultent des écrits de cet homme si fameux. On a en français deux *Vies* de Raimond Lulle : l'une est de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8 ; l'autre, du P. Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné deux ouvrages qui ont rapport à l'histoire de Lulle : *Liber de Lampade combinatoria R. Lulli*, Prague, 1588, in-8 ; *De compendiosa architectura et complemento artis Lulli*, Paris, 1582, in-16. Mais cet apostat, fanatique forcené, dont les organes étaient évidemment dérangés, ne mérite aucune croyance dans ce qu'il dit de Lulle. Les écrivains qui prononcent difficilement sur le caractère des hommes extraordinaires, pour lesquels le bien et le mal semblent plaider avec une force à peu près égale, regardent Raimond Lulle comme un personnage presque in-

définissable. Sa vie fut d'abord dissipée et même libertine : il se montra ensuite frère très-fervent du tiers-ordre de saint François, amateur de la solitude et sollicitateur assidu des princes, qu'il vit tous et pressa jusqu'à l'importunité, pour les faire entrer dans les plans de son zèle ; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourrait transcrire et presque lire durant la mesure ordinaire de la vie, accusé d'hérésie et martyrisé chez les mahométans d'Afrique, homme en un mot si différent de lui-même et chargé de tant de contrariétés inconciliables, que si tout ce qu'on en raconte est vrai, les faits les plus romanesques ne sont plus chimériques. On lui a attribué jusqu'à la découverte du *grand œuvre* ; et il se l'attribue lui-même, si le passage où il dit qu'il l'a apprise par la révélation est réellement de lui. On a cru lui reconnaître des traits de ressemblance avec Paracelse et Corneille Agrippa ; mais il paraît qu'il ne mérite pas cette comparaison. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, prétend que si Lulle a eu des travers, il ne faut pas douter qu'il n'en ait fait pénitence dans la vie austère et édifiante qu'il a menée ensuite ; qu'il avait résolu de brûler ses livres, mais que ses disciples les ont dérobés à cet acte de sagesse et de justice.

LULLE de TERRACA (Raimond), surnommé le *Néophyte*, de juif se fit dominicain, et retourna ensuite au judaïsme. Il soutint des erreurs monstrueuses, condamnées par le pape Grégoire XI, en 1376.

LULLI (Jean-Baptiste), musicien, né à Florence en 1633, quitta sa patrie de bonne heure. Ce fut un officier français qui engagea Lulli, encore jeune, à aller en France. A peine y fut-il arrivé, qu'il se fit rechercher pour le goût avec lequel il jouait du violon. M^{le} de Montpensier l'attacha à son service ; et Louis XIV lui marqua bientôt après le cas qu'il faisait de son talent, en lui donnant l'inspection de ses violons. On en créa même une nouvelle bande en sa faveur, qu'on nomma les *petits-violons*, par opposition à la bande des *vingt-quatre*, la plus célèbre alors de toute l'Europe. Les soins de Lulli, et la musique qu'il fournit à ses élèves, mirent en peu de temps les petits-violons dans la plus haute réputation. Lulli a fait dans la musique plusieurs innovations qui lui ont toutes réussi. Avant lui la basse et les parties du milieu n'étaient qu'un simple accompagnement, et l'on ne considérait que le chant du dessus dans les pièces du violon ; mais Lulli a fait chanter les parties aussi agréablement que les dessus. Il y a introduit des *fugues* admirables ; il a étendu l'empire de l'harmonie ; il a trouvé des mouvements jusqu'alors inconnus à tous les maîtres. Il a fait entrer dans les concerts jusqu'aux tambours et jusqu'aux timbales, des faux accords et des dissonances, écueil ordinaire où les plus habiles échouaient. Lulli a su composer les plus beaux endroits de ses ouvrages, par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer et de les sauver. Le caractère de la musique de cet artiste est une variété merveilleuse, une mélodie et une harmonie qui enchantent. Ses chants sont si naturels et si insinuants, qu'on les relie, pour peu qu'on ait de goût et de

disposition pour la musique. Il obtint la place de surintendant de la musique du Palais (1661). Perrin ayant introduit l'opéra en France, Lulli, qui en eut le privilège en 1672, le porta à un haut degré de perfection, et dans l'espace de quinze ans, il composa les partitions de dix-neuf opéras. Lulli mourut à Paris, le 22 mars 1687, à 54 ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied en battant la mesure avec sa canne. Le mauvais germe que la débauche avait mis dans son sang fit empirer le mal. Au premier danger, Lulli consentit à livrer à son confesseur un opéra nouveau, *Achille et Polyxène* ; le confesseur le brûla. Quelques jours après, Lulli se portant mieux, un prince qui aimait ce musicien fut le voir : « Eh quoi ! Baptiste, lui dit-il, tu as jeté ton opéra au feu ? Tu étais bien fou de brûler une si belle musique ! — Paix, paix, monseigneur, lui répondit Lulli à l'oreille, je savais bien ce que je faisais : j'en avais une seconde copie. » Trait qui, du premier abord, ne paraît que plaisant, mais qui dans le fond marque une âme fausse et hypocrite. Une rechute lui fit bientôt tenir un langage différent. Il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, et chanta les larmes aux yeux : *Il faut mourir, pécheur*, etc. Lulli formait lui-même ses musiciens et ses acteurs. Son oreille était si fine, que d'un bout du théâtre il distinguait le violon qui jouait faux. Dans son premier mouvement de colère, il brisait l'instrument sur le dos du musicien : la répétition faite, il l'appelait, lui payait son instrument plus qu'il ne valait, et l'emmenait dîner avec lui. Lulli avait l'enthousiasme du talent, sans lequel on réussit faiblement. Il savait ce qu'il valait dans son genre, et le faisait trop sentir aux autres. Malgré une ardeur continuelle de caractère, personne n'apportait dans la société plus de gaieté que lui, mais une gaité qui dégénérait en polissonnerie. Il était violent et emporté, et l'on a peine à croire tous les traits qu'on cite de sa fureur. La grosseesse de mademoiselle le Rochois retardant la représentation d'un de ses opéras, il donna à cette actrice un coup de pied dans le ventre, et lui fit faire une fausse couche. Boileau, dans l'*Eptre* au marquis de Séguelay, le peint par ces six vers :

En vain par la grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

On a de lui des *Opéras*, des *Tragédies*, des *Pastorales*, des *Divertissements*. Outre ces pièces, Lulli a encore fait la musique d'environ 20 ballets, et de plusieurs comédies de Molière : des *Trio* de violons et plusieurs *Motets* à grand chœur, etc. La musique de Lulli n'a plus la réputation qu'elle avait autrefois : à l'exception de quelques morceaux encore écoutés de nos jours, ses compositions musicales, comme toutes celles de son siècle, ne paraissent plus que froides, inanimées et sans caractère.

LUMAGUE (la vénérable mère Marie de), fondatrice et institutrice des filles de la Providence, naquit à Paris, le 29 novembre 1599 ; d'une famille

honorable. Ses grâces naturelles étaient rehaussées par une excellente éducation et par des vertus précoces, qu'elle devait en grande partie à un sage directeur, le P. Lebrun, célèbre dominicain. Recherchée par plusieurs personnes, qui demandaient sa main, mademoiselle de Lumague pouvait faire un mariage sortable ; mais elle préféra la vie solitaire du cloître, et entra dans un couvent de capucines, dont la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la règle austère. Sollicitée par ses parents, et par pure obéissance, elle épousa, en 1617, François Pollalion, qui fut nommé résident de France à Raguse. Madame de Lumague, étant devenue enceinte, ne put suivre son époux ; et après sa délivrance, lorsqu'elle se préparait à le rejoindre, elle apprit la nouvelle de sa mort. Elle se consacra entièrement à l'éducation de sa fille, vivait dans la retraite, et n'en sortit que sur l'invitation de la duchesse d'Orléans, qui l'avait nommée dame d'honneur et gouvernante de ses filles. Au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, madame de Lumague menait une vie aussi régulière que si elle eût demeuré dans un cloître. Quand l'éducation des jeunes princesses fut terminée, elle retourna dans sa retraite, et eut le bonheur de connaître saint Vincent de Paul, dont elle partagea les vues charitables, et tint, aussitôt qu'elle eut marié sa fille, la promesse qu'elle avait faite à ce vénérable religieux. Elle fonda en conséquence, en 1630, l'institut des *Filles de la Providence*, chargée d'instruire les pauvres enfants de la campagne, dont elle fixa le nombre à trente-trois, distribuées dans les villages aux environs de Paris. La fortune de la vertueuse fondatrice était presque épuisée par cette sainte œuvre ; des personnes charitables vinrent à son secours, et la reine régente se déclarant enfin protectrice du nouvel institut, lui donna, en 1631, une maison située au faubourg Saint-Marceau. Madame de Lumague, tranquille de ce côté, coopéra avec saint Vincent de Paul, à l'établissement de la maison des *Nouvelles catholiques*, que le maréchal de Turenne dota généreusement. Tourmentée depuis dix-huit ans d'une maladie douloureuse, et sentant sa fin approcher, elle désira mourir dans les bras de ses chères *Filles de la Providence*. A peine arrivée à Paris et dans leur maison, elle n'eut que le temps de recevoir les secours de l'Eglise, et mourut le 4 septembre 1637, âgée de 38 ans. On a écrit plusieurs *Vies* de cette dame : la meilleure est celle de l'abbé Collin, Paris, 1744, in-12, avec un portrait gravé par Roy. C'était un tribut de reconnaissance de l'auteur, qui, ayant perdu la vue, attribua sa guérison à sa dévotion pour la vénérable Marie de Lumague.

LUMAIN. Voy. LA MARCK.

* LUMSDEN (Matthieu), orientaliste, né en 1777 à Clora dans l'Ecosse, mort à Londres le 31 mars 1853, avait rempli vingt ans les fonctions de professeur de persan et d'arabe au collège du Fort-William à Calcutta. Outre plusieurs publications d'ouvrages persans et arabes on lui doit : *Grammaire persane*, Calcutta, 1810, 2 vol. in-folio. *Grammaire arabe*, 1813, tome 1^{er}, aussi in-fol.

LUNA (don Alvaro de), gentilhomme espagnol,

s'empara de l'esprit de Jean II, roi de Castille, maître despotique. Il abusa de son pouvoir, alluma la guerre dans le royaume, persécuta les grands, s'enrichit du bien d'autrui, et reçut de l'argent des Maures, pour empêcher la prise de Grenade. Con vaincu de ces crimes, il fut condamné à Valladolid, l'an 1483, à avoir la tête coupée ; elle fut exposée pendant plusieurs jours avec un bassin, pour trouver de quoi faire enterrer son corps. On assure que Luna ayant voulu savoir d'un astrologue quelle serait sa fin, celui-ci lui répondit qu'il mourrait à *Calahalso*. C'était le nom d'une de ses terres, et ce terme signifie aussi *échafaud* en espagnol. Voyez pour de plus amples détails, sa *Vie* par Antoine de Castellanos, Milan, 1546, in-fol. Elle a été traduite en français, Paris, 1720, et a reparu à Madrid, en espagnol, 1784, in-4.

LUNDORPIUS ou LUNDORP (Michel-Gaspard), écrivain allemand du xvi^e siècle, a continué l'*Histoire de Sleidan*, mais d'une manière très-imparfaite ; cette *Continuation*, qui est en 3 volumes, va jusqu'à l'an 1609. On a encore de lui : *Acta publica* ; des *Notes* sur Pétrone, sous le nom supposé de *Georges Erhard* ; elles sont peu recherchées.

LUNE (Pierre de). Voy. BENOIT xviii, antipape.

* LUNEAU DE BOISJERMAIN (Pierre-Jean-François), habile instituteur, mais écrivain médiocre, naquit à Issoudun, en 1732. Après avoir terminé ses études à Bourges, chez les jésuites, il fut admis dans leur ordre et y régenta quelque temps les classes inférieures ; mais il abandonna la société pour venir à Paris, où il ouvrit des cours de grammaire, d'histoire et de géographie. Quelques ouvrages élémentaires qu'il publia furent favorablement accueillis. Il donna ensuite une édition des *Œuvres de Racine*, Paris, 1768, 7 vol. in-8, avec des *Commentaires* qui sont encore recherchés aujourd'hui, malgré la critique de Laharpe ; mais ayant voulu les débiter lui-même, les syndics de la librairie lui intentèrent un procès dans lequel il succomba. Pour se venger il accusa les libraires associés de l'*Encyclopédie* d'avoir manqué à leurs engagements, et demanda qu'ils fussent condamnés à payer à chacun de leurs souscripteurs un dédommagement de 500 fr. Luneau plaida lui-même cette cause devant le parlement ; mais après neuf ans d'attente et de soucis, il fut, en 1778, condamné à l'amende et aux frais. Cette lutte opiniâtre avait épuisé ses ressources. Alors, il imagina d'établir un bureau de correspondance, destiné à fournir aux amateurs de province les articles de librairie aux prix de Paris ; cette entreprise n'ayant eu qu'un succès passager, il renonça aux spéculations commerciales, et publia d'après le plan de Dumarsais, des *traductions* interlinéaires qui le remirent en crédit. Il mourut à Paris le 25 décembre 1801. Tous ses ouvrages assez nombreux sont oubliés aujourd'hui, à part ses trois *Cours de langue italienne*, 1783, 3 vol. in-8, et 1 vol. in-4, contenant la version de la *Jérusalem délivrée* et celle des *Lettres péruviennes*, sur la traduction de Deodati ; de *langue anglaise*, 1787 et 1800, 2 vol. in-8 et in-4, *Télémaque* et le *Parradis perdu* ; de *langue latine*, 1787-1789, 5 vol. in-8 ; les *Commentaires* de César et l'*Enéide*.

de Virgile. Il est l'éditeur de l'*Elite des poésies fugitives*, Londres (Paris), 1769, 5 vol. in-12, et il a eu part au *Dictionnaire du vieux langage*, de Lacombe.

* LUNIER, né à Nantes, mort à Paris en 1807, est auteur d'un *Dict. des sciences et des arts*, Paris, 1806, 3 vol. in-8, estimé, mais que de nouvelles publications ont déjà vieilli.

LUPI (Antoine-Marie), jésuite, né en 1695 à Florence, mort à Palerme en 1737, a écrit beaucoup de dissertations savantes, surtout pour éclaircir les antiquités sacrées et profanes. Le père Zaccaria a donné une *Edition des Œuvres* du père Lupi, son confrère, à Faenza, 1785, 2 vol. in-4, avec des notes. Le père Lami a donné la vie d'A. M. Lupi dans ses *Memoirabilia Italorum erudit. præstant*, 1747. — Il ne faut pas le confondre avec Mario Lupi, camérier du pape Pie VI, et chanoine de Bergame, mort en 1789, dont on a aussi d'excellentes dissertations sur les antiquités; entre autres: *Codex diplomaticus civitatis et Ecclesiæ bergamensis*, et *De parochiis, ante annum Christi millesimum*. Dans ce dernier ouvrage, imprimé à Bergame en 1788, 1 vol. in-4, il ruine de fond en comble les prétentions des curés de Pistoie, qui voulurent s'ériger en évêques dans le conventicule qu'ils tinrent en 1786, pour renverser la hiérarchie et la discipline de l'Eglise. Il prouve que les cures et les curés sont d'institution moderne; qu'il n'y avait anciennement aucune paroisse dans les villes épiscopales, si on excepte Rome et Alexandrie; expose les raisons pour lesquelles il y en avait dans ces deux villes, et réfute ceux qui, de là, ont conclu qu'il y en avait dans les autres; il réfute également quelques écrivains qui ont parlé de grandes paroisses qui, établies à la campagne, avaient sous elles plusieurs paroisses moindres et dépendantes, et montre qu'avant le x^e siècle, il n'y a point eu de telles paroisses. Il prouve enfin que ce qu'on a appelé le *sénat de l'Eglise*, que les prêtres appelés *cardinaux*, que ceux qui intervenaient avec voix consultative dans les conciles généraux ou provinciaux, n'étaient nullement curés ou recteurs de paroisses, et que ces prérogatives appartiennent dans leur plus ancienne origine au clergé supérieur ou bien aux chanoines des cathédrales. « Il est à souhaiter, dit un critique, que les curés qui voudraient imprudemment s'élever au-dessus de leur état, et du rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, lisent cet ouvrage avec attention, pour se guérir d'une erreur dangereuse; mais le nombre, grâce à la divine Providence, qui veille sur l'ordre établi dans l'Eglise, n'en est pas grand. Si on excepte ceux que la nouvelle secte a su s'associer pour travailler de concert avec elle à la subversion de la foi catholique, on ne trouve dans cette précieuse classe du sacerdoce chrétien aucun membre atteint de la ridicule et ambitieuse envie de s'égaliser aux premiers pasteurs. »

* LUPOT (François et Nicolas), habiles luthiers, tous deux élèves de Joseph Garnérius, se sont fait une grande réputation par la perfection de leurs instruments. Nicolas, né à Stuttgart en 1758, et mort à Paris au mois de juillet 1824, était établi

en France depuis plus de 30 ans. Il mérita d'être surnommé le *Stradivarius* de son siècle; nous avons sous son nom la *Chélonomie* ou le *parfait luthier*, Paris, 1806, in-12, dont la rédaction appartient à l'abbé Sibire.

LUPUS (Chrétien), ainsi nommé parce que son nom de famille *Wolf* signifie *loup*, religieux augustin, né à Ypres en 1612, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un succès distingué. Il exerça ensuite les premières charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de sa sacristie, mais le père Lupus préférant l'étude et le repos à l'esclavage brillant des dignités, refusa constamment l'un et l'autre. Innocent XI et le grand duc de Toscane lui donnèrent aussi des marques publiques de leur estime. Il fut pendant quelque temps favorable au jansénisme: mais il se détacha de ce parti, et mourut bon catholique à Louvain en 1681, à 69 ans. Il s'était fait lui-même une épitaphe dans laquelle il disait modestement qu'il était *dignus, nomine reque, Lupus... indignus, non re, sed solo nomine, doctor*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont: de savants *Commentaires sur l'histoire et sur les canons des conciles*, 1663, 1673, 3 vol. in-4; un *Traité des appels au saint Siège*, in-4, contre Quesnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matière comme bien d'autres; le droit d'appeler au pape y est montré par la nature de sa primauté, et par toute l'histoire ecclésiastique. (Voy. ATHANASE, INNOCENT 1^{er}, ZOZIME.) Un *Traité sur la contrition*, Louvain, 1666, in-4, aussi savant que solide, où il se déclare pour la nécessité de l'amour dans le sacrement de pénitence. (Voy. NEERCASSEL.) *Recueil de lettres et de monuments, concernant les conciles d'Ephèse et de Chalcedoine*, Louvain, 1682, 2 vol. in-4, avec des notes; un recueil des *Lettres* de saint Thomas de Cantorbéry, précédées de sa *Vie*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4; un *Commentaire* sur les *Prescriptions* de Tertullien, Bruxelles, 1673, in-4; *Opuscula posthuma*, publiés par le père Guillaume Wynants, du même ordre, Bruxelles, 1690, in-4. Ce recueil renferme plusieurs dissertations, entre autres sur la *simonie des monastères*, contre van Espen; sur l'*ancienne discipline de la milice chrétienne*, sur l'*exposition du saint Sacrement*, sur le *droit des réguliers de prêcher*, contre Sleyaert, etc.; *De l'origine des ermites, des clercs et des religieux de l'ordre de Saint-Augustin*, Douai, 1651, in-8, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, sont remplis d'érudition. Il ont été réunis à Venise en 6 vol. in-fol., 1724, par le père Thomas Philippini de Ravenne, du même ordre.

LUPUS. Voy. LOUP.

LUSCINIUS ou NACHTGALL (*Rossignol*) (Olthmar), chanoine de Strasbourg, lieu de sa naissance, étudia dans cette ville, à Paris, à Padoue, à Louvain et à Vienne; revint à Strasbourg en 1514, retourna en Italie en 1517, visita la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie, et parcourut ainsi presque toute l'Europe. Il professa la littérature grecque à Augs-

bourg, fut premier prédicateur de l'église de Bâle, et mourut vers 1535. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres : des *Traductions latines des Symphoïques* de Plutarque, et des *Harangues* d'Isocrate à Démonicus et à Nicoclès ; d'*Epigrammes grecques*, etc. Elles sont plus fidèles qu'élégantes. Des *Commentaires* sur l'Écriture sainte. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 32.

LUSIGNAN. Voy. LUZIGNAN.

LUSSAN (François d'ESPARBÈS de), vicomte d'Aubeterre, servit sous Henri IV et sous Louis XIII, et se distingua dans différentes occasions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, sur la démission de son père ; et par le second, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis son gouvernement de Blaye à Brantes, frère du connétable de Luynes. Il se déclara pour la reine en 1620, fit le siège de Nérac et de Caumont en 1621, sous le duc de Mayenne, et se retira ensuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. Son père, Jean-Paul d'Esparbès, s'était maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Matignon, qui l'y assiégea pour l'en déposséder. Il avait commencé à servir en Italie sous Montluc, qui parle avec éloge de sa bravoure naissante, au siège de Sienna, en 1554.

LUSSAN (Marguerite de), fille d'un cocher et de la Fleury, célèbre diseuse de bonne aventure, naquit à Paris vers 1682. D'autres la font naître du prince Thomas de Savoie, frère du prince Engène, et d'une courtisane. Il est certain que ce prince eut soin de son enfance, de son éducation ; qu'il lui légua un traitement, et lui fit même porter les armes de sa maison. Le savant Huet, ayant eu occasion de la connaître, goûta son esprit, et l'exhorta, dit-on, à composer des romans moraux ; mais il est à croire qu'il n'eût point approuvé tous ceux qui sortirent de sa plume. On vit d'abord paraître l'*Histoire de la comtesse de Gondès*, en 2 vol. Ignace-Louis de la Serre, sieur de Langlade, auteur de quelques opéras, dirigea ce premier ouvrage de mademoiselle de Lussan, et vécut toujours dans la plus grande intimité avec son associée. Elle commença par avoir pour lui des sentiments qui passaient les bornes de la reconnaissance. Elle fit croire ensuite, par la continuité de ses attentions, qu'il était son mari ; on se trompait. On attribue à M. l'abbé de Boisjorand les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, en 6 part. ou 2 vol. in-12, qui virent le jour à Paris, 1733, et qui ont été souvent réimprimées depuis. C'est sans contredit le meilleur ouvrage qui ait paru sous le nom de mademoiselle de Lussan. La figure de cette romancière n'était point agréable. Elle était louche et brune à l'excès. Sa voix, son air, n'appartenaient point à son sexe ; mais elle suppléait à ces défauts par son esprit et son amabilité. (Voy. GEOFFRIN, GRAFFIGNY, DESMOULIÈRES, SUSE, TENCIN.) Comme elle aimait la bonne table, un excès dans le manger lui causa une indigestion, dont elle mourut à Paris le 31 mai 1738, âgée de 76 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle : *Les Veillées de Thessalie*, 4 part. ou 2 vol. in-12. C'est un recueil de contes agréables et de fictions ingénieuses. *Mémoires secrets*

et intrigues de la cour de France sous Charles VIII, 1741, in-12 : *Anecdotes de la cour de François I^{er}*, 1748, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Marie d'Angleterre*, 1749, 2 vol. in-12 ; *Annales de la cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12 ; on a vu paraître aussi sous son nom l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI, roi de France*, 1753, 9 vol. in-12 ; l'*Histoire du règne de Louis XI*, 1756, 6 vol. in-12 ; et l'*Histoire de la dernière révolution de Naples*, 1757, 4 vol. in-12. Mais ces trois derniers ouvrages sont de Baudot de Juilli, le même qui, en 1696, donna l'*Histoire de Charles VII*, réimprimée en 1755, 2 vol. in-12 ; *Vie du brave Crillon*, 1757, en 2 vol. in-12 : ouvrage prolixe et mal écrit. Le défaut de précision est celui de presque tous les écrits de mademoiselle de Lussan.

LUTATIUS CATULUS (Caius), consul romain l'an 242 avant J.-C., commandait la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépani et les îles Ægates. Il leur coula à fond 50 navires et en prit 70. Cette victoire obligea les vaincus à demander la paix, et mit fin à la première guerre punique.

LUTATIUS CATULUS (Quintus), consul romain l'an 102 avant J.-C., vainquit les Cimbres de concert avec Marius son collègue. Après la mort de Sylla, Catulus voulut maintenir les légions dans la possession des terres que le dictateur leur avait données. Lépide prétendit qu'il fallait les rendre aux premiers propriétaires. Cette querelle excita de nouveaux troubles, dans lesquels Lutatius entra avec chaleur. L'impétuosité de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et il périt misérablement dans les guerres civiles. Ce magistrat fut du nombre des orateurs illustres. Il avait fait de belles *Harangues* et l'*Histoire de son consulat* ; ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LUTHER (Martin), né en 1484, à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, d'un père qui travaillait aux mines, fit à Eisenach ses études avec beaucoup de succès. La foudre tua un de ses compagnons pendant qu'il se promenait avec lui. Cette mort le frappa tellement, qu'après avoir été reçu maître en philosophie à l'université d'Erfurt en 1505, il embrassa dans cette ville la vie monastique chez les ermites de Saint-Augustin. Ses talents engagèrent ses supérieurs à l'envoyer professer dans la nouvelle université de Wittenberg, fondée depuis peu par Frédéric, électeur de Saxe. Il donna successivement des leçons de philosophie et de théologie avec beaucoup de réputation ; on remarqua seulement en lui un penchant extrême pour les nouveautés. En 1510 il fut chargé des affaires de son ordre auprès de la cour de Rome ; deux ans après, on le voit, de retour en Saxe, gagner la protection de l'électeur Frédéric qui voulut se charger des frais de son doctorat. Luther était un de ces hommes ardents et impétueux, qui, lorsqu'ils sont vivement saisis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, et deviennent en quelque manière absolument incapables d'écouter la sagesse et la raison. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendait naturellement éloquent, et lui assurait les suffrages de ceux qui l'entendaient ton-

ner et déclamer. Il sentait bien sa supériorité ; et ses succès, en flattant son orgueil, le rendaient toujours plus hardi et plus entreprenant. Lorsqu'il donnait dans quelque écart, les remontrances, les objections, n'étaient pas capables de le faire rentrer en lui-même : elles ne servaient qu'à l'irriter. Un homme d'un tel caractère devait nécessairement enfanter des erreurs. Le moine augustin, s'étant rempli des livres de l'hérésiarque Jean Huss, conçut une haine violente contre les pratiques de l'Eglise romaine, et surtout contre les théologiens scolastiques. Dès l'an 1316, il fit soutenir des thèses publiques, dans lesquelles les hommes éclairés virent le germe des erreurs qu'il enseigna depuis. Ainsi il est faux que Luther ait commencé à dogmatiser à l'occasion des disputes survenues entre les dominicains et les augustins pour la distribution des indulgences plénières, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Seckendorf, et depuis lui Lenfant et Chais, ont démontré que, longtemps avant l'éclat des indulgences, Luther avait commencé à combattre divers points de l'Eglise romaine. Il est vrai que les abus que commettaient les quêteurs des aumônes qu'on donnait pour les indulgences, et les propositions outrées que les prédicateurs débitaient sur leur pouvoir, lui fournirent l'occasion de répandre avec plus de liberté sa bile et son poison. Le luthéranisme n'était qu'une étincelle en 1517 ; en 1518 ce fut un incendie. Frédéric, électeur de Saxe, et l'université de Wittenberg, se déclarèrent protecteurs de Luther. Cet hérésiarque se déconvoit peu à peu. D'abord il n'attaqua que l'abus des indulgences ; ensuite il attaqua les indulgences mêmes ; enfin il examina le pouvoir de celui qui les donnait. De la matière des indulgences il passa à celle de la justification et de l'efficacité des sacrements, et avança des propositions toutes plus erronées les unes que les autres. Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, consentit que cette querelle fût terminée en Allemagne par le cardinal Cajetan son légat. Cajetan avait ordre de faire rétracter l'hérésiarque, ou de s'assurer de sa personne : il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces commissions. Luther lui parla dans deux conférences avec beaucoup d'orgueil et de morgue ; puis, craignant d'être arrêté, il prit secrètement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du pape mal informé au pape mieux informé. Du fond de sa retraite il donna carrière à toutes ses idées. Il écrivit contre le *purgatoire*, le *libre arbitre*, les *indulgences*, la *confession auriculaire*, la *primauté du pape*, les *vœux monastiques*, la *communion sous une seule espèce*, les *pèlerinages*, etc. Il menaçait encore d'écrire ; mais le pape, pour opposer une digue à ce torrent d'erreurs, anathématisa tous ses écrits dans une bulle du 20 juin 1520. L'hérésiarque en appela au futur concile ; et pour toute réponse à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittenberg, avec les décrétales des autres papes ses prédécesseurs. Ce fut alors qu'il publia son livre *De la captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il se repentait d'avoir été si modéré, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté

peut fournir à un frénétique. Il y exhorte les princes à secouer le joug de la papauté, qui était, selon lui, le royaume de Babylone. Il supprime tout d'un coup quatre sacrements, ne reconnaissant plus que le baptême, la pénitence et le pain. C'est l'eucharistie qu'il désigne sous le nom de pain. Il met, à la place de la *transsubstantiation* qui s'opère dans cet adorable sacrement, une *consubstantiation*, qu'il tirait de son cerveau échauffé. Le pain et le vin demeurent dans l'eucharistie ; mais le vrai corps et le vrai sang y sont aussi, *comme le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal, ou comme le vin est dans et sous le tonneau*. Léon X opposa une nouvelle bulle à ces extravagances : elle fut lancée le 3 janvier 1521. L'empereur Charles-Quint convoque en même temps une diète à Worms, où Luther se rend sous un sauf-conduit, et refuse de se rétracter. A son retour, il se fit enlever par Frédéric de Saxe, son protecteur, qui le fit enfermer dans un château désert, pour qu'il eût un prétexte de ne plus obéir. Cependant la faculté de théologie de Paris se joint au pape, et anathématise le nouvel hérétique. Luther fut d'autant plus sensible à ce coup, qu'il avait toujours témoigné une grande estime pour cette faculté, jusqu'à la prendre pour juge. Henri VIII, roi d'Angleterre, publia dans le même temps contre lui un écrit, qu'il dédia au pape Léon X. L'hérésiarque furieux eut recours à sa réponse ordinaire, aux injures. « Je » ne sais si la folie elle-même, disait-il à ce mo- » narque, peut être aussi insensée qu'est la tête » du pauvre Henri. Oh ! que je voudrais bien con- » vrir cette majesté anglaise de boue et d'ordure ! » j'en ai bien le droit.... Venez, disait-il encore, » monsieur Henri, je vous apprendrai : *Veniat is,* » *domine Henrice, ego docebo vos.* » Sur quoi Erasme n'a pu s'empêcher d'observer que Luther aurait du moins dû parler latin, puisque le roi d'Angleterre lui en donnait l'exemple, et ne pas joindre des solécismes aux grossièretés : *Quid invitabat Lutherum ut diceret : Veniat is, domine Henrice, ego docebo vos ? Saltem regis liber latine loquebatur.* Ce fougueux apôtre appelait le château où il était enfermé, son *île de Pathmos*. Sans doute que, pour mieux ressembler à l'évangéliste saint Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir des révélations dans son île. Il eut une conférence avec le Diable, qui lui révéla que s'il voulait pourvoir à son salut, il fallait qu'il s'abstint de célébrer des messes privées. Luther suivit exactement ce conseil de l'ange des ténèbres. Il fit plus, il écrivit contre les messes basses et les fit abolir à Wittenberg. Luther était trop resserré dans son île de Pathmos, pour qu'il voulût y rester longtemps. Il se répandit dans l'Allemagne, et, pour avoir plus de sectateurs, il dispensa les prêtres et les religieux de la vertu et du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits. Ce fut cette même année 1523, qu'il écrivit son *Traité du fisc commun*. Il le nommait ainsi, parce qu'il y donnait l'idée d'un fisc ou trésor public, dans lequel on ferait entrer les revenus de tous les monastères rentés, des évêchés, des abbayes, et en général de tous les bénéfices qu'il voulait en-

lever à l'Eglise. L'espérance de recueillir les dépouilles des ecclésiastiques engagea beaucoup de princes dans sa secte, et lui fit plus de prosélytes que tous ses livres. « Il ne faut pas croire, dit un » écrivain ingénieux, que Jean Huss, Luther ou » Calvin fussent des génies supérieurs. Il en est des » chefs de sectes comme des ambassadeurs ; sou- » vent les esprits médiocres y réussissent le mieux, » pourvu que les conditions qu'ils offrent soient » avantageuses. » Frédéric II, roi de Prusse, appelait Luther et Calvin de *pauvres gens*. Si en effet on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, et en France celui de la nouveauté. L'amorce des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre du luthéranisme. Cependant Luther lui-même eut le temps de voir que ces biens n'avaient point enrichi les princes qui s'en étaient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe et ses favoris, qui avaient partagé cette dépouille, n'en étaient pas devenus plus riches. L'expérience, disait-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques n'y trouvent qu'une source d'indigence et de détresse : *Comprobat experientia, eos qui ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari et mendicos fieri*. Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe, auquel il paraissait que les biens de l'Eglise envahis par les nobles avaient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres comederunt et consumperunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales, neque equestres amplius habeamus*. Il finit par l'apologue d'un aigle qui, emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étaient offertes, emporta en même temps un charbon qui mit le feu à son nid. (*Symposiac.*, cap. 4.) L'observation n'était que trop vraie. Des courtisans avides, des administrateurs infidèles, ont dévoré les monastères, les abbayes, les hôpitaux. Eux et le prince dont ils servaient la passion, semblables aux harpies de la fable, paraissaient par leur déprédation augmenter leurs besoins : tout s'évanouissait dans ces mains voraces. (*Voy. HENRI VIII*). Cependant le parti se fortifiait de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples était plus grande, et dès lors l'attachement à la religion plus faible, et la séduction plus facile. De la haute Saxe il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Meckelbourg et de Poméranie ; dans les archevêchés de Magdebourg et de Brême ; dans les villes de Wismar et de Rosstock, et tout le long de la mer Baltique. Il passa même dans la Livonie et dans la Prusse, où le grand-maître de l'ordre Teutonique se fit luthérien. Le fondateur du nouvel Evangile quitta vers ce temps-là le froc d'augustin, pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *révérend père*, qu'on lui avait donnée jusqu'alors, il n'en voulut point d'autre que celle de *docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épousa Catherine Bora ou de Bohren, jeune religieuse d'une grande beauté, qu'il avait fait sortir de son couvent deux

ans auparavant pour la catéchiser et la séduire. Le réformateur Luther avait déclaré dans un de ses sermons, qu'il lui était *impossible de vivre sans femme, que de vivre sans manger*. Mais il n'avait pas osé en prendre une pendant la vie de l'électeur Frédéric, son protecteur, qui blâmait ces alliances. Dès qu'il le vit mort, il voulut profiter d'une commodité que sa doctrine accordait à tout le monde, et dont il prétendait avoir plus de besoin que personne. Cette conduite de Luther et des autres chefs des nouvelles sectes faisait dire à Erasme que « les tragédies que jouaient les réformateurs » étaient de vraies comédies, puisque le mariage » en était le dénouement. » Quelques années après, Luther donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Hesse, le second protecteur du luthéranisme, voulut, du vivant de sa femme Christine de Saxe, épouser sa maîtresse. Il crut pouvoir être dispensé de la loi de n'avoir qu'une femme : loi formelle de l'Evangile, et sur laquelle est fondé le repos des états et des familles. Il s'adressa pour cela à Luther. Le patriarche de la réforme assemble des docteurs à Wittenberg en 1539, et lui donne une permission pour épouser deux femmes. Rien de plus ridicule que le long discours que les docteurs du nouvelisme adressèrent au landgrave à cette occasion. Après avoir avoué que le Fils de Dieu a aboli la polygamie, ils prétendent que *la loi qui permettait aux Juifs la pluralité des femmes à cause de la dureté de leur cœur n'a pas été expressément révoquée*. Ils se croient donc autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avait besoin d'une femme de moindre qualité que sa première épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux diètes de l'Empire, où la bonne chère lui rendait la continence impossible. L'empereur Charles-Quint, affligé de ces scènes scandaleuses, avait tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'hérésie. Il convoqua plusieurs diètes : à Spire en 1529, où les luthériens acquirent le nom de *protestants*, pour avoir protesté contre le décret qui ordonnait de suivre la religion de l'Eglise romaine ; à Augsbourg en 1530, où les protestants présentèrent leur *confession de foi*, et dans laquelle il fut ordonné de suivre la croyance catholique. Ces différents décrets produisirent la *ligue* offensive et défensive de *Smalcalde* entre les princes protestants. Charles-Quint, hors d'état de résister à la fois aux princes confédérés et aux armes ottomanes, leur accorda la liberté de conscience à Nuremberg en 1532, jusqu'à la convocation d'un concile général. Luther, se voyant à la tête d'un parti redoutable, n'en fut que plus fier et plus emporté. C'était chaque année quelque nouvel écrit contre le souverain pontife, ou contre les princes et les théologiens catholiques. Rome n'était plus, selon lui, que la *racaille de Sodome*, la *prostituée de Babylone* ; le pape n'était qu'un *scélérat qui crachait des diables* ; les cardinaux, des *malheureux qu'il fallait exterminer*. « Si j'étais le maître de l'Empire, écrivait-il, » je ferais un même paquet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans la mer ; » ce bain les guérirait, j'en donne ma parole, j'en

» donne J.-C. pour garant. » L'impétueuse ardeur de son imagination éclata surtout dans le dernier ouvrage qu'il publia en 1543, contre les théologiens de Louvain et contre le pape. Il y prétend que *la papauté romaine a été établie par Satan*, et, faute d'autres preuves, il mit à la tête de son livre une estampe où le pontife de Rome était représenté entraîné en enfer par une légion de diables. Quant aux théologiens de Louvain, il leur parle avec la même douceur : les injures les plus légères sont *bête, pourceau, épicurien, athée*, etc. Il était avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les catholiques ; il les menaçait, s'ils continuaient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avait enseigné : menace digne d'un apôtre du mensonge. Cet homme trop fameux mourut à Eisleben, en 1546, à 62 ans, après avoir vagué à son ordinaire à un bon repas. Un auteur moderne en a fait le portrait suivant : « Moine apostat et » corrupteur d'une religieuse apostate, ami de la » table et de la taverne, insipide et grossier plai- » sant, ou plutôt impie et sale bouffon, qui n'é- » pargna ni pape ni monarque ; d'un tempérament » d'énergumène contre tous ceux qui osaient le » contredire ; muni, pour tout avantage, d'une » érudition et d'une littérature qui pouvaient im- » poser à son siècle ou à sa nation ; d'une voix » foudroyante, d'un air altier et tranchant : tel » fut Luther, le nouvel évangéliste, ou, comme il » se nommait, le nouvel ecclésiaste, qui mit le » premier l'Eglise en feu, sous prétexte de la ré- » forme, et qui, pour preuve de son étrange mis- » sion, qui demandait certainement des miracles » du premier ordre, alléguait les miracles dont se » prévaut l'Alcoran, c'est-à-dire, les succès du » cimetière et les progrès des armes, les excès de » la discorde, de la révolte, de la cruauté, du » sacrilège et du brigandage. » Sa secte se divisa après sa mort, et de son vivant même, en plusieurs branches. Il y eut les *luthéro-papistes*, c'est-à-dire ceux qui se servaient d'excommunication contre les sacramentaires ; les *luthéro-zuingliens*, les *luthéro-calvinistes*, les *luthéro-osiandriens*, etc. c'est-à-dire ceux qui mêlèrent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zuingle ou d'Osiander, etc. Ces sectaires différaient tous entre eux par quelque endroit, et ne s'accordaient qu'en ce point, de *combattre l'Eglise et de rejeter tout ce qui vient du pape*. C'est cette haine qui leur fit prendre, durant les guerres de religion du xvi^e siècle, cette devise : *PLUTOT TURC QUE PAPISTE* ; devise qui marque bien la fureur la plus extravagante, mais qui est néanmoins parfaitement assortie à l'esprit de secte, à qui rien n'est plus opposé que l'autorité d'un chef et un centre d'unité. Cependant les hommes les plus sensés parmi les protestants, tels que Mélancthon, Grotius, etc., ont toujours regretté l'autorité pontificale, et l'ont regardée comme une chose sans laquelle l'ensemble du christianisme ne pouvait subsister. Luther laissa à ses disciples un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Iéna, en 1536, 4 vol. in-fol.; et à Wittenberg, en 7 vol. in-fol., 1572. On préfère les éditions publiées de son vivant, parce que dans celles qui ont vu le

jour après sa mort, ses sectateurs ont fait des changements très-considérables. On voit, par ses écrits, que Luther avait du savoir et beaucoup de feu dans l'imagination ; mais il n'avait ni douceur dans le caractère, ni goût dans la manière de penser et d'écrire. Il donnait dans les grossièretés les plus impudentes et dans les bouffonneries les plus basses. Jean Aurifaber, disciple de Luther, a mis en latin et publié en 1566, in-8, les Discours que cet hérésiarque tenait à table, sous ce titre : *Sermones mensales*, ou *Colloquia mensalia*. C'est une espèce d'*Ana*, dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé du réformateur de l'Allemagne. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une prière en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon Dieu, par » votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de cha- » peaux, de capotes et de manteaux ; de veaux » bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons et » de génisses ; de beaucoup de femmes et de peu » d'enfants. Bien boire et bien manger est le vrai » moyen de ne point s'ennuyer. » Cette prière, où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise, disputent qui aura le dessus, est très-certainement de la main de Luther ; en vain Misson a-t-il voulu en faire douter. Christian Juncker, son historien, en convient et la rapporte mot à mot (*Vita Lutheri*, pag. 225) :

O Gott, durch deine Güthe,
Bescher uns Kleider und Hüte ;
Hauch Mäntel und Roecke,
Fette Kelber und Roecke ;
Ochsen, Schaffe und Rinder.
Viele Weiber, wenig Kinder.
Schlechte Speise und Tranck
Machen einem das Jahr lang.

Charles Walmesley, évêque et vicaire apostolique en Angleterre, a publié en 1777, sous le nom de *Pastorini*, dans une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, une *Histoire abrégée de la Réforme de Luther*, qui a été réimprimée séparément à Malines, en 1 vol. L'auteur, distingué par son zèle et sa piété, fait très-bien connaître l'esprit de la réformation ; il ne s'est pas borné à l'Histoire du luthéranisme, il retrace aussi les erreurs et les excès des autres branches de la réforme.

LUTHERBURG. Voy. LOUTHERBOURG.

LUTTI ou LUTI (Benoît), peintre, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1726, s'attacha surtout au coloris. Il a laissé un grand nombre de tableaux de chevalier, qui l'ont fait connaître dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, et l'électeur de Mayence accompagna ses lettres-patentes d'une croix enrichie de diamants. Le pinceau de Lutti est frais et vigoureux ; il mettait beaucoup d'harmonie dans ses couleurs, et donnait une belle expression à ses figures. On lui reproche de n'être pas toujours correct. *Le miracle de saint Pierre*, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, passe pour son chef-d'œuvre. Le Musée de Paris possède de ce maître deux tableaux : *La Madeleine visitée dans sa grotte par les anges*, et *la même sainte considérant une tête de mort*.

LUTWIN (saint), né de parents illustres, fonda

de ses biens l'abbaye de Mettloch, où il fit profession de la vie monastique, dès que la mort de sa femme lui permit de renoncer au siècle. Le siège archiepiscopal de Trèves étant devenu vacant par la retraite de saint Basin, oncle de saint Lutwin, celui-ci fut tiré de sa solitude pour le remplir. Il déploya, pendant 18 ans qu'il gouverna cette illustre église, toutes les qualités d'un grand évêque. L'abbaye de Mettloch, où il fut enterré, possède encore aujourd'hui les précieuses dépouilles de sa mortalité.

LUXEMBOURG, l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de l'Europe, a possédé plusieurs souverainetés en France, en Allemagne et en Belgique. Elle s'attacha à la maison de Bourgogne, et elle a produit cinq empereurs, dont trois ont été rois de Bohême. Elle a possédé les premières charges en France, et a donné naissance à six reines et à plusieurs princesses, dont l'alliance a relevé l'éclat des familles les plus distinguées. La branche aînée de la maison de Luxembourg fut fondue dans celle d'Autriche par le mariage d'Elizabeth, fille de l'empereur Sigismond, morte en 1447, avec Albert 1^{er}, archiduc d'Autriche et empereur. La branche cadette de Luxembourg-Ligny, quoique moins illustrée que la première, a produit :

LUXEMBOURG-LIGNY (Waleran de), comte de Saint-Pol, naquit en 1333. Il accompagna son père Gui dans l'expédition du Ponthieu, et se trouva à la bataille de Baeswider, en 1371, où Gui fut tué. Prisonnier des Anglais, il parut à la cour de Richard II, et épousa Mathilde de Courtenai, sœur utérine de ce monarque. Il obtint ensuite sa liberté, moyennant 120 mille francs de rançon dont la moitié lui fut remise en faveur de ce mariage. Waleran était entré au service de France. On lui fit un crime de ce mariage ; mais Charles VI lui accorda sa grâce : il accompagna ce roi dans sa malheureuse expédition de Bretagne. Il fut nommé gouverneur de Gênes en 1396, et grand-maître des eaux et forêts de France en 1402. Il fit encore la guerre aux Anglais. L'empereur Wenceslas ne lui ayant pas rendu une somme d'argent qu'il lui devait, il entra dans le Luxembourg, et brûla 120 villages. Il envoya ensuite un cartel à Henri II, qui avait fait assassiner le Roi Richard, son beau-frère. Nommé gouverneur de Paris, en 1410, ce fut lui qui créa l'horrible milice composée de 500 bouchers ou *écorceurs*, qui se livra à tous les excès. En 1412, il battit les Armagnacs, en Normandie, et prit la place de Domfront. La disgrâce du duc de Bourgogne attira la sienne ; mais il ne voulut jamais rendre l'épée de connétable, que le roi lui avait fait demander. Il mourut gouverneur d'Ivoi, en 1417.

LUXEMBOURG-LIGNY (Pierre de), frère du précédent, né à Ligny en 1369, se fit remarquer dès sa plus tendre jeunesse par une ardeur extraordinaire pour la pratique du bien, par son assiduité à la prière, son goût pour la mortification, son amour pour l'humilité, et surtout par sa charité pour les pauvres. Envoyé à Paris à l'âge de 10 ans, il s'y appliqua successivement aux belles-lettres, à la philosophie et au droit canon. En 1383, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, quelque temps

après archidiacre de Dreux, puis évêque de Metz en 1384, et mourut le 2 juillet 1387, âgé de 18 ans, à Avignon, où Clément VII, que la France reconnaissait pour pape légitime durant le grand schisme, l'avait appelé. Pierre avait été fait cardinal l'année précédente. Quoiqu'il eût le gouvernement de son diocèse, il n'était point prêtre, sa prudence et sa sainteté ayant été jugées une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il semble cependant qu'il était diacre, et sa dalmatique se garde à Avignon. Les miracles opérés par son intercession portèrent les Avignonnais à construire une chapelle sur son tombeau. On a depuis bâti un couvent de célestins au même endroit. Il fut béatifié en 1527 par Clément VII (le vrai pontife de ce nom). L'histoire de ses miracles a été publiée par les bollandistes. On a sous son nom deux petits livres de piété : *livre de Clergie... traduit de latin en français*, Paris, sans date, gothique, in-4 ; et la *Diète du salut*, Paris, 1506, in-4.

LUXEMBOURG-SAINT-POL (Louis de), de la même famille, fut élu évêque de Téroüane, en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenait le titre de roi de France, le fit chancelier en 1425, et archevêque de Rouen en 1436. Il s'était tellement dévoué aux intérêts de ce prince, qu'il conduisait lui-même du secours aux places assiégées, et ne négligeait rien pour rétablir ce parti chancelant. Il se jeta dans la Bastille lorsque Paris se soumit à Charles VII, en 1436 ; mais il fut obligé d'en sortir par composition, et se retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, et cardinal en 1436. Il mourut en 1449.

LUXEMBOURG (Louis de), connétable, comte de Saint-Pol, neveu du précédent, avait servi sous Charles VII avec succès dans divers sièges. Après sa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée à la bataille de Montlhéry. Louis XI, pour l'attirer à son service, lui donna l'épée de connétable ; mais pour se maintenir dans la ville de Saint-Quentin, dont il s'était emparé, il trahit successivement le roi et le duc de Bourgogne. Ses perfidies furent découvertes. Craignant la sévérité de Louis XI, il se retira auprès du duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475.

LUXEMBOURG (François-Henri de MONTMORENCI-BOUTEVILLE, duc de), maréchal de France, né posthume en 1628, était fils de François de Montmorenci, comte de Bouteville et de Lusse, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel, dans un temps où cette détestable manie était punie comme elle doit l'être. La princesse de Condé présenta à la cour le jeune Montmorenci resté orphelin ; elle eut soin de sa fortune et le donna pour aide-de-camp à son fils, déjà fameux par ses victoires de Rocroy, de Fribourg et de Nortlingue. Il se trouva au siège de Lérída, sous le grand Condé dont il fut l'élève, et qu'il suivit dans sa bonne et dans sa mauvaise fortune. Le jeune guerrier avait dans le caractère plusieurs traits du héros qu'il avait pris pour modèle : un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit

avide de connaissances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il servit en qualité de lieutenant général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuse campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Coeworden, Zwol, Campen, etc., et repoussa les troupes des états près de Bodegrave et de Voerden. Les historiens hollandais prétendent que Luxembourg, en parlant pour cette dernière expédition, avait dit à ses troupes : « Allez, mes enfants, pilliez, tuez, violez, » et s'il y a quelque chose de plus effrayant, ne manquez pas de le faire; afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes et les plus propres à pousser les ennemis avec vigueur. » Il est impossible de croire qu'un général français ait tenu un discours si barbare; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les soldats mirent le feu à Bodegrave, et se livrèrent, à la lueur des flammes, à la débauche et à la cruauté; que par des exploits de cette nature les affaires des Français tournèrent mal, et que le duc fut obligé de faire retraite, ce qu'il exécuta avec plus de succès qu'on n'en devait espérer. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y suivit. Il se trouva ensuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le siège de Charleroi, et obtint en 1673 le bâton de maréchal de France. Il commanda une partie de l'armée française après la mort de Turenne, et ne fit pas des choses dignes de sa réputation. Le grand Condé, quoique son ami, ne put s'empêcher de dire : *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne que Mascaron et Fléchier*. Il laissa prendre Philipsbourg à sa vue par le duc de Lorraine, et essaya en vain de le secourir avec une armée de 30,000 hommes. Il fut plus heureux en combattant Guillaume d'Orange. Ce prince ayant attaqué le général français, qui ne s'y attendait point, à Saint-Denys près de Mons, cette surprise n'empêcha pas le maréchal de Luxembourg de disputer la victoire avec beaucoup de valeur. Quelques-uns même lui adjugent le champ de bataille, dont les alliés se glorifièrent. Luxembourg, quoique aimé de Louis XIV, eut à souffrir à la cour plusieurs désagréments. Il s'était brouillé avec Louvois; celui-ci attendit l'occasion de le perdre : elle s'offrit bientôt. Bonnard, clerc du procureur du maréchal, s'adressa à Lesage, intrigant et sorcier de son métier, pour découvrir des papiers nécessaires au maréchal dans un procès. Bonnard avait obtenu du maréchal une signature dont on fit un usage perfide, en désignant un simple pouvoir comme une espèce de pacte diabolique. A cette époque on avait créé (le 7 avril 1679) la *chambre ardente*, à l'arsenal, pour les crimes de sorcellerie et empoisonnements. La Voisin et la Vigoureux y avaient été jugées. Le maréchal l'y fut aussi, étant accusé d'avoir voulu faire périr sa femme, le maréchal de Créqui et d'autres; on le confronta avec les deux misérables ci-dessus citées. Enfin, après quatorze mois de captivité, il fut déclaré innocent. Dans la seconde guerre que Louis XIV soutint contre les puissances de l'Europe réunies en 1690, Luxem-

bourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la bataille de Fleurus. Il eut encore l'avantage au choc de Leuze en 1691, au combat de Steinkerque en 1692, et battit le roi Guillaume à Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrières : il y eut environ 20,000 morts, dont au moins la moitié de Français. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il fallait chanter plutôt un *De profundis* qu'un *Te Deum*. Les Français avaient été repoussés plusieurs fois à la droite et à la gauche des alliés fortement retranchés; mais le curé de Laer, indigné de ce que les troupes du prince d'Orange avaient exercé quelque pillage chez lui, indiqua au maréchal un endroit où le retranchement n'était pas achevé, et qui était masqué par des abattis : une nouvelle attaque décida le succès. Après la victoire de Nerwinde, il écrivit à Louis XIV... « Vos ennemis mis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de donner bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée... » Le maréchal de Luxembourg termina sa carrière par la longue marche qu'il fit, en présence des ennemis, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournai. Il mourut l'année d'après en 1695, à 67 ans, regretté comme le plus grand général qu'eut alors la France. Sa vie n'avait pas toujours été édifiante; ses écarts allèrent jusqu'à donner deux fois lieu, comme on l'a vu, à une accusation de magie, fondée en partie sur des liaisons et des sociétés peu dignes de lui, et cela dans un siècle où ces sortes d'accusations n'étaient pas légèrement reçues, surtout à l'égard d'un homme tel que lui. Sa mort fut très-chrétienne. Le père Bourdaloue, qui l'assista dans ses derniers moments, dit : « Je n'ai pas vécu comme lui, mais je voudrais bien mourir comme lui. » On imprima à Cologne, en 1695, in-12, une satire contre la France et contre lui, intitulée : *Le Maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes et en prose. Ce guerrier est bien plus favorablement dépeint dans l'*Histoire de la maison de Montmorency* par M. Desormeaux, et par le compilateur Manuel dans son *Année française*; mais il faut se tenir en garde contre les panégyriques et contre les satires : la vérité de l'histoire souffre également des uns et des autres. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le P. La Rue, a été imprimée à Paris en 1695, in-4.

LUYCKEN (Jean), graveur hollandais. On remarque dans ses ouvrages un feu, une imagination et une facilité admirables. Son œuvre est considérable et fort estimée. Il était né à Amsterdam en 1649, et il mourut en 1712. On estime sa *Bible en figures*, imprimée dans cette ville en 1732, in-fol.; son *Théâtre des martyrs*, en 115 planches, in-4, mériterait également des éloges, si, par un fanatisme aussi absurde que dégoûtant, l'auteur n'avait associé aux vrais martyrs les enthousiastes dogmatiques et séditeux, que le glaive de la justice a immolés au repos des états, plus encore qu'à la conservation de la vraie foi. « Voilà, dit un auteur, où en sont réduites les sectes. Convaincues de la nouveauté de leur existence, elles compulsent les

» annales du délire et de la sédition, pour se donner une apparence de continuité et de succession. » (Voy. JURIEU.) — Il y a eu un Gaspard LUYCKEN, dont on voit de beaux dessins dans la Bible de Weigel. Voy. ce nom.

LUYNES (Paul d'ALBERT de), cardinal et archevêque de Sens, né à Versailles en 1703, est un des prélats qui, pendant le XVIII^e siècle, ont le plus honoré l'église de France par leur zèle et leurs lumières. Formé par les leçons et les exemples de Fénelon, il a pendant toute sa vie fait éclater les fruits d'une si avantageuse institution. Rien n'égalait le soin avec lequel il veillait sur la pureté de la doctrine, et la promptitude avec laquelle il repoussait les erreurs qui menaçaient d'infecter son peuple. Assistant un jour à un sermon où l'on avait glissé quelques opinions favorites de la secte qui rougit de son nom, il imposa silence au prédicateur, le fit descendre de la chaire, y monta lui-même, et réfuta l'erreur avec autant d'éloquence que d'exactitude théologique. Il mourut à Sens le 25 janvier 1788, à l'âge de 85 ans, regretté des pauvres dont il était le père, et de son clergé, dont il était le modèle. L'abbé Le Gris a fait son *Eloge funèbre*.

LUYNES. Voy. ALBERT.

LUYTS (Jean), philosophe et astronome, né dans la Nord-Hollande en 1655, fut professeur de physique et de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné : *Astronomica institutio*, Utrecht, 1689, in-4. Il y rejette le système de Copernic. On y voit un grand nombre d'observations astronomiques, curieuses et utiles, expliquées d'une manière laconique, alliée à beaucoup de clarté. *Introductio ad geographiam novam et veterem*, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4, estimée.

LUZAC (Elie) jurisconsulte et publiciste hollandais, naquit le 19 octobre 1725 au village de Noordwick près de Leyde, d'une famille d'origine française. Sorti de l'université avant d'avoir pris les degrés, il embrassa la profession de libraire-imprimeur, prit plus tard le titre d'avocat et donna des consultations sur les matières commerciales ainsi que sur celles qui appartenaient au droit public. Sincèrement attaché au parti orangiste, Luzac se déclara énergiquement contre toute tentative d'innovation dans la forme du gouvernement de la Hollande, et fit paraître à cette occasion divers ouvrages dont les principaux sont : *Annales belges*, journal publié de 1772 à 1776, formant 15 vol. in-12; *Histoire théorique et pratique du commerce hollandais*, 1778; *Lettres candides de Regnier-Uryard*, 1781 à 1784, 4 vol. in-8; *Le spectateur patriote*, journal qui succéda immédiatement au précédent et fut continué jusqu'en 1790; enfin, *Lettre sur le danger de changer la constitution d'un gouvernement*. Luzac mourut à Leyde en 1796. Indépendamment des ouvrages déjà cités on a de cet écrivain : *Le bonheur, ou Nouveau système de jurisprudence naturelle*, Berlin, 1753; *Recherches sur quelques principes des connaissances humaines*, Leyde et Göttingen, 1756; *Remarques philosophiques et politiques d'un anonyme sur l'Esprit des lois, dans l'édition*

des œuvres de Montesquieu, Amsterdam et Leipsig; 1705, 6 vol. in-12; *Mémoire sur le perfectionnement de la morale par la révélation*, 1761; *Du droit naturel, civil et politique en forme d'entretiens*, Amsterdam, 1802; *La richesse de la Hollande* (en français), 1778, 2 vol. in-8.

LUZERNE (cardinal de la). Voy. LALUZERNE.

LUZIGNAN (Guy de), fils de Hugues de Luzignan, d'une des plus anciennes maisons de France, fit le voyage d'outre-mer. Il épousa Sybille, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem. Par ce mariage, il acquit le royaume en son nom, et le reperdit en 1187, lorsque la ville se rendit à Saladin. Luzignan ne conserva que le titre de roi de Jérusalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'île de Chypre. Il y prit la qualité de roi, et y mourut en 1191. Sa maison conserva cette île jusqu'en 1473. Amauri de Luzignan, son frère, lui succéda. Au reste, cette famille tire son nom de la petite ville de Luzignan en Poitou, dont le château passait autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyait qu'il avait été bâti par une fée moitié femme, moitié serpent.

LYBAS, Grec de l'armée d'Ulysse. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête sur les côtes d'Italie, Lybas insulta une jeune fille de Témessse que les habitants vengèrent en tuant le Grec. Bientôt les Témessiens furent tourmentés par un spectre qui exigea le sacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par Euthyme.

LYCAON, roi d'Arcadie. Il fut métamorphosé en loup par Jupiter, pour avoir immolé un enfant, qu'il servit à ce dieu assis à sa table (voy. ARCAS.) — Il y a eu plusieurs autres LYCAON : un, frère de Nestor, qui fut tué par Hercule; un autre, fils de Priam, tué par Achille, etc.

LYCOMÈDE. Voy. ACHILLE.

LYCAMBE. Voy. ARCHILOQUE.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe, né vers l'an 628 avant J.-C., n'avait que 17 ans lorsque son père tua Mélisse sa mère. Proclus, son aïeul maternel, roi d'Epidaure, le fit venir à sa cour avec son frère nommé Cypsèle, âgé de 18 ans, et les renvoya quelque temps après à leur père, en leur disant : *Souvenez-vous qui a tué votre mère*. Cette parole fit une telle impression sur Lycophron, qu'étant de retour à Corinthe, il s'obstina à ne point vouloir parler à son père. Périandre indigné l'envoya à Corcyre (aujourd'hui Corfou), et l'y laissa sans songer à lui. Dans la suite, se sentant accablé des infirmités de la vieillesse, et voyant son autre fils incapable de régner, il envoya offrir à Lycophron son sceptre et sa couronne; mais le jeune prince dédaigna même de parler au messager. Sa sœur, qui se rendit ensuite auprès de lui pour tâcher de le gagner, n'en obtint pas davantage. Enfin, on lui envoya proposer de venir régner à Corinthe, et que son père irait régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Corcyriens le tuèrent, pour prévenir cet échange qui ne leur plaisait pas.

LYCOPHRON, fameux poète et grammairien grec, natif de Chalcide dans l'île d'Eubée, vivait vers l'an 304 avant Jésus-Christ, et fut tué d'un

coup de flèche, selon Ovide. Suidas a conservé les titres de 20 tragédies de ce poète. Il ne nous reste de lui qu'un poème intitulé *Cassandra*; mais il est si obscur, qu'il fit donner à son auteur le nom de *Ténébreux*. C'est une suite de prédictions qu'il suppose avoir été faites par Cassandra, fille de Priam. La plupart ne méritent pas la peine que les savants ont prise pour les expliquer. Potter a donné une édition de ce poème, avec une version et des notes, Oxford, 1697; et elle a été réimprimée en 1702, in-fol. Lycophron était un des poètes de la Pléiade, imaginée sous Ptolémée Philadelphie.

LYCORIS, fameuse courtisane du temps d'Auguste, est ainsi nommée par Virgile dans sa dixième églogue. Le poète y console son ami Cornélius Gallus, de ce qu'elle lui préférerait Marc-Antoine. Cette courtisane suivait le général dans un équipage magnifique, et ne le quittait jamais, même au milieu des armées. Cléopâtre la supplanta.

LYCOSTHÈNES, en allemand WOLFFHART (Conrad), né l'an 1518, à Ruffach, dans la Haute-Alsace, se rendit habile dans les langues et dans les sciences. Il fut ministre, et professeur de logique et des langues à Bâle, où il mourut en 1561. Il fut paralytique les sept dernières années de sa vie. On a de lui : *Chronicon prodigiorum*, Bâle, 1557, in-fol.; *De mulierum præclarè dictis et factis*; *Compendium bibliothecæ Gesneri*, 1551, in-4; des *Commentaires* sur Pline le Jeune; *Apophthegmata*, 1614, in-8. Ce fut lui qui commença le *Theatrum vite humanæ*, publié et achevé par Théodore Zwinger, son gendre. Cette compilation forme 8 vol. in-fol. de l'édition de Lyon, 1636.

LYCURGUE, roi de Thrace, se déclara implacable ennemi de Bacchus; ce dieu, pour s'en venger, lui inspira une telle fureur, qu'il se coupa les jambes.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était, dit-on, fils d'Eunome, roi de Sparte, et frère de Polydecte, qui régna après son père. Après la mort de Polydecte, sa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle était grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue refusa ces offres abominables. Content de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, il lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant Jésus-Christ. Soit qu'il se repentit de cette générosité, soit qu'on lui attribuât une inconstance qu'il n'eut pas, on l'accusa de vouloir usurper la souveraineté. Il quitta sa patrie et passa en Crète, renommée par ses lois dures et austères; il voit la magnificence de l'Asie, et de là se rend en Egypte. De retour de ses voyages, Lycurgue donna aux Lacédémoniens des lois que les uns élèvent jusqu'aux nues, et que les autres traitent de barbares. Les plus instruits doutent que ces lois soient de Lycurgue, et ne sont point persuadés de tout ce qu'on raconte de ce philosophe. Plutarque, dans l'Introduction à la vie de Lycurgue, où les historiens modernes ont puisé presque tous les faits qu'ils attribuent à ce législateur, dit (trad. d'Amyot) : « On ne sauroit du tout rien dire de » Lycurgus, qui établit les lois des Lacédémoniens, » en quoi il n'y ait quelque diversité entre les his- » toriens... mais moins encore que toute chose

» s'accordent-ils du temps auquel il a vécu. » Il termine ce paragraphe, qu'il faut lire en entier, par ces termes : « Mais toutefois, encore qu'il y ait tant » de diversité entre les historiens, nous ne laissons pas pour cela de recueillir et mettre par es- » cript ce que l'on trouve de lui ès anciennes his- » toires, en élisant les choses où il y a moins de » contradiction. » Par cette dernière phrase, il avoue de bonne foi qu'il aime mieux risquer de transcrire des faits peu certains que de ne rien dire sur ce personnage. Si l'on ajoute à ce témoignage de Plutarque, que Lycurgue, qui a vécu dans des temps très-reculés (puisque Xénophon prétend qu'il existait du temps des Héraclides), n'a rien laissé par écrit chez une nation où l'ignorance était regardée comme une vertu méritoire, où il ne s'est trouvé aucun historien, où le séjour des étrangers était fixé à un temps très-court par la loi appelée *Xénelasia*, dès lors il sera évident que, malgré l'apologie que Plutarque a faite de ce personnage, il est fort incertain qu'il soit seul l'auteur du système de législation qu'on lui attribue. Mais en l'en supposant l'auteur, comme on doit juger de la bonté des causes de cette nature, 1^o par leurs effets nécessaires sur le cœur humain, 2^o par la confirmation de ces effets d'après le rapport de l'histoire, on trouvera, en suivant cette règle, que la législation de Sparte n'a produit l'admiration des anciens et des modernes, que dans l'opinion encore barbare et sauvage où ils étaient, que toute action forte, fût-elle contraire aux premières lois de l'équité et de l'humanité, était une action vertueuse. Il est reconnu généralement qu'il a eu l'intention formelle, 1^o d'augmenter la force naturelle des Spartiates, par la force artificielle des institutions militaires; 2^o de perpétuer l'ignorance la plus profonde chez ce peuple, en proscrivant de l'éducation les sciences et les arts, excepté seulement la musique guerrière; de sorte que dans ces temps prétendus heureux, où ses lois étaient, dit-on, fidèlement observées, aucun Spartiate ne savait lire; ce qui d'ailleurs leur était inutile, puisque rien n'était écrit, pas même les lois de la république; 3^o d'entretenir par toute sorte de moyens la férocité et même la cruauté dans l'âme des Spartiates, entre autres par l'usage de ces combats entre les enfants, où ils se massacraient les uns les autres; par les fustigations cruelles des enfants devant l'autel de Diane Orthia, et surtout par les barbaries qu'il leur permit d'exercer contre les Ilotes : car Aristote et Platon assurent que, pour empêcher la trop grande multiplication de ces malheureux esclaves, il établit l'affreuse coutume que les jeunes Spartiates iraient se mettre la nuit en embuscade pour en tuer un certain nombre; ce qui était véritablement une boucherie, puisqu'il était défendu aux Ilotes d'avoir et encore moins de porter des armes en temps de paix; 4^o de se servir du libertinage, pour empêcher la pudeur, la chasteté, l'union conjugale, d'adoucir les mœurs. D'après cet exposé, que même les admirateurs de Lycurgue et des Spartiates ne peuvent révoquer en doute, on laisse à juger si une législation dont le but est d'augmenter chez un peuple la force, l'ignorance, la cruauté, le libertinage, et, par une

suite nécessaire, l'orgueil, l'avidité, l'injustice ; en un mot, dont le but est de former une troupe de soldats ignorants, cruels et sans mœurs, pour la faire servir à la désolation des laborieux cultivateurs et des peuples qui l'avoisinent, peut être un ouvrage capable d'immortaliser son auteur, et si elle mérite les éloges que lui prodiguent encore des hommes qui prétendent se connaître en législation, tels que Montesquieu, et l'abbé Gourcy dans un amphigourique *Eloge philosophique et politique de Lycurgue*, et l'abbé Barthélemy dans son *Voyage d'Anacharsis*. L'auteur de la *Félicité publique*, quoique ennemi forcené du christianisme, montre combien les républiques chrétiennes les moins bien constituées sont plus heureuses que les Lacédémoniens, les Athéniens, et tous ces anciens peuples crus libres au sein de la tyrannie. Cependant Lycurgue, s'il faut croire ce qu'on en raconte, regardait ses lois comme le fruit de la plus sublime sagesse. Pour engager les Lacédémoniens à les observer inviolablement, il leur fit promettre avec serment de n'y rien changer jusqu'à son retour. Il s'en alla ensuite dans l'île de Crète, où il se donna la mort après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres dans la mer. Il craignait que si on rapportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment. On voit dans tous ces anciens sages des traits éclatants de folie, presque toujours produits par la vanité et l'égoïsme. Lycurgue distingua les *Spartiates*, ou nobles, du reste de la nation, qu'il fit appeler *Lacédémoniens*. Il fit un nouveau partage des terres dont 30 mille lots furent pour ces derniers, et 9000 pour les Spartiates. Ce changement causa des émeutes dans l'une desquelles on lui creva un œil d'un coup de bâton. On lui livra le coupable ; mais Lycurgue ayant besoin de partisans, au lieu de lui faire aucun mal, le reçut chez lui, l'instruisit dans les sciences, et le prit sous sa protection. (*Voy. COLLIS, LUCIEN, XÉNON, SOLON.*)

LYCURGUE, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, eut l'intendance du trésor public, fut chargé du soin de la police, et l'exerça avec beaucoup de sévérité. Il chassa de la ville tous les malfaiteurs, et tint un registre exact de tout ce qu'il fit pendant son administration. Lorsqu'il la quitta, il fit attacher ce registre à une colonne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la censure. Dans sa dernière maladie, il se fit porter au sénat pour rendre compte de ses actions ; et, après y avoir confondu le seul accusateur qui se présenta, il se fit reporter chez lui, où il expira bientôt après, vers l'an 336 avant J.-C. Lycurgue était du nombre des 50 orateurs que les Athéniens refusèrent de donner à Alexandre. Ce fut lui qui, voyant le philosophe Xénocrate conduit en prison pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeait des étrangers, le délivra, et y fit mettre à sa place le fermier qui avait fait traiter si durement un homme de lettres. Action souvent louée, mais qui dans le fond était une violence et une injustice, puisqu'il n'y avait aucune loi qui exceptât de ce tribut les gens de lettres. Les Aldes imprimèrent à Venise en 1513, en 2 volumes in-folio, un recueil des *Harangues*

de plusieurs anciens orateurs grecs, parmi lesquelles se trouve celle de Lycurgue contre un citoyen d'Athènes, nommé *Léocrate*, qui avait abandonné sa patrie dans le malheur, après la bataille de Chéronée, et qui y rentra lorsque le péril était passé. L'orateur demande qu'il soit puni de mort comme un lâche et un traître. Cette harangue, la seule qui nous reste des quatorze que Lycurgue avait composées, a été imprimée plusieurs fois séparément avec des notes des plus savants philologues ; elle a été traduite en latin par différents auteurs et en français par l'abbé Auger, Paris, 1783, in-8.

LYCUS, l'un des généraux de Lysimachus, célèbre parmi les successeurs d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'Ephèse par le moyen d'Andron, chef de corsaires, qu'il gagna à force d'argent. Andron introduisit dans la ville quelques soldats de Lycus, comme s'ils eussent été des prisonniers, mais avec des armes cachées. Dès qu'ils furent entrés dans la place, ils tuèrent ceux qui faisaient la garde aux portes, et donnèrent en même temps le signal aux troupes de Lycus, lesquelles s'emparèrent de la place, et firent prisonnier Enète, qui en était gouverneur. Frontin a placé cette histoire dans ses *Stratagèmes*.

* LYDGATE (Jean), moine de Saint-Edmond's-Bury, fut un des premiers qui, dans un siècle encore barbare, commencèrent à introduire le bon goût dans la poésie anglaise. Il était contemporain et disciple du fameux Chaucer, et fort versé dans la philosophie, les mathématiques et la théologie ; on cite de lui des *Eglogues*, des *Odes* et des *Satires*, un poème intitulé la *Chute des Princes*, et quelques écrits en prose. Il mourut en 1440, à l'âge de 60 ans. Ses ouvrages, imprimés en Angleterre dans le x^e siècle, sont de la plus grande rareté.

LYDIAT (Thomas), mathématicien anglais, né à Okerton, dans le comté d'Oxford, en 1572, mort en 1646, eut le sort de plusieurs savants. Il traîna une vie laborieuse dans l'indigence. Il fut longtemps en prison pour dettes, et lorsqu'il eut obtenu, sur la fin de ses jours, un petit bénéfice, il fut persécuté par les parlementaires, parce qu'il était attaché au parti royal. Il a laissé plusieurs ouvrages en latin sur des matières de chronologie, de physique et d'histoire. Les principaux sont : *De variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8, contre Clavius et Scaliger. Ce dernier ayant répondu avec beaucoup d'emportement, Lydiat fit une *Apologie* de son ouvrage, imprimée en 1607 ; *De l'origine des fontaines*, 1605, in-8 ; plusieurs *Traité astro-nomiques et physiques*, sur la nature du ciel et des éléments, sur le mouvement des astres, sur le flux et le reflux, etc.

LYDIUS (Jacques), fils de Balthazar, ministre protestant à Dordrecht, et auteur de quelques mauvais ouvrages de controverse, succéda à son père dans le ministère, et se fit connaître au xvi^e siècle dans la république des lettres par plusieurs livres : *Sermonum connubialium libri duo*, 1643, in-4. C'est un traité de différents usages des nations dans la manière de se marier. *De re militari*, 1598, in-4, publié par Van-Thili, qui l'enrichit de plusieurs re-

marques ; *Agonostica sacra*, etc., Rotterdam, 1657, in-12; *Belgium gloriosum*, Dordrecht, 1668, in-12.

LYNCÉE, un des Argonautes qui accompagnèrent Jason à la conquête de la toison d'or. Il avait la vue si perçante, selon la fable, qu'il voyait au travers des murs, et découvrait même ce qui se passait dans les cieus et dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que Lyncée enseigna le moyen de trouver les mines d'or et d'argent, et qu'il fit des observations nouvelles sur l'astronomie.

LYNCÉE, l'un des cinquante fils d'Egyptus, épousa Hypermnestre, l'une des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos; cette princesse ne voulut pas l'égorger la nuit de ses noces, à l'imitation de ses autres sœurs, et aima mieux désobéir à son père que d'être cruelle envers son mari. Lyncée, échappé du danger, arracha le trône et la vie à son cruel beau-père.

* LYNCH (Jean-Baptiste, comte), issu d'une illustre famille connue en Irlande dès le ^{xiv}^e siècle, naquit en 1749, à Bordeaux, où son aïeul s'était établi, après la révolution de 1688. Son père ayant épousé une riche héritière, se fixa définitivement en France. Destiné à la magistrature, il fut, en 1771, reçu conseiller au parlement de Bordeaux, et exilé avec cette cour la même année. Le parlement ayant été rétabli en 1773, il reprit ses fonctions, devint quelque temps après président aux enquêtes, et fit, en 1788, de vains efforts pour engager le parlement, alors exilé à Libourne, à enregistrer les lettres de jussion relatives à l'établissement des assemblées provinciales. L'année suivante il se rendit à Paris avec son beau-père, un des députés de la noblesse de la Guienne aux états-généraux. Pendant la terreur, il fut arrêté comme suspect, et ses biens séquestrés. La chute de Robespierre lui ayant rendu sa liberté et sa fortune, il revint dans son département, où il fut élu membre du conseil-général. Nommé maire de Bordeaux en 1808, Napoléon, qui désirait s'attacher les membres de l'ancienne magistrature, lui donna le titre de comte, et la croix de la Légion-d'honneur. Cette double distinction, qu'il n'avait point sollicitée, n'affaiblit point son dévouement à la famille des Bourbons. Lorsque l'invasion de la France, en 1814, rendit imminente la chute du trône impérial, le maire de Bordeaux, sûr des sentiments de la plus grande partie de ses administrés, résolut de seconder l'élan des royalistes. L'approche des troupes anglaises commandées par le maréchal Bèresford lui en fournit l'occasion. Le 12 mars, après une entrevue avec ce général, il alla, suivi du corps municipal, au devant du duc d'Angoulême, à qui il offrit les clefs de la ville, et proclama le retour des Bourbons avant l'abdication de Napoléon. Au mois de mars 1815, il favorisa l'embarquement de la duchesse d'Angoulême pour l'Espagne, et passa lui-même en Angleterre, où il resta jusqu'à la seconde rentrée du roi dans la capitale. Nommé pair de France après la révolution de 1850, il ne crut pas devoir donner sa démission, mais il se retira dans sa terre de Dauzar, près Bordeaux; il y mourut le 15 août 1835.

LYND ou LYNDE (Humphrey), chevalier an-

glais, né à Londres en 1578, mort l'an 1636, publia deux *Traité*s de controverse estimés, dit-on, de ses compatriotes, et traduits en français par Jean de la Montagne. L'un traite de la *Voie sûre*, et l'autre de la *Voie égarée*.

LYNDSAY. Voy. LINDSAY.

LYNDWOODE (Guillaume de). Voy. GUILLAUME.

LYONNET (Pierre), naturaliste et graveur, secrétaire des chiffres des états-généraux des Provinces-Unies, naquit à Maestricht, le 21 juillet 1707 : il apprit très-jeune huit langues tant anciennes que modernes, les sciences exactes, la sculpture, le dessin, et fit dans chacune de ces parties des progrès remarquables. Il devint membre de la société royale de Londres, des académies de Rouen et de Berlin, de l'académie impériale de Pétersbourg, de la société des sciences à Harlem. Dans les moments de loisir que lui offrait sa place de traducteur-juré pour le latin et le français, et de secrétaire des chiffres, il dessinait des insectes, et devint en peu de temps un des premiers entomologistes de l'Europe. Ami de Trembley, qui venait de découvrir que le polype se produisait par bouture ou par division, il l'aïda dans l'ouvrage où devait être exposée cette découverte importante, et dessinait les figures que gravait ensuite le célèbre Vandelaar : mais cet artiste apportant des délais fréquents à son opération, Lyonnet essaya de le suppléer, et après avoir reçu de lui une heure de leçon, il grava les huit dernières planches avec un succès qui tenait du prodige. Il mourut à La Haye, le 10 janvier 1789, dans la 82^e année de son âge. Ses travaux sur les insectes lui ont mérité une place distinguée parmi les amateurs de l'histoire naturelle. Son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule* (*Phalena cossus*), La Haye, 1760, in-4, avec 18 pl. grav. par l'auteur, suppose un observateur aussi exact que patient. Quoique ce *Traité* ne regarde directement que cette espèce d'insectes, il est fait avec tant de soin, l'auteur y a mis tant d'attention et de recherches, qu'il peut diriger l'amateur qui se livrerait à l'étude des chenilles en général. On peut compter sur l'exactitude des gravures, qui d'ailleurs sont très-belles; l'auteur a gravé sur les corps mêmes, la loupe à la main. Il a traduit en français la *Théologie des insectes*, par Lessert. Au mérite des talents et de l'application il joignait la sagesse des principes, qu'il amenait et déduisait d'une manière particulièrement satisfaisante. On regrette que la mort l'ait empêché de mettre au jour un nouvel ouvrage qu'il se proposait de publier sur les insectes. Un espérait que son parent, M. Croiset, secrétaire des postes de Hollande, à qui il l'a légué, n'en priverait pas le public, et ferait graver le reste des planches qui y manquent encore; mais l'on s'est trompé dans cette attente (1).

M. Marron a donné une *Notice* sur Lyonnet dans le *Magasin encyclopédique*, 1793, tom. 3, pag. 89.

LYRE (Nicolas de). Voy. NICOLAS de Lyre.

LYSANDRE, général des Lacédémoniens pen-

(1) L'ouvrage de Lyonnet attendu si longtemps a enfin paru sous ce titre : *Recherches sur l'anatomie et les métamorphoses de différentes espèces d'insectes*, Amsterdam, 1832, 2 part. in-4, avec 54 pl.

dant la guerre contre Athènes, détacha Ephèse du parti des Athéniens, et fit alliance avec Cyrus le Jeune, roi de Perse. Fort du secours du prince, il livra à Ægos-Potamos un combat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J.-C., défit leur flotte, tua 3,000 hommes, se rendit maître de diverses villes, et alla attaquer Athènes. Cette ville, pressée par terre et par mer, se vit contrainte de se rendre l'année suivante. La paix ne lui fut accordée qu'à condition qu'on démolirait les fortifications du Pirée; qu'on livrerait toutes les galères, à la réserve de douze; que les villes qui lui payaient tribut, seraient affranchies; que les bannis seraient rappelés, et qu'elle ne ferait plus la guerre que sous les ordres de Lacédémone. La démocratie fut détruite, et toute l'autorité remise entre les mains de trente archontes. C'est ainsi que finit la guerre du Péloponèse, après avoir duré 27 ans. Le vainqueur alla soumettre ensuite l'île de Samos, alliée d'Athènes, et retourna triomphant à Sparte avec des richesses immenses, fruit de ses conquêtes. Son ambition n'était pas satisfaite; il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Il décria la coutume d'hériter du trône, comme un usage barbare, insinuant qu'il était plus avantageux de ne déferer la royauté qu'au mérite: ce qui serait bien vrai, si tout un peuple pouvait s'entendre, sans trouble et sans erreur, sur le choix. Après avoir tenté en vain de faire parler en sa faveur les oracles de Delphes, de Dodone et de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ses prétentions. La guerre s'étant rallumée entre les Lacédémoniens et les Athéniens, Lysandre fut un des chefs qu'on leur opposa. Il fut tué dans une bataille l'an 395 avant J.-C. Les Spartiates furent délivrés par sa mort d'un ambitieux pour qui l'amour de la patrie, la religion du serment, les traités, l'honneur n'étaient que de vains noms. Comme on lui reprochait qu'il faisait des choses indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens le firent descendre par flatterie: *Il faut, dit-il, couvrir la peau du renard où manque celle du lion*, faisant allusion au lion d'Hercule: maxime digne d'un tyran fourbe et hypocrite. Il disait qu'on amuse des enfants avec des osselets, et les hommes avec des paroles. Cela n'est que trop vrai; mais si ceux qui sont amusés sont des sots, ceux qui les amusent sont de méprisables imposteurs. *La vérité*, ajoutait-il, *vaut assurément mieux que le mensonge; mais il faut se servir de l'un et de l'autre dans l'occasion*: maxime que Machiavel a adoptée pour une de ses plus favorites.

LYSCHANDER ou LYSCANDER (Claude-Christophersen), historiographe du roi de Danemarck Christiern IV, né en 1537 et mort en 1625, n'a guère mérité cette place que par l'*Abrégé des histoires danoises, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Copenhague, 1662, in-fol., en danois. Le titre seul montre que l'auteur était peu judicieux. Torfeus a réfuté cet abrégé; mais il n'en valait pas la peine. On a encore du même auteur une *Chronique du Groenland* en vers danois, Copenhague, 1608, in-8; *Electionis Christiani III historia*, ibid., 1625. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire des savants danois* par J.

Worm, et les *Monumenta inedita* de Westphalen, tom. 3.

LYSERUS (Polycarpe) naquit à Winendeen, dans le pays de Wittenberg, en 1552. Le duc de Saxe, qui l'avait fait élever à ses dépens dans le collège de Tubingen, l'appela en 1577 pour être ministre de l'église de Wittenberg. Lyserus signa, l'un des premiers, le livre de la *Concorde*, et fut député avec Jacques-André, pour le faire signer aux théologiens et aux ministres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dresde, où il était ministre, en 1610, à 58 ans. Beaucoup de querelles, dont il paraît avoir été amateur, ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont: *Expositio in Genesim*, en six parties in-4, depuis 1604 jusqu'en 1609; *Schola babylonica*, 1609, in-4; *Colossus babilonicus*, 1608, in-4. L'auteur y donne, sous ces deux titres bizarres, un commentaire sur les deux premiers chapitres de Daniel. Un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, publié à Leipsig, en 1609, in-4, par Polycarpe Lyserus, son petit-fils; une foule de livres de théologie et de controverse, remplis de préjugés de secte; l'édition de l'*Histoire des Jésuites*, de l'ex-jésuite et apostat Hasenmuller, qu'il publia après la mort de celui-ci sous ce titre: *Historia Ordinis Jesuitici, de Societatis Jesu auctore, nomine, gradibus, incrementis, ab Elia Hasenmullero, cum duplici præfatione Polycarpi Lyseri*, Francfort, 1594 et 1606, in-4. Le jésuite Gretser réfuta cette prétendue histoire, et Lyserus la défendit dans son *Strena ad Gretserum pro honoraria ejus*, 1607, in-8. Les deux auteurs ne s'épargnent point les injures. C'était le style ordinaire entre les savants de ce temps-là, et il n'est pas encore hors de mode.

LYSERUS (Jean), docteur de la confession d'Augsbourg, de la même famille que le précédent, fut l'apôtre de la polygamie dans le xvii^e siècle. Sa manie pour cette erreur alla si loin, qu'il consuma ses biens et sa vie pour prouver que non-seulement la pluralité des femmes est permise, mais qu'elle est même commandée en certains cas. Il voyagea avec assez d'incommodité en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Angleterre, en Italie et en France, pour rechercher dans les bibliothèques de quoi appuyer son opinion, et pour tâcher de l'introduire dans quelques pays. Son entêtement sur la pluralité des femmes surprenait d'autant plus, qu'une seule l'aurait fort embarrassé, suivant Bayle. Après bien des courses inutiles, il crut pouvoir se fixer en France, et alla demeurer chez le docteur Masius, ministre de l'envoyé de Danemarck. Il se flatta ensuite de rendre sa fortune meilleure à la cour, par le jeu des échecs qu'il entendait parfaitement, et s'établit à Versailles; car tous ces réformateurs de la morale chrétienne savent mieux jouer que raisonner. Repoussé et méprisé par tous les gens sensés, et étant tombé malade de dépit, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement son mal, qu'il mourut dans une maison sur la route, en 1684. On a de lui, sous des noms empruntés, un grand nombre de livres en faveur de la polygamie. Le plus considérable est intitulé: *Polygamia Triumphantrix*, Amsterdam,

1682, in-4. Brunsinanus, ministre à Copenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé : *Polygamia triumphata*, 1689, in-8. On a du même auteur un autre livre contre Lyserus intitulé : *Monogamia Victorix*, 1689, in-8. On trouva dans les manuscrits de Lyserus une liste curieuse de tous les polygames de son siècle. Il est à croire que cette liste aurait été plus longue si l'auteur y avait fait entrer tous ceux qui, n'ayant qu'une femme, vivent avec plusieurs. Les bons esprits n'ont vu dans son égarement que l'effet naturel de la luxure, qui, semblable à l'avarice, dit Montesquieu, plus elle a, plus elle veut avoir. Il est démontré d'ailleurs qu'elle détruit la population, et que les pays où elle a lieu (toutes choses étant d'ailleurs égales), sont déserts, en comparaison des autres.

LYSIAS, célèbre orateur grec, naquit à Syracuse l'an 459 avant J.-C., et fut mené à Athènes par Céphales son père, qui l'y fit élever avec soin. On le regarde communément comme le plus élégant, le plus gracieux et le plus simple des orateurs grecs. Il s'est exercé sur des sujets bien peu favorables à l'éloquence ; il ne plaidait pas lui-même, mais composait des plaidoyers pour les particuliers qui avaient des procès, et ces plaidoyers roulaient presque tous sur de très-petites causes. La propriété et la clarté des expressions, un tour aisé et naturel, un talent admirable pour la narration, une prodigieuse sagacité, un tact exquis des convenances, et par-dessus tout, la grâce qu'on sent si bien et qu'on ne peut définir, forment le caractère distinctif de Lysias. Un des principaux avantages qu'on puisse retirer aujourd'hui de ses discours, c'est la connaissance des mœurs et des usages des Athéniens. On rapporte que Lysias, ayant donné un de ses plaidoyers à lire à son adversaire dans l'Aréopage, cet homme lui dit : « La 1^{re} fois que je l'ai lu, je l'ai trouvé bon ; la 2^e, moindre ; la 3^e, mauvais. » *Hé bien*, répliqua Lysias, *il est donc bon, car on ne le récite qu'une fois*. Il mourut dans un âge fort avancé, l'an 374 avant J.-C. Nous avons de lui 32 *Harangues* et des fragments de quelques autres. Parmi les diverses éditions qu'on en a données, on distingue celle de Taylor, Londres, in-4, Bowyer, 1759, *græcè et latinè* ; l'abbé Auger en a donné une traduction française, Paris, 1783, in-8 ; il en avait publié la même année une édition grecque avec une nouvelle version lat., 2 vol. in-8, dont il existe des exemplaires in-4. On les trouve aussi dans le Recueil des orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol. et de Henri Etienne, 1575, in-fol.

LYSIAS (Claude). Voy. CLAUDE.

LYSIMACHUS, disciple de Callisthènes, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, et y bâtit une ville de son nom l'an 309 avant J.-C. Il suivit le parti de Cassandre et de Séleucus contre Antigone et Démétrius, et se trouva à la célèbre bataille d'Ipsus l'an 301 avant J.-C. Lysimachus s'empara de la Macédoine, et y régna dix ans ; mais ayant fait mourir son fils Agathocle et commis des cruautés inouïes, les principaux de ses sujets l'abandonnèrent. Il passa alors en Asie, pour faire la guerre à Séleucus, qui leur avait donné

retraite, et fut tué dans un combat contre ce prince, l'an 282 avant J.-C., à 74 ans. On ne reconnut son corps sur le champ de bataille que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avait point abandonné.

LYSIMACHUS, Juif, parvint au souverain pontificat de sa nation, l'an 204 avant J.-C., après avoir supplanté son frère Ménélaüs, en payant une somme d'argent que celui-ci n'avait pu fournir au roi Antiochus Epiphanes. Les violences, les injustices et les sacrilèges sans nombre qu'il commit pendant son gouvernement portèrent les Juifs, qui ne pouvaient plus le souffrir, à s'en défaire dès l'année suivante.

LYSIMACHUS, frère d'Apollodore, ennemi déclaré des Juifs, eut le gouvernement de Gaza. La grande jalousie qu'il conçut contre son frère (que le peuple et les soldats aimaient et considéraient plus que lui) le porta à le tuer en trahison, et à livrer cette ville à Alexandre Jannée, qui l'assiégeait.

LYSIPPE, très-célèbre sculpteur grec, natif de Sicyone, exerça en premier lieu le métier de serrurier. Il s'adonna ensuite à la peinture, et la quitta pour se livrer tout entier à la sculpture. Il avait eu d'abord pour maître le Doryphore de Polyclète ; mais dans la suite il étudia uniquement la nature, qu'il rendit avec tous ses charmes, et surtout avec beaucoup de vérité. Il était contemporain d'Alexandre le Grand. C'était à lui et à Apelles seulement qu'il était permis de représenter ce conquérant. Lysippe a fait plusieurs statues d'Alexandre, une entre autres était d'une beauté frappante, et l'empereur Néron en faisait grand cas ; mais comme elle n'était que de bronze, ce prince crut que l'or en l'enrichissant la rendrait plus belle. Cette nouvelle parure gâta la statue au lieu de l'orner ; on fut obligé de l'ôter, ce qui dégrada sans doute beaucoup ce chef-d'œuvre. Lysippe est celui de tous les sculpteurs anciens qui a laissé le plus d'ouvrages. On en comptait près de six cents de son ciseau. Les plus connus sont l'*Apollon de Tarente*, de 40 coudées de haut ; la statue de *Socrate*, celle d'un homme sortant du bain, qu'Agrippa mit à Rome devant ses thermes ; *Alexandre* encore enfant, et les vingt-cinq cavaliers qui avaient perdu la vie au passage du Granique. Il florissait vers l'an 364 avant J.-C.

LYSIS, philosophe pythagoricien, précepteur d'Epaminondas, est auteur, suivant le plus commune opinion, des *Vers dorés*, que l'on attribue ordinairement à Pythagore. Nous avons sous le nom de Lysis une *Lettre à Hipparque*, dans laquelle il lui reproche de divulguer les secrets de Pythagore, leur maître commun. Cette lettre est dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de Thomas Gale. On croit que Lysis vivait vers l'an 388 avant J.-C. Lysis était si fidèle à garder sa parole, qu'un jour, dit-on, un de ses amis, qui l'avait prié d'attendre à la porte du temple de Junon tandis qu'il y faisait sa prière, l'ayant oublié, et étant sorti par une autre porte, Lysis demeura à sa place jusqu'au lendemain, que son ami se ressouvint de lui et vint le dégager de sa parole. Il faut avouer que c'était pousser un peu trop loin la délicatesse, et que la vanité de se faire remarquer y dut entrer pour quelque chose.

LYTTELTON. Voy. LITTLETON.

M

MAACHA, roi de Geth, donna du secours à Hannon, roi des Ammonites, contre David ; mais Joab, général des troupes de David, tailla en pièces les deux armées. — **MAACHA** est aussi le nom d'une des épouses de David, et mère d'Absalon. Elle était fille de Tholmas, roi de Gessur.

MAAN (Jean), docteur de Sorbonne, natif du Mans, chanoine et prêtre de l'église de Tours, se fit connaître dans le xvii^e siècle par un ouvrage intitulé : *Sancta et metropolitana Ecclesia turonensis, sacrorum pontificum suorum ornata virtutibus, et sanctissimis conciliorum institutis decorata*, qui fut imprimé dans la maison même de l'auteur, à Tours, en 1667, in-fol. Il est estimé pour les recherches, et s'étend depuis l'année de J.-C. 231 jusqu'en 1635.

MABILLON (Jean), l'un des plus savants religieux du xvii^e siècle, né le 23 novembre 1632, à Saint-Pierre-du-Mont, village près de Mouson, dans le diocèse de Reims, prit l'habit de bénédictin de Saint-Maur à Saint-Remi de cette ville en 1654. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1665 à St.-Denis, pour montrer aux étrangers le trésor et les monuments antiques de cette abbaye ; mais il ne tarda point à être appelé à des occupations plus assorties à ses talents. Dom d'Acheri le demanda pour travailler à son *Spicilege*, et eut beaucoup à se louer de ses soins et de ses recherches. Le nom du jeune Mabillon commença à être connu. La congrégation de St.-Maur avait projeté de publier de nouvelles éditions des Pères, il fut chargé de celle de saint Bernard, et s'acquitta de ce travail avec autant de diligence que de succès. (Voy. saint BERNARD.) Le grand Colbert, instruit de son mérite, lui fit offrir une pension de deux mille livres, que celui-ci eut la modestie de refuser, demandant que ce ministre voulût bien reporter sur sa congrégation ces témoignages de la munificence royale. Le père Mabillon fut envoyé en Allemagne, l'an 1683, pour chercher dans cette partie de l'Europe tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France, et à la gloire de la nation et de la maison royale. Dom Mabillon trouva plusieurs pièces curieuses, et les fit connaître dans un *Journal* de son voyage. Cette savante course ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie deux ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la distinction qu'il méritait. La congrégation de l'*Index* lui fit l'honneur de le consulter au sujet de quelques opinions singulières, contenues dans les écrits d'Isaac Vossius ; mais son avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas suivi. (Voy. Vossius.) On lui ouvrit les archives, les bibliothèques, et il en tira quantité de pièces nouvelles. Entre les objets qui piquèrent sa curiosité, aucun ne l'excita plus que les catacombes de Rome. Il y fit des visites fréquentes, où il porta l'esprit de religion et celui de critique. Attaché fortement à la foi, mais en

garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'exposition de quelques corps saints, et les dévoila dans une lettre latine, sous le nom d'*Eusèbe Romain à Théophile François, touchant le culte des saints inconnus*. Cette brochure souleva contre lui quelques savants de Rome. Il y eut plusieurs écrits pour et contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la lettre d'*Eusèbe* ; et elle eût été proscrite par ce tribunal, s'il n'en avait donné une nouvelle édition, avec des changements qui contentèrent les juges. Une autre dispute occupa Mabillon. Dom Rancé, abbé de la Trappe, attaqua les études des moines, et prétendit qu'elles leur étaient plus nuisibles qu'utiles. Pour appuyer l'idée qu'ils ne devaient ni faire ni lire des livres, il en composa un lui-même, et l'intitula : *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*. La congrégation de Saint-Maur, alors entièrement consacrée aux recherches profondes et à l'étude de l'antiquité, crut devoir réfuter l'ennemi des études des cloîtres. Elle choisit le doux Mabillon pour entrer en lice avec l'austère abbé de la Trappe. Il n'avait ni l'imagination ni l'éloquence de ce réformateur ; mais son esprit était plus orné et plus méthodique ; et sa diction, claire, simple et presque entièrement dénuée d'ornements, ne manquait pas d'une certaine force. Il opposa principes à principes, inductions à inductions. Dans son *Traité des études monastiques*, publié en 1691, in-12, il s'attacha à prouver que non-seulement les moines peuvent étudier, mais qu'ils le doivent. Il indiqua le genre d'études qui leur convient, les livres qui leur sont nécessaires, les vues qu'ils ont à se proposer, en s'appliquant aux sciences. L'exemple des solitaires de la Thébaïde, uniquement occupés du travail des mains, ne l'embarrassa point. Le but de nos religieux, et l'esprit de leur institution, n'est pas de leur ressembler. Leur vie est moins une vie monastique qu'une vie cléricale. En entrant dans le cloître, ils comptent y mener celle d'un prêtre et d'un homme d'étude, et non celle d'un laboureur. (Voy. saint CLAUDE, saint FRANÇOIS.) L'abbé de la Trappe, M. de Rancé, fâché de voir contredire ses idées, fit une réponse vive au livre des *Etudes monastiques*. Dom Mabillon y opposa des *Réflexions* sages et modérées. Elles amenèrent une réplique sous le nom de *Frère Côme*. L'abbé de la Trappe en était l'auteur ; mais son ouvrage ne sortit point de son cloître. Mabillon, né avec un génie pacifique, laissa faire la guerre à quelques écrivains qui se mêlèrent de cette querelle. Il ne voulut plus entrer dans aucune dispute. Il s'occupa à perfectionner son savant ouvrage de la *Diplomatie*, qu'il avait publié en 1681. Cette science lui devait tout son lustre. Le docte bénédictin avait une sagacité admirable pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des temps, et pour approfondir ce que l'his-

toire offre de plus difficile. Il donna des principes pour l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays. Mais comme il est impossible d'être parfait, il essuya des critiques, dont quelques-unes parurent fondées. (*Voy. GERMON.*) Mabillon donna à son livre un *Supplément*, qui vit le jour en 1704. L'amour de la paix, la candeur, et surtout la modestie, formaient son caractère. Le Tellier, archevêque de Reims, l'avant présenté à Louis XIV, comme le *religieux le plus savant du royaume*, Mabillon mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Bossuet : *Ajoutez, monsieur, et le plus humble.* Un étranger ayant été consulter le savant Du Cange, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami et son rival en érudition. « On vous trompe quand on vous » adresse à moi, répondit humblement le bénédictin ; allez voir M. Du Cange. — C'est lui-même » qui m'adresse à vous, dit l'étranger. — Il est mon » maître, répliqua Mabillon. Si cependant vous » m'honorez de vos visites, je vous communiquerai » le peu que je sais. » Ce savant religieux mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 27 décembre 1707, à 75 ans. Clément XI, en apprenant sa mort, fit écrire à dom Ruinart, qu'on lui ferait plaisir d'inhumer un homme qui avait si bien mérité des lettres et de l'Eglise, dans le lieu le plus distingué, « puisque tous les savants qui » iront à Paris ne manqueront pas de vous de- » mander où vous l'avez mis ? *Ubi posuistis eum ?* » Le pape voulait qu'on recueillît ses cendres sous le marbre, avec une inscription qui convint à des restes si précieux. L'intention du pontife ne fut pas suivie à cet égard ; mais dom Roussel fit un éloge en style lapidaire, qui valait bien un monument. Nous n'en rapporterons que le morceau suivant :

Omnium hominum sibi conciliavit animos
Hominum mitissimus.
In ipsis etiam litterarii disceptionibus
Nemini asper,
Neminem læsit, etiam læsus.
Scribentem incitabat veritas,
Certantem moderabatur lenitas,
Vincentem coronabat veritas,
Coronatum ornat humilitas.
Hac singulari morum suavitate
Devinciēbat animos, leniēbat invidios....
Cæteris testibus nemo major,
Se ipso iudice nemo minor ;
Eo clarior, quò sibi vilior.
Cœlestis gloriæ cupidus, mundanam sprevit.
Respuit hominum plausus, mercedem quam dare solent homines.
Vani vanam
Nullum in clauastro tenuit dignitatis gradum,
Omnes meruit.
Cum virtutum studiis studia litterarum conjunxit,
Ut æterno fœdere
Scientia pietatem, pietas scientiam adjuvaret.

Les cendres de dom Mabillon avaient été déposées, pendant la révolution, dans le Musée des monuments français. Elles ont été rapportées solennellement, le 26 février 1819, à l'église de Saint-Germain-des-Prés, et son nom a été donné à une des rues voisines. Ses principaux ouvrages sont : *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti in sæculorum classes distributa*, Paris, 9 vol. in-fol. Le premier vol. de ce recueil, commencé par dom d'Acheri, parut en 1668 ; et le dernier en 1702. Il va jusqu'à l'année

1110. L'ouvrage est aussi estimé pour les monuments qu'il renferme, que pour les préfaces dont l'auteur l'a orné. Ces préfaces ont été imprimées séparément, 1732, in-4. Cet ouvrage a été réimprimé à Venise, en 1733 : un 10^e vol. qui aurait complété l'ouvrage, se conservait manuscrit à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. *Vetera analecta* : ce sont des pièces recueillies dans diverses bibliothèques, et qui n'avaient pas été imprimées, 4 vol. in-8, dont le premier parut en 1673, et qui fut achevé en 1683. Les dissertations qui enrichissent ce recueil ne sont pas ce qu'il y a de moins précieux. On en a donné une deuxième édition, Paris, 1723, in-fol. ; c'est la plus estimée. *De re diplomatica libri VI*, Paris, 1681, 1 vol. in-fol., et un *Supplément* publié en 1702. La meilleure édition est celle de 1709, par les soins de dom Ruinart. L'ouvrage a été réimprimé avec des additions, Naples, 1789, 2 vol. in-fol. *De Liturgia gallicana libri III*, Paris, 1683 et 1729, in-4 ; une *Dissertation sur l'usage du pain azyme*, dans l'eucharistie, in-8 ; une *Lettre* sous le nom d'*Eusèbe Romain*, touchant le culte des saints inconnus, 1698, in-4, et 1703, in-12 ; *Musæum italicum*, 1687-89, 2 vol. in-4, 1724, en société avec dom Germain ; *Annales ordinis benedictini*, 1713-59, 6 vol., dont il a donné 4 vol. in-fol. qui contiennent l'histoire de l'ordre des bénédictins, depuis son origine jusqu'en 1066. Les volumes suivants ont été donnés par dom Ruinart et dom Vincent Thuillier. *L'Épître* dédicatoire qui est à la tête de l'édition de saint Augustin ; *Sancti Bernardi opera*, Paris, 1690, 2 vol. in-fol. ; c'est la meilleure édition ; elle a été réimprimée en 1719. Tous les ouvrages précédents sont en latin. Ceux que le Père Mabillon a donnés en français sont : un *Factum*, avec une *Réplique sur l'antiquité des chanoines réguliers et des moines*, pour maintenir les droits de son ordre, contre les chanoines réguliers de la province de Bourgogne ; *Traité des études monastiques*, 2 vol. in-4 ou in-12 ; une *Traduction* de la Règle de saint Benoît, 1697, in-18 ; une *Lettre sur la vérité de la sainte larme de Vendôme*. Mabillon, partout ailleurs bon critique, paraît dans cet ouvrage trop crédule et peu judicieux. Dom Thuillier publia, en 1724, les *Œuvres posthumes* de dom Mabillon, et y joignit celles de dom Ruinart ; ce recueil est en 3 vol. in-4. La *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, a été publiée par M. Valery, Paris, 1846, 3 vol. in-8. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par Tassin ; les *Mémoires* de Nicéron ; la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par Lecerf, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. Dom Ruinart a écrit sa *Vie*, 1709, in-12. Elle a été traduite en latin, par dom Claude de Vic, et imprimée à Padoue, 1714, in-8. Mabillon avait été nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701. De Boze prononça son *éloge* dans cette compagnie.

MABLY (Gabriel Bonnot de), ancien chanoine de l'église abbatiale de l'Île-Barbe, né à Grenoble le 14 mars 1709, et mort à Paris le 23 avril 1783, avait fait ses premières études à Lyon, chez les jésuites. Après son cours de philosophie, il vint dans la ca-

pitale. En y arrivant, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, par les conseils du cardinal de Tencin, son parent. Engagé de bonne heure dans les ordres sacrés, et se sentant plus de goût pour les lettres que de talent pour le ministère évangélique, il s'entint au sous-diaconat, abandonna ses cours de théologie pour les *Vies des hommes illustres de Plutarque*, et lut avec avidité les historiens anciens où il puisa cet esprit d'indépendance, cet enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, qui perce dans ses écrits et qu'il professa toute sa vie. Après quelques légères productions, telles que ses *Lettres sur l'opéra*, l'abbé de Mably s'est fait connaître par des ouvrages de morale et de politique, tels que son *Droit public de l'Europe*, ses *Observations sur l'histoire de France*, ses *Observations sur les Grecs et sur les Romains*, et surtout ses *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*. Ce dernier ouvrage est celui qui lui a fait le plus de réputation. Il est écrit avec sagesse et plein de vues profondes, quoique tout n'y soit pas exact, et que l'auteur paraisse trop prévenu en faveur de la sagesse et de la vertu de quelques anciens peuples et de ces hommes fameux qu'on célèbre plutôt par une espèce d'habitude que par une admiration réfléchie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet ouvrage a servi de modèle, et a fourni les matériaux à une des plus amphigouriques productions de ce siècle. « On ne se serait pas attendu, dit un » critique, que les *Entretiens de Phocion* fussent devenus la matière du ravaudage insipide d'un héros de roman. Il ne faut lire que *Bélisaire* pour y trouver Phocion travesti. C'est ainsi que la philosophie prétend faire des découvertes. Tout son art consiste à altérer les bonnes choses qu'on avait dites avant elle; semblable aux harpies, qui vivaient de rapines et infectaient, en y touchant, les mets sur la table des sages et des héros. » Les ouvrages que l'abbé de Mably composa dans sa vieillesse ne lui ont pas mérité les mêmes éloges; on n'y remarque que trop souvent la faiblesse de l'âge, et pour me servir d'un terme familier, du *rabdchage*. Ce qui indispose surtout le lecteur contre lui, c'est son ton d'aigreur et de fierté. Avec quel mépris il parle de certains historiens très-estimables, dans sa *Manière d'étudier l'histoire!* où l'on trouve d'ailleurs d'excellentes choses, où Voltaire et Robertson sont bien jugés, où plus d'une prévention littéraire est réfutée. Mais cet ouvrage, dans son ensemble et les derniers résultats de ses leçons, ne peuvent que contribuer à la corruption déjà si avancée des annales des nations. Ce qui est bien plus déplorable encore, ce sont les erreurs qu'il a osé étaler dans les *Principes de morale*, supprimés par ordre du gouvernement, et censurés par la Sorbonne. Dans les *Observations sur les lois des Etats-Unis de l'Amérique*, le dernier de ses ouvrages, on trouve encore des choses très-répréhensibles et propres à détruire, par une funeste indifférence, les principes de religion si nécessaires à toutes les sociétés. Par quel aveuglement un homme mûri par l'âge, un ecclésiastique surtout, a-t-il pu se permettre de pareils écarts? Et si l'impunité, si l'irrévérence pour les principes re-

cus, sont odieuses dans un homme du monde, parce qu'il donne par-là une très-mauvaise idée de son esprit et de son cœur, à combien plus forte raison sont-elles révoltantes dans un homme dont l'habit forme un contraste si frappant? Si ces gens-là savaient à quel mépris on les dévoue, en faisant semblant de sourire à leurs discours, ils seraient sûrement beaucoup plus réservés. On doit cependant observer que l'abbé de Mably n'était pas partisan de ceux qu'on appelle *philosophes*. Il y a même, dans ses derniers ouvrages, des tirades très-vives contre eux. Il ne faut point douter que les écarts que les gens de bien sont si fâchés de rencontrer dans les ouvrages de l'abbé de Mably ne proviennent plutôt de sa faiblesse de se prêter au ton du siècle, que de l'incrédulité de son esprit. Dès que sa maladie prit un air sérieux, et qu'il se vit en danger, ses sentiments de religion parurent à découvert; il demanda lui-même les sacrements, et les reçut avec édification. Dès sa jeunesse, il avait accepté le titre d'associé correspondant de l'académie de Lyon; mais dans la suite il ne voulut plus faire partie d'aucune société savante, et résista à toutes les instances que lui fit le maréchal duc de Richelieu, pour qu'il acceptât une place à l'académie française. Dédaignant la fortune et les grandeurs, l'abbé de Mably bornait ses liaisons à un petit nombre de personnes choisies, vivait simplement, et lorsqu'il reçut une pension ecclésiastique, il la distribua aux pauvres. Il était frère de l'abbé de Condillac. Les Polonais, fatigués de leurs longues dissensions, s'adressèrent à Mably et à J.-J. Rousseau, pour qu'ils rédigeassent pour eux une *constitution* nouvelle. Le premier partit pour la Pologne, afin d'y étudier les mœurs; il y demeura un an, et, de retour en France, il y écrivit ses projets d'amélioration, qu'il adressa au comte Wielhorski, ministre plénipotentiaire de la confédération de Bar, en 1771; mais la Russie, l'Autriche et la Prusse avaient décidé le partage de la Pologne, qui commença à s'effectuer l'année suivante. Ses ouvrages, imprimés de 1794 à 1793, par les soins de l'abbé Arnoux, 15 vol. in-8, eurent beaucoup de succès au commencement de la révolution; mais aujourd'hui ils sont entièrement oubliés. On a publié après sa mort *Des droits et des devoirs du citoyen*; et la suite des *Observations sur l'histoire de France*, où il exhale sa bile contre nos rois, même contre Charles V et Henri IV, contre la noblesse, le clergé, la magistrature et la finance. Ces deux écrits qu'il appelait son testament, furent des guides trompeurs pour une assemblée imprudente, qui, en atténuant le pouvoir royal, nous précipita dans l'anarchie, et enfanta toutes les calamités. *Le destin de la France*, publié sous le nom de Mably, est une compilation indigeste de Barthélemy, de Grenoble, auteur de la *Grammaire des dames*, etc.

MABOUL (Jacques), prélat français, né à Paris d'une famille distinguée dans la robe, se consacra à la chaire et prêcha avec distinction à Paris et en province. Il fut longtemps grand-vicaire de Poitiers, et devint évêque d'Alet en 1708. Il mourut dans cette ville en 1725. Ses *Oraisons funèbres* ont été recueillies en 1748, en 1 vol. in-12. Il n'a ni la mâle

vigneur de Bossuet, ni le style châtié et poli de Fléchier ; mais il est touchant et affectueux. On a encore de lui deux *Mémoires* pour la pacification des affaires de la constitution, 1747, in-4.

MABUSE (Jean), peintre, naquit à Maubeuge en 1499, et mourut en 1562, à l'âge de 63 ans. Il avait fait le voyage d'Italie avec fruit. Il peignait très-bien un sujet d'histoire. On voit plusieurs de ses ouvrages à Amsterdam, entre autres une *Décollation de saint Jean* faite de blanc et de noir, avec une certaine eau ou un suc qu'il inventa pour se passer de couleur et d'impression, en sorte qu'on peut plier et replier la toile de ses tableaux sans gâter la peinture. Le roi d'Angleterre exerça longtemps son pinceau. Mabuse fut fort sobre dans sa jeunesse ; mais dans un âge plus avancé il s'adonna au vin, et cette passion lui faisait faire de temps en temps quelques friponneries. Le marquis de Verens, au service duquel il était, devant loger chez lui l'empereur Charles-Quint, habilla ses domestiques en damas blanc. Mabuse vendit son damas et en but l'argent au cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc, qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs fit remarquer l'habit du peintre. L'empereur, surpris du brillant de ce damas, le fit approcher et découvrit sa ruse. On en rit beaucoup. L'inconduite de Mabuse devint telle qu'il fut arrêté et mis dans les prisons de Middelbourg, où on lui laissa toutefois la liberté de se livrer à son art.

* MACABER, nom sous lequel il existe un ouvrage allemand, intitulé : *le Miroir de la mort ou le Miroir de la danse des morts*, appelé autrement *danse Macabre*. Cet ouvrage singulier et recherché des curieux a été traduit en latin, sous ce titre : *Speculum morticini* ou *Speculum choreæ mortuorum* ; il a été aussi traduit en français et en anglais. La première édition française, restée longtemps inconnue, a été imprimée par Guy ou Guyot Marchant, Paris, 1485, petit in-fol., 2^e édit, 1490, in-fol., fig. La *Danse des hommes* et la *Danse macabre des femmes* ont été réunies pour la première fois dans l'édition imprimée à Troyes, par Nicolas Le-rouge, in-fol., fig. goth., sous ce titre : la *Grant danse macabre des hommes et des femmes* ; historiée et augmentée de personnages et de beaux dits en latin, en vers, sans date, mais avant l'an 1500. Ce sont des dialogues entre la mort et des personnages choisis dans les divers états de la société. La *Danse des morts* a été souvent reproduite par les artistes des xv^e et xvi^e siècles, et on en retrouve les différents sujets dans les encadrements de livres de prières imprimés à cette époque. Le fameux peintre Holbein avait exécuté ce sujet dans le cloître du couvent des Augustins de Bâle. Hilscher, pasteur à Dresde, a publié, en allemand, une notice indiquant les dessins et tableaux sur la *Danse des morts* conservés dans la galerie de Dresde, Budissen, 1721, in-8. Voyez pour de plus grands détails le *Magasin encyclopédique*, année 1811, tome 6, page 335 et suiv.

* MAC-ADAM (John-Loudon), ingénieur célèbre par ses travaux pour l'amélioration des routes, naquit en Ecosse vers 1760, passa jeune aux Etats-

Unis, et revint dans sa patrie en 1787, époque où l'on y établissait ces nombreuses routes qui ont fait faire à ce pays des progrès si rapides dans la civilisation. Il commença dès-lors à s'occuper de cette partie dans laquelle il a obtenu, sans l'avoir recherchée, une renommée universelle. Il a donné l'exposé de sa méthode dans une *Instruction*, publiée en 1811, réimprimée plusieurs fois en Angleterre et traduite en français par M. Cordier. La *Revue britannique* (voy. SAULNIER), tome 25, en contient la satire, plutôt que la critique raisonnée. Les discussions qui s'élevèrent à ce sujet parmi les ingénieurs français ont amené à découvrir que la méthode en question est à peu de chose près la même qui fut mise en pratique dans le Limousin sous l'administration de Turgot, et que Trésaguet, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, en est le véritable inventeur. Mais s'il est flatteur pour des Français de dire que c'est à leur patrie qu'est due cette importante amélioration, la gloire de Mac-Adam n'en reste pas moins entière ; car outre qu'il paraît s'être spontanément rencontré avec le premier inventeur, il a bien certainement le mérite d'avoir proposé et rendu populaire une méthode qui n'avait pas été pratiquée jusqu'à lui en Angleterre, et qui était presque totalement oubliée en France. Mac-Adam mourut à Moffat le 26 novembre 1856.

MACAIRE (saint), l'*Ancien*, célèbre solitaire du iv^e siècle, né dans la Haute-Egypte, contemporain de saint Ephrem, et non disciple de saint Antoine, comme le dit Poirret, passa 60 ans dans le monastère de la montagne de Scété, partageant son temps entre la prière et le travail des mains. Il mourut vers l'an 390, à 90 ans. On lui attribue 50 *Homélies* en grec, Paris, 1539, in-fol., avec saint Grégoire Thaumaturge ; et séparément, Leipsig, 1698 et 1809, 2 vol. in-8. Les mystiques en font beaucoup de cas. On y trouve toute la substance de la théologie ascétique. Quoique saint Macaire fût un homme sans études, il était puissant en œuvres et en paroles. L'Eglise célèbre sa fête le 15 janvier.

MACAIRE (saint), le *Jeune*, d'Alexandrie en Egypte, autre célèbre solitaire, ami du précédent, eut près de 5,000 moines sous sa direction. La sainteté de sa vie et la pureté de sa foi l'exposèrent à la persécution des ariens. Il fut exilé dans une île où il n'y avait pas un seul chrétien ; mais il en convertit presque tous les habitants par ses miracles. Macaire mourut en 394 ou 404. C'est à lui qu'on attribue les *Règles des moines*, que nous avons en trente chapitres dans le *Codex regularum, collectus a sancto Benedicto ananiensi, auctus ab Holstenio*, Rome, 1661, 2 vol. in-4. Jacques Tollius a publié dans ses *Insignia itinerarii italici*, un *Discours* de saint Macaire sur la mort des justes.

* MACARTNEY (Georges, comte de), membre du parlement d'Angleterre, né en Irlande le 14 mai 1757, fils de Georges Macartney, évêque d'Auchinleck en Ecosse, reçut une éducation soignée. Envoyé en 1764 ambassadeur extraordinaire en Russie, il y négocia le traité d'alliance avec l'impératrice Catherine II. A son retour en Irlande, il obtint le titre de secrétaire de lord Townshend, qui en était vice-

oi, et fut élu membre du parlement. Nommé gouverneur de la Grenade et de Tabago, il rétablit dans ces colonies la paix troublée par des dissensions intestines. A la prise de Tabago par les Français en 1770, il fut envoyé à Limoges, mais il lui fut permis de retourner en Angleterre pour hâter son échange. L'obtint en 1788 le gouvernement de Madras, et se défendit avec succès contre les attaques de Haïler-Ali et de son successeur Tipoo-Saeb. Nommé gouverneur du Bengale, il refusa cet honneur. Il fut envoyé en 1792, en ambassade à la Chine; mais malgré toute son astuce il ne put obtenir un traité de commerce avec les Chinois, et revint à Londres en 1794. L'année suivante, envoyé à Vérone, près de Monsieur, depuis Louis XVIII, il fut, à son retour, nommé pair et gouverneur du cap de Bonne-Espérance, où il resta un an et demi. Le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter cette colonie en 1798; il se retira dans le comté de Surrey, et mourut le 31 mars 1806. Ce diplomate joignait à un esprit fin et pénétrant un caractère conciliant, beaucoup de connaissances, un désintéressement était extrême, et il se fit estimer et chérir de tous ceux qui le connurent. On a de lui : *Etat de la Russie*, en 1767; *Etat de l'Irlande*, en 1773. Ces deux ouvrages ont été imprimés à un très-petit nombre d'exemplaires que la modestie de l'auteur destinait à ses amis : *Journal de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine* en 1792, 93 et 94, rédigé par Georges Staunton, Londres, 1797, 2 vol. in-4, traduit sous ce titre : *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie*, par J. Cartera, Paris, 1804, 2 vol. in-8, et atlas. Cet ouvrage, au milieu de détails d'un intérêt très-médiocre, en contient de très-curieux sur cet empire, alors si peu connu.

* MACASIUS (François), né en 1686, à Joachimsthal en Bohême, entra dans la société des jésuites, y enseigna diverses sciences avec réputation. Il mourut à Prague en 1735. On a de lui : *Manuale theologico-canonicum sponalibus questionibus et resolutionibus compendiosè deductis*, Olmutz, 1750 et 1751, Prague, 1743, in-8; *Jus ecclesiasticum commentariis in V libros decretalium Gregorii IX illustratum*, Prague, 1749, 2 vol. in-fol.

* MACAULAY - GRAHAM (Catherine), née en 1733, à Ollantigh, dans le comté de Kent, d'un riche gentilhomme de cette province, fut mariée en 1760 au docteur Macaulay, célèbre médecin de Londres. Nourrie de la lecture des anciens et naturellement portée à l'enthousiasme, elle conçut le projet d'écrire dans le même esprit l'*Histoire d'Angleterre*, dont le premier vol. parut en 1763. Dans un voyage qu'elle fit en France en 1777, elle connut Franklin, Turgot, Marmoniel et M^{re} Dubocage. En 1783, elle alla en Amérique et résida trois semaines dans la maison de Wasinghton à Mount-Vernon en Virginie. Devenue veuve elle épousa, quoique avancée en âge, un jeune homme nommé Graham. Une alliance aussi peu assortie versa sur elle un certain ridicule, et lui aliéna plusieurs de ses partisans. Cette dame mourut le 22 juin 1791. Parmi les ouvrages qu'elle a laissés, nous citons : *Histoire d'Angleterre, depuis l'avènement de*

Jacques I^{er} jusqu'à l'élévation de la maison de Hanovre, 8 vol. in-4, 1763-1783. Cet ouvrage n'est qu'une attaque violente contre la dynastie des Stuarts. On y trouve à toutes les pages des preuves de mauvaise foi ou d'une révoltante partialité. Guiraudet en avait entrepris une traduction française dont il a paru cinq vol. sous le nom de Mirabeau. *Remarques sur les éléments du gouvernement et de la société par Hobbes*, 1767, in-8; *Remarques détachées sur quelques assertions de Hobbes*, 1769, in-4; *Histoire d'Angleterre, depuis la révolution jusqu'au temps présent, dans une suite de lettres à un ami* (le docteur Wilson), 1778, in-4; *Lettres sur l'éducation*, 1790, in-8; *Traité sur l'immuabilité de la vérité morale*, 1773, in-8; *Observations sur les réflexions de M. Burke, sur la révolution française*, 1790, in-8.

* MACBETH, roi d'Ecosse, né dans le 11^e siècle, fils de Sinel, était par sa mère cousin-germain du roi Donald VII ou Duncan I^{er}, et devint *thane* royal de Glamis. Les succès éclatants qu'il remporta sur les Danois qu'il chassa deux fois du royaume lui acquirent un grand crédit et le portèrent à former le dessein d'envahir le trône dont sa naissance le rapprochait. Le cours ordinaire des événements pouvait l'y conduire, car suivant les lois du pays, le plus proche parent du roi lui succède, lorsqu'à la mort de celui-ci ses enfants ne sont pas en âge de régner; mais Duncan vivait trop longtemps pour l'ambition de Macbeth, et d'ailleurs il venait de lui ôter l'espoir d'y parvenir en créant prince de Cumberland Malcolm, son fils aîné, à peine parvenu à l'adolescence. Par-là il assurait à ce dernier la succession immédiate à la couronne. Macbeth, excité par sa femme et sûr de l'appui de quelques amis, résolut d'assassiner le roi, et consumma ce crime dans son château d'Inverness où il avait reçu Duncan. Il fut couronné, sans opposition, en 1030, et sut consolider son autorité en comblant les grands de bienfaits et en gouvernant avec assez de justice et de modération; cependant tourmenté par les alarmes que lui causaient les fils de Duncan, échappés à ses poursuites, il donna un libre cours à son humeur farouche et sanguinaire, et fit périr, en peu de temps, plusieurs personnes, devenues l'objet de ses soupçons. Macduff, seigneur écossais, connu par son dévouement pour le prince Malcolm, informé que ses jours étaient en péril, se retira précipitamment en Angleterre auprès du roi Edouard dit le Confesseur, et en obtint une armée avec laquelle il vint mettre le siège devant le château que Macbeth s'était fait construire à Dunsinane, près de Perth, pour se mettre à l'abri d'une attaque imprévue; ce prince ayant eu l'imprudence de sortir pour tenter la fortune des armes, fut tué dès le commencement de l'action par Macduff, qui avait à venger la mort de sa femme et de ses enfants que le tyran avait fait massacrer impitoyablement après sa fuite en Angleterre. Cet événement a fourni à Shakespeare le sujet d'une tragédie imitée par Ducis (*voy.* ce nom).

* MAC-CARTHY-REAGH (Justin, le comte), célèbre bibliophile, né en 1744 à Spring-house, dans le comté de Jepperary, d'une famille catholique

d'Irlande, quitta une patrie dont la législation lui interdisait l'accès aux dignités et aux emplois publics, et vint s'établir en France où il se livra exclusivement à l'étude. Il ne fut point inquiété pendant la révolution, et traversa sans beaucoup de périls l'époque de nos orages politiques. Une de ses occupations habituelles était la recherche des belles éditions et des livres rares : aussi forma-t-il l'une des plus riches et des plus curieuses bibliothèques de l'Europe. On y remarquait 825 vol. imprimés sur vélin, entr'autres, la *Biblia sacra polyglotta*, etc., 1514-17, 6 vol. in-fol. (voy. XIMÈNES), et le *Psalmorum codex*, Mayence, 1487, in-fol. Il mourut en 1811 à Toulouse qu'il habitait depuis plusieurs années. Le *Catalogue* de sa bibliothèque a été publié par MM. de Bure en 1825, 2 vol. in-8, etc.

* MAC-CARTHY-LEVIGNAC, (le comte Joseph-Robert de), parent du précédent, né en 1763, ayant émigré en 1791, devint aide-de-camp du prince de Condé, et rentré en France en 1814, fut nommé maréchal-de-camp. Député de la Seine-Inférieure à la chambre introuvable, il y vota constamment avec la majorité. Au mois de juin 1816, il fit partie du conseil de guerre convoqué pour juger le général Bonnaire (voy. ce nom). La même année renvoyé à la chambre par le départ. de la Drôme, il y parla en faveur du clergé, et vota la restitution des biens non vendus, appartenant à l'Eglise et à l'ordre de Malte. En 1818, dans la discussion de la loi sur le recrutement, il se prononça contre l'avancement par ancienneté. Un des députés (Bignon), ayant parlé en faveur des *bannis*, il demanda son rappel à l'ordre. Depuis 1820, il cessa de faire partie de la chambre ; et retiré dans une terre près de Valence, il s'y fit aimer par la bonté de son caractère et sa bienfaisance. Il est mort le 12 juillet 1827.

** MAC-CARTHY (Nicolas de), jésuite, né à Dublin le 19 mai 1769, fils du comte Justin (voy. l'art. plus haut), unique héritier des biens et du nom de sa famille, l'une des plus anciennes d'Irlande, et dont les traditions nationales font remonter la généalogie aux premiers souverains de ce pays, fut un des plus célèbres prédicateurs de notre temps. Quatre ans après sa naissance, ses parents l'amènèrent en France, où ils venaient chercher une liberté de conscience que la loi refusait aux catholiques dans leur patrie. Ils s'établirent à Toulouse. Envoyé fort jeune encore à Paris, sous la conduite d'un gouverneur, pour faire ses études, Nicolas s'y distingua, soit au collège du Plessis dans ses humanités et sa rhétorique, soit au collège de France dans les cours supérieurs de philosophie et d'hébreu. Se destinant de bonne heure à l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure à 14 ans, et porta dès lors le titre d'abbé de Lévigac, du nom d'une terre achetée par son père aux environs de Bordeaux. Il faisait sa théologie, en Sorbonne, lorsque la révolution l'interrompit et le força de retourner à Toulouse, au sein de sa famille. Cette interruption n'en fut point une pour ses études, auxquelles, grâce à son origine étrangère, il put se livrer sans craindre la proscription, pendant nos temps d'énormités politiques. Le plan qu'il s'était tracé et qu'il parvint à remplir,

renfermait le cercle presque entier des sciences sacrées et profanes. La littérature ancienne surtout faisait ses délices. « Je voudrais, dit un écrivain, » avoir conservé plusieurs remarques qu'il eut occasion de me communiquer pendant qu'il étudiait » Platon ; j'y trouverais de quoi relever plus d'un » passage dont M. Cousin n'a pas toujours été le fidèle interprète. » Il acquit une connaissance profonde des Pères et de l'histoire de l'Eglise. Il lisait de préférence saint Chrysostome, saint Basile et saint Grégoire de Naziance. Chez lui les qualités du cœur ne le cédaient point à celles de l'esprit ; et aux occupations intellectuelles, il joignait, avec les œuvres de la piété, celles de la charité la plus tendre envers les pauvres. En 1813, revenant à sa première vocation, il entra au séminaire de Chambéry (Savoie), où il fut ordonné prêtre l'année suivante. Toulouse recueillit les premiers fruits de son ministère, sur lequel, pendant trois ans, le ciel se plut à répandre des bénédictions abondantes. En 1817, Louis XVIII lui fit offrir l'évêché de Montauban, que son humilité refusa. La société des jésuites, rétablie par Pie VII, venait de reparaitre en France ; l'abbé de Mac-Carthy y fut admis comme novice en 1818 ; il y fit ses vœux au commencement de 1820. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il parut constamment dans les chaires des principales villes du royaume. La cour, Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Strasbourg, Amiens, Valence, Avignon, Nîmes l'entendirent tour à tour, et ressentirent les effets salutaires de sa puissante parole. A Strasbourg, sa prédication émut tout le protestantisme. Genève put aussi l'admirer, et ses discours y firent presque naître des alarmes parmi les chefs de l'hérésie. Pour atténuer l'impression de son éloquence sur les esprits, les ministres proposèrent au prédicateur, sur les points controversés, une conférence publique, qu'il ne craignit pas d'accepter ; mais au jour désigné, ils n'osèrent se présenter pour soutenir le combat. Après la révolution de 1830, les ordres de ses supérieurs l'appelèrent successivement à Rome, à Turin, à Chambéry, à Annecy. Dans toutes ces villes son éloquence et son zèle se produisirent avec éclat. « En entendant cet » orateur, dit un écrivain, on est frappé de la richesse de son élocution, du choix de ses preuves, » de l'heureux emploi qu'il fait de l'Ecriture, de » la vérité de ses mouvements où la noblesse se joint à la force, de son action brillante et cependant toujours sage et réglée par la piété et le » goût... Un si beau talent, relevé par une piété si » vraie, tant de grâce et de force, tant d'onction et » de dignité, une mesure si parfaite avaient quelque » chose d'entraînant et d'irrésistible pour l'auditeur » le plus froid. » La postérité dira peut-être que le P. de Mac-Carthy fut le premier prédicateur de son siècle. Il mourut de la mort des justes à Annecy, le 3 mai 1833, entouré de ses confrères, de plusieurs prêtres du lieu, de chanoines, de séminaristes, et après avoir reçu les derniers sacrements des mains de l'évêque diocésain. Ses dépouilles mortelles, à la demande du chapitre, furent déposées dans la cathédrale, à côté de celles des pontifes de cette église. Les *Sermons* du P. de Mac-Carthy

ont été imprimés en 3 vol. in-12 et in-8, Lyon, 1834, avec une notice historique sur cet orateur, par les soins de M. D***, (l'abbé Deplacé).

* **MAC-CARTHY** (Jacques), d'une famille irlandaise, autre que les précédents, naquit à Cork, le 26 mars 1785. Il n'y resta que fort peu de temps avec sa mère, et fut amené à Nantes où son père résidait. Après des études brillantes, poussé par une vocation décidée pour l'état militaire, il s'engagea à 17 ans. Parti sous-lieutenant du camp de Boulogne, il fit toutes les guerres de l'empire et se distingua par de nombreux faits d'armes dont il fut assez mal récompensé. Compris dans les réformes qui furent la suite du licenciement de l'armée en 1815, il se livra à diverses spéculations qui ne furent rien moins que profitables. Dégoûté du commerce, il se fit instituteur et traduisit de l'anglais différents ouvrages, entr'autres, *l'Histoire des campagnes d'Allemagne, d'Italie et de Suisse en 1796*, 97, 98 et 99, 4 vol. in-8, par le colonel Graham, dont il trouva souvent l'occasion de relever l'injuste partialité; *Le précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe*, par J. Bigland, 5 vol. in-8; *La relation de l'ambassade de lord Amherst en Chine*; et l'ouvrage intitulé : *Dix années de séjour en Barbarie, à Tripoli*, chacun de 2 vol. in-8; on lui doit en outre plusieurs compilations géographiques dont les plus estimées sont : *Choix de voyages modernes dans les quatre parties du monde*, 1821-22, 10 vol. in-8, 1825, 15 vol. in-12; *Dictionnaire universel de géographie*, 1833, 2 vol. gr. in-8. Mac-Carthy, chef par intérim de la section de la statistique, mourut le 30 novembre 1835 au dépôt de la guerre.

MACCIO ou **MACCIUS** (Sébastien), savant humaniste, natif d'Urbania, dans le duché d'Urbini, mourut âgé seulement de 37 ans, au commencement du XVII^e siècle. C'était un écrivain si laborieux, qu'il se forma, dit-on, deux creux aux doigts dont il tenait la plume. Ses principaux ouvrages sont : *De historia scribenda*, peu estimé; *De bello Asdrubalis*, Venise, 1613, in-8; *De historia liviana*; un *Poème sur la vie de J.-C.* (en italien), Rome, 1603, in-4; et d'autres poésies qui ne sont connues que des savants de profession.

MACCOVIUS ou **MAKOWSKI** (Jean), gentilhomme polonais, né en 1588 à Lobzenie, près de Posnanie en Pologne, d'une famille noble, devint professeur de théologie à Franeker en 1616. Il remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Il eut de grandes disputes avec les sociniens, les catholiques, les anabaptistes, les arminiens, etc. On a de lui des *Opuscules philosophiques, théologiques*, etc., imprimés d'abord séparément, puis réunis en 3 vol. in-4, Amsterdam, 1660. Il y enseigne les opinions les plus révoltantes du calvinisme, et soutient crûment que « Dieu ne veut nullement le salut de tous les hommes, mais qu'il veut le péché, et qu'il destine les hommes au péché en tant que péché. » Il fut déferé au synode de Dordrecht, qui le déclara exempt de toute erreur, se contentant de l'avertir d'être plus circonspect dans ses expressions. Ce qui prouve qu'au jugement de ce synode, dont les décisions sont normales chez les calvinistes, la prédes-

tination calvinienne renferme bien réellement toutes les horreurs qu'on lui attribue, et que c'est à tort qu'on a accusé quelques théologiens de les avoir outrées.

** **MACDONALD** (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal de France, l'un des généraux dont la France a le plus de droit de s'honorer, né en 1765 à Sedan, d'une famille écossaise, d'abord cadet dans la légion de Maillebois destinée à seconder les insurgés de Hollande, entra ensuite sous-lieutenant dans le régiment irlandais de Dillon. Sa belle conduite à Jemmapes en 1792, lui valut le grade de colonel. Nommé presque aussitôt général de brigade, il continua d'être employé à l'armée du Nord, où il se signala dans les campagnes de 1793 et 1794. L'année suivante il concourut, sous Pichegru, à la conquête de la Hollande. Devenu général de division, il servit en cette qualité aux armées du Rhin et d'Italie, où il soutint et agrandit sa réputation. Après l'occupation des états romains en 1798, il en fut nommé gouverneur, défit les insurgés sur plusieurs points, et avec 6,000 hommes battit le général Mack qui en commandait 40,000. Il remplaça Championnet dans le commandement en chef, acheva la conquête du royaume de Naples et fit reconnaître partout son autorité. Les revers de Schérer l'obligèrent de se porter à la défense de l'Italie orientale, et le 18 juin 1799 il livra sur les bords de la Trebia cette immortelle bataille, où avec 35,000 hommes, il fit face à plus de 50,000 austro-russes commandés par Souwaroff; la victoire étant restée indécise, il recommença l'attaque le lendemain, et perdit 12,000 hommes. Furieux de cet échec, il voulait tenter de nouveau le sort des armes; mais l'avis du conseil de guerre fut contraire, et quelques jours après, il opéra la plus glorieuse des retraites. Ses blessures l'ayant obligé de rentrer en France, il concourut à la journée du 18 brumaire. Choisi par Moreau pour commander l'aile droite de l'armée du Rhin, peu de temps après, le 1^{er} consul lui donna le commandement en chef de l'armée en Suisse, dont il repoussa les Autrichiens. L'armistice de Trévise ayant mis fin à cette campagne, il fut envoyé ministre plénipotentiaire en Danemark. A son retour, ayant pris hautement la défense de Moreau, son ami, Macdonald cessa d'être employé. Rappelé en 1809, après quelques succès dans le Trentin, il se réunit à la grande armée sous les murs de Vienne, eut la plus grande part à la victoire de Wagram, et le lendemain fut fait sur le champ de bataille maréchal. Créé peu de temps après duc de Tarente, il alla en 1810 remplacer Augereau à l'armée d'Espagne, où, de concert avec Suchet, il remporta plusieurs avantages. Dans la campagne de Russie en 1812, il commanda le 10^e corps dont les Prussiens faisaient partie, et quoiqu'abandonné devant l'ennemi par ses perfides alliés, opéra néanmoins sa retraite sans être entamé. Il se signala dans la campagne de 1813, notamment à Lutzen et Bautzen, et après la défection des Saxons, de concert avec le prince Poniatowski, couvrit la retraite de l'arrière-garde, et prit part à la bataille de Hanau. En 1814, il soutint les efforts

de Blucher, remporta sur lui plusieurs avantages, principalement à Nangis. Après l'abdication de Napoléon, auquel il resta fidèle jusqu'au dernier instant, il envoya son adhésion au gouvernement royal, et fut nommé pair de France. Au retour de Napoléon, envoyé dans le Midi avec le duc d'Angoulême, il rejoignit Monsieur à Lyon, et témoin de la disposition des troupes, revint à Paris près du roi, qu'il accompagna jusqu'à la frontière. Pendant les cent-jours, il refusa tout emploi, et se borna à faire le service de grenadier de la garde nationale. Après la deuxième restauration, il prit le commandement de l'armée retirée sur la Loire, dont il dut opérer le licenciement, mission difficile qu'il remplit avec succès. Nommé grand-chancelier de la légion-d'honneur, gouverneur de la 21^e division militaire et membre du conseil privé, il ne se servit de son influence que pour atténuer autant qu'il le put les suites de la réaction. L'un des fondateurs de la société pour l'amélioration du sort des prisonniers, il prit part à toutes les œuvres de bienfaisance qui furent exécutées à cette époque. Jouissant à la chambre des pairs de la considération due à l'éclat de ses services et à ses qualités personnelles, il fut plusieurs fois choisi président et rapporteur de divers bureaux; il continua d'y siéger après 1830. Il mourut le 27 septembre 1840. Son *Eloge*, par M. de Ségur, a été prononcé à la chambre des pairs, dans la séance du 15 janvier 1841.

MACÉ. Voy. MASSÉ.

MACÉ (Robert), imprimeur de Caen, mort vers l'an 1490, est le premier qui, en Normandie, exerça l'imprimerie avec des caractères de fonte. Il eut pour apprenti le célèbre Christophe Plantin. — Gilles Macé, son arrière-petit-fils, né à Caen, avocat et mathématicien, publia un ouvrage sur la *Comète* de 1618. On a aussi de lui quelques vers. Il mourut à Paris en 1647.

MACÉ (François), conseiller et aumônier du roi, bachelier de Sorbonne, naquit à Paris vers 1640. Il fut secrétaire des finances de la reine. A 43 ans on le nomma chanoine-chevécier et curé de Sainte-Opportune : il reçut alors le sacerdoce et devint aumônier du roi Louis XIII. Il se fit estimer par son savoir et ses vertus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont : *Psaumes et Cantiques de l'église, avec une paraphrase traduite du latin de Louis Ferrand*, Paris, 1686, in-8; 1706, in-12; un *Abrégé chronologique, historique et moral de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1704, 2 vol. in-4; ouvrage utile et bien rédigé, qui pour bien des gens peut suppléer à des ouvrages plus vastes; la *Science de l'Écriture sainte, réduite en tables générales*, ibid., 1708, in-4; une *Histoire morale*, intitulée, *Mélanie, ou la Veuve charitable*, Paris, 1729, in-12; production posthume qu'on attribua à l'abbé Choisi, et qui eut beaucoup de succès; l'*Histoire des quatre Cicérons*, Paris, 1714, in-12; la *Haye*, 1715; morceau curieux et intéressant, attribué d'abord au père Hardouin, jésuite. L'auteur tâche de prouver par les historiens grecs et latins, que le fils de Cicéron était aussi illustre que son père. Une *Traduction* de quelques ouvrages

de piété du père Busée; une traduction de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1698, in-12, ibid., 1700, in-8, ibid., 1718, in-24. Cette traduction avait eu 10 édit. en 1734 : *Esprit de saint Augustin, ou Analyse de tous les ouvrages de ce Père*. Cet ouvrage est manuscrit : il mériterait, dit-on, les honneurs de la presse. L'abbé Macé mourut à Paris en 1721 après s'être exercé avec succès dans le cabinet et dans la chaire.

MACÉ. Voy. LÉON de Saint-Jean.

MACÉDO (François de), cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, quitta l'habit de la société de Jésus qu'il avait pris d'abord, pour prendre celui de cordelier. Il fut l'un des plus ardens défenseurs du duc de Bragance, élevé sur le trône de Portugal. Le père Macédo, après le couronnement du duc de Bragance, accompagna à Paris les ambassadeurs portugais qui y venaient pour faire reconnaître ce monarque. Il eut l'honneur de prêcher devant Louis XIII. Macédo, dans un voyage à Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape le fit maître de controverse au collège de la Propagande, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sapience, et consultant de l'inquisition. Le cordelier, né avec une humeur bouillante, impétueuse et fière, ne sut pas conserver sa faveur; il déplut au Saint-Père, et passa à Venise, où il soutint en arrivant des thèses de *amici re scibili*. Il donna ensuite pendant huit jours les fameuses conclusions qu'il intitula : *Les rugissements littéraires du lion de saint Marc*. Ses succès lui valurent une chaire de philosophie morale à Padoue. Il fut d'abord en grande considération à Venise, et y mourut en 1681, à 85 ans. La *Bibliothèque portugaise* compte jusqu'à cent neuf ouvrages de cet inépuisable auteur, imprimés en différents endroits de l'Europe, et 30 manuscrits. Le père Macédo dit lui-même dans son *Myrothecium morale*, in-4, qu'il avait prononcé en public 53 panégyriques, 60 discours latins, 52 oraisons funèbres, et qu'il avait fait 48 poèmes épiques, 125 élégies, 115 épitaphes, 212 épîtres dédicatoires, 700 Lettres familières, 2600 poèmes héroïques, 110 odes, 3000 épigrammes, 4 comédies latines, et qu'il avait écrit ou prononcé plus de 150,000 vers sur-le-champ. Quelle étonnante fécondité ! Nicéron donne les titres de ses ouvrages, tom. 31, p. 317-39. Nous ne citerons que : *sa Clavis augustiniانا liberi arbitrii*, contre le père Noris, depuis cardinal. Il y avait eu auparavant une querelle vive entre ces deux savants au sujet du monachisme de saint Augustin. On imposa silence aux parties. *Schema congregationis S. Officii romani*, etc. Padoue, 1676, in-4. C'est une dissertation sur l'inquisition, où l'érudition et les singularités sont semées à pleines mains. L'auteur fait remonter l'origine de ce tribunal jusqu'au commencement du monde, idée qui, d'abord très-paradoxe, devient plus soutenable, quand on réfléchit que tout ce qui sert à réprimer l'erreur et le vice est une espèce d'inquisition. *Encyclopædia in agonem litterarum producta*, Rome, 1637, in-fol.; *Propugnaculum Lusitano-Gallicum, contra calumnias hispano-belgicas*, etc., Paris, 1647, in-fol.; *l'Eloge des Français*, Aix, 1641, in-4, en latin.

Macédo se déclara d'abord pour les principes de Jansénius dans *Doctrina sancti Augustini de prædestinatione*, in-4; mais le pape Innocent X ayant condamné les cinq fameuses propositions, Macédo changea de sentiment, et soutint que Jansénius les avait enseignées dans le sens condamné par le pape, et publia, pour le prouver, un livre intitulé : *Mens divinitus inspirata Innocentio X*, in-4. Macédo avait une lecture prodigieuse, une mémoire surprenante, beaucoup de facilité à parler et à écrire; il ne lui manquait que plus de jugement et de goût.

MACÉDO (Antoine de), jésuite portugais, frère du précédent, né à Coïmbre en 1612, fut envoyé en Afrique comme missionnaire, et à son retour il accompagna l'ambassadeur de Portugal en Suède. Ce fut à lui que la reine Christine fit les premières ouvertures du dessein qu'elle avait d'abandonner le luthéranisme. Macédo fut ensuite pénitencier apostolique de l'église du Vatican à Rome, depuis l'an 1651 jusqu'en 1671. Il retourna alors en Portugal, où il fut fait recteur du collège d'Evora, puis de Lisbonne. On a de lui : *Lusitania insulata et purpurata* (ou *Vies des papes et cardinaux portugais*), Paris, 1673, in-8; *Divi tutelares orbis christiani*, Lisbonne, 1687, in-fol. C'est un recueil de *Vies* des saints.

MACÉDONIUS I^{er}, patriarche de Constantinople en 341, et fameux hérésiarque, soutenait que le Saint-Esprit n'était pas Dieu. Il causa de grands désordres dans sa ville, et s'attira la disgrâce de l'empereur Constance. Acace et Eudoxe le firent déposer dans un concile de Constantinople en 360. Il mourut ensuite misérablement. Les sectateurs de Macédonius s'appelaient *Macédoniens*. Leurs mœurs étaient, du moins en apparence, pures et austères, leur extérieur grave, leur vie aussi dure que celle des moines. Ce simulacre de piété trompa les faibles. Un certain Marathionius, autrefois trésorier, embrassa cette secte, et son or fit plus d'hérétiques que tous les arguments. Cette secte fut proscrite, et la divinité du Saint-Esprit clairement prononcée dans le concile général de Constantinople en 381. C'est à cette occasion que ce concile ajouta au symbole de Nicée, après les mots : *Et in Spiritum Sanctum*, les paroles suivantes : *Dominum, et vivificantem, ex Patre Filioque procedentem, et cum Patre et Filio adorandum et glorificandum*. Longtemps avant ce concile on avait opposé à l'hérésie de Sabellius le dogme des trois personnes, dogme qui supposait évidemment la divinité du Saint-Esprit. Après la mort de saint Alexandre, le peuple avait choisi pour patriarche Paul, et les ariens élurent Macédonius. Constance, qui favorisait les ariens, exila Paul; mais il revint ensuite de son exil, et Macédonius, au dire de saint Athanase, servit sous lui comme prêtre. Paul, disgracié une seconde fois, eut pour successeur Eusèbe de Nicomédie. Ce dernier étant mort vers 341, Macédonius fut installé par ordre de l'empereur. Cette élection donna lieu à une émeute où périrent 5000 personnes. Macédonius s'en vengea en obtenant de l'empereur un édit qui excluait des églises et des villes tous ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée. Plus tard il voulut faire transporter dans

une autre église le corps de Constantin. Cette profanation émeuta de nouveau le peuple, et l'on versa des ruisseaux de sang. Perdu enfin dans l'esprit de Constance, Macédonius quitta le siège de Constantinople, fonda un monastère, où il mourut vers l'an 361. Il eut pour successeur dans son hérésie Eleusius de Cyzique. (*Voy. GÉLASE de Cyzique.*) — Il ne faut pas confondre ce Macédonius avec un autre patriarche de Constantinople, qui défendit avec zèle le concile de Chalcedoine contre l'empereur Anastase, et mourut en 516. Son nom fut mis dans les dyptiques. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 avril. Il avait été partisan de l'*Hénétique* de Zénon, mais il rétracta son erreur.

MACER (Æmilius), poète latin, natif de Vérone, composa un *Poème sur les serpents, les plantes et les oiseaux*, et un autre *sur la ruine de Troie*, pour servir de supplément à l'Iliade d'Homère. Mais ces deux poèmes sont perdus; celui des plantes, que nous avons sous le nom de *Macer*, est d'un auteur plus récent, puisqu'on y cite Pline, et son auteur est aussi mauvais botaniste que plat versificateur. L'édition la plus ancienne est celle de Naples, 1477, in-fol., et la plus estimée celle de Leipsig, par H. Ranzov, 1590, petit in-8; mais celle-ci a été surpassée par celle de Jul. Sillig, 1832, in-8. Il y en a une traduction française sous ce titre : *Les fleurs du livre des vertus des herbes, composé par Macer Floride, trad. par Lucas Tremblay*, avec fig., Rouen, 1588, in-8. Macer florissait sous Auguste.

MACER (Lucius-Clodius), propréteur d'Afrique sous le règne de Néron, se fit déclarer empereur l'an 68 de J.-C. dans la partie qu'il commandait. Ayant levé de nouvelles troupes, il les joignit à celles qui étaient sous ses ordres, et s'en servit pour conserver le titre qu'il avait usurpé. Il fit plus; il se saisit de la flotte qui transportait le blé à Rome, et causa la famine dans cette capitale du monde. L'usurpateur avait plus de courage que de politique. Il irrita les Africains par des vexations et des cruautés, et se joua également de leur sang et de leurs biens. Ces peuples irrités eurent recours à Galba, qui venait d'être revêtu de la pourpre impériale. Galba donna ordre d'arrêter les brigandages de cette bête féroce. Trébonius Garucianus, intendant d'Afrique, et le centurion Papirius, chargés des ordres du prince, firent périr Macer dans la même année qu'il avait pris le titre de César. Il avait été engagé à la révolte par une femme nommée Cornélia Crispinilia, intendante des débauches de Néron, laquelle était passée en Afrique, pour se venger des mécontentements que cet empereur lui avait donnés.

MACHABÉES. Ce sont sept frères juifs qui souffrirent le martyre à Antioche, dans la persécution d'Antiochus Epiphane, avec leur mère et le saint vieillard Eléazar, l'an 168 avant J.-C. Ce prince ayant fait arrêter ces généreux confesseurs, n'oublia rien pour les porter à manger de la chair de porc et à abandonner la foi de leurs pères. Les sept frères souffrirent, l'un après l'autre, avec une constance inébranlable; on leur coupa la langue, les pieds et les mains, sans qu'ils marquassent la moindre faiblesse, au milieu des horribles tour-

ments qu'on leur faisait endurer. La mère de ces martyrs, après avoir assisté au triomphe de ses enfants, fut couronnée à son tour, et mourut avec la constance qu'elle leur avait inspirée. (*Voy. GUIRAUD IV, 269*).

MACHABÉES (les princes) ou Asmonéens. (*Voyez JUDAS MACHABÉE, MATHATHIAS.*) Nous avons sous le nom de *Machabées* quatre livres, dont les deux premiers sont canoniques, et les deux autres apocryphes. Le premier fut, à ce qu'on croit, composé sous Jean Hyrcan, le dernier de la race des Asmonéens, et contient l'histoire de 40 ans, depuis le règne d'Antiochus Epiphanes jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon. Le second est l'abrégé d'un grand ouvrage qui avait été composé par un nommé Jason, et qui comprenait l'histoire des persécutions d'Epiphanes et d'Eupator contre les Juifs. L'un et l'autre sont remplis de grands traits d'histoire, et écrits avec beaucoup d'intérêt. La persécution et la mort d'Antiochus, le châtimement d'Héliodore envoyé pour dépouiller le temple, la conduite sage et courageuse du pontife Onias, le martyr d'Eléazar, celui des sept frères avec leur mère, les victoires incroyables de Judas Machabée, remportées avec une poignée de monde contre des armées immenses, etc. : tous ces événements sont présentés avec beaucoup de force et de dignité. Les protestants ne reconnaissent pas la canonicité de ces deux livres. Ce qu'on y lit touchant la prière pour les morts (*voy. JUDAS MACHABÉE*), et quelques autres considérations de cette nature, ont pu les engager à ne pas les recevoir. Le troisième livre contient l'histoire de la persécution que Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, fit aux juifs de son royaume. Le dernier est une espèce de résumé des deux premiers livres, et contient ce qui s'est passé chez les Juifs dans un espace d'environ 200 ans. Quoique ces deux derniers livres ne soient pas canoniques, ils jouissent d'une considération distinguée, et tiennent une place honorable entre les histoires des nations; on peut les consulter avec confiance, touchant les faits qu'ils contiennent.

MACHAULT (Jean de), jésuite, né à Paris en 1561, professa la rhétorique dans sa société, devint recteur du collège des jésuites à Rouen, puis de celui de Clermont à Paris, et mourut en 1629, à 68 ans. On a de lui des *Notes* en latin contre l'*Histoire* du président de Thou, sous le nom supposé de *Gallus*, c'est-à-dire *le Coq*, qui était le nom de sa mère. Ce livre est intitulé : *Jo. Galli Jur. Cons. Notationes in Historiam Thuani*, Ingolstadt, 1614, in-4. La critique est trop violente et quelquefois peu fondée; mais il y a des choses raisonnables qui auraient pu être dites d'une autre façon.

MACHAULT (Jean-Baptiste de), autre jésuite, né à Paris en 1591, et mort à Pontoise le 22 mai 1640, après avoir été recteur des collèges de Nevers et de Rouen, a composé *Gesta a societate Jesu in regno sinensi, aethiopico et tibetano*, et quelques ouvrages curieux et édifiants. Il traduisit de l'italien en français l'*Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon*, Paris, 1627, in-8.

MACHAULT (Jacques de), aussi jésuite, né à Paris en 1600, fut recteur à Alençon, à Orléans et à Caen,

et mourut à Paris en 1680. On a de lui : *De missionibus Paraguariae et aliis in America meridionali; De rebus japonicis; De provinciis goana, malabarica et aliis; De regno cochinchinensi; De missione religiosorum societatis Jesu in Perside; De regno madurensi, tangorensi*, etc. Ces ouvrages, bien écrits, offrent des détails intéressants, non-seulement pour ceux qui ont à cœur la propagation de la foi, la conversion des infidèles, la civilisation des barbares, mais encore pour ceux qui recherchent des notions historiques et géographiques, touchant diverses régions du globe. Mais depuis que l'on a fait paraître le recueil intitulé *Lettres édifiantes et curieuses*, J. de Machault est presque tombé dans l'oubli.

* **MACHAULT** (Louis-Charles de), né à Paris le 29 décembre 1737, fut élevé par les jésuites, et serait entré dans leur société, si son père, garde-des-sceaux et secrétaire d'état sous Louis XV, ne s'y était opposé. Il fut choisi pour grand-vicaire par M. de la Motte d'Orléans, évêque d'Amiens, qui le fit depuis archidiacre, et enfin le demanda pour coadjuteur. Sacré le 13 mars 1772, évêque d'Europée *in partibus*, il devint en 1774 évêque titulaire d'Amiens, par la mort de M. de la Motte, rempli avec exactitude les devoirs de son ministère, et encouragea plusieurs établissements utiles. Lorsque parut, en 1781, l'annonce de l'édition complète des Œuvres de Voltaire, il publia un mandement contre une entreprise dont le but était d'affaiblir la foi des peuples. Il condamna dans le même temps, un livre d'épîtres et évangiles, avec des réflexions, qui lui parurent contenir des erreurs. Il propagea la nouvelle dévotion au sacré-cœur, et donna à ce sujet un mandement suivi du précis des guérisons miraculeuses, opérées par l'intercession de la sainte Vierge, en la chapelle qui lui était dédiée dans l'église paroissiale d'Albert, sous le titre de *Notre-Dame de Brebière*. Membre de la dernière assemblée du clergé, tenue en 1788, et député l'année suivante aux *États-généraux*, il signa les diverses protestations de la minorité. Le 25 août 1790, il publia une *Instruction pastorale* sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique (95 pages in-8). Il adhéra ensuite à l'*Exposition des principes* des trente évêques, et publia une déclaration sur le serment civique. Il ne tarda pas à se rendre en Angleterre, d'où il passa en Allemagne. Il résidait à Paderborn, lorsqu'il souscrivit, de concert avec les évêques émigrés, l'*Instruction pastorale* du 15 août 1798, sur les atteintes portées à la religion. Le 6 novembre 1801, il donna sa démission de son siège, et rentré peu après en France vint habiter Arnouville près Gonesse, où il mourut le 12 juillet 1820, à l'âge de 83 ans. Il avait été nommé chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis. — Son frère Charles-Henri-Louis, comte de MACHAULT, né en 1747, mort en 1850, était maréchal-de-camp en 1788. Son château d'Arnouville, qui reçut en 1815 Louis XVIII, devint, dans les deux invasions, comme un lieu de refuge, ouvert aux habitants des villages voisins, pour lesquels le comte obtint des généraux alliés des sauvegardes. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance, en lui offrant une médaille qu'ils firent frapper à

ce sujet. Le comte de Machault avait été appelé à la pairie en 1815.

MACHET (Gérard), évêque, né à Blois en 1380, d'une famille ancienne, fut successivement principal du collège de Navarre, conseiller-d'état et confesseur de Charles VII, enfin évêque de Castres. Il parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les erreurs de Jean Petit, et harangua, à la tête de l'université, l'empereur Sigismond. Il a fondé plusieurs hôpitaux et couvents, et gouverna saintement son diocèse. Il mourut à Tours en 1448. On a de lui quelques *Lettres* manuscrites. Il fut l'un des commissaires nommés par la cour pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, et se déclara en faveur de cette héroïne.

MACHIAVEL (Nicolas), fameux politique, né à Florence, le 3 mai 1469, d'une famille noble et patricienne, fut nommé à l'âge de 29 ans chancelier de la seconde chancellerie de *Signori*, et quelque temps après secrétaire de l'office des dix magistrats de liberté et de paix, emploi qu'il exerça pendant 14 ans. Le gouvernement florentin le chargea de 23 légations au dehors, et de fréquentes commissions dans l'intérieur de la république. Après avoir rempli ces différentes fonctions et s'être amusé à faire des comédies, il se mit à ourdir des complots, qui pouvaient fournir des sujets tragiques. Son caractère inquiet et remuant le rendait propre à ces sortes d'entreprises. Il entra dans la conjuration de Soderini contre les Médicis : on le mit à la question ; il n'avoua rien, mais on ne cessa pas de le croire coupable. Les éloges qu'il prodiguait à Brutus et à Cassius le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII ; mais, comme ces soupçons étaient destitués de preuves positives et convaincantes, il se tira encore d'affaire, et fut nommé secrétaire et historiographe de la ville de Florence. Ces deux emplois ne purent le tirer de l'indigence, et il mourut misérablement, en 1527, d'un remède pris à contre-temps. C'était un de ces hommes qui parlent et se moquent de tout. Il avait certainement du talent, mais encore plus d'orgueil. Il exerçait sa censure sur les grandes et les petites choses ; il ne voulait rien devoir à la religion, et la proscrivait même. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre doivent être regardés pour la plupart comme les fruits empoisonnés d'une jeunesse déréglée. Les principaux sont : *L'Ane d'or*, à l'imitation de Lucien et d'Apulée ; *Béelphégor*, imité par La Fontaine ; quelques petits *Poèmes*. Ses productions en prose sont : deux *Comédies*, dont l'une, intitulée *la Mandragore*, a été librement traduite par J.-B. Rousseau, dans sa jeunesse, et imprimée à Londres en 1723, dans le supplément de ses œuvres ; des *Discours* sur la première Décade de Tite-Live. Il y développe la politique du gouvernement populaire, et s'y montre zélé partisan de ce qu'il appelle la liberté. Son traité du *Prince*, qu'il composa dans sa vieillesse, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. C'est un des livres les plus pernicieux qui se soient répandus dans le monde. C'est le bréviaire des ambitieux, des fourbes et des scélérats. Machia-

vel professe le crime dans ce livre abominable, et y donne des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. En vain Amelot de la Houssaye, traducteur de cet ouvrage, a voulu le justifier, il n'a persuadé personne ; ce qui n'a pas empêché les compilateurs du *Dictionnaire universel*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, 1777, de répéter cette apologie. Frédéric II, roi de Prusse, a donné, dans son *Anti-Machiavel*, in-8, un antidote contre le poison de l'auteur italien. Sa réfutation est beaucoup mieux faite et mieux écrite que l'ouvrage réfuté : on ne peut pas à la vérité acquiescer à tout ce que l'illustre critique avance dans son ouvrage ; il y a même des passages très-répréhensibles, mais ses raisonnements contre Machiavel sont souvent victorieux. Il est à regretter que l'*Anti-Machiavel* ne soit pas aussi répandu que l'ouvrage qu'il réfute. Malheureusement la politique de l'auteur réfuté était celle du monarque réfutant. L'*Histoire de Florence*, depuis 1205 jusqu'en 1494. L'édition des Juntas, 1532, in-4, à Florence, est fort rare. Le commencement de cette histoire est un tableau très-bien peint de l'origine des différentes souverainetés qui s'étaient élevées autrefois en Italie. L'historien y traite trop favorablement sa patrie, et avec trop peu de ménagement les étrangers. Il prodigue les réflexions, et ces réflexions tiennent plutôt du style d'un déclamateur que de celui d'un sage politique. La *Vie de Castrucio Castracani*, traduite en français par Dreux du Radier, est peu estimée par les politiques judicieux, et ne l'est guère plus par les gens de goût ; c'est un roman plutôt qu'une histoire, et un roman mal écrit. Un *Traité de l'art militaire*, dans lequel il a très-mal travesti Végèce ; un *Traité des émigrations des peuples septentrionaux*. Jérôme Turlerus l'a traduit en latin avec la *Vie de Castrucio* et l'*Histoire de Florence*, Strasbourg, 1610, in-8. Tous ces différents ouvrages sont en italien. Ils ont été recueillis en 2 vol, in-4, en 1550, sans nom de ville. On en a fait diverses éditions, dont les meilleures sont celles de Milan, 1810, gr. in-4, 11 vol. *Italia* (Florence, Piatti), 1813, 8 vol. in-8, et Florence, 1815-21, 10 vol. in-8. Les dangereux ouvrages de Machiavel, surtout son *Traité du prince*, et ses œuvres historiques ont été traduits dans presque toutes les langues. Cette traduction est la seule complète. M. l'abbé Aimé Guillon a publié, *Machiavel commenté par Bonaparte*, Paris, 1816, in-8. Ils l'ont été en français par Tétard, calviniste réfugié, La Haye, 1743, en 6 vol. in-12 ; par Guiraudet, Paris, 1799, 9 vol. in-8, et enfin par M. J.-V. Périès, Paris, 1825-1826, 12 vol. in-8. M. de Bouillé a donné des *Commentaires politiques et historiques sur le Traité du Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, Paris, 1827, in-8 ; et M. le ch. Artaud de Montor, *Machiavel, son génie et ses erreurs*, Paris, 1833, 2 vol. gr. in-8.

* MACK (Charles, baron), général autrichien, naquit en 1752, à Neuslingen en Franconie, de parents qui, malgré leur peu de fortune, lui procurèrent une éducation soignée. En sortant du collège, il s'engagea simple dragon, et fut fait en peu de temps sous-officier. Sa belle conduite dans la guerre contre les Turcs le fit attacher à l'état-

major, et il reçut à la fin de la campagne le grade de capitaine. La prise de Lissa dont il avait décidé l'attaque par un acte de bravoure personnelle lui mérita le titre d'aide-de-camp du maréchal Laudon qui conçut de ses talents une idée exagérée, et la fit partager à l'empereur. Mack savait présenter ses plans sous un jour avantageux ; lorsqu'on l'entendait, il était impossible de douter du succès, et lui-même y croyait : il avait la plus grande confiance dans son mérite ; mais en face de l'ennemi, sa tactique se trouvait en défaut ; son coup d'œil était indécis, et le sangfroid lui manquait quand il fallait donner des ordres. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Autriche, Mack fut chargé, sous le prince de Cobourg, de diriger les opérations de la campagne de 1793, qui fut fatale, comme on le sait, aux ennemis de la république. Pourvu du titre de quartier-maître-général, Mack prit une grande part aux négociations qui eurent lieu à Anvers avec Dumouriez, mais qui n'amènèrent aucun résultat. Il retourna ensuite à l'armée, et fut blessé à l'attaque du camp de Famars. Ses nouveaux plans n'ayant pas été approuvés par le conseil aulique, il fut remplacé par le prince de Hohenlohe. Au mois de février 1794, l'empereur l'envoya à Londres, concerter avec le ministère anglais les plans de la campagne qui allait s'ouvrir. Pitt approuva tous les projets de Mack qui les présenta avec son talent accoutumé, et Georges III lui fit présent d'une superbe épée enrichie de diamants. De retour dans les Pays-Bas, il y trouva l'empereur d'Autriche disposé à faire la guerre en personne. Mack, nommé général-major et quartier-maître-général de son armée, se vanta d'écraser Pichegru qui lui était opposé. En conséquence il fit faire de grandes manœuvres à ses troupes sur un espace de 20 lieues : avant qu'elles ne fussent achevées, les Français avaient vaincu les Anglais à Hondschoote : les Autrichiens, après plusieurs combats, furent forcés de se replier sur Tournay ; alors s'engagea une bataille générale qui dura six heures et qui fut très-sanglante. La victoire demeura aux Français qui repoussèrent les ennemis au-delà de l'Escaut, et le sort de la campagne fut décidé. Mack resta sans emploi jusqu'en 1797, époque où il servit dans l'armée du Rhin. Après le traité de Campo-Formio, il fut chargé de réorganiser l'armée d'Italie. La guerre ayant éclaté de nouveau l'année suivante, entre la république française et le royaume de Naples, Mack prit le commandement en chef de toutes les forces de cette dernière puissance. Il s'était flatté de chasser en peu de temps les Français d'Italie ; mais Macdonald et Championnet (voy. ces noms), avec des forces bien inférieures, mirent son armée dans la déroute la plus complète. Mack sembla dès lors avoir perdu la tête : il entama d'infructueuses négociations qui n'aboutirent qu'à le rendre suspect aux Napolitains. Pour se soustraire à leur fureur, il ne trouva d'autre parti à prendre que celui de se livrer au général Championnet. Conduit prisonnier de guerre en France, il habita Dijon jusqu'à l'époque du 18 brumaire. Bonaparte lui permit alors de venir à Paris, et il y resta libre sur sa parole ;

mais il s'évada le 15 avril (1800), et, de retour à Vienne, eut l'adresse de se justifier auprès de l'empereur, en attribuant tous ses revers à la lâcheté des Napolitains et à l'insubordination du peuple. En 1804 il eut le commandement en chef des troupes qui se trouvaient dans le Tyrol, la Dalmatie et l'Italie, et l'année suivante, nommé membre du conseil général de la guerre, il présenta un projet de réorganisation de l'armée et de nouveaux plans de campagne. L'année suivante il eut le commandement de l'armée qui envahit la Bavière. Enfermé dans Ulm par Napoléon, après deux ou trois attaques d'avant-garde, il signa la capitulation du 5 octobre, en vertu de laquelle son armée, composée de 50,000 hommes, fut prisonnière de guerre. Lui-même eut la permission de retourner à Vienne. On croit qu'il était porteur de dépêches pour l'ouverture d'une négociation entre la France et l'Autriche ; mais lorsqu'il se présenta devant Vienne, il fut arrêté et conduit sous escorte à la citadelle de Brunn en Moravie, et de là à celle de Josephstad en Bohême, puis livré à une commission militaire qui le condamna à la peine de mort. Cette peine fut commuée en une détention perpétuelle dans la forteresse de Spielberg. Il n'y resta néanmoins qu'un an. L'empereur eut pitié de ce malheureux vieillard dont le fils fut enlevé alors par une mort cruelle, et Mack put se retirer dans une terre qu'il possédait en Bohême : il y vécut obscurément jusqu'à sa mort arrivée en 1826. Quoiqu'il ait été malheureux dans toutes ses entreprises, ce général possédait cependant des qualités réelles, et surtout un grand désintéressement.

MACKENSIE (Georges), savant écossais, né à Dundee en 1636, fut avocat et conseiller privé du roi Charles II. On lui ôta et on lui rendit ces charges sous Jacques II ; mais il les abandonna en 1689, et mourut à Londres le 8 mai 1691. Il s'occupa toute sa vie de la philosophie et des lois, et écrivit des ouvrages relatifs à ces matières. Tels sont : *Le Vertueux, ou le Stoïque*, in-8 ; traité de morale, dans lequel l'auteur s'est peint lui-même ; *Paradoxe moral, qu'il est plus aisé d'être vertueux que vicieux*, in-8 ; *De humanæ mentis imbecillitate*, Utrecht, 1690, in-8 ; *Lois et coutumes d'Ecosse*, vol. in-fol., qui renferme beaucoup de recherches. Les œuvres complètes de Mackenzie ont été imprimées à Edimbourg en 1716, 2 vol. in-fol. On trouve des détails sur cet auteur dans les *Mémoires* du P. Nicéron. — Il faut le distinguer de Georges Mackenzie, médecin d'Edimbourg, qui a donné en 1708 et 1711, 2 vol. de *Vies des écrivains écossais*, et une *Histoire de la santé*, 1 vol.

* MACKENZIE (Henri), né à Edimbourg en 1745, devint avoué de la couronne. Sa position lui permettait de se livrer à ses goûts littéraires, et il publia en 1771, *l'Homme sensible*, qui obtint un grand succès : la suite intitulée *l'Homme du monde*, a moins de mérite ; mais on y reconnaît toujours le pinceau suave de l'auteur, ainsi que dans *Julia de Roubigné*, autre roman en forme de lettres. Mackenzie retourna en 1777 à Edimbourg, où il fonda le *Miroir*, puis le *Promeneur*, ouvrages périodiques dans le genre du *Spectateur*. Cet écrivain est mort

n 1831, contrôleur des taxes en Ecosse. Ses *Oeuvres complètes* ont été imprimées en 1818, 8 vol. 1-8. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, il renferme plusieurs pièces de théâtre dont la seule le *Prince de Tunis* avait été représentée avec succès, en 1773. Les trois romans que nous avons mentionnés ont été traduits plusieurs fois en français. On a une traduction de ses *Oeuvres choisies* par M. Bonnet, Paris, 1825, 5 vol. in-12.

MACKI (Jean), fameux intrigant, d'une famille noble d'Angleterre, joua un rôle dans les guerres qui suivirent la révolution qui chassa Jacques II du trône. Lorsque ce monarque se réfugia en France, Macki le suivit à Paris et à Saint-Germain, épiait toutes ses démarches, dont il informait la cour de Londres. Ce fut lui qui donna les premiers avis de la descente que le roi détrôné devait faire en Angleterre, et qui fut cause par là de la défaite des Français à la bataille de la Hogue en 1692. Ce service et d'autres du même genre, dont un honnête homme ne voudrait pas charger son histoire, lui valurent une inspection sur les côtes. En 1706, il fit manquer de la même manière la fameuse entreprise du roi Jacques sur l'Ecosse. Cet aventurier mourut à Rotterdam en 1726, avec la réputation d'un génie actif, mais inquiet et turbulent. On a de lui : *Tableau de la cour de Saint-Germain*, 1694, en anglais, in-12, dont on vendit en Angleterre jusqu'à 30,000 exemplaires. Le roi Jacques II y est traité avec une indécence que les guerres et les haines les plus vives ne sauraient jamais autoriser. *Mémoires de la cour d'Angleterre sous Guillaume III et Anne*, traduits en français, à La Haye en 1733, in-12. Ils offrent plusieurs anecdotes curieuses, quelques faits intéressants, mais l'auteur a trop flatté dans plusieurs endroits, et trop satirisé dans d'autres.

* MACKINTOSH (sir James), né en 1766, dans le comté d'Inverness, se fit recevoir docteur en médecine, à l'université d'Edimbourg, mais n'exerça jamais. Ses goûts le portaient vers la littérature, la morale, la politique et la philosophie spéculative. Il visita le continent en 1789, et fit paraître en 1791, sous le titre de *Vindictæ gallicæ*, une réponse aux réflexions de Burke contre la révolution française. Ayant fait paraître ensuite dans le *Monthly review*, une critique sévère, mais décente d'un autre écrit de Burke, *la paix régicide*, celui-ci l'invita (voy. ce nom) à le venir voir dans sa retraite, et il se forma entre eux une liaison intime. Burke parvint même à modifier les opinions de Mackintosh qui publia, en 1799, un *Discours* sur l'étude du droit de la nature et des gens, servant d'introduction aux cours qu'il donna sur ce sujet, cette année et la suivante à Lincoln's-Inn (1). En 1803, il défendit Peltier, prévenu d'avoir, dans un libelle, provoqué à l'assassinat du premier consul Bonaparte. Nommé la même année à la place de *Recorder* à Bombay, il y fonda une société littéraire. Lorsqu'il quitta sa charge, en 1811, il fit observer au grand jury que depuis son arrivée, en mai 1804, la cour n'avait jamais infligé la peine

de mort, quoique la population s'élevât à plus de 200,000 âmes ; que le nombre des condamnés avait diminué annuellement d'un quart, comparative-ment aux années antérieures à son entrée en fonctions, et que cependant la vie et les propriétés des individus n'avaient jamais été mieux garanties. Appelé à la chambre des communes, il s'y fit remarquer par son esprit d'indépendance. En 1822, Mackintosh fut nommé, à une grande majorité, lord recteur de l'université de Glasgow, où il avait pour compétiteur Walter-Scott, et fut réélu en 1823. Il est mort en 1832. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, on a de lui : *Histoire de la philosophie morale*, trad. par Poret, 1834, in-8; plusieurs articles dans *Monthly review*; dans la *Revue d'Edimbourg*; et un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* dans l'*Encyclopédie du cabinet* du docteur Lardner. Un décret de l'assemblée Législative lui avait conféré, en 1794, le titre de citoyen français.

* MACKNIGHT (Jacques), ministre presbytérien, né en 1721 à Irwin, dans l'Ecosse, exerça les fonctions pastorales dans divers lieux, et enfin à Edimbourg. Il était savant et habile helléniste. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Harmonie des Evangiles*, 1756, in-4; une *Traduction des Epîtres apostoliques*, d'après le texte grec. Il en donna en 1795 une nouvelle édition, avec un *Commentaire* et des *Notes*; un *Traité* intitulé : *De la vérité de l'Histoire de l'Evangile*. Macknight mourut dans le mois de janvier 1800.

* MACLAINE (Archibald), théologien écossais, remplit pendant plus de 50 ans les fonctions de ministre de l'église anglicane à La Haye; il quitta ce poste en 1796 par suite de l'invasion de la Hollande par les Français, et s'établit à Bath, où il mourut le 25 novembre 1804, à l'âge de 82 ans. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Soame Jenyns*, 1777, in-12; et une traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiastique*, par Mosheim.

MACLAURIN (Colin), célèbre mathématicien, né en 1698 à Kilmoddan, en Ecosse, d'une famille noble d'Angleterre, mort le 14 juin 1746, dans sa 49^e année, montra dès l'âge de 12 ans un goût décidé pour les mathématiques. Ayant trouvé les éléments d'Euclide chez un de ses amis, il en comprit en peu de jours les six premiers livres. Il n'avait encore que 16 ans lorsqu'il imagina les principes d'une *Géométrie organique*, c'est-à-dire d'une géométrie qui a pour objet la description des courbes par un mouvement continu. On a de lui : un *Traité d'algèbre*; une *Exposition de la philosophie newtonienne*, traduite par Lavirotte, Paris, 1749, in-4, écrite avec trop de confiance et peu d'égards pour des savants qui en méritaient; des idées systématiques y sont mêlées avec les découvertes : accoutumé à démontrer géométriquement, l'auteur ne savait pas douter avec prudence. Il y a des décisions et des censures tranchantes et dures dans des matières où les savants les plus profonds auraient au moins mis de la réserve : c'est ce qui a fait traiter l'auteur de *jeune homme* par ceux qui, ayant plus de droit de prendre ce ton là, étaient bien loin de l'employer. Un *Traité des fluxions*, traduit par le P. Pezenas, 1749, 2 vol. in-4.

(1) Ce *Discours* a été trad. par M. Paul Royer-Colard, Paris, 1830, in-8.

MACLOT (Edmond), chanoine prémontré, mort dans son abbaye de Létange en 1711, à 74 ans, est auteur d'une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, en 2 vol. in-12, dans laquelle il a mêlé quantité d'observations et de remarques théologiques, morales et historiques. Cet auteur avait beaucoup lu, mais il manque quelquefois de discernement. Le religieux était plus estinable en lui que l'écrivain ; ceux qui l'ont connu ont loué également sa piété, sa modestie et sa politesse.

MACLOU. Voy. MALO.

* MAC'NAB (Henry-Grey), médecin ordinaire du duc de Kent, né en Angleterre, d'une famille écossaise, fut d'abord professeur d'éloquence à l'université de Glasgow, où il avait étudié sous le docteur Keid. Retenu en France comme otage, après la rupture de la paix d'Amiens, il obtint de fixer sa résidence à Montpellier, où il séjourna onze années, occupé d'étendre ses connaissances sur l'art de guérir, sur l'économie politique, et sur les meilleures théories de l'éducation. Ce dernier objet avait fini par absorber entièrement ses méditations. Il adopta le système d'éducation de Robert-Owen, écrivit en sa faveur, et présenta des mémoires au parlement, à l'occasion du bill de Brougham sur l'éducation des pauvres. Mac'nab est mort à Paris, le 3 février 1823, à l'âge de 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages tous écrits en anglais. Le suivant a été traduit par Laffon de Ladebat : *Examen impartial des nouvelles vues de Robert Owen, pour le soulagement et l'emploi le plus utile des classes ouvrières et des pauvres*, etc., Paris, 1820, in-8.

MAÇON. Voy. MASSON.

MAÇON (Antoine le), trésorier de l'extraordinaire des guerres, était attaché à la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}. Ce fut à sa sollicitation qu'il traduisit le *Décameron* de Bocace, Paris, 1543, in-fol., et souvent depuis in-8 ; les dernières éditions sont corrigées, ainsi que les italiennes. C'est lui qui a pris soin de l'édition des *OEuvres* de Jean Le Maire, in-fol., et de celles de Clément Marot. Il est encore auteur des *Amours de Phydie et de Gélusine*, Lyon, 1550, in-8. Si on en juge par le choix des sujets sur lesquels il a travaillé, il avait peu de goût et de talent pour les choses sages et utiles.

* MACPHERSON (Jacques), littérateur, plus connu par la publication des *poésies d'Ossian* que par ses propres écrits, naquit en 1738 à Kingensie en Ecosse, d'une famille ancienne, mais peu riche. Elevé dans les écoles de Badenoch et ensuite au collège d'Aberdeen, il s'y montra plus spirituel que laborieux, et composa dès lors plusieurs petites *pièces de vers*. Il tint d'abord une école publique dans sa province ; mais cédant bientôt à la passion qu'il avait pour la poésie, il se borna à ses travaux littéraires. Son poème intitulé *The Highlander* (le Montagnard), avait laissé son auteur dans l'obscurité la plus complète, lorsqu'en 1760 il publia la traduction en prose des *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse*. Ces poésies eurent un succès prodigieux ; des critiques accusèrent Macpherson d'avoir attribué ses propres ouvrages aux anciens bardes écossais ; mais l'au-

thenticité des *poésies d'Ossian*, objet de tant de discussions, est prouvée, surtout depuis les travaux de l'académie écossaise (*Highland Society*), qui s'est assurée de l'existence des chants ossianiques, bien qu'il soit également certain que Macpherson a quelquefois adouci la rudesse de l'original, et même rempli souvent les lacunes par des passages de son invention. Nommé, en 1780, député de Carnelford, il garda, tout le temps qu'il siégea à la chambre des communes, un silence qui surprit généralement. Cependant ses ouvrages politiques et historiques avaient attiré sur lui l'attention du gouvernement : chargé de répondre aux *pamphlets* dirigés contre le ministère à l'occasion de la guerre d'Amérique, il s'en acquitta avec le plus grand succès. Au milieu de tant de travaux, sa santé s'était affaiblie : il mourut dans son pays natal, le 17 février 1796, dans les sentiments d'une grande piété ; son corps fut transporté à Londres et inhumé dans l'abbaye de Westminster. Macpherson avait légué une somme de 1000 livres sterling pour la publication du texte original des poésies d'Ossian, qui parurent enfin sous ce titre : *The Poems of Ossian in the original Gallic*, etc., Londres, 1807, 3 vol. in-8 (voy. OSSIAN) ; la *traduction anglaise* de Macpherson a été reproduite en 1796 et 1803, Londres, 2 vol. in-8. Les autres ouvrages de Macpherson sont : une *Traduction* médiocre de l'Illiade ; *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avènement de la maison de Hanovre*, Londres, 1776, 2 vol. in-4 ; des *Poésies fugitives*, etc.

MACQUART (Jacques-Henri), médecin de la faculté de Paris, et censeur royal, naquit à Reims en 1726. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il vint à Paris, et obtint par son mérite la place de médecin de la Charité. Il la remplit avec l'exactitude d'un homme sensible aux maux de l'humanité, et instruit de leurs causes et de leurs remèdes. Il rendit à la médecine un service important, en rédigeant en notre langue la collection des *Thèses medico-chirurgicales*, que M. Haller, l'Esculape et l'Apollon de la Suisse, avait publiées en latin en 3 vol. in-4. Ce recueil ne forme que 3 vol. in-12, en français. Il parut en 1757, et fut accueilli comme le mérite tout ouvrage où l'on sait être laconique sans être obscur. Les articles qu'on a de Macquart dans le *Journal des savants* donnent aussi une idée avantageuse de ses talents. Il mourut le 9 avril 1768.

* MACQUART (Louis-Charles-Henri), neveu du précédent et fils de Henri, professeur à Reims, né dans cette ville le 3 décembre 1743, vint fort jeune, avec son oncle, à Paris, où il fit des études brillantes, et fut reçu docteur en médecine l'an 1771. Le gouvernement le chargea, peu de temps après, de visiter le nord de l'Europe pour en explorer les produits minéralogiques. Les nombreux échantillons qu'il rapporta de ce voyage, et dont il enrichit le cabinet du roi, prouvèrent qu'il avait su mettre à profit ses profondes connaissances. Une pension fut la récompense de ses travaux, mais il la perdit à la révolution. Nommé plus tard professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Marne, il devint ensuite conservateur du cabinet

e Fontainebleau. Macquart mourut à Paris le 12 juillet 1808. Il était membre de l'académie de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : la *thèse* qu'il soutint pour obtenir le doctorat, et qui parut sous ce titre : *dissertatio : ergo inter ossa capitis variis nixus absuntur communicatione, vibratione, oppositione*, Paris, 1770; *Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir*, Paris, 1785, in-8; et ouvrage est encore estimé; *Essais ou recueils le Mémoires sur plusieurs points de minéralogie*, Paris, 1789, grand in-8; Macquart joignit à ce recueil la *Description des échantillons* qu'il avait rapportés de Sibérie, et la *Topographie de Moscou* déjà imprimée séparément. Il a été traduit en allemand, Francfort, 1790, in-8; *Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène*, Paris, 1799, 2 vol. in-8, reproduit sous ce titre : *Nouveau dictionnaire de santé et d'éducation physique et morale*, 1801, 2 vol. in-8; plusieurs bons *Mémoires* et *articles* dans le *Recueil de la société de médecine* et dans les *journaux de physique, de médecine et des mines*. Il a rédigé la partie de l'*Hygiène* dans le *Dictionnaire de Médecine de l'encyclopédie méthodique*.

MACQUER (Philippe), avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1720 d'une famille originaire d'Ecosse, qui avait sacrifié sa fortune pour rester attachée aux Stuarts et à la foi catholique. La faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de se consacrer aux exercices pénibles de la plaidoirie, il se voua à la littérature. Ses ouvrages sont : l'*Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, Paris, 1751 et 1757, 2 vol. in-8, avec des additions, composé dans le goût de celui de l'histoire de France du président Hénault, mais écrit plus sèchement et avec moins de finesse. Les dernières éditions ont été entièrement défigurées par les partisans des erreurs de Jansénius. Un troisième tome, ajouté par l'abbé Dinouart, est l'ouvrage du fanatisme le plus complet. L'abbé Rauscher, ex-jésuite, a donné une édition allemande de l'ouvrage de Macquer, avec une suite, Vienne, 1788, 4 vol. in-8. (Voy. MARCEL GUILLAUME.) Les *Annales romaines*, Paris, 1756, in-8; La Haye, 1757, in-8 : autre *Abrégé chronologique*, mieux nourri que le précédent. L'auteur a profité de ce que Saint-Evre-mont, Saint-Réal, le président de Montesquieu, l'abbé de Mably, ont écrit sur les Romains; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, ibid., 1759, 1763, 2 vol. in-8; livre commencé par le président Hénault, et qui est le meilleur des ouvrages de Macquer. Il mourut le 27 janvier 1770. C'était un homme laborieux; son esprit, avide de connaissances en tout genre, n'avait négligé aucune de celles qu'il croyait pouvoir lui être utiles. Comme il touchait à l'époque où la philosophie devait produire dans les notions historiques, une confusion générale, ses écrits se ressentent, quoique assez faiblement, de cette circonstance du temps. Il eut part au *Dictionnaire des arts et métiers*, Paris, 1766, en 2 vol. in-8, revu et augmenté par l'abbé Jaubert, ibid., 1773, 5 vol. in-8, et à la traduction du *Syphilis* de Fracastor, donnée par M. Lacombe, ibid., 1755, in-12; 1796, in-8. Bret a publié l'éloge

de Macquer dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tome 6, pag. 197.

MACQUER (Pierre-Joseph), habile chimiste, né à Paris le 9 octobre 1718, frère du précédent, s'appliqua avec succès à la médecine, et surtout à la chimie; ses talents lui procurèrent la chaire de pharmacie, et ensuite celle de professeur de chimie au jardin du roi à Paris. Il fut membre de l'académie des sciences, censeur royal, et mourut le 15 février 1784. On a de lui : *Eléments de chimie théorique*, Paris, 1741, 1749, in-12. Ils ont été traduits en anglais et en-allemand; *Eléments de chimie pratique*, 1751, 2 vol. in-12; ces deux ouvrages ensemble, 1756, 3 vol. in-12; *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée*, 1757, in-12, composé en société avec Baumé; *Formula medicamentorum magistralium*, 1763; l'*Art de la teinture en soie*, 1763; *Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cet art*, Paris, 1778, 4 vol. in-8. Il est traduit en allemand, avec des notes : malgré plusieurs inexactitudes, quelques contradictions et des expériences mal vues, on le regarde comme un très-bon ouvrage, d'une grande utilité aux médecins, et à ceux qui s'appliquent à la physique pratique. Macquer a beaucoup contribué à rendre utile un art qui, autrefois, n'était que celui de ruiner la santé par des remèdes exotiques, ou de se réduire à la mendicité en cherchant à faire de l'or. Il vit le premier, en 1774, le diamant se gonfler, et brûler avec une auréole lumineuse, ou une flamme très-sensible. Ce ne fut qu'après lui que Rouelle, Cadet et Milonart constatèrent par beaucoup d'expériences la volatilisation et la combustion du diamant; il est un des premiers chimistes qui aient examiné le platine, etc.

MACRIEN (Marcus-Fulvius-Julius-Macrianus-Augustus), l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, né en Egypte d'une famille obscure, s'éleva du dernier grade de la milice aux premiers emplois. S'étant distingué en Italie, dans les Gaules, dans la Thrace, l'Afrique, l'Illyrie et la Dalmatie, il accompagna Valérien dans sa guerre contre les Perses en 258; mais ce prince ayant été fait prisonnier, il se fit donner la pourpre impériale. Macrien était alors très-avancé en âge et estropié d'une jambe. Il distribua une partie de ses richesses aux légions, et les engagea par ses largesses à donner le titre d'*Auguste* à ses deux fils, Macrien et Quiétus. Balliste, préfet du prétoire, ayant secondé son usurpation, il le déclara son premier général, et combattit avec lui les Perses. La victoire suivit ses pas, et il se maintint avec gloire dans l'Orient pendant une année. Il passa ensuite en Occident pour détrôner Gallien; mais il rencontra en Illyrie Domitien, général de cet empereur, qui lui livra bataille et le vainquit. Macrien se croyant trahi, conjura les soldats qui l'environnaient de lui ôter la vie ainsi qu'à son fils Macrien : ce qui fut exécuté sur le champ, vers le 8 mars de l'an 262. Trébellius Pollion a écrit leur vie et celle de Quiétus dans son *Histoire des trente tyrans*. C'est un morceau précieux, mais beaucoup trop succinct. Macrien était un général habile, mais cruel. Ce fut lui qui inspira à Valérien l'idée de persécuter les chrétiens, lesquels

eurent beaucoup à souffrir pendant trois ans. Ses deux fils se distinguèrent par leur habileté dans les évolutions militaires, et par leur bravoure dans les dangers.

MACRIN (Marcus-Opelius-Severus-Macrianus), successeur de Caracalla, né à Césarée ou à Alger, dans l'obscurité, l'an 164 de J.-C. D'abord gladiateur, chasseur de bêtes sauvages, notaire, intendant, avocat du fisc, enfin préfet du prétoire, fut élu empereur en 217, après Caracalla, qu'il avait fait assassiner. Voici à quelle occasion eut lieu cette révolution. Lorsque Macrin était préfet du prétoire, un devin prédit qu'il serait empereur. Arrêté, et interrogé par un juge, celui-ci envoya le procès-verbal à Caracalla, qui, sans lire les dépêches, les remit à Macrin. Le préteur se voyant compromis, excita une révolte, et gagna Martial, capitaine des gardes, qui assassina Caracalla en 217. Il montra d'abord un caractère doux et complaisant; son amour pour la justice, joint à une taille avantageuse et à une physionomie agréable, lui concilièrent l'amitié du peuple. Ses premiers soins furent d'abolir les impôts. Il accorda au sénat la permission de punir tous les délateurs apostés par le dernier empereur. Les gens de marque qui se trouvaient coupables de ce crime furent exilés, et les esclaves mis en croix. Macrin ne soutint pas l'idée que donnèrent de lui de si heureux commencements. Artaban, roi des Parthes, lui ayant déclaré la guerre, il eut la bassesse d'acheter très-chèrement une paix ignominieuse. Uniquement occupé de ses plaisirs, il négligea les affaires de l'empire, et traita avec la dernière sévérité les soldats de qui il le tenait. Il ne pensait pas qu'ils pouvaient le lui ôter aussi facilement qu'ils le lui avaient donné. Julia Domna, mère de Caracalla, avait voulu tenter une émeute qui fut décuverte; et elle avait été exilée à Antioche. Cependant Julia Moesa, sa sœur, élevait à Emèse son petit-fils Bassianus (depuis Héliogabale); et très-jeune encore il devint grand-prêtre du soleil. Moesa, à l'aide de ses richesses, lui fit de nombreux partisans qui formèrent bientôt une armée. Ils proclamèrent empereur Héliogabale, en 218, à Emèse. Macrin crut apaiser la révolte, en envoyant contre les rebelles Julien, préfet du prétoire; mais ce général fut battu et mis à mort. Un des conjurés eut la hardiesse de porter sa tête à Macrin, dans un paquet cacheté avec le cachet de Julien, lui disant que c'était celle d'Héliogabale. Il se sauva pendant qu'on ouvrait le paquet. Macrin, abandonné par ses sujets et par ses troupes, prit le parti de fuir déguisé; mais il fut atteint à Archélaïde, dans la Cappadoce, par quelques soldats, qui lui coupèrent la tête et la portèrent au nouvel empereur. L'infortuné Diaduménien, son fils, subit le même sort. Macrin ne régna qu'un an 2 mois et 3 jours, et périt par le même crime qui l'avait élevé à l'empire.

MACRIN (Jean), poète latin, disciple de Le Fèvre d'Étaples, et précepteur de Claude de Savoie, comte de Tende, et d'Honoré son frère, naquit à Loudun et y mourut en 1537, dans un âge avancé. Son véritable nom était *Salomon*. Il fut surnommé *Macrinus* à cause de sa maigreur, et l'*Horace français*,

par rapport à son talent pour la poésie. Il a surtout réussi dans le genre lyrique. Il réveilla le goût pour la poésie latine. Il a fait des *Hymnes*, un *Poème* estimé sur *Gelonis*, on plutôt *Gillone Boursault* sa femme; un recueil intitulé *Nemix*. Ces différents ouvrages parurent depuis 1528 jusqu'en 1550, en plusieurs vol. in-8. Varillas rapporte que **Macrin** ayant été menacé par le roi, qui le soupçonnait d'être infecté des nouvelles erreurs, en fut si effrayé, que de désespoir il se précipita dans un puits; mais ce fait n'est pas appuyé sur des preuves qui doivent le faire regarder comme incontestable.

MACRINE (sainte), sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, après la mort de son père et l'établissement de ses frères et sœurs, se retira dans un monastère, qu'elle et sa mère fondèrent dans le Pont, près du fleuve d'Iris. Elle y mourut saintement en 379. Saint Grégoire son frère a écrit sa *Vie*. On la trouve avec celles des Pères du désert.

MACROBE (Aurélius Macrobius), philosophe platonicien. Il était un des chambellans ou grands-maitres de la garde-robe (*praefectus sacri cubiculi*), de l'empereur Théodose, l'an 422 de J.-C. Les citoyens de Parme assurent qu'il était de leur ville; mais il dit qu'il n'était pas né dans un pays où l'on parlât latin; ce qui ne s'accorde guère avec les prétentions des Parmesans. On a de lui *Saturnaliorum libri VII*, qui sont un mélange curieux de critique et d'antiquités. Ce recueil est précieux par plusieurs singularités agréables, et par des observations utiles sur Homère et sur Virgile. L'auteur y fait une mention expresse des enfants massacrés par le roi Hérode; et on voit par son récit qu'il en parle d'après les païens et non d'après l'Évangile; son livre n'est d'ailleurs, quant à la partie historique, qu'un recueil d'anecdotes profanes prises dans les anciens auteurs. (*Voy. INNOCENTS et HÉRODE.*) Un *Commentaire* sur le traité de Cicéron intitulé : *Le Songe de Scipion*. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble pour la première fois à Venise, en 1472, in-fol., et souvent depuis. La meilleure édition de Macrobe est celle de Leyde, 1670, in-8, avec les remarques des commentateurs connus sous le nom de *Variorum*. On estime aussi celle de Londres, 1694, in-8. Les *Œuvres* de Macrobe ont été trad. en français par Ch. de Rosoy, Paris, 1827, 2 vol. in-8. *Le petit traité des différences et des analogies entre les verbes grecs et les verbes latins*, a été traduit par A. Mottet. Voyez la *Dissertation sur la vie et sur les ouvrages de Macrobe*, par Alphonse Mahul, Paris, 1817, in-8.

MACRON (Nævius-Sertorius), favori de l'empereur Tibère, l'instrument de la perte de Séjan, lui succéda dans sa charge de capitaine des gardes. Il ne se servit de son crédit que pour immoler à son ressentiment et à la cruauté de son maître les plus grands hommes et les personnes les plus vertueuses de l'empire. Lorsque Tibère approcha de sa fin, Macron fit sa cour à Caligula qu'il prévoyait devoir succéder à l'empire. Il se l'attacha par les charmes de sa femme Ennia, que ce prince aimait éperdument. Dans la suite, ayant appris d'un médecin que Tibère n'avait plus que deux jours à vivre, il engagea Caligula à prendre possession du gouver-

nement ; mais voyant que Tibère commençait à se porter mieux, il le fit étouffer sous un tas de couvertures. Macron continua d'être en faveur auprès du nouvel empereur ; mais son crédit ne fut pas de longue durée. Caligula l'obligea, lui et sa femme, de se donner la mort, l'an de J.-C. 38. Ainsi le crime fut puni par le crime.

MACROPEDIUS (Georges), savant littérateur, né à Gemert, près de Crave, vers l'an 1475, entra dans l'ordre des hiéronymites, enseigna les belles-lettres avec une réputation brillante à Bois-le-Duc, à Liège, à Utrecht. Il fut très-suivi ; presque tous ceux qui se distinguèrent dans les belles-lettres en Hollande, vers la fin du xvr^e siècle, étaient sortis de son école. Il possédait les langues savantes et les mathématiques ; à ces connaissances il joignait une piété exemplaire et une grande pureté de mœurs. Il mourut à Bois-le-Duc en 1538. On a de lui : *Computus ecclesiasticus*, Bâle, 1591 ; *Calendarium chirometricum*, Bâle, 1535 ; des *Notes* sur l'office divin, pour en faciliter l'intelligence, Bois-le-Duc, 1599, in-4 ; *Grammaire grecque et latine* ; plusieurs autres ouvrages classiques, et un grand nombre de pièces dramatiques en vers : deux de ces pièces ont été traduites en français par Antoine Tiron, *Joseph et l'Enfant Prodigue*, Anvers, 1564, in-8. Son vrai nom est LANGEVELD, qu'il a grécisé par les mots, μακρος longus, et πιδιον campus : c'était l'usage de son siècle.

MADELEINE (sainte Marie), ainsi nommée du bourg de Magdalum, situé dans la Galilée, près la mer de Tibériade, fut guérie par Jésus, qui chassa sept démons de son corps. Elle s'attacha à lui, le suivit au Calvaire ; et après que son corps eut été déposé dans le tombeau, elle retourna à Jérusalem préparer des parfums pour l'embaumer. Le surlendemain elle alla de grand matin au sépulcre avec les autres femmes ; et n'ayant point trouvé le corps, elle courut en porter la nouvelle aux apôtres, et revint au tombeau. S'étant tournée, elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Il lui demanda ce qu'elle cherchait. Madeleine, pensant que c'était un jardinier, lui répondit : « Si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, » et je l'emporterai. » Jésus lui dit, Marie, et aussitôt, le connaissant à la voix, elle se jeta à ses pieds pour les lui baiser. Mais Jésus lui défendit de le toucher, lui apprit qu'il resterait encore quelque temps sur la terre avant que d'aller à son Père, et lui ordonna d'aller annoncer cette nouvelle consolante à ses frères. On ne sait plus rien de certain de la vie de Madeleine. L'histoire de son voyage en Provence avec son frère Lazare et sa sœur Marthe n'est pas adoptée par la plupart des critiques ; les témoignages des anciens lui manquent. Il faut convenir néanmoins que si elle n'est point appuyée par des preuves positives, ce genre de preuves ne lui est pas contraire : si rien ne prouve que ce voyage est vrai, rien aussi ne prouve positivement et par voie de fait qu'il soit faux. On peut donc laisser subsister la tradition des Provençaux, quelle qu'elle soit. Les savants auteurs des *Acta Sanctorum*, après avoir amplement discuté la matière, conviennent que cette tradition n'a succombé jusqu'ici à aucun

argument péremptoire. L'abbé Papon, dans son *Voyage de Provence*, paraît l'avoir traitée d'une manière trop leste. On a beaucoup disputé contre l'opinion commune qui fait de Marie-Madeleine, de la pécheresse dont parle saint Luc, chap. 7, et de Marie sœur de Lazare, une seule et même personne. Le Fèvre d'Étaples, Josse Clichoué, et le docteur Launoy, ont attaqué cette opinion avec autant d'ardeur que s'il s'agissait d'une vérité fondamentale de la religion et de la morale ; mais ils n'ont pas eu plus raison pour le fonds de la question que pour la manière dont ils l'ont traitée. La tradition, le consentement des Pères, l'office de l'Eglise, la persuasion générale du peuple chrétien, mais surtout le caractère d'amour qui se manifeste dans ses prétendues trois Mariés d'une manière si intéressante et si uniforme, ne laissent aucun lieu de douter que les raffinements de la critique moderne n'aient ici manqué leur objet. On ne peut rien ajouter à la savante et lumineuse dissertation que les hollandistes ont publiée sur cette controverse, *Act. sanctorum*, tom. 5 julii. Noël Alexandre (sect. 1, dissert. 17) défend aussi l'ancienne et commune opinion. Noël Beda, Bernard Lami, et l'illustre martyr Jean Fischer l'avaient déjà soutenue, quoique avec un succès moins marqué.

MADELEINE de PAZZI (sainte), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille de ce nom, entra très-jeune dans le convent de Sainte-Fédie de cette ville, où l'on conserve son corps dans une riche châsse. Elle mourut en 1607, fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, et canonisée par Alexandre VII en 1699. Madeleine brilla par de grandes vertus, fut tourmentée par diverses tentations, et exerça sur elle-même beaucoup d'austérités. Sa *Vie* a été écrite en italien par Vincent Puccini, et traduite en français par Brochand, et en latin par Papebroch. On en trouve un abrégé dans la *Vie* des saints de Baillet, au mois de mai. Le père Salvi, carme de Bologne, a recueilli les *Œuvres* spirituelles de sainte Madeleine de Pazzi, Venise, 1739. Il a donné les relations des miracles opérés par son intercession, Milan, 1724-28.

MADELENET (Gabriel), poète lyrique, né à Saint-Martin-du-Puy, sur les confins de la Bourgogne, en 1587, mort à Auxerre, le 20 novembre 1661, fut avocat au parlement de Paris, et interprète latin du cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension de 700 livres, et lui en obtint une de 1500, du roi. Madelenet avait présenté à ce ministre une *Ode* sur la prise de la Rochelle. Après la mort de Richelieu, il jouit également de la protection du cardinal Mazarin. Il avait du talent pour la versification. Il a mieux réussi dans les vers latins que dans les français. Ce poète avait plus d'étude et d'art que de génie. Ses poésies latines sont travaillées et assez châtiées ; ses *Odes* ont de la chaleur et de la véhémence ; mais elles ne méritent pas d'être comparées à celles d'Horace, comme a fait Balzac, qui était un juge peu sûr en matière de goût. On remarque qu'il a autant respecté la pureté des mœurs que celle du style ; il ne s'est même jamais permis rien de mordant ni de sati-

rique. Ses *Poésies* parurent à Paris, en 1662, en un fort petit volume in-12. Elles ont été imprimées depuis, avec celles de Sautel, chez Barbou, en 1733, in-12.

MADERNO (Carlo), architecte, né en 1556, à Bissonne, au diocèse de Côme en Lombardie, était neveu du célèbre architecte Dominique Fontana. Sa première profession fut celle de stucateur. Etant venu à Rome, sous le pontificat de Sixte V, il s'adonna à l'architecture, et eut son oncle pour maître. Il s'acquit de la réputation dans cet art, et parvint à se faire nommer principal architecte de l'église de Saint-Pierre, dont il ne restait plus à faire que la partie antérieure de la croix grecque, qu'il devait former suivant le dessin de Bramante, de Peruzzi et de Michel-Ange Buonarrotti, avec la façade. Maderno, pour donner plus de grandeur à ce superbe temple, au lieu de terminer la croix grecque, imagina de la changer en croix latine : d'où sont résultés quelques défauts de proportion et de perspective, qui n'auraient point eu lieu s'il eût suivi le premier plan. C'est à la faiblesse de son ouvrage que l'abbé May (*Temples anciens et modernes*, Paris, in-8), attribue en partie l'ébranlement de la coupole de Saint-Pierre. Mais M. Patte, continuateur du *Cours d'architecture* de M. Blondel, tome 6, page 24, fait voir que ce désordre vient uniquement de ce qu'au lieu de prolonger les contreforts jusqu'au-dessus de la retombée des arcs doubleaux de la voûte, comme on prétend que Michel-Ange l'avait proposé dans un de ses projets, Fontana, chargé de la construction de cette partie, les a placés environ 9 pieds au-dessous. M. Patte entre là-dessus dans un grand détail ; ses réflexions paraissent naturelles et vraies. (Voy. BERNINI.) On blâme aussi l'architecture de la façade, quoiqu'elle présente de grandes beautés. Il faut lire à ce sujet les *Memorie degli architetti antichi e moderni* de Milizia. Il est à croire que Maderno fut jugé moins sévèrement par ses contemporains. Non-seulement il fut employé à Rome plus qu'aucun autre architecte, mais on voulut avoir de ses dessins dans la plupart des grandes villes d'Italie, et même en France et en Espagne. Il finit en outre le palais de Monte-Cavallo ainsi que celui du prince Borghèse, à Ripetta, et bâtit plusieurs églises. Cet artiste mourut en 1639.

MADERUS (Joachim-Jean), savant allemand, vivait encore en 1678. Son goût pour les recherches historiques lui fit fouiller beaucoup de bibliothèques. On lui doit : des *Editions* de divers ouvrages anciens, relatifs à l'histoire d'Allemagne ; *Scriptores lipsienses, witembergenses et francfordienses*, 1660, in-4 ; *De Bibliothecis*, joint au traité de Lomeier, Helmstadt, 1702 et 1705, 2 tomes in-4.

* MADISSON (James), 4^e président de l'Union, né dans la Virginie, en 1758, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau, et fit dans ce but d'excellentes études. Lors de l'assemblée générale de l'état de Virginie, 1784 à 1785, il obtint la *déclaration de liberté religieuse*, en vertu de laquelle chaque église supporte par des contributions volontaires les frais de son culte. Il fut avec Washington, Franklin et Robert Morris, l'un des prin-

cipaux membres de la convention qui, en 1787, rédigea la constitution des Etats-Unis. Elu député au congrès qui se réunit ensuite, une grande aptitude aux affaires, et la facilité de son élocution l'y placèrent bientôt au premier rang et déterminèrent plus tard son élévation aux fonctions de secrétaire d'état qu'il remplit durant les deux présidences de Jefferson. En 1808, il fut porté candidat à la présidence du congrès, obtint, grâce à l'influence du parti démocratique, la presque unanimité des votes, et fut installé au mois de mars 1809. Deux ans après, Madisson détermina l'assemblée à déclarer la guerre à l'Angleterre. Les vexations que le cabinet anglais faisait éprouver au commerce américain, et l'influence qu'on lui attribuait sur certaines peuplades indiennes qui s'étaient insurgées à diverses reprises, motivèrent cette résolution. Après quelques hostilités dont les résultats n'avaient offert aucun avantage signalé, Madisson fit faire au cabinet britannique des propositions qui ne furent point acceptées, et quoique peu de temps après l'Angleterre eût spontanément proposé un rapprochement, la guerre, un moment interrompue, continua, mais avec des succès variés. Le terme de la présidence de Madisson approchait. En 1815, il fut continué dans ses fonctions. A cette époque, l'empereur de Russie ayant offert sa médiation entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le président envoya trois fondés de pouvoir à Saint-Petersbourg, mais on ne put s'entendre, parce que les plénipotentiaires avaient ordre d'exiger l'abolition du droit de presse en mer. Ce droit que s'arrogeaient les anglais, et par suite duquel ils avaient enlevé des équipages américains, était l'un des principaux motifs de la guerre. De nouvelles négociations ouvertes à Gand, au mois d'août 1814, n'eurent pas un meilleur résultat et la guerre recommença avec acharnement. Les américains éprouvèrent d'abord des échecs sur divers points, et, au mépris du droit public des peuples civilisés, les généraux de la Grande-Bretagne renouvelèrent l'acte barbare dont Copenhague avait été, quelques années auparavant, le théâtre. (Voy. FRÉDÉRIC VI, III. 639). S'étant emparés, le 28 août, de Washington, résidence du gouvernement fédéral, ils livrèrent aux flammes le Capitole où se tenaient les deux chambres, et où se trouvait une bibliothèque déjà considérable, ainsi que le palais du président. Ils détruisirent en outre les chantiers et les ponts élevés sur le Potomac, causant ainsi aux Etats-Unis une perte de dix millions environ de notre monnaie. Ce désastre fut le salut de l'Amérique ; l'esprit de parti, qui jusqu'alors avait paralysé toutes les opérations du gouvernement, disparut, et la nation entière se leva pour repousser une armée qui se conduisait comme une bande de brigands. La victoire de Baltimore et celle de Plattibury permirent à Madisson de renouer d'une manière honorable avec le cabinet de Saint-James, des négociations que les exigences de lord Castlereagh ne tardèrent pas à rendre de nouveau inutiles. La célèbre bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par les Américains, le 8 janvier 1815, assura définitivement leur indépendance. En vertu du traité de paix signé à Gand, le 24 décembre de

la même année, les Etats-Unis conservèrent la limite du lac Hudson et du lac supérieur. Madison remplacé, l'année suivante, par Monroe, se retira dans son pays natal, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice de modestes fonctions de juge de paix; ce fut là qu'il mourut au mois de juin 1836. Il avait publié à Washington, en février 1815: *Manifeste du gouvernement américain, ou Causes et caractères de la dernière guerre de l'Amérique avec l'Angleterre*. Cet ouvrage, imprimé à un million d'exemplaires, a été traduit en français par Charles Malo, et a obtenu deux éditions, 1816, in-8.

MADRISI (François), né à Udine vers la fin du siècle dernier, mort en 1750, entra de bonne heure dans la congrégation oratorienne d'Italie, et se livra aux devoirs et aux études de son état. Nous devons à ses soins une bonne édition des Œuvres de saint Paulin d'Aquilée, imprimée à Venise, 1737, in-fol.

MAFFÉE, ou MAFFEO-VEGIO, poète latin, chanoine de Saint-Pierre à Rome, né en 1406, à Lodi, dans le Milanais, mort à Rome en 1438, était datataire du pape Eugène IV. Il avait été, selon Tiraboschi, professeur de jurisprudence à Pavie. Il illustra sa plume par plusieurs ouvrages écrits en latin avec beaucoup d'élégance. Les principaux sont: un traité *De Educatione liberorum*, Paris, 1511, in-4, qui passe pour un des meilleurs livres que nous ayons en ce genre; six livres *De la persévérance de la religion*; *Discours des quatre fins de l'homme*; *Dialogue de la vérité exilée*; plusieurs *Pièces de poésie*, Milan, 1497, in-fol., et 1589, in-12. Celle qui lui fit le plus de réputation, fut son 15^e livre de l'*Enéide*. Quoique l'idée d'être le continuateur d'un poète tel que Virgile fût aussi téméraire que ridicule, il réussit autant qu'on le peut dans un tel projet: le 15^e livre a été traduit en français par de Mouchault, Cologne, 1616, in-16. On a encore de lui un *Poème sur les fripponneries des paysans*. Ses poésies, selon M. Landi, ont de la facilité, de l'harmonie et de l'invention.

MAFFÉE, ou MAFFEO (Bernardin), célèbre et savant cardinal, sous le pape Paul III, naquit à Rome en 1514, et mourut en 1553 à 40 ans. La mort, à cette époque, lui fut avantageuse: elle lui épargna la douleur de voir un de ses parents tuer, deux ans après, son frère, sa belle-sœur et ses neveux, du moins si l'on en croit de Thou. Les monuments de son goût pour les lettres sont, des *Commentaires* sur les Epîtres de Cicéron, et un *Traité d'inscriptions et de médailles*.

MAFFÉE (Raphael.) Voy. VOLATERRAN.

MAFFÉE, ou MAFFEI (Jean-Pierre), célèbre jésuite, né à Bergame en 1535, enseigna la rhétorique à Gênes en 1563, et en 1564 fut secrétaire de la république, avant d'être de la compagnie de Jésus dans laquelle il entra en 1565. Philippe II, roi d'Espagne, et Grégoire XIII, eurent pour lui une estime particulière. On a dit qu'il était tellement jaloux de la belle latinité, que, de peur de l'altérer, il demanda au pape la permission de dire son bréviaire en grec: c'est une fable. Le cardinal Bentivoglio, ami de ce jésuite, fait entre lui et Strada le parallèle suivant: « Ils se ressemblent dans la

» beauté du style, dans la noblesse, dans l'harmonie des paroles, et dans la clarté des pensées; » mais le père Maffée l'emporte par la pureté de » la langue, et Strada par l'élégance: l'un écrit » avec gravité, et l'autre avec beaucoup d'esprit » L'extérieur du père Maffée n'avait rien qui annonçât son mérite; sa conversation même était sans agrément. Il était d'un tempérament délicat, et ne conservait sa santé que par un régime pénible. Il était prompt à s'enflammer; mais il rentrait en lui-même, et demandait pardon à ceux que sa vivacité avait offensés ou scandalisés. Il donnait à la perfection de ses ouvrages plus de temps que d'autres à la composition des leurs. Quand on lui paraissait surpris de cette lenteur, il répondait que les lecteurs ne s'informaient pas du temps qu'on avait mis à composer un ouvrage, mais des beautés qu'on y trouvait. Il mourut à Tivoli le 20 octobre 1603. On a de lui: *De vita et moribus sancti Ignatii*, Venise, 1685, in-8, et Bergame, 1747, 2 vol. in-4. C'est un enfant qui peint son père; mais s'il a la tendresse et la naïveté de cet âge, il a les grâces et la vigueur des meilleurs écrivains latins. *Historiarum indicarum libri XVI*, traduits de l'espagnol, du P. A. Costa, plusieurs fois réimprimés, in-fol. et in-8. Le style en est très-pur et très-élégant. Les mémoires sur lesquels cet ouvrage a été composé sont les plus sûrs que l'auteur eût pu se procurer sur ces régions lointaines; on assure que c'est le travail de dix années. Le début en est magnifique et sublime; et en général les réflexions de l'auteur et sa manière de présenter les grands événements sont pleins de dignité et de force. Elle va jusqu'en 1558. L'abbé de Pure l'a assez mal traduit en français. On trouve à la fin la traduction des *Lettres écrites des Indes* par les missionnaires. Elles ont aussi paru séparément sous le titre de *Rerum a societate Jesu in Oriente gestarum volumen*, Cologne, 1574, in-8. Cinq livres de ces lettres sont *De japonicis rebus*. Le cardinal Henri de Portugal avait appelé Maffei à Lisbonne pour écrire l'*Histoire générale des Indes orientales*. Grégoire XIII chargea Maffei d'écrire l'*Histoire* de son pontificat. Cet ouvrage, qu'il laissa manuscrit, n'a été publié qu'en 1742, à Rome, en 2 vol. in-4. On trouve la *Vie* de Maffei à la tête de ses *Œuvres latines*, Bergame, 1746, 2 vol. in-4.

MAFFÉE ou MAFFEI (François-Scipion), littérateur célèbre, né à Vérone le 1^{er} juin 1675, d'une famille illustre, fut associé fort jeune à l'académie des Arcades de Rome. A 27 ans, il soutint publiquement dans l'université de Vérone une thèse qui respirait la gaieté de la jeunesse et de la poésie, quoique en prose. Elle roulait toute sur l'amour, et contenait cent conclusions très-décentes et sages, quoique dans une matière où il est aisé de s'oublier. Le marquis, passionné pour tous les genres de gloire, voulut goûter celle des armes. Il entra au service de Bavière, et se trouva en 1704 à la bataille de Donawert, en qualité de volontaire. L'amour des lettres le rappela bientôt en Italie. Il eut alors à soutenir une autre espèce de guerre; il écrivit contre le duel, à l'occasion d'une querelle où son frère aîné était engagé. Il

fit un livre plein de savantes recherches sur les usages des anciens, pour terminer les différends des particuliers. Il y fit voir aux duellistes que ce prétendu point d'honneur et le duel en lui-même sont opposés à la religion, au bon sens et aux intérêts de la vie civile. Le marquis Maffei s'attacha ensuite à réformer le théâtre de sa nation. Il composa sa *Méropé*, qui eut un succès brillant et soutenu; une comédie, sous le titre de *la Cérémonie*, fut aussi fort applaudie. Sa réputation était répandue dans toute l'Europe, quand il vint en France en 1732. Son séjour à Paris fut de plus de quatre années. On vit en lui un génie étendu, un esprit vif, fin, pénétrant, avide de découvertes, et très-propre à en faire; une humeur enjouée, un cœur naturellement bon, sincère, désintéressé, ouvert à l'amitié, plein de zèle pour la religion et fidèle à en remplir les devoirs. A peine voulut-on s'apercevoir qu'il se prévenait aisément de ses propres idées, qu'il était délicat sur le point d'honneur littéraire, rétif à la contradiction, trop absolu dans la dispute, et qu'il semblait vouloir faire régner ses opinions comme par droit de conquête. Le marquis Maffei passa de France en Angleterre; de là en Hollande, et ensuite à Vienne, où il reçut de l'empereur Charles VI des éloges plus flatteurs pour lui que les titres les plus honorables. De retour en Italie, il continua à s'occuper des sciences, et mourut le 11 février 1735, à l'âge de quatre-vingts ans. Les Vénoniens l'avaient chéri avec une espèce d'idolâtrie. Pendant sa dernière maladie, on fit des prières publiques, et le conseil lui décerna, après sa mort, des obsèques solennelles. On prononça dans la cathédrale de Vérone son oraison funèbre. On a beaucoup parlé de l'inscription : AU MARQUIS SCIPION MAFFEI vivant, mise au bas de son buste, qu'il trouva, à son retour à Vérone, placé à l'entrée d'une des salles de l'académie. Ce sont peut-être ces honneurs exagérés qui ont donné à ce savant estimable le ton décisif et les airs de suffisance qu'on lui a reprochés. Les principaux de ses ouvrages sont : *Rime e prose*, Venise, 1719, in-4; *La scienza cavalleresca*, Rome, 1710, in-4. Ce livre, contre l'usage barbare des duels, est excellent. Il en a paru six éditions. La dernière a été commentée par le père Paoli, membre de l'académie des Arcades, sous le nom de *Tédalگو*; la *Méropé*, tragédie. Il y en a plusieurs éditions; *Traduttori italiani, ossia notizia del volgarizzamenti d'antichi scrittori latini e greci*, Venise, 1720, in-8; *Teatro italiano, ossia scelta di tragedie per uso della scena*, en 3 vol. in-8; *Cassiodori complexiones in Epistolas et Acta apostolorum et Apocalypsim, ex vetustissimis membranis erutæ*, Florence, 1721, et Rotterdam, 1738; *Istoria diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, 1727, in-4; *Degli anfitreatri, e singolarmente del Veronese*, Vérone, 1728; *Supplementum Acaciarum, monumenta nunquam edita continens*, Venise, 1728; *Musæum veronense*, 1729, in-fol. : c'est un recueil d'inscriptions relatives à sa patrie; *Verona illustrata*, in-fol., Vérone, 1732, et en 4 vol. in-8. La république de Venise, à qui l'auteur dédia cet ouvrage, le décora

d'un titre qui ne se donne qu'à la première noblesse, avec des revenus, des immunités et des privilèges; *Il primo canto dell' Iliade d'Omero, tradotto in versi italiani*, Londres, 1737, en vers non rimés; *La religione de i Gentili nel morire, ricavata da un bassorilievo che si conserva in Parigi*, Paris, 1736, in-4; *Osservazioni letterarie che possono servire di continuazione al Giornale de' letterati d'Italia*; on a encore de lui un ouvrage sur la Grâce. C'est une histoire théologique de la doctrine et des opinions qui ont eu cours dans les cinq premiers siècles de l'Eglise, au sujet de la grâce, du libre arbitre et de la prédestination : elle est en italien, et fut imprimée à Trente en 1742. Maffei y a joint quelques écrits théologiques qu'il avait aussi composés; des Editions estimées de quelques Pères. Son attachement aux vérités du christianisme était aussi vif que réfléchi. Il donnait quelquefois dans des opinions qui paraissaient neuves et singulières : mais il ne les défendait qu'autant qu'il les croyait conformes à la saine doctrine. Une *Lettre au père Ansaldi*, où il nie absolument l'existence actuelle de la magie, a été réfutée par les savants Muratori et Tartarotti. Le célèbre marquis devait se borner à rejeter la multitude de fables qu'on débitait en cette matière, sans attaquer la possibilité ou la réalité de la chose en elle-même. Il y a d'ailleurs de l'inconséquence dans son opinion, puisqu'il reconnaît que la magie a existé autrefois, qu'il y a encore aujourd'hui des possessions, etc. Il admet d'un côté ce qu'il rejette de l'autre. Les passages des Pères qu'il allègue sont ou tronqués ou mal expliqués; ceux où les mêmes Pères établissent clairement la magie ne sont pas rapportés, etc. (*Voy. ASMODOË, DELRIO, de HAËN, SPÈ, etc.*) En général, on reconnaît dans ses écrits une science plus étendue que profonde, plus variée que réfléchie, plus d'érudition que de logique, plus d'élucation que de pensées. Son style en prose manque parfois de précision et de nerf; il est pour l'ordinaire languissant et parasite. La marche de ses idées est quelquefois dénuée d'ordre, plus souvent de fermeté et de vigueur. Les Œuvres de Maffei ont été recueillies en 1790, à Venise, 21 vol. in-8. La *Méropé* de Voltaire, qu'il dédia à Maffei, est calquée en partie sur celle du poète italien. Celle du célèbre Alfieri ne ressemble à aucune des deux premières, et sous plusieurs rapports elle leur est supérieure. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Agnello MAFFEI de Tortone, auteur d'une *Histoire de la ville de Mantoue*, en italien, 1675, in-fol.

* MAFFIOLI (Jean-Nicolas), curé de Plombières-Bains, était né à Rahon-l'Etape (Vosges) en 1747. Après avoir fait de brillantes études dans un collège de Strasbourg, dirigé par deux de ses oncles, il s'appliqua à la théologie, et entra bientôt dans les ordres. Chargé des fonctions de vicaire, il fut plus tard nommé à la cure de Raliémont près de Mirecourt. La révolution le força de s'exiler, comme tant d'autres vénérables ecclésiastiques, et il se rendit à Soleure, où il fut chargé par M. de Dürfort, archevêque de Besançon, de préparer à la première communion les enfants de M^{me} la duchesse de Richelieu. Il quitta Soleure pour aller à Mezocco

(canton des Grisons) d'où sa famille était originaire. Il parcourut ensuite l'Italie, et visita avec son frère la capitale du monde chrétien, où ils furent l'un et l'autre accueillis par le pape Pie VI. En partant de Rome ils se dirigèrent vers Milan, où ils trouvèrent des émigrés français, auxquels ils rendirent toutes sortes de services. L'abbé Maffioli lui chargé d'aller recevoir à la frontière de France les dames de la Visitation de Lyon, qui avaient échappé à la fureur révolutionnaire, emportant avec elles la boîte qui contenait le cœur de saint François de Sales. Lorsque le calme fut rétabli, il revint au milieu de ses paroissiens de Rallémont. Il fut bientôt appelé à la cure de Plombières. En 1814, il y reçut *Monsieur*, depuis Charles X, qui, en souvenir de cette circonstance, le créa chevalier de la Légion d'honneur, et lui envoya, pour son église, un tableau de saint Charles Borromée, exécuté par un de nos plus habiles artistes. M. Gallard, évêque de Meaux, en 1854, le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. Les infirmités n'altérèrent point son zèle, ni sa patience. Trois jours avant sa mort, après avoir reçu les sacrements, il fit à haute voix sa profession de foi, donna sa bénédiction à ses parents et aux prêtres de son canton, et se prépara par la prière au passage de l'éternité. Il expira le 11 novembre 1836, à l'âge de 84 ans, dont il avait passé 64 dans l'exercice des fonctions pastorales, en prononçant ces paroles du Psalmiste : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Il fut inhumé auprès de son frère qui avait été son vicaire pendant 26 ans; et ne voulut d'autre épitaphe que ces paroles des Machabées : *In morte quoque non sunt dicisi. La mort même n'a pu les séparer*.

MAGALHAENS. Voy. MAGELLAN.

MAGALLIAN (Côme), jésuite portugais, dont on a des *Commentaires* sur Josué, sur les Juges, sur les Epîtres à Tite et à Timothée, et sur d'autres écrits, occupa une chaire de théologie à Coïmbre, où il mourut en 1624, dans sa 75^e année.

MAGALOTTI (Laurent, le comte), savant littéraire, né le 13 décembre 1637, à Rome, de parents originaires de Florence, fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il alla dans diverses cours de l'Europe, en qualité d'envoyé du grand-duc de Toscane, qui l'honora de la charge de conseiller d'état, et mourut en 1712. Magalotti était très-difficile sur ses écrits; rien ne pouvait contenter sa délicatesse scrupuleuse. On frappa en son honneur une médaille, dont le revers est un Apollon rayonnant, et la légende, *Omnia lustrat*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : le *Recueil des expériences* faites par l'académie del Cimento, dont il était secrétaire, Florence, 1667 et 1691, in-fol.; *Lettres familières contre les athées*, 1719, in-4, réimprimées en 1752 et 1741, même format; des *Relations de la Chine*, etc.; *Lettre scientifique*, 1721, 2 vol. in-4; *Canzonette anacreontiche* sous le nom arcadique de Lindore Elateo, 1723, in-4. Salvino Salvini a donné sa *Vie* en latin.

MAGATI et non MAGATUS (César), né en 1579 à Scandiano, fut fait docteur en médecine à Bo-

logne, l'an 1597, et professeur à Ferrare en 1613. Il s'attacha particulièrement à montrer les défauts de la méthode qui était alors en usage pour panser les plaies, et y substitua une pratique appuyée sur une expérience suivie et réfléchie. Il donna à ce sujet un bon traité intitulé : *De rara medicatione vulnerum*, Venise, 1616, in-fol.; Leipsig, 1733, 2 vol. in-4. Sur la fin de ses jours il se fit capucin, sous le nom de père Liberat de Scandiano; ce qui ne l'empêcha pas d'exercer son art avec la permission de ses supérieurs. Il mourut en 1647. — Son frère, Jean-Baptiste MAGATI, se distingua aussi dans la médecine : on a de lui *Considerationes medicæ*, Bologne, 1637, in-4.

MAGDALEN, prêtre anglais et chapelain de Richard II. Comme il ressemblait beaucoup au roi par les traits du visage et par la taille, quelques seigneurs révoltés le revêtirent en 1599 d'habits royaux après l'assassinat de Richard, et le firent reconnaître par un grand nombre d'Anglais. Mais le nouveau roi Henri IV ayant pris quelques-uns des principaux du parti, le reste se dissipa. Magdalen, et un autre chapelain du roi tachèrent de se sauver en Ecosse; on les prit, et on les enferma dans la tour de Londres. Ils furent tous deux pendus et écartelés en 1400.

MAGDELEINE. Voy. MADELEINE.

MAGDELENET. Voy. MADELENET.

MAGELLAN (Fernand), autrement *Fernando de MAGALHAENS*, célèbre navigateur et capitaine portugais, s'est immortalisé par ses découvertes. On ne connaît ni le lieu de sa naissance ni les particularités de sa vie privée. Il commença ses expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510, et dans laquelle il combattit sous le grand Albuquerque, appelé le *Mars portugais*. Il se distingua bientôt tant par sa bravoure que par son intelligence dans l'art de la navigation, et par une connaissance exacte des côtes des Indes orientales. A son retour en Portugal, il se crut en droit de demander une récompense au roi Emmanuel. N'ayant pu l'obtenir, il renonça à sa patrie, et alla à Valladolid offrir ses services à Charles-Quint pour la conquête des îles Moluques. L'empereur n'hésita point à lui confier une flotte de cinq vaisseaux, et Magellan partit en 1519. Lorsqu'on fut à la hauteur de Rio-Janeiro, la chaleur de ce nouveau climat causa tant de maladies dans la flotte, que l'équipage, découragé, jugea qu'il était impossible de poursuivre l'entreprise. Le tumulte alla si loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte, qui étaient Mendoce et Quejada, Castillans distingués. Il fit hiverner sa flotte dans la rivière et dans le port de Saint-Julien, au pays des Patagons, où l'on aperçut des hommes qu'on prit mal à propos pour des géants, parce qu'ils étaient un peu plus grands que les nègres et quelques nations indiennes, et qu'on ne se donna pas la peine de les bien examiner, comme Bougainville l'a vérifié depuis par des observations sûres et répétées. Magellan appela ce cap le *Cap des Vierges*, parce qu'il avait été découvert le jour de Sainte-Ursule. A 12 lieues de là, il entra dans un détroit, auquel il donna son nom, dont la bouche avait une lieue

de largeur, et qui était bordé de montagnes fort escarpées. Il y pénétra environ jusqu'à 50 lieues, et rencontra un autre détroit plus grand, qui débouchait dans les mers occidentales; il donna à celui-ci le nom de *Jason portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce cap, il découvrit plusieurs îles habitées par des idolâtres (c'étaient les *Philippines*), et il prit terre à celle de Zébu. Les Espagnols y furent reçus par le souverain du pays, qu'ils instruisirent et convertirent à la foi; car il faut rendre à cette nation la justice d'avoir toujours joint le zèle de la religion à l'amour des conquêtes; et si quelques-uns de ses voyageurs ou de ses colons ont exercé des barbaries, comme ceux des autres peuples de l'Europe, l'esprit général de la nation a toujours été dirigé vers le bonheur religieux de ses nouveaux sujets. Le roi de Zébu engagea Magellan à se joindre à lui pour faire la guerre au souverain de l'île de Matan. Mais à peine fut-il entré dans le pays, accompagné de 55 hommes seulement, qu'une multitude de sauvages l'attaqua et fit périr presque tous les siens. Atteint par plusieurs coups de pierres, il tomba sur le sol, et les sauvages l'achevèrent à coups de lances. Cet événement eut lieu en 1520; Sébastien del Cano ramena en Espagne le reste de l'équipage. Magellan était très-instruit dans la cosmographie et l'astronomie, et fut lié avec le fameux Falero. Il fut le premier qui pénétra dans le grand Océan, par le sud de l'Amérique: Vasco de Gama s'était ouvert, 21 ans auparavant, un chemin dans la mer des Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Le bibliographe espagnol, Nicolas Antonio, assure que le Routier des navigations de Magellan était manuscrit entre les mains d'Antonio Moreno, cosmographe royal à Séville. On en trouve une description abrégée dans le recueil de Ramusio. Une copie du journal de Pigafetta qui faisait partie de l'expédition fut adressée d'Italie à Catherine de Médicis qui le fit traduire en français par J. Fabre; cette traduction a servi d'original à toutes les éditions de Pigafetta qui sont connues en quelque langue que ce soit. Malheureusement Fabre a beaucoup abrégé, et avec peu de discernement, l'original qui lui avait été confié.

* **MAGELLAN** ou **MAGALHAENS** (Jean-Hyacinthe), gentilhomme portugais, qui descendait du précédent, peut être regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la physique dans la seconde moitié du *xviii^e* siècle. Né à Lisbonne, en 1723, il prit l'habit monastique dans l'ordre de Saint-Augustin. Sa passion pour les voyages et pour les sciences physiques, ne pouvant s'accommoder de la tranquillité du cloître, il passa, vers 1764, en Angleterre, où la perfection avec laquelle il parlait le latin et les principales langues de l'Europe le fit choisir pour accompagner de jeunes seigneurs dans leurs voyages. Il visita dans chaque pays les savants les plus illustres, et se servit de sa position pour leur procurer des encouragements. Etabli à Londres, il entretenait une correspondance très-active avec les physiciens français, italiens et allemands, cherchant à mettre en rapports ceux qui, tendant au même but, pouvaient s'entre-aider par une communication réciproque du résultat de leurs

observations. Il apporta des perfectionnements utiles à divers instruments, et consacra ses loisirs à répéter de nouvelles expériences. Magellan mourut le 7 février 1790 à Islington, près de Londres. Il était membre de la société royale, depuis 1774, et correspondant des académies des sciences de Paris, de Saint-Petersbourg, de Madrid, etc. On a de lui: *Description des octants et sextants anglais ou quarts-de-cercle à réflexion avec la manière de s'en servir et de les construire*, Paris, 1775, in-4. Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, dit que cet ouvrage est un des plus étendus et des plus complets qu'on eût alors sur cette matière; *Description et usage des nouveaux baromètres pour mesurer la hauteur des montagnes et la profondeur des mines*, Londres, 1779, in-4. Cet ouvrage contient beaucoup d'idées nouvelles et de réflexions curieuses pour cette partie de la physique (*Journal des savants*, nov. 1780). *Collection de différents Traités sur des instruments d'astronomie et de physique*, Londres, 1780, in-4, fig., traduit en anglais, Londres, 1785, in-4; *Addition à la brochure de Lebegue de Presle, intitulée: Relation des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau*, 1779, in-8; *Description (en anglais) d'un appareil en verre pour composer des eaux minérales artificielles et de deux nouveaux eudiomètres*, Londres, 1777, in-8, fig., trad. en allemand par G. T. Wenzel, Dresde, 1780, in-8; 3^e édition, très-augmentée, avec la Réponse aux *Observations critiques* de Tib. Cavallo, 1783, in-8. On a encore de Magellan un grand nombre d'articles dans le *Journal de physique* de Rozier, 1778 - 1783; les plus remarquables sont: la *Description d'une pendule* de son invention, qu'il avait fait exécuter pour le duc d'Aremberg, affligé depuis peu de la perte de la vue, et qui, par des coups sur différents timbres, indiquait les heures, demi-heures, quarts et minutes, le jour de la semaine, le quantième du mois, le cours de la lune, etc.; *Essai sur la nouvelle théorie du feu élémentaire et de la chaleur des corps*, etc. Magellan est l'éditeur de la *Minéralogie* de Cronstedt, trad. en anglais par G. d'Engestrom, Londres, 1788, 2 vol. in-8, avec des additions considérables. Il prend, sur le frontispice, le titre de *Talabrio - Lusitanus*, qui pourrait faire supposer qu'il était né à Talavera. Il a rédigé les *Voyages et Mémoires* de Beniowski (voy. ce nom).

MAGEOGHEGAN (Jacques), prêtre irlandais, né en 1702, attaché sur la fin de sa vie à l'église de Saint-Méry à Paris, mort le 30 mars 1764, à 63 ans, est auteur d'une *Histoire d'Irlande*, Paris, 1738, 3 vol. in-4. Elle est remplie de recherches que l'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur, qui était catholique, fait des descriptions touchantes des maux que le schisme et l'hérésie ont faits à sa patrie. Son style pourrait être plus élégant. Son ouvrage cependant, à bien des égards, peut paraître préférable à celui de M. Leland.

MAGES: ce nom, qui veut dire *sages*, désigne particulièrement les illustres seigneurs qui, conduits par un météore lumineux que l'Ecriture appelle *étoile*, vinrent du fond de l'Orient adorer J.-C., troublèrent la cour d'Hérode par la recherche qu'ils firent de cet enfant divin, et retournèrent dans leur

patrie, après lui avoir rendu leurs hommages. On les appelle ordinairement *les trois Rois*. Claudien, poète païen, leur donne aussi ce nom, et désigne les présents symboliques qu'ils firent au Sauveur des hommes :

Dant tibi Chaldæi prænutia munera reges :
Myrrham Homo, Rex aurum, suscipe thura Deus.

Ce passage est parfaitement conforme à ce qu'une ancienne tradition nous apprend sur ce sujet. (Voy. JEVENCUS.) Chalcidius, philosophe païen, dans son commentaire sur le Timée de Platon, page 240, fait mention de l'apparition de l'étoile miraculeuse qui conduisit les Mages à Bethléem. « Il y a, dit-il, une » autre histoire plus digne de notre vénération religieuse, qui raconte l'apparition d'une étoile destinée à annoncer aux hommes, non des maladies » ou quelque mortalité funeste, mais la venue d'un » Dieu, uniquement descendu pour le salut et le » bonheur du genre humain. Elle ajoute que cette » étoile ayant été observée par des Chaldéens versés dans l'astronomie, sa route nocturne les conduisit à chercher le Dieu nouvellement né, et » qu'ayant trouvé cet auguste enfant, ils lui rendirent les hommages dus à un si grand Dieu. » On donne ordinairement aux trois Mages les noms de *Gaspard*, *Melchior*, *Balthasar*, et l'on croit que parmi eux il y en avait un noir. La cathédrale de Cologne se glorifie de posséder les corps de ces illustres voyageurs; mais cette prétention ne paraît pas fondée sur des titres qui puissent essuyer un examen sévère. Le monument ou lypsanthèque qui renferme ces reliques, est d'une richesse extraordinaire et d'un grand travail. Le P. Crombach, jésuite, a écrit, en faveur de cette tradition de l'église de Cologne, un grand volume in-folio, où il y a bien plus de recherches que de critique : *Primitiæ gentium, sive Historia sanctorum trium Magorum*, Cologne, 1634. Le jour de l'Épiphanie, l'Eglise célèbre dans la personne des trois rois la vocation de toutes les nations à la foi de l'Evangile, comme l'on voit dans l'office de ce jour, composé des passages les plus lumineux et les plus touchants de l'ancien Testament, relatifs aux effets merveilleux du christianisme, et à la réunion de tous les peuples sous la loi de Jésus-Christ.

MAGGI (Jérôme), *Magius*, d'Anghiari dans la Toscane, eut du goût pour les arts et pour toutes les sciences, et les cultiva avec succès. Ses talents déterminèrent les Vénitiens à lui donner la charge de juge de l'amirauté dans l'île de Chypre. Famagouste, assiégée par les Turcs, trouva en lui toutes les ressources qu'elle aurait pu attendre du plus habile ingénieur. Il désespéra les assiégeants par les machines qu'il inventa pour détruire leurs travaux; mais ils eurent leur revanche. La ville ayant été prise en 1571, ils pillèrent la bibliothèque de Maggi, l'emmenèrent chargé de chaînes à Constantinople, et le traitèrent de la manière la plus barbare. Après avoir travaillé tout le jour à des ouvrages bas et méprisables, il passait la nuit à écrire. Il composa, à l'aide de sa mémoire seule, des traités remplis d'érudition, qu'il dédia aux ambassadeurs de France et de l'empereur. Ces deux ministres, touchés de compassion, voulurent le racheter;

mais, tandis qu'ils traitaient de sa rançon, Maggi trouva le moyen de s'évader, et de se sauver chez l'ambassadeur de l'empereur. Le grand visir, irrité de cette évasion, l'envoya reprendre, et le fit étrangler dans sa prison le 27 mai 1572. C'était un homme d'une profonde érudition, laborieux, bon citoyen, ami sincère, et digne d'une meilleure fortune. Ses principaux ouvrages sont : un traité *De tintinnabulis*, Hanau, 1608, in-8, précédé de la vie de l'auteur par Sweet, Amsterdam, 1664, in-12. Ce traité des cloches est très-savant; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, comme nous venons de le dire, l'auteur le fit de mémoire. Un autre, *De equuleo*, Hanau, 1609, in-8; *De la fin du monde par le feu*, Bâle, 1562, in-fol.; des *Commentaires* sur les *Vies* des hommes illustres d'Emilius Probus, in-fol.; des *Commentaires* sur les *Institutes*, in-8; des *Mélanges*, ou *diverses leçons*, 1564, in-8. Tous ces ouvrages, écrits assez élégamment en latin, sont remplis de recherches. On a encore de lui un *Traité de fortifications*, en italien, 1584, in-fol., et un livre *De la situation de l'ancienne Toscane*. Il faut ajouter à ces ouvrages de Maggi un poème intitulé *I cinque primi canti della guerra di Fiandra*, Venise, 1551, in-8. On trouvera une liste plus détaillée de ses productions à la suite de sa *Vie* écrite par Sweet, et dans les *Eloges* de Tessier, tome 2, page 370.

MAGGI (Barthélemy), médecin, de la même famille, mais non pas, comme on l'a cru, frère du précédent, naquit à Bologne en 1477, et y mourut en 1552. Nous avons de lui un *Traité sur la guérison des plaies faites par les armes à feu*, en latin, Bologne, 1552, in-4. On a remarqué que Laurent Joubert, qui a composé un traité en français sur le même sujet, a beaucoup copié celui de Maggi.

MAGGI ou plutôt MAGGIO (François-Marie), chanoine régulier, né en 1612, mort l'an 1686 à Palerme, fut envoyé dans les missions de l'Orient l'an 1636 par la congrégation de la Propagande. Il parcourut la Syrie, l'Arabie, l'Arménie, et y fit beaucoup de fruit. Partout il montra qu'il savait allier un grand zèle à beaucoup de prudence. De retour en Italie, il se rendit à Rome, où il travailla, par ordre de la Propagande, à la *Grammaire* des langues orientales; étant passé à Naples, l'amitié du vice-roi lui facilita les moyens d'établir dans ce royaume plusieurs maisons de théatins, ordre dont il était membre. On a de lui : *Syntagmata linguarum orientalium, quæ in Georgiæ regionibus audiuntur*, etc., Rome, 1643, in-fol., et 1670, in-fol.; *De sacris cæremoniis*; *De Pauli IV inculcata vita disquisitiones historice*; plusieurs ouvrages sur le *Rituel* et *ascétiques*.

MAGINI (Jean-Antoine), célèbre astronome et mathématicien, natif de Padoue, enseigna à Bologne avec réputation. Ce savant était infecté des erreurs trop communes alors de l'astrologie. Il mourut à Bologne le 11 février 1616, à 62 ans. On a de lui : des *Ephémérides*; un *Traité du miroir concave sphérique*, traduit en français, 1620, in-4; *Novæ celestium orbium theoricæ congruentes cum observationibus N. Copernici*, Venise, 1589, in-4; *Commentarius in geographiam et tabulas Ptolemæi*,

Cologne, 1587; l'*Italia descritta con LX tavole geografiche*, Bologne, 1620, in-fol.

MAGIO. Voy. MACCI.

* MAGISTRIS (Simon ou Siméon de), savant orientaliste, né à Serra, en 1728, alla fort jeune à Rome, et y devint prêtre de l'oratoire de l'église neuve. S'étant adonné à l'étude des langues anciennes, il fut successivement employé par le pape Clément XIV et par Pie VI, qui le nomma évêque de Cyrène *in partibus*, et le mit à la tête de la congrégation chargée de corriger les livres et les liturgies des églises orientales. On lui doit : *Daniel secundum Septuaginta, ex tetraptis Origenis, nunc primum editus, ex singulari Chistiano Codice annorum supra 1500*, grec et latin, Rome, 1772, in-folio; *Acta Martyrum ad ostia Tiberina ex manuscripto Codice regiae bibliothecae Taurinensis*, Rome, 1795; *Dionysii Alexandrini, etc., opera quae supersunt*, grec et latin, Rome, 1796, in-folio; *Gli atti di cinque martiri nella Corea*, etc., Rome, 1801, in-8, et une édition de P. Josephi Bianchini *Elogium hist.*, Rome, 1764. Magistris mourut à Rome le 6 octobre 1802.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliothécaire, né à Florence le 28 octobre 1653, fut d'abord destiné à l'orfèvrerie; mais on lui laissa suivre ensuite son goût pour les belles-lettres, et il devint bibliothécaire de Côme III, grand-duc de Toscane. Il mourut à Florence en 1714, à 81 ans, laissant sa nombreuse bibliothèque au public, avec un fonds pour l'entretenir. Il était consulté par tous les savants de l'Europe. Conseils, livres, manuscrits, rien n'était refusé à ceux dans qui il voyait le germe de l'esprit. On a imprimé à Florence, en 1745, un recueil de différentes *Lettres* que des savants lui avaient écrites, 3 vol. in-8; mais ce recueil est incomplet, parce que Magliabecchi négligeait de mettre en ordre ses papiers. On a encore de lui des éditions de quelques ouvrages. Sa *Vie*, écrite par Marmi, n'a point été imprimée; mais il en a paru un extrait assez étendu dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tom. 33. Ce savant était doué d'une rare érudition, et d'une mémoire prodigieuse. Un jour que le grand-duc lui demanda un ouvrage fort rare, Magliabecchi lui répondit... « Il est impossible de vous » le procurer : il n'y en a au monde qu'un seul » exemplaire, qui est à Constantinople dans la » bibliothèque du Grand-Seigneur; c'est le septième volume de la deuxième armoire du côté » droit, en entrant... »

MAGLOIRE (saint), natif du pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, embrassa la vie monastique, vint en France, fut abbé de Dol, puis évêque régional en Bretagne. Il établit dans la suite un monastère dans l'île de Jersey, où il mourut en octobre 575, à près de 80 ans. Ses reliques furent transférées à Paris au faubourg Saint-Jacques, dans un monastère de bénédictins, cédé aux pères de l'Oratoire en 1628. C'était, avant la révolution française, le *séminaire Saint-Magloire*, célèbre par les savants qu'il a produits.

* MAGNAN (Dominique), né en 1731 à Raillaue près de Forcalquier, entra dans l'ordre des minimes, et fut envoyé à Avignon, puis à Marseille pour y

professer la théologie. Entraîné par son goût pour la science des antiques, il y employa tous ses loisirs, et parvint à former un cabinet de médailles et d'inscriptions. Vers 1760 il obtint la permission de voyager et se rendit d'abord à Vienne, où François I^{er} voulut l'attacher au cabinet impérial; mais il refusa cette offre, et se rendit en Italie par le Tyrol. A son arrivée à Rome, ses supérieurs le placèrent à la tête du couvent de la Trinité du Mont, où il se livra tout entier aux sciences. Quelques désagréments qu'il éprouva de la part de son général, l'obligèrent de se retirer à Florence, où il mourut de chagrin, à l'hôpital, au mois d'août 1796. On a de lui : *La ville de Rome, ou Description abrégée de cette superbe ville*, Rome, 1763, 2 vol. in-12; 2^e édit., 1778, 4 vol. in-fol., avec 425 grav.; *Dictionnaire géographique portatif de la France*, 1762, 4 vol. in-8; *Problema de anno nativitatis Christi*, 1772, in-8; 1774, in-4; *Miscellanea numismatica in quibus exhibentur populorum insigniumque virorum numismata omnia*, Rome, 1772-74, 4 vol. in-4. C'est un recueil de médailles, sans explications. Ce livre n'ayant pas eu de succès, les libraires le reproduisirent sous les titres suivants : *Bruttia numismatica, seu Bruttiae hodie Calabriae populorum numismata omnia*, 1775, in-fol.; *Lucania numismatica*, 1775, in-4; *Japygia numismatica*, 1775, in-4. On assure qu'il a laissé manuscrite une partie de l'*Histoire des grands ducs de Toscane*.

MAGNAN. Voy. MAIGNAN.

MAGNENCE (Flavius - Magnentius - Augustus), german d'origine, naquit vers 303, parvint au grade de simple soldat aux premiers emplois de l'empire. L'empereur Constantin l'honora d'une amitié particulière, et dans une révolte le délivra de la fureur des soldats, en le couvrant de sa robe. Magnence paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude; il le fit mourir en 335, après s'être fait proclamer empereur. Ce crime le rendit maître des Gaules, des îles Britanniques, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Italie et de l'Illyrie. Il entra triomphant dans Rome, tandis que Constance II était occupé dans la guerre contre les Perses, y fit massacrer les principaux citoyens, s'empara de leur fortune, et força les autres à racheter leur vie en lui cédant leurs biens. Constance II se disposa à venger la mort de son frère; il marcha contre Magnence, et lui livra bataille en 351, près de Murse en Pannonie. Cette bataille coûta aux Romains plus de 50,000 hommes de leurs meilleures troupes; et cette perte, qui fut irréparable, facilita les invasions des Barbares. L'usurpateur, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite, et son armée fut taillée en pièces. Il perdit peu à peu les pays qui l'avaient reconnu. Il ne lui resta plus que les Gaules, où il se réfugia. La perte d'une bataille, entre Die et Gap, acheva de jeter Magnence dans le désespoir. Il se sauva à Lyon, où, après avoir fait mourir tous ses parents, entre autres sa mère et son frère, il se donna la mort en 353, à 50 ans. Ce tyran aimait les belles-lettres, et avait une certaine éloquence guerrière qui plaisait beaucoup. Son air était noble, sa taille avantageuse, son esprit vif et agréable; mais il était

cruel, fourbe, dissimulé, et il se décourageait aisément : il était païen. Sa tête fut portée par tout l'empire.

MAGNERIC (saint), un des plus saints évêques du vi^e siècle, gouverna l'église de Trèves, sous les règnes de Sigebert, Childebart et Chilpéric. Entre autres monuments qu'il a laissés de sa piété, on compte la célèbre abbaye de Saint-Martin, qu'il fonda hors des murs de la ville, en mémoire du saint évêque de Tours, pour qui il avait une singulière vénération. Il mourut en 596. Saint Grégoire de Tours nous a conservé quelques particularités de sa vie.

MAGNET (Louis), jésuite, né l'an 1573, mort en 1657, fut le rival de Buchanan en poésie sacrée. Il s'est fait un nom par sa *Paraphrase* en vers latins des *Psaumes* et des *Cantiques* de l'Ecriture sainte. Cet auteur est assez bien entré dans l'esprit des écrivains sacrés, et a rendu, autant qu'il est possible, la force de leurs expressions.

MAGNI (Jacques) (1), augustin, né à Toulouse, mort vers 1422, fort âgé, est auteur d'une introduction à la philosophie, intitulée *Sophologium*, Paris, 1471, in-4, édition assez rare. Il y en a une autre plus ancienne, sans date.

MAGNI (Valérien), en latin *Magnus*, capucin, né à Milan en 1587, d'une famille illustre, fut élevé aux emplois les plus importants de son ordre. Le pape Urbain VIII le fit chef des missions du Nord; mais ayant écrit avec beaucoup d'emportement contre les jésuites, il encourut la disgrâce d'Alexandre VII, qui lui défendit d'écrire. Le capucin ne crut pas devoir obéir à cette défense, et publia quelques temps après son *Apologie*. On le mit en prison à Vienne, et il n'obtint sa liberté que par l'indulgence de Ferdinand III. Il se retira sur la fin de ses jours à Saltzbourg, et y mourut en 1661, à 74 ans. On trouve dans le tom. 2 du recueil fanatique intitulé *Tuba magna* une lettre qu'il a écrite dans sa prison même; et il répondait aux accusations intentées contre lui, de manière à le faire mettre en prison s'il n'y avait pas été. On a encore de lui quelques livres de controverse contre les protestants, qu'il haïssait cependant moins que les jésuites. On connaît sa réponse favorite : *Mentiris impudentissime*.

MAGNIÈRE (Laurent), sculpteur de Paris, mort en 1700, âgé de 82 ans, avait été reçu, en 1667, de l'académie royale de peinture. Ses talents l'ont placé au rang des plus célèbres artistes du siècle de Louis XIV. Il a fait pour les jardins de Versailles plusieurs thermes représentant *Circé*, *Ulysse*, le *Printemps*, etc.

MAGNIEZ (Nicolas), studieux ecclésiastique, mort en 1749, dans un âge avancé, est auteur d'un dictionnaire latin connu sous le titre de *Novitius*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, si utile aux maîtres, et qui jouit d'une estime méritée, n'a eu que cette édition; celle qui porte 1733 n'a de différence que le frontispice.

MAGNIN (Antoine), poète français, originaire

de Bourg en Bresse, subdélégué de l'intendant de Bourgogne, mourut en 1708, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque plus de négligence que de goût. Il ne connut point cet enthousiasme qui est l'âme de la belle poésie.

MAGNOL (Pierre), professeur en médecine, et directeur du jardin des plantes de Montpellier, son pays natal, mort en 1715, à 77 ans, a donné : *Botanicon Monspeliense*, 1686, in-8, fig.; *Hortus regius monspeliensis*, 1697, in-8, fig.; *Prodromus historiæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per tabulas disponuntur*, Montpellier, 1689, in-8.

MAGNOL (Antoine), fils du précédent, né à Montpellier en 1676, succéda dans la chaire de son père, et mourut en 1759, après avoir publié : *Novus character plantarum*, Montpellier, 1725; ouvrage de son père; *Dissertatio de respiratione*; *De natura et causis fluiditatis sanguinis*, et plusieurs autres dissertations.

MAGNON (Jean), poète français du xvii^e siècle, né à Tournus, dans le Mâconais, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat à Lyon. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, dont la moins mauvaise est *Artaxerxès*, tragédie. Elle est bien conduite, offre de beaux sentiments, et des caractères passablement soutenus. Ce poète quitta le genre dramatique, et conçut le dessein de produire en 10 volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie* qu'il intitula *Science universelle*. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet ridicule, ayant été assassiné une nuit par des voleurs à Paris en 1662. Une partie de son ouvrage parut en 1663, in-4, sous le titre emphatique de *Science universelle*, et avec une préface encore plus emphatique. *Les bibliothèques*, dit-il au lecteur, *ne te serviront plus que d'un ornement inutile*. Quelqu'un lui ayant demandé si son ouvrage serait bientôt fait : *Bientôt*, répondit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*. On ne doit pas s'étonner de la merveilleuse facilité de Magnon : ses vers sont peut-être ce que nous avons de plus lâche, de plus incorrect, de plus obscur et de plus rampant dans la poésie française.

MAGNUS ou MAGNI (Jean), en suédois *Store* qui veut dire *grand*, archevêque d'Upsal en Suède, né à Linkœping en 1488, s'éleva avec force contre le luthéranisme, et travailla en vain à empêcher le roi Gustave Wasa de l'introduire dans ses états. Ce monarque répondit à ses remontrances par des persécutions; il le fit passer pour un rebelle, et un peintre catholique de Flandre eut la lâcheté de représenter ce grand prélat comme luttant contre l'autorité légitime. C'est cependant ainsi que les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Evangile ont lutté contre les empereurs païens. Le zélé et courageux archevêque se rend à lui-même, dans ses malheurs, le témoignage consolant de ne souffrir que pour la foi de J.-C. : *Ex primo regni senatore et felicissimo archiepiscopo, propter tuendam fidem Christi, factus sum humilis, exul peregrinus* (Hist., l. 22). Magnus, emportant les regrets des catholiques, se retira à Rome, y reçut beaucoup de témoignages d'estime, et y mourut en 1544. On a de lui une Histoire de Suède en vingt-quatre

(1) Le véritable nom de cet écrivain est *Magnus GRAND* ou *LE GRAND*. Son ouvrage traduit en français sous ce titre : *Le Livre des bonnes mœurs*, a été imprimé plusieurs fois dans le xv^e siècle.

livres, intitulée : *Gothorum Suecorumque historia ex probatis antiquorum monumentis collecta*, Rome, 1554, in-fol. ; Bâle, 1558, in-8 : ouvrage publié avec des additions par Olaus Magnus, son frère ; celle des archevêques d'Upsal, sous ce titre : *Historia metropolitana Ecclesie upsalensis, in regnis Suetiae et Gothiae, a Joanne Magno, Gotho, sedis apostolicae legato, et ejusdem Ecclesiae archiepiscopo, collecta, opera Olai Magni Gothi, ejus fratris, in lucem edita*, Rome, 1560, 1 vol. in-fol. On trouve dans ce livre de quoi rétablir la vérité des faits, et détruire les calomnies des luthériens contre cet illustre archevêque, homme d'un zèle ferme et d'une droiture inflexible. Sa résistance aux progrès des nouvelles sectes fut d'autant plus forte et plus constante, qu'il connaissait parfaitement les maux qui résultaient de toute innovation imaginée par des hommes oisifs et inquiets, au préjudice de l'ancienne religion que 15 siècles avaient laissée dans la possession de passer pour la véritable.

MAGNUS (Olaus), frère de Magnus (Jean), auquel il succéda l'an 1544 dans l'archevêché d'Upsal, parut avec éclat au concile de Trente en 1546, et souffrit beaucoup dans son pays pour la religion catholique. On a de lui l'histoire des mœurs, des coutumes, et des guerres des peuples du Septentrion, sous ce titre : *Historia de gentibus septentrionalibus*, etc., Rome, 1555, in-fol., Bâle, 1567 ; les autres éditions ne sont que des extraits. Cet ouvrage renferme des choses curieuses, mais quelques-unes semblent être le fruit de la crédulité. L'auteur y montre un grand attachement à la foi catholique. Un autre ouvrage de ce prélat est intitulé : *Tabula terrarum septentrionalium et rerum mirabilium*, etc., Venise, 1639. Il mourut au monastère de sainte Brigitte à Rome en 1568, et fut enterré à côté de son frère dans l'église du Vatican.

MAGNUS. Voy. MAGNI.

** MAGNUSSEN (Finn), historien islandais, né en 1781 à Skalholt, fit ses études dans les universités de Copenhague, de Gœttingue et d'Edimbourg. Nommé en 1808 juge à Reikiavick, il se démit dès l'année suivante de ses fonctions à raison des troubles, et alla se fixer à Copenhague, où il devint directeur en chef des archives du royaume, puis professeur de littérature islandaise. Il se livra depuis avec ardeur à des recherches sur l'histoire des anciens habitants du Nord, obtint, en 1818, un prix de l'académie de Copenhague pour un mémoire sur le système de l'Edda, devenu la base de son *Parallèle des religions*, et mourut le 24 décembre 1847, à 66 ans, laissant la réputation d'un des hommes les plus érudits qu'il produits le Danemarck. On citera de lui : *De imaginibus in æde Olavi Pavonis Hiardarholtensi, Sæc. X. extruct. scenas mythol. representantibus, in Laxdaela memoratis dissert.*, 1826, in-4 ; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin, 1828, in-4. Cet ouvrage se réunit à l'édition de l'Edda, 1787-1818-1828, 3 vol. in-4, l'une des plus importantes publications dues à la commission littéraire de Danemarck. *Parallèle des religions des anciens Scandinaves et des peuples Indo-Persans*, en danois, 1824-26, 4 vol. in-8.

MAGON BARCÉE, général carthaginois, envoyé en Sicile, l'an 396 avant J.-C., contre Denys le Tyran, fut défait dans le premier combat en 394 : mais ayant remis une puissante armée sur pied l'année suivante, il battit le tyran et lui accorda la paix. La guerre s'étant rallumée, les Carthaginois firent une nouvelle tentative sur la Sicile ; Magon était à leur tête. Il livra bataille aux ennemis, fut vaincu l'an 392 avant J.-C. à Albacenum, et en 385 à Cabala où il fut tué sur le champ de bataille. — MAGON BARCÉE, fils du précédent, lui succéda dans le commandement, et fut encore moins heureux. Il battit d'abord Denys le Tyran à Cronion, l'an 382 avant J.-C., conserva les places conquises par les Carthaginois dans la Sicile, et obtint mille talents pour les frais de la guerre. Sous Denys le Jeune, Magon revint en Sicile, bloqua la citadelle de Syracuse défendue par les Corinthiens, et marcha ensuite à Catane, pour combattre Timoléon leur chef. Mais ayant appris que celui-ci venait à sa rencontre avec une forte armée, il quitta la Sicile avec précipitation. On lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire, l'an 343 avant J.-C. Les Carthaginois firent attacher son corps à une croix, pour éterniser son infamie et sa lâcheté.

MAGON, frère d'Annibal, se signala avec lui aux batailles du Tésin, de la Trébia et de Cannes, et porta la nouvelle de cette dernière victoire à Carthage. Pour donner une idée sensible de cette action, il fit répandre au milieu du sénat trois boisseaux d'anneaux d'or, tirés des doigts des chevaliers romains tués dans le combat, l'an 216 avant J.-C. Magon fut envoyé ensuite contre Scipion en Espagne, où il s'unit à son autre frère Asdrubal ; mais celui-ci étant allé en Italie, il resta seul, fut battu près de Carthagène ; et poursuivi sur le bord de la mer, se retira dans les îles Baléares, connues aujourd'hui sous les noms de *Majorque*, de *Minorque* et de *Ivica*. Les habitants de ces îles passaient pour les plus habiles frondeurs de l'univers. Dès que les Carthaginois approchèrent de la première, les Baléariens firent pleuvoir une si effroyable grêle de pierres, qu'ils furent obligés de regagner la mer. Il abordèrent plus heureusement à Minorque ; et le Port-Mahon, *Portus Magonis*, retint le nom du général qui l'avait conquis. Le héros carthaginois passa ensuite en Italie, se rendit maître de Gènes, fut battu et blessé dans un combat contre Quintilius-Varus, et mourut de ses blessures l'an 205 avant J.-C. au moment où il se rendait à Carthage : il y avait été appelé par le sénat.

* MAGON (Charles-René), brave officier de la marine française, né à Paris le 12 novembre 1765, avait à peine 14 ans, lorsqu'il entra au service en qualité d'aspirant. Nommé ensuite garde de la marine, il fut embarqué sur le vaisseau la *Bretagne*, monté par le comte d'Orvilliers, et fit ses premières armes au combat d'Ouessant. En 1780, il fut nommé enseigne, et prit part, sous les ordres de M. de Guiche, à trois combats que cet amiral livra aux Anglais. Depuis il fit partie de l'armée navale commandée par le comte de Grasse ; il fut fait prisonnier dans le neuvième combat avec le vaisseau le *Caton*, qu'il montait. A son retour des prisons d'Angleterre, il

partit pour l'Inde, et reçut diverses missions pour la Chine, le Bengale et d'autres contrées voisines. Il était à l'île de France en 1794, lorsque des troubles y éclatèrent, la société populaire de cette colonie le fit arrêter, et il ne recouvra la liberté qu'après un jugement. Porté par son rang d'ancienneté au rang de capitaine de vaisseau, il combattit sous les ordres du contre-amiral Sercey. En 1798 il escorta des vaisseaux richement chargés qui appartenaient à la compagnie des Philippines, et il parvint à les sauver malgré une flottille anglaise qui l'attaqua vivement. A son retour, le Directoire le destitua; mais l'amiral Brueis le fit réintégrer sur les registres de la marine. En 1801, Magon était sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse : la conduite brillante qu'il tint à l'attaque du fort Dauphin lui valut le grade de contre-amiral. Après avoir commandé en 1804 l'aile droite de la flottille de Boulogne, il se trouva au fameux combat de Trafalgar (21 octobre 1805). Il montait le vaisseau l'*Algésiras* qui, pendant l'action, aborda le vaisseau anglais le *Tonnant*. Les ennemis vinrent bientôt au secours de ce bâtiment, et l'*Algésiras* fut enveloppé. Quoique blessé au bras et à la cuisse dès le commencement du combat, Magon fit des prodiges de valeur et repoussa les Anglais. Il était encore sur le pont, lorsqu'une balle vint le frapper à la tête, et termina son existence.

MAGRI (Dominique), né en 1604, à la Valette, dans l'île de Malte, prêtre de l'oratoire et chanoine de Viterbe, mort le 4 mars 1672, à 68 ans, avait une érudition peu commune, embellie par les vertus sacerdotales. Il laissa deux ouvrages utiles : *Hierolexicon*, Rome, 1677, in-fol., composé avec son frère Charles. C'est un dictionnaire qui peut beaucoup servir pour l'intelligence de l'Ecriture sainte : un *Traité*, en latin, des *contradictions apparentes de l'Ecriture*, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-12, à Paris, par l'abbé Lefevre, qui l'augmenta de moitié. La *Vie de Latinus Latinius*, qui est à la tête de la *Bibliotheca sacra et profana* de cet auteur, dont Charles Magri a donné l'édition, Rome, 1677, in-fol. Elle a reparu à la fin du tom. 2 du *Hierolexicon*; *Virtù del caffè*, Rome, 1671, in-4; *Viaggio al monte Libano*, 1664, in-4. On préfère celui de Jérôme Dandini, avec des notes de Richard Simon. On trouve la liste des autres ouvrages de Magri dans le tome 41 de Nicéron.

MAHADI, troisième calife de la race des abbassides, fils et successeur d'Abou-Giafar Almanzor, se fit un nom par son courage et par sa sagesse. Le premier acte de son gouvernement fut d'ouvrir les prisons, où gémissaient de nombreuses victimes : il restitua tous les biens injustement confisqués. Il aimait les gens de lettres, et les comblait de bienfaits. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Grecs, il conclut la paix avec l'impératrice Irène, à condition qu'elle lui paierait tous les ans 70,000 écus d'or de tribut. Mahadi tenait fréquemment son lit de justice, pour réparer les violences que les puissants exerçaient contre les faibles. Il recevait, sans s'offenser, des leçons fortes et utiles, même de la part de ses sujets. Ayant demandé, dans le temple de la Mecque, à un homme de sa suite,

« S'il ne voulait point avoir part aux largesses qu'il répandait alors dans la mosquée : — Je mourrais de honte, lui répondit cet homme, de demander dans la maison de Dieu à un autre qu'à lui, et à autre chose que lui-même. » Ce prince mourut à la chasse, poursuivant une bête fauve qui s'était jetée dans une mesure. Son cheval l'ayant engagé dans une porte qui était trop basse, il se cassa les reins, et expira sur l'heure, l'an 785 de J.-C., après un règne de dix ans et un mois. Son fils Hady lui succéda.

MAHARBAL ou **MAHERBAL**, capitaine carthaginois, commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. Aussi propre à donner un conseil qu'à faire un coup de main, il voulait qu'après cette action mémorable Annibal allât droit à Rome, lui promettant de le faire souper dans cinq jours au Capitole. Mais, comme ce général demandait du temps pour se consulter sur cette proposition : « Je vois bien, dit Maharbal, que les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talents à la fois. Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. »

MAHAUD. Voy. **MATHILDE**.

MAHÉ de la **BOURDONNAIS**. Voy. **BOURDONNAIS**.

MAHI. Voy. **MAHY**.

MAHIS. Voy. **DESMAHIS** et **GROSTESTE**.

**** MAHMOUD II**, 30^e sultan turc, frère de Mustapha IV (voy. ce nom), passa sa première jeunesse dans le sérail, où, n'ayant d'autres distractions que l'étude, il se rendit très-habile dans les littératures turque et persane. Plus tard il devint le compagnon de captivité de son cousin Sélim (voy. ce nom), qui lui fit partager ses projets de réforme et sa haine contre les janissaires. Mustapha ayant été précipité du trône par une de ces révolutions si fréquentes en Orient, Mahmoud, alors âgé de 23 ans, fut appelé en 1808 à lui succéder. Il arrivait au pouvoir dans les circonstances les plus défavorables; à l'intérieur des troubles et des désordres sans nombre, et au dehors une guerre malheureuse contre les Russes et les Serviens, semblait menacer l'empire turc d'une dissolution prochaine; mais sa prudence et son énergie conjurèrent le danger. Contraint de faire une paix onéreuse avec les Russes (1812), il sut en profiter pour rétablir son autorité dans ses provinces soulevées; tous les Pachas, qui eurent le malheur d'être assez puissants pour lui donner de l'ombrage, trouvèrent en lui un maître inexorable. Il avait accompli une partie de sa tâche; et en 1821, il ne lui restait plus à soumettre que le fameux pacha de Janina (voy. **АЛИ-ПАША**) et celui d'Egypte. Ali ne succomba qu'après une lutte qui dura deux ans, léguant à Mahmoud la révolution grecque, devenue la source de tous les maux qui depuis ont accablé l'empire turc. La lutte durait encore lorsque ce prince accomplit le projet qui n'avait cessé de le préoccuper, la destruction de cette milice si funeste aux sultans; par ses ordres les Janissaires furent presque tous massacrés. Mais une telle mesure n'avait pu s'exécuter sans soulever une partie de la population. Les Russes profitèrent de cette circonstance pour se précipiter sur la Turquie; et Mahmoud se vit contraint de signer, le 2 novembre

1829, le désastreux traité d'Andrinople. Il n'était pas encore remis de ce coup terrible, lorsque le Pacha d'Egypte Méhémet-Ali envahit la Syrie, qu'il se vit forcé de lui abandonner par le traité de Koniah (avril 1833). Mahmoud, respirant la vengeance, avait recommencé la guerre, quand il mourut en juin 1859, à 54 ans, laissant deux fils, dont l'aîné, Abdul-Medjid, est aujourd'hui empereur.

MAHOMET, ou mieux MOHAMMED (Ibn Abdallah Abou'l Cassem), naquit à la Mecque le 10 novembre 570, suivant l'opinion la plus probable. Sa naissance fut accompagnée, suivant les dévots musulmans, de différents prodiges, qui se firent sentir jusque dans le palais de Chosroès. Son père était idolâtre. Amenah, sa mère, juive de religion, était veuve depuis dix mois, lorsqu'elle mit au monde cet enfant, futur auteur d'une superstition sanguinaire, étendue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, et fondateur d'un empire devenu redoutable aux chrétiens, destiné à punir leurs crimes et à être l'instrument des divines vengeance dans une grande partie du globe. A l'âge de 20 ans, le jeune Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négociaient de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, une femme riche, Khadidjah (*Voy. KHADIDJAH*), veuve d'un marchand, le prit pour conduire son négoce, et l'épousa trois ans après. Mahomet était alors à la fleur de l'âge; et quoique sa taille et sa figure n'eussent rien d'extraordinaire, il sut, par ses souplesses et ses complaisances, gagner le cœur de son épouse. Khadidjah lui fit une donation de tous ses biens. Mahomet, parvenu à un état dont il n'aurait jamais osé se flatter, résolut de devenir le chef de sa nation; il jugea qu'il fallait pour cela tirer parti de l'ignorante crédulité et de la superstition du peuple. A l'âge de 40 ans, cet imposteur commença à se donner pour un prophète. Il feignit avoir eu des révélations; il parla en inspiré; il persuada d'abord sa femme et huit autres personnes. Ses disciples en firent d'autres, et en moins de trois ans il en eut près de cinquante, disposés à mourir pour sa doctrine. Il lui fallait des miracles, vrais ou faux. Le nouveau prophète trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie, à laquelle il était sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le ciel. Il fit passer le temps de ses accès pour celui que l'Etre suprême destinait à l'instruire, et ses convulsions pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyait. A l'entendre, l'ange Gabriel l'avait conduit, sur un âne, de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les saints et tous les patriarches depuis Adam, il l'avait ramené la même nuit à la Mecque. Malgré l'impression que faisaient ses rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut contraint de quitter le lieu de sa naissance pour se sauver à Médine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. C'est ce que l'on nomma *hegire* (c'est-à-dire fuite ou persécution), dont le premier jour répond au 16 juillet de l'an 622 de J.-C. Le prophète fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, et leur

ordonna de ne répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. Il disait que *chaque prophète avait son caractère*: que celui de J.-C. *avait été la douceur*; et que le sien *était la force*. Pour agir suivant ses principes, il leva des troupes qui appuyèrent sa mission. Les Juifs arabes, plus opiniâtres que les autres, furent un des principaux objets de sa fureur. Son courage et sa bonne fortune le rendirent maître de leur place forte. Après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, vendit les autres comme des esclaves, et distribua leurs biens à ses soldats. La victoire qu'il remporta en 627 fut suivie d'un traité qui lui donna un libre accès à la Mecque. Ce fut la ville qu'il choisit pour le lieu où ses sectateurs feraient dans la suite leur pèlerinage. Ce pèlerinage faisait déjà une partie de l'ancien culte des Arabes païens, qui y allaient une fois tous les ans adorer leurs divinités, dans un temple aussi renommé parmi eux que celui de Delphes l'était chez les Grecs. Mahomet, fier de ses premiers succès, se fit déclarer roi, sans renoncer au caractère de chef de religion. Cet apôtre sanguinaire ayant augmenté ses forces, oubliant la trêve qu'il avait faite deux ans auparavant avec les habitants de la Mecque, met le siège devant cette ville, l'emporte de force, et, le fer et la flamme à la main, il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort. On passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent au prophète guerrier et barbare. Le vainqueur, maître de l'Arabie, et redoutable à tous ses voisins, se crut assez fort pour étendre ses conquêtes et sa religion chez les Grecs et chez les Perses. Il commença par attaquer la Syrie, *soumise* alors à l'empereur Héraclius; il lui prit *quelques* villes, et rendit tributaires les princes de Dauma et Deyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres, où il avait commandé en personne, et où il avait montré l'intrépidité d'Alexandre. Ses généraux, aussi heureux que lui, accrurent encore ses conquêtes, et lui soumirent tout le pays à 400 lieues de Médine, tant au levant qu'au midi. C'est ainsi que Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissants monarques de l'Asie. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes. Il s'était toujours senti d'un poison qu'il avait pris autrefois. Une juive, voulant éprouver s'il était réellement prophète, empoisonna une épaule de mouton qu'on devait lui servir. Le fondateur du mahométisme ne s'aperçut que la viande était empoisonnée qu'après en avoir mangé un morceau. Les impressions du poison le minèrent peu à peu. Il fut attaqué d'une fièvre violente, qui l'emporta dans la 62^e année de son âge, la 25^e depuis qu'il avait usurpé la qualité de prophète, la 11^e de l'hégire, et la 632^e de J.-C. Sa mort fut l'occasion d'une grave dispute entre ses disciples. Omar, qui de son persécuteur était devenu son apôtre, déclara, le sabre à la main, que le *prophète de Dieu ne pouvait pas mourir*. Il soutint qu'il était disparu comme Moïse et Elie, et jura qu'il mettrait en pièces quiconque oserait soutenir le contraire. Il fallut qu'Abubeker lui prouvât par le fait que leur maître était mort, et par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devait mourir. L'imposteur fut enterré dans la

hambre d'une de ses femmes, et sous le lit où il tait mort. C'est une erreur populaire de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent élevé au haut de la grande mosquée de Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de ce temple. C'est un cône de pierre placé dans une chapelle dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer. Le livre qui contient les dogmes et les préceptes du mahométisme s'appelle le *Coran* ou *Koran*. C'est une rapsodie de six mille vers, sans ordre, sans liaison, sans art. Les contradictions, les absurdités, les anachronismes, y sont répandus à pleines mains. Il recueillait les fables les plus absurdes des Juifs et des hérétiques, et les mêlait à la narration des livres saints sans discernement. On peut juger du chaos qui en est résulté. S'il se présente çà et là quelques passages raisonnables, des maximes d'une bonne morale et même des endroits sublimes et touchants, c'est que l'imposteur répète ou imite le langage des chrétiens et des Juifs sur la Divinité, ses ouvrages et ses lois. « Si l'on niait, dit un savant moderne, que ce qu'il a de bon sur la Divinité et la morale vient de nos Livres saints, je me contenterais de renvoyer au *Coran* même. On y verrait en combien d'endroits il copie Moïse ou l'Evangile; mais aussi par combien de folies et d'extravagances qui lui sont propres il a défiguré ce qu'il prenait chez nous. Or, il me semble que, pour apprécier un homme, il faut s'appliquer très-spécialement à distinguer ce qu'il a tiré de son propre génie, de ce qu'il prend ailleurs. Pour lui en faire honneur, au moins faudrait-il nous montrer le degré de perfection qu'il pourrait y avoir ajouté. Mais très-certainement on n'espérera pas nous montrer quelque degré de perfection ajouté par Zoroastre ou par Mahomet à la doctrine de Moïse, aux lois de l'Evangile. » — Toute la théologie du législateur des Arabes se réduit à trois points principaux. Le premier est d'admettre l'existence et l'unité de Dieu, à l'exclusion de toute autre puissance qui puisse partager ou modifier son pouvoir. Le deuxième est de croire que Dieu, créateur universel et tout-puissant, connaît toutes choses, punit le vice et récompense la vertu, non-seulement dans cette vie, mais encore après la mort. Le troisième est de croire que Dieu regardant d'un œil de miséricorde les hommes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie (il n'y en avait presque plus alors dans toutes les provinces que ses sectateurs ont subjuguées depuis), a suscité son prophète Mahomet pour leur apprendre les moyens de parvenir à la récompense des bons et d'éviter les supplices des méchants. Cet imposteur adopta, comme l'on voit, une grande partie des vérités fondamentales du christianisme : l'unité de Dieu, la nécessité de l'aimer, la résurrection des morts, le jugement dernier, les récompenses et les châtiments. Il prétendait que la religion qu'il enseignait n'était pas nouvelle; mais qu'elle était celle d'Abraham et d'Ismaël, plus ancienne, disait-il, que celle des Juifs et des chrétiens. Outre les prophètes de l'ancien Testament, il reconnaissait Jésus, fils de Marie, né d'elle quoique

vierge, Messie, Verbe et Esprit de Dieu. Il donnait même dans l'hérésie des impassibles, en asurant que J.-C. n'avait pas été crucifié. « La perfidie des Juifs, dit-il, a été punie pour avoir nié la virginité de Marie, et avoir dit qu'ils avaient mis à mort Jésus le Christ, fils de Marie, envoyé de Dieu. Ils ne l'ont ni tué, ni sacrifié; ils n'ont eu en leur pouvoir que son image. Sa personne leur a été enlevée et placée auprès de Dieu. » Quoiqu'il eût beaucoup puisé dans la religion des Juifs et des chrétiens, il haïssait cependant les uns et les autres : imitant en quelque sorte les plagiaires, qui affectent de mépriser et de censurer les auteurs qu'ils ont volés. La circoncision, les oblations, la prière cinq fois par jour, l'abstinence du vin, des liqueurs, du sang, de la chair de porc, le jeûne du mois rhamadan, et la sanctification du vendredi, furent les pratiques extérieures de sa religion. Il proposa pour récompense à ceux qui la suivraient la jouissance de toutes les voluptés charnelles. Un homme qui proposait pour paradis un sérail ne pouvait que se faire des prosélytes parmi des gens grossiers et vicieux. Il n'y a point de religion ni de gouvernement qui soit moins favorable au sexe que le mahométisme. L'auteur de ce culte antichrétien accorde aux hommes la permission d'avoir plusieurs femmes, de les battre quand elles ne voudront pas obéir, et de les répudier si elles viennent à déplaire; mais il ne permet pas aux femmes de quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y consentent. Il ordonne qu'une femme répudiée ne pourra se remarier que deux fois; et si elle est répudiée de son troisième mari, et que le premier ne la veuille point reprendre, elle doit renoncer au mariage pour toute sa vie. Il veut que les femmes soient toujours voilées, et qu'on ne leur voie pas même le cou ni les pieds. En un mot toutes les lois à l'égard de cette moitié du genre humain sont dures et injustes. Les prétendus philosophes qui ont entrepris de réhabiliter la mémoire de Mahomet, de justifier sa religion, de réfuter les reproches qu'on lui a faits, seraient plutôt venus à bout de blanchir un nègre. L'état d'ignorance, de stupidité, de servitude, de corruption dans lequel sont plongés tous les peuples soumis à ses lois, est une démonstration contre laquelle les sophismes et les subterfuges ne tiendront jamais, et qui couvrira toujours de confusion les apologistes. Mahomet est le plus ancien écrivain qui ait parlé clairement de l'immaculée conception de la sainte Vierge; c'est dans son *Alcoran*, *Sura 3*. Voyez aussi Maracci, *Prodrom. ad refutat. Alcor.*, p. 4, p. 86. Il avait sans doute pris cette opinion des chrétiens orientaux, qui s'étaient retirés de son temps en grand nombre dans l'Arabie, pour éviter les mauvais traitements qu'on leur faisait éprouver dans leur patrie. (*Voy. Sixte* iv.) La meilleure édition de l'*Alcoran* est celle de Maracci, *Alcorani textus universus*, en Arabe et en latin, in-fol., 2 vol., Padoue, 1698, avec des notes. Il n'avance rien qu'il ne prouve par les textes formels de ce livre, et par les témoignages des auteurs arabes : il avait étudié cette langue pendant 40 ans. Il y en a une traduction anglaise, in-4, par M. Sale, avec une Introduction et des Notes critiques, dont

plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché » (dit M. Porter, l'homme du monde le mieux instruit de la religion musulmane) « d'être » obligé de dire que souvent il montre trop d'em- » pressement à faire l'apologie du *Koran*, et qu'il » cherche plutôt à pallier les extravagances sans » nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer dans » leur véritable point de vue. Il résulte du moins » un avantage de cette partialité : c'est qu'on peut » être assuré qu'il n'a pas ajouté une seule absur- » dité à celles qui y sont réellement, et qu'il n'a » point chargé le ridicule qu'elles ont dans l'ori- » ginal. Quelques faiseurs d'esprit hétérodoxes, » pour se donner un air de singularité, si ce n'est » aux dépens de l'honnêteté, au moins aux dépens » du sens commun, ne se sont point fait scrupule » de se déclarer les admirateurs du *Koran*, d'en » exalter les dogmes, et même d'oser les mettre en » parallèle avec ceux qu'enseignent nos livres sa- » crés. » (*Observ. sur la religion, les lois, le gou- » vernement et les mœurs des Turcs*, Neuchâtel, 1770, tom. 2, p. 22 et suiv.) Il faut voir tout ce que cet habile homme a dit sur cette matière : il avait long-temps demeuré à Constantinople en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, et rien n'avait échappé à ses observations. Du Ryer a donné une version française de l'*Alcoran*, Paris, 1647, in-4; La Haye, 1685, in-12. (*Voy. du RYER et SAVARY.*) La traduction française de celle de M. Sale a paru à Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; plus élégante que celle de du Ryer, elle est moins estimée de ceux qui cherchent le vrai. M. Sale s'est moins occupé à rendre fidèlement le sens de l'original qu'à lui donner des tournures raisonnables; et, quand il n'a pu atteindre ce but, il s'est permis des altérations et des omissions que les règles d'une traduction ne comportent pas. La traduction italienne attribuée à André Arrivabene, 1547, in-4, est très-rare, mais peu estimée, ayant été faite sur une mauvaise traduction latine. On fait encore Mahomet auteur d'un traité conclu à Médine avec les chrétiens, intitulé : *Testamentum et pactiones initæ inter Muhammedum et christianæ fidei cultores*, imprimé à Paris, en latin et en arabe, en 1650; mais cet ouvrage paraît supposé. Hottinger, dans son *Histoire orientale*, page 248, a renfermé dans 40 aphorismes ou sentences toute la morale de l'*Alcoran*. Albert Widmanstadius a expliqué la théologie de cet imposteur dans un *Dialogue latin*, curieux et peu commun, imprimé l'an 1540, in-4. Le cardinal de Cusa a réfuté l'*Alcoran* sous le titre de *Cribrationes Alcorani*. Reland et quelques autres ont vainement entrepris de justifier la religion et le livre de ce brigand. Voyez la *Vie de Mahomet* par Prideaux et par Gagnier. On peut consulter encore l'*Alcorani textus universus* de Maracci, dont nous avons parlé, ainsi qu'un très-bon ouvrage imprimé à Tyrnau en 1717, *Mahometanus in lege Christi, Alcorano suffragante, instructus*; et la fin du *Traité De veritate religionis christianæ*, par Grotius, livre 6^e. On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires avec des mahométans dans l'*Hist. soc. Jesu*, part. 4.

MAHOMET 1^{er} ou MOHAMMED, cinquième empereur ou sultan des Turcs ottomans, fils de Ba-

jazet 1^{er}, succéda en 1413 à son frère Mouza. Mouza et Soliman, frères aînés de Mahomet, se disputaient l'empire. Soliman fut défait et mis à mort par Mouza. Mahomet, indigné, déclara la guerre à ce dernier qui à son tour fut vaincu et perdit la vie dans le combat. Plus tard, un imposteur, sous le nom de Mustapha, son quatrième frère, qui avait péri dans la bataille d'Ancyre, gagnée par Zaneilum, vint exciter la guerre civile. Il fut repoussé et exilé à l'île de Lesbos. Mahomet fit lever le siège de Bagdad au prince de Caramanie, qui fut fait prisonnier. Ce prince craignait d'expirer par le dernier supplice. Mahomet le rassura en lui disant : « Je suis ton vainqueur, tu es vaincu et » injuste; je veux que tu vives. Ce serait ternir ma » gloire que de punir un infâme comme toi. Ton » âme perdue l'a porté à violer la foi que tu m'a- » vas donnée : la mienne m'inspire des sentiments » plus magnanimes et plus conformes à la majesté » de mon nom. » Mahomet rétablit la gloire de l'empire ottoman, ébranlé par les ravages de Tamerlan et par les guerres civiles. Il remit le Pont et la Cappadoce sous son obéissance, subjuguait la Serbie, avec une partie de l'Esclavonie et de la Macédoine, et rendit les Valaques tributaires; mais il vécut en paix avec l'empereur Manuel, et lui rendit les places du Pont-Euxin, de la Propontide et de la Thessalie, que ses prédécesseurs lui avaient enlevées. Il établit le siège de son empire à Andrinople, et mourut d'un flux de sang en 1421, à 47 ans. Il fut le premier sultan qui eut une armée navale, et qui disputa l'empire de la mer à la république de Venise, alors toute-puissante.

MAHOMET II, septième empereur des Turcs, surnommé *Bojuc*, c'est-à-dire *le Grand*, naquit à Andrinople en 1430, et succéda à son père Amurat II, en 1451. Son oncle Orcan s'était retiré à Constantinople, et Mahomet (en paix avec Constantin Dracosès) s'était engagé à lui payer une pension. Il manqua à cet engagement; l'empereur lui en fit des reproches et ensuite des menaces. Ce fut là le motif ou le prétexte dont se prévalut Mahomet pour venir assiéger Constantinople avec une armée de 300,000 combattants. Dès les premiers jours du mois d'avril 1453, la campagne fut couverte de soldats qui pressèrent la ville par terre, tandis qu'une flotte de trois cents galères et de deux cents petits vaisseaux la serrait par mer. Ces navires ne pouvaient entrer dans le port, fermé par les plus fortes chaînes de fer, et défendu avec avantage. Mahomet fit couvrir deux lieues de chemin de planches de sapin enduites de suif et de graisse, disposées comme la carène d'un vaisseau. Il fit tirer, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères et soixante-dix allèges du détroit, qu'il fit couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécuta en peu de jours. Les assiégés furent aussi surpris qu'affligés de voir une flotte entière descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux fut construit à leur vue, et servit à l'établissement d'une batterie de canon. Les Grecs ne laissèrent pas de se défendre avec courage; mais leur empereur ayant été tué dans une attaque, il n'y eut plus de résistance dans la ville, qui fut en

un instant remplie de Turcs. Les soldats effrénés pillent, violent, massacrent ; 40,000 personnes furent égorgées, 60,000 faites esclaves, et le nombre de celles qui furent dispersées fut si prodigieux, que le sultan se trouva dans la nécessité de faire venir du monde des différentes provinces de son empire pour repeupler cette malheureuse ville. La Grèce, cette patrie des Miltiade, des Léonidas, des Alexandre, des Sophocle et des Platon, devint le centre de la barbarie : contraste frappant avec le christianisme, qui, par un effet diamétralement opposé, fait briller la lumière des sciences et des arts dans les pays barbares qui reçoivent sa loi. Mahomet, possesseur de Constantinople, envoya son armée victorieuse contre Scanderberg, roi d'Albanie, qui la défait en plusieurs rencontres. Une autre armée sous ses ordres pénétra jusqu'au Danube, et vint mettre le siège devant Belgrade ; mais le célèbre Huniade, secondé par le zèle de Jean Capistran, dont les prédications animaient les chrétiens, l'obligea de le lever. La mort de ce grand général donna à Mahomet une nouvelle confiance en ses armes. Il s'empara de Corinthe en 1458, rendit le Péloponèse tributaire, et marcha de conquêtes en conquêtes. En 1467, il acheva d'éteindre l'empire grec par la prise de Sinople et de Trébizonde, et de la partie de la Cappadoce qui en dépendait. Trébizonde était, depuis l'an 1204, le siège d'un empire fondé par les Comnènes. Le conquérant turc vint ensuite sur le mer Noire se saisir de Caffa, autrefois Théodosie. Les Vénitiens eurent le courage de défilier ses armes. Le sultan irrité fit le vœu impie d'exterminer tous les chrétiens ; et entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique, il dit qu'il l'enverrait bientôt au fond de cette mer consommer son mariage. Pour exécuter son dessein, il attaqua d'abord en 1470 l'île de Négrepont, s'empara de Chalcis, sa capitale, la livra au pillage, et, manquant à la capitulation, fit scier par le milieu du corps le gouverneur Arezzo. Dix ans après, il envoya une grande flotte pour s'emparer de l'île de Rhodes. La vigoureuse résistance des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, animés par Pierre d'Aubusson leur grand-maitre, obligea les infidèles à se retirer, après avoir perdu près de 10,000 hommes et une grande quantité de vaisseaux et de galères. Les Turcs se vengèrent de leur défaite sur la ville d'Otrante en Calabre, qu'ils prirent après dix-sept jours de siège. Le gouverneur et l'évêque furent mis à mort d'une manière cruelle, et 12,000 habitants furent passés au fil de l'épée. Toute l'Italie tremblait. Mahomet préparait une nouvelle armée contre elle, tandis qu'il portait d'un autre côté ses armes contre les sultans mamelucs. L'Europe et l'Asie étaient en alarme ; elle cessa bientôt. Une colique délivra le monde de l'Attila mahométan en 1481 ; il mourut à 52 ans, après en avoir régné 31, pendant lesquels il avait renversé deux empires, conquis douze royaumes, pris plus de deux cents villes sur les chrétiens. Si une ambition vaste, un courage mesuré, des succès brillants, font le grand prince ; et si une cruauté inhumaine, une perfidie adroite,

le mépris constant de toutes les lois, font le méchant homme, il faut avouer que Mahomet II a été l'un et l'autre. Il se moquait de toutes les religions, et n'appelait le fondateur de la sienne qu'un chef de bandits. La politique arrêta quelquefois l'impétuosité de son naturel et la barbarie de son caractère ; mais il s'y livra presque toujours. Outre les cruautés dont on a parlé, il fit massacrer David Comnène et ses trois enfants après la prise de Trébizonde, malgré la foi donnée. Il en usa de même envers les princes de Bosnie et envers ceux de Mételin. Il fit périr toute la famille de Notaras, parce que ce seigneur avait refusé d'accorder une de ses filles à sa brutale volupté. Quand même il n'aurait pas fait éventrer quatorze de ses esclaves pour savoir lequel avait mangé un melon qu'on lui avait dérobé ; quand même il n'aurait pas coupé la tête à sa maîtresse Irène, pour faire cesser les murmures de ses soldats (faits que plusieurs historiens contemporains rapportent, et que Voltaire a niés sans raison), il reste assez de preuves pour pouvoir assurer que ce fameux dévastateur de l'Europe et de l'Asie était un monstre. Sa luxure brutale et insatiable égalait sa cruauté ; c'était le plus voluptueux et en même temps le plus sanguinaire des hommes : l'impiété qu'il professait ouvertement, entretenait et encourageait ces deux vices toujours étroitement unis. On a sous le nom de cet empereur, des *Lettres* écrites en syriaque, en grec et en turc, traduites en latin par Landini, chevalier de Rhodes, Lyon, 1520, in-4. On trouve aussi trois *Lettres* de Mahomet à Scanderberg, dans le recueil de Melchior Junius, professeur à Strasbourg, fit imprimer à Montbéliard en 1593. Guillet a donné une *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Mahomet II a fourni le sujet de plusieurs *tragédies* : nous citerons celles de Château-Brun, Lanoue et M. Baour de Lormian. (Voy. BARBEROUSSE, LAVAL, NÉRON, TUROCZI.)

MAHOMET III, treizième empereur des Turcs, monta sur le trône après son père Amurat III, en 1593. Il commença son règne par faire étrangler dix-neuf de ses frères, et noya dix femmes de son père qu'on croyait enceintes. Il vint en personne dans la Hongrie, à la tête de 200,000 hommes, mit le siège devant Agra, qui se rendit à composition ; mais la garnison fut massacrée en sortant de la ville. Dans toutes ces guerres, les Turcs n'ont presque jamais gardé la foi jurée aux chrétiens qui se rendaient à eux ; et cette observation, qui est d'une vérité incontestable, suffit pour apprécier ce que certains auteurs nous disent de leur fidélité à observer leur parole. Au premier siège d'Agra, en 1552, Acomat, général des Turcs, convaincu lui-même que les assiégés ne pouvaient se fier à sa parole, offrit de s'éloigner de trois milles pour laisser sortir la garnison, et de leur donner des otages, que ceux-ci refusèrent, et ils l'obligèrent de lever le siège. (Voy. ISTHMANI, *De reb. Pann.*, lib. 17 et 18.) Cependant pour affaiblir l'idée que les nations voisines concevaient de la perfidie turque, et empêcher que les villes assiégées ne se défendissent avec toutes les ressources du désespoir, Mahomet fit cette fois-ci trancher la tête à l'aga des janissaires qui avait

permis ce massacre. L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe, marcha contre lui, prit son artillerie, lui tailla en pièces 13,000 hommes, et aurait remporté une victoire complète; mais Mahomet, averti par un apostat italien que les vainqueurs s'amusaient au pillage, revint à la charge, et leur enleva la victoire le 26 octobre 1596. Les années suivantes furent moins heureuses pour lui. Ses armées furent chassées de la Haute-Hongrie, de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie. Mahomet demanda la paix aux princes chrétiens, qui la lui refusèrent. Il se consola dans son sérail; et s'y plongea dans la débauche, sans que les guerres domestiques ni les étrangères pussent l'en tirer. Son indolence fit murmurer les janissaires. Pour les apaiser, il livra ses plus chers amis à leur rage, et exila sa mère, que l'on croyait être cause de tous les malheurs de l'état. Ce scélérat mourut de la peste en 1603, à 39 ans, après avoir fait étrangler l'ainé de ses fils, et noyer la sultane qui en était la mère.

MAHOMET IV, xix^e empereur des Turcs, né en 1642, fut reconnu en 1649, après la mort tragique d'Ibrahim I^{er}, son père, que les janissaires avaient étranglé. Les Turcs étaient en guerre avec les Vénitiens lorsqu'il monta sur le trône. Le commencement de son règne fut brillant : le grand-visir Coprogli, battu d'abord à Raah par Montecuculli, mit toute sa gloire et celle de l'empire ottoman à prendre l'île de Candie. Les troubles du sérail, les irrptions des Turcs en Hongrie, firent languir cette entreprise pendant quelques années; mais jamais elle ne fut interrompue. Coprogli assiégea enfin, en 1667, avec beaucoup de vivacité, Candie, fortement défendue par Morosini, capitaine général des troupes de mer de Venise, et par Montbrun, officier français commandant des troupes de terre. Les assiégés, secourus par Louis XIV, qui leur envoya 6 à 7000 hommes, sous le commandement des ducs de Beaufort et de Noailles, soutinrent pendant près de deux années les efforts des assiégeants; mais enfin il fallut se rendre en 1669. Le duc de Beaufort périt dans une sortie (voyez son article). Coprogli entra par capitulation dans Candie, réduite en cendres. Le vainqueur acquit une gloire chèrement achetée, car il perdit 100,000 de ses soldats. « Les Turcs, dans ce siège (dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*) se montrèrent supérieurs » aux chrétiens, même dans la connaissance de » l'art militaire. Les plus gros canons qu'on ait vus » encore en Europe furent fondus dans leur camp. » Ils firent pour la première fois des lignes parallèles » dans les tranchées : usage que nous avons pris » d'eux et qu'ils tenaient d'un ingénieur italien. » Après cette conquête, le torrent de la puissance ottomane se porta vers le nord de l'Europe. Mahomet IV marcha en personne, l'an 1672, contre les Polonais, pour défendre les cosaques qui s'étaient soumis à la Porte. Il enleva aux premiers l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kamienieck, et ne leur donna la paix qu'en leur imposant un tribut annuel de 20,000 écus. Sobieski, alors grand maréchal, ne voulut point ratifier un traité si honteux, et vengea sa nation l'année suivante par la défaite

entière de l'armée ennemie, aux environs de Choczim. Les Ottomans, battus à diverses reprises par ce grand homme, furent contraints de lui accorder une paix moins désavantageuse que la première, en 1676. Le comte Tékéli ayant soulevé la Hongrie contre l'empereur d'Allemagne quelques années après, le sultan favorisa sa révolte. Il leva une armée de plus de 140 mille hommes de troupes réglées dont il donna le commandement au grand visir Cara Mustapha : ce général vint mettre le siège devant Vienne en 1683, et il l'aurait emportée, s'il l'eût pressée plus vivement. Sobieski eut le temps d'accourir à son secours, joignit ses troupes aux Autrichiens, défit Mustapha, et l'obligea de tout abandonner en se sauvant avec les débris de son armée. Cette défaite coûta la vie au grand visir, que son maître fit étrangler. Ce fut l'époque de la décadence des Turcs. Les Cosaques ayant quitté ces derniers pour se soumettre aux Russes, cela donna lieu à la première guerre entre ces deux puissances. Les Turcs furent vaincus et obtinrent enfin la paix. L'année 1684 commença par une ligue offensive et défensive entre l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens contre les Ottomans. Le prince Charles de Lorraine, général des armées impériales, les défit entièrement en 1687, dans la plaine de Mohatz, si fameuse par le malheur du jeune roi Louis. Tandis que Morosini, général des Vénitiens, prenait le Péloponèse, qui valait mieux que Candie, les janissaires, qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du sultan, le déposèrent le 8 octobre de la même année. Son frère Soliman III, élevé sur le trône à sa place, fit enfermer cet infortuné empereur dans la même prison d'où on venait de le tirer pour lui donner le sceptre. Mahomet, accoutumé aux exercices violents de la chasse, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau l'an 1695. Ce prince était d'un caractère fort inégal. Il fut moins abandonné à ses plaisirs que ses prédécesseurs. La chasse fut sa principale passion. Sa timidité naturelle lui faisait craindre sans cesse de funestes événements, sans que ces appréhensions le rendissent cruel, comme le sont ordinairement les princes ombrageux.

MAHOMET V ou plutôt MAHMOUD, fils de Mustapha II, empereur des Turcs, né en 1696, fut placé en 1730 sur le trône, vacant par la déposition d'Achmet III son oncle. Les janissaires, qui lui avaient donné la couronne, exigeaient qu'il reprit les provinces conquises par les Impériaux sous les règnes précédents. Mais la guerre que l'empire ottoman avait avec la Perse empêcha Mahomet de porter ses vues du côté de l'Europe. Il avait d'ailleurs le caractère très-pacifique, et il gouverna ses peuples avec douceur jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. Thamas Kouli-Kan lui enleva la Georgie et l'Arménie.

MAHOMET GALADIN. Voy. ce dernier nom.

MAHUDEL (Nicolas), antiquaire et numismate, né à Langres le 21 novembre 1675, entra chez les jésuites, en sortit, demeura onze mois à la Trappe, et en sortit encore; se fit médecin et se fixa à Montpellier, puis à Lyon, enfin à Paris, où il mena

une vie laborieuse. Il fut pendant quelque temps de l'académie des inscriptions. Son valet de chambre ayant dénoncé au lieutenant de police une correspondance que Mahudel entretenait avec l'Espagne, il fut arrêté et mis à la Bastille. Il se démit, en 1744, de sa place d'académicien, et mourut à Paris, le 7 mars 1747, dans de grands sentiments de piété. Il a composé : *Dissertation historique sur les médailles antiques d'Espagne*, Paris, 1725, in-4; *Lettre sur une médaille de la ville de Carthage*, 1741, in-8; *Histoire des médaillons*. Il a en outre été l'éditeur des *nouvelles lettres de Gui-Patin*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12, et de l'*Utilité des voyages*, par Baudelot de Dairval, Rouen, 2 vol. in-12. Enfin il a laissé en manuscrit une *bibliothèque* des illustres Langrois.

MAHY (Bernard), jésuite, né à Namur en 1684, prêcha avec réputation pendant 27 ans dans différentes villes des Pays-Bas. Il prêchait à la cathédrale de Liège, lorsqu'une mort subite l'enleva le 8 avril 1744. Il a donné au public l'*Histoire du peuple hébreu jusqu'à la ruine de la Synagogue*, Liège, 1742, 3 vol. in-12. Le style en est trop oratoire.

MAIA, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure. Jupiter lui donna à nourrir Arcas, qu'il avait eu de la nymphe Calisto; Junon, déjà irritée contre Maia, lui aurait fait ressentir les effets de sa colère, si Jupiter ne l'eût soustraite à sa vengeance, en la plaçant au ciel parmi les étoiles.

MAIDSTON (Richard de), Anglais, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance; il mourut le 1^{er} juin 1596, dans le couvent d'Arlesfort, de l'ordre des carmes, où il avait pris l'habit. C'était un homme versé dans la théologie, dans la philosophie et dans les mathématiques. Il a laissé plusieurs ouvrages. Les plus curieux et les plus rares sont ses *Sermones breves intitulati : Dormi secure*, Lyon, 1494, in-4, et Paris, 1520, même format. On a dit qu'effectivement ils n'étaient bons qu'à faire dormir; mais ce bon mot est au moins trop général, car ses sermons renferment aussi des choses très-propres à réveiller.

MAIER (Jean), carme, natif de Ghela ou Geel, village de Brabant, était versé dans le grec et le latin : il mourut à Anvers en 1577. Il a laissé des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, sur le Décalogue, des *Discours latins et grecs*; mais on croit que ces ouvrages ont été la proie des flammes.

MAIER (Michel), alchimiste, était né en 1568 à Rindsbourg dans le duché de Holstein. L'empereur Rodolphe II l'honora du titre de son médecin. Il se fixa en 1620 à Magdebourg, et y mourut en 1622, à 54 ans. Il livra sa raison, sa fortune et son temps à l'alchimie, cette folie ruineuse. Parmi les ouvrages qu'il a donnés au public sur cette matière, les philosophes, qui le sont assez peu pour vouloir faire de l'or, distinguent et recherchent son *Atalanta fugiens*, 1618, in-4, et sa *Septimana philosophica*, 1620, in-4; ouvrages où il a consigné ces délires. On a encore de lui : *Silentium post clamores, seu Tractatus revelationum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8; *De fraternitate Roseæ Crucis*, 1618, in-8; *Jocus se-*

verus, 1617, in-4; *De Rosea Cruce*, 1618, in-4; *Apo-logeticus revelationum fratrum Roseæ crucis*, 1617, in-8. Plusieurs écrivains ont cru que cette société des frères de la Rose-Croix, avait été l'origine de celle des francs-maçons. Il paraît cependant que l'objet de celle-là tenait à la physique, et, si on en croit quelques auteurs, à la magie, et que la dernière a été d'abord proscrite par des motifs différents, tolérée ensuite par une suite du relâchement arrivé dans les mœurs de ce siècle, soupçonnée d'être enfin un des plus grands mobiles des révolutions dirigées contre la religion et l'ordre public. On peut consulter le *Voile levé*, et la *Con-juration contre l'Eglise catholique*, deux volumes qui ont paru en 1792. *Voy. le Journal hist. et litt.*, 1^{er} juin 1792, p. 188. *Cantilenæ intellectuales*, Rome, 1622, in-16; Rostock, 1625, in-8; *Musæum chymicum*, 1708, in-4; *Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-græca*, in-4.

MAIER (Christophe), savant controversiste jésuite, natif d'Augsbourg, mort en 1626, âgé de 58 ans, dont on a quelques ouvrages écrits avec assez de chaleur.

MAIER. *Voy. MAYER.*

MAGNAN ou MAGNAN (Emmanuel), *Magnanus*, religieux minime, né à Toulouse le 17 juillet 1601, apprit les mathématiques sans maître, et les professa à Rome, où il y a eu pendant longtemps en cette science, un professeur minime français. Kircher lui disputa la gloire de quelques-unes de ses découvertes en mathématiques et en physique (*Voy. son article.*) Revenu à Toulouse, le P. Maignan fut honoré d'une visite de Louis XIV, lorsque venant d'épouser l'infante d'Espagne, il passa par cette ville en 1660. Ce monarque, frappé des talents de ce religieux, voulut l'attirer dans la capitale; mais le P. Maignan s'en défendit avec autant de douceur que de modestie. Il mourut à Toulouse le 29 octobre 1676, après avoir passé par les charges de son ordre. Sa patrie plaça son buste, avec une inscription honorable, dans la galerie des hommes illustres. Le P. Maignan enrichit le public des ouvrages suivants : *Perspectiva horaria*, Rome, 1648, in-fol. C'est un traité de catoptrique, dans lequel l'auteur donne de bonnes règles sur cette partie de la perspective. On y trouve aussi la méthode de polir les cristaux pour les lunettes d'approche. Celles que le P. Maignan fit conformément à ses règles étaient les plus longues qu'on eût encore vues. Un *Cours de philosophie*, en latin, Lyon, 1652, 4 vol. in-8, et Toulouse, 1673, in-fol. Il n'est plus d'aucun usage dans les écoles. L'auteur y attribue à la différente combinaison des atomes tous les effets de la nature, que Descartes fait naître de ses trois sortes de matières. Si on jugeait de son esprit par ce système, on n'en concevrait point une idée fort brillante. Il faut cependant observer qu'il s'éloignait infiniment d'Epicure, en supposant, non-seulement pour l'existence, mais encore pour la combinaison des atomes, un être souverainement puissant et sage. Il se défendit le mieux qu'il put contre ses critiques dans sa *Philosophia sacra*, qui fut suivie de plusieurs appendices. *De usu licito pecuniæ*, 1673, in-12. Le P. Maignan s'écarte, dans ce

traité sur l'usure, de l'opinion commune des théologiens, et son sentiment a depuis été adopté par une multitude de juristes et de commerçants. Cependant, à bien prendre la chose, l'ancienne doctrine théologique subsiste toujours, et se retrouve dans les subtilités même qu'on imagine pour l'écluser, et qui prouvent précisément qu'on ne l'a pas bien comprise, et qu'on lui donne une rigueur et une étendue qu'elle n'a pas. On remarque qu'en général il avait du penchant pour les singularités. Il fit bien des efforts pour concilier les différentes opinions de l'école, entre autres celles des thomistes sur la grâce, avec celles des sectateurs de Molina; mais ces efforts ne servirent qu'à montrer combien cette matière est obscure et impénétrable. (Voy. MERLIN, Charles). Le P. Saguens, son élève, a écrit sa *Vie*; elle parut à Toulouse en 1697, in-4, sous ce titre : *De vita, moribus et scriptis Emmanuelis Magnani*. On peut encore consulter : *Projet pour l'histoire du P. Maignan, et apologie de la doctrine de ce philosophe*, en forme de lettre à tous les savants, particulièrement à ceux de l'ordre des minimes, par le P. H. P. du même ordre, 1703, in-12.

MAIGROT (Charles), né à Paris en 1682, docteur de la maison de Sorbonne, entra dans le séminaire des missions étrangères et partit en 1681 pour le Levant. Après avoir passé deux ans à Siam, il s'embarqua pour la Chine, et peu de temps après fut nommé par Mgr. Pallu, vice-administrateur des missions établies dans ce vaste empire. Créé vicaire apostolique en 1688 par le pape Alexandre VIII, il fut dix ans après confirmé dans ce titre et fait évêque de Conon (*in partibus*). Les missionnaires étaient alors divisés au sujet de certaines cérémonies en usage parmi les Chinois, et que quelques-uns croyaient pouvoir tolérer. Après un examen réfléchi, Maigrot donna un mandement par lequel il en condamnait plusieurs; et interdit les missionnaires qui ne se soumirent pas à sa décision. Sa conduite fut approuvée par le souverain pontife Innocent XI, qui lui adressa une lettre de satisfaction par M. de Tournon, patriarche d'Antioche, et légat à la Chine. En 1706, l'empereur n'ayant pas pu forcer ce prélat à déclarer que les cérémonies chinoises n'avaient rien de contraire à la religion chrétienne, après l'avoir tenu quelque temps enfermé, le bannit de la Chine. Mgr. Maigrot comptait se retirer aux missions à Paris, mais mandé à Rome, il s'y rendit en 1709, et y fut reçu de la manière la plus honorable. Il continua de résider dans cette capitale, jouissant de l'estime des pontifes qui se succédèrent sur le trône de St.-Pierre. Il y mourut le 28 février 1730, et fut inhumé sans pompe, comme il l'avait demandé, dans l'église de la Trinité-du-Mont. On ne doit pas juger la conduite de ce prélat d'après ce qu'en dit le P. d'Avrigny (*voy. ce nom*), copié trop légèrement par Bérault-Bercastel dans son *Histoire ecclésiastique*.

MAILLA ou plutôt MAILLAC (Joseph-Anne-Marie de MOYRIA de), savant jésuite, né en 1679 au château de Maillac, dans le Bugey, devint missionnaire à la Chine, où il passa en 1703. Dès l'âge de 28 ans, il était si versé dans les caractères, les

arts, les sciences, la mythologie et les anciens livres des Chinois, qu'il étonnait les lettrés mêmes. L'empereur Kang-Hi, mort en 1722, l'aimait et l'estimait. Ce prince le chargea, avec d'autres missionnaires, de lever la *Carte de la Chine et de la Tartarie chinoise*, qui fut gravée en France l'an 1752. Il leva encore des cartes particulières de quelques provinces de ce vaste empire. L'empereur en fut si satisfait, qu'il fixa l'auteur dans sa cour. Le P. de Mailla traduisit aussi les grandes *Annales de la Chine* en français, et fit passer son manuscrit en France l'an 1757. Cet ouvrage intitulé : *Histoire générale de la Chine*, a été publié à Paris par les soins de M. l'abbé Grosier, en 13 vol. in-4, 1777 à 1785. Amas de contes, de fables et d'anachronismes de tous les genres, si on en excepte les derniers temps, qui en sont moins chargés. C'est le jugement qu'ont porté de ces fameuses *Annales* tous les savants non prévenus; et il est étonnant qu'après cela M. Grosier en ait entrepris l'édition. « Les historiens chinois » (disent les auteurs anglais de la nouvelle *Histoire universelle*, liv. 4, c. 11) « ont » ridiculement appliqué à l'état ancien de leur » monarchie les notions confuses que la tradition » leur avait transmises, touchant la création du » monde, la formation de l'homme, le déluge et » l'institution des arts. De tout cela, ils ont composé un système monstrueux d'histoire, etc. » M. Boyer, auteur très-versé dans l'histoire chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monuments de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, a publié en 1729 une *table chronologique* de l'empire chinois, rédigée par un seigneur tartare. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au règne de *Le-Yang*, l'année 434 avant J.-C.; et on pourrait, pour d'excellentes raisons, la fixer à un temps postérieur, comme a fait le célèbre M. Goguet dans son profond et lumineux ouvrage sur *l'Origine des lois*, tom. 3, dissert. 3. « On peut assurer hardiment, » dit-il, que jusqu'à l'an 206 avant J.-C., leur histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu » perpétuel de fables et de contradictions; c'est un » chaos monstrueux dont on ne saurait extraire » rien de suivi et de raisonnable. » Le style de ces *Annales* ne vaut pas mieux que les choses. Aussi l'éditeur a-t-il tâché de le réformer quoique avec un faible succès; il a supprimé des harangues amphigouriques et d'une monotonie insupportable, des hyperboles révoltantes, et une infinité d'endroits parfaitement ridicules.... Le père de Mailla mourut à Pékin le 28 juin 1748, dans sa 79^e année, après un séjour de 45 ans à la Chine. L'empereur Khian-Loung fit les frais de ses funérailles. Ce jésuite était un homme d'un caractère vif et doux, capable d'un travail opiniâtre, et d'une activité que rien ne refroidissait. Sa confiance apparente dans les rodomontades chinoises doit être considérée comme une faiblesse indispensable chez cette nation vaine et violente. On trouve son *éloge* à la tête du tome 28^e des lettres édifiantes. Voy. LE COMTE, DU HALDE, etc.

MAILLARD (Olivier), fameux prédicateur cordelier, né en Bretagne dans le xv^e siècle, docteur en théologie de la faculté de Paris, fut chargé

d'emplois honorables par le pape Innocent VIII, par Charles VIII, roi de France, par Ferdinand, roi d'Aragon, etc. Il mourut à Toulouse le 13 juin 1502. Il laissa des *Sermons* remplis de plates bouffonneries, de traits ridicules. Ses *Sermons latins* furent imprimés à Paris depuis 1511 jusqu'en 1530, en 7 parties qui forment 3 vol. in-8. La pièce la plus originale de ce prédicateur est son sermon prêché à Bruges le cinquième dimanche de carême en 1500, imprimé sans date, in-4, où sont marqués en marge, par des *hem! hem!* les endroits où le prédicateur s'était arrêté pour tousser. On se tromperait si on croyait que la manière de prêcher du père Maillard était celle généralement en usage de son temps. Nous avons des sermons de son siècle qui, sans être éloquentes et méthodiques, sont du moins instructifs et décents. On a encore de lui : *La Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526, in-8. M. Gabriel Peignot a donné une nouvelle édition de cet ouvrage composé en M. CCCXC; il l'a publié comme monument de la langue française au xvi^e siècle, avec une notice sur l'auteur, des notes et une *Table des matières*, Paris, 1828, in-8.

MAILLARD. Voy. DESFORGES-MAILLARD.

MAILLE (Louis), prêtre du diocèse d'Aix en Provence, prit part à l'affaire des Filles de l'Enfance, et se retira à Rome dans le but de les servir auprès d'Innocent XI, qui protégeait leur institution. Il ne réussit pas dans son projet; mais la connaissance qu'il fit de la plupart des cardinaux l'engagea à se fixer dans cette capitale, où il fut nommé professeur au collège de la Sapience. L'abbé Maille s'acquitta de cette charge avec distinction, et obtint l'estime de Clément XI; cependant le cardinal de Janson, ministre du roi de France auprès du saint Siège, s'étant plaint de lui comme attaché à la cause du jansénisme, il fut arrêté et enfermé au château Saint-Ange, où il demeura l'espace de 5 ans, pendant lesquels il toucha néanmoins les émoluments de sa chaire de professeur. Remis en liberté à la mort de Louis XIV, il retourna en France et fut placé par le cardinal de Noailles chez les doctrinaires de Saint-Charles, à Paris, où il mourut le 8 août 1738, âgé de 81 ans.

* MAILLE, oratorien, de la même famille, né en 1707 à Brignoles, professa successivement dans sa congrégation les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie, pendant 10 ans. Quoiqu'il n'eût aucun degré dans la cléricature, il remplissait avec une exactitude exemplaire tous les devoirs de la communauté, et était assidu à tous les exercices. Sa conformité d'opinions sur les matières de la grâce, et de sentiments à l'égard de la société des jésuites avec M. de Fitz-James, évêque de Soissons, le fit appeler par ce prélat pour professer la théologie dans son séminaire épiscopal, avec offre de l'élever aux ordres. Le père Maille s'y refusa parce qu'il n'aurait point obtenu de lettres dimissoriales de l'archevêque d'Aix, à moins de signer le formulaire. Il se retira à Marseille, où il mourut le 4 mai 1762, âgé de 55 ans. On a de lui : *Le P. Berruyer convaincu d'arianisme, de pélagianisme et de nestorianisme*, 2 vol. in-12, 1755; *Le P. Ber-*

ruyer convaincu d'obstination dans l'arianisme, etc., 1756, 1 vol. Les imputations d'arianisme, etc., et à plus forte raison d'obstination dans cette hérésie, dont Maille chargeait Berruyer, étaient peu charitables et nullement vraies, puisque ce dernier, dès 1754, avait adhéré à la censure de son livre, par un acte de soumission lu en Sorbonne. Voy. BERRUYER.

MAILLÉ de BRÉZÉ (Simon de), d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de la Touraine, d'abord religieux de Cîteaux et abbé de Loroux, devint évêque de Viviers, puis archevêque de Tours en 1554. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, il tint un concile provincial à Tours en 1583. Il traduisit du grec en latin quelques homélies de saint Basile, et mourut en 1597, à 82 ans, avec une grande réputation de savoir et de sainteté. La maison de Maille était très-florissante dès le xii^e siècle. — Jacquelin de MAILLÉ, chevalier de l'ordre des Templiers, combattit avec tant de valeur contre les infidèles, qu'ils crurent qu'il y avait en lui quelque chose de divin. Ils le prirent pour le *saint George des chrétiens*. On prétend qu'après qu'il eut été accablé sous la multitude de traits qu'on lança contre lui, les barbares ramassèrent avec une espèce de superstition la poussière arrosée de son sang, pour s'en frotter le corps.

MAILLÉ (Urbain de), marquis de Brezé, maréchal de France, gouverneur d'Anjou, de la même famille que le précédent, se signala de bonne heure par son courage. Il commanda l'armée d'Allemagne en 1654, et gagna la bataille d'Avesnes (voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} octobre 1787, page 187), et non pas d'Avesin, comme l'écrivent la plupart des historiens, le 20 mai 1635. Il fut envoyé en ambassade en Suède et en Hollande, et élevé à divers honneurs par la faveur du cardinal de Richelieu, son beau-frère. Il mourut le 13 février 1650, à 53 ans.

MAILLÉ de BRÉZÉ, (Armand de), amiral de France, duc de Fronsac et de Caumont, marquis de Gravelle et de Brézé, né en 1619, commença à se distinguer en Flandre en 1658. L'année suivante, il commanda les galères du roi, puis l'armée navale, et défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix, en 1640. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1644, et remporta l'année suivante de grands avantages sur mer contre les Espagnols; mais il échoua devant Tarragone. Ses services lui méritèrent la charge de surintendant-général de la navigation et du commerce. Il fut tué sur mer d'un coup de canon, au siège d'Orbitello, en 1646, à 27 ans.

MAILLEBOIS (Jean-Baptiste DESMARETS, marquis de), fils de Nicolas Desmarets, contrôleur-général des finances sous la fin du règne de Louis XIV, se signala d'abord dans la guerre de la succession d'Espagne. Les campagnes d'Italie, en 1733 et 1734, où il donna diverses preuves de ses talents militaires, furent le principal fondement de sa réputation. Il fut ensuite envoyé en Corse qui était toujours en guerre avec les Génois : il soumit cette île, qui se révolta aussitôt après son départ; mais ce n'est qu'en suivant ses plans que le roi de

France la soumit de nouveau en 1769. Son expédition de Corse lui valut le bâton de maréchal. C'est en cette qualité qu'il commanda en Allemagne et en Italie, dans la guerre de 1744, où il cueillit de nouveaux lauriers, en défendant les droits de l'enfant d'or Philippe, depuis duc de Parme. Il mourut le 7 février 1762, dans sa 80^e année. Le marquis de Pezay a donné ses *Campagnes d'Italie*, imprimées au Louvre, 1775, en 3 vol. in-4, avec un volume de cartes, forme d'*Atlas*. Cet ouvrage, intéressant pour les militaires, est rare et recherché. — Son fils, Yves-Marie de MAILLEBIS, né en 1715, fut d'abord au service de France. Après avoir été gouverneur de Douai, il servit en Italie et en Allemagne, et fut ensuite mis en prison sur une accusation de calomnie, contre le maréchal d'Estrées sur lequel il faisait retomber les fautes qui avaient empêché de profiter de la victoire d'Hastembeck. Envoyé en Hollande en 1784, pour soutenir le parti démocratique contre le roi de Prusse, il remplit cette mission avec succès en 1789, et se prononça contre toute réforme. L'assemblée nationale l'ayant décrété d'accusation, il s'enfuit dans les Pays-Bas, et mourut de la goutte à Maestricht le 13 octobre 1791, à 76 ans.

MAILLET (Benoît de), né à Saint-Mihiel en Lorraine, le 12 avril 1656, d'une famille noble, fut nommé, à l'âge de 33 ans, consul général de France en Egypte, emploi qu'il exerça pendant 16 ans avec beaucoup d'intelligence. Il soutint l'autorité du roi contre les janissaires, et étendit le commerce de la France dans cette partie de l'Afrique. Louis XIV récompensa ses services par le consulat de Livourne, le premier et le plus considérable des consulats français. Enfin, ayant été nommé en 1715 pour faire la visite des Echelles du Levant et de Barbarie, il remplit cette commission avec tant de succès, qu'il obtint la permission de se retirer avec une pension considérable. Il se fixa à Marseille, où il mourut le 30 janvier 1738, à 82 ans. C'était un homme d'une imagination impétueuse et d'un jugement faible. Il aimait beaucoup la louange, et la gloire de l'esprit le touchait si vivement, que, pour acquérir la réputation d'en avoir, il crut devoir s'abandonner aux plus étranges paradoxes. Il s'occupa surtout de l'origine de notre globe. Il a laissé sur ce sujet des observations qu'on a données au public sous le titre de *Telliamed*, ou *Entretiens d'un philosophe indien, avec un missionnaire français*, etc., in-8. *Telliamed* est le nom de *Maillet* renversé. La première édition de cet ouvrage fut donnée par J.-A. Guer, que l'abbé le Mascrier avait chargé de ce soin, Amsterdam, 1748, in-8. L'abbé le Mascrier en publia lui-même, sept ans après, une nouvelle édition augmentée sur les originaux de l'auteur, Paris, 1753, 2 vol. in-12. C'est un philosophe indien, qui expose à un missionnaire français son sentiment sur la nature du globe et sur l'origine de l'homme. Croirait-on qu'il le fait sortir des eaux, et qu'il donne pour lieu de la naissance de notre premier père, un séjour qu'aucun homme ne pourrait habiter ? L'objet principal est de prouver que tous les terrains dont est composé notre globe, jusqu'aux plus hautes de nos montagnes, sont

sortis du sein des eaux ; qu'ils sont tous l'ouvrage de la mer, qui se retire sans cesse pour les laisser paraître successivement. Voltaire s'est moqué des montagnes formées par des coquilles ainsi que de l'homme-poisson ; il revint souvent à la charge, et les amis de *Telliamed* l'accusèrent d'envie envers l'ouvrage et son auteur. *Telliamed* fait les honneurs de son livre à l'illustre CYRANO DE BERGERAC, auteur des *Voyages imaginaires dans le soleil et dans la lune*. Dans l'*Épître badine* qu'il lui adresse, le philosophe indien ne nous annonce ces entretiens que comme un tissu de rêveries et de visions. On ne peut pas dire tout-à-fait qu'il ait manqué de parole ; mais on pourrait lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que son épître à Cyrano. Il traite de la manière la plus grave le sujet le plus extravagant ; il expose son sentiment ridicule avec tout le sérieux d'un philosophe. De six entretiens dont l'ouvrage est composé, les quatre premiers offrent quelques observations curieuses. Dans les deux autres, on ne trouve que des conjectures, des rêveries, des fables quelquefois amusantes, mais toujours absurdes. M. de Buffon a adopté une partie du *Telliamed* dans son *Histoire naturelle* ; mais il en a abandonné ou modifié plusieurs points de vues dans le système des *Epoques de la nature*, attribuant au feu primitif et à celui des volcans ce qu'il avait regardé comme l'ouvrage des eaux. Personne n'a mieux apprécié les rêves de de Maillet, que M. de Luc dans ses *Lettres physiques et morales*, tome 2, pag. 312, 317, 376, 575. Il développe avec autant d'esprit que de vérité les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empirique spéculateur, dont la féconde imagination transformait des schistes saillants en proues de vaisseau. (*Voy. BOULANGER, LINNÉ.*) On a encore de de Maillet une *Description de l'Egypte*, dressée sur ses mémoires par l'éditeur de *Telliamed*, 1713, in-4, ou 2 volumes in-12. (*Voy. MASCRER.*) On trouve la *Vie* de de Maillet à la tête de son *Telliamed*, édition de Paris, 1753, 2 volumes in-12.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons du royaume de France, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens ; elle est illustre par ses alliances et par les grands hommes qu'elle a produits. Un chevalier de cette famille donna en 1696 une *Histoire de la république de Gènes*, assez estimée, imprimée à Paris en 3 vol. in-12 ; et une 2^e édit. en 1742. Elle commence à la fondation de cette république, et finit en 1694. Après avoir joui de quelque estime, elle est tombée dans l'oubli. On doit encore au chevalier de Mailly : *Eloge de la chasse*, Paris, 1725 ; Amsterdam, 1724, in-12, en forme de lettres, peu estimé ; et d'autres ouvrages, qu'il serait inutile de citer.

MAILLY (Louise-Julie de), fille du marquis de Nesle, née le 16 mars 1710, épousa, en 1726, son cousin le comte de Mailly, mort en 1747. Cette dame tient une place dans l'histoire des faiblesses de Louis XV. Sa plus jeune sœur, Marie-Anne, veuve en 1740 du marquis de la Tournelle, la supplanta, et s'empara du cœur et de l'esprit du prince. Madame de Mailly se retira de la cour et vécut chré-

tiennement jusqu'à sa mort en 1751. On rapporte d'elle un trait qui honore beaucoup sa mémoire. Un jour qu'elle entrait dans l'église de Saint-Roch, un homme grossier, choqué qu'on se dérangeât pour lui faire place, dit tout haut : *Voilà bien du bruit pour une....* — Monsieur, lui répondit-elle avec douceur, puisque vous la connaissez, priez Dieu pour elle. Pour madame de la Tournelle, le roi lui donna le duché de Châteauroux et la fit dame du palais de la reine. Ce prince l'avait nommée surintendante de la maison de madame la dauphine, lorsqu'elle fut éloignée pendant la maladie de ce prince à Metz. Louis, toujours faible et inconstant, la rappela; mais une maladie violente prévint son retour, et l'emporta le 8 décembre 1744, à 27 ans.

* MAILLY D'HAUCOURT (Joseph - Augustin, comte de), maréchal de France, né le 5 avril 1708, entra au service en 1726, assista au siège de Kehl, se distingua dans plusieurs affaires importantes et obtint en 1740 la croix de Saint-Louis, et trois ans après le grade de brigadier. A Weissembourg, il chargea, à la tête de 150 gendarmes, un corps de cavalerie et d'infanterie qui avait culbuté deux régiments français, et le força à la retraite. Une pension de 3000 livres lui fut accordée pour cette brillante action. Maréchal-de-camp en 1745, il se signala surtout à la bataille de Pavie où, séparé de l'armée française, il la rejoignit en perçant un corps considérable de cavalerie auquel il enleva 4 canons et fit 150 prisonniers. Après la campagne, il fut nommé gouverneur d'Abbeville, et obtint successivement le grade de lieutenant-général, la place d'inspecteur-général de la cavalerie et des dragons, et celle de commandant en chef du Roussillon. Employé en Allemagne, il se trouva aux batailles d'Hastembeck et de Rosbach, où, après avoir fait des prodiges de valeur et ayant reçu une blessure à la tête, il fut fait prisonnier. Quand il recouvra sa liberté, il rejoignit l'armée, et fit les campagnes de 1761 et 1762. A la paix il reprit le commandement du Roussillon et fut nommé en 1771 directeur-général des camps et armées des Pyrénées et des côtes de la Méditerranée. Son département se ressentit bientôt de la sagesse de son administration : les beaux-arts, l'agriculture, le commerce, etc. rien ne lui fut étranger. Créé, en 1783, maréchal de France, Louis XVI lui donna en 1790 le commandement des 14 et 15^e divisions militaires; mais l'assemblée ayant exigé le serment civique, il donna sa démission. Au 10 août, oubliant son grand âge et ne consultant que son zèle, il se rendit aux Tuileries près du roi, tira son épée, mit un genou à terre, et dit à son maître : « Sire, nous voulons relever » le trône, ou mourir à vos côtés. » Après avoir dirigé la résistance des gardes Suisses contre les assaillants, il traversa les appartements au milieu des boulets. Accompagné de M. de Pomar, officier général, il se disposait à gagner le Pont-Royal lorsqu'il fut attaqué par un peloton de brigands qui massacrèrent son compagnon. Il allait subir le même sort, lorsqu'un homme du peuple le saisit au collet et lui dit de le suivre, assurant aux insurgés qu'il va le mener au comité de salut public, pour qu'il en soit fait justice. Arrivé dans son

hôtel, le maréchal voulut récompenser son libérateur : « Monsieur, lui répondit celui-ci, je suis » assez récompensé par le plaisir d'avoir sauvé un » honnête homme. » Sept jours après le maréchal fut conduit à la section, qui se préparait à l'envoyer à l'Abbaye, lorsqu'un commissaire s'y opposa. Il se réfugia alors avec son épouse et son fils unique encore au berceau, à Mareuil en Picardie. Mais arrêté de nouveau il fut conduit à Arras et périt sur l'échafaud le 25 mars 1794, pour avoir écrit une lettre à son fils émigré. Il avait alors 86 ans. Ce vieux guerrier à son dernier moment montra le même courage que sur le champ de bataille, et dit d'une voix forte : « Vive le roi ! Je meurs fidèle » à mon roi, comme l'ont toujours été mes ancêtres. »

MAIMBOURG (Louis), célèbre jésuite, né à Nancy en 1610, de parents nobles, se fit un nom par ses prédications. Obligé de sortir de la compagnie de Jésus par ordre du pape Innocent XI, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé de France, il fut gratifié d'une pension du roi, qui sollicita en vain ses supérieurs de ne pas l'exclure de la société. Les jansénistes eurent en lui un ennemi ardent. Il se signala contre eux en chaire et dans le cabinet, et attaqua surtout le *nouveau Testament* de Mons. Il se choisit une retraite à l'abbaye Saint-Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie en 1686, à 76 ans. Maimbourg était d'un caractère plein de hardiesse et de vivacité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, qui forment 14 vol. in-4, et 26 vol. in-12. Nous nommerons seulement : *L'Histoire des croisades*, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12, écrite avec agrément, mais remplie de faits douteux, quoique l'auteur ait puisé ceux qui paraissent les plus merveilleux dans des historiens célèbres et souvent contemporains (voy. J. MICHAUD); *L'Histoire de la décadence de l'empire de Charlemagne*, 2 vol. in-12. L'auteur y discute assez bien les querelles de l'empire et du sacerdoce. *L'Histoire de la ligue*, in-4, ou en 2 vol. in-12. On y trouve des choses assez curieuses, entre autres la pièce fondamentale de la ligue, qui est l'acte d'association de la noblesse française. *Histoire du pontificat de saint Grégoire le Grand, et de celui de saint Léon*, fortement attaquée, ainsi que l'ouvrage suivant, par le cardinal Sfondrati, dans sa *Gallia vindicata*, 2 vol. in-4, ou in-12; *Traité historique des prérogatives de l'Eglise de Rome*. Il y établit très-bien l'autorité de l'Eglise contre les protestants; mais il n'a pas le même succès lorsqu'il sort de là et lorsqu'il prétend réfuter ce que Scheelstrate a écrit sur les actes du concile de Constance. Plusieurs ouvrages de controverse; les *Histoires de l'arianisme*, des *iconoclastes*, du *luthéranisme*, du *calvinisme*, du *schisme des Grecs*, du *grand schisme d'Occident*, etc. Il y a des inexactitudes, mais beaucoup de détails approfondis. « Les protestants, dit » un critique, dont il avait peint la secte au naturel, l'ont décrié avec fureur; sur quoi bien des » orthodoxes l'ont jugé d'abord, sans autre examen. » Sans l'approuver en tout, on rend aujourd'hui » beaucoup plus de justice à sa fidélité dans les citations. Ce qui empêche peut-être le plus de dis-

» siper entièrement les fortes préventions qu'on » avait conçues contre lui, c'est la qualité de son » style pompeux jusqu'à l'emphase, avec une sur- » charge de traits pittoresques, qui, dans le genre » grave de l'histoire, ôtent à la vérité l'air de la » vraisemblance. » Des *Sermons contre le nouveau Testament de Mms*, 2 vol. in-8. On sent assez qu'Arnauld et Nicole ne l'ont pas laissé parler seul. Il eut quelques différends avec le P. Bouhours, qui avait critiqué, non sans raison, plusieurs de ses expressions. Ceux qui ont dit qu'il avait été mécontent de l'*Exposition* de la foi de M. Bossuet, et que, dans son *Histoire du luthéranisme*, il avait fait le portrait de ce prélat et la critique de son ouvrage sous le nom du cardinal *Contarini*, ont écrit une calomnie grossière, suffisamment réfutée par la simple lecture de cet endroit (liv. 5, ann. 1541). On a remarqué que ses sermons, tous d'une froideur insupportable, ont été le fruit de sa jeunesse, et que ses histoires, où respire tant de vivacité, ont été composées dans un âge mûr. Bayle, qui ne peut être suspect à son sujet, lui trouvait un talent particulier pour l'histoire : « Il y répand, dit-il, beau- » coup d'agrémens, plusieurs traits vifs et quan- » tité d'instructions incidentes ; il y a peu d'histo- » riens, même parmi ceux qui écrivent mieux que » lui, qui ont plus de savoir, qui aient l'adresse » d'attacher le lecteur comme il le fait. » Et Voltaire dit en parlant de Maimbourg : « Il eut d'a- » bord trop de vogue, et on l'a trop négligé en- » suite. »

MAIMBOURG (Théodore), cousin du précédent, se fit calviniste, reentra ensuite dans l'Eglise catholique, puis retourna de nouveau à la religion prétendue réformée, et mourut socinien à Londres vers 1693. On a de lui une *Réponse à l'Exposition de la foi catholique* de Bossuet, qui n'eut pas de succès, et qui ne fit que prouver que l'ouvrage de ce prélat est un chef-d'œuvre.

* MAIMON (Salomon), philosophe, né à Naschwitz, en Lithuanie, en 1753, était fils d'un rabbin orthodoxe, et s'appliqua tellement au fatras des lois traditionnelles des Israélites, qu'à 11 ans il se vit en possession de toutes les connaissances exigées dans un rabbin. Après s'être appliqué aux livres cabalistiques, désirant puiser à des sources d'instruction plus pures, il entreprit un voyage en Allemagne ; mais à peine fut-il arrivé à Berlin, qu'un rabbin, jaloux de son savoir, parvint à lui faire donner l'ordre de s'éloigner. Le chagrin qu'il en éprouva, lui occasionna une longue maladie, et quand il fut guéri, il se vit obligé de mendier sur la route, pour retourner dans son pays. Maimon y fut nommé rabbin de première classe ; de nouvelles persécutions le déterminèrent à revenir à Berlin, où il fit la connaissance du fameux Moïse Mendelssohn, son co-religieux. Il se passionna pour la métaphysique de Wolf, et professa des principes peu compatibles avec la croyance des Israélites, ce qui lui fit de nouveaux ennemis parmi eux. A Hambourg et à Amsterdam, les mêmes principes lui attirèrent les mêmes persécutions. Considéré par les siens comme un dangereux hérétique, il résolut d'embrasser le christianisme ; mais sa profession de foi

parut suspecte à l'ecclésiastique auquel il s'adressa, qui ne voulut point l'admettre au baptême. Son inconstance naturelle le portant à une vie errante, il se rendit à Breslaw, et se lia d'une amitié intime avec Kuh, célèbre poète juif. De retour à Berlin, Maimon y vécut longtemps d'aumônes, et ce fut dans un misérable galeas qu'il étudia la *Critique de la raison pure* de Kant, et la *Collection du Talmud*, amas de discussions alambiquées, de subtilités ridicules, et de raisonnements inintelligibles. Après avoir passé sa vie à errer d'une contrée à l'autre, à se faire des ennemis puissants, à se livrer à des dérèglements de toute espèce, à combattre le système de Kant, et, comme la plupart des métaphysiciens, à écrire sans se faire comprendre, et peut-être sans se comprendre lui-même, le philosophe juif mourut en novembre 1800, âgé de 47 ans, dans une campagne près de Freistadt, où le comte de Kalkreuth lui avait donné un asile. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de philosophie transcendante*, Berlin, 1790, in-8 ; *Commentaire hébreu sur le Morch Nevochim* (ou *Doctor perplexorum*) de Moïse Maimonide, ibid., 1791, in-4 ; un *Traité de logique*, 1794 ; *Exposition de la théorie des catégories, d'après Aristote*, 1794, in-8 ; *Parallèle de Bacon et de Kant* ; *Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis Leibnitz et Wolf*, 1793, in-8 ; *Recherches critiques sur l'esprit humain, ou Tableau des facultés de connaître et de vouloir*, Leipzig, 1797, in-8 ; c'est le meilleur traité philosophique de Maimon, dont il fut la dernière production. Maimon a été collaborateur du *Magasin psychologique* de M. Moritz, à dater du 9^e vol. Aux *Mémoires* de sa vie, qui sont sans contredit le plus intéressant de ses ouvrages, se rattache l'histoire de ses écrits, en dialogues, publiée après sa mort, par Bouterwek, dans le *Nouveau Musée consacré à la philosophie et à la littérature*, vol. 2, cahier 1, n^o 5, et cahier 2, n^o 7 (1804). On trouve l'extrait de son auto-biographie dans la *Galerie* du XVIII^e siècle par Samuel Baur, tome 5. Sa vie, dit un biographe (M. Stapfer), a fourni la matière de réflexions intéressantes au célèbre philosophe juif Ben-David, et à M. Biester, dans des articles remarquables, imprimés à Berlin, peu de temps après le décès de Maimon. Ses idées sont marquées au coin de cette subtilité, pour ainsi dire, talmudique, à laquelle il s'était habitué. De Gerando en a exposé les plus remarquables dans son *Histoire comparée des systèmes philosophiques*.

MAIMONIDE, ou BEN MAIMON (Moïse), célèbre rabbin, né à Cordoue en 1159 suivant le comput le plus probable, et suivant le calcul de différents rabbins, en 1131 ou 1136, étudia sous les plus habiles maîtres, et en particulier sous Averroës. Après avoir fait de grands progrès dans les langues et dans les sciences, il alla en Egypte, et devint premier médecin du sultan Saladin et de ses deux successeurs. Maimonide eut un grand crédit auprès de ces princes, et mourut comblé de gloire, d'honneur et de richesses en 1209, et selon quelques-uns en 1205. On a de lui : un excellent *Commentaire* en arabe sur la *Mischna*, qui a été traduit en hébreu et en latin, et imprimé avec la *Mischna*, Amsterdam, 1698, 16 vol. in-fol. ; un *Abrégé du Talmud*,

en 4 parties, sous le titre de *Iad Chazakah*, c'est-à-dire *Main - Forte*, Venise, 1530, 3 vol. in-folio. Cet abrégé est écrit très-élégamment en hébreu, et passe chez les juifs pour un excellent ouvrage. Un traité intitulé *Moreh Nebochim* ou *Nevochim*, c'est-à-dire *Le guide de ceux qui chancellent*. Maïmonide l'avait composé en arabe ; mais un juif le traduisit en hébreu, du vivant même de l'auteur : il parut à Venise en 1554, in-fol. Buxtorf en a donné une bonne traduction latine, 1629, in-4. Ce livre contient en abrégé la théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnements philosophiques, qui déplurent d'abord et firent grand bruit, mais qui furent dans la suite adoptés presque généralement. Un ouvrage intitulé : *Sepher Mitzvoth*, c'est-à-dire *le Livre des préceptes*, hébreu-latin, Amsterdam, 1660, in-4. C'est une explication des 613 préceptes affirmatifs et négatifs de la Loi. Un traité *De idololatria*, trad. par Vossius, Amsterdam, 1642, 2 vol. in-4 ; *De rebus Christi*, traduit par Génébrard, 1573, in-8 ; *Aphorismi secundum doctrinam Galeni*, Bologne, 1489, in-4 ; *Tractatus de regimine sanitatis*, écrit en arabe, et dont la version latine a paru à Augsbourg, 1518, in-4 ; *Liber de cibis velitis*, ouvrage curieux, traduit en latin par Marc Woeldicke, et publié à Copenhague en 1734, in-4. On a encore de Maïmonide plusieurs *Épîtres* et d'autres ouvrages qui lui ont acquis une grande réputation. Les Juifs l'appellent l'*Aigle des docteurs*, et le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le législateur. Maïmonide est souvent cité sous les noms de *Moses ægyptius*, à cause de son séjour en Egypte, de *Moses cordubensis*, parce qu'il était de Cordoue. On l'appelle aussi le *Docteur*. Il est souvent désigné par le nom de *Rambam*, composé des lettres initiales *R. M. B. M.* qui indiquent son nom en entier, c'est-à-dire *Rabbi, Moïse, Ben* (fils de) *Maïmon*. Les Juifs ont coutume de désigner ainsi les noms de leurs fameux rabbins par des lettres initiales. M. Michel Berr a donné en 1815 une *Notice sur Maïmonide, philosophe juif du XII^e siècle*, in-8.

MAINE (la Croix du). Voy. CROIX et MAYNE.

MAINE (Anne-Louise-Bénédictine de BOURBON, duchesse du), petite-fille du grand Condé, eut l'esprit et l'élévation de sentiments de son grand-père. Elle naquit en 1676, et donna dès son enfance les espérances les plus heureuses. Elle fut mariée en 1692, à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, né en 1670. Ce prince montra de bonne heure beaucoup d'esprit. Madame de Maintenon, chargée de veiller à son éducation, fit imprimer en 1678, le recueil de ses thèmes sous ce titre : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. Louis XIV les vit avec le plus grand plaisir. Tout ce qui concernait cet enfant l'intéressait extrêmement ; aussi le combla-t-il de bienfaits. Il fut colonel-général des Suisses et Grisons, fit plusieurs campagnes, et fut pourvu de la charge de grand-maître de l'artillerie en 1688. Madame la duchesse du Maine, devenue son épouse, sut gagner son cœur, et le gouverner sans lui déplaire. Elle employa son esprit et son crédit à procurer au duc du Maine et à ses enfants un rang égal au sien. De degrés en de-

grés ils parvinrent à tous les honneurs des princes du sang, et obtinrent, en 1714, de Louis le Grand un édit qui les appelait, eux et leur postérité, à sa succession et à la couronne, dans le cas que la race masculine et légitime des princes du sang vint à s'éteindre. Cet édit fut en partie l'ouvrage de madame du Maine, qui eut la douleur de voir son édifice ébranlé du temps de la régence. Le duc fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avait aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur ; mais cette clause de son testament n'eut pas son exécution. Un arrêt du conseil de régence déclara le duc du Maine et le comte de Toulouse son frère inhabiles à succéder à la couronne. La duchesse, dans son premier dépit, excita des troubles en Bretagne et mit dans ses intérêts le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne ; ce fut alors qu'eut lieu la conspiration connue sous ce nom, à laquelle l'Espagne prit part, et qui avait pour but d'ôter la régence à Philippe d'Orléans ; mais elle fut découverte. Madame la duchesse du Maine fut arrêtée en 1718, et conduite au château de Dijon, et son époux à celui de Dourlens, et ils n'obtinrent leur liberté qu'en 1720. Le duc du Maine mourut en 1736, avec de grands sentiments de religion. La duchesse se livra alors entièrement à son goût pour les sciences et les arts. Elle les accueillit à Sceaux, dont elle avait fait un séjour charmant (*Voy. MALEZIEU*), et les protégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1753, dans la 76^e année de son âge. « Personne, dit madame » de Staël, n'a jamais parlé avec plus de justesse » de netteté et de rapidité, ni d'une manière plus » noble et plus naturelle. Son esprit, frappé vive- » ment des objets, les rendait comme la glace d'un » miroir qui les réfléchit, sans ajouter, sans orner, » sans rien changer. » Les enfants du duc du Maine furent Louis-Auguste de BOURBON, prince de DOMBES, mort en 1775, à 55 ans ; et Louis-Charles de BOURBON, comte d'Eu, mort en 1755, l'un et l'autre dans alliance.

* MAINE DE BIRAN (Marie-François-Pierre GONTHIER), né en 1766 à Grateloup, près de Bergerac, était fils du lieutenant-général de cette ville. Sa première éducation terminée, il fut admis dans les gardes du corps. A la suppression de la maison du roi, il retourna dans sa famille, se livra à l'étude de la jurisprudence et exerça la profession d'avocat. En 1797, il fut député au conseil des cinq-cents ; mais son élection fut annulée le 18 fructidor. Sous le gouvernement impérial, il devint successivement conseiller de préfecture, sous-préfet de Bergerac et membre du corps législatif (1809). En 1815, il fit partie de la commission qui tenta de faire connaître la situation de la France (*voy. LAÏNÉ*), et partagea l'honorable disgrâce de ses collègues. Après la restauration, il reentra dans les gardes du corps, reçut la croix de Saint-Louis et continua de faire partie de la chambre des députés dont il fut nommé questeur. Réélu en 1815, il ne fut pas renvoyé à la chambre en 1816, et fut nommé conseiller d'état en service ordinaire ; il fit ensuite partie de la commission de liquidation des créances étrangères. En 1818 il présida le collège électoral

de la Dordogne, et revint siéger à la chambre des députés. Il mourut le 20 juillet 1824 ; il était correspondant de l'Institut. Maine de Biran doit sa réputation bien moins au rôle politique qu'il a joué, qu'à ses connaissances philosophiques, qui le placent parmi les métaphysiciens les plus distingués. En 1803, la classe des sciences morales et politiques de l'institut le couronna, pour un discours sur ce sujet : *De l'influence de l'habitude sur la faculté de penser*, Paris, 1803 (an 11), in-8. Les *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran ont été publiées par M. V. Cousin, Paris, 1841, 4 vol. in-8 ; on y trouve, outre le *Mémoire* cité, différents opuscules, entr'autres : *Mémoire sur la décomposition de la pensée* ; *Examen des leçons de la Romiguière* ; et *Nouvelle considération du physique et du moral de l'homme*, ouvrage posthume publié séparément par V. Cousin, 1834, in-8.

MAINFERME (Jean de la), religieux de Fontevrault, né à Orléans, mort en 1693, à 47 ans, a publié une défense de Robert d'Arbrissel, sous le titre de *Bouclier de l'ordre de Fontevrault naissant*, en 3 vol. in-8. Le principal objet de cet ouvrage est de le justifier du reproche d'avoir été trop familier avec ses religieuses : il le fait d'une manière pleinement satisfaisante ; mais ce qu'il dit de l'autorité que les religieuses de Fontevrault ont sur les religieux et les prêtres qui dépendent d'elles, n'a pas paru également solide. Voy. ARBRISSEL.

MAINFROI ou *Tancrède*, tyran de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Conrad, enfant légitime de Frédéric, étant mort en 1254, laissa un fils, nommé *Conradin*, dont Mainfroi (que nous appellerons *Tancrède*) ne craignit point de se faire le tuteur. Ce fut à la faveur de ce titre qu'il se rendit maître du royaume de Naples et de Sicile, qu'il gouverna despotiquement pendant près de 11 ans. D'après plusieurs historiens, il paraît que Frédéric II, après avoir donné à Tancrède la principauté de Tarente, l'avait nommé régent des Deux-Siciles, jusqu'au retour de son fils Conrad, qui était alors en Allemagne. En attendant, Tancrède soumit les rebelles d'Aversa, d'Andria, de Bari et de Foggia. Conrad, à son retour, écarta Tancrède des affaires ; mais deux ans après et au moment de mourir, il recommanda son fils Conradin à Tancrède. Le pape Innocent IV envoya contre lui une armée composée de Gueffes, ennemis de la maison de Souabe : Tancrède remit volontairement au pontife l'administration des Deux-Siciles, après avoir protesté pour la conservation des droits de Conradin. D'autres querelles survenues entre Tancrède et le saint Siège forcèrent le premier de prendre la fuite, et de se réfugier à Luceria, dans la Capitanate, que les Sarrasins possédaient. Ils lui accordèrent des soldats, auxquels s'étant joints ses partisans, il battit les gueffes, et se fit couronner à Palerme, en 1258 (le bruit de la mort de Conradin s'était répandu en Italie). La mère de Conradin protesta inutilement contre cette usurpation ; et ce fut aussi en vain que le pape Alexandre IV l'excommunia (1259). Il fonda dans la Pouille la ville de *Manfredonia* où il étalait un luxe inconnu jusqu'alors. Le pape Urbain IV appela en Italie Charles d'Anjou, frère de Saint-

Louis, et lui donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile. Le nouveau roi fit la guerre à Tancrède, usurpateur de ces deux royaumes. On prétend que celui-ci fit proposer un accommodement à Charles, qui répondit en ces termes : « Allez vers le sultan de Luceria » (il appelait ainsi Tancrède, qui tirait du secours des Sarrasins de Luceria), « et dites-lui que je ne veux ni paix ni trêve avec lui, et que dans peu je l'enverrai en enfer, ou qu'il m'enverra en paradis. » Une bataille dans les plaines de Bénévent, en 1266, décida tout : Tancrède y périt, après avoir combattu en désespéré. Sa femme, ses enfants, ses trésors furent livrés au vainqueur. On trouva son cadavre tout couvert de sang et de boue ; on l'enterra dans un fossé près du pont de Bénévent. On crut devoir le priver de la sépulture ecclésiastique, pour intimider les usurpateurs et réprimer le crime par cet exemple.

MAINGRE. Voy. BOUCAUT.

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 27 novembre 1635, dans une prison de Niort, où étaient enfermés Constant d'Aubigné son père (ardent calviniste, ami des Anglais, et suspect au cardinal de Richelieu) et sa mère Anne de Cardillac, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. Françoise d'Aubigné était destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, crue morte d'une maladie aiguë, et sur le point d'être jetée dans la mer, lorsqu'elle donna quelque symptôme de vie ; laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent ; ramenée orpheline à l'âge de 12 ans ; élevée avec la plus grande dureté chez M^{me} de Neuillant sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeait auprès d'elle à Paris, dans la rue d'Enfer. Ce poète ayant appris combien M^{lle} d'Aubigné avait à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot, si elle voulait se faire religieuse, ou de l'épouser si elle voulait se marier. M^{lle} d'Aubigné prit ce dernier parti, et un an après, n'étant âgée que de 16 ans, elle donna sa main au burlesque Scarron. Cet homme singulier était sans biens, et perclus de tous ses membres ; mais sa famille était ancienne dans la robe, et illustrée par de grandes alliances. Son oncle était évêque de Grenoble, et son père conseiller au parlement de Paris. M^{lle} d'Aubigné fut plutôt son amie et sa compagne que son épouse. Elle se fit aimer et estimer par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie et sa vertu. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misère. On lui proposa un mariage qui l'aurait mise à l'aise ; elle refusa. Ce fut vers ce temps qu'un maçon nommé *Barbé* lui annonça sa future grandeur. « Après bien des peines, lui dit-il d'un ton prophétique, un grand roi vous aimera ; vous régnerez : mais, quoique au comble de la faveur vous n'aurez jamais un grand bien. » Il ajouta des détails singuliers, qui, bien qu'elle n'y ajoutât pas foi, parurent lui causer un peu d'émotion. Ses amis s'en amusèrent ; et le devin leur répondit, comme un homme assuré de sa prédiction : « Vous ferez bien

» mieux de baiser sa robe que de plaisanter (1). » Elle fit solliciter longtemps et vainement auprès de Louis XIV une pension dont son mari avait joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur, et le chargea de lui chercher une dame de condition et de mérite pour élever ses enfants. On jeta les yeux sur M^{me} Scarron, et elle accepta. Avant de partir elle fut présentée à M^{me} de Montespan, qui lui fit un bon accueil et lui dit qu'il fallait rester en France. Elle lui demanda un placet qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet : « Quoi, s'écria le roi, encore la veuve Scarron ! N'entendrais-tu jamais parler d'autre chose ? — En vérité, sire, dit M^{me} de Montespan, il y a longtemps que vous ne devriez plus en entendre parler. » La pension fut accordée, et le voyage de Portugal rompu. M^{me} Scarron alla remercier M^{me} de Montespan, qui fut si charmée des grâces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit : « Madame, je vous ai fait attendre longtemps ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous » (anecdote que M. Bury prétend être fautive, par des raisons qui paraissent peu décisives). Sa fortune devint bientôt meilleure. M^{me} de Montespan, voulant cacher la naissance des enfants qu'elle allait avoir du roi, jeta les yeux sur M^{me} Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret et de les bien élever. Celle-ci s'en chargea et en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie gênante et retirée, avec sa pension de 2,000 livres seulement, et le chagrin de savoir qu'elle ne plaisait point au roi. Ce prince avait un certain éloignement pour elle. Il la regardait comme un bel-esprit ; et quoiqu'il eût lui-même de l'esprit naturel, il ne pouvait souffrir ceux qui voulaient faire briller le leur. Louis XIV l'estimait cependant, et il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener aux eaux de Barré le duc du Maine, né avec un pied difforme. M^{me} Scarron conduisit cet enfant ; et comme elle écrivait au roi directement, ses lettres effacèrent peu à peu les impressions désavantageuses que ce monarque avait prises sur elle. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouait souvent avec lui, content de l'air de bon sens qu'il mettait jusque dans ses jeux, et satisfait de la manière dont il répondait à ses questions : « Vous êtes bien raisonnable ! lui dit-il un jour. — Il faut bien que je le

» sois, répondit l'enfant, j'ai une gouvernante qui » est la raison même. — Allez, reprit le roi, allez » lui dire que vous lui donnerez cent mille francs » pour vos dragées. » Elle profita de ces bienfaits pour acheter en 1674 la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvait pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. M^{me} de Montespan, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractère à l'élévation de M^{me} de Maintenon. Le roi lui donna la place de dame d'atours de M^{me} la dauphine, et pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince était résolu de rompre tout attachement où la conscience et l'exemple qu'il devait à ses sujets pouvaient être compromis. Il voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux et conciliant de M^{me} de Maintenon lui promettait une compagne agréable et une confidente sûre. Elle avait trop de vertu pour prendre la qualité de maîtresse, et trop peu de naissance pour pouvoir aspirer à celle de reine. Ce titre lui manqua, elle eut tout le reste. Le père de la Chaise, confesseur du roi, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1685, par Harlai, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux autres témoins. Louis XIV était alors dans sa 48^e année, et la personne qu'il épousait dans sa 50^e. Ce mariage fut longtemps problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices. M^{me} de Maintenon entendait la messe dans une de ces tribunes qui semblaient n'être que pour la famille royale ; elle s'habillait et se déshabillait devant le roi, qui l'appelait *madame* tout court. Louis l'honora comme si elle avait été sur le trône ; il l'aima autant et plus qu'il n'avait fait les autres personnes du sexe auxquelles il s'était attaché. Le bonheur de M^{me} de Maintenon fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis elle-même dans un épanchement de cœur : « J'étais née ambitieuse, je combattaïs ce penchant : quand les désirs que je n'avais plus furent remplis, je me crus heureuse, » mais cette ivresse ne dura que trois semaines. » Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle ; encore les voyait-elle rarement. Louis XIV venait tous les jours chez elle après son dîner, avant et après le souper. Il y travaillait avec ses ministres, pendant que M^{me} de Maintenon s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage de main, ne s'empresant jamais de parler d'affaires d'état, paraissant souvent les ignorer, et rejetant bien loin ce qui avait la moindre apparence d'intrigue et de cabale. Elle était plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner ; et cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse que l'état d'indigence qu'elle avait éprouvé dans sa jeunesse. La modération qu'elle s'était prescrite l'empêcha de profiter de sa place, autant qu'elle aurait pu, pour faire tomber des dignités et de grands emplois dans sa famille. Elle n'avait

(1) Ce fait, quoique merveilleux, est attesté de manière à n'en pouvoir douter, et sert à prouver qu'il y a des vérités qui ne sont pas toujours vraisemblables, et qu'une trop grande déliance dans les histoires induit quelquefois en erreur. L'oracle étant accompli, elle fit chercher Barbé : mais il était mort ; le bien qu'elle voulut lui faire rejaillit sur ses enfants. Mademoiselle d'Aumale, aussi distinguée par ses rares qualités que par sa naissance, et qui jouissait à juste titre de l'intimité de madame de Maintenon, rapporte qu'en lui lisant un jour la vie du chevalier Bayard, où on lui prédit qu'il monterait au plus haut degré de considération, elle s'écria : *Voilà mon histoire : et c'est Barbé qui l'avait pronostiqué.* — On peut voir une prédiction semblable à l'article ARNON. Il serait aisé d'en citer d'autres également constatées. Dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article PRESENTIMENTS, on convient qu'il y a sur cet article des choses qu'on ne pourra jamais expliquer.

elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avait achetée des bienfaits du roi, et une pension de 48,000 livres. Le roi lui disait souvent : « Mais, madame, vous n'avez rien à vous. — Sire, répondait-elle, il ne vous est pas permis de me rien donner. » Elle n'oublia pas pourtant ses amis, ni les pauvres. Le marquis de Dangeau, Barillon, l'abbé Testu, Racine, Despréaux, Vardes, Bussi, Montchevreuil, M^{me} Scudéri, M^{me} Deshoulières, n'eurent qu'à se féliciter de l'avoir connue. M^{me} de Maintenon ne regardait sa faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait rendre léger. « Ma place, disait-elle, a bien des côtés fâcheux, mais aussi elle me procure le plaisir de donner. » Dès qu'elle vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa prière que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses et de 24 sœurs converses, pour élever et instruire *gratis* 300 jeunes demoiselles, qui devaient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40,000 écus de rente, et Louis XIV voulut qu'elle ne reçût de bienfaits que des rois et des reines de France. Les demoiselles devaient être âgées de 7 ans au moins, et de 12 ans au plus; elles n'y pouvaient demeurer que jusqu'à l'âge de 20 ans et trois mois, et en sortant on leur remettait 1,000 écus. M^{me} de Maintenon donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les règlements avec Godet Desmarais, évêque de Chartres. La fondatrice sut tenir un milieu entre l'orgueil des chapitres et les petitesse des couvents. Elle unit une vie très-régulière à une vie commode. L'éducation de Saint-Cyr devint, sous ses yeux, un modèle pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étaient distribués avec intelligence, et les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçait point leurs talents, on aidait leur naturel; on leur inspirait la vertu, on leur apprenait l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la musique, le dessin; on formait leur style par de petites compositions; on cultivait leur mémoire, on les corrigeait des prononciations de province. Le goût de M^{me} de Maintenon pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1715, elle se retira tout-à-fait à Saint-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisait les novices, tantôt elle partageait avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avait des demoiselles dans sa chambre, et leur enseignait les éléments de la religion, à lire, à écrire, à travailler, avec la douceur et la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par religion et par les goûts qu'elle inspire. La veuve de Louis XIV assistait régulièrement aux récréations, était de tous les jeux, et en inventait elle-même. Cette femme illustre mourut le 15 avril 1719 à 84 ans, pleurée à Saint-Cyr dont elle était la mère, et des pauvres dont elle était la plus généreuse bienfaitrice. Entre les portraits divers qu'on en a faits, nous rapporterons celui du dauphin, duc de Bourgogne, esprit juste et

solide, et dont le témoignage est ici particulièrement remarquable. « Une femme que la Providence élève » au-dessus de son état, et qui ne se méconnaît pas; » une femme qui se voit au comble de la faveur et n'a point d'ambition, qui n'a de richesses que pour secourir les malheureux, de crédit que pour les protéger; une femme qui ne donna jamais que des conseils pleins de sagesse, et qui ne craint rien tant que d'en donner; qui serait capable de conduire les plus grandes affaires, et qui ne voit de grande affaire pour elle-même que celle de son salut. » — Son frère, le comte d'Aubigné, lieutenant-général, gouverneur de Berry, homme dissipé et un peu vain, se retira sur la fin de ses jours dans une communauté, qu'il édifia par sa conversion. Sa sœur lui fit une pension de 10,000 livres, et se chargea de la régie de ses biens et du paiement de ses dettes. Il mourut en 1703; il n'avait qu'une fille, Françoise d'Aubigné, mariée en 1698 au duc de Noailles. Le père de M^{me} de Maintenon avait une sœur (Artémise d'Aubigné), qui épousa Benjamin de Valois, marquis de Vilette. M^{me} de Maintenon maria sa petite-fille, Marthe-Marguerite, à Jean-Anne de Tubière, marquis de Caylus: elle fut mère du comte de Caylus (*voy. ce nom*). On a imprimé ses *Souvenirs* en 1770, in-8, qui contiennent quelques anecdotes. — M^{me} de Maintenon est auteur comme M^{me} de Sévigné, parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Elles ont paru à Nancy en 1756, en 9 vol. in-12, et ont été réimprimées en 1807, 6 vol. in-12, avec une *notice* d'Auger; l'édition de 1815, 4 vol. in-8 ou in-12, n'est que la réimpression partielle de 1807. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, comme celles de M^{me} de Sévigné, mais avec un esprit différent. Le cœur et l'imagination dictaient celles-ci, elles respirent le sentiment, la liberté, la gaieté. Celles de M^{me} de Maintenon sont plus sérieuses, ou, si l'on veut, plus réfléchies; il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Son style froid, précis et austère, est plutôt celui d'un bon auteur, que celui d'une femme. Il y a moins de négligence, de répétitions, de minuties que dans celles de M^{me} de Sévigné. Mais une chose qu'il est nécessaire de savoir, c'est que l'éditeur des *Lettres* de M^{me} de Maintenon (La Beaumelle) les a altérées en une infinité d'endroits, où il fait dire à l'illustre dame des choses qu'elle n'a jamais pensées, et celles qu'elle a pensées, d'une manière dont elle ne les a jamais dites. L'éditeur publia en même temps 6 vol. in-12 de *Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me} de Maintenon*. Ils sont écrits d'un style pétillant et singulier, mais avec trop peu de circonspection, et avec encore moins d'exactitude. S'il y a plusieurs faits vrais et intéressants, il y en a aussi grand nombre de hasardés et de faux. (*Voy. BEAUMELLE*). Les *Lettres* et les *Mémoires* avec les *Souvenirs* de M^{me} de Caylus ont été réimprimés en 16 vol. in-12, Maestricht, 1778. On a publié, en 1826, *Lettres inédites de M^{me} de Maintenon et de M^{me} des Ursins*, 4 vol. in-8. M^{me} de Maintenon a composé aussi l'*Esprit de l'institut des filles de Saint-Louis*, publié par elle en 1699, in-12, et 1711, réimprimé par Renouard, 1808, in-18 et in-12. On a un *Main-*

tennoniana, in-8, qui est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées, de bons mots, etc., tirés des lettres de cette dame. L'auteur de ce recueil a fait pis que La Beaumelle : non-seulement il répète sans discernement les additions et altérations faites à ces lettres, mais il y a joint des notes aussi inutiles que plates et mauvaises. Sa *Vie*, publiée par M. Caraccioli en 1786, à Paris, 1 vol. in-12, pleine de détails intéressants, est en général sagement écrite, mais pas d'une manière assez ferme et conséquente. Voy. le *Journal historique et littéraire*, 13 octobre 1786, pag. 241. Depuis que le philosophisme s'est élevé contre tout ce qui tient aux intérêts et à la gloire de la religion, cette femme illustre est traitée d'une manière indigne dans une multitude de brochures. Ce n'est qu'en représentant (quoique très-faussement) M^{me} de Maintenon comme opposée à la révocation de l'édit de Nantes, que l'auteur de sa *Vie* espère la sauver de la haine philosophique. Encore convient-il lui-même que la calomnie ne l'a point épargnée. Mais la chose n'en restera pas là. A mesure que la révolution qui efface la religion et la piété se consommera, sa mémoire deviendra plus odieuse, et participera d'une manière plus marquée à l'opprobre des héros chrétiens. Et indépendamment de cette considération, quel tort n'a déjà pas fait à sa mémoire l'infidèle éditeur de ses *Lettres et des Mémoires pour servir à son histoire*; cet être amphibie, que les uns disent protestant, les autres, catholique, mais qu'aucune des deux communions ne doit être fort tentée de revendiquer!.... Adorons l'éternelle Providence qui abandonne la mémoire de ses serviteurs au parti de ses ennemis, qui permet qu'elle soit barbouillée par les sots et les méchants, pour nous déromper profondément de ce fantôme d'immortalité que les insensés se promettent dans la pensée et l'admiration des hommes. Voilà ce qui faisait dire à un philosophe qui avait cependant quelque droit au bruit humain : « Puissé-je mourir sans être pleuré! » puisse-je me dérober au monde, et n'y pas laisser » seulement une pierre qui apprenne où reposent » mes cendres! » On a de M^{me} de Genlis, M^{me} de Maintenon, 1814, 2 vol. in-8, roman historique; de M^{me} Suard, M^{me} de Maintenon peinte par elle-même, 1820, in-8; et enfin *Histoire de M^{me} de Maintenon*, par M. le duc de Noailles, 1848, 2 vol. in-8.

MAINUS (Jason), né à Pésaro en 1433 d'une famille obscure, fut l'artisan de sa fortune. Aussi prit-il pour devise : *Virtuti fortuna comes non defuit*. Il enseigna le droit avec tant de réputation, qu'il eut jusqu'à 3,000 disciples, et que Louis XII, roi de France, étant en Italie, honora son école par sa présence. Ce prince lui ayant demandé pourquoi il ne s'était pas marié, il répondit que c'était pour obtenir la pourpre à sa propre recommandation; mais Louis XII ne jugea pas à propos de la demander. Ce jurisconsulte mourut à Padoue en 1519, à 84 ans. Sa jeunesse avait été orageuse et libertine; mais l'âge le corrigea de tous ses vices. On a de lui des *Commentaires* sur les Pandectes et sur le Code de Justinien, in-fol., et d'autres ouvrages qui, pour la plupart, ne sont que des compilations.

* MAINVIELLE (Pierre), conventionnel, né en 1765, fils d'un riche marchand d'Avignon, était associé dans une maison de commerce quand la révolution éclata; il en embrassa les principes avec l'enthousiasme le plus exagéré, et figura dans toutes les scènes désastreuses qui affligèrent le Comtat. Il fut un de ceux qui provoquèrent les massacres du 11 juin 1791; participa au vol de l'argenterie des églises, fut lieutenant du féroce Patrix, et suivit Jourdan *Coupe-Tête* (voy. ce nom), dans l'expédition contre Carpentras qui tenait encore pour le saint Siège. Les atrocités commises par Mainvielle et ses compagnons, les firent arrêter, et on s'attendait à les voir condamner; mais l'amnistie du 19 mars 1792 les rendit à la liberté. Ramené en triomphe dans Avignon avec ses complices, il fut nommé député suppléant à la Convention, où il vint siéger après la démission de Robecqui en avril 1793. Sur la dénonciation de Duprat qui l'accusait d'avoir voulu l'assassiner, il fut arrêté en arrivant à Paris; mais justifié de ce crime, il alla prendre place à la Convention. Un décret d'accusation l'atteignit de nouveau le 31 juillet, comme complice de Barbaroux et un des correspondants des fédéralistes du midi. Il parut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort le 30 octobre 1795, et exécuté le lendemain. Il mourut avec cette espèce d'intrépidité que donnent les boissons fortes ou le délire du désespoir; et, jusqu'au dernier moment, lui et Duprat ne cessèrent de chanter la *Marseillaise*.

MAIRAN (Jean-Jacques D'ORTOUS de), physicien et mathématicien distingué, d'une famille noble de Béziers, naquit dans cette ville en 1678, et mourut d'une fluxion de poitrine à Paris le 20 février 1771. Il fut un des membres les plus illustres de l'académie des sciences et de l'académie française. Attaché de bonne heure à cette première compagnie, il succéda en 1741 à Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel. Il la remplit avec un succès distingué jusqu'en 1744, et montra le talent d'exprimer avec clarté les matières les plus abstraites. Chargé de trouver, pour jaugeer les vaisseaux, un nouveau procédé qui prévint les plaintes du commerce et les fraudes des marchands, il visita, avec Varignon qui lui fut associé pour ce travail, presque tous les ports de la Méditerranée (1721). Leur projet soumis à l'académie fut accueilli après quelques débats, et reçut la sanction du roi. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation sur la glace*, dont la dernière édition est de 1749, in-12. Ce morceau de physique, où il y a quelques idées systématiques, a été traduit en allemand et en italien. *Dissertation sur la cause de la lumière des phosphores*, 1717, in-12; *Traité historique et physique de l'aurore boréale*, imprimé, in-12, en 1735, et fort augmenté, 1754, in-4. L'auteur y développe un système plus savant que vraisemblable, et cherche dans l'atmosphère solaire ce qu'il faut certainement chercher dans la nôtre. *Lettres au P. Parennin, contenant diverses questions sur la Chine*, in-12 : ouvrage curieux, et où l'auteur cherchant à s'instruire instruit lui-même; un grand nombre de *Mémoires*, parmi ceux de l'académie des sciences

(depuis 1749), dont il donna quelques vol.; plusieurs *Dissertations* sur des matières particulières, qui ne forment que de petites brochures. Il serait à désirer qu'on les réunit. *Eloges des académiciens de l'académie des sciences, morts en 1741, 1742, 1743, in-12, 1747*. Il n'a pas cherché à imiter Fontenelle, mais à mieux faire que lui, et, au jugement de bien des gens, il y a réussi. Il était très-sensible aux critiques et aux éloges, et s'associait volontiers aux hommes et aux femmes qui distribuaient la célébrité; de là ses liaisons avec madame Geoffrin, qu'il fit sa légataire. Unissant beaucoup de douceur à une physionomie spirituelle et agréable, il eut l'art de s'insinuer dans les esprits et de se frayer un chemin à la fortune. Le duc d'Orléans, régent, l'honora d'une protection particulière, et lui légua sa montre par testament. M. le prince de Conti le combla de bienfaits. Le chancelier d'Aguesseau, remarquant en lui des vues nouvelles et des idées aussi fines qu'ingénieuses, le nomma président du *Journal des sçavants*, place qu'il remplit à la satisfaction du public et des gens de lettres. Mairan était lié avec Voltaire qui le consultait et avait pour lui beaucoup d'estime.

MAIRAULT (Adrien-Maurice), fils d'un receveur des décimes du clergé, né à Paris en 1708, mort dans cette ville en 1746, à 38 ans, était devenu veuf de la fille du marquis de Villiers. Cet écrivain avait l'esprit cultivé, un goût sain et beaucoup de littérature. Il fut très-lié avec l'abbé des Fontaines, et il travailla avec ce critique aux *Jugements sur les écrits modernes*. Nous connaissons de lui : une *Traduction des églogues de Némésien et Calpurnius*, en français, 1744, in-12, recommandable par sa fidélité et son élégance; l'*Histoire de la dernière révolution de Maroc*; diverses *Pièces fugitives*.

MAIRE (Guillaume le), né à Baracé en Anjou, eut part aux affaires les plus importantes de son temps, fut nommé évêque d'Angers en 1290, assista au concile général de Vienne en 1311, et mourut en 1317. On a de lui : un *Mémoire* sur ce qu'il convenait de régler au concile de Vienne. On le trouve dans *Raynaldus*, sans nom d'auteur. Un *Journal* important des principaux événements arrivés sous son épiscopat. Le père d'Achéry l'a inséré dans le tome 10^e de son *Spicilege*. Des *Status synodaux*, qui se trouvent dans le recueil des statuts du diocèse d'Angers. Gouffelle a écrit sa *Vie*, Angers, 1730, in-12.

MAIRE. Voy. MAJOR (Jean).

MAIRE (Jean le), poète français, né à Bavai dans le Hainaut, en 1473, mourut, suivant les uns, en 1524, et, suivant d'autres, vers l'an 1548. Il est auteur d'un poème allégorique, sous ce titre : *Les trois contes de Cupidon et d'Atropos, dont le premier fut inventé par Séraphin, poète italien; le 2^e et le 3^e de maître Jean le Maire*, Paris, 1525, in-8. On a encore de lui plusieurs autres poésies, dans lesquelles on remarque une imagination enjouée, de l'esprit et de la facilité; mais peu de justesse, point de goût, ni de délicatesse, ni même de décence. Une de ses productions les plus rares est le *Triomphe de trê-haute et très-puissante Dame, royne du Puils-d'Amour*, Lyon, 1539, in-8, pièce licencieuse, et qui désho-

nore les lettres. Ses *Illustrations des Gaules et singularités de Troyes*, Paris, 1512, in-fol., tiennent plus du roman que de l'histoire. L'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéide* de Virgile, et les *Métamorphoses* d'Ovide sont presque les seuls garants des faits qu'il avance. Il composa, à la louange de Marguerite d'Autriche, un livre intitulé *La Couronne margueritique*, imprimé à Lyon en 1549, où il rapporte des choses assez particulières de l'esprit et des réponses de cette princesse. On a encore de lui, *Traité des schismes et des conciles*, etc., Paris, 1512. Ce traité, qui n'est qu'une invective sanglante contre Jules II, a été reçu avec avidité par les protestants, qui l'ont traduit en latin, et en ont donné plusieurs éditions. Pierre de Saint-Julien, dans son livre *De l'antiquité et origine des Bourguignons*, liv. 2, page 389, parle en ces termes de notre auteur : « Le témoignage » (de Jean Le Maire) ne doit estre receu, quand il » est question de parler des papes, n'y de tout » l'estat ecclésiastique de l'Eglise romaine. Joine » que tous ceux qui l'ont privément congneu, sa- » vent qu'à l'infirmité de sa cervelle, le vin adjousta » tant, qu'enfin il mourut fol, et transporté en nn » hospital. »

MAIRE (Jacques le), fameux pilote hollandais, parti du Texel le 14 juin 1615 avec deux vaisseaux qu'il commandait, et découvrit en 1616 le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique. Il mourut à Batavia en prison, pour avoir donné atteinte aux privilèges de la compagnie hollandaise. On a une *relation* de son voyage dans un *Recueil de voyages à l'Amérique*, Amsterdam, 1722, in-fol., en latin.

MAIRET (Jean), poète tragique français, né à Besançon le 4 janvier 1604, fut gentilhomme du duc de Montmorency, auprès duquel il se signala dans deux batailles contre Soubise, chef du parti huguenot. Sa *Sophonisbe*, jouée en 1629, dans laquelle pour la première fois on observa les règles de l'unité, eut un grand succès, quoique les bienséances les plus communes y fussent violées. Admis à la cour il profita de son crédit pour obtenir en 1649 et faire renouveler en 1651 un traité de neutralité pour la Franche-Comté. Pour l'en récompenser, le parlement de Dole le nomma son résident à Paris; mais il n'occupa cette place que peu de temps, ayant été exilé à Besançon par le cardinal Mazarin, pour avoir fait l'éloge de la conduite qu'avait tenue alors le roi d'Espagne. A la paix des Pyrénées (1659), il obtint l'autorisation de revenir à Paris : il présenta à la reine-mère un sonnet médiocre sur la paix, qui lui fut payé mille louis d'or. Mairet, retiré sur la fin de ses jours à Besançon, qu'il n'avait pas vu sans plaisir passer avec le reste de la province de Franche-Comté sous le sceptre de Louis XIV, y mourut en 1686. On a de lui douze *Tragédies*, qui offrent quelques belles tirades, mais encore plus de mauvaises pointes et d'insipides jeux de mots. Quelques-unes de ses pièces pèchent contre les bonnes mœurs, et elles sont très-faiblement versifiées. Il est cependant le premier en France qui ait composé des ouvrages dignes du nom de *tragédies*, il ouvrit la carrière dans laquelle entra Rotrou, et ce ne fut qu'en les imitant que Corneille

parvint à les surpasser. On a imprimé en 1773 la *Sophonisbe*, in-4; *Le courtisan solitaire*, pièce qui n'est pas sans mérite; des *Poésies diverses*, assez médiocres; quelques écrits contre Corneille, qui firent plus de tort au censeur qu'à l'auteur critiqué. On peut consulter, pour plus de détails sur Mairai, l'*Histoire du théâtre français* et sa *Vie* par M. de Frasné, dans le tome 1^{er} du recueil des *Mémoires de l'académie de Besançon*.

MAIRONI DA PONTE (Jean), savant naturaliste, né à Bergame le 16 février 1748, occupait déjà en 1773 dans sa ville natale, la place de premier secrétaire du bureau de salubrité, lorsqu'il s'appliqua tout entier à l'étude des sciences naturelles, et surtout de la minéralogie sur laquelle il a publié un assez grand nombre de bons mémoires : ses *Trois règnes de la nature*, imprimés en 1821, sont un catalogue des productions de la province de Milan. Ses publications sur l'agriculture méritent aussi d'être citées avec éloge. En 1803 il avait été chargé d'une *Statistique du département de Serio*, et le travail qu'il publia fut si bien accueilli, que le ministre n'hésita pas à le présenter comme un modèle à suivre pour la statistique des autres cantons du royaume. Il était, depuis 1800, professeur d'histoire naturelle au Lycée de Bergame. Maironi mourut le 29 janvier 1833, âgé d'environ 85 ans. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire historique, politique et naturel de Bergamasque*, 1819, 3 vol. in-8.

MAIRONIS (François de), fameux cordelier, vit le jour à Maironès, village dans la vallée de Barcelonnette en Provence. Il enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il y fut surnommé le *Docteur éclairé*. C'est le premier qui soutint l'acte singulier appelé *Sorbonique*, dans lequel celui qui soutient est obligé de répondre aux difficultés qu'on lui propose depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans interruption. On a de François de Maironis divers *Traité*s de philosophie et de théologie, in-fol. Il mourut à Plaisance, ville de France, en 1325.

MAISEAUX. Voy. DESMAISEAUX.

MAISEROI, ou **MAIZEROI** (Paul-Gédéon-Joly de), natif de Metz en 1719, lieutenant-colonel du régiment de Bresse, infanterie, s'appliqua autant à la théorie qu'à la pratique de sa profession. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1776. Il mourut le 7 février 1780, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés; tels sont; *Traité des stratagèmes permis à la guerre*, 1763, in-8; *Traité des armes défensives*, 1767, in-4; *Cours de tactique théorique, pratique et historique*, 1766, 2 vol. in-8; *Supplément*, 1769, 2 vol. in-8; *Institutions militaires de l'empereur Léon*, traduites du grec, avec des notes, 1770, 2 vol. in-8; *Théorie de la guerre*, 1777, in-8; *Traité sur l'art des sièges et sur les machines des anciens*, 1778, in-8.

MAISIÈRES ou **MAIZIÈRES** (Philippe de) naquit dans le château de Maisières au diocèse d'Amiens, en 1312, porta successivement les armes en Sicile et en Aragon; revint en sa patrie, où il obtint un canonicat; entreprit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et servit un an dans les troupes des infidèles

pour s'instruire de leurs forces. Son mérite lui procura la place de chancelier de Pierre, successeur de Hugues de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, à qui ses conseils furent très-utiles. A son retour en France, l'an 1372, Charles V lui donna une charge de conseiller d'état, et le fit gouverneur du dauphin, depuis Charles VI. Enfin Maisières, dégoûté du monde, se retira l'an 1380 chez les célestins de Paris. Il y finit ses jours, sans prendre l'habit, ni faire les vœux, et mourut en 1405, après leur avoir légué tous ses biens. C'est lui qui obtint de Charles VI, en 1375, l'abrogation de la coutume que l'on avait alors de refuser le sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Les principaux ouvrages de Maisières sont : *Le Pèlerinage du pauvre pèlerin*; *Le Songe du pieux pèlerin*. Dans l'un il expose les règles de la vertu, et dans l'autre il donna les moyens de faire cesser les vices; *Le Poirier fleuri en faveur d'un grand prince*, manuscrit, etc. On lui a attribué le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., mais il est plutôt de Raoul de Presle. L'abbé Lebeuf a publié une *Notice* sur la vie de Philippe de Maisières, dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, tome 17, et le *Catalogue raisonné* de ses ouvrages dans le même recueil, tome 16.

MAISON (Nicolas-Joseph, marquis), maréchal de France, né en 1771 à Epinay, entra dans le 7^e bataillon de volontaires organisés à Paris en septembre 1792, et fut élu capitaine. Il se fit remarquer à la bataille de Jemmapes, où il sauva le drapeau de son bataillon; et dans la campagne suivante fut blessé devant Maubeuge; il prit part à la journée de Fleurus, et, blessé de nouveau à l'attaque du pont de Limbourg, fut fait chef de bataillon par Jourdan. Ayant rejoint la division de Bernadotte en Franconie, il suivit ce général en Italie et fit, comme officier d'état-major, la campagne que couronna le traité de Campo-Formio. Bernadotte, devenu ministre de la guerre, le fit son premier aide-camp, et le chargea de diverses missions dont il s'acquitta avec succès. Employé à l'armée de Hollande, puis à celle de l'Ouest, il fut après la paix d'Amiens, nommé commandant du département du Tanaro. Rappelé par Bernadotte à l'armée de Hanovre, il fit avec ce général la campagne de 1805, et se distingua particulièrement à Austerlitz. A la suite de cette victoire, nommé général de brigade, en 1806, il s'empara de Lubeck, dont il fut nommé gouverneur. Ayant passé en 1808 à l'armée d'Espagne, il s'y distingua à l'affaire d'Espinosa, et plus tard devant Madrid, où il fut blessé gravement. Forcé de rentrer en France, dès qu'il put reprendre du service, il fut employé à l'armée de Hollande, et après la retraite des Anglais, eut le commandement de différentes places. Dans la guerre contre la Russie en 1812, il montra beaucoup de valeur, notamment à Polotsk, et fut fait général de division sur le champ de bataille; il soutint ensuite la retraite avec un courage que n'affaiblirent point ses nombreuses blessures, et ne quitta l'armée qu'à Custringen. En 1813, il battit les Prussiens au pont de Willig, s'empara de Halle et de Leipzig, et plus tard prit une part glorieuse à la bataille livrée sous les murs de cette ville. Nommé,

le 22 décembre, commandant en chef de l'armée du Nord, il ne put, avec ses faibles ressources, qu'arrêter la marche d'un ennemi très-supérieur en nombre; mais il déploya dans cette campagne des talents militaires qui fixèrent sur lui l'attention de l'empereur. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit sa soumission au nouveau gouvernement, et créa pair de France, fut nommé gouverneur de Paris au mois de mars 1815. Désigné, peu de jours après, pour commander les troupes destinées à repousser Napoléon, il fut obligé de prendre la fuite, et suivit Louis XVIII à Gand. Rentré en France avec le roi, il reprit ses fonctions de gouverneur de Paris. Il fit partie du conseil de guerre qui déclara son incompetence pour juger le maréchal Ney, et peu de jours après, fut remplacé dans le gouvernement de Paris. Cette disgrâce dura peu. Quoiqu'il votât constamment à la chambre des pairs avec l'opposition, il sut conserver la confiance du roi, qui le fit membre de son conseil privé. Nommé en 1825 commandant en chef de l'expédition de Morée, à son retour, il fut fait maréchal de France. Les faveurs dont il avait été comblé par Charles X ne l'empêchèrent pas de se lier en 1830 avec les ennemis de ce malheureux prince, et il accepta la commission de l'accompagner de Rambouillet à Cherbourg. Nommé le 4 novembre ministre des affaires étrangères, il remit le portefeuille quelques jours après, et se rendit en ambassade à Vienne, puis en 1833 à Pétersbourg. Fait ministre de la guerre pendant son absence, il fut remplacé en 1837, vécut dès lors dans une retraite absolue, et mourut à Paris, le 13 février 1840.

* MAISONFORT (le marquis Louis de la), né en 1762, dans le Berry, était officier de cavalerie. Il servit dans l'armée des princes jusqu'à l'époque du licenciement, puis alla se fixer à Brunswick, où, de concert avec Fauche-Borel, il établit une imprimerie. Il renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la politique, et remplit diverses missions dans l'intérêt de la famille royale. Venu à Paris en 1800, il y fut découvert, enfermé au Temple et conduit à l'île d'Elbe, d'où il parvint à s'évader. Il se réfugia en Russie, et y trouva dans M. de Blacas un protecteur. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp et conseiller-d'état, chargé du contentieux de la maison du roi. Au mois de mars 1815, il suivit Louis XVIII à Gand et revint avec lui dans le mois de juillet. Deux mois plus tard il accompagna le duc de Berry, qui devait présider le collège électoral de Lille, et fut nommé député. Elu secrétaire de la chambre, il vota d'abord avec le côté droit, puis il s'attacha au ministère. Lors de la discussion sur la loi d'amnistie, il prononça un discours remarquable. Après la session, il fut créé directeur du domaine extraordinaire de la couronne et envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès du grand duc de Toscane. Revenu à Paris par congé, il retournait à son poste, lorsqu'il mourut à Lyon, le 5 octobre 1827, âgé de 65 ans, après avoir demandé et reçu les sacrements de la religion avec de grands sentiments de piété. Dès sa jeunesse il s'était fait connaître par des romances fort touchantes, entre autres celles

de *Griselidis et les Adieux de la présidente de Tourzel*, etc. En 1798, il fit imprimer des *Lettres sur la Mythologie* dans une édition de celles de Demoustier. On a de lui d'autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite : *Tableau politique de l'Europe depuis la bataille de Leipzig* (18 octobre 1813) jusqu'au 13 mars 1814, imprimé en Allemagne, et réimprimé en France sans nom d'auteur. *Etat réel de la France, à la fin de 1795, 1796*, 2 volumes in-8; il a eu part au *Dictionnaire biographique et historique des hommes marquants de la fin du XVIII^e siècle*, Hambourg, 1800, 3 vol. in-8; 2^e édit. 1806, 4 vol.

* MAISSIAT (Michel), ingénieur-géographe, né le 19 septembre 1770, à Nantua (Ain), fut nommé lieutenant dans le 5^e bataillon de volontaires de son département (1792). Envoyé avec un faible détachement dans une île du Rhin, au-dessous du village d'Hoerdt en avant de Lauterbourg, il y fut cerné le 20 août 1793 par l'armée victorieuse des Autrichiens : et cependant, au bout de 4 jours, il parvint à ramener la plus grande partie de ses troupes. Aux affaires de Tripstadt, il fut chargé de reconnaître seul une batterie, et bientôt entouré par les ennemis, faillit tomber en leur pouvoir; mais sa présence d'esprit le sauva et lui permit même de garantir l'armée d'une embuscade. L'habileté dont il fit preuve dans d'autres reconnaissances le fit appeler à l'état-major avec une commission d'ingénieur géographe, et ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1796 à 1800. Rentré en France, il continua de se livrer exclusivement à des travaux topographiques. Sa belle carte des quatre départements de la rive gauche du Rhin (Mont-Tonnerre, la Sarre, Rhin et Moselle, la Roër), fut en 1810 jugée digne du prix décennal. Nommé en 1818 professeur de topographie à l'école d'application du corps d'état-major, il est mort à Paris le 4 août 1822. On a de lui : *Tables portatives de projections et de verticales*, Aix-la-Chapelle, 1806; *Mémoire sur quelques changements faits à la boussole et au rapporteur*, Paris, 1812, in-8; *Tables des projections de ligne de plus grande pente, ou longueurs des hachures, calculées pour exprimer, dans les levés topographiques, le relief des montagnes, suivant la rapidité des pentes*, Paris, 1819, 2^e édit., 1822, in-12; *Notice sur une nouvelle échelle destinée à relever sur les plans et cartes topographiques la mesure des inclinaisons des pentes*, Paris, 1821, in-8, etc. Une *Notice sur sa Vie* a été publiée par M. Augoyat, Paris, 1822, in-8.

MAISTRE (Raoul le), né à Rouen, entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1570, y enseigna la théologie, et fut chargé de divers emplois honorables. Il est auteur d'un livre intitulé : *Origine des troubles de ce temps, discourant brièvement des princes illustres de la maison de Luxembourg*. Il donna aussi, en 1595, une *Description du siège de Rouen*.

MAISTRE (Antoine le), avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1608, d'Isaac le Maistre, maître des comptes, et de Catherine Arnauld, sœur du fameux Arnauld. Il plaida dès l'âge de 21 ans, et obtint tous les suffrages. Le chancelier Séguier le fit recevoir conseiller d'état, et lui

offrit la charge d'avocat-général au parlement de Metz ; mais il ne crut pas devoir l'accepter. Il se retira peu de temps après à Port-Royal, et y mourut en 1658, à 50 ans. On a de lui : des *Plaidoyers*, imprimés plusieurs fois, et beaucoup moins applaudis à présent qu'ils ne le furent lorsqu'il les prononça. Un auteur a dit, en parlant de Patru et de le Maistre : « On trouve dans ces deux hommes, » appelés les lumières du barreau, des applications forcées, un assemblage d'idées singulières » et de mots emphatiques, un ton de déclamateur ; » quelques belles images, il est vrai, mais souvent » hors de place ; le naturel sacrifié à l'art, et l'état » de la question presque toujours perdu de vue. » De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration que celle d'avoir passé longtemps pour des modèles. La *Traduction* du Traité du sacerdoce de saint Jean-Chrysostome, avec une belle préface, in-12 ; une *Vie de saint Bernard*, in-4 et in-8, sous le nom du sieur Lamy (toutes les éditions ne portent pas ce nom) : elle est moins estimée que celle du même saint par Villefore ; la *Traduction* de plusieurs traités de ce Père ; plusieurs *Ecrits* en faveur de Port-Royal ; la *Vie de D. Barthélémy des Martyrs*, avec du Fossé, Paris, 1663, in-4 ; Liège, 1697, in-8, bien écrite. Dupin, dans sa *Bibliothèque ecclésiastique du XVII^e siècle*, et l'abbé Goujet dans son *Supplément au Moréri*, lui attribuent l'*Apologie par feu M. l'abbé de Saint-Cyran*, 1644, in-4.

MAISTRE (Louis-Isaac le), plus connu sous le nom de Sacy, était frère du précédent et neveu d'Antoine Arnauld ; il naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études sous les yeux de l'abbé de Saint-Cyran, il fut élevé au sacerdoce en 1648, et choisi pour diriger les religieuses et les solitaires de Port-Royal-des-Champs. La réputation de janséniste qu'avait ce monastère lui occasionna des désagréments. Le directeur fut obligé de se cacher en 1660, et en 1661 il fut renfermé à la Bastille, d'où il sortit en 1668. Il demeura à Paris jusqu'en 1675, qu'il se retira à Port-Royal, et fut obligé d'en sortir en 1676. Il alla se fixer à Pomponne, et y mourut en 1684, à 71 ans. On a de lui : la *Traduction* de la Bible, avec des explications du sens spirituel et littéral, tirées des saints Pères ; du Fossé, Huré, Le Tourneux, en ont fait la plus grande partie. Cet ouvrage, plus élégant que savant, est en 32 vol. in-8, Paris, 1682 et années suivantes. C'est l'édition la plus estimée. L'auteur refit trois fois la *traduction du nouveau Testament*, parce que la première fois le style lui en parut trop recherché, et la seconde fois trop simple. On contredit l'édition de 32 vol. in-8, à Bruxelles, en 40 vol. in-12. Les meilleures éditions de cette version ont été faites à Bruxelles, 1700, 3 vol. in-4 ; à Amsterdam, sous le nom de Paris, 1711, 8 vol. in-12 ; à Paris en 1713, 2 vol. in-4 ; et en 1715, avec des *notes* et des *concordes*, 4 vol. in-fol. La traduction du père Carrières, aujourd'hui plus répandue, est moins élégante, mais plus fidèle, et surtout plus orthodoxe. La Bible de Sacy ne doit être lue qu'avec précaution : l'auteur, attaché au parti de Jansénius, y laisse percer quelquefois sa doctrine en interprétant à sa manière les passages

de l'écriture qui peuvent y avoir rapport ; une *Traduction des Psaumes*, selon l'hébreu et la Vulgate, in-12 ; une *Version des Homélies* de saint Chrysostome sur saint Matthieu, en 3 vol. in-8 ; la *Traduction* de l'imitation de Jésus-Christ, sous le nom de du Beuil, prieur de Saint-Val, Paris, 1665, in-8 ; celle de Phèdre, in-12, sous le nom de Saint-Aubin ; de *trois Comédies* de Térence, in-12 ; des *Lettres* de Bongars ; du *Poème* de saint Prosper sur les ingrats, in-12, en vers et en prose ; les *Enluminures de l'almanach des jésuites*, 1654, in-12, réimprimées en 1733. Il parut en 1653 une estampe qui représentait la déroute du jansénisme foudroyé par les deux puissances ; et la confusion des disciples de l'évêque d'Ypres, qui vont chercher un asile chez les calvinistes. Cette estampe irrita beaucoup les solitaires de Port-Royal. Sacy crut la faire tomber par ses *Enluminures*, dont Racine s'est moqué dans une de ses lettres. Il est assez étrange en effet que des gens de goût et de piété pussent écrire des satires qui blessaient l'un et l'autre ; *Heures de Port-Royal*, que les jésuites appelaient *Heures à la janséniste* ; et elles méritaient ce nom. L'Exercice durant la messe est tiré sans aucun changement de la Théologie familière de Saint-Cyran, condamnée en 1645 par M. de Gondy, archevêque de Paris, et à Rome en 1654. *Lettres de piété*, Paris, 1690, 2 vol. in-8. *L'Abrégé de l'histoire de la Bible*, avec des figures, publié sous le nom de *Royaumont*, qu'on attribue communément à M. de Sacy, est, selon quelques-uns, de Nicolas Fontaine, qui avait été son compagnon de prison, et qui a fait son éloge dans les *Mémoires de Port-Royal*. Cet ouvrage, beaucoup répandu, est sèchement écrit, d'une narration froide et parasite, quelquefois indiscrete et peu assortie à l'âge pour lequel il fut fait. Quoique les erreurs du parti n'y soient pas prodiguées, elles ne laissent pas de se montrer dans l'occasion. On l'a remplacé avantageusement par l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jésus-Christ*, Paris, 1791, 4 vol. in-12 ; et l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, 4 vol. in-12, Paris et Liège. Voyez le *Journal historique et littér.*, 1^{er} mai, 1791, p. 3.

MAISTRE (Pierre le), avocat au parlement de Paris, mort nonagénaire en 1728, acquit de grandes connaissances dans les détours obliques de la jurisprudence, et les consigna dans un excellent *Commentaire* sur la coutume de Paris, imprimé plusieurs fois ; la dernière édition est de 1741, in-fol. — On connaît encore de ce nom, Charles-François-Nicolas le MAISTRE, sieur de Claville, mort en 1740, président au bureau des finances de Rouen, et auteur du *Traité du vrai mérite*, 2 parties in-12, Paris, 1734 ; ouvrage qui a eu une vogue étonnante. C'est un mélange de prose, de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale, de philosophie, de littérature, etc.

* MAISTRE (Joseph, comte de), écrivain politique et religieux, naquit à Chambéry, le 1^{er} avril 1753, d'une ancienne famille originaire du Langue-doc : son père était président du sénat de Savoie. Après avoir fait de bonnes études et pris ses grades à l'université de Turin, il entra en 1773 dans la

magistrature, et muni d'une charge dans sa ville natale, se distingua par son application à ses devoirs et par la maturité de son jugement. En 1784, chargé du discours de rentrée du sénat, il fit entendre ces paroles vraiment prophétiques : *Le siècle se distingue par un esprit destructeur qui n'a rien épargné, lois, coutumes, institutions politiques : il a tout attaqué, tout ébranlé, et le ravage s'étendra jusqu'à des bornes qu'on n'aperçoit point encore.* L'invasion de la Savoie, en 1792, l'obligea de se retirer à Turin, et, fidèle à son prince, il le suivit dans sa fuite; mais quelques mois après il revint à Chambéry, puis s'établit à Lausanne, où tout en entretenant avec son souverain une correspondance active, il composa l'ouvrage sur *la France*, qui fonda sa réputation. Rappelé à Turin en 1797, il quitta de nouveau cette ville pour se rendre à Venise, où il attendit les événements. En 1799, il fut nommé régent de la grande-chancellerie du royaume de Sardaigne, et en 1803 ministre plénipotentiaire à St.-Petersbourg. Pendant un séjour de 14 ans dans cette cour, il se fit connaître par ses talents diplomatiques, et en même temps par la fermeté de ses principes et la sagesse de sa conduite. Revenu à Turin en 1817, de nouvelles dignités l'attendaient à la cour de son roi; et à sa mort, arrivée le 25 février 1821, il était ministre d'état, régent de la grande-chancellerie de Sardaigne, membre de l'académie de Turin et grand-croix de l'ordre de St.-Maurice et St.-Lazare. Toute la vie politique et littéraire du comte de Maistre peut se résumer dans une opposition constante aux principes de la philosophie moderne, et aux maximes que la révolution française a proclamées. Lorsqu'il vit s'approcher sa dernière heure, il puisa dans la religion qu'il avait pratiquée toute sa vie, des secours efficaces et des consolations puissantes. Peu de temps auparavant il écrivait à M. de Marcellus, ces paroles remarquables : « Je sens que ma santé et mon esprit » s'affaiblissent tous les jours. *Hic jacet!* voilà ce » qui va bientôt me rester de tous les biens de ce » monde. *Je finis avec l'Europe*, c'est s'en aller en » bonne compagnie... » Ses principaux écrits sont : *Considérations sur la France*, Londres (Lausanne), 1794, in-8. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; la seule revue et corrigée par l'auteur est celle de Paris, 1821, in-8; *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, Pétersbourg, 1810, in-8; 5^e édit., Paris, 1821, in-8, avec des *Considérations*, etc. L'auteur établit, que la puissance divine est la source immédiate de toute autorité sur la terre; et montre que c'est en attaquant la religion, que dans tous les temps les novateurs ont préludé à la destruction de l'ordre établi..... « Ton- » jours il y a eu des religions sur la terre, et tou- » jours il y a eu des impies qui les ont combattues : » toujours aussi l'impiété fut un crime; car comme » il ne peut y avoir de religion fausse sans aucun » mélange de vrai, il ne peut y avoir d'impiété qui » ne combatte quelque vérité divine plus ou moins » défigurée; mais il ne peut y avoir de véritable » impiété qu'au sein de la véritable religion; et,

» par une conséquence nécessaire, jamais l'impiété » n'a pu produire dans les temps passés les maux » qu'elle a produits de nos jours; car elle est tou- » jours coupable, en raison des lumières qui l'en- » vironnent. C'est par cette règle qu'il faut juger » le xviii^e siècle; car c'est sous ce point de vue » qu'il ne ressemble à aucun autre. On entend » dire assez communément que tous les siècles se » ressemblent, et que tous les hommes ont toujours » été les mêmes; mais il faut bien se garder de ces » maximes générales, que la légèreté invente pour » se dispenser de réfléchir. Tous les siècles au con- » traire, et toutes les nations manifestent un ca- » ractère particulier et distinctif qu'il faut consi- » dérer soigneusement. Sans doute il y a eu tou- » jours des vices dans le monde; mais ces vices » peuvent différer en quantité, en nature, en qua- » lité dominante et en intensité : or, quoiqu'il y ait » toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, » avant le xviii^e siècle, et au sein du christianisme, » une insurrection contre Dieu! jamais, surtout, » on n'avait vu une conspiration sacrilège de tous » les talents contre leur auteur : or, c'est ce que » nous avons vu de nos jours.... » Et plus bas : » Ce ne fut donc que dans la première partie du » xviii^e siècle, que l'impiété devint réellement une » puissance. On la voit d'abord s'étendre de toutes » parts avec une rapidité inconcevable. Du palais à » la cabane, elle se glisse partout, elle infeste » tout; elle a des chemins invisibles, une action » cachée, mais infaillible..... Par un prestige in- » concevable, elle se fait aimer de ceux même » dont elle est la plus mortelle ennemie..... » *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, trad. du grec de Plutarque, avec des notes, Lyon, 1816, in 8; *Du Pape*, Lyon, 1819, 2^e édit., augmentée, 1821, 2 vol. in-8. L'auteur considère le pape sous quatre points de vue, savoir : 1^o dans ses rapports avec l'Eglise catholique; 2^o avec les souverainetés temporelles; 3^o avec la civilisation et le bonheur des peuples; 4^o avec les églises schismatiques. En parlant de l'infailibilité du pape, l'auteur s'exprime ainsi : « L'infailibilité dans l'ordre spirituel et la souve- » raineté dans l'ordre temporel sont deux mots » synonymes : l'un et l'autre expriment cette haute » puissance qui les domine toutes, et dont toutes les » autres dérivent. Quand nous disons que l'Eglise » est infailible, nous ne demandons pour elle au- » cun privilège particulier; nous demandons seule- » ment qu'elle jouisse du droit commun à toutes » souverainetés possibles, qui toutes agissent né- » cessairement comme infailibles; car tout gouver- » nement est absolu, et du moment qu'on peut lui » résister, sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il » n'existe plus. La souveraineté a des formes diffé- » rentes sans doute; elle ne parle pas à Constan- » tinople comme à Londres; mais, quand elle a » parlé de part et d'autres à sa manière, le bill est » sans appel comme le fecta. Il en est de même de » l'Eglise, il faut qu'elle soit gouvernée; autrement » il n'y aurait plus d'agrégation, plus d'ensemble, » plus d'unité..... » Ce principe, juste dans le fond, est susceptible d'une certaine modification, qui ne

détruit cependant pas l'argument de M. de Maistre. Cependant « on peut dire, dans un sens très-vrai, » que le concile universel est au-dessus du pape : » car, comme il ne saurait y avoir de concile de ce » genre sans pape, si l'on peut dire que le pape et » l'épiscopat entier sont au-dessus du pape, ou en » d'autres termes, que le pape seul ne peut re- » venir sur un dogme décidé par lui et les évêques » réunis en concile général, le pape et le bon sens » en demeureront d'accord. *Ne nous battons plus,* » dit Thomassin, *pour savoir si le concile œumé- » nique est au-dessus ou au-dessous du pape, mais » reconnaissons que le pape, au milieu du concile, » est au-dessus de lui-même, et que le concile privé » de son chef est au-dessous de lui-même.* » (L'Ami de la Religion, tom. 23, pag. 99). De l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife, pour servir de suite à l'ouvrage intitulé Du Pape, Lyon, 1822 (posthume). M. l'abbé Baston publia : *Réclamations pour l'Eglise de France, et pour la vérité,* contre l'ouvrage de M. de Maistre, etc.; *Les Soirées de Saint-Petersbourg, ou Entretiens, etc.,* Paris, 1821, 2 vol. in-8. A travers quelques légers défauts auxquels l'auteur se laisse entraîner par un zèle, louable dans son origine, on remarque dans ces entretiens une morale pure et religieuse, l'amour de l'ordre et de la justice, de l'élevation dans la pensée, de la force et de l'éloquence dans le style. Il a paru dans un recueil d'*Opuscules théologiques*, Paris, 1822, in-8; une *Défense des soirées de Saint-Petersbourg par un ami de la sagesse et de la vérité. Examen de la philosophie de Bacon, où l'on traite différentes questions de philosophie nationale*, Paris, 1836, 2 vol. in-8. M. de Maistre avait un cœur droit et sincère, un esprit profond et élevé. Affable, bienfaisant, très-attaché à la religion, sa conversation était très-spirituelle, excepté quand il causait avec M^{me} de Staël, à laquelle il laissait par modestie l'honneur de briller; honneur qu'elle savait réclamer en toute occasion. Peut-être dans ses écrits a-t-il rêvé une perfectibilité impossible pour l'espèce humaine; mais les éloges que lui ont donnés ses contemporains ne seront pas désavoués par la postérité. On trouve une *Not ce* sur le comte de Maistre dans le *Journal de Savoie*, 1821, (n^o XI), pag. 97-101.

MAISTRE (le comte Xavier de), frère cadet du précédent, entra dans sa jeunesse au service de Russie et parvint au grade de général. Dans les loisirs que ses devoirs lui laissaient, il a composé différents opuscules qui lui assignent un rang distingué dans la littérature. La plupart ont été réimprimés plusieurs fois séparément. Des éditions complètes, la meilleure est celle de Paris, 1828, 2 vol. in-8, contenant : *Voyage et expédition nocturne autour de ma chambre; Le Lépreux de la cité d'Aoste; Les prisonniers du Caucase; et la Jeune Sibérienne.*

MAITRE-JEAN (Antoine), de Méry, près Troyes. Après d'excellentes études à Paris, l'amour du pays natal le ramena à Méry, où il passa ses jours dans l'exercice de la chirurgie. Il donna au commencement du XVIII^e siècle, chez Le Febvre, imprimeur à Troyes, un *Traité des maladies de l'œil* (1707, in-4). Cet ouvrage qui, faute de préneurs, fut d'un

débit très-difficile, est devenu loi pour tous les oculistes : il a été cinq ou six fois réimprimé, et traduit en toutes les langues. Les lumières de Maître-Jean, dans la chirurgie, étaient le résultat des connaissances profondes qu'il avait cultivées, en étudiant, dans tout le cours de sa vie, sur tous les objets relatifs à l'art de guérir. Il avait été élève du célèbre Méry, avec qui il entretenait une correspondance suivie.

MAITTAIRE (Michel), grammairien et bibliographe, né en France en 1668, de parents protestants qui se réfugièrent en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, s'est signalé par sa vaste érudition. La république des lettres lui doit : de bonnes éditions de quelques auteurs anciens, entre autres du *Corpus poetarum latinorum*, Londres, 1713 à 1722, 27 vol. in-12; *Annales typographici*, La Haye, Amsterdam et Londres, 1719-41, 3 tom. ou 9 vol. in-4 : le tome 2 a paru en 1722, le tome 3 en 1725. Cet ouvrage, plein de détails bibliographiques curieux et recherchés, et auquel on ne peut reprocher que très-peu de fautes, comprend le titre de tous les livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1557. En 1733, Maittaire a donné une nouvelle édition du tome 1^{er}, qui porte pour titre tome 4^e; elle est considérablement augmentée. Cependant l'auteur avertit qu'il y faut toujours joindre la première édition de 1719, parce qu'il s'y trouve des choses non réimprimées dans la seconde. Enfin, en 1741, a paru la *Table* de l'ouvrage, sous le titre de tom. 5^e, en 2 parties. Ce volume est le plus utile. *Historia Stephanorum*, Londres, 1709, in-8 : c'est l'histoire des Etienne, imprimeurs de Paris; *Historia typographorum aliquot parisiensium*, ib., 1717, 2 tom. en 1 vol. in-8; *Græcæ linguæ dialecti*, Londres, 1706, 1742, in-8; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum curmina*, gr.-lat., Londres, 1722, in-4. Maittaire obtint la permission de venir en France, où il se lia avec les principaux savants. Au lieu de se plaindre de son exil, on l'entendait rendre justice aux bonnes intentions de Louis XIV. Maittaire mourut à Londres le 7 août 1747.

MAIUS (Junianus), gentilhomme napolitain, enseigna les belles-lettres à Naples, avec réputation, sur la fin du XV^e siècle, et eut pour disciples le célèbre Sannazar. Il se mêlait d'interpréter les songes, et il se fit un nom en ce genre : tant il est facile d'abuser le public, curieux de savoir l'avenir ! On a de lui : des *Epttres*; un Dictionnaire intitulé : *Opus de priscorum proprietate verborum*, Naples, 1475, in-fol. réimprimé à Trévise en 1477; une *Edition* de Pline le Jeune, Naples, 1476, in-fol.

MAIUS (Jean-Henri), théologien luthérien, né à Pfortzheim, dans le marquisat de Bade-Dourlach, en 1653, était très-versé dans la littérature hébraïque. Il enseigna les langues orientales avec réputation dans plusieurs académies, et en dernier lieu à Giessen, où il fut pasteur, et où il mourut l'an 1719. Il était profond dans l'antiquité sacrée et profane. On a de Maius un très-grand nombre d'ouvrages; on y trouve beaucoup de savoir, mais aussi presque partout les préjugés de sa secte. Les principaux sont : *Historia animalium Scriptura sacra*,

in-8; *Vita J. Reuchlini*, 1687, in-8; *Examen Historiæ criticæ Ricardi Simonis*, in-4; *Synopsis theologiæ symbolicæ*, in-4; — *moralis*, in-4, — *et judaica*, in-4; *Introductio ad studium philologicum, criticum et exegeticum*, in-4; *Paraphrasis Epistolæ ad Hebræos*, in-4; *Theologia evangelica*, 1701, et 1719, 4 parties in-4; *Animadversiones et supplementa ad Cocceii hebræum*, 1703, in-fol.; *Œconomia temporum veteris et novi Testamenti*, in-4; *Synopsis theologiæ christianæ*, in-4; *Theologia Lutheri*, in-4; *Theologia prophetica*, in-4; *Harmonia evangelica*, in-4; *Historia reformationis Lutheri*, in-4; *Dissertationes philologicæ et exegeticæ*, Francfort, 1711, 2 vol. in-4, etc. Il a aussi donné une *Édition* de la Bible hébraïque, in-4. Son fils, de même nom que lui, s'est distingué dans la connaissance du grec et des langues orientales.

MAJO. Voy. MAIUS.

MAJOLI (Simon), né à Aoste en Piémont, devint évêque de Volturara dans le royaume de Naples, et mourut vers l'an 1598. C'était un grand compilateur. Il s'est fait connaître surtout par son ouvrage intitulé *Dies Caniculares*, imprimé plusieurs fois in-4 et in-fol. traduit en français par Rosset, Paris, 1610 et 1643, in-4.

MAJOR (Georges), disciple de Luther, né à Nuremberg en 1502, fut élevé à la cour de Frédéric III, duc de Saxe; enseigna à Magdebourg, puis à Wittenberg; fut ministre à Eisleben, et mourut en 1574, à 72 ans. Tandis que le maître rejetait la nécessité des bonnes œuvres, le disciple soutenait qu'elles étaient si essentiellement nécessaires pour le salut, que les petits enfants ne sauraient être justifiés sans elles. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol. Ses partisans furent nommés *Majorités*.

MAJOR ou LE MAIRE (Jean), né en 1468, à Haddington en Ecosse, vint jeune à Paris, et fit ses études au collège de Sainte-Barbe, puis à celui de Montaigu. Il y devint professeur de philosophie et de théologie, et enseigna l'une et l'autre avec réputation. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1506, et mourut en Ecosse l'an 1530, âgé de 82 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la Grande-Bretagne*, en six livres; elle finit au mariage de Henri VIII, avec Catherine d'Aragon. Cet ouvrage, superficiel et peu exact, fut publié en 1521; Des *Commentaires* sur les Evangiles, sur le Maître des sentences, etc., in-fol. 1529, où l'on a cru voir des principes peu différents de ceux de Richer. On lui attribue faussement un livre intitulé *Le grand Miroir des exemples*, imprimé à Douai, 1605, in-4; mais dont la première édition est de 1481, et qui ne peut par conséquent être de lui.

MAJOR (Jean-Daniel), médecin, né à Breslaw en 1634, exerça longtemps ses talents à Hambourg. Il fut fait en 1665 professeur en médecine dans l'université de Kiel, qui venait d'être fondée; il fut aussi directeur du jardin des plantes, et mourut le 3 août 1693 à Stockholm, où il avait été appelé par Charles XI. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Lithologia curiosa sive de animalibus et plantis in lapidem conversis*, 1662, in-4; *De cancri et serpentibus petrefactis*, 1664,

in-4; *Historia anatomica*, 1666, in-fol. Sa Vie, celle de son père et d'un de ses frères ont été réunies dans une notice intitulée : *Vita et scripta Eliæ Majoris, filiorumque Eliæ et Joh. Danielis*. On la trouve dans les *Dissertationes anthologicae* de G.-Ch. Gebauer, Leipzig, 1733, in-8.

MAJORAGIO ou MAJORAGIUS (Antoine-Marie CONTI, connu sous le nom de), ainsi nommé d'un village dans le territoire de Milan, où il naquit le 26 octobre 1514, se rendit habile dans les belles-lettres, et enseigna à Milan avec une réputation extraordinaire. Il avait été l'élève des célèbres Maggi et Alciat, et ami du savant Ricci. Majoragio fut le premier qui introduisit dans les écoles l'usage des déclamations pratiqué parmi les anciens, et qui excita le génie de quelques jeunes gens. Ses succès lui firent des jaloux. On lui intenta un procès, sur ce qu'il avait changé son nom d'*Antonius-Maria* en celui de *Marcus-Antonius Majorianus*. Il se tira d'affaire en disant qu'il n'y avait aucun exemple dans les auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appelé *Antonius-Maria*. Cette raison pédantesque ferma la bouche à l'envie. Majoragio jouit tranquillement de son nom et de sa gloire jusqu'à sa mort, arrivée le 4 avril 1553, à 41 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur la *Rhétorique* d'Aristote, in-fol. sur l'*Orateur* de Cicéron et sur Virgile, in-fol.; plusieurs traités, entre autres : *De senatu romano*, in-4; *De risu oratorio et urbano*; *De nominibus propriis veterum Romanorum*; un recueil de *Harangues latines*, etc., Leipzig, 1628, in-8. Tous ces ouvrages respirent l'érudition.

MAJORIEN (Flavius Julius Valérius Majorianus Augustus), empereur d'Occident, était fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'empire en 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Tout ce qu'on sait de sa famille, c'est que son père avait toujours été attaché au célèbre Aétius, général sous Valentinien III, et que son aïeul maternel avait été général des troupes de la Pannonie sous le grand Théodose. Majorien suivit la fortune du fameux Ricimer, qui paraissait dédaigner un trône, mais qui voulait régner sous les auspices d'un monarque impuissant. Les vertus civiles et militaires de Majorien lui méritèrent le trône impérial. Dès qu'il y fut monté il réduisit les Visigoths, et forma le projet de perdre les Vandales. Pour mieux connaître les forces de ses ennemis, il se déguise, passe en Afrique, et va trouver Genséric leur roi, en qualité d'ambassadeur, sous prétexte de lui faire des propositions de paix. Il remarque dans le monarque vandale plus de fierté que de valeur; ne trouve dans ses troupes, ni discipline, ni courage, et aperçoit dans ses sujets un penchant extrême à la révolte. De retour en Italie, il hata les préparatifs de la guerre et passa en Afrique. Genséric n'avait plus d'espoir, et sa perte était assurée, s'il n'eût trouvé des traitres parmi les Romains, qui lui livrèrent la plus grande partie de leurs vaisseaux. Majorien repassa en Italie pour réparer sa perte. Le Vandale, craignant les armes de ce héros, lui fit demander la paix et l'obtint. Ricimer, généralissime des troupes de Majorien, jaloux de la gloire que ce prince s'était acquise, fit soulever l'armée, et massacra l'empereur

en 461, après un règne de 3 ans et quelques mois. Majorien était un prince courageux, entreprenant, actif, vigilant, aimé de ses sujets et craint de ses ennemis. Aussi aimable en particulier que grand en public, il était doux, gai, complaisant. Les belles-lettres en temps de paix étaient sa principale occupation.

MAJORIN, premier évêque des donatistes en Afrique, vers l'an 306. Il avait été domestique de Lucile, dame fameuse dans cette secte, et fut ordonné pour l'opposer à Cécilien. Quoique Majorien ait été le premier évêque de ce peuple de rebelles, il ne lui donna pas son nom; Donat, son successeur, eut ce malheureux avantage.

MAKOWSKI. Voy. Maccovius.

MALABRANCA (Latin), dominicain, neveu du pape Nicolas III, fait cardinal et évêque de Velletri en 1278, puis légat de Bologne, fut chargé des affaires les plus délicates : il rétablit la paix dans Florence, qui était déchirée par les Guelfes et les Gibelins, et s'acquit l'estime et l'affection des peuples par son intégrité et ses talents. Il mourut en 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ*, que d'autres croient être de Humbert, 5^e général des dominicains.— Il avait pour parent Hugolin MALABRANCA, qui de religieux augustin devint évêque de Rimini, puis patriarche de Constantinople vers 1290, et dont on a quelques ouvrages de théologie.

MALACHIE, en hébreu l'envoyé du Seigneur, fut le dernier des douze petits prophètes, et de tous les prophètes de l'ancien testament. Origène et Tertulien ont pris occasion de ce nom qui signifie aussi *ange du Seigneur*, pour avancer que ce prophète avait été effectivement un ange qui prenait une forme humaine pour prophétiser. Mais ce sentiment n'est pas suivi et ne doit pas l'être; il sert seulement à prouver que les grands hommes ont quelquefois du goût pour l'extraordinaire. D'autres croient avec les Juifs que Malachie est le même qu'Esdras, mais cette opinion manque de preuves : presque tous les saints Pères et les meilleurs interprètes sont d'un avis contraire. L'opinion commune est qu'il était de la tribu de Zabulon, né à Sopha. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Malachie a prophétisé du temps de Néhémie, sous le règne d'Artaxerxès Longue-main, dans le temps où il y avait parmi les prêtres et le peuple de Juda de grands désordres, contre lesquels le prophète s'élève, c'est-à-dire vers 408 jusqu'à 412 avant J.-C. Les prophéties qui nous restent de lui sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il prédit l'abolition des sacrifices judaïques, l'institution d'un nouveau sacrifice qui serait offert dans tout l'univers. Il instruit les prêtres de la pureté qu'ils doivent apporter dans leurs offrandes, et prédit le jugement dernier et la venue d'Elie. Parmi les commentateurs de Malachie, on remarque saint Jérôme, Théodoret, Jonathan ben-Uziel, Kimchi, Aben-Ezra, Mélancthon, Gabriel d'Acosta, Ed. Pococke, Jean-Fischer, dom Calmet, Augustin de Quiros et Rosenmüller.

MALACHIE (saint), né à Armagh en Irlande, l'an 1094, fut successivement abbé de Benchor, évêque de Connor, et enfin archevêque d'Armagh en 1127.

Il se démit de son archevêché en 1138, après avoir donné une nouvelle face à son diocèse par son zèle et ses exemples. Il mourut à Clairvaux entre les bras de saint Bernard, son ami, en 1148. On lui attribue des *Prophéties* sur tous les papes depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde; mais cet ouvrage a été fabriqué, dit-on, dans le conclave de 1590, par les partisans du cardinal Simoncelli, qui eurent soin de bien caractériser celui qu'ils voulaient élever au souverain pontificat. Saint Bernard, qui a écrit la *Vie de saint Malachie* et qui a rapporté ses moindres prédictions, ne fait aucune mention de celles-ci. Aucun auteur n'en a parlé avant le commencement du xvii^e siècle. Ce silence de 400 ans est une forte preuve de supposition. On peut voir le père Menestrier, dans son *Traité sur les prophéties attribuées à saint Malachie*. Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les symboles prophétiques, trouvent toujours quelque allusion, forcée ou vraisemblable, dans le pays des papes, leurs noms, leurs armes, leur naissance, leurs talents, le titre de leur cardinalat, les dignités qu'ils ont possédées, etc., etc. Par exemple, la prophétie qui regarde Urbain VIII était *Lilium et Rosæ*. Elle s'est accomplie à la lettre, disent les interprètes; car ce pape avait dans ses armoiries des abeilles qui sucent les lis et les roses. Il faut convenir néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces dénominations qui s'accordent avec des circonstances remarquables, comme celles de *Peregrinus apostolicus*, qui, dans cette longue liste de succession, désigne Pie VI, et qui paraît bien vérifiée par le voyage de ce pape en Allemagne, entrepris pour les intérêts de l'Eglise et du siège apostolique. La vie de saint Malachie écrite en latin par saint Bernard a été traduite en italien par le père Maffei. Jean Germano a publié *Vita, gesti e predizioni del padre san Malachia*, Naples, 1670, 2 vol. in-4.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689, à Mercajo, dans le Milanais, passa de bonne heure en Amérique, où il remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de missionnaire dans le Maragnan et le Brésil. Il y aurait probablement terminé ses jours, si la reine de Portugal, Marie-Anne d'Autriche ne l'eût appelé à Lisbonne pour lui donner sa confiance dans les affaires qui regardaient la religion. Don Jean V n'eut pas moins de considération pour ce religieux, qu'il regardait comme un homme de Dieu. En 1750, lorsqu'il revint pour la seconde fois, le roi Joseph alla le recevoir en personne, tant était grande la vénération qu'il avait pour ce jésuite. Dans le temps du tremblement de terre, en 1755, il s'éleva avec beaucoup de liberté contre les désordres de la capitale, et publia : *Judicium de vera causa terræ motus quem passa est Uliassipo die 1 nov. 1755*. Ce zèle déplut à certaines personnes, et ceux qui étaient persuadés que les événements naturels ne tenaient en rien aux dispositions de la Providence le regardèrent comme un homme égaré : tandis que la plupart ne voyaient dans ses prédications que les notions toutes simples du christianisme. Un ancien père de l'Eglise (saint Ephrem), avait fait sur le même sujet une touchante homélie, où l'on trouve toutes les raisons que Malagrida dé-

veloppait dans son ouvrage ; conforme d'ailleurs aux sentiments de l'Eglise, qui, dans l'oraison *Contra terræ motus*, s'exprime de la sorte : *Terram quam vidimus nostris iniquitatibus tremantem, superno munere firma, ut mortalium corda cognoscant, et te indignante talia flagella prodire, et te miserante cessare* (1). Le 11 janvier 1759, il fut arrêté comme complice du duc d'Aveiro (voy. ce nom), et le 12 déclaré coupable de lèse-majesté. Après trois ans de prison, on le tira de son cachot, et, sans dire un mot du crime qu'on lui avait attribué, on le livra à l'inquisition comme faux prophète et faux dévot. L'inquisiteur général, D. Jean de Bragança, frère du roi, avec tous les assesseurs du tribunal, refusèrent de le trouver coupable. On créa un nouveau tribunal, présidé par Paul Carvalho, frère du ministre, et on instruisit le jugement du prisonnier sur deux ouvrages qu'on prétend qu'il a composés dans sa prison : la *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne* et la *Vie et empire de l'Antechrist* : ouvrages qui, s'ils étaient réels, ne prouveraient qu'un simple délire dans ce vieillard, affaibli par les horreurs d'une prison de trois ans. Mais il paraît certain que les prétendus fragments qui en ont été cités dans le procès de Malagrida, sont de la composition du fameux P. Norbert, qui écrivait alors à la solde de Carvalho, sous le nom de l'abbé Platel. C'est au moins ce qu'avance un auteur dont la saine critique égale l'élégance du style. Nous le laisserons parler un moment : *Duo illa opuscula quæ nullus mortalium adhuc vidit, aut videbit unquam, alterum inscriptum a Malagrida Vita sanctæ Annæ, alterum Historia imperii Antichristi, a Malagrida, ut fingunt, in carcere conscripta merum fuisse boni Platelii commentum, multi non sine argumentis arbitrantur. Quid enim? Abhorrebatne iste Platelius a moribus illius Norberti, qui supposititium juliopolitani episcopi approbationem, nimirum episcopi manum mentitus, famosæ orationi funebri apposuit? qui, teste P. Thoma de Poitiers, alia multa in hoc ipso genere facitavit? Adde quod absurdissimæ delirationes, perridiculæ ineptiæ, fatuitas et stultitia, quibus redundant illa fragmenta, quæ ex commemoratis Malagridæ supposititiis opusculis excerpta esse dicuntur, sane olent cerebrum hominis aut mente capti, aut super quam dici possit, stolidi, bardi atque insciti. Nego igitur ea Malagridæ fuisse; nam cujus Malagridæa fuisse dicamus? Malagridæne mente capti? at reclamant domini quæsitores, qui eum capitulis damnarunt, et, quam maxima possunt contentione, nobis persuadere conantur, Malagridam mentis compotem ea scripsisse; qua quidem tanta, tamque diligenti assertionem existimationi suæ consulere voluerunt, ne scilicet quisquam suspicari posset, hominem amentem ob ea quæ in amentia ipsa scripsisset, ultimo supplicio ab æquissimis iudicibus affectum fuisse. An Malagridæ sana mente utentis? at quis sibi persuadent tam inepte, tamque stolide scribere potuisse*

*jesuitam, qualis erat Malagrida, non mediocriter literatum, et non modo in severioribus disciplinis satis eruditum, verum etiam in amœnioribus probe versatum, ut argumento sunt multa, quæ diversis temporibus scripsit, quorum nonnulla, cum in carcerem abreptus fuit, intercepta fuerunt, in quibus reperta est tragœdia inscripta : Aman, opus ingenio elaboratum, perpolitum, et in suo genere perfectum? Cum igitur opera illa neque Malagrida mente capto neque Malagrida sanæ mentis compoti adscribi possint, restat, ut insigni scriptori nostro Platelio tribuantur; præsertim quia neque hominis ingenium, neque confingendi quodlibet, comminiscendique inveterata consuetudo multum videtur ab hac scribendi ratione discrepare. Quoi qu'il en soit, Malagrida, d'après la teneur de ces deux écrits, fut jugé hérétique, et livré au bras séculier, qui le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté le 21 septembre 1761. « L'excès du ridicule, dit Voltaire, et de l'absurde » dit fut joint à l'excès d'horreur. Malagrida ne fut » mis en jugement que comme un prophète, et ne » fut brûlé que pour avoir été fou, et non pas pour » avoir été paricide. » *Siècle de Louis XV*, chap. 35. L'auteur du *Testament politique* du maréchal de Belle-Isle, imprimé en 1762, p. 93, s'exprime de la sorte sur cet événement : « Je ne parle point ici » d'une société de religieux que le ministère de » Lisbonne a voulu associer à ce régicide, mais j'ose » dire qu'il est aussi facile de prouver que les jésuites n'ont point trempé dans cette conjuration, » que de démontrer les ressorts de l'accusation..... » J'ai d'excellents *Mémoires* qui éclaircissent cette » affaire..... Malheur aux rois qui, dans des cas » aussi graves, négligent de voir tout par eux-mêmes. » Le philosophe Maupertuis, dans une réponse à une lettre de M. de la Condamine (datée de Mantoue, le 27 mars 1759), où celui-ci avait fait l'apologie des jésuites, relativement à cette affaire, dit : « Je vous remercie de la relation que vous » m'avez envoyée de la conjuration de Portugal. » Pour ce qui concerne les jésuites, je pense en tout » comme vous pensez vous-même. Il faut qu'ils » soient bien innocents, s'ils peuvent échapper au » supplice ; mais je ne saurais les croire coupables, » quand même j'apprendrais qu'on les a fait brûler » vifs. » La reine ayant déclaré innocentes toutes » les personnes impliquées dans la prétendue conspiration, par un décret solennel du 7 avril 1781, il ne doit pas rester plus de doute à l'égard du P. Malagrida qu'à l'égard des autres. Voy. AVEIRO, MICHEL DELL' ANNUNCIATA, POMBAL, TAYORA. L'abbé de Longchamps a publié sous le titre de *Malagrida* une tragédie en 5 actes, Lisbonne, 1765, in-12; c'est un drame assez mal conçu et dans lequel on trouve des déclamations contre les jésuites qui, à cette époque, venaient d'être expulsés de France.*

MALALA. Voy. JEAN MALALA.

MALAPERT (Charles), poète et mathématicien, né à Mons en Hainaut en 1581, se fit jésuite, enseigna la philosophie à Pont-à-Mousson, alla en Pologne, où il fut professeur de mathématiques, et eut ensuite le même emploi à Douai. Philippe IV le demanda pour enseigner cette science à Madrid, dans l'université qu'il venait d'y fonder, mais Ma-

(1) On peut voir sur ce sujet la *Dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., qui se trouve à la fin des *Observations sur les systèmes*, Liège, 1788, avec l'épigraphe : *Non hac sine numine Divum eveniunt*. Il y a des points de vue particulièrement relatifs aux désastres de Lisbonne.

lapert mourut en chemin à Vittoria en Catalogne, le 3 novembre 1630. Il nous a laissé : des *Poésies*, imprimées à Anvers en 1634. Sa latinité est pure, sa diction nette, ses images vives et toujours variées : il n'a nullement donné dans les jeux de mots et les mauvaises pointes si communes de son temps. Plusieurs ouvrages concernant les mathématiques, imprimés à Douai, 1620-1633.

MALARTIC (Anne-Joseph-Hippolyte, comte de), né le 3 juillet 1730, à Montauban, d'une ancienne famille de l'Armagnac, était en 1749, aide-major du régiment de Béarn, qu'il suivit au Canada, où il signala sa valeur dans plusieurs circonstances. A son retour en France, nommé colonel du régiment de Vermandois, il repartit pour les Antilles, et fut fait en 1769 commandant de la Guadeloupe avec le titre de brigadier. En 1792, crée lieutenant-général et gouverneur des établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance, il sut, par sa sagesse et sa fermeté, préserver les îles de Bourbon et de France des excès qui ruinèrent nos autres colonies, et en même temps les défendre contre les attaques des Anglais. Dans cette conduite si sage, le Directoire ne vit qu'une disposition à la révolte, et dans le mois de juillet 1796, il envoya deux commissaires à l'île de France pour destituer le gouverneur; mais les colons, informés de leur dessein, les obligèrent à se rembarquer en toute hâte. Malartic mourut à l'île de France, le 28 juillet 1800, à 70 ans. Les habitants de l'île lui élevèrent au haut du Champ-de-mars, un monument funèbre, avec cette inscription : *Au salueur de la Colonie.*

MALARTIC (Amable-Pierre-Hippolyte-Joseph, comte de), neveu du précédent, né le 22 août 1763 à Montauban, entra cadet en 1780, dans le régiment de Vermandois, dont son oncle était colonel. Cependant son père, premier président au conseil souverain de Perpignan, voulut lui faire suivre la carrière de la magistrature : ce fut pour obéir à ce vœu qu'il se fit recevoir conseiller à la même cour en 1782. A la suppression de l'ancien ordre judiciaire en 1790, il se rendit en Espagne, entra dans la légion royale des Pyrénées, et fit comme officier de cavalerie les campagnes de 1793, 1794 et 1795. Rentré en France en 1801, il devint maire de sa commune et membre du conseil-général de la Seine-Inférieure. En 1824, il fut nommé député de l'arrondissement de Dieppe, et réélu en 1827. Ses travaux à la chambre hâtèrent sa mort arrivée à son château de Totes le 19 août 1828. Le comte de Malartic était aussi bon chrétien qu'il avait été député fidèle et soldat intrépide.

MALATESTA (Sigismond), seigneur de Rimini, fameux capitaine du xv^e siècle, réunit dans sa personne un mélange singulier de bonnes et de mauvaises qualités. Philosophe, historien, et homme de guerre très-expérimenté, il était ambitieux, impie, sans foi et sans humanité. Malgré l'excommunication lancée contre lui par le pape Pie II, pour son impiété, il se rendit très-redoutable dans les guerres qu'il eut avec ses voisins. Etant entré au service des Vénitiens, il prit sur les Turcs Misitra, qui est près de l'ancienne Sparte, et plusieurs autres places de la Morée. A son retour, il tourna ses

armes contre le pontife qui l'avait anathématisé; mais ce fut sans succès, et il mourut en 1467, âgé de 51 ans. Il laissa des enfants qui l'imitèrent dans sa bravoure, mais non pas dans ses vices et son irréligion.

MALAVAL (François), né à Marseille le 27 décembre 1627, perdit la vue dès l'âge de 9 mois. Cet accident n'empêcha pas qu'il n'apprit le latin, et qu'il ne se rendit habile par les lectures qu'on lui faisait; il s'attacha surtout aux auteurs mystiques, et ne sut pas assez distinguer ceux qui méritaient sa confiance d'avec ceux dont il devait se défier. La perte de la vue lui facilitait le recueillement qu'exigent les écrivains remplis des idées du quétisme Molinos. Il les publia en France, mais avec quelques adoucissements dans sa *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation* : livre qui fut censuré à Rome dans le temps de l'affaire du quétisme. L'auteur n'avait erré que par surprise; il se retracta, et se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Cette docilité peut faire croire que, comme d'autres mystiques de bonne foi, mais peu accoutumés au langage d'une théologie exacte, il s'était moins égaré quant au fond des choses, que quant aux expressions. Elles sont difficilement justes dans des matières qui embrassent les voies intérieures et quelquefois extraordinaires par où Dieu conduit les âmes, et dont le secret n'est pas susceptible d'une explication générale et précise. (Voy. RUSBROCH, TAULÈRE, FÉNÉLON, JEAN DE LA CROIX, etc.) La piété de Malaival lui mérita un commerce de lettres avec plusieurs personnes distinguées, entre autres avec le cardinal Bona, qui lui obtint une dispense pour recevoir la cléricature, quoique aveugle. Ce pieux ecclésiastique mourut à Marseille en 1719, à 92 ans. On a de lui : des *Poésies spirituelles*, réimprimées à Amsterdam en 1714, in-8, sous le titre de Cologne. Elles font plus de plaisir aux personnes pieuses qu'aux gens de goût : des *Vies des Saints*, entre autres celle de saint Philippe Beniti ou Benizzi, cinquième général des servites; *Discours contre la superstition populaire des jours heureux et malheureux*, inséré dans le *Mercur* du mois de juin 1688; plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759.

MALAVAL (Jean), chirurgien, né à Pezan, diocèse de Nîmes, en 1669, mort en 1758, âgé de 89 ans, vint de bonne heure à Paris. Il contracta une liaison étroite avec Hecquet, qui lui fit abjurer la religion protestante, dans laquelle il était né. Malaival s'adonna particulièrement à ce qu'on appelle la *petite chirurgie*, à la saignée, à l'application des cautères, des ventouses, etc., et il excella dans cette partie. Les *Mémoires* de l'académie royale de chirurgie renferment plusieurs observations de cet habile homme.

MALBOUROUG ou MARLBOROUGH. Voy. CHURCHILL.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, qui, s'étant trouvé dans le jardin des Oliviers avec ceux qui étaient envoyés pour arrêter Jésus, eut l'oreille coupée d'un coup d'épée par saint Pierre : mais Jésus l'ayant touchée, la guérit.

MALCHUS, célèbre solitaire du ^{iv}^e siècle, natif du territoire de Nisibe, se retira dans une communauté de moines qui habitaient le désert de Chalcide en Syrie : il la quitta, sous prétexte d'aller consoler sa mère devenue veuve; mais il fut pris par les Sarrasins, qui enfin voulurent le forcer d'épouser une captive. Après des aventures singulières, il fut rendu à son monastère. Saint Jérôme a écrit son histoire avec autant d'élégance que d'énergie; c'est un des plus beaux morceaux des écrits de ce saint docteur. La Fontaine a mis la *Vie de saint Malchus* en vers français; ce poème était estimé de Rousseau le lyrique.

* **MALCOLM I^{er}**, roi d'Ecosse, fils de Donald III, succéda à son cousin Constantin III, qui avait abdiqué et qui mourut en 943. Proclamé en 958, il fut d'abord en paix avec ses voisins, puis il fournit quelques secours à Edred, roi d'Angleterre, pour arracher le Northumberland aux Danois; il fut assassiné en 958 à Ulrine, dans le comté de Murray. Il eut pour successeur Indulphe, fils de Constantin III, qui périt glorieusement (961) en combattant contre les Danois, laissant la couronne d'Ecosse à Duff, fils de Malcolm, et le Cumberland à Culen, son propre fils.

* **MALCOLM II**, fils de Kenneth III, ne put parvenir au trône à la mort de son père, quoique les Etats l'eussent déclaré son successeur. Constantin IV, fils de Culen, et Grim, petit-fils de Duff, tinrent le sceptre avant lui : enfin en 1004 il put se faire reconnaître roi d'Ecosse. Il soutint avec succès plusieurs guerres contre les Danois qui faisaient de fréquentes incursions dans son royaume. Malcom pardonna généreusement à ceux qui l'avaient tenu longtemps éloigné du trône; mais il ne put se les attacher par la reconnaissance, et ils conspirèrent sans relâche contre sa vie. Ils parvinrent en 1034 à le tuer dans le château de Glamis. Les meurtriers ayant essayé de se sauver en traversant le lac de Forfar sur la glace, elle se rompit sous leurs pieds, et ils furent pris et pendus. Malcolm eut deux filles, Béatrix, mère de Donald VII, ou Duncan I^{er}, qui succéda à son grand-père, et Doada, mère de Macbeth. Les historiens contemporains rapportent que dans une bataille livrée près du ruisseau de Lochty, un jeune guerrier nommé Keith se signala tellement que le roi lui donna en récompense la baronnie de Lothian : c'est de ce Keith qu'est descendue la famille des maréchaux héréditaires d'Ecosse. On a prétendu que Malcolm avait donné tous les domaines de la couronne à la noblesse qui les aurait possédés dès lors à titre de fiefs, se réservant pour lui le seul titre de roi et une colline près de la ville de Scone pour y rendre la justice; mais les revenus considérables que ses successeurs accordèrent aux églises et aux monastères qu'ils fondaient, prouvent le peu de fondement de cette assertion.

MALCOLM III, roi d'Ecosse. Voy. sainte **MARGUERITE**, reine d'Ecosse.

MALCOLM IV, petit-fils de David, roi d'Ecosse, monta sur le trône l'an 1153. Ce prince aima la paix, fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et sa

piété. Il mourut en 1165, à l'âge de 25 ans. Guillaume son frère lui succéda. On trouve le détail de ses vertus dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Guillaume de Newbridge ou Little, liv. 1, c. 25; liv. 2, c. 18.

** **MALCOLM** (sir John), historien à qui l'on doit les renseignements les plus exacts et les plus complets que l'on ait sur la Perse et sur l'Inde anglaise, était né en 1769 dans la ferme de Burnfoot en Ecosse. A 14 ans il partit pour les Indes comme cadet dans l'armée; et en même temps qu'il remplissait ses devoirs de manière à mériter l'estime des généraux, il acquit une connaissance rapide de la langue et des mœurs des indigènes, qui le mit à même de rendre d'importants services à la compagnie anglaise. Les preuves de zèle et d'habileté qu'il donna comme militaire et comme administrateur le firent charger de diverses missions diplomatiques, et lui valurent un prompt avancement. Il fut nommé en 1827 gouverneur de Bombay, et conserva cette place jusqu'en 1831. A son retour en Angleterre, élu membre de la chambre des communes, il y fit preuve de talent dans la discussion de plusieurs affaires importantes; et après la dissolution du parlement se retira dans sa campagne près de Windsor, où il mourut le 31 mai 1835. On a de lui en anglais : *Observations sur les troubles qui ont éclaté dans l'armée de Madras en 1809*, Londres, 1812, 2 part. in-8; *Essai sur les Seikhs, singulière nation de la province du Pendjab, dans l'Inde*, ib., 1812, in-8. Cet écrit fut un des premiers qui fixèrent l'attention sur ce peuple jusqu'alors peu connu. *Histoire de la Perse*, etc. ib., 1815, 2 vol. in-4, ib., 1829, 2 vol. gr. in-8, cartes et figures; trad. en franç. par Benoist, Paris, 1821, 4 vol. in-8. Ouvrage très-important et qui suffirait seul pour assurer à Malcolm une réputation durable. *Esquisses de la Perse, extraites des journaux d'un voyageur en Orient*, Londres, 1827, 2 vol. in-8; ce livre écrit avec esprit, gaîté et finesse, offre le résultat de ses remarques sur la Perse. *Mémoire sur l'Inde centrale*, etc., ib., 1823, 2 vol. in-8, cartes, 3^e édit. 1832. Le nom d'Inde centrale, employé aujourd'hui par les Anglais dans les actes d'administration, désigne le Malva (pays montagneux) et les cantons qui l'entourent. *Histoire politique de l'Inde*, de 1784 à 1823, ib., 1826, 2 vol. in-8. Quoique l'auteur n'entre pas dans de longs développements, il donne une idée très-nette des événements qu'il raconte. *Rapport sur le Malva*, Calcutta, 1830, in-4, imprimé par ordre du gouvernement; *Administration de l'Inde britannique*. Londres, 1833, in-8; *Vie de lord Clive, gouverneur général de l'Inde*, 1836, 3 vol. in-8.

MALDONADO (Diégo de CORIA), carme espagnol du ^{xvi}^e siècle, connu par deux ouvrages singuliers, à cause des prétentions ridicules qu'il y a fait valoir. L'un est un *Traité du tiers ordre des carmes*, en espagnol. Il y assure que les frères qui le composent descendent immédiatement du prophète Elie : il compte parmi les grands hommes qui en font profession, le prophète Abdias; et parmi les femmes illustres, la bisaïeule du Sauveur du monde, qu'il appelle sainte Emérintienne. L'autre ouvrage que

ce bon Père a composé est une *Chronique de l'ordre des Carmes*, Cordoue, 1598, in-fol., en espagnol. Il y avance des propositions fort singulières.

MALDONAT ou MALDONATO (Jean), célèbre jésuite, né à Casas-de-la-Reina dans l'Estramadure en 1534, fit ses études à Salamanque. Il s'y distingua, et enseigna le grec, la philosophie et la théologie avec un succès peu commun. Il entra chez les jésuites à Rome en 1562, et vint à Paris l'année suivante pour y professer la philosophie et la théologie. Maldonat y eut un nombre si prodigieux d'écouliers, que son auditoire était rempli trois heures avant qu'il commençât sa leçon; et la salle étant trop petite, il était souvent obligé de la donner dans la cour du collège. Il enseigna ensuite à Poitiers. Le cardinal de Lorraine, voulant accréditer un établissement qu'il avait à cœur, l'attira dans l'université qu'il avait fondée à Pont-à-Mousson. Le duc de Montpensier le décida à passer par Sedan, afin de ramener à l'unité la duchesse de Bouillon, sa fille. Il y entra en conférence avec vingt-trois ministres protestants, qu'il confondit, et en convertit deux des plus distingués. De retour à Paris, il continua d'enseigner avec réputation; mais on lui suscita des affaires qui troublèrent son repos. Il fut accusé d'avoir fait faire au président un legs universel en faveur de sa société, et d'enseigner des erreurs sur l'immaculée conception. Maldonat fut mis à couvert de la première affaire par un arrêt du parlement de Paris; et de la seconde, par une sentence de Pierre de Gondi, évêque de la même ville, l'an 1575. La Sorbonne lui avait fait cette querelle, parce qu'il avait dit que l'immaculée conception n'était pas une doctrine certaine et incontestable. Sa justification rendit l'envie encore plus ardente à le persécuter; le savant jésuite se déroba à ces poursuites en se retirant à Bourges. Il y demeura environ 18 mois, au bout desquels le pape Grégoire XIII l'appela à Rome, pour y travailler à l'édition de la *Bible grecque* des Septante. Maldonat y mourut quelque temps après, en 1583, à 49 ans. Ce jésuite était un des plus savants théologiens de sa société, et un des plus beaux génies de son siècle. Il savait le grec et l'hébreu; il s'était rendu habile dans la littérature sacrée et profane. Il avait bien lu les pères et les théologiens; et c'est sans fondement que Richard Simon avance « qu'il n'avait pas lu dans la source » ce grand nombre d'écrivains qu'il cite, et qu'il a » profité du travail de ceux qui l'avaient précédé, » etc. » Le même critique rend d'ailleurs justice à Maldonat, en parlant de la traduction de la Bible : « On voit bien, dit-il, que ce jésuite a travaillé avec » beaucoup d'application à cet excellent ouvrage. » Il ne laisse passer aucune difficulté, qu'il ne » l'examine à fond. Lorsqu'il se présente plusieurs » sens littéraux d'un même passage, il a coutume » de choisir le meilleur, sans avoir trop égard à » l'autorité des anciens commentateurs, ni même » au plus grand nombre, ne considérant que la vérité en elle-même. » Son style est clair, vif et aisé. Beaucoup de facilité à s'enoncer, beaucoup de vivacité, de présence d'esprit et de souplesse, le rendaient très-redoutable dans la dispute. Maldonat

n'était point servilement attaché aux opinions des théologiens scolastiques; il pensait par lui-même, et avait des sentiments assez libres, et quelquefois singuliers, mais toujours orthodoxes. On a de lui : d'excellents *Commentaires* sur les Evangiles, dont les meilleures éditions sont celles de Pont-à-Mousson, 1595, in-fol., et les suivantes jusqu'en 1617; car celles qui ont été faites depuis sont altérées. Les savants font beaucoup de cas des siennes. Des *Commentaires* sur Jérémie, Baruch, Ezéchiel et Daniel, imprimés en 1609, in-4; un *Traité des sacrements*, avec d'autres *Opuscules*, imprimés à Lyon en 1614, in 4; un *Traité de la grâce*, un *du péché originel*, un des *rites de l'Eglise*; des *Scolies* sur les Psaumes, les Proverbes, les Cantiques, l'Ecclesiaste et Isaïe; et plusieurs *Pièces* publiées à Paris en 1677, in-fol. Ce volume est orné d'une préface consacrée à son éloge. Un *Traité des anges et des démons*, Paris, 1617. Cet ouvrage curieux et rare a été traduit sur le latin, qui n'a jamais vu le jour, par François Arnault, seigneur de Laborie. *Summula casuum conscientiae*, dont la morale a paru un peu relâchée; *Tractatus de caeremonis*, imprimé pour la première fois à Rome, en 1781, in-4, dans la *Bibliotheca ritualis* de Zaccaria. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MALDONAT, prêtre de Burgos, vers 1580, qui a dressé les leçons du *Bréviaire romain*.

MALEBRANCHE ou MALBRANCQ (Jacques), savant jésuite, né à Saint-Omer en 1580, mort en 1633 à Tournai, a traduit en latin plusieurs livres de piété, et donné une histoire estimée *De Morinis et Morinorum rebus*, 1629, 1647 et 1654, en 3 tom. in-4. Elle commence à l'an 309 avant J.-C., et finit à l'an 1513. Il a continué cette histoire jusqu'à l'an 1553, que Térouane, capitale de ces peuples, fut détruite par Charles-Quint : événement exprimé par ce chronographe : DELETI MORINI. On conservait ce manuscrit à Tournai, au noviciat des jésuites; on ignore ce qu'il est devenu depuis la destruction de la société.

MALEBRANCHE (Nicolas), savant théologien, philosophe et métaphysicien habile, né à Paris le 6 août 1638, d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660. Il s'adonna d'abord, par le conseil de l'un de ses confrères, qui ne connaissait pas la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'était pas né. Il abandonna les commentaires sur l'Ecriture sainte et les discussions théologiques, qui avaient servi à fortifier ses bons principes, pour se livrer tout entier aux méditations philosophiques. Le *Traité de l'homme* de Descartes, qu'il eut occasion de voir, fut pour lui un trait de lumière. Il lut ce livre avec transport, connut dès lors son talent, et sut, en peu d'années, autant que Descartes. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de dix ans il avait composé le livre de la *Recherche de la vérité*. Ce livre parut en 1674. Il est peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. Personne ne possédait, à un plus haut degré que lui, l'art si rare de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, et de les fortifier par cette liaison. Sa diction, pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grâce

qu'elles peuvent souffrir. Son imagination forte et brillante y dévoile les erreurs des sens, et de cette imagination qu'il décriait sans cesse, quoique la sienne fût fort noble et fort vive. La *Recherche de la vérité* eut trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua surtout l'opinion qu'on voit tout en Dieu; opinion chimérique peut-être, mais admirablement exposée. L'illustre philosophe compare l'Etre suprême à un miroir qui représente tous les objets, et dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce système nos idées découlent du sein de Dieu même; mais elles se dénaturent et se corrompent dans des intelligences souillées par les erreurs et les crimes. Ces opinions déplurent à M. Arnauld. Le *Traité de la nature et de la grâce*, publié en 1680, ne contribua pas beaucoup à les lui faire goûter. Ce traité, dans lequel l'auteur propose sur la grâce un système différent de celui du célèbre docteur, fut l'origine d'une guerre. (Voy. ARNAULD.) La mort de cet athlète redoutable, arrivée en 1694, la termina. Tandis que le père Malebranche essayait des contradictions dans son pays, sa philosophie pénétrait à la Chine. Un missionnaire jésuite écrivit à ceux de France, « qu'ils » n'envoyassent à la Chine que des gens qui sus- » sent les mathématiques et les ouvrages du père » Malebranche. » L'académie des sciences sut aussi lui rendre justice; elle lui ouvrit ses portes en 1699. L'illustre oratorien reçut d'autres témoignages d'estime. Jacques II, roi d'Angleterre, lui fit une visite. Il ne venait presque point d'étrangers à Paris qui ne lui rendissent le même hommage. Des princes allemands firent, dit-on, le voyage de Paris pour le voir. Les qualités personnelles du père Malebranche aidaient à faire goûter sa philosophie. Cet homme d'un si grand génie était, dans la vie ordinaire, modeste, simple, enjoué, complaisant. Ses récréations étaient des divertissements d'enfant. Cette simplicité, qui relève dans les grands hommes tout ce qu'ils ont de rare, était parfaite en lui. Dans la conversation il avait autant de soin de se dépouiller de la supériorité qui lui appartenait, que les petits esprits en ont de prendre celle qui ne leur appartient pas. Quoique d'une santé toujours très-faible, il parvint à une longue vie, parce qu'il sut se la conserver par le régime. Son corps était devenu transparent à cause de sa maigreur; on voyait, pour ainsi dire, avec une bougie, à travers ce squelette. Sa vieillesse fut une longue mort, dont le dernier instant arriva le 15 octobre 1715, à l'âge de 77 ans. Le père Malebranche, plus occupé d'éclairer son esprit que de charger sa mémoire, retrancha de bonne heure de ses lectures celles qui n'étaient que de pure érudition. Un insecte le touchait plus que toute l'histoire grecque et romaine. Il méprisait aussi et peut-être avec plus de raison, cette espèce de philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentiments des différents philosophes. On peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans savoir penser; et ces pensées contradictoires, inconstantes, sans sanction et sans garantie, n'apprennent rien qu'il ne soit utile d'oublier. Mais les événements, les faits historiques sont des leçons qui éclairent

l'esprit, dirigent la conduite, ouvrent en quelque sorte l'abîme du cœur humain aux yeux du philosophe, et exaltent son âme par le grand spectacle des malheurs et de la chute de toutes les nations. Le père Malebranche eut de son temps des disciples qui étaient tout à la fois ses amis, car on ne pouvait être l'un sans l'autre. Il y eut des malebranchistes; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. On ne sera pas surpris de cette diminution, en observant, comme l'a dit un critique judicieux, qu'un système ne peut avoir beaucoup de sectateurs, quand pour le goûter il faut ne pas être seulement homme de bien, mais pieux. Le père Malebranche est plus lu à présent comme écrivain que comme philosophe. Ses systèmes sont presque généralement regardés comme des illusions sublimes. Son principal mérite, du moins celui qui le soutiendra le plus longtemps, n'est pas d'avoir eu des idées neuves, mais de les avoir exposées d'une manière brillante, et pour ainsi dire, avec tout le feu d'un poète, quoique l'auteur n'aimât pas les vers. Il riait de bon cœur de la contrainte que les poètes s'imposent : contrainte qui est plus souvent une occasion de fautes que de beautés. « Je n'ai fait que deux vers en ma vie, » disait-il quelquefois; les voici :

Il fait en ce beau jour, le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

» Mais, lui disait-on, on ne va point à cheval sur » l'onde. — J'en conviens, répondait-il; mais passez- » le moi en faveur de la rime; vous en passez bien » d'autres tous les jours à de meilleurs poètes que » moi. » On a contesté la vérité de cette anecdote; « mais elle est aussi vraie, dit l'abbé Trublet, que » finement plaisante. » Les principaux fruits de sa plume, non moins vive et noble que brillante et lumineuse, sont : la *Recherche de la vérité*, dont la meilleure édition est celle de 1712, in-4, et même année, 4 vol. in-12; *Conversations chrétiennes*, 1677, in-12. L'auteur y expose la manière dont il accordait la religion avec son système de philosophie. « Le dialogue, dit Fontenelle, y est bien en- » tendu, et les caractères finement observés; mais » l'ouvrage parut si obscur aux censeurs, que la » plupart refusèrent leur approbation. » Mézerei l'approuva enfin comme un livre de géométrie. *Traité de la nature et de la grâce*, 1684, in-12, avec plusieurs *Lettres* et autres écrits pour le défendre contre Arnauld, 4 vol. in-12. Le père Malebranche y soupçonne de mauvaise foi son adversaire; mais il est peut-être plus naturel de croire que l'ardeur du théologien fit tort à ses lumières, et l'empêcha de comprendre le philosophe. Arnauld avait cru voir dans l'*étendue intelligible* de Malebranche une étendue réelle, et par conséquent matérielle suivant Descartes, et en tirait des conséquences qui étaient bien loin des principes de l'auteur. Un des grands sujets de leur dispute fut cette proposition métaphysique et exactement vraie : *Le plaisir rend heureux*. Arnauld ne l'entendit pas, et prétendit y trouver cette proposition morale et fausse : *Les plaisirs rendent heureux*; confondant *gaudium* avec *voluptates*, ce qui paraissait impardonnable à un vieux théologien, qui sans doute avait lu dans les

Épîtres de saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Arnauld connaissait d'ailleurs la vertu et la religieuse philosophie de Malebranche, et ne devait pas aisément s'imaginer de trouver dans ses écrits le système d'Epicure. *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, 1683, in-12. C'est un dialogue entre le Verbe et lui, et le style a une noblesse digne d'un tel interlocuteur. L'auteur a su y répandre un certain sombre auguste et majestueux, propre à tenir les sens et l'imagination dans le silence, et la raison dans l'attention et le respect. *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, 1688, 2 vol. in-12. Il n'y a rien dans ce livre qu'il n'eût déjà dit en partie dans ses autres ouvrages ; mais il présente les mêmes vérités sous un nouveau jour. Le vrai a besoin de prendre diverses formes suivant la différence des esprits. *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12. Cet ouvrage renferme tout ce que l'auteur pouvait dire d'instructif sur ce sujet ; mais il ne produira jamais ces mouvements tendres et affectueux qu'on éprouve en lisant d'autres traités sur la même matière. *Entretiens entre un chrétien et un philosophe chinois sur la nature de Dieu*, 1708, in-12 ; une *Réfutation* du livre de Boursier, intitulé : *Action de Dieu sur la créature*, in-12. Dans ce livre, Boursier avait détruit la liberté de l'homme. Malebranche la rétablit, quoiqu'il y ait peu d'hommes qui, dans leurs ouvrages, aient plus employé que lui l'action de Dieu. Il la fait entrer dans toutes les parties de sa philosophie. Ses adversaires le lui ont reproché plus d'une fois, et c'est la vraie cause peut-être pourquoi dans le temps actuel sa philosophie est si peu goûtée : « Mais ceux, dit un critique impartial, qui regardent l'action immédiate du Créateur comme un agent qui intervient dans un grand nombre de choses, surtout de celles que l'ombre du mystère couvre depuis cinq mille ans aux yeux et aux spéculations des plus habiles physiiciens et des plus profonds métaphysiciens, n'en ont pas une opinion défavorable ; plusieurs même sont persuadés qu'on y trouve des solutions et des explications qu'on chercherait en vain ailleurs : on ne peut nier qu'elles n'aient un rapport sensible avec la doctrine du grand homme qui a dit : *Non longe est ab unoquoque nostrum ; in ipso enim vivimus et movemur et sumus*. » *Traité de l'âme*, in-12, imprimé en Hollande. Nous ne connaissons, selon lui, notre âme que par le sentiment intérieur, par conscience, et nous n'en avons point d'idée. « Cela peut servir, dit-il dans la *Recherche de la vérité*, à accorder les différents sentiments de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on ne connaisse mieux que l'âme et de ceux qui assurent qu'il n'y a rien qu'ils connaissent moins. » Quoi qu'il en soit de cet accord, il est incontestable que le sentiment intérieur du moi produit une connaissance plus intime, plus vive, plus évidente que toutes celles qui résultent des idées. *Défense de l'auteur de la Recherche de la vérité, contre l'accusation de M. de la Ville*, Cologne, 1682, in-12. Ce la Ville est le père le Valois, jésuite, auteur des *Sentiments de Descartes*, etc. Le père Malebranche fait voir, dans cette réponse intéressante, que s'il

était permis à un particulier de rendre suspecte la foi des autres hommes, sur des conséquences bien ou mal tirées de leurs principes, il n'y aurait personne à l'abri des reproches d'hérésie. L'illustre oratorien a laissé plusieurs critiques sans réponses, entre autres celles des journalistes de Trévoux. « Je ne veux pas me battre, disait-il, avec des gens qui font un livre tous les quinze jours. » On a publié en 1769, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, un ouvrage posthume du père Malebranche avec ce titre : *Traité de l'infini créé avec l'explication de la possibilité de la transsubstantiation*. Ce livre renferme une métaphysique singulière, et n'est pas de Malebranche. On l'a attribué à Faydit. MM. de Genoude et de Lourdoux ont publié les *Œuvres complètes* de Malebranche, Paris, 1837-38, 2 vol. in-4, et M. Jules Simon, précédées d'une introduction, 1842, gr. in-18.

* MALESHERBES (Chrétien-Guillaume de Lamoignon de), né à Paris le 6 décembre 1721, d'une ancienne famille de magistrature, était petit-fils du célèbre avocat-général Lamoignon, et fut élevé chez les jésuites. Il eut pour maître le P. Porée si justement surnommé par Voltaire, *le dernier des Grecs*, et l'abbé Pucelle lui enseigna le droit public. Nommé d'abord substitut du procureur-général, il devint ensuite conseiller au parlement et enfin président à la cour des aides (1750), en remplacement de son père, Guillaume de Lamoignon, devenu chancelier. Il fut en même temps chargé de la direction de la librairie, qu'il conserva jusqu'en 1768. Dans ce dernier poste, on a pu lui reprocher de laisser circuler des ouvrages contraires à la religion et à l'autorité royale ; mais il fit, comme président d'une cour souveraine, tout ce que l'on pouvait attendre de son dévouement au bonheur du peuple. Il parvint à soustraire un grand nombre de victimes aux poursuites des financiers, et fit de constants efforts pour s'opposer à l'établissement de nouveaux impôts. Lors de la suppression des parlements en 1771, il composa ces célèbres remontrances, qu'il terminait en demandant la convocation des états-généraux. Il fut exilé, et la cour des aides dissoute. Après quatre ans d'exil, Malesherbes reprit sa présidence, et toujours attaché à son système de réforme, il présenta des remontrances au nouveau monarque, et quelque temps après mit sous ses yeux un tableau effrayant de l'état du royaume, lui proposant *d'entendre la nation elle-même*. Le pouvoir de Louis XVI s'affaiblissait graduellement, et déjà il n'était plus maître du choix de ses ministres. Turgot et Malesherbes lui furent indiqués par la voix publique, et il les accepta l'un et l'autre comme un gage de réconciliation. Ce dernier refusa d'abord ; mais, sur un ordre positif, il se chargea du *département de Paris et de la maison du roi*, auquel la police était attachée. Toujours occupé de tempérer les rigueurs du pouvoir, Malesherbes demanda la suppression des lettres de cachet, dont on avait abusé dans les dernières années du règne de Louis XV. Mais ne se flattant pas d'obtenir encore une aussi importante décision, il créa un tribunal de famille pour juger les cas où ce moyen rigoureux devrait être

employé. Le premier ministère de Malesherbes ne dura que neuf mois; il donna sa démission le 12 mai 1776, lors du renvoi de Turgot. Rendu à l'indépendance, il résolut de voyager, et sous le nom de M. Guillaume, parcourut la France, la Suisse et la Hollande, observant les mœurs et l'esprit des peuples. A son retour les sciences et les lettres charmèrent sa retraite : membre de l'académie des sciences en 1750, et en 1759 de celle des inscriptions, il avait, en 1775, été reçu à l'académie française. Pendant son éloignement des affaires, il composa plusieurs mémoires de politique et d'administration, et put se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Cependant les troubles ne faisaient qu'augmenter, et Louis XVI appela de nouveau Malesherbes au ministère en 1787, peu de temps après l'assemblée des notables. Comme on n'avait voulu que se couvrir de la popularité de son nom, on ne lui confia aucun pouvoir, et ses avis furent à peine écoutés. Il demanda encore sa retraite, et l'obtint quelque temps avant la convocation des états-généraux. Les crimes qui ensanglantèrent la révolution à son début lui inspirèrent une horreur profonde; mais ce ne fut point pour lui qu'il conçut alors des craintes; ce fut pour sa famille et pour son roi qu'il chérissait tendrement. C'est avec une simplicité sublime, et croyant ne remplir qu'un devoir, qu'il exposa sa vie pour essayer de sauver l'infortuné Louis XVI. A l'instant où la Convention venait de décréter que le roi serait mis en jugement, il écrivit au président la lettre suivante : « Malesherbes, le 11 décembre 1792. Citoyen président, j'ignore si la Convention donnera à Louis XVI » un conseil pour le défendre, et si elle lui en » laissera le choix; dans ce dernier cas, je désire » que Louis XVI sache que, s'il me choisit pour » cette fonction, je suis prêt à m'y dévouer. Je » ne vous demande pas de faire part à la Con- » vention de mon offre; car je suis bien éloigné » de me croire un personnage assez important » pour qu'elle s'occupe de moi; mais j'ai été ap- » pelé deux fois au conseil de celui qui fut mon » maître, dans le temps que cette fonction était » ambitionnée par tout le monde; je lui dois ce » service lorsque c'est une fonction que bien des » gens trouvent dangereuse. Si je connaissais un » moyen possible pour lui faire parvenir mes dis- » positions, je ne prendrais pas la liberté de m'a- » dresser à vous; j'ai pensé que, dans la place » que vous occupez, vous auriez plus de moyens » que personne pour lui faire passer cet avis. » A la lecture de cette lettre les plus fougueux démagogues restèrent muets d'étonnement et d'admiration; aussi le vœu de Malesherbes fut exaucé au milieu de l'attendrissement universel. Aussitôt que la réponse de l'assemblée lui fut parvenue, il se rendit au Temple (14 déc. 1792). Quand Louis le vit entrer, il ne put retenir ses larmes, et courut se jeter dans ses bras. Le digne vieillard ne pouvait s'exprimer, il pressait et baisait les mains du roi; il n'avait que quelques jours pour préparer la défense de ce malheureux prince et il s'en occupa sur-le-champ avec Tronchet. Pressés par le temps et les occupations qui surpassaient, non leur zèle,

mais leurs forces, ils demandèrent de pouvoir s'adjoindre Desèze (*voy.* ce nom). Tous les trois accompagnèrent Louis XVI à la Convention, pendant les débats du procès et les appels nominaux. A l'instant de la condamnation (nuit du 16 au 17 janvier 1793), Tronchet et Desèze ayant parlé sur la faible minorité qui venait de prononcer la mort, Malesherbes voulut tenter un dernier effort. Mais il se troubla; la multitude de ses sentiments l'oppressa; enfin, d'une voix émue, il laisse échapper ces mots entrecoupés, et fidèlement recueillis : « Sur » cette question..., comment les voix doivent-elles » être comptées.... j'avais à vous présenter des » considérations qui ne me sont suggérées, ni par » les circonstances, ni par l'individu..... » Des sanglots étouffent ses paroles. Il s'efforce encore de discuter, mais toutes ses idées se confondent, « J'a- » vais médité plusieurs idées à cet égard, quand » j'appartenais au conseil de législation; j'aurais le » malheur de les perdre, si vous ne me permettiez » pas de vous les présenter d'ici à demain..... » Cette permission lui fut refusée. En sortant de la Convention, Malesherbes, qui conservait encore l'espoir qu'un sursis à l'exécution serait accordé, se fit conduire au Temple. (*Voy.* Louis XVI). Cette entrevue fut la dernière qu'il eut avec l'infortuné monarque; il sollicita vainement la permission de le revoir le lendemain... Peu de jours après il retourna dans sa terre, accablé de douleur pour le passé, d'inquiétude pour l'avenir. Bientôt il fut frappé dans l'objet de ses affections les plus chères : sa fille, la présidente de Rosambo, arrachée de ses bras, fut traînée en prison. Il conjura les tyrans de lui permettre de partager les fers d'une fille chérie; il l'obtint : cette faveur était du nombre de celles qu'ils ne refusaient jamais. Dès le lendemain il fut conduit aux Madelonnettes, et ensuite dans la maison d'arrêt de Port-Royal. Traduit le 3 floréal an 2 (22 avril 1794) au tribunal révolutionnaire, avec sa fille et sa petite-fille, tous trois furent condamnés à mort, et un seul jour dévora trois générations... En sortant de la conciergerie, Malesherbes heurta le seuil de la porte : « Oh! » oh! dit-il en souriant, voilà ce qui peut s'ap- » peler un funeste présage; un Romain, à ma » place, serait rentré. » Il montra, dans ses derniers moments, ce courage tranquille, qui n'appartient qu'à la plus sublime vertu. La mémoire de Malesherbes sera éternellement vénérée; les Français n'oublieront jamais que c'est de son ministère que datent une foule de réformes dans l'instruction des procédures criminelles. Il s'occupa de l'amélioration du régime des prisons, qu'on négligea dès qu'il fut sorti de l'administration, et qui, par un retour bien tardif, est devenue de nos jours l'objet des efforts de quelques hommes vertueux. Heureux s'il ne se fût point laissé égarer par les rêves d'une philosophie désolante, qui fut la cause de toutes ses fautes, de tous ses chagrins, et des malheurs de la France. Malesherbes avait cultivé, avec succès, toutes les sciences; mais il aimait surtout l'histoire naturelle et l'agriculture. Outre ses *remontrances*, dont un extrait a été publié sous le titre d'*Oeuvres choisies de Males-*

herbes, 1809, in-8, on a de ce grand magistrat : *Mémoire sur le mariage des protestants*, 1785; *Mémoire sur l'état civil des protestants*, 1787; *Mémoires sur la librairie et sur la liberté de la presse*, publié par A. A. Barbier, 1809, in-8; *Mémoire pour Louis XVI*, 1792; *Observations sur les pins, les orchis, le mélèze et les bois de Sainte-Lucie*; *Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790, in-8; *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, Paris, 1796, 2 vol. in-4 ou in-8. En 1819 un monument lui a été élevé dans la grande salle du Palais de Justice, il est décoré de l'inscription suivante composée par Louis XVIII.

STRENVE SEMPER FIDELIS.
REGI. SVO.
IN. SOLIO. VERITATEM.
PRÆSIDIVM. IN. CARCERE.
ATTVLIT.

En 1820, l'académie française mit au concours le *Dévouement de Malesherbes* : le prix fut décerné à M. A. Gaulmier. Voy. ABETILLE, BOISSY-D'ANGLAS et J.-B. DUBOIS.

MALESPEINES (Marc-Autoine-Léonard de), conseiller du Châtelet, mort en 1768, naquit à Paris en 1700, de Léonard, imprimeur du roi, distingué dans sa profession. Il eut à la fois le goût des lettres et de la jurisprudence, et sut se concilier l'amitié de ses confrères et l'estime du public. Nous avons de lui une *Traduction de l'Essai sur les hiéroglyphes de Warburton*, 1744, 2 vol. in-12; Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits. — Il était frère de Martin-Augustin LÉONARD, prêtre, mort en 1768, à 72 ans, dont nous avons : *Réfutation du livre des Règles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, 1727, in-12; *Traité du sens littéral des saintes Ecritures*, in-12.

* **MALET** (Claude-François de), général, né à Dole, le 28 juin 1754, d'une famille noble, entra dans les mousquetaires à 16 ans, et à la réforme de ce corps, obtint le brevet de capitaine de cavalerie. A la révolution, nommé commandant de la garde nationale de Dole, il rejoignit l'armée du Rhin comme chef d'un bataillon de volontaires; son avancement fut rapide. Au mois de mai 1792 il était adjudant-général à Besançon. Nommé en 1799 général de brigade, il servit à l'armée des Alpes sous Championnet, et obtint un commandement dans l'intérieur. Rappelé en 1805 à l'armée d'Italie, il contribua aux succès de Masséna, qui le nomma gouverneur de Pavie. S'étant déclaré contre les plans du 1^{er} consul, il fut disgracié. De retour à Paris, il se lia avec les restes du parti républicain, et fut arrêté par mesure de police. Depuis quatre ans il était en prison, lorsqu'en 1812 il obtint sa translation dans une maison de santé. Ayant plus de facilité pour communiquer avec ses amis, il renoua les fils d'une vaste conjuration : l'influence de quelques chefs royalistes, et l'appui d'un bataillon de la garde de Paris, furent les moyens qui lui parurent suffisants pour renverser le gouvernement impérial. Dans la nuit du 23 au 24 octobre, il s'échappa de la maison où il est renfermé, se pré-

sente aux casernes et annonce aux soldats la mort du tyran; il se rend ensuite à la Force d'où il fait sortir les généraux Guidal et Lahorie, et court à l'état-major pour s'emparer du général Hullin. Dans le même temps un bataillon de la garde de Paris, commandé par un officier nommé Soulié, occupe l'hôtel-de-ville et quelques compagnies sont dirigées à la préfecture de police. (Voy. FROCUOR.) Arrivé près de Hullin, il lui annonce la mort de l'empereur et la création d'un gouvernement provisoire; comme ce général manifestait quelque défiance, Malet, pour qui tous les instants étaient précieux, lui tira un coup de pistolet. Cette imprudence fit connaître ses projets : il fut aussitôt arrêté par l'adjudant Laborde au moment où il armait un second pistolet. Traduit le lendemain devant un conseil de guerre avec les généraux Guidal et Lahorie, il montra dans les débats une fermeté et une présence d'esprit peu communes. Malet, condamné à être fusillé, subit son jugement le 29 octobre avec un courage héroïque. L'abbé Lafon qui avait partagé les dangers de cette conjuration en a publié l'*Histoire avec des détails officiels*, Paris, 1814, in-8.

MALEVILLE (Guillaume de), né en 1699 à Domme près de Sarlat, fut curé dans son lieu natal et s'est fait connaître par divers ouvrages écrits dans un but religieux : *Lettres sur l'administration du sacrement de pénitence*, 1740, 2 vol. in-12; *les Devoirs des chrétiens*, 1750, 4 vol. in-12; *Prières et bons propos pour les prêtres*, et particulièrement pour les pasteurs, 1752, in-16; *Religion naturelle et révélée ou Dissertations philosophiques, théologiques et critiques contre les incrédules*, 1756-1758, 5 vol. in-12; *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens*, 1766, 2 volumes in-12; *Doutes proposés aux théologiens sur des opinions qui paraissent fortifier les difficultés des incrédules contre quelques dogmes catholiques*, 1768, in-12, de 228 pages; *Examen approfondi des difficultés de l'auteur d'Emile contre la religion chrétienne*, 1769, in-18. Tous ces ouvrages ont paru sans nom d'auteur. L'abbé Maleville a publié en outre un *Mémoire sur la prétendue défense de la tradition orale*, in-12; c'est une réponse à la *Défense de la tradition orale*, de l'abbé Gisson, 1759, in-12. L'abbé Gisson était un ecclésiastique du diocèse de Sarlat, dont il est parlé dans les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1754, pour une thèse soutenue chez les jésuites de Toulouse. Les *Lettres sur l'administration du sacrement de pénitence* furent critiquées dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*, tome 2, page 541; on reprochait à l'auteur d'affecter un rigorisme outré, d'éloigner de la communion, de citer comme autorité des écrits jansénistes. L'abbé Maleville répondit par une *Défense des lettres sur la pénitence*, 1760, in-8, que nous ne connaissons point. On ignore l'époque de la mort de cet auteur. Il paraîtrait, d'après la *France littéraire* de 1756, qu'il avait donné sa démission de sa cure. On dit que l'abbé Maleville était docteur de Sorbonne; mais son nom ne se trouve point sur les listes.

* **MALEVILLE** (Jacques, marquis de), pair de France, neveu du précédent, né à Domme, en 1741,

fut d'abord avocat à Bordeaux. Il adopta, mais avec réserve, les nouvelles idées, et fut élu, en 1790, membre et ensuite président du directoire de son département. L'année suivante, juge au tribunal de cassation, il en devint président temporaire. Député en l'an 4 au conseil des Anciens, il y prit la défense des parents d'émigrés, et parla plusieurs fois en leur faveur; mais quoique lié de principes avec les royalistes, désignés alors sous le nom de parti de Clichy, il eut le bonheur d'échapper à la proscription du 18 fructidor. Le 21 nivôse an 6 il s'opposa à ce que la nomination des membres des tribunaux criminels fût enlevée aux assemblées électtorales. Au mois de floréal an 7, une assemblée scissionnaire du départ. de la Dordogne le réélut député; mais son élection n'ayant point été confirmée, il resta sans fonction jusqu'au 18 brumaire. Nommé membre du tribunal de cassation, il prit avec Tronchet, Portalis et Bigot de Préameneu, une part active à la discussion du code civil. Au mois de mars 1806, il entra au sénat, et, en 1814, il vota pour le projet de constitution du sénat, qu'il défendit par une brochure anonyme. Il fut élevé par le roi à la dignité de pair. Le 22 février 1817, il fit un rapport en faveur d'un projet de loi qui prolongeait la censure des journaux pour un an, mais en émettant le vœu, que cette mesure fût la dernière de ce genre. Plus tard, son grand âge l'empêchant de suivre régulièrement les discussions de la chambre haute, il retourna dans son pays natal, où il est mort le 21 novembre 1824. On a de lui : *Du divorce et de la séparation du corps*, 1801, in-8; *Analyse raisonnée de la discussion du code civil au conseil d'état*, 1804-1805, 4 vol. in-8; cet ouvrage a eu trois éditions; *Défense de la constitution, par un ancien magistrat* (anonyme), Paris, 1814, in-8; *Examen du divorce* (contre lequel l'auteur se prononce), Paris, 1816, in-8.

* MALEVILLE (Pierre-Joseph, marquis de), fils aîné du précédent, né en 1778 à Domme (Dordogne), exerça quelque temps la profession d'avocat à Paris; un *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*, mentionné en 1804, par l'institut, le fit connaître comme littérateur. Nommé la même année sous-préfet de Sarlat, il fut appelé, en 1811, conseiller à la cour de Paris. Le 1^{er} avril 1814 il publia une adresse au sénat pour demander le rappel des Bourbons, et dans le mois de juin 1815, envoyé par la Dordogne à la chambre des représentants, il y fut de l'opposition et proposa de faire juger par le jury les délits de la presse. Après Waterloo, ayant demandé que la chambre reconnût Louis XVIII, quelques-uns de ses collègues proposèrent de le mettre en jugement. Il fut depuis tour à tour premier président de la cour royale de Metz, de celle d'Amiens, et conseiller à la cour de cassation. En 1824 il succéda à son père dans la chambre des pairs. Il parut pour la dernière fois à la tribune, le 27 mars 1832, pour combattre le projet de loi qui tendait à rétablir le divorce, institution révolutionnaire contre laquelle son père s'était élevé. Il mourut du choléra le 12 avril, entouré des secours de la religion. Outre le *Discours* que nous avons mentionné, on a de lui : *Les Benjamites*

rétablis en Israël, poème traduit de l'hébreu, 1816, in-8. Quoi que l'auteur en dise, dans sa préface, on peut croire qu'il ne comptait point passer pour un simple traducteur. Maleville travaillait depuis plusieurs années à un grand ouvrage resté inédit intitulé : *Conférence des mythologies, ou les mythes et les mystères des différentes nations païennes, anciennes et modernes, ainsi que des cabalistes juifs, et des anciens hérétiques comparés ensemble et expliqués*, 8 vol. in-8.

MALEVILLE. Voy. MALLEVILLE.

MALEZIEU (Nicolas de), né à Paris en 1650, d'une famille noble, reçut de la nature des dispositions heurcuses pour toutes les sciences. Il fut un des enfants les plus précoces. A l'âge de quatre ans et presque sans maître il avait appris à lire et à écrire : à douze ans, il avait fini ses cours de philosophie, et très-jeune encore il savait le grec, le latin, l'hébreu, les mathématiques, l'histoire, les belles-lettres, et faisait des vers assez bons pour un savant. Le grand Bossuet et le duc de Montausier le connurent, ils apprécièrent aisément son mérite. Ces deux grands hommes, chargés de chercher des gens de lettres propres à être mis auprès du duc du Maine, jetèrent les yeux sur Malezieu. Ce choix eut l'agrément du roi et le suffrage du public. Son élève se maria avec la petite-fille du grand Condé. Cette princesse, avide de savoir et propre à savoir tout, trouva dans sa maison le maître qu'il lui fallait. Les conversations devinrent instructives. On voyait Malezieu, un Sophocle, un Euripide à la main, traduire sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspiraient des expressions qui approchaient de la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs. En 1696, Malezieu fut choisi pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et deux ans après il entra à l'académie française. C'était l'homme de toutes les sociétés et de toutes les heures. Fallait-il imaginer ou ordonner à Sceaux une fête? il était lui-même auteur et acteur. Les *impromptu* coulaient de source; mais ces fruits de l'imagination étaient souvent légers comme elle, et il faut avouer qu'il n'a rien laissé en poésie qui mérite une attention particulière. Le duc du Maine le nomma chef de ses conseils, et chancelier de Dombes. Malezieu mourut le 4 mars 1727, à 77 ans. On a de lui : *Eléments de géométrie de M. le duc de Bourgogne*, 1715, in-8. C'est le recueil des leçons données pendant quatre ans à ce prince, qui écrivait le lendemain les leçons de la veille. Elles furent rassemblées par Boissière, bibliothécaire du duc du Maine. Il y a à la fin quelques problèmes résolus par la méthode analytique, que l'on croit être de Malezieu. On voit par plusieurs passages de cet ouvrage combien la philosophie de l'auteur était sage, et son attachement à la religion réfléchi et conséquent. « Notre raison, disait-il, est réduite à d'étranges extrémités. La raison nous démontre la divisibilité de la matière à l'infini, et nous trouvons en même temps qu'elle est composée d'indivisibles. » Humilions-nous encore une fois, reconnaissons qu'il n'appartient pas à une créature, quelque

» excellente qu'elle puisse être, de vouloir concilier
 » des vérités dont le Créateur a voulu lui cacher la
 » comptabilité. Ces dispositions nous rendront plus
 » soumis aux mystères, et nous accoutumeront à
 » respecter des vérités qui sont par leur nature im-
 » pénétrables à notre esprit, que nous venons de
 » trouver assez borné, pour ne pouvoir pas même
 » concilier des démonstrations mathématiques. »
 (Voy. MARIO-BETTINO.) Plusieurs pièces de vers,
 chansons, lettres, sonnets, contes, lus dans les *Di-
 vertissements de Sceaux*, Trévoux, 1712 et 1713,
 in-12. On lui attribue *Polichinelle demandant une
 place à l'académie*, comédie en un acte, représentée
 à plusieurs reprises par les Marionnettes de Brioché,
 et les *Amours de Ragonde*. Elle se trouve dans les
Pièces échappées du feu, Plaisance, 1717, in-12.

MALFILLASTRE ou Malfilatre (Jacques-
 Charles-Louis de CLINCHAMP de), né à Saint-Jean
 de Caen, le 8 octobre 1733, de parents peu favorisés
 des dons de la fortune, mort à Paris en 1767, culti-
 vait les muses, et vécut presque toujours dans l'in-
 digence qu'elles entraînent souvent après elles. A
 peine sorti du collège, Malfillastre avait concouru
 pour le prix des *Palinods* de Rouen et de Caen,
 académies qui avaient pris ce nom, parce que les
 poésies qu'on y admettait devaient contenir l'éloge
 de l'immaculée Conception, ou au moins de la
 sainte Vierge. Malfillastre obtint quatre fois le prix
 à l'académie de Rouen (1) ; la réputation que ces
 essais lui donnèrent le fit venir à Paris, où il con-
 tinua de cultiver les lettres. « Ce jeune homme, dit
 » Linguet, est mort malheureux et inconnu, quoi-
 » que enrôlé dans la milice philosophique ; mais
 » n'ayant ni l'impudence qui se rend l'organe des
 » mensonges, ni la bassesse qui dévore les ou-
 » trages, et mène à l'académie ; n'étant né qu'avec
 » de la modestie et du talent, ses maîtres l'ont
 » laissé languir et périr dans l'obscurité. Tandis
 » qu'ils prônaient, qu'ils soudoyaient, qu'ils cou-
 » ronnaient les H., Malfillastre n'a jamais reçu
 » d'eux aucune espèce de secours. Il est vrai que le
 » lendemain de sa mort, MM. d'A. et T. lui portè-
 » rent cent écus ; et comme un mort n'a besoin que
 » de *Requiem*, ils remportèrent prudemment la
 » bourse : mais ils arrosèrent le cercueil... d'eau
 » bénite. » Nous observerons cependant que la con-
 duite imprévoyante de Malfillastre l'obligea de con-
 tracter de fréquentes et nombreuses obligations
 d'argent : pendant quelque temps il se vit forcé de
 se cacher et même de changer de nom pour échap-
 per à ses créanciers. Dans cette malheureuse situa-
 tion, une tapissière dont il était débiteur eut pitié
 de lui et le recueillit dans sa maison où il mourut
 à l'âge de trente-quatre ans. Son poème de *Narcisse
 dans l'île de Vénus*, imprimé en 1769, offre des dé-
 tails heureux ; mais l'invention en est médiocre. Les
 mœurs de l'auteur étaient douces et simples, son
 caractère timide ; et par une suite naturelle de ce
 caractère il fuyait le grand monde et aimait la so-

litude. On trouve dans les Recueils palinodiques
 de Caen et de Rouen, des *Odes* de Malfillastre, qui
 étincellent de strophes vives et sublimes. Les *Obser-
 vations critiques* par Clément, et le *Journal* de Pa-
 lissot, contiennent aussi quelques fragments de
 poésies, et de morceaux d'imitation des Géorgiques
 de Virgile, qui font regretter qu'une mort préma-
 turée ait enlevé Malfillastre dans la force de l'âge à
 la littérature et à sa patrie. Miger a donné sous le
 titre de *Génie de Virgile*, 4 vol. in-8, le travail de
 Malfillastre sur le poète latin ; on y trouve quelques
 morceaux pleins d'énergie et de verve. La traduction
 des *Métamorphoses* d'Ovide, publiée sous son nom
 en 1799, n'est pas de lui. L'édition la plus com-
 plète de ses *Poésies* est celle de P. A. A. Gautier,
 Caen, 1823, in-8.

MALHERBE (François de), poète français, né à
 Caen, vers l'an 1555, d'une famille noble et an-
 cienne, se retira en Provence, où il s'attacha à la
 maison de Henri d'Angoulême, fils naturel de
 Henri II. Après avoir servi quelque temps sous les
 ordres de ce grand-prieur, il porta les armes dans
 les troupes de la ligue. Ce n'était pas dans cette
 carrière qu'il devait s'illustrer. Au retour de la paix,
 il commença sa réputation par l'ode sur *l'arrivée
 en France de Marie de Médicis*. Il avait déjà publié,
 en 1587, un poème intitulé les *Larmes de saint
 Pierre*, traduit de l'italien de Tansillo, qu'il désa-
 voua plus tard comme peu digne de lui. Henri IV
 lui demanda des vers et en fut tellement content,
 qu'il lui fit une pension. Malherbe vint à la cour
 où il fut le poète des princes et le prince des poètes.
 Il s'était marié en Provence avec une demoiselle de
 la maison de Coriolis. Ses enfants moururent avant
 lui. Un d'eux ayant été tué en duel par de Piles,
 gentilhomme provençal, il voulut, à l'âge de 73 ans,
 se battre contre le meurtrier. Ses amis lui représen-
 tèrent que la partie n'était pas égale entre un vieil-
 lard et un jeune homme. Il leur répondit : « C'est
 » pour cela que je veux me battre ; je ne hasarde
 » qu'un denier contre une pistole. » On vint à bout
 de le calmer, et de l'argent qu'il consentit à prendre
 pour ne pas poursuivre de Piles, il fit élever un
 mausolée à son fils. Malherbe aima beaucoup moins
 ses autres parents. Il plaida toute sa vie contre eux.
 Un de ses amis le lui ayant reproché : « Avec qui
 » donc voulez-vous que je plaide ? lui répondit-il ;
 » avec les Turcs et les Moscovites, qui ne me dis-
 » putent rien ? » L'humeur le dominait absolument,
 et cette humeur était brusque et violente. Il eut
 plusieurs démêlés. Le premier fut avec Racan, son
 ami et son élève en poésie. Malherbe aimait à ré-
 citer ses productions et s'en acquittait si mal, que
 personne ne l'entendait. Il fallait qu'il crachât cinq
 ou six fois en récitant une strophe de quatre vers.
 Aussi le cavalier de Marini disait-il de lui : « Je n'ai
 » jamais vu d'homme plus humide, ni de poète
 » plus sec. » Racan ayant osé lui représenter que
 la faiblesse de sa voix et l'embarras de sa langue
 l'empêchaient d'entendre les pièces qu'il lui lisait,
 Malherbe le quitta brusquement et fut plusieurs
 années sans le voir. Ce poète eut une autre dispute
 avec un jeune homme de la plus grande condition
 dans la robe. Cet enfant de Thémis voulait aussi

(1) Les titres des quatre pièces couronnées sont : 1° *Le soleil
 fixe au milieu des planètes*, ode qui fut insérée dans le *Mercur
 de France* par Marmontel, qui présagea à l'auteur les plus hautes
 destinées poétiques ; 2° *Le prophète Elie enlevé aux cieux* ;
 3° *La prise du fort Saint-Philippe* ; 4° *Louis le Bien-Aimé
 sauvé de la mort* (à l'occasion du forfait de Damiens).

l'être d'Apollon ; il avait fait quelques mauvais vers, qu'il croyait excellents ; il les montra à Malherbe, et en obtint pour toute réponse cette dureté cruelle : « Avez-vous eu l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu ? A moins de cela, vous ne devez pas » exposer votre réputation en produisant une pièce » si ridicule. » Jamais sa langue ne put se refuser un bon mot. Ayant un jour diné chez l'archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Ce prélat le réveille pour le mener à un sermon qu'il devait prêcher : « Dispensez-m'en, lui répond le poète d'un » ton brusque, je dormirai bien sans cela. » L'avare était un autre défaut dont l'âme de Malherbe fut souillée. On disait de lui « qu'il demandait l'au- » mône le sonnet à la main. » Son appartement était meublé comme celui d'un vieux avare. Faute de chaises, il ne recevait les personnes qui venaient le voir que les unes après les autres ; il criait à celles qui heurtaient à la porte : « Attendez, il n'y » a plus de sièges. » Sa licence était extrême lorsqu'il parlait des femmes. Rien ne l'affligeait plus dans ses derniers jours que de n'avoir plus les talents qui l'avaient fait rechercher par elles dans sa jeunesse. Il ne respectait pas plus la religion que les femmes. « Les honnêtes gens, disait-il ordinai- » rement, n'en ont point d'autre que celle de leur » prince. » Lorsque les pauvres lui demandaient l'aumône, en l'assurant qu'ils prieraient Dieu pour lui, il leur répondait : « Je ne vous crois pas en » grande faveur dans le ciel ; il vaudrait mieux que » vous le fussiez à la cour. » Il refusait de se confesser, dans sa dernière maladie, par la raison qu'il n'était accoutumé de le faire qu'à Pâques. Une heure avant de mourir, il reprit sa garde d'un mot qui n'était pas bien français. On ajoute même que son confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions plates et triviales, le moribond l'interrompit en lui disant : « Ne m'en » parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte. » rait. » Ce poète singulier, d'une humeur caustique, dure, fière et bizarre, et d'un caractère sinistre, mourut en 1628, sous le règne de Louis XIII, ayant vécu sous six rois ; il était né sous Henri II. Ses *OEuvres* consistent en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Chansons*, etc. Ce qui éternise sa mémoire, c'est d'avoir, pour ainsi dire, fait sortir la langue française de son berceau. Semblable à un habile maître qui développe les talents de son disciple, il saisit le génie de la langue française, et en fut en quelque sorte le créateur. « Son nom, dit La Harpe, marqua la seconde époque de notre langue. Marot n'avait réussi que dans la poésie galante et légère. Malherbe fut le premier modèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique. Il en a l'enthousiasme, les mouvements et les tournures. Né avec de l'oreille, et du goût, il connut les effets du rythme, créa une foule de constructions poétiques adaptées au génie de notre langue. Il assigna l'espèce d'harmonie imitative qui lui convient, et montra comment on se sert de l'inversion avec art et avec réserve. Tout ce qu'il nous apprit, il ne le dut qu'à lui-même ; et au bout de deux cents ans on cite encore nombre de morceaux de lui, qui sont d'une beauté à peu

près irréprochable. » Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle de 1722, 3 vol. in-12, avec les remarques de Ménage ; et celle de Saint-Marc, à Paris, en 1757, in-8. Cette édition est enrichie de notes intéressantes, de pièces curieuses et d'un beau portrait de l'auteur, au bas duquel on lit ce demi-vers de Boileau :

Enfin, Malherbe vint.....

On recherche l'édition publiée par L. Parelle, qui fait partie de la *collection des classiques français*, 1823, 2 vol. in-8. Le 2^e vol. contient la *correspondance* de Malherbe et de Peiresc. Elle avait déjà paru dans l'édition des *OEuvres de Malherbe*, publiée par le libraire Blaise en 1822, et dont il existe des exemplaires à part. On trouve plusieurs lettres de Malherbe échappées à Blaise ainsi qu'à l'abbé Parelle dans la *Revue de bibliographie analytique*, ann. 1841, p. 257-288. Ginguéné avait écrit sur Malherbe un commentaire qui n'a pas été imprimé. Outre ses *Poésies* on a encore de Malherbe une traduction très-médiocre de quelques *Lettres* de Sénèque, et celle du 33^e livre de l'*Histoire romaine*, de Tite-Live.

MALINGRE (Claude), sieur de Saint-Lazare, né à Sens en 1580, mort vers l'an 1653, à l'âge de 73 ans, a travaillé beaucoup, mais avec peu de succès, sur l'histoire romaine, sur l'histoire de France et sur celle de Paris. C'était un auteur famélique, qui publiait le même ouvrage sous plusieurs titres différents, et qui avec toutes ses ruses parvenait difficilement à les vendre. Tout ce que nous avons de lui est écrit de la manière la plus plate et la plus rampante. On ne peut pas même profiter de ses recherches ; car il est aussi inexact dans les faits qu'incorrect dans le style. Le moins mauvais de tous ses livres est son *Histoire des dignités honoraires de France*, 1635, in-8, parce qu'il y cite ses garants. Ses autres écrits sont : l'*Histoire générale des derniers troubles arrivés en France sous Henri III et sous Louis XIII*, 1622-29, 6 vol. in-8 ; *Histoire de Louis XIII*, in-4 ; *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie de ce siècle*, 3 vol. in-4 : le premier est du père Richeome ; *Continuation de l'histoire romaine depuis Constantin jusqu'à Ferdinand III*, 2 vol. in-fol. ; compilation indigne de servir de suite à l'*Histoire* de Coeffeteau ; *Histoire générale des guerres de Piémont* ; c'est le second volume des *Mémoires* du chevalier Boivin de Villars, qui sont très-curieux, 2 vol. in-8 ; *Histoire de notre temps sous Louis XIV*, continuée par du Verdier, 2 vol. in-8 ; mauvais recueil de ce qui est arrivé en France depuis 1645 jusqu'en 1645 ; *Les Annales et les antiquités de la ville de Paris*, 1640, in-fol. On trouvera le titre de ses autres productions dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 44, et dans la *Bibliothèque historique de la France*, tome 3.

MALLEMANS : il y a eu quatre frères de ce nom, tous les quatre natis de Beaune, d'une ancienne famille, et auteurs de divers ouvrages. — Le premier, Claude, entra dans l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après. Il fut pendant 34 ans professeur de philosophie au collège du Plessis à Paris, et fut un des plus grands partisans de celle de Descartes. Dans la suite, la pauvreté le contraignit de se re-

tirer dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, où il mourut en 1723, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont : le *Traité physique du monde, nouveau système*, 1679, in-12; *Le fameux Problème de la quadrature du cercle*, 1684, in-12; *la Réponse à l'Apothéose du Dictionnaire de l'Académie*, etc. Ces ouvrages sont une preuve de sa sagacité et de ses connaissances. — Le second était chanoine de Sainte-Opportune. On lui attribue quelques ouvrages de géographie. — Le troisième, Etienne, mourut à Paris en 1716, à plus de 70 ans, laissant quelques poésies. — Le quatrième, Jean, d'abord capitaine de dragons et marié, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut en 1740, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : diverses *Dissertations* sur des passages difficiles de l'Écriture sainte; *Traduction française* de Virgile, en prose, 1706, 3 vol. in-12. L'auteur prétend avoir expliqué cent endroits de ce poète, dont toute l'antiquité avait ignoré le vrai sens. Cette traduction, entreprise pour les dames, a été trouvée généralement rampante et même barbare. *Histoire de la Religion, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Jovien*, 6 vol. in-12 : ouvrage qui eut peu de succès, parce qu'il est écrit d'un style languissant; *Pensées sur le sens littéral des dix-huit premiers versets de l'Évangile de saint Jean*, 1718, in-12. L'auteur appelle cet ouvrage l'*Histoire de l'éternité*, et cette expression énergique a un sens très-vrai, relativement à l'ouvrage commenté; mais ce commentaire est plein de singularités et de rêveries. Mallemans était un savant d'un esprit bizarre et opiniâtre, plein de lui-même, et toujours prêt à mépriser les autres.

MALLEROT (Pierre), sculpteur, connu sous le nom de *La Pierre*, est célèbre par plusieurs beaux morceaux. Les principaux sont : la *Colonnade* du parc de Versailles; le *Péristyle* et la *Galerie* du château de Trianon; le *Tombeau* du cardinal de Richelieu en Sorbonne, sous les ordres de Girardon; le *Mausolée* de Girardon, à Saint-Landry à Paris; la *Chapelle* de MM. de Pomponne à Saint-Merry, et de MM. de Créquy et de Louvois aux Capucins de Paris, etc.

* MALLÈS (Madame, née de BEAULIEU), morte à Nontron (Dordogne), au mois de mai 1825, s'est fait honorablement connaître par les ouvrages suivants : *Lucas et Claudine, ou le Bienfait et la reconnaissance*, Paris, 1816, 2 vol. in-12; *Contes d'une mère à sa fille*, Paris, 1817, 2 vol. in-12, 2^e édit. augm., 1820, avec 12 grav.; *Le Robinson de douze ans*, Paris, 1816, in-12, 6^e édit., 1826; *Contes à ma jeune famille*, 1819, in-12; 5^e édit., 1826; *Lettres de deux jeunes amies ou Les leçons de l'amitié*, Paris, 1820, 2 vol. in-12; *Geneviève dans les bois*, Paris, 1820, in-18, réimprimée la même année; *Quelques scènes de ménage*, Paris, 1820, 2 vol. in-12; *Le Labryère des demoiselles ou Principaux caractères des jeunes personnes*, Paris, 1821, in-12, fig., 2^e édit. 1824; *Conversations amusantes et instructives sur l'Histoire de France*, Paris, 1822, 2 vol. in-12, orné de 2 pl.; *Instructions familières*

d'une institutrice sur les vérités de la Religion pour disposer ses élèves à la première communion, Paris, 1824, in-32; *La Jeune Parisienne au village*, Limoges, 1824, in-12.

MALLET (Charles), né en 1608, à Montdidier, docteur de Sorbonne, archidiacre et grand-vicaire de Rouen, mourut en 1680, à 72 ans, durant la chaleur des disputes où il était entré avec Arnaud, à l'occasion de la *Version* du nouveau Testament de Mons. Cette querelle produisit plusieurs écrits de part et d'autre. Ceux de Mallet sont : *Examen de quelques passages de la Version du nouveau Testament*, etc., 1667, in-12. Il y accuse les traducteurs d'un grand nombre de falsifications, et même d'avoir une morale corrompue touchant la chasteté; *Traité de la lecture de l'Écriture sainte*, Rouen, 1669, in-12. L'auteur prétend qu'elle ne doit point être donnée au peuple en langue vulgaire. Il est certain que cet usage peut avoir des inconvénients. Si la lecture des livres sacrés, et particulièrement celle du nouveau Testament est en général très-avantageuse, il y a aussi beaucoup de passages dont les ignorants ou les esprits mal disposés peuvent abuser, puisque dès le temps de saint Pierre, les hommes faibles et peu instruits, comme dit cet apôtre, trouvaient dans les Épîtres de saint Paul de quoi s'égarer. Il faut donc en cela, comme dans les meilleures choses, de la circonspection, des modifications et des exceptions raisonnables, qu'on doit abandonner aux jugements des pasteurs des âmes. (Voy. ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, MARCELLE, PRODICUS.) *Réponse aux principales raisons qui servent de fondement à la nouvelle Défense du nouveau Testament de Mons*, ouvrage posthume, Rouen, 1682, in-8. Arnauld répondit à ces écrits d'une manière qui ne fit pas plus d'honneur à sa modération qu'à sa théologie et à sa logique.

MALLET (Edme), né à Melun en 1713, occupa une cure auprès de sa ville natale jusqu'en 1751, qu'il vint à Paris pour y être professeur de théologie dans le collège de Navarre. Il était docteur agrégé de cette maison. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, d'abord prévenu contre lui, ensuite mieux instruit, récompensa d'un canonicat à Verdun sa doctrine et ses mœurs. On l'avait accusé de jansénisme auprès de ce prélat, tandis que la *Gazette ecclésiastique* l'accusait d'impiété. L'abbé Mallet ne méritait ni l'une ni l'autre de ces imputations. Il mourut à Paris en 1755. Ses principaux ouvrages sont : *Principes sur la lecture des poètes*, 1745, 2 vol. in-12; *Essai sur l'étude des belles-lettres*, 1747, in-12; *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753, in-12; *Principes pour la lecture des orateurs*, 1753, 3 vol. in-12; *Histoire des guerres civiles de France sous les règnes de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, traduite de l'italien d'Avila*, 1757, 3 vol. in-4. L'abbé Mallet se borne, dans ses ouvrages sur les poètes, sur les orateurs et sur les belles-lettres, à exposer d'une manière précise les préceptes des grands maîtres, et à les appuyer par des exemples choisis, tirés des auteurs anciens et modernes. Les leçons de la morale chrétienne sont très-bien fondées avec les règles de la littérature; attention très-importante et du plus grand effet,

quand on veut instruire la jeunesse. Le style de ces différents écrits est net, facile, sans affectation. Il s'était engagé à donner à l'Encyclopédie les articles de la *théologie* et des *belles-lettres*; il en a effectivement fourni plusieurs : mais s'il a su éviter les écueils du faux bel-esprit et de la fausse philosophie, dans lesquels ont donné ses associés, il eût été prudent de ne pas se joindre à eux, de ne pas mêler son travail avec le leur, et de ne point accrédi-ter par de bons articles une compilation informe et mau-vaïse, dirigée principalement contre la religion. (Voy. DIDEROT.) Le même reproche a été fait depuis à M. Bergier, et les esprits justes l'ont trouvé bien fondé (1). L'*Eloge* de Mallet est imprimé à la tête du 6^e vol. de l'Encyclopédie, in-fol.

* MALLET (Paul-Henri), né à Genève en 1730, fut nommé en 1752 professeur de belles-lettres à l'académie de Copenhague. Un travail qu'il publia sur l'*histoire des anciens peuples du Nord* attira sur lui l'attention du roi, qui le désigna pour donner au prince royal (depuis Christian VII) des leçons de langue et de littérature française. Lorsque l'éducation du prince fut terminée, Mallet revint à Genève, où il fut nommé professeur d'histoire à l'académie : il devint aussi, en 1764, membre du conseil des deux-cents, puis résident du landgrave de Hesse-Cassel, près des républiques de Berne et de Genève. Après avoir refusé de se charger de l'éducation du comte du Nord (depuis Paul I^{er}), il s'attacha à lord Mount-Stuart, et accompagna ce jeune seigneur en Italie et en Angleterre, où il reçut un favorable accueil à la cour : la reine le chargea de lui faire connaître les nouvelles littéraires du continent, et le fit son correspondant à ce titre. Revenu dans sa patrie, Mallet y jouissait d'une douce tranquillité, lorsque la révolution de Genève vint lui enlever presque toute sa fortune; il perdit en outre les pensions qu'il recevait du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse-Cassel. Le gouvernement français qui en fut instruit, lui en accorda une, mais il n'en jouit pas longtemps : il mourut à Genève le 6 février 1807 d'une attaque de paralysie. Mallet était membre des académies d'Upsal, de Lyon, de Cassel, de l'académie des inscriptions et de l'académie celtique de Paris. Il a cultivé l'histoire avec succès : ses ouvrages en ce genre se font remarquer par la sagesse de la critique et l'élégance du style. Nous citerons : *Histoire du Danemarck*, Copenhague, 1758-77, 3 vol. in-4, continuée jusqu'à 1773, Genève, 1788, 9 vol. in-12. Elle a été traduite en allemand, en anglais et en russe. L'introduction, 1753-56, 2 tom. en un vol. in-4, renferme un précis très-curieux de l'ancienne mythologie des peuples du Nord. *Mémoires sur la littérature du Nord*, Copenhague, 1759-60, 6 vol. in-8; *Histoire de la maison de Hesse*, 1766-85, 4 vol. in-8; *Histoire de la maison de Brunswick*, 1767-1785,

4 vol. in-8; une traduction du *Voyage de Wül. Caze en Pologne, Russie, Suède et Danemarck*, Genève, 1786, in-4 ou 4 vol. in-8; *Histoire de la maison et des états de Mecklembourg*, 1796, 2 tom. in-4. *Histoire des Suisses ou Helvétiques*, Genève, 1805, 4 vol. in-8 : ce n'est guère qu'un abrégé de l'ouvrage de Muller; mais il est fort intéressant et bien écrit; *Histoire de la ligue anseatique*, 1805, in-8. — MALLET-PRÉVOT, frère aîné du précédent, né en 1727, mort à Genève en 1811, s'adonna principalement à la géographie. On a de lui une *carte des environs de Genève*, 1776, remarquable par son exactitude; une *de la Suisse romande*, en 4 grandes feuilles; une *carte générale de la Suisse*, 1798, et une *Description de Genève ancienne et moderne, suivie de l'ascension de Saussure, sur la cime du Mont-Blanc*, Genève, 1807, in-12.

* MALLET-DUPAN (Jacques), né en 1749 à Genève, perdit son père à l'âge de dix ans et reçut une éducation soignée. A l'âge de 23 ans, il fut présenté à Voltaire, qui l'accueillit avec distinction, et l'adressa au landgrave de Hesse-Cassel qui lui avait demandé un professeur de littérature française. Il n'occupa cette chaire que quelques mois, pendant lesquels il publia son premier ouvrage : *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres*. Il alla trouver Linguet alors à Londres, et concourut à la rédaction des *Annales politiques*; mais le caractère des deux associés ne pouvait s'accorder longtemps. Linguet ayant été mis à la Bastille en 1779, Mallet imagina de continuer les *Annales*, à Genève, sous le titre de *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur l'état présent de l'Europe*. Cet ouvrage n'eut qu'un médiocre succès, et il n'en parut que cinq volumes. Il fit ensuite paraître un écrit sur la *dernière révolution de Genève*, qui mécontenta tous les partis. Etant venu à Paris, il y publia le *Journal politique et historique de Genève*, qui fut l'origine du *Mercure politique*. Par une heureuse innovation, il y introduisit des considérations diplomatiques qui le firent rechercher avec le plus vif empressement. Le libraire Panckoucke ayant, en 1788, acquis le privilège du *Mercure*, Mallet en rédigea la partie politique soumise à la censure du comte de Vergennes. Ayant dans un article désapprouvé le ministère de prêter son appui aux insurgés des Pays-Bas, le ministre supprima ce morceau et en fit rédiger un nouveau dont il exigea l'insertion; Mallet courut à Versailles, se présenta au comte de Vergennes : « M. le comte, lui dit-il, l'injonction que j'ai reçue de vous est, en d'autres termes, l'ordre de vous rapporter le brevet que je tiens de votre bienveillance; le voici. Je n'écris point contre ma conscience. » Le ministre, frappé de sa résolution, lui saisit la main, en lui disant : « Je ne reprends point ce que j'ai si bien placé. Je sacrifierai mon article; vous sacrifierez le vôtre, et nous resterons amis. » La conduite de Mallet lui mérita l'approbation générale. Le courage avec lequel, dès le début de la révolution, il attaqua les excès de la démocratie, lui fit de nombreux ennemis et lui attira toutes sortes de vexations. Mais il put compter sur l'estime et sur l'appui des hommes les plus distingués. Louis XVI, qui faisait cas de ses talents,

(1) Si des personnes ont trouvé ce reproche bien fondé, il en est d'autres qui ne l'approuvent nullement, et qui louent au contraire Bergier d'avoir, par sa collaboration à l'Encyclopédie, placé le remède à côté du mal, la réfutation à côté de l'objection, et ôté à des écrivains ignorants, impies ou égarés l'occasion de dénaturer la théologie, en soustrayant à leurs plumes les articles qui s'y rapportent. Ces personnes portent le même jugement sur la collaboration de Mallet. Voy. Bergier, Note.

chargea, en 1792, d'une mission de confiance près des souverains d'Autriche et de Prusse. A poque du 10 août, son mobilier et sa bibliothèque furent pillés; et la perte de son *Journal* le priva de sa seule ressource. Au printemps de 1793, se rendit à Bruxelles, où il publia ses *Considérations sur la révolution de France*, et de cette le entretenait une correspondance politique avec plusieurs cabinets. De retour en Suisse il fit paraître en 1795, dans la *Quotidienne*, des articles contre Bonaparte qui venait d'envahir l'Italie. Dénoncé comme libelliste, au conseil souverain de Rome, et forcé de s'éloigner, il se refugia d'abord à Turin, où se trouvait Portalis avec d'autres vicines du 18 fructidor, ensuite à Fribourg en Suisse, où il passa l'hiver de 1798, avec le poète Delille et l'abbé Georgel. Vers la fin de 1799, il se rendit à Londres, où, se faisant une ressource de son talent, il publia le *Mercur britannique*, mis au rang des meilleurs écrits politiques. Mallet souffrait depuis longtemps de la poitrine. Le climat de l'Angleterre était loin de lui être favorable, et mourut de consomption, le 10 mai 1800, à Richmond, près de Londres, où Lally-Tollendal lui avait donné un asile. Une souscription ouverte en faveur de sa veuve et de ses cinq enfants, fut remplie aussitôt de la manière la plus honorable. Le gouvernement anglais, qui avait paru si indifférent au mérite de l'écrivain politique (1), vint au secours de sa famille; une pension de deux cents louis fut assignée à sa veuve, et un de ses fils placé dans l'administration. Mallet-Dupan s'était montré constamment attaché aux principes d'une monarchie constitutionnelle, et, de bonne heure, il avait proposé pour la France l'exemple du gouvernement anglais, qu'il croyait susceptible d'être introduit dans notre pays, moyennant de légères modifications. Ses ouvrages sont : *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres*, Cassel, 1772. On y pourrait trouver des principes opposés à ceux qu'il défendit dans la suite; ce qui lui avait paru bon en théorie, lui sembla dangereux dans l'exécution. *Discours sur l'éloquence et les systèmes politiques*, Londres, 1775, in-12; écrit dans lequel l'auteur n'a pas bien déterminé le but qu'il se proposait; *Mémoires historiques, politiques et littéraires*, Genève, 1779-1782, 5 vol.; *De la dernière révolution de Genève*, en 1782; *Mercur politique et historique de Genève*, in-12, de 1785 à 1788, un cahier par semaine; *Mercur historique et politique de 1788 à 1792*; *Du principe des factions en général et de celles qui divisent la France*, 1791; *Considérations sur la révolution de France, et sur les causes qui en prolongent la durée*, Londres, 1793, in-8. Cette espèce de *factum* contre la révolution fut lu avec avidité, et éclaira beaucoup de personnes sur la facilité avec laquelle elles croyaient pouvoir en arrêter le cours. *Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français*, Hambourg, 1796, in-8. C'est un des écrits où l'auteur s'élève avec le plus de violence contre l'esprit révolutionnaire; on y trouve des faits intéressants, mais aussi

un usage trop fréquent d'épithètes dures et injurieuses. *Mercur britannique*, rédigé en Angleterre, et où se trouve l'*Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétiques*, imprimé à part, 1798, in-8.

MALLET. Voy. MALET et MANESSON.

MALLEVILLE (Claude de), poète français, né en 1597 à Paris, l'un des premiers membres de l'académie française, mourut en 1647, âgé d'environ 50 ans. Il avait été secrétaire du maréchal de Bassompierre, auquel il rendit de grands services dans sa prison. Les bienfaits que cet illustre infortuné répandit sur lui le mirent en état d'acheter une charge de secrétaire du roi. Malleville avait un esprit assez délicat, et un génie heureux pour la poésie; mais il négligea de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet intitulé la *Belle matineuse* est celui de ses ouvrages dont on a le plus parlé. Ses poésies consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Élégies*, *Épigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, et quelques *Paraphrases* de plusieurs psaumes. Elles ont été imprimées en 1649, à Paris, in-4, et en 1659, in-12. Il avait aussi du talent pour les vers latins, et traduisit de l'italien deux romans de Luc Asserino, *Stratonice* et *Almérinde*, le premier en 2 vol. in-8, Paris, 1641; le deuxième en 1 vol. in-8, ibid., 1646. Il est possible qu'il ait eu part aux *Mémoires* de Bassompierre; mais il n'en est pas l'éditeur, comme on l'a dit quelque part, puisqu'ils furent imprimés en 1663, c'est-à-dire 16 ans après sa mort.

MALLINCKROT (Bernard), savant philologue du XVII^e siècle, doyen de l'église cathédrale de Munster, donnait à l'étude une partie de la nuit, et passait le jour à se divertir. L'empereur Ferdinand le nomma à l'évêché de Ratzbourg, et quelque temps après il fut élu évêque de Minden; mais il ne put prendre possession de l'un ni de l'autre de ces deux évêchés. Son ambition était extrême: il voulut se faire élire, en 1630, évêque de Munster; mais n'ayant pu réussir, il s'éleva contre le nouveau prélat, et suscita des séditions jusqu'en 1635, qu'il fut déposé de sa dignité de doyen. Cependant, aidé par le peuple émeuté, il s'enfuit dans le comté de Marck où il demeura deux ans; mais il eut l'imprudence de venir dans son pays natal. L'évêque de Munster le fit aussitôt arrêter et conduire au château d'Ottenstein, où on lui donna des gardes (1637). Mallinckrot mourut dans ce château en 1664, regardé comme un génie inquiet, et un homme fier et hautain. On a de lui en latin: un *Traité de l'invention et du progrès de l'imprimerie*, Cologne, 1639, in-4; un *Traité de la nature et de l'usage des lettres*, Cologne, 1636, in-4; un *Traité des archichanceliers du saint empire romain, des papes et des cardinaux allemands, de la primauté des trois métropoles d'Allemagne, et des chanceliers de la cour de Rome*, 1715, in-4. Cette dernière édition est ornée d'une préface historique, par Gott Graue, qui contient des détails intéressants sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Ces ouvrages sont recommandables par la profondeur des recherches.

* MALLIOT (Joseph), archéologue, né le 10 mars 1755, à Toulouse, parut d'abord vouloir suivre la

(1) Le ministère s'était borné à souscrire pour 25 exemplaires du *Mercur britannique*.

carrière du barreau. Mais son père et la plupart des membres de sa famille exerçant des arts dépendants du dessin, il marcha sur leurs traces, et fut, en 1763, nommé professeur de dessin au collège de Sorrèze, d'où il revint au bout de cinq ans à Toulouse; il devint ensuite professeur de fortifications. On n'avait point encore de connaissances exactes sur les anciens costumes, il en fit l'objet spécial de ses recherches. Informé que des ouvriers, dans une démolition, avaient découvert un buste et des médailles romaines, il courut recueillir ces précieux restes de l'antiquité. Pendant qu'il les examinait, il fut frappé d'apoplexie, et expira quelques jours après, en 1811, à 76 ans. On a de Malliot: *Recherches sur les costumes, les mœurs, et les usages civils des anciens peuples*, Paris, 1804, 3 vol. in-4, ornés de 500 pl.; *Notice sur le palais de justice de Toulouse* (l'ancien parlement); *Sur les bibliothèques publiques de Toulouse*; la première fut formée des livres des jésuites, et de ceux de Garipuy et de Lefranc de Pompignan: on y conserve un exempl. d'Eschyle, annoté par Racine: *Des Recherches historiques sur les capitouls*, etc. Il a laissé manuscrit: *Recherches sur les antiquités, les établissements, etc., de Toulouse*, et sur la vie de quelques artistes qui firent l'ornement de cette ville.

MALO, ou MACLOU, ou MAHOULT (saint), fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, et cousin-germain de saint Samson et de saint Magloire, fut élevé dans un monastère d'Irlande, puis élu évêque de Gui-Castel; son humilité lui fit refuser cette dignité. Le peuple voulant le contraindre de l'accepter, il passa en Bretagne, et se mit sous la conduite d'un saint solitaire nommé Aaron, proche d'Aleth en Bretagne. (Voy. AARON.) Quelque temps après, vers 541, il fut élu évêque de cette ville, et y fit fleurir la religion et la piété. Il se retira ensuite dans la solitude auprès de Saintes, et y mourut le 15 novembre 865. C'est de lui que la ville de Saint-Malo tire son nom, parce que son corps y fut transporté après que la ville d'Aleth eut été réduite en un village, nommé *Guidalet* ou *Guichalet*, et que le siège épiscopal fut transféré à Saint-Malo.

* MALOUE (Pierre-Victor), ministre de la marine sous Louis XVI, naquit à Riom en 1740 d'une famille honorable mais peu opulente. Elevé chez les oratoriens, il voulut d'abord entrer dans leur congrégation: ses goûts l'ayant détourné de cette carrière, il étudia le droit, puis abandonna le barreau pour s'occuper de poésie; il composa même une tragédie et deux comédies. Les observations de Lekain le firent renoncer à travailler pour le théâtre. A 18 ans, il fut nommé chancelier du consulat de Lisbonne. Etant entré en 1765 au service de la marine, il fut employé à Saint-Domingue et ensuite à Cayenne. Revenu en France en 1779, il fut nommé l'année suivante intendant de la marine à Toulon. Député par le bailliage de Riom aux états généraux de 1789, il s'y fit remarquer par une grande sagesse; et tout en désirant les réformes nécessaires, il fut toujours attaché sincèrement à la monarchie. Il avait contribué à la réunion des trois ordres; mais il s'opposa à ce que l'assemblée se

déclarât nationale. Il combattit la déclaration des droits de l'homme, se déclara pour le veto suspensif, et demanda, mais inutilement, une loi contre les écrits séditieux. Il fit acquitter le chef d'escadre Albert de Rioms, inculpé dans la révolte des matelots de Toulon. En 1790, il défendit les prérogatives royales, et demanda que le roi fût temporairement investi du pouvoir dictatorial. Le 25 juin 1791, malgré les vociférations des tribunes, il protesta contre la manière dont le malheureux Louis XVI était retenu prisonnier à Paris. A l'époque du funeste voyage de Varennes, il arracha une affiche en faveur de la république, pour la dénoncer à l'assemblée, et repoussa le projet de suspendre l'exercice du pouvoir royal. Appelé au conseil du roi, jusqu'à la catastrophe du 10 août, il redoubla d'efforts pour l'empêcher. Un si noble dévouement devait le signaler à la fureur des révolutionnaires. Echappé aux massacres de septembre, il se rendit à Londres, d'où il écrivit au conseil exécutif, pour obtenir la permission de venir défendre Louis XVI, au péril de sa vie. La Convention, pour toute réponse, inscrivit le courageux pétitionnaire sur la liste des émigrés. Rentré en France vers 1801, il fut arrêté; mais, relâché presque aussitôt, il fut nommé commissaire-général de la marine à Anvers. En 1808, il fut fait maître des requêtes, et deux ans après conseiller-d'état et commandant de la légion-d'honneur. En 1812 il fut exilé à 40 lieues de Paris. A la restauration, le roi le fit ministre secrétaire d'état du département de la marine, et peu après chevalier de St.-Louis. Il montra beaucoup de zèle et d'activité dans son administration; mais l'excès du travail acheva de ruiner sa santé affaiblie par les troubles d'une vie agitée, et il mourut le 7 septembre 1814. Malouet avait toujours continué de cultiver les lettres, au milieu des travaux de son administration. On a de lui: *Mémoire sur l'esclavage des Nègres*, 1788, in-8; *Mémoires sur l'administration du département de la marine*, 1790, in-8; *Collection de ses opinions*, 3 vol. in-8, Paris, 1791 et 1792; *Défense de Louis XVI*, 1792, in-8; *Examen de cette question: Quel sera pour les colonies de l'Amérique le résultat de la révolution française*, Londres, 1797, in-8; *Mémoires et correspondances officielles sur l'administration des colonies, et notamment sur la Guiane*, Paris, 1802, 3 vol. in-8; *Considérations historiques sur l'empire de la mer chez les anciens et les modernes*, Anvers, 1810, in-8; *Les quatre parties du jour à la mer*, poème en prose, inséré dans les *Soirées provençales* de Béranger et dans les *Mélanges de philosophie et de littérature*, de Suard son ami; *divers morceaux dans les Archives littéraires*. Suard a publié une notice sur Malouet.

MALOUIN (Paul-Jacques), né à Caen en 1701, mourut à Paris en 1778 à 77 ans. Il avait été professeur de médecine au collège royal, médecin ordinaire de la reine, et membre de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de Chimie*, 1734, in-12; *Chimie médicale*, 1755, 2 vol. in-12; livre plein de choses curieuses, et écrit d'un style qui fait autant d'honneur à l'académicien, que le

fond même en fait au savant, mais peut-être l'auteur montra-t-il trop de goût pour les préparations chimiques; les *Arts du meunier, du boulanger et du vermicellier*, dans le recueil que l'académie des sciences a publié sur les arts et métiers; il est auteur des articles de *Chimie*, insérés dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie. On trouve son éloge par Condorcet dans le *Recueil de l'académie des Sciences*.— De la même famille était Charles MALLOUX, docteur agrégé en médecine dans l'université de Caen, mort en 1718, à 25 ans, dont on a un *Traité des corps solides et des fluides*, Paris, 1718, in-12.

MALPIGHI (Marcel), médecin et célèbre anatomiste, vit le jour à Crevalcuore, dans le voisinage de Bologne, le 10 mars 1628. Ses talents lui méritèrent une place de professeur de médecine dans cette dernière ville en 1636. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, l'appela ensuite à Pise. L'air lui étant contraire, il retourna à Bologne en 1639. Il remplit la place de premier professeur en médecine à Messine, en 1662, et retourna encore à Bologne quatre ans après. La société royale de Londres se l'associa en 1669. Il continua d'enseigner avec réputation jusqu'en 1691. Le cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avait connu à Bologne pendant sa légation, étant monté sur le trône pontifical sous le nom d'*Innocent XII*, l'appela à Rome, et le fit son premier médecin. Ce savant était d'un caractère sérieux et mélancolique. On sait que les personnes de ce tempérament sont constantes au travail. Dès qu'il voulait savoir quelque chose, il se donnait avec plaisir toutes les peines nécessaires pour l'apprendre. Quoiqu'il aimât la gloire, il était modeste au milieu des éloges que son mérite lui procurait. Sa santé était très-délicate, et il eut besoin, pendant toute sa vie, des ressources de son art pour la ménager ou pour la rétablir. Malpighi mourut d'apoplexie à Rome, dans le palais Quirinal, en 1694, âgé de 67 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin, qui prouvent qu'il s'était beaucoup occupé de l'anatomie, mais aussi qu'il était peu versé dans les belles-lettres; sa diction est mauvaise et difficile à comprendre. Les principaux sont : *Plantarum anatomie*, Londres, 1675 et 1679, 2 tom. en 1 vol. in-fol. fig. *Epistolæ varæ; Dissertationes epistolice de bombyce*, Londres, 1669, in-4, fig.; *De formatione pulli in ovo*. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en français. *Consultationes*, 171, 3, in-4; *De cerebro, de lingua, de externo tactus organo, de omento, de pinguedine et adiposib. ductibus; Exercitatio anatomica de viscerum structura; Dissertationes de polypo cordis, et de pulmonibus*, etc. Les ouvrages de Malpighi ont été imprimés à Londres en 1686, 2 vol. in-fol.; et ses *Œuvres posthumes*, précédées de sa *Vie*, ont paru à Londres en 1697, à Venise en 1698, in-fol., et à Amsterdam, même année, in-4. On a réimprimé tous ses ouvrages à Venise, 1733, in-fol. avec des notes de Faustin Gravinelli. Ce savant homme n'était pas égoïste; il ne rougissait point d'attribuer la plupart de ses découvertes à son ami Borelli, qu'il avait connu à Pise. L'éloge de malpighi se trouve dans les *Décades* de Fabroni.

* MALTE-BRUN (Conrad), dont le véritable nom était Malte-Conrad BRUNN, un des plus savants géo-

graphes modernes, naquit en 1775 à Thyé dans le Jutland, province du Danemarck, d'une famille honorable. Destiné par ses parents aux fonctions du ministère, son père l'envoya dans ce but à l'université de Copenhague; mais au lieu de se livrer à l'étude de la théologie, il y fit des vers et une revue du théâtre. A sa sortie de l'université il écrivit dans les journaux. Encouragé par ses premiers succès dans la polémique, il publia en 1796 un pamphlet dans lequel il attaquait la féodalité danoise, et les puissances alors coalisées contre la France. Menacé d'une poursuite judiciaire, il se réfugia en Suède où il fut bien accueilli; deux ans après il repartit à Copenhague. Contraint de s'expatrier de nouveau, il se rendit à Hambourg et devint chef d'une association dite des *Scandinaves unis*, dont le but était de former une république fédérative. La cour de justice de Copenhague le condamna par contumace à un bannissement perpétuel, « comme ayant tenté » de changer la constitution de l'état. » Il vint à Paris en 1799 avec des lettres de recommandation, remplit d'abord l'emploi de précepteur, s'appliquant à se perfectionner dans la connaissance de la langue française, et voulut ensuite travailler pour les journaux; mais ayant publié des articles contre le consulat à vie, l'ordre lui fut intimé de cesser de s'occuper d'intérêts auxquels il devait se considérer comme étranger. Depuis cette époque il s'adonna entièrement à la branche des connaissances physiques qui fonda sa réputation, et prit un rang distingué parmi les meilleurs géographes. Néanmoins admis en 1806 au nombre des rédacteurs du *Journal de l'Empire*, il y fournit beaucoup d'articles politiques, qui prouvaient la variété de ses connaissances. En 1807 il fit paraître un ouvrage périodique intitulé : *Annales des voyages*, qui eut beaucoup de succès. Il en a paru 75 cahiers formant 25 vol. Quelques démêlés qu'il eut avec les propriétaires du *Journal de l'empire* lui firent perdre sa place de rédacteur, et dès ce moment il publia pour son compte le *Spectateur*, qui n'arriva qu'à son 27^e cahier. L'infatigable activité de Malte-Brun n'ayant pu le conduire aux résultats qu'il s'était promis, il se livra de nouveau à ses travaux littéraires, non sans s'occuper en même temps d'une nouvelle colonie en Amérique. Sur ces entrefaites parut son *Précis de géographie universelle*, 6 volumes in-8. A la restauration, il travailla pour la *Quotidienne*, et quand le débarquement de Bonaparte à Cannes contraignit Louis XVIII à se retirer à Gand, il fit paraître l'*Apologie* de ce monarque (1815). Au retour du roi, il redevint encore coopérateur du *Journal des Débats* qu'il enrichit d'articles critiques, littéraires et politiques. La vie de Malte-Brun n'a été qu'une application continuelle à l'étude : à peine se donnait-il le temps de dormir et de prendre ses repas. Épuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 8 décembre 1826, à l'âge de 51 ans. Le fond de son caractère était obligeant et bon; on croit que vers ses dernières années il avait modifié de beaucoup ses premières idées. On a de lui : *Géographie mathématique, physique et politique*, qu'il publia conjointement avec Mentelle, 1804-1807, 16 vol. in-8, avec atlas,

in-fol. Il a composé à peu près le tiers de l'ouvrage, et particulièrement les introductions. *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1807, in-8; *Voyage de Cochinchine par les îles de Madère, de Ténériffe et du cap Vert*, trad. de l'anglais de Barow, avec notes et additions, 1807, 2 vol. in-8, atlas, in-4; avec Eyriès, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, ouvrage périodique, 1807-1814, avec une table des 20 premiers vol., 25 vol. in-8; une édit., avec des notes, de l'*Histoire de Russie*, par Lévêque, 1812, 8 vol. in-8, et atlas, in-4; *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions du globe*, 1810-1827. Il n'a publié que les six premiers vol. (in-8). Les autres ont paru depuis par les soins d'Eyriès; une 3^e édit. de ces excellents ouvrages a été publiée par M. Huot, 1831-37, 12 vol. in-8 et atl. in-fol., et une 5^e, 1840-41, en 6 vol. gr. in-8; *Apologie de Louis XVIII*, 1815; *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1818-1826, continuées par Eyriès, Larenaudière, etc.; *les Partis, esquisse morale et politique, ou les Aventures de sir Charles Credulous à Paris pendant l'hiver de 1817*, Paris, 1818, in-8; *Traité de la légitimité considérée comme base du droit public de l'Europe chrétienne*, Paris, 1824, in-8. On a publié après sa mort : *Mélanges scientifiques et littéraires, ou Choix de ses principaux articles sur la littérature, la géographie et l'histoire*, 3 vol. in-8. Il a coopéré à la *Biographie universelle*, à la *Biographie universelle classique*, à l'édition des *Voyages de Marco-Polo*, publiée par la société de géographie, dont il fut un des fondateurs; il en a fait le *Discours préliminaire*. La *Revue encyclopédique*, xxxvi, 575, contient une notice détaillée des ouvrages de Malte-Brun avec son éloge.

* MALTHUS (Thomas-Robert), célèbre économiste anglais, naquit vers l'année 1766. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu maître-ès-arts, agrégé au collège de Jésus, et devint plus tard professeur d'histoire et d'économie politique au collège de la compagnie des Indes-Orientales, dans le comté d'Hertford. Il mourut à Bath, le 29 décembre 1836. Le premier de ses ouvrages, par ordre de date, et celui auquel l'auteur doit principalement sa réputation, est l'*Essai sur le principe de la population*, 1798, 2 vol. in-4; 5^e édit., 1817, 3 vol. in-8, traduit en français par P. Prévost, 1824, 4 vol. in-8. Dans ce livre, Malthus assure et cherche à démontrer que partout la population tend à dépasser les limites des subsistances. C'est pourquoi, au lieu d'encourager la multiplication de l'espèce, les gouvernements doivent, selon lui, s'attacher à en prévenir le trop grand développement. Ce système, en faveur duquel se prononcèrent presque tous les publicistes de la Grande-Bretagne, fut combattu par divers écrivains allemands et anglais, particulièrement par Godwin et Booth (1).

(1) Benjamin-Constant, dans son *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri*, 2^e part., p. 37, après avoir cité un passage de l'*Essai* de Malthus, ajoute : « Lorsqu'on lit de pareilles phrases, on est tenté de s'écrier :

Je rends grâce aux dieux de n'être pas romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain. »

Les autres productions de Malthus sont : *Lettre à Samuel Whitbread sur le bill qu'il avait proposé pour amander les lois sur les pauvres*, 1807, in-8; *Lettre à lord Grenville à l'occasion de quelques observations faites par sa seigneurie sur l'établissement de la compagnie des Indes, pour l'éducation de ses employés civils*, 1813, in-8; *Observations touchant les lois sur les grains*, 1814, in-8. Cet écrit a eu trois éditions. *Recherches sur la nature et les progrès du revenu, et les principes par lesquels il est réglé*, 1815, in-8; *Principes d'économie politique, considérés sous le rapport de leur application pratique*, 1819, trad. en franç. par M. Fr.-S. Constancio, 1821, 2 vol. in-8; *Définitions d'économie politique*, 1827, pet. in-8.

* MALUS (Etienne-Louis), célèbre physicien, né à Paris, en 1773, d'une famille honnête, dont le chef était trésorier de France, fit de brillantes études et obtint des succès très-grands, surtout dans les sciences mathématiques. A l'âge de 17 ans, admis à l'école militaire, il allait être nommé officier du génie, lorsque la loi des suspects, en atteignant sa famille, le força de quitter l'école. Il se réfugia dans les rangs de l'armée comme simple soldat; mais son mérite n'y resta pas longtemps ignoré, et entré à l'école polytechnique, Monge le comprit au nombre des élèves qu'il destinait à devenir instructeurs de leurs camarades. Pendant trois ans il se livra avec une ardeur infatigable aux études les plus compliquées. La carrière des sciences lui fut momentanément fermée par la perte de sa fortune, et il fut obligé de rentrer dans l'armée du génie, où il reprit son rang d'ancienneté. Il se trouva au passage du Rhin et à toutes les affaires de la campagne de 1797, puis désigné pour l'expédition d'Egypte, il prit part aux batailles de Chebrêis et des Pyramides, au combat de Jabisk et aux sièges d'el-Arisch et de Jaffa. Après la prise de cette dernière ville, il fut chargé d'en relever les remparts et d'y former des hôpitaux militaires; attaqué de la peste, il parvint à se guérir sans le secours des médecins. Il fortifia ensuite Damiette, marcha contre les Turcs débarqués à Aboukir, et assista à la bataille d'Héliopolis, au combat de Koraïm, et à la seconde prise du Caire. Lors de la capitulation, il revint en France, où il arriva le 26 octobre 1801. Le mauvais état de sa santé lui ayant fait obtenir un congé, il en profita pour aller en Allemagne où il épousa la fille du chancelier de l'université de Gießen, qu'il avait connue, lorsqu'il était à l'armée de Sambre-et-Meuse. A son retour le gouvernement le chargea de constructions importantes à Anvers et à Strasbourg. Dès lors Malus se livra entièrement à ses recherches sur la direction des rayons lumineux. En 1808, il remporta le prix proposé par l'académie des sciences sur la double réfraction de la lumière; et fut conduit par ses travaux à en démontrer la polarisation; découverte qui lui assure un nom à jamais célèbre dans les sciences. Admis aussitôt à l'institut, la société royale de Londres lui décerna une médaille d'or. Malus ne jouit pas longtemps de sa gloire. Il mourut le 25 février 1812. Son *Eloge* par Delambre se trouve dans les *mémoires* de la classe des sciences, même année.

MALVASIA (Charles-César), noble bolognaise et hanoine de la cathédrale, né en 1616, mort dans la ville natale en 1693, cultiva les arts et les lettres. Nous lui devons une assez bonne *Histoire italienne des peintres de Bologne*, 1678, 2 vol. in-4. Le comte Malvasia y fait paraître un peu trop d'enthousiasme ; mais ce sentiment est pardonnable à un compatriote. On attaqua son livre avec haine, et il fut défendu de même. Cependant on ne put jamais le laver de la tache d'avoir porté un jugement insensé contre Raphaël, le prince de la peinture. On a encore de lui un ouvrage qui a pour titre *Marmora felsinea*, 1690, in-4. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Notizie degli scrittori bolognesi*, d'Orlandi, p. 80.

MALVENDA (Thomas), dominicain, né à Xativa en 1566, professa dans son ordre la philosophie et la théologie avec beaucoup de succès. Le cardinal Baronius, à qui il écrivit pour lui indiquer quelques fautes qui lui étaient échappées dans son *Martyrologe*, trouva tant de discernement dans la lettre de ce dominicain, qu'il souhaita l'avoir auprès de lui. Il engagea son général à le faire venir à Rome, afin de profiter de ses avis. Malvenda fut d'un grand secours à ce célèbre cardinal. On le chargea en même temps de réformer les livres ecclésiastiques de son ordre, commission dont il s'acquitta avec discernement. Il mourut à Valence en Espagne, le 7 mai 1628, à 62 ans. Ses ouvrages sont : un traité *De Antichristo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1621, in-fol. ; une nouvelle *Version* du texte hébreu de la Bible, avec des notes, imprimée à Lyon en 1630, en 5 vol. in-fol. Ces ouvrages sont estimés des savants. Mais son *Traité de l'Antechrist* renferme quelques idées qui pourraient être appuyées sur des preuves plus solides. On a encore de lui : *Annales ordinis prædicatorum*, Naples, 1627, in-fol.

MALVEZZI (Virgilio, marquis de), né en 1599, à Bologne, de parents illustres, savait les belles-lettres, la philosophie, la musique, le droit, la médecine, les mathématiques et même la théologie. Il servit avec distinction dans les armées de Philippe IV, roi d'Espagne, qui l'employa dans la guerre et dans les négociations, et le nomma son ambassadeur en Angleterre. Il réussit dans ces deux genres. Il mourut à Bologne en 1634, à 35 ans, laissant divers écrits : *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1633, in-4 ; *Opere istoriche e politiche*, 1636, in-12 ; *Raggioni per le quali gli letterati credono di non potersi avanzare nelle corti*, etc. Ces écrits lui firent un nom. On trouvera le titre des autres ouvrages de Malvezzi, dans Orlandi, *Notizie degli scrittori bolognesi*, et dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 4. — Il y a eu un cardinal de ce nom, archevêque de Bologne, qui s'est beaucoup distingué par son animosité contre les jésuites, à l'époque de leur destruction.

* **MAMACHI** (Thomas-Marie), savant dominicain, naquit dans l'île de Chio, le 3 décembre 1713. Étant venu fort jeune en Italie, ses heureuses dispositions, secondées par un grand amour de l'étude, lui firent acquérir des connaissances étendues dans les sciences théologiques, qu'il enseigna avec dis-

tingtion au convent de Saint-Marc à Florence. Appelé à Rome en 1740, il y fut professeur au collège de la Propagande, puis théologien de la Casanatense. Ses liaisons avec Concina, Orsi, Dinelli, développèrent encore son goût pour l'érudition. Benoît XIV lui conféra le titre de maître en théologie et le créa consultant de l'*Index*. Il paraît que les opinions de Mamachi dépendaient des circonstances ; car après s'être montré l'ami des jésuites sous Clément XIII, qui les aimait, il se déclara contre eux, lorsque Clément XIV fut monté sur le trône pontifical, et contribua comme instrument à leur destruction. Sous Pie VI, il fut fait secrétaire de l'*Index*, et maître du sacré palais. Il dirigea le *Journal ecclésiastique*, qui parut à Rome depuis 1783. S'étant rendu à Corneto près de Montefiascone, où il avait coutume de passer la belle saison, il y mourut au commencement de juin 1792. Ses belles qualités lui firent beaucoup de partisans ; mais la dureté de ses critiques lui fit aussi beaucoup d'ennemis. Ses variations le firent surnommer théologien à tout vent, et il fut dépeint comme tel dans plusieurs satires qui coururent à Rome après sa mort. Mamachi a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De ethnicorum oraculis*, de cruce Constantino visa et de evangelica chronotaxi, Florence, 1738 ; *Ad Mansium de ratione temporum Athanasiorum, deque aliquot synodis quarto sæculo celebratis epistolæ quatuor*, Rome, 1748. Ces lettres contiennent des expressions peu ménagées que le sujet ne demandait pas, et que l'état de Mamachi devait lui interdire. *Originum et antiquitatum christianarum libri* 20, Rome, 1749 à 1753, 5 vol. Le fond de cet ouvrage appartient à Jos. Bingham (voy. ce nom) ; mais le père Mamachi y a fait d'excellentes corrections. L'ouvrage n'est point achevé ; *De costumi de primitivi cristiani*, Rome, 1753 et 1757, 3 vol. in-8. Cette matière avait été déjà traitée dans le 3^e vol. des *Origines*. On trouve quelques critiques de cet ouvrage, dans le 9^e vol. de la *Storia letteraria d'Italia*, pag. 307 ; *Annali ordinis prædicatorum*, etc., Rome, 1756 ; *De animabus justorum in sinu Abrahamæ ante Christi mortem expertibus beatæ visionis Dei libri duo*, Rome, 1766, 2 vol. Il y réfute Cadonici, Feltri, Dailham et Natali qui prétendaient que les saints de l'ancien Testament ont joui de la vision intuitive de Dieu avant la descente de J. C. aux enfers. *Del dritto libero della Chiesa d'acquistare e di possedere beni temporali*, Rome, 1769, in-8. Le P. Genovesi y est très-maltraité. *La pretesa filosofia de moderni increduli esaminata e discussa*, etc., Rome, 1769, et Venise, 1770 ; *Alethini Philaretæ epistolarum de Palafoxii orthodoxia*, Rome, 1772 et 1773, 2 vol. in-8. Mamachi y répond aux objections des jésuites contre la béatification de Palafox, et disculpe ce prélat de l'accusation de jansénisme. Cet ouvrage fut défendu dans le royaume de Naples, où l'on en voulait à Mamachi, pour s'être déclaré contre le catéchisme de Mésenguy (voy. MÉSENGUY). Le P. Faure, jésuite, a répliqué à Mamachi dans ses *Saggi teologici*, Lugano, 1773 ; *Epistolarum ad Justinum Febronium de legitima romani pontificis auctoritate libri duo*, Rome, 1776 et 1777, contre de Hon-

theim; *De Laudibus Leonis X. P. M. oratio*, 1741, in-8.

MAMBRÉ, Amorrhéen, homme puissant qui a donné son nom à une portion de la terre de Chanaan, nommé la *Vallée de Mambré*, frère d'Aner et d'Eschol; ils étaient tous trois amis d'Abraham, et l'aiderent à combattre les Assyriens, et à délivrer Loth que ces peuples avaient fait prisonnier.

MAMBRES, l'un des magiciens qui s'opposèrent à Moïse dans l'Égypte, et qui s'efforcèrent d'imiter par leurs prestiges les vrais miracles de ce législateur. Les noms de Jannès et Mambres ne se trouvent pas dans l'ancien Testament, mais dans les Epîtres de saint Paul (2 *Tim.* 3), qui les avait appris sans doute par quelque tradition ou quelque histoire encore subsistante de son temps.

MAMBRUN (Pierre), poète latin de la société des jésuites, né à Clermont-Ferrand en Auvergne, l'an 1600, mort à La Flèche en 1661. Ce religieux avait de l'élevation dans le génie, de l'élégance et de la facilité dans la composition. Ses ouvrages sont écrits purement, sa versification est exacte et harmonieuse. Il possédait parfaitement son *Virgile*, et a été un de ses plus heureux imitateurs. Nous avons de lui : des *Eglogues*; des *Georgiques* en 4 liv. : *De la culture de l'âme et de l'esprit*; un poème héroïque de 12 liv., intitulé : *Constantin*, ou *L'idolâtrie terrassée*, La Flèche, 1661, in-fol., et Paris, 1658, in-4; il est précédé d'une *Dissertation* latine sur le poème épique, écrite et raisonnée supérieurement.

MAMERT (saint), célèbre archevêque de Vienne en Dauphiné, institua, dit-on, les *Rogations* en 469; mais il paraît qu'elles ont été en usage plus tôt à Milan, y ayant été instituées par saint Lazare, archevêque de cette ville. Des calamités publiques, que quelques auteurs prétendent avoir été des volcans ou des tremblements de terre, furent l'occasion des pieuses supplications établies ou adoptées par saint Mamert, et qui ont passé depuis dans toute l'Eglise. Ce vertueux prélat mourut en 475, après avoir eu de grandes querelles avec Gondioc, roi de Bourgogne, qui était arien. On lui attribue deux *Sermons*, l'un sur les *Rogations*, l'autre sur la *Pénitence des Ninivites*, insérés tous deux dans la *Bibliothèque des Pères*, et le beau cantique *Pange, lingua, gloriosi præmium certaminis*, qui néanmoins est plus vraisemblablement de son frère Claudien MAMERT. (Voy. CLAUDIEN et VENANCE, Fortunat.)

MAMERTIN (Claude), orateur du iv^e siècle, florissait à Trèves, et fut élevé au consulat par Julien l'Apostat en 362. Pour remercier ce prince, il prononça en sa présence un *Panegyrique* en latin, que nous avons encore. (Voy l'*Histoire littéraire de France*, par dom Rivet, t. 1^{er}.) On le croit fils de Claude MAMERTIN, qui prononça en 292 deux *Panegyriques* à la louange de Maximien-Hercule, prince qui méritait cet honneur à peu près autant que Julien. On les trouve dans les *Panegyrici veteres*, ad usum delphini, 1677, in-4. Le père et le fils se déshonorèrent par la flatterie la plus lâche.

MAMMEA (Julie), était fille de Julius Avitus et de Mœsa, parente d'Héliogabale; elle fut mère de

l'empereur Alexandre Sévère. Cette princesse avait de l'esprit et des mœurs. Elle donna une excellente éducation à son fils, et devint son conseil lorsqu'il monta au trône impérial. Après la mort d'Héliogabale, elle écarta les flatteurs et les corrupteurs, et ne mit dans les premières places que des hommes de mérite. Prévenue en faveur du christianisme, et se trouvant à Antioche, elle envoya chercher Origène, pour s'entretenir avec lui sur cette religion qu'elle embrassa, selon plusieurs auteurs. Mammée gouverna l'empire pendant la minorité de son fils et tint son autorité lors même qu'Alexandre fut déclaré majeur. Elle avait beaucoup de vertus; mais elle était ambitieuse et surtout avare, ce qui indisposa la milice contre elle et contre l'empereur. Des soldats gaulois, mécontents en outre de la discipline que ce dernier leur faisait garder, et poussés à la rébellion par le Goth Maximin, la massacrèrent ainsi qu'Alexandre-Sévère, à Mayence en 235. Après la fin tragique de Mammée, on ne se rappela que ses vertus, et l'on institua des fêtes en son honneur.

MAMMONE, dieu des richesses chez les Phéniciens, était le même que Plutus chez les Romains. De là cette grande leçon de l'Evangile, qui rend si bien l'opposition du culte de Dieu avec l'esprit d'avarice : *Non potestis Deo servire et Mammonæ*. Souvent ce mot se prend pour les richesses mêmes, comme lorsque le Sauveur dit : *Facile vobis amicus de Mammona iniquitatis*.

MAMURRA, chevalier romain, natif de Formium, accompagna Jules César dans les Gaules, en qualité d'intendant des ouvriers. Il y amassa des richesses immenses, qu'il dépensa, prétendent quelques auteurs, avec la même facilité qu'il les avait acquises. Il fit bâtir un palais magnifique à Rome, sur le mont Caelius. C'est le premier qui fit incruster de marbre les murailles et les colonnes. Catulle a fait des *épigrammes* très-satiriques contre lui. Il l'y accuse non-seulement de concussion, mais encore de débauche avec César : abomination très-commune parmi les hommes les plus célèbres de l'ancienne Rome.

MANAHEM, fils de Gaddi, général de l'armée de Zacharie, roi d'Israël, était à Théria, lorsqu'il apprit la mort de son maître, que Sellum avait tué pour régner en sa place. Il marcha contre l'usurpateur, qui s'était enfermé dans Samarie, le tua et monta sur le trône, où il s'affermir par le secours de Phul, roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un tribut. Ce prince gouverna pendant 10 ans, et fut aussi impie envers Dieu qu'injuste envers ses sujets. Il mourut l'an 761 avant J.-C.

MANAHEM, de la secte des esséniens, se mêlait de prophétiser. Hérode (depuis nommé le grand) était encore jeune lorsque Manahem lui prédit qu'il serait roi des Juifs, mais qu'il souffrirait beaucoup dans sa royauté. Cette prédiction fit que ce prince eut toujours beaucoup de respect pour les esséniens.

MANAHEM, fils de Judas Galiléen, et chef de sédition contre les Romains, prit de force la forteresse de Massada, pilla l'arsenal d'Hérode le Grand, mort depuis peu, arma ses gens et se fit nommer

roi de Jérusalem. Un nommé Eléazar, homme puissant et riche, souleva le peuple contre cet usurpateur, qui fut pris et puni du dernier supplice. *Voy. Josephé, Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 2, chap. 32.

MANAHEN, prophète chrétien, frère de lait d'Hérode Antipas, fut un des prêtres d'Antioche à qui le Saint-Esprit ordonna d'imposer les mains à Paul et à Barnabé, pour les envoyer prêcher l'Evangile aux gentils. On croit que ce Manahen était du nombre des 72 disciples, et qu'il mourut à Antioche. Il en est parlé au chap. 15 des *Actes* des apôtres.

MANASSÈS ou MANASSÉ, fut fils aîné de Joseph et d'Aseneth, et petit-fils de Jacob. Son nom signifie l'oubli, parce que Joseph dit, *Dieu m'a fait oublier toutes mes peines, et la maison de mon père*. Manassès naquit en Egypte l'an 1712 avant J.-C. Jacob étant au lit de la mort, Joseph lui amena ses deux fils, Manassès et Ephraïm, afin que le saint vieillard leur donnât sa bénédiction; et comme il vit que son père mettait sa main gauche sur Manassès, il voulut lui faire changer cette disposition: Jacob insista à vouloir les bénir de cette manière, en lui disant que l'aîné serait père de plusieurs grandes familles, mais que son cadet serait plus grand que lui, et que des nations entières sortiraient de son sang. On voit encore ici, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, la confiance religieuse que l'on avait dans la bénédiction paternelle; confiance si bien d'accord avec les événements, et si bien assortie à l'esprit du commandement qui prescrit le respect envers nos progeniteurs, et en fait découler notre prospérité terrestre.

MANASSÈS, roi de Juda, ayant succédé à son père Ezéchias à l'âge de 12 ans, vers l'an 694 avant J.-C., signala les commencements de son règne par tous les crimes et toutes les abominations de l'idolâtrie. Il rebâtit les hauts lieux que son père avait détruits, dressa des autels à Baal, et fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch. Le prophète Isaïe, qui était beau-père du roi, s'éleva fortement contre tant de désordres; mais Manassès, loin de profiter de ses avis, le fit saisir et couper par le milieu du corps avec une scie de bois. La colère de Dieu éclata enfin contre ce tyran vers la 22^e année de son règne, l'an 672 avant J.-C. Assarhaddon, roi d'Assyrie, envoya une armée dans ses états. Il fut pris, chargé de chaînes, et emmené captif à Babylone. Son malheur le fit rentrer en lui-même. Dieu, touché de son repentir, le tira des fers du roi de Babylone, qui lui rendit ses états. Manassès revint à Jérusalem, où il s'appliqua à réparer le mal qu'il avait fait. Il abattit les autels profanes qu'il avait élevés, rétablit ceux du vrai Dieu, et ne négligea rien pour porter son peuple à revenir au culte du Seigneur. Il mourut l'an 659 avant J.-C., à 67 ans, après en avoir régné 55. Nous avons sous son nom une *Prière* que l'on suppose qu'il fit pendant sa captivité; on la trouve ordinairement à la fin de la *Bible*, avec les livres non canoniques; plusieurs saints Pères la citent: elle est pleine d'unction et exprime les sentiments

d'une pénitence vive et sincère. Amon, son fils, lui succéda.

MANASSES, jeune clerc, issu du sang royal, usurpa par simonie, en 1069, le siège épiscopal de la ville de Reims. Sa mauvaise conduite dans l'exercice de cette dignité ayant excité des murmures, en vain on le cita au tribunal des légats du pape et dans plusieurs conciles, il fallut le condamner par contumace, et on prononça sa sentence de déposition au concile de Lyon, tenu l'an 1080. Elle fut confirmée par celui de Rome la même année. Manassès, non moins indocile que coupable, voulut encore se maintenir sur son siège par les armes; mais après de vains efforts, il quitta Reims et passa en Palestine, alors le théâtre des croisades, où il ne fut pas meilleur guerrier qu'il n'avait été prélat: il fut fait prisonnier dans un combat, et ne recouvra sa liberté qu'en 1099. On a cependant fait son *Apologie*, qui se trouve dans le *Musæum italicum* de dom Mabillon.

MANASSÈS. *Voy. CONSTANTIN MANASSÈS.*

MANCINELLI (Antoine), né à Velletri en 1452, enseigna les belles-lettres en divers endroits d'Italie avec beaucoup de succès, et mourut après 1506. On a de lui 4 poèmes latins: *De Floribus*, *De figuris*, *De poetica virtute*, *De vita sua*, Paris, 1506, in-4; *Epigrammata*, Venise, 1500, in-4; des *Notes* sur quelques auteurs latins. La liste de ses écrits se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 38, ainsi que dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius, avec les *Additions* de Mansi, tom. 1. pag. 126 et suiv.

MANCINI (Paul), baron romain, reçut les ordres sacrés après la mort de sa femme, Vittoria Capozzi. Il avait eu deux fils de ce mariage: l'aîné, François-Marie Mancini, fut nommé cardinal à la recommandation de Louis XIV, le 3 avril 1660. Le cadet, Michel-Laurent Mancini, épousa Hicronyme Mazarini, sœur puînée du cardinal Mazarin, et il en eut plusieurs enfants, entre autres, Philippe-Julien, qui joignit à son nom celui de Mazarin; et Laure-Victoire Mancini, mariée en 1681 à Louis, duc de Vendôme, et mère des deux fameux princes de ce nom. Olympe Mancini, nièce du cardinal, comtesse de Soissons, fut obligée de quitter la France, étant impliquée dans l'affaire de la Voisin (*voy. ce nom*), et mourut à Bruxelles. Sa sœur, Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, également accusée, s'en tira mieux. Tout le monde connaît les illustres descendants de Michel-Laurent Mancini. (*Voy. NEVERS, COLONNE, MAZARIN*). Paul Mancini cultivait la littérature et aimait les gens de lettres; c'est un goût qui passa à sa famille. L'académie des *Humoristes* lui doit son origine.

MANCINI (Jean-Baptiste), né d'une famille différente du précédent, mourut à Bologne, sa patrie, vers l'an 1640; il se fit de puissants amis, et composa divers ouvrages de morale, dont Scudéri a traduit une partie en français. Cet auteur avait de l'imagination, mais point de goût. Son style est enflé et extravagant.

MANCO-CAPAC, fondateur et premier Inca de l'empire du Pérou. Après avoir rassemblé un certain nombre de Péruviens sur les bords du lac de

Cusco, il leur persuada qu'il était fils du soleil, envoyé sur la terre, avec Coya-Ocella, sa sœur et son épouse, pour rendre les hommes meilleurs. Il leur apprit à adorer intérieurement, et comme un dieu suprême, mais inconnu, le *Grand Pachacamac*, c'est-à-dire l'âme ou le soutien de l'univers; et extérieurement, et comme un dieu inférieur et visible et connu, le soleil son père. Il lui fit dresser des autels et offrir des sacrifices. Manco-Capac défendit d'y immoler des victimes humaines. Les Péruviens apprirent de lui à féconder la terre, à diriger le cours des eaux, à se mettre à l'abri de l'inclemence de l'air. Coya-Ocella leur montra à filer la laine et le coton. Manco-Capac bâtit la ville de Cusco, qu'il entourait de villages, partagea les Indiens en tribus soumises à des *Curacas* ou chefs, et enfin il leur donna des lois. Son fils Rocha-Inca et ses successeurs reculèrent les bornes de leurs états. Le Pérou, avant la révolution de 1537, était un empire particulier, dont les souverains étaient très-riches, à cause des mines d'or et d'argent que renferme ce pays. Mais les Espagnols, commandés par François Pizarre et Diègue d'Almagro, soumièrent ce royaume au roi d'Espagne; et depuis ce temps le Pérou est habité par des Espagnols créoles et par des Indiens naturels du pays, dont une partie a embrassé le christianisme, et obéit à un vice-roi puissant nommé par la couronne d'Espagne. Ce royaume, quoique asservi à un prince étranger, est dans une situation beaucoup plus heureuse que lorsque des guerres destructives et atroces, et d'autres fléaux dévastaient ces provinces (1). Marmontel a fait sur cette révolution un poème larmoyant, intitulé les *Incas*, qu'un homme de génie a appelé une *capucinade*; toutes les notions historiques y sont sacrifiées au fanatisme de la philosophie du jour. Blanc de Guillet (voy. ce nom) fit représenter en 1763, une tragédie de *Manco-Capac*, dont on n'a retenu que le vers suivant :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable.

Voy. CORTÈS, ATABALIBA, MONTEZUMA, PIZARRE.

MANDAGOT (Guillaume de), d'une illustre famille de Lodève, compila le 6^e livre des *Décrétales*, par ordre du pape Boniface VIII. Il mourut à Avignon en 1321, après avoir été successivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Toulouse, archevêque d'Embrun, puis d'Aix, et enfin cardinal et évêque de Palestine. On a de lui un *Traité de l'élection des prélats*, qui a en plusieurs éditions. Nous connaissons celle de Cologne, 1601, in-8.

MANDAJORS. Voy. MENDAJORS.

MANDANES, philosophe et prince indien, renommé par sa sagesse, fut invité par les ambassadeurs d'Alexandre le Grand à venir au banquet du fils de Jupiter. Il les renvoya, en leur disant « qu'Alexandre n'était point le fils de Jupiter, quoiqu'il commandât une grande partie de l'univers; qu'il ne se souciait point des présents d'un homme qui n'avait pas de quoi se contenter lui-même.... Je méprise ses menaces, ajouta-t-il : l'Inde est suf-

» fisante pour me faire subsister si je vis; et la mort ne m'effraie point, parce qu'elle changera ma vieillesse et mes infirmités en une meilleure » vic. » Peut-être Mandanes est-il un des hommes vertueux qui, au milieu de la gentilité, ont conservé la notion du vrai Dieu, de ses jugements et de ses récompenses, comme Jéthro, Job, les trois Mages, le centurion Cornélius, etc. Voy. le *Catéch. philos.*, n° 401.

* MANDAR (Jean - François), oratorien, né en 1732, à Marine, près de Pontoise, fut nommé en 1782 supérieur du séminaire de St.-Magloire, et ensuite du collège de Juilly, place dans laquelle il se fit une réputation. Son talent pour la chaire lui valut l'honneur de prêcher devant le roi, et de prononcer en 1772, devant l'académie française, le panegyrique de saint Louis, qui fut traduit en espagnol. Il décrivit en vers un voyage qu'il fit l'année suivante à la grande Chartreuse, et qui fut imprimé en 1782, avec une traduction latine du P. Viel (voy. ce nom). On a encore de lui plusieurs *Sermons*. Le P. Mandar mourut à Paris en 1803, à 71 ans.

* MANDAR (Michel - Philippe), connu sous le nom de *Théophile*, neveu du précédent, né à Marino (Seine-et-Oise), en 1759, se fit remarquer, pendant la révolution, par l'exaltation de ses principes républicains. Cependant au milieu des scènes de barbarie qui se reproduisaient si souvent, il fit entendre plus d'une fois la voix de la raison et de l'humanité. Il réclama, dans le *Moniteur* du 22 juillet 1791, contre le serment des *tyrannicoïdes*, qu'un groupe de furieux avait prêté au Champ de Mars, déclarant que cette démarche lui faisait horreur, et qu'il se séparait de ceux qui en avaient donné l'exemple. Lors des massacres de septembre, vice-président de la section du Temple, il se rendit chez Danton, où s'étaient déjà réunis plusieurs fonctionnaires publics, et comme on ne s'occupait que des moyens d'arrêter les progrès de l'armée prussienne, il lui dit : « Toutes les mesures de salut extérieur sont prises ? Occupons-nous donc à l'heure même de l'intérieur; » et il proposa d'assembler la force armée, et demanda que tous les citoyens présents se rendissent par groupes aux prisons, pour faire cesser des massacres, « qui souilleraient pour jamais le nom français. » Mais Danton, le regardant froidement, lui dit : « Assieds-toi, cela était nécessaire. » Sans perdre courage, Mandar tira Robespierre à part, auquel il proposa de demander pour lui la dictature, comme le moyen de faire cesser l'effusion du sang : « Garde-toi de cela, Brissot serait dictateur. — Oh Robespierre, » répliqua Mandar, ce n'est pas le dictateur que tu crains, c'est Brissot que tu hais ! » Il fut revêtu, en 1793, du titre de commissaire du conseil exécutif, et la Convention lui accorda une gratification de 1500 livres. Quoiqu'il reçut à diverses reprises des secours des divers gouvernements qui se sont succédé en France, il fut toujours dans un état voisin de l'indigence, et mourut à Paris le 2 mai 1825. En 1814 l'empereur Alexandre permit que Mandar lui fût présenté. Ce monarque lui ayant exprimé sa surprise sur l'exiguité de sa forme physique ; —

(1. Depuis 1825 le Pérou est divisé en plusieurs républiques dont les chefs continuent à se faire la guerre sans avoir pu réussir encore à s'entendre sur les moyens de gouverner les peuples qui les ont mis à leur tête.

« Sire, lui répondit fièrement Mandar, il n'y a rien » de si petit que l'étrincelle. » Il a traduit de l'anglais : *Voyage de W. Coxe en Suisse*, 1790, 3 vol. in-8; *Voyage au pays des Hottentots*, par W. Paterson, 1791, in-8; de la *Souveraineté du peuple et de l'excellence d'un état libre*, par Needham, avec des notes, 1791, 2 vol. in-8; *Voyages en retour de l'Inde par Th. Howel*, 1796, in-4. On lui doit en outre des *Insurrections, ouvrage philosophique et historique*, 1793, in-8; le *Génie des siècles*, poème en prose, 2^e édit., 1793, in-8, à la suite de laquelle on trouve un discours contre les journées de septembre. *Adresse au roi de la Grande-Bretagne sur l'urgence, les avantages et la nécessité de la paix*, 2^e édit., 1799, in-8. Il a contribué à la traduction de la *Description de l'Indostan*, par James Rennel, et y a joint des notes. Il a laissé en manuscrit deux ouvrages, l'un *la Gloire et son frère*, l'autre *le Phare des rois*, poème en 11 chants, où l'on trouve le *Chant du crime* qui en fit prohiber l'impression en 1809.

* MANDELOT (Marie-Humberte DUBREUIL de SAINTE-CROIX, baronne de), née à Lyon, en 1753, d'une famille honorable de la magistrature, est du nombre des femmes qui ont cultivé avec quelques succès la poésie française. Elle a célébré dans des pièces, généralement assez courtes, ou les plaisirs champêtres, ou ses sentiments particuliers de dévouement et d'affection pour la famille des Bourbons. Elle est morte à l'âge de 69 ans, le 20 avril 1822, au château de Chiloup, près Montluel. On lui doit : *Loisirs champêtres, ou recueil de poésies fugitives*, Lyon, 1811, in-8; *Élan d'un cœur royaliste*; *opuscules poétiques*, Paris, 1814, in-8. M. de Labouisse a publié une Biographie de M^{me} de Mandelot, accompagnée de quelques vers et de lettres inédites de cette dame.

MANDELSLO (Jean-Albert), né en 1616 dans le Mecklenbourg, fut page du duc de Holstein, et suivit, en qualité de gentilhomme, les ambassadeurs que ce prince envoya en Moscovie et en Perse l'an 1636. Il alla ensuite à Ormuz, et de là aux Indes. On a de lui une *Relation de ses voyages*, 1727, in-fol., traduite par Wicquefort. Elle est estimée. Mandelslo mourut à Paris en 1644.

MANDEVILLE (Jean de), médecin anglais au xiv^e siècle, voyagea pendant 34 ans en Asie et en Afrique. Il publia à son retour une *Relation de ses voyages* en latin, en français et en anglais. On la trouve dans le *Recueil* de Bergeron, la Haye, 1735, in-4. Elle est pleine de fautes et de faits incroyables. Le voyage de Jérusalem a paru en latin sous ce titre : *Itinerarius a terra Angliæ in partes jerosolymitanas*, en caractères gothiques, in-4; à la fin du livre on lit : *Editus anno MCCCLV in civitate leodiensi*; mais ce ne peut être que la date du manuscrit sur lequel s'est faite cette impression. Il mourut à Liège le 17 novembre 1372. On voit son épitaphe chez les Guillelmites, où il s'était retiré et où il fut enterré. — Il ne faut pas le confondre avec Henri MANDEVILLE ou Mondeville, médecin-chirurgien de Philippe le Bel : c'est le même que Hermondeville. Voy. ce nom.

MANDEVILLE (Bernard de), médecin hollandais,

né à Dordrecht en 1670, mort à Londres en 1733, à 63 ans, s'est fait un nom malheureusement célèbre par des ouvrages impies et scandaleux. On dit qu'il vivait comme il écrivait, et que sa conduite ne valait pas mieux que ses livres. On a de lui : un poème anglais intitulé *The grumbling Hive*, c'est-à-dire *l'Essaim d'abeilles murmurant*, sur lequel il a fait des Remarques; il publia le tout, Londres, 1723, in-8, en anglais, et l'intitula la *Fable des abeilles*. Il prétend dans cet ouvrage que le luxe et les vices des particuliers tournent au bien et à l'avantage de la société. Il s'oublie jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Ce livre, traduit de l'anglais en français, parut à Londres en 1740, en 4 vol. in-8; *Pensées libres sur la religion*, qui aussi bien que sa *Fable des abeilles*, firent grand bruit dans un temps où l'impiété n'était pas encore si commune qu'elle l'est devenue depuis; *Recherches sur l'origine de l'honneur, et sur l'utilité du christianisme dans la guerre*, 1732, in-8. Il contredit dans ce livre beaucoup d'idées fausses et téméraires qu'il avait avancées dans sa *Fable des abeilles*, et il y reconnaît la nécessité de la vertu par rapport au bonheur. Van Effen a traduit en français les *Pensées libres*, la Haye, 1723, 1 vol. in-12. Les paradoxes, touchant le luxe, ont été solidement réfutés par J.-J. Rousseau; et par l'abbé Pluquet, dans son *Traité philosophique et politique sur le luxe*, Paris, 1786.

MANDRIN (Lonis), fils d'un maréchal ferrant, naquit à Saint-Etienne de Saint-Geoire, village près la côte Saint-André en Dauphiné. Il porta le mousquet de bonne heure; mais, las du métier de soldat, il déserta, fit de la fausse monnaie et enfin la contrebande. Devenu chef d'une troupe de brigands au commencement de 1754, il exerça un grand nombre de violences, et commit plusieurs assassinats. On le poursuivit pendant plus d'une année sans pouvoir le prendre. Enfin on le trouva caché sous un amas de fagots dans un vieux château dépendant du roi de Sardaigne, d'où on l'arracha malgré l'immunité du territoire étranger, sauf à satisfaire à S. M. sarde pour cette espèce d'infraction. Il fut condamné à la roue, le 24 mai 1755, par la chambre criminelle de Valence, et exécuté le 26 du même mois. Comme ce malheureux excita pendant quelque temps la ridicule curiosité des Français, et qu'on en a parlé même beaucoup chez l'étranger, il n'est pas déraisonnable de lui donner une place dans ce *Dictionnaire*. Ce scélérat avait une physionomie intéressante, le regard hardi, la repartie vive; il était d'ailleurs gangrené de vices, jureur, buveur, débauché, et il ne mérite pas plus l'attention des lecteurs philosophes que Cartouche, dont les oisifs parlent tant. Voy. ce mot. Lagrange de Montpellier a fait une tragédie intitulée : *La mort de Mandrin*, en 3 actes, représentée à Metz, et imprimée à Nancy, 1753, in-12, et en 1826 MM. Benjamin et Etienne Arago un mélodrame. On a écrit plusieurs fois sa *Vie*; nous citerons celle qu'a donnée l'abbé Regley, Paris, 1755, in-8.

MANÈS ou MANY, hérésiarque du iii^e siècle, fondateur de la secte des manichéens, né en Perse

dans l'esclavage, avait pour tout bien une figure agréable. Une veuve de Ctésiphon dont il était l'esclave le prit en amitié; l'adopta, et le fit instruire par les mages dans la philosophie des Perses. Manès trouva chez sa bienfaitrice les livres de l'hérétique Thérébinthus, et y puisa les dogmes les plus extravagants, professés d'abord par l'Egyptien Scythianus, maître de ce dernier. Il les sema d'abord dans la Perse, où ils se répandirent rapidement. Manès rejetait l'ancien Testament, disait que Moïse et les prophètes n'avaient été inspirés que par le démon; que Jésus-Christ, sorti du sein de la lumière, était venu non en réalité, mais en esprit pour sauver le genre humain; sur quelques points, sa doctrine s'approchait de celle de Zoroastre. L'imposteur se qualifiait d'*Apôtre de J.-C.* et se disait le *Saint-Esprit qu'il avait promis d'envoyer*. Il s'attribuait le don des miracles; et le peuple, séduit par l'austérité apparente de ses mœurs, ne parlait que de l'ascendant qu'il avait sur toutes sortes d'esprits. Il envoya douze de ses disciples prêcher dans les provinces voisines de la Perse, puis dans l'Inde, dans la Chine et en Egypte. Sa renommée parvint jusqu'à la cour de Perse. Le roi l'ayant appelé pour voir un de ses fils attaqué d'une maladie dangereuse, ce charlatan chassa les médecins, et promit la guérison au malade avec le seul remède de ses prières. Le jeune prince étant mort entre ses bras, son père fit mettre aux fers cet imposteur, qui se sauva de prison. Il fut repris peu de temps après par les gardes du roi de Perse, qui le fit écorcher vif. La doctrine de Manès (laquelle dans le *II^e* siècle avait déjà eu Cerdon pour apôtre) roulait principalement sur la distinction de *deux principes*, l'un bon, l'autre mauvais; mais tous deux souverains, tous deux indépendants l'un de l'autre. L'homme avait aussi *deux âmes*, l'une bonne, l'autre mauvaise. La chair était selon lui l'ouvrage du mauvais principe; par conséquent, il fallait empêcher la génération et le mariage. C'était un crime à ses yeux que de donner la vie à son semblable. Ce fou d'une espèce singulière attribuait aussi l'ancienne loi au mauvais principe, et prétendait que tous les prophètes étaient damnés. Il défendait de donner l'aumône, traitait d'idolâtrie le culte des reliques, et ne voulait pas qu'on crût que J.-C. se fût incarné et eût véritablement souffert. A ces absurdités il en ajoutait un grand nombre d'autres. Il soutenait, par exemple, que « celui qui arrachait une plante, » ou qui tuait un animal, serait lui-même changé » en cet animal ou en cette plante. » Ses disciples, avant de couper un pain, avaient soin de maudire celui qui l'avait fait, lui souhaitant « d'être semé, » moissonné et cuit lui-même comme cet aliment. » Ces absurdités, loin de nuire aux progrès de cette secte, ne servirent qu'à l'étendre. Le manichéisme est, de toutes les hérésies, celle qui a subsisté le plus longtemps. Après la mort de Manès, les débris de sa secte se dispersèrent du côté de l'Orient, se firent quelques établissements dans la Bulgarie, et vers le *X^e* siècle se répandirent dans l'Italie; ils eurent des établissements considérables dans la Lombardie, d'où ils envoyaient des prédicateurs qui pervertirent beaucoup de monde. Les nouveaux

manichéens avaient fait des changements dans leur doctrine. Le système des deux principes n'y était pas toujours bien développé; mais ils en avaient conservé toutes les conséquences sur l'incarnation, sur l'eucharistie, sur la sainte Vierge et sur les sacrements. Beaucoup de ceux qui embrassèrent ces erreurs étaient des enthousiastes, que la prétendue sublimité de la morale manichéenne avait séduits: tels furent quelques chanoines d'Orléans, qui étaient en grande réputation de piété. Le roi Robert les condamna au feu et ils se précipitèrent dans les flammes avec de grands transports de joie en 1022. Les manichéens firent beaucoup plus de progrès dans le Languedoc et la Provence. On assemble des conciles contre eux, et on brûla plusieurs sectaires, mais sans éteindre la secte. Ils pénétrèrent même en Allemagne, et passèrent en Angleterre. Partout ils firent des prosélytes; mais partout on les combattit et on les réfuta. Le manichéisme, perpétué à travers tous ces obstacles, dégénéra insensiblement, et produisit dans les *XII^e* et *XIII^e* siècles cette multitude de sectes qui faisaient profession de réformer la religion et l'Eglise: tels furent les *albigéois*, les *péto-brusiens*, les *henriciens*, les disciples de Tanchelin, les *popélicains*, les *cathares*. Les anciens manichéens étaient divisés en deux ordres: les *auditeurs*, qui devaient s'abstenir du vin, de la chair, des œufs et du fromage; et les *élus*, qui, outre une abstinence très-rigoureuse, faisaient profession de pauvreté. Ces élus avaient seuls le secret de tous les mystères, c'est-à-dire des rêveries les plus extravagantes de la secte. Il y en avait douze parmi eux qu'on nommait *maîtres*, et un treizième qui était le chef de tous les autres, à l'imitation de Manès, qui, se disant le Paraclet, avait choisi douze apôtres. Les savants ne sont pas d'accord sur le temps auquel cet hérésiarque, dont le premier nom était *Cubricus*, commença à paraître: l'opinion la plus probable est que ce fut sous l'empire de Probus, vers l'an 280. Saint Augustin, qui avait été dans leur secte, est celui de tous les Pères qui les a combattus avec le plus de force. Beausobre, savant protestant, a publié une *Histoire du manichéisme*, pleine de recherches, en 2 vol. in-4; mais il fait trop d'efforts pour justifier cette secte des infamies et des abominations qu'on lui a imputées. Il peut se faire qu'il y ait eu de l'exagération dans ce que certains auteurs en ont écrit: mais il en reste assez de vrai pour qu'un homme sage ne s'intéresse pas à leur apologie. « Les empereurs chrétiens, dit un auteur moderne, » furent principalement déterminés à sévir contre » eux, par les crimes dont ils s'étaient rendus » coupables: la morale corrompue qui résultait de » leurs principes, leur aversion pour le mariage » et pour l'agriculture, le libertinage secret par » lequel ils séduisaient les femmes, leurs parjures, » la licence avec laquelle ils calomniaient l'Eglise » et ses ministres, etc., sont des excès qui ne peuvent être tolérés par un gouvernement sage. » Lorsque l'impératrice Théodora les poursuivit à » feu et à sang, ils étaient mêlés avec les ennemis » de l'empire et placés sur les frontières; la politique plus que la religion dirigeait sa conduite... » C'est toujours la conduite des hérétiques, encore

» plus que leur doctrine, qui a décidé de la douceur » ou de la rigueur avec laquelle on les a traités. » Aucune hérésie ne s'est reproduite sous des formes plus différentes que celle des manichéens. On peut consulter là-dessus un traité plein de recherches : *Laurentii Anticotii dissertatio de antiquis novisque manichæis*. L'auteur aurait pu donner encore plus d'étendue à son catalogue, en y plaçant plusieurs nouveaux philosophes, Bayle, entre autres, qui a fait tous ses efforts pour justifier la doctrine de cette vieille secte, et Voltaire, dont les déclamations perpétuelles contre la Providence ne sont réellement qu'une espèce de manichéisme. Les théologiens observent que cette hérésie, ainsi que quelques autres, ont pris leur source dans l'ignorance du péché originel, ou dans le refus de reconnaître ce dogme fondamental qui explique toutes les espèces de contrariétés qu'on trouve dans l'ordre moral et même dans l'ordre physique. *Voy. MARCION*.

* MANESSE (Denis-Joseph), chanoine régulier, né à Landrecies le 4 janvier 1745, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, diocèse de Soissons; son goût le portait à la médecine et ses supérieurs l'envoyèrent à Paris, où il put, en suivant son cours de théologie, se livrer à ses études de prédilection. De retour à Soissons, il utilisa les connaissances qu'il avait acquises, en soignant les pauvres et les malades. Bientôt il fut nommé vicaire d'Oulchi-le-Château, puis prieur-curé de Branges; et tout en remplissant ses fonctions, il continua d'exercer gratuitement l'art de guérir. Au commencement de la révolution, il parcourut l'Allemagne et alla jusqu'en Russie. Aussi désintéressé que compatissant, il ne recevait aucune rétribution pour les soins qu'il donnait, et sollicitait seulement des secours pour ses compatriotes proscrits. L'académie d'Erfurt l'admit au nombre de ses membres en 1795, et celle de Saint-Petersbourg en 1801. Il rentra en France à la restauration, et mourut le 24 septembre 1820, dans le château de Soupire (Aisne), où il avait trouvé un asile chez mad. de Lavillehurnois. On lui doit : *Traité sur la manière d'empailler et de conserver les animaux, les pelleteries et les laines*, Paris, 1787, in-8. Delille l'a cité dans les notes de son poème sur *l'Homme des champs*; *Oologie ou Description des nids et des œufs d'un grand nombre d'oiseaux d'Europe, avec l'histoire de leurs mœurs et de leurs habitudes*, 2 vol. in-4, avec 54 dessins. Cet ouvrage, resté manuscrit, a été acheté par le gouvernement et déposé à la bibliothèque du jardin du roi.

MANESSON-MALLET (Alain), né à Paris en 1650, et mort en 1705, fut ingénieur des camps et armées du roi de Portugal, et ensuite maître de mathématiques des pages de Louis XIV. Il était habile dans sa profession, et bon mathématicien. Il a fait quelques ouvrages : *Les Travaux de Mars, ou l'Art de la guerre*, en 1671, 3 vol. in-8, avec une figure à chaque page, dont quelques-unes offrent des plans intéressants; *Description de l'univers, contenant les différents systèmes du monde, les cartes générales et particulières de la géographie ancienne et moderne, et les mœurs, religion et gouvernement de chaque*

nation, Paris, 1683, en 5 vol. in-8. Ce livre est plus recherché pour les figures que pour l'exactitude. Comme l'auteur avait beaucoup voyagé et avait levé lui-même les plans qu'il a fait graver dans son livre, les curieux ne sont pas fâchés de l'avoir dans leur bibliothèque; *Une Géométrie pratique*, Paris, 1702, 4 vol. in-8.

MANÉTHON, fameux prêtre égyptien, natif d'Héliopolis, et originaire de Sébennytus, florissait du temps de Ptolémée Philadelphie, vers l'an 263 avant Jésus-Christ. Il composa en grec l'*Histoire universelle d'Egypte*, ouvrage célèbre, souvent cité par Flavius Josèphe, et par les auteurs anciens. Il l'avait tirée, si on l'en croit, des écrits de Mercure et des anciens Mémoires conservés dans les archives des temples confiés à sa garde. Jules Africain en avait fait un abrégé dans sa *Chronologie*. L'ouvrage de Manéthon s'est perdu, et il ne nous reste que des fragments des extraits de Jules-Africain. Ils se trouvent dans Georges le Syncelle. L'histoire d'Egypte qu'Annius de Viterbe a publiée sous le nom de Manéthon, est l'ouvrage d'un faussaire du xve siècle. Gronovius a publié un *Poème* de Manéthon, sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, grec-latin, Leyde, 1698, in-4. MM. Axt et Rigler en ont donné une édition avec un commentaire et des notes, Cologne, 1832, in-8. Ce poème a été traduit en vers italiens par l'abbé Salvini. *Voy.* pour plus de détails sur Manéthon, son article dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. 2, p. 494 et suiv.

MANFRED. *Voy. MAINFROI*.

MANFREDI (Lelio), auteur italien du xviii^e siècle, traduisit de l'espagnol la *Prison d'amour*, Venise, 1513, in-8, et *Tyran-le-Blanc*, Venise, 1538, in-4. L'original espagnol est de Barcelonne, 1497, in-fol., et fort rare. M. de Caylus l'a mis en français, Londres, sans date (Paris, 1740), 2 vol. in-12.

MANFREDI (Barthélemy), peintre de Mantoue, disciple de Michel-Ange de Caravage, mort à Rome vers 1605 à l'âge de 33 ans, avait une facilité prodigieuse. Il a si bien saisi la manière de son maître, qu'il est difficile de ne pas confondre les ouvrages des deux artistes. Ses sujets les plus ordinaires étaient des joueurs de cartes ou de dés et des assemblées de soldats. Le Musée du Louvre possède trois de ses tableaux : 1^o les *Vendeurs chassés du Temple*; il a été gravé ainsi que le suivant par Jean Hausart; 2^o une *Assemblée de buveurs*; 3^o une *Femme assise qui se fait dire la bonne aventure par deux bohémiennes*.

MANFREDI (Eustache), célèbre mathématicien, naquit à Bologne le 20 septembre 1674. Dès ses premières années, son esprit donna les espérances les plus flatteuses. Il devint professeur de mathématiques à Bologne en 1688, et surintendant des eaux du Bolognais en 1704. La même année, il fut mis à la tête du collège de Montalte, fondé par Sixte-Quint à Bologne, pour des jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique. Il y rétablit la discipline, les bonnes mœurs et l'amour de l'étude, qui en étaient entièrement bannis. En 1711, il eut une place d'astronome à l'institut de Bologne, et dès lors il renonça absolument au collège pontifical, à

la jurisprudence dans laquelle il avait été nommé docteur, et à la poésie même qu'il avait toujours cultivée jusque-là. Il fit bâtir dans sa maison un observatoire, et il y admettait ses frères et ses sœurs qu'il initia dans le secret de la marche des corps célestes, ainsi que plusieurs de ses amis. Ses *Sonnets*, ses *Canzoni*, et plusieurs autres morceaux imprimés à Bologne, 1713, in-16, réimprimés à Parme, Bodoni, 1795, sont une preuve de la supériorité de ses talents dans ce genre. L'académie des sciences de Paris et la société royale de Londres se l'associèrent, l'une en 1726, l'autre en 1729, et elles le perdirent en 1759. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit. Bienfaisant, officieux, libéral, modeste, il se fit peu de jaloux et beaucoup d'amis. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium*, ab anno 1713 ad annum 1750, cum introductione et variis tabulis, Bologne, 1715-1725, 4 vol. in-4. Le premier vol. est une excellente introduction à l'astronomie. Les trois autres contiennent les calculs. Ses deux sœurs l'aiderent beaucoup dans cet ouvrage si pénible et si estimé pour son exactitude et sa justesse. *De transitu Mercurii per solem anno 1723*, Bologne, 1724, in-4; *De annuis inerrantium stellarum aberrationibus*, Bologne, 1729, in-4. Il y réfute les astronomes qui regardaient ces aberrations comme l'effet de la paralaxe annuelle de la terre ; sentiment aujourd'hui généralement reconnu pour faux, et qui était le fruit d'une excessive prévention en faveur du système de Copernic, auquel l'auteur fut toujours opposé. Voy. TYCHO. La Vie de Manfredi a été écrite par Fabbroni ; on la trouve dans les *Vitæ Italorum*.

MANFRONE. Voy. GONZAGUE, Lucrèce.

MANGEANT (Luc-Urbain), pieux et savant prêtre de Paris, naquit dans cette ville en 1656, et y mourut en 1727. Nous avons de lui deux *Editions* estimées, l'une de saint Fulgence, évêque de Ruspe, Paris, 1684, in-4 ; et l'autre de saint Prosper, Paris, 1711, in-fol., avec des *Avertissements* fort instructifs. On doit aussi à Mangeant une édition de la Bible de Sacy, avec le latin et des notes, Liège, 1762, 5 vol. in-fol.

MANGEART (dom Thomas), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, né à Metz en 1693, fit beaucoup d'honneur à son ordre par ses connaissances. Elles lui méritèrent les titres d'antiquaire, bibliothécaire et conseiller du duc Charles de Lorraine. Il préparait un ouvrage fort considérable, lorsque la mort l'enleva en 1762, avant qu'il eût mis le dernier ordre à son livre, dont on doit la publication à M. l'abbé Jacquin. Cette production a paru en 1765, in-fol., sous ce titre : *Introduction à la science des médailles, pour servir à la connaissance des dieux, de la religion, des sciences, des arts et de tout ce qui appartient à l'histoire ancienne, avec les preuves tirées des médailles*. Les traités élémentaires sur la science numismatique étant trop peu étendus, et les dissertations particulières trop prolixes, le savant bénédictin a réuni en un seul volume tous les principes contenus dans les premiers, et les notions intéressantes répandues dans les autres. Son ouvrage peut servir de supplément à l'*Antiquité ex-*

pliquée de dom Monfaucon. On a encore de lui une *Octave de sermons* avec un *Traité sur le purgatoire*, Nancy, 1739, 2 vol. in-12.

MANGENOT (Louis), chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort en cette ville le 9 octobre 1768, est connu par quelques *Eglogues*, dont la meilleure est le *Rendez-vous* ; on y trouve agréablement réuni tout ce qui forme la beauté de ce genre de poésie. On a donné ses *OEuvres*, 1776, 1 vol. in-8.

MANGET (Jean-Jacob), né à Genève en 1652, s'était d'abord destiné à la théologie ; mais il quitta cette étude pour celle de la médecine. L'électeur de Brandebourg lui donna des lettres de médecin honoraire de sa personne, en 1699 ; et Manget conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée à Genève en 1742, à 90 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; les plus connus sont : *Bibliotheca anatomica*, Genève, 1685, 1699, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de ce que les écrivains du xviii^e siècle ont publié de plus intéressant sur l'anatomie. Une *Collection des diverses pharmacopées*, Genève, 1675, in-fol. ; *Bibliotheca pharmaceutico-medica*, 1705, 2 vol. in-fol. ; *Bibliotheca medico-practica*, 1759, 4 vol. in-fol. ; le *Sepulchretum* de Bonnet, avec des Commentaires, 1700, 3 vol. in-fol. ; *Bibliotheca chimica*, 1702, 2 vol. in-fol., avec fig. ; *Bibliotheca chirurgica*, 4 tom. en 2 vol. in-fol. ; *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum*, Genève, 1731, 4 tom. en 2 vol. in-fol. Il a fait entrer dans cet ouvrage la *Bibliothèque des écrivains médecins* de Lindanus, augmentée par Merklin, avec un grand nombre de fautes qui s'y trouvaient. M. Eloy, médecin de Mons, en a donné une beaucoup plus exacte, Mons, 1778, 4 vol. in-4, etc. Tous les ouvrages de Manget sont en latin. Daniel Le Clerc, auteur d'une Histoire de la médecine, l'aida beaucoup. Un écrivain qui a enfanté tant de volumes, n'a pas pu être toujours original et exact ; mais ses recueils sont utiles à ceux qui ne peuvent pas avoir des bibliothèques nombreuses. On trouve des détails sur Manget dans l'*Histoire littéraire de Genève* par Senebier, tom. 2, et une notice sur sa vie dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1745.

MANGHEY (Thomas), savant théologien anglais, chapelain de With-Hall, à Londres, prébendier de Durham, né à Lédés en 1684, mourut le 11 mars 1755. C'est à ses soins que l'on doit la belle édition de *Philon le Juif*, grec et latin, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. Il a publié aussi plusieurs *Traités* contre Toland, pour prouver la divinité de J.-C., et il a encore laissé des *Sermons*.

* MANGIN (Charles), architecte, né le 2 mars 1721 à Mitry, près de Meaux, acheva ses études à Paris où il ne tarda pas à se faire connaître. Parmi les ouvrages qui font honneur à son goût et à son intelligence, on cite la *Halle aux Blés*, la *Gare*, le *Séminaire du Saint-Esprit*, le *Portail* de St.-Barthélemy, l'*Eglise* du Gros-Caillou, etc. On lui doit un grand nombre d'autres bâtiments, tels que la maison de la Rive, des châteaux, etc. Il est mort à Nantes, le 4 février 1807, âgé de 86 ans.

* MANGIN, grand-vicaire du diocèse de Langres, sa patrie, a publié : *Question nouvelle et intéressante sur l'électricité*, 1749, in-12 ; *Introduction au saint*

ministère, 1750, in-12; *Annonces dominicales*, 1757, 3 vol. in-12; *Science des confesseurs*, 1757, 6 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Langres et de celui de Dijon*, 1766, 3 vol. in-12.

* MANGIN (Claude), né à Metz en 1786, d'un père commerçant, embrassa de bonne heure la profession d'avocat. Nommé en 1815 procureur du roi dans sa ville natale, il fut appelé en 1819 par M. de Serres (voy. ce nom), à la direction des affaires civiles au ministère de la justice. Au mois de mars 1821, nommé procureur-général à la cour royale de Poitiers, il se fit remarquer dans ses nouvelles fonctions par le zèle avec lequel il poursuivait la conspiration du général Berlon. Appelé en 1826 à la cour de cassation, son amour pour le travail et sa profonde connaissance du droit l'y rendirent très-utile. Il ne tarda pourtant pas à quitter cette place pour celle de préfet de police. On aime à se rappeler l'intégrité, la probité sévère dont il y fit constamment preuve et surtout sa sollicitude pour la classe indigente à laquelle, pendant le rigoureux hiver de 1850, il fit distribuer vingt-cinq mille francs pris sur son propre traitement. Lors des événements de juillet, il existait dans la caisse des fonds secrets des sommes considérables, mais il poussa le scrupule jusqu'à ne point se payer de ses appointements échus, et ce fut son successeur qui les lui fit parvenir. Retiré d'abord en Belgique, puis en Allemagne, il rentra en France en 1854, avec l'intention de reprendre ses fonctions d'avocat au barreau de Metz. Il les exerçait depuis un an à peine, lorsque, forcé de faire un voyage à Paris pour la rédaction d'un mémoire, il y mourut presque subitement, le 4 février 1855, à l'âge de quarante-neuf ans, laissant une nombreuse famille sans fortune. Le temps qui apaise et détruit à la longue les haines les plus invétérées, a fait prompt justice des reproches que l'esprit de parti lui avait adressés. Les histoires et les journaux ont été unanimes pour reconnaître en lui les vertus sociales portées au degré le plus éminent; une conduite privée au-dessus de tout éloge, une probité incorruptible, et une parfaite rectitude de vues en tout ce qui concerne l'administration. Mangin a laissé manuscrit un *Traité sur la procédure criminelle et les lois pénales*, dont les deux premiers volumes ont été publiés en 1857, et le troisième en 1840, in-8.

MANGOLD (Joseph), né à Rbelingen en Souabe, en 1716, entra chez les jésuites et enseigna avec réputation la philosophie dans l'université d'Ingolstadt. Il y publia sur la nature de la lumière et sur les couleurs, un *Traité* qui fit beaucoup de bruit, intitulé : *Systema luminis et colorum, novam de refractione theoriam complectens, cum prævia dissertatione de sono*, Ingolstadt, 1753, in-8. On y observa des vues neuves qui, dans une matière où il s'en faut bien que toutes les recherches soient épuisées, pouvaient conduire à des résultats intéressants. (Voy. GRIMALDI.) Il donna ensuite un cours entier de *Philosophie*. Ingolstadt, 1753, 3 vol. in-4. Il enseigna la théologie pendant sept ans, et remplit divers emplois honorables, jusqu'à la suppression de la société. A cette époque, il fut continué

dans le gouvernement du collège, par la volonté expresse de l'évêque-prince et du magistrat d'Augsbourg, et s'acquitta de cette charge avec autant de zèle que de prudence pendant 14 ans. Le pape Pie VI, à son passage par Augsbourg, en 1782, lui fit un accueil très-distingué, l'appelant *venerabilis pater*. Il mourut à Augsbourg, le 11 mai 1787, à l'âge de 71 ans.

MANGOT (Claude), fils d'un avocat de Loudun en Poitou, fut protégé par le maréchal d'Ancre, et, par un caprice singulier de la fortune, il devint en moins de dix-huit mois premier président de Bordeaux, secrétaire d'état et garde-des-sceaux en 1616. Après le massacre de son protecteur, il fut obligé de remettre les sceaux, et mourut dans l'obscurité. — Son frère, Jacques Mangot, célèbre avocat général au parlement de Paris, mort en 1587, à 36 ans, était un magistrat éloquent, intègre et ennemi de la brigue, de la fraude et des factions. Il donnait tous les ans aux pauvres la dixième partie de son revenu. On ne lui reprochait qu'une longueur assommante dans ses plaidoyers, qui ont été publiés, de même que quelques pièces de vers latins.

MANHART (François-Xavier), né à Inspruck en 1696, jésuite en 1712, mort à Hall, petite ville du Tyrol, en 1773, s'est distingué dans divers genres de littérature, et a enseigné la plupart des sciences dans différents collèges et académies, avec une réputation brillante. On a de lui : *Dissertationes theologicæ de indole, ortu, ac progressu et fontibus sacræ doctrinæ*, Augsbourg, 1749, in-8; *Bibliotheca domesticæ bonarum artium et eruditionis studiosorum usui instructa et aperta*, Augsbourg, 1762, in-8; *Idea magni Dei, contra atheismum hujus ævi*, Augsbourg, 1765, in-8; *Antiquitates christianorum*, Augsbourg, 1767, in-8.

MANILIUS ou MANLIUS (Marcus), poète latin sous Tibère, a composé en vers un ouvrage intitulé *Astronomiques*, dont il ne nous reste que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des lumières propres à éclaircir la marche ou la nature des globes célestes, ni même, d'une manière directe, les notions d'astronomie, telles que Ptolémée et les anciens observateurs du ciel nous les ont transmises. C'est à proprement parler un traité d'astrologie, où sont rassemblés tous les contes que la crédulité des païens avait adoptés sur la puissance des astres; mais où l'on voit cependant en même temps l'idée qu'ils avaient de l'état physique du ciel. Manilius était vraiment poète; son imagination était riche et féconde, ses descriptions pittoresques et attachantes; mais il est souvent négligé, obscur, prolixe, verbiageur et inégal : ses chutes répondent quelquefois si peu aux passages qu'elles terminent, qu'on aimerait presque mieux voir le vers imparfait. Ce poème contient des passages admirablement conformes aux notions que nous donne l'histoire sainte. Manilius avait une idée plus juste du déluge que tous nos faiseurs de systèmes; il rend d'une manière énergique et vraie le tableau de ce mémorable événement :

Concussit tellus, validis compagibus hærens;
Subducitque solum pedibus : natat orbis in ipso :

Et vomit oceanus pontum, sitiensque resorbet;
Nec sese ipso capit. sic quondam merserat urbes,
Humani generis cum solus constitit hæres
Deucalion, scopulorum orbem possedit in uno.

Sous le règne de Constantin, le poème de Manilius, qui était resté ignoré jusques-là, fut découvert par Julius Firmicus, mais la copie en était très-imparfaite; il y ajouta un commentaire ou plutôt la traduction en prose. Pogge trouva ce même poème dans le ^{xv}^e siècle; mais ce fut Muller (Regiomontanus) qui le publia en 1475, petit in-fol. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Paris, *ad usum delphini*, 1679, in-4; de Londres avec les notes de Bentley, 1739, in-4; de Londres, 1783, avec les notes de Scaliger, de Bentley et de Burton. M. Pingré, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, en a donné une traduction française, avec de très-bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8; il y a joint les *Aratées* de Cicéron.

MANLIUS CAPITOLINUS (Marcus), célèbre consul et capitaine romain, se signala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il se réveilla dans le Capitole, aux cris des oies, lorsque Rome fut prise par les Gaulois, et repoussa les ennemis, qui voulaient surprendre cette forteresse. Ce service important lui fit donner le surnom de *Capitolin* et de *Conservateur de la ville*, l'an 390 avant J.-C. Manlius se servit du crédit que lui donnèrent ses exploits pour soulever la populace. Il était jaloux du crédit de Camille qui avait vaincu les Gaulois, et qui conservait la dictature. Manlius proposa l'abolition de toutes les dettes dont le peuple était chargé: projet injuste, invasion de la propriété des citoyens, et un des moyens favoris que les ambitieux qui ont voulu faire servir le peuple à leurs intrigues, ont souvent employés. (*Voy. GRACCHUS, DRUSUS.*) A. Cornélius Cossus, dictateur, le fit arrêter comme rebelle. Le peuple prit le deuil et délivra son défenseur. L'ambitieux romain profita mal de sa liberté; il excita une nouvelle sédition. La conjuration éclate; les tribuns du peuple citent Manlius, le chef des factieux, et se rendent ses accusateurs. L'assemblée se tenait dans le champ de Mars, à la vue du Capitole que Manlius avait sauvé. Cet objet parlait fortement en sa faveur: les juges s'en aperçurent; on transporta ailleurs le lieu des comices, et Manlius, condamné comme conspirateur, fut précipité du haut du roc Tarpeïen, l'an 384 avant J.-C. Il y eut une défense expresse qu'aucun de sa famille ne portât à l'avenir le surnom de *Marcus*, et qu'aucun patricien n'habitât dans la citadelle où il avait eu sa maison. Manlius est le sujet d'une *tragédie* de la Fosse, très-estimée.

MANLIUS TORQUATUS, consul et capitaine romain, fils de *Manlius Imperiosus*, avait l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son père, n'osant le produire à la ville, le retint à la campagne parmi des esclaves. Ce procédé parut si injuste à Marcus Pomponius, tribun du peuple, qu'il le cita pour en rendre compte. Manlius le fils, indigné qu'on poursuivît son père, alla secrètement chez le tribun, et, le poignard à la main, lui fit jurer qu'il abandonnerait son accusation. Cette action de générosité toucha le peuple, qui le nomma l'année

d'après tribun militaire. La guerre contre les Gaulois s'étant allumée, un d'entre eux proposa un combat singulier avec le plus vaillant des Romains. Manlius s'offrit à combattre ce téméraire, le tua, lui ôta une chaîne d'or qu'il avait au cou et la mit au sien. De là lui vint le surnom de *Torquatus*, qui passa ensuite à ses descendants. Quelques années après, il fut créé dictateur, et eut la gloire d'être le premier Romain qui fut élevé à la dictature avant que d'avoir géré le consulat. Il fut souvent consul depuis; il l'était l'an 340 avant Jésus-Christ, pendant la guerre contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta, dans le cours de cette guerre, un défi qui lui fut présenté par un des chefs des ennemis. Les généraux romains avaient fait défendre d'en accepter aucun; mais le jeune héros, animé par le souvenir de la victoire que son père avait remportée dans une pareille occasion, attaqua et terrassa son adversaire. Victorieux, mais désobéissant, il revint au camp, où il reçut, par ordre de son père, une couronne et la mort. Manlius Torquatus, après cette exécution vertueusement barbare, vainquit les ennemis près du fleuve Vésèr, dans le temps que son collègue Décius Mus se dévouait à la mort pour sa patrie. On lui accorda l'honneur du triomphe; mais les jeunes gens, indignés de la cruauté qu'il avait exercée à l'égard de son fils, ne voulurent pas aller au-devant de lui. On donna depuis le nom de *Manliana dicta* à tous les arrêts d'une justice trop exacte et trop sévère. M^{me} de Villedieu a fait sur cet événement une *Tragédie* intitulée *Manlius*, 1662. — Un autre *Manlius Torquatus* fut consul romain vers l'an 253 avant Jésus-Christ. Il soumit la Sardaigne, vainquit Asdrubal, et mérita d'être désigné une troisième fois pour le consulat; mais il le refusa, en faisant valoir la faiblesse de ses yeux. « Rien ne serait plus » imprudent, leur dit-il, qu'un homme qui ne » pouvant rien voir que par des yeux étrangers, » prétendrait ou souffrirait qu'en le faisant chef et » général, on lui confiât la vie et la fortune des » autres. » Et comme quelques jeunes gens se joignaient aux anciens pour le presser, Torquatus ajouta: « Si j'étais consul, je ne pourrais souffrir » la licence de vos mœurs, ni vous la sévérité de » mon joug. »

* MANN (A. T.) physicien, littérateur et antiquaire, né vers 1740 dans la Flandre autrichienne, embrassa la vie monastique, et était en 1774 prieur de la chartreuse anglaise de Nieupoort. Il fut reçu cette même année membre de l'académie fondée peu de temps auparavant à Bruxelles par l'impératrice Marie-Thérèse, et y lut plusieurs mémoires très-intéressants. Le désir de se consacrer plus particulièrement aux sciences le porta à demander sa sécularisation, et il fut pourvu d'un canonical de la collégiale de Courtrai. Envoyé en Angleterre pour examiner les méthodes en usage contre les incendies, à son retour il publia un mémoire très-instructif sur cet objet. Mann, mort vers 1810, était secrétaire perpétuel de l'académie de Bruxelles, membre de la société royale de Londres, des académies de Manheim, Milan, Liège, etc. Ses principaux ouvrages sont; *Mémoire sur les diverses mé-*

thodes inventées pour garantir les édifices des incendies, Bruxelles, 1778, in-4; Lyon, 1779, in-8; trad. en allemand, Francfort, 1790; *Tableau des monnaies, poids et mesures des différentes nations*, 2^e édit., 1788, in-8; trad. en italien, Milan, 1790, in-4; *Abrégé de l'histoire de Bruxelles*, 1785, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; 2^e édit., 1829, 3 vol. in-8; *Mémoire sur les grandes gelées et leurs effets*, Gand, 1792, in-8; on y trouve les dates des hivers les plus rigoureux. *Tables chronologiques de l'Histoire universelle, depuis le commencement de l'année 1700, jusqu'à la paix de 1802*, Dresde, 1804, in-4; *Principes métaphysiques des êtres et des connaissances*, Vienne, 1807, in-4.

* MANNE (Louis-Charles-Joseph de), l'un des conservateurs de la bibliothèque royale, né à Paris le 19 septembre 1773, fut, en 1790, attaché au cabinet des médailles, passa, l'année suivante, au département des livres imprimés, et succéda, le 7 novembre 1820, à Capernonier, dans la place de conservateur-administrateur. Les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, étaient destinés spécialement à des recherches géographiques. Il donna en 1802 une *Notice raisonnée des ouvrages de d'Anville*, Paris, in-8, et il préparait à ce célèbre géographe un monument digne de lui, par la publication d'une édition complète de ses *Œuvres* (roy. d'ANVILLE), lorsqu'il mourut à Paris le 25 juillet 1832, dans des sentiments religieux. Il a laissé divers *Mémoires* sur la géographie ancienne et sur les mesures usités chez les anciens, et un *Nouveau recueil d'ouvrages anonymes et pseudonymes*, publié en 1834, in-8, comme *supplément au Dictionnaire de Barbier* (voy. ce nom); mais ce savant bibliographe avait laissé peu de choses à faire à son continuateur qui ne cite guères que des ouvrages contemporains, et qui pour grossir son recueil a joint aux anonymes français et latins, dont Barbier a fait l'unique objet de ses recherches, les italiens, espagnols et anglais.

MANNING (Robert), prêtre catholique, né en Angleterre, vint faire ses études à Douai, dans le collège anglais, et y prit les ordres. Il y fut ensuite professeur de théologie, et se livra à la controverse contre les protestants. Retourné dans son pays, il y exerça avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire. On a de lui les ouvrages suivants : *La Controverse moderne*, 1720; *La Conversion et la réformation de l'Angleterre comparées*, 1725; *Le Combat singulier*. Il mourut dans le comté d'Essex le 4 mars 1750.

MANNORY (Louis), né à Paris en 1696, avocat au parlement, s'est distingué autant dans la littérature que dans le barreau. Il avait été condisciple de Voltaire sous le père Porée; mais leur amitié cessa en 1746, lorsque Mannory se chargea de la cause de Travenol contre le nouvel académicien. On a de lui : une *Traduction de l'Oraison funèbre de Louis XIV par le père Porée*; l'original est bien rendu; des *Observations critiques* sur quelques tragédies de Voltaire, qui montrent qu'il connaissait les règles de l'art dramatique; *Voltariana*, 1748; des *Recueil de critiques* contre Voltaire; des *Mémoires* et des *Plaidoyers*, qui ont été recueillis en 18 vol. in-12. Mannory mourut en 1777.

MANNOZZI ou MANNOZI (Jean), dit JEAN de St.-Jean, du nom du lieu de sa naissance, qui est un village près de Florence, fut un peintre célèbre. Cet artiste, mort en 1636, âgé de 46 ans, a illustré l'école de Florence, par la supériorité de son génie. Il entendait parfaitement la poétique de son art; rien n'est plus ingénieux et mieux exécuté que ce qu'il peignit dans les salles du palais du grand duc, pour honorer, non les vertus politiques de Laurent de Médicis, mais son caractère bienfaisant et son goût pour les beaux-arts. Mannozi réussissait particulièrement dans la peinture à fresque. Le temps n'a point de prise sur les ouvrages qu'il a faits en ce genre : ses couleurs sont, après plus de deux siècles, aussi fraîches que si elles venaient d'être employées. Ce maître était savant dans la perspective et dans l'optique. Il a si bien imité des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point de sculpture.

* MANOEL DO NASCIMENTO (Francisco), poète portugais, naquit à Lisbonne en 1734; son père, chef de l'arsenal de la marine, lui fit donner une éducation assortie à l'état ecclésiastique, qu'il embrassa dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons. Manoël avait montré de bonne heure un goût prononcé pour les classiques latins, surtout pour Horace, son auteur de prédilection, et s'était appliqué à la lecture des ouvrages des écrivains nationaux du seizième siècle, époque la plus brillante de la littérature portugaise. Au début de Manoël dans la carrière des lettres, s'élevait en Portugal, sous le nom de société des Arcades, une école dont les membres avaient le projet de relever la littérature nationale, tombée dans un état de décadence vraiment déplorable. Son ardeur pour les lettres ne l'empêchait point de remplir avec exactitude les devoirs que lui imposait sa place de recteur de l'église de Chagas à Lisbonne. Quelques sarcasmes qu'il s'était permis contre des moines le firent dénoncer à l'inquisition et l'ordre fut donné de l'arrêter. Il parvint à s'esquiver, mais ses revenus furent séquestrés, et le poète fugitif fut obligé de chercher une ressource dans l'exercice de ses talents. Arrivé en France dans les années qui précédèrent la révolution, il traversa sans être inquiété l'époque sanglante de la terreur, vivant à Paris, au milieu de ses livres, et restant étranger aux événements qui se passaient autour de lui. Plus tard il trouva de puissants protecteurs parmi ses illustres compatriotes, et il put se livrer avec calme à la composition de divers ouvrages qui lui assignent un des premiers rangs sur le Parnasse Portugais. Ce grand poète mourut à Paris, le 19 février 1819, à 85 ans. Le marquis de Marialva, ambassadeur de Portugal en France, lui fit faire de magnifiques obsèques et lui consacra un monument au cimetière du P. Lachaise. Ses œuvres complètes (*obras completas*) ont été publiées sous son nom académique de *Filinto Elysio*, Paris, 1818-19, 11 vol. in-8. Outre une infinité de pièces dans tous les genres de poésie, on y trouve des traductions en vers de l'*Obéron* de Wieland, de la *seconde Guerre punique*, de Silius-Italicus, des *Fables* de La Fontaine, et des *martyrs* de Chateaubriand, et des

Et vomit oceanus pontum, sitiensque resorbet;
Nec sese ipse capit. sic quondam merserat urbes.
Humani generis cum solus constitit hæres
Deucalion, scopuloque orbem non

Sous le règne de C
qui était resté ip
Julius Firmic
parfaite; il y
traduction e
dans le xv
tanus) qu
leures é
ad usur
notes
avec
M.
Gr
8

MANRIQUEZ (Ange), de Burgos, moine de Cîteaux, docteur en théologie à Salamanque, évêque de Badajoz l'an 1643, naquit vers 1577, à Burgos. Il est mort l'an 1649, après avoir donné les *Annales* de son ordre, Lyon, 1642-49, 4 vol. in-fol.; on y chercherait vainement l'exactitude et la critique. Il a fait d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *Nova bibliotheca hispana*, de Nicol. Antonio.

MANSARD (François), fameux architecte français, né à Ax et non à Paris, en 1598, mourut en 1666. Cet artiste, si applaudi du public, avait beaucoup de peine à se satisfaire lui-même. Colbert lui ayant demandé ses plans pour les façades du Louvre, il lui en fit voir dont ce ministre fut si content, qu'il voulut lui faire promettre qu'il n'y changerait rien. L'architecte refusa de s'en charger à ces conditions, voulant toujours, répondit-il, se réserver le droit de mieux faire. Les magnifiques édifices élevés sur les plans de Mansard sont autant de monuments qui font honneur à son génie et à ses talents pour l'architecture. Il avait des idées nobles et magnifiques pour le dessin général d'un édifice, et un goût exquis et délicat pour tous les genres d'architecture qu'il employait. Ses ouvrages ont embelli Paris, ses environs et la province. Les principaux sont : le *Portail de l'église des Feuillants*, rue Saint-Honoré; l'*Eglise des filles de Sainte-Marie*, rue Saint-Antoine; le *Portail des minimes* de la Place-Royale; une partie de l'*Hôtel de Conti*, l'*Hôtel de Bouillon*, celui de Toulouse, et l'*Hôtel de Jars*. L'*Eglise du Val-de-Grâce* a été bâtie sur son dessin, et conduite par ce célèbre architecte jusqu'au-dessus de la grande corniche du dedans; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment, dont on donna la conduite à d'autres architectes. Mansard a aussi fait les dessins du *château de Maisons*, dont il a dirigé les bâtiments et les jardins. Il a fait encore construire une infinité d'autres superbes châteaux : ceux de *Balleroy* en Normandie, de *Choisy-sur-Seine*, de *Grèves en Brie*, une partie de celui de *Fresne*, où il y a une chapelle qu'on regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture, etc. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture brisée qu'on nomme *mansarde*.

MANSARD (Jules Hardouin), neveu du précédent, né à Paris en 1643, mort en 1708, à 63 ans,

peintre du cabinet du roi Louis XIV. Il fut chargé de la conduite de tous les bâtiments de Louis XIV. C'est sur ses dessins qu'on a construit la *Galerie du Palais-Royal*, la place de *Louis le Grand*, celle des *Victoires*. Il a fait le *dôme des Invalides*, et a mis la dernière main à cette magnifique église, dont le premier architecte fut Libéral Bruant. Mansard a encore donné le plan de la *maison de Saint-Cyr*, de la *cascade de Saint-Cloud*, de la *ménagerie*, de l'*orangerie*, des *écuries*, du *château de Versailles*, et de la *chapelle*, son dernier ouvrage, qu'il ne put voir finir avant sa mort.

MANSFELD (Pierre-Ernest, comte de), d'une des plus illustres maisons d'Allemagne et des plus fécondes en personnages recommandables, naquit en 1517. Il fit ses premières armes en Afrique, sous Charles-Quint, et se distingua au siège de Landrecies. Mansfeld fut fait prisonnier en 1552, dans Ivoy, où il commandait; depuis il servit les catholiques à la bataille de Montcontour, et contribua beaucoup à la victoire. Ses talents le firent employer dans les affaires les plus délicates. Devenu gouverneur de Luxembourg, il maintint la tranquillité dans cette province, tandis que le reste des Pays-Bas était en proie aux malheurs de la guerre civile. Les états lui témoignèrent leur gratitude, en plaçant sur la porte de l'hôtel-de-ville l'inscription suivante : *In Belgio, omnia dum vastat civile bellum, Mansfeldus, bello et pace fidus, hanc provinciam in fide continet servatque illisam, cum summo populi consensu et hilari jucunditate*. Il eut ensuite le commandement général des Pays-Bas, et mourut à Luxembourg en 1604, à 87 ans, avec le titre de *prince du Saint-Empire*. Son mausolée en bronze qu'on voit dans la chapelle de son nom, qui joint l'église des Récollets à Luxembourg, est un ouvrage admirable. Louis XIV ayant pris cette ville en 1684, fit enlever quatre pleureuses d'un grand fini, qui décoraient ce monument. Mansfeld réunissait le goût des sciences à celui de la guerre, aimait et encourageait les arts, avait l'esprit vaste et porté aux grandes choses. Pendant qu'il était gouverneur du Luxembourg, il bâtit à côté de la capitale, dans un endroit champêtre et pittoresque, un palais superbe, qui dans son siècle a passé pour un chef-d'œuvre de magnificence et d'architecture; mais ce grand ouvrage a peu duré. La mort du maître a été l'époque de sa décadence. C'est bien à tort qu'on lit sur la porte du parc : *Immortalis gloriæ parens labor*. Ce vaste bâtiment, qui se démolissait assez bien de lui-même, a été presque entièrement rasé, et le beau parc dévasté, en 1777; et cela sans aucun intérêt ni profit réel, l'esprit rongeur de ce siècle s'attachant aux pierres mêmes et aux arbres consacrés par la plus respectable vétusté. On peut voir ce magnifique palais gravé et décrit dans le *Theatrum urbium Belgicæ Regiæ*, de Blaeu. Mansfeld y avait placé ou inséré dans les murs des antiquités sans nombre qu'il avait rassemblées dans la province et les pays voisins : le père Alexandre Willheim en a donné l'explication dans ses *Luciliburgensia*. Une chose

singulière, qui marque que ce gouverneur avait l'esprit ou du moins le goût un peu païen, c'était une belle fontaine, dédiée aux mânes d'une de ses deux épouses (Marie de Montmorency). Cette fontaine était environnée de toutes sortes d'antiquités. On y lisait l'inscription suivante :

Quiescentibus carissimæ uxoris manibus
Tranquillam unquam sacraui.
Eterni sui amoris testes
Latentes vasta sub rupe lymphas erui,
Vivo lapide cingi,
Eternasque fluere
Jussit.
P. E. G. M.

L'abbé Schannat a donné l'*Histoire* du comte de Mansfeld en latin, Luxembourg, 1707, in-12.

MANSFELD (Charles, prince de), fils du précédent, né en 1543, se signala dans les guerres de Flandre et de Hongrie, et mourut en 1593, sans postérité, après avoir battu les Turcs, qui voulaient secourir la ville de Gran. (Strigonie) qu'il assiégeait. — Charles, comte de MANSFELD, son frère puîné, étudia en droit à Louvain, devint successivement chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, conseiller au conseil de Luxembourg, doyen de Sainte-Gudule, maître de cérémonies de la chapelle de la cour de Bruxelles, et aumônier général des troupes des Pays-Bas. Il mourut en 1647, après avoir montré par ses écrits et ses actions qu'il avait fait une étude particulière des devoirs de son état et de ses emplois. On a de lui : *Paratilla Decreti*, Louvain, 1613, in-8; il y parle des devoirs des ecclésiastiques; *Ulriusque juris concors discordia*, Luxembourg, 1619, in-8. Il y concilie les lois avec les canons qui paraissent se contredire; *Cænobilica*, ibid., 1625, in-8. Il y traite de l'origine et de la vie des chanoines; *Miles christianus*, in-12; *Castra Dei, sive de parochia, religione et disciplina militum*, 1642, in-4.

MANSFELD (Ernest de), fameux général, fils naturel de Pierre-Ernest et d'une dame de Malines, naquit en 1583, et fut élevé à Bruxelles dans la religion catholique par son parrain, l'archiduc Ernest d'Autriche. Il servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, et l'empereur en Hongrie, avec son frère Charles, comte de Mansfeld. Sa bravoure le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II. Mais les charges de son père et les biens qu'il possédait dans les Pays-Bas espagnols lui ayant été refusés, il se jeta, en 1610, dans le parti des protestants, les sectes ennemies de l'Eglise catholique présentant dans tous les états une porte toujours ouverte et des ressources toujours prêtes à la sédition et à la révolte. Devenu l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, qui l'appelait *l'Attila de la chrétienté*, il se mit en 1618 à la tête des révoltés de Bohême, et s'empara de Pilsen en 1619. La défaite de ses troupes, en différents combats, ne l'empêcha pas de se jeter dans le Palatinat. Il y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, et défit les Bavares. Enfin, il fut entièrement défait lui-même par le prince de Walstein, à la bataille de Dessau, au mois d'avril 1626. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restaient, il voulut passer dans les états de

Venise; mais il tomba malade dans un village entre Zara et Spalatro, et y rendit le dernier soupir le 20 novembre 1626, à 41 ans. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté, il expira droit, appuyé sur deux domestiques. Parmi les actions de ce fameux capitaine et de cet homme singulier, il n'y en a certes pas de plus bizarre que celle qu'on va lire. Instruit, à n'en pouvoir douter, que Cazal, celui de ses officiers auquel il se fiait le plus, communiquait le plan de ses projets au chef des Autrichiens, il ne montra ni humeur ni ressentiment. Il fit donner au traître 300 rixdales, avec une lettre pour le comte de Bucquoy, conçue en ces termes : « Cazal » étant votre affectionné serviteur, et non pas le » mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez » de ses services. » Ernest passe, avec raison, pour l'un des plus grands généraux de son temps. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid et à la faim. Il mettait des armées sur pied, et ravageait les provinces de ses ennemis avec une promptitude presque incroyable. Les Hollandais disaient de lui : *Bonus in auxilio, carus in prelio* : c'est-à-dire, qu'il rendait de grands services à ceux qui l'employaient, mais qu'il les faisait payer bien cher.

MANSFELD (Henri-François, comte de), de la même maison que les précédents, se signala dans les guerres pour la succession d'Espagne. Il mourut à Vienne en 1711, à 74 ans, après avoir été prince du Saint-Empire et de Fondi, grand d'Espagne, maréchal-de-camp, général des armées de l'empereur, général de l'artillerie, ambassadeur en France et en Espagne, président du conseil aulique de guerre et grand chambellan de l'empereur.

MANSI (Jean-Dominique), savant prélat de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, puis archevêque de Lucques, né dans cette ville en 1692, mort le 27 septembre 1769, est connu par la *Traduction* en latin des Commentaires et du Dictionnaire de la Bible de dom Calmet, et par le *supplément* en 6 vol. in-fol. à l'édition des Conciles faite à Venise, 1728-1752. On désirerait plus de netteté et de pureté dans le latin de ce pieux archevêque. On peut consulter *Commentaria de vita et scriptis Joannis Dominici Mansi*, par Antoine Zalta, Venise, 1772, in-fol. Mansi avait établi à Lucques, dans la maison de son ordre, une académie spécialement consacrée à l'étude de la liturgie et de l'histoire ecclésiastique.

MANSION (Colard), imprimeur et écrivain du xv^e siècle, selon la plus commune opinion, était de Bruges, où il a passé presque toute sa vie, et où il introduisit l'art de l'imprimerie. Le premier livre sorti de ses presses a pour titre : *Jardin de dévotion*, Bruges, sans date, (1473 ou 74, suivant M. Van-Praet). On a de lui : les *Métamorphoses d'Ovide moralisées*, traduites en français par Mansion, du latin de Thomas Waleys, jacobin, et par lui imprimées en 1484, in-fol.; *La pénitence d'Adam*, traduite du latin, manuscrit à la bibliothèque du roi de France, n° 7864. On lui attribue encore la *Traduction* de la Consolation de Boèce, qu'il imprima

en 1477, et du Dialogue des créatures, Lyon, 1483. Voy. VAN-PRAET.

* MANSO (Jean-Gaspard-Frédéric), né le 26 mars 1759, à Zella, ou Cella de Saint-Blaise, bourg du duché de Gotha, fit ses premières études sous les yeux de son père, et après avoir passé cinq ans à l'université d'Iéna, pour y compléter son instruction, il revint à Gotha, et ne tarda pas d'obtenir une chaire au gymnase. Appelé à Breslau, en 1790, en qualité de pro-recteur, il devint, trois ans plus tard, premier professeur et recteur du gymnase de Ste.-Marie-Madeleine, qu'il dirigea avec beaucoup de zèle et de succès. Il mourut le 9 juin 1826, laissant une réputation comme poète, traducteur, humaniste, et historien. Parmi ses poésies, on distingue : les *Epttres au philosophe Garve*, dont il fut l'ami intime : sur les *Calomnies contre les sciences*. Les plus connues de ses traductions en vers, sont : celles des *Géorgiques de Virgile*, Iéna, 1783, in-12; des *Idylles de Bion et de Moschus*, Gotha, 1785, in-12; et de l'*OEdipe de Sophocle*, 1785. Ses travaux historiques sont encore plus importants : *Sparte : essai pour l'éclaircissement de l'histoire et de la constitution de cet état*, 1800, 5 vol. in-8; la *Vie de l'empereur Constantin le Grand*, 1817, in-8; *Histoire politique de Prusse, depuis le règne de Frédéric le Grand, jusqu'au traité de Paris* (1815), Francfort, 1819, 3 vol. in-8, trad. en français par M. Bulos, Paris, 1828; les *Ostrogoths en Italie, ou histoire de l'empire des Ostrogoths*, Breslau, 1824, in-8. Manso a fourni des notices au recueil allemand intitulé : *Caractères des principaux poètes de toutes les nations*, 1792, 5 vol. in-8.

MANSTEIN (Christophe-Hermann de), né à Péttersbourg le 1^{er} septembre 1711, servit longtemps et avec distinction dans les armées de Russie en qualité de colonel. Il passa en 1745 au service du roi de Prusse, fut nommé général-major d'infanterie en 1754, et se distingua dans toutes les occasions par sa bravoure et son habileté dans l'art de la guerre. En 1757, il fut blessé à la bataille de Kolin, et peu de temps après tué près de Leutmeritz, universellement regretté par tous ceux qui l'avaient connu ; les ennemis même lui donnèrent des larmes. Manstein, dans les moments de loisir que lui laissait le métier pénible de la guerre, se livrait à l'étude. Il savait la plupart des langues de l'Europe. On a de lui des *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8, avec des plans et des cartes. Ces Mémoires commencent à la mort de Catherine I^{re}, en 1727, et finissent en 1744. Ils contiennent les événements dont il a été le témoin oculaire, ou dont il a eu une connaissance particulière. Il a ajouté un *Supplément*, où il remonte aux temps des anciens czars, et s'étend surtout sur Pierre I^{er}. Il donne à la fin de l'ouvrage une idée du militaire, de la marine, du commerce, etc., de ce vaste empire. C'est un morceau d'histoire aussi précieux par la candeur de l'historien, témoin des faits qu'il raconte, qu'intéressant par rapport aux faits eux-mêmes. Hume ayant reçu l'original français de ces Mémoires, les fit traduire en anglais et les publia à Londres : il en parut peu après une traduction allemande à

Hambourg. M. Huber publia une édition française à Leipsig en 1771, et l'année d'après, Voltaire publia celle de Lyon. Il en parut une nouvelle édition augmentée en 1781. On sait que Voltaire, à la prière de l'auteur, avait retouché le style de ces *Mémoires*, et que cette correction donna lieu à l'anecdote du *linge sale*, qui a indisposé si fort le roi de Prusse contre le *blanchisseur*. (Voy. FRÉDÉRIC II.)

MANTEGNA (André), peintre et graveur, né dans un village près de Padoue en 1430, fut d'abord occupé à garder des moutons. On s'aperçut qu'au lieu de veiller sur son troupeau, il s'amusait à dessiner : on le plaça chez un peintre, qui, charmé de sa facilité, de son goût pour le travail, et de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils et l'institua son héritier. Mantegna, à l'âge de 17 ans, fut chargé de faire le tableau de l'autel *Sainte-Sophie*, de Padoue, et des *quatre Evangélistes*. Jacques Bellini, admirateur de ses talents, lui donna sa fille en mariage. Mantegna fit pour le duc de Mantoue, le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre. Le duc, par estime pour son rare mérite, le fit chevalier de son ordre. On attribue communément à Mantegna l'invention de la gravure au burin pour les estampes. Cet artiste mourut à Mantoue, vers l'année 1505. Le musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce maître, au nombre desquels est celui qui représente la *Vierge sur un trône avec l'enfant Jésus, debout sur ses genoux*, accompagnée de six autres saints, et du marquis de Mantoue, Jean-François de Gonzague, qui rend grâce du prétendu succès remporté sur le roi Charles VIII, à la bataille de Fornovo vers les bords du Taro, en 1495.

MANTÉLIUS (Jean), né à Hasselt, ville du comté de Looz, dans la principauté de Liège, le 23 septembre 1599, se fit augustin, enseigna les belles-lettres et surtout la rhétorique avec distinction, fut successivement prieur à Anvers, à Bruxelles, à Ypres, à Hasselt, à Cologne, visiteur de sa province, et mourut le 23 février 1676. On a de lui : *Hasseluluum*, Louvain, 1663, in-4. C'est une description de la ville de Hasselt et des environs; *Historia lossensis, libri decem*, Liège, 1717, in-4. Cette histoire, écrite d'un beau style et mêlée de réflexions agréables, est utile pour l'histoire générale des Pays-Bas. On voit à la fin *Stemma comitum lossensium*, par le même auteur; puis une collection de diplômes et une description historique des villes du comté de Looz, par Laurent Robyns, avocat de Liège. *Carte de la principauté de Liège et du comté de Looz*, Amsterdam, 1659. Celle du père Le Clerc, jésuite, est beaucoup plus exacte et mieux exécutée. Mantélius a encore fait un grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en latin d'un style fort poli, et quelques pièces de vers.

MANTICA (François), cardinal, né à Udine en 1554, enseigna le droit à Padoue avec réputation, et fut attiré à Rome par le pape Sixte-Quint, qui lui donna une charge d'auditeur de Rote. Clément VIII le fit cardinal en 1596. Il mourut à Rome le 28 janvier 1614, à 80 ans. On a de lui : *De conjecturis ultimarum voluntatum libri XII*, in-fol.; un traité in-

titulé : *Lucubrationes vaticanae, seu De tacitis et ambiguis conventionibus*, 2 vol. in-fol.; *Decisiones Rotæ romanæ*, in-4.

MANLINUS (Jacques), médecin, né en Espagne, s'acquit par son art une grande réputation à Venise, au commencement du xvi^e siècle; il était versé dans les langues savantes. On a de lui des traductions en latin de quelques ouvrages d'Avicenne et d'Averroès : *Paraphrasis Averrois de partibus et generatione animalium*, Rome, 1621, in-fol. Il a suivi une version hébraïque qui a été faite d'après l'arabe. *Super libros Platonis de republica*, Rome, 1539; *Avicennæ Fen IV primi, de universalis ratione mendi, versio latina*, Venise, 1530, etc.

MANTO, fille de Tirésias, et fameuse devineresse. Ayant été trouvée parmi les prisonniers que ceux d'Argos firent à Thèbes, elle fut envoyée à Delphes, et vouée à Apollon. Alcméon, général de l'armée des Argiens, en devint amoureux et en eut deux enfants, un fils nommé *Amphiloque*, et une fille appelée *Tysiphone*.

MANTUA (Marc). Voy. BENAVIDIO.

MANTUAN (Jean-Baptiste), célèbre graveur italien, père de Diana Mantuana, qui s'est aussi distinguée dans cet art. Le père et la fille ont laissé plusieurs morceaux au burin.

MANTUAN. Voy. SPAGNOLI.

MANUCE (Alde), l'ancien, *Aldus Pius Manutius*, célèbre imprimeur italien, était né en 1447 à Bassiano, bourgade du duché de Sermoneta dans l'état romain, ce qui le fit surnommer *Bassianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, imprimeurs de Venise, illustres par leurs connaissances. Il fut le premier qui imprima le grec correctement et sans beaucoup d'abréviations. Ce savant et laborieux artiste mourut à Venise, en 1515, âgé de près de 70 ans. Comme il craignait d'être détourné de ses travaux par les oisifs, dont les grandes villes sont remplies ainsi que les petites, il avait mis à la porte de son cabinet un avis à ceux qui venaient l'interrompre, *de ne l'importuner que pour des choses nécessaires, et de s'en aller des qu'il les aurait satisfaits*. On a de lui : *Grammaire grecque*, in-4; des *Notes* sur Horace et sur Homère, et d'autres ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Scaliger dit qu'Erasmus a été correcteur de l'imprimerie de Manuce; mais Erasmus assure qu'il n'avait point corrigé d'autres ouvrages de cet imprimeur que ceux qu'il lui donnait à mettre sous la presse. On peut consulter la *Vie d'Alde-Manuce l'ancien*, par Unger, deuxième édition, augmentée par Geret, Wittenberg, 1753, in-4. Elle est curieuse, mais remplie de digressions inutiles. La *Vie* du même imprimeur par Manni est plus correcte et plus intéressante.

MANUCE (Paul), fils du précédent, né à Venise en 1512, fut appelé à Rome en 1561, par Pie IV, pour y établir et diriger l'imprimerie apostolique, avec un traitement annuel de 500 ducats d'or. C'était un homme d'une complexion faible et d'un travail infatigable. Pour que ses livres eussent toute la perfection qu'il était capable de leur donner, il laissait un long intervalle entre la composition et l'impression. On prétend même qu'il n'achevait qu'à la fin de l'automne les lettres qu'il avait com-

mencées au printemps. Son assiduité à l'étude avançait sa mort, arrivée à Rome le 6 avril 1574. Tous ses ouvrages sont écrits en latin avec pureté et avec élégance. On estime principalement : ses *Commentaires* sur Cicéron, surtout sur les *Épîtres* familières et les lettres à Atticus; des *Épîtres* en latin et en italien, qui furent très-recherchées, 1566, in-12; des *Traité de legibus romanis*, in-8; *De dierum apud Romanos veteres ratione*; *De senatu romano*; *De comitiis romanis*. Tous ces écrits sont pleins d'érudition.

MANUCE (Alde), le Jeune, né à Venise le 13 février 1547, hérita du savoir et de la vertu de Paul Manuce son père. Il professa à Venise, à Bologne et ensuite à Pise. Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican. Il se sépara de sa femme par un consentement mutuel, comptant obtenir quelque bénéfice, et peu de temps après il fut pourvu de la charge de professeur de belles-lettres. Mais, quelque savoir qu'il eût, il fut assez malheureux pour ne trouver personne qui voulût être son élève, et il employait ordinairement le temps de ses leçons à se promener devant sa classe. Il mourut à Rome le 28 octobre 1597, après avoir été obligé de vendre sa bibliothèque, amassée à grands frais par son père et son aïeul, et composée, dit-on, de 80,000 vol. Manuce écrivait en latin avec beaucoup de pureté. On a de lui : un *Traité de l'orthographe*, qu'il composa à l'âge de 14 ans; des *Phrases* ou différentes manières d'exprimer la même chose en latin; ouvrage où sont déployées toutes les richesses de la langue romaine; de savants *Commentaires* sur Cicéron, 2 vol. in-fol.; *Trois livres d'Épîtres*, 2 vol. in-8; les *Vies de Côme de Médicis*, 1586, in-fol., et de *Castruccio Castracano*, 1590, in-4, en italien, etc.

MANUEL COMNÈNE, quatrième fils de l'empereur Jean Comnène et d'Irène de Hongrie, naquit à Constantinople en 1120. Il fut couronné empereur dans cette ville en 1143, au préjudice d'Isaac, son frère aîné, homme farouche et emporté, que son père avait privé, par son testament, de la succession impériale. Ses états ayant été inondés par les armées de la seconde croisade, les Grecs se conduisirent à leur égard comme des ennemis déclarés; il est vrai que les procédés des croisés n'étaient pas à l'abri de reproches. La guerre que Manuel soutint contre Roger, roi de Sicile, qui avait pénétré dans l'empire, fut d'abord malheureuse; mais enfin il vint à bout de chasser les Siciliens hors de ses provinces. Il passa ensuite dans la Dalmatie, et de là dans la Hongrie avec des succès variés. Après avoir repoussé les sultans d'Alep et d'Icône, il descendit en Egypte à la tête d'une flotte et d'une armée. Quelques Grecs ont écrit qu'il aurait conquis ce royaume, sans la trahison d'Amauri, roi de Jérusalem, avec lequel il s'était ligué pour cette expédition; mais cette trahison est bien moins certaine que le mauvais succès de Manuel. Il ne réussit pas mieux dans la guerre contre le sultan d'Icône. Engagée dans des défilés près de Myriocéphales, son armée fut écrasée presque entièrement, et il ne sauva sa vie qu'à travers mille dangers. Peu de temps après, il réunit encore une armée, et deffit

Azzedyn, sultan d'Icône, qui ravageait l'Asie mineure. Manuel mourut quelque temps après, le 24 septembre 1180, à 60 ans. Comme il avait scandalisé l'église grecque en dogmatisant sur les mystères, et en se livrant aux chimères de l'astrologie judiciaire, il se sentit des remords avant de mourir, et en signe de pénitence il se revêtit d'un habit de moine. Les Latins, qui le regardent comme une des causes du mauvais succès de la croisade, n'en parlent pas favorablement, et les Grecs qu'il avait surchargés d'impôts, n'en font pas tous l'éloge.

MANUEL PALÉOLOGUE, fils de Jean VI Paléologue, et empereur de Constantinople après lui, fut encore moins heureux que son père. Les Turcs lui déclarèrent la guerre l'an 1591, lui enlevèrent Thessalonique, et furent sur le point de se rendre maîtres de Constantinople. Comme ses prédécesseurs, il vint demander aux Latins des secours qu'il ne put obtenir. Enfin, las des infortunes qu'il éprouvait, il remit le sceptre à Jean VII Paléologue son fils, et prit l'habit religieux deux jours avant sa mort, arrivée en 1425. Il était âgé de 77 ans, et en avait régné 35. La douceur de son caractère le fit aimer de ses peuples. Il avait de la prudence et de la justice dans son gouvernement; mais comme il ne parut presque point à la tête de ses armées, qu'il n'employa que des troupes étrangères, et qu'il négligea de discipliner les soldats de sa nation, il prépara la ruine de l'empire. Il est auteur d'un *Recueil d'ouvrages* imprimés sous son nom; on y trouve du style et de l'éloquence.

MANUEL (Nicolas), de Berne, fit jouer en cette ville, en 1522, deux misérables farces, qui furent imprimées. L'une est intitulée : *Le Mangeur de morts*; et l'autre, *l'Antithèse entre J.-C. et le pape*. Quoique Berne fût encore catholique en apparence, on ne lui fit point un crime de ces deux infâmes platitudes contre l'Eglise, les nouvelles erreurs ayant déjà infecté la plupart des habitants. Il fut fait conseiller peu de temps après, et employé à plusieurs négociations. Il est traducteur du *Recueil des procédures contre les jacobins exécutés à Berne en 1509, pour crime de sorcellerie, auquel traité sont accouplés des cordeliers d'Orléans, pour pareille imposture*, Genève, 1566, in-8. C'était une tête singulièrement exaltée par le fanatisme de la prétendue réforme. Il mourut à Berne le 30 avril 1550.

* MANUEL (Pierre-Louis), conventionnel, né en 1751 à Montargis, fils d'un polier, entra dans la congrégation des doctrinaires, mais y resta peu de temps. Il devint successivement répétiteur dans un collège de Paris et précepteur du fils d'un banquier qui lui assura une pension viagère. Il vivait dans une position assez indépendante, lorsqu'un pamphlet le fit mettre à la Bastille où il resta trois mois. A la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur, il devint membre de la municipalité de Paris, et fut, en 1791, nommé procureur syndic de la commune. Ce fut lui qui, de concert avec le maire Pétion, provoqua l'insurrection du 20 juin 1792. L'administration départementale les suspendit de leurs fonctions, mais l'assemblée Législative fut forcée de les réintégrer. (Voy. TALLIEN.) Manuel prit une part active à la

journée du 10 août, et le 12 il parut à la barre pour demander que le roi fût transféré au Temple, où il conduisit lui-même, le lendemain, la famille royale. Il est juste de dire, qu'il s'opposa avec force dans le conseil de la commune, à ce que Louis XVI et sa famille fussent enfermés dans la Tour, ajoutant « qu'il y avait assez de moyens de » veiller sur sa personne, dans le palais du Temple, » sans recourir à des rigueurs inutiles. » Il s'opposa de tout son pouvoir aux massacres de septembre, et sauva même plusieurs personnes distinguées, autres M^{me} de Tourzel, M^{me} de Staël, et Beaumarchais, son ennemi particulier. Elu député à la Convention, dès la première séance il proposa que son président fût logé aux Tuileries; il se chargea le 7 octobre d'aller déclarer à Louis XVI que la royauté était abolie. Cependant il finit par prendre un intérêt marqué au sort de ce prince et de sa malheureuse famille. Le 5 novembre il osa déclarer à la tribune, « que les massacres de septembre avaient été la Saint-Barthélemy du peuple, qui dans ce moment s'était montré aussi méchant qu'un roi, et que tout Paris était coupable » pour avoir souffert ces assassinats, » et le 16 il demanda que tout Français, sorti de France après le 2 septembre, et retiré en pays neutre, ne pût être considéré comme émigré. Le 6 décembre il fit la motion que le roi fût entendu; après l'avoir défendu avec la plus grande énergie, il vota l'appel au peuple et la détention. Il était secrétaire lors du recensement des votes: soupçonné de les falsifier, il fut accablé d'injures par les régicides, et couvert de huées par les tribunes. Lorsque la condamnation du roi eut été prononcée, il donna sa démission, et écrivit à l'Assemblée que, « composée comme elle » l'était, il lui était impossible de sauver la France, » et que l'homme de bien n'avait plus qu'à s'envelopper de son manteau. » Il ne vota point dans la question du sursis. Retiré à Montargis, il y fut assailli, dans le courant de mars, par une bande de furieux qui l'accablèrent de coups de pierres et de bâtons, et le laissèrent pour mort. (Voy. LEPAGE.) Il survécut cependant à cet attentat; mais sa perte était jurée. Arrêté, peu de temps après, par ordre des comités de salut public et de sûreté générale, il fut conduit à la conciergerie. Son apparition y inspira une sorte d'effroi général; on le poussa contre un pilier encore teint du sang des victimes immolées le 2 septembre, en lui disant : « Vois, malheureux, le sang que tu as fait répandre; il s'élève contre toi. » Accablé d'un traitement aussi barbare, Manuel en appela à la postérité de l'erreur de ses contemporains. Lorsqu'on le manda comme témoin dans le procès de la reine, il loua le courage de cette princesse et plaignit ses malheurs. Traduit au tribunal révolutionnaire, il se défendit avec une rare présence d'esprit, et convint qu'il aurait désiré que le roi, qu'on lui reprochait d'avoir voulu sauver, fût envoyé en Amérique. Il rappela ses services révolutionnaires avec une force de vérité qui eût convaincu des juges, mais qui ne pouvait rien sur des assassins. « Non, dit-il, le » procureur de la commune du 10 août n'est point » un traître; je demande qu'on grave sur ma tombe

» que c'est moi qui ai fait cette journée. » Lorsqu'il entendit sa condamnation, il pâtit et tomba dans un abattement qu'il ne put surmonter. Il fut décapité le 14 novembre 1793, à l'âge de 42 ans. Manuel avait de la facilité ; mais son style se ressent de l'emphase que l'on peut reprocher à presque tous les écrivains de cette époque. Ses ouvrages marqués tous au coin du philosophisme sont tombés dans l'oubli, on citera cependant : *Mémoires sur la Bastille*, 1787, 3 vol. in-8 ; *La police de Paris dévoilée*, 1794, 2 vol. Il fut l'éditeur des *Lettres de Mirabeau à Sophie*, dont il avait trouvé des copies à la Bastille. Décrété d'ajournement personnel, pour cette publication, à la requête de la famille de Mirabeau, l'influence que lui donnait sa position ne permit pas de suivre l'affaire.

* MANUEL (Jacques-Antoine), député, né à Barcelonnette, Basses-Alpes, en 1773, faisait, en 1789, sa seconde année de philosophie à Nîmes, lorsque cette ville devint le théâtre de rixes sanglantes. Le collège même ayant été envahi, les élèves réclamés par leurs parents retournèrent dans leurs familles. Manuel fut alors envoyé en Piémont chez un oncle, riche négociant, pour y apprendre le commerce ; mais la guerre ayant éclaté un ans après entre la France et la Sardaigne, il revint à Barcelonnette. Entré en 1793 dans un bataillon de volontaires, il obtint bientôt l'épaulette d'officier, et il était capitaine à la paix de Campo - Formio. Une maladie grave et les sollicitations de sa famille le déterminèrent à donner sa démission. Il suivit la carrière du barreau, et s'établit à Aix, où il se fit remarquer par son talent oratoire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, nommé par son département membre de la chambre des représentants, il y garda d'abord le silence le plus complet. Après le désastre de Waterloo, il demanda la formation d'un *gouvernement provisoire*, et fit passer à l'ordre du jour sur la proposition de proclamer Napoléon II. Le projet de constitution qu'il présenta quelques jours après se discutait, lorsque l'occupation de Paris par les alliés vint mettre fin aux débats de la chambre. Sur le refus du conseil de discipline de l'inscrire au tableau des avocats, Manuel ouvrit à Paris un cabinet de consultations. En 1817, son élection à la chambre ne manqua que de quelques voix dans un des collèges de Paris. L'année suivante, élu par le Finistère et la Vendée, il se décida pour ce dernier département. Un discours en faveur de Grégoire exclus comme *indigne* (voy. GRÉGOIRE), avait indisposé contre lui la majorité de la chambre lorsque, dans la séance du 27 février 1823, il se permit d'appeler l'assassinat de Louis XVI, un *crime nécessaire*. Des cris à l'ordre l'interrompirent ; vainement il demanda à donner à sa phrase un sens moins défavorable ; il ne fut point écouté, et le 3 mai suivant il entendit prononcer son exclusion. Manuel déclara qu'il ne céderait qu'à la violence. En effet, il se présenta le lendemain à la séance, et ne se retira qu'au moment où des gendarmes vinrent pour le saisir. Dès lors il vécut dans la retraite, et mourut à Maisons-sur-Seine, le 20 août 1827. Manuel, trop exalté par l'esprit de parti, était moins un orateur qu'un

habile avocat ; il s'exprimait avec élégance, et résumait facilement une discussion ; mais l'habitude des mots vides et sonores en faisait un déclamateur, et souvent il s'emportait au delà des limites dictées par la prudence la plus commune. On lui attribue les *mémoires justificatifs* des maréchaux Soult et Masséna.

* MANZI (Guillaume), né en 1784 à Civita-Vecchia, s'appliqua d'abord au commerce, et fut nommé consul d'Espagne dans sa patrie. Mais il abandonna bientôt cette carrière et vint à Rome, où il se livra tout entier à l'étude des langues grecque et italienne, et à la recherche d'anciens manuscrits. En 1812, il publia la traduction de l'*Ecube* d'Euripide, par Matteo Bandello ; en 1814 le *Ragionamento de costumi delle donne di Fr. de Barberino* ; en 1817, une excellente édition du *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*, d'après un manuscrit du Vatican plus correct que ceux qui avaient paru, qu'il dédia à Louis XVIII. Il était bibliothécaire de la Barberine où il découvrit divers ouvrages inédits de ce peintre célèbre, entre autres son *Traité sur l'hydraulique*. Manzi avait entrepris le voyage d'Angleterre pour y continuer ses recherches. Atteint d'une maladie qui l'obligea de retourner à Rome, il y mourut le 21 février 1821, âgé de 37 ans. On lui doit des *Traductions* de divers traités de saint Jean Chrysostôme et de Cicéron, enrichies de discours préliminaires et de notes savantes. Manzi a en outre publié *Dissertation sur les fêtes, les jeux et le luxe des Italiens au quatorzième siècle* et des *Traductions de Velleius Paterculus* (1813), et de *Lucien* (1819). G. G. de Rossi a fait son éloge.

MANZO (Jean-Baptiste), marquis de Villa, servit quelques années dans les troupes du duc de Savoie et dans celles du roi d'Espagne, puis se retira à Naples sa patrie, pour cultiver à loisir les muses et les lettres. Ce fut un des principaux fondateurs de l'académie degli Oziosi de Naples. Il mourut en 1643, à 84 ans. On a de lui : *I Paradossi, ovvero dell' amore dialoghi*, Milan, 1608, in-4 ; *Rime*, 1633, in-12 ; *Vita del Tasso*, 1634, in-12. Manzo n'était pas un poète du premier rang ; mais on ne doit pas le compter non plus parmi ceux du dernier.

MAPHÉE ou MAPHÉUS. Voy. MAFRÉE.

MAPPUS ou MAPP (Marc), médecin botaniste, né à Strasbourg le 28 octobre 1632, s'appliqua à la médecine et fut fait professeur de botanique dans son pays natal. Il était chanoine de Saint-Thomas, lorsqu'il mourut le 9 août 1701. On a de lui : *Historia medica de acephalis*, Strasbourg, 1687, in-4 ; *Catalogus plantarum horti medici Argentiniensis*, 1691, in-4 ; *Historia plantarum alsaticarum*, publiée par Jean Christian Ehrmann, Strasbourg, 1742, in-4, ouvrage plein de recherches, disposées par ordre alphabétique ; un grand nombre de *Dissertations* intéressantes, entre autres sur le *thé*, le *café*, le *chocolat*, et sur la *rose* nommée vulgairement de *Jéricho*, sur les *remèdes superstitieux*, sur les *boissons chaudes*, etc.

MARACCI ou MARRACCI (Louis), membre de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, né à Lucques en 1612, mourut en 1700. Il s'est fait un nom célèbre dans la république des lettres par

plusieurs ouvrages savants, mais particulièrement par son *Alcoran textus universus*, Padoue, 1698, 2 vol. in-fol. C'est le texte arabe de l'Alcoran, avec une version latine fort exacte. L'auteur y a joint une *Vie* de Mahomet, des notes et une réfutation de l'Alcoran, appuyée sur les passages formels des docteurs musulmans les plus accrédités. C'est de lui que Georges Sale a emprunté toute son érudition arabe que sans lui en faire honneur, et en le critiquant même mal à propos. Il eut une grande part à l'édition de la *Bible arabe*, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. Ce savant professa l'arabe dans le collège de la Sapience avec beaucoup de succès. Innocent XI, qui respectait autant ses vertus qu'il estimait son savoir, le choisit pour son confesseur.

MARAI (Marin), célèbre musicien, né à Paris en 1656, fit des progrès si rapides dans l'art de jouer de la viole, que Sainte-Colombe, son maître, ne voulut plus lui donner de leçons passé six mois; il porta la viole à son plus haut degré de perfection, et imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernières cordes des basses, afin de rendre cet instrument plus sonore. On a de lui diverses *Pièces de viole*, et plusieurs *Opéras*; celui d'*Alyone* passe pour son chef-d'œuvre. On y admire surtout une tempête, qui fait un effet prodigieux : un bruit sourd et lugubre, s'unissant avec les tons aigus des flûtes et autres instruments, rend toute l'horreur d'une mer agitée et le sifflement des vents déchaînés. Ce musicien mourut en 1728.

MARAI. Voy. MARETS et RÉGNIER.

MARALDI (Jacques-Philippe), savant mathématicien et célèbre astronome de l'académie des sciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, le 21 août 1665, de François Maraldi, et d'Angèle-Catherine Cassini, sœur du fameux astronome de ce nom. Son oncle le fit venir en France l'an 1687, et Maraldi s'y acquit une grande réputation par son savoir et par ses observations. En 1700 il travailla à la prolongation de la fameuse méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du royaume. En 1718 il alla avec trois autres académiciens terminer la grande méridienne du côté du septentrion. « A ces voyages » près, dit Fontenelle, il passa toute sa vie renfermé » dans l'observatoire, ou plutôt dans le ciel, d'où » ses regards et ses recherches ne sortaient point. » Son caractère était celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui s'en occupent par goût et sans vanité : sérieux, simple, droit. L'académie et ses amis le perdirent en 1729, à 64 ans. Il donna un grand nombre d'*Observations* curieuses et intéressantes dans les *Mémoires* de l'académie. Celles qu'il fit sur les *abeilles* et sur les *pétrifications* reçurent un accueil distingué. Fontenelle a fait de cet astronome un *Eloge* où il répand beaucoup d'intérêt. — MARALDI (Jean Dominique), neveu du précédent, fut aussi un astronome distingué, et on lui doit plusieurs *Dissertations* savantes. Il fit imprimer le *Cœlum australe* de La Caille, son ami. Après avoir demeuré longtemps à Paris, où il fut nommé astronome adjoint en 1751, associé à l'académie des sciences en 1752, académicien pensionnaire en 1758, vétéran en 1772, il retourna à Périnaldo, lieu de sa naissance, où il mourut en 1788. On a de lui un

Mémoire sur le mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde, et plusieurs autres morceaux intéressants, entr'autres sur les *satellites de Jupiter*, dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*. M. Cassini, son élève, a lu son *Eloge* à l'institut en janvier 1810.

MARAN (dom Prudent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1685 à Sézanne en Brie, fit profession en 1703, âgé de 20 ans, et mourut dans la maison des *Blancs-Manteaux* le 2 avril 1762, après avoir fait honneur à son ordre par son érudition et ses ouvrages. Sa charité, son amour pour l'Eglise, et les qualités de son cœur lui méritèrent les regrets des gens de bien. On a de lui : une bonne *Edition* des *Œuvres* de saint Cyprien. Il continua ce travail interrompu par la mort de Baluze; il y ajouta une préface excellente, la vie du saint docteur, et corrigea les notes. Il a eu beaucoup de part à celles de saint Basile et de saint Justin. *Divinitas Domini nostri JESU-CHRISTI manifesta in Scripturis et traditione*, 1746, in-fol.; *La Divinité de notre Seigneur JESUS-CHRIST prouvée contre les hérétiques*, 1751, 3 vol. in-12. C'est la traduction de l'ouvrage précédent; et quoique l'un et l'autre soient solides, ils ont eu peu de débit, soit parce qu'ils traitaient une vérité reconnue parmi les fidèles, soit parce que le goût d'un siècle frivole et dissipé ne se tourne pas vers des ouvrages si graves et si pieux. C'étaient sans doute les progrès alarmants du *socinianisme* qui avaient engagé le zélé et prévoyant auteur à l'entreprendre, progrès qui, quelques années après, sont parvenus jusqu'à une apostasie et à une conjuration générale. La *Doctrine de l'Ecriture et des Peres sur les guérisons miraculeuses*, 1754, in-12; *Les grandeurs de JESUS-CHRIST et la défense de sa divinité*, 1756, in-12. Ces différentes productions décèlent un homme savant; mais on y trouve rarement l'écrivain élégant et précis. La mort le surprit lorsqu'il s'occupait à une nouvelle *Edition* des *Œuvres* de saint Grégoire de Nazianze. D. Clément en a fait paraître le premier vol., Paris, 1788, in-fol., et le second a paru bien des années après (voy. ST. GRÉGOIRE). Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, et la *Bibliothèque* de D. Lecerf.

MARANA (Jean-Paul), né vers 1642, à Gènes ou aux environs, d'une famille distinguée, n'avait que 27 à 28 ans, lorsqu'il fut impliqué dans la conjuration de Raphaël de la Torre, qui voulait livrer Gènes au duc de Savoie. Après quatre ans de prison il se retira à Monaco, où il écrivit l'*Histoire* de ce complot. S'étant rendu à Lyon, il la fit imprimer en 1682, in-12, en italien. Marana avait toujours eu du goût pour Paris; il s'y rendit en 1682. Il gagna la bienveillance du père de la Chaise, qui lui obtint une pension de Louis XIV. C'est pendant son séjour dans cette capitale qu'il publia son *Espion turc*, en 6 vol. in-12, augmenté d'un septième en 1742; titre imaginé pour débiter des choses hardies et répréhensibles, et pour répandre des nouvelles fausses ou vraies. On a donné une suite de cet ouvrage, qui est actuellement en 9 vol. in-12, mais qui n'est plus lu que par la jeunesse oisive et crédule. Beaucoup d'auteurs l'ont imité, et nous avons

eu une foule d'*Espions* des cours, qui n'étaient jamais sortis de leur cabinet ou de leur galeas. Marana vécut à Paris depuis 1682 jusqu'en 1689. Pendant ce temps, et outre l'*Espion* déjà cité, il écrivit une *Histoire* de Louis XIV, dont le duc de Saint-Olon a publié un *Extrait*, Paris, 1690. Marana a aussi donné des *Entretiens moraux*, ibid., 1696, in-8. Le désir de la retraite le porta à se rendre dans une solitude d'Italie, où il mourut en 1693. Voy. le *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Marana*, par Dreux du Radier, inséré dans le *journal de Verdun*, septembre et octobre 1754.

MARANDÉ (de), conseiller et aumônier de Louis XIII et de Louis XIV, a publié en 1634 un ouvrage curieux, intitulé : *Inconvénients d'estat, procédans du jansénisme*, in-4. L'auteur y parle d'un projet formé pour bouleverser la religion et rapporte à ce sujet une lettre circulaire où l'on trouve tout l'esprit de l'assemblée de Bourfontaine. (Voy. FILLEAU.) Mais, indépendamment d'un dessein formel et prémédité, il prouve que l'esprit et les œuvres de cette secte opéreront ce funeste effet, et causeront en même temps la perte de l'état : événement que le siècle suivant a vu pleinement réalisé. Car c'est indubitablement au jansénisme réuni depuis longtemps secrètement et enfin ouvertement au philosophisme et au huguenotisme, qu'il faut attribuer les scènes de 1789 et années suivantes, et particulièrement l'esprit d'impiété et la haine de la religion, qui, comme il est évident, en furent les grands mobiles : « Indépendamment » des conséquences pernicieuses, dit un judicieux » théologien, que l'on peut tirer de la doctrine de » Jansénius, la manière dont elle a été défendue » a produit les plus tristes effets ; elle a ébranlé » dans les esprits le fond même de la religion, et a » préparé les voies à l'incrédulité. Les déclamations » et les satires des jansénistes contre les souverains » pontifes, contre les évêques, contre tous les or- » dres de la hiérarchie, ont avili la puissance ec- » clésiastique ; leur mépris pour les Pères qui ont » précédé saint Augustin a confirmé les prétentions » des protestants et des sociniens contre la tradi- » tion des premiers siècles. Les faux miracles qu'ils » ont forgés pour séduire les simples, et qu'ils ont » soutenus avec un front d'airain, ont rendu sus- » pects aux déistes tous les témoignages rendus en » fait de miracles ; l'audace avec laquelle plusieurs » fanatiques ont bravé les lois, les menaces, les » châtimens, a jeté un nuage sur le courage des » anciens martyrs. L'art avec lequel les écrivains » du parti ont su déguiser les faits, ou les inventer » au gré de leur intérêt, a autorisé le pyrrhonisme » historique des littérateurs modernes. Enfin le » masque de piété sous lequel on a couvert mille » impostures et souvent des crimes, a fait regar- » der les dévots en général comme des hypocrites » et des hommes dangereux. » Le livre de Marandé est devenu fort rare ; on peut en voir le précis dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} septembre 1771, page 43. Voy. JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, VERGER, etc.

* MARANGONI (Jean), savant antiquaire, né à Vicence en 1675, fut nommé protonotaire apostolique, et chanoine de la cathédrale d'Agnani.

Son goût le portait vers l'étude des monuments antiques, et il avait acquis des connaissances fort étendues dans ce genre d'érudition. Il fut pendant trente ans adjoint à Boldetti, pour l'extraction des corps saints des cimetières de Rome. Sur la fin de sa vie il se retira dans la maison de Saint Jérôme della Carità, et y mourut dans de grands sentimens de piété, le 5 février 1753, âgé de 80 ans. On a de lui divers ouvrages de littérature sacrée et profane, dont les principaux sont : *Thesaurus parochorum, seu Vitæ et monumenta parochorum qui sanctitate, martyrio, pietate*, etc. illustrarunt *Ecclésiâ*, Rome, 1726-27, 2 vol. in-4 ; *De passione Christi considerationes XVI* ; *Esercizi per la novena del santo natale* ; *Memorie sacre e civili dell' antica città di Novarra, oggidì Città Nuova, nella provincia di Picensi* ; *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso et ad ornamento delle chiese disertate*. *Delle memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio del Roma dissert.* *Chronologia romanorum pontificum, superstes in pariete australi basilicæ Pauli apostoli Ostiensis, depicta sæculo V*, etc. La *Storia letteraria d'Italia*, tome 7, contient la liste de tous ses ouvrages imprimés ou inédits avec son éloge.

* MARAT (Jean-Paul), né en 1744, à Boudry, dans la principauté de Neuchâtel, de parents calvinistes, étudia la médecine en Suisse et s'établit à Paris. Aux connaissances nécessaires dans sa profession il en joignait d'assez étendues en physique et en chimie ; cependant il eut à lutter contre la misère ; et vécut longtemps de la vente de simples et d'un spécifique qui guérissait tous les maux. Ses premiers ouvrages lui firent des protecteurs et il obtint avec le titre de médecin des gardes du comte d'Artois, un traitement suffisant pour un homme qui ne connaissait pas de besoins factices. Il eût pu tenir un rang honorable parmi les savants ; mais entraîné en 1789 par une sorte de monomanie sanguinaire qu'aucun de ses complices n'a porté aussi loin que lui, il devint un des principaux acteurs du drame de la révolution. Marat n'avait pas cinq pieds de haut, une tête énorme, et des traits hideux ; il se plaisait à être vêtu d'habillemens sales. La fureur qui l'animait semblait décomposer tous ses traits, et il y avait dans son regard un air de folie qui excitait en même temps la pitié et l'effroi. Qui aurait pu croire qu'un tel homme serait la terreur de la plus puissante nation de l'Europe ? Dès le mois d'août 1789, il déclara qu'il fallait pendre 800 députés à 800 arbres du jardin des Tuileries. Malouet demanda qu'il fût livré à la justice. Mirabeau, dont le nom se trouvait le premier sur la liste, fit passer à l'ordre du jour. La commune de Paris poursuivit Marat, et Lafayette fit investir sa demeure ; mais Danton le fit évader. Présidant le comité de surveillance qu'avait établi la municipalité du 10 août, il fit encombrer les prisons par des mandats d'arrêt, et proposa de les déblayer par un massacre, qui eut lieu dans les journées des 2 et 3 septembre. Les départemens reçurent de lui l'invitation de suivre l'exemple de Paris, dont les électeurs le nommèrent, peu de jours après, député à la Convention. Accusé, dès les premières séances, d'avoir provoqué

la nomination de Robespierre à la dictature, il se présenta à la tribune, où il fut accueilli par des cris et des murmures. Il insista néanmoins, et protégé par Lacroix, il parvint à se faire entendre : « J'ai » dans cette assemblée, dit-il, un grand nombre » d'ennemis personnels » A ces mots une foule de voix s'écrièrent : tous ! tous ! Marat reprit : « J'ai dans » cette assemblée un grand nombre d'ennemis personnels : je les rappelle à la pudeur, je les exhorte » à s'interdire les clameurs furibondes et les menaces indécentes contre un homme qui a servi la » liberté et eux-mêmes beaucoup plus qu'ils ne le » pensent : qu'ils sachent écouter une fois, je n'abuserai pas de leur patience. Je rends grâce à la » main cachée qui a jeté au milieu de vous un vain » fantôme pour épouvanter les hommes timides, » diviser les bons citoyens et décrier la députation » de Paris ! On l'accuse d'aspirer à la dictature ! Eh bien ! je dois à la justice de déclarer que mes collègues, notamment Robespierre et Danton, ont » constamment repoussé l'idée du dictatorial, que » j'ai publiée dans mes écrits : que j'ai eu même » à ce sujet plusieurs lances à rompre avec eux. Je » crois être le premier écrivain politique, ou plutôt » le seul en France, qui l'ait jetée dans le public, » comme le seul moyen d'écraser les traîtres et les » conspirateurs. Si cette opinion est répréhensible, » c'est moi seul qui suis coupable, c'est sur ma » tête seule que j'appelle les vengeances de la nation ; mais avant de faire tomber le blâme ou le » glaive, entendez-moi... ! Mes idées, quelque révolutionnaires qu'elles parussent, ne tendaient qu'au » bonheur public... Si vous n'êtes point vous-mêmes à la hauteur de m'entendre, tant pis pour » vous... ! on a osé me prêter des vues ambitieuses ! Je ne descendrai pas jusqu'à ma justification : voyez-moi et jugez-moi ! Si j'avais voulu » seulement mettre un prix à mon silence, je serais gorgé d'or, et je suis pauvre. Pour servir ma » patrie, j'ai bravé la misère, les dangers, les souffrances ; poursuivi sans cesse par des légions d'assassins, j'ai erré trois ans de souterrain en souterrain ; j'ai prêché la vérité la tête sur le billot !... » Vergniaud et Boileau lui succédèrent à la tribune, et le discours de ce dernier fut suivi des cris *Marat à l'Abbaye ! Marat à la guillotine !* Néanmoins l'assemblée, à la fin fatiguée de débats violents, y mit fin en passant à l'ordre du jour, et Marat déclara, en tirant un pistolet de sa poche, que si l'assemblée lui avait été défavorable, il se serait brûlé la cervelle dans la salle même. Attaqué plus tard pour avoir demandé dans son journal 270,000 têtes, il s'en fit gloire et déclara que c'était son opinion. Hué en plusieurs occasions par ses collègues qui le méprisaient, il leur répondait par des injures, et les traitait de *coquins*, de *cochons*, d'*imbéciles*, de *gueux*. Le 6 décembre il fit la motion que la mort du tyran fût votée par appel nominal, et que cet appel fût rendu public, afin, disait-il, que le peuple connût les traîtres qui étaient dans la Convention. Cette motion atroce décida du sort du malheureux Louis XVI. Marat s'opposa aussi à ce que ce prince eût des conseils, et il demanda « que » le jugement et l'exécution à mort ne fussent pas

» perdre plus de vingt-quatre heures. » Dans aucun temps et dans aucun pays personne n'a prêché le crime et conseillé les forfaits si ouvertement. Chaque jour il invitait le peuple au pillage et à l'assassinat. Il engageait les armées à égorger leurs généraux ; les domestiques à dénoncer leurs maîtres. S'il était poursuivi, il échappait à toutes les recherches, tantôt, à force d'audace et d'impudence, tantôt en se cachant dans les caves du boucher Legendre ou dans le souterrain des Cordeliers. C'est de là qu'il lançait sa feuille sanguinaire *l'Ami du peuple*. C'est lui qui proposa la création du tribunal révolutionnaire (mars 1795), et qui, le 4 avril, pressa la formation d'un comité de sûreté générale pour arrêter les suspects. La loi qui fut rendue à cet égard fit mettre en prison plus de quatre cent mille personnes ; Marat signa, comme président du club des jacobins, une adresse pour provoquer le peuple à l'insurrection et l'inviter à massacrer tous les traîtres. Cette adresse excita l'indignation du plus grand nombre des députés, et l'un d'eux fit décréter que l'audacieux Marat serait livré au tribunal révolutionnaire. Il le fut en effet ; mais acquitté à l'unanimité, il fut reconduit à la Convention avec des cris de joie, et tout couvert de couronnes civiques. Le 31 mai il se vengea de ses ennemis, en faisant proscrire 22 députés de la Gironde, qui périrent ensuite par la main du bourreau. Ce fut son dernier triomphe. Dévoré par une maladie dégoûtante, il ne parut presque plus à la Convention. Le poignard de Charlotte Corday (*voy. ce nom*), en délivrant le pays de ce monstre, le 13 juillet 1793, ne fit que hâter de quelques jours le terme de son existence, qui peut-être aurait été moins fatale à la France que ne le fut sa mort. Ses partisans en profitèrent pour immoler à sa mémoire un nombre prodigieux de victimes. On lui décerna des honneurs presque divins. Les poètes le célébrèrent au théâtre et dans leurs ouvrages. Une loi, rendue le 14 novembre 1793, ordonna que les restes de Marat (dont le nom n'est pas prononcé une seule fois dans le rapport de Chénier) seraient admis au Panthéon à la place de ceux de Mirabeau, et il y fut porté avec beaucoup de pompe ; mais après le 9 thermidor, ils en furent arrachés ignominieusement et jetés dans l'égoût de Montmartre. On a de Marat une foule de pamphlets dont on ne s'attend pas à trouver ici la liste ; on se contentera de citer les ouvrages qui sont encore recherchés de quelques curieux. *Les chaînes de l'esclavage*, Edimbourg, 1773, in-8 (en anglais), trad. par lui-même en français, 1792, in-8 ; *De l'Homme ou des Principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*, Amsterdam, 1775, 3 vol. in-12 ; on trouve dans les *Mélanges littéraires de Voltaire* un article sur cet ouvrage. *Recherches sur l'électricité médicale*, couronnées par l'Académie de Rouen, Paris, 1784, in-8 ; *Notions élémentaires d'optique*, 1784, in-8, où il combat le système de Newton (*voy. ce nom*) ; *Optique de Newton, traduction nouvelle, publiée par Beauzée*, Paris, 1787, 2 vol. in-8 ; *l'Ami du peuple et journal de la République française*, 1789-93, 10 vol. in-8.

MARATTI (Carlo), peintre et graveur, naquit en 1625 à Camerino, dans la Marche d'Ancône. Dès

l'enfance, il exprimait le suc des herbes et des fleurs, pour peindre les figures qu'il dessinait sur les murs de la maison de son père. Envoyé à Rome à 11 ans, il fut élève de Sacchi et devint maître dans cette école. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache et du Guide, et se fit, d'après ces grands hommes, une haute réputation. Le pape Clément XI lui accorda une pension et le titre de chevalier du Christ. Louis XIV le nomma son peintre ordinaire. Il mourut comblé d'honneurs à Rome en 1713. Une extrême modestie, beaucoup de complaisance et de douceur, formaient son caractère. Non content d'avoir contribué à la conservation des peintures de Raphaël au Vatican, et de celles des Carrache dans la galerie du palais Farnèse, qui menaçaient une ruine prochaine, il leur fit encore ériger des monuments dans l'église de la Rotonde. Ce peintre a su allier la noblesse avec la simplicité dans ses airs de tête; il avait un grand goût de dessin. Ses expressions sont ravissantes, ses idées heureuses et pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'histoire et l'allégorie. Il était très-instruit de ce qui concerne l'architecture et la perspective. On a de lui plusieurs Planches gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût et d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maître. Il a fait plusieurs élèves; les plus connus sont Chiari, Berrettoni et Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le Musée du Louvre possède de Maratti 1^o une *Nativité*; 2^o la *Vierge*, l'*Enfant Jésus endormi*, *Sainte Catherine et trois anges au chevet du lit*; 3^o *Saint Jean dans le Désert*; 4^o le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Bellori, Lépicié et Crescimbeni ont chacun écrit une *Vie* de Maratti. Voy. le *Catalogue des tableaux du roi*, tom. 1^{er}.

MARBACH (Jean), ministre protestant d'Allemagne, né à Lindau en 1521, mort à Strasbourg en 1581, est auteur d'une satire contre les jésuites, imprimée en 1578 sous ce titre : *Fides Jesu et jesuitarum, hoc est Collatio doctrinae Domini Jesu Christi, cum doctrina jesuitarum*. Il écrivit aussi contre le père Canisius, un des plus redoutables adversaires de sa secte. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe MARBACH, protestant, né à Strasbourg le 29 avril 1556, et mort le 28 septembre 1611, qui a publié une Apologie du fameux livre de la Concorde, composé par quelques luthériens vers l'an 1580, et qui a donné naissance à la secte des concordistes.

* MARBEUF (Yves-Alexandre de), archevêque de Lyon, né à Rennes en 1734, d'une famille distinguée, à 12 ans commença ses études à Paris au collège du Plessis, et y termina sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Chanoine de Lyon en 1758, l'année suivante grand-vicaire de Rouen, il fut, en 1767, élevé sur le siège d'Autun. En arrivant dans sa ville épiscopale, il la trouva pourvue d'un grand et d'un petit séminaires dirigés par les Sulpiciens, et son premier soin fut d'assurer la prospérité de ces établissements. Chargé, en 1777, de la feuille des bénéfices, pendant douze ans qu'il conserva cet important ministère, il porta l'esprit de sagesse et de justice, dont il avait contracté

l'heureuse habitude. C'est une chose bien honorable pour sa mémoire, que de quarante-sept évêques nommés sur sa désignation, il n'y en eût que trois qui prêtèrent serment (1). L'obligation de résider à Paris ne lui fit point perdre de vue les intérêts de son diocèse. Il entretenait constamment une correspondance active avec ses grands-vicaires; et il répondait à tous les curés qui s'adressaient directement à lui. Comme évêque d'Autun, président des états de Bourgogne, il s'y faisait remarquer par la dignité, par la sagesse de ses avis, par l'étendue de ses vues administratives, et surtout par son esprit conciliateur. Dans l'assemblée qui précéda la révolution, il y eut dans la chambre de la noblesse une grande fermentation, qu'il parvint à apaiser par son éloquence douce et persuasive. Le roi ayant jugé à propos d'établir une assemblée provinciale à Moulins, et cette ville étant du diocèse d'Autun, M^{re} de Marbeuf en fut encore le président. Pour suffire à tant d'occupations, il fallait que ce prélat réunît dans un degré bien rare, un grand esprit d'ordre à une grande sagacité : aussi l'archevêché de Lyon étant devenu vacant en 1788, le roi crut devoir lui confier ce siège important. Dès son arrivée, la classe indigente fut l'objet de sa sollicitude. Son premier *mandement*, dicté par la charité, avait été accueilli avec transport dans une ville où la misère se trouve si souvent à côté de la richesse. Pour prémunir ses nouveaux diocésains contre l'esprit de révolte, ce prélat, aux approches du carême de 1789, leur adressa une *Lettre pastorale* qui fut dénoncée comme plus propre à exciter des troubles qu'à les empêcher; mais le roi n'y vit que le langage d'un prélat et d'un sujet fidèle. Informé que les ennemis de la religion préparaient une émeute à son arrivée dans cette ville, il voulut éviter des scènes scandaleuses et se retira dans une campagne près de Paris. Sollicité par les officiers municipaux de Lyon de venir prêter le serment à la constitution, il leur écrivit une lettre éloquent. Les novateurs, en redoutant l'effet, la dénoncèrent à l'assemblée Constituante. Ses amis l'engagèrent à pourvoir à sa sûreté, et il se retira dans le Brabant, à deux lieues de Nivelles, d'où il adressa plusieurs lettres pastorales au clergé et aux fidèles de son diocèse. Ce vénérable prélat mourut dans l'exil le 15 avril 1799, après 10 mois de souffrances qu'il avait supportées avec une résignation toute chrétienne. Pie VI lui avait donné des témoignages touchants de son affection particulière dans plusieurs brefs et notamment dans celui du mois de juillet 1798, adressé à l'archevêque de Reims, où il dit : « Qu'il connaît M. l'archevêque de Lyon » comme un homme distingué par toutes sortes de » vertus, admirable par sa science, par sa foi, par » sa piété, par sa constance à supporter les plus » grands malheurs pour l'unité catholique. » Il est difficile de rien ajouter à cet éloge, émané de la source la plus respectable; mais on ne doit pas omettre que le souverain pontife, par une suite de son estime pour M. de Marbeuf, l'avait, dès 1791,

(1) Les évêques de Viviers, d'Orléans et d'Autun, encore la nomination de ce dernier fut ordonnée par le roi, mais ce fut la seule où ce monarque ait contraire le vœu de son ministre,

chargé de l'administration spirituelle du diocèse d'Autun, et à la mort de l'archevêque de Sens, en 1794, voulut lui confier le soin de ce diocèse; mais M. de Marbeuf, craignant de ne pouvoir suffire à cette nouvelle charge, fit à ce sujet des représentations au Saint-Père, et lui désigna l'évêque d'Auxerre comme plus à portée et plus capable que lui de se bien acquitter de cette commission. — Son frère puîné, le marquis de MARBEUF, premier gouverneur de l'île de Corse, fit admettre à l'école de Brienne Bonaparte, auquel l'archevêque de Lyon prenait aussi le plus vif intérêt : ni l'un ni l'autre ne purent voir l'étonnante fortune à laquelle ce jeune homme était réservé.

MARBODE, évêque de Rennes, né dans le onzième siècle à Angers, et, selon d'autres, au Mans, mérita ce siège par son savoir et sa piété : il en avait donné des preuves à Angers, dont il avait été chanoine, et où il avait présidé les écoles depuis 1067 jusqu'en 1081. Il fut fait archidiacre de la même église, puis élevé sur le siège de Rennes l'an 1096. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse et de capacité. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla beaucoup au concile de Tours en 1096, et à celui de Troyes en 1114. Marbode, devenu aveugle, quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Il mourut saintement dans cette retraite en 1123, âgé de près de 88 ans. On a de lui six *Lettres*, les *Vies* de saint Licinius, évêque, et de saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu; des *Eloges des Saints* en vers; un *Commentaire* sur les Cantiques, et plusieurs autres ouvrages recueillis par dom Beaugendre et imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildebert, in-fol. Ces ouvrages, estimés dans leur temps, peuvent servir dans le nôtre à éclaircir plusieurs points de discipline. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire de France*, t. 10, p. 345-92.

MARC (saint), évangéliste, converti à la foi après la résurrection de Jésus-Christ, fut le disciple et l'interprète de saint Pierre. On croit que c'est lui que cet apôtre appelle *son fils spirituel*, parce qu'il l'avait engendré à Jésus-Christ. Lorsque saint Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut là qu'il écrivit son *Evangile*, à la prière des fidèles, qui lui demandèrent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre. Il existe un exemplaire de cet *Evangile* que l'on prétend être de sa main, et qui est composé de sept cahiers dont deux, retenus par l'empereur Charles IV qui avait trouvé le tout à Aquilée, sont soigneusement gardés à Prague; les cinq autres sont conservés à Venise. Montfaucon et d'autres prétendent qu'ils sont écrits sur du papyrus d'Egypte; d'autres, tel que Scipion Maffei, soutiennent qu'ils sont sur du papier fait de coton; on dit qu'ils sont devenus presque illisibles. Il faut bien qu'ils le soient, puisque l'on ne s'accorde point sur la langue dans laquelle saint Marc les a composés, les uns prétendant qu'ils sont en grec, et les autres en latin. On assure que cet *Evangile* n'est presque qu'un abrégé de celui de saint Matthieu. L'auteur

emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, et relève les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de saint Matthieu. On y trouve, comme dans les trois autres historiens de Jésus-Christ, cette simplicité inimitable, qui rend la vérité des faits sensible par la nature même de la narration. *Ce n'est pas ainsi qu'on invente*, dit un philosophe de ce siècle (J.-J. Rousseau). Ils ne visent pas à inspirer de l'admiration pour leur maître; ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexions pour en relever l'éclat; ils racontent ses supplices et son ignominie, comme les honneurs et les acclamations des peuples : *Ibi crucifixerunt eum, latrones unum a dextris et alterum a sinistris* : voilà la catastrophe et l'événement principal de cette histoire. Saint Jérôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de saint Marc, depuis le verset 9, ne se trouvait point de son temps dans les exemplaires grecs; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par saint Irénée et par plusieurs anciens Pères, et que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui est de la *Liturgie* et de la *Vie de saint Barnabé*, qu'on a attribuées à cet écrivain sacré, il est certain qu'il n'en est ni l'une ni l'autre n'est de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les juifs, saint Marc alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile, et fonda l'Eglise d'Alexandrie. Voilà ce qu'une tradition ancienne et constante nous apprend : les autres circonstances de la vie et de la mort de cet évangéliste, rapportées dans ses *Actes*, sont incertaines; cependant ces *Actes* sont anciens; ils paraissent avoir été connus en Egypte dès le IV^e siècle. On croit posséder ses reliques à Venise. On célèbre sa fête le 25 avril.

MARC, hérétique et disciple de Valentin dans le deuxième siècle, admettait une *quaternité* dans Dieu, composée de l'ineffable, du silence, du père, de la vérité. Il s'attachait particulièrement à séduire les femmes, surtout celles qui étaient ou riches ou belles. La cupidité, la luxure et l'ambition ont été de tout temps la source des hérésies. Marc prenait des calices remplis d'eau et de vin; puis feignant de les consacrer à la façon des catholiques, il les faisait paraître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnait le nom de sang. Il permettait aux femmes de consacrer. Saint Irénée décrit les superstitions et les impostures de ce Marc, chef des *marciens* ou *marcasians* : ils rejetaient le sacrement de baptême, et le remplaçaient par une sorte d'initiation, qu'ils appelaient *rédemption*. Ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait pas souffert réellement, et ils admettaient un *principe du mal*. « Il est bon d'observer, » dit un habile théologien, que si, au second siècle, » la croyance de l'Eglise chrétienne n'avait pas été » que, par la consécration de l'eucharistie, le pain » et le vin sont changés au corps et au sang de » J.-C., l'hérésiarque Marc ne se serait pas avisé de » vouloir rendre ce changement sensible par un » miracle apparent; et si l'on n'avait pas cru que » le sacerdoce donnait aux prêtres des pouvoirs sur-naturels, cet imposteur n'aurait pas eu recours » à un prestige, pour persuader qu'il avait la plé-

» nitide du sacerdoce. C'est pour cela qu'il est utile
 » à un théologien de connaître les divers égarements
 » des hérétiques anciens et modernes, quelque ab-
 » surdes qu'ils soient : la vérité ne brille jamais
 » mieux que par son opposition avec l'erreur. »

MARC (saint), Romain, succéda au pape Silvestre I^{er}, le 18 janvier 336, et mourut le 7 octobre de la même année. Il fut enterré dans le cimetière de Rome qui porte son nom. On lui attribue une *Épître*, adressée à saint Athanase et aux évêques d'Égypte ; mais les critiques la mettent au nombre des ouvrages supposés.

MARC, évêque d'Aréthuse, sous Constantin le grand, sauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il assista au concile de Sardique en 347, et à ceux de Sirmich en 351 et en 359. Quoique la formule qu'il dressa dans ce dernier concile ne fût ni précise ni assez contraire aux ariens, il paraît cependant que ses sentiments étaient orthodoxes. Les païens le persécutèrent sous le règne de Julien l'Apostat, parce qu'il avait détruit un temple consacré aux idoles. Il employa le reste de ses jours à convertir les partisans du paganisme. Il mourut sous Jovinien ou sous Valens. Saint Grégoire de Nazianze fait de lui un grand éloge. L'Eglise grecque honore sa mémoire le 23 de mars.

MARC, surnommé l'*Ascétique*, célèbre solitaire du iv^e siècle, dont nous avons neuf *Traités* dans la Bibliothèque des Pères.

.. MARC (Charles-Chrétien-Henri), médecin, né en 1771 à Amsterdam, suivit à l'âge de 9 ans ses parents en Allemagne, où il fit ses premières études, et fréquenta les cours de médecine dans les universités d'Iéna et d'Erlangen. En 1792, il reçut le doctorat, et pour se former à la pratique, étudia dans les hôpitaux de Bamberg et de Vienne. Le désir de perfectionner ses connaissances médicales le décida, en 1796, à venir à Paris augmenter le nombre des disciples de Corvisart, et, lié bientôt avec les plus distingués, il concourut à la formation de la société médicale d'émulation. Différents ouvrages traduits de l'allemand, et quelques opuscules, un entre autres sur la *vaccine*, étendirent bientôt sa réputation. En 1811, il se fit recevoir docteur de la faculté de Paris, et présenta dans ce but une thèse latine de la *simulation des maladies*, pleine d'aperçus entièrement neufs. Nommé, en 1815, membre du conseil de salubrité, il rendit dans cette place d'importants services. Appelé quelque temps après pour donner des soins à la princesse Adélaïde, il fut dès lors le médecin de la maison d'Orléans. Après la révolution de 1830, nommé 1^{er} médecin du roi Louis-Philippe, il mourut le 12 janvier 1841, laissant la réputation d'un praticien instruit et d'un homme bienfaisant. Indépendamment des divers travaux que nous n'avons pu qu'indiquer, il fut un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, du *Dictionnaire de médecine*, et des *Annales d'hygiène et de médecine légale*, dont la remarquable introduction lui appartient. Il a fourni en outre une foule de *Notices* et de *Mémoires* aux différents recueils des sociétés et des académies dont il était membre.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur, natif de

Bologne, prit du goût pour la taille-douce à la vue des estampes d'Albert Durer. Il essaya ses forces contre ce célèbre graveur. Il se mit à copier la *Passion* que ce maître avait donnée en 36 morceaux, et grava sur ses planches, ainsi que lui, les lettres A. D. La preuve de ses talents fut complète. Les connaisseurs s'y trompèrent. Cependant Albert Durer s'en aperçut, et fit un voyage exprès à Venise pour porter ses plaintes contre son rival. Marc-Antoine a été, à l'égard de Raphaël, ce qu'Audran fut dans le siècle dernier pour le célèbre Le Brun : il a été son graveur favori, et en répandant ses ouvrages et sa gloire, il s'est dressé à lui-même un trophée immortel. Il est à regretter qu'il ait fait souvent un abominable usage de ses talents. Ce fut lui qui grava, d'après les dessins de Jules Romain, les *Planches* qui furent mises au devant des sonnets infâmes de l'Arétin. Le pape Clément VII le fit mettre en prison, d'où il s'échappa pour se retirer à Florence. Il mourut vers l'an 1540.

MARC-ANTOINE, triumvir. Voy. ANTOINE.

MARC-AURÈLE (Marcus-Élius-Aurelius-Vérus-Antoninus-Augustus), le philosophe, né à Rome l'an 121, de l'ancienne famille des Annii, reçut en naissant le nom de Catilius-Severus. Il fut adopté par Antonin le Pieux avec Lucius-Vérus. Le jeune Catilius montra de bonne heure un grand amour pour la philosophie, et pratiqua les vertus de la secte stoïque. Adrien le nomma chevalier à 6 ans, lui fit prendre la robe virile à 15, et lui confia plus tard la charge de préfet de Rome : quelques années après l'empereur voulant se donner un successeur, choisit Antonin, à condition qu'il accorderait la pourpre à Marc-Aurèle. Dès lors Marc-Aurèle renouça à la chasse, aux jeux publics, aux spectacles, aux exercices du corps, et s'instruisit sous Apollonius. Après la mort d'Antonin le 7 mars 161, on proclama, d'une voix unanime, Marc-Aurèle, qui prit pour collègue Lucius Vérus, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Ce choix ne lui fit pas honneur ; car Vérus déshonora le trône par une vie molle et des mœurs infâmes. Marc-Aurèle ménagea avec plus d'art l'honneur du manteau de philosophe, qu'il avait pris dès l'âge de 12 ans. Sa vie publique parut sobre et austère comme celle d'un stoïcien. Devenu empereur, il remit en vigueur l'autorité du sénat, et assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibérait sur toutes les affaires militaires, civiles et politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour et du sénat, mais encore il déférait à leur avis plutôt que de s'en tenir au sien. « Il est plus raisonnable, disait-il, » de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger à se soumettre à celle d'un seul homme. » S'il était attentif à consulter, il ne l'était pas moins à faire exécuter. Il disait « qu'un empereur ne devait rien faire ni lentement ni à la hâte, et que la négligence dans les » plus petites choses influait dans les plus grandes. » Le peuple romain, depuis longtemps dégradé, toujours porté à l'adulation et à la bassesse, voulut lui élever des temples et des autels. Marc-Aurèle les refusa, en disant dans le style d'une vanité

pardonnable en quelque sorte dans ces temps de ténèbres : « La vertu seule égale les hommes aux » dieux. Un roi juste à l'univers pour son temple, » et des gens de bien en sont les prêtres et les » ministres. » Une peste générale ravagea l'empire sous son règne. A ce fléau succédèrent les tremblements de terre, la famine, les inondations, les chenilles, et tout cela devint si terrible, que l'empire romain semblait toucher à sa fin. Les Germains, les Sarmates, les Quades et les Marcomans, profitant de ces calamités, s'agitèrent dans la Germanie. Pendant qu'il envoya des troupes pour les combattre, il chargea son collègue de marcher contre les Parthes : mais Vérus s'arrêta à Antioche, et laissa au célèbre Avidius-Cassius son lieutenant la gloire de vaincre l'ennemi qui fut battu complètement à Europa, et contraint d'acheter chèrement la paix. Peu après les Marcomans firent une invasion en Italie; Marc-Aurèle courut au devant d'eux avec Vérus et les repoussa dans leur pays. Vérus étant mort, il continua de les poursuivre dans la Germanie. Les ennemis avaient fait beaucoup de ravages. Marc-Aurèle s'en vengea sur les chrétiens, qui étaient innocents, et qui même avaient partagé les malheurs de l'empire avec les païens. Il ordonna contre eux une persécution cruelle. Il y eut un grand nombre de martyrs, parmi lesquels on distingue l'illustre sainte Félicité, dame romaine, avec ses sept fils. Les Barbares ayant fait une nouvelle irruption, l'empereur les repoussa encore et employa les moments de tranquillité que lui donna la paix, à faire ou à réformer les lois, à combattre le luxe et la licence générale; mais tous ces projets en grande partie eurent peu d'effet. Une nouvelle ligue des Marcomans et des Quades jeta l'empereur dans de grands embarras. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, Marc-Aurèle fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les habits même de l'impératrice et ses perles. Cette guerre fut plus longue et d'un succès plus douteux que les premières. Ce fut pendant sa durée que Marc-Aurèle, se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt d'Allemagne, obtint par les prières de la légion Méritine, laquelle était chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. M. Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire. Weston, autre Anglais, protestant, l'a également établie dans une *Dissertation* publiée en 1748, contre le Clerc et Moyle. L'événement a paru si peu naturel, même aux païens, que Porphyre et Claudien l'ont attribué à des enchanteurs. Tertullien en parle comme d'un fait public et incontestable, et renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurèle, qui le rapporte et en fait honneur au Dieu des chrétiens (1). Saint

(1) Marc-Aurèle y disait que par hasard il avait obtenu de la pluie, par les prières des soldats chrétiens : *Christianorum forte militum precationibus impetrato imbres*. (Tertull. *Apol.*, c. 5; Eusebe, *Hist.* l. 5, c. 5.) Tous les bons latinistes savent que le mot *forte* n'exprime ici aucun doute, et qu'il ne signifie autre chose que *par hasard*, comme si on disait : *il arriva que*. Marc-Aurèle eût craint de choquer les païens, en parlant plus claire-

ment. Apollinaire en rappelle le souvenir à Marc-Aurèle lui-même, auquel il adressa une *Apologie* pleine de force et d'éloquence en faveur des chrétiens. Cet empereur défendit qu'on accusât des hommes dont il connaissait l'innocence et la vertu; il ordonna, renchérissant sur Trajan, qu'on punit les délateurs; mais, par une inconséquence extrême, il voulut néanmoins que les accusés subissent la peine décernée contre eux. Tant il est vrai que la faiblesse, le respect humain, l'asservissement aux préjugés dominants, ont souvent les mêmes effets qu'une cruauté déclarée. Si les chrétiens étaient des scélérats, pourquoi punir les accusateurs? Et si c'étaient des gens de bien, pourquoi les punir eux-mêmes? mais dans ces temps de ténèbres, la justice se ressentait du désordre général de la morale. Les Barbares vaincus se soulevèrent en 173, la même année qu'Avidius-Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurèle fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenaire de son armée. On envoya la tête de ce misérable à l'empereur, qui refusa de la voir, et pardonna à toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Il se rendit à Athènes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions, et accorda des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit pièces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devaient au trésor public, et brûla devant eux, dans la place publique, les actes qui les constituaient débiteurs. Il éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la dernière guerre. Après avoir désigné pour lui succéder son fils Commode, il se retira pour quelque temps à Lavinium, et se livra à la philosophie avec plus d'enthousiasme que jamais. Il disait souvent : « Heureux le peuple dont les rois » sont des philosophes, et dont les philosophes » sont les rois! » maxime réprouvée par l'expérience, et qui, fût-elle vraie, aurait pu passer dans sa bouche et dans son application comme l'expression de l'orgueil et de l'égoïsme : mais tel était l'aveuglement de ces prétendus sages; ils ne pratiquaient le bien que pour en parler eux-mêmes avec emphase et en faire parler les autres. Une nouvelle irruption des peuples du Nord le força à reprendre les armes. Il marcha contre eux, tomba malade à Vienne, en Autriche, et mourut à Sir-mich, l'an 180, dans sa 59^e année, après un règne de 19 ans, regardé comme un prince doué de grandes vertus, mais qui avait aussi des vices, entre lesquels on remarque une vanité incompatible avec la vraie sagesse, une facilité qui dégénérât en faiblesse, et qui a causé de très-grands maux, surtout aux chrétiens; un attachement déraisonnable pour des hommes qui le déshonoraient et qu'il eût écartés du trône, s'il avait été aussi zélé pour le bien public que pour sa réputation personnelle. Le choix de Vérus pour son collègue, et celui de l'infâme Commode pour lui succéder, suffisent pour faire attribuer à l'exa-

ment. L'original de l'édit de ce prince existait encore, lorsque Tertullien et saint Jérôme écrivaient. Voy. saint Jérôme sur la Chronique d'Eusebe, à l'an 178, et Tertullien *loc. cit.*

génération les éloges que les philosophes modernes lui ont prodigués. Il avait épousé la fameuse Annia Faustina, femme d'un libertinage effréné; au lieu de la contenir dans le devoir, il récompensait ceux qui s'accommodaient de ses amours, et se couvrait lâchement d'une honte qu'un sauvage même n'aurait pu supporter. Jacques Marchand a fait une *Dissertation* pour réhabiliter la mémoire de cette Messaline; mais toutes ces apologies faites au XVIII^e siècle, contre le témoignage de l'ancienne histoire, n'ont aucune prise sur un esprit solide. On a de Marc-Aurèle 12 livres de *Réflexions morales*, Londres, grec et latin, 1707, Glasgow, 1752, in-8; traduits du grec en français, par M^{me} Dacier, avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12. Jean-Pierre Joly en a donné une nouvelle version, Paris, 1770, in-8. Cet empereur a renfermé dans ces *Réflexions* ce que la morale des stoïciens offre de meilleur. (Voy. ÉPICTÈTE.) On y reconnaît souvent les Livres saints, où les anciens sages ont puisé la plupart de leurs maximes morales, comme dans le passage suivant, qui énonce une importante et sublime vérité, mais qui n'est rien moins qu'une découverte de Marc-Aurèle. « L'âme vraiment grande et élevée est » celle qui reçoit sans répugnance ce que le Ciel » lui envoie et de bien et de mal...; qui se remet » entièrement et de toute sa volonté, pour ce qui » concerne sa destinée et sa conduite, entre les » mains de la Divinité...; qui ne demande qu'à » marcher dans le chemin de la loi, qu'à suivre » Dieu, dont toutes les voies sont droites et tous » les jugements sont justes. » Ce même prince, qui parlait si magnifiquement de la Divinité, porta la superstition aux plus grandes extravagances. On le vit multiplier les sacrifices, employer des exécrations de toute espèce, et introduire des religions étrangères, qui avant lui avaient été inconnues des Romains. Il fit des démarches répétées auprès du sénat pour obtenir que l'on rendit les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avaient rendu la mémoire infâme. Il porta l'impiété encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles qui, de son nom, furent appelées *Faustiniennes*; en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Vérus, son collègue, dont le nom était en horreur à tous les gens de bien, il força le sénat à l'honorer comme un dieu. Gataker et les auteurs de la *Vie* de Marc-Aurèle, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glasgow, 1752, ont fait de vains efforts pour excuser l'idolâtrie et les différents vices de ce prince. Toute son histoire prouve un caractère faux, altier, égoïste et corrompu par système; l'égarement de son esprit égala celui de son cœur: il fut l'ennemi des chrétiens par superstition et par philosophie. Aussi, comme le remarque un historien observateur, les tyrans les plus crapuleux ont moins persécuté le christianisme que les empereurs qui se décoraient

du nom de philosophe. « Ce Commode, dit-il, dont » on nous donne une si mauvaise idée, ce brutal » Caligula, ce sanguinaire Tibère, n'ont pas persécuté; mais le philosophe Trajan, le philosophe » Antonin, le philosophe Marc-Aurèle, le philosophe Julien, ont été persécuteurs; de tous les » empereurs philosophes, il n'y a que Tite qui » n'ait pas persécuté; mais il ne régna que deux » ans. » Voy. SÉNÈQUE, et la fin de l'art. TIBÈRE. Thomas a fait de l'empereur Marc-Aurèle un *Eloge* qui est peut-être le meilleur de ses ouvrages. Marc-Aurèle avait écrit des *Commentaires* sur sa vie, pour l'instruction de son fils; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On a encore de Marc-Aurèle quelques *Lettres* qui se trouvent dans la *Vie d'Avidius Cassius et de Pescennius Niger*, par Spartien. (*Hist. August.*), et dans les *Œuvres* de Fronto, publiées par le cardinal Maio (voy. FRONTO, III, 662). On peut consulter sur ce prince, Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle* (dans l'*hist. Aug.*); Dacier, *Prolegomènes* de sa traduction des *Réflexions morales*; Gautier de Sibert, *Vie de Tite-Antonin*, Paris, 1769, in-12. Voy. RIPAULT.

MARC D'AVIANO, ainsi nommé, parce qu'il était natif d'Aviano, bourg de Frioul appartenant aux Vénitiens, fut célèbre par le don des miracles qu'on lui attribuait. L'empereur Léopold le fit venir à Vienne; et il parcourut un grand nombre de provinces, trouvant partout les peuples rassemblés pour le voir et recourir à l'efficacité de sa bénédiction et de ses prières. Il mourut vers l'an 1690.

MARC EUGENIQUE, qu'on appelle aussi Marc d'EPHÈSE, parce qu'il était archevêque de cette ville, fut envoyé en 1439 au concile de Florence, au nom des évêques grecs. Il y soutint le schisme avec beaucoup d'ardeur, et ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs écrits composés à ce sujet, qui se trouvent dans la *Collection des conciles*; et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a beaucoup d'emportement contre les Latins et le siège de saint Pierre. Il mourut peu de jours après sa dispute avec Barthélemy de Florence, en protestant « qu'il ne voulait pas qu'aucun de ceux qui avaient signé l'union assistât à ses funérailles, ni qu'ils priassent Dieu pour lui. » Tant il est vrai que le fanatisme érige en idoles les objets les plus hideux et les plus tristes! Marc d'Ephèse jugeait que la scission de l'Eglise chrétienne, de cette épouse unique de J.-C., était un bien auquel il fallait tout sacrifier. Il avait un frère appelé Jean, qui vint avec lui à Florence, et qui publia aussi un écrit contre le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL, célèbre voyageur. Voy. PAUL.

MARCA (Jacques-Corneille), bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, né à Gand, en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, et mourut à Douai, l'an 1629. Les bibliographes flamands lui prodiguent des éloges qui paraissent exagérés, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il ne soit bon orateur et encore meilleur poète. Une partie de ses *opuscules* a été imprimée à Louvain, 1613, in-8. Ce recueil

contient des harangues, des tragédies et un éloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui *Diarium Sanctorum*, en vers iambes, Douai, 1628, in-4; et *Musa lacrymans*, 1628, in-4 : ce sont sept tragédies dont les sujets sont pris de l'Écriture sainte.

MARCA (Pierre de), évêque de Couserans, né à Gant, en Béarn, le 24 janvier 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, se distingua de bonne heure par son esprit et par son zèle pour la religion catholique : il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, et eut le bonheur de réussir. C'est en reconnaissance de ses soins qu'il obtint la charge de président au parlement de Pau, en 1621, et celle de conseiller d'état, en 1639. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres, et fut nommé à l'évêché de Couserans, l'an 1642. Mais la cour de Rome, offensée de ce que dans le livre de la *Concorde du sacerdoce et de l'empire* il avait donné atteinte aux prérogatives du saint Siège, lui refusa longtemps ses bulles, et il ne les obtint qu'en 1647, après avoir interprété ses sentiments d'une manière favorable, et promis les corrections nécessaires, dans un autre ouvrage qu'il fit imprimer à Barcelonne, in-4, et qui se trouve dans les éditions in-fol. du livre précédent. Il fit plus, et défera à Innocent X neuf propositions, réfutées par onze règles, où la vraie doctrine de la hiérarchie est établie : on remarque que ces neuf propositions contiennent presque tout le système de Fébronius. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouse, en 1652. Il s'était tellement fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelonne entre autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Montserrat, qui en est éloignée d'une journée. et y envoya en son nom douze capucins nu-pieds, sans sandales, et douze jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, et vêtues de longues robes blanches. Marca se disposait à se rendre à Toulouse, lorsque le roi le fit ministre d'état en 1658. Il était d'un caractère facile et flexible, mais sans jamais se laisser aller à des impulsions contraires au devoir. Persuadé de l'importance qu'il y avait à s'opposer aux sectes naissantes, il s'appliqua à arrêter les progrès du jansénisme. Il s'unit avec les jésuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, et dressa le premier le projet d'un *Formulaire* où l'on condamnerait les cinq propositions dans le sens de l'auteur. Son zèle fut récompensé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses bulles arrivèrent, en 1662, à 68 ans. Sa mort donna occasion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua
Pour le prélat de son Eglise;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

Ce prélat réunissait plusieurs talents différents : l'érudition, la critique, la jurisprudence. Son style est ferme et mâle, assez pur, sans affectation et sans embarras. Ses principaux ouvrages sont : *De concordia sacerdotii et imperii*, dont la meilleure

édition est celle qui fut donnée après sa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. C'est un des ouvrages les plus savants que nous ayons sur cette matière. On ne peut guère lui comparer que l'excellent traité *De l'autorité des deux puissances*; si les principes n'en sont pas toujours exactement les mêmes, c'est que Baluze n'a pas délégué à la volonté expresse du prélat, qui, en mourant, lui avait indiqué divers changements à faire. Quant au supplément et aux notes de Baluze, ils sont tout-à-fait étrangers à de Marca. *Histoire de Béarn*, Paris, 1640, in-fol. On y trouve des éclaircissements utiles sur l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, des comtes de Toulouse, etc.; on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. *Marca hispanica*, 1688, in-fol. C'est une description savante et curieuse de la Catalogne, du Roussillon et des frontières. La partie historique et la géographique y sont traitées avec exactitude, et cet ouvrage peut être très-utile pour connaître les véritables bornes de la France et de l'Espagne. *Dissertatio de primatu lugdunensi et cæteris primatibus*, 1644, in-8, très-savante; *Relation de ce qui s'est fait depuis 1635 dans les assemblées des évêques, au sujet des cinq propositions*, Paris, 1657, in-4. C'est contre cette relation, peu favorable au jansénisme, que Nicole publia son *Belga percontator*, 1657, in-4, dans lequel il expose les scrupules d'un prétendu théologien flamand sur l'assemblée du clergé de 1656. Des *Opuscules* publiés par Baluze, en 1669, in-8, d'autres *Opuscules* mis au jour par le même, en 1681, in-8. Ces opuscules renferment plusieurs dissertations intéressantes, entre autres : *De tempore susceptæ in Galliis fidei*, *De eucharistia et missa*, *De pœnitentia*, *De matrimonio*, *De patriarchatu constantinopolitano*, *De stemmate Christi*, *De magorum adventu*, *De singulari primatu Petri*, *De discrimine clericorum et laicorum ex jure divino*, *De veteribus collectionibus canonum*; un *Recueil* de quelques *Traité théologiques*, les uns en latin, les autres en français, donnés au public en 1668, in-4, par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur orna cette collection d'une *Vie* en latin de son illustre parent. Elle est étendue et curieuse.

MARCASSUS (Pierre de), né à Gimont en Gascogne vers 1584, fut chargé de l'éducation d'un neveu du cardinal de Richelieu, et devint ensuite professeur de rhétorique au collège de la Marche à Paris, où il mourut en 1664. On a de lui des *Histoires*, des *Romans* et des *Pièces de théâtre*, qui n'ont pas autant de mérite du côté de la composition que du côté de la décence et du respect pour les mœurs. On a aussi de lui des *Traductions*, qui sont au-dessous de celles de l'abbé de Maroles, son ami, et des vers français, entre autres une traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile, Paris, 1621, in-4, etc. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 31.

* MARCEAU (François-Séverin DESGRAVIER de), général de la république française, né à Chartres le 1^{er} mars 1769, était fils d'un procureur au bailliage et fut d'abord destiné au barreau. A 17 ans, il s'engagea dans le régiment de Savoie-Carignan; et parvint rapidement au grade de sergent. Se trouvant à Paris, par congé, le 14 juillet 1789, il

se mêla aux citoyens, armés pour la cause de la révolution, et marcha à la tête d'un détachement de la section de Bon-Conseil. En récompense de son dévouement il obtint un congé définitif. De retour à Chartres, il s'enrôla de nouveau dans le premier bataillon d'Eure-et-Loire, en fut presque aussitôt nommé commandant et fit la campagne de 1792 dans l'armée de Lafayette. Son bataillon se trouvait dans la ville de Verdun, assiégée par les Prussiens. (*Voy. BEAUREPAIRE.*) Quoique Marceau eût protesté contre la reddition de cette place, il fut, comme le plus jeune officier, chargé de porter la capitulation au roi de Prusse, qui vit couler ses larmes et en admira le motif. Il quitta son bataillon, dont les idées de liberté étaient incompatibles avec la discipline, et obtint une compagnie de cavalerie dans la légion germanique envoyée dans les départements de l'Ouest. A peine arrivé à sa destination, dénoncé par Bourbotte (*voy. ce nom*), comme royaliste, il fut arrêté. Quelque temps après il rencontre ce même Bourbotte, qu'entraînait une troupe de Vendéens, le délivre et lui donne son cheval, disant : « Il vaut mieux qu'un » soldat comme moi périsse, qu'un représentant » du peuple. » Nommé général de brigade à 22 ans, il est désigné par Kléber, dans un conseil de guerre, pour prendre le commandement en chef, et gagne le 13 décembre 1793, la terrible bataille du Mans. Après la prise de cette ville il poursuit les Vendéens, et les atteint à Savenay où, secondé par Kléber et Westermann, il anéantit leur armée dont les malheureux débris furent envoyés à Nantes pour y être noyés ou fusillés. Au Mans une Vendéenne jeune et belle, le casque en tête et la lance à la main, poursuivie par des soldats, tombe aux pieds de Marceau : « Sauvez-moi ! » s'écrie-t-elle. Il la relève et la rassure ; mais une loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen pris les armes à la main. Marceau dénoncé allait être conduit au supplice : Bourbotte accourt de Paris et l'arrache à la mort. Envoyé en qualité de général de division à l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre-et-Meuse, il continua de se distinguer par sa bravoure, ses talents et son humanité. A Fleurus, où il commandait l'aile droite, il eut deux chevaux tués sous lui. Aux batailles de l'Ourlthe et de la Roër, il conduisit l'avant-garde. En octobre 1794, il s'empara du camp retranché de Coblenz. L'année suivante dans le Hunsrück, il battit partout l'ennemi, malgré les obstacles que lui opposait le terrain. En 1796, il fut chargé de couvrir la frontière, tandis que Jourdan s'avancait en Franconie, et, le 24 juillet, il s'empara de Koenigstein. Jourdan ayant été repoussé par les Autrichiens, Marceau vint à bout de les contenir et remporta deux avantages près de Limbourg ; mais le 20 septembre, blessé mortellement dans la forêt d'Hochsteinbach, il fut transporté au château d'Allenkirchen, où l'archiduc Charles lui envoya son chirurgien ; il y expira le 23 septembre, âgé de 27 ans. Deux jours après il fut inhumé avec pompe dans le camp retranché de Coblenz, au bruit de l'artillerie des deux armées. Ses restes furent réunis en 1799 à ceux de Hoche et de Chérin ; et la ville

de Chartres, sa patrie, lui vota en 1801 l'érection d'un monument public. Marceau est, sans aucun doute, l'un des généraux français qui, par leur courage, leurs talents et leurs vertus, ont le plus honoré leur patrie. Byron a célébré la mémoire de ce guerrier en ces termes : *Sa vie fut glorieuse, courte, immortelle. Il se battit pour rendre la liberté à sa patrie ; il fut pur comme la cause qu'il avait embrassée, noble comme Paul-Emile et Brutus. Il fut magnanime, et ses amis ont pleuré sur son tombeau.* CHILD-HAROLD, 3^{me} ch. 36. On trouve de curieux renseignements sur ce général dans les *Notices historiques publiées par Sergent-Marceau, 1820, in-12, fig.*

MARCEL I^{er} (saint), Romain, succéda au pape saint Marcellin le 30 juin 308 ; il se signala par son zèle et par sa sagesse. La juste sévérité dont il usa envers un apostat le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Il mourut en 309, suivant le père Pagi, ou en 310, selon d'autres. Il est appelé martyr dans les Sacramentaires de Gélase I^{er} et de saint Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes attribués à saint Jérôme et à Bède. Le pape saint Damase a composé son épitaphe en vers. Saint Eusèbe lui succéda.

MARCEL II (Marcel-Cervius), né en 1504 à Fano, était fils du receveur général des revenus du saint Siège ; il fit ses études avec distinction et plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Il accompagna en France le cardinal Farnèse, neveu de ce pontife, et s'y fit estimer par ses mœurs et son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, et fut choisi pour être un des présidents du concile de Trente. Il succéda, sous le nom de *Marcel*, au pape Jules III, le 9 avril 1555, et mourut d'apoplexie vingt-un jours après son élection, dans le temps qu'il se disposait à pacifier les troubles, à réformer les abus, et à faire fleurir la science et la piété dans l'Eglise. Il était si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome. Paul IV lui succéda.

MARCEL, ou MARCEAU (saint), célèbre évêque de Paris, mort le 1^{er} novembre, au commencement du v^e siècle, avait succédé à Prudence dans ce siège épiscopal. Sa fête se célèbre le 3 novembre. Ses reliques se trouvent à Paris où on les conserve à la cathédrale. — Il y a eu plusieurs autres saints de ce nom : saint Marcel martyrisé à Châlons-sur-Saône, l'an 179 ; saint Marcel capitaine dans la légion trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de J.-C., à Tanger, le 30 octobre, vers l'an 278 ; saint Marcel, évêque d'Apamée, et martyr en 383.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, et y signala son éloquence contre l'impiété arienne. Il s'opposa à la condamnation de saint Athanase, au concile de Tyr, en 335, et à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zèle contre Arius. Les ariens, irrités, le persécutèrent avec fureur et condamnèrent son *Traité contre Astère*, surnommé l'avocat des ariens, comme contenant les erreurs de Sabellius ; ils le déposèrent à Constantinople en 336, et mirent à sa place Basile, qui s'était acquis de la réputation par son

éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules : car c'est toujours au siège de Pierre que les évêques opprimés ou calomniés avaient recours comme au centre de l'autorité et de l'unité de l'Eglise. (Voy. ATHANASE, JULES I^{er}, INNOCENT I^{er}.) Le pape, qui le jugea innocent, le reçut à sa communion, et déclara dans un concile tenu à Rome en 341, que la doctrine contenue dans son livre contre les ariens était conforme à celle de l'Eglise. L'illustre persécuté fut encore absous et rétabli au concile de Sardique en 347. Marcel, ayant été informé sur la fin de sa vie que saint Basile avait donné à saint Athanase des soupçons sur sa catholicité, lui envoya une profession de foi, dans laquelle il condamnait expressément le sabellianisme. Il mourut dans un âge très-avancé, en 374. Après ces témoignages si favorables à Marcel, on ne peut guère douter que saint Hilaire, saint Basile, saint Chrysostome, Sulpice Sévère, qui ont imputé le sabellianisme à cet évêque d'Ancyre, n'aient été trompés par les clameurs des ariens (Voy. ce point bien discuté dans *Collect. Patr.*, tom. 2 de D. Montfaucon.) Il ne nous reste de Marcel qu'une Lettre écrite au pape Jules, deux *Confessions de foi* dans saint Epiphane, et quelques fragments de son *Livre contre Astère*, dans la critique qu'en a faite Eusèbe de Césarée.

MARCEL (saint), natif d'Apamée, d'une famille noble et riche, distribua tous ses biens aux pauvres pour se retirer auprès de saint Alexandre, instituteur des acémètes. Saint Marcel fut abbé de ce monastère après Jean, successeur d'Alexandre, vers 447, et mourut après l'an 485. Sa sainteté et ses miracles l'ont rendu célèbre dans l'Orient.

MARCEL (Christophe), Vénitien, chanoine de Padoue et archevêque de Comfou, eut le malheur d'être pris au sac de Rome, en 1527. Comme il n'avait pas le moyen de payer sa rançon, les soldats luthériens qui étaient dans l'armée impériale l'attachèrent à un arbre auprès de Gaète, en pleine campagne, et lui arrachèrent un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs et de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité *De anima*, 1508, in-fol., et une édition des *Ritus ecclesiastici*, 1510, in-fol., ouvrage composé par Augustin Patrice, sous le pontificat d'Innocent VIII.

MARCEL (Guillaume), connu par ses vers, par ses harangues et par ses autres écrits, était né près de Bayeux. Etant entré chez les pères de l'Oratoire, il fut envoyé professeur à Rouen en 1640, dans le collège que l'archevêque François de Harlai venait de rétablir. Il sortit quelque temps après de l'Oratoire, pour remplir la place de professeur d'éloquence au collège des Grassins à Paris. Il était près de réciter en public l'oraison funèbre du maréchal de Gassion, quand il lui fut défendu de prononcer dans une université catholique l'éloge d'un homme mort dans la religion protestante. Le goût de la patrie le rappela à Bayeux, pour être chanoine et principal du collège de cette ville. Enfin, voulant se reposer des fatigues de ce pénible emploi, il se retira en 1671 dans la cure de Basli, près de Caen, et y mourut en 1702, âgé de 90 ans. C'est par ses

conseils que le poète Racine, son ami, entreprit la traduction de la *Pharsale* de Lucain.

MARCEL (Guillaume), chronologiste et avocat au conseil, né à Toulouse en 1647, mort à Arles, commissaire de marine, le 27 décembre 1708, à 61 ans, fut d'abord à Paris sous-bibliothécaire de l'abbaye Saint-Victor. Il suivit M. de Girardin à l'ambassade de Constantinople; Marcel avait le génie de la négociation : nommé commissaire près du dey d'Alger, il conclut la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, et fit fleurir le commerce de France en Egypte. Il est auteur de : de l'*Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*, en 4 vol. in-12. C'est moins un corps d'histoire qu'une chronique sèche et inexacte ; ses *Tablettes chronologiques pour l'histoire profane*, in-12, qu'on lit moins depuis celle de l'abbé Langlet du Fresnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci ; des *Tablettes chronologiques pour l'histoire de l'Eglise*, Paris, 1682, in-8 : ouvrage estimé, qui réunit l'exactitude et l'esprit de recherches à l'orthodoxie et à la sagesse des principes : en lui donnant un peu plus de développement et d'étendue, on en ferait le meilleur livre élémentaire d'histoire ecclésiastique ; genre où nous sommes dans la plus grande pénurie, les jansénistes et philosophistes ayant entièrement infecté cette partie de l'instruction. (Voy. MACQUEA.) L'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, est presque le seul ouvrage en ce genre qui puisse servir à l'instruction de la jeunesse. (Voy. le *Journ. hist. et litt.* 15 septembre 1787, p. 99.)

MARCELLE (sainte), dame romaine, étant devenue veuve après sept mois de mariage, embrassa la vie monastique. Plusieurs vierges de qualité se mirent sous sa conduite, et la ville de Rome fut bientôt remplie de monastères, où on imitait la vie des solitaires d'Orient. Marcelle consultait souvent saint Jérôme dans ses doutes, et nous avons les réponses de ce saint docteur dans les onze *Lettres* qu'il lui écrivit. La lecture des livres saints faisait ses délices, « non par esprit de dispute ni pour en faire » parade comme les pharisiens, dit saint Jérôme, « mais pour les mettre en pratique, et mériter de » les comprendre par l'accomplissement exact de » toutes les lois qu'ils renferment. » *Meditationem legis non in replicando quæ scripta sunt, ut Judæorum existimant pharisæi, sed in opere intelligens...* *ut postquam mandata complexisset, tunc se sciret mereri intelligentiam Scripturarum.* (Voy. EUSTOCHIUM.) Elle eut beaucoup à souffrir durant le sac de la ville de Rome, l'an 409 : les barbares voulaient lui faire découvrir des trésors qu'elle avait cachés, à l'imitation de saint Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que courait l'innocence de Principie, sa chère fille spirituelle, elle se jeta aux pieds des soldats et les conjura de l'épargner ; ceux-ci, oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle et Principie dans l'église de Saint-Paul, qui, selon les ordres d'Alaric leur chef, devait servir d'asile, de même que celle de Saint-Pierre. Elle survécut peu au désastre de sa patrie, et mourut en 410. Saint Jérôme a écrit élégamment sa *Vie* dans la *Lettre* à Principie, liv. 3, ép. 9, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN (saint), Romain de naissance, dont

le père se monnaît *Projet*, succéda au pape saint Caius le 22 décembre 295 et se signala par son courage durant la persécution. Les donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles ; saint Augustin le justifie pleinement dans son livre : *De unico bapt. contra Petilianum*, cap. 16. Eusèbe, qu'on ne peut soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait ; et Théodoret prouve bien davantage ; puisqu'il parle expressément de Marcellin, ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré : cet historien assure au contraire que ce pape se distingua par la fermeté de son courage. C'est cependant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé. L'auteur de ce conte, aussi maladroit qu'ignorant, tombe dans les contradictions les plus palpables et les plus ridicules. (Voy. Pagi, *ad an.* 305, le P. Alexandre, Tillemont, et le card. Orsi.) Il n'y a jamais eu que le donatiste Pétilien et les sectaires de son temps qui aient soutenu cette imputation ; les premiers donatistes n'ont jamais reproché à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étaient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les plus légères fautes des évêques catholiques, et surtout celles des papes. Marcellin tint le saint Siège un peu plus de huit ans, et mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté et par ses lumières. L'Eglise l'honore comme martyr le 26 avril. Après sa mort, la chaire de Rome vauqua jusqu'en 308 : tant il était périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs. Saint Marcel lui succéda.

MARCELLIN (saint), est regardé comme le 1^{er} évêque d'Embrun. Il mourut vers 374. Les *Actes de sa vie* sont fort incertains. — Il ne faut pas le confondre avec saint MARCELLIN, prêtre, qui reçut la couronne du martyre à Rome avec saint Pierre exorciste, en 304 ; ni avec Flavius MARCELLIN, tribun, à qui saint Augustin adressa ses premiers écrits contre les pélagiens, et son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il mourut l'an 415.

MARCELLIN, officier de l'empire et comte d'Illyrie, né dans la Dalmatie, fut chancelier de l'empereur Justin, et, selon Cassiodore, de l'empereur Justinien. Il est auteur d'une Chronique, intitulée : *Chronicon rerum orientalium in Ecclesia gestarum*, qui commence où celle de saint Jérôme se termine, en 379, et qui finit en 534. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le père Sirmond donna en 1619, in-8. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore en parle avec éloge. Elle a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 9. Cassiodore dit (*Divin. leat.* cap. 17.) que Marcellin avait encore donné deux ouvrages, l'un intitulé : *De temporum qualitatibus et positionibus locorum* ; l'autre : *De urbibus Celsi et Hierosolymis* ; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN. Voy. AMMIEN MARCELLIN.

MARCELLIN, évêque d'Arcezo. Voy. INNOCENT IV.

MARCELLINUS. Voy. FABIVS MARCELLINUS.

MARCELLUS. Voy. NONIUS.

MARCELLUS (Marcus - Claudius), le *Grand* ou l'*Ancien*, célèbre Romain. Après avoir été édile et

augure, il fut nommé consul, pour la première fois, l'an 222 avant J.-C., fit la guerre avec succès contre les Gaulois, et tua de sa propre main le roi Viridomare, qui régnait dans l'Insubrie (le Milanais). En cette occasion, il fut le dernier capitaine qui eut la gloire de remporter des dépouilles *opimes* ; deux Romains seuls les avaient remportées avant lui : Romulus et Cornelius Cossus. Ayant eu ordre de passer en Sicile, et n'ayant pu ramener les Syracusains par la voie de la douceur, il les assiégea par terre et par mer. Archimède retarda la prise de Syracuse pendant trois ans, par des machines qui détruisaient de fond en comble les ouvrages des assiégeants ; mais cette ville fut enfin obligée de se rendre (Voy. ANCHIMÈDE, TARTZES.) Marcellus avait ordonné qu'on épargnât l'illustre ingénieur qui l'avait si bien défendue, et n'apprit sa mort qu'avec une douleur extrême. Ce général ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il le vainquit deux fois sous les murs de Nole, et mérita qu'on l'appelât l'*Epée de la république*, comme Fabius, son collègue dans le consulat et dans le généralat, en avait été appelé le *Bouclier*. Les succès de Marcellus lui suscitèrent des envieux : il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vint à Rome, et s'y justifia par le seul récit de ses exploits : le lendemain il est élu consul pour la quatrième fois, et part tout de suite pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoique âgé de 60 ans, il avait la vivacité d'un jeune homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparait le camp des Romains d'avec celui d'Annibal. Le général carthaginois y avait fait cacher un détachement de cavalerie numide qui fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, laquelle fut presque entièrement taillée en pièces. Marcellus fut tué dans cette embuscade, l'an 288 avant J.-C. Annibal le fit enterrer avec pompe. La *Vie* de Marcellus a été écrite par Plutarque, qui l'a mis en parallèle avec Pélopidas. Marcellus, à son retour de Syracuse, apporta à Rome des statues et des tableaux ; et la vue de ces chefs-d'œuvre inspira, pour la première fois, aux Romains le goût des beaux-arts. Les autres conquérants romains imitèrent son exemple. Fabius pensait bien autrement. Comme on lui proposait, après la prise de Tarente, d'en enlever les tableaux : « Laissons, dit-il, aux » Tarentins leurs dieux irrités. »

MARCELLUS (Marcus-Claudius), consul, un des descendants du précédent, joua un rôle dans les guerres civiles, et prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci ayant été vainqueur, exila Marcellus, et le rappela ensuite, à la prière du sénat. Marcellus ne jouit pas de ce rappel. Lorsqu'il allait s'embarquer au Pyrée pour retourner en Italie, un de ses esclaves, compagnon de son exil, irrité de ce qu'il n'avait pas obtenu la même grâce, le tua de deux coups de couteau, l'an 46 avant J.-C. C'est pour lui que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*, une des plus belles de cet orateur.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), petit-fils du précédent, et fils de Marcellus et d'Octavie, sœur,

d'Auguste, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia pendant son édilité la bienveillance publique. Rien ne flattait plus les Romains que la pensée qu'il succéderait un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile que *les destins n'avaient fait que le montrer au monde*. Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poète sut employer, avec tant d'art, au 6^e livre de son *Énéide*, fit verser bien des larmes aux Romains, et surtout à la famille de Marcellus. Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage dont elle récompensa ensuite l'auteur en lui faisant compter 10,000 sesterces pour chacun de ses vers (environ 1000 fr., en tout à peu près, 44,000 francs). Ses obsèques se firent aux dépens du public, et l'on honora sa mémoire par tout ce que l'estime et les regrets surent imaginer. On soupçonna Livie de l'avoir fait empoisonner, afin de donner le trône à son fils Tibère. Auguste lui consacra le théâtre que César avait commencé et que lui-même fit achever.

MARCELLUS, médecin de Séide en Pamphylie, vivait sous l'empereur Marc-Aurèle. Il composa deux poèmes en vers héroïques : l'un sur la *lycanthropie*; espèce de mélancolie qui frappe ceux qui en sont atteints de l'idée opiniâtre qu'ils sont changés en loups; l'autre sur les *poissons*. On trouve des fragments du premier dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

** MARCELLUS (Marie-Louis-Auguste DEMARTIN du TYRAC, comte de), né en 1776 au château de Marcellus en Guienne, fit d'excellentes études et se passionna de bonne heure pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Horace et Virgile devinrent ses auteurs favoris; il lisait avec facilité Théocrite dans sa langue; et plus tard il apprit l'hébreu pour mieux se pénétrer des beautés des livres saints. Arrêté pendant la terreur, avec sa famille, il fut condamné par le tribunal révolutionnaire de Bordeaux à rester renfermé jusqu'à la paix. Le 9 thermidor ouvrit les portes de sa prison, et il se hâta de revenir à la campagne où il continua de se livrer avec ardeur à la culture des lettres. C'est à cette époque qu'il composa ses premières *Idylles* qui sont empreintes d'une tristesse que ne justifiaient que trop les persécutions auxquelles il venait d'échapper. Il vint pour la première fois à Paris en 1802; et il nous apprend lui-même qu'en faisant ce voyage son principal but était de voir l'abbé Delille, dont il fut accueilli avec bonté, et qui voulut bien encourager ses essais. Il était dans son château, lorsqu'il apprit le 12 mars 1814 l'arrivée à Bordeaux du duc d'Angoulême, et il se hâta d'aller présenter à ce prince l'hommage de son dévouement. Envoyé l'année suivante par le département de la Gironde à la chambre des députés, il y prit part aux discussions les plus importantes, et s'y fit remarquer surtout par son zèle pour la religion et ses ministres. Il fut élevé en 1823 à la dignité de pair de France, et continua de prêter l'appui de sa parole à tous les projets qu'il jugeait propres à l'affermissement de l'ordre public. Après la révolution de 1830, il donna sa démission et se retira dans sa terre, où il partagea son temps entre la culture des

lettres, ses devoirs de piété et l'éducation de ses enfants. Il y mourut le 29 décembre 1844. Indépendamment de quelques ouvrages de circonstance, on a de M. de Marcellus : *Odes sacrées; idylles et poésies diverses*, Paris, 1825, in-18. Ses odes sacrées lui assignent une place honorable à côté de Pompiignan; et ses idylles, précédées d'un discours intéressant sur les poètes bucoliques anciens et modernes, méritent d'être comptées parmi les meilleures que nous ayons dans notre langue, où nous en avons si peu de vraiment remarquables. (Voy. DESHOULIÈRES, RACAN, SEGRAIS).

* MARCET (Alexandre), médecin, né à Genève en 1770, se distingua dans le cours de ses études, et fit, en 1793, avec Th. de Saussure, le voyage d'Angleterre. De retour à Genève, en 1794, il fut mis en prison, sous prétexte de la conduite qu'il avait tenue comme officier de la milice urbaine. Après le 9 thermidor condamné à une année de réclusion, il obtint, non sans difficultés, qu'elle serait commuée en cinq ans d'exil; se rendit à Edimbourg où il fut accueilli avec la plus généreuse hospitalité. Pendant trois années il y étudia sous les célèbres professeurs Black, Grégory, Monro, etc., et en 1797, il reçut le doctorat. Peu de temps après il obtint à Londres la place de médecin en second de l'un des établissements connus sous le nom de *dispensaires*, où les malades peu aisés reçoivent gratuitement des consultations et des remèdes. Moins de deux ans plus tard, nommé médecin de l'un des plus grands hospices de Londres, celui de Guy, il y fit un cours de chimie avec succès. Il épousa la fille d'un négociant suisse, et en 1802 il fut naturalisé par acte spécial du parlement. En 1809, après l'expédition de Walcheren, une maladie épidémique s'étant déclarée parmi les troupes, il fut envoyé à l'hôpital militaire de Portsmouth; attaqué lui-même de l'épidémie, il faillit y succomber. Peu de temps après il résigna son emploi de médecin de l'hospice de Guy, et abandonna même la pratique pour se consacrer exclusivement à la chimie. En 1814, il revint à Genève, où il fut admis à l'académie et élu du conseil représentatif et souverain. Marcet donna dans sa ville natale un cours de chimie qui attira de nombreux auditeurs. Après avoir visité l'Italie dans les années 1820 et 1821, il retourna en Angleterre et mourut à Londres, le 19 octobre 1822, à 52 ans. Il n'a publié aucun ouvrage *ex professo*, mais on a de lui de nombreux mémoires dans les *revues* scientifiques de Londres. Agrégé à la société royale, puis à la société géologique, il était l'un des fondateurs de la société médico-chirurgicale.

MARCHAND (Jean-Louis), né à Lyon le 2 février 1669, passe pour le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu; Rameau le reconnut pour son maître, et apprit de lui les principes les plus lumineux de l'harmonie. Marchand vint fort jeune à Paris; et s'étant trouvé comme par hasard dans la chapelle du collège de Louis le Grand, au moment où l'on attendait l'organiste pour commencer l'office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut tellement que les jésuites le retinrent dans le collège, et fournirent ce qui était nécessaire pour perfectionner

ses talents. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, et refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. Le désintéressement eut autant de part à ces refus que la reconnaissance. Il était d'un esprit si indépendant, qu'il négligea autant sa célébrité que sa fortune. Il mourut à Paris, en 1732, à 63 ans. On a de lui deux livres de *Pièces de clavecin* très-estimées des connaisseurs; et tout ce que Rameau a écrit sur la musique est en grande partie le fruit des leçons de ce grand maître.

MARCHAND (Prosper), né en 1675, à Guise en Picardie, fut élevé, dès sa jeunesse, dans la librairie à Paris. Il entretenait une correspondance réglée avec plusieurs savants, entre autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la république des lettres*, et lui fournit les anecdotes littéraires de France. Marchand alla le joindre en Hollande (1711), pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avait embrassée. Il y continua quelque temps la librairie; mais il quitta ensuite ce négoce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connaissance des livres et de leurs auteurs, et l'étude de l'histoire de France, furent toujours son occupation favorite. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire* de La Haye, de 1713 à 1737, et il fournit des extraits dans la plupart des autres journaux. Il a eu part au *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, satire de St.-Hyacinthe, et a donné des notes sur la *satire Ménippée*. Ce savant mourut dans un âge avancé, en 1736. Il légua le peu de bien qui lui restait à une société fondée à La Haye pour l'éducation d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliothèque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits à l'université de Leyde. On a de lui l'*Histoire de l'imprimerie*. Cet ouvrage, rempli de discussions et de notes, parut en 1740 à La Haye, in-4. L'érudition y est tellement prodiguée, l'auteur a tellement accumulé les remarques et les citations, que, quand on est à la fin de ce chaos, on ne sait guère à quoi s'en tenir sur les points qu'il discute. (Voy. MERCIER DE SAINT-LÉGER). Un *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques et littéraires*, La Haye, 1738, 2 vol. in-fol. On y trouve des singularités historiques, des anecdotes littéraires, des points de bibliographie discutés; mais il y a trop de minuties; le style n'est pas pur, et l'auteur se livre trop à l'emportement de son caractère. Il est difficile d'entasser plus d'érudition sur des choses si peu intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs. Une nouvelle édition du *Dictionnaire* et des *Lettres* de Bayle, du *Cymbalum mundi*, etc.

* MARCHANGY (Louis-Antoine-François de), magistrat et littérateur, né à Clamecy (Nièvre), le 28 août 1782, fut envoyé par son département boursier à l'école de législation. Nommé à 22 ans juge suppléant au tribunal de première instance à Paris, il devint quatre ans après substitut du procureur-général, puis en 1814 avocat-général près la cour royale. De toutes les causes dans lesquelles il porta la parole, la plus célèbre est la conspiration des sergents de la Rochelle; il dévoila dans son réquisitoire, avec beaucoup d'énergie, les plans formés

par les sociétés secrètes, et en particulier par les *Carbonari*, pour renverser la dynastie des Bourbons. Le zèle dont il avait fait preuve fut récompensé par la place d'avocat-général à la cour de cassation. Il avait été élu député par le département du Nord en 1823; mais son admission ayant été contestée par la raison qu'il ne justifiait pas le cens, il dut se retirer; mais l'année suivante, réélu par l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin), son admission eut lieu; vieilli avant l'âge, il ne prit qu'une faible part aux débats de la tribune, et mourut à Paris le 23 février 1826 à 46 ans. Ses diverses fonctions ne l'avaient pas empêché de cultiver les lettres avec succès. Son poème sur le bonheur en quatre chants, 1804, in-8, n'est qu'un essai, qui malgré ses nombreuses imperfections, fut assez bien accueilli, car il décelait un véritable talent poétique. Mais l'ouvrage qui établit sa réputation littéraire est *La Gaule poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts*, 1824, 6 vol. in-8. Cet ouvrage, plein d'érudition, mais écrit d'un style prétentieux, manque quelquefois de grâce et même de correction. Les détails qu'on y trouve offrent un aliment perpétuel à la curiosité, parce qu'ils sont infinis et inépuisables, et que l'auteur les a groupés avec un art étonnant autour des événements les plus mémorables, des institutions les plus belles et des plus grands personnages de notre histoire nationale. *Tristan le voyageur ou la France au XIV^e siècle*, Paris, 1825, 6 vol. in-8, que d'indiscrètes amis ont eu la maladresse de comparer au chef-d'œuvre de l'abbé Barthélemy, entraîne partout la curiosité du lecteur par le double attrait de l'instruction et du plaisir. Un grand nombre de ses *plaidoyers* font partie de la collection du *Bureau français*. On lui doit encore : *Mémoires historiques pour l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem*, publiés par la commission des langues françaises, Paris, 1816, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

MARCHANT (Pierre), né à Couvin, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, principauté de Liège, l'an 1585, se fit récollet, se distingua par sa science et sa régularité, et fut élevé aux premières charges de son ordre. En 1639, il fut fait commissaire-général, avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les îles britanniques, etc. Il est le fondateur de la province dite de *Saint-Joseph*, dans la Flandre; il est, avec la vénérable sœur Jeanne de Jésus, le principal auteur de la réforme des franciscaines, nommées *Nearing* de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg*, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1634. Cet homme, plein de zèle pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui : *Expositio literalis in regulam Sancti Francisci*, Anvers, 1631, in-8; *Tribunal sacramentale*, Gand, 1643-50, 3 vol. in-fol. Théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entre autres le traité intitulé, *Sanctificatio sancti Joseph in utero*, qui a été aussi imprimé séparément, et condamné à Rome le

19 mars 1633, comme il devait l'être de toute raison ; les *Constitutions de la congrégation des religieuses*, qu'il a établies, etc. — Son frère Jacques MARCHANT, doyen et curé de Courvin, s'est distingué aussi par sa science et sa piété ; on estime encore son *Hortus pastorum*, ouvrage savant, quoique d'une critique peu sévère, édifiant et utile, et où il y a des choses curieuses qu'il serait difficile de trouver ailleurs ; et quelques autres *Traité*s, recueillis, Cologne, 1633, in-fol. Il mourut en 1648.

* MARCHANT (François), né à Cambrai, et selon d'autres à Caen, vers 1761, après avoir fait d'excellentes études, voulait embrasser l'état ecclésiastique ; mais la révolution l'en empêcha. Ne pouvant remédier aux maux de son pays, il consacra sa plume à tourner en ridicule ceux qui les causaient. Toutes ses productions écrites avec verve et originalité, respirent la gaieté ; en voici la liste : la *Jacobinade*, poème héroï-comique en 12 chants, Paris, 1792, in-8 ; *Les sabbats jacobites*, Paris, 1791-92, 3 vol. in-8, fig. : c'est un journal qui paraissait deux fois la semaine ; *Chronique du manège*, 1790 ; c'est encore un journal rédigé en prose et en vers, in-8 ; il en a paru huit numéros ; *La Constitution en vaudevilles*, 1792, in-8 ; *les Bienfaits de l'Assemblée nationale*, 1792, in-8 ; *l'A, B, C. national*, 1793, in-8. Ces quatre dernières productions ont été réimprimées in-32. Marchant mourut à Cambrai le 27 décembre 1793.

** MARCHANT (Joseph), missionnaire, né vers 1804 à Passavant (Haute-Saône), acheva ses études au séminaire de Besançon, où il se distingua par sa piété et par ses progrès dans les lettres sacrées et profanes. Il avait manifesté de bonne heure le vif désir de porter le flambeau de l'évangile aux nations infidèles ; et après avoir passé quelque temps à Paris au séminaire des missions, il s'embarqua en 1829 avec quelques autres jeunes prêtres pour la Cochinchine. Lorsque la persécution éclata dans cette contrée, il refusa de céder à l'orage, et dans l'espérance que le calme reviendrait bientôt, il accepta l'asyle que lui offrirent quelques néophytes ; plus d'une fois aussi les forêts et les cavernes lui servirent de retraite. Cependant la guerre civile s'étant rallumée en 1833, il tomba dans les mains des insurgés, qui se flattant d'attirer à eux les chrétiens par son influence, lui permirent d'exercer publiquement son ministère. Mais deux ans après les rebelles ayant été vaincus, le zélé missionnaire fut conduit devant le roi, qui, après lui avoir fait subir les tortures les plus cruelles, irrité de sa noble fermeté, signa sa sentence de mort. Ce généreux confesseur reçut la couronne de martyr, le 30 novembre 1835.

MARCHE (Olivier de la), chroniqueur et poète, fils d'un gentilhomme bourguignon, né en 1426, fut page, puis gentilhomme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidèle serviteur ; mais ce prince lui fit répondre que si le roi ou quelque autre attentait sur lui, il en ferait raison. Il avait encouru la haine de ce roi, pour l'avoir empêché d'enlever le comte de Charolais, fils du duc, et appelé depuis *Charles le Téméraire*. Devenu

ensuite maître d'hôtel et capitaine des gardes de ce prince, il le servit avec zèle. Après la mort de Charles, tué à la bataille de Nancy, en 1477, Olivier de la Marche eut la charge de grand-maître d'hôtel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritière de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archiduc Philippe, et fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501. On a de lui : des *Mémoires* ou *Chroniques*, de 1435 à 1492, imprimés à Lyon en 1562, in-folio ; à Gand, en 1566, in-4 ; à Bruxelles en 1616, et à Louvain, 1643, in-4. Ils ont été insérés dans la *Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, tom. 8 et 9. Ces mémoires, inférieurs à ceux de Commynes pour le style, leur sont peut-être supérieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avait été attaché. Les faits y sont racontés d'une manière plate et confuse, mais ils respirent la franchise. *Traité et avis de quelques gentils-hommes français, sur les duels et gages de bataille*, Paris, 1686, in-8 ; *Triomphe des dames d'honneur*, 1520, in-8 ; et plusieurs ouvrages imprimés ou manuscrits ; par exemple : le *Chevalier délibéré*, poème qui a eu un grand nombre d'éditions, ainsi que le poème du *Triomphe des dames*. On peut voir le titre des autres dans les Bibliothèques de Duverdier, de Papillon, etc.

* MARCHE (Jean-François de la), évêque, né en 1729, d'une ancienne famille de Bretagne, entra au service, et fut fait en 1747 capitaine dans le régiment de la reine-infanterie. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il reprit ses études et embrassa l'état ecclésiastique. Chanoine-écolâtre et grand-vicaire de Tréguier, il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Bois, puis en 1772, élevé sur le siège de St.-Pol-de-Léon. Il remit alors son abbaye et se livra entièrement au soin de son troupeau. Toutes les années il faisait la visite de son diocèse ; présidait lui-même aux retraites, et par une sage économie trouvait le moyen de suffire à d'abondantes aumônes, et même de fonder d'utiles établissements. Son diocèse lui doit un beau collège et un séminaire. A la révolution son siège fut supprimé ; mais il n'en continua pas moins ses fonctions jusqu'au moment où il crut devoir se dérober aux rigueurs dont était alors menacé le clergé fidèle. Après avoir erré quelque temps, il s'embarqua à Roscoff, en mars 1791, sur un bateau anglais, n'emportant rien avec lui ; mais il trouva à Londres la plus généreuse hospitalité. Le marquis de Buckingham, Burke et d'autres illustres Anglais lui vouèrent une amitié particulière. Le 20 août 1791, l'évêque de Léon donna de Londres une *Lettre pastorale* et une *Ordonnance*, pour prémunir ses diocésains contre le schisme. Il s'occupa aussi de venir au secours des prêtres déportés qui abordaient en Angleterre : et comme les dons ne répondaient plus à l'immensité des besoins, il proposa une souscription que Burke seconda par un petit écrit. De riches et généreux Anglais s'assemblèrent ; l'évêque de Léon exposa la détresse de ses compatriotes, et des secours abondants furent prodigués. Pie VI

lui adressa, le 2 septembre 1793, un bref pour le féliciter de son zèle envers ses compatriotes, et Monsieur lui écrivit de Hamme le 10 février 1793, pour lui témoigner combien il était touché de ses soins. Les secours particuliers ne suffisant plus pour subvenir aux besoins du grand nombre de prêtres et d'émigrés réfugiés en Angleterre, une motion fut faite au parlement pour consacrer une somme annuelle au soulagement de ces honorables proscrits. Cette somme fut accordée à l'unanimité, et l'évêque de Léon fut chargé de présider à la distribution. Il obtint encore pour les ecclésiastiques français le château de Winchester, où il en rassembla plus de 800. Il donnait en même temps des secours spirituels et temporels aux prisonniers de sa nation. Enfin jusqu'à la maladie qui le conduisit au tombeau, il remplit avec autant d'assiduité que de bonté les fonctions de charité qu'on lui avait confiées. Monsieur, frère du roi, vint le visiter deux fois, et voulut recevoir sa bénédiction. Ce pieux évêque termina sa carrière le 23 novembre 1806, laissant à peine de quoi fournir aux frais de son inhumation, qui fut des plus simples, comme il l'avait recommandé.

MARCHE COURMONT (Ignace HUGARI de la), ancien chambellan du Margrave de Bayreuth, et capitaine au service de France dans les volontaires de Wurmser, naquit à Paris en 1728, et mourut à l'île de Bourbon en 1768. Il avait beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne, en Pologne. On a de lui : les *Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres péruviennes*, in-12 : ouvrage qui ne vaut pas mieux que celui sur lequel il est enté; *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Minorque*; *Le libérateur impartial*, journal qui n'eut point de suite.

* MARCHENA (Joseph), littérateur, né vers 1770, à Utrera en Andalousie, se destinait à l'état ecclésiastique. Mais s'étant livré à la lecture des ouvrages philosophiques, et ayant manifesté des opinions contraires à la religion, il s'enfuit en France, où la révolution venait d'éclater. Son attachement au parti girondin le fit arrêter à Bordeaux, après le 31 mai, et conduit à Paris, il resta dans les prisons jusqu'au 9 thermidor; il obtint ensuite une place dans les bureaux du comité de salut public, en même temps qu'il coopérait à la rédaction de *l'Ami des lois*. Ayant publié des pamphlets contre Tallien, Legendre et Fréron, il fut proscrit au 13 vendémiaire (octobre 1793); mais il ne tarda pas d'être amnistié. Plus tard attaché comme secrétaire au général Moreau, il fut chargé de dresser la statistique de diverses contrées de l'Allemagne, et s'acquitta de cette commission avec beaucoup de succès. Après la disgrâce de Moreau, Marchena vécut dans l'obscurité jusqu'à l'invasion des Français en Espagne. Le gouvernement de Joseph le nomma chef d'une division du ministère de l'intérieur : en même temps il rédigeait un journal en faveur du nouveau système, et faisait jouer à Madrid ses traductions espagnoles du *Tartufe* et du *Misanthrope*. Rentré en France avec l'armée, il s'établit à Nîmes, où il publia des traductions espagnoles de *l'Emile*, des *Lettres persanes*, des *contes* de

Voltaire, etc. A la révolution de 1820, il se hâta de rentrer en Espagne, mais repoussé par tous les partis, il mourut à Madrid dans l'indigence, au commencement de 1821. On a de Marchena : *Quelques réflexions sur les fugitifs français*, 1793, in-8; *Essai de théologie*, 1797, in-8; cet écrit fut réfuté par Heckel; *Fragmentum Petronii ex Bibliotheca sancti Galli antiquissimo manuscripto excerptum, hunc primum in lucem editum*, 1800, in-8; ce fragment, dont Marchena lui-même est l'auteur, abusa quelque temps les savants à cause de la pureté du style : *Coup d'œil sur la force, l'opulence et la population de la grande Bretagne par le D. Clarke*, trad. de l'anglais, 1802, in-8.

MARCHESINI (N.), né à Reggio, se fit religieux dans l'ordre de Saint-François. Selon Sixte de Sienne, Possevin et Oudin, il vivait vers 1430; et selon Wadding et du Cange, vers 1500. Ce pieux religieux est particulièrement connu par un ouvrage intitulé : *Mammotrectus, sive Expositio in singula Bibliæ capitula*, publié par les soins de Hélié de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne, et imprimé à Mayence par Pierre Schoeffer de Gernsheim, en 1470 ou 1480, in-fol.; édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois depuis sous les différents titres de *Mammottractus*, *Mammotrectus* et *Mammotrepton*. Sixte de Sienne dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage, pour signifier que c'était comme une mamelle qu'il présentait aux jeunes clercs qui n'étaient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce religieux d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, et que l'on conserve à Assise et à Rome.

MARCHETTI (Alexandre, savant littérateur italien, né à Pontormo en Toscane, sur la route de Florence à Pise, le 17 mars 1633, d'une famille illustre, montra dès ses premières années des talents et du goût pour la poésie et les mathématiques. Il fut ami du savant Borelli, et lui succéda en 1679 dans la chaire de mathématiques à Pise. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo en 1714, à 82 ans. On a de lui des *Poésies*, 1704, in-4, et des *Traité*s de physique et de mathématiques, estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentia fluidorum*, Florence, 1699, in-4. On a aussi de lui une *Traduction* en vers italiens de Lucrèce, Londres, 1717, in-8; et Amsterdam (Paris), 1734, 2 vol. in-8. Cette dernière édition, publiée par M. Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par sa fidélité, et rend avec précision toutes les absurdités de l'original. Il a moins bien réussi dans sa *Traduction* italienne en vers libres des Œuvres d'Anacréon, Lucques, 1707, in-4. Sa *Vie* est à la tête de ses *poésies*, réimprimées à Venise en 1753, in-4. On peut voir aussi ce qu'en dit Fabroni dans la quatrième décade des *Vitæ italorum doct. excellent.* On voit assez par le choix des originaux qu'il traduisait, quel était son goût en matière de philosophie et de morale.

* MARCHETTI (Jean), né en 1733 à Empoli dans la Toscane, exerça quelque temps l'office de procureur dans sa ville natale. Pendant une retraite

qu'il fût à Rome, il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, et fût part de sa position au cardinal Torrigiani qui lui fournit les moyens de faire ses études. Ordonné prêtre au mois de décembre 1777, le duc Mattei le choisit pour secrétaire en lui laissant le loisir de se livrer à ses travaux. A peine âgé de 27 ans il fût paraître son *Essai critique sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*. Encouragé par les suffrages de quelques personnes distinguées, il étendit ses recherches et publia en 1782 sa *Critique de l'Histoire et des Discours de Fleury*, ouvrage souvent réimprimé, (traduit en français et en allemand, et abrégé en espagnol). Tout en rendant justice au mérite du livre, Tiraboschi et quelques autres écrivains conviennent qu'on pourrait y désirer plus de modération et d'urbanité. Le succès qu'il venait d'obtenir engagea Marchetti à suivre cette voie. Il publia les *Exercices sur saint Cyprien*, le livre du *Concile de Sardique* et les *Annotations pacifiques sur une lettre pastorale de Ricci, évêque de Pistoie*. Ces annotations, qui furent suivies des *Annotations pacifiques confirmées*, attirèrent à l'auteur de nombreux adversaires. En 1786, cédant aux vives instances du cardinal Borromée, il accepta la place de gouverneur du prince François Sforza Cesarini. Il avait gagné l'affection de son élève qui répondait à ses soins, quand le parti janséniste, ardent et implacable dans ses vengeances, fût jouer tant de ressorts qu'il fut obligé de se retirer. Pie VI daigna le consoler de cette disgrâce par une lettre pleine de bonté. A cette époque (1788) il fut attaché à la rédaction du *Journal ecclésiastique de Rome*. Plus tard, sur l'invitation du souverain pontife, il recueillit sous le titre de *Témoignages de l'Eglise de France*, les mandements des évêques contre les innovations de l'Assemblée constituante. Marchetti en donna plusieurs volumes, en ajoutant des notes aux passages qui ne se trouvaient pas en harmonie avec les principes reçus à Rome. On s'en plaignit au pape qui chargea l'abbé Viviani de continuer la publication. Marchetti n'était pas seulement un écrivain; il aimait à exercer le ministère et surtout à évangéliser les pauvres; pendant vingt ans il expliqua les saintes écritures dans l'église de Jésus; ses instructions fort goûtées dès lors ont été imprimées. Examineur du clergé de Rome, réviseur des concours à la daterie, consulté sans cesse sur des points de théologie, il était chargé de temps en temps de missions importantes. Compromis à différentes reprises lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il fût constamment preuve d'une grande présence d'esprit et d'une fermeté à toute épreuve. Soupçonné d'avoir eu part à la bulle d'excommunication contre l'empereur, il fut arrêté et conduit en 1809 au château Saint-Ange, puis déporté à l'île d'Elbe. Pie VII lui donna en 1814 le titre d'évêque d'Ancyre, et l'infante d'Espagne, qui avait été reine d'Etrurie, le nomma premier instituteur de son fils Charles-Louis de Bourbon. Marchetti est mort à Rome vers le milieu de l'année 1837. Indépendamment des ouvrages déjà cités, il a laissé : *Calcul de l'argent qui va à Rome pour les affaires ecclésiastiques*; *Devoirs du sacerdoce chrétien*. Des intrus, réfutation de l'avis des

théologiens de Fribourg en faveur des Constitutionnels.

MARCHI (François de), gentilhomme romain, né à Bologne dans le xvi^e siècle, fut un des plus habiles ingénieurs de son temps. Il est auteur d'un bon ouvrage, intitulé : *Dell' architettura militare*, imprimé à Brescia en 1599, grand in-fol., orné de 161 figures. C'est la seule édition qui en ait été faite, quoique plusieurs bibliographes aient écrit le contraire (1). Ce livre est très-rare; et, s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté ne provient pas tant de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs français, qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible. On peut consulter sur cet ingénieur une *Notice* très-exacte dans le tome 6 des *Srittoni bolognesi*, de Fantuzzi. Voy. aussi la *Notice* sur Marchi, par Venturi.

MARCHIN ou MARSIN (Ferdinand, comte de), d'une famille liégeoise, était fils de Jean-Gaspard, qui, après avoir servi dans les troupes françaises, passa au service de l'Espagne et de l'Empire, et mourut en 1673. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1656, alla en France après la mort de son père. Il n'avait que dix-sept ans; mais il montrait déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre et fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nerwinde, à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur et comme guerrier. Il était également propre à ces deux emplois, parce qu'il avait du courage, de l'esprit et un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportait en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services sous le duc de Bourgogne, qui lui remit les patentes du maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstet en 1704, et y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il s'exposa au péril en héros à la bataille de Turin livrée en 1706. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et il mourut quelques moments après l'opération, sans avoir été marié. En parlant de Versailles pour l'armée, il avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils parussent devant Turin, et ne pas les attendre dans les lignes, où l'on ne pouvait mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avaient rendu le conseil timide, et l'ordre de rester dans les lignes fut confirmé. Le français réfugié qui a fait l'*Histoire du prince Eugène*, en 5 vol. in-12, n'a pas

(1) Louis Mariné en a publié une superbe édition, Rome, 1810, 5 vol. in-fol. ou 6 vol. in-4. Le premier 1^{er} vol. contient les prolégomènes du savant éditeur, et la *Bibliotheca istorico-critica di fortificazione permanente*; le 2^e vol. renferme *Novua lezione e commenti*; l'ancien texte forme le 3^e vol., et les deux derniers, les planches.

rendu assez de justice à M. de Marchin : il lui attribue mal à propos la perte de la bataille; il se trompe également en disant que le maréchal périt par l'explosion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaises compilations de gazettes. Le duc de Saint-Simon parle également de cette affaire d'une manière aussi inexacte qu'injurieuse à M. de Marchin.

MARCHIONI (Carlo), architecte et sculpteur d'Arezzo, florissait dans le ^{xiii}^e siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Il fut envoyé à Rome et dans sa patrie. Comme il vivait dans un siècle qui ignorait les règles judicieuses des anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner si la plupart des ouvrages de Marchioni sont surchargés de sculptures sans goût et sans choix.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, morte vers l'an 113 de J.-C., était, dit-on, un modèle de vertu et de grandeur d'âme. Son frère la fit déclarer Auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine, sa belle-sœur, et cette union charma la cour. Marciana devint veuve; mais on ignore le nom de son mari.

MARCIEN, empereur de Constantinople, naquit vers l'an 391 d'une famille de Thrace peu illustrée. Destiné à être empereur romain, il fut d'abord simple soldat. Etant parti pour aller s'enrôler, il rencontra le corps d'un homme qui venait d'être tué; il s'arrêta pour considérer ce cadavre, et fut aperçu : on le crut auteur du meurtre, et on allait le faire périr par le dernier supplice, lorsqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premières dignités de l'empire. Le trône de Constantinople, déshonoré par la faiblesse de Théodose II, l'attendait, et ses vertus l'y portèrent après la mort de cet empereur en 430. En effet Pulchérie, sœur de Théodose, étant devenue maîtresse de l'empire d'Orient, et voulant affermir son autorité, crut devoir la partager avec Marcien, homme très-versé dans le métier de la guerre, et qui joignait à une connaissance profonde des affaires beaucoup de zèle pour la foi catholique et une vertu rare. Il était veuf, et avait eu de son premier mariage une fille nommée *Euphémie*, qui épousa Anthème, depuis empereur d'Occident. Pulchérie, en offrant sa main à Marcien, lui déclara le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y donnerait aucune atteinte. (*Voy. sainte PULCHÉRIE.*) Tout l'Orient changea de face, dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payait. Marcien lui répondit d'une manière digne d'un ancien Romain : « Je n'ai de » l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour » mes ennemis. » Les orthodoxes triomphèrent, et les hérétiques furent réprimés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappela les évêques exilés, fit assembler, à la prière de saint Léon, en 451, un concile général à Chalcédoine, et donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avait été décidé. On se rappelle avec plaisir les belles paroles de cet empereur, prenant séance parmi les Pères de ce concile : « Nous venons assister à votre

» concile, à l'exemple du pieux empereur Constan- » tin, non pour y exercer aucune autorité, mais » pour y protéger la foi, afin qu'on ne puisse plus » désormais induire personne par de mauvais con- » seils à se séparer de vous. » (*Conc. Chalced. article 6.*) Les impôts furent abolis, le vice puni et la vertu récompensée. Son règne fut appelé *l'Âge d'or*. Ce grand homme se préparait à marcher contre Genséric, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime et à l'affection des deux empires d'Orient et d'Occident, en 457, à l'âge de 69 ans, et après un règne de six années, pendant lesquelles il s'était acquis la réputation d'un prince laborieux et d'un génie facile.

MARCILE (Théodore), *Marsilius*, naquit l'an 1548 à Arnheim dans la Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il vint à Toulouse où il enseigna d'abord les humanités; puis à Paris, où il fut fait professeur royal d'éloquence au collège des Grassins, et ensuite au Plessis. Il devint plus tard lecteur royal pour la classe des belles-lettres, et mourut à Paris en 1617. On a de lui : *Historia strenarum*, Paris, 1596, in-8; *Lusus de NEMINE*, avec *Passeratii NIHL*, *Guillimanni ALIQUID*, Paris, 1597, et Fribourg, 1611, in-8; des *Notes* et des *Remarques* savantes sur les *Satires* de Perse, sur Horace, sur Martial, Catulle, Suétone, Aulu-Gelle, sur les *Lois* des 12 Tables, in-8, et sur les *Institutes* de Justinien; des *Dissertations*; des *Harangues*; des *Poésies*; des *Hymnes*, et d'autres ouvrages en latin, savants, pleins de goût et d'un style agréable. Il était si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du collège de Plessis, où il enseignait. Il aimait tendrement les pauvres, et ne refusait jamais de donner l'aumône. Pierre Valens a fait un *Eloge historique* de Marcile. L'abbé Goujet a publié la liste de ses ouvrages dans l'*Histoire* du collège de France, tom. 2, pag. 382 et suivantes de l'édition in-42.

MARCILE. *Voy. MARSILE.*

* MARCILLAC (Pierre-Louis-Auguste de CRUSY, marquis de), né le 9 février 1769, à Vauban (Bourgogne), d'une famille ancienne, obtint en sortant de l'école militaire une lieutenance dans le régiment de Picardie-cavalerie, dont il était colonel lorsqu'il émigra. Il fit, en qualité d'aide-de-camp de M. de Laqueuille, la campagne de 1792, puis celle de 1793, à l'armée de Cobourg, qu'il quitta après la prise de Valenciennes, et fut chargé par les princes français de missions importantes. Il servit quelque temps en Espagne sous les ordres du marquis de Saint-Simon, et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Il était sous-préfet de Villefranche (Aveyron) en 1812. En 1814, il se prononça fortement en faveur des Bourbons, et fut, après les cent-jours, nommé par le duc d'Angoulême, préfet de l'Aveyron; mais cette nomination ne fut point confirmée par le roi. Il vint alors à Paris, où il obtint la présidence du premier conseil de guerre. Il écrivit dans la *Quotidienne* contre le gouvernement des cortès, et lorsque la France envoya une armée en Espagne, il obtint le grade de colonel d'état-major du maréchal Moncey. Marcillac est mort le 23 décembre

1824, à Paris. On a de lui : *Voyage en Espagne*, 1803, in-8; *Aperçu sur la Biscaie, les Asturies et la Galice, et Précis de la défense des frontières de Guipuscoa et de la Navarre*, 1806, in-8; *Histoire de la guerre contre la France et l'Espagne pendant les années de la révolution française*, 1793, 1794, et partie de 1795, Paris, 1808, in-8; *Histoire de la guerre d'Espagne*, en 1823; *Campagne de Catalogne*, Paris, 1824, in-8; *Souvenirs de l'émigration à l'usage de l'époque actuelle*, Paris, 1825, in-8. ouvrage posthume.

MARCION, hérésiarque, né dans le II^e siècle à Syrope (ville du Pont), dont son père était évêque, s'attacha d'abord à la philosophie stoïcienne. Ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'Eglise par son père. Le désespoir l'obligea de quitter sa patrie, et de se rendre, en 143, à Rome, où il prit l'hérétique Cerdon pour son maître. Cet enthousiaste l'initia dans la doctrine des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, auteurs du bien et du mal, et parlant entre eux l'empire de l'univers. Pour mieux soutenir ce faux dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie et à l'art des sophismes. Le fanatique élève de Cerdon ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il attaqua l'ancien Testament par de mauvaises chicanes; on en jugera par l'objection suivante : Dieu, dans la Genèse, dit à Adam, après le péché : *Adam, où êtes-vous ?* « Pourquoi cette demande ? » observe gravement Marcion : « Dieu ? ignorait donc où était Adam ? » Une autre subtilité lui paraissait un argument, tout comme aux philosophes du siècle qui vient de s'écouler, qui ne rougissent pas de faire des objections plus puériles encore : Voltaire s'est surtout distingué en ce genre. Marcion n'admettait de résurrection que pour ceux qui suivraient sa doctrine. Ce corrupteur de vierges condamnait le mariage, ne recevait que ceux qui faisaient profession de continence. La chair était, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe; et Jésus-Christ n'avait paru sur la terre qu'avec un corps fantastique. Il assurait que le Messie, descendu aux enfers, avait délivré Caïn, les Sodomites et tous les autres impies, ennemis du Dieu créateur, mais qu'il y avait laissé les patriarches, les prophètes et les justes qui étaient ses adorateurs fidèles. Quelques anciens ont prétendu qu'il avait admis trois principes : un bon, père de J.-C.; un méchant, qui était le Diable; un troisième, entre l'un et l'autre, qui était le créateur du monde. On assure qu'il admettait aussi la métempsychose et l'éternité de la matière. Cette hérésie, partagée en plusieurs sectes particulières, se répandit à Rome, en Egypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse et l'île de Chypre. Les marcionites s'abstenaient de la chair, n'usaient que d'eau, même dans les sacrifices, et faisaient des jeûnes fréquents. Les disciples de Marcion avaient un grand mépris et une grande aversion pour le Dieu créateur. Théodoret avait connu un marcionite, âgé de 90 ans, qui était pénétré de la plus vive douleur toutes les fois que le besoin de se nourrir l'obligeait à user des productions du Dieu créateur. « Comble d'absurdité, dit un auteur, et » dont on ne croirait pas l'esprit humain capable,

» s'il n'en existait tant d'autres exemples : punition » éclatante de l'envie de dogmatiser contre la foi » de l'Eglise, et qui devrait suffire pour ôter toute » croyance aux novateurs. » On a vu courir ces fanatiques à la mort comme à une félicité assurée; mais l'on voit assez la grande différence qu'il faut faire entre le délire de quelques forcenés, et le courage calme et réfléchi avec lequel des millions de chrétiens, des sages, des philosophes, des magistrats, des témoins oculaires, instruits et convaincus des faits par leurs yeux et leurs sens, ont souffert la mort dans toutes les plages de la terre. Tertulien dit, *De Præscript.* ch. 3^e, que Marcion se repentit, et qu'on lui promit à Rome de le recevoir dans l'Eglise, à condition qu'il s'efforcerait de détromper ceux qu'il avait pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on lui avait prescrit. Quelques auteurs pensent que cela convient plutôt à Cerdon qu'à Marcion. On dit que Marcion avait fait un livre intitulé *les Antithèses*, dans lequel il prétendait montrer plusieurs contrariétés entre l'ancien et le nouveau Testament. C'est lui qui, rencontrant saint Polycarpe à Rome, et lui demandant : *Noscis nos ?* reçut pour réponse, *Nosco primogenitum Satanae*. Leffler, J.-E.-C. Schmidt, et autres théologiens allemands, ont écrit de nos jours des Dissertations particulières sur les falsifications du nouveau Testament attribuées à Marcion. (*Voy. aussi Schelling, De Marcione epistolarum Pauli emendatore.*)

MARCIUS (Caius), consul romain, vainqueur des Privernates, des Toscans et des Falisques, fut le premier des plébéiens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 354 avant Jésus-Christ.

MARCK (de la), ancienne maison originaire de Westphalie. — MARCK (Evrard de la), nommé par quelques auteurs le cardinal de Bouillon, était d'une maison illustre et fertile en grands hommes. Eln évêque de Liège en 1505, son premier soin fut de méditer sur les importantes obligations de son nouvel état. Il se prépara à recevoir la prêtrise et à être sacré évêque, par une retraite de six semaines dans la Chartreuse de Liège. Monté sur le siège épiscopal, il s'appliqua à réparer les maux que les guerres avaient faits dans la province qu'on venait de lui confier, et à la mettre en état d'une bonne défense, en fortifiant les villes et plusieurs châteaux. Il empêcha par des lois sévères que ses sujets ne prissent parti dans les guerres qui désolaient les pays voisins, fit fleurir la religion, et signala surtout son zèle à prémunir son diocèse contre les nouvelles erreurs qui commencèrent de son temps à infecter les nations voisines. Malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût extirpée; il employa à cet effet des gens zélés et éclairés; ceux qui refusèrent de se rendre à leurs instructions furent bannis, et les plus obstinés à répandre l'erreur furent punis du dernier supplice. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Evrard les abandonna, croyant, pour le bien de son état et pour celui de l'Allemagne, devoir s'attacher à Charles d'Autriche, roi d'Espagne, qui lui donna l'archevêché de Valence, et lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1524. Le cardinal Polus,

envoyé en Angleterre par Paul III, pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avait mis sa tête à prix, trouva un asile sûr auprès d'Evvard, qui le reçut avec les marques d'honneur et de distinction dues à son mérite et à sa dignité. Le pape l'en récompensa en le créant légat *a latere*. Il mourut le 13 février 1538. On voit dans la capitale, et dans tout le pays de Liège, un grand nombre de monuments de sa munificence. On admire surtout à Liège le vaste palais des évêques, et dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant, et qui est d'une belle exécution. Il enrichit d'un grand nombre de pièces rares et précieuses le trésor de son église, et fonda une procession mémorable, nommée la *Translation de saint Lambert*. Sleidan, disciple de Luther, a dit beaucoup de mal de ce prélat; on en sent facilement la raison: il avait consenti à recevoir du roi d'Espagne une abbaye des Pays-Bas en commende; mais les Belges s'opposèrent fortement à cette violation de leurs droits. On peut voir dans la *Brabantia* de Sanderus l'histoire de ce différend. Louis Doni d'Attichi a publié une *Vie* de ce prélat dans le tome deuxième de son histoire des cardinaux.

MARCK (Guillaume de la), baron de Lumain, d'abord trésorier de Liège, puis un des généraux des calvinistes dans les Pays-Bas, se signala moins par son courage que par un fanatisme sanguinaire qu'il fit considérer comme le des Adrets de la Belgique. Sa figure ressemblait assez à celle d'un sanglier, et son habitude de demeurer toujours dans la forêt des Ardennes, lui fit donner le nom de *Sanglier des Ardennes*. Il était d'une famille illustre de Westphalie. On ne peut se faire une idée des tourments qu'il faisait subir aux catholiques, surtout aux prêtres et aux religieux qui tombaient entre ses mains. C'est lui qui fit périr les célèbres martyrs de Gorcum par des supplices que les Bisiris n'auraient pas inventés (voy. PIECK), et qui exerça des tourments plus affreux envers le savant et pieux Musius. Dans sa jeunesse, il s'était rendu coupable de plusieurs violences à la cour de l'évêque de Liège, où il avait été élevé, et y tua Richard, garde-du-sceau de ce prélat. Chassé du palais, il se réfugia auprès de Louis XI auquel il promit de faire révolter Liège. Il tint parole, surprit l'évêque dans une embuscade et le tua d'un coup de hache. Nommé général des Liégeois, il ravagea le Brabant, et s'unit à René de Lorraine contre l'Autriche. L'archiduc Maximilien le battit, et ayant gagné Frédéric de Storn, ami de Guillaume, celui-ci le trahit et le livra à l'archiduc, qui le fit conduire à Maëstricht, où il fut décapité en 1485, à 40 ans.

MARCK (Robert de la), deuxième du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, frère du précédent, servit sous le roi Louis XII, et se trouva l'an 1513 à la bataille de Novare, avec deux de ses fils. On lui dit qu'ils sont restés blessés dans un fossé: il prend cent hommes d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquents d'un terrain entrecoupé, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, et les fait emporter. Gagné par les instances de son

frère, il passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas longtemps de se brouiller. Il se racommoda alors avec la France, et eut l'extravagance d'envoyer à l'empereur un cartel de défi. Robert de la Marck mourut en 1538. Brantôme lui a consacré un article dans les *Vies* des capitaines français, t. 1^{er}, édition de 1740.

MARCK (Robert de la), troisième du nom, connu d'abord sous le nom de seigneur de Fleuranges, puis duc de Bouillon et prince de Sedan, fils aîné du précédent, se distingua par sa valeur sous les règnes de Louis XII et de François 1^{er}, et fut surnommé *le jeune Aventureux*. Il se trouva avec son père à la bataille de Novare, et y reçut 46 blessures; il se trouva également aux batailles de Marignan et de Pavie en 1525. Fait prisonnier dans cette dernière, il fut conduit à l'Ecluse en Flandre; il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables arrivées en France, en Italie et en Allemagne, depuis l'an 1503, jusqu'en 1521*. Elle se trouve à la suite des *Mémoires* de Martin et Guillaume du Bellai-Langei, publiés par M. l'abbé Lambert, Paris, 1753, in-12, tome septième, avec des notes critique et historiques de l'éditeur. Le style en est simple, clair et naïf; mais la partialité pour la France est trop marquée. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jeté dans Péronne en 1536, il y fut assiégé par une armée d'Impériaux; il soutint quatre assauts, malgré le feu de 72 pièces de canon, et força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

MARCK (Robert de la), quatrième du nom, fils du précédent, dit *le duc et maréchal de Bouillon*, obtint le bâton l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz en 1552, et il fut fait lieutenant-général en Normandie. Les impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il se défendit tant qu'il put, et fut pris en capitulant. Il mourut, en 1556, de poison, à ce qu'il disait. Il se flattait que les Espagnols le craignaient assez pour s'être défait de lui; mais cette persuasion romanesque n'a point trouvé de croyance. — Son fils Henri-Robert de la Marck, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les protestants, dont il suivait les opinions en secret, et ne laissa qu'une fille morte en 1594. Elle avait épousé Henri de la Tour d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfants.

MARCK (Jean de), *Marchius*, ministre protestant, né à Sneek, dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur de théologie et de l'histoire ecclésiastique à Groningue, et passa en 1689, à Leyde, où on lui conféra les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: des *Dissertations* contre celle du père Crasset sur les *Sybilles*, Franeker, 1682, in-8; *Compendium theologiae*, Amsterdam, 1722, in-4; plusieurs écrits contre J. Braunius, son collègue, qui donnait dans le coccéanisme; des *Commentaires sur les prophètes Aggée, Zacharie et Malachie*, Amsterdam, 1701, 2 vol.; — sur l'*Apopocalypse*, Utrecht, 1699, 2 vol. Il a encore commenté

plusieurs autres livres de l'Ecriture sainte. *Exercitationes biblicæ*, en 8 vol., imprimés séparément et en différents lieux; *Exercitationes miscellaneæ*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur les hérésies tant anciennes que modernes : entre celles-ci, il compte celles des enthousiastes et des sociniens, se gardant bien, en bon protestant, d'oublier le *papisme*. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages philologiques en 2 vol. in-4, Groningue, 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck était versé dans la science de l'Ecriture sainte, des antiquités sacrées; mais ils prouvent aussi qu'il n'avait pas trop de jugement. Il se plaisait à les charger d'un vain étalage d'érudition; sa haine contre les catholiques lui sert souvent de raison. Son style est obscur et entortillé.

MARCK (la), célèbre botaniste. Voy. LAMARCK.

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (Jean de), seigneur de Montgoubert, vit le jour dans le Perche, vers 1540. Il n'est guère connu que par un traité moral et singulier assez bon pour son temps, et recherché encore par les bibliomanes. Il est intitulé : *De la bonté et de la mauvaistié des femmes*, un vol. in-16, Paris, 1586, édition revue et corrigée. Il avait déjà paru in-8, en 1564-66-71, et en 1575. On a encore de lui : *De l'heur et malheur du mariage*, 1564-71, in-8; *De la bonne et mauvaise langue*, Paris, 1573, in-8. Marconville vivait encore en 1574, mais on ignore l'époque de sa mort.

MARCOUL ou MARCULPHE (saint) *Marculphus*, né à Bayeux de parents nobles, devint un célèbre prédicateur. Il fonda, secondé par le roi Childebart, un monastère à Nanteuil, près de Coutances, et mourut saintement l'an 558. Il y a sous son nom une église célèbre à Corbeny, au diocèse de Laon, dépendante de Saint-Remi de Reims, où l'on conserve une partie de ses reliques. On réclame plus particulièrement son assistance contre le mal des écrouelles. C'est là que les rois de France vont faire eux-mêmes ou par un de leurs aumôniers une neuvaine après avoir été sacrés à Reims, en reconnaissance de la grâce qui leur a été communiquée de guérir les écrouelles par l'intercession de ce saint.

MARCULFE, moine français, que l'on prétend avoir vécu dans le vi^e siècle, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules* des actes les plus usités à l'époque où il vivait. Si ces formules sont dans un style barbare, ce n'est pas la faute de l'auteur; on ne parlait pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de l'histoire des rois de France de la première race, est divisé en 2 livres. Le 1^{er} contient les *Chartes* royales, et le 2^e les *Actes* des particuliers. Jérôme Bignon publia cette collection en 1613, in-8, avec des remarques pleines d'érudition. Elle fut imprimée en même temps dans le *codex legum antiquarum* de Lindenbrock, Francfort, 1613, in-fol. et dans la *Bibliothec. Patrum*. Baluze en donna une nouvelle édition dans le *Recueil des capitulaires*, 1677, 2 vol. in-fol. qui est la plus exacte et la plus complète.

* MARCUZZI (Sébastien), savant ecclésiastique, naquit à Trévise le 20 septembre 1725. Son père,

excellent organiste, était professeur de musique. Il suivit d'abord la même profession, puis étudia la théologie, le droit canon et civil, et devint habile dans toutes les branches des connaissances humaines. Après avoir pris, en 1755, à Padoue, le laurier doctoral en théologie, il retourna à Trévise, où pendant deux ans il donna des cours fréquentés par la jeune noblesse. Il alla ensuite à Cividà-del-Friuli, où il remplit les fonctions de chapelain et d'organiste de la collégiale. Rappelé à Trévise, il y occupa la chaire de droit de 1763 à 1770. A cette époque il fut mis à la tête d'une des principales paroisses, et chargé de la direction des jeunes ecclésiastiques; il mourut, universellement regretté, le 19 février 1790. On a de lui : *Dissertatio in Matth.* 21, 9, *Quicumque demiserit*, etc., in qua hic locus ex *Hebræorum antiquitatibus illustratur*, et *catholicæ sententiæ auctoritas prædicatur*, Trévise, 1752; *Dissertazione sopra i miracoli*, Trévise, 1761; *Riflessioni e pratiche per le differenti feste e tempi dell'anno, traduzione dal francese*, Castel-Franco, 1762; *Discorso sopra la passione del nostro Signore, con un breve ragionamento intorno all'eloquenza sacra*, Trévise, 1763; *Hieronymi Henr. Beltramini Miazzi, episcopi feltrensis, elogium*, Trévise, 1779; *Notizie intorno Beltramini Miazzi*, etc., *arricchite con note*, etc., Venise, 1780. Marcuzzi avait été le précepteur de ce prélat. On trouve dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, Modène, 1798, tom 43 p. 61, l'éloge de Marcuzzi, et la liste de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits.

MARCY (Balthasar), sculpteur de Cambrai, mort en 1674, âgé de 54 ans, était frère de Gaspard, aussi sculpteur, qui mourut en 1679, âgé de 56 ans. Ces deux savants artistes ont travaillé ensemble au *Bassin de Latone* à Versailles, où cette déesse et ses enfants sont représentés en marbre; et au beau groupe qui était dans une des niches de la grotte d'Apollon, à Versailles, d'où il a été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté et au goût exquis de ces deux frères. Les mêmes talents les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division et de jalousie.

MARD (saint). Voy. REMOND.

MARDOCHÉE, oncle ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuérus, roi de Perse. Ce prince avait un favori nommé Aman, devant qui il voulait que tout le monde fléchit le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse, qui, d'ailleurs, dans les temps où les hommes s'érigeaient en dieux et en recherchaient les honneurs, pouvait passer pour un rit d'idolâtrie : considération grave et plus que suffisante pour justifier le refus de Mardochée. Aman, irrité, obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un même jour. Il avait fait élever devant sa maison une potence de 50 coudées de haut pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine sa cousine de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignait, pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée,

et obligea ce ministre scélérat à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal et le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : *C'est ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer*. Aman fut pendu ensuite à ce gibet même qu'il avait destiné à Mardochée. (Voy. ESTHER, AMAN.) La plupart des critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'*Esther*, quoique quelques passages paraissent être d'une autre main, qui est probablement celle d'*Esther*. (Voy. ce dernier nom.) On lui attribue aussi un *Traité des rites et coutumes juifs* qui est entre les talmudiques; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un temps fort postérieur à Mardochée. Il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom.

MARDOCHÉE, rabbin, fils d'Eliezzer Comrino, juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le Pentateuque. Simon, qui parle de cet ouvrage, ne marque pas le temps où son auteur a vécu. Mardochée mourut en 1611, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son pays et de sa nation.

MARDONIUS, gendre de Darius, beau-frère de Xerxès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, prit la ville d'Athènes, et remporta divers autres avantages; mais la fortune l'abandonna à la bataille de Platée, où il perdit la victoire et la vie l'an 480 avant Jésus-Christ.

MARE (Guillaume de la), *Mara*, poète latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, fut successivement secrétaire de plusieurs chanceliers. Dégoûté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat. Ayant été nommé vers 1510 trésorier et chanoine de l'Eglise de Coutances, il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux poèmes qui traitent à peu près la même matière, l'un intitulé *Chimæra*, Paris, 1513, in-4; l'autre a pour titre *De tribus fugiendis, Venere, ventre, et pluma*, Paris, 1512, in-4.

MARE (Philibert de la), conseiller au parlement de Dijon, où il naquit en 1615, très-versé dans la littérature et dans l'histoire, écrivait en latin presque aussi bien que le président de Thou, sur lequel il s'était formé. Il mourut à Dijon en 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est *Commentarius de bello burgundico*. C'est l'histoire de la guerre de 1636, Dijon, 1641, in-4; elle fait partie de son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, 1689, in-4. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des pièces relatives à l'histoire de Bourgogne, qu'il se proposait de composer. Ce savant littérateur était en correspondance avec tous les hommes marquants de l'Europe. Il obtint le cordon de l'ordre Saint-Michel et une pension de Louis XIV, et travailla cinquante ans pour réunir tous les ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire de Bourgogne. Cette collection précieuse, vendue par son petit-fils aux libraires de Hollande, fut rachetée par l'abbé de Louvois aux frais du Régent, et se trouve à la bibliothèque royale de Paris. C'est le catalogue de cette collection qu'il a publiée sous le titre de *Historicorum Burgundiæ conspectus*. Il a donné aussi quelques *biographies*.

MARE (Nicolas de la), doyen des commissaires du Châtelet, naquit à Noisy-le-Grand près de Paris, en 1639; il fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le règne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime, et lui fit une pension de 2,000 livres. Pendant la disette de 1693, la Mare fut chargé des approvisionnements de la Champagne, dont il calma la révolte, et de Paris où il sut maintenir la tranquillité. La Mare mourut à Paris en 1723, âgé d'environ 84 ans. On a de lui un important ouvrage intitulé : *Traité de la police*, en 3 vol. in-fol., auxquels M. Leclerc du Brillet en a ajouté un 4^e. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas empêcher de reconnaître la profondeur des recherches. On y trouve dans un grand détail l'histoire de l'établissement de la police, les fonctions et les prérogatives de ses magistrats, toutes les lois et tous les règlements qui la concernent. Les deux premiers volumes doivent avoir des suppléments qui sont refondus dans la 2^e édition de 1722; le 3^e est toujours de 1719, et le 4^e de 1738. Fréminville en a donné un extrait sous le titre de *Traité de la police*, et Desessarts l'a refondu en partie dans son *Dictionnaire universel de police*; mais ces deux ouvrages ne peuvent pas remplacer celui de la Mare.

MARE (Paul-Marcel de). Voy. DELMARE.

MARÉCHAL d'ANVERS (1e). Voy. MESSIS.

MARÉCHAL de SALON (1e), (François Michel), est aussi célèbre dans l'histoire de Louis XIV que le *Masque-de-fer*. Voici comme le duc de Saint-Simon en parle dans ses Mémoires. « Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il » arriva tout droit à Versailles un maréchal de la » petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa » à Brissac, major des gardes du roi, à qui il voulait parler en particulier; il ne se rebuta point » des rebuffades qu'il reçut, et fit tant que le roi » en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait pas » ainsi à tout le monde. Le maréchal insista, dit » que s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si » secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il » verrait bien qu'il avait mission pour lui parler » et pour lui dire des choses importantes; qu'en » attendant, au moins il désirerait d'être interrogé, » et qu'il demandait à être renvoyé à un de ses ministres d'état. Là-dessus, le roi lui fit dire d'aller » trouver Barbésieux, à qui il avait donné ordre de » l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce » maréchal, qui ne faisait que d'arriver, et qui n'était jamais sorti de son pays, ni de son métier, » ne voulut point de Barbésieux, et répondit tout » de suite qu'il avait demandé à être renvoyé à un » ministre d'état; que Barbésieux ne l'était point » et qu'il ne parlerait qu'à un ministre. Sur cela, » le roi nomma Pomponne, et le maréchal, sans » faire difficulté ni de réponse, l'alla trouver. Ce » qu'on sut de l'histoire est fort court. Le voici. » Cet homme, revenant tard de dehors, se trouva » investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, » près de Salon. Une personne vêtue de blanc, et » par-dessus à la royale, belle, blonde, et fort éclatante, l'appela par son nom, et lui dit de la »

» bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, » lui confia qu'elle était la reine, qui avait été l'é- » pouse du roi; lui ordonna de l'aller trouver, et » de lui dire les choses qu'elle lui avait communi- » quées; que Dieu l'aiderait dans son voyage; et » qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que » le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait » être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de » tout ce qu'il avait à lui apprendre; que si d'a- » bord il ne pouvait parler au roi, il demandât à » parler à un de ses ministres d'état, et que sur- » tout il ne communiquât rien aux autres, quels » qu'ils fussent, et qu'il réservât certaines choses » pour le roi tout seul; qu'il parlât promptement, » et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardi- » ment et diligemment; et qu'il s'assurât qu'il serait » puni de mort s'il négligeait de s'acquitter de la » commission. Le maréchal promit tout, et aussi- » tôt la reine disparut, et il se trouva dans l'ob- » scurité auprès de son arbre. Il s'y coucha au » pied, ne sachant s'il rêvait ou était éveillé, et » s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une » illusion et une folie dont il ne se vanta à per- » sonne. A deux jours de là, passant au même » endroit, la même vision lui arriva encore, et les » mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus » des reproches de son doute et des menaces réi- » térées, et pour fin, d'aller dire à l'intendant de » Provence ce qu'il avait vu, et l'ordre qu'il avait » reçu d'aller à Versailles, et que sûrement il lui » fournirait de quoi faire son voyage. A cette fois, » le maréchal demeura convaincu; mais flottant » entre la crainte des menaces et les difficultés de » l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant » toujours le silence de ce qui était arrivé. Il de- » meura huit jours dans cette perplexité. Enfin, » comme résolu de ne point faire le voyage, et » repassant par le même endroit, il vit et entendit » encore des menaces si effrayantes, qu'il ne son- » gea plus qu'à partir. A deux jours de là, il alla » trouver à Aix l'intendant de Provence, qui, sans » balancer, l'exhorta à suivre son voyage, et lui » donna de quoi le faire dans une voiture publique. » On n'en a jamais su davantage. Il entretenait trois » fois M. de Pomponne, et fut, à chaque fois, plus de » deux heures avec lui. M. de Pomponne en rendit » compte au roi en particulier, qui voulut que Pom- » pone en parlât plus amplement au conseil d'état, » où monseigneur n'était point, et où il n'y avait que » les ministres, qui lors, outre lui, étaient le duc de » Beauvilliers, Pontchartrain et Torcy, et nul autre. » Ce conseil fut long; peut-être y parla-t-on aussi » d'autre chose après. Ce qui arriva ensuite fut que » le roi voulut entretenir le maréchal; il ne s'en » cacha point; il le vit dans ses cabinets, et le fit » monter par le petit degré qui est sur la cour de » marbre, par où il passait pour aller à la messe » ou se promener. Quelques jours après, il le vit » encore de même; et à chaque fois il resta plus » d'une heure avec lui, et prit garde que personne » ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la pre- » mière fois qu'il l'eut entretenu, comme il des- » cendait par ce petit escalier pour aller à la chasse, » M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur

» le pied d'une considération et d'une liberté à dire » au roi tout ce qui lui plaisait, se mit à parler de » ce maréchal avec mépris, et à dire le mauvais » proverbe, *que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble*. A ce mot, le roi s'arrêta, et se tour- » nant au maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait » presque jamais en marchant : *Si cela est*, lui » dit-il, *je ne suis pas noble; car je l'ai entretenu » longtemps : il m'a parlé de fort bon sens, et je vous assure qu'il est loin d'être fou*. Ces derniers mots » furent prononcés avec une gravité imposante qui » surprit fort l'assistance. Après le second entretien, » le roi convint que cet homme lui avait dit une » chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt » ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait ja- » mais dite à qui que ce fût; et il ajouta que c'était » un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint- » Germain (1), et dont il était sûr de n'avoir jamais » parlé. Il s'expliqua encore plusieurs fois très-favo- » rablement sur ce maréchal, qui était défrayé de » tout par ses ordres, qui fut renvoyé aux dépens du » roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dé- » pense, et qui fit écrire à l'intendant de Provence » de le protéger particulièrement, et d'avoir soin » que, sans le tirer de son état et de son métier, il » ne manquât de rien le reste de sa vie. Ce qu'il y » a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres » d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus. Leurs » amis les plus intimes les ont poussés et retournés » en tout sens et à plusieurs reprises, sans avoir » pu en arracher un mot : tous d'un même lan- » gage leur ont donné le change, se sont mis à rire » et à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle ni » enfoncer cette surface d'une ligne. Cela m'est » arrivé avec M. de Beauvilliers et M. de Pontchar- » train, et je sais par leurs plus intimes et leurs » plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davan- » tage, et pareillement de ceux de MM. de Pom- » pone et de Torcy. Ce maréchal, qui était un » homme d'environ 50 ans, qui avait une famille » bien fameée dans son pays, montra beaucoup de » bon sens dans sa simplicité, de désintéressement » et de modestie. Il trouvait toujours qu'on lui » donnait trop, ne parut d'aucune curiosité, et, dès » qu'il eut achevé de voir le roi et M. de Pom- » pone, il parut empressé de s'en retourner, et dit » que, content d'avoir accompli sa mission, il n'a- » vait plus rien à faire que de s'en retourner chez » lui. Ceux qui en avaient soin firent tout ce qu'ils » purent pour en tirer quelque chose; il ne ré- » pondait rien, ou disait : *Il m'est défendu de » parler, et coupait court, sans se laisser émouvoir » en rien de ce qu'il était auparavant; ne parlait » ni de Paris, ni de la cour, répondait deux mots » à ceux qui l'interrogeaient, et montrait qu'il » n'aimait pas à être questionné; et sur ce qu'il » avait été faire, pas un mot que ce que je viens » de rapporter; surtout nulle vanterie. Il ne se » laissait pas entamer sur les audiances qu'il avait » obtenues, et se contentait de se louer du roi qu'il » avait vu; mais en deux mots, sans laisser en-*

(1) Dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, il est dit que c'était dans la forêt de Fontainebleau; et le spectre y est nommé une *figure indéfinissable*.

» tendre s'il l'avait vu en habits royaux, ou d'une
 » autre manière, et ne voulant jamais s'expliquer
 » sur M. de Pomponne; et quand on lui en parlait,
 » il répondait qu'il avait vu un ministre, sans s'ex-
 » pliquer comment, ni combien de fois; qu'il ne
 » le connaissait pas; puis il se taisait, sans qu'on
 » pût lui en faire dire davantage. Il reprit son mé-
 » tier, et a vécu depuis à son ordinaire. C'est ce
 » que les premiers de la Provence en ont rapporté,
 » et ce que m'en a dit l'archevêque d'Arles, qui
 » passait quelque temps tous les ans à Salon, qui
 » est la maison de campagne de l'archevêque. Il
 » n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner
 » le monde; on raisonna donc beaucoup sans avoir
 » pu rien trouver, ou qu'aucune suite de ce singu-
 » lier voyage ait pu satisfaire les fureteurs. » Après
 » avoir rapporté tous les détails de cette histoire sin-
 » gulière avec toute la naïveté de la bonne foi, le
 » duc de Saint-Simon eût pu se dispenser de rap-
 » porter ailleurs le propos d'un imbécile, qui dit que
 » ce n'était qu'une intrigue de madame de Mainte-
 » non; puisqu'il assure là même que le maréchal ne
 » la nomma jamais et ne la vit pas, et que cette in-
 » trigue eût été sans but et sans résultat. — Il y a du
 » reste dans sa relation quelques légères différences
 » d'avec celle que donne de la même aventure l'au-
 » teur de la *Vie du Dauphin, duc de Bourgogne*; mais
 » elles se réunissent pour le fond. On lit dans ce
 » dernier ouvrage quelques anecdotes qui paraissent
 » avoir du rapport à l'histoire de ce maréchal, qui
 » seule semble pouvoir les expliquer. Telle est la
 » suivante : « Louis XIV avait assez de confiance dans
 » la sagesse et la discrétion du Dauphin pour s'ou-
 » vrir à lui sur certaines affaires les plus secrètes,
 » qui ne se traitent pas même dans le conseil. Le
 » roi, dit ce prince, peu de jours après la mort de
 » monseigneur, me donna sous la foi du secret la
 » plus grande marque de confiance qu'un père puisse
 » donner à son fils, et qui ne sortira jamais de ma
 » mémoire. Je lui fis, sur ce qu'il me disait, une
 » question ultérieure, touchant laquelle il ne jugea
 » pas à propos de me satisfaire; et il me dit, avec une
 » démonstration de tendresse qui me toucha jusqu'aux
 » larmes : JE VOUS EN AI DIT ASSEZ, MON FILS, POUR
 » VOTRE INSTRUCTION, JE DOIS GARDER LE RESTE POUR
 » LA MIENNE..... Qui ne craindra vos jugements, ô
 » mon Dieu ! » Ce n'est encore qu'à cela qu'on peut
 » rapporter ce que dit Louis XIV, en l'année 1700,
 » après avoir consenti à assurer à son petit-fils la
 » couronne d'Espagne, savoir : « qu'il ne met sa con-
 » fiance ni dans sa force, ni dans sa nombreuse
 » postérité, et que les jugements de Dieu étant im-
 » pénétrables, il envisage comme une chose possible
 » un triste avenir, qu'il prie le ciel d'éloigner. »
 » Dans les *Mémoires du maréchal de Villars*, il y a un
 » passage qui semble avoir rapport au même événe-
 » ment. « L'année 1712 commença sous les auspices
 » les plus fâcheux. Le père, la mère, un enfant,
 » enlevés en huit jours, et enfermés dans le même
 » cercueil. Le duc d'Anjou, qui est actuellement
 » notre roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit
 » moins de remèdes qu'aux autres. Le roi supporta
 » ces malheurs avec un courage héroïque, donnant
 » lui-même les ordres, et réglant le cérémonial

» qui, dans les cours, et surtout en France, est une
 » affaire d'état; mais la première fois que j'eus
 » l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux
 » événements, la fermeté du monarque fit place à
 » la sensibilité de l'homme. Il laissa échapper des
 » larmes, et me dit d'un ton pénétré qui m'atten-
 » drit : Vous voyez mon état, M. le maréchal; il y a
 » peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on
 » perde dans la même semaine son petit-fils, sa pe-
 » tite-belle-fille et leur fils, tous de très-grande es-
 » pérance, et très-tendrement aimés. Dieu me punit;
 » je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre
 » monde (1). »

* MARECHAL (Pierre-Sylvain), né à Paris, le
 13 août 1730, suivit d'abord la carrière du barreau;
 mais désespérant d'y réussir, s'adonna à la littéra-
 ture, et débuta dans le genre pastoral par quelques
 pièces qu'il publia sous le nom de *Berger-Sylvain*.
 Ces essais lui procurèrent la place de sous-biblio-
 thécaire au collège Mazarin, qu'il perdit en 1784 pour
 avoir affiché des principes irréligieux dans un opus-
 cule qu'il intitula, *Livre échappé au Déluge*. Cette juste
 punition, loin de le rendre plus circonspect, ne fit
 qu'enflammer sa haine contre toutes les religions, et
 surtout contre celle de son pays, qu'il manifesta dans
 de nouvelles brochures. Son *Almanach des honnêtes
 gens*, 1788, où les saints sont remplacés par de pré-
 tendus sages et dans lequel, par des rapprochements
 sacrilèges, il a mis Jésus-Christ entre Ninon et Spi-
 nosa, fut condamné au feu, et l'auteur envoyé à Saint-
 Lazare, où il subit un emprisonnement de quatre
 mois. La révolution devait trouver en lui un chaud
 partisan. Il fut l'ami de Chaumette; et, après l'avoir
 aidé à élever des autels à la *Raison*, il composa les
 Hymnes de ce nouveau culte. Sur la fin de ses jours,
 il se vit méprisé et se retira à Montrouge, où il
 mourut, le 18 janvier 1803, âgé de 53 ans. Ce *Berger-Sylvain*
 avait une taille, un maintien, une figure
 qui étaient loin de justifier le nom qu'il s'était
 donné. Tout en lui inspirait le mépris et semblait
 n'avoir été fait que pour s'allier à ses honteuses pro-
 ductions. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous
 citerons : *Bergeries*, Paris, 1770, in-12; *L'Age d'or*,
 recueil de contes pastoraux, ibid., 1782, in-18; *Frag-*

(1) Ces paroles de Louis XIV peuvent sans doute n'être que l'ex-
 pression de la résignation chrétienne, sans supposer aucune pré-
 paration ni avertissement préalable; mais peut-être en jugera-
 t-on autrement par l'ensemble de cette histoire, et surtout en
 combinant ces paroles avec les réflexions suivantes de l'auteur de
 la *Vie du Dauphin*. « On ne connaissait plus d'autres sujets d'en-
 tretiens, et chacun se perdait dans ses conjectures. Du choc de
 mille opinions bizarres résulta l'opinion qui prit depuis faveur
 et qui s'accrédita parmi le peuple : que Michel était venu an-
 noncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu aurait
 égard à la pénitence qu'il faisait alors, mais qu'en expiation du
 scandale qu'il avait donné à ses peuples, dans les jours de sa
 jeunesse, il verrait sa puissance aussi abaissée qu'elle était alors
 élevée; que la guerre et la famine désoleraient ses états, et qu'il
 assisterait lui-même aux funérailles de sa nombreuse postérité,
 dont à peine il échapperait un faible rejeton. — Ce que nous
 avons de plus certain à cet égard, c'est qu'il est peu d'exemple,
 s'il en est, dans l'antiquité, qu'un prince, après un cours de
 prospérités aussi flatteuses que l'avaient été celles de Louis le
 Grand, eût reçu, avec autant de résignation et de constance que
 ce monarque, la dure leçon de l'adversité. Les guerres malheu-
 reuses, les horreurs de la famine, la mort de ses enfants, rien ne
 l'ébranla, rien même ne parut l'étonner. » (Note de la 7^e di-
 vision.)

théoris d'un poème moral sur Dieu, Paris, 1781, in-8, réimprimés sous ce titre : *Le Lucrèce français*. Ce poème est immoral et irréligieux; *Recueil de poètes moralistes français*, 1784, 2 vol. in-18; *Costumes civils actuels de tous les peuples connus, avec une notice historique*, 1788, 4 vol. pet. in-4 (voy. GRASSET DE ST.-SAUVEUR); *Voyages de Pythagore*, 1799, 6 vol. in-8. On y voit quelques traces d'érudition; mais il fallait être aveuglé par l'esprit de parti, pour oser le comparer à l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélemy; *Dictionnaire des athées*, Paris, 1800, in-8. Lalande y a ajouté un double supplément de cent vingt pages, digne sous tous les rapports d'en faire partie. Ce triste ouvrage, où l'auteur a mis le sceau de son impiété, est tombé dans l'oubli; *Histoire universelle en style lapidaire*, Paris, 1800, gr. in-8, imprimée en lettres capitales. Cet écrit ne vaut pas mieux que le précédent; on y trouve tous les principes irréligieux de l'auteur. Maréchal a fourni des articles aux *Révolutions de Paris* publiées par Prudhomme.

MARÉCHAL (Milord). Voy. KEITH.

* MARÉCHAL (Ambroise), archevêque de Baltimore, né en 1769 à Ingré près d'Orléans, fut ordonné prêtre par dispense d'âge et envoyé en 1792 aux États-Unis. Placé dans une mission pour s'y former à l'usage de la langue anglaise, on l'employa ensuite, soit dans le séminaire, soit dans le collège de Georges-Town, avant que les jésuites en eussent pris la direction. Lors du concordat de 1801, rappelé en France, il fut successivement professeur dans les séminaires de Saint-Flour, d'Aix et de Lyon, et rédigea une *Dissertation sur la dévolution au Sacré-Cœur*. De retour en Amérique on lui offrit le siège vacant de New-York; mais il refusa cet honneur; peu de temps avant la mort de M. Léonard-Néal, archevêque de Baltimore, il fut nommé son coadjuteur (22 juillet 1817), avec le titre de Stauropolis. Sa conduite prudente et sage le fit chérir de ses diocésains, et il parvint à terminer la nouvelle cathédrale de Baltimore. Revenu en Europe en 1822 pour les besoins de son diocèse, il se hâta de retourner en Amérique, rétablissant la paix dans plusieurs localités; continua de marquer son épiscopat par de nombreux bienfaits, et mourut le 29 janvier 1828. La *Gazette de Baltimore* lui a consacré un article nécrologique. On peut consulter sur ce digne prélat, l'*Ami de la Religion*, n° 1574, du 9 septembre 1829, tom. 61.

MARES. Voy. DESMARES.

* MARESCOT (Armand-Samuel, marquis de), inspecteur général du génie, pair de France, etc., né à Tours le 1^{er} mars 1768, descendait de l'ancienne famille italienne des Marescotti, dont une branche vint s'établir en France vers la fin du treizième siècle, et y fut honorablement employée dans la chancellerie et dans les armées. Après avoir fait ses études à la Flèche, puis à l'école militaire de Paris, il fut admis en 1776 dans le génie. Il était capitaine, lorsqu'en 1792 il reçut l'ordre d'accompagner à Tournai, le général Théobald Dillon, dont il faillit partager le sort. Chargé de mettre en état de défense une partie des frontières du nord, il s'adjoignit quatre officiers de la garde nationale,

et c'est ainsi que commença l'institution des adjoints du génie, dont on reconnut depuis l'utilité. Il prit part à la défense de Lille, assiégée par les Autrichiens, et, de concert avec Dejean, dirigea l'attaque de la citadelle d'Anvers, qui capitula (29 nov. 1792). Le club de Lille l'ayant dénoncé, il fut envoyé à Toulon, où il organisa ce corps de travailleurs qui, devenu célèbre sous le nom de bataillon de sapeurs, a reçu enfin celui de régiment du génie. Rappelé, en 1794, dans le nord, il continua de rendre d'importants services, et fut fait maréchal de brigade le 1^{er} septembre. Malgré sa présence non interrompue aux armées, son nom fut inscrit sur la liste des émigrés, au moment même où il venait d'être élevé au grade de général de division; mais Carnot l'en fit rayer. Après avoir fait lever le blocus de Landau, il fut, en 1795, nommé commandant du génie à l'armée des Pyrénées occidentales. Dans les années 1797 et 1798, il fut employé successivement aux armées de Rhin-et-Moselle, d'Allemagne, du Danube et du Rhin, et nommé par Bonaparte membre d'une commission chargée des préparatifs de l'expédition contre l'Angleterre. Il servit sous Masséna, dans la campagne d'Helvétie, et, après avoir fait partie du comité militaire établi près du Directoire, fut chargé de la défense de Mayence. Après le 18 brumaire, nommé inspecteur-général du génie, il accompagna le premier consul dans la nouvelle expédition d'Italie, et ce fut sur son rapport que s'effectua la descente du mont Saint-Bernard, que les Autrichiens regardaient comme chimérique. Revenu à Paris, après la victoire de Marengo, il donna ses soins à l'organisation du corps du génie, inspecta, les deux années suivantes, les côtes, de Rochefort à l'île de Walcheren, puis fut nommé commandant général du génie dans les divers camps formés pour l'expédition contre l'Angleterre. Fait, en 1801, grand-officier de la légion d'honneur, puis élu candidat au sénat conservateur, il fut créé grand-aigle, le 2 février 1805, et fit, avec l'empereur, la campagne que termina la bataille d'Austerlitz. Au mois de mars 1808, il reçut, avec le titre de comte, l'inspection de toutes les places au delà des Pyrénées. Chargé de reconnaître Gibraltar et Cadix, il se vit obligé, pour échapper aux insurgés, de rejoindre le général Dupont (voy. ce nom, n^o 321). Marescot, ayant signé comme témoin la capitulation d'Andujar, fut, à son retour en France, privé de ses dignités et de ses traitements, et s'il ne fut pas mis en jugement, c'est que, comme grand-officier de l'empire, il ne pouvait être jugé que par une haute cour. Au bout de trois ans de détention, il fut mis en surveillance à Tours, où il resta jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Réintégré, le 8 avril 1814, dans l'emploi de premier inspecteur général du génie, puis nommé commissaire du roi dans la 20^e division, quoiqu'il eût accepté dans les cent-jours la place d'inspecteur des Vosges. Il fut créé pair en 1819; dès-lors il vécut dans la retraite et mourut à Vendôme le 23 septembre 1832. On a de lui : *Relation des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792*, Paris, 1806, in-8; *Mémoire sur l'emploi des bouches à feu*

pour lancer les grenades en grande quantité (collection de l'institut 1799), il en était correspondant depuis la création ; *Mémoire sur la fortification souterraine*, (tome 4 du *Journal de l'Ecole polytechnique*). Un grand nombre de relations, de mémoires, de notes, etc., dans les dépôts de la guerre et du génie.

MARETS, voy. BASSANO.

MARETS, ou plutôt de MARC (Josse des), jésuite, natif d'Anvers, se rendit habile dans la littérature grecque, et dans la littérature latine, qu'il professa pendant plusieurs années. Il avait composé un *Onomasticon*, qui n'a pas vu le jour ; il a donné une *Edition* d'Horace, avec des notes, qui sont courtes, savantes et judicieuses, Cologne, 1648. Il y a à la fin une table méthodique des termes et des phrases d'Horace. Ce jésuite mourut le 13 décembre 1657, à 48 ans.

MARETS (Roland des), né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau ; il le quitta pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste et un excellent critique. Il avait été disciple du P. Petau, et il conférait souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de lettres latines, écrites avec assez de pureté, et remplies de remarques de grammaire et de belles-lettres, très-sensées ; elles sont intitulées : *Rolandi Maresii epistolarum philologicarum libri duo*. Ces lettres, qu'il faisait dans le cabinet, ne parurent qu'après sa mort, en 1653, in-8, puis en 1686.

MARETS de SAINT-SORLIN (Jean des), frère du précédent, né à Paris en 1593, fut un des premiers membres de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidait dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et secrétaire général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, âgé de 81 ans, chez le duc de Richelieu, dont il était l'intendant. Les derniers jours de des Marets tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre et mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié : plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue les *Visionnaires*, et *Mirame* ; cette dernière pièce fut composée pour l'ouverture du théâtre, que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir dans son palais. *Aspasie* fut son premier essai. On a imprimé le *Théâtre* de des Marets ; les *Psaumes de David paraphrasés* ; le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode ; l'*Office de la Vierge mis en vers* ; les *Vertus chrétiennes*, poème en huit chants ; les 4 livres de l'*Imitation de J.-C.*, 1634, in-12, très mal traduits en vers français ; *Clovis*, ou *La France chrétienne*, en 26 livres, Elzévir, 1637, in-12, poème sans génie, sur un sujet qui devait l'exciter ; la *Conquête de la Franche-Comté* ; le *Triomphe de la grâce* ; c'est plutôt le triomphe de l'ennui ; *Esther* ; *Amours de Protée et de Philis*, poèmes héroïques, etc. Des Marets a publié en prose : les *Délices de l'esprit*, ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il fallait mettre dans l'errata : *Délices, lisez Délirés*. Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre ; mais il s'en acquitte comme Jurieu, Newton et Rondel s'en acquittèrent depuis ; *Avis du Saint-*

Esprit au roi. De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, et une armée de 144,000 hommes, qui, sous sa conduite, rétabliraient la vraie religion. Des *Romans*, entre autres *Ariane*, production obscène et maussade, en 3 vol. in-8 ; une espèce de *Dissertation* sur les *poètes grecs, latins et français*, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote et d'Horace sur l'art poétique ; *La vérité des fables*, 1648, 2 vol. in-8 ; quelques *Ecrits* contre les satires de Boileau et contre les disciples de Jansénius. Ses vers sont lâches, trainants, incorrects ; sa prose est semée d'expressions ampoulées et extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies. Ce fut tandis qu'il travaillait à son *Clovis*, qu'il s'imagina que Dieu lui-même l'avait aidé à terminer cet ouvrage, et qu'il le réservait à de grandes choses. Il s'adonna depuis à une dévotion mal entendue, et composa, pour les femmes surtout, des livres de piété. Il jouit constamment de la protection de la famille de Richelieu.

MARETS (Samuel des), né à Oisemond, en Picardie, l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur et à Genève. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc et à Groningue, où il mourut en 1673, à 74 ans. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir ; mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à peu près à des matières de controverse ; et si l'on retranchait de ce qu'il a publié en ce genre les personnalités, les injures, les hors-d'œuvre, les sottises, telles que les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, etc., le recueil en resterait peu considérable. G. Burman dit, en parlant de des Marets : *Virulentissimi ingenii homo nullis fere theologis suo tempore viventibus pepercit*. (Traject. erud. 284.) Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des protestants, qui estiment cependant son *Collegium theologicum*, Groningue, 1673, in-4. C'est à lui et à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible française, imprimée en grand papier, Elzévir, 1669, in-folio, sous ce titre : *La sainte Bible française, édition nouvelle sur la Version de Genève, avec les notes de la Bible flamande, celles de Jean Diodati et autres, etc.*, par les soins de Samuel et Henri des Marets, père et fils, Amsterdam, Elzévir, 1669, 3 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon : « Des Marets cite les endroits qu'il n'est pas besoin de citer, et où il n'y a d'ordinaire aucune difficulté. S'il rapporte quelque chose qu'il ait pris des bons auteurs, il le gâte entièrement par ce qu'il y mêle. De plus, son langage est un galimatias perpétuel..... Dans les notes qu'il a prises des autres, il choisit ordinairement celles qui favorisent le plus ses préjugés, sans examiner si elles sont vraies... En un mot, tout ce grand ouvrage de remarques sur la version de Genève, a été entièrement gâté par les additions peu judicieuses de des Marets qui les a recueillies, outre qu'il n'a pas eu assez de capacité pour

» en faire un bon choix. » (*Hist. crit. du V. T.* pag. 359.) On a encore de ce théologien un *Catéchisme latin sur la grâce*, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, janséniste fameux, avait publié l'année d'après. Dans ce catéchisme, des Marets soutient que les jansénistes sont unis de sentiments avec les calvinistes, sur la grâce.

MARETS. Voy. DESMARETS, MAILLEBOIS et REGNIER.

MARGARITONE ou MARGARITON, habile peintre et sculpteur, naquit à Arezzo, en 1212, et florissait sous le pape Urbain IV, dont il était estimé. Il mourut dans sa patrie en 1289, à 77 ans. Margaritone, quoique déjà fort vieux, était contemporain de Cimabué et de Giotto. Il construisit dans sa patrie une cathédrale d'après les dessins de Lapo.

MARGON (Guillaume PLANTAVIT de la Pause de), né dans le diocèse de Béziers vers la fin du dix-septième siècle, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Il débuta en 1715 par une brochure intitulée : *Le Jansénisme démasqué*, qui cependant fut très-maltraitée par le P. de Tournemine dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé de Margon, d'autant plus sensible à la critique de ses ouvrages, qu'il l'exerçait avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs lettres contre le journaliste et contre ses confrères. De nouvelles satires contre des personnes accréditées suivirent ces premières productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux îles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If, lorsque ces îles furent prises par les Autrichiens, en 1746. La liberté lui fut rendue à condition qu'il se retirerait dans une maison religieuse : il choisit un monastère de bernardins, où il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec chaleur : les *Mémoires de Villars*, 3 vol. in-12 ; les *Mémoires de Berwick*, 2 vol. in-12. Il en a paru de meilleurs, à tous égards, en 1778, et qui paraissent effectivement avoir été écrits par le maréchal lui-même, comme le titre l'annonce : ceux de *Tourville*, 3 vol. in-12 ; *Lettres de Fitz Moritz* ; une brochure contre l'académie française, intitulée : *Première séance des états calotins* ; plusieurs *Brevets de la calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux satires publiées sous ce nom. Quelques *Pièces de poésie* manuscrites, qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGUERIN de la BIGNE. Voy. BIGNE.

MARGUERITE (sainte), vierge célèbre, que les Grecs appellent *Marine*, reçut la couronne du martyre, à ce qu'on croit, à Antioche de Pisidie, vers 275. Ses *Actes* n'ont pas d'authenticité ; aussi l'Eglise n'en a voulu rien insérer dans le bréviaire romain. Elle est nommée dans les Litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordo romain, ainsi que dans les plus anciens calendriers des Grecs. Ce fut dans le XI^e siècle, durant les croisades, que son culte passa d'Orient en Occident ; il y devint bientôt célèbre. Sa fête a lieu le 20 de juillet. Vida a fait deux *Hymnes* en l'honneur de cette sainte.

MARGUERITE (sainte), reine d'Ecosse, née en Hongrie l'an 1046, était petite-nièce du roi saint Edouard le Confesseur, et sœur d'Edgar, qui devait

succéder au saint roi. Guillaume le Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils abordèrent en Ecosse, et furent accueillis par Malcolm III, qui s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il en avait éprouvé un semblable, et soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus, qui touchèrent tellement Malcolm, qu'il lui demanda sa main. La princesse fut mariée et couronnée reine l'an 1070. Unie à Malcolm, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur ce prince, que pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des Ecosseis, et pour inspirer à son mari ses sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Dieu bénit ce mariage en leur donnant des enfants qui ne dégénérèrent pas de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. Edgar, Alexandre et David, leurs fils, illustrèrent successivement le trône d'Ecosse par leurs vertus et leur piété. Mathilde, leur fille, épousa Henri I^{er}, roi d'Angleterre. (Voy. MATHILDE, reine d'Angleterre.) Ce qui distingua surtout ce couple heureux, fut leur tendresse pour les pauvres et les infortunés. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, et fonda les évêchés de Murray et de Cathneff, réforma sa maison et porta des lois somptuaires. Marguerite eut la douleur de perdre son mari, tué au siège du château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ne survécut pas longtemps à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47^e année de son âge, et fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa Vie a été écrite par Thierry, moine de Durham, son confesseur, et par saint Aelred. L'Eglise célèbre sa fête le 10 juin. On lit le nom de Malcolm III dans plusieurs calendriers d'Ecosse.

MARGUERITE de CORTONE (sainte), née à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les désirs d'une nature corrompue ; mais la vue du cadavre d'un homme auquel elle s'était abandonnée, la changea en un instant : elle expia ses fautes par une rude et longue pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Cortone le 22 février 1297. Benoit XIII la canonisa en 1728. Sa Vie, écrite par son confesseur, a été publiée par Bollandus. On y voit des prédictions, dont quelques-unes paraissent relatives à ces derniers temps.

MARGUERITE de RAVENNE, ainsi nommée du lieu où elle fit sa résidence ordinaire, était née à Russi, petite ville entre Faenza et Ravenne. Elle perdit la vue n'ayant que trois mois, et l'on assure que dès sa plus tendre enfance elle s'accoutuma aux plus grandes austérités. Les maladies dont elle fut accablée pendant 14 ans, sa patience invincible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les âmes à J.-C., la rendirent l'objet de la vénération du public. On lui demanda des avis de tous côtés, et D. Séraphin de Fermo, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *de bon Jésus*, où toutes sortes de personnes entrèrent alors, et qui devint depuis une congrégation de clercs réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis,

et, à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux et celles qui étaient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien. Marguerite mourut le 23 janvier 1505, étant âgée de 63 ans. A la demande de Frédéric II, duc de Mantone, le pape Paul III fit informer, en 1537, des miracles qui se faisaient à son tombeau; mais on ne suivit pas cette affaire : et c'est prématurément que Ferrarius lui a donné le titre de *Bienheureuse*, et l'a placée dans le catalogue des saints d'Italie.

MARGUERITE-MARIE-ALACOQUE, née en 1645 à Leuthcourt en Bourgogne, montra dès son enfance beaucoup de piété et de vertu. Dès l'âge de dix ans, elle se dévota à la contemplation, et parut être favorisée de grâces extraordinaires. En 1671, elle entra au monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Paray-le-Monial en Charolais, fut admise au noviciat après trois mois d'épreuve, et fut dès lors un modèle de sagesse, de soumission et de patience. Elle mourut le 17 octobre 1690, après avoir servi à répandre la dévotion au CŒUR de JÉSUS; dévotion que les gens de parti ont décriée comme un fanatisme horrible, mais où les hommes sans passion n'ont rien vu que de simple et de raisonnable (1). L'évêque de Pistoie ayant déclamé contre cette dévotion dans une instruction générale, le pape Pie VI lui écrivit en ces termes : *Nimis profecto mirati sumus te in magistrum erectum esse, ut dissidia et studia partium jam providentiâ sanctæ Sedis composita prorsusque obsoleta iterum excitares. Sancta hæc Sedes modum jam turbis et quæstionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis ab omni certè superstitionis materialitate immunis revera spectet, ut in symbolica cordis imagine immensam charitatem, effusamque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.* Le père Galifet et M. Collet ont écrit un *Traité* sur cet objet. (Voy. GALIFET.) M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la *Vie* de cette religieuse; il y a joint quelques-uns de ses écrits. Il y a des choses et des idées singulières (2).

(1) L'abbé de Feller avait des idées fausses et singulières sur la dévotion au Sacré-Cœur. Pour s'en faire une idée, on peut consulter l'article Galifet, auquel nous n'avons rien voulu changer, nous proposant de faire sentir dans cette note la fausseté de la doctrine qu'il émet et qu'il soutient presque seul dans l'Eglise. D'abord il ne voit dans la dévotion au Sacré-Cœur qu'une dévotion purement symbolique, qui nous rappelle l'amour du Sauveur. Ce qui n'est pas exact, et ce qui, dit *sine addito*, est faux, comme le prouve la simple notion que donne l'Eglise de cette touchante dévotion. Ensuite il critique avec une amertume bien déplacée la dévotion au Cœur de Marie, qu'il prétend qu'on assimile à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et qu'il assure avoir été condamnée par Clément XIII, parce que ce pape, en instituant la fête du Sacré-Cœur, n'établit pas celle du Cœur de Marie. Deux erreurs qu'il n'est pas difficile de réfuter quand on connaît les sentiments de l'Eglise et des fidèles sur le Cœur sacré de Marie, qu'on n'a jamais confondu avec celui de son Fils, mais qu'on révere comme la plus vive image des perfections du divin Sauveur des hommes. On doit se défier des jugements que l'abbé de Feller a portés sur les ouvrages du père Eudes et du père Galifet, qui ont si bien écrit sur le Cœur de Marie. Voyez la sixième édition de l'*Excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1819. On y trouve une réfutation de l'abbé de Feller, tome 1, page 281. (Note de la 7^e édition.)

(2) L'éditeur du *Traité* sur le Sacré-Cœur, par le père Galifet, relève cette imputation de l'abbé de Feller contre les écrits d'une sainte fille. Voy. ARNELLE, sainte CATHERINE de Sienne.

MARGUERITE, reine de France, fille aînée de Raimond Bérenger III, comte de Provence, et prince de Catalogne, épousa saint Louis en 1234. Elle suivit ce prince en Egypte l'an 1248, et accoucha à Damiette, en 1250, d'un fils surnommé *Tristan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuses conjonctures. Trois jours auparavant, elle avait reçu la nouvelle que son époux avait été fait prisonnier; elle en fut si troublée, que, croyant voir à tout moment sa chambre pleine de Sarrasins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête, s'ils se rendaient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, et lui dit bonnement (selon Joinville) qu'il en avait eu la pensée avant qu'elle lui en parlât. « Tel était, dit » un auteur moderne, dans ces temps que nous » regardons comme barbares, le respect pour la » vertu et l'horreur de tout ce qui pouvait lui porter quelque atteinte, même involontaire. Si l'on » doit en blâmer l'excès, on doit condamner tout » autrement la lâcheté basse et l'infâme corruption » qui prodigue ce que nos ancêtres regardaient » comme au-dessus du prix de la vie. » Les Sarrasins ne purent surprendre Damiette; mais le jour même que la reine accoucha, les troupes pisanes et génoises qui étaient en garnison, voulurent s'enfuir, parce qu'on ne les payait pas. Cette princesse pleine de courage fit venir au pied de son lit les principaux officiers, et elle les harangua d'un ton si ferme et si mâle, qu'elle obligea ces lâches à ne point sortir de la place. De retour en France, elle fut le conseil de son époux, qui prenait ses avis en tout, quoiqu'il ne les suivit pas toujours. Elle mourut à Paris en 1295, à 76 ans, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire qu'elle avait fondé. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avait épousé le comte d'Anjou, frère du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence; mais elle ne réussit pas, la coutume du pays étant que les pères ont droit de choisir un héritier. Son douaire était assigné sur les Juifs, qui lui payaient par quartier 219 liv. 7 sous 6 deniers. C'était une des plus belles femmes de son temps, et encore plus sage que belle. Un poète provençal lui ayant dédié une pièce de galanterie, elle l'exila aux îles d'Hières. Son esprit était si judicieux, que des princes la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends. Marguerite donna onze enfants à Louis IX.

MARGUERITE de BOURGOGNE, reine de France, fille de Robert II, duc de Bourgogne, petite-fille, par sa mère, de saint Louis, et femme de Louis le Hutin, roi de France, ayant été convaincue d'adultère, fut enfermée, l'an 1314, dans le château Gailard, près d'Andely, où elle fut étranglée avec une serviette l'année suivante, et Philippe d'Aunai, son galant, fut écorché vif.

MARGUERITE d'AUTRICHE, fille unique de l'empereur Maximilien 1^{er} et de Marie de Bourgogne, naquit en 1480. Après la mort de sa mère, on l'envoya en France, pour y être élevée avec les enfants du roi Louis XI. Peu de temps après, elle fut fiancée au dauphin, qui monta sur le trône sous le nom de Charles VIII. Mais ce monarque ayant donné sa main, en 1491, à Anne, héritière de Bretagne,

renvoya Marguerite à son père avant la consommation du mariage. Ferdinand et Isabelle, roi et reine de Castille et d'Aragon, la firent demander en 1497, pour leur fils unique, Jean, infant d'Espagne. Comme elle allait joindre son époux, son vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui la mit sur le point de périr. Ce fut dans cette extrémité qu'elle composa cette épigramme badine :

Ci-gît Margot, la gentie demoiselle,
Qu'eut deux maris, et si mourut pucelle.

Si Marguerite fit effectivement cette plaisanterie au milieu du naufrage, on ne doit pas avoir une faible idée de la fermeté de son âme ; et dans le fond elle en avait beaucoup, comme elle le fit voir en d'autres occasions. L'enfant son époux étant mort peu de temps après, elle épousa, en 1508, Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, et n'ayant point d'enfant, elle se retira en Allemagne auprès de l'empereur son père. Elle fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas, et s'y acquit l'estime publique par sa prudence, par son zèle contre le luthéranisme, et d'autres sectes naissantes, aussi contraires au repos de l'état qu'au bien de la religion. Cette princesse mourut à Malines, le 1^{er} septembre 1550, à 50 ans. Marguerite laissa divers ouvrages en prose et en vers, entre autres : *Discours de ses infortunes et de sa vie*. Jean Le Maire composa à sa louange la *Couronne margaritique*, imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette couronne ne sont pas également vives ; mais l'on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, et plusieurs de ses saillies. La bibliothèque du roi possède un recueil manuscrit de ses *chansons*, et l'on trouve plusieurs de ses *lettres* dans le *Recueil des lettres de Louis XII. Voy. MAXIMILIEN 1^{er}, et SANTANDER.*

MARGUERITE de VALOIS, reine de Navarre, dont le vrai nom était *Marguerite d'Angoulême*, sœur de François 1^{er}, et fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, naquit à Angoulême le 21 décembre 1492. Elle épousa en 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang et connétable de France, mort à Lyon, après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux et de la prise de son frère, qu'elle aimait tendrement, fit un voyage à Madrid pour y soulager le roi durant sa maladie. François 1^{er}, de retour en France, lui témoigna sa gratitude. Il l'appelait ordinairement sa *Mignonne*, la *Marguerite des Marguerites*, et lui fit de très-grands avantages lorsqu'elle se maria en 1526 à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, fut le fruit de ce mariage. L'ardeur qu'elle avait de tout apprendre lui fit écouter quelques théologiens protestants, qui l'infectèrent de leurs erreurs. Elle les déposa en 1531 dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé *Le Miroir de l'âme pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Sur la fin de ses jours, elle ouvrit les yeux à la vérité, et mourut sincèrement convertie, le 2 décembre 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse aimait les arts, et en cultivait quelques-uns avec succès. Elle écrivait facilement en vers et en prose. Ses poésies lui acqui-

rent le surnom de *dixième Muse*. On la célébra en vers et en prose. On dit d'elle que c'était une *Marguerite qui surpassait en valeur les perles d'Orient*. Il est difficile de croire à la vertu que quelques historiens lui ont supposée, quand on connaît ses ouvrages, qui sont très-souvent obscènes, et que les jeunes libertins lisent encore aujourd'hui. La Fontaine y a puisé le fond de plusieurs de ses contes. On a d'elle : *Heptaméron*, ou *Les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1558, in-4 ; La Haye (Chartres), 1698, 2 vol. petit in-12, et Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8, fig. de Romain de Hooghe ; Berne, 1780-81, 3 vol. in-8, avec les estampes de Chodowiecki ; ouvrage qui n'a été recherché par des lecteurs corrompus qu'à raison de son opposition avec les bonnes mœurs. *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, recueillies en 1547, in-8, par Jean de la Haye, son valet de chambre. On trouve dans ce recueil de poésies quatre *Mystères*, ou comédies pieuses, et deux *Farces*. Ces pièces singulières, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, et n'offrent que beaucoup de naïveté : un poème fort long, fort insipide, intitulé *Le Triomphe de l'Aigleau* ; la *Complainte pour un prisonnier*, apparemment pour François 1^{er}, est un peu moins mauvaise. On conserve, parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, 3 vol. in-fol. de ses *lettres*. Elles ont été publiées par F. Genin, Paris, 1844-42, 2 vol. in-8. On peut lire le portrait de cette princesse dans l'*histoire* de François 1^{er} par Gaillard ; l'*histoire de Marguerite de Valois* par M^{lle} de la Force, Amsterdam, 1696, 2 vol. in-12 ; Paris, 1719, 4 vol. in-12, est plutôt un roman qu'une œuvre historique.

MARGUERITE de FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut ensuite Henri IV. La jeune princesse avait alors tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse ; mais son mari n'eut pas son cœur : elle prétendit même dans la suite n'avoir donné à ce mariage qu'un consentement apparent et forcé. Henri s'attacha à différentes maîtresses ; et Marguerite n'imita que trop ses désordres. Etant venue à la cour de France en 1582, elle s'abandonna à toutes ses faiblesses. Le roi Charles IX, son frère, beaucoup plus sage et plus vertueux que ne le dépeignent les caricatures de la Saint-Barthélemi, la fit rentrer pour quelque temps en elle-même par un traitement ignominieux. Marguerite, profitant de l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Agénois, et s'établit à Agen, d'où ses désordres et ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisane et en aventurière. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment qu'elle fut enfermée au château d'Usson, dont elle se rendit maîtresse, après avoir assujéti le cœur du marquis de Canillac, qui l'y avait renfermée. Henri IV, roi de France, fit solliciter la cassation de son mariage à Rome. Le pape nomma des commissaires pour examiner sur les lieux les motifs de cette demande, qui étaient que Marguerite avait été violente à contracter ce mariage, et que le roi et la princesse, étant parents au troisième degré, n'avaient pu se marier sans dispense. Marguerite prétendit qu'au moment même

de contracter le mariage, on lui donna un petit coup sur le derrière de la tête, pour la faire incliner, et que c'est la seule marque de consentement qu'on en obtint. Les commissaires ayant tout examiné, rendirent une sentence, par laquelle ils déclarèrent que le mariage était nul; elle fut confirmée par Clément VIII, en 1599. Marguerite, libre de ses liens, quitta son château d'Usson en 1603, et vint se fixer à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vastes jardins qui régnaient le long de la rivière; elle y vécut jusqu'en 1613, année de sa mort, dans le commerce des gens de lettres et dans les exercices de piété. Ce fut la dernière princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étaient morts sans postérité. On a d'elle : des *Poésies*, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux; des *Mémoires* depuis 1563 jusqu'en 1582, publiés en 1628 par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une vestale. Le style en est naïf et agréable, et les anecdotes curieuses et amusantes. Godefroy en a donné une bonne édition à Liège, 1713, in-8, et M. F. Guessard, Paris, 1842, gr. in-8. Mongez, chanoine régulier, a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1777, in-8. Il y règne un ton leste et de philosophisme que ci-devant l'histoire ne connaissait pas. Marguerite fonda le couvent des *Filles du Sacré-Cœur*, et celui des religieux appelés *Petits Augustins*. Cet édifice, converti pendant la révolution en *Musée Français*, a été démoli en 1820.

MARGUERITE, reine de Norwége, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, et femme de Haquin, roi de Norwége, fut placée l'an 1387 sur le trône de Danemarck, et sur celui de Norwége par la mort de son fils Olaus, qui avait uni dans sa personne ces deux royaumes. Albert, roi de Suède, tyran de ses sujets nobles, les souleva contre lui; ils offrirent leur couronne à Marguerite, dans l'espérance qu'elle les délivrerait de leur roi. Le tyran succomba après sept ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, et se vit forcé de renoncer au sceptre en 1394, pour recouvrer sa liberté qu'il avait perdue dans la bataille de Falcoping. Marguerite, surnommée la *Sémiramis du Nord*, maîtresse de trois couronnes par ses victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les états-généraux de Danemarck, de Suède et de Norwége, convoqués à Calmar en 1397, firent une loi solennelle d'après laquelle les trois royaumes devaient ne composer qu'une seule monarchie. Cet acte célèbre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portait sur trois bases : la 1^{re}, que le roi continuerait d'être électif; la 2^e, que le souverain serait obligé de faire son séjour tour à tour dans les trois royaumes; la 3^e, que chaque état conserverait son sénat, ses lois, ses privilèges. Cette union des trois royaumes, si belle au premier coup d'œil, fut la source de leur oppression et de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeler ses serments, elle leur demanda s'ils en avaient les titres : « Gardez-les donc bien, répliqua-t-elle, et moi je » garderai encore mieux les villes, les places fortes » et les citadelles du royaume... » Marguerite ne

traita guère mieux les Danois que les Suédois; et elle mourut peu regrettée des uns et des autres à Flensbourg en 1412, à 59 ans. Le duc de Poméranie, son neveu, qu'elle avait associé au gouvernement des trois royaumes, lui succéda sous le nom d'Eric XIII. Marguerite eut les talents d'une héroïne et quelques qualités d'une princesse. Lorsque la loi ne gênait point ses projets, elle la faisait observer avec une fermeté louable; et l'ordre public était ce qu'elle aimait le mieux, après ses intérêts particuliers. Ses mœurs n'étaient pas trop régulières; elle tâchait de réparer cette irrégularité par des bonnes œuvres, et surtout par les dons qu'elle faisait aux églises : mais dans la morale de l'Evangile, rien ne peut suppléer à la pureté du cœur et à la droiture de l'esprit. Sa politique était adroite et souvent astucieuse. Le roi Waldemar, démêlant dans sa fille encore jeune la fierté de son âme et les ressources de son esprit, disait que la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme elle avait voulu faire un héros. Marguerite fit respecter la religion, étendit la juridiction spirituelle de l'évêque de Drontheim, et entreprit de convertir les Lapons. Ce fut sous ses auspices que des missionnaires pénétrèrent dans ces régions glaciales.

MARGUERITE d'ANJOU, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, et femme de Henri VI, roi d'Angleterre, était une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable. Née en 1423, elle épousa ce prince en 1443. Elle eut tous les talents du gouvernement, et toutes les vertus guerrières. Elle prit un tel empire sur son mari qu'elle régna sous son nom. La nation anglaise, que sa fermeté avait irritée, résolut de changer de maître. Richard, duc d'York, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il réclama ses droits comme descendant et allié de Richard II de Lancaster, qui avait détrôné la maison d'York; ce qui donna lieu aux sanglantes discordes connues sous la dénomination de la *Rose blanche* (York) et la *Rose rouge* (Lancaster). Marguerite crut apaiser le duc en le nommant protecteur du royaume : Henri VI tomba dans une imbécillité complète et Marguerite fut investie de la plénitude du pouvoir suprême. Le duc d'York se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI, en 1455, à Saint-Albans, et le fit prisonnier. Marguerite voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes, délivre son mari par une victoire, devient général de son armée, et entre à Londres en triomphe. Les rebelles ne furent pas découragés. Ils livrèrent bataille à la reine à Northampton, en 1460, le comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue, Henri fait prisonnier une 2^e fois, et sa femme fugitive. Elle courut de province en province pour se faire une armée, quoique Londres et le parlement lui fussent opposés. Elle rassembla 18,000 hommes, marcha contre le duc d'York, le vainquit et le tua à Wakefield, atteignit Warwick, et eut le bonheur de remporter sur lui une victoire complète, en 1461, à Barnds-Heats, près de Saint-Albans. Le comte de la Marche, devenu duc d'York, par la

mort de son père, soutenu par Warwick, se fit couronner roi d'Angleterre, sous le nom d'Edouard IV. Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre. Les deux armées ennemies se trouvèrent en présence à Townton, aux confins de la province d'York. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre. Warwick fut pleinement victorieux, et le jeune Edouard IV affermi sur le trône. Marguerite, abandonnée, passa en France, pour implorer le secours de Louis XI, qui le lui refusa. Cette princesse intrépide repasse en Angleterre, donne une nouvelle bataille vers Exham, en 1462, et la perd encore. Obligée de se réfugier chez son père, elle revint bientôt pour dompter les rebelles. Warwick, l'ennemi de Marguerite, ayant à se plaindre d'Edouard IV, qu'il avait placé sur le trône, appelle, après six ans, la reine en Angleterre, se déclare chef de la *Rose rouge*, ou du parti de Lancaster, et tire de la tour de Londres Henri VI. Edouard, qui s'était réfugié en Hollande, revient en Angleterre, et fait encore prisonnier Henri VI. Marguerite se retire dans un couvent. Le duc de Sommerset, un de ses généraux, la met de nouveau à la tête de son parti. Elle est faite prisonnière avec son fils à la bataille de Tewksbury, en 1471. On amène le jeune prince devant Edouard; la fermeté de ses réponses l'irrite, et il est massacré. Marguerite, conduite à la tour de Londres, vit presque sous ses yeux poignarder son époux. Louis XI la racheta en 1475, pour 50,000 écus, et la reçut dans ses états. Enfin après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari et de son fils, elle mourut en 1482, la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse de l'Europe. La postérité l'aurait plus respectée, si elle n'avait pas souillé sa gloire par le meurtre du duc de Gloucester, oncle du roi son époux, dont le crédit excita son envie, et qu'elle fit périr sous prétexte d'une conspiration. *Voy. l'Histoire de cette reine*, par l'abbé Prévôt, Amsterdam, 1740, 1 vol. in-12.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I^{er}, née en 1523, cultiva les lettres et répandit ses bienfaits sur les savants, à l'exemple du roi son père. Elle se maria en 1539 avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, et ses sujets la nommèrent de concert la *Mère des peuples*. Henri III ayant passé à Turin à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque et les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie dont elle mourut le 14 septembre 1574. Cette princesse savait le grec et le latin, et joignait à ces connaissances des vertus supérieures et une piété tendre.

MARGUERITE, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de l'empereur Charles V, et d'une demoiselle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I^{er}, puis auprès de Marie, sœur de Charles V, et veuve de Louis, roi de Hongrie; elle fut mariée par l'empereur son père à Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après que ce prince eut été assassiné, l'an 1537,

on la maria en secondes noces à Octave Farnèse, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, et semblait mépriser un mari qui n'était pas encore en âge. Elle disait agréablement à cette occasion, que c'était son destin de n'avoir point de rapport avec ses maris; que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avait épousé un homme âgé de 27 ans; et qu'à un âge où elle était déjà femme, on lui donnait un jeune enfant de 15 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-père, revint après deux ans d'absence, et reçut de Marguerite de grands témoignages de tendresse. Il fut fait duc de Parme et de Plaisance, et la duchesse accoucha de deux enfants mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples des Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, son frère, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime était, dit Strada, que la terreur était un mauvais moyen pour s'attacher les Belges et se concilier leur respect : *Male apud Belgas terrore veneratio comparatur*. Le duc d'Albe étant venu la remplacer, en 1567, elle se retira en Italie, et se livra à la piété, dont elle avait goûté autrefois les douces impressions sous la direction de saint Ignace de Loyola. Avant de mourir, elle eut la consolation de voir, l'an 1578, son fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, après don Juan d'Autriche, qui avait remplacé dans cet emploi don Louis de Requesens, successeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les historiens parlent très-avantageusement des qualités de cette princesse. Non-seulement elle avait un esprit supérieur à celui qu'on eût pu supposer dans une personne de son sexe, mais elle avait toute la force et le courage d'un homme. Elle était si vigoureuse, que quand elle chassait le cerf, elle avait la coutume de relayer d'autant de chevaux que les plus robustes chasseurs, qui succombaient quelquefois dans la fatigue de pareilles chasses.

MARGUERITE, fille et héritière de Florent, comte de Hollande, est célèbre par un conte. Ayant refusé l'au môné à une femme qu'elle accusa en même temps d'adultère, Dieu la punit, en la faisant accoucher l'an 1276, de 365 enfants, tant garçons que filles. Cette histoire est peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de la Haye, et à côté du tableau on voit deux grands bassins d'airain sur lesquels on prétend que les 365 enfants furent présentés au baptême. Mais combien de fables ne seraient point attestées, s'il suffisait de citer un tableau en leur faveur! Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que *Marguerite est accouchée d'autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année*, mauvais calembourg qu'on répète encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour désigner l'unité sous l'apparence d'un grand nombre. Du reste, l'efficacité des malédictions et imprécations est une chose incontestable, quoiqu'il soit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet si extraordinaire. L'histoire en fournit des preuves sans réplique. L'écriture sainte dépose également en sa faveur : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exau-*

dicit autem eum qui fecit illum (Eccl. 4). Il y a une autre MARGUERITE, femme d'un comte palatin, qui accoucha dans Cracovie, en 1269, de 36 enfants, tous en vie, si l'on en croit Martin Cromer, Guichardin qui l'a copié, et cinquante auteurs qui ont rapporté cette anecdote après eux avec la plus confiante docilité. Il ne faut cependant pas nier qu'il n'y ait eu quelques exemples d'une fécondité prodigieuse. Pic de la Mirandole parle de deux femmes, dont l'une accoucha de neuf, l'autre de onze enfants. Joubert, dans ses *Erreurs populaires*, rapporte que la grand'mère de la maréchale de Montluc, héritière de la maison de Boville en Agénois, eut d'une seule couche neuf filles, qui vécurent toutes et furent mariées, et dont on voyait encore, du temps de Joubert, le tombeau dans l'église cathédrale d'Agen.

* MARGUERITES (Jean-Antoine Teissier, baron de), né à Nîmes le 30 juillet 1744. Membre des états du Languedoc, il se servit de son influence pour le bien de sa province, et s'occupa particulièrement des améliorations dans la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, si importante à Nîmes, où la fabrique des soies occupe la plus grande partie de la population. Député de la noblesse aux états-généraux, il y défendit constamment l'autel et le trône; plusieurs de ses discours, entre autres celui qu'il prononça sur les troubles arrivés à Nîmes en 1790, lui firent une réputation. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, comme auteur ou complice des conspirations du Midi. Sa fortune était le patrimoine de l'indigent, et souvent il allait la nuit dans les arènes en retirer les malheureux qui n'avaient point d'autre asile. On a de lui : *Discours sur l'avènement de Louis XVI à la couronne*, Amsterdam, 1775, in-8; *la Révolution de Portugal*, tragédie dédiée au roi de Portugal et jouée avec succès dans ce royaume en présence de la cour, 1775, in-8; *Opuscules sur l'opéra-théâtre de Nîmes; Instruction sur l'éducation des vers à soie*. Il était membre des académies de Nîmes, de Lyon, de Béziers et de Montauban.

MARGUNIO (Emmanuel), fils d'un marchand de Candie, vint à Venise avec son père en 1517, et y ouvrit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie et devint évêque de Cérigo. Il mourut dans l'île de Candie en 1602, à 80 ans. On a de lui en grec des *Hymnes anacréontiques*, publiés à Augsbourg en 1592, par Hoeschelius, réimprimés en 1601, in-8. Ils sont une preuve de ses talents pour le genre lyrique. On a encore de lui d'autres poésies dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1604-1614, 2 vol. in-fol.

MARIALES (Xantes), dominicain vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de *Bibliotheca interpretum ad*

universam Summam D. Thomas. Le prolégomène *Contra novatores*, qui est à la tête du premier volume, a été mis à l'index par un décret du 20 juin 1662. Plusieurs déclamations en italien contre la France, lesquelles attirèrent de fâcheuses affaires à l'auteur, et le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIAMNE, fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, et d'Alexandra fille du grand sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode le Grand, dont elle eut Alexandre et Aristobule. Le roi l'aimait éperdument. Sa beauté et sa faveur excitèrent l'envie; ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée faussement de lui avoir manqué de fidélité. Ce prince ombrageux, cruel et crédule, la fit mourir 28 ans avant Jésus-Christ, et en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdait l'esprit dans certains moments, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servaient, d'aller querir la reine pour le venir voir et le consoler dans ses ennuis. Il fit construire une tour de marbre à laquelle, pour éterniser sa douleur un peu tardive, il donna le nom de Mariamne. Josèphe parle souvent de cette tour, à l'occasion du siège de Jérusalem par Titus. Hérode se remaria à une princesse nommée aussi MARIAMNE, fille de Simon, grand sacrificateur des Juifs; mais cette princesse fut envoyée en exil, sur l'accusation d'avoir conspiré contre le roi son époux.

MARIANA (Jean), né à Talavera, dans le diocèse de Tolède, en 1537, entra chez les jésuites en 1554, et devint dans cette savante école un des plus habiles hommes de son siècle. Il savait les belles-lettres, le grec et l'hébreu, la théologie, l'histoire ecclésiastique et profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris et en Espagne, avec réputation, et mourut à Tolède le 17 février 1624, à 87 ans. On a de lui : une *Histoire d'Espagne* (*hist. de rebus Hispaniæ*) en 30 livres, qu'il traduisit lui-même du latin en espagnol. La meilleure édition du texte espagnol est celle de 1678, Madrid, en 2 vol. in-fol. Elle est conforme à celle de 1608, à laquelle Mariana avait présidé (1). Les éditions latines de l'*Histoire* de Mariana sont celles de Tolède, 1592, in-fol., qui ne contient que 20 livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4; et de la Haye en 1733, en 4 vol. in-fol. Nous en avons une traduction française par le père Charenton, jésuite, imprimée à Paris, en 1725, en 6 vol. in-4. Mahudel y a ajouté une dissertation historique sur les monnaies antiques d'Espagne. Mariana, comparable aux plus fameux historiens de l'antiquité, supérieur au président de Thou pour la noblesse et pour l'élégance du style, est encore plus juste et plus impartial que ce célèbre historien. Son *Histoire* ne va que jusqu'en 1516. L'édition de Madrid, que nous avons indiquée, renferme des continuations jusqu'en 1678. Pédro Mantuano, Cohon-Truel, Ribeyro de Macedo, ont relevé dans Mariana plusieurs fautes contre la chro-

(1) Les meilleures éditions de l'*Histoire* de Mariana, en espagnol, sont celles de Madrid, Ebarra, 1780, 2 vol. in-fol. avec la continuation du P. Miniana, Madrid, 1794, 10 vol. in-8; *ibid.*, 1817-22, 20 vol. petit in-4, édition préférable à toutes les précédentes, et enfin, *ibid.*, 1828-29, 9 vol. pet. in-8, continuée jusqu'en 1808.

nologie, la géographie et l'histoire; mais leurs critiques ne sont pas toutes justes. En vain l'abbé de Mably, dans son traité de la *Manière d'écrire l'histoire*, a tenté de ruiner la réputation de Mariana comme historien, en même temps qu'il avoue ne l'avoir pas lu : inconséquence qui devient plus saillante encore par l'estime extrême de cet abbé pour Tite-Live, dont aucun historien n'a autant approché que Mariana pour le style et la manière; et qui, quant au fond des choses, montre partout une crédulité et une prévention que l'historien d'Espagne n'a certainement ni surpassée ni égalée; Des *Scolies*, ou courtes notes sur la Bible, in-fol. On y trouve une *Dissertation* très-savante et très-judicieuse sur l'édition de la Vulgate; il y est aussi traité du texte et des anciennes versions de l'écriture. Cette Dissertation se trouve avec l'ouvrage suivant dans l'édition de *Menochius*, par le père Tournemine; Un traité *De ponderibus et mensuris*; Tolède, 1596, in-4; cette édition est rare et fort recherchée; Sept *Opusculs*, imprimés à Cologne, 1609, in-fol., parmi lesquels se trouve un traité *De moneta mutatione*; cet ouvrage, où il s'avisa de blâmer les changements qui se faisaient en Espagne dans les monnaies, le fit mettre en prison. Plusieurs écrivains ont mal à propos confondu cet ouvrage avec le précédent. (*Voy. le Journ. hist. et lit.* 1^{er} octobre 1786, p. 189). Un fameux traité *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599, in-4. Il y enseigne sur le tyrannicide une doctrine qu'on ne saurait trop condamner, « et a exposé par là, dit » Bayle (au mot *Mariana*), les jésuites, surtout en » France, à de sanglants reproches, et à des injures » très-mortifiantes, que l'on renouvelle tous les » jours, qui ne finiront jamais, que les historiens » copieront passionnément les uns des autres. » Ce traité fut condamné par le parlement de Paris, et censuré par la Sorbonne; mais, avant qu'il essuyât aucune flétrissure, les jésuites l'avaient désapprouvé. « Notre Père général, dit Richeome dans » l'*Examen de l'Anti-Colon*, étant averti l'an 1599, » commanda qu'il fût corrigé, et on n'en eût vu » aucun exemplaire sans correction, si les hérétiques, qui pensaient faire leur profit de ce livre, » ne l'eussent aussitôt réimprimé. » Du reste, longtemps avant lui et avant l'existence de la société, des théologiens d'un nom tout autrement illustre avaient enseigné la même opinion sur les tyrans. (*Voy. JOUVENCY, SANTAREL.*) On lui attribue un ouvrage en espagnol, touchant les *défauts du gouvernement de sa société*, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien et en français. Mariana, dit-on, ne voulait pas le rendre public; mais un franciscain le lui enleva dans sa prison, et le fit imprimer à Bordeaux en 1625, in-8. Les jésuites demandèrent qu'on produisît l'original espagnol, que personne ne put jamais montrer; d'où ils conclurent que le livre était pour le moins altéré et défiguré, et que l'éditeur pour cette raison ne l'avait fait paraître qu'après la mort de Mariana. Il est vraisemblable néanmoins, que le fonds de l'ouvrage était de lui. Et pourquoi n'aurait-il pas cru voir ou même vu réellement quelques défauts dans le régime de sa société? Quel est le gou-

vernement qui n'en ait pas? Le meilleur est celui qui en a le moins :

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

La *vie de Mariana* a été écrite par Tamaio de Vargas.

MARIANUS-SCOTUS, habile moine écossais, né en 1028, se retira en 1056 dans un monastère à Cologne, puis en 1059 dans l'abbaye de Fulde, et mourut à Mayence, en 1086, après avoir enseigné pendant quelque temps la théologie à Ratisbonne. Il était parent du vénérable Bède. On a de lui une *Chronique* qui est estimée. Elle va depuis le commencement du monde jusqu'en 1083 de J.-C., et a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocèse de Trèves, Bâle, 1539, in-fol.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, et de qui il eut Latinus. Elle donna son nom à un marais proche de Minturne, sur le bord duquel il y avait un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Marica : cette dernière est, selon Laclance, la même que Circé.

MARIE, sœur aînée de Moïse et d'Aaron, et fille d'Amram et de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant J.-C. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui était présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chez sa mère, à qui l'on donna le jeune Moïse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfants. Après le passage de la mer Rouge et la destruction entière de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, et entonna avec elles le magnifique cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantait à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp, Marie eut quelques démêlés avec elle, et intéressa dans son différend son frère Aaron. L'un et l'autre murmurèrent contre Moïse; Dieu en fut irrité, et il frappa Marie d'une lèpre, dont il la guérit, à la prière de Moïse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer sept jours hors du camp. Elle mourut près de Cadès vers l'an 1432 avant J.-C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE (*amertume de la mer*), vierge très-sainte, mère de N.-S. JÉSUS-CHRIST, de la tribu de Juda, de la famille de David, épousa saint Joseph, que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité. (*Voy. JOACHIM et AFRICAÏN Jules.*) Ce fut à Nazareth que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevrait le Fils du Très-Haut. La sainte Vierge, surprise du discours de l'ange, lui demanda humblement, comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir, puisqu'elle ne connaissait point d'homme? L'ange Gabriel l'assura qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit. Alors la sainte Vierge témoigna sa soumission par ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Le Fils de Dieu s'incarna dès lors dans son chaste sein. Quelque temps après, elle alla visiter sainte Elizabeth, sa cousine, qui était enceinte de saint Jean-Baptiste.

L'enfant d'Elizabeth tressaillit dans les flancs de sa mère, sentant approcher celui dont il devait être le précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça l'admirable cantique, *Magnificat anima mea Dominum*, monument éternel de son humilité et de sa reconnaissance; cantique rempli de sentiments profonds et des plus excellentes idées de la Divinité; tableau touchant de la Providence qui élève les humbles, précipite les superbes, et confond la puissance pour protéger le faible et nourrir l'indigent. Que les vieux pédagogues, qu'on appelle *philosophes*, hommes à sentences et à bons mots, qui ont dit çà et là quelques apophthegmes bons ou mauvais sur la Divinité, sont petits vis-à-vis de cette Vierge simple et humble, qui, sans effort comme sans prétention, nous a donné cet ensemble parfait de grandes et magnifiques idées! (Voy. ANNE, femme d'Elcana). La même année, Marie se rendit avec Joseph à Bethléem, d'où sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que naquit J.-C., au sein de la pauvreté et de cette privation des aïssances et des splendeurs humaines, qui devaient faire le caractère de son règne. Marie vit avec admiration la visite des pasteurs et l'adoration des Mages; et quarante jours après la naissance de son Fils, elle alla le présenter au temple, et observa ce qui était ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avait eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurèrent dans cette ville, et n'en sortaient que pour aller tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Ils y menèrent Jésus quand il eut atteint sa douzième année, et l'ayant perdu, ils le trouvèrent le troisième jour au temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est pas parlé de la sainte Vierge dans l'Evangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jésus, qui y fit son premier miracle, à la prière de sa mère. Elle suivit son fils à Capernaüm, et le voyant accablé par la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette sainte Mère assista au supplice de son Fils sur la croix, et que J.-C. la recommanda à son disciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Ascension, dont elle fut témoin, ce saint apôtre la mena à Ephèse, où elle mourut dans un âge très-avancé, sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. Ce n'est que par une pieuse tradition, dont on trouve néanmoins des monuments dès le sixième siècle, qu'on croit qu'elle ressuscita d'abord après sa mort, et que son corps fut reçu dans le ciel. La fête de l'Assomption est proprement celle de sa mort, sans aucun rapport marqué (si on excepte les leçons tirées des ouvrages de saint Jean Damascène) à sa résurrection. C'est à tort cependant que Launoy, et après lui un docteur de Louvain, ont compilé force autorités et arguments pour détruire l'opinion de l'assomption corporelle,

opinion pieuse et raisonnable, et qu'on doit certainement mettre au nombre de celles qu'on ne risque rien de laisser adopter au peuple chrétien, et qu'on ne peut guère attaquer sans produire une espèce de scandale. Plusieurs Pères de l'Eglise, et entre autres saint Bernard, ont préconisé avec zèle les vertus de la Mère de Dieu. Il faut citer encore, parmi les modernes, le père d'Argentan qui a écrit un gros ouvrage sur les *Grandeurs de Marie*; Laflau, *La Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge*, 1759; le père de Mézerai, un livre sur le *Sacré-Cœur de Marie*. Plusieurs auteurs et presque tous les orateurs chrétiens se sont essayés sur ce sujet si digne d'exercer le talent et la piété des chrétiens. Duquesne a publié les *Grandeurs de Marie*, 1791, 2 vol. in-12, ouvrage qui renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la sainte Vierge. Un prêtre du diocèse de Genève a écrit une *Vie de la sainte Vierge*, tirée des saintes Ecritures et des témoignages des saints Pères, Paris, 1819, in-12.

MARIE, autrement SALOMÉ. (Voy. ce dernier nom). MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle était épouse de Cléophas, autrement Alphée, est appelée dans l'Evangile *sœur de la Mère de Jésus*. Elle avait pour fils saint Jacques le Mineur, saint Simon et saint Jude, et un nommé Joseph, frères, c'est-à-dire cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en J.-C., le suivit au Calvaire, et fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des anges que J.-C. était ressuscité, et elles coururent en porter la nouvelle aux apôtres. On ne sait aucune particularité de la vie de Marie.

MARIE, sœur de Marthe et de Lazare. Voy. MADELEINE.

MARIE (sainte), esclave de Tertullus, sénateur romain, consacrait spécialement au jeûne les jours où les païens célébraient leurs fêtes impies. Durant la persécution de Dioclétien, son maître, qui l'estimait à cause de son exactitude et de sa fidélité à remplir tous ses devoirs, craignant de la perdre, employa tous les moyens possibles pour l'engager à sacrifier aux idoles; mais rien ne put ébranler sa constance. A la fin, le juge fut instruit de ce qui se passait. Il la fit enlever, et tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple en murmura hautement; de sorte qu'on fut obligé de la détacher de dessus le chevalet, et la sainte alla terminer sa vie par une heureuse mort dans une solitude. Baluze a publié les *Actes* sincères de cette sainte, *Miscel.*, tom. 2, page 115.

MARIE EGYPTIENNE (sainte) quitta son père et sa mère à l'âge de douze ans, et mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17 ans. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pèlerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois, sans pouvoir y entrer. Marie, frappée d'un tel obstacle, prit la résolution de changer de vie et d'expier ses désordres par la pénitence. Puis

étant retournée à l'église, elle y entra facilement et adora la croix. Le jour même, elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, et se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans sans voir personne, vivant de ce que produisait la terre, et menant la vie la plus austère. Un solitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, la prit d'abord pour un spectre, tant les ardeurs du soleil et les injures de l'air l'avaient défigurée. Marie le rassura, lui demanda sa bénédiction, lui raconta son histoire, et le pria de lui apporter l'eucharistie. *Zozime* l'alla trouver l'année suivante, le jour du jeudi saint, et lui administra ce sacrement. Il y retourna l'année d'après, et trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre : « Abbé *Zozime*, en- » terrez ici le corps de la misérable Marie. Je suis » morte le même jour que j'ai reçu les saints mys- » tères. Priez pour moi. » On ajoute que *Zozime* étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de Marie a été écrite par un auteur contemporain ; cependant quelques critiques la révoquent en doute, à cause des circonstances extraordinaires qu'elle contient. Mais si cette raison était suffisante pour rejeter le témoignage des contemporains, les histoires les plus avérées seraient en danger d'être reléguées parmi les fables.

MARIE D'OIGNIES (sainte), née à Nivelles vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, et continua les austérités qu'elle était accoutumée de pratiquer dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuèrent d'un commun accord leurs biens aux pauvres, et se consacrèrent au service des lépreux dans une ladnerie nommée *Villembrouck*, peu éloignée de Nivelles. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence de peuple que l'éclat de ses vertus y attirait, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, et y mourut le 23 juin 1213, à l'âge de 36 ans. Le célèbre Jacques de Vitri, que la réputation de ses vertus avait attiré dans ce désert, a écrit sa *Vie*, qui a été insérée dans *Surius* et les *Acta Sanctorum*. On en garde le manuscrit à Oignies : Buisseret, évêque de Namur, l'a traduite en français, Louvain, 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur, 1719. Arnauld d'Andilly en a publié aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchements, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés. Voy. CHRISTINE DE BRUZO.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'ordre de la miséricorde, avec le père Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence, en 1616; son père était soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mère, et fut demandée en mariage à l'âge de 13 ans par un homme riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du père Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé, *Conduite à la perfection chrétienne*. Une maladie dont elle fut affligée en 1632 lui fit prendre la résolution de fonder l'ordre de la Miséricorde, pour y recevoir les filles de qualité sans biens et sans dot. Marie-Madeleine exécuta heureusement ce

pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix, en 1637, la première maison de son institut, dont elle fut la première supérieure. Elle mourut saintement à Avignon en 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Voy. sa *Vie* par le P. Croiset, jésuite, Lyon, 1696, in-8.

MARIE DE L'INCARNATION, dont le nom était *Barbe d'Avrillot*, épousa M. Acarie, maître des comptes, et après sa mort se fit carmélite en 1614. Elle perfectionna dans ce nouvel état les grandes vertus dont elle avait donné l'exemple dans le monde, et se sanctifia surtout par son zèle, sa charité, sa patience et sa mortification. Elle mourut à Pontoise l'an 1618, regardée comme la fondatrice des carmélites en France. Pie VI la mit au nombre des *Bienheureux* en 1791. André Duval, professeur en Sorbonne, et Maurice Marin, barnabite, ont écrit sa *Vie*. L'abbé de Montis en a donné une autre en 1778. — Marguerite Acarie, sa fille, entra aussi chez les carmélites, sous le nom de *Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, en 1605, quelques années avant sa mère, et mourut après de longs travaux et beaucoup de souffrances, en 1660, à l'âge de 70 ans. M. Tronson, curé de Saint-Sulpice, a écrit sa *Vie*, Paris, 1690, in-8.

MARIE DE L'INCARNATION, nommée auparavant *Marie Guyard*, naquit à Tours le 18 octobre 1599. Après la mort de son mari, elle entra à l'âge de 32 ans chez les Ursulines à Tours, où elle composa, pour l'instruction des novices, un très-bon livre, intitulé : *L'Ecole chrétienne*. Appelée à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence. Elle y mourut en 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole chrétienne*, on a d'elle un volume in-4 de *Retraites* et de *Lettres*. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa *Vie*; elle a aussi été écrite par le père de Charlevoix, jésuite, 1724, in-12. Les écrits de cette religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les saints.

MARIE ALACOQUE. Voy. MARGUERITE.

MARIE, dame du bourg de Bathecor, fille d'Éléazar, s'était réfugiée avec son mari dans Jérusalem; elle s'y trouva pendant le siège de cette ville par Titus. Une horrible famine réduisit les habitants à se nourrir de corps morts. Un jour les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui était nécessaire pour la vie. Cette femme mourant de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, et garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrèrent à l'odeur de ce mets cruel, et la forcèrent de le leur montrer. Elle leur offrit d'en manger; mais ils eurent tant d'horreur qu'ils se retirèrent en frémissant. Ainsi se vérifiait la prophétie de Moïse, dans le cantique *Audite, cœli*, faite quinze siècles auparavant : *Congregabo super illos mala, et sagittas meas complebo in eis : consumerunt fame*.

MARIE d'ARAGON, fille de Sanche II, roi d'Aragon, et femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse ayant en vain sollicité un comte de Modène de

satisfaire ses désirs, l'accusa du crime qu'il n'avait point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent, cru coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve du feu. On porta un fer dans un grand brasier, et lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir, et le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur, surpris et épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice en 998, et expia par ce supplice la mort injuste du comte de Modène. Plus de vingt historiens, anciens et modernes, rapportent ce fait comme une vérité incontestable; Muratori l'a combattu, et a tâché de lui ôter toute créance. Mais, quoi qu'il en soit de cette histoire en particulier, l'on ne peut nier que les épreuves judiciaires, qu'il pour de fréquents abus furent ensuite proscrites par les canons, n'aient servi souvent à faire triompher la vérité avec éclat. « Le zèle de la justice et la difficulté de la découvrir, dit un historien, la simplicité des temps, la grande confiance dans le juge éternel, et l'espèce de théocratie qui gouvernait les peuples chrétiens durant ces siècles, rendirent ces épreuves très-souvent efficaces; et il faudrait se résoudre à nier les faits les mieux avérés, si l'on voulait s'élever indifféremment contre ce qui en est rapporté par une multitude d'auteurs contemporains, souvent par des témoins oculaires et irréprochables. » *Voy. CHARLEMAGNE, EUGÈNE II, PIERRE IGNÉE.*

MARIE-THÉRÈSE, impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, naquit, le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI et d'Elizabeth-Christine de Brunswick Wolfenbüttel. L'empereur, ayant perdu l'archiduc Léopold son fils unique, avait élevé sa fille aînée, Marie-Thérèse, dans la perspective de la faire héritière de ses vastes états. Dès 1713, il avait fait la fameuse *Pragmatic-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfants mâles, sa succession devait passer à l'aînée de ses filles : disposition à laquelle il s'occupa pendant près de 30 ans de donner un caractère sacré, en la faisant ratifier par toutes les puissances de l'Europe, qui pouvaient avoir quelque intérêt à en empêcher l'exécution. Marie-Thérèse fut mariée le 12 février 1736 à François-Etienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de François I^{er} (*voy. son article*), et monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événements qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince Eugène avait eu raison de dire « qu'une armée de cent mille hommes » garantirait mieux la Pragmatic-Sanction que cent mille traités. » L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage qui se formait contre cette princesse. Le roi de Prusse, au milieu des glaces et des frimats, parcourt, à la tête de ses troupes, la Silésie, et reçoit à Breslau l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête il joint celle de la Moravie. D'un autre côté, l'électeur de Bavière, Charles-Albert, pressait la France de lui procurer les couronnes de Bohême et de l'Empire; il vint à bout de la mettre dans ses intérêts, quoiqu'elle eût adhéré solennellement à la Pragmatic-Sanction, lors de l'échange du

grand-duché de Toscane contre les duchés de Lorraine et de Bar. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillants : il se fit couronner archiduc d'Autriche à Linz, roi de Bohême à Prague, empereur sous le nom de Charles VII (*voy. cet article*), à Francfort en 1742. Marie-Thérèse, ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, avait été obligée de prendre la fuite dès l'an 1741. Dans ces tristes circonstances, elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les états de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venait de mettre au monde, et leur adresse en latin ces paroles : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. » A ce spectacle, les Hongrois, peuple fier et belliqueux, qui, depuis deux cents ans, n'avaient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincère, tirent leurs sabres et s'écrient d'une voix unanime : *Moriatur pro rege nostro, Maria Theresia*. Jamais secours ne vint plus à propos, et jamais peut-être n'en fut-il de moins attendu. A peine restait-il à Marie-Thérèse une ville pour y faire ses couches, comme, étant enceinte et dans un moment d'une profonde amertume, elle l'écrivit à la princesse Charlotte de Lorraine, sa belle-mère; c'était là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, cette auguste princesse a pour elle ses grands talents, sa fermeté et l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave et de la Save, il sort des peuples inconnus jusqu'alors qui se joignent aux Hongrois : leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche, sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. Kevenhüller à leur tête recouvre l'Autriche; Linz, Passau, Munich, ouvrent leurs portes aux Autrichiens. Marie-Thérèse ménage une alliance avec l'Angleterre, qui lui fournit des secours d'argent et de troupes; elle tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, et détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant, le 11 juin 1742, presque toute la Silésie et le comté de Glatz. (*Voy. les divers événements de ces guerres aux articles FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie.*) Marie-Thérèse se fit couronner reine de Bohême à Prague, le 11 mai 1743. Seize mille Anglais traversèrent la mer, se joignent aux Autrichiens, aux Hanovriens, aux Hessois, marchent vers Francfort. Georges II et son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp; la bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1743; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérèse, et ôte à l'électeur de Bavière (*voy. CHARLES VII*) tout espoir de conserver l'empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avait cédé la propriété de quelques contrées du Milanais, arma pour la reine de Hongrie. Ses troupes furent souvent victorieuses, et procurèrent à la maison d'Autriche des avantages qui compensèrent bien les sacrifices qu'elle lui avait faits. Le traité de Breslau n'arrêta que pour un temps le roi de Prusse. Il fit une

nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluait un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérèse. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas, province où, suivant l'expression de Strada, Mars semble avoir fixé sa demeure habituelle, tandis qu'il ne fait que voyager chez les autres peuples : *In alias terras peregrinari Mars ac circumferre bellum, hic armorum sedem fixisse videtur*. Presque toutes les villes ouvraient leurs portes à Louis XV (voy. son article). Les plaines de Fontenoi, de Rocoux, de Lawfeldt, étaient couvertes de morts, les eaux de la Meuse et de l'Escaut rougies du sang des vainqueurs et des vaincus. Au milieu des revers et des succès qui se balançaient, Marie-Thérèse a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux. La cérémonie se fit à Francfort comme en temps de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportait de nouveaux avantages à Friedberg et à Prandnitz. Elle se délivra encore de cet ennemi, par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748; et Marie-Thérèse, qu'on avait cru opprimer, parut y recevoir un triomphe éclatant. Tous ses soins furent alors de fermer les plaies de son peuple, de réparer les maux occasionnés par la guerre. Mais, à l'imitation de Frédéric, elle voulut conserver un grand nombre de troupes; ce qui nuisit beaucoup à ses états, eut de mauvais effets sur les mœurs et le caractère des peuples, donna à l'administration une marche de violence et de despotisme, et prépara les événements fâcheux arrivés sous les règnes suivants. Cette princesse ignorait que, pour défendre ses états, c'était un moyen aussi mauvais qu'inutile d'avoir de grandes armées sur pied. (Voy. FRÉDÉRIC II, Louis VI.) Cependant toutes ses vues se portaient sur la chose publique. Les ports de Trieste et de Fiume furent ouverts à toutes les nations; Livourne étendit son commerce dans le Levant et dans les Indes orientales; le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie; des canaux ouverts dans les Pays-Bas apportèrent dans le sein des cités les richesses des deux Indes; Vienne fut agrandie et embellie; des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, etc., etc., s'établirent dans ses vastes faubourgs, et on vit bientôt les imitateurs dans les arts se mettre au pair de leurs modèles. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérèse érige des universités, des collèges, parmi lesquels on admire celui qui porte son nom à Vienne, et qui fut détruit par son fils; elle fonde des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture; elle forme des bibliothèques publiques à Prague, à Inspruck; des observatoires magnifiques s'élèvent à Vienne, à Gratz, à Tyrnau, et sont enrichis de télescopes qui découvrent les secrets des cieux aux Hall, aux Boscovich, aux Halley : les Van Swieten, les Storck, les Métafaste, les Chapelain, reçoivent les bienfaits que méritent leurs talents. L'on peut douter cependant si, en répandant ainsi les sciences, et généralisant

l'instruction dans les lettres et les matières de spéculation, elle a fait à ses peuples autant de bien qu'elle a voulu leur en faire. (Voy. FRÉDÉRIC-GUILAUME I^{er}.) Ses soins s'étendaient sur toutes les classes de l'état; les soldats blessés, vieux et infirmes, reçurent les secours spirituels et temporels, dans des hôpitaux propres et salubres; les veuves d'officiers, les demoiselles nobles, etc., trouvèrent des ressources dans divers établissements formés par l'humanité et la pitié de cette bonne princesse. La paix semblait devoir durer longtemps, surtout après que la France, si longtemps rivale de l'Autriche, eut fait une alliance avec elle le 1^{er} mai 1756; mais elle fut troublée par une irruption subite que fit le roi de Prusse en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année : il marche vers la Bohême; Brown l'arrête par la bataille de Lowositz, où les deux partis s'attribuent la victoire. Au printemps de l'an 1757, Frédéric paraît à la tête de cent mille combattants sur les hauteurs de Prague : le combat s'engage sous les murs de cette capitale; Brown blessé est obligé de céder et de se retirer dans la ville, le vainqueur la bloque et la bombarde; Daun arrive, repousse et culbute les Prussiens à Chotzemitz, fait lever le siège, sauve la Bohême par cette victoire, et rend aux troupes le courage et la confiance que le bruit des victoires de Frédéric semblait leur avoir fait perdre. C'est à l'occasion de cette victoire, que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom, le 18 juin 1757. Cette guerre fut des plus sanglantes : jamais on n'avait livré tant de combats. Les Autrichiens eurent des succès et des revers; mais ils furent plus souvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphent à Hockkirchen, à Kunersdorf, à Maxen, à Landsduth, à Siplitz; le prince Charles s'empare de Breslau, Naddasti de Schweidnitz, et Haddick et Lascy de Berlin. On admire surtout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva, le 1^{er} octobre 1761, cette ville en une nuit, et, avec la ville, une nombreuse garnison, une artillerie formidable, et des magasins immenses. Les armes de Marie-Thérèse ne parurent essayer qu'un revers considérable pendant cette guerre : ce fut la bataille de Leuthen ou de Lissa, où l'armée fut presque détruite, le 5 décembre 1757. Cette déroute fut suivie de la prise de Breslau et de dix-sept mille Autrichiens. Le traité de Hubertsbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne sur le pied où elle était avant la guerre. Marie-Thérèse réussit à faire élire Joseph, son fils, roi des Romains, l'an 1764; elle rétablit l'ancien ordre de Saint-Etienne, et prit le titre de *reine apostolique*, en mémoire du zèle ardent pour la foi, et de l'espèce d'apostolat que ce grand roi avait exercé sur le trône. Ce titre, donné à Etienne par Sylvestre II, avait été renouvelé pour Marie-Thérèse par un bref de Clément XIII, en 1758. Etant à Inspruck avec toute son auguste famille, à l'occasion du mariage de son fils Léopold, depuis grand duc de Toscane, avec l'infante Marie-Louise d'Espagne, elle perdit son époux, l'empereur François I^{er}, qui y fut enlevé par une mort inopinée, le 18 août 1765. Depuis ce moment, elle ne quitta point le deuil, et elle ne crut pouvoir alléger sa

tristesse qu'en fondant à Inspruck un chapitre de chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de cet époux chéri. En 1772, elle fit une convention avec Frédéric II, roi de Prusse, et avec Catherine II, impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne, en vertu d'anciens traités : cette convention lui donna presque toute la Russie Rouge ; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie* et *Gallicie*. Cette acquisition fit naître bien des raisonnements et des censures amères ; d'autres ne l'ont envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avaient fait deux puissants voisins. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse et l'Autriche ; mais elle ne fut pas féconde en événements, les armées paraissant toujours se tenir sur la défensive ; elle fut terminée par la paix de Teschen, le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une portion de la Bavière. Après un règne long et heureux, Marie-Thérèse vit approcher sa fin avec le courage qui la caractérisa pendant toute sa vie. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre et les grandeurs sans les regretter : elle expira à Vienne, le 29 octobre 1780. La postérité la regarda toujours comme une des plus grandes princesses qui aient régné. Elle avait un air de grandeur relevé par les charmes de la beauté qui la faisait passer pour la plus belle princesse de l'Europe ; des mœurs pures et douces ennoblissaient ses grâces ; une élocution énergique, un son de voix majestueux, la connaissance des langues en usage dans ses états, un abord riant, en un mot, tout son extérieur montrait qu'elle était faite pour régner. Si on pouvait désirer quelques traits pour compléter son éloge, ce serait un caractère plus ferme, des vues plus soutenues, et une opposition plus vigoureuse à des projets qui combattaient ses véritables intentions. La religion, pendant son règne, fut toujours respectée et regardée comme le plus ferme appui du trône, et comme le gage le plus assuré de la fidélité des sujets. Les jurements furent sévèrement défendus, la débauche et la licence réprimées, les mauvais lieux supprimés, les jeux de hasard interdits. Mais la pente d'un siècle entraîné par une fausse philosophie, la contagion toujours croissante des vices qui en sont les fruits nécessaires, l'altération des mœurs publiques, l'affaiblissement des anciens principes d'ordre et de vertu, n'ont pas permis que son zèle fût couronné d'un plein succès. Dernier rejeton de la maison de Habsbourg, qui, pendant plusieurs siècles, avait occupé le premier trône et tant d'autres trônes de l'Europe, avec une chaîne de prospérités qui la firent surnommer *Felix*, elle a paru, par les événements qui ont suivi sa mort, avoir emporté dans le tombeau les bénédictions de sa famille. Ses talents et ses vertus la rendaient si respectable, que Frédéric II écrivait à d'Alembert... *J'ai donné des larmes bien sincères à sa mort : elle a fait honneur à son sexe et au trône ; je lui ai fait la guerre, et n'ai jamais été son ennemi*. Elle eut huit enfants parmi lesquels Joseph II, Léopold II d'abord grand-duc de Toscane, Marie-Caroline, reine de Naples, et l'in-

fortunée Marie-Antoinette, reine de France. Voyez les *Annales du règne de Marie-Thérèse* par l'abbé Fromageot, Paris, 1775, in-8.

MARIE, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardy, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, deux ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'aîné des fils que son mari avait eus de Marie d'Aragon sa première femme. L'accusateur était Pierre La Brosse, d'abord barbier, puis chambellan favori du roi. Marie aurait couru risque d'être punie de mort, tant les indices étaient forts, si son frère Jean, duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur, n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. Philippe le Hardy avait d'avance envoyé consulter une *béguine*, de Nivelles, en Brabant, que l'on croyait douée du don de prophétie ; elle déclara la reine innocente, et dit que le crime avait été exécuté par un homme qui était tous les jours auprès du roi. Cependant la reine aurait peut-être subi le dernier supplice, sans le secours de son frère Jean. Marie survécut 36 ans à Philippe III, et ne mourut que l'an 1321. On a de *Marie de Brabant*, roman historique par M. Maugenet (anagramme de Ménégaud), Paris, 1808, 2 vol. in-8. L'histoire de cette princesse a fourni le sujet d'une tragédie à Imbert, et à M. Ancelot celui d'un poème.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis II, roi de Naples, et femme de Charles VII, roi de France, mourut en revenant de Saint-Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463, à 59 ans. C'était une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimait point ; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeait qu'à ses plaisirs, et qu'il poussait l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole.

MARIE STUART, reine de France et d'Ecosse, née le 7 décembre 1542, au château de Linlithgow, petite ville à 7 lieues d'Edimbourg, de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, héritière du trône de son père huit jours après sa naissance. Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince Edouard son fils, afin de réunir les deux royaumes ; mais ce mariage n'eut pas lieu, et elle épousa, en 1558, François II, alors dauphin de France, fils et successeur de Henri II. Elle était venue en France à l'âge de six ans, et fut mise par Henri II dans un couvent où elle reçut une éducation très-soignée. Elle n'avait pas encore quatorze ans, lorsqu'en présence du roi et de Catherine de Médicis elle prononça une harangue en latin, de sa composition, où elle prouvait qu'il sied bien aux femmes de cultiver les lettres. François II étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, et se maria en secondes noces à Henri Stuart, son cousin, plus connu sous le nom de lord Darnley. Ce prince ayant péri par la main des rebelles, Marie fut contrainte d'épouser le comte de Bothwell, un des meurtriers de son époux. Les factieux, à la tête desquels était le comte de Murray, fils naturel de Jacques V (voy. MURRAY), voulant perdre la reine comme ils s'étaient défaits du roi, déchirèrent son honneur et sa vertu par des calomnies atroces, que le fanatisme de secte

et d'une philosophie ennemie de tous les héros chrétiens a transmises jusqu'à nous. On supposa des lettres d'amour au comte de Bothwell, dont les originaux ne furent jamais exhibés; on l'accusa du meurtre de son mari, et par ces manœuvres on parvint à soulever l'Ecosse contre elle. Une des fausses accusations portées par Murray contre sa malheureuse sœur, ce fut son amour prétendu pour David Rizzio, musicien difforme, mais très-intelligent dans les affaires. On éveilla la jalousie du roi Henri, qui résolut la mort du musicien. Un soir, le trouvant à souper avec Marie, il le fit massacrer sous ses propres yeux. La reine, alors enceinte de Jacques 1^{er}, en eut une telle horreur, que le fils qu'elle mit au monde ne put jamais voir une épée nue sans trembler. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés et de céder la couronne à son fils. On l'obligea de nommer régent le comte de Murray qui l'accabla de mauvais traitements, et déguisa d'autant moins son caractère, qu'il se voyait au but de ses vœux et de ses artifices. La brutalité du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6,000 hommes; mais elle fut vaincue et obligée de chercher un asile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, et enfin la mort, après 18 ans de misère et de captivité. Elizabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle; mais elle lui fit dire qu'étant accusée du meurtre de son époux, elle devait s'en justifier. On nomma des commissaires, et on la retint prisonnière à Tutbury, sous prétexte d'instruire son procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrâce; Elizabeth craignit qu'elle ne lui échappât et ne remontât sur le trône. Elle prétendit avoir découvert une conspiration. Le procès des accusés fut bientôt fait: un grand nombre d'hommes illustres, et d'autres trop connus par leur attachement à la reine Marie ou à la foi catholique, périrent du dernier supplice. La plupart des historiens les ont considérés comme parfaitement innocents, et comme des victimes préparatoires à un plus grand sacrifice. On connaît ces beaux vers de l'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis hæreticorum*:

Post varias clades miserorum et cædes acervos
Insontum, comes exornat spectacula mæter
Supplicio et regum soror et fidiissima conjux.

Après ces sanglantes exécutions, Elisabeth fit juger Marie, son égale, comme si elle avait été sa sujette. « Quarante-deux membres du parlement, » dit Voltaire, qui, d'ailleurs, applaudit toujours aux cruautés exercées contre les catholiques, « et cinq » juges du royaume, allèrent l'interroger dans sa » prison à Fotheringhai. Elle protesta, mais elle » répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. » On lui représenta de simples copies de ses lettres, » et jamais les originaux; on fit valoir contre elle » les témoignages de ses secrétaires; et on ne les » lui confronta point; on prétendit la convaincre » sur la déposition des trois conjurés qu'on avait » fait mourir, dont on aurait pu différer la mort » pour les examiner avec elle. Enfin, quand on

» aurait procédé avec les formalités que l'équité » exige pour le moindre des hommes; quand on » aurait prouvé que Marie cherchait partout des » secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer » criminelle. Elizabeth n'avait d'autre juridiction » sur elle que celle du puissant sur le faible et sur » le malheureux. » Mais sa politique cruelle demandait le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, et la reçut avec une fermeté d'âme dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. On lui refusa son aumônier et toutes ses demandes relatives à sa sépulture. Le comte de Kent, préposé à l'exécution, lui reprocha jusqu'au dernier moment sa superstition, c'est-à-dire la foi catholique. Il paraît qu'on avait résolu de lui arracher sa religion avec la vie; mais son courage fut au-dessus de tout. Le comte, insultant le crucifix qu'elle avait dans ses mains, lui dit que c'était dans le cœur qu'il fallait porter J.-C. Marie répondit paisiblement, « que quand on avait son » image sous les yeux, son amour s'allumait plus » aisément dans le cœur. » Lorsqu'il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fit cette fonction, disant « qu'elle n'était point accou- » tumée à se faire servir par de pareils gentils- » hommes. » Après avoir fait quelques prières, elle eut la tête tranchée le 18 février 1587, à 44 ans. La tête ne fut séparée du corps qu'au troisième coup, et le bourreau montra, aux quatre coins de l'échafaud, cette tête qui avait porté deux couronnes, comme on pourrait y montrer celle d'un fameux scélérat. Telle fut la fin tragique de la célèbre Marie Stuart, princesse aussi belle que vertueuse. Reine de France par son mariage avec François II, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, et mourut d'une mort cruelle. Son attachement à la religion catholique, ses droits sur l'Angleterre, et, si l'on en croit quelques historiens, sa beauté, firent tous ses crimes. Ce dernier grief serait incroyable sans les anecdotes très-connues de la coquetterie d'Elizabeth, et de sa jalousie contre Marie, qui allait jusqu'à ne pouvoir entendre prononcer son nom. La douceur de son caractère, les grâces de son esprit, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elle les cultiva, sa fermeté dans ses malheurs, son attachement à la religion de ses pères, ont rendu sa mémoire chère à tous les hommes sensibles, mais surtout aux catholiques, qui l'ont considérée comme une martyre de leur religion. L'année même de sa mort, on publia un ouvrage intitulé : *Martyre de la reine d'Ecosse, douairière de France, contenant le vrai discours des trahisons à elles faites à la suscitation d'Elizabeth, par lequel les mensonges, calomnies et fausses accusations, dressées contre elle très-vertueuse, très-catholique et très-illustre princesse, sont éclaircies et son innocence avérée*, Edimbourg, 1 vol. in-8. Comme les faits étaient alors tout récents, et qu'il eût été impossible d'en avancer impunément de faux, cet ouvrage mérite la plus grande confiance. Mais la vérité de l'histoire est discutée avec plus de force et de critique dans le savant ouvrage intitulé : *Recherches historiques et critiques sur les principales*

preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des histoires du docteur Robertson et M. Hume, ouvrage traduit de l'anglais, à Paris, chez Edme, 1772, 1 vol. in-12. Il faut lire surtout ce que l'auteur de ces *Recherches* dit du texte des fameuses lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de Buchanan : on y prouve sans réplique que ce texte, regardé comme le texte original, est faux et supposé. On démontre que les accusateurs de Marie Stuart étaient eux-mêmes les auteurs du crime dont ils accusaient leur souveraine. On les voit former une association et se vendre au service d'Elisabeth. On vit Murray, poussé par son ambition et souvent par l'espérance d'un secours promis par Elisabeth, se mettre à la tête d'un soulèvement qui était son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le roi, et de s'emparer de la personne de la reine. On le voit, lui et ses associés, entrer dans une foule de conspirations contre leur souveraine jusqu'à la mort du roi, se réunir pour justifier solennellement le comte de Bothwell de cette mort, dont ils le connaissaient pour un des principaux auteurs; travailler ensuite au mariage de la reine avec ce seigneur, et ce mariage une fois fait, accuser publiquement ce même Bothwell d'être le meurtrier du roi; soulever toute l'Ecosse contre lui et contre la reine, qu'ils enveloppent dans son désastre, tandis qu'ils le laissent évader. Tels sont les faits amplement détaillés dans ces *Recherches* sur Marie Stuart. Ils sont de la plus grande importance pour servir à la Vie de cette malheureuse princesse, que ses ennemis sont parvenus à calomnier jusque dans la postérité la plus reculée; ils jettent un nouveau jour sur son histoire, et donnent l'explication la plus naturelle et la mieux prouvée des contradictions que sa conduite parut offrir. Tout ce que l'auteur avance dans cet ouvrage est appuyé par des citations auxquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. Hume et du docteur Robertson, machinalement répétées par tant d'écrivains ignorants et serviles, y sont réfutées de la manière la plus solide. On peut consulter encore l'*Apologie de Marie Stuart*, par Gilbert Stuart, 2 vol. in-12. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elisabeth*, a achevé de mettre en évidence l'innocence de cette reine, et les atrocités d'Elisabeth, de Murray, etc. Plus récemment encore, M. de Sevelinges a publié une *Histoire de Marie Stuart, rédigée d'après des actes authentiques, et enrichie de pièces inédites*, Paris, 1819, 2 vol. in-8. Cette histoire reunit au mérite du style une grande exactitude. L'auteur y a mis toute la sensibilité de son âme, et à l'émotion qu'on éprouve en lisant les malheurs de cette reine infortunée, on juge combien il les avait sentis. Ce qui doit couvrir de honte Hume et les auteurs, échos de Buchanan, c'est la franchise de Cambden, qui quoique ami et protégé d'Elisabeth, et partisan fanatique de la réforme anglicane, a refusé sa plume à la calomnie, et a déchargé Marie de toute accusation. L'*Anthologie française* a recueilli plusieurs pièces de vers composées par Marie Stuart; nous citerons les suivants qu'elle composa en quittant la France, et dans lesquels elle exprime d'une ma-

nière touchante la douleur qu'elle éprouva en s'éloignant de ce beau royaume :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance !
Adieu France ! adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienné.

Voy. l'histoire de Thou, l'abbé de Choisi et Voltaire (*Hist. générale*, tom. 2.); l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par Gaillard; le *Recueil des historiens contemporains de cette princesse*, publié à Londres en 1725, 2 vol. in-fol. La mort de Marie Stuart est le sujet de plusieurs pièces parmi lesquelles on distingue la tragédie de Schiller, un des chefs-d'œuvre de ce grand poète (voy. SCHILLER), et reproduite sur notre scène avec un brillant succès par M. P. Lebrun, de l'académie française. Le prince Alexandre Labunoff a publié *Lettres, instructions et Mémoires de MARIE-STUART*, tirés des principales archives et bibliothèques de l'Europe, Londres, 1845, 7 vol. in-8; collection très-importante.

MARIE de MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, et femme de Henri IV, roi de France, naquit à Florence le 26 avril 1573. Son mariage avec Henri IV se célébra en 1600, et elle fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de ce roi. Le duc d'Epéron, colonel général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence, droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux états-généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice et régente, acheta des créatures avec l'argent que Henri le Grand avait amassé pour rendre sa nation puissante. L'état perdit sa considération au dehors, et fut déchiré au dedans par les princes et les grands seigneurs. Les factions furent apaisées par un traité en 1614, qui accorda aux mécontents tout ce qu'ils voulurent; mais ces factions se réveillèrent bientôt après. Marie, entièrement livrée au maréchal d'Ancre et à Galigai son épouse, irrita les rebelles par sa conduite. La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. Richelieu, évêque de Luçon, et depuis cardinal, réconcilia la mère avec le fils en 1619. Mais Marie, mécontente de l'exécution du traité, ralluma la guerre et fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable de Luynes, son grand adversaire, elle fut à la tête du conseil; et, pour mieux affermir son autorité renaissante, elle y fit entrer Richelieu, son favori et son surintendant. Ce cardinal, élevé au faite de la grandeur à la sollicitation de la reine, ne voulut plus dépendre d'elle : Marie de Médicis le fit dépouiller du ministère. Le roi, qui l'avait sacrifié par faiblesse, lui sacrifia sa mère à son tour par une autre faiblesse. La reine se vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment, elle ne revit plus son fils, ni Paris, qu'elle avait embellie de ce palais superbe appelé *Luxembourg*,

d'aqueducs ignorés jusqu'à elle, et de la promenade publique qui portait le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête : « Supplie Marie, reine de France et de Navarre, disant que depuis le 23 février aurait été prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupçonnée. » Quelle leçon et quelle consolation pour les malheureux ! La veuve de Henri le Grand, la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, manque du nécessaire et meurt dans l'indigence : ce fut à Cologne, le 3 juillet 1642, à 68 ans. La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractère jaloux, opiniâtre et ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avait pas été plus heureuse sous Henri IV que sous Louis XIII. Les maîtresses de son époux lui causèrent les plus grands chagrins, et elle ne les dissimulait pas. Elle ne cessait de lui en faire des reproches aussi fondés qu'inutiles ; naturellement violente, elle poussa un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Cependant elle avait de la religion et de la piété. Elle avait fondé, en 1620, le monastère des religieuses du Calvaire. Voy. sa *Vie*, (par M^{me} d'Arconville), 1774, 3 vol. in-8. Nous avons encore l'*Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12, qui porte le nom de Mézeray, mais on s'accorde à croire que cet ouvrage, si curieux à consulter pour ce qui concerne cette reine, est de Richelieu lui-même, et fait partie d'une histoire complète que ce fameux ministre avait composée. Voy. pour plus de détails *Mémoires d'Etat sous la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, par le maréchal duc d'Estrées ; *Mémoires concernant les affaires de France sous la régence de Marie de Médicis*, La Haye, 1720, 2 vol. in-12, attribués à Phélyppeaux, comte de Pontchartrain.

MARIE-THERÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, né à Madrid en 1658, épousa en 1660 Louis XIV, et mourut en 1683, à 45 ans. C'était une princesse foncièrement sage et vertueuse ; mais Louis XIV, qui était alors dans l'âge de la dissipation et de la galanterie, l'estima plus qu'il ne l'aima. La patience avec laquelle elle supporta ses infidélités répondait à toutes ses autres qualités. Louis la pleura, et dit à sa mort : *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné*. On prétend que c'est elle qui, occupée encore dans l'autre monde du salut de son époux, apparut au fameux *Maréchal de Salon*. (Voy. ce nom.) Cette princesse pieuse et modeste avait des sentiments très-élevés : témoin la réponse qu'elle fit un jour à une carmélite qu'elle avait priée de l'aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père : *Oh non ! ma mère*, répondit-elle, *il n'y avait point de rois*. Le P. de Soria, cordelier, a écrit sa *Vie*, Paris, 1682 ; l'abbé Carron en a donné un précis dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine Opalinska, née le 23 juin 1703, suivit son père et sa mère à Weissenbourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeura depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa le 5 septembre 1725 ce monarque dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentiments de religion aux princes et princesses ses enfants, et à répandre des bienfaits sur les églises et dans le sein des malheureux. Ennemie des intrigues de cour, elle coulait des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, père de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas son père, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba le 24 juin 1768, à l'âge de 65 ans. L'abbé de Boismontronna son oraison funèbre devant l'académie française, le 22 novembre 1768. (Voy. la fin de l'article Louis, dauphin.) (L'abbé Proyart a écrit sa *vie* en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée ; et l'abbé Carron en a publié un extrait dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.)

* MARIE-ANTOINETTE-JOSÈPHE-JEANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille de François 1^{er} et de Marie-Thérèse, naquit à Vienne le 2 novembre 1755, le jour même où Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre. Douée d'un esprit vif et pénétrant, élevée sous les yeux de son illustre mère, elle apprit en peu de temps le français, l'allemand, l'italien, même le latin, et fit des progrès non moins rapides dans le dessin et la musique, dont elle reçut des leçons du célèbre Gluck. Des l'âge de 15 ans, elle faisait l'ornement de la cour de Vienne. Quand elle la quitta pour venir partager la grandeur et les infortunes de Louis XVI, alors dauphin de France, des fêtes et des réjouissances l'accompagnèrent depuis Strasbourg jusqu'à Versailles, où le mariage fut célébré le 16 mai 1770. Les fêtes auxquelles il donna lieu, furent troublées par des événements sinistres. Un violent orage éclata sur Versailles, au moment de la cérémonie nuptiale ; à Paris, plus de 1,200 personnes périrent dans les décombres de la rue royale que l'on rebâtissait (30 mai) (1). A l'exemple de

(1) Si les événements présents, a dit un périodiste, peuvent servir d'annonce à l'avenir ; les noces ensanglantées de Louis XVI et d'Antoinette, où plus de 1,300 hommes ont péri par des accidents uniques et inexplicables, ont été un terrible présage. Si les pressentiments sont quelque chose, que dira-t-on des pleurs de Marie-Antoinette, lorsqu'elle partit pour la France, de la résolution subite qu'elle prit à Linz de retourner à Vienne, des cris plusieurs fois répétés à Augsbourg, *du moins pas en France, pas en France* : de manière que le résident impérial eut toute la peur du monde d'obtenir la continuation du voyage ? Les présages et les pressentiments, dit un autre auteur, fournissent sans doute à l'imagination un vaste champ où elle peut aisément s'égarer. L'on voit des nations entières habituées à interpréter tout ce qui arrive : *Gens qui omnia interpretantur*, comme le P. Schmit l'a dit des Turcs. On ne doit cependant pas disconvenir que lorsque des événements tout-à-fait extraordinaires ont été suivis de

son époux, qui exempta ses peuples du droit de *joyeux avènement*, Marie-Antoinette leur fit remise du droit de *ceinture*, qui lui était dû suivant un antique usage. Tout le monde s'attendait à des changements, qui furent cependant peu nombreux. La reine s'empessa de pardonner les injures qui lui étaient personnelles : elle fit dire par le maréchal de Beauvau, au marquis de Pontécoulant, major des gardes du corps, qui l'avait offensée, que *la reine ne vengeait point les injures faites à la dauphine*, et qu'elle le priait de vouloir bien les oublier lui-même. Pendant le rigoureux hiver de 1783 à 1784, ses libéralités séchèrent bien des larmes ; en remettant 500 louis au lieutenant de police, elle ajouta ces mots, qui peignaient fidèlement son cœur : *Jamais dépense ne m'a été plus agréable*. Sa bienfaisance, son esprit, sa bonté ne purent la mettre à l'abri de la haine. Mille intrigues furent formées dans le but de lui enlever l'affection et l'estime d'un peuple dont elle se croyait aimée. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsque, après de longues cérémonies, rentrée dans ses appartements, elle pouvait s'écrier : *Enfin je ne suis plus reine*. Passant une grande partie de son temps avec quelques amis, elle aimait à faire oublier son rang, et peut-être l'oubliait-elle trop elle-même. On la vit souvent parcourir à pied les parcs de Trianon et de Saint-Cloud, ou se glisser dans la foule à la faveur d'un déguisement. Marie-Antoinette voulut aussi recevoir des leçons de déclamation, et on la vit combler de ses bontés les histrions qui ont ensuite figuré parmi ses plus cruels ennemis. C'étaient là peut-être des torts qu'on ne pouvait taxer au plus que de légèreté et d'imprudence. Mais on l'accusa de prodigalité, et on attaqua ses mœurs quoiqu'elles eussent été toujours pures. La fatale affaire du collier, à laquelle elle était entièrement étrangère (voy. CAGLIOSTRO, MOTTE, (Jeanne de la) et ROHAN), acheva d'empoisonner tous les agréments dont elle jouissait au sein de la première cour de l'Europe, et préluda pour elle à des malheurs bien plus grands encore. A cette époque ses cheveux blanchirent quoiqu'elle n'eût que 34 ans. Elle se fit peindre alors, et donnant son portrait à son amie M^{me} de Lamballe (voy. ce nom), elle mit au bas ces mots de sa main : « Ses » malheurs l'ont blanchie. » Marie-Antoinette chercha dans l'accomplissement de ses devoirs maternels une consolation à tant de chagrins, et se voua tout entière à l'éducation de ses enfants. En 1778, elle avait donné le jour à une princesse qui reçut le titre de duchesse d'Angoulême ; le 22 octobre 1781 au Dauphin qui mourut en 1789 ; le 27 mars 1785, à un second prince qui devint roi sous le nom de Louis XVII (voy. ce nom) ; enfin le 9 juillet 1786, la reine eut une seconde fille qui mourut au berceau. Elle avait prévu depuis longtemps tous les maux que préparait à la France le

désordre des finances, la faiblesse du souverain, l'esprit d'indépendance et d'irréligion qui se manifestait de toutes parts ; elle s'opposa de tout son pouvoir à la convocation des états-généraux. Forcée de céder aux volontés du roi, elle s'abandonna tout entière à la destinée qui l'attendait. Elle parut dans la première séance des états, debout et vêtue avec une grande simplicité ; on l'entendit répéter alors : « Que le roi soit tranquille et respecté, pour » moi je serai toujours heureuse de son bonheur. » Les hommages publics qu'elle reçut cessèrent bientôt par l'intrigue de ses ennemis, qui lui firent entendre des menaces et des injures : elles blessèrent sa fierté sans abaisser son courage. L'Europe entière retentit des outrages faits à la reine de France, et dès lors l'empereur et le roi de Naples lui offrirent dans leurs états un asile : elle le refusa, pour ne point séparer sa fortune de celle du roi, l'unique objet de ses sollicitudes. Peu de temps après eut lieu le départ du comte d'Artois (voy. CHARLES X), qui l'avait aidée à supporter ses premiers malheurs. Livrée ainsi presque seule aux calomnies répétées de ses ennemis, elle dévorait au fond de son âme tous les maux qu'elle essayait et ceux qu'elle présageait encore. Un repas donné à Versailles aux officiers des troupes de ligne, par les gardes du corps, devint le prétexte d'un odieux complot. Le 5 octobre, une horde de brigands ramassés parmi tout ce que Paris renfermait de plus pervers et de plus corrompu, part pour Versailles. (Voy. LAFAYETTE.) Au milieu de la nuit elle assiège les portes du château, les brise, et parvient à s'introduire dans les appartements, demandant à grands cris qu'on leur livre la reine. Deux gardes du corps voulurent résister, et furent percés de coups. La résistance d'un troisième lui laissa le temps de se retirer dans les appartements du roi. Le monarque fut forcé de se rendre à Paris, où la reine le suivit avec toute sa famille. Elle reçut pendant quelques jours aux Tuileries des marques du plus vif intérêt et profita de cette occasion pour répandre de nouveaux bienfaits. Mais ses actions les plus généreuses étaient livrées aux plus odieuses interprétations. Dans le courant de l'année 1790, elle se montra plusieurs fois au peuple, et visita les enfants trouvés et la manufacture des Gobelins. Le roi, dont le courage et la patience étaient lassés par les outrages auxquels sa famille et lui-même étaient exposés sans cesse, résolut de quitter Paris dans la nuit du 20 au 21 juin. Lorsque le roi fut arrêté à Varennes (voy. Louis XVI, la reine insista pour le déterminer à faire forcer le passage ; mais sur l'observation de ce prince que toute résistance serait inutile et compromettrait les jours de sa famille, elle se résigna. Le spectacle de cette résignation fut grand et touchant sans doute ; car on n'oubliera jamais que Barnave, envoyé par l'Assemblée, avec Péthion et Latour-Maubourg, pour ramener la famille royale à Paris, ne s'exprima plus, depuis cette époque, qu'avec enthousiasme sur cette princesse, qu'il s'accusait d'avoir trop longtemps méconnue. « J'ai toujours été ce que vous me voyez, lui dit-elle, les circonstances seules ont changé. » Rentrée

grandes catastrophes, on ne puisse les envisager comme des présages, comme des avis préliminaires de l'avenir, salutaires à ceux qui savent en profiter et qui tiennent à cette Providence, dont il est dit : *Dedisti me timentibus te significationem, ut fugiant à facie arcus, ut liberentur dilecti tui* (Psalm. 59). Il en est, proportion gardée, de même des pressentiments. Voy. MAINTENON, LOTIS, roi de Hongrie, etc.

au château des Tuileries, la reine y fut séparée du roi jusqu'à ce qu'ils eussent tous deux donné les éclaircissements qui leur furent demandés sur l'objet de leur voyage. Au mois de mai 1792, la reine fut de nouveau signalée dans les journaux, et les libelles incendiaires, comme dirigeant un prétendu comité autrichien, qui n'exista jamais que dans la tête des malveillants. Arrivèrent les journées du 20 juin et du 10 août 1792. Dans la première, Marie-Antoinette, placée derrière la table du conseil, entre ses deux enfants, soutint pendant quatre heures le spectacle hideux d'une populace armée, se répandant en menaces épouvantables. (*Voy. ELIZABETH.*) Le 10 août, les bataillons de Marseille cernèrent le château, la reine fit tous ses efforts pour décider Louis XVI à donner des ordres pour les repousser. Lors de la retraite du monarque au sein de l'assemblée, elle y conduisit ses enfants. Le trajet fut extrêmement périlleux. Le peuple, qui l'accablait des invectives les plus atroces, parut un instant déterminé à l'empêcher de passer; mais le maire de Paris Péthion (*voy. ce nom*), écarta la foule et retarda le crime. Après avoir passé une nuit affreuse, privée des choses les plus nécessaires, elle fut conduite avec le roi au Temple. Les nouveaux municipaux, devenus les geôliers de la famille royale, appartenaient à la dernière classe du peuple, et tous s'étaient fait remarquer parmi les plus féroces jacobins. La santé du fidèle Hue, qui seul avait obtenu de demeurer près de la reine, s'étant altérée, les princesses furent obligées de se servir elles-mêmes. La fille des Césars se vit forcée de faire son lit et de balayer sa chambre; la reine et M^{me} Elisabeth pouvaient au moins s'entraider dans leurs peines; mais on ne leur laissa pas longtemps cette consolation : il fut décidé qu'on les séparerait. Les princesses se jetèrent aux pieds des municipaux, pour obtenir la révocation de cette mesure atroce. « Ce » n'étaient plus des plaintes ni des larmes, dit » Cléry, c'étaient des cris de douleur. » Leurs prières furent si vives qu'elles touchèrent les geôliers. « Eh bien ! dit l'un d'eux, ils dîneront en- » semble aujourd'hui. » Ce bonheur leur fut bientôt refusé... Quelques jours après, Louis XVI n'était plus ! La Convention avait promis au roi martyr que la nation française toujours grande, toujours juste, s'occuperait du sort de sa famille; on s'en occupa, mais pour aggraver encore ses malheurs. Les 27 mars et 10 avril 1795, Robespierre demanda son renvoi au tribunal révolutionnaire : mais la Convention, tout atroce qu'elle était, recula devant l'idée d'un nouveau régicide, si voisin du premier, et se contenta d'ajourner la demande de son chef. Le 11 juillet, le comité de salut public ordonna au maire de Paris de la séparer de son fils. Les coups les plus cruels avaient été portés à cette infortunée princesse : elle n'avait plus rien à redouter de la haine de ses ennemis. Le 10 août, la Convention décréta enfin sa tradition au tribunal révolutionnaire. Transférée, presque aussitôt, de la tour du Temple dans les prisons de la Conciergerie, elle fut renfermée dans une chambre obscure et malsaine, où son gardien, nommé Barrazin, qui fai-

sait dans cette prison son ban de galériens, eut plus d'égards pour elle que n'en avait eu le geôlier du Temple. Enfin, le 3 octobre, Billaud-Varennes fit ordonner par la Convention de s'occuper sans délai du procès de la veuve Capet. Le 11, le comité de salut public envoya les pièces à Fouquier-Tainville (*voy. ce nom*), en lui recommandant de seconder son zèle. Le lendemain, Marie-Antoinette fut interrogée dans une salle obscure, où plusieurs témoins l'entendirent, sans qu'elle put les apercevoir. Le 14 octobre, elle parut pour la première fois devant le tribunal révolutionnaire, présidé par Hermann. Ses défenseurs furent Tronçon du Couray et Chauveau-Lagarde, qui remplirent cette périlleuse fonction avec tout le courage et le dévouement que permettaient les circonstances, bien persuadés d'ailleurs que tous leurs efforts seraient inutiles. La déposition de l'infâme Hébert fut un tissu de faits calomnieux, racontés avec une atroce perfidie, et de manière à justifier toutes les fables populaires qu'il avait si fortement contribué lui-même à répandre. La reine, interpellée sur toutes ces horreurs, fut révoltée; sa figure, pâle jusque-là, se couvrit de rougeur, et, avec une expression qu'il est impossible de peindre, elle s'écria : « Si je n'ai pas » répondu, c'est que la nature se refuse à répondre » à une pareille inculpation faite à une mère. » Puis, se recueillant un moment, toujours plus animée, et se tournant vers le peuple, avec une émotion vraiment sublime, elle ajouta : « J'en ap- » pelle ici à toutes les mères qui m'entendent. » A ces mots, un tumulte confus se fit entendre, et les marques non équivoques d'indignation contre le jury et d'intérêt pour l'infortunée, éclatèrent de toutes parts. Quelques instants de silence succédèrent à cette scène déchirante, dont tout l'opprobre retomba sur ceux qui l'avaient provoquée. En général, pendant le cours des débats, qui durèrent deux jours, et se prolongèrent pendant la nuit, Marie-Antoinette répondit avec une noblesse, une promptitude et une facilité qui étonnèrent les tyrans; elle parut au tribunal en habits de deuil. Ramenée sans cesse au souvenir de son époux, elle demeura sans altération, sans soupirs et sans larmes : des douleurs telles que les siennes ne pouvaient avoir d'expression. A la fin des débats, le président lui demanda s'il lui restait quelque chose à dire pour sa défense; elle répondit : « Rien. Je ne connaissais » pas les témoins; j'ignorais ce qu'ils allaient dé- » poser contre moi : eh bien ! personne n'a articulé » contre moi un fait positif : je ferai observer que » j'étais la femme de Louis XVI, et qu'il fallait » que je me conformasse à ses volontés. » Condamnée à mort, Marie-Antoinette entendit prononcer son jugement sans laisser paraître aucune marque d'altération. Le président lui ayant demandé si elle avait des réclamations à faire sur l'application de la peine, elle secoua la tête en signe de négation, et sortit de la salle sans adresser la parole à personne. C'était le 16 octobre 1795; il était près de quatre heures et demie du matin. Ramenée à la Conciergerie, elle fut enfermée dans le cabinet des condamnés, où elle se fit apporter une robe de piqué blanc pour aller au supplice.

Ses bourreaux, poussant l'insulte jusqu'à la fin, lui envoyèrent un prêtre assermenté : elle refusa le secours de son ministère ; mais celui-ci ayant osé lui dire « qu'elle devait offrir sa vie à Dieu en expiation de ses crimes : — Dites de mes fautes, » reprit-elle vivement, « de mes crimes, jamais (1) ! » Laisée seule jusqu'au moment de son martyre, transie de froid, elle s'enveloppa les pieds d'une couverture et s'endormit tranquillement. A 11 heures, elle monta sur la charrette qui la conduisit à l'échafaud. « Voici le moment de s'armer de courage, » lui dit-on. — De courage ! reprit-elle ; il y a si longtemps que j'en fais apprentissage, qu'il n'est pas à craindre que j'en manque à ce moment. » Pendant tout le trajet, le peuple garda un sombre et profond silence, malgré tout ce que l'on avait fait pour l'exciter à injurier sa souveraine. Arrivée au lieu du supplice, elle jeta un long regard sur les Tuileries, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, » éclairez et touchez mes bourreaux. Adieu pour toujours, mes enfants ; je vais rejoindre votre père..... ! » Quelques instants après elle n'était plus.... ! Ainsi finit, le 16 octobre 1793, à l'âge de 38 ans moins quelques jours, la fille des Césars, la reine de France, et l'épouse de l'infortuné Louis XVI. Son corps, déposé au cimetière de la Madeleine, y fut consumé dans de la chaux vive. On a cependant retrouvé une partie de ses ossements en 1815, et ils ont été transférés à St.-Denys. L'année suivante une chapelle expiatoire a été érigée dans le cachot où Marie-Antoinette avait été enfermée à la Conciergerie (2). On peut consulter sur cette princesse les *Mémoires de J. Weber*, ceux de *M^{me} Campan*, réimprimés dans la *Collection des frères Baudoin* ; et enfin l'*Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, Paris, 1817, in-8. Voy. MONTJOIE.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie et de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne ; et de Jeanne d'Aragon, et sœur des empereurs Charles V et Ferdinand I^{er}, née à Bruxelles le 15 septembre 1503, épousa en 1521 Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1529 à la bataille de Mohatz. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frère, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1551. Elle fit la guerre au roi Henri II ; et dans le temps que l'empereur Charles V, son frère, assiégeait Metz, l'an 1552, elle fit une diversion en se jetant sur la Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chère aux peuples qu'elle gouverna pendant 24 ans : elle passa en Espagne en 1556, et y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Erasme

lui dédia un livre intitulé *Vidua christiana*, imprimé en 1529.

MARIE I^{re}, reine d'Angleterre, naquit le 11 février 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Edouard VI, en mourant, avait déclaré Jeanne, sa cousine, héritière du trône, et en avait écarté Marie, à qui il appartenait de droit. Le duc de Northumberland, beau-père de Jeanne, la proclama reine, leva une armée pour soutenir les prétendus droits de sa belle-fille. Marie eut bientôt un parti formidable et de nombreux soldats. Elizabeth, sa sœur, vint aussi la rejoindre avec mille chevaux. Le rebelle fut arrêté, et Marie fit trancher la tête à sa rivale, au beau-père, au père et à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine était attachée à la religion catholique : pour la faire triompher, elle épousa en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillèrent à ce grand ouvrage avec un zèle ardent, auquel ils crurent devoir joindre la sévérité. Le parlement entra dans leurs vues. Il avait poursuivi sous Henri VIII les protestants, dit Voltaire, il les encouragea sous Edouard VI, il les brûla sous Marie. « Huit cents personnes » furent, dit cet historien, livrées aux flammes ; » mais on sait que sa haine contre la religion catholique lui fait tout défigurer. Hucce, auteur anglais, n'en compte que 277, et Rapin de Thoiras 284. Ces écrivains ne sont pas suspects, et on peut croire que ce nombre est encore exagéré. Le cardinal Polus, envoyé par le pape Jules III pour réunir l'Angleterre à l'Eglise romaine, désapprouva hautement ces exécutions. Ce prélat disait avec raison que le seul moyen d'éteindre l'hérésie était d'édifier les hérétiques, et non pas de les égorger. Mais Henri VIII et Edouard avaient aigri les catholiques en inondant l'Angleterre de leur sang ; et cet exemple devint fatal aux partisans du schisme et de l'hérésie. Le caractère de Marie contrastait d'ailleurs avec les moyens violents, et on la vit plus d'une fois opposer une raison souple et douce à la morgue de ses plus fougueux ennemis. (V. HAVIEL.) Marie secourut Philippe son époux contre la France ; sa flotte décida la victoire de Gravelines, précédée de l'entière défaite des Français à Saint-Quentin ; mais Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, et la flotte qu'elle envoya n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. Elle préparait une seconde flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut le 17 novembre 1558. Son zèle pour la religion n'était point assez éclairé ; mais elle avait d'excellentes qualités, des mœurs pures et des vertus solides : le luxe et le vice furent bannis de sa cour. M. Linguet, dans une très-mauvaise continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, peint Marie de couleurs affreuses, tandis qu'il prodigue les éloges à Elizabeth, qui inonda l'Angleterre du sang des catholiques. Telle est la justice de la balance philosophique. Les rigueurs exercées contre les sectaires sont des crimes abominables ; mais le massacre des catholiques fait les héros. (Voy. FERDINAND II, JACQUES II, PHILIPPE II.) Cette reine d'Angleterre a laissé des lettres : les unes, en latin, ont mérité les éloges d'Erasme ; les autres, en français, ne sont pas dignes d'attention. Cette

(1) On a prétendu qu'un ecclésiastique fidèle était parvenu jusque dans sa prison, et lui avait apporté les secours et les consolations de son ministère. Mais ce fait est peu probable, et il semble démenti par la lettre même que la reine écrivit à madame Elizabeth.

(2) On voyait en effet, à la Conciergerie, une pierre surmontée d'une croix, au pied de laquelle avait été gravée la lettre que Marie-Antoinette écrivit en présence de l'échafaud. Ce simple et pieux monument a été détruit, depuis la révolution de 1890.

reine a été placée par Hor. Walpole dans ses *Royal authors*.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, naquit au palais de Saint-James en 1662, épousa en 1677, Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, et passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689. Elle aida ce prince à détrôner Jacques II, repassa en Angleterre, y fut proclamée reine conjointement avec son époux, et ne rougit pas d'occuper du vivant de son père le trône qui lui appartenait. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kensington, en 1695, à 33 ans.

MARIE de GONZAGUE. Voy. GONZAGUE.

* MARIE-CLOTILDE - ADELAÏDE - XAVIÈRE de France, reine de Sardaigne, née à Versailles, le 23 septembre 1759, était sœur de Louis XVI. Elevée par une sage institutrice, la comtesse de Marsan, et trouvant au sein de sa famille les modèles de la vertu la plus pure, elle contracta dès l'âge le plus tendre le goût et l'habitude des pratiques de la religion. A l'exemple de sa tante M^{me} Louise, elle aurait voulu prendre le parti de la retraite; mais Louis XVI avait arrêté son mariage avec Charles-Emmanuel, prince de Piémont. La cérémonie s'en fit à Versailles, le 27 août 1775. Son époux vint au devant d'elle jusqu'au pont de Beauvoisin. Craignant que son embonpoint ne déplût au prince, elle lui dit à demi-tremblante.... « Vous me trouvez bien grasse? — Je vous trouve » adorable! » lui répondit-il. Cet embonpoint était excessif. Un Suisse de la garde l'ayant un jour désignée par le nom de *gros matane*, le sobriquet lui en demeura. A son entrée à Turin; elle entendit le petit peuple crier.... *com'è grossa!* Sa belle-mère, pour la consoler, lui dit : « Ce n'est » rien que cela ma fille; quand je fis mon entrée » ici, j'entendis bien crier : *O com'è brutta!* » Qu'elle est laide ! A la cour elle ne se fit remarquer que par sa modestie et la simplicité de ses vêtements. Elle sut constamment allier ce qu'elle devait à Dieu avec les devoirs d'épouse, de fille et de princesse. Une rare prudence, une discrétion parfaite prétaient à sa piété un nouveau lustre. Livrée aux œuvres de charité, elle entra dans plusieurs associations de dames, formées dans le même but. La révolution française vint la blesser dans ses affections les plus chères. Elle eut aussi à souffrir des malheurs de sa nouvelle famille (voy. VICTOR-AMÉDÉE III). Son époux parvint au trône, le 16 octobre 1796, sous le nom de Charles-Emmanuel IV. Son titre de reine ne lui servit qu'à protéger plus efficacement les lettres, les arts, et surtout la religion. Des sacrifices de toute espèce exigés par la France, avaient affaibli le Piémont, lorsque le Directoire déclara la guerre à Charles-Emmanuel, le 6 décembre 1798, et le força de quitter sa capitale et ses états. La reine le suivit en Toscane, et ils s'embarquèrent à Livourne le 24 février 1799, pour la Sardaigne. Les victoires des Russes ramenèrent en Italie les augustes exilés; ils habitèrent successivement Florence, Rome, et enfin Naples. Tant de chagrins ayant causé au roi une maladie de nerf, sa vertueuse épouse lui prodigua les soins les plus

tendres. Elle consacrait le reste de son temps aux pratiques religieuses, visitant les églises et les malades, soulageant les pauvres, offrant l'exemple de la patience, de l'humilité et de la douceur. Cette princesse mourut à Naples, le 7 mars 1802, âgée de 43 ans. Ses vertus étaient connues dans toute l'Europe; et Pie VII, qui en avait été témoin lui-même, par une bulle du 10 avril 1808, la déclara *vénérable* (voy. CHARLES-EMMANUEL IV, tom. 2, p. 564). Il a été publié à Rome un *Examen* des informations faites dans le procès pour la béatification de Marie-Clotilde; cet examen, dont fut chargé M. l'abbé Bottiglia, référendaire pontifical, a servi de base à l'*Eloge historique de la servante de Dieu, Marie-Clotilde, reine de Sardaigne, traduit des mémoires italiens publiés à Turin en 1804*, Paris, 1806, in-12, avec le portrait de la reine. Voy. PAROLETTI.

* MARIE-CAROLINE, reine de Naples et de Sicile, archiduchesse d'Autriche, et dernière fille de François I^{er}, et de l'impératrice Marie-Thérèse, née à Vienne le 13 août 1752, fut mariée, dès l'âge de 15 ans, à Ferdinand IV, roi de Naples, sur lequel elle prit bientôt un grand ascendant. L'invasion des troupes françaises, en 1798, l'obligea de se retirer en Sicile; mais les succès du cardinal Ruffo lui rouvrirent les portes de sa capitale en 1800, et elle y resta jusqu'en 1806, époque où Ferdinand fut obligé de retourner en Sicile par suite d'une nouvelle invasion des Français. La mésintelligence s'étant mise entre Marie-Caroline et les Anglais qui lui disputaient le souverain pouvoir, ceux-ci obligèrent Ferdinand de la renvoyer en Autriche en 1811. Elle mourut d'une attaque d'apoplexie au château d'Iszendorf près de Vienne, en 1814. Voy. FERDINAND IV, roi de Naples.

* MARIE-LOUISE-THÉRÈSE, reine d'Espagne, fille de l'infant don Philippe, duc de Parme, naquit dans cette ville le 9 décembre 1754, et fut mariée, le 4 septembre 1765, au prince des Asturies, depuis Charles IV. Elle eut beaucoup de peine à gagner le cœur de son époux; mais elle prit ensuite sur lui une telle influence, qu'elle dirigeait les affaires, et disposait des places. Le fameux Godoi, connu sous le nom de *prince de la Paix*, lui dut son élévation. Lors de l'invasion de l'Espagne en 1808 (voy. CHARLES IV), elle accompagna son royal époux à Marseille et ensuite à Rome. Ramenée à la religion par l'infortune, elle passa le reste de sa vie dans des exercices de piété, et mourut au mois de décembre 1818.

* MARIE-LOUISE, reine d'Etrurie, fille de Charles IV et de Marie-Louise (voy. l'art. précéd.), née à Madrid le 6 juillet 1782, épousa l'infant don Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Parme, qui mourut en 1803 roi d'Etrurie, laissant régente la reine, son épouse. Elle s'abandonna sans réserve à son goût pour le faste, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Europe. Les revenus de son petit royaume ne pouvaient suffire à ses dépenses; mais l'on dit que la reine d'Espagne y suppléait. Napoléon ayant jugé qu'il était dans l'intérêt de sa politique que les Bourbons n'occupassent plus un seul trône en Europe, Marie-Louise, privée de ses

états, rejoignit son père à Fontainebleau, puis à Compiègne; mais bientôt l'ordre lui fut intimé de se rendre à Parme, où le palais de Colorno était, disait-on, préparé pour la recevoir; cependant elle apprit en route qu'on la conduisait à Nice. Assujettie dans cette ville à la surveillance la plus rigoureuse, elle résolut d'envoyer deux de ses gentilshommes en Angleterre pour négocier sa délivrance; ce projet ayant été découvert, ces deux gentilshommes furent arrêtés et condamnés à mort; elle-même fut mise en jugement et enfermée à Rome dans un monastère avec sa fille. Son fils fut renvoyé à Marseille près de ses parents. Cette malheureuse princesse a décrit les souffrances qu'elle eut à subir pendant sa captivité, dans des *Mémoires* qui ont été trad. en franç. par Lemièrre-d'Argy, Paris, 1814, in-8. Après la chute de Napoléon, Marie-Louise fit valoir, au congrès de Vienne, ses droits sur les états de Parme, Plaisance et Guastalla; mais sa demande fut écartée par les intrigues de l'Autriche. Elle la renouvela en 1815, et le congrès lui accorda, pour elle et pour ses enfants, la principauté de Lucques, dont elle prit possession en 1817. Instruite par l'expérience, elle se fit aimer de ses nouveaux sujets par des dispositions sages et bienveillantes; elle mourut en mai 1825. Son fils lui a succédé et a pris le titre de duc de Lucques.

** MARIE-LOUISE, ex-impératrice des Français, fille de François 1^{er}, empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse de Naples, née le 12 décembre 1791, reçut une éducation distinguée. Elle parlait avec facilité les principales langues de l'Europe, possédait un talent remarquable comme musicienne, et dessinait avec un goût et une pureté qu'eût enviés un artiste. Son mariage avec Napoléon fut célébré le 1^{er} avril 1810. En 1814, au moment d'aller combattre l'Europe coalisée, il la déclara régente et la présenta avec le roi de Rome à la garde nationale de Paris. Elle quitta sa capitale pour se retirer à Blois. La chute de Napoléon entraîna la sienne. Marie-Louise n'avait pas les qualités nécessaires pour gouverner la France, dans des circonstances aussi difficiles. S'abandonnant aux conseils de son beau-frère Joseph, l'article 99 du traité de Vienne lui conféra la propriété et la souveraineté des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, à l'exception des districts enclavés dans les possessions autrichiennes, et le traité de Paris, du 10 juin, stipula qu'après la veuve de Napoléon, les trois duchés reviendraient à l'infante Marie-Louise, reine douairière d'Etrurie, à son fils Charles-Louis et à sa descendance masculine en ligne directe. Aux termes de ce traité, c'est donc au duc de Lucques que les trois duchés doivent échoir. L'histoire reprochera à Marie-Louise de n'avoir pas eu la conscience des devoirs que lui imposait son noble veuvage; mais elle dira aussi que cette princesse fit tout ce qui dépendait d'elle pour assurer le bonheur de ses nouveaux sujets. Marie-Louise mourut à Parme, le 19 décembre 1847, à l'âge de 56 ans. On trouve dans les récits de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, par le général Montholon, de curieux détails sur le caractère des deux impératrices Joséphine et Marie-

Louise. Elles avaient, dit Napoléon, « un caractère diamétralement opposé. Joséphine était la grâce, la séduction irrésistible, le dévouement sans réserve. Marie-Louise avait l'innocence et la timidité. C'était, quand je l'ai épousée, une novice bien vertueuse, bien soumise et sortant du couvent. Joséphine aurait sacrifié des millions pour sa toilette et pour ses libéralités, si je l'avais laissée faire. Marie-Louise, au contraire, économisait sur ce que je lui donnais, et j'étais obligé de la gronder pour lui faire dépenser conformément à son rang. »

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE de BAVIÈRE, fille de Ferdinand de Bavière, naquit à Munich en 1660 et épousa en 1680 à Châlons en Champagne, Louis, dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1690, des suites de ses couches à la naissance du duc de Berry. Près d'expirer, elle embrassa son fils en lui disant : « C'est de bon cœur, quoique » tu me coûtes bien cher. » Elle dit au duc de Bourgogne : « N'oubliez jamais, mon fils, l'état » où vous me voyez; que cela vous excite à la » crainte de Dieu, à qui je vais rendre compte » de mes actions. Aimez et respectez toujours le » roi et le dauphin votre père; chérissez vos frères, » et conservez de la tendresse pour ma mémoire. » C'est alors que Louis XIV dit au dauphin en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante : *voilà ce que deviennent les grandeurs!* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une princesse paraît coquetterie, et qui dans une princesse supplée aux agréments de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. La dauphine n'aima que la retraite, et, après les premières fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastère que d'une cour; aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritait; dans un pays de dissipation et de frivolité tel que la cour, la sagesse et la vertu sont très-peu de chose. Son *oraison funèbre*, par Fléchier, est un des meilleurs ouvrages de cet orateur.

MARIE-ADELAÏDE de SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, naquit à Turin en 1688. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de Bourgogne, père de Louis XV, depuis dauphin, après la mort de son père, le vieux dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse était propre à faire le bonheur de son époux par son caractère, son esprit et sa beauté. La France la perdit en 1712, dans la 26^e année de son âge, tandis qu'elle lui annonçait les plus beaux jours. *Je sens*, disait-elle quelque temps avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'élève.* Une maladie aiguë, attribuée au poison, l'emporta en peu de jours. « Le » rapport de l'ouverture du corps, dit le duc de » Saint-Simon, n'eut rien de consolant; nulle » cause naturelle de mort, mais d'autres, vers les » parties intérieures de la tête, voisines de cet » endroit fatal où elle avait tant souffert. Fagon et » Boudin ne doutèrent pas du poison, et le dirent » nettement au roi, en présence de M^{me} de Main- » tenon seule. Boulduc et le peu des autres à qui » le roi voulut parler, et qui avaient assisté à l'ou- » verture, le confirmèrent par leur morne silence. » Le dauphin son époux et le duc de Bretagne son

ils ne tardèrent pas à la suivre. Le jour même que la dauphine mourut, le dauphin tomba malade; et comme on s'entretenait auprès de son lit de la manière dont la princesse avait été traitée: « Soit que les médecins l'aient tuée, dit le religieux prince, soit que Dieu l'ait appelée, il nous faut également adorer ce qu'il permet et ce qu'il ordonne. » La jeune dauphine avait une conversation très-spirituelle, qui égayait souvent Louis XIV, alors très-difficile à distraire. Elle était admise aux secrets de la politique; mais d'après plusieurs papiers, trouvés chez elle après sa mort qui précéda de six jours celle de son époux, elle se servait de ces secrets pour informer son père de toutes les décisions qui intéressaient sa politique... « La petite coquine nous trompait... » dit à cette occasion le roi à M^{me} de Maintenon. Voyez sa vie à la suite de celle du dauphin père de Louis XV par l'abbé Proyart.

MARIE-JOSÈPHE de SAXE naquit à Dresde le 4 novembre 1731, de Frédéric-Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Elle fut mariée en 1747 à Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissait ces deux époux était d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserrait les liens. Les soins pénibles et assidus qu'elle donna au dauphin pendant sa dernière maladie, et les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, peut-être d'autres causes qui ne sont pas bien connues (voy. la fin de l'article Louis, dauphin), hâtèrent la sienne. Une maladie de langueur, qui la consumait depuis plus d'un an, l'emporta le 13 mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la religion et la vertu. Voyez sa Vie à la suite de celle du dauphin père de Louis XVI, par l'abbé Proyart.

MARIE de BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1437, hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son père, tué au siège de Nancy en 1477. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposèrent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric IV, et porta les Pays-Bas à la maison d'Autriche. On dit que ce prince était si pauvre, qu'il fallut que sa femme fit la dépense des noces, de son équipage et de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval; elle fut fort regrettée des Flamands, qui cependant lui avaient donné de grands désagréments, jusqu'à faire le procès à ses ministres, qui avaient violé les lois et les privilèges du pays, et jusqu'à les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée et celui du duc son père en bronze doré; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MARIE, fille d'Albert V, duc de Bavière, épousa Charles d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand, auquel son père avait abandonné le gouvernement de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Ayant appris que son mari, pressé par quelques gentilshommes luthériens, allait accorder à ces sectaires une existence légale dans ses états, elle se disposa à retourner en Bavière et à y porter

ses enfants dans une corbeille, allant à pied et mendiant son pain. L'archiduc, informé des préparatifs de ce voyage secret, et ayant demandé les raisons, fut si frappé de la réponse de sa femme qu'il aimait tendrement, qu'il ne fut plus question de ce projet. Marie mourut à Gratz en 1680, dans le couvent de Sainte-Claire qu'elle avait fondé. Ferdinand II, son fils, fut héritier de sa piété et de ses vertus.

* MARIE (Joseph-François), mathématicien, né à Rhodéz en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, prit sa licence en Sorbonne, et fut nommé professeur de philosophie au collège du Plessis. En 1762, il remplaça l'abbé La Caille, dans la chaire de mathématiques au collège Mazarin, et lui succéda en même temps comme censeur. En cette qualité, chargé d'examiner les figures de la Bible de Rondet, il demanda que l'auteur retranchât ce qu'il avait dit: « que le Saint-Esprit a dicté lui-même aux évangélistes les paroles qu'ils ont employées dans leurs récits. » Rondet s'y étant refusé, l'abbé Marie mit au-dessous de son approbation une note portant: « que l'inspiration du Saint-Esprit doit être restreinte à tout ce qui fait la substance de l'Evangile. » Nommé, en 1782, avec l'abbé Guénde, son ami, sous-précepteur des fils du comte d'Artois (depuis Charles X), il obtint, un an après, l'abbaye de Saint-Amand, en Boisse, au diocèse d'Angoulême. Il eut la principale part à l'éducation des princes, et sortit de France avec eux. Les agréments de sa conversation lui concilièrent la bienveillance de la famille royale, qu'il accompagna dans ses diverses résidences. En 1801, Louis XVIII fut obligé de quitter Mittau, pour se rendre à Varsovie, Marie le suivit jusqu'à Mémel. Il devait se remettre en route le 25 février; mais le matin, on le trouva dans son lit, un couteau enfoncé dans le côté, et près de rendre le dernier soupir. Alors on se rappela qu'il avait un frère aliéné, et l'on crut, qu'atteint subitement d'un accès de démence, il s'était frappé lui-même. M. Hue et le consul de Danemarck obtinrent qu'on l'enterrât dans le cimetière. L'abbé Marie avait 65 ans; sa perte et le genre de sa mort affligèrent sensiblement la famille royale. Il a eu part à la traduction des *Vies des Pères, des Martyrs, et des autres principaux Saints*, de Butler (voy. GODESCARD); c'est de lui que sont en grande partie les notes. Il a donné de nouvelles éditions: des *Tableaux de logarithmes*, et des *Leçons de mathématiques* de La Caille. Il avait préparé celle des *Lettres d'Euler* à une princesse d'Allemagne; mais Condorcet en ayant publié une, l'abbé Marie ne voulut pas imprimer la sienne; et nous croyons qu'il ent tort, car il aurait rétabli les nombreux retranchements que s'est permis Condorcet. On trouve plusieurs lettres de l'abbé Marie au duc de Berry, dans les *Mémoires* sur la vie de ce prince par Châteaubriand.

MARIETTE (Pierre-Jean), fils de Jean Mariette, libraire et graveur de Paris, mort en 1742, et libraire lui-même, naquit en 1694. Il avait reçu de son père le goût de la gravure, et l'avait fortifié dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Il

vendit son fonds de librairie en 1730, et acheta une charge de secrétaire du roi, et contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du *recueil* de ses estampes, qu'il augmentait et perfectionnait sans cesse, il jouissait dans sa vie retirée des plaisirs de l'esprit. Une maladie longue et douloureuse termina ses jours le 10 septembre 1774. On a de lui : *Traité des pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol.; *Lettres à M. de Caylus sur la fontaine de la rue de Grenelle et sur Léonard de Vinci*; les *Descriptions* qui se trouvent dans le recueil des planches gravées d'après les tableaux de Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. Le *catalogue* de ses estampes a été dressé par Bassan, et parut en 1773, in-8. C'est un des plus complets en ce genre.

MARIGNAN (Jean-Jacques MEDICHI, marquis de), célèbre capitaine du xvi^e siècle, naquit en 1497 à Milan, de Bernardin de Medichino, amodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jérôme Morone, chancelier et principal ministre de Sforce, duc de Milan. Ce prince voulant se débarrasser d'Hector Visconti, seigneur milanais, Medichino fut choisi par le conseil de Morone, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtrier ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instruments, dans la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de Medichino fut le premier immolé, et la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il entra, en 1528, au service de l'empereur, auquel il livra le château de Musso, dont il avait eu le gouvernement on ne sait comment (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), et reçut en échange la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *marquis de Marignan*. Dès lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Medichino soumit la ville de Gand révoltée, et y fit bâtir une citadelle : il se distingua dans les guerres de l'Allemagne, contribua en 1542 à repousser les Turcs du Danube, et se trouva au siège de Metz. L'empereur le mit à la tête des armées, qu'il tint à la disposition de Côme 1^{er} de Médicis. Il défit en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée française, commandée par le maréchal Strozzi, et s'empara l'année suivante, après un siège de huit mois, de la ville de Sienne, qui s'était révoltée contre l'empereur Charles-Quint. Le marquis de Marignan avait autant d'esprit que de talents pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice, et surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitants de la campagne, et en fit pendre aux arbres (disent les historiens du temps) plus de 5,000 de tout sexe et de tout âge. Il mourut à Milan le 8 novembre 1555, à l'âge d'environ 59 ans. Jean Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de Pie IV, était son frère. La plupart des écrivains qui ont parlé du marquis de Marignan disent qu'il n'était point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avait pris le nom que par vanité, à la faveur de sa ressemblance avec le sien. Marc-Ant.

Misaglia, auteur de sa *Vie*, assure le contraire, et prouve assez bien qu'il était issu d'une branche de Médicis établie à Milan.

MARIGNY (Enguerrand de), comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, dont le nom était *Leportier*, fut grand chambellan, principal ministre et coadjuteur du royaume de France sous Philippe le Bel : il s'avança à la cour par son esprit et par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances et bâtiments, il usa, dit-on, mal de sa grandeur. Le comte de Valois, à qui il avait donné un démenti en plein conseil, réussit à le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe le Bel, en 1313. Le comte Charles de Valois, oncle de Louis X, l'avait accusé auprès du jeune monarque, d'avoir dilapidé les finances, accablé le peuple d'impôts, en un mot d'être l'auteur de l'état de misère et de disette où se trouvait alors le royaume. Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avait pas été instruit selon les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée, si on en croit M. de B. (Beaumanoir). *Oeuvres diverses*, Lausanne, 1770, 2 vol. in-8. Ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mézerai, et par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. Les malheureux ont souvent tort, au tribunal de l'histoire comme aux autres.

MARIGNY (Jacques CARPENTIER de), fils du seigneur du village de ce nom, près de Nevers, se fit ecclésiastique et vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suède, il s'attacha au cardinal de Retz, et entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin dans le tumulte de ces troubles. Le parlement mit sa tête à prix. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre. C'était un de ces hommes libertins qui sacrifient tout à la saillie et au plaisir, et qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On a de lui : un *Recueil de Lettres* en prose et en vers, imprimées à La Haye en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries et quelques traits d'esprit. Un *Poème sur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satirique lui attira des éloges et des coups de canne. Gui-Patin lui attribue un libelle devenu rare intitulé : *Traité politique composé par Williams Alleen, où il est prouvé, par l'exemple de Moïse, que tuer un tyran n'est pas un meurtre*, Lyon, 1638, in-16. (Voy. ALLEEN, Guillaume.) On prétend que l'auteur de cette production en voulait à Cromwell, lorsqu'il la mit au jour. Dans une maladie que Marigny eut en Allemagne, et dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osnabrück, lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des luthériens n'ajouterait pas à l'inquiétude que lui donnait son état ! *Monseigneur*, lui répondit Marigny mourant, *il suffira de creuser deux ou trois picds plus bas, et je serai avec des catholiques*. Réponse pleine de sens, et qui faisait toucher au doigt à ce *Monseigneur* la nouveauté de sa religion.

MARIGNY (l'abbé AUGIER de), mort à Paris en octobre 1762, dans un âge fort avancé, était un écrivain du troisième ordre. Nous avons de lui : *Histoire du xiv^e siècle*, 1760, 5 vol. in-12; une *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, 1750, 4 vol. in-12; *Révolutions de l'empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont farcis de contes, de fables, de visions, de conversations ridicules, d'anecdotes puériles, et enfin de toutes les rêveries des peuples orientaux. Le style est presque toujours conforme à la bizarrerie des faits.

* MARIGNY (Augustin-Etienne-Gaspard de BERNARD de), général vendéen, né à Luçon en 1754, commandant en 1789 le parc d'artillerie de Rochefort. Il se trouvait aux Tuileries avec le marquis de Lescure, lors de la fatale journée du 10 août, et ils revinrent ensemble dans le Poitou. Bientôt éclata l'insurrection vendéenne à Saint-Florent (5 mars 1793). Arrêté peu de temps après avec Lescure et sa famille, il fut conduit à Bressuire; mais délivré par Larochejacquelein, dont il était aussi parent, il fut nommé commandant de l'artillerie; il la dirigea, le 5 mai, au siège de Thouars. S'étant emparé de Saumur, il parvint à faire accepter une capitulation aux républicains, qui, maîtres du château, semblaient vouloir s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. A l'affaire de Luçon, le 15 août, il avait sous ses ordres une partie de l'aile droite; mais s'étant égaré, il n'arriva que lorsque Charette, battu par les républicains, faisait sa retraite. Il se trouva de nouveau compromis après la défaite de Mortagne. Il reconquit l'estime de l'armée par son intrépidité à la bataille de Laval, et après la défaite de Dol, lorsqu'il arrêta sur la route d'Antrain les troupes qui fuyaient. Peu de temps après, surpris au Mans, il eut à peine le temps de se sauver avec ces mêmes troupes, dont il rassembla les débris, et qu'il conduisit à Savenai. Errant sur la rive droite de la Loire, il tâcha de soulever les Bretons; mais il ne put y réussir. En mars 1794, il rentra dans la Vendée, et ayant organisé l'armée qu'on nomma du centre ou du Poitou, il s'empara de Mortagne; mais il fut contraint de l'évacuer aussitôt à la vue de l'ennemi qui approchait avec des forces supérieures. Charette et Stofflet, qui, depuis la mort de Larochejacquelein (voy. ce nom), commandaient les deux autres principales armées, tinrent un conseil à Cerizaie, avec Marigny, dans lequel on convint de ne licencier les troupes qu'après avoir chassé les républicains de la rive droite de la Loire. Dans un autre conseil, à Jallais, de vives discussions ayant eu lieu pour le choix d'un général en chef, ils se séparèrent mécontents. Les soldats de Marigny manquant de vivres, il leur conseilla de retourner dans leurs foyers; et Marigny malade se retira dans un château près de Cerizaie. Cette conduite réveilla les soupçons qui avaient déjà plané sur lui. Un conseil de guerre fut assemblé, et Charette, qui y remplissait les fonctions de rapporteur, conclut à la peine de mort contre Marigny. Averti du danger qu'il courait, il ne voulut point fuir, et les gens de Stofflet l'arrêtèrent. Il demanda un confesseur : on eut la barbarie de le lui refuser. Il protesta de son innocence, marcha à la mort avec la même in-

trépidité qu'il avait montrée dans les combats, et donna lui-même le signal de l'exécution (juillet 1794). Marigny, d'une taille élevée, avait une force prodigieuse, était gai, affable, spirituel; mais le malheur parut changer son caractère, et il se montra parfois emporté et sanguinaire. « La mort de ce chef est un des événements les plus » déplorables de la guerre de la Vendée, » dirent unanimement les royalistes et les républicains, et ils dirent vrai.

MARIKOWSKI (Martin), né à Rosenau, en Hongrie, dans le comté de Gœmœr, l'an 1728, fit ses études en médecine, à Halle en Saxe, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, et retourna dans sa patrie en 1757. Il embrassa la religion catholique à Presbourg, et alla comme médecin secourir la charité active de Paul, comte de Forgach, évêque de Watsen, pour les pauvres de son diocèse. Après la mort de ce prélat, il se retira à Sirmich, dans l'Esclavonie, où il s'appliqua à examiner les causes des épidémies qui avaient fait périr plus de soldats dans ces contrées que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans un journal qu'il intitula : *Ephemerides sirmichenses*, que l'on commença à imprimer à Vienne, en 1765; ce journal a été continué après sa mort en 1772. Les Hongrois lui sont encore redevables d'une traduction en leur langue : de *l'Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot.

MARILLAC (Charles de), célèbre prélat, fils de Guillaume de Marillac, contrôleur général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, et s'y distingua tellement par son éloquence et par son savoir, que le roi François 1^{er} le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, archevêque de Vienne et chef du conseil privé. Dans l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau, en 1560, il se fit admirer par une belle harangue. Elle roula entièrement sur la réformation des désordres de l'état, et sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçaient le royaume de la part des huguenots. La douleur que lui causa la vue des maux qui allaient inonder la France le mit au tombeau le 2 décembre 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques. Le chancelier de l'Hôpital lui adressa un poème.

MARILLAC (Michel de), neveu du précédent, né à Paris le 9 octobre 1563, avait été dans sa jeunesse un des plus zélés partisans de la ligue formée par les catholiques contre les huguenots. Porté à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit et le jour. Devenu maître des requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtiments et des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connaître de Marie de Médicis, qui y allait souvent, parce qu'elle en était fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances, en 1624, et gardes-sceaux deux ans après. On verra dans l'article suivant les causes de sa disgrâce auprès de ce mi-

nistre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut en 1632 dans la pauvreté, quoiqu'il eut été pendant quelque temps dans les finances. Il ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. Ce magistrat publia en 1628 une ordonnance qui réglait presque tout. Mais ce code, appelé par dérision le *code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, et tourné en ridicule par les plaisants du barreau. Comme ce n'était qu'un recueil des anciennes ordonnances, et de celles qui avaient été faites aux derniers états-généraux, on voyait bien que le mépris des officiers du parlement tombait moins sur l'ouvrage que sur son auteur. On a encore de lui : une *Traduction* des psaumes, 1630, in-8, en vers français, qui ne rendent que faiblement l'énergie de l'hébreu; d'autres *Poésies*, bonnes pour le fond, mais faibles dans la manière; une *Dissertation*, sur l'auteur du livre de *l'imitation*, qu'il attribue à Gerson (voy. ce mot et KEMPIS). Il existe deux *Vies* de Marillac, l'une par le père Sénault de l'Oratoire, l'autre par Lefebvre de Lezeau; mais elles sont inédites.

MARILLAC (Louis de), frère du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, naquit en Auvergne en 1572; il servit sous Henri IV, et pendant la minorité qui suivit le règne de ce prince. Nommé maréchal de camp en 1620, il fut chargé au siège de la Rochelle des travaux de la digue; puis on l'employa à l'armée de Champagne; enfin il devint gouverneur de Verdun. Il mérita par ses exploits le bâton de maréchal de France, que Louis XIII lui accorda en 1629. Son frère Michel de Marillac s'était élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conseiller au parlement de Paris, à celle de garde-des-sceaux et d'intendant des finances. Ces deux hommes, qui devaient leur fortune au cardinal de Richelieu, se flattèrent, dit-on, de le perdre et de succéder à son crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la journée *des dupes*. Il offrit, à ce que l'on a prétendu, de tuer de sa propre main son bienfaiteur. Mais si ces faits avaient été bien avérés, il n'eût pas fallu tant d'efforts pour obtenir contre lui une sentence de mort. Richelieu fit arrêter le maréchal en 1630, dans le camp de Foglizzo, en Piémont, au milieu de l'armée qu'il commandait. Son procès dura près de deux années. « Le cardinal ne se contenta pas, » si l'on en doit croire l'auteur de *l'Histoire générale*, toujours suspect dans ces sortes de récits, « de priver le maréchal du droit d'être jugé par les chambres » du parlement assemblées, droit qu'on avait déjà violé tant de fois; ce ne fut pas assez de lui donner dans Verdun des commissaires dont il espérait de la sévérité; ces premiers juges ayant, malgré les promesses et les menaces, conclu que l'accusé se rait reçu à se justifier, le ministre fit casser l'arrêt. Il lui donna d'autres juges, parmi lesquels on comptait les plus violents ennemis de Marillac, et surtout ce Paul Hay Duchastelet, connu par une satire atroce contre les deux frères. Jamais on n'avait méprisé davantage les formes de la justice et les bienséances. Le cardinal leur insulta

» au point de transférer l'accusé, et de continuer le » procès à Ruel dans sa propre maison de campagne... Il fallut rechercher toutes les actions du » maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de sa charge, quelques anciens profits illicites » et ordinaires, faits autrefois par lui ou par ses » domestiques dans la construction de la citadelle » de Verdun : *Chose étrange*, disait-il à ses juges, » qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant » de rigueur et d'injustice! Il ne s'agit dans mon » procès que de foin et de paille, de pierre et de » chaux. Cependant ce général, chargé de blessures » et après 40 années de services, fut condamné à » mort sous le même roi qui avait donné des récompenses à trente sujets rebelles. » Il eut la tête tranchée à la place de Grève à Paris, le 10 mai 1632. Plusieurs de ses amis lui avaient offert de le tirer de prison; mais il avait refusé, parce qu'il se reposait sur son innocence. On peut voir les détails de son jugement et de son exécution dans le *Journal* du cardinal de Richelieu ou dans son *Histoire*, par Le Clerc, de l'édition de 1753, 3 vol. in-12. Quelque temps après, le cardinal railla amèrement les indignes magistrats qui avaient condamné l'infortuné Marillac : « Il faut avouer, leur dit-il, que Dieu » donne aux juges des lumières qu'il n'accorde » pas aux autres hommes, puisque vous avez » condamné le maréchal de Marillac à mort. Pour » moi je ne croyais pas que ses actions méritassent » un si rude châtiment. » Discours qui ne s'accorde guère avec le passage que nous venons de copier. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal ministre. On ne doit lire qu'avec précaution les *Observations sur la vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, publiées dans le *Recueil* de Duchastelet, l'un de ses juges. — Jean-François de MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet, en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille.

MARILLAC (Louise de). Voy. GRAS.

MARILLAC. Voy. LABOULLAYE-MARILLAC.

MARIN. Voy. MARTIN III et MARTIN III, papes, et MARINI.

MARIN (P. Carvilius-Marinus), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du règne de l'empereur Philippe. Il s'était distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de *César* par les troupes l'an 249; mais il n'en jouit pas longtemps. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrèrent dans le temps que Philippe envoyait une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des dieux.

MARIN (Jean), né à Ocana, petite ville du diocèse de Calahorra, en 1634, se fit jésuite en 1671, passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Écriture sainte et à enseigner la théologie. Il fut choisi pour être confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, et mourut à Madrid le 20 juin 1723, peu de temps après son auguste pénitent, décédé à la fleur de sa jeunesse. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques et théologiques, entre autres d'une *Théologie* en trois vol. in-fol. peu connue hors de l'Espagne.

MARIN (Michel-Ange), religieux minime, né à Marseille, en 1697, d'une famille noble originaire de Gênes, fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires et dans la direction. Il fut quatre fois nommé provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différents ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom arriva jusqu'à Clément XIII, qui l'honora de trois brefs pleins d'éloges flatteurs et mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des martyrs*. Il en avait déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire aux gens de bien, le 3 avril 1767, dans la 70^e année de son âge. Sa conversation respirait la vertu ; elle était animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont : *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12 ; *Adélaïde de Witzbury, ou la pieuse Pensionnaire*, in-12 ; *La parfaite religieuse*, ouvrage solide et sagement écrit in-12 ; *Virginie, ou la Vierge chrétienne*, roman pieux très-répandu, 2 vol. in-12 ; *La Vie des solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4 ; *Le baron de Van-Hesden, ou la République des incrédules*, 5 vol. in-12 ; *Théodule, ou l'Enfant de bénédiction*, in-16 ; *Parfalia, ou la Comédienne convertie*, in-12 ; *Agnès de Saint-Amour, ou la fervente Novice*, 2 vol. in-12 ; *Angélique, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12 ; *La marquise de los Valientes, ou la Dame chrétienne*, 2 vol. in-12 ; *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12 ; *Lettres ascétiques et morales*, ouvrage posthume, précédé de l'éloge de l'auteur, 1769, 2 vol. in-12. Le P. Marin a su dans ses romans moraux conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction. L'éloge du père Marin, inséré dans le *Mercure* du mois de juillet 1767, a été réimprimé en tête de ses *Lettres spirituelles*, et séparément avec des additions, Avignon, 1769, in-12.

* **MARIN** (Joseph-Charles), sculpteur, né en 1756 et mort à Paris le 18 septembre 1834, remporta le grand prix en 1812, passa plusieurs années à Rome et fut quelque temps professeur à Lyon. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels on cite : la *Statue de Tourny*, ancien intendant de Bordeaux, l'un des ornements de cette ville ; *Télémaque*, au château de Fontainebleau ; *Tourville*, dans la cour du palais de Versailles ; divers groupes et bustes, etc.

MARINE (sainte), vierge de Bithynie, vivait, à ce qu'on croit, vers le viii^e siècle. Son père, nommé *Eugène*, se retira dans un monastère, et la laissa dans le monde à l'âge de la dissipation et des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venait du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé, croyant que c'était un fils, lui permit de le faire venir dans le monastère. Eugène alla querir sa fille, lui coupa les cheveux, et la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut

reçue dans le monastère sous le nom de frère *Marin*, et y vécut d'une manière exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle allait querir les provisions pour le monastère, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastère, et on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle était, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, en 1230.

MARINELLI (Lucrèce), dame vénitienne du xvi^e siècle, a laissé quelques ouvrages en italien : *La Nobiltà delle donne*, Venise, 1601, in-8 : elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes ; *La Vita di Maria Vergine*, en prose et en vers, Venise, 1602, in-4, figures ; *L'Arcadia felice*, 1703, in-12 ; *L'Amore innamorato*, Parme, 1618, in-4 ; *Rime*, 1693, in-12. Elle était la fille du suivant.

MARINELLO ou **MARINELLI** (Jean), médecin italien du xvi^e siècle, né à Modène, mort à Venise, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Gli ornamenti delle donne, tratti dalle Scritture d'una reina greca*, Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous ce titre : *La Medicina pertenenti alle infermità delle donne* ; le meilleur de ses ouvrages est un *Commentaire sur les œuvres d'Hippocrate*, en latin, Venise, 1573, in-fol.

MARINEUS ou **MARINEO** (Luc), sicilien, enseigna avec réputation les belles-lettres à Salernaque, et s'acquit l'estime de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint, qui le fit chapelain de la cour. Il mourut en 1534. On a de lui : *De laudibus Hispania lib. VII* ; *De primis Aragonis regibus et eorum rerum gestarum lib. VI*, 1509, in-fol. ; *De rebus Hispania memorabilibus lib. XXII, ab origine gentis ad Carolum V*, Alcalá, 1533, in-fol., en espagnol, *ibid.*, 1539, in-fol. ; des *Épîtres* familières, 1514, in-fol., et un grand nombre de *Harangues* sur des sujets intéressants. (Voy. sur Marineo le tom. 2, pag. 339 de la *Biblioth. Hisp. nov.* de Nic. Antonio, et le 2^e vol. p. 16 de la *Bibl. sic.* de Mongitore).

MARINI (Jean-Baptiste), connu sous le nom de *Cavaler Marini*, naquit à Naples, au mois d'octobre 1569. Son père, jurisculte habile, voulut qu'il le fût aussi ; mais la nature l'avait fait poète. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint secrétaire du grand-amiral de Naples, et passa ensuite à Rome. Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, se l'attacha et le mena avec lui dans sa légation de Savoie. Marini avait l'humeur fort satirique ; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, et beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poète Murtola par sa *Murtolide*, satire sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux et blessa un favori du duc. Murtola fut arrêté ; Marini, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poète humilié, demanda et obtint sa grâce. Les autres ennemis du poète italien vinrent enfin entièrement à bout de le perdre à la cour de Savoie. Dans sa jeunesse, il avait composé un poème intitulé, la *Cuccagna*, où il y avait quelques traits sa-

tiriques contre le duc de Savoie. Murtola le fit lire au duc, et Marini fut mis en prison, d'où il ne sortit qu'à l'intercession du marquis de Manso : il quitta aussitôt Turin. Appelé en France par la reine Marie de Médicis, il se rendit à Paris, où cette princesse lui accorda une pension de deux mille écus. Il mit au jour son poème d'*Adonis*, et le dédia assez mal à propos au jeune Louis XIII. On y trouve quelques allégories ingénieuses, de beaux vers, mais beaucoup de licence et de tableaux offensants pour les mœurs. Il est semé de *concelli* et de pointes. Sans ces défauts l'ouvrage serait intéressant. En 1622, Marini alla se fixer à Rome, et il y reçut un honorable accueil : le Poussin, son ami, qu'il avait connu à Paris, étant venu à Rome, Marini le recommanda au cardinal Barberini. Après la mort de Grégoire XV, il retourna à Naples, et obtint la protection du duc d'Albe, alors vice-roi. Son style, appelé *Marinesco*, corrompit la poésie italienne, et fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le *xvii*^e siècle. Marini mourut à Naples, le 25 mars 1625, à 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : le poème *la Strage de gli innocenti*, Venise, 1633, in-4. On raconte que ses poésies licencieuses ayant indisposé contre lui le pontife, il fut mis aux arrêts, et qu'ayant composé en peu de jours le *Massacre des Innocents*, ce poème lui obtint sa grâce ; *Rime*, trois parties in-16 ; *La Sampogna*, 1620, in-12 ; *La Murtolide*, 1626, in-4 et depuis in-12 ; *Lettere*, 1627, in-8 ; *Adone*. Fréron a donné une traduction libre du 8^e chant de ce poème. Voyez son article. Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1623, in-fol. ; de Venise, 1623, in-4 ; d'Elzévir, 1634, 2 vol. in-16 ; d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébastien Le Clerc. On trouve la liste des autres ouvrages de Marini, dans le tome 32^e des *Mémoires* de Nicéron, ainsi que le nombre de leurs éditions multipliées. Marini a composé plusieurs poèmes obscènes, comme *La Pastorella*, *La Notte*, *Marc' Antonio et Cleopatra*. Avant sa mort il fit, dit-on, brûler devant lui toutes ses poésies licencieuses et érotiques, et témoigna de vifs regrets d'avoir souillé sa plume par des obscénités qui ont terni sa réputation. Peu d'hommes ont eu plus de biographies que ce poète. Sa *Vie* a été écrite par J.-B. Baiacca, Fr. Chiaro, G.-F. Lorédano, Fr. Ferrari, Giac.-Phil. Camola, etc. ; et en outre la plupart des historiens de la littérature italienne lui ont consacré des notices détaillées.

MARINIANA, seconde femme de l'empereur Valérien, et mère de Valérien le Jeune, suivit son époux en Asie, l'an 258, et fut faite prisonnière en même temps que lui par Sapor, roi de Perse. Spectatrice des affronts inouïs que ce prince barbare faisait souffrir à Valérien, elle fut elle-même exposée aux insultes de Sapor, et mourut dans la prison où elle avait été enfermée. On la mit au rang des divinités, et il est marqué sur une de ses médailles, qu'elle faisait dans le ciel la félicité des dieux : telle était l'absurde théologie du paganisme.

MARINIS (Léonard de), célèbre dominicain, fils du marquis de Casa-Maggiore, d'une famille noble de Gènes, naquit dans l'île de Chio, en 1509. Le

pape Jules III l'envoya nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi Philippe II, par son esprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, et ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la messe, dans la 22^e session. Les papes Pie IV et Pie V, dont il avait mérité l'estime, lui confièrent diverses affaires importantes. Ses vertus et ses lumières lui acquirent l'amitié de saint Charles Borromée. Marinis mourut évêque d'Albe, en 1573, à 64 ans. Les barnabites lui doivent leurs constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillèrent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad Parochos*, Rome, 1566, in-fol., et à rédiger le *Bréviaire* et le *Missel Romain*.

MARINIS (Jean-Baptiste de), petit neveu du précédent, né à Rome en 1597, secrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des dominicains, mort le 6 mai 1669, à 72 ans, écrivait bien en latin et était respectable par ses mœurs. Il avait composé un *Traité de la conception de la sainte Vierge* qui n'a pas vu le jour.

MARINIS (Dominique de), frère de ce dernier, se fit aussi dominicain, et devint archevêque d'Avignon, où il fonda deux chaires pour son ordre, et où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de saint Thomas, imprimés à Lyon en 1663, 1666 et 1668, 3 vol. in-fol.

MARINONI (Jean-Jacques), naquit en 1676 à Udine, dans le Frioul, et mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture et l'astronomie remplirent son temps et ses études. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie de Berlin, et le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer diverses fortifications. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Specula domestica de re iconographica*. On trouvera sur lui de plus amples détails dans la *Storia letteraria de Italia*, vol. 14, p. 244. Apostolo Zeno le cite fréquemment dans ses lettres.

MARIO BETTINO, jésuite italien de Bologne, entra dans la compagnie l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enseigna pendant 10 ans la morale et les mathématiques à Parme, et mourut à Bologne le 17 novembre 1637. On a de lui : *Rubenus, tragœdia pastoralis*, Parme, 1614, in-4 ; *Clodoveus, seu Ludovicus, tragicum sylvudium*, imprimé plusieurs fois en Italie et en France, en italien et en français ; *Lycæum e moralibus politicis et poeticis*, Venise, 1626, in-4, en prose. La seconde partie, qui contient une variété singulière de poésies, est intitulée : *Eutrapeliarum seu urbanitatum poeticarum libri IV* ; *Apiarium philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et plein de recherches. Il y montre que la physique et la géométrie renferment des paradoxes plus étonnants que tout ce que nous présente la foi des mystères. On y trouve entre autres celui-ci : *Le contenu est plus grand que le contenant.* (Voy. MALEZIEU).

MARIO-NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penma, dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excellait à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un

beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissants et une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION (Simon), avocat au parlement de Paris, né en 1540 à Nevers, plaida pendant 33 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III, instruit de son mérite, le chargea de régler les limites de l'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint président aux enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, et mourut en cette ville en 1603, à 63 ans. On a de lui des plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur temps. La fille unique de Marion épousa Antoine Arnauld, père de cette nombreuse famille, devenue si célèbre par ses opinions et son dévouement à Port-Royal.

MARIOTTE (Edme), bourguignon, et prieur de Saint-Martin-sous-Beaune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, et mourut le 12 mai 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits, qui sont encore estimés, et qui le furent beaucoup dans le XVII^e siècle. Ce savant avait un talent particulier pour les expériences. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure et sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. C'est lui surtout qui a prouvé démonstrativement que la quantité des eaux résultant des pluies et des neiges est abondamment suffisante pour nourrir les fontaines et les fleuves, et soutenir toute la végétation « Son système sur l'origine des rivières, dit un physicien, est celui de la nature ; pour être celui de tous les savants, il ne lui manquait que les calculs de proportion, dont jusque-là on avait pu douter. Aussi, depuis Mariotte, l'opinion qui dérivait les fontaines immédiatement de la mer a-t-elle perdu une multitude de sectateurs ; d'autant plus qu'elle avait déjà contre elle cette observation aussi simple que péremptoire, que si les eaux de la mer déposaient dans des canaux souterrains le sel dont elles sont empreintes, la mer perdrait sa salure, et même elle l'aurait déjà perdue ; car depuis que le monde existe, elle a plus d'une fois passé en fontaines. » Mariotte examina ce qui regarde la conduite des eaux, et la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matière assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit et une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilly et à l'Observatoire, devant de bons juges. On a de lui : *Traité du choc des corps*, Paris, 1684, in-12 ; *Essai de physique* ; *Traité du mouvement des eaux*, 1686 ; *Nouvelles découvertes touchant la vue*, Paris, 1688, in-4 ; *Traité du nivellement* ; *Traité du mouvement des pendules* ; *Expériences sur les couleurs*, 1681. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, 2 vol. in-4.

* MARITI (Jean), né à Florence, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir séjourné de 1760 à 1768 dans l'île de Chypre, il parcourut la Syrie et la Palestine, et mourut vers 1798. On a de lui : *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine*, Flo-

rence, 1769-1776, 9 vol. in-8, fig. : les deux premiers vol., qui contiennent la relation du voyage de l'auteur, et qui renferment des détails curieux sur l'île de Chypre et sur la partie de la Syrie la plus voisine de la Palestine, ont été traduits en français, Paris, 1791, 2 vol. in-8. Les derniers, consacrés à l'histoire de Jérusalem, sont moins estimés. *Histoire de la campagne d'Ali bey dans la Syrie en 1771*, Florence, 1772, in-8 ; *Sur le vin de Chypre*, 1772, in-8 ; *Histoire du temple de la Résurrection ou de l'église du St.-Sépulcre*, Livourne, 1787, in-8 ; *Histoire de Faccardin, grand-émir des Druses*, Livourne, 1787, in-8 ; *Histoire de l'état présent de la ville de Jérusalem*, 1790, 2 vol. in-8. Ce n'est qu'une réimpression de la dernière partie de son voyage. On y trouve quelques détails intéressants ; mais le plan qui l'accompagne ne mérite aucune confiance. *Voyage dans les collines du Pison et du Florentin*, 1797, in-8, tome I.

MARIUS (Caius), célèbre général romain, fut sept fois consul. Né vers l'an 153 avant J.-C., d'une famille obscure à Cerretinum, dans le territoire d'Arpino, et occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala au siège de Numance (133 ans avant J.-C.), sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur et ses intrigues l'élevèrent aux premières dignités de la république. Il fut tribun (120 avant J.-C.), préteur et gouverneur de la Bétique, qu'il purgea des brigands. Il passa en Afrique dans son premier consulat, l'an 107 avant J.-C., et vainquit Jugurtha, roi de Numidie, et Bocchus, roi de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons et les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, et qu'il fit 80,000 prisonniers : nombre exagéré, comme dans presque toutes les anciennes relations de combats et de victoires. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondements sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. L'année suivante fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués, et 60,000 faits prisonniers. Marius, devenu consul pour la 6^e fois, l'an 100 avant J.-C., eut Sylla pour compétiteur et pour ennemi. Cependant il eut ce même Sylla pour compagnon dans la guerre des alliés. Il visita l'Asie, et excita Mithridate contre les Romains, afin de se rendre nécessaire à la république. Mais Sylla obtint le commandement de l'armée contre ce roi. Marius souleva le peuple en sa faveur. Sylla vint alors à Rome à la tête de ses légions, et obligea Marius de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie. Il fut accueilli par une femme appelée Jania, qui lui céda sa chambre et apaisa sa faim. Un soldat cimbrique, chargé d'apporter sa tête, qui était mise à prix, le découvrit dans sa retraite ; mais cet illustre proscrit, lançant sur lui un regard terrible, s'écria : « Soldat, ose-tu bien tuer Caius Marius ? » Frappé de terreur, le Cimbrique laissa tomber son épée, et jura qu'il n'attenterait point aux jours de ce grand capitaine. Les Minturnois, frappés de cette aventure, lui donnèrent une barque pour passer en Afrique :

il y rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelques consolations, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avait éprouvé comme lui les plus cruelles vicissitudes de la fortune; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le messager qui lui en apporta l'ordre lui ayant demandé une réponse : « Tu annonceras, répondit-il, à celui » qui t'a envoyé, que tu as vu Caius Marius, » banni et fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Le préteur d'Utique, attaché à Sylla, était résolu de le sacrifier aux vues de ce général. Marius, après avoir échappé à différents périls, fut rappelé à Rome par Cornélius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions, et en mettant à leur tête Marius. Rome fut bientôt assiégée et obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphe, et fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulèrent aussitôt autour de ce héros vindicatif et sanguinaire. On tua sans pitié tous ceux qui venaient le saluer, et à qui il ne rendait pas le salut. Tel était le signal dont il était convenu. Les plus illustres sénateurs périrent par les ordres de ce cruel vieillard; on pilla leurs maisons, on confisqua leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avait de plus détestables bandits en Italie, se portèrent à des excès si énormes, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, et on les tua tous à coups de flèches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, et nomma Marius avec lui de sa propre autorité. C'était le 7^e consulat de ce vieillard barbare, mais il n'en jouit que 15 ou 16 jours. Une maladie, causée par la grande quantité de vin qu'il prenait pour s'étourdir sur les remords de ses crimes, l'emporta l'an 86 avant J.-C. Marius, élevé parmi des pères et des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage et même de féroce. Son air était grossier; le son de sa voix dur et imposant, son regard terrible et farouche, ses manières brusques et impérieuses. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut longtemps le plus grand des Romains, parce qu'il était le plus nécessaire contre les Barbares qui inondaient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres et des Teutons, il fut déplacé, cruel, et le fléau de sa patrie et de l'humanité. S'il parut quelquefois sobre, austère dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractère; s'il méprisa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifiait tout à la passion de dominer; et ses vertus, comme presque toutes celles des hommes ambitieux, prirent leur source dans ses vices. On trouve l'histoire des proscriptions de Marius dans Appian. Rutilius Rufus avait écrit sa *Vie*; celle qu'a laissée Plutarque est pleine d'intérêt : il avait le projet de le comparer avec Pyrrhus; et du Haillan a osé refaire ce morceau, qui n'existait pas dans les manuscrits de Plutarque. Sa révolte a fourni à Lucain un des plus beaux épisodes de la Pharsale (ch. 11), et à M. Arnauld l'idée première de sa tragédie de *Marius à Minturne*. On a de Drouais,

élève de David, un beau tableau sur le même sujet. — Marius le Jeune, son fils, tenait du caractère féroce de son père. Après avoir usurpé le consulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J.-C., il assiégea le sénat qui s'opposait à ses entreprises, et fit périr tous ceux qu'il croyait ses ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Préneste, où il se tua de désespoir. Son séjour chez Hiempsal et sa mort ont fourni le sujet de deux tragédies : l'une par l'abbé Boyer, représentée en 1669, et l'autre par de Caux, intitulée *Marius*, jouée en 1713.

MARIUS (*Marcus-Aurelius-Marius-Augustus*), l'un des trente tyrans des Gaules, sous le règne de Gallien, était un homme d'une force extraordinaire, qui avait été ouvrier en fer. Ayant quitté sa forge pour porter les armes, il s'avança par degrés, et se signala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Victoria, mère de cet empereur. Il n'y avait que trois jours qu'il portait ce titre, lorsqu'un soldat, son compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'assassina. Ce qui ferait penser cependant qu'il régna plus longtemps, c'est qu'on a de lui un grand nombre de médailles. De Boze le fait régner depuis le commencement de septembre ou d'octobre de l'an 267, jusqu'à la fin de janvier ou février 268. On a prétendu que son assassin, en lui plongeant une épée dans le sein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'est toi qui l'as forgée*. Parmi les preuves de sa force extraordinaire, on en rapporte de romanesques, et qui certainement sont fausses.

MARIUS, évêque d'Avenches en Suisse, naquit à Autun vers l'an 532, fut élevé à l'épiscopat à l'âge de 45 ans, assista, en 585, au 2^e concile de Mâcon, et transporta le siège de son évêché, lorsqu'Avenches fut ruiné par les barbares, à Lausanne en 590. Il mourut en 596, à 64 ans. Il est auteur d'une *Chronique* que l'on trouve dans le *Recueil des historiens de France*, de Duchesne. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 443 et finit à l'an 581, pèche quelquefois contre la chronologie. Elle a été continuée par un anonyme jusqu'en l'an 623.

MARIUS *Æquicola*, ainsi nommé parce qu'il était né à Alvète, bourg de l'Abruzze, qu'il croyait être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'amour*, in-8, en italien, traduit en français par Chapuis, aussi in-8, et d'autres ouvrages en latin et en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de Mantoue*, in-4.

MARIUS (Adrien), chancelier de la Gueldre et de Zutphen, né à Malines, frère des poètes Jean second et Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le *Recueil* de Grudius, de 1612. On a encore de lui *Cymba Amoris*, parmi les poésies de Jean Second.

MARIUS (Léonard), natif de Groëns en Zélande, fut docteur et professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, et pasteur du béguinage à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque et dans l'écriture

sainte, et travailla avec zèle et souvent avec un succès éclatant à la conversion des hérétiques. Il a laissé un bon *Commentaire* sur le *Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol., et la *Défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique*, contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Ces écrits sont en latin : l'auteur mourut à Amsterdam, le 18 octobre 1652, à l'âge de 64 ans. On conserve au collège de Sainte-Pulchérie, à Louvain, un grand nombre de précieux manuscrits de ce savant sur l'Écriture sainte.

MARIUS-MERCATOR. Voy. MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS. Voy. NIZOLIUS.

MARIVAUT. Voy. MAROLLES (Claude.)

MARIVAUD (Pierre CARLET de CHAMBLAIN de), né à Paris en 1688. Son père, d'une famille ancienne de Normandie, avait été directeur de la Monnaie de Riom en Auvergne. La finesse de l'esprit de Marivaux lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût ; mais croyant que tous les sujets de comédies de caractère étaient épuisés, il se livra à la composition de pièces d'intrigues. Il se fraya une route nouvelle dans cette carrière si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, et en mêlant le sentiment à l'épigramme. Ce qui régnait principalement dans sa conversation, dans ses comédies et dans ses romans, était un fonds de philosophie, qui, malgré quelques écarts et des vues fausses, avaient pour l'ordinaire un but utile et moral. *Je voudrais rendre les hommes plus justes et plus humains*, disait-il ; *je n'ai que cet objet en vue* : mais il faut convenir qu'il le perdait souvent de vue. Son respect pour nos mystères était sincère : il ne comprenait pas pourquoi certains hommes se montraient si incrédules sur des choses essentielles et raisonnables, et si crédules pour des futilités et des absurdités. Il dit un jour à milord Bolingbroke, qui était de ce caractère : *Si vous ne croyez pas, ce n'est du moins pas faute de foi* : propos qui a beaucoup de rapport avec ce que m'a dit un autre du symbole des athées, réduit à ces trois mots : *Credo omnia incredibilia* (je crois tout ce qui n'est pas croyable). Quoique ses revenus fussent fort médiocres, sa bourse était toujours ouverte aux pauvres. Il mourut à Paris, le 12 février 1763, à 75 ans. Ses ouvrages sont : ses *Pièces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12 ; l'*Homère travesti*, 2 vol. in-12 ; le *Spéctateur français*, 2 vol. in-12, écrit d'un style maniéré, mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines et vraies ; *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté et de la philosophie ; *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12. *Marianne* a bien de l'esprit, mais trop de babil ; une imagination vive, mais peu solide. La dernière partie n'est pas de lui, mais de M^{me} Riccoboni. Le *Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. On y trouve des peintures fort offensantes pour les mœurs ; et ce défaut très-essentiel aux yeux des lecteurs sages se fait remarquer plus ou moins dans la plupart des ouvrages de Marivaux ; cet ouvrage que l'auteur avait laissé imparfait a été terminé par un écrivain dépourvu de goût. *Pharsamon*, en 2 vol. ; autre roman, fort inférieur aux précédents. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau don Quichotte*. Deux mauvaises parodies de l'*Illiade* et du *Télé-*

maque. On avait donné auparavant l'*Esprit de Marivaux*, que l'on doit à Lesbros, Paris, 1769, in-8, avec sa *Vie* à la tête. On a deux éditions complètes de Marivaux : l'une de 1781, l'autre de 1826, publiée par Duviquet, 12 vol. in-8. Le style guindé, affecté et plein de *concelts* de ce poète, lui a fait donner le nom de *marivaudage*, et il se conserve de nos jours. Marivaux avait été élu à l'académie française à l'unanimité, le 11 février 1743, et il n'est pas indifférent de remarquer que Voltaire était son compétiteur.

MARLBOROUGH. Voy. CHURCHILL.

MARLORAT (Augustin), né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les augustins ; mais il sortit de cet ordre pour embrasser le calvinisme, et s'acquitt de la réputation dans son parti. Il déclama beaucoup contre la foi catholique au colloque de Poissy en 1561. Les calvinistes ayant commencé les guerres civiles l'année suivante, le roi prit Rouen ; et Marlorat, qui était ministre en cette ville, et un hôte-feu de sédition, y fut pendu en 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, peu estimés ; et un livre qui a été plus consulté que ses *Commentaires* ; il est intitulé : *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, commenté par Feuguières, calviniste de Rouen, mort en 1615, Londres, 1574, in-fol., et Genève, 1624.

MARLOT (D. Guillaume), né en 1596, à Reims, se fit bénédictin, fut grand-prieur de Saint-Nicaise à Reims, et mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre. Il a donné : *Metropolis rhemensis Historia*, Lille, 1666, et Reims, 1679, 2 vol. in-fol. C'est la traduction latine que l'auteur avait fait lui-même de son ouvrage. L'original français a été publié sur le manuscrit autographe par l'acad. de Reims, avec des notes et des addit., Reims, 1845, 4 vol. in-4. *Le Théâtre d'honneur et de magnificence préparé au sacre des rois*, 1654, in-4, et d'autres ouvrages.

MARMARES, c'est le nom du prince scythe qui périt avec un grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Mèdes, sous le roi Cyaxares. (Voy. ce nom.)

MARMOL Y CARVAJAL (Louis), célèbre écrivain du xvi^e siècle, natif de Grenade, a laissé plusieurs ouvrages. Le principal et le plus connu est celui intitulé, *Description générale de l'Afrique*, et que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit d'espagnol en français. Cet ouvrage, peu exact, n'a été estimé pendant longtemps que parce qu'on n'avait rien de mieux sur cette matière. (Voy. Jean Léon, géographe.) La version française parut à Paris en 1667, en 5 vol. in-4. L'original espagnol a été imprimé à Grenade en 1575, en 5 vol. in-fol. Cette première édition est fort rare. L'auteur s'était trouvé au siège de Tunis en 1536, et avait été huit ans prisonnier en Afrique.

* MARMONTEL (Jean-François), littérateur, naquit le 11 juillet 1733 à Bort, petite ville du Limousin, de parents peu favorisés de la fortune. Il reçut gratuitement d'un ecclésiastique les premières leçons de latin, et fit ensuite ses humanités à Mauriac, sous les jésuites. Son père le destinait au commerce ; mais entraîné par son goût pour l'étude,

il se rendit à Toulouse, où, vivant du produit de ses répétitions, ses talents se développèrent rapidement. Chargé de professer la philosophie dans un séminaire de bernardins, il s'acquitta de cette tâche avec succès. Bientôt il se fit connaître par plusieurs pièces de vers qui remportèrent les prix des *jeux floraux*. Il avait paru décidé à embrasser l'état ecclésiastique ; mais ses rapports avec Voltaire auquel il avait adressé ses premiers opuscules, ne fortifièrent pas sans doute sa vocation. Ce philosophe l'appela à Paris, en 1745 ; et Marmontel, fier d'un tel appui, n'hésita pas à se rendre à ses invitations. Après avoir obtenu plusieurs prix de poésie à l'académie française, il fit jouer des *tragédies* dont le succès, dû surtout au talent de M^{lle} Clairon, établit assez rapidement sa réputation ; mais sa fortune ne s'améliorait pas, et il commençait à voir s'évanouir les espérances qu'il avait conçues, lorsqu'il obtint, par la protection de M^{me} de Pompadour, la place de secrétaire des bâtiments ; il put alors se livrer tout entier à des études de son goût. Gratifié d'une pension de 1,500 livres, il obtint encore le privilège du *Mercur*, qui lui fut enlevé deux ans après, pour avoir refusé de nommer l'auteur de la *parodie* d'une scène de *Cinna*, dans laquelle le duc d'Aumont était ridiculisé. Après quelques jours de détention à la Bastille, il reprit avec plus d'ardeur ses projets littéraires, et fit paraître successivement dans le *Mercur* ses *Contes moraux*, qui, lus avec avidité par des personnes frivoles, ont été réimprimés un grand nombre de fois in-12 ou in-8. Admis à l'académie française (1763), il y remplaça d'Alembert en 1783, comme secrétaire-perpétuel. Quelques années auparavant il avait succédé à Duclos dans la place d'historiographe de France. Imbu des principes de la philosophie, il accueillit comme d'autres beaux esprits la promesse des réformes dans l'administration ; mais lorsqu'il vit le trône menacé et Paris livré à l'anarchie, il alla chercher un asile dans la Normandie, près de Gallion, avec son épouse, nièce de l'abbé Morellet. Déplorant les funestes effets des principes qu'il avait professés, il sut apprécier à leur juste valeur les audacieuses théories du *philosophisme*. Député en 1797, au conseil des Anciens, par le départ. de l'Eure, il y apporta des sentiments de modération et même de religion. Mais son élection ayant été annulée au 18 fructidor, il rentra dans son asile champêtre, où il vécut pauvre et oublié, ne s'occupant que des lettres et de l'éducation de ses deux enfants. Il y mourut d'apoplexie, le 31 décembre 1799. Dans la fameuse querelle des Glukistes et des Piccinistes, Marmontel lié avec Piccini, n'épargna pas les sarcasmes et les épigrammes aux partisans de Gluk. Parmi ses pièces de théâtre, dont aucune n'est restée au *répertoire*, on ne se rappelle plus que deux de ses tragédies : les *Héraclides* et *Numitor* ; deux grands opéras, *Didon* et *Pénélope*, et quelques opéra-comiques ; le *Sylvain* ; l'*Ami de la maison* ; *Zémir et Azor*, etc. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont les *Contes moraux*, in-8, ou in-12, trad. dans presque toutes les langues. *Bélisaire*, 1767, in-8, roman très-inférieur à celui de M^{me} de Genlis, et qui ne dut un instant de vogue qu'à sa

condamnation par la Sorbonne (voy. *Bélisaire*). *Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou*, 1777, 2 vol. in-8. Ce n'est ni une histoire, ni un roman, ni un poème. (Voy. MANCO-CAPAC.) *Eléments de littérature*, 1787, 6 vol. in-12. C'est le recueil des articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. En général ils sont dictés par un goût sain ; et l'on peut en conseiller la lecture aux jeunes gens qui se destinent à la carrière des lettres ; la *Pharsale de Lucain*, 1765-72, 2 vol. in-8, traduction assez estimée. Ses œuvres posthumes sont une *Logique*, une *Grammaire*, un *Traité de Morale*, une *Histoire de la régence*, dans laquelle l'auteur juge presque toujours d'après Saint-Simon ; enfin ses *Mémoires*, 1804, 4 vol. in-8. La lecture en est attachante ; si l'auteur se laisse aller quelquefois à la prévention, en parlant des autres, il s'y peint lui-même avec assez d'impartialité. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois ; la meilleure édition est celle de Paris, 1818, 18 vol. in-8, fig., précéd. de l'éloge de l'auteur par l'abbé Morellet ; l'édition compacte de Belin, Paris, 1820, 7 vol. in-8, est précédée d'une *Notice* par Villenave. Les *Œuvres choisies*, avec une notice par M. de Saint-Surin, ont été publiées en 1824, 10 vol. in-8. — L'un des enfants de Marmontel est mort en 1830, à l'hôpital de New-York, dans les Etats-Unis. Son extrait de baptême portait les noms de Louis-Joseph, fils de Jean-François Marmontel, historiographe de France, secrétaire-perpétuel de l'académie française. Né à Paris le 20 janvier 1789, il avait eu pour parrain le duc d'Orléans ; pour marraine la duchesse de Bourbon. Des vers trouvés dans son portefeuille prouvent qu'il avait aussi cultivé la poésie. Il faisait partie des expéditions qu'une prétendue philanthropie envoyait périr de misère à Guazacoalco.

MARNE (Jean-Baptiste de), né à Douai le 26 novembre 1699, se fit jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore de Bavière, cardinal, évêque et prince de Liège, et mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : *La Vie de saint Jean Népomucène*, Paris, 1741, in-12 ; *Histoire du comté de Namur*, Liège, 1754, in-4, enrichie de plusieurs Dissertations critiques. En 1780, on en a donné à Bruxelles une nouvelle édition, en 2 vol. in-8, augmentée de la *Vie* de l'auteur, et de notes, par M. Paquot, qui dit que « cette histoire est sans » contredit la mieux écrite que nous ayons parmi » toutes celles des provinces belgiques, et presque » la seule qui mérite le nom d'*Histoire*, toutes les » autres n'ayant guère que la formule d'annales, » ou de chroniques, sans compter les hors-d'œuvre, » le défaut de style et de critique. » Le père de Marne avait entrepris une histoire de la principauté de Liège, et les matériaux qu'il avait assemblés à cet effet lui paraissant suffire pour celle du comté de Namur, il donna celle-ci pour pressentir le goût du public, en attendant qu'il fût en état de faire paraître l'autre ; mais la mort le prévint.

MARNEZIA. Voy. LEZAY-MARNEZIA.

MARNIX (Philippe de), seigneur du Mont-Sainte-Aldégonde, né à Bruxelles en 1538, fut disciple de Calvin à Genève, et se rendit habile dans les langues et dans le droit. A peine de retour aux Pays-

Bas, il fut contraint d'en sortir, et se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa dans différentes affaires. Elu consul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travaillait à une version flamande de la Bible. On a de lui : des *Thèses de Controverse*, Anvers, 1580, in-fol.; une *Epttre circulaire* aux protestants; *Apiarium, sive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean-Coens, curé à Courtrai; *Tableau où l'on montre la différence entre la religion chrétienne et le papisme*, Leyde, 1599, in-8. Une haine forcenée contre l'Eglise catholique fait le caractère de tous ses ouvrages. Strada l'appelle *Hominem ingeniosissime nequam*. Sa physiologie annonçait cette odieuse et dangereuse qualité. Il paraît cependant qu'à la fin de ses jours il avait perdu de son fanatisme. Après la prise d'Anvers, il publia un livre où il comblait d'éloges Alexandre de Parme, et condamnait la rébellion. Aussi, depuis ce moment, ne fut-il plus employé par les Hollandais.

MAROLLES (Claude de), gentilhomme de la province de Touraine, mérita, par sa valeur, son adresse et sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, et maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, et se signala dans diverses occasions, surtout dans un combat singulier contre Marivault, en 1589. Celui-ci avant défié Marolles, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault était royaliste, et Marolles ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée, et l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derrière de la tête. Le royaliste, renversé par terre, expira en un demi-quart d'heure. Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée et le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes et au milieu des acclamations publiques. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie et ailleurs, et mourut en 1635, à 69 ans.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin, fils du précédent, naquit au bourg de Genille, en Touraine, le 22 juillet de l'année 1600. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et obtint, par le crédit de son père, deux abbayes, celle de Beaugerais et celle de Villeloin. Il était né avec une ardeur extrême pour l'étude, et il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la *Traduction* de Lucaïn, jusqu'en 1681, qu'il publia, in-4, l'*Histoire des comtes d'Anjou*, il ne cessa de travailler avec une application infatigable. S'il ne fut pas le plus élégant des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart, après avoir profité de son travail, l'ont traité avec indécence

dans leurs préfaces. Malgré sa sécheresse, il est communément exact et fidèle à rendre, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Il entendait très-bien la langue de ses originaux, mérite qui n'est pas toujours le partage de nos modernes faiseurs de traductions. L'abbé de Marolles avait beaucoup d'érudition, et il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui recherchèrent avec soin les estampes. Il en rassembla près de cent mille, dont il forma un recueil qui est aujourd'hui un des ornements du cabinet du roi. Il se mêla d'être poète, et enfanta, en dépit d'Apollon, cent trente-trois mille cent vingt-quatre vers, parmi lesquels il y en a deux ou trois de bons. Il disait un jour à Linière : *Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satirique. L'abbé de Marolles mourut à Paris en 1681, à 81 ans. A l'imitation du président de Thou, il avait fait imprimer avant sa mort ses mémoires que l'abbé Goujet a publiés en 1753, en 3 vol. in-12. C'est un mélange de quelques faits intéressants, et d'une infinité d'anecdotes minutieuses et insipides. On a encore de lui : des *Traductions de Plaute, de Tércence, de Lucrèce, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de Perse, de Martial*, 1635, 2 vol. in-8; de *Stace, d'Aurélius-Victor, d'Ammien-Marcellin, de Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8; d'*Athènes* : celle-ci est très-rare; une suite de l'*Histoire romaine* de Coëffeteau, in-fol.; une *Version du Bréviaire romain*, 4 vol. in-8; les *Tableaux du temple des Muses*, tirés du cabinet de Favereau, sont estimés des curieux. Ils virent le jour à Paris, en 1635, in-fol.; cette édit. a été effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol. Les planches ont été dessinées par Diépenbeck, et gravées la plupart par Bloëmaert. Cet infatigable écrivain avait commencé à traduire la Bible. Surpris, dit-on, par le fameux Isaac La Peyrère, Marolles inséra dans sa version les notes de ce visionnaire. L'archevêque de Paris, de Harlay, en fit saisir et brûler presque tous les exemplaires. Il ne nous en reste que la traduction des livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, et des 25 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette version fut imprimée à Paris en 1671, in-fol.; Deux *Catalogues* d'estampes, curieux et recherchés, 1666, in-8, et 1672, in-12. L'une de ces collections est au cabinet des estampes du roi et forme 224 vol. reliés en maroquin. Voyez, pour avoir la suite des œuvres de Marolles, les *Mémoires de Nicéron*, tom. 32.—Son neveu, Claude de Marolles, est connu par deux volumes de sermons assez estimés. Il avait été jésuite, et mourut à Paris en 1792.

MARON (Jean), écrivain syrien, du parti des monothélites, a donné, selon quelques auteurs, son nom aux maronites. Fauste Nairon, disciple d'Abraham Echellensis, a combattu fortement cette opinion, dans une *Dissertation* publiée à Rome en 1679, et a dérivé le nom de *Maronites* de St.-MARON, célèbre anachorète du xvi^e siècle, dont Théodoret a écrit la *Vie*. Il y a une lettre de saint Chrysostome à un Maron, moine et prêtre; c'est sans doute le même. On peut consulter la préface du *Missel* syriaque des maronites, imprimé à Rome. (Voyez NAIRON.)

MAROSIE, dame romaine, fille de Théodora, monstre d'impudicité et de scélératesse, ne le céda pas à sa mère en méchanceté. Sa beauté, ses charmes et son esprit lui soumièrent les cœurs des plus grands seigneurs de Rome. Elle se servit d'eux pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château Saint-Ange, et destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer et périr Jean X en 928, et plaça en 931 sur le trône pontifical Jean XI, qu'elle avait eu du duc de Spolette. Elle avait d'abord épousé Adelbert; et après la mort de son époux, elle se maria à Gui, fils du même Adelbert. Gui étant mort, elle contracta un troisième mariage avec Hugues, beau-frère de Gui. Albéric, son fils, qu'elle avait eu d'Adelbert, ayant reçu un soufflet de ce Hugues, assembla ses amis en 952, le chassa de Rome, et mit Jean XI, son frère utérin, en prison avec sa mère, laquelle mourut misérablement.

MAROT (Jean), poète français, né à Matthieu, près de Caen, l'an 1463, mort en 1525, fut père de Clément Marot. Jean Marot prenait la qualité de *secrétaire et de poète de la magnanime reine Anne de Bretagne*. Il vécut sous Louis XII et sous François I^{er}. Il accompagna le premier de ces monarques dans ses expéditions en Italie, afin de célébrer ses exploits. Si ce poète n'eut ni l'enjouement ni le génie de son fils, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irréligion. Il paraît certain que ce nom de Marot n'était qu'un surnom, et qu'il s'appelait Jean Desmarests. Ses poésies ont été goûtées de son temps. Ses ouvrages en vers sont : la *Description des deux voyages de Louis XII à Gènes et à Venise*; le *Doctrinal des princesses et nobles dames*, en vingt-quatre rondeaux; *Épître des dames de Paris au roi François I^{er}*; autre *Épître des dames de Paris aux courtisans de France étant en Italie*; *Chant royal de la conception de Notre-Dame*; cinquante *Rondeaux*, etc. La *Noblesse*, l'*Eglise* et le *Labour*, poème où les trois ordres plaident la cause de François I^{er}, qui avait excité du mécontentement à la suite de nouveaux impôts.

MAROT (Clément), fils du précédent, naquit à Cahors en Quercy l'an 1495. Il fut, comme son père, valet de chambre de François I^{er}, et page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, et s'y rendit supérieur à son père. De retour à Paris, il fut accusé d'hérésie et mis en prison : son irréligion et son étourderie lui méritèrent ce châtimement. Il fut obligé de comparaître devant le lieutenant criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux, et les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré des prisons obscures et malsaines du Châtelet dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, satire sanglante contre les gens de justice, et qu'il retoucha le *Roman de la Rose*. Il ne sortit de prison qu'après la délivrance de François I^{er}, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas plus que la première, lui causa des cha-

grins non moins mérités. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, et fut obligé de s'enfuir à Genève. On prétend que Marot corrompit dans cette ville la femme de son hôte, et que la peine rigoureuse qu'il avait raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. De Genève il passa à Turin où il mourut dans l'indigence en 1544, à 49 ans. Ce poète avait beaucoup d'agrément et de fécondité dans l'imagination; mais le goût qui devait la régler lui a manqué. On a de lui des *Épîtres*, des *Élégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*. L'ouvrage de Marot qui fit le plus de bruit est sa *Traduction* en vers d'une partie des Psaumes, chantée à la cour de François I^{er}, et censurée par la Sorbonne. Cette version est entièrement dénuée de cette sublimité ravissante et de cette poésie d'expression qui caractérisent l'original. Était-il possible que Marot, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un style le plus souvent comique, trivial et bas, rendit l'harmonie et la noble simplicité de l'hébreu? Il chante les louanges de l'Être suprême du même ton dont il avait célébré les charmes d'Alix. Pour chanter des objets tels que ceux dont les psaumes sont remplis, ou pour en parler dignement, il faut être pénétré de l'esprit qui a inspiré ces divins cantiques; et cela est bien loin de l'esprit de secte et de la manie de dogmatiser. De là le ton pédant et didactique, la sécheresse et l'ennuyeuse verbosité de presque tous les ouvrages de piété composés par des gens de parti. (Voy. BARRAL, KEMPIS, LE MAÎTRE, PASCAL.) Le langage de Marot a tellement vieilli, que ses psaumes sont aujourd'hui inintelligibles : nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique emploie dans sa liturgie une langue immuable et universelle. Pour de plus grands détails sur les ouvrages de Marot, on peut consulter une lettre de M. de la Sorinière, dans le *Mercur de France*, juin, 1740; le *Tableau historique des littérateurs français*, par M. T., Paris, 1785, in-12; les *Anecdotes littéraires*, etc. — Michel MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers. Les *Œuvres* des trois Marot ont été recueillies et imprimées ensemble à la Haye, en 1751, en 4 vol. in-4, et en 6 vol. in-12.

MAROT (François), peintre, né à Paris, de la même famille que le poète, fut l'élève de la Fosse, et personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut professeur et mourut en 1719, à 52 ans.

MAROTTE. Voy. MUIS, Siméon.

MAROTIA. Voy. MAROSIE.

MARPURG (Frédéric-Guillaume), écrivain connu par le nombre et l'importance de ses ouvrages sur la musique, naquit en 1718 dans la vieille Marche électorale de Brandebourg. Il vint à Paris vers l'année 1745, pour conférer avec Rameau dont les traités lui avaient inspiré un vif désir de connaître l'auteur et de profiter de ses lumières. Il lui eut, de

son propre aveu, ainsi qu'à d'autres artistes français, de grandes obligations; cependant tout en propageant, après son retour en Prusse, la théorie de la basse fondamentale, il en modifia les principes suivant ses propres observations. Dans l'espace d'environ quatorze années ce savant théoricien publia quatorze ouvrages didactiques dont plusieurs ont une grande étendue, et qui tous dignes d'attention, prouvent que l'auteur avait une profonde connaissance de son sujet. On cite particulièrement : *Manuel de la basse-continue*, etc.; *Traité de la fugue*, traduit en français et mis dans un meilleur ordre par Choron; *Lettres critiques sur la musique*. Marpurg mourut le 22 mai 1795.

MARQUARD-FREHER, né à Augsbourg en 1565 d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célèbre Cujas, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur palatin et professeur de droit à Heidelberg. Il quitta sa chaire, et fut employé par l'électeur Frédéric IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre, en Pologne, à Mayence et dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg, en 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Origines palatinæ*, in-fol. très-savant; *De inquisitionis processu* : ouvrage de jurisprudence, dont la 5^e édition a paru à Wittenberg, 1679, in-4; *De re monetaria veterum Romanorum, et hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in-4 : traité utile, qu'on trouve dans le tom 11^e des *Antiquités romaines* de Grévius; *Rerum bohemicarum scriptores*, Hanau, 1602, in-fol.; ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême; *Rerum germanicarum scriptores*, Francfort et Hanovre, 3 vol. in-fol. le premier en 1600, le deuxième en 1602, le troisième en 1611. Cette collection, réimprimée en 1717, est utile et nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. *Corpus historiæ Franciæ*, in-fol. moins estimé, etc. Freher joignait à une vaste littérature beaucoup de goût pour la peinture antique et pour la science numismatique. Il est différent de Jean FREHER, qui a écrit contre Francus.

MARQUEMONT (Denys-Simon de), cardinal, archevêque de Lyon, né à Paris en 1572, fut nommé archevêque en 1612, et mourut à Rome en 1626, à l'âge de 54 ans. Il se rendit célèbre par ses diverses ambassades, et par l'étendue de son zèle. Il avait établi une congrégation de docteurs qui s'assemblaient une fois la semaine dans son palais, pour traiter des affaires concernant le diocèse dont il était chargé. Ce fut par son conseil que saint François de Sales mit en clôture les religieuses de la Visitation, que ce dernier avait fondées.

MARQUES (Jacques de), habile chirurgien, né à Paris, en 1569, d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes élèves; et un *Traité des bandages de chirurgie*, Paris, 1618 et 1662, in-8. La clarté et la solidité étaient le caractère de son esprit, et sont celui de ses ouvrages.

MARQUET (François-Nicolas), né à Nancy en

1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, et s'occupa toute sa vie de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois vol. in-fol. forme d'atlas, que son gendre, M. Buchoz (*voy. ce nom*), a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris en 1762, intitulé : *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Évêchés*, 10 vol. in-8. Marquet est encore auteur : de la *Méthode pour apprendre par les notes de la musique à connaître le pouls*, Paris, 1768, in-12; des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 26 mai 1579.

* MARQUETS (Anne des), native du comté d'Eu, religieuse dominicaine à Poissi, possédait les langues grecque et latine, et faisait assez bien les vers. On a d'elle : une *Traduction* en vers français de poésies pieuses et des Epigrammes de Flaminio, le latin à côté, Paris, 1569, in-8; *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espence, des *Collectes* de tous les dimanches, Paris, 1605, in-8. Elle entretenait un commerce littéraire avec ce savant, qui lui fit une gratification dans son testament; *Sonnets et devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque temps avant sa mort, arrivée vers 1588.

MARQUETS (Charles des). *Voy. DESMARQUETS*.

* MARQUIS (Jean-Joseph), administrateur, né en 1747 à Saint-Mihiel, exerçait la profession d'avocat, lorsque le tiers-état de Bar-le-Duc le choisit pour son député aux états-généraux. Après la session il fut nommé juge à la haute cour d'Orléans. Envoyé par son département à la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et l'appel au peuple. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, il donna sa démission en 1797. Deux ans après il fut chargé d'organiser les départements de la rive gauche du Rhin. Préfet de la Meurthe en 1800, l'affaiblissement de sa vue et d'autres infirmités le forcèrent à demander sa retraite en 1811. Ses administrés, dont il s'était fait chérir, affichèrent à la porte de l'hôtel de la préfecture ce jeu de mots : le baron Riouffe (c'était le nom de son successeur) pourra devenir comte; mais il ne sera jamais marquis. En 1815 il fit partie de la chambre des représentants, et mourut dans son lieu natal en 1823. On lui attribue : *Observations de la ville de Saint-Mihiel sur l'échange du comté de Sancerre*, Paris, 1787, in-8.

MARRACI. *Voy. MARACCI*.

MARRIER (dom Martin), religieux de Cluny, fut pendant 15 ans prieur de Saint-Martin-des-Champs. Il était né à Paris, le 4 juillet 1572, et mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux et très-utile aux historiens ecclésiastiques : il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André Duchesne, son ami. C'est une collection de titres et de pièces concernant les abbés de l'ordre de Cluny; on y trouve quelques *Vies* des hommes illustres de cet ordre. On a encore de lui l'*Histoire latine du monastère de Saint-Martin des Champs*, où il avait fait profession, Paris, 1637, in-4. D. Germ. Cheval a publié la *Vie de D. Marrier*, Paris, 1644, in-8, de 30 pages, avec son portrait.

* **MARRON** (Paul-Henri), littérateur estimable, naquit à Leyde, au mois d'avril 1734, d'une famille protestante, originaire du Dauphiné. Après avoir achevé ses études, il donna des preuves de son savoir dans la langue de Virgile par une élogie latine, en l'honneur de M. de Bleiswyck, curateur de l'université. Cette élogie, traduite en grec par un macédonien, a été imprimée dans les deux idiomes. Reçu, en 1774, candidat au ministère à Dordrecht, il y desservait l'église française, lorsqu'il fut, en 1782, nommé chapelain de l'ambassade de Hollande en France. En 1788, il accepta la place de pasteur de l'église réformée qui venait de se constituer à Paris. Le 15 octobre 1793, il offrit à la Convention quatre coupes, en faisant remarquer que c'étaient les seules pièces d'argenterie de son culte. Il n'en fut pas moins jeté dans les cachots de la terreur. Le 9 thermidor l'en fit sortir. Il concourut à l'organisation du culte protestant en France et fut nommé membre du consistoire. Marron mourut à l'âge de 78 ans, le 31 juillet 1832. La collection de poésies latines qu'il composa sous l'empire et la restauration serait considérable; on distingue son *Ode* sur le rétablissement de la statue équestre de Louis XIV. Marron a fourni un grand nombre d'articles au *Journal*, au *Magasin* et à la *Revue encyclopédique*, recueils dans lesquels il rendait compte des ouvrages hollandais. Il a donné plusieurs articles à la *Biographie universelle*, et à la *Galerie française*; il était membre de l'institut de Hollande, des sociétés littéraires de Harlem, de Leyde, de Groningue, de Londres, etc.

MARS, dieu de la guerre, et fils de Junon. Cette déesse, piquée de ce que Jupiter avait mis au monde sans elle Pallas, voulut aussi enfanter sans la participation de son époux. Flore lui indiqua une fleur sur laquelle une femme s'asseyant, concevait sur-le-champ. Junon donna ainsi le jour à Mars, et le nomma le *Dieu de la guerre*. Ce dieu présidait à tous les combats. Il aimait passionnément Vénus, avec laquelle, Vulcain le surprit. Son histoire en général ne vaut pas mieux que celle des autres dieux, que la stupide gentilité affubla de toutes les passions et sottises des hommes, s'imaginant les justifier en les faisant régner jusque dans le ciel.

** **MARS** (Hippolyte BOUTET, connue sous le nom de Mlle), comédienne, née en 1778, à Paris, était fille de Monvel (voy. ce nom). Elle débuta dès l'âge de 13 ans au théâtre Montansier, et lors de la formation de la nouvelle troupe qui prit le nom du théâtre français, elle y fut admise pour les rôles d'*ingénues* et de *jeunes premières*. Remarquable par sa beauté, par sa grâce et par son organe enchanteur, elle se forma par l'étude et atteignit une telle perfection, qu'elle mérita le surnom d'*inimitable*. En 1812 elle remplaça Mlle Contat, dans l'emploi des grandes coquettes, et, par un privilège bien rare, elle sut charmer le public jusque dans un âge avancé. Ayant pris sa retraite définitive en 1841, elle passa ses dernières années au milieu d'une société choisie, se signala par sa charité envers les pauvres, et mourut chrétiennement à Paris, le 20 mars 1847. Outre les rôles d'*Agnès*, d'*Henriette*, de *Victorine*, etc., de l'ancien répertoire, dans les-

quels elle excellait; elle en créa de 1798 à 1840 plus de cent nouveaux, et contribua par son jeu à la fortune de nombre de pièces, entre autres *l'intrigue*, les *deux gendres*, la *filie d'honneur*, le *tyran domestique*, etc.

MARSAIS (César CHESNEAU du). Voy. DUMARSAIS.

** **MARSAND** (Antoine), littérateur, d'une famille lyonnaise, dont le nom était MARCHAND, né en 1765 à Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir reçu les ordres, s'adonna à la prédication. Il obtint beaucoup de succès à Venise, à Padoue, à Milan et à Rome. Il visita la France, et fut à son retour nommé professeur de statistique à l'université de Padoue, où il enseigna jusqu'en 1825, époque à laquelle il obtint sa retraite. Le désir de revoir son ancienne patrie lui fit entreprendre un nouveau voyage de Paris, où il s'occupa de recherches de manuscrits et de médailles. Il aurait voulu s'y fixer; mais le gouvernement autrichien exigea qu'il passerait quelques mois, chaque année, en Italie, et c'est dans un de ces voyages à Milan, qu'il mourut, le 3 août 1842. Passionné pour Pétrarque, l'abbé Marsand avait formé une collection complète de toutes les éditions des œuvres de ce grand poète, qu'il céda en 1826 au roi Charles X et que l'on voit maintenant au Louvre; il en publia la même année la description sous le titre de *Biblioteca Petrarquesca*, livre fort curieux et rare. Précédemment il avait donné une excellente édition des *Rime* de son poète favori (1819-20, 2 vol. in-4), que doivent suivre les imprimeurs jaloux de reproduire un bon texte. Parmi les autres ouvrages de Marsand, tous imprimés à un nombre assez restreint d'exemplaires, on distingue : *Il fiore dell' arte dell' intaglio nelle stampe con singolare studio raccolte da L. Gaudio, descritte ed illustrate*, Padoue, 1823, in-4; *Manoscritti italiani della regia bibliotheca patrigina descritti ed illustrati*, Parigi, 1835-58, 2 vol. in-4; le 2^e vol. contient les manuscrits des bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève et de la Mazarine. *Commento sulla celebre canzone di Fr. Petrarca a laude di Nostra Signora*, Paris, 1841, in-4. Marsand a laissé un *mémoire* sur Laure de Noves (Voy. NOVES).

MARSCHALL. Voy. BIEBERSTEIN.

* **MARSELLA** (Dominique-Antoine), né à Arpino le 6 avril 1751, y commença ses études chez les Barnabites, et vint les achever à Rome sous les plus habiles maîtres. Elevé au sacerdoce il fut professeur d'humanités puis de rhétorique au lycée Grégorien, où Pie VII le nomma encore professeur d'éloquence et d'histoire romaine. L'un des rédacteurs du *Journal ecclésiastique* fondé à Rome en 1788, il l'enrichit d'articles remarquables par une grande pureté de goût. Plusieurs académies et sociétés savantes d'Italie l'admirent spontanément. La princesse Marie-Caroline de Bourbon, depuis princesse de Saxe, l'eut pour précepteur, et le pape Pie VIII lui donna des marques multipliées de sa bienveillance. Il mourut à Rome le 24 juin 1835 dans sa 85^e année. La plus grande partie de ses ouvrages sont écrits en latin avec une rare élégance; les principaux sont : des *Notices* sur Canova, en 1824; sur Benoît de Saint-Philadelphes et Hy-

cinthe Marescotti, 1825; sur le B. Galantini, 1826; des mélanges (*Opuscula multiforma*), publiés en 1830. Marsella était l'ami du pieux et savant abbé Baraldi de Modène (voy. ce nom).

MARSHAM (Jean), chevalier de la Jarretière, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster et à Oxford. Il voyagea en Italie, en France, en Allemagne; et par la vue des monuments antiques, il se perfectionna dans l'histoire ancienne et la chronologie. De retour à Londres, il devint en 1638 l'un des six clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi et le grand-sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles I^{er}, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir un emploi, il se renferma dans son cabinet, et se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, le 25 mai 1683, à l'âge de 83 ans. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier et de baronnet. On a de lui : *Diatriba chronologica*, Londres, 1645, in-4. L'auteur y examine assez légèrement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'ancien Testament. *Canon chronicus, ægyptiacus, hebraicus, græcus*, Londres, 1672, in-fol. : ouvrage recherché et cher. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quelle obscurité couvre les commencements de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier Marsham a tâché de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étaient non pas successives, mais collatérales. M. l'abbé Guérin du Rocher a dit des choses encore plus satisfaisantes sur cet objet (Voy. LAVAUR). On reproche à Marsham d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision et les autres cérémonies, et que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphanes. Ces erreurs, plus d'une fois solidement réfutées, n'empêchent pas que Marsham ne fût un homme érudit; elles prouvent seulement que le jugement et la solidité des principes ne dirigeaient pas toujours ses connaissances. Marsham est auteur de la savante Préface qui est à la tête du *Monasticon anglicanum*, de Dugdale.

MARSI. Voy. MARCY et MARSY.

MARSIGLI (Antoine-Félix), évêque de Pérouse, mort en 1710 à 61 ans, est auteur d'un traité : *De ovis cochlearum*, 1684. Il était frère du suivant, et se montra digne de lui par son savoir.

MARSIGLI (Louis-Ferdinand), d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville le 10 juillet 1658. Dès sa première jeunesse, il fut en relation avec les plus illustres savants d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens et voyageurs. Il fit un voyage à Constantinople avec le baile de Venise; c'est ainsi que cette république qualifiait son ambassadeur à la Porte. Ce voyage lui donna le moyen de s'instruire de lui-même de l'état des forces ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie, il revint à Bologne, et rassembla les différentes observations

faites dans ses courses. L'empereur Léopold était alors en guerre contre les Turcs. Marsigli entra à son service, et montra par son intelligence dans les fortifications et dans la science de la guerre, combien il était au-dessus du simple officier. Blessé et fait prisonnier au passage du Raab, en 1683, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, frères, avec qui il souffrait beaucoup plus par leur misère que par leur cruauté. On voit par une *Relation* de sa captivité, qu'un troisième Turc, qui vivait avec eux, était chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur cabane. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1685. Dans la même année, il fut envoyé deux fois à Rome, pour faire part aux papes Innocent XI et Alexandre VIII des grands succès des armées chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songèrent à terminer la guerre par une paix durable, entre l'empereur et la république de Venise, d'une part, et la porte ottomane de l'autre, le comte de Marsigli fut employé, comme homme de guerre et comme négociateur, pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avait été esclave, il demanda si ses patrons vivaient encore, et fit donner à l'un d'eux un *timariot*, espèce de bénéfice militaire. Le grand visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé l'espérer. La succession d'Espagne avant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après treize jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1705. Le comte d'Arco y commandait, et sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnèrent le comte d'Arco à être décapité, et Marsigli, malgré tous les mémoires qu'il présenta pour sa défense, fut déposé de tous ses honneurs et perdit toutes ses charges avec la rupture de l'épée. Louis XIV l'ayant vu à sa cour sans épée, lui donna la sienne et l'assura de ses bonnes grâces. Le comte de Marsigli chercha dans les sciences la consolation que les agitations du monde ne lui avaient pas procurée. Il parcourut la Suisse pour en connaître les montagnes, il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Étant un jour sur le port, il y trouva le Turc qui l'attachait à un pieu dans son esclavage, et le racheta. Le pape Clément XI le rappela de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il était question d'opposer aux troupes de l'empereur Joseph I^{er}. Cette guerre n'eut pas lieu. Il comptait finir ses jours en Provence, où il était retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Dès le 11 janvier 1712, Marsigli avait fait présent au sénat de Bologne de ses collections d'instruments de physique, de cartes et d'objets d'histoire naturelle, à condition que la garde en serait remise à un corps savant, dont il rédigea lui-même les statuts. Telle est l'origine de l'*Institut* des sciences et des arts de Bologne, auquel le sénat assigna ensuite un magnifique palais. Cette

compagnie s'ouvrit en 1714. Six professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet et une belle imprimerie. Se souvenant de ses malheurs, Marsigli fit établir un tronc dans la chapelle de son institut pour le rachat des chrétiens, et principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : *Histoire physique de la mer*, traduit en français par le Clerc, et publié à Amsterdam en 1725, in-folio, avec 40 pl.; *Danubius Pannonico-Mysicus, observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis, historicis, physicis perustratus*, 1726, 6 vol. in-folio. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalenberg, en Autriche, jusqu'au confluent de la rivière Jantra dans la Bulgarie. Ouvrage curieux et cher, mais qui renferme bien des hors-d'œuvre et des inutilités : on y a donné peut-être plus à l'ostentation, à la parade scientifique et typographique, qu'aux connaissances vraiment utiles et agréables. Il a été traduit en français, et imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol.; *De potione asiatica* (café), Vienne, 1685, in-12; *De fungorum generatione*, Rome, 1714, in-fol.; *Etat des forces ottomanes*, 1752, in-fol., en français et en italien, curieux et intéressant; *Traité du Bosphore*, in-4, qu'il composa en italien, et qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suède. Fontenelle a fait l'éloge de ce savant, imprimé dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1730. Voyez les *Mémoires sur la vie de M. le comte de Marsigli*, par L. D. C. H. D. Quincy, Zurich, 1741, in-8, et les *Mémoires de Nicéron*, tome 26, qui donne la liste de ses ouvrages au nombre de 20.

MARSILE, ou MARSILLE, ou MARCILLE de PADOUÉ, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait étudié et professé la théologie en 1512. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du sacerdoce et de l'empire; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe dans l'extrémité opposée, et écrit en homme passionné. Il est le premier qui, sans désavouer expressément la puissance ecclésiastique, entreprit de la ruiner, par un système qui l'enlevait des mains des premiers pasteurs. Il enseigna dans son livre intitulé, *Defensor pacis* (car c'est toujours au nom de la paix que les défenseurs de l'Eglise lui déclarent la guerre), qu'en tout genre de gouvernement la souveraineté appartenait à la nation; que le peuple chrétien avait seul la juridiction ecclésiastique en propriété; que par conséquent il avait seul le droit de faire des lois, de les modifier, de les interpréter, d'en dispenser, d'en punir l'infraction, d'instituer ses chefs pour exercer la souveraineté en son nom, de les juger et de les déposer, même le souverain pontife; que le peuple avait confié la juridiction spirituelle au magistrat politique, s'il était fidèle; que les pontifes la recevaient du magistrat; mais que si le magistrat était infidèle, le peuple la conférait immédiatement aux pontifes mêmes; que ceux-ci ne l'exerçaient jamais qu'avec subordination à l'égard du prince et du peuple, et qu'ils n'avaient, par leur institution, que le pouvoir de l'ordre, avec une simple autorité de direction et de conseil, sans aucun droit

de juridiction dans le gouvernement ecclésiastique, telle que serait l'autorité d'un médecin ou d'un jurisconsulte sur les objets de leur profession. Ce monstrueux système était trop favorable aux hérétiques pour ne pas trouver des partisans. Le moyen le plus sûr d'accréditer l'erreur est de détruire, s'il est possible, l'autorité qui la proscriit. Aussi tous les sectaires qui sont venus après Marsile ont-ils adopté la même doctrine, non-seulement contre l'Eglise, mais encore contre le prince. (Voy. RICHER.) Mais jamais cette erreur n'a fait plus de progrès que dans le XVIII^e siècle, où chez toutes les nations, des compilateurs ont entassé des volumes, pour faire de la hiérarchie un chaos politique et une véritable anarchie. Outre le *Defensor pacis*, on a de Marsile : *De translatione imperii romani*; un traité *De jurisdictione imperiali in causis matrimonialibus*, in-folio. Marsile, se mêlant de tout, avait exercé la médecine. Il mourut en 1528.

MARSILE DE INCEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Gueldre, fut chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne, et fondateur du collège d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN. Voy. FICIN.

MARSIN. Voy. MARCIN.

** MARSIS (Ambroise), né en 1735 à Gourdon, dans le Quercy, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de cette ville, où il mourut en 1815. On a de lui : *Exercices de dix jours de retraite, pour toute sorte de personnes, et en particulier pour celles qui sont consacrées à Dieu dans l'état religieux*, Paris, 1775, 2 vol. in-12; *Discours pour convaincre l'incrédulité, ramener les protestants, convertir les pécheurs*, 1777, in-12. Marsis avait entrepris une traduction française d'Homère, qui devait être accompagnée de dissertations dans lesquelles il se proposait de démontrer que les principales beautés de l'Iliade et de l'Odyssée ont été puisées dans les livres saints. Voy. BONNAUD et GUÉRIN du ROCHER.

MARSOLLIER (Jacques), né à Paris en 1647 d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Il fut envoyé à Uzès pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marsollier s'y fixa, et en fut prévôt; dignité dont il se démit en faveur de l'abbé Poncet, depuis évêque d'Angers. On travaillait alors à séculariser la cathédrale d'Uzès; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce temps-là, Marsollier fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville en 1724, à 78 ans, après avoir publié plusieurs histoires qu'on lit avec plaisir. Son style est en général assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions trop familières et même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours : extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, et y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont fréquentes et prolixes. Ses portraits ont une espèce d'uniformité ennuyeuse, et plus de vérité que de

finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son histoire; ces annonces interrompent la narration, et empêchent le plaisir de la surprise. On a de lui : *l'Histoire du cardinal Ximénès*, 1693, 2 vol. in-12, et réimprimée plusieurs fois depuis (voy. FLÉCHIER); *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur; *Histoire de l'inquisition et de son origine*, 1693, in-12; reproduite depuis quelques années à Paris, avec des augmentations. Voy. VAYRAC (l'abbé) dans son état présent de l'Espagne. Cette histoire, quoique incomplète, est plus digne de foi que celle de Llorente (voy. ce nom). La *Vie de saint François de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et traduite en italien par l'abbé Salvini. La *Vie de madame de Chantal*, 2 vol. in-12; la *Vie de dom Rancé*, abbé et réformateur de la Trappe, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit la plume de Marsollier, comme dom Gervaise le démontre dans un *Jugement critique*, etc., imprimé à Troyes en 1744, in-12. (Voy. ARMAND-FRANÇOIS GERVAISE.) La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une manière fort désavantageuse dans la préface de cet ouvrage. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la vie civile*, 1715, in-12. Sa morale est verbeuse. *L'Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne*, duc de Bouillon, 3 vol. in-12, peu estimée; une *Apologie d'Erasmus*, in-12, qui a souffert des contradictions (voy. ERASME); *Histoire de l'origine des dîmes et autres biens temporels de l'Eglise*, Lyon, 1689, in-12. C'est le moins commun de tous les ouvrages de Marsollier, homme savant et laborieux, mais dont la manière de voir avait quelque chose de paradoxal, et dont le jugement ne paraît pas toujours dirigé par des principes fermement établis. On dirait quelquefois qu'il cherche plutôt à se distinguer qu'à dire le vrai. Dans son *Histoire de l'inquisition*, il n'a pas fait difficulté de copier le protestant et socinien Limborch, et dans son *Apologie d'Erasmus*, il est de si bonne composition, qu'il aurait presque lui-même besoin d'apologie. On peut consulter sur cet écrivain, Marsollier découvert et confondu dans ses contradictions, 1708, in-12. On peut encore consulter pour quelques détails sur cet écrivain, les *Mémoires* de Nicéron, tome 7 et 10, et le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

* MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (Benoît-Joseph), auteur dramatique, né en 1750 à Paris, d'une famille de financiers, mort à Versailles le 22 avril 1817, était, en 1789; payeur des rentes de l'hôtel-de-ville. Il annonça de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre; et en 1774, il donna *La Fausse Peur*, opéra comique, qui fut suivi de quelques comédies parmi lesquelles on distingue *Céphise*, et d'un grand nombre de pièces à ariettes dont la plupart ont eu du succès et sont restées au répertoire; nous citerons : *Nina ou la Folle par amour* (1786); les *Deux petits Savoyards* (1789); *Camille ou le Souterrain*; *Alexis ou l'Erreur d'un bon père*; *Adolphe et Clara*; le *Traité nul*; *Gulnare*, la *Maison isolée*, l'*Irato*, etc. M^{me} d'Hautpoul, nièce

de Marsollier, a publié ses *Oeuvres choisies*, 1823, 3 vol. in-8; précédée d'une *Notice sur l'auteur*. Le premier volume renferme un morceau intitulé : *Ma carrière dramatique*, où Marsollier fait l'histoire des dégoûts que lui ont occasionnés ses divers ouvrages.

MARSY (François-Marie de), né à Paris en 1714, entra de bonne heure chez les jésuites, où il cultiva avec fruit les heureux talents qu'il avait reçus de la nature. A peine avait-il 20 ans, qu'il donna au public plusieurs poèmes latins, qui furent applaudis des amateurs de la bonne latinité. Le plus estimé est celui qui parut en 1736, in-12, sous le titre de *Pictura, carmen*. Le jeune poète y chante ce bel art avec des grâces, une variété et une harmonie bien rares. La sécheresse des préceptes est cachée sous les charmes de l'expression et des images. Lemierre en a beaucoup profité pour son poème de la *Peinture*. (Voy. LEMIERRE.) Marsy avait donné déjà, en 1734, son autre poème latin intitulé *Templum tragediæ, carmen*, Paris, in-12. De Marsy, ayant quitté les jésuites, n'abandonna pas la carrière des lettres; mais s'il y acquit de la gloire par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia à Londres, 1755, 4 vol. in-12, et qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres volumes. Cette compilation infâme des ordures et des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe protestant fut proscrite par le parlement de Paris, et l'auteur enfermé à la Bastille. En 1782, du Bois de Launay a donné sous le même titre un ouvrage excellent, et une solide réfutation du premier, Paris, 2 vol. in-12. (Voy. JACQUES LEFEBVRE.) Dès que Marsy eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne pour servir de suite à l'histoire ancienne de M. Rollin*, dont il avait déjà publié plusieurs volumes; c'est moins une histoire qu'une description géographique et historique. Il travaillait au 12^e, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1763. L'ouvrage a été continué, et porté jusqu'à 30 vol. in-12. On a encore de lui : l'*Histoire de Marie Stuart*, Paris, 1742, 3 vol. in-12. Fréron travailla avec lui à cet ouvrage, qui aurait été plus complet et d'un résultat plus réel, si les auteurs avaient eu les *Recherches* qui ont paru depuis, et quelques autres ouvrages où les calomnies de Buchanan, répétées par Hume, Robertson, etc., sont péremptoirement réfutées. (Voy. MARIE STUART.) *Mémoires* de Melvil, traduits de l'anglais, 1745, 3 vol. in-12. Cette traduction paraît faite avec soin; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, 2 vol. in-12, assez bien fait; *Le Rabelais moderne*, ou *Les Œuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. C'est la seule édition de Rabelais qui mérite quelque attention; mais il ne fallait pas tant de volumes pour des turpitudes. *Le Prince*; ou *Conseils à la noblesse de Venise*, trad. de Fra-Paolo, Berlin; 1754, in-12. On trouve une notice sur l'abbé de Marsy dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France pour l'année 1768.

MARSYAS, né en Phrygie, excellait à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les hymnes

consacrées aux dieux. Étant arrivé à Nyssa avec Cybèle dont il était aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. Apollon ayant marié avec grâce sa voix mélodieuse au son de sa lyre enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (voy. ce nom). Le très-peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosus Græcorum carminibus inclytus*.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres, né en 1777 en Espagne, de parents français, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et les termina au moment où la révolution éclatait. Il s'en montra l'ardent adversaire. Traduit à 17 ans au tribunal révolutionnaire, il ne dut son salut qu'à l'influence d'Antonelle, un des jurés, qui avait connu sa famille. Lorsque répondant aux questions d'usage, il eut décliné son nom, Coffinhal lui dit : « De Martainville, sans doute, et non pas Martainville ? — Citoyen président, répliqua l'accusé, tu es ici pour me raccourcir et non pas pour me rallonger. » Après le 9 thermidor il joua un rôle dans la réaction contre le parti jacobin, et fut un des chefs des jeunes gens que ce parti appelait la *Jeunesse dorée de Fréron*. Dans une pièce intitulée *le Concert de la rue Feydeau*, qu'il fit jouer le 1^{er} ventôse an 3 (mars 1795) et qui eut un succès prodigieux, on remarqua ce couplet que le public faisait répéter à chaque représentation :

Lorsque l'on voudra dans la France
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut plus de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime ;
Car tyran, voleur, assassin,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot là c'est... jacobin.

Martainville crut devoir s'éloigner, et ce n'est qu'après avoir voyagé plusieurs années en Italie et dans le Levant, qu'il revint à Paris. A l'époque du sacre de Napoléon et de son mariage avec Marie-Louise, ainsi que dans diverses autres circonstances, il composa des chansons répétées dans toute la France, qui pouvaient compromettre la liberté. En 1814, il fit éclater son dévouement pour les Bourbons ; au mois de mars 1815, il rédigea une *adresse* aux volontaires royaux, qui fut affichée sur tous les murs de Paris. Au moment où la chambre des représentants venait de décréter l'*acte additionnel*, qui hannisait à jamais les Bourbons, Martainville fit distribuer dans Paris, et répandre dans les provinces une *adresse* dans laquelle il déclarait à ces représentants qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux pieds du roi. Il fut tour à tour attaché au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, et fonda le *Drapeau Blanc*. Ses articles se distinguent par un style piquant, par une franchise d'opinion et une verve de style qui lui suscitèrent des procès et des duels, ou comme l'on dit, des *rencontres*. Des infirmités précoces l'obligèrent de se retirer de la carrière, et il mourut à Sablonville, le 27 août 1830. Outre une *Histoire du*

théâtre français, pendant la révolution, 1802, 4 vol. in-12, avec Etienne, on lui doit un grand nombre de pièces jouées avec succès sur différents théâtres secondaires, entr'autres : *La queue du diable* ; *L'intrigue de Carrefour* ; *M. Crédule* ; *Pataqués* ; *Le pied de mouton* ; *Taconnet* ; *Une demi-heure de cabaret*, etc.

MARTEL. Voy. CHARLES.

MARTEL (François), chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, sauva la vie à ce prince par une saignée, et obtint pour ce service le titre de premier chirurgien après la mort d'Antoine Portail. Il est auteur de l'*Apologie pour les chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre des os rompus et démis*. Dans cet ouvrage, il rapporte plusieurs guérisons qu'il avait faites à la cour, sous les yeux des médecins et chirurgiens que le roi avait nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansements à froid, l'abus des sutures, les bandages, etc. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie* de Philippe de Flesselles, médecin à Paris, chez P. Trichar, 1635, in-12.

MARTEL (Gabriel), jésuite, né au Puy en Velay le 14 avril 1680, remplit avec succès les différents emplois de sa compagnie jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1756. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764 avec des augmentations considérables. On a encore de lui : *Exercice de la préparation à la mort*, 1725, in-12.

MARTELIÈRE (Pierre de la), avocat au parlement de Paris, et depuis conseiller d'état, était fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, et mourut en 1651. Il se distingua dans la cause de l'université de Paris contre les jésuites qui sollicitaient leur rétablissement. Après ce que les Pasquier et les Arnauld avaient dit contre la société, il semblait que la satire devait être épuisée ; mais la Martelière montra qu'ils avaient été réservés. Il appelle les jésuites *faux, ambitieux, politiques, vindicatifs, assassins des rois, corrupteurs de la morale, perturbateurs des états de Venise, d'Angleterre, de Suisse, de Hongrie, de Transylvanie, de Pologne, de l'univers entier*. Il les peint tous comme des Châtel et des Barrière, portant le flambeau de la discorde depuis 30 ans dans la France, et y allumant un feu qui ne devait plus s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut encore à l'impression, lorsqu'il vit le jour, en 1612, in-4. On le mit à côté des *Philippiques* de Démosthènes, des *Catilinaires* de Cicéron ; mais il n'est comparable en rien aux ouvrages de ces grands hommes ; il en remplace la véhémence par un emportement qui tient de la fureur. C'est un ramas de toutes les figures de la rhétorique, rassemblées sans choix, avec tous les traits de l'histoire ancienne et moderne que sa mémoire put lui fournir. Jacques de Montholon fit voir dans un plaidoyer publié en 1612, que tout ce que la Martelière avait avancé n'était qu'un tissu de calomnies et de faits supposés, dé-

mentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. Le *Ploïdoyer* de La Martelière fut supprimé à Rouen, à Amiens, en Guienne, etc., et les libraires qui se chargeaient de le répandre furent punis sévèrement. Le père Gimont d'Esclavolles dans son *Avis sur le plaidoyer de la Martelière*, Paris, 1612, in-12, a réfuté les principales assertions de cet avocat.

MARTELLI (Louis), poète italien né à Florence en 1499, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, âgé d'environ vingt-huit ans, fit des vers sérieux et d'autres bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8. Les autres se trouvent dans le 2^e tom. des *Poésies à la berniesque*. Cet auteur fut un des restaurateurs du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia* est fameuse parmi ses compatriotes. On la trouve dans le recueil de ses vers de l'édition de Florence. On estime encore ses *Odes* et ses *Canzoni*. Il avait été appelé à la cour de Ferrante de Sanseverino, prince de Salerne. — Vincent MARTELLI, son frère, se fit aussi connaître par le talent de la versification. En 1607, on publia à Florence, in-8, le recueil de ses *Lettres* et de ses *Poésies* italiennes.

MARTELLI (Hugolin), de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, et nommé en 1572 évêque de Glandèves. On a de lui : *De anni integra in integrum restitutione*, Florence, 1578; *Sacrorum temporum assertio*; *La chiave del calendario gregorianio*.

MARTELLI ou MARTELLO (Pierre Jacques), secrétaire du sénat de Bologne et professeur de belles-lettres dans l'université de cette ville au xvii^e siècle, a écrit en vers et en prose avec succès. Ses *Versi e Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8, et imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme des *Tragédies* et des *Romans*. Martello, né à Bologne le 28 avril 1663, mourut dans cette ville le 10 mai 1727. Au jugement de Maffei, il a été un des meilleurs poètes italiens. Sa *Vie*, écrite par lui-même, jusqu'à l'an 1718, se trouve dans la *Raccolta* de Calogera, tom. 2. Martello avait été envoyé à Rome, en Espagne et en France, pour diverses négociations. Parmi ses meilleures pièces on cite *l'Alceste* et le *Cicéron*. Son ouvrage intitulé : *Il Secretaria cliterate* renferme six satires contre les charlatans littéraires. Il introduisit en Italie les vers *martelliani* assez semblables à nos alexandrins.

MARTÈNE (Edmond), bénédictin de Saint-Maur, né le 22 décembre 1634, à Saint-Jean-de-Losne, au diocèse de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus et par des recherches. L'étendue de ses connaissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, et son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices et aux exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres, en 1759, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : un *Commentaire* latin sur la règle de saint Benoît, Paris, 1690, in-4. C'est une compilation, mais elle est bien faite, et c'est en partie dans ce livre que D. Calmet a puisé le sien sur la même matière. Un traité *De antiquis monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4; et 1738, in-folio; un autre *Traité sur*

les anciens rites ecclésiastiques touchant les sacrements, en latin, Rouen, 1700 et 1701, 3 vol. in-4. Il y a un tome 4, publié en 1706; cet ouvrage a été réimprimé, avec des additions, Anvers, (Milar), 1756, 4 vol. in-fol.; un *Traité latin sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des offices divins*, in-4; un *Recueil d'écrivains et de monuments ecclésiastiques*, qui peut servir de continuation au *Spicilege* de dom d'Achery. Il parut en 1717, sous ce titre : *Thesaurus novus anecdotorum*, 5 vol. in-fol.; *Voyage littéraire*, publié avec dom Durand, Paris, 1717 et 1724, en 2 vol. in-4; *Veterum scriptorum..... amplissima collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., etc. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses et une lecture immense ont pu lui procurer, mais il se borne à recueillir, et il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation. Le père Labat, dans son *Voyage d'Italie et d'Espagne*, tome 3, p. 297, fait contre lui une sortie qui contient des reproches fondés, mais qui vers la fin devient si véhément qu'elle est presque comique. On peut consulter, pour plus de détails sur ce laborieux écrivain, l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie, était une fille de qualité, qui demeurait avec son frère et sa sœur, à Béthanie, près de Jérusalem. Le Sauveur honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette vertueuse famille. Un jour Marthe était occupée à le recevoir : elle se plaignit de ce que sa sœur était assise aux pieds de Notre-Seigneur pour l'écouter, au lieu de la secourir dans son travail. Le Sauveur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous empressiez et vous vous troublez par le soin de beaucoup de choses ; une seule chose cependant est nécessaire. » Après la mort de Lazare, elle alla au devant de J.-C., et lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort*. Jésus lui répondit : *Votre frère ressuscitera*. Marthe témoigna depuis qu'elle le reconnaissait pour le Christ et le fils du Dieu vivant. Elle le servit à table quelque temps après, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux ; et depuis ce temps il n'est plus parlé d'elle dans l'Evangile. *Voy. LAZARE et MADELEINE*.

* MARTHE (Anne BIGET, connue sous le nom de sœur), née en 1748, à Thoraise, village près de Besançon, s'est rendue célèbre par son infatigable charité. Admise fort jeune, comme religieuse converse, au convent de la Visitation à Besançon, les qualités qui la distinguaient déjà, fixèrent sur elle l'attention de M^{me} de Garon, pensionnaire du couvent, et de l'archevêque M. de Durfort. Elle reçut d'eux les moyens de satisfaire son cœur, et put visiter les prisons et y faire entendre des paroles consolantes. Après la suppression des couvents elle continua de partager ses faibles ressources avec les nécessiteux. On vit surtout éclater son dévouement lorsque la guerre encombra les hôpitaux de malades de toutes les nations ; elle allait à la rencontre des convois de blessés, leur portant les premières con-

solations et les premiers secours. La société d'agriculture de Besançon lui décerna en l'an 9, une médaille d'argent portant cette légende : *Hommage à la vertu*. Lors du blocus de Besançon, en 1814, où la misère fut grande, elle distribuait chaque jour plus de mille soupes. En 1815, une fête lui fut donnée dans la prison militaire, par des soldats de toutes les nations. En 1814, une croix particulière lui fut adressée par le ministre de la guerre, et les souverains étrangers, voulant reconnaître les soins qu'elle avait prodigués à leurs sujets, lui adressèrent des décorations et des sommes qui devinrent pour elle un moyen de multiplier ses secours dans l'année 1817, si calamiteuse. Cette femme, aussi modeste que charitable, mourut à Besançon, dans sa 76^e année, le 29 mars 1824.

MARTHE (Scévole de SAINTE). *Voy. SAINTE-MARTHE*.

MARTIAL (Marc-Valère), de Bilbilis, ville municipale de la Celtibérie, aujourd'hui Calatayud (qui n'a cependant pas exactement le site de l'ancien *Bilbilis*) dans le royaume d'Aragon en Espagne, vint à Rome à l'âge de vingt-trois ans, et y eut tout le succès qu'un esprit satirique peut avoir dans une grande ville livrée à l'oisiveté et à la malignité. Il y demeura trente-cinq ans, sous Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan, qui lui donnèrent des marques d'amitié et d'estime. Domitien le créa tribun et chevalier romain. Martial fit un dieu de cet empereur pendant sa vie, et le traita comme un monstre après sa mort. Trajan ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, Martial se retira dans son pays, où il mourut vers l'an 100. Il avait été lié à Rome avec M. A. Primus, de Toulouse, guerrier célèbre, Quintilien, Frontin, Pline le Jeune, Juvénal, Valerius-Flaccus, Silius Italicus et autres hommes distingués. Ce poète est principalement connu par ses *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raison :

Sunt bona, sunt quædam mediocritas, sunt mala plura.

Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe. Cette chute à laquelle on ne s'attend pas, et qui présente un sens double à l'esprit, fait souvent toute la finesse de ses saillies. Quelques anciens l'ont appelé un *sophisme agréable*, et nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *calembourg*. On trouve quelques-unes de ses épigrammes, mais en plus petit nombre, pleines de grâces et d'esprit, et assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur. Les meilleures éditions des quatorze livres d'*Epigrammes* de Martial sont celles de Venise, par Vindelin de Spire, (1470), gr. in-4, de Venise, Aldé, 1501, in-8; de Paris, 1617, in-fol.; d'Amsterdam, *cum notis variorum*, 1670, in-8; celle *ad usum delphini*, 1680, in-4. L'abbé Le Mascrier en a donné une fort jolie, Paris, 1754, in-12, 2 vol., avec plusieurs corrections; nous citerons encore celle qui fait partie de la *Collection des classiques* de Lemaire, 1825, 3 vol. in-8 avec index. L'abbé de Marolles a traduit ces *Epigrammes* en 1635, 2 vol. in-8; et comme il a rendu cet auteur

fort platement, Ménage appelait cette version, des *Epigrammes contre Martial*: mais il était difficile de les traduire d'une manière qui fût pour lui. La traduction de E.-T. Simon, Paris, 1819, 3 vol. in-8, est accompagnée des meilleures imitations en vers depuis Clément Marot jusqu'à nos jours. Une plus récente par MM. Verger, Dubois, Maugéart, etc. 1834-35, 4 vol. in-8, fait partie de la *Bibliot. lat. franç.* de Panckoucke. MM. Pericaud et Breghot du Lut ont fait imprimer, chacun un *Essai sur Martial* (Lyon), l'an de Rome MMDLXIX (1816), in-8 de 24 pages.

MARTIAL (saint), évêque et apôtre de Limoges sous l'empire de Déce, est plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On lui attribue deux *Épîtres* qui ne sont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, *Martialis Avernus* (c'était son nom de famille), naquit vers l'an 1440, et fut procureur au parlement et notaire au Châtelet de Paris, son pays natal. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables, et un des esprits les plus faciles de son siècle. Ses ouvrages sont les *Arrêts d'amour*; les poètes provençaux lui en avaient fourni le modèle. Ce sont des pièces badines, assez ingénieuses, et dont le principal mérite est une grande naïveté. Benoît de Court, savant jurisconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil que l'on ne serait pas tenté d'y aller chercher. Ce *Commentaire*, avec les *Arrêts*, fut imprimé chez Gryphe, à Lyon, 1533, in-4, Rouen, 1587, in-8; et en Hollande, 1731, in-12. Ces *Arrêts*, au nombre de 53, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. Un poème historique de Charles VII, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du roi*, etc., Paris, 1493, in-folio. L'auteur lui a donné fort mal à propos, et par une idée très-peu ingénieuse, la forme de l'office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Psaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poète raconte les malheurs et les glorieux exploits de son héros. Les Leçons sont des plaintes sur la mort du roi. Le cœur du poète parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il sème sur sa route des portraits fidèles, mais grossiers; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu et la haine du vice. Il y a de l'invention et du jugement dans le poème, mais peu d'exactitude dans la versification. *L'amant rendu cordelier à l'Observance d'Amour*, poème de 234 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scène se passe dans un couvent de cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, in-8; poème historique de la vie de la sainte Vierge, rempli des fables pieuses que le peuple adoptait alors, et qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de Martial d'Auvergne ne contiennent que les *Vigiles de Charles VII*, Paris, 1724, 2 vol. in-8.

* **MARTIAL** (.....), ecclésiastique, né à Bordeaux, en 1770, de parents peu riches, sortit de France en 1791, quoiqu'il ne fût pas encore engagé dans les ordres, et acheva ses études théologiques à Rome. Ordonné prêtre en 1794, il entra précepteur dans une famille honorable de Forlì, et visita l'Italie avec son élève. De retour en France à l'époque du concordat, il établit à Bordeaux un pensionnat qui obtint en peu de temps la confiance des pères de famille. Il paraît que des exigences universitaires le forcèrent de fermer son établissement, et il passa avec M. Dubourg (voy. ce nom), aux Etats-Unis, où il en fonda un à la Nouvelle-Orléans. Obligé de quitter cette ville, il se rendit en 1825 au Kentucky avec cinquante élèves qui furent reçus dans le collège de St.-Joseph de Bardstown. M. Flaget, évêque du diocèse, le fit son grand-vicaire, et l'envoya en 1826 en Europe pour les intérêts de la mission. Il parcourut la France et l'Italie, recueillant les dons des fidèles pour l'église de Kentucky. Le St.-Père, le roi de Naples, celui de Sardaigne et le duc de Modène, lui firent des présents, Charles X donna une garniture d'autel pour la cathédrale. De retour en Amérique, au printemps de 1828, il fit un voyage au Canada et revint à la Nouvelle-Orléans, où il mourut supérieur des ursulines, le 31 juillet 1832. Voyez *l'Ami de la religion*, n° 2013.

MARTIANAY (D. Jean), né à Saint-Sever-Cap, au diocèse d'Aire, en Gascogne, le 30 décembre 1647, entra dans la congrégation de Saint-Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du grec et de l'hébreu; il s'attacha surtout à la critique de l'Ecriture sainte, et ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-Prés en 1717, à 70 ans. On a de lui et du père Pouget une nouvelle édition de saint Jérôme, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1603, et le dernier en 1706. Cette édition offre des prolégomènes savants; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi bien exécutée que celles de plusieurs autres Pères données par quelques-uns de ses confrères. Elle trouva des censeurs parmi les protestants et les catholiques. Simon et Le Clerc la critiquèrent avec vivacité et quelquefois avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir pas orné son texte de notes grammaticales et théologiques, et d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les *Lettres* de saint Jérôme, qu'il a mêlées tantôt avec ses commentaires, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses préfaces, de ses prolégomènes et de ses notes, n'est pas assez naturel. Malgré ces défauts, l'édition de ce saint Père par Martianay est la meilleure que nous ayons. La *Vie de saint Jérôme*, 1706, in-4. L'auteur l'a tirée des propres écrits du saint; aussi est-elle un tableau fidèle. Deux *Ecrits* en français, 1689 et 1693, 2 vol. in-12, dans lesquels il défend, contre le père Pezron, bernardin, l'autorité et la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils sont savants, mais mal écrits et pleins d'aigreur. *Vie de Madeleine du Saint Sacrement*, carmélite, 1714, in-12. Il a encore donné le *nouveau Testament* en français avec des *scolies*; les trois *Psautiers* de saint Jérôme, et

une ancienne *Versión* de l'Evangile selon saint Matthieu, qui n'avait pas vu le jour; elle parut l'an 1695; un *Commentaire* manuscrit sur l'Ecriture sainte, où il se proposait d'expliquer le texte sacré par lui-même; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage utile. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer est une *Apologie* de la bulle *Unigenitus*. On trouve sur D. Martianay un article très-étendu et très-exact dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

MARTIGNAC (Etienne ALGAY, sieur de), né à Brives-la-Gaillarde en 1620, et selon Moréri, en 1628, a donné en français des *traductions* en prose de quelques poètes latins. Elles sont meilleures que celles qu'on avait publiées avant lui des mêmes auteurs; mais elles sont fort au-dessous de celles qui ont vu le jour depuis. Il a traduit: les trois *Comédies* de Térence, auxquelles les solitaires de Port-Royal n'avaient pas voulu toucher; *Horace*, *Perse* et *Juvénal*; *Virgile*, *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions sont en général fidèles, exactes et claires; mais elles manquent d'élégance et de correction. On a aussi de lui une *Traduction* de l'imitation de J.-C. Il avait commencé celle de la Bible. Son dernier ouvrage fut: *Eloges historiques des évêques et archevêques de Paris*, 1698, in-4. On cite encore de lui un *Journal chrétien sur divers sujets de piété tirés des saints Pères*, et des *Entretiens sur les anciens auteurs*. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac rédigea les *Mémoires*, attribués à Gaston, duc d'Orléans, qui s'étendent depuis 1608 jusqu'à la fin de janvier 1636, 1683, in-12. Les matériaux lui avaient été fournis par un officier attaché à ce prince.

* **MARTIGNAC** (Jean-Baptiste-Sylvère ALGAY, vicomte de), ministre de Charles X, né à Bordeaux en 1776, de la même famille, était fils d'un juriconsulte distingué. Il montra de bonne heure des dispositions pour les lettres; et dans le même temps qu'il se faisait remarquer au barreau par des talents précoces, il composait de petites pièces de théâtre dont plusieurs furent jouées avec succès, entr'autres *Esope chez Xanthus* (1801). A la chute de l'empire, il se prononça pour la famille royale exilée, et seconda de tout son pouvoir le maire de Bordeaux. (Voy. LYONN.) Dans les cent-jours, il donna de nouvelles preuves de son dévouement aux Bourbons, en ralliant ses concitoyens autour de la duchesse d'Angoulême, et en traitant avec le général Clausel pour le départ de cette princesse. Nommé par le roi avocat-général à la cour de Bordeaux, il fut fait ensuite procureur-général à Limoges. Député de Lot-et-Garonne en 1821, il acquit à la chambre une juste influence, et fut souvent chargé des fonctions de rapporteur dont il s'acquitta toujours avec succès. Il contribua beaucoup à faire voter les subsides nécessaires pour la guerre d'Espagne (voy. ANGOULÊME), et fit partie de l'expédition en qualité de commissaire civil. A son retour, nommé ministre-d'état, et peu de temps après directeur-général des domaines, il continua de prêter au ministère l'appui de son éloquence facile et conciliante, et concourut à faire voter des lois importantes, entr'autres le million d'indemnité, seul

moyen de *guérir les plaies de la révolution*. En 1828, après la dissolution du cabinet Villèle, appelé au ministère de l'intérieur, il y signala son entrée par diverses concessions qui déplurent au roi et ne satisfirent point les exigences d'une opposition chaque jour plus redoutable. Le ministère Martignac n'ayant ni la confiance du roi, ni celle des chambres, dut faire place au cabinet dont M. de Polignac représentait le système, et qui tomba lui-même, moins d'un an après, entraînant le trône dans sa chute. Renvoyé à la chambre par les élections de 1830, il n'y prit que rarement la parole. La défense de M. de Polignac, dont il n'hésita pas à se charger, suffirait pour lui assurer la réputation d'un grand orateur; mais c'est plus qu'un chef-d'œuvre d'éloquence, c'est une noble action dont l'histoire offre peu d'exemples. Déjà malade, il sembla se ranimer pour combattre la loi de proscription contre la famille de Charles X, (13 novembre 1834). Ce discours, le dernier qu'il devait prononcer, empreint d'une profonde tristesse, produisit une vive émotion. Il mourut le 3 avril suivant, à l'âge de 54 ans, après avoir reçu les secours de la religion avec une piété touchante. Une facilité prodigieuse d'improvisation, un grand fonds d'indulgence et de bonté; telles étaient les qualités qu'on reconnaissait en lui. S'il ne lui a pas été donné de sauver l'ancienne monarchie, c'est qu'une pareille tâche était au-dessus de tout pouvoir humain. On a de lui : *Essai historique sur la révolution d'Espagne et sur l'intervention de 1823*; cet ouvrage, auquel il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, parut en 1832, 3 vol. in-8, il a eu peu de succès.

MARTIN (saint), né vers 316 à Sabarie, dans la Pannonie (aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt, siège épiscopal), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la solitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profession qui est ordinairement l'asile des vices. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que J.-C. se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié d'habit. Martin était alors catéchumène; il reçut le baptême, et renonça à la milice séculière, pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après qu'il eut passé plusieurs années dans la retraite, saint Hilaire, évêque de Poitiers, lui conféra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mère, et s'opposa avec zèle aux ariens, qui dominaient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement, pour avoir rendu témoignage à la divinité de J.-C., il montra au milieu de ce supplice la constance des premiers martyrs. Cet illustre confesseur de la foi, ayant appris que saint Hilaire était revenu de son exil, alla s'établir auprès de Poitiers. Il y rassembla un nombre de religieux, qui se mirent sous sa conduite. On l'arracha à sa solitude en 384. Il fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé et du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa manière de vivre. Au zèle et à la charité d'un évêque il joignait l'humilité et la pauvreté d'un anachorète. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire

et une roche escarpée, le célèbre monastère de Mar-moutiers, que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. Saint Martin y rassembla 80 moines, qui retraçaient dans leur vie celle des solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocèse, il fut l'apôtre des Gaules; il dissipa l'incrédulité des Gentils, détruisit les temples des idoles, et confirma ses prédications par des miracles sans nombre : les éléments lui obéissaient. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime, qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne, l'accueillit d'une manière non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Trèves, vers l'an 384, pour en obtenir quelques grâces. Maxime le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, et le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir ensuite de sa main; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avait accompagné à la cour. Cette sainte hardiesse, loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage et celui des courtisans. Martin, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de son crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les *priscillianistes*, poursuivis par Ithace et Idace, évêques d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas d'abord communiquer avec des hommes qui avaient poussé le zèle trop loin (car s'ils avaient mérité la mort, ce n'était pas à des évêques à la solliciter); mais il le fit ensuite pour sauver la vie à des sectaires, qu'il espérait pouvoir être gagnés à la vérité, et pour empêcher que des innocents ne fussent enveloppés dans leur punition (ce qui, selon la remarque de Sulpice-Sévère, serait infailliblement arrivé). Il ne tarda pas à se repentir de cette complaisance, comme d'une faiblesse indigne de l'épiscopat, et ce fut l'époque (dit le même auteur) d'une espèce d'affaiblissement du don des miracles qui l'avaient illustré jusques alors. Il paraît néanmoins qu'il avait pris le bon parti, n'y ayant aucune loi qui défendit de communiquer avec ces évêques, qui n'étaient ni hérétiques, ni excommuniés; mais peut-être avait-il agi avec un peu d'incertitude et de pusillanimité, sans cette conscience éclairée et assurée, qui exclut la perplexité et prévient les remords. Retournant à Tours, il s'enfonça, à 8 lieues de Trèves, dans la sombre forêt de Grunewald, à une demi-lieue d'Andethanna (aujourd'hui Antwen), et y pleura sa faiblesse; là un ange lui apparut et le consola. Rendu à son diocèse, il s'y prépara à aller jouir de la récompense de ses travaux. Il mourut à Cande, le 11 novembre de l'an 400. On a conservé sous son nom une *Profession de foi*, touchant le mystère de la sainte Trinité. Saint Martin est le premier des confesseurs auxquels l'église latine a rendu un culte public. L'église où repose son corps a toujours été considérée comme l'asile le plus sûr de la France, que les rois les plus violents et les moins religieux n'osaient violer. Son tombeau a été illustré par une multitude de miracles avérés; les peuples y recouraient dans toutes les calamités avec une extrême

confiance. (Voy. CLOVIS et FRANÇOIS I^{er}.) Sulpice Sévère, son disciple, a écrit sa *Vie* : on ne peut conseiller une meilleure lecture aux prêtres et évêques. On y trouve la pureté et l'élégance du siècle d'Auguste, réunies à la fidélité de l'histoire et à l'édification des vertus chrétiennes. (Voy. SULPICE SÉVÈRE.) Paulin de Périgueux, et Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévère, la *Vie* de saint Martin; mais ils ont défiguré, par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur qu'ils copiaient. Nicolas Gervaise a aussi donné une *Vie* de ce saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4. La tradition d'Amiens est que saint Martin exerça l'acte de charité qui l'a rendu si célèbre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des restes auprès des Célestins. On y a inscrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au saint qu'au poète.

Hic Martinus eques mantellum dimidiavit :
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.

MARTIN DE DUME (saint), originaire de la Panonie, alla visiter les lieux saints, et débarqua à son retour en Galice, où les Suèves, infectés de l'arianisme, avaient établi leur domination; il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, et ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, qui faisait autrefois partie de la Galice, et qui dépend aujourd'hui du Portugal. On érigea Dume en évêché, par respect pour le mérite de Martin, qu'on éleva sur ce nouveau siège, en 567. Les rois des Suèves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeler *évêque de la famille royale*. Il monta depuis sur le siège de Brague, et mourut le 20 mars 580. Nous avons de lui : une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties, l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques; elle se trouve dans le *Recueil des Conciles* et dans le 1^{er} tome de la Bibliothèque canonique de Justel. *Formule d'une vie honnête*, ou *Traité des quatre vertus cardinales*, publiée par les soins de Gilbert Cousin, Bâle, 1543, in-8. Ce *Traité* est adressé à Myron, roi de Galice, qui avait prié le saint de lui donner une règle de conduite; on le voit dans le *Spicilège* de D. d'Achery, tom. 10, pag. 626 et dans la Bibliothèque des Pères, où il est suivi d'un livre du même saint, intitulé : *Des Mœurs*. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de sentences des solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des *Vies* des Pères, par Rosweide, Anvers, 1628. Voyez sur les écrits de ce saint le savant cardinal d'Aguirre, *Notit. Conc. Hispan.* p. 92.

MARTIN I^{er} (saint), de Todi, dans le duché de Spolette, pape après Théodore, en 649, mérita la chaire pontificale par ses vertus et ses lumières. Il tint, d'abord après son élévation, un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des monothélites, avec l'*Ecthèse* d'Héraclius et le *Type* de Constant. Ce fut la cause de sa disgrâce auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'assassiner, on l'enleva scandalement de Rome pour le conduire dans l'île de Naxos, où il fut retenu prisonnier pendant un an.

Constant le fit ensuite transporter à Constantinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie et toutes sortes d'outrages. Enfin, il fut relégué dans la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, où ce saint pape mourut de misère et de souffrances, le 13 septembre 653, après plus de deux ans de captivité et six de pontificat. On a de lui 18 *Epttres* dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'édition des conciles de Labbe. Eugène I^{er} fut son successeur.

MARTIN II ou MARIN I^{er}, ayant été trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, occupa le saint Siège après le pape Jean VIII, le 23 décembre 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siège de Porto, et mourut en février 884, avec la réputation d'un homme pieux et éclairé. Adrien II lui succéda.

MARTIN III, ou MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Etienne VIII en 942, mourut en 946, après avoir signalé son zèle et sa piété dans la réparation des églises et le soulagement des pauvres. Ce pape eut pour successeur Agapet II.

MARTIN IV, appelé *Simon de Brion*, et non de *Brie*, né au château de Montpensier, dans la Touraine, d'une famille illustre, fut successivement garde des sceaux du roi saint Louis, cardinal, et enfin pape après la mort de Nicolas III, le 22 février 1281. Il avait été chanoine et trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin*, en l'honneur de ce saint. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Ce pontife, né avec un amour vif pour la vérité et la justice, signala son pontificat par plusieurs *anathèmes*. Après avoir excommunié l'empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme et de l'hérésie des Grecs, il lança ses foudres sur Pierre III, roi d'Aragon, usurpateur de la Sicile, après le massacre des *Vêpres siciliennes* (le 29 mars 1282), dont ce prince avait été le promoteur. Le pontife alla plus loin, et l'on peut dire trop loin : il publia une croisade contre Pierre III, le priva non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon, qu'il donna à Philippe le Hardi, roi de France, pour un de ses fils, qui ne tarda point à aller avec une armée faire valoir cette donation. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenaient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présents? N'est-ce pas convenir que les papes avaient le droit de disposer des couronnes, et de déposer les monarques à leur gré? Ce qui prouve que cette jurisprudence était alors généralement reçue, c'est que les rois mêmes ne la contestaient pas : on a donc tort aujourd'hui d'en accuser uniquement les papes. (Voy. GRÉGOIRE VII.) « La conduite des autres cours, » dit le comte d'Albon (*Discours sur l'histoire, le gouvernement, etc. de plusieurs nations de l'Europe*), « est non moins répréhensible et bien plus inconcevable. Dans ces temps de vertige, dès que le » pape avait prononcé contre un prince la sentence » d'excommunication, les autres potentats se hâtaient d'entrer avec toutes leurs forces dans les

» états de cet infortuné, non pour les lui con-
 » server, mais pour les envahir, et s'enrichir inhu-
 » mainement de ses dépouilles. Pouvait-on mieux
 » s'y prendre pour accréditer l'erreur ? Et les usur-
 » pateurs avaient-ils à se plaindre, si l'exemple
 » qu'ils ne rougissaient pas de donner leur deve-
 » nait jamais funeste ? Au second concile de Lyon,
 » l'ambassadeur d'Angleterre fut le seul qui osa
 » prononcer quelques paroles pour soutenir les
 » droits de l'empereur ; tous les ministres des
 » autres cours gardèrent un profond silence. Ce
 » consentement tacite, dont on affecte aujourd'hui
 » de ne point parler, étonne bien plus que ce qu'on
 » fit dans l'assemblée contre Frédéric. D'ailleurs,
 » les souverains pontifes eussent-ils les premiers
 » donné cours à cette fausse opinion, ils n'en abu-
 » sèrent pas pour soumettre à leur empire de nou-
 » velles contrées, ils ne tirèrent de leur politique
 » aucun avantage : pourquoi leur en faire un
 » crime, tandis qu'on ne dit rien de ceux qui
 » surent plus d'une fois la mettre à profit ? » L'ex-
 » pédition de Philippe fut malheureuse ; il mourut
 » en 1285 d'une contagion qui s'était mise dans son
 » armée. Le pape mourut le 28 mars de la même
 » année à Pérouse, après avoir tenu le siège quatre
 » ans et cinq jours depuis sa consécration. Il eut pour
 » successeur Honorius IV.

MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne et illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale le 11 novembre 1417, après l'abnégation de Grégoire XII, et la déposition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement : il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur Sigismond et l'électeur palatin à pied tenaient les rênes. Une foule de princes et un concile entier fermaient la marche. Après l'avoir ordonné prêtre et évêque, on le couronna de la triple couronne que les papes portaient depuis environ deux siècles. Son premier soin fut de donner une bulle contre les *hussites* de Bohême, dont les ravages s'étendaient tous les jours. Le premier article de cette bulle est remarquable, en ce que le pape y veut que « celui qui sera suspect d'hérésie jure qu'il reçoit les conciles généraux, et en particulier celui de Constance, représentant l'Eglise universelle ; et qu'il reconnaisse que tout ce que » ce dernier concile a approuvé et condamné doit » être approuvé et condamné par tous les fidèles. » Il paraît suivre naturellement de là que Martin V approuve la supériorité des conciles sur les papes, laquelle fut décidée dans les quatrième et cinquième sessions ; mais d'autres prétendent que Martin ne parlait que des décrets doctrinaux contre les sectaires, et s'appuyait sur un acte authentique, pour servir de monument à la postérité, par lequel ce pape déclara solennellement, dans la dernière session, « qu'il voulait tenir et observer inviolablement » tout ce qui avait été décerné, conclu et déterminé » conciliairement dans les matières de foi par le concile de Constance ; qu'il approuvait et ratifiait tout » ce qui avait été fait ainsi conciliairement dans » les matières de foi, mais non ce qui avait été fait

» autrement et d'une autre manière. » Ils ajoutent que les décrets des quatrième et cinquième sessions ne regardent que les temps de schisme, et les papes dont la légitimité était contestée, comme elle l'était alors. Martin présida aux dernières sessions du concile au commencement de 1418. La joie que causa son arrivée à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'était pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivait encore, et après sa mort en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine espagnol, Gilles de Mugnoz, qui prit le nom de *Clément VIII*. Ce prétendu pape se démit quelque temps après, en 1429 ; et pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdait, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que Martin termina heureusement le schisme funeste qui avait tant fait de plaies à l'Eglise pendant un demi-siècle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Eglise, avait convoqué à Pavie un concile, qui fut transféré ensuite à Sienne, et enfin dissous sans avoir rien statué. Martin crut devoir arrêter les murmures des gens de bien ; il indiqua à Bâle un concile qui ne devait être tenu que sept ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle le 20 février 1431, à 65 ans. Ce pape avait les qualités d'un prince, et les vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, et Rome de son rétablissement. Les censeurs déterminés à censurer tous les papes l'accusent d'avoir aimé à thésauriser ; mais le témoignage que saint Antonin lui rend sur cet article, joint à l'usage qu'il a fait de ses trésors, le justifie surabondamment. On a de lui quelques ouvrages. Eugène IV lui succéda.

MARTIN (Raimond), dominicain, l'un des hommes de son siècle les plus savants dans les langues hébraïque et arabe, était de Subirat en Catalogne. Il fut employé l'an 1264 par Jacques I^{er}, roi d'Aragon, à examiner le *Talmud*, et envoyé à Tunis vers l'an 1268 pour travailler à la conversion des Maures. Ce religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent Traité contre les Juifs. Il parut en 1631 à Paris, avec de savantes remarques de Joseph de Voisin, et à Leipsig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei christianæ*. L'édition de Leipsig est enrichie d'une savante introduction par Carpzovius. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première n'est écrite qu'en latin : les deux dernières sont en latin et en hébreu. Les curieux peuvent consulter ce que dit, sur ce livre et sur son auteur, le père Tournon, dans le tome premier de son *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

MARTIN LE POLONAIS OU DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, né Troppau en Silésie, de la famille noble de Strépori, dominicain, fut pénitencier et chapelain des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Jean XXI et Nicolas III, qui le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnesne. Il allait en prendre possession, lorsqu'il mourut à Bologne, dans le courant de la même année. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4, et une *Chronique* des papes. Cette chronique parut imprimée pour la première

fois par les soins de Jean Hérold à la suite de celle de *Marianus Scotus*, Bâle, 1559. Elle finit dans cette édition à l'élection de Nicolas III. Dans le corps de l'ouvrage et le fameux passage de la papesse Jeanne. Il se trouve aussi dans l'édition d'Anvers, 1574, faite par Suffridus Petri, qui dit y avoir inséré des additions, lesquelles font un tiers de la chronique, ajoutant qu'il a rempli les lacunes, etc. On estime beaucoup plus celle de Jean-Fabritius Cæsar, prémontré, Cologne, 1616, in-fol., et qui a été suivie dans celle de Strasbourg, 1685, in-fol. Dans ces dernières, la chronique finit à Clément IV, et l'on n'y trouve point ce fameux passage dont la supposition a été démontrée par Blondel, ministre protestant, dans un traité particulier, et par Bayle (*Dict. crit. art. Polonus et Papesse*); par les pères Echard et Quetif, etc. (*Scriptores ord. Præd.*, pag. 363 et seq. (*Voy. Benoît III.*) On a une traduction française de cette chronique, 1503, in-fol. Martin de Pologne manquait de critique et de philosophie, cependant son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique martinienne*. Elle n'est pas commune. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercherait vainement ailleurs.

MARTIN DORP, savant professeur de Louvain, fut, selon le témoignage d'Erasmus, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie et de la théologie. Il mourut à la fleur de l'âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa *Chronique des ducs de Brabant*. On a de lui : *Epistola de Hollandorum maribus*, imprimé par Martin d'Alost; *Oratio de laudibus academici lovaniensis*, Louvain, 1515, etc.

MARTIN, MARTENS et MERTENS (Thierry), né à Asch, grand village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et particulièrement à Alost, à Anvers et à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie, d'Osnabruck; mais plusieurs savants pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie. Ils observent que ses caractères sont trop différents de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoi qu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimègue, et mourut à Alost en 1533, où l'on voit sa sépulture dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : *Theodorico Martino alostano, Germaniæ, Galliæ et Belgii hujus proto-chalcographo*, etc.; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, et signifier précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas et dans quelques contrées voisines. Cet imprimeur jouissait de la réputation d'un savant et honnête homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entre autres, Barland, le célèbre Erasmus, et Martin Dorp, dont il est parlé dans l'article précédent.

MARTIN (...), poète français, né en 1616, mort en 1705, a donné en vers français une *Traduction des Géorgiques de Virgile*, laquelle ne vit le jour qu'après la mort de son auteur, en 1708, et qui a été effacée par celles que M. Delille et M. Lefranc

de Pompignan ont données depuis. Il était neveu de Voiture.

MARTIN (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mère pieuse, qui fut dans la suite première supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement. (*Voy. MARIE DE L'INCARNATION.*) Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, et devint supérieur du monastère des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura six ans. Il mourut en odeur de sainteté, en 1696, à 77 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il était prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : des *Méditations chrétiennes*, Paris, 1669, en 2 vol. in-4, peu recherchées à présent; les *Lettres* et la *Vie* de sa mère, 1677, in-4 : ouvrage édifiant; la *Pratique de la règle de Saint-Benoît*, plusieurs fois réimprimée. *Voy. sa Vie* par D. Martène, Tours, 1697, in-8.

MARTIN (André), prêtre de l'Oratoire, né à Bressuire, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : la *Philosophie chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroise Victor*, et tirée de saint Augustin; dont cet oratorien avait fait une étude particulière; des *Thèses* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4, lorsqu'il y professait la théologie. Ces ouvrages ont été mis à l'index, comme jansénistes.

MARTIN (David), théologien protestant, né à Revel, dans le diocèse de Lavaur, en 1659, se rendit habile dans l'Écriture sainte, dans la théologie et dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, fut ministre à Utrecht, et mourut en cette ville d'une fièvre violente, en 1721, à 82 ans. Il écrivait et parlait avec aisance, mais d'une manière un peu dure. Son style n'a ni douceur, ni correction. On a de lui : une *Histoire du vieux et du nouveau Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes. Elle est appelée, *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. Huit *Sermons*, sur divers textes de l'Écriture sainte, 1708, in-8; un *Traité de la religion naturelle*, 1713, in-8; *Le vrai sens du Psaume CX*, 1713, in-8, contre Jean Masson; deux *Dissertations critiques*, Utrecht, 1722, in-8, l'une sur le verset 7 du chapitre V de la première Épître de saint Jean..... *Tres sunt in celo*, etc., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte; l'autre sur le passage de Joseph touchant J.-C., où il fait voir que ce passage n'est point supposé; une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., et avec de plus courtes notes, in-4; une *Édition du nouveau Testament* de la traduction de Genève, Utrecht, 1696, in-4; *Traité de la religion révélée*, où il fait voir que les livres du vieux et du nouveau Testament sont d'inspiration divine, etc., réimprimé à Amsterdam, en 1725, en 2 vol. in-8. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglais. Martin était en correspondance avec plusieurs savants, tels que Dacier, Sacy, Cuper, etc.

MARTIN (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris, d'un entrepreneur de bâtiments, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin sous La Hire, il fut envoyé en qua-

lié d'ingénieur pour servir sous le célèbre Vauban. Ce dernier en fut si content, qu'il le recommanda à Louis XIV, qui lui accorda une pension et le mit sous la direction de Vandermeulen, peintre de batailles, que Martin remplaça aux Gobelins. Il a peint plusieurs conquêtes de ce monarque, lesquelles ont été placées dans le château de Versailles; il a aussi représenté plusieurs campagnes sous le grand dauphin, et sous le roi, les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine. Ces tableaux ont été mis dans la galerie du château de Lunéville, que le duc Léopold avait fait bâtir.

MARTIN (dom Jacques), bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à Paris. Il y fut regardé comme un homme bouillant et singulier, savant bizarre, écrivain indécent et présomptueux. Ses ouvrages se ressentent de son caractère. Les principaux sont : *Traité de la religion des anciens Gaulois*, Paris, 1727, 2 volumes in-4. Cet ouvrage offre des recherches profondes et des nouveautés curieuses; mais son auteur paraît avoir trop bonne opinion de lui-même, et ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que la religion des Gaulois étant, à quelques égards, une dérivation de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Ecriture. Ce système est plus singulier que vrai; *Histoire des Gaules, et des conquêtes des Gaulois*, 1754, 2 vol. in-4. Le second volume publié par D. Brezillac, neveu de l'auteur, est un *Dictionnaire géographique des Gaules*, et la suite de l'*Histoire* jusqu'à l'an de Rome 526 ou 228 avant J.-C.; *Explication de plusieurs textes difficiles de l'Ecriture*, Paris, 1750, 2 vol. in-4. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur et d'amertume que dans les ouvrages précédents. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Ecriture sainte, et une foule de traits satiriques, aussi déplacés que les estampes, obligèrent l'autorité séculière d'en arrêter le débit; *Explication de divers monuments singuliers qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la dernière édition des ouvrages de saint Jérôme*, et un *Traité sur l'astrologie judiciaire*, enrichie de figures en taille-douce, Paris, 1759, in-4. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables; mais le style en est trop animé; *Eclaircissements littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique*. L'érudition et les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix et la précision. Une *Traduction des Confessions de saint Augustin*, laquelle parut à Paris en 1741, in-8 et in-12. Dom Martin mourut à St.-Germain-des-Prés en 1751. C'était un des plus savants et des meilleurs écrivains qu'ait produits la congrégation de Saint-Maur; il n'aurait fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût et son imagination.

* MARTIN (Edme), jurisconsulte, né à Pailly, près de Sens, en 1714, acheva ses études à Paris au

collège de Montaigu, et se destina jeune encore aux fonctions de l'enseignement. Pourvu de la chaire de droit canonique à l'université, il la remplit pendant 25 ans avec le plus grand succès. Il contribua beaucoup à la création de la nouvelle école de droit, et mourut à Ivry-sur-Seine en 1793. On a de lui : *Institutiones juris canonici ad usum scholarum accommodatæ*, Paris, 1788, 2 vol. in-8; 1789, in-4. Cet ouvrage, rédigé sur le modèle des *Institutes* de Justinien, fut publié à une époque qui devait bientôt en réduire l'utilité.

* MARTIN (Claude), né à Lyon au mois de janvier 1752, fit une partie de ses études au collège de cette ville, et s'appliqua particulièrement aux mathématiques. Entraîné par une vocation irrésistible vers la carrière des armes, il s'engagea comme simple soldat au service de la compagnie anglaise des Indes-Orientales. Il venait d'être nommé capitaine, lorsqu'il fut chargé par le conseil de Calcutta, de lever la carte du Bengale, et il s'en acquitta si bien qu'il fut immédiatement envoyé dans les états du nabab d'Aoude, pour y faire la même opération. Ce prince conçut une si haute idée de ses talents qu'il sollicita de la compagnie la permission de le conserver comme surintendant de son arsenal. Martin sut gagner la confiance du nabab dont il reçut de riches présents qui furent l'origine de son immense fortune. Après un séjour de vingt-cinq ans à Lucknow, il obtint le grade de colonel dans la guerre contre le sultan Tippoo-Saëb; enfin, il fut compris, en 1796, dans la promotion des majors-généraux, et mourut à Lucknow, le 13 septembre 1800. Non moins bienfaisant que brave, Martin n'employa ses richesses qu'à faire des heureux. Son testament, où se révèle une profonde vénération pour la foi de ses pères, est remarquable par la générosité de ses dispositions en faveur des prisonniers et des pauvres. Une somme d'un million a été léguée par lui à la ville de Lyon sa patrie, pour la fondation d'une institution de charité, connue sous le nom de *La Martinière*, indépendamment d'une rente annuelle de douze mille francs, destinée à délivrer des prisonniers pour dettes.

* MARTIN (Thomas-Ignace), laboureur, né à Gallardon près de Chartres, a joui pendant les premières années de la restauration d'une certaine célébrité. S'annonçant comme favorisé de révélations, il se rendit à Paris et fut introduit près de Louis XVIII à qui il dit des choses secrètes. Il parut en 1817 une *Relation* de son écrit contenant les *événements arrivés au sieur Martin*, etc., qui reçut de nombreuses visites de personnes de toutes les classes. Les opinions se partagèrent à son égard : les uns avaient en lui toute confiance; les autres ne le croyaient pas exempt d'illusions. Il se peut en effet que l'empressement avec lequel on le consultait de tous côtés, l'espèce d'enthousiasme qu'il excita parmi un certain nombre de personnes, eussent troublé la tête d'un pauvre paysan. Ce qui paraît certain, c'est que dans les derniers temps de sa vie il a dit des choses destinées de vraisemblance. Il annonçait le retour de Louis XVII, qui devait rendre la paix à la France après 1840, et il

est mort dans cette illusion le 8 mai 1834, d'une manière à peu près subite. Ses partisans, déconcertés par une fin aussi prompt, ayant répandu le bruit qu'il avait été empoisonné, l'autorité permit l'exhumation du corps; mais les chirurgiens qui l'examinèrent en présence de nombreux témoins, n'y découvrirent aucune trace de poison. Quoiqu'il en soit des *révélation*s de Martin, on doit remarquer que M^r l'évêque de Chartres n'y eut jamais la moindre confiance, et qu'il refusa même d'ordonner une enquête à ce sujet. L'écrit le plus complet que l'on ait sur ce personnage dont les apparitions et la visite au roi semblent copiés sur ce qui était arrivé au MARÉCHAL DE SALON (voy. ce nom), est : *Le passé et l'avenir expliqués par des événements extraordinaires arrivés à Martin*, Paris, 1832, in-8. Cet ouvrage, écrit sous l'influence d'une grande préoccupation, offre des détails curieux.

* MARTIN (Blaise), célèbre chanteur, né en 1767 à Paris, dut sa première éducation à un de ses oncles qui, cédant à ses instances, lui fit apprendre le violon. De rapides progrès sur cet instrument difficile l'encouragèrent à poursuivre une carrière vers laquelle le poussait un goût décidé. A dix-neuf ans il jouissait déjà d'une certaine réputation, et son talent l'avait fait accueillir dans quelques sociétés distinguées, lorsque le hasard fit découvrir en lui ce talent inné pour le chant et cette magnifique voix, que tous les artistes se sont accordés à proclamer unique. C'est sur le théâtre de *Monsieur*, depuis le théâtre Feydeau, qu'il parut pour la première fois en 1788, dans *le Marquis de Tulipano*. Dès son début il s'annonça comme un grand artiste et prit rang parmi ce qu'il y avait alors de plus distingué. Le nombre des rôles qu'il a créés est immense; tous les compositeurs célèbres Grétry, Méhul, Dalayrac, Nicolo, Boieldieu ont travaillé pour lui, et lui ont dû une grande partie de leurs succès. Sa voix était non-seulement remarquable par son timbre ravissant et sa puissance, il joignait à cela une étendue qu'aucun chanteur n'a jamais eue, pouvant parcourir sans effort trois octaves pleines en mi; à la fois basse-taille et ténor élevé, personne ne pouvait le remplacer; aussi son riche répertoire a-t-il été depuis abandonné presque entièrement. Retiré du théâtre en 1822, après trente-deux ans de service, il y reparut plusieurs fois pendant les dix années qui suivirent. Après 1830, il vint au secours du théâtre qu'il avait illustré. L'âge ne lui avait rien fait perdre de ses moyens d'exécution, et peu de semaines avant sa mort, il chantait encore avec cette fraîcheur et cette puissance qu'on avait admirées en lui. Martin est mort le 28 octobre 1837, au château de Roncière près de Lyon, chez Elleviou son camarade et son ami.

** MARTIN (Louis-Aimé), littérateur distingué, né en 1779 à Lyon d'une famille honorable, y fit d'excellentes études et acquit des connaissances très-variées. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas d'être attaché au journal des Débats où il rendit compte des ouvrages scientifiques. Ses *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, publiées en 1810, lui assignèrent un rang

honorable parmi les jeunes littérateurs. Il fit, peu de temps après, à l'Athénée, un cours d'histoire littéraire de la France. Nommé en 1815 secrétaire rédacteur de la chambre des députés, il fut la même année chargé de faire à l'école polytechnique un cours d'histoire de France, qui fut remplacé en 1830 par un cours d'allemand. Dupe, comme tant d'autres, de ce qu'on appelle le progrès, il s'occupait avec ardeur des inventions nouvelles, propageait les nouveaux systèmes d'instruction, imaginait les bibliothèques communales, et concourut plus que personne à fonder le *Panthéon littéraire*, collection des chefs-d'œuvre de toutes les nations, qui devait, en popularisant l'instruction, rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Il en publia l'introduction sous ce titre : *Plan d'une bibliothèque universelle; études des livres qui peuvent servir à l'histoire philosophique de genre humain*, Paris, 1837, gr. in-8. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé dans ses rêves pour le bonheur de l'humanité, et que le perfectionnement des machines et la création des chemins de fer, utiles au bien matériel du peuple, ne faisaient qu'augmenter ses besoins et accroître son désir de les satisfaire. C'est alors qu'il sentit la nécessité de rappeler l'homme aux vérités d'un ordre plus élevé, à la religion qui seule, suivant la belle pensée de Montesquieu, peut assurer le bonheur sur la terre. Tel est le but de son livre : *De l'éducation des mères de famille*, couronné par l'académie française (1835), comme le plus utile aux mœurs qui eût paru dans l'année. Malheureusement l'auteur y a mêlé à de sages principes de grossières erreurs; et il s'y est permis contre plusieurs dogmes de la religion catholique des attaques qui ont fait mettre son ouvrage à l'Index, et qui n'en permettent pas la lecture aux personnes mêmes auxquelles il était destiné. Aimé Martin est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 18 novembre 1847, à 68 ans, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Ste.-Geneviève. Admireur de Bernardin de St.-Pierre, il avait épousé la veuve de ce grand écrivain, dont il recueillit les ouvrages, et vengea la mémoire des injustes attaques de l'envie. Son caractère et ses talents lui avaient fait de nombreux amis, parmi lesquels on doit distinguer le ministre Lainé (voy. ce nom) et M. de Lamartine à qui il a dédié son *Traité sur l'éducation des mères de famille*, et qui a prononcé sur sa tombe quelques paroles éloquentes, recueillies dans les journaux. Outre les ouvrages déjà cités, on en a quelques autres de M. Martin, qui n'ont rien ajouté à sa réputation; mais on lui doit d'excellentes éditions des *Oeuvres* de Molière et de Racine (voy. ces noms), avec les notes de tous les commentateurs; des *Maximes* de la Rochefoucauld, avec une critique qui donna lieu à une vive polémique (voy. LAROCHEFOUCAULD); des *Oeuvres philosophiques* de Descartes; et du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, avec des additions. Bibliophile distingué, il avait formé une collection précieuse de livres rares et d'autographes dont les *Catalogues* imprimés sont recherchés par les amateurs. Il a laissé manuscrit l'*Histoire scientifique et politique de l'école polytechnique*, et le *cours d'histoire de France* qu'il y avait professé pen-

dant 15 ans; deux ouvrages dont il annonçait dès 1841 la prochaine publication.

MARTIN DE VOS. *Voy. Vos.*

MARTIN GUERRE. *Voy. Guerre.*

MARTIN (Thomas). *Voy. MARTYN.*

MARTINE (sainte), issue d'une des plus illustres familles de Rome, scella sa foi par l'effusion de son sang dans le III^e siècle. Son culte est très-ancien; et nous voyons que du temps de saint Grégoire le Grand, les fidèles allaient dans la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1236, le pape Alexandre IV dédia une église sous son invocation. On fit en 1634 la translation de ses reliques trouvées dans les ruines de l'ancienne église. Urbain VIII en fit bâtir une plus grande et plus belle, inséra l'office de la sainte dans le Bréviaire romain, et en composa lui-même les hymnes.

MARTINE (Georges), médecin écossais, mort vers l'an 1743, a publié : *De similibus animalibus et animalium calore libri II*, Londres, 1740, in-8; traduit en français par Lavirotte, Paris, 1751, in-12. Ce qu'il dit de la force du cœur est fondé sur des procédés algébriques, et des théorèmes de géométrie qui ont pu le faire regarder comme savant par ceux qui s'extasiaient toujours à la vue de longs calculs, mais qui n'ont pas pu tromper M. Senac : ce médecin en a fait une critique sévère dans son *Traité du cœur*; il y montre que la géométrie n'est pas une clef qui ouvre tous les secrets de la nature; *In Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8. Ces commentaires sont estimés.

MARTINEAU (Isaac), jésuite d'Angers, né en 1640, mort en 1720, professa dans son ordre, et y occupa les premières places. La petite-vérole l'avait défiguré. En 1682, le jeune duc de Bourbon devant passer de rhétorique en philosophie dans le collège de Louis le Grand, les jésuites dirent au prince de Condé « qu'ils avaient un excellent professeur de philosophie pour monsieur le duc; mais » qu'ils n'osaient le faire venir à Paris, parce qu'il » était horriblement laid. » Le prince voulut qu'on l'appelât, et dès qu'il l'eut vu, il dit : « Il ne doit » pas faire peur à qui connaît Pélasson. Qu'il vienne » chez moi, on s'accoutumera à le voir, et on le » trouvera beau. » Il plut effectivement à la cour. Si sa figure était désagréable, son âme était belle. On le choisit pour confesseur du duc de Bourgogne, qu'il assista de ses conseils pendant sa vie et à la mort. On a de lui : les *Psaumes de la pénitence, avec des Réflexions*, in-12; des *Méditations pour une retraite*, in-12; les *Vertus du duc de Bourgogne*, 1712, in-4. *Voy. Louis*, dauphin, père de Louis XV.

MARTINENGI (Ascagne), natif de Berne, fut chanoine régulier, abbé et général de l'ordre de St.-Augustin, et mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin sur la Genèse, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une compilation savante, mais assez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases et les expressions hébraïques, avec les explications littérales et mystiques de près de 200 Pères.

MARTINEZ del PRADO (Jean), dominicain espagnol, né à Ségovie d'une famille noble, devint

provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès. Philippe IV l'exila, parce qu'il s'était opposé à la loi imposée aux prédicateurs espagnols, de louer l'immaculée Conception au commencement de leurs sermons. Il n'obtint sa liberté qu'à condition qu'il écrirait aux prédicateurs dont il était supérieur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : deux vol. in-fol. sur la *théologie morale*; trois autres in-fol. sur les *Sacrements*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffuses.

MARTINEZ DE WAUQUIER (Mathias), grammairien du XVII^e siècle, né à Middelbourg, fut longtemps correcteur d'imprimerie chez Jean et Balthazar Moret à Anvers, et mourut en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété français et espagnols, et de donner un *Dictionnaire* latin et grec, français et flamand, Anvers, 1632, et Amsterdam, 1714.

MARTINI (Martin), jésuite, né à Trente en 1614, et missionnaire à la Chine, instruisit les savants de ce pays dans la religion et dans les sciences, qui, comme l'on sait, sont encore dans l'enfance chez les Chinois. Il revint en Europe en 1653, et rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'histoire et la géographie de cet empire lointain. (Il était parti de Pékin en 1631; mais il fut fait prisonnier par les Hollandais, et retenu à Batavia.) Après être allé à Rome pour rendre compte de sa mission, il passa en Portugal d'où il partit pour la Chine avec treize jeunes missionnaires, et mourut dans la ville de Hang-Tcheou, le 6 juin 1661, emportant les regrets de tous les habitants. On a de lui : *Sinicae historiae decas*, etc., in-4 et in-8. Cette histoire va jusque vers le temps de la naissance de J.-C. Elle a été traduite en français par Le Pelletier, 1692, 2 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, *Atlas sinensis*, in-fol. C'est ce que nous avions de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le père Du Halde. Il faut se souvenir, en lisant ces ouvrages, de l'esprit exagérateur qui défigure tout ce qui vient de la Chine. (*Voy. Du HALDE, Le COMTE, MAILLA.*) Une bonne *Histoire* en latin de la guerre des Tartares contre la Chine, Rome, 1654, in-12; une *Relation du nombre et de la qualité des chrétiens chez les Chinois*, in-12.

* MARTINI (le P. Jean-Baptiste), religieux franciscain, né à Bologne en 1706, était fils d'un musicien, qui lui apprit les premiers éléments de son art. Envoyé dans les missions des Indes, la faiblesse de sa santé l'obligea de repasser en Europe. Ayant repris l'étude de la musique, il y fit de rapides progrès et fut, en 1726, nommé maître de chapelle du couvent de son ordre à Bologne. C'est là qu'il déploya ce talent admirable qui l'a placé au rang des plus célèbres musiciens. A la demande des amateurs, il ouvrit un cours qui étendit sa réputation dans toute l'Europe. Les plus célèbres compositeurs, frappés de l'excellence de sa méthode, s'empressaient de le consulter. Les ouvrages qu'il publia achevèrent de mettre le sceau à sa réputation. Les principaux sont : *L'Essai de contrepoint*

(*Saggia fondamentale prattico di contrapunto*), 1774-75, 2 vol. gr. in-4; l'*Histoire de la musique*, 1757-81, 5 vol. in-4, ou pet. in-fol. Il a laissé des *Sonates*, des *Messes*, des *Motets*, des *Psaumes*, des *Stabat*, etc. Le rare mérite de ce religieux était rehaussé par la douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs. Il mourut le 23 août 1784, âgé de 78 ans. On peut consulter les *scrittori bolognesi* de Fantuzzi, et les *Memorie per le belle arti* où Gherardo de Rossi lui a consacré un excellent article.

* MARTINI (Antoine), archevêque de Florence, né le 20 avril 1720, à Prato en Toscane, s'établit dans le Piémont, où ses talents le firent connaître et lui valurent la protection des personnes les plus distinguées. Nommé en 1778 à l'évêché de Bobbio, le grand duc de Toscane le réclama comme son sujet pour le siège de Florence en 1781. Loin d'approuver le système de Ricci (voy. ce nom), il contribua de toutes ses forces à faire repousser les changements proposés par le fameux évêque de Pistoie, et signala son attachement au saint Siège dans l'assemblée des évêques tenue à Florence en 1787. Il mourut le 31 décembre 1809. On a de ce prélat : des *traductions* en italien de l'*ancien* et du *nouveau Testament*, Turin, 1769, 1776, qui lui valurent un bref honorable de Pie VI. Des *Instructions sur les Sacrements*, 1785; des *Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le Symbole*, 2 vol.

* MARTINI (Jean-Paul-Egide), musicien, né en 1741, à Freystadt, dans le haut Palatinat, vint en 1760 à Paris où il quitta son nom allemand pour prendre celui sous lequel il est connu. Il fut successivement directeur de la musique du prince de Condé et du comte d'Artois, et devint surintendant de celle du roi. A la restauration, il recouvra cette place, que la révolution lui avait fait perdre, et mourut au mois de février 1816. On lui doit un ouvrage remarquable : *Mélopée moderne*, 1790; une *Ecole d'orgue*, 1804; six *Recueils de romances*, genre qu'il remit à la mode; plusieurs opéras parmi lesquels on distingue l'*Amoureux de quinze ans*, la *Bataille d'Ivry* et le *Droit du seigneur*. La musique d'église avait aussi beaucoup d'attraits pour lui. Il a laissé en ce genre plusieurs compositions, qui jouissent de l'estime des connaisseurs.

MARTINIEN (Martinus Martinianus), s'avança par son courage dans les armées de Licinius, qui lui avait donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, poursuivi par Constantin, prit Martinien pour collègue en juillet 323. Ces deux princes réunis résolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle se donna le 18 septembre auprès de Chalcedoine. Constantin, ayant été vainqueur, fit périr Licinius et Martinien.

MARTINIÈRE. Voy. BRUZEN.

MARTINIUS (Mathias), écrivain protestant, né à Freinhague, dans le comté de Waldeck, en 1572, fut disciple de Piscator, et enseigna avec réputation à Paderborn et à Brême. Il parla beaucoup au synode de Dordrecht en 1618, et mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon philologicum*, 1701, 2 vol. in-fol. C'est une source dans laquelle

plusieurs savants ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa Vie est à la tête de son Dictionnaire.

MARTINON (Jean), né à Brioude en Auvergne l'an 1583, se fit jésuite en 1603, professa la théologie avec distinction pendant 20 ans à Bordeaux, et y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., et un 6^e contre Jansénius.

MARTINUSIUS (Georges), dont le vrai nom était WTISINOVICH, cardinal et ministre d'état du royaume de Hongrie, naquit l'an 1482 dans la Croatie, et eut étant jeune l'emploi de chauffer les études chez Jean Zapoli, alors simple gentilhomme. Il embrassa la vie monastique dans l'ordre de saint Paul, premier ermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie; il y apprit les belles-lettres, et revint auprès de Jean Zapoli, qui était devenu roi. Il le suivit pendant les revers de sa fortune en Pologne, et lui rendit les services les plus signalés, souvent au péril de sa vie. Par cette conduite, il gagna tellement les bonnes grâces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand 1^{er}, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avaient acquis; et lors de sa mort, arrivée en 1540, il lui confia la tutelle de son fils Jean Sigismond. Il l'avait nommé auparavant à l'évêché de Grand-Waradin. Martinusius gouverna en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince, qui l'avait tiré du néant, et s'attacha à l'empereur Ferdinand 1^{er}, qui lui obtint de Jules III le chapeau de cardinal. Quelque temps après, on l'accusa de négocier avec les Turcs : Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il pensa ne pouvoir le prévenir qu'en faisant assassiner Martinusius, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avait fait bâtir sur les ruines d'un monastère qu'il avait détruit, et dont le supérieur, au rapport de M. de Thou et d'Ascagne Centurio, lui prédit sa fatale destinée. Béchet, chanoine de l'église d'Uzès, a écrit sa Vie, mais sans exactitude, et même sans discernement; car il n'en faut pas avoir pour dire que Charles-Quint engagea Ferdinand à se défaire de Martinusius, pour s'assurer de la monarchie universelle, page 464. Si Béchet fait un héros de Martinusius, un philosophe nommé Sacy en fait un monstre. On ne doit croire ni l'un ni l'autre, mais s'en tenir au sage, judicieux et véridique Isthvanti, *De rebus pannonicis*. Martinusius était un grand ministre, un ecclésiastique zélé et de mœurs intègres; mais sa conduite, à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paraît point être exempte de reproches. Voy. BÉCHET.

MARTIO. Voy. GALEOTTI.

* MARTOS (Petrovich-Iwan), célèbre sculpteur russe, conseiller d'état, et recteur de l'académie impériale des beaux-arts de Saint-Petersbourg, naquit à Ichnia (Poltawa) dans la petite Russie. Placé de bonne heure à l'académie russe, il fut envoyé pensionnaire à Rome, où il connut les peintres Raphael Menci, et Pompeo Batoni, et sut profiter des ressources que pouvait lui offrir la fréquentation de leurs ateliers. A son retour il dota les prin-

cipales villes de Russie de précieux monuments, parmi lesquels on cite : le groupe colossal en bronze de *Minin et Pozharsky*, à Moscou ; le monument de l'empereur *Alexandre*, à Taganrog ; ceux du duc de *Richelieu*, à Odessa ; de *Lomonosov*, à Arkangel, de *Potemkin*, à Kherson ; d'*Hélène et Alexandra* ; de l'empereur *Paul* à Palowoky, etc. On voit encore de lui plusieurs statues dans l'église cathédrale de Wilna et à Saint-Petersbourg. Elles se distinguent par la simplicité et le naturel de Martos, qui excellait dans les draperies. Il mourut à Saint-Petersbourg le 17 avril 1853, âgé de plus de quatre-vingts ans.

* **MARTYN** (Thomas), célèbre botaniste, né en 1735, remplaça son père en 1761, dans la chaire de botanique à Cambridge, et fit le premier ses cours en anglais. Peu de temps après il s'associa le docteur Lettice pour la traduction des antiquités d'Herculanum. Devenu vers 1772, recteur de Luggershall et de Little Marlow, il accepta les fonctions de gouverneur de plusieurs anglais de distinction, avec lesquels il visita la France, la Suisse et l'Italie. A son retour il reprit sa place de recteur de Little Marlow, dont il se démit quelques années plus tard pour aller à Londres remplir l'emploi de secrétaire honoraire de la société d'encouragement et d'amélioration pour l'architecture navale. A cette époque il entreprit de compléter le *Dictionnaire du Jardinier* de Miller, auquel il fit d'importantes corrections et qu'il mit dans un nouvel ordre. Martyn mourut à Londres, le 3 juin 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Plantæ cantabrigienses*, 1763, in-8 ; *Le Connaisseur anglais*, 1765, 2 vol. in-12 ; *Catalogus horti botanici cantabrigiensis*, 1771, in-8 ; *Éléments d'histoire naturelle*, 1775, in-8 ; *Le Conchyliologiste universel*, (angl. et franç.), 1782, 2 vol. in-fol. max. ; *L'entomologiste anglais*, contenant tous les coléoptères qui se trouvent en Angleterre (angl. et franç.), 1792, gr. in-4, fig. ; *Flora rustica*, 1792-94, 4 vol. in-8 ; *Les Araignées*, etc., 1795, gr. in-4, fig. — *Les Papillons*, 1797, gr. in-4, fig. ; *Le Dictionnaire du jardinier et du lotaniste*, par Miller, 1805-1807, 4 vol. in-fol., etc.

MARTYR (Pierre), d'Anghiera, dans le Milanais, né l'an 1455, se rendit célèbre par sa capacité dans les négociations. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfants, et l'envoya en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, et de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions, par son intégrité et son intelligence. De retour en Castille, il obtint des pensions et de riches bénéfices. Il mourut âgé de 70 ans, en 1525. On a de lui divers ouvrages écrits avec clarté, élégance et intérêt ; une Histoire en latin de la découverte du Nouveau-Monde, intitulée : *De rebus oceanicis, sive De navigatione, et terris de novo repertis*, 1583, in-4 ; une relation curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, ou plutôt 1514, in-fol. intitulée : *De legatione babylonica* (on donnait alors quelquefois le nom de *Babylone* au Grand-Caire) ; un recueil de lettres, 1530, in-fol. et Amsterdam, 1670, in-fol. sous le titre de *Epistolæ de rebus hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-

temps après les événements, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du x^v siècle.

MARTYR (Pierre), natif de Novarre en Italie, est auteur d'un livre intitulé : *De ulceribus et vulneribus capitis*, Pavie, 1584, in-4. — On doit éviter de le confondre avec Pierre **MARTYR**, espagnol dont on a *Summarium constitutionum pro regimine ordinis prædicatorum*, Paris, 1619, in-4. Cet écrivain et le précédent vivaient dans le xvr^e siècle.

MARTYR (Pierre), fameux hérétique. Voy. **VERMIGLI**.

MARTYRS (Barthélemy des). Voy. **BARTHÉLEMY**.

MARULLE (Pompée), habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibère sur un mot qu'il avait laissé échapper ; et comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenait par flatterie que ce mot était latin, Marulle répondit que « l'empereur » pouvait bien donner le droit de bourgeoisie à des hommes, mais non pas à des mots. »

MARULLE (Tacite), poète de Calabre au v^e siècle, présenta à Attila un poème dans lequel il le faisait descendre des dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ces basses flatteries qu'en ordonnant qu'on brûlât l'ouvrage et l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poètes qui auraient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE (Michel), savant grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, et se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, rivière près de Volterre, où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, et d'autres pièces de poésie, en grec et en latin, pleines d'images licencieuses : Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4 ; à Paris, en 1561, in-16, et avec les *Poésies* de Jean Second, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui : *Nenias*, Fano, 1515, in-8, peu commun.

MARULLE (Marc), natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis en 1601, à Anvers ; cette collection contient : *Dalmatias, Croatiae gesta, latine reddita*. C'est une version d'un abrégé historique ancien, dont on ne connaît pas l'auteur ; *Animadversio in eos, qui B. Hieronymum Italum esse contendunt* ; un traité *De religiose vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissait dans le xvr^e siècle.

* **MARUM** (Kiaran), vertueux prélat irlandais, élevé au collège de sa nation à Salamanque, fut ensuite professeur et vice-recteur dans le même établissement. De retour en Irlande en 1798, il occupa successivement les chaires de philosophie et de théologie au collège de Carlow, et fut, après la mort du docteur Lanigan, promu à l'évêché d'Ossory ; mais les troubles qui agitaient alors l'Eglise (1811) retardèrent son institution jusqu'au retour de Pie VII à Rome. Il gouverna quinze années ce diocèse, et fut un des signataires de la déclaration des évêques d'Irlande du 25 janvier 1826 (voy. l'*Ami de la religion*, n° 1216). Il mourut au mois de décembre 1827, dans un tel état de dénuement, qu'on ne trouva chez lui que six pences (12 sous) ; il était néanmoins plus riche

que le docteur Troy, archevêque de Dublin, chez lequel après sa mort on trouva cinq *pences*, ou 10 sous. Ce sont là deux exemples de la richesse des prélats catholiques irlandais.

MARVELL (André), natif de Kingston-upon-Hull, dans le comté d'York, en 1620, mort en 1675, à 58 ans, est auteur d'un petit *Essai historique touchant les conciles généraux, les symboles, etc.*, en anglais. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus.

MARVILLE (Vigneul de). Voy. ARGONNE.

MAS (Louis du), fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Candiac, naquit à Nîmes en 1676. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence; mais ensuite il se livra tout entier aux mathématiques et aux langues étrangères. Quoique d'un abord très-froid et d'un caractère tranquille, il avait l'imagination vive et singulière. C'est lui qui inventa le Bureau typographique, dont on s'est servi pendant quelque temps à Paris et dans plusieurs provinces, pour apprendre les premiers éléments des langues. Il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac. Son élève se fit admirer à Paris et dans les principales villes du royaume, où du Mas l'accompagna. (Voy. CANDIAC.) La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eût atteint sa 7^e année, il pensa en perdre la tête; Boindin, avec lequel il était lié, le fit soigner chez lui. Il alla ensuite chez madame de Vaujour, à 2 lieues de Paris, et y mourut en 1744, âgé de 68 ans. Nous avons de lui : *L'Art de transposer toutes sortes de musique, sans être obligé de connaître ni le temps ni le mode*, Paris, 1741, in-4; production de cet esprit novateur qui tend à décréditer les méthodes éprouvées, pour leur substituer des pratiques exotiques, démenties à l'expérience; un vol. in-4, imprimé à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliothèque des enfants*, en quatre parties, où il explique l'économie de son Bureau typographique: machine qui n'eut jamais l'approbation des gens sensés, et qui est regardée aujourd'hui comme une pure charlatanerie, malgré les efforts que quelques faméliques instituteurs ont fait pour l'accréditer par un pompeux *Prospectus*, publié en 1780. On voit au premier coup d'œil que c'est une invention romanesque et empirique, fruit d'une tête oisive et exaltée, propre seulement à réprimer l'essor de l'être spirituel qui nous anime, en l'attachant à des opérations mécaniques et stériles.

MASACCIO (Thomas), appelé aussi Maso (ou Thomas Guidi) di San-Giovanni, né en Toscane en 1401, mort à Florence en 1445, à 42 ans; fut le premier de son siècle qui apprit la bonne manière de peindre. Il fit paraître ses figures dans l'attitude qui leur convenait, et leur donna de la force, du relief et de la grâce; mais il ne put atteindre le point de perfection, ayant été enlevé à la fleur de son âge, non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

MASANIELLO, ou THOMAS ANIELLO, d'où vient MASA ANIELLO, naquit à Amalfi en 1622, d'un vendeur de poissons qui vint s'établir à Naples. Masaniello se mit à la tête d'une révolte, et s'éleva en tyran de cette capitale. Son règne ne fut que

de huit jours; mais dans ce court espace de temps il fit d'étranges choses. Le royaume des Deux-Siciles avait à soutenir à lui seul la guerre de Lombardie, et il était accablé d'impôts. Palerme s'était révoltée, tandis que l'insurrection de la Catalogne, qui se mit sous la protection de la France, et celle du Portugal en faveur de la maison de Bragance, signalaient le règne malheureux de Philippe IV. Les impôts s'augmentaient à Naples, et le peuple, au lieu de présenter au pouvoir d'humbles requêtes, murmurait hautement. Masaniello se mit à sa tête; il était doué de courage et d'une éloquence naturelle. La rébellion éclata le 7 juillet 1647. Masaniello arma cent mille hommes, gouverna un peuple effréné comme des esclaves, effraya le vice-roi qui se réfugia au château de l'Œuf. Masaniello chassa les sénateurs, les nobles, dispersa leurs trésors, immola leurs gardes, et eût porté bien plus loin ses attentats, sans la prudente conduite de l'archevêque, qui sut captiver sa confiance et son respect. « L'histoire prouve, dit un auteur à » cette occasion, que dans ces sortes de commo- » tions, quelque terribles qu'elles fussent, les pré- » tres ont cent fois sauvé l'état, le peuple n'écou- » tant et ne craignant plus rien, mais se désar- » mant au nom de son Dieu. » Le cri des rebelles était *Vive le roi d'Espagne! point de gabelles, à bas le mauvais gouvernement!* Le vice-roi fut obligé de promettre de supprimer les impôts. L'archevêque Filomarini aurait réussi à calmer la sédition; mais deux seigneurs, Monteleone et Caraffa, tentèrent de faire assassiner Masaniello. Le coup ne réussit pas, et la révolte prit un aspect plus redoutable. Enfin, Masaniello eut une conférence dans l'église des Carmes avec le vice-roi et l'archevêque. On y signa un traité où furent rétablis les privilèges accordés par Charles-Quint. Masaniello, qui s'était présenté avec des habits magnifiques et des pierres précieuses, quitta aussitôt ces riches habillements et se jeta aux pieds du vice-roi. Celui-ci le releva, et l'invita à dîner à sa table. Masaniello redevint pêcheur; mais peu de jours après quatre bandits l'assassinèrent, par ordre, dit-on, du vice-roi. Le peuple réunit ses membres mutilés et l'enterra avec une magnificence royale. Le vice-roi, par politique, sans doute, envoya ses pages suivre le convoi. Masaniello fut tué le huitième jour de son règne, 16 juillet 1647. Aug. Meissner a donné en allemand l'*Histoire* de cette révolution, dont il a paru une traduction française, 1789, in-8.

* MASBARET (Joseph du), savant biographe, prêtre de la congrégation du Saint-Sulpice, à Orléans, professeur de philosophie et de théologie au séminaire d'Angers, curé de Saint-Léonard, etc., naquit dans cette ville du Limousin en 1697, et mourut le 19 mars 1783, âgé de 86 ans. Il a fourni un grand nombre d'articles et des corrections pour l'édition du *Dictionnaire de Moréri* de 1732, le *Supplément* de 1739 et l'édition de 1787. La révision de ce Dictionnaire l'occupa le reste de sa vie. Il a donné d'importants articles aux *Mémoires de Trévoux*, tels que la *Vie de Charles Duplessis d'Argentré*, février 1743; celle de *François Babin*, célèbre conférencier d'Angers, octobre, même année; la *Réponse à*

une critique de cette Vie. Il légua ses manuscrits au séminaire de Limoges ; mais ses *Remarques sur le Dictionnaire de Moreri*, en 6 vol. in-4, passèrent à M. Barbier (roy. ce nom), qui en a publié plusieurs articles dans son *Examen critique ou Complément des Dictionnaires historiques* les plus répandus (1^{er} vol., juin 1820).

MASCARDI (Augustin), né à Sarzana, dans l'état de Gênes, en 1591, d'une famille illustre, se fit un nom par ses talents. Son éloquence lui mérita le titre de camérier d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 300 écus, et fonda pour lui, en 1628, une chaire de rhétorique dans le collège de la Sapience. Il mourut à Sarzana en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poésies latines*, 1624, in-4 ; et italiennes, 1663, in-12 ; et divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son traité, in-4, *Dell' arte historica*, assez bien écrit, et qui renferme quelques bonnes réflexions. Son *Histoire de la conjuration du comte de Fiesque*, médiocre, et remplie de harangues qui ne finissent point, a fait dire de lui qu'il enseignait mieux les préceptes de l'art d'écrire l'histoire, qu'il ne les pratiquait. Celle qu'a donnée depuis le cardinal de Retz n'est, pour ainsi dire, qu'une traduction libre de Mascardi. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 27, où l'on trouve le catalogue de ses productions.

MASCARENHAS. Voy. MONTRAROA.

* MASCARENHAS-NETO (Diego), Portugais d'une famille noble et ancienne, s'adonna à l'étude des lois et devint *Désembargador* (1). Lorsque les Français envahirent le Portugal, ayant accepté différentes missions, il fut dès-lors considéré comme un traître et plus tard condamné par la régence à la déportation aux Açores. De là il passa en Angleterre, puis en Suède, en Danemarck et enfin en France. Pendant son séjour à Paris, il publia, de concert avec MM. Constancio et Xavier, un recueil intitulé *Annales des sciences, des arts et des lettres*, en 16 vol. in-8, qui eut beaucoup de succès. En 1822, rentré dans sa patrie, il fut par *interim* chargé d'affaires du Portugal à la cour de France. La province d'Algarve le nomma la même année député aux Cortez ordinaires. Témoin du changement politique opéré par don Miguel, il y donna son acquiescement, devint membre de l'ancien sénat municipal de Lisbonne, et passa dans la tranquillité les dernières années de sa vie. Il mourut à Lisbonne en 1827.

MASCARON (Jules), fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1634. L'héritage le plus considérable que son père lui laissa fut son seul talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire (1650), et professa les belles-lettres avec talent dans plusieurs collèges : ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il débuta à Angers (1663), puis parut avec éclat l'année suivante à Saumur (2). Le fameux Tannegui-

Le-Fèvre, étonné de son talent qui s'annonçait avec tant d'éclat et de succès, dit un jour : *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron!* Le jeune orateur s'étant signalé dans les plus grandes villes de la province, se montra à la capitale et à la cour, où il remplit douze stations, sans qu'on parût se lasser de l'entendre. Quelques courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçait les vérités évangéliques ; mais ce monarque leur ferma la bouche en disant : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* (Anecdote que plusieurs rapportent du P. Bourdaloue). L'évêché de Tulle fut la récompense de ses talents. Le roi lui avait demandé, la même année 1671, deux *oraisons funèbres*, une pour madame Henriette d'Angleterre, et l'autre pour le duc de Beaufort. Comme le prince ordonnait les deux services solennels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit observer que le même orateur, étant chargé des deux discours, pourrait être embarrassé. *C'est l'évêque de Tulle*, répondit le roi, *à coup sûr il s'en tirera bien.* Au dernier sermon que Mascaron prêcha avant d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit : « Vous nous avez touchés dans vos autres sermons pour Dieu ; hier vous nous touchâtes pour Dieu et pour vous. » De Tulle Mascaron passa en 1679 à Agen, où le calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue et à la vivacité de son zèle. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, et gagnés par les charmes de sa vertu, rentrèrent dans le bercail. L'illustre prélat eut, dit-on, la consolation de ne laisser à sa mort que 2000 calvinistes endurcis dans leurs erreurs, au lieu de 30,000 qu'il avait trouvés dans son diocèse. Mascaron parut pour la dernière fois à la cour en 1694, et y recueillit les mêmes applaudissements que dans les jours les plus brillants de sa jeunesse. Louis XIV en fut si charmé qu'il lui dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point.* De retour dans son diocèse, il continua de l'édifier et de le régler jusqu'à sa mort, arrivée le 16 novembre 1703, à 69 ans. Sa mémoire est encore chère à Agen par l'hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque allait jusqu'au scrupule. Ayant été ordonné prêtre par Lavardin, évêque du Mans, qui avait déclaré en mourant qu'il n'avait jamais eu intention de faire aucune ordination, l'oratorien se fit réordonner, malgré la décision de la Sorbonne (Voy. CATHARINUS). Les *Oraisons funèbres* de Mascaron ont été recueillies, en 1704, par le P. Bordes, in-12. Elles sont au nombre de 3, et l'on y a mis la vie de l'auteur. On a réuni dans un recueil les *Oraisons funèbres* de Bossuet, Fléchier, Mascaron, Paris, 1738, 3 vol. in-12. On trouve dans cet orateur le nerf de Bossuet ; mais il n'a ni son élévation ni sa chaleur, moins encore la politesse et l'élégance de Fléchier. S'il avait eu autant de goût que l'un et l'autre ; s'il avait su éviter les faux brillants, les antithèses recherchées, il eût pu marcher d'un pas égal avec eux. « Quelquefois, dit Thomas, son âme s'élève ; » mais quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les idées. Trop souvent il retombe dans la

(1) C'est une des premières magistratures de Portugal.

(2) L'empressement avec lequel on courait entendre Mascaron à Saumur, fut si grand, qu'il fallut dresser des échafauds dans l'église pour contenir l'affluence des auditeurs.

» métaphysique de l'esprit, qui paraît une espèce
 » de luxe, mais un luxe faux, qui annonce plus
 » de pauvreté que de richesse. On lui trouve aussi
 » des raisonnements vagues et subtils, et l'on sait
 » combien ce langage est opposé à celui de la vraie
 » éloquence. » Il ne faut pas cependant confondre
 Mascaron avec les orateurs médiocres ; en lisant
 attentivement ses sermons, on trouve une supériorité
 très-décidée sur le plus grand nombre de nos
 prédicateurs modernes, qui ne l'estiment peut-être
 pas, et qui seraient heureux de lui ressembler.

MASCEZEL. Voy. GILDON.

* MASCHERONI (Laurent), mathématicien, né à
 Bergame en 1730, embrassa l'état ecclésiastique,
 fut nommé professeur d'humanités au collège de
 sa ville natale ; et ensuite pourvu de la chaire de
 langue grecque à l'université de Pavie. Un livre de
 mathématiques lui étant tombé par hasard sous la
 main, il le lut avec avidité, et renonça pour se livrer
 à cette science à toutes les autres études. Ses
 progrès rapides lui valurent bientôt la chaire de
 géométrie du collège Mariano de Bergame. Sa réputation
 s'étendit bientôt par sa *géométrie du compas*,
 ouvrage original que le général Bonaparte fit connaître
 le premier en France. Elu député au corps législatif de la
 Cisalpine, il avait avec Grégoire Fontana rédigé la constitution
 de ce nouvel état, fondé sur le modèle de la république
 française. En 1798, il fut envoyé en France pour y
 étudier le système des poids et mesures, et l'appliquer
 à l'Italie ; mais ses nombreux travaux altérèrent sa
 santé, et il mourut à Paris au mois de juillet 1800,
 au moment où il venait d'apprendre sa nomination
 à la Consulta de Milan. On lui doit : *Sulle curve che servono a delineare le ore
 inequali degli antichi nelle superficie plane*, Bergame,
 1784, in-4 ; *Nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes*,
 Bergame, 1785, in-4 ; avec 13 pl. ouvrage profond ;
Géométrie du compas, Milan, 1795, in-8 ; trad. en français
 par Carette, Paris, 1798, in-8 ; *Invidi di Dafni a Lesbia*,
 poème, où il décrit avec autant de précision que de facilité
 les objets curieux de l'amphithéâtre de physique et du
 cabinet d'histoire naturelle de l'université de Pavie ;
In morte Bordon, viri celeberrimi, elegia, Paris, 1799,
 in-fol. de 4 pages. Marron en a donné l'analyse dans le
Magasin encyclopédique, 4^e année, vi, 487 ; des *Notes sur le
 traité du calcul différentiel par Euler*, etc. On a son éloge
 par le marquis Ferd. Landi.

MASCLEF (François), savant hébraïsant, d'abord
 curé de Raincheval, dans le diocèse d'Amiens, où il naquit
 vers 1663, fut depuis le théologien et l'homme de confiance
 de M. de Brou, son évêque, et eut sous lui la direction du
 séminaire ; on la lui ôta après la mort de ce prélat, arrivée
 en 1706 ; sa façon de penser sur le jansénisme n'étant point
 du goût de Sabbatier, successeur de M. de Brou, et qui
 voulait dans ses ecclésiastiques une entière soumission
 à l'Eglise. Masclef mourut en 1728, à 65 ans. Il savait le grec,
 l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et l'arabe. Ses
 principaux ouvrages sont : une *Grammaire hébraïque*, en
 latin, selon sa nouvelle méthode imprimée à Paris, en
 1716, in-12.

Cette *grammaire* fut réimprimée en 1730, en 2 vol.
 in-12, par les soins de M. la Bletterie, alors prêtre de
 l'Oratoire et ami de Masclef. On y trouve des réponses
 aux difficultés que le P. Guarin a faites dans sa
 grammaire hébraïque, contre la nouvelle méthode que
 Masclef avait inventée pour lire l'hébreu sans se servir
 de points. Il ne s'agit, selon lui, que de mettre après la
 consonne de l'hébreu la première voyelle qui sert à
 exprimer le nom de la consonne précédente, par exemple,
 après la consonne *daleth*, il plaçait un *a*, après *beth* un
e, etc. : système rejeté par la plupart des savants,
 préférable cependant à l'emploi insidieux des points
 massorétiques, invention rabbinique et sans autorité.
 (Voy. CAPPEL, GUARIN, GIRAudeau). La meilleure
 règle que nous ayons à cet égard, ce sont les anciennes
 versions, celle des Septante surtout, et la Vulgate,
 antérieures à l'invention massorétique, et faites dans
 le temps où l'hébreu était encore une langue vivante,
 ou du moins assez généralement connue pour n'être pas
 le jouet d'un système grammatical ; où le texte sacré
 surtout avait une consistance et une uniformité de
 leçon, que les herméneutes modernes tâchent en vain
 de lui ravir par des chicanes alphabétiques et pué-
 riles (Voy. ELÉAZAR). Les *Conférences ecclésiastiques du
 diocèse d'Amiens*, in-12 ; le *Catéchisme d'Amiens*, in-4 ;
 une *Philosophie* et une *Théologie* manuscrites, qui
 auraient vu le jour, si on n'y avait pas découvert les
 traces des nouvelles erreurs.

MASCRIER (l'abbé Jean-Baptiste le), de Caen,
 mort à Paris en 1760, à 63 ans, est un de ces auteurs
 qui sont plus connus par l'ait de rassembler des
 mémoires sur les ouvrages des autres, que par le talent
 d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : *Description de
 l'Egypte sur les Mémoires de M. Maillet*, 1735, in-4,
 en 2 vol. in-12. Il y a des remarques judicieuses,
 et des anecdotes curieuses ; mais il s'en faut bien que
 tout y soit exact : à l'égard de la forme, l'éditeur
 aurait pu proscrire l'enflure, l'affectation, la
 déclaration, la superfluité des mots et les répétitions
 importunes ; *Idee du gouvernement ancien et moderne
 de l'Eglise*, 1745, in-12 : livre moins recherché que
 le précédent ; la traduction des *Commentaires de César*,
 latin et français, 1755, in-12 ; *Réflexions chrétiennes
 sur les grandes vérités de la foi*, 1757, in-12. Il a
 en part à la nouvelle édition corrigée de l'*Histoire
 générale des cérémonies religieuses*, Paris, 1741, et à
 la *Traduction de l'Histoire du président de Thou ; Histoire
 de la dernière révolution des Indes orientales*, curieuse,
 mais peu exacte ; *Tableau des maladies*, de Lommius,
 traduit du latin, 1760, in-12 ; des éditions des
Mémoires du marquis de Feuquières, de l'*Histoire de
 Louis XIV*, par Pellisson, et de *Tellamed*. (Voy. MAILLET.)
 On voit, par le contraste de ces divers ouvrages,
 que le Mascrier ne savait pas choisir les objets de son
 travail, et qu'il publiait les délire du matérialisme
 avec autant de zèle que des ouvrages de piété.

MASCULUS ou MASCOLO (Jean-Baptiste), né à
 Naples en 1583, entra chez les jésuites en 1598. Après
 avoir enseigné les belles-lettres et la philosophie,
 il s'adonna entièrement à la poésie, qui avait

pour lui des attrails puissants et dans laquelle il réussissait supérieurement. Son latin est pur et élégant, ses pensées nobles et vraies, sa manière aisée, riche et abondante. Ses *Lyricorum libri X* lui ont fait surtout un nom distingué. Son *Vesuvianum incendium anni 1534*, en dix livres, est d'un pittoresque magnifique et terrible. On estime aussi ses *Persecutiones Ecclesiae*, et ses *Encomia caelitus*, en style lapidaire. Ce dernier ouvrage était devenu très-rare, quoiqu'on en eût fait deux éditions, dont la dernière, Venise, 1669, a été reproduite en 1763, Vienne et Augsbourg, 2 petits vol. avec fig. Il mourut de la peste à Naples, en 1656, à l'âge de 74 ans. On a encore de lui : *Lectiones veterum Patrum cum ponderatione et usu sententiarum, ad conciones*, et d'autres ouvrages. Urbain VIII estimait ce poète, et lui fit des offres que le refus constant de Masculus rendit inutiles.

* MASDEU (Jean-François), historien, né à Barcelonne vers 1740, entra de bonne heure chez les jésuites, s'y fit remarquer par ses talents et y remplit des emplois distingués. A la suppression de la société, retiré en Italie, à Foligno, il mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire d'Espagne et en publia les premiers vol. en italien; mais n'étant pas satisfait du peu d'accueil que cet ouvrage reçut en Italie, il le refit en espagnol, et le publia sous ce titre : *Historia critica de Espagna, y de cultura espanola en todo genere*, Madrid, 1783, 1800, 20 vol. in-4. L'auteur ne put achever un travail qui, d'après son plan, en aurait exigé 50. A la fin de chaque époque, il discutait les faits douteux, dans des savantes dissertations, rehaussées par un style pur et élégant. On lui reproche cependant de trop exalter sa nation. Lors du rétablissement des jésuites, Masden retourna dans sa patrie et mourut à Valence le 11 avril 1817, laissant la réputation d'un homme pieux, affable, et bienfaisant.

MASEN ou MASÉNIUS (Jacques), jésuite, né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, se distingua dans sa société par ses connaissances dans la littérature et par ses talents. Il professa avec grand succès l'éloquence et la poésie à Cologne, où il mourut le 27 septembre 1681. De tous les ouvrages qu'il a donnés au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre temps est son poème intitulé, *Sarcotus* ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* est le nom que Masénius donne à la nature humaine, qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée* ou de la nature humaine (c'est-à-dire la chute du premier homme) en est le sujet. Ce poème a été tiré de l'oubli par Lauder, savant écossais, qui a prétendu que Milton avait beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat, de la manière suivante : « Milton, dit-il, peut avoir imité plusieurs morceaux » du grand nombre des poèmes latins faits de tout » temps sur ce sujet; de l'*Adamus exul* de Grotius, » du poème de Masen ou Masénius, et de beaucoup » d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. » Il a pu prendre dans le Tasse la description de » l'enfer, le caractère de Satan, le conseil des dé-

mons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire ; » c'est lutter, comme dit Boileau, contre son original, c'est enrichir sa langue des beautés des » langues étrangères ; c'est nourrir son génie et » l'accroître du génie des autres ; c'est ressembler » à Virgile, qui imita Homère en l'embellissant. » Quant à ce qui regarde Masénius, il est vrai que l'on trouve dans son poème les richesses de l'imagination réunies à celles de la langue romaine ; mais le plan de l'ouvrage n'est pas heureusement conçu, et l'exécution a je ne sais quoi de languissant et de monotone. L'auteur fait, à la vérité, de très-beaux vers ; mais il entasse les mêmes idées sous différents mots, met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, et épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. C'est un vrai abus des richesses ; c'est une imagination féconde qui ne sait s'arrêter où il faut. L'accusation de plagiat intentée contre Milton a produit plusieurs écrits rassemblés en un vol. in-12, à Paris, chez Barbou, 1786. L'abbé Dinouart, éditeur de ce recueil, y a ajouté le poème de Masénius, avec une traduction paraphrasée, et les pièces du procès. La *Sarcotus* a été réimprimée, Paris, Barbou, 1771, in-12, avec un autre poème de Masénius : *Caroli V imperatoris Panegyris*, dont on a une trad. française. (Voy. ANSART). Les autres ouvrages de ce jésuite sont une espèce d'Art poétique, sous le titre de *Palæstra eloquentiæ ligatæ*, 3 vol. in-12 ; *Palæstra styli romani* ; *Anima historia, seu Vita Caroli V et Ferdinandi I*, in-4 ; une *Édition des Annales de Trèves* de Brouwer, Liège, 1670, in-fol. Masénius est auteur des trois derniers livres. *Epitome Annalium trevirensium*, etc. Trèves, 1676, in-8.

MASERS de LA TUDE. Voy. LATUDE.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que sa haine était soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Ancien ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de Masinissa, le renvoya comblé de présents, et lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que de l'aversion la plus forte il passa tout-à-coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, et contribua beaucoup par sa valeur et par sa conduite à la victoire qu'ils remportèrent sur Asdrubal et Syphax. Masinissa avait été rival en amour de Syphax ; c'est ce qui contribua le plus à le faire déclarer pour les Romains : Syphax était du parti des Carthaginois. Masinissa épousa la fameuse Sophonisbe, femme de Syphax, aux charmes de laquelle il ne put résister. Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome, Masinissa s'en défit par un breuvage. Le général romain récompensa cette action atroce en lui accordant, en présence de l'armée, le titre et les honneurs de roi. Le Sénat ajouta à ses états tout ce qui avait appartenu à Syphax dans la Numidie. Masinissa donna une marque de confiance bien distinguée à Scipion le Jeune : il le fit prier au lit de la mort de venir partager ses états entre

ses enfants. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant J.-C. Ce prince laissa 44 enfants de différentes femmes.

MASIUS ou MAES (André), savant orientaliste belge, né à Linnich, près de Bruxelles, l'an 1526, fut un des plus savants hommes du xvi^e siècle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et devint secrétaire de Jean de Weze, évêque de Constance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, et profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Clèves, et fut fait conseiller de Guillaume, duc de Clèves. Il mourut à Zuénar, près de Clèves, le 7 avril 1573, âgé de 57 ans, dans des sentiments vraiment chrétiens. Masius possédait, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque : il était très-versé dans l'histoire et la géographie ancienne, et personne de son temps ne le surpassa, ni peut-être même ne l'égalait dans la critique sacrée. Sébastien Munster disait que Masius semblait avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : un *Recueil* de différentes pièces anciennes et modernes, traduites du syriaque, Anvers, 1569, dans la bibliothèque des Pères de Margarin de la Bigne, et dans les *Critici sacri*, 2^e édit. tome 2 ; *Syrorum peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'est un dictionnaire syriaque. *Grammatica linguæ syriacæ*, Anvers, 1571, in-fol. Arias Montanus ayant prié Masius de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été insérés. Un *Commentaire* sur le livre de Josué, Anvers, 1574, in-fol., et dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam, tom. 2. Ce commentaire renferme des choses excellentes. *Disputatio de cæna Domini, opposita calvinistarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575 ; des *Commentaires* sur quelques chapitres du Deutéronome, insérés dans les *Critici sacri*. Il préparait des commentaires sur les livres historiques de l'Écriture, lorsqu'il mourut. Il avait possédé le célèbre manuscrit syriaque, qui, écrit en 626, passa depuis au savant Daniel Ernest Jablonski. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé le texte donné par Origène du livre de Josué, et des autres livres historiques suivant l'ancien Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusèbe (1).

MASIUS (Gisbert), évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, était natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldre. Plein d'un zèle vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu et la science dans son diocèse, et publia en 1613 d'excellentes *Ordonnances synodales*, en latin, réimprimées en 1700 à Louvain, par les soins de Steyart.

MASKELYNE (Nevil), astronome royal d'Angleterre, et l'un des huit associés étrangers de l'académie des sciences de Paris, naquit à Londres le 6 octobre 1732. L'éclipse de soleil de 1748, qui fut de dix doigts à Londres, lui inspira le désir de s'appliquer à l'étude de l'astronomie, et il acquit les connaissances nécessaires pour cette fin. Il étudia

en même temps la théologie, et, en 1753, il obtint une place de prédicateur, puis, en 1777, le grade de docteur en théologie. S'étant lié avec Bradley, il dressa, d'après ses observations, cette table de réfraction qui, pendant tant d'années, fut la seule employée. Le gouvernement lui donna, en 1761, la commission de se rendre à Saint-Hélène pour y observer le passage de Vénus, et il voulut profiter de cette occasion pour tenter de nouvelles recherches sur la parallaxe de la lune déjà si bien déterminée par La Caille au cap de Bonne-Espérance. Il désirait aussi vérifier le soupçon d'une petite parallaxe dont il croyait trouver quelques indices dans les observations de Sirius, faites au même lieu par notre célèbre astronome. Maskelyne s'était fait faire pour cet objet un nouveau secteur qui ne lui fut remis qu'au moment de son départ d'Angleterre, et quand il voulut s'en servir, il reconnut avec peine que l'imperfection de son instrument le rendait impropre à ses vues. Les nuages dont le ciel se couvrit au moment du passage de Vénus ne lui permirent pas non plus de l'observer, et Maskelyne confirma l'observation que Halley avait faite, 90 ans auparavant, que le climat de Sainte-Hélène n'était pas aussi favorable qu'on le croyait, aux observations astronomiques. Son voyage ne fut pas cependant sans avantage pour la science, puisqu'il contribua à perfectionner les secteurs et les quarts de cercles, ainsi que d'autres instruments astronomiques que Maskelyne voulut faire exécuter sous ses yeux. A son retour en Angleterre, il publia son *Guide du marin* (*British mariner's guide*), 1763, dans lequel il proposait d'adopter le plan d'Almanach nautique, tracé par La Caille (ce qui fut agréé), et qui lui valut la place de directeur de l'observatoire de Greenwich. Il rédigea en outre, pour l'usage des navigateurs, ces fameuses *Tables* dont on doit se servir avec les *Ephémérides nautiques* (*Tables requisite to be used with the nautical ephemeris*, 1781), recueil important qu'il perfectionna encore dans deux éditions postérieures. Durant quarante-sept ans que Maskelyne fut directeur de l'observatoire de Greenwich, il rendit à la science de grands services, et les observations annuelles qui y furent faites, réunies à celles de Bradley, forment 4 vol. in-folio, qui ont été publiés de 1798 à 1803. Il fit d'intéressantes recherches sur l'attraction des montagnes, sur la densité de la terre qu'il trouva être cinq fois plus considérable que celle de l'eau, ce que Cavendish a depuis confirmé, etc. Il publia les *Tables de la lune* qu'avait projetées Mayer, à qui il fit donner la moitié du prix offert par le gouvernement anglais pour la solution du problème du calcul le plus juste pour connaître la longitude. L'autre moitié du prix fut donnée à Harrison qui, suivant le jugement de Maskelyne, avait été l'inventeur d'une montre propre à déterminer la longitude. Maskelyne fit vérifier la justesse des Tables lunaires de Mayer, en chargeant Mason de les comparer avec douze cents observations de la même nature faites par Bradley. Il termina sa longue et utile carrière le 9 février 1811. Indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, Maskelyne a inséré plusieurs morceaux dans les *Transactions philosophiques* de

(1) On ne sait ce que ce manuscrit est devenu.

la société des sciences de Londres, ainsi que dans *Nautical almanac*. Ses manuscrits ont été remis à M. Vince qui s'était proposé de les publier. Nous ne croyons pas qu'il en ait encore rien paru. Voy. sur cet astronome les *Mémoires de l'institut* (classes des sciences physiques et mathématiques) pour 1811, et l'article que Chalmers lui a consacré, en 1815, dans son dictionnaire biographique.

MASO (Thomas FINIGUERRA, dit Tommaso et par abréviation), orfèvre de Florence, né au ^{xv} siècle, passe pour être l'inventeur de l'art de graver les estampes sur le cuivre, vers 1480; ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie et tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau, ou un dessin, par les estampes. L'orfèvre de Florence, qui gravait sur ses ouvrages, s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage, marquait dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avait tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfèvre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches du dessin de Sandro Botticello. André Mantegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre; Martin d'Anvers et Albert Durer furent les premiers qui en profitèrent; ils produisirent une infinité de belles estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms et leurs talents, déjà connus pour la gravure en bois.

* MAS'OU DY, célèbre historien arabe du ^x siècle de notre ère, né à Bagdad, d'une famille illustre, consacra une partie de sa vie à de longs et nombreux voyages, dont il rapporta une riche moisson de connaissances historiques, géographiques et littéraires. Il habitait sa ville natale; mais quelque temps avant sa mort il fut obligé de la quitter. Aussi, après en avoir fait l'éloge dans son dernier ouvrage, dit-il avec amertume : « Ce pays nous » est devenu d'autant plus cher par l'infortune qui » nous a obligés de quitter cette capitale, où nous » avons été élevés, mais dont les coups du sort » nous ont éloignés. » On ignore le motif qui l'obligea de fuir sa patrie; mais il est à croire que ce fut à cause de ses opinions religieuses. Mas'oudy mourut à Fostath, en Egypte, dans un âge peu avancé, l'an 345 de l'hégire (956 de J.-C.) Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; un des plus importants a pour titre : *Moroudj - Eddheheb, etc.* ou les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits*, dont l'auteur donna lui-même deux éditions. La première, la seule connue en Europe, contient 126 chapitres, dont 65, pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et 61 pour celle de Mahomet et de ses successeurs : c'est moins une histoire suivie qu'une collection de faits intéressants. La bibliothèque du roi en possédait trois manuscrits imparfaits; mais depuis peu elle en a recouvré un qui contient l'ouvrage complet en deux volumes : nous citerons encore de Mas'oudy : *Kitab-atlenbich we alis chraf* ou l'Indicateur. Cet ouvrage, dont il se trouve un exemplaire à la Bibliothèque du roi, est un recueil

de mélanges sur tous les différents sujets historiques, géographiques, scientifiques, philosophiques, que l'auteur avait déjà traités. On y trouve sur les anciens Persans une foule de renseignements curieux. Silvestre de Sacy en a publié l'analyse dans le 8^e vol. des *Notices et extraits des manuscrits, etc.* *Akhbar-ezzaman, etc.*, ou l'*Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des générations éteintes, et des royaumes anéantis, et que la fortune a fait disparaître*; c'est la première de ses productions, et celle dont l'acquisition est certainement le plus à désirer. Les écrivains orientaux citent avec le plus grand éloge cette histoire universelle, dont, selon M. Rasmussen, il existe dans la bibliothèque royale de Copenhague, un abrégé intitulé : *Kitab tarikhdjouman fy mokhtasar akhbar-ezzaman*; c'est-à-dire le *Livre des perles recueillies de l'abrégé de l'histoire des siècles*; *Kitab Fonoun-Almaarif, etc.*, ou Traité de diverses sortes de connaissances et des événements arrivés dans le siècle passé; *Kitab dekhair-aloloum, etc.*, ou les *Trésors des sciences*, et ce qui s'est passé dans les âges qui ont précédé, etc.

MASQUE DE FER (l'Homme au) : c'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé vers 1662 dans le plus grand secret au château de Pignerol, et de là transféré aux îles de Sainte-Marguerite en 1686. C'était un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, et admirablement bien fait. Sa peau était un peu brune, mais fort douce, et il avait autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût était pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouait de la guitare, et paraissait avoir reçu une excellente éducation. Il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignait jamais de son état, et ne laissait point entrevoir ce qu'il était. Dans les maladies où il avait besoin du médecin ou du chirurgien, et dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnèrent, il portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger et de boire. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait; mais lorsqu'il était seul, il pouvait se démasquer, et alors il s'amusait à s'arracher les poils de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol jusqu'à ce que Saint-Mars, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance du roi des îles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime; et lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille en 1698, son captif le suivit toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi bien qu'on puisse l'être. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait; on lui donnait les plus riches habits; on lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Le marquis de Louvois étant allé le voir à Sainte-Marguerite, avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenait du respect. Cet illustre inconnu mourut le 19 novembre 1703, et fut enterré sous le nom de *Marchiali* ou *Marthioli*, le lendemain à quatre heures après midi, dans le cimetière de la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya au château de Pignerol, il ne disparut dans l'Europe aucun

homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'île Sainte-Marguerite. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vu entre vos mains ? — Je ne sais pas lire*, répondit le pêcheur : *je viens de la trouver, personne ne l'a vue*. Ce pêcheur fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire*. Lagrange-Chancel raconte, dans une lettre à l'auteur de l'*Année littéraire*, que lorsque Saint-Mars alla prendre le masque de fer pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur : *Est-ce que le roi en veut à ma vie ? — Non, mon prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie est en sûreté ; vous n'avez qu'à vous laisser conduire*. « J'ai su, ajoute-t-il, d'un nommé » Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard, » qui, après avoir été quelques années à la Bastille, » fut conduit aux îles de Sainte-Marguerite, qu'il » était dans une chambre avec quelques autres prisonniers, précisément au-dessus de celle qui était » occupée par cet inconnu ; que, par le tuyau de » la cheminée, ils pouvaient s'entretenir et se communiquer leurs pensées ; mais que ceux-ci lui » ayant demandé pourquoi il s'obstinait à leur taire » son nom et ses aventures, il leur avait répondu » que cet aveu lui coûterait la vie, ainsi qu'à ceux » auxquels il aurait révélé son secret. » Toutes ces anecdotes prouvent que le Masque de fer était un prisonnier de la plus haute importance. Mais quel était ce captif ? Ce n'était pas le duc de Beaufort ; nous l'avons prouvé dans son article. (Voy. BEAUFORT.) Était-ce le comte de Vermandois, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse* ? Cet écrivain raconte que ce prince, fils légitime de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière, qui menait une vie très-dérégulée, et se montrait depuis longtemps incorrigible, fut dérobé à la connaissance des hommes par son propre père, pour le punir d'un soufflet donné à monseigneur le Dauphin. On fait encore d'autres conjectures sur le Masque de fer, dont aucune ne paraît soutenir un examen sérieux. M. de Sainte-Foix prétend montrer que c'était le duc de Monmouth (voy. ce nom), et réfuter le père Griffet qui avait jugé cette supposition invraisemblable. Quelques auteurs ont tourné leurs conjectures sur l'intendant Fouquet. (Voy. ce nom.) En 1770, il a paru dans le *Journal encyclopédique* (août, p. 132), une dissertation pour prouver que ce prisonnier était le secrétaire du duc de Mantoue, le comte de Girolamo Magni (ou Mattioli), enlevé, à ce que prétend l'auteur, par ordre de Louis XIV, dont il traversait quelque dessein. Cette opinion, d'ailleurs peu plausible, semble recevoir quelque appui du séjour que le prisonnier fit à

Pignerol avant d'être transporté à Sainte-Marguerite. Quelques-uns, sur des conjectures romanesques, ont imaginé un événement où la succession au trône se trouvait compromise : on a supposé un frère jumeau de Louis XIV, ou bien un enfant adultérin d'Anne d'Autriche et du duc de Buckingham ; on a été jusqu'à supposer qu'il était le fruit d'un mariage secret de cette princesse devenue veuve, avec Mazarin ; d'autres ont rembruni la peau du prisonnier, réellement un peu basané, jusqu'à en faire une espèce de nègre, et ont cru que cette difformité avait fait séquestrer un enfant de très-grande naissance. On voit par l'exposition même de ces opinions diverses, que la véritable est probablement encore un secret. Mais l'on ne peut disconvenir que la plus vraisemblable est celle qui se rapporte au comte de Vermandois. Le père Griffet et l'auteur de la *Vie du Dauphin*, père de Louis XV, paraissent satisfaire à toutes les difficultés. On trouve plusieurs particularités relatives à cet objet dans le *Journal de Dujonca*, lieutenant-de-roi à la Bastille quand le prisonnier y arriva. Ce journal, imprimé dans le *Traité des différentes preuves qui établissent la vérité de l'histoire de père Griffet*, est très-curieux. Dujonca ne dit point que le masque fût de fer ; il dit seulement que c'était un *masque de velours noir*. Mais le nom de *Masque de fer* a prévalu, parce que, quand le prisonnier traversait les cours de la prison, on couvrait le masque de velours d'un masque de fer. On lit dans les prétendus *Mémoires du maréchal de Richelieu*, publiés en 1790, que ce prisonnier était un frère puîné de Louis XIV, hypothèse romanesque et absurde ; évidemment réfutée par le récit même du calomnieux inventeur. Voy. le *Journal hist. et littér.* 1^{er} août 1791, p. 496. Parmi les nombreux ouvrages publiés sur cet étrange événement, nous citerons le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, chap. 25 ; les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, par Pecquet ; le *Traité des preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, par le père Griffet, confesseur des prisonniers de la Bastille ; les *Mémoires du maréchal de Richelieu*, t. 3, page 75 ; *Recherches historiques et critiques sur l'Homme au masque de fer*, par Roux-Fazillac, Paris, au 9 (1801), in-8 ; les *Mélanges d'histoire et de littérature* (par Crawford), Paris, 1817, in-8 ; *Histoire de l'Homme au masque de fer*, par J. Delort, Paris, 1825, in-8 ; l'*Homme au Masque de fer, mémoire historique, etc.*, par le chev. Taules, Paris, 1825, in-8.

* MASQUELIER (Louis-Joseph), graveur, né à Cisoing près de Lille, le 21 février 1741, fut un des premiers qui essayèrent de graver à l'imitation du lavis, et obtint un succès complet. Venu à Paris pour se perfectionner dans son art, il travailla longtemps sous la direction de Lebas, alors le premier professeur de gravure. Il s'est surtout exercé dans le genre du paysage. On distingue sa *Marine*, d'après Vernet ; mais il doit sa réputation, surtout à la *Galerie de Florence*, ouvrage dont il prit la direction, et dans lequel il a gravé plusieurs tableaux, statues, bas-reliefs ou camées. Parmi ses autres productions on remarque les *Tableaux de la Suisse*, dont il a donné avec Née, son ami, aussi élève de

Lebas, les 36 premières livr.; les *Garants de la félicité publique*, d'après St.-Quentin; les *Vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet, deux gr. Vues d'Ostende, d'après Lennai, etc. On a en outre de cet artiste plusieurs vues d'après Teniers, Paul-Potter, etc. Ses estampes décorent une grande partie des éditions imprimées de son temps. Aucun genre de gravure ne lui était étranger. Le gouvernement lui accorda en 1802 une médaille d'or. Masquelier est mort à Paris, le 26 février 1811, d'une attaque d'apoplexie.

* MASQUELIER (Nicolas-François-Joseph) dit le Jeune, de la même famille que le précédent, graveur comme lui, était né le 20 décembre 1760, au Sars près de Lille. Il travailla pour la *Galerie de Florence*, et plus particulièrement pour le *Musée français*, publié par Robillard et Laurent. Les estampes qu'il a fournies à cet ouvrage ne sont pas du premier mérite; la touche en est molle, et on y désirerait plus de couleur. Ses principaux ouvrages sont : *L'intérieur d'un corps de garde hollandais*, d'après Le Duc; *César jetant des fleurs sur le tombeau d'Alexandre*, d'après Bourdon; *l'Extrême-Onction*, d'après Jouvenet; *Le Christ attaché à la colonne*, d'après Vouet. Il s'occupait de terminer pour la *Galerie de Florence*, la *Chasteté*, d'après Piètre de Cortone, lorsqu'il mourut à Paris le 20 juin 1809 d'une maladie de poitrine.

MASQUIÈRES (Françoise), morte à Paris en 1728, était fille d'un maître d'hôtel du roi. Elle fit son occupation de l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie française, pour laquelle elle avait du goût et du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau choix de poésies*, 1715, in-12, sont : la *Description de la Galerie de Saint-Cloud*; *l'Origine du luth*; une *Élégie*, etc. Sa versification a de la douceur; mais elle est faible, et offre peu d'images.

* MASSABIAU (Jean-Antoine-François), publiciste, né à Figeac en 1765, attaché d'abord à la bibliothèque du Panthéon, puis conservateur de la bibliothèque de Sainte-Genève, mourut à Paris le 23 septembre 1837. On a de lui : *Essai sur les nombres approximatifs*, 1799, in-8; *De rapport des diverses formes du gouvernement avec les progrès de la civilisation, discours politique et moral*, 1805, in-8; *De la division des pouvoirs exécutif et législatif dans la monarchie*, etc., 1818, in-8; *De l'Esprit des institutions politiques*, 1821, 2 vol. in-8. Massabiau a insérée dans le *Journal de la société historique* un travail fort remarquable sur *l'esclavage au moyen âge*.

MASSAC (Raymond de), médecin d'Orléans, du xvi^e siècle, s'occupait autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui : *Pœan aurelianus*; c'est un poème considérable, inséré dans le *Recueil* des poèmes et panégyriques de la ville d'Orléans, 1646, in-4. Il y célèbre l'heureuse température du climat d'Orléans, et fait l'éloge du collège de médecine et des médecins qui s'y sont distingués par leur science et leurs talents. *Pugæ, sive De lymphis pugiacis libri II, cum notis J. Le Vasseur*, Paris, 1599. C'est un poème sur la fontaine minérale de Pougues, à deux lieues de Ne-

vers. Charles de Massac, fils de l'auteur, l'a traduit en vers français, Paris, 1605, in-8.

MASSÆUS (Chrétien), surnommé *Cameracenus*, à cause du long séjour qu'il fit à Cambrai, naquit à Warneton en 1469. Il entra dans la congrégation des clercs de la vie commune, enseigna les humanités à Gand, de là se rendit à Cambrai, où il exerça le même emploi depuis 1509 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui : une *Grammaire latine*, Anvers, 1536, in-4. Despautère prétendit que Massæus avait pillé dans sa *Grammatica*, et le traita fort durement : Massæus lui répondit solidement, mais avec autant de modération que Despautère avait mis d'emportement à l'attaquer. *Chronicorum multiplicitas historiarum utriusque Testamenti lib. XX*, Anvers, 1540, in-fol. Cette chronique est estimée. On dit que l'auteur employa cinquante ans à la faire. Il a mis à la tête un calendrier égyptien, hébraïque, macédonien et romain; ce qui montre qu'il était versé dans les mathématiques aussi bien que dans l'histoire et les belles-lettres.

* MASSARD (Jean), graveur, né en 1740 à Belesme dans le Perche, fils d'un cultivateur, fut à 15 ans placé commis chez un libraire de Paris. La vue des estampes dont on ornait les belles éditions de cette époque lui fit naître le désir d'être graveur. Il apprit à manier le burin de Martinet, artiste médiocre qu'il eut bientôt surpassé. Enhardi par ses premiers succès, il grava des tableaux d'histoire. Les principales planches qu'il composa pour la galerie de Florence sont : la *Mère bien-aimée*, la *Dame bienfaisante*, la *Cruche cassée*, la *Vertu chancelante*, d'après Greuze; *Agar reçue par Abraham*, d'après Girardon; *Charles 1^{er} et sa famille*, d'après Van-Dyck, et la *Mort de Socrate*, d'après David. Massard mourut à Paris, le 16 mars 1822, à 82 ans : il était membre de l'ancienne académie de peinture.

MASSARIA (Alexandre), célèbre médecin, né à Vicence vers 1510, pratiqua son art avec succès à Venise, et l'enseigna avec beaucoup de réputation à Padoue, où il mourut le 18 octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le distinguait encore plus que sa science. Il était singulièrement attaché à la doctrine de Galien, et disait qu'il aimait mieux errer avec cet ancien, que d'avoir raison avec les modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De peste*, Venise, 1579, in-4; *Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4. Le traité de la saignée est encore regardé comme un chef-d'œuvre; il y détaille savamment les cas où elle convient, et ceux où elle est nuisible. Si on avait suivi sa pratique au lieu de celle de Botal, chez qui la saignée était un remède presque universel, on n'aurait pas tant prodigué le sang des hommes, ni peut-être leur vie. *Practica medica*, Venise, 1628, in-fol.

MASSÉ (Jean-Baptiste), peintre du roi de France et graveur à l'eau-forte, né à Paris le 29 décembre 1687, mort le 26 septembre 1767, excellait dans la miniature. Il était protestant, mais rendait jus-

tice aux catholiques ; il congédia un domestique de cette religion , qui l'avait servi longtemps avec fidélité , et qui voulait se faire calviniste pour lui plaire. Le recueil d'estampes représentant la grande galerie de Versailles et les deux salons qui l'accompagnent , peint par Le Brun , a été dessiné par Massé , et gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1753 , in-fol. , avec une explication , in-8.

MASSÉNA (André) , duc de Rivoli , prince d'Essling , naquit à Nice le 6 mai 1758 , d'une famille de commerçants. Devenu orphelin , il tomba sous la tutelle d'un de ses parents , capitaine de vaisseau marchand avec lequel il fit deux voyages sur mer : dégoûté de la marine , il entra en 1775 , à 17 ans , dans le régiment de Royal-italien , où il avait un oncle capitaine. Sa bonne conduite lui valut le grade d'adjudant ; désespérant de monter au-delà , il prit en 1789 son congé , et se rendit à Antibes où il fit un mariage avantageux. Il reprit du service en 1792 et fut élu commandant du 3^{me} bataillon du Var. L'année suivante nommé général de brigade , ses premiers exploits furent contre les Piémontais qu'il défit le 24 novembre à Castel-Geneste ; le 16 avril 1794 , il battit un corps autrichien , se rendit maître , le 28 , d'Orméa , et contribua puissamment , le 29 avril , à la victoire de Saorgio. Devenu général de division , il commanda en 1795 l'aile droite de l'armée , dont il partagea les dangers et les triomphes. En 1796 s'ouvrit la fameuse campagne d'Italie. Le 13 mai , il était dans Milan , à la tête de l'avant-garde , et le 25 il s'était emparé de Vérone. Le 22 juin il se porta sur Roveredo , et repoussa , après un combat très-vif , les avant-postes de Beaulieu. C'est après ce brillant succès , que Bonaparte le surnomma l'*Enfant chéri de la victoire*. Le 6 juillet il dirigea l'attaque sur les lignes autrichiennes , entre l'Adige et le lac Garda , et vint à bout de les emporter. Moins heureux le 29 , il se vit enlever le poste important de la Corona , et fut repoussé le 2 août , devant Lonato. Ces malheurs furent bientôt réparés par de nouveaux succès. Le 4 septembre , il contribua au gain de la bataille de Roveredo , et entra le lendemain dans Trente. Victorieux à Bassano , à Vérone , au fort de la Chiusa , à Tarvi , à Clagenfurth , etc. , ses succès lui donnèrent de nouveaux titres à la confiance du général en chef qui le chargea d'une mission pour le Directoire. Masséna se rendit à Paris , où il fut reçu avec l'enthousiasme le plus vif. Le 18 mai 1797 , on lui donna une fête dans la salle de l'Odéon. Séduit par cet accueil , il se prononça pour le Directoire , alors en lutte contre la majorité des conseils. Après le 18 fructidor , il fut un des candidats portés sur la liste pour remplacer Carnot au Directoire. Au mois de février 1798 , il fut chargé de l'invasion des états de l'Eglise ; mais le mécontentement qui éclata dans son armée le força d'en remettre le commandement à l'un de ses lieutenants. Il publia un *mémoire justificatif* , et reçut au mois de décembre 1799 le commandement de l'armée d'Helvétie. Il pénétra jusque dans les Grisons , prit Coire , disputa pied à pied toutes les positions à l'archiduc Charles , et mit l'armée russe

en pleine déroute , devant Zurich. Suwarow n'arriva que pour effectuer sa retraite. (*Voy. Suwarow.*) Après tant de victoires , la république lui conféra , en 1800 , le commandement de l'armée d'Italie. Il fut malheureux , mais il ne se laissa point abattre par les revers. Avec une poignée de soldats , manquant de vivres et de munitions , il fit tout ce qu'il pouvait devant les forces de Mélas. Retiré dans Gênes , on le vit , avec un corps de troupes affaiblies , repousser l'ennemi , et contenir un peuple prêt à se révolter. Cette belle défense favorisa l'irruption de Bonaparte par le mont Saint-Bernard , et par suite sa victoire de Marengo. Après cette journée , Masséna conserva le commandement en chef de l'armée ; mais ses déprédations le firent bientôt remplacer par Brune. Quoiqu'il se fût montré hostile au 1^{er} consul , il n'en fut pas moins , en 1804 , créé maréchal d'empire et grand officier de la légion d'honneur. L'année suivante , il prit le commandement de l'armée d'Italie , s'empara de Vérone au mois de septembre , poursuivit le prince Charles , et se joignit à la grande armée. Après le traité de Presbourg , il reprit le commandement de l'armée d'Italie , et conduisit à Naples Joseph Bonaparte , qui allait prendre possession de ce royaume. Napoléon , qui appréciait ses talents militaires , lui confia , en 1807 , le commandement du 5^e corps de la grande armée. Cette campagne accrut encore la gloire et la fortune de Masséna , qui cueillit , en 1809 , de nouveaux lauriers. Il avait , par sa fermeté , sauvé l'armée à Essling et contribué au succès de la bataille de Wagram. Le titre de prince , et des richesses immenses , furent la récompense de ces services. En 1810 , il fut investi du commandement de l'armée destinée à la conquête du Portugal , tentée déjà deux fois par Junot et le maréchal Soult. Malgré quelques succès , obligé de céder aux forces supérieures de Wellington , il fit briller de nouveau ses talents dans une retraite que les militaires comparent à celle de Moreau (*voy. ce nom*). Il n'encourut pas moins la disgrâce de Napoléon qui l'éloigna de Paris en lui conférant le commandement de la 8^e division. Louis XVIII ayant été rappelé sur le trône , il s'empressa de lui adresser ses félicitations et reçut de grandes lettres de naturalisation. Lors du débarquement de Napoléon en 1815 , Masséna , immobile au milieu de l'agitation générale , lui laissa le temps d'arriver à Grenoble. Le 10 avril suivant , il salua par une proclamation le *grand Napoléon* , et dans un rapport qu'il lui adressa le 14 , il avança qu'il avait tout fait pour le servir. Pendant les cent-jours , Masséna , nommé pair , resta étranger à tout service militaire. Après Waterloo , il se rallia à Fouché qui était à la fois contraire à Bonaparte et aux Bourbons. Le gouvernement provisoire le mit à la tête de la garde nationale. Au second retour du roi il ne fut ni inquiété ni recherché. Membre du conseil de guerre chargé de juger Ney , il se récusait comme les autres maréchaux. Le 16 février 1816 , dénoncé pour ses rapines à la chambre des députés par les habitants des Bouches-du-Rhône , il publia un *Mémoire justificatif* , écrit avec modération. Masséna mourut à Paris le 4 avril 1817 , dans un état d'épuisement et

de décomposition qui fut, dit-on, le fruit d'un penchant tardif pour la volupté. Le général Thiébauld prononça son *Eloge*. Ses restes ont été déposés au cimetière de l'Est, où un obélisque en marbre blanc porte sur les différentes faces le nom de *Masséna*.

MASSEVILLE (Louis le VASSEUR de), ecclésiastique, né en 1647, à Juganville, au diocèse de Coutances, mourut à Valogne en 1733, à 86 ans, et selon d'autres en 1725, après avoir publié l'*Histoire sommaire de Normandie*, en 1698 ou 1733, 6 vol. in-12; ouvrage faiblement écrit, mais rare et utile, faute d'un meilleur. (*Voy. TOUSTAIN*). Il faut, pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*Etat géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12. Masseville avait fait encore le *Nobiliaire de Normandie*; mais, sur les instances d'un directeur, qui sans doute y vit des choses répréhensibles, il jeta son manuscrit au feu dans sa dernière maladie.

MASSIEU (Guillaume), membre de l'académie des belles-lettres et de l'académie française, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ses études à Paris, il entra chez les jésuites. Il en sortit dans la suite, et se chargea de l'éducation du fils de M. Sacy de l'académie française. L'abbé Massieu contracta une amitié étroite avec Turreil et avec plusieurs autres savants. Il fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au collège royal, place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1722. L'abbé Massieu était un homme vrai, simple, modeste, orné seulement de sa vertu et des richesses de son savoir. Profond dans la connaissance des langues anciennes, il en profita pour connaître les génies des plus beaux siècles d'Athènes et de Rome. On a de lui : plusieurs savantes *Dissertations*, dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions; une belle *Préface* à la tête des Œuvres de Turreil, dont il donna une nouvelle édition en 1721. Il avait entrepris une *Traduction* de Pindare avec des notes; mais il n'en a donné que six odes. Le feu et l'enthousiasme de l'original ne se retrouvent point dans cette version. On estime davantage les notes que M. de Vauvilliers a jugées propres à orner son *Essai de traduction* du même poète. *Histoire de la poésie française*, in-12, etc. Les recherches curieuses dont elle est remplie et l'élégante simplicité du style rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. Un *Poème latin sur le café*, que l'abbé d'Olivet a publié dans son recueil de quelques poètes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé Massieu ne dépare point cette collection. Une édition très-correcte du *nouveau Testament* en grec, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Boze a publié l'*Eloge de Massieu* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

* MASSIEU (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Vernon en Picardie, était en 1789 curé de Sergy. Député du clergé du bailliage de Senlis aux états-généraux, il se réunit un des premiers de son ordre au tiers-état, prêta serment à la constitution, et fut élu évêque de l'Oise. Envoyé par son département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Chargé d'une mission dans les Ardennes, il écrivit, le 11 novembre 1793, à la Convention, qu'il renonçait à ses fonctions et

qu'il allait se marier; en effet il épousa, peu après, la fille du maire de Givet. On lit dans les *Annales de la religion*, rédigées par les constitutionnels, que le 17 novembre il se joignit aux clubistes de Mézières et de Charleville pour promener un manequin représentant le pape vêtu d'habits pontificaux et porté sur un âne; que de là il se rendit avec sa bande dans les églises, où l'on mit tout au pillage, et où l'on commit toutes sortes de profanations. En 1794, il prononça, dans l'église de Sedan, un discours contre le fanatisme (mot par lequel on désignait alors la religion). Après le 9 thermidor, sa conduite, dans les divers départements où il avait été en mission, donna lieu à des plaintes telles, qu'il fut arrêté, mais amnistié peu de temps après. Il obtint en 1797 une chaire à l'école centrale de Versailles, et ensuite celle d'archiviste au bureau de la guerre. Atteint, en 1815, par la loi contre les régicides, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles le 6 juin 1818. On a de lui une *Traduction de Lucien*, Paris, 1781, 6 vol. in-12, bien inférieure à celle de Belin de Ballu, pour l'exactitude et l'érudition.

MASSILLON (Jean-Baptiste), fils d'un notaire d'Hières en Provence, naquit le 24 juin 1663, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Ses supérieurs lui ayant soupçonné quelques intrigues pendant son cours de régence, l'envoyèrent dans une de leurs maisons au diocèse de Meaux. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne en Dauphiné, pendant qu'il professait la théologie. L'*Oraison funèbre* de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le père de la Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensait des prédicateurs qui brillaient sur ce grand théâtre : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit et du talent; mais, si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux*. Il tint parole : il prêcha, et il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposait point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son génie le portait à un autre genre d'éloquence. Bourdaloue, comme un conquérant redoutable, entraîne, subjugué, force de se rendre aux armes de la raison : Massillon, comme un négociateur habile, procède avec moins de rapidité, mais avec plus de douceur. L'un s'adresse à l'esprit et le domine; l'autre s'attache à l'âme, la captive et l'attendrit. Le premier a la dignité, la force et le feu continu de Démosthènes; le second, l'adresse et l'art de Cicéron. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon Père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. » Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » En 1704, le P. Massillon parut pour la seconde fois à la cour, et y parut encore plus éloquent que la première. Les éloges flatteurs qu'il y recueillit n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venait de prêcher admirablement, sui-

vant sa coutume : *Eh ! laissez, mon Père*, lui répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquentement que vous*. Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société ; il oubliait à la campagne qu'il était prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez de Crozat, celui-ci dit un jour : *Mon Père, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure*. Il se peut qu'il ait quelquefois accordé un peu trop à la complaisance ou à de pressantes sollicitations, comme il lui arriva dans la suite à l'égard du licencié Dubois, auquel il eut la faiblesse de donner une attestation pour être prêtre, et, ce qui est plus grave encore, de le consacrer évêque. Son esprit de conciliation le fit choisir dans les affaires de la Constitution, pour raccommoquer le cardinal de Noailles avec le saint Siège : il ne négligea rien pour lui persuader l'indispensable nécessité d'acquiescer aux décrets du souverain pontife, acceptés de l'Eglise universelle ; mais le temps où le cardinal devait être persuadé n'était pas encore venu. Le régent le nomma en 1717 à l'évêché de Clermont. Destiné l'année suivante à prêcher devant Louis XV, qui n'avait que 9 ans, il composa ses discours si connus sous le nom de *Petit Carême*, qu'on regarde communément comme son meilleur ouvrage, quoique un homme de l'art en ait jugé très-différemment. On souhaiterait que les ornements y fussent moins prodigués, les répétitions et les paraphrases plus rares. Mais les circonstances peuvent servir à excuser ces défauts. L'abbaye de Savigny ayant vagné, le cardinal Dubois la lui fit accorder. L'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis, il ne sortit plus de son diocèse, où sa douceur, sa politesse et ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs. En deux ans, il fit porter secrètement 20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Il se faisait un plaisir d'assembler des oratoriens et des jésuites à sa maison de campagne, et de les faire jouer ensemble. Son diocèse le perdit en 1742 ; il était âgé de 79 ans. Le caractère de son éloquence était un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel ; un style pur, correct, élégant, qui pénètre l'âme, sans la contraindre ni l'agiter. « Massillon, » dit l'abbé Maury, a rarement des traits sublimes ; » mais s'il est au-dessous de sa propre renommée » comme orateur, il est sans doute au premier rang » comme écrivain, et nul n'a porté le mérite du » style à un plus haut degré de perfection : il s'est » occupé de cette partie de l'éloquence jusqu'à la » fin de ses jours. On trouva dans son portefeuille, » après sa mort, douze éditions de ses Sermons » qu'il retouchait sans cesse depuis sa promotion » à l'épiscopat, et qui par conséquent n'ont jamais » été prononcés en chaire tels que nous les lisons » aujourd'hui. Massillon avait conservé dans sa vieillesse toute la pureté de son goût ; mais il avait » perdu toute la vivacité de son imagination, et il » travaillait beaucoup plus alors le style que le fond » de ses discours ; aussi ne voulut-il jamais revenir » à son *Petit Carême*, qu'il avait écrit d'abord avec » plus de soin ; et je ne crois point attaquer la gloire » de l'immortel Massillon, je pense au contraire lui

» rendre ici un nouvel hommage, en osant avancer » que ce *Petit Carême*, cité longtemps comme un » chef-d'œuvre, me paraît l'une de ses plus faibles » productions oratoires. Tous les plans de Massillon » se ressemblent ; et outre cette monotonie dont on » est frappé quand on lit ses sermons de suite, il » s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, » et n'entre peut-être pas assez avant dans le fond » de ses sujets... Souvent cet excellent auteur, » trompé par sa fécondité, ne nourrit point assez » d'idées son style enchanteur, et il perdrait beaucoup, sans doute, s'il était jugé sur cette maxime » de Fénelon : *Un bon discours est celui où on ne » peut rien retrancher sans couper dans le vif*. Quelquefois ses raisonnements sont dénués de la justesse, de la force, peut-être de la gravité qu'il » était si digne de leur donner. » (Voy. BOURDALOUE.) Le neveu de Massillon nous a donné une bonne édition des *Œuvres* de son oncle, Paris, 1745 et 1746, 14 vol. gr. in-12, et 12 tom. petit format. Parmi les éditions qui ont été données depuis, nous mentionnerons celle de Méquignon, 1818, 14 vol. in-8, et celle de Besançon, Chalandre fils, 1847, 3 vol. gr. in-8. On y trouve un *Avent* et un *Carême* complets ; plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours*, des *Panegyriques* qui n'avaient jamais vu le jour. « Les *Oraisons funèbres*, » dit l'auteur des *Trois Siècles de la littérature*, » sont la partie la plus faible. On peut dire que » Massillon, avec tout l'appareil de l'éloquence, y » est moins éloquent que partout ailleurs. Quelques-uns des sujets qu'il a traités étaient propres » à lui fournir de grands traits. Il paraît avoir méconnu et le ton qui leur convenait, et les grandes » ressources par lesquelles il pouvait les faire valoir. L'oraison funèbre du prince de Conti sent le » rhéteur ; elle offrirait cependant au grand peintre » mille tableaux intéressants. » Dix Discours connus sous le nom de *Petit Carême*, très-souvent réimprimés. Les *Conférences ecclésiastiques* qu'il fit dans le séminaire de Saint-Magloire, en arrivant à Paris ; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat ; et les *Discours* qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans ; des *Paraphrases* touchantes sur plusieurs Psaumes. L'auteur de tant de morceaux d'éloquence aurait souhaité qu'on eût introduit l'usage de lire les sermons, au lieu de les prêcher de mémoire : il lui était arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester court en chaire, précisément le même jour. Ils prêchaient tous les trois à différentes heures un vendredi saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manque au premier ; la crainte saisit les deux autres, et leur fit éprouver le même sort. Quand on demandait à notre orateur quel était son meilleur sermon : *Celui que je sais le mieux*, répondait-il. On attribue la même réponse au P. Bourdaloue. Le célèbre P. la Rue pensait, comme Massillon, que la coutume d'apprendre par cœur avait bien des inconvénients ; mais il faut convenir que l'usage contraire en aurait de plus grands encore ; qu'il anéantirait l'action de l'orateur, généraît la déclamation, et affaiblirait infiniment l'attention de l'auditoire. On

pourrait peut-être concilier les difficultés, en autorisant l'usage de jeter de temps à autre un coup d'œil sur le papier. L'abbé de la Porte a recueilli in-12 les idées les plus brillantes et les traits les plus saillants répandus dans les ouvrages de l'évêque de Clermont. Ce recueil a paru à Paris, 1748, in-12, et forme le 13^e vol. de l'édition grand in-12, et le 13^e du petit in-12; il est intitulé : *Pensées sur différents sujets de morale et de piété, tirées, etc.* Il a paru en 1729, sous le nom de Massillon, des *Maximes sur le ministère de la chaire* : cet ouvrage est du P. Gaichy (voy. ce nom.) Tabaraud a donné une édition des *Œuvres choisies* de Massillon, Paris, 1824, 6 vol. in-8, avec une *Notice*. D'Alembert a fait l'*Éloge de Massillon*, qui se trouve dans le premier volume de l'*Histoire de l'acad.* 1779; la ville d'Hières a décerné, en 1817, une statue à cet illustre prédicateur.

MASSINGER (Philippe), poète dramatique anglais, né à Salisbury en 1584, fut élevé à Oxford, et avant d'avoir pris ses grades quitta l'université pour aller à Londres, où il se livra tout entier à la poésie. Ses *Tragédies* et ses *Comédies* eurent un applaudissement universel en Angleterre. Il les composait conjointement avec les plus grands poètes anglais de son temps, tels que Fletcher, Middleton, Rowe, Fielding. On le trouva mort dans son lit le 28 mars 1640. (Voy. dans les *Mémoires de la société de Manchester*, t. 3, p. 123, un *Essai sur les écrits dramatiques* de Massinger, par le docteur John Ferriar).

* MASSINI (Charles-Ignace), prêtre de l'Oratoire, né à Césène le 16 mai 1702, s'appliqua d'abord à la jurisprudence. Ses progrès le firent remarquer du cardinal Spinola, légat à Bologne, qui le prit pour son auditeur. Ce début n'affaiblit pas le dessein qu'il avait conçu de se consacrer à Dieu, et il entra en 1734 dans la congrégation de l'Oratoire, à Rome. Il y apportait un grand amour pour l'étude, et le désir de se perfectionner dans la piété. Frappé de cécité 25 ans avant sa mort, il supporta cette infirmité avec une patience admirable, et mourut le 23 mars 1791, âgé de 89 ans. Il a laissé : *Vita de Mariano de Sozzini de l'Oratorio*, Rome, 1747. Cette vie avait été ébauchée par le cardinal Leandro Colloredo; elle a été réimprimée avec des additions de Massini, et la *Vie de Flaminia Papi*, pieuse dame romaine, par le père Sozzini; *Vita del N. S. Gesù-Cristo*, Rome, 1759, traduite de Le Tourneux; mais le traducteur y fit les changements nécessaires, et l'enrichit d'*Observations morales* (Voy. TOURNEUX). *Raccolta delle Vite de' Santi per ciascheduno giorno dell' anno*, etc., Rome, 1763, 13 vol. in-12; *Seconda Raccolta che contiene l'Appendice*, etc., Rome, 1767, 15 vol. in-12. Ces deux recueils, souvent réimprimés, complètent l'hagiographie du nouveau Testament, et offrent ce que l'histoire ecclésiastique contient de plus authentique et de plus édifiant, mis dans un ordre parfait et exposé dans un style simple, mais qui ne manque ni de clarté, ni de l'élégance que comporte le sujet. Massini y joignit depuis les *Vies des saints de l'ancien Testament*, Rome, 1786, 6 vol. in-8, et a publié d'autres ouvrages, et notamment une *Traduction de l'Imitation*.

MASSON (Antoine), graveur du xvi^e siècle, né en 1636, à Louri, près d'Orléans, excella dans les portraits. Ceux du vicomte de Turenne, du duc d'Harcourt, du lieutenant criminel de Lyon, etc., sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Son burin est ferme et gracieux. On prétend qu'il s'était fait une manière de graver toute particulière, et qu'au lieu de faire agir sa main sur la planche (comme c'est l'ordinaire), pour conduire le burin selon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenait au contraire sa main droite fixe, et avec la main gauche il faisait agir la planche suivant le sens que la taille exigeait. Plusieurs de nos graveurs modernes suivent cette manière. Cet habile artiste, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans. On cite de lui la fameuse estampe des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Titien, connue sous le nom de la *Nappe de Masson*, à cause de la parfaite imitation du linge, et l'*Assomption de la Vierge*, d'après Rubens. On trouvera sur ses autres ouvrages des détails dans le *Manuel des amateurs*.

MASSON (Innocent le), chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général de cet ordre en 1673, fit rebâtir la grande Chartreuse qui avait été presque entièrement réduite en cendres. Il s'acquitt un nom par sa vertu et par ses livres de piété. Son meilleur ouvrage est sa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux*, avec des notes savantes, Paris, 1703, in-fol., très-rare. Il y a cinq parties. La cinquième, contenant les privilèges de l'ordre, manque quelquefois. Il avait donné en 1683 l'*Explication de quelques endroits des statuts de l'ordre des chartreux*, petit in-4, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finissent à la page 123 ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que l'abbé de Rancé avait dit des chartreux dans ses *Devoirs de la vie monastique*. Cet auteur mourut en 1703, à 75 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi zélé des disciples de Jansénius, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits, et l'ont traité de mauvais théologien, de faux mystique, etc. Si, en se déclarant pour une secte, on peut être exalté jusqu'aux nues par ses partisans, il faut s'attendre aussi d'être ravalé jusqu'au néant lorsqu'on se déclare contre. Voy. COMMIRE, VINCENT DE PAUL.

MASSON (Antoine), religieux minime, mort à Vincennes, en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre par sa piété, par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont : *Questions curieuses, historiques et morales sur la Genèse*, in-12; *l'Histoire de Noé et du déluge universel*, 1687, in-12; *l'Histoire du patriarche Abraham*, 1688, in-12; un *Traité des marques de la prédestination*, et quelques autres livres de piété, nourris des passages de l'Écriture sainte et des Pères. — Il ne faut pas le confondre avec Claude Masson, prêtre de l'Oratoire, dont on a des *Sermons* pour un Avent, un *Carême*, des *Mystères*, *Panegyriques*, etc., Lyon, 1693.

MASSON (Jean), ministre réformé, né en France vers 1680, mort vers 1750, s'était retiré en Angleterre pour y professer les nouvelles opinions. On cite de lui : *Jani templum reseratum, seu Tractatus chronologico-historicus*, etc., Amsterdam, 1700,

in-8; *Lettres critiques sur la difficulté qui se trouve entre Moïse et saint Etienne, relativement au nombre des descendants de Jacob qui passèrent de Chanaan en Egypte*, Utrecht, 1703, in-8; *Vita Horatii*, Leyde, 1707 ou 1708, in-8; *Vita Ovidii*, Amsterdam, 1708, petit in-8; *Vita Plinii secundi*, ibid., 1709, petit in-8; *Vita Æli. Aristidis*, à la tête de l'édition des *Discours* de ce rhéteur, publiée par Jebb, Oxford, 1722; des *Notes sur les inscriptions recueillies par Gruter*, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1707, 4 vol. in-fol.; sur les *médailles des rois de la Comagène*, dans le *Tesoro britannico*, par Haym; *Annus solaris antiquus*, in-fol., dont le *prospectus* seul, à ce qu'il paraît, a été publié. On lui a attribué par erreur la *Vie de Bayle*, publiée sous le nom de La Monnoye, et qu'il faut restituer à Du Revest, écrivain réfugié.

* MASSON (Samuel), frère du précédent, ministre à Dordrecht, en 1735, est le principal auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres*, 1712-18, 15 vol. in-12. Jean et Philippe Masson, ses cousins, y ont fourni plusieurs articles. Prosper Marchand dit qu'on les nommait les *Maçons* et les *Manœuvres* de la république des lettres.

MASSON (Papire). Voy. PAPIRE MASSON.

MASSON. Voy. MAÇON.

MASSON. Voy. LATOMUS (Jacques).

MASSON DES GRANGES (Daniel le), prêtre, né en 1700, mort en 1760, avait autant d'esprit que de piété. Les particularités de sa vie sont ignorées; mais on connaît beaucoup son excellent ouvrage intitulé : *Le philosophe moderne, ou l'Incrédule condamné au tribunal de sa raison*, 1759, in-12; réimprimé en 1765, avec des additions considérables. Les vérités que l'auteur traite sont rebattues; mais il les présente dans un nouveau jour; et en dépouillant les preuves de la religion de ce qu'elles ont de trop abstrait, il les met à la portée de tout le monde.

MASSON (François), botaniste anglais, né en 1741, dans la ville d'Aberdeen en Ecosse, de parents peu riches, fut d'abord simple jardinier; mais entraîné par son goût pour la botanique, il visita successivement le cap de Bonne-Espérance, les Canaries, les Açores, Madère, les Antilles, pour y recueillir des graines et des plantes. Ses découvertes contribuèrent beaucoup à enrichir le jardin de Kew. Il mourut à Montréal vers la fin de décembre 1805. On lui doit : *Stapelia novæ, or a collection of several new species of that genus discovered, in the interior parts of Africa*, Londres, 1796, petit in-fol., orné de 41 planches d'une fort belle exécution, d'après des dessins faits sur les lieux; mais l'ouvrage, sous le rapport de la science, est inférieur à celui de Jacquin, qui parut dix ans plus tard.

* MASSON (Charles-François-Philibert), littérateur, né en 1762 à Blamont, dans le comté de Montbéliard, passa fort jeune au service de Russie, où il devint major des grenadiers du grand-duc Alexandre, qui se l'attacha comme secrétaire. Renvoyé par Paul I^{er}, à cause de ses principes favorables à la révolution française, il se réfugia en Pologne, et y rédigea ses *Mémoires secrets sur la Russie*, (Amsterdam (Paris), 1800-1803, 4 vol. in-8),

ouvrage qui renferme beaucoup de déclamations, de jugements hasardés, et de principes que l'auteur désavoua dans des lettres qui forment le tome 4 ou le supplément et le correctif de l'ouvrage. Rentré en France quelque temps avant le 18 brumaire, il remporta le prix de poésie à l'Institut par une *Ode sur la fondation de la République*. Il publia la même année les *Helvétiens*, poème en dix chants, qui fut assez bien accueilli; mais l'ayant adressé au premier consul avec ce distique :

Au héros Banaparte, au poète Lebrun,
La gloire et le génie ont un culte commun.

Le héros mécontent de se trouver placé sur la même ligne qu'un faiseur de vers, cessa de prendre intérêt à Masson. Les amis qui lui restaient dans sa disgrâce eurent beaucoup de peine à obtenir pour lui la modeste place de secrétaire-général de Rhin-et-Moselle. Masson mourut à Colblentz le 3 juin 1807. On a de lui quelques autres ouvrages qui sont à peu près oubliés. Il était membre de l'Institut, de l'Académie celtique, etc.

* MASSON de MORVILLIERS (Nicolas), né vers 1740, dans un village de Lorraine, dont il ajouta le nom au sien, termina ses études à Paris et se fit recevoir avocat au parlement; cependant il ne suivit pas le barreau, et s'adonna exclusivement à la littérature. Il mourut à Paris le 29 septembre 1789. Il a laissé : *Abrégé élémentaire de la géographie universelle de France*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; de l'*Italie*, 1774, in-12; de l'*Espagne et du Portugal*, 1776, in-12. Ces trois ouvrages eurent de la vogue; Masson devint un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, et fut, avec Robert, chargé de la rédaction du *Dictionnaire de géographie moderne*. Il y refondit ce qu'il avait déjà publié sur l'Espagne; mais Cavanilles lui reprocha d'avoir trop déprécié la littérature de ce pays. Dans ses *Œuvres mêlées* en vers et en prose, 1789, in-8, on distingue des épigrammes piquantes et des épîtres pleines de verve.

MASSOULIÉ (Antonin), né à Toulouse en 1632, se fit dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouse, enfin assistant du général de son ordre en 1686. Ce modeste religieux refusa un évêché qui lui fut offert par le grand duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1706, à 74 ans, honoré des regrets et de l'estime des savants de son ordre. Son principal ouvrage est un livre en 2 vol. in-fol. intitulé : *Divus Thomas sui interpres de motione divina et libertate creata*, etc. Il tâche d'y prouver que les sentiments de l'école des dominicains sur la prémotion physique, la grâce et la prédestination sont véritablement les sentiments de saint Thomas, et non point des inventions de Bannez, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'ouvrage fut attaqué par les théologiens de Douai l'an 1722, et l'affaire fut portée à Rome, qui rendit, le 18 juillet 1729, un décret favorable à Massoulié. (Voy. BENNETT XIII). Il réfuta aussi les quiétistes dans deux écrits, publiés in-12, 1699 et 1704.

MASSUET (dom René), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, au diocèse d'Evreux, en 1666, professa la philoso-

phie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre. Il étudia le grec à Rouen; et en 1703, il se fixa à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il a publié : une *Édition* de saint Irénée, imprimée chez Coignard, à Paris, in-fol, 1710; plus ample et plus correcte que les précédentes, et enrichie de préfaces, de dissertations et de notes. Ces dissertations donnent un nouveau jour à des matières qui peut-être n'avaient jamais été bien éclaircies. Le cinquième volume des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*; une *Lettre d'un ecclésiastique* au R. P. E. L. J. (révérend P. Etienne Langlois, jésuite), dans laquelle il répond à une brochure contre l'édition de saint Augustin, donnée par ses confrères (voy. AUGUSTIN); une seconde *Édition* du Saint-Bernard de dom Mabillon. Dom Massuet mourut en 1716, à 50 ans. Son érudition, son application au travail, et les qualités de son cœur, lui méritèrent les regrets de sa congrégation; il mériterait un éloge complet, sans ses liaisons avec un parti occupé à semer dans l'Eglise la division et le trouble en combattant ses plus solennelles décisions, comme on le voit par ses *Lettres* publiées par Schelhorn, dans le tome 13 des *Amœnitates litterariæ*.

MASSYS. Voy. MESSIS.

MASTELLETTA (Jean-André DONDUCCI, dit), peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école de Carrache, et étudia quelque temps les ouvrages du Parmesan; mais on ne peut dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une manière singulière, sans vouloir consulter la nature. Il employait le noir plus qu'aucune autre couleur, et cette affectation déparait ses ouvrages. Il se retira dans un couvent où il mourut en 1637. Le nom de Mastelletta lui avait été donné de l'état de son père qui faisait des cuvettes (*Mastelli*). Ses mœurs étaient pures et son esprit modeste.

MASUCCIO de Salerne, *Masutius Salernitanus*, issu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de Boccace, imprimées en italien à Naples, 1476, in-fol.; puis à Venise, 1484, in-fol. Elles sont intitulées : *Il Novellino*, etc. Cet auteur mourut vers la fin du x^e siècle. Il est fort au-dessous de son modèle, et eût beaucoup mieux fait d'en choisir un autre dans un genre plus sage et plus utile.

MASURES. Voy. MAZURES.

MATAMOROS (Alphonse GARCÍAS Y), chanoine de Séville, sa patrie au xvi^e siècle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala. On a de lui un *Traité des académies et des hommes doctes d'Espagne*, à Alcala, 1553, in-8. C'est une apologie des Espagnols, contre ceux qui paraissent douter du savoir de cette nation. Matamoros était un homme de goût : son style est élégant, mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI (Antoine), médecin et mathématicien, né à Pistoie le 27 juillet 1730, s'appliqua à la médecine, prit le bonnet de docteur à Pise en 1754, fut fait successivement professeur en philosophie et en médecine dans la même université, et mourut dans de grands sentiments de piété le 21 juin 1779, à Pistoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De aneurismatibus præcordiorum morbis animadversiones*, Flo-

rence, 1759; Francfort, 1766; *Heliodori Iarissæi Capita opticonum e græco latine conversa*, Pistoie, 1758; *Relation historique et philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762; *De nosocomiorum regimine*, Venise, 1768; *De remediis tractatus*, Pise, 1769. Matani a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux d'Italie, et a laissé des manuscrits, entre autres une *Histoire littéraire*, fort avancée, des écrivains de son pays. Ces manuscrits sont entre les mains de Joseph Matani, son frère, professeur en théologie au séminaire de Pise, qui avait le plaisir, lorsque son frère vivait, de se délasser avec lui des occupations pénibles, par des entretiens fréquents sur la religion et la critique sacrée et profane. C'est à la persuasion du médecin que celui-ci s'est livré à l'étude des langues savantes. En 1780, Ventura di Samuel Fua préparait à Pise une édition complète des *Oeuvres* de ce médecin. Matani était membre correspondant de plusieurs académies savantes de l'Europe.

MATERNE (saint) succéda à saint Valère dans le gouvernement de l'Eglise de Trèves, vers la fin du III^e siècle. Il quitta ce siège pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il assista à deux conciles tenus contre les donatistes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut transporté à Trèves dans l'église de Saint-Mathias, où il fut enterré auprès de saint Eucher et de saint Valère, ses prédécesseurs. Pappo, archevêque de Trèves, le transféra de là dans l'église métropolitaine en 1037. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre.

MATERNUS de CILANO (Georges-Chrétien), né à Presbourg, s'appliqua avec succès aux belles-lettres, à la physique, à la médecine, à l'étude de l'antiquité, et enseigna ces sciences à Altenau, dans la Basse-Saxe, où il mourut le 9 juillet 1773. Les monuments de sa science sont : *De terræ concussionibus*; *De causis lucis borealis*; *De motu humorum progressivo veteribus non ignoto*, 1754, in-4; *De saturnaliū origine et celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4; *Prolusio de modo furtum querendi apud Athenienses et Romanos*, 1769, in-4; une *Description de l'état sacré civil et militaire de la république romaine*, en allemand, 3 vol. in-8; plusieurs *Dissertations* insérées dans les journaux des curieux de la nature.

MATERNUS. Voy. FIRMICUS MATERNUS.

MATHA. Voy. JEAN de Matha.

MATHAN, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de ce faux dieux, par les ordres du grand prêtre Joïada, vers l'an 880 avant J.-C.

MATHAN, fils d'Eléazar, fut père de saint Jacob et aïeul de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.

MATHANASIUS. Voy. SAINT-HYACINTHE.

MATHANIAS. Voy. SÉDÉCIAS.

MATHAT, fils de Lévi, et père d'Héli, que l'on croit être le même que Joachim, père de la Vierge Marie. Voy. JOACHIM.

MATHATHA, fils de Nathan, et père de Menna, un des ancêtres de J.-C. selon la chair.

MATHATIAS, fils de Jean, de la famille des Machabées, prêtre du Seigneur, descendant d'Aaron

par Eléazar, se rendit fort célèbre pendant la persécution d'Antiochus Epiphane. Les abominations qui se commettaient à Jérusalem après la prise de cette ville l'obligèrent de se retirer avec ses fils dans celle de Modin, où il était né. Ses fils étaient Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas. Il ne fut pas longtemps à Modin sans y voir arriver les commissaires envoyés par Antiochus, pour contraindre les habitants de cette ville à renoncer à la loi de Dieu, et à sacrifier aux idoles. Plusieurs cédèrent à la violence; mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéirait jamais aux ordres injustes d'Antiochus. Comme il cessait de parler, il aperçut un Israélite qui s'avancait pour sacrifier aux idoles. Animé à l'instant d'un enthousiasme divin, il se jette sur cet homme et sur l'officier qui voulait le forcer à cette impiété, et les tue tous les deux sur l'autel même où ils allaient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils et un grand nombre d'Israélites. Alors, formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux dieux, et rétablit le culte du Seigneur. Ce grand homme, sentant que sa fin approchait, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs troupes Judas Machabée. Il les bénit ensuite, et mourut après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166^e avant J.-C. C'est par lui que commença la principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. La grande sacrificature y fut toujours jointe, depuis son fils Judas Machabée, qui en fut revêtu le premier. *Voy. JUDAS MACHABÉE.*

MATHATHIAS, fils de Simon, petit-fils du grand Mathathias, fut tué en trahison avec son père et un de ses frères, par Ptolémée son beau-frère, dans le château de Doch, l'an 135 avant J.-C.

MATHENEZ, en latin MATHENESIUS ou MATHENESIUS (Jean-Frédéric de), né à Cologne vers 1570, docteur en théologie, professeur d'histoire et de langue grecque, puis chanoine et curé de Saint-Cunibert, dans sa ville natale, donna ses soins aux pestiférés, et mourut de la contagion le 24 août 1622. C'était un critique savant, qui exerça sa plume sur des matières singulières : son style est trop négligé. On a de lui : *De triplici coronatione germanica, lombardica et romana*, Cologne, 1622, in-4; *De luxu et abusu vestium; Critices christianæ libri II*, Cologne, 1641, in-8. *Voy. Bibliot. colon. du père Hartzheim.*

MATHIAS ou MATTHIAS (saint). Le perfide Judas ayant laissé, par sa mort, la place d'apôtre vacante, Joseph, appelé *Barsabas*, que sa piété avait fait surnommer le *Juste*, et Mathias, furent les deux hommes sur lesquels on jeta les yeux pour l'apostolat. Les fidèles prièrent Dieu de se déclarer sur un des deux. Le sort tomba sur Mathias l'an 33 de J.-C. On ne sait rien de certain sur la vie et la mort de cet apôtre. Ce que l'on dit de sa prédication en Ethiopie et de son martyre n'est point appuyé sur des témoignages contemporains. (*Voy. la fin de l'article saint Jacques le Majeur.*) Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Évangile* et un *livre de Traditions*, reconnus pour apocryphes par toute l'Eglise. On croit avoir à Rome les reli-

ques de cet apôtre, mais la fameuse abbaye de Saint-Mathias, près de Trèves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage; ces prétentions sont douteuses de part et d'autre. Il se pourrait faire, disent les Bollandistes, que les reliques qui sont à Sainte-Majeure ne fussent point de l'apôtre, mais d'un saint de ce nom, évêque de Jérusalem vers l'an 120. *Voy. sur saint Mathias une Dissertation d'Henschenius dans le Recueil des Bollandistes.*

MATHIAS, empereur d'Allemagne, naquit en 1557 de Maximilien II, et de Marie fille de Charles-Quint. Il était frère de Rodolphe II, contre lequel il fut quelque temps révolté. Après avoir entretenu une correspondance secrète avec les provinces belgiques révoltées contre Philippe II, il en fut nommé gouverneur; mais il fut ensuite obligé de céder cette place en 1580 à François d'Anjou. Rentré en Autriche, il se retira à Lintz, où il vécut dans le besoin. A la mort de Bathori, il prétendit à la couronne de Pologne; mais l'Empire et l'Espagne déjouèrent ses projets. Enfin Rodolphe son frère le nomma gouverneur d'Autriche et de Hongrie, et Mathias lui rendit de grands services. De nouvelles discussions s'élevèrent au sujet de la succession à l'empire : Mathias, ayant surmonté tous les obstacles, succéda à son frère Rodolphe en 1612. L'empire était alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, Mathias eut le bonheur de la finir en 1615 par un traité conclu avec le sultan Achmet. Mais en 1618 il en vit commencer une autre qui désola l'Allemagne pendant trente ans, et qui fut excitée par les protestants de Bohême, pour la défense des nouvelles erreurs. Il mourut à Vienne en 1617, à 62 ans. L'enlèvement du cardinal Elesele, son premier ministre, que l'archiduc Ferdinand, depuis son successeur, crut devoir éloigner des affaires, le conduisit au tombeau. La capitulation que Mathias signa en montant sur le trône diffère essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les états, au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux devant un autre tribunal que celui des sept électeurs. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures des fiefs possédés par la maison d'Autriche. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile et nécessaire pour le bien de l'empire, et même malgré les oppositions de l'empereur régnant.

MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie, second fils de Jean Huniade, s'acquitta par sa bravoure le nom de *Grand*. Il était né à Clausenberg, en Transylvanie, en 1443. Ladislas V d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, le renferma dans une prison en Bohême; ce qui n'empêcha pas qu'après la mort de ce prince, il ne fût élu roi de Hongrie, le 24 janvier 1458. Georges Podiebrak, successeur de Ladislas en Bohême, rendit la liberté à Mathias. Plusieurs grands seigneurs hongrois s'opposèrent à son élection, et sollicitèrent Frédéric IV de se faire couronner. Les Turcs profitèrent de ces divisions; Mathias les chassa de la haute Hongrie,

après avoir forcé l'empereur Frédéric de lui rendre la couronne sacrée de saint Etienne, dont il s'était emparé, et qui, selon les lois du royaume, était nécessaire au couronnement des rois. (Voy. SAINT-ETIENNE.) Le règne de ce prince n'offre qu'une suite de guerres avec l'empereur Ferdinand III, avec les rois de Bohême Podiebrack et Uladislav, avec Casimir IV, roi de Pologne, avec les waiwodes de Moldavie, de Transylvanie et de Valachie, et avec les sultans Mohamed II et Bajazet II. Podiebrack, fauteur des *hussites*, ayant été excommunié par Paul II, les catholiques de Bohême, qu'il persécutait, présentèrent la couronne du royaume à Mathias, mais elle lui fut disputée par Uladislav VI, fils de Casimir, roi de Pologne, qui succéda à Podiebrack. La guerre se ralluma entre l'empereur et Mathias. La fortune fut si favorable à celui-ci, qu'ayant assujéti une partie de l'Autriche, il prit Vienne et Neustadt, qui en sont les principaux boulevards. L'empereur vaincu désarma le vainqueur, en lui laissant la Basse-Autriche en 1487. L'année d'après, Mathias avait convoqué une assemblée à Bude, dans laquelle il donna des lois contre les duels, contre les chicanes dans les procès, et contre quelques autres abus. Il se préparait à faire de nouveau la guerre aux Turcs, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, l'an 1490. Ce héros, heureux dans la paix et dans la guerre, n'ignorait rien de ce qu'un prince doit savoir. Mathias parlait plusieurs langues de l'Europe; il était d'un caractère fort enjoué, et se plaisait à dire des bons mots; Galeotti Martio de Narni, son secrétaire, en publia un *Recueil*. Les lettres et les beaux-arts eurent en lui un protecteur. Il appela à sa cour les savants de l'Europe et les meilleurs peintres de l'Italie. Il avait à Bude une très-belle bibliothèque, riche en livres et en manuscrits.

MATHIAS A CORONA, carme de Liège, mort l'an 1676, âgé de 78 ans, est auteur d'une vaste *Théologie* en plusieurs volumes in-folio, Liège, 1663, aujourd'hui ignorée.

MATHIAS DE SUÈDE, que quelques-uns nomment mal à propos *Matthieu*, fut chanoine de Linköping, confesseur de sainte Brigitte, et mourut à Stockholm avant cette sainte; car, selon les auteurs de sa vie, elle eut connaissance de sa mort par révélation, lorsqu'elle était à Rome. Mathias a traduit la *Bible* en gothique ou suédois, et y a joint de courtes notes pour l'usage de sainte Brigitte: le père Possevin croit que cet ouvrage a été ancanti pendant les révolutions de la Suède.

* MATHIAS (Thomas-James), poète et critique anglais, naquit à Cambridge en 1776. Il termina dans cette ville son éducation qu'il avait commencée à Eton, et se fit connaître dans la littérature par la chaleur avec laquelle il soutint l'authenticité des poèmes de Rowley (voy. Chatterton, tome II, pag. 579). En 1794, parut sous le voile de l'anonyme la première partie d'un poème intitulé: *Les hostilités littéraires* (the pursuits of literature) qui attira sur l'auteur l'attention générale, principalement à cause des notes qui attestent un savoir profond et étendu, joint à une critique éclairée. Cette œuvre attribuée d'abord à plusieurs écrivains dis-

tingués, fut reconnue pour être de Mathias. Un grand nombre d'autres productions en divers genres suivirent ce premier essai à des intervalles plus ou moins rapprochés. On cite comme les plus remarquables: *Odes rhéniques*, imitées de la langue erse, 1781, in-4; *Épître de l'empereur Kiên-Long au roi Georges III*, 1794, in-8; *Lettres au marquis de Buckingham au sujet du grand nombre de prêtres français émigrés, par un laïque*, 1796, in-8; *Odes anglaises et latines*, 1798, in-8; *Componimenti lirici de più illustri poeti d'Italia*, 1802, 3 vol. in-8; *Commentaires sur l'histoire de la poésie italienne, par Crescimbeni*, 3 vol. in-12; *Chansons toscanes*, 1805, in-4; ces deux derniers ouvrages sont écrits en italien. *Œuvres de Thomas Gray, avec sa vie et des additions*, publiées aux frais de l'université de Cambridge, 1814, 2 vol. in-4. Mathias mourut en Italie au mois de septembre 1838, âgé de soixante-un ans.

MATHIEU. Voy. MATTHIEU.

* MATHIEU (Jean-Baptiste-Joseph), né le 9 février 1764, à Montigny-le-Roi près de Langres, fut élevé par les soins de son oncle M. Raclet, curé de Thivet, une des victimes de la révolution. Ordonné prêtre en 1788, il fut envoyé vicaire à Bérus près de Tonnerre. Pendant la terreur, ayant trouvé un asile aux environs de Chaumont, il remplit autant qu'il le put les fonctions de son ministère. Les infirmités qu'il contracta l'empêchèrent d'accepter une cure à l'époque du concordat; mais il instruisait les enfants dans ses loisirs et recueillait des matériaux pour l'histoire de son pays. Il mourut à Autreville le 9 juillet 1829. Il a publié: *Abrégé chronologique du diocèse de Langres*, 1808, in-8, et la *Biographie de la Haute-Marne*, dans l'*Annuaire* de ce département pour 1811, in-8.

MATHILDE, ou MECHTILDE, ou MAHAUD (sainte), reine d'Allemagne, mère de l'empereur Othon, dit le Grand, et aïeule maternelle de Hugues Capet, était fille de Thiéri, comte de Ringelheim, seigneur saxon. Elle épousa Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, et devint mère de l'empereur Othon, de Henri, duc de Bavière, et de Brunon, évêque de Cologne, honoré dans l'Eglise d'un culte public. Après la mort de son époux en 936, elle fut maltraitée par ses fils Othon et Henri, et obligée de se retirer en Westphalie. Othon la fit revenir, et se servit utilement de ses conseils; Henri se reconcilla aussi avec sa mère. Elle fonda plusieurs monastères et un grand nombre d'hôpitaux, et mourut dans l'abbaye de Quedlinbourg en 968. Sa *Vie*, écrite 40 ans après sa mort, par l'ordre de l'empereur saint Henri, a été publiée par les bollandistes, 14 mars, avec des notes du père Henschenius. *Act. Sanct.* t. 7, p. 361.

MATHILDE ou MAUD (sainte), fille de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, et première femme de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, imita les vertus de sa mère. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ et celui de Saint-Gilles. Elle mourut l'an 1118, et fut enterrée à Westminster, auprès de saint Edouard le Confesseur. C'est par son ordre que Thiéri, moine de Durham, écrivit la *Vie* de sainte Marguerite, dont

il avait été le confesseur. On l'honore le 30 avril.

MATHILDE, comtesse de Toscane, fille de Boniface, marquis de Toscane, soutint avec zèle les intérêts des papes Grégoire VII et Urbain II, contre l'empereur Henri IV, son cousin, et remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solennelle de ses biens au saint Siège, et mourut en 1113, à 76 ans. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec Grégoire VII; mais la vertu de ce pape et celle de Mathilde ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de tous les historiens équitables. Aucun fait, aucun indice, n'a fait tourner ces soupçons en vraisemblances. La vérité de la donation de la comtesse Mathilde n'a jamais été révoquée en doute : c'est un des titres les plus authentiques que les papes aient réclamés; mais ce titre même fut un sujet de querelle. Mathilde possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le *Patrimoine de Saint-Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orviete, avec une partie de la Marche d'Ancone. Le pape Pascal II ayant voulu se mettre en possession de ces états, Henri IV, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avait donnés étaient mouvants de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire et la papauté; cependant à la longue il fallut céder au saint Siège une partie de l'héritage de Mathilde. Voy. MANSI, *Memorie della gran-contessa Matilda, da Fr. M. Fiorentino*, édit. II, *con molti documenti*, Lucques, 1756, in-4.

MATHILDE (Caroline), princesse de Brunswick-Hanovre, reine de Danemarck, sœur du roi d'Angleterre Georges III, naquit en 1731. Elle était le neuvième et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de Georges III. Mathilde devint reine de Danemarck en 1766, par son mariage avec son cousin Christian VII. La reine douairière Julie Marie, d'un caractère ambitieux, la prit en aversion, et encore davantage lorsque Mathilde accoucha d'un fils qui était tout espoir à la vieille reine de gouverner à la mort de Casimir, faible et valétudinaire. Ce prince avait pour favori un médecin appelé Struensee, que Mathilde chercha à mettre dans ses intérêts, lorsqu'elle se vit négligée par le roi son époux. Cette liaison donna lieu à des bruits scandaleux que la reine-mère excitait. Elle fit craindre au roi pour sa vie, accusa Mathilde, Struensee devenu ministre, et Brandt ami de ce dernier. La jeune reine fut arrêtée, emprisonnée, condamnée comme adultère, et son mariage rompu. A l'intercession de Georges III, on lui permit de passer à Hanovre, où elle fut traitée comme une reine, et mourut à Zell, à 24 ans. Elle laissa plusieurs enfants, entre autres Frédéric VI, (voy. ce nom). Voyez pour plus de détails, *Mémoires d'une reine infortunée*, Londres, 1766, in-12; *Mémoires authentiques*, etc., ou *Histoire des comtes Struensee et Brandt*, etc. par l'abbé Roman, Paris, 1807, in-8; les *Cours du Nord*, trad. de l'anglais de John Brown par Cohen, 1819, 3 vol. in-8,

MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph), né à Lyon en 1738, était fils d'un mathématicien distingué, dont on a plusieurs ouvrages, entre autres des *éléments de Dynamique* (1763, 3 vol. in-12), alors à la hauteur de la science, mais depuis longtemps surpassés. Après avoir fait d'excellentes études il vint à Paris pour les perfectionner. Il remporta un prix en 1767 à l'académie des inscriptions par un *Mémoire sur la législation de Lycurgue*. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres. L'académie de la conception de Rouen couronna en 1770 son *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion*, et l'académie de Châlons-sur-Marne, en 1788, un *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans la monarchie*. Ami des arts et généreux, il encourageait par tous les moyens les jeunes gens qui annonçaient des dispositions. Il fut l'un des fondateurs de la société philanthropique de Lyon ainsi que du bureau des mères nourrices. Arrêté après le siège, en 1793, il marcha à l'échafaud avec le calme de la vertu. On a de lui : *Lettres sur les peintures exposées au salon en 1765*, 65 et 67; on y remarque une foule d'observations fines; *Collection des comptes rendus concernant les finances depuis 1758*, 1788, in-8. Mathon, beau-frère du poète Lemierre, était depuis 1780 membre de l'académie de Lyon. Voy. l'*Histoire de cette académie* par M. Dumas, tome I.

MATHOU ou MATHOUD (dom Claude-Hugues), né à Mâcon d'une bonne famille, embrassa la règle de Saint-Benoit dans la congrégation de Saint-Maur, l'an 1659, à l'âge de 17 ans, et s'y distingua par ses connaissances dans la philosophie et la théologie. Gondrin, archevêque de Sens, si connu par ses variations à l'égard du formulaire d'Alexandre VII, voulut l'avoir pour grand-vicaire, et le fit ensuite entrer dans son conseil. Ce religieux mourut à Châlons-sur-Saône, le 29 avril 1705, âgé de 84 ans, dans le monastère de Saint-Pierre, où il s'était retiré dès l'an 1685. Nous avons de lui : l'*Edition* en latin des Œuvres du cardinal Robert Pullus, et de Pierre de Poitiers, Paris, 1635, in-fol. avec dom Hilarion Le Febvre; *De vera Senonum origine christiana*, contre Launoy, Paris, 1687, in-4; *Catalogus archiepiscoporum senonensium*, Paris, 1688, in-4. Cet ouvrage manque d'ordre et de critique.

MATHURIN (saint), prêtre et confesseur en Gâtinois, au IV^e ou au V^e siècle. Les actes de sa vie, donnés par Mombrilius, ne méritent aucune croyance. (Voy. la *Gallia christiana*, et les nouveaux bréviaires de Paris et de Sens.) Il y avait à Paris une ancienne église sous l'invocation de saint Mathurin. Le chapitre de Paris la donna en 1226 aux religieux de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs. C'est de là qu'ils ont été appelés Mathurins.

MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polydore, et ces deux peintres travaillèrent de concert. Ils firent une étude particulière de l'antique, et l'imitèrent. Il est difficile de distinguer leurs tableaux, et de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excellaient à représenter les habits, les armes, les vases, les sa-

crifices, le goût et le caractère des anciens. Mathurin mourut en 1526, aimé et estimé.

MATHUSALEM, fils d'Hénoch, père de Lamech, et aïeul de Noé, de la race de Seth, naquit l'an 3317 avant J.-C., et mourut l'année même du déluge 2348 avant J.-C., âgé de 969 ans : c'est le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel sur la terre. — Il faut éviter de le confondre avec MATHUSALEM, arrière-petit-fils de Caïn, et père d'un autre Lamech.

MATIGNON (Jacques Goyon de), maréchal de France, prince de Mortagne, comte de Thorigny, né à Gacé, en Normandie, l'an 1525, signala son courage à la défense de Metz, d'Hesdin, et à la journée de Saint-Quentin, où il fut fait prisonnier en 1557. Deux ans après, la reine Catherine de Médicis, qui le consultait dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance générale de Normandie. Cette province fut témoin plusieurs fois de sa valeur. Il battit les Anglais, contribua à la prise de Rouen, en 1567, empêcha d'Andelot de joindre, avant le combat de Saint-Denys, l'armée du prince de Condé, et se distingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille et de Moncontour. Il pacifia la basse Normandie où il commandait l'armée du roi, en 1574, et prit le comte de Montgomery dans Domfront. Henri III récompensa ses services en 1579, par le bâton de maréchal de France et par le collier de ses ordres. Les années 1586 et 1587 ne furent pour lui qu'une suite de victoires. Il secourut Brouage, défit les huguenots en plusieurs rencontres, prit leurs meilleures places, et leur eût enlevé la victoire de Coutras, si le duc de Joyeuse, qu'il allait joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Au sacre de Henri IV, en 1594, il fit les fonctions de connétable; et à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suisses. Ce général mourut dans son château de Lesparre, en 1597, à 72 ans, également regretté de son prince et des soldats. La mort le surprit pendant qu'il était à souper. Voy. *Vies des grands capitaines français*, de Brantôme, éd. de 1740, discours 84, t. 9, p. 167; *Histoire de Jacques Matignon* et sa *Vie*, par d'Aubigny, dans le tome 12 des *Vies des hommes illustres de la France*.

MATIGNON (Charles-Augustin de), comte de Gacé, maréchal de France, né en 1647, sixième fils de François de Matignon, comte de Thorigny, servit en Candie, sous le duc de la Feuillade, et fut blessé dangereusement dans une sortie. De retour en France, il fut employé en diverses occasions, se signala à la bataille de Fleurus, au siège de Mons et de Namur, et fut nommé lieutenant-général en 1692. La guerre s'étant rallumée, il suivit en 1703, le duc de Bourgogne en Flandre, obtint le bâton de maréchal en 1708, et fut destiné à passer en Ecosse à la tête des troupes françaises, en faveur du roi Jacques. Cette expédition n'ayant pas réussi, il revint en Flandre, et servit sous le duc de Bourgogne à la bataille d'Oudenarde. Il mourut à Paris, en 1729, à 82 ans.

MATON DE LA VARENNE (P. A. L.), homme de lettres, né à Paris en 1760, mort presque ignoré à Fontainebleau en 1816, fut persécuté pendant la

révolution. On a de lui plusieurs ouvrages. Nous citerons : *Réflexions d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices inférieurs*, 1790, in-8; *Mémoire pour les exécuteurs des jugements criminels*, id.; *Plaidoyer pour Sanson, exécuteur des jugements criminels de Paris, contre Prud'homme et Gorsas*, id.; *Les crimes de Marat et des autres égorgeurs*, 1793, in-8, traduit en allemand; *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août, septembre 1792, et qui ont opéré la chute du trône*, 1806, in-8. Cet ouvrage, qui représentait sous des couleurs beaucoup trop vraies des hommes alors puissants, fut saisi par ordre de la police; Maton est l'éditeur du *Siècle de Louis XV*, par Arnoux-Laffrey, ou plutôt Moufle d'Angerville, 1796, 2 vol. in-8; ainsi que des *Oeuvres posthumes du comte de Thiard de Bissey*, etc.

* MATTEI (Alexandre), cardinal, né à Rome en 1744, d'une illustre famille, étant prélat et chanoine de Saint-Pierre, se plaisait à catéchiser les enfants, à visiter les malades, à prêcher dans les oratoires et les couvents; et toute sa vie fut ainsi consacrée aux exercices de piété et de bienfaisance. Nommé, en 1777, archevêque de Ferrare, et cinq ans après cardinal, il se signala par son zèle pour le maintien de la discipline, mais surtout par son inépuisable charité. Lors de l'expulsion des prêtres français de leur patrie, il en entretenait plus de trois cents à ses frais. Il concourut, en 1797, au traité de Tolentino, qui retarda l'invasion des états romains; l'année suivante il partagea les malheurs du sacré collège dépouillé et dispersé. Elevé en 1800 sur le siège de Palestrine, il tint en 1804, dans son nouveau diocèse, un synode dont les *Actes* ont été imprimés in-4. Transféré, en 1809, sur le siège de Porto, auquel est attaché le titre de sous-doyen du sacré collège, il fut contraint la même année de venir en France avec ses collègues. Ayant refusé d'assister au mariage de Bonaparte avec Marie-Louise, il fut exilé à Rhetel. La chute de Napoléon ayant permis au pape Pie VII de retourner à Rome, Mattei fut nommé évêque d'Ostie et doyen du sacré collège. Il tint un synode à Velletri, dont le siège est uni à celui d'Ostie. Le 16 avril 1820, il assistait à l'office dans la basilique de Saint-Pierre, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie. Il mourut le 29 du même mois à 74 ans. On a de lui : *Méditations des vérités éternelles pour faire les exercices spirituels suivant la méthode de saint Ignace, distribuées en huit jours*, Rome, 1814, in-12.

MATTER (Christophe), jésuite, né en Silésie, l'an 1661, se dévoua aux missions parmi les infidèles, et partit pour les Indes en 1708. Il n'était pas prêtre, et ne pouvait que seconder les travaux des autres. Il rendit de grands services par ses connaissances médicales. On a de lui une *Relation* curieuse de son voyage et des notions exactes sur les peuples et les différentes productions des environs de Goa. Stœcklein l'a insérée dans son *Weltbote*, t. 24, n° 508.

MATTHEI. Voy. LÉONARD d'Udine.

MATTHIEU ou LÉVI (saint), fils d'Alphée, et se-

Ion toutes les apparences, du pays de Galilée, était commis du receveur des impôts qui se levaient à Capharnaüm. Il avait son bureau hors de la ville, et sur le bord de la mer de Tibériade. Jésus-Christ enseignait depuis un an dans ce pays. Matthieu quitta tout pour suivre le Sauveur qu'il mena dans sa maison, où il lui fit un grand festin. Il fut au nombre des douze apôtres. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les sentiments sont fort partagés sur sa mort et sur le lieu de sa prédication. Le plus commun parmi les anciens et les modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années l'Evangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse ou chez les Parthes, où il souffrit le martyre. (Voy. la réflexion qui est à la fin de l'article saint Jacques le Majeur.) Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inspiration du Saint-Esprit, l'Evangile qui porte son nom vers l'an 36 de J.-C. On croit qu'il le composa en la langue que parlaient alors les Juifs, c'est-à-dire en hébreu mêlé de chaldéen et de syriaque, et que l'original a été corrompu peu de temps après par les Nazaréens ou Juifs convertis, qui étaient attachés aux cérémonies légales. Le texte grec que nous avons aujourd'hui, et qui est une ancienne version faite du temps des apôtres, nous tient lieu d'original. Le texte chaldaïque, imprimé plusieurs fois, n'est qu'une traduction moderne faite d'après le grec. Aucun évangéliste n'est entré dans un plus grand détail des actions de J.-C. que saint Matthieu. Voy. saint MARC. L'édition de l'Evangile de St. Matthieu, publiée par Jean Barret, Dublin, 1801, in-4, est une copie exactement gravée du manuscrit palimpseste du VI^e siècle, conservé dans la bibliothèque du collège de la Ste.-Trinité de cette ville. Voy. sur ce qui regarde saint Matthieu, Millius, Vossius, Luc de Bruges, Louis de Dieu, l'Histoire ecclésiastique de Tillmont, le Dictionnaire de la Bible de dom Calmet, l'Histoire critique du texte du nouveau Testament par Richard Simon.

MATTHIEU CANTACUZÈNE, fils de Jean, empereur d'Orient, fut associé à l'empire par son père en 1334. Jean Cantacuzène ayant abdiqué peu de temps après le pouvoir souverain, Matthieu resta empereur avec Jean Paléologue. Ces deux princes ne furent pas longtemps unis; ils prirent les armes, et une bataille donnée près de Philippes, ville de la Thrace, décida du sort de Matthieu: il fut vaincu, fait prisonnier, et relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'empire. Paléologue lui permit cependant de garder le titre de *Despote*, et lui assigna des revenus pour achever ses jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il se retira dans un monastère du mont Athos, où il composa des *Commentaires* sur le *Cantique des cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

MATTHIEU de VENDÔME, célèbre abbé de Saint-Denys, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut régent du royaume pendant la deuxième croisade de saint Louis, et principal ministre sous Philippe le Hardi. Il se signala par ses vertus, et surtout par sa douceur et sa prudence. Il jouit aussi d'une grande considération sous le règne de Philippe le

Bel. Il mourut en 1286. On lui attribue une *Histoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4: et ce n'est pas certainement pour honorer sa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage, qui est d'un style barbare, et d'un autre Matthieu de Vendôme, poète du XII^e siècle.

MATTHIEU de WESTMINSTER, bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au XIV^e siècle, a laissé une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1307, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet historien est crédule, peu exact, et écrivait d'une manière rampante.

MATTHIEU de KROCOF ou KROKOV, et non de Cracovie, comme plusieurs l'ont dit par erreur, fut ainsi nommé d'un château appartenant à sa famille, situé en Poméranie. Docteur en théologie, il se distingua d'abord à Prague, d'où il fut chassé par les hussites, ensuite à Paris, enfin à Heidelberg. Il fut élu en 1405 évêque de Worms, où il mourut en 1410, âgé d'environ 60 ans. On conserve ses écrits sur la messe, sur l'eucharistie, etc., dans le monastère des chanoines réguliers de Franckenthal. Rainaldi (*ad an. 1408, n. 59*) dit qu'ayant été envoyé à Rome par l'empereur Robert, il avait été fait cardinal par Grégoire XII. On connaît de ce prélat: *Sermo de emendatione morum et cleri*, prononcé au synode de Prague en 1384; *Liber de squatore curiae romanae*, Bâle, 1551, et inséré dans le *Fasciculus rerum expetendarum*, de Brown; *De celebratione missae*, Memmingen, 1494, in-4; plusieurs autres ouvrages théologiques, conservés en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne. A.-A. Barbier lui attribue encore l'*Ars moriendi*, petit in-fol., gravé en bois, ouvrage très-rare sur lequel on peut consulter; l'*Idee d'une collection complète d'Estampes*, par Heineken, p. 399 et suiv., et le *Dictionn. bibliogr.* de L. Santander, tom. 2, p. 102, et le *Manuel du libraire*, de M. Brunet.

MATTHIEU (Pierre), poète et historiographe de France, était né le 10 décembre 1563, suivant l'opinion la plus probable, à Pesmes, en Franche-Comté. D'abord principal du collège de Vercel (†), bourg de la province, il étudia ensuite le droit à Valence, reçut le bonnet de docteur en 1586, et vint exercer la profession d'avocat à Lyon. Il fut zélé ligueur et fort attaché au parti des Guises. Etant venu à Paris, il abandonna la poésie, qu'il avait cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. Lorsque Lyon se fut soumis en 1598 à l'autorité royale, il devint partisan de Henri IV. Ce monarque, qui l'estimait, lui donna le titre d'historiographe de France, et lui fournit les mémoires nécessaires pour en remplir l'emploi. Ayant suivi Louis XIII au siège de Montauban, il y tomba malade, et fut transporté à Toulouse, où il mourut en 1621, à 58 ans. Matthieu était un de ces auteurs subalternes qui écrivent facilement, mais avec platitude et bassesse. Il a composé: l'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri le Grand*, 1624, in-8. Elle est semée d'anecdotes singulières et de faits curieux. *Histoire de la mort de-*

(†) Plusieurs écrivains trompés par la ressemblance de ce nom avec celui de Vercel, ville de Piémont, ont fait Matthieu principal d'un collège d'Italie.

plorable de *Henri le Grand*, Paris, 1611, in-fol.; 1612, in-8; *Histoire de saint Louis*, 1618, in-8; *Histoire de Louis XI*, 1610, in-fol., estimée; *Histoire de France sous François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1631, 2 vol. in-fol., publiée par les soins de son fils, qui a ajouté à l'ouvrage de son père l'*Histoire de Louis XIII*, jusqu'en 1621. Le grand défaut de Matthieu est d'affecter, dans le récit de l'histoire moderne, une grande connaissance de l'histoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à son sujet, et dont l'entassement met de la confusion et de l'obscurité dans la narration. *Quatrains sur la vie et la mort*, 1629, in-12, dont la morale est utile et la versification languissante; *La Guisade*, tragédie, Lyon, 1589. Cette pièce est recherchée, parce que le massacre du duc de Guise y est représenté au naturel et avec toutes les horreurs qui ont accompagné ce lâche assassinat. *Esther*, tragédie en cinq actes, sans distinction de scènes et avec des chœurs, Lyon, 1585, in-12. Cette pièce fut jouée à Besançon avec un grand succès; Matthieu en a composé deux autres sur le même sujet, *Vasthi et Amars*, imprimées la même année à Lyon, in-12, avec la *Clytemnestre* du même poète; *L'Histoire d'Elius Sejanus*; *Les prospérités malheureuses d'une femme carthaginoise, grande sénéchale de Naples*; *Remarques sur la vie de Villeroy*, Rouen, 1618, 1620, 1624, in-12. Les deux premières histoires sont une allusion continuelle au maréchal d'Ancre et à sa femme. *Voy. des Mémoires de Nicéron*, t. 26.

MATTHIEU del NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France, où François I^{er} le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique oratoire, qu'il portait avec lui dans ses campagnes. Matthieu grava des camées de toute espèce. On l'employa aussi à graver sur des cristaux. La gravure n'était pas son seul talent; il dessinait très-bien. Il possédait aussi parfaitement la musique. Le roi se plaisait souvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse journée de Pavie, Matthieu avait quitté la France, et s'était établi à Vérone; mais François I^{er} dépêcha vers cet illustre graveur des courriers pour le rappeler en France. Matthieu y revint, et fut nommé graveur général des monnaies. Une fortune honnête, et son mariage avec une française, le fixèrent dans le royaume jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après celle de François I^{er}. Matthieu était d'un caractère liant. Il avait un cœur bienfaisant et l'esprit enjoué; mais il connaissait la supériorité de son mérite. Il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un Seigneur, en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent. Il mourut l'an 1548.

MATTHIEU PARIS. *Voy. PARIS*.

MATTHIOLE (Pierre-André MATTIOLA, plus connu sous le nom de), né à Sienne le 23 mars de l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque et latine, dans la botanique et la médecine. Il joignait à ces connaissances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires* sur les six livres de Dioscoride, en latin, à Venise, chez Valgrise, 1563, très-gros vol. in-fol., avec de grandes figures ex-

cellemment gravées en bois. Les vertus que Dioscoride attribue aux plantes et aux animaux paraissent fort suspectes. Matthiole, qui a corrigé Pline, Aristote et Dioscoride, est tombé lui-même dans quelques fautes. A l'article *Grenouilles*, p. 353, il semble reconnaître la naissance spontanée de celles qu'on voit éclore dans la poussière après une pluie d'été. Art. *Eléphant*, page 354, il dit : *Elephantum ingenio et intellectu proximi sunt*; ce qui n'est vrai que dans le sens que cet animal est plus rapproché de l'homme que le singe et d'autres brutes, qu'une mauvaise philosophie a voulu associer à ce roi de la nature; mais il en reste encore assez loin pour laisser entre lui et le nègre le plus stupide un espace immense. Matthiole rapporte d'ailleurs, sans aucun correctif, ce que les peuples de Mauritanie débitent ridiculement du culte que l'éléphant rend aux astres. Malgré ces défauts, ces commentaires sont supérieurs à tout ce que les anciens ont écrit sur la botanique. L'original de ses commentaires avait paru en italien, Venise, 1548, in-4. L'auteur les traduisit en latin : outre l'édition dont nous avons fait mention, il y en a une antérieure, moins bonne, Venise, 1534. Nous en avons une traduction française par du Pinet, Lyon, 1565. Matthiole a laissé encore d'autres ouvrages, *Compendium de plantis omnibus*, Venise, Valgrise, 1571, in-4, longtemps classique en botanique; et des écrits sur la médecine, entre autres l'*Art de distiller*, des *Lettres*, etc. On a donné une édition complète de ses ouvrages, Bâle, 1598, in-fol., avec des notes de Gaspard Bartholin. Matthiole mourut de la peste à Trente en 1577. Il avait servi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pendant 10 ans, en qualité de premier médecin. On peut consulter sur cet écrivain la *Vita di P. A. Mattioli, raccolta delle sue opere da un accademico Rozzo di Siena*. Matthiole avait exercé la médecine à Sienne, à Rome, à Trente, à Pavie, et fut médecin de l'archiduc Ferdinand, fils de Ferdinand I^{er}, puis de Maximilien II. Ferdinand I^{er} le fit conseiller aulique.

MATTHYS (Gérard), né dans le duché de Gueldra vers l'an 1523, enseigna longtemps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des douze apôtres, puis chanoine de second rang dans la métropole. Il y mourut le 11 avril 1574. Nous avons de lui : des *Commentaires* sur Aristote, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4. Son style est pur, aisé et dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des péripatéticiens. Un *Commentaire* sur l'Épître de saint Paul aux Romains, Cologne, 1562.

MATTHYS (Christian), *Matthias*, docteur luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarse. Son esprit inquiet, son caractère austère et inconstant, firent qu'il ne sut se fixer dans aucun pays. Il fut successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du collège de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, prêchant à Meldorp, ministre et professeur en théologie à Sora, puis se retira à Leyde, fut ensuite pasteur à la Haye, et enfin alla terminer ses jours à Utrecht l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de phi-

losophie, d'histoire, de controverse, et sur l'Écriture sainte. Les principaux sont : *Historia patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4 ; *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzevir, 1668, in-4. Cet ouvrage est moitié moral, moitié historique.

MATTI (don Emmanuel), né l'an 1663, à Oropesa, ville de la Nouvelle-Castille, réussit de bonne heure dans la poésie et fit paraître ses essais l'an 1682, en un vol. in-4. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang des sentiments trop tendres pour ce jeune poète. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome. Innocent XII, charmé de son esprit et plus encore de sa vertu, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut en 1757. Il avait aidé le cardinal d'Aguiarre à faire sa collection des *Conciles d'Espagne*. Ses *Lettres* et ses *Poésies latines* (Madrid, 1755, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-4), prouvent qu'il avait de la facilité et de l'imagination.

MATTIOLI. Voy. MATTHIOLÉ.

* MATURIN (Charles-Robert), poète et romancier, né à Dublin, en 1782, d'une famille protestante, d'origine française. A peine sorti des bancs de l'école, il fit un mariage d'inclination, et étant entré dans les ordres fut attaché comme desservant à une paroisse. Son père ayant perdu une place lucrative, Maturin, pour venir au secours de sa famille, réduite à un état de gêne, fonda un pensionnat qui commençait à prospérer lorsque l'indélicatesse d'un ami qu'il avait cautionné, le replongea dans la misère. Ce fut alors qu'il publia ses premiers romans qui eurent du succès ; mais persuadé que s'il pouvait réussir au théâtre, il parviendrait plus promptement à rétablir ses affaires, il composa sa tragédie de *Bertram* qui, refusée d'abord par les comédiens, mais jouée ensuite sur la recommandation de Lord Byron, fut très-applaudie. Deux nouvelles tragédies qu'il donna en 1817 et 1819, furent moins heureuses ; et dégoûté du théâtre il revint à Dublin où il reprit les fonctions du ministère, tout en continuant de composer des romans. Il y mourut le 30 octobre 1824. La plupart de ses romans, écrits dans la genre horrible, mis à la mode par Anne Radcliff (voy. ce nom), ont été traduits en français ; les plus connus sont : *Melmoth* ou *l'Homme errant*, et *Les Albigeois*. Dans *Melmoth*, l'auteur ne s'est pas donné la peine d'en lier les diverses parties et se montre aussi capricieux que le poète de Roland, ce qui l'a fait surnommer *l'Arioste du crime*. Sa tragédie de *Bertram* a été traduite librement par MM. Taylor et Nodier, 1821, in-8 ou in-4.

* MATUSZEWIC (Thadée), noble polonais, né vers 1764, fut, en 1788, élu par son palatinat nonce à la diète ; il s'y plaça parmi les orateurs les plus distingués. La confédération de Targowice ayant détruit toutes ses espérances, il abandonna les affaires. Kosciuszko, en 1794, l'appela au conseil de l'administration civile. La Pologne ayant cessé d'être, il rentra dans la retraite, et épousa une parente d'Adam Czartorisky. (Voy. CZARTORISKY). Resté étranger aux premiers efforts que firent les Polonais en 1806 et 1807, il reparut dans les rangs de l'armée qui, sous les ordres du prince Poniatowski,

reconquit la plus grande partie de la Galicie. Frédéric-Auguste, roi de Saxe, et grand-duc de Varsovie, le nomma membre du conseil d'état, et bientôt ministre des finances. Mais les événements de 1812 lui laissèrent à peine le temps de s'occuper des devoirs de cette place, dans laquelle il fut conservé par l'empereur Alexandre, en 1815. L'allération de sa santé l'obligea, en 1818, de se rendre en Italie ; mais arrivé à Bologne, il y mourut au bout de quelques jours. Un beau monument lui a été élevé par la piété filiale dans la Chartreuse de cette ville. Matuszewic a laissé beaucoup de poésies manuscrites, entre autres une traduction polonaise de *l'Imagination* par Delille, et celle de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que sa fille, la comtesse Kicka, a publiée en 1822.

MATY. Voy. BAUDRAND.

MAUBERT. Voy. GOUVEST DE MAUBERT.

MAUBOURG. Voy. LATOUR-MAUBOURG.

MAUCHARD (Burchard-David), né à Marbach en 1696, devint médecin du duc de Wurtemberg, et professeur en médecine, en chirurgie et en anatomie à Tubingen, où il mourut le 11 avril 1752, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Thèses de médecine* estimées. Voy. SAINT-IVES.

MAUCOMBLE (Jean-François-Dieudonné de), officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une *tragédie* bourgeoise qui n'eut pas de succès, et ensuite deux mauvais romans. Il est encore auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Nîmes*, in-8, compilation pleine de tableaux passionnés en faveur du calvinisme. Ces ouvrages ne semblaient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe* français. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain en 1768.

MAUCROIX (François de), né à Noyon le 7 janvier 1619, chanoine de l'église de Reims, fréquenta d'abord le barreau ; mais dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la littérature. Il mourut à Reims le 9 août 1708, à 89 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence, et supporte les maux en attendant patiemment un sort meilleur. On a de lui plusieurs traductions écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont : celle des *Philippiques* de Démosthènes ; de *l'Euthydemus*, dialogue de Platon ; de quelques *Harangues* de Cicéron ; du *Rationarium temporum* du père Petau, Paris, 1683, 3 vol. in-12 ; de *l'Histoire du schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus ; des *Homélies* de saint Jean-Chrysostome au peuple d'Antioche, 1681, in-8 ; du traité de Lactance, *De morte persecutorum* ; des *Vies des cardinaux Polus et Campegge*, 1675 et 1677, 2 vol. in-12. Maucroix était très-lié avec Boileau, avec Racine et surtout avec La Fontaine. Cette union l'engagea à donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un recueil d'*Œuvres diverses*. On publia aussi en 1727 les *Nouvelles œuvres diverses* de Maucroix. On y trouve la traduction des *Satires*, des *Épîtres*, et de *l'Art poétique* d'Horace, ainsi que celle de la première *Tusculane*, et des *Traité de l'amitié* et de la

vieillesse de Cicéron. M. Walckenaër a publié, en 1820, des poésies de Maucroix à la suite des *Nouvelles œuvres diverses de Jean de La Fontaine*, et en 1825 à la suite des *Poésies de La Sablière*. Dans ces deux éditions elles sont précédées d'une notice très-curieuse sur la vie de l'auteur.

MAUDEN (David), théologien, né à Anvers en 1375, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, et doyen de Saint-Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles, en 1641, dans sa 66^e année. On a de lui, en latin : une *Vie de Tobie*, intitulée : *Le Miroir de la vie morale*, Anvers, 1631, in-fol.; des *Discours moraux sur le Décalogue*, Louvain, 1625, in-fol.; *Apologie des Monts-de-piété*, Louvain, 1627, in-4; *L'Aléthologie, ou Explication de la vérité*, Bruxelles, 1635, in-4. Cette vérité ne regarde qu'un point historique assez peu important.

* MAUDRU (Jean-Antoine), évêque constitutionnel, né en 1748 à Adomp, dans les Vosges, après avoir rempli successivement les fonctions de vicaire et de curé dans la commune d'Aidoilles, fut élu évêque de St.-Dié par ses compatriotes, et sacré à Paris le 20 mars 1791. Arrêté au mois de mai 1794, il fut traîné à Paris, où il passa sept mois dans les cachots de la conciergerie. Après le 9 thermidor, il revint à Saint-Dié, où il tint un synode, le 26 juillet 1797. Il assista au premier concile national tenu la même année à Paris. A son retour, accusé d'avoir occasionné des troubles par ses discours pastoraux et fait l'office publiquement dans une église, sans la soumission préalable à la loi, il fut condamné à 400 francs d'amende et six mois de prison; il en appela, mais une lettre du directoire fit cesser les poursuites. Le 30 avril 1800 il tint à Mirecourt un second synode, dont les statuts ont été imprimés (in-8), et se rendit l'année suivante au second concile national. Après le concordat, il donna sa démission et accepta la cure de Stenay. S'étant prononcé pendant les cent-jours en faveur de Napoléon, il fut exilé à Tours, mais il obtint ensuite l'autorisation d'habiter Belleville, près de Paris, où il mourut le 13 septembre 1820, âgé de 72 ans. Grégoire prononça un discours sur sa tombe. Outre des *Mandements, lettres et instructions pastorales*, on a de lui différents écrits empreints de l'esprit de parti, dans l'un desquels il nie formellement l'existence des *Brefs de Pie VI contre la constitution civile du clergé* !...

MAUDUIT (Michel), prêtre de l'Oratoire, né en 1644, à Vire en Normandie, mort à Paris, en 1709, à 65 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire et aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministère, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont : *Traité de la religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens* : livre solide, dont la meilleure édition est de 1698; les *Psaumes de David*, traduits en vers français, in-12. La versification en est faible et incorrecte; des *Mélanges* de diverses poésies, en 1681, in-12 : recueil mêlé de bon et de mauvais; des *Analyses* des Évangiles, 4 vol. in-12; des *Actes* des apôtres, 2 vol.; des *Épîtres*, 2 vol.; de l'Apocalypse, 1 vol.; à Paris, Rouen et Lyon, avec des *Dissertations* qui sont très-

recherchées aujourd'hui, et qui ont été réimprimées à Toulouse avec quelques changements. Ces *Analyses* prouvent l'esprit d'ordre, le jugement et le savoir de l'auteur; on lui reproche cependant, non sans fondement, d'avoir recherché plutôt la subtilité que la solidité, et d'avoir souvent adopté des sentiments qui ne pouvaient lui plaire que parce qu'ils étaient nouveaux. Il s'appesantit sur des détails inutiles, en faveur de quelques points d'érudition très-indifférents au résultat de la chose, et n'hésite point à critiquer, non-seulement la *Vulgate*, mais encore l'opinion commune des interprètes et des Pères, en leur opposant quelque subtilité grammaticale grecque ou hébraïque. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12; *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12. Voy. l'Éloge de Mauduit dans le *Mercur*, mai 1709.

* MAUDUIT (Antoine-René), né à Paris, le 17 janvier 1731, fut successivement professeur de mathématiques à l'école des ponts-et-chaussées, et de géométrie au collège de France. A l'organisation des écoles centrales, il y remplit une chaire. Lalande le regardait comme un des meilleurs professeurs qu'on eût vus dans la capitale. Sa causticité l'empêcha d'entrer à l'académie des sciences. Il ne remplissait plus ses fonctions de professeur au collège de France, lorsqu'il mourut le 6 mars 1813. On a de lui : *Éléments des sections coniques démontrées par la synthèse*, 1757, in-8; *Introduction aux Éléments des sections coniques*, 1761; *Leçons de géométrie théorique et pratique*, 1772, in-8; 3^e édit., 1809, 2 vol. in-8; *Leçons élémentaires d'arithmétique*, 1780, in-8; 1804, in-8; *Psaumes, traduits en vers français*, 1814, in-12 de 12 pages. Ces Psaumes au nombre de neuf sont paraphrasés avec beaucoup de chaleur. Tous ces ouvrages, bien que jugés excellents lorsqu'ils parurent, sont presque oubliés maintenant, ayant été surpassés depuis. Dans les sciences les traités les plus nouveaux sont toujours préférés.

* MAUDUIT-DUPLESSIS (Thomas-Antoine, chevalier de), né à Hennebon, en 1753. Plein d'enthousiasme pour les héros de l'ancienne Grèce, à 12 ans il quitta le collège avec deux de ses camarades pour aller visiter les champs de Marathon et les Thermopyles. Après avoir satisfait leur noble curiosité, ils se rendent à Alexandrie, où la peste priva Mauduit de ses deux compagnons. Il partit seul pour Constantinople, où l'ambassadeur français lui facilita les moyens de retourner dans sa patrie, et le réconcilia avec son père. Ayant pris du service dans l'artillerie, il fit la guerre d'Amérique, sous les ordres de Rochambaud, se signala notamment à la prise de New-York, et reçut la décoration de *Cincinnatus*. En 1787, nommé colonel du régiment du Port-au-Prince, il s'embarqua pour St.-Domingue et pendant près de quatre ans, comprima l'esprit révolutionnaire dans la colonie. Mais l'arrivée, en 1791, des bataillons de Normandie et d'Artois, imbus des nouvelles maximes, détruisit l'effet de ses sages mesures. L'insurrection ayant gagné ses propres soldats, ils l'entraînaient dans leurs casernes. Deux de ses officiers, les frères d'Anglade, périrent en le défendant. A l'ordre qu'on lui donne de se

mettre à genoux, il répond par un regard d'indignation. Un grenadier le blesse à la figure : « Tu » sais mal te servir du sabre, lui dit Mauduit ; c'est » ici qu'il fallait frapper, » en découvrant sa poitrine ; et il tombe percé de vingt coups de baïonnettes le 4 mars 1791, à 38 ans. Sa tête fut portée en triomphe par ces dignes imitateurs des bourreaux de la capitale. De la Fosse de Rouville a publié l'*Eloge historique du chevalier Mauduit-Duplessis*, Senlis, 1818, in-8.

MAUDUIT DE LARIVE. Voy. LARIVE.

* MAUGER (Marat), révolutionnaire, était aussi laid et plus petit encore que Marat, dont il substitua le nom à celui qu'il avait reçu au baptême. Envoyé par le comité de salut public à Troyes et à Nancy, il dépassa les cruelles et sanguinaires instructions qui lui avaient été données. Sur les plaintes des autorités, arriva l'ordre de l'arrêter, et conduit à Paris, il fut enfermé à la conciergerie. Une fièvre violente s'empara de lui. Dans son délire, il s'écriait : « Voyez-vous, dans l'ombre de cette voûte, » la main de mon frère ; elle écrit : Malheureux ! » tu as mérité la mort. » Il répétait sans cesse ces mots et d'autres paroles semblables, et mourut dans les plus horribles convulsions, sur la fin de novembre 1793, à l'âge d'environ trente ans. Il paraissait avoir de l'instruction et s'exprimait avec facilité.

MAUGIS (Joseph), né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, où il se distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs *Dissertations* imprimées, et des *Traité*s manuscrits.

MAUGRAS (Jean-François), parisien, prêtre de la doctrine chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les collèges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala surtout par ses instructions familières ; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice lui causa un crachement de sang, dont il mourut en 1726, à 44 ans. On a de lui : *des instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en 2 petits vol. in-12 ; une *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe* ; quatre *Lettres* en forme de consultation, en faveur des pauvres des paroisses ; les *Vies des deux Tobie, de sainte Monique et de sainte Geneviève, avec des Réflexions à l'usage des familles et des écoles chrétiennes*. Une piété tendre et éclairée, une douceur et une modestie peu communes, étaient les vertus qui distinguaient le père Maugras dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN (Gilbert), président de la cour des monnaies de Paris, publia contre le père Sirmond une Dissertation intitulée : *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, qu'on trouve dans le Recueil publié à Paris en 1680, 2 vol. in-4, sous ce titre : *Veterum scriptorum qui in nono seculo de gratia scripsere opera.* (Voy. QUATRE-MAIRE). Il y soutient que Gotescalc n'a point enseigné l'hérésie prédestinienne. L'auteur n'a pas raison ; mais il n'a rien oublié pour l'avoir (Voy. GOTESCALC.) Ce magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé.

MAULÉON (AUGER de), sieur de Granier, ecclésiastique natif de Bresse, se fit connaître au xviii^e siècle par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628 ; de ceux de M. de Villeroi ; des *Lettres* du cardinal d'Ossat, etc. Il fut reçu de l'académie française en 1635 ; mais on l'en retrancha l'année suivante.

* MAULTROT (Gabriel-Nicolas), canoniste, né à Paris en 1714, fut reçu, en 1733, avocat au parlement ; il plaida peu ; et dut uniquement sa réputation à ses ouvrages. Parmi ses mémoires, on cite celui qu'il rédigea en faveur de La Chalotais (voy. ce nom). Les démêlés de la magistrature avec le clergé attiraient alors l'attention générale. Maultrot, quoique assez versé dans la jurisprudence civile, s'attacha presque tout entier au droit canon, et se dévoua au parti *appelant*. Il se créa le défenseur de tous ceux qui refusaient de se soumettre à la bulle, et publia dans ce but de nombreux écrits dans lesquels il cherchait à diminuer les prérogatives de l'épiscopat ; et, en soutenant la désobéissance des inférieurs, sapait l'autorité du saint Siège. La révolution le ramena à d'autres sentiments ; d'ennemi des droits de l'épiscopat il en devint le plus ardent défenseur. Il fut un de ceux de son parti qui se prononcèrent avec le plus de force contre la constitution civile du clergé. Ayant perdu sa fortune, placée en rentes sur l'état, il fut obligé, pour subvenir à ses besoins, de vendre ses livres. Il supporta l'indigence avec courage, et mourut le 12 mars 1803, âgé de 89 ans. On a lieu d'être surpris du grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, surtout si l'on fait réflexion qu'il en composa une partie dans un état de cécité dont il avait été frappé à 50 ans. Il dictait à un secrétaire, et sa mémoire était si sûre, qu'il lui indiquait, de la manière la plus précise, les livres et les passages dont il avait besoin. On citera : *Apologie des jugements rendus en France contre le schisme par les tribunaux séculiers*, avec Mey (voy. ce nom) ; ouvrage condamné par Benoît XIV dans un bref du 20 novembre 1752 ; *Les Droits de la puissance temporelle défendus contre la 2^e partie des actes de l'assemblée du clergé de 1763, concernant la religion*, 1777, in-12 ; *Mémoire sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France, même année ; Dissertation sur le formulaire*, 1775, in-12 ; *Institution divine des curés, et leur droit au gouvernement général de l'Eglise*, 1778, 2 vol. in-12 ; *Le Droit des prêtres dans le synode*, 1779, in-12 ; *Les droits du second ordre défendus contre les apologistes de la domination épiscopale*, 1779, in-12 ; *Les prêtres juges de la foi, ou Réfutation du Mémoire dogmatique et historique touchant les juges de la foi*, par l'abbé Corgne, 1780, 2 vol. in-12 ; *Les prêtres juges dans les conciles avec les évêques, ou Réfutation du Traité des conciles en général*, de l'abbé Ladvoct, 1780, 3 vol. in-12 ; *Dissertation sur les interdits arbitraires de la célébration de la messe aux prêtres qui ne sont pas du diocèse*, 1781, in-12 ; *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs*, 1782, 2 vol. in-12 ; *L'approbation des confesseurs introduite par le concile de Trente*, 1783, 2 vol. in-12 ; *Dissertation sur l'approbation des confesseurs*, 1784, 1 vol. in-12 ; *Juridiction*

ordinaire immédiate sur les paroisses, 1784, 2 vol. in-12; *Traité des cas réservés au pape*, 1785, 2 vol. in-12; *Traité des cas réservés aux évêques*, 1787, 2 vol. in-12; *Traité de la confession des moniales*, 1786, 2 vol. in-12; *Défense du second ordre contre les conférences ecclésiastiques d'Angers*, 1787, 3 vol. in-12; *L'usure considérée relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol. in-12; *Examen du pastoral de Paris*, publié par M. de Juigné, 1788 et 1789, 2 vol. in-12; *Véritable nature du mariage*, 1788, 2 vol. in-12; *Examen des décrets du concile de Trente et de la jurisprudence française sur le mariage*, 1788, 2 vol. in-12; *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, 1789, 1 vol. in-12; *Origine et étendue de la puissance temporelle, suivant les livres saints et la tradition*, 1789, 1790, 3 vol. in-12; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, in-8; *Observations sur le projet de supprimer en France un grand nombre d'évêchés*, 1790, in-8; *Défense de Richer, et chimère du richérisme*, 1790, 2 vol. in-8; *Autorité de l'Eglise et de ses ministres, défendue contre l'ouvrage de M. Larrère*, etc., 1792, in-8; *Lettre à un ami sur l'opinion de M. Treilhard, relativement à l'organisation du clergé*, 1790, in-8, etc. D'autres ouvrages encore, parmi lesquels on cite une *Histoire du schisme d'Antioche*, et une *Histoire de saint Ignace, patriarche de Constantinople*, sont sortis de cette plume féconde. Après la mort de Jabineau, Maulrot continua avec Blonde les *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé*. Voy. MEY.

MAUNOIR (Julien), né au bourg de Saint-Georges de Raintambaut, diocèse de Rennes en Bretagne, en 1606, entra chez les jésuites où il se distingua par les missions qu'il fit dans sa patrie depuis 1640 jusqu'en 1683. Epuisé de travaux et de fatigues, il mourut saintement à Plevin en Bretagne, âgé de 77 ans. Le père Boschet, son confrère, a écrit sa vie sous ce titre : *Le parfait Missionnaire*, 1697, in-12. Le père Maunoir a laissé quelques ouvrages de piété écrits en breton.

* MAUPAS DU TOUR (Henri CAUCHON de), né en 1606 au château de Cosson, d'une famille illustre, fut tenu par Henri IV sur les fonts de baptême. Il fut successivement abbé de Saint-Denys, de Reims (où il introduisit, en 1636, la congrégation de Sainte-Geneviève), grand-aumônier de la reine Anne d'Autriche, évêque du Puy en Velay, et d'Evreux, où il mourut le 12 août 1680, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Discours funèbre sur l'archevêque de Reims* (Guillaume de Gifford, mort en 1629), Reims, in-8; *Vie de M^{me} de Chantal*, Paris, 1644, in-4. Elle a eu plusieurs éditions, et a été traduite en italien. *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1687, in-4, fig. Une sixième partie, imprimée en 1668, contient la bulle de canonisation du saint, pour laquelle Maupas avait été envoyé à Rome. *Oraison funèbre de saint Vincent de Paul*, Paris, 1661, in-4; *Statuts synodaux*, Evreux, 1664-1668, in-8. Ils furent dressés, à ce qu'on croit, par le célèbre archidiacre Boudon, auteur de la *sainteté de l'état ecclésiastique*, et autres bons ouvrages. (Voy. ce nom).

MAUPEOU (Réné-Nicolas-Charles-Augustin de), chancelier de France, célèbre sous le règne de Louis XV, surtout à l'époque où ce monarque exila les parlements, est mort le 29 juillet 1792, dans sa terre en Normandie. La paisible et heureuse obscurité où il a vécu depuis sa disgrâce, la fermet avec laquelle il a constamment refusé de rendre les sceaux à moins qu'on ne lui fit son procès, condition qu'on n'a osé accepter, et l'acharnement avec lequel le parti philosophique l'a dénigré, honorent sa mémoire. Quelque jugement qu'on porte de sa conduite dans l'affaire des parlements, il est très-probable que si son ouvrage eût subsisté, la révolution n'aurait pas eu lieu; et que l'opération par laquelle Louis XVI l'a anéanti, est la première des fausses démarches, et pour ainsi dire, comme le premier anneau de la longue chaîne d'incertitudes de ce bon et trop malheureux prince.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis MOREAU de), célèbre mathématicien et astronome, né à Saint-Malo, le 17 juillet 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques et pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, et donna à l'étude le loisir que lui laissait le service. Après avoir passé deux années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon : mais il ne la garda pas longtemps. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entièrement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie et obtint une place à l'académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le désir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les frères Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connaissances nouvelles, et l'amitié de ces deux célèbres mathématiciens, furent le fruit de ce voyage. Sa réputation et ses talents le firent choisir en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Il fut l'auteur et le chef de cette entreprise, qui fut exécutée avec beaucoup de diligence, quoique le succès ne répondît pas tout-à-fait aux espérances qu'on avait conçues. (Voy. CONDAMINE.) Le prince royal de Prusse, devenu roi, l'appela auprès de lui pour lui confier la présidence et la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étant alors en guerre avec la reine de Hongrie, Maupertuis en voulut partager les périls : il s'exposa à la bataille de Molwitz, et y fut pris par les hussards. Sa captivité ne fut ni dure ni longue. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il partit pour la France, puis retourna en Prusse, où à peine arrivé, il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime; mais né avec une triste inquiétude d'esprit, il eut plusieurs querelles qui empoisonnèrent ses jours. Les plus célèbres sont sa dispute avec Kœnig, professeur de philosophie à Franeker, et celle qu'il eut avec Voltaire, laquelle fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin

avait inséré dans un vol. des *Mémoires* de cette compagnie pour l'année 1746, un écrit sur les *Lois du mouvement et du repos*, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de la *moindre quantité d'action*. Koëning ne se contenta pas de l'attaquer, mais il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une lettre qu'il prétendait que ce savant avait écrite autrefois à Hermann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué d'être soupçonné de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer Koëning de produire l'original de la lettre citée. Le professeur, n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclu de l'académie de Berlin dont il était membre. (*Voy. KOENIG.*) Cette affaire donna lieu à plusieurs écrits : ce fut alors que Voltaire y intervint. Il avait été d'abord très-lié avec Maupertuis qu'il regardait comme son maître dans les mathématiques ; mais malgré la différence de leurs talents, ils étaient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'était du bel esprit, et le bel esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvaient être partagées assez également pour écarter loin d'eux la petitesse de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Koëning, pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès : il débuta par une *Réponse* fort amère d'un *académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin et du professeur de Franeker. Cette première satire fut suivie de la *Diatribe du docteur Akakia*, critique sanglante de la personne et des ouvrages de son ennemi. Il y règne une finesse d'ironie et une gaieté tout-à-fait rares. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avait consignées dans ses œuvres et surtout dans ses lettres. Il se divertit principalement du projet d'établir une ville latine ; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades ; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule d'algèbre ; du conseil de disséquer des cerveaux de géants afin de sonder la nature de l'âme ; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre. (*Voy. LEIBNITZ, TYCHO, WOLFF, CHRISTIAN.*) Les traits lancés sur l'auteur du *Voyage* au pôle étonnèrent ses partisans, et firent rire les vrais philosophes, instruits et pleinement convaincus de la charlatanerie de tous les savants à systèmes et à préventions. On opposa aux satires de Voltaire les éloges dont il avait comblé son ennemi ; mais ils prouvaient mieux la faiblesse et les petites vues du poète que la sagesse de son adversaire. En 1758, Maupertuis était un *génie sublime*, un *grand mathématicien*, un *Archimède*, un *Christophe Colomb*, pour les découvertes ; un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le style. En 1752 ce n'était plus qu'un *esprit bizarre*, un *raisonneur extravagant*, un *philosophe insensé*. Si Voltaire se satisfaisait en suivant sa vengeance, il s'attira une disgrâce. Des désagréments qu'il essuya l'ayant obligé de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par

de nouvelles satires. Il peignit Maupertuis comme un *rieux capitaine de cavalerie travesti en philosophe* ; l'*air distrahit et précipité*, l'*œil rond et petit*, la *perruque de même*, le *nez écrasé*, la *physionomie mauvaise*, le *visage plat* et l'*esprit plein de lui-même*. Celui-ci lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimait d'une manière piquante le caractère et le savoir de son antagoniste : « Dès que j'aurai un peu de » force, je serai charger mes pistolets *cum pulvere* » *pyrio*, et en multipliant la masse par le carré de » la vitesse, jusqu'à ce que l'*action* et nous soyons » réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la » cervelle ; elle paraît en avoir besoin. » Cette farce finit d'une manière triste. Retirée d'abord par Voltaire, sur la demande de Frédéric, la diatribe du docteur Akakia fut bientôt réimprimée par les soins de l'auteur. Le roi fit brûler cette seconde édition publiquement, et Voltaire quitta Berlin. Les circonstances de son départ déplurent tellement au souverain, qu'il fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa nièce, qui était venue l'y joindre ; et ou assure que le poète n'en fut pas quitte à ce prix. Cependant des maux de poitrine, des crachements de sang, obligèrent le président de l'académie de Berlin de revenir en France. Il y passa depuis 1756 jusqu'au mois de mai 1758, qu'il se rendit auprès de MM. Bernoulli, à Bâle, où il mourut très-chrétiennement entre les bras de deux religieux, le 27 juillet 1759, à 61 ans. Voltaire ne cessant de l'outrager après sa mort, le roi de Prusse défendit sa mémoire en adressant au poète les vers suivants :

Laissez en paix la froide cendre
Et les manes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son âme était noble et fidèle,
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.
Voyez quelle est votre manie ;
Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie
Que j'admirais avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort !
Ainsi, jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès,
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la Henriade ;
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.

Hélas ! si votre âme est sensible
Rougisiez-en pour votre honneur,
Et gémissiez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Maupertuis était d'une vivacité extrême, qui éclatait dans sa tête et dans ses yeux, continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la manière dont il s'habillait et dont il se présentait, le rendait assez singulier. Un amour-propre trop sensible, je ne sais quoi d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère, une envie extrême de parvenir et de faire sa cour, nuisirent à son bonheur et firent tort à sa philosophie. Il fut quelque-

fois dans son style le singe de Fontenelle; mais il ne put jamais atteindre à la molle indifférence, à l'égoïsme tranquille et raisonné du convive de madame de Tencin. Les ouvrages du président de l'académie de Berlin ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 vol. in-8. Comme écrivain, il avait du génie, de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec et brusque, un style plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, etc. Ses principaux ouvrages sont : *La figure de la terre, déterminée*; *la Mesure d'un degré du méridien*; *Discours sur la figure des astres*; *Éléments de Géographie*; *Astronomie nautique*; *Éléments d'Astronomie*; *Dissertation physique à l'occasion d'un nègre blanc*; *Vénus physique*, ouvrage que les libertins ont plus lu que les physiciens, et qu'un d'eux a reproduit, sous un titre et une forme différente, en y cousant quelques morceaux de l'*Amour conjugal* de Venette. L'auteur cependant y avait mis toute la décence que la matière comportait, il trace même quelquefois des images vastes et sublimes, lorsqu'il généralise ses idées, et voit la nature en grand. *Essai de cosmographie*; *Réflexions sur l'origine des langues*; *Essai de philosophie morale*, où il y a d'excellentes choses, mais qui est de la plus verbiageuse prolixité; plusieurs *Lettres*; *Eloge de M. de Montesquieu*. Quoique dans ce qu'il a écrit sur divers points de la physique du monde il y ait des pensées qui favorisent ouvertement le matérialisme, on aurait cependant tort de le ranger parmi les ennemis du christianisme. Il paraît qu'il ne s'est abandonné à ces rêves que dans des moments où la manie des systèmes l'avait saisi; car dans d'autres circonstances il rendait un hommage sincère à la religion : « Nous sommes, dit-il, (tom. 2 de ses Œuvres, p. 174) si rempli de respect pour la religion, que nous n'hésiterions jamais de lui sacrifier notre hypothèse, et mille hypothèses semblables, si on nous faisait voir qu'elles continssent rien qui fût opposé aux vérités de la foi, ou si cette autorité à laquelle tout chrétien doit être soumis les désapprouvait. » Dans son *Essai de philosophie morale*, il réfute victorieusement ceux qui ont osé comparer la morale de Zénon, d'Épictète et celle d'autres froids raisonneurs, à la divine morale de l'Évangile. On a son *Eloge* par Fouchy, dans le *Recueil de l'académie des Sciences* de Paris, 1759.

MAUPERTUY (Jean-Baptiste DROUET de), né à Paris en 1650, d'une famille noble, originaire du Berry, fit ses études au collège de Louis-le-Grand. Son esprit et son goût pour l'éloquence et pour la poésie, de ses maîtres lui firent des admirateurs. Il parut ensuite dans le barreau, et s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légère et frivole lui avaient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre et les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. Maupertuy, qui n'avait alors que 22 ans, se reposa sur des commis fidèles et laborieux; et bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à

Paris, à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde : après une retraite de deux ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa cinq ans dans un séminaire, se retira dans l'abbaye de Sept-Fonts, et cinq ans après dans une solitude du Berry. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque temps après à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 10 mars 1730, âgé de 80 ans. On a de lui un grand nombre de Traductions françaises. Les principales sont celles : du 1^{er} livre des *Institutions* de Lactance, in-12; du *Traité de la Providence* et du *Timothee* de Salvien, chacun en un vol. in-12; des *Actes des martyrs* recueillis par dom Ruinart; de l'*Histoire des Goths* de Jornandès, in-12; de la *Vie du frère Arsène de Janson, religieux de la Trappe*, connu sous le nom de *comte de Rosenberg*, in-12; de la *Pratique des exercices spirituels de saint Ignace*, in-12; du *Traité latin* de Lessius, *sur le choix d'une religion*, in-12; de l'*Euphormion* de Barclai, 1711, 3 vol., ou 1713, 1 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété : les *Sentiments d'un chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*; l'*Histoire de la réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette histoire fut mal reçue et accusée d'infidélité. L'*Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, in-4; *Prières pour le temps de l'affliction et des calamités publiques*, in-12; *De la vénération rendue aux reliques des Saints*, in-12; le *Commerce dangereux entre les deux sexes*, in-12; la *Femme faible, ou les Dangers d'un commerce fréquent et assidu avec les hommes*, in-12, etc. Le style de ces différents ouvrages est ferme et énergique; mais il manque quelquefois de pureté et de précision.

MAUR (saint), célèbre disciple de saint Benoît, abbé de Glanfeuil, en Anjou, aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire, mourut en 584. Quelques critiques modernes ont prétendu que saint Maur, abbé en Anjou, était différent de saint Maur, disciple de saint Benoît; mais dom Ruinart les a réfutés dans son *Appendice des Annales des bénédictins*, tom. 1, page 630. Il y a une congrégation de bénédictins qui porte le nom de *Saint-Maur*. C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621. (Voy. Cour.) Cette congrégation s'est distinguée par les vertus et le savoir de ses membres; mais elle n'a pas eu le don de persévérance. Voici ce que nous écrivions en 1783. « Elle se soutient encore avec assez de gloire. Il y a peut-être moins d'érudition, moins d'activité et de zèle qu'autrefois; mais il faut s'en prendre au siècle qui, entièrement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil aux recherches savantes : ou bien le malheur des temps influerait-il sur cette espèce de relâchement ? le bruit des ruines réprimerait-il l'essor du génie qui nourrit et qui provoque le travail ? regarderait-on comme un décret de silence l'incertitude que la Providence semble avoir répandue sur la durée de ces solitudes illustrées par de si longues et si utiles études ? » En 1789, lorsque ces religieux voulurent se charger de l'instruction publique, en secondant l'esprit et les œuvres de la révo-

lution, nous fûmes obligé de changer ce jugement contre celui-ci : « Malheur à la jeunesse dont l'éducation tomberait en partage à des religieux que l'esprit du monde, l'esprit d'apostasie, de corruption et d'erreur, engage à quitter ces retraites saintes, où des vœux inviolables les avaient en fermés ; à faire des offrandes consacrées au Seigneur la proie de la politique mondaine et des violences de l'anarchie. » Les années suivantes présentèrent une dissolution plus complète encore ; et en faisant éclater la constance religieuse de quelques individus vertueux, offrirent une multitude d'apostats. Tous ceux qui s'étaient voilés du jansénisme, particulièrement les *Blancs - Manteaux*, se jetèrent ouvertement dans les délires du philosophisme.

MAUR (Raban). Voy. *RABAN-MAUR*.

MAURAND (Pierre), homme riche, fut regardé dans le *xiii^e* siècle comme le chef des *albigéois* en Languedoc. Maurand était d'une des plus illustres familles de Toulouse, honorée quatre-vingt-huit fois du capitoulat, et qui prétendait descendre des anciens ducs d'Aquitaine. Il se disait saint Jean l'évangéliste, et attaqua la divinité de Jésus-Christ, tantôt à découvert, tantôt avec des mots équivoques ; il entraîna dans l'hérésie la plupart de ses compatriotes. Raymond V, comte de Toulouse, l'obligea de comparaître devant le légat du pape. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que le pain consacré par le prêtre n'était pas le corps de J.-C. Les évêques, affligés du blasphème qu'ils venaient d'entendre, et du malheur de celui qui l'avait prononcé, déclarèrent Maurand *hérétique*, et le laissèrent entre les mains du comte de Toulouse. Maurand qui avait trop d'esprit pour ignorer le faible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne point se démentir. La grâce agit en même temps sur son cœur, et il prit le parti de réparer le scandale qu'il avait donné. Il alla pieds nus et les épaules découvertes, se présenter à la porte de l'église : l'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Sernin l'y reçurent, et le frappèrent de verges pendant qu'il avançait vers l'autel, où le légat l'attendait. Maurand y fit abjuration de ses erreurs. Il promit de partir dans quarante jours pour la Palestine, et d'y servir trois ans les pauvres. Il vit sans regret raser celui de ses châteaux où les hérétiques tenaient auparavant leurs assemblées, et distribuer une partie de ses biens aux malheureux qu'il avait opprimés par sa puissance ou ruinés par ses usures. Une conversion d'un si grand éclat eut un grand effet : l'hérésie soutenue par le crédit de Maurand tomba en grande partie. Celui-ci mourut en 1199.

MAURE. Voy. *SAINTÉ-MAURE*.

* MAUREL (Barthélemi), né en juin 1758 ; dans la paroisse de Sabas, après avoir reçu les ordres à Castres, fut nommé professeur de philosophie au collège d'Albi, et devint en 1788 vicaire de Sainte-Martianne. Il y établit des conférences qui étaient très-suivies, lorsque la révolution vint les interrompre. Pendant la terreur, il se rendit en Italie. Rentré en France en 1796, l'exercice du ministère

faillit plusieurs fois lui coûter la liberté. En 1801, il prêcha deux stations à Albi ; M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, le fixa dans cette ville, en lui donnant un canonicat. De concert avec le vénérable prélat, il établit une congrégation de missionnaires pour évangéliser les campagnes. En 1822, il se consacra aux retraites ecclésiastiques. M. Rey, depuis évêque d'Annecy, qui exerçait alors en Savoie et en France ce genre de ministère avec tant d'éclat et de succès, l'encouragea à s'y dévouer. Il fut appelé successivement dans divers diocèses du midi. Une attaque d'apoplexie qu'il essuya en 1825 le força de renoncer à cette carrière. Désigné pour prêcher à la cour le carême de 1826, il ne put se rendre à Paris à cause de sa santé. Il mourut le 18 mai 1829. On a de lui : la *Retraite ecclésiastique*, Toulouse, 1833, 2 vol. in-8. C'est un recueil de quinze discours tous relatifs aux vérités de la religion et aux devoirs des prêtres. L'éditeur les a fait précéder d'une *Introduction* et d'une *Notice* sur l'auteur dont cet article est extrait.

MAUREPAS. Voy. *PONTCHARTRAIN*.

* MAURI (Ernest), professeur de botanique et directeur du jardin des plantes au collège de la Sapience à Rome, né dans cette ville en 1790, y mourut au mois de juin 1856 ; il publia conjointement avec le docteur Sébastiani *Flora romana Prodromus*, Rome, 1818, in-8, fig. Kuuth lui a dédié une plante de la famille des thérébintacées.

MAURICE (saint), chef de la légion thébéenne, était chrétien, ainsi que tous les officiers et les soldats de cette légion, composée de 6,600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, Dioclétien y envoya cette légion appelée *Thébéenne*, sans doute parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde en Egypte. Maurice ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandait, l'empereur Maximien ordonna que toute l'armée ferait un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. Cette proposition fit horreur à Maurice et à sa troupe ; il s'éloigna, avec sa légion, de l'armée, pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum (1). L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restaient, protestant qu'ils mourraient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixième partie. Enfin Maximien, les voyant persévérer dans la religion de J.-C., ordonna qu'on les fit tous massacrer. Ses troupes les environnèrent et les taillèrent en pièces. Cependant, si on en croit la tradition des églises de Trèves et de Cologne, quelques cohortes de la légion s'échappèrent, sans doute dans le temps qu'elle campait à Octodurum, et furent mises à mort en divers endroits des Gaules. Maurice, chef de cette légion de héros chrétiens, Exupère et Candide, officiers de la même troupe, se signalèrent par leur constance et la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagèrent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté vers l'an 286. Plusieurs années après leur supplice, on découvrit

(1) On croit que l'ancienne ville d'Octodurum est aujourd'hui Martigni, dans le Valais. Cette ville possédait un siège épiscopal, qui fut transféré à Sion dans le *vi^e* siècle.

leurs corps au lieu dit *Againe*, aujourd'hui Saint-Maurice. Ce saint est le patron d'un ordre célèbre dans les états du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, et approuvé par Grégoire XIII en 1572. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs protestants, entre autres Dubordier, Hottinger, Moyle, Burnet et Mosheim l'ont attaquée. Georges Hickes, savant anglais, l'a défendue avec force, et a mis au néant les sophismes que Burnet avait accumulés dans sa préface sur *Lactance*. M. Félix de Balhasar en publia également la *défense*, Lucerne, 1760, in-8, contre une mauvaise critique qu'on avait faite M. Spreng, dans sa *Basile chrétienne*. Dom Joseph de Lisle, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a porté la vérité de cette histoire jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la légion thébéenne*, 1757, in-8. Voyez aussi *Historia di san Maurizio*, par le P. Rossignoli, jésuite; les *Acta Sanctorum* du mois de septembre, les *Eclaircissements sur les martyrs de la légion thébéenne*, etc., par de Rivaz, Paris, 1779, in-8. Les actes du martyre de cette légion, écrit par saint Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. — Il ne faut pas confondre saint Maurice, chef de la légion thébéenne, avec un autre saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, et dont parle Théodoret. Si Mosheim les avait distingués, il se serait épargné bien des objections qui tombent à faux dans son *Commentarius de rebus Ecclesie ante Constantinum*, Helmstadt, 1753, page 388. Voltaire a pris une voie toute différente et bien digne de lui pour nier le massacre de cette légion. « Nous avons, dit-il, les noms de trente-deux légions, qui faisaient les principales forces de l'empire romain, et assurément la légion thébéenne ne s'y trouve pas. » Si cet écrivain superficiel, et si peu jaloux de sa réputation, avait consulté la liste des légions, il aurait trouvé le nom de celle-ci en dix endroits; il y aurait lu, sect. 7, que sous Dioclétien la troisième légion était la thébéenne : *Tertia Diocletiana Thebæorum*. Cette même légion se trouve encore dans la section 20; elle était la seconde sous Flavia Constantia : *Secunda Flavia Constantia, Thebæorum*; elle conservait le même rang sous Valens : *Secunda Valentis, Thebæorum*, section 6; elle était la première sous ce même Maximien qui la fit massacrer : *Prima Maximiana, Thebæorum*, section 7. Voy. la notice des dignités de l'empire romain par le père Labbe.

MAURICE (Mauritius-Tiberius), empereur d'Orient, né à Arabissee en Cappadoce l'an 539, était d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibère-Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il montra tant de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, et le fit couronner empereur en 582. Les Perses ne cessaient de faire des incursions sur les

terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus son beau-frère, qui eut d'abord des succès brillants, mais qui ne se soutinrent pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étaient extrêmement nécessaires dans ce temps malheureux, l'empereur ordonna en 592 qu'aucun soldat ne se fit moine qu'après avoir accompli le temps de la milice; mais sur les remontrances de saint Grégoire, il révoqua cet édit. Maurice donna un nouveau lustre à son règne, en établissant sur son trône Chosroès II, roi de Perse, qui en avait été chassé par ses sujets. L'empire était alors en proie aux ravages des Abares. Maurice leur accorda un tribut d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces Barbares recommencèrent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 en différents combats, et leur firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre au cagan ou chef des Abares, qu'il renverrait tous les Romains qu'il tenait dans les liens. Le prince abare, infidèle à sa promesse, demanda un rançon de 10,000 écus. Maurice refusa la somme. Le barbare, furieux, fit passer les captifs au fil de l'épée. Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'*Histoire* du règne de Maurice, ne dit rien de la demande du prince des Abares pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre; et il est difficile de croire que cet empereur ait refusé, pour la délivrance de 12,000 soldats, une somme aussi modique, tandis qu'il avait payé à ce même peuple un tribut considérable pour obtenir la paix. En 595, Romain, exarque de Ravenne, ayant, par ses perfidies, amené une rupture avec les Lombards, ceux-ci assiégèrent Rome pendant quatre ans, et y causèrent des maux inouïs. Les exhortations de saint Grégoire obtinrent enfin la retraite des Lombards et l'envoi de quelques secours en vivres et en argent, que Maurice le chargea de distribuer au peuple et à la garnison. En 602, l'armée romaine se révolta contre Maurice, et élut Phocas pour empereur. Ce dernier, de simple centurion, était parvenu aux premières dignités militaires. Il poursuivit Maurice jusqu'auprès de Chalcedoine, le fit prisonnier et le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur père. Maurice, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables*. Sa mort suivit celle de ses fils, l'an 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs, au lieu de le juger par ses actions : ils l'ont cru coupable, et l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le père des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, rabattit la fierté des ennemis de l'état, soutint par ses lois la foi chancelante, et anima la piété par son exemple. Il aima les sciences, et protégea les savants. Il écrivit sur l'*Art militaire* douze livres, imprimés à la suite des *Tactiques d'Arrien*, avec une version latine et des notes par Scheffer, Upsal, 1664, in-8.

MAURICE, arrière-petit fils de Frédéric II, électeur de Saxe, né en 1321, se signala dès sa jeunesse

par son courage, et eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint en 1544 contre la France, et en 1546 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant et zélé protecteur de Luther, il ne voulut jamais s'unir avec les rebelles. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit, l'an 1548, de l'électorat de Saxe, dont il avait dépouillé Jean-Frédéric, son cousin. Maurice se ligua depuis avec quelques princes de l'Empire pour la délivrance du landgrave de Hesse, que Charles V retenait prisonnier; et enfin avec cet empereur contre le margrave de Brandebourg, qui ravageait les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna sur lui la bataille de Sivershausen, et mourut deux jours après des blessures qu'il y avait reçues. Maurice de Saxe était un des plus habiles généraux de son temps, et passait pour un excellent tacticien.

MAURICE DE SAXE. Voy. SAXE.

MAURICE. Voy. MORICE.

MAURICE DE NASSAU. Voy. NASSAU.

* MAURICE (Thomas), littérateur anglais, naquit le 25 septembre 1754 à Hertford. Son père qui y exerçait la profession de maître d'école, mourut le laissant en bas âge; et sa mère, qui ne tarda pas de se remarier, le négligea passablement; mais il eut le bonheur de trouver dans le docteur Parr un protecteur qui le prit dans son pensionnat, et charmé de ses progrès l'envoya continuer ses études à l'université d'Oxford. Dès qu'il eut reçu les ordres il fut nommé à la cure de Woodfort, puis à celle d'Epping. En 1786 il épousa la fille de Thomas Pearce, capitaine au service de la compagnie des Indes. Devenu veuf, il entreprit d'écrire l'*Histoire de l'Inde*; et quoiqu'il ne fût pas secondé dans cette publication par les directeurs de la compagnie qui n'eurent pas l'air de se douter qu'un ouvrage de cette nature devrait les intéresser, il n'en continua pas moins son entreprise qui obtint un grand succès. Maurice était bibliothécaire-adjoint au musée britannique, lorsqu'il mourut à Londres, le 30 mars 1824. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Antiquités Hindoues*, 1792-1800, 7 vol. in-8; *Histoire de l'Inde ancienne*, 1793-1799, 3 vol. in-4; *Histoire moderne de l'Inde*, 1802-1804, 2 vol. in-4; avec un *Supplément*, 1810, in-4 : c'est l'ouvrage le plus important que nous ayons sur cette contrée; *Fragments sanscrits ou Extrait des livres sacrés des Brachmanes sur un sujet important pour les îles Britanniques*, 1799, in-8; *La fraude des Brachmanes dévoilée ou Effort de la caste sacerdotale de l'Inde pour révéler leurs fausses divinités des attributs du Christ*, 1812, in-8. Maurice a composé plusieurs poèmes et des tragédies.

* MAURICE (Frédéric-Guillaume), agronome, né en 1750 à Genève, d'une famille originaire de Provence, se prépara dès sa jeunesse aux emplois publics par l'étude de la jurisprudence, et fut successivement membre du grand conseil, administrateur de l'hôpital général, directeur des travaux publics (1787), etc. Lors de l'invasion française en 1792, il se retira dans un de ses domaines qu'il s'occupa d'améliorer. Maire de Genève en 1800, lors du rétablissement de l'indépendance de cette

ville, il entra au conseil représentatif et souverain; mais depuis plusieurs années, il était retourné tout à fait à la vie privée, lorsqu'il est mort en 1826. On lui doit un excellent *Traité des engrais*, avec des notes, suivi de la traduction du *mémoire de Kirwan sur le même objet*, Genève, 1801, 1806 et 1825, in-8. Il fut avec Ch. et M.-A. Pictet le fondateur de la *Bibliothèque britannique*, continuée sous le nom de *Bibliothèque universelle*.

MAURICEAU (François), chirurgien de Paris, né dans cette ville vers le milieu du xviii^e siècle, s'appliqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès à la théorie et à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchements des femmes, et il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience et de ses réflexions : *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*, Paris, 1694, in-4, avec figures. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglais, en flamand, en italien et en latin. Cette dernière version est de l'auteur lui-même; *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres indispositions des femmes*, Paris, 1694, in-4; Amsterdam, 1700; *Observations sur la grossesse et sur l'accouchement*, Paris, 1695, in-4; 1715, in-4; en allemand, Dresde, 1709, in-8; *Dernières observations sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, Paris, 1708, in-4. Tous ces ouvrages ont été réunis en un seul, Paris, 1712, 1724, 1758 et 1740, in-4, avec fig. L'auteur mourut le 17 octobre 1709, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité et d'une prudence consommée. Quelques années avant sa mort, il s'était retiré à la campagne, pour se préparer, dans la retraite, au dernier passage.

MAUROLYCO (François), fameux géomètre, né à Messine le 16 septembre 1494, abbé de Sainte-Marie-du-Port en Sicile, se rendit très-habile dans les belles-lettres et dans les sciences. Il enseigna les mathématiques à Messine avec réputation. Ce savant possédait à un tel degré l'art si nécessaire et si rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendait sensibles les questions les plus abstraites. Il eut pour protecteurs le marquis de Vega, vice-roi de Sicile, le prince Geraci, et le cardinal Alexandre Farnèse. Geraci lui donna la riche abbaye de *Santa-Maria-del-Parto*. Ses principaux ouvrages sont : une *Édition des Sphériques de Théodose*, in-fol.; *Emendatio et restitutio conicorum Apollonii Pergæi*, in-fol.; *Archimedis monumenta omnia*, in-fol.; *Euclidis phenomena*, in-4; *Martyrologium*, in-4; *Sicanicarum rerum compendium*, in-8; *Rime*, 1552, in-8; *Opuscula mathematica*, 1575, in-4; *Arithmeticonum libri II*, in-8; *Photismus de lumine et umbra*, in-4; *Problemata mechanica, ad magnetem et ad pyxidem nauticam pertinentia*, in-4; *Cosmographia de forma, statu, numeroque cælorum et elementorum*, in-4. Maurolyco à une mémoire étendue joignait un esprit pénétrant et aisé. C'était un génie propre à la méditation; il était toujours renfermé en lui-même, et ce n'était qu'avec peine qu'on lui arrachait quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses

études favorites. Il fut enlevé aux lettres le 21 juillet 1575, à 81 ans. Sa *Vie* a été écrite en italien par un de ses neveux, Messine, 1613, in-4. Voy. encore les *Elogi d'uomini illustri* de Lor. Crasso.

MAURUS (Firmus). Voy. FIRMUS.

MAURUS-HONORATUS. Voy. SERVIUS.

MAURUS (Hortensius), né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, et plut à Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, qui cultivait lui-même les lettres avec goût, et conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poète se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût bon catholique, et même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, et fut enterré dans l'église des catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célèbre jurisconsulte Boëhmers s'était engagé à donner une édition des poésies de Maurus, que celui-ci avait, à la fin de sa vie, copiées de sa main; mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la collection des poètes allemands, par Roenickins. L'abbé Weissembach les a recueillies et publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poésies, sous le titre de *Selecta veterum et recentiorum poemata, in gratiam litteratae juventutis*, in-12. Il les avait déjà publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte : *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis atque mundiliarum*.

MAURUS (Terentianus), florissait sous Trajan, suivant les uns, et sous les derniers Antonins, suivant d'autres. Il était gouverneur de Syène, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit poème latin sur les règles de la poésie et de la versification, écrit avec goût et avec élégance. On le trouve dans le *Corpus poetarum* de Maillart, et séparément sous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4.

* MAURY (Jean-Siffrein), cardinal, etc., naquit le 26 juin 1746 à Valréas, dans le comtat Venaissin, de parents peu favorisés de la fortune; son père, honnête artisan, l'envoya au collège de son lieu natal. Après ses premières études, il fut admis au séminaire de St.-Charles, d'où il passa à celui de Ste.-Garde d'Avignon. A 20 ans il vint à Paris, où en 1766 il débuta par les *Eloges funèbres du Dauphin et de Stanislas*, qui, sans être des morceaux irréprochables, annoncèrent son talent comme écrivain. L'année suivante, il concourut pour les prix de l'académie française, sans succès, mais en 1770 il obtint, en concurrence avec La Harpe, l'accessit, pour l'*Eloge de Fénelon*. Un héritier du nom de ce grand homme, nommé à l'évêché de Lombes, l'emmena avec lui, se chargeant de sa fortune; mais décidé à suivre la carrière de la chaire, il revint bientôt à Paris, qui lui offrait un plus vaste théâtre. En 1772, il fut choisi pour prêcher le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. Ce discours lui valut l'abbaye de la Frénade, diocèse de Saintes. Le panégyrique de saint Augustin, qu'il prononça en 1775 devant l'assemblée du clergé, vint encore ajouter à sa réputation. Bientôt il eut l'honneur de prêcher à Versailles, où il donna un Avent et un Carême. Répandu dans

les sociétés les plus brillantes, lié avec les gens de lettres et les philosophes, qui dominaient alors à l'académie, il sut si bien les ménager, sans compromettre son caractère ni ses principes, qu'en 1785 il y remplaça Lefranc de Pompignan. Dans son discours de réception il fut adroit sans être bas, et se concilia si bien tous les esprits que le duc de Nivernois en lui répondant le loua d'avoir su allier la philosophie à l'Evangile. Il était lié avec l'abbé de Boismont, qui lui résigna le riche prieuré de Libons. Sa réputation, soutenue de l'éclat de la fortune, lui donnait l'entrée chez les premiers fonctionnaires de l'état, et il prit beaucoup de part aux discussions qui commençaient à agiter la France. Ce fut comme prier de Libons qu'il fut nommé député aux états-généraux, par le clergé du bailliage de Péronne. Effrayé des scènes déplorables qui suivirent le 14 juillet, il quitta Versailles sous un déguisement; mais arrêté à Péronne et ramené à l'Assemblée, il s'y plaça bientôt à la tête des orateurs les plus distingués. Il prit la parole dans toutes les discussions importantes et défendit avec autant de courage que de talent les droits de l'Eglise et les principes de la monarchie, et fut avec Cazalès (voy. ce nom) l'adversaire les plus redoutable de Mirabeau, dont il balança souvent l'influence dans plusieurs rencontres. Il évita par son sang-froid, les dangers auxquels l'exposait son opposition aux révolutionnaires. Après la discussion sur les assignats, lorsqu'il sortit de l'assemblée, quelques misérables ayant crié à la lanterne l'abbé Maury! il leur dit : « Eh bien! y verriez-vous plus » clair? » Une autre fois des gens de la même espèce l'ayant menacé de l'envoyer dire la messe à tous les diables : Soit, dit-il, mais vous viendrez me la servir, voici mes burettes : c'était une paire de pistolets. Ses discours à l'Assemblée lui avaient acquis une réputation prodigieuse et répandu son nom dans toute l'Europe. Après la session, il se hâta de quitter la France où il n'aurait pas été en sûreté, et partout il reçut l'accueil le plus flatteur. Appelé à Rome par Pie VI, il y entra comme en triomphe. Le pape le nomma archevêque *in partibus*, de Nicée, et l'envoya nonce à la diète, assemblée pour l'élection de François II. Il fut nommé, le 21 février 1794, cardinal et évêque de Montefiascone et Corneto, mais la révolution française vint poursuivre le nouveau cardinal dans cet asile; bientôt les armées de la république pénétrèrent jusqu'à Rome, et Maury, qui, plus que tout autre, devait craindre l'arrivée de ses compatriotes, se retira d'abord à Sienne, puis à Venise, non sans avoir couru de grands dangers. Il assistait au conclave, réuni à Venise (1799), pour l'élection de Pie VII, qu'il suivit à Rome en qualité d'ambassadeur de Louis XVIII. Tout-à-coup son zèle pour les intérêts du roi se refroidit et pressé du désir de rentrer en France, il adressa, le 22 août 1804, à Napoléon, des félicitations sur son avènement au trône. Il obtint deux ans après la permission de revenir à Paris; mais à son arrivée, il put connaître, à l'accueil froid qu'il reçut dans la plupart des sociétés, combien sa démarche avait changé l'opinion à son égard. Cependant, il s'attacha de plus en

plus à son nouveau maître, qui lui conféra le titre de cardinal français, et celui d'aumônier du roi Jérôme, son frère. En 1807 il fut appelé à l'académie française, à la place de Target. Son discours de réception trompa l'attente des nombreux auditeurs accourus pour l'entendre. N'ayant pas voulu faire l'éloge de Target, qui avait décliné l'honneur dangereux de défendre Louis XVI, il fit celui de l'abbé de Radonvilliers (voy. ce nom), l'un des membres de l'académie, qui, morts depuis la révolution, n'avaient point encore reçu d'hommages publics : on s'était attendu à une composition brillante, vive, animée ; et son discours fut trouvé prolixe, sans mesure et sans intérêt. Cet échec le déconcerta ; mais il en fut bientôt consolé par les faveurs de Napoléon, qui, sur le refus du cardinal Fesch (voy. ce nom), nomma Maury archevêque de Paris (14 octobre 1810). Cependant Pie VII, transféré de Rome à Savone, lui adressa le 5 novembre, un bref dans lequel il le priait et lui enjoignait en même temps de quitter l'administration du diocèse de Paris. Le cardinal feignit de n'en point avoir connaissance, et continua de se montrer de plus en plus dévoué aux volontés de son nouveau maître. Membre d'une commission chargée de répondre à plusieurs questions sur les dispenses et les bulles, il siégea au concile de 1811. Pie VII (voy. ce nom) amené à Fontainebleau, l'y reçut plusieurs fois et il a prétendu qu'il avait toujours obtenu de S. S. un accueil plein de douceur : si cela est vrai, on ne peut en tirer qu'une preuve de l'admirable bonté du Pontife. A la restauration (1814), il éprouva diverses mortifications qui le décidèrent à reprendre, le 18 mai, le chemin de Rome. A son arrivée, enfermé au château Saint-Ange, il y passa six mois et six autres mois chez les lazaristes, avec défense de se présenter devant le pape et de paraître dans les cérémonies avec le sacré collège. Son évêché de Montefiascone était administré par un vicaire apostolique ; il donna sa démission de ce siège ; et condamné à vivre dans la retraite, il mourut de chagrin le 10 mai 1817, âgé d'environ 71 ans. Ainsi finit ce prélat, qui s'était élevé par ses talents aux plus hautes dignités, et qui, après avoir parcouru une carrière aussi brillante qu'honorable, flétrit lui-même les lauriers qu'il avait cueillis, en se laissant dominer par les circonstances, et peut-être par son ambition. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées, Paris, 1827, 5 vol. in-8, par M. Louis Maury, son neveu, qui les a fait précéder d'une *Vie apologetique* de l'auteur, avec notes et pièces justificatives. *L'Ami de la Religion*, dans son n° 1434, a réfuté quelques-unes de ses assertions, 7 mai 1823. Parmi les ouvrages du cardinal Maury on distingue l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, souvent réimprimé et devenu classique ; les *Réflexions sur les sermons de Bossuet* ; les *Panegyriques* de saint Louis, de saint Augustin, et celui de saint Vincent de Paule, regardé comme son chef-d'œuvre. On lui attribue en société avec l'abbé de Boismonet, des *Lettres sur l'état actuel de la religion et du clergé de France*. Voy. MASSILLON et MAYET.

MAUSCHBERGER (Léopold), né à Kralup en Bohême l'an 1718, entra chez les jésuites, et en-

seigna les sciences avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1731, in-8. On a encore de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture sainte, un *Cours de théologie*, et un *Traité sur les lois*.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artémise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est de là qu'on appelle *mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on élève aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funèbres.

MAUSSAC (Philippe-Jacques de), conseiller au parlement de Toulouse, et président en la cour des aides à Montpellier, né dans un village voisin de Béziers, mourut en 1630, à 70 ans. Il passait pour le premier homme du monde pour l'intelligence du grec. On a de lui : des *Notes* très-estimées sur Harpocrator ; des *Remarques* savantes sur le *Traité des monts et des fleuves*, attribué à Plutarque ; quelques *Opuscules*, qui décèlent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAUTOUR (Philippe-Bernard MOREAU de), auditeur de la chambre des compte de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune le 23 décembre 1634, et mourut le 7 septembre 1737. Il est au rang des poètes médiocres qui ont produit quelques vers heureux. Ses *Poésies* sont répandues dans le *Mercur*, dans le *Journal de Verdun*, et dans d'autres recueils. On a encore de lui : une *Traduction du Rationarium temporum* du père Petau, en 4 volumes in-12. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles font honneur à son savoir et à sa sagacité.

MAXENCE (Marcus-Aurelius-Valerius-Maxentius), fils de l'empereur Maximien-Hercule, et gendre de Galère-Maximien, profita de l'abdication de son père pour avoir part au gouvernement. Maxence est un des six empereurs qui portèrent à la fois la pourpre après l'abdication de Dioclétien et de Maximien-Hercule. Il se fit déclarer Auguste en Italie, le 28 octobre 306. Par des vues politiques, il parut d'abord protéger les chrétiens. Il engagea ensuite son père à reprendre la pourpre, contraignit Sévère de se renfermer dans Ravenne, et le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avait donnée. Galère-Maximien marcha contre lui, et fut obligé de prendre la fuite, ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle allait être rompue par les démêlés qui s'élevèrent entre le père et le fils ; mais Maximien-Hercule, convaincu d'avoir conspiré contre la vie de Constantin, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, et s'y fit détester par ses cruautés et par les persécutions qu'il suscita contre les chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, qui était revenu à Rome, où ses cruautés et ses vexations avaient indisposé contre lui le peuple et le sénat. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, et tenta de rentrer dans Rome. Mais le pont Milvius sur lequel il passait en donnant ses ordres, ayant croulé sous lui, il tomba

dans le Tibre et s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, et publia un édit en faveur des chrétiens. On sait que c'est en marchant contre Maxence que Constantin fut encouragé par l'apparition de la croix, événement que quelques critiques ont nié avec si peu de raison. (Voy. CONSTANTIN.) Un poète latin a exprimé de la sorte cette vision célèbre, et la défaite de Maxence :

Ecce corusco

Æthere, nixa super croceo glomeramine nubes
Alta crucis species et inenarrabile lumen,
Maximus Ausonius ut Constantinus in oris
Viderat, infandus fidei dum fortis in hostes
Irruit, et Tiberis rubens prostravit ad undas,
Arripieusque fugam positis Maxentius armis
Perditus immanit fœdavit corpore fluctus.

MAXENCE (Jean), moine de Scythie au ^{vi} siècle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, la vérité de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert dans sa chair*. Il eut, en Orient et en Occident, des partisans et des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le concile général et par le pape Martin. (Voy. JEAN II, pape.) Il proposa contre les acéphales un ouvrage que nous avons dans la Bibliothèque des Pères, et fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Augustin.

MAXIME (Magnus Maximus), empereur dans les Gaules, était Espagnol et général de l'armée romaine en Angleterre, où il se fit proclamer empereur en 383. Étant passé dans les Gaules, les légions, mécontentes de Gratien, le reconnurent. Trêves fut le siège de son empire. Gratien marcha contre ce rebelle ; mais il perdit une bataille près de Paris, par la trahison d'un de ses officiers, et fut tué à Lyon par Andragate dans un festin. Maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, il envoya des ambassadeurs à Théodose, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances ; mais comme il vit qu'on ne voulait que l'amuser, il passa les Alpes, et marcha contre Valentinien le Jeune, qui chercha un asile à Thessalonique, auprès de Théodose. Maxime, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite, s'empara de Plaisance, de Modène, de Reggio, de Bologne, de Rome même. Théodose se disposa à punir l'usurpateur. Pour tromper Maxime, il fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime donne dans le piège, et fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. Théodose, à cette nouvelle, précipite sa marche, et atteint son armée dans la Pannonie. Il était secondé par une nombreuse cavalerie de Huns, d'Alains et de Goths, qui culbutèrent les Gaulois et les Germains de Maxime. Théodose marche vers Aquilée, où le tyran s'était réfugié, et la prend d'assaut. Les soldats de Maxime l'amènent un vainqueur, les pieds nus et les mains liées. Théodose s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes, et il allait lui accorder la vie, lorsque les soldats lui tranchèrent la tête le 26 août de l'an 388. Victor, son fils, qu'il avait fait Auguste, fut pris au mois de septembre suivant, et décapité comme son père. Andragate, général de la flotte de Maxime, et assassin de Gratien, n'espérant aucune grâce, se précipita dans la mer. Ainsi

finit cette sanglante tragédie. Maxime avait de bonnes qualités ; le christianisme avait eu d'heureux effets sur ses mœurs, et on ne peut guère lui reprocher que l'usurpation du trône ; encore Sulpice-Sévère insinue-t-il qu'il fut proclamé malgré lui : *Vir omni vitæ merito prædicandus, si vel ei diadema non legitime, tumultuante milite, impositum repudiare, vel armis civilibus abstinere licuisset*. Cependant le même historien l'appelle ailleurs : *Ferocis ingenii virum* ; et cette dénomination n'est pas trop forte, s'il est vrai qu'il a refusé à Gratien les honneurs de la sépulture : mais son caractère s'adoucit beaucoup par les leçons de la foi chrétienne. (Voy. saint MARTIN.)

MAXIME (Flavius-Anicius-Petronius Maximus), né l'an 393, d'une illustre famille, d'abord sénateur et consul romain, se revêtit de la pourpre impériale en 433, après avoir fait assassiner Valentinien III. Pour s'affermir sur le trône, il épousa Eudoxie, veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignorait son crime ; Maxime lui avoua, dans un transport d'amour, que l'envie d'être son époux le lui avait fait commettre. Alors Eudoxie appela secrètement Genséric, roi des Vandales, qui vint en Italie le fer et la flamme à la main. Il entre dans Rome, où l'usurpateur était alors. Ce malheureux prend la fuite ; mais les soldats et le peuple, indignés de sa lâcheté, se jetèrent sur lui et l'assommèrent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant trois jours, et, après l'avoir couvert d'opprobres, ils le jetèrent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. Son règne ne fut que de 77 jours. Draparnaud a donné en 1824 une tragédie dont le sujet est *Maxime* ou *Rome délivrée*.

MAXIME (saint), évêque de Jérusalem, successeur de saint Macaire en 331, fut condamné aux mines sous l'empire de Maximien, après avoir perdu l'œil droit et le jaret pour la défense de la foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, et à celui de Tyr en 335. Les ariens dominaient dans cette dernière assemblée. Saint Paphnuce, voyant qu'ils étaient les plus puissants, prit saint Maxime par la main, en lui disant : « Puisque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous de mes souffrances pour J.-C., et que j'ai perdu, comme vous, un de ces yeux corporels pour jouir plus abondamment de la lumière divine, je ne saurais vous voir assis dans une assemblée de méchants, ni vous voir tenir de rang entre les ouvriers d'iniquité. » Il le fit sortir et l'instruisit de toutes les intrigues des ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, deux ans après, un concile à Jérusalem, où saint Athanase fut reçu à la communion de l'Eglise. Les ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposèrent Maxime. Ce saint évêque termina sa carrière en 350.

MAXIME de TURIN (saint), ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au ^v siècle, est célèbre par sa piété et par sa science. Il assista au concile de Milan en 451 et à celui de Rome en 465. Sa souscription s'y voit la première après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas longtemps à ce concile. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes

portant mal à propos le nom de *saint Ambroise*, de *saint Augustin* et d'*Eusèbe d'Emèse*. Elles sont dans la bibliothèque des Pères. Muratori a donné les *Sermons de saint Maxime*, avec des remarques, à la fin de l'édition des Œuvres de saint Léon, Venise, 1748. Il en avait publié auparavant dans ses *Anecdota*, tome 3, p. 6, plusieurs qui avaient jusque alors été inconnus, il les avait tirés d'un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, et qui est écrit en caractères lombards. Il a paru à Rome, 1783, une collection des Œuvres de Maxime de Turin : *Opera Macimi Tauriniensis*, in-fol., avec une préface du pape Pie VI.

MAXIME (saint), abbé et confesseur dans le vi^e siècle, était de Constantinople, d'une famille noble et ancienne. Il s'éleva avec zèle contre l'hérésie des monothélites, qui le persécutèrent avec une violence inouïe. Il mourut dans les fers, en 662, des tourments qu'on lui fit endurer. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont le père Combès, dominicain, a donné une bonne édition, Paris, 1675, en 2 vol. in-fol. Ils consistent en des *Commentaires* allégoriques sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, sur les livres attribués à saint Denys l'Aréopagite, et en des traités contre les monothélites, etc. mais il en reste quelques autres qui ne sont pas renfermés dans cette édition.

MAXIME de TYR, philosophe platonicien, vint à Rome l'an 146, sous Marc-Aurèle, qui voulut bien être son disciple ; il vécut, à ce qu'on croit, jusqu'au temps de l'empereur Commode. Les 41 *Discours* qui nous restent de lui ont été publiés par H. Estienne, 1557, 2 parties in-8, première édition à Cambridge, 1703, in-8 ; à Londres, 1740, in-4, et traduits en français par Forney, Leyde, 1762, in-12, et par Combes-Dounou, Paris, 1802, in-8. Il y a dans ces discours de l'éloquence, de l'énergie, et souvent des vues profondes et vraiment philosophiques. Le tableau qu'il fait de l'amour en général, sans distinction physique et morale de son objet, est une espèce de chef-d'œuvre ; il semble se rapporter particulièrement à la poursuite des choses pures, sublimes, sans honte et sans remords.

MAXIME le *Sophiste*, natif d'Ephèse, au iv^e siècle, se mêlait de philosophie et de magie. Il fut le maître de Julien l'Apostat (voy. ce nom), qui le combla d'honneurs et soumit ses ouvrages à sa censure. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta les oracles ; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe magicien. Il l'assura qu'il remporterait des victoires aussi mémorables que celles d'Alexandre, et lui persuada, dit-on, que l'âme de ce héros avait passé dans son corps. Il arriva précisément tout le contraire de ce qu'il avait prédit. Julien périt, et sa perte entraîna celle de Maxime. L'empereur Valens ayant donné un arrêt de mort contre les magico-sophistes, le maître de Julien expira à Ephèse dans les tortures, en 366. Il faut le distinguer de MAXIME, natif d'Alexandrie, qui, quoique chrétien, faisait profession de la philosophie cynique, dont il portait l'habit, le bâton et les grands cheveux ; ce qui le fit nom-

mer le *Cynique*. Il était d'une vie déréglée, et fut pour ses infamies fouetté publiquement en Egypte, et relégué dans un désert. Il vint à Constantinople, et sut si bien feindre, qu'il en imposa à saint Grégoire de Nazianze. Ayant acquis quelque crédit, il s'en servit pour supplanter le saint prélat, et se faire ordonner évêque de Constantinople en 380. On ne tarda pas à le chasser du siège qu'il avait usurpé ; il s'adressa à l'empereur Théodose, qui le rejeta avec indignation, et son ordination fut désapprouvée au concile de Constantinople en 381. Il surprit le suffrage des évêques d'Italie, dans un concile où présida saint Ambroise, tenu la même année ; mais l'empereur Théodose les désabusa en leur faisant connaître les artifices de cet imposteur.

MAXIME. Voy. PAPIEN.

MAXIMIEN-HERCULE, ou VALERE-MAXIMIEN (Marcus-Aurelius-Valerius Maximianus-Herculius), empereur romain, naquit près de Sirmich l'an 230, d'un paysan ; il avait servi sous les règnes d'Aurélien et de Probus. Ses parents étaient très-pauvres ; il s'avança dans les armées par ses qualités guerrières. Dioclétien, avec qui il avait été soldat, l'associa à l'empire en 286, et lui donna en partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules et l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares, et entre autres contre les *Bagaudes*, paysans de la Gaule ; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par Carausius, commandant de la flotte romaine alors à Gessoriacum (Boulogne-sur-mer), qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre Aurélius-Julianus, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'était retiré en Afrique ; il le défit et le tua. Les Maures furent vaincus peu de temps après : il les poursuivit dans leurs montagnes, les força de se rendre, et les transporta dans d'autres pays. L'empereur Dioclétien, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea Maximien à l'imiter. Il obéit ; mais, sur la fin de l'année, Maxence son fils l'engagea à la reprendre. Maximien, ingrat envers son enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple et les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de Constantin, qui épousa sa fille Fausta. Aussi peu fidèle à son gendre qu'il l'avait été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, et à faire en sorte que la chambre où il couchait fût ouverte toute la nuit. Fausta lui promit tout, dans le dessein d'avertir Constantin qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vint au milieu de la nuit, tua l'eunuque, et cria que Constantin est mort. Constantin paraît à l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude et ses crimes, le condamne à perdre la vie ; lui accordant pour toute grâce la liberté de choisir son genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marseille. Féroce, cruel et avare, il avait toujours conservé la rusticité de sa naissance. Ses vices étaient peints sur sa figure. Sa haine contre les chrétiens alla jusqu'à faire massacrer des légions entières. Voy. saint MAURICE.

MAXIMIEN (Galerius-Valerius-Maximianus), plus connu sous le nom de GALÈRE, naquit près de Sar-

dique, de parents si pauvres, que dans sa jeunesse il garda les troupeaux; ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentaire*. Il s'avança dans les armées romaines par sa valeur; Dioclétien, qui l'avait créé César en Orient l'an 292, lui fit épouser sa fille Valéria. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates, ensuite à Narsès, roi des Perses, qui le défit entièrement l'an 297. Comme c'était par sa faute qu'il avait été vaincu, Dioclétien lui témoigna beaucoup de mépris, jusqu'à le laisser marcher à pied près de son char l'espace d'un mille, tout revêtu qu'il était de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permission de lever de nouvelles troupes, il tailla en pièces les Perses dans un second combat. Narsès abandonna son camp aux vainqueurs, qui y trouvèrent des richesses immenses, les femmes et les enfants du vaincu. Galère les traita avec toute la politesse due à leur rang; mais il ne les rendit à Narsès qu'à condition qu'il lui abandonnerait cinq provinces en-deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement son amour-propre qu'il voulut se faire passer pour le fils de Mars. Dioclétien commença à le craindre, et avec raison: Galère le força à abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguste, il gouverna comme Néron. Les peuples furent accablés d'impôts, et lorsqu'ils ne pouvaient payer, on leur faisait souffrir les plus cruels supplices. On prétend qu'il faisait dévorer les hommes par des ours pour s'amuser. Les chrétiens eurent en lui un ennemi implacable; il les avait déjà persécutés sous Dioclétien, et avait fait mettre secrètement le feu à son palais de Nicomédie, pour allumer la colère de cet empereur, à qui il persuada que les chrétiens étaient auteurs de cet incendie. Ses cruautés augmentèrent avec son âge: il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de son bien, fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il soupçonnait de n'avoir pas accusé juste. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginait qu'ils cachaient leurs richesses pour ne pas payer. Le peuple romain, craignant d'être exposé à ces exécutions barbares, proclama empereur Maxence, qui le chassa de l'Italie en 306. Galère, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie qui ne fit qu'un ulcère de tout son corps. Dans cet état déplorable, il s'adressa au Dieu des chrétiens, après avoir imploré vainement ses fausses divinités, et publia un édit en faveur du christianisme. Il mourut en 311 dans des douleurs horribles. Ce monstre conserva toujours la dureté féroce qu'il tenait de sa naissance. A son défaut d'éducation il joignait un caractère cruel et barbare. Sa figure annonçait son âme, il était excessivement grand et d'une épaisseur monstrueuse. Son aspect, sa voix, ses gestes, tout en lui faisait peur, et portait un caractère de réprobation.

MAXIMILIEN 1^{er}, fils de Frédéric IV le *Pacifique*, empereur d'Allemagne, naquit le 22 mars 1459. Son mariage avec Marie, fille de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, le rendit un des plus puissants princes de l'Europe. Créé roi des Romains en 1486, il se signala contre les Français, et monta sur le trône impérial après la mort de

son père, en 1493. Nul roi des Romains n'avait commencé sa carrière plus glorieusement que Maximilien. La victoire de Guinegate sur les Français, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avaient fait conclure une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui avait cédé la Franche-Comté en pure souveraineté, l'Artois, le Charolais et Nogent, à condition d'hommage. Jouissant en paix de toutes ces conquêtes, il épousa en secondes nocces Blanche, fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan. Ce n'était pas une alliance fort illustre, mais la nouvelle épouse lui apportait des trésors dont il avait besoin. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples, Maximilien, appelé en Italie par Jules II, courut lui disputer cette acquisition. Il s'était ligué avec le pape et divers autres princes pour chasser les Français, qui eurent bien de la peine à rentrer en France, en abandonnant leurs conquêtes; ils durent leur heureux retour à la journée de Fornoue, dont le succès leur ouvrit un passage. Maximilien eut ensuite à combattre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restait dans leur pays. L'année 1508 fut célèbre par la ligue de Cambrai, dont le pape Jules II fut le moteur. Maximilien y entra: ses troupes s'avancèrent dans le Frioul, et s'emparèrent de Trieste; mais elles furent forcées de lever le siège de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne et le pape contre la France. Il ménageait le pontife romain, flatté de l'espérance qu'il le prendrait pour coadjuteur dans le pontificat; il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'aigle impériale en Italie. Le pape s'étant moqué de la proposition qu'il lui en avait faite, Maximilien pensa sérieusement à lui succéder. Une de ses lettres à l'archiduchesse Marguerite sa fille est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. Jules II avait badiné plusieurs fois sur ses inclinations et sur celles de Maximilien. « Les électeurs, disait-il, au lieu de donner l'empire à Jules, l'ont accordé à Maximilien; » et les cardinaux, au lieu de faire Maximilien pape, ont élevé Jules à cette dignité. » Maximilien, irrité par plusieurs motifs contre la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siège de Têrouane en 1513, sous les ordres de Henri VIII. Pour ne pas oublier les torts dont il croyait avoir à se venger, il relisait souvent ce qu'il appelait son *livre rouge*. Ce livre était un registre où il avait consigné toutes les mortifications qu'il avait reçues de la part de la France. Louis XII ayant renouvelé les guerres en Italie, Maximilien forma le projet de chasser les Français du Milanais, et assiégea Milan avec 15,000 Suisses; mais ce prince, qui prenait toujours de l'argent, et qui en manquait toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinèrent, et l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux Français. Voulant réaliser son projet favori d'une *croisade*, il parvint à faire croiser plusieurs seigneurs allemands, et à retirer des sommes immenses de toute la chrétienté; le pape Alexandre VI donna à ces sommes une autre destination. Il eut ensuite à soutenir une guerre

contre Robert, fils de l'électeur palatin. Ce fut dans cette occasion que, dans un combat, plusieurs Bohémiens, qui faisaient partie de l'armée de Robert, enlevèrent Maximilien de dessus sa selle, au moyen de leurs armes crochues; il ne dut la vie qu'au dévouement d'Eric, duc de Brunswick, qui reçut les coups que l'on portait à l'empereur. Maximilien, ayant rallié son armée, obtint une victoire complète. Il mourut peu de temps après, le 12 janvier 1519, âgé de 60 ans, d'un excès de melon à Inspruck, où l'on voit dans l'église des cordeliers son mausolée, un des plus beaux qui aient jamais été élevés à la mémoire des rois. Il y eut un interrègne jusqu'au 20 octobre. Maximilien, né doux, affable, bienfaisant, était sensible aux charmes de l'amitié, aux agréments des arts, à la liberté d'un commerce intime. Son attachement à la justice et à la religion le rendit respectable à ses sujets, qui attribuèrent à sa piété et à sa vertu la manière toute singulière dont il fut retiré d'entre les précipices des Alpes tyroliennes, où il s'était engagé en poursuivant des chamois : c'était sur le Czirleberg, à deux lieues d'Inspruck. L'empereur était sur le point d'y mourir, et on avait déjà porté au pied de la montagne le saint Sacrement, qu'il adora de loin, ne pouvant le recevoir, lorsqu'un jeune homme, qui ne parut plus depuis, le tira hors de danger. Ses bonnes qualités furent ternies par quelques défauts. Il régnait dans ses démarches un air d'incertitude, qui le faisait courir d'engagements en engagements, sans en tenir presque aucun. Son caractère était rempli de contradictions. Il était tour à tour laborieux et négligent, constant et léger, entreprenant et timide, le plus avide et le plus prodigue de tous les hommes. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la juridiction barbare et redoutable connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, et sous celui de *Wehem gericht* en allemand. Ce tribunal consistait à députer des juges (1) et des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, en parcourant les provinces, prenaient note des criminels, les déféraient, les accusaient, et prouvaient leurs accusations à leur manière. Les malheureux inscrits sur ces livres funestes étaient condamnés sans être ni entendus ni cités. Quelques empereurs réformèrent, à diverses reprises, ce tribunal odieux; mais Maximilien eut assez d'humanité pour rougir des horreurs qu'on y commettait en son nom, et le supprima entièrement. Dans des moments de loisir, il cultivait les lettres, et le faisait avec succès : il composa quelques *Poésies* et des *Mémoires de sa vie*. Il a laissé de Marie de Bourgogne, Philippe, qui épousa Jeanne, héritière d'Espagne, et qui fut père de l'empereur Charles V et de Ferdinand I^{er}. C'est ce bonheur que les princes de la maison d'Autriche ont eu d'épou-

ser de riches héritières, qui a donné lieu à ce distique :

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube :
 Quid dat Mars alius, dat tibi regna Venus.

On a composé sur Maximilien de nombreux écrits : les principaux sont : *Der weisse Koenig* (le roi sage ou le roi blanc), livre singulier, contenant un extrait de ce qui est relatif à la naissance, aux études et aux actions les plus remarquables de Maximilien, qui est probablement l'auteur de cet ouvrage, lequel n'a paru qu'en 1775, orné de 237 planches; et l'*Histoire du règne de l'empereur Maximilien I^{er}*, par D. H. Hegawisch, Hambourg, 1782, in-8, en allemand. Sa *correspondance avec sa fille Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas*, a été publiée par M. Leglay, Paris, 1840, 2 vol. gr. in-8.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand I^{er}, né à Vienne le 1^{er} août 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il avait déjà épousé Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, dont il eut quinze enfants. Il se fit élire roi de Hongrie et de Bohême, et succéda à l'empereur son père en 1564. Il eut la douleur de laisser prendre Zigeth par les Turcs, n'ayant pas d'armée à opposer à celle du grand Soliman, qui assiégeait la place en personne. (Voy. ZANI Nicolas). En 1572, il concourut pour la couronne de Pologne avec le prince Sigismond, fils de Sigismond II, qui lui fut préféré. Cet empereur mourut à Ratisbonne en 1576, à 49 ans, après en avoir régné douze. Son gouvernement fut gêné et faible. Les nouvelles erreurs, qui faisaient d'étranges ravages dans les provinces héréditaires, lui donnèrent un caractère d'inquiétude et d'ombrage qui nuisit beaucoup à la chose publique. C'était d'ailleurs un prince juste, équitable, pacifique; il disait « que la force de » l'empire et l'autorité de l'empereur consistaient » toutes dans les catholiques et dans leur obéissance, parce que les hérétiques n'obéissaient que » par caprice et qu'autant qu'ils trouvaient leur » compte à obéir. »

MAXIMILIEN, dit le Grand, duc de Bavière, fils du duc Guillaume V, s'est distingué dans le xvi^e et le xvii^e siècle par son courage, qui lui a acquis le titre de *Défenseur de l'Allemagne*. Sa prudence lui mérita le surnom de *Salomon*, et son grand zèle contre les nouvelles sectes qui désolaient l'Allemagne par le fer et le feu, le fit considérer comme un des principaux appuis de la religion catholique. Il était né le 17 avril 1573. Après avoir reçu à l'université d'Ingolstadt une éducation distinguée, il visita la cour de l'empereur Rodolphe II à Prague, et parcourut l'Italie : il représenta son père à la diète de Ratisbonne en 1594. Guillaume, poussé par des motifs de piété, abdiqua en sa faveur l'an 1596. Il fut nommé en 1610 le chef de la ligue catholique qui devait s'opposer à l'union de Halle conclue par les protestants et protégée par Henri VI. Le traité de Munich suspendit les hostilités; mais au milieu des troubles qui agitaient l'Allemagne, Maximilien acquit une si grande influence qu'on songeait à le nommer empereur (1619). Ce fut Ferdinand d'Autriche qui réunit les suffrages : mais les Bohémiens ne voulurent point le reconnaître.

(1) Quoique les romans ne soient que des romans, il n'en est pas moins vrai que l'on peut y puiser, et que l'on y trouve réellement le fond historique de ce singulier tribunal. Non-seulement il condamnait, comme on le dit ici, mais il faisait exécuter ses jugements par des agens inconnus. Le poignard frappait le coupable en plein jour comme à minuit, et la proclamation faite d'avance du jugement et du nom du condamné suffisait pour mettre en sûreté l'exécuteur des sentences du *Wehem gericht*.

Maximilien marcha contre eux. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte de Tilly pour lieutenant-général, contre Frédéric, électeur palatin, qui s'était fait déclarer roi de Bohême. En reconnaissance de ses services, il fut nommé électeur de l'empire en 1623, à la place du même comte palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans. Son fils Ferdinand-Marie lui succéda.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière, né le 10 juillet 1662, était fils de l'électeur Ferdinand-Marie; il succéda à son père en 1679. Il rendit de grands services à l'empereur Léopold, se signala au siège de Neuhausel en 1685, et à l'affaire où les Turcs furent défaits, avant la prise de cette place; au siège de Bude en 1686; à la bataille de Mohatz en 1687: il commanda la principale armée de Hongrie en 1688, et emporta Belgrade l'épée à la main, le 6 septembre 1689. Il se trouva ensuite au siège de Mayence, conduisit l'armée impériale sur le Rhin en 1690, et passa en 1692 aux Pays-Bas, dont le roi d'Espagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut entièrement défait en 1704 à Hochstedt, avec le maréchal de Tallard, et mis au ban de l'empire le 29 avril 1706, en même temps que l'électeur de Cologne, son frère. L'Espagne et la France, ne pouvant le dédommager des pertes qu'il avait faites pour soutenir la cause de la maison de Bourbon, lui laissèrent Luxembourg et Namur, où il exerça une espèce de souveraineté, jusqu'à la paix de Rastadt, qui le rétablit dans ses états. Il mourut à Munich le 26 février 1726. C'était un prince courageux, plein de sentiments nobles et généreux, bon général, quoique malheureux dans les dernières années, très-zélé pour la religion; mais ses mœurs n'étaient pas à l'abri de reproches. Son fils, Charles-Albert, depuis empereur, lui succéda.

MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Bavière, né le 28 mars 1727, succéda, le 20 janvier 1746, à son père Charles-Albert VII, empereur, dans les états héréditaires de la maison de Bavière. Le 13 juin 1747, il épousa Marie-Anne-Sophie, duchesse de Saxe, dont il n'eut point d'enfants, et mourut le 30 décembre 1777. En lui finit la branche bavaroise des comtes de Wittelsbach. Sa mort occasionna entre l'impératrice Marie-Thérèse et le roi de Prusse une guerre qui fut terminée par le traité de Teschen en 1779.

* **MAXIMILIEN-JOSEPH**, 1^{er} roi de Bavière, né le 27 mai 1756, était au service de France et commandait en 1790 le régiment d'Alsace. La révolution ayant amené la guerre, il passa au service de l'Autriche et fit plusieurs campagnes sur le Rhin sans grand succès. Le 1^{er} avril 1795 il succéda à son frère Charles II, duc de Deux-Ponts, et le 16 février 1799 à son oncle l'électeur de Bavière. Dirigé par son ministre Montgelas, il parut vouloir imiter les changements qui venaient d'être opérés en France. Il abolit les ordres mendiants, et par la suppression de plusieurs fêtes mécontenta les ouvriers et les paysans. Il n'excita pas moins plaintes de la noblesse en diminuant ses privilèges

et ses immunités. Décidé à demeurer neutre dans la nouvelle coalition qui se préparait contre la France, de premières concessions à l'empereur des Français ne tardèrent pas d'en amener d'autres; il finit par accéder à l'alliance de Napoléon auquel il fournit en 1805 un contingent de 25 mille hommes. Pour prix de son dévouement, Napoléon lui fit obtenir, par le traité de Presbourg de 1806, le titre de roi de Bavière, et joignit à ses états le Tyrol avec d'autres provinces. L'année suivante il reçut dans Munich, Napoléon victorieux, et lui fit épouser une des filles de Maximilien la princesse Amélie, au prince Eugène Beauharnais. La guerre ayant en 1808, éclaté de nouveau, entre l'Autriche et la France, le roi de Bavière fut encore obligé de s'éloigner de sa capitale; mais il recouvra bientôt ses états, et en 1809, venu à Paris avec les autres souverains, il fut reçu à la cour des Tuileries, avec beaucoup d'empressement et d'égard. Constant dans son alliance, il fournit en 1812, un contingent de troupes, pour agir contre la Russie; mais après la bataille de Leipzig, Maximilien voyant la fortune abandonner les Français, entra dans la ligue générale des puissances d'Allemagne, et donna l'ordre à ses troupes de se réunir aux Autrichiens. S'étant rendu à Vienne, en 1814, avec toute sa famille, il accepta de l'empereur François II un régiment dont il se fit recevoir colonel. Le mariage de sa fille, la princesse Charlotte-Auguste, avec l'empereur d'Autriche, resserra l'union de ces deux souverains. Le traité de Vienne fit perdre le Tyrol à Maximilien; mais il obtint en dédommagement d'autres provinces. Ce prince, naturellement bon, se laissait conduire aveuglément par ses ministres, auxquels il faut attribuer, en grande partie, les innovations qu'il introduisit dans ses états. Il mourut le 13 octobre 1825, âgé de 69 ans, laissant le trône à son fils aîné, le prince Louis-Charles-Auguste, actuellement régnant (1848).

MAXIMIN (saint), né à Poitiers, d'une famille illustre, gouverna l'église de Trèves sous les empereurs Constantin et Constant. Il se distingua par son zèle contre les ariens. Saint Athanase et saint Paul de Constantinople ayant été chassés de leurs sièges par la faction de ces hérétiques, saint Maximin les reçut chez lui; et ayant obtenu par son crédit auprès de l'empereur Constant la convocation d'un concile à Sardique, il y parla avec tant de force, que ces deux illustres confesseurs furent rétablis dans leurs églises. Etant allé revoir Poitiers son pays natal, il y mourut vers l'an 349. Saint Paulin, son successeur, fit transporter son corps à Trèves dans la chapelle de Saint-Hilaire, d'où saint Hidulphe le transféra dans l'église appelée depuis *Saint-Maximin*. On trouve dans les bollandistes une vie bien écrite de ce saint, composée vers 968 par Sieghard, moine de Saint-Maximin.

MAXIMIN (Caius-Julius-Verus-Maximinus), empereur romain, né l'an 173, dans un village de l'Illyrie, était fils d'un paysan goth. Son premier état fut celui de berger. Lorsque les pâtres de son pays s'attroupaient pour se défendre contre les voleurs, il se mettait à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premières dignités mili-

taires. L'empereur Alexandre Sévère, son bienfaiteur, ayant été assassiné dans une émeute de soldats, que lui Maximin avait excitée, il se fit proclamer à sa place en 235. Il avait été bon général, il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouïes contre plusieurs personnes de distinction, dont la naissance semblait lui reprocher la sienne. Il fit mourir plus de 4000 personnes, sous prétexte qu'elles avaient conjuré contre sa vie. Incapable de modérer sa férocité, il faisait la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, et en abandonna le pillage à ses soldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*, et ses inhumanités ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Busiris*. Les chrétiens furent les victimes de sa fureur. La persécution contre eux commença avec son règne : ce fut à l'occasion d'un soldat chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont Maximin l'avait honoré, parce qu'il crut que c'était une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de sang. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, se révoltèrent. Ils revêtirent les Gordiens de la pourpre impériale, et après la fin malheureuse de ces deux personnages illustres, le sénat nomma vingt-deux hommes pour gouverner la république. Maximin en conçut une telle colère, que dans les accès de sa fureur il hurlait comme une bête féroce, et se heurtait la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu calmé ses chagrins par le vin, il résolut de se mettre en marche pour punir Rome. Il était devant Aquilée, lorsque ses soldats, craignant que tout l'empire ne se tournât contre eux, le sacrifièrent à la tranquillité publique et à leur propre dépit, en 238; il était âgé de 65 ans. Jamais, dit *Capitolin*, qui a écrit sa *Vie* et celle de son fils, jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre. Cet homme féroce était d'une taille énorme. On prétend qu'il avait plus de huit pieds de hauteur. Les historiens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de sa femme pouvaient, dit-on, lui servir de bague. On dit qu'il lui fallait 40 livres de viande par jour pour sa nourriture, et huit bouteilles de vin pour sa boisson. Sa force était prodigieuse; il trainait, dit-on, seul un chariot chargé, faisait sauter les dents d'un cheval d'un coup de poing, écrasait entre ses doigts des pierres, et fendait les arbres avec ses mains. Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait en cela beaucoup d'exagération; on a voulu sans doute en faire un Goliath, un Samson et un Milton.

MAXIMIN, surnommé DAZA (Galerius-Valerius-Maximinus), fils d'un berger de l'Illyrie et berger lui-même, était neveu de Maximien-Galère par sa mère. Dioclétien, qui abdiqua bientôt après, lui donna le titre de César en 305, et il prit de lui-même celui d'Auguste en 308. Le christianisme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux que ses mœurs étaient totalement opposées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma en 312 contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens. Maximin avait toujours été jaloux de Licinius, empereur romain en même temps que lui. Il osa lui déclarer

la guerre, et s'unit à Maxence contre Constantin; mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée et Andrinople. Le vainqueur le poursuivit jusqu'au Mont-Taurus; Maximin, furieux, fait massacrer un grand nombre de païens qui lui avaient promis la victoire, et donne un édit en faveur des chrétiens. Il cherchait, mais en vain, à réparer ses fautes : le mal était sans remède. Son armée l'avait abandonné, et Licinius ne cessait de le poursuivre. La mort lui parut le seul remède à ses malheurs. Il essaya inutilement de se la donner par le poison, lorsque tout à-coup il se sentit frappé d'une plaie mortelle qui l'emporta, vers le mois d'août de la même année, après avoir souffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévorait. Il commença par perdre les yeux, et il ne lui resta que les os et la peau, qui paraissaient comme un sépulcre horrible où son âme atroce était ensevelie. Depuis qu'il avait été élevé à l'empire, il ne s'était occupé qu'à tyranniser ses sujets, à boire et à manger. Le vin lui faisait souvent ordonner des choses extravagantes, dont il rougissait lui-même lorsque son ivresse était dissipée. Tout cruel qu'il était, il avait la sage précaution d'ordonner qu'on n'exécuterait que le lendemain les ordres qu'il donnerait pendant le repas.

MAXIMINUS. Voy. MESMIN.

MAY (Thomas), né à Mayfield dans le Sussex, vers 1594, fut poète et historien, et membre du collège de Gray's-Inn, à Londres. Dans sa jeunesse il suivit le barreau, mérita la bienveillance de Charles 1^{er}, qui lui ordonna d'écrire en vers la *Vie de Henri II* (1633, in-8), et celle d'Edouard III (1635, in-8); mais croyant que ce prince ne l'en avait pas assez récompensé, il s'éloigna de sa cour. May prit alors le parti du parlement durant les guerres civiles, et en fut fait secrétaire. Il mourut subitement le 13 novembre 1630. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, entre autres la traduction des *Géorgiques* et de la *Pharsale* de Lucain, en vers anglais; il a continué ce dernier ouvrage en vers latins et anglais, jusqu'à la mort de César, 1630, in-8. Cette continuation a été traduite en français par Amar, à la suite de son édition de Lucain, 1816, et par Cormilliole sous le titre de *Suite et conclusion de la Pharsale*, 1819, in-12. On cite encore de lui une comédie, *l'Héritier*, jouée en 1620, imprimée en 1633. Le plus connu de ses ouvrages est *Historiæ parlamenti Angliæ brevium ab anno 1640, usque ad regis cædem*, Londres, 1631, in-12.

MAY (Louis du), historien et politique du xvii^e siècle, français de nation, et protestant, passa sa vie dans quelques cours d'Allemagne, et mourut le 22 septembre 1681. Il a donné : *Etat de l'Empire ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, in-12, que M. Pfeffel a rendu un peu plus moderne, en mêlant les idées du philosophisme à celles du protestantisme; *Science des princes, ou Considérations politiques sur les coups d'état*, par Gabriel Naudé, avec des *Réflexions*, in-8; *Le prudent Voyageur*, in-12; *Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie*, Lyon, 1685, in-12; *Mémoires des guerres de Hongrie entre Léopold 1^{er} et Méhé-*

met IV, Amsterdam, 1680, 2 vol. in-12; l'*Avocat condamné*, ou *Réfutation du traité que le sieur Aubert a fait des prétentions du roi de France sur l'Empire*. C'est une des meilleures productions de cet auteur. Quoique, en général, ses ouvrages soient faiblement écrits, et qu'il ne soit pas toujours impartial, cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y fasse paraître une profonde connaissance de la politique et du droit public.—Il y a un abbé MAY, dont nous avons un *Traité fort estimé sur les temples anciens et modernes*. (Voy. le *Journ. hist. et littér.*, 15 juin 1780, pag. 79.)

* MAYANS Y SISCAR (Grégoire), né en 1697 à Oliu, royaume de Valence, fut, en 1732, nommé bibliothécaire du roi Philippe V; mais les devoirs de cette place qui semblait devoir favoriser son amour pour l'étude, l'empêchant de se livrer à la rédaction de divers ouvrages qu'il avait en vue, il s'en démit pour vivre dans la retraite. Son érudition le fit bientôt connaître. Un grand nombre de savants, de littérateurs, s'empressèrent d'entrer en correspondance avec lui. Il mérita l'estime de Muratori, Menckhenius, Heinemann, Robertson, etc. Ce savant mourut le 21 décembre 1781, âgé de 84 ans. On trouve : dans l'*Ensayo de una biblioteca espanola*, etc., de Sempere, IV, 14-31, la liste de ses nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Ad quinque jurisconsultorum fragmenta commentarii*, Valence, 1725, 2 vol. in-4; *Disputationum juris liber*, ibid., 1726; *Epistolarum libr. VI*, 1732, in-4; *Institutionum philosophiæ moralis, libri tres*, Madrid, 1777, in-4; *Tractatus de hispanæ progenie vocis*, VI, ibid., 1773, in-8, traduit en espagnol, et augmenté par l'auteur; *Origines*, etc.; *Origines de la langue espagnole*, ibid., 1737-80, 2 vol. in-8; *Le Monde trompé par les faux médecins*, 1774, in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur s'élève contre le charlatanisme et conseille aux médecins de préférer à celui des drogues vantées par les empiriques l'usage des simples. *Rhétorique*, 1757, 2 vol. in-8; *Grammaire latine*, Valence, 1767, in-8; *Dictionnaire des meilleurs écrivains espagnols*, Madrid, 1774, 2 vol. in-8; *Vie de Cervantes*, trad. en franc. par Daudé, Amst., 1740, 2 vol. in-12. On trouve l'Eloge de Mayans dans l'*Espana Sagrada* du P. Florez. (Voy. DAV. CLÉMENT et VIVÉS).

* MAYDIEU (Jean), chanoine de Troyes, mourut pendant l'émigration à Tœplitz où il se livrait à l'éducation de la jeunesse. On lui doit : *Histoire de la vertueuse portugaise*, 1779, in-12; *L'honnête homme*, 1781, 2 vol. in-12; *Edouard et Montrose*, tragédie trad. de l'allemand, 1781, in-8; *Vie de Grosley*, avec des notes, les unes curieuses et d'autres peu exactes; *Eloge de Louis XII*, 1788, in-8. On lui attribue une trad. de *Musarion de Wieland*.

MAYENNE. Voy. CHARLES de Lorraine, duc de Mayenne.

MAYER (Michel). Voy. MAIER.

MAYER (Jean-Frédéric), luthérien, né à Leipsig le 6 décembre 1650, mort à Stettin le 30 mars 1712, enseigna la théologie à Wittenberg, fut fait ministre à Hambourg en 1686, puis professeur honoraire à Kiel, enfin, en 1701, il devint surintendant des églises de la Poméranie et de l'île de

Rügen, vice-chancelier de l'université de Greifswalde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture sainte. Les principaux sont : la *Bibliothèque de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Rostock, en 1713, in-4. L'auteur y juge à sa mode les différents écrivains juifs, chrétiens, catholiques, protestants, qui ont travaillé sur l'Écriture sainte. Un *Traité de la manière d'étudier l'Écriture sainte*, in-4; un grand nombre de *Dissertations* sur les endroits importants de la Bible; *Tractatus de osculo pedum pontificis romani*, Leipsig, 1714, in-4; satire triviale, indigne d'un homme de lettres. Mayer avait de l'érudition; mais elle était sèche, et son style ne l'embellissait pas.

MAYER (Tobie), fameux astronome, naquit le 17 février 1723 à Marbach, dans le duché de Wurtemberg. Son père excellait dans l'art de conduire les eaux; le fils le vit opérer, et ne le vit pas sans fruit. Dès l'âge de quatre ans, il dessinait des machines avec autant de dextérité que de justesse. En 1750, l'université de Göttingue le nomma professeur de mathématiques, et la société royale de cette ville le mit bientôt dans la liste de ses membres. Il imagina plusieurs instruments propres à mesurer des angles en pleine campagne, avec plus de commodité et d'exactitude; il rendit par là de grands services à ceux qui veulent pousser la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvait encore trouver bien des choses dans la géométrie élémentaire même, et arriver à divers usages intéressants, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit apercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent dans la géométrie pratique, et prouva l'inexactitude des mesures, par des discussions subtiles sur la portée et la force de la vue. Il s'attacha à décrire plus exactement la surface de la lune, et dressa sur les mouvements de ce corps céleste des tables qui sont regardées comme les plus exactes. Par ce moyen, il a approché, plus que personne n'avait encore fait, de la solution du fameux problème des *longitudes*; ce qui a mérité une gratification à ses héritiers de la part du parlement d'Angleterre. Les modernes nous représentent la lune comme un globe semblable au nôtre, ayant une atmosphère, des rivières, etc., et n'hésitent pas à y supposer des habitants. Mayer ne croyait pas la lune si ressemblante à la terre; et si elle est environnée d'une sorte d'air (ce qui est au moins très-douteux), il le regardait comme une matière extrêmement subtile, et d'une toute autre nature que l'air nécessaire à la respiration des êtres vivants tels que nous les connaissons : ce qui suffit pour détruire la supposition, qui y place des hommes. (Voy. HUYGHENS.) Vers la fin de sa vie, il était occupé de l'aimant, dont il assigna des lois différentes de celles qui sont reçues. Un épuisement total arrêta ses travaux et l'enleva à l'astronomie. Il mourut le 20 février 1762, à 39 ans. Quoique protestant par les préjugés de l'éducation, Mayer était fort attaché au christianisme. Il en donna des preuves pendant sa vie et surtout à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle manière générale de résoudre tous les problèmes de géométrie, au moyen des lignes*

géométriques, en allemand, Eslingen, 1741, in-8; *Atlas mathématique dans lequel toutes les mathématiques sont représentées en 60 tables*, en allemand, Augsburg, 1748, in-fol.; *Relation concernant un globe lunaire construit par la société cosmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles observations*, en allemand, 1750, in-4; plusieurs *cartes géographiques* très-exactes; *Huit mémoires*, dont il enrichit ceux de la société royale de Göttingue. Ils sont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du soleil et de la lune* se trouvent dans le 41^e vol. des *Mémoires* de cette académie. Les *Tables de la lune*, publiées en 1755, ont été les premières où les erreurs n'allaient jamais à 2 minutes, tandis que dans les tables de Newton, de Halley et de Cassini, elles étaient de huit à dix. On a publié, en 1773, Göttingue, gr. in-4, le tome premier de ses *Œuvres inédites*. Tobie Mayer avait commencé à écrire les *Mémoires* de sa vie; on n'en a trouvé qu'un fragment qui a été publié en 1804 par le baron de Zach, qui avait déjà donné divers détails sur cet illustre astronome dans ses *Ephémérides* et dans sa *Correspondance mensuelle*.—Il ne faut pas le confondre avec Christian MAYER, jésuite, né en Moravie en 1719, auquel l'électeur Palatin avait confié la direction de l'observatoire de Manheim, et qui mourut en 1783, après avoir publié *De transitu Veneris*, in-4, ouvrage superficiel, et quelques autres ouvrages; ni avec André MAYER, professeur de physique et de mathématiques, né à Augsburg en 1716, et mort en 1782, auquel on doit une bonne *carte de la Poméranie suédoise*; un grand nombre de *dissertations* académiques, la plupart en latin, et quelques *observations* astronomiques, notamment : *Observations de l'entrée de Vénus sur le soleil*, le 3 juin 1769.

MAYERBERG (Augustin, baron de), conseiller de la chambre aulique impériale, se distingua sous le règne de l'empereur Léopold 1^{er}, qui l'envoya, en 1661, en qualité d'ambassadeur auprès d'Alexis Michajewitz, grand-duc de Moscovie, pour travailler à rétablir la paix entre ce prince et Jean-Casimir, roi de Pologne. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité et en philosophe observateur. Nous devons à ses observations une *relation de son voyage* faite en 1661, imprimée en latin, in-folio, sans nom de ville et sans date, avec celle de Calvucci, son compagnon d'ambassade. On en a fait un abrégé en français, Leyde, 1688, in-12.

MAYERNE (Théodore TURQUET, sieur de), baron d'Aubonne, né à Genève le 28 septembre 1573, fut appelé en Angleterre pour être médecin du roi Jacques 1^{er}. Il s'y acquit une grande réputation, et mourut à Chelsea, près de Londres, en 1633, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-fol. Il était calviniste, et le cardinal du Perron travailla en vain à sa conversion. — Louis Turquet de MAYERNE, son père, né à Lyon vers 1550, mort à Genève en 1630, s'était fait connaître par une *Histoire générale d'Espagne*, en 2 vol. in-fol., et par sa *Monarchie aristo-démocratique*, ouvrage supprimé en France.

* MAYET (Etienne), né à Lyon le 6 juin 1731, fut appelé en 1777 à Berlin par Frédéric II qui le

nomma directeur des manufactures et fabriques de Prusse. Il s'occupa d'y faire prospérer la culture du mûrier et la fabrication de la soie, et y réussit. Les désastres de la Prusse en 1806 amenèrent de grands changements dans le régime des manufactures. Mayet fut mis à la retraite, avec une pension qui suffisait à peine à ses besoins. Il supporta sa mauvaise position avec un courage qui ne se démentit point. Les lettres qu'il avait cultivées toute sa vie adoucirent pour lui les chagrins et les infirmités de la vieillesse; et il mourut à Berlin au mois de juillet 1825, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Outre un assez grand nombre de pièces de vers, parmi lesquelles il s'en trouve de très-agréables, on a de Mayet un *Mémoire sur les manufactures de Lyon*, 1786, in-8, qui avait obtenu l'accessit à l'académie de cette ville en 1784; *Mémoire sur les manufactures de soie en Brandebourg*, Berlin, 1788, in-8; traduit en allemand par de Bock, ainsi que les suiv.; *Mémoire sur la culture du mûrier en Allemagne, principalement dans les états prussiens*, Berlin, 1790, in-8; *Mémoire sur les moyens de mettre en culture la plus avantageuse les terrains secs et arides, principalement ceux de la Champagne*, 1790, in-8; *Traité sur la culture et les fabriques de soie dans les états prussiens*, en allemand, Berlin, 1796, 2 vol. in-8. On trouve une notice sur Mayet dans les *Archives du Rhône*, m. 63.

MAYET (Jean-Marie-Félix), né le 28 mai 1731, de la même famille, d'abord clerc du chapitre de Saint-Paul de Lyon, fit ses études théologiques à Paris au séminaire des Trente-Trois; et de retour dans sa patrie fut successivement vicaire de plusieurs paroisses. Député du clergé de son diocèse aux états-généraux, il y vota constamment avec le côté droit. Il signa les déclarations et protestations en faveur de la monarchie, et adhéra en outre à l'*exposition des principes*, etc. Il combattit même les innovations par un écrit intitulé : *De la Constitution de l'Eglise catholique*, 1790, in-8 de 61 pages, dans lequel il examine la nature et l'étendue de la puissance que Jésus-Christ a donnée à son Eglise, par qui elle doit être exercée et quels sont les rapports des deux puissances. Cet écrit fort solide est en même temps très-modéré. L'abbé Maury qu'il fortifiait de ses conseils, revenu de Péronne (voy. MAURY), rendit compte des vexations dont il avait été la victime, avec tant de naturel et d'éloquence, que toute l'assemblée applaudit à ce premier discours. Mayet, empressé de féliciter son confrère, l'embrassa en disant : *Da nos in amplexu mori!* Dès ce moment il devint l'homme de confiance du célèbre orateur. On essaya de le gagner à la constitution; mais il résista aux faveurs comme aux menaces. Lorsqu'il n'y eut plus de sûreté en France, il accompagna l'abbé Maury à Rome et trouva un asile chez son ami devenu évêque de Montefiascone. Rentré en France à l'époque du concordat, il fut nommé curé de Trevoux. Il vit le cardinal Maury à son passage à Lyon, mai 1806, et fit tout ce qu'il put pour l'empêcher d'aller à Paris, prévoyant le résultat de ce voyage. Maury, nommé à l'archevêché de Paris, voulait faire l'abbé Mayet son grand-vicaire. Le modeste ecclésiastique ne céda point à

ses instances : il se contenta du canonat que lui avait fait accepter le cardinal Fesch, et refusa même plus tard la place de grand-vicaire que lui offrit Mgr. de Bernis, nommé d'abord administrateur de Lyon. Alors commençait la belle œuvre de la propagation de la foi. L'abbé Mayet, qui en était le président d'honneur, contribua beaucoup à l'étendre dans toute la France ; il rédigea quelque temps les *nouvelles ou annales des missions étrangères*, et mourut à Lyon le 19 novembre 1835, à 85 ans.

MAYEUL ou MAYOL (saint), 4^e abbé de Cluny, né à Avignon ou à Valensoles, dans le diocèse de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche et noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite et de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Eglise. Il s'enferma dans le monastère de Cluny, et en devint abbé après Aymar. Les princes de l'Eglise et les princes de la terre eurent une estime particulière pour ses vertus. L'empereur Othon le Grand le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumières. En passant par les Alpes l'an 973, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers, et racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare, il refusa ce fardeau. Il mourut le 14 mai 994, avec une grande réputation de sainteté et de savoir. Il fut regardé comme le fondateur de Cluny, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye et de multiplier les monastères de son ordre. Il a laissé quelques écrits sur lesquels on peut consulter l'*Histoire littéraire de la France*, par D. Rivet, tome 6. Syrus, moine de Cluny, et contemporain de saint Mayeul, a écrit sa *Vie*, publiée par D. Mabillon, *Act. Ben.*, tome 7.

MAYNARD (François), poète français, et l'un des quarante de l'académie française, naquit à Toulouse, en 1582. Il était fils de Géraud, savant conseiller au parlement de cette ville, dont on a un recueil d'arrêts, sous le titre de *Bibliothèque toulousaine*, Toulouse, 1781, 2 vol. in-fol. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, et plut à la cour de cette princesse par son enjouement. M. de Noailles, ambassadeur à Rome, le mena avec lui en 1634. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, il n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. Il mourut à Toulouse le 28 décembre 1646, à 64 ans, avec le titre de conseiller d'état, que le roi venait de lui accorder. Tout le monde connaît ces vers qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

Il est bien commun de ne pas désirer la mort ; il est bien rare de ne pas la craindre, surtout quand on a couru toute sa vie après la faveur des grands. On a de lui des *Epigrammes* assez jolies ; des *Chansons* qui ont quelque agrément ; des *Odes* moins estimées ; des *Lettres* en prose, 1646, in-4, mêlées de bon et de mauvais ; un poème intitulé *Philandre*, d'environ 3000 vers, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Malherbe qui fut son maître en poésie, ainsi que celui de Racan, disait de May-

nard, qu'il tournait fort bien un vers, mais que son style manquait de force. Il ajoutait que de ses deux élèves on aurait fait un grand poète : le second est plus expressif et plus aimable. Dans une requête que Maynard adressa au cardinal de Richelieu, on trouve ce quatrain ; le poète feint d'être mort, et de s'entretenir avec François 1^{er} :

S'il me demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Rien, répondit durement le cardinal, et en effet il ne lui donna jamais rien. Maynard était encore connu de son temps par ses *Priapées*, poésies infâmes, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour. Ses *Oeuvres* ont été publiées quelques mois après sa mort, avec une *préface* de Marin Leroy de Gomberville, Paris, 1646, in-4.

MAYNE (Jasper), poète et théologien anglais, né en 1604 à Hatherlath, fit ses études à Oxford, et entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, et se fit un nom dans sa patrie par ses ouvrages, entre autres par la *Guerre du peuple*, examinée selon les principes de la raison et de l'Ecriture, 1647, in-4 ; et par un *Poème* sur la victoire navale remportée par le duc d'York sur les Hollandais, le 13 juin 1665. Mayne mourut le 6 décembre 1672.

MAYR (Georges), savant jésuite, né en 1585, à Rain, en Bavière, a donné entre autres ouvrages, une traduction en grec de la *Vie* du fondateur de son ordre, par Ribadeneira, Augsbourg, 1616. Il mourut à Rome le 23 août 1623, âgé de 38 ans.

* MAZARD (Etienne), né à Lyon en 1660, employa le premier le poil de castor dans la fabrication des chapeaux. Il légua sa fortune, qui était considérable, à l'hôpital de la charité de Lyon, pour doter de pauvres filles. Il mourut en 1736.

MAZARIN, en italien MAZARINI (Jules), né à Rome selon quelques-uns, mais plus probablement à Piscina dans l'Abruzze, le 14 juillet 1602, d'une famille noble, fit ses études à Rome, et passa avec l'abbé Colonne, depuis cardinal, en Espagne, où il suivit les cours de droit aux universités d'Alcala de Hénarés et de Salamanque. Ayant embrassé l'état militaire, il fut envoyé en 1625, avec le grade de capitaine, à la Valteline, où le pape avait une armée. C'est alors qu'il fit connaître son talent pour les négociations dans les missions importantes que lui confièrent les généraux Conti et Bagni auprès du duc de Feria, général des Espagnols, et du marquis de Cœuvres, général des armées françaises. Cette guerre étant terminée, il revint à Rome, prit le bonnet de docteur, et accompagna le cardinal Sacchetti à Turin. Il y étudia les intérêts des princes qui étaient alors en guerre pour Casal et le Montferrat. Le cardinal Antoine Barberini, neveu du pape, s'étant rendu en qualité de légat dans le Milanais et en Piémont pour travailler à la paix, Mazarin l'aida beaucoup à mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet ; et comme les Espagnols tenaient Casal assiégé, il sortit de leurs retranchements, et courut à toute bride du côté des Français, qui étaient prêts

à forcer les lignes, il leur cria : *La paix ! la paix !* Elle fut acceptée et conclue à Querasque en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation lui mérita l'amitié du cardinal de Richelieu et la protection de Louis XIII. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par Urbain VIII ; et après la mort de Richelieu, il le nomma conseiller d'état et l'un de ses exécuteurs testamentaires. Louis XIII étant mort l'année d'après, 1643, la reine Anne d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état pendant la minorité de Louis XIV. « Le nouveau » ministre affecta dans le commencement de sa » grandeur, dit Voltaire, autant de simplicité que » Richelieu avait déployé de hauteur. Loin de » prendre des gardes et de marcher avec un faste » royal, il eut d'abord le train le plus modeste. Il » mit de l'affabilité et même de la mollesse, où son » prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. » Malgré ces ménagements, il se forma un puissant parti contre lui. Les peuples, accablés d'impôts, et excités à la révolte par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, par le prince de Conti, par la duchesse de Longueville, se soulevèrent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit emprisonner le président de Blancmesnil et le conseiller Broussel. Cet acte de violence fut l'occasion des premiers mouvements de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes ; bientôt les chaînes furent tendues dans Paris comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue sous le nom des *Barricades*, ainsi que celle du 12 mai 1588, fut la première étincelle du feu de la sédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain avec le roi et son ministre, que le parlement venait de proscrire comme perturbateur du repos public. L'Espagne, sollicitée par les rebelles, prend part aux troubles pour les fortifier ; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, se prépare, à la tête de 15,000 hommes. La reine, justement alarmée, écoute les propositions du parlement, las de la guerre et hors d'état de la soutenir. Les troubles s'apaisent, et les conditions de l'accommodement sont signées à Ruel le 11 mars 1649. Le parlement conserva la liberté de s'assembler, qu'on avait voulu lui ravir ; et la cour garda son ministre, dont le peuple et le parlement avaient conjuré la perte. Le prince de Condé fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devait sa gloire, et le cardinal lui dut sa sûreté ; mais il fit trop valoir ses services, et ne ménagea pas assez ceux à qui il les avait rendus. Il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule après l'avoir servi, à braver la reine qu'il avait ramenée triomphante à Paris, et à insulter le gouvernement qu'il défendait et qu'il dédaignait. On prétend qu'il écrivit au cardinal : *All'illustissimo signor Facchino*. Mazarin, forcé d'être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville. On les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-Grâce, sans que le peuple se remuât pour ce défenseur de la France. Le parlement fut moins tranquille ; il donna en 1651 un arrêt qui bannisait Mazarin du royaume, et demanda la liberté des

princes avec tant de résolution, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs prisons. Ils rentrèrent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal prit la fuite du côté de Cologne. Ce ministre gouverna la cour et la France du fond de son exil. Il laissa calmer l'orage, et rentra dans le royaume l'année d'après. Aux premières nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris. Le parlement renouela ses arrêts ; il proscrivit Mazarin et mit sa tête à prix. Le prince de Condé, ligué avec les Espagnols, se mit en campagne contre le roi ; et Turenne, ayant quitté ces mêmes Espagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données, mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifiait à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyait son ministre en vantant ses services et en se plaignant de son exil. Il ne tarda pas à le rappeler. Le cardinal fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant et tranquille. Louis XIV le reçut comme un père, et le peuple comme un maître. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. Telles sont les vicissitudes qui caractérisent l'esprit français. On lui fit un festin à l'hôtel de ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Un des plus importants services qu'il rendit depuis son retour fut celui de procurer la paix. Il alla lui-même la négocier en 1639, dans l'île des Faisans, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, et la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur au génie et à la politique de Mazarin. Le mariage du roi avec l'infante n'était pas l'ouvrage d'un jour ni l'idée d'un premier moment, mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645 (c'est-à-dire 14 ans auparavant), méditait cette alliance, non-seulement pour faire céder au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster, mais pour lui acquérir des droits bien plus importants encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi à Munster. (*Voy. l'Abrégé de l'histoire de France*, par le président Hénault, année 1639.) Le cardinal Mazarin ramena, en 1660, le roi et la nouvelle reine à Paris. Maître en quelque sorte absolu, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paraître Louis XIV, ni comme prince, ni comme guerrier, persuadé que rien ne nuit plus aux princes, aussi bien et plus encore qu'aux autres hommes, que de paraître trop tôt. Il était charmé qu'on lui donnât peu de savoir, quoiqu'il fût surintendant de son éducation : peut-être pensait-il qu'un roi savant régnerait moins bien qu'un roi honnête homme ; il avait des exemples pour le croire et l'événement le justifia. Il mourut en 1661, à 59 ans. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert et caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce que l'on prétend, un peu de rouge, pour faire

accroire qu'il se portait mieux, et donna audience à tout le monde. Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses. Un théatin, son confesseur, lui dit nettement « qu'il serait damné, s'il » ne restituait le bien qu'il avait mal acquis. » Hélas, dit-il, je n'ai rien que des bienfaits du roi. — Mais, reprit le théatin, il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué. Pour le tirer d'embarras, Colbert lui conseilla de faire une donation entière de ses biens au roi. Il le fit, et Louis XIV lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi et la cour portèrent le deuil à sa mort : honneur peu ordinaire, et que Henri IV avait rendu mal à propos à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Outre les biens immenses que le cardinal Mazarin avait amassés, il posséda en même temps l'évêché de Metz, et les abbayes de Saint-Arnould, de Saint-Clément et de Saint-Vincent de la même ville; celles de Saint-Denis en France, de Cluny, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Taurin d'Evreux, etc. Il laissa pour héritier de son nom et de ses biens le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini sa nièce, et prit le titre de duc de Mazarin. Il avait un neveu qui fut duc de Nevers (voy. ce nom), et quatre autres nièces : l'une, nommée Martinozzi, fut mariée au prince de Conti; les autres, nommées Mancini, le furent au connétable de Colonne, au duc de Mercœur, au duc de Bouillon. (Voy. COLONNE, MANCINI.) On dit que Charles II, fils de l'infortuné Charles I^{er}, roi d'Angleterre, lui en demanda une, et que le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On ajoute que lorsque Mazarin vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer cette alliance, et qu'il fut refusé à son tour. De tous les portraits qu'on a faits de Mazarin, aucun ne nous paraît plus fidèle que celui qu'en a tracé le président Hénault. « Ce ministre, dit ce célèbre historien, était aussi doux que le cardinal de Richelieu » était violent : un de ses plus grands talents fut de » bien connaître les hommes. Le caractère de sa » politique était plutôt la finesse et la patience que » la force... Il pensait que la force ne doit jamais » être employée qu'au défaut des autres moyens, » et son esprit lui fournissait le courage conforme » aux circonstances. Hardi à Casal, tranquille et » agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant » lorsqu'il fallut arrêter les princes, mais insensible » aux plaisanteries de la Fronde; méprisant les braves du coadjuteur, et écoutant les murmures » de la populace, comme on écoute du rivage le » bruit des flots de la mer. Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, » de plus vaste et de moins concerté; et dans le » cardinal Mazarin, plus d'adresse, plus de mesure » et moins d'écarts. On haïssait l'un, et l'on se moquait de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'état. » La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le temps que la France était déchainée contre lui. M. l'abbé d'Allainval a publié en 1745, en 2 vol. in-12, les *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation de la paix des*

Pyrénées, et la relation des conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'état. (Voy. HARO.) Elles avaient déjà paru, moins 50, à Amsterdam en 1695, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 vol. in-12. Ce recueil est intéressant. Le cardinal développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté et une précision qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. En 1665 parut un *Testament politique du cardinal Mazarin*, Cologne, in-12, qui ne mérite aucune attention. Il existe une autre espèce de *testament politique* sous ce titre : *Breviarium politicorum, secundum rubricas Mazarinicas*; c'est une satire assez amère du ministère du cardinal. On a d'ailleurs beaucoup écrit sur lui. Nous citerons parmi les productions qui le concernent : *Histoire du cardinal de Mazarin*, traduite de l'italien du comte G.-G. Priorato, Paris, 1668, 2 vol. in-12; une autre *depuis sa naissance* (de Mazarin) *jusqu'à sa mort*, par A. Aubery, ib., 1668, 1695, 2 vol.; 1751, 4 vol. in-12; un *Abrégé de la vie, etc.*, par l'abbé de Longuerue, inséré dans le *Recueil des pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France* : on y trouve quelques particularités peu connues : *Eclaircissements sur quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, par J. de Silhon, conseiller d'état, 1650, traduits ensuite et publiés en latin. Nous ne citerons pas d'autres ouvrages qui tiennent plus à l'histoire de France qu'à celle de Mazarin en particulier non plus que des mémoires, tant en français qu'en italien, pour servir à l'histoire de ce ministre. La Fronde enfanta une quantité innombrable de pamphlets, satires, etc., contre Mazarin : on en trouve des recueils énormes dans plusieurs de nos bibliothèques publiques, entre autres : la collection de la bibliothèque de Colbert, en 46 gros vol. in-4; on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries, et le recueil de la bibliothèque de la ville de Chartres, en 140 volumes in-4. Naudé (voy. ce nom), bibliothécaire du cardinal, entreprit de réfuter une partie de ces *Satires*. M. Ravenel a publié les *Lettres du cardinal Mazarin à la Reine, à la princesse palatine, etc., avec des notes*, Paris, 1836, in-8. — On trouve dans le tome 1 page 414 et suivantes de la *Bibl. Sicul.* de Mongitore, des détails sur Jules Mazarin jésuite, oncle du précédent, mort à 78 ans, en 1622, et de qui l'on cite entre autres écrits : *Il Colosso babilonico delle consideratione Crist., sul sogno della statua di Nabucodonosorre*, Bologne et Milan, 1619-25, 2 tom. in-4.

MAZARIN (Hortense MANCINI, duchesse de), nièce du cardinal Mazarin, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, mais elle ne tarda pas à vouloir en être séparée. N'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France l'an 1687, de la Meilleraie fit solliciter son épouse de revenir; les prières n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès qu'elle perdit. La duchesse fut condamnée à retourner avec son époux, mais elle persista à rester à Londres, où elle

avait une petite cour, composée des beaux esprits de cette capitale. Le vieux épicurien Saint-Evremond fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1699, avant le duc, qui vécut jusqu'en 1713. Ils ont laissé postérité. Les *Mémoires* de madame Mazarin et ceux qu'elle opposa aux *Factums* de son mari, se trouvent dans les œuvres de Saint-Evremond. Il ne faut pas croire au portrait trop flatteur que ce philosophe a fait de la dame, ni aux contes ridicules que le duc de Saint-Simon raconte du mari.

* MAZARREDO Y SALAZAR (Joseph - Marie), amiral espagnol, né à Bilbao en 1744, entra dans la marine à 16 ans; et de simple garde monta peu à peu aux grades plus élevés. En 1780, major-général d'escadre, il faisait partie de la flotte combinée, sous le commandement du comte d'Estaing. A sa sortie de Cadix, elle fut assaillie d'une violente tempête; mais il parvint à la faire rentrer dans le port sans la moindre perte. L'année suivante, il la sauva une seconde fois dans les parages des îles Sorlingues, en osant enfreindre les ordres du comte de Guichen, qui étaient mauvais, comme le conte en convint lui-même après l'événement. Il montra en 1782 la même habileté dans les manœuvres, quand l'escadre espagnole, revenue dans les eaux de Cadix, fut assaillie d'une bourrasque qui faillit la jeter à la côte. Ses talents le firent choisir en 1793, pour rédiger un projet d'ordonnance pour la marine, qui fut adopté et revêtu de la signature du roi. Elevé au rang de général en chef de l'escadre espagnole, il protégea, dans les journées des 5 et 3 juillet 1797, la ville de Cadix contre le bombardement des Anglais. En 1799, il fit construire dans l'île de Léon un bel observatoire, auquel il attacha quatre astronomes. Après l'invasion des Français en Espagne, il accepta de Joseph Bonaparte le ministère de la marine, et mourut en 1812. Il a laissé des *Eléments de tactique navale*, Madrid, 1784, in-4.

* MAZÉAS (Jean-Mathurin), mathématicien, né à Landernau en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la chaire de philosophie, au collège de Navarre, qu'il remplit longtemps avec beaucoup de zèle et de succès. Il obtint en 1783 un canonicat du chapitre de Notre-Dame de Paris; mais comme il distribuait aux pauvres la plus grande partie de son revenu, lorsque la révolution l'eut privé de son bénéfice, il se trouva dans un état voisin de l'indigence; il alla se fixer à Pontoise avec un domestique fidèle, qui le nourrit trois ans du fruit de ses épargnes. Cette dernière ressource allait lui manquer, lorsque ce digne serviteur hasarda de présenter un placet au ministre de l'intérieur, qui le fit comprendre au nombre des savants malheureux auxquels la Convention accordait des secours. Il obtint une pension de 1,800 livres, qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1801. On lui doit : *Eléments d'arithmétiques, d'algèbre et de géométrie, avec une introduction aux sections coniques*, Paris, 1758, in-8; ouvrage écrit avec une précision et une clarté peu communes, qui obtint sept éditions, dont la dernière est de 1788. Il en donna un abrégé en 1775,

in-12; *Institutiones philosophicae*, Paris, 1777, 3 vol. in-12. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des arts et métiers*. — Son frère, GUILLAUME, chanoine de Vannes sa patrie, mort en 1776, a publié plusieurs *mémoires* intéressants, dans le recueil des savants étrangers, et traduit de l'anglais la *Dissertation* de Warburton sur les *tremblements de terre*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Lettre d'un négociant à un lord sur l'île de Minorque et le port Mahon*, 1756, in-12; *Pharmacopée des pauvres*, avec des notes, 1758, in-12; *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, par Lind, 1760, in-8.

MAZEL ou MAZELI (David), ministre français, réfugié en Angleterre, traduisit quelques traités écrits en anglais; mais comme il n'était pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidèles. Celle qu'il fit du *Traité* de Sherlock sur la *Mort* est le *Jugement dernier*, 2 tomes en un vol. in-8, est cependant estimée. On fait beaucoup moins de cas de sa *Traduction* du *Traité* de Locke, du *Gouvernement civil*, in-12, (voyez LOCKE); ainsi que de l'*Essai* de Gilbert Burnet sur la *Vie* de la reine Marie, in-12; ouvrage partial et passionné, qui ne méritait point de traduction. Mazel mourut à Londres en 1725.

MAZELINE (Pierre), sculpteur de Rouen, né en 1652, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles, l'*Europe*, *Apollon Pythien*, d'après l'antique, etc.

MAZEPPA (Jean), hetman ou général des Cosaques, était gentilhomme polonais, et naquit dans le palatinat de la Podolie. Il fut page du roi, sous Jean Casimir. Un mari jaloux l'attacha un sur le dos d'un cheval et l'abandonna à la rapidité de la course. Le cheval était de l'Ukraine, où il transporta Mazeppa. Quelques habitants du pays lui ayant prodigué des secours, il se fixa chez eux, et devint secrétaire de Samoilowitz, hetman des Cosaques de l'Ukraine, alors en guerre contre les Tartares. Mazeppa se distingua par sa valeur et son intelligence, et succéda à Samoilowitz, lorsqu'en 1687 ce chef eût été déposé pour avoir, par son impéritie, laissé périr une bonne partie de cette superbe armée de soixante mille cosaques qu'il commandait. Les premiers soins de son successeur furent de fortifier les frontières de son pays contre les Tartares, et de se faire des protecteurs puissants. Il se lia d'abord avec le czar Pierre, qu'il servit pendant vingt-quatre ans avec beaucoup de fidélité; mais le dessein qu'il avait de se faire roi des Cosaques lui fit trahir ses engagements en 1708. Il avait alors 84 ans. Il prit le parti de Charles XII, roi de Suède, et grossit son armée de quelques régiments. Le czar envoya des troupes contre lui; la capitale de son pays fut prise et rasée, et lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouraient par le supplice de la roue. Mazeppa, après la bataille de Pultawa, se sauva en Valachie, et de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carrière en 1709. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de Charles XII*, par

Voltaire; les *Annales de la petite Russie*, par Scherer, Paris, 1788, 2 vol. in-12; l'*Histoire des Cosaques*, par M. Lesur, Paris, 1813, 2 vol. in-8. Mazzeppa est le héros d'un des poèmes de lord Byron.

* MAZET (André), né le 28 décembre 1793 à Grenoble, fut reçu docteur de la faculté de Paris le 3 juillet 1819. Vers la fin de la même année il fut choisi avec Pariset, pour aller observer à Cadix l'épidémie connue sous le nom de fièvre jaune, (voy. PARISSET). A son retour, nommé médecin adjoint d'un bureau de charité, il fit en 1821 partie d'une commission envoyée pour combattre la maladie épidémique qui s'était manifestée dans le département de l'Oise. Peu de temps après il repartit pour Barcelonne, où la fièvre jaune sévissait avec une nouvelle fureur. Atteint de ce terrible fléau, deux jours après son arrivée, il y succomba le 22 octobre 1821. Sa mort produisit en France une vive émotion. Des souscriptions furent ouvertes pour lui élever des monuments à Grenoble, sa patrie, et à l'Ecole de médecine de Paris : une pension a été accordée à sa mère à titre de récompense nationale. Mazet n'a publié que quelques articles dans le *journal complémentaire* du Dictionnaire des sciences médicales.

* MAZIO (Raphaël), cardinal, né à Rome le 24 octobre 1766, s'est distingué par ses talents dans les affaires. Attaché d'abord à la légation du cardinal Caprara en France, il accompagna ensuite le cardinal Consalvi, dans ses différentes missions pour les intérêts du saint Siège. A son retour à Rome, Pie VII le nomma secrétaire des lettres latines. Envoyé au congrès de Laybach avec le cardinal Spina, les nouveaux services qu'il rendit à l'Eglise dans cette circonstance furent récompensés par le titre de secrétaire de la congrégation consistoriale. En 1830, créé cardinal, avec le titre presbytéral de Sainte-Marie in Trastevere, il mourut à Rome le 4 février 1832.

MAZOCHI ou plutôt MAZZOCHI (Alexis - Symmaque), savant antiquaire, né à Borgo de Sainte-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, et professeur des langues grecque et hébraïque dans le séminaire archiepiscopal de Naples. En 1711, il était chanoine de Capoue, et devint successivement théologal de Naples, professeur royal de l'Ecriture sainte. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Lanciano, qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples le 12 septembre 1771. Il a beaucoup écrit sur les anciennes inscriptions, les médailles, etc., et on a de lui : des *Notes* sur le nouveau Testament; des *Dissertations* sur la poésie des Hébreux; *Les Antiquités de la campagne de Rome; Origines de la ville de Capoue*, manuscrit. On trouve sa *Vie* dans les *Vitæ Italarum*, par Fabroni, tom. 8.

* MAZOIS (François), architecte, né à Lorient le 12 octobre 1783, fit ses études à Bordeaux où son père remplissait les fonctions de directeur des paquebots. Il subit avec succès les examens pour l'école polytechnique; obligé de renoncer à la carrière militaire, à cause de sa santé, il étudia l'architecture sous M. Percier; mais devançant l'époque où il aurait obtenu le grand prix, il se rendit à

Rome pour en étudier les principaux monuments. Appelé à Naples par Murat, qui lui donna la direction des bâtiments de la couronne, il obtint la permission de dessiner les ruines de *Pompéi*, et commença la publication à Rome de l'important ouvrage auquel il dut bientôt une juste réputation. Les événements politiques de 1815 interrompirent ses travaux; mais M. de Blacas, alors ambassadeur de Louis XVIII, à Rome, prit sous sa protection l'habile artiste, et favorisa la continuation de cette belle entreprise. Mazois revenu à Paris, en 1819, y fut accueilli comme il méritait de l'être. Il fit bientôt après un nouveau voyage à Naples, pour y recueillir les matériaux qui devaient compléter son ouvrage. De retour à Paris, il y exécuta un grand nombre de travaux, entr'autres, quatre maisons d'une élégance remarquable dans le quartier de *François I^{er}*, aux Champs Elysées. Il mourut d'une apoplexie foudroyante le 30 décembre 1826, à l'âge de 43 ans. Il était membre de plusieurs académies françaises et étrangères. Ses principaux ouvrages sont : *Le Palais de Scavrus ou Description d'une maison romaine, etc.*, 1819, in-4, 2^e éd., 1822, in-8; *les Ruines de Pompéi, dessinées et mesurées pendant les années 1809 à 1821*, Paris, 1812-1827, 37 livraisons, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a été terminé par M. Gau, architecte et l'ami de Mazois. Il a donné, dans la *Galerie française*, un assez grand nombre de *Vies* d'architectes, peintres, sculpteurs; et dans plusieurs recueils périodiques, des dissertations, tant en italien qu'en français. On trouve aussi de lui : des *Considérations sur les théâtres des anciens*, dans le 1^{er} vol. du *Théâtre complet des Latins*; enfin, il a laissé inédit les *Ruines de Pæstum*, ouvrage dont la plupart des planches ont été lithographiées sous ses yeux. — Son père, membre de l'académie de Bordeaux, négociant estimable, est mort dans cette ville le 21 janvier 1828, dans les sentiments les plus vifs de résignation et de patience chrétienne.

* MAZURE (F.-A.-J.), littérateur, né à Paris en 1776, passa les premières années de sa vie en Provence, où son père occupait un emploi; et fut dès l'âge de 20 ans attaché à l'école centrale de Niort, où il se fit remarquer par d'heureux *Essais de poésie*. A l'organisation de l'université, Fontanes le nomma inspecteur, puis recteur de l'académie d'Angers. Nommé, en 1817, inspecteur-général, il fit partie en 1820, de la commission de censure et concourut à la même époque à la rédaction du *Publiciste*, qui paraissait sous le patronage du ministre de Serre. Il est mort à Paris le 8 novembre 1828, laissant quelques ouvrages dont les plus importants sont : la *Vie de Voltaire*, Paris, 1821, in-8, et l'*Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, ib., 1825, 3 vol. in-8 : ces deux écrits ne sont pas exempts d'erreurs. Le dernier qui a obtenu et mérité des éloges est cependant loin d'être écrit avec une entière indépendance. C'était, dit l'*Ami de la religion*, un homme religieux et modéré, mais qui avait fait quelques concessions à l'esprit de son siècle. On trouve dans le *Lycée*, 1829, tom. 4, une *Notice* étendue sur Mazure.

MAZURES (Louis des). Voy. DESMASURES.

* MAZZA (Angelo), célèbre poète italien, né en 1740, fit ses études à Reggio. Ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à publier quelques pièces de vers dont le mérite fixa l'attention de l'abbé Salandri, qui vint exprès à Reggio pour féliciter le jeune poète. Mazza le suivit à Padoue, où il se lia avec plusieurs savants distingués, et se rendit ensuite à Venise. Il y traduisit en italien : le poème d'Akenside (*voy.* ce nom 1, 88), les *Plaisirs de l'imagination*. Rappelé en 1768 dans sa patrie, il y obtint quelques années après la chaire de littérature grecque. Il refusa celle de philosophie à Anvers, et la place de secrétaire d'ambassade en Portugal. Ses jours s'écoulaient dans la culture des lettres, lorsque la passion qu'il eut le malheur d'inspirer à une grande dame, vint troubler son repos. Il se retira à Bologne, y étudia la théologie et prit l'habit ecclésiastique. Ses goûts changèrent cependant au bout de quelques années, et, à son retour à Parme, il se maria. Il aurait trouvé le bonheur au sein de sa famille, si l'envie n'avait dirigé contre lui des imputations qui, pour avoir été reconnues calomnieuses, n'en remplirent pas moins son âme d'amertume. Mazza mourut à Parme, en 1817; il avait été admis à l'académie des Arcades de Rome, sous le nom d'*Armonide Elideo*. L'habit ecclésiastique, qu'il porta quelque temps, l'a fait souvent confondre avec son frère l'abbé Andrea Mazza, bénédictin.

MAZZOCHI. *Voy.* MAZUCHI.

MAZZONI (Jacques), né à Césène en 1548, mourut à Ferrare en 1598, dans sa 50^e année; il donna sur la fin du xvi^e siècle des leçons d'une philosophie saine et judicieuse, et se distingua aussi comme écrivain. Il parut d'abord à la cour du duc d'Urbin, fut appelé plus tard à Rome, par le pape Grégoire XIII, pour prendre part à la correction du calendrier, et professa la philosophie à Césène, à Macerata, à Pise et à Rome. Celui de ses ouvrages qui a le plus fixé les yeux de la postérité est son traité *De tripliet hominum vitâ, activâ nempe, contemplativâ, et religiosâ, methodi tres*, Césène, 1576, in-4, très-rare.

* MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), né à Brescia le 28 octobre 1707, plein de zèle pour l'honneur de son pays, entreprit un très-grand ouvrage, intitulé : *Gli scrittori d'Italia cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti de i letterati italiani*, Brescia, 1753-63, 6 vol. in-fol. Ils ne contiennent que les deux premières lettres. Chaque notice est une biographie complète à laquelle il serait difficile de rien ajouter. Plusieurs ont été imprimées séparément et sont recherchées. Une mort prématurée l'enleva aux lettres et à ses nombreux amis, le 19 novembre 1765. Il a laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages. Gaétani a publié sous ce titre : *Musæum Mazzucchellianum*, Venise, 1761-63, la description des médailles des grands hommes du musée de Mazzuchelli, 2 vol. in fol., avec 208 pl.; recueil rare et cher. Le tom. 3 qui devait terminer l'ouvrage est demeuré inédit.

** MAZZUCHELLI (l'abbé Pierre), né en 1762 à Milan, après avoir fait ses études au collège de Saint-Alexandre, dirigé par les Barnabites, passa

à l'université de Brera, où il fut reçu docteur en théologie. S'étant donné de bonne heure à l'étude des langues, il fut attaché, en 1783, au département des manuscrits de l'ambrosienne, et devint secrétaire de l'orientaliste Branca; il n'était alors que diacre. Après avoir été ordonné prêtre, il refusa un bénéfice que lui offrait l'archevêque Visconti, ne voulant pas renoncer à une place peu lucrative sans doute, mais tout-à-fait conforme à ses goûts. En 1804, il se fit journaliste, et bientôt après se chargea de diriger et de classer le cabinet d'antiquités et la bibliothèque du marquis Jacques Trivulce. En 1823, il devint préfet de l'ambrosienne, et mourut le 8 mai 1829. Le savant cardinal Mai est son élève. Indépendamment de bonnes éditions des *Lettres* du Tasse et d'Annibal Caro, on a de lui : *Histoire des écoles de la doctrine chrétienne, fondées à Milan et propagées ailleurs*, Milan, 1800, in-4; *Nouvelles politiques*, ib., 1804, in-8; *Recherches sur les monnaies de J.-J. Trivulce*, etc. ib., 1806, in-8; *Courte explication des gravures qui ornent l'ouvrage de Rosmini, sur les entreprises militaires et la vie de J.-J. Trivulce*, etc. ib., 1815, 2 vol. in-fol. avec pl.; *La bulle de Marie, femme de l'empereur Honorius, qui existe au musée Trivulce*, ib., 1819, in-4; *Passages des auteurs cités par Dante dans le Convivio*, ib., 1826, in-8; *Observations sur l'essai historique-critique du rit ambrosien, contenu dans la 23^e dissertation des antiquités lombardo Milanaises*, ib., 1828, in-4. Mazzucchelli avait recueilli plusieurs fragments inédits de classiques grecs et latins, mais la mort ne lui a pas laissé le temps de les publier.

MAZZUOLI (François), appelé communément *Le Parmesan*, né à Parme en 1503, mort en 1540, fit connaître dès son jeune âge son talent pour la peinture. Il prit des leçons de son père Philippe et de ses oncles paternels Pietro et Michel, tous les trois fameux peintres; à 14 ans, il peignit son beau tableau du *Baptême de J.-C.* L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de Michel-Ange, et encore plus à ceux de Raphaël. Il a si bien saisi la manière de ce maître, qu'on disait, même de son temps, qu'il avait hérité de son génie. On rapporte qu'il travaillait avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats espagnols qui entrèrent chez lui en furent frappés. Les premiers se contentèrent de quelques dessins; les suivants enlevèrent tout ce qu'il avait. Protogène se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles; mais il fut plus heureux. Le Parmesan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne, et à Parme sa patrie. Son talent à jouer du luth, et son amour pour la musique, le détournaient souvent de son travail; mais son goût dominant était pour l'alchimie, qui le rendit misérable toute sa vie. La manière du Parmesan est gracieuse, ses figures sont légères et charmantes, ses attitudes bien contrastées : rien de si agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légèreté admirable; son pinceau léger et séduisant. Il a réussi principalement dans les vierges, dans les enfants, et a parfaitement touché le paysage. Le Parmesan a gravé à l'eau forte et au clair-obscur.

On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MEAD (Richard), célèbre médecin, né en 1673 à Stepney, village près de Londres, d'une famille distinguée, fit ses humanités à Utrecht sous le célèbre Grevius, et de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea en Italie, et prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie en 1696, il exerça l'art de guérir avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignit à la théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue et la plus heureuse. La société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres; le collège des médecins se l'associa, et l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin de Georges II en 1727, il fut l'Esculape de la cour et de la ville. On assure que sa profession lui rapportait par an près de cent mille livres, monnaie de France; sa table était servie avec la magnificence d'un financier. Il mourut en 1754, à 81 ans. Tout le monde connaît ce qu'il fit pour son confrère Freind, renfermé dans la tour de Londres. Le premier ministre étant tombé malade, Méad ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la tour, et son refus obstiné procura l'élargissement du prisonnier. Des auteurs inconsidérés ont fait de grands éloges de cette action; mais elle ne les mérite pas. L'erreur où conduit un excès d'amitié demande grâce à tous les cœurs sensibles; mais elle n'obtient pas le suffrage de la raison, qui seule a le droit de dispenser les louanges, parce qu'elle peut seule apprécier les mérites. « Je vous blâme » (dit un écrivain bien sage, en adressant la parole à ce médecin célèbre) « d'avoir violenté les opérations du ministère, qui devaient pour le moins être aussi libres que votre ami Freind. Il fallait demander qu'on le jugât, qu'on lui fit justice; mais il ne fallait pas demander, qu'innocent ou coupable, il fût rendu à la société et à ses fonctions. Ainsi » pense tout homme qui aime l'ordre, et qui ne » déteste pas moins l'arbitraire dans l'obéissance » que dans le commandement, dans les sujets que » dans les monarques. Peut-être que les lois s'op- » posaient à la détention de votre ami; mais elles » s'opposaient encore davantage à la manière dont » vous procurâtes son élargissement : s'il eût mé- » rité de perdre la tête, il n'en était pas moins » élargi. Vous aviez abusé de votre talent et de la » faiblesse d'un homme mourant, pour remettre » dans la société un monstre ou un brouillon. » Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur les poisons*, 1702, en anglais, traduit en latin par Josué Nelson, Leyde, 1757, in-8. Un pareil livre ne pouvait être composé que d'après un grand nombre d'expériences; Méad en fit plusieurs sur les vipères, qui lui servirent beaucoup pour cet ouvrage. Il a été reproduit et imprimé avec quelques variations à Paris, en 1813, par M. Orfila. *Conseils et préceptes de médecine*, en latin, Londres, 1751, in-8 : c'est sa dernière production. On y trouve deux *Traité*s, l'un *de la folie*, et l'autre *des maladies dont il est parlé dans la Bible*. Dans ce dernier, il prétend que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile n'ont eu que des maladies purement naturelles. L'er-

reur qui règne dans toute cette diatribe dérive du désordre par lequel on confond la possibilité avec le fait. Sur ce que telle maladie peut avoir une cause naturelle, Méad décide que dans aucun cas elle ne peut être l'effet d'un agent invisible : comme si les démons ne pouvaient pas produire les mêmes effets que des causes physiques; comme si, pouvant remuer des corps entiers, ainsi que l'observe Bos-suet, ils ne pouvaient agiter quelques fibres dans le corps humain. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'E-vangile : or l'Evangile nous dit expressément que telle maladie était l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure que dans tel cas il ne l'était pas. Le langage insidieux et faux que Méad attribue à J.-C. et aux apôtres, dans une matière aussi grave, est une imputation sacrilège et absurde que tout bon chrétien trouvera suf-fisamment réfutée par la seule idée de la chose. Méad, en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. « L'on ne se » persuadera jamais, dit-il, que Dieu ait accordé » aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes » à leur gré. » Eh ! qui a jamais pensé *que les diables tourmentaient les hommes à leur gré*? Ils tourmen-tent autant que Dieu le leur permet, et l'étendue de cette permission a d'autres règles que *leur gré*. On a démontré les erreurs de Méad sur cette ma-tière, dans un ouvrage imprimé à Londres en 1773, intitulé : *A dissertation of the demoniacs*. (Voy. LE BRUN, DELRIO, de HAEN, Scipion MAFFEI, SPÉ.) Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8. *La Description* de son cabinet a été imprimée à Londres, 1753, in-8. Le docteur Ward a composé une épitaphe latine pour Méad; elle contient une courte et élé-gante histoire des travaux et des vertus de cet écri-vain, et nous apprend des détails intéressants sur sa famille.

MÉAN (Charles de), seigneur d'Atrin, né à Liège en 1604, et mort en 1674, se distingua dans divers emplois honorables, par son zèle pour le bien public et par ses lumières dans l'administra-tion des affaires. Dans le temps que les nouvelles sectes infectaient les provinces voisines, il signala son attachement à la religion catholique par les mesures les plus propres à fermer l'entrée de l'hé-résie dans sa patrie. Ses vastes connaissances dans les matières de droit le font considérer comme un des plus grands jurisconsultes de l'Europe. Quoique dans son grand ouvrage intitulé, *Observationes et res ju-dicatae ad jus civile Leodiensium, Romanorum, alia-rumque gentium*, il semble avoir eu particulière-ment en vue l'utilité de ses compatriotes, les sa-vants étrangers en font grand cas; on y trouve ef-fectivement des vues sûres et vastes sur la juris-prudence de diverses nations. Des différentes édi-tions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liège, 1740, 8 vol. in-fol. qui se reliant en 4, avec des *notes* savantes de Louvreix (voy. ce nom), et une *table des matières* très-étendue.

* MÉAN (François-Antoine-Marie-Constantin, prince de), archevêque de Malines, et primat des Pays-Bas, né à Liège le 6 juillet 1756, de la même

famille, devint en 1786 évêque suffragant sous le titre d'Hippone, puis en 1792 évêque de Liège. Il donna, en 1801, sa démission de ce siège et fut promu en 1817 à celui de Malines. Méan avait paru d'abord entrer dans les vues d'un gouvernement dont il ne soupçonnait pas le but ; mais quand il vit s'établir un système permanent de vexations et de tracasseries qu'on ne prenait pas même la peine de déguiser, il s'unit à tout le clergé pour réclamer, et dans plusieurs circonstances il adressa au roi les représentations les plus fortes ; mais sans succès. Il était tombé tout-à-fait en disgrâce à l'époque de la révolution de 1830. Ce prélat est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 13 janvier 1831.

MEARD. Voy. JOURNIAC.

* MEAULLE conventionnel, né vers 1757, élu par la Seine-Inférieure, suppléant à l'assemblée Législative, n'y siégea point. Mais envoyé à la Convention il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Chargé de différentes missions il seconda les opérations de ses collègues qui se vengèrent, contre les habitants de Lyon et de la Vendée, de leur antipathie pour le régime révolutionnaire. Quoiqu'il eût figuré au milieu des plus fougueux démagogues, après le 9 thermidor il se déclara contre les excès de la terreur ; cependant, devenu membre du comité de sûreté générale, il se plaignit des poursuites dirigées contre les patriotes, et prit même la défense des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'on voulait faire traduire devant un nouveau tribunal, après le jugement qui les avait acquittés. Après la session il passa au conseil des cinq-cents, où il défendit des terroristes du Midi, qu'on accusait de renouveler les crimes de 1793. Au mois de mai 1797, il entra au tribunal de cassation dont il fit partie jusqu'en 1804, et devint alors procureur impérial près le tribunal criminel de Gand. Lors de la réorganisation des tribunaux en 1811, nommé substitut du procureur général de la cour de Bruxelles, il remplit ces fonctions jusqu'en 1814. Atteint en 1816 par la loi contre les régicides, il alla chercher un asile à Gand où il est mort le 10 octobre 1820.

MECARINO. Voy. BECCAFUMI.

MÉCÈNE (Caius Cilnius Mecænas), Romain célèbre par la faveur dont il jouit sous Auguste, et la protection qu'il accorda aux lettres, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il était regardé comme la gloire de cet ordre, et Horace l'appelle avec raison *Mecænas equitum decus*. Ce fut lui qui conseilla à Auguste de conserver le trône impérial, « de peur qu'il ne » fût le dernier des Romains, s'il cessait d'être le » premier. » Il ajouta à cet avis quelques maximes, auxquelles Auguste dut ce qu'il a fait de bon et d'utile pendant son règne. « Une conduite ver- » tueuse, lui dit-il, sera pour vous une garde plus » sûre que celle des légions... La meilleure règle » en matière de gouvernement est d'acquiescer à » l'opinion du peuple, et de faire pour ses sujets ce » qu'un prince voudrait qu'on fit pour lui, s'il de- » vait obéir au lieu de commander. Evitez les noms » de monarque ou de roi, et contentez-vous de

» celui de César, en y ajoutant le titre d'empereur (*imperator*, nom qu'on donnait aux généraux d'armées), ou quelque autre, propre à » concilier à la fois le respect et l'amour.... » Mé- » cène prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste par sa prudence, qu'il lui reprochait durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour Mécène, passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air de colère ; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avait écrit ces mots : *Sors de là, bourreau, et te retire*. Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, et descendit aussitôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de Mécène dans de fausses démarches : *O Mécène*, s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *si tu avais été encore en vie, je n'aurais pas aujourd'hui sujet de me repentir*. Lorsque cet empereur était indisposé, il logeait dans la maison de son favori, qui fut brouillé pendant quelque temps avec son maître, qu'il croyait amoureux de sa femme Terentilla. Ce qui a transmis le nom de Mécène à la postérité plus sûrement que la faveur d'Auguste et les honneurs du ministère, c'est la protection qu'il accorda aux sciences, et les égards qu'il eut pour les gens de lettres. Il vivait avec Virgile et Horace dans la douceur d'un commerce libre et aisé. Virgile lui dédia ses *Géorgiques*, et Horace ses *Odes*. Il conserva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ses pères, et obtint le pardon de l'autre, qui avait combattu pour Brutus à la bataille de Philippi. On a quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il mourut huit ans avant l'ère chrétienne. Il descendait des anciens rois d'Etrurie, et c'est pourquoi la première ode d'Horace lui est adressée en ces termes :

Mecænas, alavis edite regibus, etc.

Meibomius et l'abbé Souhay ont fait des recherches sur sa vie, son caractère et sur ses ouvrages, l'un dans un traité particulier, l'autre dans le 13^e vol. des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Henri Richer a écrit sa *Vie* en français ; elle l'a été aussi en italien par Caporali, 1673, par Cenni, 1684, par Dini, 1704 : en espagnol par Martyr Rizo, en latin par Seclen, 1755, par A. Lion, 1824, etc.

* MÉCHAIN (Pierre-François-André), astronome, né à Laon le 16 août 1744, vint en 1772 à Paris, et nommé, par la protection de Lalande, astronome hydrographe du dépôt des cartes de la marine, dont les bureaux étaient alors à Versailles, fit d'immenses calculs pour les perfectionner. Il découvrit plusieurs comètes, et remporta en 1782 le prix pour un mémoire sur la comète de 1661, dont on attendait, par erreur, le retour en 1790. Dans la même année, il fut reçu membre de l'académie des sciences. En 1792, il fut un des deux astronomes chargés de déterminer les différences terrestre et céleste entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelonne ; il y employa plusieurs années. (Voyez DELAMBRE.) De retour en 1798, il résolut de prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares, et partit à cet effet en 1803. Il avait à

peine commencé ses nouvelles opérations, lorsqu'il fut atteint d'une maladie contagieuse, qui l'enleva le 20 septembre 1805. Il a travaillé à la *Connaissance des temps* de 1786 à 1794, et publié quelques *mémoires* sur les comètes qu'il avait découvertes, ou quelques longitudes géographiques.

* MECKEL (Jean-Frédéric), né en 1781 à Halle, d'une famille déjà célèbre dans les fastes de la médecine, s'annonça de bonne heure comme un savant théoricien par sa thèse inaugurale : *De conditionibus cordis abnormibus*. Séduit par l'attrait de l'anatomie des animaux, il entreprit plusieurs voyages pour l'étudier avec plus de succès, et de retour dans sa patrie il publia de 1809 à 1810 la traduction des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, qu'il enrichit de notes et d'observations nouvelles et curieuses. Bientôt après parut son *Essai sur l'anatomie comparée* (1809 à 1813) dans lequel il préluda dignement à son *Traité général d'anatomie comparée*, (Halle, 1821-31, 6 vol. in-8), qui mit le sceau à sa réputation. Il a été traduit en français par Riester, Sanson et Schuste, 1858, 10 vol. in-8. Meckel s'occupa aussi de l'anatomie normale et pathologique avec beaucoup de succès, comme le prouvent son *Manuel d'anatomie pathologique*, Leipzig, 1812-1818, 5 vol.; et son *Manuel d'anatomie humaine*, Halle, 1815-1820, 4 vol. in-8; traduit en français par Jourdan et Breschet, Paris, 1825, 3 vol. in-8; *Tabulae anatomico-pathologicae, modos omnes quibus partium corporis humani omnium forma interna atque externa à normâ recedit, exhibentes*, Leipzig, 1817-1826, 4 part. in-fol. On doit encore à Meckel divers autres mémoires importants qui tous portent l'empreinte d'un esprit exercé et savant. Il travailla longtemps à l'excellent recueil commencé par Reil et connu aujourd'hui sous le nom d'*Archives physiologiques de Meckel*, Halle, 1815-1827, 12 vol. in-8. Cet auteur, rangé avec justice au nombre des savants qui honorent le plus l'Allemagne, mourut à Halle le 31 octobre 1853, âgé de 72 ans. — MECKEL (Jean-Frédéric), son aïeul, né à Wetzlar au mois de juillet 1714, et mort à Berlin en septembre 1774, avec le titre de chirurgien du roi de Prusse, fut élève de Haller, et s'acquit la réputation d'un des premiers anatomistes de son temps par plusieurs travaux importants, consignés dans les mémoires de l'académie de Berlin, dont il était membre, mais surtout par son excellente dissertation : *De quinto pare nervorum cerebri* (Gœttingen, 1748). — MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précédent, né à Berlin au mois d'avril 1736, et mort le 18 mars (1802), était professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Halle. Quoique moins connu par ses écrits, il réunissait à la réputation de savant professeur celle de praticien habile et éclairé. Il fut appelé en Russie, dans l'année 1795, par le czar Paul I^{er}, qui lui confia l'inspection des hôpitaux de sa capitale. On lui doit une traduction allemande du *traité* de Baudelocque *sur les accouchements*, et des notes dans la traduction de la physiologie de Haller par Sœmerring. Il est aussi auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertatio de labyrinthis*, Strasbourg, 1778, in-4.

MÉDA. Voy. JEAN de MÉDA.

* MÉDAILLE (Pierre), jésuite, du XVIII^e siècle, habita longtemps le Languedoc. Il prêcha plusieurs carêmes à Toulouse avec succès, et se fit avantageusement connaître par des *Méditations* imprimées en 1703 et en 1723, et avec des additions, Besançon, 1819, 2 vol. in-18. « Les méditations de » Médaille sont courtes, précises, simples, méthodiques, sans digression, sans détails oiseux, » sans rien de trivial ni de recherché. Les principales vérités de la religion y sont tracées tout à » tour, et les principaux devoirs du chrétien présentés à nos réflexions. Les dimanches, les fêtes, » tous les jours du carême, ont une méditation particulière; pour les autres temps, il y en a » trois par semaine. Il y a en tout trois cents » méditations. Cette nouvelle édition est due aux » soins d'anciens missionnaires du diocèse de Besançon, qui y ont ajouté un assez grand nombre » de méditations. Il y en a pour tous les jours de » l'année, et elles sont distribuées suivant l'ordre » des dimanches. Les nouvelles méditations nous » ont paru dans le goût des anciennes, et propres » à compléter l'ouvrage de Médaille... » *L'Ami de la Religion*, t. 22, p. 81.

MÉDARD (saint), né l'an 457 au village de Sa-lency, à une lieue de Noyon, d'une famille illustre, fut élevé en 530 sur le siège épiscopal de la ville de Vermand, aujourd'hui Saint-Quentin. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns et les Vandales, Médard transporta son siège à Noyon. La ville de Saint-Quentin, bâtie près des ruines de Vermand, est devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie appelée le *Vermandois*, et quelques géographes la nomment *Augusta Veromanduorum*. Il monta ensuite sur celui de Tournay en 532. Il montra à son peuple le zèle d'un apôtre et les entrailles d'un père. On le força à garder ces deux évêchés, parce qu'on prévoyait qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile. Depuis, ces deux diocèses restèrent unis pendant l'espace de cinq siècles. Saint Médard fit changer de face au diocèse de Tournay, convertit les idolâtres et les libertins, et retourna à Noyon, où il mourut le 8 juin l'an 545. Ses reliques furent transportées peu après sa mort au bourg de Croui, à 200 pas de Soissons, où on éleva un oratoire, en attendant que l'église de l'abbaye que l'on bâtissait dans la ville fût en état de les recevoir. Ce monastère, qui porte le nom de ce saint, devint bientôt très-célèbre : sous saint Grégoire pape, il fut déclaré le chef des autres monastères des bénédictins de France. Fortunat de Poitiers a écrit en vers la *Vie* de saint Médard. Nous avons encore une *Vie* du même saint par Radbod II, évêque de Noyon et de Tournay. Celle qui fut écrite par un moine de Soissons vers l'an 892, publiée par D. d'Achery, n'est d'aucune autorité. C'est saint Médard qui institua la fête si fameuse de la *Rosière de Salency*, institution aussi digne du zèle du saint évêque pour les bonnes mœurs, que parfaitement assortie au génie de son siècle : temps d'une heureuse simplicité, où la vertu n'avait rien de commun avec la vanité et le bruit, où elle n'était connue que par ses

traits propres, et recherchée pour elle-même. L'imitation qu'on en a essayée en divers endroits, dans un temps où tout est mis en ostentation, n'a servi qu'à montrer combien les meilleures choses dégénéraient, et que les philosophes n'ont pas, comme les saints, le talent de distinguer et d'encourager la sagesse.—On appelle quelquefois *Secte de Saint-Médard*, celle des jansénistes, parce que le cimetière de Saint-Médard à Paris, a été longtemps le lieu de leurs convulsions et farces sacrilèges. Voy. PARIS, MONTGERON.

MÉDAVY. Voy. GRANCEY.

MÉDE (Joseph), né à Essex en 1586, membre du collège de Christ à Cambridge, et professeur en langue grecque, refusa la prévôté du collège de la Trinité de Dublin, et plusieurs autres places, pour se livrer à l'étude sans distraction. Il mourut le 31 octobre 1638, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-folio. On y trouve : des *Dissertations* sur plusieurs passages de l'Écriture sainte ; un grand ouvrage qu'il a intitulé : *La Clef de l'Apocalypse* ; des *Dissertations* ecclésiastiques. Plusieurs de ses écrits, surtout la prétendue *Clef de l'Apocalypse*, sont remplis de fiel et d'une haine de l'Eglise catholique qui va jusqu'au fanatisme le plus consommé.

MÉDÉE, magicienne, fille d'Æta, roi de Colchos, épousa Jason, à qui elle facilita par ses enchantements la conquête de la toison d'or. Elle le suivit dans son pays, et retarda son père qui la poursuivait, en semant le long du chemin les membres de son frère Absyrthe. Cicéron dans son oraison, *pro lege Manilia*, fait allusion à cette fuite de Médée, et la compare à celle de Mithridate, qui arrêta les Romains par un artifice semblable, quoique moins cruel. Arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, père de Jason. Pour venger son mari de la perfidie de Pélidas, qui l'avait envoyé à la conquête de la toison d'or, espérant qu'il y périrait, elle conseilla aux filles de ce Pélidas d'égorger leur père, et leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules suivirent ce conseil abominable, et firent bouillir dans des chaudières les membres de Pélidas, comme Médée le leur avait ordonné ; mais ce fut inutilement. Jason indigné, abandonna ce monstre, et épousa Créuse, fille de Créon. Médée, pour se venger encore, empoisonna le beau-père, la femme de Jason, et deux enfants qu'elle-même avait eus de lui, et se sauva sur un char traîné par deux dragons ailés. De retour dans la Colchide, elle remit son père Æta sur le trône, d'où on l'avait chassé pendant son absence (voyez *Médus*). Quelques auteurs prétendent que Médée est la même qu'Angitia. Quelque horreur que ce nom inspire, les anciens cependant y attachaient une idée de courage et de fermeté héroïque. Horace a dit :

Sit Medea ferox invictaque.

MÉDICIS (Cosme de), dit l'*Ancien*, le *Père de la patrie*, né en 1389, de Jean de Médicis, gonfalonier de Florence, mort en 1428, joua dans une condition privée un rôle aussi brillant que le plus puissant souverain. La fortune favorisait tellement son commerce, qu'il y avait peu de princes qui appro-

chassent de son opulence. Il répandit ses bienfaits sur les sciences et les savants. Il rassembla une nombreuse bibliothèque (la *Laurentiana*), et l'enrichit des manuscrits les plus rares ; il les faisait venir de l'Orient, à grands frais, sur ses vaisseaux marchands, qui parcouraient le monde alors connu. Côme fit bâtir pour lui et sa famille le magnifique palais connu aujourd'hui sous le nom de *Riccardi*, cette noble famille l'ayant acheté, lorsque les Médicis allèrent habiter le palais Pitti, la demeure actuelle des grands-ducs. L'envie qu'inspirèrent ses richesses lui suscita des ennemis qui, sous la conduite de Renaud des Albizzi, le firent arrêter en 1433, enfermer dans la tour du palais public et bannir de sa patrie. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux et le rappelèrent. Il fut, pendant 30 ans, l'unique arbitre de la république (1431 à 1464), et le conseil de la plupart des villes et des souverains de l'Italie. Ce grand homme mourut à Florence en 1464, à 75 ans, comblé de félicité et de gloire. On fit graver sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui donnait le glorieux titre de *Père du peuple* et de *Libérateur de la patrie*. Fabroni a donné : *Magni Cosmi Medici vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4. J.-J. Rousseau avait ébauché le même sujet ; mais il ne l'a point terminé.

MÉDICIS (Laurent de), surnommé le *Magnifique* et le *Père des lettres*, né le 1^{er} janvier 1448, était fils de Pierre, petit-fils de Côme, et frère de Julien de Médicis. Son extrême jeunesse, la haine que l'on portait à sa famille, les troubles qui avaient signalé l'administration précédente, tout semblait faire pressentir un gouvernement difficile ; mais dès les premiers jours de son entrée au pouvoir, il sut maîtriser un peuple turbulent et les nobles ambitieux, par son éloquence et surtout par les qualités qui lui firent donner le surnom de *Magnifique*. Au reste la prise de Volterra, qui s'était révolté en 1472, révéla en lui des talents militaires jusque alors ignorés. Cependant une ligue se forma contre Florence : Rome, Naples, Siennese et presque toute la Romagne y étaient entrés ; il n'avait pour lui que Venise et Milan. C'est sur ces entrefaites que les Pazzi, d'une ancienne famille fort riche et puissante de Florence, concurrent de la jalousie contre les Médicis : ils firent éclater une conjuration le 29 avril 1478. Julien fut assassiné en entendant la messe ; Laurent ne fut que blessé, et reconduit à son palais par le peuple, et au milieu des acclamations. Les Pazzi et Salviati, autre chef des conjurés, furent punis de mort ; le peuple fit justice du second. Laurent fut privé des secours qu'il attendait de ses alliés ; néanmoins il obtint un premier avantage près du lac de Pérouse. Mais ses troupes furent battues à Poggibonzi, et la terreur se répandit dans Florence. Alors Laurent se rendit secrètement auprès de Ferdinand, roi de Naples, quoiqu'il connût la perfidie de ce prince, qui venait de violer les lois de l'hospitalité en faisant périr Jacob Piccinino, qu'il avait appelé à sa cour. En peu de temps il parvint à changer les dispositions de ce prince. Il revint aussitôt en Toscane où sans doute il aurait vaincu le reste de ses ennemis

mais il n'eut pas la peine de se mesurer avec eux; l'invasion de l'Italie par les Turcs en 1480 les disposa à la paix. Le reste de l'administration de Laurent ne fut plus signalé par aucun grand événement; mais sa haute sagesse le fit regarder comme le conseil des rois et l'arbitre de l'Italie. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de son aïeul, Laurent fut comme lui le Mécène de son siècle. « C'était, dit un historien, une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, et soutenir de l'autre le fardeau des affaires publiques; entretenir des facteurs, et recevoir des ambassadeurs. » Il attira à sa cour un grand nombre de savants et d'artistes par ses libéralités; il envoya Jean Lascaris dans la Grèce pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliothèque. Il cultiva lui-même les lettres, mais quelquefois avec peu de goût, et ne respectant pas assez la pudeur. On a de lui : des *Poésies italiennes* (*Poesie del magnifico Lorenzo de Medici*), Venise, 1554, in-8; Bergame, 1763, in-8; *Canzone a ballo*, Florence, 1568, in-4; la *Compagnia del Mantellaccio*; *Beoni*, avec les *Sonnets* de Burchiello, 1558, ou 1568, in-8. Toutes bagatelles qui ne montrent que trop qu'il y avait plus de parade que de solidité d'esprit dans le zèle qu'il montrait pour les sciences. On a publié en 1801 à Londres ses *Poesie scelle*, 2 part. in-4; et en 1825 à Florence, les *opere*, 4 vol. gr. in-4, très-belle édition, faite aux dépens du grand duc, dont les exemplaires n'ont pas été mis dans le commerce. Il mourut en 1492, à 44 ans. Sa passion pour les femmes et son irréligion ont fait tort à sa mémoire. Ses deux fils (Pierre qui lui succéda et qui fut chassé de Florence en 1494; et Jean, pape sous le nom de Léon X) se signalèrent comme leur père, par la générosité et par l'amour des arts. Pierre mourut en 1504, laissant Laurent, dernier mâle de cette branche; celui-ci, qui termina sa vie en 1519, fut père de Catherine de Médicis, laquelle épousa Henri II, roi de France. On peut consulter la *Vie* de Laurent de Médicis, traduite par l'abbé Goujet, du latin de Nicolas de Valori, Paris, 1761, in-12; mais il faut se souvenir qu'il y a bien des choses hasardées. L'ouvrage de Fabroni, publié sous ce titre, *Laurentii Medici Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4, est très-supérieur au premier; il a été cependant surpassé par la *Vie de Laurent de Médicis*, publiée en anglais par W. Roscoe, et traduite en français par M. Thurot, 1799, 2 vol. in-8. M. Petitot a donné une *Tragédie de Laurent de Médicis*, 1799, in-8.

MÉDICIS (Jean de), surnommé l'*Invincible*, à cause de sa valeur et de sa science militaire, était fils de Jean, autrement dit *Jourdain* de Médicis, et eut pour fils unique Côme 1^{er}, dit le *Grand*, qui, à l'âge de 18 ans, fut élu duc de Florence, après le meurtre d'Alexandre de Médicis en 1537. Il fit ses premières armes sous Laurent de Médicis, contre le duc d'Urbain; servit ensuite le pape Léon X, après la mort duquel il passa au service de François 1^{er}, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de François Sforce, duc de Milan. Lorsque François 1^{er} se ligua

avec le pape et les Vénitiens contre l'empereur, Médicis retourna au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebuse dans le genou; et s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 novembre 1526, à l'âge de 28 ans. « Comme on lui dit (rapporte Brantôme), » ayant été blessé à la jambe, qu'il fallait des gens » pour la tenir pendant qu'on la lui couperait : » *Coupez hardiment*, répondit-il, *il n'est besoin de » personne*; et tint lui-même la bougie pendant » qu'on la lui coupa, le duc de Mantoue étant présent. » Varchi rapporte le même trait. Ses soldats s'habillèrent de noir, et prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte; ce qui fit surnommer l'infanterie toscane, qu'il avait commandée, les *Bandes noires*.

MÉDICIS (Laurent ou Laurencin de), descendant d'un frère de Côme le Grand, affecta le nom de *Populaire*. Il tua en 1537 Alexandre de Médicis, que Charles-Quint avait fait duc de Florence, couvrant sa jalousie contre ce prince sous le nom d'amour de la patrie. (Voy. ALEXANDRE DE MÉDICIS.) Il fut assassiné lui-même à Venise en 1547, ne laissant point de postérité. On a de lui : *Lamenti*, Modène, in-12; *Aridosio, commedia*, Florence, 1593, in-12.

MÉDICIS. Voy. COSME, FERDINAND, ALEXANDRE, CATHERINE et MARIE.

MÉDICIS ou MÉDICHIINO. Voy. MARIGNAN.

MÉDINA (Jean), célèbre théologien espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, et mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers *Traité*s, qui furent bien accueillis par les théologiens; mais qui, dans un siècle très-fécond en ouvrages de ce genre, parurent bientôt céder leur faveur à d'autres.

MÉDINA (Barthélemy), théologien espagnol, de l'ordre de St.-Dominique, mort à Salamanque en 1531, à 53 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le sacrement de pénitence. Il passa pour avoir introduit l'opinion de la probabilité; quelques-uns de ses confrères ont fait de vains efforts pour lui enlever cette attribution : il faut bien se garder, au reste, de croire que cette opinion, quelque fautive qu'elle puisse être, ait produit les maux que quelques déclamateurs lui attribuent. Voy. ESCOBAR.

MÉDINA (Michel de), théologien espagnol, et religieux franciscain, mort à Tolède vers 1580, assista au concile de Trente, et se distingua dans son ordre par son érudition et par ses ouvrages. Les plus connus sont deux *Traité*s, dont on fait encore cas aujourd'hui; l'un du *Purgatoire*, et l'autre de la *Foi*.

MEDON, surnommé le *Boiteux*, était fils de Codrus, 17^e et dernier roi d'Athènes. A cette dignité on substitua celle des archontes, magistrats qui, dans le commencement, gouvernaient la république pendant toute leur vie. Médon fut le premier archonte, et fut préféré à son frère Nélée par l'oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant J.-C. Il fit aimer et respecter son autorité.

MÉDUS, fils d'Egée et de Médée, fut reconnu de sa mère dans le moment qu'elle pressait Persès, roi de Colchide, au pouvoir de qui il était, de le

faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenu de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, et lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Médus remonta ainsi sur le trône d'Éta son aïeul, que Persès avait usurpé. Voilà ce que la fable raconte de Médus.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, était fille aînée de Ceto et du dieu marin Phorcus. Neptune, épris de ses charmes, abusa d'elle dans le temple de Minerve. Cette déesse, irritée de ce sacrilège, métamorphosa les cheveux de Méduse, qui étaient d'un blond doré, en serpens, et donna à sa tête la vertu de changer en pierre tous ceux qui la regardaient. Persée, muni des talonniers de Mercure, coupa la tête de Méduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine d'Hippocrène.

MEERBECA. Voy. MOERBECA.

MEERBEECK (Adrien van), né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem et à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol., avec des portraits bien gravés : elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire étrangement altérée par les historiens protestants, et surtout par Emmanuel van Meteren. Meerbeeck a soin de toujours citer ses garants.

* MEERMAN (Gérard), savant magistrat, né à Leyde en 1722, fut nommé en 1748 pensionnaire de Rotterdam, et en 1766 conseiller au haut tribunal de la vénerie de Hollande et de West-Frise. L'empereur lui conféra le titre de baron, et Louis XV, celui de chevalier de Saint-Michel, bien qu'il fût protestant, en récompense de quelques manuscrits importants dont il fit présent à la bibliothèque de Paris. Meerman est mort à Aix-la-Chapelle le 15 décembre 1771. On a de lui, outre plusieurs ouvrages sur le droit civil et canonique, *Origines typographicæ*, la Haye, 1765, 2 tom. en 1 vol. in-4, ouvrage estimé.

* MEERMAN DE DALEN (le baron Jean), fils unique du précédent, naquit à la Haye le 1^{er} novembre 1753. Des succès peu communs signalèrent ses premières études. Reçu docteur en droit en 1774, il visita l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, et de retour dans sa ville natale, en fut nommé échevin. Mais sa passion pour les voyages l'engagea bientôt à donner sa démission, et il se remit en route pour parcourir la Prusse, l'Autriche et l'Italie. En 1784, il remporta un prix extraordinaire à l'académie des inscriptions de Paris, par un mémoire sur cette question : *Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses et la ligue des Provinces-Unies ; développer les causes, l'origine, la nature et l'objet de ces associations politiques*, la Haye, in 4. De 1797 à 1800 il visita le Danemarck, la Suède, la Norvège, la Finlande et les régions les plus éloignées de la Russie, jusqu'à Jaroslaw ; néanmoins il continuait de se livrer à l'étude. Il fut chargé successivement de la direction de la compagnie des Indes-Orientales, de la surveillance du département maritime de Rotterdam, et de la

première magistrature de Leyde ; il devint aussi membre du collège des finances de la province de Hollande ; enfin, après l'invasion française, il fut nommé membre des états-généraux, qu'il présida quelquefois. La forme de gouvernement ayant été changée en 1801, Meerman, que l'on comptait parmi les orangistes, fut membre du gouvernement provisoire. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume, il eut la place de chambellan de Louis, et fut chargé de l'organisation des établissements d'instruction publique. On lui confia aussi la direction du muséum royal. Napoléon le fit comte et l'appela au sénat français. Le prince d'Orange étant rentré dans ses états en 1814, il retourna dans sa patrie, et mourut le 19 août 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et fœderati Belgii respublicas*. Leyde, 1774, in-4 ; *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, la Haye, 1785-1797, 5 vol. in-8 ; cet ouvrage le place à la tête des historiens de son pays ; *Parallèle des républiques* de Grotius, Harlem, 1801-1802, 3 vol. in-8, avec le texte hollandais, langue dans laquelle sont écrits les ouvrages suivants : *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94, 5 part. in-8 ; *Relations du nord et du nord-est de l'Europe*, 1803-1806, 6 vol. in-8 ; *Parallèle entre Josias, Antonin le Pieux et Henri IV*, La Haye, 1807, in-8 ; un poème intitulé : *Montmartre*, dont le sujet est la vie et la mort de saint Denis, premier évêque de Paris, une traduction en vers de la *Messiede* de Klopstock ; un ouvrage, intitulé de *la Sagesse de Dieu*, où il développe les progrès de la civilisation, pendant les six derniers siècles de l'ère chrétienne. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits. Cras (voy. ce nom) a publié son éloge en latin, Amsterdam, 1817, in-8, avec portrait.

MÉGAPENTHE, fils de Proetus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son père Acrise. — Il y eut un autre MÉGAPENTHE, fils de Ménélas.

MÉGARE, fille de Créon et femme d'Hercule. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut forcer Mégare de lui céder le royaume et de se livrer à lui ; mais Hercule, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. Junon, toujours irritée contre Hercule, parce qu'il était fils d'une des concubines de Jupiter, trouva que cette mort était injuste, et lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Mégare et les enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGASTHÈNES, historien grec, composa sous Séleucus Nicanor, vers l'an 292 avant J.-C., une *Histoire des Indes*, qui est citée par les anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui sous son nom est une ridicule supposition d'Annius de Viterbe, ou bien de quelque auteur compilé par celui-ci. Car quelques savants prétendent qu'Annius n'est point coupable de l'imposture qu'on lui a tant de fois reprochée, mais seulement de trop de crédulité et de défaut de critique, ayant rassemblé ses *Livres d'antiquités* sans discernement et sans examen.

MÈGE (dom Antoine-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1623 à Clermont en Auvergne, mourut à Saint-Germain-des-Près en 1691, à 66 ans. Son *Commentaire* français sur la Règle de saint Benoît, Paris, 1687, in-4, et la Vie du même saint in-4, 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égalait son savoir. *Voy. l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, page 132-140.

MÈGÈRE, l'une des trois furies. *Voy. EUMÉNIDES.*

* **MEGLIN** (J.-A.), médecin, né en 1736 à Sultz, en Alsace, fut employé à l'armée du Rhin de 1792 à 1800. Ayant pris sa retraite il s'établit à Colmar, où il mourut le 13 mars 1824. On lui doit quelques écrits sur l'art de guérir, entre autres : un traité sur la *Névralgie faciale*, maladie contre laquelle il a inventé des pillules qui portent son nom et qu'on emploie souvent avec succès; *Dissertation sur l'usage des bains dans le Tétanos; Analyse des eaux de Sultz-matt*. Il est l'éditeur de la *Notice historique sur l'état ancien de la ville de Sultz*, par l'abbé Grandidier, Strasbourg, 1817, in-8.

* **MÈHÉE** de la TOUCHE (Jean-Claude-Hippolyte), né à Meaux (Seine-et-Marne), vers 1760, était fils d'un chirurgien. Il fut employé quelque temps en Pologne et en Russie, comme agent secret du ministère français. De retour à Paris en 1792, il se lia promptement avec les principaux révolutionnaires : et lorsque la monarchie eut succombé au 10 août, devint secrétaire de cette commune qui inaugura le règne de la terreur par les massacres de septembre dont il fut un des plus actifs agents. Les scènes effroyables dont il avait été le témoin firent sur lui une assez vive impression pour le décider à rompre avec les chefs des jacobins, et il était devenu suspect au moins de modérantisme, lorsque arriva le 9 thermidor. Alors il se lança dans la réaction et publia divers *Pamphlets* contre ses anciens amis; mais il ne tarda pas à se réconcilier avec eux. Il rédigea en 1793, avec Réal (voy. ce nom), le *Journal des Patriotes* de 1789, et parvint à se faire employer par divers ministères. Compromis dans la conspiration de Babœuf, il prit la fuite. A son retour il concourut à fonder le journal des *Hommes libres*, dans lequel il publiait contre la religion et ses ministres les plus dégoûtantes diatribes. Après le 18 brumaire le journal fut supprimé et Mèhée mis en prison comme *septembriseur*. Envoyé en surveillance à Dijon, puis à Oleron d'où il parvint à s'échapper, il passa en Angleterre, surprit et trompa la police du cabinet de Saint-James, en se donnant pour émissaire d'un parti, qui devait renverser Bonaparte. A l'aide de cette mission supposée, il se lia avec plusieurs émigrés auxquels il escroqua des sommes plus ou moins considérables et se vanta de cette honteuse conduite dans un écrit intitulé : *Alliance des jacobins de France avec les ministres anglais*, que le gouvernement fit imprimer et distribuer à profusion. Lors des événements qui ramenèrent en 1814 les Bourbons sur le trône, il était encore employé dans la police impériale. Reniant son passé, Mèhée se mit en devoir de servir le nouveau gouverne-

ment, mais il se vit bientôt réduit au silence. Après les cent-jours, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il se réfugia en Allemagne, puis à Bruxelles et à Liège, où il fit imprimer en 1818 sur le manuscrit de *Sainte-Hélène*, une brochure intitulée : *C'est lui, mais pas de lui*. Chassé des Pays-Bas, il se rendit à Königsberg. En 1819, il obtint la permission de revenir à Paris. Il y publia en 1823 sous le titre d'*Extrait de Mémoires inédits sur la révolution française*, un pamphlet dans lequel il essaie de se justifier d'avoir pris part à l'arrestation du duc d'Enghien en rejetant tout l'odieux de cet attentat sur le ministre Savary (voy. ce nom). Il mourut en 1826 dans l'obscurité et la misère, quoique recevant toujours une subvention de la police.

MÈHÉGAN (Guillaume-Alexandre de), naquit en 1721 à la Salle, dans les Cévennes, d'une famille originaire d'Irlande, venue en France à la suite de Jacques II. Mèhégan se consacra de bonne heure aux lettres. Invité par Frédéric V à venir en Danemark pour y professer la littérature française, il s'y rendit en 1750; mais il ne tarda pas de revenir en France, où il fut un des collaborateurs du *Journal encyclopédique*. Il fit paraître, en 1752, un ouvrage intitulé : *L'Origine des Guebres*, ou *la Religion naturelle mise en action* : livre plein des délires philosophiques, devenus si communs dans ce siècle. En 1753, il donna des *Considérations sur les révolutions des arts*, remplies de paradoxes et de jugements faux; et un petit volume de *Pièces fugitives* en vers, qui valent moins encore que sa prose. L'année d'après, il publia les *Mémoires de la marquise de Terville* et les *Lettres d'Aspasie*, in-12. Le fonds n'a rien de solide, le style en est guindé et précieux, et c'est en général le défaut dont l'auteur avait le plus à se défendre; il était, si on l'ose dire, trop concerté, trop arrangé dans sa personne, ainsi que dans ses écrits; tout était affecté chez lui, jusqu'au son de sa voix. Il donna, en 1759, *L'Origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie*, in-12; et en 1766, son *Tableau de l'histoire moderne*, 3 vol. in-12. Il mourut le 23 janvier de la même année, avant que ce livre ne vit le jour. C'est de tous ses ouvrages celui qui prête le moins à la critique. Ce qui en rend la lecture fatigante, c'est que l'auteur a la manie ambitieuse de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ses récits, il raconte tout au présent, et prodigue les images. On trouve le même défaut dans *l'Histoire considérée vis-à-vis la religion, les beaux-arts et l'état*, 1767, 3 vol. in-12. L'amour du singulier dominait l'auteur, et se fait sentir tant dans la manière que dans le fond des choses. Il n'a pas craint, dans ses *Considérations sur les révolutions des arts*, de donner la préférence au siècle de Louis XV sur celui de Louis XIV; de dire que *la morale n'a jamais été développée avec plus de vérité et plus de charmes que de nos jours*; que *ce sont nos écrivains modernes qui ont réduit les romans à être l'image de la nature et l'école de la vertu*; que *nos tragédies modernes ont plus de pathétique et d'utilité que celles de Corneille et de Racine*; que *les maximes des tragédiens de nos jours sont plus vraies, et inspirent plus d'humanité*.

« Méhégan, dit un critique judicieux, n'avait sans doute pas lu tous ces ouvrages où la morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique ; ces romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés ; ces tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil et de machinisme que de naturel et de réalité ; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorants qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos. »

MEHUL (Etienne-Henri), célèbre compositeur, né à Givet en 1763, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses pour la musique, dont il reçut les premières leçons de l'organiste de Charlemont. Ses progrès furent si rapides qu'à 10 ans on lui confia l'orgue du couvent des récollets de cette ville, et qu'à douze il fut adjoint à l'organiste de l'abbaye de la Valledieu. Venu en 1779, à Paris, après avoir reçu des leçons de piano d'Edelmann (*voy.* ce nom, III, 347), il en donna lui-même, et fit la connaissance de Gluck, qui l'initia dans tous les secrets de l'art auquel il devait sa gloire. Son illustre maître étant retourné à Vienne, Méhul livré à ses propres forces, présenta à l'académie royale de musique *Cora et Alonzo* ; mais rebuté des longs délais qu'on lui faisait éprouver, il fit recevoir à l'opéra comique *Euphrasie et Coradin*, joué en 1790, et qui produisit une sensation difficile à décrire. Le succès prodigieux de ce chef-d'œuvre engagea l'administration de l'opéra à faire représenter enfin *Cora* qui fut froidement accueilli par un public que l'auteur de *Coradin* avait rendu difficile. *Stratonice*, qui parut en 1792, releva sa réputation, et est restée son plus beau titre de gloire ; parmi les nombreuses compositions qui suivirent celle-ci, on distingue *l'Irato* (1801) où Méhul sut assez bien saisir la manière italienne pour tromper les connaisseurs les plus exercés ; *Uthal*, (1806) en style ossianique, dont les violons sont exclus pour faire place aux quintes ; et *Joseph* (1807), si remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse, et dont les chœurs des Israélites, au second acte, sont un chef-d'œuvre de mélodie ; indépendamment de ses ouvrages de théâtre, il a composé la musique de plusieurs ballets, *cantates*, etc. Méhul était membre de l'institut, où il fit deux rapports, *sur l'Etat futur de la musique en France*, et *sur les travaux des élèves du conservatoire à Rome*. Il mourut à Paris en 1817, à l'âge de 54 ans. Son *Eloge* fut prononcé à l'institut en 1819 par Quatremère de Quincy.

MEHUN (J. De). *Voy.* CLOPINEL.

MEIBOM ou MEIBOMIUS (Henri), médecin de Helmstadt, né en 1555 à Lemgow, dans le comté de La Lippe, mort en 1625, joignait à la connaissance de son art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmstadt en 1660, in-4, et insérés depuis dans les *Rerum germanicarum scriptores*, que publia son petit-fils. (*Voy.* WITKIND, bénédictin.) Il fut père de celui dont nous allons parler.

MEIBOM (Jean-Henri), professeur en médecine à Helmstadt, où il était né le 27 août 1590, et ensuite

premier médecin de Lubeck, est connu par plusieurs ouvrages. Les plus célèbres sont : *Mecænas, sive De C. Cilnii Mecænatis vita, moribus et gestis liber singularis*, Leyde, 1635, in-4. Ce n'est qu'une compilation sans méthode et sans critique. *De cervisis potibusque et ebriaminibus extra vinum aliis, commentarius*, Helmstadt, 1668, in-4 ; *Tractatus de usu flagrorum in re medica et veneræa*, Leyde, 1645, in-4, avec des augmentations de Thomas Bartholin, Francfort, 1670, in-8. Meibom mourut le 16 mai 1635.

MEIBOM (Henri), fils du précédent, est plus célèbre que son père. Il naquit à Lubeck en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie ; professa la médecine, l'histoire et la poésie dans l'université de Helmstadt, et mourut le 26 mars 1700. Quelque occupation que lui donnassent ses emplois et la pratique de la médecine, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Les principaux sont : *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, 3 vol. in-fol. Cette collection, commencée par son aïeul, renferme beaucoup de pièces sur les différentes parties de l'histoire d'Allemagne ; *Ad Saxonie inferioris historiam introductio*, 1687, in-4. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'histoire de Saxe, dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits ; *Valentini-Henrici Vogleri introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum scriptorum*, Helmstadt, 1700, in-4, édition accompagnée des *Notes* de Meibom ; *Chronicon bergense*, compilation utile pour l'histoire de Saxe ; *De vasis palpebrarum novis*, Helmstadt, 1666, in-4. On a écrit que Meibom avait fait des découvertes sur les glandes et les vaisseaux des paupières ; il est vrai qu'il en a donné une description exacte ; mais Casserius les avait connus longtemps avant lui.

MEIBOM (Marc), de la même famille que les précédents, né vers 1630, à Tonningen, dans le duché de Sleswig, mort en 1711, à l'âge de 80 ans, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 volumes in-4, un *Recueil* et une *Traduction* des auteurs qui ont écrit sur la musique des anciens. La reine Christine, à qui il le dédia, l'appela à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que Naudé danserait les danses grecques au son de sa voix. Ce spectacle le couvrit de ridicule. Meibom se vengea sur Bourdelot, médecin favori et bouffon de la reine, à laquelle il avait persuadé de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poing, et abandonna brusquement la cour de Suède. On a encore de lui : une *Edition* des anciens mythologues grecs, 1688, in-8 ; *De veteri fabrica triremium*, Amsterdam, 1671, in-4 ; des *Corrections* pour l'exemplaire hébreu de la Bible, qui selon lui fourmillait de fautes. Cet ouvrage téméraire parut à Amsterdam, en 1698, in-folio, sous ce titre : *Davidis Psalmi, et totidem sacræ Scripturæ veteris Testamenti capita restituta*, etc. C'est une extravagance herméneutique, comme tant d'autres qui ont paru depuis. *Voy.* HOUBIGANT.

MEIGRET (Louis), écrivain lyonnais, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages ; mais surtout par un *Traité* singulier sur l'orthographe française,

1342, in-4. Cet ouvrage eut beaucoup de partisans et beaucoup d'adversaires; il était conforme à la prononciation, qui a presque autant changé depuis que l'orthographe : ce qui prouve que ce système, souvent renouvelé, n'est pas le meilleur; et les spéculateurs modernes qui proposent des innovations de ce genre pourraient s'occuper de choses plus utiles. Meigret fit aussi plusieurs traductions estimables soit du grec, soit du latin. — Il ne faut pas le confondre avec Georges MAIGRET, dont on a : *Martyrographia augustiniana*, Anvers, 1525; *Iconographia martyrum ordin. erem. S. Aug.*, Anvers, 1613, avec de belles figures.

MEILLERAIE. Voy. PORTE (La).

* MEINECKE (Jean-Henri-Frédéric), pasteur de l'église de Saint-Blaise de Quedlimbourg, né le 11 janvier 1745, se distingua par les services qu'il rendit à l'instruction publique. On lui doit beaucoup d'écrits estimés, dont les principaux sont : une *Traduction d'Élien* avec des *Notes*; un *Recueil de fables*; *Synopsis eruditionis universæ*; une *Traduction de Lucrèce*; les *Synonymes allemands*; la *Métrique des Allemands*. Meinecke est encore auteur de divers ouvrages théologiques; il a fourni plusieurs morceaux d'histoire naturelle à la société de Berlin dont il était membre. La science de l'érudition lui est encore redevable d'une *Édition de Théocrète*. Meinecke est mort en 1825.

* MEINERS (Christophe), philosophe, historien et littérateur, né en 1747 à Warstade, près d'Otternordorf dans le pays hanovrien de Hadeln. Il se ressentit toute sa vie de l'indépendance de caractère qui lui avait fait dédaigner dans sa jeunesse les leçons de ses maîtres, pour étudier à part et sans autre secours que des livres. Après avoir professé la philosophie à l'université de Göttingue, il en fut nommé pro-recteur, et devint un des membres les plus assidus de l'académie de cette ville; il reçut du gouvernement hanovrien le titre de conseiller aulique, et de l'empereur Alexandre, la mission délicate de choisir des professeurs capables de naturaliser les sciences et les lettres dans son vaste empire. Meiners mourut le 1^{er} mai 1810, à 63 ans. Il a laissé de nombreux ouvrages dont on trouve la liste dans les biographies allemandes, surtout dans Meusel; les principaux sont : *Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*, 1781, trad. en franç. par Laveaux et Charodon-la-Rochette, 1799, 5 vol. in-8; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, 1782; traduit en français par Binet, 1793, in-12, et par Breton, 1812, 2 vol. in-18; *Tableau comparatif des mœurs et de l'organisation sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instructions, des siècles du moyen âge et du nôtre*, 1793, 3 vol.; *Histoire des opinions et des croyances qui prévalurent dans les premiers siècles de notre ère, surtout parmi les néo-platoniciens*, 1782; *Historia de vero Deo, omnium rerum auctore atque rectore*, 1780; *Lettres philosophiques sur la Suisse*, 1784, 2 vol.; *Recherches historiques sur le luxe chez les Athéniens depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine*, trad. par Ch. Solvet

TOME V.

fls, Paris, 1823, in 8 : ouvrage couronné par l'académie de Cassel en 1780 : Meiners, quoique ennemi déclaré des systèmes, n'en fut pas moins constamment séduit par ceux des écrivains à grands talents et à grande réputation; son *Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*, a exercé une grande influence en Allemagne, où ses recherches et ses doctrines ont fourni à la fois un modèle et un aliment à ces associations secrètes, si nombreuses et si puissantes dans ce pays depuis un demi siècle. Du reste, en combattant dans ses écrits les systèmes abstraits de Kant, de Wolf et d'autres métaphysiciens inintelligibles, Meiners a voulu prouver, par l'histoire des peuples anciens et modernes, que la prospérité publique et le bonheur individuel sont inséparables des lumières et de la vertu. Quant à ses opinions sur l'infériorité physique et morale de la race nègre, qui ont été citées dans les débats du parlement britannique par les défenseurs du plus infâme de tous les commerces, tout homme de bien doit les condamner hardiment.

MEINGRE (Jean le.) Voy. BOUCICAUT.

MEIR (Joseph), fameux rabbin. Voy. JOSEPH.

MEISNER (Balthasar), luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, né en 1587, mort en 1628, a laissé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4, et une *Philosophie sobre*, 1633, 3 vol. in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons de petits traités latins sur le *thé*, le *café*, etc., écrits avec élégance et intérêt; ni avec Ferdinand MEISNER, jésuite, né à Glogau en Silésie, en 1739, dont on a des traités de physique estimés, entre autres *De figura terraquet*; *De viribus corporum*; *De electricitate*, Breslau, 1763, 1766 et 1767.

MEISSONIER (Juste-Aurèle), né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, dessinateur, peintre, sculpteur, architecte et orfèvre, montra dans tous ces différents genres un génie fécond et une exécution facile. Ses talents lui méritèrent la place d'orfèvre et de dessinateur du roi de France. Les morceaux d'orfèvrerie qu'il a terminés sont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont été admirés des uns comme ayant la noble simplicité de l'antique, et critiqués des autres comme portant les traits d'une imagination baroque et contraire au bon goût. Huquier a gravé, sous la conduite de ce maître, un grand nombre de planches.

* MEISTER (Léonard), né en 1741, à Neftenbach, canton de Zurich, y fut en 1773 nommé professeur d'histoire et de morale à l'école des arts. Il obtint ensuite la cure de Saint-Jacques de cette ville, celle de Langenau et celle de Cappel, où il mourut le 19 octobre 1811. On a de lui de nombreux ouvrages, tous en allemand, dont les meilleurs et les plus connus sont : *Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages*, 1774, in-8; *Les hommes célèbres de l'Helvétie*, 1782-94, 3 vol. in-8; 2^e édit., 1799. On consulte encore cette compilation avec fruit, principalement sur les premières époques de la littérature allemande. *Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse*, Ulm, 1796, 2 vol. in-8; *Vies des*

principaux savants d'Allemagne, qui ont été les restaurateurs du goût et des belles-lettres, Berner, 1796, in-8, portr. Le genre et le mérite de la fécondité de Meister (dont le nom en allemand signifie *Maître*) ont été caractérisés par Goëthe, dans une de ses fameuses épigrammes, intitulée *Xénies*; le sens en est : « Mon ami, je vois ton » nom en tête de maint volumes; mais c'est tout » juste ce nom que je ne retrouve plus dans l'ou- » vrage. »

MELA. Voy. POMPONIUS-MELA.

MÉLAMPUS, fameux devin parmi les anciens païens, et habile médecin, était fils d'Amythaon et d'Aglaïa, et frère de Bias. Il vivait du temps de Proëtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, et vers l'an 1580 avant J.-C. Il témoigna tant d'amitié et d'affection à son frère Bias, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. Néléc, roi de Pyle, exigeait de ceux qui voulaient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourrissait dans la Thessalie. Mélampus, pour mettre son frère en état de faire ce présent à Néléc, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réussit pas, et fut mis en prison; mais ayant prédit dans sa prison les choses qu'Iphiclus désirait savoir, il obtint pour récompense les bœufs qu'il voulait avoir et fut ainsi la cause du mariage de son frère. Quelque temps après, les filles de Proëtus et les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que Proëtus lui donnerait un tiers de son royaume et un autre tiers à son frère Bias. La maladie augmentant de jour en jour, l'on consentit à ces conditions, et Mélampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *melampodium*. Il épousa Iphianasse, l'une des filles de Proëtus, et fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la suite, on lui éleva des temples et on lui offrit des sacrifices. Il entendait, selon la fable, le langage des oiseaux, et il apprenait d'eux ce qui devait arriver. Les vers qui rongent les bois répondaient à ses questions. Nous avons sous ce nom plusieurs *Traité de médecine* en grec, qui sont évidemment supposés.

MÉLANCHTHON (Philippe), né à Bretten, dans le palatinat du Rhin, le 16 février 1497, fit ses études sous la direction du célèbre Reuchlin, son parent, lequel changea son nom allemand de *Schwartz-Erde*, qui signifie *terre noire*, en celui de Mélanchthon, qui a la même signification en grec. C'était une espèce de pédantisme en usage chez les savants de ce siècle. Il fut envoyé à l'université de Heidelberg en 1509. Ses progrès furent si rapides qu'on lui donna à instruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que 14 ans. Mélanchthon alla continuer ses études en 1512 dans l'académie de Tubingen, y expliqua publiquement Virgile, Cicéron et Tite-Live. La chaire de professeur en langue grecque dans l'université de Wittenberg lui fut accordée en 1518 par Frédéric, électeur de Saxe, à la recommandation de Reuchlin. Les leçons qu'il fit sur Homère, et sur le texte grec de l'Épître de saint Paul à Tite, lui attirèrent une grande foule d'auditeurs, et effacèrent le mépris auquel sa taille

et sa mine l'avaient exposé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, et il eut quelquefois jusqu'à 2,500 auditeurs. Il se forma bientôt une liaison intime entre lui et Luther, qui enseignait la philosophie dans la même université. Ils allèrent ensemble à Leipsig en 1519, pour disputer avec Echius, la terreur et le fléau des novateurs... Les années suivantes furent une complication de travaux pour Mélanchthon. Il composa quantité de livres, enseigna la théologie, fit plusieurs voyages pour la visite des églises, et dressa en 1530 la confession de foi, connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diète de cette ville. Son esprit de conciliation engagea le roi de France François I^{er} à lui écrire en 1536, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince le connaissait par les douze articles qu'il lui avait fait présenter, où on est surpris de trouver celui-ci : *Primum igitur hoc omnes unanimiter profiteamur, politiam ecclesiasticam rem esse sanctam et utilem, ut sint utique aliqui episcopi qui præsint pluribus Ecclesiarum ministris, item ut romanus Pontifex præsint omnibus Episcopis. Opus est enim in ecclesia gubernatoribus, qui vocatos ad ministeria ecclesiastica explorent et ordinent.... et inspiciant doctrinam sacerdotum; et si nulli essent Episcopi, tamen creati tales oporteret.* D'Argentré, *Coll. judic.*, t. 1^{er}, part. 2, pag. 387. (Voy. GROTIUS, LOCKE.) « Plût à Dieu, » s'écrie-t-il dans un autre endroit, que je puisse, » non pas infirmer la domination spirituelle des » évêques, mais en rétablir la domination; car je » vois quelle église nous allons avoir, si nous ren- » versons la police ecclésiastique. Je vois que la » tyrannie sera plus insupportable que jamais. » *Lib. 4, epist. 104.* Voy. encore *lib. 1, epist. 17.* Le disciple de Luther souhaitait ardemment de se rendre aux invitations assez peu réfléchies de François I^{er}; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de Mélanchthon, soit qu'il craignit de se brouiller avec Charles-Quint. Mélanchthon assista en 1529 aux conférences de Spire, et y fit paraître beaucoup de science. Ayant eu occasion de voir sa mère pendant ce voyage, cette bonne femme, qui était catholique, lui demanda ce qu'il fallait qu'elle crût au milieu de tant de disputes : « Continuez, lui » répondit son fils, de croire et de prier comme » vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez » point troubler par le conflit des disputes sur la » religion. » Réponse qui prouve bien que l'esprit de parti ne s'accordait pas dans Mélanchthon avec ses persuasions les plus intimes. Il parut aux fameuses conférences de Ratisbonne, en 1541, et à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de Charles-Quint. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé bien des fatigues et des traverses pour son parti, il mourut à Wittemberg en 1560, âgé de 63 ans. Mélanchthon n'avait rien du caractère impérieux de Luther et de Zuingle. Il haïssait les disputes, et n'y était entraîné que par le rôle qu'il avait à jouer dans ces querelles. Il paraît, par sa conduite et par ses ou-

vrages, qu'il n'était pas éloigné, comme Luther, des voies d'accordement, et qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des protestants avec les catholiques. Mais quel plan de réunion peut réussir à l'égard de ceux qui n'écourent pas l'Eglise? et quelle sanction aurait-il, quel qu'il puisse être? (*Voy. MODÆVIUS, MOLANUS.*) Quoiqu'il eût embrassé toutes les erreurs de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite zuinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, et fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur la justification; ce qui lui mérita le nom de *Brodequin d'Allemagne*. Dans le fond, cette inconstance était l'effet d'un esprit juste et conséquent. Après avoir rejeté l'autorité infaillible que Dieu a laissée à son Eglise, quelle autre autorité eût pu fixer sa croyance? Dès qu'on se détache de l'Eglise catholique, du sein de cette mère commune qui nous instruit et nous rassure, on perd de vue le point unique où se tient la précieuse et indivisible vérité pour se perdre dans les régions immenses de l'erreur; sorti une fois de la barque de Pierre, symbole de l'Eglise et de la grande assemblée des fidèles, l'on devient infailliblement le jouet des vents et des flots, et l'on peut dire comme cet infortuné pilote dont parle un ancien :

Nunc me pontus habet, jactantique in littore venti.

(*Voy. Scipion LENTULUS, SERVET.*) Les inquiétudes de sa conscience augmentaient encore par les incertitudes de son esprit. L'arrogance fougueuse de Luther, tant de sectes élevées sous ses drapeaux, tant de changements bizarres dans les choses les plus saintes, bourrelaient son cœur. Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition est celle de 1561-64, 4 vol. in-fol. : elle est de Wittenberg, ainsi que celle de 1680-83, même format; et la plus complète est celle qu'en a donnée Gaspard Peucer à Wittenberg, 15 tom. en 4 vol. in-fol., 1601. Parmi les ouvrages que renferment ces éditions, on cite : *Loci communes Theologici*, Wittenberg, 1521, in-8; *Declamationes*, Strasbourg et Wittenberg, 1559-86, 7 vol. in-8; *Epistolæ*, Leyde, 1647, in-8; *Vita Martini Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8; Gottingue, 1741, in-4. On y remarque beaucoup d'esprit, une érudition très-étendue, et surtout plus de modération qu'on n'en trouve dans les chefs de secte. Il se plaint amèrement de la tyrannie de ses collègues « avides de » sang, dit-il, parce que, pour empêcher la dis- » corde, il voudrait les ramener à cette autorité » qu'ils appelaient servitude. Il écrit que l'Eglise » est tombée dans son ancienne tyrannie; que les » chefs de la populace, flatteurs et ignorants, peu » jaloux de la saine doctrine et de la discipline ec- » clésiastique, au lieu de pratiquer les œuvres de » piété, ne cherchent qu'à dominer; qu'il se trouve » au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des » lions; que ne pouvant les empêcher de dominer, » il prend la résolution de les fuir. Ces héros, dit- » il, qui suscitent pour des bagatelles les guerres » les plus cruelles à l'Eglise et à la patrie, ne sont » nullement touchés de sa situation... Nos gens me

» blâment de ce que je rends la juridiction aux » évêques. » (Nous avons vu qu'il reconnaissait celle du pape sur les évêques également indispensable.) « Le peuple, accoutumé à vivre en liberté, après » avoir secoué le joug, ne veut plus le recevoir. » Les villes de l'empire sont celles qui haïssent le » plus la domination : peu en peine de la doctrine » et de la religion, elles ne sont jalouses que de » l'empire et de la liberté. » Il faut convenir que Mélanchthon paraissait chercher la vérité; mais il ne prenait pas les chemins qui y conduisent. A ses erreurs sur la foi il joignait mille rêveries sur les prodiges, sur l'astrologie, sur les sponges, pour lesquels il avait une crédulité surprenante. Joachim Camérarius a écrit sa *Vie* en latin, 1633, in-8. Elle a été réimprimée en 1777 à Halle, par les soins de G.-T. Strobel, qui nous apprend qu'à cette époque il avait déjà paru en Allemagne 277 ouvrages sur la vie et les écrits de ce célèbre théologien. J.-F.-W. Tischer a publié une *Vie* de Mélanchthon en allemand, 2^e édition, Leipsig, 1801, in-8.

MÉLANIE, dame célèbre par sa piété, sortait d'une illustre famille espagnole qui était originaire de Rome et naquit vers l'an 345. Elle était petite-fille de Marcellin, qui avait été élevé au consulat, et parente de saint Paulin de Nole. Après avoir perdu son mari et deux de ses fils, elle fit un voyage en Egypte, et visita les solitaires de Nitrie. Sa charité industrieuse et libérale répandit ses bienfaits sur les confesseurs orthodoxes que l'arianisme persécutait : elle en nourrit jusqu'à cinq mille pendant trois jours. Plusieurs catholiques ayant été relégués dans la Palestine, elle les suivit et se rendit à Jérusalem avec le prêtre Rufin d'Aquilée. Elle y bâtit un monastère, où elle mena une vie pénitente, sous la direction de Rufin. Publicola, fils de Mélanie et préteur de Rome, avait épousé en cette ville une femme de qualité, nommée *Albine*. Il en eut une fille nommée aussi Mélanie, vers 388, qui épousa Pinien, fils de Sévère, gouverneur de Rome, et en eut deux enfants, qu'elle perdit peu de temps après leur naissance. Résolue alors de vivre dans la continence perpétuelle, elle fit part de ses sentiments à son mari, qui les approuva. Sa grand'mère fit un voyage en Italie, vers 403, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne Mélanie passa en Sicile avec Albine et sa petite-fille, en 410, lorsque les Goths allèrent assiéger Rome. Elle retourna à Jérusalem, où elle mourut la même année à 67 ans, 40 jours après son arrivée. On lui a reproché d'avoir montré pendant quelque temps trop de chaleur pour la cause d'Origène, que Rufin défendait; mais les louanges que lui ont données saint Augustin, saint Paulin, saint Jérôme, etc., ne permettent pas de douter de ses vertus, ni de son orthodoxie. Albine, Pinien et la jeune Mélanie passèrent en Afrique, affranchirent huit mille esclaves, y virent saint Augustin, et bâtirent deux monastères à Tagaste, l'un pour les hommes, et l'autre pour les filles. Six ans après, ils allèrent s'établir à Jérusalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du mont des Oliviers, le 31 décembre 439, après avoir consumé ses jours dans des austérités incroyables.

MÉLANION, fils d'Amphidamas et petit-fils de Lycurgue, roi d'Arcadie, épousa Athalante, fille d'Iasus, roi du pays, et en eut un fils nommé Parthénope.

MÉLANIPPE, fille d'Eole, épousa clandestinement Neptune, de qui elle eut deux fils. Son père en fut si irrité, qu'il fit exposer ces deux enfants aussitôt après leur naissance, et crever les yeux à Mélanippe, qu'il renferma dans une étroite prison. Les enfants, ayant été nourris par des bergers, délivrèrent leur mère de la prison où elle était enfermée, et Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDES : il y a eu deux poètes grecs de ce nom. L'un vivait 520 ans avant J.-C.; l'autre petit-fils du premier par une fille, florissait 60 ans après, et mourut à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. On trouve des fragments de leurs poésies dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

MELART (Laurent) né à Huy : dans la principauté de Liège, l'an 1378, devint bourgmestre de cette ville, et consacra ses moments de loisir à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les fruits de ses recherches sont consignés dans l'*Histoire de la ville et château de Huy et de ses antiquités avec une Chronologie de ses comtes et des évêques de Liège qui en sont devenus comtes par la donation qu'en a faite Aurofroi ou Ansfride*, Liège, 1641, in-4. Il y a assez de critique pour le temps où l'auteur vivait; mais le style en est si suranné qu'il faut avoir un glossaire pour en comprendre tous les termes.

* **MELAS**, général autrichien, né en Moravie, fit ses premières campagnes dans la guerre de sept ans, comme adjudant du feld-maréchal Daun. Il fut employé, en 1793, sur la Sambre et dans le pays de Trèves, et reçut, en 1796, le commandement de l'armée d'Italie. Il seconda Suwarow dans la campagne de 1799, se distingua aux batailles de Cassano et de Novi; battit Championnet à Genola, et s'empara de Coni; mais arrêté par Masséna devant Gènes, il laissa le temps à Bonaparte d'envahir la Lombardie. S'étant aperçu de sa fuite, il réunit à la hâte ses troupes et vint attaquer les Français, le 16 juin, dans la plaine de Marengo. Il les repoussa d'abord sur plusieurs points; mais Desaix lui arracha la victoire. (Voy. DESAIX). Contraint de signer une capitulation, il se retira sur Mantoue, abandonnant l'Italie aux Français. La conduite de Mélas fut blâmée généralement. Cependant nommé peu après commandant en Bohême, il présida, en 1806, le conseil de guerre chargé de prononcer sur le sort du général Mack qui avait lui-même signé une capitulation à peu près semblable. (Voy. MACK). Mélas mourut à Prague en 1807.

MELCHIADE ou **MILTIADE** (saint), pape après saint Eusèbe, en 311, était originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant son pontificat, la religion chrétienne s'étendre par toute la terre, et adoptée par Constantin, qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le schisme des donatistes. Il fit tous ses efforts pour les engager à se soumettre à la pénitence, mais il n'y réussit pas. Il mourut le 10 janvier de l'an 314.

MELCHIOR. Voy. **MAGES**.

MELCHIOR-ADAM, **MELCHIOR CANUS**. Voyez **ADAM** et **CANUS**.

MELCHISEDECH, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, victorieux de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Figure du Messie, *Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech*, il offrit à Dieu le pain et le vin, les présenta à Abraham, et le bénit. Le saint patriarche, voulant reconnaître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dime de tout ce qu'il avait pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de Melchisédech, et l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de son père, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savants ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnait. Quelques-uns ont cru qu'il était roi de Jérusalem; d'autres, que Salem était une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva Jacob à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendaient que Melchisédech était le même que Sem, fils de Noé; Origène a cru que c'était un ange. Les hérétiques nommés *melchisédeciens*, prenant à la lettre ce que dit saint Paul, que Melchisédech n'avait ni père ni mère, ni généalogie, soutenaient que ce n'était pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à Jésus-Christ même (voy. la fin de l'art. **THÉODORE DE BYSSANCE**); d'autres ont prétendu que c'était le Saint-Esprit. Mais il paraît certain que saint Paul a voulu précisément faire remarquer le silence de l'Ecriture sur l'origine et les liaisons terrestres de Melchisédech (tandis que dans toute autre occasion elle fait mention des ancêtres au moins immédiats), comme un trait d'une plus grande ressemblance avec le pontife éternel, dont il était déjà la figure par son titre de *Prêtre du Très-Haut*, et par la matière de son sacrifice.

MELCHTAL (Arnold de), natif du canton d'Unterwald en Suisse, est un des principaux fondateurs de la liberté helvétique. Handenberg, gouverneur pour Albert d'Autriche, ayant fait enlever au père d'Arnold, riche propriétaire de Melchtal, une paire de bœufs de sa charrette : *Ces paysans*, dit le valet du tyran, *peuvent bien eux-mêmes traîner la charrue s'ils veulent avoir du pain*. Le fils Arnold, irrité de ces paroles outrageantes, frappa le valet, lui cassa un doigt, et évita la vengeance du maître par la fuite; mais cette vengeance s'exerça cruellement sur le père, à qui le gouverneur fit crever les yeux. Arnold se joignit alors à Werner Stauffacher, à Walter Furst et à Guillaume Tell, et les fit soulever contre la domination de la maison d'Autriche. Tel fut le commencement de la république des Suisses. Il paraît cependant que l'événement qui décida la révolte des Suisses, et provoqua les armes des Autrichiens, est différent de tout ce que l'on raconte communément à ce sujet, et n'est pas tout-à-fait si honorable à la liberté helvétique. (Voy. **TELL**.) Quoi qu'il en soit, l'empereur Albert d'Autriche, qui voulait punir les révoltés, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche Léopold assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent

comme les Lacédémoniens ; tout leur pays était une espèce de Thermopyles. Ils attendirent au nombre de 4 ou 500, la plus grande partie de l'armée autrichienne au pas de Morgarten, et la mirent en fuite, en lançant sur elle des flèches et des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un aussi petit nombre de Suisses. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schwitz, les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur confédération. Petit à petit, les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne ne se liguait qu'en 1352 ; et ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, et acheva le nombre de treize. Depuis cette époque, la liberté des Suisses s'est toujours maintenue ; malgré le défaut de leur constitution, qui est l'ensemble le plus mal ourdi qu'il y ait jamais eu dans aucun genre de gouvernement, ou plutôt qui ne forme aucun ensemble, et qui n'est qu'une union précaire de plusieurs petits états isolés, jadis opposés entre eux et affaiblis par de cruelles guerres civiles. Aussi les Suisses tant soit peu versés dans la politique sont-ils eux-mêmes surpris de leur indépendance : ils appellent leur république, *Confusio divinitus servata* (1). On croit communément que c'est aux montagnes du pays qu'ils sont redevables de la conservation de leur liberté ; cependant les cantons de Schaffhouse, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, ne sont pas plus défendus par les montagnes qu'une multitude d'autres provinces qu'on envahit tous les jours ; et si une fois ces cantons étaient subjugués, le reste formerait difficilement un état florissant et durable.

MÉLÉAGRE, fils d'Enée, roi de Calydon, et d'Althée. Sa mère, accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettaient un tison, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera*. Althée alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, et le garda bien soigneusement. Son fils, à l'âge de 15 ans, oublia de sacrifier à Diane, qui, pour s'en venger, envoya un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes grecs s'assemblèrent pour tuer ce monstre, et Méléagre à leur tête fit paraître beaucoup de courage. Atalante blessa la première le sanglier, et cette beauté guerrière lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les frères d'Althée, mécontents de cette déférence, prétendirent l'avoir ; mais le jeune prince, jaloux d'un présent qui flattait son orgueil, et qui venait surtout d'une main chère, tua ses oncles et en resta possesseur. Althée vengea la mort de ses frères, en jetant au feu le tison fatal ; et Méléagre aussitôt se sentit dévorer les entrailles et périt misérablement. — Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant J.-C.

MÉLÉAGRE, poète grec, natif de Gadare (au-

(1) Depuis l'époque où l'abbé Feller appréciait si sagement les défauts du gouvernement de la Suisse, sa constitution a éprouvé, à différentes reprises, de grandes modifications. (Voy. BOXPANTE, LABARPE, etc.) Ce pays n'a d'ailleurs pas pu échapper à l'influence des doctrines pernicieuses qui, dans ce moment, agitent toute l'Europe, et dont il n'est pas possible de prévoir la fin.

trement Séleucie) en Syrie, florissait sous les règnes de Démétrius II (Nicator), et de Séleucus VI, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, et finit ses jours dans l'île de Coos, anciennement appelée *Méropé*. C'est là qu'il fit le recueil d'Epigrammes grecques que nous appelons l'*Anthologie*. Observons que le mot *Epigramme*, dans son sens primitif, n'indiquait pas une satire. Méléagre rassembla dans son *Anthologie* ce qu'il avait trouvé de plus fin et de plus saillant dans les ouvrages de 46 poètes (ou pour mieux dire, il cite l'un après l'autre ces 46 poètes, les comparant chacun à une fleur, ce qui lui fit donner à son ouvrage le titre de *Guirlande*). La disposition des épigrammes de ce recueil fut souvent changée dans la suite, et l'on y fit plusieurs additions. Le moine Planude le mit, en 580, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-folio. Parmi ces épigrammes, il y en a dont la tournure plait. Les meilleures éditions de Méléagre sont celles de Manso, Iéna, 1780, et de Graefe, Leipzig, 1811, in-8.

MÉLÈCE (*Melicius* ou *Melitus*), évêque de Lyconopolis en Egypte, fut déposé dans un synode, tenu vers 305, par saint Pierre d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Ce prélat indocile forma un schisme en 306, et eut des partisans, qu'on appela *mélécien*s ou *mélécien*s. Les méléciens n'errèrent pas d'abord dans la foi ; ils furent même des premiers et des plus ardents à combattre les ariens ; mais ceux-ci gagnèrent insensiblement leur amitié, et il se forma entre eux une ligue solennelle pour calomnier et persécuter saint Athanase, suivant la politique générale des sectaires, qui, tout divisés qu'ils sont, se réunissent dans le dessein de déchirer le sein de l'Eglise, et d'outrager les défenseurs de la doctrine catholique. Il ne faut pas confondre ces *mélécien*s avec les *mélécien*s catholiques, dont il est fait mention dans l'article suivant. Méléce mourut vers 326 dans l'esprit de rébellion qui l'avait animé pendant sa vie.

MÉLÈCE de MÉLITINE (saint), ville de la petite Arménie, homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu, et d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sébaste en 357. Affligé et lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Bérée, d'où il fut appelé à Antioche et mis sur le siège de cette ville, du consentement des ariens et des orthodoxes, en 360. Plusieurs catholiques refusèrent de reconnaître Méléce, sous prétexte que les ariens ayant eu part à son élection, elle devait être censée irrégulière : ils furent appelés *eustathiens*, parce qu'ils continuèrent de tenir leurs assemblées à part depuis la mort de saint Eustathe. On donna le nom de *mélécien*s aux orthodoxes qui se soumirent à saint Méléce. Telle fut l'origine du schisme qui divisa longtemps l'église d'Antioche. Quelque temps après, ayant défendu avec zèle la doctrine catholique, Méléce fut déposé par les ariens qui ordonnèrent à sa place un des leurs, nommé *Euzotus*, et firent reléguer Méléce au lieu de sa naissance par l'empereur Constance. Les eustathiens élurent Paulin pour leur évêque, et il fut sacré par Lucifer de Cagliari, qui passait par Antioche en reve-

nant du lieu de son exil : le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. Méléce, de retour à Antioche, fut persécuté de nouveau, et envoyé deux fois en exil sous l'empire de Julien l'apostat et sous celui de Valens. Enfin, l'an 378, Méléce qui n'avait que des vues pacifiques, proposa à Paulin qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeurerait seul évêque, et que cependant ils gouverneraient l'un et l'autre, dans l'église d'Antioche, les ouailles qui les reconnaissaient pour leurs pasteurs : la proposition fut acceptée. Le schisme ne fut pas terminé à la mort de Méléce, et ne finit que sous l'épiscopat de saint Alexandre d'Antioche, vers l'an 413. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua un concile à Constantinople en 381, auquel Méléce présida. L'empereur ne le connaissait que de réputation ; mais peu de jours avant d'être élevé à l'empire, il avait vu en songe l'illustre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés en concile vinrent le saluer pour la première fois, il défendit qu'on lui montrât Méléce, et à l'instant il courut à lui, et baisa la main qui l'avait couronné. Méléce mourut l'an 381 à Constantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurèrent comme leur père. Saint Grégoire de Nysse et saint Chrysostôme nous ont laissé son *oraison funèbre*. Son nom, vénéré dans tout l'Orient, fut inséré au martyrologe romain dans le xvi^e siècle ; on honore sa mémoire le 12 février.

MÉLÈCE-SYRIQUE, protosyncele de la grande église de Constantinople au xvi^e siècle, se distingua par son savoir. Il fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une profession de foi, composée pour l'Eglise de Russie par Cyrille-Lucar. Cette confession fut adoptée en 1658 par toutes les Eglises d'Orient, dans un concile de Constantinople ; Panagiotti, premier interprète de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de Méléce une *Dissertation* que Renaudot a fait imprimer dans un recueil de *Traité sur l'Eucharistie*, 1709, Paris, in-4. On la trouve en grec et en latin dans le *Traité de la croyance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, par Richard Simon. Méléce était né en 1586 dans la capitale de l'île de Candie, et mourut à Galata le 7 avril 1664. On peut consulter la *Vie de Méléce*, par Dosithée ; on en trouve l'analyse dans le *Traité de la perpétuité de la foi*, tom. 4.

* MELENDEZ-VALDEZ (Jean-Antoine), poète espagnol, né en 1754 à Ribera, dans l'Estramadure, fut, à 22 ans, reçu docteur en droit à l'université de Salamanque, et y obtint au concours la chaire de belles-lettres. Son début fut l'*Eloge de la vie champêtre*, couronné en 1781 par l'académie espagnole. Son églogue de *Bathylle* lui mérita quelques années après un nouveau prix de la même académie. Il avait en l'avantage d'être guidé par Jovellanos (voy. ce nom), dans ses premiers essais. En 1789, il fut nommé juge au tribunal d'appel de Saragosse, et huit ans après (1797), il fut appelé à Madrid pour y exercer les fonctions de *fiscal* ou procureur du roi, près la cour de justice criminelle. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Fran-

çais en 1808, il était en mission dans les Asturies ; témoin d'une émeute populaire, il en fut effrayé tellement, qu'il se réfugia dans l'armée française. Il apprit bientôt l'abdication de la famille royale, et le nom du souverain que Napoléon avait imposé à l'Espagne. Lui ayant prêté serment, il fut nommé conseiller d'état, et directeur de l'instruction publique. La chute de Napoléon (en 1814), ayant ramené Ferdinand à Madrid, Mélenhez fut exilé avec les autres partisans de Joseph. Il vivait d'une pension que lui faisait le gouvernement français, quand il mourut à Montpellier, le 21 mai 1817, âgé de 63 ans. Ses *poésies*, recueillies en 3 vol., Valladolid, 1798, ont eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de Madrid, 1820, 4 vol. petit in-8, due aux soins de D. Manuel Quintana, qui l'a enrichie d'une vie de l'auteur. On y distingue les *Odes*, les *Idylles* et les *Noces de Gamache*, drame pastoral, classé en son genre. « L'his- » torien le plus impartial, dit Bouterweck, s'il est » sensible aux charmes de la vraie poésie, si rare » de nos jours, ne peut parler que sur le ton d'un » panégyrique de cette imagination aussi délicate » que vive et toujours fidèle à la nature ; de cette » vérité de sentiment, de cette finesse de tour- » nures, et d'un style aussi classique par sa pré- » cision et son éloquence, jointe à la plus har- » monieuse versification. » *Histoire de la poésie espagnole*, tom. 2, p. 241.

MÉLES, roi de Lydie, succéda à son père Aliatte, 747 ans avant J.-C., et fut père de Candaule, le dernier des Héracides.

MELICE. Voy. MÉLÈCE.

MÉLIER. Voy. MESLIER.

MELIN. Voy. SAINT-GELAIS.

MELISSA, fille de Mélisseus, roi de Crète, selon la fable, eut soin, avec sa sœur Amalthée, de nourrir Jupiter de lait de chèvre et de miel. On dit qu'elle inventa la manière de préparer le miel : ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avait été changée en abeille.

MÉLISSUS de SAMOS, philosophe grec, disciple de Parménide d'Elée, exerça dans sa patrie la charge d'amiral avec un pouvoir et des privilèges particuliers. Il prétendait que cet univers est infini, immuable, immobile, unique et sans aucun vide, et qu'on ne pouvait rien avancer sur la divinité, parce qu'on n'en avait qu'une connaissance imparfaite. Ce philosophe vivait vers l'an 444 avant J.-C.

MÉLITON (saint), né dans l'Asie, gouverna l'église de Sardes en Lydie sous Marc-Aurèle. Il présenta à ce prince en 171, pour les chrétiens, une *Apologie*, dont Eusèbe et les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette apologie, non plus que les autres ouvrages de Méliton, n'est point parvenue à la postérité, excepté quelques fragments qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. On voit par ces fragments qu'il enseignait de la manière la plus claire, que Jésus-Christ était véritablement Dieu avant tous les siècles et véritablement homme depuis la naissance de la sainte Vierge. Ces passages ont servi miraculeusement à confondre les ariens et les eusébiens. Il donna dans

un de ses ouvrages le catalogue des livres de l'ancien Testament, que l'Eglise universelle reconnaît pour canoniques : ce catalogue nous a été conservé par Eusèbe. Tertullien et saint Jérôme parlent de lui comme d'un excellent orateur et d'un habile écrivain. Sa vertu et sa modestie relevaient l'éclat de ses talents. L'Eglise honore sa mémoire le 1^{er} avril. Voy. la dissertation de Ch. Chr. Woog. *De Melitone Sardinum in Asia episcopo*, Leipsig, 1744, in-4.

MÉLITON ou MELITHON, est le nom du plus jeune des 49 martyrs de Sébaste, qui souffrirent la mort sous l'empereur Licinius. Comme il vivait encore lorsque les païens emmenèrent les corps de ces généreux compagnons, sa mère suivit le convoi en portant son fils mourant, reçut ses derniers soupirs, et le déposa sur le bûcher, qui consuma toutes ces victimes.

MÉLITUS, orateur et poète grec, fut l'un des principaux accusateurs de Socrate l'an 400 avant J.-C.; il soutint son accusation par un discours travaillé, plein d'une éloquence vive et brillante. On prétend que l'accusation d'athéisme, intentée contre Socrate, tombait à faux, puisque le philosophe ne se moquait que des faux dieux; mais comme il n'est pas certain qu'il ait prêché l'unité de Dieu d'une manière à confondre cette accusation, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait prévalu. Les Athéniens, accoutumés à absoudre et à condamner par caprice et selon l'humeur volage qui faisait leur caractère, condamnèrent Mélitus à mourir quelque temps après qu'ils eurent fait subir la mort à Socrate. Voy. ANTYRUS.

MELLAN (Claude), dessinateur et graveur français, né à Abbeville le 23 mai 1598, mort à Paris le 9 octobre 1688. L'œuvre de ce maître est considérable. Ses estampes sont la plupart d'après ses dessins : sa manière est des plus singulières. Il travaillait peu ses planches, souvent il n'employait qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il savait l'enfler ou la diminuer donne à ses gravures un très-bel effet. Ses plus beaux ouvrages sont : le *Portrait* du marquis *Justiniani*; celui du pape *Clément VIII*; la *Galerie justinienne*; une *sainte face*, qui est d'un seul trait en spirale, commençant par le bout du nez, continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun graveur dans cette manière de graver d'un seul trait, dont il est l'inventeur.

MELON (Jean-François), né à Tulle, alla s'établir à Bordeaux, où il engagea le duc de la Force à fonder une académie, qui fut ouverte le 12 septembre 1712. Il fut secrétaire perpétuel de cette compagnie, qui embrasse tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc de la Force l'ayant appelé auprès de lui, lorsqu'il prit part au ministère sous la régence, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris le 24 janvier 1738. Ses principaux ouvrages sont : *Essai politique sur le commerce*, dont la 2^e édition de 1736, in-12, est la meilleure. Cet *Essai* contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique, de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque

le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle et nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage et d'impression. Quelques-unes de ses opinions ont été réfutées par M. du Tot, dans ses *Réflexions sur le commerce et les finances*, 1738, 2 vol. in-12; *Mahmoud le Gasnevide*, 1729, in-8 et in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc d'Orléans. Plusieurs *Dissertations* pour l'académie de Bordeaux.

MÉLOT (Anicet), avocat, né à Dijon en 1697, acquit dans son pays natal et à Paris, où il continua ses études, des connaissances très-variées. Elles lui firent un nom, et l'académie des inscriptions l'appela dans son sein en 1738. Elle n'eût point à se repentir de son choix : il enrichit ses *Mémoires* de plusieurs dissertations intéressantes. Nommé en 1741 garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, il travailla au catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé Sallier ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de saint Louis* par Joinville, de l'an 1309, et le plus ancien qu'on connaisse, il s'agissait de donner au public ce morceau curieux. On voulait y joindre deux autres ouvrages qui n'avaient point encore paru : la *Vie* du même saint Louis par Guillaume de Nangis, et les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine Marguerite sa femme : un glossaire devenait d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que Melot s'appliqua pendant deux ans; et il commençait à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 8 septembre 1760. Il mourut deux jours après, à 63 ans. Les qualités de son âme faisaient aimer les lettres; on admirait moins en lui la science que la candeur, la droiture, l'égalité, la modestie, la simplicité, la complaisance, la douceur, la probité. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-fol. Melot possédait le grec, le latin, l'hébreu, l'italien et l'anglais. Parmi ses *Dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'académie, on cite celle sur la *prise de Rome par les Gaulois*, où il s'efforce de prouver, contre l'avis de Tite-Live, que le Capitole céda, ainsi que la ville de Rome, aux armes gauloises.

MELPOMÈNE, l'une des neuf Muses, déesse de la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

MELUN (Simon de), seigneur de la Loupe, d'une maison ancienne, féconde en grands hommes, suivit saint Louis en Afrique l'an 1270, et se signala au siège de Tunis. A son retour, il fut fait maréchal de France en 1293, et fut tué à la bataille de Courtray en 1302.

MELUN (Jean II, vicomte de), succéda en 1350 à son père Jean 1^{er} dans la charge de grand-chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec Guillaume, archevêque de Sens, son frère, et à la paix de Brétigni en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, et mourut en 1382 avec la réputation d'un homme intelligent.

MELUN (Charles de), seigneur de Nantouillet,

était un homme plein d'esprit et de valeur. Louis XI le fit, en 1465, son lieutenant-général dans tout le royaume. Ses envieux ayant conspiré sa perte, il fut accusé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, et eut la tête tranchée en 1468.

MELVIL (sir Jacques), gentilhomme écossais, né à Halbil en 1534, fut page, puis conseiller privé de Marie Stuart, reine d'Ecosse. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 14 ans, la reine régente d'Ecosse chargea Jean de Montluc, évêque de Valence et ambassadeur de France, de l'amener dans ce pays, pour être placé, comme page, auprès de sa fille Marie, alors promise au dauphin, depuis François II. Le connétable de Montmorency le demanda à la reine, et Melvil resta attaché pendant neuf ans à ce seigneur, et fut blessé à côté de lui à la bataille de Saint-Quentin. Lors de la disgrâce du connétable, il passa en Allemagne, resta trois ans au service de l'électeur palatin, visita ensuite l'Italie, et appelé par Marie Stuart, il revint en Ecosse, où il fut nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre de la reine. Il jouit plus tard de la confiance de Jacques VI ou Jacques I^{er} (voy. ce nom), et mourut en 1606. On a de lui des *Mémoires historiques* des règnes d'Elizabeth, de Marie Stuart et de Jacques I^{er}, en anglais, Londres, 1683, in-folio ; en français, par G. D. S., la Haye, 1694, et Paris, 1695, 2 vol. in-12. L'abbé de Marsy en a donné une nouvelle traduction, 1745, 3 vol. in-12.

* MELY-JANIN (Jean-Maria JANIN, dit), littérateur estimable, né à Paris en 1776, mort le 14 décembre 1827, travailla successivement au *Journal de l'empire*, à la partie littéraire des *Petites affiches*, et enfin de la *Quotidienne*, qu'il rédigea depuis 1814 avec le plus grand succès. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres champenoises*, 1817 à 1824, dans lesquelles les fausses doctrines politiques et littéraires sont combattues avec autant d'esprit que de courage ; *Ode sur le rétablissement de la statue équestre de Louis XIV* ; *Oreste*, tragédie en 5 actes, donnée en 1821, et qui, si les efforts d'une puissante cabale réussirent à en faire suspendre les représentations, n'en reste pas moins digne de servir de pendant à la *Clytemnestre* de Soumet (voy. ce nom) ; *Louis XI à Péronne*, comédie historique tirée de *Quentin Durward* de Walter-Scot, 1827, in-8 ; la *Vie de la Harpe*, en tête d'une bonne édition du *Cours de littérature*, 1813, 16 vol. in-12, et tirée à part.

MÈMES. Voy. MESMES.

MEMMI (Simon), peintre, natif de Sienne, mort en 1345, âgé de 60 ans, mettait beaucoup de génie et de facilité dans ses dessins ; mais son principal talent était pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, poète célèbre, dont Memmi était très-estimé.

MEMMIA (Sulpicia), femme de l'empereur Alexandre Sévère, mourut à la fleur de son âge. Elle avait des vertus ; mais son caractère était fier et méprisant. Elle reprochait sans cesse à son époux son extrême affabilité. Ce prince lui répondit un jour : *J'affermis mon autorité en me rendant populaire.*

MEMMIUS (C.), chevalier romain, cultivait l'éloquence et la poésie. Il fut gouverneur de Bithynie ; mais ayant pillé cette province, il fut envoyé en

exil par César, l'an 61 avant J.-C. Lucrèce lui dédia son poème, bien propre par les principes qu'il renferme à tranquilliser Memmius sur ses rapines, ses concussions et ses autres délits.

MEMNON, de l'île de Rhodes, fut le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse. Il conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour ôter les vivres à l'armée d'Alexandre le Grand, et d'attaquer la Macédoine ; mais ce conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, et les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 335 avant J.-C. Memnon défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des îles de Chio et de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, et aurait arrêté les conquêtes d'Alexandre, si la mort n'eut point borné ses exploits. La perte de ce héros, grand capitaine et homme actif, également propre à donner un conseil et à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. Barsine, veuve de Memnon, fut faite prisonnière avec la femme de Darius, et Alexandre en eut un fils nommé Hercule.

MENABENUS (Apollon), poète, naturaliste et premier médecin de Jean III, roi de Suède, quitta ce royaume en 1581, passa à Vienne et de là à Milan, d'où il était natif. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *De causis fluxus et refluxus aquarum stockholmensium*, et *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant* (en français *Elan*), Cologne, 1581, in-12.

MÉNADES, femmes transportées de fureur qui suivaient Bacchus, et qui mirent en pièces Orphée. On les appelait aussi *Bacchantes*.

MÉNAGE (Gilles), avocat, poète, bel-esprit, et savant, né le 15 août 1613 à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités et sa philosophie, il se fit recevoir avocat, et plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris et à Poitiers. Il se dégoûta du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, et ayant obtenu des bénéfices qui le mirent dans l'aisance, il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. Chapelain le fit entrer chez le cardinal de Retz ; mais s'étant brouillé avec les personnes qui demeuraient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le cloître de Notre-Dame, où il tenait chez lui, tous les mercredis, une assemblée de gens de lettres. Il avait beaucoup d'érudition, et citait sans cesse, dans ses conversations, des vers grecs, latins, italiens, français. Ses vers italiens lui méritèrent une place à l'académie de la Crusca. L'académie française lui aurait aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des dictionnaires*, satire plaisante contre le dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à Montmaur : « C'est justement à cause de cette pièce qu'il faut » condamner Ménage à être de l'académie, comme » on condamne un homme qui a déshonoré une » fille à l'épouser. » L'humeur de Ménage était celle d'un homme aigre, méprisant et présomptueux. Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé d'Aubignac, Gilles Boileau, frère du satirique, Cotin, Sallo, Bouhours, Baillet, furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé d'Aubignac vint de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des

comédies de Térence, ils ne furent pas d'accord sur celle de ses pièces qui méritait le premier rang. Après divers écrits de part et d'autre, et beaucoup d'injures répandues sur le papier, tout le feu de Ménage s'éteignit. Il affecta des remords de conscience, et dit qu'il avait juré de n'en jamais écrire ni lire des libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne paraissait pas trop s'accorder avec d'autres goûts. Ménage avait eu des attentions tendres pour mesdames de La Fayette et de Sévigné. Il aimait surtout la première, lorsqu'elle s'appelait mademoiselle de la Vergne, et la célébra sous le nom de *Laverna*, L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasionna une épigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *fripier de vers* que s'était faite Ménage. Il mourut en 1692, à 79 ans; ses ennemis le poursuivirent jusque dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célèbre La Monnoye fit cette épigramme :

Laissions en paix monsieur Ménage :
C'était un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'a son t. ur il repose,
Lui dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Il passait pour n'avoir que de la mémoire. Un jour, s'étant trouvé chez M^{me} de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avait retenues de ses lectures. M^{me} de Rambouillet, qui s'en apercevait bien, lui dit : « Tout » ce que vous dites, monsieur, est agréable; mais » dites-nous quelque chose présentement de vous. » On a de ce savant : *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1750, 2 vol. in-fol., par les soins de M. Jault, professeur au Collège royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage, utile à plusieurs égards, mais très-souvent ridicule par le grand nombre d'étymologies fausses, et impertinentes dont il fourmille. Tout le monde connaît l'épigramme du chevalier de Cailly :

Alfana vient d'*Equus* sans doute;
Mais il faut convenir aussi
Qu'en venant de la jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Origines de la langue italienne, Genève, 1685, in-folio : ouvrage qui a le mérite et les défauts du précédent. Ménage a recueilli ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens; et plusieurs académiciens de Florence lui ont fourni des matériaux. Une *Édition* de Diogène Laërte, avec des observations et des corrections estimées; *Remarques sur la langue française*, 2 vol. in-12, peu importantes; l'*Anti-Baillet*, 2 vol. in-12 : c'est une réfutation des *Jugemens des savans*. Baillet l'y avait fort maltraité : Ménage voulut s'en venger; mais, en relevant les fautes de Baillet, il en fit de nouvelles que La Monnoye releva à son tour (voy. LA MONNOYE); *Histoire de Sablé*, 1686, in-fol., savante et minutieuse; des *Satires contre Montmaur*, dont la meilleure est la *métamorphose* de ce pédant en *perroquet*. On les trouve dans le recueil de Sallengre. Des *Poésies latines, italiennes, grecques et françaises*, Amsterdam,

1687, in-12. Les dernières sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithètes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous côtés et souvent mal choisis. *Juris civilis amoenitates*, Paris, 1667, in-8. On donna après sa mort un *Menagiana*, d'abord en un vol., ensuite en 2, enfin en 4, l'an 1715. Cette dernière édition est due à La Monnoye, qui a enrichi ce recueil de plusieurs remarques qui l'ont tiré de la foule des *Ana*; il y a pourtant des choses inutiles. Le 3^e et le 4^e volume sont de peu d'importance.

MÉNAGER. Voy. MESNAGER.

MÉNALIPPE, citoyen de Thèbes, qui, ayant blessé à mort Tydée au siège de cette ville, fut tué lui-même. Tydée se fit apporter la tête de son ennemi, et assouvit sa vengeance en la déchirant avec ses dents, après quoi il expira.—Une fille du centaure Chiron se nommait MÉNALIPPE. Ayant épousé Eole, elle fut changée en jument, et placée parmi les constellations.

MÉNANDRE, né à Athènes l'an 342 avant J.-C., est regardé comme l'inventeur de la nouvelle comédie parmi les Grecs. Ce poète n'avait pas le nerf et la chaleur d'Aristophane; mais ses comédies ont plus de méthode, et sont mieux assorties aux règles du théâtre. Le langage en est plus décent; mais les passions n'y parlent pas moins vivement. De 108 comédies que ce poète avait composées, et qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que peu de fragments. Ils ont été recueillis par Le Clerc, qui les publia en Hollande, en 1709, in-8, avec des Remarques. Un critique a donné des *Observations sur les Remarques* de Le Clerc, en 1710 et en 1711, in-8. En effet cette édition a été surpassée par celle de Brunck, dans ses *Poetæ greci gnomici*, Strasbourg, 1784, et par celle de M. Aug. Meinerke, Berlin, 1823. Ménandre se noya près du port de Pirée, l'an 293 avant J.-C., à 49 ans. Il avait aussi composé des *Harangues* dont Quintilien fait l'éloge; des *Discours* et des *Lettres* adressées au roi Ptolémée Soter. Quelques *Fragments* de Ménandre ont été traduits par Lévêque, et insérés dans la *Collection des moralistes anciens*, Paris, Didot, 1782, et un bien plus grand nombre par Poinsonet Sivry, à la suite d'*Aristophane*. M. Raoul-Rochette en a donné une nouvelle traduction dans son édition du *Théâtre des Grecs*. M. l'abbé Mai a découvert de nouveaux *Fragments* de Ménandre qu'il a publiés dans sa *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1827, in-4., tom. 2.

MÉNANDRE, disciple de Simon le Magicien, se fit chef d'une secte particulière, en changeant quelque chose à la doctrine de son maître. Il prétendait que ses sectateurs recevaient l'immortalité par son baptême. Ses rêveries eurent beaucoup de cours à Antioche.

MÉNANDRIN. Voy. MARSILE de Padoue.

MÉNARD (Claude), lieutenant de la prévôté d'Angers, où il était né en 1580, se signala par son savoir et sa vertu. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique, et mena une vie très-austère. Il eut beaucoup de part aux réformes de plusieurs monastères d'Anjou. Ce magistrat aimait passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se

consuina en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pièces curieuses. Il mourut en 1652, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, in-4, avec des notes pleines de jugement et d'érudition; les 2 *Livres de saint Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliothèque d'Angers; *Recherches sur le corps de saint Jacques le Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers. On trouve dans cet ouvrage et dans ses autres productions du savoir, mais peu de critique, et un style dur et pesant. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1618, in-4°. « C'est, dit un » biographe, la traduction littérale, en prose, du » Roman de Cavalier ou Cuviliers, faite par un auteur incertain, l'an 1387. Ménard y a fait quelques additions; mais il n'a pas touché au style, » dont il avoue pourtant que la rudesse est telle, » qu'une oreille médiocre ne saurait la supporter » sans nausée. »

MÉNARD (dom Nicolas-Hugues), né à Paris en 1585, bénédictin dans le monastère de Saint-Denis, en 1612, embrassa la réforme de l'ordre en 1614, et fut admis dans la congrégation de Saint-Maur. Il fut un des premiers religieux de cette congrégation qui s'appliquèrent à l'étude. Il mourut à Paris le 21 janvier 1644, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition et d'une grande justesse d'esprit. Il embellit son savoir par une modestie rare et par une solide piété. On a de lui : une *Edition du Martyrologe des Saints de son ordre*, par Arnould Wion, 1629, in-8; *Concordia Regularum*, de saint Benoît d'Aniane, avec la *Vie de ce saint*, 1638, in-4; le *Sacramentaire de saint Grégoire le Grand* (*D. Gregorii papæ, cognomento magni, liber sacramentorum, nunc demum correctior et locupletior*), 1642, in-4. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses et de notes savantes qui viennent à leurs sujets. Elles respirent le goût de l'antiquité, et de la plus saine critique. *Diatriba de unico Dionysio*, 1643 ou 1644, in-8. Il y fait tous les efforts possibles pour soutenir que saint Denys de Paris est le même que saint Denys l'Aréopagite; en cela il a montré peu de critique. C'est lui qui découvrit, dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie, l'Épître attribuée à saint Barnabé. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de D. d'Achery, qui mit une préface à la tête, Paris, 1643, in-4°. On peut consulter sur ce savant bénédictin la *Bibliothèque critique* de D. Lecerf; les *Mémoires de Nicéron*, tom. 22, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

MÉNARD (Pierre), avocat au parlement de Paris, naquit à Tours en 1626. Après s'être distingué dans le barreau, il retourna dans son pays natal. Il s'y livra uniquement à l'étude, et y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelque succès : tels sont l'*Académie des princes*; l'*Accord de tous les chronologues*. Cet auteur jouissait d'une estime générale; sa probité, sa droiture, ses connaissances la lui avaient conciliée.

MÉNARD (Jean de la Noë), prêtre du diocèse de Nantes, né dans cette ville le 23 septembre 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son élo-

quence lui obtint les suffrages des gens de goût, et ses vertus les éloges des gens de bien. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique. Pendant 30 ans qu'il fut directeur du séminaire de Nantes, il travailla à la conversion des hérétiques, et y réussit autant par l'exemple de ses vertus que par la force de ses discours. Cet homme de Dieu mourut en 1717, à 67 ans, après avoir fondé une maison du Bon-Pasteur pour les filles corrompues. On a de lui un *Catéchisme*, in-8, qui est estimé, et dont il y a eu plusieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public, en 1754, in-12; elle se ressent un peu de l'esprit de l'auteur, M. Gourmeaux, qui était grand partisan du diacre Pâris. L'abbé Ménard lui-même, après avoir accepté la bulle *Unigenitus*, en 1714, appela ensuite dans le premier soulèvement qui eut lieu après la mort de Louis XIV, et n'eut pas le temps de revenir sur sa démarche.

MÉNARD (Léon), conseiller au présidial de Nîmes, naquit à Tarascon, en 1706. La science de l'histoire et des antiquités, qu'il cultiva dès sa jeunesse, lui valut une place à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il vécut depuis presque toujours à Paris, dans un état assez malaisé : ses ouvrages, quoique savants, n'étaient pas de ceux qui enrichissent un auteur. Nous avons de lui : l'*Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, 1750 et années suivantes, 7 vol. in-4. On ne peut reprocher à ce livre instructif et curieux que son excessive prolixité; *Mœurs et usages des Grecs*, 1745, in-12; ouvrage utile et assez bien fait. *Les Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, 1766, in-12; roman lâchement écrit, et où il n'y a rien d'utile à recueillir. L'auteur en avait pris le sujet dans Plutarque. Ménard mourut en 1767. Cet académicien a publié avec le marquis d'Aubais, un recueil de *Pièces fugitives* pour servir à l'Histoire de France, 1748, 3 vol. in-4. On trouve des détails sur Ménard dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, pour l'année 1770.

MÉNARDAYE. Voy. GRANDIER.

MÉNARDIÈRE (la). Voy. MESNARDIÈRE.

MENASSEH - BEN - ISRAËL, célèbre rabbin, né en Portugal vers 1604, d'un riche marchand, suivit son père en Hollande. A l'âge de 18 ans, il succéda au rabbin Isaac Uriel, dans la synagogue d'Amsterdam. La modicité de ses appointements ne pouvant suffire à sa subsistance et à celle de sa famille, il passa à Bâle, et de là en Angleterre. Cromwell le reçut très-bien, mais le laissa dans l'indigence. Menasseh - Ben - Israël, n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il espérait, se retira en Zélande, et mourut à Middelbourg, vers 1657, âge d'environ 55 ans. Ce rabbin était de la secte des pharisiens, avait l'esprit vif et le jugement solide. Sa bonne mine, sa propreté et ses manières honnêtes lui conciliaient l'amitié et l'estime. Il était indulgent, et vivait également bien avec les juifs et les chrétiens. Le célèbre Huet, revenant de Suède, en 1652, s'entretint beaucoup avec lui sur les cérémonies des juifs et sur le christianisme. Menasseh était habile dans la philosophie, dans l'écriture sainte, dans le Talmud et dans la littérature des

juifs. Sa probité était un reproche continuel pour sa nation, qui ne se pique guère de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol et en anglais. Les principaux sont : une *Bible hébraïque*, sans points, Amsterdam, 1633, 2 vol. in-4 ; édition fort belle, avec une préface latine ; le *Talmud* corrigé, avec des notes, en hébreu, Amsterdam, 1633, in-8 ; *El Conciliador*, Francfort, 1632, in-4, traduit en partie en latin, par Denys Vossius : ouvrage savant et curieux, dans lequel il concilie les passages de l'Écriture qui semblent se contredire ; *De resurrectione mortuorum libri III*, Amsterdam, 1636, in-8 ; *De fragilitate humana ex lapsu Adami, deque divino auxilio*, Amsterdam, 1642, ouvrage qui prouve que l'idée du péché originel et de ses suites existe bien positivement chez les juifs modernes, ou du moins chez les docteurs les plus instruits, comme elle existait chez les anciens, ainsi que les Livres saints nous l'apprennent par des passages bien précis, et que nous le démontre plus clairement encore le 4^e livre d'Esdras (voy. ce nom), qui, quoique non canonique, n'en contient pas moins la doctrine reçue chez les Juifs ; *Spes Israelis*, Amsterdam, 1680, in-12. Menasseh, ayant ouï dire qu'il y avait des restes des anciens Israélites dans l'Amérique méridionale, se persuada que les dix tribus enlevées par Salmanasar s'étaient établies dans ce pays là, et que telle était l'origine des habitants de l'Amérique. Théophile Spizelius, ministre protestant d'Augshourg, a réfuté cet ouvrage. L'on ne doit cependant pas disconvenir que plusieurs nations américaines semblent descendre des anciens Juifs. Guillaume Penn, le père Laftau, M. Adair, etc. en ont donné des preuves, que Robertson s'est vainement efforcé d'affaiblir. *Le souffle de vie (Spiraculum vitæ)*, en hébreu, Amsterdam, 1631, in-4 : ouvrage divisé en 4 livres, où il prouve la spiritualité et l'immortalité de l'âme ; *De termino vitæ libri III*, in-12. Thomas Pocoke a écrit la *Vie de Menasseh* en anglais, à la tête de sa traduction du livre précédent, 1699, in-12.

MENCKE (Othon), *Menckenius*, né à Oldenbourg, en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connaissances dans la philosophie, la jurisprudence et la théologie lui méritèrent la chaire de professeur de morale à Leipzig, en 1668. Il fut cinq fois recteur de l'université de cette ville, et sept fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du *Journal de Leipzig*, dont il y avait déjà 30 vol. lorsqu'il mourut en 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savants ouvrages, et composa des traités de jurisprudence, dans lesquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux sont : un traité intitulé : *Micropolitia, seu Respublica in microcosmo conspicua*, Leipzig, 1666, in-4 ; *Jus majestatis circa venationem*, 1674, in-4. On peut consulter sur ce savant les *Mémoires de Nicéron*, tome 31, et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

MENCKE (Jean-Burckhard), fils du précédent, né à Leipzig, en 1674, devint professeur en histoire dans cette ville, et ensuite historiographe et conseiller aulique de Frédéric-Auguste de Saxe, roi de

Pologne. Ce savant mourut le 1^{er} avril 1732, à 58 ans. On a de lui : *Scriptores rerum germanicarum, speciatim saxoniarum*, 1728 et 1730, 3 vol. in-fol. ; deux *Discours latins sur la charlatanerie des savants*, Amsterdam, 1716, in-12. Il en a paru une édition à Lucques, avec des notes de Jean-Dominique Mansi, 1726. Ce titre promet beaucoup ; mais l'exécution n'y répond pas : il est à croire que s'il écrivait aujourd'hui, il réussirait mieux, l'objet de son ouvrage étant devenu bien plus saillant, plus étendu et plus palpable ; de sorte qu'il serait bien plus aisé de l'exprimer et de le peindre avec succès. Ces *Discours* ont été traduits en diverses langues. Il y en a une version française, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différents auteurs. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressants, etc. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipzig*, qu'il continua après la mort de son père, et que Frédéric-Othon, son fils aîné, continua après lui ; *De viris militia æque ac scriptis illustribus*, Leipzig, 1708, in-4 ; une *Édition* de la méthode pour étudier l'histoire, de l'abbé Lenglet du Fresnoy, avec des additions et des remarques, dont plusieurs ne sont pas de nature à améliorer l'ouvrage commenté. On trouve l'éloge de Jean-Burckhard Mencke dans les *Acta erudit. lipsiens*, 1732, et dans les deux ouvrages cités à la fin de l'article précédent.

MENAJORS (Pierre des Ours de), gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inscriptions, en 1712, déclaré vétéran en 1715, et retourna à Alais, où il mourut le 15 novembre 1747. On a de lui l'*Histoire de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1733, in-12 ; ouvrage estimé ; et plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie. La plupart roulent sur des points de la géographie ancienne, tels que la *position du camp d'Annibal le long des bords du Rhône* ; les *limites de la Flandre*, de la *Gothie*, etc., etc.

MENDELSSOHN (Moïse), juif célèbre, né à Dessau, le 6 septembre 1729, mort à Berlin le 4 janvier 1786, surmonta tous les obstacles que lui présentaient sa religion et son état d'indigence, pour parvenir à la réputation d'un savant distingué. Son père était écrivain public, et tenait une école primaire. Le besoin contraignit Mendelssohn à se rendre à Berlin (1745), où il vécut presque d'aumônes que lui faisaient ses co-religionnaires. Frédéric II, voulant favoriser les manufactures, accorda quelques privilèges aux Juifs, et Mendelssohn obtint un emploi de mille francs. Son ouvrage intitulé *Phédon*, ou *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, a eu un grand nombre d'éditions en Allemagne, et il est traduit dans presque toutes les langues. Longtemps avant de donner cet ouvrage, il en avait publié d'autres qui ne méritent pas moins d'être connus ; nous en indiquerons quelques-uns : ils sont tous écrits en allemand : *Sur les Sentiments*, Berlin, 1755, in-8 : *Dialogues philosophiques* ; *Traduction* du discours de Rousseau sur l'inégalité des conditions, avec des remarques importantes, Berlin, 1756 ; (avec Lessing) *Pope métaphysicien* ; *Écrits philosophiques*, Berlin, 1761, 2 vol. *Traité sur l'évidence dans les*

sciences métaphysiques, qui fut publié en 1754. *Phédon* ne parut que trois ans après, en 1767; et dès 1769, on en donna une seconde édition. Il a publié en outre un grand nombre d'écrits théologiques où l'on doit bien s'attendre que tout n'est pas exact. Il a toujours vécu très-attaché à sa religion, dont il a pris plus d'une fois la défense, et a soutenu néanmoins des opinions qui ne s'accordent guère plus avec le judaïsme qu'avec la doctrine chrétienne, comme lorsqu'il refuse aux miracles la force de convaincre, sous prétexte qu'il y a eu des imposteurs. Ses qualités personnelles lui ont attiré l'estime et la considération, non-seulement de ceux de sa religion et de la ville de Berlin, mais encore de tous ceux dont il était connu. Le jour de sa mort, tous les Juifs de cette capitale fermèrent leurs boutiques et leurs magasins, en signe de deuil, coutume qu'ils n'observent qu'après la mort de leur premier rabbin. *Voy.* pour plus de détails *Berlinische Monatschrift*, 1786, mars, p. 204-216. On a la *Vie* de Mendelssohn en hébreu, par Isaac Euchel, Berlin, 1788, in-8; et M. Cottard, recteur de l'académie de Strasbourg, a fait son *histoire* dans un petit ouvrage destiné aux écoles des Israélites, Strasbourg, 1832, in-32.

MENDEZ-PINTO (Ferdinand), né à Monte-Mayor-o-Velho, dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme portugais. Le désir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montait ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Moka et vendu à un renégat grec, qui le revendit à un juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormuz. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant vingt-un ans de séjour, il y fut témoin des plus grands événements, et y essuya les plus singulières aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été treize fois esclave, et vendu seize fois. On a de lui une *Relation* très-rare et très-curieuse de ses voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-fol.; traduite du portugais en français par Bernard Figuier, gentilhomme portugais, et imprimée à Paris en 1643, in-4. Cet ouvrage est écrit d'une manière intéressante, et d'un style plus élégant qu'on n'aurait dû l'attendre d'un soldat, tel qu'était Mendez-Pinto. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables sur la géographie, l'histoire et les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Pégu, de Siam, d'Achem, de Java, etc. Plusieurs des faits qu'il raconte avaient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de Surgi a extrait de la relation de Mendez Pinto, ce qu'il y a de plus curieux, et en a formé une *Histoire* intéressante qu'il a fait imprimer dans les *Vicissitudes de la fortune*, Paris, 2 vol. in-12.

* MENDOÇA (Hippolyte-Joseph-Hurtado-da-Costa de), né à Colonia-do-San-Sacramento, dans l'Amérique méridionale, prit à l'université de Coïmbre le degré de docteur-ès-lois. Jeté dans les cahots de l'inquisition portugaise, pour cause de franc-maçonnerie, il parvint à s'évader et s'embarqua pour l'Angleterre, où il publia : *A narrative of the persecution of the autor* (histoire de sa persécution),

1811, 2 vol. in-8. Mendoça devint secrétaire du duc de Sussex, et en dernier lieu chargé d'affaires du nouvel empire brésilien, à Londres où il est mort vers la fin de 1823. Il avait entrepris le *Correio Brasiliense* (Courrier Brésilien), journal dont il n'a paru que quelques numéros.

MENDOZA (Pierre-Gonzalez de), célèbre cardinal, archevêque de Séville, puis de Tolède, chancelier de Castille et de Léon, naquit en 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne, et très-féconde en grands hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre romaine en 1475. Il rendit des services importants à Ferdinand et à Isabelle dans la guerre contre le roi de Portugal, et dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. Il y porta les armes, se distingua par sa valeur à la bataille de Toro, et dans les attaques livrées à la ville de Grenade : il devint ensuite ministre du roi catholique, et fut le précurseur du célèbre cardinal Ximénès, qui, sous Jeanne la Folle, soutint le trône d'Espagne prêt à s'écrouler par les complots successifs des grands. On appelait Mendoza *Cardinal d'Espagne*. Il mourut à Guadalajara le 11 janvier 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différents emplois qu'il exerça. Il aimait les belles-lettres, et avait traduit dans sa jeunesse *Salluste*, *Homère* et *Virgile*.

MENDOZA (François de), de la même maison que le précédent, cardinal, évêque de Burgos, et gouverneur de Sienne en Italie, pour l'empereur Charles-Quint, se retira sur la fin de ses jours dans son diocèse. Il y mena une vie douce et tranquille, remplissant les devoirs de son ministère, et se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut en 1566, à 50 ans.

MENDOZA (Diégo-Hurtado de), comte de Tendilla, servit l'empereur Charles-Quint de sa plume et de son épée. Il se signala dans les armées et dans les ambassades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente. Ce seigneur aimait les lettres et les cultivait. On a de lui divers ouvrages de poésie, 1610, in-4; et on lui attribue la première partie du roman comique et plaisant intitulé : *Les Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, âgé de plus de 70 ans, laissant une bibliothèque riche en manuscrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Escorial. L'ouvrage qui fit le plus d'honneur à Mendoza, et qui le fait appeler par Bouterweck (Hist. de la littér. esp.) le *Salluste* espagnol, est son *Histoire des guerres de Grenade*, Valence, 1776, troisième édition; elle a été traduite en plusieurs langues. Il fut gouverneur de Toscane : et, pendant son séjour en Italie, il acquit à grands frais plusieurs manuscrits grecs, qu'il fit venir de l'Orient; tels que les ouvrages de saint Basile le Grand, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Cyrille d'Alexandrie, d'Archimède, d'Héron, d'Aprien, etc. Il faut le distinguer d'Antoine Hurtado de Mendoza, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne.

MENDOZA (Ferdinand de), de la même famille, était profond dans les langues et dans le droit; il publia en 1589 un ouvrage : *De confirmando concilio*

illiberitano, ad *Clementem VIII*, 1668, in-fol. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

MENDOZA (Jean-Gonzalez de), porta les armes, puis se fit religieux augustin. Il fut envoyé l'an 1580, par Philippe II, roi d'Espagne, à la Chine, dont il publia une *Histoire*. Luc de la Porte en a donné une traduction française à Paris, en 1589, in-8; elle a été aussi traduite en italien, Rome, 1585; en allemand, Francfort, 1589; en latin par le père Bruel, augustin, Anvers, 1633. Mendoza devint évêque de Lipari et fut envoyé en 1607 dans l'Amérique, en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaján. Ce prélat fut la lumière et l'exemple de son clergé et de son peuple.

MÉNÉCÉ, fils de Créon, roi de Thèbes, se dévoua au salut de sa patrie, en se tuant volontairement pour obéir à un oracle qui promettait à ce prix la fin des malheurs de Thèbes.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, est fameux par sa ridicule vanité. Il se faisait toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avait guéris. Il habillait l'un en Apollon, l'autre en Esculape, d'autres en Hercule; se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs et le nom de Jupiter, comme le maître de ces divinités subalternes. Il poussa la folie jusqu'à écrire une lettre à Philippe, père d'Alexandre le Grand, avec cette adresse : *Ménécrate Jupiter au roi Philippe, salut*. Ce prince lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens*. Pour le guérir plus efficacement de son extravagance, il l'invita à un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servit pour tout mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés faisaient bonne chère. Ménécrate avait composé un *livre de remèdes* qui est perdu; il est à croire qu'il ne contenait rien qui mérite des regrets. Il vivait vers l'an 360 avant J.-C.

MÉNÉDÈME, philosophe grec, disciple de Stilpon, était d'Erythrée et vivait vers l'an 300 avant J.-C. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes; il prit ensuite le parti des armes, défendit sa patrie avec valeur, et exerça des emplois importants. Mais après qu'il eut entendu Platon, il renonça à tout, pour s'adonner à la philosophie. Il mourut de regret, lorsque Antigone, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, se fut rendu maître de son pays. D'autres disent qu'ayant été accusé comme traître à sa patrie, il fut si affecté de cette inculpation qu'il mourut de tristesse et de faim, après avoir été sept jours sans manger. On peut remarquer en passant que très-peu de ces vieux docteurs qu'on appelle *philosophes*, ont terminé leur vie d'une manière raisonnable. On l'appelait le *Taureau érythrien*, à cause de sa pesanteur. Quelqu'un lui disant un jour : *C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire*, il répondit : *C'en est un bien plus grand de ne désirer que ce qu'on a*. Bonne maxime, mais qui n'était guère dans le cœur d'un homme que quelques désagréments faisaient mourir de douleur ou de faim. Nous avons sa *Vie* écrite par Diogène Laërce.

MÉNÉDÈME, philosophe cynique, disciple de Colotes de Lampsaque, était un homme d'un esprit bizarre. Il disait, « qu'il était venu des enfers pour » considérer les actions des hommes, et en faire

» rapport aux dieux infernaux. » Il avait une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge; une espèce de turban à la tête, sur lequel étaient marqués les douze signes du zodiaque; des brodequins de théâtre, une longue harbe, et un bâton de frère, sur lequel il s'appuyait de temps en temps. Tel était à peu près l'habit des furies.

MÉNÉLAS (Ménélaus), frère d'Agamemnon, et roi de Lacédémone, avait épousé Hélène, que Paris vint lui enlever; ce qui causa le fameux siège de Troie. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit sa femme et la conduisit à Lacédémone, où il mourut peu après son arrivée.

MÉNÉLAUS, juif, ayant eniché de 300 talents sur le tribut que Jason, grand sacrificateur, payait à Antiochus Epiphane, ce prince dépouilla Jason de sa dignité pour la donner à Ménélaus, qui bientôt après apostasia. Il introduisit Antiochus dans Jérusalem, et aida à placer dans le sanctuaire la statue de Jupiter. Mais enfin Dieu, fatigué de ses crimes, se servit d'Antiochus Eupator pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour.

MÉNÉLAUS, mathématicien sous Trajan, a laissé un traité *sur la sphère*, lequel a été publié par le père Mersenne, minime; et depuis par Edme Halley, Oxford, 1738, in-8.

MÉNÉNIUS-AGRIPPA. Voy. AGRIPPA.

MÉNÈS, premier roi et fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chaussée de cent stades de large, et lui fit prendre un autre cours entre les montagnes, par où ce fleuve passe à présent. Cette chaussée fut entretenue avec grand soin par les rois ses successeurs. On donne à Ménès trois fils, qui se partagèrent son empire : Athotis, qui régna à Thèbes dans la Haute-Egypte; Curudès, qui fonda Héliopolis dans la Basse-Egypte; et Torsothros, qui régna à Memphis entre la Basse et la Haute-Egypte. Mais ces faits sont fort incertains, ainsi que tout ce qu'on raconte sur ce prince. On le croit communément le même que Mezraïm, fils de Cham et petit-fils de Noé : mais l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux* a prouvé d'une manière assez vraisemblable que Ménès est Noé lui-même, t. 1, p. 226. On peut voir encore *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, Liège, 1790; *Journ. histor. et littér.*, 1^{er} décembre, 1790, page 348, où se trouve une *Table* de rapprochements qui, dans leur ensemble, peuvent être regardés comme démonstratifs.

MÉNÈSÈS (Antonio-Padilla), jurisconsulte de Talavera en Espagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de Philippe II.

MÉNÈSÈS (Alexis de), vice-roi de Portugal, né à Lisbonne, en 1539, d'une maison considérable, embrassa en 1574 l'état monastique chez les ermites de Saint-Augustin. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, travailla avec zèle à la conversion des infidèles, et eut la satisfaction d'en baptiser un grand nombre; il visita les chrétiens de Saint-Thomas dans le Malabar, et y tint le synode dont nous

avons les actes, sous le titre de *Synodus diamperensis*. A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, et vice-roi de ce royaume, par Philippe III, roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'était un prélat vertueux et très-zélé. On l'a blâmé d'avoir fait brûler les livres des chrétiens de Saint-Thomas; mais il est plus que vraisemblable qu'il n'y avait guère de lumière à y recueillir, et que le prélat, en les faisant brûler, n'a fait que détruire une source d'erreurs. On a de lui une *Histoire de son ordre en Portugal*, et de *l'Origine des religieux augustins*, publiée par Jean Marquesius. On trouve son *Eloge* dans l'ouvrage intitulé, *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, pag. 181-95.

MENESSIER. Voy. CHRÉTIEN.

MENESTHÉE ou MNESTÉE, descendant d'Ericthée, s'empara du trône d'Athènes avec le secours de Castor et de Pollux, pendant l'absence de Thésée. Il fut un des princes qui allèrent au siège de Troie, et mourut à son retour dans l'île de Mélès, l'an 1183 avant J.-C., après un règne de vingt-trois ans.

MENESTRIER (Claude-François), jésuite, né à Lyon le 10 mars 1631, joignit à l'étude des langues et à la lecture des anciens tout ce qui était capable de perfectionner ses connaissances sur le blason, les ballets, les décorations. Il avait un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire était un prodige. La reine Christine, passant par Lyon, fit prononcer en sa présence et écrire 500 mots les plus bizarres qu'on pût imaginer : le jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avaient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes (canonisations, pompes funèbres, entrées de princes), était si connu, qu'on lui demandait des dessins de tous les côtés. Ces dessins étaient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions, et de médailles, qu'on ne se lassait pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, et partout avec fruit et avec agrément. La théologie et la prédication partagèrent ses travaux, et il se fit honneur dans ces deux genres. La société le perdit le 21 janvier 1705, dans sa 74^e année. Sa mémoire était ornée d'un grand nombre d'anecdotes, et il parlait avec une égale facilité le français, le grec et latin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *l'Histoire du règne de Louis le Grand, par les médailles, emblèmes, devises, etc.*, 1693, in-fol.; *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, 1696, in-fol.; divers petits *Traité*s sur les devises, les médailles, les tournois, le blason, les armoiries, etc. Le plus connu est sa *Méthode du blason*, Lyon, 1770, in-8, avec beaucoup d'augmentation; la *Philosophie des images*, 1694, in-12. L'académie de Lyon avait proposé au concours l'éloge de Ménestrier pour l'année 1820, mais le sujet fut retiré.

MENESTRIER (Jean-Baptiste le), Dijonais, l'un des plus savants et des plus curieux antiquaires de son temps, né en 1564, mourut en 1634, à 70

ans. Ses principaux ouvrages sont : *Médailles, monnaies et monuments antiques d'impératrices romaines*, Dijon, 1625, in-fol. de 29 pag. très-rare; *Médailles illustres des anciens empereurs et impératrices de Rome*, 1627, in-4. Ces ouvrages sont très-estimés. On voyait autrefois son épitaphe sur une des vitres de la paroisse de Saint-Médard de Dijon, en ces termes :

Ci-gît Jean le Ménestrier :
L'an de sa vie soixante et dix,
Il mit le pied dans l'étrier
Pour s'en aller en Paradis.

— Il faut le distinguer de Claude le MÉNESTRIER, aussi antiquaire et natif de Vauconcourt (Haute-Saône), mort vers 1657, dont on a un ouvrage intitulé : *Symbolica Dianæ ephesiæ statua*, in-4.

MENGOLI (Pierre), ecclésiastique, fut pourvu du prieuré de Sainte-Marie-Madeleine, et devint professeur de mécanique au collège des Nobles à Bologne, où il était né en 1625; il se distingua par la solidité de ses leçons et par ses ouvrages. On a de lui : une *Geometria speciosa*, 1659, in-4; une *Arithmetica rationalis*; un *Traité du cercle*, 1672, in-4; une *Musique spéculative*; une *Arithmétique réelle*, etc.; ouvrages estimés. Il mourut à Bologne le 7 juin 1686. Il avait été un des disciples du père Cavalieri, jésuite, inventeur des premiers principes du calcul des infiniment petits.

MENGs (Antoine-Raphael), un des plus habiles peintres du XVIII^e siècle, né à Aussig, petite ville de Bohême, le 12 mars 1728, eut pour maître dans son art son père, peintre d'Auguste III, roi de Pologne. A l'âge de sept ans, il composa un sujet tiré de l'Enéide; et à quatorze ans, il était déjà peintre. Son père, voyant en lui de si heureuses dispositions, le mena lui-même en Italie pour y étudier les beaux modèles, et le dirigea dans ses études à Rome. Après trois ans, Mengs revint à Dresde avec son père. Auguste III, satisfait de son portrait, qu'avait exécuté le jeune Mengs, le nomma peintre de sa chambre avec des appointements considérables. Mais Rome avait trop d'attraits pour lui; il y retourna avec son père, et après quatre ans de nouvelles études, il se livra à la composition et débuta par une *Sainte famille*, que lui fit une grande réputation. En 1749, il retourna à Dresde où le roi de Pologne le combla de bienfaits. Il y fit des tableaux pour l'église qu'Auguste avait fait construire dans son palais et obtint encore la permission de retourner à Rome. Il fut ensuite appelé à Naples, où il travailla pour don Carlos. Ce prince, étant monté sur le trône d'Espagne, fit venir Mengs deux fois à Madrid. Il jouit le reste de ses jours des libéralités de ce monarque, qui passeront après lui à ses enfants. Mengs mourut à Rome le 29 juin 1779. L'académie de Saint-Luc assista à ses funérailles, et son portrait en bronze fut placé dans le Panthéon, à côté de celui de Raphaël. Mengs était d'un caractère franc, mais vif et emporté. Mari fidèle, père tendre, il a cependant fait tort à sa famille par son trop grand désintéressement; à sa mort, on ne trouva pas de quoi le faire enterrer. Il a fait un grand nombre de tableaux; les principaux sont à Madrid, à Rome, à Londres et à Dresde. On y

trouve l'expression de Raphael et les grâces du Corrège, avec le coloris du Titien. On a aussi de lui plusieurs écrits réunis en 2 vol. in-4, Parme, 1780, publiés par le chevalier d'Azzara avec des notes, et la *Vie de Mengs*. Le premier volume contient : des *Réflexions sur le beau et sur le goût en peinture* ; *Réflexions sur Raphael, Corrège, Titien, etc.* ; sur le *moyen de faire fleurir les beaux arts en Espagne*. Le second renferme : deux *Lettres sur le groupe de Niobé* ; *Lettres sur les principaux tableaux de Madrid* ; *Lettres sur l'origine, le progrès et la décadence du dessin* ; *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Corrège* ; *Discours sur l'académie des beaux-arts de Madrid* ; des *Leçons pratique de peinture*. Ses *Œuvres* ont été traduites en partie par M. Doray de Longrais, Paris, 1782, in-8 ; elles ont été données complètes par M. Jansen, Paris, 1787, 2 vol. in-4. *Voy. l'Eloge historique de Mengs* par Bianconi et *Epilogo della vita del fu caval. A. R. Mengs*, par Ch.-J. Ratti, Gênes, 1779, in-folio. Les principaux ouvrages de ce peintre célèbre sont : l'*Ecole d'Athènes*, l'*Ascension*, la *Présentation au Temple*, *Apollon sur le Parnasse et les neuf Muses*, *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, celle de *Trajan*. Ces trois superbes tableaux sont dans la galerie royale de Madrid, ainsi que celui de la *Nativité*, *Andromède*, le *Christ au Calvaire*, digne de servir de pendant à la *Transfiguration* de Raphaël. Un grand nombre de *fresques* dans les palais du roi d'Espagne. Après sa mort, le chevalier Azzara obtint de Charles III une forte pension pour la veuve et les enfants de Mengs.

MENIL. *Voy. MESNIL.*

MENINSKI (François de MESCHNEN), savant orientaliste, né en Lorraine vers l'an 1623, mort à Vienne en 1798, a publié *Thesaurus linguarum orientalium*, Vienne en Autriche, 1687, 3 vol. in-fol. rare, réimprimé à Vienne, 1780-1802, 4 vol. in-fol., avec beaucoup d'améliorations ; néanmoins cette édition est moins estimée, parce qu'on n'y a pas joint l'*Onomasticon*, formant le tome 5 de la première édition.

MENIPPE, philosophe cynique de Phénicie, était esclave. Il racheta sa liberté, et devint citoyen de Thèbes et usurier ; métier indigne d'un vrai philosophe, mais qui s'accorde aussi bien que d'autres avec la philosophie de ces prétendus sages. N'ayant pas eu le courage de supporter quelques affronts que son inconduite et son inconséquence lui attirèrent, il se pendit de désespoir. Il avait composé treize livres de *Satires*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MENJOT (Antoine), habile médecin français, né à Paris vers 1613, mort dans la même ville en 1696. On a de lui un livre intitulé l'*Histoire de la guérison des fièvres malignes*, avec plusieurs *Dissertations*, en quatre parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4, et des *Opuscules*, Amsterdam, 1697, in-4. Ces ouvrages sont très-bien écrits en latin. Ce médecin était protestant, mais protestant modéré.

MENNO, appelé SIMONIS, c'est-à-dire fils de Simon, né en 1496, à Witmaarsum en Frise, chef des anabaptistes appelés *mennonites*, dont les erreurs sont moins grossières que celles des autres,

était prêtre, et mourut le 15 janvier 1561. Lorsque l'empereur Charles-Quint vint dans les Pays-Bas, en 1540, il comprit les mennonites dans ses édits de proscription, et la tête de Menno fut mise à prix. Un jour qu'il voyageait sur un chariot de poste, la maréchaussée se présente à la voiture, et demande si Menno y est. Celui-ci demande lui-même à chaque voyageur s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers ; après avoir reçu de tous une réponse négative, il répond : *Ils disent qu'il n'y est pas*, et il échappe ainsi par sa présence d'esprit au danger. Ses ouvrages ont été recueillis en 1 vol. in-folio, et publiés à Amsterdam, en 1631.

MENOCHIUS, en italien *Menochio*, (Jacques), jurisconsulte de Pavie, était si habile qu'il fut appelé le *Balde* et le *Barthole* de son siècle. Après avoir professé dans différentes universités d'Italie, il devint président du conseil de Milan, et mourut le 10 août 1607, à 73 ans. On a de lui : *De recuperanda possessione*, *De adipiscenda possessione*, Cologne, 1624, in-fol. ; *De præsumptionibus*, Genève, 1677, 2 vol. in-fol., et Cologne, 1686 ; *De arbitrariis judicium quæstionibus*, Cologne, 1628, in-fol. ; et d'autres ouvrages qui sont recherchés et estimés.

MENOCHIUS ou MENOCCIO (Jean-Etienne), fils du précédent, né à Pavie en 1576, se fit jésuite en 1595, à l'âge de 17 ans. Il se distingua par son savoir et sa vertu jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 4 février 1635, à 79 ans. On a de lui : des *Institutions politiques et économiques*, tirées de l'Ecriture sainte ; un savant *Traité de la république des Hébreux* ; un *Commentaire sur l'Ecriture sainte*, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, jésuite, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Le second vol. contient différents *Traités* et *Dissertations* sur l'Ecriture sainte par les auteurs les plus généralement estimés. Tous ces ouvrages sont en latin, et le dernier est estimé pour la clarté et la précision qui le caractérisent. Il s'y est attaché surtout à expliquer la lettre de l'Ecriture. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4, à Avignon, chez Aubert, et on a suivi l'édition de Tournemine. Ce même commentaire a été joint à une édition de la Bible de Carrière donnée à Lyon, chez Rusand, en 1825.

MENOT (Michel), cordelier, mort en 1518, et dont on ignore le lieu et l'époque de la naissance, se fit un nom célèbre par les farces qu'il donna en chaire. On a publié ses sermons, mélange barbare de sérieux et de comique, de burlesque et de sacré, des bouffonneries les plus plates et des plus sublimes vérités de l'Evangile. Ils ont été imprimés en quatre parties in-8. Le plus recherché des curieux est le volume intitulé : *Sermones quadragesimales, olim Turonis declamati*, Paris, 1519 et 1525. Celui qui contient les sermons prononcés à Paris l'est beaucoup moins ; il parut en 1530, in-8. Ces sermons, tout burlesques qu'ils sont, ont encore été défigurés par Henri-Etienne et par Voltaire. M. L'abbé de la Benderie a publié : *Sermons de Michel Menot sur la Madeleine*, avec une notice et des notes, Paris, 1833, in-8. C'est ce que l'on a de mieux sur ce fameux prédicateur.

* MENO (Jacques-François, baron de), général, né en 1780 à Boussay de Loches en Touraine, d'une

famille illustrée dans les armes, suivit aussi la carrière militaire. Député en 1789 aux états-généraux par la noblesse de Tours, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers-état. Rapporteur du comité militaire, il proposa de substituer au recrutement un mode à peu près semblable à celui qui fut adopté depuis ; il fit augmenter la paie du soldat, obtint l'armement de la garde nationale, et une levée de 100,000 hommes. Dans la question du droit de paix et de guerre, il vota pour qu'il fût réservé à la nation, et se montra plusieurs fois hostile au pouvoir royal. Cependant après l'arrestation du roi à Varennes, il se prononça pour le maintien du trône constitutionnel. Après la session, employé comme maréchal de camp, au 10 août il commandait en second les troupes du camp de Paris ; sa conduite dans cette journée le rendit suspect aux jacobins ; Chabot le fit rayer de la liste des candidats pour le ministère de la guerre, en rappelant qu'il s'était trouvé aux Tuileries, *parmi les satellites du tyran*. Envoyé dans la Vendée, pour avoir été battu par Larochejacquelein il fut rappelé à Paris ; il aurait couru de grands risques si le 9 thermidor n'eût détruit les échafauds. Le 1^{er} prairial (20 mai 1793), il comprima l'insurrection des faubourgs, et obtint pour ce service le commandement de l'armée de l'intérieur. En vendémiaire, Menou n'ayant pas montré la même énergie fut remplacé par Bonaparte (*voy. ce nom*). Traduit pour sa conduite dans cette journée devant un conseil de guerre, il fut acquitté. Il suivit Bonaparte en Egypte, où il montra plus de bravoure que de talent militaire ; il y épousa la fille du maître des bains de Rosette, se soumit à toutes les formalités de la loi musulmane et prit le nom d'Abdallah. A la mort de Kléber (1800), il prit le commandement de l'armée ; mais obligé de capituler avec les Anglais, il revint en France en 1802. Nommé gouverneur du Piémont, puis de la Toscane, et enfin de Venise, il ne put se concilier nulle part l'affection de ses administrés et mourut le 13 août 1810.

MENOUX (Joseph de), jésuite, né à Besançon en 1693, fut fait supérieur du séminaire de Nancy, et prédicateur de Stanislas, roi de Pologne. Il mourut le 6 février 1766, à 71 ans, après avoir publié : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion*, 1758, in-8. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de *Deſi général à l'incrédulité*, et il est peu d'écrits, dit Fréron, aussi clairs, aussi précis, et aussi conséquents. Menoux a donné plusieurs opuscules en faveur de la société des jésuites, et a fourni à Cérutti les matériaux de leur apologie.

MENTEL ou MENTELIN (Jean), le plus ancien imprimeur de Strasbourg, né dans cette ville ou aux environs vers 1410 (1). Quelques auteurs lui ont attribué mal à propos l'invention de l'imprimerie. Jacques Mentel, entre autres, médecin de la faculté de Paris, né à Château-Thierry en 1597 et mort l'an 1671, qui se disait un de ses descendants, publia inutilement deux *Dissertations* latines pour le prouver. Si, depuis qu'on s'est attaché davantage

à éclaircir l'origine de cet art célèbre, on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé, au moins est-on d'accord que Mentel n'en est pas l'inventeur. C'est encore une chose très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même Jacques Mentel. Sa première profession n'était guère celle d'un gentilhomme. Il était originairement écrivain et enlumineur de lettres ; ce qu'on appelait en ce temps-là *chrysographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, et en 1447, dans la communauté des peintres de cette ville. Mais si Mentel ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible*, en 1466, en 2 vol. in-fol., et ensuite, depuis 1473 jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol. intitulée : *Vincetii bellouacensis speculum historiale, morale, physicum et doctrinale*. Il mourut en 1478, après s'être enrichi par son industrie, et jouissant d'une grande réputation. L'empereur Frédéric IV lui avait accordé des armoiries en 1466. Il est vrai que Jacques Mentel prétend que ce prince ne fit alors que renouveler l'ancien écusson de sa famille ; mais il ne le prouve pas, et cette concession présente l'idée d'un anoblissement plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le diplôme impérial ne qualifie point Mentel d'inventeur de l'imprimerie. (*Voy. FIST ET GUTTENBERG.*) Dans le fond, ces arides discussions, qui ont occupé tant de têtes, ces disputes pour ou contre les vrais ou prétendus inventeurs de l'imprimerie, devraient paraître fort indifférentes, et intéresser très-peu les amateurs des recherches utiles.

* MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1730, après avoir fait ses études, obtint un petit emploi dans les fermes, et composa des *vers* et des *comédies* dont on ne se souvient plus guère. Heureusement pour lui il ne tarda pas d'abandonner ce genre pour se livrer à l'étude de l'histoire et de la géographie. Nommé professeur à l'école militaire en 1760, il conçut l'idée d'un globe qui représenterait à la fois les divisions naturelles et politiques de la terre ; et soumit son projet au roi (Louis XVI) qui en ordonna l'exécution, et le laissa à la disposition de l'auteur pour ses cours. La révolution l'ayant privé de sa place il donna des cours particuliers de géographie qui lui firent une réputation. Il fut ensuite appelé aux écoles contrales, puis à l'école normale, et fit partie de l'institut dès sa formation. A 73 ans, il subit l'opération de la pierre, et se maria l'année suivante ; continua de travailler avec la même ardeur et mourut le 28 décembre 1813, âgé de 83 ans. Quoique bon homme, Mentelle a partagé toutes les erreurs et les folies de son temps ; on en trouve l'empreinte dans la plupart des ouvrages qu'il composait pour la jeunesse, mais qui heureusement pour le maître et les élèves sont oubliés complètement aujourd'hui. Sa réputation comme géographe a même beaucoup baissé depuis que Malte-Brun (*voy. ce nom*) a fait faire de nouveaux progrès à la science.

(1) Jean Mentel était, suivant Lambinet (*Orig. de l'impr. tome 1^{re}, page 253 et suiv.*), originaire de Schelestadt, et vint s'établir à Strasbourg, en 1440.

Nous ne citerons donc que les ouvrages qui peuvent être encore consultés : *Eléments de l'histoire romaine*, avec cartes, 1766 et 1774, in-12 ; *Géographie comparée. ou Analyse de la géographie ancienne et moderne*, 1778 et années suiv., 7 vol. in-8. Il n'a paru que le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe ; *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8, 3^e édition, 1799 ; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8 ; c'est de tous les ouvrages de Mentelle celui qui offre le plus d'utilité ; on y trouve de bons extraits des voyageurs les plus récents, avec d'assez bonnes cartes et d'assez nombreux détails alors tout-à-fait neufs. *La Géographie enseignée par une méthode nouvelle, ou Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1793, in-8 ; 3^e édit., 1799 ; *Cours complet de cosmographie, de chronologie, de géographie et d'histoire ancienne et moderne*, 1801-02, 4 vol. in-8 ; avec Malte-Brun, *Géographie mathématique de toutes les parties du monde*, 1803-6, 16 vol. in-8, et atlas ; *Tableau synchrone des principaux événements de l'histoire ancienne et moderne*, 1804, in-fol., avec un texte in-8 ; *Géographie classique et élémentaire* (la partie moderne n'a point paru), 1813, 2 vol. in-8 ; le *Dictionnaire de la géographie ancienne*, 3 vol. in-4, de l'encyclopédie méthodique, est de Mentelle ; il a publié avec Chanlaire, un *Atlas universel* de 170 cartes.

MENTÈS, roi des Taphiens, dont Minerve prit la ressemblance pour assurer Pénélope qu'Ulysse était vivant, et pour engager Télémaque à aller le chercher. Homère le distingue de Mentor.

MENTOR, gouverneur de Télémaque. C'était, dit-on, le Grec le plus sage et le plus prudent de son siècle : ce qui cependant n'en fait pas un éloge complet pour ceux qui savent quelle était la sagesse de ce temps et de ce pays-là. Son nom de *Mentor* est devenu une espèce d'antonomase, pour dire un instituteur.

MENTSCHIKOFF ou **MENZIKOFF** (le prince Alexandre-Danilovitch), né en 1674 d'un valet de chambre selon quelques-uns, et d'un pâtissier selon quelques-autres, plut au czar Pierre 1^{er} par sa physionomie ouverte, par la vivacité de ses réparties et par quelques bouffonneries. Ce prince se chargea de son éducation. Ayant appris plusieurs langues, et s'étant formé aux armes et aux affaires, Alexandre acheva de se rendre agréable à son maître, et finit par lui devenir nécessaire. Il seconda tous ses projets, et mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince et le titre de général-major. Il se signala en Pologne en 1708 et en 1709, à la bataille de Pultava, contre Charles XII, où il commandait l'aile gauche ; mais en 1713 il fut accusé de péculat et condamné à une amende de 300,000 écus. Le czar lui remit l'amende, et lui ayant rendu ses bonnes grâces en 1719, il l'envoya commandeur en Ukraine, et ambassadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de Pierre, dont la santé était assez mauvaise, Mentschikoff découvrit alors à qui le czar destinait la succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré, et le punit en le dépouillant de la principauté de

Pleskow. Mais sous la czarine Catherine 1^{re}, il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du czar Pierre 1^{er} en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En désignant le petit-fils de son mari, Pierre II, pour son successeur, elle ordonna qu'il épouserait la fille de Mentschikoff, et que son fils épouserait la sœur du czar. Les époux furent fiancés ; Mentschikoff fut fait duc de Cozel, et grand-maitre-d'hôtel du czar ; mais ce comble d'élevation fut le moment de sa chute. Les Dolgorouki, favoris du czar, et maîtres de l'esprit de ce prince, firent exiler Mentschikoff avec toute sa famille à 250 lieues de Moscou, dans une de ses terres. Il eut l'imprudence de partir de Moscou avec la splendeur et le faste d'un homme qui irait prendre possession du gouvernement d'une province. Ses ennemis en profitèrent pour augmenter l'indignation du czar. A quelque distance de Moscou, il rencontra un détachement de soldats. L'officier qui les commandait le fit descendre de ses voitures, qu'il renvoya à Moscou, et le fit monter lui et toute sa famille sur des chariots convertis, pour être conduit en Sibérie, en habit de paysan. Arrivé au lieu de son exil, on lui amena des vaches et des brebis pleines, avec de la volaille, sans qu'il pût savoir à qui il était redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu sauvage, où il était réduit à une simple cabane, fut de cultiver et de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggravèrent les peines de son exil. Il avait perdu sa femme en route ; il eut la douleur de voir périr une de ses filles de la petite vérole ; ses deux autres enfants atteints de la même maladie en revinrent. Il succomba lui-même le 2 novembre 1729, et fut enterré auprès de sa fille, dans un petit oratoire qu'il avait fait bâtir. Ses malheurs lui avaient inspiré des sentiments de piété, que son élévation lui fit longtemps oublier. Les deux enfants qui restaient eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais non pas ensemble : l'un y allait un dimanche, et l'autre y allait le dimanche suivant. Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler par un paysan qui avait la tête à la lucarne d'une cabane, et connut avec la plus grande surprise que ce paysan était Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, et victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, Mentschikoff fils et sa sœur, rappelés à Moscou par la czarine Anne, laissèrent à Dolgorouki leur cabane qui était plus commode que la sienne, et se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes, et reçut la cinquième partie des biens de son père. La fille devint dame d'honneur de l'impératrice, et fut mariée avantageusement. (*Voy. DOLGOROUKI.*) Les malheurs de Mentschikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies françaises ; celle de La Harpe, qui n'est point restée au théâtre, est précédée d'un *Précis historique* pour lequel l'auteur a eu de très-bons renseignements.

MENTZEL (Christian), né en 1622 à Fursten-

wald, dans la moyenne Marche de Brandebourg, se rendit célèbre par ses connaissances dans la médecine et la botanique, et voyagea pour les perfectionner. Il servit longtemps les électeurs de Brandebourg en qualité de médecin. Il s'était procuré des relations dans les pays les plus éloignés, jusque dans les Indes. Il mourut à Berlin le 17 janvier 1701, âgé de près de 79 ans. Il était de l'académie des curieux de la nature. On a de lui : *Index nominum plantarum*, Berlin, 1696, in-fol., réimprimé en 1715, avec des augmentations sous le titre de *Lexicon plantarum polyglotton universale*; une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4, en allemand. On conserve de lui, dans la Bibliothèque royale de Berlin, des manuscrits, sur *l'histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-fol.; sur *les fleurs et les plantes du Japon*, avec des figures enluminées, 2 vol. in-fol., etc.

MENTZER (Balthazar), théologien luthérien, né à Allendorf, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1565, se fit un nom parmi ceux de sa communion, et mourut en 1627. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Augsbourg*, et d'autres ouvrages.

MENZIKOFF. Voy. MENTSCHIKOFF.

MENZINI (Benoît), poète italien, né à Florence en 1646, mort en 1704 à Rome, où il était professeur au collège de la Sapience, et membre de l'académie des *Arcades*, s'attacha à la reine Christine, qui protégea et encouragea ses talents. Il fut un de ceux qui relevèrent la gloire de la poésie italienne. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Satires*, réimprimées à Amsterdam en 1718, in-4. Elles sont recherchées pour les grâces du style et la finesse des pensées. Il a encore composé un *Art poétique*, des *Élégies*, des *Hymnes*, une *Paraphrase* des lamentations de Jérémie; *Academia tusculana*, ouvrage mêlé de vers et de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composés dans la langue d'une hydropisie; des *Poésies diverses*. Ses *Oeuvres*, à l'exception de ses satires, ont été recueillies à Florence sous le titre de *Rime di varj generi*, 1730-34, 4 vol. in-8; en 1751-52, 4 vol. in-4. Ses *Oeuvres complètes* ont paru à Nice en 1783. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de Menzini, par l'abbé Joseph Paolucci, dans les *Vite degli Arcadi illustri*, et Tiraboschi : *Storia letterat.*, t. 10, p. 460.

* MÉON (Dominique-Martin), né le 1^{er} septembre 1740 à Saint-Nicolas (Meurthe), mort à Paris le 3 mai 1829. Chargé successivement de divers emplois qui lui laissaient le loisir de cultiver son goût pour les lettres, il avait formé une magnifique bibliothèque, qu'il fut obligé de vendre à la suite d'une destitution, pour se créer une ressource. Le *catalogue*, qui ne contient pas moins de 4,300 articles, tous d'ouvrages rares et singuliers, 1805, in-8, est recherché des curieux. Nommé, vers 1804, l'un des conservateurs de la Bibliothèque nationale, il fut plus tard chargé de dresser le *catalogue* des manuscrits français en langue moderne; mais il s'acquitta de cette tâche avec si peu de soin, qu'elle a été reprise depuis pour les manuscrits français, par M. Paulin, Paris; pour les italiens par Marsand (voy. ce nom); et pour les espagnols par Ochoa (voy. ce nom). On doit à Méon de bonnes éditions d'anciens ouvrages, des *Blasons*, *poésies anciennes*

des *xv^e et xvi^e siècles*, 1807, in-8; des *Fabliaux et contes des poètes Français* (Voy. BARBAZAN), et du *Roman de la Rose*, Paris, 1815, 4 vol. in-8 (Voy. CLOPINEL); d'un *Nouveau recueil de fabliaux et de contes inédits*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, fig.; du *Roman du Renard*, imprimé d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, ibid., 1825, 4 vol. in-8, avec un *Glossaire des mots hors d'usage*. Méon a eu part à la publication, en prose, du *Roman du Rou*, 1828, et a préparé celle du *Roman des sept juges*, des *Vers de la mort*, etc.

MÉONIUS, cousin de l'empereur Odonat, était de toutes les parties de plaisirs de ce prince; mais il ne sut pas se conserver ses bonnes grâces. Odonat lui reprocha en termes injurieux que, pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affectait de tirer le premier sur les bêtes qui se présentaient à eux. Il conserva un vif ressentiment de cet outrage, fit assassiner Odonat et Hérodiens son fils en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, et ne la porta pas longtemps. Les mêmes soldats qui l'en avaient revêtu le poignardèrent, aussi indignés de son incapacité que du dérèglement de ses mœurs.

* MÉRAD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), littérateur médiocre, né à Paris vers 1749, maître d'hôtel de Monsieur, résigna sa charge en 1782, pour se livrer à la culture des lettres. Mérad traversa la révolution étranger aux événements, et mourut le 17 août 1812. Parmi ses nombreux ouvrages, dont le principal mérite est d'avoir été tirés à peu d'exemplaires, ce qui les fait rechercher de quelque bibliophiles, nous citerons : *Eloge historique de J. S. Bailly, suivi de notes et de quelques pièces en prose et en vers*, 1794, in-18; des *Fables et Contes en vers*, 1794, 2 tom. in-12; *Imitation en vers français des Odes d'Anacréon*, 1798, in-18. Il a publié, sous le nom de *La Marquise de Palmarex*, un recueil de vers dont la plupart des pièces sont plus dignes de l'Arétin que d'un homme de bonne compagnie, comme il se piquait de l'être.

MERATI. Voy. GAVANTI.

* MÉRAULT (Athanasie-Bénédict), né à Paris en 1744, d'une famille de robe, fut élevé au collège de Juilly dirigé par les Pères de l'Oratoire. Admis dans la congrégation, il fut assez jeune encore nommé supérieur de la maison de l'Institution, qu'il dirigeait encore à la révolution. Le général, mort en 1790, n'eut point de successeur. En 1792, le régime et plusieurs autres membres écrivirent au souverain pontife pour protester de leurs sentiments sur les affaires de l'église de France (1). Mérault fut du nombre des signataires, et dut bientôt après se rendre à Orléans où il avait une partie de sa famille. Il y vivait très-retiré, mais il ne put éviter d'être arrêté. Sorti de prison après la terreur, il continua d'exercer le ministère en secret, et rendait tous les services qui dépendaient de lui. Lors du concordat de 1802, le nouvel évêque d'Orléans, M. Bernier, le nomma chanoine honoraire, et le chargea peu après de rétablir le sémi-

(1) Leur lettre, en date du 10 mai, a été insérée à la fin du second volume de l'*Histoire du cardinal de Bernille*, par Taberaud.

naire, ce qu'il exécuta en partie à ses frais. A la mort de ce prélat, Mérault se trouva placé à la tête du diocèse comme vicaire-général; il en fut de même à la mort de M. Rousseau, successeur de M. Bernier. A cette époque, Pie VII, prisonnier à Savone, n'accordait point de bulles aux évêques nommés en France; Napoléon nomma, le 21 octobre 1810, au siège d'Orléans l'abbé Raillon, chanoine de Paris, et le ministre des cultes écrivit au chapitre pour qu'on eût à lui donner des pouvoirs d'administrateur (voy. RAILLON). Sa nomination n'ayant point été confirmée, Mérault reprit en 1816 l'administration du diocèse, sans quitter la direction du séminaire, dont il ne se démit qu'en 1825. Le reste de sa vie fut consacré à des actes de charité, et à l'exécution d'utiles et pieuses entreprises qui ont laissé sa mémoire en vénération. Mérault est mort le 13 juin 1835, dans un âge fort avancé. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Les apologistes involontaires, ou la religion chrétienne prouvée et défendue par les objections mêmes des incrédules*, 1806, in-12, sans nom d'auteur et réimprimé plusieurs fois *Les apologistes, ou la religion chrétienne prouvée par ses amis comme par ses ennemis*, 1821, in-8; *Conjuration de l'impiété contre l'humanité*, 1822, in-8; *Voltaire apologiste de la religion chrétienne*, 1826, in-8; *Preuves abrégées de la religion, offertes à la jeunesse avant son entrée dans le monde*, 1830, in-12; *Enseignement de la religion*, 1827, 3 vol. in-12; *Cours d'histoire et de morale*, 1834, in-12; *Mères chrétiennes, combien leur zèle est nécessaire au succès de l'éducation*, 1850, in-12; *Aux Français*, 1852, in-12.

MERBÈS (Bon de), natif de Montdidier, docteur en théologie et prêtre de l'Oratoire en 1630, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Il composa, à la sollicitation de Le Tellier, archevêque de Reims, une théologie, qu'il publia à Paris en 1685, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Summa christiana*, réimprimée à Turin, 1770 et 1771, 4 vol. in-4. Ses principes ne sont pas ceux des casuistes relâchés; il paraît même donner quelquefois dans l'extrémité opposée. Quelques-unes de ses assertions semblent ne pas s'éloigner assez de la doctrine de Baius, de Jansénius et de Quesnel. Son style, quoique assez pur, est affecté et sent le rhéteur. Il mourut au collège de Beauvais à Paris, le 2 août 1684, à l'âge de 86 ans.

MERCADO (Louis de), *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois Philippe II et Philippe III, mort âgé de 86 ans, vers 1606, a laissé divers ouvrages, Francfort, 1645, 5 vol.

MERCATI ou MERCADO (Michel), né en 1541 à San-Miniato en Toscane, et premier médecin du pape Clément VIII, mourut en 1593, à 52 ans. On eut une si haute idée de son mérite, que Ferdinand, grand-duc de Toscane, le mit au rang des familles nobles de Florence, et le sénat romain de celles de Rome. C'était l'ami de saint Philippe de Néri et du cardinal Baronius. On a de lui sur son art et sur les obélisques de Rome des ouvrages qui le firent beaucoup estimer; ils sont en italien, Rome,

1576 et 1589, in-4. Etant intendant du jardin des plantes du Vatican, il y avait formé un beau cabinet de métaux et de fossiles, et en avait fait une description savante qui est restée longtemps manuscrite. Jean-Marie Lancisi l'a publiée à Rome en 1717, sous le titre de *Metallotheca*, in-fol., avec un appendix, 1719, in-fol. En tête de cet ouvrage, on trouve la *Vie de Mercati* par Ch. Magilli, camérier d'honneur du pape. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, t. 38.

MERCATOR (Marius), auteur ecclésiastique, ami de saint Augustin, écrivit contre les Nestoriens et les pélagiens, et mourut vers 431. Tous ses ouvrages furent publiés en 1675, in-fol., par le père Garnier, jésuite, avec des Dissertations très-estimées, et qui jettent un grand jour sur les véritables sentiments des pélagiens. Baluze en donna une nouvelle édition, Paris, 1684, in-8.

MERCATOR (Gérard), né à Rupelmonde, dans la Flandre, le 5 mars 1512 (et non à Ruremonde, comme la plupart des biographes le marquent), d'une famille originaire du duché de Juliers, oubliait de manger et de dormir pour s'appliquer à la géographie et aux mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisait un cas particulier, et le duc de Juliers le nomma son cosmographe. Abraham Ortelius en fait un grand éloge, et le qualifie *Mathematicorum sui temporis fucile princeps, ac geographorum nostri sæculi coryphæus*. Il mourut à Duisbourg en 1594 à 83 ans. On a de lui : une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, et des observations astronomiques, Cologne, 1568, et Bâle, 1577, in-fol. Onuphre Panvini estimait cet ouvrage. Des *Tables* ou descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4. Jodocus Hondius en donna une édition augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. *Harmonia evangelistarum*, contre Charles du Moulin, Duisbourg, 1592, in-4; un traité *De creatione ac fabrica mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions répréhensibles sur le péché originel. Une *Edition* des *Tables* géographiques de Ptolémée, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignait à la sagacité de l'esprit la dextérité de la main; il gravait et enlumina lui-même ses cartes, et faisait ses instruments de mathématiques. On a aussi de lui des globes terrestres et célestes. Gualter Ghymnius a écrit sa *Vie*. Voy. le jugement que Possevin porte de Mercator et de ses écrits dans sa *Bibliothèque choisie*, t. 2.

MERCATOR (Nicolas KAUFFMANN, nom qu'il traduisit par celui de), mathématicien du xvn^e siècle, natif du Holstein, et membre de la société royale de Londres, passa vers 1660 en Angleterre. Il revint de là en France, travailla aux fontaines de Versailles et mourut à Paris, au mois de février 1687. On a de lui une *Cosmographie* et d'autres ouvrages estimés. C'était un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, et qui remarqua le défaut des premières cartes marines.

MERCATUS. Voy. MERCADO.

MERCIER (Jean) *Mercerus*, d'Uzès en Languedoc, étudia le droit à Toulouse et à Avignon, et y fit de

grands progrès. Il quitta la jurisprudence pour s'appliquer aux belles-lettres et aux langues grecque, latine, hébraïque et chaldaïque. Il succéda à Vatable, dans la chaire d'hébreu au Collège royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France, où on le regardait comme un boute-feu des guerres civiles, il se retira à Venise, auprès de l'ambassadeur de cette couronne qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Uzès en 1570. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siècle, on distingue : des *Leçons* sur la Genèse et les Prophètes, Genève, 1598, in-fol.; ses *Commentaires* sur Job, sur les Proverbes, sur l'Ecclésiaste, sur le Cantique des cantiques, 1573, 2 vol. in-fol., qui sont estimés; *Tabulæ in grammaticam chaldaicam*, Paris, 1550, in-4. Il avait traduit le *Manuel* d'Harmonopole, et les *Hiéroglyphes* d'Horus Apollo.

MERCIER DES BORDES (Josias), fils du précédent, et non moins savant que son père, était habile critique. Il mourut à Paris en 1626. Quoique employé à diverses affaires importantes, il ne négligea pas les travaux du cabinet. On a de lui : une excellente *Edition* de *Nonius-Marcellus*; des *Notes* sur Aristénète, sur Tacite, sur Dictys de Crète, et sur le livre d'Apulée de *Deo Socratis*. Claude Saumaise était son gendre. Il était entré dans l'Eglise catholique après la Saint-Barthélemi et fut toujours dévoué aux intérêts de Henri IV.

MERCIER (Nicolas), de Poissy, mort en 1637, régent de troisième et sous-principal au collège de Navarre à Paris, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, et par ses ouvrages. On a de lui : le *Manuel des grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes gens. On s'est servi pourtant de ce livre dans divers collèges, parce qu'il y a des principes excellents pour la belle latinité. Boinvilliers a reproduit cet ouvrage sous le titre de *Manuel des étudiants*, 1810, in-12; Un *Traité de l'épigramme*, en latin, in-8 : ouvrage très-estimé; une *Edition* des *Colloques* d'Erasme, purgée des endroits dangereux, et enrichie de notes. Voy. les *Remarques sur les ouvrages de Mercier*, dans le tome 7 des *Mémoires* de d'Artigny.

* MERCIER (Barthélemi), abbé de Saint-Léger, savant bibliographe, né à Lyon, le 4 avril 1734. Admis en 1749 dans la congrégation de Sainte-Geneviève, il remplaça Pingré dans les fonctions de bibliothécaire en 1760 (voy. PINGRÉ), et quelque temps après fut pourvu de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons. Il remit en 1772 à Pingré la bibliothèque enrichie d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et quitta Ste-Geneviève pour se livrer entièrement à l'étude. Privé par la révolution de son bénéfice, il tomba dans le besoin. Laserna-Santander, bibliothécaire à Bruxelles, touché de la position d'un homme d'un si rare mérite, offrit de lui céder sa place : François de Neuchâteau, ministre de l'intérieur, lui fit accorder une pension de 2400 francs. Les scènes déplorables dont il avait été le témoin, avaient affaibli sa santé qui ne fut jamais rétablie entièrement; il mourut à Paris le 13 mai 1799. On a de lui : *Supplément à l'Histoire de l'imprimerie par Prosper Marchand*, 1772, in-4; 2^e éd.,

1775, in-4, plein de recherches et d'une exactitude bien rare dans l'état actuel de la littérature; des *Lettres*, *Dissertations* et *Notices*, remplies d'érudition. Il a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de Trévoux*, au *Journal des Savants* et au *Magasin encyclopédique*, et laissé manuscrits des notes sur les poètes latins du moyen âge et des notes intéressantes sur les bibliothèques de Lacroix-du-Maine et Duverdière, conservées à la bibliothèque du roi. Chardon-de-la-Rochette a publié une *Notice* intéressante sur *Mercier-de-Saint-Léger*, son ami. Voy. SCROTT (Gaspard).

* MERCIER (Louis-Sébastien), écrivain paradoxal, né le 6 juin 1740, à Paris, fut quelque temps professeur de rhétorique au collège de Beauvais, et débuta dès l'âge de 20 ans par des *Héroïdes*; mais il renonça bientôt à la poésie, pour s'en déclarer un des plus ardents adversaires. Voyant que ses drames imités de l'anglais et de l'allemand, n'obtenaient qu'un médiocre succès, il publia pour éclairer la nation un *Essai sur l'art dramatique*, dans lequel il prétend détrôner Corneille, Racine et Voltaire, et propose sérieusement de remplacer par ses propres ouvrages les chefs-d'œuvre de ces grands-maîtres. Les comédiens, qui ne partageaient pas son avis, ajournaient la représentation d'un de ses drames. Mercier publia contre eux un mémoire virulent. En 1770, il fit paraître, sous le titre de l'An 2440, un écrit déclamatoire qui fut prohibé par l'autorité. En 1781, parurent, sous le voile de l'anonyme, les 1^{er} vol. de son *Tableau de Paris*; mais apprenant que plusieurs personnes étaient inquiétées pour cet ouvrage, il s'en déclara l'auteur. Il partit alors pour la Suisse, et pendant son séjour à Neuchâtel, il compléta cet ouvrage, que Rivarol a caractérisé spirituellement, en disant qu'il était *pensé dans la rue et écrit sur la borne*. De retour en France, il se déclara pour une sage liberté, et concourut avec Carra en 1789, aux *Annales Patriotiques*, et quelque temps après à la *Chronique du mois*, journal plus modéré. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il se montra fidèle à ses principes, et dans le procès du roi, vota pour la détention et le sursis. Il combattit ses collègues, qui proposaient de ne pas traiter avec l'ennemi tant qu'il occuperait le territoire français : « Avez-vous fait, leur dit-il, un » pacte avec la victoire? » Non, répondit Bazire : mais nous en avons fait un avec la mort. Il signa la protestation des 72 députés contre la journée du 31 mai, et fut enfermé avec eux. Il ne reparut à l'assemblée qu'après la chute de Robespierre. Il passa en 1795, au conseil des cinq-cents, et s'opposa au décret qui décernait à Descartes les honneurs du Panthéon, déclama contre la philosophie en général et contre l'instruction, qu'il appelait la *peste du genre humain*. Il appuya le rétablissement des loteries dont il avait dans ses écrits provoqué la suppression; et quelque temps après, il obtint la place de contrôleur de la caisse de cette administration. En sortant du conseil, il fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale, et membre de l'institut lors de sa formation. Sur la fin de ses jours il se jeta dans les bras de la religion, et remplit ses devoirs avec zèle, mais sans ostenta-

tion. Il mourut à Paris le 25 avril 1814, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Eglise. Poète, orateur, romancier, dissertateur, philosophe, dramaturge, traducteur, journaliste, sous quelque rapport qu'on l'envisage, il serait difficile de le placer au-dessus de la médiocrité. Ses *dramas* sont accompagnés de réflexions sur l'art dramatique, où parmi plusieurs hérésies littéraires, on trouve quelques idées neuves et instructives. Une des principales innovations de Mercier dans l'art dramatique fut la violation des deux unités de temps et de lieu qu'il appelait *unités de Cadran et de Salon*. Celles de ces productions qui ont eu le plus de succès sont : *l'An 2440, rêve, s'il en fut jamais*, Amsterdam, 1770, in-8; 1786 et 1799, 3 vol. in-8. C'est un tissu de rêveries que Grimm ne trouve ni intéressantes ni attrayantes; quelques pages cependant, ajoute-t-il, annoncent de la verve; mais elle ne se soutient pas. Le *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782-1788, 12 vol. in-8. Tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable dans ce livre, suivant La Harpe, avait été dit cent fois avant lui, et souvent beaucoup mieux : c'est un mélange d'absurdités, de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût; il faut y joindre le *nouveau Paris*, 1797, 6 vol. in-8; c'est de Paris tel que l'avait fait la révolution; et il est curieux de voir les changements qui s'étaient opérés dans cette grande ville, en quelques années. *Mon bonnet de nuit*, Neuchâtel, 1783, 4 vol. in-8. C'est encore un mélange de rêves; mais à travers les idées extravagantes et communes dont l'ouvrage est rempli, on trouve quelques chapitres agréables. *Histoire de France depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*, 1802, 6 vol. in-8. Ce n'est guère qu'une répétition des *Portraits des rois de France*, qu'il avait publié en 1785, en 4 vol. in-8. On peut juger du but de l'historien par cette déclaration : « Voyez » comme j'ai diminué leur taille, et combien j'ai » écarté d'illusions. » Les ouvrages de Mercier ne sont pas seulement pleins des délires philosophiques, mais quelques-uns sont d'un cynisme révoltant. A la fin du 3^e vol. de *l'An 2440*, éd. de 1795, il en a donné lui-même la liste. On y renvoie les curieux. — MERCIER (Claude-François-Xavier), presque aussi fécond, mais encore plus médiocre que le précédent, né à Compiègne en 1763, et mort à Paris vers la fin de l'année 1800, était avant la révolution commis dans les bureaux de la marine. Il a publié un grand nombre de petits romans, poèmes, contes et nouvelles, dont aucun ne lui a survécu.

MERCKLIN. Voy. MERLIN.

MERCŒUR (Philippe-Emmanuel de LORRAINE, duc de), naquit à Nomeni le 9 septembre 1538, de Nicolas de Lorraine, et de Jeanne de Savoie-Nemours, sa seconde femme. Il s'endurcit dès sa première jeunesse aux fatigues de la guerre, et se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc de Guise, il fut sur le point d'être arrêté, comme lui, aux états de Blois, en 1588; mais la reine Louise de Lorraine, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la ligue. Il se cantonna dans son gouver-

nement de Bretagne, y appela les Espagnols, et leur donna le port de Blavet en 1591. Son dessein était de s'emparer de la Bretagne, sous la protection des Espagnols; il prétendait y avoir des droits, du chef de sa femme. Les agens de Henri IV l'engagèrent, en 1593, à conclure une trêve qui devait durer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. On vint à bout de la lui faire prolonger jusqu'au mois de juillet. Ses amis lui reprochèrent ce qu'il avait reproché plusieurs fois au duc de Mayenne, que *les occasions ne lui avaient pas manqué*, mais qu'il avait souvent manqué aux occasions. Cependant, comme tous les chefs de la ligue avaient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille Françoise, riche héritière, avec César de Vendôme, fut le prix de la réconciliation. Le duc de Mercœur ne songea plus qu'à trouver quelque occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur Rodolphe II lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre les Turcs. Le duc partit pour cette expédition; et on le vit, à la tête de 15,000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siège qu'Ibrahim pacha avait mis devant Kaniska avec 60,000 combattants. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis longtemps. L'année suivante, il prit Albe-Royale, et défit les Turcs qui venaient la secourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fièvre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602. Saint François de Sales pronça son Oraison funèbre à Paris. Brulé de Montpleinchamp a publié une *Histoire* de ce prince, Cologne, 1689, 1697, in-12; elle est écrite avec beaucoup de diffusion, mais on y trouve quelques détails curieux.

MERCŒUR (Elisa), née à Nantes, le 24 juin 1809, montra, dans un âge tendre encore, les plus heureuses dispositions pour la poésie. A dix ans elle donnait des leçons de langue française; à onze, elle composa une *nouvelle* en prose, et à douze ans, elle fit une pièce de vers. Sa réputation naissante s'étendit bientôt, et en 1826, l'académie provinciale de Lyon s'empressa de l'admettre au nombre de ses correspondants. Peu après la société académique de la Loire-Inférieure, l'accueillit dans son sein. Encouragée par ces honorables distinctions, elle s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la poésie. Un volume de ses *œuvres*. (Nantes, 1827), attesta ses progrès. L'indulgence avec laquelle on accueillait ses essais dut lui faire croire qu'elle était appelée à prendre place sur le parnasse français. Son imagination s'exalta; elle crut que pour arriver à la gloire qu'elle rêvait, elle n'avait qu'à se rendre à Paris. Elle y vint en effet avec sa mère, en octobre 1828, et elle y trouva d'abord de généreux et zélés protecteurs. Une seconde édition de ses *poésies*, augmentée de pièces nouvelles, parut en 1829, in-18, imprimée avec élégance. La révolution de 1830 lui fit perdre sa pension. La plupart de ses amis l'abandonnèrent. Une maladie augmenta son état de gêne. Bientôt elle n'eut d'autre

ressource pour échapper à l'indigence que de donner des leçons de lecture à quelques enfants du voisinage. Malgré les privations, elle conserva toute l'égalité de son âme. « Je voudrais savoir, disait-elle » quelquefois en riant, si les poètes grecs avaient » du pain tous les jours. » Les travaux auxquels elle se livrait altérèrent sa constitution naturellement débile, et après avoir langui quelque temps, elle s'éteignit dans le mois de janvier 1835. On dit qu'elle répéta sur son lit de mort ces vers empruntés à une de ses premières élégies, et dans lesquels elle révélait, comme Gilbert, son cœur à Dieu :

Dieu lit au fond du mien ce qu'il a de souffrance.

Ah ! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié !

Donnez ; bien peu suffit à ma frêle existence.

Donnez ; j'ai faim, j'attends ; aurais-je en vain prié ?

Ainsi finit cette jeune fille ; mille fois plus heureuse si elle eût su se contenter des vertus modestes et de la paisible obscurité qui conviennent à son sexe ! Les poésies de M^{lle} Mercœur ont de l'originalité. Son style a de la grâce, de la chaleur et de la sensibilité. Mais il est inégal et quelquefois obscur.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maia, était dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs. On le regardait comme le messager des dieux, principalement de Jupiter, dont il portait les ordres et exécutait les arrêts dans tout l'univers. Il conduisait les âmes dans les enfers, et avait le pouvoir de les en tirer. Il savait parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon ; il se servit de cette lyre pour endormir et tuer Argus, qui gardait la vache Io. Il métamorphosa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait enfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase. On le représente ordinairement tenant un caducée (baguette entortillée de deux serpents) à la main, avec des ailes à la tête et aux talons. Comme la plupart des fables présentent des traits altérés de l'histoire sainte, quelques écrivains ont cru voir du rapport entre la baguette de Moïse et celle de Mercure, tant à raison des serpents, qu'à cause de la merveilleuse effigie que l'histoire attribue à l'une, et la mythologie à l'autre. L'on connaît ces vers de Virgile :

Tum virgam capiti. Hac animas ille evocat Orco
Pallentes : alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos adimittitque, et lumina morte resignat
Illa fretus agit ventos, et turbida trabat
Nubila.

Æneid. IV.

MERCURIALE (Jerôme), en latin *Mercurialis*, célèbre médecin, appelé par quelques-uns l'*Esculape de son temps*, naquit à Forlì le 30 septembre 1530, et y mourut le 15 novembre 1606, à 76 ans ; il pratiqua et professa la médecine à Padoue, à Bologne et à Pise. Il donna la santé à bien des malades, et des instructions salutaires à ceux qui se portaient bien. Les habitants de Forlì mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait tant illustré et obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais encore des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, et fait des libé-

ralités considérables à ses amis et de grandes charités aux pauvres. C'était un homme bien fait et de bonne mine. Il était d'une douceur angélique et d'une piété exemplaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *De Arte gymnastica*, Venise, 1587, in-4 ; et Amsterdam, 1672, in-4. On y trouve des recherches curieuses sur les jeux d'exercices des anciens avec de savantes explications. *De Morbis mulierum*, 1604, in-4 ; des *Notes* sur Hippocrate, et sur quelques endroits de Plin l'ancien ; *De Morbis puerorum* ; *Consultationes et responsa medicinalia*, Venise, 1628, in-fol., avec les notes de Mundinus ; *Medicina practica*, 1627, in-fol. Voy. Bœrner, *De vita, moribus, meritis et scriptis Mercurialis*, Brunswick, 1751, in-4, et Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.*

MERCURIEN (Evarard), général des jésuites, né dans un petit village de la province de Luxembourg et du diocèse de Liège dont il porta le nom, étudia à Louvain, et s'y avança dans les lettres et la piété. Son zèle pour le salut des âmes lui fit préférer une cure de campagne à un canonat dans Liège. Depuis il se fit jésuite à Paris, le 8 septembre 1540, et fut envoyé à Rome l'an 1559. Saint Ignace, qui vivait encore, en porta un jugement avantageux. Après la mort de saint François de Borgia, il fut élu général en 1575, gouverna avec beaucoup de douceur et de prudence, et mourut le 1^{er} août 1580. On a de lui une *Lettre encyclique* adressée aux supérieurs de la société, remplie de sages préceptes.

MERCY (François de), fameux général de l'armée du duc de Bavière, né à Longwy, en Lorraine, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1645, et Fribourg, en 1644. Il prit ensuite une forte position que le grand Condé attaqua. Le combat dura trois jours, au bout desquels Mercy opéra une retraite savante qui augmenta sa réputation. En 1645, profitant d'une faute de Turenne, la seule qu'il ait commise ce grand capitaine, Mercy le battit à Marienthal. Peu de temps après, il fut blessé à la bataille de Norlingue, livrée contre Condé, le 3 août 1645, et mourut de ses blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, et on grava sur sa tombe ces mots honorables : *Sta, viator : heroem calcas*. Une chose singulière de Mercy, c'est que, dans le cours de deux campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Grammont et Turenne avaient faites contre lui, ils n'avaient jamais rien projeté dans leur conseil de guerre, que Mercy ne l'eût deviné et ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leur dessein. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

MERCY (Florimond-Claude, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante, il força les lignes de Pfaffenhofen, et fut vaincu en Alsace par le comte du Bourg, en 1709. Le comte de Mercy s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 juin 1734. Le comte d'Argenteau, belle terre et château entre Liège et Maëstricht, colonel im-

périal, son cousin, qu'il avait adopté, fut son héritier, à la charge de prendre le nom et les armes de *Mercy*.

MÉRÉ (Georges Brassin, chevalier de), écrivain du Poitou, où il naquit au commencement du XVII^e siècle, d'une famille des plus illustres de cette province, se distingua par son esprit et par son érudition. Homère, Platon, Plutarque, et les autres excellents auteurs grecs, lui étaient aussi familiers que les auteurs français. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, et se fit généralement estimer et rechercher des grands, des savants et de toutes les personnes de mérite. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avait en Poitou, et y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-persuadé de toutes les vérités du christianisme, que les lumières de son esprit lui avaient toujours rendues respectables. Le chevalier de Meré était un homme d'un esprit délicat, et un philosophe aimable. Ses ouvrages sont : *Conversations de M. de Clérambault et du chevalier de Meré*, in-12; deux *Discours*, l'un de l'esprit, et l'autre de la conversation, in-12; les *Agréments du discours*; des *Lettres*; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres œuvres posthumes, in-12, faussement attribués par Ménage à Plassac-Méré. Voici le jugement qu'on en porte dans le 3^e tome des *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville. « Le chevalier de Meré était un homme à réflexion : il avait une grande abondance de pensées, et pensait bien ; mais il faut avouer aussi qu'à force d'avoir voulu polir son style, il l'a exténué ; qu'il est quelquefois guindé et peu naturel. » Voy. la *Biblioth. historique du Poitou*, de Dreux du Radier, tome 4.

MERENDA (Antoine), né à Forlì en 1578, enseigna pendant 2 ans le droit à Pavie, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Cologne en 1657, à l'âge de 79 ans. On a de lui *Controversiarum juris libri XXIV*, publiés à Bruxelles en 1745, avec des notes de Jean Michel van Langendonck, 5 volumes in-fol.

MÉRIAN (Marie-Sibylle), fille de Matthieu Mérian, né à Bâle en 1593, mort à Schwabach en 1651, libraire, habile graveur et savant géographe. Marie naquit à Francfort en 1647, et mourut le 13 janvier 1717 à Amsterdam. Le goût, l'intelligence et la vérité avec lesquels elle a su peindre en détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles et autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle était si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avaient faites. Elle avait épousé Jean Andriesz Graff, habile peintre et architecte de Nuremberg ; mais elle est plus connue sous son nom propre. Les Hollandais attirèrent par leurs offres les deux époux chez eux. Madame Mérian ne quitta son pays que parce qu'elle n'avait plus rien à y observer ; elle eut le courage d'affronter les dangers et les périls de la mer, pour aller chercher de nouvelles connaissances en Amérique. Elle s'arrêta deux ans et

non pas deux mois, comme on le dit dans *Mortéri*, à Surinam, et s'y occupa à dessiner tout ce qu'elle put y trouver de reptiles et d'insectes, de même que les plantes, les fleurs et les fruits qui leur servent d'aliments. Elle peignit tout cela sur vélin, et les connaisseurs conviennent qu'il ne se peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : *Origine des chenilles, leurs nourritures et leurs changements*, Nuremberg, 1678-1688, 2 vol. in-4, avec fig., en allemand : on l'a traduit en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1705. Sa fille donna un 3^e volume comme l'ouvrage posthume de sa mère. Nous avons le tout en français, sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe*, traduit par Jean Marret, Amsterdam, 1730, in-fol., avec 36 planches de plus, et des notes. *Dissertation sur la génération et les transformations des insectes de Surinam*, en flamand, Amsterdam, 1705, in-8 ; *item* en latin, Amsterdam, 1705, in-fol., avec 60 magnifiques planches ; *item* en français et en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en français sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe et de l'Amérique*, Amsterdam, 1750, in-fol. On les a réimprimés en français et en latin à Paris en 1768, et on y a ajouté le *Florilegium* d'Emmanuel Sweerts, traduit en français, dont il y a des exemplaires enluminés. Les dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel de ville d'Amsterdam, et multipliés par la gravure. Son père (Matthieu Mérian) est connu par sa *Collection topographique de l'univers*, 31 tom. in-fol.; et par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. Voy. ZEILLER.

* MÉRIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, né en 1725, à Liechstal, dans le canton de Bâle, était fils du pasteur du lieu, homme de mérite, qui lui donna une éducation soignée. La philologie et la métaphysique fixèrent principalement son attention, et il se rendit bientôt familiers les ouvrages des philosophes anciens et modernes. N'ayant pu obtenir une chaire à l'université suisse, il renonça à l'enseignement pour embrasser le pastoral, et ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la chaire. Après un assez long séjour à Lausanne, où il se perfectionna dans la connaissance du français il accepta la place d'instituteur des fils d'un négociant d'Amsterdam. En 1750, Maupertuis, président de l'académie de Berlin, lui fit accepter avec une modique pension une place à cette académie. Il prit la défense de son protecteur dans sa fameuse querelle avec Koënik (voy. ce nom et MAUPERUIS), au sujet de l'auteur de la découverte du principe de la moindre action. Il enrichit le *Recueil* de l'académie d'une foule de mémoires sur les questions les plus importantes de morale et de métaphysique, dont plusieurs sont regardés comme des chefs-d'œuvre d'ordre, de clarté, d'impartialité. Devenu directeur de la classe de belles-lettres (1770), dans une suite de mémoires sur cette question, *Comment les sciences influent sur la poésie*, il combattit la maxime antipoétique que les pensées doivent prévaloir sur la forme, et démontra jusqu'à l'évidence par toute l'histoire de la poésie, que les sujets tirés des sciences, proprement dits, sont des

sujets ingrats, et que les idées scientifiques introduites dans la poésie, même par de grands maîtres, ont toujours nui à leurs talents. Inspecteur et directeur des études au collège français en 1772, il succéda en 1797, dans la place de secrétaire perpétuel de l'académie, à Formey, dont il y prononça l'Eloge. Mérian jouit d'une vie paisible, et mourut sans effort le 12 février 1807. Outre une traduction de l'Enlèvement de Proserpine de Claudien (voy. ce nom), on a de lui celle des *Essais sur l'entendement humain*, 1758, 2 vol. in-12; et de l'*Histoire naturelle de la religion*, de Hume, 1759, in-12. Entre ses nombreux mémoires académiques, on a remarqué les trois premiers qu'il ait composés : *De l'Apperception de sa propre existence*; — *De l'Apperception des idées ou de leur existence dans l'âme*; — *de l'Action, de la Puissance et de la Liberté* : dont l'objet est de combattre la philosophie de Leibnitz. Mérian a revu le *Système du monde de Lambert* (voy. ce nom) et la traduction des *OEuvres d'Algarotti* (voy. ALGAROTTI). Ancillon a lu son *Eloge* historique à l'académie de Berlin, janvier, 1810. (Voy. MICHAËLIS.)

* MÉRIGOT (Jean-Roch), né en 1794 à Saint-Amand, diocèse de Bourges, étudia d'abord au séminaire de cette ville où il reçut le sous-diaconat en 1816. Ayant voulu venir à Paris, il passa dans divers établissements et ne put se fixer dans aucun. En 1820 il fit paraître un *Discours sur les missions*, in-8; et il annonça le projet d'en publier une *histoire* générale. Il menait depuis plusieurs années la vie la plus misérable, faisant d'inutiles efforts pour sortir de cet état, lorsqu'en 1831, ébloui par le triste succès de Châtel, il voulut aussi se faire chef de secte. Il s'affilia aux *Templiers* et reçut la prêtrise d'un prétendu évêque *joannite*. Bientôt dégoûté d'un parti dont il reconnut l'absurdité, après avoir répandu le bruit qu'il avait été sacré par un évêque assermenté, il imagina de prendre le titre de *patriarche de l'église constitutionnelle*. Sur la fin de septembre 1832, il ouvrit sous le nom de Roch une église, place de la Sorbonne, dans un local qui avait servi à des réunions saint-simoniennes, annonçant une *deuxième promulgation de l'Evangile*. Il y eut trois ou quatre réunions, mais elles devinrent si tumultueuses, que la police fut obligée de les interdire. Mérigot retomba dans une misère plus profonde qu'auparavant; fit quelques démarches pour être relevé de ses engagements et rentrer dans l'état laïc. On a lieu de croire pourtant que tandis qu'il réclamait les faveurs de l'Eglise, il s'adressait à d'autres dans des vues bien différentes. Au commencement de 1834, on annonça l'*Histoire critique des prétendues réformes de Châtel, Fabré, Roch*, dont il parut une livraison; mais l'ouvrage fut publié sous le titre de *Scènes historiques des prétendus réformateurs*, in-12. Mérigot qui en est l'auteur y parle avec beaucoup de mépris de tous les sectaires qu'il passe en revue, sans faire d'exception pour lui-même. Ce malheureux devait bientôt mettre le comble à ses impiétés par son *Abjuration de la foi catholique*, 1834, in-8; pièce de vers remplie de blasphèmes. Accablé de souffrances et de remords, cet apostat mourut le

29 janvier 1833 à l'hôpital de la Charité, après une terrible agonie pendant laquelle, tout en ayant ses fautes aux personnes qui le soignaient, il ne put se décider à en rendre la rétractation publique. (Voy. *l'Ami de la Religion*, 2254, 2317, 2385, 2411.)

MÉRILLE (Edmond), l'un des plus savants jurisconsultes du XVII^e siècle, était né à Troyes en Champagne en 1579. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, et mourut le 14 juillet 1647, à 68 ans, après s'être distingué par divers écrits. On a fait une édition de ses *Oeuvres* à Naples, en 2 vol. in-4, 1720. Voy. sa vie par J. Héméré dans l'*Hist. du Berry* de Thaumais de la Thaumassière, Bourges, 1619, in-fol. p. 69.

* MÉRIMÉE (Jean-François-Louis), peintre d'histoire, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, né en 1773, mort le 26 septembre 1836, fut chimiste non moins habile qu'artiste distingué. Il dirigea ses recherches vers la fabrication des couleurs, et rendit d'éminents services à la peinture et à l'industrie par son ouvrage : *De la peinture à l'huile, ou Des procédés matériels employés dans ce genre de peinture, depuis Hubert et van Eyck jusqu'à nos jours*, Paris, 1830. Ses tableaux les plus connus sont l'*Innocence*, grav. par Bervic, et des *voyageurs découvrant dans une forêt les ossements de Milon de Crotone*. Ces deux compositions le classent parmi ces artistes privilégiés qui savent rendre avec précision les nuances les plus délicates de la pensée. M. Prosper MÉRIMÉE, son fils, est membre de l'académie française.

* MÉRINVILLE (Charles-François de MONSTERS de), évêque de Chartres, né à Paris le 2 février 1682, était fils du comte de Rieux, gouverneur de Narbonne, et neveu à la mode de Bretagne, de Godet Desmarais, son prédécesseur sur le siège de Chartres. (Voy. GODET.) Appelé par une vocation décidée à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, puis fut pourvu de l'abbaye de Saint-Calais, qu'il remit ensuite au roi, lorsqu'il fut appelé à l'évêché de Chartres. Il avait été nommé coadjuteur de ce siège le 26 avril 1709, et la même année, il fut évêque en titre. La vie du nouveau prélat fut un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Sa maison était réglée comme une communauté : son diocèse, ses séminaires, et les pauvres étaient tour-à-tour l'objet de sa sollicitude. Il visitait ses diverses paroisses, donnait souvent des missions et prêchait fréquemment. En 1725, la ville de Châteaudun ayant été presque entièrement consumée par un violent incendie, l'évêque y court, console les habitants, et leur distribue des secours. Il se chargea, en grande partie, de la reconstruction de trois églises, qui avaient été enveloppées dans ce désastre. Une disette qui affligea le Perche, en 1739, lui donna une nouvelle occasion d'exercer sa charité. Il se rendit à la cour, obtint quelques secours du roi, et, y ayant joint ses propres dons, il alla les porter lui-même, voyageant à cheval avec un seul domestique, et visitant les paroisses les plus malheureuses, où sa présence et ses bienfaits ramènerent l'espérance. Ce digne évêque mourut à Chartres le 10 mai 1748. Nous citerons de lui son *mandement* pour rétablir

les conférences ecclésiastiques dans son diocèse, en 1727, et une ordonnance, en 1736, pour condamner les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il eut part aux mesures prises de son temps par la majorité des évêques, sur les contestations qui divisaient l'Eglise; et il adressa, en 1744, à son clergé, des *Sujets de conférences ecclésiastiques sur la morale*, 2 vol. in-8. On peut consulter la brochure intitulée : *L'Esprit et les vertus de M. de Méruville*, Chartres, 1765, in-12, avec le portrait du prélat.

MÉRION, conducteur du char d'Idoménée, se distingua beaucoup au siège de Troie. Homère l'a comparé à Mars pour la valeur.—Il y eut un autre MÉRION, fils de Jason, célèbre par ses richesses et par son avarice.

MERKLIN (George-Abraham), médecin, né à Weissenbourg, dans la Franconie, mort en 1702, à 58 ans, a donné : *Tractatio medica de ortu et occasu transfusionis sanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8. Il s'y élève avec force contre cette invention empirique aussi inutile que révoltante. (Voy. LIBAVIUS, Jean-Baptiste-Denys.) Une nouvelle édition de van der Linden : *De scriptis medicis*, 1686, 2 vol. in-4; *De incantamentis*, 1715, in-4. Ces traités offrent des choses qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT (Elie), théologien de la religion prétendue réformée, né à Saintes en 1654, voyagea en Suisse, à Genève, en Hollande et en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans par sa science et par sa probité. Une réponse violente qu'il fit au livre d'Arnauld, intitulé, *le Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira à Genève, et de là à Lausanne, où il fut pasteur et professeur, et où il mourut en 1705. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé on a de lui : plusieurs *Sermons*; un *Traité de l'autorité des rois*; un autre *traité De conversione hominis peccatoris*; ouvrages qui ont eu quelques succès dans la réforme.

MERLIN (Ambroise), écrivain anglais, vivait vers l'an 480 dans les montagnes de l'Ecosse, et fut regardé comme un grand magicien. On raconte de lui des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avait été engendré d'un incube, et qu'il avait transporté d'Irlande en Angleterre les pierres énormes qu'on voit près de Salisbury, et qui, par leur masse, leur disposition et leur nature étrangère au sol, ont épuisé les spéculations des savants. (Voy. SALISBURY dans le *Dict. géog.*) On lui attribue des *Prophéties* et d'autres ouvrages, sur lesquels quelques auteurs ont fait des commentaires. Parmi ces auteurs sont Alain de Lille, et Geoffroy de Monmouth, qui a aussi inséré la *Vie* du roi Artus par Merlin dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*. L'*Histoire de Merlin* et ses *Prophéties* parurent à Paris en 1498, 3 vol. pet. in-fol., et furent traduites en italien à Venise en 1539 et 1554, in-8. Quant à la naissance exotique de Merlin, les savants sont partagés. Ceux même qui reconnaissent la réalité des incubes, ne sont pas tous d'avis qu'il en peut résulter une génération véritable; d'autres, en supposant des moyens physiques, et entrant en quelque sorte dans l'ordre naturel de la repro-

duction, sont d'une opinion contraire. On peut voir, quant au premier sentiment, Ulricus Molitor, *De pyth. mulieb.*; et pour le second, Delrio, lib. 2. q. 15. Quoi qu'il en soit, l'existence des incubes paraît si certaine, que saint Augustin, qu'on n'accusera pas de crédulité, croit qu'on ne peut la nier sans impudence. Il y en a effectivement des exemples anciens et modernes, que la plus chicaneuse critique aurait bien de la peine de contester. Voy. l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, tom. 8, pag. 571. Malherbe rapporte aussi un fait très-curieux en ce genre. Voy. la *Vie de Merlin, surnommé Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties, Londres, 1641, in-4, par Th. Heywood; et le *Programma de Merlino britannico*, Nuremberg, 1737, in-fol.

MERLIN (Jacques), docteur de Navarre, natif du diocèse de Limoges, fut curé de Montmartre, puis chanoine et grand pénitencier de Paris. Un sermon véhément contre quelques grands seigneurs soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris et à la cour, François I^{er} le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, et l'envoya en exil à Nantes deux ans après. Ce monarque, s'étant ensuite apaisé, lui permit de revenir à Paris, en 1530. Il y mourut en 1541, après avoir occupé la place de grand-vicaire et la cure de la Madeleine. Ses ouailles trouvèrent en lui le plus tendre et le plus zélé des pasteurs. Merlin est le premier qui ait donné une *Collection des conciles*. Il y en a eu trois éditions. Cette collection est cependant très-imparfaite, et contient quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du xvi^e siècle a su séparer des véritables. On a encore de lui des *Editions* de Richard de Saint-Victor, de Pierre de Blois, de Durand de Saint-Pourçain et d'Origène. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Père une *Apologie*, dans laquelle il tâche de justifier Origène des erreurs qu'on lui impute.

MERLIN (Charles), jésuite du diocèse d'Amiens, mort à Paris dans le collège de Louis le Grand, en 1747, enseigna avec distinction les humanités et la théologie. Il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, et recueillit des éloges. On a de lui : un *Traité historique et dogmatique sur la forme des sacrements*; plusieurs *Dissertations*, la plupart insérées dans les *Mémoires* de Trévoux, parmi lesquelles on distingue une *Défense* du pape Honorius, pleine d'érudition et d'une critique sage; et surtout une nouvelle *Exposition* de la doctrine catholique sur la *prédestination*, où l'auteur tâche de concilier les deux sentiments qui partagent l'école sur cette matière, en admettant que la prédestination précède les bonnes œuvres et le mérite de l'homme en général, quoiqu'elle ne soit prononcée qu'après quelque action d'épreuve, telle que l'obéissance d'Abraham, etc. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, que l'auteur appuie sur un grand nombre de passages de l'Ecriture, des saints Pères, des théologiens et des plus célèbres prédicateurs, il est au moins propre à prouver que c'est à tort qu'on se passionne pour tout ce qu'on appelle système, opinion, explication, etc., puisqu'il y a souvent entre les assertions qui se combattent un milieu plus ou

moins vraisemblable, vrai peut-être, qui peut au moins faire soupçonner que les deux partis ont tort.

MERLIN (Philippe-Antoine), dit de Douai, juriconsulte, qui doit une partie de sa célébrité au rôle important qu'il a joué dans la première révolution, était né en 1754 à Arleux, petite ville du Cambrésis. Son père, cultivateur aisé, lui fit commencer ses études; mais les religieux de l'abbaye d'Auchin, située dans le voisinage, charmés de ses dispositions, voulurent contribuer à les développer en l'envoyant dans leur collège à Douai; ainsi ce fut au clergé, dont il se montra depuis l'ennemi passionné et le cruel persécuteur, qu'il fut en partie redevable de son éducation. Reçu avocat au Parlement de Douai, sa réputation franchit bientôt les limites de sa province; et il était déjà consulté de toutes parts, lorsqu'à l'âge de 24 ans, il fut appelé à la rédaction du *Répertoire de Jurisprudence* (1) qu'il enrichit d'un grand nombre d'articles importants, et dont la propriété qu'il acquit, dans la suite, devint pour lui la source d'une grande fortune. Député du Tiers-État de Douai, à l'assemblée qui prit le titre de Constituante, il ne tarda pas d'y prendre le rang que lui assignaient ses connaissances en droit. Ce fut alors que le duc d'Orléans appela Merlin à son conseil, et lui confia l'administration d'une partie de ses biens; ce qui a fait dire, non sans vraisemblance, que le nouveau conseiller ne fut pas étranger à la conduite du prince. Après la fameuse séance du 4 août 1789, (Voy. Math. de MONTMORENCY), nommé membre du comité féodal, il en dirigea les délibérations et en fut le constant rapporteur. A la même époque, il fut l'un des commissaires pour l'aliénation des biens domaniaux ecclésiastiques, et fit partie du comité de constitution, où il poussa à toutes les mesures révolutionnaires. Après la session, prévoyant que Paris ne serait pas longtemps tranquille, il refusa la présidence d'un des tribunaux qui venaient d'être institués, pour accepter celle du tribunal criminel de Douai. Cette prudence pusillanime est le trait saillant du caractère de Merlin, et donne l'explication de sa conduite. Député par ses compatriotes à la convention, il ne se hâta pas de se rendre à son poste. Il n'eut donc point à se prononcer sur le changement de la forme du gouvernement; ce fut un républicain du lendemain, mais il ne tarda pas à dépasser ceux de la veille. Dans le procès du Roi, il vota pour la mort, contre le sursis, et fit rejeter la demande des défenseurs de Louis XVI, tendant à faire appliquer à l'infortuné monarque la loi du jury, qui exige les deux tiers des voix pour la condamnation. (Voy. Louis XVI, v. 528.) Chargé successivement de différentes missions, il était dans la Bretagne à l'époque du 31 mai, et, de concert avec ses collègues, il rédigea une protestation contre cette journée; mais bientôt le sentiment de la peur leur fit rétracter cette démarche courageuse. Rappelé peu de temps après, pour coopérer au nouveau *Code civil*, il fut chargé

de rédiger un projet de décret sur le déarmement et l'arrestation des ennemis du nouvel ordre de choses. Celui qu'il présenta fut trouvé si modéré dans la montagne, qu'elle en accusa l'auteur d'être payé par Coblenz. Ce fut alors que, toujours mu par la peur, il présenta et fit adopter cette atroce *Loi des suspects*, qui lui a été si souvent reprochée, et qui a imprimé à son nom une tache indélébile. Dès lors il se tint tant qu'il le put à l'écart jusqu'après le 9 thermidor. Cinq jours plus tard, il fut nommé président de la convention; et quelque temps après, membre du comité de salut public, dont il ne cessa de faire partie jusqu'à la fin de la session. Ce fut Merlin qui donna l'ordre de fermer le club des Jacobins; il prit l'initiative pour le rappel, dans l'assemblée, des 72 députés proscrits au 31 mai; et enfin, il anéantit la fameuse commune de Paris, qui avait tant de fois fait trembler la convention, en faisant décréter que l'administration de cette grande ville serait divisée en plusieurs municipalités. Ce sont là des services qu'on ne peut méconnaître, et dont il est juste de lui tenir compte. Mais en même temps qu'il revenait à des mesures d'ordre, sa haine contre les royalistes, et surtout contre les prêtres, semblait s'accroître encore, et il appuya ou provoqua, contre eux, toutes les mesures de rigueur qui furent alors mises à exécution. Il termina sa carrière conventionnelle par la présentation du *Code des délits et des peines*, connu sous le nom de loi du 3 brumaire, qui fut décrétée en deux séances, sans aucune discussion. Ce code, dans lequel il avait refondu toutes les dispositions des lois rendues par les trois assemblées représentatives, fut à cette époque un véritable bienfait, et n'a cessé d'être en vigueur qu'en 1811. Appelé au conseil des Anciens, par plus de 80 assemblées électorales, il n'y siégea qu'un jour, le directoire, par son premier arrêté, lui ayant confié le ministère de la justice. Deux mois après (janv. 1795), il accepta la place de ministre de la police, et dans ce nouveau poste se montra violent, tracassier, et toujours disposé à exagérer la rigueur des lois contre les émigrés et les prêtres. Après le 18 fructidor, dont il avait été l'un des plus ardents provocateurs, il fut nommé membre du directoire en remplacement de Barthélemy (voy. ce nom), condamné à la déportation. Moins de deux ans après (juin 1799), forcé de donner sa démission, il retourna à Douai, et reprit ses études de jurisprudence, dont, au milieu des agitations de sa vie, il avait conservé le goût. Il quitta sa retraite après le 18 brumaire, pour venir lire à l'institut, un *mémoire* sur la nécessité d'un *Code unique* pour toute la France, pressant le gouvernement consulaire de faire jouir un pays, devenu homogène, de l'uniformité de législation. Ce vœu fut accompli; mais Merlin ne fut point appelé à coopérer au nouveau *Code civil*. Nommé par une sorte de dérision substitué à la cour de cassation, il ne crut pas pouvoir refuser; mais il ne tarda pas à obtenir la place de procureur général près de cette cour souveraine, et sa réputation s'étendit bientôt dans toute la France. Les honneurs vinrent alors à lui sans qu'il eût trop l'air de les rechercher. Il fut fait comte, grand officier de la légion d'hon-

(1) Le premier auteur du *Répertoire* est GUYOT (Guillaume), professeur à l'université d'Orléans, juge au tribunal de cassation, mort vers 1800. L'édition du *Répertoire* qu'il a donnée avec plusieurs collaborateurs de 1784 à 1785, 47 vol. in-4, est encore consultée des juriconsultes.

neur, etc., et à ces titres honorifiques, il joignit celui de membre du comité des affaires contentieuses de la couronne et du domaine privé de l'empereur. Il faisait partie de l'institut depuis sa formation; et à la réorganisation de ce corps en 1803, la classe des sciences morales et politiques, ayant été supprimée, il entra à l'académie française. Répondant en qualité de président à Lemer cier (voy. ce nom) en 1810, il donna de sévères avis à l'auteur de *Pinto*, sur les innovations qu'il s'était permises dans quelques-uns de ses drames; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans son discours, c'est qu'il flétrit en même temps les opinions irréligieuses de Naigeon (voy. ce nom), auquel Lemer cier succédait. La chute de Napoléon devait entraîner celle de Merlin, qui n'eut pas l'esprit de comprendre que son rôle d'homme public était fini. Exclu du conseil d'Etat, il fallut le destituer de ses fonctions de procureur général. Pendant les cent-jours, rétabli à la cour de cassation et nommé ministre d'Etat, il fut en même temps envoyé par son département à la chambre des représentants, où il ne se montra que pour être tourné en ridicule par ses collègues. Atteint par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il alla chercher un asyle en Belgique; mais contraint de quitter ce pays, il s'embarqua pour les Etats-Unis. Le navire qui le portait fit naufrage sur les côtes de Flessingue; il eut beaucoup de peine à se sauver, et supplia le roi des Pays-Bas, de ne plus voir en lui qu'un étranger que la mer avait jeté sur ses côtes, et ce prince le laissa vivre sous un nom supposé, d'abord à Harlem, ensuite à Amsterdam; plus tard il put habiter ostensiblement Bruxelles. Il y rouvrit son cabinet d'avocat, rédigea des *Mémoires*, donna des consultations, et refondit ou compléta son *Répertoire de jurisprudence* (3^e édit., Paris, 1827-28, 14 vol. in-4), et ses *Questions de droit* (4^e édit., ib., 1827-50, 8 vol. in-4). La révolution de juillet l'ayant ramené en France, il y revint avec tous les partis pris de l'expérience. Les souvenirs de la première révolution, dont il avait partagé les entraînements, et ressentit les vicissitudes, l'avaient rendu modéré. Rentré dans l'académie des sciences morales et politiques, il assista, avec une assiduité persévérante, à toutes ses séances, lui apportant, à défaut d'une coopération active, le souvenir de ses ouvrages et la gloire de son nom comme jurisconsulte. Devenu vieux et presque aveugle, il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris, le 26 décembre 1838, à 84 ans. Maintenant que ses ouvrages commencent à vieillir, ils sont jugés plus sévèrement qu'ils ne l'étaient de son vivant. Un avocat distingué du barreau de Paris, M. Ch. Paulmier, l'a judicieusement apprécié dans un article intitulé : *Merlin*. « Ce fut, dit-il, le dernier des anciens jurisconsultes et le premier des nouveaux, homme positif, il traite les questions plutôt avec l'érudition d'un savant, qu'avec la raison d'un publiciste; » et c'est une raison pour que sa réputation s'affaiblisse à mesure que la véritable science du droit fera de nouveaux progrès.

MERLIN COCAYE. Voy. FOLENGO (Théophile).

MERLON. Voy. HONSTRUS JACQUES.

* MERMET (Claude), poète, né vers 1580, à

Saint-Dam bert, dans le Bugey, fut pourvu d'une charge de notaire, qu'il remplissait en 1583. A cette époque, suivant Duverdi er (*Biblioth. franç.*), il s'établit à Lyon, pour surveiller l'impression de ses ouvrages. Mais il ne tarda pas de retourner dans sa patrie; et ses talents l'ayant fait connaître du duc de Savoie, son souverain, il fut pourvu de la place de châtelain de sa ville natale. Il mourut postérieurement à l'année 1604. On connaît de cet auteur : *La pratique de l'orthographe française, avec la manière de tenir livre de raison, coucher cédules et lettres, missives*, Lyon, 1583, in-16, en vers; *La tragédie de Sophonisbe*, etc., Lyon, 1584, in-8, très-rare; traduction du Trissino. *Le temps passé, œuvre poétique, sententieuse et morale*, etc., Lyon, 1585, in-8; revue et corrigée par l'auteur, ibid., 1604. *La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des bleds et des vins*, en vers, Paris, 1575, in-8. On a inséré quelques pièces de Mermet dans les *Annales poétiques*, tome X. Le quatrain suivant se trouve dans plusieurs recueils :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du mûlin;
Il faut en essayer cinquante
Avant qu'en rencontrer au bon.

Le naturel, la simplicité, une certaine tournure épigrammatique forment le caractère distinctif de ses poésies.

MÉRODACH-BALADAN. Voy. BALADAN.

MÉROPE, fille d'Atlas et de Pléïone, et l'une des sept Pléïades, rendait une lumière assez obscure, selon la fable, parce qu'elle avait épousé Sisyphe, homme mortel, au lieu que ses sœurs avaient été mariées à des dieux.—Mérop e est ainsi le nom de la veuve de Cresphonte, héros grec, laquelle reconnut son fils dans l'instant même où elle allait l'immoler. Ce fils tua le tyran de Micène, meurtrier de son père Cresphonte, et remonta sur le trône. Il avait été sauvé du massacre de ses frères, et élevé à la campagne.

MÉROVÉE, ou MÉROUÉE, ou MERWIGH, roi des Francs, succéda à Clodion en 448, et combattit Attila en 451, dans les plaines de Châlons-sur-Saône, assisté d'Aëtius, général romain, et de Théodoric, roi des Ostrogoths. Sa victoire fut complète. (Voy. ATTILA.) On dit qu'il étendit les bornes de son empire depuis les bords de la Somme jusqu'à Trèves, qu'il prit et qu'il saccagea. Il mourut en 458, laissant pour successeur Childéric I^{er} son fils. Sa valeur a fait donner aux rois de France de la première race le nom de *Mérovégiens*. On ne connaît ni sa famille, ni l'année de sa naissance. On lit dans une chronique fabuleuse que, pendant que sa mère se baignait au bord de la mer, il en sortit un taureau marin qui la rendit grosse de ce prince. Cette fable semble être fondée sur ce que *Mer Veich* signifie *veau de mer*. On prétend que Mérouée est le même dont parle Priscus Panites, auteur grec, qui vivait du temps de Théodose le Jeune, et dont il nous reste quelques fragments dans le Recueil ou *Extrait* des légations, que David Hoeschelius publia le premier en grec, à Augsbourg, l'an 1603. Cet auteur dit « qu'ayant été envoyé en ambassade » à Rome, il y vit le jeune fils du roi des Francs,

» mort depuis peu ; qu'il avait une belle chevelure » blonde ; et que le patrice Aëtius l'ayant adopté » pour son fils, l'avait envoyé à l'empereur Valentinien III, pour faire alliance avec lui. »

MÉROVÉE II, fils aîné de Chilpéric I^{er}, roi de France, fut envoyé par son père l'an 576, pour s'emparer du Poitou, qui appartenait au jeune Childébert II son cousin, fils de Sigebert, roi d'Austrasie. Au lieu d'exécuter les ordres de son père, il se retira à Tours et de là à Rouen, où il entretenait avec sa tante Brunehaut un commerce scandaleux. Prétextat, archevêque de Rouen, voulant mettre fin au scandale, les maria, sans égard aux saints canons qui défendent ces sortes d'alliances. (Voy. PRÉTEXTAT.) Chilpéric réduisit les deux époux à se sauver dans une église, d'où il les tira, en leur donnant parole de leur conserver la vie ; il donna des gardes à Brunehaut, et mena son fils avec lui. Quelque temps après, Mérovée étant accusé par Frédégonde, femme de Chilpéric, d'être d'intelligence avec les ennemis du roi, fut enfermé dans un couvent, d'où s'étant sauvé, il se retira dans l'église de Saint-Martin de Tours, alors l'asile le plus sacré de la France, qui le mettait à couvert de la colère de son père et des intrigues de sa marâtre : preuve frappante du respect que dans ces temps barbares on avait pour les lieux saints, et combien sont efficaces les obstacles que la religion oppose à la violence et à la tyrannie. Il erra ensuite, en essayant diverses aventures, et formant divers projets, jusqu'à ce qu'il fut poignardé par ordre de Frédégonde, qui fit croire à son mari qu'il s'était tué lui-même (577). Voy. FRÉDÉGONDE et BRUNEHAUT.

MERRE (Pierre le), avocat au parlement de Paris et professeur royal en droit canon, mort en 1728, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques. On a de lui : un mémoire intitulé : *Justification des usages de France, sur les mariages des enfants de famille, faits sans le consentement de leurs parents*, 1686 ; *Sommaire touchant la juridiction*, 1703, in-fol. Ces deux ouvrages sont estimables par l'érudition qu'ils renferment.

MERRE (Pierre le), fils du précédent, mort à Paris sa patrie en 1763, était un avocat célèbre, qui obtint une chaire de professeur royal en droit canon, qu'il remplit avec distinction. Il ne se distinguait pas moins que son père, et c'est à eux qu'on doit le *Recueil des actes, titres et mémoires* concernant les affaires du clergé de France, augmenté d'un grand nombre de *Pièces* et d'*Observations* sur la discipline présente de l'Eglise, et mis en nouvel ordre suivant la délibération de l'assemblée générale du clergé du 29 août 1705, 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On en a imprimé un *Abrégé*, 1767 et ann. suiv., 6 vol. in-fol., qui a pour titre : *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé, rédigés par ordre des matières, et réduits à ce qu'ils ont d'essentiel*. Ce recueil a été fait sous la direction de l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à peu près au même temps le *Recueil des actes, titres et mémoires du clergé*, chez Garignan, à Avignon, en 14 vol. in-4, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-fol.

MERSCH (François), né à Léobschitz en Silésie, l'an 1690, entra chez les jésuites, et se distingua dans le ministère de la prédication. On a de lui un recueil de *Sermons*, Breslau, 1731, in-4 ; un autre, Prague, 1734.

MERSENNE (Marin), mathématicien et religieux minime, né au bourg d'Oysé, dans le Maine, en 1588, étudia à la Flèche avec Descartes, et forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifièrent leur amitié. Le père Mersenne était né avec un génie heureux pour les mathématiques et la philosophie. Il inventa la *cycloïde*, nouvelle courbe, qui fut aussi nommée *roulette*, parce que cette ligne est décrite par un point de la circonférence d'un cercle qu'on fait rouler sur un plan. Ce religieux, également propre à la théologie et à la philosophie, enseigna ces deux sciences depuis 1615 jusqu'en 1619. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie, d'où il rapporta en France les découvertes de Torricelli sur le *vide* : il voyagea encore dans les Pays-Bas. Son caractère doux, poli et engageant, lui fit partout d'illustres amis. Il mourut à Paris le 1^{er} septembre 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant et comme un philosophe plein de sagacité. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont : *Questiones celebres in Genesim*, 1623, in-fol. C'est dans ce livre qu'il parle de Vanini. Il fait mention en même temps, depuis la colonne 669^e jusqu'à la 676^e, des autres athées de son temps. Il prétend qu'il y en avait plus de 30 mille à Paris. Sans examiner si ce compte était juste, ni s'il regardait les athées de spéculation ou de pratique, il paraît, par les événements que le temps a fait éclore, qu'une telle disposition des esprits devait déjà être bien avancée du temps du P. Mersenne. On lui fit cependant remplacer cette liste imprudente et inutile par deux cartons. Il est rare de trouver des exemplaires avec les pages supprimées. L'*Harmonie universelle, contenant la pratique de la musique*, 2 vol. in-fol., dont le premier est de 1636, et le second de 1637. Il y en a une édition latine de 1648, avec des améliorations, sous ce titre : *Harmonicorum libri XII, de sonorum natura, causis et effectibus* : ouvrage profond, mais effacé par la *Musurgia universalis* et la *Phonurgia nova* du P. Kircher ; *Cogitata physico-mathematica*, 1644, in-4 ; la *Vérité des sciences*, in-12 ; les *Questions inouïes*, in-8. On trouve plusieurs *Lettres* latines de ce savant minime parmi celles de Martin Ruar, fameux socinien. Le P. Mersenne savait employer les pensées des autres : La Mothe-le-Vayer l'appela le bon Larron. Voy. sa *Vie*, in-8, par le P. Hilarion de Coste. Elle est bien moins curieuse que les détails insérés par Baillet dans sa *Vie de Descartes*, Paris, 1691, in-4. Poté, professeur de mathématiques au Mans, a publié l'*Eloge de Mersenne*, 1816, in-8.

MERULA (Georges), d'Alexandrie de la Paille, né vers 1424, enseigna le latin et le grec à Venise et à Milan, et mourut dans cette dernière ville en 1494, à l'âge de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Antiquitalis vicecomitum mediolanensium libri X*, Milan, 1629, in-fol. On trouve, à la suite de cet ouvrage : *Duodecim*

vice-comitum Mediolani principum vitæ, auct. Paulo Jovio; et *Philippi Mariae vice-comitis vita*, auct. Petro Candido Decembrio; la *Description du mont Vésuve et du mont Ferrat*; des *Commentaires* sur Martial, des épigrammes duquel on lui doit la première édition; sur Stace, Juvénal, Varron, Columelle; des *Épîtres*, etc. Erasme, Hermolaüs-Barbarus, et plusieurs autres savants font de lui un grand éloge. Tristanus Calchus, disciple de Merula, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'*Histoire de Milan*; mais le disciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une manière outrageante celle de son maître : artifice de jalousie que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à déceler. Merula se défendait avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquaient; mais il ne tardait point à reprendre des sentiments de paix et de bonne volonté. Voy. POLITIEN.

MERULA ou van MERLE (PAUL), né l'an 1538 à Dordrecht, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues et dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connaissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda en 1592 dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse, qui aima mieux rentrer dans la religion de ses pères, que de briller par l'enseignement des sciences profanes dans une école hétérodoxe. Les ouvrages de Merula sont : des *Commentaires* sur les *Fragments d'Ennius*, in-4; une *Édition* de la *Vie d'Erasme* et de celle de Junius, l'une et l'autre in-4; un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : *Cosmographiæ generalis lib. III, et Geographiæ particularis lib. IV*, Leyde, 1605, in-4; Amsterdam, 1636, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France et l'Italie. *Manière de procéder en Hollande*, etc., en flamand : l'édition la plus complète est celle de Delft, 1705, in-4; *Opera posthuma*, 1684, in-4 : ils contiennent cinq traités, *De Sacrificiis Romanorum*, *De Sacerdotibus*, *De Legibus*, *De Comitibus*, *De Præmiis militariis*. Ils sont fort savants. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599; *Histoire universelle*, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., en flamand, Leyde, 1627, in-fol. La continuation est farcie de traits injurieux contre l'Eglise catholique. *Dissertatio de maribus*. Ce savant mourut à Rostock en 1607, à 49 ans. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, t. 26.

MERVESIN (Joseph), religieux de l'ordre de Cluny non réformé, obtint le prieuré de Baret, et mourut de la peste en 1721 à Apt sa patrie. Il avait contracté cette maladie en se consacrant au service des pestiférés. Son *Histoire de la poésie française*, Paris, 1706, in-12, fut recherchée dans le temps, quoiqu'elle ne soit ni exacte, ni correctement écrite.

MERVILLE (Michel Guyot de), né à Versailles, du président du grenier à sel de cette ville, le 1^{er} février 1696, se fixa à la Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Non-seulement il vendait des livres, il en composait. Il mit au jour en 1726 un *Journal*, ensuite quelques pièces de théâtre. Il re-

tourna à Paris. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires le déterminèrent, au bout de quelques années, à quitter la capitale, et à se retirer en Suisse. Il tenta de le réconcilier avec Voltaire contre lequel il avait autrefois publié une satire; mais le philosophe fut inflexible. N'ayant plus de ressources, il mit ordre à ses affaires et termina ses jours, en se noyant dans le lac de Genève en 1735. On a publié ses *Œuvres de théâtre* à Paris, en 1736, 3 vol. in-12. Son chef-d'œuvre, *Le Consentement forcé*, fait partie du *Répertoire du théâtre français*, de Petitot, qui l'a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

MERY ou MERRI (saint), *Medericus*, abbé de Saint-Martin d'Autun, lieu de sa naissance, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastère, et vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit sur son tombeau une chapelle, qui est devenue dans la suite une église collégiale et paroissiale.

MÉRY (Jean), chirurgien célèbre, né à Vatan en Berry, le 6 janvier 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1683. Louvois, qui lui avait donné ce poste, l'envoya l'année suivante en Portugal, pour porter du secours à la reine, qui mourut avant son arrivée. Il revint en France, et obtint une place à l'académie des sciences. Louis XIV lui confia la santé du duc de Bourgogne, encore enfant; mais il se trouva, dit Fontenelle, encore plus étranger à la cour qu'il ne l'avait été en Portugal et en Espagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, et mourut le 3 novembre 1722, à 77 ans. Méry eut toute sa vie beaucoup de religion, et des mœurs telles que la religion les demande et les inspire. On a de lui : plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des sciences; *Description de l'oreille de l'homme*, Paris, 1687, in-12; des *Observations* sur la manière de tailler, par frère Jacques, in-12 (voy. BAULOT, I, 482); des *Problèmes de physique sur le fœtus*. Cet habile homme n'avait pas une idée exagérée de sa profession : il observait que, pour connaître la structure des animaux, on n'en ignorait pas moins l'action et le jeu des liqueurs : « Nous » autres anatomistes, disait-il facetieusement, nous » sommes comme les crocheteurs de Paris, qui » en connaissent toutes les rues, jusqu'aux plus » petites et aux plus écartées, mais qui ne savent » pas ce qui se passe dans les maisons. » Voy. HEROPHILE, HIPPOCRATE.

MÉSA, roi des Moabites, refusa de payer à Joram, roi d'Israël, le tribut qu'il payait à son père Achab. Joram leva une armée pour obliger ce prince à le payer; et, secouru de Josaphat, roi de Juda, et du roi d'Idumée, il poursuivit Mésa jusque dans sa capitale. Elle allait être forcée, lorsque Mésa désespéré fit monter son fils sur les murs de la ville; et, pour montrer que ni lui ni son successeur ne se soumettraient jamais à payer le tribut, il sacrifia ce fils son successeur en présence des trois rois, qui furent saisis d'horreur et levèrent incontinent le siège. Quelques interprètes, embarrassés par l'équivoque du pronom hébreu, pensent que par ces mots *son fils* on doit entendre le fils du roi de l'Idumée, et non le fils de Mésa : cette version semblerait encore

autorisée d'un passage du prophète Amos. *III Reg. 3. Amos, 2.*

MESANGE (Matthieu), de Vernon, mort à Paris en 1738, avait été garde de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui : *Tarifs de la maçonnerie*, 1749, in-8; *Traité de la charpenterie et des bois*, 1753, 2 vol. in-8; *Calculs tout faits*, in-12. Ce dernier ouvrage est plus ample, et les opérations à faire plus courtes, et plus faciles que dans les *Comptes tout faits* de Barême. On y trouve des tarifs sur l'escompte, le change et la vente des marchandises, le pair des aunages et des poids de l'Europe.

* MESCHINOT (Jean), sieur des Mortières, écuyer et poète, naquit à Nantes, vers 1430, et mourut le 12 septembre 1509. S'il fallait l'en croire, sa vie n'aurait été qu'un tissu d'infortunes; mais il n'en parle que d'une manière vague, et il paraît que ses malheurs n'existaient que dans son imagination. Maître-d'hôtel du duc Jean V, et de ses successeurs, il fait leur éloge dans les poésies, auxquelles il doit sa réputation. Marot l'a rangé parmi les meilleurs poètes de son temps dans un épigramme à Salel, où il dit :

Nantes la Brette en Meschinot se baigne.

Le recueil de ses ouvrages, sous le titre de *Lunettes des princes, avecques aucunes ballades*, imprimé pour la première fois à Nantes par Larcher, 1473, in-4, goth., fut reproduit à Paris, 1495 et 1499, in-8. Ces trois premières éditions sont les plus recherchées.

MESENGÈRE. Voy. LAMÉSÈNGÈRE.

MÉSÈNGUY (François-Philippe), né à Beauvais le 22 août 1677, de parents pauvres, fut d'abord enfant de chœur, obtint ensuite une bourse, et en 1694 il fut reçu au collège des Trente-Trois à Paris. Six ans après, il fut fait professeur d'humanités et de rhétorique au collège de Beauvais, où il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens. Coflin, devenu principal de ce collège après le célèbre Rollin, prit l'abbé Mésenguy pour son coadjuteur, et le chargea d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit son *Exposition de la doctrine chrétienne*. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea à quitter le collège de Beauvais en 1728. Il mourut le 19 février 1763, à l'âge de 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé de l'histoire et de la morale de l'ancien Testament*, Paris, 1728, 1 vol. in-12 : livre dont Rollin fait un grand éloge; *Abrégé de l'histoire de l'ancien Testament, avec des éclaircissements et des réflexions*, à Paris, chez Desaint et Saillant, en 40 vol. in-12, 1733-1753; une *Édition du nouveau Testament*, en 1 seul vol. in-8, et en 3 vol. in-12, avec de courtes notes; *Exposition de la doctrine chrétienne ou Instructions sur les principales vérités de la religion*, 1744, en 6 vol. in-12. Clément XIII l'a condamné par un bref particulier du 14 juin 1761. Un italien nommé Serrao, dans une brochure intitulée : *De præclaris catechistis*, fait de cet ouvrage de Mésenguy un éloge immense et amphigourique : c'est, selon lui, le catéchisme des catéchismes, apparemment parce que l'auteur, en établissant l'existence des miracles, en trouve la

preuve la plus évidente dans ceux du bienheureux diacre Pâris (tome 4, pag. 593, édit. de Paris, 1771, en 4 vol.). A ces miracles il faut joindre sans doute celui que M. Serrao dit très-sérieusement être arrivé lors de la condamnation du *Catéchisme* de Mésenguy. Le cardinal Passionei ayant eu la faiblesse de signer le bref de Clément XIII, qui proscrivait cet ouvrage divin, entra tout-à-coup dans une espèce de manie, et mourut peu de jours après : *Alienale mentis indicium in eo apparuisse, sudoremque consecutum ferunt; ex eoque die cum corruisset, morbo levare deinde nunquam potuit, neque ita multos post dies extinctus est* (p. 235). « C'est, dit un auteur » orthodoxe, au milieu de la corruption, de la séduction de ces temps malheureux, que ce parti » inquiet, actif et fécond en artifice cherche surtout » à décrier les sources connues d'une instruction » sûre, pour leur substituer celle où coale, sous » l'apparence d'une onde pure, le poison de l'erreur (voy. PATUZZI); *La constitution Unigenitus*, avec des remarques, in-12; *Lettre à un ami sur la constitution Unigenitus*, in-12; *Entretiens sur la religion*, in-12. L'abbé Mésenguy a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé Goujet, et a travaillé au *Missel* de Paris. « On peut, » dit un critique, « louer ses ouvrages du côté du savoir, » du style et de l'onction; mais ceux qui aiment » l'exactitude dans le dogme, la conséquence dans » les principes, la franchise dans la manière d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abrégé de l'histoire de l'ancien Testament*, non plus que dans son *Exposition de la doctrine chrétienne*, condamnée par le pape. Ceux » qui exigent l'impartialité dans les sentiments, la soumission à l'autorité, la modération dans la dispute, goûteront encore moins ses ouvrages poétiques, où il est aisé d'apercevoir que les illusions du préjugé l'emportent sur sa raison, et » peut-être sur ses propres sentiments. » M. Le Queux publia en 1763 un *Mémoire abrégé sur la vie et les écrits de Mésenguy*. Il avait annoncé une *Vie* plus détaillée qui n'a point paru.

MESLE (Jean), avocat au parlement de Paris, mort en 1756, à 75 ans, est auteur d'un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, 1752, in-4, estimé. Il travailla aussi au *Traité de la manière de poursuivre les crimes en jugement*.

MESLIER (Jean), curé du village d'Estrepigny en Champagne, né en 1678 au village de Mazerui, dans le pays de Rhétel, était fils d'un ouvrier en serge. Il est malheureusement célèbre par un écrit impie, publié par Voltaire sous le titre de *Testament de Jean Meslier*. Ce n'est que la première partie d'un énorme manuscrit trouvé chez lui après sa mort, en trois copies. C'est une déclamation grossière contre tous les dogmes du christianisme. Le style en est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé peu instruit. On le trouve dans l'*Évangile de la raison*, in-8, et dans le *Recueil nécessaire*, 1763, in-8. Meslier, malheureux par son désolant système d'impiété, et travaillant cruellement à y entraîner les autres, mourut en 1753, âgé de 55 ans. On croit qu'il se laissa mourir de faim.

* MESMER (Frédéric-Antoine), médecin, fonda-

teur de la doctrine du *magnétisme animal*, naquit en 1734 à Mersbourg en Souabe. Son idée invincible fut d'acquiescer de la renommée et de la fortune, en profitant de l'amour des hommes pour le merveilleux. En 1766, il fixa l'attention publique, par une thèse de *Planetarum influxu*, dont le but était d'établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés par l'intermédiaire d'un *fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers*. A ce bizarre mélange des découvertes de Newton, et des absurdités de l'astrologie, il voulut joindre encore l'action des aimants, à laquelle on attribuait des vertus surprenantes pour guérir toutes les maladies. Étant allé pratiquer son système à Vienne, il y trouva un terrible adversaire dans le P. Hell, qui faisait aussi profession de guérir par le moyen des aimants. Une vive discussion s'établit entre eux au sujet de l'auteur de cette précieuse découverte. Mesmer abandonna les aimants et promit de guérir par un *magnétisme animal*, c'est-à-dire, propre aux corps animés. Il mit en pratique sa nouvelle doctrine, dont les résultats furent contredits par les plus habiles médecins de Vienne. Mesmer communiqua ses procédés aux académies de Paris, de Londres et de Berlin. Les deux premières gardèrent le silence; l'académie de Berlin le traita de *visionnaire*, et le physicien Ingenhouz se déclara contre lui. Privé du suffrage des savants, il résolut de rechercher celui de la multitude, et à force de persévérance, il vint à bout de l'obtenir. Il prétendit, en 1777, avoir rendu la vue et la santé à M^{lle} Paradis, célèbre musicienne, abandonnée de tous les médecins; et il parvint à le persuader à la plupart de ceux qui croient les choses les plus absurdes sans examen, et c'est le grand nombre. Dès l'année suivante, il se rendit à Paris, précédé de la réputation que lui avait fait ce prétendu miracle, il ne pouvait pas choisir un pays où les nouveautés de tout genre fussent mieux accueillies. Les dames principalement passionnées pour le *mesmérisme*, lui procurèrent beaucoup de partisans. Il parvint même à s'attacher un docteur régent de la faculté, Deslon, qui prit sa défense devant la société de médecine; mais la faculté repoussa toutes ces folies. Cependant le magnétisme ne perdit rien de sa vogue, et Mesmer, encouragé par ses succès, présenta à M. de Maurepas, alors ministre, un mémoire par lequel il demandait qu'on recueillît les témoignages des nombreux malades qu'il avait guéris, et qu'en récompense des services qu'il avait rendus, on lui accordât la propriété d'une terre et d'un château, qu'il désignait, sans quoi il quitterait la France, quelque tort qu'il en pût résulter pour l'humanité. Une telle impudence ne dessilla point les yeux du ministère, et le baron de Breteuil offrit à Mesmer, au nom du roi, vingt mille livres de rente viagère, et un traitement annuel de dix mille avec l'attente d'avantages plus considérables encore, pour établir une *clinique magnétique*, sous la seule condition de former à la pratique de ses procédés, trois personnes au choix du gouvernement. Mesmer dédaigna ces offres, et se rendit à Spa, suivi de quelques-

uns de ses malades. Pendant son absence, son élève, Deslon, brouillé définitivement avec la faculté, annonça qu'il était possesseur du secret du *magnétisme animal*, et ouvrit un traitement public auquel plusieurs malades accoururent. Cette nouvelle irrita fortement Mesmer, qui traita Deslon d'*imposteur*, et ses partisans ayant ouvert en sa faveur une souscription de cent actions, à cent louis chacune, il vint à Paris, toucha 340,000 fr., montant des souscriptions, et ouvrit une salle de traitement où la ville et la cour affluèrent. Laisant à ses élèves les plus distingués, MM. Bergasse et d'Epréménil, le soin d'exposer et de répandre sa doctrine, il se réserva le traitement médical. Comme l'imposture a toujours besoin de prestiges pour séduire, Mesmer ne les épargnait pas. L'appartement où il magnétisait ses malades était de l'élégance la plus recherchée. Dans la salle où le traitement avait lieu, et où pénétrait un demi-jour heureusement ménagé, on respirait les parfums les plus exquis, et on entendait une musique délicieuse. Les femmes les plus coquettes ou les plus crédules couraient après le magnétisme, devenu bientôt une affaire de *bon ton*, avec la même fureur qu'elles couraient les modes, les spectacles et les bals. Cet enthousiasme finit par éveiller l'attention du gouvernement, qui nomma, pour faire un examen du *magnétisme*, une commission, composée de quatre médecins, Darcet, Majault, Sallin et Guillotin, et cinq membres de l'académie des sciences, Franklin, Leroy, Bailly, Lavoisier et de Bory. Les commissaires assistèrent aux opérations, s'y souvinrent eux-mêmes, et *n'éprouvèrent absolument rien*. Le rapport de Bailly, au nom de l'académie des sciences, ne fut rien moins que favorable au Mesmérisme et celui que publia peu de temps après la faculté de médecine, acheva de ruiner cette doctrine immorale et dangereuse. En vain, Bergasse essaya-t-il de défendre Mesmer dans un mémoire écrit avec une éloquence digne d'une meilleure cause; Mesmer comprenant que son rôle en France était fini, passa en Angleterre, emportant l'argent de ses crédules partisans. Après y avoir demeuré quelque temps, il se retira dans sa patrie, avec 30,000 francs de revenu qu'il avait prélevés sur la sottise humaine. En 1800, il écrivit à un médecin de Paris pour lui soumettre un *Mémoire sur ses découvertes*, qui ne produisit aucune sensation. Dès lors, on n'entendit plus parler de lui, et il mourut complètement oublié le 5 mars 1815. Ses principaux ouvrages sont : *De planetarum influxu*, Vienne, 1766, in-12; *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal*, jusqu'en avril 1781, Londres, 1781, in-8; *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8; *Aphorismes de Mesmer*, 1783, in-8, recueillis et publiés par ses disciples; *Mémoire sur ses découvertes*, Paris, an 7 (1799), in-8; *Mesmerismus*, ou *Système de magnétisme animal* (en allemand), Berlin, 1818, 2 vol. in-8, fig. Le *magnétisme animal* a été combattu dans un grand nombre d'ouvrages, mais il a conservé aussi des partisans. (Voy. Bergasse et Deleuze.

MESMES (Jean-Jacques de), seigneur de Roissy, naquit en 1490 d'une maison illustre de Béarn, qui a produit plusieurs grands hommes. Catherine de Foix, reine de Navarre, l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'assemblée de Noyon, auprès des ministres de Charles-Quint, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont Ferdinand le Catholique s'était emparé. Cette commission le mit à portée d'être connu de François I^{er}, qui le fit lieutenant civil au Châtelet, maître des requêtes en 1544, et enfin premier président du parlement de Normandie. Il mourut en 1569, à 79 ans. *Voyez les Elogia doctorum in Gallia virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (Henri de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1532, professa dès l'âge de 16 ans avec éclat la jurisprudence à Toulouse. Ses talents lui méritèrent les places de conseiller au grand conseil, de maître des requêtes, de conseiller d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du trésor des chartes, et enfin de chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Également propre aux armes et aux affaires, il reprit plusieurs places fortes sur les Espagnols. Ce fut lui qui, en 1570, joint au maréchal de Biron, négocia la paix avec les huguenots. Cette paix passagère fut appelée *boiteuse* et *malassise*, parce que Biron était boileux, et que Mesmes prenait le surnom de sa terre de Mal-Assise. Sous Henri III, il se retira de la cour; après avoir vu les désastres occasionnés par la guerre civile, il fut témoin des succès de Henri IV, et vécut assez pour voir la couronne affermie. Il mourut en 1596. De Mesmes a laissé des *Mémoires de sa vie* adressés à son fils; ils sont imprimés dans le *Conservateur* du mois d'octobre 1760. Rollin en cite un passage dans son *Traité des études*, tome 1, livre 1, ch. 2.

MESMES (Claude de), plus connu sous le nom de *comte d'Avaux*, ambassadeur plénipotentiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, était deuxième fils de Jean-Jacques de Mesmes. Il fut d'abord conseiller d'état en 1623. Le roi, informé de son mérite, l'envoya en 1627 ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence et à Turin, et de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'Empire. Le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'à son retour, il fut envoyé en Danemarck, en Suède et en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster et d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité était telle que dans les cours où il négociait, sa parole valait un serment. Il mourut à Paris en 1650, avec la réputation d'un magistrat intègre, d'un négociateur adroit et prudent, qui avait su concilier la probité avec la politique; d'un homme généreux, le père des pauvres et le consolateur des malheureux.

MESMES (Jean-Antoine de), comte d'Avaux et marquis de Givry, neveu du précédent, né à Paris en 1661, eut les mêmes talents et les mêmes emplois que son oncle. Il fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue qu'il conclut heureusement; puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en

Suède. Il mourut subitement à Paris le 25 août 1725, à 62 ans. Ses vertus religieuses, son zèle pour le bien public, et sa bienfaisance, le firent considérer autant que ses talents. On a recueilli ses *Lettres* et ses *Négociations*, 1732, 6 vol. in-12. Il avait été admis à l'académie française, en 1710. D'Alembert a fait l'*Eloge* de ce magistrat, t. 4, p. 339-46. de l'*Hist. des membres de l'Académie française*.

MESMIN (saint), *Maximinus*, 2^e abbé de Mici, près d'Orléans, en 510, mourut le 15 décembre vers 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNARDIÈRE, ou MÉNARDIÈRE (Hippolyte-Jules Pilet de la) médecin et poète français, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie française en 1635, mourut à Paris le 4 juin 1665. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour se livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal de Richelieu le protégea. Marc Duncan, médecin écossais, ayant avancé que la possession des religieuses de Loudun n'était que l'effet d'un cerveau dérangé, la Mesnardière le réfuta. Son écrit intitulé *Traité de la mélancolie*, 1635, in-8, fut goûté du cardinal, qui le fit son médecin, et qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. Duncan voulait expliquer par la mélancolie ce que d'autres regardaient comme l'effet de l'artifice et de l'imposture : cette diversité de sentiment donnait de l'avantage à la Mesnardière, qui s'efforça de prouver la réalité de cette fameuse possession. (Voy. GRANDIER.) On a encore de lui : une *Poétique* qui n'est point achevée, et qui ne comprend presque que le traité de la tragédie et celui de l'épique, 1640, in-4. Elle devait avoir encore 2 vol.; mais la mort du cardinal, par ordre duquel il l'avait entreprise, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Deux mauvaises tragédies, *Alinde* et la *Pucelle d'Orléans*; une *Traduction* assez fidèle, mais trop servile, des trois premiers livres des *Lettres* de Pline; une *Version*, ou plutôt une paraphrase du *Panegyrique de Trajan*, par Pline le Jeune; un recueil de *Poésies*, in-fol. Ce sont des riens écrits d'un style emphatique: *Relations de guerre*, in-8, contenant la levée des sièges d'Arras, de Valence et de Dunkerque. « On voit, dit d'Olivet, dans les ouvrages de la Mesnardière, plus d'imagination que de jugement. » une attention bien plus grande à étaler de belles paroles qu'à employer des pensées solides, et » une continuelle envie de se faire admirer plutôt que d'instruire. »

MESNIER (...), prêtre, mort en 1761, est l'auteur du *Problème historique : Qui des jésuites, de Luther et de Calvin a fait plus de mal à l'Eglise?* et de l'*Addition* à cet ouvrage (Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12, où il s'élève contre l'inquisition, qui avait condamné cet ouvrage fanatique et emporté, fruit de la haine que les jansénistes ont toujours portée à la société. Le *Problème* a été d'autant plus maladroitement imaginé, qu'il est prouvé que le jansénisme n'est qu'un rejeton du calvinisme.

MESNIL (Jean-Baptiste du), né à Paris, en 1517, d'une famille noble, originaire du pays chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. Il est le premier qui ait fait des harangues aux

ouvertures du parlement, ce qui s'est continué depuis. Il mourut en 1369, à 32 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Opuscles* de Loisel, qui y a inséré aussi une longue *Notice* sur du Mesnil, dont il était parent.

MESNIL (Jean-Baptiste du), dit *Rosimonde*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré sans luminaire dans le cimetière de Saint-Sulpice, à l'endroit où l'on met les enfants morts sans baptême; il avait cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4. Mais sa profession lui fit refuser la sépulture ordinaire, dans un temps où l'on appréciait mieux qu'aujourd'hui la nature et les effets de l'histrionisme. On a de lui quelques comédies très-médiocres. — Sa fille (*voy. Dumesnil*) fut première tragédienne au Théâtre-Français, et joua dans plusieurs pièces de Crébillon et de Voltaire.

MESNIL (Louis du), jésuite, est auteur d'un ouvrage volumineux et très-estimé : *Doctrina et disciplina Ecclesiae, ipsis verbis veterum monumentorum exposita*, Cologne, 1750, 4 vol. in-fol. Le titre de l'ouvrage en annonce assez l'importance, ainsi que le savoir et le discernement qu'il a fallu pour le bien exécuter : c'est le tableau de la doctrine et de la discipline de l'Eglise durant les 12 premiers siècles. Nous n'avons rien de mieux dans ce genre; et ce qui est un titre décisif à une préférence marquée, c'est que l'auteur, exempt de tout esprit de parti, de tout système, de toute opinion particulière, n'est que le simple et fidèle rapporteur des passages qui expriment la croyance et la pratique de l'Eglise.

MESSALA (*Voy. VALERIUS*).

MESSALINE (Valéria), fille de Messala Barbatius, et femme de l'empereur Claude, poussa l'impudicité jusqu'à la prostitution la plus infâme. Elle eut pour amants toute la maison de son époux. Officiers, soldats, esclaves, comédiens; tout lui était bon. A peine y avait-il un jeune homme dans Rome qui ne fût l'objet ou l'aiguillon de sa turpitude. Un de ses plaisirs ordinaires était d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris; et celles qui'un reste de modestie retenait couraient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittait souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyait endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-père Appius Silanus; car la luxure, comme dit judicieusement Montesquieu, est comme l'avarice; ses désirs vont en croissant à mesure qu'ils se satisfont; les caprices bizarres, les goûts dépravés, l'humeur féroce et sanguinaire (*voy. Néron*), en sont les suites inévitables. Silanus fut mis à mort, parce qu'il se refusait à cette monstrueuse passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses amants, que leurs excès avec elle avaient mis hors d'état de répondre à ses désirs immodérés, elle devint éperdument amoureuse de Silius, jeune homme qu'elle épousa solennellement, comme si Claude l'eût répudiée. L'empereur, informé de ses désordres, la fit mourir avec

son nouvel époux, l'an 48 de J.-C. C'est d'elle qu'un fameux satirique a dit :

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

Ce qui nous reste du 11^e livre des *Annales* de Tacite est presque entièrement consacré au récit des crimes de cette impératrice.

MESSALINE (Statilie), troisième femme de Néron, d'une famille consulaire, fut mariée d'abord au consul Atticus Vestinus, que l'empereur fit assassiner. Ce prince avait déjà eu les faveurs de Statilie qui n'eut point horreur de recevoir sa main, encore dégouttante du sang de son mari. Ses galanteries avaient éclaté dans Rome, et ne l'avaient point empêchée de trouver quatre époux avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de Néron, elle s'amusa avec quelques beaux-esprits, et essaya d'allier les lettres avec la débauche. Othon était sur le point de l'épouser, lorsqu'il se donna la mort. Il écrivit, dans ses derniers moments, un adieu très-touchant à Messaline, et se poignarda ensuite. C'est ainsi que la luxure va de pair avec la fureur, la folie et la cruauté. *Voy. Néron*.

MESSENIUS (Jean), savant suédois, né en 1584 à Vadstena, mort le 7 février 1637, se distingua dans plusieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi Gustave-Adolphe, et fut fait professeur de droit et de politique à Upsal. Il eut pour adversaire Jean-Rudbeck, théologien savant. Le roi de Suède termina leur dispute d'une manière honorable pour tous les deux. Il donna à Rudbeck une place d'animonier à la cour, et à Messenius celle de conseiller au sénat nouvellement érigé à Stockholm. En 1615, Messenius, accusé d'être partisan secret du roi Sigismond, fut condamné à une prison perpétuelle, où il demeura près de 19 ans. On a de lui : *Scandia* (et non *Scandia*) *illustrata, complectens chronologiam Scandiae, hoc est, Sueciae, Daniae, Norvegiae, etc.*, Stockholm, 1640, 12 vol. in-4; réimprimés dans la même ville, 1700 à 1704, en 14 vol. in-fol., avec des additions considérables, par les soins de Peringskiöld. C'est une collection des différents traités que Messenius avait déjà publiés, tels que : *Chronicon episcoporum Sueciae*, 1611, in-8; *Tumba sive inscriptiones sepulcrales extantes in Suecia*, 1611, in-4. *Theatrum nobilitatis suecanæ*, 1616, in-fol.; *Gustavidum prosapia*, 1610. Tous les ouvrages de ce savant roulent sur la Suède. — Son fils, Arnold MESSENIUS, aussi savant que son père, fut décapité en 1648 avec son fils, âgé seulement de 17 ans, pour avoir fait quelques satires contre la cour. Son fils Jean avait composé, en 1631, un libelle contre la reine Christine et le sénat. C'est mal à propos que quelques-uns attribuent à Arnold le *Theatrum nobilitatis*, qui est de Jean son père.

* MESSEY (Louis-François-Antoine-Nicolas, marquis de), maréchal-de-camp, né au château de Braux en Champagne, le 14 janvier 1748, entra au service comme sous-lieutenant de cavalerie, à l'âge de 17 ans, en sortant de l'école militaire. Chevalier de Saint-Louis en 1787, il émigra en 1791, et se rendit à l'armée des princes. Rentré en France

en 1800, il contribua, en 1814, à former la compagnie à cheval, qui fut adjointe à la garde nationale de Paris. Nommé adjudant-commandant à l'état-major-général, il obtint la décoration de la légion-d'honneur, et le 19 mars 1815, suivit Louis XVIII à Gand; au commencement de 1816, il fut choisi pour remplir les fonctions de prévôt de Paris. Il mourut le 24 novembre 1821. On a de lui : *Mes souhaits pour l'année 1816*, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif français, dans les années 1792 et suivantes*, Paris, 1816, in-8.

MESSIA. Voy. MEXIA.

MESSIER (Robert), religieux franciscain, supérieur de la province de France, prêcha avec distinction vers la fin du xv^e siècle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, sont le pendant de ceux de Menot. Applications singulières de l'Ecriture, explications forcées des Pères, raisonnements indignes de la majesté de la chaire, jeux de mots puérils : tels sont les défauts qui le distinguent.

* MESSIER (Charles), astronome, né le 26 juin 1730, à Badonviller, en Lorraine, était le dixième de douze enfants, et n'avait pas 11 ans, lorsqu'il perdit son père. Venu à Paris, en 1751, presque sans autre recommandation qu'une assez belle écriture et quelque habitude du dessin, il entra chez l'astronome Delisle, pour tenir ses registres, et se forma aux observations journalières, à celles des éclipses, et à la recherche des comètes. Delisle, nommé astronome de la marine, fit obtenir à Messier la place de commis du dépôt des cartes, avec les modiques appointements de 500 francs par an, auxquels son protecteur joignait la table et le logement. Messier continua à faire ses observations et il en fit un grand nombre sur les comètes de 1758, de 1759, et de 1760. Delisle qui croyait sans doute l'avoir suffisamment rétribué, se les appropriait. Lorsque cet astronome se fut démis de la chaire d'astronomie qu'il avait au collège royal, et qu'il eut renoncé aux sciences, Messier travailla pour son propre compte. Pendant quinze ans, presque toutes les comètes qui furent alors découvertes le furent par lui seul. Louis XV, dit Laharpe, l'appelaient *le Furet des comètes*. Elu successivement aux académies de Berlin et de Pétersbourg, il fut nommé en 1770 à celle de Paris, et plus tard académicien pensionnaire. Son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine, et chacune de ses comètes lui procurait l'admission dans une académie étrangère. Ses travaux furent interrompus pendant plus d'une année par suite d'une chute qu'il fit, en 1781, dans une glacière du jardin de Monceaux : il s'était cassé le bras et la cuisse, enfoncé deux côtes et fait une large blessure à la tête. La révolution le plaça dans une position gênée, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine ayant été supprimés. Malgré les embarras de sa situation, il continua ses travaux, et, lorsque des temps meilleurs succédèrent à cette époque d'agitation et de crimes, Messier devint membre de l'institut, du bureau des longitudes et de la légion-d'honneur. Il mourut à l'âge de près de 87 ans, dans la nuit du 11 au 12 avril 1817. Delambre lui a consacré une *Notice historique*. On n'a de lui que

quelques *Mémoires* disséminés dans les *volumes de l'Académie des Sciences*, ou dans ceux de la *Connaissance des temps*. Lalande a consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson* qu'il forma de quelques étoiles éparses, placées entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (Quintin), *Messius*, dit le *Maréchal d'Anvers*, peintre, né en 1450, mort à Anvers sa patrie en 1529, à l'âge de 79 ans, exerça jusqu'à l'âge de 20 ans la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier (ces deux professions étaient alors désignées par un même nom). Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le père déclara qu'il ne donnerait sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment Messis s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint par sa constance et ses talents. Van Mander, son historien, révoque en doute ces anecdotes. Ce peintre ne faisait ordinairement que des demi-figures et des portraits; son coloris est vigoureux, sa manière très-fine; mais son pinceau est dur et sec. Il fut enterré à l'entrée de l'église cathédrale, et Lampson mit au bas de son portrait cette inscription :

Connubialis Amor de mulcibre fecit Apellem.

La plupart des écrivains nomment ce peintre *Massys*, *Mathys* ou *Mathysis*. Nous lui donnons celui de *Messis*, *Messius*, d'après une lettre écrite d'Anvers, et collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence. On l'appelle aussi quelquefois *Messeys*.

MESTENSKI (Jacques), gouverneur de Brzezyn en Pologne, conçut l'an 1548, l'idée absurde de se faire passer pour J.-C. Il avait avec lui 12 prétendus apôtres; il courait de village en village, prêchant et amusant le peuple par des tours de subtilité qu'il appelait des miracles. Les fourberies de cet enthousiaste ayant été reconnues, les paysans le chassèrent, et le maltraitèrent lui et sa troupe, de façon qu'ils n'osèrent plus se montrer.

MESTREZAT (Jean), théologien protestant, né à Genève en 1592, mourut en 1657, après avoir été employé par ceux de son parti dans différentes affaires. On a de lui des *Sermons*, in-8, et divers autres ouvrages.

MESTREZAT (Philippe), neveu du précédent, fut aussi ministre, et enseigna la théologie à Genève. On a de lui un traité contre Socin, et d'autres ouvrages de controverse, que peu de gens connaissent et que personne ne lit. Voy. LENTULUS, Scipion. Il mourut en 1690.

METAPHRASTE. Voy. SIMÉON.

METASTASE, dont le véritable nom est TRAPASSI (Pierre-Bonaventure), célèbre poète italien, né à Rome le 3 janvier 1698. Il était fils d'un pauvre artisan et eut pour parrain le cardinal Ottoboni. Dès l'âge de dix ans il se distinguait par son talent pour l'improvisation. Un jour que des curieux l'entouraient au *Champ de Mars*, le fameux Gravina s'arrêta pour l'entendre, le prit chez lui, l'amena à Naples, et après avoir pourvu à son éducation avec un soin particulier, lui laissa, en mourant, la

plus grande partie de sa fortune. Mais il se livra inconsidérément à une vie agitée, de sorte qu'au bout de deux ans, il comptait un grand nombre de créanciers. Étant allé s'établir à Naples (1721), il y commença à s'adonner entièrement au théâtre, et y fit la connaissance d'une chanteuse, appelée la *Romanina*, qui contribua beaucoup au succès de ses premiers ouvrages. Sa *Didone abbandonata* (1724) eut un succès si prodigieux, que même les gens de la campagne venaient en foule en voir la représentation. En 1729, Métastase se rendit à Vienne en Autriche, et fut attaché en qualité de poète à la cour impériale (après Apostolo Zeno) jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1782. On a recueilli ses poésies à Paris, 1733, en 12 vol. in-8. Cette édition, très-belle, est nommée vulgairement *Pompadour*, parce qu'elle est dédiée à la marquise de ce nom : elle renferme un grand nombre de *tragi-comédies* ou *grands opéras*, parmi lesquels on estime particulièrement *Artaxerxes*, *Attilio Regolo*, *Temistocle*, *La Clemenza di Tito*, *Issipile*, *Alessandro nell' Indie*, etc. Il a excellé dans les *Oratorio* ou drames sacrés, comme la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Isaac*, *Joseph*, *Joas*, *Hélène au Calvaire*. Ces sujets sont traités avec un développement, un intérêt, un accord de paroles, de musique et de spectacle, qui produisent la plus grande impression. Mais comme, ainsi que dans les pièces profanes, la sensibilité est excitée par les mêmes moyens, on comprend facilement que les mœurs y sont exposées à plus d'un écueil. En 1788, le cardinal Riminaldi a fait placer à Rome, dans l'église de Sainte-Marie, appelée la Rotonde, son buste avec cette inscription : *Petro Metastasio, civi romano, principi italici dramatis; ne viro ubique gentium clarissimo honor in patria deesset*. C'est à cette occasion qu'un auteur a fait la réflexion suivante : « On ne peut disconvenir que ce ne soit un abus de placer ainsi dans les églises des bustes et des inscriptions qui n'ont aucun rapport avec la sépulture, et qui consacrent un souvenir purement profane. Ce désordre, qui fait des temples du Dieu vivant une espèce de musée profane, gagne de plus en plus, et se propage par l'exemple de ceux qui, par état, devraient s'y opposer avec le plus de zèle : bientôt l'ancienne idée qu'avaient les chrétiens de la sainteté des églises sera entièrement effacée parmi nous. » Une pureté parfaite dans la diction, une grâce et une élégance soutenues, ont fait regarder Métastase, par ses compatriotes, comme le *Racine* de l'Italie. Il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant. Il a possédé au plus haut degré le talent de réunir dans un étroit espace les traits les plus touchants d'une situation pathétique; mais on doit lui reprocher d'avoir, en voulant se plier au genre de l'opéra, violé souvent les règles des unités, et trop prodigué les antithèses, défaut ordinaire aux écrivains de son pays. Mauro Boni est celui de tous les biographes italiens qui a écrit avec le plus de soin la *Vie* littéraire de Métastase. Ce poète célèbre était instruit dans la jurisprudence et la philosophie; connaissait parfaitement les saintes Ecritures, dont il cite souvent dans les textes ses *Oratorio*. Il composa plusieurs petites pièces ou cantates pour

les archiduchesses, filles de Charles VI et de Marie-Thérèse, que ces princesses (au nombre desquelles étaient Marie-Caroline, devenue reine de Naples) exécutaient en présence de leurs augustes parents. Elles étaient élevées dans la langue italienne par Métastase. Toujours attaché à la religion, sa piété, depuis l'âge de 40 ans, devint exemplaire. Il était dans son lit de mort lorsque Pie VI arriva à Vienne. Ce bon pontife daigna se transporter chez Métastase, qui eut la consolation de recevoir de son souverain temporel et spirituel la bénédiction *in articulo mortis*. Métastase avait alors 83 ans. Ses tragédies-opéra ont été traduites en français par Richelet, Vienne (Paris), 1731-1761, 12 vol. in-12. On a réimprimé un choix de ses meilleures pièces en 6 vol. in-18, et 2 vol. in-12.

METEL. Voy. BOISROBERT.

METEL (Hugues), *Metellus*, pieux et savant abbé de Saint-Léon-de-Toul, ordre de Prémontré, né à Toul vers 1080, d'une des premières familles de cette ville, se distingua dans le XI^e et XII^e siècles par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Dom Hugo, abbé d'Estival, a fait connaître ce pieux écrivain, par l'édition de ses *Lettres*, in-fol. On y trouve des choses utiles aux théologiens, et curieuses par rapport à l'histoire des XI^e et XII^e siècles. Fortia d'Urban en a traduit les plus importantes dans l'*Histoire et ouvrages* de H. Metel, Paris, 1839, in-8. Metel mourut vers l'an 1137, dans un âge avancé.

METELLI (Augustin), peintre, né à Bologne en 1689, excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornements. Il travaillait ordinairement de concert avec Anne-Michel Colonna, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célèbre.

METELLUS. Voy. LABEO.

METELLUS CELER (Quintus Cæcilius), consul romain l'an 60 avant J.-C., fut préteur l'année du consulat de Cicéron. Il rendit des services importants à la république, en s'opposant aux troupes de Catilina, qui voulaient entrer dans la Gaule cisalpine, et obtint, après sa préture, le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de Clodius, qui le déshonora par ses impudicités, et l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de *Lesbia*, est si décriée par Catulle. Métellus mourut l'an 57 avant J.-C. et fut pleuré par Cicéron, qui perdit en lui un ami zélé, un consolateur et un conseil.

METELLUS (Lucilius-Cæcilius), dont l'un des aïeux dompta le terrible Jugurtha, était tribun du peuple. Lorsque Jules-César se rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magistrats, qui se soumirent comme s'ils avaient été accoutumés depuis longtemps au joug de la servitude. Le seul Métellus osa s'opposer au destructeur de la liberté romaine. Ce conquérant voulait se saisir du trésor que l'on gardait dans le temple de Saturne; Métellus lui en refusa les clefs. César ordonna alors qu'on rompit les portes, et comme le tribun renouvelait son opposition, César menaça de le tuer, en disant : « Jeune homme, tu n'ignores pas qu'il me serait plus facile de le faire que de le dire. » Métellus ne résista plus, et se retira. César a entièrement déguisé ce fait dans son *His-*

toire des guerres civiles, qui est plutôt l'apologie de sa conduite qu'un récit fidèle de la vérité.

MÉTÉREN (Emmanuel van) naquit à Anvers le 9 juillet 1535. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter son pays ; il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une *Histoire des Pays-Bas*, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, et imprimée plusieurs fois depuis en Hollande ; elle a été aussi traduite en allemand et en français. Adrien van Meerbeck dit « qu'il a trouvé dans l'histoire de Méteren tant de mensonges, tant de blaspèmes, tant de calomnies contre l'Eglise et » contre les souverains légitimes des Pays-Bas, » qu'il en a eu horreur. » Everard van Reyd, quoique zélé protestant, ne put s'empêcher de reprocher à Méteren sa crédulité, ses flatteries et ses dissimulations. Voy. la préface de l'ouvrage de van Reyd, *Belli civilis in Belgio gesti historia*, 1610, in-fol.

MÉTÉZEAU (Clément), architecte du roi, natif de Dreux, vivait sous le règne de Louis XIII. Cet artiste, d'un génie hardi, capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle ; ouvrage en quelque sorte téméraire, contre lequel les plus célèbres ingénieurs avaient échoué, et qu'il exécuta l'an 1628, avec le plus grand succès. Il fut secondé dans son projet par Jean Tiriôt, maître maçon de Paris, appelé depuis le *Capitaine Tiriôt*. Cette digue avait 747 toises de longueur.

MÉTÉZEAU (Paul), frère du précédent, né à Paris en 1582, s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut, avec Bérulle, l'un des premiers fondateurs de l'Oratoire. Il avait beaucoup de talent pour la prédication, et il exerça ce ministère dans plusieurs villes de France avec un succès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un Carême, le 17 mars 1632, à 50 ans, après avoir opéré des conversions éclatantes. On a de lui : un corps de théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia sacra, juxta formam evangelicæ prædicationis distributa*, etc., 1625, in-fol. ; un autre ouvrage qui a pour titre : *De sancto sacerdotio, ejus dignitate et functionibus sacris*, etc., in-8 ; et plusieurs autres ouvrages.

* MÉTHERIE (Jean-Claude de la), physicien et naturaliste, né le 4 septembre 1745, à la Clayette, dans le Maconnais, fils d'un médecin, vint à Paris à 15 ans, étudier la théologie. Il la quitta pour se livrer à l'étude de la médecine, qu'il ne devait point exercer ; car entraîné par son goût pour les sciences il étudia de préférence la physique, la chimie et les autres sciences naturelles. L'abbé Mongez jeune l'associa en 1787 à la rédaction du *Journal de Physique* (voy. ROZIER) ; et Mongez ayant été désigné peu après pour accompagner la Pérouse dans son expédition, La Métherie en resta seul chargé. Vivant dans son cabinet, il resta étranger aux débats de la politique, et fut par conséquent oublié des dispensateurs des faveurs. Ce ne fut qu'en 1801, après la mort de Daubenton, qu'il fut nommé adjoint à la chaire d'histoire naturelle au collège de France.

Sa petite fortune ayant été détruite et son journal qu'il rédigeait avec trop peu d'impartialité ayant perdu beaucoup de souscripteurs, il passa les dernières années de sa vie dans un état de gêne, et mourut le 1^{er} juillet 1817. Le *Journal de Physique* a été continué par M. Blainville, qui y a inséré l'*Eloge de la Métherie*. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'air pur et les différentes espèces d'air*, Paris, 1785, in-8., et 1788, 2 vol. in-8 ; *Théorie de la terre*, 1791, 3 vol. in-8 ; 1797, 5 vol. in-8 ; *Leçons de Minéralogie données au collège de France*, 1812, 2 vol. in-8 ; *Leçons de Géologie*, ib., 1816, 3 vol. in-8 ; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804, 3 vol. in-8 ; de *l'Homme, considéré moralement ; de ses mœurs et de celles des animaux*, 1802, 2 vol. in-8. Son style sec, et sans aucune élégance, a nuï au succès de ses écrits, qui manquent d'ailleurs d'originalité.

MÉTHOCHITE ou MÉTOCHITE (Théodore), logothète de Constantinople, eut des emplois considérables sous l'empereur Apdronic l'Ancien, et mourut en 1552, honoré du titre de *Bibliothèque vivante*, titre que sa mémoire étendue lui avait mérité. On a de lui : *Histoire romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin*, in-4 ; ouvrage assez faible. L'auteur, négligeant le style des anciens, s'en est fait un qui est moins simple, moins clair et moins noble. Jean Meursius l'a traduite en latin, avec des notes ; *Histoire sacrée*, en 2 liv., qui ne vaut pas mieux, et qui a été cependant traduite par Hervé, Paris, 1555, in-8 ; *Histoire de Constantinople*, beaucoup plus détaillée, mais qui n'est pas toujours exacte.

MÉTHODIUS (saint), surnommé *Eubulius*, célèbre évêque de Tyr vers 311, et martyr peu de temps après, avait composé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste que celui qui est intitulé le *Festin des vierges*, publié à Rome, 1656, in-8, par Léo Allatius, Paris, 1657, par le père Poussines, jésuite ; et 1672, par le père Combefis, avec des notes ; et à Hambourg, 1718, à la fin du second tome des *Œuvres* de saint Hippolyte, par Fabricius. C'est un dialogue sur l'excellence de la chasteté, qui donne une idée avantageuse de l'auteur ; mais il s'y est glissé quelques expressions peu orthodoxes, soit par l'inadvertance de Méthodius, qui avait embrassé les erreurs d'Origène, qu'il réfuta ensuite ; soit par la malice des hérétiques qui mêlaient leur venin aux sources les plus pures. Nous avons des fragments considérables des autres ouvrages de ce saint dans Photius, saint Epiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux dont il nous reste le plus sont les livres du *libre Arbitre*, contre les valentiniens, et de la *Résurrection des corps*, contre Origène. Les ouvrages de ce saint étaient fort estimés des anciens, quoique le style en soit prolixe, enflé, plein de comparaisons et d'allégories.

MÉTHODIUS 1^{er}, natif de Syracuse, pieux patriarche de Constantinople en 842, et l'un des plus zélés défenseurs du culte des images, avait été enfermé dans une prison obscure par l'ordre de l'empereur Michel le Bègue, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de son caractère ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Eglise que la

force de son éloquence. Cet illustre persécuté mourut en 846. — Il ne faut pas le confondre avec Méthodius, pieux solitaire, qui présenta dans le courant du même siècle, au roi Bogoris, chef des Bulgares, un tableau du dernier jugement, lequel occasionna la conversion de ce prince au christianisme.

MÉTHODIUS de THESSALONIQUE. Voy. saint CYRILLE de Thessalonique.

MÉTIUS-SUFFÉTIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui traînait en longueur, on proposa, dit-on, le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces. Les Romains furent vainqueurs. (Voy. HORACES.) Tullus tourna ses armes contre les Véiens et les Fidénates. Suffétius joignit ses troupes à celles du roi des Romains ; mais dès le premier choc il quitta son poste, comme il l'avait promis secrètement aux Véiens, et se retira sur une éminence, résolu, si la victoire se déclarait pour eux, de charger les vaincus. Tullus, outré de cette perfidie, fit attacher Métius entre deux chariots et le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pièces aux yeux de l'armée victorieuse, l'an 606 avant J.-C. — Horace, dans l'*Art poétique*, parle d'un Métrus, habile littérateur, censeur judicieux et sévère, homme à consulter par ceux qui écrivent et qui donnent leurs écrits au jour :

Si quid tamen olim
Scripteris, in Metii descendat iudicis aures.

MÉTIUS (Jacques), natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il présenta une de ses lunettes aux états-généraux en 1609. On se servait depuis longtemps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés, et en rendre l'aspect plus net. Le père Mabilion assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avait vu dans un monastère de son ordre les *Oeuvres* de Comestor, écrites au xiii^e siècle, dans lesquelles on trouve un portrait de Tolémée, qui contemple les astres avec un tube à quatre tuyaux ; mais ces tubes n'étaient point garnis de verres, et c'est Jacques Métius qui, le premier, a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard : Métius vit des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servaient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, et qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étaient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochaient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, et inventa aisément les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfants d'un lunetier de Middelbourg qui donnèrent occasion à cette découverte, en badinant avec des verres dans la boutique de leur père. Quelques-uns néanmoins attribuent la découverte des lunettes d'approche à Drebel, à J.-B. Porta, à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans et à Jean Lapprey ; mais il paraît que c'est avec peu de fondement. Voy. l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, liv. 4, progrès de l'optique, chap. 2. Galilée construisit en 1610 une lunette d'après les procédés de Métius. Elle a été perfectionnée par Képler et par Huyghens.

— Adrien Métrus, son frère, né à Alcmæar le 9 décembre 1571, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi : il se fixa à Franeker, où il professa la médecine et la géométrie pendant 38 ans. Il y mourut le 17 septembre 1635. On a de lui divers ouvrages sur les mathématiques ; *Doctrina sphaerica lib. V*, Franckfort, 1594 ; *Astronomia universa institutio*, Franeker, 1605, in-8 ; *Arithmetica et geometriae, practica*, 1611, in-4 ; *De gemino usu utriusque globi*, Amsterdam, 1614, in-4 ; *Geometriae per usum circini nova praxis*, 1625, in-8. C'est un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diamètre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 535. (Voy. van CEULEN.) Ménélaüs Winsem a fait l'*Oraison funèbre* d'Adrien Métius, Franeker, 1656, in-4.

METKERKE ou **MEETKERCKE** (Adolphe), littérateur, historien, philologue et jurisconsulte protestant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 6 octobre 1594, laissant un *Mémoire* écrit de sa main, où il déclara qu'il n'y a pas de vraie religion hors de l'Eglise catholique romaine, et exhortait sa fille de retourner à Bruges et d'y professer hautement la foi de ses ancêtres : exhortation qui eut un heureux effet. Il travailla aux *Vies des Césars*, aux *Médailles de la grande Grèce*, et aux *Fastes consulaires*, publiés par Goltzius. On a encore de lui : la *Traduction* de quelques épigrammes de Théocrite en vers latins, Heidelberg, 1593, in-8 ; des *idylles de Moschus et Bion*, avec des notes, Bruges, 1565, in-8 ; *De veleri et recta prononciatione linguae graecae*, Anvers, 1576, in-12, et dans le *Sylloge scriptorum* de Sigebert Haverkamp, Leyde, 1736. De Thou et Valère André lui attribuent un Recueil des Actes de la pacification de Cologne. Ils se trompent : il est d'Aggée Albada.

MÉTON ou **MÉTHON**, mathématicien d'Athènes, publia, l'an 452 avant J.-C., son *Ennéadeadéride*, c'est-à-dire son cycle de 19 ans, par lequel il prétendait ajuster le cours du soleil à celui de la lune, et faire que les années solaires et lunaires commençassent au même point ; c'est ce qu'on appelle le *Nombre d'or*. Les Athéniens, ayant résolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer Méton, qui contrefit le fou. Cet astronome avait Euctémon pour le seconder dans ses observations solaires. Méton avait élevé dans la place publique d'Athènes un instrument appelé *héliotrope* : c'était probablement un *gnomon* dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou l'autre tropique. On ignore l'époque de la mort de cet astronome.

METRIE. Voy. METRIE.

MÉTRODORE, médecin de Chio, disciple de Démocrite et maître d'Hippocrate, vers l'an 444 avant J.-C., composa divers ouvrages de médecine qui sont perdus. Il croyait le monde éternel et infini.

MÉTRODORE, peintre et philosophe, fut choisi par les Athéniens pour être envoyé à Paul-Émile. Ce général, après avoir vaincu Persée, roi de Macédoine, leur demanda deux hommes : un philosophe pour élever ses enfants ; et un peintre pour

peindre son triomphe. On choisit Métrodore, qui réunissait ces deux talents.

MÉTROPHANE, évêque de Bysance, mort vers 312, mérita le titre de confesseur durant la persécution de Dioclétien. Sa mémoire est en honneur dans l'Eglise d'Orient.

MÉTROPHANE, évêque de Smyrne au ix^e siècle. L'ambition et la discorde n'eurent point de prise sur son âme éclairée et pacifique, dans un temps où l'Eglise d'Orient ne respirait que le schisme et la haine contre l'Eglise romaine. Attaché à saint Ignace de Constantinople, il s'opposa avec vigueur au turbulent Photius en 867, et consigna ses sentiments de paix dans une *Lettre* très-estimée, insérée dans les *Collections des conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, protosynelle de la grande église de Constantinople, né à Berrhosæ en 1590, fut envoyé dans le xvi^e siècle par Cyrille Lucar en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des églises protestantes. Critopule parcourut une partie de l'Allemagne, et y composa une *Confession de foi de l'Eglise grecque*, imprimée à Helmstadt, en grec et en latin, en 1661. Cette Confession favorise en quelques endroits la doctrine des protestants contre les sentiments les plus déclarés des Grecs ; mais elle est conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Eglise catholique. Voy. CYRILLE LUCAR.

METTRIE (Julien OFFRAY de la), naquit à Saint-Malo le 23 décembre 1709 d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parents à l'envoyer en Hollande étudier sous Boërhaave. Il vint ensuite à Paris et fut placé auprès du duc de Grammont, colonel des gardes-françaises, qui le fit médecin de son régiment. La Mettrie, ayant suivi son protecteur au siège de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui aurait dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *dme* baissait avec le corps et se flétrissait avec lui. Il prétendit faire l'*Histoire naturelle de l'dme*. Cet ouvrage, qui respire l'impiété et l'absurdité à chaque page, souleva tout le monde. Le duc de Grammont le soutint contre cet orage ; mais ce seigneur ayant été tué peu de temps après, le médecin perdit sa place, et n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confrères. Il mit au jour sa *Pénélope* ou le *Machiavel en médecine*, 1748, 5 vol. in-12. Le soulèvement de la Faculté contre cette satire obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est là qu'il publia son *Homme machine*. Une supposition continuelle des principes en question ; des comparaisons ou des analogies imparfaites érigées en preuves ; des observations particulières, d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point ; l'affirmation la plus absolue, continuellement mise à la place du doute : voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étaient capables de séduire ces esprits faibles qui aspirent à l'*esprit fort* pour cacher leur faiblesse ; mais ce n'était pas ce que l'auteur désirait le plus : il voulait seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*animal spirituel* et de *machine curieuse*. Poursuivi en

Hollande, où son livre fut livré aux flammes, il se sauva en 1749 à Berlin. Il y devint lecteur du roi de Prusse et membre de son académie. Il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçait dans toute sa conduite. Il avait une fièvre d'indigestion ; il prit les bains, et se fit saigner huit fois. Se voyant à l'extrémité, il s'occupa, à ce qu'on dit, à détester l'absurde philosophie qui l'avait jeté dans les plus monstrueux excès. Le premier hommage de cette raison désabusée fut un retour sincère vers la religion, et le désaveu public de toutes ses erreurs. Il voulut constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa dernière heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété ne valait pas le sacrifice des espérances qui lui restaient de fléchir la colère de Dieu. Les philosophes ses collègues n'en pas ont jugé de même. L'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *La Mettrie les avait déshonorés pendant sa vie, et surtout à sa mort*. Cette conversion tardive n'est pas appuyée de preuves bien convaincantes. Sa conversation amusait beaucoup, lorsque sa gaieté n'allait pas jusqu'à l'extravagance ; mais elle y allait souvent. On voyait quelquefois cet homme, qui se paraît du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller et se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. On trouve dans toutes ses productions du feu, de l'imagination, mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. C'était, suivant Voltaire qui l'avait beaucoup connu, *un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse*. Maupertuis dit à peu près la même chose dans sa lettre à Haller (tom. 3^e de ses *Œuvres*, édit. de Lyon). Le marquis d'Argens n'en fait pas un portrait plus favorable. (Voy. le *Journal encyclopédique*, janvier 1762). On a recueilli à Berlin, 1751, in-4, et en 2 vol. in-12, ses *Œuvres philosophiques*, renfermant l'*Homme machine*, l'*Homme plante*, l'*Histoire de l'âme*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le bonheur*, etc. Il pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords et se livrer à tous ses penchants ; il conseille au brigand de voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes infamies, etc. On a encore de lui : *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux*, Berlin sous le nom de Londres, 1750, in-4. Il fait sortir les animaux de la terre comme des herbes des champs ; la *Traduction* des Aphorismes de Boërhaave, son maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, où, parmi des observations vraies, il y en a beaucoup de fausses et des sentiments singuliers. Il savait à peine assez de latin pour comprendre les ouvrages de médecine. « Il faisait des livres (dit Maupertuis) sans dessein, sans s'embarasser de leur sort, et quelquefois sans savoir ce qu'ils contenaient. » D'Argens dit aussi de La Mettrie..... « Tous ses ouvrages sont d'un homme dont la folie paraît à chaque pensée, et dont le style démontre l'ivresse de l'âme ; c'est le vice qui s'explique par la démence : La Mettrie était fou au pied de la lettre... »

METZ (Claude BARBIER du), lieutenant-général

d'artillerie et des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, le 1^{er} avril 1638. Il se signala dès ses premières années dans la profession des armes. Ayant reçu un coup de canon en 1657, il ne put pas servir pendant la campagne de 1658, la seule qu'il manqua depuis qu'il entra au service jusqu'à sa mort. Il se distingua partout par son application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avait jamais été, et la fit servir presque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mousquet en 1690, à la bataille de Fleurus. Il était alors lieutenant-général. On le regardait comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant Vauban, et comme un des hommes les plus bienfaisants et les plus vertueux que l'état militaire ait produits. C'est de lui que la dauphine dit un jour au diner du roi : *Voilà un homme bien laid* (il avait eu le visage horriblement maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657). Louis XIV répondit à cette princesse : *Moi je le trouve bien beau, car c'est un des hommes les plus braves du royaume*. Ch. Perrault a publié son *Eloge* dans le recueil des *Hommes illustres qui ont paru en France dans le xv^e siècle*, tom. II, p. 12.

* METZGER (Jean-Daniel), médecin, né à Strasbourg en 1739, alla en 1777, occuper la chaire d'anatomie à Königsberg, et devint physicien de la ville et professeur d'accouchement. Il était aussi médecin des hôpitaux et assesseur du collège médical; mais il se livrait plus à l'enseignement et à la publication de ses écrits qu'à la pratique de son art. Il est mort à Königsberg en septembre 1805; il s'était fait connaître surtout par le *Journal d'observations* sur la médecine légale et la police médicale, qu'il publia presque sans interruption de 1778 à 1790. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées de son temps sur les différentes parties de la science. Parmi ses ouvrages qui commencent à vieillir, nous citerons : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observations de médecine légale*, 1778 et 1781, 2 vol.; *Bibliothèque de médecine légale*, 1784-86, 2 vol. in-8; *Principes de médecine légale et judiciaire*, 1787, in-8, réimprimé plusieurs fois et traduits en français par Ballard, avec des additions, 1815, in-8; *Bibliothèque du physicien*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Antropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8. Il a donné son *Auto-biographie* dans le 2^e cahier de sa *Correspondance médicale*.

METZU (Gabriel), peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse et la légèreté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur et l'exactitude du dessin (1). Il ne peignit qu'en petit.

MEULEN. Voy. VANDER MEULEN.

MEUN (Jean de). Voy. CLOPINEL.

MEUNIER. Voy. MEUSNIER.

MEURISSE (Martin), de Roye en Picardie, évêque (in partibus), de Madaure, suffragant et administrateur général du diocèse de Metz, fonda les Bénédictines de Montigny, près de Metz, et mourut en

1644. On a de lui : *l'Histoire des évêques de Metz*, 1684, in-fol.; *Histoire de la naissance, du progrès et de la décadence de l'hérésie à Metz*, 1670, in-4.

MEURISSE (Henri-Emmanuel), habile chirurgien de Paris, naquit à Saint-Quentin, et mourut en 1694. On a de lui un *Traité de la saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles et des réflexions judicieuses.

MEURSIUS (Jean premier), célèbre antiquaire, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils du grand pensionnaire Barneveldt, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnèrent occasion de connaître les cours des princes de l'Europe, et de converser avec les savants. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'histoire à Leyde en 1610, et ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire et en politique, dans l'université de Sora, le 20 septembre 1625. Meursius remplit cette place avec succès. Ce docte et laborieux écrivain mourut le 20 septembre 1659. On a de lui un grand nombre de savants ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grèce : *De populis atticæ ; Atticarum lectionum libri VI ; Archontes athenienses ; Fortuna attica, de Athenarum origine*, etc.; *De festis Græcorum*. Ces différents traités, remplis d'érudition, se trouvent dans le Recueil de Gronovius; *Historia danica*, 1630, in-4; c'est l'histoire des rois Christiern 1^{er}, Jean et Christiern II. Un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs qu'il a enrichies de notes, entre autres, de *l'Histoire romaine* de Théodore Metochite, des *Lettres* de Théophraste, de la *Tactique* de Constantin Porphyrogénète, de *l'Origine de Constantinople* de Georges Codinus, des *Harangues* des Pères grecs, qui n'avaient pas encore été publiées, etc.; une Histoire de l'université de Leyde, sous le titre d'*Athenæ Bataviæ*, 1625, in-4; *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675, in-4 : c'est une description de ces îles et de leur antiquité; *Rerum belgicarum lib. I*, 1612; — *lib. IV*, 1614, in-4. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. La première édition ayant déplu à ses concitoyens, et les ayant même irrités au point de le vouloir déposséder de ses emplois, il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques, aux dépens de la vérité et de l'exactitude des faits. Sa complaisance ne les apaisa pas. Il voulut la dédier aux états-généraux; ils le refusèrent, craignant la trop grande sincérité de l'auteur. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, 12 vol. in-fol. D. Guillaume Moller a publié la *Vie de Meursius*, Nuremberg, 1732, in-4. Voy. aussi J. Valérian Schramm, *Dissertatio de vita et scriptis Jo. Meursii patris*, Leipsig, 1713, in-4. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 12 et 20.

MEURSIUS (Jean second), fils du précédent, né à Leyde en 1613, mourut en Danemarck, n'étant

(1) Son *Marché aux herbes d'Amsterdam* est surtout très-estimé.

Agé que de 40 ans. Il avait publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, 1642, in-8; *De tibiis veterum*, dans Gronovius.

MEURSHUS. Voy. GROMIER.

* MEUSEL (Jean-Georges), laborieux bibliographe, né en 1743, à Eyrichshof, près de Bannach, en Franconie, fut professeur d'histoire à Erfurt, puis à l'université d'Erlang, dont il contribua beaucoup à relever la réputation. Décoré en 1779, du titre de conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg, et en 1792, du roi de Prusse, il mourut à Erlang le 19 septembre 1820. On doit à ce savant infatigable un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliotheca historica*, Leipzig, 1782-1804, 11 tom. en 22 vol. in-8. Cet ouvrage, commencé par Struvius, et continué par Buder (voy. ce nom), contient la *Notioe raisonnée* de tous les historiens anciens et modernes, avec un examen critique de leurs ouvrages et de leurs différentes éditions. On regrette que les circonstances n'aient pas permis à Meusel de le terminer entièrement, ni de le porter au point de perfection qu'il était capable de lui donner; mais tel qu'il est rien ne peut le remplacer; *L'Allemagne littéraire (Gelehrte Deutschland)*, Lemgo, 1796-1812, 16 vol. in-8; on a publié des suppléments à cet ouvrage, jusqu'en 1830, qui portent le nombre des volumes à 22. C'est un dictionnaire bibliographique de tous les auteurs vivants nés en Allemagne ou qui habitaient ce pays, avec la liste exacte de leurs ouvrages; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1778-79, 2 vol. in-8, 2^e édit., 1808-09, avec un supplément imprimé en 1814, in-8; *Mélanges concernant les arts*, Erfurt, 1779-87, 5 vol. in-8. Recueil périodique continué sous différents titres. *Mémoires pour la science de l'histoire*, Augsbourg, 1780-82, 2 vol. in-8; *Littérature de la statistique*, Leipzig, 1790, in-8, 2^e édit., 1806-07, 2 vol. in-8; *Traité de statistique*, 3^e édit., 1804, in-8; *Direction (Leitfaden), pour l'histoire de la littérature*, 1799-1800, 3 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, Leipzig, 1802-16, 15 vol. in-8; ouvrage estimé par son exactitude. Meusel a fourni un grand nombre d'articles aux *Journaux littéraires et Revues périodiques* de l'Allemagne.

MEUSNIER (Philippe), habile peintre, né à Paris en 1658, y mourut en 1734. Il fut reçu à l'académie, et en devint trésorier. Louis XIV et Louis XV visitèrent Meusnier dans son atelier, et lui donnèrent de justes éloges. On lui accorda une pension et un logement aux galeries du Louvre. Cet artiste excellait à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choisit pour représenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Versailles. Le duc d'Orléans l'employa à décorer la célèbre galerie de Coypel, au Palais-Royal. Le château de Marly était encore orné des peintures de cet habile maître.

* MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, né en 1734, à Villersexel, diocèse de Besançon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint vicaire de la paroisse de Rupt, et se consacra tout entier à l'instruction des habitants de la campagne. Il mourut

en 1772, n'étant âgé que de 38 ans, victime de son zèle pour les malheureux, atteints d'une maladie épidémique. On a de lui : *Le code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. C'est un recueil des principales ordonnances du roi relatives à la religion. *Le Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12, ouvrage utile, et souvent réimprimé.

MÉVIUS ou MÆVIUS, poète du temps d'Auguste, ridiculisé par Virgile et par Horace. On connaît cette imprécation plaisante du premier :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

MÉVIUS (David), né à Gripswald en Poméranie l'an 1609, conseiller privé du roi de Suède, et président du conseil souverain de Wismar, fut envoyé par Charles XI, roi de Suède, pour terminer les différends de ce monarque avec l'empereur, sur les provinces d'Allemagne cédées à la Suède par la paix de Westphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, et mourut le 17 septembre 1670 à Wismar. On a de lui : des *Commentaires sur le droit de Lubeck*, et des *Décisions*; un *Traité de l'amnistie*; une *Jurisprudence universelle*; et un grand nombre d'autres écrits, qui sont une preuve de son savoir.

MEXIA ou MESSIA (Pierre), natif de Séville, historiographe de Charles-Quint, mort l'an 1532, a laissé plusieurs ouvrages en espagnol et en latin, entre autres : *Sylva variarum lectionum*; *Lotus asini*; *Los Cesares*, ou *Histoire des Césars*, etc. Ses *Diverses leçons* ont été traduites en français, in-8.

MEY (Jean de), docteur en médecine, et professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, et mort en 1678, à 61 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages publiés à Delft en 1704, in-fol., et un en latin, sous ce titre : *Physiologia sacra*, Middelbourg, 1661, in-4. C'est un commentaire sur les objets physiques dont il est parlé dans le Pentateuque.

MEY (Octavio), négociant de Lyon, s'est rendu célèbre par la découverte qu'il fit, vers le milieu du xvi^e siècle, du secret de lustrer les soies, ce qu'on appela *leur donner l'eau*. Ayant mis par hasard et roulé un brin de soie dans sa bouche, il s'aperçut, en le retirant, que cette substance était devenue plus éclatante. Cette expérience lui fit faire des essais, et il découvrit une lotion dont le secret rendu public, après avoir contribué à la fortune de l'inventeur, fut très-utile au commerce de Lyon pour la fabrication des étoffes. Il se forma un riche cabinet d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquelles on voyait le fameux bouclier dit de *Scipion*. Après la mort de Méy, arrivée en 1690, son héritier en fit don à Louis XIV, qui le plaça dans le cabinet des médailles.

* MEY (Claude), canoniste, né à Lyon le 15 janvier 1712, de la même famille, embrassa l'état ecclésiastique, mais resta simple tonsuré, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Très-versé dans le droit canonique, il publia un grand nombre de *Mémoires* sur des questions ecclésiastiques remarquables par la manière dont les faits y sont présentés, mais qui ne sont pas tous dictés par une

sévère impartialité. Il présidait aux *Nouvelles ecclésiastiques*, et eut part à l'administration de M. de Montazet, archevêque de Lyon. On le regardait avec Piales comme les deux colonnes du parti *appelant*; Mey, plus théologien, se déclara contre la constitution civile du clergé, et signa la consultation dressée par Jabineau le 13 mars 1790. Pendant la terreur, il se retira à Sens, et y mourut en 1796. Ses principaux ouvrages sont : *L'Apologie des jugements rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12; la 2^e partie est de Maultrot. Cet ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement, et condamné par un bref de Benoît XIV, du 20 novembre 1752. *Essai de métaphysique ou Principes sur la nature et les opérations de l'esprit*, 1756, in-12; *Consultation pour les bénédictins contre la commission des réguliers*, 2 vol. in-4; *Maximes du droit public français*, 1772, 2 vol. in-12. Maultrot et Blonde en donnèrent une 2^e édition en 1775. Mey concourut à plusieurs écrits sur les contestations du temps.

MEYER (Jacques), historien et littérateur, né le 7 janvier 1491 à Vleteren, dans la châtellenie de Cassel en Flandre, près de Bailleul, d'où il avait pris le nom de *Baltolanus*, s'appliqua à instruire à Bruges la jeunesse dans les belles-lettres et dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 février 1552. Ses principales productions sont : *Annales rerum flandricarum*, Anvers, 1561, in-fol. Ces Annales vont jusqu'à l'an 1477. Elles sont estimées; le style en est aisé, coulant et assez pur. On les a réimprimées dans la Collection des Histoires belgiques, Francfort, 1580; *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4, etc. — Antoine Meyer, neveu, et Philippe Meyer, petit-neveu de Jacques, se sont distingués dans les belles-lettres, et ont donné plusieurs pièces de vers latins.

MEYER (Livinus ou Lævin de), né d'une famille noble de Gand en 1635, se fit jésuite et se distingua dans la théologie, l'histoire et la poésie. Son poème *sur la colère*, divisé en trois livres, est généralement estimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du siècle d'Auguste. Parmi ses ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit est une *Histoire des congrégations de Auailiis*, contre le père Jacques-Hyacinthe Serry, Anvers, 1705, in-fol.; elle est diffuse, mais assez exacte, et même aussi impartiale que peuvent l'être ces sortes de relations : il est certain qu'il est plus modéré que l'auteur qu'il réfute. Il a beaucoup écrit contre les apologistes de Quesnel. Il mourut à Louvain le 19 mars 1730, à l'âge de 75 ans.

* MEYER (Jonas-Daniel), savant jurisconsulte hollandais, né à Arnheim le 13 septembre 1780, mort à Amsterdam le 6 décembre 1834. On lui doit des mémoires sur les questions suivantes : *L'appréciation morale d'une action peut-elle entrer en considération quand il s'agit d'établir une loi pénale? — Déterminer le principe fondamental de l'intérêt, les causes de ses variations et ses rapports avec la morale*. En 1813 il publia : *Principes sur les questions transitoires*; en 1819, *L'esprit, l'origine et les progrès des institutions judiciaires, des principaux*

pays de l'Europe, (2^e éd. Paris, 1823 en 1829, 6 vol. in-8; cet ouvrage est très-estimé. Comme philologue on a de lui : *Mémoire sur l'origine de la différence relative à l'usage de la langue flamande ou wallonne dans les Pays-Bas*, inséré dans le 3^e vol. des nouveaux mémoires de l'Institut de ce royaume. Meyer avait été directeur de la *Gazette officielle* en 1808.

MEYER. Voy. MAIER et MATER.

MEYNARD (le chevalier François), avocat à Périgueux, fut député à la convention par le département de la Dordogne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention, en ces termes : « Je crois difficilement aux dangers dont on nous » dit individuellement menacés; peut-être n'en » suis-je pas assez frappé, d'après les récits alarmants qu'on nous fait chaque jour sur notre » sûreté personnelle. Je pourrais avoir d'autres » craintes; mais je déclare que je ne croirai jamais » à la peur qu'on chercherait à m'inspirer pour » forcer ma volonté... Je demande, comme mesure » de sûreté générale, que Louis soit détenu pendant le temps que durera la guerre. » Interrompu par les députés de la montagne : « Taisez-vous, leur » dit-il, ce ne sont pas vos cris que j'écoute, c'est » ma conscience. » En 1795 il fut envoyé en mission à l'armée de Sambre-et-Meuse. Lors de la constitution de l'an 3, devenu membre du conseil des Cinq-cents, il obtint que les ecclésiastiques condamnés à la réclusion rentreraient dans l'administration de leurs biens. Sorti du conseil en 1798, il fut envoyé commissaire du Directoire à Francfort, où il resta plusieurs années. En 1811 il fut nommé président du tribunal de Périgueux. Elu en 1815 membre de la chambre des représentants, il n'y siégea point; mais renvoyé la même année à la chambre des députés, il y resta jusqu'en 1817. Nommé à cette époque juge au tribunal de la Seine, il revint à la chambre en 1820, et fut fait en 1825 conseiller à la cour royale de Paris. Il mourut en 1828 à Vaurain près de Riberac, après avoir reçu les secours de la religion.

* MEYNIER (Charles), peintre d'histoire, né à Paris en 1759, étudia d'abord l'art de la gravure, sous Choffart; mais cédant à un goût décidé pour la peinture, il entra en 1785 à l'académie, où il eut pour maître Vincent, qui cherchait avec David à faire revivre le goût de l'antique. Ayant remporté le grand prix en 1789, il se rendit à Rome comme pensionnaire, où il passa cinq ans occupé de se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre. A son retour il ne tarda pas à se faire remarquer par les ouvrages qu'il envoya aux différentes expositions. Elu en 1815 membre de l'Institut, il fut trois ans après nommé professeur aux écoles royales, et mourut à Paris le 6 septembre 1832. Ses tableaux, qui ont un grand caractère de dessin et d'expression, lui ont acquis un rang honorable parmi nos peintres d'histoire : on estime surtout ses allégories. Il s'était fait aussi une réputation par son habileté à peindre les plafonds. Ses productions les plus remarquables sont : *Les adieux de Télémaque et d'Eucharis*. La gravure a reproduit ce charmant ouvrage, qui est cité avec éloge ainsi que le suivant dans le rapport

sur les prix décennaux. Le 76^{me} de ligne retrouvant ses drapeaux dans l'arsenal d'Innsbruck; l'Entrée des Français dans Berlin, grande composition; Les Français blessés dans l'île de Lobau, reconnaissant leur général qu'ils avaient perdu. Dans aucun autre ouvrage cet artiste n'avait porté aussi loin l'expression et la science anatomique. Meynier a peint au musée royal trois grands plafonds: l'un représente Rome donnant à la Terre le code de Justinien; l'autre la France protégeant les Beaux-Arts sous les auspices de la Paix; le troisième le Génie préservant de la faulx du Temps les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Le musée possède plusieurs ouvrages de ce peintre, notamment les *Cendres de Phocion*, sujet austère et éminemment philosophique; et le berger *Phorbas*, présentant *OEdipe à Périclès*, reine de Corinthe.

MEZERAI (François Eudes de), historien célèbre, né l'an 1610 au village de Rye, près d'Argentan en Basse-Normandie, d'un chirurgien, s'adonna d'abord à la poésie; mais il la quitta pour une place de commissaire des guerres, dans l'armée de Flandre, qu'il exerça pendant deux campagnes. Dégouté de cet emploi, il vint se fixer à Paris où il se fit appeler Mézerai, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il s'adonna à la politique, et débuta par quelques pamphlets, dont la composition lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Il s'enferma au collège de Sainte-Barbe, au milieu des livres et des manuscrits, dans le dessein de donner une *Histoire de France*, dont il publia le 1^{er} tome en 1643, à 32 ans. Le 2^e et le 3^e parurent en 1646 et en 1651. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait déjà fait un don pécuniaire pour l'encourager dans ses études, le récompensa de ses travaux par une pension de 4,000 livres. Conrart, un des premiers membres de l'académie française, étant mort, cette compagnie donna à Mézerai la place de secrétaire perpétuel, que cet académicien laissait vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'académie*, et mourut en 1683. Mézerai affecta pendant tout le cours de sa vie un pyrrhonisme qui était plus dans sa bouche que dans son cœur. C'est ce qu'il fit paraître durant sa dernière maladie; car ayant fait venir ceux de ses amis qui avaient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la religion, il en fit devant eux une espèce d'amende honorable. Il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avait pu leur dire autrefois de contraire; *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que Mézerai mourant est plus croyable que Mézerai en santé*. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de France*, 1643, 1646 et 1651, en 3 vol. in-fol. Les 2 derniers volumes valent mieux que le 1^{er}, mais ni les uns ni les autres ne feront jamais une histoire agréable. Il y aurait moins de fautes, si au lieu de composer son histoire sur Paul-Emile, du Haillan, Dupleix, etc., l'auteur avait été aux sources. Mais il disait ingénument que les reproches, que quelques inexactitudes procuraient, étaient fort au-dessous de la peine qu'il fallait prendre en consultant les originaux. Trop d'écrivains ont pensé et agi comme lui, surtout dans ce

siècle paresseux et frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous donniez de l'esprit et des saillies. *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1668, en 3 vol. in-4, et réimprimé en Hollande en 1673, 6 vol. in-12. Du Puy, Launoi et Dierois, trois des plus savants critiques de leur temps, le dirigèrent dans cet abrégé, incomparablement meilleur que sa grande histoire; mais on ne laisse pas d'y trouver des fautes, et même des fautes très-considérables. L'esprit républicain de Mézerai y perce à chaque page. Il eut la hardiesse d'y faire l'histoire de l'origine de toutes les espèces d'impôts des Français, avec des réflexions fort libres. Colbert s'en plaignit, Mézerai promit de se corriger dans une 2^e édition: il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avait forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que de vraies palliations, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. Mézerai, quoique à son aise, en murmura, parce qu'il était attaché à l'argent, et n'obtint d'autre réponse que la suppression de l'autre moitié. Son aversion pour les traitants n'en devint que plus forte. Il avait coutume de dire qu'il réservait deux écus frappés au coin de Louis XII, surnommé *Père du peuple*: il en destinait un pour louer une place en Grève, lorsqu'on exécuterait quelques-uns d'eux, et l'autre à boire à la vue de leur supplice. On voit par là que cet homme aurait joué un rôle dans la révolution de 1793. Il s'avisait aussi, en travaillant au *Dictionnaire de l'académie française*, d'ajouter cette phrase au mot COMPTABLE: *Tout comptable est pendable*, phrase que les académiciens ne voulurent jamais lui passer. La dernière édition de son *Abrégé* est de 1753, 14 vol. in-12. On y a joint les endroits de 1668 qui avaient été supprimés, la continuation de Limiers et une Table des matières. *Traité de l'origine des Français*, qui fit beaucoup d'honneur à son érudition; une *Histoire des Turcs*, contenant ce qui s'est passé dans l'empire ottoman depuis 1612 jusqu'en 1649; une *Traduction française*, grossièrement écrite, du traité latin de Jean Salisburi, intitulé: *Les Vanités de la cour*, 1640, in-4; *Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Il y a des propositions qui sont contraires à la constitution monarchique de la France. On lui attribue plusieurs satires contre le gouvernement et en particulier celle qui porte le nom de *Sandricour*; *Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, in-4, ou 2 vol. in-12, etc. Il avait fait la plupart de ces libelles contre le cardinal Mazarin, étant un des frondeurs les plus déterminés. — Mézerai avait deux frères: l'aîné, nommé Jean Eudes, fut instituteur des *eudistes* (voy. Eudes.) L'autre fut habile chirurgien-accoucheur; il s'appelait Charles Eudes, et prit le nom de *Douay*; il était plus jeune que Mézerai... *Voy. la Vie de Mézerai* par la Roque, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus satiriques que vrais.

MEZIRIAC (Claude-Gaspard Bacher de), naquit à Bourg en Bresse d'une famille noble, le 9 octobre 1581. Il se fit jésuite, et dès l'âge de 20 ans il était professeur de rhétorique à Milan. Sa santé trop délicate ne pouvant soutenir les exercices de

cette société laborieuse, il en sortit. Méziriac avait des connaissances profondes dans les mathématiques et dans la littérature. Les gens de lettres les plus distingués de Paris et de Rome le recherchèrent. L'académie française lui ouvrit ses portes. Il mourut en 1638, âgé de 57 ans. Son caractère libre et familier, joint à son mérite, à sa naissance et à sa fortune, lui donnèrent dans sa patrie un empire dont il ne se servit que pour faire du bien. On a de lui : la *Vie d'Esopé*, Bourg en Bresse, 1632, in-16, dans laquelle il combat ce que Planude a écrit sur ce fabuliste. Il prétend qu'Esopé n'était ni bossu, ni contrefait, dispute inutile si Esopé n'est qu'un personnage factice. (Voy. ESOPÉ, PLANUDE, LOCMAN.) Une *Traduction de Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol. réimprimé en 1670 avec les observations de Fermat. On a donné de cet académicien (sous le nom de *Bachet*) huit

Héroïdes d'Ovide, traduites en mauvais vers français, et accompagnées d'un *Commentaire*, la Haye, 1716, 2 vol. in-8. La première édition n'était qu'en un seul vol.; dans la 2^e on a joint plusieurs ouvrages du même auteur. Ce *Commentaire* est une source d'érudition, dans laquelle les mythologistes ne cessent de puiser. Voy. l'éloge historique de Bachet de Méziriac, dans les *Eloges de quelques auteurs français*, par Joly.

MEZRAÏM, fils de Cham, petit-fils de Noé, peupla l'Egypte, qui lui avait été destinée, et qui de son nom est appelée dans l'Ecriture *terre de Mezraïm*. Il eut pour fils Ludim, Ananim, Laabim, Nephtuim, Phétrusim, et Chasluim; c'est d'eux que sortirent tous les différents peuples qui habitèrent l'Egypte et les pays voisins. Mezraïm étant mort, fut adoré, dit-on, comme un dieu, sous les noms d'*Osiris*, de *Séranis* et d'*Adonis*.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.







3 2044 024 582 454

